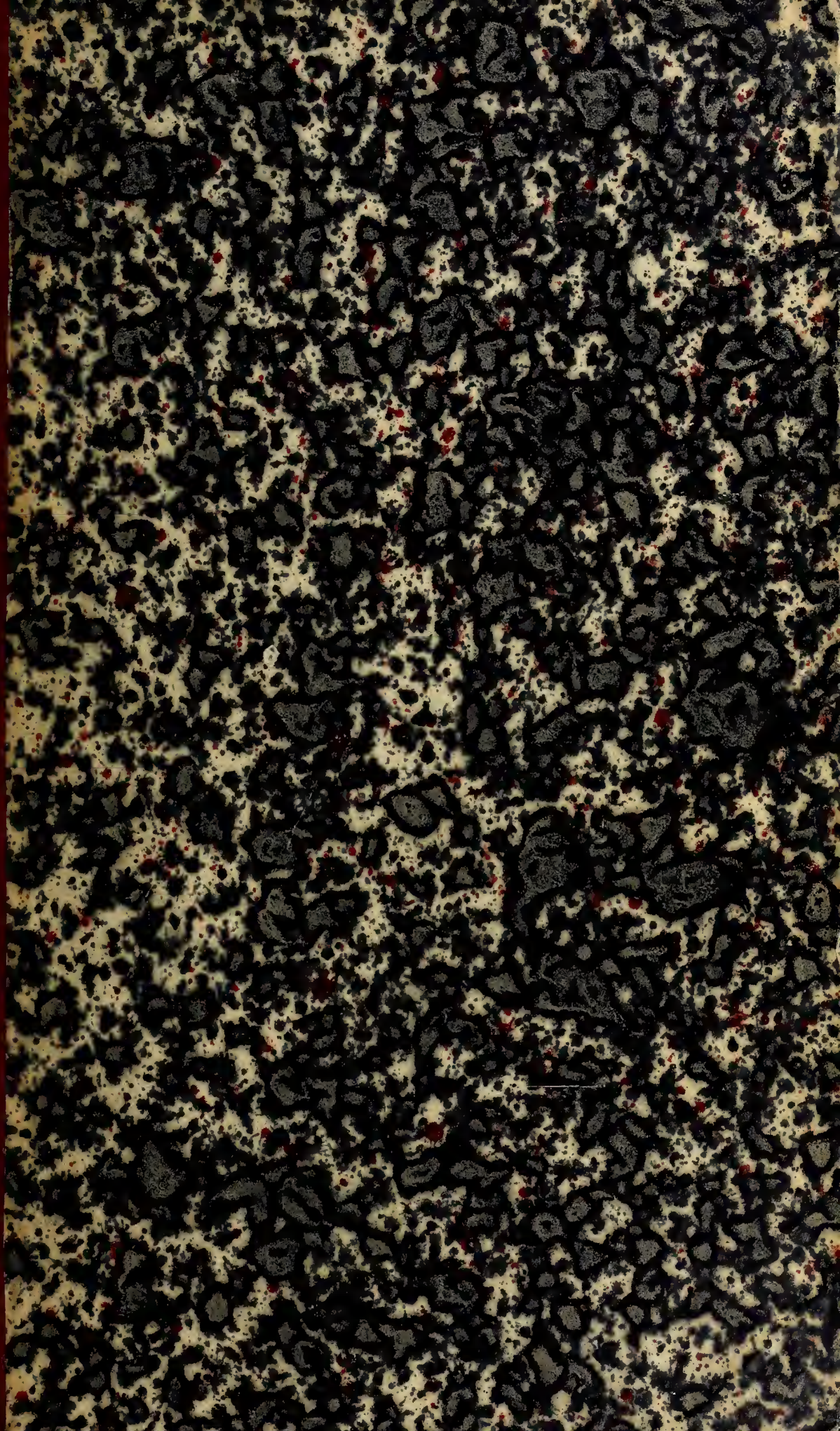




THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



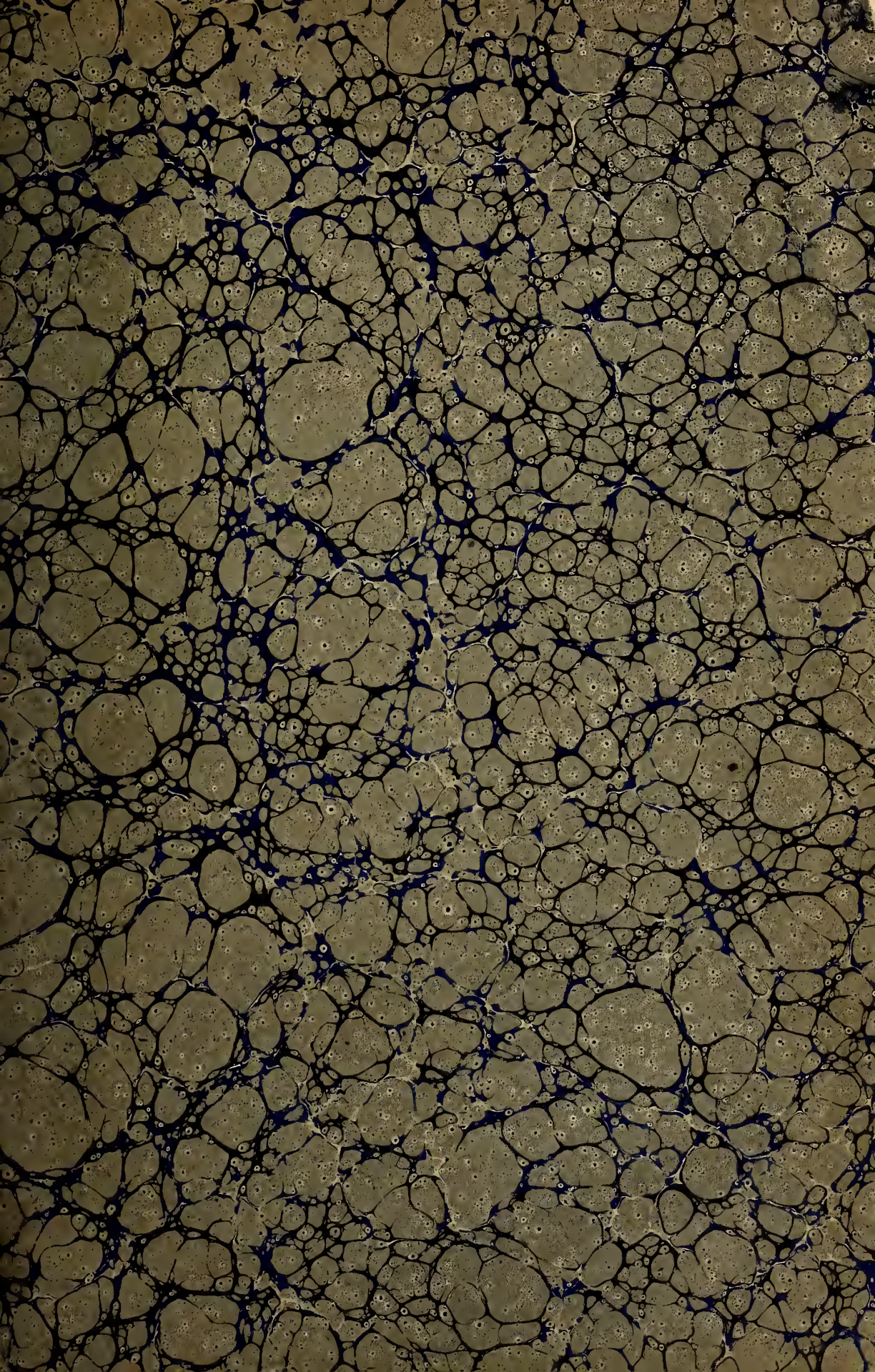
PRESENTED BY
GRAY MacW. BRYAN
IN MEMORY OF
HIS GREAT-GRANDFATHER
JAMES W. BRYAN

CLASS OF 1824

RBO

B61
V 30

HUMANITIES



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XXX.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLTAIRE.)

TOME TRENTIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 38,

ET

LEIPZIG

LIBRAIRIE DE F. A. BROCKHAUS.

Digitized by the Internet Archive
in 2014

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

N

NAAMAN. Voyez ÉLISÉE.

NABEGA (ZIAB-BEN-MOAVIA-ALDOBIANI, surnommé), ancien et fameux poète arabe, vivait peu avant Mahomet, du temps de Noman-Ben-Mondar, roi de Hira et de Khosrou-Parviz, vers la fin du 6^e siècle de l'ère vulgaire. Ce nom de *Nabega*, qui signifie un improvisateur ou celui qui fait des vers par inspiration, est commun à plusieurs autres poètes ; mais le nom de *Dobiani* est particulier à la famille de Dobian, fils de Baghid, dont notre auteur descendait. Aboulfaradje observe qu'il avait parmi les poètes de la première classe un rang distingué ; il le prouve surtout par le témoignage du calife Omar. Il rapporte qu'à la fameuse foire d'Occad, on élevait un pavillon à Nabega ; que tous les poètes qui voulaient concourir paraissaient devant lui et lui soumettaient leurs poésies (voy. la *Chrestom. arabe* de de Sacy, t. 3, p. 51). Si les poètes le regardaient comme leur maître et leur juge, il n'était pas moins considéré à la cour de Noman. Un jour ayant récité à ce prince un poème où se trouvaient ces vers : « Vous êtes le soleil et les « autres rois sont autant d'étoiles ; dès que vous « vous montrez sur l'horizon, toutes les étoiles « disparaissent », au même instant il parut cent chameaux noirs, avec leurs conducteurs, leurs tentes, leurs chiens. « Disposez de tout cela, dit « le roi à Nabega, disposez-en à votre gré, tout « vous appartient. » Telle était l'estime qu'on avait pour ce poète, que plusieurs écrivains le substituent à Hareth, parmi les sept poètes auteurs des fameux *Moallakat* ou poèmes suspendus au temple de la Mecque. Aboubekr, fils d'Abdalmalek-Almocri, dans le deuxième chapitre de son livre sur l'art poétique, intitulé *Trésor des poètes*, dit que cet art, dans les temps d'ignorance (ou avant Mahomet), commença à fleurir dans la tribu Rabia ; qu'il passa de cette tribu à celle de Kaïs, qui produisit, entre autres poètes, notre Nabega ; il ajoute que l'académie du Hedjaz donnait la première palme à ce dernier, à Zohair et à son fils Kaab. Portant ensuite son jugement sur leur mérite en différents genres, il pense que Nabega l'emporte sur les autres dans la poésie morale (voy. Casiri, t. 1, p. 94). Ses poésies ont été recueillies en un *divan* ou corps, qui se trouve

XXX.

à la bibliothèque de Paris, n^o 1453, 1626, et en d'autres bibliothèques. C'est d'après ces deux manuscrits que Silvestre de Sacy a publié, dans sa *Chrestomathie*, n^o 13, un poème de notre auteur, accompagné d'une traduction française et de savantes notes, dans lesquelles il donne une notice sur ce poète et quelques fragments de ses ouvrages. Z.

NABIS, tyran de Sparte, succéda l'an 205 avant J.-C. à Machanidas, tué par Philopœmen dans la célèbre bataille de Mantinée, et le surpassa en cruautés. Comme le remarque Rollin, les Lacédémoniens avaient perdu, avec leur indépendance, le courage nécessaire pour tenter de la recouvrer. Nabis, voulant affermir son autorité et satisfaire son avarice, bannit de Sparte les plus illustres citoyens et s'empara de leurs richesses, dont il distribua une partie à ses soldats, leur abandonnant les femmes des exilés. Il attira dans sa capitale les étrangers chassés de leur pays pour des crimes, et les employa à dépouiller les voyageurs qui osaient traverser ses Etats. L'histoire rapporte qu'il avait imaginé une espèce d'automate, ressemblant à sa femme, qui servait aussi à ses odieux projets. Lorsqu'il avait fait venir dans son palais un citoyen pour lui extorquer quelque somme, sous le prétexte des besoins de l'Etat, s'il se défendait de la donner : « Peut-être, disait Nabis, n'ai-je pas le talent de vous « persuader, mais j'espère qu'Apèga (c'était le « nom de sa femme) vous persuadera. » Alors il faisait avancer l'horrible machine, qui, saisissant l'infortuné, le perçait de pointes de fer, cachées sous les magnifiques habits dont elle était revêtue. Philippe, roi de Macédoine, en guerre avec les Romains, fit alliance avec Nabis, auquel il remit en dépôt la ville d'Argos. Introduit dans cette ville pendant la nuit, Nabis la livra au pillage et séduisit la populace en lui promettant l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres. Prévoyant que l'issue de la guerre ne serait point favorable à Philippe, il traita secrètement avec les Romains pour s'assurer la possession d'Argos. Cette nouvelle perfidie ne lui réussit point, et Flamininus, après avoir conclu la paix avec Philippe, reçut l'ordre d'attaquer Nabis pour l'obliger de rendre Argos, et s'avança

1

749575

RB O

B61

M 30

aussitôt pour faire le siège de Sparte. A cette nouvelle, le tyran déclara que les circonstances le forçaient de s'assurer des citoyens dont la foi lui était suspecte, s'obligeant par serment de leur rendre la liberté sitôt que le danger serait passé, et il en fit conduire quatre-vingts dans une prison, où ils furent égorgés la même nuit par ses ordres. Cependant l'armée qu'il avait envoyée contre les Romains ayant été battue, il offrit de rendre Argos; Flamininus lui imposa d'autres conditions, qu'il rejeta d'abord avec hauteur, mais qu'il fut trop heureux d'accepter quand les événements de la guerre eurent amené les Romains sous les murs de Sparte, dont il ne pouvait échapper (*roy. FLAMININUS*). Humilié par ce traité, il n'aspirait qu'à recouvrer les avantages qu'il avait perdus, et à peine l'armée romaine se fut-elle retirée, que ses agents parcoururent les villes maritimes pour les engager à se révolter; enfin il reprit les armes et vint assiéger Gythium. Les Achéens envoyèrent au secours de cette ville une flotte commandée par Philopœmen, et que Nabis détruisit avec quelques vaisseaux équipés à la hâte. Ce premier succès redoubla son audace, et il pressa le siège de Gythium, qui fut forcé de lui ouvrir ses portes. Mais Philopœmen, étant venu l'attaquer par terre, le battit complètement; Nabis fut obligé de retourner à Sparte, et de s'y renfermer avec les débris de son armée. Cependant les Etoliens, que Nabis regardait comme ses alliés, lui envoyèrent des secours; mais Alexamène avait reçu l'ordre, avant son départ, de tuer le tyran et de s'emparer de Sparte. Un jour que Nabis était sorti des remparts pour voir manœuvrer ses soldats, Alexamène, jugeant le moment favorable, le renversa de son cheval et des cavaliers étoliens lui ôtèrent la vie, l'an 192 avant J.-C. Ce monstre avait souillé le trône pendant quatorze ans. Alexamène ne put tirer aucun fruit de cette trahison; car tandis que ses soldats étaient occupés à piller la ville, les Spartiates le massacrèrent avec tous les Etoliens et, ayant proclamé leur indépendance, se réunirent à la ligue des Achéens (*roy. PHILOPŒMEN*).

W—s.

NABONASSAR, roi de Babylone, qui vivait au milieu du 8^e siècle avant notre ère, est devenu célèbre pour avoir donné son nom à une ère souvent employée par les astronomes. Cette ère remonte au 26 février 747 avant J.-C. Son origine a été, chez les modernes, le sujet de bien des conjectures, qui nous paraissent toutes aussi peu fondées les unes que les autres. On s'est imaginé que cette ère ne pouvait être autre chose que la commémoration d'un grand événement, comme la destruction de l'antique empire des Assyriens et la fondation de la monarchie particulière des Babyloniens, de sorte que Nabonassar serait le même que Belesis. On ne s'est pas aperçu, en faisant cette supposition, que tous les renseignements chronologiques qui nous ont été

transmis par l'antiquité placent à une époque bien plus ancienne la chute de l'empire assyrien. Les années de l'ère de Nabonassar sont vagues et de trois cent soixante-cinq jours; leur commencement correspond parfaitement avec ceux des années du même genre, qui existaient autrefois en Egypte, où elles servaient à former des périodes de quatorze cent soixante ans, dont le point de départ était la coïncidence du lever héliaque de Sirius avec le premier jour de l'année civile. Au bout de quatorze cent soixante ans, par le retard d'un jour en quatre ans, on se retrouvait au point d'où l'on était parti. La dernière de ces périodes commença le 20 juillet 1322 avant J.-C. On l'appelait, en Egypte, l'ère de Ménophrès. Cette ère, dont personne n'a jamais parlé, méritait bien la célébrité qu'on a accordée à celle de Nabonassar, et elle a été beaucoup plus réelle. Par suite du retard quadriennal, l'an 576 de Ménophrès dut commencer le 26 février 747 avant J.-C. C'est cette année qu'on appelle vulgairement la première de Nabonassar. C'est à l'astronome Ptolémée qu'il faut rapporter l'origine de cette distinction; il possédait un catalogue d'observations faites par les Chaldéens et qui remontaient à la première année de Nabonassar. Pour rendre les calculs plus faciles, et pour avoir toujours sous le nom d'années une somme de jours égale, cet astronome a traduit toutes les dates de ces observations, selon le calendrier égyptien, beaucoup plus commode pour le calcul que les années luni-solaires des Chaldéens. Comme l'an 576 de l'ère égyptienne de Ménophrès tombait dans la première du règne de Nabonassar, elle est devenue un nouveau point de départ pour la supputation de l'astronome, qui n'avait pas, à ce qu'il paraît, d'observations plus anciennes traduites en grec. L'ère de Nabonassar est donc purement fictive, comme l'ère de la mort d'Alexandre ou de Philippe Arridée, qui n'a jamais existé que dans les calculs de Ptolémée ou de ceux qui l'ont suivi. Si l'an premier de l'ère de Nabonassar tomba dans l'an premier du règne de ce prince, il faut en conclure, qu'il était monté sur le trône de Babylone en l'an 748. Comme les années babyloniennes commençaient vers l'équinoxe d'automne, et que les Babyloniens, ainsi que tous les autres peuples de l'Orient, supputaient les années royales en partant du premier jour de l'année civile dans laquelle il s'opérait une mutation de prince, il en résulte que c'est de l'automne de l'an 748 avant J.-C. qu'il faut compter les quatorze années de règne que le canon chronologique de Théon assigne à Nabonassar; il cessa donc de régner en l'an 734, et il eut pour successeur un nommé *Nadius*. Le souverain de Babylone était alors subordonné aux rois assyriens de Ninive; cet état de choses subsista jusqu'à ce que le père de Nabuchodonosor monta sur le trône.

S. M—N.

NABOPOLASSAR, roi de Babylone, monta sur

le trône l'an 644 (1) avant J.-C. Sa valeur avait été utile au roi d'Assyrie, qui l'aida, dit-on, à usurper l'autorité souveraine. Il s'allia cependant à Cyaxare, roi des Mèdes, pour détruire l'empire d'Assyrie, et s'empara de Ninive, qu'il réunit à ses Etats. Néchos, roi d'Egypte, effrayé des progrès des Babyloniens, leur enleva Carkhemis, l'une de leurs principales villes sur l'Euphrate. Nabopolassar, accablé d'infirmités, donna le commandement de ses troupes à Nabuchodonosor son fils pour repousser l'injuste agression de Néchos (voy. NABUCHODONOSOR LE GRAND), et mourut l'an 623 après un règne de vingt et un ans. W—s.

NABUCHODONOSOR (2), roi d'Assyrie, nommé *Arphaxad* par les livres saints, monta sur le trône l'an 646 avant J.-C. (voy. la *Chronologie d'Hérodote*, par Larcher). Attaqué par Phraortes, roi des Mèdes, il le défait l'an 634, et le tua de sa propre main. Cette victoire lui enfla le cœur, et il conçut le projet de soumettre à son autorité tous les peuples voisins. Il pénétra dans la Judée et chargea Holopherne, l'un de ses lieutenants, d'assiéger Béthulie, qui avait refusé de lui ouvrir ses portes. Holopherne ayant été tué par Judith (voy. ce nom), les soldats, privés de leur chef, se retirèrent en désordre. Cyaxare, fils de Phraortes, qui n'attendait qu'un moment favorable pour venger la mort de son père, entra aussitôt dans l'Assyrie, et vint mettre le siège devant Ninive; forcé de le lever, par l'irruption des Scythes dans ses propres Etats, il s'allia avec Nabopolassar, roi de Babylone, et les deux souverains vinrent de nouveau assiéger Ninive, qui fut prise et livrée au pillage. On conjecture que Nabuchodonosor périt en défendant sa capitale; il est du moins certain qu'il ne survécut pas à la destruction de son empire. W—s.

NABUCHODONOSOR LE GRAND, roi de Babylone, succéda l'an 623 avant J.-C. à son père, Nabopolassar. Il avait reçu de la nature les qualités et les défauts d'un conquérant. Jeune encore, il reprit sur Nechos la ville de Carkhemis, que ce prince avait enlevée aux Assyriens et qui lui ouvrit la Mésopotamie (voy. NECHOS). Informé de la révolte de Joachim, roi de Judée, il traverse aussitôt la Syrie et la Cœlésie, se rend maître de Jérusalem, dont il pille les trésors, et retourne, chargé de butin, prendre possession du trône de Babylone, emmenant avec lui Joachim et les jeunes gens les plus distingués de sa cour,

au nombre desquels se trouvait Daniel (voy. DANIEL). Nabuchodonosor, touché par les prières de Joachim, lui permit de retourner dans ses Etats, sous la condition qu'il se reconnaîtrait son tributaire. Le faible roi de Judée essaya bientôt de se soustraire à un joug odieux (voy. JOACHIM), mais il fut tué dans un combat, et Jéchonias, son fils et son successeur, n'ayant pu fléchir la colère du conquérant babylonien, fut conduit en captivité, avec l'élite des Hébreux. Nabuchodonosor établit roi de Judée Sédécias, frère de Joachim, et ce prince, étant entré dans la ligue des rois voisins, ne tarda pas d'attirer de nouveaux malheurs sur son peuple. Le roi de Babylone était occupé à soumettre à sa domination le royaume d'Elam, composé des pays situés entre la Médie et la Perse. A peine eut-il terminé cette guerre qu'il fondit sur la Judée pour la châtier de sa révolte; il s'empara de Jérusalem après un an de siège et, ayant fait crever les yeux à Sédécias, le fit transférer à Babylone, chargé de fers (voy. SÉDÉCIAS). Il rasa les fortifications de Jérusalem, détruisit son temple, ses palais et ses autres édifices, et emmena tous ses habitants dans la Chaldée. Il punit rigoureusement tous ceux qui avaient pris part à cette dernière révolte, mais il témoigna beaucoup de bienveillance à Jérémie, qui avait cherché à détourner Sédécias de ses projets, en lui en prédisant l'issue; et ce fut à la prière du prophète qu'il établit gouverneur de la Judée Godolias, personnage éminent par sa naissance et par ses talents. Nabuchodonosor fit ensuite la guerre aux Tyriens, et vint mettre le siège devant leur capitale. La ville de Tyr, fortifiée également par l'art et par la nature, lui opposa une résistance qu'il n'avait pu prévoir. Dans l'intervalle du siège, qui dura treize années, après quoi les habitants s'échappèrent sur leurs vaisseaux, emportant toutes leurs richesses, Nabuchodonosor s'empara de l'Egypte, de la Phénicie et des établissements des Phéniciens sur les côtes de l'Afrique. On croit même qu'il étendit ses conquêtes jusque dans la partie méridionale de l'Espagne (voy. le *Monde primitif*, par Court de Gebelin, t. 8, p. 40 et suivantes). Il reentra dans Babylone rassasié de gloire, et ne pensa plus qu'à faire fleurir les arts et les sciences dans son royaume, et à embellir sa capitale, qu'il rendit la ville la plus belle de l'univers. Ce fut alors que, dans l'enivrement de son orgueil, il crut pouvoir exiger des peuples qu'il avait soumis le culte et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. Il fit fondre sa statue en or, en commandant à ses sujets de l'adorer. Trois jeunes Hébreux, ayant refusé d'obéir à cet ordre tyrannique, furent jetés dans une fournaise ardente, de laquelle ils sortirent miraculeusement (1). Nabuchodo-

(1) La chronologie des rois de Babylone et d'Assyrie est extrêmement obscure; les savaux les plus distingués ont vainement cherché jusqu'ici à l'éclaircir; et après les immenses travaux entrepris dans ce but par les Freret, Gibert, Mignot, Larcher, Volney, etc., on est encore réduit à des conjectures plus ou moins plausibles. Dans cet article, et dans ceux de Nabuchodonosor, on a adopté la chronologie de Larcher, sans prétendre toutefois qu'elle soit exempte d'erreurs; mais du moins elle concilie les récits des historiens avec le texte sacré, et ce motif a dû nous déterminer à lui donner la préférence.

(2) C'est ainsi que les écrivains catholiques écrivent ce nom, conformément au texte de la *Vulgate*; les Septuante l'appellent aussi *Nabouchodonosor*; Mégasthènes, Berosé et Strabon le nomment *Nauocodrosos*; mais les auteurs protestants le nomment ordinairement *Nébucadnézar*.

(1) Le *Cantique* célèbre des trois enfants dans la fournaise ne se trouve pas dans les Bibles en hébreu; il a été intercalé dans le chapitre 3 du livre de Daniel, par Théodotion, et conserve par St Jérôme dans la version latine, d'où il a passé dans toutes les traductions modernes.

nosor fut puni de son orgueil par une maladie singulière dont il fut attaqué ; il tomba dans un état complet de démence et se persuada qu'il avait été transformé en bœuf (*voy. la Dissertation sur la métamorphose de Nabuchodonosor*, par D. Calmet). Sa femme, nommée Nitocris, et qui était, dit-on, fille de Cyaxare, se mit à la tête du gouvernement et, aidée par d'habiles ministres, exécuta les grandes choses qu'Hérodote a rapportées dans son Histoire. Nabuchodonosor guérit au bout de sept ans et mourut un an après, l'an 580 avant J.-C. (suivant les calculs de Larcher). Avec ce prince s'écroula le vaste empire qu'il avait créé, et qui ne pouvait subsister parce qu'il avait négligé de s'assurer l'affection de ses sujets, lesquels se hâtèrent de briser un joug insupportable aussitôt qu'ils en aperçurent la possibilité. Il eut pour successeur Evilmerodach, son fils (*voy. ce nom*). W—s.

NACHET (LOUIS — ISIDORE), né à Laon en 1755, d'un père médecin estimé de cette ville, vint à Paris achever ses études et suivre des cours de chimie et de pharmacie, où il se distingua tellement qu'il fut nommé prévôt, c'est-à-dire préparateur des cours du collège de pharmacie de cette époque. Il s'établit dans la capitale et y dirigea jusqu'au commencement de ce siècle une pharmacie, célèbre par la manière exacte dont on y préparait les médicaments, toujours exécutés avec une fidélité scrupuleuse, ce qui n'est pas un petit mérite dans ce genre de profession. Nachet, avec ses connaissances en chimie, trouvait un peu étroites les bornes d'une officine; aussi s'occupait-il en même temps de la préparation des composés chimiques, commerce qui a pris depuis tant d'extension sous le nom de *produits chimiques*, et dont il fut en quelque sorte le promoteur. Ce besoin de s'occuper plus en grand de travaux de son choix lui fit quitter sa pharmacie et établir un laboratoire de médicaments chimiques, tels que la préparation des *éthers*, de l'*émétique*, du *kermès minéral*, du *beurre d'antimoine*, du *soufre doré d'antimoine*, etc., etc. Ses produits étaient recherchés, et le résultat de ses travaux eût dû le conduire à la fortune, si Nachet eût aussi bien entendu la partie commerciale de son administration que le côté scientifique. Il n'en fut pas ainsi, et il abandonna encore ce genre d'occupation pour se livrer tout entier à l'enseignement de la pharmacie, dans la chaire qu'il obtint à cette époque à l'école de pharmacie, qui venait d'être créée et qui succédait sous ce rapport à l'ancien collège de ce nom. Nachet professa pendant plus de trente ans publiquement, à la satisfaction de ses jeunes auditeurs, dont il devenait souvent l'ami. C'était un homme tout pratique, plutôt qu'un savant de cabinet, un homme de laboratoire, comme on dit en termes du métier; aussi les élèves recherchaient-ils avec avidité les détails qu'il leur donnait sur les procédés particuliers à la préparation de certains

médicaments qui ne se trouvent pas décrits dans les livres et qui passent, en quelque sorte par tradition, de laboratoire en laboratoire. Nachet se voua aussi à l'instruction particulière d'un certain nombre de jeunes gens, qu'il enseignait chez lui théoriquement et pratiquement. Il forma ainsi de bons pharmaciens et de bons chimistes manipulateurs, qui sont les plus utiles, s'ils ne sont pas les plus brillants. Cet excellent homme a peu écrit, et on le croira aisément d'après ce que nous venons de dire de ses habitudes. Il a publié différents articles de pharmacie dans les quarante derniers volumes du *Dictionnaire des sciences médicales*; il a donné différentes analyses ou divers procédés de composition de substances employées en médecine, qui ont paru dans le *Journal général de médecine*, de Sédillot, ou le *Journal de pharmacie*, etc. D'un caractère doux, modeste par principes, dépourvu d'ambition, il eut la douleur de perdre deux fils de la plus grande espérance à la désastreuse retraite de Moscou. Nachet ne se fâchait pas du titre d'*apothicaire*, comme il arrive de nos jours, et prétendait même que les besoins du public, qui connaissent plus ce nom que celui de *pharmacien*, devraient le leur faire écrire en grosses lettres sur leurs *boutiques*. Il était ennemi de tout charlatanisme, et jamais *remède secret* ou composition mystérieuse ne se vendit chez lui; encore moins eût-il souffert les annonces emphatiques de ses successeurs, si chatouilleux sur les titres et si faciles sur les moyens d'arriver à la fortune. Oserons-nous ajouter que ce même homme, si positif, si instruit, n'était pas éloigné de croire à la possibilité de *faire de l'or*, non pas par les moyens fabuleux de l'alchimie, mais par des combinaisons toutes tirées de la saine chimie? Pendant plus de vingt ans, il entretenait une lampe allumée sous un mélange d'agents divers, qu'il varia de cent manières et sans résultat, jusqu'à sa mort. Il ne désespérait pas de réussir, s'il vivait assez pour réaliser toutes les idées qu'il avait sur la possibilité de cette transmutation, qu'il n'osait pourtant énoncer publiquement et que nous ne faisons connaître ici que pour montrer jusqu'à quel point les contraires peuvent s'allier dans l'esprit humain. Cet habile praticien a succombé instantanément en 1832. L'auteur de cet article lui a consacré une notice, prononcée sur sa tombe et imprimée t. 18, p. 855, du *Journal de pharmacie*. M—R—T.

NACHIMOW (PAUL-STÉPANOVITCHE), amiral russe, né en 1803 dans le gouvernement de Smolensk. Descendant d'une famille noble, il entra vers 1817 dans l'école des cadets de marine à St-Petersbourg. Comme *midshipman* ou aspirant, il accompagna, de 1822 à 1825, le capitaine Lazareff dans son troisième voyage de circumnavigation. Après avoir assisté à la bataille de Navarin, en 1827, Nachimow reçut en 1828, avec le grade de capitaine de deuxième classe, le commande-

ment d'une corvette prise aux Egyptiens, à la tête de laquelle il prit part au blocus des Dardanelles sous l'amiral Ricord, jusqu'en 1830, année de son retour à Cronstadt. Nous le retrouvons ensuite croisant sur les côtes de Courlande pour empêcher l'approvisionnement des insurgés lithuaniens en armes et autres munitions de guerre. Nommé en 1833 au commandement de la frégate *Pallas*, il fut, en 1835, placé dans les cadres de la flotte de la mer Noire sous l'amiral Lazareff. Capitaine de première classe depuis 1838, Nachimow se signala pour la première fois, en 1845, comme commandant du vaisseau de ligne la *Silistrie*. Le fort Golowin ayant été attaqué par les montagnards du Caucase, il mit pied à terre avec son équipage et repoussa les Tcherkesses après un combat acharné. Ce fait lui valut le grade de contre-amiral ; plus tard, il devint chef de la cinquième division de la flotte, et en 1852 vice-amiral. La guerre ayant été déclarée en 1853, Nachimow fut investi du commandement de toutes les forces navales russes dans la mer Noire. Ce fut lui qui, le 30 novembre de cette année, anéantit une partie de l'escadre turque dans la bataille sanglante de Sinope. Dans le conseil de guerre tenu après le débarquement des alliés, il demanda avec beaucoup d'insistance la permission d'aller avec sa flotte au-devant de celle des adversaires ; mais il s'en vit refuser l'autorisation par Menschikoff, qui, au grand déplaisir de Nachimow, coula, comme on sait, une partie de la flotte russe dans le port de Sébastopol pour en obstruer l'entrée. Pendant le siège, ce dernier prit une part très-active à la défense ; son énergie et sa bravoure lui valurent, après beaucoup d'autres distinctions, le grade d'amiral en avril 1855. Quoique blessé plusieurs fois, Nachimow refusa d'ôter ses épaulettes, qui servirent de point de mire aux tirailleurs ennemis. Atteint d'une balle aux tempes le 10 juillet, il succomba à cette blessure mortelle, après trente-six heures d'une douloureuse agonie, le 11 juillet 1855.

R-L-N.

NACHTGALL. Voyez LUSCINIUS.

NADAL (l'abbé AUGUSTIN), de l'Académie des inscriptions, né à Poitiers en 1659, vint à Paris, au sortir du collège, pour compléter ses études littéraires. Il fut d'abord précepteur du jeune comte de Valençai, qui fut tué depuis à la funeste journée d'Hochsteff. Ayant ensuite été recommandé au duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, il fut secrétaire de la province du Boulonais, dont le duc était gouverneur ; puis secrétaire de l'ambassade française, près le congrès d'Utrecht, à l'époque du traité de ce nom. Il obtint en 1716 pour prix de ses services l'abbaye de Doudeauville, et, après avoir passé quelques années dans cette retraite, il retourna à Poitiers, où il mourut le 7 août 1741. Cet écrivain est beaucoup moins connu aujourd'hui par ses productions que par ce triolet de Voltaire sur

le Parnasse français exécuté en bronze par Titon du Tillet :

« Dépêchez-vous, monsieur Titon ;
Enrichissez votre Hélicon.
Placez-y sur un piédestal
St-Didier, Danchet et Nadal ;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, St-Didier et Danchet,
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et St-Didier. »

L'abbé Nadal cependant n'était pas un poète si méprisable ; on a de lui cinq tragédies : *Saül*, imprimée en 1731 ; *Hérode* (1709) ; *Antiochus, ou les Machabées* (1703) ; *Mariamne* (1725) et *Osarphis, ou Moïse* (1728). La première de ces pièces eut quelque succès ; le rôle de la Pythonisse, joué par mademoiselle Desmâres, fit une vive impression sur les spectateurs. *Hérode* fut trouvé médiocre ; on crut y découvrir des allusions satiriques, notamment dans ces vers :

« Esclave d'une femme indigne de ta foi,
« Jamais la vérité ne parvint jusqu'à toi. »

Il n'en fallut pas davantage pour exciter les ennemis de madame de Maintenon à protéger cette pièce, qui n'eut toutefois que neuf représentations. *Antiochus* et *Mariamne* réussirent encore moins. La tragédie d'*Osarphis*, que les comédiens avaient apprise et annoncée, fut subitement défendue par la police avant d'être jouée. Ce ne fut pas pour le public une perte considérable. La versification de Nadal ne manquait pas de facilité ; il disposait un plan avec assez d'art, mais l'élévation des pensées, la chaleur et l'énergie de l'expression tragique lui étaient totalement étrangères ; son style poétique enfin, quoique passablement correct, n'avait ni couleur, ni précision. Cet abbé donna en 1732 au Théâtre-Italien une parodie de *Zaïre*, sous le titre d'*Arlequin au Parnasse, ou la Folie de Melpomène*. Rien de plus faible que cette esquisse, à laquelle le parterre fit le plus froid accueil ; elle n'eut pas même l'honneur de piquer Voltaire, dont l'amour-propre était si chatouilleux. « On a joué depuis peu aux Italiens, écrivait-il à M. de Forinont, deux parodies de *Zaïre* ; elles sont tombées l'une et l'autre ; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour-propre, car les Italiens pourraient être de fort mauvais plaisants, sans que *Zaïre* en fût meilleure. » En qualité de moraliste et de critique, l'abbé Nadal doit être jugé un peu plus favorablement. Il y a de l'érudition sans pédanterie dans son *Histoire des vestales*, ainsi que dans son *Traité sur le luxe des dames romaines*, et dans sa *Dissertation sur les vœux et les offrandes des anciens* ; morceaux de peu d'étendue, où l'auteur a seulement eu le tort de vouloir se donner des airs de frivolité qui n'étaient nullement de son genre d'esprit. Sa critique de la *Mariamne* et de la *Zaïre* de Voltaire, ses dissertations sur le *Progrès du génie* de Racine contiennent des observations judicieuses, dont nos journalistes se

sont emparés depuis sans en rien dire, bien sûrs qu'on n'irait pas fouiller dans les œuvres de Nadal pour y chercher des preuves de leurs larcins. En effet, lors même qu'il a positivement raison, cet écrivain proluxe rebute ses lecteurs par l'extrême diffusion de sa prose, beaucoup plus faible et plus lâche que ses vers. Nous allongions considérablement cet article, sans en augmenter l'intérêt, si nous entreprenions de citer ici toutes les pièces de divers genres que cet auteur a recueillies dans ses *Oeuvres mêlées*, imprimées à Paris en 1738 (3 vol. in-12). Nous dirons seulement que quelques-unes de ses autres productions ont été publiées à part, notamment un petit poème sur la *Confiance en la miséricorde de Dieu*, et une Epître sur la *Pureté des mœurs ecclésiastiques* (Poitiers, 1740). Nadal avait travaillé avec Piganol de la Force au *Mercur de Trévoux* (1708-1711, 2 vol. in-12); et les amis de la religion firent dans le temps un grand éloge de sa Lettre en prose à l'abbé de Pibrac, *contre les déplorables effets de l'incrédulité*. Il fut souvent en butte aux sarcasmes dont les faux philosophes se montraient si prodigues envers les écrivains qui refusaient de s'enrôler sous leurs bannières. Néanmoins ils ne se permirent jamais d'attaquer ses mœurs, et leur malice du moins,

..... Sans être trop discrète,
Sut de l'homme d'honneur distinguer le poète.

F. P.—T.

NADASI (JEAN), jésuite hongrois, né en 1614 à Tynau, fut admis dans la société à l'âge de dix-neuf ans et professa au collège de Gratz la rhétorique, la philosophie, la théologie et la controverse. Appelé à Rome en 1649, il y rédigea cinq ans les Lettres (*annuæ litteræ*) sur l'état des missions et fut employé successivement par deux des supérieurs généraux à l'expédition de la correspondance latine. A son retour en Allemagne, il se retira au collège de Vienne, dont il fut nommé directeur spirituel. L'impératrice Éléonore le choisit pour son confesseur, et un grand nombre de personnes de distinction l'honorèrent de leur confiance. Il mourut à Vienne le 3 mars 1679. Le P. Nadasi est auteur de beaucoup d'ouvrages ascétiques, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. scriptor. societ. Jesu*, p. 482, et dans le *Specim. hungar. litterat.* de David Czvitinger, p. 283 et suiv. Il a laissé aussi plusieurs ouvrages historiques, parmi lesquels on se contentera de citer : 1° *Reges Hungariæ a S. Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol.; 2° *Vita S. Emerici*, ibid., 1644, in-fol.; 3° *Annua litteræ soc. Jesu annor. 1650-1654*, Dillingen, 1658, in-8°; 4° *Annus dierum memorabilium soc. Jesu*, Cologne, 1664, in-4°. Il avait publié un *Specimen* de cet ouvrage à Rome en 1657. Le P. Nadasi a été l'éditeur des deux ouvrages d'Alegambe : *Mortes illustres*, etc.; *Heroes et victimæ charitatis*, etc., et les a continués jusqu'à son temps (*voy. ALEGAMBE*).

W—s.

NADASTI, ou NADAZD (THOMAS DE), seigneur hongrois, commandait à Bude, au nom de Ferdinand d'Autriche, qui en avait chassé Jean Zapoli, lorsque le grand Soliman, protecteur de ce dernier prince, vint mettre le siège devant cette capitale de la Hongrie, à la tête de 200,000 Ottomans (1529). Dans la place, le brave gouverneur était le seul disposé à se défendre. Habitants, officiers et soldats se sentirent également effrayés des préparatifs de l'attaque et du nombre de leurs ennemis; ils eurent l'infamie d'ouvrir les portes, de lier ce fidèle et courageux commandant et de le livrer avec leur ville. Soliman, ami de la valeur et juge sévère de la lâcheté, fit passer toute la garnison au fil de l'épée, reçut Nadasti avec éloges et le renvoya sans rançon à son souverain. Le dévouement et la fidélité de Nadasti n'empêchèrent pas son petit-fils de périr sur l'échafaud (*voy. l'article suivant*). Quant à lui, il servit ensuite dans les armées de Charles-Quint, et il enseigna l'art de la guerre au fameux duc d'Albe, dont il devina les talents.

S—r.

NADASTI (FRANÇOIS DE), comte de Forgatsch, petit-fils du précédent, est principalement connu par le rôle qu'il a joué dans les troubles qui éclatèrent dans la Hongrie vers le milieu du 17^e siècle. Nadasti s'est appliqué à l'étude de l'histoire de son pays et des lois qui l'avaient anciennement régi. Humilié de la condition à laquelle les nobles hongrois se trouvaient réduits, il nourrissait le désir et l'espoir de les rétablir dans les privilèges dont les empereurs les avaient successivement dépouillés. D'un caractère fier et facilement exalté, après avoir favorisé les luthériens, il devint un de leurs plus ardents persécuteurs et en réduisit un grand nombre de familles à s'éloigner de la basse Hongrie. Cette conduite fixa sur lui l'attention générale, et lorsque les nobles hongrois formèrent une ligue pour s'opposer aux projets que méditait Léopold (*voy. ce nom*), Nadasti y entra l'un des premiers. Les Hongrois supplièrent en 1666 l'empereur de permettre la convocation d'une diète où seraient discutés les intérêts du royaume dans les formes accoutumées. Léopold rejeta cette demande et refusa également de conférer à un noble hongrois la dignité de comte palatin, vacante par la mort du titulaire. Ce double refus augmenta le nombre et l'irritation des mécontents. Nadasti, déjà président du conseil souverain, avait conçu l'espérance d'obtenir la dignité de palatin; et il fut, dit-on, si outré de l'affront que lui faisait Léopold, qu'il prit la résolution de s'en venger par la mort de ce prince. Tous les moyens lui parurent bons pour parvenir à l'exécution de cet horrible dessein. Il gagna les gens de l'empereur et fit mettre le feu au palais pendant la nuit, espérant qu'il pourrait profiter du désordre pour s'approcher de ce prince et le poignarder. Il essaya ensuite de l'empoisonner à une fête qu'il lui donnait à son château de Puttendorf; on l'ac-

cusa même d'avoir jeté du poison dans les sources qui fournissaient de l'eau aux cuisines du palais impérial. Toutes ces tentatives échouèrent ; mais on doit se hâter de dire qu'il n'est pas démontré que Nadasti s'en fût rendu coupable. Une seule raison suffira pour faire partager notre doute : c'est qu'il ne cessa pas de jouir de l'estime générale et de la confiance de l'empereur jusqu'au moment où la conjuration des nobles hongrois fut découverte, et comment imaginer qu'un homme sans cesse occupé de projets d'empoisonnement ou d'assassinat eût été assez maître de lui-même pour ne pas inspirer un soupçon ni à l'empereur, ni à aucune personne de sa suite (1) ? Des papiers saisis en 1671 ayant procuré la connaissance des noms des principaux conjurés, Nadasti fut arrêté et conduit à Vienne, où son procès fut fait avec beaucoup de célérité. L'arrestation d'un personnage aussi éminent par sa naissance, par ses talents et par les fonctions qu'il remplissait, causa la plus vive douleur aux nobles hongrois ; elle fut partagée par toutes les classes. Un prélat de Hongrie fit écrire le pape en sa faveur, mais Léopold se montra inflexible. Nadasti fut condamné à avoir la tête et le poing coupés, et le même jugement condamna ses enfants à la dégradation. L'empereur confirma la sentence, mais, de son propre mouvement, il fit grâce à Nadasti de toutes les cruautés qui n'auraient fait que prolonger son supplice. Eût-il agi de cette manière, s'il eût été bien convaincu que Nadasti avait essayé tant de fois de le faire périr ? Nadasti se borna à plaider la cause de ses enfants, à qui l'on faisait supporter la peine d'un crime dont ils étaient innocents ; et sa requête ayant été rejetée, il chercha des consolations dans les secours de la religion. Il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, dressé dans une des salles basses de l'hôtel de ville, et tendit sa tête au bourreau, qui l'abattit d'un seul coup, le 30 avril 1671 (voy. FRANGIPANI). Son corps fut rendu à sa famille et déposé dans un caveau de l'église des Augustins. On doit à Nadasti : 1° une nouvelle édition, corrigée et augmentée, de l'Histoire de P. de Reva, intitulée *De monarchia et S. corona regni Hungariæ*, Francfort, 1659, in-fol. ; 2° *Mausoleum regni apostolici hungarici regum et ducum, cum versione germanica*, Nuremberg, 1664, in-fol., en style lapidaire. Cet ouvrage, orné d'un grand nombre de belles estampes, est fort recherché. Le P. Horanyi en donna une traduction hongroise, Bude, 1771, in-4° ; 3° *Cynosura juristarum*, 1668, contenant, par ordre alphabétique, les lois et ordonnances du royaume de Hongrie, jusqu'en 1659. Une nouvelle édition, augmentée, parut à Leutsch ou Leutschau, 1700, in-8°. Les enfants de Nadasti prirent le nom de *Creutzberg*. W—s.

NADAUD (JOSEPH), né à Limoges vers le com-

mencement du 18^e siècle, montra dès sa jeunesse un goût très-vif pour l'étude de l'histoire et s'appliqua dès lors à déchiffrer les monuments et les vieilles chroniques. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de la cure de St-Leger la Montagne, puis de celle de Teillac au diocèse d'Angoulême. L'aisance que lui donna ce dernier emploi lui permit de se livrer avec plus de succès à ses études favorites, et il ne négligea rien pour les rendre utiles. Recherches, voyages, dépenses, rien ne fut épargné pour obtenir les renseignements qui lui étaient nécessaires. En peu de temps il connut tout ce que le Limousin renfermait de précieux sous ce rapport, et il se forma une collection très-considérable. Ce savant mourut en 1792. L'abbé Vitrac a publié la liste suivante de ses écrits : 1° *Etymologie des villes, bourgs, lieux remarquables du Limousin* ; 2° *Mémoires envoyés à l'abbé d'Expilly, pour la confection de son grand dictionnaire des Gaules et de la France* (voy. EXPIILLY) ; 3° *Mémoires pour l'histoire du Limousin* ; 4° *Pouillé du diocèse de Limoges* ; 5° *Nobiliaire du Limousin* ; 6° *Note sur les littérateurs limousins* ; 7° *Catalogue des évêques de Limoges, des abbés de St-Martial, de St-Augustin, de St-Martin ; des abbesses de la Règle, des Allois*. — *Chronologie des seigneurs suzerains de Limoges, des gouverneurs généraux, intendants*. Ces chronologies ont été imprimées dans le calendrier de Barbou, 1770-1785. T—D.

NADAULT (JEAN), né en 1629 dans le Limousin, mourut à Montbard, en Bourgogne, le 9 septembre 1691. Il appartenait à une famille connue dans le Limousin dès 1296, et dont différents membres ont successivement occupé les premières charges municipales de Limoges : elle a fourni plus de vingt consuls et Joseph Nadault (voy. l'article précédent), dont les nombreux travaux manuscrits sont énumérés dans la bibliothèque du P. Lelong. Le 14 mai 1665, Jean Nadault fut délégué pour accompagner aux états généraux de la province de Bourgogne le sieur Blaizot, maire de Montbard. Elu maire à son tour le 27 juin 1666, il fut député aux états généraux le 27 juin 1667. Montbard était au nombre des villes qui avaient droit à une place aux états de la province, son maire était son représentant, et, bien qu'il fût gentilhomme, en sa qualité de représentant d'une communauté, il siégeait au banc du tiers états. Jean Nadault se distingua dans cette assemblée par la rare facilité de son esprit et par la grande fermeté de son caractère. On lui doit un recueil fort curieux (2 vol. in-fol.) sur les anciens privilèges concédés par les ducs de Bourgogne à la ville de Montbard, où ils avaient un château important et dont ils affectionnaient le séjour. Voyez sur Jean Nadault : — *Des libertés de la Bourgogne d'après les jetons de ses états* par Rossi-

(1) Son véritable crime, et le seul qui soit prouvé, c'est d'être entré dans la ligue des nobles hongrois. Toutes les autres accusations paraissent n'avoir été imaginées que pour affaiblir l'in-

térêt que lui portaient ses compatriotes, mais qu'il n'aurait jamais inspiré s'il eût été capable de tous les crimes dont on a cherché à flétrir sa mémoire.

gnol, 1851 ; — *Description du duché de Bourgogne* par l'abbé Courtépée ; — *Almanach du département de l'Yonne pour l'année 1856* ; — *Archives de Bourgogne* ; — *Cartulaires de la ville de Montbard*. — Jean (II) NADAULT, fils du précédent né à Montbard le 12 octobre 1672, mort le 30 décembre 1709, fut pourvu de l'office de maire perpétuel et gouverneur de la ville de Montbard à l'âge de vingt-trois ans. Ces fonctions, importantes par suite des privilèges accordés par les ducs de Bourgogne à la ville de Montbard, avaient été jusqu'alors conférées par l'élection : en 1692 elles devinrent une charge à vie appartenant à la province, et à laquelle nommaient ses élus. Louis Leclerc, aïeul de Buffon et proche parent de Jean Nadault, administra sa charge jusqu'à sa majorité. Il fut élu aux états généraux de la province pour l'année 1712, mais sa mort prématurée fut cause qu'il ne siégea pas dans cette compagnie. Pendant sa trop courte carrière, Jean Nadault donna des preuves de l'intelligence la plus élevée et de l'esprit le plus droit. La ville de Montbard lui est redevable de nombreuses institutions utiles et de divers monuments publics. Il obtint des états un pont de pierre, l'amélioration des routes existantes et la création de voies nouvelles. Son activité était infatigable, et par le bien qu'il fit on put juger de celui qu'il aurait pu faire. — Jean (III) NADAULT, fils du précédent, naquit à Montbard le 25 octobre 1701 et mourut le 17 novembre 1779 à l'âge de 78 ans. Il suivit la carrière du droit, se fit recevoir avocat à Dijon et fut revêtu le 19 novembre 1719, comme son père et son aïeul, de la charge de maire perpétuel de la ville de Montbard. Il eut, durant l'exercice de cette charge, à soutenir un long procès contre J. B. d'Espoisse, châtelain du château dans lequel il défendit victorieusement les intérêts des habitants compromis par les exigences du châtelain. Le 6 août 1730, il fut pourvu d'un office d'avocat général à la cour des comptes de Bourgogne, où il fut reçu le 11 janvier 1731. Après vingt années d'exercice, le 13 mars 1751, il résigna ses fonctions et obtint, le 17 septembre de la même année, des lettres d'honneur. Jean Nadault quitta Dijon et se retira dans sa ville natale, où il vécut en faisant le bien. Il fut surnommé le père des pauvres. A sa mort il légua à l'hospice de Montbard des sommes importantes destinées à des fondations utiles. Les graves devoirs de sa charge d'avocat général ne l'avaient pas empêché de se livrer, durant ses courts instants de loisir, à son goût pour la science, pour la chimie et pour l'histoire naturelle notamment. Dans ces deux sciences, il fut le premier maître de Buffon. Benjamin Leclerc de Buffon, père du naturaliste, avait épousé en secondes noces Antoinette Nadault, sa sœur, et cette union avait resserré les liens qui unissaient depuis longtemps les deux familles. Buffon, que son père destinait à la robe, mais que ses goûts pour les sciences éloi-

gnaient de la magistrature, venait travailler en secret dans le laboratoire de son oncle. Jean Nadault découvrit les aptitudes singulières de Buffon pour les sciences mathématiques, il lui fournit les moyens de les développer par l'étude, et le jour où l'élève eut dépassé le maître, il partagea ses premiers travaux. Buffon, au reste, rendit dans la suite hommage à sa collaboration active à l'histoire naturelle, en citant plusieurs fois son nom dans l'ouvrage. Jean Nadault fut reçu membre correspondant de l'académie des sciences le 2 février 1749. En 1750 il fut élu de la société des sciences, arts et belles-lettres d'Auxerre et le 11 décembre 1761 il entra à l'académie de Dijon. Il fut, avec Beyriat, Maret, Gueneau de Montbeillard, Daubenton, un des fondateurs de la collection académique à laquelle il a donné différents mémoires importants qui forment la matière de plusieurs volumes. On cite notamment sa traduction des *Acta academicae naturæ curiosorum*, faite en collaboration avec Daubenton ; un mémoire fort curieux sur les sels de chaux couronné par l'académie et inséré dans ses recueils : des recherches sur les sels et sur leurs différentes propriétés, sur les marbres, les gypses, etc. En 1730, il découvrit sur le territoire de Montbard une carrière de marbre, il en fit commencer l'exploitation à ses frais et en envoya différents échantillons à Chantilly et à Versailles. Buffon et Jean Nadault obtinrent un privilège pour en continuer en commun l'exploitation. Le prince de Condé, gouverneur de la province, en fit tirer des blocs considérables pour Chantilly : on en voit de beaux échantillons à Versailles, dans la cathédrale de Sens et dans un grand nombre d'édifices et de châteaux en Bourgogne. Lorsque Buffon rassembla les preuves de sa théorie de la terre, il s'adjoignit dans ses expériences Guyton de Morveau et Jean Nadault. L'histoire des minéraux renferme de nombreux témoignages de la collaboration de ce dernier ; on y trouve, textuellement citées, des dissertations fournies par lui sur les matières suivantes : *Mémoire sur une fouille faite à Montbard, pour reconnaître dans quel ordre se sont établis les dépôts successifs et les différentes couches de glaise et d'argile* ; — *Expériences pour prouver que le verre et le grès en poudre se convertissent en peu de temps en argile par leur séjour dans l'eau* ; — *Fossiles qui communiquent aux pierres une plus grande dureté que celle qui leur est propre* ; — *Différents degrés de dureté de ces pierres et résistance qu'elles opposent à la gelée* ; — *Formation des pierres tendres* ; — *Expériences sur la terre végétale ou limoneuse*. Outre ces divers travaux insérés dans l'histoire naturelle, dans les recueils de l'Académie des sciences, dans ceux de l'académie de Dijon, dans la collection académique, Jean Nadault a laissé un grand nombre de manuscrits, les principaux sont les suivants : *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Montbard*, 2 vol. in-8° (une copie de

ce recueil important se trouve à la bibliothèque de Paris, cabinet des manuscrits); — *Réponse aux objections de M. Hellot, de l'académie royale des sciences, au sujet du mémoire sur le sel de chaux, lu à l'académie au mois de janvier 1749*; — *Essai sur la théorie des terres et des pierres — du talc — de l'ardoise*; — *Essai sur la théorie des terres et de quelques autres fossiles — de la marne et des matières lapidifiques*; — *Observations anatomiques sur l'épicéa, le sapin et le pin sauvage, etc.* — Benjamin-Edme NADAULT, fils du précédent, naquit à Montbard le 22 janvier 1748 et mourut dans la même ville, le 17 février 1804. Destiné par sa famille à la magistrature, il prit en 1767 la robe d'avocat, il avait alors dix-neuf ans. Trois ans après (à vingt-deux ans), le 3 juillet 1770, il entra au parlement de Bourgogne. Les lettres patentes qui lui accordent des dispenses d'âge sont motivées sur les éclatants services rendus par Jean Nadault son père dans sa charge d'avocat général. Benjamin Nadault entra au parlement à une époque de grande fermentation, il assista à tous les troubles qui précédèrent la suppression des cours souveraines. Ennemi des mesures violentes, il conseilla toujours la modération et le respect au pouvoir, qui s'alliait dans son esprit avec une sage liberté. En 1789, un an avant la suppression officielle des parlements (7 septembre 1790), il rentra dans la vie privée et vint habiter sa maison de Montbard, où il s'adonna au culte des beaux-arts et des lettres. Il avait un goût passionné pour la peinture et il la cultivait avec succès. Longtemps sa maison fut le rendez-vous des artistes de la province qui avaient besoin d'argent ou d'appui. Greuze, Lallemand, Dubois y ont tour à tour laissé des traces de leur reconnaissance. Benjamin Nadault dessina seul les beaux jardins que Buffon, son beau-frère, avait créés sur l'emplacement aride de l'ancienne forteresse des ducs de Bourgogne. En 1780, il contribua, comme élu aux derniers états de la province, à l'achat de la précieuse collection des plâtres moulés sur l'antique qui orne aujourd'hui encore le musée de Dijon. Un beau trait de sa vie ne doit pas être passé sous silence : Dans le temps de la guerre malheureuse que la France soutenait contre l'Angleterre pour ses colonies, le parlement de Bourgogne s'imposa pour une somme importante. La révolution survint, la plupart des membres dont les charges n'avaient pas été remboursées refusèrent de tenir leur engagement. Benjamin Nadault, dont la fortune était détruite, paya au delà du sien, regardant comme le plus impérieux devoir de l'honnête homme, l'obligation de faire dans toutes les circonstances honneur à sa parole. — Catherine-Antoinette LECLERC DE BUFFON, sœur du célèbre naturaliste de ce nom, naquit à Buffon le 29 mai 1746 et mourut à Montbard le 21 juin 1832. Le 29 mai 1746 elle épousa son cousin germain Benjamin-Edme Nadault, conseiller au parlement de Bour-

XXX.

gogne. Madame Nadault fut une femme remarquable; chez elle les qualités légères de l'esprit ne firent pas tort aux dons plus solides du cœur. Buffon, veuf de bonne heure, la mit à la tête de sa maison; avec madame Daubenton elle en faisait les honneurs aux étrangers de distinction que la grande renommée de son frère y attirait chaque jour. On a conservé le souvenir de plus d'un trait d'esprit échappé à cette jeune maîtresse de maison qui eut tour à tour à recevoir l'empereur d'Autriche, le roi de Suède, le prince royal de Prusse, des ministres, des ambassadeurs, des généraux d'armée. Buffon l'aimait; reconnaissant la justesse de son esprit, il la consultait sur ses affaires domestiques et quelquefois même sur des travaux d'un ordre plus sérieux: il a cité son nom dans l'histoire naturelle et a inséré dans l'histoire des perroquets une suite d'observations qu'elle lui avait communiquées. Il lui témoignait une confiance plus grande encore; il l'employait à sa correspondance. Les lettres de madame Nadault qui nous sont parvenues montrent que Buffon avait bien su choisir. Madame Necker lui écrivait un jour: « La sœur de M. de Buffon eût été « toujours pour moi un être surnaturel par les « souvenirs qu'elle m'aurait rappelés, et le style « de ses lettres est une nouvelle preuve de son « origine. » Pendant la révolution, réduite à travailler pour vivre, madame Nadault ne perdit rien de la douce aménité de son caractère; par un miracle de charité, elle savait trouver le moyen de secourir de plus malheureux qu'elle. — Voyez sur la famille Nadault : *Des libertés de la Bourgogne d'après les jetons de ses états*, par Rossignol, 1851; — *Description du duché de Bourgogne*, par Courtépée; — *Vie privée du comte de Buffon*, par le chevalier Aude, 1788; — *le Parlement de Bourgogne de 1703 à 1790*, par des Marches, 1851; — *la Revue archéologique*; — *l'Almanach de l'Yonne pour l'année 1856*; — *la Correspondance de Buffon*, etc. Z.

NADERMAN (JEAN-FRANÇOIS), professeur de harpe au Conservatoire de musique, naquit à Paris en 1781. Dès 1795, il essaya son talent dans quelques réunions d'artistes et d'amateurs. Il composait déjà de jolies romances et déployait beaucoup d'habileté sur la harpe. En 1798, il se rendit à Vienne, où le célèbre Clémenti le protégea particulièrement. De retour à Paris, il produisit un effet extraordinaire dans une cérémonie funèbre en l'honneur de Washington, où il dirigea douze harpes, qui, soutenues par des cors et des voix éclatantes, retentirent sous le dôme des Invalides. Depuis, ce fut au son d'un de ses motifs les plus puissants que nos soldats à la bataille d'Austerlitz occupèrent les hauteurs du Plaun, clef de la position stratégique. Cet artiste mourut à Paris le 2 avril 1835. Parmi ses élèves on distingue Foiguet, Labarre et Rette, gendre du pianiste Cramer. En considérant Naderman comme associé à son frère Henri pour la fabrication des

harpes, on doit reconnaître que leurs instruments ont eu un grand débit jusqu'à l'invention de Sébastien Erard, dont nous parlerons après un résumé historique. C'est en 1720 qu'un luthier de Donawerth, nommé Hochbrucker, employa pour la première fois les pédales au moyen desquelles on pouvait, sur la harpe, élever les cordes d'un demi-ton sans interrompre l'exécution. Cette harpe ne fut connue en France qu'en 1740, et le neveu d'Hochbrucker, luthier et bon harpiste, en perfectionna l'usage vers 1770. Mais c'est Krumpholz (dont la femme avait un talent prodigieux) qui, avec Naderman, donna au mécanisme de la harpe à crochets sa plus grande perfection. Sébastien Erard, trouvant ce mécanisme encore bien imparfait, fit une foule d'essais dispendieux que nous ne pouvons relater dans cet article. Sa première harpe, construite sur ses principes, parut à Londres en 1794. Malgré tous ces perfectionnements, la musique de la harpe était très-bornée et hors du domaine de l'art. Cousineau père l'avait bien senti dès 1782 : il essaya d'y remédier par un double rang de pédales. Mais Sébastien Erard était seul destiné à porter la harpe à sa plus haute perfection. C'est ce qu'on appelle la harpe à double mouvement, la seule en usage aujourd'hui parmi les artistes. Au mois d'avril 1815, Erard soumit sa nouvelle harpe à l'examen de l'Académie des sciences et de l'Académie des beaux-arts réunies. Prony, musicien et harpiste, lui-même, fit un rapport dont nous avons cité les conclusions à l'article *Erard*. Peu après l'impression de ce rapport, parut l'ouvrage suivant : *Observations de MM. Naderman frères sur la harpe à double mouvement, ou Réponse à la note de M. de Prony, 1815, 4 feuilles in-fol. et 9 planches*. M. Fétis, dans la *Revue musicale*, t. 2, p. 337, ayant fait un article raisonné sur la harpe et ses perfectionnements, rendit une justice complète aux inventions de Sébastien Erard. Henri Naderman a publié un écrit intitulé *Réutation de ce qui a été dit en faveur des différents mécanismes de la harpe à double mouvement, ou Lettre à M. Fétis, etc., 1828, in-8° de 56 pages; avec un Supplément, ibid., 1829, in-8° de 32 pages*. M. Fétis répondit à Naderman, dans la *Revue musicale*, t. 3, p. 1, et p. 265. F—LE.

NADESHDIN (NICOLAS-IVANOVITCH), littérateur russe, né le 17 (5) octobre 1804 à Nishni-Biélo-mut, dans le gouvernement de Riasan, mort à St-Petersbourg le 23 (11) janvier 1856. Fils d'un curé de village, il reçut sa première instruction dans la maison paternelle. En 1815, il entra au séminaire de Riasan et en 1820 dans l'académie ecclésiastique de Moscou, où il s'occupa surtout de l'étude de la nouvelle philosophie allemande. Après avoir, en 1824, pris le grade de *magister* en théologie, Nadeshdin fut, en 1825, nommé professeur des littératures russe et latine au séminaire de Riasan. L'année suivante, il résigna ces fonctions en même temps qu'il sortit de l'état

ecclésiastique. A Moscou, où il était entré dans une famille noble comme précepteur, il fit la connaissance de Katchenowsky, rédacteur du *Wiestnik Iewropy*, qui lui ouvrit les colonnes de ce journal. En 1831, Nadeshdin en fonda lui-même un autre : le *Télescope de Moscou*, remarquable par ses articles sérieux et profonds, ainsi que par sa polémique contre le *Télégraphe*. Nommé professeur d'archéologie à l'université de cette ville, il fit des cours aussi sur la logique et l'histoire de la philosophie, sciences que, malgré leur caractère d'une gravité souvent rebutante, il sut rendre attrayantes par le charme de sa parole. Pendant l'été de l'année 1832, il fit un voyage en Allemagne, en France et en Italie, où il noua des relations avec Heeren, Otfried Muller et Raoul Rochette. De retour en Russie, il alla explorer la Crimée dans un but historique et archéologique. Forcé par l'état de sa santé à résigner ses fonctions de professeur d'université, Nadeshdin se retira en 1836 à Wologda, où il quitta également la rédaction du *Télescope de Moscou*, journal qui bientôt après cessa de paraître. Après avoir parcouru la Russie méridionale, il se fixa, en 1838, à Odessa ; ce fut aux frais de la société d'histoire et d'antiquités établie dans cette ville que, de 1840 à 1842, il fit un grand voyage dans le sud-est de l'Europe. Invité, après son retour en août 1842, à se charger de la rédaction du *Journal du ministère de l'intérieur*, Nadeshdin prit dès lors sa résidence à St-Petersbourg. Nommé en 1845 conseiller d'Etat hors cadre, il coopéra en 1846 à la fondation de la société géographique russe ; il fut jusqu'à sa mort président de sa section ethnographique. Après avoir été, en 1851, nommé conseiller d'Etat titulaire, il mourut en 1856 d'une paralysie des membres inférieurs, contre laquelle il avait en vain, pendant plusieurs étés, employé les bains minéraux de la Crimée. Nadeshdin a publié séparément : l'*Alhambra russe*, Odessa, 1839 (en russe). C'est une description des palais de Baktchiseraï, ancienne résidence des khans de Crimée et souvent comparée à la ville de Grenade. — *Promenade à travers la Bessarabie*, Odessa, 1840 (en russe) ; — traduction en russe du volume 10 de la *Géographie de Ritter*, St-Petersbourg, 1855, in-8°. Il a ensuite inséré de longs articles *Sur la Scythie d'Hérodote* et *Sur les antiquités du sud-est de l'Europe*, dans les *Mémoires de la société d'histoire et d'antiquités d'Odessa*, années 1834 et 1841 (en russe). Dans les *Annales de Vienne*, il a donné en allemand un mémoire remarquable *Sur les dialectes russes*, 1840. Nadeshdin a aussi fourni son contingent au *Dictionnaire encyclopédique russe* de Moscou et à la *Bibliothèque de lecture* de Senkowski, de 1836 à 1838. Comme rédacteur du *Télescope de Moscou* et du *Journal du ministère de l'intérieur* à St-Petersbourg, il s'est principalement chargé de la partie archéologique et géographique de ces publications, comme il a, d'un autre côté, enrichi

les *Mémoires de la société géographique russe* de nombreux articles sur l'ethnologie. R—L—N.

NADIR-SCHAH, roi de Perse, non moins fameux comme général, sous le nom de Thahmas-Kouly-Khan, était de la tribu de Kirklou, l'une des plus considérables parmi les Afchârs, race de Turcomans établie dans le nord de la Perse orientale. Il naquit l'an 1100 de l'hégire (1688 de J.-C.), dans un village peu éloigné de Méchehd, capitale du Khorâçan, et fut nommé Nadir-Kouly-Beyg. Dès l'âge de quinze ans, il prit le parti des armes pour défendre ses propriétés contre ses jaloux compatriotes, et contre les ravages des Kourdes et des Ouzbeks. Schah-Houcein régnait alors en Perse, ou plutôt ses courtisans, ses eunuques régnaient sous son nom; le mécontentement était général; des révoltes éclataient de toutes parts, et la dynastie des Sofys, sous un gouvernement si faible, si méprisable, penchait vers sa ruine. La valeur que Nadir avait montrée dans plusieurs petites expéditions attira quelques tribus sous ses étendards. A l'exemple de divers ambitieux que l'anarchie transformait en souverains, il s'empara du château de Kelat, le fortifia et en fit le berceau de sa puissance naissante. Melik-Mahmoud-Seïstany, maître de Méchehd, dominait sur une grande partie du Khorâçan. Nadir servit quelque temps sous ce rebelle, lui témoigna d'abord un zèle extrême, afin de trouver plus aisément l'occasion de le supplanter, tenta de l'assassiner et échoua dans l'exécution de ce projet. Alors il quitta Melik-Mahmoud, lui résista avec avantage et osa bientôt l'attaquer. Sur ces entrefaites (1722), Schah-Houcein fut détrôné, et Ispahan tomba au pouvoir des Afghans de la tribu de Khaldjeh, dont la révolte avait commencé à Candahar (*roy.* MIR-MAHMOUD et SCHAH-HOUCEIN). Cette révolution servit de prétexte aux Russes et aux Ottomans pour s'agrandir aux dépens de la Perse. Schah-Thahmas, héritier légitime du trône, s'était retiré dans les provinces du nord; mais son autorité était à peine reconnue dans le Mazanderan. Le gouverneur que ce prince envoya dans le Khorâçan, ayant méprisé les services de Nadir, fut battu par Melik-Mahmoud, qui s'empara de Nichabour et y prit le titre de roi. Nadir, de son côté, soumit Serakhs, Mérou et tout le nord du Khorâçan jusqu'aux frontières du Kharizm. Schah-Thahmas, menacé par Melik-Mahmoud, se rapproche de Nadir, dont il avait déjà sondé les dispositions, et réclame son secours. Leur première entrevue a lieu à Khabouchan, sur les limites du Kharizm et du Djordjan, en septembre 1726. Nadir, feignant un grand dévouement à son souverain, marche contre Melik-Mahmoud, l'assiège dans Méchehd, le réduit à se rendre à discrétion, à prendre l'habit de derviche et à se consacrer au culte de la grande mosquée de cette ville. Pendant le siège, Nadir, qui déjà ne voulait point souffrir d'égaux, fit assassiner Feth-Aly-Khan-

Kadjar, commandant en chef des troupes de Schah-Thahmas (*voy.* MOHAMMED-HAÇAN-KHAN). Il prit la place de ce général, disposa de tout dans le conseil et à l'armée, fit venir à Méchehd sa famille, ses femmes, ses propres troupes, et, affectant des airs de grandeur, il ordonna la construction d'une nouvelle coupole à la grande mosquée, et la fit dorer ainsi que l'ancienne. Schah-Thahmas s' alarma de l'ambition de Nadir. Il écrivit à tous les gouverneurs de le délivrer de ce traître; il tâcha de lui susciter des ennemis domestiques et d'éveiller la haine de Melik-Mahmoud. Celui-ci envoya la lettre du roi à Nadir, qui, dissimulant son indignation, assiégea Khabouchan, dont les habitants s'étaient révoltés; mais, quoique Schah-Thahmas fût venu les animer par sa présence, ils se virent tellement pressés qu'ils promirent à Nadir, s'il consentait à lever le siège, de se soumettre, de conduire le roi à Méchehd et d'engager ce prince à rétracter les ordres qu'il avait donnés contre lui. En effet, Schah-Thahmas, dont les trésors avaient été pillés par un rebelle, n'eut d'autre ressource que de se rendre auprès de Nadir, qui les lui fit restituer. Ce fut sans doute alors que ce général, pour capter la confiance de ce souverain, prit le nom de *Thahmas-Kouly-Khan* (le Khan, esclave Thahmas). Il s'attacha surtout à gagner l'affection des soldats, en pourvoyant à tous leurs besoins, et en leur assignant une paye régulière, qu'il leur distribuait lui-même. Les courtisans de Schah-Thahmas s'opposèrent en vain à l'ascendant que ce général prenait dans les affaires et sur l'esprit de son maître. Nadir déjoua leurs intrigues et triompha de leurs efforts. Il se défit de Melik-Mahmoud, l'âme de tous les troubles du Khorâçan, et parvint enfin à pacifier cette province, à soumettre toutes les tribus révoltées et à les forcer à combattre pour la cause dont il semblait être le principal soutien. Impatient de régner, Schah-Thahmas voulait marcher sur Ispahan. Son général jugea plus nécessaire de ne laisser aucun ennemi derrière lui. Il employa l'année 1728 à rétablir la tranquillité dans le Djordjan et le Mazanderan, et il envoya un ambassadeur en Russie pour demander la restitution du Ghylan. En avril 1729, il marcha contre les Abdallis, qui, depuis douze ans, étaient maîtres de Hérat; il les défit en plusieurs rencontres, leur pardonna en faveur de leur haine contre les Afghans-Khaldjis, reçut leur soumission et laissa le gouvernement de la ville à l'un d'eux. Cependant Aschraf, successeur à Ispahan de Mir-Mahmoud, son cousin, qu'il avait assassiné, marcha vers les frontières du Khorâçan, qu'il croyait sans défense, dans le dessein d'arrêter les progrès de Schah-Thahmas et les succès de son général. A cette nouvelle, Nadir, de retour à Méchehd de son expédition de Hérat, s'avance avec le roi contre les Afghans, que son approche oblige de lever le siège de Semnan. Il les ren-

contre et les taille en pièces le 27 septembre, entre cette ville et Demgân, sur les bords de la rivière de Mehmandost. Les Persans, qui tremblaient naguère au nom seul des Afghans, recouvrent sous Nadir leur antique valeur. L'ennemi est forcé dans les défilés de Serdé-Khar. Une troisième victoire, remportée le 13 novembre près du village de Mourtcha-Koureh, à dix lieues d'Ispahan, ouvre à Nadir les portes de cette capitale. Il y signale son entrée par le massacre de tous les Afghans qui n'avaient pas eu le temps d'en sortir, en repréailles du sang des Persans qu'Aschraf avait fait répandre avant son départ. Un mois après, il y appelle Schah-Thahmas et le fait proclamer roi avec une pompe extraordinaire. Ayant ainsi replacé le souverain légitime sur le trône, Nadir témoigna le désir de retourner dans le Khorasân; mais, feignant de céder aux instances du roi, il consentit à achever son ouvrage, et à rendre à la Perse sa tranquillité première et ses anciennes limites. Il partit au milieu de l'hiver, et marcha vers Chyraz, où Aschraf s'était fortifié. Une quatrième bataille, perdue par cet usurpateur près des ruines de l'ancienne Persépolis, et la mort qu'il trouva en fuyant vers Candahar, mirent au pouvoir de Nadir toutes les princesses de la famille royale, qu'Aschraf avait emmenées, et firent enfin rentrer sous la domination du sofy toutes les parties de la Perse que les Afghans avaient possédées un peu plus de sept ans (*roy. MIR-MAHMOUD et ASCHRAF*). Schah-Thahmas, incapable de s'élever au-dessus du général qui l'avait placé sur le trône, voulut au moins éloigner un homme dont la puissance et l'ambition lui portaient ombrage. Il lui offrit la souveraineté de toute la Perse orientale, depuis Mazanderan et le Kerman, lui envoya un diadème enrichi de diamants, et proposa le mariage d'une de ses sœurs avec Riza-Kouly-Mirza, fils aîné de Nadir. Le général accepta tous les bienfaits de son souverain; mais, affectant une modération qui était loin de sa pensée, il refusa de porter le diadème, l'aigrette royale et le titre de sultan, et se contenta de faire graver son nom sur les monnaies du Khorasân. Au lieu de se rendre dans cette province, dont il avait laissé le gouvernement à son frère Ibrahim-Khan, il y envoya son fils, Riza-Kouly-Mirza, âgé de douze ans, et, poursuivant l'exécution de ses grands desseins, il soumit les Bakhtiaris et les peuples du Louristan, et marcha contre les Turcs au printemps de 1730. En moins de cinq mois, il remporta sur eux plusieurs victoires, leur reprit Nehavend, Hamadan, Kermanschah, ainsi que toutes les villes de l'Adzerbaïdjan. Il se préparait à faire le siège d'Erivan, lorsqu'il fut appelé dans le Khorasân par la révolte des Abdallis, qui, après avoir chassé de Hérat le gouverneur qu'il leur avait donné, s'étaient emparés de cette place, avaient battu Ibrahim, frère de Nadir, et menaçaient Méchehd.

Arrivé dans cette dernière ville, Nadir y célébra les noces de son fils avec la princesse sœur de Schah-Thahmas, en janvier 1731. La guerre contre les Abdallis l'occupa une année entière : il leur reprit Hérat et Ferah, et, malgré la perfidie qu'ils avaient montrée en plusieurs occasions, il leur pardonna et se contenta de les transplanter dans le Khorasân. Schah-Thahmas, croyant que l'absence de Nadir lui offrait l'occasion de ressaisir son autorité, rompit la trêve que ce général avait accordée aux Turcs, et marcha en personne pour assiéger Erivan en 1731. Il échoua dans cette entreprise, fut vaincu dans sa retraite, d'abord sur les rives de l'Araxe, puis par Ahmed, pacha de Bagdad, dans les environs d'Hamadan, et termina tout à coup la guerre en faisant la paix avec le Grand Seigneur, auquel il céda la ville et la province de Kermanschah, ainsi que tous les pays sur la gauche de l'Araxe. Nadir apprit avec indignation la nouvelle de ce traité, conclu à la fin de janvier 1732. De sa pleine autorité, il fit sommer les pachas de Bagdad et d'Erivan d'évacuer le territoire persan. Il publia un manifeste, où, rappelant ses exploits, ses services, il annonçait la résolution d'empêcher l'accomplissement d'une paix si humiliante. En effet, après avoir pourvu à la sûreté, à la tranquillité des provinces orientales, et recouvré le Ghylan, que les Russes abandonnèrent en exécution d'un traité signé à Rescht le 1^{er} février, Nadir partit de Méchehd et vint camper à la fin d'août près d'Ispahan. Il invita le roi à une grande revue, suivie d'un festin, où, ayant enivré ce monarque, il le fit arrêter, le déposa, l'envoya prisonnier à Méchehd avec toutes ses femmes, plaça sur le trône un fils de ce prince, Abbas III, enfant au berceau, s'empara sans opposition de la régence et devint le véritable souverain de la Perse (*roy. ABAS III et THAHMAS II*). Il recommença aussitôt la guerre contre les Turcs. A la suite de plusieurs avantages et surtout d'une victoire remportée sur Ahmed, pacha de Bagdad, il investit cette ville et la serre de près pendant huit mois, quoiqu'il n'ait point de pièces de siège. Ahmed, pressé par la famine, parlait déjà de se rendre, lorsque l'arrivée d'une armée ottomane, sous les ordres du célèbre Topal-Osman-Pacha, rompt les négociations. Nadir, laissant 12,000 hommes pour continuer le blocus, marche à la rencontre des Turcs, qu'il trouve campés sur les bords du Tigre, à douze lieues de Bagdad. Il leur livre bataille le 19 juillet 1733, la perd, y est blessé, renversé deux fois de cheval, et abandonne à l'ennemi presque toute son artillerie. Un grand nombre de Persans périssent dans le fleuve, en voulant le traverser ou s'y désaltérer. Il lève le siège de Bagdad, annonce au pacha qu'il viendra le visiter au printemps suivant, et se retire à Hamadan, où deux mois lui suffisent pour réparer ses pertes. Informé que Topal-Osman n'a pu obtenir les renforts qu'il a demandés, il revient au mois

d'octobre et surprend les avant-postes de l'armée ottomane, sans pouvoir attirer le serasker au combat, ni le forcer dans ses retranchements. Une affaire s'engage à Leïlan, à cinq lieues de cette ville : les deux partis s'en attribuent l'avantage; mais le lendemain, dans une action générale, à Akderbend, les Turcs sont entièrement défaits : leur brave serasker y est tué, et sa tête est portée à Nadir, qui ordonne de l'enterrer honorablement (*voy.* TOPAL-OSMAN). Maître de la campagne, il revient assiéger Bagdad : Ahmed-Pacha demande la paix, la conclut sans la participation du divan de Constantinople, et enjoint aux pachas d'Erivan, de Teflis, de Chamakhy, etc., de restituer ces places aux Persans. Nadir, ayant songé un moment à rendre la couronne à Schah-Thahmas, avait recommandé qu'on l'amènât de Méchehd à Cazwyn, où était la cour; mais sa défaite par Topal-Osman lui fit prendre une autre détermination. On reconduisit l'ex-monarque à Méchehd, où le jeune roi fut aussi bientôt relégué. Une révolte avait éclaté dans la Perse méridionale en faveur de Schah-Thahmas; Nadir en arrêta les progrès, chargea un de ses lieutenants d'en étouffer les dernières étincelles, et marcha vers le nord en 1734 pour recouvrer les provinces que les Turcs s'obstinaient à garder. La Porte, au lieu de ratifier le traité signé par Ahmed-Pacha, avait envoyé une nouvelle armée, sous les ordres d'Abdallah-Kiuproli. Nadir traversa le Kour, reprit Chamakhy et le reste du Chyrwan, à l'exception de Derbend et de Bakhou, que la cour de Russie ne restitua que l'année suivante. Il forma le siège de Gandjah, qui fut long et meurtrier. Il l'interrompit à l'approche d'Abdallah-Pacha, qu'il alla provoquer au combat. Ce général s'était enfermé dans le château de Kars; il l'attira par une fuite simulée dans les plaines d'Erivan, où il remporta sur les Turcs une victoire complète, en juin 1735. Le serasker y fut tué, ainsi que le pacha de Diarbekir. La reddition de Gandjah, de Teflis, de Kars et d'Erivan, la soumission de l'Arménie et de la Géorgie terminèrent glorieusement cette campagne. Nadir détruisit Chamakhy, fonda une autre ville du même nom, châtia les Tartares-Lesghis, qui, depuis vingt ans, avaient été des voisins dangereux pour la Perse, de zélés et utiles alliés pour les Russes et les Turcs; enfin il disposa des principautés de Kakhet et de Karthalinie en faveur d'Aly-Mirza, neveu de Tehmouras, et au grand mécontentement de ce dernier, qui les posséda plus tard et les transmit à son fils Héraclius. Au retour de cette expédition, Nadir vint camper en janvier 1736 dans les plaines de Mougan, près du confluent du Kour et de l'Araxe, et y convoqua pour le mois de mars une assemblée générale des grands et des notables de la Perse. Nadir, vainqueur de tous les rebelles, de tous les ennemis extérieurs, était regardé comme le sauveur, le libérateur de la Perse : l'armée lui était

dévouée, le peuple le respectait, les grands le craignaient et le ménageaient, rien ne manquait à sa gloire, à sa puissance; toutefois, son ambition, accrue par tant de prospérités, était loin d'être satisfaite. Le jeune Abbas III venait de mourir, et, si sa mort fut naturelle, elle fut du moins très-utile aux projets du régent. Après avoir donné deux rois à la Perse, il se voyait trop près du trône pour ne pas désirer d'y monter. Mais la dynastie des Sofys n'avait pas, comme la plupart des autres monarchies de l'Orient, régné seulement par la force des armes. Ismaël, son fondateur, avait captivé l'opinion des Persans et enchaîné leurs consciences. La tyrannie organisée par Schah-Abbas I^{er}, le plus grand de ses successeurs, bien que devenue odieuse sous trois princes sanguinaires, n'avait pas cessé d'être respectée, et les malheurs mêmes de Schah-Houcécin l'avaient rendue plus vénérable (*voy.* ISMAEL-SCHAH, ABBAS I^{er} et ABBAS II, SEFY-SCHAH et SOLEIMAN-SCHAH III, et HOUCEÏN-SCHAH). Nadir n'osa donc pas imiter les usurpateurs vulgaires; il voulut avoir l'air d'être appelé au trône par le vœu de la nation et d'y être placé par les ministres de la religion. Douze mille ouvriers firent de son camp une ville. Les députés, en y arrivant, y trouvèrent des maisons élégantes et commodes, des bains, des mosquées, des bazars, des places pour les courses de chevaux, un palais pour Nadir, etc. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur rappela les malheurs qu'avaient produits l'incapacité, la faiblesse et l'indolence des derniers rois; la nécessité où il s'était vu de déposer Schah-Thahmas : il leur déclara son intention de se démettre de la régence et du commandement des troupes, et leur donna trois jours pour choisir un autre souverain. Il avait su gagner les uns par ses dons et ses promesses; la présence de son armée intimidait les autres. Après avoir feint de résister au vœu général, il fut proclamé roi le 20 mars 1736; mais il déclara n'accepter le diadème qu'à condition que l'on prêterait serment de fidélité à lui et à sa famille, et qu'on souscrirait à quelques changements qu'il avait à proposer relativement à la religion. Les mollahs s'étaient opposés à l'élection de Nadir; ils témoignèrent encore plus d'éloignement pour les innovations qu'il annonçait. Irrité de leur résistance, il jeta le masque et fit étrangler leur chef au milieu de l'assemblée. En usurpant la régence, il avait quitté le nom de Thahmas-Kouly-Khan, et l'avait donné à l'un de ses plus fidèles officiers pour prendre celui de Wely-Neamet. Il fut couronné sous son premier nom; ce fut le seul que l'on grava sur les monnaies, que l'on prononça dans la kiothbah; mais Nadir-Schah fit souvent regretter Thahmas-Kouly-Khan. Informé des murmures des mollahs, il fit venir les plus récalcitrants et leur demanda quel emploi ils faisaient de leurs biens. Ils répondirent qu'une partie était affectée à des œuvres

pies, et que le reste servait à l'entretien des ministres de l'islamisme, qui priaient sans cesse pour la vie du roi et la prospérité du royaume. « Vos prières ont donc été inutiles, leur répliqua « Nadir, puisqu'elles n'ont pu empêcher la Perse « d'être envahie, démembrée, dévastée, et ses « rois d'être détronés, incarcérés, égorgés ou « fugitifs. Mes prières et celles de mes soldats « ont été plus efficaces; c'est nous qui avons « sauvé la Perse : c'est nous qui devons jouir de « vos biens. » Il en fit dresser l'inventaire, montant à soixante millions de revenu, et les confisqua au profit de son trésor. Il accorda la paix aux Turcs, qui renoncèrent à toutes leurs conquêtes, et il envoya un ambassadeur à Constantinople pour en porter la ratification. Il donna le gouvernement général des provinces occidentales à son frère Ibrahim, qu'il chargea d'observer les Ottomans, et celui du Khorasan à son fils Riza, qui devait contenir les Ouzbeks et les Turcomans. Il ordonna au khan de Chiraz de reprendre les îles de Bahraïn sur les Arabes de Maskat, et se rendit à Ispahan, où il rassembla une armée de 100,000 hommes, destinée à punir les Afghans de Candahar. Houcéin-Khan, leur prince, malgré des services rendus à la Perse contre l'usurpateur Aschraf, son cousin germain et son ennemi personnel, avait le tort d'être fils et frère des deux chefs de la révolte des Afghans-Khaldjis (*voy.* MIR-MAHMOUD), et d'avoir favorisé celle des Afghans-Abdallis. Nadir arriva devant Candahar en mars 1737. Prévoyant que le siège serait long, il transforma son camp en une place forte qu'il nomma Nadir-Abad, et qui est le Candahar d'aujourd'hui, à une lieue de l'ancien. Il envoya des détachements qui soumièrent ou détruisirent plusieurs tribus d'Afghans et de Beloutchis. Dans le même temps, son fils aîné portait la guerre chez les Ouzbeks, s'emparait de Balkh et battait les troupes du roi de Bokhara. Nadir, ayant reçu des renforts, pressa le siège de Candahar, qui durait depuis plus de dix mois, et prit cette ville d'assaut le 24 mars 1738. Un grand nombre d'Afghans y furent passés au fil de l'épée : il transplantait les autres, les remplaçait, suivant sa coutume, par une nouvelle population, amenée de diverses provinces; il incorpora les jeunes gens dans son armée, et envoya prisonniers dans le Mazanderan Houcéin-Khan, avec sa famille et les enfants de Mir-Mahmoud. Il avait conçu le projet de conquérir l'Hindoustan. Les réponses évasives, faites au nom de l'empereur moghol Mohammed-Schah à un ambassadeur persan chargé de réclamer contre l'asile accordé dans ses Etats aux Afghans émigrés et de demander qu'on les renvoyât en Perse, le congé refusé à un autre ambassadeur qui était venu réitérer les mêmes réclamations, tels furent les prétextes de Nadir pour entreprendre cette expédition. Mais son véritable but était de s'enrichir des trésors de l'Inde. La faiblesse de cet

empire, les intrigues qui divisaient la cour de Dehly, les intelligences qu'il entretenait avec quelques-uns des principaux omrahs lui aplanissaient tous les obstacles. Il part au mois de mai, reçoit la soumission des habitants de Ghazna et de Kaboul, prend de vive force la citadelle de cette dernière place, y appelle son fils, auquel il donne le nom et l'autorité de vice-roi en son absence; défait Naser-Khan, gouverneur de Peïchour et de Kaboul; traverse à gué, sur des ponts de bateaux, l'Indus et les différentes rivières qui se jettent dans ce fleuve; accepte la reddition de Lahore; arrive sans résistance dans les plaines de Karnal, où il met en déroute l'armée indienne, et s'empare de Dehly, qu'il inonde de sang. Toutefois, il traite le monarque avec quelque modération : maître de sa personne, il lui rend la liberté et la plus grande partie de ses Etats (*voy.* MOHAMMED XIV et NIZAM-AL-MOLOUK). Chargé des dépouilles et des malédictions des peuples de l'empire mogol, Nadir quitta cette capitale le 7 safar 1152 (16 mai 1739), emmenant une princesse du sang impérial, qu'il avait fait épouser à Nasrallah, son second fils. Son armée eut beaucoup à souffrir de la chaleur et des irruptions des Afghans, et perdit beaucoup de monde en repassant les rivières que les pluies avaient grossies. Mais déjà Nadir n'est plus le père de ses soldats : l'avarice, l'orgueil ont endurci son cœur; ses jours de gloire vont disparaître, et bientôt on ne verra plus dans le saviour de la Perse qu'un brigand couronné, qu'un farouche tyran. Parvenu sur les bords du Tchenab, il ordonne à tous ses soldats de verser au trésor royal l'or et les bijoux qu'ils ont rapportés de l'Inde. Quelques-uns obéissent, et reçoivent en échange des habits, des présents de peu de valeur; d'autres sont dépouillés brutalement de leur butin : plusieurs aiment mieux le jeter dans l'eau que de se voir enlever le fruit de leurs travaux; la plupart enterrent leurs richesses, dans l'espoir de revenir les chercher; mais il fut sévèrement défendu de repasser le fleuve. Après bien des fatigues, Nadir, ayant atteint les provinces à l'ouest de l'Indus, que Mohammed-Schah lui avait cédées, fut obligé de conquérir celle du Sind, dont le gouverneur refusait de se soumettre, et cette expédition lui coûta plus de monde que son invasion de l'Hindoustan. Enfin, au bout de deux ans, il revit sa nouvelle ville de Candahar le 3 ou 7 safar 1153 (30 avril ou 4 mai 1740). Un mois après, il arriva à Hérat, rendez-vous général des nouvelles levées qui devaient le suivre contre les Ouzbeks. Tous les princes de sa famille s'y étant réunis, il y célébra des fêtes solennelles, dont la pompe fut encore augmentée par l'exposition publique des trésors qu'il avait rapportés de l'Inde, parmi lesquels on remarquait le fameux trône du paon et une tente construite par ses ordres, à laquelle on n'avait employé que la soie, l'or, les diamants et les

pierres les plus précieuses. Nadir envoya des troupes contre les Lesghis, qui avaient vaincu et tué son frère Ibrahim, et partit pour punir les Ouzbeks des ravages qu'ils exerçaient en Perse depuis plus de deux siècles. Arrivé à Balkh, que son fils leur avait enlevé récemment, il côtoya la rive gauche du Djihoun, sur lequel 1,400 barques portaient ses munitions et son artillerie, et il traversa ce fleuve près de Tchardjou, sur un pont volant. Le roi de Bohhara, issu de Djenghiz-Khan, se soumit, conserva sa couronne, et obtint le titre de *schah* en cédant à la Perse toutes ses provinces au delà du Djihoun et en consentant au mariage de sa fille avec Ali-Kouly-Khan, neveu de Nadir. Pendant son séjour à Bokhara, le vainqueur fit enlever de Samarkand la pierre sépulcrale du tombeau de Tamerlan et les portes d'airain d'un collège fondé par ce conquérant; mais la pierre s'étant brisée dans le transport, Nadir renvoya le tout à Samarkand. Après avoir vaincu une armée de Turcomans et d'Ouzbeks, qui voulaient arrêter sa marche, il entra dans le Kharizm, s'empara des principales places, fit périr le souverain, qui avait rejeté toutes les voies d'accommodement, et disposa de ce royaume en faveur d'un autre descendant de Djenghiz-Khan. Il y délivra plusieurs prisonniers russes, et, ayant ramené dans le Khoracan un plus grand nombre de captifs persans, il en forma la population d'une ville, qu'il fit bâtir sur le plan de Dehly, dans le village où il avait pris naissance. Ensuite il déposa ses trésors à Kélat, château voisin dont il augmenta les fortifications. Le Khoracan était sa province de prédilection. Il répara, embellit Méchehd et y fit construire son tombeau. Il disgracia Riza-Kouly-Mirza, qui, pendant son absence, avait commis des exactions, aspiré au pouvoir suprême, et sacrifié, dit-on, à son ambition Schah-Thahmas et les restes infortunés de la famille des Sofys. Nadir laissa le gouvernement du Khoracan à son second fils, Nasr-Allah-Mirza, et partit en mars 1741 pour aller réduire les peuples du Caucase. Des torrents débordés submergèrent la dixième partie de son armée dans les défilés du Mazanderan. Ce fut pendant cette marche que deux assassins inconnus attentèrent à ses jours. Blessé légèrement au bras d'une balle qui tua son cheval, il tomba, feignit d'être mort, et échappa ainsi aux meurtriers, qu'on ne put arrêter. Riza-Kouly-Mirza, soupçonné ou convaincu de ce parricide, eut les yeux crevés quelque temps après, ainsi que le grand maître de la maison du roi. Depuis ce moment, Nadir paraît un autre homme. Naturellement avare, ombrageux et cruel, il devient de plus en plus avide, sombre et féroce. La fortune, qui l'a comblé jusque-là de ses faveurs, l'abandonne, et son histoire n'offre plus que des revers, des extravagances et des crimes. Il arrive au pied du Caucase : les Lesghis, du haut de leurs rochers, résistent à ses efforts, bravent ses menaces, et se

vengent de l'incendie de leurs villages et de leurs moissons en harcelant ses soldats, en enlevant ses convois. Fatigué de cette guerre de chicane, Nadir laisse un corps de troupes dans le Chyrwan et dans le Daghestan, et tourne ses armes contre les Ottomans. Il s'empare de toutes les petites places de l'Irak et de la Mésopotamie; mais il échoue en 1743 devant Bassorah, Bagdad, Van et Moussoul : les combats qu'il livre n'ont aucun succès décisif. Mohammed-Taki-Khan, gouverneur du Farsistan, avait conquis les îles du Bahraïn et pris Maskat par surprise. Fier de ces exploits, il se révolta pendant que son souverain était occupé contre les Turcs; mais il fut vaincu, arrêté, et, avant d'être rendu aveugle et eunuque, il eut la douleur de voir ses enfants égorgés et ses femmes déshonorées. Nadir, en revenant de l'Inde, avait publié une exemption d'impôts pendant trois ans pour toute la Perse; mais il se repentit bientôt de cet acte de munificence, et, ne voulant pas toucher à ses trésors, non-seulement il rétablit les contributions ordinaires et exigea rigoureusement celles qui étaient arriérées, mais il en créa de nouvelles, que l'augmentation de son état militaire rendait indispensables. Quoiqu'il eût toujours eu soin d'enrôler dans son armée les peuples qu'il avait vaincus, et que l'on vit marcher sous ses étendards des Afghans, des Abdallis, des Ouzbeks, des Turcomans, des Kourdes, des Arabes, des Géorgiens, etc., ces recrutements éventuels étaient loin de suffire à ses besoins, et il avait souvent recours à des levées d'hommes sur les Persans. La difficulté de soumettre les diverses tribus arabes qui habitent les côtes du golfe Persique et d'approvisionner son armée dans les pays voisins de la mer Caspienne lui avait inspiré le désir d'avoir une marine. Cette partie avait été négligée sous les Sofys, même par le grand Schah-Abbas I^{er}, qui n'avait abattu le despotisme commercial des Portugais qu'avec le secours des Anglais. Nadir, dédaignant de recourir à des auxiliaires, employa des moyens violents : il fit saisir tous les bâtiments nationaux; il mit en réquisition tous les vaisseaux européens qui relâchaient dans les ports de la Perse, et, par cette mesure impolitique, dont il n'obtint d'ailleurs aucun succès, il éloigna toutes les nations qui venaient négocier dans ses Etats et anéantit totalement le commerce, qui leur était si nécessaire. L'Anglais Elton, qu'il avait pris à son service, lui fit construire dans les forêts du Ghylan un vaisseau de vingt canons, qui obligea les Russes de baisser pavillon sur la mer Caspienne; mais la vie inquiète et agitée de Nadir pendant les dernières années de son règne l'empêcha de tirer parti de ce faible avantage. Rêvant la monarchie universelle, il paraît avoir eu le dessein de réunir les chrétiens, les juifs et les musulmans par une même croyance. Il est du moins certain qu'il fit traduire en persan le Pen-

tateuque et l'Evangile. Forcé par des difficultés qu'il n'avait pas prévues d'abandonner ou d'ajourner cette idée absurde, il se borna au projet d'établir parmi les mahométans une cinquième secte orthodoxe, fondée sur la doctrine de l'imam Djafar-al-Sadik, l'un des descendants d'Ali (*voy. DJAFAR*). Il mit tour à tour en usage la séduction et la violence pour amener les Persans à suivre cette secte; mais toutes ses négociations auprès de la Porte Ottomane ne purent la déterminer à consentir qu'un cinquième oratoire fût établi dans le sanctuaire du temple de la Mecque pour les *Djafariens*. Nadir fut encore obligé de renoncer à cette entreprise et à l'espoir qu'elle pourrait lui faciliter la conquête de l'empire ottoman. A la suite d'une dernière victoire inutile qu'il remporta sur les Turcs, près d'Erivan, en août 1745, il proposa de nouveau la paix et se départit de ses prétentions. Elle fut conclue en janvier 1747 sur les bords de celle de 1638, qui avait fixé les limites des deux empires. Nadir avait besoin de la paix : les fatigues de la guerre, les contrariétés, les soucis, les chagrins, les plaisirs du harem avaient altéré sa santé et lui rendaient le repos nécessaire. Menacé d'hydropisie pendant son séjour dans l'Hindoustan, il en avait amené un célèbre médecin, qui le soigna pendant deux ans avec succès. Après le départ de ce docteur musulman, qu'il voulut vainement retenir, il se confia aux soins du frère Bazin, jésuite, qui ne le quitta plus et à qui nous devons une relation exacte et intéressante des dernières années de ce conquérant. Nadir, regardant longtemps comme le libérateur de la Perse, aurait fait oublier son usurpation s'il eût ménagé les opinions religieuses de ses sujets et respecté leurs préjugés; s'il eût été plus avare de leurs fortunes, de leur sang; si enfin il se fût plus occupé du bonheur de ses Etats que de leur agrandissement. Mais son ambition, sa soif insatiable d'or et de conquêtes, son intolérance, ses vexations, ses cruautés le rendirent un objet d'horreur pour la Perse et de terreur pour les Etats voisins. On ne peut se faire une idée de la férocité des agents qu'il employait pour se procurer des hommes et de l'argent. Lui-même, aigri peut-être par ses souffrances, par ses chagrins domestiques, par ses revers contre les Lesghis, par les révoltes qui éclataient de toutes parts, il se transportait successivement sur tous les points où l'on bravait sa puissance; il parcourait la Perse en brigand, en bourreau; publiait des listes de proscription, faisait mutiler ou aveugler une foule de malheureux et élever sous ses yeux des colonnes et des pyramides de têtes humaines. Ispahan, qui sous son règne perdit son rang de capitale de la Perse, était l'objet particulier de sa haine et de ses cruautés. Tant de crimes, tant de maux devaient avoir leur terme. Après avoir répandu l'effroi, la dévastation et le carnage dans la Perse occidentale, Nadir, toujours suivi

d'une armée nombreuse, composée de soldats de vingt nations différentes, qui jusqu'alors avait fait sa sûreté, mais dont il commençait aussi à se défier, se rendit au printemps de 1747 à Méchehd, devenue le siège de son empire. Son neveu Ali-Kouly-Khan venait de se révolter dans le Seïstan, où il avait été envoyé pour réduire des rebelles. Nadir se disposait à marcher contre lui, quand il apprit le soulèvement des Kourdes de Khabouchan, dans le voisinage de Kélat. Agité par de funestes pressentiments, il envoya sa famille dans cette forteresse, où il comptait se retirer, et s'avança contre les Kourdes. Il était campé à Feth-Abad, lorsque, dans la nuit du 19 au 20 juin 1747 (11 djoumady 1160), quelques-uns de ses généraux persans, ayant à leur tête Mohammed-Saleh-Khan, intendant de sa maison, et Mohammed-Kouly-Khan, son parent, capitaine de ses gardes, entrèrent dans sa tente pour l'assassiner. Réveillé par le bruit, Nadir, couché avec une de ses femmes, se lève, prend son sabre, et leur demande d'une voix formidable ce qu'ils veulent. Un coup qu'on lui porte sur la tête est l'unique réponse. Il se met en défense, blesse deux des assassins; mais, s'étant embarrassé dans les cordes de sa tente, il tombe et demande la vie. « Tu n'as fait grâce à personne, lui disent les conjurés; tu n'en a mérites aucune. » On l'achève et on lui coupe la tête. Ainsi périt, dans sa 59^e année et après un règne de onze ans, Nadir-Schah, l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention. On prétend qu'irrité contre ses troupes persannes, qui ne voulaient point adopter son système religieux, il avait donné ordre aux Afghans et aux Ouzbeks (qui étaient sunnites) de les égorger, et que les généraux persans, informés de cet ordre, se hâtèrent d'en prévenir l'exécution. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au point du jour Ahmed-Khan-Abdally, à la tête des Afghans et des Ouzbeks, attaqua les Persans et les Afchars pour venger Nadir, qu'il n'avait pu défendre; mais, forcé de céder au nombre, il gagna Candahar, où il fonda un nouveau royaume (*voy. AHMED-SCHAH-ABDALLY*). Ali-Kouly-Khan, chef secret de la conspiration, accourut à Méchehd, fit périr toute la famille de son oncle, à l'exception de Chahrokh-Mirza, son petit-fils; il s'empara de tous ses trésors, et prit le titre de roi sous le nom d'Adel-Schah. Nadir avait cinq pieds neuf pouces de haut. Sa figure était majestueuse, sa voix imposante; sa force, sa mémoire prodigieuses : sa bravoure, son activité, sa sobriété n'avaient pas d'égaux. Quoiqu'il n'eût appris à lire que fort tard, il ne manquait pas d'instruction, et il possédait à un degré supérieur les talents politiques et militaires; mais il ne connut pas l'art de s'attacher les hommes. Malgré les cruautés qu'il exerça sur la fin de sa vie, on ne lui reproche pas d'avoir souillé ses mains dans le sang, si ce n'est dans les combats.

Il existe en français deux mauvaises histoires anonymes de Nadir-Schah, l'une intitulée *Histoire de Thahmas-Kouli-Khan, sopher de Perse* (par le P. Ducerceau), Amsterdam et Leipsick, 1740 et 1741, 2 parties in-12; l'autre (par l'abbé Declaustre) sous ce titre : *Histoire de Thahmas-Kouli-Khan, roi de Perse*, Paris, 1743, 1758, in-12. Ces deux ouvrages, pleins d'erreurs et de fables, se terminent à la conquête de l'Hindoustan. L'*History of Nader Shah*, par Fraser, 1742-1743, 4 parties in-8°, plus exacte, finit aussi à cette époque de la vie du conquérant. On la trouve complète dans l'*Histoire de Nader-Schah*, par Mohammed-Mahdy-Khan, traduite du persan en français par Will. Jones, Londres, 1770, in-4°. Mais ce n'est qu'un panégyrique, qui donne une fausse idée de son héros, et les dates y sont presque toujours en arrière d'une année (voy. MAHDY). On peut consulter aussi les *Révolutions of Persia*, par Hanway, formant le tome 2 des *Voyages* du même, 1753, 2 vol. in-4°; ceux d'Otter en *Turquie et en Perse*, Paris, 1748, 2 vol. in-12; ceux de Niebuhr en *Arabie*, etc., Amsterdam, 1776 et 1780, 2 vol. in-4°; la *Description de l'Arabie*, par le même, Paris, 1779, in-4°; l'*Histoire de Perse*, par Lamamyé-Clérac, Paris, 1750, 3 vol. in-12; les *Lettres édifiantes*, t. 4, Paris, 1780, in-12; l'*Illustre paysan, ou Mémoires et aventures de Daniel Moginié*, Lausanne, 1761, in-12; le *Dictionnaire critique* de Chauffepié, etc. Dubuisson a donné en 1780 une tragédie intitulée *Nadir, ou Thahmas-Kouly-Khan* (voy. DUBUISSON). On a un *Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes avec la conquête des mêmes contrées par Thahmas-Kouly-Khan*, 1752, in-8°, par Bougainville. A—T.

NADJAH, fondateur de la dynastie des Nadjahidis, dans l'Yemen, l'an 412 de l'hégire (1021 de J.—C.), avait été esclave de Mardjan, qui, d'esclave lui-même, était parvenu au timon des affaires pendant la minorité d'Ibrahim, dernier souverain de la dynastie des Zéiades, et sous la régence de la tante du jeune prince. Nadjah, doux et humain, protégé par la régente, ayant eu pour compétiteur à la charge de vizir Caïs, son ancien compagnon d'esclavage, homme violent et féroce, celui-ci employa son crédit sur l'esprit de Mardjan pour se venger de Nadjah et de la régente. L'an 407 (1016-1017), Ibrahim et sa tante furent arrêtés par ordre du ministre, et livrés à Caïs, qui les fit renfermer dans une tour où il les laissa mourir de faim. Caïs, plus puissant alors que son maître, usurpa le trône du Yemen, qu'il déshonora par sa tyrannie. Mais Nadjah, ayant rassemblé une armée d'Arabes et de noirs, fit à ce monstre une guerre cruelle, l'assiégea dans Zabid, le tua dans une sortie en 412 et lui succéda. Son premier soin fut d'ordonner qu'on ouvrit la tour, qu'on en retirât les corps des deux victimes du barbare Caïs, qu'on les ensevelit honorablement et qu'on élevât une chapelle sur leur tombeau; ensuite il fit ren-

fermer Mardjan, son ancien maître, dans la tour, avec le cadavre de Caïs, et l'y laissa périr misérablement. Délivré alors de tous ses ennemis, Nadjah régna quarante ans et mourut en 452 (1060), empoisonné, dit-on, par une jeune fille qui lui avait été envoyée à ce dessein par Aly le Solahide, lequel, trois ans après, enleva une partie du Yemen aux enfants de Nadjah, et y fonda la dynastie des Solahides. A—T.

NÆVIUS (CNEIUS), poète tragique et comique, était natif de la Campanie. Il avait écrit un poème sur la première guerre de Carthage, dans laquelle il avait servi. Varron disait de ce poème : « Il plaît à peu près comme plairait aujourd'hui « une statue de Myron », sculpteur d'Athènes, dont les ouvrages, quoique sans vérité dans l'expression, ne laissent pas d'être beaux. Nævius écrivait un peu avant Ennius. Le temps nous a conservé à peine quelques titres de ses tragédies, qui sont imitées des Grecs. Il donna également des drames nationaux, parmi lesquels se trouvait celui qui est intitulé *Alimonia Remi et Romuli*. Il voulut imiter dans ses comédies la liberté grecque, mais ayant tracé le portrait de quelques-uns des principaux citoyens, on le chassa de Rome et il alla terminer sa carrière en Afrique. Nævius fut aussi poète épique, et Cicéron le trouvait supérieur sous plusieurs rapports à Ennius, qui l'avait imité en partie. Il fixe l'époque de sa mort à l'an 550 de Rome, quoique Varron la porte un peu plus tard. T—D.

NAGELE (FRANÇOIS-CHARLES), médecin accoucheur distingué, né le 12 juillet 1778, à Düsseldorf, où son père était directeur de l'école de médecine et de chirurgie. Après de sérieuses études faites à Strasbourg, Fribourg et Bamberg, où il reçut en 1802 le bonnet de docteur, il s'établit dans la petite ville de Barmen, où il dirigea un hospice dont il peut être regardé comme le fondateur. En 1807, il fut appelé comme professeur et il fut placé à la tête de l'établissement de la Maternité, à Heidelberg. Le gouvernement récompensa ses services en lui donnant successivement les titres de conseiller de cour (en 1815), et de conseiller privé (en 1820). Il a laissé des ouvrages justement estimés : *Considérations expérimentales sur les maladies des femmes*, Mannheim, 1812; — *Tableau de la fièvre puerpérale épidémique de 1811*, Heidelberg, 1822; — *Du mécanisme de l'accouchement*, 2^e édit., Heidelberg, 1822; — *Du bassin chez les femmes*, Carlsruhe, 1825; 2^e édit., 1850; — *Instruction aux sages-femmes*, 8^e édit., Heidelberg, 1860; — *Méthodologie de l'art des accouchements*, Heidelberg, 1848. Nous laissons de côté un grand nombre d'opuscules et une foule d'articles disséminés dans les journaux, notamment dans les *Annales de clinique d'Heidelberg*. Pendant près de quarante ans, comme médecin et comme professeur, Nagele déploya une rare activité et des talents de premier ordre. Ses connaissances spéciales sur la branche de l'art à la-

quelle il s'était attaché lui attiraient de tout côté des consultations et des visites. Il mourut le 21 janvier 1851. — Son fils aîné, *Hermand-François-Joseph NAGELE*, né à Heidelberg en 1810, a marché sur ses traces, et s'est de même livré à l'étude des maladies des femmes et à l'obstétrique. Etabli dans sa ville natale, il y devint en 1838 professeur extraordinaire, et plus tard il fut promu à l'emploi de médecin en chef accoucheur d'arrondissement. Il est mort peu après son père, le 5 juillet 1851, laissant, entre autres écrits, un *Traité de la science des accouchements*, Mayence, 1838, et un *Essai sur l'auscultation dans ses rapports avec l'accouchement*, Mayence, 1838; son *Cours d'obstétrique* a obtenu à Heidelberg, en 1850, une troisième édition, et on remarqua sa *Commentatio de causa quadam prolapsus feminini umbilicalis in partu*, mise au jour à Heidelberg en 1839. — Un autre fils de François, *Charles-Maximilien NAGELE*, se consacra à l'étude du droit et se fit connaître en 1849 par des *Etudes sur l'ancienne constitution civile en Italie*; depuis 1846 il était professeur particulier de jurisprudence à Heidelberg, et l'on pouvait beaucoup attendre de ses efforts, mais sa vie se termina en 1852. La mort vint frapper presque à la fois tous les membres de cette famille laborieuse. Z.

NAGHID (SAMUEL), rabbin de Cordoue, ancien grammairien, était disciple de Judas Khioug et contemporain de Rabbi Jonas-ben-Gannah. Il a écrit vingt-deux ouvrages, au rapport de d'Aben-Ezra. Les plus connus sont : 1° *Sepher ahoscer* (Livre des richesses). Wolf en parle dans sa *Bibliothèque hébraïque*. Aben-Ezra le regarde comme le meilleur ouvrage qui ait paru à cette époque parmi les juifs. 2° *Ben mischle* (Fils des proverbes). Bartolucci, Buxtorf et Wolf ne sont pas d'accord sur le sujet de ce livre. L'abbé de Rossi, qui n'en possédait que des extraits, se contente de dire qu'il renferme des poésies magnifiques, au jugement de Rabbi Judas Kharizi, mais profondes et obscures (*Dizionario storico degli autori ebrei*). 3° *Mevia aghemara* (Introduction à la gémare), Constantinople, 1510; Venise, 1545, 1598, in-4°; dans le Talmud d'Amsterdam, 1714, et ailleurs; 4° un *Traité contre Jonas-ben-Gannah*, pour la défense de Judas Khioug, inconnu à tous les bibliographes hébraïques, excepté au docte abbé de Rossi. L—B—E.

NAGLER (CHARLES-FERDINAND-FRÉDÉRIC de), administrateur prussien dont les services ont été éminents, naquit en 1770 à Ansbach, où son père était fonctionnaire. Après avoir étudié le droit à Göttingue, il entra dans les bureaux de la chancellerie d'Etat et, de grade en grade, après avoir été chargé des affaires administratives de quelques provinces, il fut en 1802 nommé conseiller de légation. En 1806, il fut chargé de remettre la principauté d'Ansbach au maréchal Bernadotte, et durant les années d'abaissement de la puissance prussienne, il résida à Königsberg et à Memel;

en 1809 il fut élevé au rang de conseiller intime d'Etat et de directeur de la seconde section du ministère du cabinet; de 1809 à 1821, il resta hors des affaires, il employa ses loisirs et sa fortune à donner un libre cours à son goût pour les arts; il fit des voyages en Allemagne, en Hollande et en France et il forma une collection précieuse qui fut, à l'exception des tableaux qu'elle renfermait, achetée en 1835 pour le musée de Berlin; le cabinet des estampes de ce musée fut en grande partie formé des trésors que de Nagler avait réunis en ce genre. En 1821 il rentra dans l'administration et il fut chargé du service des postes, dont il devint en 1823 le directeur général. Il déploya dans ses fonctions l'activité la plus énergique et une rare capacité. Les postes lui doivent une réforme complète et des améliorations de toute espèce. Jusqu'alors les dépôts des courriers étaient rares, les correspondances marchaient avec une lenteur déplorable; grâce au zèle et à l'initiative du nouveau directeur, les communications devinrent bien plus fréquentes et bien plus rapides. On a depuis pu faire beaucoup mieux, grâce aux chemins de fer; mais la justice veut qu'on reconnaisse que c'est à de Nagler qu'on doit d'être entré dans une voie nouvelle et toute de progrès. De 1824 à 1833, il représenta d'une manière distinguée la Prusse à la diète de Francfort. Il reprit ensuite la direction des postes et il la conserva avec le titre de ministre d'Etat, qui lui fut conféré en 1836, jusqu'à sa mort, survenue le 13 juin 1846. Z.

NAGOT (FRANÇOIS-CHARLES), né à Tours le 19 avril 1734, fit ses études chez les jésuites de cette ville, et ensuite dans la communauté des Robertins à Paris. Il entra dans la congrégation des prêtres de St-Sulpice, professa la théologie au séminaire de Nantes, et prit dans cette ville le grade de docteur. Devenu en 1769 supérieur de la maison des Robertins où il avait été élevé, il encouragea les études, forma une bibliothèque et mit surtout ses soins à établir une bonne discipline dans cette école. De là il passa au petit séminaire St-Sulpice, dont il fut supérieur pendant plusieurs années, et ensuite au grand séminaire, où il fut directeur. Dans cette place il trouvait encore le temps de s'occuper de bonnes œuvres au dehors, et il créa deux nouvelles communautés de jeunes clercs pour disposer de bonne heure les enfants à l'état ecclésiastique. En 1791, l'abbé Emery l'envoya fonder un séminaire à Baltimore, où le pape venait d'ériger un évêché. L'abbé Nagot triompha des obstacles et parvint à établir dans les Etats-Unis un grand et un petit séminaire et de plus un collège ayant les privilèges d'université. Il rendait en même temps des services aux Français expatriés. Etant devenu infirme, il se démit des fonctions de supérieur et consacra son loisir à traduire, de l'anglais en français, des ouvrages relatifs à la religion. Non moins pieux qu'instruit, il avait pour but

dans toutes ses actions et dans tous ses travaux la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il est mort à Baltimore le 9 avril 1816. On a de lui : 1° *Conversion de quelques protestants*, 1791, in-12 ; 2° édit. augmentée, 1796, in-12 ; nouvelle édition, Avignon, 1829, in-12 ; 2° la *Doctrine de l'Écriture sur les miracles*, traduite de l'anglais de l'évêque catholique Hay, et publiée à Paris par Emery et Hémey, 1808, 3 vol. in-12 ; 3° le *Traité des fêtes mobiles*, traduit librement d'Alban Butler, pour faire suite aux *Vies des Pères*. Ce traité forme le treizième volume des dernières éditions de ces *Vies des Pères* (voy. BUTLER). 4° *Viè de M. Olier*, 1813, in-8°. On dit qu'on a en manuscrit, de Nagot, des traductions d'autres ouvrages anglais, comme le *Sincère chrétien* et le *Dévoit chrétien* de Hay ; le *Catholique instruit*, par Challoner ; le *Guide du chrétien*, etc. P—c—t.

NAGY-SANDOR (JOSEPH VON), général hongrois, qui a joué un rôle important dans des événements récents. Né en 1804 à Grosswardein, il entra de bonne heure dans les rangs de l'armée autrichienne, mais, froissé de quelques passe-droits dont il jugeait avoir à se plaindre, il donna sa démission en 1843 et se retira sur ses propriétés en Hongrie avec le grade de *Rittmeister* (chef d'escadron) en retraite. Actif, impatient de se distinguer, animé d'un patriotisme ardent, il prit part au soulèvement des Hongrois dès son début en 1848 ; il parvint rapidement aux grades de major et de colonel. Il fit la campagne du printemps de 1849 à la tête d'un régiment de hussards, et, après divers combats dont le succès lui fut dû en grande partie, il fut nommé général. Il se trouva à la tête du premier corps d'armée à la bataille de Waitzen, à l'assaut de Nagy-Sarlo, au secours porté à la place de Comorn, à la prise d'Ofen. Dans cette dernière affaire, il s'élança à deux reprises différentes sur la brèche à la tête des colonnes d'attaque, et il déploya une bravoure et une énergie des plus remarquables. Il prit part au combat malheureux du 16 juin que le général en chef Görgei s'obstina à livrer, malgré l'avis contraire de Klapka et de Nagy-Sandor. Celui-ci avait déjà conçu des soupçons contre Görgei ; il ne les avait point cachés et il avait dit très-haut que, si le généralissime voulait se poser en César, il trouverait un Brutus. Il ne soutint pas cependant jusqu'au bout ce que ces paroles promettaient, et lors du conflit qui s'éleva entre Görgei et le gouvernement, il hésita et finit par rester sous les ordres du généralissime. Il pensait sans doute et avec raison qu'il ne fallait pas affaiblir par la discorde des forces déjà insuffisantes pour lutter contre des ennemis de plus en plus nombreux. Les Russes étaient venus appuyer les Autrichiens, hors d'état de triompher seuls de la résistance des Magyares ; il fallut plier devant cette masse d'adversaires. Nagy-Sandor prit une part active aux combats qui eurent lieu à la fin de cette campagne honorable pour les Hongrois écri-

sés sous le nombre. A la tête de l'avant-garde, il commanda le 16 juillet dans une affaire très-chaude qui eut lieu à Waitzen, et sa ténacité fit que le 24 juillet une capitulation à laquelle Görgei voulait souscrire fut repoussée. Envoyé à Debreczin, il y fut attaqué le 7 août par Paskiewitsch, et laissé seul, malgré des demandes réitérées de secours, il lutta pendant cinq heures avec 6,000 ou 7,000 hommes contre des forces décuples. Resté avec une poignée d'hommes à la suite de ce glorieux combat, il rejoignit Görgei à Arad, et il fut forcé de poser les armes, avec les débris de l'insurrection magyare. Livré par les Russes aux Autrichiens, il fut condamné à une mort ignominieuse, et pendu le 6 octobre 1849 à Arad. Il montra à ses derniers moments tout le courage dont il avait donné tant de preuves. Son coup d'œil rapide, son talent à manier la cavalerie, sa bravoure téméraire, sa bonne mine, lui avaient valu le nom du Murat de l'armée hongroise. Z.

NAHARRO (TORRÈS), auteur dramatique, florissait au commencement du 16^e siècle. Il était né à Badajoz, il devint captif des Algériens, fut racheté, s'établit à Rome à la cour de Léon X et de là se rendit à Naples. C'est tout ce qu'on sait sur son compte ; on ignore complètement ce qu'il devint, en quel lieu et à quelle époque il mourut. Quoiqu'il fût ecclésiastique et quoiqu'il vécût auprès du souverain pontife, cet écrivain a jeté dans ses vers une foule de traits satiriques et de critiques hardies contre Rome et contre ce qu'elle renfermait de plus élevé. Léon X, qui se plaisait fort à la représentation des pièces les plus vives de Machiavel, se formalisa si peu des témérités de Naharro, que la première édition du recueil des comédies de cet écrivain, la *Propalladia*, est accompagnée du privilège de Sa Sainteté. Cette édition, mise au jour à Rome en 1517, est demeurée inconnue à tous les bibliographes ; le *Manuel du libraire* lui-même, dans sa dernière impression, n'en parle point, mais nous l'indiquons sur la foi de Moratin, qui, dans ses *Origenes del Teatro español*, affirme l'avoir possédée ; reste à savoir si elle est distincte d'une autre édition de Naples, 1517, qui existe à Copenhague dans la *Bibliotheca Thottiana*. Il est vraisemblable qu'il n'y a là qu'un seul et même volume. Quoi qu'il en soit, ce recueil fut réimprimé à Séville en 1520 et en 1533, à Tolède en 1535, à Madrid en 1573, mais cette fois avec des suppressions. Un critique allemand que nous citerons encore, P. A. von Schack, mentionne, mais assez vaguement, une édition de Séville, 1545, dont il n'est point question au *Manuel du libraire*. La *Propalladia* se compose de huit pièces : l'*Imenea*, la première en date de ces comédies de cape et d'épée, qui depuis se sont si fort multipliées sur le théâtre espagnol ; l'*Aquilana*, qui ouvre une série non moins nombreuse, celle des comédies de bruit (de ruido), la *Jacinta*, la *Serafina*, où se rencontre le mélange, assez commun dans les pièces italiennes du 16^e siècle, de plusieurs dia-

lectes différents (1); la *Calamita*, qui roule sur un enlèvement d'enfants retrouvés après de longs et pénibles événements (donnée qu'on retrouve dans les anciens romans grecs et qui a défrayé d'innombrables pièces de théâtre jusque vers le milieu du 17^e siècle); la *Comedia Tropea*, qui offre un panégyrique ampoulé des conquêtes et des découvertes des Portugais et qui fut représentée en présence de l'ambassadeur de cette nation à Rome; la *Soldadesca* et la *Tinelaria*, qui ne présentent qu'une suite de scènes à tiroir n'offrant pas d'action suivie, mais que recommandent la gaieté du dialogue et la vivacité du trait. La vie tumultueuse et désordonnée des soldats qui guerroyaient alors en Italie, et qui étaient pour le moins aussi redoutables aux paysans qu'à l'ennemi, les friponneries et les intrigues de toutes sortes qui pullulaient dans la maison d'un cardinal, tout cela est retracé avec vigueur dans ces compositions où il ne faut pas chercher d'ailleurs l'intérêt dramatique; mais très-souvent Naharro a su trouver des scènes piquantes, les caractères qu'il met en scène sont bien tracés, le dialogue est vif et amusant. S'il y a fréquemment des traits licencieux, c'était dans les habitudes de l'époque, et nul ne s'en formalisait. Chaque pièce est précédée d'un *introito* (ou prologue) dans lequel divers personnages viennent solliciter l'indulgence du public et se livrer à des plaisanteries plus ou moins risquées. Ce n'est que depuis assez peu de temps que la critique littéraire s'est occupée de Naharro. Bouterweck, dans son *Histoire de la littérature espagnole*, en avait dit quelques mots, mais il n'avait pas eu occasion de le lire. Andress n'y avait vu que de la trivialité insipide; un meilleur juge, M. Philaret Chasles, a rendu plus de justice à la *Propalladia*, où il faut reconnaître un tableau animé et sincère de l'esprit et des mœurs d'une très-curieuse époque. Une analyse de ces pièces, accompagnée de quelques extraits, se trouve dans le *Tesoro del Teatro español* publié à Paris par le libraire Baudry (1838, t. 1^{er}, p. 64 et suiv.), et l'*Imenea*, traduite en français, figure dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* (Paris, Ladvocat, 1822). Renvoyons d'ailleurs, pour plus amples détails qui ne sauraient trouver place ici, à l'*History of spanish literature*, par Ticknor, t. 1^{er}, p. 295, à l'*Histoire* (en allemand) *de l'art dramatique en Espagne*, par T. A. von Schack, t. 1^{er}, p. 180, à la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juin 1840, p. 830; à l'*Histoire comparée des littératures française et étrangères*, par M. A. de Puibusque, t. 1^{er}, p. 202-206. Br—T.

(1) On remarque dans cette pièce une critique amère de la cour de Rome; elle est mise dans la bouche d'un jeune homme auquel on demande quelle nouvelle il peut donner de cette ville: «A Rome, il y a chaque jour nouvelle guerre, nouvelle paix, nouvelles intrigues. La cour est fatiguée; le pape s'abandonne à ses vices (*el papa se esta a sus vicios*); rien ne s'obtient que par l'argent et la faveur; les uns vivent dans l'abondance, les autres n'ont pas de quoi manger. Les deux choses au monde qui donnent le plus de plaisirs et le plus de douleurs, qui sont les meilleures et les pires, c'est Rome et la femme.»

NAHL (JEAN-AUGUSTIN), habile sculpteur, né en 1710 à Berlin, reçut de son père les premiers principes de l'art qu'il devait exercer avec tant d'éclat. A vingt ans il visita la France et l'Italie pour se perfectionner par l'étude réfléchie des modèles, et séjourna quelque temps à Strasbourg, où sa famille s'était établie pendant son absence. Retourné à Berlin en 1741, il fut chargé de différents messages pour la décoration des jardins de Potsdam et de Charlottenbourg. Au bout de quelques années il fit un voyage en Suisse et s'y fixa, dans les environs de Berne, charmé de la beauté du site et des mœurs pures des habitants. Il se plaisait surtout à Hindelbank, où il avait reçu l'accueil le plus gracieux de M. de Langhans, pasteur de ce village, marié depuis peu à une femme qui réunissait à un haut degré les attraits et les vertus de son sexe. Madame de Langhans mourut en couches, laissant son mari inconsolable. Nahl se chargea d'élever un tombeau, dans la petite église d'Hindelbank, à celle qui était digne de tant de respects. Ce monument, décrit dans la plupart des ouvrages sur la Suisse et, entre autres, dans le tome 1^{er} des *Tableaux pittoresques* de Laborde, a été modelé dans de petites proportions en terre et en *sciola*, et reproduit plusieurs fois par la gravure. Haller et Wieland l'ont célébré dans leurs vers. Nahl, en quittant la Suisse, retourna en Allemagne, et se fixa en 1755 à Cassel, où il fut nommé professeur de sculpture; il exécuta en cette ville plusieurs ouvrages remarquables, entre autres la belle statue du landgrave Guillaume, qui décore la place de l'Esplanade. Il mourut en 1785, avec la réputation d'un des plus grands statuaires dont s'honore l'Allemagne. W—s.

NAHUM, le septième des petits prophètes, était natif d'un endroit appelé Elcèse, dont on ne connaît point la position. St-Jérôme le place dans la Galilée, et dit que de son temps on en montrait encore quelques restes. L'on ne connaît aucune particularité sur la personne de Nahum; le temps même auquel il a prophétisé est un sujet de dispute parmi les critiques. Cependant, si nous faisons attention qu'il parle, comme d'un événement passé, de la défaite de Sennacherib, arrivée pendant la nuit par un effet de la protection du Seigneur envers Ezéchias, et qu'il annonce la destruction de Ninive de telle manière qu'elle ne se relèvera plus de ses ruines, on ne pourra s'empêcher de mettre ce prophète entre le milieu du règne d'Ezéchias, sous lequel se passa le premier événement, et celui de Josias, époque du second, c'est-à-dire plus de cent ans après que Jonas eut été envoyé à cette ville. On croit même, d'après le 9^e verset du chapitre 1^{er}, qu'il avait été transporté en Assyrie avec les dix tribus, et que ce fut à la vue des préparatifs qu'on faisait à Ninive pour attaquer de nouveau Jérusalem qu'il prononça sa prophétie sur l'inutilité de tous les mouvements

qu'on se donnait. La prophétie de Nahum contient trois chapitres : elle a pour objet les malheurs auxquels la ville de Ninive devait être en proie, sous son dernier roi Chynaladan, lorsqu'elle fut détruite de fond en comble par Nabopolassar, roi de Babylone, et par Cyaxare, roi des Mèdes. Le style de ce prophète est grand et animé ; ses peintures sont nobles et variées. L'idée qu'il présente de la Divinité a quelque chose de sublime ; il laisse apercevoir partout une imagination brillante et féconde, d'où partent des figures hardies et des traits pleins de feu. Les Grecs et les Latins font la fête de ce prophète le premier jour de décembre. T—D.

NAHUYS (HUBERT-GÉRARD, baron), né le 28 mars 1782 à Amsterdam, descendait du côté paternel et maternel de familles très-anciennes. Sa vie a été fort remplie ; écrivain, soldat et magistrat, son existence offre bien des accidents relevant des vicissitudes de l'époque qu'elle embrasse. Quoiqu'il fût destiné pour la robe, Nahuys ne put, dès sa jeunesse, réprimer son penchant pour la carrière militaire ; les événements de la fin du dernier siècle ne pouvaient qu'alimenter les désirs du jeune homme, et en effet il prit les armes ; mais les lettres cordiales et touchantes de son beau-frère, le brillant avocat R.-J. Schimmelpenninck, plus tard grand pensionnaire, et des professeurs Gratama et Kemper, le ramenèrent de nouveau à l'étude du droit, et, après avoir soutenu sa dissertation : *De effectu pactionum et transactionum in jure criminali*, à l'âge de vingt et un ans, il fut reçu docteur en droit et plaïda devant la cour de Hollande. Une année plus tard, il perdit son père et lui succéda dans son étude d'avocat à Amsterdam. Vers la fin de 1805, l'idée lui vint d'accepter un emploi aux Indes ; il partit pour Batavia comme conseiller des finances et des domaines. Dans ce trajet il courut grand risque de naufrage, et le vaisseau à bord duquel il se trouvait dut chercher refuge dans le port suédois Warberg. De là on entreprit de nouveau le voyage, mais abordant cinq mois après au cap de Bonne-Espérance, on trouva cette possession au pouvoir des Anglais. Bien qu'on fit sur lui des perquisitions minutieuses, Nahuys réussit, au moyen d'un heureux stratagème, à dérober aux yeux de l'ennemi les dépêches qui lui étaient confiées. Ce n'est qu'après deux mois de traverses qu'il atteignit le détroit de la Sonde, et c'est par Bantam qu'il parvint à Batavia. Cependant le gouvernement dans la mère patrie avait encore subi un changement qui entraînait la suppression de la commission de MM. Elout et van Grasveldt, dont faisait partie Nahuys ; ces messieurs avaient déjà poursuivi leur voyage jusqu'à l'Amérique du Nord ; car, par suite de l'incertitude des relations, les Hollandais étaient obligés de prendre cette route détournée pour arriver aux possessions des Indes, et *vice-versa*. Nahuys résolut de revenir en Hollande

avec d'autres fonctionnaires appartenant à la commission précitée ; il s'embarqua donc au mois de mars 1807, cette fois-ci pour faire le trajet par l'Amérique du Nord, mais le vaisseau sur lequel il était fut pris par un corsaire anglais dans le golfe de Gascogne et conduit à Plymouth. Ici encore il sauva par son courage et sa prudence des lettres importantes dont il était chargé ; un témoignage honorable lui fut délivré à cet effet par le vice-amiral Lucas. Ce n'est qu'un an et demi plus tard que le roi de Hollande, Louis-Napoléon, eut connaissance de sa conduite en Angleterre, il le rappela de Maëstricht et lui confia la charge de remettre des dépêches fort pressantes au maréchal Daendels à Java. Afin de mieux s'acquitter de sa tâche, il partit au mois de mars 1809 pour l'Angleterre, déguisé en matelot ; de là il se rendit, par l'Amérique du Nord, à Java, où il arriva sain et sauf en novembre de la même année avec ses dépêches, plus heureux que bien d'autres qui avaient été pris avec leurs papiers. Fortement recommandé par le roi Louis au maréchal Daendels, il fut nommé par ce gouverneur des Indes commissaire et inspecteur des chaussées et des postes, et lorsque, un an après, le service des postes fut organisé et mis en activité selon le désir du gouvernement, il fut chargé de l'administration des forêts de plus d'un tiers de l'île de Java. Ce poste équivalait au grade de colonel. Dans cette fonction, le gouverneur général lui donna ordre de poursuivre et de disperser avec quelques troupes indigènes les bandes de brigands qui infestaient alors les régences du centre et de l'est de Java. Il rendit à la colonie des services importants sous ce rapport, mais au péril de sa vie, vu les grandes fatigues auxquelles il s'était exposé pendant la saison pluvieuse. Nahuys se vit plus d'une fois dans l'occasion de servir l'intérêt public ; il rassembla sur quelques points menacés des troupes indigènes afin de repousser les invasions qu'on redoutait de la part des Anglais ; comme son sentiment d'humanité ne pouvait pas toujours se conformer aux ordres quelquefois si sévères du maréchal, il se trouva impliqué dans bien des difficultés ; et l'on sait que c'est surtout grâce à lui que deux princes indigènes, condamnés secrètement à mort, furent sauvés. Bientôt après le lieutenant général Jansens vint prendre les rênes du gouvernement, mais au nom d'un gouvernement étranger qui avait aussi envahi la mère patrie. Il était pénible pour Nahuys de se rallier à ce gouvernement ; mais, comme à tous ses compatriotes à Java, il ne lui resta guère d'autre choix, et lorsque les Anglais attaquèrent cette île en 1811, il offrit ses services au général Jansens, qui les accepta avec empressement. D'abord il fut placé sous le commandement du général de brigade Alberti, et, après la blessure mortelle de cet excellent officier supérieur, le général Jansens l'appela dans son état-major. S'étant hasardé trop loin, il faillit

être tué par les tirailleurs anglais, et ce n'est pas sans peine qu'un de leurs officiers lui sauva la vie. Prisonnier, il courut encore grand péril, car le commandant anglais le garda en otage contre un citoyen de Batavia, qui, soupçonné d'espionnage, était menacé du dernier supplice par les Hollandais (*voy. Précis de la campagne de Java*, par le duc de Saxe-Weimar). Le 24 août il avait déjà reçu cinq blessures, heureusement assez légères; deux jours après, dans une charge des dragons anglais, il fut cerné et reçut au bras un coup de pistolet, par suite duquel il fut fait de nouveau prisonnier de guerre. Après cette expédition, qui arracha pour quelque temps à la Hollande une de ses plus belles possessions, le général Jansens et le général de brigade de Kock, chef de l'état-major du commandant en chef, donnèrent les témoignages les plus flatteurs pour « l'intelligence et le zèle infatigable dont Nahuys avait fait constamment preuve et pour la bravoure par laquelle il s'était distingué dans toutes les affaires qui avaient eu lieu successivement du 10 au 26 août ». A cause de sa conduite méritoire dans cette expédition, il fut désigné à l'empereur Napoléon par son chef et par le ministre des colonies, le duc Decrès, pour la Légion d'honneur, mais c'était au moment le plus critique de l'empire; et par suite des événements politiques, il ne reçut la croix d'honneur que sous le règne du roi Louis-Philippe, qui lui fit délivrer par son ministre Guizot une déclaration écrite, portant que lui, le roi, considérait les services rendus à l'empire comme rendus à la France elle-même. Après une pénible captivité à Java, adoucie parfois par le traitement humain de quelques généreux officiers anglais, Nahuys fut transporté avec d'autres prisonniers de guerre au Bengale, où il eut la satisfaction de voir réparer par le gouverneur général des Indes britanniques, lord Minto, le tort que lui avaient fait les autorités nouvellement établies à Java. On accorda à tous les prisonniers de guerre une pension mensuelle convenable, et l'accueil des Anglais était fort prévenant, convaincus qu'ils étaient que les troupes qui avaient défendu Java avaient fait si bien leur devoir en face de forces supérieures, que la prise de Java seule avait coûté plus de troupes à l'Angleterre que la conquête de toutes les autres possessions néerlandaises. Nahuys passa huit mois aux Indes britanniques, après quoi il fut transporté en Angleterre avec quelques autres officiers; il partit ensuite sur parole pour la ville de Reading au Berkshire, endroit désigné comme séjour aux prisonniers de guerre. Là il partagea pendant une demi-année la demeure et le sort de son ami de jeunesse, le général de Kock; il s'en fallut beaucoup que le traitement des prisonniers ressemblât ici à celui qu'ils avaient reçu aux Indes britanniques; la plupart d'entre eux n'avaient d'autres ressources que dix-huit pence par jour accordés par le gouvernement. A titre

de fonctionnaire civil, Nahuys sut obtenir son élargissement et la permission de se rendre en France; ce fut au mois de décembre 1813, année d'une si grande importance pour la Néerlande, qu'il atteignit Paris. Ayant appris les nouvelles de la Hollande, il résolut de s'y rendre sans délai; on conçoit que ce voyage fut accompagné de bien des dangers, sous les soupçons de la police et sous le retentissement des armes; après bien des peines, Nahuys sut enfin se procurer un passeport avec lequel il prit la route de la Hollande par la Suisse, et encore n'aurait-il pas atteint son but si le prince de Metternich ne lui avait donné à Bâle une lettre de recommandation. Arrivé à la Haye, il offrit au gouvernement restauré ses services militaires à ses propres frais, et déjà, avant la fin de 1814, il recevait la mission honorable de partir pour Java comme premier commissaire du prince souverain des Pays-Bas, tant pour annoncer la prochaine arrivée de troupes néerlandaises, que pour prendre quelques mesures provisoires à cet effet. Mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué échoua sur les côtes hollandaises dans une terrible tempête, au mois de décembre; à peine l'équipage fut-il sauvé. Nahuys avait montré tant de présence d'esprit au milieu de ce naufrage, qu'à son retour à la Haye, quelques jours après, il reçut du prince souverain la charge de faire tous ses efforts pour retirer une petite caisse de valeur du vaisseau échoué; il se rendit immédiatement à Hellevoetsluis, et malgré la mauvaise volonté du pilote-côtier de le conduire dans les glaces flottantes, il eut le bonheur d'accomplir l'ordre qu'il avait reçu. Trois mois après il était sur une corvette de guerre, mais la vie si remplie d'aventures du baron Nahuys prit encore une autre direction. L'empereur Napoléon avait reparu en France, et les suites de cet événement firent renoncer notre voyageur à son projet de partir pour Java; il offrit son épée pour la défense de la patrie menacée, et bientôt il se trouvait volontaire non soudoyé dans les rangs de l'armée hollandaise; il fut placé comme major sous le commandement du général Chassé. Blessé de nouveau dans les jours mémorables de 1815, il fut proposé au prince d'Orange pour la croix de l'ordre militaire de Guillaume; cette proposition était accompagnée de paroles des plus flatteuses sur sa conduite. Enfin en décembre 1815, le moment était venu où la première nouvelle expédition de troupes néerlandaises pour Java put avoir lieu; on croyait alors qu'il n'était pas nécessaire d'envoyer d'avance des commissaires, supposant que les Anglais à Java ne manqueraient pas de prendre toutes les mesures convenables; on sait qu'il s'en fallait de beaucoup, et les renseignements particuliers que reçut le major Nahuys lui démontrèrent l'urgence de bonnes précautions. Et sur l'offre qu'il fit de faire le trajet de Java à ses propres frais, permission lui

fut donnée de partir d'avance ; il fut le premier Hollandais qui portât dans la colonie la nouvelle de l'arrivée prochaine des autorités et des troupes néerlandaises qui y devaient rétablir le gouvernement hollandais. Grande était la joie que produisait cette nouvelle ; elle était d'autant plus vive qu'il venait d'être nommé à Java un gouverneur anglais, lequel arriva dans cette île peu de jours après Nahuys. Il surgit bien souvent des questions entre le fonctionnaire hollandais et le gouvernement anglais, qui n'était pas empressé d'accorder foi à ses rapports ; mais Nahuys en fut amplement dédommagé par le secours et l'assistance que lui prêtaient des compatriotes pour faciliter sa tâche d'établir des casernes et des hôpitaux ; quant à ces constructions, elles se trouvaient dans un état bien plus délabré encore qu'on ne le lui avait communiqué. Cette circonstance et tout ce qui concerne les avantages et les désavantages de l'interrègne de l'Angleterre à Java, comme aussi le texte de la convention par laquelle cette île revenait à la Hollande ; tous ces points se trouvent relatés et développés depuis peu dans un ouvrage spécial de M. H.-D. Leyssohn Norman (publié en 1837 à la Haye). Bornons-nous à dire ici que les services rendus au pays par Nahuys, avant aussi bien qu'après la conclusion de ladite convention, furent reconnus dans toute leur étendue par les trois commissaires généraux, qui croyaient ne pouvoir lui donner une plus grande marque de confiance que de le nommer résident à la cour de Djocjocarta (l'intérieur de Java). C'est lui qui hissa le premier le drapeau de son pays à Java et qui le fit flotter sur les tours du fort et de sa résidence une demi-heure à peine après l'arrivée des troupes néerlandaises à Djocjocarta. Comme par une direction spéciale de la Providence, il y trouva sous la minorité du sultan, son grand-oncle, le prince Pakualam, chargé de la régence ; c'était un des princes que dans le temps Nahuys avait soustraits par sa prudence à une mort presque certaine. C'est surtout grâce à cette circonstance qu'il acquit auprès du prince et des grands de l'empire une confiance et l'ascendant que nul résident avant lui n'avait possédés, et que le changement de gouvernement à Java n'y rencontra pas la moindre résistance, malgré toutes les prédictions contraires. Pendant deux ans Nahuys remplit le poste de résident dans l'empire de Djocjocarta, et, dans cet espace de temps, il reçut l'assurance réitérée de la satisfaction et de l'approbation du gouvernement pour son zèle et pour son activité extraordinaires. En 1818, il fut nommé commissaire du gouvernement de la côte de Bornéo, et il réussit à conclure avec le sultan de Pontianac, de Sambas, de Mumpaawa et de Banjermasin, les traités par lesquels la suprématie du gouvernement néerlandais fut reconnue et ses droits et revenus assurés et réglés. Il visita plusieurs autres contrées du Bornéo, fixa l'attention du gou-

vernement sur les riches mines d'or de Mandore ; aborda les îles voisines, et dans un de ses voyages il faillit tomber entre les mains de pirates sanguinaires ; il retourna non sans difficulté à Java, et, après que toutes ses mesures sur la côte de Bornéo eurent obtenu la haute satisfaction du gouvernement, il reprit ses fonctions de résident à la cour de Djocjocarta. Il eût volontiers participé à l'expédition dirigée contre le perfide sultan de Palembang, mais le gouvernement indien jugeait sa présence encore trop nécessaire à Djocjocarta. Il y réussit par son attitude vigoureuse à dompter, dès son origine, une révolte prête à éclater simultanément avec la guerre de Palembang ; c'étaient ces titres qui firent donner à l'habile résident le grade de lieutenant-colonel. Une époque bien mémorable de la carrière de Nahuys s'ouvrit dans la même année (1820). Le vieux sultan de Souracarta mourut ; et dès lors, d'après les ordonnances établies, le commissaire néerlandais était chargé pendant dix jours du pouvoir impérial ; ce terme écoulé, l'aîné des fils naturels du prince qui venait de décéder, et qui portait le titre de prince impérial, fut proclamé par lui, au nom du gouvernement néerlandais, empereur. L'année suivante, Nahuys avait sa large part de sollicitude et de deuil lors de l'apparition du choléra dans l'île de Java ; calamité physique à laquelle vinrent bientôt se joindre des symptômes menaçants de troubles intestins. En 1822 et les années suivantes, il se montrait un esprit de sédition dans la province de Kadou, et à Djocjocarta un prince même, Dieposonno, s'était mis à la tête du mouvement. Nahuys réussit encore à étouffer cette révolte et arrêta lui-même le prince au milieu des siens. Dieposonno, qui avait encouru la peine capitale, la vit commuer en bannissement. C'est ainsi que le gouvernement cherchait à joindre la clémence à la fermeté. C'est du séjour de Nahuys à Djocjocarta et à Souracarta que date le grand développement de ces pays ; les recettes publiques y doublèrent et les constructions en pierre dans la résidence du premier pays s'accrurent considérablement. Cependant une diversité de vues surgit entre Nahuys et le gouvernement au sujet de l'établissement des Européens industriels dans les provinces dites des Princes. Cet établissement avait été fortement encouragé dans le temps, et Nahuys en était naturellement un des grands partisans ; le gouvernement, toutefois, résolut d'y mettre un terme, résolution que Nahuys jugeait pernicieuse au point qu'il demanda et obtint sa démission comme résident et l'autorisation d'aller en congé en Europe. Mettant à profit ce voyage de retour pour visiter plusieurs contrées de l'Archipel, Ben coule et Padang, le pays de Menang Kaban, Rhio, Singapore et Poulan-Pienang, Nahuys publia en 1827 la description de ce voyage intéressant, et son ouvrage eut l'honneur d'une seconde édition. Rédigé en forme de lettres adressées à

Son Excellence le lieutenant général et lieutenant gouverneur de l'Inde néerlandaise, M. de Kock, homme de bien, dont il était l'ami intime, cet ouvrage répand un jour lumineux sur les ressources et l'état des populations de Sumatra et les îles voisines, moins généralement connues encore à cette époque; il y apprécie avec beaucoup d'énergie, au point de vue hollandais, la prise de possession de Singapore par les Anglais. Il s'embarqua à la côte ouest de Sumatra pour le Bengale, où il séjourna à peu près toute l'année de 1824, mémorable dans l'histoire des Indes : c'était celle de la conclusion du traité entre les Pays-Bas et l'Angleterre qui devait régler définitivement les rapports des deux pays dans ces contrées lointaines. Nahuys rentra *via* Bordeaux, et reçut dans son pays un accueil des plus flatteurs. Des hommes tels que van Hogendorp, Falck et Elout, au jugement solide et d'une opinion éclairée, après avoir examiné profondément la question au sujet de l'établissement des Européens industriels dans les pays des Princes, lui donnèrent gain de cause, et le gouvernement des Indes fut chargé de faire rentrer les planteurs européens dans ces pays, d'où ils avaient été éliminés par un coup d'autorité. Le roi, voulant honorer les services de Nahuys, l'éleva au grade de colonel et lui accorda en même temps l'ordre civil du Lion néerlandais. Au moment qu'il s'estimait heureux de ces marques signalées de la faveur royale, des nouvelles sinistres arrivèrent de Java; dans cette île, d'ordinaire si tranquille, une guerre désastreuse avait éclaté, œuvre du fanatisme. Nahuys n'hésita pas un seul instant à suivre l'appel du roi de consacrer de nouveau ses services aux possessions d'outre-mer, jetées inopinément dans une crise qui exigeait le concours de tous pour qu'on pût la traverser victorieusement. Il s'embarqua pour la quatrième fois pour les Indes; il était accompagné cette fois par sa jeune femme et son fils unique. Ce fut par la fermeté de Nahuys que le bâtiment qui le ramena à Java échappa à une perte qui paraissait inévitable : arrivé sur la côte de l'Amérique méridionale, il fut chassé par un vaisseau brésilien fortement armé qui croyait avoir un corsaire devant lui; le capitaine voulait éteindre tous les feux afin de se soustraire à un danger si imminent; Nahuys, au moment suprême, fit prévaloir son opinion d'allumer au contraire tous les feux du navire, et, s'il le fallait, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce coup hardi sauva le bâtiment; le capitaine brésilien reconnut l'erreur au moment où il allait foudroyer le navire. A peine arrivé à Java, au mois d'août 1827, Nahuys fut nommé par le commissaire général, le burgrave du Bus de Ghisignies, résident à la cour de Souracarta et commissaire du gouvernement près de celui de Djocjocarta. Pendant les trois ou quatre années de son séjour dans ces provinces, il était à même de rendre des services éclatants à

son pays et aux colonies, tels que des circonstances extraordinaires seules peuvent en provoquer. Bien que, d'après la nature des fonctions civiles auxquelles il était appelé, il ne fût point obligé de faire partie des expéditions militaires, les rapports authentiques attestent cependant que jamais il ne laissait passer l'occasion lorsque, à la tête de troupes hollandaises ou indigènes, il pouvait traquer l'ennemi dans les terrains les plus périlleux. Entre autres expéditions, il prit part à celle qui eut lieu, au mois d'octobre 1827, dans le pays de Djocjocarta; faisant avec sa cavalerie une charge heureuse, il sauva la vie à un officier distingué en tuant de sa propre main un rebelle furieux; deux mois plus tard, alors que le feu de la sédition se déclara de nouveau dans Rembang, il rassembla à la hâte quelques troupes indigènes avec lesquelles il brisa la violence du premier choc de l'ennemi, et il aurait sans doute réussi complètement à étouffer le mouvement sur ce point s'il n'eût eu à combattre contre des bandes par trop nombreuses, auxquelles il n'avait à opposer que des soldats peu aguerris. La moitié des siens fut tuée dans cette rencontre, et c'est à peine s'il eut la vie sauve. Le commandant de l'armée des Indes fit part de la manière la plus honorable de sa conduite au commissaire général, qui lui paya le tribut d'hommages le plus flatteur; toutefois, par la nécessité absolue de sa présence aux cours indigènes, il le pria de s'abstenir dorénavant autant que possible de prendre part aux opérations militaires. Et en effet sa présence aux dites cours était impérieusement demandée par les circonstances; à Souracarta, une conspiration fort dangereuse se tramait, le baron Nahuys sut la découvrir et en prévenir l'explosion, et le chef des conjurés, Rongo-Warsito, fut encore pris et désarmé par lui en personne. Le général de l'armée exprima par écrit sa haute satisfaction à Nahuys, et lui dit « qu'il admirait sous tous les points la manière dont il avait agi ». Le commissaire général approuvait sa conduite en des termes non moins positifs, et fit rapport aussitôt de ces heureux succès au gouvernement néerlandais. Nahuys réussit également à comprimer une autre conjuration dans le pays de Souracarta, et ce fut par son habileté que le jeune empereur de ce pays fut réduit à confesser ses menées et à s'excuser de ses intrigues secrètes avec le chef des rebelles, le fameux Diepo Negoro. Nahuys seconda activement les efforts d'un officier distingué, le colonel le Bron de Vexela, pour désarmer une colonne ennemie, à la tête de laquelle se trouvait un prêtre nommé Kiai Modjo, qui, pour le fanatisme et pour la profondeur de sa haine contre les Européens, ne le cédait guère au chef des révoltés. Joignant la fermeté à la prudence de la conduite, Nahuys échappa aux pièges qu'ils avaient tendus à lui et à son ami, le brave capitaine Roeps, et il reçut des assurances réité-

rées de satisfaction de la part des autorités pour la constance de ses efforts à déjouer les trames de l'ennemi. Le commandant en chef lui déclara « qu'il avait supérieurement agi ». Après la répression définitive de la révolte, qui avait duré cinq années, Nahuys, étant tombé malade à la suite de longues fatigues, désirait de nouveau un congé pour la Hollande ; on le lui refusa, mais de la manière la plus flatteuse ; après les services signalés qu'il venait de rendre, on jugeait plus opportun qu'il prolongeât son séjour aux Indes, où l'on pouvait avoir besoin de sa longue expérience au moment d'une réorganisation totale dont on commençait à jeter les bases. Appelé en 1830 à Batavia, il y assista à la transmission de l'autorité supérieure des mains de du Bus de Ghisignies en celles du lieutenant général van den Bosch, deux hommes d'un génie organisateur à qui la Néerlande et les colonies doivent tant de bienfaits sous divers rapports. M. van den Bosch désirait apprendre par écrit l'opinion de Nahuys touchant trois questions d'administration d'un intérêt supérieur, savoir : sur les meilleurs moyens d'étendre les cultures, sur les améliorations indispensables à introduire dans la police et sur les indemnités à exiger pour les frais qu'on avait eu à supporter pendant les cinq années de guerre. La plupart des projets que Nahuys envoyait en réponse à ces questions enlevèrent les suffrages de l'habile gouverneur général, et en effet elles s'adaptèrent parfaitement au but. Le 29 mars, il y avait une grande fête à Souracarta ; c'est le jour où Nahuys posa la première pierre du premier temple chrétien qui depuis l'arrivée des Européens à Java était fondé dans l'intérieur de l'île ; il favorisait ainsi et sut mettre à exécution le projet formé par le docte et zélé missionnaire Gericke. Chose digne de remarque, l'ennemi acharné des chrétiens, qui pendant cinq ans avait troublé le repos de Java (Diepo-Negoro), partait ce jour-là même en exil. La paix et la tranquillité rétablies, le gouverneur général conçut l'idée de nommer MM. Merkus et van Sevenhoven commissaires près des deux cours indigènes, afin d'engager les empereurs de Souracarta et de Djococarta à céder, moyennant une juste compensation, une grande partie de leur riche pays. Mission importante et d'autant plus difficile. Malgré l'état encore faible de sa santé, Nahuys se laissa entraîner par l'entremise du général de Kock à faire partie de la commission ; on présumait, non sans cause, beaucoup pour le succès de l'affaire de sa connaissance des cours, du caractère et des idées des Javanais. Il se crut, lui et M. Merkus, obligés de ne pas reculer devant le grand acte de responsabilité de proclamer publiquement de leur propre autorité l'empereur de Souracarta déchu du pouvoir, comme se trouvant fortement soupçonné d'avoir trempé dans la révolte et d'avoir quitté subrepticement son palais : ce prince fut arrêté et conduit à Soura-

XXX.

carta. A peine cet acte d'autorité spontané fut-il accompli, qu'un autre acte non moins grave en devint le corollaire : il se montra un prétendant illégitime qui pouvait facilement lever l'étendard de la rébellion. Les commissaires, s'étant concertés sur ce qu'il y avait à faire dans ce moment critique, en vinrent promptement à la résolution de faire connaître aux princes et aux grands de la cour qu'ils se trouvaient nantis de la charge d'appeler au trône le second et dernier fils de l'empereur défunt du nom de Pangerang-Adipatti-Porbojo, événement qui s'accomplit le lendemain même avec la solennité d'usage sans que la tranquillité, menacée un moment, fût troublée ou que cet acte coûtât la vie à un seul homme. Ce fut un grand service rendu à l'Etat que cette initiative qui écartait heureusement d'un coup les nouveaux dangers qui avaient surgi du côté de la cour et du pays de Souracarta. Le gouverneur général, en ratifiant ces faits, ne manqua pas d'exprimer sa satisfaction spéciale à la commission pour l'énergie et la sagesse dont elle avait fait preuve dans ces conjonctures épineuses. C'était surtout à l'habileté de Nahuys que l'on était redevable de la découverte de la fuite secrète de l'empereur et de son arrestation, suivie du bannissement. L'arrestation du prince était particulièrement favorisée par les préjugés populaires des Javanais, suivant lesquels une princesse invisible, espèce de Nééride, aime à siéger près du rivage de la mer, où elle se révèle en songe à quiconque aspire à accomplir une grande œuvre. Travaillé par cette idée, l'empereur, avant de lever l'étendard de la révolte, s'était endormi sur le rivage dans le doux espoir que la nymphe viendrait le bercer du rêve miraculeux ; c'est à l'endroit même où il attendait la révélation que, d'après les indications de Nahuys, il fut découvert et que MM. van Nes et Sollewyns purent l'arrêter sans violence et le conduire devant les commissaires. Nahuys et les autres conseillers, qui avaient su mener à bonne fin cette affaire délicate, avaient obéi à l'urgence de prendre, dans des moments critiques, la responsabilité de mesures graves et décisives capables de maintenir le prestige de quelques milliers d'hommes sur des populations nombreuses. Si, dans des cas rares, il peut être indispensable de savoir répondre à ces nécessités, il est aussi une règle inviolable, celle d'exercer le pouvoir selon l'esprit de justice et d'humanité, de montrer une grande sollicitude pour le bien-être des indigènes ; et, parmi les fonctionnaires supérieurs aux Indes néerlandaises qui comprenaient toujours ainsi leur devoir, il y avait indubitablement Nahuys. Il fut chargé avec le commissaire van Sevenhoven, dans le cours même de l'année 1830, d'établir la ligne de démarcation entre les pays de Souracarta et de Djococarta, démarcation qui depuis un siècle avait été en litige et avait donné lieu à des démêlés sans cesse renaissants ; le gouvernement

entrait désormais en possession des quatre provinces riches et fertiles qui depuis ont si grandement contribué à relever les finances publiques. Après avoir accompli cette œuvre difficile, Nahuys crut, dès le commencement de l'année suivante, pouvoir insister sur sa démission, qui à la fin lui fut accordée de la manière la plus gracieuse par le gouverneur général, van den Bosch, instruit de plus en plus par M. Merkus sur les longs et éminents services rendus par Nahuys. Rentré avec sa famille au milieu de 1831, il séjourna plusieurs années en Hollande et il profita de ses loisirs pour publier la *Collection des rapports authentiques de la guerre de Java (1825-1830)* ; il y joignait la critique d'un autre ouvrage sur la même guerre, une correspondance sur la question de l'établissement de l'industrie européenne dans les pays des *Princes*, et un récit détaillé sur les artifices employés par les rebelles pour s'emparer de lui et de son ami le capitaine Roeps. Quiconque veut s'initier aux péripéties de la guerre de Java doit avoir recours à ce recueil apprécié à sa valeur par des critiques compétents. Après plusieurs années de retraite, Nahuys fut rappelé sur la scène où il avait joué un rôle si actif : c'était en qualité de conseiller, c'est-à-dire membre du gouvernement des Indes et avec le grade de général-major titulaire, qu'il fit son cinquième voyage pour Java, où il résida encore trois années, s'adonnant avec le dévouement qu'on lui connaissait à l'accomplissement de ces fonctions importantes. Cependant une rechute l'obligea de redemander un congé de santé pour la Hollande, où il se vit ensuite obligé de demander sa retraite définitive, qui lui fut accordée ; c'est à cette occasion que lui furent conférés les insignes de commandeur de l'ordre du Lion. Autant il en avait donné de preuves pendant son séjour à l'île de Java, autant pendant sa retraite il ne cessait de diriger son attention vers tout ce qui pouvait être utile au pays et à ses possessions d'outre-mer ; il s'appliquait toujours à répandre des lumières sur des questions à l'ordre du jour, soit par des mémoires au gouvernement, soit par des écrits qui s'adressèrent au public. Les progrès étonnants des ressources de l'île de Java, au développement desquelles il avait contribué, lui offrirent mainte occasion d'exposer les principes qu'il croyait nécessaire de suivre pour assurer la durée de ces heureux résultats. Il insistait toujours sur l'établissement des Européens dans les pays des *Princes*, sur une amélioration de l'administration intérieure à l'effet de dégréver l'Indien, sur l'organisation d'une bonne police, sur la sollicitude que réclamait le boisage de Java, où, comme en maint pays de l'Europe, on n'avait guère pensé à remplacer par de nouvelles plantations les bois abattus ; il insistait encore sur l'établissement de meilleures voies de communication dans l'intérieur de Java, sur l'urgence de travaux hydrauliques salutaires, enfin sur la

bonne politique de veiller à favoriser les intérêts moraux et intellectuels des indigènes, dans la mesure d'une sage prudence de laquelle dépendait le succès. Parmi les ouvrages qu'il publia dans ce sens, il faut citer particulièrement ses *Considérations sur l'Inde hollandaise*, éditées d'abord en 1847 ; une année après, il en parut une nouvelle édition augmentée. Nahuys publia encore quelques opuscules épars ou des articles dans les journaux périodiques sur des intérêts coloniaux, principalement en vue de plaider la culture libre dans l'intérieur de Java et de déterminer un progrès prudent, mais en sens libéral, dans le gouvernement des possessions d'outre-mer. En 1857, il publiait deux brochures sur deux questions brûlantes pour le pays et les colonies : le *Règlement de la presse des Indes* et l'*Instruction primaire* ; bien qu'il eût gardé l'anonyme, son nom perça bientôt à travers la dignité élevée et la modération du langage, qui n'excluait pas cependant la fermeté des principes : vieillard, il ne démentait pas les opinions qui l'avaient guidé dans toute sa carrière, et il n'avait pas à en rougir ; c'étaient celles de Schimmelpenninck, de Falck et de son maître Kemper, basées sur une liberté modérée par l'ordre, sur la tolérance religieuse et politique, où les esprits d'élite voyaient le véritable soutien de la société moderne ; ces grandes bases, Nahuys ne cessait de les réclamer pour l'Etat néerlandais, et pour y parvenir il n'avait cessé de lutter tout un demi-siècle. Dans les dernières années de sa vie, il ne pouvait résister à la passion du voyage ; il visita à plusieurs reprises la France, et, sa seconde femme étant Anglaise, il n'en était que plus sollicité de visiter encore plus souvent l'Angleterre, dont il aimait à suivre le mécanisme politique et les progrès commerciaux. Le baron Nahuys était droit et franc, affable et cordial, généreux et bienfaisant ; ses écrits comme ses actes lui assignent une place distinguée parmi les hommes qui ont servi la Néerlande et la maison d'Orange avec la fermeté du talent et le sentiment d'un dévouement intime. M. le docteur Wap a présidé à la réimpression augmentée des *Mémoires* du baron Nahuys, dont peu d'années avant sa mort il avait fait distribuer un exemplaire aux amis qu'il s'était faits dans tous les rangs. Le baron Nahuys est mort le 15 janvier 1858 en sa résidence ordinaire pendant les dernières années, le château de Burgst, près de Breda.

B—F—E.

NAIGEON (JACQUES-ANDRÉ), littérateur encyclopédiste, naquit à Paris en 1738. Les travaux de sa première jeunesse eurent pour objet presque exclusif l'étude réfléchie des productions de l'antiquité. Il cherchait en même temps à se familiariser un peu avec les sciences exactes, dont il voyait l'influence s'étendre tous les jours. Il ne s'était point encore arrêté à la philosophie rationnelle, lorsqu'il fut jeté dans la société du baron d'Holbach. Dans cette fameuse

coterie, les déistes étaient, comme on sait, en minorité devant les fauteurs de l'athéisme ; si bien que les hommes qui mettaient du prix à une conduite mesurée avaient cessé d'y paraître, laissant la carrière libre à des esprits plus ardents (voy. MORELLET). Naigeon prit, dans cette réunion, la couleur de ses opinions philosophiques, dans lesquelles il ne se distingua que par une âpre ténacité. Sa frisure recherchée, la délicatesse de son tempérament, qui lui avait fait adopter dans sa manière de vivre le régime pythagorique, son pédantisme et la roideur de caractère qu'il affectait, formaient un contraste qui prêtait assez au ridicule. Il connut, dans la maison du baron, Lagrange, le traducteur de *Lucrèce* et de *Sénèque*. Naigeon eut part, dit-on, au travail de son ami sur le premier de ces auteurs, et il fut depuis l'éditeur du *Sénèque*. Une liaison plus étroite, et à laquelle il dut toute sa consistance littéraire, s'établit entre lui et Diderot. Naigeon et Damilaville, le premier surtout, furent les deux écouteurs en titre de ce philosophe, qui éprouvait le besoin de communiquer son enthousiasme et de répandre en longs monologues son intarissable faconde. Grimm entraînait en tiers dans leur admiration, mais avec, un esprit d'une tout autre trempe. Naigeon composait sa conversation de celle de Diderot ; il copiait son ton, ses manières ; plusieurs productions de Diderot sortirent de ce commerce intime, et ne sont que des entretiens avec Naigeon. Celui-ci, à son tour, confondit quelquefois ses travaux dans ceux de Diderot. Il ne pouvait manquer de figurer dans la liste des rédacteurs de l'Encyclopédie ; on remarqua l'article *Ame* et l'article *Unitaires* parmi ceux qu'il y avait donnés. Adeptes vulgaires des doctrines qu'il avait embrassées avec chaleur, il ne les propagait guère qu'en se traînant sur des idées d'emprunt. L'ouvrage dans lequel il mit peut-être le plus du sien est le *Militaire philosophe, ou Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche*, Londres (Amsterdam), 1768, in-12. Il le composa d'après un manuscrit qui portait le second titre ; le dernier chapitre est de la main du baron d'Holbach. Naigeon faisait passer et imprimer en Hollande les écrits de ce baron, et il ajoutait des notes aux plus considérables (voy. HOLBACH). Le ministre protestant Lecène avait donné une mauvaise traduction du *Traité de la Tolérance dans la religion, ou de la Liberté de conscience*, par Crellius ; Naigeon la retoucha et la fit paraître avec l'*Intolérance convaincue de crime et de folie*, par d'Holbach. Il réunit divers opuscules de ce dernier dans son *Recueil philosophique, ou Mélanges de pièces sur la religion et la morale*, Londres (Amsterdam), 1770, 2 vol. in-12, qui contiennent, en outre, des morceaux attribués à Dumarsais, Vauvenargues, Fontenelle, Mirabaud, Burigny, et une Dissertation sur l'origine des principes religieux, par Meister. Lagrange ayant laissé incomplète sa tra-

duction de *Sénèque*, Naigeon y fit des corrections, la termina, l'enrichit de notes critiques, historiques et littéraires, et la publia augmentée de l'*Essai de Diderot sur la vie de Sénèque*, Paris, 1778-1779, 7 vol. in-12. Laharpe, en pulvérisant dans une réfutation prolixe, mais victorieuse, les sophismes et les assertions gratuites qui surabondent dans ce panégyrique, réserve toute sa colère pour Diderot, et ménage l'éditeur au travail duquel il accorde même quelques expressions d'estime. Naigeon reproduisit, peu de temps après (1782), une partie de cette traduction de *Sénèque*, dans la *Collection des moralistes anciens*, imprimée par Didot, collection dont il composa le discours préliminaire et à laquelle il fournit encore une nouvelle traduction du *Manuel d'Epictète*, où il n'avait pas de peine à surpasser Dacier. Il prit part, sans succès, aux deux concours de l'académie de Marseille, qui produisirent les beaux Eloges de Lafontaine et de Racine, par Chamfort et Laharpe ; mais il fit revivre, avec le titre de *Notices*, ses deux Essais mal accueillis sous des formes oratoires, et il les mit en tête du *Lafontaine* et du *Racine* sortis des presses de Didot pour l'éducation du Dauphin. Parmi les réimpressions à part de la Notice sur Lafontaine, nous citerons celle de Causse, Dijon, 1795, in-8°, de 48 pages. On a désigné Naigeon comme un des collaborateurs de Raynal, sur cet unique fondement, selon nous, que tout semblait inséparable entre lui et Diderot. Il avait esquissé en 1784 une *Vie de Julien*, que l'ouvrage de Gibbon ne permet point de regretter. En 1788, il publia le *Conciliateur* de Turgot et, deux ans après, les *Eléments de morale universelle*, du baron d'Holbach, ami de vingt-cinq ans, qui venait de lui être enlevé. Cette amitié a rendu suspect à plusieurs personnes le témoignage de Naigeon, d'après lequel Barbier a restitué au baron un grand nombre d'écrits philosophiques, anonymes ou pseudonymes. Quelles affirmations, cependant, méritaient plus de confiance que celles d'un homme qui avait été le dépositaire de tous ces écrits ? et ces affirmations ne sont combattues par aucun témoignage de poids, si l'on excepte Laharpe, qui donne à Damilaville le *Christianisme dévoilé* ; mais cette opinion est infirmée par la correspondance même de Voltaire, et par l'anecdote consignée dans le *Dictionnaire des anonymes*, 1^{re} édit., t. 4, p. viij. Laharpe était d'ailleurs si mal informé sur ces secrets du parti philosophique, qu'il attribue opiniâtrément à Diderot le *Code de la nature*, qui est bien certainement de Morelly. D'un autre côté, quelle invraisemblance y a-t-il à ce qu'un écrivain aussi fanatique à sa manière que l'était d'Holbach ait multiplié des productions dont les matériaux lui étaient fournis par les conversations journalières de ses convives, parmi lesquels il trouvait même plus d'un auxiliaire pour la rédaction de ses manifestes contre ce qu'il appelait les préjugés ? Naigeon, qui com-

prenait les préjugés d'une manière aussi large que son ami, se persuada que la révolution les avait anéantis sans retour. Il publia en 1790 une adresse à l'assemblée nationale sur la liberté des opinions et celle de la presse. Il y taxait de pusillanimes ses confrères en philosophie, lui qui n'avait jamais affronté la Bastille et qui avait pris de grandes précautions pour assurer à ses livres la clandestinité. Il y insistait sur la nécessité d'écarter toute idée de religion dans une déclaration des droits de l'homme, et il réclamait la faculté indéfinie d'énoncer sa pensée. L'auteur exhalait une haine brutale contre les prêtres, et avait visé à la vigueur du raisonnement, par cette brochure qui fut louée dans le *Mercur*, par Chamfort, mais qu'un esprit plus sain, Morellet, a réduite à sa juste valeur dans la seconde partie de ses *Mémoires*. Naigeon, chargé de l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, dans l'*Encyclopédie méthodique*, s'applaudit d'en pouvoir faire un arsenal d'athéisme. Il poursuivit cette tâche avec une entière franchise, mais l'exécution en fut bien médiocre. On devait s'attendre à une analyse substantielle et animée de tous les systèmes qui avaient fortement occupé l'attention des hommes, depuis les traditions des brahmanes et des prêtres d'Égypte, jusqu'aux théories de l'école écossaise et des universités d'Allemagne. Naigeon s'était d'autant plus engagé à se rendre maître de sa matière, qu'il traite dédaigneusement dans son discours préliminaire Brucker, Stanley et Dutens. Cependant il n'a fait, pour la partie ancienne, que reproduire le travail de Diderot, dans la première Encyclopédie, modifier légèrement les articles fournis au même ouvrage par des auteurs moins connus, et y ajouter trois morceaux importants de Roland de Croissy, sur les *académiciens*, sur la philosophie des Celtes et sur l'idée de Dieu chez les anciens. Dans les articles de philosophie moderne, il transcrit des volumes entiers; tel est l'article Bacon, où se trouve amendé le précis de Deleyre; tels sont les articles de Berkley, Condillac, Dumarsais, Fontenelle, Fréret, Hume, Toland, etc. Il faut encore déduire du travail du rédacteur la *Notice sur Helvétius*, par St-Lambert; le morceau sur le fétichisme, par de Brosses; les *Eloges de d'Alembert*, de Buffon, de Pascal, par Condorcet; l'article de Spinoza et quelques autres. Naigeon parle avec mépris de Clarke, de Ditton, de Cudworth. Selon lui, « Bossuet et les solitaires de Port-Royal, s'ils « avaient vécu dans l'antiquité, n'auraient fait « que ressusciter les folles subtilités de l'école de « Mégare; Pascal seul aurait pu s'élever aux « découvertes d'Archimède: il a été perdu pour « les sciences aussitôt que la religion en a fait la « conquête. Bacon lui-même, lorsqu'il paye un « tribut à de religieuses convenances, n'est plus « qu'un enfant qui répète les contes de sa nourrice. Campanella n'avait point assez d'étoffe « pour être athée; on n'imagine pas combien il

« faut de force de tête, combien il faut avoir ob-
« servé, comparé, médité, approfondi les sciences,
« pour atteindre à cette opinion. » C'était celle d'un Mathias Knutzen, rêveur allemand; qui ne reconnaissait d'autres lois que la conscience; Naigeon n'a eu garde de l'omettre dans son Dictionnaire. Il ne connaît point, dit-il, ses arguments, mais il présume qu'ils ont fort embarrassé les prêtres, puisqu'ils ne les ont point reproduits dans leurs réfutations. Il s'indigne, dans l'article *Vanini*, contre l'historien Gramond, qui accuse cet athée d'avoir dissimulé sa doctrine devant ses juges: « Et d'où le sais-tu, bête féroce? qui te l'a dit? » s'écrie-t-il. On croit entendre Diderot se déchaîner contre les détracteurs de Sénèque. Naigeon gourmande Voltaire de n'avoir point analysé les objections de Meslier, en faveur du matérialisme. — Naigeon donna en 1798 sa volumineuse édition de Diderot, et il présida en 1801, avec Fayolle et Bancarel, à celle de J.-J. Rousseau, imprimée par Didot, 20 vol. in-8°. L'année suivante, il imagina de donner aussi une édition de Montaigne, non pas d'après celle de mademoiselle de Gournay, la plus ample de toutes, mais sur un exemplaire de l'édition de 1588, conservé à la bibliothèque centrale de Bordeaux, et chargé de notes marginales de la main de Montaigne. Le philosophe gascon avait condamné ce travail à l'obscurité, puisqu'il avait laissé une copie infiniment plus considérable et plus perfectionnée des *Essais*. Il ne fallait donc produire de ces notes, mises par lui-même au rebut, que ce qui pouvait être curieux, comme variante (1). Mais Naigeon voulait donner du neuf, et il se montre neuf surtout dans le Commentaire fastidieux et si souvent étrange dont il accompagna le texte (2). On rit beaucoup de cette substance encore inconçue, qu'il suppose renfermée dans la tête, et dont l'idiosyncrasie nous porte plus ou moins fortement à l'ordre ou au dé-

(1) L'édition des *Essais* par Naigeon est précédée d'un avertissement de l'éditeur *Sur la religion et le caractère de Montaigne*. Cet écrit, où l'athéisme s'étale avec audace, excita un grand scandale et fut supprimé; il n'existe que dans un très-petit nombre d'exemplaires, auxquels cette circonstance donne, aux yeux des bibliophiles, un prix tout particulier. M. Payen, dans sa *Notice bibliographique sur Montaigne* (1837), indique un exemple des suppressions qui ont été faites dans les notes. On sait que, dans le chapitre de l'*Institution des enfants*, le philosophe périgourdin avance que, si un disciple ne montre que des sentiments vils et bas, « il faut le mettre pastissier dans quelque « bonne ville, fût-il fils d'un duc ». Le volume conservé à Bordeaux exprime une idée étrange à laquelle Montaigne renonça ensuite: « que de bonne heure son gouverneur l'estrange s'il est « sans témoin ». Naigeon admire ce conseil homicide: « On sent « d'autant plus la sagesse et la nécessité de cette mesure qu'on « a soi-même plus réfléchi, mieux observé, et qu'on est plus « avancé dans la connaissance de l'homme physique et moral ». Il ne doute pas que ce passage n'existât dans la copie dont s'est servie mademoiselle de Gournay pour son édition des *Essais*: « mais trop attentive aux opinions, aux préjugés, à la voix de « son siècle, oubliant la postérité, elle n'a pas osé insérer un « conseil aussi ferme, ma's très-éloigné des idées reçues alors, « et qui ne plaira pas davantage aujourd'hui à ces esprits vulgaires, si communs dans tous les temps ».

BR - T.

(2) Les notes de ce commentaire n'étaient encore que le prélude d'un commentaire bien plus ample, qu'il a laissé manuscrit sur Montaigne et Charron, et dont M. Amaury Duval a extrait un choix de notes historiques ou critiques, les moins entachées de philosophisme, pour sa *Collection des moralistes français*. G.-CE.

sordre ; c'était rétablir, en d'autres termes, la distinction du bien et du mal, que Naigeon nie ailleurs, quoiqu'il convienne, par une singulière distraction, qu'on est heureusement ou malheureusement né. Naigeon, dans ses dernières années, devint très-circonspect dans son langage. Il désespérait sans doute du progrès de ses principes, et l'exemple de son confrère Lalande, admonesté publiquement de la part du chef de l'Etat (voy. Silvain MARÉCHAL), avait dû faire impression sur lui ; ses ennemis prétendaient que le motif de cette conduite mesurée était l'ambition de devenir sénateur. Naigeon est mort le 28 février 1810 ; il était membre de la seconde classe de l'Institut. On a trouvé parmi ses papiers ses *Mémoires historiques et philosophiques pour servir à la Vie de Diderot*. Il ne les a point terminés, et ce qui porte à croire qu'il avait renoncé à les donner au public, c'est qu'à l'exception de l'analyse de quelques productions inédites de Diderot, ils ne contiennent rien de plus que l'article *Diderot*, de l'*Histoire de la philosophie ancienne et moderne*, les Notes sur les œuvres de cet écrivain et le Commentaire précité sur Montaigne. On croit Naigeon l'auteur d'un opéra-comique (les *Chinois*), joué par les Italiens en 1756 et mis aussi sur le compte de Favart (1). F—T.

NAIGEON (JEAN-CLAUDE) naquit le 12 décembre 1753 à Dijon et non en 1757 à Beaune, comme l'ont prétendu quelques biographes. Dès son jeune âge il montra de grandes dispositions pour la peinture ; il remporta à l'école de Dijon, justement célèbre, le grand prix de Rome fondé par les états de Bourgogne et alla continuer dans cette capitale ses études commencées avec distinction. Après un séjour de cinq années en Italie, il vint se fixer à Paris, où son talent le plaça parmi les principaux artistes et le fit nommer conservateur du musée de Luxembourg. Parmi ses tableaux les plus remarquables nous citerons : 1° les *Marchands chassés du temple* ; 2° l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem* ; 3° *Saint-Denis prêchant le peuple* ; 4° la *Vierge et l'enfant Jésus offrant une couronne de fleurs* ; 5° son *Plafond du Luxembourg* ; 6° une belle copie de l'*Enlèvement des Sabines*, commandée par les élus de Bourgogne et

que possède le musée de Dijon (1). La révolution éloigna Naigeon de Paris, et il revint alors à Dijon, où à la création de l'école spéciale des beaux-arts la place de professeur de peinture lui fut offerte ; il la refusa d'abord, espérant toujours retourner à Paris ; mais différents tableaux commencés le retenant dans sa ville natale, il finit par y accepter la place de professeur de dessin, devenue vacante par le décès de Devosge père. Il y mourut le 11 janvier 1832. Naigeon était membre de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. — NAIGEON (Alfred Jules), fils du précédent et né à Gevrey-Chambertin le 29 juin 1796, se fit, après de bonnes études, recevoir docteur en médecine en 1822 et se plaça dès son début au rang des praticiens les plus distingués de Dijon, où il fut nommé successivement chirurgien adjoint, puis chirurgien de l'hôpital général. Appelé à la chaire d'accouchement de l'école préparatoire de médecine, lors de sa réorganisation en 1840, il fut en même temps professeur à la maternité et plus tard (1849) appelé à la direction de l'école. Ses importants travaux d'enseignement et ses occupations nombreuses comme praticien laissèrent peu le temps d'écrire à Naigeon ; toutefois, sa famille conserve de lui un cours d'accouchement manuscrit. Il mourut à Chenôve, près Dijon, le 7 novembre 1852. M—U.

NAILLAC (PHILIBERT DE), trente-troisième grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, était d'une ancienne et illustre famille du Berri. Il mérita l'estime des chevaliers, autant par sa sagesse que par sa valeur, et fut élu leur chef en 1396. Il entra aussitôt dans la ligue des princes chrétiens contre Bajazet, rejoignit les confédérés dans les plaines de Hongrie et les suivit au siège de Nicopolis. Bajazet livra aux chrétiens, sous les murs de cette ville, une bataille dont l'issue ne fut pas douteuse un seul instant (voy. BAJAZET). Après avoir vu tomber à ses côtés les plus illustres chevaliers, le grand maître, épuisé de fatigues, ne s'attendait qu'à périr, lorsque le hasard lui fit découvrir une nacelle où il se jeta avec le roi de Hongrie, échappé comme par miracle au massacre général, et, étant parvenus à gagner la flotte chrétienne, ils arrivèrent à l'île de Rhodes. L'invasion de la Natolie par Tamerlan arrêta le cours des conquêtes de Bajazet. Tandis que les Turcs et les Tartares se disputaient les débris de l'empire grec, Philibert s'occupa de mettre les possessions de l'ordre sur un pied respectable de défense. A la tête d'une flottille, sortie secrètement du port de Rhodes, il descendit sur les côtes de la Carie, en chassa les garnisons que Tamerlan y avait laissées, et construisit sur les bords de la mer un château auquel il donna le nom de St-Pierre, et qu'il fortifia avec le plus grand soin. Philibert fut choisi en 1403 pour médiateur entre

(1) En traçant le portrait de Naigeon, on ne saurait oublier sa passion pour les livres ; il avait formé une collection de classiques grecs et latins qui surpassait en beauté tout ce que d'autres particuliers avaient réuni. M. Renouard en a parlé avec détail (*Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, t. 1^{er}, p. 54) : « Une ligne de marge, un maroquin un peu plus brillant, le faisaient paître et pâmer d'aise quand le livre lui appartenait ; de chagrin et de mécontentement quand un autre était l'heureux possesseur. Chez lui, nul n'avait le droit d'ouvrir un livre ». Un poète du temps, Mérard St-Just, a parlé de cette manie :

Naigeon, si renommé par sa bibliothèque,
Dont, le pied à la main, on sait qu'il fit l'achat.

Et une note ajoute : « Tout le monde sait que Naigeon n'arrive jamais chez un libraire et dans une vente de livres que son pied à la main. S'il manque à l'exemplaire qu'il désire acheter un cinquantième de ligne à la marge d'en haut, ou d'en bas, ou de côté, il le rejette comme indigne d'entrer dans son cabinet ». Trois ans avant sa mort, Naigeon céda sa bibliothèque à M. Firmin Didot, et celui-ci la fit figurer, en 1811, dans une vente publique où elle atteignit des prix fort élevés. BR—T.

(1) Les élèves de l'école de Dijon qui avaient remporté le prix de Rome recevaient une pension pendant quatre ans et contractaient l'engagement d'envoyer un tableau.

le roi de Chypre et les Génois, et parvint à terminer les différends qui avaient amené une guerre longue et sanglante. Il accompagna ensuite Boucicaud dans ses excursions sur les côtes de la Syrie et de Palestine, et eut beaucoup de part aux succès remportés sur les infidèles. Il conclut avec le sultan d'Égypte un traité avantageux aux chrétiens qui visitaient les saints lieux, et étendit la gloire de son ordre dans toute l'Asie. Philibert assista au concile de Pise, assemblé pour mettre un terme au schisme occasionné par la double élection de Benoît XIII et de Grégoire XII, et à celui de Constance, où Jean XXIII fut déposé. Il réussit à apaiser les dissensions qui troublaient l'ordre et convoqua à Rhodes un chapitre général, dont il adressa les actes au souverain pontife, qui s'empressa de les confirmer. Philibert mourut quelques mois après, en 1421, regretté de tous les chevaliers. Il avait gouverné l'ordre pendant vingt-neuf ans avec une prudence consommée. On trouve son portrait, gravé par Flipart, dans l'*Histoire des chevaliers de Malte*, de l'abbé de Vertot.

W—s.

NAÏMA, un des principaux historiens turcs, florissait au commencement du 18^e siècle, et appartenait à la classe des éfendis, ou hommes de loi et de science. En 1702, il adressa à la Porte les premiers chapitres de son histoire ottomane, et il reçut à cette occasion une bourse d'or, avec le diplôme d'historiographe de l'empire; on lui alloua de plus un traitement de cent vingt aspres par jour, à prélever sur les revenus de la douane. Nous ignorons la date de sa naissance et celle de sa mort. On peut seulement affirmer qu'il mourut avant l'année 1734. L'histoire ottomane de Naïma commence à l'an 1000 de l'hégire (1591 de J.-C.) et se termine à l'année 1070 (1659). Elle a été imprimée à Constantinople, l'an 1734, en 2 volumes in-folio. Cet ouvrage, dont il existe à la bibliothèque de Paris une traduction fort abrégée par Cardonne (*voy. ce nom*), et qui a été très-utile à M. de Hammer pour son histoire de l'empire ottoman, est une compilation sans ordre des écrits rédigés antérieurement sur cette période historique, notamment de celui qui a pour auteur le célèbre Hadjy-Khalfa (*voy. ce nom*), et qui porte le titre de *Fezlik altevarykh*, ou l'Étendue des histoires. Mais, bien différent de la plupart des écrivains qui l'ont suivi, Naïma conserve son indépendance, et il ne manque pas de flétrir la tyrannie d'Amurat IV et les débauches d'Ibrahim. À l'aide de son flambeau on peut démêler l'origine et les causes des révolutions politiques qui signalèrent cette époque. Le comité anglais de traductions orientales a publié une version anglaise de l'ouvrage de Naïma, par M. Charles Fraser, sous ce titre : *Annals of the turkish empire*, 1832 et années suivantes, 4 vol. in-4^e.

R—D.

NAIN. *Voyez* LENAIN et TILLEMONT.

NAIRONI (ANTOINE-FAUSTE), savant maronite

qui vivait à Rome dans le 17^e siècle, naquit à Ban, petit endroit situé dans le mont Liban; il était neveu, du côté de sa mère, d'Abraham Echellensis; il vint fort jeune à Rome, où il fit ses études, et retourna dans l'Orient pour s'y procurer les ouvrages relatifs à l'histoire de ses coreligionnaires. À son retour à Rome, il fut fait professeur de langue syriaque ou chaldaïque au collège de la Sapienza, et il occupa cette place depuis l'an 1666 jusqu'en 1694. Il mourut à Rome en 1711 presque octogénaire. Ses ouvrages sont : 1^o *Officia sanctorum juxta ritum ecclesiæ Maronitarum*, Rome, 1656 et 1666, in-fol.; 2^o *De saluberrima potione calve seu cafe nuncupata discursus*, Rome, 1671, in-12. Cet ouvrage fut traduit en italien, la même année, par F. Fred. Vegilin de Cluerbergen, capitaine frison, Rome, 1671, in-12, et par le P. Paul Bosca, bibliothécaire de l'Ambrosienne, Milan, 1673, in-12. Il en parut aussi une traduction libre ou un extrait en français (*voy. DUFOUR*). 3^o *Dissertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, Rome, 1679, in-8^e; ouvrage utile à l'époque où il parut, mais qui a été complètement effacé par les travaux du célèbre Assémani; 4^o *Evophia fidei catholice Romanæ historico-dogmatica*, Rome, 1794, in-8^e. Ce traité contient un grand nombre de faits curieux sur l'histoire civile et religieuse des chrétiens de l'Orient; et quoique Assémani y remarque un grand nombre d'erreurs, il est encore fort utile, parce qu'on y trouve de la clarté et de la concision, mérite fort rare dans les savants écrits d'Assémani.

S.—N.

NALDI (NALDO), littérateur distingué, né à Florence dans le 15^e siècle, fut l'un des plus illustres disciples de Marsili Ficini, qui parle de lui avec éloge dans différents endroits de ses ouvrages. Il mérita par ses talents la bienveillance particulière de Laurent de Médicis, et fut l'ami de Politien et des autres hommes célèbres qui brillaient alors à la cour de Florence. Naldo se chargea pendant plusieurs années de faire des leçons de littérature aux jeunes profès de l'ordre des Servites. Il mourut vers l'an 1470. On a de lui : 1^o la *Vie* de Giannozzo Manetti, publiée par Burmann dans le tome 9 du *Thesaur. antiquit. ital.*, et par Muratori sur un manuscrit que l'on croit autographe dans les *Scriptor. rer. italicar.*, t. 20, p. 529-608; elle est écrite avec élégance et renferme des détails intéressants (*voy. MANETTI*); 2^o une *Épître* à Math. Corvin, et un *Poème* en quatre livres sur la fameuse bibliothèque de Bude. Pierre Jænich a inséré ce poème dans les *Meletemata Thorunensia*, 1731, in-8^e, t. 3, et Bel dans la *Notit. Hungariæ novæ geograph. historica*, t. 3. Cet ouvrage était en manuscrit dans la bibliothèque de Mencke (p. 835 du catal.), et il est étonnant qu'il ne soit point cité par Negri, qui, dans ses *Scrittori Fiorentini*, indique tous les ouvrages de ce poète dont on connaissait des copies. Naldi réussissait surtout dans la poésie;

on a plusieurs morceaux de lui dans le tome 4 des *Carmina illustrium poetarum italorum*, 1719-1726, et l'on en conserve en manuscrit des recueils entiers dans la bibliothèque *Riccardiana* et dans la *Lorenziana* (voy. Bandini, *Catal. codicum latin. bibl. Laur.*, t. 2, p. 221). Le *Dictionnaire historique* italien, imprimé à Bassano, dit que la famille des NALDI de Bondiolo conserve un recueil manuscrit des monuments, devises et autres pièces en l'honneur de cette maison, qui a produit à Siena, à Faenza, etc., plusieurs personnages qui se sont illustrés dans les armes, dans les lettres ou par d'éminentes dignités; mais c'est à tort que ce lexique y comprend un Philibert NALDI, évêque d'Angoulême et d'Auxerre, fait cardinal par Pie IV, à la sollicitation de Charles IX, en 1561. Ce prélat, qui mourut le 25 janvier 1570 à Rome, où il faisait les fonctions d'ambassadeur de France, se nommait Philibert Babou de la Bourdaisière, et était frère de Jean Babou, maître général de l'artillerie, mort le 11 octobre 1569, lequel fut l'aïeul de Gabrielle d'Estrées (voy. BOURDAISIÈRE et Moréri au mot *Babou*). C. M. P. et W—s.

NALDI (ANTOINE), théatin, né à Faenza d'une famille noble, se distingua dans son ordre par sa piété et son savoir. Il mourut à Rome en 1645. C'est à tort que le *Dictionnaire universel, historique*, etc. (de Prudhomme), fait naître et mourir le P. Naldi à Florence. On a de lui : 1° *Questiones practicae in foro interiori usu frequentes*, Bologne, 1610; 2° *Resolutiones practicae casuum conscientiae, in quibus praecipue de iustitia contractus, livelli vulgo nuncupati, et de cambiis agitur*, Brescia, 1621; 3° *Adnotationes practicae ad varia juris pontificii loca*, Rome, 1632; 4° *Summa theologiae moralis, seu resolutiones practicae notabiliores casuum fere omnium conscientiae*, Brescia, 1623; Bologne, 1625. Si on voulait plus de renseignements sur ce pieux et savant religieux, on les trouverait dans l'ouvrage du P. Mittarelli, intitulé *De literatura faventina*, p. 124. L—Y.

NALIAN (JACQUES), patriarche des Arméniens à Constantinople, naquit à la fin du 17^e siècle à Zimara, dans la petite Arménie. Il se voua dès sa tendre jeunesse à l'état ecclésiastique et il s'attacha à Jean IX, surnommé *Golod*, patriarche arménien de Constantinople. Sous la direction de ce digne prélat, il acquit bientôt toutes les connaissances qu'on exige des ecclésiastiques de sa nation, et il obtint le grade de vartabied. En 1735, Jean IX le nomma évêque d'Ancyre dans la Galatie. La manière louable dont il se conduisit dans cet épiscopat lui mérita l'estime de tous les Arméniens, qui, en l'an 1741, l'élevèrent au siège de Constantinople à la place de son maître, qui venait de mourir. Depuis longtemps des haines multipliées et des jalousies particulières divisaient les Arméniens de Constantinople. Vainement les prédécesseurs de Nalian avaient interposé leur autorité pour faire cesser ces dissen-

sions. Plusieurs fois ils en avaient été victimes. Nalian ne fut pas plus tranquille. En 1749, un vartabied de Silistria, nommé Brokhook, soutenu par son ennemi, obtint du grand vizir la place de patriarche; cette intrusion, contraire au vœu des Arméniens, causa un grand tumulte à Constantinople et, pour le faire cesser, le gouvernement turc exila le prétendu patriarche; mais voulant avoir l'air de ne pas céder, il donna ordre d'en élire un autre. On choisit Minas, abbé de St-Garabied, dans la grande Arménie, et Nalian fut exilé à Brousse. Il était à peine arrivé dans le lieu de son exil, que Grégoire III, patriarche arménien de Jérusalem, mourut, et d'un consentement unanime on conféra sa place à Nalian. Il n'occupa pas longtemps sa nouvelle dignité. Minas, qui l'avait remplacé à Constantinople, mourut vingt mois après: on lui donna pour successeur George Ghaphantsi, qui un an après, en 1752, consentit à céder son siège à Nalian; celui-ci quitta Jérusalem et revint à Constantinople, à la grande satisfaction du peuple arménien. Cette fois, il gouverna plus tranquillement jusqu'à sa mort, arrivée en 1764, le 18 juillet. Deux mois auparavant, il avait fait nommer pour son successeur Grégoire IV, et il avait obtenu l'agrément du grand vizir. Les belles qualités de Nalian lui avaient mérité l'estime des empereurs ottomans, des principaux membres du divan, des ambassadeurs des puissances chrétiennes et même du pape Clément XIII. Ce patriarche n'était pas moins distingué par son savoir que par ses vertus. Il a composé en arménien plusieurs ouvrages qui lui assignent un rang distingué parmi les littérateurs de sa nation. Le principal, intitulé *Kandsaran* ou *Trésor*, imprimé à Constantinople, 1758, 1 vol. in-8°, est un recueil fort intéressant sous le rapport historique, géographique, etc. Ses autres ouvrages, presque tous relatifs à la théologie, sont de peu d'intérêt pour nous, quelques-uns sont en vers; il a aussi écrit en turc quelques opuscules qui ont été imprimés à Constantinople en caractères arméniens. S. M—N.

NANCEL (NICOLAS DE), médecin, était né en 1539 au village de ce nom, dans le Noyonnais, de parents si pauvres qu'ils auraient été hors d'état de le faire étudier. Quelques personnes bienfaitantes lui firent obtenir une bourse au collège de Presle, dont le célèbre Ramus était principal. Il y reçut, à treize ans, le degré de maître ès arts, et Ramus, qui s'intéressait vivement à sa position, ne tarda pas de lui procurer une chaire dans le même collège. Nancel commença dès lors à s'appliquer à l'étude de la médecine; mais les troubles qui éclatèrent bientôt après l'obligèrent de sortir de France, et il accepta en 1563 la chaire de langue grecque à l'université de Douai, nouvellement fondée. Il ne la remplit que deux ans et revint à Paris à la sollicitation de Ramus, qui lui fit rendre sa première place au collège de Presle. Nancel reprit l'étude de la médecine en

1568; l'année suivante, il quitta une ville où il n'avait point de malades, pour se rendre près de Muzile, premier médecin du roi et son ami particulier, alors à Angers. En passant à Tours, on le pressa de s'y arrêter, et il eut le bonheur d'y faire en 1570 un mariage très-avantageux. Il obtint en 1587 la place de médecin de l'abbaye de Fontevault, où il mourut en 1610 à l'âge de 71 ans. Loin de rougir de l'obscurité de sa naissance, Nancel semblait en tirer vanité, puisqu'il prenait à la tête de ses ouvrages le titre de *Trachyenus Noriodunensis* (Paysan du Noyonnais). Il en avait composé un très-grand nombre, dont il publia plusieurs fois la liste dans l'espoir qu'il se présenterait quelques libraires disposés à les faire imprimer, mais il fut trompé dans son attente et la plupart de ses manuscrits sont perdus. On citera de Nancel : 1° *Stichologia græca latinaque informanda et reformanda*, Paris, 1579, in-8°; il y propose d'assujettir la poésie française aux règles de la poésie grecque et latine. Plusieurs écrivains l'avaient déjà essayé sans succès (voy. Mousset). 2° *Discours très-ample de la peste*, ibid., 1581, in-8°. Ambr. Paré estimait beaucoup cet ouvrage. 3° *P. Rami vita*, ibid., 1599, in-8°. Nancel avait conservé la plus vive reconnaissance pour cet illustre professeur; il a recueilli sur sa vie et ses ouvrages des détails curieux et intéressants, qu'on chercherait vainement ailleurs. 4° *Declamationum liber*, ibid., 1600, in-8°. C'est la collection des harangues qu'il avait prononcées, tant à Paris qu'à Douai. On trouve ordinairement à la suite la Vie de Ramus : 5° *Epistolarum de pluribus reliquarum*, tomus prior; — *Præfationes in Davidis Psalterium et in Novum Testamentum*, ibid., 1603, in-8°. Nancel aurait voulu publier de nouvelles éditions du Psautier et du Nouveau Testament, revues et corrigées sur le grec. Il s'adressa vainement aux papes et aux cardinaux, pour leur faire approuver ce projet. La première section de cet ouvrage contient une partie des lettres qu'il avait écrites à ce sujet, et la seconde le plan et l'analyse de son travail. 6° *Analogia microcosmi ad macrocosmum, id est, Relatio et propositio universi ad hominem*, etc., ibid., 1611, in-fol. Ce grand ouvrage, que Nancel annonçait, depuis plusieurs années comme l'abrégé de toutes les connaissances humaines, est tombé justement dans l'oubli; c'est son fils, dont l'article suit, qui en fut l'éditeur. On peut consulter pour plus de détails les *Mémoires* de Nicéron, t. 39, et le *Dictionnaire* de Moreri, édit. de 1759. — NANCEL (Pierre de), fils du précédent, né en 1570 à Tours, fut élevé sous les yeux de son père, qui lui inspira le goût de la littérature. Après avoir terminé ses premières études, il s'appliqua à la jurisprudence, sans renoncer à cultiver la poésie. A la prière de quelques amis, il composa trois tragédies qui furent représentées dans le fameux amphithéâtre antique de Doué (en Anjou) avec un succès qui ne prouve autre chose que la pas-

sion qu'on avait alors pour les spectacles. Il remplaceait en 1610 la place de substitut du procureur du roi à Paris. Nancel reçut en 1613 une chaîne d'or de Marc-Antoine Memmo, doge de Venise, pour un service qu'il avait rendu à la république, et il lui en témoigna sa reconnaissance par une *Pièce* de vers latins, imprimée, dont un exemplaire est cité dans le *Catalogue de la Bibliothèque du roi*, in-4°, v, 1773. Il avait publié auparavant : 1° le *Théâtre sacré*, Paris, 1606, in-12, très-rare. C'est le recueil des tragédies dont on a parlé : *Dina ou le rapt*, *Josué ou le sac de Jéricho*, et *Debora ou la délivrance*. Il convient dans la préface qu'il a composé ces trois tragédies « en si peu de temps qu'il n'est pas quasi vraisemblable, la plus longue et la plus forte n'ayant pas passé dix-sept jours et sans grand effort d'esprit ». On en trouve l'analyse dans l'*Histoire du Théâtre-Français*, t. 4, p. 88-96, et dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. 1, p. 387-391. 2° *De la souveraineté des rois*, poème épique, divisé en trois livres, Paris, 1610, in-8°. A la suite est une élégie sur la mort de Henri IV : *Querimonia super acerbo funere Henrici IV, elegiaco carmine expressa*. W—s.

NANEK, fondateur d'une secte devenue bientôt une nation célèbre dans le nord-ouest de l'Hindoustan, sous le nom de *Sikk*, naquit en 1469 de l'ère chrétienne à Talwendy, petit village du district de Bhatti, qui fait partie de la province de Lâhor. Son père, nommé Kâlou, était un kchetreya, de la tribu des Vêdi. Conformément à l'usage adopté dans sa tribu, Nânek avait à peine vingt ans quand il prit pour épouse une jeune Hindoue, qui le rendit père de deux fils; l'un d'eux abandonna les vanités du monde et fonda la secte des Oudâri, dont les partisans se nomment *Nânek poutrâ* (enfants de Nânek); l'autre ne laissa ni postérité, ni réputation. Quant à Nânek, il témoigna, dès sa tendre jeunesse, la plus profonde indifférence pour les biens de la terre. Son père, voulant le distraire de ses idées mystiques par l'espoir du gain, lui donna quelque argent pour spéculer sur le sel. Suivi d'un serviteur, notre jeune marchand se mit en route et rencontra une bande de faquirs, tellement épuisés de fatigues et de besoin qu'ils n'avaient plus la force de parler. Il distribua tout son argent à ces contemplatifs, et quand ils eurent recouvré la force et la parole, il s'entretint longtemps avec eux touchant l'unité de Dieu. De retour chez son père, qui lui demanda combien il avait gagné : « J'ai nourri les pauvres », dit-il, et j'ai fait pour vous un gain qui ne périra pas. » Cette réponse ne parut pas très-satisfaisante à Kâlou, qui le châtia rudement et l'envoya garder les troupeaux. Un jour que le nouveau pâtre dormait exposé aux rayons du soleil, un serpent de l'espèce nommée *cobra de capello* lui fit un parasol avec son capuchon. Un chef de district, témoin de la miraculeuse attention du reptile, ne douta pas de la

grandeur future de Nânek et rendit publiquement témoignage de la mission divine dont il le croyait chargé. D'après un pareil témoignage, Nânek fût traité moins sévèrement par son père, qui cependant, pour le détourner de la vie contemplative, lui procura un emploi aux greniers d'abondance du gouvernement. Nânek commença par distribuer tous les grains commis à sa garde et alla se plonger dans un étang, où il resta trois jours entiers. On prétend que, pendant ces trois jours, il s'entretint continuellement avec le prophète Elie (appelé par les musulmans Khezzer), lequel l'initia dans toutes les sciences mondaines. L'intérêt de cette conversation lui fit oublier la longueur de son bain; il ne le quitta que pour sauver le garde responsable des grains qu'il avait si largement distribués. Se livrant dès lors à de rigoureuses austérités, il ne sortait de la méditation que pour faire différents voyages, parmi lesquels nous indiquerons le pèlerinage de la Mecque. Il eut constamment deux compagnons de voyage, dont l'un, nommé Merdânéh, était un personnage burlesque, qui préférait les bons gîtes et la bonne chère aux déserts et aux austérités; aussi changeait-il souvent de forme, mais il avait beau devenir mouton, âne, etc., Nânek le rappelait toujours à la forme humaine. La conversion d'un râdjah le retint pendant deux ans dans la ville de Sivano-bhou, où il composa une partie de son code, nommé *Adi-Granth*. Ensuite il continua ses voyages dans l'Inde, prêchant l'unité, la toute-science et la toute-puissance de Dieu, disputant avec les molâs musulmans et les pandits hindous, sans jamais offenser ni les uns ni les autres, mais les rappelant au grand principe de l'unité de Dieu, sur lequel ils sont d'accord, et leurs représentant les nombreuses erreurs dans lesquelles ils sont tombés. Quelques-uns de ses contradicteurs le sommèrent de prouver sa mission par des miracles: « Je n'ai rien à vous montrer qui soit digne de vos regards, leur dit-il; un saint instituteur n'a pour défense que la pureté de sa doctrine. Le monde peut changer, mais le créateur est immuable. » Il est difficile de concilier cette réponse avec les nombreux prodiges que les biographes de notre législateur lui attribuent. Peu de temps avant sa mort, il se rendit à Moul-tân, ville célèbre par ses nombreux docteurs musulmans. « Je suis venu, dit-il, dans un pays rempli de docteurs, comme le Gange sacré visite l'Océan. » Bientôt il se rendit à Kârtipour-Dehra, où il dépouilla sa forme terrestre en 1539, et fut inhumé sur les bords du Râvy (l'ancien *Hydraotes*), dont les eaux recouvrent maintenant cette sainte sépulture. Kârtipour est encore un lieu de pèlerinage pour les Sikhs, à qui l'on montre un petit fragment du vêtement de leur fondateur. Malgré l'absurdité des miracles dont les Sikhs prétendent embellir l'histoire de Nânek, on découvre facilement en lui un génie supérieur, animé par les sentiments les plus sublimes, l'ado-

XXX.

ration d'un Dieu unique et tout-puissant, et l'amour de ses semblables. A la vue des querelles qui s'élèvent souvent entre les Hindous et les musulmans, dans une contrée limitrophe de l'Inde et de la Perse, Nânek conçut le projet de fondre en une seule religion le brahmanisme et l'islamisme, qui reconnaissent tous deux l'unité de Dieu. N'ayant trouvé aucun de ses deux fils capable de lui succéder dans ses fonctions spirituelles, il choisit un de ses disciples, nommé Labana, l'initia aux fonctions sacrées, le revêtit du manteau de faquir et lui décerna le titre de *gouron* (maître, instituteur), qu'ont porté depuis cette époque les chefs de la religion des Sikhs. Ils ont maintenant un chef temporel soumis au *Khalsah* ou consul de la nation. Ce chef n'existe et n'agit qu'au moment où se tient le *gouron-mata*, espèce d'états généraux, composés des chefs de la nation. Ceux-ci sont censés délibérer et décréter sous l'inspiration immédiate d'un être invisible, toujours occupé à veiller au salut de la république. Tous les Hindous, musulmans, juifs, chrétiens, guèbres, etc., qui veulent embrasser la religion de Nânek sont accueillis et les cérémonies de leur admission sont bien simples; elles consistent principalement à laver les pieds du néophyte et à lui faire manger une espèce de bouillie ou du gâteau, et même du porc s'il est juif ou musulman. Leurs pratiques religieuses consistent à manger le gâteau dont nous venons de parler et à entendre avec un grand recueillement la lecture et l'explication de leurs deux livres sacrés. Cette nation peut armer plus de 100,000 cavaliers. (*Voy. les Observations sur les Sikhs et sur leur collège*, t. 1 des *Asiatic researches*, et dans le *Sketch of the Sikhs*, t. 2 de la même collection; dans le *Sketches relating to the history of the Hindoos*, par M. Craufurd; dans les *Tracts of India*, par Brown; dans le tome 3 du *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, par Forster, renfermant un Précis historique sur les Sikhs, auquel l'auteur de cet article a fait de nombreuses additions, et dans le *Mercure étranger*, t. 2, p. 119-124, où il a inséré une analyse étendue du *Sketches of the Sikhs*.) L—s.

NANGIS (GUILLAUME DE). Voyez GUILLAUME.

NANI (JEAN-BAPTISTE-FÉLIX-GASPAR), historien, plus communément désigné sous le second de ces prénoms, naquit à Venise le 30 août 1616, d'un procureur de la république. Elevé avec le soin que commandait l'illustration de sa famille, il accompagna son père, nommé à l'ambassade de Rome, en 1638. Après avoir passé par les dignités préparatoires, il fut lui-même envoyé en France, avec le caractère d'ambassadeur, en 1643. Pendant vingt-cinq ans que dura sa mission, il jouit d'un grand crédit auprès du cardinal Mazarin, auquel il donna d'utiles conseils à l'époque du congrès de Munster: Revêtu du titre d'historiographe et d'archiviste de la république, il en refusa les émoluments et fut nommé réformateur

de l'université de Padoue. Ces fonctions, dans la suite, lui furent continuées cinq fois, et il représenta son gouvernement auprès de l'empereur Ferdinand III. Il demeura trois ans à la cour de Vienne, et y revint, quelque temps après, pour complimenter Léopold sur son avènement. Il apprit que, pendant son absence, le sénat l'avait choisi pour bibliothécaire de St-Marc. A son retour, on jeta les yeux sur lui pour aller réclamer en France des secours pour Candie. Il entama sa négociation au moment où la cour de Louis XIV s'acheminait vers les Pyrénées pour traiter de la paix avec l'Espagne. Dans ces circonstances, Nani obtint tout ce qu'il demanda. La dignité de procureur de St-Marc, la première après celle de doge, lui fut conférée en 1661, et sur la motion qu'il avait faite de réunir en un seul corps toutes les lois de la république, il fut l'un des commissaires nommés pour présider à cette compilation législative, qui parut, par les soins du juriconsulte Marino Angeli, sous le titre de *Legum venetarum compilatarum methodus*, 1678, in-4°. Nani mourut le 5 novembre de la même année. Il laissa une Relation de sa seconde ambassade en France, et un Tableau de l'état et des forces de l'Allemagne, l'un et l'autre ouvrage en italien. Mais son grand travail est son *Istoria della repubblica Veneta*, dont la première partie fut imprimée en 1679, in-4°, et la deuxième après la mort de l'auteur par les soins d'Ant. Nani, son neveu. Cette histoire, souvent réimprimée, soit à Venise, soit à Bologne, forme les huitième et neuvième volumes de la *Collection des historiens de Venise*, édition de 1720, in-4°. A la tête du huitième est la *Vie de l'auteur*, par Catarino Zenù. L'abbé Tallemant en a traduit la première partie, Paris, 1679-1680, 4 vol. in-12. On préfère l'édition de Cologne, 1682, où sont rétablis les passages tronqués ou supprimés dans la première. Cette version, bien médiocre, est encore supérieure à celle de la seconde partie exécutée par Masclary, Français réfugié, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. Nani, en commençant son Histoire à l'année 1613, l'a reprise de plus haut que l'époque à laquelle Morosini avait conduit la sienne. Il rattache aux annales de la république les événements contemporains qui y ont rapport. Il règne beaucoup d'ordre dans son plan, beaucoup de clarté dans sa narration; les détails deviennent plus étendus, lorsqu'on approche des événements les plus récents: on sent que l'auteur est sur son terrain, qu'il parle de ce qu'il a pu observer. Il fait preuve dans son histoire de la dextérité dont Wicquefort le loue comme ambassadeur; on reproche à cette histoire d'être partielle et ampoulée, grossie de harangues de pure imagination. La diction manque de pureté et se traîne péniblement embarrassée de parenthèses.

F—T.

NANNI. Voyez ANNIUS DE VITERBE.

NANNIUS (PIERRE NANNING ou en latin), sa-

vant hollandais, né en 1500 à Alcemaer, s'appliqua dans sa jeunesse à la peinture; mais, ayant renoncé à cet art, il alla terminer ses études à l'académie de Louvain et embrassa l'état ecclésiastique. Il donna ensuite des leçons particulières et fut nommé en 1539 professeur d'humanités au collège fondé par Busleiden. Les talents qu'il développa dans l'explication et la critique verbale des anciens auteurs lui méritèrent la bienveillance de Perrenot, évêque d'Arras, si connu depuis sous le nom de cardinal de Granvelle. Il obtint par sa protection un canonicat du chapitre d'Arras avec la permission de ne point quitter Louvain, où sa réputation attirait un grand concours d'élèves de tous les Pays-bas et d'une partie de l'Allemagne. Il partageait tout son temps entre ses devoirs de professeur et l'étude des anciens. Une mort prématurée l'enleva aux lettres le 21 juillet 1557. Ses restes furent déposés dans l'église cathédrale de Louvain, sous une tombe recouverte d'une épitaphe honorable, qui est rapportée par les différents auteurs cités à la fin de cet article. On a de Nannius des *Notes* sur quelques harangues de Cicéron, sur le troisième livre de Tite-Live, les Bucoliques et l'Enéide de Virgile, Symmaque, etc. Il a traduit en latin les Vies de Caton, et de Phocion par Plutarque, la Harangue de Démosthène contre Leptine, les Epîtres de Démosthène et d'Eschine, celles de Synesius et d'Apollonius, le livre d'Athenagoras de la résurrection, la plus grande partie des œuvres d'Athanase et quelques homélies de saint Basile et de saint Chrysostome. Le docte Huet loue la fidélité et l'élégance des versions de Nannius; mais Hermant se plaint de l'obscurité qui régnait dans la version de saint Athanase, qu'a remplacée celle du P. Montfaucon (*voy.* saint ATHANASE). On citera encore de Nannius: 1° des *Discours* prononcés à l'ouverture de ses cours ou dans des occasions d'éclat. 2° Συμμιχτων *sive Miscellaneorum decas*, Louvain, 1548, in-8°. C'est un recueil d'observations critiques, que Gruter a jugé assez important pour l'insérer en entier dans le premier volume du *Thesaurus criticus*. 3° *Dialogismi 5 heroinarum*, ibid., 1541, in-4°. Ces dialogues, qui ont joui d'une grande réputation, ont été traduits en français par Jean Millet (*voy.* MILLET). 4° La *Paraphrase en vers* de quelques psaumes de David, publiée par Jacques Masson (*Latomus*), Anvers, 1572, in-8°. Nannius a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont on trouvera la liste dans la *Bibliotheca Belgica* de Foppens. On peut consulter, pour plus de détails sur ses ouvrages imprimés, les *Mémoires* de Nicéron, t. 37. Isaac Bullart a consacré une Notice à Nannius dans l'*Académie des sciences*, et l'a fait précéder de son portrait, que Foppens a reproduit dans son édition de la *Bibliothèque Belgique*. W—s.

NANNONI (ANGELO), célèbre chirurgien, naquit à Florence le 1^{er} juin 1715. Il commença l'étude de l'anatomie et de la chirurgie dès l'âge de seize

ans, et fut disciple d'Antoine Benevoli, chirurgien en chef du grand hôpital de Ste-Marie-la-Neuve de Florence. La passion qu'avait Nannoni pour l'étude, les excellentes leçons de théorie et de pratique qu'il recevait dans cet établissement, le mirent bientôt à même de se livrer avec distinction à l'exercice de son art. Il y acquit très-promptement de la célébrité. Il s'attacha d'abord à perfectionner l'opération de la taille par la méthode *latérale*. Le chevalier Maggio, son bienfaiteur, lui procura les moyens d'augmenter son instruction, en lui faisant faire en 1747 le voyage de Paris. Là, Nannoni suivit avec assiduité la pratique des hôpitaux; puis il se rendit à Rouen dans le même but. Il y fut attiré par la haute réputation de Lecat, un des plus habiles lithotomistes de cette époque. Nannoni ne fut pas longtemps à s'apercevoir de l'abus qu'on faisait des médicaments dans le traitement, tant interne qu'externe, des maladies chirurgicales; il apprécia aussi les diverses incorrections qui existaient dans la manière d'opérer, et forma le plan de rédiger un nouveau code chirurgical. A son retour dans sa patrie, devenu professeur et chirurgien en chef de l'hôpital où il avait fait ses premières études, il fut en possession de tous les moyens propres à exécuter son plan de réformation. L'humorisme galénique régnait de toutes parts; Nannoni le combattit avec succès dans ses leçons cliniques et théoriques et dans ses écrits. Il établissait que, dans les maladies, la nature veut être secondée et quelquefois aidée; cet axiome fut la base de son système médical. Il bannit du pansement des plaies les corps huileux, les baumes, les résines, les terres, les spiritueux. Les cataplasmes de mie de pain, la charpie sèche, les décoctions émollientes, l'eau pure, tels étaient les moyens simples et salutaires qu'il introduisit dans cette partie importante de la thérapeutique. Défendre les plaies du contact de l'air était un préalable nécessaire. « Je voudrais, disait-il, pouvoir me garantir de l'influence de l'air, comme je le fais des médicaments nuisibles. » La philosophie qui brille dans ses préceptes d'hygiène et de thérapeutique est fort remarquable pour le temps où il a vécu; car alors, l'humorisme, la chémiatrie et le mécanisme se disputaient l'empire médical et détournaient les plus grands esprits de la route vrai. Les opérations difficiles qu'il exécutait chaque jour avec un succès non interrompu, ainsi que ses sages et lumineuses leçons, attirèrent auprès de lui les disciples et les malades, non-seulement de l'Italie, mais des contrées les plus éloignées de l'Europe; on venait le consulter comme un oracle. Nannoni fut constamment studieux; il était fort savant, hardi dans ses opérations, sans jamais y apporter de témérité. Il détestait les charlatans et travaillait sans cesse à découvrir, par l'observation, de nouvelles vérités. Il donnait une grande partie de son temps aux

pauvres, auxquels il fournissait gratuitement des médicaments et souvent même de l'argent. Il était aussi simple dans ses mœurs que dans ses doctrines. Cet habile chirurgien eut le tort de rejeter trop exclusivement la méthode opératoire de la cataracte par l'extraction inventée par Dariel; il craignait que ce procédé ne déterminât l'inflammation de l'iris; l'ancienne manière, qui consiste à abaisser le cristallin dans la chambre postérieure au moyen d'une aiguille ronde, lui paraissait la seule avantageuse, parce qu'il croyait que, quand le cristallin vient à remonter dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse, il ne tarde point à se dissoudre et à être absorbé. Il erra encore lorsque, au sujet de la fistule lacrymale, il blâme la perforation qu'on fait à l'os *unguis*, dans certains cas, pour introduire une canule propre à entretenir le cours des larmes. Nannoni atteste avoir vu reprendre, après plusieurs points de suture, des nez qui ne tenaient plus qu'à une étroite languette de peau. Ce fait est plus vraisemblable que ceux qu'on rapporte à la suite de l'opération *taillacotienne* (*voy. TAGLIACOTTA*). Après avoir fourni une carrière si bien remplie par d'utiles travaux pour le perfectionnement de son art et pour le soulagement de ses semblables, Nannoni mourut à Florence le 30 avril 1790, à la suite d'une hydropisie. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Trattato sopra i mali delle mammelle*, Florence, 1746, in-4°. Cet ouvrage renferme des doctrines fort saines, sous le rapport thérapeutique. L'auteur judicieusement rejetait tous les remèdes internes, et extirpait le plus tôt possible les squirrhes, sans essayer de les détruire au moyen de l'application du caustique. L'amputation de la mamelle est selon lui le seul moyen propre à guérir le cancer de cette partie; il menageait assez de peau dans son opération pour réunir la plaie qui en résultait *par première intention*. Le grand nombre d'observations d'heureux succès qu'il rapporte dans son ouvrage atteste l'excellence de sa doctrine et de sa méthode. 2° *Dissertationi chirurgiche cioe della fistola lagrimale, delle cataratte; de medicamentis exsiccantibus, de med. causticis*, Paris, 1748; 3° *Discorso chirurgico per l'introduzione al corso dell'operazioni da dimostrarsi sopra del cadavere*, Florence, 1750; 4° *Memorie ed osservazioni chirurgiche, colla storia di molte e diverse malattie felicemente guarite*, Florence, 1755, in-4°; 5° *Della semplicità di medicare i mali di attinenza alla chirurgia, coll'aggiunta sopra le malattie delle mammelle*, Venise, 1764, in-4°; 6° *Lettera scritta in difesa della semplicità del medicare a Giuseppe Bianchi chirurgo in Cremona*, 1758; 7° *Della semplicità del medicare*, 1761-1767, 3 vol. Cet ouvrage, qui est le plus remarquable de tous ceux qu'a publiés Nannoni, contient une foule d'aphorismes judicieux. 8° *Trattato chirurgico sopra la semplicità del medicare, con osservazioni e ragionamenti appartenente alla chirurgia, aggiuntori il*

trattato sopra le malattie delle mammelle, Venise, 1770, in-4°; 9° *Memoria sull' aneurisma della piegatura del cubito*, Florence, 1784. — Laurent NANNONI, son fils, né à Florence en 1749, mort le 14 août 1821, s'est également distingué comme médecin. Sa clientèle était nombreuse et lui valut rapidement une grande fortune. On lui doit entre autres ouvrages : *Trattato di chirurgia teorico-pratica con un corso completo de ostetrica*, Florence, 1785, 6 vol. in-8°, et un *Trattato d'anatomia e fisiologia*, ibid., 1788, 3 vol. in-4°; 2^e édition contenant beaucoup d'augmentations, ibid., 1793. F—r.

NANQUIER ou NANQUERIUS (SIMON) (1), poète latin, vivait au commencement du 16^e siècle. Le titre de frère, dont il fait précéder son nom, prouve qu'il appartenait à quelque ordre monastique, et comme il a dédié son poème à Charles de Billy, abbé de St-Faron, près de Meaux, on peut conjecturer qu'il était religieux de cette abbaye, de la règle de St-Benoît. A la tête de cette dédicace, Nanquier nomme aussi Robert Gaguin et Fauste Andrellin, deux des poètes les plus célèbres qu'il y eût en France à cette époque. Son poème est intitulé *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseria, carmen elegum*; la 1^{re} édition, Paris, in-4°, de 15 feuilles, doit être postérieure à l'année 1498, puisqu'on trouve à la fin une élogie (*carmen bucolicum*) sur la mort du roi Charles VIII. Ces deux opuscules, en vers hexamètres et pentamètres, ont été réimprimés, Lyon, 1557, et Paris, 1563, in-8°. La *Bibliothèque historique de la France*, t. 4, p. 393, en cite une édition, Paris, 1517, in-4°, contenant le *Carmen bucolicum, cum commento familiari*, et une autre de Coutances, 1621, in-8° (t. 2, p. 739), inconnues à tous les bibliographes, mais elle ne fait aucune mention de celles que nous avons indiquées plus haut et dont l'existence est incontestable. L'ouvrage de Nanquier a été traduit en vers français par Jean Paradin (voy. ce nom), sous le titre de *la Micropædie*, Lyon, 1546, in-8°; Paris, 1547, in-16. W—s.

NANSEN (JEAN), homme d'Etat et géographe danois, était né le 28 novembre 1598 à Flensborg, ville et port de mer du duché de Schleswig, où Eberhard Nansen, son père, tenait un rang distingué dans la bourgeoisie. Sa mère s'appelait Marie Peters Datter. S'étant adonné au commerce, sous la direction de son oncle paternel, il fit avec lui plusieurs voyages en Russie, où il séjourna pour y apprendre la langue russe; il se rendit ensuite en Islande, et s'établit enfin à Copenhague. Son expérience dans les affaires lui valut d'être nommé directeur de la compagnie d'Islande, et plus tard, l'intelligence et la fermeté qu'il montra dans diverses occasions fixèrent sur lui l'attention, si bien qu'en 1644 il fut

élu à l'unanimité bourgmestre de la capitale du royaume; le roi Christian IV, bon juge du mérite de Nansen, s'empressa de confirmer ce choix. La vie laborieuse que Nansen avait menée dans sa jeunesse lui avait acquis ce courage, cette force d'esprit et cette habileté si nécessaires dans les circonstances difficiles. Doué d'un jugement sain et surtout accoutumé à la fatigue, au danger, et ne comptant que sur lui-même, il était devenu un homme de cœur et d'action. La manière dont il se comporta durant le siège que Copenhague soutint en 1659 contre Charles-Gustave, roi du Suède (voy. ce nom), contribua puissamment au salut de cette capitale. La considération universelle dont il jouissait s'en accrut au plus haut degré; son éloquence naturelle se trouva rehaussée par les preuves de courage et de résolution qui l'avaient signalé dans cette conjoncture critique. Les bourgeois de cette ville et les autres députés de cet ordre avaient en lui une confiance illimitée et ses avis prévalaient d'autant plus aisément qu'on le connaissait aussi capable de les former avec maturité que de les exécuter avec prudence et vigueur. Suivant le récit de la plupart des historiens danois, ce fut par le concours efficace de Svane, évêque de Seeland ou de Copenhague, et par celui de Nansen que Frédéric III (voy. ce nom) effectua le 10 janvier 1661 le grand changement qui rendit la couronne héréditaire de droit, abaissa l'ordre de la noblesse et conféra au roi un pouvoir illimité. La session de la diète terminée, Nansen fut élevé au rang de président de la magistrature de Copenhague et nommé la même année assesseur à la cour suprême. Il mourut le 12 novembre 1667. Il avait épousé la fille de Jean Peterson, bourgmestre de Stangerup. On a de lui en danois : *Compendium cosmographicum, ou Description abrégée de tout l'univers, suivie d'une chronologie succincte*, Copenhague, 1633, 1635, 1638, 1646, in-8°. Les nombreuses éditions de ce livre annoncent que dans le temps on en fit un grand cas. Aujourd'hui il a encore le mérite d'indiquer l'état de la science à l'époque où il fut composé. — NANSEN (Jean), de la même famille que le précédent, naquit à Sogn, dans le stift ou gouvernement de Bergen, en Norvège; son père y exerçait les fonctions de sœrensriver (bailli). Nansen, après avoir terminé ses études en Danemarck, devint vice-président de la cour de justice des îles de Lolland et de Falster, et juge municipal à Frideriksverd en Seeland. Plus tard il fut nommé bailli du district de Guldal en Norvège; l'amt ou préfecture de Stavanger l'élut pour son représentant au storting extraordinaire, convoqué à Christiania au mois d'octobre 1814. Il prit la parole dans différentes occasions. Les Suédois traduisirent dans leur idiome le discours qu'il prononça le 14 octobre. Les propositions qu'il avait faites donnèrent lieu à des observations d'Axel-Gabriel Silverstolpe, Christiania, 1815.

(1) La dédicace de son poème commence par ces mots : *Frater Simon Nanquier alias de Gallo*.

Nansen a fait insérer dans divers recueils littéraires des morceaux de poésie, entre autres, des *Félicitations sur la réunion de la Norvège à la Suède*.
E—s.

NANSOUTY (ETIENNE-ANTOINE-MARIE CHAMPION, comte DE), né à Bordeaux le 30 mai 1768, descendait d'une famille noble originaire de Bourgogne (1), qui se distingua dans la double carrière des armes et de la magistrature. On trouve au 16^e siècle un seigneur de Nansouty qui contribua puissamment à faire rentrer la Bourgogne sous l'autorité légitime. Pour récompenser ses services, Henri IV l'admit dans son conseil ; il accorda la même faveur à son fils et ordonna que le château de Nansouty, à moitié détruit pendant les troubles de la ligue, fût réparé aux frais du trésor. L'histoire remarquera que, dans notre siècle si fécond en vertus guerrières, les anciennes races militaires ne dégénérèrent point de leur valeur : chevaleresques à la Vendée, héroïques à l'armée de Condé, aussi brillantes et plus heureuses dans les légions de la république et de l'empire, elles ont fourni des généraux habiles, des maréchaux célèbres. Envoyé à l'âge de dix ans à l'école royale et militaire de Brienne, Etienne de Nansouty passa, le 21 octobre 1779, à l'école militaire de Paris. Il obtint une sous-lieutenance d'infanterie le 30 mai 1783, et Monsieur, depuis Louis XVIII, le créa chevalier novice du Mont-Carmel. La croix de cet ordre ne s'accordait qu'à l'élève de l'école militaire qui, pendant deux ans, avait été le premier dans toutes les classes et qui s'était autant distingué par sa conduite que par ses études. Etienne de Nansouty était destiné à recevoir ses premiers et ses derniers honneurs de la main de son roi. Conduit au régiment de Bourgogne par son père, qui avait laissé des souvenirs honorables dans ce régiment, il obtint en 1788, par la protection du maréchal de Beauvau, un brevet de capitaine de remplacement au régiment de Franche-Comté cavalerie. Il parut à peine à ce corps et entra, le 24 mai de la même année, dans le 6^e régiment de hussards, commandé par le duc de Lauzun, depuis duc de Biron, personnage trop petit pour la révolution, mais qui vivra pourtant parce qu'il réunit quelque chose des aventures et des malheurs dont son premier et son dernier nom rappellent le souvenir. Etienne de Nansouty se trouva mêlé à Nancy dans l'affaire du régiment de Châteaueux, et court des dangers en restant fidèle aux ordres du roi. La révolution commençait. Etienne de Nansouty, malgré sa jeunesse, fut désigné par les officiers et les soldats pour commander une compagnie de son régiment ; chaque régiment, devenu une espèce de petite république militaire, avait acquis ce droit d'élection. La guerre ayant éclaté, le capitaine Nan-

souty fut successivement nommé lieutenant-colonel du 9^e régiment de cavalerie (4 avril 1792), chef de brigade ou colonel du même régiment (19 brumaire an 2, 1793), général de brigade ou maréchal de camp (17 fructidor an 7), général de division ou lieutenant général (3 germinal an 11, 1803), et enfin colonel général des dragons (16 janvier 1813), tous grades qu'il acquit avec son épée. Il apprit en Allemagne, avec le général Moreau et en Portugal avec le général Leclerc, ce qui fait les succès et les revers à la guerre. Il commandait la grosse cavalerie, sous les ordres du général Mortier, à la conquête du Hanovre. Nommé premier chambellan de l'impératrice Joséphine, il donna bientôt sa démission pour retourner aux camps. Il se battit à Wertingen et à Ulm, acheva la victoire à Austerlitz, commença celle de Wagram, se trouva au feu à l'affaire de Friedland et fut blessé à la Moskowa. La cavalerie de l'armée et de la garde l'avait pour chef à la bataille de Leipsick, et ce fut lui qui, dans le défilé de Hanau, rouvrit à nos étendards le chemin de la France. Dans la campagne de 1814, le général Nansouty assista à tous les combats livrés aux bords de la Marne et de la Seine, comme il s'était trouvé aux batailles données sur les rives du Borysthène et du Tage ; il protégea la retraite à Brienne, ouvrit l'attaque à Montmirail, à Berry-au-Bac, à Craonne, et vit enfin la couronne impériale tomber à Fontainebleau. — Il se rallia au gouvernement des Bourbons par une adhésion rédigée en ces termes : « J'ai l'honneur de prévenir le gouvernement « provisoire de ma soumission à la maison de « Bourbon. » Les souverains de l'Europe, réunis à Paris en 1814, lui donnèrent des témoignages d'estime flatteurs ; Louis XVIII l'honora de sa confiance. Le général parcourut la Bourgogne en qualité de commissaire du roi et fut nommé, au retour de cette mission, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires. — Le général Nansouty, un des meilleurs officiers de cavalerie que les guerres de la révolution aient produits, était brave, humain, désintéressé, et conservait au milieu de la rudesse des camps la politesse de nos anciennes mœurs. Il sauva constamment la vie aux émigrés que le sort des armes jetait entre ses mains ; il épargna au Tyrol les horreurs du pillage et fit distribuer aux hôpitaux une somme considérable, que les autorités du pays avaient voulu lui faire accepter par reconnaissance. Logé à Moscou, avec des soldats affamés, dans le palais du prince Kourakin, on trouva après son départ les scellés intacts et tels qu'ils avaient été apposés sur les armoires par les ordres du prince. S'il avait souvent gémi des maux que la guerre avait fait souffrir sous ses yeux aux peuples étrangers, il fut plus sensible encore à ces mêmes maux quand il les vit retomber sur sa patrie. « On ne se figure pas, « disait-il, ce que c'est que d'entendre de mal-

(1) Le village de Nansouty, ou plus exactement *Nan-sur-Thil*, canton de Précis-sous-Thil, est à trois lieues de Semur. D-B-S.

« heureux paysans se plaindre en français. » A une affaire près de Fontainebleau, Napoléon lui commande d'enlever un retranchement d'où l'ennemi faisait un feu épouvantable : des files entières de cavaliers tombent dans cette entreprise désespérée et inutile. Tout à coup le général Nansouty arrête les escadrons et s'avance seul hors des rangs ; Napoléon lui envoie demander la raison de cet ordre et pourquoi il cesse de marcher sur la redoute : « Dites-lui que j'y vais » seul, répondit le général ; il n'y a là qu'à mourir. » Le général Nansouty ne vit point les nouveaux malheurs de la France : une maladie douloureuse l'emporta le 12 février 1815. Le comte de Nansouty avait épousé en 1802 Adélaïde de Vergennes, et, après avoir pu disposer d'une partie des dépouilles de l'Europe, il laissa un fils sans fortune.

C—T—D.

NANTEUIL (SAMSON DE), poète français du 12^e siècle, à l'égard duquel les renseignements manquent, a laissé une longue et prolixe paraphrase en vers des *Proverbes de Salomon*. C'est un travail exécuté sans goût et où s'évalent, parfois assez mal à propos, des citations empruntées aux auteurs classiques. Des extraits de cette composition ont été insérés dans l'ouvrage de l'abbé Delarue sur les *Bardes, jongleurs et trouvères*, t. 2, p. 134, et dans l'*Archæologia britannica*, t. 12, p. 306.

Z.

NANTEUIL (ROBERT), le premier graveur de portraits de notre école française, était fils de Lancelot Nanteuil, petit commerçant de la ville de Reims ; il y naquit, en quelle année ? presque tous les biographes répondent en 1630 ; Baldinucci, son contemporain, propose 1618, mais nous le croyons dans l'erreur. Jusqu'à ce que l'acte de naissance de l'habile graveur nous soit opposé, ce que nous désirons vivement, nous préférons la date de 1623, nous en tenant au récit du *Mercur galant*, qui, en faisant part du décès de Nanteuil (arrivé à Paris le vendredi 9 décembre 1678, vers les neuf heures du soir), le dit âgé de 55 ans ; or Doneau de Vizé était généralement bien informé. On ne saurait trop regretter la légèreté avec laquelle certains écrivains répètent sans contrôle les *on dit de tradition* sans tenir compte des découvertes faites chaque jour par l'école des chercheurs (1) ; à notre époque, il faut en fait d'histoire du positif. Comme artiste, Nanteuil est bien connu, son talent a été sainement apprécié ; il reste au contraire bien des points de sa vie privée à éclaircir ; ayant peu d'espace à

notre disposition, nous négligerons toutes ces historiettes dépourvues d'intérêt et de vraisemblance, comme le lecteur sérieux peut s'en convaincre : de l'opposition de Nanteuil père au développement de la vocation de son fils ; de l'invention du clou dont se serait servi le jeune graveur, blâme immérité jeté à la mémoire de son premier maître. Nous tâcherons plutôt de rectifier des erreurs capitales trop malheureusement accréditées. Le jeune Nanteuil entra d'abord chez les jésuites de Reims pour y faire ses humanités ; mais les révérends pères n'admettant pas ses aspirations vers l'art, il les quitta. Laissons-le parler au surplus : « Comme j'étais persécuté par les jésuites, je gravai sur les arbres à la campagne deux planches d'un Christ et d'une Vierge en « ovale, d'après les tailles-douces que je trouvai « alors... » Il rencontra un meilleur accueil chez les bénédictins, qui l'encouragèrent et favorisèrent ses goûts en mettant à son service les objets d'art renfermés dans le cloître de l'église St-Rémi. « Je gravai les figures d'*Euclide*, la représentation d'un œil de bœuf après le naturel pour « l'ophtalmie, quelques antiquités et épitaphes « qui sont dans l'église St-Rémi. » Le prévôt de l'archimonastère, Etienne Villequin, avait pris l'écolier en affection, et le portrait de Villequin, dont le nom serait peut-être bien oublié actuellement sans cette circonstance, fut le premier qui sortit du burin de R. Nanteuil ; il est utile de le constater. Les débuts de Nanteuil comme graveur remontent à l'époque où il était élève de seconde (1644 ? *Buste d'un religieux*, Robert Dumesnil, 9). Ce fut en 1645 qu'il grava les ornements de sa thèse de philosophie. « C'était une grande planche « double feuille de mon invention et du dessin « d'un peintre de Reims, nommé Armand, et de « ma gravure, représentant trois figures : la Piété, « la Justice et la Prudence qui vont saluer l'Université ; laquelle planche servit pour la thèse que « je soutins en 1645. » Toute confusion doit donc cesser au sujet de cette thèse, dont on avait cru jusqu'ici trouver le sujet dans la *Vierge d'après Mellan* ou la *Représentation de famille*. De 1645 à 1648, Nanteuil exécuta des portraits à la plume et à la pierre de mine, ensuite il s'occupa de pastel, enfin il suivit les leçons du graveur Nicolas Regnesson, dont il épousa plus tard la sœur et non la fille, comme l'a avancé récemment une publication importante. Nanteuil ne devait procéder que de lui-même, car, après avoir essayé tour à tour des manières de J. Boulanger, de C. Mellan, de Gilles Rousselet, il ne se sentit pas satisfait et s'abandonna à ses propres inspirations ; bien lui en prit. A l'instar des Italiens, il importa en France l'usage, qui n'y a pas été continué, de dessiner au crayon noir ou au pastel les portraits qu'il devait reproduire par le burin. De là sans doute proviennent cette vérité que respirent ses physionomies, cette puissance d'originalité dans ses têtes, qui vivent et ne sont plus

(1) M. Paulin Richard, l'un des conservateurs adjoints de la bibliothèque de Paris, a publié dans le *Magasin pittoresque* (octobre 1859) un premier article plein d'intérêt et de détails nouveaux et authentiques sur Nanteuil, ce qui fait regretter qu'il n'achève pas son étude. M. Richard a été assez heureux pour retrouver une note écrite par Nanteuil sur lui-même à l'abbé de Marolles : nous y avons eu recours en citant entre guillemets les passages qui lui sont empruntés. Florent Leconte nous dit avoir connu un manuscrit bien autrement précieux, le *Journal de Nanteuil* ; mais qu'est-il devenu ? Toutes les recherches, même celles de M. Robert Dumesnil, pour déterrer ce curieux document, ont été vaines jusqu'à ce jour.

de froides copies. La légende qu'on retrouve au bas de ses planches, *ad vivum Robertus Nanteuil faciebat*, est rigoureusement exacte. Un des premiers, Nanteuil a su faire sentir dans la gravure la dégradation des teintes, ce qu'on avait longtemps considéré le privilège exclusif de la peinture. Nanteuil faisait peu de cas, et ses contemporains semblent l'avoir imité, de ces dessins à la pierre noire, qui servaient d'esquisses pour l'achèvement de ses immortelles planches. Quelques originaux, généralement en mauvais état, se retrouvent dans des collections d'amateurs en France et en Angleterre; on en voit au musée du Louvre, et la galerie de Florence possède trois pastels : *Louis XIV*, *Turenne* et le premier *Portrait de l'artiste*. Nommé par brevet du 15 avril 1658 graveur et dessinateur du roi, Nanteuil reçut encore de ce monarque le 15 juin 1659 une pension de mille francs. Son talent l'avait même conduit à la fortune : il avait gagné plus de cinquante mille écus; mais l'artiste aimait le luxe, les plaisirs, il menait grand train, il laissa surtout à ses héritiers un nom illustre. Robert Nanteuil était poète; quand pour la première fois, en 1661, il fut appelé auprès du roi pour faire son portrait (qu'il a refait huit fois sous divers formats), il remit à Louis XIV ce compliment, dans le goût du temps, qu'il avait fait imprimer tout exprès :

Je n'eus jamais un tel ouvrage,
Et jamais un objet n'eut pour moi tant d'attraits.
J'ai pu dans mes tableaux exprimer le courage,
Crayonner la prudence, en former tous les traits,
Et même j'ai fait voir quelques vertus ensemble;
Mais en peignant mon roi j'aurai fait encore plus,
Car, si son portrait lui ressemble,
J'aurai peint toutes les vertus.

Le département des manuscrits de la Bibliothèque de Paris possède (*Fonds de l'Oratoire*, n° 129) trois placards in-fol., imprimés, pièces peut-être uniques. Ce sont de curieux échantillons de la poésie du graveur. On doit savoir gré aux éditeurs de l'*Abecedario de Mariette* de les avoir réimprimés (t. 4, p. 34-37, article Nanteuil). En voici les titres : *Nanteuil faisant le portrait au pastel de la reine mère*; — *Nanteuil commençant le portrait au pastel de la reine*; — le *Portrait d'une véritable fortune*. Il nous reste à citer quelques-unes des œuvres capitales de Nanteuil. Portraits : des *Président Pomponne de Bellicre* (R. D. n° 37); *J.-B. Van Steenberghen*, l'avocat de Hollande (R. D. n° 226); *Louis XIV*, dit *aux pattes de lion* (R. D. n° 161); *Jean Loret*, le gazetier (R. D. n° 150); *Evelyn*, dit *le Petit mylord* ou *le Petit Grec* et non *Millard*, comme on l'a trop souvent imprimé (R. D. n° 93); *Turenne* (R. D. n° 233), etc. Nanteuil s'est fait souvent aider dans ses travaux par Nicolas Pitau, Nicolas Regnesson, Pierre Simon et Corneille Vermeulen, auxquels cependant il ne confiait que les accessoires, s'étant toujours exclusivement réservé le soin et l'exécution des têtes. Au nombre de ses

élèves on peut citer : Pierre Van Schuppen, dit *le petit Nanteuil*, et Dom. Tempesti, que nous connaissons par le portrait de François Redi, au bas duquel on lit : *Dom Tempesti, discipolo di Rob. Nanteuil, dal vivo fece l'anno 1680*. On a souvent imprimé que Nanteuil avait épousé la fille de Gérard Edelinck; il suffira pour faire justice de cette assertion étrange de rappeler qu'Edelinck est né en 1649. L'on peut consulter sur Nanteuil : Florent. Lecomte, t. 3, p. 187-193; les *Hommes illustres* de Perrault; l'abbé Lambert, t. 3, 2^e part., p. 246; Vigneuil Marville, t. 1, p. 222-224; *Mémoires* de Marolles, t. 3, p. 202-203, etc.; mais avant tout le *Peintre-graveur français* de Robert Dumesnil, t. 4, où l'article consacré à Nanteuil est des plus complets. L'œuvre authentique se compose de 234 pièces, dont 18 sujets et 216 portraits; les différents états sont minutieusement décrits, les fausses attributions dévoilées et les attributions douteuses énumérées et décrites; il faut, depuis le travail de M. Richard, ajouter à ce total quatre œuvres nouvelles : un *Tambour*, d'après Callot, un *Portrait de Louis XIII*, d'après Lasne, un *Christ* et une *Vierge*; ces estampes du reste n'ont qu'un intérêt relatif, puisqu'elles datent des premières années de la carrière de l'artiste et qu'elles n'ont pas été retrouvées jusqu'à ce jour. Le cabinet des estampes de la Bibliothèque de Paris possède un œuvre très-complet de Robert Nanteuil, qui a été classé dans l'ordre adopté par M. Robert Dumesnil dans son Catalogue.

B. DE L.

NANTIGNY. Voyez CHASOT.

NAOGEORGUS (THOMAS). Voyez KIRCHMAIER.

NAPIAN (le P.), poète gascon, P. doctrinaire. C'est un des littérateurs qui ont cultivé avec le plus de succès la langue *moundine* (du Mège). On a de lui un ouvrage de longue haleine, intitulé *Lé miral moundi, Pouemo en bint et un libre, ambé soun dictionnari, ount soun enginats principa-lomen les mots les plus eseariés, an l'explicatiu franceso* (sans nom d'auteur), Toulouse, 1781, in-12, pages 217. Ce poème est en vers alexandrins; il présente 21 livres ou chants, précédés chacun d'un prologue. Le dictionnaire placé à la fin offre une pagination distincte; il a 53 pages. Il n'existe pas d'autre édition de ce livre, qui commence à devenir rare. Le privilège, qui se trouve après le dictionnaire, est de 1782. C'est par erreur que les bibliographies ont indiqué cet ouvrage ou son privilège avec la date de 1784. Le *miral moundi* est un poème moral qui renferme des détails intéressants, mais dont l'allure paraît en général trop monotone. Napian se fait remarquer surtout par la pureté et l'élégance de son style. Le P. Dufour, dominicain, qui a lu la composition de notre troubadour, par ordre de *Mgr le garde des sceaux*, la déclare un *morceau de bonne littérature toulousaine*, et pense que l'impression en sera utile et agréable. Nous n'avons rien à ajouter au jugement du P. Dufour. A. M.

NAPIER (JEAN), NÉPER ou NEPAIR (1), baron de Merchiston ou Markinston, près d'Edimbourg en Ecosse, mathématicien célèbre par l'invention des logarithmes, naquit en 1550. Après ses études, faites à l'université de St-André, il fit le tour de l'Europe. Revenu dans son pays avec tous les avantages qui auraient pu le faire distinguer à la cour et le faire parvenir aux emplois, il préféra consacrer sa vie à l'étude et à la retraite. La théologie exerça quelque temps son esprit plein de sagacité; il l'appliqua heureusement par la suite aux mathématiques. Ce fut vers l'an 1593 qu'il commença de se livrer aux recherches qui le conduisirent à la découverte des logarithmes; découverte qui, en simplifiant la science du calcul, a si merveilleusement servi aux progrès de l'astronomie, de la géométrie pratique et de la navigation (voy. BRIGGS). Napier fut marié deux fois et mourut le 3 avril 1617. Ses ouvrages sont : 1° *Explication claire de la révélation de St-Jean*. Cet ouvrage, où il désigne le pape comme l'antéchrist, devait trouver beaucoup de faveur parmi les protestants et fut en effet traduit en plusieurs langues. La version française (la Rochelle, 1602, in-4°) est intitulée *Ouverture de tous les secrets de l'Apocalypse, ou Révélation de St-Jean, mise en français par George Thomson*; 2° *Mirifici logarithmorum canonis descriptio*, Edimbourg, 1614, in-4°. L'auteur n'y explique pas encore les fondements des logarithmes; il se contente de donner les sinus naturels et logarithmiques pour toutes les minutes du quart de cercle, réservant pour un temps plus convenable la doctrine sur laquelle il a fondé sa table : *il attend le jugement et la censure des mathématiciens avant d'exposer le reste à la malignité des envieux*. Après sa mort, son fils publia cette explication, Edimbourg, 1619, in-4°. Les deux ouvrages réunis ont été réimprimés à Lyon en 1620, chez Barthélemy Vincent, sous ce titre : *Logarithmorum canonis descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis abbreviatio, ejusque usus in utraque trigonometria, ut etiam in omni logistica mathematica, amplissimi et expeditissimi, explicatio, auctore ac inventore Joanne Nepero, barone Merchistonii, Scoto, etc.* La seconde partie a pour titre : *Mirifici logarithmorum canonis constructio et eorum ad naturales ipsorum numeros habitudines, una cum appendice de alia, caque præstantiore, logarithmorum specie condenda, quibus accessere propositiones ad triangula spherica faciliore calculo resolvenda, una cum annotationibus aliquot doctissimi D. Henrici Briggsii in eas, etc.* Pour justifier l'emphase apparente de ces divers titres, il nous suffira de dire qu'en effet l'inven-

tion de Néper est vraiment admirable et par l'usage immense dont elle est dans les calculs de toute espèce, et par la simplicité des moyens trouvés par l'auteur pour construire sa table avec le moins de travail possible. Les logarithmes sont des nombres artificiels au moyen desquels toutes les multiplications sont réduites à de simples additions, les divisions à des soustractions; la formation des puissances 2, 3, 4, etc., réduite à des multiplications par les nombres 2, 3, 4, etc., suivant la puissance qu'on désire; enfin les extractions des racines 2, 3, 4, etc., à de simples divisions par 2, 3, 4, etc. Le livre de Néper étant excessivement rare, il n'est pas surprenant que très-peu de mathématiciens aient une idée juste de ces anciens logarithmes et surtout des procédés par lesquels l'auteur a su les calculer. Ces moyens sont exposés avec tous les détails nécessaires dans la nouvelle *Histoire de l'astronomie moderne*, t. 1, p. 491 et suivantes. Voyez aussi le recueil *Scriptores logarithmici* de Maseres, Londres, 1791, t. 1 (1). 3° *Rabdologiæ seu numerationis per virgulas libri duo*, ibid., 1617, in-12, cet ouvrage, réimprimé la même année à Amsterdam, l'a été souvent depuis. L'auteur décrit dans sa *Rabdologia* ses bâtons ou fiches arithmétiques dont l'usage est d'abrégier les multiplications et les divisions; on les trouve décrits aussi dans les *Récréations mathématiques* de Montucla, t. 1, p. 14 (2). 4° Une lettre à Antoine Bacon, intitulée *Inventions secrètes, utiles et nécessaires de nos jours pour la défense de cette île*; elle est imprimée dans l'Appendice d'une notice sur les ouvrages de Napier, par le comte de Buchan (David Stewart), 1788, in-4°; publié par Walter Minto en anglais. Neper est encore connu par les Analogies qui portent son nom et qui sont remarquables par leur élégante symétrie. Enfin, on lui doit deux Formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles. Un descendant de cet illustre mathématicien, Mark Napier, a publié à Edimbourg, en 1834, un volume in-4°, intitulé *Memoirs of John Napier of Merchiston, his lineage, life and times, with a history of the invention of logarithms*. D—L—E.

NAPIER (MACVEY), juriconsulte et journaliste anglais, né à Kirkintilloch, dans le comté de Stirling, en Ecosse, le 12 avril 1776, mort à Edimbourg le 11 février 1847. Après avoir étudié le droit aux universités de Glasgow et Edimbourg, il se fit recevoir, en 1799, dans le corps des écrivains du sceau (*writers to the signet*), la

(1) Le principe des logarithmes avait déjà été proposé un siècle auparavant dans l'*Arithmétique commerciale* de Henri Grammateus (Vienne, 1518, in-8°, en allemand), et plus clairement dans l'*Arithmetica integra* de Michel Stifel, publiée par Mélancthon, Nuremberg, 1544, in-4° (voy. Scheibel, *Introduction à la connaissance des livres de mathématiques*, n° 12, p. 513, en allemand).

(2) Il existe une traduction italienne de la *Rabdologia*, Vêrone, 1628, in-8°, devenue fort rare. Les *Memoirs of John Napier*, publiés par Mark Napier, sont intéressants à plus d'un point de vue. M. Biot a consacré dans le *Journal des savants*, 1835, plusieurs articles à cette publication.

(1) Crawford nous apprend que le nom de *Neper* tire son origine d'une action sans égale (*Peerless*) de Donald, un des ancêtres de Néper, et fils d'un comte Lenox, au temps de David II. Ses descendants signent aujourd'hui Napier. Archibald, fils de Néper, fut créé lord d'Ecosse en 1526; le père et ses ancêtres n'avaient été que barons. Un baron écossais était un seigneur haut-justicier, ayant le droit de *Pit and Gallows* (*fossa et furca*), pour noyer les femmes convaincues de vol, ou pendre les hommes coupables de vol ou d'un autre délit capital.

classe la plus élevée des avoués écossais, qui lui donnèrent bientôt la place de bibliothécaire de leur compagnie. En 1814, il fut chargé par Constable, devenu propriétaire de l'*Encyclopædia britannica*, de rédiger le Supplément que ce dernier avait résolu de donner à cet ouvrage. Napier s'acquitta de cette tâche avec tant de succès que Constable lui confia la rédaction d'une nouvelle édition, entièrement refondue, de l'*Encyclopædia*. Le libraire ayant fait de mauvaises affaires avec cette entreprise, Napier ne l'en continua pas moins et la mena à bonne fin pour MM. Black, qui s'en chargèrent après la déconfiture du premier éditeur. En 1820, Napier se porta candidat à la chaire de philosophie morale, vacante par la mort de Thomas Brown, mais il échoua, comme whig, sous l'administration des torys. En revanche, il fut chargé, vers cette époque, par la compagnie des écrivains du sceau, de faire des leçons sur les contrats de transfert, leçons qui, dès l'an 1823, prirent le rang d'un cours régulier à l'université d'Edimbourg, dont Napier s'acquitta jusqu'à la fin de sa vie. Depuis 1803 collaborateur de l'*Edinburgh Review*, il devint, lors de la retraite de Jeffrey, en 1829, rédacteur en chef de ce grand organe du parti whig. En 1837, enfin, il fut nommé principal clerc de la cour de session. Napier a publié : *Remarks illustrative of the influence of the philosophical writings of lord Bacon*, Edimbourg, 1818, in-4°; 2° édit., Cambridge, 1833, in-8°. A cette dernière il a ajouté un article sur Walter Raleigh, publié primitivement en avril 1840 dans la Revue d'Edimbourg, et qui devait servir d'introduction à l'édition des ouvrages de Raleigh, projetée, mais non exécutée, par Napier. D'autres mémoires traitent des lois de l'Ecosse, etc. On n'a pas encore recueilli en volume les divers écrits de Napier.

R-L-N.

NAPIER (sir CHARLES-JAMES), cousin de l'amiral, un des généraux anglais contemporains les plus remarquables. Son père était colonel et contrôleur des comptes en Irlande; sa mère était fille du duc de Richmond. Il naquit à Londres le 10 août 1782, et il avait à peine atteint sa douzième année lorsque, selon un privilège alors assez fréquemment accordé aux enfants appartenant à l'aristocratie, il obtint un grade dans l'armée. Le brevet d'enseigne dans le 22^e de ligne lui fut remis; deux ans plus tard, en 1798, il prenait part à la campagne qui comprima l'insurrection de quelques provinces irlandaises, insurrection qui amena plusieurs combats assez vifs dans lesquels des troupes régulières mirent facilement en déroute des bandes sans organisation et presque sans armes, et qui fut suivie de cette répression implacable dont plus récemment l'Inde a eu de tristes exemples. En 1806, Napier était capitaine et, en 1808, il débarquait sur cette terre d'Espagne que l'Angleterre avait choisie comme point d'appui pour résister à la puissance

XXX.

de la France, alors presque absolue. On sait que cette première tentative réussit peu; l'armée anglaise, imprudemment lancée en avant sous les ordres de sir John Moore, pour menacer les communications entre Madrid et les Pyrénées, se vit soudain assaillie par Napoléon, qui fondit sur elle au cœur de l'hiver, avec la rapidité de l'aigle. Forcée de se mettre immédiatement en retraite, elle éprouva des pertes énormes et gagna avec grand-peine le port de la Corogne; il lui fallut livrer une bataille pour protéger son embarquement, et, dans cette journée sanglante, Napier, agissant comme chef du 50^e de ligne, fut toujours au milieu du feu; il reçut cinq blessures et resta prisonnier. Ayant obtenu la permission de retourner en Angleterre sur parole, il trouva ses parents en deuil et sa fortune en train d'être l'objet d'un partage: on le croyait mort, et on se trompait beaucoup. Il employa les loisirs forcés que lui imposait un engagement d'honneur en écrivant sur les colonies et sur la législation militaire; il publia également des réflexions sur l'état de l'Irlande: elles n'étaient pas indignes d'attention. Rendu avec bonheur à une vie active, il revint dans la Péninsule comme volontaire, et il prit part à la vigoureuse résistance que Wellington opposa à Masséna, qui avait reçu de l'empereur l'ordre d'occuper le Portugal et de jeter les Anglais à la mer; il eut deux chevaux tués sous lui dans le combat livré sur la Coa (avril 1810); il fut grièvement blessé à la rude affaire de Busaco. A peine rétabli, il déploya son courage habituel à la sanglante bataille de Fuentes de Onoro et au second siège de Badajoz; il se trouva également à une multitude de petites rencontres. Chaque jour on faisait le coup de fusil, et dès que le feu se faisait entendre, on était sûr de voir accourir Charles Napier. En 1813, il avait quitté l'Espagne afin de donner un cours nouveau à son ardeur aventureuse et à son goût pour le danger; les Etats-Unis étaient en guerre avec l'Angleterre: Napier s'occupa à faire des descentes sur les côtes américaines, à capturer des navires. Il perdit deux ans dans ces exploits obscurs, et lorsque la paix eut été signée, au commencement de 1815, il revint en Europe. Mais cette fois la fortune se montra sévère à son égard; il ne put, malgré tous ses efforts, rejoindre l'armée anglaise que le lendemain de la bataille de Waterloo. Certes, pour un homme tel que Napier, il y avait là de quoi se pendre; il fit mieux, il se plaça aussitôt sous les drapeaux de Wellington, et dans la très-courte campagne que termina la capitulation de Paris, il trouva moyen de faire remarquer sa bravoure dans le coup de main qui rendit les Anglais maîtres de Cambray. La paix fut alors rendue à l'Europe, saignée à blanc par vingt-cinq ans de combats acharnés. L'Angleterre plaça les îles Ioniennes sous son protectorat; Napier s'y rendit et fut nommé gouverneur de Céphalonie. Il sut administrer cette île de ma-

nière à se concilier (chose assez difficile) la sympathie de ses habitants. L'affranchissement de la Grèce, alors courbée sous le joug tyrannique des musulmans, devint un de ses projets, et il seconda les efforts de lord Byron dans ce but. Peut-être cette conduite déplut-elle à Londres, peut-être jugea-t-on son administration trop indulgente; quoi qu'il en soit, il fut rappelé, et ce procédé lui causa une vive irritation. Après une assez longue période passée dans une inactivité qui fut pour lui bien fatigante, Napier fut appelé en 1838 et 1839 à commander la division militaire du nord de l'Angleterre, où des troubles, causés par une crise manufacturière, venaient d'éclater. Nommé major général, il quitta bientôt ce service peu conforme à ses goûts, et en 1841, le commandement de l'armée du Bengale lui fut confié. Il s'occupa avec son énergie habituelle des mesures à prendre afin d'introduire dans le régime militaire en vigueur en ces pays des réformes bien nécessaires. Un vaste champ s'ouvrit bientôt devant lui. Les Anglais avaient éprouvé de graves revers dans l'Afghanistan; ils avaient été forcés d'évacuer Caboul et d'effectuer une retraite qui avait été désastreuse; le prestige de leurs armes était fort affaibli, et les contrées au nord de l'Indus se montraient ouvertement hostiles à leur domination. Les *Ameers* ou seigneurs féodaux qui gouvernaient les provinces du Scinde se refusaient à conclure des traités, qu'ils auraient d'ailleurs regardés sans doute comme fort peu obligatoires. Le nouveau gouverneur général de l'Inde, lord Ellenborough, résolut de demander à une guerre ouverte la solution de ces difficultés. Il s'adressa à Napier, et celui-ci, ayant tracé un habile plan de campagne, fut chargé de l'exécuter. Le succès couronna ses combinaisons et sa vigueur. Il enleva le fort d'Emaum-Ghur, qui était regardé comme inexpugnable, et il le fit sauter. Quoique avec des forces très-inférieures, il mit en pleine déroute à Meeanee les troupes des Ameers, le 17 février 1843; il prit possession de l'importante cité d'Hyderabad, et, par une manœuvre habile, tournant le chef des Sikhs, Shere Mohammed, surnommé le Lion, il le battit complètement. Maître de l'importante province du Scinde, le conquérant s'occupa d'y établir une administration ferme et éclairée; il organisa un système efficace pour assurer la rentrée des impôts; il améliora les lois indigènes, abolit les *suttees* (mort volontaire des veuves), établit la propriété foncière sur des bases plus équitables que celles qui avaient dominé jusqu'alors. Au milieu de ces travaux, il perdit son protecteur le plus zélé; lord Ellenborough fut, par une mesure peu commune et qui fit alors une vive sensation, rappelé en Angleterre par la Compagnie des Indes. Napier quitta peu de temps après un pays où il avait rendu d'éclatants services, et il retourna en Europe. Un accueil plein d'enthousiasme l'at-

tendait en Angleterre; mais on ne tarda pas à apprendre que l'horizon s'était bien rembruni dans l'Inde; la guerre avait recommencé et les Sikhs avaient obtenu des succès inquiétants. Le duc de Wellington, qui, depuis quarante ans, avait pu apprécier Napier, le signala comme l'homme auquel il fallait avoir recours, et le vieux guerrier n'hésita pas en 1849 à repartir; mais, quel que fût son empressement, il ne put arriver à Bombay avant le mois de mai, époque où commencent les grandes chaleurs, et il ne faut pas alors songer à mettre en campagne des troupes européennes. D'ailleurs les affaires s'étaient bien améliorées dans l'intervalle; lord Gough avait, le 21 février, enlevé près de Coudjerat le camp retranché des Sikhs, qui, malgré une résistance acharnée, avaient été mis en pleine déroute; cette victoire décisive avait terminé les hostilités. N'ayant pas d'ennemi à combattre les armes à la main, Napier dirigea son énergie vers la réforme de l'armée indo-britannique, qui avait l'habitude du luxe et d'une molle abondance; il prétendit la ramener à la simplicité et à la frugalité qui conviennent aux militaires, et il y réussit en partie. Il retourna en Angleterre en 1850; mais tant de fatigues et les effets funestes du climat de l'Inde avaient miné ses forces, et la dernière fois qu'il parut en public, ce fut à l'occasion des funérailles du duc de Wellington, en novembre 1852. Il expira le 29 août 1853, et son lit de mort était entouré des trophées qui attestaient ses exploits dans diverses parties du monde; un vieux drapeau du 22^e régiment, qu'il avait porté à son entrée au service, flottait sur sa tête. Il avait été marié deux fois, et il laissa deux filles de sa première femme. Une statue de bronze, élevée par souscription, s'élève à Londres sur la place Trafalgar et atteste la reconnaissance de la Grande-Bretagne à l'égard du conquérant du Scinde.

Z—B.

NAPIER (sir WILLIAM-FRANCIS-PATRICK), général anglais et historien militaire, naquit en 1785 à Castletown en Irlande. Il était frère puîné de Charles James dont nous venons de parler. Comme lui, il fut, dès son enfance, destiné à la carrière des armes, et, comme lui, il entra très-jeune dans les rangs de l'armée. Enseigne en 1800, il fut admis dans un régiment de la ligne, nommé lieutenant en 1801 et capitaine en 1804. Il prit part à l'expédition de Copenhague en 1807; il fit sous sir John Moore la campagne d'hiver de 1808 à 1809 funeste à l'armée anglaise, et jusqu'à la fin de la guerre dans la Péninsule en 1814, il ne cessa de jouer un rôle actif. Il fut blessé à l'affaire de la Coa; il le fut une seconde fois au combat de Casal-Nova, lors de la retraite de Masséna. Il assista à la bataille de Salamanque et aux diverses affaires qui eurent lieu sur la frontière des Pyrénées à la fin de 1813 et au commencement de 1814; nommé major en mai 1811 et lieutenant-colonel en novembre 1813, il com-

manda le 43^e régiment dans les engagements opiniâtres qui eurent lieu sur les rives de la Nive et de la Nivelle et à Orthez. En 1815, il fut, comme son frère, le jouet d'une fatalité bien regrettable pour lui ; il ne se trouva pas à Waterloo, et sa part dans la campagne de 1815, si rapidement terminée, fut insignifiante. Il mit à profit les loisirs que lui imposait la pacification générale pour écrire l'histoire de la guerre à laquelle il avait pris une part honorable. Une circonstance particulière l'avait confirmé dans l'exécution de ce projet, qui lui souriait à tous les points de vue. Les papiers de Joseph Bonaparte, tombés au pouvoir des Anglais après la bataille de Vittoria, avaient été mis à sa disposition. Il y avait là une masse énorme de documents qu'il fallait classer, examiner et s'efforcer de comprendre, car beaucoup de dépêches étaient en chiffres. Lady Napier aida avec le plus grand zèle et la plus ferme intelligence son mari dans cette tâche épineuse ; elle réussit à percer les mystères du chiffre, et elle mit à la disposition de l'historien des renseignements authentiques aussi nombreux qu'importants. Ce fut en 1828 que parut le premier volume de *l'Histoire de la guerre de la Péninsule depuis 1807 jusqu'en 1814* ; le sixième et dernier ne vit le jour que douze ans plus tard en 1840. L'ouvrage atteignit de suite le plus grand succès en Angleterre ; il a obtenu plusieurs éditions, et nous en connaissons une qui, entreprise à Calcutta, a été, par un concours de circonstances diverses, envoyée presque en totalité en France, où elle a été détruite comme vieux papier. Napier est incontestablement un des premiers historiens militaires de notre époque ; ses récits sont clairs, son style animé, quelquefois un peu déclamatoire ; l'art de la guerre et la politique européenne lui sont parfaitement connus, et quoique ayant, ce qui est assez naturel, un faible pour ses compatriotes, pour ses compagnons d'armes, il est toujours de bonne foi et il rend justice à ceux qu'il a combattus. Il obtint de Wellington et du maréchal Soult des renseignements d'une haute importance. Dans la seconde édition de son livre, l'auteur fit une réponse à quelques critiques qui lui avaient été adressées (1). Une traduction française de cette *Histoire* a été publiée à Paris de 1828 à 1838 par la maison Treuttel et Wurtz ; elle forme 10 volumes in-8^o et elle a été revue et annotée par le général Mathieu Dumas. Nommé colonel en 1830 et major-général en 1840, Napier fut de 1842 à 1848 gouverneur de l'île de Guernesey ; le 11 novembre 1851, il fut élevé au grade de major-général. Son attachement pour son frère lui fit reprendre la plume ; en 1845 il publia en 2 volumes in-8^o *l'Histoire*

de la conquête du Scinde, et en 1851 il y joignit *l'Histoire de l'administration du Scinde par le général sir Charles Napier*, et la *Relation de la campagne dans les montagnes de Cutch*. Ce dernier récit, qui promène le lecteur dans un pays jusqu'alors inaccessible et habité par une population audacieuse et pillarde, est rempli d'intérêt ; il ressemble quelquefois, par l'étrangeté des scènes auxquelles il fait assister, aux fictions avec lesquelles l'Orient charme ses longs loisirs. On a d'ailleurs et avec raison reproché aux ouvrages de sir William Napier relatifs aux services militaires et administratifs de son frère dans l'Inde d'être trop prolixes et de contenir des attaques trop nombreuses et trop passionnées contre les adversaires du vainqueur des Sikhs, adversaires auxquels l'auteur impute souvent des torts imaginaires et contre lesquels il dirige des reproches sans fondement. S'opiniâtrant sur un sujet qui lui tenait fort à cœur, sir William fit paraître en 1848 une défense de la conduite de son frère, qui avait été blâmée par lord Wellington, et en 1857 il mit au jour la *Vie et les opinions de sir Charles Napier*. La mort frappa en 1860 ce vétéran, dont le nom occupera toujours un rang très-distingué parmi ceux des écrivains qui se sont consacrés à l'histoire militaire.

Z—B.

NAPIER (sir CHARLES-JOHN), vice-amiral anglais, naquit à Merchiston-Hall en Ecosse, le 6 mars 1786. Son père était le sixième descendant du célèbre inventeur des logarithmes. Destiné à la marine, il entra à treize ans à bord d'une goëlette attachée à la pénible station de la mer du Nord, et en 1800 il alla rejoindre la flotte de la Méditerranée. Il n'eut pas la bonne fortune d'assister aux grandes batailles navales qui eurent lieu à cette époque, sous la direction de Nelson, mais il se trouva à de nombreux engagements partiels, et il déploya toujours le courage le plus brillant. Envoyé aux Antilles, il captura divers navires, et lors de l'attaque du fort Edward à la Martinique, il fut le premier à monter à l'escalade à la tête d'une poignée d'hommes. Dans un combat avec une corvette française, il eut la cuisse traversée d'une balle. L'amiral Alexandre Cochrane, témoin de sa bravoure dans une affaire où un vaisseau français fut capturé, le nomma capitaine, et l'amirauté confirma ce choix. La guerre ayant à peu près cessé sur mer, où les Anglais n'avaient plus de rivaux, Napier, qui ne pouvait se résigner à vivre sans se battre, débarqua en Espagne, rejoignit ses deux cousins, et fit en simple amateur quelques campagnes dans lesquelles il s'exposa constamment au danger avec la plus parfaite insouciance. Il était à côté d'un de ses cousins lorsque celui-ci reçut au visage une balle qui lui brisa le nez et lui cassa la mâchoire. Se lassant toutefois d'être sur la terre, élément qu'un vrai marin ne peut souffrir, Napier demanda à l'amirauté un navire

(1) La presse anglaise fut en général unanime pour louer *l'Histoire de la guerre de la Péninsule* ; on peut lire à cet égard divers articles insérés dans les grandes revues (*Westminster Review*, juillet 1831 ; *Quarterly Review*, juillet 1838 ; *Edinburg Review*, janvier 1840).

par une lettre d'une brièveté originale ; il l'obtint et, après quelques hardis coups de main sur les côtes d'Italie et d'Espagne, il se rendit en Amérique ; il prit part aux opérations militaires dirigées contre les Etats-Unis, et conduisit avec vigueur une attaque contre Baltimore, exécutée par des chaloupes. La paix vint en 1815 le condamner à l'inaction, mais quatorze ans plus tard, il fut envoyé, sur la frégate *Galatea*, demander à don Miguel la mise en liberté de quelques bâtiments anglais qui avaient été arrêtés. Ce fut pour lui l'occasion d'étudier la situation des choses en Portugal ; il se passionna pour la cause de don Pedro ; il prit le commandement des forces navales de ce prince, et, le 3 juillet 1833, il rencontra celles de don Miguel, composées de 2 vaisseaux de ligne, 2 frégates et quelques bâtiments légers. Il attaqua sur-le-champ le navire amiral et l'enleva à l'abordage. La victoire fut complète, les 2 vaisseaux, une frégate et une corvette tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et ce succès eut une influence décisive sur les destinées du Portugal. Créé vicomte et amiral en chef, Napier se vit bientôt en lutte à des difficultés avec le nouveau gouvernement ; la patience n'était pas sa vertu dominante ; il quitta Lisbonne fort mécontent et revint en Angleterre. La réputation qu'il venait d'acquérir le désigna à l'attention du ministère, et, en 1839, il fut nommé commandant en second de la flotte de la Méditerranée, placée sous les ordres de sir Robert Stopford. Les complications de la question d'Orient amenèrent sur les côtes de la Syrie des hostilités entre les forces anglaises et les troupes égyptiennes qui occupaient cette province ; Napier montra son ardeur habituelle, il enleva Sidon à la tête des troupes de débarquement, il mit près de Beyrouth les soldats d'Ibrahim-Pacha en pleine déroute (1) et il se rendit maître de St-Jean d'Acre par une attaque hardie qu'exécuta la flotte. Se rendant ensuite à Alexandrie, il conclut avec Mehemet-Ali une convention qui mit fin à la guerre. Le parlement lui vota des remerciements et les souverains de la Prusse, de l'Autriche, de la Russie lui prodiguèrent leurs décorations. Dans ces circonstances, Napier montra ses qualités et ses défauts habituels : beaucoup d'activité et d'énergie, mais beaucoup de vanité. En 1841, il fut nommé contre-amiral, et pendant deux ans il commanda la flotte de la Manche. Lorsque la guerre avec la Russie éclata en 1854, l'opinion publique se prononça si nettement en sa faveur, que le gouvernement fut, contre son gré, dans l'obligation de donner au vieux marin le commandement des forces navales envoyées

dans la Baltique. Il partit, promettant d'accomplir les plus grandes choses, et se vantant d'avoir enlevé Cronstadt avant un mois, mais il reconnut (ou il crut) que Cronstadt était imprenable, et il revint sans avoir rien obtenu, si ce n'est la capitulation du fort de Bomarsund. — Il avait représenté à la chambre des communes le populaire district de Mary-le-Bone depuis 1841 jusqu'en 1847, et il avait toujours fait une vive opposition au ministère. Elu en novembre 1855 par les électeurs de Southwark, il redoubla ses attaques et ne cessa d'assaillir l'amirauté et les membres du ministère, en soutenant que s'il n'avait pas réduit en cendres les fortifications de Cronstadt, c'était qu'on lui avait imposé des entraves fâcheuses et qu'on l'avait laissé dépourvu des ressources qui lui étaient nécessaires. Il s'ensuivit des débats très-prolongés dans lesquels Napier eut beaucoup de passion, gâtant, par son acrimonie et ses exagérations, ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ses assertions, fatiguant de sa prolixité ses partisans les plus dévoués. Il partageait les opinions du parti radical ; il voulait l'augmentation du nombre des électeurs, le vote secret, et dans les lettres qu'il aimait à faire insérer dans les journaux, surtout dans le *Times*, et qui n'étaient jamais courtes, il réclamait constamment une réforme dans l'organisation de la marine et l'abolition de la peine du fouet. Il y avait des idées fort justes dans ce qu'écrivait Napier, mais son défaut de méthode, sa présomption, ses attaques acharnées et fréquemment injustes contre ses adversaires politiques, l'abus des personnalités et des accusations sans preuves, nuisaient fortement à son autorité morale. Sa constitution robuste succomba enfin sous le poids de l'âge et des fatigues qu'il avait éprouvées toute sa vie, et que vint aggraver une longue session parlementaire. Il mourut le 6 novembre 1860. Z.

NAPIONE DE COCCONATO (le comte JEAN-FRANÇOIS GALEANI) naquit à Turin le 1^{er} novembre 1748, de Valérien, sénateur du Piémont, et de Madeleine de Maistre, tante du spirituel auteur des *Soirées de St-Petersbourg*. Sa famille, originaire de Pignerol, servit toujours avec honneur et sans s'enrichir la maison de Savoie. Napione, d'un naturel sérieux et prenant peu de part aux jeux de l'enfance, montra dès ses premières années une application suivie et un amour de l'étude qui annonçaient dès lors ce qu'il serait un jour, espérances qu'il justifia depuis si brillamment. Pour obéir à ses parents et suivre l'usage du pays, il fit son cours de droit à l'université de Turin, quoique son goût fût tout à fait contraire à la jurisprudence ; aussi publia-t-il avant son doctorat un poème sur la mort de Cléopâtre. Ayant perdu son père fort jeune, les soins d'une famille peu favorisée par la fortune ne ralentirent pas son ardeur pour la science. Il fit lui-même son éducation, consacrant plusieurs an-

(1) Napier portait dans ses habitudes, dans son costume cette excentricité que les Anglais aiment assez et jugent toujours avec indulgence. À l'affaire de Beyrouth, il marchait à la tête des marins anglais monté sur un âne, la tête couverte d'un chapeau de paille à très-larges bords, brandissant un lourd bâton et suivi d'un gros chien ; il était difficile de le regarder sans rire, mais ces bizarreries le rendaient populaire.

nées à l'étude des langues, de la philosophie, de l'histoire, du droit de la nature et des gens, de l'économie politique, de la diplomatie, du droit ecclésiastique et des beaux-arts. Les premiers ouvrages qu'il publia, *Ragionamento sulla durata del regno dei re di Roma et Saggio sull' arte storica*, donnèrent la mesure de son talent et de ses profondes connaissances. Les sciences et les lettres ne suffisaient pas au comte Napione; voulant servir plus utilement son pays, il entra en 1776 dans l'administration des finances. Il fréquentait en même temps une société littéraire, formée depuis peu à Turin, où il connut Beccaria, Paciaudi, Alfieri, Durandi, Valperga de Caluso, et se lia d'amitié avec plusieurs d'entre eux. Il lut dans cette réunion les *Elogii di Botero, dei Cronisti Piemontesi, e di Bandello*, aussi remarquables par l'érudition que par le style, et son ouvrage si connu *Dell' uso e dei pregi della lingua italiana*, imprimé depuis pour la première fois en 1791 et qui eut plusieurs éditions. En 1782, il fut nommé intendant de la province de Suze; il s'y montra administrateur habile par plusieurs mémoires sur l'entretien des routes, sur le dessèchement des marais, sur la conservation des bois, sur la restauration de l'arc de triomphe d'Auguste, sur le diguement de la Doire, l'ouverture d'une route au travers des Alpes, de Briançon à Suze, devançant ainsi l'idée de celle du mont Cenis. De l'intendance de Suze il passa en 1785 à celle de Saluces, et fut appelé en 1787 à Turin, avec la surintendance du cadastre des provinces faisant partie de l'ancien duché de Montferrat. Il fut chargé en même temps d'écrire l'histoire de la *monétation* de la maison de Savoie. L'académie des sciences de Turin avait proposé en 1788 un prix sur la question suivante : « Quels sont les moyens de pourvoir à la subsistance des moulineurs sans ouvrage? » Le comte Napione, se prononçant pour l'exportation et la liberté absolue du commerce des soies, traita sagement la matière dans un mémoire qui, de l'avis de l'académie, « aurait disputé le prix aux autres, si elle avait jugé convenable de couronner une dissertation contraire aux usages actuels sur l'exportation des cocons et de la soie grège. » Sans vouloir critiquer ce jugement, nous ferons remarquer la noble franchise et l'indépendance d'opinion du comte Napione, qui servait cependant avec sa loyauté ordinaire le gouvernement dont il osait désapprouver les principes publiquement et non sans risque. En 1791 et 1792, il fit un voyage en Italie, où sa réputation l'avait précédé; il s'y lia avec plusieurs savants, et continua avec eux une correspondance fort intéressante. Le journal de son voyage prouve à quel point il portait l'esprit d'observation, son goût pour les beaux-arts, et sa juste et saine critique. Le comte Napione fut en 1796 nommé conseiller du roi et attaché aux archives royales, où il avait toujours désiré

de pouvoir puiser les lumières que les précieux documents qu'elles renferment étaient à même de jeter sur ses études. Dans les circonstances les plus difficiles de cette dernière période de la monarchie, le gouvernement rechercha souvent avec fruit ses conseils éclairés. C'est à cette époque qu'il fut, contre son gré, appelé à la surintendance générale des finances, emploi fort important, qui avait dans ses attributions, outre le recouvrement et le maniement des deniers publics, toute l'administration des communes. Il était difficile sans doute de rétablir le crédit épuisé par une guerre dont le Piémont avait été le théâtre, et dont le roi, bien plus que les alliés, avait supporté les frais. Cependant des mesures sages et prudentes commençaient à le ranimer; mais, mal secondé par un gouvernement faible et par des collègues ineptes et envieux, le comte Napione donna sa démission, après avoir refusé de contre-signer un édit qu'il signala comme dangereux et dont les malheureuses conséquences prouvèrent bientôt la justesse de son coup d'œil. Il se retira du ministère aussi pauvre qu'il y était entré. De 1798 à 1814, il vécut dans la retraite, uniquement occupé de sa famille et de ses études, qui formaient sa seule ressource. C'est alors qu'il traduisit les *Tusculanes* de Cicéron. L'empereur Napoléon, juste appréciateur de son mérite, lui fit offrir plusieurs emplois de haute administration; il refusa constamment, déterminé par un sentiment de délicatesse peut-être exagéré, mais toujours louable. Il fut nommé membre de l'académie des sciences de Turin, et ne crut pas devoir refuser la décoration de la Légion d'honneur, qu'il eut à ce titre. Ses longues et savantes recherches pour établir que Christophe Colomb était Piémontais et natif de Cuccaro, château du Montferrat, n'ont pas persuadé beaucoup de ses lecteurs; mais elles prouvent, ainsi que ses autres écrits, à quel point il poussait l'amour de la patrie. En 1814, au retour de la maison de Savoie, il fut nommé surintendant des archives royales, emploi auquel la nature de ses études et ses nombreuses connaissances acquises paraissaient le désigner spécialement. Il eut aussi une part active à la direction de l'instruction publique et de l'université, où il fit créer deux chaires nouvelles, l'une de droit public, l'autre d'économie politique. On les a supprimées depuis, et cette mesure excita de vifs regrets. Si le comte Napione, avant d'être placé à la direction des archives, était consulté par le gouvernement en toute circonstance importante et difficile, il le fut à plus forte raison lorsque l'emploi qu'il remplissait si dignement le mit à même de profiter de la sage expérience des temps passés, et de connaître à fond l'administration du pays et toutes ses relations. La longue série de ses Mémoires politiques et administratifs, remarquables par une force de raisonnement et une clarté d'idées rares, formerait un cours aussi

instructif qu'intéressant d'études politiques et d'histoire du Piémont, et même de l'Italie, qu'il ne séparait jamais dans sa pensée. Il continuait en même temps avec son activité ordinaire ses recherches scientifiques, et les Mémoires aussi variés que nombreux insérés dans le Recueil de l'académie des sciences de Turin, dont il fut plusieurs fois vice-président, prouvent l'étendue de ses connaissances et l'assiduité de son travail. Les principales académies et sociétés savantes d'Italie s'honorèrent de compter parmi leurs membres l'illustre auteur *Dell' uso e dei pregi della lingua italiana*, ouvrage dont l'intention, la conduite et le style donnèrent dès sa publication la mesure du génie du comte Napione. Il fut aussi nommé membre de l'académie royale de Lisbonne et de la société historique de Francfort. Il mourut à Turin le 12 juin 1830, à 82 ans, à la suite d'une courte maladie, la seule qu'il eût éprouvée, jouissant d'une santé due autant à la vigueur de son tempérament qu'à son excessive sobriété. La vaste érudition, les notes et citations dont il savait enrichir ses ouvrages, étaient le fruit d'une heureuse mémoire, de beaucoup de réflexion et de l'habitude constante de prendre des notes sur tout ce qu'il lisait. Ce recueil, aussi varié qu'intéressant, commence en 1789 et continue jusqu'en 1824. Sa correspondance avec la plupart des hommes de lettres et des savants de l'Italie est fort étendue; on aurait en la publiant une histoire littéraire de son époque, riche de notices peu connues et de sages réflexions. On a une Vie du comte Napione, publiée à Turin en 1836 par Laurent Martini, physiologiste distingué. *L'Antologia di Firenze* donna à l'époque de sa mort sa nécrologie; Pierre-Alexandre Paravia écrivit, dans la *Biografia degli Italiani illustri*, l'article *Napione*, qu'on trouve aussi, quoique fort inexact, dans la *Biographie des contemporains*. Ses principaux ouvrages imprimés sont : 1° *Ragionamento intorno al Saggio, sopra la durata del regno dei re di Roma del conte Algarotti*, Turin, 1773, in-8°; 2° *Saggio sopra l'arte storica*, ibid., 1773, in-8°; 3° *Dell' uso, e dei pregi della lingua italiana, con un discorso attorno alle storie del Piemonte*, ibid., 1791, 2 vol. in-8°; 4° *Notizia dei principali scrittori d'arte militare italiani*, ibid., 1803, in-8°; 5° *Dissertazioni intorno alla patria di Cristoforo Colombo*, ibid., 1803 et 1822, in-4°; 6° *Dell' origine delle stampe delle figure in ligno, ed in rame*, ibid., 1803, in-4°; 7° *Traduzione delle Tusculane di Cicerone*, Florence, 1803, 2 vol. in-8°; 8° *Discorso intorno alle antichità cristiane, ed agli scrittori di esse*, ibid., 1803, in-8°; 9° *Traduzione della Vita d'Agricola di Tacito, con un discorso intorno alla conquista della Britannia fatta dai Romani*, ibid., 1806, in-8°; 10° *Dell' origine dell' ordine di San Giovanni di Gerusalemme*, Turin, 1809, in-4°; 11° *Del primo scopritore della terra ferma, et dei più antichi storici che ne scrissero*, ibid., 1809,

in-4°; 12° *Del vicendevole vantaggio, che la religione reca alle belle arti, et le belle arti alla religione*, Florence, 1809, in-8°; 13° *Ricerche storiche intorno ai terremoti antichi del Piemonte*, Turin, 1810, in-4°; 14° *Dissertazioni intorno al manoscritto De Imitatione Christi, detto il codice di Arona*, ibid., 1810-1829, in-4°; 15° *Esame critico del primo viaggio di Amerigo Vespucci al nuovo mondo*, ibid., 1811, in-4°; 16° *Osservazioni intorno ad alcune monete antiche del Piemonte*, ibid., 1813, in-4°; 17° *Estratti d'opere di grido*, Pise, 1816, 2 vol. in-8°; 18° *Paragone tra la caduta dell' impero romano, e gl' evenimenti del fine del secolo XVIII con aggiunte*, Turin, 1817, in-4°; 19° *Lettere al signor Francesco Benedetti, con osservazioni sopra il merito dell' Alfieri*, Florence, 1818, in-8°; 20° *I monumenti dell' architettura antica, con alcuni opuscoli concernenti alle belle arti figurative*, Pise, 1820, 3 vol. in-4°; 21° *Notizie storiche sulla milizia istituita dal Duca Emmanuele-Filiberto di Savoia, e sulla monetazione da esso ordinata*, Turin, 1821, in-4°; 22° *Dei Templari e dell' abolizione dell' ordine loro*, ibid., 1823, in-4°; 23° *Discorso sopra la scienza militare di Egidio Colonna*, ibid., 1824, in-4°; 24° *Della iscrizione, e dei bassi rilievi dell' arco di Susa*, ibid., 1824, in-4°; 25° *Discorso intorno al alcune regole principali dell' arte critica*, ibid., 1824, in-8°; 26° *Lettere al signor Ennio-Quirino Visconti intorno ad un sacrario gentileasco, ed altri vasi effigiati d'argento*, Rome, 1825, in-8°; 27° *Opuscoli di letteratura, e di belle arti*, Pise, 1826, 2 vol. in-8°; 28° *Vite ed elogi d'illustri Italiani*, ibid., 1818, 3 vol. in-8°; 29° *Notizia, ed illustrazione di una carta dell' anno 1036, da cui risulta che Umberto I progenitore della real casa di Savoia era di sangue reale*, Turin, 1827, in-4°; 30° *Del regale della Zecca in Italia nei secoli X° et XI°*, ibid., 1829, in-4°; 31° *Studi sulla scienza di stato nel secolo XVI*, ibid., 1830, in-4°; 32° *Notizia sulle antiche biblioteche della real casa di Savoia*, ibid., 1831, in-4°; 33° *Osservazione intorno alla discesa ed irruzione di Cimbri*, ibid., 1837, in-4°; 34° *Considerazioni intorno all' arte storica*, ibid., 1839, in-4°, etc. Plusieurs autres ouvrages du comte Napione existent sous la forme de lettres ou de mémoires, ou sont épars dans des recueils et des collections. On trouve dans sa Vie le catalogue complet de tous ses écrits, tant imprimés qu'inédits; parmi ces derniers, dont le nombre dépasse deux cents, se trouve la série de Mémoires politiques et d'administration dont nous avons parlé. La seule nomenclature de ses ouvrages suffirait pour donner la mesure de son immense érudition et de ses connaissances aussi variées que profondes.

G—G—Y.

NAPOLÉON BONAPARTE ou BUONAPARTE (1), le plus grand personnage des temps modernes,

(1) Le père de Napoléon signait *Buonaparte*, ainsi que toute sa famille. Lui-même a écrit son nom de cette manière jusqu'en 1796, époque de ses premières campagnes d'Italie.

ou du moins celui qui tient dans leur histoire la place la plus haute et la plus étendue. Pendant un quart de siècle, à une époque de révolutions et de vicissitudes sans exemple, son nom fut mêlé à tous les événements, et il eut sur tous une grande influence. Sa vie doit donc présenter un tableau complet de ces événements, et c'est la tâche que nous avons à remplir. Resserré dans un cadre étroit, nous ne nous flatons pas de donner à ce tableau tout le développement qu'il exige, mais nous pouvons au moins garantir que rien d'essentiel n'y sera omis, que rien de vrai n'y sera dissimulé. — Napoléon Bonaparte naquit à Ajaccio, en Corse, le 15 août 1769 (1), quelques mois après la réunion de cette île à la France, d'une famille ancienne, mais dont l'origine est incertaine (*voy. BONAPARTE, Charles et Jacopo*) (2). Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nom de *Bonaparte* est celui de plusieurs familles très-anciennes de Padoue, de Parme, de Trévise, de Florence, de Sarzane (3) et de San-Miniato, mais la plupart

(1) L'acte du premier mariage de Napoléon, inscrit sur les registres de la mairie du deuxième arrondissement de Paris, fixe la date de sa naissance au 5 février 1768, et beaucoup de gens qui ont vu cette date pensent encore qu'elle est exacte. Cependant Eckard, notre collaborateur, qui avait examiné cette question avec soin, et qui était d'abord de cet avis, s'est ensuite convaincu par un extrait des registres de l'état civil d'Ajaccio, qu'il avait fait transcrire sur les lieux, que Napoléon naquit réellement dans cette ville le 15 août 1769. Peu de temps avant de mourir, Eckard avait établi cette opinion dans un écrit intitulé *Bonaparte est-il né Français?* Bourrienne, qui avait connu Napoléon dès l'âge de neuf ans, est du même avis. Son état de services, tiré des archives de la guerre que nous avons sous les yeux, vient à l'appui de cette opinion, qui est aussi la nôtre.

(2) Bonaparte est un nom qualificatif qu'ont porté différentes familles, les unes nobles, les autres bourgeoises, dans la longue lutte des villes d'Italie contre l'Empire; on appelait *Bonapartes*, ou *du bon parti*, ceux qui se ralliaient au parti national. Insensiblement, pour quelques familles, le nom primordial a disparu, la désignation qualificative ou le surnom est demeuré. Quand les Bonaparte sont passés de San-Miniato dans l'île de Corse, ils étaient les agents de cette immense confrérie commerciale, guerrière et politique de St-Georges, qui tenait pied partout, sur les continents comme sur les mers; ils jouissaient d'une haute considération et justifiaient une illustre origine.

B—N.

(3) Bonaparte (Louis-Marie-Fortuné), qui de Sarzane est venu s'établir en Corse au commencement du 17^e siècle, habita la ville d'Ajaccio, remplit des emplois publics, se fit estimer, marcha l'émule d'un Louis Bonaparte, qui épousa Marie de Gondî en 1632, et d'un autre Bonaparte (Sébastien), né en 1603, remarquable par ses profondes connaissances et par son habileté administrative. Ces Bonaparte ont laissé les plus honorables souvenirs. Ils avaient adopté pour l'orthographe de leur nom la forme syncope qu'autorisait le langage corse et que le père de Napoléon employa quelquefois. Nous apercevons, en 1681, un Charles Bonaparte dans le conseil des anciens d'Ajaccio; le 3 mars 1702, un autre Bonaparte (Sébastien) est élu chef du même conseil. Depuis cette époque jusqu'à la fin du 18^e siècle, les Bonaparte toscans et les Bonaparte corses reconnaissent leur communauté d'origine; des sympathies réciproques existaient entre eux; et l'université de Pise, arène paisible où se sont mesurées tant de belles intelligences, devenait pour les Bonaparte du littoral méditerranéen une sorte de quartier général dans lequel, d'année en année, chaque famille cimentait les liens de l'étude avec les liens de la parenté; du même temps date en Corse l'alliance des Bonaparte avec les Arrighi, les Giubega, les Palavicini, les Comnène, etc.... Bonaparte (Sébastien), cité précédemment, eut deux frères; le premier, appelé Napoléon (ou Napoléon), se distingua dans la carrière des armes, et sa fille unique épousa un Ornano; le second, Lucien, devint archidiacre de la cathédrale d'Ajaccio, le bienfaiteur et le mentor de l'illustre lignée sortie des flancs de Letizia Ramolino. En 1760, figurait au grand conseil d'Ajaccio Joseph Bonaparte, père de Charles-Marie Bonaparte, qui, né le 29 mars 1746, épousa Letizia. Le blason des Bonaparte, qu'il soit trévisan, étrusque, aragonais ou génois, a peu varié. La différence porte plutôt sur des transpositions, sur des changements d'émaux, que sur les signes

sont éteintes, et l'on ne pourrait établir avec certitude de laquelle de ces familles Napoléon descendait; il n'est pas même certain qu'il descendit d'aucune d'elles. Son père était l'ami du célèbre Paoli. Devenu son adjudant dans les guerres que la Corse eut à soutenir pour son indépendance, il ne se sépara de son chef que lorsque celui-ci crut devoir s'éloigner des Français et se soustraire à leur domination. C'était en 1764, au milieu des périls et des calamités de la guerre, que Charles Bonaparte avait épousé Letizia Ramolino, l'une des plus belles personnes de la Corse. Elle lui avait donné un fils, quand le parti de l'indépendance succomba à la bataille de Ponte-Nuovo, qui assura la domination des Français. Le second naquit deux mois après cette bataille; c'était Napoléon. Dans une lettre de Bonaparte à Paoli nous lisons: « Je naquis « quand la patrie périssait ». La patrie, pour lui, ce n'était pas encore la France, c'était la Corse. L'extrait de naissance de Napoléon, rédigé sans doute longtemps après le 15 août 1769, ce qui n'était alors que trop ordinaire, ne nous présente pas un caractère suffisant d'authenticité. Voici la traduction de l'*Extrait du registre des baptêmes* de la paroisse et cathédrale de Notre-Dame d'Ajaccio: « L'an mil sept cent « soixante-onze, le vingt et un juillet, ont été « faites par moi, soussigné, économe, les saintes « cérémonies et les prières sur Napoléon, fils né « du légitime mariage de M. Charles-Marie (fils « de Joseph Bonaparte) et de dame Marie Letizia, sa femme, lequel avait été ondoyé à la « maison, avec la permission du très-révérénd « Lucien Bonaparte, était né le 15 août mil sept « cent soixante-neuf. Ont assisté aux saintes « rémonies, pour parrain, l'illustrissime Laurent « Giubega de Calvi, procureur du roi, et pour « marraine, la dame Geltrude; épouse du sieur « Paravicino. Présent le père. Lesquels ont signé « ci-dessous: Jean-Baptiste Diamante, économe; « Laurent Giubega; Geltrude Paravicino; Charles les Bonaparte. » On avait baptisé en même temps une sœur de Napoléon, Marie-Anne, née sept jours auparavant et décédée peu après. Obligée de fuir devant les vainqueurs, sa mère avait erré longtemps dans les montagnes. Ainsi, dès le sein maternel, il avait été environné des agitations et des périls de la guerre. Il fut nourri par une femme du pays, qui vint le voir au Tuileries dans sa plus grande splendeur, et qui retourna

caractéristiques de l'écu. Les étoiles, le lion, l'aigle y dominent. Cependant, un blason beaucoup plus simple, sans doute aussi plus ancien, portait de gueules à deux barres d'or, accompagné de deux étoiles. C'était celui de la lignée étrusque ou florentine. Comment se fait-il que ce blason ait prévalu sur les autres? Comment est-il arrivé que l'aigle de sable et le lion d'or aient traversé la Corse sans s'y être arrêtés plus d'un siècle, sans laisser d'autre trace qu'un vague souvenir? La branche des Franchini-Bonaparte portait sur son écu trois fleurs de lis d'or, témoignage de quelque service éminent rendu à la couronne de France. Et n'est-ce pas un rapprochement curieux que celui de l'aigle surgissant de l'écu primitif et venant au 19^e siècle absorber les fleurs de lis du 18^e?

B—N.

en Corse comblée de bienfaits (1). Napoléon reçut dans la maison paternelle les éléments d'une éducation très-ordinaire. L'histoire ne peut citer de son enfance aucun de ces prodiges dont on se plaît à entourer le berceau des grands hommes. « Je ne fus, a-t-il dit lui-même, qu'un enfant « obstiné et curieux. » Il était à peine sorti du premier âge, et il ne savait pas même parler français, lorsque, en 1778, il fut reçu à l'école militaire de Brienne. Plus tard, son frère Lucien y fut également admis (2). C'était en raison de son peu de fortune, du nombre de ses enfants, et aussi de son dévouement à la France, que le père de Napoléon avait ainsi l'avantage de faire élever ses enfants aux frais de l'Etat. Comme ce fut par la protection de M. de Marbeuf, gouverneur de l'île, qu'il obtint cette faveur, on a tiré d'un fait naturel des conjectures absurdes et calomnieuses, étrangères d'ailleurs à l'histoire de Napoléon. Son début à Brienne ne fut pas brillant. Transporté si jeune, loin de sa famille, au milieu d'autres enfants dont les habitudes et jusqu'à la langue lui étaient étrangères, il leur parut sombre, bizarre, et souvent ils l'assaillirent de leurs railleries, même de leurs injures. Le jeune Corse, irrité, les repoussait avec humeur et quelquefois avec colère. « Je ferai à tes Français le plus de mal que je pourrai », dit-il un jour à Bourrienne. Réduit à vivre dans l'isolement, et sans doute aussi par un penchant naturel, il devint studieux et fit des progrès rapides dans les mathématiques, où il eut pour répétiteur le célèbre Pichegru (3). Dans un rapport au

ministre de la guerre, l'inspecteur Kéralio certifia que le jeune Bonaparte était « d'une santé excellent, d'un caractère soumis, honnête, reconnaissant, d'une conduite régulière, qu'il « s'était toujours distingué par son application « aux mathématiques, et savait passablement « l'histoire et la géographie ». Ce fut d'après ce rapport qu'il fut nommé, le 22 octobre 1784, cadet gentilhomme à l'école militaire de Paris (1), où il montra les mêmes dispositions et obtint à peu près les mêmes succès qu'à Brienne (2). Son goût pour les évolutions militaires se manifesta dans l'hiver de 1784, où l'abondance de la neige priva les élèves de leur récréation ordinaire. Il imagina de leur en donner une autre, en faisant simuler un siège, où ils ouvrirent la tranchée dans la neige et construisirent, avec la même matière, des forts, des boulets et des bombes. Cet amusement dura quinze jours, autant que la gelée, et celui qui l'avait conçu en fut le principal directeur. Il y mit une activité, une intelligence qui purent montrer ce qu'il ferait un jour dans des combats réels. Un de ses professeurs l'avait alors ainsi noté : « Corse de nation et de « caractère, il ira loin si les circonstances le « favorisent. » Au bout de deux ans, après un sévère examen que dirigeait l'illustre Laplace, il fut nommé lieutenant en second dans le régiment d'artillerie de la Fère, et il se rendit à Valence, où ce corps tenait garnison, le 1^{er} septembre 1785 (3). C'est là qu'il connut et qu'il sut apprécier Montalivet, Colin de Sussy, qui devaient être un jour ses ministres; qu'admis chez madame du Colombier, il éprouva pour sa fille, devenue madame de Brassieux, un attachement des plus vifs (4). L'académie de Lyon ayant alors mis au concours cette question : *Quels sont les principes et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur*, Bonaparte eut la fantaisie d'entrer en lice, mais il fut

(1) Elle se nommait Ilari. Le 20 fructidor an 12 (7 septembre 1804), Portalis écrivait à l'empereur : « sire, le curé de St-Agricolas col d'Avignon me transmet une lettre de donna Camilla Ilari, « qui s'annonce comme ayant été la mère nourrice de Votre « Majesté, et qui arrive de Corse pour être témoin des prodiges « de son auguste nourrisson. Je m'empresse de faire parvenir à « Votre Majesté cette dépêche qui intéressera son cœur, si l'ex- « posé de la dame Ilari est véritable. » Bonaparte la fit venir immédiatement à Paris, s'amusa beaucoup de ses naïvetés, de ses surprises, et comme son mari avait beaucoup d'inconduite, il prit ses mesures pour que la rente viagère qu'il lui assura ne pût tomber dans le domaine de la communauté. Cette circonstance fit naître plus tard des débats judiciaires. L'empereur, ne voulant point y intervenir comme souverain, rédigea, en faveur de sa nourrice, un mémoire que nous avons lu et qui n'est assurément pas la moins curieuse de ses œuvres. B—N.

(2) Tous deux avaient été précédemment au collège d'Autun, ainsi que nous l'avons lu sur un cahier manuscrit de la main de Napoléon, intitulé *Epoques de ma vie*. Napoléon était arrivé à Brienne, accompagné de son père, le 1^{er} janvier 1778. Ils avaient, pour s'y rendre, traversé la Toscane, et Charles Bonaparte s'était fait gloire de présenter Napoléon au grand-duc. B—N.

(3) Je suis resté constamment avec lui dans la classe des mathématiques, dit Bourrienne, où, selon moi, il était incontestablement le plus fort de l'école. J'échangeais quelquefois avec lui contre des thèmes et des versions, dont il ne voulait absolument pas entendre parler, la solution des problèmes que l'on nous donnait à résoudre et qu'il trouvait sur-le-champ avec une facilité qui m'étonnait toujours » (*Mém.*, t. I^{er}). Leur professeur de mathématiques, religieux minime, se nommait Patrault. Il affectionnait beaucoup Bonaparte. Le P. Dupuy, sous-prieur, littérateur émérite, ne l'aimait pas moins, mais désespérait de lui faire jamais écrire correctement le français. Pichegru était maître de quartier. Parmi ses disciples, Bonaparte avait distingué Desmazy, Gudin, Nansouty, Phelippeaux; nous avons eu entre les mains un exemplaire des *Ouvrages complètes* de Bezout, à l'estampille de l'école de Brienne, signé des noms de Bonaparte et de Phelippeaux, livre où tous deux auront conséquemment puisé les éléments d'une rivalité guerrière qui se termina par la mort de Phelippeaux dans les murs de St-Jean d'Acres, qu'il dé-

fendit avec tant d'habileté, et par la levée d'un siège où se sont évanouis les rêves militaires du général Bonaparte relativement à l'Orient. B—N.

(1) Six semaines avant l'admission de Napoléon Bonaparte à l'école militaire, sa sœur, Marie-Anne-Elisa, avait été nommée élève de St-Cyr (maison royale de St-Louis). B—N.

(2) Sur un registre d'inscription des élèves, tenu par M. Berton, sous-principal de l'école de Brienne, on lit : « Napoléon de « Buonaparte est entré à l'école militaire de Brienne-le-Château « à l'âge de neuf ans huit mois cinq jours. Il y a passé cinq ans « cinq mois vingt-sept jours, et en est sorti à l'âge de quinze ans « deux mois dix jours, pour se rendre à l'école militaire de Paris ». Napoléon eut pour compagnons de sortie : MM. de Montarby, de Comminge, de Castrie et de Bellecourt. Il était le premier de la promotion. B—N.

(3) Ce n'est pas au bout de deux ans, mais après onze mois de séjour à l'école militaire de Paris, que Bonaparte fut nommé lieutenant en second de la compagnie des bombardiers d'Autun du régiment de Lafès. Dans l'intervalle de son séjour à Paris, il avait perdu son père, mort à Montpellier le 24 février 1785, d'une maladie chronique d'estomac. Cette circonstance malheureuse troubla profondément l'intérieur de la famille Bonaparte, dont la situation financière était très-embarrassée. B—N.

(4) Bonaparte demeurait chez M. Bou, dont la fille, mademoiselle Claudine, tenait des appartements garnis. Au prix le plus minime on avait cédé au jeune officier une chambre élégante. Nous avons encore vu quelques-uns des meubles, en bois de rose, qui la décoraient : l'encoignure noire étagée chargée de ses livres, la cassette, souvent vide hélas, où il serrait sa monnaie. B—N.

vaincu par Daunou, et l'on ne mentionna pas même son mémoire. Il ne méritait effectivement point de l'être. Sa correspondance de cette époque, dont nous avons sous les yeux des manuscrits autographes, prouve qu'il était tout à fait hors d'état de concourir pour un prix académique. Le 12 août 1786, le 2^e bataillon du régiment dont Bonaparte faisait partie quitta Valence pour réprimer dans la ville de Lyon une révolte, dite *des deux sous*; puis de Lyon, il se rendit à Douai. Quant à Bonaparte, profitant d'un congé de semestre, il alla passer l'hiver en Corse. Tombé malade sérieusement, par suite sans doute de travaux excessifs, et ne pouvant rejoindre son corps, il écrivit d'Ajaccio, le 2 avril 1787, sous le couvert du colonel, M. de Lance, la lettre suivante au ministre de la guerre : « Le sieur « Napolion Buonaparte, lieutenant en second, « supplie monseigneur le maréchal de Ségur de « vouloir bien lui accorder un congé de cinq mois « et demi, à partir du 16 mai prochain, dont « il a besoin pour le rétablissement de sa santé, « suivant le certificat des médecins et chirurgien « ci-joint. Vu mon peu de fortune et une cure « coûteuse, je demande le grâce que le congé me « soit accordé avec appointement. Buonaparte. » Au mois de septembre 1787, Bonaparte était nommé lieutenant en premier dans le régiment de Grenoble; il quittait la Corse le mois suivant, arrivait à Paris le 22 novembre, descendait à l'hôtel de Cherbourg, rue du Four-St-Honoré, et s'employait de gagner Auxonne, où son nouveau corps tenait garnison, où il allait retrouver Lariboisière, Marescot, Laurent de Villarceaux et le fidèle Desmazy. L'école d'artillerie de cette ville avait pour commandant en chef le lieutenant général comte de Rostaing, aïeul de madame de Montholon, et pour commandant en second le général baron Dutheil, qui lui donna toute facilité d'instruction possible, et qui l'autorisa à garder près de lui son frère Louis, auquel Napoléon fit faire sa première communion. Le futur souverain, occupé de sciences exactes, recevait alors des leçons du célèbre professeur Lombard et se livrait à des études sérieuses d'histoire et d'économie politique, qu'interrompirent quelques voyages et différentes missions à Besançon, Seurre, Dôle, Gray, etc., pour réprimer des troubles. Il fit alors connaissance de l'abbé Raynal, et lui annonça le projet qu'il avait formé d'écrire l'histoire de la Corse. Lorsqu'il retourna dans cette île, non l'année suivante, mais en 1790, il envoya la première partie de son manuscrit à l'auteur de l'*Histoire philosophique*, qui l'en complimenta et lui conseilla de le publier, ce qu'il ne fit point cependant, et ce dont il s'est fort applaudi, parce que cet ouvrage, a-t-il dit plus tard, était, ainsi que le discours envoyé à l'académie de Lyon, « écrit dans l'esprit du jour, et rempli de maximes républicaines; qu'il respirait la liberté d'un bout à l'autre, et même trop... » On

XXX.

croyait ce manuscrit perdu, mais M. Libri l'a retrouvé. Il est évident que l'intention de l'auteur était qu'il ne parût jamais, et il avait parfaitement raison, ce dont on se convaincra en lisant la lettre d'envoi à l'abbé Raynal, publiée d'après l'autographe que possédait lord Eger-ton⁽¹⁾. Bonaparte était encore en Corse lorsque Paoli fut nommé commandant général de l'île. Dès son arrivée, Napoléon se montra fort empressé auprès d'un homme alors tout-puissant, et il est probable qu'il en attendait beaucoup pour sa fortune. Si l'on en croit les causeries de Ste-Hélène et tous les historiens qui les ont répétées, l'ancien ami de son père le reçut très-bien, et Napoléon le trouva *un homme de Plutarque, un homme taillé à l'antique*. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à cette époque le jeune officier d'artillerie prit beaucoup de part aux mouvements, aux intrigues qui agitèrent la Corse, et qu'il se montra d'abord fort dévoué au parti de Paoli⁽²⁾. Retourné dans sa garnison d'Auxonne à la fin de 1790⁽³⁾, il y composa contre l'un des membres de l'assemblée nationale cette *Lettre à Matteo Buttafuoco*, où l'exagération des principes et la rudesse des expressions ne sont point rachetées par la correction du style⁽⁴⁾. L'auteur la fit imprimer à ses frais, à Dôle, où il se rendait et d'où il revenait à pied, faisant ainsi huit lieues dans un jour. Cette impression fut pour lui une assez grande dépense, car il vivait alors à la caserne avec son frère Louis de la manière la plus économique, et très-mécontent de sa position, ainsi qu'on le voit dans un manuscrit de cette époque où il se montre misanthrope, révolutionnaire, et désespérant de son avenir au point de vouloir se suicider. Il envoya la presque totalité de l'édition au président du club d'Ajaccio, qui le distribua, selon les intentions de l'auteur, dans toutes les parties de l'île et lui fit ainsi prendre dans la révolution une position et une couleur fort prononcées. Nommé à cette époque (avril 1791) premier lieutenant

(1) Ajaccio, le 24 juin, l'an 1^{er} de la liberté. — « Monsieur, il « vous sera difficile de vous ressouvenir *parmis* le grand nombre « d'étrangers qui vous importunent de leur admiration, d'une « personne à laquelle vous avez bien voulu faire des *honnêtetés* « l'année dernière : vous vous entreteniez avec plaisir de la Corse, « daignez donc jeter un coup-d'œil sur cette *esquisse* de son histoire, je vous présente ici les deux premières lettres, si vous « les agréerez je vous en *enverrais* la fin. Mon frère, à qui j'ai recommandé de ne pas oublier dans sa commission de *députés* « pour reconduire Paoli dans la patrie, de venir recevoir une « leçon de vertu et d'humanité, vous les *remetteras*. — Je suis « avec respect, votre très-humble et obéissant serviteur, — BUONAPARTE, *officier d'artillerie*. »

(2) Paoli n'était point encore arrivé lorsque Napoléon figurait avec Lucien à la tête de l'émeute démocratique d'Ajaccio; cette émeute eut lieu le 25 juin 1790. Paoli, débarqué d'Angleterre à la fin de mars, présenté au roi Louis XVI le 8 avril, haranguant l'assemblée nationale le 17 mai, ne fit que le mois suivant son entrée solennelle à Bastia (24 juin). Bonaparte se méprenait alors sur les véritables intentions de Paoli, qu'il croyait favorable à la république française. Son frère Lucien (*Mém.*, publié par Gosse-lin) donne des détails curieux et précis sur cette circonstance capitale dans la destinée des Bonaparte. B—N.

(3) Bonaparte est revenu de la Corse à Valence au mois de novembre 1790. B—N.

(4) Ce n'est point à Auxonne que Bonaparte l'a composée, mais aux *Melelli* (Corse), d'où la *Lettre* est signée du 23 janvier 1790 (an 2 de la république). B—N.

au 4^e régiment d'artillerie, il rejoignit pour la seconde fois ce corps à Valence, où il se fit remarquer par son assiduité au club et par quelques démêlés avec ses camarades sur les événements politiques. La plupart de ces officiers, fort opposés à la révolution, prirent bientôt le parti d'émigrer; ce qui eut pour lui le double avantage d'éloigner des ennemis personnels et de favoriser son avancement (1). Nommé capitaine le 6 février 1792, n'ayant pas encore vingt-trois ans, cette promotion dans un autre temps eût été prodigieuse. Cependant il n'en parut pas satisfait, car deux mois après il arrivait à Paris solliciter une position avantageuse. Il y resta longtemps sans rien obtenir; et son ami Bourrienne a raconté qu'ils furent tous deux pendant plusieurs mois dans un état d'oisiveté et de besoin si déplorable, que Bonaparte se vit obligé de mettre sa montre au Mont-de-Piété. Témoin des événements du 20 juin et du 10 août qui achevèrent la ruine de la monarchie, loin d'y prendre part dans les rangs révolutionnaires, comme les embarras de sa position et tous ses antécédents semblaient le faire présumer, il témoigna son indignation de l'audace du peuple et de la faiblesse de Louis XVI. Il a dit que, s'il avait été général au moment de la révolution, il se serait attaché au pouvoir royal; mais que, simple officier, il avait dû suivre la cause de la démocratie. Après la catastrophe, il ne pensa plus qu'au parti qu'il pouvait en tirer. « Ne soyez plus inquiet de vos neveux, » écrivit-il à un de ses oncles; ils sauront bien « se faire place. » Une grande expédition maritime, sous les ordres de l'amiral Truguet, s'organisait alors contre l'île de Sardaigne; Bonaparte obtint la faveur d'y prendre part. Il allait se mettre en route lorsqu'il apprit que sa sœur Elisa était obligée de quitter St-Cyr par suite de la suppression des maisons royales. Aussitôt il présente une requête à la municipalité de Versailles, une autre au district, puis il va chercher sa sœur à St-Cyr, et tous deux le lendemain se mettent en route pour la Corse, sans se laisser détourner de leurs projets, ni par la fermeture des barrières, ni par le bruit des arrestations et des égorgements qui s'opéraient sur divers points. Tout autre que Bonaparte eût attendu la fin de la crise; lui ne s'arrêta pas une minute. Nous avons sous les yeux sa correspondance et toutes les pièces de cette affaire, extraites des archives du département. Le caractère d'impatience et d'activité qui eut tant d'influence sur ses destinées et les nôtres

(1) A cette époque, Bonaparte fut envoyé à Metz avec un de ses compatriotes, nommé Massoni, pour étudier les effets du tir avec des bouches à feu de calibre différent; Massoni avait une lettre de recommandation pour M. Humbert-Pomcourt, avocat; Bonaparte était adressé à mon aïeul, M. le Doux, chevalier de St-Louis, par le général baron Pommereul. On émigrât alors. Massoni voulut entraîner Bonaparte, mais il sut résister et regagna Valence, d'où bientôt il retournait en Corse, dans le but d'y solliciter les suffrages de ses concitoyens pour la place de commandant du bataillon de la garde nationale d'Ajaccio. Ce fut vers la fin d'août que Bonaparte débarqua dans cette ville. B—N.

s'y révèle. Depuis sa sortie de l'école, on l'a vu sans cesse se rendre de Paris à Valence, à Ajaccio, à Lyon, à Auxonne, puis revenir dans la capitale et retourner en Corse. A peine reste-t-il quelques mois dans les mêmes lieux; et partout il forme de nouveaux projets, conçoit de nouvelles espérances. Ayant quitté son corps sans congé ni permission, il fut destitué pour ne pas s'être trouvé à une revue de rigueur. On eut beaucoup de peine à faire revenir le ministre Lajard sur cette décision, qui perdait le jeune officier au début de sa carrière. Parti de Paris dans les premiers jours de septembre 1792, Bonaparte arriva en Corse presque aussitôt que la nouvelle des événements qu'il avait vu s'accomplir; et lorsque Truguet, à la fin du même mois, vint prendre le commandement de la flotte, le jeune officier avait déjà tout examiné, tout observé; il était à même de lui faire les meilleurs rapports, de lui donner les avis les plus utiles (1). S'étant fait ainsi remarquer, il obtint aussitôt le commandement d'un bataillon de volontaires, destiné à une petite expédition contre les îles de la Magdelaine. Dirigée par Bonaparte, cette entreprise eut tout le succès qu'on pouvait en attendre; mais elle n'était que secondaire, et l'opération principale, qui fut exécutée en même temps, échoua complètement (2) (voy. TRUGUET). La guerre civile devait bientôt éclater en Corse; le caractère des habitants, le souvenir de dissensions récentes, devaient même l'y rendre plus funeste qu'en France. Paoli, qui avait reçu de l'assemblée nationale le commandement général de son île, semblait accepter toutes les conséquences de la révolution; mais quand il vit la convention se précipiter dans la terreur, il revint à ses premières idées d'indépendance et souleva la population des montagnes (3). Les familles d'Aréna et de Bonaparte, qui s'étaient d'abord déclarées pour lui, l'ayant abandonné, furent expulsées, leurs maisons pillées et leurs biens confisqués. Napoléon, plus

(1) Bonaparte habitait Bonifacio depuis deux mois; il y occupait, rue Piazza-Longa, une petite maison fort modeste, située presque vis-à-vis celle où séjourna Charles-Quint au retour de sa funeste expédition d'Afrique. Quilicus Gazzano, homme actif, intelligent, honnête, lui servait alors de secrétaire, de commensal et de confident presque intime, composant ses tableaux de situation, écrivant ses lettres de service, et le secondant pour toute espèce de choses; Napoléon montrait déjà l'esprit d'ordre, la rapidité de conception qui l'ont caractérisé sous l'empire. B—N.

(2) C'est le général Césari qui conduisit la petite armée dont Bonaparte dirigeait l'artillerie. Ce dernier, ayant essayé l'effet des bombes et des boulets rouges du bastion St-Antoine, étonna tous les spectateurs par l'admirable justesse de son tir. Il atteignait le but mieux que ne le faisaient les soldats avec leur fusil. L'église de la Madeleine a conservé quarante ans une bombe pointée vide, de l'île St-Etienne, par Napoléon lui-même. La perte du vaisseau le *Vengeur*, la dispersion de plusieurs bâtiments, ayant forcé les Français de battre en retraite, on se retira sans coup férir, abandonnant un matériel que Bonaparte avait eu bien de la peine à réunir. Vers la fin de février 1793, il rentra à Bonifacio, et il y trouvait un décret de réorganisation de la milice corse d'après le plan donné par lui au ministre Saliceti. Les événements ont empêché Bonaparte d'exécuter ce décret. B—N.

(3) Dès la fin du mois de mai, l'insurrection paoliste était complète; le 3 juin, 2 000 rebelles attaquèrent Calvi, et le 21 du même mois, Delcher et S. diceti s'embarquaient pour informer la convention du véritable état des choses. B—N.

spécialement désigné, prit la fuite et n'échappa qu'à la faveur d'un déguisement. Réfugié à Bastia, il y reprit le commandement d'un bataillon de volontaires. C'est alors que les commissaires de la convention, Lacombe St-Michel et Saliceti, arrivèrent avec quelques renforts et un décret d'arrestation contre Paoli. Pour attaquer l'insurrection dans son foyer, ils se dirigèrent avec deux frégates vers Ajaccio et prirent Napoléon à leur bord. Il offrit d'aller lui-même faire exécuter les décrets de la convention et fut descendu avec quelques soldats sur un point du littoral appelé Cala-di-Fico. S'étant avancé dans les terres, il rencontra un corps de Paolistes, qui se refusèrent à toute conciliation. Poursuivi à coups de fusils, forcé de regagner à la nage les frégates, il courut de grands dangers et fut obligé, ainsi que sa famille, de passer sur le continent (1). Madame Bonaparte se rendit avec ses filles à Nice, puis à Toulon et à Marseille, où elles vécurent longtemps des faibles secours que la république accordait aux réfugiés (2). Quant à Napoléon, il réussit à passer, dans son grade de capitaine, à l'armée des Alpes. Impatient de l'immobilité où restait cette armée, il entreprit un voyage à Paris et y obtint du gouvernement que venait de créer la révolution du 31 mai 1793, la confirmation du grade de chef de bataillon qu'il s'était fait donner en Corse (3). Employé dans ce grade comme commandant de l'artillerie destinée au siège de Toulon, il se hâta de s'y rendre (4). En passant à Avignon il fit imprimer, sous le titre de *Souper de Baucuire*, une brochure composée dans l'intention de plaire au parti de la Montagne qui dominait. Cependant, quelque empreint qu'il soit du cachet de l'époque, cet écrit est d'un style plus grave,

plus mesuré que la *Lettre à Buttafuoco*, qui ne l'avait précédé que de deux ans. Si l'auteur ne fut pas aidé dans cette nouvelle composition, il est évident qu'il avait fait des progrès remarquables. Il l'envoya, selon son usage, à tous les hommes en crédit et alla prendre le commandement qui lui était dévolu. L'occupation de Toulon par les ennemis de la France est un des plus grands événements de cette époque ; et c'est aussi dans la vie de Napoléon un des faits les plus dignes d'être remarqués. Pour la première fois il apparaît dans l'histoire sur le premier plan ; pour la première fois on le voit déployer cette force d'action et de volonté qui devait entraîner les destinées du monde. Placés entre le fer des révolutionnaires et les fallacieuses promesses de l'étranger, les trop crédules habitants de Toulon venaient de se livrer aux Anglais avec un de nos établissements maritimes. Mais ce n'était pas comme conquérants, comme maîtres qu'ils les y avaient admis ; c'était comme alliés et défenseurs d'une monarchie qu'ils avaient promis de défendre. Quand ils y furent entrés, les Anglais parlèrent en maîtres, et peu après, l'amiral Hood, leur commandant, ayant effectué sa retraite, laissa Toulon livré aux convulsions de l'anarchie, aux difficultés d'une résistance inefficace. Les travaux du siège et de l'artillerie surtout reçurent une grande impulsion par l'activité et l'intelligence de Bonaparte (1). Ce fut lui qui, dans un conseil de guerre, fit décider l'attaque du fort de l'Aiguillette ou *Petit-Gibraltar*, et dès que cette attaque eut été résolue, il se mit à la tête des troupes, les mena plus d'une fois à la charge, et fut grièvement blessé. Si la prise de ce fort n'eut pas sur les événements autant d'influence qu'on l'a prétendu, nous ne pensons pas pour cela que Bonaparte ait fait preuve de moins d'habileté et de valeur, ni qu'en fin de compte cette valeur et cette habileté n'aient été pour beaucoup dans les conditions du traité, qui, bien que restées occultes, furent aussi avantageuses que pouvait l'espérer la convention nationale. Quelles que fussent la valeur et l'habileté déployées par Bonaparte, les représentants le nomment à peine dans leur rapport ; mais Dugommier, qui l'avait mieux apprécié, écrivit au ministre de la guerre : « Récompensez, avancez ce jeune homme ; car, si l'on était ingrat envers lui, il s'avancerait de lui-même. » Cette singulière recommandation prouve que le général en chef l'avait deviné ; elle fut comprise par le ministre, et Bonaparte reçut un brevet de général de brigade, passant ainsi sur le grade de colonel, ce qui fit trois degrés en moins d'un an (2). Employé à l'inspection des côtes de la

(1) A cette époque se rattachent des scènes fort dramatiques : des improvisations de Bonaparte dans les assemblées populaires d'Ajaccio, de Calvi et de Bastia, une exploration faite par lui le long du littoral, des courses à travers les montagnes avec l'intrepide et fidèle Moltedo, soixante et douze heures d'angoisses éprouvées dans la tour de Capitello. B—N.

(2) « Ma famille fugitive, dit Lucien, arriva dans le port de Marseille privée de toute ressource. A titre de réfugiés patriotes, nous obtinmes des rations de pain de munition et des secours modiques, mais suffisants pour vivre, à l'aide surtout de l'économie de notre bonne mère » (*Mémoires*). Delcher, Saliceti, Fréron, Ricord, Barras, Robespierre jeune, ont successivement protégé les Bonaparte. B—N.

(3) Bonaparte s'était fait nommer en même temps inspecteur général de l'artillerie de la Corse. Il correspondait alors très-activement avec les représentants du peuple Delcher, Lacombe St-Michel et Saliceti. Ce dernier lui écrivait : « Vous pouvez compter entièrement sur moi, et peut-être je ne vous serai pas tout à fait inutile ». B—N.

(4) Ceci manque d'exactitude. Bonaparte prit d'abord dans l'armée de Carteaux, qui campait devant Avignon, le commandement de l'artillerie ; le 16 août, Avignon occupé, il suivit Carteaux pour attaquer Marseille, où fermentaient des idées contre-révolutionnaires. Les insurgés ayant été vaincus le 24, Carteaux marcha sur Ollioules, accompagné de Bonaparte, qui passa dès lors sous les ordres du vieux chef de brigade d'artillerie Dommartin ; Ce fut aux environs d'Ollioules, chez le conventionnel Letourneur, que Bonaparte, examinant un plan des fortifications de Toulon sur lequel discutaient plusieurs officiers supérieurs, prit un crayon et, ayant fait une croix sur la position du fort Mulgrave, leur dit : « Citoyens, cette position prise, la ville est à vous. » Le lendemain, il partait pour Paris ; il faisait passer sa conviction dans l'esprit des membres du comité de la guerre, et après, dans le courant d'octobre, il se rendait en poste à Toulon, où l'attendait son avenir. B—N.

(1) C'est au siège de Toulon que Bonaparte distingua Junot, alors simple sergent, et qu'il en fit son secrétaire intime. B—N.

(2) Comme il fallait au général Bonaparte un état-major et des bureaux, Dugommier lui permit d'occuper, non loin d'Antibes, le château de Sallé ; Bonaparte l'ayant fait approprier en quelques jours, il y logea commodément toute sa famille, excepté

Méditerranée aussitôt après, il y fit établir ou réparer plusieurs forts, et composa sur cette matière un Mémoire qui a été imprimé avec ses autres écrits. Les travaux qu'il ordonna pour une prison de Marseille, appelée fort St-Nicolas, pensèrent lui être funestes. D'ignorants clubistes, considérant cette prison comme une bastille, le dénoncèrent à la convention ; mais les représentants-commissaires surent le justifier devant les comités. Bonaparte se rendit alors à Nice, au quartier général du vieux Dumerbion, qui accueillit ses plans et s'en servit dans les attaques de Saorgio, d'Oneille et du Tanaro, auxquelles le nouveau général prit une part fort active, méritant de plus en plus l'estime des représentants Ricord et Robespierre jeune. Il se lia plus particulièrement avec ce dernier, qui le mit en rapport avec son frère. Ses vues et ses opinions convinrent si bien à l'un et à l'autre qu'il fut question de le nommer commandant de Paris à la place de Henriot, jugé incapable de remplir des fonctions aussi difficiles. Bonaparte n'y voulut point consentir (1). Il aimait mieux quitter Paris, et le gouvernement lui donna une mission de confiance au delà des Alpes. « Le général Bonaparte, est-il dit dans ses instructions, se rendra à Savone et à Gènes pour voir les fortresses du pays, qu'il importe de connaître dans le commencement d'une guerre dont il n'est pas possible de prévoir les résultats. Il prendra sur l'artillerie et les autres objets militaires tous les renseignements possibles. Il approfondira la conduite civique et politique du ministre de la république française Tilley et des autres agents sur le compte desquels il nous vient différentes plaintes. Enfin, il fera toutes les démarches et recueillera tous les faits qui peuvent déceler l'intention du gouvernement génois relativement à la coalition (2). » On voit, par ce peu de mots, que le projet d'envahir l'Italie et de s'emparer de Gènes était dès lors arrêté et que Bonaparte dut être initié dans ce grand secret. Il s'acquitta de sa mission avec zèle et se hâta de venir en rendre compte aux représen-

tants. Mais ce n'étaient plus les mêmes : la révolution du 9 thermidor était survenue, et la chute de Robespierre avait tout changé (1). Les nouveaux commissaires Albitte, Laporte et Saliceti, soit qu'ils fussent mal informés, soit qu'ils eussent connaissance de faits que nous ignorons, déclarèrent dans un arrêté que le général Bonaparte avait « totalement perdu leur confiance par sa conduite suspecte et surtout par son voyage à Gènes. » Ils le suspendirent de ses fonctions, ordonnèrent qu'il fût arrêté et traduit au « comité de salut public, à Paris (2) ». Sans se déconcerter, Bonaparte écrivit avec force à ces représentants, et quinze jours se sont à peine écoulés depuis leur premier arrêté qu'ils en rendent un autre, ordonnant sa « mise en liberté provisoire, attendu qu'on n'a rien découvert qui puisse justifier les soupçons, et que ses connaissances militaires et locales peuvent être de quelque utilité à la république ». Nous pensons que son plus grand tort fut d'avoir eu des relations avec les chefs du parti jacobin. Les soupçons dont il fut poursuivi ne purent s'effacer promptement, et sa position devint de plus en plus difficile. Il perdit son emploi à l'armée d'Italie, et se rendit à Paris, où le député Aubry, chef du personnel au ministère de la guerre, refusa de l'employer autrement que dans l'infanterie (*roy. Aubry*), ce que Bonaparte n'accepta pas. Resté dans la capitale, sans emploi, sans argent, sans autres amis que Bourrienne, Junot, Marmont et les Pernon, qui se trouvaient eux-mêmes dans une position difficile, il fut réduit à solliciter auprès de Tallien un coupon de drap du *maximum* pour se faire un habit (3) (*roy. Chimay*). Enfin, il imagina de se ren-

Joseph et Lucien, retenus, le premier à Marseille, le second à St-Chamaud (Loire), par des fonctions administratives. Les réunions du château de Sallé, auxquelles se rendaient souvent l'adjudant général Leclerc, fiancé à Pauline Bonaparte, le commissaire ordonnateur Chauvet, les frères Suchet, les constitutionnels Barras et Fréron, etc., étaient des réunions charmantes où régnait le sans façon d'une vie facile. Quelques mois plus tard, Joseph Bonaparte ayant épousé, à Marseille, mademoiselle Julie Clary, qui lui apportait en dot un demi-million, la famille Bonaparte revint habiter Marseille.

B—N.

(1) A cette époque, se promenant un jour avec ses frères Joseph et Lucien, Bonaparte leur fit part de cette offre : « Je dois, dit-il, donner ma réponse ce soir. Eh bien, qu'en dites-vous ? » — Joseph et Lucien hésitèrent un moment, puis ils émettent quelques idées sur l'obligation de défendre Robespierre... — « Moi ! reprit vivement Bonaparte, soutenir cet homme ! non, jamais ! Je sais combien je lui serais utile en remplaçant son imbécile commandant de Paris ; mais c'est ce que je ne veux pas faire. Il n'est pas temps ; aujourd'hui, il n'y a de place pour moi qu'à l'armée : prenez patience, je commanderai Paris plus tard. »

B—N.

(2) Ces instructions, signées Ricord, sont datées de Loano, le 25 messidor an 2.

B—N.

(1) Bonaparte commandait en chef, depuis quelque temps, l'artillerie des Pyrénées-Orientales, lorsqu'il fut détaché de l'état-major de Dugommier et chargé de la conduite d'une des ailes de Dumerbion, qui était tombé malade à Nice. Ce général ayant approuvé le plan d'opérations que lui présentait Bonaparte, l'armée, le 6 avril, traversa la Roya, et, pendant que Masséna prenait position sur le mont Tanaro, Bonaparte, avec trois brigades, marchait vers Oneille, couronnait de canons des rochers inaccessibles, s'emparait de la ville, suivait ensuite à contre-cours les bords du Tanaro, enlevait Ponte-di-Nave, Ormea, Garesio, tournait le camp des Fourches, forçait les retranchements de Saorgio le 30 avril, poussait l'épée dans les reins les meilleurs soldats d'Italie, forçait le col de Tende, et se préparait à tourner Ceva pour descendre dans les plaines fertiles du Piémont, lorsque Dumerbion l'arrêta, n'osant point accepter la responsabilité de ses hardiesses, même avec la certitude d'une victoire. Bonaparte bouillonnait d'irritation et de colère contre les représentants du peuple, mais plus encore contre le comité directeur, qui laissait à l'ennemi tout loisir de se fortifier et de réunir des forces nouvelles. Pendant six semaines il alla d'Oneille à Nice, de Nice à Gènes, étudiant le pays, ne veillant pas moins sur les postes qui gardaient les vallées alpines que sur les mouvements du rivage où l'escadre anglaise tentait sans cesse de débarquer des armes, des munitions et des marchandises. C'est une des phases les moins connues et les plus intéressantes de la vie militaire de Bonaparte.

B—N.

(2) L'ordre d'arrestation, signé des trois proconsuls, est daté de Barcelonnette le 19 thermidor. Il n'était pas facile d'arrêter, au milieu de son armée, un général de la trempe de Bonaparte. Saliceti sut l'attirer loin du camp, et vers minuit l'adjudant général Arena, ennemi personnel de Napoléon, accompagné du commandant de gendarmerie Verrein, alla lui demander son épée, qu'il lui remit sans la moindre résistance. Le commissaire ordonnateur Denniée, qui fut plus tard intendant général de la garde impériale, mit les scellés sur ses papiers et les examina.

B—N.

(3) Il y a là beaucoup d'exagération. Bonaparte possédait

dre en Turquie avec d'autres officiers pour y instruire les troupes ottomanes dans la tactique européenne, et il en demanda la permission, mais ne reçut pas de réponse (1). A force de sollicitations, il obtint cependant une place au bureau topographique, où se préparaient les plans de campagne. Ce fut là que le trouva la révolution de vendémiaire, qui le porta si subitement au faite des grandeurs. Depuis longtemps la France tout entière aspirait à secouer le joug de la convention; mais cette assemblée, voulant se perpétuer encore, avait décidé que les deux tiers de ses membres feraient partie du corps législatif, créé par la nouvelle constitution. La publication de ce décret causa un soulèvement universel; les habitants de la capitale, au nombre de plus de cinquante mille, allaient marcher contre la convention nationale et menaçaient de l'exterminer. Pour repousser d'aussi dangereux ennemis, cette assemblée n'avait que 13,000 révolutionnaires mal armés, et 5,000 hommes de troupes de ligne, qui, mis en contact avec les habitants, pouvaient se réunir à eux. Déjà le général Menou, après une première attaque, faite mollement, avait craint ce résultat et s'était cru obligé de rétrograder. Le danger devenait imminent et les conventionnels étaient frappés d'épouvante. Bonaparte avait vu tout ce qu'il fallait faire pour dompter l'insurrection. Par une inspiration subite, il va droit aux comités de la convention, qui délibéraient sur l'imminence du péril et s'étaient enfermés. En vain, il demande à être introduit pour une communication qu'il dit être de la plus haute importance; sa mauvaise mine, sa tenue plus que négligée le font repousser longtemps. Enfin il insiste telle-

ment qu'un des employés va l'annoncer au président Matthieu, lequel ordonne son introduction. Alors il indique ses plans, se fait connaître pour le protégé, l'ami de Barras, et, dès le même jour, ce député, qui venait d'être nommé généralissime des forces conventionnelles, se l'adjoint comme commandant en second (1). Aussitôt le jeune général examine les postes et fait ses dispositions avec toute la présence d'esprit, toute la célérité qu'exigeaient de pareilles circonstances. Il fait venir des munitions, de l'artillerie, même des canonniers, et, avec ce coup d'œil rapide qui le distinguait si éminemment, il place des batteries à toutes les issues. Le lendemain (13 vendémiaire an 4), lorsque les colonnes parisiennes se présentent, il leur laisse faire les premières décharges, et les accable aussitôt après d'une grêle de boulets et de mitraille. En moins de deux heures, toute la troupe citoyenne est vaincue, dispersée et disparaît pour toujours. Le général Danican, venu de Rouen la veille pour la commander, n'était pas un militaire inhabile et sans courage, mais il avait à peine eu le temps de reconnaître les postes. Quant à Bonaparte, son triomphe fut complet, et Barras lui-même dit à la tribune le lendemain que c'était « à ses dispositions savantes et promptes que l'on devait la défense de cette enceinte, autour de laquelle il avait distribué les postes avec beau coup d'habileté (2) ». L'enthousiasme des conventionnels pour celui qui venait de leur rendre un si notable service fut d'autant plus vif que leur frayeur avait été plus grande. Dans les transports de leur reconnaissance, ils le proclamèrent général de division et lui donnèrent le commandement en chef de l'armée de l'intérieur (3). Bientôt après fut établie une nouvelle constitution (celle de l'an 3 [1795]), et le gouvernement directorial s'installa dans le palais du Luxembourg. Devenu, par ses fonctions et son

d'autres amis que Bourrienne, et qui certes avaient plus de cœur que lui. Junot, Marmont, Chauvet, Volney, Talma, d'autres encore lui venaient en aide; Junot voulait tuer Saliceti. Bonaparte occupait alors avec Junot, rue de la Michodière, un appartement très-moderne; ils s'installèrent ensuite rue du Mail. Leur plus grande distraction était d'aller au jardin des plantes, où Bonaparte se lia avec Daubenton, les frères Thouin, Bernardin de St-Pierre, le chanoine Bienaimé, etc. Le père de Junot était désolé que son fils, au lieu de suivre la fortune du général La Borde, à qui on l'avait recommandé, demeurât fidèle à un général en disgrâce : « Ce général Bonaparte, écrivait le père Junot, d'où vient-il? d'où sort-il? Personne ne le connaît... » — « Ce qu'il est, répondait Junot, pour le savoir il faudrait être lui-même; je le crois un de ces génies dont la nature se montre avare, et puisqu'il m'a choisi, je reste au service de sa personne. » B-N.

(1) Bonaparte était dans cette disposition d'esprit, rêvant une alliance matrimoniale desastreuse quant à l'âge, aidant Junot qui ne pouvait plus l'aider, épuisant ses dernières ressources, lorsque la révolution de prairial éclata. Le soir de l'affreuse journée de prairial, que Bonaparte avait observée dans toutes ses phases, il disait : « Ces cannibales ont présenté la tête de « Féraud à Boissy d'Anglas, et peu s'en est fallu qu'ils ne le tuassent sur son fauteuil. En vérité, si nous continuons à salir de la sorte notre révolution, on sera honteux d'être Français. » Barras occupe l'extrémité du boulevard avec pas mal de troupes; il se propose, m'a-t-il dit, de lancer des bombes, mais je l'en ai détourné; la population faubourienne sortirait de sa tanière et commettrait dans Paris mille excès. Tout cela me semble bien triste... » La réaction qui suivit cet événement du 20 mai 1795 fut favorable à Bonaparte. On le réintégra dans les cadres de l'armée; on lança un mandat contre Saliceti, mais Bonaparte perdit un homme qu'il estimait beaucoup et fréquentait : le législateur Romme. B-N.

(1) La nomination porte : « Le général Bonaparte, connu par ses talents militaires et par son attachement à la république. » Il fut mis à la tête des troupes de ligne. Barras dirigea l'ensemble des opérations, mais d'après un plan de Bonaparte que nous avons lu, écrit de sa propre main. Brune, Carteaux, Duvigier, Montchoisy et Vachet servaient sous Bonaparte. Berruyer défendit les Tuileries avec 1,500 volontaires. B-N.

(2) De la journée du 13 vendémiaire date le profond attachement de Bonaparte pour le général Menou et sa vive amitié pour le capitaine Muiron, mort si prématurément. B-N.

(3) C'est quinze jours après avoir triomphé sur l'émue sectionnaire (le 19 octobre) que Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée de l'intérieur. Il s'établit rue des Capucines, dans l'hôtel occupé depuis par le ministère des affaires étrangères, et d'où sortit M. Guizot au mois de février 1848. De cette époque date véritablement la haute fortune du futur empereur. Il avait pour aides de camp Junot et Lemarois; pour commensaux ordinaires, l'ordonnateur Chauvet, Bourrienne, Marmont, Muiron, son frère Louis, le père Patraut et généralement des intimes de l'école militaire et de Valence. Bonaparte allait alors dans le monde; il affichait même un certain luxe. Tour à tour ambitieux, amoureux, plein d'espérance ou désillusionné, une vague inquiétude l'agitait et lui faisait concevoir des projets dont la contradiction évidente tenait à la nature des circonstances exceptionnelles qui dominaient le monde : « Cherche un petit bien « dans les belles vallées de l'Yonne, écrivait-il à Bourrienne, je l'achèterai dès que j'aurai de l'argent; mais n'oublie pas que « je ne veux point de bien national. » Et ces lignes glissaient sur le papier comme une ombre vaine qu'allait bientôt effacer le soleil d'Arcole, de Montenotte, de Rivoli et de Millésimo. B-N.

intimité avec Barras, l'un des habitués de la nouvelle cour, Bonaparte y connut madame de Beauharnais, amie de ce directeur (*roy. JOSÉPHINE*), qui le séduisit par les grâces de sa personne autant que par son crédit auprès du gouvernement. Elle était de six ans plus âgée que lui. D'autres motifs encore devaient l'éloigner d'une telle union ; mais son parti était pris de faire un mariage d'intérêt. Madame d'Abrantès raconte dans ses Mémoires qu'il demanda sérieusement la main de madame Permon, sa mère, ancienne amie de la famille Bonaparte et plus âgée que madame de Beauharnais ; ce n'est qu'après son refus qu'il connut celle dont le crédit devait le placer sur le chemin d'une si haute fortune. Il l'épousa le 9 mars 1796 (1), et huit jours plus tard il fut général en chef de l'armée d'Italie. C'était certainement le plus bel emploi que pût donner le nouveau gouvernement. Après la paix de Bâle avec l'Espagne et la Prusse, et surtout après l'abandon que l'Autriche avait fait des Pays-Bas, tous les efforts de la guerre allaient se porter de ce côté. L'Italie était un pays neuf, où beaucoup de petits Etats, sans force et sans appui, offraient aux grandes puissances une proie facile à dévorer. Ainsi l'on ne pouvait douter que des événements du plus haut intérêt ne dussent bientôt s'y accomplir. Bonaparte avait donc obtenu la plus grande faveur que le directoire pût accorder, ou du moins celle qui convenait le mieux à son avenir de gloire et d'ambition (2). Très-empressé de se rendre à son poste, il arriva le 27 mars à Nice (3), où, dès le lendemain, il passa en revue les troupes qui, trois mois auparavant, avaient gagné la bataille de Loano sous les ordres de Scherer. Ce général profita peu de cet avantage ; il rétrograda sur le Var, où Bonaparte trouva son armée augmentée de nouvelles troupes venues des frontières d'Espagne et des départements de l'ouest, récemment pacifiés. Mas-

(1) Le mariage se fit avec une telle précipitation que Bonaparte se dispensa de présenter son acte de naissance ; Joséphine (Marie Joséphine-Rose Tascher de la Pagerie), à défaut du sien, donna celui de feu sa sœur puînée, plus jeune qu'elle de six ans. De telle sorte que le marié s'étant vieilli et la mariée s'étant rajeunie, ils se trouvent en parfaite égalité d'âge. L'officier de l'état civil Leclercq (Charles-Tbédore-François) n'exigea même pas que Joséphine justifiat de son titre de veuve Beauharnais, car l'acte de mariage n'en dit pas mot. Les quatre témoins ont signé : Paul Barras, membre du directoire ; Jean Lemarois, capitaine aide de camp ; Jean-Lambert Tallien, membre du corps législatif ; Etienne-Jacques Jérôme Calmelet, homme de loi. Joséphine demeurait alors rue Chantecroix, et Bonaparte avait pris un domicile temporaire rue d'Antin.

B-N.

(2) Bonaparte avait été nommé à ce poste éminent, non pas huit jours après son mariage, mais quinze jours avant (le 22 février). Il s'entoura de ses intimes. Il prit pour chef d'état-major Alex. Berthier ; pour aides de camp Junot, Lemarois, Marmont et Muiron ; pour officier d'ordonnance son frère Louis ; pour commissaire ordonnateur en chef Chauvet ; pour secrétaire de cabinet Julien, connu depuis sous le nom de Julien de Paris, et que madame Tallien lui avait recommandé spécialement. A l'ouverture de la campagne, une mort soudaine frappa Chauvet ; dans l'une des premières batailles, Muiron fut tué. Ces deux pertes soudaines, jointes à celles des généraux Laharpe et Stengel, que Bonaparte affectionnait beaucoup, tempérèrent l'ivresse de ses premiers succès.

B-N.

(3) Le 27 mars est la date de cette célèbre proclamation de Bonaparte à son armée : « Soldats ! vous êtes mal nourris et presque nus.... » Il était arrivé à Nice le 20.

B-N.

séna, Kilmaine, Laharpe, Augereau, Serurier en étaient les généraux de division (1). On peut croire qu'au premier moment ces vieux guerriers furent surpris et même mécontents de se voir commandés par un si jeune homme. Cependant ce jeune homme ne connaissait pas moins qu'eux le terrain sur lequel il allait agir. Pendant deux ans, il l'avait parcouru, étudié, et déjà il avait composé sur cette partie de nos frontières divers plans et projets qu'enfin il allait exécuter lui-même, à la tête de 60,000 hommes ; car il n'est guère possible de porter au-dessous de ce nombre les troupes qu'il eut alors sous ses ordres (2). Ces troupes, il est vrai, étaient dans le plus grand dénûment, et la France se trouvait hors d'état de fournir à leurs besoins. Tous les plans de cette époque furent subordonnés à la nécessité de « nourrir la « guerre par la guerre » ; et ce fut la base de toutes les instructions données aux généraux. Bonaparte le comprenait fort bien, comme on le voit par la première harangue qu'il adresse à ses troupes : « Le gouvernement, leur « dit-il, vous doit beaucoup, il ne peut rien vous « donner. Regardez ces belles contrées ; elles « vous appartiennent. Vous y trouverez hon- « neur, gloire, richesses.... » C'était des plaines du Piémont et de la Lombardie qu'il parlait ainsi. Dès le lendemain, il se met en marche pour les y conduire, dirigeant rapidement son avant-garde ou son aile droite sur Voltri, à la porte de Gènes (3). Le général en chef des Austro-Sardes, Beaulieu, se hâta d'accourir avec ses meilleures troupes, ne voyant pas le piège qui lui était tendu, et dégarnissant ainsi le centre où devaient se faire de part et d'autre les plus grands efforts. Bonaparte lui-même commit une faute pareille en dégarnissant la position de Montenotte, attaquée par Mercy-Argenteau (*roy. ce nom*), qui déjà s'était emparé de deux redoutes et qui allait percer et couper en deux l'armée française, si le colonel Rampon ne se fût pas héroïquement défendu dans la troisième (*roy. RAMPON*), et si Laharpe et Masséna ne fussent promptement accourus avec leurs divisions, qui complétèrent la défaite des Autrichiens (4). Trois jours après, Augereau, qui commandait l'aile gauche, obtint un nouveau succès sur les Piémontais, à Millesimo, et il s'empara du château de Cosseria, tandis que l'aile droite enlevait

(1) M. Michaud oublie Joubert, que son admirable campagne dans le Tyrol allait immortaliser.

B-N.

(2) Bonaparte ne pouvait mettre en ligne plus de 35,000 hommes, qui longeaient la pente occidentale des Alpes.

B-N.

(3) Ce mouvement avait été ordonné par le directoire sans en prévenir Bonaparte : « J'ai été très-lâché et extrêmement mécontent, lui écrivit alors le général, du mouvement que j'ai « trouvé commencé contre Gènes. Il est d'autant plus déplacé, « qu'il a obligé cette république à prendre une attitude bos- « tile.... »

B-N.

(4) Saliceti, commissaire du gouvernement, et l'ennemi de Bonaparte, lui rend alors ce témoignage qui contredit l'opinion de M. Michaud : « Le plan de Bonaparte a été on ne peut « plus savamment combiné ». Lettre au directoire exécutif, écrite de Carcare.

B-N.

la position de Dego. Cette lutte dura six jours, très-vive et très-meurtrière. Ce fut une suite de combats acharnés, presque sans interruption, où le général en chef dirigea lui-même les mouvements, donnant l'exemple du courage et de la plus étonnante activité. Toutefois, il convient de dire que le fait décisif de ces premières rencontres fut la séparation des Autrichiens de l'armée piémontaise. C'était vers ce résultat que devaient être dirigés les plus grands efforts de l'armée française; mais il faut avouer qu'en cela Beaulieu seconda parfaitement son adversaire. Lorsque les Piémontais se virent ainsi abandonnés, ils ne parurent plus avoir d'autre but que de couvrir la capitale. Leurs pertes étant moins grandes que celles des Autrichiens, l'on ne peut douter qu'ils ne fussent encore en état de faire une longue résistance. Colli, qui les commandait, n'était dépourvu ni d'habileté ni de courage. Il ne céda le terrain que pied à pied, et fit bonne contenance à St-Michel, à Mondovi et sur la Stura. La prompte reddition de Cherasco le força d'abandonner une belle position, mais il pouvait tenir longtemps sous les murs de Turin, si le roi de Sardaigne Victor-Amédée, oubliant le serment qu'il avait fait naguère de mourir comme Priam sous les ruines de son palais, n'eût redouté un siège que les Français étaient hors d'état de commencer et s'il ne se fût pas hâté de demander la paix. Sous le nom d'armistice, Bonaparte lui accorda une espèce de capitulation qui convenait très-bien à ses projets, et que la paix, consentie ensuite par le directoire, rendit encore plus désastreuse pour le vieux roi. Ce prince donna en abondance à Bonaparte des vivres, des munitions, de l'argent, avec trois de ses meilleures places pour garantie, et, ce qui était certainement plus fâcheux pour sa sécurité, un libre passage au travers de ses Etats à tous les militaires français. Ainsi, en moins de quinze jours, ce général de vingt-sept ans, qui jusque-là n'avait pas assisté à une bataille (1), venait de triompher six fois, et, par cette capitulation, il consommait dans un instant la ruine d'une monarchie de plusieurs siècles (2). A peine eut-il fini de ce côté que, dès le 7 mai, il alla exécuter le passage du Pô à Plaisance, tandis que Beaulieu l'attendait à Valence pour le lui disputer. Venant alors tardivement à sa rencontre, et se livrant encore une fois, selon l'usage autrichien, à l'incurable manie des détachements et des efforts partiels, ce général laissa battre une de ses divisions à Fombio, puis une autre à Codogno. Après ces deux échecs, il parut enfin

comprendre la nécessité de ne plus disséminer ses forces en présence d'un ennemi qui savait si bien réunir les siennes et l'attaquer si rapidement avec des masses accablantes. Cependant il n'avait pu rassembler que 10,000 hommes à Lodi, lorsque Bonaparte se présenta devant cette redoutable position. Sans doute ce général aurait pu la tourner; mais, dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, l'impatience du succès le fit marcher à la victoire par le chemin le plus court. Ses troupes d'ailleurs étaient pleines d'enthousiasme, fières de leurs premières victoires, et il ne fallait pas laisser leur zèle se ralentir. Il y eut néanmoins un moment d'hésitation sur le terrible pont, si long, si étroit, et que balayaient incessamment les boulets et la mitraille de 30 canons. Mais, sur les pas de leurs chefs et surtout à l'exemple de Lannes et de Bonaparte lui-même, elles revinrent à la charge et franchirent enfin le redoutable défilé. Cet audacieux exploit acheva de porter l'épouvante dans l'armée autrichienne. Beaulieu se hâta de compléter l'approvisionnement de Mantoue; il y laissa pour garnison la moitié de ses troupes, et avec le reste il se retira derrière le Mincio (1). Toute la Lombardie fut alors au pouvoir des Français, et le général en chef fit pompeusement son entrée à Milan le 15 mai 1796. Il alla fièrement s'installer dans le palais des archiducs, et là commença à se manifester sans déguisement ce caractère de domination et d'orgueil qui devait subjuguier le monde. Dès lors il ne reconnut plus de supériorité, et il cessa de rendre compte de ses opérations aux commissaires Garaud et Saliceti, que le directoire avait délégués près de lui. « Je vous prie de vous retenir », leur écrivait-il un jour à propos d'une réquisition qu'ils avaient osé faire, aux fonctions qui vous sont prescrites. Quand vous étiez représentants du peuple, vous aviez des pouvoirs illimités. Aujourd'hui vous êtes commissaires du gouvernement. » Ce langage dut paraître d'autant plus dur qu'un des commissaires était son compatriote et lui avait rendu des services; mais déjà, chez le général en chef, la raison politique était au-dessus de toutes les autres (roy. SALICETI). Ce fut en vain que les directeurs, qui l'avaient pénétré, essayèrent dans le même temps de restreindre son pouvoir en le divisant et qu'ils voulurent mettre la moitié de l'armée sous les ordres de Kellermann. « Si vous m'imposez des entraves, leur répondit-il aussitôt, s'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires, s'ils ont le droit de changer mes mouvements, de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, n'attendez plus rien de bon. Si vous rompez la pensée de l'unité mi-

(1) Les notes qui précèdent contredisent formellement cette assertion. La guerre de montagne que faisait Bonaparte en Piémont, il l'avait apprise en Corse près de Paoli. B—N.

(2) Dès cette époque, ainsi qu'on le voit par une lettre au directoire, datée de Cherasco, le 28 avril 1796, Bonaparte concevait deux grandes résolutions : transporter la guerre au cœur des Etats autrichiens et rendre la Péninsule italienne indépendante. B—N.

(1) Bonaparte avait signé le 9 mai un armistice avec le duc de Parme. Le 15 mai, le directoire ratifia les préliminaires de paix proposés par Bonaparte au Piémont; paix en vertu de laquelle nous acquiesçons la Savoie, les comtés de Nice, de Beuil et de Tende, etc. B—N.

« litaire, vous aurez perdu la plus belle occasion « d'imposer des lois à l'Italie. » Il n'y avait pas deux mois que Bonaparte commandait cette armée lorsqu'il écrivait ainsi à ceux dont il tenait son autorité, à ceux qui pouvaient encore, d'un trait de plume, la lui ôter. Et ces remontrances étaient accompagnées d'une offre de démission que déjà les timides directeurs n'osaient ni refuser ni accepter. Ils répondirent humblement : « Le directoire a mûrement réfléchi sur « votre proposition, et la confiance qu'il a dans « vos talents et votre zèle républicain a décidé « cette question en faveur de l'affirmative. Le « général en chef Kellermann restera à Cham- « béry... » On comprend tout ce que cette faiblesse des directeurs dut ajouter à l'omnipotence du général en chef. Dès lors, il fut le maître absolu de son armée et du pays dont elle faisait la conquête. Sans même en donner avis à son gouvernement, il renversa, créa des autorités, et il leva de fortes contributions, se bornant à écrire au directoire : « Vous pouvez compter sur six à « huit millions en or ou argent, lingots ou bijoux, qui sont à votre disposition, cette somme « étant superflue aux besoins de l'armée. Si vous « le désirez, je ferai passer un million à Bâle, « pour l'armée du Rhin... » Tout cet argent provenait des traités qu'il venait de conclure avec les ducs de Parme, de Modène et avec d'autres Etats. Ils avaient acheté un simulacre de paix sans avoir fait la guerre, le premier, en donnant quatre millions, le second à peu près le double de cette somme, puis encore des vivres, des munitions et des chevaux pour remonter la cavalerie. La Lombardie, plus particulièrement affectonnée du général en chef, ne fut pas traitée avec moins de rigueur. Le directoire, qui n'avait pas encore pensé à en faire une république, toute son ambition se bornant à la donner un jour au roi de Sardaigne, ou à la rendre aux Autrichiens, avait recommandé à Bonaparte de ne pas l'épargner. En conséquence, les Lombards furent soumis à une contribution de vingt millions, lors même qu'ils se précipitaient avec tant de joie au-devant du vainqueur. Leurs illusions durent se dissiper rapidement, et deux semaines s'étaient à peine écoulées depuis l'arrivée des Français à Milan, qu'une insurrection éclata dans cette ville et les environs. Bonaparte venait de se mettre en marche pour les gorges du Tyrol quand il en reçut la nouvelle. Aussitôt, il revient sur ses pas avec 4,500 hommes, attaque brusquement les insurgés, les disperse et fait rentrer dans la citadelle la garnison autrichienne, sortie pour les soutenir. Plusieurs chefs, pris les armes à la main, sont aussitôt mis à mort ; et la même troupe se porte sur Binasco, où un soulèvement de quelques paysans est réprimé de la même manière. Voulant jeter l'effroi dans la contrée, Bonaparte fait mettre le feu à ce village ; de là il marche sur Pavie où la révolte était plus sérieuse. Les

portes de cette ville furent enfoncées à coups de canon, et, pendant deux jours, les habitants eurent à subir toutes les violences d'une soldatesque effrénée. Ainsi fut terminée rapidement une rébellion qui, avec de l'indécision et de la faiblesse, pouvait devenir très-funeste. On ne la connut guère en France que par le châtement qu'elle reçut. Ce châtement excita de vives réclamations ; mais il était justifié par les terribles lois de la guerre et par le besoin de sauver l'armée. Assuré que la base de ses opérations ne serait pas troublée, Bonaparte reprit sa marche contre Beaulieu, qui s'était établi sur le Mincio. Attaqué le 30 mai dans la position de Borghetto, le général autrichien fut contraint de se retirer derrière l'Adige, puis dans les gorges du Tyrol, où il attendit des renforts. Les places vénitiennes de Vérone et de Legnago ayant ouvert leurs portes aux Français, Bonaparte, avec deux divisions, fit une course épisodique vers l'Italie méridionale, sorte de fourrage sur les derrières, ordonné par le directoire. Naples était la seule puissance qui pût, de ce côté, donner quelque inquiétude. Le roi Ferdinand, ligué avec le pape, l'abandonna brusquement, et Bonaparte souscrivit volontiers aux conditions qui lui furent offertes par ce souverain. Tout étant fini pour le moment avec cette puissance, le général en chef se dirigea sur Bologne, que, de sa seule autorité, il constitua en république. Prenant sans hésiter l'attitude d'un souverain, il réunit les sénateurs dans la salle Farnèse et, placé sur une estrade en forme de trône, il reçut leur serment de fidélité *au général en chef de l'armée française*. Il frappa ensuite le pays de fortes contributions et, comme à Milan, s'empara de tous les dépôts publics. Il en agit à peu près de même à Ferrare et se dirigea ensuite vers Rome, où tout le monde était dans les plus vives alarmes. Le vénérable Pie VI, mal soutenu par l'Autriche, conservait encore du calme et du sang-froid, sans se dissimuler les dangers de sa position. Il envoya au général français le chevalier Azara, qui, par ses opinions connues, avait encore quelque crédit auprès de la France révolutionnaire. Il reçut en effet de Bonaparte un accueil assez favorable et le général en chef voulut bien, à cause de l'intervention du roi d'Espagne, lui dit-il, suspendre la marche de ses troupes et consentir sous le nom d'armistice à un traité, d'après lequel Sa Sainteté dut renoncer aux trois légations, payer quinze millions en argent et six en provisions pour l'armée, plus, des tableaux, des statues, des manuscrits, etc. Par un esprit de modération auquel on ne s'attendait pas, le général en chef ne tint point à la rétractation que demandait le directoire des bulles et brevets lancés par la cour de Rome contre les innovations révolutionnaires ; mais, par une contradiction assez remarquable, il exigea que le souverain pontife, dans un bref adressé aux fidèles de France, leur recommandât soumission et obéissance au nou-

veau gouvernement. Pie VI consentit avec une extrême répugnance à cette dernière clause; il céda avec moins de peine la place d'Ancône, qui dut rester jusqu'à la paix entre les mains des Français et dont l'artillerie fut aussitôt envoyée au siège de Mantoue. A ces conditions, le pape obtint quelques moments de répit et le vainqueur put se féliciter d'avoir été généreux; ce qui était vrai, si l'on songe à ce qu'il fit envers d'autres Etats dans de pareilles circonstances. C'est la seule fois qu'il se soit abstenu d'envahir une capitale, quand il a été dans son pouvoir de le faire. Non content de ménager Rome, Bonaparte prit sous sa protection spéciale tous les ecclésiastiques français déportés qui se trouvaient sur le passage de son armée, et que jusque-là tous les généraux de la république avaient traités d'une manière fort rigoureuse. Après les traités conclus avec Rome et Naples, il ne restait plus, de ce côté de la Péninsule, que le grand-duc de Toscane qui conservait une espèce d'indépendance. A l'abri d'un traité signé depuis plus d'un an entre la république et lui, ses peuples faisaient un grand commerce; leur prospérité augmentait beaucoup et le port de Livourne devenait le dépôt le plus important du commerce anglais dans la Méditerranée. Des raisons politiques autant que militaires conduisirent Bonaparte à y opérer une descente imprévue. Murat fut chargé de cette expédition, mais les 200 navires anglais qu'il espérait surprendre avaient pris la haute mer et cinglaient vers la Corse. Le grand-duc dut s'estimer très-heureux qu'il ne convînt pas à Bonaparte d'envahir le reste de ses Etats; il se contenta du port de Livourne, signifiant au prince que, puisqu'il n'avait pas assez de puissance pour faire respecter sa neutralité, il devait trouver bon que la France voulût bien s'en charger. Ce fut alors qu'en passant par San-Miniato, le général en chef alla visiter un chanoine Bonaparte, de la même souche patricienne que lui, et pour lequel il demanda le lendemain, au grand-duc de Toscane, la croix de St-Etienne, portée jadis par plusieurs de leurs nobles ancêtres. Au retour du voyage à Florence que Bonaparte venait d'effectuer, il écrivit au directoire : Nous « ne devons nous faire aucun nouvel ennemi « avant la décision de la campagne. Vous sentirez « sans doute plus tard qu'il ne convient pas de « laisser la Toscane au frère de l'empereur. » Et dans une autre dépêche : « Restons avec Rome « en état de négociation, jusqu'au moment de « marcher sur cette ville superbe. » — Bonaparte était fort pressé de revenir devant Mantoue, où les travaux du siège se poursuivaient avec activité. La place ne pouvait tenir plus de quinze jours, mais l'armée autrichienne avait reçu des renforts, et Wurmser, qui venait de succéder à Beaulieu, bien que dans un âge avancé, passait pour un homme de beaucoup de valeur et d'énergie. Ne voulant pas être surpris et craignant sur-

tout de compromettre son artillerie, réunie avec tant de peine, Bonaparte redoubla d'activité. Mais rien n'était encore terminé lorsqu'on annonce que Masséna est repoussé de la position de Rivoli par l'aile droite des Autrichiens, tandis que leur aile gauche s'avance sur Brescia et va pénétrer jusqu'à Milan. Le général en chef ne s'était jamais trouvé dans une position si difficile, il n'avait pas encore eu l'occasion de déployer ce génie audacieux, entreprenant, qui devait éclater dans tant d'autres circonstances. Au premier coup d'œil, il voit la faute que Wurmser a commise en séparant les deux ailes de son armée par un lac, deux fleuves et des défilés. S'il peut attaquer ces deux ailes l'une après l'autre, avec toutes ses forces réunies, il est sûr de les vaincre; pour cela, il faut lever le siège et en sacrifier l'artillerie. Un général plus circonspect, plus sage peut-être, et qui eût voulu se conformer aux principes de l'art, eût fait une retraite méthodique sur l'Adda, ou même sur le Pô, et pris une position défensive; mais dans l'état où se trouvaient les esprits en Lombardie, cette retraite pouvait tout perdre. Bonaparte sentit qu'il valait mieux en imposer par de l'audace, et il se décida subitement à marcher à l'ennemi. C'était une inspiration sublime, la seule qui pût le sauver. Chassés rapidement de Brescia et de Pontemarco par Augereau, les Autrichiens se replient sur Lonato, où leur centre, qui avait repoussé Masséna, voulut se réunir à leur aile droite; mais attaqués à plusieurs reprises, et après deux jours d'une lutte sanglante, les Autrichiens furent enfoncés à leur centre, puis battus à Desenzano, à Gavardo et à Salò, tandis que Wurmser, qui avait passé l'Adige à Vérone avec son aile gauche, entra sans obstacle dans Mantoue, se croyait assuré d'une victoire complète. Bientôt, informé des revers de sa droite, il se hâte de marcher à son secours; mais les colonnes françaises l'attendent à Castiglione, et là, il essuie une défaite qui immortalise Augereau et fait encore plus d'honneur au général en chef. Forcé de repasser le Mincio et l'Adige, Wurmser abandonna une seconde fois Mantoue à ses propres forces. Par là finit une des opérations les plus brillantes qu'ait dirigées Bonaparte. Il avait échappé à un grand danger, mais toute son artillerie et son équipage de siège étaient perdus et, dans l'impuissance de les remplacer, il se voyait dans l'obligation de convertir le siège en blocus. Menacé par des forces toujours renaissantes et toujours supérieures, il conçut alors la pensée d'une expédition très-hardie. Après avoir chargé Kilmaine de couvrir le blocus sur le bas Adige, il remonte ce fleuve avec trois divisions, il s'enfonce dans les défilés du Tyrol, rencontre la droite des Autrichiens, qu'il repousse jusqu'à Roveredo, Trente et derrière le Lawis; se met ensuite à la poursuite de Wurmser, qui descendait sur Vérone par les gorges de la Brenta. Surpris dans ce mouvement, le vieux général

hésite. N'ayant su prendre une résolution, il s'arrête à Bassano, où il essuie, le 8 septembre 1796, une défaite considérable et se voit contraint de chercher un asile dans la place qu'il venait délivrer. Bonaparte avait dès lors rendu inévitable la chute du boulevard de l'Italie ; Wurmser, après avoir perdu presque entièrement deux armées, n'était parvenu qu'à retarder cette chute de quelques mois, en s'emparant de l'artillerie des Français. Cependant l'Autriche se préparait à de grands efforts pour délivrer Mantoue. De toutes les parties de ce vaste empire, des troupes étaient dirigées vers le Tyrol ; et, avant la fin d'octobre, une armée de 60,000 hommes devait s'y trouver réunie sous les ordres d'un nouveau chef, le général Alvinzy. Dès qu'il est informé de tous ces apprêts, Bonaparte veut encore une fois prendre l'initiative, et il se met en marche au moment même où son adversaire commence ses opérations. Les deux armées se rencontrent à Bassano ; après un combat sanglant, les Français sont contraints de se replier sur Vérone : c'était sur ce point qu'Alvinzy devait se joindre à Davidowich, qui commandait son aile droite. Si cette réunion se fût opérée, Vérone tombait au pouvoir des Autrichiens, le blocus de Mantoue était levé et l'armée française obligée de se retirer derrière l'Adda, le Pô, peut-être même plus loin encore. Après tant de marches et de combats, cette armée se trouvait dans l'état le plus déplorable. « Réduite à une poignée de monde, » écrivait au directoire le général en chef, « elle est « épuisée ; les héros de Lodi et de Castiglione sont « morts ou à l'hôpital. » Cette position était sans nul doute une des plus critiques où se fût trouvé Bonaparte ; mais c'est peut-être aussi celle où il a montré le plus d'énergie et de présence d'esprit. Près d'être renfermé dans Vérone par Alvinzy, qui le poursuivait à outrance, il fait tout à coup volte-face et va lui-même l'attaquer dans sa redoutable position de Caldiero. Repoussé avec grande perte, forcé une seconde fois de reprendre le chemin de Vérone, Bonaparte traverse cette ville pendant la nuit, avec son armée, sans qu'on puisse comprendre où il va la conduire. Elle-même l'ignorait et suivait tristement la rive droite de l'Adige, lorsque tout à coup un pont de bateaux est dressé à Ronco pour qu'elle y passe le fleuve et qu'elle attaque sur l'autre rive l'armée autrichienne, en marche sur Vérone, où une très-faible garnison ne peut la retenir longtemps. Alvinzy, ne voyant pas arriver Davidowich, s'inquiète et s'arrête au moment même où Bonaparte menace son flanc gauche et ses derrières. Certes le général autrichien ne s'attendait guère à une attaque sur ce terrain rempli de marécages, traversé par d'étroites chaussées sur lesquelles un demi-peloton pouvait à peine marcher de front. Au lieu de continuer sa marche sur Vérone et de tenir peu de compte des menaces de Bonaparte, Alvinzy

voulut lui faire face ; il exécuta un changement de front, perdit beaucoup de monde, et, ce qui n'était pas moins fâcheux, un temps irréparable. Toute son attention s'étant portée sur le pont d'Arcole, il y envoya successivement des renforts, mais il ne put empêcher cette position d'être enlevée, après des attaques meurtrières et dans lesquelles se déploya la valeur française dans tout son éclat (1). Bonaparte lui-même y montra beaucoup de courage en se mettant à la tête des colonnes, et il courut de grands dangers, ayant été jeté au fond d'un marais où il allait périr si de braves grenadiers n'étaient venus l'en tirer. Lorsque le village d'Arcole eut été pris par Guieux, qui le tourna en remontant sur la rive gauche de l'Alpon, Bonaparte dut se regarder comme vainqueur, et il l'était réellement, puisqu'il avait empêché l'ennemi d'occuper Vérone, de passer l'Adige, de se réunir à Davidowich, et enfin de délivrer Mantoue, unique but de tant d'efforts. L'armée autrichienne cependant n'avait pas essuyé de défaite réelle : on a exagéré ses pertes en les portant à trois mille hommes ; et celles de l'armée française, dans tant de combats livrés à un ennemi aussi redoutable par le nombre et la position, étaient telles que le général en chef, dans son rapport, garda le silence sur ce point. Voyant Arcole au pouvoir des Français, Alvinzy fit ses dispositions de retraite. Il avait renoncé à se réunir avec Davidowich, lorsque ce général victorieux arrive enfin derrière l'Adige pour se joindre à lui et que Wurmser, voulant les appuyer l'un et l'autre, essaye une tardive sortie de Mantoue. Tous ces mouvements, il faut le dire, étaient parfaitement selon les vues de Bonaparte, et il ne les eût pas autrement ordonnés lui-même. Dès qu'il vit Alvinzy en pleine retraite sur Vicence, il se hâta de marcher avec toutes ses forces contre Davidowich, qui n'osa pas l'attendre et s'estima fort heureux, après un léger échec, de pouvoir rentrer dans les montagnes du Tyrol. L'armée française, victorieuse dans les plaines de Rivoli, eut alors quelques moments de repos, et certes elle en avait grand besoin. Son général, voulant de plus en plus rattacher les Italiens à sa cause, créa dans ce moment une *république transpadane* (2), et veilla d'abord à ce qu'elle eût une bonne armée, car c'était là qu'il tenait par-dessus tout. « N'oubliez pas » écrivit-il au président d'une espèce de congrès qu'il avait formé à Milan, « que les lois sont nulles sans la force. Vos « premiers regards doivent se fixer sur l'organisation militaire ; il ne vous manque que des « bataillons bien aguerris... » Plus les conquêtes

(1) C'est à la bataille d'Arcole, près de Bonaparte, qu'il cherchait à couvrir de sa personne, que pérît l'aide de camp Mulron. B—N.

(2) La république *transpadane* comprenait l'ancien duché de Milan. Une autre république, créée aussi sous l'inspiration de Bonaparte, et nommée *cispadane*, devait se composer des duchés de Modène et Reggio, des légations de Bologne et Ferrare. Peut-être Bonaparte avait-il déjà l'arrière-pensée de n'en former qu'une seule et même confédération. B—N.

de Bonaparte s'augmentaient, plus il avait besoin de recruter ses troupes. Mais c'était presque toujours en vain qu'il s'adressait au directoire. Ce *gouvernement d'avocats* n'était pas si maladroît qu'il n'eût fort bien compris son général. Redoutant son ambition, il ne lui envoyait pas toutes les troupes qu'il demandait sans cesse, parce qu'il ne voulait pas lui donner de nouveaux moyens d'accroître sa renommée et de se rendre indépendant. Si les directeurs manifestèrent quelques intentions pacifiques, s'ils chargèrent le général Clarke de la double mission de négocier avec le baron Vincent et de surveiller Bonaparte, ce fut surtout pour que ce général n'augmentât pas trop sa célébrité. Par ce même motif, ils le contrarièrent souvent dans ses rapports avec les puissances. A cette époque, ils signèrent un traité de paix avec le duc de Modène et ils garantirent à ce prince la possession de ses Etats, tandis que Bonaparte y établissait une république. Plus tard ils se vengèrent de cet affront en refusant de ratifier un traité d'alliance conclu par Bonaparte avec le roi de Sardaigne et qui mettait à la disposition du général français un matériel important, des places fortes et dix mille hommes d'excellentes troupes. L'empereur voulait tenter un effort suprême pour sauver Mantoue. De nombreuses levées avaient été faites dans toutes les parties de la monarchie et plusieurs corps étaient détachés des armées du Rhin. La ville de Vienne avait fourni quatre mille volontaires, pleins de zèle, et pour lesquels l'impératrice elle-même broda de ses mains un magnifique drapeau. Cette armée fut prête à se mettre en campagne dès le milieu de décembre, et en moins de quinze jours elle déboucha par les vallées de l'Adige et de la Brenta. Le conseil aulique avait décidé qu'Alvinzy agirait sur trois lignes d'opérations à la fois. Cependant ses premiers mouvements furent tels, que rien n'indiquait le point d'attaque principal. Bonaparte le vit avec tant de promptitude, que ceux qui n'ont pas voulu en attribuer tout le mérite à son génie ont dit qu'il fut averti par une trahison. Il a depuis avoué lui-même qu'il recevait alors régulièrement les rapports, les contrôles de l'armée autrichienne, et il est bien sûr qu'il entretenait des intelligences secrètes jusque dans les bureaux du ministère et du conseil aulique. Aussi adroit politique que vaillant capitaine, il ne négligeait aucun moyen de succès. Pour obtenir la victoire, il employait aussi habilement les ruses de la diplomatie que celles de la guerre, recevant quelquefois des généraux des cabinets ennemis certaines révélations secrètes, sachant conduire une intrigue à côté d'un plan de bataille. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bonaparte, lorsqu'il fut attaqué en même temps à sa gauche sur le bas Adige, à son centre à Vérone et à sa droite où Joubert défendait la position de Rivoli, savait déjà que c'était sur ce dernier point que l'ennemi allait faire les plus grands efforts. Ayant

envoyé deux divisions au secours de Joubert, lui-même s'y rend pendant la nuit; il fait en toute hâte de nouvelles dispositions, et dès le point du jour il est prêt à recevoir une bataille qu'Alvinzy croyait livrer à une simple avant-garde qu'il aurait enveloppée. Détrouffé par la vigueur de la résistance, Alvinzy ne veut cependant pas renoncer à son plan et laisse aux Français tous les avantages du nombre et de la position. Bonaparte n'en perd aucun, et les colonnes impériales sont bientôt refoulées dans les gorges par lesquelles elles ont débouché. Celle qui était venue sur les derrières de l'armée française pour couper sa retraite fut entièrement détruite (*roy. LUSIGNAN*). Dans cette mémorable affaire de Rivoli, la perte des Autrichiens fut d'environ dix mille hommes sur vingt mille combattants. La moitié de l'armée française avait marché toute une nuit, de Vérone à Rivoli; et le lendemain, après avoir combattu pendant la journée entière du 14 janvier, il fallut qu'elle retournât vers les mêmes lieux pour y combattre encore. Là était le centre des Autrichiens, qui, secondé par une sortie de Wurmser, avait lutté toute la journée contre les divisions Serurier, Victor et Miollis, et s'efforçait de pénétrer dans Mantoue. Il était près d'y arriver lorsque le général en chef parut subitement, fit rentrer Wurmser, et laissa isolé au milieu de tous ces corps français le malheureux Provera, commandant ce centre, qui n'avait plus de pont pour repasser l'Adige, Augereau ayant brisé celui qu'il y avait établi. Il se vit encore une fois obligé de mettre bas les armes, avec six mille hommes des meilleures troupes, entre autres les volontaires de Vienne, qui se défendirent bravement, mais ne purent résister au nombre. Ainsi, en moins de trois jours, dans une saison rigoureuse, les mêmes troupes avaient fait trente lieues et livré deux batailles; c'est plus que l'histoire n'en rapporte de la vigueur des légions romaines ! Le général en chef, comme ses soldats, fut toujours en marche ou sur le champ de bataille. Dans des mouvements si rapides, si multipliés, et qui ne purent être réglés qu'en conséquence de ceux de l'ennemi, il songea à tout et sut tout prévoir, même sur les points où il lui fut impossible de se trouver en personne. C'est sans nul doute une de ses plus belles, de ses plus incontestables victoires. Les Autrichiens y perdirent dix-huit mille hommes et une immense artillerie. Après cela ils furent hors d'état de tenir la campagne et durent renoncer à tout espoir de secourir Mantoue. La garnison manqua absolument de vivres; tous les chevaux étaient mangés et la moitié des soldats expirait dans les hôpitaux. Il fallut se rendre, et le vieux maréchal signa enfin une capitulation, le 2 février 1797 (1). Il fut pri-

(1) C'est le 22 janvier que fut signée cette capitulation. Serurier entra dans la ville le 3 février, Bonaparte n'ayant pas voulu le priver d'une réception d'honneur dans une place à la conquête de laquelle il venait de concourir puissamment. B—N.

sonnier avec sa garnison (1). Le vainqueur ajouta à sa gloire en donnant quelque témoignage d'estime à ce vieillard, que les directeurs lui avaient prescrit de traiter comme émigré, c'est-à-dire de faire fusiller, parce qu'en sa qualité d'Alsacien il était inscrit sur la liste fatale. Le siège de Mantoue est sans contredit un des faits les plus étonnants de notre époque. L'histoire dans sa réalité y a souvent les couleurs de la poésie ; de grands caractères y sont tracés, et une foule d'événements imprévus y présentent des tableaux du plus haut intérêt. Si dans des temps éloignés un grand poète s'empare de ce beau sujet, à peine aura-t-il besoin de s'écarter de la vérité historique. — On a vu que Bonaparte avait ajourné à la prise de Mantoue beaucoup d'opérations secondaires. Une nouvelle invasion de Rome lui était vivement recommandée par le directoire ; aussi, dès que la capitulation fut signée, dirigea-t-il deux divisions contre les Etats du pape. Le saint-père ne fut pas tout à fait pris au dépourvu ; le cardinal Rusca, son ministre, qui ne manquait ni de caractère ni de prévoyance et qui avait bien pensé, dès le commencement, qu'un jour il faudrait recourir aux armes, avait fait quelques préparatifs de défense. Une petite armée de sept mille Romains, aux ordres du Piémontais Colli, attendit les Français sur les bords du Senio ; mais, accablés par le nombre et par le prestige de la valeur française, ils ne résistèrent que pendant quelques heures. Les Français n'étaient plus qu'à vingt lieues de Rome, lorsque Bonaparte consentit à s'arrêter. Pour lui, le temps n'était pas encore venu de renverser le trône pontifical, et il avait écrit au ministre de France à Rome : « Vous savez que j'attache plus d'importance au titre de conservateur du saint-siège qu'à celui de son destructeur. Si à Rome on fait preuve de jugement, nous en profiterons pour donner la paix à cette belle partie du monde et pour tranquilliser les consciences timorées (2). » Le saint-père comprit que cette modération ne le préserverait pas de nouveaux sacrifices. Par le traité de Tolentino, qui fut signé le 19 février 1797, huit jours après la prise de Mantoue, il consentit à payer encore quinze millions et à céder la plus grande partie de la Romagne

et la place d'Ancône, ce qui, avec les premières concessions, formait à peu près le tiers de ses Etats et deux années de son revenu ; à quoi il fallut ajouter des chevaux, des provisions pour l'armée française, des objets d'art pour le musée de Paris, enfin la cession du comtat Venaissin et un désaveu du meurtre de Basseville, avec trois cent mille francs de dédommagement pour sa famille. A ces conditions, le trône de St-Pierre resta debout encore quelques mois. Dans cette expédition Bonaparte s'opposa très-efficacement au pillage, au désordre, et il ne permit pas à ses soldats d'insulter les prêtres et les hommes religieux, leur ordonnant au contraire de respecter les ecclésiastiques français qui étaient venus chercher un asile dans les Etats du pape contre la persécution révolutionnaire, et forçant les couvents à les nourrir et à leur donner quinze francs par mois pour leur entretien. Le général en chef s'abstint encore cette fois d'aller jusqu'à Rome. Après avoir assuré le saint-père de son estime et de sa vénération, il reprit le chemin de la Lombardie. En ce moment, toutes les puissances de la péninsule avaient subi le joug de la France ; il n'en restait qu'une seule, que depuis douze siècles toutes les armées et tous les conquérants semblaient avoir méprisée, à cause de ses vertus ou plutôt de son peu de richesses ; c'était la république de St-Marin. Bonaparte, qui ne laissa jamais passer une occasion d'attirer les regards, imagina de faire assurer cette république de son amitié, et ce fut le géomètre Monge qu'il chargea de cette mission. Ce savant, introduit au conseil des Sages, leur ayant offert de la part du général en chef, dans un discours emphatique, quelques portions du territoire de leurs voisins, avec quatre pièces de canon et une quantité considérable de blé, reçut de ces hommes vertueux un refus qui les honore. « Enlever et accepter ce qui appartient à autrui, lui dirent-ils, serait à la fois déshonorant et dangereux pour un peuple innocent et pur depuis tant de siècles. » Et ils ajoutèrent à cette déclaration qu'ils accepteraient volontiers le blé et les canons, mais en les payant. — Ce n'était pas assez d'avoir en moins d'un an détruit cinq armées de l'Autriche, conquis sur cette puissance tant de places fortes, Mantoue et les provinces de la Lombardie ; il fallut que les Français portassent la guerre jusque dans les Etats héréditaires, jusque sous les murs de Vienne. D'immenses ressources restaient encore à l'Autriche, et de nombreux recrutements s'opéraient dans toutes les parties de ce vaste empire. 30.000 hommes venaient d'être tirés de ses armées du Rhin, et l'archiduc Charles, tout resplendissant de la gloire qu'il avait acquise contre Jourdan et Moreau, allait être opposé au jeune vainqueur de l'Italie. De grands événements se préparaient donc, et l'Europe attentive avait les yeux fixés sur ces deux armées. Celle des Fran-

(1) Wurmser ne demeura point prisonnier. Il put sortir avec son état-major, 200 hommes de cavalerie, 500 personnes à son choix et 6 pièces de canon. Le reste de la garnison, forte d'environ 13,000 hommes, mit bas les armes et fut conduit en France.

B.-N.

(2) Bonaparte avait transporté son quartier général à Tolentino, petite ville distante de Rome d'environ douze postes. Ce fut là qu'il reçut les députés du pape. Honnête, mais exigeant, il éleva des prétentions fort hautes dont il ne rabattit rien, pour mieux servir la tiare ; car le directoire, qui avait déjà refusé de ratifier une convention conclue entre Bonaparte et la cour de Rome, devait se montrer bien plus rigide aujourd'hui. — « Les conditions que je vous impose, dit-il aux envoyés de la cour pontificale, sont dures, trop dures assurément ; je traite Rome en ville assiégée, et mes articles ressemblent aux articles d'une capitulation ; qu'y faire ? Rome, le saint-père, la religion ne seront sauvés qu'à ce prix. » — « J'ai palpité, tremblé, écrivait au cardinal Rusca le cardinal Mattei, mais nos immenses sacrifices rendent la paix à l'Eglise. »

B.-N.

cais, renforcée par deux divisions de Sambre-et-Meuse, que commandaient Bernadotte et Delmas, ne comptait pas moins de 90,000 hommes. Le directoire avait promis à son général de faire concourir à ses opérations les armées d'Allemagne, et déjà, dans ses rêves d'ambition, Bonaparte se voyait sous les murs de Vienne à la tête de 200,000 combattants. Cependant les soupçonneux directeurs ne se hâtèrent pas de le placer dans une si belle position, pensant que, pour leur sûreté, ce général n'avait déjà que trop de pouvoir et de gloire. Malgré ses pressantes réclamations, les armées du Rhin restèrent immobiles. Impatient et craignant d'être devancé, il prit l'initiative, et dès le 10 mars toutes ses colonnes furent en mouvement. Pour une telle entreprise, il ne fallait pas moins que son audace et son énergie. Avant de parvenir à la capitale de l'Autriche, il avait à franchir plusieurs fleuves, de longs défilés, les Alpes Noriques et Juliennes, tandis que celles du Tyrol étaient à sa gauche, avec leur belliqueuse population, et sur sa droite, la Hongrie, la Croatie et toutes les places vénitiennes, dont il avait plus à se défier peut-être que de ses ennemis déclarés. Plus il allait s'avancer, plus le péril serait grand ; un échec pouvait tout perdre, et il ne l'ignorait pas ; mais, en pareil cas, jamais il ne sut s'arrêter. Après quelques légères escarmouches, l'armée française exécuta le passage du Tagliamento le 18 mars 1797, en présence de l'archiduc Charles, placé sur l'autre rive avec toute son armée. Les troupes françaises s'y montrèrent aussi braves que manœuvrières, et leur courage contribua plus que tout le reste à la victoire. Il n'y eut pas d'autre plan que de marcher de front et tout droit à l'ennemi, ni d'autre calcul que d'attaquer en même temps et avec la même force par le centre et par les ailes. La reddition beaucoup trop prompte de la forteresse de Gradisca ayant découvert la gauche de l'armée autrichienne, Bonaparte s'empara des fameuses mines de mercure d'Idria. L'archiduc opéra sa retraite en bon ordre, mais non sans des pertes inévitables. Les plus graves de ces pertes furent dans la vallée de Cadore, où Masséna obligea Lussignan à capituler, et à Tarvis, où un corps de 6,000 hommes mit bas les armes. Parvenu en moins d'un mois des bords de la Brenta à ceux de la Drave, Bonaparte parut enfin s'apercevoir qu'en même temps qu'il s'éloignait de ses magasins, et qu'il dispersait son armée par des détachements et des garnisons indispensables, l'ennemi concentrait la sienne et faisait occuper des points importants sur les flancs et même sur les derrières de l'armée française. Déjà le général en chef était à Clagenfurth, lorsque les corps autrichiens pénétrèrent, d'un côté jusqu'à Trieste et de l'autre jusqu'à Brescia, mis à découvert par la jonction de Joubert, que le général en chef avait été forcé de rappeler à lui. Ce renfort lui

suffisait d'autant moins pour l'exécution de ses vastes projets, qu'il venait d'être informé que l'armée du Rhin ne se mettrait point en marche et qu'il reçut, au même instant, l'avis d'une violente insurrection dans les Etats vénitiens. Ce fut dans cette position, véritablement critique, qu'il adressa à l'archiduc une lettre dont on a beaucoup blâmé la forme, mais dont il faut du moins approuver le motif, puisque c'étaient des propositions de paix. Le prince répondit avec une extrême réserve qu'autant que lui il désirait la paix, mais qu'il n'avait aucun pouvoir pour en traiter ; qu'il devait en référer à l'empereur et que pour cela il demandait une trêve de dix jours. Bonaparte ne voulut pas en donner plus de cinq, et sitôt que ce délai fut expiré, il était prêt à recommencer les hostilités, lorsque arrivèrent à son quartier général de Judenburg, avec de pleins pouvoirs, les comtes de Bellegarde et de Meerfeld, qui, au bout de cinq jours, signèrent les préliminaires de Léoben (18 avril 1797). Les bases de ce traité, que Bonaparte conclut sans pouvoirs de son gouvernement, mais non sans instructions préalables, ne furent que la conséquence, on ne peut en douter, de choses convenues dès longtemps. Il consacra pour la France les limites du Rhin, que des lois positives avaient déjà fixées, et la possession de la Belgique. Certes l'Autriche n'avait pas fait une pareille concession sans dédommagement, et l'on pensa d'abord que ce dédommagement devait frapper sur la Bavière ou quelque prince de l'Allemagne ; mais le voisinage de la Prusse ne permettait guère à cette époque de toucher au corps germanique sans sa participation. Ainsi, pour le moment, il ne pouvait être question que de l'Italie, où tant de petits Etats étaient sans force et sans appui, où la république de Venise surtout excitait depuis longtemps, par ses richesses et son excellente position, l'ambition et la cupidité de l'Autriche. Aussi dans ces dernières négociations, les envoyés de l'Autriche cajolèrent et caressèrent beaucoup le général en chef, et il a dit lui-même plus tard que, pour le mettre à l'abri de l'ingratitude ordinaire des républiques, ils lui offrirent une principauté en Allemagne. Nous regardons cette offre comme très-vraisemblable, et nous pensons même que ces envoyés ne s'en tinrent pas là, qu'ils l'encouragèrent dans des projets d'élévation que dès lors il avait conçus et dont il leur fit confidence (1). Nous sommes persuadé qu'aucun autre motif n'eût pu le faire renoncer à la possession de Mantoue, si nécessaire à la conservation de la Lombardie, qui avait tant coûté, et qu'il devait être si difficile de reprendre un jour, si l'on voulait conserver le Milanais, abandonné par l'Autriche. Soit que le directoire eût compris les vues

(1) Cette prétendue confidence n'était nullement dans les habitudes de Bonaparte ; et moins que jamais il se fût alors exposé à laisser pénétrer des intentions qui, pour leur réussite, avaient surtout besoin de ne point être soupçonnées. B—N.

ultérieures de son général, soit qu'il tint réellement plus que lui à ses conquêtes d'Italie, il refusa formellement de rendre Mantoue, et l'on dut reprendre les négociations, qui ne furent terminées que plusieurs mois après par le traité de Campo-Formio. — Bonaparte continua cependant à préparer la tradition de Venise. C'était une opération grave et dans laquelle toute son adresse devait à peine suffire. Pour bien la comprendre, il faut reprendre les choses de plus haut. Nous avons dit que la possession de Venise par l'Autriche et celle de différents autres Etats d'Italie par la France étaient un point convenu depuis longtemps entre ces deux puissances. En examinant, dès le commencement, toutes les opérations militaires, on voit qu'en effet elles tendirent à ce but et que Bonaparte y marcha constamment par des moyens détournés ou directs. Dès le mois de juin 1796, il écrivait au directoire : « Le sénat de Venise vient de m'envoyer des juges du conseil. Je leur ai parlé de l'accueil « fait à Monsieur (1). Si votre projet est de tirer « de Venise cinq à six millions, je vous ai ménagé « cette espèce de rupture. Si vous avez des intentions plus prononcées, je crois qu'il faut continuer ce sujet de brouille, m'instruire de ce « que vous voulez faire et attendre le moment « favorable, que je saisirai suivant les circonstances ; car il ne faut pas avoir affaire avec « tout le monde à la fois. » Il écrivait à peu près de la même manière à cette époque relativement à la république de Gènes, dont il ne voulait pas s'emparer, il est vrai, pour la livrer à un gouvernement monarchique, mais pour laquelle le directoire et lui-même n'avaient certainement par des idées plus généreuses. Tant qu'il eut à combattre les armées autrichiennes et que Mantoue n'eut pas capitulé, « ne voulant pas avoir « affaire avec tout le monde à la fois », il s'entint avec les petits Etats à des menaces, à des exigences, faisant occuper les places, enlevant l'artillerie qui pouvait lui être utile, exigeant pour ses troupes des vivres, des munitions, et pour son gouvernement des objets d'art, de l'argent, etc. Quant aux Vénitiens, il eut besoin de plus de précautions. Suivant l'usage du temps, ce fut d'abord un parti de révolutionnaires, soutenu par des Français, qui attaqua l'ancien gouvernement. Celui-ci sévit contre les agresseurs, lesquels, placés naturellement sous la protection de l'armée française, durent implorer son assistance et amener par là une lutte, où l'ancien pouvoir devait infailliblement succomber, les Français soulevant les sujets vénitiens contre Venise, et Bonaparte défendant à Venise de châtier les rebelles. C'est ce qui arriva dans Bergame, où les troupes françaises protégèrent ouvertement la révolte et refusèrent de sortir de la ville, par

la seule raison que telle était leur volonté, et qu'elles étaient les plus fortes, comme le dit un membre du directoire au sénateur Querini, ambassadeur de Venise à Paris. Des insurrections du même genre éclatèrent successivement, et eurent les mêmes résultats, à Crema, à Brescia et dans d'autres villes vénitiennes. Ce fut en vain que le sénat fit supplier le général en chef de déclarer qu'il ne les approuvait pas. Personne n'ignorait en Italie qu'il était lui-même le secret moteur de toutes ces émeutes, par le moyen d'un comité d'insurrection qu'il avait formé, et dont le major Andrieux était le chef. Cependant, ces artisans de trouble et de désordre étaient peu nombreux. Ils n'avaient parmi eux aucun personnage important ni connu, et toute la population restait inviolablement attachée à son antique gouvernement. Victime de toutes ces menées, la population vénitienne en vint au dernier degré d'exaltation contre les Français et leurs adhérents. Lorsqu'elle vit se développer à Vérone les mêmes intrigues qu'à Brescia et à Bergame, son exaspération n'eut plus de bornes. Les habitants des campagnes s'armèrent, se réunirent et égorgèrent des soldats isolés ; ils attaquèrent même à Salo un détachement de Français et de patriotes italiens, qui furent complètement défaits. Deux cents hommes de cette troupe, faits prisonniers et conduits à Vérone par les insurgés, furent promenés triomphalement. Bonaparte, informé de ces événements dans le moment même où il venait de conclure avec l'Autriche la tradition de Venise, fit partir sur-le-champ son aide de camp Junot avec une lettre pour le doge. Arrivé le vendredi saint dans la ville, cet officier veut qu'à l'heure même le collège se réunisse pour l'entendre, et c'est en vain qu'on le prie de différer jusqu'au lendemain, parce que, selon un antique usage, les sénateurs ne peuvent s'occuper ce jour-là que de leurs devoirs de piété. Il insiste et menace de faire afficher à l'instant une déclaration de guerre. Les sénateurs tremblants viennent entendre le terrible aide de camp, qui leur lit une lettre de son général, qu'on peut résumer par cette phrase : « Le sénat de « Venise a répondu par la plus noire perfidie « à nos généreux procédés... Mon aide de camp « vous porte cette lettre ; elle vous déclare la « guerre ou la paix... » Bonaparte avait écrit le même jour au ministre de la république Lallement, pour qu'il exigeât le désarmement de tous les Vénitiens et l'arrestation de ceux qui s'étaient déclarés contre les Français. En même temps, il manda au directoire, à Paris, qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de « détruire un « gouvernement féroce et sanguinaire, d'effacer « le nom vénitien de la surface du globe ». C'était dire clairement, pour nous servir de son langage, que « Venise avait vécu ». Quelques sénateurs le comprirent trop bien, mais la plupart des Vénitiens ne savaient rien des articles secrets du

(1) Bonaparte et le directoire savaient bien que la république de Venise n'avait donné asile à Monsieur, depuis Louis XVIII, qu'avec le consentement du comité de salut public.

traité de Léoben, et, loin de se calmer, leur irritation augmentait sans cesse. La veille même du jour où ce traité fut signé, une violente sédition éclatait dans Vérone. Tous les Français qui s'y trouvaient, femmes, enfants, vieillards et jusqu'aux soldats malades dans les hôpitaux, furent impitoyablement égorgés. Une faible garnison, qui se réfugia à la hâte dans le château, sous les ordres de général Challan, y fut menacée, assiégée pendant plusieurs jours, et elle ne se sauva que par la plus héroïque résistance. Si la nouvelle du traité de Léoben n'était venue enfin lui rendre le courage et porter le désespoir dans l'esprit des insurgés, et si le général Laudon, qui déjà s'était avancé jusque sur le Mincio, avait pu arriver jusqu'à Vérone, aucun Français n'eût échappé à ces horribles massacres qu'on appela les *Pâques de Vérone*, et si le mouvement eût été conduit par un gouvernement habile et courageux, on ne peut pas savoir où il se serait arrêté. Mais, loin de là, ce gouvernement de faiblesse et de décrépitude ne songeait qu'à se tirer d'un si grand péril par des lâchetés et de nouvelles concessions. Après être tombés, à Paris, dans les pièges d'un escroc qui leur promit de gagner, pour six cent mille francs, l'un des cinq directeurs, ils envoyèrent de nouvelles soumissions à Bonaparte, qui n'y répondit que par de plus rigoureuses injonctions et enfin par une déclaration de guerre formelle, qu'il prononça lui-même, de sa propre autorité, dans un manifeste du 2 mai 1797. Cependant comme, après cette déclaration de guerre, il avait encore besoin de remuer et d'agiter les Vénitiens dans leur intérieur, il laissa auprès d'eux le secrétaire d'ambassade Villetard, jeune révolutionnaire fort exalté, mais incapable de fourberie, et qui, ne connaissant pas les articles secrets de Léoben, croyait bonnement qu'il ne s'agissait que de retremper ou, comme cela se disait alors, de *régénérer* la vieille république par de nouvelles lois et de nouvelles institutions. Persuadé que ce n'était pas dans un autre but que Bonaparte voulait désarmer les troupes vénitiennes et y substituer les siennes, il prépara tout pour y introduire une division française. Cette troupe, amenée par des vaisseaux vénitiens, débarqua dans la nuit du 16 au 17 mai sous les ordres de Baraguey-d'Hilliers, au moment où le peuple vénitien, dans son agonie, venait de se livrer à une crise d'insurrection qui eût encore pu sauver la patrie, si quelques sénateurs seulement eussent été dignes d'aussi grandes circonstances ; car, ainsi que l'a dit Botta, « ce ne fut pas le peuple qui manqua au gouvernement, mais le gouvernement qui manqua au peuple ». Dès lors disparurent ces lâches patriciens, et il n'y eut plus dans l'antique cité d'autre pouvoir que celui de la municipalité créée par Villetard, ou plutôt celui de Villetard lui-même qui, chaque jour, recevait ses ordres de Montebello, où résidait Bonaparte. Le général en chef s'abstint

d'aller à Venise. Voulant cependant y être représenté, il fit partir sa femme, que l'on y combla de toutes sortes de présents et d'honneurs, dans des fêtes splendides, des inaugurations d'autorités créées la veille et destinées à périr le lendemain. Le parti de la révolution, excité par Villetard, était dans une sorte de délire, tandis que celui de l'ancienne aristocratie restait dans la stupeur et ne comprenait rien à tout ce mouvement. Quelques-uns croyaient encore à la sincérité de l'Autriche, et il y en eut qui envoyèrent à Vienne pour y demander un appui contre les Français ! Pendant ce temps, Bonaparte, qui seul connaissait le dénoûment de cette comédie, fit enlever des chantiers et des arsenaux les provisions, les munitions, que l'on chargea sur des vaisseaux vénitiens destinés à aller grossir la marine de Toulon. Ainsi furent enlevés, pour être conduits à Paris, les fameux chevaux de bronze et beaucoup d'autres monuments, des tableaux, des manuscrits, etc. Des troupes et un général français furent embarqués sur des vaisseaux vénitiens, pour être transportés aux îles Ioniennes, qui, par le traité secret, étaient dévolues à la France (1). Ces troupes ne s'annoncèrent d'abord aux descendants des Phéaciens que comme un renfort des garnisons vénitiennes, et elles furent très-bien accueillies, mais l'illusion cessa bientôt quand on les vit s'emparer des forts, des principaux postes et créer de nouvelles autorités. Au même moment, les Autrichiens, s'approchant de leur proie, s'emparaient de l'Istrie, de la Dalmatie et des Bouches-du-Cattaro ; bien que, selon les conventions, ils ne dussent s'y présenter que lorsque Mayence serait livré et que Bonaparte aurait eu le temps de compléter ses enlèvements. Il est probable que le cabinet autrichien, honteux du rôle qu'il jouait dans cette affaire, et n'osant pas opérer lui-même la destruction d'une puissance qui, depuis tant de siècles, lui restait attachée, qui plus d'une fois s'était compromise en refusant l'alliance de ses ennemis, avait consenti à tout cela, au risque de perdre une partie du butin. Quand tout fut consommé, Bonaparte écrivit nettement à Villetard que les Français allaient évacuer Venise, et que l'empereur *était autorisé à s'en emparer* ; que ceux des patriotes qui ne voudraient pas y rester seraient reçus dans la Cisalpine (2), qu'il avait fait pour cela un arrangement avec cette république. Il fallut que Villetard annonçât lui-même cette fatale décision à la municipalité qu'il

(1) Le général corse Gentili commanda l'expédition. Il avait avec lui, en qualité de commissaire politique et civil du gouvernement, Lucien Arnault, l'auteur tragique, auquel nous devons une relation circonstanciée de sa mission. C'est d'alors que datent les premiers rapports du général Bonaparte avec Ali, le fameux pacha de Janépa.

B-N.

(2) Bonaparte avait renoncé dès lors à l'idée de former trois républiques, sous les noms de *cispadane*, *transpadane* et *ligurienne* ; il organisait une république fédérative dite cisalpine, et lui créait une ceinture fortifiée, propre à la garantir d'invasions soudaines.

B-N.

venait de créer, à laquelle il avait donné les plus belles assurances pour l'avenir. Ce fut certainement pour lui, qui était de bonne foi, une mission pénible, et le compte qu'il en rendit au général en chef ne l'affligea pas moins. « Huit ans de révolution, lui dit-il en parlant des Vénitiens, ne les ont point encore formés au malheur, et ils gémissent; ne les ont point mûris au machiavélisme, et ils blasphèment; ne les ont point corrompus à l'effronterie politique, et ils n'osent... » Cette caustique franchise d'un républicain mit Bonaparte en fureur, et il répondit sur-le-champ au novice diplomate qu'il ne comprenait rien à ses scrupules, que tout ce qui arrivait était « la suite d'un grand plan; que les Vénitiens étaient un peuple lâche, corrompu, indigne de la liberté, comme tous les Italiens; que les patriotes n'étaient qu'une poignée de bavards et de fous, qui voulaient la république universelle, etc. ». Ce fut la dernière condamnation des Vénitiens. Après cela, le général en chef refusa de recevoir les députés qu'ils lui envoyèrent, et fit arrêter en chemin ceux qu'ils voulurent envoyer à Paris. Il chargea ensuite Serurier d'occuper Venise jusqu'à la livraison définitive, qui ne devait avoir lieu qu'au même instant que celle de Mayence, mais qui ne fut opérée que beaucoup plus tard, par suite de la mésintelligence et des soupçons du directoire envers son général. — Dans le même temps, Bonaparte avait complété la ruine d'une autre république non moins ancienne et non moins célèbre, celle de Gènes. Comme à Venise, il y avait depuis longtemps des émissaires propagandistes chargés d'irriter les passions et d'amener à des désordres qui pussent justifier l'intervention de la France; mais ces émissaires mal dirigés par l'apothicaire Morando, et trop peu nombreux, éclatèrent trop tôt et sans avoir assez de force pour réussir, de manière que la populace de Gènes, fort attachée à son gouvernement, s'indigna et se souleva tout entière contre ces artisans de trouble, dont elle massacra une partie aux cris de *Vive Marie! Vivent le sénat et les nobles!* Il n'y avait plus alors de révolution possible, et l'autorité du sénat était inébranlable, si le général en chef ne s'en fût pas mêlé. Lorsqu'il reçut la nouvelle de cette maladroite équipée, il montra beaucoup d'humeur contre ces imbéciles qui avaient fait feu avant l'ordre, et sur-le-champ il fit partir son aide de camp Lavalette, lequel parut tout à coup au milieu des sénateurs génois, et leur signifia, de la part du grand libérateur (c'était ainsi que la flatterie italienne appelait alors Bonaparte), que *l'aristocratie avait existé, que le pouvoir souverain devait résider dans la réunion des citoyens*. A de telles paroles, les pères conscrits n'eurent rien à répondre; ils les comprirent sans peine, et se cotisèrent aussitôt pour réunir une somme de quatre millions, qui fut mise aux pieds du général en chef. En-

suite ils formèrent une commission, qui se rendit auprès de lui pour arranger une constitution démocratique, en conséquence de l'ordre formel qui leur en était donné. Tout cela se fit dans le château de Montebello, où résidait alors Bonaparte. Les commissaires en revinrent fort satisfaits, parce que le maître n'exigea pas que cette constitution fût aussi démocratique qu'on l'avait pensé, qu'il permit que les nobles eussent quelque part au gouvernement, et qu'il voulut que les classes inférieures n'y fussent admises qu'avec beaucoup de réserve. Pour tout le reste, il s'en rapporta complètement à l'envoyé de la république française, qui l'avait très-bien secondé dans cette affaire (roy. FAYPOULT), et il chargea son chef d'état-major, Berthier, de rendre compte sommairement au directoire de ce qu'il avait fait. — A cette époque, le général législateur n'avait pas de relations fort suivies avec son gouvernement; il faisait et défaisait à son gré, dans la Péninsule, les républiques et les principautés, et c'était en ce moment qu'il s'occupait plus particulièrement de la Cisalpine. Après l'avoir formée de la Lombardie, des légations et de quelques débris arrachés au partage de Vénise, il lui donna des formes représentatives et démocratiques, mais il en nomma les directeurs, les juges, les administrateurs, même les députés aux deux conseils. A ce mode de nomination près, ce n'était guère qu'un calque de la république mère. Lorsque tout fut ainsi arrangé, pour que l'imitation fût plus complète, il y eut une espèce de fédération dans une vaste plaine, où Bonaparte, placé sur une estrade, fixa tous les regards et reçut tous les applaudissements. Ce fut une véritable intronisation; le général en chef n'a pas fait autrement quand il est devenu empereur et roi. — Ce n'était pas seulement en Italie, au milieu de ses conquêtes, que dès lors Bonaparte voulait dominer. On sait comment, dans le même temps, il prit part à la révolution du 18 fructidor, qui éloigna du pouvoir le parti royaliste et Pichegru; comment il fit signer par les soldats de son armée des adresses menaçantes contre les députés qui avaient osé censurer ses opérations de Venise; comment l'aide de camp Lavalette vint préparer, soudoyer le complot; comment enfin Augereau, son lieutenant, s'introduisit à main armée dans le palais législatif, et comment le vainqueur de la Hollande et ses collègues furent traînés à la prison du Temple, aux déserts de la Guyane (1). Quelque temps après qu'il eut ainsi écarté son rival, Pichegru, au fond peu dangereux, Bonaparte en vit succomber un autre bien

(1) Pichegru conspira réellement contre le directoire, comme il conspira plus tard contre le consulat; la présence d'Augereau à Paris n'implique aucune intention réactionnaire chez Bonaparte, car Augereau n'eût jamais été son homme. Ils comprenaient la révolution d'une manière tout opposée. Bonaparte, un homme habile, profita pour lui-même du 18 fructidor; il l'avait prévu, mais il ne l'a point préparé. B—N.

plus redoutable, le général Hoche, qui, après avoir pris comme lui beaucoup de part à la révolution du 18 fructidor, donnait aussi par son ambition, au triumvirat directorial, les plus vives inquiétudes. Tous les témoignages s'accordent à dire qu'il mourut empoisonné ; mais on ne peut avoir que des soupçons sur l'auteur du crime. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bonaparte et le directoire gagnèrent également à la mort d'un homme entreprenant et courageux. Napoléon a dit plus tard que, s'il l'avait trouvé sur son chemin, il eût fallu que l'un ou l'autre succombât. Enfin, Moreau, dont la renommée pouvait aussi l'inquiéter, perdit à la même époque le commandement de l'armée, par suite de cette révolution de fructidor qui avait renversé Pichegru. Le vainqueur de l'Italie demeura ainsi le seul de tant de généraux qui pût aspirer au pouvoir. Jourdan était un homme simple, sans ambition, et ce fut en vain que le directoire essaya d'opposer à Bonaparte l'incapable Augereau, en le nommant général en chef de toutes les armées du Rhin et de Sambret-et-Meuse. Ainsi, tout concourait à lui préparer les voies, à aplanir le chemin de cette haute fortune qui bientôt devait étonner le monde. Il habitait alors, près de Milan, le château de Montebello, résidence des archiducs. Voici comment il a raconté lui-même ce qui se passait dans ce beau séjour : « La réunion des dames de Milan, qui s'y rendaient journellement pour faire leur cour à « Joséphine ; la présence des ministres d'Autriche, du pape, des rois de Naples, de Sardaigne, « des républiques de Venise, de Gènes, etc., le « concours de tous les généraux, des autorités ; « le grand nombre de courriers qui arrivaient et « partaient à toute heure ; le train de vie enfin de « ce grand château le fit appeler la *cour de Montebello*. » Tout y annonçait en effet la résidence d'un souverain, et si chez lui la pensée du pouvoir suprême n'eût pas été innée, on conçoit qu'elle lui fût venue dans l'enivrement d'une telle position. C'est là qu'il dit une fois à deux républicains (Villetard et Dupuis), avec un air de moquerie qui cachait souvent ses véritables pensées : « Que diriez-vous, si je devenais un jour roi de « France ? » Cet étrange propos lui fut probablement alors inspiré par quelque ouverture des envoyés de l'Autriche, qui le cajolaient et l'environnaient de toutes sortes de séductions. Cobentzl lui apporta lui-même une lettre de l'empereur, très-polie et très-gracieuse, telle que n'en a jamais écrit un monarque autrichien à aucun souverain du monde. Ce qui, plus que toute autre chose, prouve que Bonaparte était un homme supérieur et doué de facultés extraordinaires, c'est que tout cela ne lui tourna pas entièrement la tête, et qu'au milieu de tant d'obsessions et de pièges tendus à sa vanité, il sut conserver l'aplomb, la présence d'esprit d'un homme vieilli dans les plus grandes et les plus difficiles affaires. Cependant, il était à peine

XXX.

âgé de vingt-huit ans ; il n'y avait pas dix-huit mois qu'il commandait une armée (1) ! Ayant à lutter, en même temps, contre les ambitieuses prétentions de l'Autriche et contre les soupçons ombrageux du directoire, il ne perdit pas de vue les intérêts de la France, souvent d'accord avec les siens. Dans un moment d'humeur contre le directoire et de complaisance pour l'Autriche, il avait signé les préliminaires de Léoben, et il ne tarda pas à en avoir quelques regrets. On ne peut guère supposer qu'il eût consenti, de sang-froid, en livrant aux Autrichiens les Etats de Venise, à leur céder encore la place de Mantoue, qui lui avait coûté tant de périls, de sacrifices, et sans laquelle il n'y avait en Italie aucune sûreté pour les Français. Le directoire vint heureusement à son secours en refusant sa ratification ; peut-être même ce refus ne fut-il entre eux qu'une comédie concertée. Clarke, par suite de ses liaisons avec Carnot, ayant été rappelé après le 18 fructidor, Bottot, secrétaire de Barras, fut chargé d'épier la conduite du général en chef et de contrarier ses opérations. Ils eurent des explications très-vives ; Bonaparte lui exprima sans ménagement ses récriminations contre le directoire. Il offrit une seconde fois sa démission, sachant bien que les directeurs ne pouvaient l'accepter sans se perdre. Ils lui firent donc écrire par Bottot une lettre d'excuses très-humble ; ils refusèrent la démission, et Bonaparte n'insista pas davantage (2). Les Autrichiens se montraient

(1) « J'ai vu là, disait Bernadotte après son premier entretien « avec Bonaparte, un homme de vingt-six à vingt-sept ans, qui « veut paraître en avoir cinquante ; cela ne me dit rien de bon « pour la république ». Tous deux s'étaient toisés. Donés l'un et l'autre d'une sagacité prompte, Bonaparte et Bernadotte durent prévoir dès lors qu'ils ne partageraient ni les mêmes sentiments ni les mêmes opinions, et que leurs vues respectives différaient plus encore. Cependant, je ne vois pas que, montés sur le trône, leur mécanisme administratif ait difféié beaucoup. B-N.

(2) La position qu'occupait alors Bonaparte à Milan, dans le palais Serbelloni, où il vivait entouré des compagnons de sa gloire, d'hommes de lettres distingués, d'artistes éminents, de savants et d'une foule d'Italiens illustres par leur naissance et leurs emplois, était une position exceptionnelle. Se plaçant en dehors des rêveries fantasques et des pusillanimités du directoire, imposant sa volonté vivace aux habitudes traditionnelles de la cour d'Autriche, Bonaparte régénait tout le monde. Il donnait des avis qui devenaient presque des ordres. Voici quelques pensées recueillies çà et là dans sa correspondance avec le directoire : « Si le corps germanique n'existait pas, il faudrait le créer tout « exprès pour nos convenances. — Naples ! il n'y a pas de cour « plus furibonde et plus profondément décidée contre la république. — Les Polonais inquiètent beaucoup l'empereur ; effectivement, il vient du fond de la Pologne beaucoup d'officiers, et « nos soldats voient leur uniforme polonais avec un plaisir qui « redouble leurs moyens. — Les îles de Corfou, de Zante et de « Céphalonie, sont plus intéressantes pour nous que toute l'Italie ensemble. — L'empire des Turcs s'écroule tous les jours. La « possession des îles de la mer Egée nous mettra à même de le « soutenir ou d'en prendre notre part. — Les temps ne sont pas « éloignés où nous sentirons que, pour détruire véritablement « l'Angleterre, il faut nous emparer de l'Egypte. — Je vous propose « mets d'être dans Vienne aux vendanges, de me réunir sur le « Danube avec l'armée du Rhin, et de faire boire du vin de Tokay aux paysans hongrois. — Quant à vous, citoyens directeurs, ordonnez d'arrêter les émigrés, détruisez l'influence des « étrangers. Si vous avez besoin de forces, appelez les armées, « faites briser les presses des journaux vendus à l'Angleterre, plus « sanguinaires que ne le fut jamais Marat. — Je vois que le club « de Clichy veut marcher sur mon cadavre pour arriver à la « destruction de la république. N'est-il donc plus en France de « républicains ! Et, après avoir vaincu l'Europe, serons-nous « réduits à chercher quelque angle de la terre pour y terminer

alors beaucoup plus difficiles : leur armée s'était recrutée ; ils avaient reçu des propositions de l'Angleterre et de la Russie, et demandaient que ces deux puissances fussent admises aux négociations. Bonaparte s'y refusa avec force, et il eut à soutenir de vives discussions. Cobentzl lui ayant fait observer un jour qu'il parlait en guerrier plus qu'en ministre de paix, il se leva brusquement, et dit sur un ton fort élevé : « Eh bien, que la trêve soit rompue, la guerre déclarée ! » Et montrant un guéridon sur lequel se trouvait un service de porcelaine, il ajouta : « Sachez qu'avant deux mois je puis briser votre monarchie, comme je ferais de cette porcelaine. » On a même dit qu'il fit rouler en éclats les tasses sur le parquet, mais nous savons, par des témoins irrécusables, qu'il s'en tint à la menace. Ce fut en vain que Cobentzl essaya de faire dédommager son maître par quelques dépouilles du pape ; Bologne et Ferrare durent encore grossir la république cisalpine. Bonaparte conserva jusqu'à la fin des conférences le ton impérieux et tranchant qu'il affectait dans de pareilles occasions, et que justifiaient ses succès autant que la bassesse et l'humilité de ses adversaires. Le secrétaire ayant commencé la rédaction du protocole en exprimant la reconnaissance de la république française par l'empereur, « Supprimez ce cet article, s'écria Bonaparte, la république française est comme le soleil, elle n'a pas besoin

« d'être reconnue. » Enfin, le traité fut signé à Campo-Formio le 17 octobre 1797. Ce fut un grand événement pour l'Europe et plus particulièrement pour la France révolutionnaire, qui depuis longtemps négociait et traitait secrètement avec l'Autriche, mais n'en avait point encore obtenu un acte de reconnaissance ostensible et formel comme celui-là. Le seul déplaisir que purent en avoir les directeurs fut de voir s'accroître l'influence d'un général qui leur donnait de si vives inquiétudes et qu'ils furent néanmoins obligés de féliciter encore. Leur président lui écrivit une lettre très-flatteuse, puis, pour l'arracher le plus tôt possible à l'Italie et à son armée sans le faire venir à Paris, où sa présence les eût inquiétés davantage, ils le nommèrent commandant d'une armée d'Angleterre qui n'existait pas, et qu'ils destinaient à une invasion des royaumes britanniques, dont le plan n'était pas même conçu. En attendant, ils le chargeaient d'aller présider la légation française au congrès de Rastadt, et de faire exécuter les conventions secrètes de Campo-Formio relatives à Mayence. Le ministre Talleyrand invita le général en chef, de la part des directeurs, à se rendre *sur-le-champ* à son nouveau poste ; et il fallut partir (1). Sa route jusqu'à Rastadt fut une marche triomphale. Le roi de Sardaigne le reçut à Turin avec les plus grands honneurs et lui fit présent de deux superbes chevaux et de pistolets enrichis de diamants. Toutes les villes sur son passage lui envoyèrent des députations ; il parut fort sensible à l'empressement des Vaudois, qui, voulant se soustraire à la domination de Berne, lui dirent « qu'un peuple ne devait pas être le sujet d'un autre peuple » ; ce qui était lui faire compliment d'une espèce de sentence arbitrale qu'il avait prononcée pour soustraire la Valteline à la domination des Grisons et en faire un département de la Cisalpine. C'est à ce zèle pour les Vaudois, ou plutôt aux secrètes conventions de Campo-Formio relativement à la Suisse, qu'il faut attribuer le mauvais accueil qu'il fit aux Bernois, dont il refusa les fêtes et les honneurs. Les magistrats de Soleure punirent un officier pour avoir fait tirer le canon sur son passage, mais ils furent réprimandés par le directoire français, réduit à faire bassement la cour au héros d'Italie. Obligé de passer à Offenbourg, où Augereau avait son quartier général, il effectua de ne pas même entrer chez son ancien lieutenant, qui pourtant avait envoyé au-devant de lui et lui préparait une réception convenable. Cette insulte, faite évidemment avec intention, acheva de les brouiller (2). — Le général pacificateur fit son

« nos tristes jours !... » — De cet ensemble d'idées ressortent les grands projets dont l'exécution, commencée par la campagne d'Égypte, aboutira plus tard au système continental, à la confédération du Rhin, à la médiation suisse, etc. Quant au concordat, le voici en germe dans les phrases suivantes : « Que l'évêque de Vicence envoie des missionnaires prêcher tranquillement, obéissance sous peine de l'enfer. Faites venir chez vous les missionnaires, en donnant à chacun quinze louis pour leurs frais de route, en disant qu'au retour vous leur en donnerez autant... » (Lettre à Joubert.) — « Un prêtre tel que l'énéon est le plus beau présent que le ciel puisse faire à une grande ville et à un gouvernement ; un prêtre réprouvé, au contraire, a l'œil hagard ; il vend comme Judas le pauvre peuple !... » — « Purgez-en l'Église, monsieur l'archevêque de Gènes, et faites tomber sur les mauvais prêtres l'anathème et la malédiction du ciel... La souveraineté du peuple, la liberté, c'est le code de l'Évangile... » En même temps que Bonaparte, de son quartier général, contenait Naples, pacifiait les États romains, effectuait une expédition sur Corfou, Zante et Céphalonie, ouvrait des routes, levait des bataillons indigènes, organisait une garde nationale dans la Cisalpine et les Romagnes, il expédiait de Venise à Toulon un riche matériel, faisait aux frippons une impitoyable guerre, surveillait personnellement la réparation et l'emballage de quantité d'objets d'art, et prescrivait de copier les œuvres des musiciens célèbres ; il recevait dans son intimité les Appiani, les Orioni, les Piazzis, les Spallanzani, les Moscati, les Volta, les Dandolo, les Garruchio, nobles représentants de l'esprit humain en des genres divers ; il accordait une confiance absolue au général vénitien Salembini, respectable vieillard qu'il mettait à la tête d'un corps d'ingénieurs géographes ; il distinguait Aldini, Melzi, Battaglia, Danina, Monti, Serbelloni, Lucchesini, Marescalchi, etc., et réunissait déjà les éléments épars d'une vigoureuse et brillante nationalité italienne. C'est au milieu de ces soins multiples que Bonaparte, l'œil constamment fixé sur les oscillations du pendule politique de Paris, célébra la fête du 14 juillet. Peu après avait lieu l'attentat du 18 fructidor, suivi du renouvellement partiel du directoire exécutif et de l'exil d'un grand nombre d'estimables citoyens. Bonaparte blâma hautement ce coup d'État, et il le pouvait sans crainte, car la mort de Hoche, la disgrâce de Moreau le laissaient seul arbitre des destinées du nouveau gouvernement : « Non, vous n'avez pas besoin, lui écrivait alors la Réveillère-Lépeaux, de vous réfugier dans votre conscience et de recourir au témoignage tardif de la postérité. Le directoire exécutif croit à la vertu du général Bonaparte ; il s'y confie... » B—N.

(1) Bonaparte quitta Milan le 25 brumaire, accompagné d'Eugène Beauharnais et de Bourienne, que le directoire avait rayé de la liste des émigrés pour être agréable au général, et qui avait remplacé près de sa personne Jullien, dont les opinions démocratiques exagérées n'allaient point à Bonaparte. B—N.

(2) « Vous êtes arrivé à Offenbourg comme on tombe des nues, écrivait à Bonaparte ce futur maréchal ; c'est un mauvais tour

entrée à Rastadt, le 25 novembre 1797, avec une suite de plusieurs voitures, escortées par des hussards autrichiens, et dont la première était attelée de huit chevaux, la seconde de six. Un très-bel appartement lui avait été préparé dans une aile du château. Il y trouva une lettre du directoire, qui, s'étant décidé à l'appeler à Paris, sans désirer qu'il se hâtât d'y venir, lui recommandait le soin de différentes affaires. Toutes les députations de l'empire lui offrirent leurs hommages, qu'il reçut avec plus de hauteur que de dignité. Le comte de Fersen, qui représentait la Suède, essuya de sa part une de ces boutades dont plus tard il a donné beaucoup d'exemples. Il lui reprocha durement d'avoir été l'ami de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette. On dut en conclure que le général en chef n'avait aucun penchant pour les Bourbons, et que les ministres autrichiens étaient loin de lui avoir donné des conseils en leur faveur, comme le pense si gratuitement l'historien Botta. Dans ses mensongères annales, Montgaillard rapporte qu'un agent de Louis XVIII fit alors à Bonaparte des propositions de la part de ce prince, ce que nous croyons sans peine; mais lors même qu'il aurait eu pour le prétendant au trône de France quelques intentions favorables, nous pensons que le général négociateur était trop habile pour se livrer du premier mot, comme l'avait fait Pichegru, à un homme qu'il ne connaissait point, qui d'ailleurs pouvait bien être un agent secret du directoire, et peut-être Montgaillard lui-même. D'ailleurs il est évident que déjà les vues de Bonaparte étaient plus élevées que celles d'un Monck ou d'un Pichegru, et il savait trop que les puissances, surtout l'Autriche, avaient peu de dispositions à servir cette cause. Il eut encore alors, à Rastadt, de longues conférences avec Cobentzl, et il s'ouvrit entièrement à lui sur ses projets à l'égard du *gouvernement des avocats ou des idéologues, qui ne pourrait durer deux ans*. Il lui annonça qu'il allait commander une armée destinée en apparence contre l'Angleterre, mais qui pourrait bien en définitive être retournée sur Paris. Il y eut encore, de part et d'autre, beaucoup de confidences dans le même sens, et quand tout fut dit et convenu à cet égard, Bonaparte regarda son séjour à Rastadt comme tout à fait inutile (1); il remit ses pouvoirs à ses collègues Treillard, Bonnier, et se hâta d'aller à Paris, où il avait besoin d'observer

le mouvement politique. — Son entrée y fut moins brillante qu'à Rastadt. Pour ne pas donner d'ombrage au directoire, il descendit modestement dans la petite maison qu'il possédait rue Chantereine, n'y reçut d'abord que très-peu de monde, et parut éviter de se montrer en public. Les autorités qui n'étaient pas dans le secret des soupçonneux directeurs s'empressèrent de lui rendre hommage; par ordre du département, le nom de Chantereine que portait la rue qu'il habitait fut changé en celui de *la Victoire*, qu'elle a conservé. La foule se pressait sur tous les points où l'on pouvait espérer de le voir, et partout les *vivats* retentissaient sur son passage. Le ministre Talleyrand, qui avait le pressentiment de son avenir, lui donna une fête splendide, dans laquelle tout ce que la capitale avait de plus distingué vint lui témoigner son admiration. Il y vit madame de Staël, qui lui dit des choses fort aimables et fort spirituelles, auxquelles il répondit assez mal (1). Les conseils législatifs voulurent lui décerner une récompense nationale, et il fut question d'un hôtel à Paris avec la terre de Chambord, qu'autrefois on avait donnée au maréchal de Saxe. Bonaparte s'y attendait; il sut mauvais gré au directoire de s'y être opposé. Il a dit ensuite que c'était le moins qu'on aurait dû faire pour celui qui avait envoyé d'Italie quarante millions à la république, et qui n'avait pas gardé cent mille écus pour lui-même (2). Les directeurs, qui le supposaient riche, qui le voyaient plus puissant qu'ils n'eussent voulu, firent écarter ce projet, sous prétexte que les services du général en chef n'étaient pas de ceux que l'on pût payer avec des richesses, et pour leurrer à la fois le public et le héros, ils imaginèrent une grande solennité dans laquelle serait présenté à leur ratification le traité de Campo-Formio. On avait choisi pour cette cérémonie la grande cour du Luxembourg, aucune salle n'étant assez spacieuse. Les cinq directeurs, en grand costume, placés sur une estrade très-élevée, reçurent le général en chef, qui, avec son uniforme très-simple, sa petite taille, et caché par ses aides de camp, tous beaucoup plus grands, plus richement vêtus que lui, fut à peine aperçu du public, avide de contempler ses traits. Il y avait alors réellement dans toute la France pour le héros pacificateur un véritable enthousiasme. Dans les discours publics et les compliments officiels, les

« que vous avez joué à un de vos anciens lieutenants, qui, s'il a avait été prévenu de votre passage, n'aurait certainement pas « été privé du plaisir de vous embrasser. Comme Rastadt n'est « pas le lieu du monde le mieux pourvu ni le plus agréable, je « vous envoie mon aide de camp Fournier; il est chargé de vous « offrir tout ce qui peut être à ma disposition, une voiture, des « chevaux, ou toute autre chose s'il est en mon pouvoir de vous « le procurer; j'ai des droits à la préférence. » Cette lettre, assurément, ne témoigne pas la moindre arrière-pensée de mauvaise humeur. B—N.

(1) Ces prétendues confidences de Bonaparte à Cobentzl n'étaient nullement dans son caractère et ses habitudes. Nous n'y croyons pas du tout. B—N.

(1) Madame de Staël écrivait alors : « Chaque fois que je l'en-tends parler, je suis frappée de sa supériorité, qui n'a aucun « rapport avec celle des hommes instruits et cultivés par l'étude « ou la société; mais ses discours indiquent le tact des circon-« stances comme le chasseur à celui de sa proie... » C'est plus tard que Bonaparte et madame de Staël s'entre-dé-hirèrent; mais la fille de Necker fut toujours plus juste envers lui qu'il ne le fut envers elle. B—N.

(2) Bonaparte avait levé cent vingt millions sur le pays ennemi, dont soixante pour subvenir aux besoins de l'armée et soixante pour le trésor public; il avait enrichi la France d'objets d'art et de raretés diverses évaluées deux cents millions, comblé nos arsenaux et nos ports d'un matériel immense, équipé une escadre, construit de nombreuses fortifications. B—N.

directeurs se bornaient à des lieux communs, à des phrases obligées, mais, dans la direction des affaires et les rapports individuels, il survenait souvent des difficultés d'autant plus fâcheuses que, de part et d'autre, il y avait nécessité de dissimuler. Barras, qui avait été le premier appui du général, qui l'avait pour ainsi dire tiré du néant, était celui qui se montrait le plus soupçonneux. Un jour qu'ils étaient assis sur un canapé, Bonaparte rappela avec complaisance l'enthousiasme des Italiens pour sa personne, ajoutant qu'ils avaient voulu le faire duc de Milan ou roi de Lombardie. Cette confiance produisit sur le directeur une impression dont le général s'aperçut bien vite ; alors, pour correctif, il affirma que jamais il ne penserait à rien de pareil dans aucun pays. « Tu feras bien pour la France, » lui dit vivement Barras ; car si demain le directeur te faisait arrêter et conduire au Temple, « il n'y aurait pas dans Paris quatre personnes » pour l'en empêcher. » A ces mots, Bonaparte, hors de lui, se lève et semble prêt à s'emporter ; mais il sent la nécessité de se contraindre, il proteste de son désintéressement et sort avec toutes les apparences d'une fureur concentrée. Depuis cette altercation, Bonaparte ne vint au Luxembourg que rarement et seulement quand les directeurs l'y firent appeler pour assister à des délibérations et lui demander des avis qu'ils n'étaient guère disposés à suivre. Pour le compromettre comme eux dans les torts de la révolution, ils voulurent qu'il assistât le 21 janvier à la commémoration de la mort de Louis XVI ; mais il s'y refusa sous prétexte que le jour anniversaire d'un supplice ne devait pas être un jour de fête ; puis, par une espèce de capitulation, que lui arracha Talleyrand, il consentit à figurer parmi les invités comme membre de l'Institut, auquel il appartenait depuis quelques mois, ayant été nommé à une place vacante dans la section de mécanique (1). Peu après, les directeurs essayèrent de le renvoyer à Rastadt ; mais il s'y refusa tout net, et il ne fut plus question que de l'expédition contre l'Angleterre, ou plutôt de celle d'Orient, que la première n'était destinée qu'à dissimuler ; car, pour la descente en Angleterre, il n'y avait rien de possible. Afin de s'en assurer, il fit une tournée sur les côtes de l'ouest (2) et vint dire positivement au directoire qu'il ne s'en chargerait pas (3). Alors toute son attention se dirigea réellement vers l'Egypte. Dans ce but eut lieu l'invasion de la Suisse, qui devait mettre le trésor de Berne en la possession du directoire, et l'on sait que ce trésor ne vint pas à Paris, mais qu'il fut envoyé directement à Toulon, où

devait s'embarquer Bonaparte. Toutes les ressources de la marine, les plus belles et les plus braves troupes, tout fut préparé et sacrifié à l'expédition la plus aventureuse, que la France eût tentée depuis les croisades. Quand tout fut disposé, le général en chef hésita. On se rappelle qu'alors la paix de l'Europe fut près d'être encore une fois rompue par une équipée du général Bernadotte à Vienne. Bonaparte sembla croire que cet événement pourrait amener des chances favorables à ses projets, et il se hâta de le faire dire à Cobentzl, qui en prévint aussitôt l'empereur et son ministre Thugut. Ils pensèrent, comme lui, qu'il ne fallait rien négliger pour seconder le négociateur de Léoben et se le rendre favorable. Une épée enrichie de diamants magnifiques lui fut destinée, et Cobentzl allait la lui porter à Rastadt, où il croyait le trouver, lorsqu'il apprit que tout était changé. C'était en vain que Bonaparte avait voulu se faire charger de négocier un accommodement entre les deux puissances ; le directoire, que l'on informa de sa correspondance avec le cabinet de Vienne sans sa participation, en fut très-mécontent. Ses soupçons augmentèrent encore et il refusa obstinément de lui donner la mission qu'il offrait de remplir. Ce fut le ministre François de Neufchâteau que l'on en chargea. Les explications à ce sujet furent très-vives, et Bonaparte ayant encore une fois eu recours à l'offre de sa démission, Rewbell le prit au mot, en mettant une plume dans ses mains. « Signez, » lui dit-il ironiquement, vous avez besoin de « repos. » Bonaparte allait signer, lorsque Merlin, arrachant la plume de ses mains, termina cette scène. Le général se retira furieux et dit en sortant à un de ses confidents : « Partons, la « poire n'est pas mûre. » Il ne partit cependant pas le lendemain et conserva encore quelques jours l'espoir d'aller à Rastadt, où il avait donné rendez-vous à Cobentzl ; mais une visite de Barras fixa ses irrésolutions. Ce directeur, étant entré dans son salon avec un air sombre, le fit passer dans son cabinet et lui dit : « Nous ne pouvons « plus souffrir de délais. Pars à l'instant ; crois- « moi, c'est un bon avis que je te donne... » — Il partit en effet le lendemain, 4 mai 1798 (1). Quinze jours après, Bonaparte sortait du port de Toulon avec 14 frégates et 15 vaisseaux dont plusieurs étaient les mêmes que les Anglais y avaient laissés quatre ans auparavant. Il fut ensuite rejoint par divers convois, au nombre de 400 bâtiments de transport, ayant à leur bord une armée de 40,000 hommes, avec les équipages, les administrations et une troupe de savants et d'artistes. C'étaient environ 60,000 hom-

(1) Il occupait le fauteuil de Carnot exilé ; il se plaçait d'ordinaire entre Laplace et Lagrange, B—N.

(2) Bonaparte a quitté Paris le 20 pluviôse, accompagné du général Lannes, de son aide de camp Sulkowski et de Bourrienne. Le 14 ventôse il rentrait dans la capitale. B—N.

(3) « Cette expédition n'est pas prête : c'est un coup de dé qu'il « ne faut point hasarder encore. » B—N.

(1) C'est le 5 mars que l'expédition d'Egypte avait été résolue. Le 3 mai, Bonaparte se mettait en route, accompagné d'Eugène Beauharnais et de Joséphine, qui, n'ayant pu, malgré ses instances, obtenir de l'accompagner, le conduisit à Toulon, où il arriva le 9. « Nos ennemis, avait dit Bonaparte à sa femme, ne « sont pas en Egypte, mais à Paris ; j'ai besoin que tu y restes « et que tu les combattes. » On leva l'ancre le 19. B—N.

mes quittant une patrie qui avait besoin de leurs services, et allant à l'aventure dans un pays qu'ils ne connaissaient point, sans savoir ce qu'ils devaient y faire, sous les ordres d'un homme qui n'en savait guère plus; et tout cela parce que le directoire avait peur de son général, et que ce général, d'une ambition démesurée, voulait en effet le renverser! Pauvres humains! — Le 9 juin 1798, cette nouvelle *armada* parut devant Malte. Quelque redoutable que fût un pareil armement, il est probable que ses efforts eussent échoué, si des moyens de propagande et de secrètes intelligences n'avaient préparé les voies. Secondé par des transfuges de l'Ordre, entre autres par le savant Dolomieu et l'ingénieur Picot de Moras, l'agent secret Poussielgue avait fait, quelques mois auparavant, plusieurs voyages dans l'île, où il s'était concerté avec ceux des chevaliers qui adoptaient les opinions révolutionnaires (*voy. Bosredon*), et il avait même été présenté à l'inapte grand maître (*voy. Hompesch*). La conséquence de ces intrigues fut que rien dans l'île n'était préparé pour sa défense et qu'à la vue de la flotte la plupart des chevaliers entrés dans le complot refusèrent de combattre, alléguant qu'ils étaient Français. Bonaparte avait demandé d'entrer dans le port avec toute son escadre, sous prétexte d'y faire de l'eau; le grand maître s'opposa d'abord à ce qu'il fût introduit plus de quatre vaisseaux à la fois; le général en chef, offensé de cette réserve, ordonna le débarquement. Il s'opérait lorsque des négociateurs se présentèrent pour capituler. Parmi ces négociateurs se trouvaient précisément les chefs du complot, et notamment Bosredon, que l'on venait de faire sortir de prison pour cela. On conçoit qu'en de pareilles mains la négociation ne fut ni longue ni difficile. Tout se conclut en vingt-quatre heures. Par ce traité honteux, Bonaparte devint maître du premier boulevard de la chrétienté sans avoir tiré un coup de fusil; et quels que fussent ses projets sur l'Orient, il eut pour les effectuer, au milieu de la Méditerranée, un point d'appui, un excellent port. Descendu dans la ville, il se logea chez un riche propriétaire, y passa dix jours et organisa une espèce de gouvernement républicain, en même temps qu'il dépouilla les magasins, les arsenaux et les églises, dont il fit enlever toute l'argenterie. Il s'empara aussi de deux vaisseaux de ligne et de quelques frégates et galères: c'était toute la marine de l'ordre. Enfin, après avoir pris Malte à la manière de Philippe, il se hâta d'aller sur les traces d'Alexandre à la conquête de l'Orient, comme le héros macédonien qu'il avait pris pour modèle. L'escadre britannique l'inquiétait vivement, et ce n'était que par un concours de circonstances extrêmement heureuses qu'il avait pu lui échapper. Trompée par beaucoup de bruits contradictoires, craignant par-dessus tout une invasion, l'amirauté anglaise avait dégarni la Méditerranée de ses vaisseaux, et, quand l'escadre

française partit de Toulon, il ne s'y en trouvait que trois, sous les ordres de Nelson, à qui l'amiral St-Vincent se hâta d'en envoyer dix autres. Avec ce renfort Nelson, parcourant à l'aventure cette étroite mer, se présenta successivement devant Toulon et devant Malte, après le départ de la flotte française. Dans ce dernier port, Bonaparte ne le précéda que de deux jours. Si la défense de cette île eût duré vingt-quatre heures, tout était perdu, la grande expédition anéantie, la fortune du général en chef à tout jamais renversée. Avec son immense transport, l'inexpérience des équipages et, pour nous servir des expressions de Brueys, si *mal outillée* qu'elle était, l'escadre française ne pouvait pas se défendre un instant en pleine mer. Et qu'on ne dise pas que ce fut à son habileté, à sa prévoyance qu'en cette occasion Bonaparte dut son salut; il n'avait rien fait et ne pouvait rien faire contre un si grand péril! Il arriva seulement que, par une sorte d'instinct ou, si l'on veut, par une de ces illuminations du génie que le commun des hommes ne peut comprendre, il voulut que l'escadre se détournât du chemin direct, et qu'en décrivant un demi-cercle, elle se rapprochât des côtes d'Afrique, de manière que Nelson, qui la suivait, ayant pris la ligne droite, arriva deux jours avant elle devant Alexandrie, où il ne s'arrêta point, pressé qu'il était de poursuivre vers la Syrie et l'Archipel les Français, qui le lendemain (1^{er} juillet 1798) allaient paraître sur la côte égyptienne. Là, Bonaparte apprend que la veille 13 vaisseaux anglais se sont montrés. Cette nouvelle réveille toutes ses craintes; il songe aux dangers qu'il a courus durant sa longue traversée, et il voit qu'un instant de retard peut tout perdre encore. Alors il se précipite dans une frêle barque et, comme il l'a dit lui-même, « au risque de se noyer, il se jette à la côte ». En ce moment on signale une voile de guerre et le général en chef, frappé d'épouvante, s'écrie: « O fortune, m'abandonnerais-tu? » C'était une voile amie (1). Rassuré, il fait continuer le débarquement, qui s'effectue avec autant de bonheur que de célérité. Tout cela, on en conviendra, ressemble fort aux chances d'un jeu de hasard, où le génie, la prudence ne peuvent rien, et que le succès justifie aux yeux de la foule, mais que dans aucun cas un homme sage ne peut excuser. Si Bonaparte y eût succombé, il serait tenu dans l'histoire pour le plus aventureux, le plus insensé de ceux qui ont commandé les hommes. Le lendemain du débarquement, toute l'armée était sous les murs d'Alexandrie et se préparait, par l'attaque de cette ville, aux premières hostilités contre la Porte Ottomane, ancienne alliée de la France, dont on entretenait la sécurité par des paroles de paix. Le général en

(1) Du camp de Bêda, Brueys écrivait alors à Bonaparte: « comme marin, j'avais les plus vives inquiétudes sur vous et vos vaisseaux; comme Français, je me reposais sur votre génie et sur la fortune qu'il a su enchaîner. » B—N.

chef annonça, dans une espèce de manifeste, que c'était d'accord avec le Grand Seigneur qu'il venait combattre les beys et les mamelucks. Mais cette déclaration mensongère ne put empêcher le chérif et la population d'Alexandrie tout entière de se préparer à la résistance et de fournir aux Français l'occasion d'un premier et facile succès. Ils y firent cependant quelques pertes et le général Kléber fut blessé assez gravement à la tête. — Dès qu'il eut ainsi pris Alexandrie, Bonaparte se hâta de marcher sur la capitale, laissant la flotte attachée au rivage égyptien, sans ordre de retourner en Europe, mais seulement avec celui d'entrer dans le port, ce qui était impossible. Ses troupes, à peine remises d'un long embarquement, manquant de vivres et sans provisions, durent se précipiter dans des sables brûlants. Les maux qu'elles eurent à souffrir, les plaintes qui en furent l'inévitable suite, sont exprimés de la manière la plus touchante dans les lettres que chaque soldat écrivit à sa famille, et dont une grande partie, interceptée par les Anglais, fut imprimée en Angleterre et en France. De pareilles souffrances n'ôtèrent cependant rien à l'ordre et à la discipline : c'étaient les meilleures troupes de l'armée française ; et aucune nation, on doit le dire, ne supporte mieux les fatigues et les privations de la guerre. Ce fut à Chebreisse, sur les bords du Nil, qu'elles rencontrèrent pour la première fois la brillante cavalerie des Mamelucks, toute couverte de fer et d'or, parfaitement montée et en apparence très-redoutable, mais chargeant pêle-mêle, sans ordre, sans méthode, comme les hordes de Cosaques. On conçoit que les efforts d'une pareille troupe durent se briser impuissants devant le calme et l'impassibilité de l'infanterie française, formée en carrés avec l'artillerie aux angles et des pelotons de grenadiers sur les flancs. Après cette première victoire, l'armée, continuant à se diriger sur la rive gauche du Nil, rencontra encore une fois les terribles beys, qui avaient réuni toutes leurs forces dans la plaine des Pyramides, afin de défendre les approches de la capitale (1). Leur chef Mourad était certainement un homme de courage et doué d'un instinct assez remarquable pour la guerre. Il avait appuyé sa droite au village d'Embabé, que défendaient une douzaine de pièces de canon en fer, très-mal servies et soutenues par la plus mauvaise infanterie de la terre. Comme à Chebreisse, c'était dans leur cavalerie que les beys mettaient tout leur espoir ; et les charges de cette cavalerie furent encore si vives, si audacieuses, que les carrés français en parurent ébranlés ; mais leur froide contenance et la supériorité de la tactique européenne triomphèrent de l'aveugle impétuosité des mamelucks. Ces braves cavaliers, tournant au galop autour de nos bataillons et faisant

de vains efforts pour les entamer, périrent presque tous dans cette lutte inégale. Ce qui échappa au massacre se jeta dans le fleuve, ou se retira dans le désert avec Mourad. Cette victoire fut d'une grande importance pour l'armée française, qui manquait de tout. Elle trouva dans le camp ennemi des bagages, des vivres et des provisions de toute espèce. Le lendemain, 24 juillet, les portes du Caire lui furent ouvertes ; Bonaparte y établit son quartier général ; et cette grande cité fut dès lors considérée comme la capitale de l'empire qu'il voulait fonder. Réunissant tous les pouvoirs, n'ayant de compte à rendre à personne et disposant de tout à son gré, il s'y montra véritablement souverain. Pour asseoir sa puissance sur le prestige de la religion, il s'annonça aux musulmans comme l'*envoyé de Dieu*. « Faites connaître au peuple, dit-il au chérif, que depuis que le monde est monde, il était écrit qu'après avoir détruit les ennemis de l'islamisme, fait abattre les croix, je viendrais, du fond de l'Ocident, pour remplir la tâche qui m'était imposée. » Un autre jour il parut à la mosquée dans le costume musulman pour célébrer une fête de Mahomet, et il reconnut hautement le dieu du prophète. Dans un autre temps, avec un autre peuple, ces moyens auraient pu réussir ; mais les impassibles Egyptiens y donnèrent peu d'attention, et ils virent avec la même indifférence les fêtes où le général en chef fit célébrer la crue du Nil et la fondation de la république. Pour les peuples égyptiens, la conservation de leurs biens et de leurs richesses était d'un plus haut intérêt. Mais il faut avouer qu'en présence de l'armée française cette conservation était difficile. Les besoins de l'armée étaient immenses et les ressources du pays fort insuffisantes. Il n'y avait d'ailleurs rien d'établi ni de régulier pour la perception des impôts et d'un revenu quelconque ; tout dans ce genre se faisait, suivant les usages de l'Orient, par des extorsions et des avanies. Le général en chef voulut bien y substituer les usages de l'Europe, et il fit cadeau à ces peuples ignorants des bienfaits de l'enregistrement, du timbre, de l'octroi, etc. Mais tout cela produisit peu ; les musulmans ne concevaient rien à la nécessité de donner ainsi leur argent ; il leur paraissait plus naturel d'essuyer des avanies, même des strangulations. Bonaparte se trouva donc entraîné quelquefois à des mesures rigoureuses, dont l'arbitraire trouvait une excuse dans les besoins de l'armée. L'événement d'Aboukir, le plus désastreux échec qu'ait éprouvé notre marine, plongea Bonaparte dans une profonde tristesse. Par la perte de cette escadre, il voyait s'évanouir tous ses projets de conquête et de domination dans l'Orient ; pour lui semblait disparaître l'avenir de cette grande entreprise. Rien ne prouve mieux la force de son caractère et la supériorité de son génie que le stoïcisme dont il fit preuve en cette occasion. Privé de sa flotte et sans espoir de re-

(1) C'est là, pour me servir d'une heureuse expression de Le-fevre-Deumier, que « Bonaparte humilia les Pyramides avec des mots plus grands qu'elles ».

cevoir jamais aucun secours d'Europe, il ne renonça pas à ses projets gigantesques. Seulement, on peut croire qu'alors ses vues se bornèrent à l'Egypte et que l'empire des Pharaons et des Ptolémées parut lui suffire. C'est à cette époque qu'il fit ses premiers essais comme fondateur de monarchie ou de gouvernement absolu, si bien dans ses goûts et son caractère, et qu'il entendait si merveilleusement ! Il avait amené d'Europe beaucoup de savants et d'artistes qui s'étaient assez légèrement attachés à sa destinée et qui, arrivés en Egypte, éprouvèrent des regrets bien vifs, mais qui, plus tard, revenus dans leur patrie, ont tous eu lieu de s'en féliciter. Il a fait la fortune de chacun d'eux, même des plus médiocres, et l'on sait que, sous le régime impérial, il suffisait d'avoir été en Egypte pour obtenir des avantages de tout genre. Il y avait, au reste, parmi eux des hommes d'une haute réputation et d'un vrai mérite, tels que Monge, Berthollet, Denon, Andréossi, etc. Il les envoya explorer de toutes parts les vestiges de l'antiquité, les phénomènes de la nature, et c'est de leurs recherches qu'est sorti le plus grand ouvrage qui existe sur cette matière, le recueil de la *Commission d'Egypte*. Bonaparte créa aussi un institut, une académie, en tête de laquelle figuraient tous ces noms illustres (1). Cette société eut son journal ; elle tint des séances que présidait le général en chef et dans lesquelles se traitaient les plus hautes questions des sciences historiques et naturelles. Par l'impulsion de cette société, divers établissements utiles, des fabriques de poudre et d'armes, toutes les ressources des sciences et de l'industrie humaine furent déployées aux yeux d'un peuple ignorant, pour qui tout devait être utile et nouveau, mais que rien ne dédommageait des exactions, des concussions qu'on lui faisait subir. Un firman du Grand Seigneur, répandu dans toutes les mosquées, augmenta beaucoup l'irritation. Quelques soulèvements éclatèrent sur différents points, et il fallut pour les réprimer recourir à des exécutions,

à des supplices, à des incendies qui ne firent qu'aggraver le mal. Enfin une violente insurrection éclata au Caire dans la nuit du 21 octobre 1798. Des cris de sédition et de mort aux Français se firent entendre ; des soldats isolés furent égorgés ; une fusillade s'engagea par les rues étroites de la ville, tandis que des troupes d'Arabes se préparaient à y pénétrer pour soutenir la révolte. Mais les bonnes dispositions du commandant de la place, Dupuy, mort victime de son zèle, et la présence d'esprit du général en chef firent tout rentrer dans l'ordre. La plupart des insurgés, s'étant réfugiés dans une mosquée, y furent foudroyés par l'artillerie et passés au fil de l'épée. Parmi eux se trouvaient cinq membres du nouveau divan, espèce de conseil gouvernemental que le général en chef avait créé. Saisis à la tête de la révolte, on les fusilla ; il en fut de même de tous ceux que l'on prit ainsi les armes à la main. On en exécuta pendant plus d'un mois une douzaine tous les jours. Ce n'était pas sur des hommes pris les armes à la main que se bornaient les rigueurs du général en chef. On peut voir dans sa Correspondance, qui a été rendue publique, comment il ordonna le supplice d'une foule de malheureux qui ne lui donnaient pas tout l'argent qu'il exigeait ou qui restaient fidèles à leur patrie. Il écrivait au général Dugua le 19 janvier 1799 : « Faites fusiller « tous les Maugrabins, Mecquiens venus de la « haute Egypte et qui ont porté les armes contre « nous. Faites fusiller Abd-Allah et Achmet, tous « ceux qui se seraient mal conduits, tous ceux « qui ont invité les Turcs à l'insurrection. » Puis au même, le 19 juin : « Ceux qui seront « prévenus d'avoir tenu des propos contre les « Français seront fusillés. » Enfin, le 8 juillet : « Vous ferez fusiller les nommés Hassan, Jousset, « Ibrahim, Saleh, Mahamet, Bekir, Mustapha, « tous mamelucks. Vous ferez trancher la tête « d'Abdallah-Agha, ancien gouverneur de Jaffa, « détenu à la citadelle, » etc., etc. Et cependant cet homme n'était pas d'un naturel haineux, ni cruel ; d'ailleurs, il n'y avait point parmi ces victimes qu'on immolait un seul individu qui pût exciter en lui un ressentiment personnel. C'était par un système coercitif qu'il prononçait ainsi sur leur sort. Et, il faut bien le dire à la honte de l'humanité, ce système de terreur, auquel il est revenu quelquefois plus tard, lui réussit alors complètement. Il obtint de l'argent, des vivres et la plus complète soumission, tandis que l'indulgence et la faiblesse l'eussent inévitablement perdu. Son pouvoir s'affermir assez bien en Egypte ; il n'eût tenu qu'à lui d'y rester longtemps paisible. On crut qu'il avait pris cette résolution quand on le vit s'y fortifier, établir des magasins et des ateliers sur différents points, et visiter successivement l'isthme de Suez, la mer Rouge, le Delta et la frontière de Syrie. Mais déjà il ne supportait qu'avec peine l'ennui d'une contrée où il pou-

(1) Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici le nombre des membres de l'*Institut d'Egypte*, que présidait Monge, mais aux séances duquel Bonaparte se montrait assidu, lui proposant des questions à résoudre et rédigeant même des rapports sur des choses étrangères au cours habituel de ses études ; *section de mathématiques* : Andréossi, Bonaparte, Costaz, Fourier, Gérard, le Peyre, Leroi, Malus, Monge, Nouet, Quesnot, Say (remplacé après sa mort par Lancret) ; *section de physique* : Berthollet, Champy, Conté, Delille, Descostilz, Desgenettes, Dolomieu, Dubois (remplacé par Larrey après son départ pour la France), Geoffroy, Savigny ; *section d'économie politique* : Caffarelli (remplacé après sa mort par Corancez), Gloutier, Poussielgue, Sulkowsky, Suzy (remplacé par Bourienne après son départ pour la France), Tallien ; *section de littérature et des beaux-arts* : Denon, Dutertre, Norry, Parseval, D. Raphaël, Redouté, Rigel, Venture (remplacé après sa mort par Ripault). Bonaparte, embarqué pour la France, ayant emmené avec lui plusieurs membres distingués de cette société académique, elle appela dans son sein : Belliard, Jollois, Marcel, et quelques autres hommes distingués. La première séance de l'institut d'Egypte avait eu lieu le 6 août. Il devait se réunir tous les cinq jours, mais les circonstances de la guerre y mettaient souvent obstacle. Une *commission des sciences et des arts*, agissant de concert avec l'institut, recueillait des observations, classait, interprétait des monuments, toutes choses qui perpétueront le souvenir de l'expédition d'Egypte, plus encore que ne le fera le récit de nos victoires. B—N.

vait se regarder comme prisonnier, dans laquelle son activité, son ambition avaient des limites. Il reçut alors quelques avis des contrées du Liban, dont les peuples se montraient disposés en sa faveur. On sait aussi qu'en partant de Paris il s'était abouché avec les chefs de la nation juive; qu'il leur avait promis de rétablir le temple de Jérusalem, et que pour cela il avait reçu de fortes sommes d'argent. Ce fut sans doute une des causes de l'expédition de Syrie. Il avait appris dans le même temps que Djézzar-Pacha accumulait dans St-Jean d'Acre des armes, des munitions et des trésors considérables. S'il pouvait s'en rendre maître, s'il pouvait ensuite s'emparer d'Alep, de Damas, de toute la Syrie, il réunirait 300,000 hommes, juifs, chrétiens ou musulmans, les armerait, les dirigerait, et Constantinople serait à lui; il ferait une révolution dans l'Orient.... Quelle perspective! Ce fut avec ces idées qu'au mois de février 1799 il entra dans le désert qui sépare la Syrie de l'Egypte avec 12,000 hommes, sans vivres, sans munitions, et après avoir fait embarquer sur deux bâtiments de transport l'artillerie qu'il destinait au siège de St-Jean d'Acre. Il trouva dès les premiers jours quelques ressources dans El-Arisch et dans d'autres forts dont il réussit à s'emparer. La place de Jaffa résista plus longtemps, et la garnison, qui n'était pas de moins de 5,000 hommes, se défendit d'abord avec quelque valeur, puis se rendit avec une faiblesse, une crédulité, qu'elle expia cruellement. Toute la cité fut livrée au pillage pendant plusieurs heures, et, ce qui est plus déplorable, ce que n'autorisent pas même les terribles lois de la guerre, cette garnison, qui, après avoir disputé le terrain pied à pied, s'était réfugiée dans un fort, où elle pouvait résister encore, où elle avait été reçue en capitulation par deux aides de camp du général en chef, cette malheureuse garnison, disons-nous, fut égorgée de sang-froid neuf jours après s'être rendue! Bonaparte, dont la mémoire reste souillée de cette tache, n'a point dénié le fait; il a déclaré seulement que le nombre des victimes ne se montait qu'à 1,200, au lieu de 4,000, auquel l'ont porté des témoins oculaires, et il a dit, ce qui du reste était vrai, ce qui est sa seule excuse, qu'il lui était impossible de nourrir un si grand nombre de prisonniers; qu'il lui eût fallu les renvoyer, en leur donnant une escorte que ne pouvait fournir sa petite armée, ou les rendre à l'ennemi, inconvénient plus grave encore. Bourrienne, qui était présent, déclare que l'horrible condamnation qui envoya à la mort ces malheureux fut prononcée par un conseil de guerre, où le général en chef ne se montra pas de l'avis le plus rigoureux, qu'il ne céda qu'à une terrible, mais trop évidente nécessité. Lorsque fut consommé ce sanglant sacrifice, l'armée continua sa marche vers St-Jean d'Acre, où elle arriva le 18 mars 1799, dépourvue d'artillerie, n'ayant

rien de ce qu'exigeait un siège de cette importance. Bonaparte voulut néanmoins qu'à l'instant même le siège fût commencé. Il ignorait que cette *bicoque*, comme il se plaisait à la nommer, était entourée de fossés et de bonnes murailles flanquées de tours; qu'elle avait sur ses remparts l'artillerie des Français prise dans la traversée par les Anglais, qui s'étaient hâtés de l'apporter dans la place, et que la défense en était dirigée par le commodore Sidney Smith et par l'ingénieur français Philippeaux (*roy. ce nom*) (1). On ouvrit la tranchée dans le sable. Elle avait à peine trois pieds de profondeur que les attaques se succédèrent avec la plus extrême violence. Trois pièces de gros calibre apportées de Jaffa, les seules que possédât l'armée française, furent à peine mises en batterie sur des masses de sable mouvant, qu'elles durent commencer le feu, et qu'aussitôt de meurtriers assauts furent suivis des sorties de la garnison, qui ne furent ni moins sanglantes ni moins terribles. Trois fois les assiégeants pénétrèrent dans la place, et trois fois ils en furent repoussés avec de grandes pertes. Cette lutte opiniâtre ne fut suspendue pendant quelques jours que par la nécessité de marcher avec une partie de l'armée contre les peuples du Liban, les mêmes qui avaient offert secrètement de se réunir aux Français, et qui, maintenant soulevés contre eux, entouraient une faible division que commandait Kleber (*roy. ce nom*). La présence du général en chef frappa de terreur cette foule indisciplinée; elle fut dispersée au mont Thabor, et Bonaparte se hâta de revenir au siège de St-Jean d'Acre, où il reprit ses attaques avec une nouvelle vigueur, mais sans plus de succès. Après deux mois de travaux et d'efforts inouïs, après avoir perdu un tiers de son armée, menacé de perdre le reste par la fatigue, le feu, la peste et la famine qui se ruait à la fois sur ces pauvres débris, il fallut enfin penser à reprendre le chemin de l'Egypte, il fallut renoncer à une entreprise où le général en chef entrevoyait la conquête du monde (2). Jamais il n'avait éprouvé de pareille déception, de revers aussi positif, aussi incontestable; il fut plongé dans une profonde affliction; mais il ne se désespéra pas; il conserva sa présence d'esprit, et songea à tous les moyens d'assurer sa retraite. Ayant à craindre d'être suivi par une armée turque annoncée depuis longtemps et que

(1) Philippeaux avait été le condisciple, l'ami de Bonaparte à l'école de Brienne. Nous avons eu en mains un Bezout estampillé aux armes de l'école, et portant la signature de Bonaparte et de Philippeaux. Ainsi tous deux ont puisé dans le même livre les moyens de se combattre. C'est évidemment Philippeaux qui ferma l'Orient aux projets de Bonaparte. Il fut enlevé par la peste. Bonaparte ne l'apprit qu'après la levée du siège. Cet événement, connu plus tôt, eût peut-être modifié ses résolutions. B—N.

(2) Nous avons perdu à St-Jean d'Acre des hommes éminents que Bonaparte ne put remplacer : le général du génie Caffarelli, membre de l'Académie des sciences; l'économiste Horace Say; l'orientaliste Venture. De tous les officiers supérieurs du génie qui concouraient à l'expédition, un seul survécut. B—N.

devait commander le grand vizir, il ordonna à ses soldats, pour ne lui rien laisser, de tout brûler, de tout détruire sur son passage. C'était bien là véritablement une guerre de destruction et de mort ; jamais il n'y en eut de plus horrible. Les ordres du général en chef ne furent que trop ponctuellement exécutés ; les colonnes marchèrent à la lueur des flammes ; l'incendie ne cessa qu'au désert, lorsqu'il ne trouva plus d'aliment. Pour mieux dissimuler ses pertes et cacher sa détresse, Bonaparte répandit une proclamation mensongère, fit au Caire une entrée triomphale et donna aux habitants des fêtes magnifiques. Mais, dans le même temps, plusieurs insurrections éclataient dans la basse Egypte, où un inspiré, qui avait réuni plusieurs milliers de sectaires, commença sa mission par l'égorgeement des Français. Il fallut employer contre lui des moyens très-violents ; ce fut à cette occasion que le général Lanusse fit réduire en cendres la ville de Damanhour. On ne pouvait pas douter que ces soulèvements n'eussent été en secret fomentés par les beys et les Anglais, qui avaient partout des émissaires, et qu'ils ne fussent les avant-coureurs d'entreprises plus importantes. A la même époque les beys d'Ibrahim et de Mourad s'approchèrent des côtes, et l'on fut convaincu que ce mouvement était concerté avec le débarquement de l'armée turque, la même dont Bonaparte venait d'annoncer l'entière destruction. Elle parut bientôt devant Alexandrie, où le général en chef fut obligé de se rendre avec toutes les forces qu'il put réunir. Sa présence força les mamelucks à rentrer dans le désert. Mais déjà les Turcs avaient opéré leur débarquement au nombre de 18,000 hommes, sous les ordres d'un pacha, et ils s'étaient établis dans la presqu'île d'Aboukir, dont ils avaient pris le fort. Au premier coup d'œil, le général en chef voit tout le vice de leur position, qui n'avait d'appui que ce fort et quelques redoutes formées à la hâte dans des sables mouvants. Il les fait attaquer aussitôt avec toute la vivacité, la précision qu'en pareil cas il savait si bien imprimer à ses troupes. En moins de trois heures ces redoutes sont enlevées ; toute l'infanterie musulmane est passée au fil de l'épée ou jetée dans la mer, à l'exception de 2,000 hommes qui se réfugièrent dans le fort. Trois jours après, ils capitulèrent. Le pacha, prisonnier, fut conduit au Caire, où Bonaparte alla lui-même jouir de cette victoire si brillante, venue si à propos et qui fit sur l'esprit des Egyptiens une si vive impression. Son armée pensa qu'il allait en profiter pour réparer ses pertes et rétablir l'ordre et la discipline. Un esprit ordinaire eût ainsi fait sans nul doute, et eût été persuadé d'assurer par là son avenir et celui de ses troupes ; mais on a vu par quels motifs et dans quel but le général en chef avait quitté la France. C'était parce que le directoire consolidé ne laissait à Bonaparte d'autre alternative que la

XXX.

soumission à ses ordres ou l'exil hors de France. Certes les choses avaient bien changé : les défaites éprouvées depuis six mois en Allemagne, en Italie rendaient la position du gouvernement incertaine ; la moindre secousse pouvait le renverser, et, pour nous servir d'une expression familière de Bonaparte, la *poire semblait mûre*. Cependant il ne savait encore que très-imparfaitement les désastres des armées françaises en Italie et en Allemagne. Quelques rapports qu'il eut alors avec les stations anglaises et surtout avec Sidney Smith lui fournirent une occasion de lire les journaux d'Europe ; et il apprit tout ce qui s'était passé ; il sut tous les périls dont une troisième coalition menaçait la république, et à quel point la chute du directoire devenait imminente. C'était la force et la stabilité de ce gouvernement qui l'avaient fait partir : ce furent la faiblesse et le mépris dans lesquels il était tombé qui le firent revenir (1). Il ordonna, dans le plus

(1) Dans le sentiment de leur impuissance personnelle, et pour se sauver eux-mêmes en sauvant la patrie, Barras, la Réveillère-Lépeaux et Treillard écrivirent alors au général Bonaparte une lettre que nous avons publiée tome 2, page 341 de notre *Histoire de Napoléon*, et ils chargèrent l'amiral Bruix de ramener d'Egypte, sinon l'armée tout entière, du moins son chef. Bruix avait ordre de chercher l'escadre anglaise, de la combattre, de la mettre hors d'état de s'opposer avec succès à ses opérations, de faire ensuite voile vers l'Egypte, de se concerter avec Bonaparte et de se conformer ensuite aux instructions closes qu'il portait sur lui. Ce sont les expressions abrégées d'une lettre écrite à l'amiral par Lagarde, secrétaire général du directoire, et signée Merlin (de Douai). De son côté Talleyrand, ministre intérimaire de la marine, écrivait à Bruix le 9 prairial : « Voilà votre mission revenue à votre première idée, mon cher Bruix ; j'en suis enchanté. Vous voilà hors du vague ; vous avez un but, un but prescrit, un but de la plus grande importance. Le directoire n'écrit qu'un mot à Bonaparte ; je lui envoie une lettre de Barras à laquelle j'ai joint quelques lignes. Le directoire s'en rapporte à vous pour l'instruire de notre situation intérieure et extérieure. Ramenez-le. On vous recommande le secret le plus absolu sur votre mission. Adieu, je vous embrasse et vous aime bien. » Le 29 prairial, Bruix mandait de Carthagène à Bonaparte que, la jonction de son escadre avec l'escadre espagnole étant opérée, il avait 42 vaisseaux de ligne sous ses ordres ; qu'il ne s'agissait plus que d'attaquer partiellement les forces anglaises disséminées, et que, en admettant le succès, il cinglerait aussitôt sur Alexandrie. « Croyez, citoyen général, disait Bruix en terminant sa lettre, que ce sera pour moi le plus beau jour, et pour la brave armée que je commande un jour de gloire et de bonheur, que celui où elle pourra rendre à la patrie les héros qui l'ont tant illustrée. — P. S. J'ai promis au Grec qui vous remettra cette lettre que vous lui feriez un présent de cinq cents louis. Je pense, citoyen général, que, malgré l'énormité de cette somme, vous n'hésitez pas à la lui donner. » La lettre de Bruix ne parvint point au général Bonaparte ; mais il en avait reçu de ses frères, et d'ailleurs, une secrète intuition lui donnait la mesure de ce qu'il fallait. « De pareils retours, a dit Lucien Bonaparte, ne se conseillent pas, ne se préparent pas, ne se comptent pas... La frégate d'Egypte, le brick de l'île d'Elbe, la barque de César ne se remuent qu'au souffle instantané du génie. » (*Mém.*, p. 343.) Le 18 août 1799, Bonaparte quitta le Caire pour gagner Alexandrie, et le 23 il mettait à la voile, emmenant sur le *Muiron*, la *Carrière*, la *Rerouche* et l'*Indépendant* 250 guides commandés par Bessières, Bonaparte, Berthier, Andréoussy, Jonbert (Amédée), Monge, Berthollet, Denon, Lavalette et Bourrienne montaient le *Muiron* ; Lannes, Murat, Marmont, Parseval-Grandmaison, Eugène Merlin occupaient la *Carrière*, qui était sous la conduite de Dumanoir. Ganteaume ayant pris une route plus longue, mais plus sûre, rangea la côte d'Afrique : par un vent nord-ouest désastreux, il courut des bordées telles qu'en vingt jours on ne fit que cent lieues. Les vents de l'équinoxe survinrent ; ils permirent de doubler le cap Bon, et le 18 septembre l'escadrille se trouvait en vue de l'île de Corse. Descendu le 1^{er} octobre au port d'Ajaccio, Bonaparte se rembarqua le 7 ; le lendemain, au coucher du soleil, il apercevait les côtes de France, mais en même temps se dessinaient au loin huit ou dix voiles anglaises. Ganteaume voulait virer de bord : « Non, non, s'écria Bonaparte, cette manœuvre nous perdrait ; elle nous conduirait en

grand secret, les préparatifs de son embarquement, qui dut avoir lieu sur une petite escadre composée de deux frégates et de deux autres petits navires. C'était à peu près tout ce qui restait de l'immense flotte partie de Toulon l'année précédente. Cette escadrille, avec un équipage de 500 hommes, fut placée sous les ordres de Ganteaume (*roy.* ce nom). Bonaparte s'y embarqua le 23 août 1799 avec quelques-uns de ses officiers, de ses amis les plus intimes : Lannes, Murat, Berthier, Junot, Bourrienne, etc. Il laissa le commandement à Kleber; mais, voulant éviter des explications avec ce général, dont il redoutait la roideur, il lui assigna un rendez-vous auquel il ne devait pas se trouver, puisqu'il partit deux jours auparavant. Les stations anglaises semblèrent s'ouvrir pour le laisser passer : ce qui a fait dire avec quelque vraisemblance que c'était d'accord avec Sidney Smith, à qui il aurait promis d'agir pour les Bourbons. S'il en fut ainsi et si ce fut d'après les instructions du ministère anglais que le commodore se conduisit de la sorte, l'un et l'autre ont dû plus tard en éprouver de grands regrets. Quoi qu'il en soit, cette périlleuse traversée se fit en quarante-cinq jours de la manière la plus heureuse; la flottille, se dirigeant à l'ouest, longea les côtes d'Afrique et vint relâcher dans le port d'Ajaccio. Forcé de rester huit jours dans sa patrie, qu'il n'avait pas vue depuis six ans, Bonaparte sembla moins touché de ce bonheur qu'impatient d'un retard qui pouvait être contraire à ses projets. Lorsqu'il parvint enfin à la vue de Toulon, une escadre ennemie l'obligea de faire un grand détour, et ce détour fut pour lui une faveur du ciel, puisqu'il le rejeta loin d'une rade où il lui eût été impossible de se soustraire à la quarantaine, et qu'ayant au contraire abordé à Fréjus le 9 octobre 1799, il y fut accueilli par une population enthousiaste, qui ne lui demanda pas compte des motifs de son retour et qui n'exigea point qu'on le soumit aux lois sanitaires. Son débarquement se fit sans le moindre retard; et aussitôt il se mit en route pour Paris, où il arriva dans les circonstances les plus favorables à ses vues. Cette fois, il put dire que *la poire était mûre*, car elle était près de tomber. Déjà, depuis plusieurs mois, les hommes les plus intéressés à perpétuer la révolution, les hommes qui croyaient ne pouvoir transiger ni avec les puissances coalisées ni avec l'ancienne dynastie, cher-

chaient dans leurs rangs un homme qui pût être chargé de la dictature. Ils l'avaient en vain offerte à plusieurs généraux, car c'était d'une épée que tous les partis sentaient qu'ils avaient besoin. Après tant de chimériques conceptions, tant d'avortements et de folles utopies, les auteurs eux-mêmes de toutes ces déceptions avaient enfin compris qu'il n'y a point de gouvernement possible sans l'unité et la fixité du pouvoir. Longtemps persécuteurs des princes et des rois, ils cherchaient maintenant un homme qui voulût bien être souverain. Ils s'étaient inutilement adressés à Moreau, incapable de porter un pareil fardeau; à Joubert, jeune ambitieux qui l'aurait bien voulu, mais qui était mort en essayant de s'en rendre digne; enfin à Bernadotte, qui alors professait hautement sa haine contre les rois. Voilà où les choses en étaient lorsque Bonaparte se présenta. Certes Fontanes a bien eu raison de dire qu'il avait trouvé la couronne dans la boue. Dès qu'il parut, tous les regards se fixèrent sur lui, les uns par espoir, les autres par crainte, surtout parmi ceux-là, les directeurs, qui pouvaient, qui auraient dû lui demander compte de la violation des lois sanitaires, de l'abandon de son armée, et qui n'osèrent rien de plus que de lui offrir un autre commandement. Pour lui, ces directeurs étaient presque tous des hommes nouveaux; car, depuis son départ, le gouvernement avait été changé et mutilé par deux ou trois révolutions. Son premier soin fut de les étudier et de savoir le parti qu'il pourrait tirer de chacun d'eux. Barras lui faisait l'effet d'un homme *pourri*; Gohier et Moulins étaient des hommes d'une faible portée, attachés d'ailleurs de bonne foi au système républicain; rien conséquemment à faire d'eux, ni avec eux (*roy.* GOHIER). Restaient Sieyès et Roger Ducos, qui marchaient de concert. Bonaparte avait bien quelques préventions contre le grand fabricant de constitutions, contre l'*idéologue* abbé, et, dans un dîner où ils se trouvèrent en présence, il affecta pour lui un dédain qui le choqua vivement. Mais tous deux étaient trop habiles pour s'arrêter à de petites considérations; des amis communs leur firent aisément comprendre que d'un rapprochement entre eux dépendait le succès de leurs plans. Ils eurent plusieurs conférences et se trouvèrent suffisamment d'accord, non qu'ils eussent les mêmes vues, mais parce que chacun d'eux se flatta de faire triompher les siennes. Sieyès comptait beaucoup d'amis dans les deux conseils, surtout dans celui des Anciens; il en initia plusieurs dans le complot, tels que Régnier, Cornet, Cornudet, Lemerrier, etc.; d'autres y entrèrent sans qu'on leur fit de confidences; il en fut de même de beaucoup de généraux attachés au char de Bonaparte. Les ministres Fouché, Talleyrand et Bruix en firent également partie; il n'y eut que Dubois-Crancé, chargé du portefeuille de la guerre, que l'on ne put entraîner. Il en eut cependant con-

« Angleterre, et je veux arriver en France ». Alors l'amiral mit le cap au nord-nord-ouest, et vers minuit on touchait la côte par l'obscurité la plus profonde. L'escadrille fut reconnue dès le matin par le commandant du poste de St-Raphaël, et le débarquement s'opéra presque aussitôt au cap Taillat, entre Fréjus et la presqu'île d'Hyères. Bonaparte n'était point encore à Lyon, que le directoire, rassuré par la victoire de Zurich et par d'éclatants succès en Hollande, révoquait l'ordre de son retour, le prévenait de la nomination du général Lecourbe au poste qu'il lui destinait, et lui disait de se rembarquer; mais Bonaparte, accompagné d'Eugène Beauharnais et du fidèle Berthier, laissant à peine à la renommée le temps de le devancer, courait en poste sur Paris, où il arriva le 16 octobre. Ce fut une ivresse générale. Un membre du conseil des Anciens, âme honnête, esprit éclairé, patriote sincère, Baudin des Ardennes, en mourut de joie. B-N.

naissance et vint un jour le révéler aux timides directeurs, ne leur demandant qu'un ordre pour arrêter et faire fusiller les conspirateurs. Mais cet ordre, ils n'osèrent le donner; aucun d'eux ne comprit l'imminence du péril, et ils hésitaient, ils délibéraient encore, quand leurs ennemis avaient déjà tout arrangé, tout préparé pour les renverser (1). Dès le 14 brumaire, Fouché avait fait dire à Bonaparte qu'il fallait se hâter; que, sans cela, tout était perdu, et, chaque jour, dans de nouvelles conférences, on assignait les postes, on distribuait les rôles. Quelques-uns avaient d'abord pensé qu'il ne s'agirait que d'un changement de personnes, comme cela s'était fait quelques mois auparavant, et que, par ce moyen, on introduirait Bonaparte au directoire, malgré l'insuffisance de son âge; mais lui-même repoussa bien loin cette idée. C'était une révolution complète, un changement absolu qu'il fallait faire. Dès que l'on se fut assuré de la majorité au conseil des Anciens, on décida qu'en vertu d'un article de la constitution, qui lui en donnait le droit, ce conseil transférerait le corps législatif à St-Cloud, et qu'en même temps, ce qui n'était point aussi constitutionnel, le même conseil nommerait Bonaparte général en chef de toutes les troupes qui se trouvaient dans la capitale (2). Le 18 brumaire ayant été fixé pour rendre ce décret, Bonaparte réunit ce jour-là chez lui, dès le matin, sous différents prétextes, une foule de généraux et d'officiers qui lui étaient dévoués. Sa petite maison de la rue Chantereine étant insuffisante, ils restèrent dans la cour, dans la rue et jusque sur le boulevard. A huit heures, dès qu'on lui eut envoyé le décret, comme cela était convenu, il monta à cheval et se mit en marche, suivi de ce nombreux cortège et d'un régiment de dragons, amené par Sébastiani, qui en était colonel. Son arrivée aux Tuileries, son entrée au conseil des Anciens furent ainsi très-imposantes, et il y reçut de nombreux applaudissements. « La république périssait, dit-il, vous l'avez vu, et votre décret vient de la sauver. « Malheur à ceux qui veulent le trouble et le « désordre, je les arrêterai, aidé des généraux « Berthier, Lefebvre et de tous mes compagnons « d'armes. Nous voulons une république fondée « sur la vraie liberté, sur la représentation natio- « nale; nous l'aurons, je le jure en mon nom et « en celui de mes compagnons d'armes... » Un

des membres du conseil ayant fait observer que dans ce serment il n'était pas question de la constitution, cette motion fut écartée, parce que, le décret de translation étant prononcé, il n'était plus permis de délibérer. On leva la séance, et, dans le même moment, il en fut ainsi au conseil des Cinq-Cents, que présidait Lucien Bonaparte. Le général en chef sortit pour aller passer en revue quelques régiments qu'on avait réunis dans le jardin des Tuileries, et il se rendit ensuite à la commission des inspecteurs, véritable foyer de la conspiration, où l'on s'occupa de toutes les mesures à prendre pour le lendemain. Sieyès et Roger Ducos vinrent y apporter leur démission. On espéra un moment que Gohier et Moulins l'y apporteraient également; mais ils vinrent, au contraire, protester contre ce qui se faisait, et ils retournèrent fort mécontents au Luxembourg, où ils se flattèrent de former avec Barras une majorité qui eût encore réuni tous les pouvoirs. Mais cet homme, naguère si énergique, qui avait donné des preuves de courage au 9 thermidor, au 13 vendémiaire, était tombé dans un état de nullité et d'abaissement inexplicable. Il se plaignit amèrement d'être joué, trompé par celui qu'il avait tiré du néant; il le dit tout haut dans son cynique et grossier langage, et, au moment où l'on croyait qu'il allait protester, il consentit à signer non-seulement sa démission, mais une lettre aussi vile que méprisante, préparée par Bruix et Talleyrand, qui se hâtèrent de la porter à Bonaparte. Ainsi il n'y eut plus de majorité directoriale, ainsi fut brisé cet éphémère gouvernement. Les conjurés, réunis dans la salle des inspecteurs, convinrent de lui substituer trois consuls: ces trois consuls furent Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos. Le premier, commençant ce jour-là même à user de ses pouvoirs, distribua les rôles du lendemain: Murat fut envoyé à St-Cloud avec un corps de cavalerie, Macdonald à Versailles, et, ce qui annonçait l'intention de l'avilir, Moreau reçut la mission d'être en quelque sorte le geôlier des directeurs opposants, de les tenir prisonniers au Luxembourg; Lefebvre, dont on était sûr, resta commandant de Paris. Là finit cette journée du 18 brumaire, où tout se passa au gré des conjurés, où tout dut faire espérer que celle du lendemain serait décisive, que tout se terminerait sans peine à St-Cloud par un décret à la satisfaction des conjurés. Cependant il n'en fut pas tout à fait ainsi; le parti républicain savait tout, et il se préparait à la résistance; plusieurs réunions avaient eu lieu. Sieyès, qui en fut informé, voulut faire arrêter quarante des chefs; mais Bonaparte, plein de confiance dans l'ascendant de son nom et de sa fortune, s'opposa à toute mesure de rigueur. On va voir que cette imprévoyance ou cette générosité pensa lui coûter cher. Les deux consuls étaient convoqués pour onze heures, et Bonaparte se rendit dès le matin avec son état-major à

(1) Lorsque, dans la soirée du 17 brumaire, on eut préparé la journée du 18, Bonaparte dit à Réal: « Je défie le plus subtil « procureur de trouver pour commencer un meilleur moyen que « le nôtre. Personne ne peut nous chicaner. Nous avons la con- « stitution pour nous. » (*Mémoires autographes et inédits du comte Boulay de la Meurthe, ancien ministre d'Etat.*) B—N.

(2) Les directeurs, pour se débarrasser du voisinage incommode de Bonaparte, lui avaient offert le commandement en chef de l'armée d'Italie. Championnet l'avait même résigné dans ce but, et un jour, en séance publique, le président du directoire s'était écrié: « L'Italie tressaille d'espérance; son vérita- « ble conquérant, son libérateur apparaît couvert de nouveaux « lauriers!... » Bonaparte fut insensible à l'éloge; ses vœux se portaient ailleurs et plus haut. B—N.

St-Cloud, où il s'établit dans la salle préparée pour les commissions des inspecteurs qui, de même qu'aux Tuileries, devint le quartier-général des conjurés. La plus grande partie des députés arriva à l'heure prescrite ; mais les salles n'étant pas prêtes, ils se répandirent en groupes dans les cours et les jardins, où ils se communiquèrent leurs idées et se concertèrent sur les moyens de sauver la république, évidemment en péril. La séance ne put s'ouvrir qu'à deux heures. Gaudin⁽¹⁾ ayant proposé aux Cinq-Cents de remercier les anciens de ce qu'ils avaient fait la veille, et de former une commission chargée d'aviser aux moyens de sauver la patrie, fut interrompu par des cris : *A bas la dictature ! la constitution ou la mort !* Et l'on décréta que chaque député prêterait à l'instant serment de fidélité à cette constitution. On fit un appel nominal, et Lucien Bonaparte lui-même fut obligé de quitter le fauteuil pour prêter ce serment, que certes il n'avait guère envie de tenir. La discussion n'était pas moins orageuse au conseil des Anciens, où de vives réclamations s'élevaient contre le décret de la veille de la part de ceux qui n'avaient pas même été convoqués pour y concourir. Enfin dans les deux chambres la discussion prenait une direction tout à fait différente de ce dont on s'était flatté, et il n'y avait plus le moindre espoir de faire adopter les propositions dont on était convenu la veille. C'était une révolution manquée, et les conjurés allaient se trouver dans un péril imminent. Bonaparte et Sieyès l'ayant compris, le général se décide à paraître devant les conseils à la tête de son état-major. En traversant la cour il rencontre Augereau, qui lui dit avec un ton railleur et une secrète joie : « Te voilà dans une belle position ! — C'était bien « pis à Arcole, » répond Bonaparte ; et il entre au conseil des Anciens avec Berthier, Bourrienne et quelques autres à ses côtés. Sous l'influence de la plus vive émotion, les paroles de Bonaparte furent coupées, incohérentes. On a depuis singulièrement tronqué et défiguré son discours. Nous essayerons d'en rendre quelques traits d'après les autorités les moins récusables. On n'entendit guère d'abord que des mots vagues, tels que *gloire, France, franchise d'un soldat, frères d'armes*. Le président lui ayant adressé quelques questions, il y répondit d'une manière confuse, et prononça les mots de *volcan, d'agitations sourdes, de constitution violée au 18 fructidor*. Vinrent ensuite les mots de *César, de Cromwell, ceux de liberté et d'égalité*. « Vous oubliez la constitution, » lui dit un député. Troublé par cette apostrophe, il balbutie encore quelques mots, tels que *intrigants, hypocrites*..., puis il accuse Barras et Moulins de lui avoir proposé de se mettre à la tête d'un parti. A ces mots, éclate un grand bruit dans la salle :

« Faites connaître, lui dit-on, les propositions « qui vous ont été faites, vous ne devez rien ca- « cher. » Ces interruptions, ces apostrophes le troublèrent, l'effrayèrent plus que tout le reste, et il dut se croire perdu : il l'était réellement si la majorité du conseil, si le président Lemercier n'eussent pas été dans le complot et décidés à l'écouter jusqu'à la fin. Un mot, un coup de sonnette pouvaient le mettre hors la loi, l'envoyer à l'échafaud. Déconcerté d'abord, et on l'eût été bien à moins, Bonaparte ne manqua toutefois ni de présence d'esprit, ni de courage. Il voit que le seul moyen de salut pour lui est de s'adresser au conseil des Cinq-Cents. C'est de cette assemblée que tout dépend, et quelque mal disposée que soit la majorité, de gré ou de force il faut la dominer. Alors il n'hésite pas : prenant avec lui une compagnie de grenadiers, il se présente à la porte de la salle où l'on finissait de prêter serment à la constitution. A la vue des baïonnettes, quelques cris se font entendre, les soldats semblent hésiter ; mais le Rubicon est passé, Bonaparte ne peut plus reculer, il va droit à la barre. « Quoi ! s'écrient une foule de voix, des « armes, des soldats ? à bas le dictateur, à bas « le tyran ! » Un grand nombre de députés s'élançant au milieu de la salle, l'entourent, lui adressent de vives interpellations, lui prescrivent de sortir. Bigonnet le saisit d'une main vigoureuse et va le traîner à la porte, lorsque les grenadiers viennent à son secours. On a dit que, dans ce tumulte, des poignards avaient été levés contre lui, et certes il n'y aurait eu en cela rien d'étonnant, ni qui pût être blâmé. Si, dans cette occasion, l'histoire doit faire un reproche aux représentants de la France, ce n'est pas assurément de s'être défendus, mais au contraire de n'avoir pas résisté, de n'être pas morts sur leurs chaises curules comme avaient juré de le faire, peu de jours auparavant, Jourdan, Augereau et quelques autres. Du reste, il a été reconnu que cette accusation d'assassinat et de poignards n'était qu'un grossier mensonge de Rœderer et de Talleyrand, qui le lendemain rendirent compte de tout cela dans les journaux, et que la tourbe a copiés sans discernement (*voy. ARENA*). Dans cette lutte audacieuse de la part des agresseurs, il n'y eut d'accident qu'à l'habit du grenadier Thomé, qui fut légèrement déchiré (1). Bonaparte, porté, entraîné, sortit de la salle, poursuivi des cris : *Hors la loi ! à bas le tyran ! à bas Cromwell !* Dès qu'il fut dans la cour au milieu des soldats, il se mit à les haranguer, à les amener, disant que l'on avait voulu l'assassiner. Pendant ce temps le président,

(1) Le même qui devint ministre des finances, duc de Gaëte. Il était déjà tout dévoué à la fortune de Bonaparte, parce qu'il voyait naître en lui l'ordre légal.

B—N.

(1) L'adjudant général Arena, bien que hostile à Bonaparte, n'attenta point à sa vie, ainsi qu'on l'a répété tant de fois. M. Abatucci, père du garde des sceaux, dont nous avons eu les notes autographes entre les mains, était présent à cette scène. Or, il affirme avoir vu l'adjudant Arena discourant du haut de la tribune, pendant que, loin de lui, les amis de Bonaparte arrachaient ce dernier au poignard imaginaire de ses assassins.

B—N.

Lucien, resté aux prises avec les députés furieux, était injurié, menacé, sommé de mettre son frère hors la loi. Celui-ci, entendant le tumulte, envoie, dans la salle un peloton de grenadiers, qui parvient à dégager Lucien et le ramène auprès du général. Il fallait sur-le-champ prendre un parti décisif; tout moyen de persuasion était impossible, il n'y avait plus que ceux de la force... Les deux frères l'ont compris : ils montent à cheval, ils haranguent les troupes. « Le conseil des Cinq-Cents est dissous, leur dit Lucien ; c'est le président qui vous le déclare. Des assassins en ont envahi la salle et ils m'en ont expulsé, ils en ont expulsé la majorité ; je vous somme de marcher à sa délivrance. » Alors Leclerc, beau-frère de Bonaparte, et Murat, qui aspire à le devenir, ébranlent un bataillon de grenadiers et le conduisent à la porte de la salle. A la vue des baïonnettes, les députés poussent des clameurs que le tambour couvre bientôt. « Grenadiers, *« en avant ! »* dit Leclerc. Les grenadiers entrent au pas de charge, ils dirigent leurs baïonnettes sur la poitrine des députés, qui prennent la fuite les uns par les couloirs, les autres par les fenêtres. Dans un instant la salle est vide, Bonaparte est maître du champ de bataille. Comme à Lodi, comme au pont d'Arcole, il n'a pas tourné la position, c'est en marchant droit à l'ennemi qu'il a triomphé. La victoire est décisive et, selon sa coutume, il n'est plus occupé que des moyens de la mettre à profit. Son frère réunit à la hâte une cinquantaine de députés des Cinq-Cents, les seuls qui eussent voulu entrer dans la conjuration, et, avec cette faible minorité, il prononce la nullité d'une constitution qui avait quatre ans de durée et qui était déjà la troisième depuis la chute de la monarchie. Au gouvernement directorial sont substitués trois consuls, Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos, qui à l'instant prennent possession. Le conseil des Anciens, qui attendait le décret, l'adopte à l'instant même, et tout est consommé (1). Le reste de la nuit fut employé à des mesures de sûreté et de précaution que réglèrent Talleyrand, Fouché et d'autres associés du com-

plot, Rœderer, Regnaud de St-Jean d'Angely, réunis à la commission des inspecteurs. Le premier consul n'en sortit qu'à trois heures du matin, quand il fut bien assuré que tout allait selon ses vues, qu'aucune opposition n'était à craindre ; et il vint coucher pour la dernière fois dans sa maison de la rue Chantereine, où sa femme, en proie aux plus vives alarmes, l'attendait depuis longtemps (1). Le lendemain, dans une proclamation qu'il fit en son nom, il adressa aux Français de très-belles promesses et leur parla encore un peu de liberté et de république. Puis voulant s'établir dans le palais du Luxembourg, il signifia aux directeurs Gohier et Moulins qu'ils eussent à lui céder la place sur-le-champ. Quant à Barras, il le fit conduire à sa terre de Grosbois par un piquet de cavalerie, avec menace d'être fusillé, comme agent des Bourbons, s'il faisait la moindre résistance (2). Les deux directeurs devenus consuls conservèrent leurs appartements, et le lendemain ils délibérèrent avec leur nouveau collègue ; mais déjà ils avaient reconnu que ce collègue était leur maître, et qu'ils auraient à peine le droit de donner un avis. Dans le premier moment, on voulut expulser du corps législatif tous ceux qui s'étaient montrés contraires à la révolution, puis on dressa une liste de déportation contre soixante des chefs les plus marquants ; mais cette mesure rigoureuse fut presque aussitôt révoquée. Le consul sentit qu'après tant de révolutions et de calamités dont il promettait de fermer la carrière, de cicatiser les plaies, il ne fallait pas ajouter à l'irritation des partis par de nouvelles proscriptions ; qu'enfin, si l'on voulait faire quelque chose de durable, il fallait l'établir sur la modération et l'équité. En conséquence de ce système, que Bonaparte adopta sans peine, les proscrits de fructidor furent rappelés, à l'exception du petit nombre de ceux qui avaient ouvertement embrassé la cause des Bourbons, tels que Pichegru, Willot, Delarue, Larivière, etc. L'odieuse loi des otages et celle de l'emprunt forcé furent rapportées. Les prêtres déportés et la plupart des émigrés furent autorisés à rentrer ; on rendit même leurs biens à quelques-uns, et ceux que le naufrage avait jetés sur la côte de Calais sortirent de la prison où le directoire les retenait depuis trois ans. La France n'était plus accoutumée à cette générosité de la part des vainqueurs. Le gouvernement consulaire se fit donc, par ce début, beaucoup de partisans, et il s'en fit encore davantage quand on le vit choisir indistinctement pour tous les emplois parmi les hommes de la révolution et parmi ses adversaires. Le talent,

(1) A quoi sert de justifier ou d'incriminer aujourd'hui la révolution du 18 brumaire ? Il suffit de l'expliquer et de montrer qu'elle était inévitable. La représentation violée ne représentait plus alors qu'une réunion d'incapables, de mandataires sans mandat, d'orateurs sans conviction, de législateurs sans le moindre souci du peuple, sans autre mobile que leur intérêt personnel. Il n'y avait plus en jeu qu'un principe ; or, dans l'action, que peut un principe quand derrière lui ne se trouve personne pour le faire valoir ? Bonaparte a bien fait de poser le pied sur une liberté désordonnée, d'autant plus redoutable qu'elle s'associait, chez les gouvernants, aux lâchetés paresseuses qui suivent d'ordinaire les fortes crises politiques, et chez le peuple, au sentiment de privation des besoins matériels. Cette liberté, personne ne pouvait la régénérer ; les masses s'en fatiguaient ; les hommes capables de la servir renonçaient à son culte. La seule chose exécutable, Bonaparte l'exécuta ; il employa la force militaire pour rallier, condenser, aviver les autres forces nationales, et la plupart des hommes politiques, groupés autour de lui, n'avaient d'autre but que de ramener au principe du suffrage universel la grande question politique dont Bonaparte venait d'opérer la solution. Aussi Armand Carrel a-t-il dit : « Le 18 brumaire a vu commencer, non la servitude, mais l'enchantement « de tous les esprits. »

B-N.

(1) Cette maison, occupée aujourd'hui par un pensionnat de jeunes gens, appartenait naguère à Talma, de qui Bonaparte l'avait achetée. Elle portait le numéro 6.

B-N.

(2) Barras, sans la moindre contrainte, avait envoyé sa démission par Bottot. « Assurez Barras, dit alors Bonaparte, que je m'opposerai, tant que je vivrai, aux attaques de tous ses « ennemis, et que je le défendrai contre eux. » Ceci est authentique et n'a guère de rapport avec le texte de M. Michaud. B-N.

l'expérience et la probité parurent alors réellement des titres à la faveur. Peu lui importait que l'on eût combattu ou servi la cause de la révolution, pourvu que l'on montrât du dévouement pour la sienne. Ce n'était pas Bonaparte, sans doute, qui faisait tous les choix : il connaissait peu les hommes de la révolution et moins encore ceux de l'ancienne France. Mais il recueillait, il écoutait tous les avis, et son mérite le plus incontestable est d'avoir su juger, apprécier les hommes, d'avoir mis chacun à sa place. Cependant toutes les premières nominations ne furent pas également heureuses. Carnot, qui au bout de quelques mois remplaça Berthier au ministère de la guerre, était désigné par l'opinion publique ; mais c'était un homme de parti, et il ne pouvait de bonne foi servir un gouvernement qui s'élevait contre ses vœux et ses principes. Laplace, dont le profond savoir dans les hautes sciences avait séduit Bonaparte, était un fort mauvais administrateur ; il ne garda pas longtemps le portefeuille de l'intérieur, et le consul eut bientôt à se repentir d'avoir confié celui de la guerre à Carnot. Gaudin, pour les finances, et Cambacérès, pour la justice, étaient de meilleurs choix. La nomination de Fouché au ministère de la police était inévitable ; il avait concouru avec beaucoup de zèle à la révolution du 18 brumaire ; nul ne connaissait mieux les intrigues et les secrets des divers partis, nul n'était plus propre à les contenir et à les diriger. Reinhart, homme tout à fait nul, fut bientôt remplacé par Talleyrand, à qui l'on ne pouvait se dispenser de donner un des premiers emplois. Sous la direction de ce transfuge de l'ancienne cour, la diplomatie reprit ses anciennes formes de politesse ; quant au fond, elle conserva toute l'astuce que lui avait imprimée la révolution. Pour les emplois éminents, Bonaparte chercha dans les anciennes familles ceux dont le nom pouvait garantir la probité, le savoir, et il les plaça à côté des hommes d'expérience qui ne s'étaient pas trop souillés dans la révolution. Ce fut ainsi que peu à peu il calma les ressentiments du passé, et que, sans en parler si souvent et si haut qu'on a fait depuis, il réalisa le principe *d'union et d'oubli* et forma des tribunaux, des cours souveraines aussi probes qu'éclairées, et telles que, quinze ans plus tard, la restauration les trouva meilleures et surtout plus monarchiques qu'elle ne les a laissées. La substitution des préfectures et sous-préfectures à ces administrations de département et de district que la révolution avait créées, et qui depuis dix ans n'étaient qu'un asile ouvert à tous les désordres, à toutes les passions révolutionnaires, fut aussi un changement utile ; il donna à l'administration une marche régulière, monarchique, de sorte qu'après tant de variations et de vicissitudes, c'est encore la meilleure et la plus solide de nos institutions. C'était au nom de la république, en présence des hommes de la révolution,

avec leur concours, et pour ainsi dire par eux-mêmes, que se posaient ainsi les bases du gouvernement le plus despotique, le plus absolu que la France ait jamais supporté. Comme tous n'avaient pas renoncé à leurs illusions, ou que, du moins, ils semblaient en conserver quelques-unes, il fallut leur donner une apparence de liberté, des semblants de gouvernement représentatif, accompagnés toutefois de choses plus réelles, de bonnes places et de larges traitements ; car ce n'était pas un amour platonique que leur zèle pour la liberté. Ainsi furent créés les sénateurs avec des dotations, des sénatoreries, puis des décorations et des titres pompeux. Vint ensuite le corps législatif avec des élections à trois degrés, se résumant en dernier résultat par la volonté du maître qui, pour plus de sûreté, les condamnait à un silence perpétuel ! Un autre simulacre de pouvoir fut le tribunal, où le consul plaça les républicains les plus ardents, tellement isolés et sans appui, si bien surveillés et contenus, qu'il fut aisé de voir que cette espèce de contre-poids démocratique ne subsisterait pas longtemps et qu'aucune espèce d'opposition ne serait soufferte. Ils en prirent assez bien leur parti pour la plupart, et quand ils virent leur existence assurée par un gouvernement solide, à l'abri des révolutions et des émeutes, ils se décidèrent à jouir en paix des inévitables conséquences du despotisme. C'était un spectacle assez curieux que celui de toutes ces abjurations, de ces travestissements, et aucun des ridicules de ces parvenus n'échappait à la malignité publique ; mais on était si las de révolutions, on avait si grand-peur d'en voir recommencer ! Sieyès lui-même, semblait avoir renoncé à ses utopies ; et il voulait bien que l'on admît d'autres constitutions que les siennes, à condition toutefois que sa fortune personnelle y fût assurée. Dès le lendemain du 18 brumaire, voyant se développer cette force de volonté et d'action qui allait tout embrasser et tout diriger, il avait dit à ses amis : « A présent, nous avons un maître ! » et il n'avait plus songé qu'à se faire une retraite honorable et surtout lucrative. Pour cela il tenta un dernier essai de constitution, dans laquelle auraient dominé les fonctions d'un grand électeur nommé par le sénat. Bonaparte ne pouvait s'y méprendre ; il vit bien que ce grand électeur ne devait être que Sieyès lui-même ; et il n'en fallut pas davantage pour que le projet fût rejeté. Les commissions des deux conseils durent en préparer un autre, également fondé sur trois consuls ; mais, pour le rendre plus monarchique, il y fut établi que ces trois consuls n'auraient ni le même rang ni les mêmes attributions et que la durée de leurs fonctions serait différente. Le premier et le second devaient garder le pouvoir pendant dix ans, et le troisième seulement pendant cinq. Sieyès comprit à quel état de nullité lui et son collègue Roger-Ducos allaient être réduits ; il refusa la seconde place et Ducos la troisième. Tous

deux reçurent pour dédommagement une assez forte somme que Bonaparte n'hésita pas à leur donner; et ils furent remplacés par Cambacérès et Lebrun, à qui le premier consul permit de représenter, en quelque façon, auprès de lui, l'un le parti révolutionnaire, l'autre celui de l'ancienne monarchie, à condition toutefois qu'ils ne feraient rien en leur faveur et qu'ils seraient les muets et impassibles témoins de tout ce qu'il allait opérer pour assurer et augmenter encore son pouvoir déjà plus fort, plus absolu que celui de nos anciens rois. La nouvelle constitution, décrétée le 22 frimaire an 8 (13 décembre 1799), fut soumise pour la forme à l'acceptation du peuple. Bonaparte, devenu par son titre, comme il l'était déjà par le fait, premier magistrat de la république, réunissait au droit de nommer à tous les emplois civils et militaires celui de proposer toutes les lois, de conclure et de signer tous les traités avec les puissances étrangères. Bientôt il s'établit au palais des Tuileries. Se considérant alors comme l'égal de tous les souverains, il écrivit directement et sous sa propre signature au roi d'Angleterre et à l'empereur d'Autriche. On a vu sur quel pied il s'était mis avec celui-ci, qui déjà lui avait écrit lorsqu'il était général en chef. Nous ne doutons point qu'il n'en ait alors reçu une réponse, mais on sait qu'il y eut toujours quelque chose de secret et de dissimulé dans ses rapports avec cette puissance. Le public ne sut donc rien des communications qu'il eut alors avec la cour de Vienne; mais il n'en fut pas de même de l'Angleterre. Le ministre Grenville lui répondit, de la part de Georges III, qu'il ne voyait dans cette circonstance aucun motif de s'écarter des usages consacrés pour de telles communications, que du reste le cabinet britannique ne traiterait qu'à condition que la France rentrerait dans ses anciennes limites, et que le meilleur moyen pour cette puissance d'obtenir la paix, serait de revenir à son ancienne dynastie. On conçoit tout le dépit que le premier consul éprouva d'une pareille réponse. Certes, nous ne pensons pas qu'il voulût la paix plus que ceux à qui il la demandait : ce qu'il voulait aux yeux de la France, c'était de paraître la désirer. C'était évidemment pour cela qu'il avait écrit, et aussi pour se mettre dès lors au niveau des rois, ce qui devait singulièrement flatter sa vanité. Par tous les autres motifs, il ne pouvait que vouloir la guerre : il en avait besoin pour accroître sa réputation, pour consolider son pouvoir; et d'ailleurs il était plus que jamais en état de la faire (1).

(1) Nous étions chassés de l'Italie, nous n'occupions ni la Hollande ni la Suisse en conquérants, nous tenions en Égypte une position équivoque, et l'harmonie à l'intérieur de la France n'était pas consolidée au point de ne laisser aucune inquiétude. La paix devenait donc un besoin réel pour le gouvernement consulaire, et Bonaparte n'avait rien tant à cœur que de la faire accepter. La haine de Pitt, les refus hautains de l'Angleterre et de l'Autriche ont décoré d'un nouveau relief la modération intelligente du premier consul. Les sentiments exprimés dans le message du 8 mars 1800, et dans la circulaire aux préfets, ca-

Abandonnée par la Russie, l'Autriche restait seule en présence des armées françaises; et même avant le retour d'Égypte ces armées, qui venaient d'être recrutées de 140,000 conscrits et de vieux soldats rappelés, avaient repris leur supériorité par les victoires de Masséna en Suisse, et par celles de Brune en Hollande. D'un autre côté, la conscription allait les augmenter de 300,000 hommes. Bonaparte, en arrivant, avait trouvé cette loi toute faite et déjà mise en activité. Elle avait produit les meilleurs effets, et n'était pas de celles qu'il voulût abroger. Il y ajouta encore, en appelant sous les drapeaux tous les militaires que différentes causes en tenaient éloignés. Enfin, dès

ractérisent une politique droite et ferme, sans arrière-pensée ni subterfuge. La France avait alors sur pied six armées, dont l'effectif total comprenait 250,000 hommes. A lui seul Moreau en commandait 150,000 sur le Rhin. Les cinq autres armées étaient sous les ordres d'Augereau, de Jourdan, de Masséna, de Bernadotte et de Championnet, qui venait de mourir. Mathieu-Dumas organisait une septième armée autour de Dijon. Presque partout le typhus régnait dans les camps; il y faisait de cruels ravages. Bonaparte appela les conscrits de l'an 8, les volontaires, les soldats congédiés. L'élan fut général. Il y avait dans tous les cœurs un vif sentiment d'irritation et de vengeance. Pour augmenter l'enthousiasme, on décida qu'une colonne départementale serait élevée dans chaque ville chef-lieu à la mémoire des braves morts sur le champ de bataille. On acheta 25,000 chevaux. Le transport du matériel des parcs, au lieu d'être soumis comme par le passé aux chances mauvaises d'entreprises particulières, forma l'objet spécial d'un corps militaire de création nouvelle : le *train d'artillerie*. L'artillerie, le génie et la gendarmerie, réorganisés complètement, reçurent chacun un inspecteur général, chef de l'arme; les inspecteurs aux revues remplacèrent les commissaires des guerres dans la police administrative des troupes; une légion italienne fut mise sous les ordres du général Lecchi; la garde consulaire prit de l'extension; la tenue des volontaires, rendue élégante, flatta leur amour-propre, mais excita des murmures parmi les autres soldats; une organisation générale des forces armées annonça chez le premier consul le pressentiment des exigences futures de la grande guerre; au lieu du système vicieux adopté jusqu'alors, qui consistait à partager chaque armée en plusieurs divisions opérant sur des lignes parallèles et séparées entre elles d'une ou de deux marches, il réunit sous le même chef plusieurs divisions, et il commença par l'armée de Moreau, qui avait pour lieutenants Gouvion-St-Cyr, Ste-Suzanne, Lecourbe et Moncey. C'est le 19 février, jour solennel de la prise de possession des Tuileries comme résidence souveraine, que le premier consul inaugura les revues du Carrousel devenues si célèbres. Il prenait grand plaisir à passer des heures entières au milieu de cette pompe militaire, parcourant les rangs, interrogeant le soldat, écoutant ses plaintes, entrant dans les plus minutieux détails sur l'équipement, l'armement, la manœuvre, les subsistances. Il excitait de la sorte une noble émulation, rehaussait le prix des services militaires, faisait ainsi passer l'armée sous les yeux de la population civile, qui l'applaudissait avec enthousiasme, et donnait chaque fois des preuves nouvelles de sa justice et de la bonté de son cœur. Après la revue, Bonaparte, rentré aux Tuileries, recevait le corps diplomatique. Il y avait ordinairement ensuite dîner officiel et cercle le soir. Les bottes, les éperons et les sabres résonnaient un peu fort sur le parquet; le palais de la vieille aristocratie ressemblait beaucoup à la tente d'un chef d'armée; mais peu à peu les allures mondaines allaient s'y introduire. Plus tard, Bonaparte rendait ainsi compte, dans une lettre confidentielle inédite que nous avons entre les mains, de son installation aux Tuileries et de ses projets ultérieurs relativement aux autres résidences souveraines : « Je suis allé aux Tuileries, parce que, si je ne l'avais pas fait, on aurait dit : « Il y a là une place vide qui attend quelqu'un. Le château de Versailles est aussi vide dans ce moment-ci; mais, une fois la paix faite avec l'Angleterre, il faudra songer à l'aller remplir. » Ma campagne de Malmaison n'est qu'un trou. Le château de St-Cloud n'est pas grand-chose. Il n'y a pas de petit prince dans l'étranger qui n'ait une demeure plus grande et plus belle. » Le 1^{er} avril furent ostensiblement commencées les grandes opérations militaires. Berthier, chef nominal de l'armée de réserve, arriva le 19 avril à Dijon, où se trouvaient 7 à 8,000 hommes mal habillés, mal équipés, sans matériel, tandis que la véritable armée, forte de 35,000 combattants, s'organisait en route et marchait pour surprendre Mélas, qui vivait dans la plus complète sécurité.

son avènement au consulat, il eut à sa disposition la plus puissante armée de l'Europe et il dut en être considéré comme le chef le plus habile. C'était par leur confiance en son habileté que les Français l'avaient élevé à un si grand pouvoir ; et, pour s'élever encore, il avait besoin d'accroître sa renommée par de nouvelles victoires. Voilà tout le secret de sa politique, voilà quel fut pendant quinze ans le mobile de toutes ses actions et de tous ses projets. Avant de se mettre en campagne, il voulut que toute la France fût pacifiée. Pour cela, il n'y avait plus à soumettre que quelques cantons de la Vendée, qui venait de jeter une derrière lueur, mais que la défaite des puissances coalisées avait bientôt fait disparaître. Il n'y eut plus guère besoin pour tout finir que de quelques négociations ; le consul voulut s'attacher les chefs par des promesses qui en gagnèrent plusieurs. Un seul fait souilla cette pacification, ce fut le meurtre de Frotté (*roy. ce nom*). Dès que la paix fut assurée de ce côté, les troupes qui y étaient employées se dirigèrent vers Dijon, où le consul réunit une armée destinée à reconquérir l'Italie encore tout entière au pouvoir des Autrichiens, à l'exception de Gènes, que Masséna défendait avec gloire. Personne ne comprit d'abord que, pour attaquer les Autrichiens occupés à ce siège, vers l'extrémité septentrionale de la Péninsule, il fallût franchir le sommet des Alpes à l'autre extrémité. Mélas ne le comprit pas non plus, bien que depuis deux mois tous les journaux de l'Europe l'eussent annoncé. Après avoir reçu la capitulation de Masséna, il revenait tranquillement vers la Lombardie, lorsqu'il apprit que l'armée française y avait pénétré. On a souvent comparé ce passage des Alpes à celui d'Annibal : mais ce ne fut pas en moins d'une semaine, en présence d'une armée victorieuse, supérieure par le nombre et maîtresse de fortes places, que le général carthaginois exécuta le sien ; et il ne força pas son ennemi, malgré d'aussi grands avantages, à subir dans le même mois une honteuse capitulation. Aux premiers jours de mai 1800 (1), après avoir franchi le St-Bernard et fait passer son armée dans une étroite vallée, sous le canon du fort de Bar, Bonaparte, à la tête de 40,000 hommes, débouchait dans les plaines de la Lombardie, tombant à l'improviste sur les faibles détachements que les Autrichiens y avaient laissés. Son avant-garde, sous les ordres de Lannes, ayant obtenu un succès important à Montebello, il passa le Pô et vint se déployer dans la vaste plaine de Marengo, où le nombre et la supériorité de la cavalerie autrichienne offraient des avantages qu'augmentait à chaque instant l'arrivée de nouveaux renforts. L'armée française était loin de se renforcer ainsi ; et le moindre échec

lui fermait toute retraite. Cette campagne de Marengo si mémorable, si décisive, a été l'objet de beaucoup de discussions et de controverses. Les gens de l'art la considérèrent comme l'une des entreprises les plus audacieuses de celui qui se reconnaissait lui-même pour le guerrier le plus aventureux de son siècle. Mais cette audace, qui devait le perdre en présence d'ennemis capables de le comprendre, le servit merveilleusement dans cette occasion ; et elle ne contribua pas moins à la victoire, que la lenteur et l'indécision de Mélas. Ce général, méthodique, sans activité, fut probablement très-circonspect dans ses instructions, comme le sont toujours les généraux autrichiens. Bonaparte n'ignorait rien de tout cela, et il sut en tirer bon parti. Cependant, par l'extrême supériorité du nombre, il faillit être accablé ; la bataille, commencée dès le matin, resta perdue pour lui jusqu'aux deux tiers de la journée. Après avoir enfoncé la droite et le centre des Français, son adversaire considéra la victoire comme tellement assurée, qu'il laissa à son lieutenant St-Julien le soin de poursuivre l'ennemi et d'achever sa défaite. « Quant à moi, lui dit-il, « à cheval depuis minuit, je n'y puis plus tenir. « Je suis vieux (il avait quatre-vingts ans), et je « vais me coucher. » En effet, il se rendit à Alexandrie, où il était au lit depuis une heure quand on vint lui annoncer que la bataille était perdue. Pendant son sommeil, la gauche des Français s'était renforcée du corps de Desaix, envoyé maladroitement fort loin avant l'attaque, et qui, par une inspiration spontanée, était revenu au bruit du canon, comme Bonaparte a prétendu qu'en pareil cas un général devait toujours faire. La première charge ordonnée par Desaix (1) en arrivant sur le champ de bataille, ne fut pas heureuse ; il y périt lui-même glorieusement ; mais Kellermann exécutait en ce moment avec deux régiments de cavalerie, sur la colonne victorieuse des Autrichiens, une charge admirable et qui eut les plus brillants résultats. Si l'on n'a pas refusé à ce général toute la gloire de ce beau fait d'armes, on lui a du moins contesté l'honneur d'en avoir eu la première pensée, et le consul, général en chef, ne l'en a jamais ni loué, ni récompensé dignement, par le seul motif, sans doute, qu'en pareil cas il voulait toujours que le premier honneur et la première gloire lui fussent attribués. Quoi qu'il en soit, tout changea de face après cette belle manœuvre. Le centre des Autrichiens, qui marchait triomphant, s'arrêta tout à coup, et bientôt entouré par la division Desaix et la cavalerie de Kellermann, il mit bas les

(1) Bonaparte quitta Paris le 6 mai ; le 8 il arrivait à Genève, où l'attendait Marescot ; le 16, il partait de Lausanne ; le 18, il atteignait Martigny, et le 20, il descendait du mont St-Bernard sur Aoste.

(1) Desaix arrivait d'Égypte. Le 12 juin au soir, veille de la bataille, il s'était rendu au quartier général de Bonaparte, à Stradella. L'entrevue de ces deux grands capitaines fut pleine d'effusion ; ils causèrent toute la nuit de l'Égypte, de l'Italie, de la lutte du lendemain, et dès l'aurore Desaix prit le commandement de deux divisions formant la réserve. Ce fut vers cinq heures du soir qu'une balle lui perça le cœur. Desaix était peut-être l'ami le plus désintéressé, le plus dévoué, le plus généreux qu'eût alors Bonaparte.

armes. Ce revers de fortune fut si rapide, si imprévu, que le vieux Mélas ne l'apprit que quand il n'était plus temps d'y remédier. Cependant, il avait encore une armée plus nombreuse que celle des Français et très-disposée à continuer une bataille qu'elle ne regardait pas comme finie ni perdue; mais rien ne put l'empêcher de souscrire à l'explicable capitulation par laquelle il se retira derrière le Mincio, remettant au vainqueur toutes les places de la Lombardie, du Piémont et de l'Etat de Gènes. La France recouvra ainsi spontanément tout ce qu'elle avait perdu l'année précédente par une longue suite de revers; elle entra dans toutes les conditions du traité de Campo-Formio. Cette victoire de Marengo, adroitement annoncée et promulguée, ajouta beaucoup à la renommée du premier consul; sur tout son passage, il fut accueilli par des applaudissements (1). Les Lyonnais éprouvèrent une joie facile à comprendre quand ils le virent poser la première pierre des édifices qu'avait détruits dans leur ville le vandalisme révolutionnaire. A Paris, l'enthousiasme ne fut pas moins grand; et pour la première fois ces autorités qu'il avait créées la veille, d'éléments si divers et si peu monarchiques, vinrent se prosterner devant lui avec plus d'humilité et de bassesse peut-être que n'auraient fait les courtisans de Louis XIV. Et la multitude, ce *servum pecus*, qui en France est toujours si crédule, si vaine, qu'avec quelques mots de gloire, de victoire, il est si facile de séduire; ce public qui se proclamait alors fièrement la *grande nation* et se croyait souverain quand bientôt on allait l'appeler *mon peuple*; ce public, disons-nous, se montra aussi enthousiaste, aussi empressé qu'aux jours de sa première ivresse révolutionnaire. Non moins habile que les hommes de 1789, Bonaparte sut, comme eux, flatter et caresser la vanité de la multitude; mais, plus prévoyant et plus sage, il s'occupa de relever les ruines qu'ils avaient faites (2). Et l'on doit reconnaître qu'après trente

ans d'aberrations et de vicissitudes, les bases de son édifice monarchique sont encore aujourd'hui, comme nous l'avons dit de l'administration, le meilleur et le plus solide appui du pouvoir. Ce fut alors que, par le concours des hommes les plus éclairés, il prépara ces recueils de lois, ces codes faits pour immortaliser son nom, peut-être encore plus que ses victoires. Il prit une part fort active à leur discussion dans le conseil d'Etat; souvent il étonna les plus profonds jurisconsultes par la sagacité de ses observations. A la même époque, il jeta les fondements de tant de beaux monuments qui ne concourront pas moins que ses lois à illustrer son règne. « Dans son esprit, » a dit Bourrienne, la destruction des hommes et « la construction des monuments s'alliaient parfaitement bien, et l'on peut dire que sa passion « pour les monuments a presque égalé sa passion « pour la guerre; mais, comme en tout il avait « horreur de ce qui est petit et mesquin, il préférait les vastes constructions comme il aimait « les grandes batailles. L'aspect des ruines colossales de l'Egypte n'avait pas peu contribué à « développer en lui ce goût naturel pour les « grands édifices. » Ce fut avec le secours des habiles architectes Percier et Fontaine qu'il conçut les projets de tous ces embellissements de Paris, qu'il ne lui était pas donné de voir terminés, et qui font aujourd'hui de cette capitale la plus belle cité de l'univers. Si l'on y ajoute les canaux qu'il a fait ouvrir, les routes, les ponts qu'il a établis sur tous les points de son vaste empire, on trouvera que dans aucun siècle, dans aucun pays, un souverain n'a laissé d'aussi nombreux souvenirs. « A côté de ces grands projets, » de ces grandes constructions, dit encore Bourrienne, il accueillait également bien les projets « d'amélioration d'une moindre importance.... « Son tact habituel lui faisait tout de suite voir « les choses sous leur véritable point de vue. » C'est avec ce tact, ce zèle de perfectionnement et de réforme, qu'il établit dans le même temps, sur des bases régulières, l'administration des contributions directes et indirectes, celles des forêts, de la poste, du domaine et des finances, ou, secondé par l'honnête et sage Gaudin, il fit

(1) Après avoir passé huit jours à Milan, le premier consul en était parti le 24 juin. B—N.

(2) Ce ne sont pas seulement les ruines matérielles, ce sont aussi les ruines morales que le premier consul tâcha de relever. Simple, tempérant, actif, laborieux, ayant des mœurs et voulant qu'on en eût autour de lui, sachant tout voir, tout connaître, appréciant les dévouements douteux, excusant des préventions inévitables, tempérant la fermeté par l'indulgence, la rigueur par la justice, allant au-devant du mérite modeste, d'un poète malheureux, d'un artiste ignoré, d'un ouvrier sans appui, Bonaparte inspirait le plus respectueux étonnement. Dans une circulaire aux préfets, Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, avait dit : « Accueillez tous les Français, quel que soit le parti auquel ils ont appartenu; dites à ceux auxquels la révolution a coûté des larmes que le gouvernement a le sentiment de leurs pertes et la mémoire de leurs sacrifices; dites-leur qu'il s'est élevé au sein de leurs afflictions pour en tarir la source, et pour réparer tout ce qui n'est pas irréparable. Répétez souvent à ceux à qui la fortune a souri dans ces temps nouveaux que la bienfaisance seule ennoblit les faveurs de la fortune et fait pardonner ses caprices. Jugez les hommes, non sur les vaines et légères accusations des partis, mais sur la connaissance acquise de leur probité et de leur capacité. Les méchants et les ineptes sont seuls exclus de la confiance et de l'estime du gouvernement; n'admettez pas d'autres titres d'exclusion à la vôtre. Dans vos actes publics, et jusque dans votre conduite privée, soyez toujours le premier magistrat du département, jamais l'homme de la révolution..... » Ce langage, émané de la bouche d'un frère

du premier consul, ne pouvait manquer d'avoir une grande portée, non-seulement en France, mais à l'étranger; il n'aurait pas encore ostensiblement aux émigrés les portes de la patrie, mais il laissait entrevoir une amnistie générale et prochaine. Dans ses instructions aux préfets, le ministre de la police n'était pas moins explicite : « Il est temps, disait-il, de mettre un « terme à ces longues querelles si vaines et pourtant si funestes « entre les ministres des cultes et les magistrats, et de faire « cesser les contradictions gratuites entre les consciences et la « loi. Que les temples de toutes les religions soient donc ouverts, « que toutes les consciences soient libres, que tous les cultes « soient également respectés, mais que les autels s'élèvent paisiblement à côté de ceux de la patrie, et que la première des « vertus publiques, l'amour de l'ordre, préside à toutes les cérémonies, inspire tous les discours et dirige tous les esprits... » Des principes exprimés de cette manière ramenaient le calme et faisaient bénir l'administration du premier consul. Des hautes sphères de la politique l'indulgence descendait au sein de la vie civile, et s'introduisait de la vie civile dans la vie domestique; les idées raisonnables, les convictions honnêtes avaient leurs tribunes dans la presse, dans les salons, sur le théâtre. B—N.

cesser les désordres, les gaspillages de la révolution. De toutes ces améliorations, il résulta un retour de confiance et de crédit très-rapide, et qui ajouta beaucoup à la force de son gouvernement, déjà si absolu, qu'il ne lui manquait que le titre de roi, auquel tout annonçait qu'il aspirait de plus en plus. Cependant, il y avait encore des partisans de l'ancienne dynastie qui espéraient en lui, et qui ne doutaient pas que l'édifice monarchique qu'ils le voyaient bâtir ne fût destiné aux Bourbons. Louis XVIII le crut lui-même, et, dans cette confiance, il lui fit parvenir par le troisième consul, Lebrun, une lettre fort gracieuse et fort pressante pour réclamer sa couronne. La première pensée de Bonaparte fut de répondre négativement; mais il s'en abstint alors et ce ne fut qu'un an plus tard qu'il écrivit au prétendant, non pour lui rendre sa couronne, mais pour lui demander d'y renoncer : à quoi le prince fit une réponse très-digne (*voy.* Louis XVIII). Une autre démarche, tentée dans le même but par la duchesse de Guiche, de la part du comte d'Artois, n'eut pas plus de succès, bien qu'elle fût appuyée par madame Bonaparte, qui portait quelque intérêt à l'ancienne dynastie, mais que le consul n'écoutait guère lorsqu'il s'agissait de questions politiques. « Il faut que les femmes tricotent, » disait-il, et, quand il avait arrêté un plan, rien au monde ne pouvait l'en détourner. D'ailleurs, à l'égard des Bourbons, il savait trop combien les puissances, surtout l'Autriche, étaient peu disposées à seconder de pareils projets. Les rapports qu'il eut alors avec Paul I^{er} durent l'en éloigner encore davantage. On sait qu'après avoir embrassé avec une extrême chaleur la cause des Bourbons et s'être fait, pour les rétablir, l'allié de l'Autriche et de l'Angleterre, le czar avait brusquement rompu cette alliance, rappelé son armée et traité de la manière la plus dure Louis XVIII et tous les royalistes, jusque-là comblés de ses bienfaits. Bonaparte profita avec beaucoup d'adresse de ce changement imprévu, en lui renvoyant sans rançon, très-bien vêtus et parfaitement équipés, 7,000 de ses soldats, faits prisonniers dans la campagne précédente, et que les Anglais et les Autrichiens refusaient de comprendre dans leur cartel d'échange. Puis, ce qui était reconnaître implicitement au czar le titre de chef de l'ordre de Malte auquel il prétendait, le consul lui fit cadeau de l'épée que le pape avait autrefois donnée au grand maître, après sa belle défense de Rhodes. L'empereur russe ne put résister à tant de courtoisie; il se prit subitement pour Bonaparte d'un engouement qui ressemblait beaucoup à celui de son malheureux père pour le grand Frédéric et qui devait finir par une catastrophe à peu près pareille. Dans son enthousiasme, l'impressionnable czar écrivit de la manière la plus amicale au consul, qui, alors tout entier à sa haine contre l'Angleterre, sut mettre à profit diverses circonstances et lui fit adopter

le projet d'envahir, de concert, les possessions britanniques dans l'Inde et d'aller en Egypte secourir son armée, qui y restait encore et qu'il n'oubliait pas. En même temps, il le fit entrer dans une coalition des puissances du Nord, également dirigée contre l'Angleterre. Mais tous ces grands projets furent bientôt rompus par la destruction de la flotte danoise dans le port de Copenhague, et par la mort de l'infortuné Paul, dont le caractère bizarre et la fin tragique devaient avoir tant de ressemblance avec l'histoire de son père! On conçoit à quel point le consul dut être affligé de ces deux événements, qui changèrent tous ses plans et renversèrent tous ses desseins. Il accusa hautement l'Angleterre d'avoir attaqué les vaisseaux danois en pleine paix et d'avoir fait assassiner l'empereur de Russie. On ne peut nier que la première de ces récriminations ne fût très-fondée; quant à la seconde, il faut convenir qu'elle n'est pas dépourvue de vraisemblance. Dans ce temps-là même, une foule de conspirations étaient tramées contre les jours du premier consul. Toutes ne furent pas préparées, il est vrai, sur les bords de la Tamise; et nous n'accuserons pas les ministres britanniques du complot de l'ancien aide de camp d'Henriot, Joubert, qui voulut aller à la Malmaison avec une vingtaine de ses amis, pour y assassiner Bonaparte; ni de celui de Demerville, Ceracchi et Topino-Lebrun, qui devaient le poignarder à l'Opéra (celle-là avait été inventée et conduite par la police de Fouché) (1); ni enfin des extravagances de Chevalier, qui avait imaginé de jeter une bombe sur la voiture du consul, ou de faire sauter les Tuileries avec un tonneau de poudre. Ces divers complots n'appartiennent évidemment qu'au cerveau de quelques insensés, qui n'avaient pris mission que de leur haine et de leur démence. Mais il n'en est pas de même de celui de la machine infernale, dont le ministre anglais avait chargé des royalistes zélés qui, croyant servir leur cause, devenaient les aveugles instruments de l'ambition et des vengeances britanniques. Ce fut le 3 nivôse an 9 (24 décembre 1800) qu'au moment où Bonaparte traversait la rue St-Nicaise pour aller à l'Opéra, un tonneau rempli de poudre et traîné sur une charrette éclata avec un horrible fracas, tua dix personnes qui passaient et en blessa un plus grand nombre. La voiture du premier consul avait à peine dépassé de quelques mètres l'obstacle quand la terrible machine fit explosion. Ayant continué son chemin, il parut à l'Opéra avec un calme remarquable. De retour aux Tuileries, il y manda Fouché, qu'il tança rudement, l'accusant de pro-

(1) Cette conspiration devait être exécutée le 10 octobre 1800. Ceracchi et Diana, jeunes Romains, séides des idées républicaines, avaient uni leur haine à celle de quelques Français qui prévoyaient que Bonaparte arrêterait le mouvement révolutionnaire. La conspiration fut bien réelle, et non pas l'œuvre de la police. On en instruisit Lannes le soir même qu'elle devait éclater, pendant la représentation des *Horaces*. B—N.

téger les Jacobins, et ne doutant pas que cette tentative ne fût leur ouvrage (1). Le ministre fit de vains efforts pour le déromper; mais, n'ayant pas des preuves contrares, il fut obligé de dresser une liste de 100 individus qu'il choisit au hasard parmi les plus ardents révolutionnaires, et qui furent aussitôt arrêtés et soumis à une espèce de procédure, dont les conseillers d'Etat Siméon, Portalis et Rœderer firent le rapport, que l'on présenta au sénat et qui devint la base d'un sénatus-consulte par lequel 71 accusés furent condamnés à la déportation au delà des mers. Selon les expressions du rapport, « il n'existait point de preuves contre eux, mais la tranquillité de la France et la sûreté du premier consul exigeaient cette mesure ». La crainte qu'inspirait à Bonaparte le parti révolutionnaire exagéré était telle que, quand Fouché eut découvert les véritables auteurs du crime de la rue St-Nicaise, et qu'il vint triomphant les lui faire reconnaître, le consul ne donna point de contre-ordre, quoiqu'il en fût temps encore, puisque les condamnés n'étaient pas embarqués. Il profita même de cette circonstance pour faire instruire le procès des républicains conspirateurs oubliés depuis plusieurs mois dans les prisons : le nouvel attentat fit penser à eux; ils furent envoyés, les uns, à un conseil de guerre, les autres, aux mêmes juges qui, un peu plus tard, devaient condamner, après une procédure régulière et des aveux qui ne laissèrent aucun doute, les auteurs de la terrible machine (voy. SAINT-RÉGENT). Parmi tant de victimes immolées aux terreurs consulaires, il se trouvait, sans doute, des hommes peu recommandables et qui avaient mérité leur sort pour des crimes trop réels, tels que Manin, assassin de la princesse de Lamballe; Chrétien, juré du tribunal révolutionnaire, et Pépin, Moneuse, Rossignol, etc.; mais tous étaient complètement étrangers au crime qui causa leur mort (2). L'ouvrage publié sous le titre de *Double conspiration et déportation*, etc., retrace avec de sombres couleurs l'histoire de tous les maux qu'eurent à souffrir les 71 déportés aux îles Séchelles, que la calomnie poursuivait dans ces lointains parages, et dont la plus grande partie dut aller mourir dans des déserts encore plus sauvages. Si ce ne fut que le châtement de leurs crimes, il fallait que ces crimes fussent bien

grands! Du reste, tous ces complots contre la vie et le pouvoir du premier consul, loin de nuire à ses projets d'élévation, semblaient les favoriser merveilleusement. C'étaient pour lui des motifs ou des prétextes de rendre son pouvoir plus absolu et de prendre pour sa sûreté des précautions que tous les principes de la révolution avaient réprouvées. Dans ce temps-là, par exemple, il fit établir des tribunaux spéciaux; et les faibles obstacles que cette loi rencontra au tribunat furent un prétexte pour diminuer le nombre des tribuns, pour éliminer les plus indépendants. Alors, il fut évident qu'il ne souffrirait plus aucune espèce de contradiction ni d'opposition. On a attribué aux Lanjuinais, aux Boissy-d'Anglas, celle qui dans le sénat fut si timide, si impuissante, qu'elle n'a laissé aucune trace dans l'histoire. Pour déjouer tant de complots, le consul ne se borna point à la création des tribunaux spéciaux, il augmenta encore ses polices déjà si nombreuses. Il y en eut dans chaque ministère, dans chaque département; à Paris, il fut établi un ministre, un préfet spécial; il y eut la police de la gendarmerie, celle de la garde consulaire, etc. Toutes ces polices se surveillaient, se contrôlaient réciproquement; toutes aboutissaient à un centre commun, le consul lui-même, qui avait encore à ses gages plusieurs écrivains, plusieurs hommes de lettres, tels que Barère, Montgaillard, Montlosier, Fiévée, madame de Genlis, qui lui envoyaient des bulletins et lui faisaient des rapports sur l'esprit public et sur tout ce qui pouvait survenir de relatif à son gouvernement. Quelques agents de la même espèce lui envoyaient aussi des rapports de l'étranger. En l'absence de toute liberté, de toute indépendance de la presse, c'était un moyen bien insuffisant, il est vrai, de savoir ce qui se passait; mais enfin c'était quelque chose, et les services que Napoléon obtint de cette manière furent toujours payés fort cher. On a lieu de s'étonner qu'avec tant de moyens de surveillance il ne se crût pas encore en sûreté et qu'il hésitât beaucoup toutes les fois qu'il s'agissait d'une entreprise de quelque importance pour son élévation. Dans ce cas, moins aventureux qu'à la guerre, il faisait toujours d'avance sonder l'opinion par des bruits que semaient tous ses agents de police, soit par des articles de journaux, soit par des pamphlets politiques. Ainsi parut à cette époque un écrit fort extraordinaire conseillé par Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, mais écrit par une autre main que la sienne : c'est le *Parallèle entre César, Cromwell, Monk et Bonaparte*. Les plus grands hommes de l'antiquité et des temps modernes y étaient passés en revue et indignement sacrifiés au consul français. Les doctrines du pouvoir absolu y étaient ouvertement indiquées comme le seul remède aux maux de la patrie. Le caractère de Monk et celui de Cromwell y étaient jugés avec une extrême sévérité et la

(1) C'était l'opinion des courtisans; mais l'instruction de la procédure démontra jusqu'à l'évidence que les véritables directeurs du complot appartenaient uniquement à la faction royaliste soudoyée par l'étranger.

B-N.

(2) Sur la liste de proscription des soixante et onze accusés se trouvaient une dizaine d'individus qualifiés *septembriseurs* par le premier consul lui-même. Il s'agissait moins ici de sa propre sûreté que d'éloigner des hommes dangereux, toujours au service du premier venu. On a beaucoup exagéré le despotisme consulaire. Il fut bien au-dessous du despotisme directorial. L'ordre, d'ailleurs, ne pouvait renaître qu'avec un pouvoir sans contrôle, et, comme le pouvoir consulaire se montrait fort juste, les malfaiteurs seuls ou les ennemis fanatiques du gouvernement s'en plaignaient. Nous avons lu des milliers de décisions prises par Bonaparte, toutes marquées au coin de la justice, de la prudence et de la sagacité. Du recueil de ces décisions ressort véritablement l'esprit de son administration prévoyante et tutélaire.

B-N.

conduite de l'un et de l'autre présentée comme indigne du premier consul, « trop grand pour « jouer un second rôle... ». Et tout cela accompagné d'injures contre les Bourbons, « race dégénérée » ! Le seul modèle que Bonaparte pût avoir était César, qui, comme lui, avait rendu toutes les parties du monde témoins de ses victoires. Mais César n'avait rien fait pour l'avenir, et sa mort avait été suivie de longues dissensions.... On conçoit toutes les conséquences que l'auteur du pamphlet tirait de pareilles citations : sous ce rapport, rien n'était dissimulé. Mais, si l'on se reporte à cette époque, si l'on réfléchit au peu de temps qui s'était écoulé entre les serments de haine à la royauté, les protestations de la fidélité à la république ; si l'on considère que la plupart des emplois étaient encore dans les mains de ceux qui avaient prêté ces serments et signé ces protestations, on concevra toute la surprise et l'inquiétude que le pamphlet dut causer. De toutes parts, il fut dénoncé comme un libelle contre-révolutionnaire, ce qui était encore une expression très-injurieuse et presque un arrêt de mort. On en renvoya même des exemplaires à Bonaparte, lui disant que ce ne pouvait être qu'un essai de ses ennemis pour le compromettre. Alors le consul, voyant bien que « la « poire n'était pas mûre », nia toute participation à cet écrit, le reprochant même hautement à son frère, qui, dit-il, « ne faisait que des sottises ». Pour ne laisser aucun doute à cet égard, il lui ôta le portefeuille de l'intérieur et le nomma ambassadeur en Espagne. Le petit mécompte es-suyé par la publication du *Parallèle* apprit à Bonaparte que les susceptibilités républicaines avaient encore besoin d'être ménagées. L'année précédente, il avait fait composer par Fontanes, qui venait de désertir la cause royaliste pour se donner à lui, un éloge pompeux de Washington, prononcé dans une solennité funèbre aux Invalides et inséré dans les journaux. Mais ce qui prouva que ce n'était pas le héros américain qu'il voulait prendre pour modèle, c'est qu'à quelque temps de là il se fit nommer consul à vie par un sénatus-consulte du 11 thermidor an 10 (4 août 1802), avec le droit de désigner son successeur, de faire grâce et d'empreindre son effigie sur les monnaies. — Le traité de Lunéville, signé le 9 février 1801, était la conséquence de la victoire de Hohenlinden gagnée, presque sous les murs de Vienne, par Moreau, que Bonaparte fut peut-être bien aise d'arrêter en si beau chemin. Ce qui le ferait croire, c'est que les conditions n'en furent pas trop dures pour l'Autriche : cette puissance n'eut d'autre sacrifice à faire que celui de la Toscane, en échange de laquelle le frère de l'empereur dut recevoir une petite principauté en Allemagne. Ainsi, il ne restait plus à combattre que l'Angleterre, et le ministère britannique ne semblait pas fort éloigné de vouloir la paix. Le consul sentit qu'il en avait besoin pour assurer

sa puissance à l'intérieur et se populariser, en rendant aux Français un peu de ce commerce maritime qui leur avait autrefois procuré de si grandes richesses et duquel depuis dix ans ils étaient entièrement privés. Ce fut lui qui fit les premières propositions par son résident Otto, chargé à Londres de l'échange des prisonniers de guerre. Pitt, qui croyait à la nécessité d'une paix de quelques mois, ne voulant pas se mettre trop en contradiction avec lui-même, céda momentanément la place à Addington, qui accueillit les propositions du consul et signa les préliminaires le 1^{er} octobre 1801. Le traité définitif fut conclu à Amiens six mois après, par Joseph Bonaparte et lord Cornwallis. Par ce traité l'Angleterre ne conserva de ses nombreuses conquêtes coloniales que la Trinité et Ceylan. Le cap de Bonne-Espérance dut être rendu aux Hollandais et l'île de Malte à l'ordre. La France fut confirmée dans la jouissance de ses immenses possessions sur le continent. Certes, il n'était guère possible d'obtenir davantage. Cette paix fut donc généralement bien accueillie en France. Mais il n'en fut pas de même en Angleterre, où la haute aristocratie s'y montra fort opposée (1). Le roi lui-même, lorsqu'il vint annoncer à la chambre des communes ce grand événement, ne put dissimuler la peine qu'il en éprouvait. Bonaparte, au contraire, affecta d'en être extrêmement satisfait, et il en tira bon parti pour augmenter sa puissance. La force et le nombre de ses armées de terre et de mer s'accrurent ; la garde consulaire, précédemment composée de deux bataillons, forma bientôt une petite armée avec artillerie et cavalerie. La conscription, loi de recrutement forcé qu'il avait trouvée toute faite et qu'il poussa dans ses plus rigoureuses conséquences, lui permit dès lors de garder debout une nation tout armée. Voulant rétablir les militaires dans les avantages dont la révolution les avait privés, il institua en 1802 la Légion d'honneur, par laquelle fut remplacé l'ancien ordre de St-Louis, et pour en tirer plus d'utilité, il l'étendit aux services civils. Dans le même temps fut proclamée une amnistie pour tous les émigrés (2). Beaucoup de leurs biens qui n'étaient pas vendus leur furent restitués, particulièrement aux familles qui se donnèrent à lui et qui acceptèrent des emplois à sa cour ou dans ses armées. Un concordat conclu avec le saint-siège (15 juillet 1801), pour le rétablissement du culte catholique, lui concilia l'estime du clergé et de tous les hommes religieux (voy. CONSALVI et PIE VII) (3), mais lui valut de vives réclamations de

(1) C'est le 15 mars 1802 que le traité définitif fut ratifié, signé dans la ville d'Amiens par les deux plénipotentiaires. La France entière battit des mains ; la Grande-Bretagne n'éprouva point une joie moins vive, et quand Lauriston, chargé de porter à Londres cette ratification, y arriva, le peuple défila les chevaux de sa voiture et le conduisit triomphalement à l'hôtel Downing-Street. B—N.

(2) Il en entra cent mille, dont dix mille s'étaient armés contre la république. Bonaparte espérait réduire, dans le courant de l'année, à cinq cents la liste des proscrits. B—N.

(3) La lettre suivante, que je n'ai vue éditée nulle part, et qui,

la part des révolutionnaires et de quelques généraux. Augereau et Lannes, invités au *Te Deum* chanté à cette occasion, quittèrent le cortège au moment d'entrer à l'église (1). Les autorités vinrent le lendemain, suivant l'usage, adresser au consul leurs félicitations. Le tribun Ganilh lui ayant dit qu'il ne voyait à ce changement d'autre inconvénient que de donner du pouvoir à un prince étranger, Bonaparte répliqua vivement : « Pensez-vous que je me sois mis dans la dépendance du pape ! J'en ai agi à son égard comme avec les royalistes, qui, lorsque je suis arrivé au pouvoir, étaient partout les maîtres. C'étaient les Vendéens, les chouans qui gouvernaient la France. Eh bien ! je leur ai fait croire que je voulais ce qu'ils voulaient eux-mêmes ; et leurs chefs sont venus à Paris. Au bout d'un mois ils étaient tous arrêtés... » Et le consul fit une pirouette, ajoutant : « Voilà comme on gouverne. » Cette scène se passa en présence de plus de cent témoins, et le lendemain tout Paris la connut. Ganilh lui-même nous l'a racontée. Elle caractérise trop bien Bonaparte et sa politique, pour que l'histoire puisse l'omettre. — Recherchant avec soin tout ce qui avait autrefois concouru à la prospérité de la France, il essaya encore, à la faveur de la paix d'Amiens, de soumettre les nègres de St-Domingue, qui avaient profité des maîtres et s'emparer de leurs biens (2).

des mains de Cambacérès, a passé dans les papiers du cardinal Fesch, peint d'une manière très-franche et très-nette la situation d'esprit du premier consul : « Ce que je viens de faire en faveur de la religion était absolument nécessaire. C'est le fondement de la république. Sans cela, notre gouvernement n'aurait pas subsisté trois ans. Partout il faut que la religion soit d'accord avec l'autorité temporelle. Nous avions des évêques, il nous faut des évêques ; il nous faut un culte, et je ne pouvais m'adresser qu'au culte catholique. J'avais bien les évêques constitutionnels, mais à quoi auraient-ils été bons ! Ils n'ont nulle part la confiance. On m'aurait ri au nez si j'avais voulu les rétablir. Il fallait donc s'adresser au pays. Les philosophes ont beau parler contre la religion, au bout du compte, il n'y a rien de bien clair dans ce qu'ils disent. Qu'ils vous expliquent seulement pourquoi nous nous trouvons jetés sur cette terre, où nous allons après la mort. Que signifie tout cela !... Avec toute leur philosophie, ils ne sauraient jamais nous le dire. Nous avons mis dans le traité que le culte serait public. D'abord nous ne le voulions pas ; mais le P. Caselli me fit remarquer que Jésus-Christ avait dit dans l'Evangile : *Ce que je vous dis à l'oreille, préchez-le sur les toits...* Ce passage me frappa et me décida ; j'ai dit au pape : Je ne veux pas que vous m'accordiez rien de contraire à la religion, je la respecte moi-même, mais il ne faut pas me refuser telle et telle chose que vous pouvez m'accorder. Si je veux, je vous chasse de Rome ; je vous enlève une portion de l'Allemagne, etc.... Il m'a accordé tout ce qu'il pouvait m'accorder. C'est un excellent homme. Le P. Caselli voulait que je fisse ma profession de foi. Je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire, que j'étais né de parents catholiques, que j'avais reçu le baptême, que j'avais fait ma première communion, qu'il suffisait que je disse que j'étais de la religion catholique, et nous l'avons mis dans le traité. Je lui ai promis de professer la religion toutes les fois qu'il le faudra ; que, quant à la pratique et à ce qu'il faut faire pour son salut, quelque jour cela viendrait. Voilà ce que j'ai fait. Nous avions en France la religion catholique, nous l'avons encore... » B—N.

(1) De la restauration officielle du culte catholique aux pratiques religieuses du premier consul et de sa cour il n'y avait qu'un pas. Dès 1803, la messe se disait solennellement aux Tuileries, à St-Cloud, à la Malmaison. Jamais Bonaparte et Joséphine ne manquaient d'y assister. B—N.

(2) La flotte française, composée de 34 vaisseaux de ligne et de 30 frégates, portant 20,000 hommes et 1,500 pièces de canon,

Cette tentative ne fut pas heureuse ; quelque formidable que fût l'expédition envoyée sous les ordres du général Leclerc, elle eut des résultats funestes. Bonaparte a confessé, plus tard, que c'était « tant une de ses plus grandes folies » ; qu'il aurait dû reconnaître le gouvernement des nègres et ne pas sacrifier ainsi une escadre et une armée. Il y avait été poussé par les anciens propriétaires, qui l'accablaient de réclamations. Le seul avantage qu'y trouva le consul, ce fut d'éloigner quelques généraux dont il se défiait, tels que Debelle, Richepance, Humbert et même Leclerc, qui avait épousé Pauline Bonaparte, celle de ses sœurs qu'il aimait le plus. La rupture du traité d'Amiens vint ajouter aux pertes que la France avait faites dans cette expédition. Ce traité, auquel les deux puissances n'étaient arrivées qu'après une longue hésitation, et qu'elles n'exécutaient l'une et l'autre qu'avec beaucoup de difficultés, ne devait pas durer longtemps. Après l'avoir signé, le consul réunit le Piémont à la France, se fit proclamer président de la république italienne (1), puis médiateur de la confédération suisse, laquelle fut envahie par une armée de 40,000 hommes. Il se fit donner une partie de la Guyane par le Portugal et la Louisiane par l'Espagne, qui lui céda encore ses droits éventuels sur le duché de Parme et l'île d'Elbe (2). De son côté, l'Angleterre n'était ni moins envahissante, ni plus scrupuleuse observatrice de ses engagements. Elle ne voulait ni rendre Malte, ni le cap de Bonne-Espérance, ni Alexandrie ; elle avait vu avec beaucoup de jalousie les développements de notre commerce ainsi que les efforts qu'on avait faits pour restaurer notre marine ; elle cherchait des prétextes de rupture. Dans un message au parlement, le roi parla de quelques armements qui s'effectuaient alors dans les ports de France, et demanda que l'Angleterre se préparât à les combattre. Il est bien sûr que ces armements étaient peu de chose et que rien ne justifiait encore une pareille récri-

appareilla le 14 décembre 1801 ; le 29 janvier 1802, elle débarquait au Cap. B—N.

(1) L'acte qui consacra cette magistrature suprême, appliqué, non pas à l'Italie tout entière, mais à la république cisalpine seulement, fut voté et signé dans la ville de Lyon le 25 janvier 1802. Bonaparte s'y était rendu avec Joséphine, Chaptal, Duroc, Murat, Talleyrand. Il ne sollicita point, il ne fit qu'accepter une charge dont nul autre que lui n'eût alors supporté le poids. « J'adhère à votre vœu, dit-il aux membres de la consula. Je conserverai pendant le temps que les circonstances le voudront la grande pensée de vos affaires. Vous n'avez que des lois particulières, il vous faut désormais des lois générales. Votre peuple n'a que des habitudes locales, il faut qu'il prenne des habitudes nationales... » Bonaparte nourissait alors la pensée d'une Italie indépendante, unitaire ; mais il pensait avec raison que, avant d'en arriver là, il fallait que l'Italie apprît à se gouverner elle-même sous l'égide du gouvernement français. B—N.

(2) Ce fut au milieu de cet accroissement d'influence et de pouvoir que les grands corps politiques de l'Etat décidèrent l'opportunité de créer un consulat à vie en faveur de Bonaparte. Trois millions de votants pour l'affirmative contre quinze cents pour la négative avaient consacré naguère le titre de premier consul ; trois millions cinq cent soixante-huit mille cent quatrevingt-cinq votes contre neuf mille soixante-quatorze vinrent consacrer le système d'hérédité. On le proclama dans la séance du 14 thermidor an 10 (2 août 1802), et le surlendemain Bonaparte arrêta le sénatus-consulte organique, après l'avoir discuté avec les cinq présidents des sections du conseil d'Etat. B—N.

mination. Ce fut donc avec raison que, dans une audience qu'il donna à lord Withworth, ambassadeur anglais, Bonaparte s'en montra fort offensé. Un peu plus tard, il l'apostropha vivement au milieu de sa cour, en présence de tous les envoyés des puissances. L'impassible diplomate essuya toutes ces boutades sans mot dire; mais il en rendit à son gouvernement un compte qui, bientôt imprimé dans les journaux anglais avec des explications, fut connu de toute l'Europe; ce qui irrita de plus en plus Bonaparte, car il détestait par-dessus tout les productions de la presse anglaise. Déjà il en avait plusieurs fois fait ses plaintes à Withworth, qui lui avait donné peu de satisfaction, déclarant que son souverain lui-même ne pouvait user, sous ce rapport, que des moyens constitutionnels. Il proposa au consul d'en user également. Bonaparte, ne pouvant rien de mieux, fit un procès au journaliste Peltier, qui le perdit, mais qui gagna beaucoup d'argent par la publication de ses mémoires (*voy. PELTIER*). Cet incident n'empêcha pas les deux puissances, qui en avaient également envie, de recommencer la guerre. Lord Withworth quitta Paris le jour même où l'ambassadeur français Andréossy s'éloignait de Londres (18 mai 1803) (1). Déjà le ministère anglais avait ordonné de saisir, dans ses ports et sur les mers les plus lointaines, tous les bâtiments français sans exception. On conçoit tout le préjudice pour notre commerce d'une décision consacrée par les usages britanniques, mais qui n'en est pas moins inique et contraire aux droits des nations. Bonaparte s'en vengea par une représaille plus odieuse, plus inusitée encore et qui ne dédommagea pas les commerçants français : ce fut d'arrêter tous les Anglais qui se trouvaient alors en France sur la foi des traités, et de les retenir prisonniers pour tout le temps que dureraient les hostilités (2). Ainsi cette guerre qui devait être si meurtrière, si longue, qui ne devait finir que par la chute du grand empire, commença, de part et d'autre, par d'injustes rigueurs. Les Anglais, qui voyaient à quel redoutable ennemi ils avaient affaire, eurent recours à tous les moyens pour soutenir cette terrible lutte : tandis que le consul augmentait ses nombreuses légions, tandis qu'il faisait envahir les Etats de Naples et l'électorat de Hanovre, tan-

(1) En soumettant indistinctement tous les Anglais aux rigueurs d'une détention d'abord sévère, mais qui devint plus douce par la suite, Napoléon eut des égards pour les femmes, pour les vieillards et pour les artistes ou savants. Il accordait des congés temporaires, autorisait des voyages. Plusieurs médecins, plusieurs naturalistes, deux membres de la société royale de Londres, recommandés à sa bienveillance par l'Institut de France, ou par des personnes honorables, furent rendus à la liberté. B—N.

(2) Au moment d'une lutte acharnée, que le premier consul prévoyait devoir être longue, il sentit la nécessité de voir la flottille réunie à Boulogne, ainsi que les embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. Parti de Paris le 14 juin, Bonaparte rentra à Paris le 12 août. Joséphine l'avait accompagné pendant une partie du voyage, qui fut une suite non interrompue d'ovations. Deux mois après, il se rendait de nouveau à Boulogne pour y passer en revue les divers corps de l'armée des côtes. B—N.

dis surtout qu'il rassemblait aux bords de l'Océan une armée formidable, et que, par de nombreuses constructions navales, il se préparait à jeter cette armée sur le sol britannique, la nation anglaise tout entière courait aux armes. A 200,000 hommes de milices et de troupes réglées se joignirent 300,000 volontaires, pleins de zèle, qui vinrent se ranger sur tous les points des côtes britanniques; puis 500 vaisseaux de guerre couvrirent les mers, observant toutes les issues et tenant bloqués tous les ports, depuis le Texel jusqu'au golfe Adriatique. On comprend que d'immenses impôts furent nécessaires à tant d'efforts. Le parlement n'en refusa aucun et il accorda aussi toutes les lois d'exception qui lui furent demandées; ce qui rendit cette crise utile aux ministres, loin de leur être contraire, de telle sorte que l'on a pensé qu'ils avaient bien pu la provoquer. Ce fut avec de tels moyens, avec les sommes considérables qu'on leur alloua, qu'ils parvinrent à former une troisième coalition et qu'ils purent soutenir une guerre dont l'Angleterre fit longtemps tous les frais (1). Les puissances tremblaient devant le redoutable consul, devenu le chef de la nation la plus belliqueuse. Les plus dévouées à l'Angleterre se bornaient à de stériles vœux et elles attendaient en silence qu'un meilleur temps arrivât. Dans un premier moment de crise et de périls, la nation britannique ne trouva de secours que dans l'énergie et le dévouement des Français royalistes, de ce petit nombre d'hommes restés fidèles à la cause des Bourbons, et qui n'avaient pas voulu rentrer dans leur patrie, ou que Bonaparte en avait repoussés. Pressés et sollicités par les ministres anglais, les deux personnages alors les plus remarquables de ce parti, Pichegru et Georges Cadoudal, ne craignirent pas de venir clandestinement à Paris, avec une cinquantaine d'anciens Vendéens ou émigrés, comme eux dévoués à la cause des Bourbons, pour renverser le gouvernement existant. Ils y bravèrent, pendant plusieurs mois, les plus grands périls, décidés à attaquer ouvertement, à immoler sous leurs coups la personne du premier consul, persuadés qu'ils étaient que les conséquences de ce meurtre seraient le rétablissement de l'ancienne monarchie, et que, pour cela, ils se verraient secondés par le ministère anglais. C'était, au moins, ce qu'on leur avait promis. Dans cet espoir, les deux hommes les plus utiles à leur cause vinrent eux-mêmes se livrer à tous les pièges, à toutes les embûches de la police de Paris. On sait comment Pichegru, arrêté par une trahison, fut trouvé mort dans son cachot; et personne n'a cru à un suicide, dont

(1) Le grand art de Pitt, c'est d'avoir trouvé moyen d'opposer à la puissance croissante des baïonnettes napoléoniennes une puissance alors inconnue chez nous, la puissance du crédit. Tant qu'a duré la lutte, chaque fois qu'un nouvel emprunt s'effectuait à Londres, il y avait hausse, et la hausse se maintenait grâce aux fonds de réserve, aux combinaisons financières des lords de la trésorerie. B—N.

^sa position, son caractère connu, repoussaient également la pensée ; tout le monde, au contraire, resta persuadé qu'il avait péri par un odieux assassinat, qu'il avait eu le malheur de provoquer lui-même, en refusant de répondre aux interrogatoires de la police, en annonçant qu'il ne parlerait que devant ses juges, qu'il avait des choses importantes à leur dire. Quant à Georges, il était venu pour attaquer le consul et l'immoler, s'il le pouvait, dans les intérêts du roi légitime ; il le déclarait hautement devant le tribunal et ne fit rien pour se soustraire à la mort qu'il subit avec un grand courage (*voy. GEORGES*). Moreau, sur l'assistance duquel Georges et Pichegru avaient trop légèrement compté, aurait éprouvé le même sort, si Bonaparte n'eût pas craint de soulever contre lui un parti puissant dans le sénat et dans l'armée (1). En suivant un système plus prudent, le consul eut un air de clémence ; et le dévouement de cette catastrophe demeura tout entier dans l'intérêt de son pouvoir. — Mais un fait que rien ne peut excuser, pas même la politique, puisque Talleyrand a dit que c'était « pis qu'un crime, que c'était une faute... », c'est le meurtre du duc d'Enghien, ordonné, après mûre réflexion. Tout ce que l'on peut dire comme palliatif, c'est qu'il y fut poussé, excité par Talleyrand et par d'autres encore. Nous avons longtemps douté de la participation de celui-ci à un crime qu'il n'avait aucun intérêt de faire commettre ; mais nous avons lu le rapport qu'il fit lui-même au conseil privé du consul pour l'y décider. Cet écrit, précieux pour l'histoire, et dont plusieurs personnes ont eu communication comme nous, est tout entier de sa main, avec la signature de *Charles-Maurice Talleyrand*. Entre autres choses, il y est positivement dit que la mort du prince est une garantie que le consul doit au parti de la révolution, qu'il se la doit à lui-même, à sa sûreté ; et ce qui est assez remarquable, ce qui serait une preuve sans réplique de son authenticité, si nous pouvions en douter, c'est que Caulaincourt, le même qui fut chargé de l'arrestation, y est indiqué comme l'homme le plus propre à l'exécuter (2). Dans le conseil privé, Cambacérès fut, dit-on, le seul opposant à l'arrestation sur un territoire neutre et contre toutes les lois du droit des gens. Le margrave de Bade était trop faible pour s'en plaindre ; le roi de Suède, qui se trouvait alors à la cour de son grand-père, fit au consul des réclamations qui n'eurent aucun résultat, le prince étant déjà mort quand l'aide de camp de Gus-

tave IV arriva. Toute l'Europe déplora cet événement. La cour de Berlin en parla avec beaucoup d'amertume dans un de ses manifestes, et celle de St-Petersbourg prit le deuil aussitôt après. L'empereur Alexandre fit remettre une protestation par l'envoyé russe à Paris, qui reçut de Talleyrand une réponse peu convenable. Aujourd'hui, l'on ne peut plus contester que ce malheureux duc d'Enghien n'ait été complètement étranger aux complots dont Bonaparte fut alors environné, et cette certitude a beaucoup augmenté les regrets profonds causés par sa mort. Toutes les paroles de ce jeune héros devant la commission, et jusqu'à ses derniers moments, furent aussi nobles que courageuses. Au moment où la sentence allait être prononcée, le général Hullin, président de la commission, qui n'avait pas assez de caractère pour refuser une pareille mission, mais trop de probité pour la remplir sans scrupule et sans hésitation, suspendit la séance afin d'écrire au consul en faveur du prince. Sa réponse fut impitoyable ; on y lisait ces mots terribles, écrits de la main du consul lui-même au bas de la lettre du général : *condamné à mort*. Elle est restée dans les mains d'Hullin, dont cet événement empoisonna la vie. Pour prouver qu'il n'avait pas été libre, qu'il n'avait fait qu'obéir, il montrait souvent la décision fatale à ses amis les plus intimes, et c'est de l'un d'eux encore vivant que nous tenons ces détails (1). Telle est la vérité sur cet événement ; Bonaparte lui-même n'en a dénié que certaines circonstances peu importantes. Pour l'histoire, le fait reste tout entier dans son énormité. Ce fut une terrible époque que celle qui précéda immédiatement l'empire. Comme l'a dit Fouché, *il y avait des poignards dans l'air* ; il existait des conspirations réelles et des conspirations imaginaires. Partout on cherchait, on créait des complots ; aucune garantie, aucun caractère n'en mettait à l'abri. Près de Hambourg, sur un territoire neutre et par une monstrueuse violation du droit des gens, on arrêta le ministre anglais Rumboldt, qui fut amené prisonnier à Paris avec tous ses papiers, et qui n'échappa au sort du capitaine Wright qu'à la demande et aux pressantes sollicitations de la Prusse et de la Russie. Ce fut véritablement une époque de terreur, fomentée par d'audacieuses tentatives et par de sourdes menées contre la vie de Bonaparte, dans la personne duquel chacun croyait entrevoir l'unique élément possible de stabilité, sinon définitive, du moins temporaire.

(1) Arrêté le 15 février 1804, Moreau fut enfermé au Temple avec ses complices. Beaucoup de généraux, beaucoup de nobles cœurs, parmi lesquels Lecourbe, Guillemot, Reynier, Foy, croyant Moreau non coupable, eurent l'idée de l'enlever à ses juges. Eclairés plus tard, ils se bornèrent à le plaindre. B—N.

(2) Ce n'est pas Caulaincourt, c'est le colonel Montbrun que le premier consul avait d'abord choisi. Une circonstance exceptionnelle retint Montbrun hors de chez lui. Après deux heures d'attente, Bonaparte envoya chercher Caulaincourt. Nous pouvons affirmer le fait. B—N.

(1) L'infortuné prince, fusillé dans la nuit du 20 au 21 mars, était âgé de 32 ans. Paris en fut consterné. « Je me souviens encore », dit Méneval, du silence qui régna le soir dans le salon de madame Bonaparte. Le premier consul se tenait le dos appuyé à la cheminée pendant que M. de Fontanes lui faisait je ne sais quelle lecture. Madame Bonaparte, l'air « élan » colique et les yeux humides, était assise à l'extrémité d'un « canapé.... Quelques personnes vinrent de Paris, mais frappées de l'aspect lugubre du salon, elles s'arrêtèrent à la porte.... » Peu à peu l'agitation intérieure de Bonaparte dut se calmer ; le mal étant sans remède, il en accepta la responsabilité. B—N.

De toutes parts il arriva des adresses, des pétitions pour que le consul *voulût bien assurer l'avénir de la France, donner plus de fixité, plus de dignité au pouvoir*. Alors on ouvrit, dans chaque mairie, un registre où tous les Français furent invités à inscrire leur vote sur la grande question de l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance de Napoléon Bonaparte. Trois millions cinq cent mille individus répondirent à cet appel ; et ce qui doit étonner, c'est que parmi eux deux mille sept cents eurent le courage de voter négativement. Déjà un homme obscur, et qui sans doute avait été choisi à cause de cela afin qu'au besoin on pût le désavouer, avait fait au tribunal (30 avril 1804) la proposition de saluer Napoléon empereur. « C'est le vœu unanime de l'armée et du peuple, dit le tribun Curée ; la France lui doit ce témoignage... » Pendant trois jours, une foule d'adorateurs se pressa vers la tribune pour approuver cette proposition ; et l'on y entendit de longues apologies de la monarchie et du despotisme faites par des hommes qui, depuis quinze ans, n'avaient pas cessé de vanter la liberté et l'égalité, de poursuivre, d'immoler les rois et leurs partisans. Carnot fut le seul qui ne donna pas le scandale de ces contradictions (voy. CARNOT). Trois jours après, le corps législatif suivit l'exemple du tribunal, et, le 18 mai 1804 (28 floréal an 12), une décision du sénat, où ne s'était manifestée qu'une faible et timide opposition, déclara solennellement à Napoléon le titre d'empereur des Français, avec hérédité dans la personne de ses frères Joseph et Louis, qui, par le même *sénatus-consulte*, furent déclarés princes impériaux, à l'exclusion de Lucien et de Jérôme, qui avaient encouru sa disgrâce pour avoir épousé, sans sa permission, des femmes d'un rang inférieur à celui qu'il voulait leur donner. C'était la première fois que ces dissensions de famille éclataient dans le public ; mais le consul avait déjà éprouvé beaucoup de chagrins du même genre, et l'on verra qu'il eut plus d'une fois à se repentir de ce qu'il fit pour les siens. L'avènement au trône impérial fut proclamé dans toute la France et annoncé à toutes les autorités, aux puissances étrangères avec une grande solennité. Le nouveau souverain, fort pressé de jouir de toutes ses prérogatives, fit des promotions et distribua de nombreuses faveurs. Ses deux ci-devant collègues furent les premiers objets de sa haute munificence : il nomma l'un archichancelier et l'autre architrésorier. Il créa en même temps dix-huit maréchaux de l'empire (1) ;

(1) A. Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davout, Bessières, Kellermann, Lefebvre, Pérignon, Serurier. Chez les uns, déjà vieux, l'empereur récompensa d'anciens services rendus à la France monarchique et à la France républicaine ; chez les autres, tout jeunes, il récompensa d'éclatants faits d'armes. On applaudit généralement à ce choix, mais on regretta de n'y voir figurer ni Richemont, ni Baraguet d'Hilliers, ni Ernoul, ni même Dupont, dont toute la vie guerrière fut glorieuse jusqu'à la fatale faiblesse de Bailen.

B—N.

il se forma une nombreuse et brillante cour, dont les premiers emplois furent donnés à tous les hommes de l'ancienne noblesse qui voulurent se prosterner devant lui, et les autres aux plus intimes de ses compagnons d'armes (1). Il n'oubliait pas que c'était à l'armée qu'il devait sa fortune ; il savait bien qu'il aurait encore besoin d'elle : il lui témoigna donc sa reconnaissance par de nombreuses promotions et des distributions plus nombreuses encore de titres, de décorations et de dotations. Bien que jusqu'alors les gouvernements révolutionnaires n'eussent existé, n'eussent prospéré que par la puissance des armes, ils avaient peu fait pour les militaires, souvent même ils les avaient indignement sacrifiés, persécutés ; Bonaparte sentit tout ce qu'il gagnerait à agir autrement, et ce fut une des principales causes de ses succès. Voulant alors jouir de l'enthousiasme qu'avaient excité tant de faveurs, il partit pour Boulogne (2), où se trouvaient rassemblées beaucoup de troupes destinées à faire cette descente en Angleterre pour laquelle il avait déjà fait tant de frais, mais dont nous pensons qu'alors il prévoyait l'impossibilité. Ce fut le 15 août, jour anniversaire de sa naissance, qu'il apparut au milieu de l'armée dans tout l'éclat de sa puissance. Cette représentation eut quelque chose de dramatique ; elle dut satisfaire pleinement la vanité du nouveau souverain, et augmenta encore le zèle et le dévouement des troupes. Il leur accorda de nouvelles faveurs, reçut leur serment et partit ensuite pour Aix-la-Chapelle, l'antique cité de Charlemagne, dont il s'annonçait dès lors comme le successeur et que, sous quelques rapports, il avait pris pour modèle (3). Sans doute ce fut à l'exemple de ce premier empereur de notre

(1) Napoléon, généreux envers tous ceux qui l'avaient servi, se montra miséricordieux et clément à l'égard des personnes qu'il croyait égarées ou systématiquement hostiles au nouveau pouvoir. Le 24 juin, madame Armand de Polignac, dont le mari était condamné à mort, conseillée et conduite par l'impératrice Joséphine, vint se jeter aux pieds de l'empereur. — Napoléon la fixa avec ce regard attentif et profond qui lui était propre, puis il la relêva et lui dit : « J'ai été étonné de trouver votre mari « impliqué dans une affaire aussi odieuse. » — « Non, sire, jamais, » répond-elle, mon époux n'a conçu l'idée d'un crime que « l'honneur réprouve encore plus fortement que les lois. » — « Je « puis lui pardonner, ajouta l'empereur, car c'est à ma vie qu'on « en voulait ; je vous accorde sa grâce » ; puis il reprit : « Qu'ils « sont coupables ceux qui engagent leurs plus fidèles serviteurs « dans des entreprises aussi criminelles, aussi follement conçues, « et dont ils ne partagent pas les périls ! » — Cette grâce ne fut point la seule : Bouvet de l'Hozier, Lajolais, Rochelle, Gailard, Russillon, Charles d'Hosier et le marquis de Rivière (voy. MURAT et RIVIÈRE) reçurent la vie des mains du souverain dont la plupart d'entre eux n'ont cessé depuis de méditer la ruine.

B—N.

(2) Ce départ eut lieu le 18 juillet 1804. Le lendemain il passait une immense revue des troupes rassemblées sous Boulogne ; il visita ensuite les côtes et revint à Boulogne, après une marche triomphale qui avait duré près d'un mois. Il était accompagné de ses frères Joseph et Louis, du prince Murat, du prince Eugène et d'un splendide état-major.

B—N.

(3) En quittant Aix-la-Chapelle, où Napoléon était resté plusieurs jours, il se rendit à Cologne, à Trèves et de Trèves à Paris, où il arriva le 12 octobre, après avoir, sur sa route, semé de nombreux bienfaits, arrêté de vastes projets, liquidé de graves affaires et rendu d'importants décrets relatifs à l'organisation ainsi qu'à la prospérité morale de l'empire ; tels sont les décrets concernant l'école polytechnique, les missions étrangères, les prix décennaux, etc.

B—N.

Occident qu'il voulut faire consacrer son pouvoir par le souverain pontife ; mais, voulant toujours surpasser ses devanciers, il pensa que pour lui le saint-père devait plus faire encore. Charles-magne était allé à Rome recevoir la couronne des mains du pape Léon III ; Napoléon désira que Pie VII vînt lui-même le couronner à Paris. Le premier mouvement du saint-père fut de s'excuser sur son âge avancé, sur la longueur du voyage et la rigueur de la saison. Mais il était alors difficile, peut-être même dangereux, de faire un refus à Napoléon ; et d'ailleurs l'intérêt de la religion, qui avait un si grand besoin de son appui, la crainte de nouvelles dissensions, d'un schisme, tous ces motifs décidèrent le souverain pontife. Il partit de Rome le 5 novembre 1804 ; le 25 du même mois, en approchant de Fontainebleau, il rencontra le nouvel empereur qui venait au-devant de lui et qui le ramena aux Tuileries, où il fut comblé de soins et d'égards. La cérémonie du couronnement eut lieu le 2 décembre, dans l'antique cathédrale de Paris, avec le plus imposant appareil. La nouvelle cour impériale y parut dans tout son éclat. Des députés de tous les corps de l'armée, les préfets, les sous-préfets, les principaux maires, les présidents de tous les cantons de la France y assistèrent et prêtèrent serment de fidélité à leur nouveau maître, qui lui-même y fut conduit dans un char magnifique, attelé de huit chevaux et entouré d'un luxe, d'une magnificence que n'avaient pas déployés les plus puissants de nos rois. Lorsque, la main posée sur les saintes Ecritures, il eut prononcé le serment prescrit, ne voulant tenir la couronne que de lui-même, il la saisit sur l'autel dès que le pontife l'eut bénite et se la posa sur le front. Ce fut également lui qui, en présence du saint-père et par un mouvement assez brusque, plaça le diadème sur la tête de l'impératrice Joséphine. C'était un des articles du cérémonial sur lesquels Napoléon avait le plus insisté ; mais c'était aussi celui que le pape avait eu le plus de peine à concéder. Pour cela il avait fallu lui faire beaucoup de promesses que l'on n'avait probablement pas l'intention d'accomplir toutes, car lorsque la cérémonie fut terminée et le sacrifice consommé, on laissa retourner le saint-père à Rome avec moins d'éclat qu'il n'était venu, et déjà mécontent de son voyage. Les promesses arrachées à Napoléon lui pesaient ; et ce fut sans doute en raison des attermolements, des biais qu'employa la politique impériale pour s'y soustraire, que Pie VII n'assista point au second couronnement, célébré à Milan quelques mois plus tard. Ce n'était pas assez pour le sous-lieutenant d'artillerie d'être devenu le plus puissant empereur de l'Occident ; dans ce même Occident, il y avait un autre homme que l'on appelait empereur et roi : Napoléon ne devait pas être moins que lui ; il voulut aussi réunir les deux titres et il se créa roi d'Italie, ce qui était bien plus que

XXX.

roi des Lombards et ce qui dut donner à penser pour ses vues ultérieures sur la Péninsule. Depuis l'invasion de 1796, l'Italie septentrionale avait suivi toutes les phases, subi toutes les vicissitudes de la république mère ; après le 18 brumaire, son gouvernement, d'abord directorial, avait reconnu Bonaparte pour président. Dès que l'empire fut proclamé, on fit venir à Paris des députés qui mirent aux pieds de Sa Majesté Impériale la couronne des Lombards. « Je l'accepte, dit-il, à condition de ne la garder qu'autant de temps que vos intérêts l'exigeront (1). » Et en annonçant au sénat cette addition à ses Etats, déjà si considérables, il déclara sérieusement que sa *modération surpasserait encore sa puissance*. Huit jours après, il se mit en route vers les Alpes, accompagné de l'impératrice et suivi d'un nombreux et magnifique cortège (2). Ayant visité la plaine de Marengo, qui lui offrait de si précieux souvenirs, il y répéta, avec toutes les troupes qu'il put réunir, la scène d'intronisation donnée à Boulogne six mois auparavant ; et il se rendit à Milan pour prendre possession de sa nouvelle royauté. A cette seconde cérémonie, il ne manqua que la présence du pontife romain, remplacé par le cardinal Caprara, archevêque de Milan et légat *à latere* du saint-siège en France. Le 26 mai 1805, comme à Paris, ce fut Napoléon qui plaça lui-même la couronne sur sa tête en prononçant l'orgueilleuse devise des rois lombards : *Dieu me la donne, gare à qui la touche !* Les décorations de l'ordre de la Couronne de fer, qu'il institua à cette occasion, furent empreintes des mêmes paroles, et l'empereur et roi en distribua un grand nombre. Il reçut ensuite le serment de son fils adoptif, Eugène Beauharnais, qu'il nomma vice-roi. Oubliant pour les Etats liguriens, comme il le fit pour les Etats de Parme, cette promesse au sénat, *qu'aucune nouvelle puissance ne serait incorporée au grand empire*, il alla prendre possession de la belle cité des Doria. Lorsqu'il eut répété dans la cathédrale de Gènes, avec un imposant appareil, la cérémonie de Milan, il parcourut fièrement ses places, ses belles rues, et on l'entendit s'écrier à l'aspect de tant de magnificence : « Tout cela vaut bien la peine de s'exposer à une nouvelle guerre. » Il est difficile, d'après ces précédents, de douter que dès lors le plan de cette campagne ne fût arrêté dans sa pensée (3). Depuis qu'il était empereur, il n'avait pas encore pris le commandement d'une armée ; ses troupes devenaient tous les jours plus nombreuses, mieux exercées ; il y avait fait beaucoup de réformes et de changements ; c'était assurément les plus

(1) Ce fut le 17 mars, dans une assemblée solennelle du sénat réuni au palais du Luxembourg, que l'empereur accueillit officiellement les vœux de la *consulta* qui le déclarait roi d'Italie. Melzi était l'orateur de la députation italienne. B—N.

(2) L'empereur partit de Paris le 2 avril, et le pape retourna le surlendemain dans ses Etats. Ils prirent une route différente. B—N.

(3) Le 11 juin, l'empereur et l'impératrice étaient de retour à Fontainebleau. B—N.

belles, les plus redoutables de l'Europe. On conçoit qu'avec de pareils moyens il eût peu d'envie de rester en paix ; et, d'ailleurs, les puissances ne voulaient pas tolérer davantage un voisin qui leur inspirait si peu de sécurité. Pitt, qui avait repris le portefeuille et qui en plein parlement avait déclaré à Bonaparte une *guerre viagère*, n'oubliait aucune démarche, n'épargnait aucun sacrifice pour lui susciter des ennemis. Napoléon sut bientôt que, dès le 8 avril 1805, la Russie avait signé un nouveau traité d'alliance avec l'Angleterre et que, moyennant un subside de cinquante millions, le czar avait promis de faire marcher 200,000 hommes pour expulser les Français du Hanovre, de la Hollande, de la Suisse et même de l'Italie (1). Ce fut donc en vain qu'après son avènement à l'empire, Napoléon écrivit directement à Georges III pour lui proposer la paix, comme il avait fait lors de son début au consulat. Il n'en résulta, comme la première fois, qu'une froide et dédaigneuse réponse du ministère britannique au ministère français, dans laquelle furent indiqués de nouveaux engagements avec d'autres puissances. C'était évidemment de l'Autriche qu'il s'agissait ; Bonaparte put d'autant moins s'y méprendre, qu'il vit cette puissance à la même époque faire de grands préparatifs de guerre. Certes, il dut avoir peu de regrets et d'inquiétudes d'une rupture qui entraînait si bien dans ses projets. Comme nous l'avons dit, c'était une guerre continentale qu'il lui fallait. Devenu empereur et roi, il avait besoin de se montrer comme tel à la tête de ses armées ; et peut-être ne demandait-il qu'un motif ou un prétexte pour renoncer à ses vaines démonstrations, à ses inutiles et dispendieux apprêts contre l'Angleterre, lorsque tout à coup les Autrichiens envahirent la Bavière. Ce qui prouve que tout était prévu par Napoléon et que ses plans étaient arrêtés dès longtemps, c'est qu'il lui suffit de quelques jours pour que ses légions, campées sur les bords de la Manche, arrivassent aux rives du Danube presque en même temps que l'armée autrichienne, qui avait pris l'initiative et qui s'était mise en campagne plus d'un mois avant les Français. C'était aux ordres de l'inhabile et trop célèbre Mack que se trouvait cette armée, forte de 80,000 hommes. Ne pensant point que les Français pussent arriver si promptement et si nombreux, il se persuada qu'en se tenant sur la droite, dans la position retranchée d'Ulm et couvert par le Danube, il pourrait les contenir, prendre des quartiers d'hiver et contraindre la Bavière à se ranger sous ses drapeaux. La célérité de Napoléon trompa tous ses calculs ; et quand il le vit déboucher impétueusement dans la Souabe et marcher vers

le Danube, ne sachant rien faire pour s'opposer à cette invasion, il resta immobile et renfermé dans la place d'Ulm avec 40,000 hommes, tandis que son ennemi pénétrait en Bavière et forçait l'électeur, comme aussi les électeurs de Wurtemberg et de Bade, à signer des traités d'alliance et à réunir leurs troupes à son armée. Renforcée par le corps de Bernadotte qui, venant du Hanovre, avait sans scrupule violé la neutralité du territoire prussien, cette armée remonta le Danube sur ses deux rives et contraignit Mack à subir la capitulation la plus honteuse à laquelle se soit soumis un général depuis les Fourches Caudines. Personne moins que Napoléon ne tolérait de pareilles transactions ; il n'y a pas un de ses généraux qu'en pareil cas il n'eût fait fusiller, mais dans cette circonstance sa position était bien différente ; il donna un certificat de bonne conduite et presque de valeur à son adversaire vaincu, lequel fut persuadé que son maître s'en tiendrait satisfait (*voy. MACK*). Pour mieux jouir de son triomphe, Napoléon fit défiler devant lui, pendant plusieurs heures, ses 33,000 prisonniers, et il adressa, d'un ton protecteur, une allocution vaniteuse à ceux de leurs chefs qu'il parut distinguer. Il fit ensuite connaître à la France cette brillante opération, par un *Bulletin de la grande armée*. C'était la première fois qu'il désignait ainsi les troupes placées sous ses ordres immédiats. Devenu empereur, il ne pouvait, ne devait plus faire de rapports à aucun pouvoir ; il n'avait de compte à rendre à personne. Ce ne fut plus que des *bulletins*, de simples notes sur ses opérations qu'il daigna transmettre à ses peuples. On sait combien ils furent remarquables par les réticences dans les revers et l'exagération dans les faits les plus glorieux. Certes, dans cette occasion, il n'avait guère besoin de recourir à de pareils moyens. Jamais victoire ne fut plus complète, plus rapide et plus opportune. En tout, nous pensons que cette campagne de 1805 est la plus brillante qu'il ait faite. Son armée était magnifique, et la nouvelle organisation qu'il lui avait donnée par ses nominations de maréchaux, si maladroitement supprimés par la révolution, la rendait beaucoup plus mobile, plus facile à conduire. Cette amélioration eut dès lors d'excellents résultats ; elle contribua beaucoup à la célérité de ses manœuvres, célérité bien précieuse dans de pareilles circonstances. A peine eut-il complété la défaite des Autrichiens, qu'il fallut marcher aux Russes, qui arrivaient en toute hâte avec deux armées, tandis que l'empereur Alexandre, venu lui-même à Berlin, faisait consentir à une alliance le roi de Prusse, qui pouvait à l'instant même placer 150,000 hommes sur les flancs et les derrières de l'armée française. Si elle s'était arrêtée un seul jour, cette armée pouvait, dès le lendemain, avoir 300,000 hommes à combattre. Ce fut dans de telles circonstances que Napoléon eut besoin de toute son

(1) Des ouvertures pacifiques, dont Napoléon avait pris l'initiative, faisaient espérer un autre résultat. La cour de St-Petersbourg s'était décidée à charger le comte de Novosiltzoff d'une mission spéciale vers l'empereur lorsque, arrivant à Berlin, il reçut contre-ordre.

énergie, de toute son activité. Menant de front la diplomatie et la guerre, il dirigea l'une et l'autre avec une égale habileté. Nous ne pensons pas que, dans aucune circonstance, son génie se soit manifesté avec plus d'éclat. Ce fut à Crems, sur le Danube, qu'eut lieu la première rencontre avec les Russes. Leur infanterie s'y montra fort brave ; l'on y reconnut les hommes dont Frédéric II avait dit qu'il était plus facile de les tuer que de les vaincre. Ils attendirent encore les Français dans d'autres positions, à Diernstein, à Hollabrunn, etc. Mais partout le nombre et l'impétuosité des Français les forcèrent à la retraite. Contraints de s'éloigner du Danube, lorsque Lannes et Murat, par un heureux stratagème, eurent passé ce fleuve sur le pont de Spitz, ils laissèrent Vienne à découvert. Alors Napoléon fit son entrée dans cette capitale et alla s'établir dans le palais impérial de Schœnbrunn. Il ne rejoignit ses troupes que lorsqu'elles furent arrivées sous les murs d'Olmütz, et qu'elles se trouvèrent en présence des armées russe et autrichienne, réunies sous les ordres immédiats de leurs souverains. C'est là que, le 2 décembre 1805, premier anniversaire du couronnement de Napoléon (1), fut livrée la mémorable bataille d'Austerlitz ou des trois empereurs, si brillante par la valeur et l'habileté des combattants, si importante par ses résultats. Comme le grand Frédéric à Friedberg, Napoléon avait reconnu d'avance la position où il voulait combattre, et il y avait attiré ses ennemis avec beaucoup de prévoyance et d'adresse (2). Pleins de confiance dans la supériorité de leur nombre (ils avaient 90,000 hommes contre 70,000), et persuadés que Bonaparte s'était engagé témérairement, ils ne voulaient rien moins que couper sa retraite sur Vienne. Dans ce but, leur première manœuvre fut de tourner la droite des Français. Après s'être déployés sur une ligne immense et parallèle à celle de Napoléon, ils exécutèrent, à leur gauche, un changement de front qui les compromit d'autant plus qu'ils firent en même temps à leur droite un mouvement à peu près semblable, et qu'ainsi ils dégarnirent beaucoup trop leur centre. Ce fut une grande faute de laquelle profita merveilleusement Napoléon. Tous les corps des alliés se trouvèrent ainsi divisés ; ils combattirent sé-

parément, avec une grande valeur sans doute, mais sans ensemble et d'une manière incohérente ; partout ils furent culbutés les uns après les autres, sans pouvoir se porter mutuellement le moindre secours. A leur aile gauche, plusieurs bataillons, n'ayant de retraite que sur un étang à demi gelé, périrent dans la glace qui s'entr'ouvrit sous leurs pas. Ils perdirent 30,000 hommes (1). Sous tous les rapports la bataille d'Austerlitz est celle qui fait le plus d'honneur à Napoléon. Il s'était beaucoup avancé et se trouvait gravement compromis. S'il eût essuyé le moindre revers, l'armée prussienne tout entière se jetait sur ses flancs et sur ses derrières ; la troisième armée russe allait arriver et celle des Autrichiens, accourue d'Italie, eût occupé la position de Vienne et fermé toute retraite. Au milieu de ces dangers, Napoléon, conservant toute sa présence d'esprit, livra la bataille la mieux préparée, la plus habilement combinée de notre siècle. Dans une position admirablement choisie, toutes ses dispositions, tous ses mouvements sont réguliers, méthodiques ; il ne commet pas une faute ; les fautes de l'ennemi sont à l'instant même reconnues, châtiées ; aucun des avantages qu'il est possible d'en tirer n'est omis. On pourrait dire que c'est une bataille modèle, et qui doit être à jamais, pour les jeunes militaires, un sujet d'étude et de méditations. Après la victoire, poursuivant l'ennemi, selon sa coutume, avec une extrême vigueur, Napoléon lui eût fait subir des pertes encore plus considérables, si l'empereur d'Autriche lui-même n'était venu demander la paix (2). On lit dans quelques relations qu'il eût été possible de s'emparer de la personne de l'empereur Alexandre, mais que Napoléon l'avait épargné. Nous ne croyons point à cette assertion, Napoléon a dit lui-même que Murat, par une fausse manœuvre, lui avait fait manquer une aussi belle capture. Ce fut à son bivouac que l'empereur d'Autriche vint l'implorer. On conçoit à quel point son orgueil dut être flatté. Cependant il s'excusa de recevoir ainsi son futur beau-père, lui disant que, depuis deux mois, il n'habitait pas d'autre palais. A quoi François II répondit : « Vous en tirez trop bon parti pour ne pas vous y plaire. » La conversation dura plus d'une heure ; de grandes choses sans doute y furent dites et convenues, mais on ne sut que ce qu'il plut à Napoléon de faire savoir. Les bases d'un armistice furent arrêtées, et dès le

(1) Un décret impérial du 10 février 1806 fixa au premier dimanche de décembre l'anniversaire du couronnement et celui de la bataille d'Austerlitz. Le même décret ordonna que la fête de St-Napoléon et celle du rétablissement de la religion catholique en France fussent célébrées le 15 août de chaque année, jour de l'Assomption, époque de la signature du concordat.

(2) Au moment où le feu commençait, le capitaine Pelet, aide de camp de Masséna, chargé d'une mission auprès de l'empereur, vint le trouver, et comme il se disposait à partir : « Demeurez, lui dit Napoléon, tels et tels mouvements vont avoir lieu ; à « telle heure j'attaquerai l'ennemi sur tels points ; mes manœuvres auront tels résultats, et vers telle heure vous irez annoncer à Masséna la victoire. » Les choses se passèrent comme l'empereur l'avait annoncé. Je tiens cette intéressante anecdote de feu mon vieil ami le baron Pelet lui-même, devenu lieutenant général, directeur du dépôt de la guerre, membre du sénat et de l'Institut.

B—N.

(1) Sur une lettre autographe de Talleyrand au comte d'Hauterive, nous lisons : « Je viens de parcourir (9 décembre 1805) « un champ de bataille sur lequel il y a 15 à 16,000 morts ; je ne « parle pas de ce qui a péri dans les lacs. On n'a retiré les cadavres d'aucun. Dans l'espace que j'ai parcouru, il y avait bien « 2,000 chevaux écorchés. » B—N.

(2) L'effet produit par la victoire d'Austerlitz fut immense sur l'imagination française. « Les dernières affaires, écrivait Talleyrand, ont fait de l'empereur un personnage fabuleux. Il n'y a pas un général dans l'armée, pas un soldat qui ne croie et ne dise que c'est l'empereur tout seul qui a remporté la grande victoire d'Austerlitz ; il a tout ordonné jusque dans les moindres détails, et tout ce qu'il a ordonné a réussi. » B—N.

lendemain, les deux armées durent rester immobiles, chacune sur le terrain qu'elle occupait; celle des Russes s'éloigna sur-le-champ des États autrichiens. Alexandre, ne voulant point souscrire à l'armistice, offrit au roi de Prusse de laisser toutes ses troupes à sa disposition, s'il consentait à poursuivre l'exécution du traité signé à Potsdam sur le tombeau de Frédéric II. Mais le petit-neveu du grand roi, après avoir eu le tort irréparable de ne pas exécuter sur-le-champ un traité dont tout lui garantissait les plus heureux résultats, n'était pas capable d'entrer dans une pareille lutte, lorsqu'elle était devenue périlleuse. D'ailleurs, il avait envoyé à Napoléon un homme tout à fait indigne de sa confiance, qui, au lieu d'une déclaration positive des intentions hostiles de son maître, conclut avec le vainqueur un traité d'alliance honteux que lui fit signer l'astucieux Talleyrand (*roy. HAUGWITZ*). Le roi de Prusse se montra fort mécontent de ce traité, mais les circonstances n'étaient plus les mêmes; il fallut se soumettre. Dès ce moment, la puissance de Napoléon en Allemagne fut incontestable et sans limites; la Prusse et l'Autriche devinrent ses tributaires. Par le traité de Presbourg, signé le 27 décembre 1805, l'Autriche perdit les États de Venise, le Vorarlberg et le Tyrol, cette contrée si dévouée, si fidèle. L'électeur de Bavière, son plus redoutable voisin, eut, avec le titre de roi, une riche part dans les dépouilles impériales, comme aussi le duc de Wurtemberg, qui fut également fait roi, et le margrave de Bade, qui devint grand-duc. D'autres encore participèrent au butin. C'est ainsi que furent posées les premières bases de cette confédération du Rhin, destinée à remplacer, sous la tutelle de l'empereur des Français, l'ancien édifice germanique (1). Les résultats de la bataille d'Austerlitz ne furent pas moins profitables à Napoléon en Italie qu'en Allemagne. Au moment de se mettre en campagne, il avait rappelé du royaume de Naples quelques troupes qui lui étaient nécessaires ailleurs; le roi Ferdinand se crut hors de tout danger, mais dès que ces troupes ne furent plus utiles au grand empereur, il se hâta de les rendre à leur première destination, à l'invasion de Naples. Sous prétexte que les Anglais avaient paru sur les côtes de Calabre, il déclara hautement que *les Bourbons avaient cessé de régner*, et dès qu'il eut signé le traité de Presbourg, où l'Autriche, selon sa coutume, n'avait pas songé à ses alliés, Joseph Bonaparte fut investi de cette royauté, dont il prit possession à la tête d'une armée, tandis que Ferdinand IV fut contraint de se réfugier en Sicile. Napoléon déclara solennellement que *l'Italie tout entière faisait*

partie du grand empire. En effet, cette belle contrée obéissait dans toute son étendue à la famille impériale : Eugène, fils adoptif de Napoléon, commandait, sous le titre de vice-roi, à la Lombardie augmentée des États de Venise; la sœur aînée de Napoléon, princesse de Lucques, venait d'obtenir en sus Massa-Carrara; la princesse Borghèse était créée princesse de Guastalla; Murat, grand-duc de Berg, obtenait de la Prusse le duché de Clèves et la place de Wesel; enfin Louis, jeune frère de l'empereur, posait sur sa tête la couronne de Hollande. C'est dans l'enivrement de ces prospérités que, le 2 mars 1806, Napoléon, à l'ouverture du corps législatif, disait avec une fierté de langage augmentée par ses triomphes : « Mes ennemis ont été humiliés et confondus; la Russie « ne doit le retour des débris de son armée qu'au « bienfait de la capitulation que je lui ai accordée. Maître de renverser le trône impérial « d'Autriche, je l'ai raffermi; j'ai cru aux protestations de son souverain. D'ailleurs, les « hautes destinées de ma couronne ne dépendent « pas des cours étrangères... Les tempêtes nous « ont fait perdre quelques vaisseaux, après un « combat imprudemment engagé... » Ce fut par ces dernières paroles seulement qu'il indiqua la bataille de Trafalgar, le plus grand échec qu'aient éprouvé notre marine et celle de l'Espagne. De 30 vaisseaux de haut bord qui composaient les escadres alliées, 20 étaient d'abord tombés aux mains des Anglais, et, deux jours après, la plupart des autres avaient eu le même sort. Une grande partie fut engloutie par une horrible tempête; les équipages seuls furent conduits prisonniers en Angleterre sur des vaisseaux britanniques. Napoléon avait reçu la nouvelle de ce désastre au milieu de ses triomphes de l'année précédente. C'était une dure compensation de tant de succès; il se garda bien de la faire connaître et tint soigneusement cachée une aussi fâcheuse dépêche. — Cette époque est celle où Napoléon fit le plus de progrès dans l'opinion publique. Après avoir réprimé par une excessive rigueur tous les genres d'opposition, il encouragea, récompensa parfaitement tous les services, toutes les espèces de dévouement. Il opéra ainsi de nouvelles défections, augmentant chaque jour le nombre de ses partisans et de ses admirateurs. Il profita du court intervalle de paix laissée au monde pour rehausser l'éclat de sa renommée par des travaux pacifiques. Wantant se populariser par la religion, il lui rendit l'église de Ste-Geneviève, longtemps profanée pendant la révolution; il fit restaurer, embellir l'antique église de St-Denis et la consacra aux sépultures de la quatrième dynastie. Enfin il eut la gloire de mettre la dernière main à ce Louvre commencé sous François I^{er}, et que depuis longtemps on regardait comme interminable. Les travaux ordonnés pour le joindre aux Tuileries demeurèrent suspendus par les dépenses incessantes de la guerre.

(1) Le traité de Presbourg est un acte minuté en français, auquel les plénipotentiaires d'Autriche n'ont qu'apposé leur signature. Il y eut bien des coquetteries à l'endroit de la Prusse. M. de Haugwitz sut en profiter. On a dit de lui avec malice et vérité : *un délai faisait partie de sa mission*. B—N.

D'autres monuments ont eu le même sort, mais si le plus grand nombre des travaux consacrés à l'embellissement de Paris ont été achevés par les gouvernements venus depuis, il faut bien reconnaître que la première pensée en appartient à Napoléon. D'autres entreprises moins fastueuses, mais plus utiles, telles que les routes du Simplon, du mont Cenis, de Mayence, les travaux d'Anvers et de Flessingue, sont aujourd'hui perdues pour la France. C'est en cela qu'il faut déplorer l'imprévoyance du fondateur, ou les faux calculs de son ambition. Il se basait d'après des idées de domination universelle; la fortune l'avait si bien servi qu'il ne pouvait croire à un revers. Une circonstance imprévue sembla le favoriser plus spécialement encore : ce fut la mort de Pitt, son plus redoutable, son plus puissant ennemi. Ce ministre, l'un des plus habiles qu'ait eus l'Angleterre, fut remplacé par Fox, son antagoniste. Tout le monde crut que ce grand orateur, qui dès le commencement de la guerre s'était montré favorable à la France révolutionnaire, qui récemment avait fait un voyage à Paris pour y voir Napoléon, et qui en avait été fort bien accueilli, opérerait la réconciliation des deux Etats. Mais, en Angleterre, le pouvoir change de maître sans que le système politique se modifie. Il y eut quelques ouvertures entre les deux cabinets; Napoléon offrit de sacrifier Malte et le cap de Bonne-Espérance; mais on ne croit pas qu'une seule des deux puissances ait alors voulu sincèrement la paix : on laissa partir, sans rien conclure, lord Lauderdale, qui était venu à Paris avec de pleins pouvoirs. — Occupé d'étendre sa puissance en Allemagne, fondant la confédération du Rhin, destinée à renverser l'ancien corps germanique, obligeant François II à se dépouiller du titre d'empereur d'Allemagne, Napoléon empêcha la Prusse d'organiser la ligue du Nord qu'elle avait rêvée, et d'introduire un contre-poids dans les intérêts européens; la Saxe, la Hesse, les villes anséatiques furent arrachées violemment par Napoléon à cette autre confédération; il paraît même certain que, pour abaisser de plus en plus la puissance prussienne, il offrit à l'Angleterre de lui rendre le pays de Hanovre, donné au roi Frédéric-Guillaume en échange d'Anspach, de Clèves, de Neuchâtel, ce qui le mit en état d'hostilité avec la Grande-Bretagne, qui avait à l'instant même saisi tous ses vaisseaux et détruit son commerce (*voy. HAUGWITZ*). Ne pouvant demeurer davantage dans une position aussi ruineuse qu'avilissante, la Prusse sentit la nécessité d'en sortir par une politique plus franche et plus loyale. C'était le temps où les écrits d'Arndt, de Villers, de Gentz agissaient si fortement sur l'opinion allemande, où la condamnation du malheureux Palm, mort héroïquement sans nommer l'auteur du livre qui causa son supplice, avait tant ajouté à l'irritation des esprits (*voy. PALM*). Cet auteur était le

célèbre Gentz, qui ne tarda pas à venger la mort de son libraire, en rédigeant le manifeste prussien, si remarquable par le nombre, la force des récriminations et surtout l'aveu de torts beaucoup trop réels. Ce curieux manifeste fut très-répandu en Allemagne; il y fit l'impression la plus vive (1). Poussé à la guerre par des motifs impérieux, par une force irrésistible, on ne devait guère penser que le cabinet de Berlin agirait d'après des plans bien conçus et bien médités. Placé dans une position semblable à celle où s'était trouvée l'Autriche un an auparavant, il ne montra pas moins d'impéritie et d'imprévoyance. Son premier tort fut de donner pour adversaire à Napoléon un vieillard sans énergie, incapable de l'activité qu'exigeait une si redoutable lutte, et qui, dans ses expéditions de Champagne et du Rhin, avait trop prouvé qu'il était beaucoup plus propre à une guerre d'hésitation et d'intrigues qu'à celle où la rapidité, la franchise des mouvements résolvent toutes les questions. Le duc de Brunswick, débutant par une sommation qui ressemblait un peu au fameux manifeste, signifia du ton le plus impérieux à Bonaparte qu'il eût à se retirer derrière le Rhin, à évacuer l'Allemagne tout entière. Et, ce qui ressemble encore davantage au généralissime de 1792, c'est qu'après s'être mis en campagne avec une apparence de vigueur, il s'arrêta tout à coup, montra de l'hésitation au moment d'agir, et donna aux Français dispersés dans la Bavière et la Franco-nie, à Napoléon lui-même et à l'élite de ses troupes, qui étaient encore à Paris, le temps d'accourir pour marcher avec lui. Dès les premiers jours d'octobre 1806, 150,000 hommes se déployaient sur les deux rives de la Saale, remontant vers l'Elbe, au grand étonnement des lieutenants de Frédéric II (2), qui ne comprirent rien à la rapidité de ce mouvement, et qui ne pensèrent à se retirer derrière l'Elbe que lorsque déjà leur armée était attaquée sur tous les points, qu'elle allait être tournée et que l'avant-garde, aux ordres du prince Louis, était vaincue, et ce prince lui-même tué en se défendant glorieusement. Voyant les Français tourner son aile gauche et se diriger sur l'Elbe, le vieux duc s'abusa sur leur intention et fit tout à coup volte-face, pour se porter vers l'Elbe et en défendre le passage avec l'élite de ses troupes, que le roi commandait lui-même. Ce fut en marchant dans cette direction qu'il

(1) A la même époque paraissait en Allemagne un autre écrit non moins remarquable, rédigé avec éloquence et profondeur. C'est le *Tableau politique de l'Europe*, par le comte de Stadion (*voy. ce nom*). « Ce n'est plus à attaquer la France qu'il faut songer, disait l'illustre publiciste (d'autres temps apporteront d'autres idées), tous les plans de la politique doivent tendre à sauver du système fédératif les Etats qui n'ont pas consenti à en faire partie. » Laisant pressentir quelque revers dans une carrière de prospérité inouïes, ne doutant pas que l'enfant du destin ne fût un jour abandonné par la Providence et puni de son orgueil, il livrait aux Allemands consternés cette espérance pour eux consolante : « Bonaparte battu est une idole qui tombe !... » B—N.

(2) Il y en avait trois dans l'armée prussienne : Mollendorff, Kalkreuth et le duc de Brunswick. B—N.

rencontra le corps du maréchal Davout, lequel, après un grand circuit, venait audacieusement, avec 30,000 Français, attaquer, sur ses derrières, l'armée prussienne tout entière. Trouvant cette armée sur son chemin, Davout ne se déconcerta pas, il soutint bravement le choc de 80,000 hommes et obtint sur eux une des victoires les plus brillantes qu'aient remportées les armées françaises (14 octobre 1806), tandis que Napoléon, resté sur le plateau d'Iéna, en face du corps prussien d'Hohenlohe, remportait un autre succès que le nombre et la position rendaient plus facile. L'empereur a laissé percer quelque dépit d'avoir été surpassé, ce jour-là, par un de ses lieutenants, et, dans un sentiment de personnalité jalouse, il baptisa la bataille du nom de la plaine d'Iéna, où il se trouvait, au lieu de celui de d'Auers-taedt, où Davout avait triomphé (1). C'est une faiblesse de grand homme à laquelle il était sujet et dont ses généraux eurent quelquefois à se plaindre. Cette double défaite fut pour l'armée prussienne une des plus désastreuses dont l'histoire fasse mention : aucune disposition, aucun préparatif n'existaient dans les places, qui cependant étaient nombreuses et très-fortes, non plus que sur des fleuves, qui, coulant dans une direction parallèle, offraient d'excellentes positions et des moyens de défense bien supérieurs à ceux des Etats autrichiens. On n'avait pas même assigné aux différents corps leurs points de retraite ; de telle sorte qu'au premier moment on les vit errer à l'aventure (2). Tous furent ainsi, l'un après l'autre, obligés de capituler, et ils mirent bas les armes : Mollendorff à Erfurt avec 10,000 hommes, Hohenlohe à Prentzlau avec 17,000. Blücher fut le seul qui, à la tête d'une faible division, se défendit à Lübeck avec quelque vigueur. Dans le même temps on vit se rendre, plus honteuse-

ment encore, les plus fortes places, les boulevards de la monarchie, Magdebourg, Spandau, Stettin, Custrin, etc. Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis les premières hostilités, et déjà le malheureux Frédéric-Guillaume était relégué dans sa vieille Prusse avec les faibles débris de son armée (environ 10,000 hommes), auxquels cependant vinrent bientôt se réunir une foule de fuyards démoralisés. C'en était fait de cette magnifique armée prussienne, qui passait pour la plus brave et la mieux disciplinée de l'Europe. Napoléon, ayant pris possession de tous ses Etats jusqu'à l'Oder, fit dans Berlin une entrée solennelle, s'y arrêta quelques jours pour donner du repos à ses troupes et organiser la levée des impôts, la remonte de la cavalerie, la réparation du matériel. Il traita avec dureté ses ennemis vaincus, fut implacable envers le duc de Brunswick, lequel, blessé grièvement, ne put obtenir la permission de mourir dans le château de ses ancêtres. L'histoire ne doit pas non plus omettre les injures à la reine de Prusse, insérées dans les bulletins impériaux. Cette princesse était chérie de tous, et les expressions imméritées dont elle fut l'objet produisirent dans le cœur des Prussiens de profondes blessures, qui devaient porter leurs fruits, et que ne put effacer le pardon accordé au prince de Hatzfeld. Ce prince d'ailleurs, en écrivant à son souverain, en lui donnant des nouvelles de sa capitale, n'avait fait qu'une chose naturelle et dont il ne croyait pas devoir se cacher, puisqu'il avait mis sa lettre tout simplement à la poste, où les Français la saisirent. Certes, il n'y avait là rien qui ressemblât à de l'espionnage ; le prince de Hatzfeld était incapable de jouer un pareil rôle, et, si Napoléon l'eût envoyé au supplice, comme il fut au moment de le faire, c'eût été un véritable crime, que lui épargnèrent la droiture, le bon sens de Duroc, autant que les larmes de la princesse de Hatzfeld (4). Quelque importants que fussent alors ses triomphes, Napoléon éprouva des contrariétés dont il s'irrita beaucoup. Son armée de Naples fut vaincue par les Anglais à Maida, et les débris de la marine française échappés à Trafalgar périrent dans la mer des Antilles. A la même époque, l'Espagne se ligua secrètement avec les puissances du Nord ; il en reçut la nouvelle à Berlin, et dissimula jusqu'à ce que des circonstances plus favorables lui permissent de punir cette défection (*voy. Charles IV et Izquierdo*). C'est alors que, poursuivant ses projets contre l'Angleterre, il rendit les fameux décrets par lesquels les îles Britanniques furent déclarées en état de blocus et les communications du continent avec elles sévèrement interdites. C'était une conception assez bi-

(1) Il est un fait dont les historiens ne parlent pas et qui légitimerait l'adoption morale du champ de bataille d'Iéna par Napoléon, c'est le fait suivant que rapporte Talleyrand dans une lettre du 18 octobre : « L'empereur a pansé les blessés à Iéna » pendant une partie de la nuit. » B—N.

(2) Les appartements du château de Weimar avaient été préparés pour y recevoir Napoléon, qui devait transporter là son quartier général. La grande-duchesse l'attendait en haut de son escalier, toute tremblante, car le duc servait comme lieutenant général dans l'armée prussienne. « Qui êtes-vous ? lui demande brusquement l'empereur. — La duchesse de Weimar, répond-elle. — Je vous plains, reprends l'empereur, car j'écraserai votre mari. Qu'on me fasse dîner dans mes appartements. » — Le lendemain matin, la duchesse ayant envoyé à l'empereur un chambellan pour s'informer de sa santé et solliciter la faveur d'une audience, Napoléon, calmé depuis la veille, repentant d'avoir aussi malmené la princesse, fit une réponse gracieuse et s'engagea à déjeuner chez elle. Pendant le repas il fut plein de convenance et d'amabilité. « Comment se fait-il, madame, lui dit-il, que votre mari ait été assez fou pour oser me faire la guerre ? » — La duchesse ayant répondu que, servant la Prusse depuis trente années, le prince n'avait pu l'abandonner au moment du péril, Napoléon se fit expliquer par quels liens le duc était attaché au roi de Prusse. « En prenant des informations, » reprit la duchesse, Votre Majesté saura que, dans les branches cadettes de la maison de Saxe, les ducs suivent toujours l'exemple de l'électeur ; or, des motifs de prudence et de politique ont engagé l'électeur à s'allier avec la Prusse plutôt qu'avec l'Autriche. La conversation dura sur ce ton près d'une demi-heure. « Madame, dit en terminant Napoléon, vous êtes la femme la plus respectable que j'aie connue ; vous avez sauvé votre mari ; je lui pardonne, mais c'est seulement à cause de vous, car pour lui, c'est un mauvais sujet. » B—N.

(4) Napoléon avait chargé Hatzfeld du commandement civil de Berlin. Il trahissait donc la confiance du vainqueur et méritait la mort. En se laissant fléchir, en disant à madame de Hatzfeld de jeter au feu le témoignage de culpabilité écrit par son mari lui-même, l'empereur fit une noble action qu'on aurait bien tort d'amoindrir. B—N.

zarre de la part d'une puissance qui possédait à peine quelques bâtiments de guerre et qui ne pouvait plus mettre en mer une seule escadre. Cependant Napoléon en fit dès lors la règle de sa politique ; à mesure qu'il soumit de nouvelles contrées sur le continent, son premier soin fut d'y fermer, d'y interdire toute communication avec l'Angleterre. Maître des côtes, des ports de l'Océan et de la Méditerranée, il allait l'être de ceux de la Baltique. Dans cette vue, il persévéra avec la plus grande opiniâtreté dans ses projets de guerre. Une députation du sénat, arrivée de Paris pour le complimenter sur ses victoires, ayant osé dans son discours, hasarder quelques paroles de paix, il la traita fort mal, invitant les pères conscrits à *se mêler de leurs affaires* ; et, dans sa première dépêche, il tança rudement Fouché de les avoir laissés partir. — En même temps qu'il lançait contre l'Angleterre cet anathème qui devait avoir sur ses propres destinées une si funeste influence, Napoléon disposait en faveur de ses amis et de sa famille de toutes les contrées qu'il venait d'envahir, et il en créait de nouveaux royaumes, de nouvelles principautés, qu'il ajoutait à sa confédération du Rhin. La première opération de ce genre fut en faveur de l'électeur de Saxe, qui s'était montré fort empressé d'abandonner les Prussiens au moment de leur défaite, et qui fut en conséquence admis à prouver que c'était par contrainte qu'il avait pris les armes contre le grand empire. La seconde création fut en faveur du dernier des frères de Napoléon, qui venait de rentrer en grâce après avoir abandonné l'Américaine qu'il avait épousée sans la permission impériale, et qui, devenu roi de Westphalie, obtint pour seconde femme la princesse Catherine de Wurtemberg. Son royaume se composa du pays de Hanovre, de quelques lambeaux de la Prusse, du duché de Brunswick et du landgraviat de Hesse. Napoléon prononça contre les deux derniers de ces princes son terrible verdict : « Ils ont cessé de régner. » Ainsi se décidait alors, au quartier général impérial de Berlin, le sort des peuples et des rois. Les Polonais y envoyèrent aussi une députation, espérant que l'empereur ferait enfin cesser l'oubli dans lequel les avait laissés la France révolutionnaire ; mais ils ne reçurent de lui que de vagues promesses et des conseils de se préparer à la guerre. Enfin le roi de Prusse lui envoya, dans sa propre capitale, des députés chargés de demander la paix ; mais ils se soumirent à des conditions si dures que Frédéric-Guillaume ne put les ratifier, quelque désespérée que fût sa position. Il fallut donc recommencer la guerre au milieu d'un cruel hiver, et dans un climat terrible pour les Français. Cette nécessité fâcheuse, à laquelle les troupes ne s'attendaient pas, excita parmi elles quelques murmures ; mais une proclamation impériale les remit bientôt dans la voie de l'obéissance. Le souverain maître

n'épargna ni promesses ni louanges, et bientôt il eut la satisfaction de voir ses bataillons reprendre gaiement le chemin de Varsovie. Dès les premiers jours de décembre, ils avaient passé la Vistule. La rigueur de la saison, l'âpreté du climat et aussi la fermeté des troupes russes rendirent très-pénible et très-meurtrière la fin de cette mémorable campagne. Cependant, après des combats sanglants, mais peu décisifs, ceux de Czarnowock et de Pultusk, où les deux partis purent également s'attribuer la victoire, Napoléon reconnut que ses soldats avaient besoin de quelque repos, et il leur donna des quartiers d'hiver. Selon sa coutume, ne voulant pas rétrograder, ni abandonner aucun de ses avantages, il établit tous ses cantonnements sur la rive droite du fleuve. La difficulté des subsistances dans un pays peu fertile, autant que le besoin de couvrir les sièges de Dantzic et de Graudentz, qu'il allait entreprendre, le força de les étendre depuis la mer jusqu'à la haute Vistule, au-dessus de Varsovie. Cette position était hasardeuse en présence de l'armée russe considérablement augmentée. Benningsen, qui la commandait, conçut la pensée de surprendre les Français dans leurs quartiers d'hiver. Il leur déroba plusieurs marches, fit un long circuit et vint tomber sur leur aile gauche. Mais tout avait été si bien prévu, si bien disposé que quelques postes de Bernadotte et de Ney seulement furent surpris. A peine les alliés eurent-ils débouché sur la Passarge, que quatre corps d'armée et l'empereur lui-même, accouru de Varsovie, se trouvèrent devant eux. Il résulta de cette rencontre plusieurs combats que l'acharnement des partis et la valeur des troupes rendirent très-sanglants. Cette belle armée française, formée par tant de combats et de victoires, était sans contredit la plus brave et la mieux exercée de l'Europe ; mais elle rencontrait un ennemi digne d'elle, et tout annonçait que la lutte allait être terrible. Ce fut surtout à Preussich-Eylau, le 8 février 1807, que l'infanterie moscovite fit éclater ce courage passif, cette inébranlable fermeté que le grand Frédéric avait tant admirés. Le chef de l'armée russe, Benningsen, donna aussi dans cette occasion des preuves d'habileté et de courage. Après avoir exécuté contre des ennemis vigilants une surprise qu'il ne dépendit pas de lui de rendre plus complète, il fut obligé de faire par une marche de flanc une retraite difficile, combattit avec vigueur de position en position, et lorsque enfin il ne put éviter une grande bataille, il choisit lui-même le terrain sur lequel il devait combattre, et dans toute l'action il profita des circonstances les plus favorables. Quant à Napoléon, il ne fit guère que résister ; on ne le vit exécuter ce jour-là aucune de ces manœuvres hardies par lesquelles il avait tant de fois triomphé. Resserré avec sa garde dans la petite ville d'Eylau, que l'ennemi lui avait abandonnée, il fit beaucoup de mal aux Russes par le feu de sa

redoutable artillerie ; mais il ne put les repousser ni les vaincre complètement sur aucun point. Cette bataille, qui avait commencé le 7 février dans le milieu de la journée, continua le lendemain jusqu'à dix heures du soir ; lutte sans exemple dans une telle saison et dans un pareil pays. C'était certainement la plus sanglante qu'eussent essuyée depuis quinze ans les armées françaises. Selon l'usage, chaque parti dissimula ses pertes et se prétendit victorieux, de manière que l'on chanta un *Te Deum* à St-Petersbourg et un à Paris. 300 bouches à feu, de part et d'autre, souvent à portée de mitraille, avaient, pendant douze heures, vomé le trépas. Aussi peut-on sans exagération élever à 30,000 le nombre des morts, qui fut à peu près égal des deux côtés. L'acharnement, le courage des combattants furent tels que chaque soldat mourut à son rang, et qu'ainsi qu'il est dit au *Bulletin*, on vit sur le champ de bataille des lignes de havre-sacs rangés comme à l'exercice. Napoléon ne devait jamais avoir tort ; il lui fallait en toute circonstance un bouc émissaire sur lequel il pût rejeter une faute ; cette fois, ce fut Bernadotte, qu'il haïssait et redoutait depuis longtemps. Il l'accusa de s'être laissé surprendre et de ne pas être venu à son secours pendant la bataille, même sans en avoir reçu l'ordre, et au bruit du canon, comme il l'a dit dans d'autres occasions semblables, bien qu'il lui eût assigné un poste important, celui de Mollringen, où il couvrait le siège de Dantzig. Le corps d'Agureau fut presque entièrement détruit et ce maréchal lui-même blessé grièvement. On l'emportait sur un brancard, lorsque, ayant aperçu Napoléon, il lui adressa de violentes invectives sur son ambition et son obstination à répandre le sang des Français. Jamais, en effet, il ne s'en était montré plus prodigue. On a remarqué que les bulletins de cette époque sont empreints d'une couleur de sang et de carnage qu'ils n'avaient point jusque-là. Napoléon y raconte que, pendant huit jours, il parcourut lui-même le champ de bataille d'Eylau, afin de reconnaître et d'enterrer les morts, et il en a fait, dans son 64^e bulletin, une horrible description. « Qu'on se figure, y est-il dit, sur un espace « d'une lieue carrée, 9 ou 10,000 cadavres, « 4 ou 5,000. chevaux tués, des lignes de sacs « russes, des débris de fusils et de sabres, la « terre couverte de boulets, d'obus, 24 pièces de « canon, auprès desquelles sont les cadavres des « conducteurs tués au moment où ils faisaient « des efforts pour les enlever. Tout cela avait « plus de relief sur un fond de neige.... » Cette idée de la neige, mêlée à la couleur du sang, à la pâleur des cadavres, lui parut tellement pittoresque qu'aussitôt il commanda à l'un de nos plus célèbres peintres un tableau qui rendit cet affreux spectacle. Les habitants de Paris ont vu au salon de 1810 cette horrible peinture, et tous en ont été pénétrés de douleur et d'effroi. C'était

un système adopté que d'accoutumer au sang et à toutes les calamités de la guerre cette nation française, autrefois si douce, si bienfaisante. Dans un des rapports de la même époque, on lut que Murat, après une charge de cavalerie, avait passé en revue un régiment de dragons, et qu'il avait remarqué avec satisfaction que tous les sabres étaient teints de sang. On sait assez que les guerriers doivent s'habituer à de pareilles images ; mais nous ne concevons pas qu'un général en chef, un souverain en fasse ainsi des descriptions que doivent lire les femmes, les pères de famille (1). — Après cette terrible bataille d'Eylau, la lassitude et les besoins des troupes furent tels qu'il fallut bien les remettre en cantonnement ; mais, ne voulant renoncer à aucun de ses projets, à aucun de ses avantages, Napoléon continua les sièges de Dantzig, de Graudentz, et son armée resta sur la rive droite de la Vistule. Cependant ses pertes avaient été bien grandes, et, dans une aussi rude saison, à une aussi grande distance, il n'était pas facile de les réparer. La conscription, en France, était avancée de plus d'un an, et les princes de la confédération avaient besoin de nouveaux succès pour reprendre confiance. Pour la première fois, Napoléon parut se défier de l'avenir ; il fit lui-même des propositions de paix au roi de Prusse. La position de ce prince était bien fâcheuse ; mais le czar faisait pour lui de si grands sacrifices, Frédéric-Guillaume avait tant de confiance dans la générosité d'Alexandre et si peu dans les promesses de Bonaparte qu'il ne put consentir à se séparer de la Russie. Il reçut d'ailleurs à cette époque, ainsi que l'empereur moscovite, des subsides dont tous deux avaient grand besoin. De plus, l'Angleterre envoya dans le même temps en Poméranie un corps de 10,000 hommes, destiné à se réunir aux Suédois, et qui pouvait, en cas de revers, faire beaucoup de mal aux Français (*roy. GUSTAVE IV*). Ces circonstances diverses avaient rendu un peu de courage aux Prussiens ; ils repoussèrent les propositions de Napoléon, qui du reste étaient fort dures. Il fallut se remettre en campagne, et l'on s'y prépara de part et d'autre avec une nouvelle activité. Les alliés avaient obtenu quelques renforts, mais ceux de Napoléon étaient plus considérables. Les places de Dantzig, Graudentz et Colberg ayant capitulé, toutes les troupes de siège reprirent leur rang dans l'armée, laquelle, avec quelques produits de la conscription, atteignait le chiffre de 150,000 hommes au moins. Celle des Russes et Prussiens réunis n'en avait guère plus de 100,000. Tel était l'état des choses quand les hostilités recommencèrent dans les premiers jours de mai 1807. La

(1) L'exagération vindicative de l'écrivain égarerait peut-être la vérité si, dans vingt lettres autographes de l'empereur que nous avons lues, il ne déplorait les sinistres effets de la guerre et ne se félicitait d'avoir été trompé par ses gens et par un effet de neige qui faisait ressortir les traces sanglantes du champ de bataille.

lutte fut acharnée. La valeur des troupes était égale de part et d'autre. Ce fut par l'habileté de leur chef que les Français triomphèrent dans les sanglantes journées d'Heilsberg, de Guttstadt, de Deppen et enfin de Friedland, où Benningsen, qui n'était certainement pas un général médiocre, fut obligé d'accepter la bataille. Malade personnellement et dans une mauvaise position, acculé à la rivière d'Alle, où il fit beaucoup en échappant à une ruine absolue, qui pouvait être aussi désastreuse que les journées d'Ulm et d'Iéna, il se trouva forcé, après sa défaite, d'abandonner Königsberg, dernier asile de la monarchie prussienne, et d'opérer sa retraite jusqu'au Niemen. Ce fut là qu'Alexandre fit enfin lui-même des propositions de paix que Napoléon eut hâte d'accueillir, et que se conclut le traité de Tilsitt, si important dans l'histoire et si remarquable par ses conséquences. La première conférence eut lieu au milieu du fleuve, sur un bateau, où les deux potentats abordèrent en même temps et s'embrassèrent. Ils se livrèrent, en présence de leurs armées campées sur les deux rives, à des démonstrations d'amitié que certainement ni l'un ni l'autre ne pouvait éprouver (1). Il n'y eut guère ce jour-là entre eux que des compliments et de feintes politesses. Le lendemain, Alexandre vint s'établir à Tilsitt avec son état-major et sa garde, logeant à côté de Napoléon et se mêlant constamment avec lui dans des festins qu'encourageaient et que payaient largement les deux souverains. Ces fêtes durèrent vingt jours, et, pendant cet intervalle, les deux empereurs ne cessèrent de se voir à

table ou dans leurs cabinets, en public et en tête-à-tête, se promenant, s'embrassant comme de vrais amis, discutant ensuite sérieusement et décidant le sort des nations. Tous deux cependant, pleins de finesse et de ruse, affectaient les plus beaux sentiments de générosité, qu'au fond ils ne songeaient guère à pratiquer. Réunis, ils étaient les maîtres du monde; mais une telle union semblait impossible; ils aimèrent mieux se le partager. Alliés et rivaux, amis et ennemis, tous furent sacrifiés: il ne dut plus y avoir que deux puissances, celle de l'Orient et celle de l'Occident. Bonaparte dominait alors réellement depuis le Niemen jusqu'au détroit de Gibraltar, depuis l'Océan jusqu'au fond de la péninsule italique; mais deux branches de la maison de Bourbon conservaient en Espagne et en Sicile une ombre de royauté. Il voulait cependant que sa puissance fût partout reconnue, et depuis longtemps sa résolution était prise de priver d'un pouvoir, même nominal, le dernier prince de la famille bourbonnienne. Personne mieux que lui ne comprenait l'influence et le crédit de cette dynastie sur l'esprit des peuples, et il est assez démontré que tant qu'il aspira au pouvoir, tant qu'il put le conserver, sa première pensée fut d'en annihiler jusqu'au dernier rejeton. Peut-être y mit-il plus d'acharnement encore que les gouvernements révolutionnaires et régicides qui l'avaient précédé. L'histoire doit dire, à la honte des rois, tous parents, alliés de cette antique race, que, conservant contre elle toute la jalousie, toutes les rancunes que leurs aïeux lui avaient portées, ils favorisèrent ce système d'envahissement et d'usurpation. C'est ainsi qu'à Tilsitt, Alexandre abandonna sans scrupule aux ambitieux projets de Napoléon le roi légitime de Naples, que jusque-là il avait aidé, encouragé à la résistance, et celui d'Espagne, qu'il avait également soutenu, et que, tout récemment encore, il venait de compromettre gravement, en l'excitant à une levée de boucliers intempestive et qui allait devenir le prétexte de la plus odieuse usurpation (*roy. CHARLES IV*) (1). Le czar ne fut ni plus loyal ni plus généreux envers son allié, son beau-frère Gustave IV, qui avait déployé tant de zèle, qui s'était exposé à de si grands périls pour la coalition. L'invasion de la Finlande, qui suivit immédiatement le traité de Tilsitt, en fut la conséquence probable. Dans ce marché des nations, il fut aussi question de la Pologne, depuis si longtemps l'objet des convoitises de la Russie,

(1) Ce fut le 25 juin, sur un radeau construit par les généraux Bertrand et Lariboisière, que les deux monarques se rencontrèrent. Le lendemain, il y eut une seconde entrevue entre Napoléon, Alexandre et Frédéric-Guillaume. La reine de Prusse arriva quelques jours plus tard. Elle espérait intéresser Napoléon au sort de la monarchie prussienne, mais déjà tout était fixé entre Alexandre et lui. Le traité avec la Russie fut signé le 7 juillet, et deux jours après le traité avec la Prusse, conséquence forcée du premier traité. L'œuvre diplomatique de Tilsitt, témoignage irrécusable de modération dans la victoire et de grandeur d'âme dans la force, ne fut point une œuvre de sagesse. Heureux d'avoir humilié la Prusse et vaincu le czar, Napoléon, de toutes ses conquêtes, ne réserva presque rien pour lui-même; il semble n'avoir songé qu'à sa famille, à ses alliés, aux compagnons de sa gloire, et il crut rendre la paix d'autant plus solide qu'il se montrait plus généreux. Il enleva trop de territoires à la Prusse, pour qu'elle ne conservât ni la pensée ni l'espoir de les reconquérir un jour sur les deux petits royaumes de Saxe et de Westphalie, devenus ses voisins; il ne lui en ôta point assez pour qu'elle cessât d'être une puissance, quand elle aurait payé ses dettes et reconstitué son matériel. Le royaume de Westphalie, sans homogénéité, sans nationalité distincte, créait des embarras de position, des rivalités jalouses entre les indigènes et les Français groupés autour du nouveau monarque, en même temps que son érection froissait Murat et rendait Caroline plus exigeante. Quant à la Russie, Napoléon ne s'était point trompé sur l'élevation de caractère d'Alexandre; il plaçait bien son amitié, mais il perdait de vue les instructions olographes laissées par Pierre le Grand; il considérait le souverain isolé de son sénat, de son aristocratie, tel qu'eût été Louis XIV. La restauration complète du trône antique des Jagellons pouvait seule imposer une barrière à la Russie, un contre-poids efficace à l'Autriche; ce n'était pas seulement une délimitation géographique, c'était une question de race résolue qui, demeurée en suspens, appellerait tôt ou tard les armes françaises sur les rives de la Vistule. Ainsi, les conventions de Tilsitt, en faisant Napoléon le plus puissant monarque du monde, laissaient l'avenir gros d'orages.

B—N.

(1) Talleyrand, éloigné du conseil, partant peu favorable à la politique impériale, disait alors: « La Pologne, s'il y a une Pologne, recouvrera la liberté d'avoir et d'exprimer une opinion; la Prusse est détruite, mais mal détruite; l'Espagne sera renversée, mais se relèvera. Napoléon ne marche plus au nom des peuples et cherche de la gloire et des Etats pour son propre compte. Il entame la fatale carrière du népotisme. » Ce fut le comte de Champagny qui, le 8 août 1807, remplaça Talleyrand au ministère des affaires étrangères. « Celui-là, dit un jour Napoléon à Méneval, je ne le trouverai jamais dans les affaires d'argent. »

B—N.

que la France monarchique avait si mal soutenue, que les gouvernements révolutionnaires soutinrent plus mal encore et qu'ils finirent par abandonner, par sacrifier au besoin de leur salut ; mais Napoléon ne s'écarta pas d'un système de concessions habilement combinées, et l'on peut croire qu'à Tilsitt il sacrifia la Pologne, la Finlande et même la Turquie, non pas à son indépendance, mais au désir qu'il avait d'être maître absolu dans tout l'Occident. Ce fut sur la dernière question, celle de l'empire ottoman, qu'il se montra le plus difficile. Napoléon exigea que la possession de Constantinople par les Russes fût subordonnée au succès de ses propres entreprises dans l'Occident. On verra qu'aux premiers revers qu'il essuya en Espagne, il s'empressa d'arriver aux conférences d'Erfurt, pour dire au czar de ne pas se hâter, que toutes leurs entreprises d'envahissement et d'usurpation devant s'exécuter de concert, il fallait attendre pour marcher sur Constantinople ; et, après cette entrevue, le czar en effet suspendit ses opérations sur le Bosphore. Voilà ce que furent les conventions de Tilsitt, qui eurent tant d'influence sur les destinées de Napoléon. La suite des événements prouvera que c'est ainsi qu'elles doivent être comprises. La position d'Alexandre à cette époque n'était pas celle d'un vainqueur, et cependant il obtint des choses inespérées. Politique non moins habile que Napoléon, plus rusé peut-être que celui qui croyait le jouer, il sut prévoir que, dans ses plans aventureux, ce rival finirait par s'abuser, par échouer complètement, et que lui, maître absolu de l'Orient et du Nord, serait là pour profiter de cette chute, pour en recueillir les débris. Le roi de Prusse, qui assista aux dernières conférences, ne pouvait être qu'une victime dévouée. L'amitié et l'alliance du czar ne lui firent restituer qu'une faible partie de ses États, et la présence de son admirable épouse, la grâce, la dignité que cette princesse mit à en demander davantage, ne purent rien contre des projets arrêtés depuis longtemps. Quant à l'Angleterre, ce fut par la ruse et l'hypocrisie la plus machiavélique qu'Alexandre parut se séparer d'elle. Le czar céda en apparence aux exigences du système continental, qui devait être pour Napoléon la base et la première conséquence de toute espèce de transaction, mais qui rendait toute pacification impossible. Alexandre le sentit ; aussi, en même temps qu'il annonça que tous ses ports, tous ses débouchés allaient être fermés aux Anglais, il leur fit dire secrètement de ne rien voir en cela de sérieux ; qu'il avait cédé à d'impérieuses nécessités ; qu'au fond il restait leur ami, leur allié fidèle. Napoléon fut loin de soupçonner tant de duplicité de la part de son *grand ami*, comme il appelait alors Alexandre (*roy*, ce nom) : il tint pour sincères toutes les conditions ostensibles ou secrètes du traité de Tilsitt, et partit au comble de la joie. En somme,

il s'était fait reconnaître empereur et roi, même protecteur de la confédération du Rhin par le plus puissant souverain de l'Europe, et il lui avait fait aussi reconnaître ses frères rois de Naples, de Hollande et de Westphalie. On conçoit l'exaltation à laquelle dut être porté son orgueil. — Empressé de jouir de tant et de si grands succès, il se hâta de venir à Paris, où, depuis près d'un an, il n'avait point paru (1). Son premier soin fut d'y anéantir les derniers vestiges de ces institutions révolutionnaires, qu'il avait épargnées jusque-là, beaucoup plus par prudence que par conviction. Après toutes ses éliminations successives, le tribunal ne pouvait certainement pas être pour lui un pouvoir dangereux : c'était de son sein qu'étaient sortis les premiers vœux pour son élévation à l'empire ; et depuis ce temps, il ne s'y était pas dit un mot équivoque ou qui eût seulement une apparence d'opposition. Mais d'un instant à l'autre elle pouvait y renaître ; déjà même on l'entrevoyait imminente, et le tribunal fut supprimé par un sénatus-consulte du 19 août 1807. Ce qu'il y eut de piquant, c'est que chaque tribun vint humblement le lendemain remercier la maître du *bienfait* de la suppression, moyen d'avoir un autre emploi, et beaucoup de tribuns furent avantageusement placés. Tout le monde voulait avoir part aux richesses, aux honneurs que le souverain prodiguait à ceux qui se montraient disposés à le servir, et il s'en trouvait dans tous les rangs, dans tous les partis. C'était pitié que de voir se prosterner devant lui, avec le même empressement, la même bassesse, et les hommes qui naguère avaient prêché les maximes de la démagogie, et ceux qui, décorés des plus beaux noms de France, avaient combattu les maximes de la révolution et en avaient été les victimes. Un grand nombre de ceux-là furent placés à la cour ; ils devinrent chambellans, écuyers, valets de princes qui naguère se fussent trouvés honorés de les servir. Continuateur des usages monarchiques de l'ancien régime, Napoléon portait très-loin l'esprit d'imitation dans les détails de l'étiquette et de la représentation. Il s'entourait d'hommes façonnés aux manières aristocratiques ; c'était une bonne recommandation auprès de lui que d'avoir été le serviteur ou l'ami des Bourbons. A la même époque, Napoléon fonda l'université impériale ; ce fut encore un excellent moyen de rappeler les Français aux principes de la monar-

(1) Dès son retour, il examina le budget de l'empire aussi minutieusement que la cassette des bijoux de l'impératrice ; il visita la fabrique du célèbre Oberkampf, à Jouy, et tâcha de surprendre les dames de la cour en délit de contrebande ; il courut le cerf à Meudon, à Rambouillet et ne revit pas sans émotion les ombrages solitaires de la Malmaison ; il s'occupa de la constitution du royaume de Westphalie ; il discuta le texte du code de commerce, prépara la réorganisation définitive de l'instruction publique, multiplia les instructions pour organiser les royaumes de Hollande et de Naples, créa les grands fiefs impériaux héréditaires, étendit, consolida la noblesse impériale par d'illustres alliances, distribua onze millions entre les principaux chefs de son armée.

chie ; beaucoup d'hommes de l'ancien clergé y trouvèrent d'excellents emplois ; Fontanes dut le titre de grand maître à ses opinions contre-révolutionnaires, mais surtout à ses allocutions de président du corps législatif, qui, bien que fort humbles, eurent toujours une mesure de bon goût, et dans lesquelles l'excès des louanges et de la flatterie fut racheté par un véritable talent. Napoléon avait peu de goût pour les lettres, et, sous ce rapport, ses études étaient restées fort incomplètes ; mais il était doué de tant de sagacité, son intelligence était si grande, que, par la seule conversation et le contact des habiles, il se mit promptement au fait de tout ce dont sa position exigeait qu'il sût au moins quelque chose. Voulant étendre sa domination aux sciences et aux lettres, comme à tout le reste, il fit en sorte que les nouvelles compositions et surtout les écrits historiques fussent conçus dans un esprit favorable à la monarchie et au pouvoir absolu. Il prétendit même refaire dans ce sens des monuments immuables et vénérés par les siècles. C'est ainsi qu'il dit un jour sérieusement à Suard qu'il devrait refaire Tacite, que c'était un historien partial, qu'il avait fait du pouvoir des peintures fausses et exagérées. On conçoit que, d'après un pareil système, aucun ouvrage historique de quelque importance n'ait pu être composé sous son règne. En poésie, en morale, il n'y eut guère que ceux de Delille et de Chateaubriand, et ces deux auteurs restèrent inviolablement attachés à la cause de l'ancienne dynastie (1). Malgré ses préventions contre Chateaubriand, Napoléon s'étonna de voir son nom omis dans les rapports sur les prix décennaux, et il comprit que de pareilles omissions seraient mal interprétées. Ce fut encore une grande pensée d'avenir que ce décret dans lequel de magnifiques récompenses furent promises par la munificence impériale aux meilleurs écrits, aux plus utiles inventions. Mais, comme tant d'autres pensées de Napoléon, ce ne fut qu'un vain projet. Cependant il y eut des commissions nommées, des rapports faits ; mais la chose avorta ; il n'en est resté que deux volumes au type impérial, dans lesquels nous allons quelquefois chercher des renseignements sur les productions de l'époque. Napoléon trouva d'autres moyens d'encourager, de récompenser les gens de lettres. Il fit des pensions à quelques-uns et donna de bonnes places à ceux qu'il crut capables de les remplir. Bien qu'il eût recherché Delille, qu'il lui eût fait des avances, on sait assez que la poésie lui plaisait peu. Parmi les auteurs tragiques, Corneille était celui qu'il préférait ; il a dit que c'était un profond politique, et que c'eût été un grand homme d'Etat, qu'il l'aurait nommé sénateur s'il eût vécu de son temps. Par un contraste remarquable, il aimait Ossian, et on le vit

donner de longues audiences à son traducteur, Baour de Lormian, auquel il accorda une pension. Il voulut aussi en faire une à Ducis et à Lemerrier (1), qui, indépendamment de leurs talents supérieurs, avaient l'avantage d'avoir vécu dans son intimité ; mais ils s'y refusèrent. Tous les deux, zélés partisans du système républicain, ne voulaient rien devoir à celui qui l'avait renversé. Il avait été fort lié avec Chénier, et il l'accueillit assez bien dans les premières années du consulat ; mais le poète ayant eu la maladresse de lui lire sa tragédie de Tibère avant de la faire jouer, la représentation en fut empêchée. Irrité de cette injure qui lui faisait beaucoup de tort, Chénier se jeta dans l'opposition. Mais ensuite le besoin l'obligea de recevoir des secours de celui que lui-même avait autrefois protégé. Voilà à peu près tout ce que Napoléon fit pour les lettres (2). Quant aux savants Laplace, Monge et Berthollet, qui avaient été ses amis avant son élévation, il leur donna dans le sénat des sinécures fort lucratives, qui ne les empêchaient pas de suivre leurs utiles travaux. C'est ainsi qu'en accordant au dévouement, aux talents supérieurs de larges récompenses, il se fit des partisans, des partisans exclusifs qui lui sont restés fidèles dans l'infortune, qui aujourd'hui encore ne permettent pas qu'on discute ses moindres actions. — Du reste, les questions de littérature et même celles des sciences étaient alors les moindres de ses pensées. Nous croyons qu'il songeait beaucoup plus sérieusement à toutes les conséquences du traité de Tilsitt et de son système continental. Une de ses immédiates conséquences dans le Nord fut l'invasion de la Finlande par la Russie, au moment où le généreux Gustave, se sacrifiant pour ses alliés, perdait la Poméranie et Stralsund, dont s'emparait le maréchal Brune au nom de Napoléon, sans que les Anglais ni les Prussiens vinsent à son secours (voy. GUSTAVE IV). Les Anglais employaient, à une expédition qu'ils jugeaient plus utile, des troupes envoyées d'abord au roi de Suède, et qu'ils s'étaient hâtés de rappeler ; ils les chargeaient de brûler Copenhague et de s'emparer, sans motifs, sans déclaration de guerre, de toute la marine, de toutes les richesses du Danemarck, sous prétexte que la flotte danoise devait être

(1) Autant Lemerrier était républicain, autant Ducis l'était peu. B—N.

(2) Jamais prince n'a peut-être autant favorisé, encouragé les lettres. Il courut au-devant des descendants de Corneille et de Racine pour leur faire accepter des titres nobiliaires et des pensions ; Cabanis, Volney, François de Neufchâteau étaient sénateurs ; Arnauld, Esmeuard, le comte de Ségur exerçaient de grands emplois ; le Pindare Lebrun, Mancini-Nivernois, Boufflers, Millevoye, Bernardin de St-Pierre touchaient une pension de six mille francs ; Palissot une pension de quatre mille ; Lemonney, Lacretelle jeune, Rulhière avaient des travaux historiques largement rétribués ; il en était de même de Dacier, de Silvestre de Sacy, de Parseval Grandmaison, de Desaintange, d'Etienne, etc. Plus tard l'empereur devait tirer de la foule et les mettre à même de cultiver les muses : Casimir Delavigne, Lebrun, aujourd'hui membre du sénat et de l'Académie française, Ancelot, Soumet qu'il nomma maître des requêtes, etc. Il ne fut pas jusqu'aux femmes de lettres qui eurent part à la munificence impériale : mesdames Dufresnoy, de Genlis, de Vanzo, etc. B—N.

(1) M. Michaud oublie Ducis, Michaud, Lacretelle. Au reste, à la fin de cet article nous relèverons les interprétations erronées de son auteur. B—N.

mise à la disposition de Napoléon, suivant les conventions secrètes de Tilsitt, qu'ils avaient connues peut-être par Alexandre lui-même. C'était véritablement un acte de barbarie, une monstrueuse violation du droit des gens et de tous les égards que se doivent les nations. Nous pensons néanmoins que, dans cette occasion, les récriminations d'Alexandre ne furent pas vraies, car peu de temps après il mit lui-même, sans bruit et sans combat, dans la main des Anglais sa plus belle escadre, et cette escadre lui fut rendue en fort bon état quelques années plus tard. — Parmi les grands de la terre régnait alors, il faut le reconnaître, une lutte incroyable de déceptions et de ruses; c'était à qui tromperait le mieux ses rivaux et même ses alliés. Jamais rien de pareil ne s'était vu au temps de Machiavel et de Louis XI. En cela Bonaparte ne le cédait à personne. S'il tomba quelquefois dans les pièges du cauteleux Alexandre, il s'en dédommagea bientôt avec d'autres et avec le czar lui-même. — En ce temps-là, toujours préoccupé des conséquences de Tilsitt et de son système continental, il fit un voyage en Italie. Cette époque est peut-être la plus remarquable d'une vie où tant de choses importantes sont à méditer. C'était avec beaucoup de répugnance et de réserve qu'à Tilsitt il avait fait au czar des concessions sur la Turquie; et l'on sent que, dans les vues de suprématie et de domination universelle qui furent toujours au fond de sa pensée, la crainte de voir aux mains d'un rival Constantinople, cette reine du monde, si bien placée pour le dominer, dut toujours l'offusquer. Nous croyons donc que cette pensée fut le principal motif de son voyage en Italie à la fin de 1807, et que, pendant son séjour à Venise, il eut beaucoup de rapports avec le divan; que, loin de le disposer à se soumettre aux prétentions du czar, il l'avertit au contraire secrètement de ses projets d'attaque et l'encouragea à la résistance. Tous les faits ultérieurs viennent à l'appui de cette opinion. — Un autre motif du voyage d'Italie fut, comme il l'a dit lui-même, le besoin « d'en finir avec le pape », que lui avaient livré les conventions de Tilsitt. Il ne se trouvait plus alors, dans la péninsule italienne, que le pontife romain qui fût encore debout, ou qui jouît de quelque apparence de pouvoir. Pie VII n'avait, il est vrai, ni armée, ni trésor; mais il était impassible, résigné, capable de souffrir toutes les tribulations, d'affronter tous les périls pour la défense de l'Eglise et le triomphe de la religion. A la honte des princes et des rois, qui tremblaient devant leur oppresseur, l'histoire dira qu'un vieillard désarmé résista avec plus de fermeté et de courage que ceux qui avaient à leurs ordres des armées nombreuses, et qu'il fut pour Napoléon le plus embarrassant des obstacles. On sait que dans les conférences de Tilsitt le czar, qui réunissait dans son empire la double puissance temporelle et spirituelle, avait beaucoup vanté cet avantage à

Napoléon, si facile à persuader quand il s'agissait d'accroissement et de cumulation de pouvoirs. A son retour, il ne parlait que du génie de Pierre le Grand et de celui de Henri VIII, qui avaient su joindre la tiare à leur couronne. Sa résolution, prise depuis longtemps, de réduire le pape aux fonctions d'évêque, de le faire venir en France et de le dépouiller de tous ses Etats, fut alors irrévocablement arrêtée, et il voulut y mettre la dernière main. Cependant il ne se rendit pas à Rome; il y fit entrer ses troupes et força ce vénérable vieillard, qui ne voulait ni résister ni se soumettre, à se réfugier dans le fond de son palais, silencieux et ne proférant pas une plainte, lorsque Napoléon réunissait par un décret impérial, à son royaume d'Italie, la ville d'Ancône et ce qui restait au saint-père des trois Légations. « La décadence de l'Italie, disait l'empereur, date « du temps où les ecclésiastiques se sont mêlés « du gouvernement, il faut qu'ils se renferment « dans les affaires de l'Eglise. » Pie VII ne douta plus du sort qui l'attendait; on sait comment Napoléon le fit enlever par la force brutale (*voy. MIOLLIS*) et comment il s'est excusé de cette violence, disant que l'on avait méconnu ses intentions; mensonge qui ressemble beaucoup à celui qu'il a fait sur la mort du duc d'Enghien; car il approuva la conduite tenue en cette circonstance par le général Miollis (1). Ne voulant aller à Rome ni à Naples, Napoléon fit venir à Venise le roi Joseph, pour y recevoir ses instructions et ses ordres, qui n'eurent guère d'important que l'exacte prohibition du commerce anglais dans tous ses ports. C'était à ce but que tendaient ses plans et ses projets. Son irritation contre l'Angleterre augmenta de jour en jour; ce fut dans un paroxysme de cette haine qu'il rendit l'impuissant décret de Milan, d'après lequel il suffisait qu'un bâtiment neutre eût été visité par un vaisseau anglais pour être déclaré de bonne prise. Heureusement, il n'y avait alors en France aucun moyen de faire exécuter une pareille loi; nous ne pensons pas qu'elle ait eu d'autres suites que beaucoup d'épigrammes et d'injures de la part des journaux anglais, et des répliques très-amères dans le *Moniteur*, toujours rédigées par Napoléon lui-même. — Une autre circonstance importante du voyage d'Italie fut l'entrevue que Napoléon eut à Mantoue avec son frère Lucien, depuis plusieurs années séparé de lui, parce qu'il avait prétendu le contraindre à abandonner une femme que celui-ci chérissait, et le remplacer sur un trône dont il s'était peu soucié. On a dit qu'il

(1) Nous avons eu en mains plusieurs lettres autographes de Napoléon, dans lesquelles il regrette l'arrestation arbitraire du pape et son exil de Rome. Il ajoute que, la chose étant faite, on ne peut en revenir; il recommande de ne pas le conduire en France pour le moment et conseille de le retenir à Savone ou dans quelque autre ville d'Italie. Il plaint le pape de l'esprit de vertige, qui, selon lui, le domine et l'aveugle, mais il en veut au cardinal Pacca de l'avoir mal conseillé, mal dirigé, et donne ordre de le renfermer sous les verrous du fort de Fenestrelles.

voulut alors lui faire une royauté en Italie, et donner la main d'une de ses filles à Ferdinand VII. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la conférence des deux frères se prolongea fort avant dans la nuit, que Lucien en sortit les larmes aux yeux, et qu'il pria le secrétaire chargé de le reconduire à l'auberge de faire à l'empereur des adieux qui seraient peut-être éternels (1). Napoléon revint dans sa capitale. Il y était le 1^{er} février 1808, et il y reçut les hommages de tous les pouvoirs, de tous les grands de son empire. Aussitôt après, il s'occupa des affaires de la péninsule ibérique, origine des malheurs qui l'ont accablé. « Toutes les circonstances de mes désastres, disait-il à Ste-Hélène, se rattachent à ce nœud fatal ; l'Espagne a détruit ma moralité en Europe, divisé mes forces, multiplié mes embarras... » Dès le 26 octobre précédant, un traité frauduleux, préparé par Talleyrand, avait été signé à Fontainebleau par l'agent secret de Godoy, qui n'avait pour cela ni mission ni pouvoirs (voy. IZQUIERDO). C'était en conséquence de ce traité qu'une armée d'invasion dont Junot eut le commandement, après le noble refus de Lannes (2), s'était dirigée vers le Portugal, d'où le roi Jean, embarqué sur une escadre anglaise, partait pour le Brésil, n'osant pas résister à une armée déjà vaincue par de longues marches, et que sa présence eût empêché d'entrer à Lisbonne, s'il avait eu le courage d'y rester. Attaquée plus tard par les Anglais, cette armée finit par une capitulation un peu moins honteuse que celle de Baylen. Le besoin de soutenir Junot fut alors un prétexte pour envahir l'Espagne ; c'était dans ce but qu'avait été rédigé le traité de Fontainebleau (3). Dès le com-

mencement de l'année 1808, de nombreux corps d'armée, sous les ordres de Murat (4), de Moncey et de Dupont, se préparèrent à l'invasion de l'Espagne ; et bientôt, par ruse ou par violence, ils y pénétrèrent et en occupèrent toutes les principales positions. La famille royale, livrée aux plus déplorables dissensions, était hors d'état d'apporter le moindre obstacle à cette invasion. On peut voir à l'article Charles IV comment ce vieux roi, trompé par son indigne épouse et par Godoy, avait fait arrêter et juger par une commission son fils, le prince des Asturies (voy. FERDINAND VII), dont le crime était d'avoir essayé de se soustraire aux embûches d'une mère indigne et d'un lâche favori. Il s'était adressé à l'empereur des Français, qui avait saisi cette occasion d'intervenir dans les démêlés de famille, en lui laissant espérer la main d'une de ses nièces. Les juges devant lesquels Charles IV traduisit son fils furent plus sages et plus justes que lui : le jeune prince, unanimement acquitté, devint populaire, tandis que sa mère et surtout Godoy subirent les effets de l'indignation publique. Le vieux roi se vit également en butte à de vives réclamations, à d'amers reproches. Effrayé par des cris de révolte, il se préparait à s'embarquer pour l'Amérique ; il avait abdiqué en faveur du prince des Asturies, qui avait été proclamé roi, au milieu des vivats de la capitale, et tout semblait parfaitement d'accord, lorsque Napoléon arriva à Bayonne et Murat à Madrid. Selon ses instructions, celui-ci fit d'abord tous ses efforts pour que Charles IV ne s'éloignât pas ; ensuite, aidé par la reine et par Godoy, il lui persuada de reprendre la couronne et de révoquer son abdication. Ferdinand tint ferme ; se-

(1) Lucien Bonaparte a donné, dans ses *Mémoires inédits*, le récit de cette conférence qu'il eut avec son frère, et ce récit, que nous avons sous les yeux, est d'un grand intérêt. On y voit qu'en effet Napoléon voulait alors flatter avec Ferdinand VII la fille aînée de son frère, qui n'avait que quatorze ans, et que, pour lui-même, il aurait arrangé un royaume en Italie aux dépens du prince Eugène, qu'il n'avait fait que vice-roi et dont il peut mécontent. Il adressa ensuite à Lucien de très-vifs reproches sur ses rapports avec le pape, sur son obstination à ne pas vouloir se conformer à sa politique, déclarant qu'il ne reconnaîtrait jamais sa femme pour belle-sœur et exigeant un divorce immédiat, annonçant que son intention était de faire aussi divorcer leur frère Joseph et de divorcer lui-même avec Joséphine ; que ces trois divorces pouvaient se faire le même jour, et qu'alors toute la famille serait très-unie. Il lui parla encore de beaucoup d'autres projets d'une très-haute importance, desquels il résulte évidemment que, si son frère eût accepté la main de Ferdinand VII pour sa fille, ce prince serait resté sur le trône d'Espagne, ce qui eût évité bien des malheurs. Lucien ne pouvait les prévoir ni les prévenir par une soumission méprisable en se séparant d'une femme qu'il chérissait et qui en était digne sous tous les rapports.

(2) Le maréchal Lannes refusa de concourir au renversement d'un prince qui l'avait comblé de ses bienfaits, lors de son ambassade à Lisbonne. Junot avait précisément les mêmes raisons pour refuser cette mission, mais il n'y mit pas le même scrupule.

(3) On s'est bien souvent mépris sur les intentions de l'empereur relativement à l'Espagne. M. Michaud se rend ici l'écho du plus grand nombre ; mais, dans les choses politiques, ce ne sont pas les masses qui peuvent pressentir les causes des événements ; elles n'en voient que les résultats. Une source officielle, les *Instructions* données à Murat par Napoléon établissent la question au point de vue véritable. Le 29 mars 1808, l'empereur écrivait : « Dans l'intérêt de mon empire, je puis faire beaucoup de bien à l'Espagne. Quels sont les meilleurs moyens à prendre ! Irai-je à Madrid ! Exercerai-je un grand protectorat en prononçant entre le père et le fils ? Il me semble difficile de

« faire régner Charles IV ; son gouvernement et son favori sont « tellement dépopularisés qu'ils ne se soutiendront pas trois « mois. Ferdinand est l'ennemi de la France, c'est pour cela « qu'on l'a fait roi... Une alliance de famille serait un faible « lien... Je pense qu'il ne faut rien précipiter ; qu'il convient de « prendre conseil des événements qui vont suivre... Je n'ap- « prouve pas le parti qu'a pris Votre Altesse Impériale de s'em- « parer si précipitamment de Madrid... Votre entrée à Madrid, « en inquiétant les Espagnols, a puissamment servi Ferdinand... « Voici ce que je juge convenable de vous prescrire : Vous ne « m'engagerez à une entrevue en Espagne avec Ferdinand que si « vous jugez la situation des choses telle que je doive le recon- « naître comme roi d'Espagne. Vous userez de bons procédés « envers le roi, la reine et le prince Godoy ; vous exigerez pour « pour eux et vous leur rendrez les mêmes honneurs qu'autre- « fois. Vous ferez en sorte que les Espagnols ne puissent pas « soupçonner le parti que je prendrai : cela ne sera pas difficile, « je n'en sais rien moi-même. Vous ferez entendre à la noblesse « et au clergé que, si la France doit intervenir dans les affaires « d'Espagne, leurs privilèges et leurs immunités seront respectés. « Vous leur direz que l'empereur désire le perfectionnement des « institutions politiques de l'Espagne, pour la mettre en rapport « avec l'état de la civilisation en Europe, pour la soustraire au « régime du favori... Je songerai à vos intérêts particuliers ; « n'y songez pas vous-même... Le Portugal restera à ma dispo- « sition... Qu'aucun acte personnel ne vous occupe et ne dirige « votre conduite ; cela me nuirait et vous nuirait encore plus « qu'à moi... Si la guerre s'allumait, tout serait perdu... C'est « à la politique et aux négociations qui appartient de décider « des destinées de l'Espagne... » Les événements ont forcé la « volonté de l'empereur, entraîné les Espagnols dans un système « réactionnaire. Sans doute Napoléon eût mieux fait d'abandonner « la Péninsule à elle-même, mais il eût fallu renoncer en même « temps au blocus continental.

B—N.

(4) A l'article Murat, la manière dont nous présentons les événements d'Espagne n'est pas du tout conforme au récit de M. Michaud.

B—N.

condé par un parti nombreux, il refusa de rendre le pouvoir; Murat et Napoléon, à qui la royauté d'un faible et incapable vieillard convenait mieux que celle d'un jeune prince environné de la confiance publique, refusèrent de le reconnaître. Cependant l'aide de camp impérial Savary, qui arriva ensuite, assura que c'était l'intention de son maître, qui même avait le projet de se rendre à Madrid; que si pour l'y déterminer encore davantage le jeune prince consentait à le prévenir, à aller au-devant de lui, cette politesse lui serait très-agréable, et que c'était le moyen de tout en obtenir. Persuadé par ces mensonges, Ferdinand VII prit la route de Bayonne, croyant à chaque pas rencontrer l'empereur. Napoléon lui fit assez d'accueil; mais le lendemain Savary, qui l'avait si indignement trompé, vint lui dire, de la part de son maître, qu'il fallait déposer la couronne, que « les Bourbons avaient cessé de « régner sur l'Espagne ». Le prince répondit avec dignité qu'il n'avait pas le droit de signer une renonciation pour sa famille; et trois jours après, quand Charles IV et la reine, venus à Bayonne pour invoquer la puissance de Napoléon contre leur fils, l'appelèrent devant lui et le traitèrent si indignement, il montra encore beaucoup de calme, de prudence; il intéressa même son persécuteur, qui lui eût rendu justice si la politique ne s'y fût opposée. « Quelle femme! dit-il « sait-il après cette entrevue, en parlant de la « reine mère, elle m'a fait horreur; elle m'a demandé de faire monter son fils sur l'échafaud; « elle m'a intéressé pour lui. » Quelque intérêt qu'aient réellement inspiré à Napoléon les malheurs et la belle contenance de Ferdinand, quelle que soit l'indignation que lui ait alors fait éprouver son exécrable mère, il resta inébranlable dans ses projets, et profita dans toute leur étendue des conséquences du guet-apens où il les avait fait tomber. Après avoir arraché, par des menaces de mort, une abdication dont la violence n'établissait que trop la nullité, et que le jeune prince ne fit en faveur de son père qu'avec des restrictions, des réserves dont on ne tint aucun compte, il reçut la couronne des mains de ce faible vieillard, qui fut immédiatement envoyé prisonnier à Fontainebleau, avec sa femme et l'inévitable Godoy. Ferdinand fut conduit à Valençay avec son frère don Carlos, qui avait honorablement partagé ses périls. Napoléon fit aussitôt passer cette couronne sur la tête de son frère Joseph, l'obligeant à déposer celle de Naples, qui commençait à lui plaire, pour la transmettre à Murat, qui ne prit qu'à regret le trône des Deux-Siciles, ayant convoité celui d'Espagne. Dans tout cela, il fallait obéir dès que le maître avait prononcé. Il semblait, en vérité, que ce fût alors pour lui un jeu de faire et de défaire les princes et les rois, de les placer et de les déplacer, plus lestement que ses ministres n'eussent osé faire de leurs derniers commis. Joseph eut ordre de se hâter, et dès le

7 juin il était aux portes de Bayonne. Napoléon lui fit la politesse d'aller au-devant de lui, et il le ramena dans son carrosse au château de Marrac, où tous deux, pendant un mois, travaillèrent à la *régénération* de cette vieille monarchie des Bourbons d'Espagne, si longtemps considérée comme une annexe de la France. Depuis la paix de Bâle, elle en était devenue le vassal tributaire et, à cause de cela, Edmond Burke l'appelait le *fief du régicide*. Certes, il n'eût tenu qu'à Napoléon de la conserver ainsi; il y eût beaucoup gagné et la France encore davantage. Mais il l'a dit lui-même, « la fatalité l'entraînait »; il voulait que sa dynastie fût la plus ancienne de l'Europe... Il crut avoir fait un grand pas dans cette carrière de dol et d'usurpation quand il vit loin de lui toute la famille royale d'Espagne. « Je suis « enfin débarrassé de ce troupeau de mérinos », dit-il à l'abbé de Pradt, son aumônier, qui l'avait accompagné dans cette honteuse expédition, et que nous avons vu en révenir plus étonné, plus consterné que les victimes elles-mêmes. Alors, de concert avec son frère, Napoléon fit des proclamations, des décrets pour établir sa puissance dans la Péninsule. Une constitution fut octroyée à ses peuples, et toutes les libertés, toutes les déceptions révolutionnaires y furent annoncées. Une junte fut convoquée, et le petit nombre de notables espagnols que l'on put y faire venir prêtèrent serment au nouveau roi, qui s'était posé sur un trône élevé pour cette cérémonie à huis clos, que l'on eût trouvée burlesque si elle n'avait été le prélude et la cause principale des plus horribles calamités. Dès le 2 mai, une violente insurrection avait éclaté dans Madrid; beaucoup de Français et un plus grand nombre d'habitants en avaient été victimes. Murat ne l'avait réprimée que par la force des armes et de cruelles exécutions. Cependant Napoléon n'approuvait pas de pareils moyens; il avait recommandé à son beau-frère de ne pas user de violence. « Si la guerre « s'allume, tout est perdu, lui écrivait-il; je ne « veux pas qu'on brûle une amorce. » Mais Joachim aussi voulait être roi, et il ne pensait pas qu'il fût possible de le devenir autrement. Quand il sut que cette royauté de la péninsule ibérique ne serait pas la sienne, il tomba malade et l'on eut beaucoup de peine à le transporter dans son royaume de Naples, où Napoléon exigea qu'il se rendît sur-le-champ (1). Savary, qui lui succéda dans le commandement de Madrid, n'était guère plus capable de mener sagement une pareille affaire. Comme Murat, il ne savait calmer les passions que par la violence, et il résulta bientôt de ce système d'oppression une exaspération, une fureur qui se communiquèrent aussi rapidement que le feu électrique! De toutes parts, quand on apprit les indignités de Bayonne et

(1) En ce qui concerne Murat, M. Michaud suit les allégations erronées et mensongères de Bourrienne. Murat fut admirable de clémence et de sang-froid. B-N.

que l'on vit nos troupes, qui s'étaient introduites perfidement dans les forteresses, se répandre dans les provinces et s'y livrer aux plus scandaleux désordres, il y eut partout, au nom de Ferdinand VII, des mouvements, des insurrections. On vit des paysans, des artisans, même des ecclésiastiques, jusque-là faibles et paisibles, attaquer ces légions de vétérans qui avaient soumis le monde; et ils les vainquirent en plusieurs endroits. Moncey fut repoussé à Valence, Duhesme à Barcelone et Lefebvre à Saragosse. A Baylen, Dupont se soumit à une capitulation déshonorante; Junot fit de même en Portugal; mais heureusement pour ce dernier, les Anglais observèrent exactement toutes les clauses du traité, tandis que les insurgés de Castanos, que Dupont avait combattus, violèrent indignement les leurs et conduisirent prisonniers sur des pontons ceux qu'ils avaient promis de rendre à la France. A Cadix, une escadre française de 5 vaisseaux de ligne qui s'était réfugiée dans ce port, sous les ordres de l'amiral de Rosily, après le désastre de Trafalgar, fut contrainte à se rendre. Tout cela était certainement de bon droit et selon les lois de la guerre. On ne peut pas en dire autant de la mort de Solano, gouverneur de Cadix, qui, se croyant lié par son serment à Charles IV, refusa de reconnaître un autre pouvoir et fut massacré par la populace. D'autres désordres du même genre éclatèrent sur différents points, mais des juntes se formèrent bientôt; une junte suprême du gouvernement fut créée à Séville, et elle fit des alliances, elle envoya des agents diplomatiques, des ambassadeurs qui, dans beaucoup de pays, furent mieux reçus que ceux du roi Joseph. Le 9 juillet, il partit de Bayonne pour aller prendre possession de sa capitale. Son frère, l'ayant accompagné jusqu'à la première poste, le quitta pour retourner à Paris, après avoir pourvu de son mieux à la sûreté de la marche. Mais de nombreux corps d'insurgés attendaient Joseph. Il ne fallut rien moins que la victoire de Bessières, à Medina del Rio Seco, pour qu'il pût pénétrer jusqu'à Madrid. A peine y fut-il entré que plusieurs échecs, éprouvés par différents corps de troupes françaises, le forcèrent d'en sortir; il n'y resta que huit jours. S'étant établi à Vitoria, il y attendit de nouveaux renforts. Napoléon reçut cette fâcheuse nouvelle à Bordeaux; la douleur qu'il en ressentit fut d'autant plus vive qu'il sut dans le même temps que la soumission des puissances du Nord tenait à peu de chose. — L'Autriche, à laquelle il disait avoir fait grâce, était dépouillée de ses plus belles provinces, humiliée par le traité de Presbourg. Celui de Tilsitt avait anéanti la Prusse. Ces deux puissances ne pouvaient former d'autres vœux, ni avoir d'autre but que de se réhabiliter, et tous les moyens leur paraissaient bons pour y parvenir. Le roi et la reine venaient de faire un voyage à St-Petersbourg, où ils avaient été parfaitement

accueillis; Frédéric-Guillaume négociait aussi avec l'Autriche, et l'Angleterre leur donnant des subsides, la Russie promettant de ne pas demeurer indifférente à ces intrigues, une nouvelle coalition allait surgir. Le corps espagnol de la Romana (*voy. ce nom*), que Napoléon avait fait venir en Danemarck, s'était enfui presque tout entier sur des vaisseaux anglais, pour se réunir aux insurgés de la Péninsule; différents avis lui firent même soupçonner que des hommes puissants de son gouvernement avaient pris part à ce complot. Toutes ces nouvelles le mirent dans une grande agitation, et il en était fort occupé, lorsqu'au jour de sa fête, le 15 août, il reçut les félicitations du corps diplomatique. Ne pouvant se contenir, il apostropha durement M. de Metternich, à peu près comme il avait apostrophé lord Withworth avant la rupture du traité d'Amiens (1). — Voulant savoir à quoi s'en tenir avec Alexandre, il provoqua une entrevue que les deux monarques à Tilsitt s'étaient promis de réitérer. Le czar ne se fit pas attendre: dès le 27 septembre, les deux potentats étaient à Erfurt, se prodiguant encore une fois toutes les démonstrations d'une amitié sincère, mais au fond se tendant des pièges et chacun restant bien persuadé qu'il jouait son rival. Alexandre, qui s'était emparé de la Finlande, et qui, pour son compte, n'avait plus de vœux à former que sur la Pologne et la Turquie, insista fortement sur ces deux grandes questions. Napoléon n'était pas en position de montrer trop de roideur; cependant il ne dit encore rien de positif à cet égard et s'en tira par des promesses évasives, toujours subordonnées à l'exécution de ses projets sur l'Occident, qui devenaient de plus en plus éventuels, et dans lesquels Alexandre était bien persuadé qu'il échouerait. On croit que les plans sur la Perse et sur l'Inde, sortis du cerveau de Paul I^{er}, et auxquels peut-être il n'avait jamais pensé sérieusement, furent livrés à Napoléon par le czar, puis ressaisis en 1814 aux archives impériales, dans la crainte de révéler aux Anglais certains projets dont ils se fussent effrayés. Les conférences d'Erfurt durèrent près d'un mois; les plus grandes questions y furent agitées; mais ce n'est que beaucoup plus tard que l'on en a su quelque chose. Avant de se séparer, les deux monarques avaient fait une lettre collective au roi Georges, afin d'en obtenir la paix qu'ils savaient impossible, et que d'ailleurs ni l'un ni l'autre ne voulaient sincèrement (2). Tous deux se quittèrent en apparence très-satisfaits (3). Napoléon

(1) Par une sorte de compensation à ces mésaventures politiques, Napoléon venait de recevoir des mains du comte de Tolstoy, ambassadeur d'Alexandre, des présents magnifiques, et les hommages de l'ambassadeur persan, qu'il chargea d'une lettre pour son souverain, dans laquelle il lui faisait pressentir de graves complications en Asie. B—N.

(2) Cette lettre fut écrite par Alexandre lui-même, sous la dictée de Napoléon, puis copiée par Méneval. La pièce originale existe aux archives de l'Empire. B—N.

(3) Les conférences d'Erfurt, sur lesquelles nous avons publié

partit convaincu de la bonne foi du czar ; il demeura persuadé que ce prince n'apporterait aucun obstacle à la guerre d'Espagne ni même à celle de l'Autriche, qu'il prévoyait dès lors. Ce fut dans cette confiance qu'à l'ouverture du corps législatif, le 25 octobre, il dit avec tant de hauteur « qu'invariablement d'accord avec l'empereur Alexandre, pour la paix comme pour la guerre, il irait dans peu de jours couronner « son frère à Madrid, et, de là, planter ses aigles « sur les forts de Lisbonne... » Il partit en effet quatre jours après ; le 7 novembre, il était à Vittoria, auprès du roi Joseph. Bientôt sa présence eut rendu aux armes de la France, dans cette contrée, les avantages qu'elles y avaient perdus. Après les victoires de Burgos, d'Espinosa et de Tudela, il franchit les défilés de Somo-Sierra et reçut, le 4 décembre, la capitulation des habitants de Madrid (1). Ces batailles sont d'une assez grande importance, puisqu'elles parurent avoir décidé du sort de l'Espagne. Elles exigeraient aussi quelques développements ; mais il y en a tant de ce genre dans la vie de Napoléon, qu'il est impossible à l'historien de s'y arrêter. Obligé de marcher rapidement, nous apercevons à chaque pas des faits que nous regrettons de ne pouvoir donner. Dans les annales du monde, il n'existe aucun sujet historique plus fécond, excitant plus d'intérêt ; c'est une masse qui nous écrase, il nous faudrait pour la bien porter plus de temps, d'espace et de force. Nous y mettrons du moins de la conscience et du zèle. — Une circonstance de cette époque, peu importante en apparence, est bien digne de remarque : c'est une de ces notes du *Moniteur* que Napoléon dictait lui-même dans ses moments d'irritation ; et, celle-là, on ne peut douter qu'elle ne soit de lui, car personne n'eût osé se permettre de pareilles réflexions. Il s'agit de quelques mots dits au hasard, et probablement sans y mettre aucune intention, par l'impératrice Joséphine, à une députation du corps législatif qui était venue lui présenter ses félicitations sur les victoires de l'empereur : « Je

« ne doute pas, avait-elle dit, que Sa Majesté ne « soit très-sensible aux hommages d'une assem- « blée qui représente la nation. » — « L'impé- « trice n'a point dit cela, écrit aussitôt l'auteur « de la note : elle connaît trop nos institutions ; « elle sait trop bien que le premier représentant « de la nation c'est l'empereur, car tout pouvoir « vient de Dieu et de la nation. Dans l'ordre des « institutions, après l'empereur est le sénat ; « après le sénat est le conseil d'Etat, le corps « législatif. Viennent ensuite les tribunaux et « chaque fonctionnaire dans l'ordre de ses attri- « butions ; car s'il y avait dans nos constitutions « un corps représentant la nation, ce corps serait « souverain, les autres ne seraient rien et ses « volontés seraient tout. La convention, même « le corps législatif, ont été représentants ; telles « étaient nos constitutions alors. Aussi le prési- « dent disputa-t-il le fauteuil au roi, se foudant « sur ce principe que le président de l'assemblée « de la nation était avant les autorités de la na- « tion. Nos malheurs sont venus en partie de « cette exagération d'idées. Ce serait une préten- « tion chimérique et même criminelle que de vou- « loir représenter la nation avant l'empereur... » Ils durent être bien étonnés d'entendre parler ainsi un homme sorti de leurs rangs, ces artisans de révolutions qui l'entouraient encore, et qui avaient passé leur vie à prêcher les maximes de la souveraineté du peuple et des droits de l'homme ; ils le furent bien davantage sans doute lorsqu'ils connurent une allocution adressée plus tard par Napoléon à l'un de ses neveux, fils de Louis qu'il avait fait roi de Hollande. « N'oubliez « jamais, dit-il à cet enfant, dans quelque posi- « tion que vous placiez ma politique et l'intérêt « de mon empire, que vos premiers devoirs sont « envers moi, vos seconds envers la France ; « tous les autres, même ceux envers les peuples « que je pourrais vous confier, ne viennent « qu'après. » — Ce fut toujours dans des moments de crise, et lorsque sa puissance paraissait le plus compromise, que Napoléon se montra plus exigeant et plus sévère sur les devoirs de ceux qu'alors il se plaisait tant à nommer ses sujets. L'époque où nous sommes arrivé était réellement critique ; chaque courrier apportait d'Allemagne, d'Italie ou de France des nouvelles inquiétantes. Une des causes de l'irritation de Napoléon contre le corps législatif, c'est que, dans une délibération importante, il y avait eu cent vingt-cinq boules noires contre les propositions du gouvernement. Sa première pensée fut de supprimer cette assemblée, comme le lui avait proposé Fouché. — L'empereur avait quitté Madrid depuis peu de jours ; il faisait de pied, dans une saison rigoureuse, à la tête de ses colonnes, des marches pénibles (1) ; mais il les supportait avec joie, parce qu'il croyait atteindre l'armée anglaise du géné-

plusieurs articles insérés dans l'*Abeille impériale*, représentent Napoléon à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Depuis lors il n'a fait que décliner, nonobstant l'alliance contractée deux années après avec l'archiduchesse Marie-Louise, qui lui créa de grands embarras politiques sans l'assurer d'une solide alliance. Indépendamment de la plupart des monarques et des princes du Nord, tels que les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, de Westphalie, le roi de Naples, le duc régnant de Weimar, le duc régnant d'Oldenbourg, le duc de Mecklenbourg-Schwerin, le grand-duc Constantin, le prince Guillaume de Prusse, Napoléon réunissait autour de sa personne les premiers diplomates de l'époque, Metternich, Romanzow, Talleyrand, Champagny ; les premières têtes de la littérature allemande, Goethe, Wieland, Jean de Müller ; des femmes d'élite au nombre desquelles brillaient par leur esprit la duchesse Sophie de Saxe-Weimar et la princesse de Latour-Taxis, sœur de la reine de Prusse. « Je vous « ferai un parterre de rois, avait dit Napoléon à Talma lors- « qu'il quittait Paris, et Napoléon avait tenu parole. » Les conférences, commencées le 27 septembre, furent terminées le 14 octobre.

B—N.

(1) Par sentiment de convenance, Napoléon ne voulut point pénétrer en vainqueur dans la capitale du royaume d'un de ses frères ; la garde de Madrid fut confiée au maréchal Lefebvre, et l'empereur continua d'occuper Champ-Martin jusqu'au 22 décembre.

B—N.

(1) L'empereur marcha sur Guadarrama, où il faillit périr au milieu des neiges, puis sur Tordesillas et Benavente. B—N.

ral Moore, qui s'était fort aventuré, lorsqu'il reçut avis des intrigues et des complots ourdis dans Paris et auxquels Talleyrand, Fouché et d'autres hommes marquants n'étaient pas étrangers; on lui dénonçait aussi les armements de l'Autriche, devenus chaque jour plus menaçants. Aussitôt il renonce à remporter lui-même une victoire regardée comme certaine, et à laquelle il tenait d'autant plus que c'était sur des Anglais qu'il devait l'obtenir. Sans apprêts et sans prendre le temps d'en faire, il court à franc étrier d'As-torga à Burgos, à Valladolid, à Bayonne; et, dès le 23 janvier 1809, il est à Paris, où il reçoit les félicitations de sa cour (1). Talleyrand fut apostrophé rudement par lui; il traita Fouché avec plus de ménagements; et ce fut une faute, car dès lors le duc régiticide et l'évêque renégat avaient cessé d'être des serviteurs fidèles. L'irritation de Napoléon se dirigea encore sur d'autres personnes; il ordonna des mesures plus sévères contre ses prisonniers d'Espagne. La jeune reine d'Etrurie, impitoyablement séparée de sa famille, fut traînée par des gendarmes en Provence, puis à Rome, où on l'enferma dans un couvent (*voy. MARIE-LOUISE*); madame de Chevreuse fut exilée pour avoir refusé d'être, à Compiègne, dame d'honneur de la reine d'Espagne, disant qu'il n'y avait jamais en de geôlier dans sa famille. Mesdames de Staël et Recamier, déjà exilées depuis longtemps, demandèrent en vain qu'on leur fit grâce; elles essayèrent de nouvelles rigueurs et durent supporter la mauvaise humeur que faisaient éprouver à Napoléon les revers de sa politique (2). Chaque jour, en effet, il recevait de nouveaux renseignements sur le peu de foi qu'il devait avoir aux promesses d'Alexandre, sur les impossibilités du système continental et enfin sur les armements de l'Autriche. Elle avait reçu de l'Angleterre des subsides considérables et ne comptait pas moins de 400,000 hommes sous ses drapeaux. Le 13 avril 1809, il apprend par le télégraphe que l'archiduc Charles vient d'envahir la Bavière à la tête de 150,000 hommes. C'est, a-t-on dit, la première fois que Napoléon s'est trouvé pris au dépourvu, et cependant depuis

un mois il faisait marcher des troupes vers le Rhin; il avait envoyé Berthier pour réunir tout ce qui était disponible pour exciter le zèle des princes de la confédération, car c'était surtout avec leurs troupes qu'il comptait résister au premier choc. Lui-même partit aussitôt de Paris et se rendit à Stuttgart, puis à Carlsruhe, où il fit mettre en campagne les contingents de Wurtemberg et de Bade. Le roi de Bavière, qu'il trouva à Dillingen, fuyant devant les Autrichiens, lui montra déjà du zèle. Mais le péril était extrême, et le corps de Davout, sur lequel il comptait le plus, courait un grave danger. Berthier, n'ayant pas compris ses instructions, n'avait pas prévenu ce maréchal de la marche des Autrichiens, et il était resté immobile au milieu de leur armée. Napoléon fut très-contrarié de cette faute; il en témoigna son mécontentement d'une manière assez dure; mais il fit mieux en songeant à la réparer. Au premier coup d'œil, il a reconnu le terrain, compris les projets, les mouvements de l'ennemi; ses dispositions sont aussitôt prises; en cinq jours, il dégage Davout et triomphe dans cinq batailles, à Thann, à Abensberg, à Landshut, à Ecmühl, où le duc d'Auerstaedt mérita le titre de prince, enfin à Ratisbonne, où l'empereur, blessé d'un coup de feu au pied, parvint malgré cet accident, qui ne lui fit pas quitter le champ de bataille, à rejeter l'archiduc Charles sur la rive gauche du Danube. Il n'y avait plus dès lors devant lui, sur le chemin de Vienne, que le corps de Hiller, l'un des plus habiles généraux de l'Autriche, qui défendait pied à pied les Etats héréditaires. A Ebersberg, les terribles nécessités de la guerre eurent des conséquences telles qu'on ne trouve rien de comparable dans l'histoire des temps et des peuples les plus barbares. On s'était battu avec un cruel acharnement; les maisons, les rues de cette petite ville étaient pleines de blessés, que personne ne soignait ni ne pensait, lorsque les obus des Autrichiens mirent le feu partout. En quelques minutes, l'incendie devint général; les blessés, les habitants qui ne purent se sauver furent consumés. Les flammes atteignirent même ceux qui étaient dans les rues; on y vit des milliers de cadavres brûlés, desséchés par le feu, qui, broyés ensuite sous les pieds des chevaux et les roues de l'artillerie, ne formèrent plus qu'une matière boueuse, fétide, dont l'odeur se répandit au loin. Savary, l'aide de camp, le serviteur le plus dévoué de Napoléon, rapporte dans ses Mémoires que l'empereur passa par là, et qu'en présence de cet affreux spectacle, il exprima le désir que les agitateurs de guerre fussent témoins d'une pareille monstruosité... « Ils sauraient », ajouta-t-il, ce que leurs projets coûtent « de maux à l'humanité... » Voyant ensuite passer les *tirailleurs du Pô*, qui venaient de la Corse et qui presque tous étaient ses compatriotes, il leur demanda s'ils avaient perdu beaucoup de monde : « Oh ! il y en a encore pour deux fois, »

(1) L'empereur était parti de Valladolid le 17 janvier, en bidet, suivi d'une trentaine de chasseurs. Il faisait trois lieues à l'heure, comme un courrier de cabinet. B—N.

(2) Le souverain qui soutenait dans leur vieillesse la dernière descendante de du Guesclin, la nièce de Loménie de Brienne, la comtesse de Choiseul, la veuve du général vendéen Beauchamp, la mère du duc d'Orléans, la veuve du savant Bailly et la sœur de Robespierre; qui prenait pour aides de camp des hommes tels que Bernard, Drouot et Lobau, signataires du vote négatif pour le consulat à vie; qui faisait revivre, par des statues monumentales, la mémoire de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette, de Turenne, de Vauban et de Condé, autant que celle de Custine, de Hoche, de Joubert et de Marceau; qui, sachant utiliser l'énergie des vieux républicains et le talent de certains royalistes, amalgamait, selon sa propre expression, au lieu d'extirper, les éléments les plus antipathiques, un tel homme ne se décidait pas, sans de très-graves motifs, à des mesures de rigueur. On n'incarcérait presque personne, on éloignait de Paris, on confinait dans de petites localités les esprits turbulents, mais on exilait rarement. Nous avons lu plus de cent rapports de la police, signés par Fouché et par Savary. Généralement ils inclinent vers la mansuétude, et l'empereur adoptait leurs conclusions. B—N.

dit l'un d'eux. Etant allé trouver le général Coehorn, dont l'imprudente valeur avait fait répandre inutilement tout ce sang, Napoléon lui fit quelques observations sur les conséquences de sa témérité ; « mais, ajoute Savary, il le considéra « toujours comme un de ses meilleurs généraux » raux (1). » — Après la terrible journée d'Abensberg, la marche sur Vienne fut reprise avec beaucoup d'activité. On savait que l'archiduc Charles s'y dirigeait par la rive gauche ; il fallait l'y devancer à tout prix. On ne rencontra plus que de légers obstacles au passage de l'Ems, et, dès le 8 mai, les Français étaient devant la capitale de l'empire autrichien, défendue par une faible garnison aux ordres du jeune archiduc Maximilien, qui ne pouvait tenir longtemps si l'archiduc Charles n'arrivait à son secours. Ce prince, obligé de faire un long détour à travers la Bohême, ne parut sur la rive gauche du Danube que lorsque déjà la ville était au pouvoir des Français. Sans doute, il dut vivement regretter de n'avoir pu venir à temps se placer sous les murs de Vienne. Appuyé alors d'un côté au Danube et de l'autre aux montagnes qu'allaient couvrir les insurrections du Tyrol et l'armée d'Italie, victorieuse à Sacile, il eût garanti tous les arsenaux, tous les magasins, toutes les richesses de la monarchie accumulées dans la capitale. Napoléon le comprit au premier coup d'œil ; tous ses efforts tendirent à jeter l'archiduc derrière le Danube. Dès qu'il y fut parvenu, il considéra comme certain le succès de la campagne, ce dont on put s'apercevoir au ton de ses manifestes et de ses bulletins. Il y insulta sans ménagement les ministres, les généraux et les princes de la maison de Lorraine, qui « en fuyant « avaient fait leurs adieux aux habitants par le « meurtre et l'incendie, et, comme Médée, égorgé « leurs enfants de leurs propres mains... ». Puis, en parlant de François II : « L'empereur d'Autriche a quitté Vienne et signé en partant une « proclamation, rédigée par Gentz dans le style « et l'esprit des plus sots libelles. Il s'est porté à « Scharding, position qu'il a choisie précisément « pour n'être nulle part, ni dans sa capitale pour « gouverner ses Etats, ni au camp où il n'eût « été qu'un inutile embarras. Il est difficile de « voir un prince plus débile et plus faux... » C'était de celui qui allait devenir son beau-père que Napoléon parlait ainsi... Et il ne ménageait pas davantage l'archiduc Maximilien, qui n'avait fait que son devoir en résistant dans Vienne, où il eût sauvé la monarchie s'il eût pu tenir deux jours de plus ! Bonaparte lui reprocha durement d'avoir armé les habitants, puis « de s'être enfui « le premier, aussi faible, aussi inconsidéré qu'il « avait été arrogant, enfin d'avoir perdu la tête » ;

(1) En rendant compte de l'éclatant fait d'armes du général Coehorn, Napoléon a dit : « Ici, le voyageur s'arrêtera et dira : c'est de ces superbes positions qu'une armée de 35,000 Autrichiens a été chassée par deux divisions françaises. » B—N.

ce qui n'était pas, car le prince n'avait quitté Vienne qu'après avoir essuyé un bombardement et consenti une capitulation aussi honorable que le permettaient les circonstances. Ce prince alla se réunir à l'archiduc Charles, qui arrivait avec 150,000 hommes menacer Vienne par la rive gauche, tandis que l'archiduc Jean, son frère, l'attaquerait par la rive droite avec toutes les forces réunies de l'armée d'Italie, de la Dalmatie, de la Hongrie et du Tyrol. Au milieu de tant d'ennemis, séparés par de grandes distances et qui n'avaient plus de communication entre eux, Napoléon pouvait profiter des avantages que donne une position centrale, et les ressources trouvées dans Vienne lui permettaient d'y tenir longtemps. Mais ce n'est jamais ainsi qu'il procède ; son système consiste toujours à marcher en avant, et à ne s'arrêter qu'après avoir renversé les derniers obstacles. Aux yeux des militaires, ce ne fut pas seulement une entreprise audacieuse, ce fut une haute imprudence que de traverser le Danube en face d'une armée supérieure par le nombre et la position. Dans les deux premiers jours, à Aspern et à Essling, il paya cher cette témérité. Occupés dès la veille et fortifiés par l'ennemi, ces deux villages furent défendus avec acharnement. Après en avoir été repoussé, après y être rentré et les avoir de nouveau perdus, il fallut les abandonner encore lorsque, sur la fin de la seconde journée, on annonça que le pont établi sur le grand bras du Danube venait d'être rompu par des brûlots lancés sur le fleuve. Cette nouvelle, qui circula bientôt dans les rangs, y répandit l'épouvante, et quand on sut qu'il n'était pas possible d'avoir des cartouches, les caissons de munitions ne pouvant plus passer, le désespoir se communiqua dans tous les rangs ; plusieurs bataillons repassèrent même dans l'île de Lobau sans en avoir reçu l'ordre. La situation était extrêmement critique ; si l'archiduc en eût profité, s'il eût poussé vigoureusement les faibles débris qui restaient encore sur la rive gauche, il les eût jetés dans le fleuve, il eût même forcé de se rendre ceux qui s'étaient réfugiés dans l'île, désormais sans communication avec la rive droite et que dominait son artillerie. Le général Hiller proposa cette opération avec beaucoup d'énergie ; mais le prince remit au lendemain le complément d'une victoire qui eût été décisive s'il l'eût poursuivie avec moins de méthode et plus d'activité. Napoléon pensa qu'à tout prix il fallait vaincre. Resté des derniers sur le champ de bataille, il y avait couru les plus grands dangers : ses meilleurs officiers, ses amis les plus intimes étaient tombés autour de lui. Quand on vint dire à l'empereur que d'autres mortellement frappés allaient expirer, il détourna les yeux, disant qu'il n'avait pas le temps de pleurer (1). Certes, on peut croire qu'en

(1) Il y eut un moment où le feu de l'artillerie ennemie devint si vif et le danger si grand, que le général Walther s'écria :

effet il avait d'autres soins à donner ! A la fin de la seconde journée, forcé de se réfugier avec quelques bataillons dans l'île de Lobau, il ne songea plus qu'aux moyens de recommencer la lutte. Tout le monde pensa qu'il allait se retirer sur la rive droite ; ses généraux, Masséna, Berthier et d'autres qu'il consulta, mais dont il suivait peu les avis, furent unanimes sur ce point : « Vous ne voyez donc pas, leur dit-il, que si je me mets en retraite, tous ces peuples, tous ces princes qui n'obéissent qu'à la force, vont se tourner contre moi. Je ne puis pas faire un pas en arrière. » Peut-être en cela disait-il vrai ; mais au moins devait-il profiter de la leçon, reconnaître qu'il n'eût tenu qu'à lui de ne pas se placer dans une telle position et s'abstenir plus tard de pareilles imprudences. Pour cette fois, il fallait s'en tirer, et il le fit admirablement. Contre toutes les probabilités et tous les avis, il ne douta point que l'archiduc et toutes les armées de l'Autriche resteraient immobiles, malgré ses mouvements et ses constructions. Pendant quarante jours, il fit élever dans l'île d'immenses redoutes ; il établit trois ponts sur le fleuve le plus large et le plus impétueux de l'Europe, sans que l'ennemi fit la moindre tentative pour l'en empêcher. Au bout d'un si long intervalle, le 5 juillet, les Autrichiens étonnés virent 200,000 hommes, débouchant à la fois sur ces trois ponts, envahir instantanément les vastes plaines de Wagram. A cet aspect, ils ne surent que les attendre, prendre un rang de bataille et se faire tuer, écrasés comme ils le furent par la supériorité de l'artillerie et la précision des manœuvres. C'est ainsi que Napoléon obtint l'une des victoires qui devaient exercer le plus d'influence sur sa destinée. La perte des deux armées fut à peu près la même (1). Les Autrichiens, bien qu'ils eussent abandonné le champ de bataille, n'avaient point été entamés ; aucune de leurs divisions n'avait été rompue et leur retraite s'était faite en bon ordre. Mais le prince généralissime et surtout l'empereur, son frère, pensèrent qu'il serait dangereux de livrer une seconde bataille. En pareil cas, Napoléon n'eût pas hésité : il a cent fois joué sa fortune avec moins de chances de succès. Tel n'était pas le système autrichien, et moins encore le mode d'opérer propre au caractère de François II. Deux jours après la bataille de Wagram, ce prince, n'osant venir lui-même, ainsi qu'il l'avait fait à Austerlitz, envoya le prince de Lichtenstein pour solliciter un armistice qui fut aussitôt accepté. Les deux armées restèrent dans leurs positions respectives, et, chose remarquable, ce furent précisément celles qui avaient été fixées après la bataille d'Austerlitz. Ensuite on s'occupa d'un traité ; des négociations furent

ouvertes par MM. de Metternich et de Champagny. Comme les deux puissances conservaient leurs forces à peu près entières, elles ne renoncèrent point à leurs prétentions, de sorte que les négociations durent être plus longues. Napoléon alla s'établir dans le château de Schœnbrunn, où il réorganisa son armée et lui distribua d'amples récompenses. Il avait fait trois maréchaux sur le champ de bataille de Wagram, Macdonald, Oudinot et Marmont ; il nomma encore beaucoup de généraux, d'officiers de tous grades. Pendant trois mois, il se complut à faire défiler, parader ses admirables légions (1). — De là il surveillait le mouvement politique de l'Europe, surtout celui de la France, où de continuelles intrigues l'inquiétaient. Peu satisfait de la Russie, qui lui avait promis 50,000 hommes en cas de guerre, et qui, malgré ses demandes réitérées, n'avait fait que de vaines démonstrations, il prit défiance des paroles d'Alexandre et sut apprécier un peu mieux son *grand ami*. Mais le temps n'était pas venu de dire sa pensée, et tous deux furent d'accord pour dissimuler. — En ce moment Napoléon avait assez à faire de ses démêlés avec le pape, de la guerre d'Espagne et des intrigues ou des factions de l'intérieur. L'armistice avec l'Autriche était à peine signé, qu'une entreprise de l'Angleterre offrit à ces partis l'occasion de se mettre en évidence : ce fut l'expédition tentée sur Anvers par lord Chatham, frère du célèbre Pitt. Il avait sous ses ordres une escadre nombreuse et une armée de débarquement capable d'envahir les Pays-Bas et d'opérer une diversion funeste à Napoléon. Mais, comme l'a dit Rivarol, les coalitions furent toujours en retard d'une idée, d'une armée et d'une bataille... La coalition de 1809 ne différait point de celles qui l'avaient précédée, l'expédition qui devait partir au mois de juin, ne sortit des ports de l'Angleterre qu'à la fin de juillet, et elle ne se présenta sur les côtes de Hollande que dans le mois d'août, lorsque l'armistice était conclu, lorsque toute hostilité devenait inutile. Cependant, comme Napoléon ne pouvait pas s'éloigner de son armée, et qu'il n'y avait personne à Paris qui pût dignement le remplacer, il y eut à la première nouvelle qu'on en reçut beaucoup d'embarras et d'inquiétude. Fouché, qui était encore ministre, mais ministre mécontent et sachant bien qu'il ne garderait pas le portefeuille de la police auquel Napoléon avait eu le tort d'ajouter celui de l'intérieur, profita de cette occasion pour augmenter son pouvoir et se rendre nécessaire (2). Grossissant le danger, qui au fond n'était plus rien depuis la soumission de l'Autriche,

« Sire, retirez-vous, ou je vous fais enlever par mes grenadiers. » B—N.

(1) Dans les batailles d'Essling et de Wagram, l'empereur a vu tomber des hommes de guerre non moins éminents qu'attachés à sa personne : Lannes, St-Hilaire, Espagne, Lasalle. B—N.

(1) Ce fut à cette époque (le 15 août) que Napoléon, voulant supprimer l'ordre de la Toison d'or, institua celui des Trois-Toisons, que l'on surnomma l'ordre du sépulcre, parce que pour l'obtenir il fallait tant d'années de service et de blessures qu'on touchait aux portes du tombeau. L'empereur ne réalisa point son projet. B—N.

(2) Fouché est le seul haut fonctionnaire qui se soit alors montré prévoyant et habile. Napoléon l'en a loué. B—N.

il organisa des gardes nationales, et avec les dépôts tout ce qu'il put réunir de troupes ; il forma une armée dont il donna, de sa propre autorité, le commandement à Bernadotte, celui des généraux dont Napoléon avait le plus à se défier et qu'il venait de renvoyer de son armée, parce que, après l'avoir mal secondé dans ses opérations, ce maréchal avait attribué, par un ordre du jour fort insolite, la principale gloire de Wagram à son corps d'armée (1). Fouché accompagna ces audacieuses opérations de proclamations et de manifestes plus audacieux encore : « Montrons à l'Europe, dit-il dans une de ces « pièces vraiment étonnantes, que si le génie « de Napoléon donne de la gloire à la France, sa « présence n'est pas nécessaire pour la mettre en « état de chasser les ennemis de son sol. » Pour ceux qui ont observé le caractère exclusif de Bonaparte, il est aisé de voir à quel point cette hardiesse de Fouché dut le mécontenter. Cependant il n'en fit rien paraître. Avant tout, il fallait terminer avec l'Autriche : les clauses du traité que l'on négociait présentaient de grandes difficultés ; François II ne pouvait plus faire de concessions sans se placer au dernier rang des puissances, et comme on l'a vu, son armée demeurait à peu près intacte. Napoléon a prétendu que la famille impériale était alors fort divisée, et que deux princes, l'archiduc Charles et le grand-duc de Wurtzbourg, vinrent lui demander pour eux-mêmes une part aux dépouilles de leur frère, s'il se décidait à démembrer sa monarchie. Mais comme cette accusation grave, contre deux princes distingués par un noble caractère, ne se trouve que dans les compilations de Ste-Hélène, auxquelles on sait que nous ajoutons peu de foi, nous la considérons comme calomnieuse (2). Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans les négociations qui précédèrent le traité de Vienne, les deux monarques étaient également pressés d'en finir : François II, pour rentrer dans sa capitale et délivrer ses sujets du joug de l'étranger ; Napoléon, pour diriger ses troupes et son attention vers l'Espagne, pour surveiller les mouvements de l'intérieur en France, ainsi que ceux de l'Italie, qu'il ne pouvait pas perdre de vue un seul instant. Avant de quitter Schœnbrunn, il fut près de tomber sous le poignard d'un de ces fanatiques des universités allemandes qui, élevés dans l'admiration des Brutus et des Ankarstrøm, se croient appelés au même rôle, et regardent l'assassinat comme chose juste et honorable (*voy. STABBS*). On a dit que cet événement, qui effraya Napoléon, lui fit hâter la conclusion du traité ;

mais nous croyons que les motifs indiqués ci-dessus furent plus puissants encore. Quels que soient les soins qu'on ait mis à le cacher, nous sommes persuadé que le point essentiel et qui présentait le plus de difficulté fut celui du mariage avec une princesse autrichienne. Dès que ce point fut convenu, toutes les autres difficultés s'aplanirent. Napoléon a dit lui-même qu'ayant d'abord pensé à démembrer cette monarchie, il y renonça quand on eut arrêté le mariage. Une preuve plus concluante encore que la main de l'archiduchesse Marie-Louise fut une des clauses secrètes du traité, c'est que l'empereur François II, dans le manifeste publié en 1813, lorsqu'il se réunit à la coalition, déclara formellement qu'en 1809, pour satisfaire à toutes les exigences du vainqueur et pour obtenir de lui une paix qui assurât des jours plus heureux à ses sujets, et par l'intérêt le plus sacré de l'humanité, il avait donné ce qui était le plus cher à son cœur... L'année suivante, François II, recevant à Paris une députation du sénat, lui fit une déclaration à peu près semblable. Enfin, après trois mois de discussions, le traité de paix fut signé à Vienne, le 14 octobre 1809. D'après les articles patents, on trouva que Napoléon ne s'était pas montré trop exigeant, puisque cette fois l'Autriche ne perdit que la Carniole, l'Istrie, la Croatie, Salzbourg et Trieste avec le littoral ; car c'était surtout aux rives de la mer qu'alors Napoléon en voulait, afin de compléter son système continental. Il exigea encore une somme de quatre-vingt-cinq millions de contributions, puis la reconnaissance de toutes ses royautés, de toutes ses réunions au grand empire, en Allemagne, en Hollande, en Espagne et en Italie, avec le silence le plus absolu sur ce qu'il pourrait faire encore relativement au pape, à la Pologne, etc. Dans ce traité, comme dans ceux qui l'avaient précédé, le cabinet de Vienne ne pensa jamais à ses alliés ; ce qui convenait fort à Napoléon, car il était à peine sorti d'une expédition de guerre et de conquête, qu'il en recommençait une autre. Cette paix avec l'Autriche devait cependant durer un peu plus longtemps ; et si Bonaparte n'eût pas été le plus ambitieux, le moins pacifique des hommes, elle eût duré autant que lui. — Ce qui prouve encore que son mariage était chose formellement convenue, c'est qu'en arrivant à Paris son premier soin fut de faire annuler celui de Joséphine. Cette femme, véritablement aimable et bonne, avait fait longtemps le charme de sa vie ; il l'aima, selon toute apparence, autant qu'il lui était possible d'aimer, car chez lui jamais une affection, un sentiment, ne fut au-dessus de la raison d'Etat. Il était persuadé que sa puissance ne serait établie d'une manière solide que lorsque son avenir se poserait sur des héritiers de son sang. Napoléon ne voulait pas d'une alliance commune ; et dans ses entrevues avec Alexandre, la question de mariage avec l'une des sœurs de

(1) A la première nouvelle des événements de Valchoren, l'empereur avait désigné Serurier, gouverneur des Invalides, pour marcher contre les Anglais, puis il lui préféra Bernadotte, et envoya de Vienne le général Colaud, en attendant que Bernadotte fût arrivé. Ce n'est donc pas Fouché qui a pris sur lui le choix du général en chef. B—N.

(2) La calomnie ne doit pas retomber sur Napoléon, mais sur ceux qui, par des motifs divers, ont mis dans sa bouche des choses qu'il n'a jamais dites ni pensées. B—N.

ce prince avait été formellement abordée ; mais le czar n'avait fait que des promesses évasives, se référant à la volonté de sa mère et à celle de la princesse elle-même, qui pour s'y soustraire épousa peu après le duc d'Oldenbourg. Il fut ensuite question de la grande-duchesse Anne, beaucoup trop jeune ; il fallait attendre ; rien n'était donc décidé quand vint le traité de Vienne. Alors Napoléon, qui avait d'autres sujets de mécontentement contre Alexandre, n'hésita plus ; il saisit, avec toute l'ardeur de son caractère, l'occasion de s'allier à la famille des Césars, à la plus ancienne dynastie de la chrétienté, sans penser aux conséquences qui devaient en résulter sur l'esprit des Français et sur ses rapports avec les autres puissances, surtout avec la Russie, que cet événement allait placer dans une situation politique toute différente de celle qu'avaient dû faire les conventions de Tilsitt et d'Erfurt. Dans la dissolution du mariage de Bonaparte avec Joséphine, une chose étonna, ce fut de voir son propre fils (*voy. BEAUHARNAIS*) chargé de lui annoncer un aussi grand sacrifice, de l'y préparer et de faire ensuite accepter par le sénat la sentence de divorce. Cette sentence fut solennellement prononcée en présence des deux époux, qui y donnèrent leur adhésion selon les lois de l'époque, le 17 décembre 1809. La rupture du lien religieux, qui avait été consacré par le cardinal Fesch, fut plus difficile. Il n'était pas possible d'invoquer à ce sujet une décision du pape, puisque déjà Pie VII avait approuvé la consécration du cardinal à l'époque du sacre, et que d'ailleurs le pontife avait formellement refusé de dissoudre le premier mariage de Jérôme Bonaparte, qui semblait offrir pour cela des motifs plus réels. Tout ce qui se passait alors entre Napoléon et Pie VII ne permettait guère de demander à celui-ci un nouvel acte de complaisance. Il fallut donc recourir à l'autorité ecclésiastique de France. Une officialité de Paris, que l'on rétablit tout exprès, et qui n'était pas en position de refuser quelque chose, consentit à tout. On eut donc l'adhésion du pouvoir civil et du pouvoir religieux ; et les deux époux cessèrent d'être unis le 9 janvier 1810 (1) (*voy. BOISLÈVE et JOSÉPHINE*). Du reste, Napoléon voulut que Joséphine conservât une très-belle existence, la possession de la Malmaison, celle du beau domaine de Navarre avec trois millions de revenu, et les titres d'impératrice et de reine. Comme au fond il est présumable qu'elle ne tenait plus beaucoup à un homme qui la répudiait ainsi, et qu'avec plus d'indépendance elle allait jouir d'autant de bien-être réel, on peut croire qu'il ne lui fut pas trop difficile de prendre son parti (2). Quant à Napoléon, toutes ses pensées

furent désormais pour l'éclat que devait ajouter à son nom celui de l'illustre maison de Lorraine. Quoique le public ne dût en rien savoir encore, il parut s'occuper ouvertement des cérémonies de son mariage ; et, pour qu'elles fussent dignes d'un si grand événement, il fit venir de toutes parts dans la capitale, sous prétexte des fêtes de la paix, un nombre considérable de troupes ; en même temps il y convia tous les rois, tous les princes, ses alliés ou vassaux. C'était un spectacle bien curieux pour l'observateur que de voir avec quelle fierté, quelle arrogance il traitait ces rois de sa création. On raconte qu'un jour ceux de Bavière, de Westphalie et de Wurtemberg s'étant présentés pour lui faire visite dans un moment où il était à causer avec l'abbé Emery, il répondit tout haut et de manière qu'ils pussent l'entendre : *Qu'ils attendent !*... Et ils attendirent. Quelques jours plus tard, les mêmes rois grossissaient le cortège impérial, qui allait à la cathédrale pour assister au *Te Deum* ; pendant toute la cérémonie ils restèrent derrière l'Empereur, debout, la tête découverte. Lui seul fut assis et couvert d'un chapeau à la Henri IV, orné d'un superbe panache. Joséphine, à qui déjà il n'était plus permis de paraître dans de pareilles solennités, assista encore à celle-là, dans une loge du chœur où elle fut à peine aperçue. L'empereur et roi se rendit aussitôt après, avec le même cortège et dans le même costume, au corps législatif, dont il fit l'ouverture. C'étaient de singulières parodies, il faut en convenir, de ce qui se fait chez nos voisins, que ces discours d'ouverture, où Napoléon parlait à ses législateurs muets de ses ennemis avec tant de mépris, de son empire, de ses peuples, de lui-même, avec tant d'orgueil et si peu de vérité ! Dans celui-là il dit encore, à sa manière orientale, que le *Léopard épouvanté était prêt à se précipiter dans l'Océan, quand il paraîtrait de l'autre côté des Pyrénées* ; puis il parla de ses aigles plantés sur les remparts de Vienne et du traité de paix qui venait de porter son grand empire aux rives de la Save, et l'avait rendu contigu avec celui de Constantinople, d'où il pourrait surveiller son commerce ; et du royaume d'Etrurie qu'il venait de réunir à la France, parce que les peuples de la Toscane, dit-il, *en sont dignes par la douceur de leur caractère* ; puis du titre de médiateur de la Suisse, qu'il avait accepté par estime de cette brave nation. Il fit aussi pressentir des changements pour la Hollande, où le blocus continental ne s'exécutait point à son gré, et dont il devait bientôt réunir une partie à la France, comme émanation de son territoire. Enfin il parla de sa querelle avec le pape, et dit positivement que, parce que *l'influence spirituelle d'un prince étranger dans ses Etats était contraire à l'indépendance et à la sûreté de son trône, il allait réunir les Etats romains à son empire et annuler les donations*

(1) En déclarant le mariage nul, l'officialité de Paris condamna l'empereur à une amende de six francs, dont le releva l'officialité métropolitaine. B—N.

(2) Napoléon conserva toujours un profond attachement pour Joséphine ; il lui témoigna beaucoup d'égards, et Joséphine, tout en déplorant sa propre destinée, continua d'affectionner l'empereur. Ils se conformaient tous deux à ce qu'ils pensaient être une nécessité politique, une sécurité dynastique. B—N.

des empereurs français ses prédécesseurs... Nous citons textuellement, car la postérité aura de la peine à croire que dans le 19^e siècle, dans une circonstance aussi grave, aussi solennelle, on ait pu pousser à ce point le mépris d'une nation éclairée. On conçoit que, sur de telles questions, Napoléon fût embarrassé; mais pouvait-il juger les Français assez stupides pour ne pas voir qu'il s'agissait tout simplement de s'emparer des Etats du pape, parce que ces Etats, situés au milieu de l'Italie, convenaient à ses projets, que déjà il les avait fait occuper par ses troupes, qu'il en avait arraché le souverain légitime, et que ce souverain était son prisonnier? C'était du champ de bataille de Wagram, c'était au milieu de ses triomphes qu'il avait ordonné, sans motif et sans excuse, l'arrestation et l'enlèvement de ce même Pie VII qui naguère était venu au nom du ciel consacrer son pouvoir. C'est dans l'histoire de ce pontife par M. le chevalier Artaud, notre collaborateur, c'est dans ce précieux monument des annales contemporaines, qu'il faut voir comment les généraux Miollis et Radet préparèrent le siège, l'assaut d'un palais où personne ne voulait se défendre; comment, après avoir fait venir des troupes de Naples et d'autres pays; après avoir rassemblé tout ce qu'il y avait dans Rome de plus méprisable, ils escaladèrent, pendant la nuit, des murs où personne ne les attendait; comment ils enfoncèrent des portes, des fenêtres à peine fermées, et comment ils trouvèrent dans le fond de son palais le vénérable vieillard en prières, vêtu de ses habits pontificaux, et dont le calme et la sérénité les firent, au premier aspect, reculer d'épouvante; comment enfin les mêmes hommes, revenus avec de nouveaux ordres, de nouvelles instructions, forcèrent le saint-père de monter dans une voiture, où ils l'enfermèrent sous clef, le gardant à vue et le transportant sans repos et sans relâche, à Turin, à Grenoble, à Avignon, pour le ramener à Savone, où il demeura prisonnier. Bonaparte a senti lui-même tout l'odieux de pareilles indignités et il a dit que ses généraux étaient allés plus loin qu'il ne l'avait ordonné. Mais s'il en eût été ainsi, il fallait punir cette désobéissance! Loin de là, les deux généraux ont continué à jouir de la plus grande faveur pendant tout son règne; et, dans une lettre publiée depuis, Miollis est spécialement loué, remercié par son maître de tout ce qu'il a fait en cette occasion (1). — Dans ce même discours au corps législatif, une phrase de Napoléon indiqua son nouveau mariage et la dissolution de l'ancien; mais cette phrase fut peu claire; il ne fallait pas que le public sût par quel moyen

il avait obtenu la main de la fille des Césars, et bien moins encore comment il avait été refusé d'un autre côté. Voulant, au contraire, faire croire qu'il était encore le maître de choisir, il réunit un conseil auquel il soumit la question de savoir s'il devait épouser une princesse russe, saxonne ou autrichienne. Ce conseil, délibérant sérieusement le 1^{er} février 1810, sur une question décidée au mois d'octobre 1809, fut pour la plus grande partie d'un avis contraire à l'alliance autrichienne (1). Mais, pendant que la majorité exprimait cette opinion, le contrat matrimonial se discutait ou se rédigeait définitivement, à côté du conseil, par le ministre Champagny et par l'ambassadeur Schwarzenberg, qui n'eurent qu'à suivre *mot pour mot* le contrat de Louis XVI et de Marie-Antoinette, comme l'avait prescrit Napoléon. Le 27 du même mois, un message de l'empereur annonça au sénat que le maréchal Berthier allait partir pour Vienne, afin d'y demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise, tandis que cette princesse, depuis près de six mois, étudiait notre langue, nos mœurs, et se préparait à être impératrice des Français. Il y eut, selon l'usage, le 11 mars 1810, des épousailles où Berthier représenta son maître, et deux jours après l'archiduchesse se mit en route pour la France. Napoléon l'attendait à Compiègne; il alla au-devant d'elle à cheval, monta dans sa voiture et s'assit à ses côtés pour venir au château. Comme il était réellement aimable quand il voulait l'être, et qu'à cette époque son extérieur ne manquait pas d'agréments, la princesse en parut plus contente qu'elle ne s'y était attendue, d'après les traditions allemandes. Ils ne partirent que le jour suivant pour St-Cloud, où le mariage civil fut contracté le 1^{er} avril 1810. Le lendemain, l'empereur et l'impératrice firent leur entrée solennelle dans la capitale, et ils vinrent au château des Tuileries, où la cérémonie religieuse, célébrée par le cardinal Fesch, mit le sceau à leur union. Tous les rois de l'Europe, celui d'Angleterre excepté, assistèrent à cette cérémonie personnellement ou par leurs ambassadeurs. Une foule de princes et de hauts personnages s'y trouvèrent également avec tout ce que la ville et la cour impériale offraient de plus illustre, de plus distingué. L'empereur exigea que ses sœurs et belles-sœurs, même celles qui étaient devenues reines, portassent la queue de l'impératrice, ce qui leur déplut extrêmement et prépara de funestes dissensions. Il y eut encore beaucoup de fêtes et de spectacles de tous genres. Les habitants de Paris étaient au comble de la joie, et l'on peut dire sans exagération qu'à la presque unanimité les Français applaudirent à ce

(1) « Monsieur le comte Miollis, quoique je n'aie point ordonné que le pape fût éloigné des Etats romains, j'ai tant de confiance dans votre dévouement et dans votre zèle pour le bien de mon service, que j'approuve la mesure que vous avez prise et dont vous me rendez compte. Sur ce, je prie Dieu, monsieur le comte Miollis, qu'il vous ait en sa sainte garde. — Signé N. POLEON. — Schœnbrunn, 27 juillet 1809. »

(1) Ce récit n'est pas exact. La majorité du conseil fut en faveur de l'alliance autrichienne. On se décida d'après la correspondance du comte de Narbonne, qui avait reçu les confidences de l'empereur d'Autriche, et d'après celle de Caulaincourt, ambassadeur à St-Petersbourg. Le contrat de mariage fut signé le 7 février.

grand événement, où ils virent un gage de paix durable. Cependant quelques personnes, se rappelant le malheureux accident qui avait troublé les fêtes du mariage de Louis XVI, regardèrent d'un mauvais augure l'incendie qui éclata chez l'ambassadeur d'Autriche, où plusieurs personnes périrent dans les flammes et d'où Napoléon et son épouse n'échappèrent pas sans danger. Une autre circonstance fâcheuse de ces fêtes nuptiales, c'est que treize cardinaux qui se trouvaient alors à Paris, par suite de la dispersion du sacré collège, et dont les places étaient préparées à la cérémonie religieuse, ne s'y rendirent point, parce que la dissolution du premier mariage de Napoléon n'avait pas été prononcée par Sa Sainteté, et qu'il était d'ailleurs sous le poids d'une excommunication. Ce fut pour lui, au milieu de tant de succès, un triste revers de médaille, dont il parut très-affecté. Partout il retrouvait cette opposition papale ; il s'en irritait d'autant plus que c'était à peu près alors la seule qu'il pût rencontrer. Dans un voyage fait avec Marie-Louise en Belgique (1), où les bulles d'excommunication avaient circulé plus qu'ailleurs, il vit partout froids et réservés le clergé et tous les gens pieux qui, après le concordat, l'avaient sincèrement applaudi. Forcé de se contenir, il ne fut pas maître de lui à Gand, lorsque le clergé de cette ville, conduit par l'évêque de Broglie, se présenta devant lui sans ses ornements sacerdotaux. « Où sont vos chasubles ? leur dit-il avec l'accent de la plus violente colère ; vous refusez de prier pour votre souverain, parce qu'un prêtre romain l'a excommunié... Je suis un monarque de la création de Dieu ; et vous, reptiles de la terre, vous voudriez me résister !... » On conçoit qu'après de pareilles violences, il fut difficile de se concilier. Napoléon l'essaya cependant, et deux fois il envoya des négociateurs à Pie VII, qu'il tenait toujours prisonnier à Savone, mais deux fois le pontife refusa toute espèce d'arrangement, disant qu'il fallait d'abord le rétablir sur son siège ; que c'était là seulement qu'il pouvait quelque chose ; que partout ailleurs il n'était qu'un pauvre moine sans caractère et sans puissance. *A Roma, à Roma*, disait-il au premier mot, et il ne sortait pas de là ; il ne voulait plus répondre, quelles que fussent les promesses et les menaces qu'on vint lui faire. De guerre lasse, il fallut y renoncer, il fallut attendre des circonstances plus favorables ; mais, Napoléon n'en prenait pas moins possession des Etats de l'Eglise, qui étaient mis en départements ; la capitale du monde chrétien devenait la seconde ville du grand empire, parce que le successeur de St-Pierre ne devait être occupé que du salut des âmes et des intérêts spirituels, non de prétentions de souveraineté et de discussions de terri-
toires. — A cette époque, en attendant une plus

complète agglomération, on fit aussi des départements français avec quelques parties de la Hollande, qui, réellement, *n'est qu'une portion de la France, une alluvion du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, c'est-à-dire des grandes artères de l'Europe...* Ces extraits d'un rapport ministériel en étaient évidemment la partie obligée. A côté de cela, on trouve dans le même rapport des détails aussi vrais qu'honorables sur l'état de la France, qui, bien qu'épuisée par les révolutions et les guerres, offrait, depuis le système impérial, un côté réellement très-brillant. Le ministre de l'intérieur le fit habilement ressortir ; ce qu'il dit des encouragements donnés à l'industrie et aux travaux publics est très-remarquable ; nous en citerons quelques traits destinés à compléter le tableau que nous en avons fait. « Des prisonniers de guerre de différentes nations, dit-il, ont achevé le canal de St-Quentin. Deux lieues d'un souterrain imposant ouvrent la communication entre les fleuves et les mers du Nord, du Centre et du Midi. Sept mille ouvriers n'ont pas cessé de travailler au canal du Nord, et près de huit lieues de cette voie nouvelle, ouverte au Rhin et à la Meuse, sont exécutées. Deux millions ont été dépensés utilement en 1809 au canal Napoléon, qui unira le Rhône au Rhin. Marseille, Cologne et Anvers paraîtront baignées par les mêmes eaux. Ce canal sera mis en communication avec la Seine par celui de Bourgogne dont les travaux, abandonnés par l'ancien gouvernement, viennent de recevoir la plus grande impulsion. Déjà la navigation a lieu de Dôle à Dijon... Partout les projets qui tendent à améliorer les navigations anciennes, à les prolonger, à en créer de nouvelles, ont été entrepris ou suivis avec activité. Les travaux maritimes ont aussi fait de grands progrès : ceux de Cherbourg offrent à l'œil étonné un immense port creusé dans le roc. Sa profondeur a été portée cette année à trente-huit pieds au-dessous du niveau des hautes mers. Des revêtements de granit donnent au port et à ses quais le caractère le plus imposant de grandeur et de durée... Le port de Cette a été approfondi, il a donné asile à des vaisseaux de haut bord. Celui de Marseille offre un mouillage plus facile qu'il n'a jamais été... » Venant aux travaux de Paris, de cette ville destinée à devenir la métropole de l'univers, le ministre mentionne d'abord les ponts de Sèvres, de Charenton, de Choisy, d'Iéna ; puis les quais du Louvre, des Invalides, qui en ont si heureusement précédé tant d'autres dont ils furent les modèles ; puis les greniers d'abondance, les abattoirs, l'entrepôt des vins, la Bourse. Tout cela fut achevé ou commencé sous le ministère de Montalivet, qui eut aussi l'honneur, dans la même année, d'ouvrir la navigation du canal de l'Oureq, et de poser la première pierre de l'arc de triomphe de l'Etoile, etc. Et tous ces travaux s'exécutaient sans de nouveaux im-

(1) L'empereur et l'impératrice, partis de Paris le 27 avril, arrivaient le 30 au château de Lacken. Leur marche fut véritablement triomphale.

pôts et avec des armées trois fois plus nombreuses que la France n'en avait jamais eu ! Mais ces armées, presque tout entières, vivaient chez l'étranger, d'où souvent arrivaient encore de fortes sommes, que l'empereur faisait entrer en partie dans une réserve particulière, très-distincte du trésor de l'Etat, et qui avait fini par devenir immense. A l'époque où nous sommes arrivé, elle ne se montait pas à moins de trois cents millions en or et en argent, qui remplissaient plusieurs caves des Tuileries. C'était une ressource pour les cas d'urgence ; selon l'expression du grand Frédéric, une épée dans le fourreau d'où on la tirait au besoin, et qui fut réellement plus tard d'un très-grand secours. L'empereur y avait cependant déjà puisé beaucoup d'argent pour ses actes de munificence privée envers ses serviteurs les plus zélés, surtout envers les militaires, qu'il combla toujours de richesses et d'honneurs. Il donna, d'une seule fois, un million à chacun de ses maréchaux, et cela sans préjudice des appointements du grade, des dotations, des revenus attachés à chaque décoration ! — Indépendamment des tributs, des contributions prélevés à l'extérieur, ce trésor particulier se grossissait encore des restitutions faites par des traitants, des fournisseurs auxquels Napoléon fit rendre gorge. Secondé par le conseiller d'Etat Defermon (*voy. ce nom*), il fit examiner soigneusement tous les comptes et mit à l'arriéré ceux qui parurent exorbitants. Il arriva même que, faute de preuves d'erreurs ou d'abus, on demanda tout simplement à tel fournisseur une somme de cinq ou six cent mille francs. S'il refusait de la donner à la première réquisition, on le mettait en prison, et l'on en vit, tels que Seguin et Ouvrard, qui, après avoir payé une première somme, aimèrent mieux rester en prison que d'en payer une seconde, qui eût probablement été suivie de la demande d'une troisième. Cette méthode orientale réduisit beaucoup les anciennes créances. Cependant il en restait encore pour des sommes énormes. Bien décidé à n'en rien payer, Napoléon les mit à l'arriéré, c'est-à-dire que le paiement en fut indéfiniment ajourné. La valeur en était devenue à peu près nulle au moment de la chute de l'empire. Les titulaires étaient loin de compter sur la restauration pour en être soldés, et c'est cependant ce qui est arrivé, circonstance qui a fait dire si énergiquement à de Chateaubriand que la restauration avait payé jusqu'à l'échafaud de Louis XVI. — Dans cette année 1810, l'administration subit plusieurs changements importants. Bien que le commerce ne fût pas brillant et qu'il se réduisit à peu près aux licences, dont tout le profit revenait à la caisse impériale, l'empereur créa un ministère du commerce. Depuis longtemps le portefeuille des affaires étrangères avait été retiré des mains du cupide et rusé Talleyrand, et confié à un homme plus sûr, Champagny, beaucoup moins habile, moins délié, mais

plus humble, plus soumis et honnête homme. Non moins astucieux, non moins fourbe que l'ancien évêque d'Autun, Fouché avait aussi tenu longtemps dans un extrême embarras le défiant empereur, qui redoutait ses intrigues et ses habitudes de conspirations révolutionnaires. Il ne croyait pas pouvoir se passer de lui, parce qu'il l'avait initié à des secrets qu'il importait beaucoup de tenir dans l'ombre. Le duc d'Otrante ayant comblé la mesure, en profitant de l'absence du maître, pour ouvrir, de sa propre autorité, sans même en donner avis à l'empereur, des négociations de paix avec l'Angleterre, à son retour, Napoléon tança rudement l'audacieux ministre et lui fit rendre le portefeuille, lui laissant de grandes richesses, qu'il lui avait permis d'accumuler à son service ou qu'il lui avait données en partie. Pour que cela n'eût pas trop l'air d'une disgrâce, il l'honora du titre de gouverneur de Rome, dont il se proposait bien de ne pas lui laisser remplir les fonctions. Soit par oubli, soit pour d'autres motifs, il ne lui demanda pas d'abord ses lettres ou ordres secrets, et quand il voulut se les faire rendre, un peu plus tard, Fouché déclara les avoir brûlés ; ce qui pouvait bien n'être pas vrai, mais ce qui est fâcheux pour l'histoire, qui, dans l'un ou l'autre cas, ne les retrouvera jamais, et qui y eût puisé de curieux renseignements sur les mystères du Temple et de Vincennes. On a dit, dans le temps, que ce renvoi du régicide Fouché avait été exigé par la nièce de Marie-Antoinette. Nous n'hésitons pas à absoudre d'une pareille fantaisie la douce et impassible Marie-Louise. Pendant tout le temps qu'elle fut impératrice, cette princesse eut à peine l'air de savoir qu'une de ses tantes avait été reine de France. Ce qui prouve d'ailleurs qu'il n'y avait rien de semblable dans les causes du renvoi de Fouché, c'est qu'il fut remplacé par Savary, l'un des hommes qui avaient pris le plus de part à l'affaire du duc d'Enghien. C'était le ministre de police qui surveillait et dirigeait tout ce qui tient à la presse, aux sciences et aux lettres. Ce fut par lui que s'opérèrent ces indignes spoliations de tous les journaux, dont la propriété fut donnée, de la manière la plus arbitraire, aux favoris du ministre, à ses espions, à ses convives habituels. Il réunissait ces messieurs dans des déjeûners où l'on prononçait sur le mérite de tous, sur les droits que chacun avait aux faveurs du gouvernement, où l'on distribuait des pensions, des palmes académiques, où même l'on nomma plus d'une fois des académiciens. Ce fut aussi là que s'établit la censure ; puis cette direction de la librairie et de l'imprimerie, qui n'était autre chose que la censure ou l'inquisition de la presse organisée, et que les gouvernements venus plus tard ont conservée, en y faisant de légères modifications (1). Le co-

(1) Ceux qui reprochent à l'empereur d'avoir comprimé l'essor de la pensée humaine ; ceux qui, dans le décret du 5 février

mité du duc de Rovigo fut encore chargé de commander, de tarifer et de payer, sur la caisse de la police, tous les mauvais vers, toute la vile prose que firent naître les noces et couches de Marie-Louise. L'empereur n'aimait guère les vers, et il supportait à peine ceux qui s'adressaient à lui, mais il voulait que tous les genres de gloire s'attachassent à son nom, et, dans ce sens, il ne repoussait pas un titre dont cependant il faisait peu de cas, celui de protecteur des lettres. On aura la mesure de son système à cet égard, si l'on considère que le jour où il donnait un million de gratification à un de ses généraux, il faisait remettre cinq cents francs à un poète (1).

1810, relatif à l'imprimerie et à la librairie, et dans l'institution des censeurs impériaux, en date du 19 décembre de la même année, ne voient qu'un système de mesures coercitives inspiré par le despotisme, comprendraient, s'ils y réfléchissaient bien, que, en surveillant la presse, Napoléon voulait faire d'elle une haute magistrature morale. Tous ses actes l'ont prouvé.

B—N.

(1) Le chiffre de cinq cents à six cents francs, ou, comme on disait alors, celui de vingt-cinq louis, était en effet la mesure de gratification adoptée pour les recueils médiocres ou pour les petites pièces de circonstance, telles qu'une ode, une épître, un vaudeville; mais quand l'œuvre avait de l'importance, ou décelait un génie poétique digne d'encouragement, l'empereur faisait beaucoup mieux. En 1811, un lycéen de dix-sept ans compose, pour la naissance du roi de Rome, un dithyrambe auquel les juges du concours assignent le troisième des cinquante grands prix proposés; Guillard, l'auteur d'*Edipe à Colonne*, communique le poème à Méneval et Méneval le présente à l'empereur. Napoléon, frappé des idées qu'il renferme et de l'excellente facture des vers, donne au lycéen une gratification sur sa cassette: il avait deviné *Casimir Delavigne*. C'est aussi sur les bancs du Prytanée de St-Cyr que la munificence impériale alla chercher le jeune Lebrun, qui, pour une ode offerte à l'empereur par ce collègue, reçut une pension annuelle de douze cents francs. Un autre collègue, Barjaud de Montluc, jugé digne du premier des cinquante grands prix, dont Casimir Delavigne avait eu le troisième, reçut en outre, des mains de l'empereur, l'épaulaire de sous-lieutenant. Chaque semaine Napoléon se faisait rendre compte, par Barbier, des livres qui lui étaient adressés et des nouveautés littéraires les plus remarquables. Comme il savait Barbier antipathique à la poésie, il se réservait l'examen de ces sortes d'écrits. Après y avoir jeté un premier coup d'œil, il lançait au feu les rapsodies, mettait sur son bureau les œuvres qu'il désirait revoir à loisir, et sur sa cheminée celles qu'il voulait connaître de suite. Presque jamais le sentiment d'appréciation ne l'égarait. Mais, quand une fois on s'était couronné le front des lauriers littéraires, il n'aimait pas qu'on fit autre chose. Moreau de St-Méry, gouverneur des Etats de Parme, fut destitué pour avoir réimprimé avec luxe un *Traité de Bodoni sur la danse*. On s'étonnerait que Piis, le chansonnier, fût resté secrétaire général de la préfecture de police, si l'on ne savait qu'il accommodait une partie de ses refrains aux gloires militaires de l'empire, et qu'aux grandes occasions il insérait une ode triomphale dans les colonnes du *Moniteur*. La censure, souvent maladroite, secondait assez mal les intentions de l'empereur. « Je passais ma vie, a-t-il dit, à réparer les gaucheries d'un zèle irrésolû. » Lors d'une représentation d'*Adelaïde du Guesclin*, Napoléon s'étant aperçu du retranchement d'une belle tirade sur les Bourbons, il la fit rétablir au répertoire. Il ne voulait surtout point qu'on mutilât Corneille. Delrieu, Luce de Laucival, Legouvé, morts jeunes, Arnault, Raynouare, Briffaut, Soumet, Jouy, Picard, Etienne Andrieux, d'Epagny, Ancelot, ont reçu du pouvoir d'alors toutes sortes d'encouragements pour maintenir la scène française à la hauteur qu'elle avait atteinte. A cette époque, la représentation d'une tragédie ou d'une comédie de caractère devenait encore un événement. Sous l'empire, comme dans tous les gouvernements bien organisés, il existait deux classes de poètes, d'artistes et de savants: les uns, que nous appellerons officiels, participaient au mouvement général des choses, recevaient leur mot d'ordre, leur mission spéciale; les autres demeuraient livrés à toute l'indépendance, à toute la liberté de l'esprit. S'ils sortaient momentanément de cette sorte d'incognito politique, ils y renaient dès que cessait l'urgence d'un service demandé et rendu. Parmi les poètes officiels nous citerons Cauchy et Crouzet, auteurs d'une infinité de vers latins que souvent le *Moniteur* insérait dans ses colonnes; Ecouchard Lebrun, Esménard, Millevoye, Arnault, Baour-Lormian et Tissot, écrivains lyriques à grand style; Alissan de Chazet, Chewrin, Dupaty, Emile Debraux, Deschamps, Gentil,

XXX.

Napoléon semblait alors n'avoir plus de vœux à former. Après s'être allié à la maison la plus illustre, la plus ancienne de l'Europe, il désire un fils, et ce fils lui vient à point nommé, plein de santé et d'espérance. Ce fut le 20 mars 1811 que Marie-Louise lui donna ce fils. L'enfantement fut laborieux et présenta des dangers, pendant plusieurs heures, pour la mère et pour l'enfant. Enfin l'un et l'autre furent sauvés, et cent un coups de canon annoncèrent aux Parisiens ébahis qu'un roi de Rome venait de naître. Napoléon le présenta lui-même, sous ce nom, à la foule qui s'écria: *Vive le roi de Rome!* sans penser que ce titre complétait et semblait rendre immuable l'usurpation des Etats du pape. Tout n'était cependant pas fini avec Pie VII, quoique Napoléon le désirât vivement; mais dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, il ne sut ni reculer ni céder à propos. Lorsqu'il eut échoué dans les députations d'évêques qu'il envoyait successivement au saint-père pour en obtenir des concessions, mais non pour lui en faire, il ne trouva rien de mieux que de réunir un concile national qui obligeât le pontife à se soumettre, ou qui arrangeât les choses de manière à se passer de lui. Il en fut tout autrement. La plupart des prélats français et italiens qui furent convoqués à Paris étaient des hommes de sens et probité, auxquels on ne parvint pas à faire croire que le pape dût abandonner le domaine de St-Pierre, par la seule raison que ce domaine convenait à Sa Majesté Impériale, se prétendant héritière de Charlemagne; car au fond toute la question, dépouillée des vaines argumentations sur le pouvoir spirituel, sur les libertés gallicanes, dont on s'efforçait de l'obscurcir, se réduisait à ce simple raisonnement. Les pères du concile ne s'y méprirent pas, et il fut impossible de les faire consentir à rien de contraire aux droits du souverain pontife. Ils se séparèrent sans avoir rien décidé. Comme l'on devait s'y attendre, leur résistance fut prise pour de la rébellion, et douze d'entre eux furent signalés comme les chefs d'un complot tout à fait imaginaire. Parmi ces douze prélats, quatre furent enfermés dans les cachots de la police; car, par une des inconvenances les plus choquantes de cette époque, c'était au ministre de la police, Savary, l'homme du monde le plus étranger à de

auteurs dramatiques et chansonniers; parmi les prosateurs, Fontanes, Fabre de l'Aude, Regnault de St-Jean d'Angély; parmi les artistes musiciens, Méhul, Spontini, Paër, Persuis, Blangini, Jadin, qui composaient nos chants de triomphe et nos airs de fêtes civiles ou guerrières; parmi les peintres, David, Gros, Gérard, Isabey; parmi les sculpteurs, Houdon, Bosio, Chinard, soit qu'ils représentassent de grands faits historiques, d'importantes cérémonies ou des batailles, soit qu'ils reproduisissent les traits des principaux personnages de l'époque. Quant aux savants officiels, c'étaient principalement des hommes pratiques: Berthollet, Chaptal, Monge, Bontems-Beaupré, Prony, Sganzin, Coste, Percy, Larrey, Volta, Galvani, Halyé, etc. Napoléon les devinait lorsqu'il ne savait pas les comprendre. Il devina de même, quoiqu'on l'ait quelquefois nié, Cugnot, Fulton, Jacquart, Girard, Oberkampff, et plusieurs autres industriels éminents.

B—N.

pareilles affaires, qu'avait été donné le soin de surveiller et de diriger le concile. Ce fut donc par son ordre et par ses agents que quatre vénérables évêques, dont trois étaient aumôniers de l'empereur, furent arrêtés, incarcérés, sans que personne osât prendre leur défense. Sous la main de la police, le complot s'étendit, se multiplia bientôt, et les bulles d'excommunication, que tout le monde lisait en secret, furent le prétexte de beaucoup d'autres persécutions. Le grand vicaire M. d'Astros, chez qui l'on en trouva quelques exemplaires, fut apostrophé par l'empereur lui-même dans une audience des Tuileries, puis emprisonné à Vincennes, et son cousin Portalis, à qui il en avait parlé, fut pour cela seulement exilé et perdit sa place de directeur de l'imprimerie. Il y fut remplacé par le préfet du Nord, que Napoléon mit là dans un moment d'humeur et par *antithèse*, comme Pommereul le disait lui-même. Nous ne pensons pas néanmoins que ce fût par haine pour la religion, ni par suite d'une persécution systématique que Bonaparte en agit ainsi envers le pape et ses défenseurs. Il voulait tout simplement former de la péninsule italique, un empire dont Rome eût été la capitale ; c'était un des rêves de son ambition, et dans ce moment le blocus continental lui en faisait une nécessité, puisque le pape avait dans ses Etats plusieurs ports de mer, où les Anglais exerçaient un assez grand commerce. Déjà différentes fois il avait voulu les en exclure, mais dans l'intérêt de ses peuples le pontife avait résisté. Ainsi partout les mêmes causes amenaient les mêmes résultats. Ce fut encore pour compléter ce déplorable système qu'il réunit tout entier à son empire, comme une *émanation du territoire français*, le royaume de Hollande, que lui-même avait fondé pour celui de ses frères qu'il semblait préférer aux autres, et que bientôt il le mit dans la nécessité de renoncer au trône, ou de voir ses sujets privés d'un commerce auquel tenait leur vie. — Elle offrait alors un spectacle assez curieux et digne d'être observé, cette famille portée si subitement au faite des grandeurs, et qui de ses prétentions remplissait tout à coup l'univers ! On eût dit que le ciel ne l'avait faite si nombreuse que pour multiplier les contrastes et rendre le tableau plus piquant. Tandis qu'on voyait le roi de Hollande s'enfuir, pour ne pas opprimer ses sujets qui le regrettaient sincèrement et le suivaient de leurs vœux, Joseph, devenu roi d'Espagne malgré lui, était repoussé par les siens et deux fois expulsé de sa capitale. Comme Louis, il offrait sa démission que le maître n'acceptait pas ; il regrettait les délices de Naples qu'on l'avait forcé de quitter, tandis que son beau-frère Murat, sorti de plus bas que tous les autres, se montrait le plus vain, le plus ambitieux de tous, et, secondé par sa femme, la plus jeune des sœurs de Napoléon, importunait, fatiguait incessamment celui-ci de ses plaintes, de ses récla-

mations, disant qu'il ne l'aidait pas suffisamment et ne sacrifiait point, pour lui conquérir la Sicile, ses meilleures troupes et les derniers débris de notre marine. « En vérité, dit un jour Napoléon « obsédé par toutes ces criailleries, on dirait que « je les ai frustrés de l'héritage de notre père (1) ! » Lucien était le seul qui eût obstinément refusé une couronne, beaucoup moins par humilité sans doute, que parce qu'il n'avait pas voulu se soumettre aux ordres de Napoléon, ni surtout consentir à se séparer d'une femme estimable. Pour se soustraire aux exigences de son frère, qui ne voulait pour rois que d'humbles serviteurs, il avait pris le parti de se réfugier en Amérique, mais, arrêté dans la traversée par les Anglais, il fut conduit à Londres, où il vécut environné de toutes sortes d'égards. Jérôme, le dernier de tous, était celui dont le caractère ressemblait le plus à celui de l'empereur. Bien différent de Lucien, qui n'avait pas voulu sacrifier une femme qu'il aimait à un trône où il n'eût pas été le maître, ce jeune homme se hâta de répudier, par les ordres de Napoléon, la fille d'un commerçant américain très-honnête et dont l'alliance eût naguère flatté et honoré la famille des Bonaparte ! Pour cet acte de soumission, il lui fut donné un royaume formé des débris de la Hesse, de la Saxe, de la Westphalie ; puis il obtint la main d'une princesse de la dynastie de Wurtemberg, l'une des plus anciennes de l'empire germanique. Et il n'était pas satisfait, il convoitait le trône de Sobieski (2) ! C'était pressé, harcelé par toutes ces ambitions, autant que par les nécessités de son système continental, que Napoléon aspirait à la domination du monde entier, et c'est ainsi qu'il était conduit par les siens, comme par sa vanité personnelle, aux entreprises les plus funestes. Lorsqu'il se fut emparé de la Hollande tout entière, et qu'il en eut fait des départements de son empire, il lui fallut encore les villes anséatiques, Brême, Hambourg et Lubeck, puis Stralsund et la Newa... Comme il l'a dit, s'il n'était pas complet, le blocus continental *était une bêtise*. Pour le compléter, il lui fallait tout le littoral, depuis la Méditerranée jusqu'au fond de la Baltique ; ainsi il envahit, sans même une apparence de motif, le duché d'Oldenbourg, dont le souverain était le beau-frère d'Alexandre. — Jusque-là, le czar avait gardé le silence et il s'était borné à se préparer en secret à soutenir une lutte qu'il re-

(1) La Sicile, occupée par les Anglais, fournissant aux Anglais d'excellentes stations maritimes, privait Murat de toute espèce de sécurité et l'obligeait à de grandes dépenses pour surveiller les côtes. Il était donc tout naturel qu'il voulût s'en emparer. Napoléon le comprenait bien et ne le désirait pas moins. B—N.

(2) Le royaume de Westphalie ne présentait aucune homogénéité. Il offrait des flancs accessibles à toute espèce d'invasion, et Jérôme sentait qu'il faudrait un temps bien long pour se consolider là, tandis que la Pologne, ayant sa langue, sa nationalité distinctes, aimant les Français, pouvait constituer un grand Etat dont les destinées marcheraient avec celles de l'empire, et lui formerait au nord une barrière infranchissable. En admettant chez Jérôme une arrière-pensée d'ambition fort compréhensible, on ne peut découvrir que, dans l'expression de ses désirs, il n'y ait eu un sens politique profond. B—N.

gardait depuis longtemps comme inévitable. Alors il ne lui fut plus possible de se contenir, et il fit adresser par son ambassadeur, au cabinet des Tuileries, des réclamations vives. Napoléon parut s'en émouvoir très-peu. Vers la même époque, il annexa la Valteline au grand empire, pauvre pays auquel on avait permis jusque alors, comme à St-Marin, d'être une république; mais il avait le tort d'être trop voisin de la route du Simplon, voie de communication directe entre la France et l'Italie. — Les deux colosses européens s'observaient, mesuraient leurs forces et se préparaient à la plus épouvantable lutte dont l'histoire fasse mention. Durant plus d'un an, malgré ses guerres d'Espagne et ses inquiétudes sur le Nord et l'Italie, Bonaparte ne cessa pas de diriger des troupes vers la Vistule; il y fit transporter des approvisionnements, des magasins de toute espèce. On a estimé la dépense extraordinaire de ses préparatifs à cent millions, qui sortirent de son trésor particulier. Alexandre se préparait aussi par de nouvelles levées et par des liaisons secrètes avec toutes les puissances, même avec celles qui paraissaient le plus étroitement attachées à la France. Depuis les conférences d'Erfurt, surtout depuis le mariage autrichien, il avait considéré la guerre comme inévitable, pressé comme il l'était par les exigences de Napoléon, qui prétendait le soumettre à toutes les rigueurs du système continental, qui voulait même lui interdire le commerce des neutres; à quoi n'aurait pu consentir le czar lui-même, lorsqu'il en aurait eu la volonté, puisque aucun pays plus que la Russie n'a besoin de relations commerciales. Alexandre y avait mis quelque franchise en disant à Bonaparte dans les conférences d'Erfurt : « Hâtez-vous de faire la paix avec les Anglais, car je vous avertis que je suis le seul en Russie qui puisse être en guerre avec eux. » Cette communication porta bien alors Napoléon à faire quelques ouvertures au cabinet de Londres; mais encore une fois il n'y eut dans ses propositions aucune sincérité. Quand il fit dire que la première base du traité devait être le maintien de la dynastie espagnole, comme ces expressions présentaient une équivoque, lord Castlereagh demanda si c'était de la dynastie de Ferdinand VII qu'on prétendait parler. Quand il fut répondu que c'était de celle de Joseph Bonaparte, tout fut rompu, et de part et d'autre on ne songea plus qu'à la guerre. Napoléon aurait pu se ménager l'appui des Turcs, anciens alliés de la France, qu'il avait livrés à la Russie, mais qui devaient bientôt, par la paix de Bucharest, le livrer lui-même aux armes moscovites. Il aurait encore dû trouver un allié dans la Suède; mais Bernadotte était, comme on le sait, peu disposé en sa faveur. Plus que jamais cependant les Suédois avaient des raisons de combattre la Russie, qui venait de leur prendre si indignement la Finlande (*roy. GUSTAVE IV*); mais ce fut en vain que

Napoléon leur proposa son alliance. Tous les succès de la diplomatie restèrent alors au czar, et son rival ne put obtenir d'autres alliés que la Prusse et que l'Autriche. La première de ces puissances s'obligea à lui fournir 20,000 hommes et la seconde 30,000. On verra de quelle utilité lui furent des contingents aussi faibles, si on les compare à l'immensité de l'armée qui allait être mise en mouvement. Indépendamment des efforts que faisait Alexandre pour détacher de l'alliance de Napoléon toutes les grandes puissances, le czar ne négligeait aucun moyen de connaître ses plans et ses projets. L'aide de camp Czernicheff, homme non moins délié qu'actif, avait fait plusieurs voyages à Paris; à force d'argent, il était parvenu à savoir ce qui se passait jusque dans les bureaux de la guerre, où un employé, nommé Michel, qui plus tard périt sur l'échafaud pour ce fait, lui remit les états de situation de toutes les armées françaises. On y vit une preuve sans réplique des projets de Napoléon. Dans les premiers jours d'avril 1812, l'empereur Alexandre lui signifia, par son ambassadeur Kourakin, de faire évacuer la Poméranie, qui venait d'être envahie par ses troupes, et tous les Etats prussiens qu'elles occupaient. Le czar faisait en même temps connaître qu'il n'entendait point être gêné, ni empêché, dans son commerce avec l'Angleterre et les autres nations. Une telle déclaration équivalait à une déclaration de guerre; les deux puissances ne pouvaient pas se le dissimuler. Dès lors les relations devinrent plus froides de part et d'autre, et, bien que les ambassadeurs ne fussent point rappelés, elles cessèrent entièrement lorsque le duché d'Oldembourg eut été soumis aux exigences arbitraires du système continental. — Sous prétexte d'une inspection de son armée aux bords de la Vistule, Napoléon partit de Paris le 9 mai 1812, avec l'impératrice et une suite nombreuse. Il avait indiqué Dresde pour rendez-vous à beaucoup de princes et de rois, ses alliés et ses tributaires. C'est là qu'il voulait leur donner audience, ou, comme on l'a dit, tenir *cour plénière de rois*; c'est là que devait se montrer ce monarque superbe au plus-haut période de sa puissance et si près de sa chute! Il occupait les grands appartements du château, où il avait amené une partie de sa maison, et il y tenait grande table tous les jours. A l'exception du dimanche, où le roi de Saxe donnait un gala, ce fut toujours chez Napoléon que les souverains se réunirent, d'après des invitations du grand maréchal Duroc, qui ne furent adressées qu'à un petit nombre de particuliers. L'empereur et l'impératrice d'Autriche et le roi de Prusse y parurent également; ils ne se montrèrent ni les moins humbles ni les moins obséquieux. C'était surtout à ses levers qu'il fallait voir avec quelle soumission craintive venaient se prosterner les princes et les rois, confondus dans la foule des

courtisans, attendant le moment de s'humilier devant le maître. Napoléon passa ainsi près d'un mois, s'ennuyant d'un genre de vie qui flattait son orgueil, mais qui, sous tous les autres rapports, devait peu lui convenir. Il finit par dire à son aumônier, l'abbé de Pradt, qui l'a rapporté d'une manière assez piquante : « Je vais battre les Russes ; la chandelle se brûle. A la fin de septembre, il faut avoir fini ; peut-être y a-t-il déjà du temps perdu. Je m'ennuie ; je suis ici depuis huit jours à faire le galant, le petit Narbonne auprès de l'impératrice d'Autriche.... » On doit remarquer que cette princesse était la fille du duc de Modène, que Napoléon avait fort maltraité dans ses premières campagnes d'Italie, et que, en sa qualité de belle-mère, elle ne devait pas avoir une grande tendresse pour Marie-Louise. Toutes ces circonstances embarrassaient d'autant plus Napoléon que c'était une femme de beaucoup d'esprit. Impatient de se mettre en campagne, voici comment en peu de mots il expliqua ses plans à son aumônier. La légèreté, la bizarrerie des expressions n'ôtent rien au fond des pensées. « Je vais à Moscou ; une ou deux batailles en feront la façon. L'empereur Alexandre se mettra à genoux. Je brûlerai Toula ; voilà la Russie désarmée ; on m'y attend.... Moscou est le cœur de l'empire : d'ailleurs je ferai la guerre avec du sang polonais. Je laisserai 50,000 Français en Pologne, je fais de Dantzig un Gibraltar ; je donnerai cinquante millions de subsides par an aux Polonais ; ils n'ont pas d'argent ; je suis assez riche pour cela.... Sans la Russie, le système continental est une bêtise.... L'Espagne me coûte bien cher ; sans elle, je serais le maître de l'Europe.... Quand cela sera fait, mon frère n'aura qu'à s'y tenir ; il ne faudra pas être bien fin pour cela.... » Ce langage de vanité et d'outrecuidance étonnera moins si l'on considère que Napoléon avait alors sous ses ordres immédiats plus de 600,000 hommes des meilleures troupes, pleines de dévouement et de zèle, parfaitement approvisionnées de vivres et de munitions. Ce fut avec une telle armée, la plus redoutable peut-être qui ait existé dans l'antiquité et dans les temps modernes, qu'il se mit en campagne (1). Accoutumé dans ses guerres d'Italie et d'Allemagne à parcourir, à soumettre rapidement des contrées fertiles et populeuses, à nourrir la guerre par la guerre, il n'avait pas compris les difficultés, les obstacles qu'il rencontrerait dans les énormes distances de la Russie, dans les immenses déserts qui séparent les villes

(1) D'après l'état de situation qui se trouve au dépôt de la guerre, le chiffre réel de cette immense armée aurait été de 678,080 hommes, dont 355,913 Français et 322,167 étrangers, divisés en douze corps, déduction faite des troupes destinées à garder les derrières et à composer les escortes, des malades, des employés du grand parc, des dépôts de remonte, etc. Nous comptons sur les rives du Niemen, non pas 414,600 soldats, comme l'affirment les historiens russes, non pas 445,200 hommes, d'après le dire du général comte de Ségur, mais seulement 323,900 hommes.

et les villages, et surtout il n'avait pas prévu cette grande résolution du désespoir, cet ordre de tout détruire sur son passage, de tout perdre, de tout sacrifier, plutôt que de lui laisser les moindres ressources. Quel que fût son désir de livrer une grande bataille, de marcher rapidement vers le centre de l'empire russe, il se flattait encore d'obtenir d'Alexandre effrayé des conditions qui auraient pour lui les mêmes avantages que la victoire, et il lui envoya d'abord Narbonne avec des paroles de paix ; mais ce négociateur revint bientôt, n'ayant qu'avec peine pénétré jusqu'au czar, qui, dès longtemps, avait combiné tous ses plans, calculé toutes ses ressources et pris une forte résolution. Il ne voulait plus revenir sur ses pas. Ainsi, de part et d'autre, il fallait en finir ; la terrible lutte allait s'engager. — Ce fut le 29 mai 1812 que Napoléon quitta Dresde. Huit jours après, il était sur les bords du Niemen, à la tête de ses légions, traversant le fleuve sur trois ponts établis avec les équipages de l'armée. Dans le passage du Willia, qui se fit ensuite, on rencontra plus de difficultés. Les Russes avaient rompu le pont ; celui que l'on y substitua fut enlevé par une crue d'eau subite. Napoléon ne veut pas comme Xerxès qu'on châtie le fleuve, mais il ordonne à sa cavalerie de le traverser à la nage, et un régiment de lanciers polonais s'y précipite en sa présence. Le cours était si rapide que la plupart de ces braves ne purent gagner l'autre rive ; beaucoup furent noyés sous ses yeux. Près d'expirer dans les flots, ils s'écriaient encore : « Vive l'empereur ! » C'était le *Morituri te salutant* des gladiateurs romains. Napoléon l'entendit avec calme et fierté, comme eussent fait Domitien et Caligula (1). Les eaux baissèrent aussitôt après ; la Lithuanie fut envahie de toutes parts, et l'armée impériale s'étendit des confins de la Volhinie aux rives de la Baltique. C'était une faute, sans doute bien contraire à la méthode de Napoléon, qui ne réussit jamais que par des masses. Mais heureusement les Russes, qui avaient moins de forces, commirent une faute plus grande encore en offrant à l'armée française un front parallèle très-étendu, et même en essayant de la déborder sur sa droite pour couper sa retraite sur Varsovie. Cette imprudence devait perdre les Russes ; l'habileté et la valeur de leur général Bagration les tirèrent de ce mauvais pas. Napoléon, dont la pensée fut d'abord de percer le centre de l'armée russe et de marcher ensuite sur Moscou, se hâta d'imprimer à ses colonnes leur rapidité accoutumée ; mais les convois de vivres ne purent aller aussi vite ; ce fut la première cause des malheurs qui suivirent. Alors les subsistances manquèrent en-

(1) Nous laissons ce rapprochement qui tient à la couleur générale de l'article, mais nous protestons contre son application et contre l'exagération du sinistre. Ce ne fut pas un régiment, mais un escadron d'avant-garde qui faillit périr ; 30 ou 40 hommes se noyèrent.

tièrement; il fallut y suppléer par le maraudage, dans un pays où tout était détruit. Les soldats, répandus au loin par bandes affamées, se livrèrent aux plus affreux désordres. Un grand nombre ne rejoignirent plus leurs corps, les uns périssant de besoin, de fatigue, les autres tombant sous les coups des habitants, qui abandonnaient leurs demeures et se réfugiaient dans les bois. Déjà un tiers des colonnes était resté en arrière; le duc de Trévise, qui commandait l'arrière-garde, vint dire à l'empereur qu'il ne rencontrait plus que des habitations désertes, incendiées, des chariots, des caissons renversés, pillés, des cadavres d'hommes et de chevaux, enfin tous les symptômes de la destruction et de la défaite.... Beaucoup de rapports semblables arrivèrent en même temps; Napoléon, d'ailleurs, n'en avait déjà que trop vu lui-même. De toutes parts il recevait des nouvelles inquiétantes, qui le tenaient dans une cruelle perplexité. En Espagne, lord Wellington avait obtenu ses premiers succès à Ciudad-Rodrigo et Badajoz; en Suède, Bernadotte, qui avait traité dès le mois de mars avec la Russie, repoussait toutes les propositions de la France, tandis que les Turcs signaient la paix de Bucharest. Déjà l'armée ottomane menaçait l'aile droite de Napoléon; elle allait envahir la Volhynie, où une fausse manœuvre de Jérôme et la lenteur des Autrichiens livraient un passage aux Russes de Bagration, imprudemment engagés. Cette faute du jeune prince ajouta beaucoup aux embarras de son frère. Il ordonna sur-le-champ à Davout de prendre le commandement de toute l'aile droite, et le roi de Westphalie retourna fort mécontent dans sa capitale. A Wilna, Napoléon reçut les députés de la diète de Varsovie, qui vinrent le conjurer de rendre une patrie aux Polonais, offrant de concourir à la guerre de tout leur pouvoir et terminant ainsi leur discours : « Que Napoléon le Grand dise : *La Pologne existe*, et elle existera ! » A quoi il répondit d'une manière peu claire, finissant par cette déclaration, qui porta le découragement dans tous les cœurs : « Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espérance de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits.... Je dois ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines. » Cette garantie était en effet un des articles du traité d'alliance avec l'Autriche, et François II y tenait beaucoup. Il est probable toutefois que, si Napoléon avait trouvé quelque avantage à faire autrement, il se serait mis fort à l'aise envers son beau-père, dont il eût obtenu l'échange, déjà proposé, des provinces illyriennes contre la Gallicie. La retraite des Russes continua; ils éprouvèrent même un échec à Polosk, et ils abandonnèrent le camp de Drissa, que, depuis un an, ils fortifiaient à grands frais. Enfin un envoyé d'Alexandre, l'aide de camp ministre de la police Balachoff, porteur de paroles de paix, moins dures

que l'impérieuse sommation faite à Paris six mois auparavant par l'ambassadeur Kouradin, arrive à Wilna. Le czar se bornait à demander, pour entrer en négociation, la retraite de l'armée française derrière le Niemen, et il se soumettait au système continental. On ne conçoit pas que Napoléon ait refusé de pareilles propositions. Il crut sans doute que ce n'était qu'un moyen de gagner du temps pour dégager Bagration (1). La plupart de ceux qui l'entouraient, le prudent Berthier, le bouillant Murat, lui conseillaient de s'arrêter, de traiter de la paix. Ils crurent un moment l'avoir persuadé; l'on pensa qu'il voyait enfin les périls de sa position. « La conquête de la Russie ne peut être faite qu'en deux campagnes, dit-il « un jour à ses amis; nous ne nous éloignerons plus de nos magasins; nous resterons ici cet hiver. » Cette résolution les transporta de joie; tout était sauvé s'il y eût persisté. Dans ce cas, il eût passé l'hiver en Pologne, puis recommencé l'année suivante, dès le printemps, avec de nouvelles forces, des dispositions mieux combinées, des préparatifs plus complets. Rien alors ne lui eût résisté; son rêve de monarchie universelle devenait réalisable. C'est à cela sans nul doute qu'a tenu le sort du monde. Il le reconnaissait plus tard, quand il avouait n'avoir pas assez réfléchi aux différences de la guerre dans les contrées riches de l'Allemagne ou de l'Italie et les stériles, les immenses déserts de la Russie. A Wilna, il se crut encore en présence des Autrichiens ou des Prussiens; il se flattait, comme en 1806 et 1809, de tout finir par une grande bataille ou par l'invasion d'une capitale. Le seul nom de Moscou le faisait tressaillir, et une victoire pouvait l'y conduire! C'était là que son armée trouverait tout en abondance; c'était là que le czar viendrait à genoux lui demander la paix. Et, bercé d'illusions, il continua de s'enfoncer dans l'immensité d'un empire sans limites, qu'il connaissait si peu et dont la conquête lui semblait si facile! Parti de Wilna le 16 juillet 1812, après y avoir séjourné dix-sept jours, il dirigea ses colonnes entre la Dwina et la Dnieper, croyant surprendre dans une marche de flanc Barclay de Tolly, qui venait de quitter Witepsk pour se diriger sur Orscha et s'y joindre à Bagration; mais déjà ce mouvement était achevé; les corps russes eurent le temps de se réunir à Smolensk, ce qui dérangerait tous les projets de Napoléon. Ses colonnes, épuisées de faim et de fatigues, ne trouvaient qu'habitations ruinées ou détruites; aucun transport de vivres ne les suivait; elles ne pouvaient plus soutenir les longues marches exigées d'elles. Napoléon a dit

(1) « Je négocierai volontiers, dit l'empereur à Balachoff, mais « sans armistice, en conservant le pays que chacun occupe. « Avez-vous des pouvoirs? A l'instant même nous traiterons de « la paix. » Balachoff articula quelques phrases banales auxquelles Napoléon ne répondit rien, se bornant à lui parler du czar en des termes pleins d'intérêt, d'estime et même d'amitié pour sa personne; puis il le congédia. B—N.

mieux aimer acheter ses succès par la sueur de ses soldats que par leur sang ; mais dans cette funeste expédition de Russie, la victoire ne fut que trop souvent payée par l'un et l'autre de ces sacrifices. Quant à lui, on remarquait déjà que, bien qu'à peine âgé de quarante-trois ans, il n'avait plus la même vigueur, la même activité. Voulant néanmoins encore tout conduire, tout diriger lui-même et ne pas s'éloigner de l'armée, il s'était fait construire une voiture dans laquelle il pouvait prendre ses repas, travailler et dormir sans jamais s'arrêter. Ses aides de camp et une troupe de cavaliers l'escortaient ; des relais étaient préparés sur toutes les routes, et un grand nombre de mulets, de fourgons le suivaient, chargés de toutes les commodités de la vie. Jusque dans les sables de la Russie, au milieu des ruines que l'armée trouva sur son chemin, il eut les mêmes vins, les mêmes mets, le même lit qu'aux Tuileries. Il traînait aussi quelques volumes à sa suite. Voulant avoir une bibliothèque portative, il avait commandé à Barbier de nouvelles éditions dans le format in-12 des principaux auteurs, surtout des historiens. Cette collection, dirigée par le savant bibliothécaire et par d'autres gens de lettres largement payés de leurs soins, eût formé une très-belle collection *ad usum imperatoris* ; mais les événements se passèrent avec tant de rapidité, Napoléon eut à s'occuper d'affaires si graves, que celle-là tomba dans l'oubli, chose regrettable pour les lettres. Il ne montait plus à cheval que les jours de bataille et pour faire des reconnaissances. Sans de telles précautions, il lui eût été impossible de suffire à tant de travaux et de soins, de faire en même temps des plans et de donner des ordres pour la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie ; de correspondre sur tous les points avec les rois, les ministres et les généraux. Ces causes, réunies aux besoins multipliés de l'armée, apportèrent beaucoup de lenteur dans sa marche. Il fut obligé de séjourner à Witepsk pendant treize jours. La population tout entière de cette ville avait abandonné ses foyers pour suivre l'armée russe. C'était le premier indice d'une grande résolution (1). Là Napoléon aurait dû commencer à comprendre les conséquences de sa folle entreprise ; il eût dû voir où le conduirait un ennemi décidé à tout sacrifier, à tout détruire plutôt que de se soumettre. A Smolensk, cet épouvantable système se manifesta par l'incendie d'une manière plus funeste encore. Chasseloup lui proposa de fortifier cette excellente position, et d'y établir un camp retranché où il eût trouvé un asile dans sa retraite. « Voulez-vous

« donc me faire une nouvelle Alexandrie ? » lui dit-il, et il ne fut plus possible d'en parler. Les Français n'étaient entrés à Smolensk qu'après des assauts meurtriers, dans lesquels ils avaient eu à combattre l'armée de Bagration et celle de Barclay de Tolly, que Napoléon s'était flatté d'attirer dans une bataille décisive ; mais ils l'évitèrent par une retraite habilement concertée, et ce fut en vain que le lendemain il les fit poursuivre à Wolontino ; ils lui échappèrent encore dans un défilé, où Junot ne sut pas les renfermer. Alors ils allèrent attendre de nouvelles attaques dans la redoutable position de Borodino (la Moskowa), où fut livrée, le 7 septembre 1812, la plus sanglante bataille dont l'histoire fasse mention. Napoléon l'avait désirée, provoquée depuis longtemps. On a dit qu'au moment de la livrer il montra quelque hésitation, ce que les uns attribuent à un état maladif, les autres à l'inquiétude, à l'irritation que lui causaient tant de contrariétés et de périls accumulés en même temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y manifesta ni l'ardeur ni l'habileté qu'on l'avait vu déployer dans maintes occasions moins importantes. Koutousoff, généralissime des Russes, s'était fortifié dans une excellente position, sur la route de Moscou ; mais cette position pouvait être tournée par sa gauche. Napoléon l'a reconnu dans son bulletin, où il dit avec une incroyable légèreté : « Il eût été facile « de manœuvrer et de tourner la position de « l'ennemi ; mais cela eût remis la partie, et « cette position n'a pas été jugée tellement forte « qu'il fallût éluder le combat... » Ainsi, dans cette immense bataille de la Moskowa, pour ne pas perdre de temps, on s'abstint de manœuvrer, et pour que la partie ne fût pas remise, il y eut en un seul jour 60,000 hommes tués (1). Tout se borna, de la part de l'armée française, soit à des attaques de front, des assauts de redoutes meurtriers, où les deux partis se prirent à la gorge comme des barbares, soit à des décharges d'artillerie renversant du même coup des bataillons entiers, qui, remplacés aussitôt par d'autres, se formaient sous le feu des mêmes batteries. Napoléon ne parut qu'un instant sur le champ de bataille : il demeura presque toute la journée dans un endroit isolé, derrière le centre, où les généraux venaient lui demander des ordres et des secours qu'il ne donnait pas (2). Plusieurs s'impatientèrent, entre autres Ney, qui l'insulta de la manière la plus outrageante (3). Ce fut pour-

(1) Il y a beaucoup d'exagération dans ce chiffre. Nous avons eu 6,547 hommes tués et 21,453 blessés. En supposant que le tiers des blessés aient succombé, ce qui dépasserait les prévisions ordinaires, nous n'aurions pas perdu plus de 14,000 hommes. Doubtant le nombre du côté des Russes, cela donnerait un total de 42,000 hommes. Il n'a pas dû rester plus de 18 à 20,000 morts sur le champ de bataille. B—N.

(2) L'empereur était en proie à l'une des plus fortes migraines qu'il eût jamais éprouvées. Cependant les dispositions d'ensemble, la science des combinaisons stratégiques, ne parurent pas s'en ressentir. Le lendemain, il parcourut le champ de bataille et ne se reposa qu'à Mojaïsk, après quatre nuits passées au bivouac. B—N.

(3) Est-ce croyable ! Napoléon passait beaucoup au caractère

(1) Préoccupé de la marche inhabituelle d'une guerre qui s'opérerait presque sans combats ; voyant fuir devant lui toutes les forces actives de l'empire russe, et le génie barbare de la destruction précédant son avant-garde au point qu'elle ne rencontrait que des murailles sans défenseurs et des plaines sans récolte, il réunit, contrairement à sa coutume, les principaux chefs d'armée, les interrogea sur l'opportunité de pousser plus avant, et décida, d'après l'avis général, qui était aussi le sien, qu'on prendrait la route de Moscou par Smolensk. B—N.

tant à ce maréchal qu'il attribua la plus grande part de la victoire et qu'il donna le titre de prince de la Moskowa. A force de sang et d'efforts, on parvint à rompre l'ennemi sur quelques points. Quand ils le virent commencer un mouvement de retraite, les maréchaux envoyèrent encore une fois à l'empereur pour implorer le concours de sa garde, assurant qu'avec elle on allait tout finir. Il hésita un moment, et dit enfin à Belliard, chargé de ce message, qu'il n'était pas encore temps d'employer les réserves. La garde impériale continua donc à rester immobile, et les Russes, qui s'aperçurent du ralentissement des attaques, revinrent à la charge. Le carnage ayant recommencé ne cessa qu'avec le jour. L'armée française coucha sur le champ de bataille, et Napoléon se crut victorieux; mais, comme Pyrrhus, il pouvait dire : « Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus ! » 43 de ses généraux et 30,000 de ses soldats étaient morts sur la place (1). Les pertes de l'ennemi n'atteignaient pas un chiffre moins considérable; il avait surtout à regretter le prince Bagration, l'un de ses meilleurs chefs. De part et d'autre, il n'y eut presque point de prisonniers. On s'était tué sans pitié, sans merci, à la manière des sauvages. Le lendemain régnaient des deux côtés un tel abattement, une telle prostration de forces que Koutousoff, qui voulait livrer une seconde bataille, fut obligé d'y renoncer, et que Napoléon fut contraint de s'arrêter aux portes de Moscou, où il avait tant désiré pénétrer. Il ne savait pas même ce qui s'y passait, ignorant de quel côté se retirait l'armée russe, qui, après avoir traversé *la ville sainte*, allait prendre position sur son flanc droit et presque sur ses derrières. Il resta ainsi pendant une semaine dans le doute, croyant à chaque instant voir venir les principaux de la ville lui en apporter les clefs, se flattant même de recevoir d'Alexandre des propositions de paix. Il fallut enfin se décider à entrer dans Moscou. Quelle fut la surprise du vainqueur de voir cette ville déserte, de n'y trouver ni les vivres ni les provisions qu'il venait y chercher, et dont il avait si grand besoin ! Les soldats découvrirent cependant au fond de quelques caves des débris que l'on n'avait pu emporter, ce qui fut bon dans les premiers moments, mais ce qui était loin de suffire à la consommation de tout l'hiver, comme on s'en était flatté. L'empereur alla se loger au Kremlin, antique palais des czars, espèce de forteresse, où le despotisme des Ivan et des Pierre avait longtemps bravé les insurrections moscovites. Il s'y croyait en sûreté : aussi quel ne fut pas son étonnement, le lendemain, lorsqu'il vit des misérables tirés de prison exprès pour cela mettre le feu à toutes les mai-

sons, sous les yeux et en présence de l'armée française ! On crut d'abord à de simples accidents, et l'on se hâta d'y porter remède. Mais à peine l'incendie était-il calmé sur un point qu'il éclatait avec plus de force d'un autre côté. On arrêta quelques-uns des incendiaires ; on les mit à mort ; mais on n'obtint d'eux aucune révélation. Ce n'est qu'au moment où la moitié de la ville fut consumée qu'on reconnut enfin que c'était le résultat d'un plan conçu par le désespoir et la haine. Les flammes atteignant le Kremlin, Napoléon en sortit pour aller habiter un autre château impérial hors de la ville (1). Alors il commença d'entrevoir les périls où il s'était jeté ; ses entours osèrent enfin lui en parler ; il consentit à les entendre. Tous conseillèrent d'abandonner promptement une ville dans laquelle on ne pouvait pas vivre plus d'un mois. Le commissaire Daru seul fut d'avis qu'en tuant la moitié des chevaux dont on salerait la chair, et en continuant le maraudage aux environs, on pourrait passer l'hiver à Moscou. Cet avis était peut-être le meilleur, on le reconnut bientôt quand la gelée eut rendu la retraite si funeste. Mais il fallait pendant six mois renoncer à toute communication avec la France, avec tout l'Occident, et pendant ce temps la France, l'Allemagne, tout l'Occident n'auraient plus senti peser sur eux le joug impérial ; ils auraient pu s'en affranchir ! Cette seule pensée domina tous les plans de Napoléon ; le départ fut résolu, quelles qu'en dussent être les conséquences. Ce qui le rendit plus funeste, c'est qu'on attendit infructueusement la réponse d'une lettre au czar, que Lauriston n'avait pu porter lui-même à St-Petersbourg et que Koutousoff s'était chargé d'envoyer (2). Ce fut le 18 octobre, après trente-cinq jours d'hésitation, que Napoléon donna l'ordre définitif du départ (3). Il croyait si bien opérer paisiblement sa retraite jusqu'en Pologne, il était tellement persuadé que les vivres, les munitions, aucun moyen de transport ne lui manqueraient, qu'il ne voulait laisser à Moscou ni un seul canon ni un seul caisson. Cependant il en avait quatre fois plus que n'en comportait son armée, même en les comptant dans la proportion démesurée qu'il avait établie depuis quelques années. Rien n'empêchait donc de sacrifier la moitié de l'artillerie tout à fait in-

(1) Le château de Petrowskoïé, sur la route de St-Petersbourg, à une demi-lieue de la barrière. Il avait été la résidence de l'impératrice Catherine. Napoléon sortit à pied du Kremlin ; le duc de Vicence lui donnait le bras. B—N.

(2) Alexandre inclinait alors vers la paix. Il l'eût faite sans la résistance opiniâtre du sénat, sans la séduction des commissaires anglais et sans l'exaspération des masses, qui nous accusaient d'avoir incendié *la ville sainte*. B—N.

(3) Dès le 10, une longue colonne de blessés, sous la conduite du général Nansouty, et emportant les trophées de la campagne, avait quitté Moscou. D'autres convois suivirent. Le 18 au soir, Napoléon portait son quartier général de Moscou à Kalouga. 100,000 hommes et quarante mille voitures chargées de blessés, de vivres ou de munitions le suivaient. Ignorant qu'un chemin praticable conduisait de Malojaroslawitz à Smolensk, et que les Russes ne le gardaient pas, il eut le malheur d'abandonner un pays neuf et fertile, pour reprendre une route tracée par l'incendie, jalonnée par la mort. B—N.

impétueux du maréchal, mais il n'eût jamais souffert l'insulte.

(1) Nous renvoyons au calcul donné dans l'une des notes précédentes. B—N.

utile; il eût assuré par là le transport de l'autre moitié; il pouvait en être de même des équipages, dont la longue file, surchargée du butin de Moscou, rendait la marche impossible. Ses lieutenants, ses meilleurs amis, ne purent lui faire comprendre des choses aussi simples. Il semblait, en vérité, que ses facultés eussent baissé avec sa puissance (1). Se roidissant contre la fortune et voulant toujours lui commander, il dit, il écrivit à tout le monde qu'il reviendrait à Moscou lorsqu'il aurait fait une incursion à Kalouga, lorsqu'il aurait battu Koutousoff... En même temps, néanmoins, il préparait son retour en France, et, pour lui donner un air de triomphe, il faisait emballer et charger, comme des trophées, beaucoup d'antiquités, d'objets d'art et de luxe échappés aux flammes, même la croix du grand Iwan, que l'on descendit de la coupole la plus élevée du Kremlin, et qui fut destinée à figurer sur le dôme des Invalides à Paris; mais elle ne dépassa point le quatrième jour de marche; on fut obligé de la jeter dans un marais, ainsi que tous les autres objets de vanité et d'orgueil, substitués aux substances alimentaires dont l'armée manqua dès les premiers jours. Il y eut tant d'incurie et d'imprévoyance dans ce départ, qu'on ne songea pas même au ferrement des chevaux, qui, dès la première gelée, ne purent faire un pas sur la glace et qui, ne mangeant plus ni foin ni avoine, tombèrent de faiblesse. Ce fut d'abord sur une seule colonne que défilèrent les troupes. On allait ainsi, sans avoir arrêté un plan, ni donné une instruction, au secours de Murat, qui venait d'essuyer un échec. Ce fut dans la chaumière d'un pauvre tisserand, où logeait l'empereur, que le lendemain les rois, les princes et les maréchaux délibérèrent pour savoir de quel côté ils dirigeraient leurs pas. Tous furent d'avis de prendre la route de Kalouga, où l'on devait trouver des vivres et des abris qui manquaient absolument sur celle de Wiasma, ruinée par le premier passage. Mais pour cela, il fallait se hâter, il fallait que Koutousoff, campé dans le voisinage, ne vînt pas barrer le chemin. Jamais les circonstances n'avaient été plus urgentes, jamais la célérité n'avait été plus nécessaire. Napoléon, hélas! n'était plus le général actif, entreprenant, de Rivoli ou d'Austerlitz. Pendant qu'il perdit un jour à hésiter, à délibérer, son adversaire, vieillard de soixante-seize ans, faisait occuper la redoutable position de Malojaroslawitz restée pendant plusieurs jours sans défense. Le lendemain, il fallut que le prince Eugène l'attaquât, et qu'après l'avoir enlevée et perdue, il la reprît encore. Dans un de ces assauts meurtriers moururent, dans les bras l'un de l'autre, ces deux frères Delzons si intéressants par leur bravoure et leur amitié (*roy. DELZONS*). Maître du redoutable défilé, Napoléon pouvait poursuivre

sa route sur Kalouga, où, si les Russes osaient l'attendre dans une bataille, toutes les chances eussent été en sa faveur : c'était d'ailleurs pour son armée le seul moyen de salut. Il ne l'osa pas néanmoins, tant il était devenu timide, tant les derniers événements avaient changé son esprit! Il ne comprenait rien à cette guerre, qu'il avait entreprise comme une expédition sur le Pô ou sur le Rhin, et qu'à présent il voyait si différente! Ce qui ajouta beaucoup à ses perplexités, c'est qu'en ce moment il fut près de tomber dans les mains des Cosaques de Platow, qui firent une soudaine irruption sur les derrières de l'armée française et renversèrent les escadrons des chasseurs de la garde, dont Napoléon avait toujours soin d'être accompagné. Un de ces barbares passa si près de lui, qu'il pouvait, le perçant de sa lance, mettre fin à la guerre d'un seul coup, peut-être même empêcher les désastres que nous avons à raconter!... Tout ce que l'histoire rapporte des légions de Varus égorgées dans les forêts de la Germanie, des armées de Cambyse ensevelies dans les sables de l'Ethiopie, ne peut être comparé aux souffrances, aux calamités que supportèrent alors les débris de cette armée, naguère si belle et si puissante! Elle comptait encore 120,000 hommes dans ses rangs. De 200,000 chevaux de cavalerie et d'artillerie, il en restait 40,000; mais depuis plus d'un mois ces animaux manquaient d'aliments. Les hommes, plus malheureux encore, allaient parcourir cent lieues d'intervalle sur une terre gelée, couverte de neige, sans abris, sans autre nourriture que la chair des chevaux dépecés et mangés à l'instant de leur chute. Ce fut le 27 octobre que cette longue colonne s'achemina tristement par la même route qu'elle avait parcourue deux mois auparavant, pleine de joie, d'espérance et de valeur. Le second jour, elle arriva sur le terrain de la terrible bataille de la Moskowa, où gisaient encore sans sépulture les corps des braves morts cinquante-deux jours auparavant. Tous ces cadavres, comme ceux des chevaux, avaient été conservés par le froid, qui pesait déjà si cruellement sur les êtres vivants. Ce fut pour cette armée un bien triste spectacle, et cependant le moindre des maux qu'on lui eût évités en la faisant passer par un autre chemin. A peine s'en fut-elle éloignée de quelques pas, que vint s'offrir un tableau plus douloureux encore : ce fut le vaste couvent de Kolontoy, converti en un hospice ou plutôt en un charnier où, depuis la bataille, étaient entassés sans soins, sans secours, les malheureux blessés, les amputés qui n'avaient pas même de paille pour se coucher, et dont quelques-uns firent un dernier effort pour dire à leurs camarades un éternel adieu. On fit charger une partie des moins malades sur des charrettes de vivandières qui, bientôt après, pour sauver leur butin, les laissèrent sur la route. Les dernières colonnes les y trouvèrent le lendemain, à côté des

(1) Des ordres sages avaient été donnés de la manière la plus précise, mais on mit à les exécuter cette légèreté fatale qui caractérise notre nation.

corps sanglants de plusieurs centaines de prisonniers russes, faits dans les derniers combats, et dont l'escorte s'était ainsi débarrassée! Voilà les premiers traits de cette lamentable retraite; ils ont été rapportés par des témoins survivants, en petit nombre, il est vrai; mais tous tellement d'accord qu'il est impossible d'avoir le moindre doute. Napoléon était à la tête de cette lugubre colonne, dans sa voiture, où il ne manquait encore de rien; ce n'est que plus tard qu'il fut aussi contraint de marcher avec un bâton à la main. Avant d'arriver à Wiasma, il avait cherché à établir un peu d'ordre dans les troupes, qui déjà se mêlaient et s'embarrassaient de toutes les manières. Pour garantir leurs flancs des nuées de Cosaques qui les désolaient, il voulut faire marcher sur trois colonnes; mais les inégalités du terrain et le passage des ponts rendirent cette méthode impossible; il divisa alors les troupes en trois corps, sous les ordres de Davout, du prince Eugène et du brave des braves, le maréchal Ney, qui, commandant l'arrière-garde dans cette affreuse retraite, fut réellement plus qu'un héros. Quant à Napoléon, il continua de marcher en tête de tous avec sa garde fidèle, qu'il soignait toujours de son mieux et qui ne lui faisait pas du moins entendre tous les reproches, toutes les malédictions qui retentissaient dans les autres colonnes. Le maréchal Mortier, laissé à Moscou avec une faible division, pour y faire sauter le Kremlin et achever la ruine de cette malheureuse cité, vint alors rejoindre l'armée, après avoir accompli cette mission de vandalisme et d'une vengeance brutale, que l'ennemi pouvait faire payer bien cher à tant de prisonniers, à tant de malades partout abandonnés! Pendant les premiers jours de marche, les Russes se montrèrent à peine; Koutousoff était un vieillard moins actif que prudent; il était persuadé d'ailleurs que l'armée française serait défaite, anéantie par la seule action du froid, sans qu'il eût besoin de la poursuivre et de la combattre. Il se contenta donc, pendant toute la retraite, de marcher sur son flanc gauche, dans une ligne parallèle, s'abstenant de l'attaquer, lors même qu'il la voyait dans le plus grand désordre et tout à fait hors d'état de lui résister. Miloradowitsch et Platow, qui commandaient l'avant-garde, n'en agirent pas ainsi; le 3 novembre ils tombèrent avec 30,000 hommes sur les corps d'arrière-garde réunis près de Wiasma et leur firent éprouver une grande perte. Comme le commandement en chef de ces corps d'armée n'avait été donné à aucun des maréchaux, et qu'il était résulté de cet oubli, de la part de Napoléon, quelque désordre et de la mésintelligence, Ney lui écrivit dans la nuit : « Ce que cette journée a de plus fâcheux, c'est que nos troupes ont été témoins du désordre du premier corps; c'est un exemple funeste... » Je dois la vérité à Votre Majesté, et, quelque « répugnance que j'éprouve à blâmer les dispo-

XXX.

« sitions de l'un de mes camarades, je ne puis « m'empêcher de déclarer que je ne réponds pas « de la retraite, comme si je la commandais seul. « Le quatrième et le premier corps se sont retirés; j'occupe le défilé du bois en arrière de « Wiasma et je me mettrai en marche avant le « jour. » Selon sa demande, Ney fut chargé seul de l'arrière-garde; et l'on sait avec quel héroïque courage il s'acquitta de cette mission difficile. Sa troupe diminuait tous les jours par la faim, la fatigue, la désertion et le feu de l'ennemi. Quand il arriva près de Smolensk, il était resté seul, à pied, avec son aide de camp, qui, comme lui, avait pris un mousquet pour se défendre, et ils soutinrent une espèce de siège dans une chaumière. Davout et le prince Eugène eurent aussi plus d'une occasion de soutenir de pareilles luttes; ce dernier surtout, au passage du Wop, où les restes de son corps d'armée périrent, déploya une force, un courage dont peu d'hommes sont capables. Dans la première semaine de cette retraite déplorable, le froid fut supportable, pendant le jour le soleil ramenant un peu de chaleur; mais le 6 novembre il cessa de paraître; une neige épaisse et froide couvrit la terre; un brouillard glacial pénétra les membres de ces pauvres fantassins, vêtus pour les climats du midi, et qui n'étaient guère mieux couverts qu'au mois de juillet lorsqu'ils se dirigèrent sur Moscou. Toutes les privations, toutes les souffrances les accablèrent à la fois. Ils marchaient le jour entier ou se tenaient dans leurs rangs, sous les armes, pour faire face à des attaques incessantes; et la nuit, nuit de seize heures, c'était à peine s'ils s'asseyaient au feu d'un bivouac. Des lambeaux de chair de cheval qu'ils dépeçaient et dévoraient comme les hôtes du désert, dès que la fatigue ou le fer de l'ennemi faisait tomber quelques-uns de ces animaux, formaient leur seule nourriture: heureux quand ils pouvaient les faire rôtir à quelque feu de bois vert ou sur les ruines d'une maison démolie! Tous ne participaient pas à ces horribles festins; le plus grand nombre cheminaient lentement jusqu'à ce que, accablés par le froid et la faim, ils tombassent expirants sur la route, ne pouvant pas demander un dernier secours à leurs camarades, qui allaient eux-mêmes, un peu plus loin, tomber et mourir de la même manière. La neige recouvrait bientôt tous ces cadavres; la route en était jonchée!... Ce ne fut qu'un long cimetière. Le quatrième corps, qui avait pris une autre direction, sous les ordres du prince Eugène, n'eut pas moins à souffrir. Obligés d'abandonner leurs équipages, leur artillerie au passage du Wop, les pauvres Italiens traversèrent ce torrent dans l'eau jusqu'à la poitrine. Ils y périrent presque tous, et le prince parvint à Smolensk à peu près seul, dans le moment où les débris des autres corps y arrivaient aussi. Rien ne fut plus triste que le tableau qu'offrirent tous ces malheureux à l'entrée d'une ville où ils avaient

cru trouver enfin du repos et des vivres. Maigres et décharnés, vêtus de misérables haillons, ils ressemblaient à des spectres plutôt qu'à des êtres vivants. On s'en effraya tellement qu'on refusa de leur ouvrir les portes ; et ils restèrent plusieurs jours au bivouac, égorgeant et mangeant les chevaux d'artillerie qui, comme eux, n'avaient pu pénétrer dans la ville. Quand enfin on les laissa passer, à la suite des bataillons qui avaient conservé une apparence d'ordre, ils n'eurent point de part aux distributions de vivres, parce qu'on exigea d'eux la signature de chefs qui n'étaient plus, et qu'on voulut qu'ils justifiasent de leur existence dans des corps dont les cadres mêmes avaient disparu. Et tout cela pour la régularité de comptes qui ne devaient jamais être rendus, pour la conservation de magasins qui allaient être la proie des Russes ! C'est ainsi qu'on laissa mourir de besoin et de froid un grand nombre d'infortunés. Les rues de Smolensk furent couvertes de morts et de mourants ; on ne prenait pas plus que sur la route la peine de les relever. Ils étaient incessamment broyés par les roues et les pieds des chevaux. Quant à Napoléon, qui était arrivé le 9 et qui s'était logé dans l'une des maisons échappées à l'incendie, il rétablit un peu d'ordre dans cette foule et l'organisa pour continuer la retraite. Ayant formé quatre corps d'armée, il se mit à la tête du premier, principalement composé de sa garde, et partit le 14 novembre, prenant de nouveau la route par laquelle il était venu. Les trois autres corps partirent, à un jour d'intervalle, sous les ordres de Davout, d'Eugène et de Ney, qui resta chargé de l'arrière-garde. Napoléon paraissait peu s'inquiéter de Koutousoff, qui cependant le suivait pas à pas et qu'il trouva bientôt sur son chemin, occupant la position de Krasnoï, d'où il fallut le déloger. Comprenant alors le vice de son ordre de marche par divisions, il se décida enfin à attendre les autres corps ; mais pour cela il fallut faire face à l'armée de Koutousoff tout entière. Dans une position aussi critique, il ne manqua ni de valeur ni de présence d'esprit. Ce fut avec 15,000 hommes, au plus, qu'il soutint pendant toute une journée le choc d'un ennemi six fois plus nombreux, et qu'il parvint à le faire reculer, à lui en imposer par sa contenance. Voyant cependant, à la fin, que Koutousoff se disposait à l'entourer, il ordonna la retraite, qu'il dirigea lui-même, à pied, un bâton à la main, parce qu'il était impossible de monter à cheval, à cause de la gelée, et déguisé en Polonais afin de n'être pas reconnu. Au moment où cette retraite, effectuée avec ordre, se terminait, les corps d'Eugène et de Davout arrivèrent, après avoir combattu de leur côté et fait de grandes pertes ; il résulta du moins de la résistance de Napoléon que ces divisions purent se réunir à lui. C'était tout ce qu'il avait voulu ; il ne restait que le corps de Ney qui l'inquiétait vivement, mais qu'il ne pouvait attendre sans

s'exposer aux plus grands dangers. Ce maréchal, qui devait partir de Smolensk le 17, n'avait quitté cette ville que le 18, après avoir fait sauter les fortifications et plus de 1,500 caissons chargés de munitions. En cela, nous en sommes bien convaincu, il se conformait ponctuellement aux volontés du maître. Aussitôt après cette œuvre de destruction, Ney sortit de Smolensk avec 6,000 hommes, marchant à peu près régulièrement et avec un plus grand nombre de trainards, isolés, plus embarrassants qu'utiles. Bientôt assailli, entouré par les troupes dix fois plus nombreuses de Miloradowitsch et de Platow, il ne cessa pas un instant de combattre. A plusieurs reprises, sommé de mettre bas les armes, il s'y refusa avec indignation, lors même que les généraux russes lui annonçaient l'entière destruction des corps d'Eugène, de Davout et de Napoléon. Rien ne put l'ébranler. En arrivant auprès de Krasnoï, il avait perdu la moitié des siens et tous les passages étaient fermés par d'innombrables ennemis. Un seul côté paraissait libre, c'était celui du Dnieper, qui dans cet endroit coule sur une ligne à peu près parallèle à la route. Son cours est rapide ; il fallait faire plusieurs lieues pour s'y rendre. Il n'y a point de pont ; mais peut-être le fleuve, pris par la gelée, permettrait-il de le traverser à pied (1)... Ney saisit cette idée avec toute l'énergie de son caractère : au milieu de la nuit, tandis que l'ennemi compte le lendemain l'exterminer ou recevoir sa capitulation, l'héroïque maréchal met sa troupe en marche et, sans autre guide que le cours d'un ruisseau, il arrive au Dnieper, qu'il traverse sur la glace. Arrêté par un courant, il se jette dans l'eau jusqu'à la ceinture, gravit un rocher à pic et s'y établit avec 1,500 hommes, seuls restes de son corps d'armée. Là, il se croit en sûreté ; mais l'ennemi aussi a traversé le fleuve et des milliers de Cosaques viennent bientôt l'assaillir. Toujours conduite par le brave des braves, cette troupe héroïque résiste encore pendant plusieurs heures, puis elle suit le cours du fleuve à sa rive droite et, après trois jours et trois nuits de combats et de marches incessantes, elle arrive à Orscha (2), où le prince Eugène, qui l'attendait, embrasse le maréchal avec la plus vive émotion. C'étaient les deux héros de cette mémorable expédition, où se déployèrent de si grands caractères, où l'on vit, surtout aux passages des fleuves, des exploits véritablement fabuleux, des choses d'un caractère homérique et surhumain, la vérité de l'histoire offrant plus de merveilleux que n'en créerait l'imagination des poètes. Plus que

(1) C'est le général baron Pelet, alors colonel d'état-major, qui eut l'heureuse pensée d'indiquer cette voie de salut. La gloire de Ney n'en est pas amoindrie. B—N.

(2) C'est à Orscha que l'empereur, en présence de la troupe sous les armes, fit brûler ses équipages, ses caissons, ses tentes et presque tous ses papiers. Beaucoup d'officiers supérieurs l'imitèrent. Des cris de *Vive l'empereur* saluèrent l'auto-da-fé d'Orscha. B—N.

jamais, le maréchal Ney devenait nécessaire à l'empereur. On l'avait entendu dire, quand il le croyait perdu, qu'il sacrifierait pour le sauver les deux cents millions qu'il avait dans les caves des Tuileries. Nous ignorons ce qu'il fit à son retour : ce que l'on sait, c'est qu'il lui confia de nouveau le commandement de son arrière-garde, et que le brave Ney n'hésita pas à se charger de cette mission de plus en plus difficile. — Depuis l'affaire de Krasnoï, l'armée avait encore éprouvé de grandes pertes. Tous les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie disparaissaient dévorés par les soldats, dont ils constituaient la seule nourriture. On n'avait d'abord mangé que ceux qui tombaient de fatigue ou sous le feu de l'ennemi ; mais on en vint à les égorger. Quand il ne s'en trouva plus, il fallut mourir ! « Ce n'était plus que par milliers à la fois, a dit un historien témoin oculaire, que les hommes périsaient d'inanition et de froid. Toute la route était jonchée de cadavres, présentant le tableau hideux d'un champ de bataille continu. On rencontrait des troupes de mourants qui, dans un féroce délire, dévoraient les restes de leurs camarades morts peu d'instant auparavant ! » Nous ne sommes pas surpris que, dans d'aussi horribles circonstances, beaucoup de malheureux se soient rendus prisonniers de guerre. Une chose doit étonner, c'est qu'un plus grand nombre n'ait pas pris ce parti. Plus de 100,000 individus, qui ne pouvaient plus rien pour leur patrie, eussent ainsi échappé à une mort certaine. Cela ne s'explique que par la présence de l'empereur, par l'impossibilité où il était personnellement d'accepter une capitulation. Au milieu de ce désastre, Napoléon arriva le 25 novembre à la Bérésina, où il croyait trouver le pont de Borisow ; mais, par une imprévoyance inexplicable, il n'avait pas laissé dans cette position, la plus importante de sa ligne de retraite, un corps suffisant pour la défendre, et l'armée russe, que la paix de Bucharest avait rendue disponible, venait de l'occuper sous les ordres de l'amiral Tchichakoff, qui avait rompu le pont. Ce fut un événement bien funeste pour Napoléon, qui, suivi par la grande armée de Koutousoff, en eut encore une autre devant lui, et bientôt à sa droite celle de Wittgenstein, qui, des bords de la Dwina, poussait le maréchal Victor et allait aussi déboucher sur la Bérésina. Ainsi Napoléon se trouvait au milieu de trois armées ennemies, dont la moins nombreuse était plus forte que la sienne, composée d'hommes isolés, la plupart sans armes, manquant de chevaux, d'artillerie, et n'ayant plus son équipage de ponts que, faute de chevaux, on avait brûlé sur la route six jours auparavant. Il n'existait pas même du bois pour construire ce pont si nécessaire ; il fallut démolir le village de Wesselowo, seul endroit où il pût être établi, bien que, sur la rive opposée, les Russes eussent un poste avec de l'artillerie, et qu'au premier

coup de marteau, on dût s'attendre à voir tomber sur les ouvriers une grêle de balles et de mitraille. Dans cette extrémité, il n'y avait en effet qu'un miracle qui pût sauver Napoléon, et ses amis parlaient déjà tout haut de capitulation, de prison d'Etat. Murat étant venu lui proposer de se confier à quelques cavaliers polonais, qui, connaissant les chemins, le conduiraient à Varsovie, il déclara que ce serait une fuite indigne de lui ; mais nous pensons qu'en refusant cette proposition, ce fut plutôt par un sentiment de défiance pour des gens qu'il ne connaissait pas. Persistant à établir deux ponts, il en surveilla lui-même les travaux, que dirigèrent avec tant de zèle et d'habileté les généraux Eblé et Chasseloup. Toute son inquiétude était d'être forcé de les interrompre par le feu de l'ennemi ; mais quelles durent être sa joie et sa surprise, lorsque, après une nuit où l'un des deux ponts avait été achevé, on vint lui dire que les Russes étaient partis, sur de faux avis qui leur avaient fait croire que le passage s'exécuterait sur un autre point ! Alors les deux ponts furent achevés, et le maréchal Oudinot put passer sur la rive droite, où il rencontra bientôt le corps ennemi, qui, mieux avisé, revenant sur ses pas, fut repoussé avec vigueur. D'autres troupes passèrent ensuite, et Napoléon lui-même avec sa garde (1). Ce fut un horrible tableau que présentèrent alors ces deux ponts, où se pressaient, se poussaient en même temps les hommes et les chevaux, les chariots et les canons. Beaucoup furent jetés dans l'eau, quelques-uns s'y précipitèrent eux-mêmes par désespoir ou croyant se sauver. Surchargés, ébranlés par de si violentes secousses, les ponts se rompirent jusqu'à trois fois ; trois fois ils furent rétablis avec des peines infinies par les pontonniers, qui se mettaient dans l'eau jusqu'aux épaules, tandis que le brave maréchal Victor, avec son faible corps, empêchait Wittgenstein d'en approcher, et défendait le terrain pied à pied ; mais enfin il allait être forcé de passer lui-même sur la rive droite, et les ponts, que les boulets, la mitraille de l'ennemi atteignaient déjà, ne pouvaient manquer d'être rompus. Quoiqu'on eût averti la foule à plusieurs reprises, le plus grand nombre n'avait pu passer lorsque les ponts furent enfin brûlés. On jugera des pertes que l'armée française fit encore dans cette occasion par l'extraction des cadavres qu'ordonna six mois après le gouvernement russe. Il en fut retiré 20,000 en cet endroit seulement. — Dès

(1) « Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de l'empereur d'améliorer la construction, fut l'unique cause, dit Boutourlin, qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était pas en son pouvoir de maîtriser. » Ce témoignage d'un général russe estimé à du poids ; contrairement au témoignage de plusieurs historiens français, Boutourlin prouve que l'empereur n'a point perdu la tête et qu'il a fait ce que prescrivaient les devoirs d'un homme de guerre. B—N.

que Napoléon eut passé le fleuve, il se dirigea sur Wilna; mais bientôt, changeant de plan, il fit venir Murat, lui donna ses instructions et se rendit à Smorgoni, d'où il partit sur un traineau avec Caulaincourt et son mameluk Rustan. « Je vais à Paris, dit-il; c'est là que je pèse sur mon trône (1)... J'y créerai une armée de 300,000 hommes, et dans trois mois je reviens combattre les Russes!... » Pour la conservation de son trône et de sa personne, il convenait en effet alors qu'il fût dans sa capitale. Sans doute il eût mieux fait de n'en pas sortir; mais, après tout ce qui était arrivé, il est évident qu'il ne devait pas abandonner son armée dans une position aussi funeste. S'il eût été un général responsable, son gouvernement l'aurait certainement fait arrêter et juger pour ce fait. Mais il s'était arrangé depuis longtemps pour n'avoir de compte à rendre à personne, et les débris de cette grande armée, qui auraient pu, s'ils eussent été conduits sagement, s'arrêter à Wilna, où ils devaient trouver des vivres et un abri, n'obtinrent ni logement ni distribution dans une ville où d'immenses magasins allaient être la proie

(1) Un carré, formé par les débris de la garde impériale, offrait seul à l'empereur quelque sécurité. Au centre du carré, sa voiture cheminait escortée du duc de Vicence et du maréchal Duroc, à chaque portière, et suivie du prince major général, des aides de camp, de quelques autres officiers, tous à pied. Les soldats se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient; des traits hâves et décharnés, un œil sombre, presque éteint, témoignaient de leurs souffrances; on les voyait s'affaïsser, tomber, mourir, mais le mouvement général ne se ralentissait pas. Chaque soir, autour de la cahute où reposait l'empereur, la garde établissait son bivouac; les feux, allumés avec lenteur, s'éteignaient souvent avant le jour faute de combustible, et l'aurore venait révéler à cette élite de braves des pertes en présence desquelles leur courage ne faiblissait point. On eût dit que la mort planait sur le bivouac; malheur au soldat fatigué qui ne savait pas vaincre le sommeil! ce sommeil perfide amenait son agonie. — Cédant aux instances répétées de ses compagnons d'armes les plus fidèles, l'empereur, le 5 décembre, se décide enfin à se séparer des soldats pour regagner la France, où le rappelent tant d'impérieux motifs; il rassemble autour de lui les généraux, et, dans une allocution vive, après avoir retracé les événements divers qui expliquent et justifient les désastres de l'armée, il termine par ces paroles mémorables : « Chacun de nous a fait des fautes; la mienne est d'être resté trop longtemps à Moscou. Il n'y a qu'une gêne qui se soit conduite comme un vieux capitaine. » Napoléon eût bien voulu lui confier le commandement supérieur des troupes, mais la crainte de blesser le roi de Naples l'en empêcha. Vers onze heures du soir, par un froid de 25 degrés, l'empereur partait en traineau avec le duc de Vicence, le duc de Frioul et le comte Lobau. Le mameluk Rustan et un piqueur formaient son escorte. L'officier polonais Wonsovisch, placé sur le devant du traineau, servait d'interprète. Voici le résumé succinct des instructions qu'il laissait au prince major général : « Rallier l'armée à Wilna, tenir cette ville et prendre ses quartiers d'hiver; les Autrichiens, sur la Niemen, couvrant Brzesc, Grodno et Varsovie; l'armée sur Wilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche et qu'on ne croie pas pouvoir tenir en deçà du Niemen, la droite couvrant Varsovie, et, s'il se peut, Grodno; le reste de l'armée, en ligne derrière la Niemen, gardant comme « tête de pont Kowno, faire faire de grands approvisionnements « de farine à Königsberg, Dantzig, Varsovie, Thorn; faire tout « évacuer de Wilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvements; les évacuations auront lieu sur Dantzig pour ce qui « est le plus précieux. » Chacun sera frappé du vaste système de prévoyance dont cette instruction porte l'empreinte. Aussi le comte de St-Leu (Louis Bonaparte) disait-il avec infiniment de sens : « C'est un spectacle inouï dans l'histoire que celui d'une « armée dans l'immensité des déserts, luttant contre toute la « nature, contre d'innombrables ennemis qui l'entourent de tous « côtés, et contre toutes les souffrances et toutes les privations. « C'est un spectacle plus grand encore que celui d'un chef qui, « par la force de son caractère, son activité et son génie, par- « vient à se tirer de ces immenses dangers. » (*Réponse à sir Walter Scott.*) B-N.

des Russes. Les derniers de nos soldats, forcés de continuer leur route par un froid de vingt-huit degrés, allèrent mourir encore plus loin. La division Loison, qui était venue de Königsberg à leur secours au nombre de 10,000 hommes, en perdit elle-même 7,000 en trois jours. Murat, à qui l'empereur avait laissé le commandement, suivit l'exemple du maître. Sans rien dire à personne, il s'enfuit à Naples. Le brave Ney fut encore le dernier. N'ayant plus avec lui que 4 hommes, et marchant toujours le fusil sur l'épaule, bravant le froid, la faim et les Cosaques, il alla ainsi jusqu'à Kowno. Là, se trouvant absolument seul, il se mit sur un traineau et gagna Königsberg. Ainsi finit cette immense entreprise, la plus funeste qui ait pesé sur l'espèce humaine. — Après un tel désastre, il est curieux de voir Napoléon, arrivant dans une auberge à Varsovie et ne voulant pas y être reconnu, y faire venir son ambassadeur, l'abbé de Pradt, homme d'esprit, qui a pu empreindre le récit qu'il a donné de leur entrevue de couleurs plus piquantes que ne l'eût fait un homme sérieux, mais qui, du moins, n'a pas dénaturé les actes ni peut-être altéré l'ensemble du récit. Ce récit d'ailleurs se rattache à de si grands événements, il jette tant de jour sur leurs causes que nous ne croyons devoir en omettre aucun trait (1). « Je lui traçai, dit l'ambassadeur, avec tous les ménagements nécessaires, le tableau de l'état du duché : il n'était pas brillant. J'avais reçu, dans la matinée même, le rapport d'une affaire qui venait d'avoir lieu sur le Bug, près de Keislow, où deux bataillons de nouvelle levée avaient jeté leurs armes à la seconde décharge; ainsi que l'avis que, sur 1,200 chevaux de ces mêmes troupes, 800 se trouvaient perdus par le défaut de soins; de plus, que 5,000 Russes, avec du canon, marchaient sur Zamosc.... Je lui parlai sur la détresse des Polonais; il résista à cette idée et demanda avec vivacité : « Qui donc les a ruinés? — Ce qu'ils ont fait depuis six ans, répondis-je, la disette de l'année passée et le système continental, qui les prive de tout commerce. » A ces mots, son œil s'enflamma. « Où sont les Russes? » Je lui dis : « Il y a quinze jours que je n'en ai pas entendu parler. — Et le général Reynier? — De même. » Je lui parlai de tout ce que le duché avait fait pour la subsistance de l'armée; il n'en savait rien; de l'armée polonaise : — « Je n'ai vu personne pendant la campagne, » répliqua-t-il. — Je lui expliquai pourquoi et comment la dispersion des forces polonaises avait fini par rendre presque invisible une armée de 80,000 hommes. — « Que veulent les Polonais? — Être Prussiens, s'ils ne peuvent être Polonais. — Et pourquoi pas Russes? » d'un air irrité. — Je lui expliquai

(1) Une circonstance atténue la véracité de M. de Pradt. Il avait méconnu, faussé l'objet de sa mission en Pologne, et l'empereur lui avait fait de très-vifs reproches. B-N.

« les motifs de l'attachement des Polonais au régime prussien. Il ne les soupçonnait pas. Je les connaissais d'autant mieux que la veille, quelques ministres du duché, s'étant arrêtés chez moi, avaient conclu à ressaisir le gouvernement prussien comme la planche de leur naufrage. — « Il faut 10,000 Cosaques polonais : une lance et un cheval suffiront : on arrêtera les Russes avec cela. Pour moi, je ne connais d'utile que les armées bien organisées, bien payées et entretenues ; tout le reste ne va pas loin. » — Je me plaignis de quelques agents français, et quand je lui dis qu'il était fâcheux d'employer à l'étranger des hommes sans talents, il ajouta : « Et où y a-t-il des gens à talents ? » — L'ambassadeur revint après le dîner de Napoléon, avec le comte Potocki et le ministre des finances, ainsi qu'il lui avait été ordonné. Ils le trouvèrent fort préoccupé. — « Depuis combien de temps suis-je à Varsovie ? leur dit-il, depuis huit jours ? » Et il ajouta en riant : « Eh bien, non, depuis deux heures. » — « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. » — Sur les protestations de ces messieurs de la satisfaction qu'ils éprouvaient à le voir sain et sauf, après tant de dangers : — « Dangers ! pas le moindre. Je vis dans l'agitation ; plus je tracasse, mieux je vaux. Il n'y a que les rois fainéants qui engraisent dans les palais : moi, c'est à cheval et dans les camps. » — Il était clair qu'il se voyait poursuivi par les sifflets de l'Europe. « Pour lui, c'était le plus grand des supplices. — « Je vous trouve bien alarmés ici. — C'est que nous ne savons que ce que nous apportent les bruits publics. — Bah ! l'armée est superbe ; j'ai 120,000 hommes ; j'ai toujours battu les Russes. Ils n'osent pas tenir devant nous. Ce ne sont plus les soldats de Friedland et d'Eylau. On tiendra dans Wilna. J'y ai laissé le roi de Naples. Je vais chercher 300,000 hommes. Le succès rendra les Russes audacieux. Je leur livrerai deux ou trois batailles sur l'Oder, et dans six mois je serai encore sur le Niemen. Je pèse plus sur mon trône qu'à la tête de mon armée ; sûrement je la quitte à regret, mais il faut surveiller la Prusse et l'Autriche. Tout ce qui arrive n'est rien ; c'est un malheur, c'est l'effet du climat ; l'ennemi n'y est pour rien ; je l'ai battu partout. On voulait me couper à la Bérésina. Je me moquai de cet imbécile d'amiral (il ne put jamais articuler son nom). J'avais de bonnes troupes et du canon ; la position était superbe. Quinze cents toises de marais, une rivière.... » Cela revint deux fois. Il ajouta beaucoup de choses sur les âmes fortement trempées, sur les âmes faibles, à peu près tout ce que l'on trouve dans le 29^e bulletin ; puis il continua : « J'en ai vu bien d'autres ! à Marengo, j'étais battu jusqu'à six heures du soir ; le lendemain, j'étais maître de l'Italie. A Essling, j'étais le maître de l'Autriche. Cet

archiduc avait cru m'arrêter ; il a publié je ne sais quoi ; mon armée avait déjà fait une lieue et demie en avant ; je ne lui avais pas fait l'honneur de faire des dispositions, et on sait ce que c'est quand j'en suis là. Je ne puis pas empêcher que le Danube grossisse de seize pieds dans une nuit. Ah ! sans cela, la monarchie autrichienne était finie ; mais il était écrit au ciel que je devais épouser une archiduchesse. » Cela fut dit avec un grand air de gaieté. « De même, en Russie, je ne puis pas empêcher la gelée : on vient me dire tous les matins que j'ai perdu 10,000 chevaux dans la nuit ; eh bien, bon voyage ! » Cela revint cinq ou six fois. « Nos chevaux normands sont moins durs que les russes ; ils ne résistent pas passé neuf degrés ; de même des hommes : allez voir les Bavares, il n'en reste pas un. Peut-être dira-t-on que je suis resté trop longtemps à Moscou ; cela se peut ; mais il faisait beau ; la saison a devancé l'époque ordinaire ; j'y attends la paix. Le 5 octobre, j'ai envoyé Lauriston pour en parler. J'ai pensé aller à St-Petersbourg : j'avais le temps ; dans le midi de la Russie ; à Smolensk.... ah ! ah !... c'est une grande scène politique.... qui ne hasarde rien n'a rien.... Les Russes se sont montrés. Alexandre est aimé. Ils ont des nuées de Cosaques ; c'est quelque chose que cette nation. Les paysans de la couronne aiment leur gouvernement. La noblesse est montée à cheval. On m'a proposé d'affranchir les esclaves ; je n'en ai pas voulu, ils auraient tout massacré ; c'eût été horrible ; je faisais une guerre réglée. Qui aurait cru qu'on frappât jamais un coup comme celui de la brûlure de Moscou ? Maintenant ils nous l'attribuent, mais ce sont bien eux. Cela eût fait honneur à Rome.... Beaucoup de Français m'ont suivi ; ah ! ce sont de bons sujets ; ils me retrouveront. » Alors il se jeta dans toutes sortes de divagations sur la levée de ce corps de Cosaques polonais qui, à l'entendre, devait arrêter l'armée russe. Les ministres eurent beau insister sur l'état de leur pays, il n'en démordit pas. On annonça l'arrivée prochaine du corps diplomatique : — « Je n'en voulais pas à mon quartier général, dit-il ; ce sont des espions, uniquement occupés d'envoyer des bulletins à leurs cours. » — La conversation se prolongea ainsi pendant près de trois heures. Le feu s'était éteint : le froid avait gagné tout le monde. L'empereur, se réchauffant à force de parler, ne s'était aperçu de rien. Il avait répondu sur la proposition de traverser la Silésie pour retourner à Paris : « Ah ! ah ! la Prusse ! » Enfin après avoir répété deux ou trois fois : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, » après avoir demandé s'il était reconnu et dit que cela lui était égal, il voulut partir. Les ministres lui adressèrent les paroles le plus respectueusement affectueuses pour sa santé, pour le succès de son voyage, et il monta

dans l'humble traîneau qui portait César et sa fortune. Un choc violent manqua le renverser au seuil de la porte, et il se dirigea sur la Saxe, continuant à voyager comme secrétaire de Caulaincourt, qui avait pris un ordre de route en son nom. Il a dit qu'ayant été reconnu en Silésie, il fut près d'être arrêté ; mais nous ne pensons pas que ce soit exact, parce que toute l'Allemagne était encore dans une complète ignorance de la catastrophe. Il est au moins bien sûr qu'il en eut grand-peur et qu'il évita avec grand soin de se faire connaître. Il arriva à Dresde en deux jours ; ne voulant pas se présenter chez le roi, il le fit appeler à l'hôtel de l'ambassade, où ce prince se hâta d'accourir. On n'a pas su ce qui fut dit dans cette entrevue ; mais nous pensons que la conversation ne fut guère différente de celle de Varsovie (1). — Porté avec la même promptitude et voyageant toujours incognito, Napoléon ne s'arrêta plus jusqu'à Paris, où il arriva le 18 décembre, à dix heures du soir. Comme on était loin de l'attendre et que surtout on ne croyait pas le voir arriver dans cet équipage, il eut de la peine à se faire reconnaître par les sentinelles et même par l'impératrice, qui était déjà couchée. C'était deux jours après la publication de ce terrible 29^e bulletin, où il avait enfin dit à peu près la vérité sur la destruction de son armée : tout le monde en était encore ému. Sa présence remit un peu les esprits. Pour lui, il ne parut ni déconcerté, ni abattu par un si grand revers : dès le lendemain, il convoqua tous les ministres, tous les dignitaires de l'empire, qui, dans leurs compliments et leurs louanges, ne furent ni moins humbles ni plus vrais. Il prépara dès lors avec les ministres les moyens de se remettre en campagne. C'était le principal but de son retour, et il y mit plus d'activité, plus de force encore qu'il n'avait jamais fait (2). Une autre cause de son retour à Paris était la conspiration de Malet, dont il avait reçu la nouvelle sur les rives de la Bérésina, dans un moment où il avait à s'occuper de bien autre chose. En y réfléchissant ensuite, il fut épouvanté de la facilité qu'un homme obscur, prisonnier et sans complices, avait trouvée pour attaquer son gouvernement et presque le renverser. Alors il voulut connaître à fond cette affaire. On crut d'abord qu'il allait sévir contre

(1) Nous avons maintenu la citation textuelle de M. Michaud, parce que, à travers l'incohérence et le décousu des idées que l'abbé de Pradt traduit d'une manière si malveillante, si peu en harmonie avec le grand caractère de Napoléon, percent le fond de sa pensée, le sentiment juste de ses ressources. B—N.

(2) Napoléon, qui, malgré ses pénibles campagnes, ses victoires enivrantes et ses revers accablants, ne perdait jamais de vue l'administration générale de l'empire, et qui dictait, à la lueur des flammes de Moscou, un décret réglementaire du Théâtre-Français, renoua facilement la chaîne d'une quantité prodigieuse de travaux interrompus par la guerre. Son retour à Paris ranima beaucoup d'industries languissantes ; il visita les principaux établissements publics, les grands ateliers, se montra dans les faubourgs au milieu des ouvriers ; il conduisit l'impératrice aux Invalides ; il sut conquérir, dans les classes moyennes et dans les basses classes de la société, de nouvelles et fortes sympathies. B—N.

le ministre et le préfet de police, qui s'étaient laissé arrêter et emprisonner ; mais, après une enquête et un long examen, il ne trouva de coupable que le préfet de la Seine (voy. FROCHOT), qui avait eu le tort irrémédiable de croire, pendant une heure, à la fin de la dynastie impériale, d'après ce que lui écrivait un de ses amis : *Fuit imperator*, sans même penser qu'il y avait un Napoléon II ! — Les idées que cette conspiration de Malet lui inspira sur l'instabilité de sa puissance conduisirent alors Napoléon à s'occuper des affaires de Rome et à faire lever les bulles d'excommunication qui pesaient sur lui. Le saint-père était toujours son prisonnier. Sur un avis que les Anglais voulaient l'enlever de Savone, on l'avait amené à Fontainebleau, malade et près d'expirer sur la route. En ce moment, il était encore dans un état de faiblesse qui fit espérer des concessions que tant de persécutions n'avaient pu lui arracher. On lui réitéra des offres, des promesses ; on lui envoya des messagers de toute espèce ; Napoléon se rendit lui-même un jour à Fontainebleau avec l'impératrice. Il embrassa le saint-père avec une effusion de tendresse incroyable de sa part ; il y retourna plusieurs fois, et finit par lui proposer de mettre fin à leur dissentiment, par une espèce de concordat qu'il avait apporté tout prêt et rédigé avec beaucoup d'adresse. On a dit que, pour le faire signer au pontife, il usa de la plus extrême violence ; mais le saint-père a lui-même démenti ce fait, qui n'était pas dans le caractère de Napoléon et qui d'ailleurs eût peu réussi auprès de Pie VII. Ce qui est plus vrai, c'est que ce vieillard seul, ne pouvant pas consulter ses cardinaux, environné de toutes sortes de séductions, donna sa signature à un acte par lequel il abandonnait la souveraineté de Rome et s'obligeait à rester en France, dans la résidence qui plairait à l'empereur. Enfin, il devait résulter de l'arrangement que l'institution canonique serait donnée aux évêques par le métropolitain. C'était réellement tout ce qui lui avait été demandé et tout ce qui, depuis quatre ans, causait les tribulations du souverain pontife. A peine eut-il signé qu'il en eut le plus grand regret et que son état maladif prit un caractère très-grave. Il s'ouvrit de ses chagrins aux cardinaux, à ses conseillers intimes, et bientôt, d'après leur avis, il envoya une rétractation à l'empereur, qui, n'en tenant aucun compte, fit publier le concordat signé entre le pape et lui le 25 janvier 1813 (1). Dans son discours d'ouverture du corps législatif, le 14 février, Napoléon annonça qu'il avait signé directement, avec le pape, « un concordat qui terminait tous les différends malheureusement élevés dans l'Eglise. »

(1) Napoléon prévoyait un revirement d'idées chez le souverain pontife. Aussi disait-il au ministre Portalis, après avoir signé l'amnistic des cardinaux exilés ou détenus : « Nous nous sommes trop pressés ; vous verrez que tout manquera par là. » En effet par là tout a manqué. B—N.

Lorsqu'il eut envoyé cette espèce de protestation, le saint-père, qui avait joui d'un peu plus de liberté, fut resserré plus étroitement, et ses cardinaux les plus intimes, qu'on lui avait permis de recevoir et à qui l'on attribuait sa résistance, furent de nouveau exilés, éloignés de sa personne. C'était lorsqu'il avait perdu les deux tiers de son armée, au moment où son immense puissance semblait près de lui échapper, que Napoléon s'efforçait d'arracher ainsi, par la violence et la ruse, un misérable coin de terre au pontife romain ; ce qui prouverait assez, si tant d'autres circonstances ne le prouvaient encore davantage, qu'il n'avait pas renoncé à ses projets de domination universelle. Il n'était sorti de Moscou qu'en disant qu'il y retournerait, et il y a lieu de croire que c'était sa pensée (1). Il avait laissé en Pologne, sur la Vistule et sur l'Oder des garnisons considérables, et qui, n'étant plus appuyées ni entretenues, ne pouvant pas d'ailleurs être secourues, devaient nécessairement succomber, ce qui allait causer sa perte. On verra bientôt que ce fut, en effet, parce qu'il ne voulut rien céder qu'il perdit tout, et que ce caractère de ténacité et d'obstination, qui l'avait si prodigieusement élevé, fut précisément ce qui détermina sa chute. D'alliés incertains qu'ils étaient, les Prussiens et les Autrichiens allaient devenir ses ennemis déclarés. Déjà le corps de Schwarzenberg, ainsi que celui d'York, s'étaient séparés de l'armée française ; ils avaient traité avec les Russes. Entraînés par l'enthousiasme des peuples autant que par leur véritable intérêt, mais n'osant pas encore approuver ouvertement ces défections, les cabinets de Vienne et de Prusse dissimulèrent. Le roi Frédéric-Guillaume, sans appui dans une capitale environnée des débris de l'armée française, qui occupaient ses plus fortes places, craignant un enlèvement pareil à celui de Rome ou de Bayonne, partit secrètement de Berlin pour se rendre en Silésie. Son ancien, son véritable ami, l'empereur Alexandre, accourut aussitôt pour former une nouvelle alliance, qui ne devait plus avoir d'autre terme que la vie de ces deux princes. L'Autriche, après avoir fait à Napoléon les protestations les plus amicales, rejeta complètement le joug de l'alliance française. Des conventions positives furent alors signées à Varsovie, puis à Kalisch. D'après ces conventions, Schwarzenberg rentra sur le territoire autrichien, et il se tint dans l'attitude d'une neutralité armée, qui d'ailleurs différa bien peu de celle qu'il avait eue jusqu'alors. Napoléon s'attendait à ces défections : « J'aime « mieux, dit-il, avoir des ennemis déclarés que « des amis cachés. » Sans doute qu'en cela il

avait raison ; mais ce n'étaient pas les seuls ennemis que dût lui attirer le mauvais état de ses affaires. L'Angleterre frappait à toutes les portes pour lui en trouver de nouveaux ; elle accordait d'amples subsides et faisait des promesses plus brillantes encore. A la Russie, elle venait de donner sept millions de livres sterling, et elle s'obligeait à faire tous les frais de la réédification de Moscou ; à l'Autriche, elle donnait une somme plus énorme encore, celle de dix millions, avec promesse de toute la péninsule italique. Quant à la Prusse, il lui fallut aussi beaucoup d'argent. La perspective d'être rétablie dans toutes ses possessions était d'ailleurs un véhicule bien suffisant. On lui fit néanmoins d'autres promesses, que les événements ont réalisées. Un autre allié moins puissant, mais peut-être plus dangereux, devait être entraîné dans cette coalition par les guinées britanniques autant que par sa haine contre Napoléon : c'était le général Bernadotte, devenu l'héritier du trône de Suède. On lui donna des subsides pour vingt-quatre millions de francs, avec promesse de la colonie française de la Guadeloupe, alors occupée par les Anglais, et de la Norvège pour dédommagement de la Finlande, que la Russie ne voulait rendre dans aucun cas, aimant mieux, comme on le pense bien, s'acquitter aux dépens du Danemarck, qu'il fallait d'ailleurs punir de sa persistance à rester l'allié de la France impériale. Une autre circonstance, que n'avait sans doute pas prévue Napoléon, contribua beaucoup à exciter contre lui la Russie et la Suède : ce fut l'arrivée dans ces contrées de madame de Staël, qui, poursuivie par sa haine, forcée de fuir devant ses armées, était venue d'asile en asile jusqu'à St-Petersbourg. Très-bien accueillie par le czar, on conçoit qu'elle n'avait pas dû calmer ses ressentiments. S'étant ensuite rendue à Stockholm, patrie de son premier mari, cette dame y trouva aussi des protecteurs et des amis, surtout le prince royal qu'elle avait connu à Paris, au temps où l'un et l'autre professaient des opinions fort peu monarchiques. En ce moment, tout avait changé : c'était contre Napoléon, héritier de la révolution de France, que devait combattre Bernadotte, qui avait été l'un des premiers, l'un des plus ardents soutiens de cette même révolution. Il reçut le commandement d'un corps de 30,000 Suédois, augmenté d'un même nombre de Russes et de Prussiens, formant l'aile gauche des alliés. On comprend à quel point durent être flattées l'ambition et la vanité de ce roi parvenu. Aux conférences d'Abo, comme à celles de Tilsitt et d'Erfurt, Alexandre n'avait épargné ni les cajoleries ni les promesses ; il était allé jusqu'à dire que le trône de France devant bientôt vaquer, personne n'y aurait plus de droits que l'ancien sergent d'infanterie, devenu prince royal de Suède. Bernadotte crut la chose très-sérieuse, et ce fut dans cette pensée qu'il se mit en campagne.

(1) C'eût été la pensée d'un fou. Jamais l'empereur n'a pu l'avoir. Ce qu'il voulait alors, au risque de sacrifier la tiède et douteuse alliance de l'Autriche, c'était de mettre le Niemen sous la garde des phalanges polonaises nationalement organisées.

— Tandis que se formait ainsi dans le Nord une des plus redoutables coalitions que la France ait eu à combattre, Napoléon, exactement informé de toutes ces circonstances, redoublait d'activité et d'énergie pour se préparer à la résistance ; jamais il ne mérita mieux l'expression dont se servait Cicéron pour peindre Jules-César : *Monstrum activitatis* (1). Il ne s'agissait pas moins que de créer une nouvelle armée pour le matériel comme pour le personnel. Quant aux hommes, ce fut le plus facile : les décrets du sénat et les circulaires des préfets ne firent point défaut. Cent cohortes du premier ban de la garde nationale, qui avaient été créées l'année précédente, avec la promesse de rester dans les places et de ne pas dépasser les frontières, furent incorporées dans d'anciens cadres de bataillons, dont il fit venir cent cinquante des armées d'Espagne, où ils restaient parfaitement inutiles, n'ayant plus que des officiers et l'état-major, qui ne manquent jamais, parce qu'on les remplace sans cesse. On *versa* dans ces cadres les produits de deux années de conscription anticipée ; et tout fut complet, pour l'infanterie du moins. Quant à l'artillerie et à la cavalerie, ce fut plus difficile. On avait perdu en Russie 900 pièces de canon et 120,000 chevaux. L'argent ne manqua pas ; la réserve des Tuileries se trouva bien à propos. Dans son discours d'ouverture du corps législatif, qui fut un peu plus humble que de coutume, Napoléon avait dit qu'il suffirait à tout sans de nouveaux impôts, et cela fut vrai sous quelques rapports (2). En réunissant les moyens de violence et d'intimidation à ceux de la persuasion, on obtint des communes et des grands propriétaires quelques *dons volontaires* de chevaux et d'hommes tout armés. Mais un moyen plus efficace de faire de la cavalerie, dont on avait un si grand besoin, fut la création des gardes d'honneur, tirés pour la plus grande partie des familles les plus riches de l'ancienne noblesse, qui jusqu'alors étaient parvenues à se soustraire au service militaire, par des exemptions ou des remplacements très-chèrement achetés, sous la garantie des lois les plus formelles. On conçoit toutes les plaintes, toutes les récriminations qui durent en résulter. Dans le conseil où cette mesure fut adoptée, le ministre de l'intérieur se permit de sévères et justes représentations ; mais il ne put faire revenir l'empereur sur une décision prise, fondée d'ailleurs sur la plus

urgente nécessité. Tout ce qu'il accorda, ce fut de charger Montalivet lui-même de l'exécution en disant : « Je sais que vous n'approuvez pas « cette mesure, et, comme vous, je la trouve « rigoureuse ; mais c'est précisément à cause de « cela que je vous charge de la faire exécuter, « parce que du moins vous l'adoucirez autant « que cela sera possible. Souvenez-vous seulement « que j'ai besoin de cavaliers... » On trouva par ce moyen 10,000 hommes de cavalerie, qui furent divisés en quatre régiments. Ils n'étaient pas encore réunis dans les garnisons de l'intérieur, que Napoléon fut contraint de se mettre en campagne avec une armée de 100,000 fantassins, qui n'avaient jamais vu le feu et qui pouvaient à peine porter leurs fusils. Craignant une entreprise pareille à celle de Malet, il créa une régence qui fut confiée à Marie-Louise ; non qu'il jugât cette princesse capable de gouverner dans des circonstances difficiles, mais il ne voulait pas qu'en pareil cas on pût oublier qu'il y avait une impératrice et surtout un fils de l'empereur. Il lui donna d'ailleurs un conseil d'hommes éclairés, sans les avis duquel la régence ne pût rien faire. Enfin il quitta Paris le 15 avril, et le surlendemain il était à Mayence, où il passa huit jours à rassurer les princes de la confédération du Rhin, à compléter l'organisation de cette armée qu'il venait de tirer du néant, et que déjà il fallait conduire à l'ennemi. Plus il avait attendu, plus les alliés avaient acquis de forces. Après la fuite de Murat, Eugène, qui avait pris le commandement des débris de la grande armée, avait inutilement cherché à se maintenir en Pologne. Abandonné par les corps auxiliaires de la Prusse et de l'Autriche, pouvant à peine, avec les hommes échappés au désastre de Moscou, compléter les garnisons des places qu'il lui était ordonné de conserver, il s'était vu contraint de se réfugier d'abord derrière la Vistule, puis derrière l'Oder, où il eût été si important qu'il pût attendre les secours promis par Napoléon. Enfin, ne pouvant même pas conserver en entier la ligne de l'Elbe, il avait été refoulé dans la place de Magdebourg, et les alliés venaient de lui signifier impérieusement qu'il eût à repasser le Rhin, lorsqu'il reçut des renforts et que Napoléon lui-même arriva. Dès le 27 avril, l'empereur était à la tête de 120,000 hommes sur les rives de la Saale, aux lieux mêmes où, sept ans auparavant, il avait obtenu de si grands succès. Certes, il pouvait en obtenir de très-grands encore, car il lui restait d'immenses avantages sur ses ennemis, d'abord celui du nombre, ensuite celui de l'unité d'action et de pouvoir, enfin, on ne peut le contester, la supériorité de son génie et d'une longue expérience. Mais pour bien profiter de tout cela, il fallait être doué d'une modération, d'une prudence qui ne furent jamais en lui ; il eût fallu renoncer complètement et sans réserve à ses projets insensés, à tous ses plans de domination

(1) En présence de cette nouvelle ligue des Etats du Nord, l'empereur ne désespéra ni de sa fortune, ni de l'attachement de ses peuples, ni de l'amour du soldat ; il sut, comme aux grands jours d'Arcole, d'Austerlitz et d'Iéna, utiliser les inspirations de son génie. Aux 127,000 hommes d'excellentes troupes qui s'étaient comptés, vers le milieu du mois de décembre, sous les murs de Wirbanen, Gumbinen et Königsberg, il sut joindre, en très-peu de temps, des troupes fraîches et former une magnifique armée, capable de tenir en suspens les destinées européennes. Devenus moins audacieux à mesure qu'ils approchaient de la lutte suprême, les coalisés le laissaient faire.

B-N.

(2) Le budget, qui en 1812 était d'un milliard trente millions, ne fut plus fort, l'année suivante, que de vingt millions. Les recettes équilibraient les dépenses. Aucun Etat ne se trouvait dans une situation si prospère.

B-N.

universelle. Alors il eût rappelé près de lui 60,000 hommes qu'il avait laissés dans les places de la Pologne, à Dantzic et sur l'Oder dans le but trop évident d'aller encore un jour conquérir ces contrées... Il était parti de Moscou en disant qu'il y reviendrait, et il n'avait ordonné la destruction des fortifications de Smolensk qu'afin de ne pas les rencontrer pour obstacle dans une seconde invasion ! Il le dit formellement au maréchal Ney en lui intimant ses ordres. Nous n'oserions pas même affirmer qu'à l'époque où nous sommes arrivés, il oubliait complètement de pareilles idées ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que lorsqu'il fut parvenu jusque sur l'Oder, il ne fit rien pour rappeler à lui des garnisons qui eussent doublé ses forces et que l'ennemi faisait contenir par des landsturms, par des bandes de paysans, tandis que ses meilleures troupes combattaient les Français sur les bords de l'Elbe. La première bataille de cette nouvelle guerre fut celle de Lutzen (1^{er} mai 1813), où les Prussiens et les Russes, sous les yeux de leurs souverains, attaquèrent l'armée française dans une redoutable position, là même où avait autrefois combattu, où était mort le héros de la Suède, Gustave-Adolphe. Ce fut une lutte acharnée d'infanterie et d'artillerie, où les masses immobiles, rangées sous le feu de la mousqueterie et du canon à mitraille, périrent sans pouvoir se défendre. Il n'y eut ni évolutions ni aucune de ces combinaisons qui honorent le chef ; les époques d'Austerlitz et de Friedland étaient bien loin ! Le centre de l'armée française fut enfoncé, et tout était perdu si la jeune garde ne fût arrivée et n'eût repris le village de Kaya, clef de la position. Nos jeunes conscrits, qui voyaient le feu pour la première fois, furent admirables. Il en tomba 15,000 aux cris de *Vive l'empereur !* qui était à côté d'eux et qui s'exposa lui-même à de très-grands périls. Plus que jamais il sentait la nécessité de vaincre. Mais cette victoire de Lutzen, qui lui coûta si cher, eut peu de résultats. L'ennemi se retira en bon ordre, et, faute de cavalerie, on ne put le poursuivre. Ce n'était plus le temps où une victoire, comme un *coup de tonnerre*, ainsi que disait Napoléon, anéantissait une armée, ouvrait les portes d'une capitale. On ne devait plus voir de ces triomphes où Napoléon se complaisait à faire défiler sous ses yeux 20,000 prisonniers... Cette fois, le bulletin n'en accusa que 2,000, et nous pensons même que ce nombre était exagéré (1). Une des pertes les plus sensibles pour l'empereur fut celle du maréchal Bessières. C'était un homme de peu de savoir, mais brave, dévoué et l'un de ses plus

anciens serviteurs. Il le regretta sincèrement. — Une des conséquences immédiates de la victoire de Lutzen fut l'évacuation de Dresde par les alliés ; ils y avaient établi leur quartier général. Le roi de Saxe put ainsi rentrer dans sa capitale, d'où il s'était enfui pour se réfugier à Prague. Napoléon, qui commençait à se défier des Autrichiens, avait d'abord été fort mécontent de ce voyage auprès d'eux ; mais quand il fut bien assuré qu'il n'y avait de la part du vieux roi, son allié, aucune arrière-pensée, il lui fit rendre de grands honneurs à son retour. Pendant ce temps, les alliés se fortifiaient dans la position de Hohenkirchen, près de Bautzen, célèbre dans l'histoire du grand Frédéric, qui y fut vaincu par le maréchal Daun. Obligé de faire un grand effort pour les en déloger, Napoléon, que ses malheurs rendaient timide, fit encore une tentative pacifique et demanda un armistice ; mais il lui fut répondu qu'on ne pouvait rien décider sans l'intervention de l'Autriche, devenue médiatrice. Cette réponse était peu rassurante ; il en comprit toute la portée, il dut se résigner à combattre. Toutes les colonnes de l'armée furent dirigées sur Bautzen ; le 19 mai, elles étaient en présence de la redoutable position des alliés. Dès le lendemain, toutes traversèrent la Sprée sous le feu de leur artillerie ; et les alliés se retirèrent dans une seconde position, d'où il fallut les déloger encore par des attaques de front où les Français déployèrent beaucoup de valeur. Ils firent de grandes pertes sans obtenir des avantages réels. Ce ne fut qu'à la fin de la journée que, tourné par le corps du général Lauriston, qui avait fait un long détour, l'ennemi se vit contraint d'abandonner sa dernière position. Comme à Lutzen, on fit peu de prisonniers ; les résultats de la victoire ne furent guère que la position d'où l'ennemi fut délogé. « Ces gens-là ne nous laisseront pas un clou, » disait Napoléon en les poursuivant le lendemain dans la direction de Wurschen. Il eut encore ce même jour un engagement à Reichenbach, où il perdit son meilleur ami, Duroc, qui fut frappé par un boulet de canon. C'était un homme de bien, et qui avait souvent donné à l'empereur des avis que celui-ci eut trop souvent le tort de ne pas suivre, bien qu'il l'estimât réellement. La journée de Bautzen, sans présenter de résultats décisifs, offrait cet avantage de faire connaître aux alliés tout ce que pouvait encore la valeur française ; elle leur apprenait combien il restait de ressources à leur ennemi (1). Ils acceptèrent alors des propositions dédaignées auparavant ; un armistice fut signé le 4 juin pour des négociations de paix qui durent s'ouvrir à Prague sous la médiation de l'Autriche. Les armées restèrent dans la même position, à l'exception de la

(1) Au commencement de la bataille, l'empereur avait dit aux troupes : « C'est une bataille d'Égypte : une bonne infanterie « doit suffire, » et en effet l'infanterie suffit. Les conscrits furent admirables d'intelligence et d'élan. « Il y a vingt ans que je « commande des armées françaises, s'écria Napoléon, je n'ai pas « encore vu autant de dévouement et de bravoure. » Ce sont les 80 bouches à feu pointées par Drouot qui ont décidé la victoire.

B-N.

(1) A Bautzen, par une manœuvre non moins habile que savante, Napoléon avait su rendre inutiles trois cents redoutes, élevées à grands efforts depuis trois mois de travaux continus.

B-N.

division française qui occupait la Silésie et qui dut évacuer Breslau, ce qui était d'une grande importance pour les communications de la Prusse avec la Bohême. Du reste cette trêve, demandée par Napoléon et consentie avec tant de peine, prouve que l'état de ses affaires n'était pas aussi beau que l'eussent exigé des prétentions et des projets auxquels il ne renonçait point (1). Quelques traits d'une conversation politique qu'eurent alors Fouché et Augereau feront juger de ses vues et de sa position : « Hélas ! » dit le maréchal à l'ex-ministre que Napoléon avait fait venir auprès de lui (2), sans que l'on sache pourquoi, « notre soleil est couché. Combien ces deux ba-tailles, dont on fait tant de bruit à Paris, res-semblent peu à nos victoires d'Italie, quand je « lui apprenais à faire la guerre dont il a tant « abusé ! Que de peines inutiles on a prises uni-quement pour faire quelques marches en avant ! « A Lutzn, notre centre a été enfoncé ; plusieurs « régiments ont été mis en déroute, et tout était « perdu sans la jeune garde. Nous avons appris « aux ennemis à nous battre. Après une bou-cherie comme celle de Bautzen, il n'y a eu « aucun résultat : point de canons pris, point de « prisonniers. Partout l'ennemi nous a résisté « avec avantage, et nous avons été rudement « traités à Reichenbach, le lendemain même de « la bataille... Un boulet frappe Bessières, un « autre Duroc, le seul ami qu'il eût au monde ! « Bruyères et Kirchener sont emportés par des « boulets... Quelle guerre ! elle n'épargnera pas « un seul de nous. Il ne fera pas la paix ; vous « le connaissez aussi bien que moi : il se fera « entourer par 50,000 hommes, car, croyez-moi, « l'Autriche ne lui sera pas plus fidèle que la « Prusse ; oui, il restera inflexible, et à moins « qu'il ne soit tué, et il ne le sera pas, nous y « passerons tous. » Il y a, sans doute, dans ce portrait un peu de l'amertume d'un ancien rival ; mais le fond en est vrai, et la suite des événements ne l'a que trop prouvé ; Napoléon lui-même l'a reconnu lorsqu'il disait à Ste-Hélène : « J'ai « été gâté ; dès mon entrée dans la vie, je me « suis trouvé nanti de la puissance... Les circon-stances ont été telles que je n'ai plus reconnu « ni maîtres ni lois. » Beaucoup de circonstances ajoutèrent alors aux difficultés de sa position. Il reçut la nouvelle de la bataille de Vitoria, où le roi Joseph, forcé de quitter sa capitale, avait essuyé un grand revers ; et, dans le même temps, le prince royal de Suède (Bernadotte) était décidément mis à la tête de l'aile droite des alliés. Si

l'Autriche venait à s'y joindre avec ses 200,000 hommes, il serait évidemment impossible de résister à une telle masse d'ennemis. Cependant Napoléon n'en paraissait point effrayé, et lorsque le ministre de l'Autriche, Metternich, vint lui faire connaître les prétentions de son souverain, il le traita avec beaucoup de fierté et d'aigreur. Quand il sut qu'on ne lui demandait rien moins que de renoncer à l'Illyrie, à la moitié de l'Italie, à la Pologne saxonne, à la Hollande, à l'Espagne, à la confédération du Rhin, à la médiation helvétique, enfin de rendre Rome au pape : « C'est le « partage de l'empire que vous voulez, » dit-il avec impatience ; et il récapitula ses griefs contre l'Autriche depuis la défection de Schwarzenberg jusqu'aux négociations, aux engagements pris tout récemment avec l'Angleterre, la Russie et la Prusse. Puis, hors d'état de conserver le sang-froid et la mesure qui conviennent à un grand souverain, il ajouta, sur le ton du mépris et de l'ironie : « Dites-moi, Metternich, combien l'An-gleterre vous donne-t-elle pour tout cela ? » Cette insulte personnelle blessa vivement le ministre autrichien. Il se contenta cependant et garda le silence, laissant l'empereur s'agiter et se répandre en invectives. Voyant son chapeau tomber, il ne s'empressa pas de le relever, comme l'eût exigé la plus simple politesse. Sa Majesté, obligée de se baisser pour cela, parut comprendre enfin qu'elle s'était oubliée ; et, prenant un ton plus modeste, elle dit à l'envoyé de son beau-père, en le congédiant, qu'elle donnerait l'Illyrie, que ce n'était pas *son dernier mot*. Mais déjà il n'était plus temps (1). Des engagements avaient été pris par toutes les puissances, et l'Autriche y était intervenue ; l'Angleterre distribuait des subsides dont la plus grande partie passait en des apprêts de guerre. Il ne manquait au cabinet de Vienne qu'un peu de temps pour compléter ses préparatifs ; c'était à cause de cela sans doute qu'on avait accepté l'armistice. La démarche de M. de Metternich ne fut évidemment qu'une ruse pour savoir où en était Napoléon et pour connaître ses vues. Si le ministre autrichien eût été pris au mot, il est probable que, par quelque subterfuge, il serait revenu sur ses pas. Mais l'aveuglement de Napoléon était tel, il avait une si grande confiance dans ses forces et dans sa supériorité, qu'il ne renonçait à aucun de ses projets, et que s'il persistait à rester sur l'Elbe, à garder les places de Dantzig et de la Pologne, c'est parce qu'il se flattait toujours de conquérir de nouveau ces contrées. La seule idée d'une concession ou d'une retraite le mettait en fureur. Il traita fort mal à cette époque le général du génie Rogiat et son plus ancien ami, Berthier, qui lui avaient arrangé de concert un plan fort simple pour l'éloigner de l'Elbe, où il ne pouvait plus tenir.

(1) Napoléon a dit : « Ces négociations me conduisirent à con-sentir à une suspension d'armes qui me fut bien funeste ; car, si j'eusse continué la poursuite de l'ennemi, j'aurais dicté la paix sur les bords du Niemen. » La coalition s'arrêtait un moment. Elle éprouvait le besoin de reprendre haleine. B—N.

(2) C'est le 8 mai que l'empereur avait envoyé l'ordre au prince archichancelier de faire partir Fouché de Paris pour la Saxe, d'où il alla prendre le gouvernement de l'Illyrie. Napoléon sentait le danger de laisser alors la police entre les mains d'un homme douteux. B—N.

(1) Cette scène n'est pas vraisemblable. Metternich avait un savoir vivre exquis, et possédait au suprême degré l'art de se contenir. B—N.

« Quand j'aurais perdu dix batailles, leur dit-il, « je ne serais pas aussi bas que vous voulez « me mettre. » Cependant de nombreux corps de partisans, grossis par le Tugendbund et l'esprit d'insurrection qui se manifestait dans toute l'Allemagne, parcouraient la Westphalie, la Franconie, interceptant les communications, les convois ; et dans le même temps la grande armée des alliés recevait tous les jours des renforts. Rien de tout cela ne put faire changer la résolution de l'empereur, et il ne se hâta pas plus que ses ennemis d'ouvrir les négociations de paix qui devaient avoir lieu à Prague d'abord le 5 juillet, puis le 15 (1). Son envoyé, Caulaincourt, n'y arriva que le 25. La trêve devant finir le 10 août, il était impossible qu'il y eût quelque chose de conclu à cette époque. Napoléon demanda une prolongation, et Metternich promit d'y faire consentir ; mais ce terme fatal fut à peine arrivé que Blücher envahit la Silésie et que les Autrichiens publièrent leur manifeste. Toutes les espérances de paix s'évanouirent ; le congrès fut dissous et Napoléon dut aller en Silésie pour combattre les Prussiens, qui, selon le plan général, se retirèrent devant lui et ne revinrent à la charge que quand il fut parti et qu'il eut remis le commandement à Macdonald, lequel fut battu (26 août) avec de grandes pertes sur les bords de la Katzbach, tandis que Napoléon, obligé de revenir à Dresde, marchait à une des plus brillantes victoires qu'il ait remportées. Ce fut un des derniers éclairs de son génie. Il n'avait laissé dans cette ville qu'une faible division, commandée par Gouvion St-Cyr, mais incapable de résister à 200,000 hommes près de l'attaquer sous les ordres immédiats des trois monarches alliés. On vint lui dire, en toute hâte, que s'il tardait d'un seul jour tout était perdu. Il avait eu d'abord la pensée de tomber avec toutes ses réserves sur les derrières des alliés, et de couper leur retraite dans les défilés de la Bohême. Ce plan était admirable, et il pouvait avoir les plus beaux résultats ; mais pour cela il fallait que Dresde fût en état de résister encore quelque temps, et déjà le besoin d'aller au secours de cette ville le forçait d'y renoncer. Ne pouvant mieux faire, il y envoya Vandamme avec 30,000 hommes. « Hâtez-vous », lui dit-il, jamais il n'y eut de plus belle

« occasion d'acquérir de la gloire ; le bâton de « maréchal vous attend. » L'ardent général a compris : il va passer l'Elbe à Königstein. Après quelques jours de marche et de combats, il touchait au but ; il était aux portes de Tœplitz, quand le quartier général des alliés vint s'établir dans cette ville, seul point de retraite pour leur grande armée, que déjà Napoléon avait mise en fuite... Arrivé à Dresde au moment où ils allaient livrer un dernier assaut, et lorsque les boulets et les balles ricochaient dans les rues, sa présence avait rendu le courage à tout le monde. Ses colonnes avaient bientôt repris l'offensive ; elles étaient rentrées dans les redoutes déjà enlevées, et elles avaient forcé l'ennemi à retourner dans ses anciennes positions. Ce fut la première journée d'un triomphe aussi beau qu'imprévu ; celle du lendemain (28 août) fut plus brillante encore. Une pluie torrentielle ne cessa pas de tomber. Après avoir passé la nuit dans l'eau, les soldats au point du jour durent reprendre leurs armes. Jamais ils ne s'étaient montrés plus braves. Napoléon avait employé toute la nuit à régler leurs mouvements. Dès le matin, on le vit à cheval, au milieu du feu, la pluie ruisselant sur ses habits. Murat, qui pour la dernière fois reparaisait dans les rangs des Français, fut aussi très-brillant à la tête de la cavalerie, qui, par un mouvement aussi bien conçu que rapidement exécuté, déborda l'aile gauche des alliés et força des corps entiers à mettre bas les armes. Il y eut beaucoup de prisonniers (environ 15,000) qui défilèrent aux yeux des habitants étonnés (1). On en aurait fait un plus grand nombre si l'ennemi eût été poursuivi avec plus de vivacité ; mais les chemins étaient devenus impraticables par une pluie de vingt-quatre heures sans interruption, et puis Napoléon comptait sur Vandamme. A trois heures, lorsqu'il vit toutes les colonnes ennemies en retraite, il dit au fidèle Berthier : « A présent nous « avons rempli notre tâche ; Vandamme va rem- « plir la sienne. » Tout en effet devait faire présager une heureuse issue de ce côté, et les résultats en eussent été incalculables. Si Vandamme avait occupé Tœplitz avant l'arrivée des alliés, toute leur armée et les souverains eux-mêmes étaient pris entre deux corps français, dans un défilé d'où ils n'auraient pu sortir. Cette combinaison était admirable ; il n'y manqua que le succès, sans que l'on pût en imputer le tort à personne. Vandamme fit tout ce qu'il était humainement possible de faire ; mais, après avoir combattu avec la plus grande valeur contre une armée tout entière, il fut obligé de se rendre prisonnier avec un tiers de sa troupe. Cette bataille de Dresde est encore remarquable par la mort du célèbre Moreau, qui, à la prière d'Alexandre et de son ancien ami Bernadotte, était venu d'Amérique

(1) C'est au 29 juil'et que le congrès était fixé. D'abord, on dut se réunir à Neumarkt, mais on préféra Prague, où arrivèrent, le 27, Caulaincourt et Maret, chargés de représenter Napoléon. Ce souverain profita de la trêve pour se rendre à Mayence. Après avoir passé huit jours avec l'impératrice, il regagna Dresde le 1^{er} août. Dans la nuit du 10 au 11, des feux allumés sur toutes les hauteurs, depuis Prague jusqu'à Trachenberg, signal convenu d'avance entre les puissances coalisées, annoncèrent que le mouvement de concentration des troupes ennemies sur Dresde allait commencer. Leur effectif s'élevait au chiffre de 520,000 hommes, troupes vieilles et recrues bien instruites, bien disciplinées, qu'animait une haine profonde contre Napoléon et les Français. Le 16 parut le manifeste de l'Autriche, ainsi qu'une longue proclamation de Bernadotte, parlant au nom des puissances alliées, et les hostilités commencèrent. L'armée napoléonienne, bien inférieure aux armées ennemies, se composait en grande partie de jeunes gens, mais le souffle de l'illustre capitaine les animait, et son génie planait encore sur eux. B—N.

(1) 25,000. Nous enlevâmes 60 pièces de canon et 40 drapeaux. Le nombre des morts et des blessés fut prodigieux. B—N.

pour aider les alliés de ses avis et de son épée. Il fut tué aux côtés du czar, à sa première apparition sur le champ de bataille, par une batterie de la garde impériale dont Napoléon lui-même venait de diriger le feu. On conçoit comment, dans son bulletin, il dut tirer parti de toutes ces circonstances pour faire considérer comme une punition du ciel le coup dont avait été frappé son ennemi personnel. Certes, il aurait bien voulu qu'un pareil coup eût en même temps frappé Bernadotte, qui était alors pour lui un ennemi plus dangereux encore. Placé à la tête de 80,000 hommes, cet ancien général de la république formait la droite des armées de la coalition. Dès le 23 août, il avait fait essuyer, à Gros-Beeren, un échec funeste au maréchal Oudinot qui marchait sur Berlin ; le 5 septembre, il en fit essuyer un autre, plus funeste encore, au maréchal Ney, qui avait remplacé celui-ci. Tous ces revers, dont la nouvelle vint presque en même temps affliger l'empereur, furent pour lui une triste compensation de sa victoire de Dresde. Sa position alors s'aggrava de plus en plus. Les alliés se renforçaient chaque jour ; 60,000 hommes leur étaient annoncés sous les ordres de Benningsen, et une défection générale en Allemagne était imminente ; des corps de partisans continuaient à intercepter toutes les communications ; enfin, une compagnie de Cosaques venait de renverser à Cassel le trône de Jérôme, et ce roi avait pris la fuite. Les vrais amis de Napoléon firent alors des efforts inutiles pour l'arracher aux rivages de l'Elbe. En ce moment, la retraite sur le Rhin eût été facile, mais il n'y avait pas un instant à perdre. Rien ne put le persuader. Il avait été malade pendant plusieurs jours, à la suite des pénibles journées de Dresde, et l'on crut s'apercevoir que ses facultés intellectuelles avaient décliné ; le maréchal Gouvion St-Cyr, qui le vit de fort près à cette époque, n'hésita point à le dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au milieu de si grands périls il resta pendant près d'un mois à Dresde sans agir, ou ne faisant rien de ce qu'il lui importait le plus de faire, et quand il se mit en mouvement dans les premiers jours d'octobre, se dirigeant vers le nord, on ne comprit rien à ses projets ; peut-être que lui-même ne sut pas où il conduisait son armée (1). D'abord, il dit

vouloir marcher sur Berlin, pour y laver l'affront de ses lieutenants et puis rejoindre Davout, qui se fortifiait dans Hambourg ; mais quand on le vit abandonner la rive droite et descendre par la gauche de l'Elbe, on dut penser qu'il préparait sa retraite ; car pour quel autre but devait-il s'établir à côté d'une ville sans défense et aussi populeuse que Leipsick, dans une position où il serait-acculé à trois rivières et resserré avec 150,000 hommes et une immense artillerie dans un espace où au temps de ses prospérités il n'eût pas entrepris de faire manœuvrer 20,000 hommes ? Telle est cependant la position dans laquelle il se trouva placé, position que lui-même avait choisie et où il avait donné rendez-vous à tous ses corps d'armée !... Celui de Ney, repoussé par le prince royal de Suède, y arriva le premier ; Macdonald y vint ensuite après ses désastres de la Katzbach. Napoléon y arriva le 15 octobre, avec ses réserves et surtout sa vieille garde, dont il ne se séparait plus. Il établit toutes ses divisions dans les villages autour de la ville, à peu de distance. Les alliés, qui sans doute n'avaient pas prévu qu'un aussi grand maître choisirait une telle position, n'y arrivèrent qu'après lui et successivement. Les premiers venus furent les Autrichiens de la grande armée, conduits par le généralissime Schwarzenberg et les trois souverains eux-mêmes, qui ne quittaient pas la tête des colonnes. Dès le lendemain ils attaquèrent les Français au midi de Leipsick, près de Wachau. La lutte devint très-vive et plusieurs villages furent successivement pris et repris avec de grandes pertes des deux côtés. Vers la fin de la journée, le général de Meerveldt, ayant voulu s'établir entre la ligne française et les murs de la ville, fut mis dans une grande déroute et fait prisonnier. C'était le même qui, en 1797, avait signé la paix de Léoben. Napoléon, qui commençait à s'apercevoir des dangers de sa position, le fit venir auprès de lui, le traita avec beaucoup de politesse et le chargea de porter à son maître des propositions de paix, les mêmes à peu près qu'il avait refusées deux mois auparavant. Mais les alliés avaient pris des engagements tels qu'aucune négociation ne pouvait avoir lieu séparément ; Meerveldt ne revint pas. La journée du lendemain 17 fut néanmoins paisible ; elle se passa, de part et d'autre, en préparatifs pour celle du 18, qui fut l'une des plus sanglantes de cette guerre. Les alliés avaient reçu de nombreux renforts ; les armées de Bernadotte et de Benningsen, longtemps attendues, étaient enfin arrivées. Les différents corps de l'armée française, ne pouvant plus se déployer sur une aussi grande étendue, s'étaient rapprochés de la ville ; ceux de l'ennemi les avaient suivis à une

(1) Napoléon conçut alors un de ces plans hardis qui sauvent les empires, quand autour de vous se trouvent des éléments propres à leur exécution. Il eut l'idée d'abandonner aux coalisés la route du Rhin, de manœuvrer sur leurs derrières, en menaçant à la fois Berlin et Vienne, de débloquer les villes fortes qui tenaient des troupes françaises, de grossir ainsi son armée d'une cinquantaine de mille hommes, et de confier aux nouvelles recrues, à la jeunesse des villes, le soin de les garder. En même temps il décréta une levée de 280,000 conscrits, et chargeait l'impératrice d'aller en personne présenter ce sénatus-consulte au sénat, qui l'accueillit avec faveur. Malheureusement pour l'empire, quand Napoléon fut sur le point d'opérer cette manœuvre habile, qui eût paralysé la Prusse en implantant nos forces au milieu des siennes, il ne trouva dans son conseil qu'hésitation et tiédeur. Chacun pensait comme Fabius, tandis qu'il eût fallu procéder comme Annibal. « Mes maréchaux sont cause des désastres de Leipsick : ils n'ont jamais voulu que je descendisse l'Elbe et revinsse par Magdebourg sur Wésel ; ils se refusaient

« à comprendre les avantages immenses de ce mouvement, qui « me renforçait de toutes les garnisons des places de l'Elbe et qui « me plaçait sur le Rhin, de manière à en rendre le passage impossible aux armées alliées. »

égale distance. Ainsi, de toutes parts, les murs de cette vaste cité étaient entourés de combattants, et partout les cris, le bruit de la mousqueterie et du canon portaient l'effroi dans l'âme des habitants. Un seul côté restait paisible, celui du chemin de Lindenau ; c'était l'unique retraite que l'armée française eût conservée. Le général autrichien Giulay, que la veille on avait chargé de s'en emparer, ne fit pour cela que de faibles efforts. Il y parvint cependant, mais il s'y maintint à peine pendant quelques heures, et lorsqu'il s'en éloigna, presque sans combattre, il n'en coupa point les ponts, comme tous les usages de la guerre le prescrivaient. On ne comprend pas comment Schwarzenberg n'avait pas fait enlever un poste si important par de plus grandes forces. Nous ne comprenons pas davantage comment Blücher, dont la droite y touchait dès lors, ne chercha pas non plus à occuper cette longue chaussée, à en couper les ponts, enfin à compléter le blocus de l'armée française. C'est là qu'était le dénouement de cette grande bataille des nations, comme on l'a nommée. Là pouvait se trouver la fin de la guerre et de toutes les calamités du monde ! Les succès que Blücher obtenait contre Ney et Marmont, sur la Wartha, lui parurent sans doute plus importants qu'un mouvement à sa droite, qui eût été si décisif. Ces succès, qu'il partagea avec le prince royal de Suède, concoururent, il est vrai, puissamment au triomphe des alliés vers le centre de la ligne, où la lutte fut plus vive encore et la victoire disputée avec plus d'acharnement. Le village de Probsthayda fut pris et repris plusieurs fois ; les souverains alliés y parurent à la tête de leurs colonnes, et l'on vit Napoléon lui-même y conduire les bataillons de sa vieille garde. Ce n'était plus pour la victoire qu'il combattait ; il ne pouvait désormais songer qu'à s'assurer une retraite devenue de plus en plus difficile. Vers le milieu de la journée, le corps des Saxons tout entier, augmenté de la cavalerie wurtembergeoise, se sépara des Français pour se joindre aux alliés. Rien ne peut excuser un pareil fait. C'est dans l'histoire le seul exemple d'un corps auxiliaire qui ait abandonné son poste pour passer à l'ennemi sur le champ de bataille, qui ait à l'instant même retourné ses armes contre ceux qui tout à l'heure étaient ses alliés, ses amis, et qui ait, en quelque façon, fait trophée d'une lâche défection (1), comme l'on vit un commandant de l'artillerie saxonne, qui dit à ses soldats en faisant pointer leurs canons sur les Français : « A « présent, nous allons achever nos munitions

« contre ceux pour lesquels nous en avons con-
« sommé la moitié. » Le vide que cette désertion de 12,000 hommes laissa dans la ligne française ajouta beaucoup aux difficultés ; il fallut se rapprocher de la ville, de telle sorte que les balles et les boulets vinrent frapper ses murailles. Quelques bataillons en désordre furent repoussés, refoulés vers les portes, et dans les étroites rues encombrées de blessés, de caissons, d'équipages, toute circulation devint impossible. Voilà dans quelle position avait été mise une armée de 150,000 hommes ! Voilà dans quelle extrémité s'était placé lui-même le plus grand capitaine de notre siècle (1) ! Entouré par des ennemis deux fois plus nombreux, au milieu de trois rivières, de marais impraticables, il n'a pour retraite qu'une étroite chaussée, un long défilé traversé par plusieurs ponts que l'ennemi n'a pas su ou n'a pas voulu occuper, et il n'est adossé qu'à des jardins, à de faibles murailles, ne pouvant ni reculer ni avancer, n'ayant pas même les avantages d'une position centrale pour faire mouvoir ses colonnes, écraser par des masses une troupe qui s'est compromise, porter rapidement du secours sur les points attaqués. Et qu'on songe à ce qui serait arrivé si l'éclat d'un obus, l'explosion d'un caisson eût mis le feu à quelque édifice ! Aucun moyen d'éteindre l'incendie n'était possible. En quelques heures tout pouvait être anéanti ; cette immense population, cette brave armée et cet infortuné roi de Saxe, qui avait quitté le palais de Dresde pour suivre les Français, pour se soustraire aux calamités d'un siège ! C'est à côté de pareils faits que d'aveugles apologistes, des écrivains sans foi et sans mesure, copiant les mensonges des bulletins, y ajoutant même encore, ont vanté la générosité de Napoléon, qui n'avait pas lui-même allumé l'incendie pour assurer sa retraite ! Il était quatre heures après midi et la bataille continuait sur tous les points avec la même violence, la même activité, lorsque les chefs de l'artillerie vinrent dire à l'empereur qu'il n'y avait plus que pour quelques minutes de munitions, que l'on n'était à portée d'aucune place d'où l'on pût en tirer, le grand parc d'artillerie étant resté à Torgau... La lutte durait depuis trois jours entre un demi-million de combattants, et tous avaient été sans cesse engagés ; il avait été tiré plus de deux cent mille coups de canon !... N'osant pas accuser d'imprévoyance, d'impéritie un si grand capitaine, nous pensons, comme Gouvion St-Cyr et comme la plupart de ceux qui se trouvèrent alors auprès de lui, que

(1) On doit cependant considérer que, dans cette défection, les troupes saxonnes furent entraînées par l'opinion universelle de l'Allemagne ; que d'ailleurs cette action, qu'il est si difficile d'excuser, fut un des motifs que le roi de Saxe fit valoir, l'année suivante, au congrès de Vienne, pour ne pas être entièrement dépossédé ; et qu'enfin, le jour même de la bataille, ce fut encore à cette défection des troupes saxonnes que leurs concitoyens de Leipsick durent le salut de cette ville.

(1) L'empereur n'avait pas été maître de choisir lui-même sa position. Il appréciait si bien celle de l'ennemi qu'il tâcha de l'attirer vers un autre point. La perte d'un important débouché couvert par l'armée saxonne, et dont sa trahison nous priva, eût compromis gravement l'armée française si Napoléon n'était pas demeuré vainqueur sur toute la ligne. Quoi qu'on ait dit, il se surpassa dans cette sanglante bataille, car il y triompha du terrain, du nombre et de la trahison. Le lendemain, une victoire nouvelle eût couronné ses efforts si les ordres d'approvisionnement qu'il ne cessait de donner avaient été remplis. — N.

ses facultés morales s'étaient affaiblies par des revers, des travaux véritablement au-dessus des forces humaines. Averti de l'affreuse position où, dans quelques minutes, allait se trouver son armée, par le manque absolu de munitions, il s'occupait enfin de sa retraite et fit partir ses équipages avec une portion de sa vieille garde, qui alla se placer derrière l'Elster, sur le chemin d'Erfurt, seule issue qui lui restât. Pendant toute la nuit et le lendemain, d'autres corps continuèrent à défilier. Dès que l'ennemi s'en aperçut, toutes ses divisions s'ébranlèrent et vinrent assaillir l'arrière-garde, qui, sous les ordres de Ney, de MacDonald et du brave Poniatowski, se défendait aux portes et dans les faubourgs de cette vaste cité, saisie d'effroi et que le moindre événement, un obus, une amorce pouvait réduire en cendres, comme nous l'avons dit. Les magistrats envoyèrent alors aux alliés pour supplier qu'on les prit en pitié ! Tout indique que leur prière fut entendue, car il n'y eut réellement point de combat dans la ville ; peu de désordres s'y commirent ; les différents corps ne pénétrèrent que dans les faubourgs et les jardins extérieurs, se dirigeant vers le chemin de Lindenau. Napoléon, après avoir fait ses derniers adieux à la famille royale, traversa péniblement la foule des fuyards et se hâta d'arriver derrière l'Elster. Ayant ordonné qu'on disposât, sous le plus large des ponts, une mine destinée à le faire sauter, il alla s'établir dans un moulin du voisinage, où l'on rapporte qu'il dormit profondément, ce que nous avons de la peine à croire. Certes, on ne pourrait pas dire que ce fut le sommeil d'Alexandre à Arbèles ! Il en fut tiré par l'arrivée un peu brusque d'Augereau et de Murat, qui vinrent l'avertir que la mine avait éclaté, lorsque la moitié de l'armée était encore sur l'autre rive, le priant d'accourir afin d'empêcher au moins une partie des résultats de cette catastrophe (1). Regardant sans doute comme inutile tout ce qu'il pourrait faire pour cela, et plus occupé de son salut que de celui de ses soldats, Napoléon se hâta de partir, entouré de ses gardes. Ils marchèrent toute la nuit, ne s'arrêtèrent que quelques instants à Markrandstadt, où Napoléon connut, par des fuyards, toute l'étendue de ses pertes, la mort de Poniatowski, la capitulation de 30,000 hommes retenus par la destruction du pont et qui d'ailleurs n'auraient pu se défendre, ayant épuisé toutes leurs munitions. Le lendemain, l'empereur fugitif entra dans Erfurt, où il resta deux jours, lisant les dépêches de Paris, qui s'y étaient accumulées, et réorganisant, armant

(1) On annonça dans un bulletin que c'était par la faute d'un sergent et du colonel du génie Montfort que la mine avait éclaté prématurément, l'ordre ayant été donné de n'y mettre le feu que lorsque le dernier corps de l'armée française aurait passé. Il fut même dit qu'un conseil de guerre allait être chargé de juger ces deux militaires ; mais ce conseil n'a pas eu lieu, et le brave colonel Montfort, qui vit encore, qui est devenu général, n'a pas cessé de dire, ce que nous croyons parfaitement vrai, que lui et le sergent n'avaient fait qu'exécuter ponctuellement les ordres de l'empereur.

à la hâte ses débris, qui s'élevaient encore à près de 80,000 hommes, tous Français, car les auxiliaires de Bavière, de Bade et de Wurtemberg, avertis de la défection de leurs souverains, l'avaient quitté pour la plus grande partie et s'étaient rangés sous les drapeaux des alliés (1). Craignant des trahisons semblables à celle des Saxons, il renvoya lui-même ces derniers et continua sa route vers la Franconie ; les troupes, à l'exception de la garde impériale, marchant dans le plus grand désordre. Cette marche fut encore bien longue, bien cruelle ; les soldats n'y vécurent que de maraude et de pillage, et les malheureux conscrits, expirant de faim et de fatigue, restaient morts sur la route, qui, de même qu'à Smolensk, fut jonchée de cadavres. Pour que le désastre fût en tout point semblable à celui de l'année précédente, il n'y manqua qu'un froid de vingt-huit degrés. Arrivé près de Hanau, on rencontra une armée de 60,000 Autrichiens et Bavaois qui, sous les ordres de Wrède, venait barrer le chemin. C'étaient pour la plupart des soldats de nouvelle levée et, comme tous les alliés, marchant peu d'accord, bien qu'ils fussent commandés par un homme habile. Avec sa présence d'esprit et sa vieille garde, qui restait presque intacte, Napoléon les culbuta sans peine dans deux batailles, où Wrède fut lui-même blessé grièvement et perdit beaucoup de monde. On ne conçoit pas comment, après leurs victoires de Leipsick, les alliés ne poursuivirent pas les Français avec plus d'activité. L'ardent Blücher se trompa de chemin et alla les attendre en Thuringe, tandis qu'ils se dirigeaient vers la Franconie. Le généralissime Schwarzenberg, selon la méthode autrichienne, resta à peu près immobile. S'il se fût trouvé derrière les Français à Hanau, Napoléon ne pouvait échapper, et c'eût été son dernier revers. La victoire qu'il obtint remonta au contraire singulièrement ses actions ; il arriva triomphant à Mayence et un pompeux bulletin prépara son retour à Paris. Il n'y retourna cependant qu'au bout de quelques jours et lorsque son ministre de la police lui eut écrit que sa présence y était devenue indispensable. — A l'aspect de tant de revers, tous les partis étaient revenus à leurs anciens souvenirs ; il en résultait beaucoup de mouvement et d'agitation. A Bordeaux et dans la Vendée, les royalistes commençaient à s'organiser comme aux premières années de la révolution ; ils se recrutaient de tous les conscrits réfugiés dans les bois, où ils bravaient la loi draconienne qui avait rendu les pères responsables de la soumission des enfants. Au milieu de ces désordres, il ne fallait qu'un signal, un chef audacieux pour changer la

(1) Napoléon regardait Erfurt comme le point de ralliement de son armée. Il avait l'intention d'y faire un long séjour, mais le mouvement du général Wrède ne le lui permit pas. Il en sortit le 25 octobre, après avoir fait de tendres adieux au roi Joachim, qui était venu demander l'autorisation de regagner son royaume.

face de l'empire!... C'était dans un tel état de choses que par un ordre de l'empereur, donné même avant la bataille de Leipsick, l'impératrice avait paru au sénat, dès le 9 octobre, et y avait demandé une levée de 300,000 hommes, qu'après tant de levées et de conscriptions, il était impossible d'opérer. Les sénateurs néanmoins adhèrent à tout, et il ne s'en trouva pas un qui fit apercevoir à ses collègues l'inconvenance de quelques expressions d'un discours que la princesse n'avait certainement pas composé elle-même. On a dit, ce qui est très-probable, qu'il avait été fait par l'empereur, qui envoyait alors de son quartier général jusqu'à la liste des personnes que l'impératrice devait admettre à sa cour. « Personne, avait dit cette princesse, ne peut savoir aussi bien que moi *ce que les Français ont à craindre*, s'ils se laissent vaincre par les alliés... Ayant connu depuis quatre ans les plus secrètes pensées de mon époux, je sais de quels sentiments il serait pénétré s'il était placé sur un trône *terni* et réduit à porter une couronne *dépouillée de gloire*. » Il n'y avait pas seulement dans ces paroles une menace insultante pour les Français, on y vit encore, à l'égard des étrangers, une révélation peu faite pour ramener un rapprochement, mais que nous croyons fort exagérée. Il est évident que Napoléon voulait alors faire marcher les Français par la terreur et la crainte des vengeances de l'Europe. Quant à la gloire du trône, s'il pensait qu'elle fût *ternie*, il ne pouvait en accuser que son ambition et ses folles entreprises. Le seul moyen de lui rendre son éclat était de travailler sincèrement à la prospérité, à la vraie gloire de la France. Mais pour cela il fallait vouloir franchement la paix, il fallait accepter les conditions qui furent encore offertes après les désastres de Leipsick, par l'entremise de M. de St-Aignan, résident de l'empire à Weimar, où il avait été arrêté par une méprise que nous croyons concertée, puisque M. de Metternich lui proposa de porter à Napoléon des propositions de paix presque semblables à celles du congrès de Prague. La France eût conservé les limites du Rhin, des Alpes, des Pyrénées, et Napoléon n'eût renoncé qu'à sa confédération du Rhin, à la Hollande et à l'Espagne, qu'il ne possédait déjà plus. C'eût encore été le plus beau, le plus puissant empire de l'univers. 200,000 prisonniers de guerre eussent été rendus immédiatement, ainsi qu'un nombre à peu près égal de vieux soldats, formant les garnisons laissées en Pologne, en Allemagne et en Italie. On ne conçoit pas qu'après leurs succès les alliés aient pu lui proposer des conditions qui avant un an l'eussent rétabli dans toute sa puissance. Nous sommes persuadé qu'avec un tel homme c'était une véritable imprudence, mais nous croyons aussi que, de la part de quelques cabinets, il pouvait bien y avoir une arrière-pensée. La déclaration de Francfort, espèce

de manifeste qu'ils publièrent peu de temps après, fut encore fondée sur les mêmes bases. Il fallait en vérité qu'il y eût en cela bien peu de bonne foi, ou que le prestige de la valeur de Napoléon et ses longues prospérités leur inspirassent encore un grand effroi (1)!... Certes, il dut regretter bien vivement ensuite de n'avoir pas profité de pareilles dispositions. Pressé par ses amis, ses parents et tout ce qui l'environnait, il parut cependant fléchir, et durant quelques jours on crut qu'il allait en venir à des idées de paix. De nouvelles négociations durent être ouvertes à Manheim, en conséquence des propositions faites par M. de St-Aignan; mais les alliés, ne voulant rien perdre de leurs avantages, ne consentirent pas à suspendre leur marche, et la guerre dut continuer avec des chances extrêmement défavorables pour Napoléon, qui ne manquait pas seulement de soldats, mais de chevaux et de tout le matériel de l'artillerie perdu dans les dernières campagnes, ou abandonné dans les places de la Vistule et de l'Oder. Il ne restait rien dans celles de l'ancienne France, sur lesquelles il fallait désormais s'appuyer, et que l'on avait laissées dans le plus mauvais état, persuadé comme on l'était que jamais le grand empire n'en aurait besoin. — Cette position déplorable obligea cependant alors Napoléon à deux actes de raison et de justice, qui lui eussent profité davantage s'il s'y était soumis plus tôt et de meilleure grâce, ce furent la délivrance du pape et celle du roi d'Espagne. Après avoir été traîné pendant cinq ans de prison en prison, le malheureux pontife put enfin retourner à Rome, où il entra au milieu des acclamations de tous les habitants. Par suite d'un traité où Ferdinand VII fut reconnu roi, ce prince retourna dans sa capitale et toute espèce d'hostilité dut finir de ce côté, d'où il résulta qu'un corps de 20,000 hommes vint renforcer l'armée de l'intérieur. Toutes les espérances de repos durent s'évanouir quand on entendit Napoléon répondre, par un *appel à l'énergie et à la puissance de la nation*, au sénat qui était venu le complimenter, selon sa coutume, et qui, pour la

(1) Il entra dans la politique des coalisés d'afficher des intentions pacifiques, de présenter Napoléon comme un ambitieux incorrigible, avec lequel on ne saurait jamais traiter, et de laisser peser sur sa personne tout l'odieux de la guerre. Le baron de St-Aignan, ex-ministre plénipotentiaire à Weimar, écuyer de l'empereur et beau-frère de Caulaincourt, transmet de Francfort à Paris des paroles pacifiques appuyées sur des négociations d'apparence sérieuse; mais évidemment ces conférences avec Aberdeen, Metternich et Nesselrode n'avaient qu'un but, c'était de donner aux généraux ennemis le temps d'arrêter le plan d'invasion et de bien masser leurs forces. Napoléon s'était hâté d'acquiescer aux bases proposées par les plénipotentiaires; il désirait qu'on traitât immédiatement, et le ministre d'Autriche avait répondu que les deux empereurs et le roi de Prusse voyaient avec plaisir cette adhésion, qu'ils allaient en prévenir les alliés, qu'un armistice aurait lieu, qu'on se réunirait à Manheim.... Leur perfide, car la fameuse déclaration du 2 décembre proclamait que les alliés ne faisaient point la guerre à la France, mais à Napoléon seul. Le duc de Vicence, qui attendait aux avant-postes le dernier mot des souverains coalisés, et qui jusqu'au dernier jour espéra, fut complètement dupe des paroles mielleuses de Metternich. Longtemps débattu dans le conseil de guerre, le passage du Rhin s'effectua et les hostilités marchèrent avec une vigueur nouvelle.

première fois, avait osé lui parler de paix. Il se montra encore moins pacifique dans son discours d'ouverture du corps législatif, où il déclara positivement qu'*aucun Français ne devait désirer la paix au prix de l'honneur*, et où il demanda de *nouveaux sacrifices* devenus impossibles, et que n'eût pas même obtenus la terreur de 1793, à laquelle Napoléon ne pouvait certainement pas avoir recours. Ce fut par l'invasion possible des étrangers qu'alors il essaya d'épouvanter la France. Par ses ordres, on les représenta, sur les théâtres et dans quelques pamphlets, comme des égorgeurs, des incendiaires, qui d'ailleurs avaient à venger l'incendie de Moscou et tant d'autres calamités portées dans leurs pays par les Français. Mécontent de voir que rien de tout cela ne pouvait émouvoir les habitants de Paris, qu'ils restaient froids et impassibles, même au milieu des craintes d'un incendie que devaient amener de terribles représailles, il demanda un jour à d'Hauterive s'il ne serait pas possible de trouver quelques moyens d'excitation, quelque *phlogistique*... Sur la réponse négative du diplomate, il laissa échapper ce mot cruel : *Ah ! si j'avais brûlé Vienne !* (voy. HAUTERIVE). Dans un conseil d'Etat extraordinaire, il parla avec plus de violence encore. « Quelle honte ! dit-il, Wellington est en France, et nous ne nous sommes pas levés en masse pour le repousser ! Tous mes alliés m'ont abandonné ; les Bavares m'ont trahi ! Point de paix avant d'avoir brûlé Munich... Un triumvirat s'est formé dans le Nord ; le même qui a fait le partage de la Pologne. Je demande à la France 300,000 hommes ; je formerai un camp de 100,000 hommes à Bordeaux, un à Metz et un autre à Lyon. Avec la levée actuelle et ce qui reste des précédentes, j'aurai 1,000,000 d'hommes !... Je reprendrai la Hollande. Plutôt la rendre à la mer que de l'abandonner ! On parle de paix, je n'entends parler que de paix, quand tout ce qui m'entoure devrait répéter le cri de guerre... » Quelle que fût l'oppression de la presse et de tous les moyens de publicité, on connut bientôt dans Paris les détails de cette séance remarquable ; il en résulta plus d'inquiétude et une disposition plus prononcée à la résistance, surtout au corps législatif, où depuis longtemps se formait en secret un noyau d'opposition que Napoléon connaissait (1). Cette opposition se fortifia beaucoup alors ; elle se manifesta surtout par la nomination du vice-président Lainé, qui, né dans la religion protestante, se distinguait alors par des opinions auxquelles on donnait le nom de libérales ou

constitutionnelles, et que Napoléon appelait tout simplement de l'*idéologie*. Nommé vice-président à une forte majorité, Lainé eut une grande influence sur tout ce qui se fit au corps législatif (voy. LAINÉ). Il fut aussi l'un des cinq membres de la commission chargée d'examiner les pièces diplomatiques dont on avait donné connaissance aux députés, afin de prouver qu'on voulait réellement la paix. Dans son rapport, lu en comité secret, il se plaignit de n'avoir reçu que des notes incomplètes ; puis rappelant la déclaration de Francfort, où les puissances venaient de manifester le désir que la France fût *grande, heureuse et d'une étendue de territoire qu'elle n'avait jamais eue sous ses rois*, il en conclut qu'elles voulaient sincèrement la paix et que, s'il était vrai que l'empereur eût résolu, ainsi qu'il l'avait annoncé, de faire de *grands sacrifices*, il fallait, par une déclaration solennelle, écarter tous les doutes et empêcher les alliés de faire à l'empereur des reproches d'ambition. Enfin, il proposa au corps législatif de supplier Sa Majesté de réprimer l'infraction aux lois, d'assurer aux Français leur liberté individuelle, le libre développement de leurs droits politiques. Toute une séance fut consacrée à ce rapport ; la discussion fut très-animée. Une forte majorité en adopta l'impression, et l'empereur conçut une vive inquiétude de cette tendance libérale. Il fit saisir tous les exemplaires du rapport imprimé ; il refusa de recevoir une adresse qui, sans doute, eût été rédigée dans le même esprit, et le lendemain il ajourna le corps législatif. Savary, ministre de la police, ayant mandé les membres de la commission, les interpella d'une manière indécente : « Vous avez voulu, leur dit-il, singer l'assemblée constituante... L'empereur est fort mécontent. Je ne sais pas ce qu'il fera de vous, mais comme il a besoin d'être à la tête de son armée, il ne peut pas vous laisser là ; vous le détrôneriez... Vos paroles sont bien imprudentes, surtout lorsqu'il y a un Bourbon à cheval... » Quand les députés au corps législatif vinrent, selon l'usage, aux Tuileries, pour y prendre congé de l'empereur, Sa Majesté leur parla d'une manière plus inconvenante encore. On a donné différentes versions de cette bizarre allocution ; mais dans toutes se trouvent des traits remarquables qui caractérisent parfaitement l'époque et l'orateur. « Je vous ai appelés auprès de moi pour faire le bien, vous avez fait le mal... Vous avez parmi vous des gens vendus à l'Angleterre ; M. Lainé est un méchant homme ; il correspond avec le prince régent, par l'entremise de l'avocat de Sèze. Les onze douzièmes parmi vous sont bons ; les autres sont des factieux. Retournez dans vos départements ; je suivrai de l'œil ceux qui ont de mauvaises intentions... Quel est celui d'entre vous qui pourrait supporter le fardeau du pouvoir ? Il a écrasé l'assemblée constituante qui dicta des lois à un monarque faible.... Le faubourg

(1) Quatorze ans muette devant le souverain chargé de présider aux destinées de l'empire, cette assemblée, qui lui devait des conseils aux jours de la prospérité, n'a trouvé, dans les jours de danger, que des paroles de blâme et d'intempestives exigences. « Un seul homme, dit un éloquent écrivain, pouvait sauver encore le vaisseau de l'Etat, le corps législatif le livra d'avance aux ressentiments de l'Europe ! Triste courage qui ne se réveille qu'au jour des revers ! »

« St-Antoine vous aurait secondés, il vous a « abandonnés. Que sont devenus les jacobins, « les girondins, Vergniaud, Guadet, etc.? Vous « avez cherché à me noier aux yeux de la « France; c'est un attentat... Qu'est-ce que le « trône, au reste? quatre morceaux de bois revêtus de velours... Ce n'est pas au moment où « les étrangers occupent nos provinces et que « 200,000 Cosaques les inondent qu'on devait « faire des remontrances... C'était en famille qu'il « fallait laver nos linges sales, et non sous les « yeux des peuples... Qu'est ce que vous êtes « dans la constitution? rien. C'est le trône qui « est la constitution; tout est dans le trône. Je ne « suis pas fait pour être humilié... Vous me demandez des concessions que les ennemis eux-mêmes ne demandent pas... Dans quatre mois « ils seront hors de France et vous aurez la paix, « ou je serai mort. » Cette allocution circula bientôt dans la capitale, et, comme on doit le penser, elle n'augmenta pas le crédit de Napoléon. Il fut plus heureux, quelques jours après, dans une audience donnée aux officiers de la garde nationale, convoqués aux Tuileries pour y recevoir ses adieux et présenter leurs hommages à l'impératrice ainsi qu'au roi de Rome. A cette occasion, l'empereur leur adressa un discours assez touchant; et comme tous avaient été choisis parmi les plus dévoués, ils répondirent à cet appel par des démonstrations analogues. On dit même que plusieurs répandirent des larmes d'attendrissement. Il n'en fut pas ainsi du petit nombre d'officiers des troupes de ligne qui se trouvaient là, et qui entendirent Napoléon, s'adressant à la garde nationale, lui dire que c'était à elle seule, et non à des mercenaires, qu'il confiait son fils et l'impératrice. Ces imprudentes paroles donnèrent lieu à des plaintes amères. Le lendemain, on ne les trouva pas dans le journal officiel. Napoléon partit deux jours après (25 janvier 1814), se dirigeant vers Châlons, où il devait rencontrer les principales forces des alliés, qui venaient de passer le Rhin sur plusieurs points, de Bâle à Cologne. Toujours au poste le plus avancé, toujours le plus actif, Blücher, qui formait la droite de cette armée célèbre par les victoires de la Katzbach et qui avait conservé le nom d'armée de Silésie, était venu s'établir au centre de la Champagne, à St-Dizier, d'où Napoléon l'expulsa d'abord, le rejetant sur Brienne, au même lieu où, par la bienfaisance royale, il avait reçu sa première éducation. On a dit que, passant près d'un vieil arbre, il le reconnut pour celui dont l'ombrage avait autrefois abrité ses premières méditations sur l'histoire; mais il ne paraît pas s'être arrêté longtemps à ce souvenir. D'autres pensées devaient alors l'occuper. Il s'agissait de déloger Blücher d'une redoutable position; le succès d'attaques meurtrières fut longtemps incertain; enfin il resta maître de Brienne; mais l'édifice où avait été accueillie son enfance était

XXX.

incendié... Le général prussien se retira en bon ordre à quelques lieues de là, au village de la Rothière, où il fallut le combattre encore et où les Français essuyèrent, le 1^{er} février, un revers funeste. Ils y perdirent 4,000 hommes et 60 pièces de canon. Obligé de se retirer derrière l'Aube, Napoléon se trouva dans une position extrêmement critique. Ce n'était pas seulement à Blücher qu'il avait affaire : toute la grande armée des alliés, commandée par le généralissime Schwarzenberg, était devant lui; et les souverains eux-mêmes marchaient à la tête des colonnes. Comme leur adversaire, ils passaient les nuits au bivouac, les jours sur le champ de bataille. Ils avaient promis de ne pas déposer les armes, de ne pas se séparer avant d'avoir secoué le joug de l'opresseur de l'Europe. A Francfort, ils avaient d'abord consenti à lui laisser ce qu'il appelait ses *limites naturelles*, le Rhin et les Alpes; après la victoire de la Rothière, ils ne voulurent plus lui accorder que les *anciennes limites*, c'est-à-dire la France telle qu'elle était sous Louis XVI (1). On conçoit à quel point il dut être irrité de ce changement. Ce fut alors, si l'on en croit ses souvenirs de Ste-Hélène, qu'il eut la pensée de rétablir les Bourbons, projet dont nous l'avons toujours cru fort éloigné. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne s'y arrêta pas longtemps. Une des plus belles conceptions qu'ait eues son génie guerrier vint bientôt l'en tirer. Après beaucoup d'hésitation et de plans divers, les alliés étaient enfin convenus de rester divisés en deux grandes armées. Celle de Silésie devait marcher sur Paris, en suivant le cours de la Marne; celle de Schwarzenberg devait prendre la même direction sur celui de la Seine. Napoléon se trouvait précisément au milieu, et ses ennemis à une trop grande distance l'un de l'autre pour qu'il leur fût possible de se réunir promptement et de se porter secours. A cette faute Blücher en avait ajouté une plus grande encore, celle de diviser son armée en différents corps et de les tenir également séparés et fort éloignés les uns des autres. Sacken, qui commandait le premier, allait arriver à Meaux, lorsque le général en chef était encore à Vitry, et le centre, commandé par Alsufieff, à Champaubert. Ce fut celui-là que Napoléon attaqua d'abord. Tombant sur lui à l'improviste, par une brusque conver-

(1) Lorsque Napoléon eut réalisé, dans moins de six semaines, tout ce qu'une activité surhumaine peut créer de ressources, il essaya de nouveau la voie des négociations. Le 4 janvier, Caulaincourt partait de Paris, chargé d'offrir aux coalisés des propositions acceptables. « Si la fortune me trahit, disait alors l'empereur, mon parti est pris, Je ne tiens pas au trône; j'en descendrai plutôt que de souscrire à de honteuses conditions. » Après avoir été retenu, sous de spécieux prétextes, quinze jours à Lunéville, où résidait le quartier général des puissances alliées, Caulaincourt dut se rendre au congrès de Châtillon-sur-Seine, véritable mystification diplomatique que conduisait lord Castlereagh. Les conférences commencèrent le 5; l'armistice demandé par Caulaincourt et accordé le 7 devenait la plus dangereuse impasse, il ne pouvait profiter qu'aux alliés. On continua de se battre. Interrompues le 9, les conférences furent reprises le 17 au soir. Castlereagh venait d'y arriver. Il voulait la restitution des conquêtes faites par la France depuis 1792, et il en faisait une condition *sine qua non*. B—N.

sion à sa droite, avec ses meilleures troupes, il l'écrasa du premier choc, le fit prisonnier avec la plus grande partie de sa division et marcha contre Sacken, qui revenait sur ses pas pour le combattre. La lutte était fort inégale; elle ne fut pas longue. Après avoir perdu la moitié de ses troupes, le général russe se retira sur Château-Thierry, où il se réunit au corps d'York; il put tenir assez de temps pour rompre le pont et se réfugier derrière la Marne. Blücher, accouru bientôt lui-même au secours de ses lieutenants, eut à combattre toute l'armée française. S'il n'éprouva point une défaite absolue, ce fut en formant des carrés de son infanterie. Poursuivi jusqu'à Etoges, il essuya de grandes pertes; le triomphe de Napoléon devint aussi complet qu'il pouvait l'être. Pendant ce temps, la grande armée des alliés, n'ayant devant elle que les faibles corps de Victor et d'Oudinot, avait fait des progrès dans sa marche sur Paris. Les ponts de Nogent, de Bray et de Montereau étaient forcés et Schwarzenberg avec 150,000 hommes couvrait les plaines de Nangis et de Provins. C'est alors que Napoléon, victorieux, ayant paru sur son flanc droit, le généralissime se retira presque sans combattre et repassa la Seine. Le poste de Montereau resta seul au pouvoir des alliés; mais il fut enlevé deux jours après (18 février); et le corps du duc de Wurtemberg, qui le défendait, fut refoulé derrière le fleuve, après avoir subi un grand échec. Là fut tué le brave général Château, gendre du maréchal Victor, qui, par un caprice inexplicable de l'empereur, tomba dans sa disgrâce après avoir dirigé cette glorieuse affaire. Depuis huit jours, Napoléon n'avait pas cessé de combattre et de vaincre. On peut dire, sans exagération, que c'est de sa longue carrière militaire la semaine la plus brillante, celle où se déployèrent avec le plus d'éclat son activité et son génie guerrier. S'il avait pu s'arrêter là, s'il avait profité du trouble que tant de succès portèrent dans le conseil de ses ennemis, il serait resté pour notre siècle, nous n'en doutons plus, le plus puissant monarque et pour la postérité le plus habile des tacticiens. Enorgueilli par ses triomphes, il les annonça avec beaucoup de solennité par les bulletins, les journaux et le canon, qui chaque jour retentissait dans la capitale. Il envoya aussi des drapeaux et fit défiler dans les rues de Paris de longues colonnes de prisonniers. Tout cela était fort bien, fort propre à exciter le zèle des Parisiens; mais ce qui est déplorable, c'est que cet orgueil du vainqueur eut sur les négociations de paix la plus funeste influence et qu'une des victoires qui lui ont fait le plus d'honneur, celle qui devait le plus contribuer à relever sa puissance, ait été par sa vanité, par le trouble et par l'ivresse qu'elle porta dans son esprit, la principale cause de sa chute. Les instructions qu'il avait données à son ministre Caulaincourt, en l'envoyant au congrès de Châtillon, avaient d'abord pour base les limites na-

turelles ou celles du Rhin et des Alpes, qu'il avait eu si grand tort de refuser à Prague, et que les alliés avaient encore offertes à Francfort, qu'ils proposèrent même au moment de passer le Rhin, mais qu'ils refusèrent formellement après les défaites de Brienne. Quand il reçut la nouvelle de ce refus, il envoya chercher Berthier et Maret; il leur communiqua la fatale dépêche, demandant des avis que sans doute il ne voulait pas suivre. Lorsqu'il les vit se jeter à ses pieds et le conjurer, les larmes aux yeux, de céder à la nécessité : « Jamais, leur dit-il, je ne violerai le serment que j'ai fait à mon sacre de maintenir l'intégrité du territoire de la République; jamais je ne laisserai la France plus petite que je ne l'ai trouvée.... Que répondrai-je aux républicains du sénat quand ils viendront me demander leurs barrières du Rhin? Dieu me préserve de tels affronts... Répondez à Caulaincourt que je préfère courir les chances de la guerre... » On a dit même qu'il termina par cette forfanterie : « Je suis plus près de Munich qu'ils ne le sont de Paris. » Cette exaltation inopportune ne découragea cependant pas ses amis; ils l'avaient vu revenir quelquefois d'un premier mouvement. Par leurs conseils, il envoya à Paris les conditions proposées; elles furent soumises à chacun des conseillers ordinaires, qui tous durent donner leur opinion, et qui tous, à l'exception d'un seul (Lacué), furent d'avis qu'il fallait les accepter. Alors l'empereur ne put refuser à Caulaincourt une autorisation de tout signer; il lui donna *carte blanche*; mais il lui écrivit en même temps que c'était pour se tirer d'un mauvais pas, pour sauver Paris, qu'il faisait un tel sacrifice, et qu'il fallait encore soumettre cette adhésion à des réclamations envers l'Angleterre sur le droit public de la navigation, qui pouvaient bien être justes, mais qui devaient empêcher la conclusion d'un traité, devenu si urgent, et que par conséquent il était inutile et même dangereux de soulever en ce moment. — Voilà ce qui se passait la veille des batailles de Champaubert et de Château-Thierry, quand Bonaparte eut l'idée de rendre la couronne aux Bourbons. Tout changea bientôt après ces événements; dès le second jour, il écrivit du champ de bataille de Château-Thierry, à son ministre, de prendre au congrès une attitude *plus fière*. Après la défaite du prince de Wurtemberg au pont de Montereau, lorsqu'il vit Schwarzenberg se retirer sur Troyes, sa présomption n'eut plus de bornes; il développa toutes ses pensées, indiqua tous ses plans dans une autre lettre fort remarquable et qui explique tout. « Je vous ai donné *carte blanche*, mandait-il à Caulaincourt, pour sauver Paris et éviter une bataille, qui était la dernière espérance de la nation; la bataille a eu lieu, la Providence a béni nos armes. J'ai fait 30 à 40,000 prisonniers, j'ai pris 200 pièces de canon, un grand nombre de généraux et détruit plusieurs ar-

« mées, presque sans coup férir (1); j'ai entamé hier l'armée du prince de Schwarzenberg, que j'espère détruire avant qu'elle ait repassé nos frontières. Votre attitude doit être la même; vous devez tout faire pour la paix; mais mon intention est que vous ne *signiez rien sans mon ordre*, parce que moi seul je connais ma position... Je veux la paix; mais ce n'en serait pas une que celle qui imposerait à la France des conditions plus dures que celles de Francfort... Je suis prêt à cesser les hostilités et à *laisser les ennemis rentrer tranquilles chez eux*, s'ils signent les préliminaires basés sur les propositions de Francfort... » Ainsi la *carte blanche* fut retirée à Caulaincourt, qui ne demandait cependant pas mieux que d'en faire un bon usage; et il resta peu d'espoir pour la paix. Vers le même temps, Napoléon tenta quelques efforts pour séparer les Autrichiens de leurs alliés, et il eut des rapports secrets avec l'empereur son beau-père, qui, pour dissiper ses inquiétudes relativement aux Bourbons, lui fit déclarer que « l'Autriche ne se prêterait à rien de semblable, qu'on n'en voulait ni à son existence, ni à sa dynastie ». Informés de ces rapports, les autres souverains en conçurent de l'ombrage; ils se plaignirent et les négociations qui devaient être ouvertes à Lusigny n'eurent pas lieu (2). De ces récriminations résulta même un traité de quadruple alliance, dans lequel intervint l'Angleterre et qui fut bien funeste pour Napoléon. Par ce traité, signé à Chaumont le 1^{er} mars, les quatre puissances s'engagèrent à ne jamais traiter avec lui, à n'ouvrir aucune négociation séparément; chacune des trois puissances continentales s'obligeant à tenir en campagne une armée de 150,000 hommes, et l'Angleterre devant en payer l'entretien par un subside annuel de cent vingt millions. Ce fut pour Napoléon un arrêt de mort (3). Jusquelà, la grande armée de la coalition, principalement composée d'Autrichiens, et que Schwarzenberg commandait, n'avait pas cessé de se retirer au plus petit échec; elle avait abandonné les plus

belles positions. En évacuant Troyes, elle y avait laissé les royalistes, qui eurent l'imprudence de manifester leurs opinions, exposés aux vengeances de Napoléon. Le malheureux chevalier de Gouault avait été impitoyablement fusillé par ses ordres. Les soldats autrichiens eux-mêmes s'étaient indignés des mouvements rétrogrades qu'on leur ordonnait sans cesse, et le généralissime fut obligé, par un ordre du jour, de leur expliquer que ces mouvements n'étaient que momentanés et qu'on ne tarderait pas à les conduire à la victoire. En effet, ils revinrent prendre position sur la Seine, tandis que Napoléon, qui avait profité de leur éloignement pour poursuivre Blücher, luttait avec ce redoutable adversaire sur les bords de l'Aisne, où il avait cru l'accabler comme à Champaubert et à Château-Thierry. Mais l'actif Prussien était sur ses gardes; il se retira jusqu'à Laon, où il fut renforcé par les divisions de Bulow et de Winzingerode, venues des Pays-Bas qu'elles avaient soumis. Alors, ne craignant pas de se mesurer avec Napoléon, il lui fit éprouver dans les journées des 9 et 10 mars, à Craon et à Laon, deux échecs d'autant plus funestes, que le lendemain Marmont en essuya un pareil non loin de là, par une surprise de nuit, et que dans le même temps la ville de Soissons, sur laquelle Napoléon avait compté, s'était rendue aux alliés. L'empereur fit ensuite du côté de Reims une tentative plus heureuse, où fut tué M. de St-Priest, qui combattait sous les drapeaux de la Russie. Ce succès, de peu d'importance, ne put empêcher l'armée de Silésie de se réunir à celle de Schwarzenberg, qui venait de battre à Bar-sur-Aube les maréchaux Oudinot et Macdonald, et qui, marchant sur Paris, les poussait devant lui. Dès qu'il vit Napoléon déboucher sur son flanc droit et ses derrières, le généralissime s'arrêta subitement; il était prêt à rétrograder encore, quand il en fut dissuadé par les exhortations d'Alexandre et du roi de Prusse, toujours présents à tous les combats, à toutes les opérations. Il fallut discuter, délibérer encore, tandis que Napoléon marchait, ne s'arrêtant jamais. Son cheval, comme celui de Louis XI, portait l'empereur et son conseil. Déjà il était parvenu jusqu'à Epernay, et s'il avait eu 20,000 hommes de plus, la coalition était dissoute; elle eût été vaincue sur tous les points. Mais, par tant de combats et de fatigues, cette armée, si peu nombreuse, diminuait encore chaque jour et les prétentions de la diplomatie européenne augmentaient en conséquence de cette diminution. Après beaucoup de protocoles, de notes et contre-notes, les plénipotentiaires au congrès de Châtillon exigèrent enfin que Caulaincourt leur présentât un contre-projet invariable, définitif. Ce projet, lu dans la séance du 13 mars, ne fut qu'un résumé des bases proposées à Prague et à Francfort. Les plénipotentiaires des quatre puissances, d'un commun accord, levèrent alors la séance et pronon-

(1) Ceci est une exagération, il n'y avait pas 20,000 prisonniers en tout, depuis le commencement de la campagne, et ce serait porter bien haut le nombre des canons que l'armée de Napoléon avait pris que de les évaluer à 100. Les hyperboles de ce genre étaient si bien dans son habitude, qu'il s'en servait même dans une lettre confidentielle à son ministre, qui ne devait la communiquer à personne, pour qui elle devait être une règle de conduite, et par conséquent un renseignement exact.

(2) Ces conférences ont duré trois jours. Revenu d'un premier mouvement de stupeur, les rois alliés se sont arrêtés; leurs mai-sous, qui avaient reçu l'ordre de rétrograder vers le Rhin, reprirent la route de Paris; l'empereur de Russie, le roi de Prusse s'avancèrent de Nancy sur Chaumont. Napoléon ne pouvait plus dire, ainsi qu'il l'écrivait encore le 26 février, à six heures du soir: « Voilà le congrès dans nos mains. » B—N.

(3) C'est le 8 mars, à Chavignon, où l'empereur venait d'établir son quartier général, que M. de Flahaut était venu annoncer la rupture des conférences de Lusigny et le rejet définitif d'un armistice dont les alliés n'avaient plus besoin depuis le mouvement progressif de Blücher. Le 13, les plénipotentiaires présentaient au duc de Vienne leur ultimatum, et, le 18, ils déclaraient les négociations rompues. L'empereur, à la tête de 41,000 hommes, espérait encore y répondre par des victoires, et il marchait sur Châlons pour arrêter Schwarzenberg, mais les péripéties de ce grand drame militaire marchaient plus vite que lui. B—N.

cèrent la rupture des conférences, déclarant par un manifeste qu'elles ne pouvaient reconnaître dans la marche suivie par le gouvernement français que le désir de « traîner en longueur ; qu'indissolublement unies pour le grand but qu'elles espéraient atteindre, elles ne faisaient pas la guerre à la France, regardant les dimensions de cet empire comme nécessaires à l'équilibre de l'Europe ; mais qu'elles ne déposeraient les armes que lorsque leurs principes seraient reconnus par le gouvernement français. » Cette rupture donna bientôt plus de vigueur et de franchise aux mouvements des armées. C'est alors que fut prise la résolution énergique de marcher sur Paris avec toutes les forces de la coalition. Après le succès, il s'est trouvé beaucoup de donneurs d'avis qui ont revendiqué l'honneur d'avoir donné celui-là. Nous pensons que ce fut surtout à l'ardent Blücher et à la fermeté de l'empereur Alexandre que la coalition dut une décision si importante et si décisive. Les avis de quelques agents royalistes, arrivés de Paris, y concoururent sans doute aussi, en faisant connaître aux alliés les projets et les forces de ce parti. Quoi qu'il en soit, Napoléon était hors d'état de s'opposer à une telle entreprise. Avec les 30,000 hommes qui lui restaient à peine sur ce point, il ne pouvait rien contre les 200,000 de la coalition. Cependant, ne se laissant point abattre, il pensa qu'en s'éloignant et en se dirigeant vers la frontière, où il devait trouver quelques renforts de garnison, il les attirerait après lui. C'est dans ce but qu'il marcha sur St-Dizier, et qu'après avoir expliqué tout son plan et ses projets dans une lettre à l'impératrice, il fit partir cette lettre sans chiffre et sans précautions, par les moyens ordinaires. Elle fut bientôt dans les mains de l'ennemi et portée aux souverains alliés, qui n'hésitèrent plus à diriger leurs colonnes sur la capitale. Pour mieux tromper Napoléon, on le fit suivre par le général russe Winzingerode avec un corps de cavalerie, qu'il prit d'abord pour l'armée tout entière. Ce ne fut que le second jour qu'il reconnut le piège. Il n'était déjà plus temps ; les deux armées de la coalition se trouvaient sous les murs de Paris, défendu par la garde nationale et les faibles débris de Marmont et de Mortier, qui venaient d'y être refoulés. Il n'est guère probable que Napoléon se soit fait illusion sur cette dernière conséquence d'une lutte si opiniâtre et si inégale, ni qu'il ait méconnu les dangers auxquels la capitale devait se trouver exposée ; mais il se flattait qu'elle serait défendue par les habitants eux-mêmes. Il ne voulait pas sans doute que la ville de Paris fût détruite par le feu ; mais il voulait qu'elle résistât, au risque d'être incendiée. S'il n'eût pas eu cette pensée, sa dernière manœuvre si imprudente, si aventureuse d'ailleurs, n'était qu'une absurdité. Par ses discours, par ses instructions, il avait tout disposé pour que cela fût ainsi ; il avait tout fait pour inculquer aux Parisiens ce

phlogistique dont il parlait à d'Hauterive peu de jours avant son départ. A son retour de Doulevant, il insista encore sur cette idée ; ses aides de camp Déjean et Girardin furent successivement envoyés d'Arcis et de Troyes, portant l'ordre de défendre Paris jusqu'à la dernière extrémité, de faire des barricades, de dépaver les rues. Ces officiers furent aussi porteurs d'un faux bulletin annonçant une grande victoire et la destruction d'une armée qui, au même instant, entra dans la capitale (1)... Ces dépêches arrivèrent trop tard, Paris put échapper aux horreurs d'un bombardement ou d'une ville prise d'assaut. Ce qui prouve encore que Napoléon

(1) Ce fut le 21 mars, après une sanglante affaire et une héroïque résistance sous les murailles d'Arcis-sur-Aube, que Napoléon, avec ses 30,000 braves, manœuvrait en présence des 150,000 hommes de Schwarzenberg, se repliant dans le plus grand ordre sur Vitry-le-François, où il arriva le 27 au soir. Les routes de la capitale appartenaient aux étrangers ; ils l'eussent anéantie s'ils l'avaient osé ; mais César croyait encore voir au ciel briller son étoile et ne redoutait point leur attaque. « Les alliés, dit le général Wilson, témoin oculaire, se trouvaient alors dans un cercle vicieux, d'où il leur était impossible de sortir si la défection ne fût venue à leur secours. Mais le mouvement sur St-Dizier, qui devait assurer l'empire à Napoléon, lui fit perdre la couronne. » En effet, Napoléon comptait sur la diligence de Clarke, sur la présence d'esprit de Cambacérès, sur le dévouement énergique du roi Joseph ; il pensait que les 80 pièces de gros calibre qu'il avait donné l'ordre d'amener des arsenaux de Cherbourg et de Brest se trouvaient en batterie autour de la capitale ; il croyait que 20,000 hommes de troupes diverses appelés des dépôts voisins formaient avec la garde nationale une armée capable de tenir en échec toute la coalition, au moins pendant huit jours. Aussi persistait-il à vouloir tenir les derrières de l'ennemi, pour déterminer une insurrection formidable, couper la ligne de communication des troupes alliées, réunir le plus de combattants possible et porter 60,000 hommes au secours de Paris. Encore trois jours d'attente, et Durutte l'aurait rejoint avec 13,000 hommes d'excellente troupe ; mais à Doulevant, le 26 mars, il reçut de Lavalette l'avis des dangers imminents que court la capitale ; le 28, au pont de Deulincourt, il apprend la réunion des corps de Blücher et de Schwarzenberg, ainsi que leur marche sur Paris. Appelant aussitôt Gourgaud, son premier officier d'ordonnance, il lui dit : « Gagnez la tête de la colonne, prenez trois escadrons de Polonais, les moins fatigués, et à tout prix atteignez Troyes, afin d'empêcher les partisans ennemis de rompre les ponts. Dès que vous serez arrivé, vous expédiez un courrier à l'impératrice ; vous lui direz qu'on tienne et que j'arrive. — Dois-je faire connaître, lui demanda Gourgaud, l'itinéraire de Votre Majesté et les troupes qui sont avec elle ? — Non. Dites seulement qu'on tienne, que j'arrive. Adressez votre lettre, non à l'impératrice, mais à Clarke. » — Dans la nuit même Gourgaud arrive à Troyes, s'empare des magasins, des hôpitaux, des postes avancés, et charge de ses instructions le général Déjean, que l'empereur vient d'expédier en toute hâte sur Paris. Peu d'instants après, une carrosse, escortée de cinq chasseurs de la garde, s'arrête devant la poste aux chevaux : c'était l'empereur. Il ordonna de diriger des patrouilles vers toutes les routes, de réunir les gardes nationales, de rassembler le plus de forces possible, et chargea le prince de Neufchâtel de diriger le mouvement sur Paris, en suivant avec 30,000 hommes la rive gauche de la Seine. Parti de Troyes le 29, au galop, avec le duc de Dantzig, le duc de Vicence, le général Drouot, le colonel Gourgaud, et quelques autres personnes, l'empereur atteignit promptement Villeneuve-l'Archevêque, où trois mauvaises voitures le reçurent avec sa suite. Il se trouvait seul avec Caulaincourt dans une carrosse d'osier. En arrivant à Sens, Napoléon reçoit un émissaire secret, le presse de questions, ordonne aussitôt de seller des chevaux, et, sans dire mot, reprend la route de Paris, plus rapidement encore que nous n'étions venus, dit Gourgaud. A chaque relais, l'empereur s'informait de l'impératrice et du roi de Rome. « Ils sont partis, lui répondait-on ; l'ennemi est aux portes de Paris ; on s'y bat. » Son cœur bondissait d'impatience. Il atteint Fromenteau : cinq lieues le séparaient encore de la capitale ; le cadran marquait onze heures du soir ; rien n'empêchait qu'il n'y arrive à minuit... Mais déjà il est trop tard de deux heures !... Paris a capitulé. « En arrivant à Troyes, dit-il, l'empereur sur son rocher de Ste-Hélène, j'aurais dû partir immédiatement pour Paris ; je serais arrivé au moment de la bataille qu'a livrée Marmont... Tout le monde le regardait comme un traître ; mais il y a bien des gens plus coupables que lui. »

avait au moins prévu un pareil désastre, c'est que, malgré toutes les représentations, il donna l'ordre à son frère Joseph de s'éloigner avec la régente et le roi de Rome, et qu'il lui écrivit : « J'aimerais mieux que mon fils fût jeté dans « l'eau que de tomber aux mains des enne-
« mis (1). » Cet ordre de départ fut exécuté le 28 mars ; l'impératrice, le roi de Rome et tout le gouvernement se rendirent à Blois avec une suite nombreuse et une escorte de 2,500 hommes, qui eussent été plus utiles à la défense de la capitale, où il y avait à peine 12,000 hommes de troupes de ligne pour couvrir un front de sept lieues de tour. Les colonnes des alliés débouchèrent sous les murs de Paris le 29 mars ; et le 30, dès le matin, cette ville fut attaquée sur tous les points de la rive droite de la Seine, depuis Vincennes jusqu'au bois de Boulogne. La défense, quoique peu nombreuse, fut très-vive ; l'ennemi essuya de grandes pertes. Le maréchal Marmont, qui commandait, avait parfaitement disposé son artillerie sur les hauteurs de Montmartre et de Belleville. Les alliés, qui voulurent d'abord s'en emparer par des attaques de front, furent vivement repoussés. Vers le milieu de la journée, le maréchal lui-même enfonça leur centre et les expulsa du village de Pantin, qu'ils reprirent bientôt par la supériorité de leur nombre. Ils enlevèrent aussi des redoutes établies à la ferme de Rouvray, puis la Villette et les buttes St-Chaumont, dont ils retournèrent l'artillerie sur la ville. La butte Montmartre seule était encore au pouvoir des assiégés, et Blücher disposait ses colonnes pour s'en emparer. Il n'y avait plus aucun moyen de résistance. Après avoir promis de rester jusqu'au dernier moment, le roi Joseph venait de prendre la fuite, lorsque Marmont envoya un parlementaire pour proposer une capitulation, qui fut acceptée et signée en quelques minutes. Toute la troupe de ligne qui avait défendu la ville put en sortir avec ses armes ; elle défila pendant toute la nuit vers la route de Fontainebleau pour s'y réunir à Napoléon, qui, informé de la marche des alliés sur la capitale, accourait la secourir. Ses troupes, qu'il avait menées jusqu'à Doulevent, croyant être suivi par l'armée des alliés tout entière, et auxquelles il n'avait fait rebrousser chemin que quand enfin il avait reconnu n'être suivi que par quelques escadrons, firent alors jusqu'à quinze lieues dans un jour. Cependant elles ne purent marcher assez vite, car elles n'atteignaient pas Fontainebleau lorsque déjà Paris capitulait. Napoléon lui-même, qui s'était mis en avant dans une carriole avec Berthier et Caulaincourt, reçut à la poste de Fro-

menteau cette funeste nouvelle. Alors, sans doute, il dut reconnaître toute l'étendue de sa faute, de son imprudente marche sur les derrières des alliés. Mais il n'était plus temps. Sa première rencontre fut celle du général Hullin, qui, fort troublé lui-même, lui dit peu de chose. Il en apprit davantage par Belliard, sorti de Paris après la capitulation, à la tête d'un corps de cavalerie. Leur conversation fera mieux connaître qu'un long récit le caractère de Napoléon et la position dans laquelle il se trouvait. Nous pouvons en garantir l'authenticité, qui d'ailleurs est assez évidente par les détails et le cachet original de l'empereur : « Que veut dire ceci, dit-il au « général, en se précipitant dans la voiture ; « pourquoi cette cavalerie est-elle là ? où sont « les ennemis ? où est l'armée ? où sont ma « femme et mon fils ? » Belliard ayant répondu à toutes ces questions avec calme, Napoléon voulut continuer sa route vers Paris, et il fit encore près d'une demi-lieue à pied dans cette direction, malgré les avis de Berthier, de Caulaincourt et de Belliard, qui le suivaient et s'efforçaient de lui faire comprendre qu'il n'y avait plus dans la capitale ni soldats, ni aucun pouvoir qui fussent à ses ordres, qu'il y serait prisonnier de guerre. « J'y trouverai la garde nationale, dit-il ; « l'armée me joindra demain ou après-demain, « et je mettrai les choses sur un pied convenable. — Mais il faut que je répète à Votre « Majesté, dit Belliard, qu'elle ne peut aller à « Paris. La garde nationale, en vertu du traité, « monte la garde aux barrières ; et, quoique les « alliés ne doivent entrer dans la ville qu'à sept « heures, il serait possible que Votre Majesté « rencontrât des détachements ennemis. — C'est « égal ; je suis déterminé à y aller. Ma voiture ! « suivez-moi avec votre cavalerie. — Mais, sire, « Votre Majesté exposera Paris aux risques d'un « assaut et d'un pillage. Quant à moi, je l'ai quitté « par suite d'une convention, je ne puis y retourner. — Qu'est-ce que cette convention ? « qui l'a conclue ? — Je sais seulement du duc « de Trévise qu'il en existe une, et qu'en conséquence je dois me rendre à Fontainebleau. — « Que fait Joseph ? où est le ministre de la « guerre ? — Je n'en sais rien. Nous n'avons « reçu d'ordre ni de l'un ni de l'autre. On ne les « a pas vus aujourd'hui à l'armée, du moins au « corps du duc de Trévise. — Il faut aller à Paris ; rien ne va bien où je ne suis pas, on ne « fait que des bévues. » Berthier et Caulaincourt se réunirent à Belliard pour détourner l'empereur de cette pensée, mais il ne cessa de demander sa voiture ; et, comme elle n'arrivait pas, il continua de marcher d'un pas inégal, précipité, et faisant des questions auxquelles on avait déjà répondu. Il ajouta : « Vous auriez dû soulever « Paris, qui certainement ne peut voir avec plaisir l'entrée des Russes ; mettre en mouvement « la garde nationale, dont les dispositions sont

(1) Pourquoi dénaturer ces belles paroles, ce sentiment profond de dignité paternelle exprimé le 16 mars dans sa lettre au roi Joseph : « Ne quittez pas mon fils, et rappelez-vous que je « préférerais le savoir dans la Seine plutôt que dans les mains « des ennemis de la France. L'histoire d'Ashtanax, prisonnier des « Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire. »

« bonnes, et lui confier la défense des fortifications que le ministre a fait construire et qui sont bien garnies d'artillerie. Les citoyens auraient pu les défendre. — Je répète, sire, que cela était impossible. Les troupes attendaient votre arrivée. On la leur a annoncée, et elles ont redoublé d'efforts. Les gardes nationaux se sont très-bien conduits, soit comme tirailleurs, soit en défendant les misérables redoutes qui protégeaient les barrières. — Combien aviez-vous de cavalerie ? — Dix-huit cents hommes, sire. — Montmartre fortifié et défendu par de grosses pièces était imprenable. — Heureusement l'ennemi pensait de même ; il ne s'en est approché qu'avec circonspection. Mais il n'en avait pas besoin ; nous n'avions que sept canons de six ! — Qu'a-t-on fait de mon artillerie ? J'avais plus de deux cents pièces et assez de munitions pour les servir pendant un mois. — La vérité est que nous n'avions que des pièces de campagne, et qu'à deux heures nous avons été obligés de ralentir le feu faute de munitions. — Allez, je vois que chacun a perdu l'esprit. Voilà ce que c'est que d'employer des gens qui n'ont ni sens ni énergie. Joseph n'est qu'un imbécile et Clarke un j... f.... ou un traître ; car je commence à croire ce que Savary disait de lui. » La conversation continuant ainsi, ils se trouvaient à une demi-lieue de la Cour de France, quand ils rencontrèrent un corps d'infanterie, sous les ordres de Curial, qui confirma tout ce que Belliard avait dit. Alors tous s'étant de nouveau réunis pour le conjurer de ne pas aller à Paris, il donna l'ordre de faire camper dans la position d'Essonne les troupes qui allaient arriver, et regagna Fontainebleau avec Berthier (1). Caulaincourt se

(1) Les paroles de Belliard étaient sages ; mais, dans les situations extrêmes, ce n'est point la prudence, c'est l'audace qui sauve les empires. Si l'empereur avait suivi son idée, il arrivait en vingt-quatre heures aux portes de Paris avec 50,000 hommes ; il forçait à son tour l'ennemi d'en sortir, et disposait, pour armer la garde nationale mobile, de 20,000 fusils que le ministre de la guerre laissait dans les arsenaux ; rien ne l'empêchait de réparer en peu de jours à la tête de 70,000 hommes et de balancer la fortune. Pour ménager Paris, qui ne le méritait guère, Napoléon négocia et perdit la couronne. « Boulay avait raison, disait-il alors au général Déjean, l'impératrice eût mieux fait de rester dans Paris. » — Supérieur à sa fortune, ne perdant pas l'espérance d'exécuter un mouvement décisif, l'empereur voulait rétrograder sur la Loire, ou manœuvrer autour de la capitale. Ce dernier projet ayant prévalu dans le conseil, Montignion fut assigné au quartier général, et Napoléon, le 3 avril, adressa l'allocution suivante à ses troupes : « Soldats ! l'ennemi nous a dérobé trois marches et s'est rendu maître de Paris ; il faut l'en chasser. D'indignes Français, des émigrés auxquels nous avions pardonné, ont arboré la cocarde blanche et se sont joints à nos ennemis. Les lâches ! ils recevront le prix de ce nouvel attentat. Jurons de vaincre ou de mourir, et de faire respecter cette cocarde tricolore qui depuis vingt ans nous trouve dans le chemin de la gloire et de l'honneur. » Un enthousiasme extraordinaire animait l'armée : les soldats dansaient des farandoles aux cris de *Vive l'empereur ! Allons à Paris !* Leur effervescence guerrière avait besoin d'être contenue. L'annonce de la déchéance prononcée par le sénat, l'installation d'un gouvernement provisoire ne produisirent sur eux aucune influence ; ils se sentaient encore puissants ; mais quelques hommes tièdes, fatigués ou démoralisés, oubliant qu'un Etat ne périclité point quand son chef reste en communauté d'intelligence avec son peuple, conseillaient à l'empereur d'abdiquer. L'ultimatum d'Alexandre, apporté par Caulaincourt dans la nuit du 3 au

rendit à Paris, ayant mission de s'adresser à l'empereur Alexandre et plein pouvoir de souscrire à toutes les conditions qui lui seraient faites. Cette fois la *carte blanche* fut vraie et sincère. Mais Napoléon et son ministre étaient loin d'avoir prévu ce qui allait arriver dans la capitale. — Depuis plusieurs jours, les royalistes s'étaient mis en mouvement ; ils avaient établi des rapports avec le quartier général des alliés ; et si on ne leur avait pas donné des assurances positives en faveur des Bourbons, on n'avait pas du moins repoussé leurs propositions. L'empereur Alexandre, surtout, s'était montré favorable à cette cause. Le roi de Prusse ne pouvait pas être d'un avis différent, et depuis que l'empereur d'Autriche était retourné en Bourgogne, ces deux souverains restaient les maîtres de tout. Le généralissime Schwarzenberg ne devait pas avoir de volonté en leur présence ; on venait de lui faire signer une proclamation où les Parisiens étaient formellement invités à faire comme les Bordelais, qui avaient ouvert leurs portes au duc d'Angoulême (1). Il n'y avait cependant en tout cela rien d'arrêté ; Alexandre voulait des garanties ; il craignait de se déclarer en faveur d'un parti qui ne serait pas assez fort pour se défendre et soutenir les alliés contre Bonaparte, que par-dessus tout il redoutait encore. Ce fut pour donner ces garanties et montrer leurs forces que les royalistes firent dans la matinée du 31 mars, au moment où les alliés entraient dans Paris, des démonstrations si courageuses. Les souverains en furent étonnés, et l'empereur de Russie n'hésita pas à signer une déclaration qui, plus explicite encore que la proclamation de Schwarzenberg, désigna les Bourbons aux Français comme leur seule planche de salut, en même temps il annonça la résolution irrévocable, de la part des alliés, de ne point traiter avec Bonaparte ni avec sa famille. Ce manifeste si décisif dans de telles circonstances fut à l'instant même affiché dans Paris, et lorsque Caulaincourt vint dire à Alexandre qu'il avait pouvoir de consentir à tout, ce prince, lui montrant sa signature, dit

4 avril, fixa spontanément les résolutions de l'infortuné monarque : il déposa la couronne. Souverain sans empire, il ne fut pas néanmoins un général sans armée, car, jusqu'au 12 avril, 40,000 braves, stationnés autour de Fontainebleau, l'ont pressé de livrer son sceptre aux chances souvent heureuses du désespoir. B—N.

(1) Au moment où les alliés s'approchèrent de Paris, quelques Français qui servaient dans l'armée russe, entre autres MM. de Damas, Lambert, Langeron et Pozzo di Borgo, firent adopter à l'empereur Alexandre l'idée de cette proclamation, que devait signer Schwarzenberg comme généralissime ; et ils en envoyèrent le manuscrit au général autrichien, qui le fit imprimer à Coulommiers, sans y mettre son nom. Informé de cette espèce de dénégation, Pozzo di Borgo se hâta d'en avertir l'empereur Alexandre, qui monta aussitôt à cheval, va trouver Schwarzenberg et le félicite sur son *excellente proclamation, qui, avec son nom, doit produire le meilleur effet*. Ce compliment fut, comme on le pense bien, un ordre de signer. Schwarzenberg ne résista plus ; et la publication avec signature fut réellement d'une grande importance pour la cause des royalistes. C'est de Pozzo di Borgo lui-même que nous tenons ces détails. Nous y ajouterons que le cabinet de Vienne adressa de très-vifs reproches à Schwarzenberg sur cette proclamation, et que depuis il a cherché, par tous les moyens, à en faire disparaître les traces.

qu'il n'était plus temps, que des engagements étaient pris. Talleyrand, chez qui le czar était descendu, se hâta de suivre les conséquences de cette résolution. Le sénat fut convoqué, et, à son instigation, ce corps institua un gouvernement provisoire dont il le nomma président. Le sénat prononça ensuite la déchéance de Napoléon et fit précéder son arrêt de motifs assurément très-fondés, très-justes, mais que seul peut-être il n'avait pas le droit d'exprimer. Comment en effet de si dociles instruments, de si méprisables complices du despotisme impérial, osaient-ils l'accuser d'avoir levé des impôts arbitraires, d'avoir détruit, anéanti l'indépendance de tous les pouvoirs, la liberté de la presse, la liberté civile; d'avoir rempli la France, l'Europe, de mensonges, de faits controuvés, de maximes fausses, favorables au despotisme, d'outrages contre les gouvernements étrangers; d'avoir sans motifs ajourné le corps législatif; d'avoir mis le comble aux malheurs de la patrie par son refus de traiter à des conditions que l'intérêt national l'obligeait d'accepter; par l'abus de tous les moyens qui lui avaient été confiés en hommes et en argent, par l'abandon des blessés, sans secours, sans pansement et sans subsistances; enfin par différentes mesures dont la suite avait été la ruine, la dépopulation des villes et des campagnes, la famine et les maladies contagieuses (1) ?... Il n'y avait assurément dans tout cela rien de faux, ni même d'exagéré; mais certes il n'appartenait pas aux sénateurs de le dire, après avoir eux-mêmes autorisé, consacré par leurs décrets tant d'abus et d'iniquités; il ne leur appartenait pas non plus de déclarer, par une ridicule imitation de ses actes et de son langage, que le gouvernement impérial avait cessé d'exister. Du reste, les souverains alliés ne se contentèrent pas de cette déchéance prononcée par une autorité qui devait elle-même être considérée comme déchue; ils exigèrent de Napoléon une abdication absolue, sans restriction et sans réserve, des droits de son fils et de ceux de l'impératrice. Caulaincourt vint lui signifier ces dernières résolutions des alliés, qui avaient proclamé les Bourbons et qui ne pouvaient pas admettre une régence pour laquelle ils avaient penché d'abord, mais dont ils furent bientôt éloignés par le danger qu'elle aurait présenté de voir revenir Bonaparte. Voulant éviter ce danger, ils parlèrent aux maréchaux d'une *garantie* qui n'eût été autre chose qu'un dénoûment tragique à la manière russe. On a même prétendu qu'un de leurs ministres alla jusqu'à dire qu'en pareil cas on ne devait pas y regarder de si près. Quoi qu'il en soit de ces détails, que nous n'affirmerons point, n'en ayant pas, comme de tout le reste, des preuves certaines, les braves et loyaux maréchaux à qui s'adressèrent de telles

paroles, ne les comprirent pas ou ne voulurent pas les comprendre; et, retournés à Fontainebleau, ils se bornèrent à demander, à exiger l'abdication avec beaucoup de fermeté. Voyant l'empereur résister et vouloir faire encore un appel à ses troupes pour marcher sur Paris, ils usèrent, a-t-on dit, de violence et de menaces, ce dont nous doutons, quoique le ministre de la police de ce temps-là, le duc de Rovigo, l'affirme et qu'il présente le maréchal Ney et le prince Berthier comme s'étant montrés les plus impatients et les plus acharnés dans cette lutte remarquable. Napoléon finit par consentir à tout, quand il apprit la défection de Marmont (1) et qu'il se vit abandonné par ses plus anciens amis, par ses généraux les plus dévoués. Berthier lui-même le quitta pour se soumettre au pouvoir royal. Vainement il écrivit à son beau-père, vainement il demanda qu'on fit venir auprès de lui son fils et l'impératrice. Après avoir passé quelques jours à Rambouillet, ils furent conduits en Autriche, et Napoléon fut condamné à ne plus les revoir. Par un traité que dicta l'empereur Alexandre aux maréchaux Ney et Macdonald, Napoléon fut reconnu souverain de l'île d'Elbe, avec le titre d'empereur, deux millions de revenu pour lui et deux cent cinquante mille francs pour sa famille (2). Il eut la faculté d'emmener 400 hommes de sa vieille garde. Ces conditions parurent d'abord le satisfaire et il sembla se résigner. « Je perds une belle partie, » disait-il aux commissaires des alliés, qui d'après sa demande furent chargés de le conduire à l'île d'Elbe; « mais, au bout du compte j'en emporte du profit; car je n'avais en y entrant que six francs dans ma poche (3) ! » Cependant, après quelques réflexions, le naturel revint, et il parla encore de marcher sur Paris, ce qui dans sa position était une absurdité, et ce que nous ne pensons pas qu'il ait voulu réellement. Nous ne croyons pas davantage au projet de s'empoisonner que ses amis ont très-sérieusement raconté. Le suicide

(1) Par suite d'une convention avec le prince de Schwarzenberg, le corps de Marmont, qui occupait la position d'avant-garde à Essonne, venait de se soumettre au nouveau gouvernement, et en conséquence il avait quitté son poste pour se rendre à Versailles. Les intrigues de Talleyrand, qui avait vu souvent le maréchal au moment du siège de Paris, eurent beaucoup d'influence sur cet événement. C'était lui qui avait envoyé à Marmont un de ses anciens aides de camp, le nommé Montessuy, alors fournisseur des Invalides et commandant de la garde nationale du quartier, qui était en même temps associé de M. Lafitte, ainsi que le duc de Raguse. Après avoir rempli cette mission, à la satisfaction des alliés, Montessuy reçut des souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche, les décorations de leurs ordres, que nous l'avons vu porter dans les premiers jours. Plus tard il s'en abstint et tomba gravement malade. On a dit qu'il était mort fou, ce qui ne nous étonne pas.

(2) On promit à Napoléon deux millions de revenu, dont un reversible à l'impératrice Marie-Louise; un million à l'impératrice Joséphine; deux millions cinq cent mille francs transmissibles par voie d'héritage aux membres de la famille impériale; une principauté au prince vice-roi, deux millions de gratifications aux généraux de la garde, ainsi qu'aux officiers de la maison. Presque rien de tout cela n'a été tenu.

(3) Ces expressions vulgaires, ce reflet d'intérêt personnel si peu en rapport avec l'âme élevée de l'empereur, ne sont pas croyables.

(1) Ces accusations se réfutent d'elles-mêmes par les notes qui précèdent et par la notoriété des faits. Nous n'y répondons pas.

n'était pas dans son caractère. Il a souvent bravé la mort, quand pour cela il avait de bons motifs, surtout quand il s'est agi d'obtenir des honneurs et du pouvoir; mais il ne s'y fût jamais exposé gratuitement, bien moins encore a-t-il voulu se la donner sans but et sans nécessité. Il resta jusqu'au 20 avril à Fontainebleau. Dans les derniers jours, il ne parut occupé que de visiter ses soldats et de leur faire ses adieux; c'était à eux surtout qu'il voulait laisser de bons souvenirs. Plusieurs fois il recommanda aux officiers et aux généraux d'être *fidèles à leur nouveau souverain*. Il y eut bien un peu de charlatanisme et de fantasmagorie dans quelques-unes de ces entrevues; mais la dernière, où il passa en revue sa vieille garde, ces dignes compagnons de sa gloire, eut quelque chose de vraiment touchant. Il se fit apporter les aigles et les embrassa; il embrassa aussi le général Petit, qui commandait, et donna sa main à baiser aux officiers. Beaucoup répandirent des larmes; lui-même en versa, ce qui ne doit pas étonner. Près de monter en voiture, il eut encore des velléités de rester. C'était pour lui une nécessité bien cruelle de quitter la France et le pouvoir. « J'y ai réfléchi, dit-il aux commissaires; je suis décidé à ne pas partir. Les alliés ne tiennent pas leurs engagements: on empêche l'impératrice de m'accompagner jusqu'à St-Tropez, ce qui était convenu. Je puis révoquer mon abdication, qui n'est que conditionnelle... » Le général Köhler, commissaire autrichien, lui ayant fait observer que c'était par sa propre volonté que l'impératrice ne partait pas (1), il se décida à monter en voiture, accusant l'empereur d'Autriche de travailler au divorce de sa fille, au lieu de maintenir, en bon père, l'union de ses enfants. Il se plaignit aussi de visites que l'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient faites à Marie-Louise à Rambouillet, disant que c'était pour insulter au malheur; qu'ils étaient cause que cette princesse n'avait pas conservé la régence, etc. — Enfin il fallut donc partir avec son long cortège d'équipages et de voitures. Chaque commissaire avait la sienne. 1,200 hommes de sa garde l'escortèrent jusqu'à Lyon; 400 le suivirent jusqu'à l'île d'Elbe, avec les généraux Drouot, Bertrand et Cambronne. On n'entendit d'abord sur son passage que des cris de *Vive l'empereur!* et des injures contre les commissaires; mais depuis Valence, ce fut tout le contraire: on cria: *Vivent les alliés! Vive le roi! A bas le tyran! A bas l'empereur!* Dans plusieurs endroits, il se forma des émeutes; des menaces violentes furent proférées contre Napoléon (2). Les preuves de

faiblesse qu'il donna dans cette circonstance sont incroyables de la part d'un homme qui tant de fois avait bravé la mort sur le champ de bataille; et nous en douterions si les commissaires des quatre puissances qui en furent témoins ne l'avaient attesté, et si l'un d'eux, le comte Waldbourg-Truchsess, commissaire du roi de Prusse, n'en avait pas donné une relation authentique (1). Arrivé à Fréjus, dans ce même port où il avait débarqué quatorze ans auparavant, pour renverser le gouvernement directorial et se mettre à sa place, Napoléon parut mécontent de n'y pas trouver un brick de la marine française, qui lui avait été assuré par le traité de Fontainebleau, et qu'il devait garder à l'île d'Elbe, pour un usage que dès lors il prévoyait sans doute. Ce fut sur ce même bâtiment, qu'on lui envoya plus tard, que, quelques mois après, il revint en France. Le commissaire britannique lui ayant proposé une frégate anglaise, il l'accepta avec beaucoup d'empressement, et s'embarqua le 28 avril avec toute sa suite et les généraux Bertrand et Drouot (2). Sa troupe, de 400 hommes de la garde impériale, sous les ordres du général Cambronne, alla par terre jusqu'à Livourne. D'après une relation anglaise que nous avons sous les yeux, il fut extrêmement gai pendant la traversée, et il causa beaucoup avec le capitaine, avec le commissaire anglais et le commissaire autrichien. Les deux autres l'avaient quitté à Fréjus. Le 4 mai, arrivé en face de Porto-Ferrajo, capitale de l'île, on y apprit que les habitants s'étaient mis en révolte à l'occasion des derniers événements, les uns adhérant au gouvernement des Bourbons, les autres s'y refusant. La présence de Napoléon et l'appât des richesses qu'il allait apporter réunirent bientôt tout le monde. Le gouverneur et toutes les autorités vinrent au-devant de lui: il fut conduit en grand cortège à l'hôtel de ville. Toute la population de cette île n'allait pas au delà de douze mille âmes, sur un territoire de trente lieues carrées, très-fertile en fruits, vignobles, et d'une belle végétation. Le commerce y était actif, et les mines d'un produit de cinq cent mille francs (3).

tif. Il échappa, non sans peine, au fanatisme politique de cette réaction. B—N.

(1) Cette relation, remplie de détails invraisemblables, d'entretiens exprimés dans un langage des plus communs et d'appréciations malveillantes, ne mérite pas l'honneur qu'on lui a fait de la publier dans la 1^{re} édition de la *Biographie*. B—N.

(2) Ce fut au port de St-Rapheau que s'embarqua Napoléon, dans le lieu même où il était arrivé naguère pour fonder un empire si promptement élevé, si promptement détruit. B—N.

(3) L'île d'Elbe, en 1814, comptait dix-sept mille habitants, presque tous agriculteurs, pêcheurs, mineurs et rentiers. La Toscane possédait Porto-Ferrajo; Naples, Porto-Longone; le reste de l'île faisait partie des domaines du prince de Piombino. Cette espèce de vedette maritime, po.ée, comme Malte, au milieu de la mer pour observer les mouvements des puissances riveraines, et donner le signal d'alarme aux Etats voisins, possédait de bonnes fortifications, un port, Porto-Ferrajo, capable de contenir une escadre, une citadelle imposante, le Faucon, et plusieurs forts. Elle avait quatre cent cinquante-deux mille francs de revenus. Napoléon nomma Drouot gouverneur de l'île; il créa quatre chambellans, trois officiers d'ordonnance, deux fourriers du palais; il eut pour premier valet de chambre un tout jeune

(1) Cette réponse du commissaire autrichien doit être d'autant plus remarquée que, dans beaucoup d'écrits, on a dit que Marie-Louise avait demandé avec une vive instance à rejoindre Napoléon, ce que nous n'avons jamais cru vrai, cette princesse ayant alors plus d'un motif d'être mécontente de lui.

(2) Dans la ville d'Avignon, douze mille forcenés poussaient des cris féroces; on détourna l'empereur d'y entrer. A Orgon, devant l'hôtel des postes, un groupe de misérables, réunis pour fêter les généraux alliés, voulaient massacrer le monarque fugi-

Il demanda aussitôt si ce revenu lui appartenait, et, sur la réponse qu'il en avait fait don à la Légion d'honneur, il dit : « A quoi pensais-je donc de donner ainsi tout ce que je possédais ! » Deux jours après, il fit à cheval le tour de son empire. Ce fut une espèce de reconnaissance militaire. Ayant aperçu un petit îlot abandonné, par crainte des corsaires barbaresques, il le fit occuper par un détachement de 30 hommes, disant : « Les Parisiens vont dire que je fais encore des conquêtes ! » Cette île d'Elbe était réellement d'une assez bonne défense. Bonaparte y trouva 300 pièces de canon dans les forts ; il en fut enchanté, et, dans un de ces moments d'effusion auxquels il se livrait quelquefois, il lui arriva de dire au commissaire autrichien, qui resta près de lui pendant près d'un mois : « A présent, je ne crains personne, j'ai de quoi me défendre. » Dès lors, pour compléter son système de défense, il annonça qu'il voulait recruter des soldats, et il lui en vint de France, d'Italie et surtout de la Corse un assez grand nombre. Il manifesta des projets de fortifications, de routes, de constructions, beaucoup au delà de ce qu'il pouvait faire avec ses revenus apparents, que même il ne recevait pas, le gouvernement français n'ayant point rempli ses engagements à cet égard. Il s'en plaignit amèrement, et l'on dut voir par là que son projet n'était pas de rester longtemps dans cette position. Cependant il pouvait y vivre

homme, Marchand, qui le suivit à Ste-Hélène. — Napoléon disposa son palais de Porto-Longone comme s'il eût dû l'occuper avec Marie-Louise ; il réunit, par un vaste salon, les deux anciens qua tiers de l'artillerie et du génie ; il transforma les vieux remparts en jardin ; il se ménaga, dans la crainte d'une invasion, une sortie secrète, triste témoignage des vicissitudes de la fortune. Deux fois chaque semaine, les dames étaient reçues au palais de l'empereur, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit. Madame mère, la princesse Pauline et quelques grandes dames italiennes ou françaises laissaient les honneurs de ces réunions, auxquelles Napoléon se plaisait beaucoup. — Monarque tombé mais non déchu, Napoléon, au palais de Porto-Longone, dont il fit une résidence supportable, déployait les rares qualités d'ordre, d'économie, de goût et d'utilité pratique qui avaient marqué son administration impériale. Nous avons vu des projets de dépense s'élevant à quelques centaines de francs, avec ces mots au bas, émarginés par lui : *à-propos à faire faire le plus tôt possible*. Il y a loin de semblables devis au budget imposant des bâtiments de la couronne en 1810, qui s'élevait à cinq millions deux cent mille francs, mais la même main s'y montre. Une allée d'acacias, plantée au centre du jardin de Porto-Longone, et non loin de là une demi-lune ombragée par des nûriers, où se trouvait un banc circulaire, surnommé le *canapé*, près duquel l'empereur faisait souvent dresser sa tente pour y dîner, lui servaient de promenade habituelle. Il regardait de là les mouvements de la mer, les côtes de l'Italie, et portait quelquefois ses pas vers une fontaine limpide, dite *Barbarossa*, du fameux corsaire Barberousse II, roi d'Alger, qui l'a découverte. Marcina, territoire pittoresque et sauvage, était le but préféré de ses excursions. Là, plus qu'ailleurs, il s'appartenait ; il y rencontrait des caractères énergiques, indomptables ; il se sentait entouré d'une nature forte et grande. St-Martin, à trois milles de Porto-Ferrajo, lui servait de villa. Une petite maison, ayant deux étages, précédée d'allées d'orangers plantés par lui, fut le St-Cloud des Tuileries de l'île d'Elbe. L'empereur y avait réuni des bustes et des portraits de famille. — Aimable avec les étrangers qu'un sentiment de déférence ou de simple curiosité attiraient dans l'île, Napoléon reçut en dix mois environ trois mille personnes, dont mille d'origine anglaise. Sa conversation étincelait d'esprit ; il la semait d'anecdotes piquantes, de traits hardis et d'observations judicieuses. Occupé du bonheur de ses compagnons d'infortune, il eût désiré leur rendre à tous la vie douce ; mais après quelques mois l'ennui les gagnait : Porto-Ferrajo n'était point Paris, l'île d'Elbe n'était point la France.

B—N.

XXX.

heureux, si la paix et le repos eussent été compatibles avec son âme ardente (1). Sa mère, sa sœur Pauline et presque toute sa famille le visitèrent successivement ; il se mit bientôt en relation avec la cour de Naples. Une dame polonaise, d'une rare beauté, qu'il avait connue à Varsovie en 1807, vint aussi le voir avec un enfant de sept ans ; mais il les tint soigneusement cachés, espérant toujours que Marie-Louise viendrait le joindre et qu'elle lui amènerait son fils. On pense bien qu'il y avait dans cette espérance beaucoup moins de tendresse que de politique. Dès lors, sans cesse occupé de ses projets de retour, il avait des rapports suivis avec toute la France, surtout avec Paris et les chefs de l'armée, qui, à peu d'exceptions près, étaient restés les mêmes. Ce fut sans doute une grande faute des Bourbons ; ce fut celle qui contribua le plus à les perdre. Ces chefs, pour la plupart, ne devaient leur avancement, obtenu dans la révolution, qu'à leur haine pour l'ancienne monarchie ; tous avaient des torts envers elle, et tous par conséquent craignaient de la voir rétablir. L'armée n'étant pas licenciée comme elle le fut l'année suivante, et les cadres étant remplis par les prisonniers de guerre et les garnisons de l'Allemagne et de l'Italie, elle conserva les mêmes opinions, le même dévouement, et fut par conséquent très-hostile à la restauration, qu'elle regarda comme un retour complet à l'ancien régime, comme une véritable contre-révolution : ce qui, certes, était bien loin de la vérité. Napoléon

(1) La lettre suivante, écrite par le grand maréchal Bertrand au directeur général des postes, exprime les intentions du souverain de l'île d'Elbe et réfute les insinuations de M. Michaud : « L'empereur veut organiser à l'île d'Elbe un observatoire, un cabinet de chimie, et y former une bibliothèque et un jardin botanique. Le comte Bertrand a écrit à MM. Monge, Berthollet et Laplace, et au directeur du Jardin des plantes, pour leur demander des projets à cet égard, ainsi que l'indication des hommes les plus propres à diriger ces établissements. Ces savants s'occupent de ces objets ; leurs projets seront communiqués à M. Ballouhey pour arriver à leur exécution. M. Barbier est chargé de tout ce qui est relatif à la bibliothèque, et de l'envoi des ouvrages nouveaux. Il faudra que M. Ballouhey se concertent avec lui pour cet objet. Toutes ces correspondances ne devront être que littéraires et scientifiques ; l'intention de l'empereur est que son homme d'affaires évite avec soin tout ce qui pourrait donner de l'ombrage. L'empereur a demandé des portraits de famille restés dans ses palais. M. Ballouhey fera bien de voir M. Desmazis pour savoir ce qui a été fait à ce sujet... M. Ballouhey ne doit cacher aucune de ses démarches... » Napoléon procédait loyalement, franchement ; il acceptait alors sans arrière-pensée la destinée qu'on lui faisait ; il voulait mener une existence de bourgeois souverain, entremêlant le sentiment populaire dans ses relations avec l'autocratie, et le sentiment princier dans ses relations avec le peuple. Il ne devint ni plus ni moins accessible qu'aux Tuileries ; il présida son conseil et surveilla ses ouvriers, en costume militaire, en souliers à boucle et en bas de soie. Le 27 mai, Bertrand écrivait : « L'empereur est ici fort heureux, et semble avoir entièrement oublié qu'il ait été, il y a peu de temps encore, dans une position si différente. Il est fort occupé de se loger, de se meubler, de chercher un emplacement pour une jolie maison de campagne. Peut-être n'eût-il tenu qu'aux Bourbons, en restant esclaves de leurs promesses vis-à-vis de l'empereur, et à l'Autriche en lui rendant sa femme et son fils, de conjurer les catastrophes qui depuis lors ont bouleversé l'Europe. Mais ils n'étaient pas près d'adoucir les rigueurs de l'exil auquel s'était condamné Napoléon, et Marie-Louise, insensiblement privée de toute espèce d'influence française, redevenait Autrichienne, jusqu'à ce qu'enfin, par une déclaration datée du 15 février 1816, elle eût séparé sa cause personnelle de la cause de Napoléon.

B—N.

149

ne s'y trompa pas; il comprit parfaitement que le système d'innovation et le *constitutionalisme*, dans lequel Louis XVIII était entré, ne pouvaient manquer de lui offrir des chances très-favorables. Il avait dit d'abord que ce prince n'aurait qu'à se mettre dans le lit qu'il lui avait fait et ne devait en changer que les draps; mais quand il vit ce prince défaire, au contraire, complètement le lit très-monarchique qu'il avait trouvé, et n'en conserver que les draps, c'est-à-dire les entours, le personnel, il ne douta pas d'une chute prochaine et ne songea qu'aux moyens d'en tirer parti pour son propre compte. A Paris, de grandes dames de l'empire, entre autres la duchesse de St-Leu (la reine Hortense), ouvrirent leurs salons à tout ce qui voulut entrer dans la conspiration, qui eut aussi ses journaux, ses correspondants et ses agents dans toutes les administrations. Il faut avouer que, par leur faiblesse et leur aveuglement, les Bourbons secondèrent merveilleusement toutes les entreprises qui se firent contre eux. C'était, disaient-ils, pour réparer les torts, pour cicatriser les plaies de la révolution qu'ils étaient revenus de l'exil, et on les vit se livrer à toutes les théories, faire toutes les concessions qui avaient perdu Louis XVI. « On se trompe » sur le caractère des Français, dit alors Napoléon au commissaire Campbell, en supposant que, par des raisonnements et en leur octroyant une charte, on pourra les déterminer à languir dans un état de paix qu'ils croient sans honneur.... Cette nation est vaine et belliqueuse. Malgré les malheurs que les guerres de Louis XIV ont attirés sur elle, la mémoire de ce prince est vénérée en France, à cause de l'éclat de ses victoires et de la magnificence de sa cour. Le règne de Louis XV, qui fut plus paisible, est regardé comme une époque honteuse. La bataille de Rosbach a amené la révolution.... » Ces pensées de Napoléon, peu flatteuses, ne sont que trop vraies. D'ailleurs, tous les peuples sont les mêmes : l'histoire prouve que les chefs qui les ont le plus habilement gouvernés sont ceux qui, tout en caressant leur vanité, les ont le plus opprimés. C'est d'après cette conviction, nous n'en doutons pas, que Napoléon régla sa politique, et c'est à ce système qu'il dut ses plus grands succès. Pour lui, la capitulation de Fontainebleau était une journée de Rosbach, et l'on conçoit qu'il n'ait pas voulu finir sa vie et passer à la postérité sans s'être relevé de cet abaissement. Ce fut surtout vers le mois d'octobre 1814 que sa résolution de retourner en France devint plus absolue. Sa correspondance avec Paris était si bien organisée qu'il savait ce qui s'y passait beaucoup mieux que le roi lui-même, qui avait pris pour son directeur de police un homme suspect à tous les partis, et dont le confident, ancien secrétaire de Napoléon, envoyait les rapports à l'île d'Elbe avant de les remettre à Louis XVIII. Alors on le vit changer entièrement de manière

de vivre : il parut renoncer tout à fait à ses projets d'embellissement et à ses constructions, que le besoin d'argent, il est vrai, ne lui permettait guère de poursuivre. Le gouvernement royal de France ne lui avait pas encore payé le plus faible à-compte des deux millions par an stipulés au traité de Fontainebleau : c'était un tort, on ne peut le nier, puisque l'engagement était formel et pris en face des puissances alliées. On conviendra que Louis XVIII eût mieux fait de payer cette somme avec exactitude et d'en surveiller l'emploi. Mais cette surveillance, qui était pour les Bourbons d'un si haut intérêt, fut complètement nulle. Les relations avec le continent s'étaient singulièrement multipliées. L'on voyait sans cesse arriver de Naples, de Vienne et de Paris de nouveaux émissaires. La réconciliation de Napoléon avec Murat était connue de tout le monde; l'on croyait même qu'il devait prendre une grande part aux projets d'agression contre la France. Tout était convenu et préparé dès le mois de février; l'époque du départ était fixée aux premiers jours d'avril; mais, informé par sa correspondance de Vienne que la résolution de le transporter dans une île lointaine allait être prise au congrès, Napoléon sentit la nécessité de se hâter. — Ce fut le 26 février qu'il s'embarqua avec sa petite armée et sa flottille, composée d'un brick et de six autres petits bâtiments, portant en tout 1,400 hommes, dont la moitié étaient des soldats de la vieille garde, commandés par Cambronne, et l'autre des recrues faites principalement en Corse (1). La rencontre d'une frégate française, avec pavillon blanc, donna une vive inquiétude; mais il se trouva que le capitaine du brick impérial connaissait le commandant de la frégate; ils se saluèrent fort poliment.

(1) Le brick *l'Inconstant*, de 26 canons, commandant Chaudard, les bombardses *l'Etoile* et la *Caroline*, et quatre felouques, composaient l'escadrille impériale. L'empereur s'embarqua le soir vers huit heures, à la suite d'un dîner chez Madame mère. Il était accompagné, sur *l'Inconstant*, des généraux Bertrand, Drouot, Cambronne, de l'adjudant commandant Lebel, du docteur Fourreau de Beauregard, du trésorier de la couronne Peyrassé, des inspecteurs aux revues Pons et Boineau, du pharmacien Gatte, des fourriers du palais Baillon et Dechamp, de l'état-major du bataillon sacré et de 400 braves. Le navire arbora le drapeau blanc semé d'abeilles d'or, et l'escadre, franchissant la rade de Porto-Ferrajo, glissa rapide sur les eaux du golfe, aux cris de *Vive l'empereur* ! mille fois répétés par les échos de la rive. Un vent vif soufflait au sud; mais il fléchit peu après, de telle sorte qu'au lever de l'aurore on n'avait point fait six lieues. Vers midi, le vent fraîchit; avant la fin du jour on se trouvait à la hauteur de Livourne. Pendant la nuit survint un calme désespérant; au jour, une brise légère poussa l'escadrille vers la côte; enfin, le 1^{er} mars, à midi, la terre de France apparut au loin, et de ce moment seulement l'empereur dévoila son projet qu'accueillirent avec transport tous ceux qui l'escortaient. « Messieurs, dit-il, en vue de la France, nous reprenons la cocarde nationale et les trois couleurs; commandant, faites hisser au grand mât le drapeau tricolore. Aussitôt chacun substitua la cocarde tricolore à la cocarde amaranthe; le drapeau blanc semé d'abeilles descendit pour ne se relever que dans l'histoire, et des cris d'enthousiasme et d'amour retentirent. « Maintenant, messieurs, du papier, de l'encre; mettez-vous à la besogne, libellez-moi des proclamations. » Et il en dicta trois qu'on lui lut à haute voix. Après y avoir fait quelques changements : « C'est bien, dit-il, copiez-les. » Alors tous les soldats, tous les matelots qui savaient écrire, assis sur le pont, furent occupés aux minutes de ces manifestes, dont plusieurs milliers d'exemplaires étaient prêts quand on débarqua. B—N.

Ce dernier ayant demandé des nouvelles de l'empereur, celui-ci répondit lui-même qu'il se portait fort bien, et chacun continua sa route. Un autre danger que courut Napoléon dans cette navigation de cinq jours, ce fut d'être atteint par le commissaire anglais Campbell, qui était resté à l'île d'Elbe depuis l'arrivée de Bonaparte et qui paraissait vivre avec lui dans la meilleure intelligence. Deux jours avant le départ de la flottille impériale, Campbell avait quitté son poste pour se rendre à Livourne, où l'on dit qu'il était attiré par les charmes d'une belle Italienne. Quoi qu'il en soit, voyant à son retour que tout le monde était parti, il se hâta de courir avec sa corvette après la flottille impériale, et il a dit qu'il l'eût exterminée s'il avait pu l'atteindre. Mais il était trop tard; quand il fut en vue de la côte de France, le débarquement s'opéra fort paisiblement dans le petit port de Cannes, peu éloigné de celui de Fréjus. Campbell, fort désappointé, revint aussitôt à l'île d'Elbe, où il ne trouva plus que la mère et la sœur de l'empereur, qui avaient donné une grande fête le jour même de son départ, et qui affirmèrent avoir ignoré complètement les projets de Napoléon. Cette négligence du commissaire anglais a été interprétée de plusieurs façons, et beaucoup ont pensé qu'elle n'était que la conséquence de ses instructions ministérielles. Nous ne croyons pas assez à la loyauté britannique pour reponsser une aussi grave accusation : ce qui nous dispose au contraire à y ajouter foi, c'est que le colonel ne reçut pas, que nous sachions, la moindre réprimande pour une telle faute; qu'il obtint même plus tard de son gouvernement des missions d'une très-haute importance, et que, lorsqu'il fut accusé pour ce fait à la chambre des communes, les ministres le défendirent avec beaucoup de chaleur (*roy. CAMPBELL*). Il n'est pas facile, toutefois, de comprendre l'intérêt qu'avait alors l'Angleterre à protéger l'évasion de Bonaparte. On sait bien que, dans la discussion du traité de Paris et dans celles qui suivirent au congrès de Vienne, les puissances étaient peu d'accord entre elles; que plusieurs fois, ainsi que le raconte le marquis de Londonderry dans son Histoire de cette époque, elles furent sur le point de reprendre les armes; mais nous ne voyons pas que la présence de Napoléon sur le continent pût les rapprocher, ni même favoriser aucune d'elles. Les combinaisons ou les mystères de la politique anglaise ne sont pas faciles à pénétrer. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en fin de compte, les puissances alliées, surtout l'Angleterre, gagnèrent beaucoup à cet événement; que la France y perdit une partie de son territoire, de fortes places, et qu'elle fut frappée d'énormes contributions de guerre, dont l'Angleterre se fit allouer une bonne part. Elle la paya, il est vrai, de son sang à Waterloo; mais, si cette victoire lui coûta cher, si elle fut vive-

ment disputée, c'est incontestablement la plus brillante, la plus avantageuse que ses armes aient jamais remportée. — Ce fut le 1^{er} mars 1815 que la flottille de Napoléon opéra sans le moindre obstacle son débarquement dans le port de Cannes (1); ce dont les correspondants, les agents de la conspiration à Paris étaient tellement prévenus que, plus d'un mois auparavant, ils disaient, ils imprimaient dans leurs journaux qu'ils corrigeraient « d'un coup de canne » l'insolence des royalistes. La police royale n'en était pas moins fort tranquille; il n'y avait pas même sur la côte une ombre de surveillance. On rapporte que les ministres de Louis XVIII se prenaient à rire dédaigneusement quand on leur parlait des dangers pour la royauté du voisinage de Napoléon. L'un des hommes les plus distingués de ce parti, qui depuis a été ministre lui-même, nous a dit que, trois mois avant la catastrophe, il avait remis à M. de Blacas, en mains propres, tout le plan de la conspiration, tel qu'il fut exécuté plus tard. On raconte aussi que le ministre de l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, laissa pendant plusieurs jours, fermées sur son bureau, des dépêches dans lesquelles le préfet du Var lui donnait sur la même affaire les avertissements les plus positifs. Cependant la première tentative de Napoléon, après son débarquement, ne fut point heureuse : s'il eût trouvé sur son chemin deux officiers comme le commandant d'Antibes, tout était perdu pour lui. Les 25 hommes de sa garde qu'il chargea d'aller prendre possession de cette petite place « au nom de l'empereur » restèrent prisonniers, et les portes de la ville furent refermées sur eux. Lorsqu'on vint annoncer cette fâcheuse nouvelle à Napoléon, quelques-uns de ses officiers voulaient qu'on allât aussitôt enlever la place de vive force; mais il fut plus habile en ne perdant pas de temps à cette inutile entreprise : « C'est à Paris, dit-il, que nous

(1) Le soleil marquait trois heures quand l'escadrille pénétra dans le golfe Juan, situé entre la ville d'Antibes et le village de Cannes, lisière maritime du département du Var. Pour débarquer, l'empereur attendit que ses troupes fussent rangées sur le rivage; mouvement qui s'exécuta sans obstacle sous les yeux d'un poste de douaniers et d'une foule de marins et de villageois. En mettant le pied sur le sol français, Napoléon salua ses compagnons d'exil, qui lui présentaient les armes; il salua le sol français; puis, d'un geste inspirateur, l'aigle prit son vol *de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame*. — A cinq heures et demie du soir, le débarquement était terminé; un bivouac s'improvisait sur la plage de Cannes, dans un bois d'oliviers traversé par la route de Toulon à Nice, et, à onze heures, par un clair de lune resplendissant, l'empereur donnait le signal du départ. Cambronne commandait l'avant-garde; le bataillon sacré marchait ensuite, suivi de 3 pièces de canon et d'un petit train d'équipages. Le lendemain, vers onze heures du matin, on atteignit Grasse; l'empereur stationna quelques heures à Sernon, Castellane, Barrême, Digne, Malageai, Sisteron. Le 5, à sept heures du soir, les troupes entraînèrent à Gap sur trois colonnes. Les premiers actes de souveraineté qu'ait faits l'empereur sont datés de cette ville; on y imprima ses proclamations; on y transmit des ordres. Le 6, l'empereur arriva à Corps, de Corps il atteignit le lac de Lafrey. Ce fut là qu'il rencontra le premier bataillon envoyé contre lui, bataillon auquel un aide de camp, fidèle à la cause bourbonnienne, ordonna de faire feu; mais la redingote grise était un talisman : les cris de *Vive l'empereur !* partirent de toutes les poitrines, et le bataillon, grossissant l'armée impériale déjà forte de 2,000 hommes, ouvrit la marche à travers la plaine d'Eybens, entre Vizille et Grenoble. B—N.

« prendrons Antibes ; » et il continua de marcher avec une extrême diligence. On crut d'abord qu'il passerait par la Provence, en suivant la route la plus fréquentée ; mais il n'avait pas oublié les scènes d'Orange et d'Orgon. D'ailleurs, il ne pouvait point compter sur Masséna, qui commandait à Marseille pour le roi. Ayant demandé plus tard au maréchal s'il l'aurait arrêté : « Je ne sais pas, répondit franchement celui-ci ; « mais vous avez bien fait de prendre un autre « chemin. » Ce fut donc avec raison qu'il aimait mieux s'enfoncer dans les défilés des Alpes, où il ne devait rencontrer aucune mauvaise disposition. D'ailleurs, c'était à Grenoble qu'il allait trouver tous les régiments que les ministres de Louis XVIII venaient de réunir si à propos sur le même point, pour appuyer, disaient-ils, une prétention diplomatique dont nous ne comprenons ni l'objet ni le but. Le premier corps que rencontra Napoléon, après huit jours de marche, à quelques lieues de Grenoble, fut un bataillon d'infanterie, dont le chef, homme d'honneur, étranger à tous les complots, était décidé à faire son devoir. Le premier coup de fusil allait être tiré ; il eût certainement été suivi de beaucoup d'autres ; la destinée de cette audacieuse entreprise en dépendait. Napoléon le sentit parfaitement, et il montra, dans une position aussi périlleuse, autant de courage que de présence d'esprit. Cambonne marchait en avant de sa petite armée avec 100 grenadiers. Dès qu'il voit le bataillon s'apprêter à la résistance, il arrête sa troupe et prévient son maître. Aussitôt Napoléon s'avance seul, vêtu, selon son usage, d'une capote grise ; puis, s'approchant du bataillon, il découvre sa poitrine et s'écrie : « Qu'il tire, celui « qui veut tuer son empereur ; le voilà ! » Tous aussitôt abaissent leurs armes et l'entourent en criant : *Vive l'empereur !* Les grenadiers accourant, se mêlent ; ils poussent des cris de joie ; tous ensemble marchent vers Grenoble. A peine ont-ils fait quelques pas qu'ils rencontrent le colonel Labédoyère, depuis longtemps enrôlé dans le complot, et qui amenait à l'empereur son régiment, le 7^e de ligne, avec des aigles substituées au drapeau royal et les trois couleurs à la cocarde blanche ; ce fut un puissant renfort. Napoléon eut alors une véritable armée, à laquelle vinrent se réunir quelques paysans des environs. Tout cela se passait non loin de Vizille, de ce village célèbre où parurent en 1789 les premiers germes de nos révolutions, où, deux ans après l'invasion napoléonienne, devaient se manifester encore ces symptômes de désordre et d'émeute qui furent si énergiquement réprimés par le général Donnadieu. Bonaparte ne fut certainement jamais le partisan ni le protecteur de semblables désordres ; mais il venait d'adopter un autre système. Il croyait ne pouvoir réussir dans ses projets que par l'appui des révolutionnaires, et il s'était jeté dans leurs bras. C'est

pour cela que, dans ses allocutions aux paysans du Dauphiné, on l'entendit avec quelque surprise répéter toutes les accusations banales, tous les lieux communs dont ce parti se servait depuis six mois pour saper et discréditer le pouvoir des Bourbons. « Ils veulent rétablir les dîmes, les « privilèges, vous attacher à la glèbe, leur dit-il ; « ils veulent vous faire payer les droits féodaux, « rendre les biens que vous avez acquis, » etc. Dans les proclamations qu'il adressait au peuple français, il répétait à peu près les mêmes banalités, qu'il accompagnait d'une espèce de bulletin des derniers événements de la guerre, où il attribuait les torts à Marmont et à Augereau. Pour les troupes, c'était un autre langage ; car personne ne sut mieux que lui, dans de pareilles circonstances, parler à chacun comme il convenait : « Vous êtes la grande nation, disait-il « aux soldats ; nous irons encore ensemble à la « gloire. » Sur les habitants comme sur les soldats, ce langage semblait produire un effet électrique. Napoléon entra le jour même à Grenoble, aux applaudissements de toute la population (1). Le lendemain, les autorités vinrent lui rendre hommage spontanément, à l'exception de la cour royale, qui, par une espèce de trans-

(1) La garnison de Grenoble se composait alors du 4^e régiment d'artillerie, où, vingt-cinq ans auparavant, l'empereur servait comme capitaine, du 3^e régiment de sapeurs du génie, du 11^e de ligne, de deux escadrons du 5^e et du 4^e régiment de hussards. Le général Marchand commandait la place. Quand Napoléon arriva sur les glacis, cette garnison stationnait debout sur les places et le long des remparts ; elle ne criait point : *A bas les Bourbons !* mais elle ne criait pas non plus : *Vive l'empereur !* elle ne manquait ni de discipline, ni d'obéissance quant aux manœuvres, quant aux choses de simple police, mais elle ne chargeait point ses armes ; les canonniers, placés à leur pièce, même allumée, ne semblaient pas disposés à tirer ; le général Marchand et son état-major parcouraient les rangs, tâchant d'animer, d'échauffer le cœur du soldat ; l'empereur, de son côté, se promenait soucieux au front de sa petite armée mise en ordre de bataille. Aux paroles insurrectionnelles de Labédoyère, prononcées du pied des remparts, quelques voix isolées répondirent sans qu'il y eût élan. Le devoir comprima la sympathie. Alors Napoléon prit un parti décisif qui devait le perdre ou le faire triompher : « Sa- « peurs, dit-il, avancez, brisez-moi ces portes ; » et 20 sapeurs, hache en main, brisent l'obstacle, tandis que les faubouriers du Très-Cloître arrivent dans le même but, munis de leviers, de haches et de marteaux ; bientôt les portes ébranlées se détachent de leurs gonds ; un cri de *Vive l'empereur !* retentit, et quelques hommes du peuple, s'emparant des serrures, courent les déposer aux pieds de l'empereur, qui donne à ses troupes l'ordre de le suivre. — Dix heures du soir sonnaient au cadran de la grande église ; il faisait un froid glacial ; des feux allumés de distance en distance et plusieurs centaines de torches sillonnaient les rues ; des lampions, des flambeaux appliqués contre la façade de certains édifices, donnaient aux clartés de la nuit une solennité que n'ont pas les clartés du jour. — A l'apparition du cortège, citoyens et soldats se mêlent et s'embrassent ; treize mille âmes tourbillonnent dans une étroite enceinte ; c'est à qui s'empressera davantage autour du héros ; des bras vigoureux l'enlèvent et le portent sur la place, puis de la place dans la rue Montorgue, à l'hôtel des Trois-Dauphins, chez la Barre, vieux soldat de l'armée d'Égypte. Plus fatigué d'émotions qu'il ne l'était d'une longue route faite par de mauvais chemins, l'empereur se considérait dès lors comme vainqueur ; la plupart des magistrats et des chefs militaires de Grenoble, qui demeuraient attachés aux Bourbons, avaient quitté la ville. Le lendemain, vers quatre heures du soir, Napoléon, monté en calèche avec Bertrand et Drouot, suivi d'un nombreux état-major et d'une armée de 8 à 9,000 hommes, traînant avec elle 30 pièces de canon, partait de Grenoble pour Bourgoin, où il arrivait sans coup férir, sans mésaventure. Le lendemain, à sept heures du soir, l'empereur, sur le pont du Rhône, entre le faubourg de la Guillotière et Lyon, pouvait voir, entraînés dans le tourbillon des vagues, des débris de barricades et des drapeaux blancs, derniers témoignages d'une résistance espérée par les Bourbons, mais impossible. B—x.

action, se présenta sans prononcer de discours. Il partit pour Lyon aussitôt après, à la tête d'une armée qui s'augmentait progressivement des troupes que le roi faisait marcher contre lui. C'était une révolution toute militaire. Nous ne craignons pas de l'affirmer, la grande majorité des citoyens sages et éclairés ne vit là que de nouvelles chances de guerre et d'oppression; elle en fut épouvantée. Certes, le gouvernement des Bourbons avait fait des fautes, mais ces fautes, la plupart d'incurie et de faiblesse, ne nuisaient qu'à lui, et il allait les expier bien cruellement. Son premier tort, celui dont sut le mieux profiter Napoléon, ce fut de ne pas avoir licencié l'armée dès 1814, comme on le fit en 1815. Il était absurde de supposer que, réunis sous les mêmes drapeaux et sous les ordres des mêmes chefs, les soldats de l'empire ne garderaient pas les mêmes affections, les mêmes dévouements. On avait conservé tout entiers jusqu'aux bataillons de cette vieille garde, si brave, si dévouée, qui aurait, il faut bien le dire, manqué à l'honneur si elle eût oublié son ancien maître, son créateur! Cette troupe se trouvait alors réunie dans les places de la Lorraine. A la première nouvelle qu'elle eut du débarquement, rien ne put l'arrêter; elle se mit en marche dans la direction de Lyon, quelques efforts que fissent pour la retenir les maréchaux Victor et Oudinot. D'autres corps d'élite partirent aussi, dans le même but et de la même manière, des places de la Flandre, sous les ordres de Drouet, Lallemand et Lefebvre-Desnouettes; mais, pour ceux-là, le mouvement était prématuré; ils avaient tiré avant l'ordre, et la fidèle énergie du brave d'Aboville les fit rentrer dans le devoir. On conçoit de quelles terreurs dut être frappé le gouvernement royal au milieu de tous ces complots, de tous ces mouvements de troupes en révolte. Louis XVIII cependant, montrant du calme et un véritable courage, commença par mettre Napoléon *hors la loi*, dans une ordonnance qui enjoignait à tous les Français de lui *courir sus*. Ne pouvant monter à cheval et se montrer aux troupes, il les réunissait dans la cour des Tuileries avec les bataillons de la garde nationale. Ceux-ci donnèrent des témoignages bruyants et nombreux d'adhésion; mais les troupes de ligne, qui défilèrent sous les ordres du général Maison, restèrent silencieuses. Le roi se rendit ensuite solennellement aux chambres avec les princes de sa famille, et ils y renouvelèrent, au milieu des applaudissements, leurs serments à la charte constitutionnelle. Les députés se montrèrent fort disposés à seconder le monarque par des mesures énergiques. On créa plusieurs corps de volontaires royalistes; il y eut des manifestations de dévouement et de zèle; mais la marche de Napoléon était si rapide, les troupes qu'on envoyait contre lui se rangeaient si promptement, si invariablement sous ses ordres, qu'aucune disposition ne put s'exé-

cuter. Monsieur, frère du roi, et le duc d'Orléans, qui étaient allés jusqu'à Lyon avec le maréchal Macdonald dans le but d'y organiser des moyens de résistance, n'avaient paru dans cette ville que pour y être les témoins impuissants de la défection générale des troupes. Le maréchal lui-même, qui avait donné à Napoléon des preuves si évidentes de sa fidélité, fut près d'être victime de la fureur de ses soldats, qui le poursuivirent le sabre à la main. Bonaparte entra le lendemain, 10 mars, dans cette ville aux acclamations de la populace et de la soldatesque (1). Logé à l'archevêché, il y passa trois jours et commença, par plusieurs actes de gouvernement, à déployer le système de concession et d'alliance avec le parti révolutionnaire qu'il venait d'adopter. Il avait dit aux autorités de Grenoble qu'il voulait être « moins le souverain de la France que son premier et son meilleur citoyen »; il dit à celles de Lyon que « les événements venaient de lui apprendre que la France voulait la liberté, qu'il avait résolu de rendre le peuple français le plus libre de la terre ». En conséquence de ces promesses, il prononça la dissolution des chambres, ordonna la réunion d'une assemblée extraordinaire du *champ de mai*, destinée à *corriger nos institutions*, et, par un autre décret, il *abolit la noblesse* que lui-même avait créée, *les droits féodaux*, qui n'existaient plus depuis longtemps et que personne n'avait pensé à rétablir (2). Il

(1) Les trompettes sonores du 4^e de hussards, formant l'avant-garde, ouvraient la marche; le cri de *Vive l'empereur!* produisait un retentissement électrique; une illumination soignée, étendue comme une mer de feu, du rez-de-chaussée jusqu'aux toits, scintillait sur tous les points. Napoléon fut porté plutôt que conduit dans le palais épiscopal, d'où Monsieur venait de s'enfuir presque seul. Il ne voulut qu'un piquet d'honneur fourni par la garde nationale à pied. La garde nationale à cheval s'étant présentée, il refusa ses services. « Nos lois, lui dit-il, ne reconnaissent pas votre institution. D'ailleurs, vous vous êtes si mal conduits envers le comte d'Artois, que je ne veux point de vous. » En effet, de tous les nobles ou riches manufacturiers dont se composait ce corps d'élite, un seul homme avait suivi le prince assez longtemps pour mettre sa personne hors de danger. Napoléon le fit venir et lui donna la croix. — La nuit tout entière se passa dans l'ivresse du triomphe; des groupes animés parcouraient les rues, stationnaient devant le palais, attendant l'aurore pour saluer l'empereur; il parut enfin, descendit le grand escalier et gagna la place Bellecour, où l'attendaient 20,000 hommes sous les armes. L'enthousiasme atteignit là ses dernières limites. Vivement impressionné, les larmes aux yeux et ne prononçant que des mots entrecoupés, l'empereur répondit aux manifestations de la garde nationale: « Lyonnais, oui, je vous aime; merci! merci! » B—N.

(2) Ce fut par six décrets, datés de Lyon, que Napoléon ouvrit l'ère de souveraineté nouvelle qu'il croyait commencée pour lui. Le premier décret, relatif au *champ de mai*, annonçait le couronnement (trompeuse leur) de l'impératrice et du roi de Rome; le deuxième décret frappait du séquestre les biens des émigrés rentrés en France depuis le 1^{er} janvier 1814, et rétablissait contre leurs personnes (ce qui était logique) la législation des assemblées nationales; le troisième décret abolissait la noblesse et les droits féodaux, mais il maintenait, en faveur de grandes notabilités, certains privilèges sans lesquels une monarchie, même constitutionnelle, n'aurait ni racines dans le passé, ni traditions vivantes dans le présent et dans l'avenir; le quatrième décret congédiait tous les anciens officiers introduits depuis 1814 sur les cadres de l'armée active; le cinquième décret rendait à leurs emplois les fonctionnaires éliminés; un sixième décret restituait aux établissements publics les biens d'émigrés que ces derniers venaient de récupérer, et licenciait la maison du roi, les Suisses, etc. On a blâmé l'ensemble de ces mesures; les hommes timides, ou systématiquement retranchés derrière la légalité représentative, se sont hâtés de crier au despotisme, sans songer qu'une dictature devenait la seule ancre de salut, et qu'a-

avait déclaré qu'aucune vengeance ne serait exercée, qu'aucune injustice ne serait commise ; cependant il prononça l'exil et la spoliation de tous les membres du gouvernement provisoire ; il fit revivre contre les émigrés les lois révolutionnaires que lui-même avait abrogées (1). Dans le même moment, le maréchal Ney, envoyé par le roi à Besançon pour y prendre le commandement des troupes, et qui avait dit à ce monarque qu'il lui ramènerait *l'usurpateur dans une cage de fer* ; qui, nous n'en doutons pas, avait fait cette promesse de bonne foi et avec la volonté de l'exécuter, était entraîné par ses troupes et forcé de se soumettre à celui dont il avait personnellement tant de motifs de craindre le ressentiment. Quand Louis XVIII reçut la nouvelle de cette défection, et qu'on vint en même temps lui dire que les dernières troupes, envoyées sur la route de Fontainebleau aux ordres du duc de Berri, s'étaient rangées sous la bannière de Napoléon, tout espoir fut perdu ; il fallut songer à quitter Paris. Une foule de zélés royalistes se pressaient cependant encore dans les salles, dans les cours du château et conjuraient le monarque de ne pas les abandonner (2). Toute résistance devenait néanmoins impossible ; un plus long retard n'eût fait qu'ajouter aux difficultés de la fuite (3). Il ne

vant d'organiser l'indépendance nationale il fallait la conquérir. B—N.

(1) La plupart des actes de rigueur furent bornés à un exil en province, ordinairement à quarante lieues de Paris ; je ne sache pas qu'il y ait eu expulsions du territoire. On n'emprisonna presque personne. La police se montra tolérante jusqu'à l'imprudence. Nous en avons en les preuves en main. B—N.

(2) M. Odilon Barrot et plusieurs personnages influents s'étaient alors inscrits parmi les volontaires royaux ; une partie de l'école de droit avait demandé des armes pour *courir sus à l'usurpateur*, selon le langage du temps ; mais, en général, la jeunesse et le peuple ne témoignaient aucune sympathie aux Bourbons. Ces princes n'avaient pas pour eux le dixième de l'armée. B—N.

(3) Le 13 mars, à Mâcon, on avait entendu dire à l'empereur : « Louis XVIII se laisse endormir par les fanfaronnades des émigrés. Quand je serai à vingt lieues de Paris, ils l'abandonneront comme les nobles du Dauphiné ont abandonné le comte d'Artois. D'ailleurs, que pourrait-il faire avec les vieilles pou-pées qui l'entourent ! Un seul de mes grenadiers, avec la crosse de son fusil, en culbuterait une centaine... La garde nationale crie de loin ; quand je serai aux barrières, elle se taira. Son métier n'est point de faire la guerre civile, mais de maintenir l'ordre et la paix intérieure. La majorité est bonne, il n'y a de mauvais que quelques officiers ; je les ferai chasser. Dans dix jours mes grenadiers seront de garde aux Tuileries. » Le 14, vers onze heures du matin, l'empereur quittait Mâcon. Arrivé le soir à Châlons-sur-Saône, le peuple en foule le porta dans ses bras dans l'hôtel du Parc, où l'attendaient des appartements préparés d'avance. « Merci, mes amis, merci, disait-il ; toujours vous avez été de bons citoyens ; je n'ai point oublié que, pendant quarante jours, vous avez défendu vaillamment le passage de la Saône. Si tous les Français avaient eu votre courage et votre patriotisme, pas un seul étranger ne serait sorti de France ; désignez-moi ceux qui d'entre vous se sont distingués le plus dans cette glorieuse mais fatale campagne de France. » Un témoignage unanime lui signala le maire de St-Jean de Losne, et il s'empressa d'ajouter : « C'est pour des braves comme lui et comme vous que j'ai institué la Légion d'honneur, et non pour des émigrés pensionnés de nos ennemis. » — Le 15 au soir, Napoléon entra à Autun, où quarante années auparavant son père le déposait dans un collège ; le lendemain il gagnait Avallon, puis Auxerre, dont le préfet, M. Gamot, beau-frère du maréchal Ney, courut au-devant de lui. C'est dans la ville d'Auxerre qu'a eu lieu l'entrevue de réconciliation expansive de l'empereur avec Ney. Sorti d'Auxerre le 18, accompagné d'une armée déjà forte de quatre divisions, Napoléon, le lendemain, faisait halte à Moret pour attendre le retour des grand'gardes qui fouillaient la forêt, et le 20, jour

restait plus à la monarchie de véritables défenseurs que la maison du roi, composée de gens très-dévoués, très-braves sans doute, mais presque tous de nouvelle levée et sans expérience. Louis XVIII partit accompagné de ce cortège, dans la nuit du 20 mars, avec le projet, qu'il ne put exécuter, d'aller s'établir dans une des places de la frontière du Nord. Dès ce même jour, Napoléon était à Fontainebleau. Il aurait pu se rendre à Paris dans la matinée ; il n'y vint que le soir à neuf heures, presque seul, passant par un chemin détourné pour arriver aux Tuileries, où il ne fut reçu que par des militaires (1). Leur

anniversaire de la naissance du roi de Rome, il revoyait, à quatre heures du matin, le palais de Fontainebleau, témoin de son abdication. — Dans cette longue marche, une bande de chouans, déguisés en gardes nationaux, en fermiers, en soldats, étaient accourus avec l'intention d'enlever Napoléon ou de l'assassiner. Nous n'accuserons point la police des Bourbons d'avoir armé ces sicaires, mais l'empereur se le persuadait, et ce fut sous l'influence de cette pensée que, en quittant la Bourgogne, il dicta la lettre suivante au général Gérard : « Général, on m'assure que vos troupes, connaissant les décrets de Paris, ont résolu, « par représailles, de faire main basse sur les royalistes qu'elles « rencontreront. Vous ne rencontrerez que des Français ! Je vous « défends de tirer un seul coup de fusil. Calmez vos soldats, « démentez les bruits qu'ils exagèrent, dites-leur que je ne vou- « drai pas rentrer dans ma capitale à leur tête si leurs armes « étaient teintes du sang français ! » B—N.

(1) Le 20 mars, à neuf heures et demie du matin, Napoléon apprend la fuite précipitée du roi. Sortant aussitôt de son cabinet, il appelle le grand maréchal et lui dit : « Bertrand, faites « annoncer par le télégraphe que le comte de Lille a quitté Paris « et que je pars pour m'y rendre... » A onze heures, Napoléon était en route, précédé d'une partie de son armée. Le soir, en avant de Corbeil, l'empereur aperçoit au loin, malgré le jour qui baisse, un nuage de poussière et le scintillement de brillants uniformes : c'étaient les généraux de l'armée de Paris dont le dévouement, comprimé jusqu'au départ du roi, faisait explosion. A Villejuif, l'empereur trouva ses équipages ainsi qu'un nombreux cortège. Il suivit les boulevards extérieurs et arriva vers neuf heures aux Tuileries, précédé des lanciers polonais et du 4^e de hussards, qui entrèrent au grand galop dans la cour du Carrousel en criant : *Vive l'empereur !* Cinquante mille voix leur répondirent ; puis un frémissement soudain parcourut les rangs des spectateurs : vient-il ? quand arrive-t-il ? où est-il ? se demandait-on. Le voici, le voici, *Vive l'empereur !* s'écrie un courrier, et aussitôt apparaît, rapide comme la pensée, une voiture attelée de huit chevaux qui s'arrête au perron. Des milliers de bras sont tendus pour recevoir l'empereur, dont les pieds, jusqu'à s'appartements, ne touchent pas une seule fois la terre. Il y trouve beaucoup d'hommes dévoués, beaucoup d'hommes repentants. En parcourant le cercle formé autour de lui, Napoléon répétait : « Ce sont les gens désintéressés qui m'ont aimé « ici ; je dois tout au peuple, aux sous-officiers, aux soldats ; je « suis fier de tout tenir du peuple ; je veux tout faire pour le « peuple. » Le lendemain, 10 000 hommes se massaient dans la cour du Carrousel ; Napoléon leur adressa l'allocation suivante : « Soldats ! je suis venu en France avec 600 hommes, parce que « je comptais sur l'amour du peuple et sur le souvenir des vieux « soldats ; je n'ai pas été trompé dans mon attente. Soldats ! je « vous en remercie. La gloire de ce que nous venons de faire est « toute au peuple et à vous ; la mienne se réduit à vous avoir « connus et appréciés. Soldats ! le trône impérial peut seul ga- « rantir les droits du peuple, et surtout le premier de nos inté- « rêts, celui de notre gloire. Nous allons marcher pour chasser « de notre territoire ces princes auxiliaires de l'étranger ; la nation non-seulement nous secondera de ses vœux, mais encore « suivra notre impulsion. Le peuple français et moi, nous com- « tons sur vous !... » Montrant le général Cambronne qui s'avancait à la tête du bataillon de l'île d'Elbe, l'empereur ajouta : « Voilà les officiers et les soldats du bataillon qui m'accompa- « gné dans nos malheurs ; ils sont tous mes amis. Ils étaient « chers à mon cœur ; toutes les fois que je les voyais, ils me re- « présentaient les divers régiments de l'armée ; car, dans ces « 600 braves, il y a des hommes de tous les régiments. Tous me « rappelaient ces grandes journées dont le souvenir est si cher ; « car tous sont couverts d'honorables cicatrices reçues à nos « batailles mémorables. En les aimant, c'est vous tous, soldats, « que j'aimais ! Ils vous rapportent les aigles de l'armée fran- « çaise ; qu'elles vous servent de point de ralliement. En les don- « nant à la garde, je les donne à toute l'armée. La trahison et « les circonstances malheureuses les avaient couvertes d'un voile

joie était excessive et très-bruyante ; elle alla jusqu'au délire, il fut près d'être étouffé dans leurs embrassements. Ils le portèrent sur leurs bras, sur leurs épaules, depuis la cour jusque dans les salons, et, pendant toute la nuit, on n'entendit que des *viva*t et des cris de joie. Le lendemain, l'enthousiasme ne fut pas moins vif à la revue qui fut passée dans les cours, suivant l'ancien usage. Alors on vit accourir les courtisans, les vieux serviteurs de l'empire. Napoléon les mit aussitôt à la place des fonctionnaires nommés par le roi, qui, pour la plupart, avaient donné leur démission ou qui suivirent ce prince dans l'exil. Les principaux choix durent néanmoins être faits en conséquence du nouveau système. Carnot, l'un des hommes les plus dévoués au parti démocratique, fut ministre de l'intérieur, et Fouché, qui avait toujours eu l'adresse de se faire considérer comme l'homme le plus influent de ce parti, reprit son ancien ministère de la police. Les nominations de Davout au ministère de la guerre, de Caulaincourt aux affaires étrangères, de Gaudin aux finances, étaient moins importantes. Napoléon ne pouvait guère se passer d'eux non plus que de Cambacérès, qui voulut bien se charger provisoirement du ministère de la justice. Dans la chambre des pairs, créée à l'imitation de celle de Louis XVIII, Napoléon fit entrer ses généraux, les vieux conventionnels sénateurs, même ceux qui avaient prononcé sa déchéance ; tous les ressentiments, toutes les vengeances devaient au moins être ajournés ; Napoléon en avait fait la promesse. Il rappela également au conseil d'Etat les hommes de la révolution, ces démocrates qui, depuis quinze ans, étaient les agents, les conseillers du gouvernement le plus despotique que la France eût supporté. Dès le 25 mars, émana de cette autorité une espèce de déclaration ou de manifeste où il fut établi que, nommé par la volonté du peuple souverain, Napoléon devait considérer comme nulles toutes les déchéances et abdications. Dans

la même pièce furent de nouveau garantis solennellement « tous les principes libéraux, la liberté « de la presse, la liberté individuelle et l'égalité « des droits, la liberté des cultes, le vote des « contributions et des lois par les représentants « de la nation, la vente des propriétés nationales, etc. ». Il n'était guère possible que Napoléon fit sincèrement toutes ces promesses ; mais il avait alors grand peur du parti révolutionnaire ; il croyait lui devoir beaucoup, il en attendait encore davantage ; erreur qui le perdit, comme on le verra plus tard. En conséquence du même système, il alla visiter la populace des faubourgs, qui vint le voir à son tour dans le château des Tuileries, où il reçut des bandes de portefaix, de charbonniers se présentant pour le haranguer avec un membre de l'Institut, devenu leur orateur, et dont la *mâle éloquence*, l'audacieux langage l'humiliaient, l'épouvantaient plus que n'avaient jamais fait les boulets et les balles du champ de bataille. Pour Napoléon, cette position n'était pas tenable ; il n'y avait en cela, on le sait assez, rien qui fût dans ses goûts, dans ses affections ; il ne s'y soumettait que par l'espoir d'un meilleur avenir. — Depuis son départ de l'île d'Elbe, ses rapports avec les puissances étaient devenus de plus en plus inquiétants. Dès le 13 mars, à l'instigation du plénipotentiaire français Talleyrand, tous les membres du congrès de Vienne avaient signé un manifeste dans lequel il était déclaré « qu'il ne pouvait y avoir ni paix ni « trêve avec Napoléon ; qu'en détruisant le seul « titre légal auquel l'exécution du traité de Fontainebleau se trouvait attachée, il s'était placé « hors des lois civiles et sociales, qu'il s'était « livré à la vindicte publique, etc. » Le 25 du même mois, le jour où ses conseillers le proclamaient *l'élu du peuple*, les quatre grandes puissances, renouvelant le traité de Chaumont, prenaient l'engagement de ne déposer les armes qu'après l'avoir forcé à se désister de ses projets, « qu'après l'avoir mis hors d'état de troubler à « l'avenir la paix de l'Europe ». Napoléon s'était flatté de désunir cette redoutable coalition, d'en séparer au moins l'Autriche et d'obtenir que son beau-père lui rendit Marie-Louise et son fils. Il avait envoyé pour cela plusieurs émissaires à Vienne, d'abord le comte Anatole de Montesquiou, ensuite le baron de Stassart ; mais le premier n'avait pas été reçu ; le second, qui fut aussi retenu à la frontière, apporta néanmoins de la part du cabinet autrichien l'offre d'une principauté dans les Etats héréditaires, soit en Bohême, soit en Hongrie, si sur-le-champ, et avant qu'il y eût un coup de canon de tiré, Napoléon consentait à la régence de Marie-Louise. A cette condition, l'Autriche promettait de se séparer immédiatement de ses alliés ; elle déniait tous les engagements, tous les traités qu'elle venait de signer. En vérité, nous n'y croirions pas si nous n'en avions la preuve écrite et signée par le

« funèbre ; mais, grâce au peuple français et à vous, elles re-
« paraissent resplendissantes de toute leur gloire. Jurez qu'elles
« se trouveront partout où l'intérêt de la patrie les appellera.
« Que les traîtres et ceux qui voudraient envahir notre territoire
« ne puissent jamais en soutenir le regard ! — Nous le jurons !
« *Vive l'empereur !* » répondirent avec transport les soldats élec-
trisés ; et le même cri se répéta dans toutes les rues de la capi-
tale. Pendant toute la nuit Paris fut sans sommeil ; la grande
ville fêtait les arrivants. C'est à peine si Napoléon resta couché
deux heures. Il avait hâte de donner les ordres d'urgence à
toutes les divisions militaires, à toutes les préfectures, même
aux maires des villes principales, et d'interroger ceux de ses ser-
viteurs fidèles qu'il savait instruits des mouvements de l'opinion.
Le lendemain, la reine Hortense, accompagné de ses deux fils,
habillés en hussards, courut les présenter à leur oncle. Napoléon
les serra contre son cœur avec une émotion visible, leur fit
d'affectueuses caresses, puis ayant pris par la main la reine et
ses neveux, il les offrit aux regards d'une foule considérable réunie
sous les fenêtres du palais. Quelques personnes ont cru voir
Marie-Louise et le roi de Rome ; elles ne s'expliquaient pas la
présence du second enfant et ne réfléchissaient point au bas âge
du fils de Marie-Louise, moins âgé de trois ans que l'empereur
actuel, qui n'était pas l'aîné. Quoi qu'il en soit, cette exhibition
solennelle d'une femme aimée et de deux enfants héritiers pré-
sumptifs de cette couronne que Napoléon venait de remettre sur
sa tête produisit un effet magique.

B—N.

principal acteur lui-même, homme fort honorable, dont le témoignage ne peut être mis en doute, et si, d'ailleurs, tous les antécédents et subséquents de la politique autrichienne n'appuyaient point ce fait. Beaucoup d'autres circonstances de la même époque prouvent encore assez clairement que les liens de cette coalition, en apparence si bien d'accord, si redoutable, n'étaient rien moins qu'indissolubles, et qu'il n'y avait guère plus de loyauté et de franchise dans les rapports de ces cabinets entre eux que dans ceux qu'ils avaient secrètement avec Bonaparte, qui alors surprit son ministre Fouché correspondant avec le prince de Metternich. On a vu comment l'Angleterre avait su garder Napoléon à l'île d'Elbe, on sait assez de quels avantages furent pour ses alliés, et surtout pour elle, les conséquences de cette évasion. Le czar lui-même, qu'en 1814 on avait vu si grand, si généreux, semblait alors fort mécontent de Louis XVIII, dont le plus grand tort était de n'avoir pas assez bien contenu, réprimé le parti militaire ou bonapartiste ; mais ce tort, il ne l'avait eu que par des conseils auxquels, dans sa position, un autre nom pourrait être donné : c'était le czar lui-même qui, dans ce temps-là, voulait que ce fût avec les hommes et les principes de la révolution que les Bourbons restaurassent et constituassent leur monarchie. En 1815, après une funeste expérience, il disait encore qu'on ne s'était pas assez conformé à ses avis. Il avait un autre grief contre la politique de Louis XVIII, c'était d'avoir au congrès de Vienne, d'accord avec l'Autriche et l'Angleterre, fait quelques efforts pour soustraire la Saxe, ancienne alliée de la France, à l'ambition des Prussiens et des Russes. Bonaparte, qui avait trouvé toutes les pièces de cette négociation, laissées aux Tuileries dans la précipitation du départ, ne manqua pas d'en donner connaissance au czar, au risque de nuire à ce pauvre roi de Saxe qui avait été son plus fidèle, son dernier allié, mais dont il avait alors moins affaire que de l'empereur Alexandre. Cette communication eut toutes les conséquences que Napoléon en attendait. Alexandre et son ami le roi de Prusse en voulurent beaucoup au roi Louis XVIII, même au ministre Talleyrand, qui, par zèle pour la France ou tout autre motif, avait suivi la négociation ; et dès lors il ne fut pas bien sûr que le principe de la légitimité serait maintenu. Plusieurs concurrents furent présentés, et l'on sait qu'à la seconde restauration ce n'est pas au monarque russe que Louis XVIII dut la couronne. Toutes ces divergences et ces variations favorisèrent singulièrement Bonaparte ; mais l'imprudente levée de boucliers de Murat vint entraver d'une manière fâcheuse les plans de Napoléon. Il s'était réconcilié avec lui ; avant de partir de l'île d'Elbe, tout avait été convenu pour une attaque simultanée, dont Joachim recevrait le signal de Paris quand il en serait temps. L'impatience du

roi Joachim dérangea tout. Il se mit en campagne dès le mois de mars, chassa de Rome le malheureux Pie VII ; puis, attiré dans la Lombardie par un premier succès, il y fut battu, mis en fuite et détrôné avant que Napoléon pût rien faire pour le secourir. « Cet homme », disait l'empereur en apprenant son débarquement à Cannes, « m'a fait beaucoup de mal lorsqu'il m'a quitté ; il va me perdre par son retour ». Après la bataille de Waterloo, il disait encore : « Je « l'aurais emmené avec moi, et il ne m'eût peut-être fallu qu'un homme comme lui à la tête de « la cavalerie pour gagner la bataille ; mais mes « soldats lui pardonnaient moins que moi, ils « auraient refusé de lui obéir... » La chute de Murat fut donc aussi pour Napoléon un fatal événement. Beaucoup d'autres circonstances, à l'intérieur et au dehors, vinrent encore le contrarier dans ses projets (1). Dès que la nouvelle de son débarquement était parvenue dans les départements méridionaux, la population presque tout entière s'était soulevée contre lui. A Bordeaux, la fille de Louis XVI, qui s'y trouvait en voyage, avait déployé un très-beau caractère ; elle ne s'était retirée en présence des soldats révoltés que pour éviter la guerre civile, et après leur avoir parlé de la manière la plus énergique. Sur les rives du Rhône, le duc d'Angoulême n'avait pas montré moins de courage à la tête d'une petite armée (2). Les départements de l'ouest, d'abord restés froids en présence du duc de Bourbon lorsque ce prince était venu implorer leur zèle de la part de Louis XVIII, reparaissaient sous le drapeau blanc. D'autres insurrections royalistes étaient secrètement préparées, organisées sur différents points, même dans la capitale, et il n'y avait pas dans le rapport de Fouché autant d'exagération que l'ont dit quelques historiens lorsqu'il présentait la France presque entière près de se soulever contre le pouvoir de Napoléon. Ce pouvoir n'avait guère alors pour lui que les soldats

(1) Napoléon aurait voulu commencer immédiatement la campagne, surprendre la coalition comme il avait surpris la monarchie, marcher, dès la fin de mars, vers le nord avec 35,000 hommes d'excellentes troupes, rallier les volontaires belges et ouvrir les hostilités avant que Wellington fût arrivé de Vienne et Blücher de Berlin. C'était un coup hardi. Sans doute il eût réussi, car l'empereur n'avait devant lui que des Hollandais, assez mauvais soloats sur terre, et quelques régiments prussiens. Mais les ministres, les maréchaux combattirent cette inspiration lumineuse ; on fit valoir les chances de paix qu'amènerait une négociation bien conduite ; la difficulté d'organiser rapidement la résistance quand il faudrait pourvoir aux besoins d'une armée belligérante, et Napoléon céda.

B - N.

(2) Napoléon fut plus généreux envers le duc d'Angoulême que ne le comportait sa situation personnelle. Il pouvait le prendre, le garder comme otage. Aimant mieux le laisser libre, il écrivit au maréchal Grouchy : « Constant dans les dispositions qui m'a « valent porté à ordonner que les membres de la famille des « Bourbons pussent sortir librement de France, mon intention « est que vous donniez des ordres pour que le duc d'Angoulême « soit conduit à Cette, où il sera embarqué, et que vous veilliez « à sa sûreté et à écarter de sa personne tout mauvais traite- « ment. » Cet ordre fut exécuté. Le 16 avril, ce prince s'embarquait pour l'Espagne, et ceut un coup de canon annonçaient à la capitale que les grandes villes du Midi, Marseille, Toulon, avaient arboré le drapeau tricolore, que Masséna se rangeait sous les aigles. La duchesse d'Angoulême, de son côté, avait dû chercher refuge sur un navire anglais.

B - N.

et les fonctionnaires publics ; car à côté du soulèvement des royalistes, les démocrates ou républicains, que Napoléon croyait avoir gagnés en s'alliant à eux, ne lui donnaient pas de moins vives inquiétudes ; il leur avait promis des libertés si étendues, que déjà son gouvernement ne pouvait plus marcher avec tous les abus qu'ils en faisaient. Il leur avait aussi promis une constitution où toutes ces libertés devaient être garanties ; mais, quand cette constitution parut sous le titre d'*Acte additionnel aux constitutions de l'empire*, beaucoup trouvèrent qu'elle ne répondait pas aux engagements pris, et ils refusèrent leur adhésion. Quelques royalistes votèrent aussi contre ce bizarre amalgame des lois de l'empire et de la convention (1). Il y eut sur plusieurs points des émeutes et des insurrections qui nécessitèrent l'envoi de troupes dont, cependant, Napoléon avait grand besoin d'un autre côté. La Vendée seule lui ôta 25,000 hommes, qu'il mit aux ordres du général Lamarque. Il a dit que s'il les avait eus à Waterloo la victoire était assurée, ce que nous croyons d'autant plus facilement qu'il s'y trouvait plusieurs bataillons de sa garde. Au milieu de tant de difficultés, il avait néanmoins, vers la fin de mai, près de 500,000 hommes disponibles en bons régiments, gardes nationales mobiles, fédérés et soldats de ligne (2). D'après ses calculs, il aurait eu 800,000 hommes au mois d'octobre ; mais il n'était ni à propos ni dans son caractère d'attendre jusque-là. On eut beaucoup de peine à lui faire prendre patience jusqu'à la réunion du champ de mai, qui ne put se faire que le 1^{er} juin, puis jusqu'à l'ouverture des chambres qui n'eut lieu que quatre jours après. La composition de cette première assemblée, tirée pour la plus grande partie des dernières classes du peuple, sembla l'effrayer, et il s'y arrêta peu de temps ; les principes de la démocratie ne pouvaient lui convenir. Bien qu'il eût paru s'en accommoder dans les premiers temps de la révolution, quand c'était le chemin de la fortune, on peut être assuré qu'il s'en serait affranchi dès que les circonstances lui auraient été plus favorables (3). L'aspect de la *chambre des représentants*

ne le rassura pas davantage. La plupart des départements avaient pris soin d'y envoyer tous les vieux conventionnels régicides, tous les débris de la révolution, qu'il avait jusque-là soigneusement écartés du pouvoir et qui se disposaient encore une fois à s'en saisir malgré lui. Il y vit surtout les deux hommes de ce parti qu'il redoutait le plus, Lafayette et Lanjuinais, qui, dès les premières séances, eurent sur la majorité une grande influence. Abjurant devant eux les principes qu'il avait tant de fois manifestés du haut de son trône et dans ses journaux officiels, il se déclara très-humblement le « sincère ami de la « liberté », réclamant le « concours des chambres « pour repousser les ennemis de la patrie », avouant que le « péril était grand, la crise imminente » ; il conjura les *représentants du peuple* de ne pas imiter les Grecs du Bas-Empire, qui « s'étaient livrés à d'abstraites discussions tandis « que le béliér des barbares sapait les murs de « leur capitale ». A ce discours il fut répondu par le président « qu'on examinerait la constitution additionnelle, afin d'y signaler les défauts et d'y faire les corrections nécessaires » ; ensuite que, « la nation ne nourrissant aucun « désir d'agrandissement, la volonté même d'un « prince victorieux ne la conduirait pas au delà « des limites de sa défense. » Ce dernier trait frappait évidemment sur Napoléon ; il ne fut que trop compris ; mais ce n'était pas le moment d'y répondre ; pour cela, il fallait surtout être le *prince victorieux* : c'est ce dont il s'occupait beaucoup plus que de liberté et de constitution (1). Dès les premiers jours de juin, il distribua ses armées, plaça un corps de 30,000 hommes à la frontière de l'est sous les ordres de Rapp et de Lecourbe, un autre de 50,000 aux frontières de

semblée générale du champ de mai pour proclamer son fils empereur, Napoléon renouvellerait l'abdication : c'était mal juger sa prévoyance et mal apprécier le caractère d'organisation qu'un esprit comme le sien devait s'estimer heureux de préparer, de consolider et de léguer à un héritier docile aux enseignements qu'il lui laisserait. D'autres personnes, parmi le corps électoral, espéraient que différentes libertés, restreintes dans l'*acte additionnel*, seraient librement octroyées par le souverain ; mais, au milieu de la crise où l'on était, il n'y avait déjà que trop de libertés, trop de tribunaux, trop de journaux, trop de mouvements irréguliers, nuisibles à ce système d'ensemble, aveuglément énergique, sans lequel un peuple triomphe rarement par lui-même.

B—N.

(1) Œuvre éminente d'une profonde sagesse, l'*acte additionnel* serait encore, à de légères modifications près, la meilleure constitution que l'on pourrait adopter, mais on l'accueillit mal. Il le dut à son titre plus qu'à son texte : le mot *additionnel* fit supposer le maintien intégral d'une dictature militaire devant laquelle s'inclinerait le pouvoir civil. Le parti révolutionnaire ou libéral, mécontent, le laissa voir avec aigreur : il ne voulait point comprendre qu'un régime de liberté, pour être établi solidement, demande la sanction progressive de l'expérience et du temps. Toujours Napoléon redouta la démagogie ; quoique sachant bien de quel secours pouvait lui être un fédéralisme général, il voyait avec inquiétude l'agitation des clubs, dont Fouché permettait l'ouverture ; il redoutait cette organisation armée d'une force brutale qui devient exigeante à proportion des services qu'elle s' imagine avoir rendus, ou des besoins matériels qu'elle se croit libre de satisfaire.

B—N.

(2) Ce chiffre n'existait alors que sur le papier. Les fédérés, les gardes nationaux, manquaient de fusils, et beaucoup de conscrits ne rejoignaient pas. Pendant les glorieuses guerres de l'empire on calculait sur plus d'un dixième de conscrits réfractaires ; il y en avait bien davantage en 1815. L'esprit belliqueux s'éteignait.

B—N.

(3) Dans un certain monde on avait cru que, profitant de l'as-

(1) Les efforts faits par Napoléon pour assurer le succès furent prodigieux. En moins de trois mois il organisa six armées actives, sous les noms d'armée du Nord, de la Moselle, du Rhin, du Jura, des Alpes et des Pyrénées ; une armée de réserve entre Paris et Laon ; on dressa 150 batteries ; on destina 300 bouches à feu à la défense des hauteurs de Paris ; on prépara la levée en masse des départements frontiers du Nord et de l'Est ; toutes les villes furent fortifiées, tous les défilés gardés ou défendus par des fortins, des redoutes et d'autres ouvrages de campagne ; des compagnies de corps francs durent inquiéter les derrières de l'ennemi ; 10,000 soldats d'élite grossirent les rangs de la garde ; les marins innocents formèrent un corps de 30,000 hommes ; de la garde nationale on tira 180,000 hommes divisés en quinze cents compagnies mobiles de grenadiers et de chasseurs, destinés à soutenir l'armée de ligne ; on avait pu réunir 64,000 chevaux d'artillerie et de cavalerie ; les armuriers de Paris fabriquaient ou réparaient 3,000 fusils par jour ; l'empereur visitait les ateliers, les casernes, inspectait la garde nationale, exigeait qu'on lui rendit compte de tout, ne négligeait rien, gagnait chaque jour à sa cause des esprits rétifs ou rebelles, et puisait dans les inspirations de son génie des ressources non moins extraordinaires qu'imprévues.

B—N.

la Suisse, qui était entrée dans la coalition. Ce corps, destiné à faire face aux Autrichiens et à couvrir Lyon, dut prendre à peu près les mêmes positions qu'Augereau avait occupées l'année précédente. L'armée principale, qui reprit le titre de *grande armée* et que Napoléon dut commander, fut dirigée vers la frontière belge, aux bords de la Sambre, où se trouvaient les Anglais et les Prussiens sous les ordres de Blücher et de Wellington. Deux plans avaient été présentés : le premier, fondé sur un système défensif, consistait à couvrir Paris en prenant de fortes positions sur l'Aisne et sur la Seine ; l'autre était une offensive brusque et rapide, tout à fait dans l'esprit de Napoléon et d'après la méthode qui lui avait fait obtenir de si belles victoires. On ne pouvait pas douter qu'il ne l'adoptât. Il avait besoin d'un prompt succès, d'un *coup de tonnerre*, pour nous servir de son langage, et depuis longtemps il désirait combattre les Anglais et Wellington. Ce ne fut cependant que le 12 juin, quand il eut fait aux démocrates toutes les concessions, toutes les promesses qu'il crut nécessaires, mais dont il espérait bien qu'une victoire l'affranchirait, qu'il partit pour la frontière belge, où 130,000 hommes de ses meilleures troupes étaient déjà rassemblés (1). Chefs et soldats étaient pleins de zèle et de dévouement. C'était bien pour eux et par eux qu'avait été consommée cette révolution qu'il s'agissait de soutenir. Ils semblaient le comprendre ; et, dans la plus rigoureuse acception du mot, ils étaient décidés à vaincre ou à mourir. Toutes les colonnes, parties secrètement de différents points, débouchèrent à la fois sur la Sambre, dans les journées des 14 et 15 juin (2). Les Anglais et les Prussiens, jusque-là fort tranquilles dans leurs cantonnements, ne s'attendaient point à une attaque aussi prochaine, et ils furent réellement surpris. Blücher était à Namur, où il avait établi son quartier général, et Wellington à Bruxelles,

où il reçut dans la soirée du 15 les premiers avis de cette irruption, au milieu d'un bal. Aussitôt il fait partir les premières troupes qu'il a sous la main ; on bat la générale dans les rues, et le généralissime se met en route pendant la nuit. Il arrive au point du jour aux Quatre-Bras, où le petit nombre des troupes qu'il a pu réunir est bientôt attaqué par le maréchal Ney à la tête de 40,000 hommes. C'était l'aile gauche de l'armée impériale, dont le centre et l'aile droite marchaient en ce moment contre les Prussiens établis aux villages de Ligny et de St-Amand. Napoléon avait ainsi séparé les deux armées ennemies, et il ne doutait pas de son triomphe en les attaquant l'une après l'autre. C'était par la même manœuvre qu'il avait autrefois obtenu ses plus grandes victoires ; mais le temps des *coups de tonnerre* était passé ; et ce n'était plus aux Mack, aux Brunswicks qu'il avait affaire. Le vieux Blücher, surpris dans ses cantonnements, rassemble en quelques heures ses divisions et se concerta avec le duc de Wellington : leur plan est aussitôt arrêté. Ce plan fut exécuté dans tous ses points, il faut le reconnaître, avec autant d'exactitude et de ponctualité que s'ils avaient eu plusieurs jours pour le préparer, ou que s'il n'y avait eu dans cette coalition qu'une armée et qu'un seul général. Attaqués le 16, à trois heures après midi, par 90,000 Français avec une sorte de fureur, les Prussiens résistent avec une grande énergie. Toutes les positions, et surtout le village de Ligny, sont prises et reprises plusieurs fois. Dans une de ces attaques meurtrières, Blücher tombe sous le corps de son cheval tué par un coup de feu, et deux fois la cavalerie française passe sur lui, le foule aux pieds sans le reconnaître (*voy. Blücher*). Bientôt, relevé par les siens, il réunit ses bataillons, les remet en ordre, et, forcé de céder à l'impétuosité des Français, il se retire sur Gembloux, puis sur Wavres, où il pourra dans une excellente position braver de nouvelles attaques, attendre sa quatrième division qui arrive de Liège, ou suivre et soutenir les opérations de l'armée anglaise, ainsi qu'il l'a promis à Wellington, qui, à son tour, va bientôt combattre l'armée de Napoléon tout entière. Quand il se vit maître du champ de bataille de Ligny, l'empereur fut persuadé que sa victoire était complète, qu'il avait mis les Prussiens hors d'état de rien entreprendre, et ce fut une erreur qui eut les plus funestes conséquences. Dans cette conviction, il n'envoya que 35,000 hommes sous les ordres du maréchal Grouchy à leur poursuite. C'était beaucoup s'il ne s'agissait que de les observer ; c'était peu s'il fallait les combattre. Le 17 au soir Napoléon était avec toute son armée, moins ces 35,000 hommes, devant la redoutable position de Waterloo que Wellington occupait, dès la veille, avec 90,000 hommes, dont une moitié se composait d'Anglais, et l'autre de Belges et de Hollandais. On a dit que cette position était mal choisie ; qu'il

(1) « L'entrée en campagne de Napoléon et son premier plan » peuvent être regardés comme une des opérations les plus remarquables de sa vie, » a dit le général Jomini, qu'on n'accusera certes pas d'avoir flatté l'empereur. D'un autre côté, il est incontestable que, en attendant de pied ferme, entre la Marne et la Seine, l'attaque de la coalition, qui ne pouvait avoir lieu que vers la fin du mois d'août, il eût complété son armée, garni ses places fortes, il se fût mis à même de prendre l'ennemi entre deux feux, d'opérer de grandes manœuvres au centre de la France, de marcher sans éprouver les besoins d'assurer ses derrières et de rester maître des chambres, intimidées par sa présence aux portes de Paris. Ce second plan de campagne lui avait plu, mais on craignit qu'une invasion ne décourageât la France. Dès lors, il se décida pour l'attaque des armées anglo-batave et prusso-saxonne, en Belgique, avec l'arrière-pensée de porter ensuite ses aigles victorieuses sur l'Alsace, d'y rallier le corps de Rapp, et, s'appuyant sur l'armée réunie au pied des Vosges, d'attaquer là les Autrichiens et les Russes. B—N.

(2) Napoléon était parti de Paris le 12, à trois heures du matin, après avoir confié de nouveau la lieutenance générale de l'empire au roi Joseph. Les hostilités commencèrent le 14, jour anniversaire de la bataille de Marengo. Notre armée se composait de 122,104 hommes (chiffre officiel) et de 350 bouches à feu. Les Anglo-Bataves avaient 110,000 hommes, et les Prusso-Saxons 120,000. Un bataillon, placé à Frasnes, servait de point de jonction entre les deux armées ennemies. Il leur fallait quarante-huit heures pour se joindre. Napoléon pensait les battre l'une après l'autre. La trahison de Bourmont et du général Clouet déconcerta ce projet. Au moment de marcher sur Charleroi, il dut prendre des dispositions nouvelles. B—N.

aurait dû se retirer sur Anvers; que s'il avait perdu la bataille sa retraite était impossible; que son armée tout entière eût péri; enfin, qu'il en serait résulté, en Angleterre, une révolution, la ruine de la monarchie. Nous pensons que tout cela est fort exagéré et que, quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir de la supériorité de Napoléon, il est évident que son rival avait pour lui des probabilités de succès que l'événement n'a que trop justifiées. D'ailleurs le général anglais était dans la nécessité de couvrir Bruxelles, où Napoléon avait le plus grand intérêt à pénétrer. Déjà celui-ci avait fortement réprimandé Ney, pour n'avoir pas dès la veille, par de plus vigoureuses attaques, refoulé jusque-là toute l'armée anglaise surprise dans ses cantonnements, et qui désormais l'attendait, réunie, préparée et sûre d'être soutenue par les Prussiens. En vingt-quatre heures tout était changé; Napoléon seul persistait dans son plan. Il lui fallait une victoire immédiate, éclatante, et il avait pour lui, disait-il à ses officiers, quatre-vingt-dix chances sur cent. L'un d'eux étant venu lui dire que l'ennemi se retirait, il en parut fort mécontent. Ses troupes ne sentaient pas moins que lui le besoin de vaincre; elles avaient une égale confiance dans l'avenir. Enfin tout concourait à faire de la bataille qui allait être livrée l'une des plus sanglantes, des plus décisives dont l'histoire fasse mention. Pendant toute la nuit les malheureux soldats français, sans tentes, sans abris, et la plupart sans nourriture, furent pénétrés par des torrents de pluie, et le lendemain ils n'en étaient pas moins gais et tout disposés à combattre (1). En vérité, comme l'a dit un observateur judicieux, cette nation semble faite pour les révolutions et la guerre! L'infanterie entraînait dans la boue jusqu'à mi-jambe et les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie ne pouvaient faire un pas. Ce ne fut que vers dix heures qu'on put se mettre en mouvement sur onze colonnes qui allèrent se déployer sous les yeux de l'ennemi, placé devant elles en amphithéâtre sur un vaste coteau. C'était un beau et imposant spectacle; Napoléon parcourait les rangs au milieu des vivats et des cris de joie; tous croyaient la victoire assurée. L'attaque commença par la gauche, où commandait Jérôme, ce roi détrôné, qui était rentré en grâce et qui dans cette grande journée donna des preuves de valeur et de dévouement. Chargé d'attaquer le château d'Hougoumont, défendu par les meilleures troupes de l'armée anglaise, il s'en empara, en fut repoussé, puis le reprit et ne put s'y maintenir qu'en mettant le feu aux bâtiments. La ferme de la Haie-Sainte, qui offrait à la droite un poste également important, fut l'objet d'efforts à peu près pareils, et il y eut

aussi sur ce point beaucoup de sang répandu. Mais ce fut surtout au centre que les deux partis se disputèrent la victoire avec le plus d'acharnement. Après des décharges d'artillerie et de mousqueterie qui durèrent plusieurs heures sans résultats décisifs, il y eut des charges de cavalerie très-meurtrières et dans lesquelles périt presque tout entière cette belle troupe de cuirassiers, l'admiration de l'Europe, qui fut lancée sur des carrés d'infanterie qu'elle ne put rompre, sur des batteries tirant à mitraille, puis chargée à son tour par la cavalerie anglaise, quand les rangs de ces braves furent tellement éclaircis que la résistance devint impossible. Les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, dernière réserve de l'empereur, qui furent aussi entraînés dans cette lutte sanglante, éprouvèrent le même sort; et quand, à la fin de la journée, on en eut besoin pour résister aux Prussiens, pour couvrir la retraite, on sentit la faute qui avait été faite. Napoléon a dit que ce n'était pas lui qui en avait donné l'ordre, que les chefs s'étaient laissés emporter. Aucun militaire n'a cru à cette excuse d'un homme qui, on le sait assez, n'a jamais reconnu qu'il eût tort, qui toujours a cherché un bouc émissaire sur lequel il pût rejeter ses fautes. Ce qui paraît sûr, c'est que, dans la conviction où il était de remporter la victoire, il ne douta pas que le centre de l'armée anglaise ne fût ainsi rompu, et que pour cela il ne craignait pas de sacrifier 10,000 de ses meilleurs soldats. Nous avons même entendu l'un des chefs de cette brave cavalerie (le général Delort) dire hautement que ce jour-là, comme d'habitude, aucun mouvement, aucune attaque ne s'était faite sans les ordres du maître. Cette faute grave eut des suites d'autant plus funestes qu'en ce moment le premier corps de Prussiens, sous les ordres de Bulow, débouchait à l'aile droite, sur les derrières de l'armée française. L'empereur, qui attendait de ce côté le maréchal Grouchy, crut d'abord que c'était son corps d'armée, et il en fut transporté de joie. Malgré les pertes éprouvées, les fautes déjà faites, la victoire était encore très-probable. Si l'on n'eût eu à combattre que l'armée anglaise, nous sommes persuadé qu'elle aurait été vaincue. Cette armée avait aussi éprouvé de grandes pertes; des corps auxiliaires qui en faisaient partie avaient été mis en fuite. On a dit que Wellington préparait sa retraite, et nous le croyons sans peine, bien que les auteurs anglais l'aient nié. C'était d'ailleurs un acte de prudence conforme aux traditions militaires, s'il se bornait aux équipages et aux parcs d'artillerie. Nous ne pensons pas néanmoins, comme on l'a fait dire à Napoléon lui-même dans les compilations de Ste-Hélène, que la forêt de Soigne, à laquelle était adossée l'armée anglaise, fût un obstacle pour effectuer cette retraite; c'était au contraire un moyen de l'assurer, puisque dans le cas d'un grand désordre, comme il arrive après de pareils revers, la forêt

(1) Un brillant soleil avait remplacé la pluie. Depuis dix heures et demie jusqu'à midi, l'empereur parcourut le champ de bataille, animant le courage de ses braves, haranguant jusqu'aux vivandières, pour que personne ne recule devant l'accomplissement du devoir.

eût offert un appui, un refuge aux fuyards, aux bataillons rompus, et des débouchés suffisants à l'artillerie ainsi qu'aux équipages, par la grande route qui la traverse et les nombreux percements qui s'y trouvent; car elle était probablement encore dans le même état qu'en 1794, lorsque nous la traversâmes avec l'armée de Sambre-et-Meuse. Quoi qu'il en soit des dispositions de retraite qu'eût pu faire Wellington avant l'apparition des Prussiens, il est bien sûr que dès lors il ne dut plus y songer. Napoléon se flatta néanmoins encore de l'y contraindre. Quand il eut fait suffisamment face au corps de Bulow avec ses réserves, quand il fut assuré d'être incessamment attaqué par l'armée prussienne, il voulut tenter un dernier effort : on le vit descendre des hauteurs de la Ste-Alliance, où il s'était tenu constamment pour mieux observer; il forma lui-même en colonnes d'attaque, sous les ordres de Ney, tous les bataillons de sa garde, n'en conservant que quatre auprès de lui pour la sûreté de sa personne. Il adressa à ces troupes une courte allocution; des cris de *Vive l'empereur!* se firent entendre, et les colonnes se mirent à graver le coteau d'où les assaillit à la fois, en tête et sur les flancs, une grêle de balles et de mitraille. Il leur fut impossible de se déployer; forcées de revenir sur leurs pas, elles firent encore d'immenses pertes. Le désordre s'y introduisit et ce fut en vain que le brave maréchal, dont le cheval avait été tué, marchant à pied, l'épée à la main, s'efforça de les retenir à leurs rangs. Blücher, qui avait dérobé un jour de marche à Grouchy, venait d'arriver avec deux de ses divisions, et il les avait aussitôt lancées dans la mêlée, au milieu du champ de bataille. On conçoit tout l'effet d'une pareille irruption, faite par des troupes fraîches, sur une armée harassée, mutilée depuis plus de huit heures de combats acharnés... Alors des bataillons entiers se rompirent; cette infanterie, naguère si dévouée, si soumise, n'entendit plus la voix de ses chefs; ce ne fut qu'une masse confuse, incapable de combattre, et dont chaque individu ne put que se rendre ou mourir les armes à la main. Il n'y eut de sauvés que ceux qui gagnèrent les bois de Boussu, malheureusement fort éloignés. Certes, si derrière eux se fût trouvée une vaste forêt comme celle de Soigne, beaucoup, en s'y réfugiant, se seraient reformés de nouveau. Mais, au milieu d'une vaste plaine, aucun de ces bataillons ne put se remettre en ordre. On entendit Napoléon lui-même dire que tout était perdu, et on le vit dans une masse de sa vieille garde, qui, ainsi que les autres, avait été mise en désordre, faire de vains efforts pour la rétablir. On a dit que le général Cambronne, qui commandait cette brave troupe, répondit à ceux qui le sommèrent de se rendre : *La garde meurt et ne se rend pas* (1); mais il n'est que trop

vrai que lui-même fut conduit prisonnier en Angleterre, avec plusieurs des siens. Quant à Napoléon, dès qu'il fut persuadé que *tout était perdu*, il ne songea plus qu'à sa sûreté personnelle. En vain quelques braves essayèrent-ils de le retenir à Genappe, où il était encore possible d'arrêter l'ennemi pendant quelques heures, mais il eût fallu capituler. Craignant, par-dessous tout, de tomber aux mains des Prussiens, il s'enfuit presque seul à travers champs, abandonnant ses équipages, sa suite et toute son armée (1). Blücher s'était chargé d'une poursuite que Wellington était hors d'état de faire, tant il avait souffert dans la bataille; et il l'exécuta avec une rapidité, un acharnement qui la rendirent très-funeste pour les Français. Bonaparte ne s'arrêta qu'un instant à Charleroi, puis à Philippeville, d'où il envoya l'ordre au maréchal Grouchy, de se retirer sur Soissons, où se dirigeaient en même temps les débris de l'aile gauche, sous les ordres de Jérôme. Ainsi finit cette terrible bataille de Waterloo, sur le succès de laquelle Napoléon avait tant compté. Ce fut réellement pour lui et pour la France une autre journée de Zama, un de ces désastres que déplorent les nations pendant plusieurs siècles. Selon son usage, il en a rejeté les torts sur ses lieutenants et plus particulièrement sur Grouchy. Si l'histoire n'adopte pas à cet égard toutes les plaintes, toutes les récriminations répétées par ses apologistes, elle dira du moins qu'il fut bien fâcheux que les ordres envoyés dans la journée du 18 n'eussent point été remis au maréchal, mais qu'il lui aurait suffi d'exécuter ceux qu'il avait reçus la veille, qui étaient de suivre Blücher de très-près, de ne pas le perdre de vue. En agissant ainsi, il serait arrivé à Wavres le 17, presque aussitôt que le général prussien, et si le lendemain il n'eût pu l'empêcher d'aller à Waterloo, il l'y aurait suivi, ce qui eût tout réparé. Nous ne dirons pas qu'il devait, même sans ordre, accourir au bruit du canon. Cette méthode, qui avait réussi quelque-

(1) Ici encore nous rectifions M. Michand. C'est l'empereur qui spontanément, à Genappe, avait eu l'idée de contenir l'ennemi. Il s'arrêta pendant quelques heures à Philippeville et arriva le 20 dans les murs de Laon, où le reçut avec transport une population dévouée. Son intention fut de demeurer là, d'y rallier les troupes, et plutôt à Dieu qu'il l'eût effectué, mais ses généraux l'en détournèrent. « Vous me faites faire une sottise, leur dit Napoléon; ma vraie place est ici; je pourrais y diriger ce qui se passera dans la capitale, et mes frères feraient le reste. » Après quelque hésitation, l'empereur prit la route de Paris avec l'idée de n'y demeurer que quarante-huit heures, le temps de parler aux chambres, d'atténuer l'effet produit par la déroute de Waterloo, puis de retourner à l'armée. C'était en effet là, au milieu de ses troupes, après une double victoire que pouvait encore remporter Napoléon sur les Prussiens et les Anglais, séparés à une distance de trois jours, qu'il fallait traiter. Le corps de Grouchy restait intact et fier d'un éclatant succès sur Thielmann, à Wavre; Rapp accourait d'Alsace avec 25,000 hommes; Jérôme était parvenu à réunir 20,000 hommes; les corps décimés de la garde, quelques bataillons épars dans les villes voisines, ou formant la garnison de Paris, eussent offert un effectif de plus de 20,000 hommes. Des conseils intéressés ou perfides, et plus que les conseils, l'attitude hostile du parti libéral, que l'empereur redoutait beaucoup, l'intimidèrent au point de le faire désespérer de sa fortune, et il brisa son épée malgré les instantes supplications de Boulay de la Meurthe et de Carnot. B-N.

(1) Cambronne a dit lui-même plus tard que, si cette réponse, très-vraisemblable, a été faite, ce n'a pas été par lui.

fois à Napoléon, nous paraît contraire à tous les usages, à tous les règlements, et nous pensons qu'avec un souverain qui cherchait toujours à rejeter ses propres torts sur les autres, elle pouvait être d'autant plus dangereuse que le jour même il venait de réprimander Ney, pour avoir fait marcher le 16, vers Ligny, une de ses divisions, sans ordre et *au bruit du canon*. — On a compté qu'après tant de pertes, Napoléon pouvait encore en peu de jours réunir 100,000 hommes dans la position de Soissons, où il eût couvert la capitale dont en ce cas Blücher et Wellington ne se seraient certainement pas approchés. Mais il crut plus urgent d'aller combattre ses ennemis de l'intérieur. On a vu dans quelles dispositions, en partant pour l'armée, il avait laissé les chambres et combien de motifs il avait pour réprimer leur esprit de révolution et de désordre. C'était surtout après une grande défaite qu'il avait besoin de fortifier son pouvoir, de le rendre à l'unité d'action et de volonté qui avait fondé sa puissance. Il sentit alors la faute qu'il avait faite, en se livrant tout entier à ce parti révolutionnaire, qui ne lui apportait en échange de ses concessions aucune influence, aucune force, et qui maintenant empêchait, paralysait tous ses moyens de résistance contre l'étranger. Pour se tirer d'une position si difficile, il ne vit rien de mieux que de tenter un 18 brumaire et de se débarrasser de ces chambres importunes par un ajournement ou une expulsion définitive; ce qui lui parut d'une exécution beaucoup plus simple et plus aisée qu'à St-Cloud, puisque, devenu le souverain, il pouvait se fonder sur un droit. Mais il ne vit pas que ces entreprises, faciles quand elles sont appuyées par la victoire, deviennent impossibles après des défaites. Ce fut donc une grande faute d'être venu se livrer presque seul à ses ennemis les plus dangereux, de ne pas être resté à son armée, de ne pas avoir essayé de la réunir sous les murs de Soissons. Arrivé à Paris dans la nuit du 20 juin, il se hâta de rassembler les amis les plus intimes, et plus particulièrement ses frères, que les événements de la guerre avaient tous forcés de se réfugier en France. Lucien était le seul qui y fût venu librement. C'était le héros de St-Cloud. Très-disposé à recommencer cette mémorable journée, il appuya la proposition de recourir à la force si les moyens de conviction ne suffisaient pas. Mais ce ne fut pas l'avis du plus grand nombre, et Napoléon lui-même, si entreprenant, si audacieux quand il s'était agi de conquérir le pouvoir, n'osa rien faire, rien entreprendre pour le conserver. Le public de Paris sut bientôt ce que l'on tramait, et les meneurs du parti révolutionnaire dans les chambres ne s'endormirent pas. Le vieux Lafayette, encore une fois devenu représentant du peuple, rentré tout radieux dans la carrière des révolutions, fit à la séance du 22 juin un discours véhément, où il annonça que l'indépendance des chambres était

menacée. Il demanda qu'elles se constituassent en permanence, que toute tentative pour les dissoudre fût déclarée un crime de haute trahison, et que les ministres fussent à l'instant mandés en leur présence. C'était s'établir ouvertement en pouvoir souverain; c'était du premier coup renverser la puissance impériale tout entière. Napoléon ne put s'y méprendre; alors il reconnut le tort qu'il avait eu de quitter son armée. Tout le pouvoir lui échappait en même temps; il ne dépendait même plus de lui d'empêcher que les ministres allassent aux chambres. Presque tous appartenaient au parti qui les dirigeait, ou bien ils étaient liés à des intrigues hostiles à l'empereur. Rendus sur-le-champ aux ordres de l'assemblée des représentants, ces derniers, dans une attitude tout à fait *conventionnelle*, leur signifièrent que l'abdication de Napoléon, donnée à l'instant, pouvait seule faire obtenir la paix des puissances, qui l'avaient ainsi déclaré. Aucun des ministres ne fit d'objection; celui de la guerre, maréchal Davout, naguère instrument si actif, si dévoué du despotisme impérial, déclara qu'il « n'entreprendrait rien contre la liberté et l'indépendance des chambres »; et cette déclaration fut accueillie par de longs applaudissements. Lucien et Regnaud de St-Jean d'Angely, qui se trouvaient là surabondamment et sans y être appelés, furent les seuls qui montrèrent quelque zèle à défendre le pouvoir impérial. Cependant ce pouvoir avait encore de fermes appuis; les militaires surtout lui restaient invariablement attachés. Il y avait à Paris un corps nombreux de fédérés, qui allaient chaque jour sous les fenêtres de Napoléon crier : *Vive l'empereur !* Quelques débris de la garde impériale, quelques bataillons de ligne témoignaient le même dévouement; et si l'empereur eût conservé l'audace, le courage qu'il avait montrés au début de sa carrière, il pouvait tout encore.... Mais on n'imagine pas à quel point il était craintif, comment il tremblait au seul nom de Lafayette. Ce fut réellement ce vétéran de révolution, autrefois si généreusement tiré des prisons de l'Autriche par Napoléon lui-même, qui en ce moment parut son plus redoutable ennemi. Fouché, qui dirigeait toujours la police, qui était lié à toutes les intrigues et qui voulait enfin se débarrasser de son ancien maître, lui faisait dire à chaque instant par ses agents, par ses espions, qu'au nom de Lafayette toute la garde nationale allait s'armer, se soulever contre lui. D'un autre côté, les chambres devenaient de plus en plus menaçantes; il s'y trouvait des députés, jadis expulsés à St-Cloud, et qui voulaient lui faire expier cet outrage. Pendant deux jours de permanence, on attendit, on demanda hautement l'abdication, que l'on voulait, comme les souverains alliés l'avaient exigée l'année précédente, *sans restriction et sans réserve*. Sur la motion d'un sieur Duchesne, on allait envoyer des commissaires pour faire une som-

mation à l'empereur, quand un messenger l'apporta de sa part, avec la réserve des droits de son fils. Cette restriction fut mal accueillie, et, quand l'assemblée envoya une députation pour remercier le monarque déchu, l'orateur s'abstint de parler de Napoléon II. Lorsqu'à la chambre des pairs, Lucien insista pour qu'aux termes de la constitution son neveu fût reconnu héritier du trône, cette prétention excita de vives réclamations, et Pontécoulant alla jusqu'à demander « de quel droit un étranger, un prince romain, « prétendait imposer un souverain à la France ». Ce fut également en vain que Labédoyère se répandit en invectives, en violentes apostrophes, qu'il menaça de son épée « les gens qui avaient « été aux pieds de l'empereur dans sa prospérité « et qui maintenant impatients de subir le joug « étranger... ». Ce malheureux que l'on avait vu, aux derniers moments de Waterloo, courir, l'épée à la main, sur le champ de bataille et y chercher la mort, semblait en ce moment poursuivi par les Euménides. Dans la même séance, Ney, qui, comme Labédoyère, avait le pressentiment de sa destinée, déclara que tout était perdu par cette funeste journée, que la garde tout entière y avait péri; qu'il l'avait vu et « qu'il n'y « avait pas d'autre moyen de salut que de rap- « peler les Bourbons... ». Ces dernières paroles, dans la bouche du maréchal, causèrent de la surprise; elles produisirent une vive impression. Dès ce moment, il fut évident que le dénouement indiqué par Ney était celui qui avait le plus de chances de succès. Pendant ces discussions l'ennemi s'approchait de la capitale. Il arriva bientôt que les législateurs français, ainsi que l'avait prévu Napoléon, discutèrent lorsque les armées de Wellington et de Blücher étaient aux portes de Paris, et tandis que les soldats le demandaient, invoquant son nom, et ne cessaient de crier *Vive l'empereur!* Plus occupés de renverser le pouvoir impérial que de défendre le pays, les représentants démocrates n'eurent pour repousser l'étranger que de vains discours et de ridicules déclamations. Carnot lui-même, qui certes n'était pas un des adorateurs de la puissance de Napoléon, reconnut que l'ex-empereur seul pouvait en ce moment sauver la patrie, et il demanda qu'on lui accordât, sous le nom de *dictateur*, un pouvoir temporaire. Sieyès fut du même avis, et l'on pouvait bien s'en rapporter à ces deux patriarches de la révolution; ils connaissaient tous les périls dont ils étaient environnés et ils savaient l'influence et la valeur du nom de Bonaparte dans une circonstance aussi critique (1). Il

(1) Le 25 juin, Napoléon avait demandé deux frégates pour le transporter hors de France, et il était allé se réfugier dans le château de la Malmaison, résidence tout empreinte des souvenirs du généralat, du consulat et de l'empire; témoin de ses jouissances les plus intimes, de sa gloire la plus pure et de ses affections les plus douces. La reine Hortense courut avec ses deux fils à la Malmaison pour y recevoir l'empereur et lui rendre moins pénible le vide qui déjà s'opérait autour de lui. Mais presque aussitôt Fouché, transformant la Malmaison en géôle,

y eut un moment où, s'il avait eu le courage de se présenter aux troupes, elles lui auraient certainement obéi comme au temps de sa puissance. Il vit de la Malmaison le mouvement imprudent qu'avaient fait les Prussiens en passant la Seine pour venir dans la plaine de Montrouge, et il comprit qu'avec 80,000 hommes qui se trouvaient alors dans la capitale il pouvait les prendre en flanc et les exterminer. Dans cette conviction, il s'adressa à Fouché, président de la commission, et lui demanda de servir comme simple volontaire, pour cette opération seulement, promettant de rentrer dans la même position aussitôt après. « Il se moque de nous », répondit au général Becker, qui lui-même s'était chargé du message, le rusé président, plus occupé d'achever la ruine de Napoléon que de repousser les Prussiens. Et sur-le-champ il envoya des émissaires à la Malmaison voir si l'ex-empereur n'était pas allé se joindre aux soldats, ainsi qu'il aurait pu le faire (1). Il nous est démontré qu'en effet, si, au premier moment, Napoléon fût monté à cheval, sans rien dire, et qu'il eût battu les Prussiens, ce qui était facile, le lendemain son abdication était nulle. L'armée l'eût certainement voulu, et les chambres n'avaient aucun moyen de s'y opposer. Cent fois dans sa vie il avait couru des chances plus périlleuses. S'il eût réussi, l'ennemi ne serait pas entré dans Paris, la France eût beaucoup souffert sans doute par l'invasion, mais elle n'aurait pas été morcelée, ses musées,

confia la garde du souverain déchu au général Becker, homme honorable d'ailleurs, dont le caractère loyal suit racheter l'espionnage odieux que lui prescrivait la méfiance de la commission exécutive. Le 27, les cinq empereurs, comme les appelait Napoléon (Caulaincourt, Quinette, Grenier, Carnot et Fouché), ayant fait notifier à ce prince l'urgence de partir immédiatement pour Aix, où de se laisser garder par des troupes sous les ordres exclusifs de Becker, l'empereur déclara vouloir rester. L'embarras de la commission exécutive s'en accrut; elle députa vers lui le comte Merlin, qui ne put le déterminer à changer de résolution. Le soir du même jour, Boulay de la Meurthe et Decrès, chargés de réitérer les instances faites par Merlin, se rendirent également à la Malmaison. Napoléon fit voir une résignation pleine de grandeur. Boulay porta la parole. Quand il eut fini, l'empereur, l'ayant pris à part, discuta d'une manière très-calme toutes les déterminations que pouvait lui suggérer la circonstance, conclut en décidant son départ pour l'Amérique, et promit de se mettre en route le lendemain.

B—N.

(1) Non moins affligé qu'indigné d'un refus qui allait plonger la France dans un océan de calamités, l'empereur s'écria : « Partons, partons au plus vite. » Puis, déplorant la fatalité qui lui hait les mains, qui paralysait son génie, il ajouta : « Si les cinq empereurs ne veulent pas de moi pour sauver la France, qu'ai-je besoin d'eux ? Il suffira de me montrer à l'armée; elle me recevra en libérateur ! » La crainte d'essuyer des revers inattendus, l'appréhension des trahisons, la fatigue morale d'une lutte entre la raison et les passions, finirent par maîtriser l'élan belliqueux de l'empereur, et quand Boulay de la Meurthe et Decrès vinrent le retrouver, il se montra fidèle à la promesse qu'il leur avait faite de partir le jour même. S'arrachant des bras d'Hortense et de ceux des jeunes princes ses neveux; calme, ainsi que doit l'être l'homme supérieur aux prises avec l'infortune, Napoléon, entouré de serviteurs fidèles, d'anciens compagnons de gloire, se jeta dans la voiture d'un de ses officiers, avec Bertrand, Rovigo, Becker, et prit la route de Rambouillet. Il avait eu l'intention de ne s'arrêter nulle part; mais la réflexion lui vint que peut-être, mieux inspiré, le gouvernement invoquerait son bras, et il passa la nuit au château de Rambouillet. Son attente fut déçue. Le lendemain, des dépêches de Paris lui peignirent l'état véritable des choses : levant alors les yeux au ciel : « Pauvre France ! s'écria-t-il, c'en est fait d'elle ! Partons ! » Et à huit heures la voiture impériale franchissait les grilles du château.

B—N.

ses arsenaux n'auraient pas été dépouillés, elle n'eût pas payé d'énormes contributions ! Quelles que fussent l'impuissance, l'abnégation de l'ancien maître de la France, l'inquiétude des nouveaux gouvernants sur son compte était encore très-grande ; ils imaginèrent de le faire embarquer pour les Etats-Unis d'Amérique, et Fouché, qui déjà était en relation avec Wellington, se chargea de demander un sauf-conduit, ce qui n'était évidemment, de la part du cauteleux ministre, qu'un moyen d'avertir les Anglais du lieu et de l'époque de l'embarquement. Le sauf-conduit n'arriva pas. Cependant il fallut partir le 29 juin, suivi du général Becker et de quelques serviteurs dévoués, tels que Savary, Bertrand, Gourgaud Las-Cases. Arrivé à Niort, il y fut accueilli par les acclamations de la garnison, et les officiers vinrent le supplier de se mettre à leur tête. Ces démonstrations l'enivrèrent encore ; il força le général Becker d'écrire à la commission des Cinq « que l'on s'était trop pressé de l'éloigner, qu'il « pouvait exercer une grande influence sur les « négociations, par une armée à laquelle son « nom aurait servi de ralliement ; que, si la croi- « sière anglaise suspendait son départ de quel- « ques jours, on pouvait disposer de lui comme « général, pour être utile à la patrie... ». La réponse ne se fit pas attendre : « Faites-le partir, « écrivirent les commissaires, employez la force... « Ses services ne peuvent être acceptés, à cause « de nos engagements avec les puissances. » Dans la même dépêche on écrivait à Becker qu'il y avait des *inconvenients* à ce que Napoléon communiquât avec les Anglais, et on lui fit défense d'accomplir sa mission *si les bâtiments de l'Etat pouvaient courir quelques dangers* ; ce qui était lui interdire l'usage des deux frégates promises, puisque déjà la mer était couverte de vaisseaux anglais. Le départ devenait pressant, car le drapeau blanc était arboré dans la plupart des villes ; il allait l'être à Rochefort, et Napoléon se trouvait toujours à l'égard de Louis XVIII un usurpateur, un rebelle, puisque l'ordonnance de mise hors la loi du 7 mars subsistait encore. Dans une position si critique, différentes propositions lui furent adressées. Des négociants américains et danois offrirent de le faire passer au milieu des escadres britanniques, pour le transporter dans leur pays ; au même moment, des aspirants de la marine voulurent l'embarquer sur un chasse-marée, qu'ils répondaient également de soustraire à la surveillance anglaise. Nous pensons que ce fut par défiance qu'il refusa toutes ces offres, que nous croyons cependant avoir été faites de bonne foi, avec intention de le sauver. Il refusa aussi, par le même motif peut-être, une députation de l'armée, qui s'était retirée derrière la Loire et qui n'était pas encore licenciée. On lui proposait de venir se mettre à la tête de ces troupes, assurant que beaucoup d'autres, arrivant de Bordeaux, de Lyon et de l'Alsace, allaient encore s'y

réunir (1). Il y avait dans tous ces projets des chances bien plus hasardeuses que ne voulait alors en courir Bonaparte ; il aimait mieux se mettre dans les mains des Anglais, qu'il avait si longtemps combattus, insultés, mais à la loyauté desquels il croyait en ce moment... Il chargea MM. de Las-Cases et Savary d'aller demander à l'un des vaisseaux de la station anglaise s'il lui serait permis de passer, pour se rendre aux Etats-Unis, sur un bâtiment neutre, ou si, en se rendant en Angleterre, pour y résider comme simple particulier, sa liberté lui serait garantie. Le capitaine du *Bellerophon*, à qui ces messieurs s'adressèrent, répondit, sur la première question, qu'il avait ordre de visiter et d'arrêter tout ce qui se présenterait, et, quant à la seconde, qu'il recevrait Napoléon à son bord pour le transporter en Angleterre, mais qu'il ne pouvait rien dire du traitement qui lui serait fait. Cette réponse parut peu rassurante, mais Napoléon était pressé (2). Craignant de tomber dans les mains des royalistes ou d'être victime de quelque complot pareil à celui de Maubreuil, il prit le parti d'écrire la lettre suivante au prince régent d'Angleterre : « Altesse Royale, en butte aux factions « qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus « grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé « ma carrière politique, et je viens, comme Thé- « mistocle, m'asseoir au foyer du peuple britan- « nique. Je me mets sous la protection de ses « lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, « comme du plus puissant, du plus constant et « du plus généreux de mes ennemis. » Cette lettre resta sans réponse, et le capitaine Maitland ne fit aucune promesse, aucune déclaration autre que ce qu'il avait dit d'abord. Napoléon s'embarqua néanmoins le 15 juillet, pour se rendre sur le *Bellerophon*, où il dit en arrivant : « Je « viens me mettre sous la protection des lois

(1) Cette offre lui venait des généraux Lamarque et Clausel, qui, maîtres d'environ 30,000 hommes, en Vendée et sur la Loire, se faisaient forts de le ramener triomphant sur la Loire ; mais autant la grande guerre exaltait l'imagination de l'empereur, autant la guerre civile l'intimidait et lui répugnait. — Le 8 juillet, Napoléon, voulant s'éloigner décidément des rives de la France, quitta la préfecture de Rochefort, et, accompagné de Bertrand, Rovigo, Gourgaud, Becker, il monta un canot de dix rameurs pour aller coucher à bord d'une frégate appelée *la Saal*, qui le lendemain le conduisit à l'île d'Aix, dont il désirait inspecter la garnison et les forts. Revenu à bord, Becker lui communiqua l'ordre, signé Decrès, en vertu duquel on interdisait au monarque fugitif de tenter aucune démarche sans parlementaire, et de le débarquer sur le territoire français, et ce sous peine de haute trahison. Dès lors, il n'y avait plus de choix qu'entre l'hospitalité anglaise et la fuite. B—n.

(2) Pendant la mission de Las-Cases et du duc de Rovigo, le général Lallemand partait sur une péniche pour la rivière de Bordeaux, afin d'y concerter avec le commandant de la corvette *la Bayadère* un moyen efficace d'évasion. La rivière n'étant pas surveillée, on pouvait sans obstacle gagner un navire américain en partance. Lallemand pressait Napoléon d'y consentir. Joseph, arrivé de Paris, et qui lui confirmait la nouvelle du retour de Louis XVIII, joignait ses instances à celles des serviteurs de Napoléon. L'empereur hésitait ; le péril d'un trajet de terre d'environ quatre lieues, pendant lequel une patrouille pourrait l'arrêter, lui fit préférer le service d'un chasse-marée ou d'un bâtiment danois. Cette résolution salutaire, subordonnée à certaines conditions domestiques, ayant échoué, l'empereur, dont les bagages se trouvaient sur l'*Epervier* et sur la *Sophie*, prit le parti de traiter de son passage avec les Anglais. B—n.

« anglaises. » A quoi Maitland ne répondit encore que par des choses polies, mais insignifiantes. Depuis huit jours, il avait reçu de l'amirauté l'ordre positif de « doubler de vigilance pour intercepter Bonaparte et, s'il avait le bonheur de l'amener dans la rade de Plymouth, de lui interdire toute communication avec la terre, » etc. Les vents contraires retinrent encore pendant quelques jours le *Bellérophon* dans ces parages ; le 24 juillet seulement il prit le large, et bientôt son navire jeta l'ancre dans la rade de Torbay, d'où, deux jours après, il abordait Plymouth. Comme les journaux avaient annoncé l'arrivée de Napoléon, il y eut dans la rade de Plymouth un concours immense de curieux qui couvrirent la mer de leurs embarcations, tâchant d'approcher du *Bellérophon*, au risque d'être submergés, saluant l'empereur déchu, et restant la tête nue dès qu'il se montrait. Ce spectacle dura plusieurs jours ; Napoléon sembla s'y complaire ; ce furent ses derniers adieux à l'Europe. Il saluait gracieusement la foule et ne manquait pas de revenir sur le pont aux mêmes heures. Enfin, le 30 juillet, l'amiral Keith, accompagné d'un secrétaire d'Etat, vint lui signifier les dernières volontés du ministère britannique, dont voici le texte : « ... Il ne peut convenir ni à notre pays ni à nos alliés que le général Bonaparte conserve le moyen de troubler de nouveau la paix du continent. L'île Ste-Hélène a été choisie pour sa résidence. Le climat en est sain et la situation locale permettra qu'on l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne le pourrait ailleurs, vu les précautions indispensables que l'on serait obligé d'employer pour s'assurer de sa personne... » Cette sentence fut un coup de foudre pour Napoléon ; il parut vouloir mourir plutôt que de s'y soumettre. « Être relégué, disait-il, pour toute ma vie dans une île déserte, entre les tropiques ! Privé de communication avec le monde, c'est pis que la cage de Tamerlan !... » Il remit à l'amiral une protestation fondée sur ce qu'il affirmait s'être rendu volontairement et, par conséquent, n'être pas prisonnier de guerre. On fut sourd à ses réclamations ; il fallut passer sur un autre vaisseau, le *Northumberland*, préparé pour cela et mis, avec 2 frégates, sous les ordres de l'amiral Cockburn. Ce fut avec cette escadre, portant à son bord les troupes nécessaires à la garnison de l'île, que Napoléon quitta l'Europe, d'après cette décision des grandes puissances, en date du 2 août : « Napoléon Bonaparte étant au pouvoir des souverains alliés, Leurs Majestés les empereurs, rois, etc., est considéré comme leur prisonnier. En vertu des stipulations du 25 mars 1815, sur les mesures les plus propres à rendre impossible toute entreprise de sa part contre le repos de l'Europe, sa garde est spécialement confiée au gouvernement britannique... Les cours impériales et royales nommeront des commissaires

« pour se rendre dans la place que ce gouvernement aura assignée pour sa résidence. Sa Majesté Louis XVIII est invitée à user du même droit. » L'amiral remit à Napoléon une copie des instructions en conséquence desquelles il devait être désarmé et ses diamants, son argent, toutes ses valeurs saisies, afin qu'il ne pût en faire des moyens d'évasion. On lui permit seulement de disposer de ses biens par testament, et il fut menacé de la prison, s'il tentait de s'évader. Enfin un acte du parlement prononça la peine de mort contre quiconque chercherait à favoriser son évasion. Toutes ses lettres, comme aussi celles de ses compagnons de captivité, durent être lues par le gouverneur. MM. de Montholon, de Las-Cases, Bertrand et Gourgaud furent admis à l'accompagner, et mesdames Bertrand et de Montholon, avec leurs enfants, eurent la permission de suivre leurs maris. Le fils de M. de Las-Cases put jouir du même privilège. Savary et Lallemand, proscrits par une ordonnance royale, furent seuls exceptés. Il fut permis à l'empereur d'emmener douze individus de sa domesticité, entre autres le valet de chambre Marchand, qui a écrit des Mémoires (1). L'escadre mit à la voile le 10 août. Bonaparte fut d'abord assez triste, ne parlant qu'à ses compagnons d'infortune. Ce qu'il dit à son aide de camp Gourgaud est assez caractéristique. En ce moment encore, il songeait à créer des empires : « J'aurais mieux fait de ne pas quitter l'Égypte, » dit-il, je pouvais m'y maintenir... L'Arabie attend un homme ! Je me serais rendu maître de l'Inde ; j'aurais dominé l'Orient... » Le 15 août, jour de sa fête, ses fidèles amis lui adressèrent quelques compliments. « Quelle déférence, leur dit-il, avec ce que nous avons vu ! » Si sa pensée se reporta seulement jusqu'à la troisième année, que de vicissitudes et de catastrophes dans un si court intervalle ! Il y a trois ans qu'il était sur le chemin de Moscou, à la tête de la plus puissante armée qui ait existé ; un an plus tard, il était encore à Dresde, le plus grand monarque de l'Europe ; l'année suivante, il était à l'île d'Elbe, climat délicieux, entouré de sa famille, ayant tout ce qu'il fallait pour être heureux, pour vivre en paix !... Mais la paix et le bonheur n'étaient pas en lui, il n'était pas né pour les donner aux autres... Il a voulu rentrer dans la carrière des révolutions et de la guerre ; c'était son élément, et maintenant il est aux ordres d'un amiral anglais, ou plutôt d'un geôlier, qui ne veut lui donner d'autres titres que celui de général, parce que l'Angleterre ne l'a pas reconnu empereur ; qui veut bien l'admettre à sa table, mais qui ne lui concède pas la première place et qui affecte en sa présence de garder le chapeau sur la tête... L'amiral Cookburn était

(1) Ces mémoires, s'ils existent, sont demeurés inédits. Le caractère connu de M. Marchand nous inspirerait toute confiance en leur véracité.

cependant un homme poli, même de formes élégantes, mais il avait des instructions sévères (1) !... Peut-être aussi voulait-il se venger de quelques vexations essuyées par son frère, autrefois prisonnier de Napoléon... Si le ministère anglais le savait, il n'aurait pas dû confier à l'amiral une pareille mission. Mais peut-être fut-ce précisément à cause de cela qu'il la lui donna, car les ministres de la Grande-Bretagne avaient aussi soif de vengeance !... Quoi qu'il en soit, Napoléon parut fort choqué de ce manque d'égards, mais il prit son parti et termina paisiblement cette longue traversée. Elle dura deux mois et cinq jours ; ce ne fut que le 13 octobre que l'on se trouva en vue de Ste-Hélène. L'aspect de cette île, presque inhabité, couverte de noirs rochers, fut très-pénible pour l'ex-empereur. Il l'observa longtemps avec sa longue-vue et parut éprouver une douloureuse sensation. Quelle que fût son impatience de sortir d'un vaisseau où il avait subi pendant trois mois une captivité anticipée, on ne le mit à terre qu'au bout de deux jours. Comme rien n'était prêt, il fut logé dans une des maisons de cette petite ville de James-Town, où se trouve réunie la population presque tout entière de cette misérable colonie (2). Bien qu'on l'eût fait descendre pendant la nuit et qu'on s'efforçât de le tenir caché, il y eut aussitôt, devant cette maison, une foule de curieux qu'on ne put écarter et qui le fatiguèrent de leurs cris. Voulant se soustraire à de tels ennuis, il alla dès le lendemain, avec l'amiral gouverneur, voir Longwood, maison abandonnée sur un plateau désert, dans la partie la plus élevée de l'île (3). Cette habitation parut à l'amiral d'un grand avantage pour la garde du prisonnier. La maison de Plantation-House, qu'il occupait lui-même, eût été plus convenable, sans nul doute, et tout y était prêt, mais elle avait le grave inconvénient du voisinage de la mer, et par là d'offrir

plus de moyens d'évasion. Il fallut se décider pour Longwood. En attendant que l'on eût fait les réparations le plus rigoureusement nécessaires à cette humble résidence, Napoléon, ne voulant pas retourner à James-Town, prit le parti de rester dans une petite habitation appelée les *Ronces*, où il se logea dans un pavillon isolé, n'ayant qu'une seule pièce pour manger, coucher et travailler pendant toute la journée à la rédaction de ses *Mémoires*, avec M. de Las-Cases et son fils, qui couchaient au-dessus, dans une mansarde. Il passa là trois mois dans l'isolement le plus complet, ne voyant que la famille du propriétaire (1), dont les deux jeunes filles, qui parlaient assez bien le français, parurent l'intéresser. On le vit quelquefois se mêler à leurs jeux et y prendre plaisir jusqu'à se faire colimaillard. Il se rendit à Longwood dès que les travaux furent achevés ; ses compagnons d'infortune s'y réunirent sous le même toit, dans des logements très-incommodes, peu spacieux, sans promenades, sans autre aspect que des rochers arides et la mer dans l'immensité de l'horizon (2). Il y eut aussitôt des limites que Napoléon ne put dépasser, si ce n'est sous la garde d'un officier anglais. Pour se soustraire à cette mesure humiliante, il s'abstint de longues promenades, et ce fut pour lui une grande privation, une des causes les plus actives de l'altération de sa santé. L'homme qui jusque-là n'avait pas fait moins de vingt lieues par jour, put à peine se promener pendant quelques minutes, dans un étroit jardin, sans arbres ni couvert, et ce qui fut peut-être plus pénible encore, plus fait pour l'irriter, c'est que deux camps et des sentinelles, établis à une petite distance, en gardaient toutes les issues pendant le jour et, après le coucher du soleil, s'en approchaient encore davantage. A toutes ces vexations on ajouta la défense de recevoir aucune lettre sans qu'elle fût décachetée et visée par l'amiral ; de communiquer avec les habitants ; l'impossibilité de dépenser un sou, le gouvernement anglais ayant fait enlever à Napoléon, de peur qu'il n'en abusât dans un but d'évasion, un million en or qu'il possédait à son arrivée. Enfin il lui fut interdit de recevoir la plus petite somme sans la permission du gouverneur. Si l'on songe à toutes ces violences, dont une grande partie étaient sans utilité

(1) Cockburn, bien mieux que son gouvernement sans entraves, sut comprendre et ménager la dignité du malheur ; il respecta l'épée devant laquelle, depuis vingt ans, s'était humiliée l'Europe. Et pourtant il ne fut pas ce qu'il aurait dû être. Sa rigidité tracassière, son omnipotence jalouse le rendaient souvent ridicule, même inhumain ; mais une certaine élévation d'esprit rachetait les torts d'un cœur égoïste et froid. B—N.

(2) « Ce pays est mortel, dit Napoléon en y arrivant. Partout où les fleurs sont étiolées, l'homme ne peut vivre ; calcul qui n'a point échappé aux élèves de Pitt. Transformer l'air en instrument de meurtre, cette idée n'était point venue encore au plus farouche des proconsuls ; elle ne pouvait guère germer que sur les bords de la Tamise. » L'opinion de l'empereur sur la salubrité de Ste-Hélène cesserait d'être juste si on l'appliquait à l'ensemble du territoire, car il s'y trouve d'agréables sites plantés d'arbres, ornés de fleurs et cultivés avec soin ; mais ce n'était point un de ces sites privilégiés que lui destinait l'hospitalité britannique. B—N.

(3) Au-dessus du niveau de la mer, d'environ six cents mètres, battu sans cesse par des vents impétueux ou par des pluies violentes qui durent la moitié de l'année, couvert presque toujours de nuages épais, que percent d'intervalle en intervalle les rayons d'un soleil brûlant, bordé de rochers à pic d'une aridité désolante, le plateau de Longwood est un des points les moins habitables de Ste-Hélène. Des fièvres intermittentes, des maladies du foie y régnent endémiquement, et, d'après les registres de l'état civil, l'âge de quarante-cinq ans paraît le terme moyen de longévité des colons qui habitent cette partie de l'île. Partout ailleurs, au contraire, le climat et le sol présentent des conditions normales de salubrité. B—N.

(1) L'estimable et digne M. Balcombe. B—N.

(2) L'habitation de Longwood, construite presque tout à fait en bois, comprenait vingt et une pièces. Pendant neuf mois l'humidité moisissait les cloisons de cette demeure, et pendant les trois autres mois, un soleil brûlant frappant d'aplomb ses cloisons, il s'exhalait une odeur infecte de goudron. Napoléon n'occupait qu'une seule pièce, tendue de nankin brun avec encadrement de papier vert. Deux fenêtres de cette pièce s'ouvraient sur le camp du 54^e de ligne, préposé à la garde du prisonnier. Elle avait pour ameublement un canapé chargé de livres, un guéridon, une commode surmontée d'un nécessaire, le lit en fer d'Austerlitz et quelques chaises ; pour décoration, le réveille-matin du grand Frédéric, les portraits des deux impératrices, celui du roi de Rome, etc. Un cabinet de bain était attenant à cette pièce. Plus loin se trouvaient une salle de billard et une salle à manger obscure. B—N.

pour la sûreté du prisonnier, on sentira combien dut être irrité celui qui naguère, commandant au monde entier, ne pouvait supporter une contradiction. Il eut d'abord des discussions assez vives avec l'amiral Cockburn, qui montra pour lui quelques égards, quelques ménagements; mais quand, avant la fin de la première année, cet officier fut remplacé par un homme dur et grossier, un véritable géolier, sir Hudson Lowe, sa position s'aggrava de plus en plus (1). Quoique l'amiral ne fût pas destiné à rester dans l'île, et qu'il n'y eût été envoyé que temporairement, on ne douta point que ce changement ne fût motivé d'après quelques circonstances dont le public n'eut pas connaissance. Divers avis étaient parvenus au ministère anglais sur des communications que l'empereur prisonnier avait secrètement avec le continent, et plus particulièrement en France, où son parti semblait reprendre d'autant plus de force que celui des Bourbons en perdait davantage. On sut que plusieurs plans d'évasion avaient été conçus, et l'on a cité différents projets formés en Amérique, notamment par un colonel Latapie, qui devait l'enlever de vive force, avec une flotte de pirates et de Français réfugiés. On citait encore l'un des plus hardis contrebandiers de l'Angleterre, nommé Johnston, échappé de Newgate, qui avait autrefois voulu enlever Napoléon au profit de l'Angleterre, lorsqu'il était au faite du pouvoir, et qui maintenant voulait le tirer des mains de cette même puissance, pour le remettre à la tête de ses ennemis. Tous ces projets étaient d'une exécution fort difficile, fort périlleuse, et nous ne pensons pas que Bonaparte s'y fût aveuglément abandonné. D'ailleurs, le ministère britannique, satisfait de l'état politique de l'Europe, ne voulait rien y changer... La France avait été suffisamment morcelée, abaissée, chargée d'énormes contributions et mise dans l'impuissance pour longtemps de tenter aucune entreprise. On ne désirait plus qu'un *statu quo*. Le nouveau gouverneur arriva muni d'instructions très-sévères. L'espace où Napoléon put se promener fut encore resserré; toute communication, toute correspondance lui fut interdite, au dedans comme au dehors; on le garda même à vue, puisque, deux fois par jour, un officier devait pénétrer dans sa chambre et s'assurer de sa présence. De toutes les rigueurs ce fut celle qui le blessa le plus. Il s'y refusa formellement, et menaça de ses pistolets le premier qui s'introduirait

(1) « Il est hideux, s'écria Napoléon après l'avoir vu pour la première fois, le 17 avril 1816; c'est une face patibulaire; mais le moral, après tout, peut raccommo-der ce que cette figure a de sinistre. » Le moral, au contraire, a confirmé pleinement toutes les préventions repoussantes qui naissaient à sa vue. Ancien bourreau des Français sur les pontons, Hudson Lowe offrait le mélange odieux des passions basses, du caractère pusillanime et lâche d'un sbire de Louis XI. Le nouveau gouverneur ne négligea rien pour torturer sa victime; qu'il ait obéi à des ordres positifs, et nous le croyons, ou qu'il ait agi d'après l'interprétation personnelle de ses devoirs, le fait n'en est pas moins odieux.

chez lui sans sa permission. Comme Hudson Lowe avait ordre de conserver quelques égards et de ne pas le pousser à bout, on attendit qu'il voulût bien se promener ou se montrer à sa fenêtre, pour constater sa présence, à son insu. D'autres circonstances vinrent encore ajouter à ses tribulations. De graves discussions étaient survenues parmi les compagnons de son exil, que des vues bien différentes avaient amenés dans ce triste séjour, et qui ne devaient pas y rester longtemps sans ennui. Après s'être disputés entre eux, ils étaient allés jusqu'à fatiguer de leurs contradictions Napoléon lui-même, qui les vit s'éloigner successivement sans beaucoup de regret (1). Quand on vint lui dire que Las-Cases demandait ses ordres pour partir ou rester, il répondit froidement : « L'empereur verra avec le même plaisir M. de Las-Cases retourner en Europe ou revenir à Longwood... » Et M. de Las-Cases partit pour l'Europe, où il avait hâte d'exploiter une entreprise de librairie, qui, si l'on en croit les Anglais, avait été le principal motif de son voyage... S'il faut aussi s'en rapporter aux Anglais pour expliquer le départ du général Gourgaud, on verra que les motifs en furent plus étonnants encore. Walter Scott, qui avait sous les yeux les rapports officiels de la police britannique, dit positivement que le général s'était mis en communication avec Hudson Lowe, qui l'avait fait partir pour l'Angleterre, où il donna des renseignements au ministère sur ce qui se passait à Ste-Hélène. Nous savons bien que l'on a dit que

(1) « Notre situation peut avoir des attraits, disait un jour Napoléon à ses compagnons d'exil. L'univers nous contemple; nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle. Des millions d'hommes nous pleurent. La patrie soupire et la gloire est en deuil. Nous luttons contre l'oppression des dieux de la terre, et les vœux des nations sont pour nous... Mes véritables souffrances ne sont point ici. Peut-être aurais-je à me réjouir si je ne considérais que moi. Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire. L'adversité manquait à ma carrière. Si je fusse mort sur le trône, dans les nuages de ma toute-puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens. Aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu... » Cette résignation aux privations physiques, aux tortures morales que lui faisait éprouver l'Angleterre, l'empereur l'eût peut-être constamment montrée, sans les outrages et les tracasseries incessantes dont il était l'objet, sans les plaintes surtout de quelques-unes des personnes qui l'entouraient. « Si ce n'était vous autres, vos femmes notamment, je ne voudrais ici, s'écria l'empereur, que la ration du simple soldat. » En effet, quand on pense comme en campagne il se contentait de peu, comme aux Tuileries il se hâtait de fuir l'apparat des grandeurs pour rentrer avec Méneval dans son cabinet de travail, on a lieu de s'étonner des réflexions incroyables, des sentiments vulgaires que lui attribue quelquefois l'auteur du *Mémorial*. Le caractère hautain et dédaigneux du monarque ressort, au contraire, avec vérité dans les paroles suivantes : « Comment les souverains de l'Europe peuvent-ils laisser polluer en moi le caractère sacré de la souveraineté? Ne voient-ils pas qu'à Ste-Hélène ils se tuent de leurs propres mains? Je suis entré vainqueur dans leurs capitales; si j'y avais apporté les mêmes sentiments, que seraient-ils devenus? Ils m'ont tous appelé leur frère : je l'étais devenu par le choix des peuples, la sanction de la victoire, le caractère de la religion, les alliances de leur politique et de leur sang... Faites vos plaintes, messieurs; que l'Europe les connaisse et s'en indigne! Les miennes sont au-dessous de ma dignité et de mon caractère. J'ordonne, ou je me tais. » Et cette imprécation légitime, les peuples l'ont entendue; ils ont fait depuis bon marché des rois; ils ont brisé les trônes du droit divin pour y substituer des trônes dressés de leurs propres bras; ils ont substitué le système électif et constitutionnel au système suranné de la succession légitime. Nous ne savons pas ce qu'y gagnera l'avenir; nous constatons un résultat.

Walter Scott était un libelliste, mais nous ne pensons pas que ce soit une réfutation suffisante d'une accusation d'autant plus grave qu'elle est, en quelque façon, appuyée par le témoignage de Napoléon lui-même, qui n'a pas fait la plus légère mention du nom de Gourgaud dans son testament, où il y a des legs pour tous ses compagnons d'exil, jusqu'au dernier valet. Madame de Montholon retourna aussi vers la même époque en France, sans qu'on en sache la cause. Le docteur O'Meara, ce médecin anglais venu si généreusement au refus d'un docteur français, et qui avait fini par être l'un des hommes dont Napoléon aimait le plus à recevoir les soins, fut contraint de partir, sur l'injonction d'Hudson Lowe, pour avoir prêté son nom à l'ex-empereur dans quelques secrètes communications. Enfin, madame Bertrand encourut, sans que nous sachions comment, dans les derniers temps, la disgrâce de Napoléon, qui lui fit défendre de se présenter devant lui, et vainement plusieurs fois demanda-t-elle, par l'intermédiaire de son mari, que cet ordre fût révoqué. Ainsi s'accroissaient chaque jour les chagrins de l'ex-empereur ; il n'avait plus auprès de lui que son digne valet de chambre Marchand, qu'il appelait avec raison *son ami* ; le général Bertrand, qui, de concert avec Antommarchi, le contrariait sans cesse sur ses idées religieuses, et le général de Montholon, qui se montra jusqu'à la fin aussi soumis que sincèrement attaché. Cet état d'abandon et de souffrance était réellement déplorable. Le bruit en retentit dans toute l'Europe, surtout en Angleterre, où Napoléon avait de nombreux admirateurs. Lord Holland implora la faveur, la pitié du parlement ; les ministres furent obligés de se justifier sur l'insalubrité de l'île et sur la parcimonie qu'ils mettaient à l'entretien du prisonnier. Lord Bathurst, chargé de cette partie de la police britannique, et que l'on soupçonnait animé de quelque ressentiment personnel contre Napoléon, par suite de la disparition en 1809 de l'un de ses parents (*voy. BATHURST*), réfuta ces réclamations, affirmant qu'au rapport de tous les voyageurs, Longwood était un séjour sain, que l'illustre captif y avait tout l'espace nécessaire pour se promener, et une liberté convenable de correspondre avec sa famille et ses amis, sous la surveillance du gouverneur ; enfin que la somme de trois cent cinquante mille francs par an, allouée pour son entretien, était plus que suffisante, que l'on y en avait cependant ajouté beaucoup d'autres et que le gouverneur avait à cet égard une grande latitude. Sur les plaintes réitérées que la maison de Longwood ne suffisait pas, qu'elle était mal bâtie, on en avait fait préparer une autre en Angleterre. Quand les matériaux de cette nouvelle habitation furent arrivés à Ste-Hélène, Hudson Lowe se hâta d'aller lui-même en avertir Napoléon, et demander en quel endroit il voulait que ce nouvel édifice fût placé.

Cette demande donna lieu à une de ses plus vives sorties : « Venez-vous ici, lui dit-il, pour être « mon bourreau, pour me tuer?... La postérité « jugera la manière dont je suis traité... Les « maux que je souffre retomberont sur votre « nation... » Puis, venant à l'objet de la visite, il ajouta : « Votre gouvernement ne m'a fait au- « cune communication officielle de l'arrivée de « cette maison. Doit-elle être construite au lieu « que je désignerai ? » — « Je viens ici pour cela, « répondit le gouverneur. » — « Vous auriez « mieux fait d'en parler au grand maréchal. » Et il ne revint plus sur ce sujet ; il ne fut plus possible de parler de cette maison, qui fut cependant à la fin élevée non loin de Longwood, mais que Napoléon ne voulut jamais habiter (1). Le gouverneur se vengeait des contrariétés qu'il éprouvait, et il en résultait pour l'ex-empereur plus d'irritation et de souffrances. Bien des choses l'eussent consolé dans son infortune ; il s'en privait volontairement. Hudson Lowe l'invita plusieurs fois à des fêtes qu'il donnait uniquement pour lui, mais Napoléon refusa de s'y rendre, soit parce que l'invitation était adressée au *général Bonaparte*, soit par un juste ressentiment contre le gouverneur. Il s'abstint constamment de voir le peu de personnes, parmi les habitants de l'île, dont la compagnie eût pu lui offrir quelque agrément, ainsi que les officiers de la garnison, ou les commissaires de Russie, d'Autriche et de France envoyés près de lui, et qui, d'après leurs instructions, étaient disposés à le traiter avec beaucoup d'égards. La Prusse était la seule puissance qui n'en eût point nommé. Une circonstance assez digne de remarque, c'est que l'empereur Alexandre lui fit dire par son envoyé qu'il avait eu tort de ne pas lui demander un asile, plutôt que de se réfugier chez les Anglais. Napoléon reçut la visite de quelques passagers, entre autres de lord Amherst, revenant de son ambassade en Chine, et celle du savant capitaine Hall, qui fut charmé de sa conversation, et qui admira surtout sa mémoire prodigieuse. L'empereur avait été frappé d'étonnement en apprenant qu'il existait une île récemment découverte, dont les habitants ignoraient l'usage de la monnaie, ne connaissaient aucune espèce d'armes et ne faisaient jamais la guerre... Cette dernière circonstance lui parut tout à fait incroyable. Le capitaine Hall, dans la relation de son voyage, a tracé de Napoléon un portrait assez curieux : « Je fus frappé du peu de res- « semblance de sa figure avec tous les portraits « et bustes que j'en avais vus. Elle me parut plus « large et plus carrée qu'elle ne l'est dans aucun. « Son embonpoint, que l'on disait en général ex- « cessif, n'avait rien de remarquable. Il paraissait « plutôt nerveux, ayant les os des articulations

(1) « Cette maison me servira de tombeau », dit Napoléon. En effet, une partie des pierres furent employées à la construction du caveau où bientôt allait reposer le plus grand monarque des temps modernes.

« saillants : on ne voyait pas la moindre trace
 « de couleur sur ses joues ; sa peau ressemblait
 « plutôt à du marbre qu'à une peau ordinaire.
 « On ne pouvait distinguer sur son front aucune
 « apparence de rides, aucune partie de son vi-
 « sage n'était sillonnée ; sa santé paraissait excel-
 « lente, son âme sereine, quoique dans ce temps
 « on crût généralement en Angleterre qu'il souf-
 « frait d'une complication de maladies, et que
 « la flamme de son génie s'était éteinte... Sa
 « manière de parler était plus lente que rapide.
 « Il attendait avec beaucoup de bonté et de pa-
 « tience que j'eusse achevé mes réponses à ses
 « questions... On ne pouvait soutenir l'expres-
 « sion brillante et quelquefois éblouissante de
 « ses regards ; non que cet éclat durât toujours ;
 « on le remarquait seulement quand un sujet
 « piquant l'excitait... Il n'est pas possible d'ima-
 « giner une expression plus douce, plus affec-
 « tueuse que celle qui fut sur ses lèvres tant que
 « dura l'audience que j'obtins de lui. Si dans ce
 « temps-là (13 août 1817) il avait perdu la santé,
 « si son esprit avait baissé, il faut croire que son
 « pouvoir sur lui-même était bien extraordinaire,
 « car toutes ses manières, sa conversation et
 « l'expression de son visage, indiquaient parfai-
 « tement la santé du corps et de l'esprit. » Il y
 a quelque différence, il faut en convenir, entre
 ce portrait de Napoléon et ceux qu'en ont donnés
 à la même époque les annalistes français. Nous
 nous sommes fait un devoir de citer les uns et
 les autres. Lord Amherst, qui a aussi donné une
 relation de son entrevue avec l'illustre prisonnier,
 parle à peu près de la même manière de sa santé
 et de la tranquillité de son esprit. Seulement il
 dit qu'en sa présence il fut plus contraint, plus
 étudié ; ce qui ne peut venir que de ce qu'il vou-
 lut faire plus d'efforts pour paraître, pour pro-
 duire de l'effet sur un des personnages les plus
 considérables de l'Angleterre ; et que, dans ce
 but, il entama une conversation politique où il ne
 pouvait y avoir de part et d'autre ni franchise ni
 abandon. Ce devait être une bonne fortune pour
 lui de voir quelques hommes distingués ; il ne
 laissait point échapper ces occasions lorsque son
 géolier ne s'y opposait pas. Quant à son train de
 vie habituel, il était fort monotone. Dans le petit
 nombre de serviteurs qui l'avaient suivi, il ne se
 trouvait pas d'hommes fort savants : nous pen-
 sons même qu'il n'y en avait pas un seul qui
 possédât à un très-haut degré cet art de la con-
 versation qu'il avait souvent goûté avec les Hum-
 boldt, les Denon, les de Pradt, qu'il préférait à
 toute autre jouissance, et qui, sur ce triste rivage,
 eût été sa plus consolante distraction. Réduit à
 une étroite sphère d'auditeurs, mais conservant
 les habitudes de déception qui avaient signalé le
 temps de ses plus grands triomphes, il façonna
 des apologies à l'usage de sa petite société, à peu
 près comme il avait fabriqué des bulletins pour
 la grande nation ; ce fut son passe-temps, son

seul moyen de récréation. Nous ne pensons pas
 qu'il y ait mis beaucoup d'importance ; mais ces
 messieurs, toujours pleins d'admiration pour l'i-
 dôle, ont adopté ses récits, même dans des faits
 contradictoires, avec une crédulité, une foi pres-
 que religieuse ; et ils y ont ensuite ajouté, sub-
 stitué, suivant les personnes et les temps, des
 détails qui embarrasseront plus d'un historien.
 Ainsi s'écoulèrent, dans de vaines disputes avec
 des géoliers ou dans les monotones conversations
 de quelques serviteurs fidèles, les dernières an-
 nées d'une vie qui avait été si grande, si agitée.
 — Ce fut vers la fin de 1818 que sa santé parut
 s'altérer. Il eut alors de fréquentes nausées ; ses
 jambes s'enflèrent, et d'autres symptômes non
 moins fâcheux lui firent conseiller par les méde-
 cins de faire beaucoup d'exercice ; mais il déclara
 qu'il s'en abstiendrait tant qu'il serait exposé à
 trouver sur son chemin des sentinelles chargées
 de le garder. Depuis le départ d'O'Meara, il ne
 voulut d'ailleurs recevoir aucun avis de méde-
 cin, et, par défiance ou entêtement, il ne voulut
 recevoir aucun des hommes de l'art que les An-
 glais lui proposèrent. Le docteur Antommarchi,
 que l'on fit venir d'Italie pour remplacer O'Meara,
 n'eut jamais sa confiance au même degré. Au
 reste, il croyait peu à la médecine (1). On sait
 qu'il était fataliste : ce qui doit étonner dans un
 homme qui avait tant fait pour commander à la
 fortune, auquel ses faveurs avaient inspiré tant
 d'orgueil ! Dans ces derniers temps, quand on
 lui conseilla de veiller à sa guérison, il dit à ses
 amis en regardant le ciel : « Ce qui est écrit est
 « écrit là-haut : nos jours sont comptés... » Vers
 la même époque, ainsi qu'il arrive à la plupart
 des hommes qui ont vécu dans une grande agi-
 tation et qui n'ont pas eu le temps de se recueillir,
 Napoléon parut penser sérieusement à une autre
 vie. « Je ne suis ni un incrédule ni un philo-
 « sophe, disait-il ; je crois à l'existence d'un
 « Dieu ; » puis levant les yeux vers le ciel : « Quel
 « est celui qui a fait tout cela ? » On sait que dès
 les premiers temps de son arrivée à Ste-Hélène
 il s'était plaint de n'y avoir ni prêtre ni église :
 « Une de mes peines ici, c'est de ne pas entendre
 « de cloches et de manger du pain moisi. » Plus-
 sieurs fois il avait fait demander qu'on lui en-
 voyât de France ou d'Italie un prêtre catholique ;
 mais ses demandes, confiées à Bertrand, étant
 restées sans réponse, il le soupçonna de ne pas
 les avoir fait parvenir, et ce fut le commencement
 d'une mésintelligence devenue assez vive pour
 que le général parût, pendant quelque temps, dis-
 posé à quitter Ste-Hélène, sans que Napoléon en

(1) En arrivant à Ste-Hélène, Napoléon avait eu pour méde-
 cin le docteur O'Meara, qui était à bord du *Northumberland*,
 homme instruit, dévoué au malheur, mais que sa position dé-
 pendante du gouvernement britannique laisse sous le poids d'une
 certaine complicité morale. Hudson Lowe l'ayant renvoyé parce
 qu'il le voyait sympathique aux souffrances de l'empereur, il
 fut remplacé par le docteur Stokoy, du vaisseau le *Conquérant*,
 mais pour très-pen de temps ; de sorte que Napoléon demeura
 près d'une année sans médecin. B—N.

témoignât aucun déplaisir. Les demandes étaient cependant à la fin parvenues en France (1) et en Italie. Le cardinal Fesch, qui était à Rome, choisit aussitôt deux ecclésiastiques, que Sa Sainteté fit partir pour Ste-Hélène, où ils arrivèrent le 21 septembre 1819, sur le même vaisseau qu'Antommarchi, venu pour remplacer O'Meara. Ainsi, les médecins de l'âme arrivèrent en même temps que celui du corps. On verra que les premiers eurent plus de succès que celui-ci (2). Ce qui est assez bizarre, c'est que sur le même bâtiment vinrent aussi deux cuisiniers italiens qu'avait demandés Napoléon, sans qu'ils pussent lui être fort utiles, car il avait alors presque cessé de manger. Les deux ecclésiastiques furent très-bien reçus. Depuis leur arrivée, la messe fut dite chaque dimanche à Longwood, et tous les autres devoirs de la religion pratiqués exactement; circonstance assez remarquable de la part de celui qui avait persécuté le poutife romain avec tant d'acharnement, et qui n'avait jamais montré beaucoup de ferveur religieuse. Il s'en repentait sincèrement alors; il le disait sans déguisement, professant hautement la plus grande admiration pour les vertus de Pie VII, qu'il appelait un *agneau*. Il eut dans le même temps, avec ses compagnons d'exil, surtout avec Bertrand qu'il voulait persuader, des conversations sur la religion, dans lesquelles on remarque des pensées vraiment étonnantes et dignes des plus profonds théologiens. Ce général lui ayant dit un jour, sur un ton fort inconvenant : « Qu'est-ce que Dieu ? L'a-vez-vous vu ? — Je vais vous le dire, répondit « Napoléon. Comment jugez-vous qu'un homme « a du génie ? Le génie est-il une chose visible ? « Qu'en savez-vous pour y croire ? Sur le champ « de bataille, au fort de la mêlée, quand vous « aviez besoin d'une prompte manœuvre, d'un « trait de génie, pourquoi, vous le premier, me « cherchiez-vous de la voix et du regard ? Pour- « quoi s'écriait-on de toute part : Où est l'empe- « reur ? Que signifiait ce cri, si ce n'est de l'in- « stinct, de la croyance en moi, en mon génie ? — « Mes victoires vous ont fait croire en moi ; eh « bien, l'univers me fait croire en Dieu.... Les « effets merveilleux de la toute-puissance divine « sont des réalités plus éloquentes que mes vic- « toires. Qu'est-ce que la plus belle manœuvre « auprès du mouvement des astres ? » Nous pourrions citer d'autres définitions de la Divinité données par Napoléon, qui prouvent que c'était

chez lui un sentiment profond, que sa position actuelle fortifiait, augmentait sans doute, mais qu'elle n'avait point fait naître. Le roi d'Angleterre, Georges IV, informé du fâcheux état de sa santé, chargea lord Bathurst de lui faire connaître tout l'intérêt qu'il prenait à son rétablissement, et proposa de lui envoyer les médecins les plus habiles de l'Angleterre, avec tous les secours dont il pourrait avoir besoin ; mais la dépêche arriva trop tard. Napoléon n'a pas connu ce procédé du généreux monarque anglais. Le mal faisait de rapides progrès ; il aggravait lui-même sa position en refusant obstinément tous les secours de la médecine, surtout ceux des docteurs que lui offrait le gouverneur. Arnott, docteur de la garnison, fut le seul qu'à la fin on put lui faire accepter. Il y eut alors plusieurs consultations, mais elles furent données par des médecins qui ne pouvaient voir le malade, ce qui ne fut pas un grand mal, car aucun d'eux ne comprenait la maladie. L'un lui faisait administrer du mercure, l'autre des purgatifs, un troisième lui conseillait un exercice immodéré, contre une affection d'estomac qui eût exigé du repos, une abstinence d'aliments, mais qui d'ailleurs était incurable. Lui seul paraissait connaître sa position ; il dit plusieurs fois se trouver atteint de la maladie qui avait causé la mort de son père, d'un cancer à l'estomac. Le 17 mars, le comte de Montholon écrivit à la princesse Borghèse : « La « maladie de foie dont il souffre depuis plusieurs « années, est endémique et mortelle à Ste-Hélène. « Elle a fait des progrès effrayants depuis deux « mois ; il ne peut plus marcher dans son appar- « tement sans être soutenu. Et à cette maladie « de foie s'en joint une autre également endé- « mique dans cette île. Les intestins sont grave- « ment attaqués. » Dès le mois de septembre, le général Bertrand avait écrit à lord Liverpool pour faire connaître à ce ministre le besoin que Napoléon avait des eaux minérales et d'un changement de climat. Mais sa lettre, terminée par cette phrase trop vraie : *Il meurt sans secours sur cet affreux rocher ; son agonie est effroyable*, avait été retenue par sir Hudson Lowe, sous le vain prétexte que Napoléon y était désigné sous le titre d'empereur. Le même jour, une crise terrible se manifestait : « Là, là, » disait-il à Antommarchi, en portant la main du docteur à son estomac ; « c'est un couteau de boucher qu'ils ont mis là et « ils ont brisé la lame dans la plaie... » Convaincu de sa fin prochaine, ce fut dans les premiers jours d'avril 1821 qu'il s'occupa sérieusement de ses dispositions testamentaires. Ce travail le fatigua beaucoup ; il le recommença plusieurs fois. Après avoir retiré des mains du général Bertrand un premier testament qu'il lui avait confié, il en remit un autre à Marchand qu'il chargea de détruire le premier ; ce que ce fidèle serviteur exécuta ponctuellement. On pense que, dans le second, il diminua beaucoup ses dispositions en

(1) On en donna communication à M. de Quelen, alors coadjuteur de l'archevêque de Paris (le cardinal de Périgord), et qui avait eu, au sujet de l'emprisonnement du pape, une vive altercation avec Napoléon. Le ministre de Louis XVIII lui ayant dit : « Quel est le prêtre qui consentira à s'exiler à Ste-Hélène ? — Moi, répondit le prélat ; je m'offre volontiers pour gagner « cette âme à Jésus-Christ. » Ce généreux dévouement ne put s'accomplir.

(2) C'étaient les abbés Buonavita et Vignali, Corses d'origine. Antommarchi, de la même île, très-jeune encore, professait l'anatomie à l'école de Florence, et avait publié quelques mémoires estimés, quand on lui offrit d'aller donner ses soins au monarque prisonnier.

faveur de Bertrand, dont il était alors mécontent. Un domestique ayant annoncé qu'on avait découvert pendant la nuit une comète à l'Orient : « Une comète ! s'écria Napoléon avec vivacité ; ce fut le signe précurseur de la mort de César. » Ainsi le nouveau César se crut averti ; mais il voulut se disposer à la mort autrement que le héros païen. Les symptômes d'une fin prochaine devinrent chaque jour moins équivoques. Le 27 avril, les vomissements, qui ne produisaient qu'un fluide noirâtre, changèrent de nature et présentèrent les indices évidents d'une plaie intérieure. Le docteur Antommarchi continua néanmoins d'attribuer le mal au climat ; ce qui répondait aux idées du malade, toujours prévenu contre l'insalubrité de Ste-Hélène. Le docteur Arnott reconnut tous les symptômes de la maladie dont le père de Bonaparte était mort sous le beau ciel de Montpellier. Napoléon finit par être de ce dernier avis, et il perdit tout espoir. Alors il donna au docteur Antommarchi les instructions les plus positives sur l'autopsie à faire dès qu'il serait mort. « J'exige, lui dit-il, que ce soit par vous seul qu'elle soit faite ; je ne veux pas qu'un médecin anglais touche à mon cadavre, à moins que vous n'ayez besoin de quelque secours : en ce cas vous prendrez le docteur Arnott. » Il lui recommanda surtout de bien examiner son estomac, et d'en faire un rapport qu'il enverrait à son fils. Les médecins de Montpellier ayant annoncé que cette maladie serait héréditaire, il voulait au moins en préserver le jeune prince. Il témoigna aussi le désir que son cœur fût envoyé à Marie-Louise. Depuis ce moment, il ne s'occupa plus que de ses devoirs de piété, et le prêtre Vignali ne dut plus s'éloigner un seul instant (1). « Je suis né dans la religion catholique, lui dit-il à plusieurs reprises ; je veux remplir tous les devoirs qu'elle impose, et recevoir toutes les consolations, tous les secours que je dois en attendre. » Ayant remarqué dans son médecin quelques signes de désapprobation, il lui dit avec force : « Pouvez-vous ne pas croire en Dieu ! tout proclame son existence, et les plus grands esprits l'ont cru !... » Une autre fois, le docteur s'étant permis de rire aux éclats, et de la manière la plus indécente, des apprêts que l'empereur avait ordonnés pour une cérémonie religieuse, Napoléon le tança rudement et dans des termes si énergiques, que Marchand, qui les entendit, n'a pas osé les répéter. « Le 29 avril, dit le comte de Montholon, j'avais déjà passé trente-neuf nuits au chevet de l'empereur, sans qu'il eût permis, même à mon vénérable compagnon de chaîne, le général Bertrand, de me remplacer dans ce pieux et filial service, lorsque dans la nuit du

« 20 au 30 avril, il affecta d'être effrayé de ma fatigue, et m'engagea à faire venir à ma place l'abbé Vignali. Son insistance me prouva qu'il parlait sous l'empire d'une préoccupation étrange à la pensée qu'il m'exprimait. Il me permit de lui parler comme à un père ; j'osai lui dire ce que je comprenais ; il me répondit sans hésiter : *Oui, c'est le prêtre que je demande ; veillez à ce qu'on me laisse seul avec lui, et ne dites rien.* J'obéis, et lui amenai immédiatement l'abbé Vignali, que je prévins du saint ministère qu'il allait remplir. » Après s'être humblement confessé, cet empereur, naguère si superbe, reçut le viatique, l'extrême-onction, et il passa toute la nuit en prières, en actes de piété aussi touchants que sincères. Le lendemain, dès le matin, quand le général de Montholon parut, il lui dit d'un ton de voix affectueux et plein de satisfaction : « Général, je suis heureux ; j'ai rempli tous mes devoirs ; je vous souhais, à votre mort, le même bonheur. J'en avais besoin, voyez-vous ; je suis Italien, enfant de classe de la Corse. Le son des cloches m'émeut ; la vue d'un prêtre me fait plaisir. Je voulais faire un mystère de tout ceci ; je dois, je veux rendre gloire à Dieu. Je doute qu'il lui plaise de me rendre la santé. N'importe ; donnez vos ordres, général, faites dresser un autel dans la chambre voisine ; qu'on y expose le saint-sacrement, et qu'on dise les prières des quarante heures. » Le comte de Montholon se disposant à sortir pour exécuter cet ordre, Napoléon le retint : « Non, lui dit-il, vous avez assez d'ennemis ; comme noble, on vous imputerait d'avoir arrangé tout cela d'après votre tête, et la mienne étant perdue, je vais donner les ordres moi-même. » En conséquence, le général se retira dans sa chambre, et se jeta sur son lit tout habillé. Il s'était endormi, lorsqu'un bruit extraordinaire le réveilla, et il vit le général Bertrand entrer et lui dire sur un ton fort animé : « Qu'est-ce donc qu'une chapelle en permanence chez l'empereur, et l'abbé Vignali ne cessant d'officier ? — Vous pouvez le demander à l'empereur lui-même, répondit M. de Montholon avec calme. — Comment cela, répliqua Bertrand, puisque c'est de vous seul que St-Denis en a reçu l'ordre ? » Il fallut descendre chez l'empereur, où, sans respect et sans égard, le général Bertrand ne craignit pas de lui représenter que de pareils actes, que la renommée porterait en Europe, étaient politiquement peu convenables, et plutôt d'un religieux que d'un vieux soldat, de son empereur... A ces mots, Napoléon se levant sur son séant, s'écria d'une voix forte : « Général, je suis chez moi ; vous n'avez pas d'ordres à donner ici ; vous n'en avez pas à recevoir ; pourquoi donc y êtes-vous ? Est-ce que je me mêle de votre ménage, moi ? » Alors Bertrand, contraint de sortir, le fit d'une manière peu respectueuse, levant les épaules, et pronon-

(1) Le plus âgé des deux ecclésiastiques venus de Rome, l'abbé Buonavita, âgé de plus de quatre-vingts ans, que Napoléon aimait aussi beaucoup, avait été obligé de retourner en Europe, n'ayant pu supporter le climat de Ste-Hélène.

çant d'un ton de mauvaise humeur quelques paroles, parmi lesquelles on distingua celle de *capucin*. Comme l'autel était démolí, il fallut le reconstruire, et toutes les cérémonies furent reprises selon les ordres de l'empereur. Il eut encore quelques moments lucides, et se rappela ce qu'il avait fait de bien en sa vie pour la religion. « J'avais le projet de réunir toutes les sectes « du christianisme, dit-il; nous en étions con- « venus avec Alexandre à Tilsitt; mais les revers « sont venus trop tôt... Du moins, j'ai rétabli la « religion. C'est un service dont on ne peut cal- « culer les suites : que deviendraient les hommes « sans la religion ? » Puis il ajouta : « Il n'y a « rien de terrible dans la mort; elle a été la « compagne de mon oreiller, pendant ces trois « semaines; et à présent elle est sur le point de « s'emparer de moi pour jamais. J'aurais désiré « revoir ma femme et mon fils; mais que la vo- « lonté de Dieu soit faite. » Le 3 mai, il reçut une seconde fois le viatique (1). Le lendemain, après avoir dit adieu à ses généraux, il prononça ces mots : « *Je suis en paix avec le genre humain;* » et il joignit les mains en ajoutant : « *Mon Dieu !* » Les mots *tête, armée*, furent les derniers qu'il prononça; ce qui indique que, dans le délire du moment suprême, son imagination errait encore sur un champ de bataille. Ce fut le 5, à six heures du soir, qu'il expira. La veille, un violent orage avait arraché jusqu'aux arbres de Longwood, et les Anglais ont dit que c'était un trait de ressemblance de plus entre l'histoire de Cromwell et la sienne. Les officiers de sa maison et le docteur Antommarchi voulurent aussitôt, suivant ses dernières intentions, procéder à l'autopsie sans le concours des Anglais; mais Hudson Lowe s'y opposa formellement; et il convoqua pour le lendemain quatre docteurs, les seuls dont il pût disposer. L'opération se fit sous leurs yeux et en présence d'Antommarchi, de MM. Bertrand, de Montholon, de quelques officiers anglais et du valet de chambre Marchand. La cause de la mort fut évidente dès le premier aspect. Un large ulcère couvrait l'estomac presque entier. Le contact de la partie ulcérée avec le foie avait seul prolongé de quelques mois l'existence du malade, en retenant les aliments. Ainsi la guérison était impossible. Tous les docteurs présents signèrent le

procès-verbal; à l'exception d'Antommarchi, qui, n'étant pas du même avis que ses confrères, en fit un pour lui seul, où il ne fut nullement question de poison, comme on l'a prétendu, mais dans lequel il affirma que la mort n'avait pas été causée par un cancer ou un ulcère à l'estomac, mais par une *gastro-hépatite chronique* qu'il soutenait, contrairement aux autres médecins, être endémique à Ste-Hélène. Les compagnons de captivité de Napoléon demandaient que, suivant ses dernières volontés, son cœur fût remis à leur garde; Hudson Lowe ne le permit pas. Il le fit déposer dans de l'esprit-de-vin et placer dans le cercueil, ainsi que l'estomac, que voulait garder Antommarchi. Le corps fut exposé pendant deux jours sur un lit de parade, vêtu d'un frac vert, avec toutes les décorations, mais non la couronne impériale, ce que n'eût pas permis Hudson Lowe, lors même qu'il en eût existé une à Ste-Hélène. La population de la colonie tout entière accourut pour le voir. Nous terminerons ce récit de la mort de Napoléon par une circonstance remarquable, tirée de la relation fort intéressante qu'en a donnée M. de Montholon. « Les troupes « de la garnison accoururent de tous les points « de l'île, en grande tenue, mais sans armes, « pour défilier devant les dépouilles mortelles du « géant que, peu d'heures auparavant, elles gar- « daient. Chaque homme s'approcha religieuse- « ment du pied du lit, et mit un genou en terre. « La plupart osèrent approcher leurs lèvres sur « un pan du manteau. Sir Hudson Lowe, dès qu'il « eut avis de l'exemple donné par le 20^e régiment, « qui campait à Deadwood sous ses fenêtres, « voulut s'y opposer; mais sa rage échoua devant « la légalité anglaise; le colonel lui répondit : « *Napoléon est mort; la loi d'exception n'existe « plus. J'ai le droit de faire sortir mon régiment « comme il me plaît, et je le fais.* Tous les corps « de terre et de mer suivirent cet exemple, et « l'hommage fut rendu... » Napoléon avait désigné lui-même le lieu où il voulait être enterré, dans le cas où son corps resterait dans l'île. C'était près d'une source jaillissante, à l'ombre de deux saules pleureurs, où il était allé souvent s'asseoir (1). Pendant trois jours, cent ouvriers furent employés à creuser son tombeau, à en faciliter les approches dans l'escarpement des rochers. Le 9 mai, il y fut porté avec toute la solennité que l'on put mettre à une cérémonie si extraordinaire sur ce lointain rivage. Les comtes Bertrand et de Montholon tenaient le poêle. L'amiral, le gouverneur, les commissaires français et russe,

(1) Dans un moment de calme, s'étant adressé à ses exécuteurs testamentaires, il leur disait : « Vous avez partagé mon exil; « vous serez fidèles à ma mémoire; vous ne ferez rien qui puisse « la blesser. J'ai sanctionné tous les principes; je les ai infusés « dans mes lois, dans mes actes, il n'y en a pas un seul que « je n'aie consacré. Malheureusement, les circonstances étaient « graves; j'ai été obligé de sévir, d'ajourner; les revers sont ve- « nus; je n'ai pu débânder l'arc, et la France a été privée des « institutions libérales que je lui destinais. Elle me juge avec « indulgence, elle me tient compte de mes intentions, elle chérit « mon nom, mes victoires. Imitiez-la; soyez fidèles aux opinions « que nous avons défendues, à la gloire que nous avons acquise; « il n'y a hors de là que honte et confusion... » Puis, le délire ayant repris, il se croyait sur les champs de bataille, il appelait à lui Stengel, Desaix, Masséna.... « Allez, courez, s'écriait-il, « prenez la charge, ils sont à nous!... » L'affaissement survenait ensuite, avec des alternatives de lucidité. B—N.

(1) Un jour, après avoir bu de l'eau de cette fontaine, appelée Hutsigate, Napoléon disait : « Si la destinée voulait que je me « rétablisse, j'élèverais un monument dans le lieu même où jaillit cette source, je couronnerais sa fontaine en mémoire du « soulagement qu'elle m'a causé. Si je meurs, et que l'on ne « proscrive pas mon cadavre comme on a pros crit ma personne, « je souhaite que l'on m'enterre auprès de mes ancêtres, dans la « cathédrale d'Ajaccio. S'il ne m'est pas permis de reposer où « je naquis, eh bien, que l'on m'ensevelisse où coule cette eau « si douce et si pure ! » B—N.

toutes les autorités de la colonie et 3,000 hommes de troupes formaient ce cortège, que suivaient aussi madame Bertrand, sa fille et tous les domestiques. L'abbé Vignali récita les prières d'usage ; et ce respectable ecclésiastique se montra en tout digne de la mission qui lui avait été donnée par le souverain pontife. Plusieurs salves d'artillerie marquèrent le moment où le cercueil fut placé dans la tombe ; à l'instant même, une énorme pierre la couvrit. Ce n'était que vingt ans plus tard qu'on devait ouvrir cette tombe pour suivre les intentions du défunt, et transporter ses restes aux rives de la Seine. En 1840, sous le ministère de M. Thiers et à sa demande, le gouvernement anglais a bien voulu que le corps de Napoléon fût exhumé et apporté en France. Une frégate commandée par le prince de Joinville s'est rendue à Ste-Hélène, et le cercueil, arrivé à Paris, a été déposé solennellement, le 15 décembre 1840, dans l'église des Invalides, où un magnifique tombeau fut construit. En attendant, il est placé dans une chapelle murée (1). Au moment où nous écrivons (mars 1844), les chambres législatives accueillent la proposition du colonel Bricqueville, de déposer le cercueil du général Bertrand à l'entrée de la tombe de Napoléon. Nous doutons qu'il eût approuvé cette disposition, s'il eût pu la prévoir. D'après ce que nous venons de raconter, sur les témoignages les plus authentiques, il est évident que ce général, loin d'être destiné à rester auprès de Napoléon à Ste-Hélène, eût été forcé de s'en éloigner si l'ex-empereur eût vécu quelques jours de plus. Ainsi un décret le réunirait pour toujours, dans la tombe, à celui qu'il eût expulsé de sa demeure ! — Il ne nous reste plus qu'à faire connaître le testament de ce grand homme. Ce monument historique, du plus haut intérêt, comme tout ce qui se rattache à Napoléon, mérite surtout d'être remarqué par l'esprit d'ordre et d'équité qui en a dicté la plus grande partie. La plupart des legs y sont fondés sur des causes justes et des droits réels, si ce n'est celui du sieur Cantillon qui avait voulu assassiner Wellington, dont nous sommes fâché de voir le nom figurer à côté de ceux de Dugommier, de Montholon et de beaucoup d'autres fort honorables. Il y a dans cette clause de la haine pour un rival, qui ne devrait pas se trouver dans un testament, très-convenable sous plusieurs rapports. D'autres passions bonnes et mauvaises s'y révèlent encore ; mais il faut surtout y admirer cette résolution si généreuse, si chrétienne, de pardonner à tous.

M—D J.

(1) Les restes de l'empereur ont été déposés dans la chapelle St-Jérôme, où ils sont demeurés jusqu'au mois d'avril 1861, qu'ils ont été transférés, en présence de la famille impériale, dans le magnifique tombeau de granit et de marbre sculpté par Pradier. Ainsi cesse l'appréhension qu'avait bien du monde de voir porter à St-Denis le chef d'une dynastie d'origine militaire, qui paraît mieux placée au milieu des représentants de la valeur française.

B—N.

— Dans les pages qui précèdent, M. Michaud, a retracé l'histoire du souverain et groupé autour de sa personne les principaux faits politiques de l'époque. Dans les pages qui vont suivre, nous étudierons l'homme ; nous tâcherons de préciser les mouvements progressifs et alternatifs de son tempérament et de son génie. Enfin nous traiterons tout à fait à nouveau la partie bibliographique. — Pour mettre plus d'ordre parmi des choses dont l'abondance effraye quand il s'agit de les réduire à des limites raisonnables, nous les classerons en cinq périodes bien distinctes, savoir : I. *Enfance et Jeunesse*, II. *Généralat*, III. *Consulat*, IV. *Empire*, V. *Exil*. — ENFANCE ET JEUNESSE. *Ajaccio, Ecoles de Brienne et de Paris, Valence et Anzonne, Toulon*. — Délicat, maigre et laid, portant, sur un corps assez chétif, une tête démesurément forte et des épaules déjà saillantes, double type caractéristique du physique des Bonaparte ; ayant une peau plutôt jaunâtre que rose et blanche, des extrémités grâciles et maigres, une physionomie triste et méditative, une humeur inégale, des mouvements d'impatience et de colère, de l'entêtement et de la turbulence difficile à contenir, Napoléon au berceau n'offrait rien d'aimable. L'orgueil maternel ne s'en prévalait pas ; il faisait contraste avec Joseph, si remarquablement beau, si patient et si soumis. De cette opposition dans la nature des deux frères résultaient, au profit de Joseph, certaines préférences que les bons parents ne s'avouent pas, car ils se les reprocheraient, mais qui percent en toutes choses et qu'un enfant saisit à merveille. Criard et souffreteux, Napoléon, pendant les trois ou quatre premières années de sa vie, fut presque constamment en contact avec des mercenaires ou de vieilles parentes qui, l'affectionnant beaucoup, satisfaisaient aux moindres caprices qu'il pouvait manifester ; c'étaient dame Saveria, dame Ilaria, la tante Mammucia Caterina, créature excellente, mais querelleuse et têtue ; c'était le père Bagalino, type d'insouciance heureuse, satisfait de porter sur ses bras nerveux, tantôt le futur empereur, tantôt les futurs rois et les princesses futures. Nous donnons cet aperçu, parce que, pour apprécier l'homme, il faut l'étudier enfant ; il faut le voir sur les genoux de sa mère et contre le sein de sa nourrice, l'examiner dans ses attitudes, dans ses caresses, dans ses jeux, dans le timbre de sa voix, dans l'agencement des syllabes qu'il prononce, dans le développement de ses antipathies et de ses sympathies naissantes. Observez bien : si l'enfant posé devant vous a quelque chose de caractéristique et d'arrêté, ce quelque chose, vous le retrouverez trente années plus tard sous d'autres formes, sous d'autres enveloppes, malgré l'éducation, malgré des habitudes acquises. On dirait une émanation de l'âme qui domine le mouvement matériel de la vie, une pensée mère mise en relief par le Créa-

teur lui-même. — Non moins prompt que turbulent, Napoléon avait de bonne heure pris sur Joseph, comme sur tous les enfants de son âge, un ascendant marqué. Au moindre mot, au moindre geste il répliquait. « Rien, disait-il, ne m'imposait, rien ne me déconcertait : j'étais querelleur, lutin; je ne craignais personne. Je battais l'un, j'égratignais l'autre, je me rendais redoutable à tous. Mon frère Joseph était battu, mordu, et j'avais porté plainte contre lui quand il commençait à peine de se reconnaître. « Bien m'en prenait d'être alerte : maman Letizia eût réprimé mon humeur belliqueuse; elle n'eût pas souffert mes algarades. Sa tendresse était sévère; elle punissait, récompensait indistinctement; le bien, le mal, elle nous comptait tout. Mon père, homme éclairé, mais trop ami des plaisirs pour s'occuper de notre enfance, cherchait quelquefois à excuser nos fautes. — Laissez, lui disait-elle, ce n'est pas votre affaire, c'est moi qui dois veiller sur eux. — Elle y veillait, en effet, avec une sollicitude qui n'a point d'exemple. Les sentiments bas, les affections peu généreuses étaient écartés, flétris; elle ne laissait arriver à nos jeunes âmes que ce qui était grand, élevé. Elle abhorrait le mensonge, sévissait contre la désobéissance; elle ne nous passait rien.... » Pour réprimer la fougue impatiente du jeune Napoléon, ses parents le placèrent dans une pension de petites demoiselles, mais il n'y demeura pas très-longtemps, quoiqu'il se fit aimer par sa gentillesse, par ses répliques spirituelles et par le germe de cette beauté physique qui ressortit du développement progressif des traits du visage et de l'ensemble des muscles. En âge d'être suivi de plus près, l'oncle Lucien lui enseigna le catéchisme et l'histoire sainte; l'oncle Joseph Fesch fut son premier maître d'écriture, et l'on retrouve, en effet, dans les premières formes calligraphiques de Napoléon, des formes semblables à celles de Fesch. Son écriture alors était ronde et fort lisible. — Ce fut avec ses compagnons d'enfance, avec le brave Bagalino et les enfants de son âge, que Napoléon se pénétra de cette odeur du sol, ainsi qu'il l'exprima plus tard, qu'aucune impression n'efface; ce fut au foyer domestique, en écoutant d'une oreille attentive les récits de la guerre d'indépendance, qu'il sentit germer et grandir son patriotisme insulaire, qu'il se prit d'une pieuse admiration pour Sampiero, pour Paoli, pour tous les héros corses; et, comme les bienfaits de la France, la protection du comte de Marbœuf ne compensaient point les pertes subies par les Bonaparte depuis l'annexion de la Corse à notre territoire, comme d'ailleurs l'affranchissement du pays natal, quelle que soit son étendue, préoccupe l'imagination, Napoléon grandissait sous l'influence de certaines préventions antifrançaises, dont il s'est affranchi difficilement. — Doué d'une grande aptitude d'observa-

tion, d'un légitime orgueil; nourrissant au fond du cœur beaucoup de tendresse filiale et fraternelle, parlant l'idiome corse, mêlé de formes plus souvent italiennes que françaises, Napoléon offrait une riche culture intellectuelle, abrupte peut-être en commençant, mais féconde en fruits inattendus. L'oncle Lucien sut l'apprécier. Le 1^{er} janvier 1779, lorsque Napoléon arrivait au collège d'Autun, où il ne devait demeurer que trois mois et demi, jusqu'à ce qu'il y eût une vacance à l'école de Brienne, c'est à peine s'il parlait français; aussi, parmi ses condisciples, s'élevèrent d'interminables plaisanteries sur son langage insolite : l'observation lui apprit, mieux qu'un maître, l'usage d'une langue qu'il devait parler plus tard avec tant de charme, de vigueur et de volubilité. Toutes les petites vexations d'élèves qui avaient affligé Bonaparte au pensionnat d'Autun, l'attendaient à Brienne; mais, insensiblement, les préventions suscitées contre lui par sa qualité d'étranger, cédèrent à la fermeté de sa contenance, à la régularité de sa conduite, aux preuves d'intelligence qu'il donna. Les élèves eurent pour lui de la considération; l'amitié vint plus tard. « Ma tête alors commençait à fermenter, disait un jour Napoléon; j'avais besoin d'apprendre, de savoir, de parvenir; je dévorais les livres. Bientôt il ne fut bruit que de moi dans l'école; j'étais admiré, envié; j'avais la conscience de mes forces, je jouissais de ma suprématie. » Cette suprématie, toutefois, ne s'étendait point à l'ensemble des facultés. Faible en grammaire, non moins faible en latin, Napoléon réussissait admirablement en histoire, en géographie, en mathématiques : le P. Patrault, qui professait les sciences exactes, lui témoignait une prédilection particulière. Le P. Dupuy, sous-prieur, littérateur émérite, homme de goût, doué d'une patience d'ange, prenait également grand soin de cultiver, dans une autre voie, les dispositions remarquables du jeune insulaire; mais tel était l'empire des habitudes, telle était sa prédilection pour certaines formes linguistiques auxquelles se rattachaient ses plus lointains souvenirs, qu'officier, fréquentant depuis plusieurs années le grand monde, il écrivait encore *soupplier*, *soupporter*, *foutilité*, *faïra* pour *fera*, *comblément* pour *complément*, et, ce qu'on ne croirait pas, *enfanterie* pour *infanterie*. Heureux par le travail et par la considération qu'il procure, Napoléon l'était beaucoup moins par les froissements d'amour-propre qu'engendre une position gênée. Beaucoup de ses camarades avaient de la fortune, et la détresse qu'éprouvait alors la famille Bonaparte ne lui permettait presque pas d'agir comme eux. Il en ressentait au fond du cœur une amertume des plus poignantes. — Le teint de Bonaparte, image fidèle des irrégularités fonctionnelles de ses organes et des préoccupations de son âme impatiente, était jaune, même bistre. L'extrême viva-

citée de son regard et la contractilité nerveuse de ses lèvres minces, disaient ce qu'il recélait au fond du cœur avant que sa pensée prit une forme. Vers le milieu de l'année 1782, il fit sa première communion, sous la direction du P. Charles ; et cette initiation religieuse à l'existence morale de l'homme, Napoléon l'avait accomplie avec la fermeté d'une âme pure.... Au point de vue des études classiques, c'était une entrave écartée ; au point de vue du caractère, c'était une lutte commencée entre le devoir et les passions, entre l'esprit et le corps ; c'était l'enfant s'élevant à la grandeur de sa destinée. Aussi Napoléon a-t-il dit : « Pour ma pensée, Brienne est ma patrie. » — A quatorze ans, ce jeune homme ne conservait déjà presque plus rien de l'enfance. La puberté n'eût peut-être attaché qu'un cachet de perfection à son caractère, si des malheurs, des chagrins de famille n'étaient point venus jeter le découragement et l'inquiétude à travers une vie d'application sérieuse. Devenu morose et sombre, le besoin d'aliments choisis qu'avait son âme autant que son esprit, le rendit plus studieux encore. La lecture chez lui fut une passion ; il dévorait les livres. C'est l'époque où, s'isolant fréquemment des élèves, il passait à la bibliothèque presque toutes les heures de récréation. Amoureux de l'antiquité, du merveilleux, des aventures extraordinaires et des grands coups d'épée, il lisait volontiers Hérodote, Homère, Arrien, Pausanias, Polybe, Diodore de Sicile, Strabon, César, Tite-Live, Tacite, et s'y attachait au point de faire des extraits. Bien qu'Alexandre fût son héros de prédilection, Quinte-Curce lui plaisait moins que les autres historiens anciens. Parmi les modernes, il affectionnait Bossuet, St-Réal, Vertot et Voltaire ; il s'ennuyait de Rollin ; il préférait nos tragédiens à nos auteurs comiques, et sentait son imagination s'épanouir aux scènes majestueuses décrites par Buffon avec la pompe de son style imagé. Le Tasse, l'Arioste, lui plaisaient beaucoup. On voit à Brienne un vieux chêne sous l'ombrage duquel, maintes fois assis, l'empereur futur lisait, dans son texte original, cette poésie brillante du 16^e siècle, qui servit de passe-port aux prouesses des paladins, et peut-être de levain pour sa propre gloire. Les annalistes, les chercheurs d'analogies, se copiant l'un l'autre, ont presque tous répété que Napoléon, à l'instar des plus grandes célébrités modernes, méditait assidûment Plutarque, et qu'il s'y proposait un modèle. C'est une erreur : avant la révolution française, jamais Napoléon n'avait eu l'occasion de lire Plutarque. — A l'école militaire de Paris, les études de Napoléon continuèrent de marcher parallèlement avec ses soucis de famille. Une fausse spéculation, un procès perdu avec les jésuites, relatif à cette fameuse pépinière qui joue un si grand rôle dans les annales de la maison Bonaparte, puis la mort du chef de famille, laissant ses affaires dans un désordre extrême,

aigri Napoléon contre la destinée, contre les heureux, et le rendaient souvent injuste. Il se faisait peu d'amis et beaucoup d'adversaires ; on l'estimait néanmoins, et tout en l'appelant quelquefois *l'ours corse*, on se disait qu'en effet, ainsi qu'il semblait déjà le pressentir, on l'appellerait un jour l'aigle de Corse. — M. de l'Eguillé, professeur d'histoire à l'école des cadets-gentilshommes, signala plusieurs fois, dans ses notes trimestrielles, la profondeur des réflexions, la sagacité des aperçus de son élève ; M. Domairon, professeur de belles-lettres, frappé des idées hardies qu'il jetait quelquefois dans ses amplifications françaises, et des formes bizarres qu'il leur donnait, les appelait *du granit chauffé au feu d'un volcan*. Quand Bonaparte dut quitter l'école, voici la note, véritable signalement moral, qu'on inscrivit à son nom : « Réservé et studieux, il « préfère l'étude à toute espèce d'amusement, se « plaît à la lecture des bons auteurs ; très-appli- « qué aux sciences abstraites, peu curieux des « autres, connaissant à fond les mathématiques « et la géographie ; silencieux, aimant la soli- « tude ; capricieux, hautain, extrêmement porté « à l'égoïsme ; parlant peu, énergique dans ses « réponses, prompt et sévère dans ses réparties ; « ayant beaucoup d'amour-propre ; ambitieux et « aspirant à tout ; ce jeune homme est digne « qu'on le protège. » Effectivement Louis XVI le protégea, car il lui fit une pension de deux cents livres en *qualité d'ancien cadet de l'école de Paris*. Un officier sans fortune ne fréquente pas la société. Pendant son séjour à Paris, Bonaparte ne voyait guère que la famille Pernon, amie intime de la sienne. Il y puisait l'exquise politesse qu'inspire le monde bien élevé. Quelquefois aussi le prince Démétrius Comnène et le comte de Marbœuf l'invitaient à dîner. Ils en prenaient occasion de lui donner des conseils, que le prince Comnène n'avait point l'art de lui faire accepter sans murmure. — Le cadre des lectures de Bonaparte s'agrandissait et se diversifiait. Sans négliger les anciens, surtout César, Salluste, Suétone et Polybe, il s'occupait beaucoup d'histoire de France, d'Allemagne et d'Italie, mais à toute espèce d'écrivain il préférait alors Rousseau, dont il copia bien des pages ; passion de jeunesse qu'il se reprochait plus tard. — Ce fut en 1786, au printemps, que Napoléon, affranchi des devoirs matériels qu'exigeait son initiation dans l'armée, adopta la méthode sous l'empire de laquelle, pendant sept années, sa volonté demeura rigoureusement asservie : il prit l'habitude de noter jour par jour, quelquefois même heure par heure, ses actes et ses pensées. Rencontrait-il une femme, était-il impressionné par elle, vite il griffonnait, en rentrant chez lui, ce qu'avait éprouvé son esprit ou son cœur. Lisait-il un livre, il écrivait en marge ou traçait sur un cahier les réflexions nées de cette étude. Affaires de service, distractions, plaisirs, projets, sentences,

tout se succédait pêle-mêle dans ce *memento* que Bonaparte semble avoir voulu léguer aux historiens sérieux, pour confondre la mauvaise foi des pamphlétaires et se poser en regard de l'avenir avec toute la majesté du vrai. La plus ancienne note a pour date le 26 avril 1786. C'est le chiffre réel où commence la carrière scientifique et littéraire d'un homme qui va la poursuivre jusqu'aux événements de la terreur, avec la constance énergique qu'il a mise aux choses extraordinaires opérées par lui. — Les œuvres juvéniles de Napoléon, demeurées presque entièrement inédites et conservées avec respect par le cardinal Fesch, forment 38 gros cahiers, écrits de la main de leur auteur, et présentant quantité de dates intercalées, quantité de renvois qui permettent de se retrouver très-bien au milieu du dédale. Ces cahiers, que nous appellerons désormais *Cahiers napoléoniens*, devenus la propriété de M. Libri, ont été analysés et signalés par la *Revue des Deux-Mondes* (1842). Peut-être nous douterions encore de leur réalité, si notre vénérable ami le général Pelet ne nous avait assuré les avoir eus en main pendant deux jours; leur propriétaire voulant alors les donner au gouvernement à des conditions que l'on n'a point acceptées. — Devenu très-mélancolique, les promenades à la campagne, faites en compagnie de Lariboisière, de Hédouville, mais surtout du fidèle Desmasis, les beaux jours, la compagnie de quelques femmes aimables, et les bons soins de la famille Bou ne distrayant pas Bonaparte, il fuit tout à coup les autres, quand lui-même aurait dû se fuir, et des idées de suicide germent dans son esprit malade. Le 5 du mois de mai 1786, il écrivait : « Toujours seul au milieu des hommes, « je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De « quel côté est-elle tournée aujourd'hui? Du côté « de la mort. Dans l'aurore de mes jours, je puis « encore espérer de vivre longtemps. Je suis absent depuis six ou sept ans de ma patrie. Quel « plaisir ne goûterai-je pas à revoir, dans quatre « mois, et mes compatriotes et mes parents? Des « tendres sensations que me fait éprouver le souvenir des plaisirs de mon enfance, ne puis-je « pas conclure que mon bonheur sera complet? « Et quelle fureur me porte donc à vouloir ma « destruction? Sans doute, que faire dans ce « monde? Puisque je dois mourir, ne vaut-il pas « autant se tuer? Si j'avais passé soixante ans, « je respecterais les préjugés de mes contemporains et j'attendrais patiemment que la nature « eût achevé son cours; mais puisque je commence à éprouver des malheurs, que rien n'est « plaisir pour moi, pourquoi supporterais-je des « jours où rien ne me prospère? Que les hommes « sont éloignés de la nature! Qu'ils sont lâches, « vils, rampants! Quel spectacle verrai-je dans « mon pays? Mes compatriotes chargés de chaînes, embrassant en tremblant la main qui les

« opprime. Ce ne sont plus ces braves Corses « qu'un héros animait de ses vertus.... Quand « j'arriverai dans ma patrie, quelle figure faire, « quel langage tenir? Quand la patrie n'est plus, « un bon citoyen doit mourir! Si je n'avais qu'un « homme à détruire pour délivrer mes compatriotes, je partirais au moment même, j'enfoncerais dans le sein du tyran le glaive vengeur « de la patrie et des lois violées!... La vie m'est « à charge parce que les hommes avec qui je vis « et vivrai probablement toujours, ont des mœurs « aussi éloignées des miennes que la clarté de la « lune diffère de celle du soleil. Je ne puis donc « pas suivre la seule manière de vivre qui pourrait me faire supporter la vie, d'où s'ensuit un « dégoût pour tout. » — Evidemment, ce n'est point un Français qui parle; ce n'est pas non plus un naïf insulaire que captivent les bienfaits d'une mère adoptive ou d'un gouvernement paternel; c'est un Corse pur sang, à la manière de Sampiero; et je m'explique le refus sage de l'archidiacre Lucien¹, qui sollicité par Napoléon de lui envoyer des livres d'histoire sur la Corse, fait sourde oreille, voulant éviter sans doute d'entretenir son neveu dans des idées d'indépendance et de regrets intempestives. Lorsque Napoléon jeta sur le papier les pensées excentriques que nous venons de reproduire, il venait probablement de lire un chapitre de ce roman de *Uther*, qu'il relut six fois dans sa vie; puis il s'était monté la tête, classé parmi les méconnus, les incompris, jusqu'à ce qu'un ordre subit de route l'en eût tiré. — Au séjour de près d'une année que Napoléon fit en Corse (1786-1787) se rapportent les travaux qu'il prépara sur cette île, ainsi que différents essais littéraires écrits au *Milelli*, campagne patrimoniale qu'aimaient beaucoup les enfants Bonaparte. — Dans la ville d'Auxonne (1788), nous le voyons préoccupé des causes de la révolution française, des fautes de la monarchie, des motifs d'insurrection du peuple, de l'indiscipline de l'armée, sans perdre de vue ni la Corse, ni sa défense pour l'éventualité d'une guerre maritime, ni son histoire; ne négligeant pas davantage les problèmes de mathématique appliquée, les améliorations dont son arme pouvait être susceptible, et poursuivant avec une sollicitude toute paternelle l'éducation de son frère Louis. « Ce fut par ses exhortations et ses soins « que je fis ma première communion. C'est lui « qui me fit donner l'instruction nécessaire.... Je « me souviens très-bien que j'allais à la messe « les dimanches et jours de fête avec tout le régiment réuni en corps » (*Réponse du comte de St-Leu à sir Walter Scott*). — Dans le but d'aider aux études sérieuses de Napoléon et de lui permettre d'exercer sur Louis une surveillance directe, le général Dutheil, qui commandait l'école sous M. de Rostaing (1), commandant en chef,

(1) Le lieutenant général comte de Rostaing, devenu plus tard

l'autorisait à vivre séparément des autres officiers. Il occupait, rue de Vauban, une chambre étroite, mais longue, qu'il piétinait jour et nuit au grand déplaisir des voisins, et qui fut témoin de ses veilles les plus assidues. Pour résoudre un problème dans la solution duquel avaient échoué tous les autres officiers, on l'a vu, prisonnier volontaire, passer soixante-douze heures presque sans manger, et ne quitter les chiffres qu'après s'être assuré de son triomphe. Il recevait du professeur Lombard des leçons particulières, et préférait, comme à Valence, les longues promenades aux réunions de la société. « Je n'ai d'autre ressource ici que de travailler, écrivait-il au mois de juillet 1789 ; je ne m'habille que tous les huit jours ; je ne dors que très-peu depuis ma maladie ; cela est incroyable : je me couche à dix heures et je me lève à quatre heures du matin ; je ne fais qu'un repas par jour, à trois heures. Cela me fait très-bien à ma santé. » Cet état maladif ayant duré plusieurs mois, Bonaparte ne recherchait guère le grand monde. Cependant il fréquenta le salon de madame Pillon d'Arquebouville, femme du brigadier directeur d'artillerie, qui recevait chaque soir l'aristocratie d'Auxonne ; il voyait aussi la famille du marquis d'Authune et celle du baron Duteil, mais avec infiniment de discrétion. — Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, on voit Napoléon porter sur quantité d'objets et d'ouvrages un esprit curieux, mêlé du sentiment vague d'inquiétude qu'éprouve le voyageur sans expérience, égaré dans des contrées nouvelles dont il ne connaît ni les chemins ni la langue ; physique, statistique, géographie, sciences naturelles, histoire, médecine, religion, philosophie, Bonaparte voulait tout savoir, tout apprendre ; il en résultait certaine confusion d'idées, certaine incohérence de doctrines, et des saccades d'intelligence qui jaillissaient dans sa conversation et dans ses lettres. En atteignant la vingtième année, la raison l'éclaire déjà davantage, et dès lors, après de fausses routes et d'inévitables hésitations, il ose se tracer un chemin : désormais, l'histoire ancienne, celle de l'Asie, de la Chine, des Indes et des Arabes, mais principalement l'histoire de France et d'Angleterre, occuperont ses loisirs ; il lira la Bible, Hérodote, Homère ; il relira les classiques qui lui ont plu ; il méditera l'immortel ouvrage de Montesquieu sur la grandeur des Romains. L'ordre chronologique des faits ne lui présente qu'un intérêt très-secondaire ; c'est la philosophie de l'histoire qu'il a principalement en vue. Les phases du catholicisme, les conciles, les libertés de l'Eglise gallicane, l'institution de la Sorbonne, les dissidences même occasionnées par la bulle *Unigenitus*, le préoccupent. « Je passe mes nuits à méditer, à lire l'histoire de la

« Sorbonne et tout ce qui a été écrit sur les questions de l'Eglise gallicane et de Rome. J'aurais pu me faire recevoir docteur en théologie. Les questions religieuses ont toujours eu beaucoup d'attrait pour moi ; elles sympathisent avec mon âme comme avec ma pensée. » Des idées dogmatiques il passait sans effort à l'examen des systèmes de Filangieri, Mably, Smith, Necker, faisant partout des extraits, qu'il accompagnait de réflexions critiques. A cette époque se rapporte la composition d'un *Mémoire sur la Corse* qui reflète le patriotisme insulaire toujours exclusif de Bonaparte, et la manière heurtée dont les idées prenaient dans son âme leur forme et leur essor. A propos de ce *Mémoire*, le P. Dupuy, qui en avait reçu le manuscrit en communication, écrivait de Laon, le 15 juillet 1789 : « J'en ai trouvé le fond excellent ; mais il y a plusieurs mots impropres, mal assortis, répétés près l'un de l'autre, ou dissonants, des réflexions qui me paraissent inutiles, ou trop hardies, ou capables d'arrêter la narration et de la faire languir ; des retranchements, des additions et quelques changements à faire dans certains endroits... » Les réflexions du révérend père remplissent cinq pages. Bonaparte les accueillit mal ; il répondit avec sécheresse, avec colère ; il défendit sa pensée comme il défendra plus tard un champ de bataille ; il trouva que l'Aristarque « ôtait tout le métaphysique » du *Mémoire* et le dépouillait de sa couleur locale ; puis, se radoucissant quand l'ébullition de l'orgueil se fut calmée, il réclamait de nouveaux conseils, auxquels souscrivait le P. Dupuy avec une touchante bonhomie. Entre autres choses non moins fortes, Bonaparte faisait dire à un vieillard qui gémissait sur les infortunes de la Corse : « Fiers tyrans de la terre, prenez-y garde ! Que le sentiment de l'oppression ne pénètre jamais dans le cœur de vos sujets : préjugés, habitudes, religion, faibles barrières ! Le prestige est détruit ; votre trône s'écroule si vos peuples se disent jamais : Et nous aussi nous sommes des hommes ! » Le P. Dupuy trouvait « un tel langage trop hardi dans une monarchie, » et certes il avait raison ; mais Bonaparte répliquait avec non moins de sens : « Ces discours sont aujourd'hui communs, même aux femmes. » Il fallait marcher avec l'époque ou se laisser briser par elle. Le 15 août, Bonaparte adressait au P. Dupuy le troisième et dernier cahier. Il discuta ses observations ainsi qu'il avait discuté les précédentes ; puis il abandonna l'œuvre qu'il pensait dédier à l'honnête Necker ; mais déjà la révolution laissait loin derrière elle l'ancien contrôleur des finances, et Bonaparte, sans lui refuser son estime, se tournait vers Mirabeau et vers Raynal, qui lui donnaient de flatteurs encouragements. La prolongation de congé que sollicitait Bonaparte pour prendre les eaux d'Orezza (lettre du 16 avril 1790, datée d'Ajaccio) cacherait-elle

¹ l'aïeul d'un camarade d'enfance de Bonaparte, qui l'a suivi dans son exil, le général Montholon.

déjà quelque arrière-pensée politique ? On ne sait, et il est assez difficile de concilier son amour du drapeau, qu'il abandonne si souvent, son goût pour la ville de Valence et plus encore pour la ville de Lyon, avec les préférences qu'il témoigne à la Corse. Cette année 1790, ce second séjour en Corse, cette phase d'une vie sérieuse au milieu de l'agitation publique, ce parti pris de briguer une palme académique pour résoudre une question morale et d'écrire l'histoire autrement qu'on ne le faisait alors, nous semblent très-caractéristiques. Bonaparte ne veut pas improviser un livre ; il ne veut pas non plus créer une œuvre sèche d'érudition, qui n'irait à personne ; mais, au lieu d'adopter des croyances vulgaires, d'incertaines traditions, il remonte vers les sources et compose laborieusement, sur des pièces inédites ou peu connues, une *Histoire de Corse*. Puis, la révolution marchant, la révolution donnant droit aux plaintes, aux susceptibilités légitimes des insulaires, il s'arrête tout à coup. « Lorsqu'il y avait du danger, écrivait-il « à l'abbé Raynal, quand mon ouvrage pouvait « avoir un objet immédiat d'utilité, je crus mes « forces suffisantes ; aujourd'hui je laisse le soin « d'écrire notre histoire à quelqu'un qui n'aurait pas eu mon dévouement, mais qui aura « peut-être plus de talent... » — Vingt et une années d'âge, six années de service comme officier, douze années d'études sérieuses depuis son entrée à l'école de Brienne, avaient fait de Bonaparte un penseur, un savant, un militaire accompli. L'art de commander, il l'exerçait par le triple ascendant de l'esprit, de l'exemple et d'une juste sévérité. Personne au régiment ne conservait sur le soldat une influence plus notable ; aussi, dans le mouvement de désorganisation qui travaillait l'armée, sa compagnie demeurait-elle inébranlable. Les spécialités du service l'absorbaient toutefois beaucoup moins que les théories sociales ; il cherchait l'avenir derrière les ruines qui s'accumulaient devant lui ; il sentait la crise, il en mesurait le danger ; il voyait avec un indéfinissable mélange d'amertume et d'espérance le vaisseau de l'Etat naviguer sans boussole sur une mer sans rivages. Ce jeune homme, dont la physionomie calme prenait quelquefois une expression terrible, possédait alors un regard séducteur, un sourire infiniment gracieux, des traits pleins de noblesse, dessinés avec régularité sur la charpente osseuse qu'offrait sa figure amaigrie. Chaque jour il acquérait plus d'aisance dans les manières, plus de volubilité dans le langage ; chez lui, l'accent italien disparaissait ; il n'en restait que certaines réminiscences qui ne nuisaient point à l'agencement pittoresque de ses discours. Une pensée prompte, une parole énergique, une phrase claire, rapide, formulée en peu de mots, un enchaînement logique d'idées et de déductions soudaines caractérisaient sa conversation. Sachant écouter et réfléchir, d'un trait

il résumait ou réfutait. Les hommes l'admiraient sans lui porter envie ; les femmes prenaient plaisir à l'entendre, même quand il parlait sur des sujets étrangers à leurs études. Tel était Bonaparte, lorsque, au commencement de l'année 1791, il revint prendre garnison dans la ville de Valence. Au sein de la famille Bou, rien n'était changé ; il y retrouvait sa chambre élégante, meublée en bois de rose, et les bonnes causeries du foyer domestique ; il retrouvait aussi le cabinet de lecture du libraire Marc-Aurèle, dont il fut le plus intrépide abonné ; mais la société valençaise, modifiée profondément, prenait l'empreinte des circonstances politiques, et les soirées de l'abbé de St-Ruff, de MM. de Laurencin et de St-Germain, celles de madame du Colombier et de la famille Montalivet n'offraient plus le calme si distingué qui l'avait séduit naguère. Partout la révolution se faisait sentir. Bientôt Bonaparte quitta Valence pour se rendre en Corse, puis de la Corse il courut à Paris ; revenant à Valence et de cette ville regagnait de nouveau Paris, et de Paris Valence, puis la Corse ; agité, préoccupé, mécontent, inquiet, découvrant au loin quelque horizon nouveau et cherchant à s'élancer vers l'inconnu. Les relations de Bonaparte avec le grand monde, sa correspondance avec Raynal et Volney, qui l'encourageaient dans les études historiques auxquelles il se livrait, élargissaient le cercle de ses méditations et devaient en modifier l'esprit. Il aimait à savoir ce que pensaient les autres, mais il voulait penser par lui-même. Les plus grands noms, les autorités les plus imposantes ne l'entraînaient qu'autant qu'une idée lui semblait d'accord avec la raison, et Rousseau, l'irrésistible Rousseau, qu'il admirait tant comme écrivain, n'eut bientôt plus la puissance de le captiver. Dans un extrait du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, daté de Valence (mois d'août 1791), on voit écrit de la main de Bonaparte, à la fin de chaque paragraphe : « Je ne « crois pas cela !... Je ne crois rien de tout « cela... » Toutefois, la phrase sonore et limpide de ce remarquable écrivain, la prose pompeusement élégante de Buffon, les fornes douces et gracieuses de Bernardin de St-Pierre, livres que Bonaparte lisait souvent, ne pouvaient manquer de réagir sur son style, et, en effet, une modification notable s'y fait sentir vers l'année 1792. — Bonaparte était alors lieutenant-colonel au 2^e bataillon des volontaires nationaux corses, titre qui lui donnait beaucoup d'importance dans son île, mais qui ne le rendait pas plus opulent, car il écrivait à l'oncle l'archidiacre : « J'attends avec impatience les six écus que « me doit maman. J'en ai le plus grand besoin. » Et une autre fois : « Envoyez-moi trois cents « livres. Cette somme me suffira pour aller à « Paris. Là du moins on peut se produire, faire « des connaissances, surmonter des obstacles.

« Tout me dit que j'y réussirai. Voulez-vous « m'en empêcher faute de cent écus? » Cette pénurie tourne à sa gloire. On comprend la difficulté de s'ouvrir un chemin quand des obstacles matériels vous arrêtent de la sorte. Soutenu par les démocrates, qui n'étaient pas les plus opulents de la Corse, Bonaparte avait à lutter contre l'aristocratie, que sa richesse rendait formidable, et déjà sans doute il se lassait d'user, dans de vaines luttes de partis, les facultés exceptionnelles dont la nature l'avait doué. Une idée lui vint : au mois d'août 1792, il en écrivit à Monge, ministre de la marine; ce fut d'entrer dans l'artillerie de marine. Ayant osé demander le grade de lieutenant-colonel, on ne lui répondit pas (1). Quelques mois après, forcé d'abandonner son commandement, il laissa la Corse livrée aux partisans de l'Angleterre, et, vers la fin du mois de mars 1793, il débarqua à Fréjus, le *Forum Julii* des Romains, qui tient une si grande place dans sa destinée. Ce fut là que le rencontra Desgenettes (2), vers le 25 mars 1793 : « Assis à une table autour « de laquelle soupèrent une trentaine d'officiers, « revenus presque tous de l'inutile expédition « de Sardaigne, je remarquai deux chefs de bataillon des milices corses qui se traitaient de « frères et qui m'adressèrent sur Paris plusieurs « questions auxquelles je répondis avec empressement, pour lier la conversation avec eux. « L'intérêt toujours croissant que m'inspirèrent « ces deux inconnus me fit désirer, avant de « nous séparer, de savoir leurs noms. Un sous-officier corse, qui les servait avec déférence et respect, et auquel je m'adressai à cet effet, me « répondit : « Ils se nomment Bonaparte. Celui « qui paraît le plus jeune est pourtant le plus « vieux ; c'est le comte ou Joseph ; l'autre, le « canonnier, est un fier militaire ; s'il nous avait « commandés il y a quelques jours, nous ne « serions pas ici, et la république tiendrait un « bon morceau de plus du royaume des marmottes.... Mais on se reverra, et vous entendrez parler un de ces matins du cadet des Bonaparte.... » L'ainé, beau comme Antinoüs, « était aussi aimable qu'enjoué, tandis que le « canonnier, hâve et décharné, avait les traits « sévères et quelque chose du second des Brutus. Joseph caressait son second frère, et celui-ci avait visiblement pour le premier les égards « et les prévenances dont, parmi les nobles, les « chefs de la famille ont toujours été l'objet. « Napoléon causait beaucoup, mangeait et buvait fort peu.... » Quelques jours après, Bona-

parte et Desgenettes se retrouvaient à Nice. Bonaparte avait repris l'épaulette de capitaine d'artillerie, et accompagnait partout Dumerbion, qui venait de remplacer le général Brunet, envoyé à l'échafaud. « Je vais m'éloigner le plus « promptement possible de cette Capoue, qui ne « mérite même plus le nom de ville de guerre « depuis que le maréchal de Berwick en a fait « sauter le château, » disait un jour Bonaparte à Desgenettes. — Les représentants du peuple Barras, Fréron, Ricord, Robespierre le jeune et Saliceti, jouissant d'une autorité sans contrôle, secondaient très-bien les vues de Bonaparte; ils lui donnèrent des missions importantes, puis ils l'attachèrent, sous l'estimable Dugommier, au corps d'armée qui allait assiéger Toulon. De là date sa carrière de gloire. Il y arrivait merveilleusement disposé par de profondes études, par de longues méditations, par certains exercices de pouvoir, où, libre de ses déterminations personnelles, il avait su prendre l'aplomb qu'exige l'art de commander aux autres. Le chaos de son style s'était éclairci en même temps que le chaos d'idées dans lequel se ballottait son imagination fougueuse : le *Souper de Beaucaire*, les *Lettres* et les *Ordres*, datés de Saorgio, de Sospello, de Nice, d'Avignon, etc., ne ressemblent déjà plus aux *Discours* du club d'Ajaccio, aux *Adresses*, à la *Correspondance* de cette période d'agitation sans issue et sans limites. Les hommes qui vont l'entourer sont autrement trempés et disciplinés que ceux qu'il faisait mouvoir au sein de la Corse palpitante et bouleversée. — GÉNÉRALAT (janvier 1794 à novembre 1799). *Armée des Alpes*, *Armée de l'intérieur*, *Italie*, *Egypte*. — A l'ouverture de l'année 1794 s'élargit la destinée de Bonaparte. Quoiqu'il n'eût été nommé général que le 6 février 1794, il en remplissait les fonctions depuis qu'on l'avait chargé (16 janvier) d'inspecter l'armement des côtes de la Méditerranée; tâche énorme, car devant lui stationnait l'escadre anglaise, derrière lui s'organisaient les bandes insurrectionnelles du Midi. Aux travaux multiples de cette inspection, il joignit le commandement de l'artillerie de l'armée des Alpes, puis, par mesure exceptionnelle, celui d'une brigade de bataille, et en outre une mission de confiance à Gènes. Le voilà donc faisant à la fois la guerre expectante et la guerre active, rédigeant, discutant des plans de campagne, et se livrant aux soins administratifs, aux combinaisons diplomatiques qu'exigeaient les circonstances. Tant de choses accumulées sur la tête d'un seul homme, qui n'avait pas vingt-cinq ans, l'exposaient à d'amères jalousies, aux empiétements qu'on réalise par bénéfice d'âge, de mérite réel, de services antérieurs ou d'intrigues. La camaraderie d'école et la camaraderie du drapeau, la fraternité d'insulaire, d'une nature singulièrement envahissante chez les Corses, accroissaient d'autant les difficultés du rôle que Bonaparte devait rem-

(1) Bonaparte se trouvait alors à Paris, hôtel des Patriotes hollandais, rue Royale-St-Roch, aujourd'hui rue des Moulins. Sa pétition, présentée le 30 août au ministre, fut marquée des lettres S. R. (sans réponse). L'insuccès de cette démarche lui fit prendre la résolution de retourner en Corse, et il partit au mois de septembre, emmenant avec lui sa sœur Marie-Anne-Elisa, qui reçut un franc par lieue d'indemnité de route.

(2) Devenu depuis médecin en chef de l'armée d'Egypte, inspecteur général du conseil des armées, etc....

plir. Il le comprit très-bien, et du moment qu'il l'eut compris, son plan de conduite fut arrêté : éloigner les incapables, captiver les hommes forts, séduire les esprits incertains. Dès son arrivée à l'armée des Alpes, il avait d'un coup d'œil mesuré les capacités du docteur Lorentz et du docteur Desgenettes, de l'administrateur Aubernon, du commissaire ordonnateur Chauvet. Sous les murs de Toulon, il s'était lié avec Marescot, Songis et Suchet ; il avait deviné Junot, Muiron, Larrey, Victor, devenu général, il se lie d'amitié avec l'ainable et spirituel Cervoni, avec l'abbé Varèse, ex-vicaire général d'Autun ; il conseille Dumberbion, utilise Gassendi, Faultrier, Marmont ; il s'apparie avec Masséna, Lapoype, Garnier, Mouret, regardés comme de hautes capacités militaires, il prend l'attitude d'un homme auquel sourit la fortune. Tout à coup, une circonstance imprévue l'ébranle : l'envie de faire du zèle, d'anciens conflits de prérogatives qui dataient de Toulon, et plutôt encore certaine rivalité d'amour, portent Saliceti à dénoncer Bonaparte ; on l'arrête pendant quelques jours, mais son innocence éclate, et le 24 fructidor (11 septembre 1794), rendu libre, on le vit apparaître au grand dîner qu'Aubernon donnait ce jour-là dans l'un des plus beaux hôtels de Nice. Du plus loin qu'on aperçut Bonaparte, arrivant au grand galop accompagné de son aide de camp Junot, les dames, presque toutes Antibois, leur tendirent les bras en signe d'allégresse et les saluèrent d'applaudissements prolongés. Le général qui, à toutes les époques, rendit peu d'hommages aux femmes qui le méritaient le mieux, fut ému ; il salua ces dames avec cette bonne grâce et ce sourire ineffable qu'on lui a connus depuis quand il voulait plaire. — D'une aussi prompt réparation, que réclamèrent eux-mêmes les représentants du peuple Albitte, Lacombe St-Michel et Saliceti, s'accrut l'autorité morale du général Bonaparte, au point qu'à table, quelques jours après le 9 thermidor, chez le représentant du peuple Turreau, dont la femme venait de préconiser l'athéisme, il osa dire, après avoir fait feu de toute l'artillerie du raisonnement : « Quand le « déisme et les religions diverses qui en décou-
« lent seraient des erreurs, il est des illusions
« que l'on doit respecter et sans lesquelles on ne
« parviendra jamais à conduire les peuples. » — Dans les mouvements militaires de l'armée des Alpes, dans l'expédition maritime sur Livourne, pour laquelle Bonaparte s'embarqua le 12 ventôse an 3, et qui ne dura qu'une quinzaine de jours, dans plusieurs expéditions ou reconnaissances le long des côtes méditerranéennes, ce général multiplia ses rapports avec des hommes distingués dont la coopération lui servira beaucoup désormais : il eut de fréquentes relations avec les généraux Laubadère, Laharpe, Casalta, Stengel, avec les contre-amiraux Martin, Thévenard et Bruix, avec les représentants Jean-Bon St-André, Le-

tourneur, Ritter, Mariette, Fréron, qui cherchait à faire oublier son terrorisme ; Saliceti, prévenant, obséquieux à proportion de ce qu'il était traître... Chauvet, Marmont, Muiron, Junot, ne le quittaient presque pas ; il avait souvent aussi près de lui son frère Joseph, qui remplissait les fonctions importantes d'administrateur général des hôpitaux de l'armée. — Au mois de mai 1795, une réaction thermidorienne, fatale au général Bonaparte, ainsi qu'on l'a vu dans les pages précédentes, le fut également à ses amis Chauvet et Boinod. Dans cette disgrâce il leur écrivait des lettres touchantes ; il envoyait à Boinod, pour le consoler, des numéros de *la Sentinelle de Louvet* ; il s'ingéniait en travaux utiles, en démarches fructueuses, mais son horizon restait sombre. Tout à coup brille le soleil du 13 vendémiaire : le 14 (6 octobre), à deux heures du matin, il écrivait à Joseph : *Le bonheur est pour moi !* Ces cinq mots disaient tout. Dès la fin du mois, les fidèles de Bonaparte occupaient les avenues du pouvoir ; Chauvet était secrétaire général du ministère de la guerre, Pille siégeait au comité d'organisation des armées ; Dupin, adjoint au ministre de la guerre, lui donnait les témoignages d'un intérêt bien vif... Et d'ailleurs, ce n'était déjà plus Bonaparte qui avait besoin de ses amis, c'étaient ses amis qui avaient besoin de lui. Du mois d'octobre 1795 il devient une puissance, et il le sait, ce qui le rend doublement puissant. Souvent sans le vouloir, mais par la pente naturelle du commandement, il empiète sur les droits du directoire ou des ministres, et on les voit défendre d'insignifiantes prérogatives, comme s'il se fût agi du salut de la république. — Depuis son retour à Paris, Bonaparte avait fréquenté beaucoup de savants, de gens de lettres, d'artistes, d'hommes politiques et de femmes aimables, parmi lesquelles mesdames Visconti, Tallien, Letourneur, Vanhove, auxquelles était venue se joindre, en dernier lieu, l'excellente et gracieuse créature dont il fera plus tard une impératrice. Il voyait Berthollet, Monge, Laplace, Daubenton, Lacépède et l'abbé Barthélemy, parmi les savants ; Arnault, Bernardin de St-Pierre, Chénier, Palissot, Volney, parmi les gens de lettres ; Talma, Monvel, Michot, parmi les artistes dramatiques ; David parmi les peintres. Ces habitudes sociales, ces préférences d'un esprit d'élite, jointes à la grandeur des conceptions, à l'étendue presque illimitée du pouvoir, exerçaient inévitablement une action profonde sur les facultés du général ; il acheva de perdre les dernières teintes du sol natal ; d'ingénieuse et d'originale qu'était auparavant la tournure de sa conversation, elle devint élégante chaque fois qu'il le fallait. Tandis que d'une main il protégeait le directoire et la convention, de l'autre il tâchait d'équilibrer, de concilier les devoirs mixtes du soldat citoyen ; il accordait des exemptions de service aux employés de la Bibliothèque natio-

nale, à ceux du jardin des plantes, aux élèves de l'école des beaux-arts; il s'organisait une maison, tout en affectant de ne pas manger d'autre pain que le pain de la section (1), et il rêvait la villégiature, le charme d'un modeste domaine, la vie solitaire, lorsque, à la veille d'épouser une femme aimée, il allait de ses bras s'élancer sur les Alpes et fixer son avenir. Dans le choix fait de Bonaparte, le directeur Carnot, secondé par Letourneur, triompha du mauvais vouloir de Barras, et longtemps avant qu'il fût nommé, les personnes initiées aux secrets d'Etat pressentaient cette nomination. Aussi Louis Bonaparte, Boinod, Chauvet, Junot, Lemarois, Marmont, qui devaient accompagner le nouveau général en chef, s'y disposaient-ils depuis un mois. Le 3 mars 1796 (13 ventôse an 4) Bonaparte s'informait auprès de Barthélemy, conservateur de la Bibliothèque nationale, s'il existait quelques ouvrages sur les opérations militaires de Catinat en Savoie.... « Vous m'obligerez de faire des recherches et de m'envoyer la note que je vous demande le plus tôt possible, devant partir « sous peu de jours pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. » Huit jours après, le 21 ventôse, Merlin, ministre de la police générale, lui écrivait : « Je vous adresse, général, le « passe-port que vous m'avez fait demander, et « les lettres que j'écris aux commissaires du pouvoir exécutif près les administrations des départements du Gard, des Bouches-du-Rhône, « de Vaucluse et du Var, pour les engager à vous « seconder de tous leurs moyens. En regrettant « de vous voir éloigné de Paris, je me félicite, « général, et je félicite la république entière, de « ce qu'à la tête d'une de ses plus importantes « armées va paraître un général habitué à commander à la victoire, et j'espère que bientôt « nous apprendrons que le vainqueur des « belles du 13 vendémiaire l'est aussi de leurs « complices de Vienne et de Turin. S. et F. » (salut et fraternité). — Le 27 mars, il apparaissait à la tête de son armée et lui tenait du haut des Alpes ce langage fier, audacieux et prophétique que peut-être jamais elles n'avaient entendues depuis Annibal. Les campagnes d'Italie ont eu des historiens dignes d'un si beau sujet, nous n'y reviendrons pas; mais ce qu'on n'a jamais suffisamment mis en relief, ce qu'on ignore faute de recherches suffisantes, c'est la diversité des ressorts utilisés par Bonaparte pour agir sur l'opinion avec un succès semblable à celui de ses manœuvres militaires. La presse lui fut d'un grand secours. Il eut en France des journaux dévoués; il en eut davantage encore par delà les Alpes; les uns qu'il créa, les autres qu'il ne fit qu'encourager et soutenir; il adopta pour ses *bulletins* des formes nouvelles désapprouvées du directoire, et que le directoire fut obligé de subir;

il imprima beaucoup d'ordres du jour et de proclamations; il rédigea des articles, commanda des brochures qu'écrivaient Berthier, Julien, Faypoult, Monge, Poussielgue, Villetard, etc.; sous la dénomination de *sociétés d'instruction*, il prit soin de faire organiser, dans les villes principales d'Italie, des clubs qui possédaient leurs organes de publicité rédigés par des esprits éminents; il ne s'y montrait pas, mais il les inspirait, les soutenait, et les ramenait quand ils penchaient vers la dérive. — Après Campo-Formio, Bonaparte a soin d'émousser ce qu'offrirait de trop aiguë la pointe de son épée; il affecte des préférences pour l'habit bourgeois; il fréquente les loges maçonniques, assiste aux séances de l'Institut, y prend part à des discussions de mécanique ou d'industrie, et, dans les loisirs que lui laissent les négociations de Rastadt et l'organisation d'une armée soi-disant d'Angleterre, il se livre à cette fréquentation de la haute société qui, dans Paris, constitue la vie des affaires. — Beaucoup de pièces, signées par le directoire, par le comité de salut public ou par les ministres, datées des derniers mois de 1797 et du commencement de 1798, furent écrites par Bourrienne et par Clarke sous la dictée de Bonaparte. — En Egypte, au milieu du cortège de héros, de savants et d'artistes dont le général en chef s'est fait accompagner, sur cette terre redevenue vierge à force d'avoir vieilli, et d'où pourrait s'élever un nouvel empire, nous remarquons chez Bonaparte des allures nouvelles : c'est bien toujours l'opiniâtre exigence d'un esprit convaincu, la ténacité d'un homme qui vise aux grandes choses; mais c'est aussi l'attitude théâtrale du dictateur, que les événements de France et les orages accumulés vers l'Orient vont frapper d'indécision, puis ramener sur le sol natal. L'Egypte fut un véritable apprentissage de souveraineté; il y fallait tout organiser, tout créer; l'administration était beaucoup plus difficile que la conquête. Les actes de Bonaparte forment un admirable ensemble; on l'y voit lui-même, sans subir d'autre pression que celle des circonstances. Son style d'alors accuse cette indépendance; il acquiert une précision, une netteté qu'on ne rencontre pas toujours dans les actes de ses campagnes d'Italie. La terre des Pharaons pouvait servir de point d'origine à l'empire de l'Inde; elle fut l'incubation du 18 brumaire. — III. CONSULAT. — Les quarante jours qui ont précédé le 18 brumaire peuvent être regardés comme la mise en scène de ce drame politique. Dix-huit mois d'absence, les périls d'une expédition lointaine, un retour à point nommé, quand la France presque entière le désirait, favorisaient particulièrement Bonaparte. Son physique amaigri portait l'empreinte du soleil d'Afrique; son langage s'imprégnait du caractère oriental des populations qu'il avait pratiquées et de la couleur d'un ciel inconnu : la bourgeoisie fêtait sa

(1) On possède plusieurs bons de pain signés par lui.

présence, le peuple y applaudissait de grand cœur et courait au-devant de lui; mais le sort de l'armée expéditionnaire préoccupait tout le monde, et déjà l'on se demandait si, loin de cette armée, le général qui la commandait devait demeurer à Paris au delà du temps matériellement nécessaire pour lui préparer des secours et ménager sa rentrée au sein de la mère patrie. Divers articles insérés dans les journaux calmèrent l'opinion : ce ne fut certes pas sans motif qu'ils précédèrent de quelques jours, de quelques heures, le 18 brumaire (1). Une fois assuré des sympathies publiques, par la circonstance même de son avènement au pouvoir, Napoléon marcha droit devant lui. Avec des ruines, il bâtit un magnifique édifice; avec les hommes d'un autre siècle, d'un autre régime, il fit les hommes du siècle actuel; il sut même les façonner à son usage personnel. L'armée obéissante et disciplinée, la France départementale et communale, l'Eglise, la dignité diplomatique, l'ordre dans les finances, l'instruction publique, la législation maritime, le pouvoir judiciaire, l'ère nouvelle d'une école de beaux-arts, une littérature spéciale, des mœurs à part qui se ressentaient d'abord du tumulte des camps et qui s'assoupirent au contact des femmes, une cour où l'on reprit insensiblement l'honnêteté du silence, toutes ces choses tirées du chaos naquirent avec le consulat. Les réunions de la Malmaison s'éloignèrent du sans-façon que l'indulgence gracieuse de Joséphine avait permis d'introduire; les cercles des Tuileries furent sérieux, composés d'hommes éminents. Avec les réceptions officielles qui s'y faisaient des diplomates étrangers et des dignitaires de la république et de l'Europe, commencèrent les célèbres parades du Carrousel et les dîners du quintidi. Bonaparte présidait souvent le conseil d'Etat; mais il n'était pas moins assidu aux réunions des différentes commissions qu'il instituait pour organiser chacune des branches du service public. Aux jours de grande cérémonie il portait un habit de velours rouge, taillé à la française et resplendissant d'or; aux jours ordinaires, l'uniforme de colonel et quelquefois l'habit bourgeois. On le voyait souvent au théâtre, même aux représentations gratuites; il fréquentait des savants comme Berthollet, Laplace, Lacépède, Daubenton, Mentelle, Jaubert, Silvestre de Sacy; il prenait part aux élections de l'Institut, qu'il réorganisait sur des bases plus larges; il instituait des concours de physique, de beaux-arts et d'industrie; beaucoup d'ar-

tistes lui faisaient hommage des fruits de leur burin, de leur ciseau et de leur palette. Autour de sa personne se groupait un cortège de poètes, tels qu'Arnault, Baour-Lormian, Crouzet, Esménart, de Flins, Gaston, Ecouchard-Lebrun, Millevoye; un chœur de musiciens, Jadin, Gavaux, Lesueur, Méhul, Paisiello, Spontini, Cherubini, etc. Pour lui, Daunou, Garat, Emmerly, Boulay de la Meurthe, de Gerando, Fontanes, Fiévée, Fabre de l'Aude, écrivaient des ouvrages politiques ou des discours de circonstance, comme l'*Eloge de Washington*, qu'il payait magnifiquement. Bonaparte ayant lu le livre du comte d'Hauterive, intitulé *De l'état de la France à la fin de l'an 8*, il l'en fit complimenter et lui donna, sur sa cassette particulière, vingt-cinq mille francs de gratification. C'était effectivement un opusculé très-remarquable, écrit avec logique, modération et convenance, le meilleur factum politique que l'on eût publié depuis dix ans (1). A quelque temps de là, Lezay-Marnesia, chargé de parcourir la Hongrie et de constater les résultats produits dans les pays slaves par la révolution française, recevait pour cet objet cinq mille francs par mois et vingt-quatre mille francs de gratification; Bomppland, l'infatigable, le hardi compagnon de Humboldt, était inscrit pour une pension annuelle de trois mille francs; on favorisait l'orientaliste Hager dans son projet d'aller en Chine pour l'exécution d'un dictionnaire chinois-français; l'ouvrage du célèbre Lampredi sur *le commerce des neutres en temps de guerre*, traduit par Peuchet, recevait des encouragements; il ordonnait l'impression d'un mémoire de Desroters relatif à la *nécessité d'une refonte des monnaies*. Tout cela émanait de la volonté du premier consul, qui demandait à De-guer un *Mémoire sur la situation des finances anglaises*, à Ch. Esmangart une brochure sur *les colonies françaises*, au ministre de l'intérieur des pamphlets *répétés cinq fois*, pour tourner en ridicule la colonisation de la Pologne prussienne.... Il faisait graver en arabe des *Cartes de mappemonde pour les quatre parties du monde*, et spécialement des *Cartes de la Barbarie, de l'Egypte, de la Syrie et de l'Asie Mineure*. Les travaux géographiques de Barbié du Bocage, les recherches de Pouqueville sur la Morée, trouvaient près du gouvernement d'alors l'appui le plus efficace. C'était sous ses auspices que l'ingénieur Moynet levait avec tant d'exactitude et de soin la carte de l'île d'Elbe. Bernardin de St-Pierre, Palissot, Chénier, Césairotti, traducteur d'Ossian, les poètes Casti et Monti, ces derniers étrangers à la France, mais non pas à l'empire que Bonaparte rêvait déjà, Fontana, Galvani, Piazzi, Volta, recevaient de lui des pensions. Il attribuait à Berthollet cinquante mille francs d'indemnité sur les fonds du conseil d'Etat; il écrivait à Laplace : « Tout ce que j'ai

(1) Voy. l'*Extrait d'une lettre d'un officier anglais*, datée d'Eyys, le 8 vendémiaire, une *Lettre de Londres*, du 4 brumaire (*Moniteur*, an 8, p. 161, 165), et plusieurs *ordres du jour de l'armée d'Orient*, résumé authentique des actes et des dictées de Bonaparte (*Monit.-ur*, p. 175). Des dépêches du général Bonaparte, soi-disant expédiées de Raguse et publiées par le même journal quelques mois auparavant (nos 276, 277, 279), prouvent qu'alors déjà le comité de rédaction de cette feuille était initié au secret de son prochain retour.

(1) Il en parut deux éditions la même année, tirées à grand nombre, Paris, Henrich, 1800, in-8° (voy. *Moniteur* de l'an 9, p. 1075, 1076, 1079, 1080).

« lu de votre ouvrage m'a paru si parfaitement
 « clair qu'il me tarde de pouvoir consacrer quel-
 « ques semaines à en achever la lecture ; j'é-
 « prouve le regret de ne pouvoir y donner le
 « temps et y porter l'attention qu'il mérite.
 « C'est pour moi une nouvelle occasion de m'af-
 « fli-ger de la force des circonstances qui m'a
 « dirigé dans une autre carrière, où je me trouve
 « si loin de celle de la science. Je vous remercie
 « de votre dédicace, que j'accepte avec grand
 « plaisir, et je désire que les générations futures,
 « en lisant votre *Mécanique céleste*, n'oublient pas
 « l'estime et l'amitié que j'ai portées à son auteur.
 « — St-Cloud, le 5 frimaire an 11. » — Les auteurs
 chéris du boulevard, Radet, Barré, Desfontaines,
 Desaugiers, Hoffmann, étaient particulièrement
 favorisés. Nous avons eu sous les yeux une quit-
 tance de quarante et un mille six cent soixante-
 six francs soixante-six centimes, signée *Bonaparte*,
premier consul, pour traitement du mois de fri-
 maire an 9 : elle témoigne à quel point ses res-
 sources pécuniaires se trouvaient bornées ; mais il
 savait y suppléer en créant d'utiles sinécures
 pour les pionniers émérites de la pensée. « Je suis
 « de la faction des contents, et si je n'en étais
 « pas, je me tairais, » écrivait dans une préface
 (1802) le spirituel Lemontey. Beaucoup d'hom-
 mes distingués ne pensaient pas différemment.
 Ceux qui, comme Ducis, Lemercier, Chénier,
 Benjamin Constant, affectaient de se soustraire
 aux avances du premier consul, substituaient l'é-
 goïsme de leurs sympathies personnelles aux
 considérations bien autrement élevées de la
 gloire nationale. — Quoique le cabinet du premier
 consul n'eût point, à beaucoup près, l'import-
 tance qu'il prit sous l'empire, on y voyait déjà
 réunis Bourrienne, secrétaire particulier, rem-
 placé en 1801 par Méneval ; Ripault et Barbier,
 bibliothécaires ; Amédée Jaubert, secrétaire-in-
 terprète pour les langues orientales. Dans le nou-
 vel état des choses, les deux consuls s'étant laissé
 absorber par Bonaparte, Lagarde, secrétaire
 du consulat, ne pouvait y rester. Bonaparte le
 pourvut d'une préfecture importante (Seine-et-
 Marne), et tira Maret de la rédaction du *Moniteur*
 pour en faire un véritable secrétaire d'Etat.
 C'était un élément essentiel du prochain empire :
 il exerça dans le journalisme une action des plus
 importantes et des plus directes. La politique
 avait son arsenal ; les armes de la pensée y figu-
 raient sous mille formes différentes, depuis le
 livre sérieux jusqu'au petit couplet, jusqu'à la
 caricature ; Maret fut longtemps le directeur de
 cet arsenal. — IV. EMPIRE. Pendant les courts
 loisirs d'une paix que l'Europe nous envoyait
 déjà, tout s'était régularisé, reconstitué ; tout
 portait l'empreinte de la plus ferme volonté,
 et se ressentait du reflet qu'exerce le génie quand
 il s'applique aux choses utiles. Mais avec la rup-
 ture de la paix d'Amiens, avec les coalitions qui
 produisirent la chute d'Ulm, le triomphe d'Auster-

litz, les victoires d'Iéna, d'Eylau, de Friedland et
 de Wagram ; avec le remaniement presque com-
 plet de la carte d'Europe au profit de la dynastie
 napoléonienne et des idées de 1789, surgit une
 telle multiplicité d'affaires qu'il fallut l'activité
 prodigieuse, l'esprit d'ordre et les facultés multi-
 ples de l'empereur pour ne pas demeurer au-
 dessous de cette tâche immense. Vers six heures
 du matin il se levait ; il entraînait dans son cabinet
 une heure après, couvert du costume habituel :
 gilet et culotte de casimir blanc, bas de soie,
 habit vert des chasseurs de la garde, épaulettes
 de colonel, plaque de la Légion d'honneur, petite
 croix du même ordre et de la Couronne de fer
 sur l'habit, cordon rouge en sautoir. Le diman-
 che, s'il y avait grande réception, l'habit bleu à
 revers blancs des grenadiers de la garde rempla-
 çait l'habit vert. Quand l'empereur voulait monter
 à cheval, aux souliers fermés d'une boucle d'or
 ovale il substituait des bottes à l'écuyère dou-
 blées de soie. Le lever proprement dit, où se trou-
 vaient les officiers de service, était fixé à neuf
 heures. Après le lever, l'empereur recevait quel-
 ques dignitaires et quelques intimes ; à dix heures,
 il déjeunait seul, dans un petit salon voisin du
 cabinet de travail ; c'était un repas de dix mi-
 nutes, ordinairement suivi d'entretiens familiers.
 Rentré dans son cabinet, l'empereur expédiait
 les affaires courantes, travaillait avec un ministre
 ou avec quelque haut fonctionnaire, présidait
 tour à tour le conseil d'Etat, le conseil du com-
 merce, le conseil de l'université, le conseil ma-
 ritime, le conseil des ponts et chaussées, le con-
 seil d'artillerie, le conseil du génie.... Tous les
 mercredis, depuis midi jusqu'au dîner, se tenait
 un conseil des ministres, auquel prenaient part
 l'archichancelier et l'architrésorier. Napoléon
 n'eût jamais manqué de le présider quand il
 était à Paris. Ce jour-là, tous les ministres di-
 naient avec Leurs Majestés. Habituellement l'em-
 pereur et l'impératrice mangeaient en tête-à-tête
 vers six heures, puis ils passaient une heure au
 salon commun, après laquelle ils se retiraient
 chez eux. L'empereur lisait alors son courrier,
 dictait des lettres, des ordres, et allait quelque-
 fois rejoindre l'impératrice, dans l'appartement
 de laquelle avaient lieu les entrées ordinaires de
 personnages titrés inscrits sur une liste spéciale
 que Napoléon revoyait souvent, étendait ou mo-
 difiait. Le coucher, cérémonie semblable au lever,
 s'effectuait vers dix heures ; on y donnait des or-
 dres pour la nuit ; l'empereur regagnait ensuite
 son petit appartement, à moins qu'une affaire
 urgente ne l'appelât de nouveau dans le cabinet
 de travail, où l'attendait toujours un secrétaire à
 poste fixe. Souvent Napoléon s'éveillait vers deux
 heures du matin. Levé aussitôt, il passait sa robe
 de chambre et travaillait ordinairement seul pen-
 dant deux ou trois heures, indiquant en marge
 ou à l'angle des lettres et des rapports reçus la
 veille, quelle réponse il faudrait y faire. Lorsque

la guerre n'y mettait point obstacle, l'empereur, chaque année, passait quinze jours au château de Compiègne, quinze jours à Rambouillet, six semaines ou deux mois à Fontainebleau. Chaque semaine, dans un but d'exercice plutôt que par goût, il chassait à tir et à courre dans quelque parc domanial. Souvent aussi il y avait, aux Tuileries et aux différentes résidences qu'occupait la cour, des représentations dramatiques et des concerts. — L'administration de la maison impériale se réglait avec un ordre parfait. L'empereur présidait au moins une fois par an le conseil de sa maison; il passait en revue les divers articles de la dépense, découvrait des choses inaperçues, régularisait les chiffres, imaginait des ressources, trouvait moyen d'opérer quelque économie. Les revenus de la maison impériale, qu'il ne permettait pas d'appeler liste civile, trouvant cette expression *peu noble*, s'élevaient à trente millions: les bâtiments absorbaient trois millions, le mobilier, dix-huit cent mille francs; le service du grand écuyer, quatre millions; celui du grand maréchal, trois millions; le service du grand chambellan, trois millions; la maison militaire, huit cent mille francs. Pour traitements des dames du palais, chambellans, commis, huissiers, frais de bureau, achat de livres et autres menues dépenses, on consommait douze cent mille francs; la musique, la chapelle, le théâtre, coûtaient neuf cent mille francs; la toilette de l'empereur, vingt mille; celle de l'impératrice, six cent mille. Il restait donc à peu près treize à quatorze millions qui formèrent un fonds de réserve, renfermé sous trois clefs dans les caves des Tuileries. — Le service du cabinet s'exécutait par un secrétaire du portefeuille (Méneval), par un rapporteur des pétitions (Deschamps), et par un archiviste (Ripault, après lui Fain). Le secrétaire du portefeuille présentait seul à la signature de l'empereur toutes les notes ou lettres dictées par lui. Il expédiait toutes les minutes, tous les courriers. Personne autre que lui n'entraît dans le cabinet de l'empereur; il tenait les clefs de son bureau et de son portefeuille. S'il s'absentait, n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit, il fallait que le rapporteur des pétitions ou l'archiviste le remplaçât. En l'absence de Méneval, lorsque l'empereur dictait une lettre ou une note, ou prescrivait l'expédition d'un travail, on devait donner à Méneval, dès qu'il rentrait, la pièce à laquelle il n'avait point participé. Deschamps, qui était en même temps secrétaire des commandements de l'impératrice, mettait en ordre et rédigeait les matériaux relatifs à l'histoire des campagnes de l'empereur; il écrivait également quelquefois sous sa dictée. Fain recevait des mains de Méneval toutes les pièces du travail de l'empereur auxquelles on avait répondu; il les classait, mettait au net les minutes dont il demeurait dépositaire. A la fin de chaque année, l'archiviste faisait le triage de ce

qu'on pouvait extraire des archives du cabinet pour le déposer dans les archives impériales de la secrétairerie d'Etat. Ces trois fonctionnaires possédaient aux Tuileries leur cabinet particulier et dînaient à la même table aux frais de l'empereur. Le cabinet topographique, annexe du cabinet particulier, était institué d'après un système analogue; il avait pour chef Cuvillier-Fleury, et pour secrétaire Badier d'Albe. Pendant les campagnes d'Autriche, d'Espagne, de Prusse, de Pologne, de Russie et de Saxe, Méneval accompagnait l'empereur presque partout; il avait, en qualité d'auxiliaires, Lelorge d'Ideville et Amédée Jaubert. Ce dernier, secrétaire interprète du gouvernement pour les langues orientales, jouissait d'une manière absolue de la confiance de l'empereur; il connaissait les secrets de sa politique à l'égard de l'Asie et de l'Afrique; il faisait pour le cabinet quantité de traductions, et devenait l'introducteur obligé des envoyés orientaux près de Napoléon. Lelorge d'Ideville, qui avait habité longtemps l'Allemagne, la Pologne, la Russie, le Danemarck et la Suède, comme attaché de légation, extrayait des dépêches de nos agents diplomatiques, des journaux quotidiens ou des publications les plus récentes, tous les renseignements utiles sur la composition, les ressources et les mouvements des armées ennemies; il en formait des états de situation remplis d'intérêt, que Napoléon savait presque par cœur. Nous avons vu, écrits de sa main, des récits de grandes batailles, faits d'après les documents étrangers, que l'empereur avait annotés et destinés à l'impression. En 1809 et 1810, le baron Mounier, fils du constituant, était également secrétaire du cabinet, chargé de la traduction des gazettes et des écrits en langue allemande et en langue anglaise. A la même époque (1808-1809), le baron Ponthon, général d'artillerie, l'un des compagnons de Bonaparte en Egypte, secondait Méneval, qui succombait sous le faix des travaux. Plus tard, Fain et Fleury de Chaboulon remplacèrent nominalement Méneval, mais ni Méneval ni Berthier ne pouvaient léguer leur succession à personne, tant ils savaient faire de la pensée de l'Empereur leur pensée propre, et lui donner la forme que lui-même eût choisie. — Le 1^{er} de chaque mois, souvent même le 1^{er} et le 15, les ministres de la guerre et de la marine adressaient à l'empereur des *états de situation* de nos forces de terre et de mer, états circonstanciés minutieusement, dont lui-même avait donné le modèle, et qu'il laissait ouverts sur son bureau jusqu'à ce que les états de la quinzaine suivante vinssent les remplacer. — A l'armée, l'existence de Napoléon était simple et sans faste; jamais souverain ne se montra plus accessible; tout individu, quel que fût son grade, pouvait l'approcher, lui parler; il écoutait attentivement, posait une ou deux questions bien précises et prononçait à l'instant. A ses yeux, une réponse nette et

prompt était un témoignage certain de capacité. Lorsqu'un soldat sorti des rangs qui défilait devant lui venait, d'un pas grave, présenter les armes et remettre à l'empereur une pétition, il la prenait, la lisait et y répondait le jour même. Il dirigeait paternellement son entourage, éloignant tout ce qui avait quelque apparence d'intrigue, se rendant l'arbitre des moindres difficultés, et sachant d'un mot apaiser une querelle, calmer l'amour-propre offensé, relever le courage abattu. Pendant ces longues et pénibles marches que les soldats supportaient avec non moins de gaieté que de patience, il montrait une bonhomie vraiment touchante, s'enquérant beaucoup des vivres, des malades, de la chaussure, des moyens de transport. Aux grandes haltes, quand le temps le permettait, Napoléon s'asseyait sous un arbre, faisait étaler les provisions, et chacun, depuis le simple commis jusqu'au grand officier, prenait sans façon à cette table impériale ce qui lui était nécessaire. Un demi-verre de vin de Bourgogne, une aile de volaille, suffisaient à Napoléon; jamais il ne transgressait les lois de l'hygiène; aussi son sommeil était calme comme celui d'un homme qu'aucune affaire ne tourmente; il le trouvait à volonté; une heure de repos réparait vingt-quatre heures de fatigue. Aux Tuileries, au château de St-Cloud, son esprit, ordinairement si prompt, s'engourdisait parfois; mais à l'armée, toutes les minutes du jour et de la nuit devenaient des minutes de travail, soit que sa pensée belliqueuse s'arrêtât, sur des cartes, dans de vastes combinaisons stratégiques, soit que ramenée comme elle le fut à Berlin, à Madrid, à Schœnbrunn et à Moscou, vers les besoins d'un vaste empire, il prît des mesures applicables aux besoins du moment. La veille d'une bataille, ses instructions, ses conseils se multipliaient à l'infini; il prévoyait tout; chacun avait son poste assigné d'avance et son programme; les vivandières elles-mêmes recevaient de lui des ordres, et quelquefois il prenait soin de les haranguer pour stimuler leur zèle, qui du reste ne faillit jamais. Le jour de l'action, l'empereur montait à cheval avant que les mouvements commençassent; il parcourait le front des troupes accompagné d'aides de camp et d'officiers d'ordonnance, tous gens d'élite et d'avenir; il adressait la parole aux chefs de corps, rappelait aux régiments leur histoire militaire, leurs exploits qu'il savait aussi bien qu'eux, et s'arrêtait ensuite sur le point le plus favorable à l'expédition des ordres, quel que fût d'ailleurs le danger qu'on y courût. L'action commencée, il se plaçait à courte distance en avant des personnes de sa suite et demeurait immobile, dirigeant de divers côtés sa lorgnette, regardant souvent sa montre et ne disant pas un mot. Parfois deux ou trois heures s'écoulaient ainsi; on eût dit qu'il assistait avec indifférence au spectacle le plus ordinaire; tout à coup, au bruit que

faisait le canon vers une certaine direction, l'empereur prenait une animation croissante; l'état-major s'empressait autour de lui; il multipliait, précipitait les ordres, et chacun s'élançait à franc étrier vers les différents points du champ de bataille. Cette scène formait le nœud du drame; l'empereur continuait de regarder sa montre; il écoutait néanmoins le canon plutôt encore qu'il ne consultait l'heure; puis, à certaines détonations qui lui annonçaient qu'une manœuvre décisive était opérée, pliant sa lorgnette et se tournant du côté de ses aides de camp: « Messieurs, » disait-il, la bataille est gagnée. » Une seule fois dans sa vie, son oreille, ou plutôt son intuition profonde, l'a trompé, ce fut à Waterloo. — Après Tilsitt, mais seulement alors, Napoléon, par son extérieur comme par ses habitudes, s'éloigna du type caractéristique de sa jeunesse: l'usage immodéré des bains, car il en prenait un presque chaque jour, la prédominance du foie et certaines dispositions naturelles le menaçaient d'obésité; le torse prenait chez lui un peu plus de développement que la partie inférieure du corps; ses larges épaules, sa poitrine bombée, l'attache régulière de ses muscles et le jeu facile des articulations dénotaient une conformation excellente et un bon tempérament. Il avait le front plus large et plus haut qu'après la campagne d'Egypte, le menton plus gracieux dans sa proéminence; l'arc de sa bouche était parfaitement dessiné; son teint offrait une pâleur transparente, quoique animé; l'ensemble de ses traits présentait beaucoup d'harmonie; des cheveux châtain d'une extrême finesse, coupés court, laissaient le front triangulairement découvert; sa tête et son buste ne le cédaient ni en noblesse ni en fermeté aux têtes antiques les plus belles. Dans l'état ordinaire, ce visage plein d'expression restait calme, d'un sérieux où respirait la douceur; une pensée agréable, le désir de plaire, l'illuminaient du plus gracieux sourire; mais il ne riait d'un rire expressif que par familiarité, et alors il le faisait bruyamment. Au reste, il avait pris sur lui-même un tel pouvoir qu'il réglait l'explosion de ses sentiments les plus vifs; lorsque, par des motifs calculés d'avance, il permettait à sa colère de le dominer passagèrement, on voyait aussitôt ses yeux grisâtres lancer des éclairs, ses lèvres s'amincir, les ailes du nez se dilater, et quelques rides perpendiculaires indiquer la contraction des sourcils. Il parlait avec expression et volubilité; il prononçait avec force ses discours et s'étudiait d'avance aux intonations qu'exigeaient certaines phrases ou certains mots. Un chapeau sans bordure ni galons, qu'ornait une petite cocarde tricolore soutenue par une ganse de soie noire, et la célèbre redingote gris-pâle couvrant l'uniforme préféré du chasseur de la garde, complétaient le costume de campagne ou de voyage de Napoléon. Il était ainsi vêtu sur le radeau du Niémen, et quand, cou-

rant au-devant de l'archiduchesse Marie-Louise qui arrivait de Vienne, il se précipita dans sa voiture. — A l'instar de tous les grands hommes dont la portée d'intelligence dépasse l'horizon de leur époque, Napoléon fut rarement compris; plusieurs historiens regrettent qu'il n'ait deviné ni les ressources de la vapeur ni les merveilles de l'électricité; mais s'il n'a pas tout deviné, il a du moins tout pressenti; l'Académie des sciences ne lui a prêté que rarement le concours utile qu'il était en droit d'attendre d'elle. Quand il offrait cinquante mille francs de récompense pour expérimenter le galvanisme, un million pour la découverte du filage du chanvre et du lin à la mécanique, quand il proscrivait le coton, faisait rechercher des teintures indigènes, encourageait la fabrication de la soude et celle du sucre, quand il comblait de ses faveurs Chaptal, Berthollet, Monge, tous les savants utiles, il ouvrait l'ère de progrès industriel où la France est entrée depuis le système continental, qui peut-être fut une folie politique, mais une folie sublime, le rêve d'un grand esprit. « Ah! disait « Napoléon en 1817, si ce Fulton avait eu raison, quelle immense puissance j'aurais eue en « main! Je serais le maître du monde! Mais ces « savants sont si bêtes! Ils n'ont pas même voulu « que ce fût le germe d'une possibilité! C'est « comme l'électricité; ils m'ont soutenu que je « n'avais rien à en attendre; eh bien, moi, je « soutiens qu'il y avait là deux principes de puissance immense. A Paris, on trouve des savants d'esprit sous les pavés; des savants de « génie, pas un. » — Plusieurs écrivains reprochent à l'empereur, et que ne lui a-t-on pas reproché? de ne point avoir apprécié les merveilles architecturales du moyen âge, ni l'art chrétien; mais nous avons lu de lui des décisions en faveur des cathédrales de Reims et de Paris, même de la petite église de Brou, dont il vante la sculpture délicate. Les réparations faites à l'arc de triomphe de Vérone, à la Maison-Carrée de Nîmes, le Panthéon, la Madeleine, l'arc de triomphe de l'Etoile, etc., ne témoignent pas des préférences exclusives. De même, s'il préférait la musique italienne à la musique française, s'il donnait quinze mille francs d'appointements à Paisiello, trente mille francs à Brizzi; s'il favorisa toujours Crescentini, Giacomelli et madame Grassini, il n'hésita pas, après la retraite de Paisiello, maître de sa chapelle, d'y appeler Lesueur, aux mêmes appointements. Paër reçut dix-huit mille francs de traitement comme compositeur de la musique de la chambre impériale, sans compter douze mille francs pour la direction du théâtre de la cour, et des indemnités fréquentes. Méhul, Kreutzer, Dalayrac, Berton, Boïeldieu, Persuis, partagèrent avec Cherubini, Zingarelli et Spontini les faveurs impériales. Méhul avait été de la première promotion de la Légion d'honneur. Il le dut à son opéra *Une folie*, que Napoléon avait

applaudi vivement. En fait d'art, les préférences de l'empereur étaient plutôt le résultat d'impressions personnelles que l'écho du sentiment public. Il jugeait par lui-même. « En général, la meilleure manière de me louer, disait-il, est de faire « des choses qui inspirent des sentiments héroïques à la nation, à la jeunesse, à l'armée, » et il donnait une gratification à Méhul pour un air triomphal qu'on venait de chanter à l'Opéra (janvier 1807). — Nul ne respecta plus que l'empereur des droits acquis, surtout pour les sciences et pour l'art, puisque le mérite d'invention repose dans la date; mais en même temps il tâchait d'éviter l'abus du privilège et l'envahissement du népotisme. Quand mourut (1807) M. Belle, peintre, inspecteur et professeur de l'école de dessin des Gobelins, Daru présenta son fils pour lui succéder, alléguant les services du père, l'expérience acquise par le fils, etc.... « Je n'entre « point dans tout ce petit privilège de famille, « écrivit l'empereur. M. Belle est-il l'homme de « France le plus apte à cette place? S'il y en a « un meilleur à Paris, mon intention est de le « prendre. » Se montrer équitable fut toujours l'une des principales préoccupations de l'empereur. On s'est récrié beaucoup sur le despotisme ombrageux de la police, sur l'arbitraire des mesures prises contre des gens de lettres prétendus inoffensifs, ou contre des ouvrages qu'il fallait laisser inaperçus. Mais si quelquefois, dans des cas graves, l'ordre de poursuites actives émanait du cabinet impérial, plus souvent il en sortait des actes de bon goût, d'administration éclairée et de respect pour la pensée d'autrui. Quand parut, en 1803, le *Commentaire* de Geoffroy sur Racine, la police en suspendit la vente. L'empereur, nonobstant les plus sérieuses préoccupations, s'étonna qu'on eût pris cette mesure arbitraire sans avoir demandé son autorisation, sans même lui en avoir rendu compte. « Mon intention, ajouta-t-il, est que rien de cet ouvrage ne soit cartonné. » — A l'occasion d'un livre intitulé *les Princes rivaux, ou Mémoires de madame Clarke*, arrêté par la police, Napoléon écrivait de Moscou, le 10 octobre 1812 : « Mon intention est qu'on imprime tout, absolument « tout, excepté les œuvres obscènes et ce qui « tendrait à troubler la tranquillité de l'Etat. La « censure ne doit faire aucune attention à tout « le reste. » — Pour ne jamais perdre de vue les mouvements de l'opinion, il exigeait que le ministre de la police lui remit journallement un bulletin, et lorsqu'il s'absentait, l'archichancelier avait ordre de ne pas laisser passer vingt-quatre heures sans lui écrire, n'y eût-il rien. Cambacérès administrait alors l'empire, dans certaines conditions formulées, précisées d'avance; non que l'empereur suspectât sa capacité, son zèle, ses entraînements, mais il pensait qu'une tâche imposée ne saurait être entourée de trop de garanties. « Vous avez le droit, disait Napoléon,

« de prendre des résolutions pour un mouvement
« de guerre, en prenant l'avis du conseil mili-
« taire, parce que je vous y ai autorisé par un
« décret.... Vous ne pouvez prendre aucune ré-
« solution pour les finances, ni pour arrêter un
« citoyen, etc. — Le ministre doit me faire son
« rapport comme si j'étais à Paris, et, s'il y a ur-
« gence de circonstance, prendre sur lui. Vous
« pouvez même l'inviter dans un conseil des
« ministres, mais nous ne mettre à couvert sa res-
« ponsabilité par une résolution à laquelle il ne
« peut pas obtempérer. Cela est pour la forme,
« qui m'importe.... » — V. EXIL. A bord du
Bellerophon, Napoléon avait dit : « Je viens me
« mettre sous la protection des lois de l'Angle-
« terre, » et l'Angleterre ; oubliant sa dignité,
s'était rendue dès lors l'exécutrice complaisante
d'odieux outrages et de vengeances régicides.
Nous ne parlerons du long martyre éprouvé par
l'empereur que pour indiquer l'action profonde
qu'aura cette situation morale sur l'essor et sur
l'expression de ses pensées. Sans doute il fut
souvent maître de lui-même, souvent il domina
les événements, il jugea les hommes de toute la
hauteur de son génie ; mais quelquefois aussi
l'irritation qui résultait de procédés inqualifiables,
mille sujets d'ennui, les privations, les regrets,
les souvenirs amers le préoccupaient trop : les
bouillonnements du cœur nuisaient aux opéra-
tions libres de l'esprit. Il ne faut donc pas tou-
jours adopter le sens littéral, l'expression nette,
des récits de Ste-Hélène, et ce serait un travail
utile de concilier les paroles attribuées à Napo-
léon sur le rocher d'exil avec les sentiments qu'il
éprouvait naguère et qui respirent dans sa cor-
respondance. — *La Narration des grandes choses
accomplies depuis 1796 jusqu'en 1815*, l'empereur
avait hâte de l'exécuter. Il s'en occupa pendant
la traversée, et le lendemain du débarquement,
Las-Cases et Bertrand écrivaient sous sa dictée les
Préliminaires de la campagne d'Italie, et ceux de la
campagne d'Egypte. Cinq ou six fois il recom-
mença les mêmes dictées, toujours mécontent
de la forme, voulant l'élever au niveau du sujet,
mais sans y mettre d'emphase. Insensiblement
il acquit le ton qui convient à l'histoire ; pendant
deux années cette élaboration littéraire s'effectua
d'une manière satisfaisante ; puis les souffrances
physiques, les tyranniques procédés d'Hudson
Lowe, survinrent ; ce ne fut bientôt que par
intervalles, de jour en jour plus éloignés, que
Napoléon exécuta la tâche qu'il s'était imposée.
Aussi beaucoup de travaux, simplement ébau-
chés, accusent l'état de souffrance de l'auguste
malade ; la mort interrompit la dictée des *Con-
seils* rêvés pour son fils ; l'imminence d'une fin
prochaine lui fit réunir les feuillets épars du *Testa-
ment* qu'il avait déjà refait et qu'il pensait refaire
encore. — Nous terminerons notre article, déjà
bien long, par la nomenclature suivante, très-
complète, de tout ce que Napoléon a écrit. —

I. JEUNESSE. — 1° *Memorandum d'un cours de miné-
ralogie* (au musée de Sainsbury, à Londres). Bona-
parte se faisait un *memorandum* pour chaque cours
qu'il suivait. En rentrant chez lui, il développait
ordinairement ses idées sur le papier. 2° *Mémoire
sur l'éducation des jeunes Maniotes*, 1785. Cet opus-
cule, destiné au ministre de la guerre, fut inspiré
par la lecture de J.-J. Rousseau. Bonaparte compa-
rait aux principes de l'*Emile* les principes relâchés
des maisons d'éducation, et il opposait à ces der-
niers la manière spartiate d'élever les Maniotes.
3° *Plan de réforme des écoles militaires*, 1785.
Bonaparte avait été scandalisé du luxe exagéré,
des dépenses ridicules qu'on autorisait chez ses
camarades. Il jugeait cette méthode inconve-
nante, immorale, contraire à l'égalité fraternelle
du drapeau chez des officiers d'un même grade ;
il trouvait aussi la table trop bien servie, trop
somp tueuse. « Ne vaudrait-il pas mieux, disait-il,
« astreindre les élèves à se servir eux-mêmes ;
« c'est-à-dire, moins leur petite cuisine qu'ils ne
« feraient pas, leur faire manger du pain de
« munition ou d'un autre qui en approcherait,
« les habituer à battre, brosser leurs habits, net-
« toyer leurs souliers et leurs bottes ? Assujettis
« à une vie sobre, ils en deviendraient plus
« robustes, sauraient braver les intempéries des
« saisons, supporter avec courage les fatigues
« de la guerre, et inspirer un respect et un dé-
« vouement aveugles aux soldats qui seraient
« sous leurs ordres.... » Le marquis de Tim-
burne-Valence, directeur de l'école militaire des
cadets, auquel Bonaparte avait soumis son plan,
y reconnaissait du bon, quoiqu'il s'éloignât des
traditions reçues. 4° *Le Roman corse*, 1786-1787,
nouvelle empreinte de couleur locale. Le poi-
gnard y joue un grand rôle. 5° *Le Comte d'Essex*,
1786-1787, nouvelle dont le sujet est emprunté
à l'histoire d'Angleterre. 6° *Le Masque prophète*,
1786-1787, petit conte oriental ; 7° *Mémoire sur
la manière de disposer les pièces de canon pour le
jet des bombes*, au ministre de la guerre ; Auxonne,
1788. Ce fut ce mémoire qui plus tard déter-
mina l'envoi de Bonaparte à Metz, afin d'y étu-
dier les effets du tir à boulets rouges. 8° *Recher-
ches sur la Cycloïde*, Auxonne, 1788. Ces recher-
ches et d'autres du même genre, communiquées
au savant professeur Lombard, lui avaient fait
dire : « Bonaparte ira loin. » 9° *Dissertation sur
l'autorité royale*, Auxonne, le 23 octobre 1788.
Bonaparte traite le souverain pouvoir d'une fa-
çon très-sévère ; après l'exposé de son origine,
de son accroissement, il établit que l'organisa-
tion militaire le favorise et lui convient ; que c'est
par le sabre qu'on a vu les douze royautés euro-
péennes établir la puissance dont elles jouissent ;
puis il conclut qu'à tout prendre « il n'y a que
« fort peu de rois qui n'eussent mérité d'être
« détrônés. » 10° *Mémoire sur la culture du mû-
rier*, 1788. C'est à M. Blanqui que l'on doit la
connaissance de cet écrit, composé par Bonaparte

à l'âge de dix-neuf ans et toujours en vue de la prospérité de son île. (*Rapport de M. Blanqui à l'Académie des sciences morales et politiques*, 1838; *Courrier français* du 14 octobre; *Journal des Débats* du 15; le *Temps* du 17. Voyez les articles de ces feuilles pour tout ce qui concerne les recherches bibliographiques du savant académicien.) 11° *Histoire de la Corse*, manuscrite, 2 petits vol. in-8°, 1788 ou 1789. Cet ouvrage, recopié fort lisiblement par Bonaparte, était destiné à M. Joly, imprimeur de Dôle, qui devait l'imprimer, quand son auteur fut obligé de quitter subitement la garnison d'Auxonne et d'interrompre tout travail littéraire. Nous avons vu figurer dans des ventes d'autographes, notamment à celle de l'abbé Lacoste (juin 1846, n° 90), plusieurs fragments détachés de cette histoire, appartenant sans doute au premier jet de l'auteur. 12° *Lettre sur le serment constitutionnel des prêtres*, in-4° de 6 pages, 1790. « Cette lettre, » dit M. Blanqui (rapport cité), explique déjà « toute la politique de l'homme qui devait un « jour signer le Concordat et soutenir contre « Rome une lutte fameuse. » (*Voy. le Journal des villes et des campagnes*, 1838, n° des 15 et 17 octobre.) 13° *Mémoire sur la Corse*, 3 cahiers manuscrits, écriture fine et serrée, avec corrections marginales, faites d'après les observations du R. P. Dupuy, ancien sous-principal du collège de Brienne. Cet ouvrage, à la fois historique, politique et statistique, est écrit avec beaucoup de verve. Des idées hardies rachètent les incorrections de forme. Bonaparte met dans la bouche d'un vieillard une longue prosopopée sur les malheurs de son île natale, dont la lecture devait produire beaucoup d'effet parmi les Corses. 14° *Lettres sur la Corse*, adressées à l'abbé Raynal, 1790. « Vous avez senti que l'histoire de la « Corse manquait à notre littérature. Votre ami- « tié voulut me croire capable de l'écrire. J'ac- « ceptai avec empressement un travail qui flat- « tait mon amour-propre pour ma patrie, alors « avilie, malheureuse, enchaînée.... Mon travail « se trouvait assez avancé, lorsque la révolution « vint rendre au peuple corse sa liberté. » Dès lors l'île n'a plus besoin d'un avocat; Bonaparte modifie son plan, et d'un livre de longue haleine il extrait simplement quelques lettres. « J'en « écris deux copies, dont je regrette bien la « perte, dit le prince de Canino; un des manu- « scrits fut adressé à l'abbé Raynal, qui le trouva « tellement remarquable qu'il voulut le commu- « niquer à Mirabeau. Celui-ci, renvoyant le ma- « nuscrit, déclara que cette petite histoire lui « semblait annoncer un génie de premier or- « dre.... » L'une des copies du prince de Canino, annotée, corrigée par Napoléon, avec indication en marge des sources où il a puisé, se trouve à Londres. Elle comprend trois lettres, qui forment trois cahiers différents, et renferme toutes les périodes écoulées depuis les âges primitifs jus-

qu'au pacte de Corte, conclu entre les Corses et les Génois. Malgré la rapidité de sa marche et les réflexions philosophiques qu'il y sème, telle est la concision du narrateur et le reflet de ses images, qu'un siècle semble à l'aise, quoiqu'il soit resserré dans quelques lignes, et qu'une période historique n'a besoin pour ressortir que d'une seule phrase, parfois même d'un seul mot. Voici l'un de ces traits, digne de Tacite : « Les « triumvirs offraient au monde le hideux spec- « tacle du crime heureux. » Voici qui semble émané du cerveau de Pascal : « La mort n'est « qu'un des états de l'âme, mais l'esclavage en « est l'avilissement. » Quand Bonaparte dit : « Le peuple corse sacrifia son caractère de pro- « priétaire à celui d'homme; il erra pour vivre « libre. » Bonaparte pouvait-il mieux peindre, en moins de mots, la condition des insulaires sous le gouvernement romain? La repoussante dégradation produite, quinze siècles plus tard, par l'esclavage et la misère, inspire au jeune écrivain cette phrase pittoresque : « La Corse sentait la « peste lui dévorer les chairs, la faim lui ronger « les entrailles, et l'esclavage navrait son cœur, « effrayait son imagination, anéantissait les res- « sorts de son âme. » L'œuvre entière respire le patriotisme le plus chaud et l'indignation la plus honnête; d'un bout à l'autre il y règne du mouvement, du grandiose, des couleurs vraies, d'une crudité scintillante, et de l'intérêt dramatique, ainsi qu'on peut le voir dans l'épisode de Vannina, traité avec un sentiment très-délicat; dans l'article des Giovanelli, empreint d'une verve d'indignation des plus chaleureuses; dans l'entrevue si théâtrale de Fieschi et de Rinuccio, etc. Les défauts propres au style napoléonien, défauts inhérents au tempérament, ressortent ici déjà d'une manière évidente : phrases saccadées, pensées nues, sécheresse par excès de concision, énergie souvent due à des incorrections grammaticales, qui de la faute même retirent une qualité. Au point de vue littéraire, c'est déjà le Napoléon d'Austerlitz et de Wagram : c'est l'homme du siècle se posant dans l'histoire écrite, en attendant l'heure toute prochaine de se produire d'office dans l'histoire qu'érigeront les baïonnettes triomphantes. 15° *Adresse de la municipalité d'Ajaccio à Paoli*, placard in-fol., 1790. Paoli, rentré en Corse, où il avait débarqué le 14 juillet 1790, fut l'objet d'une réception triomphante. Toutes les municipalités lui portèrent respectueusement leurs vœux. La ville d'Ajaccio pria Napoléon Bonaparte d'exprimer les siens. 16° *Manifeste du corps municipal d'Ajaccio*, placard in-fol., 1790. Cette pièce, rédigée en français par Napoléon Bonaparte (juin), mise en italien par le comte Ferri-Pisani et non par Joseph Bonaparte, ainsi qu'on l'avait cru, fut publiée dans les deux langues. C'est en tous points le style de la fameuse lettre à Buttafuoco. Bonaparte y justifie l'insurrection d'après cet axiome :

Salus populi suprema lex. (Nasica, Mémoires, p. 109-123 et 385-399.) 17^e *Lettre à M. Matteo Buttafuoco*, député de la Corse à l'assemblée nationale. « De mon cabinet de Milleli, le 23 janvier, l'an second. » Dôle, F.-X. Joly, an 2 de la république, in-8^e d'une feuille et demie. Programme véritable des impressions d'enfance, des sentiments politiques, des sympathies, des antipathies, des craintes et des espérances du futur empereur, la *Lettre à Buttafuoco* renferme mille choses différentes : conseils aux nobles, aux bourgeois, aux paysans; examen critique du gouvernement de Paoli; tableau des malheurs de la Corse; justice rendue à la personne de Louis XVI, « roi qui ne désire jamais que le « bonheur de ses compatriotes; » flétrissures jetées à pleines mains sur Choiseul, Narbonne, Buttafuoco; éloge de Lafayette, de Clemente Paoli, d'Arena, d'Achille Meurati, le conquérant de Caprera... Dans chaque alinéa transpirent l'indignation d'un noble cœur, un patriotisme local presque fébrile. On y rencontre beaucoup d'enflure et beaucoup d'exagération, mais une raison profonde; des mots étranges, inusités, inacceptables, mais expressifs; une vérité dure, mais franche. L'invocation à madame Buttafuoco, assurément déplacée dans une attaque contre son mari, prouve qu'une corde sentimentale vibrerait alors chez Bonaparte. Ayant déposé sur les bureaux du club patriotique d'Ajaccio l'œuvre manuscrite, M. Masseria, qui le présidait, en lut quelques passages, et des transports presque frénétiques éclatèrent au sein de l'assemblée. On décida, séance tenante, que Buttafuoco serait appelé désormais *l'infâme*, et copie du procès-verbal fut adressée au lieutenant Bonaparte, avec une lettre dont voici la traduction : « Monsieur, « le club patriotique ayant pris connaissance de « l'écrit où vous dévoilez, avec autant de finesse « que de force et de vérité, les menées obscures « de l'infâme Buttafuoco, en a voté l'impression. « Il m'a chargé, par une délibération dont je « vous envoie copie, de vous prier d'y donner « votre assentiment : il juge l'impression de cet « écrit utile au bien public. C'est une raison « qui ne vous permet point d'excuse. — M^{rs} « SERIA. » Pour publier sa lettre, Bonaparte attendit l'expiration de son congé, et il fit choix des presses de l'honorable M. Joly, à Dôle, ville où l'attirait quelquefois la présence du P. Charles, l'ancien aumônier du collège de Brienne. Quand se faisait l'impression de cet opuscule, Bonaparte, accompagné de son frère Louis, partait d'Auxonne dès quatre heures du matin, à pied; ils prenaient chez M. Joly un déjeuner frugal, et revenaient aussitôt après à Auxonne, où ils étaient souvent de retour avant midi (huit lieues de poste). — Le nombre des exemplaires de la brochure fut considérable; les républicains en inondèrent la Corse. Nous ne sachons pas qu'on l'ait traduite dans l'idiome national, mais c'est pro-

bable, car elle allait au cœur de presque tous les insulaires; elle commença la popularité du jeune officier d'artillerie. L'abbé Jantet a possédé le manuscrit autographe de la *Lettre à Buttafuoco*; il mourut subitement à Besançon en 1805, et nous ignorons ce qu'est devenue cette curieuse relique. Nous avons vu chez M. Amanton (Cl.-Nic.) l'un des rarissimes exemplaires de l'édition de Dôle, qui lui avait été donné par une personne d'Auxonne, laquelle le tenait *ex auctoris dono*. Deux fautes d'impression, l'une à la première ligne de la page 8, l'autre à la sixième ligne de la page 9, sont corrigées sur cet exemplaire par Bonaparte lui-même. On a toujours fait figurer en tête des œuvres de Napoléon la *Lettre à Buttafuoco*; elle se trouve t. 1^{er}, p. 1-26 du recueil publié par la librairie ancienne, 1827, in-32; dans Coston, t. 2, p. 101-115; dans Nasica, p. 135-156. Voyez ci-dessous notre article *Souper de Beaucaire*, n^o 25. 18^e *Dissertation sur l'amour*, Valence, 1791, manuscrit des *Cahiers napoléoniens*. Bonaparte ne veut se montrer ni sentimental ni métaphysicien; il discute comme discuterait un sage revenu depuis longtemps des erreurs de la jeunesse : « Je ne vous demande pas la définition de l'amour; je fus jadis amoureux, et il « m'en est resté assez de souvenir pour que je « n'aie pas besoin de ces définitions métaphysiques qui ne font jamais qu'embrouiller les « choses. Je fais plus que de nier son existence, « je le crois nuisible à la société, au bonheur « individuel des hommes; enfin je crois que « l'amour fait plus de mal que de bien, et que « ce serait un bienfait d'une divinité protectrice « que de nous en défaire et d'en délivrer l'humanité. » Bonaparte condamne l'amour efféminé, l'amour plaisir, parce qu'il énerve le physique et rend incapable des grandes choses; mais il admet comme nécessaire cet autre amour qui exalte, qui agrandit, qui élève la pensée. Dans le brouillon d'une lettre de sept pages, sans adresse, il disserte sur l'amour de la gloire, sur l'amour de la patrie. Il veut prouver que la gloire ne saurait seule enfanter des prodiges; qu'il faut y joindre le patriotisme, seule vertu capable de donner l'essor aux vertus les plus sublimes. Il parle de Léonidas, de Brutus, de Charlemagne, de la grandeur des anciens, de l'affaïssement de l'héroïsme chez les modernes; il cite avec complaisance quelques traits d'histoire empruntés aux annales de la Corse; il ouvre son cœur sans réserve; il laisse son âme couler avec l'encre sur le papier; c'est un mélange de force réelle et d'exaltation factice, un feu dans la pensée plus encore que dans le style; c'est le reflet d'une passion profonde, mais honnête, qui bondit de ses entrailles ainsi que le ferait du cratère la flamme qu'il comprime. 19^e *Discours* sur cette question, proposée en 1791 par l'académie de Lyon : « Déterminer « les vérités et les sentiments qu'il importe le

« plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur. » Quinze mémoires furent envoyés au concours. Celui de Bonaparte reçut le chiffre 15 pour numéro d'ordre. La commission d'examen se composait de MM. Campigneules, Jacquet, Matton de la Cour, Savy et Vasselier, tous gens parfaitement inconnus aujourd'hui. « Le dernier « de ces mémoires (le n° 15), disait M. Campigneules, rapporteur, n'arrêtera pas longtemps « les regards des commissaires; c'est peut-être « l'ouvrage d'un homme sensible, mais il est « trop mal ordonné, trop disparate, trop dé- « coulé et trop mal écrit pour fixer l'attention. » — « C'est un songe très-prolongé, » ajouta M. Vasselier. Bon ou mauvais, dans tous les cas fort curieux, l'essai littéraire de Bonaparte disparut des archives de l'académie, mais une copie authentique s'en retrouve entre les mains de M. Libri. L'académie de Lyon n'ayant jugé aucun des concurrents digne de recevoir la couronne, elle remit la question au concours en 1793, après en avoir modifié le programme. Ce fut Daunou qui remporta la couronne. En 1826, le général Gourgaud publia le *Discours* de Napoléon Bonaparte, d'après une copie que lui avait donnée un des frères de l'empereur. Depuis lors, le baron Coston l'inséra dans sa *Biographie des premières années de Napoléon*, et le fit précéder de l'historique du concours, t. 2, p. 144-171. Voyez aussi le *Journal des beaux-arts et de la littérature*, Paris, 1837, in-8°, 4^e année, t. 1^{er}, p. 355. On cite une édition du même *Discours*, faite à Gènes chez André Fragoni, et qu'aurait copiée textuellement, dans son article *Bonaparte*, l'auteur de la *Biographie des croyants célèbres*, Paris, 1836, in-8°; mais nous ne connaissons pas cette édition génoise, qui serait la première et faite peut-être sur le manuscrit original. Le texte publié par Gourgaud (1), moins la dernière phrase, demeurée indéchiffrable, se trouve reproduit t. 1^{er}, p. 27-54 des *OEuvres choisies* de Napoléon, publiées en 1827 par la librairie ancienne et moderne, in-32. Il a subi des corrections de détail; le mouvement, les idées, souvent même les expressions sont conservés. Bonaparte croit que l'homme se trouve au monde pour être heureux, mais il faut qu'il vive d'une manière conforme à son organisation; il faut être vraiment homme, ou point de bonheur. Selon lui, nul législateur mieux que Lycurgue et Paoli n'a compris cette destinée. C'est ce qui fait l'objet de la première partie du discours. Dans la seconde

partie, l'auteur, partant de l'idée « que le sentiment est le lien de la vie, de la société, de l'amour, de l'amitié, » s'attache à démontrer l'importance d'épier les germes du sentiment dès qu'ils naissent et d'en réaliser l'application. 20^e *Mémoire* fait par les chefs du bataillon d'Ajaccio et présenté au ministre et à l'assemblée législative par Bonaparte, lieutenant-colonel en second audit bataillon. — « Pour tous les officiers du bataillon qui ont signé l'original, — « BONAPARTE » (sic). — « Donnée ce 19 avril 1792 « pour copie de l'original. » (Nasica, *Mémoires*, p. 241-247.) C'est le récit circonstancié de l'émeute populaire des 8, 9, 10, 11 et 12 avril. Bonaparte fait de graves reproches à l'autorité municipale et départementale, qui se conduisit avec non moins d'incurie que de lâcheté. Les brigands de la campagne furent au moment de se rendre maîtres de la ville; le courage, la présence d'esprit de Bonaparte la sauva. 21^e *Projet pour la défense militaire du golfe d'Ajaccio, pour la défense de Mortella, de St-Florent, etc.*, 1792 à 1793, manuscrit. Nous présumons que c'est de ce projet stratégique que parle A. Mahul (*Annuaire nécrologique pour 1827*, p. 280), sous le titre de *Mémoire sur la Corse*, dont lecture fut faite par son auteur à l'ingénieur Lomet. 22^e *Rapport sur la nécessité de s'emparer des îles de la Madeleine*, 1792, manuscrit; 23^e *Plan d'organisation des milices corses*, 1792, manuscrit; 24^e *Pétition à la convention nationale*, 1793, manuscrit. Cette adresse, que nous avons éditée, t. 1^{er}, p. 304-305, de notre *Histoire de Napoléon*, fut écrite en faveur de Paoli pour obtenir le retrait du décret du 2 avril, qui le mettait hors la loi. C'était un acte très-remarquable de dévouement et de courage. La pétition fut renvoyée le 29 mai au comité de salut public. On a tout lieu de s'étonner que son auteur n'ait point été arrêté sur-le-champ et condamné à mort. 25^e *Le Souper de Beaucaire*, Avignon, Sabin-Tournal, 1793, in-8° (sans nom d'auteur). Cet opuscule, daté du 29 juillet 1792, jour où Bonaparte, soupirant avec des négociants, discutait les matières qu'il traite, est écrit en forme de dialogue. L'auteur suppose réunis, pour s'occuper des affaires publiques, un militaire, un Marseillais, un Nîmois, un marchand de Montpellier. Le Marseillais professe des opinions contre-révolutionnaires très-prononcées; les deux autres interlocuteurs sont plus modérés. Quant au militaire, il parle, il discute avec logique, donnant sur la situation des provinces méridionales, sur les chances de l'insurrection, des renseignements positifs, annonçant le triomphe prochain de l'armée républicaine et conseillant la concorde parmi les citoyens du pays. Ici se trouvent reproduits les arguments que Bonaparte avait fait valoir auprès des chefs marseillais insurgés, dont les postes occupaient Avignon, pour obtenir d'eux un passage libre de France en Italie. La conception, la marche et le

(1) *Discours de Napoléon sur les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur*; ou ses idées sur le droit d'aînesse et le morcellement de la propriété, suivi de pièces sur son administration et des projets en faveur des Grecs; Paris, Baudouin frères, 1826, in-8° de 166 pages. — On le voit par le titre, l'éditeur a fait de cet opuscule une œuvre toute de circonstance. On regrette les sacrifices qu'il a cru devoir faire au bon goût; nous ne nous expliquons pas la suppression de la phrase suivante : « Les grands hommes sont comme des météores qui brillent et consomment pour éclairer la terre. » Bonaparte stéréotypait ainsi sa propre histoire.

style de cette brochure laissent déjà loin derrière elle la *Lettre à Buttafuoco* et le *Discours* académique de Lyon. Bonaparte s'est formé dans la discussion des matières politiques. Il les traite avec beaucoup plus de calme et de mesure qu'autrefois. La 1^{re} édition du *Souper de Beaucaire* se fit aux frais du trésor public, en août 1793. Sabon-Tournal, son éditeur, rédigeait alors le *Courrier d'Avignon*. Il a été réimprimé souvent depuis, toujours avec quelques variantes. La 2^e édition n'en parut toutefois que vingt-huit ans après la première : le *Souper de Beaucaire, suivi de la Lettre à Matteo Buttafuoco*, par ..., précédé d'une Introduction, par Frédéric Royou, Paris, Brasseur aîné, imprimeur, Terry, libraire, 1821, in-8° de 2 feuilles 1/4 ; 3^e édit., 1821, Chaumerot aîné, in-8°, 4 feuilles. On le trouve, avec la *Lettre à Buttafuoco*, au tome 5, p. 325-360 et 360-380, du Recueil des pièces authentiques sur le captif de Ste-Hélène, avec une introduction de Regnault-Warin remplie de curieux détails sur le manuscrit autographe et sur la 1^{re} édition des deux pièces dont s'agit. Il fait partie de l'ouvrage du baron Coston, t. 2, p. 200-249, et figure parmi les *OEuvres choisies* de Napoléon, 1827, in-32, t. 1, p. 55-86. 26^e *Ordres du jour, situations du bataillon corse*, commandé par le lieutenant-colonel Bonaparte (1792-1793). Cette collection n'existe pas réunie, que nous sachions ; mais plusieurs grandes familles de la Corse en possèdent des fragments, qu'il serait intéressant de copier et de grouper dans un même ensemble. Ils sont rarement écrits de la main de Bonaparte, qui déjà prenait l'habitude de dicter ses ordres et ses lettres de service. 27^e *Mémoire au ministre de la guerre sur le plan d'attaque de Toulon*, daté d'Ollioules, le 24 brumaire an 2 (14 novembre 1793). Ce Mémoire est publié dans la *Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. 1^{er}, p. 4-12. 28^e *Procès-verbal de la séance du conseil de guerre tenu au conseil général d'Ollioules, le 25 novembre 1793* (*Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. 1^{er}, p. 12-15). Au conseil figuraient les représentants du peuple, le général en chef Dugommier, le général d'artillerie Dutheil (celui qui commandait l'école d'Auxonne), les généraux divisionnaires Lapoye et Mouret, les généraux de brigade Labarre et Garnier, les citoyens Bonaparte, Sugny et Brulé, chefs de bataillon d'artillerie, et les citoyens Flayelle et Lamothe, capitaines du génie. Bonaparte rédigea ce procès-verbal et le signa. 29^e *Essai sur les matières brute et minérale* (sic) *qui composent le monde*. C'est pendant le siège de Toulon que Bonaparte s'en occupait. Il divisait la minéralogie en trois grandes classes. « La seconde classe, disait-il, comprend « les matières qui ont subi une seconde action « du feu et qui ont été frappées par la foudre de « l'Eternel.... » Epicure ne pensait pas autrement. A cet essai se rapporte sans doute une vue scientifique de Bonaparte, conçue dans sa jeu-

nesse, formulée dans son âge mûr sous le nom de *monde des détails*, et qu'a fait connaître le chevalier Etienne Geoffroy-St-Hilaire dans l'introduction des *Notions synthétiques et historiques de philosophie naturelle*, Paris, 1835, in-8°. 30^e *Correspondance* depuis l'année 1781 jusqu'à l'année 1794 (inéditée ou presque toujours mal éditée, parce qu'elle est mal lue). La plus ancienne lettre de Bonaparte que nous connaissions, et nous l'avons publiée, porte la date du 5 avril 1781 ; elle est adressée à son père ; il y accuse de grandes souffrances d'amour-propre. D'autres lettres des années 1783-1784 sont empreintes du même caractère. Généralement Bonaparte s'y montre moins respectueux qu'envers l'oncle archidiacre et envers sa mère. Il les entretient beaucoup des affaires de famille, des aptitudes, des progrès de Lucien et de Joseph, de Joseph surtout, qu'il blâme d'abandonner l'état ecclésiastique, où il obtiendrait un gros bénéfice, pour suivre, sans inclination décidée, l'état militaire. Napoléon écrivait alors très-souvent à Joseph. On a de lui toute une correspondance avec l'intendant de la Corse (1787-1789), relative au terrain cédé par la famille Bonaparte à la ville d'Ajaccio, pour établir une pépinière de mûriers blancs. Le terrain, vendu en 1782, au prix de huit mille cinq cents livres, n'était point payé ; d'où réclamations itératives, d'abord humbles, puis simplement polies, et à la fin (1789) d'une fermeté presque acerbe. L'intendant répondait au jeune lieutenant d'artillerie : « Les plaisirs au centre desquels « vous voulez bien me placer n'étant que les « affaires de ma généralité, j'y ferai volontiers « entrer celui de solliciter pour vous une décision auprès du ministre. » De l'année 1783 à l'année 1789, il existe des lettres de Bonaparte au comte de Marbœuf, à l'abbé Fesch, à l'abbé Isoard, à MM. Labitte, Paul Barde, libraire à Genève, Bou, Gautier, Lesanguet, Marchand, Desmazis, Permon, James fils, à son colonel le chevalier de Lance, à Raynal, dont Bonaparte avait fait la connaissance dans le mois de février 1787, au médecin Tissot, qui ne répondit pas (1787), à Paoli (1789), qu'il s'étonne de voir décorer dans les journaux du titre de comte.... En 1790, il écrit au directoire exécutif de la république batave ; en 1791, à M. Pozzo di Borgo, procureur général syndic du département de la Corse ; en 1791-1792, à M. le commissaire des guerres Naudin et à sa femme. Dans une de ces lettres à M. Naudin, datée de Valence le 27 juillet 1792, respire une grande anxiété touchant les destinées de la France. — Les *Quarante lettres inédites de Napoléon*, publiées en 1825 par Ponthieu, Paris, in-8° de xi-68 pages, nous ont toujours fait l'effet d'être apocryphes. De l'année 1781 à l'année 1785, Bonaparte signe ordinairement *Bonaparte cadet* ; puis il signe *Bonaparte, officier d'artillerie*, quelquefois *Bonaparte*. Dès ses premières lettres, on rencontre certaines ex-

pressions qui lui sont demeurées habituelles : « C'est très-bien, mais... ça fait très-bien à... fo-
« menter le peuple.... » Il se servait d'un cachet
ovale, avec écusson surmonté d'une couronne
de comte. — On a pensé que Bonaparte dans sa
jeunesse faisait des vers ; on a même cité, comme
venant de lui, un madrigal à madame St-Huberti
et une fable ; mais ces deux petites pièces, toutes
faibles qu'elles soient, présentent une correction,
un sentiment poétique et une entente de l'har-
monie que Bonaparte ne possédait pas. La cita-
tion suivante, qu'il enchâsse dans une lettre à
son père, qu'il écrit à longues lignes, telle que
nous la reproduisons, lève à cet égard toute
espèce de doute : « Qu'importe à des guerriers
« ces frivoles avantages, que sont tous ces tre-
« sors sans celui du courage. A ce prix fuciez-
« vous aussi beau qu'Adonis du dieu même du
« Peon eussiez-vous l'éloquence que sont tous ces
« dons ? sans celui de l'avallance(1). » Dans ses lec-
tures d'alors, Bonaparte se préoccupait beaucoup
du fond des idées et ne s'arrêtait presque point
aux formes ; ce qui explique comment, faisant
de la lecture son occupation favorite et possédant
une mémoire prodigieuse, il ait si mal ortho-
graphié les mots. Croirait-on, par exemple,
qu'époux de Joséphine, il estropiait encore son
nom de famille ? *Tachere Beauharnois* au lieu de
Tascher Beauharnais. Nous avons vu entre les
mains de M. Justin Lamoureux cette pièce, datée
du 21 ventôse an 4 (11 mars 1796), signée *Buonaparte* et à l'adresse du *citoyen Letourneur, pré-
sident du directoire exécutif*. Un tel fait indique,
mieux qu'aucun autre, les préoccupations exclu-
sives du général, à la veille d'ouvrir ses im-
mortelles campagnes d'Italie. — II. GÉNÉRALAT.
31^e *Plan d'opérations dans les Alpes maritimes*, dis-
cuté et arrêté vers le 10 germinal an 2 (30 mars
1794), manuscrit. Ce plan, proposé à Dumerbion
qui l'accepta, reçut l'approbation de Masséna.
Une pièce curieuse, signée Gassendi, directeur du
parc, contre-signée *Buonaparte*, rentre dans le
système proposé par lui. Elle a pour titre : *Précis
de l'équipage d'artillerie de campagne pour la
plaine, pour 30,000 hommes ou dix brigades et
demi*, Nice, floréal an 2 (vendue douze francs
cinquante centimes au mois de février 1852,
n° 112 du Catalogue). 32^e *Rapport d'une mission
secrète à Gênes*, fin de 1793. Les instructions
données à Bonaparte pour cette mission sont si-
gnées Ricord et datées de Loano. Il fut détaché
momentanément du siège de Toulon. 33^e *Plan
pour la seconde opération préparatoire à l'ouver-
ture de la campagne de Piémont*, daté de Colmars,
le 2 prairial an 2 (21 mai 1794). Publié dans la

Correspondance de Napoléon I^{er}, t. 1^{er}, p. 28-38.
34^e *Plan pour la seconde opération préparatoire à
l'ouverture de la campagne de Piémont*, daté de
Nice, le 2 messidor an 2 (20 juin 1794). Publié
dans la *Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. 1^{er},
p. 41-51. 35^e *Mémoire et pièces diverses relatives
à la mise en état de défense des côtes de la Méditer-
ranée*, datés de Marseille le 11 prairial an 2
(30 mai 1794), et signés « le général comman-
« dant l'artillerie de l'armée d'Italie, Buona-
« parte » (vendus en 1851 par M. Charavay).
C'est sans doute l'exposé des premières opéra-
tions défensives dont le *Mémoire* suivant présente
l'achèvement. 36^e *Mémoire, ou Rapport militaire
sur l'armement des côtes, depuis Vado jusqu'à
Var*, manuscrit. Cet armement avait surtout pour
objet de protéger la navigation de Gênes et de
Nice. Il s'effectua dans les mois de novembre et
de décembre 1794. 37^e *Projet de fermer par une
muraille crénelée les forts qui dominent Marseille*,
le 6 pluviôse an 3 (25 janvier 1795). Ce projet fut
dénoncé comme liberticide, et son auteur mandé
à la barre de la convention pour y rendre compte
de sa conduite ; mais les amis de Bonaparte cou-
rurent au-devant du décret qui devenait un ar-
rêt de mort, et ils le firent annuler. 38^e *Mémoire
sur l'armée d'Italie*, daté de Paris, premiers jours
de thermidor an 3 (juillet 1795). Publié, d'après
Coston, dans la *Correspondance de Napoléon*, t. 1^{er},
p. 65-70. 39^e *Mémoire militaire sur l'armée d'I-
talie, présenté au comité de salut public*, daté de
Paris, premiers jours de thermidor an 3 (juillet
1795). Publié dans la *Correspondance de Napoléon*,
t. 1^{er}, p. 70-73. Arnault, *Vie politique et militaire
de Napoléon*, dit l'avoir copié lui-même sur le
manuscrit autographe. 40^e *Instruction militaire
pour le général en chef de l'armée des Alpes et d'I-
talie*, datée de Paris, premiers jours de thermi-
dor an 3 (juillet 1795). Publié, d'après Coston,
dans la *Correspondance de Napoléon*, t. 1^{er}, p. 74-78.
41^e *Instruction pour les représentants du peuple et
le général en chef de l'armée d'Italie*, datée de Pa-
ris des premiers jours de thermidor an 3 (juillet
1795). Publié dans la *Correspondance de Napo-
léon*, t. 1^{er}, p. 78-83. Ces quatre pièces, dépen-
dant du même travail, portent tous les caractères
d'une œuvre propre au général Bonaparte. On
n'en aura pas tenu compte, car ce fut dans le
mois suivant qu'on raya des contrôles de l'armée
le nom de Bonaparte, malgré les recommanda-
tions instantes de Pontécoulant, président du co-
mité topographique, et la bienveillance de Le-
tourneur qui venait d'y remplacer ce dernier.
42^e *Note sur les moyens d'augmenter la puissance
de la Turquie, contre l'envahissement des monar-
chies européennes*, thermidor an 3 (août 1795).
Cette note fut adressée par Bonaparte à Aubert
et Corée. Si l'on en croit Bourrienne (*Mém.*, t. 1^{er},
p. 74), il aurait en même temps demandé d'aller
à Constantinople offrir ses services au sultan. Le
fait est que le 5 septembre il écrit à son frère

(1) Il fallait dire :

Qu'importe à des guerriers ce frivole avantage !
Que sont tous ces trésors sans celui du courage !
A ce prix, fussiez-vous aussi beau qu'Adonis ;
Même du dieu Péon eussiez-vous l'éloquence ;
Tous ces dons ne sont rien sans ceux de la vaillance.

Joseph que « le comité croit impossible de sortir de France » (*Mém. du roi Joseph*, t. 1^{er}, p. 146). 43° *Mémoire sur le perfectionnement de l'artillerie turque*, 1795, in-fol., manuscrit. Cette dissertation aura été composée peu après la *Note* qui précède. L'authenticité du manuscrit autographe (petit in-fol. de 2 feuilles) est attestée par un certificat de MM. Montholon, Mounier et Maret, duc de Bassano (*le Correspondant de Hambourg*, mars 1822). 44° *Ordres du jour, décisions, lettres de service, rapports divers*, depuis le mois de janvier 1794 jusqu'au mois de juin 1795. Cette période de seize mois, peu connue, et pendant laquelle Bonaparte n'agissait guère qu'en sous-œuvre, présente néanmoins un certain intérêt. Il avait alors pour secrétaire officieux Junot, et, à défaut de Junot, quelque sous-officier d'une instruction médiocre, car les ordres, les décisions et les lettres de service alors émanés de lui sont remplis de fautes grammaticales. Du moment qu'Aubry, directeur du comité de la guerre, eut enlevé à Bonaparte le commandement en chef de l'artillerie de l'armée d'Italie, ses travaux devinrent ceux d'un officier d'état-major. 45° *Correspondance*, depuis le mois de janvier 1794 jusqu'au 13 vendémiaire (peu connue, presque entièrement inédite ou mal éditée). Nous connaissons au moins deux cents lettres de Bonaparte qui se rapportent à cette période. La plupart sont intimes, adressées à Joséphine, à Joseph Bonaparte, à l'archidiacre Fesch, à madame Letizia. Les lettres de réclamations et de plaintes personnelles s'adressent à Letourneur et Barras, membres du directoire; aux représentants du peuple Arrighi, Berlier, Casabianca, Fréron, Multedo, Ricord; aux adjoints du ministre de la guerre, Dupin, Meignot et Mazurier; à ses amis Chiappe, Junot, Lemarois, Marmont, Naudin, Permon, Talma et Volney; aux commissaires des guerres Boinod et Sucy, à l'adjudant général Chénier qu'il charge de missions, aux généraux Dumerbion, Dutheil, Rossi et Stengel; aux chefs de marine Thévenard, Martin, Dupetit-Thouars, etc. Dans les dix premiers mois de cette période, les lettres de Bonaparte sont empreintes d'espérance; dans les mois suivants, le découragement l'absorbe et le domine. Il écrit à Talma : « Je me suis battu comme « un lion pour la république, mon bon Talma, « et en récompense elle me laisse mourir de « faim. Je suis au bout de mes ressources; ce « misérable Aubry me laisse sur le pavé lorsqu'il « pourrait faire de moi quelque chose. Je me « sens de force à primer les généraux Santerre « et Rossignol, et l'on ne trouvera pas un petit « coin dans la Vendée, ou ailleurs, pour m'employer. Tu es heureux ! ta réputation ne dépend de personne. Deux heures passées sur des « planches te mettent en présence du public qui « dispense la gloire; nous autres militaires, il « nous la faut chercher sur une plus vaste scène, « et on ne nous permet pas toujours d'y monter.

« Ne regrette donc pas ta position; reste ton « maître; qui sait si je reparaîtrai jamais sur la « mienne ? J'ai vu hier Monvel, c'est un parfait « ami. Barras me fait de belles promesses; les « tiendra-t-il ? J'en doute. En attendant, je suis « à mon dernier sou. Aurais-tu quelques écus à « mon service ? Je ne les refuserais pas, et je « t'en assure le remboursement sur le premier « royaume que je conquerrai avec mon épée. « Mon ami, que les héros de l'Arioste étaient « heureux ! Ils ne dépendaient pas d'un ministre « de la guerre. Adieu, tout à toi. » 46° *Recueil sur l'histoire*, depuis le 9 thermidor au 2 (époque de la disgrâce de Bonaparte) jusqu'au commencement de l'an 4 (du 27 juillet 1794 au mois de mars 1796), petit in-fol. Ce recueil, entièrement autographe, comprenant une vingtaine de feuilles, était, il y a quelques années, entre les mains du comte Dzialinski, qui l'avait acheté à Paris. L'authenticité en fut attestée par le duc de Bassano, le général comte de Montholon et le baron Mounier (*voy. le Correspondant de Hambourg*, mars 1822). Les réflexions de Bonaparte sont toutes relatives aux événements qui se succèdent et aux impressions personnelles qu'il en éprouve. 47° *Rapport au directoire exécutif sur la journée du 13 vendémiaire*, in-fol. de plusieurs pages, manuscrit. Publié dans la *Correspondance de Napoléon 1^{er}*, t. 1^{er}, p. 99-102, avec fac-simile de la pièce originale. Une *Note* autographe de Bonaparte sur cette importante journée se trouve dans les *Mémoires de Bourrienne*, t. 1^{er}, p. 90. Le libraire Ladvocat, qui était possesseur du *Rapport* autographe, l'a cédé au gouvernement, en 1836, pour la somme de quinze cents francs. 48° *Dispositions de la force armée pour son service à Paris*, mémoire au comité de salut public, daté de Paris, le 19 brumaire an 4 (10 novembre 1795). Publié dans la *Correspondance de Napoléon 1^{er}*, t. 1^{er}, p. 105-110 (1). 49° *Ordres du jour, Décisions, Lettres de service* (depuis le 13 vendémiaire an 3 jusqu'au 4 ventôse an 4 (octobre 1795 à février 1796)). La plupart de ces pièces, presque toutes inédites, sont relatives à la haute police de Paris, à l'organisation d'une armée de l'intérieur. Parmi les lettres de service, il en est un nombre considérable à l'adresse des directeurs Barras, Carnot, Letourneur; des ministres Merlin (de Douai), Pétiet, Ramel; des généraux Menou, Dufresne, Lestrangé, etc. 50° *Bulletins des opérations militaires de l'armée d'Italie*. Ces bulletins, qui figurent tous au *Rédacteur*, journal officiel du directoire exécutif, et au *Moniteur*, sont entièrement, quant à leur forme générale et à leur fond, l'œuvre de Bonaparte. Il résumait les rapports des gén-

(1) A la même époque doit remonter un manuscrit qui figure au catalogue d'autographes du baron de St-Geniez, n° 256, avec le titre suivant : *Fragment sur la politique, les causes des troubles et des discordes civiles*, etc., écrit par Bonaparte pendant sa jeunesse, in-fol. de 8 pages, à deux colonnes, d'une écriture très-serrée et très-lisible.

raux ; il y ajoutait ses impressions, ses appréciations personnelles, et les adressait au directoire, qui n'était que très-médiocrement satisfait d'une semblable façon d'agir, comme le témoigne la lettre suivante, datée du 7 thermidor an 4 (25 juillet 1796) : « Le directoire exécutif vous rappelle, « citoyen général, l'invitation pressante qu'il vous « a faite de donner des ordres précis et constamment surveillés, pour que les *Tableaux de situation* et les *Bulletins historiques décennaires* « lui soient adressés avec exactitude. Il voit avec « peine que, depuis le commencement de la « campagne, l'armée que vous commandez ne « lui a rien envoyé de ces différents objets. Il « est important que ce travail soit désormais « scrupuleusement suivi et exécuté d'après les « dispositions du modèle. Lorsque les occupations « du chef de l'état-major sont trop multipliées « pour qu'il y donne lui-même un soin assidu, « il peut se faire suppléer par un adjudant général dans la confection du *Bulletin historique*, « qui exige un talent particulier. Vous remplirez, « citoyen général, le vœu du directoire, en donnant une attention sérieuse à l'objet de cette « lettre. — CARNOT, président. » Mais Bonaparte voulait, avec juste raison, que le pouvoir exécutif des opérations militaires n'aboutit qu'à lui seul ; il savait le danger d'un contrôle et ne révélait aux directeurs que ce qu'il ne pouvait se dispenser de leur dire. 51° *Carnets des campagnes d'Italie*. Bonaparte y inscrivait jour par jour, souvent heure par heure, ses opérations, les principaux ordres émanés de lui et les circonstances diverses qui survenaient. Bourrienne possédait quelques-uns de ces carnets. 52° *Recueil des matériaux historiques et militaires de l'armée d'Italie, ou Mémoire des opérations de cette armée*, manuscrit inédit. A Ste-Hélène, Napoléon exprima le regret de ne point avoir ce recueil sous la main. On crut qu'il s'agissait des volumes de correspondance désignés, par leur reliure, sous le nom de *Livres rouges* ; mais nous croirions plutôt à un corps d'histoire dans lequel Bonaparte se plaçait en regard de la postérité. Il parla quelquefois de ce livre : la réalité de son exécution transpara même, puisque le *Moniteur* (1797, p. 342) annonçait un jour le projet qu'avait Bonaparte « d'écrire l'histoire de ses compagnons « d'armes. » C'eût été, d'ailleurs, répondre aux idées du directoire exécutif, dont le président lui écrivait le 5 prairial an 5 (24 mai 1797) : « Nous « vous avons invité, citoyen général, à recueillir « avec soin tout ce qui peut contribuer à répandre sur l'histoire de la guerre actuelle un intérêt digne de cet important ouvrage. Tout « favorise aujourd'hui le rassemblement des matériaux historiques et topographiques dont il « doit se composer, et nous ne doutons pas « que vous ne suiviez d'un œil attentif les progrès de ce travail. Aux mesures que vous « avez adoptées pour le régulariser, nous dési-

rons en ajouter une qui nous semble devoir « concourir utilement à remplir nos vues, c'est « d'exiger de tous les officiers généraux employés sous vos ordres, un journal des opérations qui leur ont été confiées. Ainsi, les généraux de brigade remettront à leur général de division le journal militaire qui les concerne, et « celui-ci vous les remettra avec ses observations. Les généraux de division feront également leur journal particulier, et vous formerez « de tous ces rapports un recueil que vous nous « adresserez avec les remarques que vous jugerez nécessaires, indépendamment des mémoires « dont vous croirez pouvoir vous occuper vous-même. Vous avez sans doute observé que le « récit des événements militaires qui se trouvent « dans les journaux officiels, seuls matériaux authentiques que nous ayons, est insuffisant ; « que les faits ne sont pas présentés avec assez « d'étendue et liés entre eux avec assez de clarté pour former un corps complet d'histoire. Quelque brillantes et précieuses que « soient d'ailleurs ces relations, écrites le plus souvent au moment même de la victoire, elles « peignent avec éclat le courage des troupes et « le talent de leurs chefs, mais elles ne sont « quelquefois que le précis de l'action, et leurs « traits rapides demandent à être développés « pour jeter un plus grand jour sur les mouvements, l'emploi des armes et toutes les circonstances du combat, ainsi que sur les marches, « les camps, les positions militaires. La connaissance de tous ces objets tend à accroître la « gloire des armées, la réputation de leurs généraux et l'estime du gouvernement pour eux ; « elle peut servir, en même temps, à analyser et « perfectionner notre nouvelle tactique républicaine. Nous vous invitons, citoyen général, à « nous instruire avec exactitude du résultat de « ces dispositions. — CARNOT. » 53° *Correspondance. — Campagnes du général Bonaparte en Italie* (collection dite les *Livres rouges*), manuscrit in-4°. La collection relative aux campagnes d'Italie comprend 23 volumes, reliés en maroquin rouge, tranche et filets dorés, garde en soie bleue, papier de Hollande, écriture à longues lignes, très-lisible et généralement assez correcte, quoique l'œuvre n'ait point été collationnée. C'est la même main qui a écrit ces 23 volumes ; le 5^e volume étant double, nous devons supposer qu'il appartient à une seconde collection, identique à celle que possède le cabinet de l'empereur, et qui provient du prince de Musignano. La plus ancienne pièce du recueil est datée du 8 germinal an 4 (28 mars 1796). Les *Livres rouges*, commencés en 1800 sous la surveillance de Bourrienne, auront été continués jusque bien avant dans l'empire, sous la direction de Méneval. Napoléon désirait qu'ils fussent imprimés plus tard. Comme ce n'était point un monument de famille, mais un monu-

ment d'Etat, on avait élagué de la correspondance les lettres intimes et supprimé quelques passages, des phrases, des mots qui ne s'harmoniaient plus avec le cours des idées, ou qui eussent pu compromettre certains noms dignes d'estime. Aux lettres proprement dites se trouvent mêlés les ordres du jour, les proclamations. A la fin de chaque section figurent quelques pièces justificatives émanées des administrateurs, des agents diplomatiques et des généraux qui ont pris le plus de part aux événements. 54° *Registres de l'état-major général*, in-fol. manuscrit. Ces registres, qui pour la seule campagne d'Italie renferment plusieurs milliers d'ordres et de lettres de service, existent au dépôt de la guerre. Fort souvent on n'y trouve que la paraphrase des ordres directs émanés du général en chef; mais souvent aussi les lettres de Berthier, qui possédait un esprit des plus méthodiques et une mémoire des plus fidèles, reproduisent le texte d'un entretien avec Bonaparte, qu'il accompagnait ordinairement, à cheval, en voiture, et dont les moindres pensées étaient religieusement recueillies, développées et libellées par lui. 55° *Articles divers*, insérés dans le *Journal de Milan*, le *Courrier de l'armée d'Italie* (1), dans le journal les *Défenseurs de la patrie*, dans le *Rédacteur* et le *Moniteur*. Le *Journal de Milan* et le journal les *Défenseurs* sont demeurés toujours fidèles aux intérêts de Bonaparte; mais le *Courrier de l'armée d'Italie*, exclusivement démocrate, dévia du chemin que le général lui avait tracé. Quant au *Rédacteur* et au *Moniteur*, ils suivaient l'impulsion du directoire, à tel point que dans le mois de décembre 1796, époque où Bonaparte était sérieusement menacé d'une disgrâce, ces deux journaux ne parlent pas plus de lui que s'il n'existait point. A compter du 5 janvier 1797, le nom de Bonaparte reparait; on le cite avec éloge, et les nouvelles datées de Milan semblent toutes sorties du quartier général. Entre autres articles, nous avons remarqué ceux qui concernent le congrès cispadan, où l'on implore l'intervention de Bonaparte (*Moniteur* de 1797, p. 689, 693, 697, 701, 713). Nous signalerons aussi un exposé complet des vues de cet éminent esprit sur l'Orient, exposé tout à fait empreint de sa manière, et dont la campagne d'Egypte présente le développement pratique. 56° *Opuscules militaires et politiques de circonstance* (années 1796-1797). Ces opuscules, sortis des presses de Milan, Mondovi, Venise, et de l'imprimerie nationale de Paris, sont des lettres, des proclamations, des constitutions, des traités qui se retrouvent dans les journaux du temps. Nous

notons exceptionnellement : 1° la *Fête du 26 messidor an 5* (anniversaire du 14 juillet), Milan, in-4° d'une feuille (dans cette brochure se trouvent des harangues du général en chef à plu-demi-brigades, aux Cisalpins, et un toast « aux « mânes du brave Stengel! »); 2° la *Fête du 1^{er} vendémiaire an 5*, *Proclamations, Ordres*, etc., Venise et Milan, in-4°. Le 25 fructidor, Bonaparte écrivait au général Berthier, à Venise : « Vous trouverez ci-joint une proclamation « du directoire exécutif, ma proclamation à « l'armée, mon ordre pour la fête du 1^{er} vendémiaire. Vous y trouverez également un im- « primé qu'on a trouvé dans le portefeuille de « d'Entraigues. Faites imprimer tout cela en « grand nombre et envoyez-en aux généraux de « division et à la flotte. » 57° *Ordres divers, Lettres de service pour l'armée d'Angleterre* (1797-1798). La veille de la ratification du traité de Campo-Formio, ou de *San-Fermo*, comme on l'appelait en Italie, le directoire exécutif avait nommé Bonaparte général en chef d'une armée des côtes, et il s'était hâté, tant il redoutait sa présence à Paris, d'annoncer aux Français, dans une pompeuse proclamation, une « descente en « Angleterre, conduite par le héros qui les mit « tant de fois sur le chemin de la victoire. » (*Moniteur*, an 5, p. 254.) Bonaparte fit semblant de prendre la chose au sérieux. Le directoire lui donna blanc seing : il ordonnait, le gouvernement ratifiait. La plupart de ces actes n'ont pas été publiés, parce qu'on ignorait qu'ils fussent de Bonaparte. 58° *Rapport sur le cachet typographique de Hauin*, à l'aide duquel on pourrait, sans être versé dans les procédés de l'art, composer et imprimer très-rapidement des circulaires dont la teneur n'excéderait pas une page in-4°. Lu à la première classe de l'Institut le 11 nivôse an 6. On trouva ce rapport écrit avec méthode et clarté. Il est signé « Buonaparte, Prony, Monge » (voy. Archives de l'Institut). 59° *Correspondance*. — *Campagnes du général Bonaparte en Egypte* (collection dite les *Livres rouges*), manuscrit in-fol. (suite). Cette suite, exécutée dans les mêmes conditions et par les mêmes hommes que la collection d'Italie (voy. le n° 53), forme un ensemble de 47 volumes, qui appartenaient comme les précédents au prince de Musignano, et qui sont devenus la propriété de l'empereur. Les pièces signées Bonaparte en forment la partie principale; mais elles n'ôtent rien au puissant intérêt qu'offrent différentes lettres de Kleber, de Marmont, de Poussielgue, des rapports très-bien écrits de Desaix et de Sulskowsky. Nous signalerons aussi, comme particulièrement remarquables, en raison de l'extrême jeunesse de leur auteur, des lettres de Louis Bonaparte au directoire exécutif, écrites d'Ajaccio le 18 nivôse an 7 et de Tarente le 6 frimaire : il arrivait d'Egypte, racontait sa traversée et dépeignait la situation de notre armée.

(1) Le *Courrier de l'armée d'Italie*, ou le *Patriote français à Milan*, par une société de républicains, avait pour rédacteur en chef M. M.-A. Jullien, prédécesseur de Bourrienne dans les fonctions de secrétaire du général en chef. Ce journal, in-4°, parut le 1^{er} thermidor an 5 jusqu'au 12 frimaire an 7 (19 juillet 1797 au 2 décembre 1778), 228 numéros. La *Bibliographie* Deschien ne parle pas de ce recueil, dont la collection est devenue infiniment rare.

60° *Registres de l'état-major général, 1798-1799*, in-fol. manuscrit, au dépôt de la guerre. Ces registres étaient tenus par Berthier. Ils ne renferment pas seulement l'exposé de mesures militaires, ils contiennent de curieux documents pour l'histoire générale et la biographie. 61° *Ordres du jour, Proclamations, 1798-1799*, imprimés en placards. Toutes les proclamations et les ordres du jour importants étaient publiés aussitôt par la presse ambulante de l'armée. Avant une bataille, chaque soldat recevait la proclamation de son général sur un petit carré in-8° ou in-12°; on en faisait ensuite une seconde édition in-4° pour la France, qui souvent différait un peu du premier tirage; puis le directoire y apportait d'autres modifications avant de mettre la pièce au *Moniteur*. C'étaient par conséquent trois éditions bien distinctes. M. Marcel, le directeur de l'imprimerie de l'armée, possédait une collection complète, la seule existante peut-être, de tous les placards publiés par lui. Il a eu l'extrême obligeance de nous la communiquer. Quelques placards ne portent aucune signature; mais le caractère de l'impression ne laisse aucun doute sur leur authenticité. En dessous de la signature de Bonaparte se trouve ordinairement celle de Berthier ou de Bourrienne, suivant la destination que l'on donne à la pièce. Voici la forme typographique de l'une des nombreuses brochures publiées alors par Bonaparte : « *Bonaparte, général en chef, au directoire exécutif*. — Au camp « devant Acre, le 21 floréal an 7. — Au Caire, « de l'imprimerie nationale, in-8° de 12 pages. » C'est un rapport sur les opérations du siège. Le premier tirage porte : « Pour copie conforme : le « secrétaire du général Bonaparte, FAUVELET-« BOURRIENNE. » Le second tirage : « Pour copie « conforme, le général de division chef de l'état-« major général, ALEXANDRE BERTHIER. » Une autre brochure, exécutée de la même manière, a pour titre : *Expédition de Syrie jusqu'à la prise de Jaffa*, au Caire, de l'imprimerie nationale, an 7, in-8° d'une feuille et quart, signée BONAPARTE, contre-signée FAUVELET-BOURRIENNE. Elle renferme cinq lettres du général en chef et deux lettres d'Alexandre Berthier. La même relation de la marche des armées françaises en Syrie et de la prise de Jaffa, fut publiée au Caire (texte arabe et texte français en regard), in-fol. plano. — Nous avons vu dans la bibliothèque du baron Desgenettes, qui avait été médecin en chef de l'armée d'Egypte, 3 volumes in-folio manuscrits d'*Ordres du jour*, ans 6, 7, 8 et 9 (1798-1801). Cette collection renfermait beaucoup d'instructions spéciales qui ne se trouvent point ailleurs. 62° *Institut d'Egypte. Son organisation. Questions proposées et rapports faits par le général Bonaparte. Commission scientifique. Instructions que lui donne ce général, 1798-1799*. Les éléments de cette partie intéressante de l'expédition se trouvent éparés un peu partout. Dès la première séance de l'institut

d'Egypte, Bonaparte lui avait soumis différentes questions, véritable programme des recherches qu'il désirait voir effectuées; il demanda la rédaction d'un annuaire, comprenant la division du temps selon l'usage comparé des Français, des Coptes et des musulmans; il voulut que l'institut, divisé en commissions permanentes, s'occupât spécialement des choses d'utilité publique, et fit ressortir, de l'étude des monuments anciens, quelques renseignements applicables aux besoins actuels; il veillait à ce que les quatre-vingt-onze questions de mathématiques, de physique, de morale, de politique, de littérature et de beaux-arts adressées par l'Institut national de France à l'institut d'Egypte fussent prises en considération très-sérieuse. C'est de Bonaparte qu'Andréossy reçut des instructions pour reconnaître et lever le plan du lac Menzaleh; c'est avec Bonaparte que s'entendit Fourier pour réparer et raviver l'aqueduc qui portait l'eau du Nil au château du Caire; c'est lui qui chargea Malus d'explorer la branche tanitique du Nil, Lepère et Nouet de déterminer la position géographique des lieux célèbres et des points stratégiques importants, Estève et Poussielgue de réunir les bases d'un cadastre pour fixer les droits de propriété des indigènes. Bonaparte insista sur l'utilité d'un observatoire et proposa les moyens d'en accélérer l'établissement; il fonda une bibliothèque au Caire, dont Ripault eut la direction; il favorisa les études de cet archéologue sur les principaux monuments de l'Egypte et encouragea les voyages de Denon dans l'Egypte haute et basse. L'ingénieur-géographe Jacotin reçut de lui l'ordre d'exécuter une carte de l'Egypte et une carte des environs du Caire, d'après les points déterminés astronomiquement par Nouet. Le général qui s'arrêtait au pied des pyramides pour en dessiner l'aspect et calculer leurs dimensions, qui ne dédaignait pas d'écrire un *Rapport sur cinquante momies d'oiseaux recueillies par le général Belliard et adressées à l'institut d'Egypte*, ne voulait demeurer étranger à rien de ce qui pouvait intéresser la science. 63° *Travaux divers*, proposés, encouragés ou surveillés par Bonaparte; *Journalisme*. La publication des *Fables de Loqman* en arabe, avec le texte français en regard, faite à l'imprimerie nationale du Caire en l'an 8 (1799), in-8°, avait été recommandée au citoyen Marcel. Ce fut avec la même intention de répandre la langue française que Bonaparte fit imprimer des *Alphabets comparés* (arabe, copte et français); un *Tarif des monnaies* (arabe, copte et français); l'*Annuaire* et d'autres opuscules, sortis de l'imprimerie nationale du Caire ou de l'imprimerie orientale et française d'Alexandrie. L'*Annuaire de la république*, calculé sur le méridien du Caire, parut en l'an 9, au Caire, petit in-4°. La *Décade égyptienne*, journal exclusivement littéraire, dont Tallien avait la direction; le *Cour-*

rier de l'*Egypte*, rédigé par Desgenettes et Marcel, s'imprimaient au Caire, et le général en chef ne dédaignait pas d'y insérer des articles que reproduisait avidement la presse parisienne. — III. CONSULAT. 64° *Actes divers, proclamations dans les journées des 18, 19 et 20 brumaire an 8*. Ces écrits ont été dictés par Bonaparte au poète Arnault, qui les rédigeait et surveillait ensuite leur impression. Il en aura été de même de deux articles insérés dans le n° 49 du *Moniteur*, savoir : 1. *Dialogue entre un membre du conseil des Anciens et un membre du conseil des Cinq-Cents*, p. 189-190. (Il a été fait un tirage à part.) 2. *Journée du 18 brumaire*, p. 192, tiré également à part, in-8°, et répandu dans le public. 65° *Constitution de l'an 8*, soumise à la sanction du peuple dans la séance législative du 13 décembre 1799. Nous en avons vu le projet, écrit par Daunou, mais annoté, complété de la propre main de Bonaparte. Les bases de cette constitution ont été posées et discutées par Bonaparte, Boulay de la Meurthe, Rœderer et Sieyès. (Voy. *Théorie constitutionnelle de Sieyès, Constitution de l'an 8, Extrait des Mémoires inédits de M. Boulay de la Meurthe*, Paris, P. Renouard, 1836, in-8° de 73 pages, et *Recueil des lois, règlements, rapports, mémoires et tableaux concernant la division territoriale de la république*, par Rœderer, Paris, 1800, in-8°.) 66° *Discours du premier consul au sénat conservateur, aux différentes députations des corps constitués*, etc. Tous ces discours ont fait l'objet de publications à part; Paris, imprimerie de la république, et aussi Paris, Rochette, brumaire, frimaire et nivôse an 8, in-4° et in-8°. 67° *Recueil de décisions ou de renvois aux ministres*, registres in-folios, ayant pour titre en tête de chaque page : *Enregistrement du*, et pour sous-titres, au sommet de chacune des cinq colonnes qu'offre la page : 1. *Mots de recherches*; 2. *N° d'enregistrement*; 3. *Analyse des pièces soumises au premier consul ou à l'empereur*; 4. *Dates*; 5° *Renvois*. Ces registres, commencés en l'an 8, ont été tenus avec une grande exactitude jusqu'à la fin de l'empire. Il s'y trouve cependant quelques lacunes, quelques omissions, dues à la gravité des événements. A l'époque de la campagne d'Austerlitz, à celle du désastre de Russie, en 1813 et 1814, au retour de l'île d'Elbe, beaucoup de décisions furent oubliées. L'*Analyse des pièces* renferme ordinairement le nom ou la qualité du rapporteur. Jusqu'au 28 floréal an 12, toutes les décisions, excepté quelques-unes, portent ce témoignage abrégé de la sanction du premier consul : *S. B^{te}* (signé Bonaparte). A dater du 29 floréal apparaît le *S. Napoléon* ou *S. N.* Chaque année renferme deux mille ou deux mille cinq cents décisions. Avant de les transcrire, Napoléon les dictait, les signait ou les écrivait lui-même en tête des rapports qu'il se faisait remettre. Ici, bien plus que dans sa Correspondance, éclatent le génie lumineux, le sens pratique et la judi-

cieuse intelligence du souverain. Quelques mots lui suffisent pour buriner son idée. 68° *Lettre sur les communes*, au ministre de l'intérieur, an 8. Cette lettre, écrite à Lucien Bonaparte, se trouve parmi les pièces justificatives des *Idées napoléoniennes* (Œuvres de Napoléon III). Elle présente plus de correction que n'en ont les pièces de Bonaparte qui datent de la même époque, quoiqu'il eût déjà fait alors de notables progrès dans l'art d'écrire. 69° *Traité de paix de Lunéville*, signé le 9 février 1801. Bien que Joseph Bonaparte ait été le plénipotentiaire chargé de la rédaction du traité, et que Talleyrand ait couvert de son manteau la main du premier consul, on ne saurait douter que pour un acte politique de cette importance, Bonaparte n'eût tout préparé, tout formulé d'avance. 70° *Traité de paix d'Amiens*, signé le 25 mars 1802. Mêmes observations que pour le traité de Lunéville. 71° *Exposé de la situation de la république*, Paris, imprimerie de la république, 1^{er} frimaire an 9 (1800), in-4° de 14 pages; *ibid.*, *id.*, in-8° de 23 pages; inséré au *Moniteur universel*; 72° *Exposé de la situation de la république*, Paris, imprimerie de la république, 1^{er} frimaire an 10 (1801), in-4° et in-8°, inséré au *Moniteur universel*, p. 247-250; 73° *Exposé de la situation de la république*, Paris, imprimerie de la république, 1^{er} ventôse an 11 (1802), in-4° et in-8°, inséré au *Moniteur universel*; 74° *Exposé de la situation de la république*, Paris, imprimerie de la république, frimaire an 12 (1803), in-4° et in-8°, inséré au *Moniteur universel*. Ces divers exposés, signés Chaptal, doivent être regardés comme l'œuvre politique essentielle du chef de l'Etat. Il se posait de la sorte officiellement devant l'Europe. Les éléments, la charpente du discours venaient de lui; Chaptal, Cambacérès ou Maret le rédigeaient, le premier consul le revoyait ensuite. J'ai eu en main de ces minutes corrigées par Maret, auxquelles Bonaparte n'apportait que de légères modifications. 75° *Bulletins de la campagne de Marengo*, mai et juin 1800. Ces bulletins sont au *Moniteur*. Il en a été fait deux publications au quartier général de l'armée, en placards in-4° et in-8°, signés A. Berthier. 76° *Ordres du jour de l'armée de réserve*, an 8 (avril, mai et juin 1800). Ils sont signés Berthier ou Dupont; mais presque tous sont de Bonaparte, qui, ne pouvant sans déroger à la constitution commander une armée sur le territoire de la république, lui avait donné pour chef nominal son *alter ego*, le 2 avril 1800. Le général Dupont était le chef d'état-major de Berthier, Marmont commandait l'artillerie. 77° *Allocuzione fatta dal primo console*, discours du premier consul de la république française aux curés de la ville de Milan, le 5 juin 1800. Le texte original de cette remarquable allocution est italien, et Bonaparte l'a prononcée en italien. La traduction française, faite par le P. Rossignol, a été imprimée à Milan (juin 1800), avec le texte ita-

lien, petit in-4°. A Gênes, le libraire André Frugoni publia presque aussitôt cette œuvre, qui fut reproduite dans les *Annales philosophiques, morales et littéraires* du mois de vendémiaire an 9 (septembre 1800), cahiers 14° et 15°; puis à la suite d'une *Lettre à M. de Juigné, archevêque de Paris*, signée A.-J. Guyot, ancien curé de Cambrai, Paris, Hugelot, impr., 1801, in-8° de 1 feuille. 78° *Discussions au conseil d'Etat sur le code civil*. Le *Projet de code civil*, présenté au gouvernement par la commission (Portalis, Tronchet, Bigot de Préameneu, Malleville et Treilhard) nommée le 24 thermidor an 8 (12 août 1800), avait été publié, in-4° de 424 pages, dont 68 de Discours préliminaire, papier collé, avec grande marge pour recevoir des notes, et in-8° de 522 pages, dont 94 de Discours préliminaire, avec table alphabétique des matières, Paris, imprimerie de la république. On les vendait chez Rondonneau, place du Carrousel, afin que tous les citoyens fussent à même d'examiner le projet et de faire leurs observations. C'est un an plus tard, au mois de juillet 1801, que les premiers articles du code civil ont été soumis à l'examen du conseil d'Etat. On s'en occupa beaucoup dans les mois de juillet, août, septembre, octobre et novembre; puis il y eut une interruption causée par des difficultés sur la matière elle-même, qui firent opérer le retrait du projet (3 janvier 1802). Au 26 mars suivant, ces travaux recommencèrent. Bonaparte présidait assidûment le conseil d'Etat et prenait aux discussions une part très-active. Les séances avaient lieu le 4 et le 6 de chaque décade. Boulay de la Meurthe, Defernon, Régnier, Regnaud de St-Jean d'Angély, Roderer, Cretet, Réal, Emmercy, Thibaudeau, Berlier, prenaient une part importante aux débats ainsi qu'à la rédaction. Il en était de même des consuls Cambacérès et Lebrun. Lacuée, Duchâtel, Shée, Fourcroy, Brune, Devaines, Abrial, se mêlaient également aux débats, mais avec plus de réserve que leurs collègues, qui demeuraient toujours sur la brèche. Bonaparte résumait et fermait la discussion. Les procès-verbaux de ces mémorables séances, rédigés par J.-G. Locé, secrétaire général du conseil d'Etat, ont été insérés au *Moniteur universel* et publiés à part en 3 volumes in-4°, par livraisons (1^{re} livraison, frimaire an 10), puis in-8°. 79° *Actes, décrets, ordonnances, etc., du premier consul*, ans 8-13 (novembre 1798 à mai 1804). Beaucoup de ces pièces sont insérées au *Moniteur* et au *Bulletin des lois*; mais il en est bien plus qui n'y sont pas. Ce n'est point exagérer que de porter à vingt mille les décrets et les ordonnances du consulat. Il y a des pièces politiques, des mesures d'organisation qu'on avait intérêt à ne point divulguer et qui demeurent enfouies dans les archives. Elles seules donneront une idée complète et juste des ressorts que Bonaparte faisait mouvoir et de l'habileté qu'il y mettait. 80° *Correspondance pendant*

XXX.

le consulat. Cette partie de la correspondance officielle est marquée au cachet de la grandeur et de l'universalité. Bonaparte se possède bien; il aborde tous les sujets avec une certitude de coup d'œil remarquable. Rien ne distrair sa pensée; quant à celle des autres, il la combine et se l'approprie avec talent. Presque jamais il ne répond directement aux observations qui lui sont faites, à moins qu'elles ne viennent de très-haut, d'un ambassadeur, ou d'un homme comme Davout, par exemple, ou d'un être qu'il affectionne comme son frère Joseph. La teneur des ordres qu'il donne, des dispositions qu'il prend, forme l'accusé de réception des renseignements qui lui sont venus. Dans tel ordre de trois lignes se trouve quelquefois le décalque, l'interprétation ou le résumé de cent lettres reçues à différentes époques et de personnages d'opinions souvent opposées. Les lettres de service, d'amitié, les lettres de famille, se ressentent naturellement des préoccupations graves de Bonaparte. Cependant il en est de charmantes, d'affectueuses, empreintes de cette bonhomie bourgeoise qui ne messied pas aux plus grandes destinées. Tout le monde connaît la lettre paternelle écrite par lui à Léon Aulne, simple soldat de l'ancienne armée d'Italie, qu'il fait venir à Paris pour le revêtir des épaulettes d'officier. Au vénérable Arnaud, curé de St-Martin-Lys (Aude), qui, moyennant ses quêtes, était parvenu à percer une montagne pour pratiquer un chemin, Bonaparte adresse une lettre où respire la louange la plus délicate, terminée par cette phrase : « Entre vos mains, le billon se change en or. » Nous pourrions multiplier les citations. 81° *Livrets du premier consul*. En l'an 10, Bonaparte recommande qu'on lui fasse un livret, « contenant autant de feuillets qu'il y a de corps « d'artillerie, avec la force de chaque corps et « l'endroit où ils se trouvent ». Pareils livrets existaient pour l'infanterie, pour la cavalerie, pour la marine. Dans une colonne d'observations figuraient des chiffres, des noms et diverses indications, toutes écrites de la main du premier consul. 82° *Calepins, ou Carnets du premier consul*. Ils sont semblables à ceux que nous avons signalés pour le généralat. La bibliothèque du Louvre en possède un certain nombre. 83° *Journalisme*. — Le *Mémorial antibritannique*, le *Rédacteur*, le *Moniteur universel* et quelques autres journaux, renferment beaucoup d'articles de Bonaparte. Il en est de très-remarquables; les uns tout à fait de lui, avec des allures vives, des conclusions explicites, des formes inhabituelles de langage, auxquelles leur incorrection grammaticale donne certain cachet; les autres pensés par lui, mais rédigés par Bourrienne ou Méneval, par Clarke ou Maret. 84° *Actes et décrets relatifs à la création de la Légion d'honneur, 1804-1805*. Cette grande institution, qui fut un premier pas fait vers une noblesse militaire sortie du tumulte des camps, précéda quelque peu la naissance de l'empire. Sa

chancellerie, ses cohortes, ses dotations, sa hiérarchie, c'est tout un système. — IV. EMPIRE. 83° *Giulio*, conte improvisé par Napoléon au mois de septembre 1804. En tout temps, Napoléon aimait à composer et de raconter des histoires romanesques. Il les faisait terribles, merveilleuses, remplies de fantômes, de surprises inattendues, de vengeances atroces ou de dévouements sublimes. Pendant le voyage de Leurs Majestés aux bords du Rhin, certain soir Bonaparte était nonchalamment étendu sur un sofa, dans le salon où se tenait Joséphine; l'impératrice le croyait absorbé par les devoirs de la souveraineté; tout à coup il se lève, marche avec vivacité, et, sous le titre de *Giulio*, bâtit la trilogie suivante : *l'Oracle*; — *Amour sans bornes, Sacrilege*; — *Meurtre*. Si nous en croyons l'éditeur (M. H. Hubert), Joséphine aurait été vivement impressionnée par cette histoire et plus encore par la manière inspirée, convaincue, avec laquelle son auteur la lui présentait. Effectivement, « on y trouve à chaque page l'ardente imagination du grand homme, sa parfaite connaissance « du cœur humain, cette sorte d'amour des « choses mystérieuses qu'il révélait souvent, et « enfin l'expression la plus dramatique des passions. » (Note de l'éditeur.) Nous acceptons volontiers la création de *Giulio* comme propre à Napoléon; mais qui s'est chargé de l'écrire? et comment se fait-il que jusqu'en 1832 personne n'ait eu l'idée de publier cette nouvelle? 86° *Exposé de la situation de l'empire*, 10 nivôse an 13 (31 décembre 1804), lu au corps législatif, imprimé au *Moniteur* et publié en 2 brochures in-4° et in-8°, 20 pages, par l'imprimerie nationale. Ce tableau, dans lequel le souverain nouvellement élu rend compte des modifications apportées au système politique né du 18 brumaire, avait trop d'importance et présentait un intérêt dynastique trop direct pour que Napoléon n'en fit point le canevas et n'en revisât pas avec soin la minute (1). 87° *Exposé de la situation de l'empire*, en 1806, lu le 5 mars, au corps législatif, par M. de Champagny, assisté des conseillers d'Etat Bigot de Préameneu et Cretet, imprimé au *Moniteur* et publié à part, impr. impériale, in-4°, 36 p.; in-8°, 51 p. Cet exposé, comme le précédent, fut signé par le ministre de l'intérieur, qui en assumait la responsabilité. L'absence de l'empereur avait fait retarder cette communication (2). 88° *Ordres du jour*. Le 30 vendémiaire an 14 (22 octobre 1805), l'empe-

reur écrivait au maréchal Berthier, major général de la grande armée : « Il y aura tous les jours un « ordre du jour imprimé, signé par le major général et publié à neuf heures du matin. Celui de « demain contiendra tous les ordres du jour que « l'empereur a ordonné qu'on imprimât. » Ce genre de publication se faisait au camp, dans le format in-fol. ou in-4°. Elle a eu lieu pour chaque campagne, comme elle avait eu lieu en Italie et en Egypte, et sans doute aussi en Allemagne. 89° *Bulletins des opérations de l'armée française en Allemagne et en Italie* (octobre, novembre et décembre 1805). Ces bulletins ont été publiés dans le *Moniteur*, le *Rédacteur*, et répétés par quantité d'autres journaux. Entre autres collections, nous citerons la suivante, faite avec soin : *Recueil des bulletins des armées françaises en Allemagne et en Italie*, pendant la guerre de huit semaines, du 15 vendémiaire au 15 frimaire an 14, avec carte, publié par P. Periaux, 1806, in-8° de xvi-212 et 4 pages. L'édition du gouvernement a pour titre : *Recueil des bulletins officiels sur les opérations de la grande armée contre la quatrième coalition*, Paris, 1806, in-8°. 90° *Relation officielle de la bataille d'Austerlitz, présentée à l'empereur Alexandre par le général Kutusow, et observations d'un officier français* (Napoléon). « Au quartier « général de Braunau, le 28 mars 1806. — Je « reçois par Vienne la relation du général Kutusow sur la bataille d'Austerlitz. Après l'avoir « lu avec attention, j'ai cru utile à la gloire de « l'armée, à celle de notre empereur et à celle « des anciens ennemis, aujourd'hui nos amis, de « publier les réflexions qu'elle m'a fait naître. « — M***, officier français. » Le *Moniteur universel* a publié ces deux textes en regard l'un de l'autre (n° du 21 avril 1806, p. 463-466). Le rapport officiel russe, signé Golenischtschew Kutusow, est daté de Brody le 14 janvier (26 janvier 1806). Les notes de l'officier français ont presque autant d'étendue que le texte russe. Le récit de la bataille d'Austerlitz, par A. Berthier, semblait à l'empereur « laisser beaucoup « à désirer; » il se renseigne lui-même, réunit avec scrupule tous les rapports des généraux, les compara, et, s'aidant de ses propres notes, saisit l'occasion de réfuter les allégations erronées de Kutusow. Il a été publié deux éditions françaises in-8° de cette relation officielle et plusieurs traductions étrangères. 91° *La Bataille d'Austerlitz, par le général major autrichien Stutterheim*, 2^e édit. (1), avec des notes par un officier

(1) Par un arrêté, extrait des registres de la secrétairerie d'Etat, Napoléon nomme M.M. de Champagny, Regnaud de St-Jean d'Angely et Lainé pour se rendre au corps législatif et y faire l'exposition de la situation de l'empire. La même marche a été suivie, aux noms près, dans les années suivantes.

(2) Le 11 février 1806, vingt jours avant la lecture qui devait en être faite au corps législatif, Napoléon écrivait à M. de Champagny : « Il serait temps de rédiger l'exposé de la situation de « l'empire depuis l'an 12. Vous pouvez suivre les mêmes principes que pour les exposés des années dernières; mais on pourrait rendre celui-ci fort utile, en ce qu'il contiendrait des tableaux et différentes notes, soit sur les travaux faits, soit sur « les autres objets relatifs à l'intérieur. » Le 22 du même mois,

l'empereur envoyait à son ministre un état « qui pourra servir à « rédiger l'exposé.... » Témoignage de la coopération qu'il y apportait.

(1) La 1^{re} édition (par un militaire témoin de la journée du 2 décembre 1805) avait paru la même année à Hambourg, in-8°. L'auteur dédie son livre à l'armée autrichienne, et, chose remarquable, il dit : « J'ai voulu être écouté par les militaires de l'Europe, et j'ai dû écrire dans une langue plus répandue que l'allemande. La plus grande partie de votre armée pourra me lire, et le peu d'entre vous qui comme moi ont assisté à la malheureuse journée du 2 décembre, pourront vous attester qu'il n'y a rien de faux dans mon récit.... » L'ouvrage, clair, net,

français (Napoléon), Paris, Fain, Debray, Mongie et Delaunay, août 1806, in-12 de 141 pages. Le verso du faux titre porte ce petit avant-propos, qui pour la bibliographie impériale présente un certain intérêt : « La relation qu'on va lire a été faite par un des généraux les plus habiles de l'Autriche. Elle peut être considérée comme la relation officielle du cabinet autrichien. Nous avons déjà vu le rapport officiel russe. Il n'y a jusqu'ici d'officiel de la part de la France que le bulletin n° 30 de la grande armée. Espérons que lorsque les plans auront été achevés, l'état-major de l'armée française donnera aussi une relation détaillée et circonstanciée de la bataille. Nous avons cru toutefois devoir imiter l'exemple d'un officier français, qui a publié des observations sur la relation du général Koutousoff. Celles que nous publions sont plus simples : la relation du général autrichien est en général vraie. Nous n'avons d'ailleurs été conduits que par la seule pensée d'être utile aux jeunes militaires, en leur faisant des observations sur un fait de guerre aussi mémorable, et qui doit être le sujet constant de leurs méditations. » 92° *Relation de la bataille de Marengo*, par le général Berthier, Paris, imprimerie impériale, 1806, in-4°. Nous ignorons dans quelle limite Napoléon s'est rendu le collaborateur de Berthier ; ce qu'il y a de positif, c'est que les épreuves de la brochure lui furent soumises et qu'il y fit quelques changements. Cet exemplaire autographe existe au dépôt de la guerre ; nous l'avons vu. 93° *Bulletins des opérations de la grande armée en Prusse et en Pologne*, Paris, 1806, in-8°. Il en a paru plusieurs éditions. Du quartier général de Posen, Napoléon écrivit au prince archichancelier : « Faites traduire tous les bulletins de la grande armée pendant cette campagne (Iena) et la campagne dernière, en turc et en arabe, et envoyez-les à profusion à Constantinople. » Comme dans les guerres précédentes, le *Moniteur* avait reçu les prémices de chaque bulletin. « Mon intention, écrivait l'empereur au général Clarke, est qu'on n'imprime pas dans les gazettes de Berlin les bulletins quand ils paraissent, mais seulement lorsqu'ils reviennent de Paris imprimés dans le *Moniteur*. » — A l'année 1806 se rapportent la naissance ou le développement d'importantes affaires gouvernementales, qui chacune constitue une œuvre véritable autour de laquelle sont groupés des travaux spéciaux ; tels sont : 1. le principe d'hérédité ; 2. la constitution de l'empire ; 3. les applications du Concordat ; 4. l'université ; 5. le blocus continental. 94° *Dynastie napoléonienne, hérédité, adoptions, grands-duchés-fiefs, majorats, noblesse impériale*. Nul autre que Napoléon n'a jeté les bases de ce vaste système. Nous avons vu, écrites de sa main

une infinité de pages où il jetait confusément les idées qui lui venaient, les reprenant ensuite une à une, les modifiant et ne leur donnant qu'à la longue leur forme définitive. L'euphonié des noms, les coïncidences de dates et de faits, influèrent souvent sur les préférences de l'empereur. Tels dignitaires de l'empire ont eu dans les papiers de Napoléon des titres demeurés inconnus ; les hommes éminents, comme Davout, Ney, Soult, héritiers de vingt champs de bataille, causaient quelque embarras à l'empereur, car il ne savait, d'une manière précise, au souvenir de quel lieu se rattachait le plus de gloire, et c'était cette gloire qu'il voulait consacrer. 95° *Constitution de l'empire*, sénatus-consultes pour l'exécution des actes qui s'y rapportent, mode de renouvellement des corps de l'Etat, sénatoreries, droits et devoirs des sénateurs en mission, etc. 96° *Applications du Concordat, temporel du pape, catéchisme et livres liturgiques*. L'examen des questions difficiles qui se rapportent à l'Eglise préoccupa profondément l'empereur. Les livres liturgiques, avant d'être publiés, lui avaient été soumis ; il revisa le catéchisme de Bossuet, et il écrivit entièrement de sa main le chapitre sur l'obédience au souverain. 97° *L'Université*. Sa création suivit de quelques années l'institution des lycées et des écoles secondaires. L'université impériale de France date du 10 mai 1806 ; l'université d'Italie ou de Padoue, du 2 août de la même année ; mais elles ne reçurent qu'en 1808 leur organisation définitive. Des instructions longues et détaillées ont été composées sur cet objet par l'empereur. A cet ordre de faits se rapportent les « Observations dictées par Sa Majesté le 19 avril 1807, sur le rapport du ministre de l'intérieur, relatif à l'établissement d'une école spéciale de littérature et d'histoire au collège de France, » publiées par M. Vallet de Viriville, d'après la pièce originale ; deux *Instructions* à Lacépède sur les maisons de la Légion d'honneur, publiées également dans divers recueils. En 1811, l'empereur présida souvent le conseil de l'université. Il y prenait la parole ainsi qu'on le verrait dans les procès-verbaux, à moins qu'ici, comme au conseil d'Etat, il n'eût fait défense d'analyser les opinions émises. 98° *Le Blocus continental*. Au décret de Berlin, signé le 21 novembre 1806, se rapportent plusieurs décrets rendus ultérieurement, et toutes les mesures relatives aux prises maritimes, à la contrebande, aux douanes, etc., qui se retrouvent à chaque pas dans l'administration de l'empire. Deux forts volumes ne suffiraient point pour contenir les ordres principaux, les instructions, les appréciations diverses que suggéra cette matière. La seule question des neutres enfanta quantité de livres, d'articles de journaux et une correspondance des plus étendues. 99° *Bulletins de la campagne de Pologne, contre les Russes*, Paris, 1807, in-8°. Ces bulletins parlent de Pultusk, d'Eylau, du siège et de

précis, est rédigé dans un style pur qui fait le plus grand honneur au général Stutterheim comme écrivain.

la prise de Dantzig, de Friedland, etc. L'empereur en surveillait de très-près la rédaction. « Tout ce « qui se trouve dans les bulletins, écrivait-il à « Fouché, est vrai ; tout ce qu'on voudrait met- « tre en sus n'est pas vrai ; les pertes sont juste- « ment évaluées. » 100° *Traité de Tilsitt entre la France et la Russie* (7 juillet 1807). Nulle pièce diplomatique ne fait mieux ressortir le point culminant de puissance et de gloire auquel était parvenu Napoléon. Il en a débattu toutes les clauses sur le radeau du Niémen et dans les conférences d'Erfurt. On l'a publié dans beaucoup d'ouvrages, excepté les articles secrets, dont personne n'eut une connaissance certaine avant la chute de l'empire. 101° *Exposé de la situation de l'empire français, 1806-1807*, impr. impériale (septembre 1807), in-8° de 59 pages. Lu par Cretet, ministre de l'intérieur, assisté des conseillers d'Etat Jaubert et Ganteaume. 102° *Plan de la première campagne d'Espagne*, dicté à Junot, manuscrit de 8 pages in-fol. ; 103° *Bulletins de l'armée d'Espagne*, 1808. Il n'en a pas été fait un recueil. L'empereur écrivait de Madrid au prince archichancelier : « Je ne considère pas les bulletins « comme officiels ; les nouvelles qu'ils contiennent sont vraies, mais il y a des réflexions ha- « sardées qui ne peuvent pas être signées. » Une autre fois l'empereur lui disait : « Il faut qu'ils « paraissent dans le *Moniteur* sans qu'on sache « d'où ils viennent. » 104° *Exposé de la situation de l'empire français*, présenté le 2 novembre 1808, impr. impériale (novembre 1808), in-4°, 37 p. ; in-8°, 54 p. (Cretet, ministre, Ségur et Corvetto, conseillers d'Etat). 105° *Batailles décrites par Napoléon*. Au mois de mars 1809, dans l'intervalle qui sépara l'expédition d'Espagne de l'expédition sur Vienne, l'empereur se préoccupait de ses victoires précédentes. Il écrivait de la Malmaison (sans doute au directeur du dépôt de la guerre) : « Faites-moi un rapport sur les batailles d'Austerlitz, de Friedland « et autres, que j'ai dictées et dont les plans « doivent être terminés. » Nous ignorons ce qu'est devenu ce travail. 106° *Bulletins de la grande armée. Campagne d'Autriche ou de Wagram*, 1809, Paris, in-8°. La campagne fut courte. Commencée au mois d'avril, elle était terminée trois mois après. Ces bulletins figurent tous au *Moniteur* et dans les journaux de l'époque ; mais, comme la marche rapide des événements prescrivait de les écourter beaucoup, l'empereur, pensant « qu'une esquisse légère ne peut pas « satisfaire l'amour-propre des officiers, » prescrivait au prince major général de composer du relevé des rapports des généraux un canevas dans lequel « on ferait connaître les détails particuliers.... » 107° *Collection des Ordres du jour de l'armée d'Allemagne*, campagne de 1809, Schœnbrunn, de l'imprimerie impériale de l'armée, 1809, in-fol. de 66 pages, comprenant 77 pièces, la plupart de l'empereur, quelques-

unes du prince major général. 108° *Traité de Vienne*, signé à Schœnbrunn le 14 octobre 1809. L'échange des ratifications eut lieu six jours après au château de Nymphenbourg, près Munich, où se trouvait alors Napoléon. 109° *Exposé de la situation de l'empire*, présenté au corps législatif par le ministre de l'intérieur, le 12 décembre 1809, inséré au *Moniteur* et publié in-4° par l'imprimerie impériale (décembre 1809). Nous ignorons la part qu'a prise Napoléon aux exposés des deux années précédentes, faits par Cretet ; mais nous savons pertinemment que le 7 décembre l'empereur envoyait des notes à Montalivet. La circonstance du divorce rendait ce travail délicat et difficile. 110° *Exposé de la situation de l'empire*, présenté au corps législatif le 29 juin de l'année 1811, par le ministre de l'intérieur (Montalivet), impr. impériale (juillet 1811), in-4° et in-8°. Rédigé par Montalivet, mais avec des notes du cabinet de l'empereur et la révision de l'empereur lui-même. 111° *Bulletins de la grande armée. Campagne de Russie, 1812*, Paris, in-8°. Les événements militaires, commencés au mois de juin, se continuent sans interruption jusqu'à la fin du mois de décembre. On n'a pas publié tous les bulletins ; il en était de trop navrants. Cependant, à la veille de rentrer à Paris, l'empereur crut devoir jouer cartes sur table et ne pas dissimuler davantage, car il fallait proportionner à l'immensité des pertes les efforts nécessaires pour les réparer. Le 29° bulletin, expédié par M. de Montesquiou (2 novembre), bouleversa la France, mais il ne la découragea point. 112° *Exposé de la situation de l'empire français*, présenté au corps législatif par le ministre de l'intérieur (Montalivet), le 23 février 1813, impr. impériale (mars 1813), in-4° et in-8°, 85 p. Souvent on a reproché aux ministres de l'empereur, et à Montalivet plus qu'à tout autre, de lui avoir caché le véritable état des choses et d'être devenus les complices d'une politique trop ambitieuse. Mais ces reproches sont immérités. Les *exposés*, les *rapports* divers qui figurent dans le journal officiel, et que publiait toujours en même temps l'imprimerie impériale, étaient des tableaux dont le souverain avait fait l'esquisse, dont il indiquait les points de lumière, les teintes et les ombres, dont il groupait les principaux éléments et revoyait l'ensemble. Le ministre n'y mettait que de l'ordre, de l'harmonie et de la couleur. Napoléon ne voulait pas tromper son peuple ni léguer des mensonges à l'histoire, car il eût anéanti toutes les notes, tous les changements de rédaction dont ces pièces officielles se trouvent accompagnées, et qu'il déposait, au contraire, avec scrupule dans les archives. Les *exposés* n'ont jamais été que des tableaux politiques imaginés pour réchauffer, soutenir l'esprit national et intimider l'Europe hostile. 113° *Bulletins de la grande armée. Campagne de Saxe, 1814*, Paris, in-8°. Ce fut à la fin d'avril que

recommencèrent les hostilités. Suspendues au 1^{er} juin, elles ne furent reprises que le 14 août, et l'on regarda la campagne comme terminée par le combat de Hochest, le 8 novembre. Presque tous les bulletins du jour, l'empereur les dictait le soir ou pendant la nuit. On les publiait immédiatement. Il en était de même des ordres du jour. 114° *Bulletins de la grande armée. Campagne de France, 1814*. Les récits de cette admirable campagne, entremêlée de tant de succès, sont courts et pittoresques. Ils eussent produit beaucoup d'effet, si l'interruption des communications avait permis de les propager. 115° *Organisation de l'île d'Elbe*, du 3 mai 1814 au 26 février 1815 (discours, ordonnances, budgets, projets et devis). Ces pièces, assez rares, ne sont pas les moins intéressantes de la vie de Napoléon. 116° *Proclamations, harangues, décrets, ordres du jour* du 1^{er} au 20 mars 1815. Ce sont les actes de la marche véritablement triomphale de Napoléon sur Paris. En placards, Grenoble, Lyon et Paris, impr. impériale, in-fol. et in-4°; chez divers éditeurs, in-4° et in-8°. 117° *Exposé de la situation de l'empire*, présenté à la chambre des pairs, dans sa séance du 13 juin 1815, par Son Excellence le ministre de l'intérieur, Paris, impr. impériale, 1815, in-4°. 118° *Acte additionnel aux constitutions de l'empire, Discours et Décrets* qui s'y rapportent, *Discours* de l'empereur au champ de mai et au corps législatif, *Proclamations*. Chacune de ces pièces, publiée à part, est sortie des presses du gouvernement. 119° *Système général pour la défense de l'empire*, avec tableaux des forces actives et des forces passives de l'Etat, composition des différentes armées, leurs lieux de rassemblement, la prévision des mouvements qu'elles devront exécuter, l'indication des points principaux qu'elles auront à couvrir, etc., cahier in-fol. inédit, dicté par l'empereur. 120° *Instructions diplomatiques à Caulaincourt*, publiées dans différents ouvrages, par fragments détachés. Elles existent réunies au ministère des affaires étrangères. 121° *Correspondance du temps de l'empire*. On peut évaluer à une moyenne de trois cents à trois cent cinquante lettres par mois, environ quarante mille, les lettres que dicta l'empereur depuis son avènement au trône jusqu'à l'heure de sa seconde abdication. Il y a des jours où il en a dicté jusqu'à trente. Dans le nombre s'en trouvent beaucoup de courtes, mais il en est de très-longues, surtout celles qu'écrivait le général Bertrand, presque toutes relatives aux travaux de fortifications. La lettre une fois dictée, Méneval la minutait, puis on la recopiait et elle était soumise à la signature de l'empereur, qui, la relisant presque toujours, y apportait quelquefois des modifications ou ajoutait un post-scriptum. Voilà comment il arrive que la lettre expédiée diffère souvent de la lettre minutée, et surtout de la lettre dictée, qui offre les mêmes idées, les mêmes expressions que

l'expédiée, mais rendues tout différemment. Comme étude psychologique de l'empereur, la lettre dictée présente beaucoup d'intérêt. Elle rend sa pensée avec sa forme originale et native; mais comme étude historique, comme élément d'histoire, l'expédiée nous semble devoir servir d'autorité, puisque c'est d'après elle que se sont effectuées les choses. A mesure que Napoléon avança dans sa carrière impériale, il écrivit de moins en moins; il dictait et signait; mais il ne négligeait en rien les devoirs minutieux des relations épistolaires. Ses réponses étaient presque toujours immédiates; il remerciait ses neveux et nièces, bambins de trois ou quatre ans, de leurs souhaits de nouvelle année, les complimentait sur les progrès de leur écriture, de leur style, et cela d'un champ de bataille, d'un palais où il venait de recevoir le corps diplomatique et les grands corps de l'Etat. 122° *Articles de journaux*. La quantité d'articles que fit l'empereur et ceux dont il fournit le fond ou le canevas, est inimaginable. Jamais la presse périodique ne s'était prêtée de la sorte à l'interprétation, aux besoins d'un système gouvernemental. On ferait au moins deux volumes des articles insérés par lui au *Moniteur*, ainsi qu'au *Mémorial antibritannique*, et il en parut bien plus dans les journaux étrangers que fondait ou soudoyait sa police. Le *Journal de Strasbourg*, la *Gazette de Francfort*, le *Journal de Varsovie*, la *Gazette de Wilna*, et pendant quelque temps le *Journal de Vienne*, le *Journal français de Madrid*, les feuilles de Berlin, contenaient des articles dont la provenance n'était point douteuse et que rédigeaient Barère, Mounier, Maret, Méneval, Fain, Lelorge d'Ideville, Muller et beaucoup d'autres gens de lettres. 123° *Décrets et sénatus-consultes, 1804-1815*. Les décrets de l'empereur, insérés en partie au *Bulletin des lois* et au *Moniteur*, ne s'élèvent pas à moins de quatre-vingt mille pour les dix années qu'a duré l'empire, et cela se conçoit quand on pense que la nomination d'un notaire, d'un huissier, d'un élève du gouvernement dans tel Prytanée, tel lycée ou telle école, que la mise à la retraite du plus petit fonctionnaire, l'acceptation du moindre legs pour un hôpital, les dotations, les croix de la Légion d'honneur, etc., devenaient l'objet d'autant de décrets. Il y en eut beaucoup que des motifs politiques empêchèrent de publier; aussi l'empereur avait-il soin de faire écrire au bas de chaque minute: « A « publier, » ou bien: « A ne pas publier. » La rédaction des décrets était dévolue aux ministres qu'ils concernaient: trois fois par semaine Napoléon travaillait avec eux, écoutait ou lisait chaque travail qu'accompagnait toujours un projet de décret, quand le ministre supposait que l'empereur sanctionnerait la mesure proposée. Alors l'empereur signait le décret. On l'expédiait généralement le lendemain, souvent le jour même. Quantité de décrets, plusieurs milliers,

sont restés en projet. Dans le tiers ou la moitié des cas, l'empereur disait : « A revoir, » ou bien : « A décider ; » et dès lors le projet rentrait au fond des cartons pour n'en sortir que l'année suivante, même plus tard. C'était surtout les questions financières qu'on ajournait, les projets dispendieux, les avancements trop rapides, les faveurs qui ne paraissaient point assez justifiées sur des états de présentation. En regard du nom d'hommes de mérite, de guerriers distingués, devenus des personnages éminents, nous avons souvent lu ces mots dictés par Napoléon : « A la première bataille, à la première action d'éclat. » 124° *Correspondance et ordres du jour du prince major général*. Dans cette curieuse collection, dont le dépôt de la guerre possède la plus grande partie, divisée par *registres* et *cartons* à l'épui, se trouvent ponctuellement exprimés les vues, les projets, les plans, les pensées soudaines et les déterminations de l'empereur, inscrits chronologiquement jour par jour, heure par heure. Berthier développe l'idée; il la reproduit sous autant de formes qu'il le faut; il lui donne ses aspects divers selon les divers points d'un champ de bataille, d'après les exigences d'exécution d'un ordre et la personnalité de ceux auxquels l'ordre va parvenir. Dans cette phraséologie apparaît souvent l'expression mère, telle qu'elle est sortie de la bouche impériale; on la saisit, on la reconnaît; elle se présente avec tant d'évidence qu'on n'hésite point à mêler beaucoup de pièces signées Berthier parmi les pièces signées Napoléon. En 1815, Soult, devenu major général, n'interpréta plus, faute d'habitude, d'une manière aussi fidèle, aussi minutieuse, les ordres du monarque. 125° *Calepins, ou Carnets de l'empereur*, depuis 1804 jusqu'en 1815. Il s'en trouve à la bibliothèque du Louvre, au musée britannique, à la bibliothèque impériale de St-Petersbourg, à la bibliothèque royale de Berlin. C'est le spécimen exact de chaque journée, presque indéchiffrable, mais compréhensible à l'aide des minutes de correspondance écrites avec tant de soin par Méneval et par Fain. — Parallèlement à ses œuvres personnelles, il en était beaucoup d'autres dont l'empereur provoquait ou favorisait l'apparition. Personne mieux que lui ne savait apprécier les tendances de l'opinion et le cours qu'il fallait imprimer aux idées; personne n'était plus à même que lui d'y faire concourir les sciences, les lettres, les arts, et si jamais souverain eut l'habileté suprême d'assouplir une nation, de s'en approprier l'esprit, d'en saisir les aptitudes et d'en favoriser les facultés instinctives, certes ce fut Napoléon. Avec lui tout concourait vers un but unique : l'école polytechnique et l'école des mines, c'était la science mise au service de la guerre; les prytanées et les lycées, c'étaient, d'une part, des pépinières d'officiers et de sergents, d'autre part, de vastes foyers où la jeunesse des pays nouvel-

lement incorporés à l'empire venait prendre les habitudes de langage et le caractère d'homogénéité nécessaires. La conscription n'avait point pour unique objet d'entretenir une armée considérable, elle rapprochait, mêlait toutes les nationalités. L'éducation nationale s'opérait par les yeux, par les oreilles, autant que par les facultés diverses de l'esprit; des feuilles imprimées, des brochures, des ouvrages étendus, dont fort souvent le souverain lui-même indiquait le but, le plan, circulaient par milliers d'exemplaires dans toutes les parties du monde et popularisaient les idées françaises. Ainsi les *Batailles d'Austerlitz, de Marengo, d'Eylau, de Wagram, etc.*, gravées à l'eau-forte, chacune en plusieurs planches, « parce que cela parle mieux qu'une relation, » furent annexées aux bulletins traduits en langues allemande, italienne, hollandaise, et répandus au loin. Ces planches s'exécutaient au dépôt de la guerre, sous la direction du général Sanson. On y dessinait en même temps des cartes de la Bavière et de la Souabe; on retouchait *Cassini*, mais l'empereur entendait qu'on ne refît rien, qu'on se bornât à compléter. « Le plus grand défaut en administration générale, écrit-il à propos de ces dernières cartes, est de vouloir faire trop. » Au mois de juin 1810, dans un conseil d'administration du génie que Napoléon présidait fréquemment, il exprima le désir que le ministre de la guerre fit lever *le plan des places fortes de l'empire*, toutes sur une même échelle, et développé de manière à comprendre un périmètre de douze cents toises de rayon. On se mit à la besogne aussitôt; mais la campagne de Russie, puis les désastres, arrêtaient cette importante étude. Expression parlante de l'élan du peuple vers la gloire, les statues des généraux tués au champ d'honneur décorèrent les ponts, les places de la capitale et celles des villes de province; les expositions d'art ressemblèrent à une galerie militaire, où la bravoure et le courage s'inspiraient du génie des batailles; les expositions d'industrie signalèrent les conquêtes faites au profit du système continental, et de nombreuses récompenses servirent de jalons aux progrès; les recueils de Landon, du graveur David, des frères Piranesi, étaient honorés de souscriptions considérables; les lazaristes, seuls missionnaires qui fussent autorisés, n'ayant plus pour objet spécial de convertir les infidèles au christianisme, recevaient du ministre des affaires étrangères autant que du ministre des cultes leur programme, et rapportaient de l'Inde, de la Chine, de l'Océanie, toutes sortes de documents géographiques. L'empereur commandait de traduire *Strabon*; il ordonnait de publier les *Commentaires de César*, traduits par Turpin de Cressé; il se faisait présenter chaque année l'*Annuaire du bureau des longitudes*; on lui rédigeait, sous forme de dictionnaire, le tableau des populations, des relais de poste qui existaient

le long des principales routes de l'Allemagne; l'ingénieur géographe Martinel levait les plans des champs de bataille du Piémont à l'échelle d'un dix-millième, et les accompagnait de mémoires descriptifs et statistiques; Lachasse, officier d'état-major, étudiait géographiquement et statistiquement l'Istrie, la Dalmatie, l'Italie méridionale, et c'était de l'empereur lui-même qu'il avait reçu ses instructions. Les manuscrits et les cartes du savant Espagnol Aly-Bey-el-Albassi sur l'Egypte, l'Afrique et l'Asie Mineure, furent recherchés, collationnés et consultés avec beaucoup de soin; le grand ouvrage de la commission d'Egypte, qu'on ne termina qu'en 1811, coûta des sommes considérables. Il en fut de même de beaucoup de travaux du même genre, dont la dépense ne retenait jamais l'empereur quand il les jugeait utiles. Il allouait des fonds pour la publication d'un *Dictionnaire de la langue chinoise*, pour le récit d'un *Voyage aux terres australes*, dont il acceptait l'hommage. En 1806, l'empereur chargea le comte d'Hauterive d'écrire l'*Histoire des trois partages de la Pologne*, in-8°. Plus tard, il choisit Rulhière, à défaut de Daunou, pour écrire l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*, 4 vol. in-8°. En 1807 se republiait le prétendu *Manuscrit sauvé dans le cabinet du roi de Prusse, à Berlin*, avec carte de la grande et de la petite Pologne, in-8°. L'ouvrage commandé par l'empereur avait paru au mois de novembre 1806, avec un autre titre. C'est Napoléon qui fit changer le titre et refaire la carte, qu'il trouva mauvaise, parce qu'on n'y avait représenté que la petite Pologne. Au mois de mai 1808, d'après ses ordres, le comte d'Hauterive écrivait une *Notice sur l'abdication de Charles-Quint et sur celle de Philippe II*, opuscule non signalé par M. Artaud de Montor. Il s'agissait de prouver que la question d'abdication avait été agitée pendant deux ou trois années avant de recevoir une solution, et de préparer ainsi la France aux difficultés que prévoyait l'empereur. L'*Essai de Gary sur le nouvel équilibre de l'Europe*, Paris, 1806, in-8°; la brochure de l'archichancelier Cambacérès, *Un vieil Ottoman à ses frères*, 1807, in-8° de 12 pages, sans lieu d'imprimerie ni millésime, sont des œuvres politiques dont Napoléon avait prescrit la forme, l'étendue et la teneur. Il voulait que l'on continuât l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, depuis 1715 jusqu'en 1807, et désignait Daunou pour le faire, en lui allouant six mille francs de gratification annuelle. Lemontey, chargé de la partie de l'histoire de France qui suit la mort de Louis XIV (1715 à 1726), recevait la même gratification, et tous deux étaient autorisés à puiser dans toutes les archives, à s'entourer de collaborateurs et de copistes aux frais du gouvernement. On avait confié à Chénier la continuation des *Éléments d'histoire de France* de Millot, qu'il ne put qu'abaucher. Cette dernière tâche fut dévolue à

Lacretelle jeune, « écrivain distingué dans ce « genre d'écriture, » disait le ministre. Un travail important, qui ne pouvait échoir à nul homme plus capable de l'effectuer, le *Tableau analytique de la littérature française depuis 1789 jusqu'en 1808*, fut demandé à Chénier : il l'exécuta d'une manière très-satisfaisante, mais avec un point de vue différent du livre de Barante sur le même sujet. Au même ordre d'explorations intellectuelles appartiennent les rapports que demanda l'empereur aux différentes classes de l'Institut sur les progrès des sciences, des arts et des lettres, depuis 1789 jusqu'en 1808, rapports qu'il voulut recevoir au sein du conseil d'Etat, extraordinairement réuni, pour faire comprendre sans doute que sous un même réseau politique devaient se condenser et fructifier toutes les branches des connaissances humaines. « Les « ordres de Votre Majesté, disait Dacier, auront « fait éclore un ouvrage d'un genre tout nouveau, dont l'intérêt et l'utilité s'accroîtront à « mesure que les siècles s'accumuleront les uns « sur les autres. » Lebreton, Delambre, Chénier, ont tenu dans la même circonstance le même langage. On était alors au mois de février 1811 : depuis 1806, l'empereur payait de grosses sommes pour des œuvres qui ne finissaient pas : « J'approuve, répondit-il au ministre demandant « des allocations nouvelles, que vous chargiez des « hommes de lettres de la continuation de l'histoire, mais sans rien leur payer. Lorsque l'ouvrage sera achevé, il me sera présenté, et je « récompenserai en conséquence du travail. » Divers ouvrages historiques d'actualité, d'une importance bien autrement grande que les précédents, furent alors demandés à Daunou : il s'agissait : 1. d'un *Tableau comparatif de l'état de la France en 1709 et en 1809* (trois mémoires ont été rédigés par lui sur cet objet); 2. d'une *Histoire de la puissance temporelle des papes et de leurs démêlés avec les souverains, particulièrement avec ceux dont la puissance était prépondérante en Italie*. Nous avons vu, tracé de la propre main de l'empereur, le plan de ce livre, pour la rédaction duquel il recommandait de demeurer « dans les principes de la religion, mais de se « tenir rigoureusement sur la limite qui distingue le spirituel du temporel. » Un autre livre, l'*Histoire du concordat de Léon X*, tout de citations, « rapportant les phrases originales des « historiens, les requêtes de l'université, les discours de gens du roi, les remontrances du parlement, » était aussi demandé en 1809 par l'empereur au ministre des cultes. Napoléon avait applaudi à l'*Eloge du général Caffarelli-Dufalga*, sorti de la plume élégante et correcte du baron de Gérando; à ceux de Joubert, de Desaix, de Hoche, de Leclerc, héros enlevés prématurément à l'admiration publique. Il désira qu'un orateur sacré prononçât l'oraison funèbre du maréchal duc de Montebello, que l'éloge funèbre du maré-

chal duc d'Istrie fût fait par Victorin Fabre et celui du duc de Frioul par M. Villemain. — Beaucoup de mandements, beaucoup de lettres pastorales, commentaires élogieux des lettres que le souverain écrivait aux prélats, prenaient volontiers le ton de programmes politiques; quelquefois il y poussa le haut clergé; mais tel était alors le zèle de certains curés, qu'il fallut leur interdire de lire au peuple, du haut de la chaire évangélique, le bulletin des armées. — Napoléon évitait d'importantes réformes et des améliorations nécessaires dans l'instruction publique, surtout pour les écoles primaires, dont il se préoccupait essentiellement, et pour les écoles spéciales. « Notre « militaire est peu instruit, écrivait-il de Schœnbrunn au comte de Cessac; il faudrait peut-être nommer une commission d'hommes instruits qui vous présenteraient le prospectus « de différents ouvrages. » Puis il esquissait, pour l'école d'application de Metz, l'aperçu de tout un système sur la défense des places, ajoutant : « C'est un travail complet à faire; je crois « que Carnot serait très-propre à s'en charger » (1); et pour l'école militaire de Fontainebleau, le plan d'un ouvrage d'administration en campagne, où ressortiraient, appuyés sur des exemples, les devoirs de l'officier, soit au milieu des camps, soit au sein des villes assiégées. — Chaque événement considérable, préparé avec soin, célébré avec talent, déterminait une sorte d'explosion d'idées dont le ministre de l'intérieur et le ministre de la police générale réglaient le mouvement expansif. L'attentat de la machine infernale produisit soixante-sept pièces de vers; les journées d'Austerlitz, de Marengo et d'Iéna, cent cinquante; la naissance du roi de Rome, douze cents, parmi lesquelles trois cents au moins sont dignes d'éloges. Dans le nombre des pièces s'en trouvaient quelques-unes demandées par le gouvernement aux poètes célèbres de l'époque; mais la plupart étaient spontanées. On en publiait dans les journaux officiels, et l'on faisait recueillir les pièces jugées dignes d'être conservées (2). L'empereur savait toute l'importance d'agir sur l'imagination d'un peuple aussi mobile que le peuple français : lui-même, plus d'une fois, traça le programme des fêtes publiques, indiqua l'esprit des cantates et des couplets qu'exigeait la circonstance. Quand le poète Esménard fut chargé d'écrire le *Triomphe de Trajan*, opéra dont Lesueur et Persuis composèrent la musique, l'empereur ne crut point déroger en revisant le poème; il ménagea les allusions, adoucît ce que la louange présentait de trop direct ou de trop accentué, et d'une œuvre théâtrale il fit une œuvre politique. Nous avons

eu en main ces curieuses pages, annotées et raturées, pages que le poète portait tous les jours de Passy à St-Cloud, et qui devenaient l'occasion d'aperçus ingénieux sur l'art dramatique, sur la musique chez les Grecs et chez les modernes, considérés au point de vue de l'influence morale de ces deux arts. Dans la riche collection *Daru*, précieux registres autographes conservés par la famille; dans la collection *Duroc* (ou du grand maréchalat), partie à la Bibliothèque impériale de la rue Richelieu, partie à la bibliothèque de Fontainebleau et aux archives de l'empire; dans la collection *Estève*, au palais de Fontainebleau, se trouve l'ensemble, approximativement complet, des opérations administratives de l'empereur appliquées aux beaux-arts, aux sciences, aux lettres, aux finances, au matériel, ainsi qu'à l'entretien des armées. Ses pensées dynastiques et politiques, il les épanche en écrivant à Cambacérès, dont la discrétion était une vertu. — V. EXIL. — ŒUVRES POSTHUMES. 126° *Testament de Napoléon*, ex-empereur des Français, déposé en Angleterre, contenant les différents legs qu'il a faits à ses amis, à ses anciens officiers, et généralement à toutes les personnes qui composaient sa maison à Ste-Hélène; avec une *Lettre de Napoléon à M. J. Lafitte*; 2° édition, augmentée des *Explications* données par M. J. Lafitte relativement à la contestation soumise au tribunal du département de la Seine, terminée par des *Réflexions* sur la lettre adressée au rédacteur du *Moniteur*, par M. le comte de Montholon, insérée le 19 janvier 1822, par Plancher, in-8° d'une demi-feuille, impr. Plancher, Paris, 1822. Beaucoup d'éditions de ce *Testament* se sont succédé pour répondre à l'avidité curieuse du public : Paris, Dupont, impr., 1822, in-8°, demi-feuille; Bruxelles, 1824, in-8°; Leipsick, 1824, in-8°, trad. all. par J.-Ad. Bergh; avec pièces officielles, etc., Alais, J. Martin, impr.-libr., 1828, in-18, 4 feuil. 1/2; avec divers documents, St-Denis, 1829, in-32, 1 feuil.; Paris, 1830, in-8°, 1 feuil. 1/4; Paris, 1831, in-16; *ibid.*, 1833, in-8°, 1/2 feuil. Différentes éditions anglaises, allemandes, italiennes. 127° *De l'éducation des princes du sang de France*; système d'éducation pour le roi de Rome et autres princes du sang de France, rédigé par le conseil d'Etat, avec l'approbation et sous l'inspection personnelle de l'empereur Napoléon, Londres, 1830, in-8° (avec la traduction en anglais). Le manuscrit original, trouvé à St-Cloud dans le cabinet de l'empereur, porte pour date : 29 juillet 1812. 128° *Conseils de l'empereur à son fils*, pièce assez longue que Napoléon n'a pas eu le temps de terminer, et qui commence par ces mots : « Mon fils ne doit pas songer à « venger ma mort; il doit en profiter. » Paris, 1821, in-8°, 1/2 feuil. Publiés depuis dans différents ouvrages. 129° *Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815*, Paris, 1820, in-8°, avec le plan de la bataille du Mont-St-Jean. Cet

(1) Carnot accepta cette mission difficile et fit un livre impénétrable.

(2) Voy. les recueils suivants : *Couronne poétique de Napoléon le Grand*, Paris, A. Bertrand, 1807, in-8°; *Hommages poétiques*, Paris, Eckard, 1811, 2 vol. in-8°.

ouvrage, imprimé sur un manuscrit que M. Barrois dit avoir reçu du docteur O'Meara, fut saisi par ordre du gouvernement; mais un arrêt de la cour d'assises ayant annulé la saisie, on en fit plusieurs contrefaçons, une entre autres intitulée *Mémoires politiques sur la campagne de 1813*, Paris, Corréard, 1821, in-18. Corréard y avait ajouté 24 pièces officielles et la lettre du maréchal Grouchy, écrite à l'empereur la veille de la bataille de Waterloo. M. Barrois dénonça l'édition de Corréard comme subreptice de ses droits, et on la saisit (*voy. O'MEARA*). 130° *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Ste-Hélène, de mémoires et documents écrits ou dictés par l'empereur Napoléon, suivis de lettres de MM. le grand maréchal comte Bertrand, le comte Las-Cases, le général baron Gourgaud, le général comte Montholon, les docteurs Warden, O'Meara et Antommarchi, et plusieurs personnages de haute distinction.* « Je « lègue l'opprobre de ma mort à la maison regnante d'Angleterre. NAPOLÉON. » Paris, 1821-1825, Barthélemy, Chenéhot, éditeurs, in-8°, avec portraits, plans, autographes. Cette compilation, annoncée comme devant avoir 4 volumes, grossit à proportion de son succès, au point d'en former 12 de 450 à 500 pages. Le titre diffère pour chacun d'eux. Les généraux Bertrand, Montholon, Gourgaud, MM. Chenéhot, Goujon, Jay, Las-Cases fils, Regnault-Warin, ce dernier surtout, ont contribué à l'exécution du *Recueil*. Malheureusement on l'exécuta trop vite; on y mit quantité de choses inutiles, étrangères à Napoléon, de telle sorte qu'aujourd'hui c'est un livre presque sans valeur, que remplacent d'ailleurs avantageusement les collections suivantes. Plusieurs morceaux de ce *Recueil* ont été imprimés et publiés à part. 131° *Mémoires pour servir à l'histoire de France, sous Napoléon, écrits à Ste-Hélène, par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon*, Paris, 1823, 6 vol. in-8°. Les deux premiers volumes de cette collection sont doubles, ayant été écrits l'un par Montholon, l'autre par Gourgaud. Sur un 1^{er} volume composé par Montholon, nous lisons cette dédicace, écrite de la main de Gourgaud : « *Gourgaud à son ancien camarade et ami Leboule, 1827. G—D.* » Ces mémoires sont ainsi composés : tome 1^{er}, sept notes sur l'ouvrage intitulé *Traité des grandes opérations militaires*, par le général baron Jomini, p. 1-26; notes sur les huit premiers volumes de l'ouvrage intitulé *Précis sur les événements militaires, ou Essais historiques sur les campagnes de 1799 à 1814*, p. 27-84; *Lettre* du général Kleber au directoire exécutif, avec les observations mises en regard, p. 85-112; six notes sur l'ouvrage intitulé *les Quatre concordats*, imprimé en 1818, p. 113-184; quatre notes sur l'ouvrage intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de St-Dominique*, p. 185-208; notes sur l'ouvrage intitulé *Mémoires pour*

XXX.

servir à l'histoire de Charles XIV Jean, roi de Suède, p. 209-222; dix-sept notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*, imprimé à Paris en 1816, p. 223-296; pièces justificatives, p. 297-359; additions et corrections, p. 1; en tête, *fac-simile* de la *Lettre* au prince régent d'Angleterre, dont Gourgaud fut porteur; — tome 2 : suite des notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*, p. 1-296; notes sur l'ouvrage intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en 1815*, par le baron Fleury de Chaboulon, p. 297-344; pièces justificatives, p. 345-489; en tête du volume, le *fac-simile* d'une page des manuscrits écrits à Ste-Hélène; — tome 3 : un premier titre porte : *Mémoires de Napoléon* (guerre d'Italie). Le volume renferme : *Notice sur la famille Bonaparte* (cette *Notice*, est-il dit, a été dictée, comme tout l'ouvrage, par Napoléon), p. v-xii; *fac-simile* d'une page des manuscrits écrits à Ste-Hélène; *Guerre d'Italie*, p. 1-467, depuis Toulon jusqu'à la bataille de Novi; — tome 4 : un second titre porte : *Mémoires de Napoléon*; le volume renferme : l'*Historique des campagnes d'Italie*, depuis Tolentino jusques et y compris Campo-Formio; le retour de Bonaparte à Paris; les affaires de la Suisse et de Rome; les préparatifs de l'expédition d'Egypte; des observations sur les campagnes de 1796 et 1797; des variantes, des pièces justificatives en grand nombre complètent le volume, qui se termine par une *Table* des chapitres contenus dans les tomes 3 et 4 des *Mémoires*; en tête, un *fac-simile* de l'*Instruction* donnée par l'empereur à Montholon pour la publication de ses *Mémoires sur la campagne d'Italie*, 2 feuil. in-fol.; — tome 5 : *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, p. 1-161; *Précis des guerres de Frédéric II*, p. 165-346; pièces justificatives, p. 347-419; tables et réclamations, 420-429; deux *fac-simile* de l'écriture de Napoléon; — tome 6 : *Situation politique de l'Europe en 1798, Politique du directoire, Administration intérieure du directoire, Vendée, Seconde coalition contre la France*, suite des pièces justificatives, p. 329-548; tables des matières, p. 549-556. — 132° *Mémoires de Napoléon* (mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon), publiés par le général baron Gourgaud, Paris, 1823, 2 vol. in-8°, comprenant, savoir : tome 1^{er} : *Siège de Toulon*, p. 1-49; 18 brumaire, p. 51-96; *Consuls provisoires*, p. 97-149; *Ulm* — Moreau, p. 151-195; *Gènes* — Masséna, p. 196-250; *Marengo*, p. 251-303 (deux états de situation); pièces justificatives, p. 305-392; *errata*, 4 cartes; — tome 2 : en tête, *fac-simile* de Napoléon; *Diplomatie, Guerre*, p. 1-90; *Neutres*, p. 91-161; *Bataille navale d'Aboukir*, p. 163-200; *Egypte*, p. 201-338; pièces justificatives, p. 339-396; 4 cartes; — 133° *Mémoires pour servir à l'histoire de France, sous le règne de Napoléon, écrits à Ste-Hélène, sous*

sa dictée, par les généraux qui ont partagé sa captivité, 2^e édit., disposée dans un nouvel ordre, et augmentée de chapitres inédits, etc., Paris, 1830, 9 vol. in-8°. Dans la *Préface*, signée des initiales A. B., on lit : « Le comte de Las-Cases eut l'honneur de concourir à la première rédaction des campagnes d'Italie, et le comte de Montholon écrivit la plus grande partie des notes. Le général Gourgaud apporta son tribut à ces divers travaux.... Certes, il nous eût été facile, en confiant ces feuilles précieuses à quelques écrivains de talent, de les lier entre elles et d'en faire un corps d'ouvrage, mais c'eût été affaiblir la touche vigoureuse du maître, et là surtout le mieux eût été l'ennemi du bien. Nous avons donc respecté religieusement le texte qui nous a été confié.... Nous nous sommes abstenus de joindre la moindre note; seulement, pour nous conformer aux indications laissées par l'auteur, nous avons joint des documents ou des pièces inconnues, qui nous ont semblé devoir éclaircir le texte ou le confirmer. » Ces mémoires comprennent, savoir : tome 1^{er} : *Préface*, signée A. B., p. xxxv; *Guerre d'Italie*, p. 1-477; *Armée d'Italie*, p. 379-474; — tome 2 : *Bataille d'Arcole à Campo-Formio*, p. 1-361; *Paris*, p. 362-386; *Armée d'Italie*, p. 387-466; — tome 3 : *Politique du directoire*, situation de l'Europe en 1798, seconde coalition contre la France, diplomatie, guerre, neutres, p. 1-366; pièces historiques, p. 367-414; — tome 4 : *Observations sur les opérations militaires des campagnes de 1796-1797 en Italie*, variantes, Rivoli, la Favorite, sept notes sur le *Traité des grandes opérations militaires*, par Jomini, p. 4 à 106; notes sur les huit premiers volumes du *Précis des événements militaires*, p. 107-383; *Rapport historique sur divers régiments de l'armée*, p. 386-456; — tome 5 : *Bataille navale d'Aboukir*, Malte, Egypte, Vendée, p. 1-297; *Délivrance de l'Egypte*, par Abd-ul-Rahman-Effendi, p. 299-470; — tome 6 : *Siège de Toulon*, armement des côtes, campagne de 1794, 18 brumaire, consuls provisoires, Gênes — Masséna, Marengo, Ulm — Moreau, p. 1-291, et 2 tableaux; pièces historiques, p. 293-437; — tome 7 : *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, p. 1-157; *Précis des guerres de Frédéric II*, p. 158-342; *Matériaux pour servir à l'histoire*, p. 343-504; — tome 8 : dix-sept notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*, p. 1-259; note sur les *Mémoires pour servir à l'histoire de 1815*, par le baron Fleury de Chaboulon, p. 260-337; notes sur l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie en 1812, par M. l'abbé de Pradt, p. 338-350; pièces historiques, p. 351-438; — tome 9 : *Retour de l'île d'Elbe*, p. 1-177; pièces historiques, p. 179-246; *Relation de la campagne de 1815*, dite de *Waterloo*, par M. le colonel Heymès, p. 247-272; pièces historiques, p. 273-533; table des personnages cités et des principaux événements de l'époque, p. 535-573. —

134^e *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte*, avec les cours étrangers, les princes, les ministres et les généraux français et étrangers, en Italie, en Allemagne et en Egypte (publiée par le général Beauvais), Paris, Panckouke, 1819-1820, 7 vol. in-8°. Le général Beauvais a puisé ces lettres dans la collection manuscrite que Napoléon avait fait copier avec beaucoup de soin et relier avec magnificence (*Livres rouges*). Un volume plus précieux encore que cette *Correspondance* renfermait les lettres autographes et confidentielles écrites à Napoléon par plusieurs souverains d'Europe; Napoléon l'avait recommandé d'une manière particulière à son frère Joseph, mais cet important recueil s'égarait. Il fut transporté à Londres et acheté la somme de sept cent mille francs par le ministre d'une grande puissance, qui fut remboursé de ses avances en cédant à divers ministres les lettres de leurs souverains respectifs. On peut croire que ces lettres ne seront jamais imprimées. (Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, 2^e édit., n° 23529, en note.) 135^e *De l'importance des places fortes*; notes de Napoléon sur un écrit du lieutenant général Ste-Suzanne, ayant pour titre : *Projet de changement à opérer dans le système des places fortes* (extrait du *Spectateur militaire*), Paris, 1826, in-8° de 8 pages; 136^e *Précis des guerres de César*, écrit par M. Marchand, à l'île Ste-Hélène, sous la dictée de l'empereur, suivi de plusieurs fragments inédits, Strasbourg, 1836, in-8° de 16 feuilles 1/2, plus 1 carte. M. Marchand, dans une lettre adressée au *Journal des Débats*, le 18 juillet 1837, dit n'avoir pas été autorisé à donner la moindre publicité aux deux fragments placés à la suite du *Précis sur les guerres de J. César*. 137^e *Correspondance de Napoléon avec le ministre de la marine*, depuis 1804 jusqu'en avril 1815, (extraite d'un *Portefeuille de Ste-Hélène*), Paris, 1827, 2 vol. in-8°, et Paris, 1838, 2 vol. in-8° de iv-380 pages. Le prétendu portefeuille est un mensonge. Cette *Correspondance*, empruntée à madame la duchesse Decrès, falsifiée exprès pour écarter l'idée d'une copie faite sur les originaux autographes, a été confrontée par nous avec ces derniers. De notre examen résulte la conviction d'une fraude de librairie, et de plus la certitude de l'absence d'une cinquantaine de lettres de l'empereur à son ministre. 138^e *Correspondance inédite de l'empereur Napoléon*, avec le commandant en chef de l'artillerie de la grande armée, avec notes, par A. Pascal, Paris, 1843, in-8°; 139^e *Lettres inédites de l'empereur Napoléon au comte de Sussy*, communiquées par M. le comte H. de Sussy, petit-fils de l'ancien ministre, et insérées dans le journal *la Presse*, du 9 mars 1844; 140^e *Guerre d'Orient, campagnes d'Egypte et de Syrie*, 1798-1799; mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon, dictés par lui-même à Ste-Hélène, et publiés par le général Bertrand, avec un atlas de 18 cartes, Paris, 1847, 2 vol.

in-8°; 141° *Alesia*, suivie d'un appendice renfermant des notes inédites, écrites de la main de Napoléon I^{er} sur les Commentaires de J. César, par Ernest Desjardins, Paris, Didier, 1859, in-8°. — Les différentes publications, faites depuis dix années par M. Ducasse, rentrent implicitement dans la collection générale des œuvres de Napoléon I^{er}; ce sont : 142° *Opérations du 9^e corps de la grande armée de Silésie*, 1806-1807 (le prince Jérôme Bonaparte commandant en chef), Paris, Corréard, 1851, 2 vol. in-8°; 143° *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph*, Paris, Perrotin, 1853, 10 vol. in-8°; 144° *Histoire des négociations diplomatiques relatives aux traités de Morfontaine, de Lunéville et d'Amiens*, Paris, Dentu, 1855, 3 vol. in-8°; 145° *Mémoires et correspondance politique et militaire du prince Eugène*, Paris, Michel Lévy, 1858, in-8°, en cours de publication; 146° *Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la princesse Catherine*, Paris, 1861, Dentu, in-8°. Édité sous les auspices de S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon. En cours de publication. Nous signalerons enfin, 147° un ouvrage qui réunit et complète tous les recueils de lettres, d'ordres, de décrets ou d'instructions dus à Napoléon, général, consul et empereur, et qui a pour titre : *Correspondance de Napoléon I^{er}*, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III. Paris, imprimerie impériale, 1858 et années suivantes, in-4° d'environ 800 pages chacun. Le 1^{er} volume de cette collection est précédé d'un Rapport du ministre d'Etat, M. Achille Fould, à l'empereur; du décret qui institue la commission de publication, en date du 7 septembre 1854; d'un Rapport de la commission à l'empereur sur l'esprit et la marche du travail effectué. La pièce qui commence la collection est du 4 brumaire an 2 (25 octobre 1793). Parallèlement à l'édition *princeps*, M. Plon a obtenu le privilège de publier une édition in-8°, identique avec la précédente, et qui se composera du même nombre de volumes (25 à 30), Paris, Plon et Dumaine, 1858 et ann. suiv.; 8 volumes de cette édition sont en vente. La publication dont s'agit réalise un désir de Napoléon I^{er}, qui voulait (l'exécution des *Livres rouges* le prouve) laisser après lui et livrer au public le choix de ses actes et de ses lettres, de manière à en faire un monument d'administration souveraine. Cette entreprise, suspendue, comme nous l'avons dit, vers la fin de l'empire, avait été reprise sous le règne de Louis-Philippe. M. Jouanne, anciennement attaché au cabinet particulier de Napoléon, fit copier sur des registres in-folio les pièces des ans 8, 9, 10 du consulat, puis les pièces de 1813, et en dernier lieu celles des cent-jours. Chaque volume renferme six à sept cents pièces, classées par ordre de date, sans pagination, mais avec numéros ajoutés au crayon. Le titre porte : *Registre-Journal des minutes de lettres dictées par l'empereur Napoléon dans son cabinet particulier, mises au net par*

ordre du roi Louis-Philippe I^{er}, sous la direction du baron Fain, son premier secrétaire du cabinet, ancien secrétaire du cabinet de l'empereur Napoléon. C'est sans doute à la politesse de M. Jouanne que le nom du baron Fain est redevable de figurer ici; car M. Jouanne seul a choisi, classé, déchiffré, annoté les pièces, et, comme il l'a fait pour toutes les époques auxquelles se rattache la coopération de Napoléon, nous voyons avec cet estimable archiviste l'anneau qui lie l'exécution des *Livres rouges* aux volumes publiés aujourd'hui par la commission impériale de correspondance. — 148° Les œuvres, soi-disant complètes, soi-disant choisies de Napoléon, figurent aux catalogues avec les titres suivants : 1° *Œuvres de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1821-1822, 6 vol. in-8°, avec portrait et deux fac-simile; édition semblable à celle de Stuttgart et Tubingue, 1822, 6 vol. in-8°; 2° *Œuvres de Napoléon*, Paris, Babeuf, 1822, in-8°, 5 vol.; 3° *Œuvres choisies de Napoléon Bonaparte*, Paris, Libr. anc. et moderne, 1827, 4 vol. in-32; 4° *Œuvres choisies de Napoléon Bonaparte*, nouvelle édition revue et augmentée par le général B.... (Beauvais), Paris, Perès-Philippe, 1829, in-18, 6 vol.; 5° *Œuvres choisies de Napoléon*, mises en ordre et précédées d'une étude littéraire, par A. Pujol, plus un portrait, Paris, 1843, in-12 de 20 feuilles 1/2. Introduction sur le style de Napoléon. 6° *Œuvres littéraires et politiques de Napoléon*, avec introduction de M. Paul Lacroix, Paris, 1840, in-12. En 1852, M. H. Hubert, libraire-éditeur à Paris, conçut le projet de publier une édition spéciale des œuvres littéraires de Napoléon, en plusieurs volumes séparés, de format in-18°, et pour spécimen il donna : *Giulio, conte sentimental, improvisé par l'empereur Napoléon*, Paris, 1852, librairie parisienne, impr. Lacour et C^e, in-18 de 72 pages, avec gravures en tête. A la suite des œuvres de Napoléon se placent naturellement les recueils suivants, qui en complètent la nomenclature. Ce sont : 1° *Monuments d'éloquence militaire, ou Collection raisonnée des proclamations de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1821, in-8°; 2° *Proclamations et harangues de Napoléon*, avec le sommaire des événements qui ont donné lieu à chacune d'elles, recueillies par Th. D., Paris, 1835, in-8°; 3° *Pensées et maximes de Napoléon, recueillies par J. L. jeune*, Paris, A. Baudouin, 1838, in-8° carré de 191 pages. Ces pensées et maximes, au nombre de cinq cent vingt-cinq, sont divisées en quatre parties : 1. les maximes et les idées que Napoléon a conçues avant le 18 brumaire, c'est-à-dire tant qu'il a été républicain ou citoyen, sujet, soumis à un pouvoir reconnu; 2. les pensées concernant l'art militaire; 3. les idées du souverain et celles qu'ont dû lui suggérer l'exercice et l'organisation du nouveau pouvoir; 4. tout ce que lui ont inspiré l'expérience et le malheur. Le discours préliminaire, signé J. L. G...y jeune, occupe les 24 premières pages. Les pages 163 et

suivantes présentent le portrait politique de lord Castlereagh. Ces maximes ont eu plusieurs éditions. L'une d'elles a pour faux-titre : *Bibliothèque portative de l'officier*, Paris, Dumaine, 1850, in-32 de 3 feuilles 3/4. 4° *Commentaires de Napoléon*, suivis d'un *Résumé des principes de stratégie du prince Charles*, par Levasseur, chef d'escadron d'artillerie, Paris, Corréard, 1852, in-8° de 13 feuilles 1/4, avec planches. 5° *Dictionnaire Napoléon, ou Recueil alphabétique des opinions et jugements de l'empereur Napoléon I^{er}*, avec une Introduction et des notes, par Damas-Hinard, 2^e édit. (tirée à 2,000 exempl.), Paris, 1854, in-8°. La 1^{re} édition est de 1838. Elle a été publiée sous ce titre : *Napoléon, ses opinions et jugements sur les hommes et sur les choses*, recueillis par ordre alphabétique, etc. 6° *Napoléon*, recueil, par ordre chronologique, de ses lettres, proclamations, bulletins, discours sur les matières civiles et politiques, etc., formant une histoire de son règne écrite par lui-même, et accompagnée de notes historiques, par M. Kermoyan, Paris, 1853, 3 vol. in-12. — A la fin des *Conseils dictés par l'empereur pour être remis au duc de Reichstadt*, nous lisons : « Si on vous laisse rentrer « en France, vous trouverez encore beaucoup « d'hommes fidèles à ma mémoire. Le plus beau « monument qu'ils puissent m'élever, c'est de « réunir en un corps d'ouvrage toutes les pensées « que j'ai émises au conseil d'Etat pour l'administration de l'empire ; c'est de réunir toutes « mes instructions à mes ministres, et de faire « la nomenclature de tous les travaux que j'ai « entrepris, de tous les monuments que j'ai élevés en France et en Italie. Maret, Daru, Mollien, Merlin, Cambacérès, peuvent contribuer à « ce travail ; ce sera le complément de ce que je « charge Bignon d'écrire sur ma politique extérieure, et les généraux que je vous ai indiqués, « sur mes guerres. Il faudra, dans ce que j'ai dit « au conseil d'Etat, distinguer les mesures bonnes « pour le moment, de celles dont l'application « est éternellement vraie. » Tel est le programme que l'empereur a laissé pour l'exécution d'un recueil de ses *œuvres complètes*, travail considérable dont se sont préoccupés déjà plusieurs excellents esprits, mais sans pouvoir l'effectuer. La première chose à faire était d'établir, et ce n'était certes pas facile, la *nomenclature* exacte, comme nous l'avons donnée ci-dessus, de toutes les pages écrites, dictées, inspirées par Napoléon ; la seconde chose, de former une *bibliographie* générale des ouvrages qui le concernent, afin qu'en regard de chaque événement, de chaque fait, se trouve l'exposé des circonstances qui l'ont produit et des résultats qui l'ont suivi : nul autre moyen d'apprécier l'influence personnelle du souverain sur son époque et celle de l'époque sur le souverain ; nul autre moyen de donner aux *œuvres complètes* leur encadrement convenable et à la *correspondance* sa véritable clef. Lorsque

nous avons mis sous presse (1849) notre *Histoire de Napoléon I^{er}, de sa famille et de son époque, considérée au point de vue de l'influence des idées napoléoniennes sur le monde*, nous réunissions depuis quatorze ans les éléments bibliographiques propres à élucider la matière. Aux motifs particuliers de sympathie qui nous y portaient, sont venus se joindre depuis des motifs impérieux venus de très-haut, et nous avons poursuivi l'exécution de cette intéressante nomenclature. Elle s'élève au chiffre énorme de vingt-cinq mille articles, puisés parmi les productions nationales et parmi celles des nations étrangères. Jamais l'histoire d'un règne ne fut élaborée si complètement, mais aussi jamais écrivain n'eut affaire à pareil règne et ne fut mieux favorisé par un concours de circonstances exceptionnelles, puisqu'il nous a été donné de voir plus de cent cinquante mille pièces autographes. L'exposé qui suit est une indication très-sommaire des livres indispensables à consulter pour bien connaître Napoléon et son règne. Nous signalons seulement ceux qui ont été composés d'après des documents originaux, et dont nous avons pu vérifier l'exactitude ou constater l'intérêt. — Nous venons de donner une liste très-complète des écrits de Napoléon. Il est impossible d'indiquer les principales publications qui se rapportent à lui, car la plupart des auteurs contemporains en ont parlé, ne fût-ce qu'incidemment. Nous nous contenterons de citer les sources où le travailleur trouvera des documents sérieux et originaux sur l'homme extraordinaire dont la vie se lie, en fait, à l'histoire générale du monde pendant la fin du 18^e siècle et le commencement du 19^e. Tels sont d'abord les ouvrages ayant traité plus particulièrement de l'origine et de la jeunesse de Napoléon, ensuite les biographies de ce monarque, puis les écrits se rattachant spécialement à des époques isolées de sa vie ou bien à des branches particulières de son gouvernement, enfin les principales publications qui, n'ayant pas pris pour sujet exclusif l'histoire de l'empereur, n'en ont pas moins retracé d'importantes circonstances. Pour éviter toute répétition, nous ne rappellerons aucun des livres mentionnés plus haut, dans la bibliographie des œuvres de Napoléon, quoique souvent ils fournissent les documents les plus précieux et les plus précis sur l'époque. Ouvrages traitant de l'origine, de l'enfance ou de la jeunesse de Napoléon : 1° *Histoire et généalogie des quatre branches de la famille Bonaparte*, depuis 1183 jusqu'en 1855, Lyon, 1855, in-8° ; 2° le colonel baron Coston, *Biographie des premières années de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1840, in-8°, 2 vol. ; 3° J. Nasica, *Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon, jusqu'à l'âge de vingt-trois ans*, Paris, 1852, in-8° ; 4° le chevalier de Beauterne, *L'Enfance de Napoléon*, Paris, 1846, in-12 ; 5° Pichard, *Napoléon Bonaparte à Auxonne*, Auxonne, 1849, in-18 ; 6° Agricole Moureau, Na-

poléon Bonaparte, lieutenant d'artillerie, Paris, 1821, in-8°; 7° Giov. Valeriani, *Genealogia della famiglia Bonaparte*, Turin et Naples, 1843, in-8°; 8° Libri, *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*, article extrait de la *Revue des Deux-Mondes*. — Principales biographies de Napoléon : 1° A.-V. Arnault, *Vie politique et militaire de Napoléon*, Paris, 1822, in-fol., 3 vol.; 2° Walter Scott, *Vie de Napoléon*, trad. en français, Paris, 1827, 9 vol. in-8°, 18 vol. in-12; — *Réponse*, par Louis Bonaparte, comte de St-Leu, Paris, 1828, in-8°, 2 édit.; 3° Norvins, *Histoire de Napoléon*, Paris, 4 vol. in-8°, grand nombre d'éditions; — *Observations sur cette histoire*, par Louis Bonaparte, comte de St-Leu, Paris, in-8°; 4° Martin, de Gray, *Histoire de Napoléon*, Paris, 3 vol. in-8°; 5° Henry, *Histoire de Napoléon Bonaparte depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, Paris, 1826, 4 vol. in-8°; 6° Thihaudeau, *Histoire générale de Napoléon Bonaparte, de sa vie privée et publique*, Paris, 1827, 5 vol. in-8°; 7° H. Regnault, *Histoire de Napoléon*, Paris, Perrotin et Pagnerre, 1846, 4 vol. in-12; 8° F. Wouters, *Histoire de la famille Bonaparte depuis 1815 jusqu'à ce jour*, Paris, 1849, in-8°; 9° Laurent (de l'Ardèche), *Histoire de Napoléon*, Paris, 1852, in-8°; 10° Emile Bégin, *Histoire de Napoléon, de sa famille et de son époque au point de vue de l'influence des idées napoléoniennes sur le monde*, Paris, Plon, 1853, 5 vol. in-8°. Nous rattacherons aux biographies de Napoléon : 11° Las Cases, *Mémorial de Ste-Hélène*, ou journal où se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon durant dix-huit mois, Paris, 1823, 8 vol. in-8°; grand nombre d'éditions (*roy. LAS CASES*). A ce récit font suite les récits d'O'Meara, d'Antommarchi, du général Montholon. 12° Grille et Musset-Pathay, *Suite au Mémorial de Ste-Hélène*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°; 13° le baron Méneval, *Napoléon et Marie-Louise*, Paris, 1845, 3 vol. in-8° et in-12; 14° Wil. Fersyth, *Histoire de la captivité de Napoléon à Ste-Hélène*, d'après les documents officiels inédits et les manuscrits de sir Hudson Lowe, Paris, Amyot, 4 vol. in-8°. — Ecrits se rattachant plus spécialement à des époques isolées de la vie de Napoléon ou à des branches particulières de son gouvernement : 1° *Victoires et conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français, de 1792 à 1815*, par une société de militaires et de gens de lettres, Paris, 1818 et ann. suiv., 27 vol. in-8°, dont 2 vol. de tables biogr. et géogr.; 2° édit. en voie d'impression; 2° Pommereul, *Campagnes du général Bonaparte en Italie, pendant les années 4 et 5 de la république*, par un officier général, Paris, 1797, in-8°; 3° Lattil, *Campagnes de Bonaparte à Malte, en Egypte et en Syrie*, Marseille, Rochebrun, floréal an 10, in-8°; 4° L. Raybaud, *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Egypte*, Paris, Denain, 1830-1836, 9 vol. in-8°; Egypte ancienne, 2 vol.; Egypte mo-

derne, 2 vol.; Expédition, 5 vol.; 5° *Journal d'Abdurrahman Gabarti pendant l'occupation française en Egypte*, Paris, 1838, in-8°; 6° Nakoul-el-Turk, *Histoire de l'expédition française en Egypte*, publiée et traduite par Desgranges, Paris, 1839, imprimerie royale, in-8°; 7° *Mémoires sur l'Egypte*, publiés pendant les campagnes du général Bonaparte, dans les années 6, 7, 8 et 9, Paris, Didot l'aîné, 4 vol. in-8°, publication faite par ordre du directoire et sous la direction de Bourrienne; 8° *Pièces diverses et correspondance relatives aux opérations de l'armée d'Orient en Egypte*, imprimées en exécution de l'arrêté du tribunal en date du 7 nivôse an 9, Paris, messidor an 9, in-8°; 9° Girinardot, *Histoire de la campagne d'Egypte*, Paris, in-8°; 10° *Campagnes des Français en Italie, sous les ordres de Bonaparte, jusqu'au traité de Campo-Formio*, etc.; 2° édit., contenant la *Campagne d'Egypte et la dernière campagne d'Italie* (Marengo), jusqu'à la paix définitive, Paris, 1802 (an 10), 6 vol. in-8°; 11° *Mémorial du dépôt de la guerre*, histoire des campagnes de l'empereur Napoléon dans la Bavière et l'Autriche, en 1805; dans la Prusse et la Pologne, en 1806 et 1807; dans la Bavière et l'Autriche, en 1809; Paris, Picquet, 1843, in-4°; 12° Liger, *Histoire de la guerre des coalitions contre la France*, contenant le détail des opérations de la grande armée dans le cours des campagnes de 1805, 1806-1807, Maëstricht, 1808, 2 vol. in-8°; 13° Napier, *History of the war in the peninsula and in the south of France from the year 1809 thro the year 1814*. London, John Murray, 1828, 5 vol. in-8°; trad. en français par le général Mathieu Dumas, Paris, 1836 et suiv., 13 vol. in-8°; 14° Vaccani, *Storia delle campagne e degli assedi degli Italiani in Ispagna, dal 1808 al 1813*, 4 vol. in-fol.; 15° le général baron Pelet, *Mémoires sur la guerre de 1809, en Allemagne, avec les opérations particulières des corps d'Italie, de Pologne, de Saxe, de Naples et de Walcheren*, etc., Paris, Roret, 1824, 4 vol. in-8°; 16° le général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°; 16° édit., 1852, digne d'intérêt par les réfutations qu'il a provoquées de la part de Gourgaud, Pelet, Guill. de Vaudoncourt, etc.; 17° le colonel Oukeneff, *Considérations sur les grandes opérations de la campagne de 1812*, Paris, 1829, in-8°; 18° Boutourlin, *Histoire de la campagne de Russie en 1812*, Paris, 2 vol. in-8°; 19° Guillaume de Vaudoncourt, *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812*, par un officier de l'état-major, Londres, 1815, in-4°; 20° Eugène Labaume, *Relation circonstanciée de la campagne de Russie*, Paris, in-8°; plusieurs éditions; 21° Guillaume de Vaudoncourt, *Histoire des campagnes de 1814 et 1815 en France*, Paris, Gartel et Ponthieu, 1826, 5 vol. in-8°; 22° Boutourlin, *Tableau de la campagne d'automne de 1813 en Allemagne*, Paris, 1818, in-8°; 23° le baron d'O-

deleben, *Campagne des Français en Saxe, en 1813*, traduit par Aubert de Vitry, Paris, 1817, 2 vol. in-8°; 24° Guillaume de Vaudoncourt, *Histoire de la guerre soutenue en Allemagne en 1813*, Paris, 1819, in-4°, avec atlas in-fol.; 25° le marquis de Londonderry, *Histoire de la guerre de 1813 et 1814 en Allemagne et en France*, Londres et Paris, 1833, 2 vol. in-8°; 26° F. Koch, *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814*, Paris, Magimel, Amelin et Pochard, 1819, 3 vol. in-8°; 27° le général Berton, *Précis historique, militaire et critique des batailles de Fleurus et de Waterloo*, Paris, 1818, in-8°, avec plan; 28° *Histoire de l'ex-garde, depuis sa formation jusqu'à son licenciement, comprenant les faits généraux des campagnes de 1805 à 1815*, etc., Paris, Delaunay, 1821, in-8°; 29° le marquis de Chambray, *Histoire de l'expédition de Russie*, Paris, Pillet, 1838, 3 vol. in-8°; 30° le baron Fain, *Manuscrit de 1812*, contenant les pièces des événements de cette année, pour servir à l'histoire de Napoléon, Paris, Delaunay, 1827, 2 vol. in-8°; 31° le même, *Manuscrit de 1813*, Paris, id., 1824, 2 vol. in-8°; 32° le même, *Manuscrit de 1814*, trouvé dans les voitures impériales, Paris, Bossange, 1830, in-8°; 33° Benjamin Constant, *Mémoires sur les cent-jours*, en forme de lettres, avec des notes et documents inédits, Paris, Pichon et Didier, 1829, in-8°; 34° Camille Paganel, *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon*, Paris, 1836, in-8°; 35° Portalis, *Discours, rapports et travaux inédits sur le Concordat de 1801*, Paris, 1845, in-8°; 36° de Pradt, *les Quatre concordats, suivis de considérations sur le gouvernement de l'Eglise en général et sur l'Eglise de France en particulier*, avec la suite, Paris, 1818, 1820, 4 vol. in-8° et in-16; 37° Bignon, *Exposé comparatif de l'état financier, militaire, politique et moral de la France et des principales puissances*, Paris, 1815, in-8°; 38° Gaudin, duc de Gaète, *Notice historique sur les finances de France* (de 1800 au 1^{er} avril 1814), Paris, 1818, in-8° (roy. GAUDIN); 39° Armand Lefebvre, *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le consulat et l'empire*, Paris, 1855, 2 vol. in-8°; 40° *Histoire du conseil d'Etat depuis son origine jusqu'à ce jour*, Paris, Cotillon, 1853, in-8°; 41° *Galerie militaire de Napoléon Bonaparte*, recueil de tous les tableaux et monuments où sont représentés les principaux événements de sa carrière, par David, Gérard, Girodet, Gros, gravés par Normand père et fils, Paris, Panckouke, 1821, in-fol.; 42° Charles Dupin, J.-T. Parisot et Voïart, *Monuments des victoires et conquêtes des Français de 1792 à 1815*, Paris, Panckouke, 1820, in-4° obl. de 100 pl. — Les autres ouvrages à consulter pour l'histoire générale du règne de Napoléon sont : 1° Bignon, *Histoire de France, depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt*, Paris, 1829, 14 vol. in-8°; 2° Lacretelle, *Histoire du consulat et de l'empire*, Paris, 6 vol. in-8°; 3° Thibaudeau, *le Consulat et*

l'Empire, ou Histoire de la France et de Napoléon Bonaparte, de 1799 à 1815, Paris, Renouard, 1834-1835, 10 vol. in-8°; 4° Thiers, *Histoire de la révolution française*, Paris, Furne, 1828, 10 vol. in-8°; — *Histoire du consulat et de l'empire*, 18 vol. in-8°, en cours de publication; 5° Achille de Vaulabelle, *Histoire des deux restaurations, jusqu'à la chute de Charles X*, Paris, 1847, 7 vol. in-8°; 6° Granier de Cassagnac, *Histoire du Directoire*, Paris, 4 vol. in-8°; 7° Amédée Gabour, *Histoire du consulat et de l'empire*, Paris, 10 vol. in-8°; 8° Berthezène, *Souvenirs militaires de la république et de l'empire*, Paris, 1855, 2 vol. in-8°; 9° Quérard, Louandre et Bourquelot, *les Bonaparte et leurs œuvres littéraires*, Paris, Daguin, 1845, in-8°; 10° et enfin les nombreux mémoires publiés par les personnages qui, soit par leur position, soit par le rôle qu'ils ont joué, ont été à même de fournir des révélations curieuses ou des documents intéressants. Nous signalerons plus particulièrement les Mémoires de la duchesse d'Abrantès, de madame Campan, de madame Durand, du baron de Bausset, de Bourrienne, de Constant, de Borriilly, de Stanislas Girardin, de Carnot, de Lavalette, de Gaudin, duc de Gaète, d'Ouvrard, du comte Mollien, du duc de Rovigo, de Chateaubriand, du prince de Canino, des maréchaux Gouvion-St-Cyr, Masséna, Marmont, Ney, Soult, Suchet, Victor, des généraux Belliard, Hugo, Jomini, du colonel Baudus, du baron Larrey, du baron Desgenettes, de Miot, comte de Melito, de Lafayette, du prince de la Paix, du cardinal Pacca, les *Souvenirs* de Villemain, etc. (roy. ces divers noms), les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat* (d'Altonville), et enfin les *Causeries du lundi*, par Ste-Beuve, véritable panorama biographique, où se déroulent quelques-unes des grandes figures de la révolution, du consulat et de l'empire. B-N.

NAPOLÉON II. Voyez REICHSTADT.

NAPOLÉON BONAPARTE (JOSEPH). Voyez JOSEPH (le roi).

NAPOLÉON BONAPARTE (LOUIS). Voyez LOUIS.

NARBONNE (HERMENGARDE, vicomtesse de), mariée en 1142 à un seigneur espagnol, recouvra la vicomté de Narbonne par l'abandon que lui en fit Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, et contracta en 1145 une seconde union avec Bernard d'Anduze, connu dans l'histoire des troubadours. Les vicomtes de Narbonne, originaires vidames ou viguiers des marquis de Septimanie, étaient déjà d'importants feudataires au commencement du 11^e siècle. Bérenger, le trisaïeul d'Hermengarde, ayant secouru contre les Maures, en 1048, Raimond-Bérenger 1^{er}, comte de Barcelone, en avait obtenu la ville de Tarragone, qui ne passa point à ses successeurs. Son petit-fils, Aimeri 1^{er}, réunit en sa personne la vicomté de Narbonne, partagée entre Pierre, évêque de Rhodéz, son frère, et Bernard Pelet, leur neveu, tige de la branche des Narbonne qui porte ce

nom. Avide de s'agrandir, il usurpa les biens de l'archevêque de Narbonne, et, sans doute pour expier cette spoliation, partit pour la terre sainte en 1104. Il y porta le titre d'amiral et y mourut deux ans après. Aimeri II, né de son mariage avec Aménaïde, fille du fameux Robert Guiscard, lui succéda, et fut tué dans une bataille livrée aux Maures en 1154, sous les murs de Fraga, par Alphonse I^{er}, roi d'Aragon. Hermengarde se signala comme ses pères contre les ennemis du nom chrétien; elle marcha en 1148 au secours de Tortose, assiégée par les Sarrasins, s'aboucha en 1155 avec le roi de France Louis le Jeune, renouça en sa présence aux biens enlevés aux archevêques de Narbonne, et obtint de lui l'autorisation de rendre la justice en personne, quoique les femmes fussent exclues formellement de ces fonctions par les lois romaines, en vigueur dans la province. En 1167, Hermengarde conclut un traité de commerce avec les Génois. N'ayant point de postérité, elle adopta et désigna comme héritier Aimeri de Lara, fils de sa sœur Ermeline; mais il mourut sans descendants en 1177. Raymond, comte de Toulouse, voulant, en sa qualité de suzerain de Narbonne, influencer le second choix d'Hermengarde, la menaça de ses armes; elle chercha des garanties contre ses attaques dans une coalition avec le roi d'Aragon, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne, et le seigneur de Montpellier. Enfin, elle remit en 1192, entre les mains de Pierre de Lara, son autre neveu, un gouvernement dont elle avait soutenu le fardeau avec de mâles vertus, et mourut le 14 octobre 1197 à Perpignan, où elle s'était retirée. Son palais, séjour de la politesse et des fêtes, était avant son abdication très-fréquenté par les poètes méridionaux, et l'héroïque châtelaine aimait à présider des cours d'amour.

F—T.

NARBONNE-PELET-FRITZLAR (JEAN-FRANÇOIS, comte DE), officier distingué, servit au siège de Minorque, sous le maréchal de Richelieu, en 1756, et passa l'année suivante à l'armée du Bas-Rhin, commandée par le maréchal d'Estrées, dans le grade d'aide-major général de l'infanterie. En 1761, à Stalberg, dans un de ces combats partiels qui faisaient pressentir la fin de la guerre de sept ans par l'épuisement des armées qui la prolongeaient, il surprit un bataillon de la légion britannique et le força de se rendre. Mais le plus beau fait d'armes de Narbonne, devenu brigadier et colonel d'un régiment de grenadiers royaux, fut la défense du poste de Fritzlar, où, contre l'espérance de ses chefs, il arrêta les Prussiens pendant trois jours et donna le temps au maréchal de Broglie de dégager l'armée, qui courait le risque de subir l'affront d'une capitulation. Louis XV, pour perpétuer le souvenir de cette brillante action, voulut que Narbonne ajoutât à son nom celui de *Fritzlar*, exemple que, dans ce siècle, le gouvernement espagnol avait

renouvelé des Romains en faveur de quelques-uns de ses généraux. Narbonne mourut en 1784 lieutenant général, commandeur de l'ordre de St-Louis et de celui de St-Lazare. Il s'était choisi une épouse dans une autre branche de sa famille, et il en eut un fils qui laissa trois enfants : Albéric, attaché au service de l'empereur d'Allemagne; Aimeri, et Ermeline, mariée à l'héritier de la maison de Luynes, et qui porta le titre de duchesse de Chevreuse.

F—T.

NARBONNE-LARA (le comte Louis DE), ministre de la guerre sous Louis XVI, naquit à Colono, dans le duché de Parme, au mois d'août 1755. Sa mère y était dame d'honneur de la duchesse de Parme, Elisabeth de France, fille de Louis XV, mariée en 1739 à l'infant don Philippe, et son père, premier gentilhomme de la chambre (1). Louis de Narbonne fut amené en France en 1760, après la mort de la duchesse de Parme, et élevé à la cour, où sa mère, d'abord dame d'atours, puis dame d'honneur de madame Adélaïde, conserva constamment l'entière confiance de cette princesse. Son éducation fut très-soignée : M. le Dauphin, père du roi, daigna lui donner lui-même quelques leçons dans son enfance, et M. de Narbonne se rappelait avec bonheur qu'il lui devait les premières notions de la langue grecque. Du reste, il fit les meilleures études au collège de Juilly, s'adonna aussitôt après à celles que demande le service de l'artillerie, et, successivement attaché à cette arme, capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie, colonel du régiment d'Angoumois, puis du régiment de Piémont, il suivit toutefois des cours d'histoire et de droit public sous le professeur Koch, à Strasbourg. Il apprit presque toutes les langues de l'Europe, et, sous le ministère du comte de Vergennes, il se livra quelque temps, dans les bureaux des affaires étrangères, à des recherches diplomatiques. Son goût particulier l'eût appelé dans cette dernière carrière, qui lui promettait bien des succès, lorsque la révolution arriva. Narbonne jouissait alors dans le monde des plus désirables avantages. Son nom, une grande place à la cour, la haute faveur de sa mère, le titre de duc et une grandesse dans sa famille, lui ouvraient un bel avenir. Sa grâce, son amabilité, des manières nobles et faciles, un esprit toujours prêt et presque toujours heureux, relevaient beaucoup tous ces avantages. Il voyait les hommes de lettres les plus distingués de son temps. Un goût littéraire très-pur, un langage de la plus rare élégance et une instruction sin-

(1) La maison de Lara est une des plus anciennes et des plus illustres d'Espagne. Rien de plus fier que sa devise : « Nous ne descendons pas des rois, mais les rois descendent de nous »; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'historiographe généraliste de Philippe IV et de Charles II (Luis de Salazar), qui a écrit l'histoire de cette maison en 4 volumes in-folio, non-seulement ne la lui conteste pas, mais il reconnaît aussi, et il établit, que la vicomté de Narbonne passa dans cette famille avant l'an 1200, par un Lara devenu héritier de la dernière vicomtesse.

gulièrement variée, qui lui échappait comme malgré lui, le plaçaient convenablement parmi eux. On ne lui faisait pas la cour : il ne l'eût pas supporté ; il ne la leur faisait pas non plus : il n'en sentait nullement le besoin. Il fréquentait aussi des sociétés très-spirituelles, où s'agitaient avec un vif intérêt les questions politiques, devenues si fort à la mode, la société de madame de Staël en particulier, quoiqu'il fût peu partisan de Necker et qu'il ne s'en cachât point. Le comte Louis de Narbonne était âgé de trente-trois ans : attaché à la maison de Bourbon par devoir, par reconnaissance, dévoué spécialement à madame Adélaïde, dont il était le chevalier d'honneur, incapable avant tout d'une déloyauté, dont le soupçon même n'arriva jamais jusqu'à lui, il adopta pourtant sans effort, quoique sans beaucoup d'enthousiasme, plusieurs des idées nouvelles, soit qu'il y attachât de très-bonne foi des espérances nationales, soit qu'en même temps et d'aussi bonne foi il crût qu'on ne pouvait y résister sans les rendre plus dangereuses. Il voyait aussi qu'elles entraînaient partout des esprits distingués, qu'elles avaient même de nombreux appuis à la cour. Enfin, elles exerçaient un genre particulier de séduction sur ceux qui, désignés par leur position à de grands sacrifices, mettaient une sorte de chevalerie à ne pas être soupçonnés d'avoir voulu s'y soustraire, et Narbonne était de ce nombre. Il ne partagea pourtant pas, à beaucoup près, l'engouement de sa société pour l'assemblée constituante ; il se félicitait très-sincèrement de ne pas en être ; il aimait tout autant avoir à la juger, et il préféra plus d'une fois l'avantage de réparer quelques-unes de ses erreurs au périlleux honneur d'en faire partie. En 1790, le régiment de Piémont était en garnison à Besançon ; Narbonne, qui en était le colonel, fut nommé commandant de toutes les gardes nationales du département du Doubs. La fermentation jetée dans les esprits par les décrets nouveaux y produisit des scènes terribles ; la tranquillité paraissait impossible à ramener. Narbonne, par une fermeté pleine de noblesse et de raison, et par les plus heureuses inspirations de son esprit, en vint cependant à bout. Il rétablit le calme par persuasion plus encore que par autorité, et le calme se soutint. Mercier, Carra, l'insultèrent dans leurs *Annales patriotiques*. La reconnaissance unanime de cette contrée le vengea plus qu'il ne l'aurait voulu. Il était de retour à Paris, lorsque Mesdames de France, au mois de février 1791, tourmentées pour leurs opinions religieuses, par suite des décrets si imprudents de l'assemblée constituante, se décidèrent à partir pour Rome. Narbonne s'estima heureux de pouvoir les accompagner. On sait qu'arrivées à Arnai-le-Duc, elles furent arrêtées malgré leur passe-port, par ordre de la commune. Narbonne parvint à s'échapper pour aller solliciter à Paris un décret qui leur rendit la

liberté de continuer leur route. Il eut le bonheur de l'obtenir, et ses vives et habiles instances auprès des membres de cette assemblée n'y eurent pas peu de part. Arrivé à Rome, il ne tarda pas à revenir en France, où d'autres devoirs l'appelaient. Le départ du roi pour Varennes eut lieu quelque temps après. A cette époque, il fut nommé maréchal de camp par l'assemblée : il refusa, et ne consentit à être remis sur le tableau qu'après l'acceptation de la constitution par Louis XVI. Voilà toute la part qu'eut Narbonne aux événements pendant l'assemblée constituante : heureux sans doute s'il avait su échapper aux autres ! Sa destinée ne le voulut pas ainsi, et nous ne dirons pas non plus qu'il ait cherché à s'y soustraire. C'est le 6 décembre 1791, presque au début de l'assemblée législative, qu'il fut nommé ministre de la guerre. S'il fut appelé à ce ministère par un parti, c'est, sans aucun doute, par celui qui voulait de bonne foi la constitution, et qui, après l'acceptation, ne voyait plus que là le salut de la France et celui du roi. Il serait ici hors de propos d'examiner si l'on pouvait voir autrement, et si, par d'autres routes, il était possible, dans l'état de choses où l'on se trouvait, d'arriver à quelque heureux résultat. Il est certain que Narbonne n'en vit pas, et qu'il répugnait même à son caractère d'en chercher. Ses affections et ses liaisons de société le portaient vers les membres du côté droit de l'assemblée ; mais il lui parut important de gagner aussi quelques-uns des membres les plus influents de l'autre côté, sans le secours desquels il ne croyait pas à la possibilité d'un succès durable : il prodiguait pour cela toutes les séductions de son esprit, tout le charme de ses manières, et il paraissait quelquefois y avoir réussi. Il ne voulait pas croire qu'on lui en ferait un reproche : il se trompait. Il se trompait aussi quand il se flattait de captiver, par de la grâce et de l'esprit, un parti qui n'aspirait qu'à se débarrasser de cette constitution, qui ne le satisfaisait pas ; mais enfin telle fut son illusion ; elle put se prolonger quelque temps par la faveur, quoique toujours un peu contestée, qu'il obtenait à la tribune ; par ses brillantes improvisations ; par ce voyage rapide, qu'à peine nommé ministre, il fit avec tout l'éclat d'un grand succès sur les frontières dont il allait constater l'état, et dont le récit parut charmer l'assemblée, et surtout par le souvenir de l'effet qu'avait produit son langage, si nouveau, sur l'esprit des troupes, sur les officiers surtout, dont il savait bien que plusieurs répugnaient à la nouvelle constitution, mais auxquels il demanda une parole d'honneur plutôt qu'un serment, leur laissant au surplus la faculté de s'éloigner, si telle était leur dernière pensée, et ajoutant avec un accent animé que tout était permis à un Français, hors la trahison. Sa prodigieuse activité étonnait ceux qui ne voulaient voir en lui qu'un homme aimable et léger,

et, sous ce rapport, aucun ministre ne l'a surpassé. On lui a reproché de s'être montré trop favorable au système de la guerre. La gloire de la prévenir lui eût paru la première de toutes; il l'a dit souvent, et ce n'est pas sous son ministère qu'elle fut déclarée; mais dans son système tout constitutionnel, il lui parut aussi indispensable de s'y préparer avec promptitude que de ne point paraître la craindre. Il annonça la formation de trois armées, sous le commandement des généraux Rochambeau, Luckner et Lafayette. Il obtint pour les deux premiers le bâton de maréchal de France, et le leur remit à la tête de l'armée avec une grande solennité. Il pressait le rassemblement des troupes et sollicitait sans cesse tout ce qu'il fallait pour les mettre sur pied. 150,000 hommes devaient dans un mois se trouver aux frontières, prêts à entrer en campagne. Chaque jour il se montrait à l'assemblée pour lui faire de nouvelles demandes; c'était habituellement pour en obtenir les moyens de faire face aux dépenses de l'armée; c'était aussi pour comprimer les menées séditeuses qui la désorganisaient. Ces dernières plaintes irritaient les jacobins, et ceux des membres de la Gironde qui semblaient quelquefois vouloir marcher avec lui, n'osaient plus alors le défendre. Contrarié de ces oppositions tracassières qu'il n'avait pas le sang-froid d'endurer, il se présenta le 23 janvier 1792 à l'assemblée, rappela plus énergiquement les besoins de son ministère, et se montra prêt à le quitter si l'on résistait à ses demandes : « Me refusant » alors, dit-il, à attendre la honte comme ministre, j'irai chercher la mort comme soldat de la » constitution, et c'est dans ce dernier poste » qu'il me sera permis de ne plus calculer le » nombre et la force de nos ennemis. » Ce langage, ce ton, eussent été fort risqués dans un autre moment : ce jour-là, ils furent applaudis et obtinrent un plein succès. Peu de personnes savent et surent même dans le temps que Narbonne, sentant vivement la nécessité de rappeler l'ancienne discipline et de prévenir la dissolution de l'armée, qui effrayait tous les hommes raisonnables, convaincu que cela dépendait beaucoup de la nomination d'un chef qui pût inspirer à la fois de la confiance, du respect et point de jalousie, et ne pouvant trouver alors en France personne qui en imposât de la sorte à tous les partis, s'arrêta un moment à l'idée de proposer ce commandement au duc de Brunswick, qui était le premier nom militaire de l'Europe. Il la soumit au roi, qui l'adopta et lui ordonna même d'écrire à ce prince. Le croirait-on? le parti populaire de l'assemblée, composé de Condorcet, Vergniaud, Brissot, n'en fut nullement effrayé. Le duc de Brunswick en fut détourné par quelques instigations, et l'idée n'eut point de suite. Il serait curieux d'examiner ce qu'aurait produit sur les destinées de la France une telle nomination si elle avait été acceptée. Narbonne était

XXX.

sensible à la popularité : il ne s'en défendait pas; mais on lui doit la justice de dire qu'il ne la brigua jamais par des moyens indignes de son caractère. Toutes les fois qu'il avait à prononcer le nom du roi, ses paroles étaient pleines de chaleur et de sensibilité : il était visiblement heureux de louer ses vertus. Ses adversaires n'étaient pas tous à l'assemblée : les plus redoutables pour le maintien de son crédit se trouvaient au conseil des ministres, où pourtant il paraissait avoir conquis la majorité; mais le ministre de la marine, Bertrand de Molleville, lui fut constamment opposé. Il ne peut s'agir ici de prononcer entre eux; les sentiments de ces deux ministres pour la personne du roi étaient sûrement les mêmes; mais en tout le reste ils différaient essentiellement, et les picoteries qui s'ensuivaient nuisaient au service du roi. Narbonne, qui ne voyait de salut pour la monarchie constitutionnelle que dans l'accord parfait des ministres, se découragea : il résolut de quitter le ministère, et sa résolution fut connue. Les trois généraux en chef crurent devoir lui écrire pour l'en détourner; leurs lettres devinrent publiques : cela parut une intrigue; et quoiqu'il ait été prouvé que cette publicité ne fût pas son ouvrage, il était trop facile de la lui imputer, trop difficile d'en accuser un autre : le portefeuille de la guerre lui fut retiré; ce fut le 10 mars 1792; il l'avait conservé pendant trois mois et trois jours. Quelque jugement qu'on veuille porter sur son ministère, tout ce qu'il fit, tout ce qu'il résolut, tout ce qu'il proposa dans ce court espace de temps, est à peine croyable. Il fut très-regretté par les membres de l'assemblée attachés à la constitution; quelques autres montrèrent aussi des regrets qui étaient loin d'être sincères. Mais, quoiqu'on l'ait dit, l'assemblée ne consacra point ces regrets par un décret; et puis elle l'oublia bien vite, entraînée par les événements. Aussitôt qu'il lui fut permis de quitter Paris, il se rendit à l'armée et se trouva présent à quelques petites affaires qui eurent lieu dans ce temps. Bientôt il revint à Paris, appelé par le roi : il y était depuis trois jours, lorsque éclata le 10 août. Il fut à l'instant décrété d'accusation par l'assemblée, et la commune s'empressa de le mettre hors la loi. Il échappa à ses recherches par la courageuse amitié de madame de Staël, et se rendit à Londres, où il resta jusqu'à la déclaration de guerre. Ce fut là qu'à l'époque du procès du roi, il montra d'une manière si noble son dévouement à ce malheureux prince. La constitution déférait à chaque ministre la responsabilité de tous les actes de son ministère. Dans cet instant, ce danger lui devint précieux, et il brigua l'honneur de l'encourir. Il réunit tous les anciens ministres du roi qui étaient à Londres, et leur proposa avec chaleur de demander en commun à la convention un sauf-conduit pour être admis à la barre, et réclamer là, pendant

27

toute la durée du procès, la responsabilité qui leur appartenait pour chacun de leurs actes ministériels. Ce mouvement était beau ; il ne lui parut que simple : il leur promettait à tous une mort à peu près certaine, mais quelle mort ! Faut-il le dire ? Narbonne fut le seul qui s'en montra décidément jaloux. Seul, en effet, il écrivit à la convention pour demander ce sauf-conduit en son nom, à raison des trois mois de son ministère : il lui fut refusé ; mais il n'avait épargné ni sollicitations ni instances pour l'obtenir. Privé de cette gloire, il ne lui restait qu'à faire parvenir à l'assemblée un Mémoire justificatif de Louis XVI : il le fit, et Malesherbes, à qui il l'envoya aussi, lui adressa au nom du roi les plus touchants remerciements. On trouve ce mémoire parmi les pièces du procès. M. de Bertrand, dans ses Mémoires, attaque Narbonne avec un acharnement extrême. Ceux qui ont bien connu et suivi de plus près dans ces temps le comte Louis de Narbonne n'ont pu le reconnaître dans aucune des allégations dont il se plaît à le charger. Ils n'en ont vu le principe que dans une pure rivalité ministérielle et se sont affligés qu'elle ait pu inspirer un pareil langage. Au reste, Narbonne, qui en était très-blessé, ne s'en est jamais plaint. Il ne s'en vengeait même qu'en montrant de l'estime pour le caractère personnel de cet ancien ministre, quoique toujours convaincu que son système politique ne pouvait servir utilement la cause du roi. On a dit dans le temps, et il était aisé de dire (puisqu'il y aurait eu peu de grâce à le démentir), que Narbonne, pendant son ministère, cédait beaucoup à l'influence de madame de Staël, et qu'il s'aïda même quelquefois de son talent. La réponse à cette petite attaque est devenue facile. Madame de Staël, dans son dernier ouvrage sur la révolution, où l'on ne dira pas qu'elle cherche à s'effacer en racontant les événements, parle du ministère de Narbonne, en parle avec éloge, et pourtant pas un mot n'y laisse même entrevoir qu'elle ait été de quelque chose ni dans ce qu'il fit ni dans ce qu'il eût désiré de faire. Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, Narbonne se réfugia en Suisse, puis en Souabe, puis en Saxe, d'où il revint en France au commencement de 1800. Le gouvernement consulaire venait de s'y établir. Il ne le rechercha point et n'en fut point recherché. Ce ne fut qu'en 1809 que le ministre de la guerre Clarke proposa de l'employer militairement et lui fit rendre son grade de lieutenant général. Il fut appelé à Vienne, puis nommé gouverneur de Raab jusqu'à la paix de Schœnbrunn ; il fut aussi, mais peu de temps, gouverneur de Trieste, où il eut le bonheur de retrouver sa mère. Bientôt il fut nommé ministre plénipotentiaire près le roi de Bavière, de qui il était très-connu et fort aimé. Il revint à Paris par congé, et Napoléon, qui commença dès lors à le goûter et à s'étonner surtout de son esprit, le fit

son aide de camp : c'était peu avant la campagne de Russie. Il avait alors cinquante-six ans ; on ne peut le soupçonner assurément d'avoir sollicité cette espèce de faveur. Il ne s'y refusa pourtant pas, et la manière facile dont il en remplit les fonctions, la gaieté de son courage dans cette terrible campagne, ses bons mots, ses manières militaires et de si bon genre, tant avec les soldats qu'avec les officiers, lui gagnèrent complètement et les uns et les autres, et ceux-là mêmes à qui sa nomination avait inspiré le plus d'humeur et de jalousie. Il revint en France après cette campagne, fut nommé ambassadeur à Vienne au commencement de 1813, puis employé très-inutilement à Prague pour négocier la paix. Enfin, envoyé par l'empereur à Torgau, il y mourut le 17 novembre 1813, moins d'une chute de cheval, comme on l'a raconté, que de la maladie qu'il avait contractée au milieu des milliers de malades encombrés dans cette place, auxquels il prodiguait chaque jour les soins les plus empressés. La manière d'être de Narbonne à la cour de Napoléon fut remarquable ; il y porta une franchise peu commune, du bon goût, une politesse exquise, et ce ton parfait de bonne compagnie dont on retrouvait si peu de traces. On citait chaque jour de lui des mots heureux, qui charmaient sans jamais nuire. L'empereur paraissait se plaire avec lui, parce que Narbonne savait écouter ; mais il sentait assez peu le prix de ses manières. Seulement, elles lui imposaient assez pour que jamais il ne lui ait adressé une de ces brusqueries dont il se faisait, dit-on, rarement faute avec les hommes de l'ancien régime. Napoléon, contrarié un jour de quelque résistance du pape, qui lui avait pourtant si peu résisté, dit devant Narbonne, et en s'adressant à lui, qu'il était tenté d'introduire une autre Eglise pour son compte, et que le pape s'arrangerait avec la sienne et avec les siens tout comme il l'entendrait. « Vous n'en ferez rien, lui répondit promptement Narbonne ; il n'y a pas en ce moment assez de religion en France pour en faire deux. » Ce mot, léger en apparence, mais qui n'était pas sans quelque profondeur, allait droit au genre d'esprit de l'empereur : il produisit son effet. Le comte de Narbonne avait épousé mademoiselle de Montholon : il en eut deux filles. La duchesse de Narbonne, sa mère, lui a survécu ; elle est morte à Paris en 1821 ; elle avait perdu toute sa fortune : elle y a vécu des bienfaits du roi. C'était une personne d'un esprit élevé, d'un caractère ferme, d'un rare dévouement. Elle a partagé toutes les infortunes de Mesdames de France, et ne les a pas quittées un seul instant jusqu'à leur mort.

D—R—S.

NARBOROUGH (JEAN), navigateur anglais, après avoir voyagé dans les différentes parties du monde, commanda en 1669 une expédition de deux vaisseaux, le *Sweepstakes* et le *Batchelor*,

que Charles II fit partir, d'après le conseil de son frère Jacques, grand amiral et depuis roi, pour reconnaître le détroit de Magellan, la côte de l'Amérique méridionale qui en est voisine, et les ports espagnols qui en sont les moins éloignés dans le grand Océan. Le but principal de l'expédition était d'étendre le commerce anglais dans ces contrées lointaines; en conséquence, Narborough devait essayer de former des liaisons d'amitié avec les Indiens. Il partit de Deptford sur la *Tamise* le 26 novembre. Le 14 février 1670, il perdit sa conserve de vue, le long de la côte des Patagons, et ne la revit plus. Le 23 mars, étant mouillé depuis quelque temps dans le port Désiré, il trouva un poteau dressé par Lemaire et Schouten, et une plaque de plomb sur laquelle ces navigateurs avaient gravé leurs noms, ceux de leurs navires, ainsi que la date de leur arrivée et de leur départ. Le 22 octobre, il entra dans le détroit de Magellan, en sortit le 13 novembre, et remonta ensuite au nord jusqu'à trois lieues de Valdivia. Il tâcha inutilement d'établir des relations de commerce avec les Espagnols. Des officiers de cette nation vinrent à son bord et le comblèrent de politesses, en l'invitant à entrer dans le port. Il refusa, parce qu'il se défiait de leurs desseins; et il avait raison. Il envoya son lieutenant à Valdivia dans une chaloupe; on retint cet officier avec trois autres personnes; mais on la laissa retourner avec les matelots. Narborough, reconnaissant que les négociations pour faire remettre ses gens en liberté seraient inutiles, et ne se sentant pas assez fort pour les enlever, leva l'ancre le 22 décembre et reprit le chemin du détroit. Il y entra en janvier 1671, en déboucha le 14 février pour passer dans l'océan Atlantique, et le 10 juin eut connaissance du cap Lézard. On dit que Charles II avait fondé de si grandes espérances sur cette expédition et désirait si ardemment d'en apprendre le succès, que dès qu'il fut instruit que Narborough avait passé devant la rade des Dunes, il n'eut pas la patience d'attendre qu'il vînt à la cour, et alla au-devant de lui dans son canot royal, jusqu'à Gravesend. Quoique Narborough n'eût pas atteint le but principal de son voyage, le roi, en considération du zèle qu'il avait montré, le nomma chevalier. Sa relation fut publiée dans un recueil intitulé : *An account of several late voyages and discoveries to the South and North*, etc., Londres, 1694, 1 vol. in-8°. Elle a été rédigée par ce navigateur et par Pecket, son lieutenant. On en trouve une traduction française à la suite du voyage de Coréal, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. Jean Wood, embarqué sur le *Sweepstakes*, donna aussi une relation de cette expédition (voy. J. Wood). Tous les recueils de voyages en offrent des extraits. « Son journal, dit Desbrosses, aussi instructif que « peu amusant à lire, contient le détail le plus « exact sur les positions géographiques de la côte « des Patagons et de celle du détroit. Les naviga-

« teurs y trouveront les meilleurs renseigne-
« ments sur la manière de reconnaître les parages
« de ces côtes, d'y entrer et d'y mouiller. » On ne peut qu'applaudir à ce jugement, et en examinant la carte du détroit de Magellan, dressée par Narborough, on voit qu'elle mérite encore des éloges. Il donna son nom à une île, au sud de l'archipel de Chiloé. E—s.

NARCISSE, affranchi de l'empereur Claude, devint son secrétaire et acquit dans l'exercice de cette charge d'immenses richesses par les moyens les plus odieux. La révolte de Scribonien ayant été étouffée (voy. SCRIBONIEN), Narcisse, assis à côté de son maître, présida à la condamnation de ceux qui y avaient pris part, et se fit adjuger leurs sanglantes dépouilles. Oubliant la bassesse de son origine, il eut l'impudence de haranguer les légions de Plautius qui refusaient de passer dans la Grande-Bretagne; mais la juste indignation des soldats ne put se contenir : ils couvrirent de leurs cris la voix de l'orateur, et déclarèrent à leur chef qu'ils étaient prêts à le suivre. Narcisse s'étant aperçu qu'il n'avait plus la confiance de Messaline et craignant qu'elle n'usât de son crédit pour le perdre, résolut de la prévenir. Il court à Ostie, où Claude était retenu par un sacrifice, lui révèle le honteux mariage que sa femme vient de contracter avec Silius, et, sans lui laisser le temps de se remettre de sa surprise, le conduit au camp des prétoriens; il le ramène ensuite à la maison de Silius, où Messaline célébrait une orgie, et donne à un centurion l'ordre de la tuer, avant qu'elle ait pu voir Claude, dont il connaissait la faiblesse (voy. MESSALINE). Le service qu'il venait de rendre à son maître fut récompensé par la questure. Il voulut déterminer le choix que Claude devait faire d'une nouvelle épouse. Agrippine l'ayant emporté sur ses rivales, ne lui pardonna point d'avoir tenté de l'écarter du trône. Alors Narcisse se déclara pour Britannicus, quoiqu'il pût un jour punir le meurtrier de sa mère; et il engagea Claude à le désigner pour son successeur. Agrippine, instruite des démarches de Narcisse, parvint à l'obliger de se rendre aux eaux de la Campanie, pour sa santé; et ayant profité de son éloignement pour empoisonner Claude, elle l'obligea de se donner la mort, l'an 54. Narcisse, avant de mourir, brûla tous les papiers dont il était le dépositaire, dans la crainte qu'Agrippine ne s'en servît pour exercer de nouvelles vengeances. Il fut regretté de Néron, qui perdait en lui un confident habile et très-propre à favoriser ses vices encore cachés. Au surplus, cet affranchi ne manquait ni d'audace ni de capacité, et il prodiguait les richesses avec autant de facilité qu'il les avait acquises. W—s.

NARDI (JACQUES), né à Florence en 1476, suivit d'abord la carrière des armes, fut appelé ensuite à divers emplois de magistrature, et en 1527 se rendit à Venise comme ambassadeur de la république florentine. Il mourut dans un âge très-

avancé, vers 1556. Nardi avait composé dans sa jeunesse une comédie intitulée *l'Amicizia*, représentée à Florence en 1494, et dont le prologue offre peut-être le premier exemple des *versi sciolti* (vers libres) dans la poésie italienne. Cette pièce a été imprimée à Florence (sans date), in-4°. On a encore de Nardi : 1° *Harangue* (Orazione) de M. Tullius Cicéron à Caius César, par laquelle il le remercie d'avoir pardonné à M. Marcellus, trad. en italien, Venise, 1536, in-8°; 2° les *Décades de l'histoire romaine de Tite-Live*, traduites en italien, avec beaucoup d'éclaircissements, Venise, de l'imprimerie des Junte, 1554, in-fol. Cette édition est bien supérieure à celle qui avait déjà paru en 1547. Enfin François Turchi, religieux carme, donna en 1575 une édition très-estimée de l'ouvrage de Nardi, et ajouta un supplément à la seconde décade. 3° *Histoire de la ville de Florence de 1494 à 1535* (en italien), Florence, 1584, in-4°. On préfère l'édition de Lyon, 1582, in-4°, dans laquelle on trouve un discours sur l'état de la ville de Lyon et une liste des gonfaloniers de justice de Florence. Cette histoire est l'ouvrage capital de Nardi. L'auteur y parle avec une grande aménosité de la famille des Médicis, qu'il regarde comme les oppresseurs de sa patrie. 4° *Vie d'Antoine Giacomini Tebalducci Malespini* (en italien), Florence, 1597, in-4°. Le récit des actions de ce célèbre capitaine annonce que Nardi lui-même était versé dans l'art de la guerre. Cette *Vie* a été réimprimée à Milan, 1826, in-12, à la suite de la *Conjuration des barons du royaume de Naples contre le roi Ferdinand I^{er}*, ouvrage de Camille Porzio, auteur napolitain du 16^e siècle. P—RT.

NARDIN (THOMAS), habile négociateur, était né vers 1540 à Besançon d'une famille patricienne qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir achevé ses études et pris ses degrés en droit, il revint dans sa ville natale, où il remplit successivement les premiers emplois de la magistrature. Il fut chargé de différentes missions en Italie. Député à la diète de Ratisbonne, pour y défendre les franchises de la ville de Besançon menacées par le chef de l'empire, il parvint, avec l'appui de Henri IV, à faire respecter l'indépendance de sa patrie (1) et à assurer à ses concitoyens la jouissance des privilèges qu'ils n'ont perdus qu'en 1664, lors de l'échange de Besançon contre Franckendal (roy. Thom. VARIN). Nardin chercha à inspirer à ses compatriotes le goût des lettres, dont la culture charmait ses loisirs, et ce fut lui qui encouragea Chassignet, son cousin, à mettre au jour ses différents recueils de poésies (roy. J.-B. CHASSIGNET).

(1) Chassignet a rendu compte du succès de cette négociation dans une épître à Nardin, qui mériterait d'être plus connue :

..... Ratisbonne sait bien
Qu'en ces derniers états tu fus le seul soutien
De cette république : et Henri, roi de France,
Attiré des chainons de ta douce éloquence,
Bien qu'il fût empêché en un siège douloureux,
A ses propres dépens donna poids à tes vœux.

Il mourut en août 1616, universellement regretté pour ses talents, que relevaient encore la simplicité de ses mœurs et sa modestie. Nardin a traduit de l'italien de Jérôme Conestaggio : *l'Union du royaume de Portugal à la couronne de Castille*, Besançon, 1596 ou 1601, et Arras, 1600, in-8°. Cette traduction a été reproduite avec quelques changements dans le style, Paris, 1680, 2 vol. in-12. — NARDIN (Jean-Frédéric), pasteur à Blamont, mort en 1728, a laissé des *Cantiques spirituels*, publiés par D.-E. Choffin, Halle, 1740, 1755, in-12; — le *Prédicateur évangélique*, 4^e édit., Paris, 1821, 4 vol. in-8°. C'est un recueil de sermons estimés, quoique un peu prolixes. Un sermon sur St-Matthieu, chap. 9, en a été extrait et tiré à part sous le titre : *Ambassade de Jean-Baptiste à Jésus*; sermon, etc., Toulouse, 1823, in-8°. W—s.

NARDINI (PIERRE), violoniste et compositeur, naquit à Fabbiana, près Montelupo, en Toscane, dans le cours de l'année 1722, selon Gervasoni, auquel on doit s'en rapporter en ceci plutôt qu'à Fayolle et à Bertini, qui lui font voir le jour à Livourne en 1725. Ce qu'il faut dire, c'est que dès sa plus tendre enfance ses parents vinrent s'établir en cette ville, où il reçut sa première instruction musicale. Il se rendit ensuite à Padoue, auprès du célèbre Tartini, qui, charmé de ses heureuses dispositions, en fit son élève favori et sembla tout d'abord le regarder comme son futur successeur dans la grande école de violon dont il était le chef. Il ne se trompait pas; bientôt le jeu de Nardini, qui brillait surtout par l'expression et la grâce, le plaça au nombre des virtuoses les plus distingués de l'époque, et le premier rang ne lui fut plus disputé lorsque Tartini cessa de se faire entendre en public. Nardini voyagea dans divers Etats de la Péninsule, excitant partout la plus vive admiration par sa manière, offerte bientôt comme un type de perfection. Le son qu'il savait tirer de son instrument donnait par instants l'idée de la voix humaine, et il exécutait tels passages de difficulté avec une aisance incomparable, quoiqu'on le dit en ce genre inférieur à Locatelli. Un engagement avantageux lui ayant été offert par le duc de Wurtemberg, Nardini alla passer plusieurs années à la cour de ce prince. En 1764, il revenait à Livourne, revoyait ses compositions et en augmentait le nombre. En 1770, il revenait à Padoue pour rendre ses derniers devoirs à son maître Tartini, qu'il soigna, dans la maladie qui le conduisit au tombeau, avec toutes les attentions du fils le plus tendre. Nommé en cette même année maître de la musique du grand-duc, avec un traitement considérable, il alla s'établir à Florence, où il ouvrit une école de violon à laquelle accouraient de tous les points de l'Italie des élèves empressés de se perfectionner sous un tel maître. Nardini mourut dans cette ville le 9 mai 1793 et fut enterré dans l'église de Santa-

Croce. On a publié de lui des *concertos*, des *solos*, des *sonates*, des *duos*, des *quatuors*, où le violon joue, comme on le pense bien, le principal rôle, et de plus *six trios pour flûtes*, composés pour un lord anglais; mais ce n'est là qu'une faible partie de ses productions, dont la plus grande est demeurée manuscrite.

J. A. DE L.

NAREG (GRÉGOIRE DE), l'un des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Arménie, naquit en l'an 951. Son père Khosrou était évêque de la province d'Andsevatsi, dans le Vasbouragan; dès son jeune âge, il marqua une piété extraordinaire et une vocation décidée pour l'état ecclésiastique. On le fit élever, avec son frère aîné Jean, au monastère de Nareg, dans la province de Rechdouni, où son parent Ananias était abbé. Grégoire passa toute sa vie dans ce monastère, et il y mourut en 1003, le 27 février. Son éloquence et sa vie exemplaire lui acquirent une telle réputation, que l'Eglise d'Arménie le révéra comme un saint. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Recueil de pièces*, écrit d'un style si éloquent et si élevé qu'il en devient parfois obscur; on compte une multitude d'éditions de cet ouvrage: il faut distinguer celle qui a été donnée en 1774, à Constantinople, 1 vol. in-12, et celle de Venise, 1789, 1 vol. in-12; 2° des *Homélies*; 3° des *Hymnes*; 4° un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, qui fut composé par Nareg à l'âge de vingt-six ans, à la prière de Gourgen, roi d'Andsevatsi.

S. M—N.

NARÉJNY (BASILE-TROFIMOVITCHE), littérateur russe, né en 1780 dans le gouvernement de Poul-tava, mort en juillet 1825. Il étudia à l'université de Moscou de 1792 à 1801, devint plus tard assesseur du conseil de l'empire, et mourut comme secrétaire de cabinet de l'empereur Alexandre I^{er}. Naréjny est regardé par ses compatriotes comme un des premiers et des meilleurs auteurs de romans originaux. Auparavant, cette branche de la littérature était peu cultivée en Russie. Il s'est appliqué surtout à peindre les mœurs nationales; et, pour les reproduire avec plus de vérité, il a placé le lieu de la scène dans les provinces, où le caractère propre d'une nation se conserve longtemps, tandis que dans les grandes villes, où les étrangers séjournent, ce caractère éprouve souvent de graves altérations qui le rendent plus difficile à reconnaître, si elles ne le changent pas essentiellement. Les ouvrages de Naréjny, d'un style naturel quoique un peu négligé, ont obtenu du succès dans son pays. En voici les titres : 1° *Aristion, ou l'Education refaite*, St-Petersbourg, 1822, 2 vol. in-12. C'est une critique de l'éducation moderne qui pourrait s'appliquer à d'autres contrées qu'à la Russie. 2° *Le Boursier*, Moscou, 1824, 4 vol. in-12. Ici la censure de l'auteur porte sur le clergé russe et sur l'instruction que reçoivent les jeunes gens dans les séminaires. 3° *Les deux Ivan, ou la Manie des procès*, Moscou,

1825, 3 vol. in-12. Ce roman retrace le caractère des habitants de Smolensk et de la Petite Russie, qui, comme les Normands en France, ont la réputation d'aimer les procès. 4° *Nouvelles*, St-Petersbourg, 1824, 3 vol. in-12. Ce sont, pour la plupart, des historiettes sentimentales, parmi lesquelles on distingue *Marie*, le *Pauvre euriéli*, la *Fiancée en prison*. Le *Zaporogue* est l'histoire d'un voyageur français qui finit par se fixer chez les Cosaques Zaporogues, dont il devient le chef ou l'*hetman*. Les détails que présente l'auteur sur les mœurs de cette tribu sont curieux et plus exacts que ceux qu'il donne sur l'Espagne et sur l'Italie, où il fait aussi voyager son héros. 5° *Soirées slavonnes*, St-Petersbourg, 1^{re} édit., 1809; 2^e édit., 1826, 2 vol. in-12. Cet ouvrage contient onze nouvelles historiques, dont les plus remarquables sont *Irène*, *Liouboslaf* et *Alexandre*. Dans cette dernière nouvelle les mœurs françaises sont jugées avec toutes les préventions d'un étranger et d'après des rapports bien infidèles, car il s'y trouve sur la topographie de Paris des méprises impardonnables. Outre les ouvrages que nous venons de citer, on a encore de Naréjny le *Gil Blas russe*, en six parties, œuvre posthume fort estimée. Ce littérateur occupe en outre une place importante comme auteur de tragédies. Ce sont : *la Nuit sanglante*, tragédie en vers blancs de cinq pieds; — *le Jour du crime et de l'épouvante*, en prose. Ces deux drames sont insérés dans la revue de Moscou intitulée *Passé-temps utiles et agréables*, 1798. — Le *Faux Dimitri*, tragédie en prose, Moscou, 1802, a pu se soutenir jusqu'à ce jour sur la scène russe. — *Hélène*, tragédie en vers de six pieds, etc. Aucune des productions de cet auteur n'a été traduite en français, à l'exception de quelques morceaux imprimés dans les *Conteurs russes*, recueil publié en 1833, 2 vol. in-8°. M. J. Chopin a donné une analyse des romans de Naréjny dans la *Revue encyclopédique*, octobre 1829, p. 111-122.

Z.

NARES (JAMES), musicien anglais, était né à Stanwell, comté de Middlesex, en 1715. Dès son plus jeune âge, il s'adonna d'une manière tout spéciale à l'étude de la musique, sous la direction de Bernard Gates et ensuite sous celle de Pepusch. Nommé d'abord organiste de la cathédrale d'York, il fut nommé en 1756, à la mort du docteur Greene, organiste et compositeur de George II, et l'année suivante maître des enfants de la chapelle royale, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1780. Il est mort en 1783. James Nares est auteur de plusieurs ouvrages de musique; les plus importants sont : *Vingt Anthèmes en partition*, composés pour l'usage de la chapelle royale et adoptés depuis par toutes les cathédrales d'Angleterre et d'Irlande; un *Recueil de chansons et d'hymnes*, dédié au comte de Mornington. Après sa mort, son fils a publié une nouvelle série d'anthèmes au nombre de six, qui, bien que ren-

fermant des passages pleins de mérite, n'obtinrent point le même succès que les premiers. Z.

NARES (EDMOND), docteur en droit canon, naquit à Londres en 1762 et termina ses études à l'université d'Oxford sous la protection de l'évêque Randolphe. Il entra en 1792 dans les ordres sacrés et fut bientôt pourvu de la cure de St-Pierre, où il s'acquit une grande popularité. Il épousa en 1797 la troisième fille du duc de Marlborough, et fut peu après nommé recteur de Biddenden, emploi qu'il occupa jusqu'à sa mort, dont nous ignorons la date. En 1802, sa première femme étant morte, il avait épousé la fille de Thomas Adams. A la dernière convocation, il fut chargé de représenter le clergé du diocèse de Cantorbéry, et en 1814 le prince régent fit choix de lui pour la place de professeur d'histoire moderne; ce fut à cette occasion qu'il se fit recevoir docteur en droit canon. Outre un grand nombre de *Sermons*, il a publié : 1° *Essais pour prouver combien les idées philosophiques d'une pluralité de mondes sont en harmonie avec le langage de l'Écriture*, 1802, in-8°; 2° *Thinks I to myself*, nouvelle, 1811, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a eu neuf éditions; la dernière a été imprimée en 1813. — NARES (Robert), membre de la société des antiquaires et cousin germain du précédent, était fils d'un célèbre compositeur de musique. Il reçut une excellente éducation à l'université d'Oxford et devint bientôt recteur de Sharnford, prédicateur de Lincoln's Inn et bibliothécaire adjoint du musée britannique. Il résigna la première de ses places lorsqu'il fut nommé en 1799 archidiacre de Stafford, et toutes les autres lorsqu'il fut pourvu de la cure de Ste-Marie, où il résida longtemps. Nares fut un des créateurs du *British Critic*; il céda depuis l'intérêt qu'il avait dans cet excellent journal. Il travailla aussi au *Classical Journal*. On a de lui : 1° *Essai sur le démon de Socrate*, 1782, in-8°; 2° *Eléments d'Orthoëpy* (de prononciation), 1784, in-8°; 3° *Remarques sur la ballade favorite de Cupidon et Psyché*, avec une notice sur la pantomime des anciens, 1788, in-12; 4° *Principes du gouvernement d'après la saine raison*, 1792, in-8°; 5° le *Droit le plus important de l'homme, appelé solennel fait au nom de la religion*, 1793, in-8°. Il a publié une grande quantité de sermons pleins de vues profondes, et qui prouvent une étude particulière de l'histoire ancienne et des Écritures. Z.

NARINO (ANTONIO-AMBROSIO), président de la Colombie, né en 1769 à Santa-Fé de Bogota, mort en 1823 à Cadix. Sorti d'une riche famille, il reçut une éducation très-soignée. Imbu de la haine instinctive des créoles envers l'Espagne, Nariño traduisit en 1794 en espagnol la *Déclaration des droits de l'homme de l'assemblée constituante française*, et fonda l'année suivante une société secrète. Arrêté et condamné aux présides d'Afrique, il fut déporté en 1796 à Cadix, avec Zea, Cabal, Corter-Duran, Umana et autres jeunes patriotes néo-grenadins. Étant parvenu à

s'évader, il alla à Paris, et de là à Londres, où il proposa, soit à Pitt, soit à quelques agents subalternes du ministère des affaires étrangères, la cession de l'isthme de Panama et de la Floride, en échange des secours que l'Angleterre prêterait à la Colombie pour se rendre indépendante. Revenu à la Nouvelle-Grenade en 1798, Nariño, aussitôt son débarquement, fut de nouveau arrêté et mis en prison. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1808. L'année suivante, il fut arrêté une troisième fois à Santa-Martha, où il s'était retiré, et plongé dans les affreux cachots de Bocachica, fort de Carthagène. La révolution ayant enfin éclaté, Nariño fut rendu à la liberté et nommé secrétaire du premier congrès de la Nouvelle-Grenade, réuni à Bogota en décembre 1810. En cette qualité, il contribua puissamment aux succès militaires du parti des indépendants, notamment à la prise de Mompox. Il fit ensuite signer à Santa-Fé de Bogota, en novembre 1811, un acte fédéral par lequel chaque province se réservait l'administration intérieure et locale, et abandonnait au congrès la conduite des affaires générales de la fédération, et notamment des opérations militaires. Ce fut en vertu de cet acte que peu après la province de Cundinamarca, ayant déclaré Ferdinand VII roi constitutionnel, nomma, comme vicaire de ce dernier, un président dans la personne du naturaliste Jorge Taddeo Lozano. Nariño, appelé à lui succéder le 10 septembre 1812, par l'armée et le peuple, proposa une nouvelle constitution en vertu de laquelle chaque province réglerait ses affaires à son gré. Déclaré *tyran* et *usurpateur* par le congrès de Cundinamarca, il fut battu deux fois, en novembre et décembre 1812, par les troupes de l'Union, sous le général Barraya, à Palo-Blanco et à Alto de la Virgen. Renfermé dans Bogota, il mit en déroute ses adversaires, les généraux Barraya et Ricante, dans une sortie vigoureuse, le 9 janvier 1813. Proclamé alors général en chef des patriotes de Cundinamarca, qui lui élevèrent sous les murs de Bogota un monument en pierre, en souvenir de son dernier triomphe, Nariño rallia les troupes confédérées à Cialto del Palace, et marcha contre les Espagnols. Secondé par ses anciens frères d'armes Cabal et Monsalve, il battit ses ennemis à Caldivio, près de Popayan, où il organisa un gouvernement populaire. Après une nouvelle victoire remportée sur les Espagnols en janvier 1814, à Aranda, sur la route de Pastos, il espéra, par un hardi coup de main, surprendre cette dernière ville, clef des Andes. Mais abandonné du gros de l'armée par suite d'une fausse panique, Nariño, qui ne put opposer à l'attaque imprévue des Espagnols que son avant-garde, tomba entre les mains de ses ennemis. Transféré à Quito, puis à Lima et enfin à Cadix, il mourut dans les prisons de cette ville, sans qu'on puisse préciser ni l'époque exacte ni le genre de sa mort. Outre sa traduction des *Droits*

de l'homme, Nariño a écrit beaucoup de pamphlets politiques, qu'on trouve tous dans la collection du général Anselmo Pineda, léguée par ce dernier au gouvernement néo-grenadin vers 1850. — *Antonio* NARINO, fils du précédent, né en 1795 à Bogota, qui avait été l'adjudant de son père, fut pris avec lui près de Pastos. Il l'accompagna également en Espagne pour partager sa captivité, mais on ne sait plus rien du sort de ce jeune homme. R—L—N.

NARSÈS, septième roi de Perse de la race des Sassanides, surnommé *Nakhdjirkan*, ou le chasseur des bêtes sauvages, fils de Bahram ou Varanes II, monta sur le trône en l'an 296, après la mort de son frère Bahram III. Durant tout son règne, il fut en guerre avec les Romains, et il n'y eut longtemps d'avantage décisif d'aucun côté; mais, en l'an 301, il battit le César Maximien et se rendit maître de la Mésopotamie. Le roi d'Arménie, Tiridate, fut par suite de cette conquête obligé de se ranger du parti des Persans. Dans l'année suivante, Maximien vint à la tête d'une nouvelle armée venger sa défaite, et au mois d'avril 302, Narsès, complètement vaincu, fut obligé de fuir, laissant la reine Arzan, sa femme, et plusieurs de ses enfants entre les mains du vainqueur. Pour obtenir leur délivrance, le roi de Perse fut contraint de souscrire à des conditions onéreuses; il abandonna la Mésopotamie et céda aux Romains cinq autres provinces situées au delà du Tigre. Narsès ne survécut pas longtemps à cette paix honteuse; il mourut en l'an 303, après un règne de sept ans, et il eut pour successeur son fils Hormisdas II. S. M—N.

NARSÈS (l'eunuque), général sous l'empire de Justinien, naquit dans une classe si obscure, qu'on ne trouve aucune trace de sa patrie et de sa famille. Ravalé au-dessous du dernier des humains, par cet usage barbare de l'Orient que n'expliquaient point alors la jalousie farouche des Turcs et la passion des Italiens pour les belles voix, il fut condamné dès son enfance au mépris des hommes, livré dans sa jeunesse au travail du fuseau et au service des femmes; sans force physique, d'une stature petite et grêle, il s'éleva, de ce profond abaissement, aux postes les plus brillants, par l'énergie de son caractère, l'activité de son esprit, la grandeur de ses vues, l'étendue de ses talents. Celui auquel on ne pouvait assigner un rang parmi les hommes en prit un parmi les héros, et força la plume de l'histoire d'inscrire une épithète honteuse dans ses fastes glorieux. Narsès, conduit dans sa jeunesse, par des fonctions domestiques, près de Justinien, fut bientôt distingué par lui. L'art de flatter et de persuader était un des talents de l'eunuque. Il devint successivement chambellan et trésorier privé de l'empereur, qui eut lieu d'apprécier aussi, dans plusieurs occasions, la force et la sagesse de ses conseils. Plusieurs ambassades déployèrent et perfectionnèrent son habileté; et, en

540, la jalousie des courtisans contre Bélisaire fit choisir Narsès pour commander un corps de troupes, qu'on envoyait en Italie avec le but apparent de soutenir les opérations de Bélisaire, mais avec l'intention secrète de les contrarier. Quoi qu'il en soit, Narsès joignit Bélisaire à Sirmium, et tous deux d'abord semblèrent agir de bon accord. Ils firent ainsi lever le siège de Rimini; mais bientôt Narsès, excité par les ennemis cachés de Bélisaire, affecta de blâmer ouvertement ses plans, et proposa de diviser les forces de l'armée romaine. Bélisaire eut recours à l'autorité de Justinien; une lettre de l'empereur lui confirma le commandement en chef. Mais Narsès et ses partisans interprétèrent la volonté du souverain dans un sens tout contraire, et, au siège d'Urbino, ils se séparèrent de lui. On attribua à cette scission la perte et le sac de Milan, qui fut entièrement ruiné par les Goths en 539. L'empereur, instruit de ce désastre, prit le parti de rappeler Narsès. De retour à Constantinople, celui-ci continua de jouir de la faveur de son souverain. On peut croire que, pour la conserver si longtemps dans une cour agitée par la faiblesse du prince et par les intrigues et les passions de deux femmes telles que l'impératrice Théodora et Antonina femme de Bélisaire, il fallut une activité d'esprit, des moyens et des talents qui n'attendaient qu'une occasion plus honorable pour briller enfin de tout leur éclat. Ce fut en 552 que Narsès fut envoyé de nouveau dans l'Italie, qui devint dès ce moment le théâtre de sa gloire. Les affaires des Romains y étaient dans un état désespéré. Bélisaire l'avait quittée en 548. Totila, le plus habile et le plus sage des rois goths, était maître de Rome et de presque toute l'Italie. Germanus, neveu de Justinien, avait formé une armée, qu'il conduisait contre les Goths lorsque la mort le surprit. Narsès fut chargé d'en prendre le commandement; mais il exigea d'abord que les préparatifs fussent dignes de la majesté de l'empire et de l'importance de l'entreprise. Justinien ne refusa rien à son favori. Des libéralités bien entendues gagnèrent à Narsès l'affection des troupes, et de nombreux alliés vinrent se ranger sous ses drapeaux. L'entrée de l'Italie par les provinces de la Vénétie présentait d'effrayantes difficultés; des abatis et des inondations couvraient tout le pays. Narsès, par le conseil d'un de ses officiers, entreprit de faire filer ses troupes sur le bord de la mer, en se faisant accompagner de sa flotte, qui côtoyait la marche de l'armée pour lui faciliter le passage des embouchures des fleuves. Par cette manœuvre hardie, il se trouva en peu de jours dans Ravenne, et après quelque repos, il partit pour aller chercher Totila, qui l'attendait près de Nocera, sur la voie Flaminienne. Narsès offrit avec hauteur un pardon qui fut rejeté fièrement, et le lendemain les deux armées se trouvèrent en présence. Les Goths commencèrent l'attaque et se

précipitèrent contre le centre de l'armée romaine, qui soutint leur choc en se déployant jusqu'à ce que, dépassés par ses ailes, les Goths se virent chargés de trois côtés à la fois. Leur cavalerie, après des prodiges de valeur, se renversa sur leur infanterie, qu'elle mit en désordre. Au milieu du tumulte, Totila fut percé d'un coup de lance; l'armée des Goths fut presque entièrement détruite, et Narsès, vainqueur, marcha vers Rome. Pour la cinquième fois depuis le règne de Justinien, la ville des Césars fut prise par la force des armes; mais prendre Rome dans ces siècles malheureux, c'était s'emparer d'une solitude, d'une enceinte ruinée, de la poussière des morts et des débris méconnaissables des plus nobles monuments. Narsès y rappela les habitants qu'avaient emmenés les barbares, ou qui s'étaient réfugiés dans des provinces éloignées; mais un grand nombre d'entre eux, avant de pouvoir regagner les murs de leur patrie, périrent victimes de la vengeance et du désespoir des Goths. Ceux-ci se rassemblèrent encore des deux extrémités de l'Italie; les restes de leur armée avaient repassé le Pô et choisi Teias, le plus brave de leurs chefs, pour remplacer et venger Totila. La ville de Cumès, dans la Campanie, recélait les trésors du dernier roi, et elle était fortement défendue. Narsès vint en faire le siège, et Teias traversa toute l'Italie pour venir, au pied du Vésuve, sauver les restes de sa puissance. Soixante jours se passèrent en escarmouches sans résultat. Abandonné par sa flotte, et manquant de vivres, Teias gagna en bon ordre le sommet du mont Lactaire. Le désespoir et le besoin le forcèrent d'en descendre et de se précipiter avec les siens au milieu des bataillons romains. Il y trouva une mort glorieuse; ses compagnons combattirent deux jours avant d'accepter la capitulation honorable que Narsès leur proposa, en rendant justice à leur courage. Aligern, frère de Teias, défendit Cumès pendant plus d'un an. La sagesse et l'habileté de Narsès finirent par en faire un allié des Romains. Il montra également une généreuse indulgence envers les habitants de Lucques. Cependant la conquête entière de l'Italie fut retardée par une invasion des Germains. Sous la conduite de Bucelin et de Lothaire, ils pénétrèrent jusqu'aux extrémités de l'Italie; harcelés sans cesse par les Romains, ils furent encore plus affaiblis par les maladies, suite de leur intempérance. Narsès n'avait point entrepris imprudemment de lutter contre ce torrent dévastateur; mais quand il aperçut l'instant où sa fureur se ralentissait, il rassembla tout à coup ses garnisons et en forma une armée redoutable; à cette nouvelle, Bucelin revint des bords du détroit. Il attendit inutilement son frère Lothaire, qui venait de périr avec son armée, par les maladies, sur les bords du lac Benacus. Bucelin et Narsès se joignirent à Casilinum. Narsès déploya la plus grande habileté dans ses dispositions, et le succès

les couronna. Bucelin et son armée périrent sur le champ de bataille, dans les eaux du Vulturne, ou par la main des paysans furieux. Narsès victorieux fit une entrée triomphale dans Rome. Toutes les villes de l'Italie rentrèrent successivement sous la puissance romaine. Décoré du titre d'exarque, Narsès eut l'art de conserver longtemps la faveur de Justinien, et employa son pouvoir à rétablir l'ordre dans les provinces de l'Italie et à maintenir la discipline parmi ses troupes. Il établit des ducs dans les principales villes. Quelques actes de sévérité arrêtaient des émeutes suscitées par les Francs et par les Goths. Sindbal, chef des Hérules, fut pendu par ordre de Narsès. L'Italie, cependant, ne put voir effacer la trace des fléaux affreux et prolongés qu'elle avait soufferts. La misère et la dépopulation affligeaient partout les regards, et il est trop vrai que l'avarice de Narsès n'était pas propre à remédier à des maux de ce genre. Après une durée de quatorze années, son administration devint ou du moins parut tyrannique. Des députés portèrent à Constantinople des plaintes contre lui. Justin, neveu et successeur de Justinien, le rappela, et l'impératrice Sophie écrivit au vieil eunuque une lettre où les reproches et l'insulte n'étaient pas épargnés. Narsès furieux se retira à Naples, et vit avec joie les Lombards menacer l'Italie et punir le prince et le peuple de leur ingratitude. Les Romains, effrayés des progrès de leurs ennemis, ne tardèrent pas à regretter celui qui les avait si longtemps défendus; ils obtinrent du pape d'employer sa médiation auprès de Narsès. Le vieux général ne fut pas implacable, il consentit à retourner à Rome, et s'établit au Capitole, où il mourut peu de temps après. Les conquêtes des Lombards firent bientôt sentir la perte qu'on avait faite. Quelques historiens, et notamment Laurent Echard, ont confondu avec ce Narsès, Narsès le Persan, qui se révolta contre la tyrannie de Phocas, et qui, pris en trahison, fut conduit à Constantinople et brûlé vif au milieu de la ville.

L—S—E.

NARUSZEWICZ. (ADAM-STANISLAS), évêque de Smolensk, puis de Luck, né le 20 octobre 1733 dans la Lithuanie, est placé au premier rang sur le Parnasse polonais. S'il pêche quelquefois contre un goût pur, si principalement dans ses odes on peut lui reprocher de l'enflure et une recherche de mots inusités, qui dégénère fréquemment en néologisme, il a en revanche une force, une vigueur d'expressions et d'idées qui en font un véritable poète. Il fut d'abord jésuite; après la suppression de cet ordre, Stanislas-Auguste l'éleva graduellement aux premières dignités de l'Etat et de l'Eglise. Il est mort à Ianow le 6 juillet 1796. Littérateur érudit et laborieux, il donna : 1° une *Histoire de Pologne*, 6 vol. in-8°, accompagnée de notes fort étendues, et où il cite un nombre prodigieux d'auteurs qui avaient écrit avant lui sur ce pays. Cette histoire, qui se ter-

mine à l'an 1386, n'embrasse que les règnes de la famille des *Piast*. Le premier volume, qui devait contenir les origines de la nation polonaise et ses temps fabuleux, n'a pas été publié, et il est resté parmi les manuscrits de l'auteur, avec des matériaux très-nombreux pour la continuation de son histoire. Le tome 2, publié en 1780, commence à l'an 965, époque de l'établissement du christianisme en Pologne; le 7^e volume parut en 1786. Une traduction française de cet ouvrage, par Gley, existe en manuscrit dans la bibliothèque de l'Institut à Paris. 2^o *La Vie de Charles Chodkiewicz*, grand général ou *hetman* de Lithuanie, vainqueur des Suédois, des Russes et des Turcs, Varsovie, 1805, 2 vol. in-8^o; 3^o une *Traduction* de Tacite, 1772, 4 vol. in-4^o; 4^o la *Description de la Tauride, ou Histoire des Tartares de Crimée*, 1787, in-8^o; 5^o *Poésies diverses et originales*, telles qu'*Odes*, *Satires*, d'un grand mérite, *Eglogues*, *Épîtres*, 4 vol.; 6^o *Traduction* en vers de toutes les odes d'Horace et d'Anacréon; 7^o *Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniou*, en 1786, lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II, 1788, in-8^o. Naruszewicz y avait accompagné ce prince; sa relation offre de bonnes recherches sur l'origine des *Cosaques*. Les matériaux, tant en actes publics et particuliers qu'en manuscrits, qu'il avait rassemblés, par ordre du roi, pour servir à l'histoire de Pologne, et qu'on a trouvés après sa mort, arrivée le 6 juillet 1796, formaient 360 gros volumes in-folio. On connaît aussi de lui des poésies érotiques, peu convenables à son état, mais où il fait preuve d'un rare talent. Ses Œuvres font partie du *Choix d'auteurs polonais*, publié en 26 volumes in-8^o par l'auteur de cet article, à Varsovie, 1803-1805. M—1.

NARVAEZ (PAMPHILE DE), guerrier espagnol, était né à Valladolid. Il passa de bonne heure dans les îles de l'Amérique, que l'on venait de découvrir, et ne tarda pas à se signaler par sa bravoure. En 1510, il servait sous Esquibel, gouverneur de la Jamaïque, qui l'envoya avec une caravelle au secours d'Ojeda, arrivé par une suite d'aventures malheureuses sur la côte de Cuba, où il était réduit à la dernière extrémité. Narvaez gagna ensuite la confiance de Diego de Velasquez, gouverneur de Cuba, qui le chargea d'aller en 1518 annoncer ses découvertes à la cour d'Espagne et y soutenir ses intérêts. Quand Velasquez eut reconnu en 1520 que Cortez, auquel il avait donné le commandement de l'expédition du Mexique, méconnaissait son autorité, ne lui rendait pas compte de ses progrès et correspondait directement avec l'Espagne, où ses envoyés avaient été bien accueillis par l'empereur, il résolut d'équiper une puissante flotte pour ruiner ce chef audacieux et ses partisans. Ayant rassemblé 800 hommes d'infanterie, 80 cavaliers et une douzaine de pièces d'artillerie, il nomma Narvaez pour commander cette armée

XXX.

et lui donna la qualité de son lieutenant, en prenant lui-même celle de gouverneur général, et lui confia secrètement l'ordre de s'attacher particulièrement à se saisir de Cortez. Cependant l'audience royale de St-Domingue, informée de ces préparatifs, en craignit les suites et fit partir Luc Vasquez d'Aylon, pour adresser des représentations à Velasquez : elles furent inutiles; alors Vasquez, voulant prévenir une rupture fâcheuse, s'embarqua sur la flotte de Narvaez; elle était composée de 11 navires et 7 brigantins; il mit à la voile au mois d'avril 1520, et atterrit heureusement au Mexique. Montezuma fut, dit-on, instruit par ses émissaires de l'arrivée d'une armée espagnole, et communiqua cette nouvelle à Cortez, qui crut d'abord que c'était un renfort qu'on lui amenait. Narvaez ayant jeté l'ancre dans le port de St-Jean d'Ulloa, essaya vainement de gagner Sandoval, commandant de la Vera-Cruz; celui-ci expédia les émissaires de Narvaez à Cortez, qui apprit ainsi le débarquement d'une armée rivale, la commission dont Narvaez était chargé, et sa marche sur Zampoala. Il entreprit de l'amener à des sentiments pacifiques par l'entremise des Espagnols que Sandoval lui avait envoyés. Les propositions de Cortez courroucèrent tellement Narvaez qu'il interrompit celui qui en était porteur et le chassa de sa présence. Les remontrances de Vasquez n'eurent pas plus de succès; Narvaez le fit arrêter et conduire à Cuba sur un navire de la flotte; puis, n'écoulant que la fougue de son caractère, il donna l'ordre de publier à l'instant la guerre à feu et à sang contre Cortez, de le déclarer traître à l'Espagne et de mettre sa tête à prix. Cet emportement refroidit ses propres troupes pour sa cause, et lorsque Cortez se fut avancé jusqu'à Motaliquita, bourgade à douze lieues de Zampoala, quelques soldats de Narvaez vinrent l'y joindre et l'informèrent du désordre qui régnait dans l'armée de leur chef. Toutefois Cortez tenta encore un dernier effort pour éviter de combattre ses compatriotes. Narvaez, de son côté, dressait à Cortez une embuscade dans le dessein de l'enlever ou de lui ôter la vie. Celui-ci fit marcher ses troupes sur Zampoala, où il attaqua son adversaire le jour de la Pentecôte, et le battit. Narvaez, renversé d'un coup de pique qui lui creva un œil et le fit tomber sans connaissance, ne revint à lui que pour se voir les fers aux pieds et aux mains. Toute son armée prit parti pour Cortez, qui vint le trouver : « Seigneur capitaine, lui dit Narvaez d'un air fier, estimez l'avantage qui me rend aujourd'hui votre prisonnier. » Cortez, choqué de cet orgueil, lui répliqua sans s'émouvoir : « Mon ami, il faut louer Dieu de tout, mais je vous assure sans vanité que je compte cette victoire et votre prise entre mes moindres exploits. » Après l'avoir fait panser soigneusement, il le fit conduire à Vera-Cruz. Narvaez revint ensuite à

28

Cuba, où il resta jusqu'en 1526. A cette époque, il partit avec 400 soldats pour aller faire un établissement en Floride. Il y découvrit la belle baie de Pensacola et voulut s'avancer dans le pays ; mais n'écoutant que son entêtement, il mit si peu de prudence dans sa marche, qu'il fut enveloppé par les Indiens et tué avec tout son monde. E—s.

NASALLI (IGNACE), cardinal de la sainte Église romaine, naquit à Parme le 7 octobre 1730. Témoin, dans sa jeunesse, des persécutions qu'éprouvait la compagnie de Jésus, il chercha par quelques écrits, du moins en ce qui concernait l'État de Parme, à expliquer favorablement la position des jésuites, auxquels il était attaché avec une vraie effusion de tendresse depuis son enfance. Sa carrière de prélat romain fit reconnaître qu'il était prudent, modéré et réservé dans sa conduite. Envoyé en Belgique pour y encourager les dispositions religieuses de cette pieuse contrée, il s'y fit aimer et respecter, et il ne contribua pas peu, pendant sa nonciature, à confirmer les Belges dans cet amour pour le saint-siège qui les distingue tant encore aujourd'hui. Léon XII voulut récompenser magnifiquement une vie de dévouement, de charité éclairée et d'attachement sincère aux devoirs du sacerdoce, et il nomma Nasalli cardinal, le 23 juin 1827. Dans cette élévation, Nasalli n'oublia pas de protéger les jésuites, lui qui avait contribué efficacement à leur rétablissement en 1814. Le secrétaire du cardinal racontait à ce sujet l'anecdote suivante : Tous les actes de cet institut offraient, pendant les malheurs de Pie VI et de Pie VII, mille témoignages d'obéissance désintéressée et de fidélité courageuse. D'ailleurs, jamais un corps n'a supporté avec tant de magnanimité une longue disgrâce. Ce furent eux qui demandèrent à Ferdinand de Naples, résidant à Palerme, la permission d'aller chercher en 1809, sur les rives du Latium, le pape Pie VII, que l'on engageait à fuir la captivité à laquelle il était réduit dans son palais de *Monte Cavallo*. Plusieurs Pères, déjà rétablis en Sicile depuis le 30 juillet 1804, étaient à bord de la frégate qui attendait Sa Sainteté. Dans les environs de Fiumicino et d'Ostie, des chaloupes montées par des rameurs vigoureux croisaient toutes les nuits, cherchant à découvrir le signal convenu qui devait être fait du rivage pour annoncer la présence du pontife. Souvent un de ces Pères descendait dans une des chaloupes, et partageait les fatigues de l'équipage pour avoir le bonheur de baiser un des premiers les pieds du captif délivré. Depuis, monseigneur Testa, secrétaire des brefs, revoyait avec Pie VII la bulle de rétablissement de l'ordre qui porte la date de l'an de l'Incarnation du Seigneur 1814, le 7 des ides d'août (7 août). Le pape et le secrétaire se rappellèrent en même temps les tentatives de 1809, et ce fut à ce sujet que, d'un commun accord, ils

proposèrent d'ajouter les paroles suivantes, qu'on lit effectivement dans la bulle : « Nous nous croirions coupables devant Dieu d'un grand délit, « si, dans les immenses dangers de la république « chrétienne, nous négligions des secours que « nous accorde la spéciale providence de Dieu, « et si, placés dans la barque de St-Pierre, nous « refusions d'employer des rameurs vigoureux et « expérimentés, s'offrant d'eux-mêmes pour rompre les flots d'une mer qui menace à chaque instant du naufrage et de la mort. » Nasalli jouit peu de temps de l'éminente récompense de la pourpre ; il mourut le 2 décembre 1831, après avoir vu les règnes de Benoît XIV, de Clément XIII, de Clément XIV, de Pie VI, de Pie VII, de Léon XII, de Pie VIII et le commencement de celui de Grégoire XVI. Le cardinal fut exposé dans l'église de St-Marcel, *al Corso*, située vis-à-vis du palais qu'habitaient le cardinal de Bernis, M. de Blacas et le duc de Laval ; mais ensuite il fut inhumé, aux termes du testament, dans l'église de Ste-Agnès, titre cardinalice du défunt. A—D.

NASCIMENTO. Voyez MANOEL.

NASER (ABOU'L-HAÇAN), troisième prince de la dynastie des Samanides, qui régnait sur la Perse orientale et la Transoxane, n'avait que huit ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, l'an 304 de l'hégire (914 de J.-C.). Effrayé de ce tragique événement, il crut qu'on voulait aussi le tuer lorsque le gouverneur de Bokhara le prit sur ses épaules pour l'offrir aux acclamations du peuple. Son grand-oncle Ishak, prince de Samarkande, tenta de lui disputer le trône ; mais il échoua dans son entreprise, et fut confiné dans une prison pour le reste de ses jours. Son fils Mansour imita son exemple et n'eut pas un meilleur sort. Naser triompha de plusieurs autres rebelles, et parvint à un degré de gloire et de puissance où nul de ses ancêtres et de ses successeurs ne put atteindre ; aussi fut-il surnommé *Emyr-al-Saïd* (le prince heureux). On attribua les prospérités de son règne à la piété filiale qu'il signala, en faisant rechercher et punir tous les assassins de son père ; mais il en fut aussi redevable à ses autres vertus ainsi qu'aux talents de son sage vizir Abou-Abdallah-Mohammed, et aux exploits du fidèle Hamouyah, son général. Il vainquit les Turcs Hoeikes qui soutenaient les rebelles, et les rejeta au delà du Sihoun. Il repoussa les Alydes, qui avaient envahi le Khorasan et pénétré jusqu'à Nichabour, et il leur enleva successivement le Djordjan et le Thabaristan. Les États de Naser s'étendaient depuis les frontières du Turkestan jusqu'à Reï, que le calife Mactader lui avait cédée. On pria aussi pour lui dans le Kerman, où un prince de sa famille s'était établi. Mais les révoltes d'Asfar, du fameux Mardawidj (voy. ce nom) et des enfants de Bowail (voy. IMAD-ED-DAULAN), lui firent perdre momentanément ses possessions les plus occidentales. Vers le même

temps, ses frères, qu'il s'était vu obligé de faire renfermer, s'étant évadés, pillèrent ses trésors et excitèrent de nouveaux troubles. Après avoir rétabli la tranquillité de la Transoxane, Naser quitta Bokhara et transféra le siège de son empire à Hérat, dans le Khorasan, afin de surveiller les opérations de la guerre qu'il avait projetée pour reconquérir ses provinces de l'Occident. Abou-Aly ibn-Mohtadj fut chargé du commandement de son armée. Ce général, après avoir chassé du Djordjan le rebelle Makan, marcha sur Reï, capitale des Etats de Waschmeghyr, frère et successeur de Mardawidj. Waschmeghyr et Makan avaient réuni leurs forces; mais ils furent vaincus l'an 329 de l'hégire (940-941 de J.-C.), et le second resta mort sur le champ de bataille. Naser survécut peu à ses conquêtes. Attaqué de phthisie, ce prince se prépara de bonne heure à la mort. Il fit construire près de son palais un édifice qu'il appela *Baith el abadet* (maison du culte religieux). Vêtu d'un habit de pénitence, il y passa, dans des pratiques de dévotion, la dernière année de sa vie. C'est pour cela sans doute qu'on lui a quelquefois attribué l'établissement des derviches. Mais la liste de ces ordres monastiques chez les musulmans, donnée par Mouradgea dans son *Tableau de l'empire ottoman*, prouve qu'il y en avait quatre qui existaient déjà avant le règne de Naser. Ce prince, par sa clémence, sa justice, sa libéralité, sa prudence, son amour pour les lettres et la protection qu'il accorda aux savants, a été regardé comme l'un des plus illustres monarques de son temps. Il mourut l'an 331 (943), après un règne de plus de trente ans, et eut pour successeur son fils, Nouh I^{er}.

A—T.

NASER-ED-DAULAH (ABOU-MOHAMMED AL HAÇAN), fondateur de la dynastie des Hamdanides, fut un des premiers ambitieux qui s'érigèrent en souverains à l'époque de la décadence du califat. Ce fut l'an 323 de l'hégire (935 de J.-C.) qu'il se rendit tout-puissant à Moussoul et dans plusieurs autres places de la Mésopotamie, que son aïeul Hamdam et son père Abou'l-Hidja-Abdallah avaient possédées avant lui; il les recouvra en faisant périr son oncle Abou'l-Ola, qui les avait obtenues du calife Radhy-Billah, moyennant un tribut. Forcé de quitter Moussoul pour échapper à la vengeance de Radhy, il fit sa paix avec ce calife, qui lui rendit ses Etats. Alors Haçan céda Melafarekin et le Diarbekr à son frère Abou'l-Haçan-Aly, célèbre depuis sous le nom de Seïf-ed-daulah, par ses nombreuses expéditions contre les Grecs. L'an 327 (939) Haçan fut encore obligé de fuir à l'approche du calife et de son émir al omrah; mais il revint à Moussoul après leur départ. Mottaky, frère et successeur de Radhy, chassé de Bagdad par le rebelle Obeïd-Allah al Baridy, l'an 330 (942), s'enfuit à Tekrit, d'où il envoya son fils et l'émir al omrah Ibn-Raïek à Moussoul implorer le secours de Ha-

çan. Celui-ci reçut le prince abbasside avec les plus grands honneurs, fit assassiner Ibn-Raïek, et alla au-devant du calife, qui lui conféra la dignité et le manteau d'émir al omrah, avec le titre de *Naser-ed-daulah*, et celui de *Seïf-ed-daulah* à Aly, frère de Haçan. Le premier acte du nouvel émir, après avoir ramené le calife à Bagdad, fut d'y rétablir sur l'ancien pied la monnaie, dont la valeur nominale avait haussé de plus d'un quart. Mais ce ne fut qu'un trait de politique; car ayant donné sa fille au fils de Mottaky, il exigea un douaire de cent cinquante mille dinars (un million cinq cent mille francs), épuisa les caisses publiques, et s'empara de tout le numéraire qu'il put trouver. Son avidité excita une sédition parmi les milices turques, qui le forcèrent de retourner à Moussoul l'année suivante, pillèrent son palais et faillirent mettre en pièces son frère Seïf-ed-daulah, qui commandait à Waset. Naser-ed-daulah revint bientôt à Bagdad, exigea encore du calife quatre cent mille dinars, sous prétexte de les distribuer à ses troupes pour les encourager à repousser les Turcs; mais dès qu'il eut cette somme, il abandonna Bagdad, le calife et la charge d'émir al omrah à la discrétion de Touroun, leur chef (*roy. MOTTAKY*). L'an 334 (946) il entreprit de chasser les Deylemites, qui opprimaient à leur tour le calife. Maître de la moitié de la ville, il leur disputa l'autre partie; mais après une guerre fort longue, dans laquelle il perdit deux fois sa capitale et fut obligé de se réfugier auprès de son frère à Alep, il fit la paix, et consentit à payer tribut à Moez-ed-daulah (*roy. ce nom*). Il eut aussi à résister aux Grecs, qui, profitant de l'aviilissement du califat et des troubles excités par les ambitieux qui déchiraient l'empire musulman, recouvèrent une partie de la Syrie et de la Mésopotamie. Le chagrin qu'éprouva Naser-ed-daulah, l'an 356, de la mort de son frère Seïf-ed-daulah, émir d'Alep, changea son caractère et affecta sa raison. Il devint dur, avare, et son humeur chagrine le rendit insupportable à sa famille et à ses officiers. Abou-Taglab, son fils aîné, le fit enfermer dans son château et s'empara du trône. Cet attentat produisit entre les princes Hamdanides une guerre dont le vieillard ne vit pas la fin. Il mourut en raby 1^{er} 358 (février 969); et dix ans après ses Etats passèrent sous la domination des Bowaïdes (*roy. ADHAD-ED-DAULAH*). — NASER-ED-DAULAH (Abou'l-Haçan-Aly), arrière-petit-neveu du précédent, dépouillé de ses Etats d'Alep dès sa plus tendre enfance, l'an 391 (1001), se retira en Egypte, où il parvint aux plus éminentes dignités. Il joua le premier rôle pendant les troubles qui agitérent le règne du calife Mostanser (*roy. ce nom*), et fut enfin massacré l'an 465 (1070), avec ses deux frères. Son corps fut mis en pièces, et chaque morceau fut envoyé à l'une des villes de l'empire des califes Fathémides. A—T.

NASH (THOMAS), poète anglais du 16^e siècle, né

à Lowestof, dans le comté de Suffolk, en 1558, a montré du talent dans le genre de la satire. Comme la plupart des poètes satiriques, il passa sa vie dans l'indigence et le malheur; il fut lié avec Robert Green, et il était un des convives du festin où ce bel esprit débauché gagna une indigestion mortelle. Nash abjura la satire vers la fin de sa vie, devint même d'une piété édifiante, comme on peut le supposer par un petit écrit de sa composition intitulé *Les pleurs du Christ sur Jérusalem*. On cite de lui : *Didon*, tragédie; — *Volonté dernière et testament de l'Été*, comédie; — *l'Île des Chiens*, comédie, et un pamphlet qui a pour titre *Pierre sans le sou* (Pierce penniless), écrit avec beaucoup d'empportement contre le monde, qu'il accusait de ses malheurs. L.

NASH (JOHN), architecte anglais, naquit à Londres en 1752. Il se destina de bonne heure à l'architecture, et suivit les leçons de Robert Taylor, à qui l'Angleterre a dû de bons architectes. Nash attira l'attention de ses professeurs par son travail et sa persévérance; et ces deux qualités, plus que toute autre peut-être, contribuèrent à lui faire une certaine réputation. Les premiers travaux de Nash furent exécutés dans le pays de Galles. Vers 1792 il vint s'établir à Londres, où il se forma assez rapidement une bonne clientèle. En 1797, il prit un brevet pour une nouvelle méthode pour construire les arches et les piles de pont, au moyen de laquelle il supprimait l'usage des caissons de forme ordinaire, qui avaient été employés jusqu'alors. Mais il est douteux qu'aucun pont ait été construit d'après ces nouveaux principes. Cependant il réclama l'honneur d'avoir le premier introduit l'usage du fer dans la construction des ponts. De 1797 à 1812, Nash construisit un assez grand nombre de châteaux ou de maisons en Angleterre ou en Irlande. En 1815, il fut nommé architecte du conseil des bois et forêts, et peu après inspecteur des bâtiments de la couronne. Dans cette position, il exécuta ou fit exécuter un grand nombre de dessins pour l'amélioration des rues de Londres. On lui dut, outre des embellissements importants à Regent's-Park et à St-James-Park, les plans et les constructions de divers monuments importants dans la capitale de l'Angleterre, parmi lesquels l'Opéra de Londres (1820) et le théâtre de Haymarket. L'administration de John Nash a donné lieu plus d'une fois à des critiques sévères et à des enquêtes où sa délicatesse se trouvait sérieusement impliquée, mais qui, on doit le dire, ne tournèrent point contre lui. Il est mort à Londres le 13 mai 1835. L'*English Cyclopaedia* a consacré à Nash un long article auquel nous renverrons le lecteur pour plus de détails. Z.

NASMI, poète ture, né vers 1520 à Andrinople, mort à Constantinople le 11 octobre 1588. D'abord janissaire, puis silihdar, il entra enfin dans le corps des mollahs. On raconte comme un trait

de sa vivacité, qu'un jour, au milieu d'un sermon qu'il faisait dans une mosquée de Constantinople, Nasmi aperçut l'homme dans lequel il crut voir l'auteur de ses infortunes conjugales. Etant descendu rapidement de sa chaire ou estrade, il assomma ce malheureux; après quoi il remonta en chaire pour terminer son sermon. Nasmi exerça les fonctions de mollah jusqu'à sa mort. Outre des *Ghasèles*, il a écrit des *Nasair* ou gloses, espèces de morceaux poétiques, composés sur les rimes d'autres pièces, auxquelles ils servent en même temps de commentaires. Son principal ouvrage est la *Grande Anthologie turque*, contenant quatre mille morceaux, tirés de cent soixante-quinze poètes, et rangés à la fois d'après la mesure métrique et d'après les lettres finales des rimes. On la trouve en manuscrit dans les bibliothèques de Constantinople, dans la bibliothèque particulière de l'empereur d'Autriche et dans celle de M. Hammer-Purgstall. Ce dernier en a fait des extraits considérables. R—L—N.

NASMITH (JACQUES), savant anglais, né vers 1740, fut recteur de Leverington, dans l'île d'Ely, et mourut en 1808. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, et entre autres des suivants : 1° *les Itinéraires de Simon, fils de Siméon, et de Guillaume de Worcester*, 1778; 2° *Traité sur les vers léonins*, 1778. Il a donné, en 1787, une édition nouvelle de *Notitia monastica*, de l'évêque Tanner, à laquelle il a joint quelques sermons et d'autres écrits du même auteur. L.

NASMYTH (ALEXANDRE), peintre écossais, né à Edimbourg en 1758, mort le 10 avril 1840 dans la même ville. Après avoir reçu sa première éducation dans sa ville natale, il alla à Londres, où il devint élève du célèbre Allan Ramsay, peintre de George III. A Rome, où il cultiva l'amitié de son compatriote et collègue David Wilkie, il s'occupait surtout de la peinture des paysages et de la peinture d'histoire. De retour dans sa patrie, Nasmyth se fixa dans sa ville natale comme paysagiste et peintre de portraits. Parmi ces derniers on remarque celui de Robert Burns, qui a une valeur historique, comme étant le seul portrait authentique qui nous ait transmis les traits du fameux barde écossais. Comme paysagiste, on reproche à Nasmyth l'absence d'originalité et de vigueur. On y voit trop de reminiscences des sites de l'Italie, ou l'imitation trop servile des anciens modèles anglais. Cependant ses paysages, remarquables par une grâce simple et par la reproduction fidèle des beautés pittoresques et grandioses des Highlands, sont populaires en Ecosse. Nasmyth, regardé comme le patriarche de la peinture écossaise, a été consulté dans tous les projets d'embellissement de la ville d'Edimbourg et des environs. Il a été membre de la société originale des artistes écossais, et associé de l'institut royal d'Angleterre et de l'académie royale écossaise. Nasmyth a, en outre, donné les vues d'anciens monuments, curieux sous le

rapport archéologique, tels que le *Pont d'Auguste*, le *Mur d'Adrien*, etc. — Son dernier ouvrage est intitulé *Going home* (le Retour à la maison, c'est-à-dire de Dieu ou Adieux à la vie) et contient une allusion à sa mort prochaine. Nasmyth est le patriarche de la peinture écossaise dans un autre sens encore, car parmi ses sept enfants, les cinq filles sont toutes peintres, ainsi que l'un des deux fils, tandis que l'autre est devenu le célèbre ingénieur qui a perfectionné les machines à vapeur et leur emploi dans les fabriques et manufactures.

R—L—N.

NASMYTH (PETER), peintre anglais, né en 1787, était fils d'Alexandre Nasmyth (voy. l'article précédent). Dès ses plus jeunes ans, il se livra avec une sorte de fureur à l'étude des beautés de la nature. Muni de son album et de son crayon, il passait des semaines, des mois entiers, sans rentrer dans la maison paternelle. Son père avait tenté en vain de lui faire adopter un autre genre de vie, lorsque le jeune enthousiaste eut, dans une excursion, le malheur de se briser le poignet droit. Cet accident, loin de le décourager, ne fit que doubler son zèle, et ce qu'il ne pouvait plus faire avec la main droite, il l'exécuta de la main gauche, avec laquelle il composa en peu de temps des paysages admirés des connaisseurs pour leur fidélité et leur fraîcheur. Arrivé à Londres à l'âge de vingt ans, il ne tarda pas à y trouver de nombreux protecteurs parmi des amateurs éclairés, dont il enrichit les collections d'une foule de compositions originales. Il mourut dans cette ville le 17 août 1831.

Z.

NASR-ALLAH. Voyez IBN-ALATSYR.

NASRALLAH (BAHADOUR-HAZRET), émir de Bokhara, né dans cette ville en 1796, mort le 27 décembre 1860. Fils aîné de Saïd-Haïdar, il gouverna la province de Karkhi sous le règne de son père, ainsi que sous celui de son frère cadet Housseïn, qui lui avait succédé à Bokhara en 1825. À l'aide du gouverneur de Hisar, Mamin-Dodkho, Nasrallah fit empoisonner Housseïn; mais il se vit une seconde fois, malgré son droit patent, exclu du trône, sur lequel monta un autre frère cadet, Omar. Cette fois, Nasrallah résolut d'agir ouvertement. S'étant assuré la coopération de Khouchbeghi, vizir de son frère, il arbora le drapeau de la révolte et entra d'abord à Samarkande, puis à Bokhara, le 10 février 1826. Il se rendit promptement populaire en distribuant au peuple et aux troupes les trésors de ses frères et une partie de ses propres richesses. Après avoir fait assassiner son prédécesseur par Khouchbeghi, il enferma ce dernier, déclarant que le meurtrier d'un prince pouvait facilement devenir celui de son successeur. Jouant alors le rôle de Louis XI et de Mahmoud II à la fois, Nasrallah chargea en 1835 le Turcoman Rahim-Berdi-Mazoum de l'extermination des spahis, qui jouaient en Bokhara le rôle de janissaires. En 1836, il appela à sa cour Abdel-Samet-Khan, Persan de Tébriç, qui avait

été longtemps au service de la compagnie anglaise des Indes. C'est par lui que l'émir fit organiser ses troupes sur le pied européen; il commença d'abord par établir un corps de 1,000 *sarbazes* (tel fut le nom de ces nouveaux miliciens), qu'il porta insensiblement à 15,000 avec 10 à 15 canons. Après avoir supprimé le vizirat, il fit mettre à mort les derniers titulaires de cette charge, savoir Khouchbeghi ainsi que son propre beau-père Ayas, et concentra tout le pouvoir entre ses mains en 1841. Depuis longtemps, il avait entretenu des intelligences à la cour du khan de Khokand, dont le frère, réfugié auprès de Nasrallah, administra pour celui-ci une des provinces frontalières. En 1839, l'émir se croyant assez fort tomba sur les Khokandiens, auxquels il enleva toutes leurs conquêtes, Pischaghour, Ouratouppa et Kodjend, sur le Iaxarte (ou Amou-Daria). Il perdit ces provinces en 1841, mais il les reprit toutes en 1842. À partir de 1829 déjà il s'était agrandi du côté du sud, en occupant successivement Chahrsebz, Djizak et Hissar. De 1843 à 1845, Nasrallah incorpora à ses Etats les provinces de Balkh, Koloum et Kondouz, dominées jusqu'alors par le fameux Mourad-Beg. C'est dans ces années que son nom pénétra jusqu'en Europe à propos du meurtre, ordonné par lui, des deux colonels anglais Stoddart et Conolly, soupçonnés d'être des agents diplomatiques. Quoique presque à la même époque il reçut fort bien le Russe Bouteniéff et autres, il a cependant toujours tâché d'éloigner les Européens de ses Etats. Nasrallah n'avait pas renoncé pour cela à s'approprier quelques bienfaits de la civilisation occidentale : des fonderies de fer ont été établies en grand nombre près de Bokhara par l'émir, qui possédait dans son palais le seul atelier de monnaies du pays. Conférant par ironie la charge de réis ou vizir à ses mignons, Nasrallah en fait de grandes dignités n'avait laissé subsister sérieusement que celle de l'*attalik* ou grand chambellan, donnée à son beau-frère, le khan de Chahrsebz. Il a rétabli l'empire de Bokhara et de Samarkande dans ses anciennes limites, qu'il a même dépassées en poussant au sud au delà des monts Bolor et au nord au delà du Iaxarte. Seul de tous les princes de la Boukharie, il a tenu tête à la Russie. Avant sa mort il avait mis son armée régulière sur le pied respectable de 30,000 hommes d'infanterie régulière, disciplinée à l'européenne, avec 50 canons et 10 mortiers, sans compter la cavalerie irrégulière, composée de près de 50,000 hommes. Son plan de réunir les princes du Turkestan en une confédération capable de tenir tête à la Russie et à l'Angleterre à la fois, échoua contre la perspicacité de la cour de St-Petersbourg, qui, de 1854 à 1858, réduisit à l'impuissance les deux émirs de Khiva et de Khokand. Nasrallah fut empoisonné en décembre 1860 par une de ses femmes qui voulait assurer le trône à son propre fils. Quelques heures avant sa mort, l'émir donna

l'ordre d'exécuter cette femme ainsi que tous ses complices, et désigna lui-même son successeur.

R—L—N.

NASREDDYN-HADJA, fabuliste turc, que ses fables ont fait surnommer l'Esopé turc par les écrivains nationaux, vivait à Yénisheir dans l'Anatolie, lorsque Tamerlan vint apporter dans ces contrées le fléau de la guerre. Ses concitoyens durent la clémence de ce terrible vainqueur à l'intercession de l'ingénieur Nasreddyn. Sa vie prouve qu'il avait autant d'originalité dans l'esprit que de prudence et d'adresse dans la conduite. Le trait que nous allons rapporter, d'après Cantemir, qui dit l'avoir tiré d'un livre turc, en fait foi. Les habitants de Yénisheir se préparaient à résister au prince tartare; Nasreddyn n'eut pas de peine à les en détourner, en offrant d'aller comme ambassadeur au-devant de Tamerlan; prêt à partir, il chercha quels présents il mettrait à ses pieds, et se détermina pour des figues: « Mais, dit-il en lui-même, un conseil à demander n'est engagé à rien; il faut que je consulte ma femme. » Il s'agissait de savoir s'il présenterait des figues ou des coings. La femme penchait pour les coings comme étant plus gros et plus beaux, et ne pouvant pas manquer de plaire davantage. « Il n'est jamais bon, » se répondit Nasreddyn, « de suivre le conseil d'une femme »; il emporta des figues et n'eut pas lieu de s'en repentir. Tamerlan apprend que le célèbre Nasreddyn est arrivé en ambassade dans son camp, et il le fait venir devant lui. L'Esopé turc était chauve; il affecta de s'approcher nu-tête du souverain tartare, qui, malgré toute sa gloire, était boiteux; celui-ci regarda le panier de figues avec mépris et ordonna qu'on les jetât l'une après l'autre à la tête de Nasreddyn. Sans doute le spirituel et facétieux ambassadeur avait préparé cette comédie; car on l'entendait répéter à chaque coup: « Dieu soit loué! » Tamerlan voulut savoir de quoi il remerciait le ciel. « C'est », répondit gravement Nasreddyn, « de ce qu'il m'a empêché de suivre le conseil de ma femme; elle voulait que je t'apportasse des coings au lieu de figues; et certainement, si ces figues, que tu me fais jeter au visage, se trouvaient des coings, j'aurais la tête brisée! » Le tigre sourit et Nasreddyn commença ainsi à l'apprivoiser. Cette familiarité, dont les exemples et le danger sont si communs dans l'histoire, ne fut pas funeste à Nasreddyn; elle prouve à la fois son esprit et son adresse, mais console aussi l'humanité, en ne présentant pas Tamerlan seulement comme un monstre toujours ivre de sang, et digne en toute occasion de l'exécution des siècles. S—Y.

NASSAFI (NAGMEDDIN). Voyez OMAR.

NASSAU (ENGELBERT, comte DE), gouverneur de Brabant, était, disent les vieilles chroniques, un seigneur vaillant, sage et prudent sur tous autres de son siècle, bon soldat et grand capitaine. Il rendit d'importants services à Charles, dernier

duc de Bourgogne, principalement dans la guerre contre les Gantois révoltés, et fut nommé par ce prince en 1473 chevalier de l'ordre de la Toison d'or. Engelbert fut fait prisonnier à la bataille de Nancy, où Charles périt avec la fleur de sa noblesse (voy. CHARLES LE TÊMÉRAIRE); et dès qu'il eut acquitté sa rançon, il se hâta d'aller offrir l'hommage de sa fidélité à la jeune et malheureuse héritière de Bourgogne, qui épousa bientôt après Maximilien (voy. MARIE). Il se signala en 1479 à la bataille de Guinegate et eut la plus grande part au résultat de cette journée, par l'habileté avec laquelle il exécuta des charges de cavalerie qui empêchèrent les Français de se rallier. Après la mort de Marie, il continua d'être honoré de la confiance de Maximilien. Ce fut Engelbert qui épousa secrètement, au nom de ce prince, Anne, duchesse de Bretagne; il vint ensuite à la cour de France réclamer Marguerite d'Autriche, que Charles VIII avait répudiée pour épouser Anne (voy. MARGUERITE); et il signa en 1493 le traité de Senlis, par lequel Maximilien renonça au vain titre de duc de Bretagne, pour être mis en possession du reste de l'héritage de Bourgogne. Engelbert, toujours fidèle à son souverain, ne cessa de combattre pour affermir la domination de l'Autriche dans les Pays-Bas; mais l'histoire lui reproche d'avoir conseillé des mesures violentes, dans l'unique but de s'enrichir des dépouilles de malheureux que ses vexations avaient portés à la révolte. Il mourut sans postérité en 1504 (1) et fut enterré dans l'église cathédrale de Breda, où l'on voit son tombeau, orné de quantité de figures et d'inscriptions. On a prétendu que les statues d'Engelbert et de la princesse de Baden, son épouse, et deux des statues placées aux angles de ce monument, étaient l'ouvrage de Michel-Ange.

W—s.

NASSAU (GUILLAUME DE). Voyez ORANGE.

NASSAU (MAURICE DE), l'un des plus grands capitaines des temps modernes, était le second fils de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande. Il naquit en 1567, au château de Dillenburg; et il achevait ses études à Leyde, lorsque son père tomba sous les coups d'un assassin (voy. BALT. GÉRARD). La reconnaissance que les Hollandais conservaient des services de Guillaume les décida à choisir Maurice pour gouverneur. Les provinces qui avaient recouvré leur indépendance étaient disposées à tous les sacrifices plutôt que de retomber sous le joug de l'Espagne. Elles offrirent en même temps la souveraineté à la France et à l'Angleterre. Elisabeth la refusa; mais elle fit passer dans les Pays-Bas une armée sous les ordres de Dudley, qui obtint une autorité au moins égale à celle du stathouder. La vanité de cet indigne favori révolta tous ceux qui approchaient

(1) Et non pas 1494, comme on le dit dans le *Dictionnaire de Moréri*; erreur qu'on n'aurait pas relevée si elle n'avait passé dans les *Biographies* plus récentes.

de sa personne; son incapacité acheva d'aigrir les esprits; on l'accusa de trahir à la fois les intérêts de l'Angleterre et ceux de la Hollande, et il sentit bientôt la nécessité de s'éloigner (*roy. DUDLEY*). Le grand pensionnaire Olden-Barneveldt présenta Maurice comme l'homme le plus propre à défendre la liberté que son père avait conquise; ce héros n'avait que vingt ans; mais on oublia et il fit promptement oublier sa jeunesse. Il gagna l'affection des soldats, en veillant sur leurs besoins et en adoucissant leurs privations, qu'il partageait; il rétablit la discipline dans l'armée et releva son courage par quelques succès qui étaient dus uniquement à son habileté. Profitant de l'éloignement du duc de Parme, envoyé en France par Philippe II pour appuyer les projets des ligueurs (*roy. FARNÈSE*), il tomba sur les Espagnols à l'improviste et leur enleva plusieurs places importantes. Il s'empara en 1590 de Breda, au milieu de l'hiver, par une ruse; informé que la garnison n'était composée que d'Italiens, peu habitués aux rigueurs du climat et de la saison, il fit entrer dans la place un bateau chargé de tourbe, où étaient cachés 60 hommes, qui lui ouvrirent les portes du château. L'année suivante, il prit Zutphen, Deventer, Hulst, Nimègue; en 1592 il se rendit maître de Groningue et mit le comble à sa réputation par la belle défense d'Ostende, dont le siège coûta aux Espagnols plus de 60,000 hommes et cent millions. Il vint en 1600 attaquer l'archiduc Albert devant Nieuport; ayant renvoyé les bateaux qui avaient amené ses troupes: « Com-pagnons, dit-il aux soldats, il faut passer sur « le ventre aux ennemis, ou boire toute l'eau de « la mer. » Cette courte harangue enflamma les Hollandais, qui demandèrent à marcher au combat. Les Espagnols furent culbutés et mis en déroute; leurs canons, leurs bagages et plus de 100 drapeaux restèrent au pouvoir du vainqueur. Les campagnes suivantes de Maurice ne furent qu'une chaîne non interrompue de succès. Les Espagnols demandèrent la paix; mais le prince d'Orange, prévoyant qu'elle diminuerait son influence, ne parut pas disposé à la leur accorder. Olden-Barneveldt remontra qu'il était temps de laisser respirer les peuples, accablés du fardeau de la guerre depuis quarante-deux ans, et que d'ailleurs la Hollande n'avait plus aucun intérêt à faire la guerre à l'Espagne, qui reconnaissait son indépendance. Malgré l'opposition de Maurice, une trêve de douze ans fut signée en 1609; mais il ne pardonna pas au grand pensionnaire d'avoir déjoué par là ses projets ambitieux; il essaya d'abord de l'amener à ses vues par les promesses les plus séduisantes; mais voyant qu'il ne pourrait jamais y réussir, il devint son ennemi déclaré et ne chercha plus que l'occasion de se débarrasser d'un censeur importun. On a vu à l'art. BARNEVELDT, comment, sous le frivole prétexte d'une dispute théologique sans intérêt

comme sans importance, le cruel Maurice fit traîner à l'échafaud un vieillard, son bienfaiteur, qu'entourait la vénération de toute l'Europe; et l'on sait qu'il ne tint pas à lui d'envelopper dans la même proscription le savant Grotius (*roy. ce nom*) et les autres partisans d'Arminius; mais ce fut inutilement que Maurice dégrada son noble caractère en se montrant vindicatif et cruel. La mort de Barneveldt, en révélant son ambition, lui ôta les moyens de la satisfaire. Les Hollandais, qui n'avaient vu en lui que le protecteur de leur indépendance, changèrent de sentiment, et il eut plus d'une fois l'occasion de s'apercevoir combien il était haï. La trêve qui durait depuis si longtemps au gré de son impatience, expirait en 1621. Les Espagnols opposèrent alors à Maurice Spinola, l'un des premiers hommes de guerre dans un siècle qui en compte un si grand nombre (*roy. SPINOLA*). Obligé de lever le siège de Berg-op-Zoom il prit Breda en 1625, tandis que le stathouder tentait inutilement de s'emparer de la citadelle d'Anvers. Le chagrin que Maurice conçut de ce double échec acheva de ruiner sa santé, affaiblie depuis longtemps, et il mourut à la Haye le 23 avril de la même année, à l'âge de 58 ans. Frédéric-Henri, son frère, lui succéda dans la dignité de stathouder. Le portrait que l'abbé Raynal a tracé de Maurice, n'est qu'une suite d'antithèses plus brillantes que justes. L'historien du *Stathouderat* le compare à Montécucculi, à Vauban, au prince Eugène, au duc de Vendôme, au grand Condé, à Charles XII et à Turenne; si Maurice eût réuni en effet toutes les qualités qui distinguent ces grands généraux, il ne faudrait pas hésiter à le placer à la tête des capitaines anciens et modernes; mais il est évident que Maurice n'a pas pu posséder au même degré la sage circonspection de Montécucculi et la fougue impétueuse de Charles XII. On doit donc se borner à dire qu'il eut de grandes qualités comme homme de guerre, et qu'il donna dans toutes les occasions des preuves de courage et d'habileté. Maurice avait fait une étude particulière des mathématiques et de la fortification; il imagina un pont pour le passage des rivières, et différents moyens pour hâter la réduction des places qu'il assiégeait. Il ne cultiva point les lettres, mais il encouragea les poètes, et l'on sait qu'il récompensa par une médaille d'or Théophile, qui lui avait adressé une ode sur la bataille de Nieuport. L'ouvrage intitulé : *Généalogie et lauriers de la maison de Nassau*, Leyde, 1615, in-fol., avec cartes et fig., contient le récit des exploits de Maurice, qui remporta trois victoires en bataille rangée, prit trente-huit villes fortes, quarante-cinq châteaux, et fit lever douze sièges. On trouvera des détails curieux sur son caractère dans les *Mémoires* de Louis Aubery du Maurier, Paris, 1687, in-12. W—s.

NASSAU (GUILLAUME-GEORGES-AUGUSTE-HENRI-BELGIQUE, duc de), né le 14 juin 1792, était le

fils aîné de Frédéric-Guillaume, duc de Nassau-Weilbourg, et lui succéda sous le titre de prince, le 9 janvier 1816. La mort de son cousin, Frédéric-Auguste, duc de Nassau-Usingen, arrivée le 24 mars de la même année, le mit en possession de tous les Etats de la branche aînée de sa maison. Il prit alors le titre de *duc de Nassau* et fixa sa résidence à Wiesbaden. L'étendue territoriale de ses différentes principautés, qui est très-considérable, la fertilité du sol, les mines, les eaux thermales, les vignobles, les forêts immenses que renferme ce pays, dont la population d'ailleurs est fort nombreuse, avaient rendu le duc Guillaume un des princes les plus riches et les plus puissants de l'Allemagne. Il était colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie au service d'Autriche. C'est lui qui commandait en 1813 le contingent des troupes fournies par le duc de Nassau-Usingen aux puissances alliées. Après la bataille de Waterloo, il vint à Paris et passa ses soldats en revue dans la plaine St-Denis. Il avait épousé le 24 juin 1813 une princesse de Saxe-Hildburghausen (Altenbourg), qui lui donna six enfants et qu'il perdit en 1825. Marié en secondes nocces à la duchesse Pauline de Wurtemberg en 1829, il en eut deux filles et un fils. Ses fils furent envoyés à Vienne pour y faire leurs études, sous la direction du fameux Jarke, fondateur de la feuille hebdomadaire de Berlin, et qui, après la mort de Gentz, fut attaché à la chancellerie de M. de Metternich. Le duc de Nassau assista en 1837 au couronnement de la reine Victoria à Londres; mais en retournant dans ses Etats, il traversa la France incognito sans se faire présenter à la famille royale. Atteint d'une consommation dorsale, qui lui causa de cruelles souffrances pendant plusieurs années, il mourut à Kissingen, en Bavière, le 20 août 1839, vivement regretté de ses sujets, dont il s'était fait chérir par une administration sage et paternelle. Son fils aîné, Adolphe, né le 24 juillet 1817, lui succéda. F—A.

NASSAU-SIEGEN (JEAN-MAURICE, prince DE), l'un des plus vaillants capitaines de son temps, était petit-fils de Jean, comte de Nassau, dit le *Vieil*, chef de la branche de Dillenburg. Né en 1604, il se montra dès sa première jeunesse passionné pour la gloire, recherchant avec empressement toutes les occasions d'en acquérir. Le prince d'Orange l'ayant nommé en 1636 capitaine général des possessions hollandaises dans le Brésil, il s'y rendit aussitôt, et, à peine débarqué, il tomba inopinément sur les Portugais, auxquels il enleva plusieurs places importantes. Persuadé qu'avec une partie des troupes qu'il avait amenées il viendrait à bout de chasser les Portugais du Brésil, il envoya un détachement ruiner leurs établissements sur la côte d'Afrique, et continua d'étendre ses conquêtes, aidé des naturels du pays, qui se déclarèrent bientôt pour le vainqueur. Maurice échoua cependant devant San-Salvador, dont il fut obligé de lever le siège, après

avoir perdu ses meilleurs officiers. Mais ayant reçu des renforts en 1638, et la flotte des Portugais et des Espagnols ayant été presque entièrement détruite par celle des Hollandais, à la vue de la baie de Tous-les-Saints, la guerre recommença dans le Brésil avec un acharnement de part et d'autre et une cruauté si grande, que les généraux furent obligés de régler, par une convention spéciale, la manière dont on se battrait à l'avenir. La nouvelle de la révolution qui éleva la maison de Bragance sur le trône de Portugal, étant parvenue au Brésil, Maurice, qui prévoyait que les Portugais ne tarderaient pas à s'unir aux Hollandais contre les Espagnols, se pressa d'agrandir ses conquêtes, persuadé que le traité laisserait les deux nations en possession des pays qu'elles se trouveraient posséder au moment de la signature. Afin d'occuper les aventuriers que l'espoir du butin avait attirés sous ses drapeaux, il leur persuada de faire une excursion dans le Chili, et profita du loisir que lui donnait la trêve avec les Portugais, pour visiter le Brésil et en examiner les productions naturelles les plus intéressantes (*voy. MARGGRAF et G. PISON*). Après avoir réglé toutes les affaires du Brésil, Maurice repassa en Hollande en 1644, ramenant une flotte chargée de richesses. Il y fut accueilli avec une pompe extraordinaire, et, en récompense des services qu'il avait rendus à la république, fut nommé gouverneur de Wesel et général en chef de la cavalerie hollandaise. L'électeur de Brandebourg l'établit ensuite grand maître de l'ordre Teutonique et le fit gouverneur du duché de Clèves; il embellit cette ville et y établit un jardin magnifique, dont Voltaire a donné une description charmante dans son *Voyage à Berlin* (t. 12 de l'édition de Kehl, in-8°). Ce prince mourut le 29 décembre 1679. Gasp. Baërle a écrit en latin l'*Histoire du Brésil* sous le gouvernement de Maurice de Nassau (*voy. BAERLE*). On conserve à la bibliothèque de Paris un ouvrage de la main de ce prince, en 2 volumes in-fol., qui contient les animaux les plus remarquables de l'Amérique méridionale, dessinés et enluminés, avec de courtes descriptions. Bloch a donné une Notice sur ce précieux manuscrit, dans la préface de la 6^e partie de son *Ichthyologie*, où il a inséré les figures de plusieurs poissons, d'après les dessins originaux du prince Maurice. W—s.

NASSAU-SIEGEN (CHARLES-HENRI-NICOLAS-OTHON, prince DE), célèbre par sa vie aventureuse, appartenait à la branche catholique de Siegen et naquit le 5 janvier 1745. Sa légitimité lui fut contestée, et le bruit qu'il devait faire dans le monde commença par un procès. Emmanuel-Ignace, son aïeul, avait épousé Charlotte de Mailly de Nesle; celle-ci avait donné le jour à un fils, Maximilien, dont elle déroba la naissance à son mari, et qu'après la mort d'Emmanuel-Ignace, elle fit réinscrire sur les registres de l'état civil sous le nom de Nassau-Siegen. Le conseil aulique

de Vienne avait refusé de reconnaître Maximilien en cette qualité et s'obstinait à ne voir dans Charlotte de Mailly que l'imitatrice des scandales de sa famille (1). Le tuteur du jeune Nassau objet de cet article, porta ses débats au parlement de Paris, qui, par arrêt du 3 juin 1756, se déclara pour la légitimité. Le conseil aulique regarda cette décision comme non avenue; il ne l'avait pas attendue pour disposer en faveur d'un autre des biens de la maison de Nassau, situés en Allemagne. Sans cette injustice, dit le prince de Ligne, Nassau eût dépensé sur des sangliers, peut-être sur des braconniers, son fougueux caractère, jusqu'à ce que son goût pour le danger l'eût averti de ce qu'il pouvait valoir à la guerre. Mais la nécessité de se créer un état, lorsqu'on lui refusait celui auquel il avait droit, lui fit chercher une gloire anticipée; volontaire à quinze ans, puis aide de camp de la plus belle espérance, lieutenant d'infanterie, capitaine de dragons, il s'éloigna du champ de bataille pour suivre Bougainville dans son voyage autour du monde (1766-1769). Il se délassa, comme lui, dans les bras de la reine d'Otaïti, s'enfonça dans les déserts de l'Afrique avec le chevalier d'Oraison, compagnon de tous ses hasards; et son combat avec un tigre ajouta à sa réputation d'intrépidité celle de dompteur de monstres. A son retour en Europe, il s'attacha au service de France, en qualité de colonel d'infanterie. En 1779, il essaya sans succès de surprendre l'île de Jersey. L'Espagne en guerre avec l'Angleterre lui offrait l'occasion de se signaler. Le siège de Gibraltar attirait tous les regards : Nassau y vole, monte une des batteries flottantes imaginées par le chevalier d'Arçon; et il échappe aux dangers de cette tentative désastreuse, où il s'était exposé plus que personne. Le roi d'Espagne lui donna en récompense trois millions en cargaison de vaisseaux, avec le brevet de major général de son armée, et reconnut ses droits à la grandesse de première classe. Partout où le canon se faisait entendre en Europe, Nassau accourait et offrait son bras. Catherine II, éblouie de sa valeur et de ses présomptueuses promesses, lui confia le commandement d'une escadre destinée contre les Turcs. Il attaqua en 1788 sur la mer Noire, avec des galères et des bateaux plats, la flotte bien supérieure du capitan-pacha, s'empara de quelques vaisseaux, mit le feu aux autres, et dans deux ou trois combats pareils détruisit entièrement les forces navales que lui opposait la Porte. Catherine récompensa généreusement les victoires de son vice-amiral. Il avait obtenu l'indigénat en Pologne et y avait contracté un riche mariage avec Charlotte Godzka, fille d'un vaïvode de Podlaquie, et femme divorcée du prince Sangusko. L'impératrice de Russie, qui ne songeait point encore à l'envahissement de la Pologne, choisit Nassau pour avertir les cours de Vienne, de

Versailles et de Madrid, des projets de Frédéric-Guillaume sur Thorn et sur d'autres points du territoire de cette république. En mars 1790, elle lui demanda de nouveaux triomphes sur mer. Nassau battit d'abord la flotte suédoise sur les côtes de la Finlande, l'enferma dans le golfe de Viborg et se crut maître un moment de Gustave III, qu'il avait en tête (*voy. GUSTAVE*); mais, par une attaque inopinée de ce prince, il vit sa ligne forcée, ses galères coulées à fond, et perdit 44 bâtiments. Cet échec le dégoûta probablement de la gloire militaire; peut-être aussi sa magnanimité se révolta à l'idée de servir une coalition qui avait démembré la Pologne, et de s'opposer aux prodiges multipliés des armées françaises pour l'indépendance de leur pays. Quel autre motif, en effet, eût enchaîné son activité, pendant une époque aussi brillante en faits d'armes que la révolution? Il ne fut pas même tenté par les exploits de Souwarow. Paul I^{er}, qui lui montrait peu d'estime, lui continua néanmoins ses appointements après la mort de Catherine. Nassau ne fit plus que voyager en Europe; à l'époque du traité d'Amiens, ses souvenirs et le désir de voir de près l'homme extraordinaire qui avait hérité d'une sanglante anarchie, l'amènèrent en France. Quelques années après, Nassau a terminé obscurément sa carrière. Le prince de Ligne, plein de son engouement pour tout ce qui environnait Catherine, a fait de lui un brillant portrait; si l'on s'en rapporte à un autre peintre sans prévention (le duc de Lévis), « le prince de Nassau grand et bien fait, avait une physionomie peu expressive, que ne démentait pas son esprit. Ses talents étaient aussi médiocres que son intrépidité était grande. Ses voyages militaires, si prompts et si rapides, ressemblaient assez aux courses des paladins; et quand il arrivait de quelque cinq cents lieues, revenant de se battre, ou y allant, on s'attendait à voir un chevalier de la Table ronde; il paraissait, adieu le roman: sa présence désenchantait; point d'éclat, point de brillant, pas même de vivacité; son abord était froid, ses manières communes et sa conversation plate. Avec la plupart des qualités qui composent le héros, il n'a laissé que la réputation d'un aventurier, et pendant sa vie il eut plus de célébrité que de considération. » La princesse de Nassau, exaltée par une imagination romanesque, était parfaitement assortie à son mari. On s'amusait dans les salons de Paris du sang-froid, de la gravité avec laquelle elle débitait les histoires les plus incroyables; son âme ardente se trouva mieux à sa place à Varsovie; elle y seconda de toute son énergie les efforts des patriotes polonais, et elle emporta le regret d'avoir vu succomber leur cause. Dans le cours de la révolution française, elle accueillit de la manière la plus noble un grand nombre d'émigrés.

F—T.

NASSAU-USINGEN (FRÉDÉRIC-AUGUSTE, duc de), né le 23 avril 1738, était feld-maréchal de

¶ (1) Elle était tante de la duchesse de Châteauroux et de ses sœurs (*voy. CHATEAUXROUX et MAILLY*).

l'empire lorsqu'il succéda à son frère Charles-Guillaume, le 17 mai 1803. Il obtint une audience particulière de Napoléon à Mayence le 24 septembre 1806 ; la même année, il leva dans ses Etats un régiment d'infanterie pour le service de France, et en resta propriétaire aux mêmes conditions que l'ancien gouvernement français avait accordées à sa maison. Il fit partie de la confédération du Rhin ; mais après les revers de Napoléon en 1813, il entra dans la coalition des puissances alliées, auxquelles il fournit un contingent de 5,000 à 6,000 hommes. Frédéric-Auguste mourut le 24 mars 1816, sans postérité masculine, n'ayant eu que cinq filles de la princesse Louise de Valdeck, qu'il avait épousée en 1775. En lui s'éteignit la branche de Nassau-Usingen, dont l'héritage fut dévolu à celle de Nassau-Weilbourg. — NASSAU-SAARBRUCK (Henri-Louis-Charles-Albert, prince DE), né le 9 mars 1768, commença à régner le 2 mars 1793. Marié le 6 octobre 1779 à une princesse de St-Mauris de Moutbarrey, il n'en eut point d'enfants, et lorsqu'il mourut, le 27 avril 1797, le territoire de sa principauté, quoique déjà occupé par les armées françaises, fut partagé entre les autres branches de Nassau, qui ajoutèrent à leurs titres celui de *Saarbruck* ; mais elles furent obligées, par le traité de Lunéville (1801), de renoncer définitivement à leurs portions d'héritage en faveur de la France. — NASSAU-WEILBOURG (Frédéric-Guillaume, duc DE), né le 25 octobre 1768, succéda à son père, Charles-Christian, le 28 novembre 1788. La cession qu'il fit à la France de la part qui lui revenait dans la succession du dernier prince de Nassau-Saarbruck ne lui fut pas désavantageuse, car l'indemnité qu'il obtint surpassait de beaucoup ce qu'il avait perdu. Dans les guerres de Napoléon, il suivit la même ligue que les autres princes de la confédération du Rhin. Il mourut à Weilbourg le 9 janvier 1816 d'une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé en montant un escalier ; étant tombé à la renverse, il ne survécut que douze heures à sa chute. Il avait épousé le 31 juillet 1788 la comtesse de Kirchberg-Sayn-Hachenbourg, dont il eut deux fils et une fille. L'aîné de ses fils lui succéda (*voy.* plus haut) ; le second, Frédéric-Guillaume, était major au service d'Autriche. La fille, Henriette-Alexandrine, mariée le 17 septembre 1815 à l'archiduc Charles d'Autriche, mourut à Vienne le 29 décembre 1829, à l'âge de 32 ans. F—A.

NASSE (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), médecin allemand, né le 18 avril 1778 à Bielefeld (Prusse rhénane), mort à Bonn le 18 avril 1851. Après avoir exercé la médecine dans sa ville natale dès 1800, il devint en 1816 professeur à l'université de Halle, d'où, en 1819, il passa à celle de Bonn. Il a écrit : *Ueber das Verhältniss des Gehirns und Rückenmarkes zur Belebung des übrigen Körpers* (Sur l'importance du cerveau et de la moelle épinière

pour la vie de l'organisme humain), Halle, 1818 ; — *Leichenöffnungen* (Sur les autopsies des cadavres), Bonn, 1821 ; — *Handbuch der speziellen Therapie* (Manuel de thérapie spéciale), Bonn, 1830 ; — *Handbuch der allgemeinen Therapie*, Bonn, 1840. Mais ce qui a popularisé son nom en Allemagne, ce sont ses travaux sur le magnétisme animal et sur les affections malades de l'âme, travaux dans lesquels il a surtout développé les théories du célèbre Reil. Il les a déposés dans la *Zeitschrift für psychische Aerzte* (Journal pour les médecins traitant les affections de l'âme), Leipzig, 1818-1821 ; puis dans trois revues médicales qu'il a fondées et auxquelles il a fourni la plupart des articles, savoir : *Zeitschrift für Anthropologie*, Bonn, 1823-1827 ; *Archiv für thierischen Magnetismus*, Bonn, 1827 et suiv. ; *Archiv für medicinische Erfahrungen* (Archives des expériences médicales). — Depuis 1835 enfin, Nasse a publié avec son fils Hermann, sous le titre de *Untersuchungen zur Physiologie und Pathologie* (Recherches sur la physiologie et la pathologie), une série de volumes intéressants, que jusqu'à sa mort il a continués, à des époques indéterminées. R—L—N.

NASSER (ABOU'L-DJOIOUSCH), quatrième roi de Grenade, de la dynastie des Nassérides, monta sur le trône l'an 708 de l'hégire (1308 de J.-C.), à l'âge de vingt-trois ans, après en avoir chassé son frère Mehemed III (*voy.* ce nom). La richesse de sa taille, la beauté de ses traits, le luxe recherché de ses vêtements, avaient séduit le peuple, que la vie retirée et les infirmités de Mehemed avaient rebuté. Nasser joignait d'ailleurs à ces avantages physiques des qualités qui distinguent les grands princes : affable, doux, juste, libéral, il aimait la vertu et ceux qui la pratiquaient. Il avait fait de si grands progrès dans l'astronomie et la gnomonique sous Abou-Abdallah-ben-al-Racam, le plus grand mathématicien de son temps, qu'il dressa lui-même des tables astronomiques fort exactes, et qu'il construisit une horloge avec une grande précision ; mais ces talents, ces connaissances, n'étaient pas convenables à un souverain, surtout dans des circonstances difficiles. Sa révolte contre son frère avait brisé tous les liens de l'Etat et fut la cause de tous les malheurs de son règne. Pendant que la guerre continuait entre les deux princes, les chrétiens profitèrent des troubles qui agitaient le royaume de Grenade. Ferdinand IV, roi de Castille, prit Gibraltar et mit le siège devant Algésiras, tandis que Jacques II, roi d'Aragon, après avoir taillé en pièces les Maures, investissait Almeria. L'hiver et l'or du roi de Grenade déterminèrent ces deux princes à renoncer à leur entreprise. Nasser n'en fut pas plus tranquille. Son cousin Abou'l-Walid-Ismaël, prince de Malaga, prit les armes contre lui et fut reconnu roi par ses partisans. Le vizir de Nasser, gagné par les chrétiens, excitait des troubles dans les au-

tres parties du royaume et jusque dans la capitale. En vain ce prince reçut des secours d'Alfonse IX, roi de Castille; en vain il triompha des séditeux qui l'avaient assailli dans Grenade, ceux-ci allèrent se ranger sous les drapeaux d'Ismaël, qui se présenta bientôt devant la ville et s'empara de l'ancienne citadelle. Nasser s'était renfermé dans l'Alhambra; il fut obligé de capituler le 29 chawal 713 (16 février 1314); il abdiqua la couronne, qu'il n'avait portée que cinq ans, et s'étant retiré à Guadix, il y vécut dans des anxiétés continuelles jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 16 novembre 1322. Ce prince fut enterré à Grenade, auprès de ses ancêtres. A—r.

NASSER - LEDIN - ALLAH (ABOU'L-ABBAS - AHMED VI), trente-quatrième calife abbasside, fut proclamé à Bagdad l'an de l'hégire 575 (1180 de J.-C.), après la mort de son père Mostady, par les soins du vizir Thahir-Eddyn, ministre intègre et sage, qu'il sacrifia bientôt à la haine de Medj-Eddyn, auquel il accorda toute sa confiance. Le règne de Nasser fut de quarante-sept ans, terme auquel ne parvint aucun calife légitime avant et après lui; mais ce prince, uniquement occupé du soin d'amasser des trésors, prit fort peu de part aux grands événements qui eurent lieu de son temps. Il sut ménager avec adresse tous les potentats musulmans et surtout le célèbre Saladin, dont les exploits et les vertus soutenaient seuls la gloire de l'islamisme. Il le confirma dans la dignité d'émir-al-omrah, dans la souveraineté de l'Egypte et de la Syrie, et lui donna le titre de sultan (*voy. SALADIN*). Toutefois, à l'exemple de ses prédécesseurs, il s'efforça d'abattre la puissance des Seldjoukides, et favorisa la révolte de Kizil-Arslan, atabek de l'Adzerbaïdjan, contre le sultan Thogrout III; mais ses troupes furent mises en déroute en 584 (1188) par ce dernier (*voy. KIZIL-ARSLAN et THOGROUT III*). Pendant le siège d'Acre par les Croisés, il envoya deux charges de naphte, avec des artificiers destinés à s'en servir, pour brûler les machines des chrétiens. Lorsque la défaite et la mort de Thogrout eurent fait passer sous la domination de Takasch, sultan de Kharizm, ce qui restait en Perse de la puissance seldjoukide, le calife envoya une armée pour enlever l'Irak-Adjem au gouverneur que ce prince y avait laissé; mais son général ayant été battu l'an 591 (1195) par le sultan, il fut obligé de renoncer à ses prétentions et de sanctionner cette nouvelle dynastie (*voy. TAKASCH*). Il refusa de s'immiscer dans les querelles des fils de Saladin, et préféra recouvrer le Khouzistan et les autres provinces maritimes de la Perse méridionale, livrées à l'anarchie depuis la destruction de l'empire seldjoukide. L'an 614 (1217), il fut sur le point, non-seulement de perdre le califat, mais de le voir passer dans la famille d'Ally. Mohammed, fils et successeur de Takasch, irrité contre Nasser, attaqua tout à la fois son autorité spirituelle et temporelle (*voy. MOHAMMED-ALA-*

EDDYN), et lui enleva toute la Perse occidentale. Nasser faisait déjà de grands préparatifs pour soutenir un siège dans Bagdad, lorsque la rigueur de la saison et le manque de vivres forcèrent le sultan à retourner dans ses États. Le calife trouva un vengeur dans le fameux Djenghyz-Khan, dont on prétend qu'il sollicita le secours. Mais en appelant les Tartares contre son ennemi, il attira sur l'empire musulman la tempête qui plus tard devait écraser sa propre famille (*voy. HOULAGOU et MOSTASEM*). Sur la fin de ses jours, Nasser-Ledin-Allah ayant perdu la vue et la raison, une de ses femmes, secondée par un eunuque, contrefaisait sa signature et gouvernait l'Etat. Le vizir fut instruit de la fraude par un médecin chrétien, à qui cette indiscretion coûta la vie. Le calife mourut le 1^{er} chawal 622 (6 octobre 1225 de J.-C.), dans sa 70^e année. Ce prince était chyite, c'est pourquoi il a été jugé diversement par les historiens musulmans; les uns l'ont accusé d'avoir été injuste et avare, les autres ont vanté ses grandes qualités et sa magnificence. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il laissa des richesses immenses, quoiqu'il eût fondé un grand nombre de mosquées, d'hôpitaux, de collèges et de caravanseraïs. Bagdad, la ville la plus populeuse et la plus séditieuse de l'Orient, devint la plus sûre et la plus tranquille, par l'excellente police qu'il y établit: il sut faire respecter son autorité au dedans et au dehors, reculer les frontières de ses États, se maintenir sur un trône en décadence, pendant un très-long règne, au milieu de circonstances difficiles, et cela ne suppose pas un prince sans mérite et sans talents. Il eut pour successeur son fils Dhaheer-Biamr'-Allah. A—r.

NASSER-MOHAMMED (MELIK AL), neuvième sultan mamlouk d'Egypte et de Syrie, de la dynastie des Bahrites, était fils de Kelaoun, et n'avait que neuf ans lorsqu'il succéda l'an 693 de l'hégire (1293 de J.-C.) à son frère Khalil. Mais Ketbogha, qui gouvernait pendant sa minorité, le relégua bientôt dans le château de Karak et s'empara du trône, dont il fut lui-même chassé par Ladjyn (*voy. KELAOUN, KHALIL-ASCHRAF, KETBOGHA et LADJYN*). Nasser y fut rappelé après la mort de ce dernier en 698 (1299). Les Tartares-Moghols, alors maîtres de la Perse, n'avaient pas renoncé à leurs projets sur l'Egypte. A peine le sultan venait d'y rétablir la tranquillité par la réduction de quelques émirs rebelles, qu'il fut obligé de marcher en Syrie pour s'opposer aux troupes de Ghazan-Khan (*voy. ce nom*). Ayant rencontré les Tartares près d'Hemesse, le 21 décembre 1299, il perdit la bataille et se sauva en Egypte, abandonnant la Syrie au pouvoir des vainqueurs. Les ravages qu'ils y commirent excitèrent le repentir des émirs, qui les avaient appelés uniquement pour se venger de Ladjyn. La clémence de Nasser envers ces derniers lui fut très-utile. Il prit sa revanche sur les Moghols,

dans les plaines de Damas, le 22 avril 1303. Après une bataille qui dura deux jours, le sultan remporta une victoire complète. Les ennemis perdirent 80,000 hommes, outre un grand nombre qui fut tué en fuyant ou qui se noya dans l'Euphrate; et Ghazan, leur souverain, étant mort peu de temps après, Oldjaïtou, son successeur, s'empessa de conclure la paix avec les mam-louks. Ces triomphes, célébrés avec une magnificence inconnue même en Égypte, furent suivis de nouveaux succès obtenus sur une tribu rebelle qui fut détruite dans le Saïd, et sur le roi de la Petite Arménie, dont les États furent livrés au pillage. Quelque temps auparavant, Nasser, en représailles des incursions que le roi de Chypre, Henri II, avait faites sur les côtes d'Égypte avec le secours des hospitaliers et des templiers, équipa une flotte et chassa ces derniers de l'île d'Arad, près de Tripoli. Tranquille sur ses frontières, Nasser se vit encore en butte aux factions excitées par les ambitieuses prétentions de ses émirs. Pour s'affranchir de leur joug, il feignit d'entreprendre le pèlerinage de la Mecque, et retourna au château de Karak, d'où il envoya son abdication avec les ornements royaux, l'an 708 (1309). Mais cette démarche, loin de le discréditer, le rendit plus cher aux peuples de l'Égypte et de la Syrie. Les trésors qu'il avait trouvés à Karak l'aiderent à gagner les gouverneurs des principales villes de cette dernière province, qui se déclara pour lui. Bibars II, qui avait été proclamé sultan du Caire, vit journellement diminuer son parti, et Nasser parvint aisément à faire arrêter ce faible rival, dont le règne n'avait pas duré onze mois entiers (voy. BIBARS II). Après lui avoir reproché sa révolte, il ordonna de l'étrangler en sa présence; puis interrompant l'exécution, il l'accabla de nouvelles invectives et donna enfin le signal de serrer tout à fait le cordon. Étant ainsi remonté sur le trône pour la troisième fois, le sultan s'y affermit en disgraciant ou en faisant périr tous les émirs qui lui étaient suspects, et en contenant dans de justes bornes l'autorité de ceux qui lui étaient restés fidèles. Ce fut alors qu'il eut occasion de déployer les talents et les qualités qui l'ont mis au premier rang des souverains de l'Égypte. Fléau des grands, et comparable sous ce rapport à Louis XI, il fut le bienfaiteur des peuples. Il abolit quelques impôts, et diminua les autres. Il protégea les arts, principalement l'agriculture, et fit exécuter des travaux immenses pour opérer le défrichement des terres incultes de l'Égypte et augmenter la fertilité des autres parties. Il fit élever des ponts, des digues, percer des routes et creuser une infinité de canaux, entre autres celui d'Alexandrie, qui fut achevé en quarante jours. Il embellit ses États de monuments vastes et somptueux, parmi lesquels on peut citer la grande mosquée et le palais du Caire. Il y employa des colonnes d'une grandeur prodigieuse,

qu'il tirait de la Thébaidé. Enfin, sous son troisième règne, qui dura près de trente-trois ans (terme que n'atteignit aucun sultan d'Égypte avant ni après lui), cette contrée parvint presque au même état de population, de richesse et de prospérité que sous ses anciens rois. Nasser-Mohammed s'occupait sans cesse des plus minutieux détails de la police et de l'administration. Il savait le nom, l'origine de tous ses mam-louks, l'époque où ils étaient venus en Égypte, le marchand qui les avait vendus, leurs années de service; etc. Il les récompensait libéralement et assignait des terres aux invalides. Les chrétiens de ses États eurent seuls à se plaindre de lui. Dans un incendie qui consuma une partie du Caire en 1321 et dont ils furent accusés d'être les auteurs, parce qu'on surprit deux moines qui se sauvaient d'un collège où l'on prétendit qu'ils avaient jeté des matières combustibles, le peuple massacra quelques chrétiens, en demandant à grands cris que tous les autres fussent exterminés. Le sultan sacrifia plusieurs de ces malheureux à la fureur publique, afin de sauver les autres, qui furent assujettis à ne porter que des turbans bleus, à ne monter que sur des ânes, à n'entrer aux bains publics qu'avec une sonnette au cou. Ils furent exclus des charges, et l'on ferma leurs églises et leurs monastères. Plusieurs, pour se soustraire à ces avanies, prirent le bonnet jaune des juifs; d'autres embrassèrent l'islamisme. Nasser-Mohammed ne laissa pas toutefois à la demande du roi de France, Philippe de Valois, d'accorder en 1346 la garde du saint sépulcre aux cordeliers, qui l'ont conservée jusqu'à nos jours. Les armes de ce sultan pénétrèrent aux extrémités de l'Arabie; ses États s'étendaient jusqu'à Malathiah et Anah sur l'Euphrate. Comblé de prospérités, adoré de ses sujets, respecté de ses voisins, lié par des relations de politique et de commerce avec tous les potentats musulmans, Nasser-Mohammed mourut en 744 (1341), dans sa 58^e année, après avoir régné en tout environ quarante-quatre ans. Il laissa une nombreuse postérité, qui occupa le trône jusqu'à la fin de la dynastie des Bahrîtes, et il eut pour successeur son fils aîné Aboubekr, auquel, avant de mourir, il avait fait prêter serment de fidélité par ses émirs. Ce prince est appelé *Claudius* par Sanut, nom corrompu de Kelaoun, qui était celui de son père. A—r.

NASSIR (Knosrot), philosophe et poète persan, né à Ispahan vers 970, mort en 1039 à Dereï-Yemken, dans le Badakchan. Après avoir quitté sa ville natale, il alla à Rustemdar, dans le Ghilan, puis dans le Khorasan. C'est dans cette province, à Nisapour, qu'il se posa comme chef d'une secte matérialiste qui, entre autres dogmes, enseigna aussi la métempsycose. Il eut pour second un célèbre cheik, nommé Aboul-Hassan-Chirkani, qui avait prédit sa venue et qui, après l'arrivée de Nassir, devint le premier de ses disciples. Pour échapper aux persécutions qu'en-

traina sa nouvelle doctrine, Nassir alla de Nisapour à Balkh, et de là dans le Kohistan. Il termina sa vie dans la province de Badakchan. Les habitants de ce pays, ainsi que ceux du Kohistan, regardent Nassir comme un saint, tandis qu'il est traité d'hérétique et de mécréant dans toutes les autres contrées de la Perse. Nassir-Khosrou a laissé un *Recueil de poésies, ou Divan*, qui compte près de trente mille vers et appartient au genre didactique ; — le *Rouchenayi-Nameh, ou Livre des enseignements*, en vers ; — le *Dourri nasmik ensol hakaik, ou Enfilade des perles du trésor de la vérité*, ouvrage philosophique, également en vers, qui a été cité avec éloge par le poète Djami dans son *Soubdet-ol-hakaik*, où il s'en trouve aussi des extraits. Nassir a écrit en outre, en prose, le *Sefer Nameh, ou Livre des voyages*, qui tient lieu d'autobiographie, et enfin dix livres de traités philosophiques. Aucun de ses ouvrages n'a encore été imprimé.

R—L—N.

NASSIR-EDDYN (ABOU-DJAFAR MOHAMMED-BEN-HAÇAN), célèbre astronome persan, cité quelquefois par les Orientaux sous le simple nom de *Khodjah* (docteur), naquit l'an 597 de l'hégire (1201) à Thous, dans le Khorasân, ce qui le fait assez fréquemment désigner par le surnom d'*Al Thoussy*. On ne sait rien sur les premières années de sa vie, qu'il employa sans doute à voyager et à étudier les auteurs grecs. Etant venu habiter le Kouhestan, il trouva un Mécène dans le gouverneur de cette province, auquel il dédia un traité de morale, intitulé *Akhlaq al Nassiry*, dans lequel il a rassemblé tout ce qu'Aristote et Platon ont écrit sur la sagesse (1). Il adressa aussi une ode à Mostasem, calife de Bagdad, mais comme il avait oublié de mettre la suscription, *Au calife de la surface de la terre*, son protecteur le fit incarcérer pour faire sa cour à l'orgueilleux Mostasem, et l'envoya comme otage, dans le château d'Alamout, auprès d'Ala-eddyn - Mohammed, prince des Ismaéliens ou Assassins. Nassir-eddyn y demeura jusqu'à l'époque où Rokn-eddyn-Khour-Shah, fils et successeur d'Ala-eddyn, fut obligé de céder à la puissance des Moghols, l'an 654 (1256). Rokn-eddyn, avant de rendre ses châteaux et sa personne à Houlagou, lui envoya Nassir-eddyn, qui annonça au conquérant que la chute des Ismaéliens était écrite dans les astres. Flatté de cette prédiction, qui se réalisa bientôt, Houlagou retint le khodjah dans son camp, le combla de bienfaits et de distinctions et l'admit au nombre de ses favoris. Les renseignements et les conseils que Nassir-eddyn donna à ce prince, lui furent fort utiles pour le succès de son expédition contre Bagdad (*voy. HOULAGOU et MOSTASEM*). Houlagou, devenu maître de la Perse, chargea Nassir-eddyn de faire construire un observatoire à Méragah, dans l'Adzerbaïdjan, d'y

réunir tous les livres et les instruments nécessaires, le mit à la tête des astronomes qui y furent attachés, et lui confia la surintendance de tous les collèges établis dans son empire. Les fondements de cet observatoire furent jetés en djoumady 1^{er} 657 (avril ou mai 1259). Nassir-eddyn dirigea l'observatoire de Méragah pendant douze ans ; il mourut le 18 dzoulhadjah 672 (25 juin 1274), et fut enterré à Bagdad, selon Aboul-Feda. Les nombreux ouvrages de ce khodjah attestent son érudition et son activité. Ses connaissances embrassaient toutes les matières. Les Orientaux le placent sur la première ligne de leurs savants, et l'égalent à Ptolémée, dont il avait traduit, commenté et corrigé le *Tetra biblon* et l'*Almageste*. Il a écrit sur la théologie et la jurisprudence des musulmans ; sur la philosophie, l'économie politique, la métaphysique, l'histoire naturelle, la géographie, la médecine, la géomancie. Mais c'est surtout comme astronome et mathématicien que Nassir-eddyn s'est rendu illustre. Il a perfectionné plusieurs instruments anciens particuliers à ces deux sciences, et il en a inventé de nouveaux, exécutés par lui-même ou d'après ses modèles (1). Il fut chargé aussi de diriger la construction d'une mosquée et de faire monter l'eau jusqu'au sommet d'une montagne par des procédés hydrauliques. Nassir-eddyn n'était pas moins recommandable par ses qualités morales et sociales que par sa vaste érudition. On trouvera de plus grands détails sur la personne et les travaux de ce savant, ainsi que la liste d'un grand nombre de ses ouvrages, dans le *Mémoire sur l'observatoire de Méragah*, par Jourdain, Paris, 1810, in-8° (tiré du *Magasin encyclopédique*, 1809, t. 6, p. 43 et 87). On a publié à Rome, dans la célèbre imprimerie des Médicis, la traduction arabe des treize livres des *Eléments* d'Euclide, avec un commentaire par Nassir-eddyn, 1594, in-fol. de 453 pages (2). Mais c'est principalement par ses fameuses *Tables ilkhaniennes* (*Zeidje-Ilkhany*), fruit de ses observations astronomiques et résumé de celles qui avaient été faites avant lui, que ce savant a immortalisé son nom et la mémoire des deux princes auxquels il les a dédiées (Houlagou et son fils Abaca, surnommés Ilkhan). La Bibliothèque de Paris en possède un exemplaire, d'autant plus précieux qu'il est écrit de la main d'Asyl-eddyn, fils de ce grand astronome (3). Greaves a traduit en latin et publié à Londres, en 1652, une Table des longitudes et des latitudes, extraite des Tables ilkhaniennes de

(1) Ces instruments, dont on peut voir la description dans l'*Histoire de l'astronomie du moyen âge*, p. 200, étaient en bois, et promettaient peu de précision. D—L—E.

(2) La dernière page offre, en turc, le privilège du sultan Amurat II pour la vente du livre dans tous les Etats ottomans. C'est par erreur que l'abbé de Rossi a cru que l'Euclide arabe imprimé à Scutari au commencement du 19^e siècle, était une réimpression de la traduction de Nassir-eddyn. Sylvestre de Sacy nous apprend (*Mag. encyclop.*, 1814, t. 1^{er}, p. 208) que cette édition de Scutari, imprimée l'an de l'hégire 1216 (1801), est un ouvrage tout à fait différent.

(3) Ces tables, qui ont été commencées par shâh Cholgius,

(1) On trouve une analyse de cet ouvrage dans le tome 1^{er} des *Mémoires (Transactions)* de la société littéraire de Bombay (*Journal des savants*, mars 1821, p. 132).

Nassir-eddyn, et on les a reproduites en 1711, dans le tome 3 des *Petits géographes*. A—T.

NASSUF-PACHA. Voyez NAZOUH.

NATALE (THOMAS, marquis DE MONTEROSATO), littérateur et publiciste italien, naquit à Palerme en 1735, et reçut une éducation soignée. Il dirigea spécialement ses études vers la philosophie, le droit public et la législation criminelle; mais ces graves occupations ne l'empêchèrent pas de cultiver avec succès la poésie italienne. Assez insouciant sur la réputation qu'il pouvait acquérir, il gardait ses ouvrages en manuscrit, et ce ne fut souvent qu'à la sollicitation de ses amis qu'il les livra à l'impression. D'un caractère naturellement sombre, aimant la retraite, il n'apportait dans la société ni un air d'aisance ni une grande facilité d'élocution, et le soin qu'il mettait à châtier son style lui prenait beaucoup de temps pour la composition de ses écrits. Il mourut à Palerme en 1819, après avoir rempli honorablement plusieurs fonctions publiques. Parmi les divers ouvrages de Natale, tous en italien, et dont aucun n'a été traduit en français, nous citerons : 1^o *La Philosophie de Leibniz exposée en vers italiens*, Palerme, 1756, in-8°. Ce poème didactique, que l'auteur dédia à l'académie de Leipsick, lui attira des désagréments dans son pays. Un passage où il personnifiait l'erreur sous la figure d'un moine le fit déferer à l'inquisition, qui se borna à réprimander fortement le poète philosophe, que ses titres et sa position sociale mettaient à l'abri de poursuites plus sévères; mais l'imprimeur et même ses ouvriers furent emprisonnés, et le livre resta prohibé jusqu'à la suppression du tribunal du Saint-Office dans le royaume des Deux-Siciles. 2^o *Réflexions politiques relatives à l'efficacité et à la nécessité des peines portées par les lois*, Palerme, 1772, in-8°. Le sujet de ces réflexions est le même que celui du *Traité des délits et des peines* de Beccaria (voy. ce nom); mais les opinions des deux auteurs sont différentes : Beccaria s'élève contre la torture et la peine de mort; Natale les juge nécessaires pour la répression de certains crimes. Cependant il publia, pour faire suite à ses *Réflexions*, une *Lettre sur le système de Beccaria relatif à la peine capitale, et sur les sentiments opposés de Linguet*, dans laquelle, quoique ne partageant pas les idées de Beccaria, il réfute celles de Linguet, qui demandait une application trop fréquente de la peine de mort. 3^o *Commentaire sur le onzième paragraphe du Droit de la guerre et de la paix de Grotius*, inséré dans les *Notizie dei letterati*, 1773. Natale y combat quelques principes de Puffendorf sur la sociabilité, et soutient, contre ce publiciste, qu'il existe pour l'homme une obligation morale antérieure à toute loi positive. 4^o *Réflexions relatives aux discours de Machiavel sur Tite-Live*, où

l'on retrouve souvent le style énergique et les pensées profondes de l'historien de Florence; 5^o *Oraison funèbre de l'abbé Joseph Natali*, lue à l'académie du Bon-Gôût, Palerme, 1752, in-4°; 6^o *Discours à la louange de dom Emmanuel Lucchesi-Palli, des princes de Campofranco*, ibid., 1767, in-4°. Natale, très-bon helléniste, avait commencé une traduction de l'*Iliade* d'Homère en vers italiens; mais il ne l'acheva point et n'en publia, dans des recueils littéraires, que les six premiers livres, ainsi que des poésies diverses de sa composition. P—RT.

NATALI (PIERRE DE) OU DE NATALIBUS, hagiographe, était d'une ancienne famille patricienne de Venise qui subsiste encore aujourd'hui. Apostol. Zeno (*Dissertaz. Vossiane*, t. 2, p. 32) prouve que ce pieux écrivain florissait vers la fin du 14^e siècle, et non pas au 15^e, comme la plupart des biographes l'avaient avancé. En effet, une note rapportée par Zeno nous apprend que Natali commença son *Catalogue des Saints* en 1369, le jour de St-Barnabé, et le termina le 26 mai 1372. D'abord curé, il fut fait évêque d'Equilium, ville que l'on croit être la même que Jesolo ou Cavallino dans la Marche Tréviseane : il vivait encore en 1376; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. Son ouvrage, intitulé *Catalogus Sanctorum et gestorum eorum ex diversis voluminibus collectus*, fut imprimé pour la première fois à Vicence, en 1493, in-fol. Cette édition, la seule que recherchent les curieux, est due aux soins d'Antoine Verlo, noble vicentin, qui revit et compléta le travail de Natali. Dans le 16^e siècle, un dominicain de Venise, le P. Albert Castellano, s'est occupé de corriger et d'améliorer cet ouvrage. Il a été traduit en français par Guy Breslay, Paris, 1523-1524, 2 vol. in-fol., dont on connaît un exemplaire sur vélin. L'auteur a fait entrer dans cette compilation tous les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, les écrivains ecclésiastiques, les empereurs qui passent pour avoir favorisé le christianisme, et même jusqu'à Roland et Olivier, deux héros qui se trouvent beaucoup mieux placés dans la célèbre épopée de l'Arioste que dans un catalogue de saints. On voit que sous le rapport de la critique, Natali n'était pas plus avancé que ses contemporains; cependant Zeno met le *Catalogue des saints* fort au-dessus de la *Légende dorée* de Voragine, et pense que cet ouvrage, utilement consulté par les biographes modernes, peut continuer de fournir de précieux renseignements. Zeno regarde Natali comme l'auteur d'un poème manuscrit *in terza rima*, dont le sujet est le voyage du pape Alexandre III à Venise, et en donne quelques courts fragments. L'abbé Lebeuf a publié, dans le *Mercure* (novembre 1732), une lettre assez curieuse sur le siècle où vivait Natali, sur la situation de son évêché et sur la singularité de son ouvrage. Sur ces trois points, le savant français se rapproche du sentiment de Zeno, qui

supposaient le mouvement de précession d'un degré en soixante-dix ans.

le premier a su débrouiller ce point d'histoire littéraire.

W—s.

NATALIS (le P. JÉRÔME), écrivain ascétique, né dans les îles Baléares au commencement du 16^e siècle, possédait le grec, le latin et l'hébreu. En 1546, il se rendit à Trente pour entendre les orateurs du concile, et vint ensuite à Rome, où il embrassa la règle de St-Ignace. Il montra beaucoup de zèle pour les intérêts de la congrégation naissante, fut revêtu successivement des charges de provincial, d'assistant, de commissaire et de vicaire général, et mourut dans la maison du noviciat en 1580, à l'âge de 76 ans. Outre des *Scholies* manuscrites sur les constitutions de la société, il est auteur de l'ouvrage suivant : *Annotationes ac meditationes in evangelia quæ per totum annum leguntur*, Anvers, 1594 ou 1595, in-fol. Ce volume, orné de 133 estampes de Wierx et d'autres célèbres graveurs, est très-recherché des curieux (1). Ces estampes ont été tirées sur vélin : il en existe un magnifique exemplaire dans le cabinet de M. de Vandry, à Poligny. L'ouvrage du P. Natalis a été réimprimé à Anvers et à Mayence, 1607, in-fol. Southwell a consacré un article à son confrère dans la *Biblioth. Soc. Jesu*, p. 344.

W—s.

NATHAN, rabbin, président de la synagogue de Babylone, et ensuite de celle de Jérusalem, vivait dans le 2^e siècle, et était contemporain de Rabbi Siméon ben Gamaliel. Nous avons de ce savant docteur mischique : *Pirkè avôth* (*Chapitre des Pères*), imprimé dans le Talmud de Babylone. François Taylor, ministre de Cantorbéry, traduisit cet ouvrage en latin, et le fit imprimer avec le texte en regard et des notes explicatives, Londres, 1651, in-4°. Dans l'épître dédicatoire adressée à Jacques Usher, archevêque d'Armagh, il avoue que ce livre de Nathan avait été traduit autrefois par Fagius et par Drusius, mais que l'impossibilité de se procurer ces traductions lui avait fait entreprendre la sienne, différente de la leur en plusieurs endroits. 2^o *Massecheth avôth* (*Traité des Pères*), imprimé avec le précédent dans le Talmud. Taylor en a donné une traduction latine, Londres, 1654, in-4°. On a élevé quelques doutes sur l'authenticité du *Massecheth avôth*; mais Taylor nous semble les dissiper complètement. Ces deux traités de Nathan sont estimés des chrétiens et des juifs, notamment le premier, dont on admire la pureté du style, qui a eu un grand nombre d'éditions, et a été traduit en plusieurs langues, suivant l'abbé de Rossi (*Dizionario storico degli autori ebrei*, t. 2).

L—B—E.

NATHAN-BEN-JÉCHIEL, président de la synagogue de Rome, disciple de Moïse Adarsan, vivait dans le 11^e siècle, et mourut en 1106. Les écrivains de sa nation font le plus grand

éloge de son savoir et de son mérite. Il est célèbre par un dictionnaire talmudique intitulé *Aruch*, qu'il finit cinq ans avant sa mort, et par lequel il a obtenu la qualification de *Baal Aruch* (*auteur du Disposé*). Ce lexique sert à expliquer chaque mot des deux Talmuds, qui se trouve à la marge par ordre alphabétique. Il a eu un grand nombre d'éditions, dont la première est celle de 1480, in-fol., sans date, inconnue à tous les bibliographes, excepté au savant abbé de Rossi, qui en a donné une description détaillée dans ses *Annales heb.-typ.*, pages 123-124; les autres éditions sont celles de Pesaro, 1517, in-fol.; Venise, 1531, in-4°, 1553, in-fol., 1653, in-fol.; Bâle, 1599, in-fol., par les soins d'Isaac ben Moïse; Amsterdam, avec des additions de Benjamin Mussaphia, 1655, in-fol. Philippe d'Aquin l'a perfectionné et imprimé à Paris, 1629, in-fol. On a un supplément de l'*Aruch* dans les *Deux mains* de Menahem de Lonzano. Il existe aussi un abrégé de l'*Aruch* (*Aruch-Katzer*), Cracovie, 1592; Constantinople, 1511, in-4°, décrit dans la *Continuation des annales hébreo-typographiques* de Jean Bernard de Rossi, p. 6; Prague, 1707. Quant aux imitations ou traductions, voyez Wolf, *Biblioth. heb.*

L—B—E.

NATHAN, autrement RABBI-ISAAC-NATHAN, vivait dans le 15^e siècle. Il est le premier des Juifs, dit Richard Simon, « qui ait fait une concordance hébraïque de la Bible. Il la composa sur le latin d'Arlot, général des cordeliers, de sorte que les Juifs sont obligés aux chrétiens des concordances qu'ils ont maintenant, et qui sont absolument nécessaires pour entendre la massore ou critique du texte hébreu ». Cette concordance a été imprimée sous le titre de *Meir Netiv* (*Lumière des sentiers*), Venise, 1524, suivant Wolf et Richard Simon, et non 1523, comme le dit l'abbé de Rossi; *ibid.*, 1564, in-fol.; Bâle, 1581. Calasio la fit réimprimer à Rome avec des additions considérables, 1620; et Buxtorf, à Bâle, 1632, dans un meilleur ordre et avec de nouvelles additions; elle a été aussi traduite en latin par Reuchlin et abrégée par différents philologues (voy. WOLF). Rabbi Nathan a composé encore : 1^o *Mea dabbcrim* (*Cent paroles*); 2^o *Mitzar Itzhak* (*Fortification d'Isaac*); dispute avec un chrétien; 3^o *Tocachad Mathe* (*Réfutation d'un séducteur*), contre Jérôme de Ste-Foi. Ces trois ouvrages sont manuscrits (voy. Wolf, *Biblioth. hebr.*, et de Rossi, *Bibliotheca judaica antichristiana*, p. 76-77). Le nom de Mardochee, qu'on lui a donné quelquefois, a été l'occasion de plusieurs méprises sur sa personne et sur ses ouvrages. L-B-E.

NATHANAEL. Voyez BARTHÉLEMY (Saint).

NATHANSON (MENDEL-LEVIN), historien et économiste danois, né le 20 novembre 1780 à Altona, mort en 1855 à Copenhague. Fils d'un commerçant israélite, il se mit lui-même, vers 1803, à la tête d'une grande maison à Copenhague. En 1805, il y créa l'école mosaïque gratuite, et, en

(1) Ces estampes, copiées et gravées en bois, ont servi à orner une *Vie de Jésus-Christ* composée en chinois par le P. Alenio (voy. ce nom).

1810, il prit part à la fondation des écoles dites de Caroline ; en 1813, il patronna l'édition de luxe des drames et comédies de Holberg, pour laquelle il fit graver des planches par les meilleurs artistes danois. Depuis le mois d'octobre 1838, il se chargea de la rédaction du *Journal de Berling* à Copenhague, et en 1839 du *Journal du dimanche*. De 1842 à 1845, il était en outre collaborateur principal du *Journal de commerce et de navigation*. Nathanson a publié : *Vie de David-Amsel Meyer, banquier de la cour de Danemarck* (et oncle de Nathanson), en danois et en allemand, Copenhague, 1816 ; — *Observations nécessaires sur le Supplément de T. Thaarup à l'Histoire des Etats du Nord par Rühs, touchant le commerce et les finances danoises*, en danois, *ibid.*, 1816 ; — *Commerce, navigation, monnaies et finances du Danemarck de 1730 à 1830*, en danois et en allemand, 3 parties, *ibid.*, 1832-1834 ; — *Révélation détaillée sur le commerce et les finances sous Christian VII et Frédéric VI*, suite de l'ouvrage précédent, *ibid.*, 1833 ; — *Théorie du commerce et de la politique par Murhard*, traduite de l'allemand en danois, 2 parties, *ibid.*, 1834-1835 ; — *Exposé historique et statistique de l'économie politique et nationale du Danemarck, depuis le règne de Frédéric IV jusqu'aujourd'hui*, en danois, *ibid.*, 1836 ; 2^e édition, 1844 ; édition allemande, Schleswig, 1837 ; — *Sur les plaintes touchant le manque de travail et les disettes*, en danois, Copenhague, 1838. Nathanson a en outre inséré de nombreux mémoires de statistique et d'économie politique, sur les banques nationales, sur les dénombremens de la population, sur les distilleries, sur le commerce et le transport du blé, sur les impôts de consommation, etc., dans les autres journaux de Copenhague, tels que le *Kjöbenhavnsposten*, 1835-1838 ; dans le *Maanedsskrift for Literatur*, 1835-1837 ; dans le *Dansk Folkskalender*, almanach danois pour 1842 et 1843. Il a ensuite écrit la préface de l'ouvrage de J.-K. Hoest, *Sur l'amélioration morale et économique des juifs par les gouvernements*, en allemand et danois, 1813. Dans le *Danske Tilskuer* (Spectateur danois) de 1807, il a inséré quelques articles littéraires, et dans la *Dannora* de Hoest, de 1813, il a tracé le plan de l'édition des comédies de Holberg.

R—L—N.

NATHUSIUS (GOTTLÖB), un des plus grands industriels de l'Allemagne, né le 30 avril 1760 à Bareuth, où son père occupait un modeste emploi dans les contributions indirectes. Il entra fort jeune chez un petit boutiquier de Berlin ; son activité, son intelligence, le firent remarquer ; une importante maison de Magdebourg le prit pour teneur de livres. Bientôt il obtint la direction des affaires de cet établissement, dont le chef, nommé Schwager, mourut quelques années après, en demandant que Nathusius, qui avait toute sa confiance, le remplaçât dans la conduite de ses vastes opérations. La maison prit le nom de Richter et

Nathusius, et malgré des épreuves pénibles qu'il fallut traverser, elle réussit à augmenter ses capitaux. Nathusius savait être prudent ou résolu lorsqu'il le fallait ; il fut à la fois habile et heureux. Il avait des connaissances en chimie, et lorsque le monopole du tabac cessa avec la mort du roi Frédéric II, il établit une fabrique de tabac qui acquit un développement considérable. Son associé mourut sans enfants, et il resta seul maître de l'établissement. A l'avènement de Frédéric-Guillaume III, la vente des tabacs fut mise en régie, et Nathusius, élevé au grade de conseiller intime, fut nommé l'un des administrateurs ; mais il donna sa démission, quand il vit qu'on voulait mettre à exécution des mesures rigoureuses et contraires à l'activité des affaires. Les Français conquièrent l'Allemagne, la vente des tabacs éprouva un ralentissement considérable ; Nathusius donna un nouveau cours à son activité intelligente et un nouvel emploi à ses capitaux. Il acheta le couvent d'Althaldensleben et ses dépendances ainsi que la terre d'Hundisburg. Il se trouva ainsi propriétaire de terrains fertiles et d'une vaste étendue auprès de Magdebourg, et il sut si bien en tirer parti qu'entre ses mains leur valeur s'accrut dans des proportions très-considérables. Sa fortune se trouva ainsi grandement augmentée. Nathusius était un homme de la vieille roche avec des principes sévères et bien arrêtés. Jamais il ne se mêla d'aucune spéculation sur les fonds publics ; ennemi du luxe et de l'ostentation, il vivait avec la plus grande simplicité. La mort l'enleva à l'estime publique le 23 juillet 1835. Z.

NATIVITÉ (JEANNE LE ROYER, dite la sœur de LA), fille d'un laboureur de la Chapelle-Sanson, près Fougères, naquit le 24 février 1732, et entra comme domestique, à l'âge de dix-huit ans environ, dans un couvent de religieuses de Ste-Claire, appelées urbanistes, à Fougères ; elle obtint ensuite d'être reçue sœur converse, quoiqu'elle n'apportât rien en dot. Elle fit de grands progrès dans la vertu ; et en même temps elle se crut favorisée d'apparitions et de révélation. Ses premiers confesseurs tâchèrent de la détourner de ces voies extraordinaires ; mais un nouveau directeur donné à la maison en 1790, l'abbé Genet, encouragea au contraire la sœur, et écrivit ce qu'elle lui racontait de ses révélation. La révolution força cet ecclésiastique de passer en Angleterre, et la sœur fut obligée de quitter son couvent : elle se retira chez son frère, puis chez un pieux habitant de Fougères qui lui offrit un asile, et chez lequel elle mourut le 15 août 1798, dans les sentiments de piété qu'elle avait montrés toute sa vie. L'abbé Genet n'avait point tenu secrètes en Angleterre les révélation de la sœur de la Nativité ; il communiqua son manuscrit et en donna des copies. Les uns approuvèrent ces révélation, et crurent y voir des preuves de vérité ; d'autres suspendirent

leur jugement sur les visions et les prédictions qui remplissaient l'ouvrage. L'abbé Genet étant revenu en France après la mort de la sœur, recueillit encore de nombreux manuscrits qu'elle avait dictés. Il mourut subitement en 1817, laissant ces manuscrits à un ami, qui les vendit à un libraire de Paris. On en fit une première édition en 3 volumes in-12, sous le titre de *Vie et révélations de la sœur de la Nativité*. L'ouvrage est composé d'un *Discours préliminaire* de l'abbé Genet, pour montrer que la sœur était inspirée; d'un *Abrégé de la vie de la sœur*, par le même; d'une *Vie intérieure de la sœur*, écrite ou plutôt dictée par elle; de ses *Révélation*s, qui sont aussi nombreuses qu'extraordinaires. Elle raconte beaucoup de choses sur l'état futur de l'Église et sur la fin du monde. Il y a certainement dans le livre des détails et des assertions qui offrent quelque prise à la critique; mais il y a aussi des morceaux pleins de piété et même d'élévation. Le troisième volume est composé de pièces fort diverses, entre autres d'un *Recueil d'autorités* en faveur de l'ouvrage; d'*Observations* de Genet, dans le même sens, et d'une *Relation* faite par lui des huit dernières années de la vie de la sœur. En 1819, il a paru une seconde édition de la *Vie et révélations de la sœur*; elle est en 4 volumes, dans les deux formats, in-8° et in-12, l'éditeur ayant ajouté un quatrième volume, rempli en entier par un nouveau supplément que la sœur avait dicté, dans les derniers temps, aux religieuses qui étaient dans sa confiance. Il a paru une analyse et un examen de cet ouvrage dans l'*Ami de la religion et du roi* (t. 23, p. 321, 385; t. 24, p. 193). L'auteur discute le pour et le contre, et donne les raisons qui lui paraissent motiver quelque défiance sur un sujet aussi délicat. Son jugement a été attaqué dans une *Réponse de mon oncle sur la censure des révélations de la Nativité*, 16 pages in-8°, sans indication d'auteur, de lieu ou d'année. Cet écrit n'a point paru très-fort, et l'auteur convient au surplus que tout n'est pas vrai dans les révélations de la sœur; voyez aussi la *Chronique religieuse*, t. 3, p. 246. — Une autre sœur *Jeanne de la Nativité*, ursuline, est auteur du *Triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Armelle*, Paris, 1632, in-12. P.-G.-T.

NATOIRE (CHARLES-JOSEPH), peintre, directeur de l'académie de France à Rome, naquit à Nîmes le 3 mars 1700. Formé dans l'atelier de Lemoyne, dont on a prétendu qu'il n'avait guère pris que les défauts, il tint cependant de bonne heure un rang distingué dans l'école française avant qu'un de ses propres élèves, Vien, l'eût ramenée à l'étude de l'antique, au goût de la simplicité et à l'imitation de la nature. Ce ne fut pas dans ses leçons que cet illustre disciple puisa ces principes. Quand celui-ci parlait de travailler d'après nature, le maître ne comprenait pas; et il lui paraissait surtout impossible que la nature eût pu fournir les modèles des figures placées

sur le second et sur le troisième plan des tableaux exécutés suivant le nouveau système. Quoi qu'il en soit, le principal mérite de Natoire consistait dans la correction du dessin, bien qu'on ait dit qu'il le possédait à un degré plus éminent sur le papier que sur la toile. On reproche à son coloris d'être généralement faible et gris. Toutefois ses partisans ont comparé, même sous le rapport de la couleur, son tableau d'un ange arrachant la flèche de la plaie de St-Sébastien aux meilleurs ouvrages du Guide, sous lequel, au reste, l'art avait déjà dégénéré. Ses tableaux les plus estimés sont ceux qui ornaient les appartements du premier étage du château de Versailles, un salon de l'hôtel de Soubise et la chapelle des Enfants-Trouvés de Paris. On fait cas aussi des peintures dont il a décoré en partie les panneaux entre les fenêtres du cabinet des médailles et des antiques de la Bibliothèque de Paris; mais la plupart de ces productions ont été retouchées, et n'ont rien gagné à cette opération. Le burin des plus habiles graveurs, tels que Fessart, Aveline, J.-J. Flipart, élève de Laurent Cars, etc., a reproduit les plus renommées. Après avoir été pendant plus de vingt ans à la tête de l'académie de France à Rome, où, successeur de Troy, il fut remplacé par Vien, il quitta cette direction en 1773, soit que son âge ne lui laissât plus assez de force et d'activité pour un tel emploi, soit que l'abus qu'il y avait peut-être fait de son autorité ne permit pas qu'il en conservât plus longtemps l'exercice. Partisan zélé des jésuites, il avait accueilli avec une bienveillance particulière ceux de leurs écrivains qui étaient venus chercher à Rome un refuge contre les poursuites des parlements. Le fameux abbé de Caveirac, son compatriote, qui avait surtout obtenu sa confiance, exerçait sur son esprit l'ascendant le plus absolu. Ce fut, dit-on, sous l'influence des conseils de ce dernier, que Natoire osa prendre sur lui d'expulser de l'académie un pensionnaire du roi, nommé Mouton, pour n'avoir pas rempli le devoir pascal. Le jeune artiste se pourvut au Châtelet contre une décision aussi violente et aussi illégale; et, après plusieurs années de débats judiciaires, qui accablèrent de dégoûts et de ridicules la vieillesse de son adversaire, celui-ci fut condamné à vingt mille francs de dommages-intérêts. Exclusivement occupé, depuis cet événement, de pratiques de piété, Natoire termina sa carrière à Castelgandolfo, le 29 août 1777. Le musée du Louvre possède trois tableaux de Natoire : une *Junon*, les *Trois Grâces* et *Vénus demandant à Vulcain des armes pour Enée*. Les *Archives de l'art français* (Documents, t. 2, p. 246-304) ont publié la très-curieuse correspondance de Charles Natoire avec Antoine Duchesne, prévôt des bâtiments du roi (8 février 1750, 18 février 1761). Les biographes y trouveront de précieux renseignements sur l'artiste et sur sa sœur, mademoiselle Natoire, qui avait associé sa vie à la sienne. Mademoiselle

Natoire a peint elle-même, et huit pastels de sa main produisirent cinq cent dix-huit livres dix-neuf sous en 1767, à la vente de M. de Julienne. Elle se piquait de bel esprit; le *Mercur de France* (juin 1744) nous a conservé la lettre qu'elle avait adressée à sa protectrice, madame de Julienne. On voit des œuvres de Natoire aux musées de Troyes, Nîmes, Nantes, Orléans, Rennes, Toulouse et Rouen. V. S. L.

NATORP (BERNARD-CHRÉTIEN-LOUIS), prédicateur et pédagogue protestant allemand, né à Werden, sur la Ruhr (Westphalie), le 12 novembre 1774, mort le 8 février 1846 à Munster. Après avoir étudié à Halle de 1792 à 1795, il devint professeur au gymnase d'Elberfeld, puis en 1796 pasteur à Huckeswagen, dans le comté de Berg. Promu à la cure d'Essen en 1798, il fut, en 1809, mis à la tête des affaires ecclésiastiques et scolaires du cercle de Potsdam, avec le titre de conseiller de consistoire; enfin, avec le titre de conseiller supérieur, il passa dans la même qualité, en 1816, à Munster, où il resta jusqu'à la fin de sa vie. Natorp est un des hommes qui ont le plus mérité de l'instruction primaire et de la propagation du plain-chant dans les écoles protestantes de l'Allemagne; le premier il a appelé dans ce pays l'attention sur l'enseignement mutuel. Il a publié : *Liste de livres choisis pour former une petite bibliothèque des écoles de campagne*, Essen, 1802; 2^e édition, Duisbourg et Essen, 1805. Cet ouvrage a été entièrement refondu sous ce titre : *Petite bibliothèque des écoles primaires, ou Liste régulière d'ouvrages choisis*, etc., 1809; 5^e édition, 1821; — *Petite Bible, surtout pour les jeunes gens adultes*, Essen, 1802, 2 vol.; 2^e édition, 1823; — *Sermons et allocutions aux dimanches et jours de fête*, 2 collections, Essen et Dusseldorf, 1803; — *Esquisse d'un système d'organisation des écoles usuelles dans toutes les villes*, Duisbourg, 1804; 2^e édition, 1824; — *Idées sur la manière de relever la dévotion chrétienne et dans le culte public et dans le sein des familles*, Crefeld, 1805; — *Esquisses de sermons sur les péripécies de l'Eglise évangélique pour les dimanches et jours de fêtes*, 2 parties, Duisbourg et Essen, 1806 à 1809; — *Un seul maître d'école pour mille enfants*, traduit de l'anglais de Joseph Lancastre, Essen, 1808; — *Correspondance de quelques maîtres d'école et amis de l'instruction primaire*, Essen et Duisbourg, 1811-1817, 3 vol.; 2^e édit., 1823. C'est un des ouvrages les plus importants quant aux plans d'études, aux solennités publiques dans les écoles, etc., qui y sont proposés. — *Sur les moyens d'améliorer le chant d'église*, 1817; — *André Bell et Joseph Lancastre*, 1817; — *Guide destiné aux maîtres pour l'enseignement du chant dans les écoles primaires*, 2 parties, 1818-1820; — *Guide du chant pour la jeunesse des écoles primaires*, 2 cours, 1820; 7^e édition du premier cours, 1832; 2^e édition du second cours, 1827; — *Livre de mélodies pour le plain-chant*

des fidèles dans les églises protestantes, 1822; — *Livre du plain-chant pour les églises évangéliques, révisé par Natorp et Kessler, mis à quatre voix et accompagné d'intermèdes par Rink*, 1829, in-4°; — *Sur les ouvertures de Rink*, 1834. Natorp a encore été un des fondateurs et collaborateurs de la *Revue trimestrielle, publiée par quelques savants westphaliens pour l'enseignement de la religion dans les écoles primaires* (six ans), Duisbourg et Essen, 1804 à 1809, ainsi que du *Journal des maîtres d'école de la Hesse-Darmstadt*. Il a enfin collaboré au *Magasin des prédicateurs* de Teller et Lœffler, 1793 à 1823; à la *Bibliothèque de la littérature pédagogique de Gutschmuths*, à la *Revue musicale universelle*, etc. R—L—N.

NATT-DAG (ARELSON), sénateur de Suède dans le 17^e siècle, était d'une famille qui passe pour la plus ancienne du pays, et qui est maintenant éteinte. Le savant Jean Messenius dirigea ses études. Il fit ensuite un voyage pour les perfectionner, et fut employé à son retour par Gustave-Adolphe dans plusieurs circonstances importantes. Il parvint à apaiser une émeute qui s'était élevée dans la province d'Upland, à l'occasion d'un impôt ordonné pour subvenir aux frais de la guerre d'Allemagne; et il fit rentrer le peuple dans le devoir sans effusion de sang. La dignité de sénateur, celle de maréchal du royaume, et le titre de baron, récompensèrent ses services. Il mourut en 1655, laissant quelques ouvrages en latin : *Dissertatio juridico-politica de regia successionem*, Tubingue, 1614, in-4°; — *Oratio contra Poloniam*, Amsterdam, 1636, in-8°. C—A—V.

NATTER (JEAN-LAURENT), graveur de médailles allemand, né en 1705 à Biberach, en Souabe, commença par apprendre la fabrication de la bijouterie, et c'est pour se perfectionner dans cet état qu'il se rendit en Italie vers l'an 1730. Déjà à Venise il prit du goût pour la gravure sur pierres fines, et à Florence, le baron de Stosch, grand antiquaire, le détermina entièrement à s'adonner à cet art et à étudier l'antique. Natter dut s'applaudir d'avoir suivi ces conseils. Instruit par les leçons des professeurs de l'académie des beaux-arts à Rome, il sortit de cette école comme habile graveur, et trouva bientôt de l'occupation dans toutes les grandes villes où il alla. Il s'établit d'abord à Londres. Il y grava pour plusieurs lords, entre autres pour lord J. Cavendish, qui obtint de lui une gravure sur diamant. Mais il ne resta pas longtemps dans cette capitale, où il s'était marié en 1740. Deux ans après, il se rendit à la Haye pour exécuter un travail commandé par le prince d'Orange. Puis, un an après, il se transporta à Copenhague pour exécuter une médaille royale et graver des sceaux. A la manière des anciens, il grava un éléphant sur un jaspe de diverses nuances, dont il a tiré un parti habile. Il exécuta d'autres ouvrages semblables pour les cours de Stockholm et de St-Petersbourg, où il se rendit successivement. A peine de retour

à Londres, il fut de nouveau appelé à la Haye en 1751 ; il y fit les portraits de la famille du stathouder en camées et en entailles ; il revint ensuite à Londres, qui paraissait être devenue la véritable demeure de cet artiste voyageur. Il y fut admis dans la société des antiquaires, et il y publia son *Traité de la méthode antique de graver en pierres fines comparée avec la méthode moderne, et expliquée en diverses planches*, Londres, 1754, petit in-fol. Il en avait fait aussi une édition en anglais ; mais, comme on lui en marchandait les exemplaires, en lui offrant une guinée au lieu de deux, il fut si indigné de cet esprit mercantile qu'il détruisit les exemplaires non vendus et même les planches. De là vient que l'ouvrage est rare, surtout avec le texte anglais. Une seconde partie, qu'il avait préparée, est restée inédite et se trouve en manuscrit à St-Petersbourg. En 1756, il fut de nouveau appelé à la cour de Suède, et, après s'être acquitté de sa commande, il repassa par les Pays-Bas. Là, il accepta la place de graveur des médailles en chef : son sort paraissait fixé alors ; mais quand, à la mort de Georges II, on lui proposa de venir graver la médaille du couronnement, il n'y résista pas, laissa là les fonctions de graveur de Hollande et retourna à Londres. Il y fit paraître le *Catalogue des pierres gravées tant en relief qu'en creux, de mylord comte de Bessborough*, Londres, 1761, in-4°. Quoiqu'un polype au cœur le fit beaucoup souffrir, son humeur voyageuse ne put pourtant pas refuser l'invitation de venir s'établir à St-Petersbourg, que lui adressa, au nom du gouvernement russe, le comte de Pahlen, qu'il avait connu à Stockholm. Malade et ayant à craindre du climat de la Russie, il se mit en route pour ce pays en juillet 1763 ; il y arriva vers la fin de septembre. Un mois après, le 27 octobre, il succomba à la maladie qui depuis longtemps minait sa santé, et dont il ignorait la nature. Le gouvernement russe acquit sa collection de pierres gravées, d'empreintes, de médailles et de gravures, qui était précieuse. Mariette a indiqué, dans le tome 1^{er} de son *Traité des pierres gravées*, les ouvrages exécutés par Natter sur pierres fines et qui sont presque tous des premiers temps de l'exercice de son art ; ils prouvent que cet artiste était inspiré par le génie des anciens dans ces travaux qui depuis ont toujours été très-recherchés. D—G.

NATTERER (JEAN), naturaliste allemand, né à Laxembourg le 9 novembre 1787, mort le 17 juin 1843 à Vienne. Fils du fauconnier de la cour, qui possédait une belle collection d'histoire naturelle, il prit de bonne heure du goût à ces études. Elevé dans le collège des piaristes de Vienne, puis dans l'académie des sciences usuelles de cette ville, il parcourut en 1806, à ses frais, la Hongrie et la Croatie, et en 1808 la Styrie et les provinces du littoral. De retour à Vienne, il devint en 1809 employé surnuméraire, sans traite-

ment, au musée zoologique impérial, qui n'était autre que la collection de son père vendue au gouvernement. Après une tournée en Moravie en 1811, il visita en 1812 l'Italie, et en 1815 la France, où, par ordre de son gouvernement, il devait reprendre, pour les ramener en Autriche, les trésors d'art et de sciences enlevés autrefois par les armées de l'empire. Nommé en 1816 conservateur du musée zoologique avec un traitement fixe, il fut, l'année suivante, appelé pour faire partie de l'expédition impériale autrichienne des naturalistes en Brésil. De 1818 à 1829, Natterer traversa et explora dans tous les sens les provinces brésiliennes de Rio-Janeiro, Ilhagrande, St-Paul, Rio-Grande del Sul, Goyas et Mattogrosso. Pendant les deux années suivantes, il s'enfonça ensuite à pied dans les districts inconnus du Brésil du Nord, arrosés par le Madeira, Guayapore, Rio-Negro et Rio-Branco, affluents du Marañon. Par le Cassiquiare, il arriva enfin dans le bassin de l'Orénoque, qui le ramena à l'Océan. De cette excursion de dix-huit ans, Natterer rapporta, le 13 août 1836, au cabinet zoologique de Vienne, 1,146 mammifères, 12,293 oiseaux, 1,678 amphibiens, 1,621 poissons, 32,825 insectes, 409 crustacés, 1,024 mollusques, 1,729 vers intestinaux ; puis 192 crânes de peuplades sauvages, 125 boîtes d'œufs, 242 boîtes de semences, 430 minéraux, 216 monnaies et 1,492 armes et autres ustensiles des Indiens. En 1838, il fit un nouveau voyage scientifique, pour faire des échanges, dans l'Allemagne du Nord, en Danemarck, en Suède et en Russie, puis, deux ans après, dans l'Allemagne méridionale, en France, Hollande et Angleterre. A peine de retour à Vienne, il fut enlevé à la science par une attaque d'apoplexie. Natterer a publié : *Nachricht von einer beträchtlichen Sammlung thierischer Eingeweidewürmer* (Notice sur une collection considérable de vers intestinaux des animaux), avec Schreiber et Bremser, ses collègues au musée, Vienne, 1814 ; — *Herpetologische Abhandlungen* (Mémoires sur les reptiles), 1837. C'est là que Natterer décrit les lépidosires, découverts par lui, et formant la transition aux poissons. — *Ueber den südamericanischen alligator* (Sur le caïman de l'Amérique méridionale), avec Fitzinger, 1838 ; — *Fauna der brasilianischen Säugethiere* (Faune des mammifères du Brésil), 1840 et suivantes, publiée avec Wagner à Munich. R—L—N.

NATTIER (MARC), peintre de portraits, naquit à Paris en 1642 et y mourut le 24 octobre 1705. Il fut reçu à l'académie royale de peinture le 27 juin 1676 sur les portraits de M. de Sève et du marquis de Seignelay, vice protecteur de l'académie (ce dernier, qui est une copie d'après Lefebvre, de Fontainebleau, se voit au musée de Versailles). Il eut de son mariage avec Marie Courtois, miniaturiste distinguée, élève de Lebrun, et qui eut le malheur de tomber en paralysie dès l'âge de vingt-deux ans, deux fils : — NAT-

TIER (Jean-Baptiste), l'aîné, né à Paris vers 1684, peintre d'histoire, fut reçu à l'académie le 29 octobre 1712 sur : *Joseph sollicité par la femme de Putiphar*. Il se trouva malheureusement impliqué dans l'affaire de Deschauffour et enfermé pour ce motif à la Bastille; on lui fit son procès, et il allait subir une peine infamante, quand il se coupa la gorge dans son lit, la nuit du vendredi au samedi 27 avril 1726, quoiqu'il y eût un soldat de la garnison de la Bastille qui couchait dans sa chambre. Il se servit, pour accomplir son dessein, d'un couteau qu'on appelle *bastille*, fait comme ceux que les vitriers emploient, et qui, arrondi par le bout, ne coupe pas du tout. Nous n'insisterons pas sur cette triste affaire, nous la résumerons par ce passage emprunté à une lettre de Voltaire à d'Argental (20 mars 1776) : « Mon cher ange, vous souvenez-vous que, lorsqu'on brûla Deschauffour au lieu de l'abbé Desfontaines, le feu prit le même soir au collège des jésuites et qu'on fit ce petit quatrain honnête :

Lorsque Deschauffour on brûla,
Pour le péché philosophique,
Une étincelle sympathique
S'étendit jusqu'à Loyola.

Nattier fut enterré au cimetière St-Paul; l'académie fit rendre à sa famille le tableau qu'elle avait reçu de lui comme morceau de réception, et ordonna la radiation de son nom de la liste des membres. — NATTIER (Jean-Marc) jeune, nacquit à Paris le 17 mars 1685, et fut tenu sur les fonts de baptême par Jean Jouvenet; il reçut comme son frère Jean-Baptiste les leçons de son père, et remporta, n'étant âgé que de quinze ans, le prix de dessin à l'académie. Ayant été chargé en 1715 de faire le dessin qui a servi pour graver le portrait du roi d'après Rigaud, il reçut du monarque ce compliment quand il lui offrit son ouvrage : « Monsieur Nattier, continuez à travailler ainsi, et vous deviendrez un grand homme. » Il dessina avec le concours de son frère les vingt-quatre tableaux de la galerie de Rubens au Luxembourg; ils parurent sous ce titre : *la Galerie du palais du Luxembourg peinte par Rubens, dessinée par Nattier et gravée par les plus illustres graveurs*, Paris, 1710, grand in-fol. (1). Le duc d'Antin, qui voulait du bien à Nattier et qui s'intéressait à son talent, lui avait offert une place de pensionnaire alors vacante à l'académie de France, à Rome. Nattier, qui se sentait des travaux, la refusa; il l'a bien des fois regretté dans la suite. A la mort de Louis XIV particulièrement, il fut très-affligé et crut que son avenir était perdu; c'est sans doute ce qui le décida à accepter l'offre que lui fit faire à ce moment Pierre le Grand, de l'aller joindre à Amsterdam. M. Lefort, ministre du czar, recrutait en effet des artistes français, et Nattier

partit en compagnie de l'architecte Leblond. A peine arrivé, Nattier représenta une partie des personnes de la cour de l'empereur de Russie; puis il composa sous ses yeux une toile représentant la *Bataille de Pultava*. Le monarque était très-satisfait de l'artiste et lui ordonna de se rendre à la Haye pour y commencer sans retard le portrait de la czarine. Nattier fut assez heureux pour réussir encore une fois; Catherine, dans sa joie, en avait écrit au czar, qui se trouvait à Paris. Pierre le Grand voulut voir de suite ce portrait, qui n'était pas encore achevé; il ordonna à Nattier de le lui apporter; cette ébauche reçut une véritable ovation chez le duc d'Antin; le czar commanda à l'artiste son propre portrait; mais là devait s'arrêter la bonne fortune du pauvre peintre. Pierre le Grand repartait pour la Russie; il voulut emmener avec lui Nattier, qui hésita d'abord, qui refusa en fin de compte. Furieux, le monarque fit retirer de chez le peintre en émail Boit le portrait de la czarine, qu'il y avait fait déposer, afin qu'il en exécutât diverses copies, et le portrait ne fut ni achevé ni payé. Nattier s'en consola en travaillant pour son morceau de réception à l'académie. Il avait été agréé en 1713, et il fut reçu académicien le 29 octobre 1718, sur : *Persée apportant la tête de Méduse aux noces de Plinée* (au musée de Tours). Le Louvre possède de Nattier la *Madeleine*; le musée de Nantes, le portrait de la Camargo; le musée d'Orléans, le portrait de Marie-Louise-Henriette de Bourbon-Conti, qui a été gravé par Petit; la galerie de Dresde, le portrait du comte Maurice de Saxe; le musée de Bruxelles, le portrait de Marie-Thérèse d'Autriche. Adjoint à professeur le 26 mars 1746, Nattier fut reçu professeur à l'académie le 29 mai 1752. Il a pris part à tous les salons de 1737 à 1763, et le portrait de la reine, qu'il exposa en 1748, passe pour un de ses meilleurs. En 1719, MM. Couturier et Desvieux, directeurs de la Compagnie des Indes, dont Nattier faisait les portraits, lui conseillèrent de vendre ses dessins de la galerie du Luxembourg à M. Law pour des actions. Ils furent en effet vendus dix-huit mille livres et payés en billets de banque. Peu de temps après, c'en était fait de Law et de son système : Nattier perdait à la fois ses dix-huit mille livres et un gros procès de famille, et se trouvait ruiné. Quant à ses dessins, ils passèrent chez M. Gaignat et se retrouvèrent à la vente de ce célèbre cabinet. A partir de cette époque, Nattier se livra exclusivement au portrait. Sa vogue fut immense. Gresset le qualifia de *peintre des Grâces*; il dut son immense succès à l'art d'embellir les femmes sans altérer leur ressemblance. Il a peint presque toute la cour de Louis XV, et nous ne chercherons pas à énumérer ses nombreux ouvrages. Nattier avait épousé en 1724 mademoiselle Delaroche, fille d'un ancien mousquetaire du roi; elle lui apporta en dot de la beauté, aucune

(1) Les planches de ces gravures ont été achetées par la chalcographie du Louvre (nos 3,948-74 du Livret).

espèce de fortune, mais une très-grande fécondité, car ils n'eurent pas moins de neuf enfants, ce qui n'en fit pas mieux les affaires du peintre de portraits. Madame Nattier mourut en 1742. De cette nombreuse progéniture trois filles seulement survécurent à leur père et l'assistèrent dans les dernières années de sa vie; la première épousa Tocqué, peintre et conseiller de l'académie (1); la seconde, M. Brochier, chevalier de l'ordre de St-Michel, secrétaire d'ambassade près la cour de Parme; la dernière, Challe, professeur à l'académie et dessinateur du cabinet du roi. Nattier avait eu aussi un fils qui donnait de grandes espérances pour la peinture; il l'avait envoyé à Rome à ses frais, sous la protection du marquis de Marigny; mais il se noya dans le Tibre six mois après son arrivée, n'étant âgé que de vingt-deux ans. Le grand prieur de France, le chevalier d'Orléans, préféra Nattier à Noël-Nicolas Coypel pour achever la galerie de son hôtel, qu'avait commencée Raoux; comme preuve de sa satisfaction dans cette circonstance, il le gratifia d'un logement au Temple; ce fut là qu'il fut frappé d'apoplexie, nous dit Mariette. Devenu en enfance, il sortit de ce logement (2) pour entrer chez Challe, son gendre, où il mourut le 7 septembre 1766. Transcrivons ces lignes empruntées au récit de madame Tocqué: « Bien avant « que d'être hors d'état de pouvoir toucher le « pinceau, Nattier éprouva le sort de la plupart « des hommes célèbres de tous les siècles: il fut « malheureux. La guerre, fléau des arts, l'in- « constance du public, le goût de la nouveauté, « tout se réunit pour lui faire éprouver le plus « triste abandon. A cette grande affluence, à la- « quelle il était accoutumé, succéda une désertion presque totale; enfin il ne lui resta plus « de ces grandes occupations que quelques ouvrages à finir pour la cour, commencés dans « des temps plus heureux. Des chagrins domestiques empoisonnèrent aussi ses dernières années.... » Comme l'histoire de tous les artistes se ressemble! — Les œuvres de Jean-Marc Nattier ont été gravées par Leroi, Dupin, Drevet; Balechou, R. Gailbard, J. Tardieu, Beauvarlet, Henriquez, Lépicié, J. Audran, Fessard, Petit, etc.

B. DE L.

NAU (MICHEL), missionnaire et voyageur, né à Paris en 1631, d'une famille anoblie par Henri IV en 1606, entra jeune dans la société des Jésuites,

(1) Madame Tocqué a rédigé une *Vie* de son père d'après les manuscrits laissés par l'artiste lui-même; nous avons eu recours à ce précieux document, qui a été imprimé pour la première fois dans les *Mémoires inédits sur la vie et les travaux des membres de l'Académie royale*, Paris, Dumoulin, 1854, in-8°, t. 2, p. 348-364.

(2) Avant de le quitter, il procéda à la vente de ses tableaux et dessins; le catalogue parut anonyme. C'est grâce au journal du graveur Jean-Georges Wille que nous avons pu rattacher à notre artiste la pièce rare dont voici le titre: *Catalogue des dessins, tableaux, estampes, bronzes, porcelaines et livres du cabinet de M. D***, dont la vente aura suite en un appartement au-dessus de la principale porte de l'enclos du Temple, au plus offrant et dernier enchérisseur, le lundi 27 juin 1763*; Paris, Joullain, graveur, 1763, in-8°.

où il se fit estimer par ses talents et par ses vertus. Après s'être dévoué à l'instruction de la jeunesse, il fut choisi par ses supérieurs pour se consacrer aux missions dans les pays orientaux, et s'en acquitta avec de grands succès. Il mourut à Paris le 8 mars 1683. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés: 1° *Voyage nouveau de la terre sainte*, Paris, 1679, in-12, réimprimé en 1702, curieux et non moins édifiant qu'utile; 2° *Ecclesiæ romanæ græcæque vera effigies*, Paris, 1680, in-4°. La manière dont il traite son sujet est fort simple en apparence, mais dans le fond elle est fort adroite et solide. 3° *L'Etat présent de la religion mahométane*, 2° édit., Paris, Boullierot, 1685, 2 vol. in-12. — Son frère Nicolas NAU, de la même société, a écrit en latin une Oraison funèbre du cardinal de la Rochefoucauld, 1645, in-8°.

C. T—Y.

NAUBERT (CHRISTINE - BÉNÉDICTE - EUGÉNIE), romancière allemande, née à Leipsick le 2 janvier 1757, morte le 12 mars 1819 dans la même ville. Fille du médecin Hebenstreit, elle reçut dans la maison paternelle une éducation très-soignée qui comprenait même le latin et le grec. Mariée jeune à un médecin de Leipsick, nommé Holdenrieder, qui la laissa veuve bientôt, elle épousa en secondes noces un commerçant de Naumbourg, Jean-Georges Naubert. Tout en vaquant aux soins de son ménage, madame Naubert trouva le temps d'écrire de nombreux ouvrages, qui du reste parurent tous, de son vivant, sous le voile de l'anonyme. En 1818, elle fut frappée d'une maladie qui la priva de la vue et de l'ouïe. A peine guérie, elle fit une rechute qui termina ses jours en mars 1819. Ses œuvres, recueillies après sa mort, forment 55 volumes in-8°. Ses essais de jeunesse, outre des romances, des fables, chansons, comprennent une traduction en beaux vers allemands du deuxième livre de l'*Enéide*, et de quelques fragments de l'*Iliade*. Parmi ses romans, on distingue particulièrement *Walther de Montbarry*, grand maître de l'ordre des Templiers, Leipsick, 1786. Présentant des caractères bien dessinés, il fut longtemps attribué aux plus célèbres écrivains de l'Allemagne. — *Thècle*, comtesse de Thurn, 1788, 2 vol. in-8°. Schiller y a puisé certains traits pour composer sa vaporeuse et charmante figure de Thècle dans les *Piccolomini*. — *Hermann d'Unna*, 1788, 2 vol.; — *Elisabeth*, héritière de Toggenbourg, 1789. Ces quatre ouvrages ont été aussi traduits en français. Viennent ensuite: *Conradin de Souabe*; — *Hatto*, évêque de Mayence; — *Gebhard de Waldbourg*; — *Edwy et Elgie*; — *Elfried*; — *Marie Fürst*; — *Emmy Reinhold*; — *Walther de Stadion*; — *Eginhard et Emma*, fille de Charlemagne; — *Alf de Dulmen*, juge vehmique; — *Conrad et Sigefroi de Feuchtwargen*, grands maîtres de l'ordre Teutonique; — *Henri de Plauen*, grand maître du même ordre; — *Velléda*; — *Amalgonde*, reine des Ostrogoths; — les *Contes de*

Wallis; — *Werner*, comte d'Anhalt-Bernbourg; — *Marie Blomberg*, maîtresse de Charles-Quint; — la *Comtesse de Frundsberg-Lawenstein*; — la *Brunehault bourgeoise du 15^e siècle*, etc.; — *Philippe*, comte de Gueldre; — *Ulric Holzer*, bourgmestre de Vienne et chef de la révolte de 1457; — la *Ligue du pauvre Conrad et Guerre des paysans*; — *Frédéric le Victorieux*, électeur du Palatinat; — puis quelques *Voyages* en forme de roman, et *Contes des pèlerins*. Par leur base historique, tous ces romans font de madame Naubert le Walter Scott allemand. D'autres sont de simples fruits de l'imagination, comme : *Rosalba*, 1818; — *Alexis et Louisc*, 1819. Après sa mort, parurent encore : *Turmalion et Lazerta*, Leipsick, 1820; — et *Derniers romans originaux*, Leipsick, 1827, 5 vol. in-8°. Mais le public préfère, même à ceux de Musæus, ses *Neue Volksmaehrchen der Deutschen* (Nouveaux contes populaires allemands), Leipsick, 1789-1792, et 1839, 4 vol. in-8°. On cite encore d'elle son *Azaria*, ou *Cadeau de Noël à la jeunesse*.

R—L—N.

NAUCHE (JACQUES-LOUIS), médecin, naquit à Vigeois (Corrèze) le 18 mai 1776. Venu à Paris pour ses études médicales, il s'y fit recevoir docteur. A l'époque où la découverte du galvanisme provoquait partout de nombreuses expériences, et où se forma la *société galvanique*, pour les répéter et en faire l'application au traitement des maladies, Nauche prit une part active aux travaux de cette société et en devint président. Il fut nommé successivement médecin consultant de l'institution royale des jeunes aveugles, et membre des sociétés de médecine du département de la Seine et royale académique des sciences de Paris. Ayant concouru avec beaucoup de zèle à la propagation de la vaccine et à la conservation du fluide qui en provient, il partagea en 1823 l'un des grands prix que le gouvernement accorde chaque année aux vaccinateurs les plus habiles. Il avait soin d'être toujours abondamment pourvu de sujets propres à transmettre l'éruption préservatrice de la variole, et il tenait cette source constamment ouverte aux besoins de ses confrères. Après une vie fort active, employée à la pratique de son art et aux travaux du cabinet, Nauche mourut subitement à Paris le 5 juillet 1843, chez M. d'Aligre, dont il était le médecin. Il a publié : 1° *Nouvelles recherches sur les rétentions d'urine par rétrécissement de l'urètre et par paralysie de la vessie, suivies de remarques sur la gravelle*, Paris, 1801, 1803, 1806, in-8°; 2° *Pyrétologie méthodique de Scelle*, traduit du latin sur la 3^e et dernière édition, avec des notes du traducteur et de Chaussier, Paris, 1802, in-8°; 2^e édit., 1817, in-8°; 3° *Journal de galvanisme, de vaccine*, etc., Paris, 1803 et années suivantes; 4° *Mémoire sur la manière dont les substances résineuses agissent dans l'économie animale* (imprimé à la suite de l'ouvrage des *Végétaux résineux* de Duplessy), 1803; 5° *Des maladies*

de la vessie et du méat urinaire chez les personnes avancées en âge, 1801, 1806, in-12; 3^e édit., 1819, in-12; 6° *Traité des maladies de l'utérus ou de la matrice*, Paris, 1816, in-8°; 7° *Des maladies propres aux femmes*, Paris, 1829, 1 tome en 2 volumes in-8°. Enfin Nauche a été un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, à laquelle il a fourni quelques articles de médecins.

R—D—N.

NAUCLERUS (JEAN VERGEN, plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur, était né vers 1430, dans la Souabe, d'une famille noble. Après avoir rempli les fonctions de précepteur d'Eberhard, duc de Wurtemberg, il reçut les ordres sacrés, et fut nommé prévôt de l'église de Stuttgart en 1450, et dix ans après de celle de Tubingue. Eberhard, à son retour des croisades, ayant fondé une université en cette ville, pourvut aussitôt Naucerus de la chaire de droit canon, qu'il remplit d'une manière distinguée. Il en fut premier recteur en 1477 et ensuite grand chancelier. Naucerus vivait encore en 1501, et l'on croit qu'il mourut vers l'an 1510. On a de lui une *Chronique* en latin depuis la création; elle est estimée particulièrement pour les faits qui se sont passés dans le 15^e siècle et que l'auteur rapporte comme témoin oculaire. La 1^{re} édition (Tubingen, 1501, in-fol.) est très-rare, sans être recherchée. Il en parut une 2^e dans la même ville en 1516, in-fol., avec une *Continuation*, par Nicolas Basel; elle est sortie des presses de Th. Anshelmi (1), et l'on sait que le fameux Mélancthon, alors correcteur dans cette imprimerie, la revit avec le plus grand soin. (*Voy. le Theatr. vivor. eruditor.* de Zeltner, p. 354.) Cette édition a servi de base à toutes celles qui ont suivi dans le 16^e siècle. La plus complète est celle de Cologne, 1564, 2 vol. in-fol., avec une *Continuation*, par Laur. Surius. Melchior Adam a inséré une courte *Notice* sur Naucerus dans les *Vitæ philosoph. et philolog.*, et Dan.-Guil. Moller a publié une *Dissertation* latine sur ce chroniqueur, Altdorf, 1697, in-4°. W—s.

NAUCYDÈS, sculpteur grec, naquit à Argos et fleurit entre la 90^e et la 95^e olympiade (420-400 ans avant J.-C.). Il était fils de Mothon et frère de Périclète, émule et contemporain de Canachus, Patrocle et Diomède. Il marcha sur les traces de Phidias et de Polyclète dans l'art d'employer pour la statuaire l'ivoire et les métaux. Ce fut ainsi qu'il fit pour Corinthe une statue d'Hébé. Il fonda en bronze une statue d'Hécate et celle d'Erinna, Lesbienne célèbre. Ses ouvrages les plus vantés furent un *Mercure*, un *Sacrifica-*

(1) Thomas Anshelmi, nommé quelquefois *Thomas Badensis*, parce qu'il était originaire de Baden, fut ensuite imprimeur-libraire à Haguenau, où il donna, en 1521, une bonne édition d'Hesychius. Il imprima, en 1503, à Pfortzheim, où il publia le traité de Raban Maur : *De laudibus crucis*, qu'il accompagna de ce distique :

*Est natale solum Baden : sedes mihi Phorcys;
Dizor et Anshelmi bibliopola Thomas.*

teur immolant un bœuf, et surtout son *Discobole*, dont on croit reconnaître la répétition dans quelques statues antiques qui nous sont parvenues, entre autres dans celle qui est au musée du Louvre. Une de ses statues sert à établir une hypothèse sur le temps où il a vécu : c'est celle d'*Euclès le Rhodien vainqueur au pugilat*, et petit-fils de ce célèbre athlète, Diagoras, que ses deux fils portèrent en triomphe aux jeux Olympiques, pour lui faire hommage de la victoire qu'ils venaient eux-mêmes de remporter dans la 86^e olympiade. Euclès était fils de leur sœur, et sa victoire n'a dû suivre que d'environ quinze ou vingt ans celle de ses oncles. On voyait à Rome dans le temple de la Paix une statue faite par Naucydès et qui y avait été apportée d'Argos. Il eut pour élèves Alypus de Sicione, dont Pausanias cite plusieurs ouvrages, et un Polyclète d'Argos, autre que le sculpteur de la *Junon d'Argos*.

L—S—E.

NAUDÉ (GABRIEL), fameux bibliographe et l'un des savants les plus distingués de son temps, naquit à Paris le 2 février 1600. Après avoir achevé ses humanités et sa philosophie avec beaucoup de succès, il s'appliqua de préférence à la médecine, et l'on sait qu'il suivit, en même temps qu'Gui Patin, le cours de René Moreau, qui jouissait alors d'une grande réputation (voy. MOREAU). Le goût de Naudé pour les livres s'était manifesté pour ainsi dire dès son enfance, et les connaissances qu'il avait acquises dans tout ce qui constitue le matériel des ouvrages et leur classification, déterminèrent le président de Mesmes à lui confier la direction de sa bibliothèque; mais cet emploi le détournant de ses études médicales, il y renonça et se rendit en 1626 à Padoue pour y achever ses cours. La mort de son père l'obligea de revenir à Paris la même année. En 1628, la faculté de médecine le chargea du discours de clôture des examens pour la réception des bacheliers, et cette pièce, qui fut imprimée, donna une idée avantageuse de son érudition. Sur la recommandation de Dupuy, le cardinal de Bagni choisit Naudé pour bibliothécaire, et l'emmena à Rome en 1631. Il s'y fit bientôt connaître par quelques dissertations sur différents objets d'antiquité, et reçut des preuves multipliées de l'estime qu'avaient inspirée ses talents et la noblesse de son caractère. Ayant été nommé en 1633 médecin ordinaire de Louis XIII, il reprit ses études médicales, qu'il avait interrompues, et pour se rendre plus digne d'un titre aussi honorable, il alla recevoir le laurier doctoral à Padoue. Après la mort du cardinal de Bagni, son protecteur, dont la mémoire lui fut constamment chère, Naudé passa comme bibliothécaire au service du cardinal Barberini. Il était encore secrétaire du premier, lorsque dom Grégoire Tarisse, général de la congrégation de St-Maur, demanda que la nouvelle édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui s'imprimait au

Louvre, portât le nom de J. Gersen, s'appuyant de l'autorité de quatre manuscrits de la bibliothèque des bénédictins de Rome. Le cardinal de Richelieu, avant de rien statuer à cet égard, fit écrire à Rome, et Naudé fut chargé par le cardinal de Bagni d'examiner ces manuscrits. Sa réponse n'ayant pas été favorable aux prétentions des bénédictins, leurs adversaires la firent imprimer, et il s'ensuivit une longue discussion, que termina en 1652 un arrêt du parlement portant suppression des paroles injurieuses employées de part et d'autre (1). Naudé ne resta que quelques mois attaché au cardinal Barberini; il fut rappelé à Paris en 1642 par le cardinal de Richelieu, qui se proposait de lui confier le soin de sa bibliothèque; mais ce ministre étant mort la même année, il serait resté sans emploi si le cardinal Mazarin ne se fût hâté de l'attacher à sa personne. Ce fut alors que Naudé forma cette bibliothèque moins fameuse encore par le nombre que par le choix des ouvrages dont elle se composait. Il visita la France, l'Italie, l'Allemagne, dans l'unique but de se procurer des livres, et il parvint, dans l'espace de dix ans, à réunir quarante mille volumes et une foule de manuscrits précieux. Naudé eut la douleur de voir disperser une collection qui lui avait coûté tant de peines et de soins. En vain il supplia le parlement de s'opposer à la vente d'une bibliothèque, « la plus belle, disait-il, qui ait jamais été au monde, et dont la ruine, ajoute-t-il, sera bien plus soignée sement marquée dans toutes les histoires et calendriers que n'a jamais été la prise et le sac de Constantinople » (*Avis à nosseigneurs du parlement*, voy. ci-dessous.) La haine aveugle qu'on portait au ministre empêcha d'écouter de si touchantes réclamations. La bibliothèque du cardinal Mazarin fut vendue en 1652, et Naudé racheta tous les livres de médecine pour la somme de trois mille cinq cents francs, sacrifice qui devait être considérable pour lui, car il n'avait pas de fortune. Mazarin, si prodigue pour les siens de la fortune publique, n'avait donné à Naudé qu'un canonicat de Verdun et le prieuré de l'Artège, qui lui rapportaient douze cents livres de rente. Il accepta donc la proposition que lui fit la reine Christine de venir à Stockholm prendre la direction de sa bibliothèque; mais le climat rigoureux de la Suède ayant altéré sa santé naturellement délicate, il repassa en France, comblé des présents de la reine. Les fatigues de la traversée l'obligèrent de s'arrêter à Abbeville, et il y mourut de la fièvre le 29 juillet 1653, à l'âge de 53 ans. Naudé était un homme de mœurs

(1) On peut voir, pour plus de détails sur cette longue querelle, outre les articles GERSON, GERSEN, KEMPIS, FRONTEAU, QUATREMAIRE, VALGRAVE, Ph. CHIFFLET, HESER, etc., les *Considérations sur la question relative à l'auteur de l'Imitation*, etc., par Gence, à la suite de la *Dissertation* de Ant.-Alex. Barbier, sur soixante traductions françaises de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1812, in-12. Voyez aussi à la fin l'indication des pièces du procès, et celle des ouvrages sur la contestation, faits ou publiés par Naudé, p. 169-175.

irréprochables; il était très-sobre, ne buvait jamais que de l'eau et employait tout son temps à l'étude. A des connaissances aussi variées qu'étendues, il joignait beaucoup de jugement et un esprit supérieur à son siècle. Il disait franchement son opinion et la défendait avec une vivacité qui contrastait avec sa douceur ordinaire. Quelques rigoristes ont cherché à faire suspecter ses principes religieux; mais leurs accusations n'ont pas le moindre fondement, et ce n'est que par suite de son système que Sylvain Maréchal a inscrit le nom de Naudé dans le trop fameux *Dictionnaire des athées* (voy. MARÉCHAL). Naudé a publié avec des préfaces, la plupart intéressantes, quelques ouvrages de Riolan, de Cardan, de Léonard Aretin, d'Ad. Blackwood, de Léon Allatius, de J.-B. Doni, d'Ang. Nifo, de Jac. Rorarius, de Suarès, évêque de Vaison, etc. Il a composé en outre un grand nombre d'opuscules, dont on trouvera les titres dans le tome 9 des *Mémoires* de Nicéron, et dans les *Dictionnaires* de Moréri et de Chauffepié. Les principaux sont : 1° *le Marfore, ou Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8°, ouvrage extrêmement rare, mais qui est cité dans les *Apes Urbanæ* de Léon Allatius, avec l'indication de l'imprimeur, *apud Aloysium Boulengerum*; 2° *Instruction à la France, sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*, ibid., 1623, in-8° et in-4°, rare. Naudé y prouve que les prétendus frères de la Rose-Croix, qui avaient paru en France cette année, étaient des fourbes qui cherchaient à trouver des dupes en promettant d'enseigner aux adeptes l'art de faire de l'or et d'autres secrets non moins merveilleux (voy. MAIER). Ce curieux opuscule est ordinairement réuni à une autre brochure intitulée *Avertissement au sujet des frères de la Rose-Croix*. Il a été réimprimé avec la Continuation de l'*Histoire des progrès de l'hérésie*, par Cl. Malingre. 3° *Apologie pour les grands hommes fausement soupçonnés de magie*, ibid., 1625, in-8°. Cet ouvrage, qui se ressent de la jeunesse de l'auteur et qui n'est ni exact ni profond, a eu plusieurs éditions; la meilleure est celle d'Amsterdam, 1712, in-8°, augmentée de quelques remarques, par l'éditeur anonyme. Naudé y prend la défense des sages anciens et modernes accusés d'avoir eu des génies familiers, tels que Socrate, Aristote, Plotin, etc., ou d'avoir acquis par la magie les connaissances qui les rendirent l'admiration de leurs contemporains. Le P. Jacques d'Autun, capucin, a essayé de réfuter Naudé dans son livre : *De l'incrédulité savante*. 4° *Avis pour dresser une bibliothèque*, ibid., 1627, in-8°; réimprimé en 1644 avec l'ouvrage du P. Jacob : *Traité des plus belles bibliothèques* (voy. JACOB). Jean-André Schmidt en a inséré une traduction latine anonyme dans les *Additions* au recueil de Maderus : *De bibliothecis* (voy. MADERUS). Cet ouvrage, surpassé depuis, renferme des conseils qui peuvent être utiles aux personnes chargées de for-

mer ou de conserver les bibliothèques publiques. 5° *Addition à l'Histoire de Louis XI*, contenant plusieurs recherches curieuses sur diverses matières, ibid., 1630, in-8°; réimprimé dans le *Supplément* à l'édition des *Mémoires* de Philippe de Comines, publiée par Godefroid. Naudé s'attache à prouver que nos rois ont constamment montré beaucoup d'affection pour les lettres, et que Louis XI en particulier leur a rendu de grands services. Le chapitre 7, qui traite de l'origine et de l'établissement de l'imprimerie en France, a été inséré par Prosper Marchand dans son *Histoire de l'imprimerie*. Il a été traduit en latin par Mathieu-Jacques Steyer, et Chr. Wolf a publié cette traduction dans les *Monumenta typograph.*, t. 1, p. 486. 6° *De studio liberali syntagma*, Urbin, 1632, in-4°; Rimini, 1633, in-8°, et dans le recueil *De studiis instituendis*, Amsterdam, 1645, in-12. On y lit de fort bons avis sur la manière d'étudier. 7° *Bibliographia politica*, Venise, 1633, in-12; Wittemberg, 1640, in-16, avec un ouvrage du même genre; Leyde, 1642, et Amsterdam, 1645, dans le recueil qu'on vient de citer (1); traduit en français par C. Challine, 1642, in-8°. Ce fut à la prière de Jacques Gaffarel, son ami (voy. GAFFAREL) (2), que Naudé composa ce petit traité, où il lui donne, avec la liste des principaux auteurs qui ont écrit sur des matières politiques, son opinion sur leurs ouvrages. Naudé se trouvait alors à Cervia, dans la Romagne, où il manquait des secours nécessaires pour rendre son ouvrage plus complet et plus exact; mais, tel qu'il est, la lecture peut encore en être utile. 8° *De studio militari syntagma*, Rome, 1637, in-4°. Il y traite de toutes les connaissances nécessaires à un homme de guerre, en mêlant aux préceptes des digressions curieuses. Georges Schubart en a publié une seconde édition augmentée, Iéna, 1683, in-12. 9° *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, Rome, 1639, in-4°. Si l'on en croit la préface, cette édition n'aurait été tirée qu'à douze exemplaires; mais on sait depuis longtemps qu'il en existe un bien plus grand nombre. Cet ouvrage a été réimprimé en Hollande, 1667 ou 1679, in-12. Louis Dumay en a donné une édition sous le titre de la *Science des princes*, avec des réflexions historiques, morales, chrétiennes et politiques, dans lesquelles il réfute solidement plusieurs assertions paradoxales de Naudé (voy. DUMAY). Enfin, un plagiaire, qui n'a pas jugé à propos de se faire connaître, s'est emparé de cet ouvrage, en a supprimé la préface et la conclusion, retranché quelques longueurs, rajeuni le style, et l'a publié sous ce titre : *Ré-*

(1) La *Bibliograph. politica* a été réimprimée avec quelques autres pièces du même genre, par les soins de Conring, Francfort, 1673, in-12; et Frédéric Gladow en a donné une bonne édition avec une préface, Halle, 1712, in-8°. L'éditeur y a joint la traduction latine des *Considérations sur les coups d'Etat*.

(2) Un savant bibliographe a fait de J. Gaffarel un cardinal, qu'il nomme Caffarelli; voy. le *Répertoire bibliographique universel*, p. 445.

flexions historiques et politiques sur les moyens dont les plus grands princes et habiles ministres se sont servis pour gouverner et augmenter leurs Etats, Leyde, 1739, in-12 (1). Naudé dit que cet ouvrage lui fut demandé par le cardinal Bagni, et il faut le croire, car il était trop prudent, trop ami de son repos pour examiner franchement la question délicate des coups d'Etat, à une époque où la moindre indiscretion pouvait le priver de sa liberté. Au surplus, il s'est mis à l'abri de toute crainte en prenant constamment la défense du pouvoir, qui, selon lui, n'a jamais tort, puisqu'il n'agit que pour sa conservation. Ainsi il approuve l'assassinat de Coligny, et il trouve que c'est une grande lâcheté à tant d'historiens français d'avoir abandonné la cause du roi Charles IX; « qu'il y avait un grand sujet de louer le mas- » sacre de la St-Barthélemy, comme le seul re- » mède aux guerres qui ont été depuis ce temps- » là, et qui suivraient peut-être jusqu'à la fin de » la monarchie, si l'on n'avait imité les chirur- » giens experts, qui, pendant que la veine est » ouverte, tirent du sang jusqu'aux défaillances, » pour nettoyer les corps cacochymes de leurs » mauvaises humeurs. » (P. 180-181 de l'édit. in-12.) Cette citation suffit pour faire apprécier cet ouvrage trop vanté. (*Voy. la Science du gouvernement*, par Réal, t. 8, p. 214.) 10° *Instauratio tabularii majoris templi Reatini*, Rome, 1640, in-4°; inséré dans le *Thesaurus antiquit. Italiae*, t. 9; 11° *Catalogus biblioth. Cordesianae* (*voy. Jean de Cordes*); 12° *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin depuis le 6 janvier jusqu'à la déclaration du 1^{er} avril 1649*, in-4°. La 2^e édition, la seule recherchée des curieux, a 717 pages (2). C'est un dialogue entre S. Ange, libraire, et Mascurat, anagramme de R. Camusat, fameux imprimeur de Paris. Naudé y passe en revue tous les reproches faits au cardinal Mazarin, son patron, et en montre la fausseté et le ridicule. Il y a beaucoup d'érudition et des anecdotes curieuses. Cependant il a échappé des fautes à l'auteur; la Monnoye en a relevé quelques-unes dans le *Menagiana*. 12° *Remise de la bibliothèque du cardinal Mazarin entre les mains de M. Tubeuf*, 1651, in-4°. Tubeuf, président de la chambre des comptes, était créancier du cardinal pour une somme considérable. 14° *Avis à nosseigneurs du parlement sur la vente de la bibliothèque du cardinal Mazarin*, 1652, in-4°. Cette petite pièce et la précédente sont de la plus grande rareté: elles ont été insérées dans le

Conservateur, juillet 1758. 15° *Epistolæ*, Genève, 1667, in-12. Ce recueil a été publié par Antoine la Poterie, qui avait été attaché, sous les ordres de Naudé, à la garde de la bibliothèque Mazarine. Patin a laissé un portrait peu avantageux de la Poterie dans une Lettre à Spon, du 9 juin 1654. On a publié, sous le titre de *Naudeana*, un recueil d'anecdotes tirées des conversations de Naudé, Paris, 1701, in-12. Le président Cousin, qui prit soin de cette édition, en retrancha quantité de passages licencieux; mais il y laissa subsister un grand nombre de bévues et de faussetés: elles ont été corrigées par Lancelot, dont les *Remarques* ont été insérées dans la 2^e édition, Amsterdam, 1703, in-12, due à Bayle, qui y ajouta une préface. Le P. Louis Jacob a rassemblé sous ce titre: *Gabrielis Naudæi tumulus*, les éloges, les épitaphes et les vers, tant latins que français, composés en l'honneur de ce savant, Paris, 1659, in-4°. La vie et les travaux de Naudé ont provoqué des observations intéressantes de la part de MM. Ste-Beuve (*Portraits littéraires*, 1844, t. 2) et Labitte (*Revue des Deux-Mondes*, août 1836). Son portrait a été gravé par Georgi, à Padoue, par Mellan, in-4°; il fait partie du Recueil d'Odieuvre, et a été reproduit (au trait) par M. Petit-Radel dans ses *Recherches sur les bibliothèques*, où l'on trouve de curieux détails sur ce savant bibliographe. W—s.

NAUDÉ (PHILIPPE), théologien et mathématicien, né à Metz le 28 décembre 1654, mort à Berlin au mois de mars 1729, a publié entre autres ouvrages: 1° *Histoire abrégée de la naissance et des progrès du kouakerisme, avec celle de ses dogmes*, Cologne, 1692, in-12, anonyme et attribuée par d'autres auteurs à Varillas. (*Voy. Bibliothèque des anonymes* de Barbier, t. 2, p. 1276.) 2° *Méditations saintes*, Berlin, 1690, in-8°; 3° *Morale évangélique opposée à quelques morales philosophiques publiées dans ce siècle-ci*, Berlin, 1699, 2 vol. in-8°; 4° *la Souveraine Perfection de Dieu dans ses divins attributs et la parfaite intégrité de l'Ecriture prise au sens des anciens réformés, défendue par la droite raison contre les objections du manichéisme répandues dans les livres de M. Bayle*, Amsterdam, 1708, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fut assez vivement attaqué, ainsi que le suivant, qui était déjà une réponse à ces attaques. 5° *Recueil des objections qui ont été faites jusqu'à présent contre le Traité de la souveraine perfection de Dieu, avec les réponses*, Amsterdam, 1709, in-12; 6° *Examen de deux traités nouvellement mis au jour par M. de la Placette, dont le premier a pour titre, etc.*, ibid., 1713, 2 vol. in-12; 7° *Examen impartial de la théologie mystique* (en allemand), 1713, in-8°; 8° *Entretiens solitaires*, Berlin, 1717, in-8°, ouvrage de piété, traduit en partie du hollandais de Guillaume Teelinck; 9° *Réfutation du Commentaire philosophique, ou Solution*, etc., Berlin, 1718, 2 vol. in-8°; 10° *Géométrie à l'usage de l'académie des princes*, in-4°, en allemand. Z.

(1) Les *Considérations sur les coups d'Etat* ont été traduites en latin; voy. la note plus haut.

(2) L'abbé Mercier de St-Léger a rédigé pour cet ouvrage une Table de 4 pages, qui n'a, dit-on, été imprimée qu'à douze exemplaires. Charles Nodier a dit du *Mascurat*: « Cet inappréciable ouvrage fera éternellement les délices des bibliophiles. » Un écrivain contemporain, M. Hatin, dans son *Histoire de la presse*, mentionne avec raison cet in-4° comme « ne mine à fouiller: « Naudé y parle de tout dans un style franc gaulois et « gorgé de latin. Il trouve moyen de tout fourrer, de tout dire. Il « y a des tirades et des enfilades de curiosités et de documents « à tout propos, des kyrielles à la Rabelais. »

NAUDENOT (l'abbé), mathématicien, naquit vers 1730 dans la province de Franche-Comté. Après avoir terminé ses études, il fut admis chez les jésuites et professa la philosophie dans différents collèges. A la suppression de la société, il se fit agréger à l'ordre de Malte et se retira au village de Cintrey, bailliage de Vesoul, où il employa ses loisirs à l'étude des mathématiques. Il crut avoir trouvé le *vrai principe* du calcul intégral et différentiel, et adressa en 1773, à l'académie de Besançon, un Mémoire contenant l'exposé de son système. Un de ses amis annonça cette découverte par une lettre insérée dans le *Journal des Savants* (mois de décembre, p. 812), en invitant l'auteur à publier son travail. Cette annonce fut à peine remarquée. L'abbé Naudenot fut associé en 1780 à l'académie de Besançon ; et il promettait de justifier le choix de cette compagnie par quelques ouvrages, lorsqu'il mourut presque subitement à Cintrey, le 17 janvier 1781. On conserve dans les registres de l'académie le Mémoire dont on a parlé, intitulé *Principe direct de la géométrie des différences, où l'on fait voir comment on peut traiter les nouveaux calculs sans admettre les infiniment petits de Leibniz et sans recourir à la dernière raison de Newton*, etc. D. Porro, compatriote de Naudenot, a donné un aperçu de sa méthode, à la fin de l'*Exposition du calcul des quantités négatives*, où il le nomme un grand et profond géomètre, titre qu'on pourrait bien lui contester. W—s.

NAUDET (THOMAS-CHARLES), peintre de paysages, né à Paris en 1774, était fils d'un marchand d'estampes, circonstance qui détermina sa vocation pour les arts du dessin. Son père l'encouragea et lui fournit les meilleurs modèles sur lesquels il pût s'exercer. Le genre du paysage fut celui qu'il adopta. Placé ensuite chez Hubert Robert (*voy.* ce nom), peintre et dessinateur des jardins royaux, il en devint un des élèves les plus distingués. Lorsque Cambry (*voy.* ce nom), préfet de l'Oise, publia en 1803 la *Description* de ce département, il chargea Naudet de faire les dessins de l'atlas qui accompagne cet ouvrage, tâche laborieuse dont l'artiste s'acquitta avec un talent remarquable. Une occasion plus favorable pour accroître sa réputation se présenta. Bruun-Neergard, son ami, gentilhomme danois, l'emmena avec lui dans ses pérégrinations scientifiques, et ils parcoururent ensemble une partie de l'Europe. Les beautés de la nature, les monuments de l'art qu'offrent l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, fournirent à Naudet les sujets de trois mille dessins fort curieux, et dont l'exécution gracieuse ajoute encore à l'intérêt qui s'y rattache. Mais ces longues excursions avaient altéré sa santé ; de retour à Paris, il succomba prématurément, le 14 juillet 1810. Bruun-Neergard a publié avec un texte explicatif : *Voyage pittoresque et historique du nord de l'Italie ; les dessins par Naudet, les gravures par*

Debucourt, Paris, 1812-1813, in-fol. La suite de l'ouvrage n'a pas paru. — Sa sœur (*Marie-Charlotte*), née le 12 octobre 1788, morte le 2 novembre 1839, a dessiné, gravé, lithographié, et était marchande d'estampes. — NAUDET (Jean-Baptiste-Julien-Marcel), acteur distingué, naquit à Champlitte en Franche-Comté, le 14 mai 1743, et fit d'excellentes études au collège de cette ville. Après avoir suivi pendant quelques années la carrière militaire, il cultiva l'art dramatique, et débuta en 1784, au Théâtre-Français, par les rôles d'Auguste dans *Cinna* et de Philippe Humbert dans *Nanine*. En 1786, il fut reçu sociétaire et partagea ensuite avec Vanhove l'emploi que le célèbre Brizard laissait vacant. La conduite de Naudet à l'époque de la révolution fut des plus honorables ; mais les troubles occasionnés en 1793, par la représentation de l'*Ami des Lois* et de *Paméla* (*voy.* FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU et LAYA), lui ayant inspiré des craintes bien fondées, il se rendit en Suisse ; et il échappa ainsi à l'emprisonnement que subirent bientôt d'autres acteurs de la Comédie-Française. Revenu après le règne de la terreur, il se réunit à ses anciens camarades, et continua de paraître sur la scène aux applaudissements du public. En 1806, il demanda sa retraite et mourut en 1830, à Passy, près Paris, où il s'était retiré. — Son fils est membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. P—RT.

NAUENDORFF (le baron de), général autrichien, servit en 1789, contre les Turcs, en qualité de colonel, sous Laudon. Le général russe de Lieven l'ayant chargé d'attaquer un corps turc posté à Borecs, il emporta cette position ainsi que celle de Swinitza, battit complètement l'ennemi, et le poursuivit jusqu'à Orsow. Devenu général major, il fut employé en 1794, sous le prince Cobourg, et commanda son avant-garde. C'est pendant cette campagne que l'archiduc Charles commença à lui accorder une confiance qui ne fit que s'accroître par la suite. En 1795, il continua de servir utilement dans les Pays-Bas. Le 8 octobre, il repoussa les Français auprès de Stetten, et le 20 décembre, il leur fit éprouver, conjointement avec le général Kray, un nouvel échec près d'Alsens. L'empereur lui accorda dans le même temps la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse. Au commencement de 1796, il fut employé sous Wurmser en Italie ; mais l'archiduc Charles l'appela en Franconie, où il amena à ce prince un renfort de troupes, avec lesquelles il l'aida à repousser Jourdan, notamment à la journée d'Amberg. Ce prince le détacha ensuite avec un corps vers le Danube, pour précipiter la retraite de Moreau et empêcher ce général de venir inquiéter ses derrières pendant qu'il poursuivait Jourdan. Nauendorff tint en effet Moreau près de Neubourg, et chassa ensuite ses troupes près d'Ulm. Après avoir aidé Latour à déterminer la retraite de ce

général, il rejoignit promptement l'archiduc dans Brisgaw, et dirigea sous les yeux de ce prince l'attaque du 24 octobre sur les défilés de Candern, où l'armée autrichienne obtint quelques avantages, à la suite d'une longue et vigoureuse résistance de la part des Français. En février 1797, il fut élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant. Au commencement de 1800, il commandait encore l'avant-garde de l'archiduc vers Bâle et Schaffhouse; et il servit ensuite, pendant cette campagne, sous le général de Kray. Ayant alors obtenu sa retraite, il mourut dans un âge très-avancé.

M—D J.

NAULT (DENIS), historien romancier, n'est guère connu que par ses ouvrages, dont la rareté fait le principal mérite. D'abord juge à Luzy, près de Nevers, il occupa depuis la même place à Toulon-sur-Arroux, bailliage de Montcenis, et mourut en 1707. On a de lui : 1° *Le trophée de la justice élevé sur le polyandre des nobles*, Lyon, 1667, in-12 (1). C'est un ouvrage singulier où l'on fait mention, en différents plaidoyers, de Justinien et de St-Augustin dès le temps de Divitiac et de César (*Mélanges de Michault*, t. 2, p. 183). 2° *Histoire de l'ancienne Bibracte appelée Autun*, Autun, 1688, in-12. L'auteur y montre plus d'imagination que de critique. Dans un avis au lecteur, p. 15, il promettait un second volume qui devait contenir l'histoire de cette ville depuis sa ruine par César; mais il n'a point paru. 3° *La Mort d'Ambiorix vengée par celle de Jules-César, assassiné par Brutus*, Lyon, 1688, in-12. C'est un véritable roman; mais, comme il a le mérite d'être très-court, il n'ennuie pas. Tous ces ouvrages sont anonymes; l'auteur n'a d'article ni dans la *Bibl. de Bourgogne*, ni dans celle du *Nivernais*.

W—S.

NAULT (JEAN-PAUL-BERNARD), jurisconsulte, littérateur et moraliste, naquit à Dijon le 16 juillet 1781. Son père et son grand-père paternel étaient professeurs à l'université; son aïeul et son bisaïeul maternels, les avocats Lacoste, avaient brillé au premier rang du barreau, où la vivacité de leur esprit est restée proverbiale. Après de bonnes études au collège de Dijon, où il eut pour condisciple Brifaut de l'Académie française, qui demeura toujours son ami, Nault sortit de rhétorique à quatorze ans pour se préparer à l'école polytechnique, de récente création et pleine alors pour la jeunesse d'un irrésistible attrait; mais la mort de son père le rappela bientôt à sa véritable vocation et aux belles-lettres; il suivit assidûment les cours de droit, se fit recevoir avocat (25 juillet 1806), débuta de la façon la plus distinguée dans une affaire importante (20 mai 1808) et s'ouvrit ainsi la porte de la magistrature. Le 30 janvier 1812, il fut nommé avocat général à Dijon, en remplacement de Jacquinet, envoyé comme procureur général à la Haye, et

le 20 juin 1822, après s'être fait, pendant dix années, constamment remarquer par ses conclusions civiles comme par ses réquisitoires à la cour d'assises, il fut placé à la tête du parquet qu'il dirigeait en réalité depuis dix-huit mois pendant l'absence de M. de Vandœuvre, procureur général titulaire, mais alors député; il y resta jusqu'au 6 août 1830. La disgrâce qui l'atteignit à cette époque ne le trouva pas insensible, mais ne l'abattit point; fort de la juste considération qu'il s'était acquise, fidèle aux principes qui la lui avaient méritée, il se réfugia sans regret comme sans dépit dans la religion et la culture des lettres; il prit à l'Académie le rang qu'il venait de quitter au palais. Il avait refusé les fonctions de procureur général à Lyon et d'avocat général à la cour de cassation, il avait vu le gouvernement balancer entre lui et M. de Chantelauze au mois de mai 1830 pour le poste de garde des sceaux auquel ce dernier fut appelé, il avait donc eu sa part des honneurs publics; il ne fallait plus qu'un aliment à son incessante activité: il le trouva dans les ressources de son cœur et de son esprit. Après une retraite de vingt-six ans, Nault mourut à Dijon le 12 février 1856, respecté et aimé de tous, et la même année un double et juste hommage fut rendu à sa mémoire dans les deux enceintes qui avaient été témoins de ses succès. M. Foisset, son confrère et son ami, fit son éloge historique à l'Académie, et M. le premier président de la cour impériale de Dijon rappela ses services et ses éminentes qualités à l'audience solennelle de rentrée de cette cour. Nault a laissé un assez grand nombre d'ouvrages; en voici la liste telle qu'a bien voulu nous la communiquer M. Foisset : 1° *Précis pour Simon Gauthey, cultivateur à Malletat, contre la veuve Dubuisson, propriétaire, demeurant à Autun*, 1808, in-4°, 23 pag.; 2° *Résumé sur cette question : La naissance d'un enfant hors le mariage rendait-elle la tutrice destituable au gré du conseil de famille?* 1809, in-4°, 11 pag.; 3° *Défense pour la dame d'Aubigné*, 1810, in-4°, 22 pag. Nous lisons dans la note qu'a bien voulu nous remettre M. Foisset que cette défense était de tous ses écrits de palais celui que Nault prisait le plus. 4° *Les Devoirs de l'avocat en matière criminelle*, discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée le 8 novembre 1820, in-8°, 27 pag.; 5° *Discours* prononcé par M. Nault, procureur général, lors de son installation à la cour royale de Dijon, le 31 juillet 1822, in-8°, 10 pag.; 6° *Rapport sur les annales du moyen âge*, lu à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, dans sa séance du 24 mai 1826, in-8°, 32 pag.; 7° *De l'ancien et du nouveau barreau*, discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée, le 5 décembre 1827, in-8°, 30 pag.; 8° *Du courage civil*, discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée, le 3 novembre 1829, in-8°, 27 pag.; 9° *James-Fenimore Cooper*, 1832, in-8°,

(1) Le titre porte: Par le sieur N. J. D. L., ce qui signifie Nault, juge de Luzy. Barbier n'a pas connu cet anonyme.

30 pag. ; 10° *Des saint-simoniens et de l'impuissance du gouvernement à réprimer leurs doctrines*, 1832, in-8°, 47 pag. ; 11° *Pascal apologiste de la religion, exposition d'un nouveau travail sur ses Pensées pour rétablir le plan de son livre* (*Mémoires de l'académie de Dijon*), 1833, in-8°, 27 pag. ; 12° *Souvenirs du palais; affaire des frères L. . . .*, 1835, in-8°, 18 pag. ; 13° *Exposition raisonnée d'un nouvel apologétique, ou vue générale de la religion considérée dans ses preuves et dans ses doctrines* (*Mémoires de l'académie*), 1835, in-8°, 79 pag. ; 14° *Vérité catholique, ou Vue générale de la religion considérée dans son histoire et dans ses doctrines*, Paris, 1835, in-12; 2° édit. augmentée d'un appendice sur le Pentateuque et d'un autre sur les quatre évangélistes, et suivie d'une notice analytique des Pères de l'Eglise, Paris, 1839; gr. in-8°, 459 pag. ; 15° *Coup d'œil philosophique sur les phases de la littérature en France, 17° siècle*, lu à la séance publique de l'académie de Dijon, le 26 août 1836; 1837, in-8°, 15 pag. ; 16° *Coup d'œil, etc.*, 18° siècle, lu ibid., le 7 août 1838, in-8°, 18 pag. ; 17° *Coup d'œil, etc., sur le consulat et l'empire*, lu ibid., le 17 août 1840; 1841, in-8°, 14 pag. ; 18° *Coup d'œil, etc., sur les auteurs vivants*, lu ibid., le 31 juillet 1841, in-8°, 15 pag. ; 19° *Souvenirs de la presse légitimiste en province* (1831-1835), 1838, in-8°, 86 pag. ; 20° *Examen critique de la raison du christianisme* (*Revue des deux Bourgognes*, janvier 1837), in-8°, 10 pag. ; 21° *OEuvres philosophiques de M. le président Riambourg* (ibid., janvier 1838), in-8°, 15 pag. ; 22° *Sur le livre de la démocratie en Amérique* (ibid., mai 1838), in-8°, 10 pag. ; 23° *Sur un manuscrit de M. Volfus* (*Mémoires de l'académie de Dijon*, 1845-1846), in-8°, 5 pag. ; 24° *M. de Chateaubriand*, 1850, in-8°, 75 pag. ; 25° *Style de Pascal*, 1852, in-8°, 59 pag. ; 26° *Une esquisse de Beaumarchais et souvenirs de la musique*, 1854, in-8°, 38 et 52 pag. ; 27° *Omer et Denis Talon*, 1855, in-8°, 48 pag. ; 28° *Un mot de Napoléon et Bernardin de St-Pierre*, 1855, in-8°, 15 pag. ; 29° *Bellart*, 1856, in-8°, 47 et 10 pag. ; 30° *Pensées diverses*, 1856, in-8°, 214 pag. (œuvre posthume). Nault a légué en outre à M. Foisset un certain nombre de travaux manuscrits qu'il avait en portefeuille.

M—U.

NAUMANN (JEAN-AMÉDÉE), directeur de la chapelle de l'électeur de Saxe, naquit à Blasewitz, près Dresde, le 17 avril 1745. Son père, simple cultivateur, avait si fort à cœur de lui procurer une bonne éducation musicale, qu'il l'envoyait tous les matins à la ville prendre une leçon de clavecin. Naumann n'avait encore que quatorze ans lorsque le hasard amena chez son père un virtuose attaché à la cour de Suède. Il s'établit aussitôt entre eux une affection si vive qu'ils se décidèrent à faire ensemble le voyage d'Italie. Le célèbre Tartini, qui habitait alors Padoue, fit l'accueil le plus flatteur au jeune Saxon. Naumann resta huit ans entiers en Italie : c'est à ce

long séjour, dans un âge aussi tendre, qu'il faut attribuer non-seulement cette parfaite connaissance de la prosodie italienne qui le distingue, mais encore ce style facile et suave qui donne à un grand nombre de ses airs une couleur tout à fait italienne. Ce succès inespéré fut sur le point de lui nuire : il avait envoyé à son père une de ses meilleures compositions. Celui-ci, dans l'espoir de faire connaître son fils à la cour, parvint à présenter cette œuvre à l'électrice, qui était grande musicienne. La princesse croit reconnaître la touche d'un maître italien, et se plaint de la supercherie. Mais elle fut enfin détrompée, et n'en devint que plus ardente protectrice du jeune Naumann : elle obtint pour lui la place de maître de chapelle de l'électeur. L'opéra était supprimé à cette époque. Naumann, regrettant de se voir condamné à l'inaction, sollicita la permission de retourner en Italie, vers 1772. Il travailla pour les théâtres de Venise et de Naples. Sa réputation était parvenue à l'autre extrémité de l'Europe. Le roi Gustave III lui fit les offres les plus brillantes pour l'attirer à Stockholm. Naumann put alors se vanter d'un honneur qu'il ne partageait avec aucun autre compositeur de l'univers : il eut un roi pour son poète; ce fut Sa Majesté Suédoise elle-même qui écrivit pour lui le poème de *Gustave Wasa*. Toutes les cours du Nord se disputèrent la personne du musicien, dont les chants faisaient le charme principal de leurs spectacles et de leurs fêtes. Mais Naumann, pénétré d'un attachement sincère pour son souverain, se hâta de revenir fixer son séjour en Saxe. Depuis quelques années, il avait consacré son talent uniquement à la musique d'église, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, en se promenant dans le parc de l'électeur, à Dresde (23 octobre 1804). Les ouvrages de Naumann sont trop nombreux et trop variés, pour qu'il soit possible d'en donner ici le catalogue. Dans sa musique sacrée, on remarque la *Passion*, de Métaïstase, qu'il fit deux fois, l'une à Padoue, l'autre à Dresde; et le *Giuseppe riconosciuto*, du même poète, qu'il mit aussi deux fois en musique, la première sur paroles italiennes pour Dresde, et la seconde sur paroles françaises pour Paris. Naumann a composé pour le théâtre des opéras italiens, allemands, suédois et danois. Il a laissé une quantité prodigieuse de pièces de clavecin, et la plupart avec accompagnement de violon, basse et flûte. Ce grand artiste n'avait pas dédaigné de composer des sonates pour un instrument peu usité, et sur lequel il excellait : c'était l'harmonica, qu'il affectionnait au point d'en porter une avec lui dans ses voyages. La manière de Naumann se recommande particulièrement par la pureté des motifs et la grâce des détails. Le célèbre Wieland professait une haute estime pour ce compositeur : il lui a consacré une Notice nécrologique dans le *Mercur allemand* de 1803.

S—v—s.

NAUMANN (CHARLES-FRÉDÉRIC), professeur de minéralogie et de géognosie à l'université de Leipsick, fils du précédent, né à Dresde le 30 mai 1797, mort à Freiberg le 24 octobre 1852. En 1816 il entra à l'école des mines de Freiberg; il la quitta bientôt, étudia pendant dix-huit ans les sciences philosophiques et naturelles à Leipsick et à Iéna, revint à Freiberg pour suivre les leçons de l'habile professeur Mohs, et fit en 1822 et 1823 un voyage scientifique en Norvège. Il prit en 1824 ses grades universitaires à Leipsick, et Mohs s'étant rendu à Vienne, il le remplaça comme professeur de cristallographie et inspecteur disciplinaire de l'académie des mines de Freiberg. Ces fonctions honorables conférées à un jeune homme de vingt-sept ans montraient quelle estime inspiraient ses connaissances; il s'en acquitta d'une manière qui justifia pleinement ce qu'on attendait de lui. En 1835, il fut promu à la chaire de géognosie et chargé de dresser la carte géognostique de la Saxe; en 1842 il vint professer à Leipsick. Ses ouvrages sont nombreux; nous nous bornerons à citer les *Mémoires pour servir à la connaissance de la Norvège*, Leipsick, 1824, 2 vol. in-8°; — *Essai sur la connaissance des roches*, Leipsick, 1824; — *Principes de cristallographie*, Leipsick, 1825; — *Leçons de minéralogie*, Berlin, 1828; — *Leçons de cristallographie pure et appliquée*, Leipsick, 1830, 2 vol.; — *Eclaircissements relatifs à la carte géognostique de la Saxe*, cahiers 1 à 5, Dresde, 1836-1845, les quatre premiers ont été réimprimés en 1845; — *Éléments de minéralogie*, Leipsick, 1846, 3^e édition, 1852; — *Leçons de minéralogie*, Leipsick, 1850-1853, 2 vol. in-8°.

Z.

NAUMANN (JEAN-ANDRÉ), naturaliste allemand, naquit en 1747, à Ziebigk, près de Kœthen, où son père avait une propriété rurale dans laquelle il prenait plaisir à dresser des embûches aux oiseaux. Ce goût se transmit au fils, et depuis sa sortie de l'école de Kœthen, Jean-André devint décidément oiseleur et chasseur forestier. Il eut alors les moyens d'observer les oiseaux des bois, des champs et des étangs; il étudia l'ornithologie dans les livres, et, combinant ses propres observations avec celles des autres naturalistes, il fut à même d'écrire sur ce sujet. Son fils aîné, étant bon dessinateur, exécuta les figures, et, pour mieux seconder les goûts de son père, il apprit aussi à graver; il composa donc les planches, son père les imprima, et, les joignant au texte, il fit paraître ainsi son *Histoire naturelle des oiseaux terrestres et aquatiques de l'Allemagne*, 1796; son fils en a donné une nouvelle édition en 1818, avec une notice biographique sur son père. Jean-André Naumann avait encore publié deux autres ouvrages: *L'Oiseleur*, 1789, et le *Paysan philosophe*, 1791. Il mourut le 15 mai 1826. D—G.

NAUMANN (JEAN-FRÉDÉRIC), naturaliste allemand, fils du précédent, naquit le 24 février 1780 à Ziebigk, en Saxe. Son père lui inspira le

goût de ses études, et il l'instruisit avec zèle dans les diverses branches de la zoologie et dans la botanique. Sous la direction de ce maître habile, Naumann se consacra spécialement à l'ornithologie, et même dans cette portion de la science il se renferma dans une section, celle qui concerne les oiseaux de l'Allemagne. Il savait que pour élever un monument durable il faut concentrer son travail, ne pas dissiper le temps; la culture soigneuse d'un simple coin de l'immense champ des connaissances humaines est plus profitable que des recherches variées et nécessairement incomplètes. Une multitude d'observations rassemblées avec une patience infatigable et avec une sagacité extrême donne le plus grand prix au grand et important ouvrage commencé par Jean-André Naumann et continué par son fils, *Naturgeschichte*, etc., *Histoire naturelle des oiseaux de l'Allemagne*, Leipsick, 1822-1844, 12 vol. in-8°. Il a gravé lui-même une forte partie des planches qui accompagnent ce vaste travail (1). Il avait dans sa jeunesse, de concert avec Buhle, fait paraître un écrit sur les *Plantes vénéneuses de l'Allemagne*, Kœthen, 1804. Il se joignit encore à ce collaborateur pour publier un travail sur les *Œufs des oiseaux d'Allemagne*, Halle, 1819, cinq cahiers. C'est également Naumann qui a exécuté les gravures jointes à sa *Taxidermie*, Halle, 1815; 2^e édit., 1848. La société d'ornithologie allemande, voulant donner à ce savant une marque de sa considération, a décidé qu'une publication périodique qu'elle a entreprise en 1850 porterait le titre de *Naumannia*. Ce naturaliste éminent est mort le 15 août 1857.

Z.

NAUNTON (sir ROBERT), né en 1563, était issu d'une ancienne famille du comté de Suffolk. Après avoir fait de brillantes études au collège de la Trinité, il occupa divers emplois à l'université de Cambridge, dont il fut nommé orateur. Ayant eu occasion de haranguer Jacques I^{er}, ce monarque lui témoigna beaucoup de bienveillance; et, sur les recommandations de plusieurs seigneurs, notamment du fameux Georges Villiers, duc de Buckingham, son favori, il le nomma en 1618 secrétaire d'Etat, puis maître de la cour des gardiens, établie sous le règne de Henri VIII, pour la protection et la conservation des biens de ceux qui, abandonnant la religion catholique, embrassaient la communion anglicane. Naunton se démit de cette charge en 1635, et mourut la même année. On a de lui des remarques curieuses sur le caractère de la reine Elisabeth et de ses favoris. Cet ouvrage, imprimé sous le titre de *Fragmenta regalia*, Londres, 1641, in-4°, et 1653, in-12, a été traduit en français par Jean Lepelletier (*voy. ce nom*), qui appelle l'auteur le *Tacite des Anglais*.

P—RT.

NAUSEA (FRÉDÉRIC), célèbre théologien alle-

(1) Quoique petites, les figures qui se trouvent dans cet excellent ouvrage sont parfaites. Ainsi s'exprime le savant auteur du *Règne animal*, Frédéric Cuvier.

mand du 16^e siècle, naquit vers l'an 1480 au village de Bleichfeld, ou, selon d'autres, à Weissenfeld (1), près de Wurtzbourg, et fut disciple de Jean Cochlée pour la théologie, dans laquelle il fit de grands progrès. Il étudia avec le même succès le droit civil et canonique et les autres sciences que l'on cultivait à cette époque. Il professa d'abord les belles-lettres avec tant d'éclat, qu'on le regarda comme l'honneur et la gloire de l'Allemagne. Ses *Distiques sur Lactance*, qui parurent en 1519, lui attirèrent l'estime des savants. Il était professeur de droit en 1523. Il paraît, par quelques lettres du cardinal Campépe, que Nausea était chanoine et curé de St-Barthélemi de Francfort en 1525, mais qu'il fut chassé de cette place. L'année suivante, il enseigna la théologie et expliqua l'Écriture sainte à Mayence. C'est vers ce temps-là que commença sa réputation dans la chaire et qu'il devint secrétaire du cardinal Laurent Campépe. On voit néanmoins qu'il s'élevait souvent des persécutions contre lui et que sa fortune ne répondait point à sa renommée. Il s'en plaignait amèrement à ses amis. Après avoir rempli pendant plus de douze ans les fonctions d'ecclésiaste ou de prédicateur à Mayence, il envoya au roi des Romains, Ferdinand, un volume d'homélies en allemand. Ce prince, satisfait de ces discours, fit engager Nausea, par le cardinal-évêque de Trente, de les mettre en latin. La traduction n'était pas encore finie que Nausea fut appelé à Vienne en 1533 en qualité de prédicateur de la cour, de lecteur en théologie, de chanoine de la cathédrale et de conseiller du roi. Ferdinand lui écrivit lui-même pour hâter son arrivée. En 1538, il fut nommé coadjuteur de Jean Fabri, évêque de Vienne. Après la mort de ce prélat, en 1544, Nausea lui succéda; mais il ne fut sacré qu'en 1545. Son ambition n'était point rassasiée. La correspondance de ses amis et de ses protecteurs, imprimée à Bâle en 1550, nous dévoile les démarches qu'il faisait pour son avancement. En 1548, les habitants et le clergé de Glogau demandèrent pour lui la première dignité du chapitre. Il assista au concile de Trente en qualité d'ambassadeur du roi des Romains, et mourut dans cette ville le 6 février 1650. Nous avons de Nausea un grand nombre d'ouvrages de grammaire, de poésie, de musique, d'arithmétique, de dialectique, de physique, d'astronomie, d'histoire, de droit civil et canonique, de théologie, dont il a donné un ample catalogue raisonné, adressé en 1547 à la noblesse et au clergé de Breslau et de Glogau; on y trouve à la fin les noms des personnages à qui il les avait dédiés, et des villes dans lesquelles il les avait fait imprimer. On les a recueillis à Cologne, 1616, in-fol. Voici ceux qui méritent le plus d'être con-

nus : 1^o *Lib. 3 de novissimo hujus sæculi die, deque supremo ejus judicio*, Vienne, 1551, petit in-4^o; édition très-rare d'un ouvrage singulier et fort curieux, selon Debure, id., Cologne, 1555, in-8^o; 2^o *De consummatione hujus sæculi lib. 4*, Cologne, 1555, in-8^o; 3^o *Lib. 1 de venerabili Eucharistiæ sacramento*, Louvain, 1551, in-8^o; 4^o *Homiliarum in communes aliquot Evangeliorum locos, partim in ecclesia Francfordiensi apud Mænum, partim in ecclesia Moguntinensi pro concione habitatum lib. 1*. C'est le livre envoyé à Ferdinand. 5^o *Libri 4 centuriarum, id est, 400 homiliarum veritatis evangelicæ super totius anni evangelis, quæ usitato more in ecclesia ordinatim legi solent et super locis communibus eorumdem tam de tempore quam de sanctis*, Mayence, 1534; 6^o *Libri 3 methodi de ratione concionandi*, imprimé plusieurs fois. Nausea traitait avec succès la morale dans ses discours; mais il excellait surtout dans la controverse. 7^o *Rerum mirabilium libri septem*, Cologne, 1532; c'est l'ouvrage d'un homme crédule, imbu des préjugés de son siècle. 8^o *Liber 1 epitomes vitarum Pii II pont. max. et Friderici imp. Rom. semper aug.* Il a fait plusieurs ouvrages sur la liturgie; on est étonné que Zaccarias dans sa *Biblioth. ritualis* ne parle que d'un seul. Nausea composa aussi des traités sur les conciles et sur différents points de discipline ecclésiastique, comme le célibat des prêtres, etc., dans lesquels il semblerait avoir professé des sentiments assez libres, puisqu'il avoue dans son catalogue raisonné que son *Livre des conseils* sur le mariage des prêtres et ses *Forêts synodales* ne pouvaient être imprimées que par ordre d'un concile œcuménique. Nausea désirait ardemment la fin des troubles religieux, et il avait même composé dans cette intention une consultation adressée au roi Ferdinand.

L-B-E.

NAUZE (LOUIS JOUARD DE LA), né à Villeneuve-d'Agen le 27 mars 1696, mort le 2 mai 1773, entra dans la société des jésuites. Après avoir professé quelque temps les humanités, il quitta la société pour venir à Paris faire l'éducation du duc d'Antin (mort en 1743). Le succès de cette éducation et son attachement pour son élève l'engagèrent à se charger de celle de son fils (mort en 1757). Malgré le temps que ces occupations lui prenaient, il cultiva les lettres et fut en 1729 reçu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La dispute que fit naître le système chronologique de Newton fit connaître la Nauze. Le P. Souciet ayant combattu ce système, la Nauze lui répondit par cinq lettres, imprimées dans les tomes 5 et 6 du *Recueil* du P. Desmolets, intitulé *Continuation des Mémoires de littérature de Sallengre*. Ces cinq lettres sont écrites avec beaucoup d'ordre, de clarté, de précision; il y règne un ton de politesse et de déférence qui est l'effet de la modestie qui caractérisait leur auteur. Il eut aussi quelques contestations avec d'Anville, dans lesquelles il développa fort

(1) C'est d'après l'un ou l'autre de ces noms qu'il prenait en latin le titre de *Blancicampianus*; on croit que son nom de famille était *Gran*, *Eckel* ou *Unruh*, et que, suivant l'usage de son siècle, il le latinisa par celui de *Nausea*.

bien la manière dont Pline a traité des arts, et éclaircit avec esprit et érudition plusieurs sujets, aussi curieux que difficiles de la haute antiquité. Les ouvrages de la Nauze sont : 1° des *Mémoires* (au nombre de trente), dont quelques-uns, très-étendus, insérés dans la collection de l'Académie des inscriptions. La plupart sont relatifs à divers points de chronologie ancienne, sur lesquels il s'attache presque constamment à combattre Fréret; ce qu'il fait rarement avec succès. L'un des plus importants est le *Mémoire* sur le calendrier romain, depuis les décemvirs jusqu'à la correction de Jules César (t. 26, M. p. 219). 2° Le *Directeur des âmes religieuses*, composé en latin par Louis Bosius, traduit en français, Paris, 1726, in-18.

A. B—T.

NAVAGERO (ANDRÉ), célèbre humaniste du 15^e siècle, naquit en 1483 à Venise, où sa famille occupait un rang très-considérable. Elève de Sabellicus, il s'éloigna de sa manière d'écrire; et dans l'âge de la présomption, un goût difficile, qu'il conserva toute sa vie, lui fit sacrifier ses premiers essais poétiques, entre autres des Sylves composées à l'imitation de Stace. Marc Musurus lui enseigna la langue grecque à Padoue; et Navagero se passionna pour Pindare au point de le copier plusieurs fois tout entier de sa main. Il fréquenta encore à Padoue l'école de Pomponace et s'y lia étroitement avec Longueil, qu'il consultait avec fruit sur ses ouvrages. Une contention d'esprit trop prolongée développa en lui une affection mélancolique, qui le força de renoncer quelque temps à ses études. Il se délassa du moins dans une réunion littéraire qu'avait formée à Pordenone, dans le Frioul, Barthélemi d'Alviane, alors le héros de Venise. La guerre, qui venait de fermer l'université de Padoue, avait attiré autour du général une grande affluence de savants. Navagero tint parmi eux une des premières places et y trouva de nouvelles inspirations. C'est de la rivière de Naucelo, qui coule à Pordenone, qu'il appela les Muses qu'il invoquait, du nom de *Naucelidæ*. La garde de la bibliothèque de St-Marc lui fut confiée en 1506, après la mort de Sabellicus, et il lui succéda également dans les fonctions d'historien de la république. Il fut envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, après la défaite de François I^{er} à Pavie; et pendant son séjour en Espagne, il apprit au célèbre Boscan à enrichir sa langue des sonnets de l'Italie. La politique vénitienne, inclinant à donner un contre-poids à la puissance de Charles-Quint, choisit Navagero pour être l'interprète des vœux qui appelaient François I^{er} en Italie. Le littérateur diplomate put à peine entamer sa négociation; la fièvre l'enleva rapidement à Blois, où il était venu chercher la cour, le 8 mai 1529. Il jeta au feu, avant de mourir, un Discours sur la mort de Catherine Cornara, souveraine de Chypre; un poème en deux livres, *De Venatione*; un autre, *De Fine orbis*, et son *Histoire de Venise*, où il avait

pris pour modèle l'élégante simplicité de César. Amateur de l'agriculture, il naturalisa dans son pays plusieurs plantes qu'il avait apportées d'Espagne. Il avait recherché et obtenu dans un voyage à Rome l'amitié de Bembo et de Sadolet. Ses conseils affectueux et son active coopération soutinrent Alde Manuce au milieu des dégoûts de sa profession. Navagero présida aux éditions de Cicéron, Térence, Lucrèce, Virgile, Horace, Tibulle, Ovide, Quintilien, données par cet imprimeur habile. Ses leçons sur Ovide et ses épitres préliminaires sur les Oraisons de Cicéron furent détachées et publiées à part. Les autres ouvrages principaux de Navagero sont les Oraisons funèbres, en latin, d'Alviano et du doge Loredano; un Voyage en Espagne et en France, écrit en italien; des poésies italiennes, des lettres, des épigrammes et des églogues latines. Il avait affecté l'imitation des tours délicats de Catulle et brûlait, dit-on, tous les ans en son honneur un exemplaire de Martial. Fracastor a élevé un monument de son estime pour Navagero dans son dialogue intitulé *Navagerius, sive de Poetica*. Les frères Volpi ont inséré ce morceau dans l'édition complète, publiée par eux à Padoue, 1718, in-4°, des Œuvres du littérateur vénitien. Une longue notice lui est consacrée à la tête de ce recueil. Plusieurs de ses productions érotiques ont été traduites en français (1786) par E. T. Simon de Troyes. — **BERNARD NAVAGERO**, évêque de Vérone, de la même famille qu'André, prit part aux débats du concile de Trente, obtint le chapeau de cardinal et mourut en 1565, après avoir rempli différentes ambassades. Il a laissé des harangues et la Vie du pape Paul IV. Augustin Valerio a donné la Vie du cardinal Navagero dans son livre *De cautione adhibenda in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4° (p. 61-98).

F—T j.

NAVAILLES (PHILIPPE DE MONTAULT DE BENAC, duc DE), maréchal de France, d'une ancienne maison de Bigorre, était né en 1619. Elevé par ses parents dans les principes des réformés, il fut reçu à l'âge de quatorze ans page du cardinal de Richelieu, qui lui persuada de rentrer dans le sein de l'église; et sa conversion fut bientôt suivie de celle de son père et de ses frères. Il obtint en 1638 l'enseigne colonelle dans le régiment du cardinal et passa rapidement par tous les grades. Colonel en 1641 d'un régiment de son nom, il fit toutes les campagnes d'Italie, se trouva à la plupart des sièges et montra partout de la valeur et du sang-froid. Après la mort de Richelieu, il s'attacha au cardinal Mazarin, devint capitaine de sa compagnie de gendarmes, poste brigué par les plus grands seigneurs; il retourna en Italie servir sous les ordres du duc de Modène, se signala encore dans différentes rencontres et revint à Paris en 1648 se rétablir d'une blessure dangereuse qu'il avait reçue au siège de Crémone. Pendant les guerres de la Fronde, il resta constamment attaché au parti de Mazarin et fut em-

ployé à combattre les rebelles dans l'Orléanais et l'Anjou. Nommé, en récompense de ses services, gouverneur de Bapaume, il eut part à toutes les actions qui se passèrent en Flandre, et fut renvoyé en 1658 en Italie avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il succéda la même année au duc de Modène dans le commandement des troupes françaises et le conserva jusqu'à la paix. Une intrigue à laquelle on soupçonna la duchesse de Navailles de s'être prêtée lui fit perdre les bonnes grâces du roi; le duc fut obligé de vendre toutes ses charges et de quitter la cour; mais son innocence fut reconnue, et Louis XIV le dédommagea en le nommant gouverneur de l'Aunis. Chargé en 1669 de conduire les secours que la France envoyait dans l'île de Candie assiégée par les Turcs, il se rembarqua à la fin de la campagne avec les débris de son armée, sous prétexte que la disette de vivres se faisait sentir dans la ville, et qu'un petit corps de Français ne pourrait pas en retarder la prise (*roy. LA FEUILLADE et MOROSINI*). Louis XIV désapprouva hautement cette espèce de défection; le duc de Navailles fut exilé dans ses terres, où il resta trois années; il parvint enfin, sinon à se justifier, du moins à affaiblir les préventions du monarque, qui lui permit de retourner dans son gouvernement d'Aunis. Il servit dans la seconde conquête de la Franche-Comté, prit la ville de Gray, dont la position sur la Saône est très-importante, et facilita la prise de Dôle et de Besançon, qui rendit Louis XIV maître de la province. Rappelé en Flandre en 1674, il commanda l'aile gauche à la bataille de Senef, reçut l'année suivante le bâton de maréchal et passa en 1676 dans la Catalogne, où il s'empara de Figuières et remporta plusieurs avantages sur l'armée commandée par le comte de Monterey. Il rentra en France après la paix de Nimègue, accablé de chagrin d'avoir vu mourir subitement son fils unique, jeune homme de grande espérance. Il fut nommé gouverneur du duc de Chartres (Philippe d'Orléans, depuis régent) et mourut le 5 février 1684 à l'âge de 65 ans. Sa veuve lui fit élever dans l'église des dominicains du faubourg St-Germain un magnifique mausolée, qui a été détruit vers le commencement de ce siècle. Le duc de Navailles a laissé des *Mémoires* (de 1635 à 1683), imprimés à Paris, 1701, in-12. On y trouve des détails sur ses services; il a employé une partie du quatrième livre à justifier son départ de Candie. W—s.

NAVAILLES (SUSANNE DE BAUDÉAN DE NEUILLANT, maréchale DE), femme du précédent, était fille de Charles de Baudéan, comte de Neuillant, gouverneur de Niort, et de Françoise Tiraqueau (1). Reçue au nombre des filles d'honneur de la reine Anne d'Autriche, elle obtint la con-

fiance du cardinal Mazarin; et cette liaison lui donna quelque part aux secrets de la cour. Madame de Motteville dit même qu'elle fut chargée de proposer à mademoiselle de Montpensier d'épouser le roi, si elle voulait promettre d'employer son crédit sur le duc d'Orléans son père, pour l'empêcher de s'unir au prince de Condé contre la cour. Le cardinal Mazarin, forcé de quitter la France, pria la reine de consentir au mariage du duc de Navailles avec mademoiselle de Neuillant; cette union fut célébrée dans la chapelle royale du Palais-Royal, au mois de février 1651; mais elle fut d'abord tenue secrète. Madame de Navailles, étant demeurée près de la reine, devint l'intermédiaire de la correspondance que le cardinal ne cessa pas d'entretenir avec cette princesse; et elle eut la plus grande part au retour du ministre. Elle pressait un jour la reine de le rappeler après d'elle; mais Anne d'Autriche, tout en rendant témoignage à la fidélité du cardinal, fit entendre à la duchesse qu'elle redoutait l'espèce de fatalité qui semblait s'attacher à la personne du cardinal; elle ne lui dissimula point qu'elle craignait que son retour, trop précipité, n'empirât la situation des affaires. La duchesse, croyant apercevoir un changement dans ce qui n'était que l'effet de la prudence, écrivit à Mazarin qu'il était perdu, s'il ne prévenait sa disgrâce par un prompt retour. La duchesse de Navailles fut nommée en 1660 dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse. Cette charge, mettant sous sa surveillance les filles d'honneur de la reine, lui imposa le devoir de résister au roi dans des circonstances délicates; et elle n'hésita point à embrasser le parti que l'honneur et la vertu commandaient. Le roi, en 1662, commençait à distinguer mademoiselle de la Vallière des autres beautés de sa cour; la comtesse de Soissons, aidée du duc de Guiche et du marquis de Vardes et secrètement encouragée par une personne illustre, cherchait à mettre à la place de cette favorite mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, l'une des filles d'honneur de la reine. Le roi, frappé de la beauté de cette dernière, paraissait incertain; la duchesse de Navailles, qui s'était aperçue de la nouvelle passion du monarque, lui adressa des représentations hardies et respectueuses; elle en vint même à faire placer des grilles aux fenêtres de l'appartement des filles d'honneur, pour empêcher le roi de s'y introduire par les terrasses. Contrarié dans l'objet de ses desirs, excité d'ailleurs par la comtesse de Soissons, Louis témoigna son mécontentement à la duchesse de Navailles; néanmoins, comme il rendait hommage à sa vertu, l'ayant rencontrée quelques jours après dans la chambre de la reine, il vint à elle, lui tendit la main et lui demanda la paix avec autant de noblesse que de modération. Mademoiselle de la Vallière l'emporta sur sa rivale; et mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, oubliée de Louis XIV, épousa en 1675 le maréchal de la Vieuville, che-

(1) La comtesse de Neuillant, mère de la duchesse de Navailles, donna quelques soins à l'éducation de madame de Maintenon, mais elle lui fit acheter cher ses bienfaits (*roy. MAINTENON*).

valier d'honneur de la reine. Cet orage apaisé, les ennemis de madame de Navailles cherchèrent à lui en susciter d'autres; l'occasion se présenta bientôt d'engager le monarque à repousser loin de lui un censeur incommode. Une lettre espagnole avait été adressée à la reine et remise au roi. On y prévenait cette princesse de la passion de son époux pour mademoiselle de la Vallière. Cette lettre était une nouvelle intrigue de la duchesse d'Orléans, de la comtesse de Soissons, du duc de Guiche et du marquis de Vardes (*roy. HENRIETTE*). Ce dernier, admis dans la familiarité du roi, eut la bassesse de diriger les soupçons du monarque sur madame de Navailles; la lettre ne parut plus être que le dernier effort de la vertu austère de cette dame, et sa perte fut résolue. Le maréchal de Navailles et sa femme eurent ordre de se défaire de leurs charges et de se retirer dans leurs terres. Les Mémoires du temps ne nous apprennent plus rien sur madame de Navailles; on sait seulement qu'elle mourut à Paris le 15 février 1700. M—É.

NAVALI. Voyez NEVALI.

NAVARETTE (ALPHONSE), missionnaire espagnol, prit l'habit de St-Dominique à Valladolid, au commencement du 17^e siècle, et fut envoyé par ses supérieurs dans les Indes orientales. Il s'y distingua par son zèle pour les progrès de la foi et en fut récompensé par la dignité de vicaire provincial. Ayant reçu l'ordre de pénétrer dans le Japon, il adressa avant son départ à ses confrères une lettre pleine de sages conseils, qu'Aduarte a insérée avec quelques autres instructions de ce digne religieux dans le 1^{er} volume de l'*Histoire des Philippines*. Navarette, arrivé au Japon, n'hésita pas à tenter de remplir l'objet de son voyage, malgré les dangers qui l'entouraient de toutes parts; mais, ayant été découvert dans sa retraite, il fut mis à mort le 1^{er} juin 1617. On a remarqué que c'est le premier religieux de son ordre qui versa son sang pour la foi dans ces contrées. — NAVARETTE (Balthasar), religieux dominicain, prit également l'habit à Valladolid et, s'étant fait remarquer par ses talents, fut chargé d'expliquer les saintes Ecritures au collège de St-Thomas à Alcalá. Il obtint ensuite la chaire de théologie fondée à Valladolid par le duc de Lerme, et la remplit avec beaucoup de distinction. Il adressa en 1625 aux missionnaires des îles Philippines une lettre qu'Aduarte a insérée dans l'ouvrage qu'on vient de citer. Celui qui mit le sceau à la réputation du P. Balthasar en Espagne est intitulé *Controversiæ in D. Thomæ ejusque scholæ defensionem*, Valladolid, 1605-1609-1634, 3 vol. in-fol.; mais depuis longtemps il est tombé dans l'oubli. W—s.

NAVARETTE (FERDINAND), l'un des missionnaires qui ont le plus contribué à faire connaître la Chine, était né à Peñafiel, dans la Vieille-Castille. Il prit jeune l'habit de St-Dominique, et fut envoyé par ses supérieurs à Valladolid, où il

XXX.

acheva ses études avec une telle distinction, qu'il fut retenu dans cette ville pour y professer la philosophie. Il développa dans cette place des talents qui lui auraient permis d'aspirer aux principales chaires de l'Espagne, s'il eût voulu suivre la carrière de l'enseignement. Mais touché du désir de coopérer à répandre au loin les lumières de l'Evangile, il sollicita et obtint la permission de partir pour les Indes. Il s'embarqua en 1647 sur un vaisseau qui se rendait au Mexique. L'année suivante, il y fut rejoint par le P. Moralès, célèbre par ses démêlés avec les jésuites : il le suivit aux îles Philippines. A son arrivée, il fut nommé lecteur et, quelque temps après, premier professeur de théologie au collège de Manille. Libre de fonctions qu'il n'avait acceptées que malgré lui, il passa dans l'île de Célébes, et se hasarda enfin à pénétrer seul dans la Chine, où il arriva en 1659. Il reçut des habitants un accueil auquel il était loin de s'attendre, et parvint, escorté toujours par quelques-uns d'entre eux qui se relayaient, à la ville de Fou-an-hian, où il trouva des missionnaires de son ordre. Il y demeura deux ans pour étudier la langue chinoise et observer les productions du pays et les mœurs des habitants. Au bout de ce temps il passa, comme supérieur de la mission, dans la province du Tché-kiang. Mais une persécution s'étant élevée contre les missionnaires au sujet de l'almanach rédigé par le P. Adam, président du collège de mathématiques (*roy. SCHALL*), Navarette fut conduit à Pékin avec ses confrères, et relégué ensuite à Canton, avec défense de rentrer dans l'intérieur de l'empire. Il paraît qu'à cette époque il approuvait le système de tolérance adopté par les jésuites relativement aux cérémonies chinoises, car, dans une lettre qu'il écrivait en 1669 au P. Govea, vice-provincial des jésuites de la Chine, il dit : « Pour ce qui regarde les morts, les écriteaux et les cérémonies funèbres, nous suivons littéralement tout ce qui fut arrêté dans l'assemblée de vos pères, qui se tint à Hang-tcheou en avril 1642. Quant à Confucius, nous permettons ce que vos pères permettent de pratiquer, en retranchant les deux cérémonies solennelles que la compagnie ne permet pas non plus. » Le P. Navarette était dans la même prison que le P. Intorcetta; et ce ne fut que deux ans après le départ de ce religieux (*roy. INTORCETTA*) qu'il parvint à s'échapper de prison, et s'enfuit à Macao. Le P. Grimaldi, jésuite, prit volontairement la place du fugitif, et se constitua prisonnier pour rendre le nombre complet, et pour arrêter par là les poursuites qu'on n'aurait pas manqué de diriger contre le P. Navarette, et les mesures de rigueur contre ses compagnons soupçonnés d'avoir favorisé son évasion. Navarette, étant repassé en Europe, s'arrêta quelques mois en Espagne pour y prendre du repos, et partit pour Rome, où il arriva dans les premiers jours

de l'année 1673. Le compte qu'il présenta de l'état des missions de la Chine, et dans lequel il revient au système de rigueur adopté par les missionnaires de son ordre, et s'élève fortement contre la condescendance des jésuites, fut approuvé par le sacré collège, et l'on résolut de l'y renvoyer avec le titre d'évêque; mais il se défendit d'accepter une charge qu'il jugeait au-dessus de ses forces. Le roi d'Espagne l'ayant nommé à l'archevêché de St-Domingue en 1678, il fut obligé de faire taire ses répugnances, et partit aussitôt pour son diocèse, qui souffrait de l'absence de son premier pasteur. Malgré les violents démêlés qu'il venait d'avoir avec les jésuites, il favorisa de tout son pouvoir leur établissement à St-Domingue, et fonda pour eux un collège et une chaire de théologie dans sa ville épiscopale. Ce digne prélat mourut, universellement regretté, en 1689. Le plus connu de ses ouvrages est intitulé *Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos de la monarchia de China*, Madrid, 1676, in-fol. Ce volume, qui est très-rare, est divisé en sept livres. Le premier traite de la géographie et du gouvernement de la Chine; le second, des usages civils et religieux; le troisième, de Confucius et de sa doctrine; le quatrième, des principes de morale des Chinois; le cinquième, des différends des missionnaires (1) et des livres classiques de la Chine; le sixième comprend la relation des différents voyages de l'auteur; et le septième, les décisions de la cour de Rome sur les pratiques superstitieuses des Chinois. Le sixième livre a été traduit en anglais dans la *Collection of voyages and travels*, de Churchill, etc., Londres, 1704, in-fol. (voy. LOCKE); et l'abbé Prévost en a donné un extrait intéressant dans l'*Histoire générale des voyages*. L'ouvrage est rempli de détails curieux (2); mais on voit que l'auteur manquait de méthode, et son style est d'une prolixité fatigante. Navarette se montre supérieur aux préjugés de sa nation : il condamne sans ménagement les cruautés commises par ses compatriotes, en prétendant établir dans les Indes une religion d'amour et de charité; et il rend justice aux bonnes qualités des Chinois, dont il loue surtout l'humanité, le respect pour les femmes, et les vertus hospitalières qu'il avait tant de fois éprouvées. Le premier volume, dont on vient de présenter une analyse sommaire, fut, dit-on, suivi d'un second, imprimé à Madrid en 1679, qui contenait le détail des controverses débattues entre les jésuites et les dominicains; mais les jésuites profitèrent de

l'éloignement de l'auteur pour en obtenir la suppression, qui fut faite avec tant de rigueur, qu'on n'en connaît pas un seul exemplaire; et ils s'opposèrent à l'impression du troisième volume, qui devait comprendre les remarques et les observations que l'auteur n'avait pu faire entrer dans les précédents. Navarette a publié, en langue chinoise, une *Explication des vérités de la religion*, avec la réfutation des erreurs particulières aux Chinois; — un *Catéchisme*; — un *Traité des noms admirables de Dieu*; — et une *Apologie des missionnaires*, en réponse à deux écrits d'un lettré nommé *Yang-kouang-sian*. On peut consulter sur cet écrivain la *Biblioth. des PP. Echard et Quetif*, t. 2, p. 720-723. W—s.

NAVARETTE (FERNANDEZ-XIMENÈS DE). Voyez FERNANDEZ.

NAVARETTE (MARTIN-FERNANDEZ DE), marin et historien espagnol, né le 9 novembre 1765 à Abalos dans la Castille; son oncle, qui fut plus tard grand maître des chevaliers de Malte, ayant dans son ordre une influence puissante, il fut reçu chevalier de St-Jean de Jérusalem, en 1768, avant d'avoir accompli sa troisième année. Après avoir étudié à Bergara le latin et les mathématiques, il entra au service en 1780 comme garde marine; il prit part à la croisière que fit à cette époque la flotte espagnole dans la Manche, et il assista à la célèbre attaque infructueuse faite contre Gibraltar par les batteries flottantes. Lorsque la paix eut été signée avec l'Angleterre, il servit sur divers navires qui observaient les côtes du Maroc et de l'Algérie, mais en 1789 sa mauvaise santé l'obligea de renoncer pour quelque temps à la mer; le roi Charles IV lui confia la mission d'explorer les archives et les bibliothèques de la Péninsule, afin d'y réunir les matériaux d'une histoire de la marine espagnole et des découvertes qu'elle avait accomplies. La guerre éclata en 1793 avec la France, Navarette entra au service et il se trouva au siège de Toulon. L'amiral don Juan de Langara le distingua, et étant devenu en 1797 ministre de la marine, il le fit nommer capitaine de frégate et l'appela à Madrid. Ce fut pour Navarette une occasion favorable à la poursuite de ses études favorites. Admis dans les rangs de l'académie royale d'histoire, il communiqua à cette compagnie divers mémoires intéressants, entre autres un sur la part que les Espagnols ont prise aux croisades. Il était devenu fiscal du conseil suprême d'amirauté lorsque les Français envahirent l'Espagne; fidèle aux sentiments de patriotisme qui animaient ses compatriotes, Navarette refusa de servir le roi Joseph; il se retira à Séville, puis à Cadix, où il séjourna jusqu'en 1814. Après la restauration, il s'occupa exclusivement de ses travaux durant quelques années; en 1819 il mit au jour une *Vie de Cervantès* qui fut jointe à une édition de *Don Quichotte*, revue par l'académie, et qui, contenant des résultats nouveaux dus à de patientes re-

(1) La passion et la vivacité de l'auteur s'y montrent à un tel point que quelques-uns de ses confrères n'en purent cacher leur mécontentement; l'un d'eux, le P. Pierre d'Alcalès, écrivant au P. Intorcetta une lettre datée de Lan-ki, le 31 mars 1680, dit, en parlant de ce livre : « Dieu m'est témoin combien j'en suis indigné; et que, si cela était en mon pouvoir, je l'effacerais de mon propre sang. »

(2) C'est à tort que Voltaire a prétendu s'appuyer de l'autorité du P. Navarette pour contester l'authenticité du fameux monument de Si-an-fou (voy. O-LO-FEN).

cherches, fut accueillie avec faveur. Pendant la crise constitutionnelle de 1820 à 1823, il se tint à l'écart, quoiqu'il eût été nommé membre de diverses juntas. Ferdinand VII, remonté sur le trône, le mit à la tête du département hydrographique. En 1825, il devint membre du conseil de direction de l'*Armada* royale, et en 1832, étant doyen de ce conseil, il fut élevé au rang de conseiller de Castille et des Indes (section de la marine). En 1837, après la révolution libérale de La Granja, il entra au sénat. La même année, il fit paraître les tomes 4 et 5 de l'importante publication dont il avait commencé depuis cinquante ans à recueillir les matériaux et qui a pour titre : *Coleccion de los viajes y descubrimientos que hicieron los Españoles desde fines del siglo XV*. Les deux premiers volumes avaient vu le jour en 1825 et le troisième en 1829. Les tomes 6 et 7 n'ont point paru ; mais, à la mort de Navarette, ils étaient presque entièrement prêts à être imprimés ; il n'y manquait qu'une introduction et quelques notes. Un juge compétent, Alexandre de Humboldt, appelle cette *coleccion* « un des ouvrages historiques les plus importants qui aient jamais été publiés ». La masse de documents nouveaux et importants qu'a rassemblés le zèle de Navarette est énorme, mais il faut convenir qu'il n'a pas su tracer une narration attachante et qu'il s'est laissé souvent égarer par les préjugés d'un Espagnol de la vieille école ; aussi est-il difficile de faire une lecture suivie de ce recueil, qui est toutefois indispensable dans une grande bibliothèque et que tous ceux qui veulent connaître les origines de la géographie du nouveau monde sont tenus de consulter sans cesse. Une traduction française entreprise par MM. Chalmers de Verneuil et de la Roquette et accompagnée de notes de divers savants (Abel Rémusat, A. Balbi, Cuvier, etc.) a vu le jour à Paris en 1828 ; ses trois volumes in-8° ne correspondent qu'aux deux premiers du texte original, et ils sont relatifs aux quatre voyages de Colomb de 1492 à 1504. Le zèle de Navarette pour les recherches historiques l'amena à entreprendre de concert avec quelques autres savants la publication d'une *Coleccion de documentos ineditos para la Historia de España*. Commencé en 1842, ce recueil important était parvenu au 5^e volume lorsque son fondateur mourut, et telle était l'ardeur avec laquelle il envisageait les résultats de cette entreprise favorable à la science, qu'un de ses collaborateurs lui ayant dit un jour : « Eh bien ! nous voici à la fin de notre troisième volume, » il répliqua avec vivacité : « Je voudrais qu'il y en eût trois cents et qu'ils fussent sur les rayons de mon cabinet ; sans eux nous n'aurons jamais une bonne histoire d'Espagne. » Parmi les autres ouvrages de Navarette, il faut citer un résumé des découvertes des Espagnols sur les côtes occidentales de l'Amérique du Nord placé en tête de la relation des voyages des navires le *Mexi-*

cano et le *Subtil* sur les côtes de la Californie (Madrid, 1802). Une dissertation sur l'histoire des sciences nautiques et maritimes en Espagne, publiée en 1846 dans le recueil des Mémoires de l'académie, présente les résultats de recherches assidues pendant un demi-siècle, et l'académie doit publier, à ce qu'on assure, une Histoire de la marine en Espagne laissée achevée par l'infatigable travailleur et qui doit former trois volumes in-4°. Navarette cultivait aussi la poésie, et il fit imprimer deux volumes de vers, mais il ne les livra point au commerce et il ne les montrait qu'à quelques amis intimes. En 1846, ses fils entreprirent la publication de la *coleccion* de ses *opusculos* ; il n'en a paru que deux volumes renfermant des notices biographiques sur des marins espagnols, dispersés dans des journaux et dans divers recueils ; trois ou quatre volumes avaient été annoncés ; ils devaient comprendre la Vie du laborieux érudit et des extraits de sa correspondance, mais ils n'ont point vu le jour, à ce que nous croyons du moins.

Z—B.

NAVARRE. Voyez PHILIPPE.

NAVARRE (PIERRE), célèbre capitaine espagnol, était né au 15^e siècle dans la Biscaye, d'une famille obscure. Il servit d'abord comme simple matelot, et, dégoûté de ce métier, vint en Italie à la suite du cardinal d'Aragon pour y tenter fortune. Il s'enrôla dans les bandes génoises, et se trouva en 1487 au siège de Seranessa, où fut faite la première épreuve de la mine : cet essai, n'ayant point réussi, fut abandonné ; mais Pierre s'empara de cette terrible découverte, et vint à bout de la perfectionner dans la suite. Ce fut dans une campagne contre les Maures qu'il commença de paraître avec éclat ; et après la prise de Velez-Malaga, il en fut nommé gouverneur. La réputation qu'il s'était acquise par sa valeur le fit connaître du grand Gonzalve, qui l'emmena à la conquête du royaume de Naples. Il dirigea le siège du château de l'Oëuf, regardé comme imprenable ; et après avoir sommé le commandant de lui en ouvrir les portes, il renversa les murailles au moyen des mines dont il avait seul le secret, et entra par la brèche. La même année (1503), il prit d'assaut le mont Cassin, occupé par les Français, et contribua beaucoup à les chasser du royaume. Pierre fut récompensé de ses services par l'expédition de lettres de noblesse et l'investiture du comté d'Alvetto. Nommé commandant d'une flottille, il donna la chasse aux pirates qui infestaient les côtes de l'Italie. De retour en Espagne en 1509, il prit le Pignon de Velez, sur les côtes d'Afrique, et rendit de grands services aux Portugais contre les Maures. Il fut bientôt après mis à la tête de l'expédition d'Afrique entreprise par le cardinal Ximènes. Ses premières opérations eurent de l'éclat (voy. XIMÈNES) : les Maures perdirent Oran, Bougie et Tripoli ; mais leur cavalerie finit par remporter une victoire décisive dans la défense de

l'île de Djerbi, sur une armée déjà décimée par les chaleurs. Pierre éprouva de nouveaux revers en Italie. En 1511 il se trouva au siège de Bologne, où il employa la mine avec peu de succès, à raison de l'humidité du terrain. Il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512, et languit en France pendant deux ans. Ferdinand, son souverain, ayant refusé de payer sa rançon, Pierre, indigné de cette ingratitude, lui renvoya ses brevets, et accepta les offres de François I^{er}. Bientôt, à la tête de 6,000 Basques et Gascons qu'il venait de lever, il entra dans le Milanais, et contribua à la prise de Novare, de Vigevano et de Pavie. Il se signala en 1515 à la bataille de Marignan et à l'attaque du château de Milan. Il conduisit, en 1522, des secours à Lautrec, arrêté par des forces supérieures, et se couvrit de gloire au malheureux combat de la Bicoque. Rentré en France après la perte du Milanais, il donna le conseil de tout tenter pour sauver Gênes, et fut chargé d'y introduire des troupes : malheureusement, on ne trouva dans les ports de la Provence que deux petits bâtiments sur lesquels il mit 200 hommes; ce faible renfort, arrivé au moment où la ville venait d'être prise d'assaut, fut enveloppé de toutes parts. Pierre, qui le conduisait, subit au château de l'Oeuf une captivité de trois ans. Le traité de Madrid lui rendit la liberté. Il se hâta de rentrer en France, y leva un nouveau corps, et suivit Lautrec dans son expédition contre Naples. La maladie qui enleva une partie de l'armée française et son général l'ayant obligé à la retraite, Pierre fut pris à Aversa par les Espagnols, « et mené à Naples, « où, par le commandement de l'empereur, il « fut étouffé entre deux coites de lit, comme me « dirent aucuns vieux soldats espagnols, la première fois que je fus à Naples, et m'en montrèrent le lieu et la prison. D'autres disent « qu'il fut étranglé de corde par main de bourreau, mais pourtant en cachette. » (Brantôme, *Grands capitaines étrangers*, disc. ix.) La haine que Charles-Quint portait à un transfuge si important pour la France a pu accréditer ces bruits; mais il paraît que la maladie dont Pierre était atteint et le chagrin terminèrent seuls ses jours en 1528. Le duc de Sessa lui fit élever un tombeau à côté de celui de Lautrec, dans l'église de Ste-Marie la Nuova, avec une épitaphe rapportée par Brantôme. Pierre de Navarre joignait à une rare valeur beaucoup d'activité, d'intelligence et de finesse; aucun capitaine n'entendait mieux que lui la guerre des sièges, et il passait pour le premier homme de son temps dans tout ce qui était relatif aux fortifications. Paul Giovio et Philippe Tomasini ont publié des éloges de Pierre de Navarre; son portrait a été gravé plusieurs fois.

W—s.

NAVARRE (le docteur), fameux théologien espagnol, dont le vrai nom était Martin Azpilcueta, naquit le 13 décembre 1493 à Varosain,

dans la Navarre, à quelque distance de Pampe-lune. Il commença ses études à Alcalá de Hénarès, et alla les continuer en France. Ce fut à Toulouse et à Cahors qu'il débuta dans l'art de professer. Après avoir séjourné quatorze ans en France, il retourna en Espagne, fut nommé chanoine à Roncevaux, et remplit à Salamanque la première chaire de droit canonique pendant quatorze ans. Jean, roi de Portugal, l'ayant appelé à Coïmbre pour donner de l'éclat à l'université qu'il venait de fonder, lui assigna un salaire de mille pièces d'or. Azpilcueta se livra dans cette ville, avec beaucoup de succès, à l'enseignement pendant vingt-six années, et forma un grand nombre d'élèves distingués, parmi lesquels on compte Diego Covarruvias, le Bartole de l'Espagne. Jeanne d'Autriche et les princes de Bohême le choisirent pour leur confesseur. Son grand âge lui ayant fait enfin désirer le repos, il se retira dans sa ville natale. L'amitié, que l'âge n'affaiblissait pas dans les âmes vertueuses, l'arracha pourtant à sa retraite, et le fit reparaitre avec éclat sur le théâtre du monde. Ayant appris que l'archevêque de Tolède, Barthélemi Carranza, dont il avait reçu de grands témoignages d'affection, était accusé d'hérésie et avait été jeté en prison à Rome, il entreprit, quoique octogénaire, le pénible voyage d'Italie pour défendre son bienfaiteur. Ses efforts furent infructueux; et l'archevêque, après avoir langui longtemps, mourut dans sa captivité sans que l'on eût terminé l'examen de son procès. Cependant la chaleur et le courage avec lesquels il fut défendu par Azpilcueta ajoutèrent encore à la vénération que la cour de Rome avait pour ce vieillard. Le pape Pie V lui accorda le titre d'assesseur du cardinal François Alciat, et Grégoire XIII, accompagné de plusieurs cardinaux, lui rendit une visite solennelle. Ce même pape ne jugeait pas un cas de conscience sans l'avoir consulté; et il aimait tant la conversation du savant, docteur, que souvent il s'arrêtait devant la maison de celui-ci, le faisait appeler, et s'entretenait avec lui dans la rue pendant une heure entière. Le roi de France ayant envoyé à Rome Paul de Foix, qui fut accompagné dans son ambassade par de Thou, ce célèbre historien eut occasion de connaître Azpilcueta plus particulièrement. Il raconte que ce docteur avait été plusieurs fois consulté par Charles-Quint et Philippe II, pour savoir s'ils pouvaient garder à juste titre le royaume de Navarre dont ils s'étaient emparés; et il ajoute que le théologien avait répondu avec franchise que leur conscience et leur devoir exigeaient de restituer cette province à son maître légitime. Les marques d'honneur dont Azpilcueta fut comblé à la cour de Rome ne changèrent en aucune façon ni sa vie simple et frugale, ni ses sentiments désintéressés et généreux. Il refusa toutes les dignités qu'on voulut lui conférer. Son cabinet était toujours ouvert à ceux qui

venaient souvent de très-loin pour le consulter. Il distribuait beaucoup d'aumônes; et il avait tellement pris l'habitude d'être charitable, que, quand il passait dans la rue, sa mule s'arrêtait d'elle-même toutes les fois qu'elle rencontrait un pauvre, et elle n'avancait que lorsque Azpilcueta lui avait mis dans la main, selon sa coutume, une pièce de monnaie. Il avait fondé et doté dans sa patrie l'hôpital de Ste-Lucie. A Coïmbre, sa maison était l'asile des malheureux. Pendant le jour, on le trouvait occupé à donner audience ou à répondre par écrit aux personnages les plus distingués de l'Europe, qui sollicitaient ses avis regardés comme des oracles. Le soir, on le voyait souvent visiter les hôpitaux, soulager et consoler les infirmes et les misérables, et les servir avec une humilité touchante, portant un tablier et ne se rebutant point des plus viles fonctions. Sa sobriété et sa modération soutinrent sa santé jusque dans son extrême vieillesse, quoiqu'il fût d'une complexion délicate, affaiblie encore par les jeûnes qu'il observa scrupuleusement toute sa vie. Il n'accordait au sommeil que cinq heures; ses repas étaient également très-courts, et toujours accompagnés d'une lecture pieuse. Il travailla et il dit la messe encore quelques jours avant sa fin. Sentant enfin la mort s'approcher, il se fit lire la Passion de Jésus-Christ; et quand le lecteur en vint à ce bel aveu du Sauveur : « J'ai toujours parlé aux hommes en public, et je n'ai jamais rien dit en secret, » Azpilcueta répéta d'une voix défaillante, mais avec un contentement visible, ces mots dont sa conscience se faisait l'application à elle-même. Aussitôt après il expira, âgé de 93 ans, le 22 juin 1586. Son corps fut porté à St-Antoine des Portugais, au Champ-de-Mars, où il fut enterré. Thomas Correa prononça sur sa tombe une oraison funèbre, imprimée à Rome en 1586; et Martin Zurita, son neveu, lui érigea un monument avec son buste et une épitaphe qu'on trouve dans la collection de ses œuvres. Simon Magnus avait publié, du vivant d'Azpilcueta, des détails sur sa vie (*Vita excellentissimi juris monarchæ Mart. Azpilcueta*, Rome, 1575, in-4°). Julius Roscius Hortinus, son disciple, publia dans la suite une autre notice biographique, qui a été insérée dans le premier volume de ses œuvres. Azpilcueta n'avait jamais voulu permettre qu'on fit son portrait, quoique des personnes d'une haute distinction le lui eussent demandé comme une grâce : un artiste portugais le fit à son insu pendant qu'il disait la messe; on en voit des copies dans les ouvrages qu'on vient de citer. Les traités d'Azpilcueta ont été imprimés séparément et à diverses époques; on les a recueillis en 3 volumes in-fol. à Lyon, 1589, et en 6 volumes in-4° à Venise, 1602; idem, Cologne, 1616, 5 vol. in-fol. Parmi ces ouvrages généralement estimés, et qui ont été fort recherchés des casuistes et de ceux qui s'occupaient de

l'étude du droit canonique, on distingue plus particulièrement, dans le premier volume, édition de Venise, le quatrième traité intitulé *De alienatione rerum ecclesiasticarum*, et le sixième, *De rebus beneficiorum*; il soutient dans ce dernier que les bénéficiers ne doivent employer le revenu de leurs bénéfices qu'au soulagement des pauvres : cette sévérité de principes lui attira des ennemis. François Sarmiento, auditeur de rote, publia un écrit pour attaquer cette décision. Mais Azpilcueta lui répondit par un nouveau traité intitulé *Apologeticus pro libro De rebus*; on le trouve dans le 2^e volume de la collection de ses ouvrages. Enfin, dans le 3^e volume, ses traités *De cambiis*, *De furto*, *De homicidio casuali*, prouvent que les éloges que presque tous les savants ont faits d'Azpilcueta n'étaient que le tribut qu'ils payaient au mérite et aux rares qualités de ce savant juriconsulte. D—G.

NAVIER (PIERRE TOUSSAINT), médecin, né à St-Dizier le 1^{er} novembre 1712, fut reçu docteur en médecine à Reims en 1741. Il choisit Châlons-sur-Marne pour le lieu de sa résidence, et mérita bientôt le titre de correspondant de l'Académie royale des sciences, par un Mémoire contenant la découverte de l'éther nitreux. Depuis ce temps chaque année de sa vie fut marquée par de nouveaux mémoires ou dissertations, que l'on trouve insérés dans les Recueils de l'Académie des sciences, de l'Académie de Châlons, et dans la *Gazette de médecine*. Toujours animé de l'amour du bien public et du désir de contribuer au progrès des sciences et des arts, il entreprit de les fixer parmi ses nouveaux concitoyens, en formant, avec Dupré d'Ornay et d'autres, le projet d'une société littéraire qui commença ses séances en 1753, et qui fut érigée, au mois d'août 1775, en Académie des sciences, arts et belles-lettres. Louis XVI lui donna en 1779 une pension dont il ne jouit pas longtemps, car, après une maladie longue et douloureuse, il mourut à Châlons le 16 juillet 1779, emportant les regrets de ses concitoyens, dont il avait mérité l'estime par ses talents, sa douceur et son généreux dévouement. Navier s'était marié et avait eu douze enfants, dont deux se livrèrent avec succès à la même profession que leur père. Outre les différents mémoires dont nous avons parlé, on a encore de lui : 1^o *Dissertation sur plusieurs maladies populaires*, Paris, 1753, in-12; 2^o *Observations sur l'amollissement des os*, Paris, 1755, in-12; 3^o des *Observations sur la jusquiame*.....; 4^o *Observations sur le cacao et le chocolat*, Paris, 1772, in-12 de 144 pages; 5^o *De thermis Borbouiensibus*, 1774, in-4°; 6^o *Réflexions sur les dangers des inhumations précipitées, et sur les abus de l'inhumation dans les églises*, Paris, 1775, in-12 de 79 pages; 7^o *Question sur l'emploi du vin de Champagne mousseux contre les maladies putrides*, 1778, in-8°; 8^o *Précis des*

moyens de secourir les personnes empoisonnées par les poisons corrosifs, 1778, in-8°; 9° *Contre-poisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du vert-de-gris et du plomb, avec trois Dissertations sur le mercure et l'éther nitreux*, Paris, 1778, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, puisé dans la chimie la plus profonde, et le fruit de plus de trente années d'étude, jouit encore d'une estime méritée; il a été traduit en allemand par C.-E. Weigel, Greifswald, 1782, 2 vol. in-8°. Voyez l'*Eloge* de Navier, par Vicq d'Azyr, dans le *Recueil* de la société royale de médecine, 1779, H. p. 52. C. T. Y.

NAVIER (CLAUDE-LOUIS-MARIE-HENRI), inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, naquit à Dijon le 15 février 1785. Son père, avocat distingué, puis député à l'assemblée législative, le laissa orphelin à l'âge de quatorze ans; mais il eut le bonheur de retrouver toute la sollicitude paternelle dans son oncle Gauthey (voy. ce nom), inspecteur général des ponts et chaussées, mort le 14 juillet 1807, après avoir projeté et fait exécuter des travaux de la plus haute importance. En 1802, Navier fut en état de subir l'examen à l'Ecole polytechnique. Il entra à l'Ecole des ponts et chaussées en 1804 et obtint en 1808 le grade d'ingénieur ordinaire. Gauthey avait laissé incomplets des traités fort étendus sur les ponts et les canaux. Navier, qui n'était point l'héritier de son oncle, fit de grands sacrifices pour acquérir la propriété de ces manuscrits, afin de les publier comme un monument de sa reconnaissance. Le *Traité de la construction des ponts*, qui parut de 1809 à 1813, se compose de deux forts volumes in-4°. Le premier volume contient des détails historiques et descriptifs sur les ponts anciens et modernes. En tête du volume, on lit une notice biographique sur son oncle. Ce traité aurait été publié plus tôt si le comte Molé, directeur général des ponts et chaussées, n'avait chargé Navier d'aller à Rome, pour reconstruire le pont d'Horatius Coclès et préserver la ville éternelle des inondations du Tibre. Prony se trouvait à Rome lorsque Navier travaillait à ces objets importants, qui sont restés en portefeuille par suite d'événements politiques. Un troisième volume des manuscrits de Gauthey, publié par Navier en 1816, traite des canaux de navigation et offre une collection de sept mémoires sur les principaux canaux de France. Après avoir réimprimé la *Science de l'ingénieur* par Bélidor, avec des notes et des additions (Paris, 1813, in-4°), Navier entreprit une nouvelle édition de l'*Architecture hydraulique* du même auteur, où par des notes il suppléa à l'insuffisance de l'ancien texte. L'ouvrage devait former quatre volumes in-4°, mais le premier seulement a paru en 1819. Outre ces *Travaux scientifiques*, Navier s'est livré à des *travaux pratiques*, parmi lesquels on distingue : 1° le pont de Choisy construit en 1810 sur la Seine; 2° la passerelle de la Cité à Paris; 3° le pont d'Asnières sur la Seine; 4° le pont

d'Argenteuil sur le même fleuve. C'est par ses missions en Angleterre (1822-1823) que Navier était appelé à rendre de nouveaux et importants services. Le *Mémoire sur les ponts suspendus*, qu'il rédigea à son retour et qui lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences, a été jugé un traité aussi nouveau que complet sur la matière; ce qui est constaté par le rapport des commissaires de l'Académie, MM. Prony, Fourier, Fresnel, Molard et Charles Dupin. Le *Rapport* et le *Mémoire* ont été imprimés à l'imprimerie royale; 1824, in-4°, avec 15 planches. Navier en donna une 2° édition, Paris, 1830, in-4°, et atlas in-fol. de 17 planches, avec une *Notice sur le pont des Invalides*. Cela nous conduit à parler d'un fâcheux accident qui causa beaucoup de chagrin à Navier. Il avait été chargé de construire un pont sur la Seine pour communiquer de l'esplanade des Invalides aux Champs-Élysées. Ce pont, formé d'une seule arche de 155 mètres d'ouverture, reposant sur quatre colonnes égyptiennes, n'était pas moins remarquable par son effet monumental que par l'ingénieux système de suspension. Il était terminé lorsqu'un léger mouvement dans les puits et contre-forts de retenue donna des craintes sur la solidité de l'édifice, et fut encore aggravé du côté des Champs-Élysées dans la nuit du 6 au 7 septembre 1826 par la rupture d'une conduite maîtresse des eaux de la ville de Paris, dont l'irruption torrentielle inonda les fouilles non comblées et s'infiltra même dans les remblais déjà effectués. La saison était avancée; on ajourna les travaux de réparation; puis on y renonça et le pont fut démoli. Suivant Prony, notre collaborateur, bon juge en cette matière, l'événement devait être considéré comme un de ces accidents plus ou moins graves que les ingénieurs rencontrent souvent dans les grands travaux. Le remède était aussi facile que peu dispendieux, puisqu'il s'agissait seulement d'augmenter la résistance des contre-forts; et il est infiniment à regretter qu'une misérable question d'argent ait empêché l'exécution de ces travaux complémentaires et l'achèvement de cette superbe entreprise. Quoi qu'il en soit, Navier vit ainsi s'anéantir subitement un des plus beaux titres de gloire auxquels il pût prétendre. C'est pour se justifier contre les attaques dont cette malheureuse affaire le rendit l'objet dans des journaux ou des brochures qu'il publia la *Notice sur le pont des Invalides* que nous venons de citer. Les relations qu'il avait eues et qu'il continua d'avoir avec les ingénieurs anglais, ses recherches multipliées sur l'état des routes de la Grande-Bretagne, l'examen approfondi de la législation qui les concerne, lui permirent de rédiger d'une manière étendue son mémoire *Sur la police du roulage*. Il fut aussi du nombre des ingénieurs envoyés en Angleterre pour étudier les chemins de fer. Aussi lui doit-on des articles remarquables sur ce sujet dans les *Annales des ponts et chaussées*. Nommé en 1819 professeur

suppléant à l'école des ponts et chaussées et professeur titulaire en 1831, il en exerça les fonctions avec beaucoup d'avantages pour les élèves et pour la science. Enfin, il remplit la place de professeur d'analyse et de mécanique à l'école polytechnique jusqu'à sa mort, arrivée le 23 août 1836. Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe. Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de Navier : 1° *Projet pour l'établissement d'un garé à Choisy, contenant l'exposé des travaux proposés ou entrepris jusqu'à présent à Paris pour mettre les bateaux à l'abri des débâcles, suivi d'une Notice descriptive du pont de Choisy, etc.*, Paris, 1811, in-4°, avec 4 pl.; 2° *De l'établissement d'un chemin de fer entre Paris et le Havre*, lu à l'Académie des sciences, Paris, 1826, in-8°; 3° *Résumé des leçons données à l'Ecole des ponts et chaussées sur l'application de la mécanique à l'établissement des constructions et des machines. Première partie contenant les leçons sur la résistance des matériaux et sur l'établissement des constructions en terre, en maçonnerie et en charpente*, Paris, 1826, in-8°; 2° édit., 1833, in-8°, avec 5 pl. La suite de ces leçons et le cours que Navier faisait à l'Ecole polytechnique ont été seulement lithographiés; sa veuve en annonçait la prochaine impression. 4° *De l'entreprise du pont des Invalides*, Paris, 1827, in-8°; 5° *De l'exécution des travaux publics, et particulièrement des concessions*, Paris, 1832, in-8° (extrait des Annales des ponts et chaussées); 6° *Notice sur M. Bruyère*, inspecteur général des ponts et chaussées, Paris, 1834, in-8° (extrait des mêmes Annales). Plusieurs mémoires de Navier ont été imprimés dans les recueils de l'Académie des sciences, savoir : *Mémoire sur les lois du mouvement des fluides* (t. 6, 1826); — *Sur les lois de l'équilibre et du mouvement des corps solides élastiques* (t. 7, 1827); — *Sur l'écoulement des fluides élastiques dans les vases et les tuyaux de conduite* (t. 9, 1830). Parmi d'autres mémoires que Navier lut à l'Académie des sciences, nous citerons : 1° *Mémoire sur les roues à élever l'eau* (2 novembre 1818); — *Sur la flexion des lames élastiques* (29 novembre 1819); — *Sur la flexion des plans élastiques* (14 août 1820). Ces trois mémoires ont été imprimés par extraits dans le *Bulletin de la Société philomatique*, juin et juillet 1823. Le même recueil (mai 1823) contient une *Note de Navier sur les effets des secousses imprimées aux poids suspendus à des fils ou à des verges élastiques*. On trouve aussi de lui dans les *Annales de chimie* : 1° *Détails historiques sur l'emploi des forces vives dans la théorie des machines, et sur diverses roues hydrauliques* (cahier d'octobre 1818); 2° *Note sur l'action mécanique des combustibles* (ibid.); 3° *Mémoire sur les lois du mouvement des fluides, en ayant égard à l'adhésion des molécules*, lu à l'Académie des sciences le 18 mars 1822 (cahier de mars 1822). Une continuation de ce mémoire, lue par l'auteur à l'Académie, est restée inédite. Prony a publié une *Notice biographique sur Navier*

(Paris, 1837, in-8°), qui nous a été utile pour la rédaction de cet article. F—LE.

NAVILLE (FRANÇOIS-ANDRÉ), d'une ancienne famille de Genève, naquit dans cette ville, le 25 février-1752. Il fut reçu avocat en 1773; et il parvint en 1782 à la place de procureur général, l'une des plus importantes de la république. Un édit du 21 novembre 1782 venait de décréter une *chambre des tutelles*; la présidence lui en fut déférée. C'est à l'influence de son exemple, c'est au mouvement qu'il imprima, que cette institution a dû de lui survivre. A peine comptait-elle trois ans d'existence, et déjà elle avait atteint son but; les comptes arriérés des tuteurs étaient réglés, une marche fixe était assurée pour l'avenir, et la générosité des particuliers avait doté cette chambre d'un revenu destiné à fournir des apprentissages aux mineurs sans fortune. Après avoir rempli la place de procureur général pendant les six ans que la loi assignait à cet emploi, Naville fut élu conseiller d'Etat. Il publia en 1790, in-8°, l'*Etat civil de Genève*, le premier de ses titres à la reconnaissance de ses concitoyens. Cet ouvrage offre un modèle de l'application de la méthode analytique à la science législative. C'est par leurs effets que Naville juge les institutions et les lois civiles de sa patrie. En rapprochant ses recherches des données que les écrits des jurisconsultes et des publicistes lui fournissent sur les autres nations, il parvient à établir que Genève, toute proportion gardée, était probablement le pays de l'Europe où il y avait le moins de procès, celui où la justice coûtait le moins. De ces effets constatés de la législation existante, Naville passe à l'examen des principales lois auxquelles il les attribue. L'homme d'Etat et le jurisconsulte liront toujours avec fruit les deux chapitres sur la *substitution des immeubles*, et celui où l'auteur décrit ce bureau de conciliation, *volontaire et gratuit*, qui n'abandonnait jamais les plaideurs, depuis le premier juge jusqu'au tribunal suprême. Mallet-Dupan, rendant compte, dans le *Mercur* du 28 août 1790, des travaux de l'assemblée constituante sur l'organisation judiciaire, en profita pour annoncer l'ouvrage de son compatriote et pour offrir à la méditation des législateurs français les résultats de l'expérience sur ce mode de conciliation des tribunaux de Genève. Les notes qui accompagnent l'ouvrage de Naville renferment une foule de vues nouvelles et profondes sur les points les plus importants du droit : on y trouve les germes de plusieurs autres traités que méditait l'auteur. Les efforts de Naville pour attacher les Genevois à des institutions dont il leur dépeignait les bienfaits ne purent les sauver de nouveaux troubles : l'ancienne constitution fut renversée le 29 décembre 1792; le gouvernement passa en d'autres mains, et Naville rentra dans la vie privée. En juillet 1794, une effroyable insurrection éclate à Genève; les membres de

l'ancienne magistrature et une foule d'autres citoyens sont entassés dans une prison ; un tribunal révolutionnaire siège pour prononcer sur leur sort. Les vertus de Naville, les services qu'il avait rendus à sa patrie, sa noble défense devant ceux qui s'étaient constitués ses juges, ne purent le sauver : condamné, à la majorité d'une seule voix, il fut mis à mort le 2 août 1794. Z.

NAVILLE (FRANÇOIS-MARC-LOUIS), neveu du précédent, philosophe et pédagogue suisse, né à Genève le 11 juillet 1784, mort le 22 mars 1846 à Vernier, non loin de cette ville. Privé dès l'âge de cinq ans de son père, ministre protestant alors à Florence, il fut recueilli en 1789 par son oncle, M. Naville-Gallatin, qui se chargea de son éducation jusqu'en 1794, année de sa mort tragique. Pendant les trois années suivantes, le jeune Naville restait placé sous la surveillance de sa tante, veuve du magistrat assassiné, ainsi que sous celle de son oncle maternel, M. Colladon. Après les avoir perdus tous deux, il trouva, dès 1797, un nouveau guide dans un pasteur de Genève, Duby, qui devint plus tard professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie de cette ville. Ce fut sous sa tutelle que Naville se prépara aussi au ministère sacré. Ordonné pasteur en 1806, il fut appelé à la cure de Dardagny, qu'il n'administra qu'un an ; de 1807 à 1808, Naville fit des voyages dans le midi de la France, où il agrandit son horizon. Homme à vues larges, il ne craignit pas, quoique pasteur protestant, de se lier avec les prédicateurs catholiques en renom, tels que le P. Caffort, le curé Bouchon à Hyères et le célèbre curé Réguis à Gap. A Lyon, il cultiva en même temps l'amitié de madame de Staël et celle de Talma. Après un nouveau voyage fait en Italie, de 1809 à 1811, où il fit la connaissance du P. Lambruschini, de Florence, il devint pasteur à Chancy, où il se maria. Appelé au sein d'une paroisse démoralisée, Naville parvint à ramener ses ouailles au culte du dimanche, et leur fit accepter une nouvelle liturgie sévère ainsi que des confessions préparatoires aux grandes fêtes, parmi lesquelles il remit en honneur celle du vendredi saint. Pendant les combats de 1814 et 1815 entre les armées des alliés et celle de Napoléon I^{er}, il sut préserver sa commune des exactions. Lors du typhus de 1814, de l'épizootie de 1815 et de la disette de 1817, Naville était la Providence non-seulement de sa paroisse, mais aussi des communes voisines catholiques de la Savoie. Abreuvé de quelques dégoûts, dont il mesurait la portée d'après les pénibles impressions qu'il en avait reçues, il donna en 1818 sa démission de pasteur. En même temps il fonda un établissement d'instruction et d'éducation à Chancy, que l'année suivante, en 1819, il transféra à Vernier. C'est dans cette dernière localité, dotée par lui d'un temple particulier en 1837, qu'il resta jusqu'à sa mort, partageant son temps entre la direction de son institution et des études phi-

losophiques. La philosophie de Naville se ressent de la double influence de Duby, auteur de l'*Essai sur les caractères moraux*, et de celle de Maine de Biran, dans lequel il voyait le Descartes du 19^e siècle. Il arriva à un éclectisme, mais avec prédominance des idées morales. C'est autour de ces dernières que pivote aussi son système d'instruction, ou plutôt d'*éducation publique*, comme il l'appelle. Comme le P. Girard, de Fribourg, son ami, Naville veut une éducation de famille qui s'empare de l'élève tout entier, jusque dans ses récréations et ses vacances. Des excursions d'histoire naturelle, des exercices gymnastiques, des promenades dans les Alpes, voici ce qu'il propose pour les vacances. Quant à l'enseignement, il pencha, à côté de la graduation des études, vers l'universalité de toutes les branches des connaissances à communiquer au même élève. Voici du reste ses écrits : *Idées sur la morale philosophique*, Genève, 1824 ; — *Traité de l'éducation publique, considérée dans ses rapports avec le développement des facultés, la marche progressive de la civilisation et les besoins actuels de la France*, Paris, 1832 ; 2^e édit., 1833. Outre les idées énoncées, cet ouvrage, couronné par la société des méthodes d'enseignement de Paris, contient encore certaines vues trop favorables peut-être à l'enseignement mutuel. Ajoutons que l'auteur rejette le système des bourses pour les élèves, celui du concours pour les professeurs, et qu'il veut restreindre à l'hiver la fréquentation des écoles primaires. Quoi qu'on en pense, son traité est un des plus complets et des plus importants sur cette matière. L'ouvrage suivant, *De la charité légale, des maisons de travail et de correction*, etc., 1836, 2 vol., qui partagea avec celui de de Gérando le prix de l'Académie française, arrive à une conclusion défavorable à la charité légale. Naville a encore publié : *Mémoire pour répondre à la question : Comment on pourrait, de la manière la plus efficace, faire naître et développer des idées de patriotisme suisse dans le cœur des élèves*, 1837 ; — *De l'émulation comme stimulant dans l'enseignement*, 1842 (l'auteur rejette ce moyen comme funeste) ; — *Mémoire sur l'éclectisme, à propos du plus récent ouvrage de M. Bautain*, lu au congrès scientifique de Strasbourg, 1842 ; — *Fragments inédits des ouvrages philosophiques de Maine de Biran*, dans la bibliothèque universelle de Genève, 1843-1845 ; — *Fragments inédits des ouvrages philosophiques du marquis Gustave de Cavour*, ibid. ; — *Mémoire explicatif du tableau des études dans l'établissement d'éducation de Vernier*, Genève, 1845 ; — *Géographie de la Grèce*, ibid., 1845 ; — *Essais sur l'école théologique en philosophie* ; — *Sur l'éducation intellectuelle* ; — *Manuel du chrétien* (ouvrage d'édification, inachevé) ; — *Guide de l'acheteur de livres* ; — *Recueil de fables*. D'autres mémoires de lui se trouvent dans le *Journal de la société helvétique*, dans celui de la *Morale chrétienne*, dans la *Revue ency-*

clopédique, etc. Il a laissé en outre en manuscrit un *Cours complet d'instruction religieuse biblique*, avec un *Traité d'apologétique*, que son fils, Ernest Naville, professeur d'histoire de la philosophie à l'académie de Genève, devait publier. R-L-N.

NAWAWI (MOHIEDDIN-ABOU-ZAKARIAH-YAHIAH AL-), historien et docteur arabe, né en 1233 à Nawa, bourg du territoire de Damas, mort dans cette dernière ville en 1277. Fils de Charaf, il tire de son lieu de naissance le nom sous lequel il est ordinairement cité. Docteur de la secte chaféite, il se rendit si célèbre par sa science et ses nombreux ouvrages, que les musulmans l'ont proclamé le grand imam de son siècle. Il a particulièrement écrit sur la jurisprudence et les traditions. On distingue entre ses meilleures productions un *Commentaire sur le Coran*, qu'il finit en 1267, et des *Règles critiques pour l'histoire*. Un seul ouvrage cependant a été imprimé de lui jusqu'à ce jour, c'est son Dictionnaire biographique musulman, intitulé *Katib tchahib alasmah*, ou *Livre de la concordance des noms*. Il n'en a été publié d'abord que la première section, avec la traduction latine, sous le titre : *Liber concinnitatis nominum, id est, vitæ illustrium virorum*. E codice manuscr. bibl. reg. Gættingensis arabice edidit, latine vertit, annotationes addidit Dr Henr. Ferd. Wustenfeld, Gættingue, 1832, in-4°. Cette première section ne contient que la biographie du prophète Mahomet. M. Wustenfeld a ensuite donné une complète édition des six premières parties, avec une traduction anglaise, sous le titre de *The biographical dictionary of illustrious men chiefly at the beginning of Islamism*, Gættingue, 1841-1844, in-8°. Soïouthy a écrit la vie de Nawawi. R-L-N.

NAZIANZE. Voyez GRÉGOIRE.

NAZOUH ou NASSOUH-PACHA, grand vizir sous le sultan Achmet I^{er}, était fils d'un prêtre grec de Serrès, près Salonique, et porta longtemps le nom de son village. Envoyé à Constantinople vers l'an 1568, comme enfant de tribut, pour le service du sérail, et rebuté parce qu'il était petit et qu'il avait le teint basané et les traits désagréables, il fut vendu à Mehemet Agha, eunuque noir, qui lui enseigna le turc et lui apprit à lire et à écrire. Les penchants vicieux du jeune esclave lui firent perdre l'affection de son maître, qui voulait lui laisser son héritage, mais qui, par un reste d'indulgence, le fit recevoir au nombre des baltadjis (portiers, fendeurs de bois et commissionnaires du sérail). Employé en cette qualité par le kiskar agha (chef des eunuques noirs), et chargé de quelques commissions délicates, il dut aux ressources d'un esprit peu difficile sur les moyens la faveur de cet officier et le nom de *Nassouh* (homme de conseil); admis enfin au service de la sultane validé, il marcha rapidement à la fortune. Envoyé en Syrie comme intendant des domaines qu'y possédait cette princesse, il sut, à force d'extorsions et

d'iniquités, augmenter les revenus de la sultane et, pour son propre compte, amasser des sommes considérables. Parvenu au rang de capidjy-bachy, à celui de pacha, et pourvu du gouvernement d'Alep, il s'y rendit si odieux par ses exactions et ses cruautés, qu'il fut révoqué. Au lieu d'obéir, il résista longtemps à son successeur. Forcé enfin de céder, il alla secrètement à Constantinople, se présenta devant le sultan Mahomet III, à l'insu du grand vizir, eut l'art de persuader à son maître qu'il était innocent, et recouvra sa faveur en dépit des courtisans. Nommé au pachalik de Bagdad, dont les peuples ne voulurent point le recevoir, il fut obligé de se contenter de celui de Diarbekir. L'an 1607, il marcha contre un rebelle qui s'était emparé de Bagdad; mais ses troupes l'abandonnèrent, et il fut contraint de fuir honteusement. Ce revers le fit soupçonner de trahison: on le rappela, il désobéit et fit redouter sa désobéissance. Le grand vizir Mourad-Pacha, envoyé pour faire la guerre au roi de Perse, en 1609, fut chargé de faire périr Nazouh. Celui-ci vint le joindre avec des troupes nombreuses; il capta sa confiance, et réussit à devenir son premier lieutenant. Mais à la fin de la campagne suivante, le seraskier mourut empoisonné par ce traître, qui, s'étant emparé des sceaux de l'Etat et du commandement de l'armée, parvint à se faire nommer grand vizir, par la crainte que l'on eut à la Porte qu'il ne livrât ces frontières au roi de Perse. Il paraît en effet que Nassouh se laissa corrompre par Schah-Abbas; car il conclut aussitôt la paix avec ce monarque, en 1611. Il aurait bien voulu rester en Mésopotamie, pour y jouir tranquillement du fruit de ses rapines, déposées, ainsi que sa famille, dans la forteresse de Mardin. Mais les invitations réitérées d'Achmet I^{er} le déterminèrent à revenir à Constantinople, où il arriva le 19 septembre 1612. Ses ennemis regardaient sa perte comme infaillible, du moment où, séparé de l'armée et convaincu de crimes nombreux, il ne fallait plus qu'un mot du sultan pour terminer une carrière souillée de forfaits. Cependant, dès sa première audience, il se justifia si bien, qu'il épousa une fille en bas âge de son souverain, qui d'abord ne la lui avait promise que dans l'intention de le tromper. Nassouh se vit alors plus en crédit que jamais par l'appui de la sultane Kiossem, sa belle-mère; il l'avait mise dans ses intérêts en lui promettant d'assurer l'empire au second fils du grand seigneur, dont elle était la mère. L'orgueil du vizir n'eut plus de bornes. Le nombre de ses officiers et de ses esclaves était si considérable, que, lorsqu'il paraissait en public, son cortège égalait celui du souverain. L'arrivée de Djigal Oglou-Mahmoud, ex-pacha de Bagdad et beau-frère du sultan, confondit enfin les intrigues de Nassouh, et entraîna sa chute. Achmet, déjà offusqué du faste de son vizir, ayant acquis la preuve de sa trahison, ré-

solut de le faire périr. Le vendredi 9 octobre 1614, jour d'autant plus solennel, qu'on était alors dans le ramadhan, Nassouh, appelé au séraïl pour accompagner le sultan à la mosquée, refusa de s'y rendre, sous prétexte d'une grave indisposition : soupçonnant le sort dont il était menacé, il avait offert d'abdiquer le vizirat. Achmet alors lui fit annoncer sa visite ; mais au lieu de monter en carrosse, il envoya à sa place le bostandjy-bachy. Arrivé au palais du vizir, cet officier, suivi de huit hommes dévoués, pénétra sans obstacle dans l'appartement de Nassouh, l'obligea de remettre les sceaux, et lui signifia l'arrêt du sultan. En vain le ministre tremblant sollicita la faveur de parler à sa femme et à son souverain, ou du moins un délai pour faire son ablution : les bostandjis l'étranglèrent et portèrent le corps au Grand Seigneur, qui, après avoir rendu grâce à Dieu d'être délivré de ce traître, ordonna qu'on lui coupât la tête et qu'on jetât son corps par la fenêtre. Ses richesses, qui étaient immenses, passèrent dans le trésor du sultan. Outre des sommes considérables en or et en argent, on trouva chez lui une énorme quantité de pierreries montées en or, mille épées, des étrières, des poignards ornés d'or et de pierres précieuses. Ses écuries contenaient onze cents chevaux, et il possédait en outre six mille chameaux, quatre mille mulets et six cent mille bêtes à cornes. La relation la plus exacte de la catastrophe de Nassouh-Pacha se trouve dans le tome premier des *Voyages* de Pietro della Valle. A—T.

NAZZARI (FRANÇOIS), littérateur italien, né vers 1634, dans le Bergamasque, embrassa l'état ecclésiastique et obtint, jeune encore, une chaire de philosophie au collège de la Sapience ; il la remplit de manière à mériter les suffrages des juges les plus éclairés et la bienveillance de ses supérieurs. Michel-Ange Ricci, depuis cardinal, lui conseilla d'entreprendre la rédaction d'une feuille périodique sur le plan du *Journal des savants*, qui paraissait depuis peu de temps (voy. D. SALLO). Nazzari forma donc une société de littérateurs et de savants, qui s'engagèrent à lui fournir des extraits d'ouvrages en langue étrangère ; il se chargea lui-même de l'analyse des livres français et de la révision de tous les articles qui lui seraient envoyés. Le journal de Nazzari commença en 1668, et fut continué avec le plus grand succès jusqu'au mois de mars 1675. A cette époque Nazzari s'étant brouillé avec Tinassi, son imprimeur, la société fut dissoute ; et Ciampini, l'un des collaborateurs, prit la direction du journal (voy. CIAMPINI) : mais Nazzari, piqué de se voir dépouiller ainsi de sa propriété par un de ses amis, forma une nouvelle société et continua de faire paraître son journal chez l'imprimeur Carrara jusqu'à la fin de l'année 1679. C'est le premier et le modèle des *Giornale de' Letterati*, si multipliés depuis en Italie. Il a été réimprimé à Bologne avec quelques additions.

Nazzari était attaché comme secrétaire à Jean Lucius, savant dalmate, et il l'aïda dans la rédaction de ses ouvrages. (voy. LUCIUS). Il suivit en France Adrien Auzout, célèbre mathématicien, auquel il fut, dit-on, très-utile. La douceur de ses mœurs, sa politesse et son érudition lui méritèrent la faveur des prélats les plus illustres. Il passa dans l'aisance une vieillesse honorable, et mourut à Rome le 19 octobre 1714, âgé de plus de 80 ans. Par son testament, il légua sa riche bibliothèque à l'église des Bergamasques, et fonda un collège à Rome pour les jeunes gens de sa province. Outre le *Journal* dont on a parlé, on lui doit une traduction italienne, élégante et fidèle, revue par le cardinal d'Estrées, de l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique* par Bossuet, Rome, 1678, in-8° ; et une bonne édition des *Lettere discorsive* de Diomède Borghesi, ibid., 1701, in-4°. W—s.

NEAL (DANIEL), né à Londres le 14 décembre 1678, mort à Bath au mois d'avril 1743, est l'auteur d'une *Histoire des puritains* qui est estimée. Cette histoire, dans laquelle on remarque une grande exactitude et une grande précision, fut d'abord publiée en 4 volumes in-8°, qui parurent successivement en 1732, 1733, 1736 et 1738, et a eu depuis de nombreuses éditions. Le 1^{er} volume fut critiqué par le docteur Maddox, évêque de St-Asaph, et les suivants par le docteur Zachary Grey. On doit encore à Daniel Neal une *Histoire de la nouvelle Angleterre*, publiée en 1720, et un *Exposé de la méthode d'inoculation de la vaccine*, telle qu'elle était pratiquée de son temps en Angleterre. Z.

NEALCÈS, peintre grec, vivait dans la 133^e olympiade, 248 ans avant J.-C. Il se fit remarquer par les traits ingénieux et singuliers dont il animait ses compositions. Ce fut ainsi qu'ayant à représenter un combat naval des Perses et des Egyptiens sur le Nil, il caractérisa le lieu de la scène en plaçant sur la rive un crocodile prêt à dévorer un âne qui vient s'abreuver au bord du fleuve. Plinie cite une Vénus comme un de ses plus beaux ouvrages. Lorsque Aratus eut rendu la liberté à Sicyle, sa patrie, il fit détruire les images des tyrans, parmi lesquelles se trouvait un magnifique portrait d'Aristrate placé sur un char et couronné par la Victoire. Il avait été peint par tous les élèves de Mélanthe, sous la direction de ce grand peintre. Néalcès profita du crédit que ses talents lui avaient donné auprès d'Aratus pour conserver ce chef-d'œuvre ; il lui représenta, les larmes aux yeux, que, s'il fallait faire la guerre aux tyrans, on pouvait épargner leurs images. Aratus consentit seulement à laisser subsister le char, les chevaux et la Victoire, à condition que la figure d'Aristrate serait remplacée. Néalcès, chargé de l'opération, se contenta de peindre une palme à la place qu'occupait le tyran. Erigonus, ouvrier, qui broyait les couleurs de Néalcès, devint lui-même un peintre

habile et laissa un disciple qui eut de la réputation, Pasiás, frère du modelleur Æginetas. — Anaxandre, fille de Néalcès, cultiva aussi la peinture. L—S—E.

NEANDER (MICHEL), célèbre philologue, naquit en 1525 à Soraw dans la Silésie, où son père était négociant. Après avoir achevé ses premières études, il visita les principales universités de l'Allemagne, et s'arrêta plusieurs années à Wittenberg pour entendre Mélanchthon, qui le distingua parmi ses élèves et ne cessa depuis de lui donner des preuves de son attention. Nommé, en 1549, recteur du gymnase de Northusen, il remplit cette place avec beaucoup de zèle et s'acquit l'estime de tous les habitants. Thomas Stangius, dernier abbé d'Isfeld, ayant embrassé la réforme, changea son abbaye en un collège dont il confia la direction à Neander. Sous cet habile instituteur, l'école d'Isfeld devint bientôt l'une des plus florissantes de l'Allemagne. Aussi laborieux que modeste, Neander partagea sa vie entre ses devoirs et l'étude, et mourut le 6 mai 1595 à 70 ans. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 30, et dans le *Dictionnaire* de Chaupepié. Nous nous contenterons de citer ceux qui sont encore recherchés : 1° *Erotemata græcæ linguæ*, Bâle, 1553, in-8°; *ibid.*, 1565, in-8°. Cette seconde édition a été augmentée d'un catalogue des ouvrages que l'auteur avait déjà publiés ou qu'il se proposait de mettre au jour, et d'une curieuse dissertation sur les anciennes bibliothèques, insérée depuis par Mader dans son recueil : *De bibliothecis et archivis* (voy. MADER); 2° *Linguæ hebrææ erotemata*, *ibid.*, 1556, in-8°. Cette grammaire, qui a eu plusieurs éditions, est ornée d'une préface qui contient quelques notions sur les origines de la langue hébraïque et sur les principaux écrits des rabbins et des plus célèbres orientalistes. 3° *Aristologia pindarica græco-latina et sententiæ novem lyricorum*, *ibid.*, 1556, in-8°. C'est un choix de pensées et de maximes morales extraites des poètes lyriques grecs, avec une version latine, des notes grammaticales et les arguments de chaque pièce. La préface renferme des recherches sur la vie de Pindare et sur les jeux de la Grèce. 4° *Aristologia euripidia græco-lat.*, *ibid.*, 1559, petit in-4° rare, ouvrage du même genre que le précédent. 5° *Anthologicum gr.-lat.*, *ibid.*, 1556, in-8°, très-rare. Ce recueil, annoncé par quelques bibliographes comme une édition de l'*Anthologie*, est suivi d'extraits des poètes et des philosophes grecs. 6° *Gnomologia gr.-lat.*, *ibid.*, 1557, in-8°. C'est un abrégé du recueil de Stobée. 7° *Liber aureus*, etc., *ibid.*, 1559, in-4°, et sous ce titre : *Opus aureum et scholasticum in quo continentur Pythagoræ carmina aurea, Phocylidis, Theognidis et aliorum poemata*, gr.-lat., Leipsick, 1577, 3 parties in-4°, très-rare. C'est Neander qui publia la première édition avec une bonne préface

des *poèmes grecs* de son élève, Laurent Rhodmann (voy. ce nom). Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter pour plus de détails les ouvrages indiqués dans l'*Onomasticon* de Sax, t. 3, p. 354 et 646. — NEANDER (MICHEL), médecin, que l'on a confondu quelquefois avec le précédent, était né en 1529 à Joachimsthal, dans la Misnie, et mourut professeur à la faculté d'Iéna, le 23 octobre 1581, à 52 ans. Il est auteur du *Synopsis mensurarum et ponderum*, Bâle, 1555, in-4°, et de quelques autres ouvrages moins importants, cités dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 30. W—s.

NEANDER (JEAN), médecin, aurait pu réclamer une place parmi les savants précoces. Il naquit à Brême en 1596. Avant l'âge de vingt ans il avait pris ses grades dans les facultés de philosophie et de médecine. Moins empressé de tirer parti de ses connaissances que d'en acquérir de nouvelles, il négligea la pratique de son art pour étudier la botanique, et s'attacha surtout à rechercher les propriétés des plantes. En 1622, il mit au jour un traité du tabac sous ce titre : *Tabacologia, hoc est tabaci seu nicotianæ descriptio medico-chirurgico-pharmaceutica*, Leyde, Elzevir, in-4°. Cet ouvrage, orné de belles estampes à l'eau-forte, a été réimprimé, Leyde, 1626, Brême, 1627, in-4°, et Utrecht, 1640, in-12. Il en existe une traduction française par Jacques Veyras, Lyon, 1626, in-8°, figures, assez rare. Après avoir parlé de la découverte du tabac et des différents noms de cette plante ainsi que de ses variétés, l'auteur traite de sa culture, de la préparation de ses feuilles et enfin de leur usage dans un grand nombre de maladies. C'est le plus connu des ouvrages de Neander, et il est encore recherché des curieux. Il fit ensuite paraître : *Syntagma in quo antiquissimæ et nobilissimæ medicinæ natalitia, sectæ, earumque placita*, etc., *depinguntur*, Brême, 1623, in-4°. Cette histoire de la médecine est fort rare, selon Wogt et quelques autres bibliographes allemands; mais elle n'est point estimée. Le P. Labbe (*Bibl. bibliothec.*, p. 122) reproche à Neander d'avoir tiré de Pierre Castellan et de Melch. Adam les Vies des anciens médecins, quoiqu'il assure qu'il n'a jamais lu leurs ouvrages, et signale plusieurs erreurs de chronologie dans lesquelles il est tombé. Enfin on connaît encore de cet écrivain : *Sassafrologia*, Brême, 1627, in-4°. C'est la monographie du sassafras avec l'indication de ses propriétés. Neander n'ayant publié aucun autre ouvrage depuis cette époque, on peut conjecturer avec assez de vraisemblance qu'il mourut vers 1630. Son portrait, qu'on voit à la tête de la *Tabacologia*, le représente à l'âge de vingt-six ans. Il était assez bien de figure; mais le poète dont les vers accompagnent ce portrait a dépassé toutes les bornes de la flatterie en le mettant au-dessus d'Apollon. W—s.

NEANDER (DANIEL-AMÉDÉE), théologien allemand, né à Lengfeld en Saxe le 17 novembre

1775. Après avoir étudié à Chemnitz et à Leipsick, après avoir été pasteur dans diverses localités, il fut, en 1823, appelé à Berlin, où il remplit les fonctions de membre du conseil du haut consistoire, et il entra dans la première section du ministère des cultes et de l'instruction publique. En 1829 il fut nommé surintendant général de la province de Brandebourg et directeur du consistoire. Nommé en 1830 évêque de l'Eglise évangélique, il entra en 1831 au conseil d'Etat. Plein de zèle pour ces diverses fonctions, il les remplit de la manière la plus distinguée. En 1853 il prit sa retraite, et reçut, en récompense de ses longs services, l'ordre de l'Aigle Rouge de première classe. Ses opinions théologiques le rangeaient dans le rang de ce qu'on appelle en Allemagne l'école supernaturaliste, fort opposée aux opinions nouvelles et hardies qui se sont produites avec activité. Le premier ouvrage qu'il ait publié n'est pas sans intérêt au point de vue psychologique : *La première apparition remarquable d'un esprit au dix-neuvième siècle*, Dresde, 1804. Il a mis au jour un certain nombre de sermons isolés, et un recueil en 2 volumes (Berlin, 1826) de *Sermons sur divers passages choisis de l'Ecriture sainte*. Ils se distinguent par la clarté des idées et la netteté du style. Il a rédigé avec Bretschneider et Goldhorn le *Journal des prédicateurs*. Z.

NEANDER (JOSEPH-AUGUSTE-GUILLAUME), théologien protestant, naquit le 16 janvier 1789 à Göttingue. Ses parents étaient juifs ; il passa une grande partie de sa jeunesse à Hambourg ; et après avoir embrassé la foi chrétienne, il alla étudier à Halle et à Göttingue. Sa conversion fut sincère, et il prit à cette époque le nom de Neander (*homme nouveau*). En 1811 il reçut ses degrés universitaires à Heidelberg, et l'année suivante il y devint professeur de théologie. Peu de temps après il se rendit à Berlin, où il était appelé pour occuper une chaire dans l'université, et durant près de quarante ans il ne cessa jusqu'à sa mort, survenue le 14 juillet 1850, de rendre d'importants services à l'Eglise, aux sciences et à la jeunesse studieuse. Son premier ouvrage, publié en 1812, *l'Empereur Julien et son époque*, le plaça à l'instant parmi les maîtres en fait d'histoire de l'Eglise. Son activité infatigable enfant successivement des ouvrages nombreux et remarquables : *Saint Bernard et son époque*, Berlin, 1813, traduit avec une introduction et des notes par M. Th. Vial, Paris, 1842, in-8° ; — *Développement des principaux systèmes gnostiques*, 1818 ; — *Saint Chrysostome et l'Eglise, surtout celle d'Orient, à son époque*, 1821-1822, 2 vol. ; 3^e édit., 1849 ; — *Antignosticus, Esprit de Tertullien et Introduction à ses écrits*, 1826 ; 2^e édit., 1849 ; — ses *Mémoires sur l'histoire du christianisme et de la vie chrétienne*, Berlin, 1822, 3 vol., 3^e édit., 1845-1846, ne s'étendent que jusqu'à l'époque d'Ansgar. Il s'était proposé d'offrir aux

laïques un résumé substantiel de ce que l'histoire de l'Eglise présente de plus important. Cet ouvrage a été traduit par M. Deacon, Neufchâtel, 1839-1842, 2 vol. in-8°. Les divers écrits que nous venons d'énumérer n'étaient en quelque sorte que des essais, des portions détachées, et par lui traitées avec d'amples développements, d'un grand ouvrage qu'il s'était de longue date proposé comme but de ses travaux. Il fit paraître à Hambourg, en 1825, le premier volume d'une *Histoire générale de la religion chrétienne et de l'Eglise* ; le sixième volume a vu le jour après sa mort en 1852 ; les deux premiers ont été réimprimés en 1842 et 1843. Traitant spécialement d'une façon plus développée la période la plus importante de l'histoire du christianisme, celle de ses débuts et de ses premiers développements, objet depuis vingt-cinq ans de tant de controverses et de tant d'écrits en Allemagne, Neander fit paraître une *Histoire de l'établissement et de la direction de l'Eglise par les apôtres*, Hambourg, 1832-1833, 2 vol. in-8°, et cet ouvrage répondit si bien aux préoccupations du moment, qu'en 1847 une 4^e édition était devenue nécessaire. Il en existe une traduction française par M. Ferdinand Fontanès, Nîmes, 1836-1842, 2 vol. in-8°. Neander fut toujours un adversaire zélé des nouvelles doctrines hardies qui se sont répandues en Allemagne, et qui ont pour résultat de conduire, sous un vaste appareil d'érudition et de critique, à la négation de la foi chrétienne. Lorsque Strauss vint exposer son audacieuse théorie du mythe appliquée aux récits évangéliques, Neander prit la plume pour le réfuter, et sa *Vie de Jésus-Christ dans ses relations historiques*, publiée en 1837, a été réimprimée en 1853 pour la cinquième fois. Cet accueil fait par le public à des ouvrages aussi sérieux est à la fois une preuve du goût des Allemands pour les fortes études, de l'intérêt que provoquent au delà du Rhin les questions théologiques, et du talent avec lequel Neander savait les traiter. Il composa surtout comme programmes (selon l'usage germanique) pour des solennités universitaires ou pour les réunions de la *Société biblique*, un grand nombre d'opuscules sur des questions de morale, d'histoire ecclésiastique ou d'exégèse biblique ; ils ont été rassemblés dans un Recueil qui est parvenu à sa 3^e édition, et qui a été en partie traduit en français, Valence, 1843, in-12. Dans l'année qui suivit la mort de Neander, ses *Mémoires scientifiques* furent réunis et publiés par les soins de Jacobi. Quoique d'une faible santé et malgré son activité énergique comme écrivain, ce savant fit avec autant de zèle que d'assiduité des cours sur toutes les branches de la théologie historique ; son attachement et sa bienveillance pour les jeunes gens chez lesquels il distinguait l'envie de savoir et de bien faire étaient extrêmes. La majeure partie des écrits de Neander ont été traduits en anglais. Z.

NEANDER DE PETERSHEIDEN (CHARLES), tacticien militaire et technologue prussien, né le 25 décembre 1761 à Luben, dans la Poméranie postérieure, mort à Berlin le 30 avril 1842. Officier d'artillerie, il se distingua en 1793 et 1794 devant Minden et Wesel, où il gagna l'*ordre du Mérite*. Après la campagne de 1806, il sortit de l'armée avec le grade de capitaine du génie. Il occupa ensuite ses loisirs par la découverte de plusieurs appareils de siège et d'une espèce particulière de brûlots. Une chute de cheval, qu'il fit en 1813, l'empêcha d'assister à la bataille de Leipsick, dont il avait cependant dressé le plan pour les opérations de l'artillerie. Déjà avant cette époque Neander avait fait passer plusieurs améliorations dans le service de l'édilité de Berlin. Cette ville lui doit le numérotage des maisons et des rues au moyen de plaques, ainsi que le système d'éclairage qui a persisté jusqu'à l'introduction de l'éclairage au gaz. Pendant les années difficiles de 1806 à 1812, il y fonda l'*institution Frédéric*, qui comprend encore aujourd'hui un ensemble de mesures de bienfaisance pour les classes indigentes, telles que distributions de viande, de lait, de bois menu, outre l'occupation qu'elle tâche de procurer aux gens sans ouvrage. Dans la même intention, Neander créa aussi l'association des commerçants et seigneurs domaniaux avec un capital de près de cent mille francs. Pour les sous-officiers et soldats de l'armée, il contribua à l'établissement d'une caisse de crédit et de pension. Cet homme, dont le nom est presque, et à tort, effacé par celui de ses homonymes contemporains, les deux théologiens de Berlin, a enfin fait plusieurs inventions importantes, telles qu'un lactéomètre pratique, des essieux de fer damassé, plus faciles à forger que les essieux ordinaires, en même temps que moins fragiles; une scie circulaire, des fers de souliers pour les temps de verglas et des jantes de roues de bois courbe. Parmi les découvertes d'une portée plus vaste, figure celle d'un appareil de sauvetage lors des incendies, qui aujourd'hui est appliqué avec quelques modifications dans toute l'Allemagne, puis celle d'un télégraphe portatif. Les sciences et la tactique militaires enfin lui doivent une espèce de pont léger à colonnes, et divers appareils de défense obsidionale. R—L—N.

NÉARQUE, amiral d'Alexandre le Grand, natif de l'île de Crète, était établi à Amphipolis, en Thrace. Ami de jeunesse d'Alexandre, il avait partagé ses disgrâces sous Philippe. Il conduisit la flotte de ce monarque depuis l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, et de là le long des côtes de la Gédrosie, de la Carmanie et de la Perside, jusque dans l'Euphrate. C'était la première fois qu'une flotte grecque naviguait sur l'océan Indien, entreprise qui, comme la plupart de celles du conquérant macédonien, réunissait à l'éclat d'une aventure héroïque un grand but d'utilité politique et commerciale. Alexandre,

maître de tout l'empire perse, sentait que pour consolider une monarchie aussi vaste il fallait ouvrir des communications directes et sûres entre Babylone, centre de l'Etat, et les provinces les plus éloignées; il savait par sa propre expérience combien la route de l'Inde par la Bactriane était longue et difficile; il devait aussi avoir trouvé dans les archives de la cour de Perse quelques données sur la navigation de Scylax, qui avait appris aux Perses la possibilité d'aller de l'Indus dans le golfe Arabique. On ne peut lire Ctésias sans s'apercevoir que les Perses, dont il emprunte les connaissances, avaient des relations très-étendues avec l'Inde, probablement par le golfe Persique. Les successeurs de Darius avaient négligé de tirer parti des mers qui baignaient leur empire au midi; et il paraît même que cette négligence avait eu pour suite l'indépendance presque totale de l'Inde. Alexandre, jaloux de s'emparer de cette riche contrée, ou du moins de son commerce, devait avant tout faire explorer avec soin les mers et les côtes par où passe la route directe des bouches de l'Indus. Telle fut la grande mission dont Nêarque, ayant pour second Onésicrite, s'acquitta de la manière la plus habile. Conduire une flotte nombreuse, chargée d'un corps de troupes, le long d'une côte hérissée de bas-fonds, déserte et stérile, était certainement une tâche difficile. Le journal que Nêarque avait tenu contenait, d'après les citations qu'en font les anciens, des détails aussi exacts que curieux sur les peuples et les localités: preuve de cet esprit de recherches, de cet amour de la science, que le disciple d'Aristote savait inspirer à tout ce qui l'entourait. Les géographes modernes les plus savants, tels que MM. Vincent, Gosselin et Mannert, rendent justice à l'exactitude des distances géographiques données par Nêarque; et si son voyage, même comparé aux cartes les plus modernes, offre encore quelques incertitudes, c'est peut-être parce que nous n'en avons qu'un extrait. Le monarque récompensa Nêarque en plaçant sur sa tête une couronne d'or; il allait sans doute le charger d'une nouvelle mission, celle d'explorer les côtes de l'Arabie, en faisant le tour de cette péninsule; mais la mort du conquérant anéantit ce projet comme tant d'autres. Nêarque, qui avait obtenu la préfecture ou satrapie de Pamphylie et de Lydie, fit de vains efforts pour assurer le trône d'Alexandrie au jeune prince Hercule, fils de Barsine. On a, il est vrai, révoqué en doute l'identité de ce Nêarque, nommé par Justin, et de notre voyageur, en se fondant principalement sur Philostrate, qui dans la Vie d'Apollonius (liv. 3, ch. 15) dit que le navigateur Nêarque est enterré à *Patara* dans l'Inde. Mais est-il vraisemblable que Nêarque soit retourné dans l'Inde? L'histoire ne marque aucune occasion qui aurait pu l'y ramener. Il est probable que Philostrate a voulu parler de *Patara*, capitale de la Lycie (1). Nêarque

(1) Suidas, au mot *Callisthenes*, parle d'un Nêarque, auteur

avait écrit une histoire ou des mémoires historiques sur Alexandre, dont il ne reste que le titre. Son *Périple*, ou journal de navigation, paraît avoir existé dans son entier du temps de Strabon, de Plutarque et d'Arrien. Ce dernier en a donné un extrait dans son *Histoire Indique*. Mais le commandant en second de la flotte, Onésicrite, avait aussi laissé un journal ou mémoire sur la mémorable expédition dont il avait fait partie. Les détails de géographie physique et d'histoire naturelle donnés par Onésicrite, et qui ont été confirmés par les observations modernes, parurent suspects à la critique capricieuse de Strabon, et ce géographe, ayant aperçu quelques erreurs dans Néarque, essaya de faire jaillir sur cet amiral le reproche d'exagération qu'il adresse à tous les écrivains de la suite d'Alexandre. D'un autre côté, Pline n'ayant pas eu sous les yeux l'original, soit de Néarque, soit d'Onésicrite (mais seulement un extrait de ce dernier, fait par le roi Juba), les citations de Pline, confuses en elles-mêmes, présentent des contradictions avec l'analyse authentique de Néarque dans Arrien. Ces circonstances ont permis à deux critiques fameux, Dodwell et le P. Hardouin, d'élever des doutes sur l'authenticité du *Périple* de Néarque et sur la confiance due à ce navigateur lui-même. Ste-Croix, dans l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*; Gossellin, dans ses *Recherches sur la géographie ancienne*, et le docteur Vincent, dans le *Voyage de Néarque* (traduit en français par Billecoq), ont assez facilement repoussé ces doutes. Mais en expliquant les détails du *Périple*, ils ne sont pas toujours d'accord. Gossellin veut que toutes les données de Néarque se retrouvent avec la plus rigoureuse exactitude; le docteur Vincent pense que les méthodes d'observation des anciens étaient trop imparfaites, et que même nos cartes de ces parages sont trop défectueuses en détail pour qu'on puisse s'étonner de quelques erreurs ou contradictions. Quant à Ste-Croix, son jugement ordinaire l'abandonne tout à fait lorsqu'il s'avise de soutenir que toute l'expédition de Néarque n'avait d'autre motif que la folle ambition d'Alexandre, sans aucune vue politique ni commerciale. S'il en eût été ainsi, pourquoi Néarque aurait-il tenu un journal si plein d'observations nautiques et géographiques? Le docteur Vincent a peut-être tort de regarder le commerce entre l'Égypte et l'Inde comme une idée complètement mûrie dans la tête d'Alexandre; c'est à Babylone et non pas à Alexandrie qu'il faut penser ici; ce fut aussi à Babylone que les premières liaisons avec l'Inde eurent lieu sous les Séleucides. Il y a dans le récit de Néarque un trait fabuleux qui mérite d'être expliqué : c'est

cette île « consacrée au Soleil, où un vaisseau de « transport disparut sans qu'on pût en découvrir « la moindre trace, quoiqu'on fit le tour de l'île, « et où des nymphes marines, disait-on, après « avoir attiré dans leurs bras les navigateurs, les « changeaient en poissons ». On peut voir ici un fait et une tradition : 1° des indigènes établis dans une île à lagune ou avec un bassin au milieu, d'ailleurs couverte de palétuviers, ont pu cacher subitement à toutes les recherches un bâtiment dont ils s'étaient emparés; 2° les Perses ont pu avoir entendu parler des femmes des îles Malabares, qui, à l'instar des belles insulaires de l'Océanie, vont à la nage au-devant des étrangers. Comme c'est le seul trait absolument fabuleux qu'on reproche à Néarque, il nous a paru qu'on devait essayer d'en donner une explication plausible. Le *Périple* de Néarque se trouve dans les diverses éditions d'Arrien et dans le premier volume des *Geographi minores* de Hudson. Il se rencontre aussi dans l'édition toute grecque des *Petits géographes*, publiée à Vienne en 1806 (t. 1, p. 335-373). Le savant Heeren a inséré dans les *Commentationes* de la Société royale de Göttingue (t. 13, p. 138) un mémoire important sur les voyages de Néarque. On peut consulter pour de plus amples détails les deux ouvrages suivants : *The voyage of Nearchus, etc., illustrated by W. Vincent*, Londres, 1797, in-4°; et *Recherches sur la géographie des anciens*, par Gossellin, t. 3 (*Mémoires sur le golfe Persique et sur les côtes de Gédrosie*), ainsi que Fabricius, *Bibl. græca*, édit. Harles, t. 2, p. 312.

M. B—N.

NEBENIUS (CHARLES-FRÉDÉRIC), homme d'Etat allemand et économiste distingué, naquit le 29 septembre 1784 à Rhodt, près de Landau. Jusqu'à dix-huit ans il étudia au gymnase de Carlsruhe, et se rendit ensuite à l'université de Tubingue, où il étudia le droit. En 1806, il était avocat à Rastadt; en 1808, il fut employé comme secrétaire intime au département des finances. En 1809, il vint en France étudier le système administratif en vigueur parmi nous. En 1811, il était conseiller des finances à Carlsruhe, et en 1819 référendaire intime. Il prit une part active à la rédaction de la constitution mise en vigueur après les événements de 1815 dans le grand-duché de Bade; et lors de la première diète, en 1819, il se concilia la bienveillance générale par sa sage modération et par son habileté. Dès que la question d'une union douanière en Allemagne fut mise sur le tapis, il s'en montra le défenseur le plus zélé; il ne réussit pas cependant, au congrès commercial de Darmstadt, à faire triompher ses vues patriotiques. Les intérêts égoïstes qu'on rencontre partout, et qui résistent avec opiniâtreté, eurent le dessus en cette circonstance. Nommé conseiller d'Etat et président de la commission de législation, Nebenius pravit à faire entrer le grand-duché de Bade dans l'union douanière allemande, et il

de tragédies, ami de ce philosophe, et qui fut mis à mort en même temps que lui par ordre d'Alexandre. C'est peut-être ce Néarque qui fut enterré à Patala. D'autres pensent que Suidas a voulu parler d'un certain Néophron. En tout cas, ceci ne saurait regarder le voyageur Néarque, auquel aucun auteur n'attribue des compositions poétiques.

publia un écrit qui fit sensation et qui dissipa bien des préjugés : *l'Union douanière allemande, son système et son avenir*, Carlsruhe, 1835. Élevé au poste de directeur du ministère de l'intérieur, il fut en 1838, après la mort du ministre Winter, placé à la tête de ce ministère; mais il se retira l'année suivante, ne voulant pas céder à l'esprit de réaction qui prenait le dessus dans les conseils du prince; il reçut à cette occasion du pays entier de chaleureuses démonstrations de sympathie. En 1846 il reprit la présidence du ministère qu'il avait quitté, et peu de temps après il devint président du conseil d'État. Il seconda les vues de l'administration, qui marchait dans la voie d'un sage libéralisme; mais les mouvements révolutionnaires qui éclatèrent en 1849 lui firent quitter les fonctions qu'il remplissait. Depuis cette époque, Nebenius vécut sans prendre une part active aux affaires, mais sans renoncer à chercher à éclairer l'opinion publique sur les questions les plus graves de l'époque; on remarqua la brochure qu'il a publiée en 1850 : *l'Etat de Bade envisagé dans sa position à l'égard de la question allemande*. Parmi ses principaux écrits, on peut citer, outre ceux que nous avons précédemment mentionnés : *Considérations sur l'état de la Grande-Bretagne au point de vue de l'économie politique*, 1818; — *le Crédit public*, 1820; 2^e édit., 1829; — *De la réduction des intérêts des dettes publiques*, 1837; — *Des droits, dans l'union douanière allemande, protecteurs de la production des fers indigènes*, 1842; — *Sur les établissements d'instruction technologique dans leurs rapports avec l'instruction publique en général*, 1833. Lorsqu'une querelle religieuse vint agiter l'Allemagne et surtout la Prusse rhénane, soulevée par la question des mariages mixtes, Nebenius descendit dans l'arène en publiant un écrit sage et modéré sur la *Situation des catholiques dans le grand-duché de Bade*, Carlsruhe, 1842. Comme économiste, Nebenius a laissé une réputation justement méritée. Son ouvrage sur le *Crédit public*, resté malheureusement inachevé, suffirait pour le placer parmi les financiers les plus habiles. On y reconnaît des doctrines très-saines, une grande connaissance des faits, une clarté et une sagacité rares dans la discussion des questions qui se rattachent aux emprunts et aux modes d'amortissement. Nebenius est mort le 8 juin 1857.

Z—B.

NEBRISSENSIS (ANTOINE DE LEBRIXA, plus connu sous le nom d'EL. ANTONIUS), l'un des plus savants hommes de son siècle et celui qui a le plus contribué à faire refluer les lettres et les sciences en Espagne, était né au commencement de l'année 1444 à Lebrixa ou Lebrija, petite ville de l'Andalousie, de parents d'une condition médiocre (1). Il acheva ses premières études dans

sa famille et fut envoyé à l'âge de quatorze ans à l'université de Salamanque, où il suivit les cours de mathématiques, de physique et de morale. Pressé du désir d'acquérir de nouvelles connaissances, il partit à dix-neuf ans pour l'Italie et se mit sous la direction des plus habiles maîtres, qu'il étonna par sa facilité et par son application au travail. Après une absence de dix années, il revint en Espagne, impatient de faire partager à ses compatriotes l'enthousiasme qu'il éprouvait à la lecture des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il se rendit d'abord à Séville, appelé par l'archevêque Alph. de Fonseca, qui appréciait ses talents. Mais, après la mort de ce prélat, il sollicita une chaire à l'université de Salamanque, où il avait passé les premières et les plus belles années de sa vie. A peine en eut-il pris possession, qu'il voulut essayer d'introduire dans l'enseignement une réforme nécessaire. Le courage avec lequel il attaqua tous les vices de la méthode alors en usage dans cette fameuse école lui fit bientôt des ennemis de tous ses confrères, obligés d'abandonner le sentier si commode de la routine et d'apprendre eux-mêmes ce qu'ils avaient l'habitude d'enseigner. Ils cherchèrent à le forcer de renoncer à son projet, en l'abreuvant de dégoûts; mais ils avaient affaire à un homme doué de cette fermeté de caractère qui brave les obstacles, et de la patience qui finit par les vaincre. Antoine publia en 1481, sous le titre d'*Introductiones latinae*, ses vues sur l'enseignement de la langue latine, et cet ouvrage fut réimprimé dès l'année suivante, avec des additions. Il sentait la nécessité d'un dictionnaire qui mît à la portée de toutes les classes de lecteurs les richesses de cette belle langue, et il prit la résolution de faire ce présent à sa patrie. Mais un travail aussi étendu exigeait le sacrifice de tout son temps; et il ne pouvait pas renoncer à sa chaire, dont le traitement était son seul revenu pour élever sa famille. D. Juan de Zuniga, grand maître d'Alcantara, vint au secours de Lebrixa, en lui offrant un asile dans sa maison, où il serait le maître de disposer de tous ses instants. Il y demeura huit années, pendant lesquelles il termina (outre son Dictionnaire, dont il fit un abrégé) une grammaire latine et une grammaire espagnole, la première de cette langue. La mort prématurée de Zuniga l'obligea de venir reprendre à Salamanque la double chaire de grammaire et de poésie qu'il y avait déjà remplie avec tant de succès, malgré les injustes tracasseries de ses confrères. Ne pouvant pas obtenir de faire changer les ouvrages que l'université mettait entre les mains des élèves, il en donna du moins de nouvelles éditions plus correctes, avec de courtes notes, aussi utiles aux maîtres qu'à ceux qu'ils étaient chargés d'enseigner. Il publia en 1506 un Dictionnaire de jurisprudence, qui avait l'inappréciable avantage d'indiquer les sources du droit; et il chercha par quelques écrits à ramener à la lecture des Livres

(1) Il était fils de Jean Martinez de Cula y Hinojosa et de Catherine de Xarana del Ajo.

saints les théologiens égarés dans d'interminables disputes. Le roi Ferdinand, informé des services que cet habile professeur ne cessait de rendre aux lettres, l'appela près de lui et le chargea de débrouiller l'origine et les premiers temps de la monarchie espagnole. Lebrixa ne tarda pas à se lasser de la vie des cours; et il revint une troisième fois reprendre sa double chaire à Salamanque. Mais, ayant sollicité en 1513 un avancement qui lui était dû à tant de titres et n'ayant pu l'obtenir, il sortit sur-le-champ de cette ville ingrate, décidé à n'y plus rentrer. Il accepta bientôt après la chaire de rhétorique de l'université d'Alcala, que le cardinal Ximénès s'empressa de lui offrir, avec un traitement considérable et la faculté de se faire suppléer dans ses leçons, toutes les fois qu'il le jugerait à propos. Il devint l'un des plus utiles collaborateurs de la fameuse Bible polyglotte, entreprise sous les auspices de son illustre protecteur (voy. XIMÉNÈS), et contribua beaucoup à épurer le texte sacré, malgré les clameurs de théologiens ignorants, qui recoururent à l'autorité pour l'obliger de supprimer une partie de son travail. Ce grand homme mourut d'apoplexie le 2 juillet 1522, à l'âge de 78 ans, et fut inhumé à côté du card. Ximénès. L'université d'Alcala, tant qu'elle a été florissante, a fait prononcer chaque année son panégyrique. Quoiqu'il possédât toutes les sciences cultivées de son temps et qu'il en eût ouvert la route à ceux qui sont venus après lui, il n'a jamais pris que le titre de grammairien. On a vu une partie des services qu'il a rendus à la littérature, à la jurisprudence et à la critique sacrée; il n'en a pas rendu un moins essentiel à la médecine, en composant un Dictionnaire dans lequel, en indiquant aux jeunes gens les ouvrages qu'ils devaient étudier, il s'est attaché surtout à les mettre en garde contre les empiriques, si communs alors, et contre l'emploi de ces remèdes auxquels l'ignorance ne manque pas d'attribuer des propriétés merveilleuses. Lebrixa a eu l'avantage de former un grand nombre d'élèves qui ont marché sur ses traces, entre autres, Florian de Ocampo et Ferdinand Nuñez, qui ramena les Espagnols à l'étude de la langue grecque, comme son maître les avait ramenés à celle du latin. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages, tous fort rares, même en Espagne. Le savant Mayans déclare qu'il a cherché inutilement à en réunir la collection. La liste que Nicol. Antonio en a donnée dans la *Bibl. Hispan. nova* est très-défectueuse; Nicéron l'a copiée dans ses Mémoires des hommes illustres, t. 33. Chardon de la Rochette, qui en connaissait toutes les imperfections, avoue qu'il désespérait de pouvoir jamais la rendre parfaite. Il y aurait de la témérité à essayer ce qu'un homme d'un si rare mérite a tenté inutilement. Les curieux trouveront dans le *Specimen biblioth. hispano-majansianæ* (p. 1-39) des détails intéressants sur tous les ou-

vrages de Lebrixa qu'avait pu recueillir Mayans. On se contentera d'indiquer ici les principaux : 1° *Introductiones latinæ*, Salamanque, 1481, in-fol.; c'est le premier ouvrage imprimé dans cette ville; on n'en connaît guère que deux ou trois exemplaires en Europe. Cet opuscule fut réimprimé en 1482 avec quatre feuillets d'additions, et l'on en cite une 3^e édition, de Zamora, vers 1485 (voy. Laserna, *Dict. bibl.*, t. 3, p. 199). Antonio et même Maittaire n'ont connu que l'édition de Christophe, de Crémone, 1491, in-4°, qu'ils regardent comme la seconde et qui n'est tout au plus que la quatrième. Il est inutile de citer les éditions postérieures, quoique préférables par les améliorations qu'y fit l'auteur. La-cerda a refondu la grammaire de Lebrixa et en a fait un ouvrage nouveau; mais il a conservé sur le frontispice le nom du premier auteur pour ne point nuire aux intérêts de l'hôpital de Madrid, qui avait la propriété de cette grammaire (voy. CERDA). 2° *Grammatica sobre la lingua castellana*, ibid., 1492, in-4°; cette rare édition a été contrefaite vers le milieu du dernier siècle; mais il est facile de reconnaître les exemplaires d'un tirage moderne (Voy. Laserna, *Dict. bibl.*, p. 200). 3° *Lexicon latino-hispanicum et hispano-latinum*, ibid., 1492, 2 vol. in-fol., édition de la plus grande rareté. Ce dictionnaire eut un très-grand succès, et il a été réimprimé souvent dans le 16^e siècle; l'édition de Madrid, 1683, in-fol., est la plus belle et la plus complète; mais cet ouvrage a été surpassé depuis longtemps. 4° *Introductionum in cosmographiam Pompon. Melæ*, ibid., 1498, in-4°; cette introduction est claire, dit Mayans, comme tous les ouvrages de Lebrixa. 5° *Juris civilis Lexicon*, ibid., 1506, in-fol.; cet ouvrage a mérité à Lebrixa le titre de premier restaurateur du droit civil et l'a fait placer par Gravina avant Budé et Alciat. Après cette édition, on fait cas de celle de Paris, 1549, in-8°, avec un commentaire de Franc. Jamet. 6° *Annotationes in quinquaginta sacre Scripturæ locos*, Alcala, 1516, in-4°. C'est une réponse aux théologiens qui avaient critiqué son travail sur l'Ancien Testament. 7° *Lexicon artis medicamentariae*, ibid., 1518. Ce dictionnaire fut imprimé à la suite du *Traité* de Dioscoride revu par Lebrixa. 8° *Rerum à Fernando et Elizabetha gestarum decades duæ*, etc., Grenade, 1545, in-fol. Ce recueil des ouvrages historiques de Lebrixa, qu'on trouve rarement complet, parce que les pièces dont il se compose ont chacune des titres particuliers et une pagination différente (Voy. le *Catalogue de la bibliothèque* de Santander, n° 4503), a été publié par les soins de Sanche, l'un des fils de Lebrixa, qui établit dans sa propre maison des presses et y réunit les meilleurs ouvriers pour donner de nouvelles éditions des ouvrages de son père. Mayans a publié en 1735 à Madrid, in-8°, *Reglas de ortografía en la lengua castellana*, ouvrage de Lebrixa, qu'il regarde comme le meilleur que

l'on ait sur cette partie si importante de la grammaire, et y a ajouté quelques *Elégies latines* du même auteur. L'académie royale de Madrid proposa en 1796 l'*Eloge* de Lebrixa; le prix fut remporté par J. B. Muñoz (*voy.* ce nom). Chardon de la Rochette a donné un extrait intéressant de cet éloge dans le tome 2 de ses *Mélanges*, p. 198-221; mais il lui est échappé quelques erreurs chronologiques, qui ont été corrigées dans cet article, d'après la préface même que Lebrixa a mise à la tête de son *Dictionnaire* et que Mayans a réimprimée presque en entier dans le *Specimen* déjà cité. W—s.

NECHOS I^{er}, roi d'Egypte, monta sur le trône vers l'an 722 avant J.-C., et après un règne de huit ans, dont l'histoire n'a conservé aucune particularité, fut tué par Sabacos, roi d'Ethiopie. Il laissait au berceau un fils nommé Psammitichus, qui ne lui succéda pas immédiatement, mais qui parvint enfin à reconquérir son royaume (*voy.* la *Chronologie d'Hérodote* par Larcher, chap. 1-12). — NECHOS II, fils de Psammitique, lui succéda vers l'an 617 avant J.-C. Il entreprit de creuser un canal pour conduire les eaux du Nil au golfe Arabique (la mer Rouge); mais il abandonna cet ouvrage, qui avait déjà coûté la vie à 120,000 hommes, sur l'avertissement de l'oracle, qu'il travaillait pour les barbares (Hérodote, liv. 2). On sait que ce canal, recreusé sous Ptolémée-Philadelphie et sous Adrien, fut définitivement comblé l'an 767 par le calife Al-Mansour (*voy.* le *Dicuil* de Letronne, p. 11-21). Alors Nechos tourna ses vues du côté des expéditions lointaines, et établit des flottes sur les deux mers qui baignent l'Egypte. Hérodote rapporte que Nechos envoya des vaisseaux montés par des Phéniciens à la reconnaissance des côtes d'Afrique, et qu'il leur donna l'ordre d'entrer à leur retour par les Colonnes d'Hercule, dans la mer Septentrionale (la Méditerranée). Le récit de ce voyage, qu'Hérodote tenait des prêtres de l'Egypte, a été admis un peu légèrement par des savants d'ailleurs très-estimables; mais Gosselin a fait voir que ce prétendu voyage autour de l'Afrique n'est qu'un roman combiné sur la fausse opinion que les Egyptiens s'étaient faite de la forme et de l'étendue de cette partie du monde (*voy.* ses *Recherches sur la géographie des anciens*, t. 1^{er}, p. 204-217). Nechos fit la guerre aux Syriens, les battit près de Magdole et leur enleva la ville de Cadytis. Les Livres saints offrent plus de détails sur cette expédition qu'Hérodote n'en avait pu recueillir de la bouche des prêtres d'Egypte, jaloux de la gloire de leur nation. Ce prince, que l'historien sacré nomme Pharaon Nechao, alarmé de la puissance des Babyloniens et des Mèdes, qui avaient détruit l'empire des Assyriens, marcha vers l'Euphrate pour les combattre, mais Josias, roi de Juda, dont il devait traverser les Etats, voulut s'opposer à son passage, et lui livra un combat dans la

vallée de Mageddo (la Magdole d'Hérodote). Josias y perdit la vie (*voy.* Josias). Le vainqueur prit alors Cadytis (1) et, poursuivant sa marche, battit les Babyloniens, leur enleva Carkhamis, grande ville sur l'Euphrate, où il mit une forte garnison. Ayant appris que Joachaz s'était emparé du trône de Juda au préjudice de Joachim, l'aîné de ses frères, il le manda à Samath, ville de Syrie, où lui-même se trouvait alors. Il le retint prisonnier, rétablit Joachim dans ses droits (*voy.* ces noms), et rentra triomphant en Egypte. Nechos consacra à Apollon l'habit qu'il avait porté dans cette mémorable expédition. Ce prince ne jouit pas longtemps du fruit de ses victoires; Nabuchodonosor lui enleva à son tour Carkhamis et tous les Etats dont il s'était emparé. Nechos mourut l'an 600 avant J.-C. Son fils Psammis lui succéda. W—s.

NECKER (JOBST DE), artiste allemand du 16^e siècle, nommé aussi J. de Negcker ou Denecker, était graveur sur bois à Augsbourg. Il a gravé une suite de planches représentant l'*Histoire de l'Enfant prodigue*, avec ces mots à la fin : « Imprimé à Augsbourg par Jobst de Negcker, graveur de planches. » Il a coopéré à l'édition du *Theuerdank* et à celle du Cortège triomphal de l'empereur Maximilien. Mais c'est surtout par ses éditions de la Danse Macabre qu'il a attiré récemment l'attention et provoqué les recherches des bibliophiles allemands. La première édition qu'il donna de ces gravures sur bois, d'après celles d'Holbein, fut publiée en 1544 dans le format in-folio. Ce fut, à ce qu'il paraît, une contrefaçon d'une édition de Bâle de 1530. Elle consiste en 42 planches gravées par la même main, dont la fermeté est remarquable. Elle est signée *Jobst Denecker*, et se distingue de toutes les autres éditions de la Danse Macabre par une planche représentant un couple adultère couché, à qui le mari, aidé de la Mort, enfonce l'épée dans les flancs. Dans une seconde édition, dépourvue de date et d'indication du lieu de la publication, mais munie du monogramme de l'artiste, la planche de la punition du couple adultère, qui paraît avoir fait horreur ou causé du scandale, est changée. La chambre et le lit sont comme dans la planche originale; mais le couple adultère est assis devant le lit en entrelaçant ses bras, et la Mort, placée sur le côté, se contente de leur montrer un miroir et un sablier. Une planche représentant un crucifix est également en plus dans ces deux éditions; elle ne se trouve pas dans le recueil original gravé par Holbein. En revanche, de Necker n'a pas les deux planches représentant l'astrologue et le guerrier, qu'on voit dans les éditions de Lyon, et qui manquent dans celle de Bâle de 1530. Aux planches gravées par de Necker sont joints des vers rimés allemands.

(1) Prideaux pense que cette ville ne peut être que *Jérusalem*, et son sentiment a été adopté par Kollin et quelques autres auteurs.

Une troisième édition du recueil de cet artiste parut en 1561; il y manque la planche du couple adultère; elle manque également dans une contrefaçon in-4° faite à St-Gall en 1581. La troisième édition est terminée par ce qui suit : « Imprimée dans la louable ville impériale d'Augsbourg, par David Denecker, graveur de planches. » Ce David a dû être le fils de Jobst. Son nom est reproduit dans une quatrième édition imprimée à Leipsick en 1572. Cinq ans après, il fit paraître à Augsbourg un *Livre de la Passion*, et, en 1579, il publia à Vienne (en Autriche) un recueil de planches in-4°, représentant principalement l'échelle de la vie ou les divers âges. Il en a paru, dans la même année et dans la même ville, une édition in-8° dont les planches n'ont pas de bordure comme dans l'édition in-4°. Ce que cette petite édition a de particulier, c'est que la préface est signée David de Necker, tandis que sur le titre on lit : « Imprimée à Vienne, en Autriche, par Hercule de Necker, 1579. » Hercule était peut-être fils de David et petit-fils de Jobst. On n'a pu éclaircir davantage cette filiation présumée. (Voy. la Notice de Massmann dans le *Kunstblatt*, 1831, n° 76.) D—G.

NECKER (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Custrin en Poméranie, alla s'établir à Genève, où il obtint le titre de bourgeois en 1726. Il professa longtemps le droit public à l'académie de cette ville, et y mourut en 1760. On a de lui : 1° quatre *Lettres sur la discipline ecclésiastique*, Utrecht, 1740, in-12; 2° *Description du gouvernement présent du corps germanique appelé vulgairement le Saint-Empire romain*, Genève, 1742, in-8°, anonyme; 3° *Responsio ad questionem : Quis sit verus sensus commatis Salus populi suprema lex esto*, etc. (dans le tome 6 de la *Tempe helvetica*). Charles-Frédéric Necker laissa deux fils, dont le puîné, Jacques, fut le célèbre contrôleur général des finances sous Louis XVI (voy. Jacques NECKER). — L'aîné, Louis, né en 1730, fut nommé en 1757 professeur de mathématiques à l'académie de Genève, sa ville natale; mais il abandonna ses fonctions pour se livrer au commerce, vint à Paris et s'y associa avec Girardot et Haller, banquiers; il fonda ensuite un établissement à Marseille, puis en 1791 retourna dans sa patrie, où il mourut en 1804. Il est auteur d'une dissertation intitulée : *Theses de electricitate*, Genève, 1747, in-4°. Il a fourni les articles *Forces* et *Frottements* à l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, sous lequel il avait étudié. On trouve encore de lui, dans le Recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences, t. 4 (1763), un mémoire sur la solution de quelques problèmes de mécanique. — NECKER (Jacques), fils du précédent, naquit à Genève en 1758, y remplit les fonctions de syndic, et fut appelé à l'académie comme professeur de botanique. Il appartenait aussi à la société de physique et d'histoire naturelle de cette ville, où il mourut le 26 octobre 1825. Il avait épousé

mademoiselle de Saussure (voy. NECKER DE SAUSSURE). P—RT.

NECKER (NOEL-JOSEPH), botaniste du 18^e siècle, était né dans la Flandre en 1729. Dès sa plus tendre jeunesse, son goût l'entraîna vers l'étude de la science qu'il a cultivée toute sa vie. Son excessive application rendit son caractère mélancolique et hypocondriaque. La haute opinion qu'il avait de ses talents explique son irascibilité contre les critiques. Reçu docteur en médecine à l'université de Douai, Necker devint successivement botaniste de l'électeur palatin, historiographe du palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire au collège de médecine de Nancy et membre de plusieurs académies. Il mourut à Mannheim le 10 décembre 1793. Rémy Willenmet, qui, dans le *Magasin encyclopédique* (2^e année, t. 1^{er}, p. 192), a donné une Notice sur Noël-Joseph Necker, dit qu'on ne peut lui contester beaucoup de sagacité, et que, mécontent des méthodes et systèmes de botanique, il en imagina, ainsi qu'on le voit dans ses ouvrages, dont voici la liste : 1° *Deliciae gallo-belgicae sylvestres, seu tractatus generalis plantarum gallo-belgarum ad genera relata, una cum differentiis, nominibus trivialibus, pharmaceuticis, locis natalibus, proprietatibus, virtutibus, ex observatione, chemie legibus, auctoribus præclaris, cum animadversionibus, secundum principia lianæana*, Strasbourg, 1768, 2 vol. in-12; 2° *Methodus muscorum*, Mannheim, 1771, in-8°; réimprimé à Ratisbonne et en Angleterre; 3° *Physiologia muscorum*, Mannheim, 1774, in-8°; traduit en français sous ce titre : *Physiologie des corps organisés, ou Examen analytique des animaux et des végétaux comparés ensemble*, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différents règnes de la nature, Bouillon, 1775, in-8°; 4° *l'Auteur justifié, ou Recension faite par les journalistes de la bibliothèque universelle allemande, au sujet de la Physiologie de Necker, par M. B...*, Mannheim, 1778, in-8°. Ce fut Necker lui-même qui publia cette défense de sa *Physiologia*. 5° *Eclaircissements sur la propagation des filicées en général*, Mannheim, 1775, in-4°. L'académie, sur la demande de Necker, avait proposé pour sujet de prix : *Démontrer par des expériences aussi neuves que concluantes l'existence ou l'absence des sexes et de la vraie semence dans quatre espèces de plantes* (l'osmonde royale, la fougère commune, la prêle des champs, la prêle des marais). Aucun mémoire n'ayant été envoyé, Necker en composa un, qui fait partie du tome 3 des *Actes* de l'académie électorale palatine de Mannheim. 6° *Histoire naturelle du tussilage et du pétasite*, dans le tome 4 des *Actes* de l'académie; 7° *Traité sur la mycologie, ou Discours sur les champignons en général*, Mannheim, 1788, in-8°. Willenmet observe que l'ouvrage aurait dû être intitulé *Traité sur la micétologie* (et non mycologie). 8° *Elementa botanica*, Neuwied, 1690, 3 vol. grand in-8°. « Traité

« élémentaire vraiment unique et original dans « son genre. Il est, dit Willemet, le fruit de « douze années de réflexions, de recherches et « de profondes méditations. » Necker, se trouvant à Paris en 1763, présida à la collection des mousses, lichens et algues peints d'après nature pour Roussel, fermier général, qui y dépensa dix mille francs. Hedwig a donné le nom de *Neckera* à un genre de mousses. A. B—r.

NECKER (JACQUES), ministre des finances et principal ministre d'Etat sous Louis XVI, naquit à Genève le 30 septembre 1732 d'une famille ancienne (*voy. Charles-Frédéric NECKER*). Destiné au commerce par la volonté de ses parents, mais appelé par ses facultés à l'étude des lettres et aux méditations de la philosophie comme à celles de la politique, il sortait d'une éducation où chacun de ces objets avait trouvé sa place, lorsqu'il vint à Paris faire son noviciat commercial à la maison de banque de M. Vernet. Le disciple devint bientôt maître, et la maison Thélusson, où il entra comme associé, lui dut d'éclatants succès. Il consacra vingt ans à faire sa fortune. Elle fut aussi brillante qu'honorable. Parvenu à ce degré de richesse qui garantit tout ce qu'on peut désirer d'indépendance et d'agréments dans la vie, il tourna ses pensées vers des objets plus élevés. Nommé par la république de Genève son résident à la cour de France, il eut avec le duc de Choiseul des rapports d'affaires et de société, qui inspirèrent au ministre beaucoup d'estime pour son caractère et de goût pour son esprit. Syndic de la compagnie des Indes françaises, il avait eu le talent de la faire renaître de ses cendres en 1764 ; il eut le courage de la défendre en 1769 contre les attaques de l'abbé Morellet, contre l'intention qu'annonçaient les ministres de la détruire et contre le cri plus redoutable de l'opinion, qui regrettait qu'elle eût jamais existé. La compagnie fut détruite en 1770, mais parmi les souvenirs qui en restèrent fut celui du courage et du talent avec lequel Necker l'avait régie en 1764, et défendue en 1769. En 1773, il remporta le prix proposé par l'Académie française pour l'éloge de Colbert. La préoccupation des intérêts et des besoins du peuple était dès lors une des pensées dominantes de Necker, et se fit encore remarquer dans son troisième ouvrage, intitulé *Essai sur la législation et le commerce des grains*. De ce moment, on s'accoutuma à le regarder comme destiné à remplir une grande place dans l'administration des finances. Au milieu de l'affaiblissement du crédit public et à la veille d'une guerre déjà résolue pour la cause anglo-américaine, Maurepas crut ne pouvoir échapper à tant de difficultés qu'en proposant au roi, en 1776, d'appeler Necker à cette administration. Il ne fut d'abord que directeur du trésor et conseiller adjoint au contrôleur général Taboureau. Mais, l'année suivante, le directeur du trésor royal devint le directeur général des finances. La pu-

blicité, l'économie, l'ordre et l'application de la morale à toutes les transactions, parurent à Necker les fondements les plus fermes du crédit. Il donna l'exemple inconnu, quelques personnes ont dit orgueilleux, de refuser les appointements attachés à sa place, voulant se rendre plus facile, par son propre désintéressement, la suppression d'une infinité de places aussi onéreuses qu'inutiles. Plus de six cents charges de cour ou de finance furent supprimées. La modération des traitements et le perfectionnement de la comptabilité enrichirent le trésor d'une quantité de fonds qui jusque-là en avaient été tirés ou détournés. Il fit plus que de ne pas surcharger les peuples, il les soulagea au milieu de cette guerre qu'il avait déconseillée. Il proposa au roi, et le roi s'empressa d'abolir dans tous ses domaines le droit de mainmorte, l'un des plus onéreux de la féodalité. Le fardeau de la taille fut allégé et mis par une déclaration précise à l'abri des extensions arbitraires. Les hôpitaux, les hospices de charité, les prisons, tout se ressentit de la bienfaisance royale déployée par un ministre, on pourrait dire par une famille digne d'en être l'instrument ; car, tandis que Necker exerçait son ministère de réforme et d'économie sur les courtisans et les administrateurs, sa femme en remplissait un de consolation et de secours pour toutes les espèces d'infortune (*voy. l'article suivant*). En 1778, commença une grande opération du premier ministère de Necker, l'établissement des assemblées provinciales. C'était sagement, successivement que Necker se proposait de les introduire en France ; voulant toujours justifier, par l'expérience de celle qui venait de naître, la création de celle qu'il allait former, deux provinces seulement, le Berri et le Rouergue, obtinrent cette institution pendant son premier ministère, et elles en ont senti et prouvé les avantages. Cependant le directeur général des finances ne pouvait s'entendre pour la comptabilité maritime avec l'ancien lieutenant de police Sartine, dont Maurepas avait fait un secrétaire d'Etat de la marine. Necker profita d'un accès de goutte qui retenait à Paris le ministre principal pour presser le roi de confier à un autre ce département si important. Un homme dont toute la vie avait été un modèle d'honneur et de zèle, le maréchal de Castries, fut proposé par Necker et nommé par le roi, qui alla voir son vieux conseiller malade, pour adoucir par cette faveur le déplaisir qu'il aurait de voir un secrétaire d'Etat arriver par un autre que par lui. Le premier ministre dissimula, mais ne pardonna pas. Il attendit le moment de reprendre sa revanche, et l'année suivante le lui fournit. Ce moment fut l'époque du fameux *Compte rendu* publié par ordre du roi (1781, in-4° de 116 pages). Après cinq ans de ministère, parti d'un déficit de trente-quatre millions, et ayant suffi sans un sou d'impôt à la dépense de la guerre, Necker montrait à la France un état

de finances où la recette annuelle excédait de dix millions la dépense ordinaire. Quelques objections s'élevèrent alors et se sont grossies depuis, d'abord contre le système d'administration dont ce compte rendu était le résultat, ensuite contre la convenance de sa publicité. Quoi qu'il en soit, la France entière fut transportée d'allégresse à la première lecture du *Compte rendu*. Les étrangers, le parlement d'Angleterre surtout, les ministres comme l'opposition, partageaient le respect de la France pour Louis XVI et pour son ministre. Le *compte rendu* au roi l'avait été en présence de Maurepas; il était publié sous sa garantie, toutes les pièces justificatives lui en avaient été soumises; cependant autour de lui circulaient des réfutations mensongères de ce qui était pour lui une vérité démontrée; à côté de lui se lisaient de vrais libelles, que son indignation eût dû repousser, que son autorité eût pu prévenir et que ses railleries semblaient favoriser. Le mémoire que Necker avait composé en 1778 sur l'établissement des assemblées provinciales, fait pour le roi seul, tomba de proche en proche dans des mains qui, pour soulever contre son auteur les parlements, les intendants et le conseil, livrèrent à la publicité une pièce évidemment vouée au mystère. Assailli par des haines si puissantes, Necker pensa qu'il était désormais nécessaire pour lui d'assister à la discussion de ses plans, et de faire cesser ce jeu funeste d'une approbation ostensible et d'une opposition intérieure. Il demanda l'entrée au conseil, on lui offrit les *entrées de la chambre*; il donna sa démission. Plusieurs de ses amis lui reprochèrent alors un orgueil trop inflexible; ils lui représentèrent que Maurepas, plus qu'octogénaire, ne le gênerait pas longtemps et que, cet obstacle écarté, il n'y avait plus rien qui ne lui devînt facile pour le bonheur de la France. La reine voulut faire un effort sur l'esprit de Necker et le voir en particulier. Une foule de personnes de la première distinction attendaient avec anxiété l'issue de cet entretien. « Eh ! bien, Madame ? » dit une d'elles, aussitôt que Necker fut sorti. « Il ne veut pas absolument, » répondit la reine avec l'accent d'une profonde tristesse. Parmi les reproches qu'on a faits à Necker, le plus difficile peut-être à repousser est d'avoir quitté le ministère en 1781. S'il eût été près du roi le jour où Maurepas expira, le grand crédit lui aurait été dévolu, il n'y aurait eu ni déficit, ni notables, ni révolution. Sa retraite fut généralement traitée de calamité. Nombre de villes et de corporations s'empressèrent de lui exprimer leurs regrets. Les étrangers n'en jugèrent pas autrement. Le grand Frédéric passait une revue lorsqu'on lui remit le paquet où ce changement lui était annoncé. « Ils ont accepté la démission de Necker, dit-il, cela fait pitié. » Joseph II, Catherine II, la reine de Naples, lui offrirent vainement de le mettre à la tête de leurs finances. Rentré dans le repos, il

composa son ouvrage sur l'*Administration des finances*, Paris, 1784, 3 vol. in-8°; 1785, 3 vol. in-12. Ce livre, resté classique en son genre, parut en 1784 et quatre-vingt mille exemplaires s'en vendirent en peu de jours; jamais sujet aussi sérieux n'avait excité une curiosité aussi universelle. C'était sans doute une chose nouvelle dans les habitudes d'une monarchie absolue que de voir un ministre en retraite publier solennellement qu'il se consolait des disgrâces de la cour avec les suffrages de la nation. Pendant que Necker écrivait sur les finances, on avait peine à trouver qui osât les régir après lui, et les essais n'étaient pas heureux. Enfin, après beaucoup de changements et d'incertitudes, Calonne en devint le directeur. Il fit à son début de grandes promesses et ne put les réaliser; obligé d'appeler à son secours une assemblée de notables, il voulut écarter de lui toute responsabilité, fit remonter le déficit à plusieurs siècles et, au lieu d'un excédant de dix millions, prétendit qu'il y avait eu un vide de cinquante. Necker, après lui avoir proposé en vain une explication franche, ne put garder le silence, se voyant dénoncé à l'univers. Il demanda au roi la permission de venir dans l'assemblée des notables prouver, en présence de Sa Majesté, la vérité du compte qu'il avait rendu, n'obtint pas sa demande, et publia une réponse à l'attaque de Calonne, qui ne lui répliqua qu'en le faisant exiler par une lettre de cachet à quarante lieues de Paris, et qui bientôt fut chassé lui-même par les notables. L'archevêque Brienne, devenu premier ministre, fut pressé par les amis de Necker de le rappeler au contrôle général et leur donna sa parole de le proposer au roi. Mais ils surent bientôt que, le jour du départ de Calonne, le roi avait pensé de lui-même à le faire remplacer par Necker, et en avait été détourné, non pas à la vérité par l'organe direct de Brienne, mais par celui de ses collègues ministériels qui lui était le plus confidentiellement uni. Dans le discours par lequel Brienne congédia les notables, il dit, en parlant des assemblées provinciales qui allaient être établies dans toute la France : « Puisqu'un seul et « même intérêt doit animer les trois ordres, on « pourrait croire que chacun devrait avoir un « égal nombre de représentants. Les deux premiers ont préféré d'être confondus et réunis, « et par là le tiers état, assuré de réunir à lui « seul *autant de voix* que le clergé et la noblesse « ensemble, ne craindra jamais qu'aucun intérêt « particulier en égare les suffrages. Il est juste « d'ailleurs que cette portion des sujets de Sa « Majesté, si nombreuse, si intéressante et si « digne de sa protection, reçoive au moins, par « le nombre des voix, une compensation de l'influence que donnent la richesse, la dignité et « la naissance... En suivant les mêmes vues, le « roi ordonnera que les suffrages ne soient pas « réunis par ordres, mais *par têtes*. La pluralité

« des opinions des ordres ne représente pas tous les jours cette pluralité réelle, qui seule exprime véritablement le vœu d'une assemblée. » Il y aurait de l'injustice à omettre ces antécédents, quand on doit examiner qui a été responsable de la double représentation du tiers et de l'opinion par têtes. Après avoir exilé, rappelé, cassé les parlements; après avoir créé, installé, suspendu on ne sait quelle cour plénière, qui devait tout remplacer et qui n'avait trouvé place nulle part; le prélat ministre, ne pouvant plus se passer d'un moyen de confiance et d'un moyen d'ordre, se trouva réduit à l'alternative ou de rappeler les parlements, qui pouvaient lui faire son procès, ou d'appeler les états généraux, qui pouvaient lui savoir gré de leur existence. Il se détermina pour le dernier parti; le 8 août 1788, un arrêt du conseil prononça la convocation des états généraux; à partir de ce jour, il n'y avait plus force humaine qui pût empêcher cette convocation. Dans les temps les plus tranquilles, l'annonce d'un grand changement politique porte toujours atteinte au crédit; au milieu d'une lutte dans laquelle l'autorité avait essuyé tant de défaites, la convocation des états généraux devenait inquiétante pour la fortune de ceux-là mêmes qui l'avaient proposée. La circulation du numéraire s'arrêta. Plus d'anticipations possibles sur les années futures. Le premier ministre imagina d'acquitter en billets portant intérêt tous les paiements jusqu'au dernier jour de l'année suivante. A peine cet arrêt eut-il été publié, qu'une alarme universelle se manifesta et fit craindre une insurrection dans la capitale. Le premier ministre, épouvanté, demanda le secours de Necker pour les finances. Necker répondit que, l'année précédente, il eût été prêt à partager les travaux de l'archevêque de Sens, mais que dans le moment actuel il ne voulait pas partager son discrédit. Le mécontentement grossissait. La reine envoya chercher l'archevêque et lui déclara qu'il fallait céder à l'orage. Indiqué comme le seul sauveur de la chose publique, Necker fut appelé dès le lendemain à Versailles. « Que ne m'a-t-on donné ces quinze mois de l'archevêque de Sens! mais à présent il est trop tard; » tel fut son premier mot en apprenant sa nomination. Il trouva le trésor royal avec quatre cent mille francs, les effets publics sans valeur, les parlements en exil, toutes les provinces agitées, la députation de Bretagne à la Bastille, les états généraux promis avec une solennité qui permettait à peine de les différer d'un seul jour, toute la France menacée des horreurs de la famine et Paris déjà inondé d'un débordement d'écrits sur les états généraux, écrits provoqués par le ministre qui venait de se retirer (*voy. LOMÉNIE*). En une matinée, les effets remontèrent de trente pour cent. Les billets-monnaie disparurent, les paiements furent remis au courant, les subsistances arrivèrent; la Bretagne se calma, le Dau-

phiné, qui alors régissait la France, la Normandie, la Bourgogne, le Béarn, changèrent leurs murmures et leurs menaces en expressions de reconnaissance. Le trésor royal pourvu, la sécurité publique rétablie, le ministre s'occupa du rappel des parlements, mesure la plus ardemment sollicitée par l'opinion générale. Les magistrats emprisonnés ou exilés vinrent reprendre leurs fonctions, et les états généraux furent avancés de quatre mois. Mais le parlement réclama pour type de leur convocation le mode suivi pour ceux de 1614; et ici se montra un trait bien prononcé du caractère des temps. Jamais révolution dans les esprits ne fut plus prompte. Le même parlement reçu en triomphe le 22 septembre parce qu'il avait provoqué les états généraux, se vit couvert d'outrages, le 24, parce qu'il voulait que leur convocation eût lieu selon les formes de 1614. Necker, n'osant prendre sur lui la décision, imagina d'assembler de nouveau les notables pour les consulter. Les notables se trompèrent sur une question trop méconnue alors. Une propriété territoriale serait-elle nécessaire pour être élu député aux états généraux? Si cette question eût été décidée à l'affirmative, la France n'eût eu pour représentants que des hommes intéressés, par la conservation de ce qui leur appartenait, au respect de ce qui appartenait à autrui, et la paix publique eût été couverte d'un rempart inexpugnable. On peut même dire que la double représentation du tiers devenait un objet secondaire si cette première question eût été ainsi décidée; mais elle fut rejetée par tous les bureaux. La double représentation dès lors reprit toute son importance. Elle n'obtint la majorité que dans un seul bureau. On s'est éloigné de la vérité en représentant Necker comme entraîné par une aveugle prévention à ce doublement du tiers. Ses perplexités ont été à ce point, qu'il a eu dans son cabinet un premier rapport imprimé, dans lequel il refusait au troisième ordre un nombre de représentants égal à celui des députés des deux ordres supérieurs. Il donnait seulement à plusieurs grandes villes la satisfaction d'élire un plus grand nombre de députés. Nous tenons de l'archevêque de Bordeaux (M. de Cicé) cette particularité jusqu'ici inconnue, mais incontestable. Il nous a répété vingt fois qu'il avait vu ce premier rapport, qu'il y avait concouru lui-même, qu'il l'avait laissé dans le cabinet du ministre en partant pour la campagne; que revenu à Paris, la veille de Noël, il avait trouvé tout changé, et que Necker lui avait dit: « Nous ne sommes plus assez forts pour leur refuser leur doublement. Il le faut complet. » Combien, depuis, avons-nous entendu de voix reprocher à ce ministre le doublement des députés du tiers, que nous avons entendues en 1788 dire à lui-même, à nous, à tout ce qui les approchait: « Si vous ne doublez pas le tiers, il se décuclera... Si vous ne nous appelez pas au

« nombre de deux, nous viendrons au nombre « de dix ! » Enfin, le 27 décembre, le ministre lut au conseil le fameux rapport où il concluait en faveur de la double représentation. Le roi la sanctionna le 29 et ordonna la convocation des états généraux pour le 27 avril de l'année qui allait commencer. Ce résultat du conseil, publié dans toute la France, fit arriver au pied du trône autant d'adresses de remerciements qu'il y avait été envoyé de supplications pour obtenir ce que Sa Majesté venait d'accorder. Loin d'être enivré du succès de ses conclusions, Necker en attendait la suite avec une anxiété qui s'augmentait à la nouvelle de certaines élections. « Je vois la « grande vague s'avancer, écrivait-il en approchant de l'ouverture des états ; est-ce pour « m'engloutir ? » Le rédacteur de cet article a vu cette lettre. Ils s'ouvrirent le 5 mai 1789, ces états qui devaient laisser de si longs souvenirs dans la mémoire des hommes. Le ministre principal borna son discours à développer l'état des finances, à indiquer les réformes nécessaires, à faire valoir les vertus du roi, à recommander la fidélité en même temps que le patriotisme. Il y eut des moments où ses paroles parurent entraîner tous les suffrages ; mais, en général, le tiers lui sut mauvais gré de n'avoir pas abordé la question du *vote par têtes*, et ceux à qui ce mot seul faisait horreur, voyant avec surprise tout ce que le ministre avait fait en huit mois pour le rétablissement des finances, lui reprochèrent la convocation des états généraux comme inutile. La discorde s'établit dans les états dès le lendemain de leur ouverture. Il y eut division entre les ordres et division dans chaque ordre. Le plus faible des trois fut le plus provoquant. Le seul fort ne cessa d'abuser de sa force ; il franchit toutes les bornes, prétendit être à lui seul la nation, se donna le titre d'*assemblée nationale*. L'intervention solennelle du roi devint nécessaire ; la séance royale du 23 juin eut lieu. Elle eût pu être tenue le 20, jour où on l'annonçait. On eût par là prévenu la jonction du clergé au tiers état, qu'un tel auxiliaire rendait encore plus entreprenant ; on eût détourné ce fameux serment du *Jeu de paume*, qui séduisit quelques esprits sages (voy. MOUNIER). Résolue tardivement, inhabilement préparée, cette séance fut encore étrangement dénaturée dans son exécution. Il n'est plus permis de douter du plan primitif qu'avait proposé le principal ministre, ni d'appeler du nom de *corrections légères* les altérations que de nouveaux conseillers firent subir à ce plan ; mais il est très-vrai que, ces altérations s'opérant par le changement d'un très-petit nombre d'articles, on avait conservé en partie les trois discours que Necker avait proposés pour le roi. Telle était l'incohérence résultant de cette mutilation précipitée, que le roi allait dire aux trois ordres, en ouvrant la séance : « Je vous ordonne de vous réunir, » et en la

fermant : « Je vous ordonne de vous séparer. » On connaît la réponse que Mirabeau, d'une voix tonnante, fit au messenger du roi, qui le sommait d'évacuer la salle (voy. MIRABEAU). Du moment où Necker avait vu son plan subir des altérations, il s'était demandé à lui-même s'il ne devait pas protester par son absence du *lit de justice*, comme on l'appelait déjà. Arrivé à l'heure même de la séance royale, il s'interrogeait encore sur le parti qu'il devait prendre. Il avait fini par se décider à ne pas paraître abandonner le roi dans un moment si critique ; il descendait pour se rendre à la séance, lorsque ses amis les plus imposants députèrent un d'eux vers lui pour l'avertir qu'ils avaient recueilli de toutes parts la disposition générale des esprits, qu'il était perdu s'il se montrait à la séance et non-seulement compromis dans son honneur personnel, mais réduit à l'impuissance de rendre aucun service au roi et à la chose publique. Cet avis l'emporta dans l'esprit de Necker, et nous répétons qu'il était être très-imposant pour lui par le caractère des personnes qui le lui donnaient ; mais nous croyons qu'elles lui firent commettre une grande faute. Son siège fut vide quand le roi était sur son trône, et aussitôt après il envoya sa démission. Cette démission fut à peine connue, qu'un mouvement populaire éclata. La reine manda Necker sur-le-champ, le somma en reine, le conjura en épouse et en mère de reprendre sa place, en lui promettant que ses conseils désormais seraient les seuls suivis. Le roi se montra ; Necker se prosterna devant le couple auguste et annonça au peuple assemblé qui l'attendait sous les murs de l'appartement royal qu'il obéissait au roi en restant ministre. Le peuple le reporta chez lui en triomphe au cri de *Vivent le roi et M. Necker !* On l'a peint enivré de ce triomphe, et cependant la vérité est qu'en entrant dans son cabinet, où l'attendaient quelques amis, il leur dit : « Je « reste ; mais vous voyez ce peuple et les béné- « dictions dont il m'accompagne ; avant quinze « jours peut-être c'est à coups de pierres qu'il me « suivra. » Bientôt les députés accoururent en foule dans sa maison. Nous avons été témoin de cette scène ; nous avons vu Necker succombant sous le poids de tant de sentiments et de tant d'hommages, ne pouvant dire autre chose que ces mots entrecoupés : « Messieurs, confiez- « vous au roi ; messieurs, faites que le roi aime « les états généraux... » Nous avons vu ces députés prendre les mains du ministre qui leur parlait ainsi, les arroser de leurs larmes ; nous les avons entendus lui dire avec transport : « Oui, nous aimons le roi et nous nous confions « à lui et à vous... » Tout n'était donc pas encore perdu à cette époque, et il fallait tourner au profit de la couronne jusqu'à la popularité qu'on accusait d'avoir été acquise à ses dépens. Necker eut d'abord le crédit d'obtenir du roi la lettre qui le 28 juin consumma la réunion des

trois ordres. Mais il n'eut pas celui d'empêcher la marche des troupes que les conseils secrets, redevenus bientôt prédominants, firent arriver de toutes parts vers la capitale. Il craignait moins l'approche de ces troupes en elle-même (car il ne pouvait se tromper sur les intentions), que le parti qu'en tireraient les factieux. L'incendie subit excité par la motion de Mirabeau prouva que cette crainte n'était pas chimérique. Tout à coup, le 11 juillet, Necker reçut une lettre du roi qui lui ordonnait de sortir du royaume et de s'éloigner sans éclat. Les nouveaux ministres avaient proposé de le faire arrêter, « craignant, disaient-ils, son immense popularité et quelque rébellion. » Mais le roi avait répondu : « Je suis sûr qu'il obéira avec scrupule et disparaîtra sans éclat. » En effet, Necker, qui avait reçu la lettre à trois heures, dina comme de coutume avec les amis qu'il avait invités, sans que personne pénétrât son secret, ne le confia qu'à sa femme en sortant de table, monta avec elle dans sa voiture à cinq heures et demie, comme s'il n'allait faire que sa promenade habituelle, et, à deux cents pas de sa maison, donna l'ordre de le conduire à la première poste; ses amis et sa propre fille ne surent son départ que le lendemain. Pendant dix mois d'administration, il s'était occupé sans relâche de prévenir la disette dont la France était menacée. MM. Hope lui avaient demandé sa caution personnelle pour se charger de l'approvisionnement de Paris. Ministre, il leur avait offert en garantie deux millions de sa fortune, déposés au trésor royal. La disgrâce, l'exil, ne changèrent rien à ses dispositions. Arrivé à Bruxelles, après avoir voyagé jour et nuit pour sortir de France sans être reconnu, son premier soin fut d'écrire à MM. Hope qu'il leur continuait sa caution. Il traversa l'Allemagne pour se rendre à sa terre de Coppet, près de Genève. Un de ces jeux bizarres de la fortune le fit loger à Bâle dans l'auberge où venait d'arriver la duchesse de Polignac, que les alarmes de l'amitié et la fureur des partis avaient obligée de fuir la France. Ils se rencontrèrent avec surprise, s'entretinrent avec curiosité, presque avec sympathie. Ce fut la favorite de la reine qui apprit au ministre disgracié le soulèvement que sa retraite avait causé; les barrières incendiées, la Bastille prise, la nomination et la démission des cinq ministres qui s'étaient à peine montrés pendant cinq jours. Necker était à peine sorti de cet entretien, qu'il rentra chez la duchesse, tenant en main les deux lettres du roi et de l'assemblée nationale, qui le rappelaient avec instance au timon des affaires. La duchesse crut qu'il hésitait s'il irait de nouveau se mettre à la merci des tempêtes; elle lui en fit un devoir de conscience. « Oui, madame, répondit Necker, j'obéis au devoir, mais en sachant bien que je me dévoue. » Cependant son voyage de Bâle à Paris fut une marche triomphale. Les villes et les communes

venaient à sa rencontre et le suivaient jusqu'à la ville voisine. On dételait ses chevaux pour traîner sa voiture. Des femmes de la campagne se mettaient à genoux sur son passage. Mais, chemin faisant, il apprit en détail les scènes sanglantes dont il n'avait encore qu'une idée imparfaite; il vit que leur cours n'était pas arrêté. « Mes yeux, nous a-t-il dit dans son récit, mes yeux mouillés de larmes se retournèrent vers Bâle... il n'était plus temps! » Une lettre lui fut remise à Nogent; elle était du baron de Bezenval, qui, retournant en Suisse avec un passe-port du roi, avait été arrêté et allait être conduit à Paris, c'est-à-dire entraîné à la mort. Necker prit sur lui d'ordonner au nom du roi à la municipalité du lieu de garder son prisonnier jusqu'à ce qu'elle eût reçu des ordres de la capitale. Il fut encore obéi et le baron de Bezenval lui dut la vie. De retour à Versailles le 29 juillet, dix-huit jours après en être sorti, Necker se hâta d'aller le 30 à Paris, où l'attendaient, à l'hôtel de ville, l'assemblée générale des électeurs et, sur la place, deux cent mille habitants, enivrés de son retour. Après la première effusion de sa reconnaissance et de son dévouement, il parla du baron de Bezenval. Il demanda non-seulement la liberté de cet officier général, mais un acte d'oubli et de pacification universelle. Aucun genre de prière, aucune attitude suppliante ne lui parurent hors de convenance pour obtenir un si beau résultat. Les électeurs, les représentants de la commune, la foule qui se pressait sur la place, accordèrent tout ce qu'il demandait; tout retentit des mots de *grâce, pardon, amnistie*. Un arrêté, dicté par cent mille voix, porta que « le jour où un ministre si cher et si nécessaire était rendu à la France devait être un jour de fête; que la capitale pardonnait à tous ses ennemis, et regardait désormais comme les seuls ennemis de la nation ceux qui troubleraient la tranquillité publique ». Necker a écrit, et avec raison, que ce jour fut le plus beau de sa vie; mais il devait être le dernier de ses jours heureux. Dans la nuit même qui le suivit, Mirabeau faisait convoquer les districts les plus séditieux. Le lendemain, les électeurs et les représentants de la commune se virent assiégés dans le lieu de leurs séances; on les menaça de forcer l'hôtel de ville et de s'emparer de leurs personnes, s'ils ne révoquaient pas l'amnistie qu'ils avaient proclamée la veille. L'assemblée nationale reçut à sa barre, entendit les députations des divers partis, et elle donna gain de cause aux districts. Lally, Mounier, Clermont-Tonnerre, nous les nommons dans l'ordre où ils prirent la parole, firent de vains efforts pour épargner à la commune de Paris et à l'assemblée nationale de France la honte de rétracter un acte de justice et d'humanité. Alors Necker se repentit de s'être laissé vaincre aux instances qui l'avaient rappelé. Il sut bientôt que, dans un conciliabule des chefs de la déma-

gogie, on avait arrêté en propres termes la résolution de le *dépopulariser*. Amené sur le terrain, il s'encouragea encore à soutenir la lutte, n'ayant, ni dans sa position, ni dans son caractère, ce qu'il fallait pour en triompher. Dans la matinée de ce 4 août dont la soirée allait devenir si fameuse, il avait obtenu du roi d'annoncer lui-même à l'assemblée les quatre nouveaux ministres qui devaient avec Montmorin, la Luzerne et St-Priest compléter le cabinet. C'étaient l'archevêque de Vienne, l'archevêque de Bordeaux, le comte la Tour-du-Pin et le maréchal de Beauvau. La conscience générale de l'assemblée répondit par un applaudissement involontaire à la réunion des huit membres dont le cabinet allait se composer. Cependant la famine menaçait, le trésor s'épuisait; Necker proposa un emprunt de trente millions. Un jeune militaire, qui avait été brillant l'épée à la main, demanda lestement que l'intérêt de l'emprunt fût réduit, le mode de remboursement changé, etc. La vanité irréflectie des uns, la malveillance profonde des autres, valurent la majorité des suffrages à cette proposition; l'emprunt échoua. Le ministre en proposa un autre de quatre-vingts millions, moitié en argent, moitié en papier; mais le coup était porté et cette seconde tentative ne réussit pas plus que la première. Un mois entier s'écoula avant qu'on pût obtenir de l'assemblée de consacrer deux matinées par semaine aux finances. Pendant qu'on dédaignait d'aller au secours du ministère, qui d'heure en heure était plus étranglé entre la pénurie des fonds et celle des subsistances, on consumait le temps en discussions métaphysiques sur une *déclaration des droits de l'homme*. On préparait ainsi la nécessité d'une *contribution générale*, qui devait elle-même se trouver insuffisante. Parmi les grandes questions constitutionnelles que Necker eut la douleur de voir décider au préjudice de la monarchie, il en fut une à laquelle ennemis ou amis lui reprochèrent vivement d'avoir voulu prendre une part directe, celle de la sanction royale pour la formation des lois. Necker, persuadé qu'on n'obtiendrait jamais le *veto absolu*, ou qu'on ne l'obtiendrait tel qu'en s'exposant aux plus grands dangers, imagina, comme terme conciliatoire, de demander le *veto suspensif* et de le faire proposer par le roi lui-même, à l'instant où allait s'ouvrir la délibération. Mais à peine le président eut-il annoncé un rapport fait au conseil du roi, que Mirabeau, avec toute l'aigreur de sa malveillance, Lally et Mounier, avec l'accent de leur conscience, s'opposèrent à cette lecture, d'après le principe qu'un message ministériel ne pouvait ni interrompre ni influencer une délibération; que si la sanction royale devait appartenir à la couronne, le roi n'était pas le maître de se dépouiller lui-même d'un droit qui, comme tous ceux de la royauté, lui avait été conféré pour l'utilité publique. L'assemblée repoussa presque

unanimentement la lecture du mémoire, mais à l'appel des voix, une majorité des deux tiers se déclara pour la décision que ce mémoire, connu d'avance, voulait faire triompher. Si parmi les motifs qui avaient déterminé Necker était entré le désir de raviver sa popularité, il put se flatter un instant d'y avoir réussi. Lorsque, le 24 septembre 1789, il vint, pour la première fois dans le cours de ses deux ministères, parler au peuple de sacrifices et proposer à l'assemblée, sur chaque fortune, la contribution d'un quart de revenu, il fut couvert d'applaudissements, qui semblaient vouloir tout à la fois adoucir l'amertume et reconnaître le mérite de son dévouement. Le président lui adressa cette phrase : « Quel que soit le malheur des circonstances, la nation a encore de puissantes ressources : l'assemblée nationale, le roi et le ministre qui a si bien mérité d'elle. » La commission des finances s'assembla immédiatement, et, le 26, elle fit un rapport qui rendait un témoignage solennel à l'exposé du ministre, louait son zèle et concluait à l'adoption de ses moyens. Mais tout à coup un débat s'éleva sur ces conclusions. Mirabeau, qui, après avoir bouleversé le royaume, avait prétendu à s'asseoir dans le conseil du roi, ne pardonnait pas à Necker de lui en avoir refusé l'entrée. Il s'arma de ce qu'il appelait l'immense popularité du ministre pour la tuer, en paraissant lui rendre hommage. Il parla de la confiance due aux plans de Necker, de manière à inspirer sur leur succès la méfiance la plus funeste. Constater qu'on n'avait pas eu le temps de les examiner, et déclarer qu'on les acceptait de confiance, telle fut l'étrange proposition de Mirabeau. Etourdie du bruit qu'il faisait avec ses paroles et ses gestes, une partie de l'assemblée voulait adopter son avis par acclamation; une autre lui demanda un projet d'arrêté et prévalut. Sa première rédaction ouvrit les yeux. Une seconde fut l'objet de nouvelles critiques. Il eut encore la majorité pour exprimer l'acceptation de confiance; mais sur la proposition Lally qu'il combattit en vain, il fut obligé de laisser insérer dans l'arrêté : *Où le rapport du comité des finances*. Necker ne retrouva plus la même popularité lorsqu'il transmit à l'assemblée des observations très-justes du roi sur plusieurs articles compris dans les arrêtés nocturnes du 4 août, la déclaration des droits et les premiers chapitres de l'acte constitutionnel. Une partie du conseil voulait que le roi s'éloignât de Paris, entouré de sa garde. Les autres conseillers voyaient, comme suites immédiates d'une telle retraite, le sac de Versailles, la famine et les fureurs de la capitale, le massacre d'une partie de l'assemblée nationale, la cessation de tout impôt, le trône renversé et ses débris peut-être noyés dans le sang le plus précieux. Le premier avis l'emporta d'abord; des voitures furent commandées. La populace coupa les traits des chevaux, menaça de briser les voitures, assaillit de pierres

et de balles les gardes du corps, docilement et intrépidement immobiles. Le régiment de Flandre, mis en bataille et sur lequel on avait compté, montra plus que de l'incertitude. Ceux qui dans le conseil avaient ouvert le premier avis, furent ébranlés. Ceux qui avaient embrassé la seconde opinion, et c'était celle du premier ministre, y furent confirmés plus que jamais; mais on hésitait encore. La bonté de Louis XVI ne pouvait se réconcilier avec l'idée d'une goutte de sang répandue pour soutenir son pouvoir. Les vertus de son premier ministre, analogues aux siennes, n'étaient malheureusement pas les vertus du moment. Enfin huit heures furent consumées en incertitudes. Le désordre régnait partout. Nous avons entendu dans la chambre du roi, entre neuf et dix heures, un ministre douter que l'armée parisienne marchât sur Versailles; elle y était arrivée avant minuit. Le lendemain elle emmenait le roi, sa famille, ses serviteurs, tous les loyaux représentants de la France, captifs à Paris (*voy. MARIE-ANTOINETTE*). Necker suivait, avec ses collègues, le vertueux et infortuné maître qu'ils allaient encore chercher vainement à défendre. Dès ce moment et pendant les dix mois que dura encore ce qu'on appelle la seconde administration de Necker, ce ne fut plus un ministre en action, ce fut un homme à la torture. Néanmoins, dès qu'on put respirer de la violente secousse du 6 octobre, Necker ne cessa de conseiller au roi d'employer les débris de son pouvoir à ralentir au moins le torrent démagogique. Ennemi de la *sanction passive* et du système qui cherchait le remède du mal dans son excès, il croyait qu'opposer franchement le *veto suspensif* aux décrets désapprouvés, était tout à la fois le plus sage et le plus digne de la majesté royale. Quand il ne pouvait persuader le conseil, il obtenait au moins du roi la permission de s'offrir seul aux attaques, et de protester contre les mesures injustes et les théories anarchiques. C'est ainsi qu'il défendit contre Camus le secret du *Livre rouge*, qui cependant faisait ressortir le contraste de l'économie de Necker avec la prodigalité de ses successeurs. C'est ainsi qu'il condamna l'*invasion des biens de l'Eglise* et la création des assignats. C'est ainsi qu'au milieu du vertige démocratique, il osa s'élever contre l'abolition de la noblesse. Mais en sacrifiant pour l'autorité royale les derniers restes de sa popularité, il était loin de posséder en entier la confiance de Louis XVI. Les hommes en crédit à la cour ne lui pardonnaient pas son attachement à la monarchie constitutionnelle. D'un autre côté, les jacobins traitaient ses censures d'*insolences ministérielles*, sa fidélité au roi d'*apostasie liberticide*, et ces jacobins, de jour en jour, dominaient davantage l'assemblée nationale; Mirabeau lui-même se voyait déjà dans la minorité. En un tel état de choses, Necker ne pouvait plus espérer de faire le bien, aucun sentiment de de-

XXX.

voir ne lui prescrivait plus de rester en place; il demanda donc sa retraite. Mais, poussant jusqu'à l'excès les scrupules de la délicatesse, il ne voulut pas retirer du trésor royal le dépôt de deux millions qu'il lui avait confié. Au mois de septembre 1790, il quitta Paris pour retourner en Suisse, et, dans les mêmes provinces que naguère il avait traversées en triomphe, il se vit insulté, sa vie fut menacée par ce peuple dont il avait souhaité l'amour comme la plus douce récompense de ses travaux. Arrivé à Coppet, il ne quitta plus cette retraite; mais, quoique étranger désormais à toute idée de rentrer dans les affaires, il ne cessa pas de se montrer homme d'Etat par ses écrits, et fidèle dans tous ses vœux aux intérêts de la France, à la cause de son roi tant qu'elle en eut un, à l'union du pouvoir et de la liberté dans tous les régimes. Le livre intitulé *De l'administration de M. Necker, par lui-même*, parut en 1791, in-8°, et fut bientôt suivi du *Pouvoir exécutif dans les grands Etats*, 1792, 2 vol. in-8°. Fox, dans sa bonté naturelle, disait du premier de ces deux écrits: « On ne sait, en « le lisant, si l'on est plus ému ou plus con- « vaincu. » Burke, dans sa préoccupation politique, disait du second: « Ah! si la pratique de « l'auteur eût valu sa théorie! » Le rédacteur de cette notice a entendu ces deux grands hommes prononcer ces deux jugements. Il a dit à Fox: « Je sympathise entièrement avec vous. » Il a répondu à Burke: « La *théorie* de l'auteur ne « dépendait que de lui seul; la *pratique* du mi- « nistre dépendait de tout ce qui était autour de « lui, avec lui ou contre lui. » Quoi qu'il en soit, dans l'un et dans l'autre de ces deux ouvrages, la cause de la vérité, de la raison et de l'expérience est plaidée avec force et talent contre les théories et les procédés de l'assemblée constituante de France. Mais, dans le premier, à l'évidence des faits et à la puissance des raisonnements se mêle une impression de mélancolie pénétrante. On y trouve, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la douce amertume d'un homme de bien successivement délaissé, traversé, calomnié dans l'administration la plus difficile, par ceux-là mêmes qui l'ont appelé à en prendre sur lui le fardeau et les périls; et lorsqu'on le voit, à côté de ses plaintes sur leur injustice, se répandre en vœux pour leur bonheur, on éprouve ce qu'éprouvait le cœur de Charles Fox, plus précieux encore que son génie. En novembre 1792, Necker se présenta des premiers pour défendre le malheureux prince dont il avait été ministre. Son plaidoyer pour Louis XVI, publié sous le titre de *Réflexions offertes à la nation française*, 1792, in-8°, fit inscrire le nom de l'auteur sur la liste des émigrés et séquestrer tous ses biens, même le dépôt qu'il avait confié à la foi publique, et que plus tard la justice de Louis XVIII a rendu à sa famille. Le règne de la convention fini, Necker reprit le cours de ses écrits politiques. Dans un

35

nouvel ouvrage intitulé *De la Révolution française* (1796, 4 vol. in-8°, nouvelle édition avec de nombreuses additions de l'auteur, Paris, 1822, 4 vol. in-8°), il signala les vices et prédit la chute de la constitution directoriale. En 1800, il publia sous le titre de *Cours de morale religieuse*, 3 volumes in-8° de discours sur des sujets tirés de l'Écriture sainte. Cet ouvrage, réimprimé en 1842, 2 vol. in-8°, est plus propre qu'aucun de ses autres écrits à donner une juste idée de la sensibilité de son âme et des qualités distinctives de son style, l'élévation et l'harmonie. Le dernier écrit politique de Necker est sans doute un des plus remarquables. Tous les partis se courbaient devant Bonaparte, son pouvoir s'accroissait chaque jour et des forces créées par la révolution, et de la lassitude causée par l'anarchie. Necker, alors âgé de soixante-dix ans, osa le premier attaquer les projets du premier consul. Tel fut l'objet de ses *Dernières vues de politique et de finances*, Genève, 1802, in-8°. La publication de cet ouvrage irrita vivement Bonaparte; il soupçonna madame de Staël d'y avoir travaillé, et ce fut une des causes de la longue persécution qu'elle eut à souffrir sous le régime impérial. Les dernières années de Necker ont eu le calme et la dignité qui convenaient à son âge et à son caractère, et tous ceux qui l'ont connu alors, attestent que le temps avait plutôt accru que diminué ses facultés intellectuelles. La mort de madame Necker, en 1794, fut pour son mari un malheur dont, pendant plusieurs années, rien ne put le distraire; cependant la tendresse incomparable de sa fille adoucit graduellement l'amertume de ses regrets. Il est doux de penser que la sympathie parfaite qui a constamment uni M. Necker et madame de Staël, a charmé autant qu'honoré leur vie. Necker mourut à Genève le 9 avril 1804, avec la résignation d'un sage et les espérances d'un chrétien. Dans la même année, madame de Staël a publié une Notice sur la vie privée de son père, suivie de quelques-uns de ses manuscrits inédits. Les Œuvres complètes de Necker, réunies en 15 volumes, ont été publiées, Paris, 1820-1822, par son petit-fils, M. de Staël. Il les a fait précéder d'une Notice écrite par lui sur la vie de son grand-père, et dans laquelle il a pu se livrer à tous les développements nécessaires. L. T.—L.

NECKER (SUSANNE CURCHOD DE NASSE), femme du précédent. La mère de madame Necker était d'une ancienne famille de Provence, que la révocation de l'édit de Nantes obligea de se retirer en Suisse. Son père était ministre de la religion protestante dans le pays de Vaud. Elle fut élevée par lui jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, comme pourrait l'être un homme destiné à la carrière des sciences et des lettres : elle savait très-bien les langues anciennes et modernes, et son instruction n'était superficielle en aucun genre. Elle perdit son père et sa mère à peu de distance l'un de l'autre, et se trouva dénuée de toute

fortune. Comme elle était très-belle et très-spirituelle, plusieurs partis se présentèrent pour l'épouser, entre autres Gibbon, le fameux historien anglais; mais comme elle pensait, avec toutes les âmes pures, que l'amour est un garant de la vertu dans le mariage, elle ne voulut point s'unir à un homme qu'elle ne faisait qu'estimer : elle fut récompensée de ses sacrifices par l'affection d'un homme qu'elle a chéri de toutes les puissances de son être, pendant tout le cours de sa vie. [M. Necker, auquel elle s'unit en 1764, déjà renommé par l'éloquence et les talents qu'il avait développés dans la compagnie des Indes, choisit son épouse seulement pour ses vertus et ses charmes; il trouva en elle un enthousiasme de gloire qui fut peut-être le premier mobile de la carrière qu'il a suivie. Madame Necker entra dans le monde environ vingt-cinq ans avant la révolution de France, à l'époque où les hommes de lettres avaient le plus d'empire sur les opinions. Elle les rassemblait chez elle, où ils étaient attirés par l'étendue de ses connaissances et l'autorité de son caractère. Ils se plaisaient à rencontrer une personne à qui son esprit rendait la société de ses pareils très-nécessaire, et dont l'âme conservait sa pureté comme Aréthuse au milieu des flots de la mer. Madame Necker ne perdait jamais une occasion d'exprimer des opinions religieuses très-sévères, dans le cercle des philosophes les plus célèbres de son temps. Thomas, son ami intime, partageait seul en entier ses opinions; mais elle était entourée d'un grand nombre d'hommes d'esprit qui aimaient à l'entendre et qu'elle faisait valoir par l'admiration qu'elle montrait pour leur esprit et leur talent. Buffon, Saint-Lambert, Marmontel, etc., recherchaient avec empressement cette solitaire des Alpes transportée au milieu d'eux et qui ne tenait à leur entretien que par le noble besoin de la pensée. Souvent madame Necker ne se doutait pas des erreurs de ses amis; quelquefois elle se flattait de les ramener à la vérité quand elle s'apercevait de leurs écarts, et toujours elle s'avavançait au milieu des passions et des faux systèmes qu'elles enfantent avec une sorte de candeur qui la faisait respecter. Elle avait peu d'usage du monde; il y avait dans ses manières de la dignité naturelle, quoiqu'elles ne fussent pas exemptes de gaucherie; mais c'était une personne simple de caractère bien qu'elle eût quelquefois de la recherche dans l'esprit, une personne qui savait tout par les livres et peu de chose par les hommes, et qui, dans la conduite de sa vie, n'était éclairée que par sa conscience et n'écoutait jamais qu'elle. Madame Necker à peine mariée avait désiré de se placer honorablement parmi les écrivains; mais son mari lui exprima une fois, d'une manière délicate, qu'il se croirait moins nécessaire à une femme dont l'amour-propre serait excité par ses succès littéraires : c'en fut assez pour qu'elle renonçât aux

travaux qu'elle avait commencés. Elle se contenta de la conversation et de la correspondance pour manifester ses idées, et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer le style un peu travaillé de cette correspondance. Elle suppléait ainsi aux ouvrages qu'elle ne publiait pas, et ses lettres ressemblaient quelquefois à des pages détachées d'un livre. Madame Necker, pendant les deux ministères de Necker, seconda les intentions de son mari par des actes continuels de bienfaisance, elle réforma les abus qui s'étaient introduits dans les prisons, et perfectionna le régime des hôpitaux ; un hospice fondé par elle à Paris porte encore son nom. Cette femme, qui attachait un si grand prix aux occupations et aux jouissances de l'esprit, employait alors tout son temps aux détails les plus minutieux, pour parvenir à concilier l'économie dans la dépense avec le bien-être des malades. Appelé à présenter au roi le résultat des différentes branches d'administration, Necker dans son *Compte rendu* ne se refusa pas à dire que la plus importante de toutes avait été dirigée par madame Necker. On l'a beaucoup critiqué d'avoir ainsi loué sa femme publiquement ; mais on a pardonné à beaucoup d'écrivains de parler d'eux-mêmes toujours avec intérêt et souvent avec enthousiasme ; on a trouvé simple que les poètes dédassent à leurs maîtresses les productions de leur génie : pourquoi n'y aurait-il que le lien conjugal qui interdît cet épanchement de cœur si naturel au talent ? Madame Necker sut inspirer à son mari une vénération et une tendresse qui lui donnaient un grand ascendant sur sa conduite. Elle ne s'en servit jamais comme font d'ordinaire les femmes, pour obtenir des grâces pour ses amis, parce que, ne s'intéressant vivement à personne qu'à son mari, elle n'avait rien à lui demander que pour lui-même. Mais peut-être exerça-t-elle par un motif délicat une influence fâcheuse sur la plus importante de ses résolutions. Madame Necker excita M. Necker à donner sa démission du ministère en 1781, parce qu'elle ne pouvait supporter la douleur que lui causaient les libelles publiés contre lui. Dans le second ministère de Necker, lorsqu'il fut exilé, trois jours avant le 14 juillet 1789, et rappelé le lendemain, madame Necker voulait l'empêcher de rentrer en France, et depuis le moment que Necker y revint jusqu'à son départ définitif, en 1790, elle n'eut qu'une seule pensée, la crainte des dangers dont elle croyait son époux menacé. C'était une personne singulière pour le mélange de faiblesse et de fermeté qui composait son caractère. Quand il s'agissait de devoirs, elle aurait bravé pour elle et même pour ce qu'elle aimait les plus grands périls ; mais sous tout autre rapport personne n'était plus susceptible de terreur, et, pour aucun intérêt de ce monde, elle n'aurait consenti à ce que la vie de l'objet de sa tendresse fût exposée. Lorsque Necker revint se fixer en Suisse, madame Necker, encouragée fortement alors par

son mari, publia, au commencement de 1794, des *Réflexions sur le divorce*. La délicatesse de sentiment qui règne dans ce livre fait un contraste remarquable avec les principes qui dominaient alors en France. Le dernier chapitre de cet ouvrage, sur le bonheur du mariage dans la vieillesse, est fort éloquent. Necker, après la mort de sa femme, a publié cinq volumes de *Mélanges* extraits des papiers de Madame Necker, t. 1, 2 et 3, 1798, in-8° ; t. 4 et 5, sous le titre de *Nouveaux mélanges*, 1802, in-8° ; comme ils ne contiennent rien qu'elle eût l'intention de publier, on ne doit la juger comme auteur que par ses réflexions sur le divorce. Toutefois ces mélanges font éprouver le plaisir que causerait la conversation la plus spirituelle et la plus variée ; et nul ouvrage ne peut donner aussi bien l'idée de cette époque de la société de France dans laquelle le talent de causer avait acquis tant d'importance. On remarque dans les écrits de madame Necker un esprit plus profond que facile, trop de goût pour les comparaisons, comme si l'imagination avait en elle les défauts qu'on reproche quelquefois à la raison, c'est-à-dire de l'effort et de la roideur. Madame Necker fut atteinte d'une maladie de nerfs qui lui rendait l'existence très-pénible en contrariant le besoin dominant de son esprit, l'occupation. Elle est morte au mois de mai 1794, encore dans la force de l'âge. L. T.-L.

NECKER DE SAUSSURE (ALBERTINE-ADRIENNE), fille du naturaliste de Saussure (*voy. ce nom*), née à Genève en 1766, se maria avec J. Necker (*voy. son article*), neveu du contrôleur général des finances, et devint par cette union cousine de madame de Staël, avec laquelle elle contracta les liens d'une amitié très-vive, lorsque la famille Necker s'établit à Coppet. Madame de Staël eut pour sa cousine la tendresse d'une sœur, et celle-ci conçut une grande admiration pour le génie et le caractère de sa parente. Elle en consigna l'expression dans la *Notice* qu'elle fut sollicitée par les enfants de madame de Staël de rédiger quand, après la mort de celle-ci, ils firent publier à Paris une édition complète de ses œuvres. L'auteur ne dissimule pas que la reconnaissance a guidé sa plume. En effet, c'est plutôt un éloge qu'une notice impartiale. Cet éloge, qui malgré ses exagérations nous révèle beaucoup de traits de la vie et du caractère d'une femme célèbre, forme presque en entier le premier volume de l'édition des œuvres de madame de Staël, Paris, 1820. On a réimprimé cette *Notice* séparément la même année, in-8°, avec portrait. Par complaisance pour sa parente, madame Necker de Saussure a publié auparavant une traduction de l'ouvrage allemand de A.-Guillaume de Schlegel : *Cours de littérature dramatique*, Paris, 1814. Elle eut la prudence de ne pas y mettre son nom : cet ouvrage excita de vives réclamations en France et fut considéré comme un libelle contre le théâtre classique des Français. L'édu-

cation de ses enfants avait porté les idées de madame Necker de Saussure sur les principes qui doivent guider les mères dans leur tâche importante. Adoptant le système de perfectibilité éloquentement soutenu par madame de Staël, elle établit une doctrine de perfectibilité morale, devant commencer dans l'enfance et finir avec la vie. L'ouvrage où elle l'enseigna fut publié sous le titre de *l'Education progressive, ou Etude du cours de la vie*, Paris, 1828-1838, 3 vol. in-8°; nouvelle édition précédée d'une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, Paris, 1843, 2 vol. in-12. Il est empreint d'un esprit religieux et contient une morale très-pure. Aussi l'Académie française décerna-t-elle à l'auteur un des prix fondés par Montyon pour les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Madame Necker de Saussure ne survécut pas longtemps à ce succès; elle mourut à Genève, le 20 avril 1841. D—G.

NECTAIRE, patriarche de Constantinople, né à Tarse, remplaça en 381, sur le siège de Constantinople, St-Grégoire de Nazianze, qui avait abdiqué pour donner la paix à cette Eglise, déchirée alors par le schisme. La volonté impérieuse de l'empereur Théodose fut le seul titre de Nectaire pour obtenir un semblable honneur; car il n'avait même pas encore été baptisé. Il reçut donc le baptême, et, peu de temps après, la consécration épiscopale au concile tenu à Constantinople en 381, et qu'il présida aussitôt après son élection. Plus doux que ferme, plus politique que savant, il n'eut ni la doctrine ni la fermeté nécessaires pour contenir les hérétiques. Cependant il gouverna son église avec une grande piété. Consulté par l'empereur Théodose sur les moyens de terminer les différends de religion, il lui conseilla d'éviter les disputes avec les ariens, et de produire seulement contre eux les témoignages des auteurs catholiques. Ce conseil fut suivi avec succès. Nectaire mourut en 392, et eut pour successeur St-Jean Chrysostome. On lui attribue un *Sermon* sur l'aumône et le jeûne, imprimé en grec, Paris, 1554, in-8°; publié en latin par J. Perion avec six Oraisons de St-Jean Chrysostome, Paris, 1554, in-8°. C. T—Y.

NECTAIRE, patriarche de Jérusalem au 17^e siècle, né dans l'île de Crète, se retira dès son jeune âge sur le mont Sinaï, et y embrassa la vie monastique. Ses vertus et ses lumières l'ayant fait élire évêque du mont Sinaï, il se rendit à Jérusalem pour y recevoir l'ordination; mais dans l'intervalle le patriarche Paisius étant mort, il fut choisi pour le remplacer, sans qu'il en eût aucune connaissance; et à son arrivée il fut, malgré lui, ordonné et installé dans cette dignité. Nectaire ne garda ce siège que peu d'années; il abdiqua à cause de son grand âge, et mourut à Jérusalem en 1668. Etant moine du mont Sinaï, et vers l'âge de cinquante ans, il avait écrit *l'Histoire de l'empire des Egyptiens jusqu'au sultan Selim*, qui renversa l'empire des Arabes; mais

nous n'avons de connaissance certaine que des ouvrages suivants : 1^o *Confutatio imperii papæ in Ecclesiam*, Londres, 1702, in-8°; traduit du grec en latin par Pierre Allix, ministre calviniste, à l'instigation de Thomas, archevêque de Canterbury. Il n'y a point eu dans ces derniers temps de Grec qui ait poussé plus loin l'emportement contre les Latins. Cet ouvrage avait été composé à l'occasion d'une dispute à laquelle Nectaire fut provoqué par un franciscain de Jérusalem. 2^o Un écrit grec contre les principes de Luther et de Calvin sur l'eucharistie; traduit en latin par Eusèbe Renaudot, qui le publia en grec et en latin, Paris, 1709, in-4°, avec les homélies de Gennadius sur l'eucharistie, et d'autres opuscules semblables. L'éditeur y a joint des notes et un abrégé de la vie de Nectaire. C. T—Y.

NEDEY (ANATOLE-FRANÇOIS), chirurgien, né à Besançon en 1730, fit ses études à l'université de cette ville, et y prit ses degrés. Il se livra surtout à la partie des accouchements, trop négligée dans les provinces éloignées de la capitale, et fut nommé démonstrateur au collège de chirurgie. Sa réputation attira un grand nombre d'élèves à ses cours : grâce à son zèle infatigable secondé par le gouvernement, chaque village put avoir une sage-femme instruite, et l'on vit disparaître peu à peu les pratiques dangereuses de l'ignorance et du charlatanisme. Nedey joignait à une savante théorie beaucoup de dextérité, et les connaissances que peut seule donner une longue expérience. Dans les premières années de la révolution, il fut attaché, comme chirurgien en chef, à l'un des hôpitaux militaires de Besançon; et il y mourut, le 8 août 1794, du typhus, maladie qui alors moissonna un grand nombre de médecins. Il a publié : *Principes sur l'art des accouchements*, par demandes et par réponses, Besançon, 1793, in-8°. Ce traité élémentaire, écrit avec méthode et clarté, a été imprimé par ordre de l'administration du département du Doubs. Nedey a laissé divers ouvrages sur son art entre les mains de son fils aîné, médecin des épidémies à Vesoul, et qui a obtenu plusieurs médailles pour avoir contribué à la propagation de la vaccine. W—S.

NEDJM-EDDYN-AYOUB (MELIK EL SALEH), sultan d'Egypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, gouvernait les places que son père Melik el Kamel possédait en Mésopotamie, lorsqu'il apprit qu'à la mort de ce monarque, l'an 635 de l'hégire (1238 de J.-C.), son frère Melik el Adel II s'était emparé du trône d'Egypte, et son cousin Melik el Djawad Younas, de celui de Damas. Nedjm-eddyn voyant ces deux princes en guerre l'un contre l'autre, profita de la faiblesse du second, et l'obligea de lui céder le royaume de Damas en échange de Sindjar, Anah et Racca en Mésopotamie, l'an 636 (1239). Peu de temps après il vainquit les chrétiens près de Gaza, et marcha ensuite pour disputer l'Egypte à Melik el Adel. Mais pendant son absence, Melik el Sa-

leh Ismaël son oncle, qui régnait à Baalbek depuis que Damas lui avait été enlevé par Kamel, surprit cette capitale et fit arrêter le fils de Nedjm-eddyn. Celui-ci, qui assiégeait Naplouse, fut aussitôt abandonné par son armée, et tomba au pouvoir de Melik el Nasser Daoud, son cousin, qui l'emmena au château de Karak et lui témoigna beaucoup d'égards. Il lui rendit même la liberté; et les deux princes se garantirent par un serment mutuel, dans le temple de Jérusalem, le trône de Damas à Nasser, et celui d'Égypte à Nedjm-eddyn. Ismaël et Adel voulurent en vain s'opposer à leurs projets. Adel fut trahi et arrêté par ses émirs, et Nedjm-eddyn entra au Caire, où il fut proclamé sultan d'Égypte en 637 (1240). Ayant trouvé le trésor vide, il appela les grands et leur demanda pourquoi ils avaient déposé son frère; sur leur réponse que c'était à cause de ses extravagances, il s'adressa aux oulemas pour savoir si un insensé pouvait disposer des revenus de l'État; et leur décision ayant été conforme à ses vues, il ordonna que tous ceux qui avaient reçu du dernier sultan quelques sommes d'argent eussent à les rapporter au trésor sous peine de la vie. Cependant Saleh Ismaël ayant fait alliance avec les Francs, leur céda quelques places, leur permit de venir acheter des armes à Damas, et se joignit à eux contre Nedjm-eddyn, qui leur livra bataille près d'Acre en 638. Ismaël fut abandonné par ses troupes, qui le méprisaient à cause de ses liaisons avec les chrétiens; et ceux-ci furent complètement défaits. Après diverses négociations sans résultat, la guerre recommença entre les deux princes. Le sultan de Damas conclut un nouveau traité avec les Francs, et leur céda Jérusalem, Ascalon et Tibériade. Nedjm-eddyn, de son côté, acheta les services des Kharizmiens, qui, sans patrie et sans souverain depuis la mort du sultan Djelal-eddyn Mankberry (*voy. ce nom*), désolaient la Mésopotamie. Ces brigands traversèrent l'Euphrate au nombre de 10,000, prirent et saccagèrent Baalbek et Jérusalem, étendirent leurs ravages jusqu'aux portes de Damas, et joignirent à Gaza les troupes égyptiennes, commandées par Rokn-eddyn Bibars (*voy. BIBARS I^{er}*). Ce fut dans les environs de cette ville que les chrétiens et les musulmans de Syrie perdirent une grande bataille qui leur coûta plus de 30,000 hommes (1244). Cet événement fit entrer sous la domination de Nedjm-eddyn la Palestine et une partie de la Syrie. Son oncle Ismaël fut forcé de lui céder Damas l'année suivante, et de recevoir encore Baalbek en échange. Les Kharizmiens, privés du pillage de Damas sur lequel ils avaient compté, abandonnèrent le sultan d'Égypte, prirent le parti de son rival, et vinrent assiéger Damas. Nedjm-eddyn marcha au secours de cette ville, et tailla en pièces ces barbares, dont les restes furent détruits et dissipés par le sultan d'Alep. Ismaël privé de leur secours, et pour-

suivi par Nedjm-eddyn, se réfugia dans cette ville; et Baalbek, ainsi que sa famille et ses trésors, tombèrent au pouvoir de son ennemi. Nedjm-eddyn dépouilla aussi de tous ses États son cousin Melik el Nasser, prince de Karak, qui s'était joint à Ismaël. L'an 644 (1246), il enleva aux chrétiens Tibériade et Ascalon, qu'il fit raser. Il assiégeait Hémesse, lorsque informé de l'armement de St-Louis et de son hivernement en Chypre, il se décida de faire la paix avec le sultan d'Alep, et de voler à la défense de l'Égypte. Arrivé à Aschmoun-Tanah au commencement de l'année suivante, et persuadé que les premiers efforts des chrétiens tomberaient sur Damiette, il mit cette place en état de défense, et chargea l'émir Fakhr-eddyn de s'opposer à la descente des Français. Elle eut lieu cependant le 6 juin 1249. Les musulmans, après une légère escarmouche, se retirèrent sur la rive orientale du Nil, et vinrent jusqu'à Aschmoun. Les habitants et la garnison de Damiette, découragés par cette retraite, abandonnèrent la ville, où les Français entrèrent sans résistance. Indigné d'une telle lâcheté, le sultan fit étrangler cinquante officiers de la garnison de Damiette, et accabla de reproches Fakhr-eddyn. Le délabrement de sa santé l'empêcha de se mesurer avec le roi de France. Il s'embarqua pour Mansourah, où il concentra toutes ses forces. Au milieu de ses chagrins et de ses souffrances, il reçut deux sujets de consolation : la reddition de Karak, seule place qui fût restée à son cousin Melik el Nasser (*voy. ce nom*), et la prise de Seïde sur les chrétiens, qui s'étaient affaiblis en Syrie en voulant suivre St-Louis. Nedjm-eddyn expira le 14 chaban 647 (22 novembre 1249), âgé de 44 ans, après en avoir régné près de dix. C'est à lui qu'on attribue l'établissement de la fameuse milice des mamlouks (*voy. MOHAMMED II et SALADIN*); mais Nedjm-eddyn, ayant éprouvé leur fidélité au siège de Naplouse, en augmenta le nombre, et leur accorda tant de confiance qu'ils en abusèrent et se rendirent redoutables à son successeur (*voy. MELIK EL MOADHAM et AIBEK*). Ce prince était brave et grand politique; mais son orgueil avait indisposé ses émirs : aussi laissa-t-il peu de regrets, malgré les besoins que l'Égypte aurait eu de ses talents dans la crise où elle se trouvait. A—r.

NÉE (DENIS), graveur, naquit à Paris vers 1732, et fut élève de Lebas. Il suivait encore les leçons de ce maître lorsqu'une entreprise, qu'il exécuta à la surprise générale, et que l'on peut regarder comme un véritable tour de force, vint le tirer de la foule de ses condisciples. Les cuivres du *Recueil des peintures antiques*, publié par Mariette et Caylus, avaient été biffés en partie; il entreprit de les rétablir. Après avoir repoussé les parties qui demandaient à l'être, il remplit les tailles avec du blanc, enduisit les planches

d'un vernis transparent, passa adroitement la pointe sur les endroits défectueux, et réussit au point que les épreuves obtenues avec ces nouvelles planches, pour une seconde édition, sont aussi belles que celles qui ornent la première. Ses liaisons avec les amateurs et les artistes les plus distingués de son temps lui procurèrent de nombreux travaux. L'amitié qui l'unissait à Masquelier leur fit confondre leurs travaux, et ils gravèrent conjointement les vignettes des *Métamorphoses d'Ovide* et de l'*Essai sur la musique*, de Laborde. Mais une plus vaste entreprise se préparait : Laborde fit exécuter à ses frais les *Tableaux pittoresques de la Suisse*, 1 vol. in-fol., orné de 430 planches. Née et Masquelier se chargèrent de l'exécution des gravures; le succès qu'obtint cet ouvrage encouragea la publication de plusieurs recueils du même genre, parmi lesquels le *Voyage en Grèce*, par M. de Choiseul-Gouffier, le *Voyage de Naples et de Sicile*, par l'abbé de St-Non, et surtout le *Voyage pittoresque de la France*, en 12 volumes in-fol., contenant 828 planches, avec un texte explicatif, ajoutèrent à la réputation méritée du graveur. A une époque plus rapprochée, Née s'occupa de la gravure des dessins dont M. Cassas a enrichi le *Voyage d'Istrie et de Dalmatie*, 1 vol. in-fol., rédigé par Joseph Lavallée. Mais l'ouvrage le plus important que l'on doive à cet artiste, celui qui lui fait le plus d'honneur, et qui par ses immenses dimensions présentait des difficultés presque insurmontables, c'est le *Voyage de Constantinople et des rives du Bosphore*, d'après les dessins de M. Melling, comprenant 54 planches grand in-folio atlantique, accompagné d'un volume de texte. Les soins et les peines que dut se donner le graveur pour porter cet ouvrage au point de perfection où il est parvenu à le conduire sont presque incroyables, et il fallut toute sa persévérance et son habileté pour surmonter tant d'obstacles. C'est là qu'il a su faire le plus heureux usage de la machine connue sous le nom de Conté, son inventeur, pour tracer des ciels immenses et des eaux sans fin, avec une précision, une dégradation de tons, une pureté et une économie de temps et d'argent vraiment admirables. Malgré tant de travaux importants, Née est mort en 1818 dans une obscurité voisine de l'indigence, qu'il ne dut qu'à une facilité de caractère et à une libéralité qu'il ne sut jamais contenir dans de justes bornes. Outre les grands ouvrages qu'on a cités, on connaît encore de cet artiste : 1° *La nuit de la St-Barthélemy*, d'après Gravelot; 2° *La danse aux ours*, d'après Meyer; 3° *Benjamin Franklin assis dans son fauteuil*, d'après Carmontelle, in-folio; 4° *Franklin en pied*, avec cette inscription : *On l'a vu désarmer les tyrans et les Dieux*, d'après le même, in-folio; 5° *Vue de la ville de Lyon et du château de Pierre-Encise*, d'après Lallemand, etc. Née avait pris part aux salons de 1806, 1812, 1814, où il exposa

notamment les *Vœux du peuple confirmés par la religion*, d'après Monnet. P—s.

NÉE DE LA ROCHELLE (JEAN), avocat et subdélégué à Clamecy en Nivernais, où il était né en 1692, avait un goût naturel pour la littérature, et fut lié dans sa jeunesse avec les gens de lettres les plus renommés de Paris. Il s'y fit connaître par des poésies légères insérées dans le *Mercur*. Attaché au comte de Charolais, il devait le suivre dans une de ses ambassades en Italie; mais, dégoûté des affaires publiques par les événements de la régence et du système de Law, il revint à Clamecy, où il composa différents ouvrages d'histoire et de jurisprudence, et s'acquitta la réputation d'un des meilleurs avocats du pays. Il y mourut octogénaire le 24 décembre 1772. On a de lui : 1° le *Maréchal de Boucicaut*, nouvelle historique, 1713, in-12, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Histoire* de ce maréchal, imprimée à Paris, chez Coignard, en 1697, et à la Haye, en 1711, in-12; 2° le *Czar Démétrius*, histoire moscovite, Paris, 1716 et 1717, ou la Haye, 1716, in-12; 3° la *Duchesse de Capoue*, nouvelle italienne, Paris, 1732, in-12; 4° une *Histoire des révolutions de Sicile*, non imprimée, dont le manuscrit est resté dans sa famille; 5° *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernais et du Donzinois*, avec quatre dissertations : 1. sur les servitudes en Nivernais; 2. sur les maladreries et léproseries du Nivernais; 3. sur le flottage des bois; 4. sur la foreclusion, Paris, 1647, in-12; ouvrage refondu dans la publication de Jean-François Née de la Rochelle (voy. l'article suivant); 6° *Coutume du comté et bailliage d'Auxerre*, avec un Commentaire, ibid., 1749, in-4°. Cet ouvrage, ainsi que le précédent, a été publié par Fr. Née de la Rochelle, fils de l'auteur, qui faisait alors son stage au parlement de Paris, où il exerça la profession d'avocat jusqu'à sa mort, arrivée le 17 avril 1756. Z.

NÉE DE LA ROCHELLE (JEAN-FRANÇOIS), petit-fils du précédent, naquit à Paris le 9 novembre 1751. Encore en bas âge lorsqu'il perdit son père, avocat au parlement de Paris, mort en 1756, il trouva une affection paternelle dans le libraire Gogué, que sa mère épousa en secondes noces, et qui prit le plus grand soin de son éducation. Après avoir terminé ses études, le jeune homme s'associa avec son beau-père, et puisa dans le commerce de la librairie ce goût pour la bibliographie qui a fait le charme et l'occupation de toute sa vie. En 1786, Gogué se retira des affaires, et Née de la Rochelle administra seul la maison jusqu'en 1793. Alors, les excès révolutionnaires lui inspirant des craintes, il céda son fonds à Merlin, son beau-frère (voy. ce nom), qui lui-même, par suite de la désorganisation des tribunaux, abandonna la profession d'avoué pour celle de libraire. Née alla se fixer dans le Nivernais, patrie de sa famille, où il consacra à ses études favorites les loisirs que lui laissaient

la gestion de ses propriétés et l'exercice des fonctions municipales dont il fut revêtu. Vers 1802, il fut nommé juge de paix à la Charité-sur-Loire, place qu'il remplit jusqu'en 1828. Il ne termina pas dans l'oisiveté sa longue et studieuse carrière. La rédaction et la révision de ses manuscrits l'occupèrent jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut le 16 février 1838, âgé de 86 ans. Il a publié, comme auteur ou comme éditeur, un grand nombre d'ouvrages. Ceux qu'il a composés et fait imprimer sont : 1° *Vie d'Etienne Dolet, imprimeur du 16^e siècle, avec une notice des libraires et imprimeurs auteurs*, Paris, 1779, in-8° et in-4°; 2° *Bibliographie instructive, tome dixième, contenant une table destinée à faciliter la recherche des livres anonymes*, Paris, 1782, in-8°. C'est une suite à l'ouvrage de Debure (voy. ce nom). 3° *Clarisse Harlowe*, drame en trois actes et en prose (non représenté), Paris, 1786, in-8°. On a joué plus tard, sur le théâtre de Franconi, une pièce portant le même titre, et sans doute la première n'aura pas été inutile à l'auteur de la seconde. 4° *Portefeuille récréatif des enfants*, Paris, 1788-1794, 10 cahiers in-4°, fig.; 5° *Bibliothèque historique, ou Choix des meilleurs livres d'histoire, de géographie, de chronologie*, Paris, 1806, in-8°; 6° *Eloge historique de Jean Gensfleisch, dit Gutenberg, premier inventeur de l'art typographique à Mayence*, Paris, 1811, in-8°, avec portrait; 7° *Médée*, roman mythologique, en 28 livres, Paris, 1813, 4 vol. in-12; 8° *Recherches historiques et critiques sur l'établissement de l'art typographique en Espagne et en Portugal*, Paris, 1831, in-8°. On doit encore à Née de la Rochelle la rédaction de plusieurs catalogues de bibliothèques. Comme éditeur, il a publié : 1° *Fredaines du diable*, Paris, 1797, in-12, ouvrage de Courttilz de Sandras, mis en nouveau style; 2° *Histoire des naufrages*, Paris, 1795, 5 vol. in-8°; — *Guide de l'histoire*, 1804, 3 vol. in-8°; — *Tableau de l'histoire ancienne et moderne*, 1807, in-8°. Ce sont trois ouvrages de Deperthes (voy. ce nom) continués par l'éditeur. 3° *Mémoires pour servir à l'histoire du département de la Nièvre, etc.*, commencés par J. Née de la Rochelle, corrigés, augmentés et mis dans un nouvel ordre, Bourges et Paris, 1827, 3 vol. in-8° (1). Enfin J.-F. Née

a laissé manuscrits les ouvrages suivants, dont il a donné la liste dans ses *Recherches sur l'art typographique en Espagne* (voy. le n° 8 ci-dessus), et qu'il mettait à la disposition des libraires-éditeurs : *Hélène, fille de Tyndare, ou Mémoires de la plus belle femme de l'antiquité, pour servir à l'histoire des premiers temps de la Grèce, etc.*, 5 vol. in-12; — *Antiquités mythologiques*, 1 vol. in-4° ou 3 vol. in-8°; — *Histoire d'un illustre pirate chinois*, 1 vol. in-8°; — *Mémoires pour servir à l'histoire des corsaires ou pirates anciens et modernes*, 1 vol. in-8°; — *Récitations bibliographiques, historiques, critiques et littéraires*, 2 vol. in-8°; — *Recherches historiques et critiques sur l'origine et l'établissement de l'imprimerie dans plusieurs villes, bourgs et localités de France*, 1 vol. in-8°; — *Essai d'Annales de l'imprimerie et de la librairie pour les pays hors de l'Europe, faisant suite aux Annales typographiques de Maittaire et de Panzer*; — *Biographia et bibliographia Aldina, contenant les vies des Alde Manuce...*, le catalogue général et raisonné de toutes leurs éditions connues, etc., 2 vol. in-4°; — *l'Imprimerie savante, essai d'un Dictionnaire historique, critique et bibliographique des imprimeurs célèbres, depuis l'an 1450 jusqu'à nos jours*, 5 vol. in-8°. Née de la Rochelle possédait une bibliothèque nombreuse et choisie. M. R. Merlin, son neveu, libraire à Paris, en a publié le *Catalogue*, précédé d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Née, Paris, 1839, in-8°. P—RT.

NEEB (JEAN), philosophe et agronome allemand, né le 1^{er} septembre 1767 à Steinheim, près de Hanau, mort à Niedersaulheim, près de Mayence, le 13 juin 1843. Après avoir étudié la théologie catholique à l'université de Mayence jusqu'en 1791, il devint dans cette dernière année professeur au collège d'Aschaffenburg, puis, en 1792, professeur de logique et de métaphysique à l'université de Bonn. Cette ville ayant été détruite en 1794 par les armées de la République, Neeb passa quelques années dans les solitudes de la forêt du Spessart chez un oncle. En 1797, il fut nommé professeur de morale philosophique à l'école centrale de Mayence, ville alors française, en même temps qu'adjoint de la mairie; mais en 1802 Napoléon I^{er}, qui, comme on sait, n'aimait pas les *idéologues*, étant devenu premier consul, Neeb, par suite de la suppression de sa chaire, quitta à la fois l'état ecclésiastique et la carrière de l'enseignement. Il se maria et acheta une terre à Niedersaulheim, qu'il exploita jusqu'à sa mort; de 1803 à 1842, il était en outre maire de cette commune. Membre du conseil général du département du Mont-Tonnerre de 1801 à 1815, il fut après cette époque appelé au sein du conseil provincial de la Hesse rhénane, redevenue allemande. Pendant trois sessions, il faisait aussi partie de la chambre de la Hesse-Darmstadt. Trop oublié aujourd'hui, Neeb, tout en cultivant sa terre, est resté jusqu'à sa mort fidèle au culte de

(1) On trouve dans ces mémoires des détails sur la famille Née de la Rochelle, originaire du Nivernais. L'auteur a omis une anecdote relative à l'un de ses ancêtres, et que M. R. Merlin a racontée dans la Notice citée à la fin de cet article. Pierre Née, juge de Druy, ayant refusé l'ainée de ses filles à un gentilhomme du voisinage, celui-ci, accompagné de ses deux frères et de trois soldats, assassina P. Née à la sortie de son audience. Florence Chevalier, sa veuve, refusant tout accommodement, obtint du prévôt de Berry, le 30 octobre 1550, une sentence qui condamna les six meurtriers à être rompus vifs sur la place de Bourges, ordonnant en outre qu'à leurs frais serait érigée, sur la place du marché de Druy, une grande croix de pierre, avec un tableau d'airain mentionnant le crime et la réparation; et que les têtes des coupables seraient portées à Druy et plantées sur des pieux autour de la croix. Florence demanda pour tous dommages et intérêts qu'on lui remit les six têtes; elle les fit placer dans une valise, qu'elle mit chaque nuit sous l'oreiller de son lit pendant la route; et arrivée à Druy, elle fit exécuter la sentence dans tous ses points. La croix et le tableau existaient encore en 1789.

la philosophie et de la théologie. Adhérent d'abord de Kant, il pencha ensuite vers Jacobi, et essaya finalement d'un système particulier semblable à celui d'Hemsterhuis, fondé sur les données primitives de la conscience religieuse. Neeb a publié en allemand : *Rapports entre la morale stoïcienne et la religion*, Mayence, 1791 ; — *De dilectione inimicorum, tentamen historico-morale*, 1791 ; — *Sur les mérites de Kant pour relever la raison philosophante*, 1794 ; — *Sur l'esprit général de chacune des différentes époques de la science*, 1795. Cet écrit rappelle un peu les idées de Condorcet. — *Système de la philosophie critique, fondé sur la théorie de la conscience*, 2 parties, 1795-1796 ; — *Réfutation de la preuve démonstrative à l'appui de l'existence de Dieu, et exposition de la preuve morale*, 1795 ; — *Sur l'impuissance de la preuve spéculative pour démontrer l'existence des choses, et réfutation de l'idéalisme par des preuves tirées de la raison pratique*, dans le journal philosophique de Niehammer, 1795 ; — *La raison opposée à la raison*, 1797 ; — *Lettres sur le vague libéralisme dans l'éducation de nos jours*, 1812 ; — *Mélanges*, 1817-1821, 3 vol. Ces mélanges contiennent un certain nombre de sermons dans le genre des théophilanthropes, prononcés dans le temple des décades à Mayence, de 1798 à 1800, savoir : *Sur la signification des arbres de la république* ; — *Sur la dignité morale du mariage* ; — *Sur l'explication physiognomonique de la stature des vieillards*, lors de la fête des vieillards à Mayence ; — *Oraison funèbre de Félix Blum, professeur à l'université de Mayence*, etc. On y trouve ensuite un article *Sur le peu de valeur des miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament pour prouver la vérité du christianisme* ; — *Golgotha et Philippi, ou l'immortalité terrestre de la vertu* ; — *la Toute-puissance de la vérité par Dieu* ; — *Sur les conditions subjectives et objectives de la vérité* ; — *Sur les génies bâtarde de notre époque* (il désigne ainsi les idéalistes, tels qu'Ōken, etc.). Dans le journal *le Catholique*, publié à Mayence par MM. Raes et Weiss, aujourd'hui évêques de Strasbourg et de Spire, Neeb défendit, entre autres, la rentrée du célèbre comte Léopold de Stolberg dans le giron de l'église romaine. En général, ce fut à partir de 1820 qu'il revint aux idées de l'orthodoxie catholique. Il a encore publié à part : *Raisons qui s'opposent à la possibilité d'une extension générale de l'incrédulité*, 1834. Un autre remarquable mémoire est intitulé *St-Pierre et St-Paul, ou le Principe catholique et le principe protestant dans l'église chrétienne*. Dans la *Weltkunde* de Malten, journal universel de littérature et d'histoire, il a inséré en 1840 un article *Sur l'immortalité de l'âme*, un autre *Sur l'influence réciproque du sentiment des beautés de la nature et du sentiment religieux* en 1841, et enfin, en 1843, des *Esquisses d'autobiographie*. Divers mémoires agronomiques dans des journaux d'agriculture rappellent les *Fantaisies patriotiques* de Moeser. Aussi Neeb était-il partout estimé ; en 1841, lors

du jubilé du cinquantième anniversaire de sa carrière philosophique, il reçut à la fois de l'université de Bonn un nouveau diplôme de docteur, et du grand-duc de Hesse-Darmstadt la croix de l'ordre du Mérite de première classe. Les divers ouvrages de cet homme remarquable mériteraient d'être réunis en une édition complète. R-L-N.

NEEDHAM (MARCHAMONT), publiciste, né en 1620 à Burford, dans le comté d'Oxford, perdit son père au sortir du berceau, mais il trouva dans le second mari de sa mère, à la fois ministre et magister du lieu, un instituteur plein de zèle et de sollicitude. A l'âge de quatorze ans on l'envoya étudier à Oxford ; il y prit ses grades classiques, et accepta les fonctions de sous-maître dans la célèbre école des marchands tailleurs de Londres. Cet établissement ayant souffert une interruption pendant la guerre civile, Needham offrit ses services à un procureur. En 1643 il entreprit un journal hebdomadaire, intitulé *Mercurius Britannicus*. Le ton véhément de cette feuille, animée de l'esprit du parlement, assura sa popularité ; Needham fut compté parmi les plus utiles défenseurs des libertés du pays ; mais on put bientôt reconnaître qu'il suivait d'autres inspirations que celles d'une conviction intime. Une offense particulière qu'il reçut en 1647 dans les rangs des républicains le fit pencher pour la cour ; il alla se jeter aux pieds du roi, obtint l'oubli du passé, et se mit à écrire le *Mercurius pragmaticus*, pamphlet périodique, dont le style mordant irrita au dernier point les presbytériens. Leur ressentiment força Needham à se cacher ; il fut découvert et jeté dans la prison de Newgate. Il y allait peut-être de sa vie si deux démagogues puissants, Lenthall et Bradshaw, ne l'eussent protégé comme un homme dont la cause populaire pouvait encore tirer parti. Needham paya sa dette, en rédigeant, dans toute la pureté de principes de la secte des indépendants, le *Mercurius politicus*. Le premier numéro commençait par cette phrase : « Puisque le roi a eu un fou, « pourquoi la république n'aurait-elle pas le « sien ? » Cette feuille, parvenue en 1660 à sa onzième année, fut défendue par ordre du conseil d'État. La restauration de Charles II détermina Needham à se cacher de nouveau, jusqu'à ce qu'il fut certain d'être amnistié. La médecine, à laquelle il s'était livré dès 1645, devint pour lui une ressource honorable : il jouissait comme praticien d'une grande confiance parmi les non-conformistes, lorsqu'il fut frappé de mort subite en 1678. Doué d'un esprit enjoué et caustique, Needham possédait un talent très-flexible ; mais nous avons vu que son caractère politique l'était encore davantage. Il a composé un grand nombre d'opuscules politiques, morts avec les circonstances qui les avaient inspirés. Sa traduction du *Mare clausum* de Selden, augmentée de nouvelles preuves à l'appui des droits de l'Angleterre à l'empire de la mer, Londres, 1652 et 1662,

est beaucoup plus connue. L'ouvrage le plus remarquable de Needham est son *Discours touchant la supériorité d'un Etat libre sur le gouvernement monarchique*, inséré d'abord dans le *Mercure politique*, et réimprimé séparément en 1630 et 1767. Dans la première partie, l'auteur déduit quatorze raisons principales, dont il résulte que le peuple est le meilleur gardien de sa liberté; dans la deuxième, il s'applique à détruire les objections contre la démocratie; dans la troisième, il établit méthodiquement le principe de la souveraineté du peuple; dans la quatrième enfin, il relève les erreurs accréditées dans les divers gouvernements d'Europe, et indique quelques précautions pour le maintien de la liberté. En publiant son ouvrage sous le protectorat de Cromwell, Needham flattait la passion dominante de ses compatriotes; mais sa théorie leur prouvait qu'ils n'avaient fait que changer le nom de la tyrannie. Théophile Mandar a traduit, en 1791, le livre de Needham, auquel il a joint des Notes de J.-J. Rousseau, de Mably, de Bossuet, Condillac, Montesquieu, Raynal, etc. Comme médecin, Needham est l'auteur d'un écrit intitulé *Medela medicinæ*, 1665; il y soutient, entre autres paradoxes, qu'on peut, sans études préalables dans les universités, exercer dignement cette profession. J. Twisden, dans sa *Medicina veterum vindicata*, et Robert Sprackling, dans sa *Medela ignorantia*, ont réfuté cette assertion. F-T.

NEEDHAM (JEAN TURBERVILLE), physicien connu par ses observations microscopiques, était né à Londres en 1713, de parents catholiques. Resté orphelin de bonne heure, il fut envoyé au collège anglais de Douai, et, après y avoir terminé ses études, il entra au séminaire de Cambrai, où il reçut les ordres sacrés. Needham professa d'abord la rhétorique dans le même collège de Douai, où il avait été élevé, et il ne tarda pas à se distinguer par la finesse et la sagacité de son esprit. Rappelé en 1740 en Angleterre par les chefs de la mission catholique, il fut chargé de la direction de l'école de Twyford, et, quatre ans après, envoyé au collège anglais de Lisbonne pour y professer la philosophie. Le climat du Portugal ne convenant pas à sa santé délicate, il revint à Londres, et publia en 1745 ses premières découvertes microscopiques, ouvrage qui annonçait un bon observateur. Il fit ensuite un voyage à Paris, où il fut accueilli par Buffon, occupé alors de ses recherches sur les animaux spermiques et infusoires. L'illustre naturaliste confia à Needham le soin de répéter ses observations, et il consigna le résultat de leurs expériences dans le tome 2 de l'*Histoire naturelle* (édition in-4°), en nommant son collaborateur de la manière la plus honorable. Needham fut admis en 1747 à la société royale de Londres : cette distinction était d'autant plus remarquable qu'elle n'avait encore été accordée à aucun prêtre de la communion romaine. La médiocrité de

sa fortune l'obligea de se charger en 1751 de continuer l'éducation de quelques gentilshommes, qu'il accompagna dans leurs voyages sur le continent, et il put ainsi visiter la France, l'Italie et l'Allemagne. Dans le temps qu'il était à Genève, il voulut répondre aux objections présentées par Voltaire contre les miracles; mais sa critique alluma la bile du philosophe de Ferney, qui, plus habile que lui à manier l'arme de l'ironie, le couvrit de ridicule dans des pamphlets où, abandonnant la question principale, il se jette sur les découvertes microscopiques de Needham et se moque des petites anguilles que le physicien anglais prétendait avoir aperçues dans de la farine échauffée (voy. les Œuvres de Voltaire, édition de Kehl, in-8°, t. 31 et 46). Needham, en terminant ses voyages, se retira (1767) au séminaire anglais de Paris, où il reprit le cours de ses expériences avec tant de succès que l'Académie des sciences le nomma l'année suivante l'un de ses associés. Il fut appelé en 1769 à Bruxelles, pour concourir à l'organisation de l'académie fondée en cette ville par l'impératrice Marie-Thérèse. Il ne cessa depuis de diriger les travaux de cette société, et son zèle fut récompensé par un canonicat de l'église de Soignies, dans le Hainaut. Needham mourut à Bruxelles le 30 décembre 1781. Son Eloge fut prononcé à l'académie de cette ville par Mann, et inséré dans le tome 4 des Mémoires de cette compagnie. Il comptait au nombre de ses amis Hill, Trembley, Bonnet, etc. Comme physicien, il avait des idées étendues; mais il les généralisait trop, défaut ordinaire de tous les esprits systématiques, et il manquait de clarté et de méthode en parlant comme en écrivant. On a de lui : 1° *New microscopical discoveries*, etc., Londres, 1745; traduit en français sous ce titre : *Découvertes faites avec le microscope*, Leyde, 1747, in-12, avec un *Mémoire sur les polypes*, par Trembley (voy. TREMBLEY). Le traducteur anonyme, que Needham dit être un savant professeur de Leyde, y joignit des remarques, et Needham ayant consigné de nouvelles observations dans une Lettre à Folkes, cette pièce fut traduite en français par Lavirotte, et les deux ouvrages réunis parurent sous le titre de *Nouvelles observations microscopiques*, Paris, 1750, in-12, avec 7 planches. On y trouve la description du calmar, espèce de polype alors peu connu; des observations sur la poussière fécondante des plantes, sur les animalcules anguilliformes découverts dans la poussière de la nielle, sur les œufs de la raie, les embryons de la sole, la langue du lézard, etc. La Lettre à Folkes renferme une suite d'expériences sur la génération, la composition et la décomposition des substances animales et végétales. 2° *Observations des hauteurs, faites avec le baromètre* (août 1751) *sur une partie des Alpes*, Berne, 1760, in-4° de 34 pages, avec fig.; 3° *Recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion*, et

Nouvelle théorie de la terre. Needham a publié cet ouvrage à la suite de la traduction des *Nouvelles recherches* de Spallanzani sur les découvertes microscopiques, Paris, 1769, in-8°. Cet illustre physicien, en répétant les observations de Needham, avait reconnu que celui-ci n'avait pas employé toutes les précautions nécessaires pour détruire les germes qui auraient pu se trouver dans les matières soumises à ses expériences; que, s'il existe de vrais animalcules dans la farine de blé viciée, ce n'est pas une raison pour qu'il y en ait dans la farine fraîche et pure; qu'enfin Needham avait souvent pris pour des animaux les gaines où ces animaux sont renfermés. Needham a cherché à se justifier dans les Notes qu'il a jointes à la traduction de l'ouvrage de Spallanzani; mais il n'a point détruit les objections de l'auteur italien. Les *Recherches physiques et métaphysiques* qu'il a ajoutées à l'ouvrage de Spallanzani contiennent le développement de son système sur la reproduction des êtres. Quelques-unes de ses idées semblent tendre au matérialisme, et il a prêté ainsi, sans le vouloir, des armes aux incrédules, charmés de pouvoir s'appuyer de l'opinion d'un prêtre catholique. 4° *Idee sommaire, ou Vue générale du système physique et métaphysique de Needham sur la génération des corps organisés*, à la suite de la *Vraie philosophie*, par l'abbé Monestier, Bruxelles, 1780, in-8°, et séparément, ibid., 1781, 20 pages. Dans cette brochure, Needham se plaint des conséquences qu'a tirées de ses principes l'auteur du *Système de la nature* (voy. D'HOLBACH); il fait voir qu'il n'en est aucun qui favorise le matérialisme. 5° *De inscriptione quadam ægyptiaca Taurini inventa et characteribus ægyptiacis olim et Sinis communibus exarata, Epistola*, Rome, 1761, in-8° de 70 pages, avec 2 planches. Needham prétend dans cette lettre que les caractères en usage à la Chine sont les mêmes que ceux dont se servaient les Égyptiens, et en conséquence, il donne l'explication d'une inscription qu'il avait lue à Turin sur un prétendu buste d'Isis, cru égyptien. De Guignes a réfuté cette explication dans le *Journal des savants*, décembre 1761 (p. 806), et le n° d'août 1762 du même journal (p. 565) contient l'extrait de deux Lettres de Bartoli (Turin, 1762, in-4° de 36 pages), dans lesquelles ce savant conservateur du musée de Turin s'élevait aussi contre l'explication que Needham donne de ce monument, qui a depuis été reconnu faux : les trente-deux caractères qui le couvrent paraissent faits à plaisir. 6° *Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise et la nature de leur écriture symbolique*, Bruxelles, 1773, in-4°, fig., avec 28 planches. Needham n'est que l'éditeur de cette curieuse Lettre, que l'on croit du P. Cibot, mais à laquelle le P. Amiot peut avoir eu quelque part (voy. AMIOT). Elle avait déjà paru dans les *Transactions philosophiques*, et fut reproduite en 1776 (sous le nom du P. Amiot), avec de nouvelles planches et une partie de l'Avis prélimi-

naire de Needham, dans le tome 1^{er} des *Mémoires sur les Chinois*. Quoique cette lettre ne fût pas absolument favorable au système du savant anglais, il avait cru en tirer avantage pour établir la vérité de son système sur l'identité des caractères chinois et égyptiens, et il répond à ses nombreux adversaires, parmi lesquels se trouvait l'infatigable Pauw, qui ne lui cédait pas en paralogismes. 7° *Mémoire sur la maladie contagieuse des bêtes à cornes*, ibid., 1770, in-8°. On en trouve l'analyse dans le Recueil de l'académie de Bruxelles, t. 2, p. 24. 8° La traduction des *Principes d'électricité*, par lord Mahon, ibid., 1781, in-8°. On se borne à rappeler ici les Lettres de Needham contre Voltaire, qui font partie d'une Collection sur les miracles (Neufchâtel, 1767, in-8°); mais on citera quelques-uns des morceaux dont il a enrichi le Recueil de l'académie de Bruxelles: *Observations physiques faites en 1772 dans la province de Luxembourg, pendant un voyage astronomique*, t. 1^{er}; — *Observations sur l'histoire naturelle de la fourmi*, t. 2, etc.; — *Nouvelles recherches sur la nature et l'économie des mouches à miel*, ibid.; — *Recherches sur la question: Si le son des cloches pendant les orages fait éclater la foudre*, etc., t. 4; — *Sur les moyens d'empêcher le dérangement des aiguilles aimantées produit par l'électricité de l'atmosphère*, ibid., etc. On a aussi quelques Mémoires de Needham dans les *Transactions philosophiques*. W—s.

NÉEL (LOUIS-BALTHAZAR), né à Rouen, y mourut en 1754. Il est auteur de quelques poésies médiocres, et des ouvrages suivants, qui ne sont pas sans intérêt: 1° *Voyage de Paris à St-Cloud par mer et retour de St-Cloud à Paris par terre*, écrit avec esprit et gaieté, 1749, in-12. La meilleure édition est celle de Paris, 1787, in-12, 2 parties (voy. LOTTIN). 2° *Histoire du maréchal de Saxe*, Mitau, 1752, 3 vol. in-12; 3° *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, mort en 1752, 1 vol. in-12. D—B—S.

NEER. Voyez VANDER-NEER.

NEERCASSEL (JEAN DE), évêque de Castorie, naquit en 1663 à Gorcum, d'une ancienne famille de magistrature; mais les troubles civils avaient réduit son père à l'état de brasseur. Il entra en 1695 dans la congrégation de l'Oratoire, enseigna la philosophie à ses jeunes confrères, et professa la théologie à Malines, puis à Cologne. Il fut nommé provicaire apostolique sous M. de la Torre, puis coadjuteur de M. Gatz, auquel il succéda en 1663 sous le titre d'évêque de Castorie. Ses premiers soins furent de rétablir dans le clergé la discipline, déchu par la négligence de ses prédécesseurs; de soumettre les réguliers à la juridiction épiscopale, dont ils s'étaient affranchis à la faveur de leurs privilèges; de réformer les abus de tout genre auxquels son vaste diocèse était en proie; de faire de fréquentes visites pastorales, qu'un troupeau de plus de quatre cent mille âmes, répandu en dif-

férentes provinces, rendait très-pénibles. L'affluence des fidèles qui accouraient à ses instructions était si grande qu'il se trouvait souvent obligé de les faire en pleine campagne. La considération dont il jouissait auprès des hautes puissances le mit en mesure de soustraire les religieux au bannissement dont ils étaient menacés, en représailles des rigueurs qu'on exerçait en France envers les protestants. Accusé de trahison pour avoir exercé solennellement les fonctions de son ministère à Utrecht, pendant que les Français occupaient cette ville, il se justifia si complètement qu'on ne fit aucune difficulté de lui rendre le libre exercice de ses fonctions. Neercassel succomba aux fatigues apostoliques, à Zwoll, en Over-Yssel, le 6 juin 1686. Son principal ouvrage est intitulé *Amor pœnitens de recto usu clavium*, Emmerick, 1683, 1 vol. in-12, où il établit la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de la pénitence. Cette édition ayant été supprimée sous Alexandre VII par l'inquisition, il adoucit ce qu'il avait dit de trop fort contre les attritionnaires, dans une seconde édition, publiée en 1685, 2 vol, in-8°. L'ouvrage a été traduit en français par l'abbé Guibert, Utrecht, 1741, 3 vol. in-12. Bossuet en faisait beaucoup de cas, ainsi que du suivant : *Tractatus de Sanctorum et præcipue B. Mariæ Virginis cultu*, Utrecht, 1675, in-8°. Il a été traduit en français par Leroi, abbé de Haute-Fontaine (Paris, 1679, in-8°), ainsi que cet autre : *Tractatus de lectione Scripturarum, in quo protestantium eas legendi praxis refellitur, catholicorum vero stabilitur*, 1677, in-8°. Son petit livre de *L'Affermissement dans la foi et la consolation dans les persécutions*, Bruxelles, 1670], in-8°, en hollandais, fut très-recherché, même par les protestants, à cause de l'élégance du style et du ton de piété qu'il respire. On trouve dans la *Batavia sacra* quelques autres de ses écrits, dont le plus curieux est une Lettre à l'archevêque de Malines, où il établit que le mariage des protestants, fait devant leurs magistrats ou devant leurs ministres, est valide, et qu'il ne doit point être réhabilité quand ils se convertissent. Neercassel était en correspondance avec Bossuet. Leurs lettres ont été insérées parmi celles de ce dernier. Il avait fait traduire en hollandais l'*Exposition de la doctrine catholique* de l'évêque de Meaux, par le docte Pierre Codde, son confrère et son successeur, et imprimer à Anvers la traduction latine du même ouvrage, par l'abbé Fleury. T-D.

NEERGARD (JENS-VEÏBEL), médecin et phrénologue danois, né le 3 juillet 1775 à Juellinge en Jutlande, mort à Frederiksholm, près de Copenhague, en 1856 ou 1857. Fils d'un simple fermier, il reçut la première éducation de son oncle, l'évêque Balle. Après avoir suivi les cours de droit en 1794, il accepta une place de surnuméraire dans le ministère d'agriculture. Il étudia ensuite à Copenhague la médecine, la chirurgie et l'art

vétérinaire, et devint en 1802 membre de la commission de remonte. De 1803 à 1805, il compléta ses études d'histoire naturelle d'abord à Göttingue sous le célèbre Blumenbach, etc., puis, de 1805 à 1808, à Berlin et dans d'autres universités de l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il devint en 1808 cornette dans un régiment de cavalerie de Zélande. Comme tel, il était en outre chargé de faire des leçons d'art vétérinaire aux officiers de toute arme ; mais dès 1809 il prit son congé avec le titre de commissaire des guerres, et reçut en 1811 une pension. Dans l'hiver de 1812 à 1813, il fit des leçons publiques à Copenhague. Nommé en 1822 commissaire général de guerre, il fit un dernier voyage en Allemagne d'après les instructions de la société économique, en 1824, d'où il revint à Copenhague faire des leçons sur la phrénologie en 1825 et 1826. Il parcourut ensuite, aux frais du gouvernement, les diverses provinces du Danemarck pour améliorer les haras. De retour à Copenhague, il acheta en 1828 une campagne près de cette ville, et vécut dans la retraite. Cependant il coopéra aux travaux de l'assemblée des états, mais il en sortit après quelques désagréments en 1835. Neergard a relevé les haras du Danemarck, et il y a popularisé les idées des phrénologues modernes. Il a été membre de la société des sciences de Göttingue depuis 1805. On a de lui : *Mémoires danois sur l'anatomie et la structure du cheval et sur la manière de le traiter, pour servir à l'usage des écoles vétérinaires*, par Neergard et E. Viborg, en danois, Copenhague, 1800, remaniés sous le titre de *Mémoires sur toutes les parties extérieures du cheval, ses perfections et ses vices*, *ibid.*, 1828 ; — *Commentatio anatomico-physiologica, sistens disquisitionem, an verum organorum digestionis inservientium discrimen inter animalia herbivora, carnivora et omnivora reperitur*, Göttingue, 1804, in-4° ; — *Anatomie et physiologie comparée des organes de digestion des mammifères et oiseaux, d'après ses propres dissections*, avec une préface de Blumenbach, en allemand, Berlin, 1805-1806, avec des planches ; 2^e édition, 1815, in-4° ; — *Notes sur l'anatomie comparée, l'art vétérinaire et l'histoire naturelle, recueillies à Berlin, en allemand*, avec planches, Göttingue, 1806-1807 ; — *Histoire naturelle des dents du cheval, comparées à celles d'autres animaux*, avec 10 planches, en allemand, Copenhague, 1823, in-4° (ouvrage chaudement recommandé par Blumenbach) ; — *Révélation franche et fondée sur des faits notoires touchant l'agriculture, contre les conseillers de la couronne Manthey et Birch*, en danois, *ibid.*, 1823 ; 2^e édit., 1826 (avec les réponses de Birch et Skovgaard, 1826) ; — *Sur les différentes époques de la vie humaine, principalement sous le rapport psychologique*, en danois, *ibid.*, 1826 ; — *les Haras du Danemarck, leur décadence et les moyens de les relever*, en danois, *ibid.*, 1826-1827 ; — *Sur la phrénologie ou*

la doctrine de Gall, dite crânologie, en danois, *ibid.*, 1827 ; — *Mémoires sur la récente histoire de la phrénologie en Danemarck, à propos de l'infanticide Pierre Nielsen*, en danois, *ibid.*, 1827 ; — *Rapport sur le haras de Frederiksborg*, en danois, 1827 ; — *Eclaircissements sur les directions des haras, etc.*, 1828 ; — *Description statistique et économique du district d'Oesterflakkeberg*, *ibid.*, 1830 ; — *Essai de déterminer jusqu'à quel point les chevaux pur sang anglais et les courses ont contribué à améliorer la race des chevaux danois*, *ibid.*, 1830 ; — *Les primes pour les meilleurs étalons et leur influence sur l'amélioration des races*, *ibid.*, 1831. D'autres écrits sur les haras sont de 1832 et 1833. Des *Rapports sur ses deux voyages en Jutland pour l'inspection des haras* ont été publiés en 1841, et des *Résumés généraux de la question de leur décadence* en 1837 et 1842. Neergard a ensuite publié : *Raisons de ma sortie de l'assemblée des Etats*, Copenhague, 1835 ; — *Ma coopération de dix ans aux travaux de la société économique*, *ibid.*, 1835 ; — *Considérations phrénologiques à propos du meurtrier F.-E. Worms*, *ibid.*, 1837 ; — *Considérations phrénologiques à propos de Kollerods, Ole Hansens et autres brigands de cette bande*, *ibid.*, 1838 ; — *Sur les maisons de travail et de correction de Copenhague*, *ibid.*, 1839 ; — *Nouvelles recherches sur ces maisons*, 1839 ; — *Sur le développement psychologique d'un détenu sourd-muet et sa responsabilité morale*, 1839 ; — *Notices historiques et psychologiques sur les détenus*, 1840 ; — *Les Evénements importants de ma vie, ou Autobiographie*, *ibid.*, 1844, avec les portraits d'Abildgaard et Blumenbach. D'autres mémoires de Neergard sont éparpillés dans les divers recueils scientifiques et politiques du Danemarck. R—L—N.

NEERGARD (TOENNES-CHRÉTIEN BRUN, baron DE), littérateur danois, né le 26 novembre 1776 à Svenstrupgaard, dans l'île de Zélande, mort à Paris le 14 janvier 1824. Après avoir étudié la minéralogie et les sciences économiques à l'université de Copenhague, il devint en 1799 *auditeur* à la cour des comptes, puis en 1800 *chambellan* du roi. Dans les années de 1800 à 1809, il parcourut successivement l'Allemagne, la Scandinavie, la Russie, la Suisse, l'Espagne et l'Italie, voyages interrompus par deux séjours à Paris en 1801 et 1805. De retour dans cette ville en 1809, il y resta jusqu'à la fin de sa vie. Après avoir dépensé une grande partie de sa fortune à la publication de quelques-uns de ses ouvrages, il mourut à Paris dans un état voisin de la misère. Neergard, qui dans ses voyages était ordinairement accompagné d'un peintre ou d'un dessinateur, s'est beaucoup occupé de l'état des beaux-arts dans les pays qu'il parcourait. Il a laissé des mémoires sur les branches les plus diverses. On a de lui en français : *Sur la situation des beaux-arts en France, ou Lettres d'un Danois à son ami*, Paris, 1801, in-8° (description des tableaux exposés alors au Louvre ; l'auteur donne

la préférence à l'école française). — *De l'état actuel des beaux-arts à Genève*, Paris, 1802, in-8° ; — *Journal du dernier voyage de C. Dolomieu dans les Alpes*, Paris, Hambourg et Mayence, 1802, in-8°. Dolomieu était l'ami de Neergard ; ils avaient fait ensemble le voyage de Suisse de 1801 à 1802. Cet ouvrage a été traduit en danois et en allemand dans la même année. — *Les loisirs d'un étranger à Paris*, 1802, in-8° ; — *Notice sur Paillasson, peintre d'histoire*, Paris, 1810 ; — *Description de la manufacture de porphyre d'Elfredalen en Suède* (dans le *Journal des mines de Paris*), 1807 ; — *Sur diverses nouvelles substances minérales*, *ibid.*, 1807, 1809 et 1811 ; — *Sur les jets d'eau bouillante du Geyser et du Strok en Islande, par le lieutenant Ohlsen*, traduit du danois, Paris, 1812, in-8° ; — *Voyage pittoresque et historique dans le nord de l'Italie*, les dessins par Naudet, les gravures par Debucourt, *ibid.*, 1812-1813, in-fol. Il n'en a paru que 9 livraisons, qui ont été très-bien accueillies des savants et des gens du monde, mais dont la publication avait épuisé les ressources de l'auteur. — *Mes pensées*, *ibid.*, 1813, in-8° ; — *Etat de l'art de guérir en Danemarck aux temps anciens, ainsi qu'au moyen âge* (extrait des *Annales encyclopédiques*), *ibid.*, 1818, in-8° ; — *Sur la salaison des viandes et du beurre en Irlande, et manière de fumer le bœuf à Hambourg*, par C. Martfell, traduit du danois, *ibid.*, 1821, in-8° ; — *Observations sur l'entretien des moutons dans le Sleswig et le Holstein*, par E.-N. Viborg, traduites du danois dans les *Annales de l'agriculture française*, 2^e série, t. 10. — Neergard a en outre inséré dans les *Schleswig-Holsteinische Provinzialberichte* (ou *Rapports des provinces de Sleswig et de Holstein*) de 1814, une *Notice sur le graveur de la cour de Danemarck*, Chrétien-Fr. Muller, et une autre *Sur le célèbre sculpteur Thorwaldsen* ; elles sont en allemand. De nombreux mémoires de lui se trouvent encore dans les diverses revues danoises. Dans *Nyt Bibliothek for Physik* (Nouvelle bibliothèque de physique), il a traité de la *Méthode de Carboneil de peindre avec le sérum du sang* ; — de la *Culture de la chicorée et autres plantes* ; — des *Mines de la Suède* ; — enfin de *l'Etat de l'agriculture en France depuis la révolution*. Dans les *Misceller af Oest* (Miscellanées d'Ouest), il a parlé de l'orthographe française et des *Essais* y relatifs de Chaudet. Dans la *Minerva* de 1804, il a donné de beaux aperçus de la littérature suédoise en général, des progrès des belles-lettres dans ce pays, des beaux-arts à Stockholm, ainsi que de l'état de l'éloquence en Suède, sujet traité aussi dans la revue *Iris och Hebe* de 1810. Dans le *Danske Tilskuer* (Spectateur danois) de 1804, Neergard a donné des traductions des traités philosophiques et esthétiques d'auteurs suédois, tels que Wallerius et Kullberg, tandis qu'il a inséré des essais originaux de littérature dans la revue de Hoest, intitulée *Ei blot til Lyst* (Pas seulement pour le plaisir). Cet auteur enfin n'a

pas oublié non plus de parler de l'industrie, surtout de l'industrie française, et des sociétés d'encouragement, dans le journal *Efterretninger fra Selskabet for indenlans Kunstflid* (Rapports à la société pour l'industrie indigène danoise). R-L-N.

NEES VON ESENBECK (CHRÉTIEN-GODEFROY), naturaliste allemand, naquit le 14 février 1776 à Reichenberg, dans l'Odenwald. Après avoir fait de solides études au gymnase de Darmstadt, il prit à Iéna ses grades comme médecin. Dès sa première jeunesse il avait eu un goût particulier pour l'histoire naturelle, et, à Francfort où il vint s'établir, il consacra à la botanique, à l'entomologie et à l'ornithologie tout le temps dont il put disposer. En 1818, renonçant à l'exercice de la médecine, il fut nommé professeur de botanique à Erlangen; au mois d'août de la même année, l'Académie léopoldine des Curieux de la nature le choisit pour son président; en 1819, il obtint la chaire de botanique à l'université de Bonn, et en 1831 il alla remplir les mêmes fonctions à celle de Breslau. En 1848 il se rendit à Berlin; mais s'étant mêlé dans les agitations politiques, qui devraient toujours rester étrangères aux savants, il fut expulsé en janvier 1849, suspendu d'abord, puis en mars 1853 révoqué de sa place de professeur. Les motifs de ces rigueurs furent son affiliation à des sociétés animées d'un esprit fort radical. Comme botaniste, Nees von Esenbeck s'est placé à un rang très-distingué : il ne s'est point borné à la description méthodiquement minutieuse des plantes; il a traité ce qui concerne la philosophie de la botanique avec une supériorité remarquable, et c'est à lui qu'on doit en grande partie la direction donnée à l'étude de cette science. Gœthe avait, par un effet de sa force de pensée, deviné le système de la métamorphose des plantes; mais les connaissances positives lui manquaient. Nees, le premier, exposa cette doctrine d'une façon scientifique et précise; toutes les branches de la botanique ont été l'objet de ses travaux, et parmi ses nombreux ouvrages, rédigés par lui avec l'aide de collaborateurs intelligents, nous mentionnerons : la *Bryologia germanica*, Nuremberg, 1823-1831, 2 vol. in-8°, 43 figures coloriées; — *Systema hepaticarum*, Hambourg, 1844-1847; — *Systema laurinarum*, Berlin, 1836; — *De cinnamo*, Bonn, 1823; — *Enumeratio plantarum cryptogamicarum Javæ et insularum adjacentium*, Breslau, 1830; n'oublions pas l'*Agrostologia Brasiliensis*, Stuttgart, 1829, qui fait partie du grand ouvrage de Martin sur le Brésil. En 1852, il commença à Breslau la publication d'un travail considérable qu'il préparait depuis longtemps et qu'accompagnent de nombreuses figures : *Science générale des formes de la nature*. Il a également fait dans le domaine de la philosophie des incursions remarquables, ainsi que le démontre son *Système de la philosophie spéculative*, Glogau, 1841, ouvrage dont il n'a d'ailleurs paru que le premier volume

consacré à la philosophie de la nature. Il est mort le 16 mars 1858. — NEES VON ESENBECK (Théodore-Frédéric-Louis), frère du précédent, né le 26 juillet 1787, mort le 12 décembre 1837 à Hyères, se consacra également à l'étude de la botanique; il fut professeur à Bonn et inspecteur du jardin des plantes de cette ville. Parmi ses divers ouvrages on distingue surtout les *Genera plantarum floræ Germanicæ*, Bonn, 1833 et suivantes, ouvrage accompagné de nombreuses figures, et qui, après la mort de l'auteur a été continué par des savants avantagement connus (Spenner, d'abord, ensuite Putterlick et Endlicher). Z—B.

NEFF (FÉLIX), pasteur et philanthrope français, né en 1798, dans un village près de Genève, mort en mars 1829 dans cette ville. Descendant d'une famille de la Lorraine allemande, il reçut quelques leçons de latin du pasteur de sa paroisse, et étudia seul la botanique, l'histoire et la géographie. Il puisa l'amour des grandes actions dans Plutarque et dans J.-J. Rousseau. Placé comme apprenti chez un jardinier-fleuriste, à l'âge de quatorze ans, il dut à dix-sept ans s'enrôler dans la garnison de Genève; à dix-neuf ans, il était sergent d'artillerie. Pendant ce temps de service, il apprit tout seul les mathématiques et les sciences naturelles. En même temps, il se mit à lire la Bible. Croyant dès lors avoir trouvé son assiette, il fit des prédications religieuses dans les casernes, les hôpitaux et les prisons de Genève. En 1818, il s'unit aux protestants de la nouvelle Eglise, qui, appelés môniers, s'étaient séparés de l'Eglise nationale suisse. En 1819, il posa l'habit militaire, à la grande satisfaction de ses officiers, mécontents de l'influence que ses principes religieux et son caractère particulier lui donnaient sur ses camarades. Il parcourut ensuite les villages des environs de Genève, lisant et expliquant la Bible dans toutes les maisons; puis il étendit ses courses apostoliques aux cantons de Vaud, de Neuchâtel et de Berne. Appelé en 1820 à Grenoble comme évangéliste, pour remplacer le pasteur titulaire pendant quelques mois de congé, Neff saisit avec plaisir cette occasion de rattacher l'Eglise libre à l'Eglise protestante officielle. En 1822, il accepta les mêmes fonctions, avec le titre de pasteur catéchiste, à Mens (Isère), dans la vallée supérieure du Drac. Il y forma de ses propres fonds et des collectes volontaires une société biblique et de traités religieux, puis des écoles des dimanches, enfin une petite école normale primaire dans sa maison, de même qu'un cours de préparation théologique. En 1823, il se chargea de toute l'agglomération des communes protestantes du canton de Guillestre, dans le département des Hautes-Alpes, comprenant le Quéran, l'Orsières, le Freyssinières et le Champsaur, dans les hautes vallées du Drac et de la Durance. Neff devint un nouvel Oberlin pour les pauvres popu-

lations de ces pays agrestes. Ayant fait adopter à Dormillouse le projet de construire une salle d'école dans un bâtiment commun, espèce de grange, il mit lui-même le premier la main à l'œuvre. A Freyssinière, il résolut de faire changer aux paysans leur mauvais système de culture de la pomme de terre. Ne pouvant leur faire entendre raison, il se hâta de parcourir la vallée pendant plusieurs semaines, allant d'un champ à l'autre et ôtant les outils des mains des laboureurs pour planter lui-même à sa façon. Il réussit à faire assainir les maisons par des changements de construction et à faire planter l'olivier et le châtaignier dans les expositions favorables. Ailleurs, il fit creuser de longs canaux d'arrosage à travers la montagne, en minant et faisant sauter des rochers de granit, ou construire des aqueducs très-profonds. Par des prélèvements sur les recettes des communes, il parvint encore à fonder une autre société biblique à Freyssinières en 1824. Tout cela s'accomplissait en deux ans, au milieu de populations d'un caractère indépendant, qui, issues des anciens Vaudois, n'avaient jamais pu être forcées, même par l'administration rigoureuse de Napoléon I^{er}, à servir dans les armées. Dans le presbytère de Dormillouse, il avait établi deux écoles normales, une des maîtres et une autre des maîtresses. Il ajouta aux classes ordinaires de l'école primaire des leçons d'histoire, de géographie, de botanique, de médecine usuelle, très-importantes pour des gens demi-barbares, qui allaient jusqu'à donner du vin et de l'eau-de-vie aux malades pris d'accès de fièvre. Ses prêches et méditations religieuses attiraient en même temps catholiques et protestants de toutes les nuances. Ennemi de l'exclusivisme, Neff se servait indistinctement de la Bible catholique du P. Amelot et des Bibles protestantes de Londres et de Paris, ainsi que de celles des frères Moraves et des Vaudois, selon les circonstances. Quand il voyait son public peu disposé à prêter une attention suivie, il prenait occasion d'une fable de Lafontaine ou de quelque passage d'un auteur profane pour y rattacher ses enseignements religieux. En 1826, il fit un voyage apostolique dans les vallées vaudoises du Piémont, dont les habitants le reçurent parfaitement. Mais à peine de retour dans sa commune, il reçut la nouvelle que le gouvernement sarde, dans la politique duquel entraient alors l'intolérance religieuse, craignant la liaison des protestants piémontais avec ceux de France, avait défendu toute prédication ultérieure sur son territoire. L'état délabré de sa santé força Neff, en juin 1828, à prendre les eaux de Plombières, où il fonda également une petite commune. Mais son mal étant devenu incurable, il ne put plus retourner dans les Hautes-Alpes, et dut s'arrêter à Genève, où il mourut. Ce fut l'exemple de Neff qui éveilla dans l'Eglise protestante de France l'idée de l'institution des

évangélistes ou pasteurs ambulants. La renommée de ce pauvre pasteur, si elle n'égale pas celle d'Oberlin, restera au moins indélébile dans le sud-est de la France. Il a laissé des *Méditations religieuses*, publiées en 1828, 1831, 1844 et 1851; des *Lettres* nombreuses, éditées par madame Anne Wyatt, Londres, 1843, et par A. Bost, ancien pasteur de Sedan. Sa Biographie allemande a été écrite sous les auspices du naturaliste et psychologue Schubert, Erlangen, 1832. Neff a encore rédigé vers 1814 un *Petit Traité sur les arbres fruitiers et la culture qui leur est propre*.
R—L—N.

NEFI-OGGI, ou le *Fils de l'exilé*, ainsi nommé parce que son père avait été banni par le grand vizir Achmet-Kiuperli, sous Mahomet IV, était un des Turcs les plus éclairés de son temps. Il savait non-seulement l'arabe, mais le latin, qu'il avait appris sans autre secours que le *Lexicon* et la *Grammaire turque* de Meninski. Il possédait de plus toutes les branches de la littérature de son pays. Il paraît qu'il connaissait également les sciences et les hommes. La confiance que lui accorda le reis-effendi Rami-Mehemmed, l'ascendant qu'il exerça sur ce ministre, ont fait partager à Nefi-Ogli l'honneur de la paix de Carlowitz. Ce fut lui qui engagea Rami, dont il était le conseil, à se charger de cette mission politique, dont le succès le porta à la dignité de grand vizir. Il est vrai que Nefi-Ogli, qui prédisait les événements d'après leurs causes, avait conseillé à son patron de refuser le vizirat, qu'on lui destinait depuis longtemps. Il prévoyait que les fautes du gouvernement de Mahomet IV amèneraient sous peu de temps une catastrophe funeste au prince et à ses ministres du moment. Cette sagacité et ses grandes connaissances, ses pronostics justifiés par l'événement, valurent à Nefi-Ogli une réputation de prophète, et les Ottomans de son temps ne doutaient point qu'il n'eût l'avantage de lire dans le *Leuth*, ce livre dans lequel, selon la croyance mahométane, le doigt des anges a écrit d'avance toutes les actions des mortels.
S—Y.

NEGELEIN (JOACHIM), savant théologien et numismate, naquit à Nuremberg en 1675, de parents mal partagés du côté de la fortune. Il acheva ses études à l'université d'Altdorf, où il avait obtenu une bourse, et y prit ses degrés avec distinction. Il accompagna ensuite un jeune seigneur allemand dans ses voyages, et visita avec lui la Hollande et l'Angleterre. Après s'être arrêté quelque temps à Oxford pour entendre les professeurs de cette célèbre université, il revint à Nuremberg, où il reçut les ordres sacrés. Il fut attaché en 1701 à la maison des orphelins, et nommé en 1709 diacre de l'église St-Laurent. Quelques ouvrages théologiques, qu'il publia à cette époque, fixèrent sur lui l'attention, et en 1720, il fut élu pasteur de l'église Ste-Marie. Les magistrats de Nuremberg le chargèrent en 1722

de professer au collège de Ste-Egide l'éloquence, la poésie et la littérature grecque. Il s'acquitta honorablement de ces différentes fonctions, et mourut le 24 juin 1749. On a de lui, outre quelques écrits théologiques et une traduction allemande de la *Science des médailles* (voy. JOBERT) : 1° *Thesaurus numismatum modernorum hujus sæculi cum lat. et german. explicatione* (en société avec Melchior Kœrnlein), Nuremberg, 1701-1710, 21 parties, qui se relient en 3 volumes in-fol., fig.; 2° *Ulysses litterarius sive oratio de singularibus et novis quibusdam in orbe litterato*, ibid., 1726, in-8°. L'auteur a réimprimé, à la suite de son discours, l'*Ulysses scholasticus* de Gaspar Dornau, et la harangue de Gasp. Hofman, *De barbarie imminente*. Negelein avait traduit en grec l'*Imitation de Jésus-Christ*; mais on ne croit pas que cette version ait été imprimée, non plus que celle qu'il avait faite des Évangiles en vers grecs et des Idylles de Théocrite en dialecte attique (on sait que l'original est en dorique). W—s.

NÉGRELLI-MOLDELBE (ALOIS DE), ingénieur autrichien, naquit à Primeiro en Tyrol, en 1799. Dès l'âge de dix-neuf ans, et ses études à peine terminées, il entra au service de l'Etat. Comme il avait donné dès lors les preuves d'une aptitude remarquable, il fut tout d'abord attaché à la construction de la route de Schœnberg et au lever de la carte hydrographique du cours de l'Inn. Après avoir passé de brillants examens, il fut successivement chargé d'un travail hydraulique fort important près de Zierl, du tracé de la route qui va de la frontière de Venise à Toblachfeld en Tyrol, du nivellement du cours du Rhin et d'une foule de travaux analogues, tous fort difficiles, dans le Tyrol et dans le Voralberg. En 1832, le canton de St-Gall lui offrit la place d'inspecteur des eaux et des routes, à des conditions très-favorables. De Négrelli accepta la proposition, et il ne resta pas moins de huit années au service de la confédération suisse, ne cessant durant ce temps de travailler aux constructions les plus utiles. En 1835, la ville de Zurich le nomma son ingénieur en chef. Il y construisit des rues, des quais, des ponts, un port; et sous sa main la ville changea bientôt d'aspect. Le gouvernement fédéral s'empressa, comme les cantons particuliers, de mettre à profit ses lumières, et il n'y eut point alors de commission un peu importante pour les travaux publics dont Négrelli ne fût membre. En 1839, il était commissaire fédéral dans les cantons d'Uri, du Tessin et des Grisons. Pendant plusieurs années il fut le président de la commission fédérale pour la régularisation du cours de la Limmat. Mais le service le plus signalé que M. de Négrelli rendit à la Suisse fut de tracer son réseau de chemins de fer. Son plan fut hautement approuvé de tous les juges compétents, et ce fut lui qui construisit le chemin de fer de

Zurich à Bade. En 1840, il reçut à la fois deux propositions qui devaient le rappeler en Autriche : l'une de la chancellerie impériale, et l'autre de la compagnie du chemin de fer du Nord-Ferdinand. C'était la première voie ferrée que l'on construisait dans l'empire; de Négrelli n'hésita point à s'en charger, bien que les offres du gouvernement fussent plus avantageuses et lui présentassent un avenir plus durable. Ce ne fut pas cependant sans de profonds regrets qu'il s'éloigna de la Suisse, où il avait su se faire les liaisons les plus affectueuses et les plus sûres. Le succès du chemin de fer de Vienne à Olmutz, que Négrelli acheva en 1841, détermina le gouvernement impérial à entreprendre tout le réseau; et, de 1842 à 1848, de concert avec M. Francesconi, de Négrelli construisit les chemins d'Olnutz à Prague, de Prague à Rodenbach, de Brunn à Böhmischtrubau. Il fit aussi les études des chemins de Gallicie, et il mena également à bonne fin les négociations pour continuer les chemins autrichiens jusqu'à Dresde et Oderberg. En même temps le Wurtemberg, la Bavière et la Saxe lui demandaient ses conseils éclairés et ses directions pour leurs voies ferrées et pour une multitude de travaux de divers genres. Lorsque le gouvernement d'Autriche créa, en 1848, un ministère des travaux publics, de Négrelli fut nommé conseiller de la nouvelle administration, et, quatre ans après, conseiller de cour. Sous sa direction, toutes les parties de la monarchie furent couvertes des travaux les mieux entendus, comme si l'on eût été encore dans les temps les plus tranquilles et les plus prospères. Puis envoyé en Italie, il eut à réparer tous les désastres et tous les désordres qu'y avait causés une lutte récente, les ponts détruits, les routes défoncées, les chemins de fer rompus, les édifices publics ruinés. Il fallait tout refaire avec ses propres ressources et sans l'appui de personne. C'était une tâche des plus pénibles et des plus ardues. Négrelli ne s'en effraya pas, et le maréchal Radetzky trouva bientôt en lui toute la fermeté et toute la persévérance qu'il eût pu attendre du militaire le plus intrépide. Quand la paix fut rétablie, vers la fin de 1849, une direction générale des travaux publics fut créée dans le royaume lombardo-vénitien; et ce fut à de Négrelli qu'elle fut confiée, avec le titre et le rang de conseiller de section. Routes, canaux, chemins de fer, télégraphes, tout lui fut remis; et ce fut lui qui organisa toute l'administration et choisit tout le personnel. Sous sa main habile et ferme tout ensemble, les chemins de fer lombardo-vénitiens devinrent le modèle des contrées voisines. On entreprenait en même temps de nombreux travaux de canalisation qui furent poussés avec la plus grande activité. En 1851, on ouvrait les chemins de Vérone à Mantoue et de Mestre à Trévise. De Négrelli présida à tous ces progrès jusqu'en 1855, où il fut

nommé conseiller de cour au ministère du commerce, et bientôt inspecteur général des chemins de fer de l'empire d'Autriche. En quittant l'Italie, de Négrelli était atteint déjà du mal qui devait l'emporter trois ans plus tard. Ce fut à cette époque aussi que, sur la demande de M. Ferdinand de Lesseps, il coopéra au projet du canal de Suez, et fit partie, pour l'Autriche, de la commission internationale instituée pour examiner la question pratique et arrêter les plans. Il fut un des cinq membres qui se rendirent en Egypte et qui explorèrent l'isthme entier, de Suez à Péluse. Dès 1840, sur les inspirations du prince de Metternich, de Négrelli avait commencé à s'occuper de ce grand projet. En 1844-1845, il publiait ses projets à Prague. En 1846, il entra dans une *Société d'études sur le canal de Suez*, qui n'aboutit point à des résultats sérieux. De Négrelli prit une part importante aux travaux de la commission internationale. Il avait toujours été partisan du tracé direct, et il soutint que le canal n'avait pas besoin d'écluses, parce que les eaux trouveraient dans les lacs Amers un modérateur suffisant, et l'on sait que c'est ce projet qui fut définitivement arrêté. De Négrelli, dont la santé s'était sensiblement altérée depuis quelques années, est mort à Vienne le 1^{er} octobre 1858. Il était membre de plusieurs sociétés savantes et décoré de plusieurs ordres. L'empereur d'Autriche, en le nommant chevalier de la Couronne de fer, l'avait autorisé à ajouter à son nom celui de Moldelbe, en souvenir des beaux travaux qu'il avait accomplis sur la Moldave et sur l'Elbe. E. D—s.

NEGRI (VIRGINIE), appelée aussi *Angélique-Paule-Antoinette*, noms qu'elle prit à son entrée en religion, était née à Milan, au commencement du 16^e siècle, et embrassa la vie religieuse à Guastalla, dans le couvent des *Angéliques de St-Paul converti*, dont elle fut une des fondatrices. Elle était éloquent et fort affectionnée à la conversion des pécheurs : elle parcourait les villes et les villages, prêchant la pénitence et la pureté des mœurs. Elle écrivait à ceux qu'elle ne pouvait visiter et qu'elle espérait toucher par ses exhortations ; elle ramena ainsi dans la voie du salut beaucoup d'âmes égarées. Parmi les conversions qu'elle fit, on compte celle du marquis du Guast, gouverneur du Milanais pour Charles-Quint : elle l'assista à sa mort, qui fut édifiante. Néanmoins la mère Angélique-Paule-Antoinette eut des ennemis. On voulut la faire passer pour visionnaire ; on dit même qu'on trouva le moyen de la faire enfermer dans le monastère des filles de Ste-Claire, où elle demeura trois ans. Mais enfin la fausseté des accusations fut reconnue par l'archevêque de Lancia, nommé par le saint-siège pour examiner sa conduite. Elle mourut en odeur de sainteté en 1553, âgée de 47 ans. On a recueilli ses lettres, qui ont été imprimées avec sa Vie sous ce

titre : *Lettere spirituali della devota e religiosa Angelica-Paula-Antonia de' Negri, Milanese ; Vita dellamedesima, raccolta pel Giovan-Batista Fontana de' Conti*, etc., Rome, in *adibus populi romani*, 1576. Ces lettres sont au nombre de soixante-seize ; elles ont pour objet les principales solennités de l'année, sont pleines d'onction et de l'esprit de Dieu, et ressemblent en beaucoup de choses à celles de Ste-Catherine de Sienne. Le concile de Trente les fit examiner par le P. Jacques Lainez, général des jésuites, et par d'autres pieux et savants personnages, qui en approuvèrent l'impression. La Vie de cette sainte fille, jointe à ses Lettres, est précédée de cent dix-huit témoignages en sa faveur. Le P. Hilarion de Coste, minime, l'a mise au rang des dames célèbres par leur sainteté, dont il a composé les éloges. L—v.

NEGRI ou NIGER (JÉRÔME), l'un des bons littérateurs du 16^e siècle, naquit à Venise en 1494. Vicaire des évêques de Bellune et de Vicence, il fut depuis attaché comme secrétaire aux cardinaux Marc et François Cornaro et Gaspard Contarini. En récompense de ses services, il obtint un canonicat à la cathédrale de Padoue, et mourut dans cette ville en 1557, âgé de 63 ans. Cet élégant écrivain s'était formé par la lecture des ouvrages de Cicéron, et, selon Sadolet, si bon juge en cette matière, on doit le regarder comme un de ses plus heureux imitateurs. Les lettres et les harangues (*Epistolæ et orationes*) recueillies par Marc Benavides (*voy. ce nom*), Padoue, 1579, in-4^o, rare, ont été réimprimées à Rome en 1767. Le nouvel éditeur, l'abbate Vinc.-Alex. Costanzi, a fait précéder son édition d'une Vie de Negri. Parmi ses œuvres oratoires, on distingue les Oraisons funèbres du cardinal François Cornaro, Venise, 1546, in-4^o, et de Lazare Buonamici, ibid., 1553, in-4^o. Celle-ci fut réimprimée la même année in-8^o, avec une épître (*Consolatoria*) en vers hexamètres à Fr. Capodilista, gentilhomme de Padoue, sur la mort de son fils Annibal. — NEGRI (Jérôme), religieux augustin, né en 1496 à Fossano, dans le Piémont, fut employé dans la mission des Vaudois. Ses ennemis parvinrent à faire suspecter ses principes, et il fut suspendu de ses fonctions en 1556 ; mais il ne tarda pas à être rétabli dans sa charge de prédicateur. Il a laissé un ouvrage de controverse. Voyez, pour plus de détails, les *Piemontesi illustri*, t. 3, p. 115. W—s.

NEGRI (JEAN-FRANÇOIS), littérateur, né le 3 janvier 1593 à Bologne, d'une famille patricienne, avait reçu de la nature des dispositions pour tous les arts. Après avoir terminé ses études classiques avec succès, il se rendit à Venise, où il entra dans l'atelier d'Odoard Fialetti, habile peintre, et y resta deux années (*voy. FIALETTI*). Il excellait surtout dans le genre du portrait ; il saisissait parfaitement la ressemblance et la rendait avec une vérité et une précision qui lui méritèrent le

nom de *Negri dei ritratti*. Il s'appliqua aussi à l'architecture; et on lui doit le plan de l'église des jésuites de Bologne. Il fit de plus une étude approfondie des monuments de l'antiquité et en particulier des médailles, dont il forma une riche collection. Cependant il ne négligeait point la littérature; et pendant son séjour à Venise il se fit recevoir à l'académie des *Incogniti*. Après avoir visité les principales villes de l'Italie pour satisfaire sa curiosité, il revint à Bologne, où il ramena par son exemple le goût des beaux-arts. Il contribua à y fonder en 1640 l'académie qui prit le nom des *Indomiti*, dont les premières assemblées se tinrent dans sa maison; et il mourut dans cette ville le 9 octobre 1659, justement regretté de ses concitoyens. On cite de lui comme littérateur : 1° la *Traduction de la Jérusalem délivrée*, en idiome bolonais, Bologne, 1628, in-fol., rare. Cette édition ne contient que les douze premiers chants et trente-quatre stances du treizième; mais la version entière se conservait dans la bibliothèque du marquis d'Ercoleani. 2° *Prima crociata, ovvero lega di milizie cristiane liberatrice del sacro Sepolcro*, ibid., 1658, in-fol.; 3° *Basilica Petroniana ovvero vita di S. Petronio, con la descrizione della chiesa a lui dedicata*, etc., ibid., 1680, in-4°. On a quelquefois attribué cet ouvrage à Bianco Negri, son fils, qui n'en est que l'éditeur. Bianco, homme de mérite, avait hérité des talents de son père pour la peinture. 4° *La storia genealogica della famiglia Sassatelli* (voy. Orlandi, *Bibl. Bologn.*, p. 164). Il a laissé en manuscrit une *Histoire de la ville de Bologne*, avec les titres, chartes et autres pièces justificatives, en 10 volumes in-fol.; et une *Histoire abrégée de cette ville*, rédigée en forme de lettres. W—s.

NEGRI (ALEXANDRE), fils du précédent, fut protonotaire apostolique et chanoine de St-Pétron, à Bologne. A l'exemple de son père, il aima et cultiva les arts; il s'appliqua surtout à l'étude des monuments antiques, tant à Rome qu'à Bologne, et à l'explication des inscriptions qu'on y trouve gravées. Il a publié à ce sujet les ouvrages suivants : 1° *Maniliani Bononiensis monumenta historico-mystica latina*; 2° *Epistola de vetustissima lapideæ ejusdam inscriptionis erasione*, etc.; 3° *Ad præsidarium aquæductum Lucii Publicii Asclepii villici investigatio*; 4° *Ælia Lælia Crispis*. Ces quatre dissertations ont été insérées dans les *Marmorea Felsinea* du comte Malvasia, Bologne, 1690, in-4°. Negri ayant été nommé curé de St-Laurent de *Porta Siera*, fit construire dans l'église de sa paroisse une chapelle, sous l'invocation de Notre-Dame-de-Lorette, où il voulut être inhumé. Ses héritiers firent graver sur sa tombe les vers suivants qu'il avait composés lui-même :

*Nigros urna capil manes; si vota, viator,
Concipis, albus erit, qui fuil ante niger.*

Il mourut en 1661.

XXX.

L—Y.

NEGRI (FRANÇOIS), savant ecclésiastique de Ravenne, qui vivait au 17^e siècle, illustra sa patrie par ses vertus, son savoir et ses ouvrages. Après avoir acquis des connaissances étendues en littérature, il s'appliqua à la philosophie, à la géographie et à l'astronomie. L'histoire naturelle attira aussi son attention et il en étudia les diverses branches. A ces occupations, il joignait la pratique des vertus chrétiennes et surtout celle de la charité. On ne l'appelait communément que le père des pauvres et le protecteur de la veuve et de l'orphelin. Se trouvant à Rome, il agit avec tant d'instances près du pape et du cardinal Cesare Rasponi pour l'établissement d'un hospice en faveur des catéchumènes, qu'on peut l'en regarder comme le fondateur. Cependant le nom de Negri serait moins célèbre sans les voyages pénibles et hasardeux qu'il entreprit dans les pays du Nord, pour en examiner les mœurs, les usages, les rites religieux et tout ce qu'ils offrent d'intéressant pour la morale, les sciences, la politique, l'histoire naturelle, etc. Il visita le Danemarck, la Suède, la Norvège, la Finlande, et pénétra jusqu'au cap Nord. Dans des lettres écrites à ses amis, de ces contrées lointaines, il rend compte de ce qu'il avait eu occasion d'y observer. Il était de retour en Italie en 1666. Il se chargea du gouvernement d'une paroisse dans sa patrie, remplit avec un zèle édifiant les fonctions attachées à son emploi et passa le reste de ses jours dans cette occupation utile. Il mourut le 27 décembre 1698, après avoir retouché et enrichi de notes précieuses les lettres citées ci-dessus. Avant d'expirer, il recommanda à son héritier de les faire imprimer, avec les augmentations et les corrections qu'il y avait ajoutées. Son intention fut remplie et elles parurent sous ce titre : *Viaggio settentrionale diviso in otto lettere*, Forlì, 1701, in-4°; réimprimé ensuite à Padoue. On y a joint du même auteur, *Annotazioni sopra la storia di Olao Magno*, dans lesquelles il relève diverses erreurs de cette histoire. On a en outre de Negri : *Discorso pratico della riverenza dovuta a' sacri templi, ed el modo piu facile ed efficace per conseguirla*, Venise, 1688. Il y a une *Vie* de François Negri, écrite par Gian-Francesco Vistoli, son concitoyen, laquelle se voit à la tête du *Viaggio settentrionale*. On trouve dans les écrits de Pasolini, de Ginnani et Cinelli, des *Notices* sur ce savant italien.

L—Y.

NEGRI (JULES), biographe, né à Ferrare en 1648, entra dans la société des Jésuites, et, chargé de professer les humanités dans un collège de la basse Romagne, il y passa la plus grande partie de sa vie. Il employa ses loisirs à rassembler des notes sur les écrivains florentins des cinq derniers siècles, et mourut à Ferrare le 21 septembre 1720, avant d'avoir mis la dernière main à son travail. Les confrères du P. Negri le publièrent sous ce titre : *Istoria degli scrittori fiorentini*, Ferrare, 1722, in-fol.; ce volume contient de courtes

37

notices sur environ deux mille auteurs, avec la liste de leurs productions, tant imprimées que manuscrites. Cette compilation fourmille de fautes de tout genre, dont la négligence des éditeurs a encore augmenté le nombre, au lieu de le diminuer. Tiraboschi et les autres critiques italiens en ont signalé les plus graves. Le savant Apostolo Zeno, dans une lettre à Campo Sampiero (*Lettere*, t. 3, p. 417), porte le jugement le plus défavorable sur l'ouvrage de Negri; cependant il est encore recherché des amateurs de l'histoire littéraire, parce qu'il n'y en a pas de meilleur sur le même sujet. On trouvera quelques détails sur la vie et le caractère de Negri dans une *Lettre* de Baruffaldi, insérée au tome 34 du *Giornale de' letterati d'Italia* (p. 276-286). W—s.

NEGRI (SALOMON), en arabe SOLEYMAN ALSADI, prêtre de l'Eglise grecque, était originaire de Damas. Les jésuites missionnaires dans cette ville, après lui avoir enseigné le latin et le grec, le déterminèrent à passer en France pour y continuer ses études, espérant le convertir à la foi catholique. Negri suivit quelque temps à Paris les cours de la Sorbonne; il se rendit ensuite à Londres, puis, en 1701, à Halle, où il séjourna quatre ans et se perfectionna dans l'arabe sous Michaëlis. Il se plaisait beaucoup dans cette ville, mais l'air ne lui convenant pas, il dut voyager en Italie, en Hongrie, à Constantinople, etc. Il essaya vainement d'élever à Venise une école d'arabe et de turc, et à Rome d'ouvrir un cours de syriaque et d'arabe. Cependant Athanase, patriarche grec d'Antioche, par zèle pour l'instruction de ses ouailles, avait fait imprimer à ses frais une version arabe des quatre Evangélistes (Alep, 1706, in-fol.), et plus tard une édition des Psaumes dans la même langue. Negri, qui avait été élève de ce prélat, et qui était retourné à Londres, fut engagé par la société fondée dans cette ville pour la propagation des Livres saints, à entreprendre une révision de l'édition publiée par le patriarche. Il la revit sur la version grecque, corrigea le style, et ces deux ouvrages parurent de nouveau avec des changements considérables, les Psaumes en 1725, in-8°, et les Evangiles avec le reste du Nouveau Testament et le Décalogue en 1727, in-4°. Cette édition n'est pas partout conforme pour le sens à la version imprimée dans les Polyglottes de Paris et de Londres; et l'on a reproché à Negri d'avoir altéré à dessein certains passages pour les accommoder à la doctrine des protestants. Negri, après un nouveau séjour à Halle, avait été contraint par raison de santé de retourner en Angleterre, où il obtint une place d'interprète pour les langues orientales. Il y mourut en 1729, laissant tous ses livres et ses manuscrits à la maison des orphelins de Halle. Sa *Vie*, écrite par lui-même, a été publiée par Anast. Freylinghausen, sous le titre de *Memoria Negriana*, Halle, 1764, in-4°. Pendant son séjour à Paris, Negri avait dicté à

Frédéric Rostgaard un recueil de sentences arabes, au nombre de 555. Rostgaard les traduisit en latin, à l'aide de ses conseils; ce recueil fut publié dans la suite avec des notes par Christian Kall, sous ce titre : *Arabum philosophia popularis, sive sylloge nota proverbiorum*, Copenhague, 1764, in-8°. Quelques-unes de ces sentences étaient déjà connues, et l'ouvrage ne donne pas une haute idée du talent de l'auteur. Reiske avait déjà contesté le savoir de Negri comme orientaliste, dans sa Critique raisonnée de la version des Psaumes et du Nouveau Testament (*voy. Baumgarten, Nachrichten von merkwürdigen Büchern*, Halle, 1753, p. 283 et suiv.). On connaît encore de lui une version arabe et syriaque d'une homélie du pape Clément XI (*voy. Pfaff, Introd. in hist. theol. litt.*, t. 3, p. 365), et d'autres opuscules détaillés par Rotermund dans le Supplément au Dictionnaire de Joëcher. R—d.

NEGRI (FRANÇOIS), philologue et poète italien, naquit à Venise le 6 février 1769, d'une famille honorable et aisée. Après avoir reçu sa première éducation dans une institution particulière, il fut confié aux soins d'un de ses oncles, Jérôme Negri, ex-jésuite, puis à ceux de Joseph Marsili, aussi ex-jésuite, qui lui enseigna le grec et l'initia aux secrets de l'antiquité. Les sentiments religieux que ces deux respectables ecclésiastiques inspirèrent à leur élève furent le guide de toute sa vie, et s'ils ne l'empêchèrent pas de toucher aux écueils que bien peu de jeunes gens savent éviter, ils l'éclairèrent à temps sur les dangers que l'on court dans la voie des passions et des plaisirs. Aussi, malgré l'entraînement de l'exemple, dans une ville aussi bruyante que l'était alors Venise, Negri rentra bientôt en lui-même, et se renferma dans un cercle étroit de relations intimes, se livra tout entier à l'étude et à de savantes recherches. Au lieu de sacrifier au goût régnant alors en Italie et qui consistait à ne s'occuper que de livres français, il consacra toutes ses veilles aux auteurs de l'antiquité, en attendant avec patience le moment où il pourrait, sans trop blesser l'engouement de ses compatriotes, publier le fruit de ses travaux. Voilà pourquoi Negri garda longtemps en portefeuille ses premiers ouvrages, quelle que fût d'ailleurs sa conviction de leur mérite; conviction acquise par le jugement d'hommes compétents auxquels il les avait communiqués. Leur apparition fit sensation dans le monde savant et valut à l'auteur de se lier avec les hommes les plus éminents de l'Italie, tels que Barbieri, Mustoxidi, Pindemonte, Cicognara, Gamba, Vittorelli et autres, qui ne dédaignèrent pas de le consulter dans plusieurs occasions. Toutes les fois qu'on voulait perpétuer à Venise le souvenir d'un événement, c'était lui qu'on chargeait de l'inscription nécessaire. Negri avait passé l'âge de cinquante ans sans s'être aperçu qu'il manquait quelque chose à son existence; sa passion pour l'étude, non moins qu'une

certaine sauvagerie de caractère, l'avait toujours éloigné du mariage. Ce ne fut donc pas sans étonnement que ses amis apprirent un beau jour qu'il s'était enfin décidé à unir son sort à celui d'une jeune veuve, et, d'après la courte notice sur lui-même qu'il donna quelques années plus tard à la *Biografia universale* éditée par Missiaglia, il paraît n'en avoir pas été moins heureux. Negri mourut à Venise le 15 octobre 1827. Par acte de dernière volonté, il avait confié ses manuscrits inédits à M. Emmanuel Cicogna, écrivain distingué, qui devait en publier les principaux. On a de lui : 1° *Lettres d'Alciphron*, traduites du grec en italien, Milan, 1806, in-8°. Cette traduction est aussi remarquable par sa fidélité que par les notes que l'auteur y a jointes. 2° *Vie d'Apostolo Zeno*, Venise, 1816, in-8°; 3° *Observations sur une inscription grecque du musée de Venise*, Trévise, 1819, in-4°; 4° *Fragments d'une Élégie d'Hermesianax de Colophon*, traduits et expliqués, Milan, 1822, in-8°; 5° *Vies de cinquante hommes illustres des provinces vénitiennes*, faisant partie de la *Galerie des littérateurs et des artistes les plus illustres des provinces austro-vénitiennes*, Venise, 1822-1824, in-8°; 6° *le Chasseur de l'Eubée* de Dion Chrysostome, traduit en italien, Venise, 1824; 7° *Explication historique d'une inscription grecque*, Venise, 1824, in-8°; 8° *Poésies éditées et inédites des frères Jérôme, Jean-Baptiste et Corneille Amalthée*, traduites en partie, Venise, 1827, in-8°; 9° *Sur l'igne magique des anciens*, dissertation, Venise, 1827, in-4°. Negri a de plus donné : 1. deux *Idylles* publiées dans le *Recueil de poésies* fait en l'honneur des époux Comello-Papadopoli, Venise, 1821; 2. une critique sur le premier volume de la traduction de l'*Odyssée* par Pindemonte, critique insérée dans le *Journal des Sciences et Lettres des provinces vénitiennes* de septembre 1822; 3. une traduction en octaves du sixième chant de l'*Enéide*, imprimée dans le 3° volume de l'*Athénée de Trévise*. Mais les travaux les plus importants de cet écrivain sont restés manuscrits. Ce sont : 1. Mémoires sur Thomas Temanza; 2. Commentaire sur Marc Foscarini; 3. Abrégé de l'histoire des anciens Vénitiens; 4. Prolégomènes pour les œuvres d'Hésiode; 5. Corrections et additions aux lettres d'Alciphron; 6. Traduction des Lettres d'Aristénète, avec des notes; 7. Traduction d'un poème de Triphodore, qui fut lue à l'académie des Philarètes et jugée supérieure en élégance à celle de Salvini et en fidélité à celle de Villa; 8. Traduction des Périégèses de Denys; 9. de différentes épigrammes de l'*Anthologie grecque*; 10. des *Vies* de Cornélius Népos; 11. des *Héroïdes* de Virgile; 12. un grand nombre de poésies nouvelles et d'inscriptions latines; 13. Traduction en vers libres des *Épîtres* d'Horace; 14. de l'*Art d'aimer* d'Ovide; 15. *Idylles* sur l'histoire et les anciennes mœurs des Vénitiens. M. Emile de Tipaldo, professeur au collège de la marine à Venise, a publié en 1835 une No-

tice sur la vie et les œuvres de François Negri, in-8°.

A—Y.

NÉGRIER (FRANÇOIS-MARIE-CASIMIR), général français, né au Mans le 27 avril 1788, mort le 25 juin 1848 à Paris. En 1800, il fut amené en Portugal par Lannes, alors ambassadeur à Lisbonne. Ramené à Paris par Subervie, il fut placé dans un collège, d'où il s'échappa en 1805 pour aller s'engager dans un régiment d'infanterie. Après l'affaire de Friedland, il reçut en 1807 la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il fit ensuite les guerres d'Espagne et rentra en France en 1813, avec le grade de chef de bataillon. Son courage à la bataille de Craonne lui valut le 17 mars 1814 la croix d'officier. Maintenu par la restauration dans les cadres de l'armée, il devint en 1825 lieutenant-colonel. Fait colonel lors des journées de juillet, il fut en 1836 envoyé en Algérie avec le grade de général de brigade. Ayant soumis une tribu de la Métidja, il reçut en 1837 le gouvernement par intérim de la colonie, pendant l'expédition de Danrémont contre Constantine. A la suite de la prise de cette ville, Négrier fut appelé à y commander. Dans le courant de l'année 1838, il soumit les Haractas, et l'ancien bey de Constantine, El-Hadj-Ahmed, qu'il chassa de Milah et de Stora. Rappelé en France en juillet de cette année, il rentra en Algérie en 1841. Pour la soumission des Kabyles de Collo et l'installation d'El-Mokrani comme khalifa de la France, il fut le 18 décembre 1841 nommé lieutenant général. Après avoir occupé Msilah, il prit le 31 mai 1842 le point important de Tebessa, à trente lieues sud-est de Constantine. En même temps il appliqua à cette province, dont il avait repris le gouvernement, le nouveau système du maréchal Valée, selon lequel on confia à des chefs indigènes influents quelques commandements supérieurs de tribus et de cercles. Négrier, qui, trompé par quelques-uns de ces chefs, avait sanctionné diverses exécutions sans en référer à l'autorité supérieure, fut rappelé en France le 21 janvier 1843. Nommé inspecteur général d'infanterie en 1845, il reçut en 1847 la croix de grand officier de la Légion d'honneur. Dans ces dernières années, il avait commandé, entre autres, la division de Lille. Après la révolution de février 1848, il fut chargé de l'organisation de la garde nationale mobile. Envoyé à l'assemblée constituante par le département du Nord, il devint un des questeurs de cette chambre. Quand éclata la terrible insurrection de juin, il prit le commandement d'une colonne active, qui purgea le 24 le quartier de St-Severin. Le 25, en débouchant du boulevard Bourdon sur la place de la Bastille, il était arrivé à la barricade parallèle à la rue Beautreillis, lorsqu'il fut atteint au front d'une balle des insurgés. Il expira entre les bras d'un sous-officier du 69° de ligne, à sept heures et demie du soir. Paris a voulu conserver son

cœur, tandis que son corps a été transporté à Lille, où une statue en bronze lui a été érigée. Son nom a été donné à un village de l'Algérie, qui forme une section de Tlemcen. R—L—N.

NEGRO FOSCO ou NIGER (FRANÇOIS) (1), habile grammairien, que plusieurs biographes confondent avec un de ses homonymes qui lui est postérieur de plus d'un demi-siècle (voy. l'article suivant), naquit à Venise vers 1450. Il fit ses études à l'université de Padoue et il y reçut le laurier doctoral dans la faculté des arts. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il cultiva les sciences et les lettres avec zèle, et, après avoir donné des leçons de littérature et de mathématiques tant à Venise qu'à Padoue, il fut attaché comme précepteur au cardinal Hippolyte d'Este l'ancien. Tiraboschi (*Storia della letterat. ital.*, t. 5, p. 1077) conjecture que c'est notre grammairien que l'Arioste a loué dans l'*Orlando furioso*. On lui doit la première édition du traité d'*astronomie* de Julius Firmicus, dont il avait rapporté le manuscrit en Italie, Venise, Alde, 1499 (voy. FIRMICUS); elle est précédée d'une lettre à son disciple, le cardinal d'Este, datée de Ferrare, 1497, par laquelle on voit que Negro partageait toutes les erreurs de son temps sur l'astrologie judiciaire. Il a prolongé sa carrière jusque dans les premières années du 16^e siècle; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On cite de lui quelques pièces de vers latins, entre autres un *épithalame* pour le mariage de l'archiduc Sigismond, et une *épigraphe* imprimée à la fin de la *Theorica planetarum*, de Gérard de Crémone, Bologne, 1489; et des *Lettres* disséminées dans les ouvrages de ses amis et de ses protecteurs. Enfin on a de lui : 1^o *Grammatica latina*, Venise, 1480, in-4^o; édition rare et recherchée des curieux; l'auteur a dédié son ouvrage à Laurent Botta, ambassadeur du duc de Milan près le sénat de Venise. 2^o *Opusculum scribendi epistolas seu modus epistolandi*, ibid., 1488, in-4^o, 1^{re} édit. Ce petit traité de l'art épistolaire a été réimprimé plus de vingt fois en Italie, en Allemagne et en France, dans les dernières années du 15^e siècle (voy. Panzer, *Annal. typogr.*). 3^o *Regulae elegantiarum*, Paris, 1498, in-4^o, avec un commentaire de Josse Clichtove, ibid., 1501; Bâle, 1520, etc., même format. W—s.

NEGRO (FRANÇOIS), littérateur, était né à Basano au commencement du 16^e siècle. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il entra dans l'ordre de St-Benoît; mais il ne tarda pas à se lasser de la vie du cloître, et ayant embrassé en 1525 les opinions des nouveaux réformateurs, il se rendit en Allemagne, où il se lia avec Zwingle. Negro l'accompagna

aux conférences de Marpourg, et il assista ensuite à la fameuse diète d'Augsbourg, où il parla éloquemment en faveur de la liberté de conscience. La guerre s'étant rallumée en Allemagne, Negro retourna en Italie; mais craignant d'y être poursuivi à raison de ses opinions, il se retira en 1540 à Chiavenna, ville des Grisons, y ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes, et y remplît ensuite les fonctions du pastoralat. Soit inconstance naturelle, soit désir de se procurer un emploi plus lucratif pour élever sa famille, il parcourut la Suisse et une partie de l'Allemagne sans pouvoir se fixer nulle part. Il était à Genève en 1559, et dans une épître qu'il adressa à Nicolas Radziwil, palatin de Wilna, on voit qu'il n'était pas satisfait de son sort. Il retourna dans la même année à Chiavenna reprendre ses fonctions, et y mourut après 1560. Sur la fin de sa vie, Negro avait embrassé le socinianisme. On a de lui : 1^o *Turcicarum rerum Commentarius*, Paris, 1538, in-8^o. C'est la traduction d'un ouvrage de Paul Giovio; elle a été réimprimée plusieurs fois séparément ou dans des recueils de pièces concernant l'histoire des Turcs. 2^o *Rudimenta grammaticæ ex auctoribus collecta*, Milan, 1541, réimprimés sous le titre de *Canones grammaticales*, Poschiavo, Landolf, 1555, in-8^o; 3^o *Ovidii Metamorphosis in epitomen phaleucis versibus redacta*, Zurich, 1542; Bâle, 1544; 4^o *Tragedia del libero arbitrio* (Genève), 1546, in-4^o; 2^e édit. plus ample, 1550, in-8^o. Cette pièce, aussi rare que recherchée des curieux, a été traduite en français sous ce titre : *la Tragédie du roi franc-arbitre* (Genève), 1548, in-8^o; Villefranche (Genève), 1559, in-8^o. On peut conjecturer que Jean Crespin a eu part à cette traduction, dont il est l'imprimeur. Negro en donna lui-même une version latine (Genève), J. Crespin, 1559, in-8^o. (Voy., pour plus de détails sur les différentes éditions et traductions de cette pièce, le *Manuel du libraire* de M. Brunet.) « Le dénouement de cette tragédie, dit Renouard (*Catalogue d'un amateur*), est que la grâce justifiante tranche la tête au roi franc-arbitre et » « que le pape est reconnu pour l'Antechrist (1). » 5^o *Rhætia sive de situ et moribus Rhætorum libellus*, Bâle, 1547, in-4^o de 62 pages. C'est un poème en vers hexamètres, où l'auteur s'efforce de présenter le pays montagneux des Grisons comme un vrai paradis terrestre. 6^o *De Fanini Faventini ac Dominici Bassanensis morte, qui nuper ob Christum in Italia romani pontificis jussu impie occisi sunt, brevis historia*, Chiavenna, 1550, in-8^o,

(1) François Negro, sans doute à l'exemple des élèves de Pomponius Lætus, faisait quelquefois précéder son nom patronymique de celui de *Pescennius*. Ainsi la lettre au cardinal d'Este à la tête de l'édition de *Firmicus*, est intitulée *Pescennius Franciscus Niger*. Au titre de sa grammaire il n'y a qu'un P, initiale que quelques bibliographes ont mal expliquée par *Petrus*.

(1) Cette pièce singulière est fort recherchée des bibliophiles, surtout la traduction française. Un bel exemplaire de l'édition de 1559 a été payé cent huit francs à la vente de l'importante bibliothèque dramatique de M. de Soleinac, en 1844. Il existe une traduction anglaise faite par Henry Checke, et imprimée vers 1589; elle est très-rare. Quant aux personnages de ce drame, quant au libre arbitre, « fils de la raison et de la volonté, régent de la province des actions humaines et roi du royaume des « bonnes œuvres », ils se retrouvent sur une des estampes satiriques qui accompagnent le volume connu sous le nom de la *Map-pemone papistique*.

très-rare ; 7° *Historia Francisci Spieræ civitulanî qui, quod susceptam semel Evangelicæ veritatis professionem abnegasset, in horrendam incidit desperationem*, Tubingen, 1555, in-8°. Il paraît que ce livre est traduit de l'italien de Vergerio. On connaît trois médailles frappées à la mémoire de Fr. Negro.

W—s.

NEGRO (ANDALO DE). Voyez NERO.

NÉHÉMIE (mot hébreu qui signifie consolation), autrement *Athersatha*, chef du peuple de Dieu, contemporain d'Esdras, était fils d'Helcias. La vingtième année du règne d'Artaxercès Longue-main, dont il était échanson, 444 ans avant J.-C. (suivant le calcul de Jahn), lorsqu'il remplissait dans le palais de Suse les fonctions de sa charge, il apprit d'Hanani que ceux qui étaient restés après la captivité et qui demeuraient en la province gémissaient dans l'affliction et dans l'opprobre ; que les murailles de Jérusalem n'avaient point été relevées ni ses portes rétablies. Ces tristes nouvelles le jetèrent dans la douleur et l'abattement. Il se couvrit des vêtements du deuil ; il jeûna et répandit son âme devant le Seigneur. Quelques jours après, le roi qui l'aimait s'aperçut de sa tristesse, et lui en demanda le sujet : « O roi, lui répondit Néhémie, pour-quoi mon visage ne serait-il pas abattu, puis-que la ville où sont les tombeaux de mes pères « est encore déserte et ses portes brûlées?... Si « votre serviteur vous est agréable, envoyez-« moi afin que je la fasse rebâtir. » Le roi et la reine, qui était assise auprès de lui, voulurent savoir combien durerait son voyage et quand il reviendrait. Néhémie leur marqua le temps de son retour, et le roi lui permit de s'en aller. Ce prince lui accorda en même temps des lettres pour les gouverneurs du pays au delà du fleuve, afin qu'ils lui facilitassent le passage, et pour Asaph, grand maître de la forêt du roi, afin qu'il lui laissât la faculté d'y prendre du bois pour couvrir les portes et les tours du temple, les murailles de la ville et son habitation. Néhémie partit avec des cavaliers et des officiers de guerre et alla trouver les gouverneurs, auxquels il montra les ordres du roi. Il se rendit ensuite à Jérusalem, et, à l'insu de tout le monde, il visita pendant la nuit les ruines de la ville sainte et les travaux qu'on y avait faits. Le lendemain il découvrit au peuple rassemblé les projets qu'il avait formés et les ordres dont il était porteur. Tous s'encouragèrent à bien travailler ; il n'y eut que Sanaballat, d'Hornaïm, Tobie, Ammanite, et Gossem, Arabe, qui blâmèrent son entreprise, et la taxèrent de révolte contre le roi. Cependant chacun ayant mis la main à l'œuvre, les murailles furent bientôt rebâties et toutes les brèches réparées jusqu'à la moitié. C'est alors que les ennemis du peuple juif, s'apercevant que les ouvrages avançaient, concurrent le dessein de le surprendre et de renverser ce qui avait été construit. Néhémie, averti de leurs machinations,

mit le peuple en haie derrière les murs, tout le long des murailles de la ville, avec leurs épées, leurs lances et leurs arcs. Les ennemis, voyant que Néhémie était sur ses gardes, renoncèrent à leur dessein. Les Juifs revinrent aux murailles, et chacun reprit son ouvrage. Depuis ce jour-là, la moitié des gens était occupée au travail, et l'autre moitié, prête à combattre, était armée de lances, de boucliers, d'arcs et de cuirasses ; les chefs du peuple avaient l'œil sur les enfants de la maison de Juda. Ceux qui étaient employés à bâtir les murs, à porter ou à charger les porteurs, faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient leur épée de l'autre. Ils veillaient la nuit et travaillaient le jour alternativement : au premier son de la trompette tous devaient être prêts à courir au lieu du danger. Quant à Néhémie et aux gens qui l'accompagnaient, ils ne quittaient point leurs vêtements, et ne les ôtaient que pour se purifier. Pendant que les ouvrages se continuaient au milieu des dangers et des peines, le peuple éleva la voix et se plaignit de la dureté des riches, qui accablaient les pauvres sous le poids des usures. Néhémie fit assembler les principaux et leur parla ainsi : « Mes frères, « mes gens et moi, nous avons prêté à plusieurs « de l'argent et du blé : accordons-nous tous à « ne leur rien demander et à les quitter de ce « qu'ils nous doivent. Rendez-leur aujourd'hui « leurs champs et leurs vignes, leurs plants « d'oliviers et leurs maisons, et payez pour eux « le centième de l'argent, du blé, du vin et « de l'huile que vous avez accoutumé d'exiger « d'eux. » Tous répondirent : « Nous leur rendrons ce que nous avons à eux ; nous ne leur « demanderons rien de ce qu'ils nous doivent, « et nous ferons en tout ce que vous avez dit. » Il en fut ainsi en effet, et le peuple fut tranquille. Les murs étaient rebâtis et les brèches réparées, lorsque Sanaballat, Tobie et Gossem tentèrent d'attirer Néhémie dans un piège, sous prétexte de contracter alliance avec lui. Mais ce sage Israélite sut déjouer leur complot, et résister jusqu'à cinq fois à toutes les sollicitations. Leurs menaces même ne purent l'abattre, et il termina glorieusement son ouvrage en cinquante-deux jours. L'ordre qu'il avait établi pendant les constructions continua de régner après qu'elles furent achevées, et la ville fut en sûreté. Cependant la population ne correspondait point à l'étendue de son enceinte. Pour remédier à cet inconvénient, Néhémie ordonna que les principaux de la nation et la dixième partie du peuple de Juda y fixassent leur demeure. Au septième mois, il fit faire la lecture de la loi devant les Israélites assemblés dans la place publique, et comme tout le peuple fondait en larmes, il les consola en disant : « Que la joie du Seigneur « était leur force et que ce jour était un jour de « fête. » Après avoir célébré la solennité des tabernacles et ordonné un jeûne général, il re-

nouvella devant le Seigneur l'antique alliance d'Abraham, qui fut signée des prêtres et des principaux d'entre le peuple. Tous s'engagèrent à ne point s'allier avec les nations, à ne point faire de commerce les jours de sabbat et de fête, à laisser la terre libre la septième année et à n'exiger aucune dette. Ils s'imposèrent également l'obligation de donner chaque année la troisième partie d'un sicle pour le service du temple, et d'apporter exactement les prémices, en un mot, d'exécuter tout ce qui est prescrit par la loi de Moïse. La dédicace du mur de Jérusalem fut très-solennelle. Néhémie l'accompagna de toute la pompe des cérémonies religieuses et de tout ce qui pouvait exciter les transports de la joie. La trente-deuxième année du règne d'Artaxercès, Néhémie retourna à Babylone. Au bout de vingt ou vingt-quatre ans, il obtint son congé et revint à Jérusalem en qualité de *gouverneur*. Pendant son absence, les mœurs du peuple s'étaient corrompues et les ordonnances du Seigneur avaient été violées. Il répara le mal, corrigea les abus et remit en vigueur les règlements qu'il avait faits avant son départ. C'est de cette époque que date la corruption de la langue hébraïque. Les mariages que les enfants d'Israël contractèrent avec les filles d'Azot, d'Ammon et de Moab entraînaient l'habitude de se servir de la langue de ces nations. Le langage de la génération qui provenait de ces mariages tenait de celui des deux peuples. Ce fut une des raisons de la défense de Néhémie et du châtimement qu'il infligea aux infracteurs. Il mourut dans sa patrie, sur la fin du règne de Darius Nothus, ou au commencement du règne d'Artaxercès Mnémon. Il est auteur du second livre d'Esdras, qui commence par ces mots : « Ce sont ici les paroles de » Néhémie, » écrit en hébreu et divisé en treize chapitres. C'est l'opinion d'Eusèbe, de Salian, de Sponde, de Dupin, de Bossuet et de Jahn, qui la défend victorieusement (*Introduit. in libros sacros veteris Fœderis*, p. 262). Il y est toujours parlé de Néhémie à la première personne. Si le style varie, on peut faire la même remarque à l'égard de quelques autres livres de l'Ancien Testament. S'il y a des choses qui semblent indiquer un auteur postérieur, ne peut-on pas dire qu'elles ont été intercalées ? Le livre de Néhémie n'a pas de commentateur particulier. L—B—E.

NEIFELD (ERNEST-JÉRÔME), médecin polonais, né vers 1720, fit ses études médicales à Leipsick, où il eut pour maître Chr.-Fréd. Ludwig. Il y fut reçu docteur en 1744. La thèse qu'il y soutint a pour titre : *De genesi coloris febricum intermittentium*. Il exerça l'art de guérir à Lissa, devint conseiller aulique du roi de Pologne et membre de l'académie des Curieux de la nature. Il mourut en 1773. Ses écrits sont : 1° *Traité sur les eaux minérales acidules d'Altwasser, en Silésie*, Züllichau, 1752, in-8° (en allemand); 2° *De secretione humorum in specie, ex mechanica*

solidorum structura fluidorumque genio demonstrata, specim. 1 et 2, Züllichau, 1757-1763, in-8°; 3° *Traité des hémorrhoides*, Glogau, 1761, in-8° (en allemand); 4° *Ratio medendi morbis circuli sanguinei monumentis præstantissimorum medicorum tum veterum tum vel maxime recentiorum superstructa*, Breslau, 1773, in-8°. Ce traité sur les maladies du système sanguin est dédié à Stanislas-Auguste, roi de Pologne. L'auteur annonce dans sa préface le projet de traiter sur le même plan des maladies du système séreux et du système nerveux. Mais sa mort prompte l'empêcha d'exécuter ses desseins. G—T—R.

NEIGRE (GABRIEL, baron DE), général et pair de France, né à la Fère le 28 juillet 1774, mort le 8 août 1847, à Villiers-sur-Marne. Enfant de troupe en 1780, il devint en 1794 capitaine d'artillerie; après avoir fait toutes les campagnes de la république et de l'empire, il eut, avec le titre de baron, en 1812, la direction générale des parcs d'artillerie de la grande armée. Général de division depuis le 25 novembre 1813, il assista, en 1815, à la bataille de Waterloo, où il essaya, mais en vain, de sauver le matériel d'artillerie de l'armée française. Rallié aux Bourbons, il présida en 1816 le conseil de guerre qui acquitta le général Drouet d'Erlon. Plus tard il fut employé dans la maison militaire du roi. Sous le gouvernement de juillet, Neigre contribua à la réduction de la citadelle d'Anvers, et fut, en 1832, créé pair de France. Le 22 janvier 1839, enfin, il devint directeur du service des poudres et salpêtres, place qu'il a conservée jusqu'à sa mort. R—L—N.

NEIL (O.). Voyez NIAL.

NEILD (JAMES), philanthrope anglais, se distingua particulièrement par son zèle pour l'amélioration du sort des prisonniers. Il fut choisi trésorier de la société pour le soulagement des petits débiteurs, puis nommé juge de paix pour les comtés de Bucks, de Kent, de Middlesex, et pour la cité de Westminster. Le résultat de ses nobles recherches a été consigné par lui dans un écrit intitulé *Tableau (an account) de personnes détenues pour dettes dans les différentes prisons de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1800, in-4°, réimprimé la même année; ainsi que dans plusieurs articles insérés dans le *Gentleman's Magazine*. James Neild est mort à Chelsea le 16 février 1814, âgé de 70 ans. L.

NEIPPERG ou NEUPERG (GUILLAUME-REINHARD, comte DE), feld-maréchal autrichien, fils d'Eberhard-Frédéric Neipperg, qui avait été revêtu de la même dignité dans l'armée autrichienne, naquit en 1684. Il entra au service en 1702, et obtint en 1717 le grade de colonel d'infanterie. Il se distingua aux affaires de Temeswar et de Belgrade, et fut chargé de l'éducation du duc François-Etienne, depuis empereur François I^{er}. En 1730, il obtint le commandement de la forteresse de Luxembourg, et, trois ans après,

il commanda en Italie avec le grade de feld-maréchal. Dans cette campagne, il débloqua, le 10 octobre 1734, la forteresse de Mirandola. Quelques années après, il fit en Hongrie la campagne contre les Turcs, et se distingua au combat de Kornéa en 1738. A la bataille de Groetka, il arriva encore à temps pour couvrir la retraite de l'armée autrichienne jusqu'aux lignes de Belgrade. L'empereur d'Autriche, obligé par cet échec de faire la paix, chargea Neipperg de pleins pouvoirs pour les négociations. Son fils a publié des pièces justificatives sur cette mission diplomatique, dont le résultat fut désapprouvé par la cour et par le public. Neipperg, accusé d'avoir outre-passé ses pouvoirs, et d'avoir sacrifié les intérêts de l'Autriche en concluant une paix qui remettait la place importante de Belgrade entre les mains des Turcs (1), fut arrêté et enfermé dans une forteresse. Mais, peu d'années après, on eut de nouveau besoin de ses services. La guerre de la succession de Bavière ayant éclaté en 1741, il fut chargé du commandement en chef du corps d'armée de Silésie; mais les talents de Frédéric ne lui laissèrent pas le moyen de se signaler. Ayant été blessé à la bataille de Molwitz, il se retira en 1742 avec son armée en Moravie. Il alla remplacer dans les Pays-Bas le duc d'Aremberg en qualité de commandant en chef. L'année suivante, il prit part à la bataille de Dettingen; ce fut sa dernière campagne. Alors il vint résider dans son gouvernement de Luxembourg, et, s'étant concerté avec le maréchal de Belle-Isle, gouverneur de Metz, il sut prévenir les dévastations si communes en temps de guerre dans le pays confié à ses soins, où il demeura jusqu'en 1753. De retour à Vienne, il entra au conseil de guerre et en fut nommé vice-président. L'empereur l'avait créé comte de l'empire, et le fit entrer à ce titre dans le collège du cercle de Souabe. Neipperg mourut à Vienne le 26 mai 1774. Il avait embrassé la religion catholique et en pratiquait les devoirs avec édification. D—G.

NEIPPERG (LÉOPOLD, comte DE), fils du précédent et chambellan autrichien, né en 1728, mort à Schweiger, auprès de Heilbronn, le 5 janvier 1792, fut longtemps ambassadeur d'Autriche à Naples. En 1762, il inventa une machine à copier les lettres, qu'il nomma le *copiste secret*, et dont il fit paraître à Vienne en 1764 la description in-4°, avec six gravures in-folio. Il est aussi l'auteur de l'*Histoire fondée sur des documents originaux de toutes les transactions relatives à la paix conclue le 18 septembre 1738, entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte Ottomane*, Francfort et Leipsick, 1790, in-8°. Il entreprit ce travail pour justifier par les faits la conduite de son père, que l'opinion publique continuait

d'accuser d'avoir agi contre les intérêts de sa patrie en concluant le traité de Belgrade. Ce recueil, qui contient plus de soixante-neuf pièces authentiques, est intéressant pour l'histoire du temps. D—G.

NEIPPERG (le comte ADAM-ALBERT DE), fils et petit-fils des précédents, second époux de l'impératrice Marie-Louise, était un des généraux les plus distingués de l'armée autrichienne lorsqu'il connut cette princesse. Il était né à Salzbourg en 1771, et fut élevé en France avec beaucoup de soin. Il parlait et écrivait le français très-correctement. Entré fort jeune au service de l'Autriche, il fit ses premières campagnes en 1793 dans les guerres de la révolution de France, et se distingua en plusieurs occasions. Commandant l'arrière-garde dans la retraite de la Belgique en 1794, il fut attaqué par un corps nombreux de cavalerie française, et forcé de se retirer. Après avoir fait pour résister d'inutiles efforts, et lorsqu'il avait déjà perdu la moitié des siens, il fut renversé de cheval, et reçut plusieurs coups de sabre des hussards qui passèrent à côté de lui. Un seul eut enfin la générosité de le charger sur son cheval et de le porter à l'hôpital militaire de St-Tronc, où, confondu dans la foule des blessés, il courut d'abord le danger d'être fusillé comme émigré, par la raison, dit-on, qu'il parlait trop bien français pour être un Allemand; puis il dut à la confiance d'un canonnier amputé, qui était couché dans le même lit que lui, d'être averti que pendant la nuit des infirmiers viendraient les étrangler pour avoir leurs dépouilles. Tous deux se tinrent sur leurs gardes, et échappèrent ainsi à un horrible assassinat. Nous sommes d'autant plus disposés à croire ce fait, qui nous a été raconté par un compagnon d'armes de Neipperg, qu'étant rapporteur d'un conseil de guerre à l'armée de Sambre-et-Meuse, aux mêmes lieux et vers le même temps où cela se passait, nous avons eu à faire prononcer la condamnation de plusieurs infirmiers pour des crimes du même genre. Le comte de Neipperg n'eut qu'à se louer des soins que lui donnèrent les chirurgiens français; mais un coup de sabre avait atteint son œil droit, et il ne put en recouvrer l'usage, ce qui ne l'empêcha pas de reprendre ses services dès qu'il fut échangé. En 1797 il était général-major, commandant sous Laudon un corps d'avant-garde qui s'avança jusqu'à Vérone, au moment de l'insurrection qui amena l'invasion de Venise par les Français. Au commencement de 1800, le comte de Neipperg était employé à l'armée d'Italie, et il se trouva au siège de Gènes, puis à la bataille de Marengo, où il s'efforça vainement d'inspirer quelque énergie au vieux Mélas, et de lui faire comprendre que la bataille n'était pas perdue. Envoyé le lendemain auprès du consul Bonaparte pour les conditions de la trêve, il lui parla avec beaucoup de fermeté, et le fit consentir à des concessions

(1) L'archiduc François était, dit-on, tombé entre les mains des Turcs dans une partie de chasse, et la signature du traité de Belgrade fut le prix mis à sa liberté. Neipperg fut emprisonné pour la forme; mais on voit qu'il ne fut point disgracié, et le traité n'en fut pas moins ratifié.

importantes, entre autres à l'occupation des États de Parme par les Autrichiens. Ayant continué de servir avec la même distinction, le comte de Neipperg obtint, en 1802, la décoration de l'ordre de Marie-Thérèse, et fut nommé feld-maréchal lieutenant. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1805, puis celle de 1809, en Italie et en Allemagne, sous l'archiduc Charles. Peu de temps après (1810), il fut nommé ambassadeur d'Autriche à Stockholm; et, bien que représentant une puissance alliée de la France, on croit qu'il concourut secrètement au rapprochement de la Russie et de l'Angleterre avec la Suède. Il s'était toujours montré fort opposé aux principes de la révolution française, et par suite à la puissance de Napoléon. On a dit qu'en conséquence il ne fut pas étranger au traité d'Orebro, par lequel le prince royal de Suède (Bernadotte) entra dans la coalition contre la France. Fort répandu dans le grand monde de Stockholm, il y eut des succès de plus d'un genre. Madame de Staël, qui se trouva en même temps que lui dans cette capitale vers la fin de 1812, le surnomma le *Bayard des Allemands*. Le comte de Neipperg épousa en Suède une femme qu'il avait, dit-on, enlevée à son mari, et dont il eut cinq enfants. Elle mourut en avril 1815. Lorsque l'Autriche accéda à la coalition en 1813, ce général fut envoyé comme ambassadeur à Naples auprès du roi Joachim, qu'il contribua beaucoup à faire entrer dans l'alliance de l'Autriche. Il revint ensuite à la grande armée des alliés, et fit avec beaucoup de distinction la campagne d'Allemagne, puis celle de France en 1814. Il commandait un corps autrichien dans le mois de juillet, près d'Aix en Savoie, quand l'impératrice Marie-Louise vint y prendre des bains. Son air était martial et sa tournure pleine de distinction. Il était revêtu de l'élégant uniforme de hussard hongrois, lorsqu'il parut pour la première fois en présence de cette princesse à qui M. de Metternich l'avait recommandé, en le chargeant de tenir à ses ordres le corps de troupes qu'il commandait. Il se montra fort empressé auprès d'elle pendant son séjour dans cette contrée, qui dura six semaines, et il l'accompagna ensuite dans un voyage d'agrément en Suisse, puis à Vienne, où il discuta ses intérêts auprès du Congrès. On doit présumer qu'il avait reçu pour tout cela des instructions positives de la part de l'empereur François et surtout du principal ministre, qui lui avait spécialement enjoint de ne rien négliger pour faire oublier à la princesse son premier époux. Doué de talents diplomatiques fort remarquables, il contribua beaucoup à obtenir du Congrès, pour la ci-devant impératrice; les principautés de Parme et de Plaisance, ce qui était vivement combattu par les cours de France et d'Espagne, et il composa à ce sujet plusieurs mémoires. Cette question n'était pas encore résolue lorsque Napoléon quitta l'île d'Elbe, au

commencement de l'année 1815, en même temps que Murat faisait une irruption dans le nord de l'Italie. Le comte de Neipperg se rendit aussitôt à l'armée autrichienne qui dut combattre le roi Joachim. Il commanda l'avant-garde, contribua beaucoup à la défaite des Napolitains, les poursuivit jusqu'à Naples et entra le premier dans cette ville, dont il fut nommé gouverneur. Après cette courte campagne, il vint avec sa division dans le midi de la France, où il laissa d'honorables souvenirs par une conduite sage et modérée. Retourné à Vienne dès le commencement de 1816, il y devint grand-maitre de la maison de la duchesse de Parme, qui obtint enfin alors cette souveraineté, à condition qu'elle y résiderait, mais qu'elle laisserait à Vienne le fils de Napoléon, et que sa nouvelle principauté serait provisoirement administrée par l'Autriche. Le comte de Neipperg la suivit à Parme, où il fut dès ce moment son principal conseiller et le véritable administrateur de toutes ses affaires, ce dont il s'acquitta avec beaucoup de probité et d'intelligence. On conçoit que des rapports continuels avec une princesse aussi jeune et privée de toute autre liaison, durent faire naître des sentiments de tendresse que le rang et le respect ne purent réprimer. Un de ces mariages que l'on appelle en Allemagne *morganatiques* ou *mariages de la main gauche*, en fut la conséquence. L'époque précise en est restée ignorée. Cependant il est probable qu'il fut postérieur à la mort de Napoléon. Ce qui est sûr, c'est que le général Neipperg ne cessa pas de résider à Parme auprès de la duchesse, et qu'il parut être le véritable souverain de cette principauté, dont il ne s'éloigna que peu de temps, en 1820, pour commander un corps de troupes autrichiennes qui fut employé à la répression de l'insurrection piémontaise. Il écrivait de Parme, le 21 juin 1821, à son ami Crossard, une lettre que celui-ci a insérée dans ses Mémoires : « Pendant que vous chicaniez le fameux partisan « Mina, je houspillais, avec notre pauvre Bubna « (qui est une perte immense pour notre armée), « ces fanfarons de révolutionnaires piémontais. « Je m'occupe aussi de fragments militaires qui « n'auront pas l'intérêt des vôtres.... » Au mois de septembre 1828, en revenant d'un voyage à Vienne, où il avait suivi Marie-Louise, le comte de Neipperg éprouva les premières atteintes de la maladie à laquelle il devait succomber. Malgré sa faiblesse, il voulut accompagner en Piémont la duchesse, qui ne se rendait dans cette contrée, si l'on en croit les amis de la maison de Savoie, que pour y faire triompher la politique autrichienne, très-peu favorable à la dynastie sarde. On conçoit que, dans un pareil but, cette princesse avait besoin des conseils de son époux. Tous les deux furent reçus à Turin par le roi Charles-Félix, dans un des palais royaux, de la manière la plus empressée, et comblés de toutes

sortes de politesses; mais la maladie du comte de Neipperg n'ayant fait qu'augmenter, il fut obligé de retourner à Parme, où Marie-Louise le suivit. Il succomba dans cette ville le 22 décembre 1828. Ses parents, que le bruit de sa maladie avait attirés, son régiment, ses courtisans assistèrent à ses funérailles, qui du reste eurent tout l'éclat d'un événement politique. Un cheval de bataille, suivant la coutume allemande, fut immolé sur sa tombe. Le comte de Neipperg a eu de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise trois enfants. Cette princesse lui a fait élever un monument, et une notice historique a été consacrée à sa mémoire, sous ce titre : *Elogio del conte Alberto-Adamo Neipperg, letto da Ferdinando Maestri*, Parme, Bodoni, 1829, in-4°. Il a laissé manuscrits des mémoires militaires, et fait imprimer beaucoup d'articles dans le *Milit. Zütschrift*, ainsi que la traduction d'un Essai sur le service d'état-major, par le général Crossard. M—D J.

NELEDINSKI-MELETZKI (YOURGI OU GEORGES), poète russe, né en 1752 à Moscou, mort à Kalouga le 13 février 1829. Après avoir achevé ses études à l'université de Strasbourg, il prit part aux campagnes contre les Turcs, pendant les années de 1770 à 1774, et devint ensuite membre de la mission russe à Constantinople. Il prit sa retraite avec le rang de colonel. Sous Paul I^{er}, Neledinski obtint un emploi dans le ministère de l'intérieur, où il était chargé d'apostiller les pétitions. Il accompagna cet empereur dans son voyage à Kazan et dans la Russie-Blanche, en 1797 et 1798. A son retour, il reçut une terre avec quelques centaines de paysans-serfs, près de Kalouga. Plus tard, en 1800, il fut encore décoré de l'ordre de Ste-Anne, et enfin, en 1809, de celui de St-Alexandre Newsky. Retiré dès lors du service actif, Neledinski-Meletzki se voua à l'exploitation de sa terre, ainsi qu'au culte de la poésie. Outre sa traduction de *Zaïre*, par Voltaire, en vers russes, on a de lui un grand nombre de chants et de ballades populaires, puis beaucoup de pièces fugitives, mais gracieuses, surtout à l'adresse des belles, charades, épigrammes, lieds, gloses, sonnets. Eparpillés dans divers recueils, ils n'ont pas encore été réunis. Dans le nombre figurent quelques poèmes qui touchent délicatement la question de la condition des serfs et de leur émancipation. Parmi ses écrits diplomatiques, il faut indiquer la *Pétition du saint-synode, du conseil de l'empire et du sénat dirigeant à Sa Majesté l'empereur Alexandre I^{er}*, touchant diverses améliorations que l'auteur jugeait nécessaires. R—L—N.

NELIDOW (CATHERINE-IVANOWNA-NELIDOW-KEMMER-PREILEN), née le 12 novembre 1736, morte en février 1839, fut placée, dès l'âge de cinq ans, dans l'institut des demoiselles nobles que venait de fonder à St-Petersbourg l'impératrice Catherine II. Au sortir de l'institut, elle fut nom-

mée par cette princesse demoiselle d'honneur de sa cour; plus tard, élevée au rang de dame d'honneur, elle fut décorée de la grande décoration de l'ordre de Ste-Anne. Après le décès de Catherine II, auprès de laquelle elle avait constamment joui d'une grande faveur, elle conserva son haut emploi successivement auprès des impératrices Marie et Elisabeth, et de l'impératrice épouse de l'empereur Nicolas. Madame Nelidow était sans doute d'une capacité très-réelle, car on lui a attribué une longue et puissante influence, spécialement sous les règnes de Catherine II et de Paul I^{er}; on a même prétendu que le bizarre autocrate lui avait accordé une faveur plus intime. Il est, au surplus, certain que, jusqu'à la fin de sa vie, cette dame conserva une très-grande considération à la cour de Russie. L'empereur et toute la famille impériale assistèrent à ses funérailles, qui eurent lieu en grande pompe dans l'église de l'institut des demoiselles nobles, et la cour honora sa mémoire par un deuil de dix jours. Z.

NELIS (CORNEILLE-FRANÇOIS DE), né à Malines le 3 juin 1736, d'une famille anoblie par l'impératrice Marie-Thérèse, fit ses études avec distinction, et remporta le premier prix à l'université de Louvain, qui, le jour où il fut reçu docteur en théologie, lui confia le soin de sa bibliothèque et le mit à la tête d'un de ses collèges. Pour le récompenser des services qu'il rendit aux sciences et aux lettres, le gouvernement autrichien le pourvut d'un canonicat de l'église cathédrale de Tournai. L'évêque ne tarda pas à le nommer son grand vicaire, ce qui le fit admettre aux états du Tournaisis, qu'il présida pendant plusieurs années. Des Dissertations sur plusieurs points d'histoire et de morale l'avaient fait connaître avantageusement comme littérateur; aussi fut-il un des membres choisis pour former le noyau de l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Après la suppression des jésuites, on le nomma commissaire royal, chargé de la direction des études; et lorsque l'archiduc Maximilien d'Autriche (depuis électeur de Cologne) visita les provinces belgiques, l'abbé de Nelis eut ordre de l'accompagner : cette circonstance contribua beaucoup à lui procurer l'évêché d'Anvers en 1784. Il se montra dès lors un des plus ardents antagonistes des systèmes de Joseph II, et devint, avec Van Eupen, l'âme du parti patriote. En 1794, à l'approche des armées françaises, il quitta son diocèse, et se retira dans le couvent des Camaldules à Parme, où il mourut le 21 août 1798. Outre son *Eloge funèbre de Marie-Thérèse*, très-supérieur à celui qu'avait composé l'abbé de Boismont, l'abbé de Nelis a publié : 1° *l'Aveugle de la montagne, ou Entretiens philosophiques*, Parme, Bodoni, 1795, in-4°; 2° édit., Rome, 1796, in-4°; Paris, 1799, in-12 (1); 2° *De historia Belgica et ejusdem scrip-*

(1) Cet ouvrage, imprimé avec luxe, se compose de onze dia-

toribus præcipuis commentatio, Parme, 1795, in-8°. Il a laissé plusieurs manuscrits, dont le plus important a pour titre : *Europæ fata, mores, disciplina, etc., ab ineunte sæculo xv, ad usque finem sæculi xviii*. ST—T.

NELL DE BRÉAUTÉ (ELÉONOR-SUZANNE), agronome et météorologiste français, né à Rouen, le 29 juin 1794, mort le 3 février 1855 à la Chapelle, près de Dieppe. Rejeton d'une famille anoblie par Henri IV, il fut élevé au manoir de la Chapelle par son père, gentilhomme casanier, qui empêcha le jeune homme fougueux de servir dans l'armée en 1809 et encore en 1815. Ce fut avec son jardinier, nommé Racine, que le jeune Nell se mit alors à exécuter des observations météorologiques et astronomiques, au moyen des instruments et des livres qui se trouvaient à la bibliothèque de famille. Sans autre instruction, il était déjà, en 1820, assez fort pour aider M. Mallet, ingénieur en chef du département de la Seine-Inférieure, à déterminer l'élévation de plusieurs points de la côte de Normandie, et pour accompagner en 1825 le capitaine anglais Sabine dans ses opérations géodésiques relatives à la jonction des observatoires de Paris et de Greenwich. Déjà, en 1822, il avait du reste reçu du gouvernement français la médaille de bronze, pour avoir fait le calcul précis du voyage de circumnavigation du capitaine Duperré. Il était depuis longtemps le correspondant de presque tous les observatoires astronomiques de l'Europe, quand il fut en 1838, le 17 novembre, nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Son père étant mort en 1847, Nell de Bréauté, dès lors possesseur d'un grand domaine, se hâta d'y réaliser d'importantes améliorations agricoles. En 1848, année de chômage forcé, il devint la providence de la contrée, où il dépensa près de cent mille francs en travaux des champs. Depuis 1833 membre du conseil général de la Seine-Inférieure, pour la ville et l'arrondissement de Dieppe, il fut en 1849 un des fondateurs de l'*Association normande*, qui le nomma inspecteur à perpétuité pour ce même arrondissement. Reçu dans le sein de la société d'agriculture de la Seine-Inférieure en 1849, il aida encore en 1853 à la création du comice agricole de Dieppe, dont il resta président jusqu'à sa mort, et fonda en 1854, avec M. Reiset, un prix annuel pour la plus ancienne servante de ferme. En 1851 et 1852 il reçut trois ou quatre médailles aux diverses expositions pour ses betteraves, ses plantes fourragères, ses fumiers et ses instruments aratoires perfectionnés. Nell avait chez lui une petite pharmacie pour les pauvres des environs, auxquels il payait encore les comptes des pharmaciens. En même temps il entretenait toujours des

relations avec les observatoires astronomiques, et relevait l'horlogerie normande, dont le siège est depuis près de cent ans dans la vallée d'Alhiermont, près de Dieppe. Il était le régulateur gratuit et volontaire de tous les chronomètres sortant des diverses fabriques de la vallée. Nell a laissé une excellente bibliothèque astronomique. Son nom a été donné à une presqu'île du Groënland par le capitaine Jules de Blosseville, commandant la *Lilloise*. Nell de Bréauté a écrit : *Rédaction scientifique du voyage du capitaine dieppois Guedon à la pêche de la baleine*, adressée en 1826 au ministère de la marine ; — *Tableau des variations observées au thermomètre centigrade à la Chapelle, 149 mètres au-dessus de l'Océan, pendant les années écoulées de 1820 à 1832* (inséré dans l'*Almanach indicateur de Dieppe*, que publia en 1835 Philippe Bourgade, professeur d'hydrographie) ; — *Tableau des directions du vent, avec leur durée moyenne annuelle, déduite des quinze années de 1818 à 1832, d'observations faites à la Chapelle, et des vingt et une années de 1806 à 1826, à Paris* (inséré *ibid.*) ; — *Tableau des directions du vent avec leur durée moyennne mensuelle et trimestrielle, déduite des quinze années de 1818 à 1832, d'observations faites à la Chapelle* (inséré *ibid.*). D'autres mémoires de lui se trouvent dans la *Correspondance astronomique* et dans les *Ephémérides astronomiques et géographiques* du baron de Zach (à partir de 1820) ; dans les *Ephémérides danoises* de Verrorn, etc. R—L—N.

NELLI (PIETRO), poète satirique italien, né dans le 16^e siècle à Sienne, n'est connu que par ses ouvrages. Il publia d'abord des *Satires* sous le nom d'*Andrea da Bergama*, dans la crainte que les obscénités et les libertés même plus graves dont elles sont remplies ne lui attirassent de fâcheuses affaires ; mais, voyant qu'elles n'étaient l'objet d'aucune poursuite, il finit par s'en déclarer l'auteur. Elles parurent pour la première fois à Venise, en 1546-1547, 2 tomes in-8°. Réimprimées en 1548, elles l'ont été depuis en 1565-1566. Ces trois éditions sont à peu près également rares et recherchées des amateurs. On trouve quelques *Satires* de Nelli dans les *Raccolta de' Satire di diversi*, par Sansovino, Venise, 1560, in-4°, ainsi que dans les *Rime piacevoli*. En leur donnant le titre de *Satire alla Carlona*, l'auteur a voulu faire entendre qu'il les avait écrites au courant de la plume sans soin et sans prétention. La première partie en contient seize et la seconde vingt-six, en tout quarante-deux. C'est plus qu'aucun poète satirique n'en a composé. Les unes sont dans le genre des *Capitoli*, les autres se rapprochent davantage de la véritable satire. Parmi les *Capitoli*, Ginguéné préfère les deux que l'auteur adresse à l'Arétin. Il y dit un mal épouvantable du *bien*, et prétend prouver que c'est l'amour du *bien* qui fait tout le *mal* sur la terre. L'idée de plusieurs autres n'est pas moins originale ; mais les plaisanteries de Nelli sont presque

logues ; l'auteur avait l'intention d'en publier trente, mais il n'acheva pas son œuvre, laquelle contient beaucoup de mysticité, de métaphysique, et surtout une grande exaltation d'idées exprimées dans un style emphatique. Lavater en fit paraître à Zurich, en 1798, une traduction allemande. B—T.

toutes tirées de la même source, le contraste et la contre-vérité. Tiraboschi n'hésitait pas à le présenter comme le modèle le plus parfait dans son genre, sans la grossière licence qui dépare presque toutes ses satires (*Storia della letteratura italiana*, t. 7, p. 1204). En convenant qu'elles sont ingénieuses, légères et piquantes, Ginguené déclare que, malgré tout leur mérite, il ne peut pas en conseiller la lecture à ceux mêmes qui peuvent tout lire, par la raison que les fréquents écarts de l'auteur et ses allusions non moins fréquentes à des choses maintenant peu connues ou même ignorées complètement, ne laissent pas d'en rendre l'intelligence difficile (*Hist. littér. d'Italie*, t. 9, p. 225 et suivantes). Outre des *Rime* à la louange de Geronima Colonna d'Aragona, dans les *Raccolta* d'Ottavio Sammarco, Padoue, 1568, on a de Nelli : *Sonetti ed epigrammi*, Venise, 1572, in-4°. — NELLI (Giustiniano), poète de la même famille que Pietro, vivait également à Sienne dans le 16^e siècle. On connaît de lui : *Le amoroze novelle dalle quali ciascuno innamorato giovane puo pigliare molti utili accorgimenti nelli casi d'amore*, in-8°, sans date ni lieu d'impression. Ce petit volume, qui ne contient que deux nouvelles, est très-rare. Il a été réimprimé, mais avec des corrections, Livourne, 1798, in-8°. Douze exemplaires seulement de cette édition, tirés sur papier bleu, sont conformes à l'original. W—s.

NELLI (JEAN-BAPTISTE), célèbre architecte, né à Florence, en 1661, d'une famille patricienne, qui a produit plusieurs hommes de mérite, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des mathématiques, et cultiva aussi avec beaucoup de succès les arts du dessin, dont il fut un zélé protecteur. Porté aux occupations sérieuses, on assure qu'il n'assista jamais à aucune représentation théâtrale. Il devint sénateur, directeur des ponts et chaussées, etc., et mourut le 7 septembre 1725. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. On a publié ses *Discorsi di architettura*, Florence, 1753, in-4°, précédés de la vie de l'auteur. On y trouve une description détaillée et fort bien faite de la cathédrale de Florence, avec des recherches curieuses sur l'époque de sa fondation, et sur les différents architectes qui ont été employés à sa construction. Les *plans et élévations* de cette basilique, l'une des plus belles de l'Italie, publiés à Florence, en 1753, sont de Baptiste-Clément Nelli, et c'est par erreur qu'on les a quelquefois attribués à l'architecte qui fait le sujet de cet article. Il avait composé, d'après des documents authentiques, une *Vie de Galilée*, plus étendue que celle de Brenna, et dont Tiraboschi souhaitait la publication avec beaucoup d'impatience (*voy. la Stor. littér. d'Ital.*, t. 8, p. 166). W—s.

NELSON (HORACE), l'homme de mer le plus célèbre dont l'Angleterre puisse se glorifier, naquit le 29 septembre 1758 à Burnham-Thorpe, dans le comté de Norfolk. Son père, ministre de

ce village, était resté veuf avec huit enfants, et ce fut le désir d'alléger les charges de sa famille qui détermina le jeune Nelson à s'embarquer dès l'âge de douze ans avec le capitaine Suckling, son oncle maternel, qui commandait un vaisseau de guerre. Sa constitution délicate semblait devoir l'éloigner d'un métier aussi pénible que celui de la mer; mais il avait donné dès sa plus tendre enfance des preuves si multipliées de force de caractère que son père n'hésita pas de consentir à son projet, persuadé, comme il le disait souvent, que, quelle que fût la carrière que choisirait Horace, il ne manquerait pas d'y parvenir au premier rang. Il eut beaucoup d'obstacles à vaincre dès son début; mais celui qui, à l'âge de cinq ans, demandait ce que c'était que la peur ne pouvait pas être aisément rebuté. Nommé commandant du *Triumph*, le capitaine Suckling emmena son neveu à Chatham, et notre jeune marin, chargé du commandement d'un cutter attaché à cette station, s'occupa de l'exploration des bancs de la Tamise, navigation difficile et périlleuse, qui le rendit fort habile dans la manœuvre. En 1773, il obtint de l'emploi dans l'expédition préparée pour le pôle nord, sur l'invitation de la société royale de Londres. L'ardeur qu'il avait mise dans ses sollicitations vainquit l'obstacle que la faiblesse de sa constitution semblait opposer à l'accomplissement de ses vœux. Il fut embarqué sur le *Carcass*, et donna dans le cours de cette campagne tant de preuves de résolution et d'intrépidité que lord Mulgrave pronostiqua dès lors les hautes destinées auxquelles il était appelé. Parvenus au 81° 21' de latitude, les bâtiments de l'expédition se trouvèrent au milieu d'une mer de glace, sans aucune issue. Un soir, à la faveur d'un brouillard épais, Nelson quitte le bord avec un de ses camarades : armés chacun d'un fusil, ils se mettent à la poursuite des ours. Le capitaine Lutwidge, qui s'était aperçu de leur absence, conçut des inquiétudes sur leur sort. Vers les quatre heures du matin, à la faveur d'une éclaircie, on découvrit à une grande distance nos deux étourdis qui attaquaient un ours monstrueux : à l'instant on leur fit signal de rejoindre. Nelson n'obéit pas; malgré les exhortations de son camarade, il cherchait à franchir une large crevasse qui le séparait de l'animal furieux; il n'avait plus de poudre, son fusil avait raté : « Si je puis seulement l'atteindre avec la crosse, criait-il, il est à moi. » Un coup de fusil, tiré par le capitaine Lutwidge, força l'ours à s'éloigner, et Nelson, désappointé, revint à bord. Sévèrement réprimandé par son capitaine, il répondit froidement : « Je voulais tuer cet ours pour en rapporter la peau à mon père. » Au retour de l'expédition, les bâtiments furent désarmés, et Nelson, embarqué peu de temps après sur le *Sea-Horse*, cutter de 20 canons, partit pour les Indes orientales, avec l'escadre aux ordres de

sir Edward Hughes. Il y était depuis dix-huit mois, et déjà il avait été élevé au grade de *midshipman*, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie si dangereuse que les médecins jugèrent indispensable de le renvoyer en Europe : il y consentit à regret, et retourna en Angleterre sur le *Dolphin*. C'était en 1776, et longtemps après, lorsque son nom eut acquis une si grande célébrité, il aimait à raconter la situation de son âme à cette époque de sa vie. « Les douleurs physiques avaient affaibli mon énergie ; l'avenir ne m'apparaissait que couvert d'un sombre nuage ; j'étais effrayé des difficultés que j'aurais à surmonter pour avancer dans mon état et atteindre le but de mon ambition. A la suite d'une rêverie longue et triste, mon découragement arriva au point que je fus tenté de me précipiter dans la mer ; mais tout à coup, ajoutait-il, je me sentis animé d'un sentiment de patriotisme qui tenait de l'exaltation : un rayon de lumière, qui me semblait venir du ciel, dissipa le nuage qui obscurcissait ma vue. Eh bien, m'écriai-je, je veux être un héros, et me confiant dans la Providence, je braverai tous les dangers. » Pendant la traversée, sa santé se rétablit, et à son arrivée en Angleterre, il se trouva en état de reprendre du service. Embarqué d'abord sur le *Worcester*, il passa ensuite comme lieutenant sur la frégate le *Loewtstoff*, destinée pour les Indes occidentales. Au mois de décembre 1778, il fut nommé au commandement du *Badger*, et l'année suivante à celui du *Hinchinbrook*, de 28 canons. C'est à bord de ce bâtiment qu'il transporta une partie des troupes de l'expédition contre les forts San-Juan et San-Bartholomeo, dans la province de Honduras. Le succès fut complet, mais chèrement acheté. De 1,800 hommes dont était composé le corps qui l'avait obtenu, il en revint à peine 300, et l'équipage du *Hinchinbrook*, qui était de 200 hommes, se trouva réduit à 10. Nelson lui-même, succombant aux fatigues et attaqué d'une maladie grave, fut obligé de solliciter la permission de retourner en Angleterre. Quelques mois de repos ayant suffi à son rétablissement, il fut nommé au commandement de l'*Albemarle*, de 22 canons, et envoyé dans les mers du Nord. Pendant la neutralité armée de 1781, il vint mouiller dans la rade d'Elseleur, et ce fut alors qu'il acquit cette parfaite connaissance des côtes du Danemarck dont on le verra plus tard retirer de si grands avantages. A la paix de 1783, l'*Albemarle* reçut ordre de revenir en Angleterre pour y être désarmé, et Nelson n'ayant pas sollicité d'autre commandement, fut mis à la demi-solde. Obligé de vivre avec la plus grande économie, il passa en France avec le capitaine Macnamara, son ami, et ils vinrent s'établir à St-Omer, où ils restèrent jusqu'au mois de mars 1784. A cette époque, Nelson apprit qu'à la demande de lord Howe, il venait d'être nommé au commandement du *Bo-*

reas, de 28 canons, destiné à la station des îles sous le Vent. Il surmonta dans cette expédition, par la franchise de son caractère et surtout par son extrême fermeté, des difficultés de plus d'une espèce. Aux termes de l'acte de navigation, aucun étranger ne peut faire le commerce dans les possessions anglaises des Indes occidentales : les Américains, se prévalant de l'enregistrement de leurs bâtiments, qui avait eu lieu lorsque leurs provinces appartenaient à l'Angleterre, faisaient un commerce très-actif avec les îles sous le Vent. Nelson prétendit qu'en se rendant indépendants ils étaient devenus étrangers à la métropole, et qu'ils ne devaient plus jouir des privilèges réservés aux seuls Anglais. L'amiral Hughes et sir Thomas Shirley, gouverneur des îles sous le Vent, étaient d'un avis contraire ; mais Nelson, résolu de faire son devoir et ne s'embarrassant pas de ce qui pourrait arriver, fit signifier aux Américains qu'il allait exécuter l'acte de navigation. En effet, plusieurs navires furent saisis et condamnés par la cour de l'amirauté. Les planteurs, les douaniers et le gouverneur même se réunirent contre lui ; mais il envoya en Angleterre un mémoire, qui fut mis sous les yeux du roi, et c'est d'après cette pièce que les ordres furent donnés de maintenir les confiscations. L'Acte d'enregistrement date de cette époque, et c'est à Nelson que la Grande-Bretagne est redevable d'une mesure si favorable à son commerce. Pendant qu'il commandait la station de Névis, il se lia intimement avec M. Herbert, président de cette île, dont la nièce, veuve à dix-huit ans du docteur Nisbet, avait un fils âgé de trois ans. Nelson, que les manières douces et séduisantes de cette jeune femme ne tardèrent pas à charmer, demanda sa main, et le mariage fut célébré le 11 mars 1787, et honoré de la présence du duc de Clarence, qui voulut bien, à la prière de M. Herbert, servir de père à sa fille. « Hier, écrivait un des amis de Nelson le lendemain de cette cérémonie, hier notre marine a perdu un de ses plus beaux ornements ; car c'est une perte nationale quand un officier d'un mérite aussi rare se marie : il serait devenu le premier homme de notre marine. » Ce jugement pouvait être prophétique pour tout autre que Nelson ; mais celui qui le prononçait ne savait pas à quel point le devoir et le patriotisme l'emportaient dans une âme aussi forte sur les affections les plus douces. Après une station de trois ans aux Indes occidentales, le *Bo-reas* revint en Angleterre et y fut désarmé. Nelson profita de cette circonstance pour se rendre avec sa femme dans le comté de Norfolk, qu'habitait son vieux père. Il avait le projet, avant de se rembarquer, d'aller passer quelques mois sur le continent pour apprendre la langue française ; mais les charmes de la vie rurale, à laquelle il avait pris goût, le retinrent sous le toit paternel. Au mois de janvier 1793, il fut

arraché aux douceurs de sa retraite par un ordre de l'amirauté de prendre le commandement du vaisseau l'*Agamemnon*, qui faisait partie de l'escadre confiée au lord Hood et destinée à agir contre la France. Cette flotte entra dans la Méditerranée, et Nelson fut envoyé à Naples pour hâter l'envoi des troupes qui devaient former la garnison de Toulon, alors au pouvoir des Anglais. Sir William Hamilton était ambassadeur à la cour de Naples, et sa femme y jouissait du plus grand crédit. Ils firent au capitaine Nelson l'accueil le plus distingué, et exigèrent de lui qu'il prit un logement dans leur hôtel. C'est de cette époque que datent les relations de Nelson avec cette cour et sa liaison avec lady Hamilton (*voy. HAMILTON*). Nelson ayant terminé sa mission, rejoignit l'amiral Hood, qui, forcé d'évacuer Toulon, s'était rendu devant Bastia avec une partie de son escadre. Le siège de cette place ayant été résolu de concert avec le général Dundas, Nelson fut nommé brigadier des régiments de marine qui devaient y coopérer. Les matelots rivalisèrent de zèle avec les soldats : la place capitula, et lord Hood témoigna à Nelson, en présence de la flotte et de l'armée, combien il était satisfait de la bravoure et des talents qu'il avait déployés dans cette circonstance. Quelque temps après, l'*Agamemnon* fut envoyé à Calvi pour concourir au siège de cette place. Cette expédition, qui offrait autant de difficultés que le siège de Bastia, eut le même résultat : Calvi fut emporté ; mais cette conquête causa au vainqueur la perte d'un œil. Au combat du 13 mars 1795, livré par l'amiral Hotham à l'escadre française aux ordres du contre-amiral Martin, l'*Agamemnon* fut engagé avec plusieurs vaisseaux, et Nelson donna dans cette action des preuves d'une extrême bravoure et d'une grande habileté. Son vaisseau, qui avait beaucoup souffert, fut renvoyé en Angleterre, et Nelson passa sur la *Minerve*. Quelque temps après (janvier 1797), il rejoignit sir John Jervis à la hauteur du cap St-Vincent, prit le commandement du *Capitaine*, de 74, et contribua puissamment au gain de la bataille livrée à l'armée espagnole sous les ordres de don Joseph de Cordova. L'amiral Jervis reçut le titre de comte de St-Vincent, et Nelson, élevé au grade de contre-amiral, fut en même temps créé chevalier de l'ordre du Bain. La première opération dont il fut chargé comme officier général fut une expédition contre Ténériffe. Il avait arboré son pavillon sur le *Theseus*. Lord St-Vincent lui donna 4 vaisseaux, 3 frégates et 1 cutter, en lui laissant le choix des bâtiments et des officiers. Le but de cette expédition était de s'emparer du port de Santa-Cruz, où l'on supposait que des galions chargés de trésors considérables étaient entrés venant du Mexique. Le plan d'attaque avait été dressé par Nelson lui-même, et il avait reçu l'approbation du lord St-Vincent, qui lui en avait confié l'exécution. Vers minuit, le 23 juillet

1797, les frégates, ayant à bord des troupes de débarquement, s'approchèrent de la côte ; mais des vents contraires, joints à des courants très-forts, les empêchèrent d'y arriver avant le jour. Les Espagnols, avertis du danger, firent toutes leurs dispositions pour s'y opposer, et le débarquement ne put avoir lieu que la nuit suivante. A onze heures du soir, les embarcations, contenant environ 1,000 hommes, se dirigèrent vers le môle : Nelson, accompagné de trois de ses capitaines et de 250 hommes d'élite, débarqua le premier et se rendit maître du poste ; mais au moment où il en prenait possession, il reçut un coup de canon qui lui fracassa le bras droit et nécessita l'amputation. Cette blessure, dont les suites furent longues et douloureuses, le força de retourner en Angleterre. Tous les honneurs l'y attendaient. Le roi lui exprima son regret personnel et celui de la nation d'un accident qui menaçait de priver l'Etat des services d'un de ses meilleurs officiers ; la ville de Londres et celle de Bristol lui envoyèrent des lettres de bourgeoisie, et le gouvernement lui accorda une pension de mille livres sterling. Quelques mois ayant suffi pour son rétablissement, il reçut l'ordre de rejoindre lord St-Vincent, qui venait d'être envoyé dans la Méditerranée. Cet amiral, croyant devoir rester devant Cadix pour bloquer la flotte espagnole, chargea Nelson d'aller surveiller l'armement qui se faisait dans le port de Toulon, et lui adjoignit deux vaisseaux de 74 et quatre frégates. Il mit à la voile de Gibraltar le 9 mai 1798 et se dirigea sur Toulon ; mais un coup de vent ayant démâté le *Vanguard*, qu'il montait, il se vit contraint de relâcher dans le port de l'île St-Pierre, en Sardaigne, où il fut rejoint par huit vaisseaux que lui envoya lord St-Vincent, sous le commandement du capitaine Trowbridge. Il appareilla bientôt, et la première nouvelle qu'il apprit à la mer fut que la flotte française était sortie de Toulon et qu'elle s'était emparée de Malte. Ne doutant plus que l'Egypte ne fût le but de cette expédition, il se dirigea vers la côte de Barbarie et parut le 28 juin devant Alexandrie. Surpris de n'y pas trouver les Français, il se porta sur tous les points où il espérait en obtenir des informations : il visita les côtes de Caramanie, celles de la Morée, et après avoir parcouru sans succès presque tout l'Archipel, il se décida à faire route pour la Sicile. Dans sa traversée, il rencontra trois vaisseaux, qui avaient ordre de se ranger sous son commandement, de sorte que son escadre se trouva forte de quatorze vaisseaux. Ayant besoin de vivres et d'eau, il relâcha dans le port de Syracuse, où il resta cinq jours. En quittant ce port, il écrivait à lord St-Vincent qu'il se remettait en route pour chercher la flotte française, et que, fût-elle aux antipodes, il ne prendrait de repos que lorsqu'il l'aurait rencontrée et qu'il lui aurait livré bataille. Enfin il reparut en vue d'Alexandrie le

1^{er} août, et il fut au comble de la joie quand il vit la rade couverte de bâtiments ennemis. Dès que les signaux lui en eurent fait connaître le nombre, il donna l'ordre de se préparer au combat, et pendant qu'on en faisait les préparatifs, il se fit servir à dîner. Au moment où ses officiers se levèrent de table pour se rendre à leurs postes, il leur dit : « Demain, à cette heure-ci, « j'aurai mérité la pairie ou Westminster (1). » Avant de commencer le combat, il avait développé son plan aux capitaines de son escadre ; le capitaine Berry en ayant compris toute l'étendue, s'écria avec transport : « Si nous réussissons, que dira l'Europe ? — Bien certainement « nous réussirons, répliqua Nelson ; mais lequel « de nous survivra pour raconter la chose ? « c'est une autre question. » La flotte française était mouillée dans la baie d'Aboukir, à trois lieues environ au nord-est d'Alexandrie ; elle présentait une ligne d'embossage, établie nord-nord-ouest et sud-sud-est, le travers au large. L'armée anglaise, qui jusqu'au moment où elle eut connaissance de l'ennemi avait manœuvré sans ordre, se forma rapidement en ligne de bataille, tribord amures, et se dirigea sur le vaisseau de tête français, qui avait été posté à une demi-lieue de l'île d'Aboukir, et à un quart de lieue d'un flot qui prolongeait cette île du côté du mouillage. Le *Culloden*, qui était le chef de file anglais, échoua sur un bas-fond, et servit en quelque sorte de balise. Cinq vaisseaux avaient déjà doublé la tête de la flotte ennemie, et ils étaient allés se placer entre la terre et elle, lorsque Nelson, laissant arriver en dehors avec le reste de son armée, mit par cette manœuvre la flotte française entre deux feux. A six heures et demie l'engagement était général : la nuit ne suspendit point le combat ; et, malgré l'obscurité, il continua de part et d'autre avec une ardeur extraordinaire. Cependant le désordre ne tarda pas à se mettre dans l'armée française ; plusieurs vaisseaux s'étaient échoués : l'amiral Brueys, soutenu par cinq de ceux qui lui restaient, opposait une résistance opiniâtre à ses nombreux adversaires, lorsque vers dix heures le feu se manifesta à bord de l'*Orient*. Environ trois quarts d'heure après ce vaisseau sauta, et cet événement mit fin au combat. Le résultat de l'action fut, pour les Français, la perte de onze vaisseaux, dont la plupart furent pris ou brûlés à la côte. Cette victoire est peut-être une des plus décisives qui aient été remportées sur mer depuis l'invention de la poudre, puisque de treize vaisseaux français deux seulement purent échapper. Nelson avait été blessé à la tête par un biscaien : la grande quantité de sang qu'il perdait fit d'abord craindre que le coup ne fût mortel ; il le crut lui-même ; mais le rapport des chirurgiens

dissipa toutes les craintes ; et il est impossible de décrire les transports de joie auxquels se livrèrent ses officiers et son équipage quand ils furent rassurés sur le compte de leur amiral. La victoire d'Aboukir plaça l'heureux Nelson au faite de la gloire. Le roi le créa baron du Nil et de Burnham-Thorpe, en lui assignant une pension de deux mille livres sterling, réversible à ses héritiers jusqu'à la troisième génération. La compagnie des Indes lui vota un don de dix mille livres sterling, et la cité de Londres lui envoya une épée, ainsi qu'à chacun des capitaines sous ses ordres. Des médailles d'or furent données à tous les capitaines, et les lieutenants de tous les bâtiments qui avaient pris part à l'action furent promus au rang de *commanders*. Dix-sept jours après la bataille, l'amiral appareilla pour se rendre à Naples, où il entra le 22 septembre 1798. Nous sommes arrivés à une époque de la vie de Nelson qu'il serait désirable pour sa gloire que nous pussions passer sous silence ; mais nous devons dire les fautes comme les belles actions. Depuis le séjour qu'il avait fait à Naples en 1793, il était devenu le héros de lady Hamilton : sa victoire produisit chez elle un enthousiasme qu'elle fit partager facilement au roi et à la reine. Le retour de l'amiral à Naples fut pour ainsi dire une fête nationale ; et le 29 septembre, anniversaire de sa naissance, fut célébré par des réjouissances publiques. Plusieurs mois se passèrent en plaisirs et en festins ; lady Hamilton était l'âme de toutes ces fêtes : elle enivrait le vainqueur des poisons de la volupté ; et cette ivresse devint telle, qu'elle éteignit dans le cœur de Nelson les affections les plus sacrées. Pendant ce temps, les événements se précipitaient en Italie : les Français étaient aux portes de Naples ; le roi et la reine n'eurent bientôt plus d'autre parti à prendre que de se réfugier en Sicile : ils s'embarquèrent sur le *Vanguard*. Lady Hamilton, qui avait pourvu à tous les préparatifs de leur départ, les y accompagna, et ils débarquèrent à Palerme. Toutefois la *République parthénopéenne* ne fut pas de longue durée ; les troupes françaises furent obligées d'évacuer Naples, et cette ville se trouva livrée aux plus grands désordres. Les partisans de la nouvelle révolution s'étaient réfugiés dans les forts, avec l'intention de s'y défendre et d'obtenir une capitulation. En effet, le cardinal Ruffo, qui commandait l'armée royale, leur proposa de se rendre, sous la condition que les propriétés ainsi que les personnes seraient inviolables, et qu'on accorderait à ceux qui le désireraient la faculté de se retirer à Toulon ou de rester à Naples. Ces conditions ayant été acceptées, la capitulation fut signée par le cardinal au nom du roi, par les commandants russes et turcs, et enfin par le commodore Foote, en qualité de commandant des forces anglaises. Elle allait être exécutée lorsque Nelson arriva dans la baie de Naples, ayant à son bord le prince

(1) On sait que c'est dans l'abbaye de Westminster que sont les tombeaux des grands hommes de l'Angleterre.

royal, l'ambassadeur d'Angleterre et sa femme. Son premier soin fut d'annuler le traité qui venait d'être signé, en déclarant que l'intention du roi était de n'accorder aux rebelles aucune condition. Le cardinal s'opposa hautement à cette infraction; et malgré les arguments captieux qu'employèrent sir William et lady Hamilton pour la défendre, rien ne put lui faire convenir qu'un traité si solennellement conclu pouvait être annulé sans déshonorer celui qui osait le rompre sur des motifs aussi frivoles. Il le fut cependant; et les capitulés, qu'on fit sortir des châteaux sous le prétexte d'exécuter la convention, furent traités comme des rebelles; un choix fut fait parmi les plus marquants : deux évêques, deux généraux, plusieurs magistrats distingués, et un grand nombre de femmes et d'enfants périrent par la main du bourreau. Le prince Caraccioli, qui avait commandé la flotte de la république, était parvenu à sortir de Naples avant la capitulation; mais ayant été découvert, il fut amené à bord du vaisseau amiral les mains liées derrière le dos. Une cour martiale, composée d'officiers napolitains et présidée par le comte Thurn, fut assemblée immédiatement. La procédure ne dura que deux heures. Caraccioli plaida sa cause lui-même, mais sans succès : sa perte avait été résolue. Il fut déclaré coupable de haute trahison, et condamné à être pendu. Nelson donna aussitôt des ordres pour que le jugement fût exécuté à bord de la frégate sicilienne *la Minerva*. Ce vieillard, lorsqu'il eut entendu la lecture de son arrêt, écrivit à l'amiral anglais, non pour lui demander la vie, mais pour le supplier de lui accorder la faveur d'être fusillé. Nelson fut inflexible; il répondit que Caraccioli ayant été jugé par des officiers de son pays, l'amiral anglais ne devait pas se mêler de leurs décisions. Le roi, à son retour, approuva tout ce qu'avait fait Nelson, et il le créa duc de Bronte, affectant à ce duché un domaine de trois mille livres sterling de revenu. Au mois de septembre 1800, l'amiral quitta Naples pour retourner en Angleterre, prit sa route par Trieste et Hambourg avec ses inséparables amis, sir William et lady Hamilton, et s'étant embarqué à Cuxhaven, il arriva le 6 novembre à Yarmouth, après une absence de trois ans. Il fut reçu à Londres avec des transports d'enthousiasme par le peuple, et avec tous les honneurs de la victoire par les hautes classes de la société; mais la personne qui aurait dû partager ses honneurs, qui avait les droits les plus sacrés à son attachement, ne le revit que pour en recevoir le plus froid accueil. Déjà il avait éloigné de lui le jeune Nisbet, son beau-fils, auquel il avait dû la vie lorsqu'il fut blessé à Ténériffe; et, aveuglé par son indigne amour pour lady Hamilton, il rompit tous les nœuds qui l'attachaient à sa femme. Au commencement de 1801, le gouvernement anglais, voulant dissoudre l'alliance qui venait d'être con-

clue entre la Russie, la Suède et le Danemarck, ordonna l'armement d'une flotte destinée pour la Baltique : le commandement en fut confié à l'amiral sir Hyde-Parker; et Nelson, qui venait d'être élevé au rang de vice-amiral, reçut l'ordre de s'y embarquer comme commandant en second. On connaît les détails de l'attaque de la flotte danoise, et la résistance qu'opposèrent les Danois à l'irruption soudaine des Anglais. Nelson, qui commandait l'avant-garde dans cette action, en eut seul tout l'honneur, l'amiral Parker, par sa position, n'ayant pu prendre part au combat. Le but que s'était proposé l'Angleterre fut atteint; le Danemarck conclut un traité par lequel il renonçait à la coalition, qui fut entièrement rompue par la mort de l'empereur Paul I^{er}, arrivée sur ces entrefaites. Nelson fut fait vicomte, en récompense de sa conduite à la bataille de Copenhague. Sa dernière expédition pendant cette guerre fut une attaque contre l'armement préparé dans le port de Boulogne, où Bonaparte avait réuni un grand nombre de bateaux plats, de péniches, et une armée de terre prête à s'embarquer. L'alarme fut générale en Angleterre, et ce fut pour dissiper cette terreur que Nelson reçut l'ordre de se rendre dans la Manche. Il arbora son pavillon sur la frégate *la Méduse*, et appareilla de la rade de Deal le 1^{er} août 1801. Ses forces se composaient d'environ 40 bâtiments de guerre, dont 3 vaisseaux de ligne, 2 frégates, quelques bricks et cutters; le reste consistait en bombards, chaloupes canonnières et brûlots. Il arriva le 2 en vue de Boulogne; et après avoir employé deux jours à reconnaître les différents points de la côte, il concentra ses bâtiments et jeta l'ancre à une demi-lieue de terre. Le bombardement commença le 4 vers neuf heures du matin. Nelson fit en même temps appareiller ses vaisseaux, qui longèrent la côte et le mouillage de la flottille. Alors la canonnade s'engagea entre la terre et l'escadre; mais le feu des vaisseaux ne produisit pas tout l'effet qu'on en attendait; celui des bombes ne put entamer la ligne d'embossage. Une canonnière et un bateau plat seulement furent coulés bas. Le vent ayant changé avec le reflux, Nelson se vit contraint d'abandonner une position qui devenait périlleuse, satisfait, comme il le disait avec jactance dans son rapport à l'amirauté, « d'avoir appris aux Français qu'il ne leur était pas permis de sortir » de leurs ports. » Le peu de succès d'une entreprise qu'on avait généralement regardée comme facile, produisit en Angleterre une impression fâcheuse. Le gouvernement crut ne pouvoir mieux en atténuer l'effet qu'en ordonnant une seconde expédition plus formidable que la première. Cette espèce de guerre que Nelson se voyait obligé de faire à des bateaux pour tranquilliser l'imagination du peuple anglais lui paraissait un emploi indigne de lui; cependant il ne crut pas pouvoir refuser le commandement de cette nouvelle ex-

pédition, et il arriva devant Boulogne le 15 août avec 70 bâtiments de guerre, sur lesquels étaient embarqués 4,000 soldats de marine. Son projet était de surprendre la flottille pendant la nuit. Il distribua ses forces en quatre divisions principales, et une cinquième, composée de bateaux armés d'obusiers, était destinée à incendier la partie de la flottille qui n'aurait point été enlevée à l'abordage. Tous ces bâtiments se mirent en mouvement vers onze heures du soir, et s'approchèrent de la ligne d'embossage dans le plus grand silence; mais le flot et les courants ne permirent point aux divisions de conserver l'ordre et l'ensemble qui leur avaient été prescrits; elles se séparèrent et se mêlèrent dans l'obscurité; il en résulta un désordre qui détruisit entièrement le plan d'attaque. L'action ne put être engagée qu'avec l'avant-garde française; le capitaine Parker l'attaqua avec intrépidité, mais tout avait été préparé pour soutenir le choc, et partout les assaillants furent repoussés. Le feu cessa, de part et d'autre, à la pointe du jour; Nelson fit le signal de ralliement et regagna la côte d'Angleterre, ayant perdu environ 200 hommes dans cette attaque infructueuse. Les préliminaires de paix arrêtés avec la France au mois d'octobre suivant lui permirent de prendre quelque repos, et il se rendit à Merton dans le comté de Surrey. Il y était encore en 1803, lors de la rupture du traité d'Amiens. Par suite des ordres de l'amiral, il vint à Portsmouth, où il arbora son pavillon sur le *Victory*, de 110 canons. Nommé commandant en chef de la flotte de la Méditerranée, il fut chargé de bloquer l'escadre française réunie dans le port de Toulon; et la persévérance avec laquelle il s'acquitta de cette mission fut telle, que pendant plus de deux ans qu'elle dura il ne quitta son vaisseau qu'une seule fois. Cependant, le 18 janvier 1805, l'amiral Villeneuve, profitant du moment où l'armée anglaise était au mouillage entre les îles Madeleine et les côtes de Sardaigne, appareilla de Toulon avec 11 vaisseaux de ligne, 7 frégates et 2 bricks. Nelson n'en fut instruit que le lendemain; il fit aussitôt lever l'ancre pour se mettre à la poursuite de l'escadre française; mais un coup de vent le força de rester à la cape pendant deux jours, et il perdit ainsi la trace de l'escadre ennemie. Il visita toutes les côtes de la Sicile et du royaume de Naples; n'y trouvant point les Français, il se persuada qu'ils avaient fait route pour l'Égypte, et se dirigea vers Alexandrie. Après avoir fait inutilement cette course, il revint à Malte, et ce fut là qu'il apprit que l'escadre française, qui avait reçu le même coup de vent que lui, avait été contrainte de rentrer à Toulon. Il fut instruit en même temps qu'on y avait embarqué un grand nombre de fusils, de selles et de brides; et cette circonstance le confirma dans sa première idée. Il résolut alors d'inspirer une fausse sécurité à l'amiral français; et, pour lui faire croire

qu'il était stationné sur la côte d'Espagne, il se montra un moment devant Barcelone, et revint aussitôt reprendre son poste au sud de la Sardaigne. Il y était depuis un mois, lorsque la frégate la *Phébé*, qu'il avait laissée en observation devant Toulon, vint lui rendre compte que l'amiral Villeneuve était sorti du port et qu'il se dirigeait vers la côte d'Afrique. Quelques jours après, le capitaine d'un bâtiment neutre lui apprit qu'il avait vu, le 7 avril, l'escadre française sous le cap de Gate, et qu'elle avait doublé le détroit le 9. Nelson, dupe de sa ruse, et trompé dans ses conjectures, s'écria qu'il était bien malheureux. Pour comble de disgrâce les vents d'ouest, qui soufflaient avec violence, ne lui permirent pas de se mettre à sa poursuite; et ce ne fut qu'un mois plus tard qu'il put entrer dans l'Océan. Perdant enfin tout espoir de rencontrer cette escadre, il envoya neuf de ses vaisseaux dans la Manche pour renforcer la flotte de lord Cornwallis, et avec les autres il se dirigea sur Portsmouth, où il entra le 20 août 1805. Ce fut seulement à son arrivée en ce port qu'il apprit que la flotte française, après s'être renforcée de plusieurs bâtiments, avait opéré sa jonction au Ferrol avec l'escadre espagnole, et qu'elle se trouvait réunie dans le port de Cadix au nombre de 33 vaisseaux, dont 18 français et 15 espagnols. Nelson, à cette nouvelle, aurait voulu pouvoir reprendre aussitôt la mer, mais son vaisseau avait éprouvé des avaries, et il était nécessaire qu'il fût réparé. Pendant qu'on le radoubait, l'amiralauté s'occupa de réunir l'armée navale dont elle lui destinait le commandement. Les vaisseaux que commandait le contre-amiral Calder rejoignirent l'amiral Collingwood, qui bloquait Cadix. Lord Cornwallis eut ordre de donner la même destination à 10 vaisseaux de son escadre; et Nelson, ayant appareillé de Portsmouth avec 3 vaisseaux et une frégate, arriva devant Cadix le 29 septembre. Dans le dessein de cacher ses forces à l'amiral français, il n'en montra qu'une partie devant la côte, et alla mouiller lui-même avec le reste à la hauteur du cap Ste-Marie. Villeneuve, trompé par cette manœuvre, et persuadé que l'armée anglaise n'était que de 18 vaisseaux, quoiqu'elle fût réellement de 27, résolut de tirer avantage de sa supériorité, et il sortit de Cadix le 19 octobre. Après diverses évolutions, les deux armées se trouvèrent en présence le 21, à la hauteur du cap *Trafalgar*. Conformément aux dispositions qu'il avait prescrites quelques jours auparavant, Nelson forma sa flotte sur deux colonnes; il se mit à la tête de la première, composée de 12 vaisseaux, et donna le commandement de la seconde, qui était de 15, au vice-amiral Collingwood. A midi, les deux armées étant très-près l'une de l'autre, l'amiral fit hisser ce signal, qui est devenu depuis si célèbre : *L'Angleterre compte que chacun fera son devoir*. Peu après le combat s'engagea. La colonne

commandée par Nelson étant destinée à couper la ligne française par son centre, le *Victory* gouverna sur le *Bucentaure*, que montait l'amiral Villeneuve; mais le *Redoutable* (capitaine Lucas), qui avait jugé cette manœuvre, la rendit impraticable en venant se placer dans la hanche du vent du vaisseau amiral. Le *Victory* se vit alors exposé au feu des trois plus forts vaisseaux de l'armée combinée, et en peu d'instants il fut désarmé. Soit par suite de ses avaries, soit autrement, il laissa venir au vent tout à coup, et, tombant en travers, aborda de long en long le *Redoutable*. Ces deux vaisseaux se jetèrent leurs grappins d'abordage, et leurs bordées, tirées à bout portant de part et d'autre, occasionnèrent un carnage horrible. Une vive fusillade s'engagea en même temps entre les deux équipages; les passavants et les gaillards du *Victory* furent bientôt jonchés de morts et de blessés. Le capitaine Hardy, s'apercevant que le feu de la mousqueterie du *Redoutable* était particulièrement dirigé sur le gaillard d'arrière du *Victory*, représenta à l'amiral que les ordres dont il était décoré servaient de point de mire aux soldats postés dans les hunes des vaisseaux ennemis, et le supplia de les couvrir. « A la garde de Dieu, répondit Nelson : c'est dans les combats que j'ai gagné ces décorations, je vivrai et je mourrai avec elles. » Le combat durait depuis plus d'une heure avec un acharnement sans exemple; M. Scott, secrétaire de l'amiral, venait d'être tué à ses côtés; huit soldats de marine avaient été enlevés sous ses yeux par une bordée de mitraille; un éclat de bois, occasionné par un boulet qui passa entre l'amiral et le capitaine Hardy, blessa ce dernier au pied droit : « Hardy, l'action est trop chaude pour durer ainsi bien longtemps, » dit Nelson en souriant. A la faveur d'une éclaircie, l'amiral, distinguant un vaisseau qui combattait vaillamment sous sa poupe, appela son capitaine de pavillon pour le lui faire remarquer, lorsque, se retournant pour lui parler, une balle, partie de la hune du *Redoutable*, vint le frapper à l'épaule gauche, perça son épaulette, traversa l'épine dorsale et alla se loger dans les muscles du dos. Nelson tomba aussitôt sur le pont. Deux matelots s'empressant de le relever pour le conduire dans sa chambre, il leur recommanda de couvrir avec son mouchoir sa figure et ses décorations, afin qu'il ne fût pas remarqué par l'équipage pendant le trajet. Son chirurgien étant accouru, se mit en devoir de le déshabiller pour juger de son état. « Beatty, lui dit-il, vos soins me sont inutiles; je sens que ma blessure est mortelle. » Cependant le combat continuait; déjà plusieurs vaisseaux français avaient amené, un autre était en feu. Cette nouvelle apportée à l'amiral sur son lit de mort, semblait avoir suspendu ses souffrances; lorsque, le feu ayant entièrement cessé, le capitaine Hardy vint lui rendre compte que la victoire était com-

XXX.

plète : « A présent, dit Nelson, je meurs satisfait; grâces soient rendues à Dieu, j'ai accompli mon devoir. Hardy, souvenez-vous que je laisse un legs sacré à ma patrie; je lui laisse lady Hamilton et ma fille Horatia. Dieu merci, j'ai bien fait mon devoir. » Ces paroles furent les dernières qu'il prononça, et il expira quelques minutes après, à l'âge de 47 ans. Tous les honneurs qu'une nation reconnaissante peut dispenser, furent décernés à la mémoire de Nelson. Son corps, rapporté à Londres sur le *Victory*, fut exposé pendant plusieurs jours à Greenwich avec l'appareil le plus magnifique. De là il fut transporté à Westminster et inhumé dans la cathédrale de St-Paul. Ses obsèques, faites aux dépens du trésor public, offrirent le spectacle le plus triste et le plus solennel; et ce qui le rendit plus imposant encore, ce fut la présence des sept fils du roi, et d'un grand nombre de pairs, de membres de la chambre des communes et d'officiers de la marine. Le titre de comte fut conféré à son frère, avec une pension de six mille livres sterling. Le parlement vota en outre un don de dix mille livres sterling à chacune de ses sœurs. La mort de Nelson fut considérée comme une perte nationale; et les Anglais se montrèrent presque indifférents à une victoire qu'ils croyaient trop chèrement achetée par la mort d'un tel homme. Cependant le chef du gouvernement français parut tellement frappé de la hardiesse et de la sûreté des manœuvres qui décidèrent cette victoire, qu'il fit imprimer l'ordre du jour de Nelson pour être envoyé circulairement et proposé en exemple à tous les officiers de la marine française. A une grande fermeté de caractère et à une bravoure extrême, l'amiral Nelson joignait une pieuse résignation à la volonté divine; avant de combattre, il avait coutume d'écrire une prière sur son journal nautique; et ces élévations d'âme héroïque portent toutes une empreinte de grandeur qui prenait sa source dans le sentiment élevé de patriotisme dont il fut animé jusqu'au dernier moment. Ce sentiment honorable était porté chez lui à un tel point, qu'il lui avait inspiré pour le nom français une aversion dont on peut difficilement se faire une idée. Sa correspondance est remplie d'invectives contre la nation française; souvent on y remarque des phrases telles que celles-ci : « Tout mon sang bouillonne dans mes veines au seul nom d'un Français. Je hais tout Français, royaliste ou républicain; je les ai tous en horreur. » Cette haine avouée contre des hommes dont Nelson avait eu si souvent l'occasion d'admirer la bravoure, est encore une tache dans sa vie, et il est à regretter qu'elle ait souillé un si beau caractère. La correspondance de ce marin célèbre, publiée par sir Harris Nicolas en 1846, remplit 9 volumes in-8°. Plusieurs journaux français en ont rendu compte; on peut consulter entre autres la *Revue britannique*, 1846 et 1847, et trois articles de M. E. Ro-

bin dans la *Revue Nouvelle*, t. 9 et 10. Le poète lauréat Robert Southey a publié en 1813, in-8°, une *Vie de Nelson*, plusieurs fois réimprimée, dont nous nous sommes beaucoup aidé pour la rédaction de cet article. Churchill en avait donné une en 1813, in-4°, et Samuel Clarke, en 1810, une autre en 2 volumes in-4°. Celle de Southey a été traduite en français, in-8°, Paris, 1820. Enfin Tucker a donné des *Mémoires sur la vie de Nelson*, Londres, 1847, in-8°; T. J. Pettigrew, d'autres *Mémoires sur la vie de Nelson*, ibid., 1849, 2 vol. in-8°; J. Allen, une *Vie de Nelson*, Londres, 1853; in-12; voy. encore une Biographie de Nelson par M. de Lamartine, Paris, 1853, in-16.

H—Q—N.

NELSON (WILLIAM), pair de la Grande-Bretagne, frère du précédent, naquit le 20 avril 1757, entra d'abord dans les ordres, et fut pourvu de la prébenderie de Cantorbéry, qu'il possédait encore à l'époque de son décès. Après la mort de son frère, il fut nommé baron le 20 novembre 1805, puis élevé à la pairie, créé comte et ensuite vicomte de Trafalgar. En janvier 1806, le roi lui permit d'ajouter à ses armoiries les pavillons armoriaux qu'on avait accordé à son frère de porter: en juillet suivant, il fut encore autorisé à y joindre une fasces ondée, sur laquelle était inscrit le mot *Trafalgar*. A la fin de la même année, il succéda au titre de duc de Bronte, donné par le roi de Sicile à son illustre frère. Il avait épousé, en 1780, Sarah Asonge, cousine de l'évêque de Norwich, mariage dont il ne lui resta qu'une fille. Il mourut vers 1830. Son neveu Thomas Bolton hérita de ses biens et de ses titres.

Z.

NEMEITZ (JOACHIM-CHRISTOPHE), littérateur, né en 1679 à Wismar, fit ses études à Rostock et se chargea ensuite de l'éducation de quelques jeunes gentilshommes allemands, qu'il accompagna dans les différents Etats de l'Europe. Il acquit des connaissances très-étendues dans les antiquités et se concilia l'estime des savants des pays qu'il parcourut. Il parlait avec une égale facilité la plupart des langues modernes. Le duc de Deux-Ponts et le prince de Waldeck l'honorèrent du titre de conseiller aulique. Nemeitz s'étant fixé à Strasbourg, y mourut le 8 juillet 1753. On cite de lui : 1° *De modestia historicorum in censuris principum observanda*, Lunden, 1709, in-8°, rare; 2° *Inscriptionum singularium maximam partem novissimarum fasciculus*, Lipsick, 1726, in-8°; 3° *Supplément aux Voyages de Mission, Burnet, Addison, etc.*, ibid., 1726, 2 vol., in-8°. Cet ouvrage, écrit en allemand, est le fruit d'un séjour de quatre années en Italie. 4° *Remarques sur l'Histoire de Charles XII par Voltaire*, Francfort, 1738, in-8°; 5° *Vernünftige Gedanken*, etc. (Pensées raisonnables sur diverses matières historiques, critiques et morales), ibid., 1739-1745, 6 vol., in-8°; 6° *Mémoires du comte de Stenbock*, pour servir d'éclaircissement à l'his-

toire militaire de Charles XII, ibid., 1745, in-8°; 7° *Séjour de Paris*, ou Guide fidèle des voyageurs de qualité qui désirent employer avec fruit leur temps et leur argent à Paris, Francfort, 1718, in-8°; id., 4° édit., Strasbourg, 1750, gr. in-8°. L'ouvrage fut traduit en français, Leyde, 1727, 2 vol., in-8°, à l'insu de l'auteur, qui s'en plaint dans la préface de sa dernière édition. W—s.

NÉMÉSIEEN (MARCUS - AURELIUS - OLYMPIUS [1]), poète didactique et bucoliste latin, était né à Carthage, et florissait sous les règnes de Carus, de Carin et de Numérien, vers la fin du 3^e siècle. Il osa dans un concours disputer le prix de poésie au dernier de ces princes; et sa victoire devint un titre à la faveur de Numérien, dont l'orgueil parut satisfait de ne compter qu'un seul rival parmi ses contemporains. Némésien fut comblé d'honneurs à Rome et dans plusieurs colonies de l'empire; il amassa une fortune considérable, dont il fit un emploi généreux, et qui lui permit de se rendre le bienfaiteur de Calpurnius, son ami et son émule, réduit à un dénûment affligeant. Némésien composa trois poèmes sur la chasse, sur la pêche et sur la navigation, sous les titres de *Cynégétiques*, d'*Halieutiques* et de *Nautique*. Il ne nous est parvenu qu'une partie du premier de ces poèmes, avec quelques vers des deux autres. Les *Cynégétiques*, formant un ensemble de 325 vers, telles que nous les possédons, furent découvertes à Tours par Sannazar, dans son voyage en France; et Pierre Manuce en fit jouir le public, en les imprimant à Venise. Le plan, dit M. Schœll, n'en est pas le même que celui de Gratius; ce dernier parle en un seul chant et très-succinctement de toutes les espèces de chasses; Némésien, au contraire, paraît avoir traité chaque chasse séparément et d'une manière détaillée. Dans le premier livre, celui que nous avons, il n'est question que des préparatifs de chasse, de l'éducation des chiens et des chevaux, et des ustensiles nécessaires au chasseur. Le poète imite souvent, et assez bien, Virgile et Oppien; rien n'indique qu'il ait connu Gratius. M. Wernsdorf (*Poet. latin. min.* vol. 1, p. 273) attribue, sur des motifs peu plausibles, à Némésien un petit poème de 137 vers en l'honneur d'Hercule, imprimé dans certaines éditions de Claudien. Vopiscus, qui dans la vie de Numérien ne désigne que les œuvres didactiques de Némésien, laisse douter que ce poète soit aussi l'auteur des quatre églogues qu'on a coutume de placer parmi ses productions; ces pièces, dont la manière ne paraît pas différer de celle de Calpurnius, ont été mises sous le nom de ce dernier dans les éditions les plus anciennes de ses poésies. Les critiques sont encore divisés sur ce point. L'édition d'Ange Ugoletti, qui parut vers 1600, est la première où, se fondant sur un ancien

(1) Olympius paraît avoir été son vrai nom de famille; on a conjecturé que celui de Némésien pourrait indiquer qu'il tirait son origine de Némésium, ville de Libye.

manuscrit, on fasse honneur à Némésien des quatre dernières églogues, que tous les autres réunissent aux sept que personne ne conteste à Calpurnius. Ceux qui font le partage des onze églogues entre les deux amis, allègent à l'appui de leur opinion que plusieurs vers de la troisième églogue sont reproduits dans la neuvième; mais cette répétition, bien loin d'indiquer deux auteurs différents, a son modèle dans la troisième et la onzième idylle de Théocrite, fort ressemblantes entre elles. Peut-on d'ailleurs supposer que de deux poètes contemporains et distingués, l'un ait sans déguisement pillé l'autre? Il vaudrait mieux regarder comme interpolée la neuvième églogue. Les plus remarquables des quatre pièces attribuées à Némésien, sont la première et la quatrième, qui offrent une contre-épreuve assez faible du *Daphnis* et de l'*Alexis* de Virgile. Une versification soignée, mais qui n'est pas tout à fait exempte de prosaïsme, n'y compense pas assez la profusion et l'uniformité des détails. Il y a des vers gracieux dans celle qui porte le nom de *Bacchus*. Fontenelle, dans le discours préliminaire de ses *Pastorales*, s'est donné le tort de la rapprocher du *Silène* de Virgile et d'avouer sa préférence pour Némésien. Les premières éditions de Calpurnius et Némésien sont celles de Rome, 1471, et de Parme, 1500; celle de Mittau, 1774, in-8°, fait suite aux *Variorum*. On a souvent réimprimé ensemble Némésien et Grattius; et l'on trouve aussi réunis les *Poemata venatoria*, des trois auteurs, Venise, Alde, 1534; et avec le commentaire de Janus Vlitius, Leyde, Elzev., 1643, 1653, in-12. Nous avons une traduction française des pastorales de Calpurnius et Némésien, avec un discours et des notes, Bruxelles (Paris), 1744, in-12, par Mairault (*voy.* ce nom), et une autre de 1799, in-8°, par Delatour, traducteur de Stace et de Claudien, lequel n'a point fait oublier son devancier. Les écrits de ce poète, indépendamment des éditions séparées qui ont eu lieu, sont insérés dans diverses collections telles que les *Poetæ latini minores* de Burmann et de Wernsdorf, dans la *Biblioth. latina* de Lemaire, etc. Une traduction française due à M. Cabaret-Dupaty fait partie de la *Bibliothèque latine-française* publiée par la maison Panckoucke. F—r j.

NEMESIUS, l'un des plus célèbres philosophes chrétiens, vivait dans le 4^e siècle. Il occupait le siège épiscopal d'Émèse, avant que les hérésies de Pélagie, de Nestorius et d'Eutychès troublassent l'Eglise d'Orient. On lui doit un savant et curieux traité : *De natura hominis*, dont quelques copies portent le nom de St-Grégoire de Nysse, mais que la critique n'a pas tardé à restituer à son véritable auteur. Une version latine de cet ouvrage, adressée à l'empereur Frédéric par Burgundius Pisanus, fut publiée à Strasbourg, 1512, in-fol., sous le nom de St-Grégoire. Une autre, par Georges Valla, parut à Lyon, 1538, in-4°. Enfin Nicaise Ellebode, savant philologue,

fit paraître le texte grec, Anvers, 1565, in-8°, avec une nouvelle version latine, laquelle a été reproduite dans l'*Auctarium* et depuis dans les diverses éditions de la *Bibliotheca Patrum*. L'édition d'Oxford, 1671, in-8°, fait partie de l'ancienne collection *Variorum*; mais une meilleure et plus récente est celle que l'on doit à Chr.-Fréd. Matthæi, Halle, 1802, in-8°. On voit, par ce que dit Nemesius de l'usage de la bile, du spleen, des reins, des glandules, etc., qu'il avait des connaissances assez étendues en physiologie et en anatomie. Un passage du chapitre 24 montre que si Nemesius n'a pas connu la circulation du sang, il était sur la voie de cette belle découverte; mais il serait injuste de lui en faire honneur aux dépens de Harvey (*voy.* ce nom) (1). W—s.

NEMIUS (JEAN), prêtre, né à Bois-le-Duc, se rendit recommandable pendant la seconde moitié du 16^e siècle par son zèle pour l'instruction de la jeunesse. Il enseigna les humanités successivement à Amsterdam et dans sa ville natale, et il composa sur l'orthographe et la grammaire quelques livres élémentaires, nécessairement tombés en désuétude. Il cultivait aussi la poésie latine; et il a laissé un poème sur l'autorité et l'assujettissement d'un instituteur : *De imperio et servitute ludimagistri*, Nimègue, 1551, in-4°, et un autre sur l'histoire de Tyl Uilespiegle : *Tyli Saxonis historia sive humanæ stultitiæ triumphus, versu iambico*, 1563, in-8°. C'est la première version latine de cet ancien roman (*voy.* MURNER). M—ON.

NEMOURS (JACQUES D'ARMAGNAC, duc DE) était fils de Bernard, comte de la Marche, gouverneur du Dauphin, depuis Louis XI. Il fut destiné à l'état ecclésiastique, et même dans son enfance il en porta l'habit. Louis XI lui fit épouser, en 1462, sa cousine, Louise, fille du comte du Maine, et lui donna l'investiture du duché de Nemours, avec les titres, rang et prérogatives de duc et pair, malgré l'opposition du parlement de Paris, qui ne consentit à l'enregistrement qu'après des lettres réitérées de jussion. Jacques fut envoyé la même année dans le Roussillon, dont les habitants s'étaient révoltés contre l'autorité royale; il les obligea de lever le siège du château de Perpignan, pardonna à tous ceux qui mirent bas les armes, et ne voulut pas entrer dans la ville parce qu'il craignait de ne pouvoir pas la sauver du pillage. Comblé des bienfaits de Louis XI, Jacques accéda cependant à la ligue dite du *Bien public*, formée de tous les seigneurs mécontents; mais,

(1) L'ouvrage de Nemesius a été traduit pour la première fois en français par M. J.-B. Thibault, 1844, in-8°, qui a placé en tête de son travail la notice de M. de Gérando sur ce philosophe. Divers critiques ont loué la fidélité et l'élégance de cette traduction; M. Thibault n'y avait pas joint le texte grec, se réservant d'en publier une édition nouvelle à l'aide des manuscrits assez nombreux que possède la Bibliothèque de Paris. Renvoyons d'ailleurs pour plus amples renseignements à la *Bibliotheca græca* de Fabricius, t. 8, et à l'*Histoire de la philosophie chrétienne* par Ritter, t. 2. Z.

prévoyant que l'issue ne serait pas telle qu'il l'avait espéré, il se hâta de faire sa paix avec le roi, et obtint, par le traité de Conflans (1465), le gouvernement de Paris et de l'Île de France. Le roi, qui se défiait avec raison de la versatilité de son caractère, fit épier ses démarches et acquit bientôt la preuve qu'il continuait à le trahir. Indigné de sa perfidie, Louis ordonna à son procureur général d'informer, et Jacques fut déclaré, par un arrêt du conseil, criminel de lèse-majesté. Le duc de Nemours recourut à la clémence du roi, qui lui pardonna sous différentes conditions qu'il s'obligea de remplir, par un serment solennel que le duc renouvela dans la cathédrale d'Angers, sur la *croix de St-Lô* (voy. Louis XI). La grande leçon qu'il venait de recevoir ne le corrigea point ; il entra dans de nouveaux complots, et le roi donna l'ordre au sire de Beaujeu de l'arrêter dans son château de Carlat. Le duc de Nemours tenta vainement de s'y défendre ; le siège du château fut poussé avec vigueur. Jacques, arraché aux embrassements de sa femme en couches, qui mourut trois jours après, fut conduit dans la forteresse de Pierre-Cize, et de là transféré à la Bastille, où on l'enferma dans une cage de fer. En vain chercha-t-il à toucher le monarque par les plus humbles supplications ; ce prince demeura inflexible. La haine du monarque contre le malheureux duc de Nemours imprima à ce qui n'était d'abord qu'un acte de justice, tous les caractères de la plus horrible vengeance. Il nomma des commissaires chargés d'instruire ce procès, et il en changea quelques-uns qui avaient montré de la pitié pour un infortuné tombé du faite des grandeurs (1). Il partagea d'avance ses dépouilles entre ses juges et en donna une partie à ses ignobles favoris. Toutes les circonstances du supplice de Nemours furent autant d'actes d'une cruauté réfléchie ; la chambre dans laquelle il se confessa était tendue de noir ; il fut conduit aux halles sur un cheval couvert d'une housse de même couleur ; on y avait élevé un échafaud neuf, quoiqu'il y en eût un toujours dressé ; et ses jeunes enfants vêtus tout de blanc, tête nue et mains jointes, furent placés sous cet échafaud, afin que le sang de leur père ruisselât sur eux. Le duc de Nemours périt le 4 août 1477 ; il n'avait pas quarante ans. Ses restes furent transportés, comme il l'avait demandé, dans l'église des Cordeliers. Ses enfants furent reconduits à la Bastille et enfermés dans des cachots construits en forme de hotte. Les détails des tortures qu'ils y éprouvèrent seraient incroyables si l'on n'en trouvait le récit dans une requête qu'ils adressèrent en 1483 aux états généraux. On a dit que Louis XI, mourant, s'était

(1) Garnier, dans la continuation de l'Histoire de Velly, affaiblit les torts réels du duc de Nemours, et cherche même à tirer la preuve de son innocence des précautions que le roi prit pour assurer sa condamnation. Duclos, dont on n'a jamais suspecté la bonne foi, est plus sévère à l'égard de Nemours, sans excuser l'horrible barbarie de son supplice.

repenti d'avoir ordonné le supplice du duc de Nemours ; mais la preuve qu'il ne témoigna aucun regret à cet égard, c'est que les enfants de cet infortuné, tout innocents qu'ils étaient des fautes de leur père, ne sortirent de leurs cachots qu'après la mort de ce souverain. Les pièces du *procès* du duc de Nemours sont conservées à la Bibliothèque de Paris, en trois volumes in-fol. Godefroy a publié, dans son édition des *Mémoires* de Comines (t. 3, p. 225), la lettre touchante que Nemours écrivit à Louis XI pour lui demander grâce ; elle est datée de la cage de la Bastille, le dernier janvier 1478 (pour 1477). W—s.

NEMOURS (LOUIS D'ARMAGNAC, duc de), troisième fils du précédent, avait eu pour parrain le roi Louis XI. Il n'était âgé que de cinq ans lors du supplice de son père, dont, par un raffinement inouï de barbarie, on le força d'être le témoin ; et il languit enfermé dans un cachot à la Bastille, jusqu'au moment où Charles VIII, parvenu au trône, lui rendit la liberté et le rétablit dans une partie des grands biens que sa famille avait possédés. Louis, connu dans sa jeunesse sous le nom de comte de Guise, embrassa la profession des armes et se signala de bonne heure par son adresse à tous les exercices du corps. Empressé de justifier la bienveillance que lui témoignait son souverain, il le suivit à la conquête du royaume de Naples. On sait qu'il commandait à cette expédition 2,000 fantassins et 300 chevaux. Il ne quitta pas un instant le roi pendant toute la retraite, et il eut l'avantage de combattre plusieurs fois sous ses yeux (voy. CHARLES VIII). Les Français ayant fait en 1501 une nouvelle invasion dans le royaume de Naples, ils convinrent avec les Espagnols de garder les provinces dont le sort des armes les avait rendus maîtres, sans étendre leurs conquêtes. Louis XII crut devoir nommer vice-roi le duc de Nemours, qui, en sa qualité d'héritier de la maison d'Anjou, avait des droits au trône de Naples. Ce choix n'eut pas l'approbation de l'armée. Les soldats auraient préféré d'Aubigni, vieux capitaine qui les avait conduits souvent à la victoire. Le roi se flatta de tout concilier en comblant de faveurs d'Aubigni, qu'il pria d'aider de ses conseils le duc de Nemours ; mais celui-ci ne vit dans le mentor que le roi lui avait donné qu'un censeur incommode, et chercha toutes les occasions de le mortifier. Cette conduite irréfléchie éloigna de lui tous les anciens militaires ; et Gonzalve, voyant la discorde au camp français, ne se fit aucun scrupule d'enfreindre les traités. La guerre ne tarda pas à se rallumer dans le royaume de Naples. Le duc de Nemours, contre l'avis de d'Aubigni, ayant divisé ses forces pour envelopper les Espagnols, fut battu comme on le lui avait annoncé, et il se vit obligé d'abandonner le commandement à d'Aubigni, réclamé par les barons. De nouveaux revers augmentèrent bientôt l'embarras des Français, privés de vivres et de tout

espoir d'obtenir des renforts, tandis que les Espagnols se recrutaient journellement des Napolitains, toujours prêts à se déclarer pour les vainqueurs (1). Il ne restait aux premiers d'autre ressource que de tenter de s'éloigner en se frayant un passage l'épée à la main. Le duc de Nemours, privé de ses plus braves officiers, que le fer de l'ennemi avait moissonnés à Seminara, et des conseils de d'Aubigni, alors prisonnier, rassemble ses forces et s'avance dans la plaine de Cérignole, où Gonzalve était retranché derrière un large fossé. Le jour commençait à tomber, et les soldats fatigués par une longue marche avaient besoin de repos. Nemours proposa d'ajourner la bataille au lendemain; mais un chevalier, nommé Yves d'Alègre, ayant osé taxer de lâcheté cette mesure que conseillait la prudence, Nemours porta la main à la garde de son épée, disant : « Puis-« qu'on m'y force, marchons au combat; on m'y « verra tel que je me suis toujours montré, et « non tel qu'on voudrait me peindre; » et jetant un regard de courroux sur d'Alègre, il s'élança aussitôt à la tête de l'avant-garde; mais, en arrivant sur le bord du fossé où l'attendaient les Espagnols, il fut atteint d'une balle qui l'étendit mort, le 28 avril 1503. Gonzalve fit rendre au duc de Nemours les derniers devoirs. Brantôme lui a consacré un court article dans ses *Vies des grands capitaines français*. W—s.

NEMOURS (JACQUES DE SAVOIE, duc DE), l'un des grands capitaines français de son temps, naquit en 1531 à l'abbaye de Vauluisant en Champagne (1). Il resta, à deux ans, sous la tutelle de Charlotte d'Orléans, sa mère, qui eut un tel soin de son éducation, qu'il devint, dit Guichenon, un des princes les plus accomplis de son siècle. A l'âge de quinze ans il fut présenté à François I^{er}; et ce prince, charmé de sa bonne mine, lui donna le commandement de 200 cheval-légers. Il commença à se signaler en 1552 au siège de Lens; mais, informé que Charles-Quint avait le dessein d'investir Metz, il s'y jeta l'un des premiers, et concourut à la mémorable défense de cette ville. Il servit ensuite en Flandre et en Italie, se montrant partout où il y avait du danger et disputant aux plus braves l'honneur de monter le premier à un assaut, ou de défendre le poste le plus périlleux. La trêve qui suivit la prise de Pont-de-Sture (1553), le laissant dans l'inaction, il proposa au marquis de Pescaire (3) un combat

d'honneur; et son offre ayant été acceptée, les deux rivaux rompirent chacun une lance sans se blesser; mais leurs compagnons ne s'en tirèrent pas aussi heureusement; car de six qu'ils étaient, il y eut deux Français et un Espagnol de tués. Le duc de Nemours, en récompense de ses services, fut fait colonel général de la cavalerie légère. Il était l'un des tenants de Henri II, au tournoi où ce prince perdit la vie (voy. HENRI II), et il continua de signaler son zèle sous le règne si court de son successeur. Soupçonné d'avoir cherché à inspirer au duc d'Anjou (depuis Henri III) des idées opposées aux plans de la cour, il fut contraint de s'éloigner; mais le besoin qu'on avait de ses talents ne tarda pas à le faire rappeler. Il contribua, en 1562, à reprendre Bourges sur les protestants; et envoyé dans le Dauphiné, il enleva Vienne et battit deux fois des Adrets, qu'il parvint ensuite à ramener au parti du roi (voy. DES ADRETS). Le duc de Nemours succéda au maréchal de St-André dans la charge de gouverneur du Dauphiné, et profita de son voisinage de la Savoie pour terminer les différends qui s'étaient élevés au sujet de son apanage. Un autre motif l'obligeait encore à se tenir éloigné de la cour; c'était le scandale du procès qu'il avait à soutenir contre Françoise de Rohan, qu'il refusait d'épouser après l'avoir séduite (voy. GARNACHE). Ce procès terminé à sa satisfaction, il revint en France et épousa en 1566 Anne d'Este, veuve du duc de Guise tué devant Orléans. L'année suivante, les protestants ayant repris les armes sous prétexte d'infraction aux derniers traités, résolurent de s'emparer de la personne de Charles IX, alors à Meaux avec une garde de 6,000 Suisses. Ce fut Nemours qui décida le roi à reprendre le chemin de Paris; et l'ayant mis au centre du bataillon carré que formaient les Suisses, il en prit le commandement et fit si bonne contenance, que les protestants le laissèrent passer sans oser l'attaquer (voy. CHARLES IX). Il assista à la bataille de St-Denis, où il se distingua parmi les plus braves, comme il avait toujours fait. En 1569, il fut chargé, avec le duc d'Aumale, de s'opposer au passage des troupes que le duc de Deux-Ponts amenait au secours des protestants. Cette expédition manqua par l'effet de l'opiniâtreté de d'Aumale; et Nemours, craignant que les Guise ne rejettassent cette faute sur lui, et d'ailleurs épuisé de fatigues, se retira dans son duché de Gênois, où il chercha des distractions à ses douleurs dans la culture des lettres et des arts. Il sortit de sa retraite en 1575 pour venir saluer Henri III à son passage à Lyon; l'accueil qu'il reçut de ce monarque l'engagea à l'accompagner jusqu'à Paris; mais il retourna bientôt à Annecy, reprendre les occupations qu'il avait su se créer. Sa santé s'affaiblissait de jour en jour; mais il conservait toute la force de tête qu'il avait eue dans sa première jeunesse. Quoique allié des Guise, il ne voyait

(1) On ne parle ici que du peuple de Naples; il y eut dans cette guerre-là même de bien honorables exceptions; beaucoup de gentilshommes napolitains, qui s'étaient déclarés pour les Français, préférèrent la mort la plus cruelle au chagrin de servir les Espagnols. On peut consulter à cet égard les *Mémoires* de Brantôme.

(2) Son père, Philippe, duc de Gênois, frère de Charles III, duc de Savoie, et de Louise de Savoie, mère de François I^{er}, avait reçu de ce dernier le duché de Nemours, en 1528.

(3) C'était le fils du marquis de Pescaire, célèbre gouverneur du Milanais. Les historiens varient sur l'origine de ce combat, ainsi que sur les circonstances. Brantôme le rapporte avec de grands détails dans la *Vie* du duc de Nemours; mais l'historien Garnier n'a pas cru devoir les adopter.

qu'avec peine leurs projets ambitieux ; et après avoir employé tous les moyens pour les en détourner, il commanda à ses enfants de ne prendre aucune part à la Ligue. Ce prince mourut à Annecy le 23 juin 1585. Brantôme a laissé un portrait magnifique du duc de Nemours (*Vies des grands capitaines français*) : « C'était, dit-il, un « très-beau prince et de très-bonne grâce, brave « et vaillant, agréable, aimable et accostable, « bien disant, bien écrivant autant en rime qu'en « prose, s'habillant des mieux... Il était pourvu « d'un grand sens et d'esprit, ses discours beaux, « ses opinions en un conseil belles et rece- « vables ;... il aimait toutes sortes d'exercices et « si y était si universel qu'il était parfait en « tous, ... si bien que qui n'a vu M. de Nemours « en ses années gayes, il n'a rien vu, et qui l'a « vu le peut baptiser par tout le monde la fleur « de toute la chevalerie. » De Thou rend également justice à la valeur, à la prudence et aux talents de Nemours, et l'on doit regretter que sa mort prématurée l'ait empêché de terminer les Mémoires qu'il se proposait d'écrire sur les événements dont il avait été le témoin, et dans lesquels il avait joué un si grand rôle. Son portrait, gravé par Th. de Leu, a été reproduit dans différents formats. W—s.

NEMOURS (HENRI DE SAVOIE, duc de), second fils du précédent, fut d'abord connu sous le nom de marquis de St-Sorlin. Il était né à Paris en 1572 et il avait eu pour parrain le duc d'Anjou, depuis Henri III. Son père, ne voulant pas confier à des étrangers le soin de son éducation, l'emmena à Annecy, où il le fit élever sous ses yeux. Le duc de Savoie lui donna en 1588 le commandement d'une armée, avec laquelle Nemours s'empara du marquisat de Saluces. Oubliant les sages conseils de son père mourant, il se jeta dans la parti des ligueurs, entra dans le Dauphiné, révolta contre l'autorité royale, et fut nommé gouverneur de cette province, en 1591. Il s'approcha de Lyon, dans l'espoir de faciliter l'évasion de Charles-Emmanuel, son frère, prisonnier au château de Pierre-Cize ; mais toutes ses tentatives à cet égard échouèrent. Devenu duc de Nemours par la mort de son frère, il fit sa paix avec Henri IV et assista en 1596 aux états de Rouen. Il se signala l'année suivante au siège d'Amiens. La guerre ayant éclaté bientôt après entre la France et la Savoie, au sujet du marquisat de Saluces, réclamé par Henri IV, il obtint de n'y prendre aucune part et se retira au château d'Annecy, où il faisait sa résidence ordinaire. Epris des charmes d'une princesse de Savoie, il demanda sa main ; et le refus qu'il éprouva le toucha si vivement, qu'il quitta la cour sans prendre congé, et vint cacher sa douleur à Seyssel. Le duc de Savoie, obligé de soutenir une nouvelle guerre contre les Espagnols, ne tarda pas à se repentir d'avoir mécontenté un prince dont l'expérience et les talents militaires

lui auraient été si utiles ; il lui dépêcha successivement plusieurs gentilshommes chargés de l'apaiser ; et le duc de Nemours s'engagea de conduire en Italie un corps de troupes levé dans les terres de son apanage. Mais, séduit par les promesses des Espagnols, il différa son départ sous différents prétextes et finit par se retirer dans le comté de Bourgogne, où, d'après les assurances qu'on lui avait données, il devait trouver une armée prête à occuper la Savoie. Trompé dans son attente, il entra en négociation avec le prince de Piémont et fut rétabli dans tous ses biens qui avaient été saisis. Le duc de Nemours revint alors en France, où il épousa en 1618 Anne de Lorraine, fille unique du duc d'Aumale. Il se fit remarquer à la cour par son goût pour les fêtes, et fit représenter un grand nombre de ballets de son invention ; genre dans lequel, dit l'abbé de Marolles, il avait des pensées rares, comme il les avait en toutes autres choses (*Voy. les Mémoires de Marolles, t. 1^{er}*). Ce prince mourut à Paris le 10 juillet 1632. Son corps fut rapporté à Annecy et inhumé dans le tombeau de son père, avec une épitaphe transcrite par Guichenon (*Hist. généalog. de la maison de Savoie*). A l'exemple de son père, ce prince aimait les lettres et les arts ; et ce fut sous sa protection qu'Annecy devint le berceau d'une académie, fondée en 1606, et qui ne fut pas sans célébrité (*voy. FAVRE*). W—s.

NEMOURS (HENRI II DE SAVOIE, duc de), fils cadet du précédent, naquit à Paris en 1625. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études avec beaucoup de succès et fut nommé en 1651 à l'archevêché de Reims. La mort de Charles-Emmanuel, son frère, tué en duel par le duc de Beaufort, l'ayant déterminé à renoncer à un état qu'il aurait honoré par ses vertus, il épousa en 1657 Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville. Ce mariage étonna beaucoup ; on ne comprenait pas que la plus riche héritière de France voulût épouser un cadet, dont l'esprit était assez scolastique, la personne défigurée par une fâcheuse maladie à laquelle il était sujet, sans bien, sans établissement et sans considération (*Voy. les Mémoires de mademoiselle de Montpensier, t. 4, p. 24*). Il paraît que mademoiselle de Longueville se repentit d'avoir donné son consentement à cette union ; mais il était trop tard. Le duc de Nemours fut saisi par la fièvre en sortant de l'église, et de ce moment il n'eut pas un seul instant de santé. Il mourut le 2 janvier 1659. Son cœur fut déposé dans l'église de St-Louis des jésuites, comme il l'avait demandé expressément, et son corps transporté dans le tombeau de sa famille, à Annecy. En lui finit la branche des princes de Savoie-Nemours, établie en France. — La duchesse DE NEMOURS, sa veuve, lui survécut longtemps, fut reconnue en 1694 souveraine de la principauté de Neuchâtel, par les états du pays, à l'exclusion du prince de Conti, et mou-

rut à Paris le 16 juin 1707, à l'âge de 82 ans ; mais cinq mois après, malgré les réclamations d'une foule de prétendants, le tribunal de ces mêmes états adjugea cette petite souveraineté au roi de Prusse, qui en jouit encore aujourd'hui. La duchesse de Nemours passait pour être avare, et cachait avec soin sa qualité sous des vêtements économiques. Elle était dévote, mais méfiante, et changeait souvent de confesseur. Sa succession dans ses derniers jours avait élevé des contestations entre la France, la Savoie et la Prusse ; elle en était indignée et elle haïssait également tous les prétendants. Elle se présenta un jour à un confesseur qui ne la connaissait point, et qui, la voyant très-haineuse, lui recommandait le pardon des injures : « Non, mon père, » disait-elle, je ne pardonnerai jamais à mes trois ennemis. — Mais enfin, quels sont-ils ? — Le roi de France, le duc de Savoie et le roi de Prusse. » Le confesseur la prit pour une folle et la renvoya brusquement. Il fut bien étonné quand il vit, à la porte de l'église, le carrosse de la princesse avancer et recevoir sa pénitente. Elle a laissé des *Mémoires*, dont elle confia le manuscrit à mademoiselle l'Héritier de Villandon ; ils sont remarquables par l'exactitude, la fidélité et l'agrément du style. On les réunit ordinairement à ceux du cardinal de Retz et de Joly. W-S.

NENNICHEN (MATTHIAS), né en 1590 à Allenstein, dans la Prusse, embrassa la règle de St-Ignace en 1611, se livra avec succès à la prédication, et consacra presque toute sa vie à des missions apostoliques en Autriche et en Bohême pour travailler à la conversion des hérétiques. Il mourut à Brunn, en Moravie, le 4 décembre 1656. On a de lui : 1° *Manuale theologiæ dogmaticæ, sive ad tristissimam in fidei controversiis interrogationem, Ubi scriptum est? catholicorum vera, acatholicorum falsa responsio, a quodam societatis Jesu theologo*. C'est une défense des traditions de l'Eglise contre les attaques des novateurs. Southwell (*Bibl. script. soc. Jesu*) mentionne cet ouvrage avec beaucoup d'éloge et dit qu'il a été imprimé plusieurs fois, mais il ne donne pas les dates des éditions. 2° *Gratulatio de inauguratione Ferdinandi II, in regem Romanorum*, Widmanstadt, 1619. C'est une composition en prose, en vers et en emblèmes. 3° *Tractatus de communione sub utraque specie*, Glogau, 1626. L—Y.

NENNIUS, historien anglais 'qui vivait au commencement du 9^e siècle, a écrit une histoire de son pays qui ressemble tellement à celle de Gildas, qu'on les a pris fréquemment pour un seul et même auteur ; l'histoire de Nennius s'étend jusqu'au 8^e siècle. Il existe dans la bibliothèque Cottonienne du musée britannique un manuscrit latin de cet ouvrage, dont quelques parties ont été imprimées. L.

NENNOCK ou NINNOCK (SAÏNTE), fille de Brocan ou Brécán, prince de la partie de la Cambrie appelée la Bréchinie, du nom peut-être de son

souverain, et formant aujourd'hui le comté dont Brecknock est la capitale, naquit dans le 5^e siècle. Elevée jusqu'à l'âge de quatorze ans chez des parents, elle revint à cette époque à la cour de son père, où elle eut occasion d'entendre St-Germain d'Auxerre, qui, bien accueilli par Brécán lors de son second voyage, vers 446, dans la Grande-Bretagne, y catéchisait la contrée. Les entretiens de ce pieux apôtre la déterminèrent à suivre l'exemple de ses frères et de ses sœurs, Ste-Keyne et Ste-Nonne (*roy. NOXNE*), qui s'étaient voués à Dieu. La proximité de la Bretagne continentale, les faciles et fréquentes relations de ce pays avec la Cambrie, l'identité de langage et de religion, tels furent, sans doute, les motifs qui la portèrent à s'embarquer pour l'Armorique. Elle y aborda vers 448 aux environs de l'île de Groix, dans un lieu connu depuis sous le nom de Poullilfin, au diocèse de Vannes. Ce lieu faisait alors partie du comté de Cornouailles, et il avait pour seigneur Erech ou Riothime, qui fut plus tard roi des Bretons. Ce prince indiqua à Nennock un lieu désert, situé près de la mer, dans la partie méridionale du canton où se trouve aujourd'hui la paroisse de Plœmeur. Elle y bâtit une église, un monastère et des maisons pour les personnes qui l'avaient suivie. Erech, devenu roi par la mort d'Audren, son père, et ne voulant pas laisser dans le dénûment cette communauté naissante (la première, pense-t-on, qui ait été établie en France par les femmes), lui fit une donation consistant principalement en terres qui comprenaient, indépendamment de toute la paroisse de Plœmeur, le lieu d'Hanguis ou Renguis, où se trouvait une église dédiée à Ste-Juliette. Il y ajouta des redevances annuelles de trois cents tonneaux de vin, de sel et de froment à prendre sur la terre de Dalkh-Gerran ou Bathguerran, et un grand nombre de têtes de bétail, d'où l'on a inféré avec assez de vraisemblance que les religieuses, ou tout au moins les personnes qui les avaient accompagnées, se livraient à l'agriculture. Pour imprimer plus d'authenticité à cette donation, Erech convoqua les évêques et les principaux habitants de la Bretagne. De ce nombre étaient Juthaël, comte de Rennes, et Budec, comte de Cornouailles. Lorsqu'ils furent réunis, il leur fit part de ses intentions ; et, après avoir lu la charte qui renfermait ses bienveillantes dispositions, il la plaça sous un calice d'or surmonté de sa patène et prononça un anathème éternel contre quiconque essaierait de la violer ou de la réduire. Cette charte, rapportée en extrait par D. Morice dans les *Preuves de l'histoire de Bretagne*, et ensuite en son entier par M. Kerdanet dans ses notes sur la *Vie de Ste-Nennock*, par Albert Legrand, passe pour le document le plus ancien où il soit fait mention de l'Armorique sous le nom de Petite Bretagne, et où l'on ait employé la formule *Dei gratia*. C'est peut-être cette dernière mention et l'étrangeté de quel-

ques-unes des expressions qui se trouvent dans ce document, et qui n'étaient pas en usage dans le siècle auquel il appartient (il est daté de 458), qui ont fait douter ou de sa fidèle reproduction ou même de son authenticité. D. Gallet, se fondant sur toutes les circonstances de la donation, rapprochées du style de la charte, semble pencher pour l'opinion contraire. Ste-Nennock mourut dans son monastère vers l'an 486, selon D. Lobineau, après un séjour de trente-huit ans en Bretagne. Albert Legrand fixe l'époque de sa mort au 4 juin 467. La réputation de sainteté qu'elle s'était acquise ne resta pas renfermée dans la Bretagne armoricaine, car on lit son nom dans des litanies anglaises écrites vers la fin du 7^e siècle. Son monastère fut dans la suite des temps changé en un prieuré qui dépendait de l'abbaye de Ste-Croix de Quimperlé. Les ruines mêmes en ont entièrement disparu, mais on montre l'emplacement qu'il occupait dans le village de Lannanec, dont la chapelle posséda les reliques de la sainte jusqu'à sa destruction pendant la révolution. D. Lobineau nous a laissé la *Vie de Ste-Nennock*, tirée de ses actes, dont il faisait peu de cas, et que D. Morice, moins dédaigneux que son docte confrère, a donnés par extraits dans les *Preuves de l'histoire de Bretagne* (t. 1, p. 180-182). Il s'est aussi aidé de la légende qu'on lit dans le *Recueil des Bollandistes*, au 4 juin. Cette légende, primitivement rédigée peu de temps après la mort de la sainte par un anonyme, avait été retouchée au 12^e siècle par Gurhédén, religieux de l'abbaye de Quimperlé et rédacteur d'un cartulaire de cette maison, au sujet duquel on lit les observations qui suivent, consignées par M. de Kerdanet dans ses savantes annotations des *Vies des saints de Bretagne*, par Albert Legrand : « Ce cartulaire, que possédait « encore en 1832 M. Athanase de Larchantel, « ancien maire de Quimper, est un épais manuscrit sur vélin, n'ayant de pagination que « pour les 111 premiers feuillets, partie consacrée entièrement aux légendes de St-Gunthiern, « de Ste-Nennock et de St-Cado, par Gurhédén. « Le reste du manuscrit renferme : 1^o une généalogie dudit St-Gunthiern, par le même auteur ; 2^o une table chronologique des papes ; 3^o une autre table des archevêques de Tours « et des évêques de Nantes, de Vannes et de Quimper, par le même ; 4^o une liste des rois, « jarles ou comtes de Cornouaille jusqu'au prince Conan, fils d'Alain Fergent, par Gurhédén, « continuée par d'autres auteurs jusqu'à Jean, « fils du duc Artur II, et par d'autres auteurs encore jusqu'à la duchesse Anne ; 5^o la chronique de Quimperlé proprement dite, amas de « dates et de fables commencé par Gurhédén à l'an du monde 230, conduit par lui jusqu'en « 1126 et reprise d'ici par divers auteurs pour « venir se terminer à l'année 1314. Comme on « le voit, presque tout ce cartulaire est l'œuvre

« de Gurhédén. Ce moine avait terminé ses jours « dans son abbaye le 25 avril 1127, après une « vie assez longue, partagée entre le jeûne et la « prière, l'étude de l'Ecriture sainte et la « position de la lourde chronique que Baluze a « publiée dans le tome 1^{er}, p. 250, de ses *Miscellanea*, et dont le P. Mabillon a donné aussi un « fragment dans le tome 9 de ses *Actes*, p. 107-110. Gurhédén parle si bien, dans sa chronique, « du paradis terrestre, qu'on lui en a donné le « nom : en effet, Gur-Eden signifie l'homme de « l'Eden. » P. L.—r.

NENY (PATRICE MAC-), issu d'une ancienne famille d'Irlande qui s'était réfugiée en Belgique après le renversement du trône des Stuarts, naquit à Bruxelles en 1712. Ses talents furent cultivés avec soin par un père, homme de mérite (1), que n'avait point abattu le malheur et qui jouissait d'une grande considération auprès du gouvernement autrichien. Le jeune Patrice suivit avec succès les cours de philosophie et de droit à l'université de Louvain ; puis il visita l'Allemagne, l'Italie et la France, pour se perfectionner dans l'étude des langues étrangères. L'esprit observateur dont il était doué se fit remarquer dès lors et présagea tout ce qu'il devint par la suite. En 1739, il fut nommé secrétaire des conseils d'Etat et privé, conseiller privé en 1744, membre du conseil suprême pour les affaires des Pays-Bas à Vienne en 1751, l'un des commissaires pour l'exécution du traité d'Aix-la-Chapelle en 1752, trésorier général des finances en 1753, chef et président du conseil privé en 1757. Il prit la plus grande part à la direction des affaires publiques sous le gouvernement de Marie-Thérèse, qui rendit la Belgique si florissante. Le titre de conseiller d'Etat intime actuel, le collier de commandeur de l'ordre de St-Etienne et le diplôme de comte, devinrent les récompenses de ses nombreux services. La mort de Marie-Thérèse fut pour lui un coup de foudre. Sa santé même en parut altérée ; et les projets d'innovation que s'empessa de manifester l'empereur Joseph l'engagèrent à solliciter sa retraite, qu'il obtint le 16 mai 1783 ; mais il jouit peu des douceurs de la vie privée et mourut à Bruxelles le 1^{er} janvier 1784. Le comte de Neny n'était point étranger aux sciences et aux lettres ; il se plaisait à leur consacrer ses loisirs, et l'université de Louvain, dont il était curateur depuis 1755, lui fut redevable de plusieurs règlements utiles. Ses *Mémoires historiques et politiques sur les Pays-Bas autrichiens* parurent peu de temps après sa mort (Neuchâtel, Fauche, 1784, vol. in-8°), et furent plusieurs fois réimprimés. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'ordre et de méthode ; mais on désirerait dans le style plus d'élégance et d'agrément. Le comte de Neny fut aussi l'éditeur des *Decisiones*

(1) Patrice Mac-Neny, mort conseiller des finances, en 1745, à l'âge de 61 ans.

Brabantinæ du comte de Wynants, son beau-père. ST—T.

NÉOBAR (CONRAD), savant imprimeur, originaire d'Allemagne, fut agrégé en 1537 à la corporation des libraires de Paris, après un examen qui lui mérita les éloges de l'université. François 1^{er} le nomma en 1538 son imprimeur pour le grec, et le chargea spécialement de la publication des manuscrits en cette langue. Par son ordonnance datée du 17 janvier, le roi accorde à Néobar cent écus d'or au soleil, de gages annuels, l'exemption des impôts et les autres privilèges dont jouissaient le clergé et l'université. Cette pièce, imprimée par Néobar lui-même en 4 feuillets in-4°, paraît avoir été inconnue à Lacaille et à Maittaire. M. Renouard, qui en rapporte les principales dispositions dans son *Catalogue d'un amateur*, t. 1, p. 45-46, croit qu'elle mériterait d'être réimprimée. Néobar fut enlevé aux lettres par une mort prématurée dans les premiers mois de l'année 1540 (1). Henri Estienne a composé son épitaphe en grec et en latin (insérée dans le poème *De artis typograph. querimonia*), où il nous apprend que Conrad mourut d'une douleur de tête, occasionnée sans doute par une application excessive à l'étude. Maittaire a publié la liste des ouvrages sortis de ses presses (*Ann. typogr.*, t. 3, p. 451). On n'en connaît que douze, huit grecs et quatre latins; auxquels il en faut joindre trois, qui portent le nom de sa veuve et dont le dernier est daté de 1541. Elle se nommait Emée Tussan et était sans doute parente du savant helléniste Jacques Tussan ou Toussain. La marque typographique de Néobar est le serpent d'airain autour d'un T ou d'une croix portée par deux mains, avec les abréviations TYP. SAL. (*Typus salutis ou salvatoris*). Outre les *Préfaces* dont Néobar a enrichi ses éditions, estimées pour leur beauté et leur correction, on a de lui : 1° *Compendiosa facillique artis dialecticæ ratio*, Strasbourg, 1536, in-8°; Leipsick, 1537, in-8°; 2° *De inveniendi argumenti disciplina libellus*, ibid., 1536, 1537, in-8°. W—s.

NEPER (JEAN). Voyez NAPIER.

NÉPOMUCÈNE (ST-JEAN), ou Jean Népomucky, prélat de la Bohême, et patron de ce pays, né entre 1320 et 1330 à la ville de Pomuck (et non Népomuck), mort à Prague le 16 mai (ou 21 mars) 1383. Après avoir étudié à Prague, il devint pasteur à l'église St-Gall de cette ville, et professeur de droit canon. Plus tard, il fut, avec le titre de chanoine, prédicateur à l'église de Deyn (ou Théyn). En 1381 enfin, il fut nommé doyen de la collégiale de St-Guy ou Toussaint, en même temps qu'aumônier et confesseur de la reine Jeanne du Palatinat, femme de Wenceslas. Ce

dernier, qui avait des soupçons sur la fidélité de la reine, insista en vain auprès de Jean Népomucène pour qu'il lui révélât le secret de la confession de sa femme. Après avoir épuisé toutes les promesses, puis toutes les tortures, Wenceslas fit précipiter, mains et pieds liés, dans la rivière de la Moldau le malheureux aumônier, le 21 mars 1383. Le corps de St-Jean ne fut retrouvé sur les rives du fleuve que le 6 mai, jour qui fut alors fixé comme anniversaire de sa fête. Plus tard on la porta au 16 mai. Révéré comme martyr dans toute la Bohême, Jean Népomucène a été béatifié en 1721 par le pape Innocent XIII, dont le successeur, Benoît XIII, l'a canonisé le 19 mars 1729. Comme saint, il est invoqué surtout contre les calomnies et les médisances. Une confrérie spéciale a été érigée en son honneur. Le 8 juin 1829, l'anniversaire séculaire de sa canonisation a été solennellement célébré à Prague et dans toute la Bohême. Ce fut à cette occasion que, à côté de beaucoup de biographies du saint, il surgit aussi différents écrits mettant en doute l'existence authentique du personnage de Jean Népomucène. Les croyants s'appuient toujours sur les monuments suivants, qui, selon eux, témoignent de l'authenticité de la tradition. Ce sont : 1° une pierre tumulaire dans la collégiale de St-Guy, à Prague, portant l'inscription de son nom, et renouvelée en 1530; 2° une peinture murale dans l'église de la Croix, exécutée immédiatement après que la Moldau eut rejeté le corps du saint; 3° une peinture dans la chapelle de l'hôtel de ville de Prague, Vieille-Ville, avec une inscription; 4° une image dans l'église académique des utraquistes de l'an 1532; 5° le monument plus récent dans la cathédrale de Prague, construit du plus beau marbre et d'argent massif, et orné de deux autels. Dans la ville de Pomuck enfin, la maison où St-Jean naquit fut transformée en chapelle par les seigneurs de Sternberg. On invoque, en outre, l'apparition merveilleuse de flammes autour de sa tête, quand il fut retiré de la Moldau, ainsi que l'état de parfaite conservation, encore aujourd'hui, de sa langue, après que tout le reste de son corps est tombé en décomposition depuis des siècles. Les membres de l'université de Prague célèbrent annuellement la fête du saint par un discours latin, dans la chapelle de Skalka. Voilà pour la tradition, les croyances et les cérémonies qui s'y rattachent. — L'histoire authentique, qui ne commence que cent ans plus tard, ne connaît pas le St-Jean Népomucène de cette tradition. Si le roi Wenceslas avait bien ses accès de cruauté, on sait d'un autre côté que, adonné à la chasse et à la boisson, il négligeait ses épouses légitimes, dont il n'eut jamais d'enfants. Ce qui, entre autres, a pu donner lieu à la formation de la légende, est la mort violente de sa première femme, Jeanne, qui, le 31 décembre 1386, fut déchirée vivante par de grands chiens de chasse que le roi, son époux, entretenait

(1) Les éditions d'Aristote et de Philon, portant par erreur la date de MDLX au lieu de MDXL, donnent lieu de penser que Néobar ou sa veuve auraient les premiers employé les caractères dits grecs du roi, gravés par ordre de François 1^{er} (voy. GARAMOND).

jusque dans les appartements des dames de sa cour. Quant aux plus anciens auteurs, sur la foi desquels repose la légende, M. Palaky, le plus récent historien bohème, leur reproche, surtout à *Zidek* de Prague (de 1471), évêque de Leutomyschl, et à *Hayek* (de 1541), d'avoir chargé la mémoire de Wenceslas de toute sorte de crimes imaginaires et de récits mensongers. Les auteurs protestants se sont naturellement emparés de ces preuves, et l'un d'eux entre autres, le fameux *Thomasius*, a dans une thèse de 1693 soutenu que c'était plutôt Wenceslas, qu'en considération de sa résistance aux prélats, on devait appeler martyr. Parmi les savants sérieux, il y eut encore en 1787 le fameux slaviste Dobrowsky, qui défendait la tradition dans toute son intégralité. Entre les deux opinions contraires, savoir celle qui rejette et celle qui accepte sans contrôle la tradition, est, depuis la fin du dernier siècle, venue se placer une troisième opinion conciliante. Après *Asseman*, *Wolkau* et *Gelase Dobner*, dans ses *Vindiciæ Johannis Nepomuceni protomartyris*, Prague, 1784, in-8°, elle a pour principal soutien l'historien contemporain de la Bohême, François Palaky (voir son *Histoire*, en allemand, Prague, 1835-1859, 7 vol. in-8°). Dobner et Palaky transfèrent les principaux titres du saint sur un autre Jean de Pomuck, presque contemporain du précédent. Portant pour véritable nom *Hassil*, tandis que d'autres lui donnent celui de *Jean Welfin*, ce second personnage, né également à Pomuck, fut notaire public à Prague, puis curé de St-Gilles (ce qui a pu amener une autre confusion avec le curé de St-Guy, du premier), et chanoine de Wyssehrad, en même temps que docteur de droit canon, ensuite archidiacre de Saatz, et enfin vicaire général de l'archevêché de Prague. Il encourut également la disgrâce de Wenceslas, pour avoir soutenu l'archevêque Jean de Jenzenstein (ou Jenstein), qui, contrairement à la volonté du roi de changer en évêché l'abbaye de Kladrau, y avait fait élire un nouvel abbé, et pour avoir signé l'excommunication lancée par l'archevêque contre le chambellan Sigismond Huler, complice des débauches du roi. D'après Palaky, Huler était plutôt accusé d'être un des fauteurs des hérétiques, tels que Conrad Waldhauser, Matthieu de Janow et M. de Krokow, Militch de Kremsier, etc., qui depuis 1360, soutenus par Wenceslas, préparaient la venue de Huss. Wenceslas, qui déjà en 1383 (année présumptive de la mort de St-Jean Népomucène) avait fait emprisonner l'archevêque, après avoir fait dévaster ses propriétés par le seigneur de Lobkowiz et qui, à l'occasion de l'affaire de Kladrau, le menaça de le jeter à l'eau, vit cette victime lui échapper, le prélat escorté d'une forte garde s'étant barricadé dans une forteresse. Après avoir soumis à sa volonté tous les autres officiaux de l'archevêque, le roi, ne trouvant de la résistance que de la part de Jean de Pomuck, fit mettre à la

question le vicaire général, au martyr duquel il ajouta en apportant lui-même des torches pour brûler ce dignitaire ecclésiastique. Jean de Pomuck, après avoir résisté à tous les tourments, fut également précipité dans la Moldau, le 20 ou 21 mars 1393, à neuf heures du soir. Cette similitude des dates et des événements, ainsi que la supposition que Jean résista ainsi à Wenceslas à l'instigation de sa seconde femme, Sophie de Bavière (morte en 1425), peuvent avoir donné lieu à la confusion des deux personnages, dont l'un a été canonisé. Les plus anciens auteurs, du reste, adoptent l'existence des deux prélats, à partir de Paul Zidek de Prague, évêque de Leutomyschl (en 1471), et de Jean de Krumkow, doyen du chapitre de Prague (en 1483). Sur ces documents se sont appuyés pour leur biographie de St-Jean Népomucène, le P. Balbin, dont la note a été publiée, par le P. Papebrock, dans les *Acta sanctorum*, Anvers, 1680, in-4°; puis le P. Berghauer en 1736, et le P. de Marne (en français) en 1741. Tous ces auteurs, du reste, ne s'occupent que du St-Jean Népomucène de la tradition. — Ce fut le mouvement libéral de l'époque de Joseph II qui fit éclore des écrits contestant l'authenticité du saint, en Autriche même, tels que celui d'A. A. de Steinberg, Prague, 1784, in-8°, dont les preuves ont encore été reproduites dans son *Histoire de la Bohême*, par Charles Wilmarschhof, Leipzig, 1844. Malgré cela, notre époque, après un mouvement confus en tout sens, a tâché de faire la part de chacun des deux personnages nommés. Beaucoup d'écrits publiés lors du jubilé de 1829 ont adopté l'authenticité contestée de St-Jean Népomucène. Nous ne citerons que ceux qui ont écrit sa biographie en allemand et en tchèque à la fois. Tels sont : Wenceslas-François Neumann et Jean-Népomucène Zimmermann. François Palaky, dont nous avons exposé l'opinion, conclut que la question de l'identité ou non-identité des deux personnages ne peut plus être tranchée aujourd'hui. R—L—N.

NEPOS (CORNELIUS). Voyez CORNELIUS.

NEPOS (FLAVIUS-JULIUS), empereur d'Occident, était neveu du patrice Marcellin, et lui succéda dans le gouvernement de Dalmatie. L'empereur Léon, qui lui avait donné en mariage une nièce de sa femme, le fit proclamer auguste à Ravenne l'an 473 ou au commencement de l'année 474. Nepos marcha aussitôt contre Glycerius, son rival, le surprit dans le port de Rome, et l'ayant forcé d'abdiquer l'empire, l'envoya évêque à Salone. Nepos, après avoir fait reconnaître son autorité par les Romains, s'occupa de réformer les abus qui s'étaient glissés dans l'administration des affaires publiques. Si l'on en croit Sidoine Apollinaire, ce prince éloigna de sa cour tous ceux qui n'avaient d'autre mérite que de grandes richesses amassées par des moyens honteux, et les remplaça par des hommes éclairés et vertueux. En admettant que Nepos méritait tous les

éloges que lui prodigue Sidoine, comblé de ses bienfaits, il faudra encore convenir qu'il manquait de la fermeté si nécessaire à un prince dans ces temps déplorables. Les Visigoths continuaient à étendre leur domination dans les Gaules ; et Nepos, incapable de leur opposer la moindre résistance, fit demander la paix à Euric ou Everic, leur roi, qui ne l'accorda qu'aux prières de St-Epiphanie et en retenant l'Auvergne dont il s'était emparé. Nepos ne jouit pas longtemps d'une paix si chèrement achetée : Oreste, son lieutenant dans la partie des Gaules qui lui restait, se révolta et marcha aussitôt avec quelques troupes sur Ravenne, séjour ordinaire de l'empereur. A la nouvelle de son approche, Nepos s'enfuit à Salone, où il devait retrouver ce même Glycerius qu'il avait chassé du trône ; et il parait qu'il conserva son autorité sur toute la Dalmatie. En 477 il envoya demander à Zénon, rétabli sur le trône d'Orient, des secours d'hommes et d'argent pour reconquérir l'Italie, mais les Romains, las d'être gouvernés par des empereurs faibles ou cruels, adressèrent dans le même temps à Zénon des députés pour le supplier de régner lui-même sur eux, en conférant à Odoacre le titre de patrice. Zénon rejeta la proposition du sénat, et écrivit à Odoacre revêtu du patriciat par Nepos pour l'engager à se montrer fidèle à son empereur (*voy.* ODOACRE). Toutes les démarches de Zénon demeurèrent sans effet : Nepos fut tué le 9 mai 480 dans son palais, près de Salone, par des domestiques que Glycerius avait, dit-on, excités à ce crime (*voy.* GLYCERIUS). On a des médailles de ce prince sur tous les métaux ; il en existe en petit bronze avec des revers très-rare.

W—s.

NÉPOTIEN (FLAVIUS-POPILIUS-NEPOTIANUS), l'un de ces tyrans éphémères qui usurpèrent quelques instants le titre d'empereur, était fils d'Eutrope, sœur de Constantin, et, suivant plusieurs historiens, du consul Népotien. Il fut honoré lui-même du consulat, l'an 336. Après la mort de Constant, Magnence s'étant fait proclamer empereur dans les Gaules, et Vétranion sur le Rhin, Népotien, persuadé que sa naissance lui donnait des droits plus réels à l'empire, prit le titre d'auguste, au mois de juin 350, et marcha contre Rome à la tête d'une troupe de gladiateurs vendus à ses intérêts. Anicet, préfet du prétoire, vint à la rencontre de Népotien qui le vainquit et n'éprouva aucune résistance pour se rendre maître de Rome, où le nom de Magnence était odieux. Tandis qu'il s'efforçait d'y affermir son autorité par la mort de tous ceux qu'il soupçonnait partisans de son rival, Marcellin, l'un des lieutenants de Magnence, accourut sous les murs de Rome, dispersa les soldats de Népotien, et lui ôta la vie et le trône, qu'il n'avait occupé que vingt-huit jours, au milieu d'alarmes continuelles. La tête de Népotien, placée au bout d'une pique, fut portée dans les rues de Rome ; et tous

ceux qui avaient favorisé sa courte domination périrent dans d'effroyables supplices. On n'a de ce prince que des médailles en moyen bronze, et la brièveté de son règne fait qu'elles sont peu communes.

W—s.

NEPVEU (FRANÇOIS), jésuite, né à St-Malo en 1639, fut admis dans la société à l'âge de quinze ans, et y professa les humanités, la rhétorique et la philosophie. Il fut ensuite chargé de différents emplois, qu'il remplit avec autant de zèle que de lumières, et mourut recteur du collège de Rennes, en février 1708. On a de lui divers écrits, tous ascétiques, remarquables par l'agrément du style et par la pureté des principes ; on en trouvera la liste dans le Dictionnaire de Moréri, édition de 1759. Ils ont été pour la plupart plusieurs fois réimprimés et jusque dans ces derniers temps. Les principaux sont : 1° *De la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ*, Nantes, 1681, in-12 ; souvent réimprimé et traduit en italien par le P. Segneri ; 2° *Exercices intérieurs pour honorer les mystères de Jésus-Christ*, Paris, 1691, in-12 ; 3° *Retraite selon l'esprit et la méthode de St-Ignace*, ibid., 1687, 1716, in-12 ; traduit en latin, Ingolstadt, 1707, in-8° ; 4° *La Manière de se préparer à la mort*, ibid., 1693, in-12, traduit en italien ; 5° *Pensées et Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, ibid., 1699, 4 vol. in-12 ; elles ont eu au moins dix éditions ; trad. en latin, Munich, 1709, et en italien, Venise, 1715 ; 6° *L'Esprit du christianisme*, Paris, 1700, in-12 ; — *Conduite chrétienne* ; — *Retraite pour les ecclésiastiques* ; — *Retraite spirituelle pour les personnes religieuses qui aspirent à une plus grande perfection*, etc.

W—s.

NERCIAT (ANDRÉ-ROBERT ANDRÉA DE), né à Dijon en 1739 d'un trésorier au parlement de Bourgogne, entra au service après avoir achevé ses études. Il faisait partie d'une compagnie des gendarmes de la garde compris dans la réforme qu'opéra le comte de St-Germain. Il se retira avec le rang de lieutenant-colonel, et voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe. La variété de ses connaissances le mit en état de remplir différentes charges auprès de quelques princes d'Allemagne. Ainsi de 1780 à 1782 il fut conseiller et sous-bibliothécaire à Cassel, puis directeur des bâtiments au service du prince de Hesse-Rothembourg. Revenu en France, il fut un des officiers envoyés par la cour pour soutenir les insurgés de la Hollande contre le stathouder. Il avait obtenu, en 1788, la croix de St-Louis ; et lors de la révolution il émigra. Etant allé à Naples, d'où sa femme était originaire, il gagna la confiance de la reine Caroline, qui lui accorda une pension. Cette princesse le chargea d'une mission à Rome. C'était au moment où les armées de la république française s'en emparaient. Nerciat ne put échapper à la vigilance des autorités françaises, qui le plongèrent dans les cachots du château St-Ange ; sa détention fut assez lon-

gue, et se prolongea au delà de l'évacuation de Rome par les Français. Enfin élargi, vers 1800, il retourna à Naples, où il ne tarda pas à mourir des suites de sa détention, qui lui avait fait perdre tous ses papiers, parmi lesquels devaient être les manuscrits de quelques ouvrages. On a de lui : 1° *Contes nouveaux*, Liège, 1777, in-8°. 2° *Felicia*, ou *Mes Fredaines*, 1778, 2 vol. in-18; ouvrage très-libre. *Felicia* obtint une vogue qui est trop souvent réservée aux écrits licencieux; on en compte une dizaine d'éditions de 1775 à 1796 sous les rubriques de Londres et d'Amsterdam, en 4 volumes in-18. En 1834, il en a été fait à Paris, avec l'indication de Londres, une édition en 4 volumes in-18 (1). 3° *Monrose, ou le Libertin par fatalité*, an 5 (1797), 4 vol. in-18, est indiqué sur le frontispice comme la *Suite de Felicia*, par le même auteur, mais on croit en général qu'il est sorti d'une autre plume. On s'accorde d'ailleurs à reconnaître Nerciati comme auteur de divers ouvrages du même genre, tels que le *Docteur impromptu*, 1788, in-32, et les *Aphrodites ou Fragments pour servir à l'histoire du plaisir*, Lampsaque, 1793, 8 parties in-8° de 88 pages et une gravure chaque; c'est un recueil de dialogues spirituellement écrits, mais ce livre est d'une excessive rareté; on dit qu'en 1860 un exemplaire a été payé cent cinquante francs. 4° *Constance, ou l'Heureuse témérité*, 1780, in-8°. 5° *Dorimon, ou le Marquis de Clavelle*, comédie en cinq actes et en prose, Strasbourg, 1777, in-8°. 6° *L'Urne de Zoroastre, ou la Clef de la science des Mages*, in-8°. 7° *Les Galanteries du jeune chevalier de Faublas, ou les Folies parisiennes*, 1783, 4 vol. in-12. On lui attribue généralement le *Diable-au-corps*, ouvrage infâme par son obscénité, dont il existe une édition de 1803, 6 vol. in-18. A. B—T.

NERÉE (R. J.). Voyez MATTHIEU (Pierre).

NERI (ST-PHILIPPE), fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie (2), naquit à Florence en 1515 d'une noble famille. Dès son enfance il se distingua par sa douceur, sa piété et son application à l'étude. Lorsqu'il eut achevé ses humanités, ses parents l'envoyèrent chez un oncle, riche négociant, qui, n'ayant pas d'enfants, se proposait de le faire son héritier; mais son goût pour la retraite l'ayant engagé à quitter secrètement ce parent, il se rendit en 1533 à Rome, où il entra comme précepteur chez un gentilhomme florentin. Il ménageait si bien tous ses moments, dont il consacrait une grande partie à la prière, qu'il trouva le loisir d'achever ses études classiques, et de faire ses cours de

philosophie, de théologie et de droit canonique. Ses progrès furent extrêmement rapides, et lui méritèrent l'estime de ses maîtres; mais à l'âge de vingt-trois ans, décidé à ne plus s'occuper que des choses spirituelles, il vendit ses livres et en distribua le prix aux pauvres. Dès ce moment il se consacra tout entier au service des malades et des pèlerins. Aidé de quelques personnes pieuses, il établit en 1548 la confrérie de la Ste-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène en grand nombre dans la capitale du monde chrétien; et peu de temps après il fonda l'hospice des pèlerins, qui est devenu l'un des plus beaux de Rome (1). Il avait toujours été détourné de recevoir les ordres sacrés par le sentiment profond de son insuffisance; mais, obligé de céder aux instances réitérées de son confesseur, il se présenta au séminaire, et fut ordonné prêtre au mois de juin 1551. St-Philippe avait alors trente-six ans. Il entra peu de temps après dans la communauté de St-Jérôme; et, d'après l'avis de ses supérieurs, il se chargea du soin d'instruire les enfants: il tenait soir et matin des conférences dans l'église de la Trinité, et il finit par associer à ses pieux travaux de jeunes ecclésiastiques qui furent nommés *Oratoriens* (2), parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière. St-Philippe réunit ses disciples en communauté, en 1564, et leur donna des statuts particuliers; mais il ne les assujettit à aucun vœu, désirant qu'ils restassent toujours unis par les liens de la charité. Cette institution fut approuvée en 1573 par le pape Grégoire XIII, qui accorda l'église Notre-Dame de Vallicella à St-Philippe pour y vaquer à ses exercices (3). Le pieux fondateur eut la satisfaction de voir s'établir la congrégation dans les principales villes de l'Italie. Il fut assisté dans sa dernière maladie par Baronius, l'un de ses plus illustres disciples, qui lui avait succédé en 1593 dans la place de général de l'Oratoire (voy. BARONIUS); et il mourut en 1595, le 26 mai, jour où l'Eglise honore sa mémoire d'un culte particulier. Ses *Lettres* furent publiées à Padoue, 1751, in-8°; on a aussi de lui des *Avis spirituels* (*Ricordi*), et même quelques poésies insérées au tome 1^{er} des *Rime oneste*. Il en avait composé un bien plus grand nombre dans sa jeunesse; mais il les fit brûler ainsi que ses autres manuscrits peu de temps avant sa mort. La *Vie de St-Philippe de Neri* a été écrite en latin par Ant. Gallonio, son disciple, et témoin oculaire de la plupart des faits extraordinaires qu'il rapporte (voy. GALLONIO); en espagnol par Louis

[1] L'intention de l'auteur, dit-il lui-même (2^e partie), est « d'engager les femmes à n'être pas si timides et à trancher les « difficultés; les maris à ne pas se scandaliser aisément et à savoir prendre leur parti; les jeunes gens, à ne point faire ridiculement les céladons; et les ecclésiastiques à aimer les femmes « malgré leur habit, et à s'arranger avec elles sans se compromettre dans l'esprit des honnêtes gens. »

[2] C'est le cardinal Pierre de Bérulle qui a établi en France la congrégation de l'Oratoire (voy. BÉRULLE).

[1] Lors du jubilé de 1600, cette maison donna l'hospitalité, pendant trois jours, à quatre cent quarante-quatre mille cinq cents hommes, et à vingt-cinq mille femmes.

[2] On les nomme aussi en Italie *Filippini* ou *Philippins*, du nom du saint fondateur.

[3] Cette église, rebâtie par les soins de St-Philippe, est très-belle; la chapelle où reposent les reliques de ce saint, et la maison de l'Oratoire, ont été élevées sur les dessins du Borromini.

Bertrand, Valence, 1625, traduite en latin par le P. Jacques Bacci, Rome, 1645, in-4°, et par le P. Jérôme Bernabe. Cette vie, restée d'abord inédite, a été publiée à la suite de celle de Gallonio, dans les *Acta sanctorum*, mai, t. 5, avec des notes de Papebroch. (*Voy.* aussi l'art. MANNI). Il existe encore une *Vie de St-Philippe*, par M. Consciencia, Lisbonne, 1738, 2-vol. in-fol.; une autre par M. Paul Guerin, Lyon, 1852, in-8°; une autre par l'abbé Prau, Tournai, 1853, in-12. W—s.

NERI (ANTOINE), l'un des premiers chimistes qui aient écrit sur la fabrication du verre, était né à Florence vers le milieu du 16^e siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais refusa constamment les emplois ou les bénéfices qui lui furent offerts, afin de pouvoir se livrer entièrement à son goût pour les sciences qu'on nommait alors occultes. Il visita la plus grande partie de l'Europe, s'arrêtant dans les principales villes, et habita longtemps Anvers. Partout il travaillait comme simple manipulateur dans les laboratoires des chimistes, quand il n'avait pas d'autre moyen de connaître leurs secrets. De cette manière, il fut témoin d'une foule d'expériences dont il se proposait de faire part au public; mais la mort prévint sans doute l'effet de ses intentions; car le seul ouvrage que l'on ait de lui est le *Traité de la verrerie*. Il est intitulé : *L'Arte vetraria distinta in libri sette; ne' quali si scoprono maravigliosi effetti e s'insegnano segreti bellissimi del vetro nel fuoco, ed altre cose curiose*, Florence, Giunti, 1612, in-4°. Cette édition est plus rare que recherchée. L'ouvrage de Neri a été reproduit à Venise en 1663, in-12, et en 1678, in-8°. Il a été traduit en anglais par Merret et en allemand par Kunkel; il en existe une traduction latine, imprimée en Hollande en 1668, avec les observations de Merret; mais la meilleure de toutes est sans contredit celle qu'a donnée d'Holbach en français, avec les remarques de Merret et de Kunkel, et de nouvelles additions (*voy.* MERRET et HOLBACH). Dans le premier livre, on traite de l'extraction des sels qui entrent dans la composition du cristal et du verre commun; dans les trois suivants, de l'art de donner au verre toutes sortes de couleurs; dans le cinquième, de l'imitation des pierres précieuses; et enfin dans le sixième, de la préparation des émaux. Quoique tous les arts dépendant de la chimie aient fait, surtout dans les dernières années du 18^e siècle, d'immenses progrès, le traité de Neri mérite encore d'être lu, avec les remarques de ses différents traducteurs, qui confirment ou détruisent ses observations. W—s.

NÉRICAULT. *Voyez* DESTOUCHES.

NERLI (PHILIPPE), historien, né en 1485, à Florence, d'une famille patricienne, se disposa, par des études sérieuses, à remplir d'une manière convenable les fonctions auxquelles l'appelait sa naissance. Il mérita l'estime du grand-duc Cosme I^{er},

qui l'éleva au rang de sénateur et le députa en 1550 vers le pape Jules III, pour le complimenter sur son avènement à la chaire de St-Pierre. Nerli mourut en 1556. Il laissa en manuscrit : *Commentarii de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dall'anno 1215 al 1537*. Cet ouvrage, après être resté près de deux siècles enseveli dans la poussière des bibliothèques, a enfin été publié à Florence sous la rubrique d'Augsbourg, en 1728, in-fol. L'éditeur l'a fait précéder d'une courte Notice sur Nerli, et y a joint des notes marginales et une table pour faciliter les recherches. Nerli s'était proposé de recueillir les événements dont il avait été le témoin; mais, afin d'éclaircir les faits qu'il avait à raconter, il a cru devoir remonter à l'origine des factions des guelfes et des gibelins, qui ont divisé si longtemps l'Italie. Son histoire peut être divisée en deux parties. Les trois premiers livres, qui finissent à l'année 1494, ne sont qu'un abrégé de l'histoire générale de l'Italie, tiré des meilleurs écrivains. Dans les neuf derniers, Nerli se borne à raconter ce qui s'est passé à Florence, et il descend à des détails minutieux, tant il paraît craindre d'omettre rien d'essentiel. On lui a reproché de manquer de sincérité; c'est le défaut des historiens contemporains. Cependant son ouvrage est fort estimé en Italie, et il est souvent cité comme autorité. W—s.

NERO, NEGRO, NIGER (ANDALONE DEL), célèbre astronome, était né vers 1270, à Gènes. Dans sa jeunesse, il visita la plupart des pays connus pour observer l'aspect des astres dans les divers climats et aux différentes époques de l'année. Doué d'une éloquence remarquable, il y joignait beaucoup d'érudition et toutes les qualités qui donnent un nouveau lustre au talent. Il était à Rome lorsque Hugues IV, roi de Chypre (1), vint y chercher dans le commerce des savants des connaissances dont il sentait tout le prix. Ce prince, ayant suivi les leçons d'Andalone, conçut pour lui la plus tendre affection, dont il ne cessa de lui donner des marques. Plus tard, Andalone enseigna l'astronomie à Naples, et compta parmi ses disciples Boccace, qui le nomme dans plusieurs de ses ouvrages de la manière la plus honorable. Un long fragment de sa *Genealogia deorum* (l. 15, c. 6), qui contient presque tout ce que nous savons de positif sur Andalone, a été traduit par Tiraboschi, dans la *Storia della letteratura ital.*, t. 5, p. 215. Pour y donner une idée des talents de son maître, Boccace dit qu'il était pour l'astronomie ce que Cicéron est pour l'art oratoire et Virgile pour la poésie. Il rapporte, dans le prologue du 3^e livre *De Casibus illustr. virorum*, une fable ingénieuse qu'il tenait de la bouche d'Andalone. C'est le combat de la Pauvreté contre la Fortune. Le but de cette fable

[1] C'est à ce prince que Boccace a dédié son ouvrage *De genealogia deorum*.

est de montrer que les hommes ont tort d'attribuer à l'influence des astres des malheurs qui sont presque toujours le résultat de leur imprévoyance. On pourrait en conclure qu'Andalone ne partageait pas les croyances superstitieuses de son siècle. Cependant il a laissé un *Traité d'astrologie judiciaire*, et l'on trouve dans les ouvrages de son disciple des traces fréquentes de son penchant aux idées dominantes de l'époque. Selon quelques auteurs, Andalone composait des vers latins avec élégance. On lui attribue la traduction du grec en latin d'une *Histoire de la guerre sainte*, par Anicet, patriarche de Constantinople ; mais le véritable auteur de cette histoire est Ciccarelli, qui, pour accréditer cette nouvelle fourberie, supposa qu'elle avait été traduite par Andalone (voy. CICCARELLI). Cet astronome parvint à un âge très-avancé, puisqu'il était en 1342 à la cour de Hugues, son bienfaiteur. Le seul ouvrage de lui qui soit imprimé est un petit traité de l'astrolabe : *Opus praeclarissimum astrolabii*, Ferrare, 1475, in-4° de 19 feuillets. Ce volume est très-rare. La Bibliothèque de Paris possède quatre autres opuscules de Néron : *Tractatus de Sphaera* ; — *Theorica planetarum* ; — *Expositio in canones Proficii Judaei de aequationibus planetarum* ; — *Introductio ad judicia astrologica*. Voyez *Cat. codd. mss.*, t. 4, n° 7272. W—s.

NÉRON (LUCIUS-DOMITIUS-NERO-CLAUDIUS), empereur, dont le nom odieux est devenu la plus cruelle injure pour les princes, était fils de Domitius Enobarbus et d'Agrippine, qui lui transmirent avec la vie, le germe de tous les vices. Il naquit à Antium le 13 décembre, l'an de Rome 788 (37 ans depuis J.-C.), neuf mois après la mort de Tibère, qu'il devait faire regretter. Il perdit à l'âge de trois ans son père, et fut privé de la part qui lui revenait dans sa succession. Sa tante Lepida, touchée de pitié, recueillit cet enfant abandonné de ses autres parents, et l'éleva dans sa maison, où il eut pour premier instituteur un histrion et un barbier. Le jeune Domitius rentra bientôt après dans la possession des biens paternels, dont il avait été injustement dépouillé, et sa fortune s'accrut encore d'un héritage considérable. Agrippine, sa mère, devenue l'épouse de Claude, s'occupait sans relâche à lui frayer le chemin du trône ; elle lui fit épouser Octavie (voy. ce nom), et profita de son ascendant sur le faible Claude pour le forcer d'adopter le fils de Domitius, qui prit le nom de Néron. Le prince eut alors pour gouverneur Burrhus, que ses talents militaires rendaient cher aux soldats, et le philosophe Sénèque, dont on estimait le caractère et l'éloquence, d'autant plus disposé à appuyer les projets d'Agrippine qu'elle l'avait fait rappeler d'exil. Les leçons de ces deux sages instituteurs ne purent changer le naturel vicieux de leur élève, habile à dissimuler ses penchants. Néron prit la robe virile avant l'âge fixé pour cette cérémonie ; il fut aussitôt déclaré prince de

la jeunesse, et désigné consul pour l'époque où il aurait atteint sa vingtième année. Il fit à ce sujet de grandes largesses au peuple et aux prétoriens, dont il cherchait à captiver l'affection par tous les moyens si faciles aux princes. Il voulut flatter le goût des Romains pour l'éloquence, et saisissant différentes occasions de parler au public avec avantage, il prononça deux harangues en grec, l'une pour les habitants de la Troade, l'autre pour ceux de Rhodes, qui demandaient une exemption d'impôts. Il parla aussi en latin en faveur des Bolonais, ruinés par un incendie. Qu'il composât réellement ces harangues ou que Sénèque en fût le véritable auteur, l'effet en était le même sur les Romains, qui voyaient avec plaisir un prince honorer l'art de la parole, dont ils faisaient tant de cas. La mort de Claude resta cachée jusqu'au moment où les prétoriens, gagnés par Agrippine, saluèrent Néron empereur. Il fut conduit au sénat, qui s'empressa de lui prodiguer tous les titres, même celui de père de la patrie, qu'il refusa, disant qu'il n'avait encore rien fait pour le mériter. Les funérailles de Claude furent célébrées avec une pompe d'autant plus grande qu'il importait de donner le change sur la cause de sa mort (voy. CLAUDE). Néron prononça lui-même l'éloge funèbre de son prédécesseur, et termina la cérémonie en le plaçant au rang des dieux. Il rendit pareillement de grands honneurs à la mémoire de son père Domitius, et parut vouloir se reposer du soin du gouvernement sur sa mère, à laquelle il reconnaissait être redevable de l'empire. Le premier jour de son règne, il donna pour mot d'ordre au tribun de garde au palais : *La meilleure des mères*. Le lendemain, il retourna au sénat, et, dans un discours que Sénèque lui avait composé, il annonça que son projet était de prendre Auguste pour modèle. Ce discours fut entendu avec transport, et l'on ordonna qu'il serait gravé sur une plaque d'argent, déposée au temple de Jupiter Capitolin. Néron eut au moins quelque temps l'intention de tenir sa promesse. Il abolit les taxes les plus onéreuses, diminua les autres impôts, réduisit au quart la somme assignée aux délateurs par la loi Papia, accorda aux sénateurs privés de fortune un traitement proportionné à leur naissance et à leur dignité, et publia plusieurs règlements très-utiles. Il se montrait plein de déférence pour les différents ordres de l'Etat, et semblait porté à respecter leurs prérogatives. Il affectait alors une si grande douceur que Burrhus lui ayant présenté à signer la sentence qui condamnait à mort deux criminels : « Que je « voudrais, dit-il, ne pas savoir écrire ! » Il fit faire d'abondantes distributions au peuple, et il ordonna qu'à l'avenir les prétoriens recevraient chaque mois une certaine quantité de blé. Il donna toutes sortes de jeux dans son palais, où il admit le peuple, et au champ de Mars, où il fit construire un vaste amphithéâtre, pour que

les spectateurs fussent placés commodément. Sénèque et Burrhus voyaient sans peine le goût de Néron pour des amusements frivoles, espérant en profiter pour le conduire plus facilement ; mais, sans cesse entouré de flatteurs et de jeunes gens corrompus, il ne tarda pas à se lasser des leçons de ses gouverneurs. La faiblesse naturelle de Néron le disposait à partager l'autorité avec Agrippine. Cette femme impérieuse avait écarté du trône et sacrifié à son ressentiment tous ceux qui auraient pu lui causer quelque ombrage (*roy. NARCISSE*) : elle exigea que le sénat tint ses assemblées dans son propre palais, afin de pouvoir assister aux délibérations cachée derrière une tapisserie, et dès ce moment rien ne se fit que par ses ordres. Les ministres de Néron crurent devoir se liguier contre Agrippine, et tous les moyens leur parurent bons pour affaiblir son pouvoir. Agrippine, indignée, éclata en reproches amers, et, dans son emportement, menaça Néron de lui ôter le trône pour le rendre à Britannicus. Cette menace imprudente fut l'arrêt de mort de ce malheureux prince : quelques jours après, il périt empoisonné (*roy. BRITANNICUS*) ; et ce premier crime devint l'époque du changement qu'on remarqua dans Néron. N'ayant point encore appris à mépriser l'opinion, il s'excusa dans une lettre au sénat de la précipitation apportée aux funérailles de ce prince, et acheta le silence de ses courtisans en leur partageant les dépouilles de Britannicus. On est affligé d'apprendre que Sénèque et Burrhus eurent part à cette sanglante distribution. Ils étaient obligés de dissimuler : peut-être craignaient-ils, en s'éloignant, d'abandonner trop tôt Néron à sa perversité. Ce fut vers ce temps-là que Sénèque lui adressa le *Traité de la clémence*, où il le loue de posséder cette vertu pour l'engager à la pratiquer. Cependant Néron, insatiable de plaisirs, en cherchait dans les divertissements les plus grossiers : il parcourait la nuit les rues de Rome déguisé en esclave ; et après s'être enivré avec les compagnons de ses orgies, il insultait les passants ; mais ayant été châtié de son insolence, il ne sortit plus sans se faire accompagner de gardes, qui avaient l'ordre de se tenir à une certaine distance et de n'approcher qu'en cas de bruit (1). Le jour, il assistait aux jeux publics, y excitait des rixes, se mêlait parmi les assaillants, et les encourageait tellement par son exemple, que pour arrêter les désordres toujours croissants, il fallut établir des gardes au cirque et dans les théâtres. Néron s'était réconcilié en apparence avec Agrippine depuis la mort de Britan-

nicus ; mais l'amour que lui inspira la fameuse Poppée les divisa de nouveau. Poppée comprit qu'elle ne réussirait à partager le trône de Néron qu'autant qu'elle parviendrait à écarter Agrippine. Après l'avoir abreuvée de toute sorte d'humiliations, elle décida Néron à la faire assassiner, et ce fut l'infâme Anicet, affranchi de ce prince, qui consentit à être le meurtrier. On a vu à l'article AGRIPPINE les horribles détails de ce parricide. Néron, quoique déjà familiarisé avec le crime, ne put cependant échapper aux remords de sa conscience. Le fantôme de sa mère mourante lui apparaissait au milieu des ténèbres, et le jour il ne retrouvait pas, entouré de ses courtisans et de ses flatteurs, la tranquillité qu'il avait perdue pour jamais. Il s'enfuit à Naples, d'où il adressa au sénat une lettre dans laquelle il se plaint d'un complot formé par Agrippine pour lui ôter la vie. C'était avouer lui-même le crime qu'il avait commis. Cependant les chefs des prétoriens, conduits par Burrhus, vinrent le féliciter d'avoir échappé au danger : les villes de la Campanie suivirent cet exemple, et le sénat ordonna des actions de grâces (*roy. THRASÉAS*). Néron ne pouvait croire à cet excès de bassesse ; il tremblait de rentrer à Rome ; il y fut reçu en triomphateur. Mais tous ces témoignages apparents de joie ne calmaient pas son agitation, et il s'efforçait en vain de se distraire en se livrant de plus en plus à tous les excès. Ce fut alors qu'on le vit paraître sur le théâtre une lyre à la main, suivi de ses ministres, et conduire un char dans le cirque, genre d'exercice qu'il avait toujours aimé avec fureur. Il rappela en Italie les histrions et les pantomimes, qu'il en avait bannis au commencement de son règne. Il les admit à son intimité, se montra en public avec eux et les combla de ses faveurs. A son exemple et par son ordre, des chevaliers, des personnages consulaires descendirent dans l'arène, se mêlèrent aux gladiateurs et exposèrent leur vie en combattant des bêtes féroces. Néron était sans cesse occupé à imaginer de nouvelles fêtes ; et, pour y attirer un plus grand nombre de spectateurs, il leur abandonnait souvent tout ce qui avait été servi : il leur faisait quelquefois distribuer de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des perles, des tableaux, des statues, et, si l'on en croit Suétone, qu'on peut soupçonner d'exagération, il leur donnait même des maisons de campagne, des domaines, des navires (*roy. Suétone, ch. 11*). Lorsqu'il eut épuisé toutes les richesses de l'Etat par ses prodigalités, il fut obligé pour les continuer d'établir des impôts excessifs, et de s'emparer par la ruse et la violence des biens des particuliers. Cependant Burrhus et Sénèque voyaient chaque jour diminuer leur autorité. Le premier mourut, et l'on crut assez généralement qu'il avait été empoisonné. Sénèque ne put obtenir la permission de quitter la cour ; mais il cessa de prendre part aux af-

(1) Comme il insultait toute sorte de personnes, hommes et femmes, il fut battu en différentes occasions. Un sénateur nommé Montanus, dont il avait outragé la femme, le maltraita si fort que Néron fut obligé de garder sa chambre. Montanus ayant su que c'était l'empereur qu'il avait battu, eut l'imprudence de lui écrire pour lui faire des excuses : « Quoi ! dit Néron, il m'a « frappé, et il vit encore ? » et il lui envoya l'ordre de se donner la mort.

fares, dont la direction fut laissée à Tigellin, digne exécuteur des volontés d'un maître tel que Néron (*voy.* TIGELLIN). Débarrassé de deux hommes dont la présence était pour lui un reproche continu, Néron ne connut plus de frein. Il répudia la malheureuse Octavie, qui termina peu de temps après dans l'exil une vie toute pleine d'infortunes ; et, sans attendre le délai fixé par les lois, il épousa l'infâme Poppée. Peu après il fit un voyage à Naples, uniquement pour chanter sur le théâtre de cette ville. Il se proposait d'aller jusqu'en Egypte faire admirer son talent sur la lyre ; mais il en fut détourné par des présages sinistres, et il s'excusa de renoncer à un projet pour lequel il avait déjà ordonné d'immenses préparatifs, en disant qu'il ne pouvait se résoudre à affliger le peuple romain par une si longue absence. Tandis qu'il se livrait dans Antium aux plus honteuses débauches (1), un incendie, qui dura plusieurs jours, consuma la plus grande partie de Rome, ses temples, ses palais, ses antiquités. Néron, averti des progrès de l'incendie, revint à Rome ; et, monté sur une tour, d'où il voyait les ravages du feu, il chanta, en s'accompagnant de sa lyre, un poème qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie. Il est fort douteux que Néron ait donné lui-même l'ordre de brûler Rome, afin d'avoir le plaisir ou, si l'on veut, la gloire de la rebâtir plus belle. Mais ce qui est certain, c'est qu'il se montra plus sensible qu'on ne devait l'attendre d'un tel prince à la misère des infortunés errants sur les débris de leurs maisons : il leur fit ouvrir ses jardins, et leur distribua des vivres, des habits, en un mot tout ce dont ils avaient besoin. Néron rejeta le soupçon de l'incendie sur les malheureux chrétiens, et sous ce prétexte excita contre eux une persécution, la première et l'une des plus violentes dont l'histoire fasse mention (*voy.* St-PAUL). Il força tous les habitants de l'empire à contribuer au rétablissement de Rome, et s'étant chargé de faire enlever les démolitions des maisons détruites, il y trouva d'immenses richesses, qu'il employa à construire le palais nommé d'Or, moins remarquable cependant par les ornements de ce métal qui y brillaient de toutes parts, que par sa vaste étendue. Suétone et Pline en ont donné la description. Il entreprit dans le même temps de creuser un canal depuis Baies jusqu'à Ostie ; mais ce projet resta inachevé, malgré les mesures violentes qu'il avait adoptées pour se procurer des ouvriers. Néron occupait depuis douze ans le trône du monde, et aucune conspiration n'avait encore troublé son repos. Il semblait que les Romains, si jaloux de leur liberté, n'en conservaient pas même le souvenir. Cependant Calpur-

(1) Le récit des débauches de Néron surpasse toute croyance. Une fois, il revêtit des habits de femme et se fit épouser par un de ses affranchis ; il épousa, dit-on, aussi publiquement un autre affranchi, nommé Sporus. On trouve le détail de ces scènes dégoûtantes dans Suétone et dans Tacite.

nus Pison, qui n'avait été connu jusqu'alors que par son luxe et par ses débauches, instruit que Néron en voulait à ses jours, résolut de le prévenir en lui ôtant la vie. Un grand nombre de personnages consulaires, de sénateurs, de chevaliers, parmi lesquels on distingue le poète Lucain, entrèrent dans le complot, dont on ne connaît pas l'auteur : il échoua par la perfidie d'un esclave, dont on ne se méfiait point, et qui alla le révéler le jour même choisi pour son exécution. Tous ceux qui furent soupçonnés d'y avoir pris part périrent dans les tourments (*voy.* ERICARIS). Néron eut la curiosité d'interroger quelques-uns des conjurés, afin d'apprendre de leur bouche ce qui avait pu les déterminer à former le projet de l'assassiner. L'un d'eux, Subrius Flavus, capitaine de ses gardes, lui répondit : « César, personne ne t'a plus aimé que moi, tant « que tu l'as mérité : j'ai commencé à te haïr « depuis que je t'ai vu tuer ta mère et ta femme, « mener un chariot, devenir un comédien et un « incendiaire. » C'était la première fois que Néron entendait la vérité sur sa conduite : il ne put s'empêcher de rougir, et il se hâta de noyer ses remords dans des torrents de sang. Les parents des conjurés, leurs amis, tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec eux, même le plus éloigné, furent les victimes de ce tyran soupçonneux. Il ne demandait que de vains prétextes pour assouvir sa haine ou sa vengeance, et il apprit bientôt à s'en passer. Il fit étouffer dans un bain chaud le consul Vestinus, par la seule raison qu'il lui déplaisait, et envoya l'ordre de se donner la mort à Sénèque, malade et retiré à sa maison de campagne (*voy.* SÉNÈQUE). Tandis que Rome avait chaque jour à pleurer la perte de quelques-uns de ses plus illustres citoyens, Néron affectait le même goût pour le plaisir et outrageait la nature par les plus infâmes débauches. Il institua des jeux quinquennaux, qui furent appelés de son nom *Néronides* : il y disputa les prix, et en remporta plusieurs, qu'il reçut avec des témoignages de satisfaction singulière ; il pressa contre son cœur la couronne qu'on lui avait décernée pour la lyre, et ordonna qu'on la suspendît à la statue d'Auguste. Emporté par son caractère violent, il tua d'un coup de pied au bas-ventre Poppée, enceinte (*voy.* POPPÉE) ; fit mourir Claudia, sa belle-sœur, qui refusait sa main, et épousa Statilia Messaline, après avoir fait périr son mari. Il avait étudié la magie ; mais ayant reconnu la vanité de cette science, il chassa de Rome les philosophes comme suspects d'être magiciens, et livra aux bourreaux ceux qui n'avaient pas obéi assez promptement à cet ordre. Ceux qui vivaient dans l'intimité de ce monstre n'étaient pas à l'abri de ses fureurs : il obligea Pétrone, son confident, à s'arracher la vie (*voy.* PÉTRONE). Il envoya au supplice Thraséas, l'homme le plus vertueux, sous le prétexte qu'il n'assistait pas régulièrement aux assemblées

du sénat. Il alla peu après dans l'Achaïe faire admirer son talent comme musicien; il se fit accompagner dans le voyage d'une troupe d'histrions si nombreuse qu'on eût dit qu'il marchait à la conquête de l'Orient. Il remporta dans cette ridicule expédition jusqu'à dix-huit cents couronnes, et fit célébrer autant de sacrifices dans toute l'étendue de l'empire. Il assista aux jeux Olympiques, dont la célébration avait été retardée pour qu'il pût y faire briller ses talents, et quoiqu'il n'y eût pas été très-heureux, il récompensa magnifiquement ceux qui avaient présidé aux jeux et exempta toute la province d'impôts. Il profita du voisinage où il était du temple de Delphes pour aller consulter l'oracle, et fit un riche présent à la Pythie, qui lui avait promis une longue suite d'années : cependant il n'osa pas se présenter à Eleusis, tant le souvenir de sa mère le tourmentait. Il se proposait de prolonger son séjour dans la Grèce; mais il en partit sur l'avis que son éloignement encourageait les conspirations. Il fit pratiquer des brèches dans les murailles des villes qui se trouvaient sur sa route, comme c'était la coutume pour les vainqueurs aux jeux Olympiques, et entra en triomphe dans Rome, monté sur le char d'Auguste, ayant à ses côtés un joueur d'instruments nommé Diodore, et étalant avec affectation ses couronnes. Mais, pendant ce temps-là, Vindex, gouverneur de la Gaule celtique, faisait révolter cette province, et, uni à Galba, gouverneur d'Espagne, se disposait à pénétrer dans l'Italie (*voy. VINDEX et GALBA*). A cette nouvelle, Néron furieux déchira ses habits et brisa des vases précieux qui se trouvaient sous sa main. C'était montrer la colère et la faiblesse d'un enfant. Cependant il annonça qu'il voulait aller au-devant de l'ennemi, et donna l'ordre de tout préparer pour son départ. Il fit charger plusieurs chariots de lyres, de harpes et de son attirail de théâtre, songeant moins, comme il le paraît, à combattre ses ennemis, qu'à tâcher d'exciter leur compassion. Il eut un instant le projet d'abdiquer l'empire et de se retirer à Alexandrie, où il se flattait de gagner sa vie comme musicien. Tandis qu'il roulait dans sa tête mille desseins extravagants, Nymphidius Sabinus, préfet du prétoire, persuada aux prétoriens que Néron avait pris la fuite, et les décida par cette ruse à proclamer Galba empereur. Néron, resté seul dans son palais au milieu de la nuit, s'abandonna au désespoir, et, à défaut d'un ami qui pût lui rendre le service de le tuer, il pensa à se précipiter dans le Tibre. Retenu par l'amour de la vie, il consentit à se cacher : couvert d'un manteau, il monta à cheval, et suivi de quatre affranchis qui lui étaient restés fidèles, il se rendit à la maison de Phaon, l'un d'entre eux, qui lui avait offert un asile. Il se tint caché dans un marécage, sous les roseaux, en attendant qu'on eût pris les précautions nécessaires pour l'introduire secrètement. Il passa le reste de

XXX.

la nuit et une partie du jour suivant seul, dans une chambre étroite, s'effrayant au moindre bruit et plus épouvanté encore du souvenir de ses crimes, qui se retraçaient à sa mémoire. Ayant demandé à manger, on lui présenta un morceau de pain bis; mais il n'en voulut pas, et but seulement un peu d'eau tiède. Cependant le sénat, décidé par l'exemple des prétoriens, reconnut Galba empereur, et envoya un centurion avec quelques cavaliers pour s'emparer de Néron, déclaré ennemi public. Néron, instruit, par un billet de Phaon, de l'ordre qui venait d'être donné et s'étant fait expliquer le supplice qu'on lui réservait, tira deux poignards qu'il avait apportés, et, les ayant approchés de sa gorge, les remit dans le fourreau, disant « qu'il n'était pas encore « temps de les employer. » Il fit creuser une fosse pour y placer son corps, et ordonna en pleurant les préparatifs de ses funérailles, répétant souvent : « Faut-il qu'un si bon musicien « périsse! » Enfin, entendant le bruit des chevaux qu'on envoyait à sa poursuite, et excité par ceux qui l'entouraient, il s'enfonça un poignard dans la gorge, aidé par Epaphrodite, son secrétaire, le 9 ou le 11 juin de l'an 68. Néron avait 31 ans et il en avait régné quatorze. La nouvelle de sa mort causa une joie inexprimable; ses statues furent renversées, traînées dans la boue, et quelques-uns des ministres de ses cruautés taillés en pièces. Cependant on lui fit des funérailles magnifiques, et l'on déposa ses restes dans le tombeau des Domitius. Il avait eu de son mariage avec Poppée une fille qui mourut en bas âge (*voy. CLAUDIA*). La populace et les prétoriens ne tardèrent pas à regretter les libéralités de Néron. Quelques-uns de ses partisans relevèrent ses statues et d'autres portèrent des fleurs sur son tombeau. Enfin, chose étrange, de misérables aventuriers, qui avaient quelque ressemblance avec ce monstre, ayant pris son nom, furent accueillis avec joie, non pas à Rome, il est vrai, mais dans la Grèce et l'Asie. Suétone a rassemblé dans la *Vie de Néron* un grand nombre de particularités sur le caractère de ce prince; mais, on doit le dire, il en est beaucoup d'incroyables et d'autres évidemment fausses. Tacite, qui n'a eu pour but en écrivant ses *Annales* que d'inspirer l'horreur de la tyrannie, a peint des couleurs les plus noires les cruautés et les sales débauches d'un des plus grands scélérats qui aient souillé le trône. Cardan a fait l'Eloge de Néron; mais Cardan était un fou, et l'on ne doit pas oublier qu'il a fait aussi l'Eloge de la goutte. L'*Histoire secrète de Néron*, par Lavaur, Paris, 1726, 2 vol. in-12, n'est qu'un extrait de Pétrone. Linguet et quelques écrivains modernes ont rejeté en partie sur ses instituteurs les crimes de Néron. Voltaire, toujours si judicieux quand il n'est point entraîné par la passion, est porté à douter de la fidélité des anciens historiens qui nous ont transmis la vie de ce prince : « Toutes les fois, dit-il (*Pyrrhonisme de*

« l'histoire, ch. 13), que j'ai lu l'abominable histoire de Néron et de sa mère Agrippine, j'ai « été tenté de n'en rien croire. L'intérêt du « genre humain est que tant d'horreurs aient « été exagérées : elles font trop de honte à la « nature. » On a un grand nombre de médailles de Néron ; plusieurs ont fourni des sujets de discussion aux savants.

W—s.

NÉRON (PIERRE), avocat au parlement et jurisconsulte français du 17^e siècle, recueillit et publia, avec Etienne Girard son confrère : *Les édits et ordonnances des rois de France, depuis François I^{er} jusqu'à Louis XIV, avec annotations, apostilles et conférences sur aucuns d'eux*, Paris, 1647, 1656, in-4^o ; *ibid.*, 1656, in-fol. Laurière (*voy.* ce nom), avec la collaboration de Ferrière, en donna une nouvelle édition fort augmentée, contenant les ordonnances des rois depuis Philippe VI jusqu'à Louis XV, et plusieurs arrêts rendus en conséquence, etc., Paris, 1720, 2 vol. in-fol. Les ordonnances y sont classées dans l'ordre chronologique ; mais on a suppléé par des tables très-étendues à l'ordre de matières que Néron avait suivi dans son édition.

Z.

NEROULOS (YACOVAKIS-RIZOS), homme d'Etat et poète grec moderne, né en 1778 à Constantinople, où il mourut en 1850. Issu d'une famille fanariote alliée aux Hypsilanti, il entra en 1798 dans le service actif des hospodars de Moldavie, puis dans celui de Valachie. Premier ministre en 1805, il travailla activement à l'amélioration de l'instruction publique ; initié, dès 1810, dans les secrets de l'hétairie hellénique, il activa le soulèvement national des Grecs. Forcé après la révolte des principautés danubiennes de se réfugier en Bessarabie, il employa les restes de sa fortune au soulagement de ses compatriotes indigents. En 1823, il se rendit à Genève et de là à l'université de Pise ; de retour dans la première de ces deux villes en 1826, il y fit en français des leçons publiques sur la littérature grecque moderne. La Grèce ayant été constituée en pays indépendant, Néroulos y alla en 1828 avec Capo d'Istria, qui le nomma commissaire extraordinaire des Cyclades, et en 1829 premier secrétaire de l'assemblée nationale d'Argos. Désapprouvant la politique de son ami et protecteur, Néroulos prit sa démission en 1831 et se retira à Egine. L'année suivante, il fut nommé par la commission gouvernementale ministre des cultes. Nomarque des Cyclades en 1833, il succéda, en mai 1834, à Maurocordato comme ministre de la maison du roi et des affaires étrangères, fonctions auxquelles peu après il joignit aussi celles de ministre des cultes et de l'instruction publique. En 1837, il rentra dans la vie privée jusqu'en 1844, année où il reprit les ministères des cultes et des affaires étrangères. Il est mort ambassadeur à Constantinople. La Grèce lui doit la fondation de la société archéologique d'Athènes, ainsi que de l'école polytechnique et de l'académie de pein-

ture existant dans cette ville. Quant à son tact politique, il a été diversement jugé ; mais par ses travaux littéraires et poétiques, Néroulos s'est placé bien au-dessus de la plupart des Fanariotes. Il a écrit en grec : *Ἀσπασία*, tragédie, Vienne, 1813, et Leipsick, 1823 ; — *Πολυζένη*, tragédie, 1813 ; — *Κούρκας ἀρπαγή*, ou *Enlèvement de la dinde*, poème satirique sur les Fanariotes, Vienne, 1815 ; — *Κοραϊκιστικά*, Constantinople, 1812, et Leipsick, 1816, comédie dans laquelle il ridiculisa le système de transcription du grec moderne de Koraïs. Néroulos a ensuite publié en français : *Fragments historiques sur les événements militaires relatifs à l'invasion d'Ypsilantis en Moldavie*, Moscou, 1822 ; — *Cours de littérature grecque moderne*, Genève, 1827, traduit aussi en allemand dans la même année. Par un retour inattendu il s'est déclaré lui-même dans cet ouvrage pour le système de Koraïs. — *Histoire moderne de la Grèce*, Genève, 1828 ; traduite en allemand, Leipsick, 1839.

R—L—N.

NERSÈS I^{er}, surnommé *le Grand*, sixième patriarche d'Arménie, appartenait à la race des Arsacides, et était arrière-petit-fils de St-Grégoire l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie : il succéda en 340 à Pharhnersch. Jusqu'alors il avait été secrétaire du roi Diran : pendant le règne de son fils Arsace, Nersès eut la principale part aux affaires, et durant les sanglantes révolutions qui déchirèrent l'Arménie à cette époque, il parvint plusieurs fois à y établir la paix. Envoyé à Constantinople pour remettre l'Arménie en bonne intelligence avec l'empire grec, il obtint des conditions fort avantageuses, et il conclut le mariage de son roi avec Olympias, fille du préfet Ablabius, parent de l'empereur Constance. Cette alliance utile ne donna pas pour longtemps la paix à l'Arménie : la tyrannie et la mauvaise conduite du roi soulevèrent contre lui tous les princes, et la guerre civile éclata bientôt sur tous les points : plusieurs fois apaisée par l'entremise du patriarche, elle recommençait avec une nouvelle fureur ; les princes, victimes à diverses reprises de la trahison du roi, s'adressèrent enfin au roi de Perse, qui fit marcher en Arménie une puissante armée sous les ordres de Méroujan, prince des Ardrouniens. Après une défense opiniâtre, le roi Arsace tomba entre les mains des Persans, qui l'envoyèrent dans la Susiane, où il fut enfermé dans le fort de l'Oubli ; et il y périt misérablement quelques années après. Aussitôt que le roi d'Arménie fut entre les mains des Persans, le patriarche Nersès alla implorer à Constantinople la protection de l'empereur Valens pour en obtenir des secours, et pour faire reconnaître roi le fils d'Arsace, nommé Bab, qui était renfermé avec sa mère Pharandsem dans la forteresse d'Ardagers, où il était assiégé par les Persans. Une armée romaine, commandée par Terentianus, se dirigea vers l'Arménie, et y fut rejointe par les princes

demeurés fidèles à la maison royale; les Persans furent alors chassés du royaume, et le jeune Bab placé sur le trône. Pour défendre les intérêts de l'Arménie, le patriarche resta assez longtemps dans l'empire romain, et il y éprouva les persécutions de l'empereur Valens, qui voulait le contraindre d'embrasser l'arianisme : sa résistance fut punie par un exil rigoureux dans une île déserte. On le rappela ensuite, par des raisons politiques sans doute; et, renvoyé en Arménie, il s'y trouva en butte à la haine des eunuques qui gouvernaient la jeunesse du roi Bab. Il en fut victime, et il mourut empoisonné en l'an 374, après un sacerdoce de trente-quatre ans. Il eut pour successeur un certain Schahag de Manazgerd. Il avait laissé un fils nommé Sahag, qui devint patriarche en l'an 390. L'Eglise d'Arménie révère encore la mémoire de St-Nersès, qui, pendant la durée de son patriarcat, se distingua par son zèle ardent pour établir la religion chrétienne et pour en maintenir la pureté. Son zèle pour l'humanité n'était pas moindre : il fit construire dans toute l'Arménie une multitude d'hôpitaux et de maisons de refuge pour les malheureux et les infirmes. Tout ce qui reste d'ouvrages sous le nom de St-Nersès se borne à quelques canons qui se trouvent dans le recueil des canons de l'Eglise d'Arménie, et à quelques prières qui sont dans le rituel. — NERSÈS II, patriarche d'Arménie en l'an 524, était né à Aschdarag, dans la province de Pakrevant. En 527, il assembla un concile à Dovin pour rétablir en plusieurs points la discipline de l'Eglise d'Arménie; et, de concert avec Nerschabouh, évêque des Mamigoniens, et Pierre, évêque de Siounie, il écrivit trente-huit canons qui existent encore. Nersès mourut en 533, après un patriarcat de neuf ans, et il eut pour successeur Jean II. — NERSÈS III, surnommé *Schinogh* (le Fondateur), né à Ischkhanats-avan, dans la province de Daik'h, en était évêque lorsqu'il fut fait patriarche d'Arménie en l'an 640, après la mort d'Esdras; il dut le surnom de *Fondateur* aux nombreux édifices, monastères, églises, etc., qu'il fit bâtir à Tovin, à Vagharschabad, et dans d'autres lieux de l'Arménie. Lorsqu'il fut élevé à la suprême dignité sacerdotale de son pays, l'Arménie était en proie aux dévastations des Arabes, qui, dans toute la ferveur de leur zèle, cherchaient à faire par la terreur des prosélytes à la loi de Mahomet, mort depuis quelques années. Profitant d'un instant de repos, le patriarche convoqua en 645, à Tovin, un concile pour examiner la conduite et la doctrine d'un vartabied nommé Jean Mairagometsi, qui troublait l'Arménie en y répandant les erreurs d'Eutychès. De concert avec dix-huit autres évêques, le patriarche condamna cet hérétique, qui fut renfermé dans un monastère. Les Arabes firent bientôt une nouvelle irruption dans l'Arménie. Pour mettre un terme à leurs ravages, Théodore

dore de Rheschdouni et plusieurs autres princes se soumirent et consentirent à payer un tribut. Cette soumission irrita contre l'Arménie l'empereur Constant, qui se mit aussitôt à la tête d'une puissante armée pour punir la défection des Arméniens. A la nouvelle de cet armement, Nersès et un grand nombre d'évêques vinrent à sa rencontre pour désarmer sa colère : il n'y eut pas d'autre moyen de l'apaiser que de convoquer un concile à Manazgerd pour y recevoir les décisions du concile de Chalcédoine, dont les Arméniens refusaient obstinément de reconnaître la validité. Le patriarche et quelques évêques furent les seuls qui, par crainte, souscrivirent aux volontés de l'empereur; mais ce prince, rappelé par de mauvaises nouvelles venues de Constantinople, abandonna inopinément l'Arménie. Une nouvelle irruption des Arabes obligea le patriarche d'implorer de nouveau les secours de Constant, lequel, trop occupé ailleurs, ne put rien faire pour l'Arménie; et elle reconnut encore une fois la puissance des Arabes. Pour être plus tranquille, Nersès prit en 649 le parti d'abandonner la résidence patriarcale; il confia le soin des affaires à un nommé Jean qui fut son coadjuteur, et il se retira dans la province de Daik'h, sa patrie : il y mourut en l'an 661, et eut pour successeur Anastase. S. M—N.

NERSÈS IV, patriarche d'Arménie, fut surnommé *Klaïetsi*, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie et qu'il mourut à Hrhomkla, où l'on montre encore son tombeau. Les Arméniens l'appellent ordinairement *Schnorhali*, c'est-à-dire *le gracieux*, non-seulement à cause de l'extrême bonté de son caractère, mais encore à cause de la douceur et de la grâce toute particulière de ses écrits. Il naquit vers la fin du 11^e siècle. Son père Abirad possédait la *forteresse des Lacs*, située près de Kharpert, dans la Mésopotamie septentrionale; et il était, par sa mère, petit-fils du célèbre Grégoire Magistros (*voy.* ce nom). Jeune encore, Nersès fut envoyé auprès de son grand-oncle, le patriarche Grégoire Vgaïaser, avec un de ses frères plus âgé que lui, qui devint ensuite patriarche sous le nom de Grégoire III. Lorsque Vgaïaser mourut en 1105, il confia ses deux élèves à Kogh-Vasil, prince arménien, qui possédait plusieurs villes dans la Comagène, et il lui recommanda de faire nommer Grégoire patriarche après la mort de Basile, depuis longtemps désigné pour son successeur. Basile se chargea de leur éducation, et les envoya auprès d'Etienne Kidnagan, abbé de Garmir-Vaukh, homme fort célèbre alors, pour qu'il leur enseignât la théologie. Ils y firent tous deux de rapides progrès, et ils devinrent bientôt l'objet de l'admiration de tout le clergé arménien. En 1113, Grégoire, encore bien jeune, fut élevé à la dignité patriarcale après la mort de Basile. Nersès continua de vivre dans un monastère, où il se livrait à l'étude des sciences

sacrées et profanes. En 1125 son frère lui conféra l'ordre de prêtre, et en 1135 il le fit évêque, sans l'attacher particulièrement à aucun siège, l'envoyant de tous côtés prêcher la foi et consoler les fidèles tourmentés par les persécutions des musulmans. En 1141 il se rendit à Antioche avec son frère, qui avait été invité à se trouver à un concile convoqué par Alberic, évêque d'Ostie et légat du pape, pour juger la conduite de Raoul, patriarche latin d'Antioche. Après la déposition de ce prélat, qui fut le résultat du concile, Grégoire fit le voyage de Jérusalem, et Nersès revint à la forteresse des Lacs (*Dzovats-Tegheag*), qui était alors la résidence patriarcale, pour que l'Eglise d'Arménie ne souffrît pas de l'absence de son chef. En 1142, les deux frères allèrent à Anazarbe visiter l'empereur Jean Comnène, qui y était venu avec une puissante armée pour combattre les Turcs; ils y eurent plusieurs conférences avec ce prince, et ils auraient pu en obtenir plusieurs concessions avantageuses aux Arméniens toujours persécutés par les Grecs, mais la mort subite de l'empereur, qui périt à la chasse le 8 avril 1143, vint détruire toutes leurs espérances. En l'an 1147, Nersès et son frère ne se trouvant pas assez en sûreté dans la forteresse de leurs ancêtres, allèrent fixer leur séjour à Hrhomgla ou Hrhomkla, forteresse regardée comme imprenable, et située sur la rive droite de l'Euphrate, au midi de Samosate : elle appartenait à la femme de Joscelin de Courtenay, dernier comte d'Edesse. Nersès resta toujours avec son frère dans ce lieu de refuge, l'aidant avec zèle et dévouement dans toutes les fonctions de son saint ministère. Ses vertus, sa sagesse et ses écrits lui acquirent bientôt une immense réputation, et lui donnèrent un grand crédit auprès des princes arméniens et à la cour de Constantinople. Grégoire mourut en 1166, et aussitôt Nersès fut choisi pour le remplacer, du consentement unanime de tout le clergé arménien. Presque toute la durée de son pontificat fut remplie par ses négociations avec l'empereur Manuel Comnène, au sujet de l'union de l'Eglise d'Arménie avec l'Eglise grecque : elles n'eurent pas l'heureux résultat qu'il s'en promettait; l'union des deux Eglises n'était pas consommée lorsque la mort du patriarche arriva, le 13 du mois d'août de l'an 1173. Les discussions se prolongèrent encore pendant plusieurs années, et elles furent terminées par une union qui fut de bien courte durée. Nersès-Klaïetsi passe pour être l'inventeur de la poésie rimée chez les Arméniens. Quelques auteurs croient qu'on peut en faire remonter l'origine jusqu'à Grégoire Magistros, mais les pièces qu'on lui attribue ne sont pas bien authentiques; elles sont d'ailleurs tellement dures et barbares, que, comparées aux productions poétiques de Nersès, ce ne sont que des essais informes. Quoi qu'il en soit, le haut degré de perfection auquel Nersès a porté ce nouveau

genre de poésie arménienne, doit l'en faire réellement regarder comme l'inventeur; tous ses imitateurs sont restés bien loin derrière lui. Il a composé un grand nombre d'ouvrages en vers rimés, des hymnes, des cantiques dans l'ancien style poétique des Arméniens. On distingue surtout, pour l'étendue et l'importance, ceux qui ont été traduits dans le Rituel et dans les Offices de l'Eglise arménienne; ils sont remplis de beautés poétiques du premier ordre. Ce patriarche a fait encore un grand nombre de compositions profanes sur divers sujets, dont il serait trop long de donner l'énumération. Il existe de lui des homélies, des sermons, des discours très-estimés et qui ne sont pas en moindre nombre. On a aussi beaucoup de lettres de Nersès, parmi lesquelles on remarque celles qui sont adressées à l'empereur Manuel au sujet de l'union des deux Eglises; elles ont été traduites en grec. Parmi ses grandes compositions poétiques, on distingue celle qui porte le titre de *Hisous orti*, qui contient une histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament; une Histoire d'Arménie très-succincte et une longue Elégie sur la prise d'Edesse, conquise en l'an 1144 sur les chrétiens, par Emad-eddin-Zenghi, sultan d'Alep. La plupart des écrits de Nersès ont été fréquemment imprimés à Constantinople et en Russie, à l'exception de ce dernier ouvrage, que les éditeurs arméniens n'ont pas osé faire paraître, à cause des fréquentes invectives du poète contre la loi musulmane et son auteur. Toutes les éditions que les Arméniens ont données des ouvrages de Nersès sont surchargées de fautes grossières. Le docteur Zohrab de Constantinople, si connu par la découverte de l'antique version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, prépara pendant longtemps une édition complète de tous les ouvrages de cet écrivain. Dans les manuscrits arméniens de la bibliothèque de Paris, n^{os} 21 et 50, il a trouvé un grand nombre de pièces diverses restées inconnues jusqu'à présent. En 1818 on a donné à Venise, en un petit volume in-24, une édition en quatorze langues des prières de Nersès Klaïetsi. S. M—N.

NERSÈS V (CHAHASISIAN), patriarche de l'Arménie, né en 1766 à Achதாக, au pied du mont Ararat, mort à Etchmiadzin en juillet 1858. Appartenant à une des plus illustres familles du district de Chahasiz, d'où il tira son surnom de Chahasisian, Nersès fut vers 1785 envoyé à Etchmiadzin auprès de son grand-père, le catholico Kalust. Après y avoir terminé ses études et accompli diverses missions délicates, il administra quelques cures et évêchés. En 1809, il remplit par intérim les fonctions du *catholico* après la mort du titulaire Daniel. En 1811, il fut appelé à l'archevêché de Tiflis, où il resta dix-sept ans, se vouant à l'accomplissement des plans qu'il avait formés depuis longtemps pour la régénération de l'Arménie. En 1819, il construisit une école élémentaire, à laquelle il ajouta en 1823

une école normale primaire ; de là à l'année 1828, il fonda encore une institution supérieure théologique pour l'instruction des jeunes lévites arméniens, et un lycée national sous le nom d'*Ecole Nersienne*, avec une imprimerie, qui édite chaque année un certain nombre de livres de choix. Pour relever le commerce et l'industrie de ses compatriotes, il avait dans l'intervalle bâti un vaste caravansérail, établi des filatures et fondé une manufacture de glaces. Pendant la guerre de 1826 contre les Perses, Nersès, la croix à la main, marcha à la tête des milices arméniennes, qui forcèrent l'armée persane de lever le siège de Tiflis. En 1828, il devint de nouveau administrateur suffragant du patriarcat d'Etchmiadzin, et en 1829 archevêque de Kichenew en Bessarabie. Après avoir passé quatorze ans dans cette sorte d'exil, Nersès fut enfin, en avril 1843, élu à l'unanimité *catholicos* de l'Arménie, élection ratifiée par l'empereur Nicolas, qui l'appela avant son installation à St-Petersbourg, où il lui conféra l'ordre de St-Alexandre-Newsky. Nersès a relevé l'école théologique d'Etchmiadzin et soutenu tous les voyageurs qui passaient dans l'Arménie. Quant au reste, il n'a pas réalisé dans son poste élevé les espérances qu'il avait fait naître l'archevêque de Tiflis. En 1856, il fut appelé une dernière fois à St-Petersbourg pour assister au couronnement de l'empereur Alexandre II. Après sa mort, le gouvernement russe a laissé le siège d'Etchmiadzin vacant pendant deux ans avant de lui donner un successeur dans la personne de *Matheo* (Matthieu), archevêque de Constantinople.

R—L—N.

NERSES, archevêque de Tarse, l'un des principaux Pères de l'Eglise arménienne, vivait au 12^e siècle ; il était fils d'Oschin, prince de Lampron, dans la Cilicie : c'est de là que lui vient le surnom de *Lampronatsi*, qui sert ordinairement à le distinguer. Sa mère, Schahantoukh, était fille du prince Schahan, de la race des Arsacides, frère de Nersès Schnorhali, dont nous venons de parler. Il naquit en l'an 1153. Avant sa naissance, il avait été consacré à Dieu et par conséquent destiné à l'état ecclésiastique. Dans son enfance il fut conduit à Constantinople, où il plut tant à l'empereur Manuel Comnène, que ce prince voulut le garder à sa cour, promettant de le combler d'honneurs. Quoique bien jeune encore, il refusa ces offres éblouissantes ; et il se rendit au monastère de Sgevra, où, se livrant avec ardeur à l'étude, il apprit le grec, le latin, le syriaque, le copte, et devint fort habile dans toutes les sciences sacrées et profanes. En l'an 1169, peu après la mort de son père Oschin, il se rendit à Hrhomkla, où le patriarche Nersès, son oncle maternel, l'ordonna prêtre et lui donna son nom de Nersès, car jusqu'alors il s'était nommé Sempad. Il se retira ensuite dans un monastère de la Montagne noire, où il se mit sous la direction d'un savant vartabéd nommé Etienne Diratsou,

voulant se consacrer entièrement à la vie solitaire. Son frère Hethoum tenta vainement de l'arracher à sa solitude : ses efforts furent inutiles, ainsi que ceux de bien d'autres. Lampronatsi fut enfin obligé d'obéir aux ordres du patriarche Grégoire, successeur de Nersès Klaietsi, qui le nomma archevêque de Tarse en l'an 1176, à l'âge de vingt-trois ans. En 1179, il se tint à Hrhomkla un grand concile pour l'union des Arméniens avec l'Eglise grecque ; et Nersès Lampronatsi fut chargé de prononcer le discours d'ouverture, qui est regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence arménienne. Pendant toute sa vie, ce prélat eut la plus grande influence à la cour du roi d'Arménie, Léon II. Ce prince le chargea, en l'an 1190, d'aller au-devant de l'empereur Frédéric Barberousse pour le complimenter à son passage par la Cilicie. Des différends s'étant élevés entre les Grecs et les Arméniens, il fut envoyé à Constantinople en l'an 1197 ; mais sa mission n'eut aucun succès. En 1198, il assista au couronnement de Léon, sacré roi par Conrad, archevêque de Mayence, qui en avait reçu la commission de l'empereur Henri VI. Au bout de quelque temps Nersès Lampronatsi tomba malade ; et, après quelques jours de souffrance, il mourut le 14 juillet 1198 : l'Eglise d'Arménie célèbre sa mémoire le 17 de ce mois. Les ouvrages de ce saint personnage, tous estimés des Arméniens, sont : 1^o une *Explication de la liturgie arménienne* ; 2^o une *Explication des Psaumes, selon le sens moral* ; 3^o des *Commentaires sur les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse et les Douze petits Prophètes* ; 4^o Beaucoup d'homélies et de sermons ; 5^o beaucoup de lettres fort intéressantes ; 6^o une *Vie de Nersès Klaietsi*, en vers ; 7^o des *Hymnes*. Tous ces ouvrages sont inédits, à l'exception de son discours prononcé dans le concile de Hrhomkla ; il a été imprimé à Venise, 1812, 1 vol. in-8^e, avec une version italienne, sous ce titre : *Orazione sinodale di S. Nierses Lampronense, arcivescovo di Tarso, recata in lingua italiana dall' armena ed illustrata con annotazioni dal P. Pasquale Aucher*. En la même année on a fait imprimer une version du même ouvrage en grec moderne, Venise, 1812, 1 vol. in-8^e.

S. M—N.

NERVA (M. COCCEIUS), empereur romain et l'un des meilleurs princes qui aient occupé le trône, naquit vers l'an 32, à Narni, ville de l'Ombrie, d'une famille consulaire qui a produit d'illustres jurisconsultes (*voy. Cocceius*). Il s'appliqua dans sa jeunesse à la culture des lettres, et il excellait dans la poésie élégiaque (Martial, liv. 8, p. 70). Son talent en ce genre lui avait mérité la bienveillance de Néron, qui le nommait son Tibulle : mais ce ne fut point à Nerva que ce prince décerna les honneurs du triomphe et une statue ; ces distinctions furent accordées par le tyran de Rome à Cocceius, savant jurisconsulte, aïeul ou père de Nerva. Exempt d'ambition, Nerva passa ses premières années dans la retraite, occupé de

l'étude des lois et de la philosophie; il fut désigné consul avec Vespasien l'an 71, et une seconde fois avec Domitien l'an 90: ce prince soupçonneux, ayant conçu quelque défiance contre lui, n'attendait qu'une occasion favorable pour le faire périr (1); mais informé des projets de l'empereur, Nerva se décida à entrer dans une conspiration, à laquelle les chefs des prétoriens prirent part eux-mêmes, et Domitien étant tombé sous les coups des conjurés (*voy. DOMITIEN*), Nerva fut proclamé empereur le 18 septembre 96. Son premier soin fut de réparer, autant qu'il dépendait de lui, les maux causés par son prédécesseur: il arrêta toutes les poursuites pour crime de lèse-majesté, rappela les exilés, les rétablit dans la possession des biens dont ils avaient été injustement dépouillés, fit punir les esclaves et les affranchis qui avaient dénoncé leurs maîtres, et défendit de recevoir à l'avenir leur témoignage dans quelque cause que ce fût. Il fit cesser les persécutions contre les chrétiens et renouvela les lois contre les délateurs. Il confirma, par un édit que Pline le Jeune nous a conservé, tous les dons qu'avait faits Domitien, distribua des terres aux familles pauvres, soulagea les villes affligées de quelques fléaux, et pourvut à l'entretien des enfants abandonnés. Pour subvenir à ces dépenses, il s'imposa la plus sévère économie et vendit ses bijoux, ses joyaux et son propre patrimoine. A l'exemple de Titus, il ne décida jamais aucune affaire importante sans avoir pris l'avis du sénat; et voulant rendre à ce corps illustre la considération et l'indépendance qu'il avait perdues, il prit l'engagement solennel qu'aucun de ses membres ne serait mis à mort. Le sénateur Calpurnius Crassus ayant conspiré contre sa vie, il se contenta de l'exiler. La bonté de Nerva encouragea les séditieux. Les prétoriens soulevés le forcèrent de leur livrer les meurtriers de Domitien, qu'ils firent périr dans les tourments. Cet événement déterminait l'empereur à se choisir un collègue, dont la fermeté pût imposer aux méchants. Comme il préférait le bien public à l'avancement de sa famille, il adopta Trajan, et se reposa sur lui de tous les soins de l'empire (*voy. TRAJAN*). Un choix si sage a mérité à Nerva les bénédictions de la postérité. Cet excellent prince mourut d'un accès de fièvre causé par un mouvement de colère vers la fin de janvier 98, à l'âge de 66 ans, suivant Dion Cassius: il avait occupé le trône un peu plus de seize mois. Pline le Jeune dit que le commencement de son règne fut l'époque du retour à la liberté, et Tacite l'a loué d'avoir su allier deux choses avant lui opposées, l'autorité suprême et la liberté des citoyens (*Vie d'Agricola*, c. 3). On ne lui reproche que son goût pour le vin et son excessive facilité, qui fit dire au sénateur

(1) Suivant Philostrate, Nerva avait été exilé par Domitien à Tarente, ou suivant Aurel. Victor, dans la Séquanie (aujourd'hui la Franche-Comté); mais la suite des événements prouve qu'il était à Rome lorsque éclata la conjuration contre Domitien.

teur Frontin: « C'est un grand malheur de vivre « sous un prince où tout est défendu; mais c'en « est un non moins grand de vivre sous un prince « où tout est permis. » L'anecdote suivante donnera une juste idée de l'indulgence de Nerva. Le sénateur Junius Mauricus, exilé par Domitien, était à table avec l'empereur et voyait assis parmi les convives Veiento, l'un de ses délateurs. La conversation tomba sur Catullus Messalinus, mort depuis peu, dont la mémoire était en exécution à cause de ses délations odieuses et des avis sanguinaires qu'il avait toujours été le premier à ouvrir dans le sénat. Nerva lui-même demanda ce qu'on pensait qu'il lui fût arrivé s'il eût vécu. « Je crois, répondit Mauricus, qu'il souperait « avec nous (*Plin. Jun., lib. 4, ep. 22*). » On a des médailles de Nerva en tous métaux. Les plus rares sont celles d'or restituées par Trajan. Valois a donné des *Observations* sur quelques médailles de Nerva dans le tome 14 du *Recueil de l'Académie des inscriptions*. W—s.

NERVAL (GÉRARD DE). *Voyez GÉRARD*.

NERVET (MICHEL), né à Evreux vers 1662, mort dans cette ville en 1729, y exerça la médecine avec distinction, et comme il était très-laborieux, il se livra à l'étude de l'hébreu et du grec, afin de pouvoir s'exercer sur les textes primitifs de la Bible. Il avait composé beaucoup de dissertations et de notes sur l'Ancien et le Nouveau-Testament. On ignore ce que sont devenus ses manuscrits, dont on n'a imprimé que quatre *Explications* sur un même nombre de passages du dernier de ces livres. Le P. Desmolets a recueilli ces explications dans la première partie du tome 3 de ses Mémoires. D—B—S.

NERVÈZE (ANTOINE (1), sieur DE), littérateur fort médiocre, était né vers 1570, probablement dans le Poitou, car il était lié d'une étroite amitié avec Scévole de Ste-Marthe, et c'est à Poitiers que fut imprimée la première édition de ses *Essais poétiques*. Si on l'en croit, il ne chercha dans la culture des lettres qu'une ressource contre l'ennui, et il céda aux instances de ses amis en mettant au jour le recueil de ses vers, « qui ne pouvaient « laisser que de mauvaises impressions, tant « pour la vanité du sujet que pour l'ignorance « du style (*Préface*) ». Nervèze avait eu l'occasion de donner des preuves de son dévouement à Henri IV, dans le temps que ce prince n'était que roi de Navarre; et Henri le nomma, dans la suite, secrétaire de la chambre. Il fut l'un des premiers à déplorer le coup funeste qui priva la France de ce grand roi: mais un pareil sujet était trop au-dessus de ses forces, et un contemporain (l'Estoile) nous apprend que les vers de Nervèze, qu'il appelle une *niaiserie*, se vendaient

(1) L'abbé Goujet lui donne les prénoms de *Guillaume-Bernard*, et il a été suivi par les nouveaux éditeurs de la *Bibliothèque de France*, et par Philippon, *Dictionnaire des poètes français*. Mais Nervèze n'a jamais fait précéder son nom que de l'initiale A, que d'autres biographes croient être celle d'Antoine.

deux sols sur les quais de Paris (voy. le *Journal de Henri IV*). Nervèze passa ensuite au service de Henri II, prince de Condé, et il ne négligea rien pour l'empêcher de prendre part aux troubles qui éclatèrent sous la régence de Marie de Médicis : mais il eut le chagrin de voir ses conseils méprisés et son maître enfermé à la Bastille (voy. CONDÉ). On ignore l'époque de la mort de Nervèze ; mais on sait qu'il vivait encore en 1622. C'est Laur. Josse Leclerc qui nous apprend cette particularité dans la *Bibliothèque de Richelet*. On connaît de lui : 1° les *Amours de Filandre et Marizée*, Lyon, 1603, in-16 ; 2° les *Amours diverses en sept histoires*, Paris, 1605, in-12 ; 3° les *Amours d'Olympe et de Birène*, fait à l'imitation de l'Arioste, Lyon, 1605, in-12 ; 4° *Essais poétiques*, Poitiers, 1605, in-16 ; Paris, même année : il est probable que ces deux éditions ne diffèrent que par le changement du frontispice. On y voit un grand nombre de sonnets, des stances, des chansons, une ode sur Fontainebleau, quelques épîtres adressées à ses amis Scévole de Ste-Marthe, Desportes, J. Bertaut, etc. Dreux du Radier dit qu'en lisant ce recueil, il n'y a trouvé qu'une seule pièce qui, sous une plume plus adroite, eût pu faire quelque chose de délicat : ce sont des stances dans le goût anacréontique ; il les a insérées dans ses *Récitations historiques*, t. 1^{er}, p. 331. 5° *Les Poèmes spirituels*, Paris, 1606, in-12 ; 6° les *Aventures guerrières et amoureuses de Léandre*, ibid., 1608, 2 parties ; Lyon, 1610, in-12 ; 7° les *Aventures de Lidior*, Lyon, 1610, in-12. C'est peut-être le même roman que le précédent ; 8° *le Songe de Lucidor ou Regrets sur la mort de Théophile* (Henri IV), Paris, 1610, in-12. L'abbé Goujet, qui n'avait pas vu cette pièce, a cru qu'elle était relative au poète Théophile ; mais il aurait pu reconnaître facilement son erreur, puisque Théophile n'est mort qu'en 1627 (voy. la *Bibl. franç.*, t. 14) ; 9° *Discours funèbre sur le trépas du roi Henri IV*, ibid., 1610, in-12 ; 10° *Oraison funèbre du duc de Mayenne*, ibid., 1611, in-12 ; réimprimée à Lyon en 1618, in-12, sous ce titre : *Histoire de la vie et trépas de Charles de Lorraine, duc de Mayenne* ; 11° *Lettre de consolation au duc de Montmorency, sur la mort du connétable, son père*, ibid., 1614, in-8° ; 12° *Lettre écrite au prince de Condé*, ibid., 1614, in-8°. Elle fait beaucoup d'honneur à Nervèze, par le ton de vérité et d'abandon qui y règne. Les sentiments qu'elle renferme sont ceux d'un honnête homme et d'un serviteur dévoué. W—s.

NESAWY (MOHAMMED BEN AHMED AL MONSCHY, surnommé EL), parce qu'il était natif de Nesa dans le Khorasân, fut gouverneur de cette ville pour le sultan de Kharizme au commencement du 7^e siècle de l'hégire (13^e de l'ère chrétienne). Son mérite et sa réputation le firent connaître du sultan Djelal-eddyn-Mankberny, qui lui donna la charge de secrétaire d'Etat. Nesawy, contemporain de l'invasion des Tartares sous Djenghiz-

Khan et de la chute de l'empire du Kharizme, recueillit des Mémoires sur cette époque mémorable et en composa un ouvrage intitulé : *Seirat Djelal-eddyn-Mankberny*. C'est la vie de ce sultan, fameux par ses hauts faits d'armes, ses fautes et ses revers (voy. DJELAL-EDDYN-MANKBERNY). L'auteur y parle avec beaucoup de passion du conquérant tartare, qu'il regarde avec raison comme le fléau de l'humanité et de l'islamisme, de même que l'historien Arab-Schah, deux siècles après, a peint Tamerlan sous les plus noires couleurs. Malgré cette partialité, l'Histoire de Nesawy, écrite en arabe, est intéressante et exacte ; et le poète Saady la cite avec éloge dans son *Gulistan*. La bibliothèque de Paris en possède un manuscrit. On ignore l'année de la mort de Nesawy, qui fut peut-être victime des Tartares. A—r.

NESEMANN (JEAN-PIERRE), pédagogue allemand, né en Saxe vers 1722, mort à Coire en Suisse le 26 janvier 1802. Il arriva en 1760 en Suisse, où, avec un savant de la famille noble des Planta, il fonda une institution supérieure d'instruction publique au château de Haldenstein (dans les Grisons). Sous la direction de Nesemann, cet établissement, auquel il ajouta une école supérieure théologique pour les deux confessions protestantes, arriva bientôt à une célébrité européenne. En 1771, Nesemann réunit l'institution de Haldenstein au *Philanthropine*, récemment fondé à Marschlins, dans le même canton, par le comte Ulysse de Salis. Il continua à être le directeur des deux écoles réunies. Nouveau changement en 1790, où Jean-Baptiste Tscharnier, bourgmestre de Coire, établit un nouveau séminaire et gymnase académique à Reichenau, près de cette ville, collège devenu célèbre par les leçons de mathématiques qu'y donna pendant quelque temps Louis-Philippe d'Orléans, plus tard roi des Français. C'était par l'intermédiaire du duc de Sillery, ami d'Aloyse Jost de Zizers, un des professeurs les plus distingués de l'établissement, que le prince français y avait été reçu. Nesemann avait du reste inspiré assez de confiance pour que Tscharnier le mit à son tour à la tête de la nouvelle création. Sans se mêler d'intrigues politiques, le directeur était cependant comme homme libéral exposé à beaucoup d'attaques. Pillé d'abord par les Français en 1799, il fut ensuite, dans la même année, enlevé par les Autrichiens qui avaient réoccupé les Grisons. Déporté dans les prisons du Tyrol, Nesemann mourut peu après son retour à Coire. Il était du reste rempli d'inspirations républicaines, qu'il tâchait de faire passer dans l'esprit de ses élèves. R—L—N.

NESMOND (HENRI DE), d'une famille noble, originaire de l'Angoumois, se fit de bonne heure un nom dans la chaire, tandis qu'un de ses frères, le chevalier de Nesmond, illustrait le sien dans la marine. Les succès du prédicateur le portèrent sur le siège épiscopal de Montauban, puis sur celui d'Alby. Il fut reçu en 1710 à l'académie

française, à la place de Fléchier, dont il reproduisit, sinon le talent oratoire, du moins toutes les vertus apostoliques. Nommé à l'archevêché de Toulouse, il n'eut recours qu'aux voies douces et persuasives pour essayer de ramener à l'unité de foi les protestants qui remplissaient son diocèse. Ses fonctions lui imposaient souvent le devoir de haranguer le monarque au nom du Languedoc. Ce fut dans une occasion semblable qu'étant resté court devant Louis XIV après quelques mots d'exorde, ce prince lui dit avec bonté : « Je suis bien aise que vous me donniez « le temps de goûter les belles choses que vous « me dites (1). » — Henri de Nesmond mourut en juin 1727. Il avait fait quelques vers dans sa jeunesse. Ses *Discours et Sermons*, Paris, 1734, in-12, sont écrits du style d'un homme du monde, c'est-à-dire avec une simplicité noble, et en même temps avec cette négligence par laquelle les gens de qualité affectaient quelquefois de se distinguer des écrivains de profession. F—r.

NESSÉL (DANIEL DE), bibliographe, né à Minden en 1644, était fils du pro-recteur de l'académie de cette ville. Son père, homme de mérite, dont on a des dissertations, des lettres et quelques recueils de vers latins, lui fit faire ses premières études avec le plus grand soin. Il fréquenta ensuite les principales universités de l'Allemagne, reçut le bonnet de docteur en droit à Rostock, et, s'étant rendu à Vienne en 1667, y embrassa la foi catholique et parvint à y être employé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères. Il fut nommé en 1679 conservateur de la bibliothèque impériale, et continua la description des manuscrits commencée par Lambecius; mais il le fit sur un plan moins étendu (voy. LAMBECIUS). L'empereur Léopold lui accorda des lettres de noblesse et le nomma l'un de ses conseillers. Nessel, regardé par les uns comme un vrai savant, par les autres comme un plagiaire et un intrigant, mourut à Vienne vers la fin de l'an 1699. On a de lui : 1° *Breviarium ac Supplementum commentariorum Lambecianorum, sive catalogus aut recensio specialis codicum Mss. græcorum necnon linguarum orientalium August. bibliothecæ Casaræ Vindobonensis*, Vienne, 1690, 7 parties en 2 volumes in-fol. Nessel a refondu dans cet ouvrage celui de Lambecius, et l'a complété par la description des manuscrits grecs et orientaux que son prédécesseur n'avait pas encore fait connaître; mais on assure que cette partie de son travail n'était pas plus difficile que la première, puisqu'il avait à sa disposition les notes de Lambecius, dont il a usé largement sans le nommer. On trouve à la fin du second volume des tables très-commodes pour la facilité des recherches (voy. Jacq.-Fréd. REIMMAN). 2° *Prodromus historiæ pacificatoræ*, Vienne, 1690, in-fol. C'est l'annonce d'un cata-

logue chronologique de tous les traités de paix, depuis 1400 jusqu'à 1685; mais ce projet n'a point été exécuté; 3° *Sciagraphia magni corporis historici*, etc., ibid., 1692, in-4°. C'est le prospectus d'un Recueil d'ouvrages du moyen âge, dont Nessel jugeait la publication utile pour l'histoire. Nessel a publié un *Supplément* à l'Histoire des évêchés et des monastères de l'Allemagne, par Bruschi, tiré des manuscrits de la bibliothèque de Vienne (voy. BRUSCHIUS); et il promettait de mettre au jour quelques *Chroniques* (voy. B. PEZ). W—s.

NESSI (JOSEPH), médecin, né à Como le 11 mai 1741, fut reçu docteur en chirurgie à l'université de Pavie, et fit sa pratique dans les plus célèbres hôpitaux de l'Italie. Médecin dans les troupes autrichiennes, il abandonna ce service en 1768 et fut nommé médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Como. En 1772, il parvint à extraire, de l'estomac d'une jeune demoiselle, deux aiguilles et quatre épingles qu'elle avait avalées pour se suicider. Cette opération lui valut la place de professeur de chirurgie à l'université de Pavie. Fatigué de ses travaux, il obtint en 1790 d'être admis à la retraite; mais peu d'années après il fut rappelé à son poste et n'obtint sa retraite définitive qu'en 1808. Il reprit alors l'exercice de sa profession à Como; et en 1820, le célèbre Scarpa s'étant démis de la place de directeur de la faculté de médecine dans l'université de Pavie, le gouvernement l'offrit à Nessi, qui la refusa à cause de son âge avancé. Il mourut en 1821. Son meilleur ouvrage est l'*Art des accouchements*, qui a été traduit en plusieurs langues et adopté dans plusieurs universités. Il en préparait une seconde édition quand il mourut. Si Nessi, doué d'une grande érudition et plein de connaissances acquises par une longue pratique, avait eu un esprit plus vif et plus de profondeur dans ses pensées, il occuperait certainement une des premières places parmi les médecins contemporains. Ses ouvrages sont : 1° *Lettera sulla morte d'una donna seguita poche ore dopo il parto* (Lettre sur la mort d'une femme, quelques heures après son accouchement), Como, 1772; 2° *Osservazioni medico-chirurgiche sopra due aghi, quattro spilli, e due pezzetti di vetro cavati da una mammella* (Observations médico-chirurgicales sur deux aiguilles, quatre épingles et deux morceaux de verre extraits du sein d'une jeune personne), Como, 1778; 3° *Istituzioni di chirurgia* (Eléments de chirurgie), Pavie, 1780; 4° *Arte ostetricia teorico-pratica* (Art théorique-pratique des accouchements), Pavie, 1790; 5° *Discorsi sopra le precipitate sepolture* (Discours sur les enterrements trop précipités), 1801; 6° *Oratio academica de vini usu ad sanitatem conservandam et multos morbos curandos*, Paris, 1807; 7° *Discorso accademico sulle forze della natura per isbarazzarsi dai feti sviluppati ed intratti nell' addomine alla lacerazione dell' utero* (Discours académique sur les forces que déploie la nature

(1) On a cité un mot à peu près semblable, dit par le même prince à Massillon, qui s'était arrêté quelques instants avant de reprendre la suite de son discours (voy. MASSILLON).

pour débarrasser l'abdomen des fœtus qui y ont pénétré en cas de laceration de l'utérus), Pavie, 1808; 8° *Discorso intorno all' uso dell' acqua come remedio intorno ed esterno* (Discours sur l'usage de l'eau comme remède intérieur et extérieur), Como, 1811; 9° *Discorsi sulle forze della natura per sanare molte malattie interne* (Discours sur les forces de la nature pour guérir de plusieurs maladies internes), Como, 1812. Az—o.

NESSIMI (EMAD'-EDDIN), poète mystique, était originaire de Nessim, ville située dans le territoire de Bagdad, et fut honoré du titre de *Seyd*, comme descendant direct de Mahomet. Il se retira, sous le règne d'Amurath II, dans l'Asie Mineure, où il se livrait à son goût pour la poésie. Nessimi possédait également bien le persan, le turc et l'arabe; et tout semblait lui promettre une brillante carrière, lorsque ses inconséquences, fruits d'une imagination déréglée, l'entraînèrent dans les sombres ténèbres du mysticisme, qui amenèrent sa perte. Tour à tour dominé par les absurdes rêveries des contemplatifs du musulmanisme moderne et les prétendues lumières de certains docteurs qui, en dépit de la raison et de l'expérience, se sont maintenus jusqu'ici en crédit dans l'Orient, Nessimi s'enfonça dans tous les mystères de la science des lettres de l'alphabet. Cette prétendue science, qui s'appelle *horouf*, d'un mot qui indique les lettres de l'alphabet, était toute de la création de son maître Fadhl'-Allah; elle se confond, selon Hadji-Khalfa, avec celle qui est connue sous le nom de *Simia* (1), en d'autres contrées, et occupe une grande place dans l'art de connaître l'avenir. Ses effets merveilleux ont marqué sa place à la suite de la science des esprits (*Rouhânieh*), celle des sphères célestes (*Falak*) et celle de l'astrologie (*Nedjameh*). Les secrets de cet art résident dans la miraculeuse valeur des trente-deux lettres de l'alphabet (2), dont chacune est censée représenter une figure particulière; tout consistait donc dans la parfaite intelligence de ces mystères, et il paraît que Nessimi y réussit complètement. Heureux s'il ne se fût pas jeté dans quelques chimères d'un autre genre qui devaient recevoir un accueil bien différent! Il prétendit expliquer la nature de l'Etre infini; et sa ridicule présomption l'engagea dans des opinions dont l'indiscrète publicité excita un terrible scandale. Entre autres propositions, il alla jusqu'à dire ouvertement que l'âme, dans le moment de la contemplation, lorsqu'elle est, pour ainsi dire, pénétrée par la Divinité, en est entièrement absorbée et s'identifie avec elle d'une manière aussi intime que la goutte d'eau avec l'eau de la mer dans laquelle elle a été reçue. Cette doctrine fut considérée comme menant directement à l'athéisme; Nessimi fut cité devant

les docteurs d'Alep, qui, après s'être bien assurés de sa véritable croyance, le condamnèrent à être écorché vif, supplice réservé aux athées (1). Il nous reste de Nessimi trois divans ou recueils de poésies turques, arabes et persanes. R—n.

NESSIR-KHAN, souverain et législateur du Béloutchistan, était fils d'Abdallah-Khan, dont les ancêtres régnaient depuis trois générations sur cette contrée maritime, située entre l'Hindoustan et la Perse. Nessir fut dans sa jeunesse mené avec Hadji-Mohammed, son frère aîné, à Nadir-Schah pour servir d'otage de la fidélité de leur père, lorsque ce conquérant marchait vers l'Inde en 1738. Hadji-Mohammed, à la mort de son père, fut placé par Nadir-Schah sur le trône, mais il se conduisit si mal, que Nadir, à son retour de l'Inde, passant à quelque distance de Kélat, capitale du Béloutchistan, y envoya Nessir, après lui avoir donné un kalaat et d'autres marques d'honneur, et l'avoir, ajoutent les historiens, engagé à détrôner son frère pour rendre à sa patrie la tranquillité et la prospérité dont elle ne jouissait plus. Nessir, qui déjà s'était acquis une grande réputation de courage et de prudence, fut accueilli dans le Béloutchistan comme un libérateur. Il essaya d'abord la voie des remontrances auprès de son frère; convaincu de leur inutilité, le nouveau Timoléon entra dans l'appartement du tyran pendant qu'il y était seul, et le poignarda. Suivant une autre version plus probable, il le fit assassiner par les gardes du palais: au reste, il parlait toujours avec une douleur extrême de cette action, à laquelle, disait-il, le salut de sa patrie avait seul pu le déterminer. Nessir, proclamé souverain au milieu des acclamations universelles, instruisit de l'événement Nadir-Schah, qui lui expédia un firman pour lui conférer le gouvernement du Béloutchistan et de ses dépendances. La conduite du nouveau gouverneur lui gagna l'affection de ses sujets; il rétablit la paix, fit régner dans son pays un ordre inconnu jusqu'alors, et, assurant l'exécution des sages règlements qu'il introduisit, fit fleurir le commerce, garantit la tranquillité au dehors, visita soigneusement toutes les parties de ses Etats, sut maintenir dans le devoir les chefs des hordes errantes qui les parcourent, et embellit sa capitale. A la mort de Nadir-Schah en 1747, il reconnut pour son suzerain Ahmed-Schah-Ahdally, fondateur de la monarchie de Kaboul. Onze ans après, il se déclara indépendant. Ahmed-Schah envoya contre lui une armée nombreuse qui fut défaite; alors il se mit lui-même à la tête de ses troupes et vint l'investir dans Kélat; après un siège très-long, un traité mit fin à la guerre; Nessir ne fut assujéti qu'à fournir des troupes en cas de guerre. En 1760 et 1761, il joignit Ahmed-Schah dans sa seconde campagne de l'Hindoustan

(1) Voy. la *Description de l'Arabie* de Niebuhr, t. I^{er}, p. 174, etc.

(2) Les Turcs ont adopté les quatre lettres ajoutées par les Persans à l'alphabet arabe.

(1) L'année de cet événement est laissée en blanc dans l'exemplaire de Hadji-Khalfa, que nous avons consulté.

et s'y distingua par sa bravoure. En 1769, il aida Ahmed à repousser les Persans, ce qui lui valut une augmentation de territoire; ensuite, il apaisa une révolte fomentée par un de ses parents. Il passa tranquillement les dernières années de sa vie et mourut au mois de juin 1795 dans un âge très-avancé, laissant trois fils et cinq filles. Il était libéral, brave, juste, clément, patient dans l'adversité et d'une fidélité si scrupuleuse à remplir ses promesses, que jamais il n'essaya même d'éluder les moins importantes. S'il eût gouverné une nation plus éclairée ou mieux connue des Européens, sa renommée l'eût fait regarder comme un phénomène entre les souverains de l'Asie. Sa mémoire, révérée de ses compatriotes, a fait passer chez eux son nom en proverbe pour désigner un prince accompli. E—s.

NESSON (PIERRE DE) (1), poète français, vivait dans le 15^e siècle; il était officier de Jean de Bourbon, qui fut fait prisonnier par les Anglais à la bataille d'Azincourt et mourut en 1433, après une captivité de dix-neuf ans. Nesson, dans le dessein de procurer quelques distractions à son maître (2), composa le *Lay de la guerre*, et lui adressa ce poème dans sa prison. André Duchesne en a publié des fragments dans ses annotations sur les *Œuvres* d'Alain Chartier, p. 820. Il fut continué par la veuve de Jean dans l'office qu'il exerçait au comté de Montpensier, et lui en témoigna sa reconnaissance par quelques vers. La réputation dont il jouissait parmi ses contemporains s'est soutenue bien longtemps. Geoffr. Tory disait en 1529 dans son *Champ fleury*, que qui pourrait *finer* (3) les *Œuvres* de Nesson, ce serait un grand plaisir pour user du doux langage qui y est contenu. Il est cité d'une manière très-honorable par Lacroix du Maine pour son *Oraison à Notre-Dame*. Cette pièce, imprimée à Brehan-Loudéac (4), *Robinc Fouquet*, 1484, in-4^o, fut reproduite sous ce titre : *Supplication à Notre-Dame*, sans date, in-4^o; goth., 6 feuil., avec deux grav. en bois (*Voy. le catalogue de la Vallière*). Elle a été insérée dans la première édition du *Grand Calendrier et Compost des Bergiers*; et on la retrouve enfin sous le titre de *Testament de P. de Nesson*, à la suite de la *Danse aux aveugles* (*voy. P. MICHAULT*), dans la réimpression qu'en a donnée Ledoux. On peut juger par cette pièce que Nesson était très-moderé dans ses vœux, puisqu'il se contente d'avoir de quoi n'être pas obligé de mendier. On doit encore à Nesson : *Les neuf leçons de Job*, *exposées*

(1) L'abbé Vitrac, qui avait fait beaucoup de recherches sur les auteurs du Limousin, pense que Pierre de Nesson était né dans cette province, à Nexon, petite ville dont, suivant l'usage du temps, il prit le nom, qui a pu s'écrire ou se prononcer *Nesson*.

(2) Afin, dit-il, qu'en la prison,
Là où ne puis autrement luy aider,
Je le peusse un peu désennuyer.

(3) *Finer*, vieux mot qui signifie évidemment ici rassembler, recueillir, compléter.

(4) C'est un petit bourg de Bretagne, au diocèse de St-Brieuc. Cette édition est de la plus grande rareté. La plupart des bibliographes ne l'ont point connue.

en rime. Duverdier en a rapporté le commencement et la fin dans sa *Bibl. française*, t. 3, p. 147. Un volume, intitulé les *Œuvres poétiques* de P. de Nesson, fait partie des manuscrits du Vatican (*Voy. Biblioth. bibliothecar.*, p. 27). Nesson était oncle de madame *Jeannette*, femme bien docte en poésie. Martin le Franc la cite avec éloge dans le *Champion des dames*; et Jean Bouchet, dans son *Jugement poétique de l'honneur féminin*, la place à côté de Christine de Pisan. On trouve une notice sur Nesson dans la *Bibliothèque française* de Goujet, t. 9, p. 177. W—s.

NESTLER (JEAN-CHARLES), agronome et naturaliste allemand, né en 1783 à Wurbenthal, dans la Silésie autrichienne, mort à Olmutz le 9 juillet 1842. Après avoir étudié dans cette dernière ville la philosophie et le droit, il fonda en 1812 une institution secondaire à Klafferbrunn en Autriche. De retour en Moravie en 1818, il se voua aux études agronomiques. En 1821, agrégé de l'université de Vienne, il devint en 1823 professeur d'agronomie à Olmutz. Il a coopéré à la fondation du journal d'agriculture intitulé *la Moravia*, et écrit : *Communications sur le meilleur choix et les meilleurs moyens de préparation et d'emploi du fumier*, en allemand, Bruun, 1835; — *Histoire naturelle générale*, avec Diebl, en allemand, Brunn, 1836; — *Sur les comestibles les plus usités de la Moravie et de la Silésie, qui, à côté de leur plus grande quantité nutritive, sont encore plus faciles à mettre en réserve pour les cas de disette* (ce mémoire, aussi en allemand, a remporté un prix), Brunn, 1837. Nestler a encore fourni son contingent à la *Revue agronomique* d'André, et aux *Communications de la société d'agriculture moravo-siléenne*. R—L—N.

NESTOR, le père de l'histoire russe, né l'an 1056 dans la Russie méridionale, prit l'habit à l'âge de dix-sept ans dans le couvent des Cavernes (1) à Kiew, où il mourut vers l'an 1116. Nous avons de lui son *Patericon* et sa *Chronique*. Dans le premier de ces ouvrages il a écrit la *Vie des hommes illustres et pieux qui avaient vécu avant lui dans son monastère* (Kiew, à l'imprimerie du monastère des Cavernes, 1661 et 1702; Moscou, 1759, in-fol.). La première partie du *Patericon* a pour titre : *Pars prima, in qua reperuntur vitæ Sanctorum venerabilium et θεοφορων Patrum nostrorum Peczericorum, scriptæ a venerabili nostro patre Nestore, chronographo russo*. L'ouvrage, écrit en vieux slavons, ne nous est point parvenu en entier; nous n'avons que les extraits qu'en fit Siméon, évêque de Wladimir et de Susdal, dans le 13^e siècle. La *Chronique* de Nestor, beaucoup plus importante, nous est parvenue en entier et dans un grand nombre de manuscrits.

(1) Ce couvent, le plus ancien de la Russie, fut fondé par des anachorètes qui, s'étant arrêtés sur les bords du Dnieper, avaient creusé pour leur demeure des cavernes, en langue slavonne *Peczerka*. Ce couvent, qui est aujourd'hui renfermé dans les murs de Kiew, a pris de là le nom de *Peczerskij monastyr* (monastère des Cavernes).

C'est le plus ancien monument que les Russes possèdent pour l'histoire de leur pays et de leur littérature; elle est aussi écrite en ancien slavons. Les historiens byzantins, Cedrenus, Jean Scylitza et Xiphilin, ont vécu dans le temps de Nestor, qui paraît avoir connu leur travail, ainsi que les chroniques byzantines antérieures. Alors les communications entre Kiew et Constantinople étaient faciles et fréquentes. A l'exemple des Byzantins, Nestor, commençant à Noé, donne d'abord l'ancienne cosmographie, la dispersion des nations, ensuite la position géographique des peuples qui, s'étant avancés vers le nord et l'occident, s'étaient établis sur les bords du Danube, du Dniester, du Dnieper, de la Desna, du Przipiec, de la Dwina, du Volga, et sur les monts Karpathes. De là il vient à l'origine des Slaves, auxquels appartiennent les Russes, qu'il écrit *Rus* et non *Russ*; il ne connaît ni les *Rossiani* ni les *Roxolans*. Selon lui, le nom de la Russie a commencé vers l'an 852 à être connu. Peu après, les Slaves, qui habitaient la partie septentrionale de la Russie, étant en discorde entre eux, députèrent au delà de la mer vers les Russes—Warages, qui leur envoyèrent trois frères. L'aîné, appelé Rourik, s'arrêta à Ladoga, qui devint le berceau de la monarchie russe. Oleg, successeur de Rourik, s'étant emparé de Kiew en 882, et y ayant transféré sa résidence, l'empire russe s'étendit de la mer septentrionale au sud, jusqu'au delà du Dnieper; Nestor suit les événements jusqu'en 1116. Sa Chronique fut continuée par Sylvestre, abbé de St-Michel, qui mourut à Kiew en 1123. Deux autres religieux ont poussé la Chronique, l'un jusqu'en 1137, l'autre jusqu'en 1203. Ces quatre écrivains formèrent la première classe des annales russes, qui ont été continuées jusqu'au 16^e siècle; mais la collection entière a conservé le nom de *Nestor*. La partie qui lui appartient incontestablement se distingue par la simplicité et la gravité du style. L'auteur met toujours ses personnages en action. En parcourant sa Chronique, on croit lire les livres historiques de l'Ancien Testament. En 1668, un prince de Radzivil, qui était gouverneur de Königsberg, enrichit la bibliothèque de cette ville d'un manuscrit contenant la Chronique de Nestor. Comme Pierre le Grand visita en 1716 cette bibliothèque, ce manuscrit lui fut montré, et il en demanda une copie. Les Russes ayant pris Königsberg pendant la guerre de sept ans, envoyèrent le manuscrit original à St-Petersbourg. On en avait donné une traduction allemande très-inexacte (St-Petersbourg, 1732). *Nestor* a reparu dans les différentes collections de chroniques que les Russes ont publiées dans ces derniers temps. Schlœzer a commencé à le publier avec une traduction et des notes en allemand en 1802, Gœttingue, in-8°. Le premier volume est consacré à une introduction à l'ancienne histoire de Russie, pleine de vues sur l'essence et la méthode de la critique historique en général. Le second ren-

ferme l'histoire ancienne de Russie, ou l'*avant-Rourik* (dans le sens où notre Mézeray a dit l'*avant-Clovis*), et le règne de ce prince; le troisième le règne d'Oleg, et le quatrième celui d'Igor. Le cinquième volume, publié en 1809, se termine à l'an 980. M. Louis Paris avait entrepris en 1835 une traduction française de la *Chronique* de Nestor, en l'accompagnant de notes et d'un recueil de pièces inédites touchant les anciennes relations de la Russie avec la France; cette publication fut arrêtée après les deux premiers volumes; M. Daunou en a rendu compte dans le *Journal des savants*, novembre 1835. G—y.

NESTOR DENIS (le P.), l'un des premiers lexicographes qui aient paru depuis la renaissance des lettres, était de Novare, et, suivant Cotta, de la noble famille des Avogadro (voy. *Museo Novar.*, p. 234). Ayant embrassé la règle des frères mineurs ou cordeliers, il partagea sa vie entre l'étude et les exercices de piété. Désirant propager l'usage de la langue latine, il en composa un dictionnaire. Maius ou Maggio (voy. ce nom) avait déjà fait un travail à peu près semblable; mais il ne paraît pas que Nestor en ait eu connaissance. Ce dernier cite sur chaque mot plusieurs auteurs anciens et modernes qui l'ont employé; et cette attention, que les lexicographes plus récents n'ont pas toujours eue, donne à son ouvrage un nouveau degré d'intérêt pour les amateurs de l'histoire littéraire. Le dictionnaire (*onomasticon*) de Nestor parut à Milan en 1483, in-fol. Cette première édition est très-rare. Il en existe cinq autres: trois de Venise, une de Paris et une de Strasbourg, publiées de 1488 à 1507; mais, comme celui de Maggio, l'onomasticon de Nestor ne tarda pas à être remplacé par le dictionnaire de Calepin (voy. ce nom). Wadding n'a pas su que le dictionnaire de Nestor était imprimé, puisqu'il n'en cite aucune édition (voy. *Scriptor. ordin. minor.*, p. 262); mais en revanche il fait des diverses parties qui forment les prolégomènes ou préliminaires, autant d'ouvrages détachés que l'on a réunis, dit-il, à Strasbourg en 1507: *De octo partibus orationis*; — *Quarundam dictionum et orationum expositio, cum aliis variis notandis*; — *Liber de quantitate syllabarum*; — *Emendatio libelli Sulpitii de quantitate syllabarum*. Wadding attribue en outre à Nestor un abrégé de physique (*Compendium physicum*), Paris, 1586, in-8°. W—s.

NESTORIUS, devenu si fameux par l'hérésie à laquelle il a donné son nom, était né à Germanicie, ville de Syrie, d'une famille obscure. Admis jeune dans un des monastères des faubourgs d'Antioche, il s'y forma, sous la direction d'habiles maîtres, à l'étude des lettres sacrées et à la pratique des vertus. Il fut ordonné prêtre à l'âge exigé par les canons, et apporta dans l'exercice du saint ministère des talents qui étendirent au loin sa réputation. Il fut nommé, en 428, patriarche de Constantinople, par Théodose;

et il parut n'avoir accepté ce siège que pour mettre un terme aux dissensions de l'Eglise grecque. Il renouvela les anathèmes lancés contre les doctrines pernicieuses, les combattit par son éloquence, et poussa même le zèle au point d'armer l'autorité contre ceux qui persistaient dans l'erreur. Mais tandis que ce prélat poursuivait avec tant de violence les malheureux disciples d'Arius et de Novat, il protégeait lui-même une secte nouvelle, non moins condamnable que celles qu'il s'efforçait de détruire. Un prêtre, nommé Anastase, qu'il avait amené d'Antioche, fut le premier qui osa prêcher qu'on ne devait point donner à la Ste-Vierge le titre de *Mère de Dieu*. Nestorius, au lieu d'apaiser le scandale qu'Anastase avait excité, voulut le justifier. « On doit « distinguer, disait-il, deux personnes dans Jésus-Christ, ainsi que deux natures, l'une divine et « l'autre humaine, qui conservent chacune leurs « attributs. Marie est la mère du Christ considéré « comme homme ; mais il est absurde de croire « qu'elle soit la mère de Dieu. » Nestorius niait donc l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, et détruisait par conséquent tout le mystère de l'Incarnation. Cette doctrine, qui trouva un grand nombre de partisans, fut attaquée par St-Cyrille d'Alexandrie, et condamnée par le pape Célestin l'an 430. St-Cyrille, après avoir épuisé toutes les voies de la douceur et de la persuasion pour ramener Nestorius, assembla dans Alexandrie un synode où ses principes furent anathématisés. Cependant l'empereur Théodose, voulant apaiser les troubles qui résultaient de la querelle des deux prélats, convoqua l'an 431 un concile général à Ephèse. Nestorius se rendit dans cette ville, suivi d'une escorte nombreuse, et accompagné des comtes Candidien et Irénée ; mais il déclina l'autorité du concile, et refusa de comparaître devant les Pères assemblés, quoique cité juridiquement dans les formes canoniques. Le système de Nestorius fut condamné par plus de deux cents évêques, et il fut lui-même déposé, malgré ses nombreux partisans, qui ensanglantèrent les rues et la cathédrale même d'Ephèse (voy. ST-CYRILLE). Nestorius, retourné à Constantinople, essaya de se maintenir sur son siège malgré la décision du concile : mais l'empereur Théodose le renvoya dans son monastère d'Antioche ; et comme il continuait à publier ses erreurs, il fut relégué d'abord à Petra, en Arabie, puis dans une oasis du désert de la Libye, où il eut beaucoup à souffrir des excursions des Nubiens et de la sévérité du gouverneur. Il y mourut des suites d'une chute, après l'an 439, et fut enterré dans une ville de la haute Égypte qu'on nommait Chemnis ou Panopolis. Nestorius avait composé un grand nombre d'écrits qui furent brûlés par l'ordre de Théodose : cependant il nous reste de lui quelques *Homélies* que le P. Garnier a publiées dans le second volume de son édition des œuvres de

Marius Mercator (voy. MERCATOR) ; et des *Lettres*, dans le recueil des *Actes* du concile d'Ephèse (1). Dans la *Collection des liturgies orientales* donnée par Renaudot, il y en a une qui porte le nom de Nestorius (voy. EUSÈBE RENAUDOT). Enfin on lui attribue l'*Évangile* apocryphe de l'enfance, dont il s'est conservé une version arabe, et dont Henri Sike a donné une édition avec une traduction latine et des notes, Utrecht, 1697, in-8°. On trouvera l'analyse et la réfutation des principes de Nestorius dans le *Dictionnaire des hérésies* de l'abbé Pluquet, et dans l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques* par D. Cellier, t. 13 ; mais on doit consulter surtout la judicieuse *Histoire du Nestorianisme* par le P. Doucin (voy. DOUCIN). W—s.

NETSCHATI (Issa), ou plus exactement NEJATI ou NEJATI, célèbre poète turc, était originaire de l'Asie Mineure : né vers le milieu du 15^e siècle, il fut amené comme esclave à Andrinople, où une dame prit soin de son enfance, le traita comme son fils, et le fit élever dans les sciences et les lettres. Le goût de Nejati pour la poésie se manifesta de bonne heure ; et son talent commençait à être apprécié, lorsque, sur la fin du règne de Mahomet II, il fit parvenir jusqu'à ce prince une petite pièce de vers qui donna une idée si avantageuse de son esprit, qu'il fut nommé sur-le-champ secrétaire du divan. Après la mort de Mahomet II, Nejati accompagna le prince Abd'allah dans son gouvernement, comme secrétaire, et remplit ensuite dans une autre province les fonctions de *nischandji* (ou chancelier) auprès du prince Mahmoud. C'est à la prière de ce Mécène que Nejati traduisit en turc l'ouvrage de l'imam Gazali sur la chimie, ainsi que le recueil historique persan connu sous le titre de *Djami-el-Hikâiat wa lame alrevaïat*, dont il existait déjà une traduction (2). Dans le même temps il traduisit en vers l'Histoire des amours de Medjnoun et Leila, poème persan de Djaniy (voy. ce nom). Après la mort de Mahmoud, notre poète retourna à Constantinople, où il vécut dans l'aisance au sein d'une société d'amis passionnés comme lui pour la culture des lettres. Il mourut en 1509, et ses restes furent déposés auprès de la maison où il avait terminé ses jours. Outre les traductions que nous avons citées, et dont les copies sont fort rares, Nejati a laissé un Divan ou recueil de poésies, qui se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne. Ce recueil est composé d'odes, de distiques, de quatrains, etc. Le style en est plein de figures, et fait encore les délices des Turcs. Ici le poète peint les tourments

(1) Les écrits de Nestorius qui sont venus jusqu'à nous se trouvent aussi dans les collections des conciles publiées par Binus, par Labbe, par Hardouin, par Masi. Hoffmann, dans son *Lexicon bibliographicum*, indique (t. 3, p. 116) plus de vingt ouvrages différents relatifs à Nestorius et à sa doctrine ; nous nous contenterons de mentionner l'*Historia Nestorianismi* de J.-P. Kœnig ; Gryphiswaldiae, 1653, in-4° ; Stralsund, 1655 (sans doute la même édition avec un titre rajouté), et le livre de J.-Ch. Letschius, ayant le même titre, Witebergæ, 1688, in-8°.

(2) Voy. la *Biblioth. orientale* de Herbelot, au mot *Giamat-Hikâiat*.

de l'amour, là il s'abandonne au charme des beautés de la nature ; quelquefois il se borne à nous offrir un précepte sous une forme sentencieuse. Quelques fragments de ce poème ont été traduits en allemand par M. Chabert (*voy. sa traduction de Latîfi, ou Biographie des poètes turcs, Zurich, 1800, in-12.*) R—D.

NETSCHER (GASPAR), peintre allemand né en 1639 à Prague, ou selon d'autres à Heidelberg, s'instruisit des premiers principes de la peinture chez un peintre sur verre, et passa dans l'école de Koster, qui peignait supérieurement les oiseaux. Il se perfectionna ensuite sous Terburg, savant peintre flamand. Son application continuelle à dessiner, à peindre et à examiner la nature, développa en lui le talent singulier qu'il avait pour bien imiter les différentes étoffes. On admirait particulièrement ses satins, dont il rendait parfaitement les luisants et les reflets, ainsi que le tissu des tapis de Turquie : il en faisait remarquer le point et le velouté. Netscher ayant fixé son séjour à la Haye, s'appliqua au portrait, qu'il traita avec le plus grand succès. Sa touche, délicate et moelleuse, était finie sans être peinée. Son pinceau léger et ses couleurs locales, conservées dans toute leur vivacité, soutiennent la fraîcheur de ses carnations sans que leur éclat nuise à l'intelligence de l'effet général et du clair-obscur. Cet artiste, sans être sorti de son pays, dessinait assez correctement. Il choisissait ses sujets dans un rang plus élevé que le commun des peintres des Pays-Bas, et il donnait toujours de l'intérêt à la scène qu'il représentait. Charles II, roi d'Angleterre, voulut l'attirer à sa cour ; mais Netscher préféra son indépendance aux faveurs de ce monarque. Il ne quitta point la Haye où il était considéré et où il mourut le 15 janvier 1684. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : une *Jeune femme recevant une leçon de chant*, et une autre *jouant de la basse de viole*. Il eut pour disciples ses deux fils, Théodore et Constantin Netscher, qui n'ont jamais approché de la réputation de leur père, et Jacob Van der Does. — Constantin était né à la Haye en 1670. Il est mort dans la même ville en 1721. Il s'appliqua à imiter la manière de son père, et peignit comme lui beaucoup de portraits de petite dimension. Admis le 8 août 1699 dans la société des peintres de la Haye, il devint plus tard directeur de l'école académique. Le musée du Louvre possède de lui une *Vénus pleurant Adonis métamorphosé en anémone*. — Théodore, né à Bordeaux en 1661, mort à Hulst en 1732, séjourna une partie de sa vie à Paris ; il y gagna beaucoup d'argent en faisant des portraits, et fut admis dans l'intimité des grands seigneurs. Il quitta cependant la France pour gérer la recette de la ville de Hulst (en Flandre). Théodore Netscher a peint un nombre prodigieux de portraits, et souvent il a copié ceux de Van Dyck avec un véritable talent. Z.

NETTELBECK (JOACHIM-CHRÉTIEN), patriote prussien, né le 20 septembre 1738, à Colberg, en Poméranie, mort dans la même ville le 19 juin 1824. Fils d'un brasseur et distillateur, il s'engagea dès l'âge de quinze ans comme mousse sur des vaisseaux marchands. Pendant sept ou huit ans, Nettelbeck visita toutes les mers européennes. De retour dans sa ville natale, il se distingua en 1761 lors du blocus de Colberg, contre les Suédois. L'année suivante, il se maria. Son naturel entreprenant, ainsi que la conduite scandaleuse de sa femme, le poussèrent de nouveau à prendre la route de l'Océan. Près de vingt ans durant il fit à tour de rôle le métier de matelot et de marin en Guinée, dans les Indes occidentales et orientales, à l'Océan Polaire, etc. En 1782, il revint pour la seconde fois dans sa ville natale, où il s'établit comme distillateur. Après avoir perdu son fils unique, Nettelbeck divorça avec sa femme, qui dans sa fille, née pendant l'absence de son mari, s'était donné une image ressemblante d'elle-même. En 1804, il dut encore divorcer avec sa seconde femme, qu'il avait épousée en 1799 ; ses malheurs domestiques n'ôtèrent, du reste, rien au respect dont il était entouré par ses concitoyens, qui l'éluèrent *représentant de la bourgeoisie*, fonction qu'il géra jusqu'en 1809, année de l'introduction de la nouvelle constitution municipale. Il était déjà âgé de près de soixante-dix ans, quand Colberg fut assiégé par les armées françaises du premier empire. Par son énergie et son dévouement, prêt à sacrifier sa propre fortune, Nettelbeck, avec son ami le célèbre major Schill, empêcha plus d'une fois le lâche commandant de la ville, M. de Loucadou, de capituler. Il obtint même du roi de Prusse le rappel de cet homme mou, remplacé par Gneisenau, alors colonel, qui s'adjoignit immédiatement Nettelbeck comme citoyen-adjutant, chargé de la direction des inondations et du pilotage des vaisseaux arrivant au secours de la forteresse. Pendant près de six mois ce généreux patriote dirigea tout, se multipliant pour ainsi dire, conduisant dans le port les navires des alliés, destinés à prendre les assiégeants en écharpe et par derrière, éteignant le feu là où les bombes ennemies avaient allumé un incendie, achetant à ses frais toutes les provisions de pain et de viande, pour les distribuer gratis aux défenseurs de la ville, mettant en sûreté les blessés, et faisant en même temps des rapports fréquents au commandant. Lui seul était capable d'éviter toutes les collisions entre les bourgeois et les soldats, en créant une monnaie de siège, qui devint très-utile pour leurs rapports mercantiles mutuels. Le 2 juillet, au moment où les assiégeants, après s'être emparés des principaux ouvrages avancés, entreprirent une attaque générale, on reçut la nouvelle officielle de la trêve conclue à Tilsitt. Nettelbeck, décoré de la médaille d'or du Mérite, reçut du roi l'autorisation de porter l'uniforme

d'amiral, que du reste il avait déjà porté en 1769, ainsi qu'une pension viagère. Conservant toute sa verdeur jusqu'à sa mort, Nettelbeck a rédigé lui-même son *Autobiographie*, publiée par J.-C.-Louis Haken, sous le titre : *Nettelbeck's Lebensbeschreibung, von ihm selbst aufgezeichnet*, Leipsick, 3 vol., 1821-1823 ; 3^e édit. en 1 vol., ibid., 1845, in-8°. M. Neigebauer en a fait un extrait, sous le titre : *Der alte Preusse* (le vieux Prussien), Hamm, 1826. R—L—N.

NETTELBLADT (CHRISTIAN, baron DE), savant juriconsulte, né en 1696 à Stockholm, où son père tenait une maison de commerce, fit ses études dans les plus célèbres universités d'Allemagne, et obtint au concours la chaire de droit à l'académie de Gripswald. Il fut nommé, en 1743, assesseur à la cour impériale de Wetzlar, place qu'il remplit avec beaucoup de distinction ; et il mourut le 6 août 1776, à l'âge de 80 ans. Nettelblatt était chevalier de l'Etoile polaire. On a de lui un grand nombre de thèses, parmi lesquelles on distingue celles qu'il publia sur les cérémonies funèbres des Suédois : *Theses de variis mortuos sepeliendi modis apud Suecones et urnis sepulcralibus in Pomerania Suecica*, Rostock, 1727, in-4°. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Die schwedische Bibliothec*, etc. (Bibliothèque suédoise), Stockholm, 1728-1736, 5 part. in-4°. Le but de l'auteur a été de faire connaître aux étrangers l'état des sciences et des lettres en Suède depuis leur renaissance en Europe. Il avait confié la publication de la première partie de cet ouvrage à un imprimeur de Hambourg ; mais il fut si mécontent de l'exécution typographique, qu'il la fit réimprimer. Il promettait une sixième partie, qui devait comprendre la table générale de l'ouvrage ; mais elle n'a jamais paru. 2^o *Memoria virorum in Suecia eruditissimorum rediviva, sive orationum funebrium semidecas*, Rostock, 1728-1731, 4 part. in-8°. C'est un Recueil des éloges des vingt professeurs les plus célèbres des académies d'Upsal et de Lunden, tirés de leurs oraisons funèbres. 3^o *Themis Romano-Suecica*, Gripswald, 1729, in-4°. Il n'a paru que la première partie de ce recueil, qui contient une préface intéressante de Nettelblatt, *De Suecorum in jurisprudentia Romanam meritis*, et quelques Dissertations de Charles Lund. 4^o *Fasciculus rerum Curlandicarum*, ibid., 1729, in-4° ; 5^o *Anecdota Curlandiæ præcipue territorii et episcopatus Piltenensis*, ibid., 1736, in-4° ; 6^o *Thesaurus juris provincialis et statutarii illustrati* (en allemand), Giessen, 1756, in-4°. W—s.

NETTELBLADT (DANIEL), savant juriconsulte, né le 14 janvier 1719 à Rostock, commença ses études à l'université de cette ville, et les continua à Marburg, sous Christ. Wolff, qu'il suivit à Halle (voy. WOLFF). Les dispositions qu'il avait développées dans ses cours lui méritèrent l'affection de son célèbre professeur ; et à peine eut-il pris ses grades, qu'il obtint la permission d'en-

seigner à l'université de Halle, avec le titre de suppléant. Il fut pourvu en 1746 de la chaire de droit naturel, et la remplit avec une distinction qui attirait à ses leçons des jeunes gens de toutes les parties de l'Allemagne. Habile dialecticien, il avait l'art d'ordonner ses idées et de les exposer avec une clarté vraiment extraordinaire : il n'annonçait pas un principe sans l'examiner sous toutes les faces et sans en déduire toutes les conséquences, et ne refusait jamais de résoudre les difficultés qu'on lui présentait, ou de dissiper les doutes qui pouvaient rester dans l'esprit de ses auditeurs. Nettelblatt, nommé en 1763 membre du conseil privé, fut élevé en 1775 à la place de directeur de l'université, et il mourut à Halle, le 4 septembre 1791, regardé comme l'un des plus profonds juriconsultes qu'ait eus l'Allemagne. Les nombreux écrits qu'il a laissés sur toutes les parties de la science qu'il a enseignée si longtemps avec tant de réputation, sont très-recherchés de ses compatriotes ; mais il en est plusieurs qui n'ont qu'un intérêt local, qu'ils ont perdu en partie depuis les changements qu'a éprouvés la constitution de l'empire germanique. On se bornera donc à citer ici les principaux : 1^o *Præcognita universæ eruditionis generalis et in specie jurisprudentiæ tam naturalis quam positivæ*, Halle, 1748 ; nouvelle édition, 1775, in-8°. 2^o *Systema elementare universæ jurisprudentiæ naturalis*, ibid., 1749, in-8° ; réimprimé plusieurs fois avec des additions et des corrections. 3^o *Halische Beytraege*, etc. (Mélanges de Halle pour l'histoire littéraire de la jurisprudence), ibid., 1754-1762, 4 vol. in-8°. On y trouve d'excellents morceaux biographiques. Zeidler en a tiré la Vie de Duaren, qu'il a traduite en latin, Lucques, 1768, in-8°. 4^o *Initia historiæ litterariæ juridicæ universalis*, ibid., 1764 ; ibid., 1774, in-8°, avec des additions. Cette histoire de la jurisprudence est très-bien faite. L'auteur y a ajouté : *Specimen biblioth. scriptorum juridicorum anonymorum et pseudonymorum*. — *Specimen catalogi scriptor. juridicor. rariorum*. — *Index alphabeticus scriptorum in tractatu tractatum juris necnon Ottonis atque Meermannii contentorum*. Ces trois catalogues peuvent faciliter beaucoup les recherches. 5^o *Versuch einer Einleitung*, etc. (Essai d'une introduction à la science pratique du droit), ibid., 1767, in-8° ; 3^e édit., 1784, même format. Voyez la Notice sur ce savant professeur, rédigée par lui-même, et insérée dans les Vies des juriconsultes vivants, par Weidlich (t. 3, p. 406-483) : elle a été aussi imprimée séparément. — Son frère, Henri NETTELBLADT, né à Rostock en 1715, suivit également la carrière du barreau, exerça dans sa patrie divers emplois judiciaires ou administratifs, et mourut le 26 mars 1761, après avoir publié, en latin ou en allemand, divers ouvrages, dont voici les plus importants : 1^o *Succincta notitia scriptorum tum editorum tum anecdotorum ducatus Megapolitani historiam jusque illustrantium*, Rostock, 1745,

in-4°; 2° *Dissertation sur quelques savants princes de Mecklembourg*, ibid., 1746, in-4°; 3° *Dissertation sur l'origine de la ville de Rostock*, et son histoire jusqu'à l'an 1338, avec un grand nombre de pièces justificatives, chartes, sceaux, monnaies et autres monuments du moyen âge, ibid., 1757, in-fol.; 4° *Notice de tous les écrits et monuments (inédits pour la plupart) qui peuvent éclaircir l'histoire de Rostock*, ibid., 1761, in-4°. W—s.

NEUBECK (VALÈRE-GUILLAUME), né le 29 janvier 1765 à Arnstadt, dans la principauté de Schwarzbourg-Sonderhausen. Son père était pharmacien et lui fit poursuivre des études médicales dans diverses villes; il fut reçu docteur à Jéna en 1788. Après avoir exercé assez longtemps à Liegnitz, il vint en 1793 résider à Steinau en Silésie, où il fut nommé médecin d'arrondissement. En 1822 le titre de conseiller de cour récompensa ses longs et honorables services. En 1823, il prit sa retraite, et en 1834 il se transporta à Waldenbourg, où il mourut le 20 septembre 1850, dans un âge fort avancé. Il se fit connaître comme écrivain par un poème en quatre chants sur les *Sources thermales*, publié en 1795, réimprimé en 1798 et en 1809. Cette production est écrite en vers hexamètres harmonieux et bien tournés; il y a du goût, de l'imagination, et c'est un des meilleurs ouvrages que possède l'Allemagne dans le genre descriptif, en possession à cette époque d'une vogue qu'il a bien perdue. Un critique célèbre, A. W. Schlegel, fut le premier qui recommanda ce poème à l'attention publique. Neubeck mit au jour quelques autres compositions, notamment un poème sur un sujet peu attrayant, la *Destruction de la terre après le Jugement dernier* (1785) et un premier volume de *Poésies* (1792); le second n'a point paru, et durant le reste de sa longue carrière l'auteur garda le silence. Il est permis de regretter qu'il ait pris ce parti, car il aurait pu s'élever à un rang très-distingué, et on avait déjà salué en lui un digne rival de Klopstock. Neubeck fit insérer dans des publications périodiques en 1792 et en 1793 deux compositions dramatiques, *Sterno* et la *Descente de Frial*. Elles sont oubliées. Z.

NEUBER (FRÉDÉRIQUE-CAROLINE), actrice allemande, née en 1692 à Reichenbach, dans le Voigtland saxon, morte à Laubegast, près de Dresde, le 30 novembre 1760. Fille de l'avocat Weissenborn, elle se sauva de la maison paternelle, où elle était sévèrement surveillée, avec son amant, Jean Neuber, collègien de Zwickau, en 1718. Ils organisèrent une troupe ambulante de comédiens, qui donnèrent leurs premières représentations à Weissenfels. Après avoir joué à Dresde, Brunswick et ailleurs, madame Neuber, qui était la directrice et l'âme de la troupe, reçut en 1727 un privilège de la cour électorale de Saxe pour s'établir à demeure à Leipsick. Lors de la mort de Frédéric-Auguste II, en 1733, elle alla à Hambourg, d'où elle revint à Leipsick, en 1734.

Liée avec Gottsched, qui était charmé de pouvoir ainsi faire jouer ses pièces et celles de ses amis, elle sut inspirer à sa troupe un nouvel esprit et parvint ainsi à réformer la scène. Jusqu'alors le théâtre allemand avait eu pour complément indispensable le Polichinelle, chargé de remplir les intermèdes en distribuant des coups de batte à droite et à gauche, et d'amuser les spectateurs par force gesticulations et par des pantomimes plus ou moins obscènes. L'année 1737 marque l'expulsion de ce personnage du théâtre allemand, que Gottsched et madame Neuber mirent pour la dernière fois en scène dans une pièce prototype de leur composition, intitulée : *Vertreibung und Tod des Hanswurst, oder Sieg der Vernunft* (Expulsion et mort du Polichinelle, ou Victoire de la raison). La représentation de cette pièce fut un événement et inaugura une nouvelle ère du théâtre allemand. Voici le canevas de ce petit drame. Polichinelle, invité dans la société des Muses, est provoqué en duel par Thalie, qui a emprunté à Minerve son casque et son javelot, et qui, dans l'antique pas de charge, s'élance sur son adversaire. Voyant Polichinelle succomber, les Muses entonnent des chants de triomphe. Son deuil est en revanche porté par le diable, par le garde de nuit (symbole du rêve), par Vénus, les poètes, etc. Au moment où il est emporté de la scène, Polichinelle, par une dernière recrudescence de son ignoble nature, ne peut pas s'empêcher de montrer au public ses parties honteuses. Près de sa tombe paraît le roi David, jouant de la harpe, tandis que la muse de la poésie fait une longue oraison funèbre assez ampoulée. Le chœur s'écrie : Polichinelle est mort ! il n'y a plus de Polichinelle ! — Après un court séjour, assez désavantageux pour elle, à St-Petersbourg, en 1740, madame Neuber retourna en 1741 à Leipsick, où elle ne tarda pas à se brouiller avec Gottsched. La malicieuse femme, pour se venger du professeur qui donna ses pièces dès lors à une autre troupe, le mit à son tour en scène, en le représentant sous le masque d'un homme avec le manteau étoilé, des ailes de chauve-souris et une lanterne sourde. Ayant encore végété un peu, madame Neuber dut congédier sa troupe, et gagner sa vie en allant de village en village faire des exercices de déclamation et chanter des romances. Après avoir été recueillie à Zerbst et à Dresde par quelques philanthropes, elle trouva à peine un abri chez un paysan du village de Laubegast, qui d'abord, en entendant qu'il avait affaire à une comédienne, refusa de la recevoir, mais qui enfin, touché par ses prières et ses larmes, consentit à loger dans son galetas la pauvre vieille en haillons. C'est là qu'elle mourut, le 30 novembre 1760. Le paysan qui l'avait reçue lui creusa une fosse en dehors du cimetière, où il l'enterra nuitamment, sans son de cloche ni oraison funèbre, à côté des criminels. Ainsi se termina la carrière de la

première actrice allemande dans le sens véritable du mot. En 1776, des personnes philodramatiques lui érigèrent dans l'intérieur du cimetière un monument, restauré le 16 septembre 1852, à propos d'une fête commémorative arrangée en son honneur par Edouard Devrient. A cette occasion on inaugura aussi son tombeau, transféré au cimetière de Leuben, et orné d'une pierre tumulaire portant cette inscription : *Au souvenir mérité d'une femme d'un caractère viril, qui fut la plus célèbre actrice de son temps et l'auteur du bon goût sur la scène allemande.* Lessing dit qu'on ne peut pas lui refuser la parfaite connaissance de son art, et qu'elle trahissait son sexe par un point seul, savoir en aimant le badinage théâtral, en surchargeant les spectacles de travestissements, d'oripeaux, de scènes merveilleuses, etc. Caroline Neuber a laissé des prologues, des pastorales, des comédies, parmi lesquelles il y en a plusieurs d'imprimées. R—L—N.

NEUCHAISES, ou NEUCHÈSES, ou NUCHÈZES (JACQUES DE), baron de Bussy, des Francs, etc., naquit en Bourgogne le 25 octobre 1591, et non en 1592, comme l'a dit par erreur le P. Jacob, *De claris scriptoribus Cabillonensibus*. Il était par sa mère petit-fils de Bénigne Fremyot, président au parlement de Dijon, et neveu de l'archevêque de Bourges et de sainte Chantal; sa famille paternelle comptait entre autres illustrations Guillaume de Nuchèzes, grand chambellan, Louis de Nuchèzes, gouverneur du Languedoc, le commandeur de Nuchèzes, vice-amiral de l'ordre de Malte, auquel Venise confia le commandement de sa marine, et qui devint même lieutenant général des armées de terre et de mer françaises. Après avoir étudié sous Claude-Robert, l'auteur de la *Gallia christiana*, Jacques de Neuchaises prit à Bourges le bonnet de docteur en théologie, et devint successivement chancelier de l'académie et de l'Eglise de Bourges, vicaire général de la même Eglise, abbé de Varennes, ordre de Cîteaux, du même diocèse; abbé de St-Etienne de Dijon, de Ferrières, ordre de St-Benoît, diocèse de Sens; prieur de Nantua, ordre de Cluny, diocèse de Lyon; doyen de St-Denis de Nogent-le-Rotrou, ordre de Cluny, diocèse de Chartres, et enfin évêque de Châlons-sur-Saône, où il prit possession de son siège le 25 janvier 1625. La même année il fut député par la province de Lyon à l'assemblée du clergé, dont il devait encore faire partie vingt ans plus tard, en 1645. Jacques de Neuchèses, pendant les guerres de la Fronde, se montra chaud partisan du prince de Condé; et l'on peut voir dans les mémoires du temps, et notamment dans celui de l'avocat général Millotet, le rôle qu'il joua. Lors de la délivrance du prince, qui avait été emprisonné au grand mécontentement des Bourguignons, ce ne fut dans la province qu'une joie universelle; l'évêque de Châlons ne fut pas le dernier dans les manifestations publiques : « Il prêta, dit

Courtépée, son carrosse à une société de jeunes gens qu'on appelait Gaillardons (1) : ils y placèrent un tonneau qu'ils promènèrent ainsi par la ville, forçant tous les passants à boire à la santé du prince, criant que sa liberté allait ramener le siècle d'or. » Jacques de Neuchèses mourut à Châlons le 1^{er} mai 1658. Son éloge historique se trouve dans l'illustre Orbandale, et l'on peut consulter en outre le P. Jacob, *De claris scriptoribus Cabillonensibus*; l'*Histoire de Châlons*, par le P. Perry; la *Poesis pindarica*, du même; l'*Histoire de l'Eglise collégiale de St-Etienne de Dijon*; le *Discours funèbre d'André Frémyot, archevêque de Bourges*, par François-Antoine Nardet; enfin le *Mémoire de Millotet*. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1^o *Oraison funèbre de François de la Grange de Montigny, maréchal de France*, prononcée à Bourges le 14 décembre 1617, Bourges, 1618; 2^o *Harangue* prononcée à l'entrée du roi Louis XIII à Châlons en 1629 (insérée p. 728 du tome 1^{er} de l'illustre Orbandale, dans la *Gaule chrétienne* de Ste-Marthe, et dans le 15^e volume du *Mercure français*, imprimé en 1626, p. 96); 3^o *Harangue* prononcée devant Henri de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, Châlons, 1633, et dans la *Gaule chrétienne*; 4^o *Harangues* prononcées devant le roi Louis XIV et la reine Anne d'Autriche, à Dijon, au nom des trois états de Bourgogne, en 1650 (manuscrit); 5^o *Rituel du diocèse de Châlons*, Lyon, Jean de Certe, 1653, in-4^o. M—U.

NEUCHATEL. Voyez NEUCHATEL.

NEUENAR (HERMANN, comte DE), en latin NUENARIUS (2) ou *de nova aquila*, l'un des plus illustres protecteurs que les lettres aient eus en Allemagne, était né en 1491 dans le duché de Juliers, d'une noble et ancienne famille. Il fit ses études avec la plus grande distinction, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir rempli successivement différents emplois, fut revêtu de la dignité de prévôt de l'Eglise de Cologne. Son goût pour les lettres lui fit rechercher et accueillir les savants; sa maison leur était ouverte en tout temps : il les admettait à sa table, et partageait avec eux ses revenus. Il prit la défense de Reuchlin, persécuté par des moines qu'il avait convaincus d'ignorer les premières règles de la grammaire. Il fut aussi le bienfaiteur d'Ulric de Hutten, Peutinger, Camerarius, etc., quoique divisé avec eux d'opinion sur les moyens d'opérer la réforme des abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise romaine. Hermann fut nommé en 1524 chancelier de l'université de Cologne, et ne négligea rien pour y faire fleurir les bonnes études. Il assista en 1530 à la diète d'Augsbourg, se réunit à l'immense majorité qui rejeta la confession de foi présentée par Melanchthon, et mourut peu de jours après, vivement regretté. Son

(1) La société des Gaillardons était la *Mère folle* de Châlons; un peu trop turbulente, elle vécut peu, et cette scène de 1651 que nous rappelons, paraît avoir été la dernière de leur existence.

(2) Dans le *Dict. universel* il est mal nommé Nuessarius.

corps fut rapporté à Cologne et inhumé dans l'église des Cisterciens, où ses ancêtres avaient leur sépulture, sous une tombe décorée d'une épitaphe qu'Hartzheim a insérée dans la *Bibl. Coloniensis*, p. 137 (1). Hermann n'avait pas quarante ans (2). Ses liaisons avec Hutten et Reuchlin ont fait conjecturer qu'il avait eu part aux *Epistolæ obscurorum virorum* (voy. sur cet ouvrage, HUTTEN et REUCHLIN); mais on ne peut rien affirmer à cet égard. C'est Hermann qui a publié, sur d'anciens manuscrits, la première édition de l'*Histoire de Charlemagne*, par Eginhard, Cologne, 1521, in-4° (voy. EGINHARD), et celle de l'*Art vétérinaire* de Publ. Végèce, Bâle, 1528, in-4°. On a de lui : 1° *Oratio in comitiis Francofurtensibus pro Carolo Romanorum rege recens electo*. — *Oratio gratulatoria ad Carolum V jam electum*, 1519, in-4°. Ces deux harangues ont été insérées par Freher dans le tome 3 des *Rer. germanicar. scriptores*, avec trois petites pièces de vers, composées par Hermann, sur l'élection et le couronnement de Charles-Quint. 2° Une *Lettre* à ce prince au nom des universités d'Allemagne, Schelestadt, 1519, in-4°; édition très-rare. Burckhard l'a réimprimée dans son traité *De linguae latinae fatis in Germania*, p. 459; 3° *Brevis narratio de origine et sedibus priscorum Francorum*, Cologne, 1521, in-4°. Cette petite dissertation est fort curieuse : elle a été réimprimée un grand nombre de fois, à la suite de l'*Histoire* de Wittikind, Bâle, 1532, in-4°; de l'*Histoire de Charlemagne*, par Eginhard, Cologne, 1561, in-16, etc.; de la *Descriptio Germaniae utriusque*, de Bilibald Pirkheimer, Anvers, 1575, in-8°; des *Sermones convivales* de Peutinger, Iéna, 1684; Duchesne l'a insérée dans le tome 1^{er} des *Scriptores Francor.* (3), etc. Hermann y montre l'absurdité du système généralement reçu de son temps, qui faisait descendre les Francs de Francus, fils ou petit-fils de Priam (4). 4° *Carmina*

aliquot. Les poésies d'Hermann consistent dans la traduction de quelques psaumes, du cantique d'Ezéchias, de la Passion de Jésus-Christ, et dans un petit nombre d'épigrammes, la plupart traduites du grec. Hartzheim en cite une édition de Leipsick, 1529 (1), dont l'existence est au moins douteuse. Le recueil de Jean Soter, *Epigrammata græca veterum*, contient quelques traductions d'Hermann. Sa traduction des psaumes, du cantique d'Ezéchias, etc., fait partie d'un volume intitulé *Psalmi omnium selecti latino carmine redditi*, Haguenau, 1532, in-8°. L'un de ses neveux, qui en a été l'éditeur, y a joint une Lettre sur la vie et les ouvrages de son oncle, que J. Fréd. Christ a insérée dans les *Noctes academicae* (voy. CHRIST). Son poème sur la mort du Sauveur a été réimprimé avec les *Hymni sacri* de Georges Fabricius, Leipsick, 1552, in-8°. Les critiques louent l'élégance et la chaleur des poésies d'Hermann. 5° *De novo hactenusque Germaniae inaudito morbo dysenteriae, hoc est, sudatoria febri quam vulgo sudorem britannicum vocant*, etc., Cologne, 1529, in-4°. C'est un traité sur la suette anglaise, maladie qui causa beaucoup de ravage au 16^e siècle. 6° *Annotationes aliquot herbarum*, avec une instruction sur la manière de former un herbier, dans le tome 2 de l'*Herbarium* de Brunsfels; 7° *De Gallia Belgica commentarius*, Anvers, 1584, in-8°. Cet opuscule a été publié par Pirkheimer. 8° Des *Lettres*, dans le Recueil de celles de Reuchlin. Outre les ouvrages cités dans cet article, on peut consulter les *Analecta* de Jacques Burckhard, Halle, 1749, où il a recueilli le résultat de ses recherches sur la personne et les écrits du comte de Neuenar. W—s.

NEUFCHATEAU. Voyez FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

NEUFCHATEL (JEAN DE), cardinal, était né vers le milieu du 14^e siècle, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles du comté de Bourgogne. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut pourvu dès l'âge de quinze ans d'un canonicat du chapitre d'Autun, nommé en 1371 à l'évêché de Nevers, et transféré l'année suivante sur le siège de Toul. Robert de Genève, son parent, élu pape par une fraction du sacré collège (voy. ROBERT DE GENÈVE), sous le nom de Clément VII, le fit son camérier, et le décora en 1383 de la pourpre romaine. Le cardinal ayant renoncé aux bénéfices qu'il possédait en France, fut nommé en 1392 évêque d'Ostie et de Velletri. Après la mort de Robert, il eut part à l'élection de Pierre de Lune, qui prit le nom de Benoît XIII; mais touché des maux que causait

(1) Camerarius lui composa aussi une épitaphe en vers, rapportée dans le *Dictionnaire* de Moréri, au mot *Herman*.

(2) Son épitaphe porte : *Annum agens nonum et trigessimum*. Cependant les derniers éditeurs de Moréri lui donnent cinquante ans, et le *Dictionnaire universel* le fait mourir à 90 ans.

(3) On peut consulter, sur les différentes éditions de cet opuscule, la *Biblioth. historique de la France* et la *Bibl. med. et infin. latin.* de J.-Alb. Fabricius.

(4) Il commence par attaquer l'ancien historien Hunibaud et son abrégiateur Trithème. Mais il semble que Neuenar et Trithème n'aient pas lu le même auteur. En effet, Neuenar soupçonne l'ouvrage d'avoir été supposé, parce que l'auteur vivait sous Théodose et Gratien, et que son style est plus grossier qu'il n'aurait dû l'être à cette époque. Trithème dit, au contraire, que Hunibaud a donné la liste des rois Francs jusqu'à Clovis, sous lequel il vivait. Neuenar accuse Hunibaud de faire venir les Francs des Troyens; et Trithème, d'après Hunibaud, commence son histoire à Marcomir, vivant l'an 440 avant notre ère, plus de huit cents ans après la prise de Troie. Il ne dit pas un mot de Francus, fils d'Hector, et parle seulement d'un roi nommé Frank, qui a régné depuis l'an 28 avant notre ère jusqu'à l'an 30 de notre ère, et conséquemment sous l'empereur Auguste. C'est de ce Frank qu'est venu le nom des Francs, selon l'Hunibaud de Trithème. Enfin, Neuenar fait de grands efforts pour prouver que les Francs étaient Germains; c'est ce dont personne ne doute. Ceux mêmes qui admettent la colonie d'Anténor, ou celle de Francus, bien moins autorisée, conviennent que Marcomir a régné en Germanie à l'époque fixée par Trithème. Ainsi, lorsque les Francs, sous Clodion, vers l'an 430, ont fait un établissement dans les Gaules, ils étaient établis en Germanie depuis huit cent

soixante-dix ans; ils avaient donc eu le temps de prendre les mœurs et la langue des Germains. Cet ouvrage de Neuenar est superficiel, et n'a que l'avantage d'être écrit avec assez d'ordre et de clarté. F—A.

(1) L'édition de 1592, citée par Rotermund et par le *Dictionnaire universel*, ne doit peut-être son existence qu'à une transposition de chiffres.

à l'Eglise la prolongation du schisme, il résolut de le faire cesser, et fut le premier à conseiller à l'antipape d'abdiquer ses fonctions. Tandis qu'il travaillait avec zèle au rétablissement de la paix, il mourut subitement à Avignon le 4 octobre 1398. Le même jour le feu prit à son palais; et le corps du prélat, qu'on n'eut pas le soin de retirer, fut brûlé presque entièrement. Ses amis recueillirent ses cendres, et les déposèrent dans l'église des Chartreux de Villeneuve, où l'on voyait son tombeau avec une épitaphe rapportée par différents auteurs. Les partisans de Pierre de Lune virent dans la mort soudaine du cardinal de Neufchâtel et dans l'accident qui la suivit, un juste châtement de sa conduite; mais tous les écrivains de bonne foi rendent justice à la pureté de ses mœurs, à sa piété et à ses vertus; quelques-uns même prétendent qu'il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau. Les austérités qu'il pratiquait, au milieu d'une cour que les recherches du luxe avaient déjà corrompue, ont fait conjecturer que le cardinal de Neufchâtel était, suivant les uns, dominicain, suivant d'autres, chartreux. Duchesne, embarrassé de fixer l'époque de sa prétendue profession religieuse, suppose qu'il était déjà évêque lorsqu'il se fit agréger à l'ordre de St-Dominique; mais Baluze a démontré combien une pareille supposition est chimérique. On peut consulter, pour plus de détails, la *Bibl. ord. Prædicator.*, où le cardinal de Neufchâtel a un article, quoiqu'il ne soit point écrivain, et l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron, t. 2, p. 623-27. W—s.

NEUFCHATEL (CHARLES DE), archevêque de Besançon, de la même famille que le précédent, était fils de Jean de Neufchâtel, chevalier de la Toison d'or et lieutenant général de Bourgogne. Né en 1442, il n'avait pas encore vingt et un ans lorsqu'il fut élu archevêque de Besançon. Il fit son entrée dans cette ville le 10 juillet 1463, accompagné de 800 gentilshommes auxquels il distribua de riches présents. Il consentit en 1471 à la démolition d'un château fort construit par ses prédécesseurs sur le penchant du mont de Bregille, et mérita par cette concession la reconnaissance des Bisontins, auxquels il rendit par la suite de grands services. Après la mort de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, Louis XI s'étant emparé de ses Etats se disposait à faire le siège de Besançon; mais l'archevêque parvint à l'en détourner, et sauva par là cette ville d'une ruine inévitable. Charles s'étant déclaré, ainsi que son père, pour la réunion des deux Bourgognes à la France, se trouva exposé au ressentiment de Maximilien d'Autriche: il pourvut aux besoins de son diocèse pendant son absence, dont il ne pouvait calculer la durée; et il se retira à la cour de Louis XI, qui le fit élire en 1480 évêque de Bayeux. Il prit possession de ce nouveau siège le 10 décembre de la même

année, et s'appliqua avec beaucoup de zèle à rétablir l'ancienne discipline dans son diocèse. Il n'en conserva pas moins toute l'autorité sur l'Eglise de Besançon, qu'il administrait par un suffragant, et à laquelle il donnait de fréquentes marques de sa sollicitude. A son retour de Reims, où il avait assisté au sacre de Louis XII, il tomba malade dans le château de Neuilly, près de Bayeux, et y mourut le 20 juillet 1498, à l'âge de 56 ans. Par son testament, il ordonna que son cœur serait rapporté à Besançon, et légua au chapitre de cette ville tous les biens qu'il possédait en Bourgogne. Ce fut sous son épiscopat que l'imprimerie s'établit en Franche-Comté, où elle se serait sans doute maintenue s'il eût pu accorder une protection plus spéciale aux premiers imprimeurs qui vinrent exercer leur art dans cette province. Il avait fait imprimer à Bâle, en 1479, la première édition du *Bréviaire* de Besançon; et il profita de l'arrivée de quelques typographes à Salins, en 1485, pour leur faire exécuter le *Missel* du diocèse. Ce fut aussi par les soins de cet illustre prélat que le *Recueil des statuts synodaux* parut à Besançon en 1487; et l'on réimprima ces différents ouvrages à Paris à ses frais pour en multiplier les exemplaires, de manière que tous les ecclésiastiques en fussent fournis (*Voy. la Dissertation du P. Laire sur l'origine de l'imprimerie en Franche-Comté*). W—s.

NEUFFER (CHRÉTIEN-LOUIS), pédagogue et poète allemand, né le 26 janvier 1769 à Stuttgart, mort à Ulm le 27 juillet 1839. Fils du secrétaire du consistoire protestant wurtembergeois, il fréquenta le gymnase de sa ville natale, après quoi il fit sa théologie à l'université de Tubingue de 1786 à 1791. En 1792 il devint prédicateur à l'orphelinat de Stuttgart, où il forma l'année suivante une maison d'éducation pour les demoiselles, maison qui est devenue plus tard l'institut Ste-Catherine, modèle de toutes les institutions similaires en Allemagne. Depuis longtemps déjà Neuffer, encouragé par Heyne de Göttingue, par Wieland et autres, s'exerçait dans divers genres de poésie. Après avoir aidé le poète Schubart, son compatriote, dans la rédaction de la *Chronique allemande*, il serait, sans la mort du duc Charles, devenu professeur à la fameuse académie qui porte le nom de ce prince. Ayant vu échouer en 1798 l'éventualité de devenir prédicateur de la cour, par suite d'une malencontreuse affaire avec l'ambassadeur de la république batave, Neuffer, traité de farouche républicain, dut, en 1813, quitter sa maison d'éducation et accepter quelque cures de campagne. En 1819 il fut appelé à Ulm comme premier pasteur à la cathédrale, et comme inspecteur des écoles; en 1821 il devint encore assesseur ecclésiastique du sénat matrimonial du cercle du Danube. Il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort, en même temps qu'il dirigea

une institution des demoiselles de condition, qu'il y avait fondée dès son arrivée. Neuffer a publié : *Almanach poétique pour les dames*, deux années, 1799 et 1800, Stuttgart, in-8°; — *Petit almanach pour la jeunesse*, années 1803 et 1804, ibid., in-8°; — *Traduction de l'Enéide dans la mesure de l'original*. Commencée déjà au gymnase en 1785, elle fut insérée pour la première fois dans le *Mercur allemand* de Wieland en 1788. Neuffer en donna une 1^{re} édition particulière à Stuttgart en 1802, une 2^e en 1807, ibid., une 3^e à Reutlingen, 1816, et la 4^e, enfin, en 1831, pour l'édition des *Classiques grecs et latins en allemand*, par Tafel et Osiander, Stuttgart, Metzler. Cette traduction, beaucoup plus souple que celle de Voss, est jusqu'à présent la mieux réussie de l'*Enéide*. Il a ensuite donné les *Vendanges*, idylle en neuf chants, 1801; — *Revue mensuelle pour des dames de bonne famille*, Stuttgart, 1802; — *Le jour à la campagne*, idylle en huit chants, Leipsick, 1803; 2^e édition augmentée de deux chants, Brême, 1815. Lors de la première apparition, cette idylle fut attribuée à Voss. — *Traduction de Salluste*, Stuttgart, 1803; 2^e édition, augmentée des *Catilinaires* de Cicéron, Reutlingen et Leipsick, 1819; — *Mélanges poétiques*, Stuttgart, 1805; — *Gonthier, ou Lutte de la destinée et du cœur*, épopée en six chants, Reutlingen, 1816; — *Choix de poésies lyriques*, Tubingue, 1816; — *Erato pour ceux qui comprennent l'amour dans un sens plus noble*, Zurich, 1818; — *Almanach poétique de la Souabe* (en allemand), Stuttgart, 1820 et 1821, avec Haug, Leuret, Pfister, Schwab, etc.; — *l'Urania chrétienne*, recueil de chansons pour les amis de la religion et pour les chrétiens tolérants, Leipsick, 1820; — *Almanach poétique du Danube*, deux années, 1824 et 1825, Ulm; avec Haug, Weisser, etc.; — *Chants de l'amour et du dévouement, rappelant les beaux jours de la jeunesse*, Zurich, 1826; — *Dernier choix des écrits poétiques*, 3 vol., Leipsick, 1827; — *l'Oraison dominicale*, en poèmes, Stuttgart, 1832; — *Idylles et poèmes épiques*, Stuttgart, 1835. Beaucoup de ses chansons ont été mises en musique par son gendre Kocher, organiste à la collégiale de Stuttgart. Neuffer a en outre traduit nombre des *Odes* d'Horace. La traduction complète de ce poète latin, qui devait également faire partie de l'édition des *Classiques grecs et latins en allemand*, de Tafel, a été interrompue par sa mort. Dans la poésie allemande il tient le milieu entre Voss et Matthiesson. Il a enfin publié, en fait d'ouvrages ascétiques : *Sermons sur quelques sujets de religion et de morale*, Augsburg, 1803; — *Leçons pour des fils et des filles de famille chrétiennement élevés*, Ulm, 1834 et 1836; — *Sur la décadence du culte*, Ulm, 1837; — *Cadeau dédié à des demoiselles de bonne famille*, d'après l'anglais, Ulm, 1837.

R—L—N.

NEUFFORGE (JEAN-FRANÇOIS DE), architecte,

naquit le 1^{er} avril 1714 à Comblain, près de Liège. Il descendait d'une famille très-ancienne, dont l'origine remonte au 13^e siècle, qui possédait encore au 15^e des fiefs assez importants dans le Brabant-Wallon, et dont une branche occupait encore en 1832 à Bruxelles une position fort honorable (1). Jean-François de Neufforge se trouva en naissant dans un état de fortune beaucoup moins opulent que celui de ses aïeux; ce qui s'explique facilement, soit par les fondations multipliées de ceux-ci, soit par les révolutions et les guerres religieuses, civiles et étrangères, qui avaient si souvent désolé les Pays-Bas, depuis qu'ils avaient passé à la maison d'Autriche et d'Espagne, par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche, en 1477, jusqu'à la paix d'Utrecht en 1713, suivie des traités de Rastadt et de Bade en 1714. Elevé avec un frère et une sœur dans les sentiments d'une piété héréditaire, sans doute Jean-François de Neufforge serait, comme l'un et l'autre, resté en Belgique, si un goût prononcé pour l'architecture ne l'avait appelé en France et à Paris sur un plus grand théâtre, vers 1738. Autrefois les réputations se formaient bien lentement; aussi est-ce seulement en 1755 que J.-F. Neufforge commença à se faire connaître. Il avait alors quarante et un ans. A cette époque il conçut le plan de l'ouvrage qui devait occuper laborieusement le reste de sa vie : *Recueil élémentaire d'architecture, contenant plusieurs études des ordres d'architecture*, etc., 8 tomes in-fol., figures. Dès lors sa vocation fut décidée pour la partie purement théorique et idéale de l'architecture. En France, l'architecture, dès le commencement du 18^e siècle, comme la sculpture et la peinture, comme la littérature elle-même, s'était écartée de la noble simplicité qui avait fait la gloire du siècle de Louis XIV. La recherche et l'afféterie étaient le caractère dominant de ce style, désigné aujourd'hui et souvent même renouvelé sous le nom de style *Pompadour*. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un célèbre professeur d'architecture, Jacques Blondel, né en 1705 (et neveu de l'architecte, plus célèbre encore, François Blondel, qui mourut en 1686, et à qui nous devons le beau monument de la porte Saint-Denis (*voy. ces deux noms*), ait dit, en parlant des essais de François

(1) Cette famille est mentionnée avec éloge dans un ouvrage rare et curieux, du moins par son titre : *la Pénitence délayée* (différée), souvent infructueuse, au moins doctissime, par le révérend P. Alard le Roy, de la compagnie de Jésus, Liège, 1641, 1 vol. petit in-12, chez Bavdvin Bronckart, et dédié à noble seigneur Jean-Albert de Neufforge, seigneur de Warge, la Monsée, Plénervaux, etc. (sic). Elevé au collège même de la compagnie, à Liège, Jean-Albert de Neufforge s'était distingué dans la carrière des armes. Brunet (édition du *Manuel du libraire*, de 1843) ne parle pas de la *Pénitence délayée*; mais il cite du même auteur un autre ouvrage d'un titre également singulier : *la Vertu enseignée par les oiseaux*, Liège, 1653, petit in-8°, avec 13 figures. Dans la *Pénitence délayée*, on voit (entre autres fondations très-pieuses et très-riches, suivant les termes de l'épître dédicatoire) que le père du trisaïeul de Jean-Albert, qui se nommait Colienne de Neufforge, avait fondé, en 1472, l'autel et le bénéfice de St-Jean, en l'église de Dieu-Part, proche Aywail, entre Liège et Stavelot.

de Neufforge, qui consistaient alors en vingt-quatre estampes, gravées par lui-même, et propres à la décoration intérieure et extérieure des bâtiments : « Il règne, en général, dans ces des-
« sins une composition ferme et mâle, préférable,
« à beaucoup d'égards, aux ornements frivoles
« qui se sont exécutés en France depuis vingt ou
« trente ans, au mépris des célèbres exemples
« que nous donnent les monuments du dernier
« siècle, etc. » (*Voy.*, au mois de juin 1756, art. 65, p. 1524, les *Mémoires pour l'Histoire des sciences et beaux-arts*, commencés à Trévoux en 1701.) Le journaliste de Trévoux, avant de citer le jugement de Jacques Blondel, disait : « L'auteur
« s'attache surtout à ce qui peut orner des gale-
« ries, des salons et des façades ; ceci n'est encore
« qu'un essai, mais digne de l'attention des con-
« naisseurs. » L'académie d'architecture avait été
« créée par Louis XIV en 1671. L'ouvrage de
François de Neufforge fut présenté à cette académie, qui l'approuva par décision du 5 septembre 1757. Ce fut après cette approbation que parut le 27 novembre 1757 un éloge assez détaillé de l'ouvrage dans l'*Année littéraire*, rédigée par Fréron, l'abbé de la Porte, Sautreau de Marsy, Daillant de la Touche, d'Arnaud-Baculard, Jourdain, Marin, Dubois-Fontanelle, Grosier, de Verteuil, etc. (*Voy.* ann. 1757, t. 7, lett. 14, p. 335-337.) Voici quelques passages de cet article : « Les journaux ont annoncé déjà le commence-
« ment des œuvres de M. de Neufforge, architecte
« et graveur..... Aujourd'hui que ces œuvres
« s'augmentent considérablement, et que l'auteur
« a obtenu l'approbation de l'académie d'archi-
« tecture, je ne crains point, d'après le suffrage
« de cette illustre compagnie, d'en faire moi-
« même l'éloge. Cet ouvrage, actuellement com-
« posé de 96 planches, présente aux artistes, aux
« amateurs et aux élèves de quoi se satisfaire sur
« la manière d'approprier les cinq ordres à l'ar-
« chitecture civile et militaire... Ce sont autant
« de modèles de bon goût et d'un style grave et
« régulier, bien capables d'inspirer un juste mé-
« pris pour toutes ces bizarreries monstrueuses
« et frivoles qui ont fait le goût dominant des
« productions de nos jours, avant que des hom-
« mes vraiment citoyens et éclairés se soient dé-
« terminés depuis douze ou quinze années à
« démontrer évidemment l'absurdité des orne-
« ments sans choix, sans convenance et sans
« vraisemblance, etc. » Jacques Blondel n'avait gravé que quelques-uns de ses dessins ; François de Neufforge s'adonna bientôt avec ardeur à la gravure, et seul il parvint à exécuter lui-même toutes les planches de ses nombreuses estampes, immense travail, puisque l'ouvrage se compose de huit tomes grand in-folio, et qu'aujourd'hui on le trouve difficilement complet, suivant Brunet, *Manuel du libraire* (éditions de 1814 et de 1843). Il devenait presque indispensable que les planches d'un œuvre aussi vaste fussent gravées

par l'auteur pour diminuer les frais de l'entreprise ; car, il ne faut pas oublier que la publication du dernier ouvrage de Jacques Blondel acheva d'épuiser la fortune de cet artiste, mort en 1774. L'académie d'architecture encouragea François de Neufforge par une nouvelle approbation en 1758. Au mois de février 1762, 4 volumes, divisés en 48 cahiers de 6 feuilles grand in-fol. chacun, avaient paru, et le 5^e volume se distribuait déjà. Aux sujets contenus dans les premiers volumes, l'auteur avait ajouté diverses parties destinées à remplir les entre-colonnements et les entre-pilastres à l'usage de la décoration extérieure des bâtiments, une grande quantité de différents genres de portes, de croisées, de niches, de soubassements, d'attiques, etc. Le 5^e volume traite particulièrement de la décoration intérieure et extérieure, des lambris, des parquets, de la serrurerie, des jardins de luxe, des treillages, des vases, des escaliers, des terrasses, des fontaines jaillissantes, des grottes, des orangeries, des belvédères, des théâtres, etc. Le journal de Trévoux, en annonçant ce 5^e volume à l'article 26 de ses *Nouvelles littéraires* de février 1762, disait encore : « Ce qu'on remarque de plus
« intéressant dans cette collection, c'est le bon
« style, la composition sage, l'invention subor-
« donnée aux règles, l'éloignement du frivole,
« du bizarre et du singulier. » Enfin, le rédacteur de l'*Année littéraire* de 1763, n^o 21, t. 5, p. 70, termine sa 3^e lettre, datée du 30 juillet 1763, par un nouvel éloge aussi complet que possible du *Recueil élémentaire d'architecture*. « Je vous ai
« déjà parlé plus d'une fois, dit-il, des œuvres
« de M. de Neufforge. Cet architecte infatigable
« a présenté dernièrement à M. le marquis de
« Marigny le 5^e volume de ses *Eléments*, ainsi
« qu'à l'académie d'architecture, qui les avait
« déjà approuvés le 5 septembre 1757. » Sans doute on sait que le marquis de Marigny (*voy.* ce nom) était simplement *Abel-François Poisson*, frère de la marquise de Pompadour, et qu'il répondait aux compliments de Marmontel : « Le
« roi me décrasse. » Mais on doit savoir aussi que c'était en 1763 non-seulement le directeur et l'ordonnateur général des bâtiments et le protecteur, sous le roi, des deux académies de peinture et d'architecture ; mais encore (et avant tout) un homme éclairé, un homme de goût, qui dès sa jeunesse s'était occupé de géométrie et d'architecture ; qui alla, pendant dix ans, perfectionner en Italie ses dispositions naturelles, en compagnie de Soufflot et de Cochin, auxquels il conserva toujours sa confiance ; qui fit nommer Marmontel secrétaire des bâtiments, s'entoura de l'élite des artistes, et ne cessa de donner à l'architecture des encouragements particuliers, toujours pleins de discernement. A cette même époque, 1763, l'*Année littéraire*, t. 5, p. 70, 72, ajoutait : « Ces 5 volumes contiennent 360 plan-
« ches, dont les compositions, toutes d'un excel-

« lent style, sont utiles aux architectes, aux sculpteurs, aux dessinateurs, et généralement à tous les artistes qui font leur profession des arts utiles et des arts de goût... Il est étonnant que toutes ces différentes compositions se sou-
 « tiennent avec un égal intérêt. Il est très-avan-
 « tageux pour l'architecture qu'un même artiste,
 « d'un mérite reconnu, ait bien voulu s'appliquer
 « à tous les genres qui appartiennent à cet art;
 « et même, quand toutes ces compositions ne
 « seraient pas aussi ingénieusement traitées
 « qu'elles le sont, combien n'y aurait-il pas à
 « gagner pour les artistes, de trouver dans une
 « collection aussi immense une suite très-com-
 « plète de différents dessins d'un caractère sou-
 « tenu, et qui cependant, chacun séparément,
 « portent le goût propre à leur destination dans
 « l'art de bâtir ! Certainement ces œuvres et leur
 « auteur méritent les plus grands éloges, du
 « moins en ai-je entendu parler de même à plu-
 « sieurs architectes de réputation ; ces suffrages
 « ne peuvent être suspects. M. de Neufforge se
 « propose de nous donner encore 72 planches
 « pour compléter les six volumes de ses œu-
 « vres, etc., etc. » Plus tard, la collection fut même
 portée à huit volumes ; elle n'était pas encore
 achevée en 1776, puisque l'*Almanach historique
 et raisonné des architectes, peintres, etc.*, de cette
 année, p. 181, mentionne François de Neufforge
 comme « continuant de donner avec succès au
 « public une collection nombreuse de dessins
 « d'architecture composés et gravés par lui-
 « même ». Il était indispensable d'exposer avec
 quelque développement l'opinion des contemporains
 de François de Neufforge, pour nous faire
 une juste idée de ses travaux. Le succès de l'ou-
 vrage, quand il parut, ne saurait être révoqué
 en doute. Le débit successif des volumes, qui se
 distribuaient par cahiers de six feuilles, au prix
 d'un franc le cahier, devint considérable non-
 seulement en France, mais à l'étranger ; et, s'il
 n'en eût pas été ainsi, l'entreprise était si vaste,
 si dispendieuse, qu'elle aurait infailliblement ruiné
 l'auteur. Il est encore incontestable que, s'il y a
 quelque exagération dans les paroles du journa-
 liste (*Année littéraire* de 1763, t. 3, p. 72), cette
 exagération est plus apparente que réelle, quand
 il s'écrit : « Quels justes tributs de reconnais-
 « sance ne mérite pas un artiste qui consacre
 « ses jours pour le bien public, et qui ne cherche
 « d'autre avantage que celui d'être utile à ses
 « concitoyens ! » En effet, on ne peut douter que,
 marchant sur les traces de Jacques Blondel, F. de
 Neufforge n'ait obéi, comme lui, à l'impulsion
 donnée par les écrits du comte de Caylus contre
 le mauvais goût qui avait signalé le commence-
 ment du 18^e siècle, et qui menaçait de prolonger
 son déplorable règne. Un athlète plus jeune pour
 cette noble lutte, Chalgrin, né en 1739 (*voy.* ce
 nom), admis en 1770 à l'académie d'architec-
 ture, et mort en 1811, avant d'avoir vu achever

l'arc de triomphe de l'Etoile, dont il avait conçu
 et exécuté les premiers plans, a dû profiter des
 compositions sévères, généralement pures et cor-
 rectes, de François de Neufforge. Il en a été proba-
 blement ainsi d'un autre réformateur plus
 jeune encore, Bélanger (*roy.* ce nom), né en 1744
 et mort en 1818, après avoir refait en 1812 la
 coupole de la Halle au blé et contribué au réta-
 blissement de la statue équestre de Henri IV sur
 le pont Neuf en 1814. Telle fut, ce nous semble,
 l'influence au moins indirecte du *Recueil élémen-
 taire d'architecture*, qu'il faut apprécier aujour-
 d'hui en se reportant à l'époque et aux circon-
 stances de son apparition. La réforme une fois
 opérée, l'architecture a pris nécessairement un
 nouvel essor à la fin du 18^e et au commencement
 du 19^e siècle ; elle ne pouvait rester étrangère au
 mouvement et au progrès des sciences exactes.
 Un ouvrage aussi intéressant et utile à son origine
 que celui de François de Neufforge, devait plus
 tard perdre de son utilité, de son intérêt, princi-
 palement dans certains modèles de construction,
 tels que ceux des théâtres, des fontaines publi-
 ques, des prisons. L'expérience de tant d'années
 ne nous a-t-elle pas appris plusieurs choses nou-
 velles sur la construction et la disposition d'une
 salle de spectacle ? L'art hydraulique ne s'est-il
 pas perfectionné ? N'avons-nous pas imaginé le
 système *pénitencier, cellulaire* ? Il ne faut donc
 pas être surpris qu'un ouvrage si volumineux et
 surtout si difficile à compléter, soit bien moins
 recherché de nos jours et se trouve moins aisé-
 ment chez les particuliers ou les libraires que
 dans les bibliothèques publiques. François de
 Neufforge, excessivement laborieux, était d'un
 caractère doux et timide, modeste, plein de con-
 science et de délicatesse, et il vivait assez retiré.
 Il avait fait exécuter sur ses propres dessins et
 pour lui seul un certain nombre d'objets d'ameu-
 blement, tels que vases, pendules, glaces, etc. Il
 mourut à Paris le 19 décembre 1791, au moment
 où éclatait l'orage de la révolution française.
 Marié deux fois, il laissa un fils unique, Joseph
 de Neufforge, né en 1768, que l'estime publique et
 sa capacité appelèrent aux fonctions de secrétaire
 en chef du 12^e arrondissement de Paris, quand
 l'ordre commençait à renaître en France. Joseph
 de Neufforge a composé un ouvrage inédit sur
 les *Communes de France*. Il mourut en l'année
 1811, à un âge bien moins avancé que François
 de Neufforge, son père. Z.

NEUFGERMAIN (Louis DE), poète ridicule, et
 que Bayle soupçonne d'avoir été un peu fou, pour
 ne rien dire de plus, vivait sous le règne de
 Louis XIII. Il devint le jouet des beaux esprits du
 temps, qui conseillèrent au duc d'Orléans de
 s'en divertir. Ce prince le nomma son *poète hété-
 rocélite* ; et Neufgermain prit sérieusement ce ti-
 tre, à la tête de ses ouvrages. Le cardinal de
 Richelieu l'admettait dans sa société, et prenait
 plaisir à l'entendre débiter de plates bouffonne-

ries. Tout le talent de Neufgermain consistait à jouer sur les noms des personnes auxquelles il adressait ses vers; et comme il y a réussi quelquefois mieux qu'il ne semblait lui appartenir, Bayle conjecture qu'après lui avoir indiqué un sujet, on l'aidait encore à le traiter. Voiture a donné des louanges ironiques à Neufgermain, dans une ballade où Jupiter, après l'avoir *défié*, ordonne qu'on lui sacrifie cinquante veaux, et dans une pièce intitulée *Plainte des consonnes* qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neufgermain, etc. (*Voy. les OEuvres de Voiture.*) Le poète hétéroclite, tout stupide qu'il était, ne fut pas la dupe de pareils éloges, et tâcha de répondre à Voiture; mais jamais il n'avait été plus embarrassé et ne sut moins ce qu'il voulait dire. Ses *OEuvres* se trouvaient encore chez les libraires au temps de Boileau, puisqu'il les a accolées à celles de La Serre, et il les envoie ensemble chez l'épiciier (*Satire IX, v. 72*). Le célèbre satirique parle ailleurs (*Discours prélimin.*) de l'antiquité de la barbe de Neufgermain et de la nouveauté de sa poésie, qui le rendaient également recommandable. Neufgermain vivait encore en 1652; mais il était âgé, car Sarrazin, qui lui a donné une place dans la *Pompe funèbre de Voiture*, le nomme le *Vieux Badin*. Les *Poésies et Rencontres* du sieur de Neufgermain forment 2 volumes in-4°, imprimés en 1630 et 1637 : le 2° volume est orné de son portrait, gravé par Brebiette. On a encore de lui : *Vers au roi et à la reine de Pologne*, sur le mariage de Leurs Majestés, 1645, in-4°; — *Stances à la reine de la Grande-Bretagne*, même année et même format. W—s.

NEUFVILLE (NICOLAS DE). *Voyez VILLEROI.*

NEUFVILLE (ROLAND DE), né en 1530, fut nommé, en 1551, abbé de St-Jacques de Montfort, et, en 1562, évêque de St-Pol de Léon. Ce fut en cette dernière qualité qu'il souscrivit au concile tenu à Angers en 1583, et au serment prescrit par l'édit de 1588, pour la pacification des troubles; ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre les doctrines des réformés avec une activité telle que, lors de sa mort, il n'en restait pas un dans son diocèse, bien qu'ils fussent nombreux dans les autres parties de la province. Ce prélat mourut à Rennes le 5 février 1613. La bibliothèque publique de Lyon possède, sous le n° 441 des manuscrits, un Missel ayant appartenu à Roland de Neufville et ayant pour titre : *Missale Ecclesie gallicæ*, gr. in-fol. de 360 pages, en tête duquel on voit cet évêque à genoux devant St-Paul Aurélien, fondateur de son église. Ses armes se voient dans les vignettes de la miniature. Ce Missel ou Pontifical, l'un des plus précieux manuscrits de la bibliothèque de Lyon, est sur peau vélin et écrit à longues lignes avec lettres onciales. Les capitales gothiques sont peintes et rehaussées d'or; le dessin des miniatures et des vignettes est riche et correct. Les deux grands tableaux offrent, d'un côté la des-

cente de croix et l'embaumement de Jésus-Christ, de l'autre le Père éternel revêtu d'habits pontificaux, ayant la tiare en tête, la dalmatique et l'étole sur les épaules, donnant d'une main la bénédiction et portant de l'autre le globe de l'univers. Aux quatre coins du tableau sont représentés les évangélistes. L'ouvrage est terminé par une table des offices. P. L.—T.

NEUHAUS (HENRI), en latin *Neuhusius*, médecin, né à Dantzig, dans le 16° siècle, ne nous est connu que par un livret assez rare, intitulé *Pia et utilissima admonitio de fratribus Rosæ-Crucis*, 1618; 2° édition, 1622, in 8°. L'auteur y prend les titres de maître en médecine et en philosophie, P. en Norbisch H. (peut-être professeur à l'hôpital de Norbisch). Cet opuscule a été traduit en français par un anonyme : *Avertissement pieux et très-utile des frères de la Rose-Croix*; à savoir s'il y en a, quels ils sont, d'où ils ont pris ce nom, et à quelle fin ils ont répandu leur renommée; Paris, 1624, in-8° de 62 pages. Cette traduction est réunie ordinairement à l'ouvrage de Gabr. Naudé : *Instruction à la France* (*voy. G. NAUDÉ*). Neuhaus, après avoir établi qu'il existe une société secrète, puisqu'on a vu quelques-uns de ses agents à Francfort et dans d'autres villes d'Allemagne, conjecture que ses membres sont des adeptes réunis pour travailler au grand œuvre et à la propagation des sciences occultes; que le nom de frères qu'ils se donnent sert à marquer l'union intime qui doit exister entre eux, et qu'en révélant au public l'existence de leur association, ils se proposent d'inspirer le désir d'y être admis à ceux qui par leurs talents, leur fortune et le libertinage de leur esprit, pourraient concourir à en augmenter l'influence et à lui faire atteindre son but, qui, en résultat, paraît être le même que celui qu'a manifesté plus tard la société des *Illuminés*. Neuhaus, qui redoutait les frères de la Rose-Croix, n'ose pas s'expliquer franchement sur leur compte; mais il est aisé de deviner qu'il n'aurait pas été fâché de voir l'autorité prendre des moyens pour arrêter leurs progrès : l'écrit du médecin de Dantzig fut réfuté par un adepte, et les Rose-Croix trouvèrent en Allemagne plusieurs défenseurs, dont Struvius et Jugler ont indiqués les principaux ouvrages dans la *Bibl. histor. litterariæ*, ch. 9, *De libris damnatis*. W—s.

NEUHOF (THÉODORE-ÉTIENNE, baron DE), aventurier qui régna quelque temps sur la Corse, était né à Metz, vers 1690. Son père, Antoine, baron de NeuhoF, dans le comté de la Marck, en Westphalie, avait été capitaine des gardes de l'évêque de Munster : pauvre de patrimoine, il épousa la fille d'un négociant de Visé, au pays de Liège, et s'étant brouillé sans retour par cette mésalliance avec sa famille et toute la noblesse westphalienne, il vint s'établir en France, où, grâce à la protection de la duchesse d'Orléans, il obtint un petit gouvernement dans le Messin. A sa mort,

il laissa en bas âge et presque sans ressources son fils Théodore et une fille nommée Elisabeth ; la duchesse en prit soin, et les attacha à sa maison. Théodore fit partie des pages de cette princesse et entra ensuite, en qualité de lieutenant, au régiment de la Marck. Ses goûts dispendieux et son caractère inquiet l'empêchèrent de se soutenir dans ce corps, et il prit du service dans les troupes suédoises. Le baron de Goertz, ministre de Charles XII, et non moins entreprenant que son maître, reconnut dans le jeune officier, qui se disait un peu son parent, plus d'aptitude pour l'intrigue que pour le métier des armes. Il avait formé le projet de rétablir sur le trône d'Angleterre l'héritier des Stuarts, et il avait besoin, pour concerter ses plans avec Alberoni tout-puissant en Espagne, d'un agent secret qu'il pût, dans l'occasion, désavouer sans conséquence. Théodore fut chargé de cette mission et la remplit à la satisfaction des deux hommes d'État : il rejoignit ensuite son protecteur à la Haye, d'où il fit plusieurs voyages à Londres, comme intermédiaire entre Goertz et le comte de Gyllenborg, ambassadeur de Suède en Angleterre. La trame ayant été découverte, il réussit à se mettre en sûreté et reparut en Suède. La fin tragique du baron de Goertz le força de se retirer en Espagne. Il fut accueilli par Alberoni, qui n'avait point oublié sa négociation clandestine ; il trouva plus de faveur encore auprès du duc de Riparda, successeur de l'éminence italienne : ce ministre lui donna le brevet de colonel et lui fit épouser lady Sarsfield, fille de lord Kilmarnock, d'origine irlandaise, et attachée à la maison de la reine d'Espagne. Le baron de Neuhoof avait fondé sur cette alliance de grandes espérances de fortune ; trompé dans ses calculs, il abandonna sa femme pour passer en France, où il connut Law, et spécula malheureusement, comme tant d'autres, sur les actions du Mississippi. Après avoir erré plusieurs années dans diverses contrées de l'Europe, fuyant ses anciens créanciers et s'en faisant partout de nouveaux, il se rendit à Florence, avec le caractère de résident pour l'empereur Charles VI. Les Corses luttèrent alors avec acharnement contre la tyrannie génoise, et Gênes n'espérait les réduire qu'avec le secours de troupes allemandes commandées par le prince de Wurtemberg. Théodore se prévalut auprès d'eux du mérite d'avoir intéressé ce prince en leur faveur. Quatre chefs de ces insulaires étaient gardés prisonniers par les Génois contre le droit des gens ; il prit l'engagement de leur procurer la liberté, et l'époque de leur élargissement ayant coïncidé avec le temps fixé par ses promesses, il parvint à faire croire qu'il avait eu beaucoup d'influence sur cet événement. Profitant de la confiance que ses prétendus services inspiraient aux Corses, il leur mit sous les yeux, comme unique moyen de salut, la nécessité de se donner un gouvernement, soit qu'ils préférassent une aristocratie, soit qu'ils

inclinassent à choisir un roi qui pût assurer leur indépendance, avec l'appui de quelque une des puissances de l'Europe, et il leur insinua que dans ce dernier cas il était, par son dévouement pour leur cause et par son crédit personnel, l'homme qui leur convenait le mieux. Les chefs corsés, réduits à l'extrémité, ne balancèrent pas à lui promettre une autorité nécessairement précaire, en récompense des services très-réels qu'ils attendaient de lui. Théodore parcourut l'Europe, pressant avec importunité les dispositions de toutes les cours où il était connu. Rebuté partout, il fut, si l'on en croit son fils, plus favorablement écouté en Turquie. Ayant été secondé par Ragotzki et par le comte de Bonneval, deux hommes accoutumés à tout attendre de la fortune, il obtint provisoirement quelques gratifications du Grand Seigneur ; mais, trouvant que la Porte procédait avec trop de lenteur, il s'embarqua pour Tunis et flatta le dey de la possession de la Corse, si l'on voulait seulement fréter un vaisseau chargé de 10 canons, 4,000 fusils, 300 pistolets, et de divers objets d'approvisionnement. La régence de Tunis accorda tout et y joignit une somme de mille sequins. Les Corses, ne comptant plus sur Théodore, venaient de mettre leur île sous l'empire de la sainte Vierge, et de prendre la résolution d'être libres par leurs propres efforts. Des lettres de Théodore leur annoncèrent enfin qu'il allait chasser les Génois, avec le secours des principales puissances de l'Europe. Il ne leur demandait, pour prix de tous ses sacrifices, que le titre de roi. Sa proposition fut acceptée avec enthousiasme. Le baron, embarqué sur un bâtiment portant un faux pavillon anglais, aborda, le 15 mars 1736, au port d'Aleria, vêtu à la turque et coiffé d'un turban. « Il débuta, dit Voltaire, par déclarer qu'il arrivait avec des trésors immenses, et, pour « preuve, il répandit parmi le peuple une cinquantaine de sequins en monnaie de billon. « Ses fusils, sa poudre, qu'il distribuait, furent les « preuves de sa puissance. Il donna des souliers « de bon cuir, magnificence ignorée en Corse ; « il apostola des courriers qui venaient de Livourne « sur des barques et qui lui apportaient de prétendus paquets des puissances d'Europe et d'Afrique. » Pour ajouter à l'illusion, et pour paraître plus digne de la prérogative royale, il accumula, à la suite de son nom, les titres honorifiques de la plupart des États chrétiens, se donnant pour un grand d'Espagne, pair de France, baron d'Angleterre, chevalier de l'ordre Teutonique et prince de l'État de l'Église. Préconisé par le parti qu'il s'était formé depuis longtemps parmi les insurgés, il fut proclamé, le 15 avril, sous le nom de Théodore I^{er}, dans une assemblée générale tenue à Alezani. Son inauguration eut lieu avec toute la pompe que comportait un pays aussi agreste. On lui ceignit le front d'une couronne de lauriers ; on le montra au peuple, en

rase campagne, élevé sur les épaules des citoyens les plus considérables. Après qu'il eut rédigé des statuts très-succincts pour la police de l'île, sa première sollicitude fut de s'entourer d'un appareil monarchique. Quatre cents soldats composèrent son régiment des gardes. Il fit frapper quelques pièces de monnaie d'argent et une bien plus grande quantité en cuivre, distribua de nombreux brevets de noblesse, institua un ordre de chevalerie sous la dénomination d'*ordre de la Délivrance*, eut une cour et des secrétaires d'État, et, pour signaler sa fermeté, fit pendre trois individus alliés à des familles distinguées du pays. Il n'oublia pas cependant qu'il devait tourner surtout son activité vers l'affranchissement du territoire. Dans les premiers moments de l'ivresse qu'avait excitée sa présence, il avait facilement rassemblé une armée considérable. Porto-Vecchio tomba en son pouvoir, et il ordonna des attaques simultanées contre San-Fiorenzo, Aglaiola, San-Pelegrino et Ajaccio, tandis qu'il marchait lui-même sur Bastia. Repoussé par les Génois, qui lui enlevèrent Furiani, il repassa les monts et s'établit à Sartène, où le baron de Drosth, son parent, vint le rejoindre avec de l'argent et des munitions. Il n'y avait que huit mois qu'il était investi du pouvoir, et déjà les murmures de toute la population s'élevaient contre lui. Les manifestes des Génois avaient accrédité des bruits injurieux à sa personne; le clergé prenait ombrage de ses discours libres sur la religion; la sévérité qu'il avait déployée était transformée en cruauté: on refusait de lui obéir, on lui faisait entendre des paroles insolentes, on lui demandait compte de toutes les promesses dont il avait leurré la nation. Il vit que son autorité n'était pas seulement méconnue, mais que sa vie était en danger, et il se hâta de convoquer à Sartène les députés de toutes les *pièves* (ou paroisses) que n'occupaient pas les Génois. Il leur déclara qu'il allait se séparer d'eux pour solliciter lui-même les secours dont on l'avait frustré, désigna vingt-huit citoyens pour former un conseil de régence jusqu'à son retour, et conféra le commandement des cantons en deçà des monts à Giafferi et Hyacinthe Paoli, réservant à Luc d'Ornano celui des pièves ultramontaines. Ces mesures prises, Théodore partit pour Livourne sur un bâtiment provençal, séduisit quelques prêteurs crédules à Rome et à Turin, se montra dans Paris, et, pour se soustraire à la police, qui le menaçait du Fort-l'Évêque, il se rendit précipitamment à Amsterdam. Un de ses créanciers le découvrit et le fit mettre en prison; tous les étrangers auxquels il avait emprunté l'écrouèrent à leur tour; mais un juif et ses associés, dans l'expectative de faire seuls le commerce de la Corse, et de tenir pour sûreté de leurs fonds les ports d'Ajaccio ou de Porto-Vecchio, aidèrent dans sa détresse cet indigent souverain, payèrent ses dettes et lui avancèrent cinq millions pour équiper trois vaisseaux mar-

chands et une frégate. On soupçonna les États généraux d'être de moitié avec ces spéculateurs. En 1738, Théodore mouilla au port de Sorraço (à deux lieues de Porto-Vecchio): à cette nouvelle, les esprits s'ébranlèrent; mais la contenance des troupes françaises qui occupaient l'île sous les ordres du comte de Boissieu, imposa aux habitants et prévint les insurrections. Théodore, intimidé par l'inaction de ses sujets, n'osa s'avancer dans l'intérieur et se contenta de se présenter avec sa flottille devant Ajaccio, tandis que d'Ornano se préparait à le seconder sur terre. Les vents contraires poussèrent le baron-roi dans le port de Naples; il descendit chez le consul hollandais, y fut arrêté et envoyé à la forteresse de Gaète. On lui rendit bientôt la liberté: il n'en profita que pour recommencer sa vie errante. Les Corses, dans une proclamation datée de Tavagna (1739), protestèrent qu'ils maintiendraient son élection. Maillebois, successeur de Boissieu, les contraignit, après une campagne rapide, de mettre bas les armes. Il eut soin de répandre le bruit de la mort de Théodore et détruisit les restes de son parti, que ranimait le baron de Drosth. En 1742, Théodore, amené par un vaisseau anglais, se présenta sur la côte près de l'*Isola-Rossa*; mais aucune piève ne répondit à son appel, quoiqu'il fût évident que le gouvernement britannique était d'intelligence avec lui. Les Génois, s'exagérant mal à propos le danger, mirent sa tête à prix. Un dernier revers attendait à Londres ce jouet de la fortune. Lorsqu'il se flattait de provoquer encore un armement en sa faveur, ses créanciers lui firent subir le même sort qu'en Hollande. Il sortit enfin de sa prison où il avait languï pendant sept ans dans la misère et le mépris, et déclara préalablement qu'il abandonnait son royaume pour hypothèque à ses créanciers. Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription qui lui assura les moyens de subsister jusqu'à sa mort, arrivée le 11 décembre 1755. Théodore fut enterré sans distinction dans le cimetière commun de Ste-Anne de Westminster, et Walpole chargea sa tombe d'une épitaphe qui finissait par ces mots: *La fortune lui donna un royaume et lui refusa du pain*. On a débité beaucoup de contes sur ce fantôme de roi, qui, avec de l'esprit et de l'activité, ne sut jamais dans sa jeunesse mettre à profit les avances de la fortune et dont les yeux ne se dessillèrent point sur l'extravagant projet de dominer sans moyens une population indocile et divisée, avec laquelle il n'eut pas l'habileté de s'identifier et de déposer la morgue et les forfanteries qui décelaient le baron allemand. Nous avons suivi, dans cet article, le dernier historien de la Corse, Pomme-reul, dont le récit est assez conforme à celui de son devancier, l'abbé Germanes, et, sauf quelques circonstances, à celui du colonel Frédéric (roy. ce nom), fils de Théodore. Frédéric n'avait pas accompagné son père en Corse, il se propo-

sait seulement d'y tenter avec lui une dernière fois la fortune; mais il n'arriva à Londres que pour voir l'auteur de ses jours dans les fers. Inexact à la fois par le défaut de documents et par les réticences que lui commandait sa position, il est un guide très-suspect pour ce qui concerne la Corse; mais il mérite plus de confiance dans ce qu'il rapporte sur les antécédents de son père. On lui doit encore une *Description de la Corse*, en anglais, suivie d'une Relation de la réunion de cette île avec la Grande-Bretagne, d'une Vie de Paoli, et d'un Mémoire sur les bois de la Corse, présenté à l'assemblée nationale de France, Londres, 1795, in-8°. F—T.

NEULLY (FOULQUES DE). Voyez FOULQUES.

NEUKIRCH (BENJAMIN), poète allemand, naquit le 27 mars 1665 à Reinke, village de la Silésie situé sur les confins de la Pologne. Après avoir étudié le droit, il se consacra à la littérature. Il exerça assez longtemps les fonctions d'instituteur, devint professeur à l'académie des chevaliers créée à Berlin, et après qu'elle eut été dissoute, il fut choisi pour être le précepteur du prince héréditaire d'Ansbach; il mourut en cette ville le 15 avril 1729. Il ne sut pas d'abord préserver ses écrits de l'enflure habituelle à ceux de ses compatriotes qui se livraient alors à la poésie; plus tard, il parvint à se rapprocher de la simplicité et du naturel; mais il ne put jamais s'élever bien haut. De tous ses écrits, il n'y a que ses *Satires* et ses *Epîtres* (Francfort, 1757) que quelques amateurs lisent encore. Il a mis en vers allemands le *Télémaque*, et cette traduction a du moins été imprimée avec un grand luxe et de nombreuses gravures (Salzbach, 1727-1739, 3 vol. in-fol.); il y a une autre édition moins somptueuse, Francfort, 1739, 2 vol. in-8°. Jeune encore, Neukirch publia des *Epîtres et poésies galantes* (Cobourg, 1695), et trente ans plus tard, il mit au jour des poésies pieuses avec accompagnement de musique ecclésiastique (Francfort, 1725). En 1744, on a publié ses *Œuvres choisies* avec une notice biographique écrite par Gottsched; elles ont reparu dans le tome 14 de la *Bibliothèque des poètes allemands du 17^e siècle*, mise au jour par W. Mueller et Foerster (Leipsick, 1838). Z.

NEUKOM et non pas NEWKOM ou NEUKOMM (SIGISMOND), compositeur de musique, né à Salzbach le 10 juillet 1778, était l'aîné d'une nombreuse famille. Son père, professeur à l'école normale de la ville, prit le plus grand soin de son éducation, et les dispositions précoces qu'annonçait le jeune Sigismond se développèrent rapidement. Il lisait à quatre ans, écrivait à cinq, et n'en avait pas encore sept lorsqu'il commençait l'étude de la musique. Il eut pour maîtres Weisauer et Michel Haydn, le premier organiste, le second maître de chapelle de la cathédrale. Weisauer, qui paraît avoir été un habile exécutant, lui enseignait le chant et le piano. Michel Haydn, dont la femme était parente de sa mère, lui ap-

prit l'harmonie. Les progrès de l'élève furent tels que bientôt il se trouva capable de les suppléer l'un et l'autre, soit à la cathédrale, soit en d'autres églises de la ville. Neukom, que son père, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, avait habitué dès l'enfance à ne pas perdre une minute, tout en acquérant des notions suffisantes de plusieurs instruments d'orchestre, commençait ses études littéraires à l'université et terminait sa philosophie à dix-huit ans. A seize, il avait été nommé organiste titulaire de cet établissement et devint en le quittant corépétiteur des chœurs au théâtre de la cour. Au bout d'une année, il quitta cette place pour se rendre à Vienne et y compléter ses études musicales. Muni d'une lettre de Michel Haydn adressée à son frère Joseph, Neukom eut le bonheur de gagner l'amitié du grand homme auquel il était recommandé, qui tout aussitôt l'aima et le traita comme un fils, lui enseignant surtout l'art du style, car à l'égard du mécanisme et de tout ce qui concerne l'enseignement vulgaire, il n'était plus rien qu'il eût besoin d'apprendre. Durant ce premier séjour à Vienne, Neukom étudia pour son agrément, mais pourtant avec beaucoup d'ardeur, l'histoire naturelle et la médecine, sans négliger en rien son art principal et donnant d'ailleurs, pour n'être point à charge à sa famille, des leçons de piano et de chant. L'envie de se faire connaître et d'acquérir une position convenable lui fit en 1804 quitter Vienne pour se rendre à St-Petersbourg. Recommandé par Joseph Haydn à l'impératrice-mère Marie-Fædorowna, cette princesse l'accueillit favorablement et le fit entendre à la cour. Attaché presque aussitôt au théâtre allemand qui existait alors dans la capitale des Russies, il y fit représenter, le 26 septembre, *Alexander am Indus*, le seul opéra qu'il ait composé et qui paraît avoir produit peu de sensation. En ce même temps une fièvre nerveuse causée par l'excès du travail et déterminée par la nouvelle imprévue de la perte de son père, mit le compositeur à deux doigts de la mort. Forcé de résigner son emploi, il alla en 1805 s'établir à Moscou dont le climat, moins rude que celui de St-Petersbourg, semblait mieux convenir à sa santé. « Peu de temps après, Neukom se « trouva, dit-il, dans une position aussi agréable « que lucrative qui lui permettait de vivre indé- « pendant; » il n'explique pas comment il avait acquis cette position ni quels devoirs elle lui imposait. Il est certain que depuis lors il ne fréquenta que la plus haute société et eut toujours domicile dans la maison de quelque grand seigneur. Il ne se maria point, et la plus grande partie de son existence ne fut qu'un voyage continu. Il fit d'abord plusieurs courses de Moscou à St-Petersbourg et de St-Petersbourg à Moscou, variant autant que possible son itinéraire. En 1808 il quitta la Russie, se rendit à Berlin, puis à Vienne, par Dresde, Leipsick, Nuremberg, Munich et Salzbach. Abandonnant ensuite la capi-

tale de l'Autriche, il se dirigea vers la France par Munich, Augsbourg et Bâle, pour s'arrêter à Montbéliard, ancien domaine du roi de Wurtemberg. En 1809, il partait pour Paris, retournait à Montbéliard, puis revenait à Paris au bout d'un an. Talleyrand, dont il fit alors la connaissance, l'admit dans son intimité, et pendant plus de vingt ans il eut toujours chez lui son logement et son couvert mis tant à la ville qu'à la campagne. Neukom, vers la fin de 1813, à l'approche des armées confédérées, dut un instant s'éloigner de Paris. Il y était de retour lorsque les suites de la capitulation de 1814 ramenèrent les Bourbons en France et les replacèrent sur le trône. Choron, ayant été chargé d'organiser tout ce qui concernait la musique dans la fête à célébrer pour l'entrée de Louis XVIII à Paris, s'en remit à Neukom de la composition d'un *Te Deum*, qui, calculé pour un vaste édifice, fut exécuté le 3 mai 1814 en présence de toute la nouvelle cour. La réunion connue sous le nom de *Congrès de Vienne* ayant ensuite été décidée, Talleyrand, nommé plénipotentiaire du gouvernement français, emmena Neukom avec lui et le chargea de diriger, de concert avec Salieri, le service funèbre célébré le 21 janvier suivant dans l'église cathédrale de Vienne en commémoration de la mort de Louis XVI. Neukom y fit entendre un *Requiem*, écrit antérieurement pour une de ses sœurs, et auquel il ajouta un *Offertoire*. Cette composition fut exécutée par près de trois cents voix, en présence des empereurs, rois, princes et autres personnages réunis au congrès. De retour à Paris avec son protecteur, le goût qu'il avait pour les voyages fit accepter à Neukom la proposition avantageuse du duc de Luxembourg, qui lui offrait de l'accompagner à Rio-de-Janeiro, où il se rendait pour féliciter au nom de la France Jean VI sur son avènement au trône. Le vaisseau qui portait le musicien et l'ambassadeur s'arrêta quelque temps à Lisbonne, puis à Funchal et à Santa-Cruz. En arrivant à Rio-de-Janeiro, Neukom se rendit chez le ministre, comte de Barca, précédemment ambassadeur à Paris, où il avait été en relations intimes avec Talleyrand, et lui présenta une lettre de ce dernier, qui lui valut comme en France le logement et la table, et de plus un traitement du roi qui ne l'astreignait à aucune fonction. Il témoigna le désir d'avoir au moins l'air de gagner ce traitement en donnant quelques leçons au prince et à la princesse, enfants du roi, et pendant les cinq années de son séjour au Brésil, il vécut au milieu de la famille royale, qui le combla de bontés. Barca étant mort, Neukom devint le commensal du comte de St-Amaro chez lequel il demeura jusqu'au moment où, à la suite d'une attaque de phthisie pulmonaire, les médecins lui conseillèrent de retourner en Europe. Il s'embarqua donc pour Lisbonne; son voyage contrarié par plusieurs circonstances dura trois mois. Il arriva enfin dans la capitale du Portugal,

et, après quelques semaines de repos, s'embarqua de nouveau pour le Havre d'où il se rendit à Paris, continuant toujours de résider dans la maison de Talleyrand. Au Brésil, Neukom s'était surtout occupé d'entomologie et d'horticulture, sans toutefois cesser de composer. En France il ne fit plus autre chose et ce pays devint son séjour définitif, quoiqu'à plusieurs reprises il s'en soit éloigné pour de petits voyages de durée plus ou moins longue, mais fréquemment répétés. C'est ainsi qu'il visita l'Italie, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, traversant ces contrées dans différentes directions. Ses courses dans le Royaume-Uni lui fournirent l'occasion de diriger des concerts en différentes villes et de faire exécuter trois oratorios de sa composition : *Les dix commandements ou Moïse au mont Sinai*, *la Résurrection*, *l'Ascension*. Il en avait lui-même disposé le canevas d'après des poésies de Klopstock. Ces compositions furent entendues aux solennités appelées *Festivals*, dont le bénéfice est toujours destiné aux hôpitaux et autres établissements de bienfaisance. Neukom donnait de plus en Angleterre des séances fort suivies d'improvisation sur l'orgue, dont le produit avait la même destination. Cependant la révolution de 1830 s'accomplissait sans que Neukom eût à en souffrir. Bien vu à la cour sous les rois Louis XVIII et Charles X, il suivit naturellement la fortune de Talleyrand, son protecteur, dont l'importance comme personnage politique devint sous Louis-Philippe plus grande que jamais. Le musicien l'accompagna dans son ambassade à Londres comme il avait fait au congrès de Vienne. De retour à Paris, il fut admis dans l'intérieur le plus intime de la famille royale, toujours sans porter aucun titre et sans remplir spécialement aucune fonction. Bientôt, reprenant le cours de ses voyages, il visita de nouveau les pays cités il y a un instant, et de plus presque toute l'Allemagne et la Suisse, sans parler de deux excursions en Algérie. Il se trouvait à Mayence en 1837, lors de l'inauguration du monument de Gutenberg, et y faisait exécuter son *Te Deum* à l'unisson par douze à treize cents voix accompagnées d'un nombre proportionné d'instruments à vent. Ce goût des voyages et d'une vie agitée, remarquable dans un homme d'un caractère d'ailleurs si paisible, ne le quitta réellement jamais. Une ophthalmie dont il fut affligé en 1845 et à la suite de laquelle se déclara une cataracte sur les deux yeux, n'arrêta que momentanément ses travaux et ses pérégrinations. Opéré avec succès en 1848 à Manchester par le célèbre chirurgien anglais Wilson, le recouvrement de la vue put adoucir en partie la douleur que devait lui causer les événements de cette mémorable année et la proclamation de la république française, qui entraînait inévitablement l'exil de la branche cadette des Bourbons. Neukom parcourut encore l'Angleterre et l'Allemagne

dans tous les sens, revenant de temps à autre en France, sans toutefois y prendre de domicile fixe. Ses courses continuelles s'arrêtèrent seulement à la dernière année de sa vie qu'il passa presque entière à Paris chez son frère, M. Antoine Neukom, dont la famille ne cessa de l'entourer des soins les plus empressés, jusqu'au moment de sa mort arrivée le 3 avril 1858, avant qu'il eût accompli sa 80^e année. La dernière composition qu'il ait écrite est du 10 mars précédent. Ses habitudes laborieuses ne s'étaient jamais démenties, aussi son œuvre est-il fort considérable, et cette fécondité est d'autant plus digne d'observation qu'il travailla rarement pour un service obligé et composa bien des fois sans savoir si le morceau qu'il écrivait serait jamais exécuté. A une exception près déjà signalée, celle d'*Alexandre aux Indes*, écrit dans sa jeunesse, et de quelques scènes données d'ordinaire sous d'autres noms que le sien, cet œuvre se compose en entier de musique religieuse, de musique instrumentale et de quelques pièces fugitives. On y remarque cinquante messes brèves ou solennelles, des vivants et des morts, avec différentes combinaisons de voix et d'instruments; des offertoires, des *Stabat*, des *Te Deum*; quantité de motets de différentes dimensions, de différents genres et pour toutes sortes de voix; des Psaumes et cantiques sur paroles latines ou en langues modernes; trois oratorios à grand orchestre sur paroles anglaises; plusieurs cantates. Les compositions instrumentales de Neukom, quoique moins nombreuses, s'élèvent encore à un chiffre fort élevé. On y trouve des ouvertures ou symphonies d'un seul mouvement, des symphonies proprement dites, des fantaisies et valse pour orchestre, des marches pour musique militaire, des quintettes pour instruments à cordes, des concertos, sonates, élégies, caprices, pour piano et orgue expressif, quantité de petits morceaux pour ces mêmes instruments, des pièces pour instruments à vent, etc. Il a en outre réduit pour piano et orgue expressif ou harmonium beaucoup de musique symphonique de Haydn, Mozart, Beethoven, Hummel; il entreprit ce travail pour consoler les artistes et les amateurs qui ne sauraient entendre ces chefs-d'œuvre aussi souvent qu'ils le voudraient, par la difficulté de réunir un nombre d'instrumentistes suffisant. Ce travail, disait-il, avait été pénible, mais lui avait causé de bien vives jouissances. Neukom a rédigé lui-même un catalogue thématique fort exact de toutes ses compositions, les y inscrivant à mesure qu'elles étaient terminées. Cette liste chronologique s'étend du 12 janvier 1804 (le compositeur avait alors vingt-six ans) au 29 juin 1845. Elle offre quelques lacunes dont le motif est d'ordinaire indiqué en son lieu. On y trouve non-seulement la date du morceau, mais l'indication de l'endroit où l'auteur l'a écrit, en sorte que c'est aussi un itinéraire des voyages si fréquents de

Neukom. Les biographies spéciales y puiseront en abondance des renseignements positifs qu'elles regrettent si souvent de n'avoir point à leur disposition. Outre ses ouvrages de pratique musicale, Neukom, après avoir fourni à Joachim Lebreton une partie des notes sur lesquelles celui-ci avait écrit sa *Notice sur la vie et les ouvrages de Joseph Haydn*, en joignit d'autres à la traduction portugaise de cet opuscule, publiée à Rio-de-Janeiro en 1820. Il est de plus auteur d'une *Esquisse biographique* sur sa propre vie, imprimée à Paris en 1859 et reproduite en entier dans la *Maîtrise* (2^e année, col. 125, 141 et 188). C'est un registre des plus notables événements de son existence et des occasions où ses principaux ouvrages ont été composés ou exécutés, ainsi que de l'effet qu'ils ont produit. Il s'exprime toujours sur son propre compte avec beaucoup de simplicité et de modestie. On voudrait plus de renseignements sur divers personnages importants dont il dit trop peu de paroles, se bornant à des témoignages d'admiration et de reconnaissance qui du reste prouvent la bonté de son cœur. Ce petit écrit a, comme on le pense bien, fourni le principal fond de la présente notice. Il est assez singulier que Neukom n'y dise pas un mot de la famille d'Orléans, et ce ne peut être la mort qui l'en ait empêché, puisque son *Esquisse* se termine par une note où il nous apprend qu'il terminait un *Angelus* à deux voix le 10 mars 1858, c'est-à-dire un mois avant son décès. Plusieurs personnes ont pensé que Neukom, dont le ton était excellent et les manières fort distinguées, qui entendait toutes les langues de l'Europe et en parlait plusieurs avec facilité, qui d'ailleurs vécut constamment dans les cours souveraines et chez les ambassadeurs, avait fort bien pu être plus d'une fois chargé de missions secrètes. Sans parler de l'ordre portugais du *Christ* dont le décora Jean VI, il avait, lors de l'exécution de son *Requiem* à Vienne, reçu la croix de la Légion d'honneur et des lettres d'anoblissement; il mit depuis lors une certaine affectation à faire précéder son nom du titre de *chevalier*, mais continua d'être artiste de haut mérite et l'homme du monde le plus aimable, le plus complaisant et le plus désintéressé. Sa musique, dont la gravure a reproduit en Allemagne et en Angleterre une portion assez faible, n'est connue en France que dans ce qu'elle offre de moins considérable. Pour avoir une assez juste idée du mérite de l'œuvre de Neukom pris dans son ensemble, il suffira de dire que l'on y rencontre presque toujours, parfois même à un éminent degré, les qualités les plus estimables des compositeurs de second ordre. Rigoureusement, jamais chez eux rien à reprendre, presque toujours quelque chose à désirer. Neukom est sans cesse régulier, souvent élégant et de plus très-fécond; il sait intéresser, il ne sait pas émouvoir, et ce n'est qu'à force de mériter des louanges pour sa correction qu'il échappe

au reproche de monotonie. Au reste le plus bel éloge à faire des compositions de Neukom est de dire que l'on y aperçoit un lointain reflet de la délicieuse manière de son immortel maître. Joseph Haydn a généreusement prêté à son élève chéri tout ce qu'il lui demandait pour augmenter la valeur de ses productions, mais le génie ne s'emprunte pas, il ne se prête pas, et, par malheur, il ne s'imité pas non plus. J.-A. DE L.

NEUMANN (GASPAR), théologien allemand, naquit à Breslau en 1648. Après avoir terminé ses études à Iéna avec distinction, et accompagné, depuis 1673 jusqu'en 1676, le duc de Gotha (Christian) en qualité de chapelain dans ses voyages en France et en Italie, il fut fait diacre de Ste-Marie-Madeleine; en 1678, pasteur de Ste-Elisabeth; en 1697, professeur de théologie et d'hébreu; inspecteur des églises et des écoles en 1706, et mourut dans sa patrie le 27 janvier 1715. Neumann avait beaucoup d'érudition, mais pas assez de jugement: il se laissait maîtriser par une imagination vive et bizarre, qui l'a souvent égaré. Nous citerons de lui: 1° *Genesis lingue sanctæ veteris Testamenti, docens vulgo sic dictas radices non esse vera hebræorum primitiva, sed voces ab alio quodam radicibus his priore et simpliciore principio deductas*, Nuremberg, 1696, in-4°. Cet ouvrage lui a fait parmi nous une réputation d'homme hardi et singulier. 2° *Exodus lingue sanctæ veteris Testamenti, tentatus in lexico etymologico-hebræo-biblico, pro illustranda hypothesisi, in Genesi lingue sanctæ tradita, quod ita concinnatum, ut simul pateat esse litteraturam hebraicam suo modo hieroglyphicam et vi significandi symbolica præditam*, Nuremberg, 1697, in-4°. Le titre de l'ouvrage indique ce qu'il contient. Neumann s'était fait un système sur la langue hébraïque dans sa *Genèse de la langue sainte*, et il le soutint dans l'*Exode*. 3° *Clavis domus Heber, reserans januam ad significationem hieroglyphicam litteraturæ hebraicæ perspicendam*. C'est une grammaire sous ce titre emphatique. 4° *Epistola de scientia litterarum hieroglyphicarum*. Il l'écrivit pour la défense de son système, qu'il poursuivait sans cesse. 5° *De punctis hebræorum litterariis*; 6° *Bigæ difficultatum physico-sacrarum de gemmis Urim et Tummim dictis* (Exod., ch. 28, v. 30), et de cibo Samariæ obsessæ (2 Reg., ch. 6, v. 25), una cum responsione ad quæstionem amici: Num potus café dicti aliqua in sacris dentur vestigia, occasione 2 Samuel, c. 17, v. 28, pro novo specimen hypotheseos de significatione litterarum hebraicarum hieroglyphica, Leipsick, 1709, in-4°. Il y a des choses fort curieuses dans ces dissertations; l'auteur y donne carrière à ses idées. 7° *Disputationes de dispensatione circa legem naturalem*; 8° *Formulaire de toutes les prières* (Kern aller Gebete), ouvrage dont il y a eu au moins vingt-deux éditions en divers formats; traduit en français, en italien, en hollandais, en anglais, en polonais, en danois, en suédois, en latin et même

en quelques langues orientales. On l'a réimprimé à Munich et à Sultzbach pour l'usage des catholiques. Quelques éditions sont accompagnées de son Recueil de cantiques, très-célèbre en Silésie et remarquable par les notes grammaticales qu'il y a insérées pour l'explication des mots surannés qui se rencontrent dans les anciens cantiques allemands. 9° *Trutina religionum*, avec le portrait de l'auteur, et sa Vie, par Maur. Casten. Il existe aussi une *Vie de Gaspar Neumann*, par Fréd.-P. Tacke, Breslau, 1741, in-8°. L—B—E.

NEUMANN (CHARLES - GEORGES), médecin et poète allemand, né le 13 mars 1772 à Géra (principauté de Reuss), mort à Trèves le 17 novembre 1850. Après avoir étudié à Leipsick et à Halle, il devint, à partir de 1795, médecin cantonal dans diverses villes de la Saxe, notamment en 1801 à Misnie. Dans l'intervalle, il visita aussi les hôpitaux militaires autrichiens. En 1807 il fut attaché à l'armée saxonne comme chirurgien en chef. Dans la campagne de 1812 il tomba entre les mains des Russes, qui le retinrent jusqu'au 28 mai 1814. Pendant cette captivité il avait traduit en vers allemands les poésies d'Homère, seul livre que les Cosaques, qui le prenaient pour une Bible, lui avaient laissé. Revenu en Allemagne, comme il ne retrouva ni sa femme ni ses enfants, il prit du service en Prusse comme médecin cantonal à Stettin. En 1818 il devint médecin en chef de l'hôpital de la Charité à Berlin, et en 1819 professeur de clinique à l'université et membre du comité supérieur des examens. Il se maria alors en secondes noces avec une nièce du maréchal Blücher. En 1828, Neumann se retira du service du gouvernement avec une pension, et s'établit à Aix-la-Chapelle comme médecin. En 1843 il se maria pour la troisième fois avec une dame de Trèves, où il passa le reste de ses jours. Dans le choléra de 1849 ce vieux praticien se signala encore par son zèle pour ses malades, pour lesquels il ne craignait pas de faire des sacrifices pécuniaires. Malgré leur grand nombre et leur contenu varié, tous les écrits de Neumann, remarquables en outre par un style limpide, portent le cachet de la maturité ainsi que de l'originalité. En fait d'ouvrages de médecine, il a publié: 1° *Essai de déterminer l'idée de la vie*, Dresde, 1801; 2° *Sur la gangrène*, ibid., 1802; 3° *Sur la coqueluche*, ibid., 1803; — *Kosmetik*, Berlin, 1804; 4° *Thérapeutique générale*, 1808; 5° *Observations sur les maladies régnantes dans les hôpitaux militaires de Dresde et de Varsovie*, Dresde, 1808; 6° *De la nature de l'homme*, Berlin, 1815-1818, 2 vol.; 7° *Les maladies de l'entendement*, Leipsick, 1822; 8° *Des maladies de l'homme, ou Pathologie générale*, Berlin, 1829; 2° édit., 1842; 9° *Des maladies du cerveau*, Coblenz, 1833; 10° *La nature animée et ses lois*, Berlin, 1835; ouvrage riche en idées de philosophie médicale; 11° *Pathologie et Thérapie spéciale*, Berlin, 1836-1838, 5 vol.; 12° *Le médecin des*

familles, Aix-la-Chapelle, 1837; 13° *Recherches pathologiques*, etc., Berlin, 1841; 14° *Sur les eaux médicinales de l'Allemagne*, Erlangen, 1845; 15° *Mémoires pour servir aux sciences naturelles et à la médecine*, Erlangen, 1846; 16° *Pharmacologie d'après les expériences et les recherches les plus authentiques*, Erlangen, 1848; 17° *Introduction à l'étude de la médecine*, Trèves, 1850. — Les ouvrages littéraires et poétiques de Neumann sont : 18° *Traduction de l'Iliade*, en vers, Dresde, 1823; 19° *Traduction de l'Odyssée*, en vers, ibid., 1826; 20° *Traduction d'Ossian*, en vers, 1838; 21° *Poésies*, Aix-la-Chapelle, 1841. Plusieurs de ses chants, publiés déjà avant 1800 dans des recueils périodiques, sont devenus des chants nationaux, tels que l'*Ode à la Joie* : « Du haut de l'Olympe nous vient la joie, ce rêve céleste; » l'*Hymne à l'immortalité*, la *Chanson d'amour*, qui commence : « Aucun nom ne suffira à te déterminer, » etc. Sa *Traduction d'Horace*, enfin, est de 1845, Trèves, et celle d'*Ausone* de 1847. Dans cette dernière année, Neumann a encore publié une *Histoire des Etats du sud-ouest de l'Allemagne*. Des mémoires historiques de lui se trouvent dans la *Minerve* de Bran et dans les *Annales historiques* de Poelitz.

R—L—N.

NEUMANN (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), littérateur et poète allemand, né à Berlin le 8 janvier 1781, mort le 9 octobre 1830 à Brandebourg. Fils d'un commerçant sans fortune, il fut mis, dès l'âge de quatorze ans, à l'apprentissage dans une maison de nouveautés. Varnhagen d'Ense, dont il fit la connaissance en 1803, l'engagea à suivre les leçons poétiques et littéraires d'A. G. de Schlegel et à étudier ensuite la philosophie et la théologie à Halle et à Göttingue. De retour à Berlin, en 1809, Neumann y étudia les sciences administratives, jusqu'en 1811. Après avoir exercé les fonctions de précepteur, puis celles de premier commis du libraire Hitzig, il devint en 1814 commissaire de guerre ambulante. En 1822, il fut enfin placé auprès du 3° corps d'armée en qualité de conseiller d'intendance, à Berlin. Malgré sa vie agitée, Neumann a pris sa part dans presque toutes les entreprises littéraires de cette capitale. Il collabora dès 1805 à l'*Almanach des muses* avec son ami Varnhagen, rédigea en 1811 le journal *Der preussische Vaterlandsfreund* (le Patriote prussien), et publia ensuite en 1812 avec Fouqué la revue littéraire intitulée *les Muses*. Après la paix, il devint un des membres de la *Société du mercredi*, réunion poétique fondée par Varnhagen et Chamisso, et dont l'organe était le *Nouvel Almanach des muses*. Dans les dernières années de sa vie, Neumann fut encore nommé membre du comité pour l'examen des pièces dramatiques proposées au théâtre royal. Il a publié : 1° *Contes et jeux*, avec Varnhagen d'Ense, Hambourg, 1806; 2° *Carl's Versuche und Hindernisse* (les Essais et les contrariétés de Charles), roman littéraire, 1807, fait avec Fouqué, Varnhagen

et autres. Neumann, qui s'y introduit sous le personnage de Louis, a inséré dans ce roman de curieuses parodies de Jean-Paul, de Jean de Müller et de Voss. 3° *Satire contre le critique Garlieb Merkel*, ouvrage collectif également, 1808; 4° *Traduction des Histoires florentines* de Machiavel, avec une préface de Jean de Müller, 1809, 2 vol.; 5° *Traduction des Chansons* de Béranger, dans la mesure de l'original, Berlin, 1825; 6° *Traduction des Iambes* d'Auguste Barbier, 1828. Dans l'*Almanach des muses*, Neumann a inséré des *Poésies*, qui n'ont pas encore été recueillies. Des mémoires en prose se trouvent dans les *Blätter für litterarische Unterhaltung* de Brockhaus, dans les *Annales* de Hitzig pour le droit pénal indigène et étranger, dans les *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik* (Annales de critique scientifique) de Berlin, etc. Dans ces dernières on remarque surtout un travail sur le saint-simonisme, puis un article critique sur les *Poésies du roi Louis de Bavière*, article à propos duquel Goethe lui-même disait qu'il ne pourrait rien dire de mieux sur ce sujet.

R—L—N.

NEUMARK (GEORGE), poète lyrique allemand, né à Muelhausen, dans la Thuringe, le 16 mars 1621, montra de bonne heure un penchant décidé pour la littérature; mais né de parents pauvres, il dut d'abord se condamner au silence et à une vie errante; il se trouvait à Hambourg dans la plus extrême détresse lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer dans un diplomate suédois, le comte de Rosenkranz, un protecteur zélé, et il devint secrétaire de ce seigneur. Plus tard, il se rendit à Weimar, où il fut nommé conservateur de la bibliothèque et des archives; il mourut le 8 juillet 1681. Il s'est surtout fait connaître par son *Palmier poétique* (Nuremberg, 1668); c'est un ouvrage écrit sans goût, mais où l'on trouve une histoire assez intéressante de la *Société fructifère*, association littéraire dans le genre des académies alors si nombreuses en Italie; notre poète y portait le nom de *bourgeonnant* ou de *Thyrsis second*. Ses autres ouvrages sont le *Bosquet poético-musical*, Hambourg, 1652; les *Peines et les joies du pasteur Filamon épris de la bergère Belliflora*, Königsberg, 1658; la *Couronne de perles*, 1672; *Couronne honorifique de David posée sur la tête des potentats chrétiens*, 1675; *Airs spirituels*, Weimar, 1675. Neumark ne manquait pas de mérite, et quelques airs de ses chants ont conservé en Allemagne une assez longue popularité.

Z.

NEUMAYR DE FLESEN-SEILBITZ (ANTOINE), historien et critique allemand, né à Vienne en 1772, mort près de Venise en 1840. Après avoir fait ses études à l'université et dans l'académie impériale Joséphine de Vienne, il servit dans l'armée autrichienne, contre la Porte et contre les Français, jusqu'en 1799. Il se mit alors à étudier la médecine à Padoue, où il se fit recevoir docteur. De 1804 à 1806, année de la création du royaume d'Italie, Neumayr était premier médecin du cor-

don sanitaire de Venise, et enfin en 1824 commissaire supérieur de police à Vicence, fonctions qu'il a conservées jusqu'à sa mort. Une fois qu'il eut acquis la parfaite connaissance de l'italien, il n'écrivit plus que dans cette langue. Membre de presque toutes les sociétés littéraires et scientifiques de l'Italie, il fut encore reçu dans l'académie des Arcades à Rome, et dans l'institut impérial de Bologne, en 1808. Honoré de l'amitié de Canova, Neumayr a fait connaître à l'Italie les plus célèbres artistes allemands. Les Italiens eux-mêmes déclarent ses ouvrages sur la peinture et la gravure les plus complets en ce genre. Il a écrit : *Pensées, ou Hymne au soleil*, Padoue, 1802, in-8°. C'est le seul ouvrage de Neumayr en allemand, mais auquel le comte François Pimbiolo a ajouté une traduction italienne en vers libres.

— *Mémoire physiologique sur la vie de l'homme*, 1802 (en manuscrit); — *Exposé des progrès de l'anatomie et de la physiologie en Allemagne, dans les années de 1790 à 1800, 1803* (en manuscrit); — *Description pittoresque du Pré de la Vallée de Padoue*, Padoue, 1807, 2 vol. in-8°; ouvrage de luxe auquel cette cité ajoute un prix infini; — *Essai sur les meilleures estampes, d'après la galerie du maréchal Manfredini*, Padoue, 1808, in-8°; — *Mémoire historique et critique sur la peinture*, Padoue, 1811, in-8°; ouvrage de première distinction; — *Les artistes allemands*, Venise, 1819-1823, 6 vol. in-8°; — *Vie et Oeuvres d'Albert Durer*, Venise, 1823, in-8°; — *Mémoire historique, théorique et pratique sur les écoles de peinture de Parme, Florence, Bologne, de l'Allemagne, de la Hollande et de la France*, 1821 (manuscrit); — *Mémoire historique, théorique et pratique sur les écoles de peinture de Crémone, Ferrare, Gènes, Milan, Modène et Sienne*, 1823 (manuscrit); — *Essai théorique et pratique sur la peinture de l'histoire*, 1824 (manuscrit); — *Essai théorique et pratique sur la peinture mythologique*, 1825 (manuscrit); — *Bouquet pittoresque*, Vicence, 1826, in-8°; — *Mémoire pour servir à l'explication de la généalogie d'Évêrard IV, comte d'Alsace, et de Gontran, comte de Habsbourg, descendants de Rigomer en 940, et ancêtres de l'illustre maison régnante de l'Autriche*, 1828 (manuscrit); — *Recueil de poésies en l'honneur de Neumayr, promu à la charge de commissaire impérial et royal supérieur de police à Vienne*, deux éditions, l'une à Venise, l'autre à Trévise, 1824, in-8°. Comme nous l'avons dit, tous ces ouvrages sont écrits en italien. R—L—N.

NEUMEISTER (ERDMANN), poète et théologien allemand, né à Uchtermitt, près de Weissenfels, en 1671; après avoir étudié à Leipsick et exercé le ministère évangélique dans diverses localités, il devint en 1704 prédicateur de la cour à Weissenfels et fut chargé de l'éducation de la fille unique du duc; en 1715 il fut appelé à l'emploi

de premier pasteur de l'église de St-Jacques à Hambourg. C'est en cette ville qu'il mourut le 18 août 1756. Il prit une part active à des controverses religieuses suscitées à cette époque, et il montra des sentiments fort peu tolérants. Comme poète religieux, il a conservé quelque réputation. Ses *Cantates spirituelles* (Halle, 1703), ses *Psaumes, chants de louange et cantiques spirituels* (Hambourg, 1755), ont eu jadis des lecteurs, mais n'en conservent guère de nos jours. On cite encore parmi ses ouvrages en vers empreints d'une couleur mystique : *Sylvia, ou l'Épouse sans époux*, Leipsick, 1743, in-8°; *Corydon, l'époux sans épouse*, 1743, in-8°; la *Brebis égarée*, 1744, in-8°, et divers autres écrits dont l'énumération serait dépourvue d'intérêt. Z.

NEURÉ (MATHURIN). Voyez MESME.

NEUSER (ADAM), théologien, naquit au 16^e siècle, dans la Souabe, de parents luthériens. Après avoir terminé ses études, il embrassa les principes de la réforme de Calvin, et, s'étant établi dans le Palatinat, parvint à gagner les bonnes grâces de l'électeur, qui le nomma pasteur de l'église St-Pierre de Heidelberg. Ce prince ayant voulu en 1569 introduire dans ses États la police ecclésiastique de Genève, Neuser s'y opposa fortement, prétendant que cette entreprise était contraire à la parole de Dieu. L'électeur indigné le révoqua de sa charge et le raya de la liste des candidats pour la chaire de théologie de l'université : ce double affront ne fit qu'accroître la haine de Neuser contre l'autorité temporelle, et il espéra parvenir à secouer ce joug en introduisant le socinianisme dans le Palatinat. Il associa à ses projets Jean Sylvanus, pasteur de Ladenbourg, Georges Blandrata, médecin du vaïvode de Transylvanie (voy. BLANDRATA), et quelques ministres qui partageaient ses idées d'insubordination. Neuser et Sylvanus, qui étaient à la tête du complot, crurent devoir songer à s'assurer la protection du sultan Sélim, dans le cas où ils échoueraient; mais, trahis par l'ambassadeur du vaïvode de Transylvanie, qu'ils avaient chargé de cette négociation, leurs lettres furent remises à l'électeur palatin, qui les fit arrêter tous les deux. Sylvanus fut décapité en 1572; Neuser, plus heureux, s'échappa de sa prison, et, après avoir erré quelque temps, arriva à Constantinople, où il prit le turban; il y mourut le 12 octobre 1576 d'une maladie honteuse, suite de ses débauches (1). Cet apostat a écrit un grand nombre d'ouvrages qui ont été recueillis par les sociniens; mais la *Bibliothèque des anti-trinitaires*, qui le nomme Neusner, n'en cite qu'un seul : *Scopus septimi capitis ad Romanos* (Ingolstadt), 1585, in-8°. La Lettre de Neuser à l'empereur Sélim est insérée dans le recueil de Mieg : *Monumenta pietat. et litteratur.*, Francfort, 1702, in-4°.

(1) Neuser a trouvé assez récemment des défenseurs en Allemagne, qui prétendent justifier sa retraite à Constantinople, où ils soutiennent qu'il se conduisit d'une manière irréprochable.

1^{re} partie, p. 318. On trouve une autre Lettre du même Neuser, contenant l'apologie de sa conduite, dans les *Mélanges tirés de la bibliothèque de Wolfenbützel* (en allemand), t. 3; elle est datée de Constantinople, le mercredi avant Pâques de l'année 1574. W—s.

NEUVILLE (JACQUES LEQUIEN DE LA). Voyez LEQUIEN.

NEUVILLE (PIERRE-CHARLES FREY DE), né en 1692 à Vitré (1), d'une famille noble de Bretagne, originaire du canton de Bâle, entra jeune dans la société de Jésus. On lui reconnut des talents pour l'administration, et il parvint, à travers les divers grades de son ordre, à la charge de provincial, dont il fut deux fois revêtu. En 1728, il publia le *Livre de Judith*, avec des réflexions morales et des notes critiques, in-12. Le P. Neuville aurait pu se faire une réputation comme prédicateur si les brillants succès de son frère n'avaient éclipsés les siens. Les ex-jésuites Querbeuf et May ont recueilli ses sermons au nombre de seize, Rouen, 1778, 2 vol. in-12. Aux premiers moments de la dispersion des jésuites, il se retira paisiblement à Rennes, où il mourut en 1773, sans avoir été témoin des revers souffrants qui les attendaient. On lui attribue des *Observations sur l'institut des jésuites*, Avignon, 1771, in-12, opuscule dont on a fait également honneur à son cadet. F—T.

NEUVILLE (ANNE-JOSEPH-CLAUDE FREY DE), frère du précédent, naquit le 23 décembre 1693, au diocèse de Coutances, où des affaires avait attiré momentanément ses parents. Pendant le cours de ses études au collège de Rennes, il se fit remarquer par sa ferveur religieuse : sa famille ne contraria point ses dispositions et consentit à lui voir prendre l'habit de jésuite. Il consacra dix-huit ans à perfectionner son instruction acquise, et à donner des leçons de belles-lettres et de philosophie. Sa douceur et ses manières engageantes lui avaient assuré un grand ascendant sur la jeunesse, lorsque ses supérieurs, avertis par le succès de quelques discours qu'il avait prononcés en professant la philosophie, le destinèrent à la prédication. Le P. Neuville se prépara par une lecture assidue des Pères et des ouvrages des principaux incrédules aux triomphes de la parole évangélique. La capitale l'entendit pour la première fois en 1736, et il emporta des suffrages imposants. Une imagination féconde, un coloris brillant, des pensées ingénieuses, un style vif et quelquefois pressant, lui procurèrent de grands succès; cependant une sévère critique lui reprocha quelquefois une symétrie monotone, des portraits exagérés, le luxe d'expressions et la recherche, défauts inhérents au genre académique : ils n'ont pas empêché Laharpe de placer Neuville immédiatement après l'abbé Poule, à la tête des prédicateurs du 18^e siècle.

(1) Feller le fait naître à Granville, et lui donne les prénoms de Pierre-Claude.

cle. Le P. Neuville ne capitulait pas avec l'esprit frondeur de ce siècle; il n'était pas de ces ministres mondains de la religion qui, confessant Jésus-Christ avec embarras, glissent rapidement sur la partie dogmatique de la loi révélée. Dans les cinq volumes de ses sermons, il y en a un sur les mystères. Sa conversation était presque aussi fleurie que son éloquence. Recherché par de nombreux appréciateurs de ses talents, il se livrait néanmoins rarement à la société, et, malgré la facilité de son caractère, la gravité de son état ne l'y abandonnait jamais en entier. Après trente ans de travaux dans la chaire, il se proposait de chercher le repos dans la maison des jésuites, à Pontoise, lorsque l'orage qui éclata contre eux vint contrister sa vieillesse. Il fit de vains efforts pour détourner les coups portés à cette compagnie. Lorsqu'elle fut dissoute, Neuville continua de résider en France sans prêter le serment exigé : la considération dont il était environné suspendit à son égard la sévérité des parlements. Après sept ans d'une vie errante, il obtint l'autorisation de se fixer à St-Germain en Laye, où les bienfaits du roi et de la reine lui apportèrent quelque consolation. Il y revint la plupart de ses sermons et y mourut (1) le 13 juillet 1774. Son ancien confrère Querbeuf a recueilli ses œuvres, 1776, 8 vol. in-12; le 6^e et le 7^e renferment les panégyriques et oraisons funèbres de l'auteur; dix-huit méditations pour une retraite spirituelle et sept exhortations composées pour les exercices de la maison professe remplissent le dernier volume. Des deux oraisons funèbres réunies aux panégyriques, celle du cardinal de Fleury a été singulièrement vantée; nous préférons néanmoins celle du maréchal de Belle-Isle, bien qu'elle soit un fruit de la vieillesse. Le P. Neuville avait fait une étude habituelle de l'histoire, et il avait rassemblé 3 volumes d'*Observations historiques et critiques*; mais la crainte des interprétations fâcheuses et celle de compromettre ses éditeurs le déterminèrent, quelques mois avant sa mort, à jeter son manuscrit au feu. Une anecdote racontée par Chamfort, et qu'il pouvait tenir du duc de Choiseul, dans la société duquel il fut admis, peut trouver place ici, quoique nous soyons loin de la garantir. Le maréchal de Belle-Isle, prenant ombrage de l'ascendant progressif de Choiseul, fit composer contre lui un mémoire au roi par le P. Neuville. Belle-Isle mourut sans avoir fait usage de cet écrit, qui passa avec le portefeuille du ministre entre les mains du duc offensé. Choiseul avait inutilement cherché à découvrir l'auteur, lorsqu'un jésuite le pria d'entendre la lecture de l'éloge que Neuville faisait de lui dans l'Oraison funèbre de Belle-Isle, dont il lui apportait le manuscrit. Choiseul reconnut à l'écriture le rédac-

(1) D'autres le font mourir à Compiègne, et lui donnent le seul prénom de Charles; Sabatier de Castres le fait naître à Vitré.

teur du pamphlet dirigé contre lui, et il se contenta de faire dire au louangeur peu scrupuleux qu'il réussissait mieux dans le genre de l'oraison funèbre que dans celui des mémoires au roi. Il ne faut pas confondre, comme l'a fait le *Dictionnaire universel* de Chaudon et Delandine, le P. de Neuville avec le jésuite Anne-Joseph de la Neuville, coopérateur des *Lettres édifiantes*, et auteur d'une *Vie de St-Jean-François Régis* et de la *Morale du Nouveau Testament, partagée en réflexions pour tous les jours de l'année*, 1758, 4 vol. in-12. F—T.

NEUVILLÉ (DIDIER-PIERRE CHICANEAU DE), compilateur, né à Nancy en 1720, appartenait à une famille noble. Dans sa jeunesse, il avait voyagé dans le Nord et fait un long séjour en Pologne. Il entra dans les gardes du roi Stanislas, essaya ensuite du barreau, le quitta pour une place d'inspecteur de la librairie à Nîmes, embrassa l'état ecclésiastique, et se fixa ensuite à Toulouse, où il venait d'être appelé par l'archevêque Brienne pour remplir la chaire d'histoire, fondée au collège royal de cette ville. Neuville y remplaça l'abbé Audra, malheureuse victime de son admiration pour Voltaire, qu'il avait pris pour guide dans ses leçons. Il mourut à Toulouse en 1784. Il eut le bon esprit de n'attacher son nom à aucune de ses chétives productions, destinées aux libraires plutôt qu'au public. Ce sont : 1° *Considérations sur les ouvrages d'esprit*, Amsterdam, 1748, in-12 ; 2° les *Aventures de Chansi et de Ranué*, à la suite du *Moyen d'être heureux, ou le Temple de Cythère*, par Rivière, ibid. (Paris), 1750, 2 vol. in-12 ; 3° *Dictionnaire philosophique, ou Introduction à la connaissance de l'homme*, Londres (Paris), 1751, 1756, 1762, in-8°. Vauvenargues, Duclos, d'Alembert et Trublet, qu'on ne s'attendait pas à voir dans un tel voisinage, ont fourni les matériaux de ce livre. 4° *L'Abeille du Parnasse, ou Recueil de maximes tirées des poètes français*, Londres, 1757, 2 vol. in-12 ; 5° *Esprit de l'abbé de St-Réal*, Paris, 1768, in-12. F—T.

NÉVALI, savant turc, précepteur du sultan Amurath III, est mis avec raison au rang des philosophes et des moralistes qui ont donné les plus sages leçons à la nation ottomane, et les peuples les plus éclairés ne les rejettent pas. Il est auteur du *Ferah-Nami*, ouvrage de politique et de morale tout à la fois. Ce livre, dédié à l'un des trois fils d'Amurath III, est fait dans le même genre que ceux qu'Aristote composait pour Alexandre : il traite d'abord d'Alexandre le Grand et de son règne ; ensuite : 1° de la foi et de la religion mahométane ; 2° des imams et des chefs de la religion ; 3° de la prudence et de la modération que doit avoir un souverain ; 4° de la soumission aux ordres et à la volonté de Dieu ; 5° de la patience ; 6° de toutes les sciences dont un souverain doit avoir une connaissance générale, ce qui s'étend au moins autant que celles que Vitruve désire et exige dans un architecte ; 7° des grâces à rendre à Dieu ; 8° de la libé-

ralité et de la manière de l'exercer ; 9° de la justice que le prince est tenu de rendre à ses sujets ; 10° comment il faut récompenser les officiers et les soldats ; 11° du pardon qu'il faut accorder à ceux qui sont tombés dans quelque faute ; 12° de la douceur dont il faut user envers tout le monde et de l'aménité qu'un prince doit mettre dans son accueil ; 13° de la manière de punir les coupables ; 14° des personnes qu'il faut favoriser d'une amitié particulière ; 15° des qualités nécessaires aux vizirs et aux ministres, et de la conduite à tenir avec eux ; 16° ce qu'il est nécessaire d'observer en les consultant. Ce livre prouve que la politique ottomane n'est point souillée de principes pervers : il fait autant d'honneur à son auteur qu'à ceux qu'il suppose dignes de profiter de semblables leçons. On ignore l'année de la mort du sage et vertueux Névali ; on ne sait pas davantage où est son tombeau : le *Ferah-Nami*, qui a mérité de lui survivre, se voit dans la bibliothèque du sultan Osman (voy. Todérini, *Littérature des Turcs*). S—Y.

NEVE (FRANÇOIS VAN). Voyez VAN NEVE.

NEVELET (PIERRE), sieur de Dosches, neveu des savants Pithou, naquit à Troyes ou dans les environs de cette ville. Son attachement au calvinisme l'ayant obligé de s'expatrier, il se retira en Suisse pour conserver son indépendance et assurer sa tranquillité. Lié d'une amitié vive avec le fameux François Hotman (voy. ce nom), il écrivit en latin sa *Vie*, qui fut imprimée à Francfort, 1595, in-4°, et qu'on trouve en tête de la collection des œuvres d'Hotman, que Jacques Lect publia à Genève en 1599, 3 vol. in-fol. Nevelet fit réimprimer à Paris en 1603 l'*Anti-Tribonian*, qu'Hotman avait publié en 1567 à la demande du chancelier de l'Hôpital. On a conservé de Nevelet quelques pièces de vers latins fort élégants, entre autres *Lacrymæ Neveleti Doschii in funere avunculi Pithæi*, etc., Paris, Estienne, 1603, in-4°. Il y a lieu de croire que Nevelet mourut vers 1610. — Son fils Isaac-Nicolas NEVELET publia quelques fables, qui eurent les honneurs de plusieurs réimpressions. D—B—S.

NEVERS (LOUIS DE GONZAGUE, duc de), l'un des plus sages et expérimentés capitaines de son temps, était le troisième fils de Frédéric II, duc de Mantoue. Amené fort jeune en France, il fut élevé à la cour de Henri II, où il se distingua par son application à l'étude et par son adresse à tous les exercices du corps. Il fut fait prisonnier à la bataille de St-Quentin (1557) et conduit devant son oncle Ferdinand de Gonzague, qui tenta inutilement de l'engager au service de l'Espagne. Il devint en 1565 duc de Nevers par son mariage avec Henriette de Clèves, héritière de ce duché, et fut nommé peu après gouverneur du marquisat de Saluces. Il se signala dans la seconde guerre civile à la tête des vieilles bandes qu'il avait ramenées d'Italie, et enleva plusieurs places aux protestants, entre autres

Mâcon, qui soutint un siège remarquable. Ayant obtenu un congé pour aller voir sa femme à Nevers, il rencontra dans son chemin quelques-uns de ses vassaux, qui rejoignaient l'armée des huguenots, et voulant s'opposer à leur passage, il reçut au genou un coup de pistolet, dont il resta estropié. Il retourna cependant, dès qu'il fut un peu rétabli, au poste que le roi lui avait assigné. Il se trouva en 1573 au siège de la Rochelle, et cette ville, regardée comme le boulevard du calvinisme, aurait été prise dès ce temps-là si ses conseils eussent été suivis. Le duc de Nevers s'éleva fortement contre la restitution des places de Pignerol et de Savillan, que la France conservait en Italie, et voyant que ses remontrances n'étaient pas écoutées, il se retira dans ses terres, après avoir exigé une déclaration authentique qu'il n'avait rien négligé pour conserver à la France le peu qui lui restait de ses conquêtes en Italie. Le duc de Nevers prit faiblement les intérêts de la Ligue, et seulement pour se faire regretter de la cour (1). Il s'était avancé jusqu'à Avignon dans le temps que les ligueurs tentèrent de s'emparer de Marseille; voyant le complot avorté, il continua sa route pour l'Italie, déclarant que sa conscience ne lui permettait pas de rester plus longtemps attaché à un parti que le pape n'avait point encore autorisé par une bulle expresse. Il fut chargé en 1588 d'attaquer les protestants dans le Poitou; il leur reprit Mauléon, Montaignu, la Ganache, et les aurait expulsés de cette province s'il n'eût été obligé de venir en toute hâte au secours d'Orléans (2). Malgré son attachement à la religion catholique, il refusa d'adhérer au fameux édit d'union qui excluait du trône le roi de Navarre, et protesta contre la signature qu'on lui avait arrachée. Après la mort de Henri III, il affecta de garder la plus exacte neutralité avec tous les partis qui divisaient la cour et la France. Cependant il prêta une somme considérable à Henri IV, et se chargea de reprendre le marquisat de Saluces, qu'il avait vu avec tant de peine rendre au duc de Savoie. Il se prononça enfin ouvertement pour Henri IV et vint joindre ce prince dans les plaines d'Ivry, suivi de 500 gentilshommes armés et équipés. Le duc de Nevers, d'un caractère circonspect, était très-propre à jouer un rôle dans le parti des politiques ou le tiers-parti, formé des courtisans trop bons Français pour souffrir la domination espagnole et trop zélés catholiques pour s'accommoder d'un prince protestant. Il vit avec plaisir Henri IV décidé à rentrer dans le sein de l'Eglise, et ce prince le nomma son ambassadeur extraor-

dinaire à Rome, pour travailler à sa réconciliation avec le saint-siège. Le pape n'ayant point voulu l'admettre à son audience comme ambassadeur du roi de France, le duc fut réduit à reprendre le chemin de Paris sans avoir obtenu la moindre satisfaction (roy. CLÉMENT VIII). Nommé gouverneur de Champagne, il fut l'un des généraux que le roi opposa au duc de Parme, maître d'une partie de la Picardie; il faillit être surpris dans un petit bourg que l'ennemi avait occupé avant son arrivée (1): la lenteur de sa marche fut cause de la déroute de Doullens; mais les précautions qu'il prit empêchèrent les Espagnols de profiter de cette victoire. Il mourut l'année suivante d'une dysenterie à Nesle, le 23 octobre 1595, âgé de 56 ans. Ses restes furent transportés dans la cathédrale de Nevers, où sa veuve lui fit élever un magnifique tombeau en marbre. Sully dit que Henri IV fut débarrassé par sa mort d'un serviteur aussi incommode qu'inutile; mais il faut se rappeler que Sully et le duc de Nevers avaient eu des discussions très-vives, et que le ministre de Henri IV, entraîné par son affection pour son maître, jugeait mal tous ceux qui ne partageaient pas son dévouement. De Thou lui a rendu plus de justice, tout en le blâmant de sa prudence trop lente et trop circonspecte. Brantôme et d'Aubigné l'ont loué sans restriction. « Dans sa jeunesse, dit d'Aubigné, il emporta le « prix aux exercices de son siècle; depuis il fut « bon capitaine et bon conseiller, meilleur Fran- « çais que les Français mêmes, et ferme dans ses « délibérations. » Gomberville a publié les *Mémoires du duc de Nevers*, Paris, 1663, 2 vol. in-fol. C'est un recueil des pièces que l'auteur avait composées au sujet des événements les plus importants de son temps; il y en a de très-intéressantes pour l'histoire des règnes de Henri III et Henri IV: l'éditeur y a joint quelques morceaux curieux. Turpin a donné en 1789 l'*Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers, contenant les principaux événements de la Ligue*, Paris, in-8°. La *Revue rétrospective* a publié, 2^e série, t. 1^{er}, p. 34-77, la *Correspondance du duc de Nevers sur le parti à prendre par lui après les barricades* (1588). W—s.

NEVERS (PHILIPPE-JULIEN MANCINI-MAZARINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin et frère de ces belles Mancini qui parurent avec tant d'éclat à la cour de France sous la régence d'Anne d'Autriche, naquit à Rome en 1641. Paul Mancini son aïeul, devenu veuf après avoir servi dans la guerre de Ferrare, s'était consacré tout entier aux lettres, et avait signalé son amour pour elles en fondant l'académie des humoristes, dans le temps même où le berceau de l'Académie française s'élevait sous les auspices de Richelieu.

(1) Henri III disait lui-même que le duc de Nevers n'avait pris le parti de la ligue que pour obtenir quelque gouvernement (de Thou, liv. 81).

(2) Henri IV, faisant allusion à la difficulté que le duc de Nevers avait à marcher, et à sa prudente circonspection, disait: « Il nous fait craindre M. de Nevers, avec ses pas de plomb et « son compas en sa main » (Brantôme, *Vies des grands capitaines français*, t. 3, p. 295, édit. de 1740, in-12).

(1) Sully raconte très-plaisamment la marche du duc de Nevers, allant à l'ennemi dans une bonne voiture, bien couvert de fourrures jusqu'au nez, et ayant un manchon à ses mains pour se garantir du froid (roy. les *Mémoires de Sully*, liv. 4).

Philippe-Julien hérita de ce goût pour la culture de l'esprit, et jouit d'un grand crédit à la cour de Louis XIV, où ses talents agréables et l'aménité de ses mœurs le distinguaient encore plus que son rang. Il avait porté le manteau royal au sacre de Louis XIV en 1654, et devint capitaine-lieutenant des mousquetaires de la garde de Sa Majesté, et lieutenant général du Nivernais, de la Rochelle et du pays d'Aunis. Le cardinal Mazarin ayant acquis en 1660 les grands domaines de Nevers et de Donzy, que les duc de Gonzague et de Clèves avaient possédés à titre de pairie, les transmit par testament à son neveu, avec ses autres terres situées en France et en Italie, sous la condition d'ajouter au nom et aux armes de Mancini le nom et les armes de Mazarin. Philippe-Julien, se prévalant de tous ces titres d'illustration, obtint en 1661 le collier de l'ordre du St-Esprit. Sa fortune reçut un nouvel accroissement par la dévolution des biens d'un autre de ses oncles, le cardinal François Mancini. Voltaire lui a donné place dans le catalogue des écrivains du grand siècle, où il le représente comme auteur de vers singuliers *qu'on entendait très-aisément et avec grand plaisir*. Les plus connus sont ceux qu'il composa contre l'abbé de Rancé :

Cet abbé, qu'on croyait pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite et dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix et bouffi d'abstinence,
Rompt ses sacrés statuts en rompant son silence,
Et contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui :
Et moins humble de cœur que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.

Il y a du naturel et des tours heureux dans les productions légères du duc de Nevers ; mais on retrouve dans toutes les négligences qu'on a pu remarquer dans la tirade qui précède. Son épître à Bourdelot, médecin de la reine Christine, a été insérée, par François de Neufchâteau, dans le 1^{er} volume des œuvres posthumes du duc de Nivernais. Aidé de Régnier Desmarais et de l'abbé Testu, il composa la *Défense du poème héroïque*, avec quelques remarques sur les œuvres satiriques du sieur D*** (Despréaux), Paris, 1674, in-12. On doit moins reprocher cette critique au duc de Nevers que ses cabales contre Racine, et le tort de s'être rendu complice de l'engouement de madame Deshoulières pour Pradon. Un sonnet caustique de cette dame contre la *Phèdre* de Racine, irrita de jeunes seigneurs amis de ce dernier : ils soupçonnèrent le duc de Nevers d'être l'auteur du sonnet, et ils répondirent par une parodie sanglante. Sa sœur, la belle Hortense, y était surtout cruellement outragée. Le duc menaça, dans la première chaleur de son ressentiment, de faire expirer sous le bâton Boileau et Racine, auxquels il attribuait la parodie. La frayeur saisit les deux poètes ; mais le prince de Condé, ravi de pouvoir humilier un étranger du sang de Mazarin, déclara avec hauteur qu'innocents ou coupables, il regarderait comme une

insulte personnelle celle qui leur serait faite. Le duc de Nevers connut enfin les véritables auteurs des représailles exercées contre lui ; il opposa un troisième sonnet à celui où il était attaqué, et ne poussa pas plus loin sa vengeance. Les amis de Racine s'apaisèrent plus difficilement. Boileau se réserva, dans sa dixième satire, le portrait de madame Deshoulières ; et dans son épître à Racine, il avait désigné ainsi le duc de Nevers :

D'un sot de qualité l'insolente hauteur,

vers qu'il sacrifia aux représentations de ses amis. On croit aussi que Molière eut le duc en vue dans le personnage d'Oronte, du *Misanthrope*. Le duc de Nevers mourut à Paris le 8 mai 1707. Il avait épousé Gabrielle de Damas, fille de Claude de Damas, comte de Thiangé, et de Gabrielle de Rochechouart de Mortemar ; il laissa deux filles et deux fils, dont l'aîné, Philippe-Jules-François, duc de Nevers et de Donzy, fut un gouteux aimable, un courtisan spirituel et lettré, et dont on a quelques vers entremêlés aux divertissements composés pour Sceaux par Malézieu et par l'abbé Genest. Nous ne savons auquel des deux ducs de Nevers il faut rapporter le *Parfait cocher*, publié par la Chesnaye des Bois (Paris, 1744, in-8°), et attribué par Barbier à Philippe-Julien (voy. NIVERNAIS). F—r.

NEVEU (MATTHIEU), peintre, naquit à Leyde en 1647, et fut d'abord élève d'Abraham Torenvliet, sous lequel il fit des progrès rapides. Gérard Dow, témoin de ses rares dispositions, voulut le perfectionner lui-même et lui prodigua tous ses soins. Neveu, après avoir copié les plus beaux ouvrages de son nouveau maître, parvint bientôt à composer et à peindre de la même manière. Ses tableaux, malgré leur air d'imitation, furent recherchés de tous les amateurs presque à l'égal de ceux de Gérard Dow. Ce sont généralement des *Assemblées*, des *Concerts*, des *Collations*, des *Bals masqués* et *non masqués*, des *Joueurs*, une *Jeune femme prenant du thé*, etc. Cependant ils n'ont pas le même fini que ceux de son maître ; on y remarque un peu de négligence ; mais ses airs de tête sont agréables, quelquefois pleins de finesse, toujours bien peints, bien colorisés et d'un assez bon goût de dessin. Quoique assez communs en Flandre et en Hollande, ils sont extrêmement rares en France. Un de ses plus beaux ouvrages est un petit tableau d'histoire représentant *les Œuvres de miséricorde*. Il étonne par l'esprit, l'accord, le fini précieux et la vérité du coloris qui le distinguent, et par l'adresse avec laquelle il a su disperser le nombre prodigieux de figures qui l'enrichissent. Neveu résidait ordinairement à Amsterdam, où il avait la place d'inspecteur du houblon. On le croit mort dans cette ville, où il vivait encore en 1719. P—s.

NEVEU (FRANÇOIS-XAVIER), dernier prince-évêque de Bâle, né le 26 février 1749 à Arlesheim en Alsace, institué évêque de Bâle le

12 septembre 1794, mourut le 24 août 1828 à Offenbourg, dans le grand-duché de Bade. A l'époque de la réformation, la ville de Bâle ayant embrassé les doctrines de Luther, les évêques s'étaient retirés à Porentruy. Ils possédaient, au midi de l'Alsace, une petite principauté dont la révolution française les a dépouillés. Leur chapitre résidait à Arlesheim. L'évêque de Bâle, chassé en 1798 de Porentruy, se retira dans la partie de son diocèse qui est située sur la rive droite du Rhin. Il avait aussi en Alsace trois cents paroisses, qui lui furent ôtées par le concordat de 1801. D'après les nouveaux arrangements entre le saint-siège et les cantons de la Suisse, le siège épiscopal de Bâle fut supprimé, et un nouvel évêché fut établi à Soleure. Le prince-évêque défunt avait, par son testament, légué à ce nouveau siège un capital de trente mille francs, son argenterie, son linge et sa chapelle. Le gouvernement de Berne envoya à Offenbourg deux commissaires pour veiller à l'exécution du testament. G—V.

NEVILLE (RICHARD-GRIFFIN, *lord Braybrooke*), antiquaire anglais, né au manoir de famille Andley-End, dans l'Essex, le 26 septembre 1793, mort le 13 mars 1850 au même endroit. Pair d'Angleterre et membre de la société des antiquaires de Londres, il a publié divers monuments de littérature ancienne, notamment les *Mémoires de Samuel Pepys*. Deux de ses fils, Henry et Grey, avaient succombé en Crimée en 1855. Son héritier fut son fils aîné, *Richard Cornwallis NEVILLE*, né le 17 mars 1820, et marié dès 1852 avec lady Charlotte Sarah Toller, fille du comte de Norbury. Archéologue distingué également, Richard a publié le *Saxon obsequies* (funérailles des anciens Saxons), Londres, 1853. R—L—N.

NÉVIZAN (JEAN), jurisconsulte, né à Asti, professa le droit à Turin. Son nom serait tombé dans l'oubli où sont demeurés ses écrits de pure jurisprudence, s'il ne s'était avisé de composer un livre bizarre, qu'il intitula : *Sylvæ nuptialis libri sex, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii, successionum et monitorialium plenissime discutitur, una cum remediis ad sedandas factiones Guelforum et Gibelinorum; item modus judicandi et exequendi jussa principum*, Paris, 1521; Lyon, 1526; ibid., 1572, in-8° (1). Cet ouvrage, où l'auteur déroule avec un sérieux soutenu une érudition facétieuse, avait été publié avant 1521, date de la plus ancienne édition connue, ainsi que l'apprend une lettre de 1522 adressée à Névizan par Achille Alioni, jurisconsulte de ses amis. On en trouve un extrait curieux dans les *Soirées littéraires* de Coupé, t. 11. Névizan fit, en 1523 et depuis, différentes additions à sa *Forêt nuptiale*. Dans les

deux derniers livres, que rien ne rattache aux précédents, il retrace les règles qui peuvent guider un juge. Dans les quatre autres, il expose les raisons qui doivent détourner du mariage, et celles qui invitent à former ce lien. Il accumule tellement les citations, que s'il lui arrive de rapporter un passage de l'Écriture, il nomme cinq ou six jurisconsultes qui l'auront également employé. L'étendue qu'il a donnée à ses arguments en faveur de l'union indissoluble, ferait croire qu'il adoptait personnellement cette dernière opinion; cependant il préféra la liberté du concubinage. On n'a retenu de son livre que les sarcasmes plus ou moins grossiers qu'il y a semés contre le sexe. « Dieu, dit-il, ayant formé « l'homme, ajourna la création de la femme « pour s'occuper d'elle en même temps que des « animaux; encore se borna-t-il à façonner le « sein et tous les contours si délicieux au tou- « cher; quant à la tête, il ne s'en voulut mêler, « et en abandonna l'organisation au diable. » Névizan ajoute que, dans la lutte malheureuse entreprise dans le ciel par les anges rebelles, il y eut des anges neutres qui ne furent pas précipités dans les enfers comme les grands coupables, mais envoyés dans les corps des femmes pour tourmenter les hommes. Il soutient que l'adultère rompt le mariage, et que la simple fornication n'a pas le caractère de péché mortel. Ces propositions et quelques autres indiquées par Possevin dans son *Apparat sacré*, furent condamnées à la suppression par le saint-office. D'après les récits de François de Billon, champion plein de candeur du beau sexe dans son *Fort inexpugnable de l'honneur féminin* (1555), les dames de Turin auraient été moins traitables que l'inquisition. Névizan, chassé par elles de la ville à coups de pierres, n'aurait obtenu son pardon qu'en le sollicitant à genoux, portant attachées sur son front ces deux lignes, témoignage de son repentir :

*Rusticus est vere qui turpia dicit de muliere;
Nam scimus vere quod omnes sumus de muliere.*

Le naïf écrivain, pour compléter l'invraisemblance de son conte, dit que Névizan, malgré l'amnistie à lui accordée, *jusques à son trépas ne seut onc trouver femme, pour vieille qu'elle feust, qui lui dressast la paille de son lit*. Pancirole rapporte, au contraire, que Névizan vécut longtemps avec une concubine, qu'il parvint depuis à marier convenablement. De ce commerce était né un fils, que sa profession d'avocat ne sauva point de la misère, et que la misère conduisit à l'aliénation d'esprit. Névizan mourut en 1540, laissant un patrimoine assez mal en ordre. Voici les titres de ses différents ouvrages : 1° *Consilia*, ou Consultations, Lyon, 1559; Francfort, 1563; Venise, 1573, in-fol.; 2° *Summarium decretorum ducum Sabaudie*, Turin, 1586; Lyon, 1592, in-8°; 3° *Additiones ad Rolandinam*, Turin, in-4°;

(1) L'édition de 1521 et celle de Lyon, 1524, sont préférables à celles qui sont venues depuis, ces dernières ayant subi diverses mutilations. La plus récente des réimpressions est celle de Francfort, 1647, qui forme un volume de 920 pages. BR—T.

Controversiae feudales, Marpourg, 1655, in-4°; 5° *Quaestio de librorum multitudine rescanda*, Cologne, 1697, in-8° (voy. FREYMON); 6° *An princeps possit infeudare oppidum invitis oppidanis, vel alienare subditos invitos?* dissertation insérée parmi les *Consultations* d'Albert Brunus. 7° *Index scriptorum in utroque jure*, Lyon, 1522, in-8°. Ce catalogue est considérablement augmenté de différentes mains, dans les éditions de Francfort de 1579 et 1585. Coupé, dans le tome 11 de ses *Soirées littéraires*, p. 84, a donné un extrait curieux et étendu de la *Forêt nuptiale*. F—T.

NEWBOROUGH (lady MARIE-STELLA-PÉTRONILLA), aventurière politique anglaise, née vers 1774, morte à Paris au commencement de 1844. Fille putative de Lorenzo Chiuppini et de la marquise Modigliano, elle devint la seconde femme de Thomas, premier lord de Newborough, vers 1800. Après sa mort, le 12 octobre 1807, elle se remaria, le 11 septembre 1810, au baron allemand de Steinberg. D'une nature excentrique, lady Newborough, nom sous lequel seul elle a été connue dans le monde politique, prétendait être la fille légitime de Philippe-Égalité, duc d'Orléans. Le roi Louis-Philippe 1^{er} ne fut, selon elle, que le fils d'un geôlier, substitué à elle-même, héritière légitime du trône des Français. Sous son règne, elle lança contre la dynastie de juillet plusieurs pamphlets, sans que du reste l'opinion publique s'en émût beaucoup. Aussi le roi Louis-Philippe ne voulut-il jamais signer les ordres d'expulsion de la lady, que les préfets de police lui soumirent à plusieurs occasions. Lady Newborough put rester tranquillement, jusqu'à sa mort, dans son logement de la rue de Rivoli, où elle se fit remarquer par d'autres excentricités, en ouvrant par exemple les appartements supérieurs de son hôtel à tous les moineaux du voisinage, qui trouvèrent leur grasse pâtée chez elle. Dans la première effervescence des journées de février 1848, l'esprit de parti a voulu s'emparer de ces pamphlets si désobligeants pour la dynastie tombée. Mais la pasquinade qui, sous le nom de *Maria-Stella, un secret d'Etat*, sortit à cette époque des presses révolutionnaires, n'a eu que le succès d'une triste farce, sur laquelle quelques mauvais plaisants ont encore brodé d'autres absurdités. R—L—N.

NEWCASTLE (GUILLAUME CAVENDISH, lord OGLE, comte, marquis et duc DE), l'un des généraux anglais qui servirent la cause de Charles 1^{er} avec le plus de distinction, était fils de sir Charles Cavendish, frère puîné du premier comte de Devonshire, et de Catherine, fille de Cuthbert, lord Ogle. Né en 1592, le jeune Cavendish fut élevé avec beaucoup de soin. Jacques 1^{er} l'honora de sa faveur, le fit en 1610 chevalier du Bain, et en 1620 pair du royaume, sous le titre de baron Ogle et de vicomte Mansfield. Charles 1^{er} le créa comte de Newcastle-sur-Tyne, et baron de Cavendish. Sa faveur à la cour lui suscita

beaucoup d'ennemis, et lui attira la jalousie du duc de Buckingham. En 1638, le prince de Galles, depuis Charles II, étant sorti des mains des femmes, le roi ne crut pas pouvoir faire un meilleur choix qu'en lui donnant le comte de Newcastle pour gouverneur. L'année suivante, les premiers troubles d'Ecosse ayant forcé ce souverain d'assembler une armée dans le Nord, en allant se mettre à la tête de ses troupes, il visita Welbeck, résidence du comte de Newcastle, qui le reçut avec une telle magnificence, que lord Clarendon et d'autres historiens du temps n'ont pas dédaigné d'entrer dans les plus grands détails sur la somptuosité de cette réception (1). Le trésor du roi se trouvant presque épuisé, le comte de Newcastle y versa de grandes sommes, et leva aussi une armée de 200 chevaliers qui servaient à leurs frais et furent appelés la troupe du prince. Ces services ne firent qu'augmenter l'envie des courtisans, ce qui déterminait le comte de Newcastle à résigner, en juin 1640, l'emploi qu'il occupait auprès du prince royal. Il se retira ensuite à la campagne. En juin 1642, le roi lui confia la défense de la ville de Newcastle, et lui donna les commandements des comtés de Northumberland, de Cumberland, de Westmoreland et de Durham. Ce monarque n'avait ni argent, ni troupes, ni munitions, et aucun port ne lui était ouvert. Cependant, comme il était extrêmement important d'agir avec promptitude, le comte de Newcastle ne perdit pas un moment pour se rendre dans la place dont la sûreté lui avait été confiée, et qu'il conserva par ses propres moyens. Il leva, aussi à ses frais, un corps de 120 chevaux et un bon régiment d'infanterie, qui le mirent à l'abri d'une surprise, et même en état de fournir des escortes aux convois d'armes et de munitions que la reine envoyait à son époux. Ce prince, ayant autorisé Newcastle à lever une armée dans le nord de l'Angleterre, l'en nomma commandant en chef, avec le pouvoir de conférer l'ordre de chevalerie, de battre monnaie, et de publier toutes les déclarations qu'il jugerait utiles aux intérêts du trône. En moins de trois mois il eut une armée de 8,000 hommes, avec laquelle il marcha vers le comté d'York. Ayant défait l'ennemi à Pierce-Bridge, il s'avança vers la ville d'York, dont le gouverneur lui remit les clefs. Bientôt après Charles 1^{er} ayant débarqué à Burlington, le comte s'approcha de cette ville avec ses

(1) On voit, dans les *Mémoires* de la duchesse de Newcastle, que son mari dépensa plus de huit cent mille francs dans les trois occasions où il reçut chez lui son souverain. Ben Johnson fut chargé par le duc de composer des pièces de théâtre et des intermèdes, qui furent représentés devant toute la cour et devant toute la noblesse du voisinage que Newcastle avait invitée à assister aux fêtes qu'il donnait. Lord Clarendon assure que les dépenses faites par Newcastle, la première fois qu'il reçut le roi, furent si prodigieuses qu'on ne pourrait y croire si, un ou deux ans après, il n'en eût fait de plus considérables encore lorsque le roi et la reine lui firent l'honneur de le visiter. Clarendon, qui considère ces profusions comme capables de corrompre les mœurs de la nation, ajoute : « Grâce à Dieu, personne n'a pu les imiter de nos jours. »

troupes pour couvrir la marche du roi, qui avait l'intention de se rendre à York, où il arriva en sûreté le 7 mars 1643. Newcastle avança trois mille livres sterling, et fournit une escorte de 1,500 hommes, sous le commandement de lord Percy, pour conduire des armes et des munitions au monarque, qui se trouvait alors à Oxford. Les commandants du port important et du château de Scarborough les ayant rendus aux troupes royales, cet événement fut suivi de la défaite de Ferdinand, lord Fairfax, à Brahammoor, et d'une autre victoire remportée à Tankersly-Moor. L'issue de cette guerre intestine si sanglante devenant chaque jour plus douteuse, le parlement réclama l'assistance de l'Ecosse, et le roi celle de l'Irlande. Newcastle, que Charles venait d'élever à la dignité de marquis, apprenant que l'armée écossaise marchait sur l'Angleterre, retourna en toute hâte dans le comté d'York; mais un corps de son armée ayant été défilé, il fut obligé de faire une marche rétrograde pour couvrir York, et arriva dans cette ville en avril 1644. Bloquée par trois armées, la place, après un siège de trois mois, était réduite à la dernière extrémité, lorsque le prince Rupert, qui avait joint la cavalerie du marquis, s'avançant rapidement à la tête de 20,000 hommes, entra dans la ville et la délivra. Mais non content d'avoir fait lever le siège d'York à une armée très-supérieure à la sienne, il voulut pousser plus loin ses avantages, et attaqua les ennemis. Après un combat opiniâtre, où Rupert et Newcastle firent des prodiges de valeur, l'armée royaliste fut complètement battue, le 2 juillet 1644, à Heshdom ou Marston-Moor. Newcastle, furieux de voir tout le fruit de ses travaux ainsi anéanti, s'embarqua pour Hambourg, suivi de quelques officiers. Six mois après, il se rendit avec sa jeune épouse à Paris, où ils se trouvèrent bientôt réduits à une telle détresse, qu'ils furent obligés de vendre leurs habits pour pouvoir subsister. Il alla ensuite à Anvers pour se rapprocher de son pays. Il supporta avec un grand courage sa triste position. La même pénétration qui lui avait fait prévoir qu'après la défaite de Marston-Moor la cause de Charles I^{er} était irrévocablement perdue, lui fit prédire à son fils qu'il serait infailliblement rétabli sur le trône de ses pères, et il lui adressa en conséquence un traité sur le gouvernement et sur les intérêts de la Grande-Bretagne, dans ses rapports avec les autres Etats de l'Europe. Cet écrit avait été composé dans un temps où il paraissait impossible de prévoir la restauration de Charles II. Pendant un exil de dix-huit ans, le marquis de Newcastle eut à supporter toutes sortes de traverses; mais il éprouva aussi de grandes consolations par l'attachement que lui témoignait son maître, avec qui il conférait souvent, et qui, au milieu de ses malheurs, lui conféra l'ordre de la Jarretière. A son retour en Angleterre, il fut nommé principal juge (chef de

justice) des comtés au nord de la Trente, et, le 16 mars 1664, créé comte d'Ogle et duc de Newcastle. Il passa le reste de sa vie retiré dans ses terres, occupé uniquement de littérature, et termina sa carrière le 25 décembre 1676, à l'âge de 84 ans. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Il avait été marié deux fois, et n'eut de sa première femme qu'un enfant, dont la mort sans postérité, arrivée en 1691, éteignit le titre de duc de Newcastle dans la maison de Cavendish. Le docteur Campbell et la duchesse de Newcastle ont écrit la vie de ce seigneur, et lord Orford Walpole lui a consacré un article dans ses *Royal and noble authors*. En comparant ce qu'ils en rapportent avec ce qu'en disent lord Clarendon et le colonel Hutchinson, on voit que le duc de Newcastle avait un esprit un peu romanesque, mais qu'il était plein de bravoure et de talents militaires. La manière dont il défendit la cause de Charles I^{er}, et la fidélité qu'il conserva à son fils, sont dignes des plus grands éloges. Comme écrivain, il n'a rien laissé qui puisse donner une haute idée de ses talents. Il était si passionnément attaché aux muses, dit avec ironie le biographe Granger, qu'il les menait jusque dans son camp, et qu'il nomma le poète Davenant lieutenant général de l'artillerie. Cette critique est facilement réfutée, lorsqu'on observe que Davenant avait hasardé plusieurs fois sa vie pour le service du roi, et qu'ayant montré une grande bravoure au siège de Gloucester, il obtint à cette occasion le titre de chevalier. Les ouvrages du duc de Newcastle sont : 1^o *Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, Anvers, 1657, in-fol., avec 42 planches; édition originale. L'auteur avait écrit le texte en anglais, et le fit traduire en français par un Wallon. L'édition de Londres, 1737, in-fol., est moins recherchée. On en donna une traduction anglaise avec de grandes augmentations, Londres, 1743, 2 vol. in-fol. 2^o *Méthode nouvelle et invention extraordinaire pour dresser les chevaux, etc.*, Londres, 1667, in-fol., en anglais; ouvrage tout à fait différent du précédent et traduit en français, ibid., 1671, in-fol. Cette version a souvent été réimprimée in-8^o. Solleysel la retoucha, de l'agrément de l'auteur, et la publia, Paris, 1677, in-4^o, figures. La même traduction reparut avec une version allemande (par Pernaue), Nuremberg, 1700, 1764, in-fol.; et l'on y a joint toutes les planches du premier ouvrage. Ce livre a été si bien regardé comme classique, qu'un traité d'hippiatrique, publié d'abord à Lausanne en 1774, in-8^o, fut intitulé *le Nouveau Newcastle (roy. BOURGELAT)*. 3^o *L'Exilé*; 4^o *le Capitaine campagnard*, Anvers, 1649; 5^o *Variétés*, 1649, in-12; 6^o *les Amants capricieux*, 1677, in-4^o; 7^o *la Veuve triomphante*, 1677, in-4^o. Ces cinq derniers ouvrages sont des comédies; mais on n'est pas sûr que la première ait vu le jour. Les poèmes du duc de Newcastle ont été publiés avec ceux de la duchesse, aux-

quels il paraît avoir travaillé. Il a fait aussi quelques articles en prose qui sont cités dans l'excellente édition des *Royal and noble authors*, de Park. D—z—s.

NEWCASTLE (MARGUERITE, duchesse DE), seconde femme du précédent, naquit à St-John, près de Colchester, en Essex, vers la fin du règne de Jacques I^{er}. Elle appartenait à une famille ancienne et honorable et perdit de bonne heure sir Charles Lucas, son père, qui laissa le soin de ses enfants à sa veuve, aussi distinguée par sa beauté que par ses rares qualités. Madame Lucas s'occupa elle-même de l'éducation de sa fille et lui apprit tous les ouvrages d'aiguille, la danse, la musique, la langue française, et tout ce qui composait alors l'éducation d'une femme de qualité. Mais comme la jeune miss montra dès sa plus tendre enfance un penchant décidé pour la littérature et qu'elle employait une grande partie de son temps à étudier et à écrire, ses biographes regrettent qu'elle n'ait pas eu l'avantage de posséder les langues savantes, qui auraient perfectionné son jugement et lui auraient été d'un grand secours pour les nombreux ouvrages qui sont sortis de sa plume. En 1644, elle obtint de sa mère la permission d'aller à Oxford, où résidait alors la cour, et où ses agréments personnels et l'attachement particulier que toute sa famille montrait pour le parti du roi, ne pouvaient manquer de la faire bien accueillir. Aussi fut-elle nommée l'une des filles d'honneur de Henriette-Marie, épouse de Charles I^{er}; elle accompagna en France cette souveraine lorsqu'elle fut obligée de quitter l'Angleterre. Miss Lucas vit à Paris, pour la première fois, le marquis de Newcastle, alors veuf de sa première femme, et l'épousa en 1645 (1). Après leur mariage, le marquis et la marquise de Newcastle se rendirent de Paris à Rotterdam, où ils demeurèrent six mois, et de là à Anvers, où ils fixèrent leur résidence pendant tout le temps de leur exil. Ils jouirent dans cette ville d'autant de bonheur que pouvait leur permettre le délabrement de leur fortune. Quoique le marquis fût traité avec la plus grande considération par les personnes de toutes les classes qui habitaient cette ville, il vivait extrêmement retiré. Son épouse se rendit une fois en Angleterre, pour tâcher de se procurer sur les revenus des terres du marquis quelques fonds qui la missent en mesure d'exister honorablement, et d'acquitter les dettes qu'ils avaient contractées; mais ceux qui gouvernaient alors ne lui accordèrent rien, et sans la conduite généreuse de

(1) Le marquis, qui était l'ami et le protecteur de lord Lucas, frère de miss Marguerite, lui ayant un jour demandé en quoi il pouvait lui être utile, ce brave officier lui répondit qu'il n'avait personnellement rien à désirer, et qu'il était préparé à souffrir l'exil et même la mort pour la cause royale; qu'il était uniquement occupé de sa sœur, à laquelle il ne pouvait laisser aucune fortune, et qu'il craignait de voir exposée à quelques dangers à cause de sa beauté. Il fit en même temps un tableau si flatteur des rares qualités de la jeune personne, que le marquis sentit un vif désir de la connaître.

sir Charles Cavendish, ils auraient été bientôt réduits tous deux à une détresse complète. Ayant enfin obtenu une somme assez considérable de sa famille et de celle de son époux, elle revint à Anvers, où elle continua de vivre jusqu'à la restauration et s'occupa de divers ouvrages. Alors le marquis de Newcastle retourna en Angleterre, laissant sa femme à Anvers pour y terminer quelques affaires, après lesquelles elle alla le rejoindre. Le reste de sa vie fut particulièrement employé à composer et à écrire des lettres, des comédies, des discours philosophiques, etc. On dit qu'elle était fort généreuse. Elle avait toujours avec elle un certain nombre de jeunes dames qui écrivaient ce qu'elle leur dictait. Quelques-unes d'entre elles couchaient dans une chambre voisine de la sienne, afin qu'elles pussent entendre sa sonnette et être prêtes, à quelque heure de la nuit que ce fût, pour mettre par écrit les idées qui lui venaient. Si l'on jugeait de son mérite littéraire par le nombre de ses ouvrages, elle l'emporterait sur tous les écrivains de son sexe, anciens et modernes; car elle n'a pas produit moins de treize volumes in-folio, dont dix ont été imprimés. La Vie du duc son époux est la plus estimable de ses productions, quoiqu'on y trouve beaucoup de détails minutieux. Ce qu'elle a écrit sur elle-même est fort curieux: « Il a plu à Dieu d'ordonner à la nature de revêtir sa servante du génie poétique » et philosophique, même dès l'âge le plus tendre, « puisqu'elle a écrit des ouvrages de ce genre » avant d'avoir atteint l'âge de douze ans. » Cependant, quoiqu'elle eût composé des ouvrages philosophiques, il paraît qu'elle n'en avait lu aucun, puisqu'elle nous informe qu'à l'âge de quarante ans elle s'appliqua à parcourir les ouvrages philosophiques, afin d'apprendre les termes de l'art. Mais ce qui donne surtout l'idée de sa passion désordonnée pour écrire sans cesse, c'était sa manie de revoir rarement les copies de ses ouvrages, afin de ne pas être détournée des nouvelles conceptions qu'elle projetait. Si la réputation littéraire et les ouvrages de la duchesse de Newcastle sont fort discrédités aujourd'hui, il n'en fut pas de même pendant sa vie. Elle reçut les compliments les plus extravagants, même des corps savants et des personnages les plus illustres dans la littérature. Néanmoins, quelque absurdes que fussent les prétentions de la duchesse dans ses connaissances en philosophie, et quelle que fût la médiocrité de presque toutes ses autres productions, on ne peut disconvenir qu'elle n'eût beaucoup d'imagination; et si cette imagination eût été accompagnée de plus d'instruction, de correction et de goût, elle eût pu sans doute parvenir à être un écrivain distingué (1). La duchesse de Newcastle mourut à Londres, à la fin de 1673, et fut enterrée dans l'abbaye de Westminster. Il

(1) Un écrivain élégant, qui jugeait en connaisseur, a fait un grand éloge du talent poétique de la duchesse de Newcastle, en insinuant que Milton lui avait fait des emprunts.

paraît qu'elle était belle et pleine de grâces, et qu'elle avait un caractère naturellement réservé; aussi parlait-elle peu en société, surtout lorsqu'il y avait des étrangers. Elle était presque toujours occupée à étudier, à méditer ou à écrire, mais elle n'en trouvait pas moins le temps de remplir tous ses devoirs de société. On peut dire qu'elle était vraiment infatigable. Suivant lord Oxford dans le portrait qu'il a tracé de cette dame, « ses « travaux littéraires ont été beaucoup moins loués « que ses vertus domestiques »; et l'on sait que les éloges les plus exagérés ont été prodigués à ses écrits. Elle les a elle-même assez bien caractérisés lorsqu'elle dit dans une de ses lettres : « Vous trouverez mes ouvrages semblables à la « nature infinie, qui n'a ni commencement ni « fin, et qui est aussi confuse que le chaos, où « l'on ne trouve ni ordre ni méthode, mais « tous mêlés ensemble sans avoir entre eux des « nuances plus fortes que celle qui existe entre « le crépuscule et l'obscurité complète. » Voici la liste de ses ouvrages, qui pour la plupart sont très-rares maintenant et recherchés par les amateurs de curiosités littéraires : 1° *The World's Olio*, Londres, 1655, in-fol.; 2° *Nature picture drawn by fancy's pencil to the life*. Il y a dans cet ouvrage plusieurs histoires supposées, comiques, tragiques, poétiques, romanesques, philosophiques et historiques, les unes en prose, d'autres en vers, d'autres enfin mêlées de prose et de vers. Il y a aussi quelques traités de morale et quelques dialogues, et une histoire véritable à la fin, Londres, 1656, in-fol. On a mis en tête de ce livre une gravure curieuse représentant le duc et la duchesse, assis à une table, avec leurs enfants, auxquels cette dernière raconte des histoires; et à la fin une bonne notice sur sa vie : il paraît que c'est la même que sir Will. Musgrave a transcrite avec la vie du duc, qui se trouve maintenant au Muséum britannique, et dont M. Park a donné un extrait. 3° des *Discours sur divers sujets*, etc., Londres, 1662, in-fol.; 4° *Comédies*, Londres, 1662 (1); 5° *Opinions philosophiques et physiques*, Londres, 1663, in-fol.; 6° *Observations sur la philosophie expérimentale*, auxquelles on a joint la description d'un nouveau monde, Londres, 1666, in-fol. James Bristow avait commencé de traduire en latin quelques-uns de ces discours philosophiques; mais il y renonça, ayant reconnu l'impossibilité où il était de les comprendre. 7° *Lettres philosophiques*, ou réflexions modestes sur quelques opinions en philosophie naturelle, soutenues par plusieurs auteurs célèbres de ce siècle, Londres, 1664, in-fol.; 8° *Poèmes et fantaisies*, Londres, 1653 et 1664, in-fol.; 9° *Deux cent onze lettres de société*, Londres, 1664, in-fol.; 10° une *Vie* de son mari, tra-

duite en latin, Londres, 1668, in-fol.; 11° *Pièces de théâtre*, qui n'avaient pas encore été imprimées, Londres, 1668. On a ajouté à l'une de ces pièces 29 scènes supplémentaires; et dans une autre intitulée *la Tragédie forcée ou contre nature*, une scène entière est dirigée contre la *Britannia* de Camden. On conserve encore en manuscrit trois volumes in-fol. de ses poèmes; Cibber assure qu'ils ont été en la possession de M. Thomas Richardson et de l'évêque Willis. En 1676, on a imprimé un volume in-fol., contenant des *Lettres et poèmes en l'honneur de l'incomparable princesse Marguerite, duchesse de Newcastle*. Ce volume contient, suivant Park, des éloges si outrés de la duchesse, de la part du *rector magnificus* de Leyde et du chef de l'académie de Cambridge, qu'ils auraient suffi pour tourner la tête à toute personne possédée de la rage d'écrire. Un bibliophile anglais, sir Egerton Brydges, a fait paraître en 1813, dans l'imprimerie particulière qu'il avait installée à son château de Lee Priory, un recueil des *Poésies choisies* de la duchesse; il n'en a été tiré que 25 exemplaires. L'année suivante, cet amateur fit également imprimer, à très-petit nombre, un extrait de l'*Autobiographie* de cette noble dame, et il y joignit une préface critique.

D—z—s.

NEWCASTLE (THOMAS PELHAM-HOLLES, duc de), homme d'Etat anglais, était fils de lord Pelham, qui, sous le roi Guillaume III, avait été un des lords commissaires de la trésorerie. Il naquit en 1693; et en 1711, à la mort de Jean Holles, duc de Newcastle, frère de sa mère, il succéda aux grands biens et aux dignités de ce seigneur, qui l'avait nommé son héritier. Il ne siégea d'abord dans la chambre des pairs qu'en sa qualité de baron d'Angleterre. Le royaume était à cette époque divisé en deux factions, les whigs et les tories; elles cherchèrent toutes à s'attacher le jeune Pelham, dont l'immense fortune et le crédit pouvaient donner une grande influence au parti qu'il adopterait. Il se décida pour les whigs, et joignit ses efforts à ceux qu'ils faisaient pour assurer le trône à la maison de Brunswick. Aussi George I^{er}, à son avènement au trône, le nomma en octobre 1714 lord-lieutenant des comtés de Middlesex et de Nottingham, de la cité de Westminster, etc., et le créa, quelques jours après, comte de Clare et vicomte de Haughton, titres qu'il rendit réversibles sur son frère Henri et sa postérité mâle. L'année suivante, le dévouement que le comte montrait pour la maison de Hanovre le fit créer, avec la même réversibilité, marquis de Clare et duc de Newcastle. A cette époque, les jacobites et les tories s'unirent plus intimement pour renverser le trône de George I^{er} et y placer le prétendant, qu'ils sollicitaient de se rendre en Angleterre; et bientôt, par leurs intrigues, les trois royaumes n'offrirent plus qu'un désordre affreux, où l'anarchie faisait taire les lois. Le nom du prétendant volait de bouche en bouche;

(1) Une seconde partie a paru en 1668; le nombre des pièces est de 26. Ce volume offre la singularité d'avoir en tête, indépendamment des dédicaces au mari de l'auteur, dix adresses différentes aux lecteurs.

et l'on ne prononçait celui du roi George que pour le maudire. Les gens de la populace de Londres, plus achiarnés que les autres, ayant pris le nom d'*Ormondistes*, du duc d'Ormond, l'un des chefs des mécontents, le duc de Newcastle se mit à la tête du parti opposé, auquel il donna son nom. Il n'épargna ni argent ni sollicitations pour grossir le nombre de ses partisans, en attirant à lui ses adversaires, et il réussit au point que la sédition s'apaisa sans qu'on fût obligé d'avoir recours aux armes. Ce service important le fit nommer en 1717 lord-chambellan de la maison du roi et membre du conseil privé. Le roi le choisit, la même année, pour assister comme parrain au baptême du prince George-Guillaume, fils du prince de Galles. Ce dernier, qui avait désiré que l'évêque d'Osnabruck, son oncle, fût parrain par procuration, témoigna son ressentiment d'une manière si peu mesurée, que le roi lui intima l'ordre de quitter dans les vingt-quatre heures l'appartement qu'il occupait au palais de St-James. L'année suivante, Newcastle fut élu chevalier de la Jarretière et nommé l'un des commissaires anglais qui signèrent le traité d'alliance entre le roi d'Angleterre, l'empereur et le roi de France. En 1719, il fut un des lords-justiciers chargés de l'administration du royaume. Il remplit les mêmes fonctions pendant les fréquents voyages que George I^{er} fit en Hanovre en 1720, 1723, 1725 et 1727. Le 2 avril 1724, Newcastle ayant résigné le poste de lord-chambellan, le roi le nomma l'un des principaux secrétaires d'Etat, et appela son frère, Henri Pelham, aux fonctions de secrétaire d'Etat au département de la guerre (*roy. PELHAM*). Newcastle conserva sa place pendant tout le reste du règne de George I^{er}, dont la mort, arrivée le 11 juin 1727, ne porta aucune atteinte à sa faveur. George II le continua dans l'emploi de secrétaire d'Etat, moins cependant par la haute idée qu'il avait de ses talents que par reconnaissance de l'attachement qu'il portait à sa maison, et à cause du grand crédit dont il jouissait dans le parlement. En juillet 1737, Newcastle fut nommé custode (*high steward*) de l'université de Cambridge, et, le mois de mai suivant, l'un des lords-justiciers pendant l'absence du roi. Il remplit les mêmes fonctions en 1743, 1745, 1748, 1752 et 1755. Quoique chaque ministre n'eût qu'à s'occuper de son département, Walpole exerçait sur eux tous une prépondérance qu'il devait surtout à ses talents. Le duc de Newcastle et son frère, qui en étaient jaloux, fomentèrent, pour se délivrer de lui, la discorde qui désunissait la famille royale, et qui avait poussé le prince de Galles à se ranger du parti de l'opposition. Le roi, naturellement opiniâtre, rompit ouvertement avec son fils et lui donna l'ordre de quitter le palais de St-James, parce qu'il lui avait caché la grossesse et même l'accouchement de sa femme, qu'il n'apprit que par les gens de la cour. Le duc

de Newcastle profita de cet événement pour nourrir en secret l'indignation du prince de Galles contre Walpole; et, d'un autre côté, par un système opposé, il affermit son crédit à la cour, en usant de son influence pour faire adopter le traité de subsides entre l'Angleterre et le Danemarck, dont le roi désirait vivement l'admission, et que le prince de Galles et l'opposition combattaient avec chaleur. Malgré ces menées et ces intrigues, le crédit de Walpole ne fut pas encore ébranlé; mais les mauvais résultats de la guerre contre l'Espagne, qu'il avait conseillée, et les manœuvres secrètes des partisans du prince de Galles, le forcèrent enfin à se retirer. Il en résulta un changement partiel du ministère, dans lequel le duc de Newcastle et son frère, qui s'étaient flattés d'être à la tête de l'administration, se maintinrent seulement en la possession des places qu'ils occupaient. Leur ambition n'étant pas satisfaite, ils mirent tout en usage pour renverser le nouveau ministre dirigeant (lord Carteret); et ils y parvinrent en contractant avec les chefs de l'opposition une union politique qui fut honorée du titre de *vues étendues*. Il régna pendant quelque temps une si grande concorde entre les ministres et le parlement, qu'à peine s'apercevait-on que ce corps formidable, connu sous le nom d'opposition, existât dans les chambres; mais la défaite de Fontenoy, en 1745, et celle de Lanfeld, en 1747, le réveillèrent. Le duc de Newcastle et son frère avaient déjà cédé un instant l'autorité au comte de Grenville, qui jouissait de la faveur du roi; mais ils la reprirent au bout de trois jours, par la retraite de leur adversaire, et la conservèrent malgré les clameurs de la nation. En 1748, le duc de Newcastle fut nommé chancelier de l'université de Cambridge, quoique le prince de Galles eût manifesté l'intention d'être pourvu de cette charge; et en 1750 il accompagna le roi dans le Hanovre, en qualité de principal secrétaire d'Etat. A la mort de Henry Pelham, son frère, arrivée en 1754, il lui succéda comme premier lord de la trésorerie, et résigna la place qu'il occupait précédemment. Ce fut pendant le cours de ce ministère, dont le duc de Newcastle était devenu le chef après la mort de son frère, que Port-Mahon fut pris par le maréchal de Richelieu, et l'amiral Byng vaincu par le marquis de la Galissonnière (1756). Les Anglais, indignés de ces revers, demandèrent hautement la punition des ministres, qui rejetèrent la faute sur l'amiral, et le sacrifièrent. Malgré ce sacrifice, la haine de la nation les força de se dépouiller de leurs emplois, et le duc de Newcastle et ses collègues donnèrent leur démission en novembre 1756. La trop grande franchise du célèbre Pitt (Chatham), le plus habile des nouveaux ministres, ayant déplu au roi, il fut un instant éloigné avec quelques-uns de ses collègues; et les amis du duc de Newcastle reprirent leurs emplois. L'opposition vio-

lente qu'éprouvèrent leurs opérations amena dans le mois de juin 1757 une réunion entre le parti du duc de Newcastle et celui de Pitt, qui, entrant tous deux dans le ministère, partagèrent les emplois entre leurs amis. Cette fusion rendit bientôt à l'Angleterre sa gloire et son repos. La mort de George II (25 octobre 1760) ne changea rien à cet état de choses, qui dura jusqu'en 1762, époque à laquelle l'ambition d'un seul homme (le comte de Bute), favori du nouveau souverain, replongea son pays dans un gouffre de nouvelles calamités. Tous les amis de Pitt et du duc de Newcastle furent éloignés des emplois; le duc seul garda le sien encore quelque temps, parce que la disgrâce de Pitt avait excité tant de clameurs, que Bute crut devoir ménager un vieillard respecté du public. Mais il lui suscita tant de mortifications que celui-ci se retira volontairement. Il rentra cependant dans les affaires en 1765, et fut revêtu de l'emploi de garde du sceau privé, qu'il résigna l'année suivante, en faveur de Pitt, son ancien collègue et son ami. L'âge et les infirmités l'ayant enfin obligé de renoncer entièrement à la cour et aux affaires publiques, le roi lui offrit une pension; mais il la refusa généreusement, en priant Sa Majesté de verser sa libéralité sur ses sujets indigents : « D'ailleurs, » ajouta-t-il, si je n'avais que la centième partie « de mon revenu, elle suffirait à un vieillard « courbé sur sa tombe. » Il mourut en effet bientôt après, sans enfants, le 17 novembre 1768. Il avait épousé en 1717 lady Henriette Godolphin, petite-fille du célèbre Marlborough. Son titre principal passa à la postérité féminine de son frère, Henry Pelham. Le duc de Newcastle ne fut certainement pas un grand ministre ni un homme d'Etat du premier ordre; mais il ne manquait pas de talents et d'une certaine éloquence. On peut lui reprocher d'avoir montré de la faiblesse et de l'indécision dans des circonstances difficiles; d'ailleurs ses qualités privées et sa fortune lui attirèrent beaucoup d'amis et de partisans, dont il dirigea tous les efforts en faveur de la maison de Brunswick.

D—z—s.

NEWCASTLE (HENRY PELHAM-FIENNES CLINTON, duc de), homme d'Etat anglais, né le 30 janvier 1785, mort le 12 janvier 1851 à Clumber-Park, dans le Nottinghamshire. Fils aîné de Thomas, troisième duc de Newcastle, il succéda à son père dans ses titres dès l'âge de dix ans, le 17 mai 1795. Elevé depuis 1792 à Eton, il suivit, en 1803, sa mère, et son beau-père, le lieutenant-général Crawford, en France, où il fut retenu par Napoléon 1^{er} jusqu'en 1807. Le 10 juin de cette année, il se maria avec une des plus riches héritières de l'Angleterre, la fille de lady Middleton. En 1809, il devint lord-lieutenant de Nottinghamshire, et en 1812 chevalier de la Jarretière. Poussant jusqu'au fanatisme l'attachement aux principes des tories, il contribua beaucoup au rejet, par la chambre des lords, du premier

bill de réforme, le 7 octobre 1831. Il souleva par son maintien une telle tempête contre lui, que, trois jours après, le 10 octobre, le mob de Nottingham mit le feu à son manoir de Nottingham-Castle. La populace de Londres avait, à la même époque, réduit en cendres la maison que le noble lord possédait dans cette métropole. Cela ne l'empêcha pas d'opposer la même résistance au second bill de réforme, en mai 1832, à l'émancipation des catholiques et des dissenters, à la création de nouveaux pairs, etc. Toutes ces mesures ayant été adoptées, le duc de Newcastle quitta entièrement le parlement et se retira dans son manoir de Clumber-Park, qu'il avait, dans l'intervalle, fait fortifier comme en temps de guerre. En 1839, il adressa au lord chancelier Cottenham une lettre offensante à propos de la nomination, par le gouvernement, de deux magistrats avec lesquels le duc ne sympathisait pas trop. Ne voulant rien rétracter, il fut destitué de sa charge de lieutenant-gouverneur de Nottinghamshire. Malgré de grandes dépenses pécuniaires faites dans l'intérêt de son parti aux luttes électorales, le duc de Newcastle n'a pourtant pas laissé que de fonder des bourses à diverses écoles, notamment à celle d'Eton. Comme souvenir de sa carrière politique, il a écrit les *Thoughts in times past, tested by subsequent events* (Pensées sur les temps passés, confirmées par les événements subséquents), Londres, 1836. Ce volume contient ses lettres politiques, discours parlementaires, etc. Il a laissé son titre à son fils aîné Henry, qui, comme comte de Lincoln, avait déjà, du vivant de son père, sans déroger aux principes conservateurs, mieux su se prêter aux exigences du libéralisme moderne.

R—L—N.

NEWCOMB (THOMAS), littérateur anglais, né en 1675, était du côté maternel petit-fils du célèbre poète Spenser. Il cultiva de bonne heure la poésie, et ses productions en ce genre lui procurèrent de la réputation; il conserva dans une extrême vieillesse le goût des vers, car on le voit en 1763 publiant une *Ode sur le succès des armes britanniques*, et d'autres ouvrages, à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans. Il fut chapelain du second duc de Richmond, et recteur de Stopham dans le comté de Sussex, en 1734. Voici les titres de ses principales productions : 1^o la *Bibliothèque*, petit poème fort estimé, publié vers 1718, et réimprimé dans le troisième volume du recueil de Nichols (*Select collection of miscellany poems*); 2^o le *Jugement dernier des hommes et des anges*, en douze chants, dans la manière de Milton, 1723, in-fol.; 3^o les *Mœurs du temps*, en sept satires; 4^o *Paraphrase sur quelques psaumes choisis*; 5^o *Recueil mêlé de poésies originales, odes, épîtres, traductions*, etc., principalement sur des sujets politiques et moraux, 1756, in-4^o; 6^o *NOVUS EPIGRAMMATUM DELECTUS, ou Epigrammes politiques et odes appropriées au temps*, 1760, in-8^o; 7^o la *Mort d'Abel* d'après Gessner, 1763, in-12; 8^o *Médita-*

tions d'Hervey, mises en vers blancs, 1764. On lui attribue un poème intitulé : *Préexistence et transmigration, ou la nouvelle métamorphose* ; essai philosophique sur la nature et le perfectionnement de l'âme, ouvrage qui tient du panégyrique et de la satire, 1743. Newcomb parvint à un âge fort avancé, et mourut dans l'obscurité, vers l'an 1766. L.

NEWCOMBE (GUILLAUME), archevêque d'Armagh, en Irlande, mort à Dublin en 1799, à l'âge de 71 ans, avait été, à l'université d'Oxford, gouverneur particulier de Ch.-J. Fox. Il occupa successivement les évêchés de Dromore en 1766, d'Ossory en 1775, de Waterford en 1779, et d'Armagh, avec la primatie de l'Irlande, en 1799. Il était privé d'un bras par suite d'une blessure qu'il avait reçue étant au collège. On a de lui des *Sermons* et les ouvrages suivants : 1° *Harmonie des Evangiles*, 1778, in-fol. Une autre édition a paru en 1802, in-8°. Les Anglais regardent cette *Harmonie* comme le meilleur des nombreux ouvrages de ce genre qui ont vu le jour. 2° *Considérations particulières sur la durée du ministère de N. S., en réponse au docteur Priestley*, 1780, in-12 ; 3° *Observations sur la conduite de N. S. comme instituteur divin, et sur l'excellence de son caractère moral*, 1782, in-4° ; 2° édit., corrigée, Londres, 1795 ; ibid., 1820 ; Oxford, 1832, in-8° ; 4° *Essai de traduction perfectionnée, d'arrangement métrique, et explication des douze petits prophètes*, 1785, in-4°. L.

NEWCOMMEN, simple quincaillier ou serrurier, qui vécut à Dartmouth, dans le Devonshire, vers la fin du 17^e siècle, a rendu son nom éternellement recommandable à l'industrie et au commerce par l'invention du procédé au moyen duquel la vapeur aqueuse est maintenant employée comme force dans les machines appelées par cette raison à vapeur, et désignées pendant longtemps, mal à propos, en France, sous le nom de pompe à feu, qui n'indique qu'une de leurs applications. L'importance extrême de cette invention, qui depuis un siècle a changé totalement l'état des arts mécaniques dans les deux mondes, et qui produit aujourd'hui, pour l'Angleterre seule, une somme de travail égale à celle que pourraient exécuter avec leurs bras plus de deux cents millions d'hommes, nous a fait penser que l'on verrait ici avec intérêt une idée exacte du principe qui en fait l'essence et le pouvoir. Cette connaissance était d'ailleurs indispensable pour comprendre les titres de Newcommen à la reconnaissance de la postérité. Dans toute machine, il y a un premier principe de force, qui imprime et distribue le mouvement à toutes les parties : c'est ce que l'on nomme le moteur. Son effet une fois connu et réglé, on peut l'employer à toutes sortes d'ouvrages ; on peut lui faire élever le piston d'une pompe, tirer un chariot, filer un câble, tisser une toile, mouvoir les rames d'un bateau, tourner les ailes d'un moulin. Cette variété d'effets s'obtient par la seule diversité

des modes de renvoi qui transmettent le mouvement. Dans les machines à vapeur, le moteur est la force élastique de la vapeur aqueuse, qui est tour à tour développée par la chaleur et subitement détruite par le refroidissement. En effet, tout le monde sait que l'eau échauffée jusqu'à bouillir, exhale une vapeur élastique capable de soulever le poids de l'atmosphère qui la presse. C'est en cela que consiste le phénomène de l'ébullition. Mais ce que l'on sait beaucoup moins généralement, c'est qu'il s'exhale ainsi des vapeurs de l'eau à toute température ; seulement leur quantité est plus petite et leur ressort plus faible. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire passer quelques gouttes d'eau dans un tube de baromètre, à travers le mercure : cette eau, par sa légèreté spécifique, s'élèvera jusqu'au-dessus de la colonne de mercure, où elle se trouvera dans le vide. Or, aussitôt qu'elle y sera arrivée, vous verrez la colonne de mercure intérieur s'abaisser au-dessous de la hauteur qui équilibrait le poids de l'atmosphère, et cet abaissement augmentera à mesure que la température deviendra plus chaude, de sorte, par exemple, qu'étant d'abord presque insensible à la température de la glace fondante, il deviendra total à celle de l'ébullition, et la colonne de mercure intérieur se trouvera alors déprimée jusqu'au niveau de la surface de ce même liquide qui est en dehors du tube et exposée à toute la pression de l'atmosphère. Mais les choses étant dans cet état, si vous refroidissez tout à coup le tube, ainsi que l'eau et la vapeur qu'il renferme, aussitôt vous verrez celle-ci se condenser presque toute en gouttelettes liquides sur les parois intérieures. Le reste, perdant presque toute sa force élastique, ne pourra plus maintenir l'abaissement de la colonne, et aussitôt le mercure remontera. Voici donc une force que vous pouvez subitement créer et subitement détruire. Maintenant concevez que vous ayez un cylindre de métal creux, avec un piston bien juste, qui puisse s'y mouvoir d'un bout à l'autre, comme cela a lieu dans les tuyaux de pompes ; puis ce piston étant d'abord supposé abaissé jusqu'au bas du tuyau, introduisez par-dessous la vapeur de l'eau bouillante, tirée d'une chaudière voisine : la force élastique de cette vapeur étant égale à la pression de l'atmosphère, elle pressera le piston par-dessous, autant que l'atmosphère le presse par-dessus ; car je suppose le tuyau ouvert par le haut, de manière que l'air puisse y pénétrer. Ainsi l'air et la vapeur se feront mutuellement équilibre, de façon que la plus petite force suffira pour faire mouvoir le piston le long du tuyau, et on pourra l'amener ainsi jusqu'au haut, en l'entraînant par un simple contre-poids. Mais, quand il y sera arrivé, supposez qu'on ferme tout à coup la communication entre la partie inférieure du cylindre et la chaudière dont la vapeur s'exhale ; puis, ayant ainsi isolé la

portion de vapeur qui est entrée dans le cylindre, condensez-la subitement par le froid, par exemple en injectant dans le cylindre un jet d'eau froide; aussitôt la force élastique de cette vapeur s'anéantira presque entièrement : la pression de l'atmosphère sur la tête du piston n'étant plus contre-balancée par-dessous, tendra aussitôt à le faire descendre avec toute sa force, et, comme le mouvement du piston seul est supposé presque libre, on pourra profiter de tout l'excès de cet effort pour vaincre quelque autre résistance; par exemple, pour faire mouvoir des leviers attachés au piston et transmettre ainsi comme on voudra la pression qu'il supporte. Le piston étant revenu au bas de la pompe, on rétablira la communication entre sa surface inférieure et la source de vapeur chaude; aussitôt l'équilibre de pression se reproduira : on remontera de nouveau le piston seul, sans lui donner à vaincre d'autre effort que son propre poids et le frottement qu'il exerce sur les parois intérieures du cylindre; après quoi une nouvelle condensation de la vapeur déterminera de nouveau sa chute, et ainsi de suite indéfiniment. C'est dans ce jeu alternatif de la force de la vapeur, successivement formée par la chaleur et détruite par le refroidissement, que consiste essentiellement la machine à vapeur actuelle, et l'idée d'opérer ce jeu par un moyen aussi simple que l'injection d'une petite quantité d'eau froide, est le trait de génie qui est dû à Newcommen. Longtemps avant lui on avait remarqué la grande force expansive de la vapeur, et on avait imaginé de l'employer comme puissance. On trouve déjà cette application proposée et même exécutée dans un ouvrage publié en 1663 par le marquis de Worcester, sous ce titre bizarre : *A century of inventions*. Voici ses propres paroles : « Cette « admirable méthode que je propose pour élever « l'eau par la force du feu, est sans bornes si les « récipients sont assez forts; car j'ai pris un canon, dont j'ai bouché hermétiquement l'orifice « ainsi que la lumière; puis l'ayant rempli aux « trois quarts d'eau, je l'ai exposé au feu pendant vingt-quatre heures, après quoi il a éclaté « avec une violente explosion. Ayant ensuite découvert le moyen de fortifier les vaisseaux « intérieurement et en les combinant de façon « qu'ils agissent d'une manière successive, j'ai « obtenu un jet d'eau continu de plus de quarante pieds de hauteur. La personne qui conduisait l'opération n'avait rien autre chose à « faire qu'à tourner deux robinets, de manière « que lorsque l'eau d'un des vaisseaux était « épuisée indéfiniment, celle de l'autre commençait à chasser, puis à remplir le premier d'eau « froide, et ainsi de suite. » Trente ans plus tard, cette invention fut reproduite presque en même temps par un ingénieur anglais, le capitaine Savary, et un physicien français nommé Papin; mais ce fut sous deux formes différentes; car le

physicien paraît s'être borné à constater et à montrer la grande puissance de cette force par des expériences purement scientifiques, tandis que l'ingénieur anglais chercha à en faire usage pour des épuisements, et forma même de grands projets pour l'employer ainsi dans les mines de Cornouailles. Cette circonstance ayant fait beaucoup de bruit, les nouveaux procédés devinrent un sujet général de curiosité et de conversation parmi les ingénieurs et les machinistes du voisinage. Dans le nombre se trouvaient le quincaillier ou serrurier Newcommen et un vitrier de Dartmouth appelé Cawley, qui s'était beaucoup intéressé à la nouvelle mécanique. Newcommen avait quelque instruction; il n'était pas sans lecture : surtout il était familier avec la personne, les écrits et les projets du célèbre R. Hooke, son compatriote, l'un des membres les plus célèbres de la société royale de Londres et l'un des esprits les plus inventifs de cette époque féconde en inventeurs. Newcommen avait déjà plus d'une fois soumis à Hooke divers projets de mécanique, que celui-ci avait tantôt rejetés comme défectueux, tantôt modifiés par ses avis. Dans le nombre, l'idée de Papin n'était pas oubliée, et Newcommen avait fort envie d'employer comme lui la vapeur pour sa seule force d'expansion. Dans une dissertation que Hooke avait faite sur un pareil projet et qu'il avait communiquée à la société royale, se trouve ce passage remarquable : « Si M. Papin pouvait faire subitement le « vide sous son piston, tout serait fini. » Il se peut que ce seul mot ait fait naître à Newcommen l'heureuse idée de produire le vide par une injection d'eau froide. Il se peut aussi qu'il ait été amené à ce procédé par suite de ses essais. Quoi qu'il en soit, il le trouva, et lorsque la machine de Savary, dans laquelle la vapeur n'agissait que par pression, vint à être connue dans le voisinage, il fut aussitôt en état d'y faire cette utile modification. Il est vrai que Savary réclama pour lui seul l'honneur de la découverte; mais Switzer, qui était lié avec l'un et l'autre et fut depuis leur associé, affirme positivement qu'elle appartenait à Newcommen. Toutefois, celui-ci, comme quaker, répugnant à toute contestation, consentit à en partager le profit et l'honneur avec Savary, dont les connaissances à la cour facilitèrent l'obtention d'une patente dans laquelle le capitaine, Newcommen et Switzer étaient tous trois associés. Ceci suffirait, à défaut de toute autre induction, pour prouver la réalité des droits de Newcommen à la découverte du principe de condensation; car, si ce n'eût été pour un si grand service, à quel titre le capitaine Savary aurait-il été amené à prendre pour associé un simple serrurier? Aussi la postérité a-t-elle décidé la question en faveur du modeste inventeur; car la machine à vapeur, ainsi modifiée, a été universellement appelée *machine de Newcommen*, ou machine atmosphérique, et elle

a été pendant longtemps très-utilement employée sous cette forme aux travaux des mines et des manufactures. Néanmoins, d'après les connaissances de physique et de mécanique que nous possédons aujourd'hui, il est facile de juger que cet appareil avait de nombreux défauts. C'en était un grand d'abord que l'emploi nécessaire d'un ouvrier intelligent pour ouvrir et fermer à propos le robinet d'injection et le robinet à vapeur chaque fois que le piston avait fini sa course. Une bonne mécanique doit toujours mettre elle-même en mouvement toutes ses pièces par la seule action de son premier moteur, sans aucun secours étranger; ensuite l'introduction de la vapeur dans le cylindre froid était un autre inconvénient grave, par la grande destruction de la vapeur qui en résultait et qui se répétait à chaque coup de piston, puisque le cylindre était continuellement refroidi par le jet d'eau froide au moyen duquel la condensation était opérée. Mais ces défauts, qui, dans l'état actuel de la physique, sont faciles à reconnaître, l'étaient beaucoup moins alors : ils furent aperçus et corrigés en 1764 par Watt, élève et ami du célèbre physicien Black. Se trouvant alors à Glasgow, où il était constructeur d'instruments de mathématiques, M. Watt fut chargé de réparer un petit modèle de la machine de Newcomen, qui appartenait à l'université de cette ville, et, dans le cours des essais qu'il fit pour en rendre la marche satisfaisante, il s'aperçut qu'il dépensait proportionnellement beaucoup plus de charbon que les grands appareils. Curieux de reconnaître la cause de cette différence et voulant remédier à un aussi grand défaut, M. Watt fit de nombreuses expériences sur la meilleure manière de fabriquer les cylindres, sur les moyens les plus propres à faire un vide parfait, sur la température à laquelle l'eau entraînait en ébullition sous diverses pressions, et sur la quantité d'eau nécessaire pour produire un volume donné de vapeur sous la pression ordinaire de l'atmosphère. Il détermina également la quantité de charbon rigoureusement nécessaire pour évaporer un poids d'eau connu, et la quantité d'eau froide nécessaire pour précipiter un poids donné de vapeur. Ces divers points une fois exactement fixés, les défauts de l'appareil de Newcomen se montrèrent à lui dans la plus parfaite évidence, et il put assigner la cause de chacun d'eux. Il vit que la vapeur ne pouvait être condensée jusqu'à produire même un vide approché, à moins que le cylindre et l'eau qu'il contenait, tant d'injection que de précipitation, ne fussent refroidis au moins jusqu'à la température de 37° ou 38° centésimaux, et qu'à une température plus haute, la vapeur subsistante avait encore une élasticité assez forte pour opposer une résistance très-notable au poids de l'atmosphère. D'un autre côté, quand on voulait atteindre des degrés plus parfaits d'exhaustion, la quantité d'eau d'injec-

tion nécessaire pour les obtenir augmentait suivant une proportion très-rapide; d'où résultait ensuite une plus grande destruction de vapeur quand on remplissait de nouveau le cylindre. Ces observations conduisirent M. Watt à conclure que, pour obtenir le vide le plus parfait possible, avec la moindre dépense possible de vapeur, il fallait que le cylindre fût maintenu constamment aussi chaud que la vapeur même, et que l'injection d'eau froide s'opérât dans un vase séparé, qu'il appela *le condenseur*, et dont la communication avec le cylindre fût ouverte subitement à l'instant de l'injection. En effet, d'après ce que nous savons aujourd'hui sur l'équilibre des vapeurs, il est clair que si le condenseur est vide d'air, la vapeur du cylindre y entrera par son élasticité propre au moment où l'on ouvrira la communication, et une injection d'eau froide qui y sera opérée à cet instant précipitera non-seulement la vapeur introduite, mais encore, par la même cause, toute la vapeur contenue dans le cylindre, laquelle, sollicitée par le vide que la précipitation forme dans le condenseur successivement, quoique dans un instant presque indivisible, s'y rend et s'y convertit en eau. Il ne reste donc qu'à enlever cette eau et l'air qui s'en dégage, afin de maintenir toujours le condenseur vide. M. Watt chargea de cette fonction une petite pompe à air que la machine même fait mouvoir et qui joue continuellement dans le condenseur. Enfin la condition de tenir le cylindre chaud ne pouvait s'accorder avec la libre admission de l'air atmosphérique sur la surface supérieure du piston, laquelle, dans l'appareil de Newcomen, servait à le faire descendre; d'autant plus que, pour empêcher le passage de la vapeur entre le cylindre et le piston, on couvrait ordinairement celui-ci d'une couche d'eau froide, qui mouillait l'intérieur du cylindre. M. Watt eut l'idée ingénieuse et hardie de supprimer tout à fait l'usage de la pression atmosphérique, et de faire mouvoir le piston par la force de la vapeur seule, en l'introduisant tour à tour sur l'une et l'autre de ses surfaces, et faisant au même instant le vide sur la surface opposée. Il enferma donc la tige de son piston dans une boîte à cuir gras, pour ôter tout accès à l'air dans l'intérieur du cylindre, et employant une vapeur d'une élasticité égale ou même un peu supérieure au poids de l'atmosphère, il obtint tour à tour une force égale ou même supérieure à celle du vide, de bas en haut et de haut en bas. Il put donc, en communiquant ce mouvement par des tiges rigides, produire une force dans chacun des deux sens; au lieu que, dans l'appareil de Newcomen, le temps de l'ascension du piston était entièrement perdu pour l'effet, puisqu'il était alors simplement soulevé par un contre-poids. Il y eut économie de temps et aussi d'argent, puisque chaque course du piston devint active et que la quantité de chaleur em-

ployée à le maintenir chaud pendant son ascension ne fut pas perdue inutilement. M. Watt eut également soin d'entourer le cylindre d'une enveloppe de bois ou de toute autre substance peu conductrice du calorique, dans l'intérieur de laquelle il introduisit même quelquefois la vapeur, comme moyen de réchauffement. Il fit aussi dans la construction des diverses pièces de l'appareil des améliorations considérables, et il parvint ainsi à économiser plus des deux tiers de la vapeur que le procédé de Newcomen exigeait. Ce perfectionnement, ou, pour mieux dire, cette création nouvelle de la machine à vapeur, en répandit rapidement l'usage dans toutes les branches de l'industrie manufacturière et leur donna une vive impulsion. On y a fait encore depuis diverses améliorations, qui ont toujours eu pour but l'économie du combustible ou l'accroissement de la puissance produite; mais l'exposition de ces détails s'écarterait trop du but d'un ouvrage biographique, et il nous a fallu toute l'importance du sujet, ainsi que la nécessité de fixer nettement le titre du premier inventeur, pour justifier ceux dans lesquels nous venons d'entrer. B—T.

NEWDIGATE (sir ROGER), savant anglais, né en 1719, représenta le comté de Middlesex au parlement de 1742, et l'université d'Oxford, où il avait étudié, dans les parlements de 1751, 1754, 1761, 1768 et 1774. Il joignait à une érudition étendue et variée le goût des arts du dessin. Dans les voyages qu'il fit en Italie, il recueillit un grand nombre de monuments antiques et de copies des plus belles statues et des plus beaux tableaux de Rome et de Florence, entre autres de la *Transfiguration* de Raphaël. Il franchit deux fois les Alpes, et lorsqu'il lut par la suite l'itinéraire que le docteur Whitaker a donné du passage d'Annibal à travers ces montagnes, il crut reconnaître que le système de cet auteur était inadmissible sur quelques points de la route du héros carthaginois, particulièrement lorsqu'il le fait aller de Lyon à Genève. L'explication que donne Newdigate à ce sujet conduit Annibal de Lyon à Seyssel, en remontant le Rhône; de là, par Martigny, au grand St-Bernard et dans le val d'Aoste : il avait dessiné les vues de cette route dans ses voyages (1). Il mourut à sa terre d'Arbury, au comté de Warwick, le 25 novembre 1806, âgé de 87 ans. L'université d'Oxford fut l'objet de ses bienfaits, ainsi que la classe pauvre de son voisinage, à laquelle il a procuré des moyens d'éducation et d'industrie. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on cite une *Harmonie des Evangiles*; mais on ignore si elle a été imprimée. L.

NEWSKI ou NEWSKOI (ST-ALEXANDRE). Voyez ALEXANDRE.

(1) Cet écrivain, ainsi que celui dont il a rectifié le travail, a commis la faute de confondre le passage des Alpes par Asdrubal avec celui d'Annibal, qui a certainement eu lieu par le mont Genève, tandis qu'Asdrubal a passé à Lyon et a traversé le grand St-Bernard. F—A.

NEWOLIN (CONSTANTIN-ALEXEÏEVITCH), jurisconsulte russe, né en 1806 dans le gouvernement de Wiatka, mort à Brixen, dans le Tyrol, le 18 octobre 1855. Fils d'un pope grec, et naturellement destiné à la carrière de prêtre, il reçut son éducation dans l'académie ecclésiastique de Moscou. Par ses capacités, il attira l'attention de Speranski, sur la recommandation duquel il fut, en 1829, envoyé à Berlin, pour étudier le droit sous Savigny. Enrichi de connaissances solides, Newolin, de retour en Russie, fut d'abord nommé professeur de droit à Kiew, en 1833, puis à St-Petersbourg. Dans sa carrière universitaire, il a développé une grande activité. Nommé plus tard conseiller rapporteur au ministère de la justice, et membre de la commission législative, avec le titre et rang de conseiller d'Etat, il occupa, en outre, une position politique assez importante. Ayant contracté une maladie des poumons, par ses nombreux travaux ininterrompus, il entreprit, pour rétablir sa santé, un voyage dans le midi de l'Europe, dans le cours duquel il mourut. Newolin a écrit : *Encyclopédie des sciences juridiques* (en russe), Kiew, 1840, 2 vol.; — *Histoire des lois civiles russes* (en russe), St-Petersbourg, 1851, 3 vol. Ces deux ouvrages sont ce qu'il y a de mieux dans la littérature du droit russe. Parmi les autres écrits, il faut relever son traité : *Des communes urbaines et rurales de Novgorod-la-Grande dans le 16^e siècle*, St-Petersbourg, 1853. Il a en outre enrichi les *Mémoires de la société géographique russe* et autres recueils périodiques. R—L—N.

NEWPORT (GEORGE), naturaliste anglais trop peu connu hors de son pays, naquit en 1803 dans le comté de Kent; ses parents étaient de simples artisans, et il exerça d'abord la profession de son père, mais son goût pour l'étude des sciences naturelles le fit remarquer lorsqu'il suivit les cours d'une institution d'ouvriers à Canterbury, et un musée d'histoire naturelle ayant été établi dans cette ville, il fut choisi pour en être le conservateur. Privé de guide et livré à lui-même, il s'occupa de l'étude des insectes, envisageant surtout les secrets de leur organisation. Ces recherches lui inspirèrent la pensée de se livrer à la profession médicale; après avoir été élève chez un pharmacien, il suivit les cours de l'université de Londres, et il se crut bientôt à même de faire connaître au monde savant les résultats de ses investigations. Il débuta par un mémoire adressé à la société royale, et qui fut inséré dans le recueil des *Philosophical Transactions*; il avait pour titre : *Sur le système nerveux du Sphinx Lingustri, et sur les changements qu'il éprouve durant une partie des métamorphoses de cet insecte*. D'autres mémoires lui devant la même société ne tardèrent pas à paraître dans le recueil que nous venons de nommer; ils roulaient sur la respiration des insectes, sur leur température et sur sa liaison avec les fonctions de la respiration et

de la circulation dans cette classe d'animaux invertébrés, sur les organes de reproduction et de développement des myriapodes, sur la reproduction des parties perdues dans les myriapodes et dans les insectes. Les *Transactions* de la société linnéenne renferment aussi divers travaux de ce savant; ses recherches sur l'anatomie comparée eurent surtout les insectes pour but. On comprend facilement quel attrait lui présentaient ces animaux, qui de tous les êtres animés sont ceux qui offrent le plus de variété dans les formes et dont la structure se modifie le plus complètement d'après les circonstances dans lesquelles ils sont placés. Il est nécessaire d'être doué d'une patience à l'épreuve et d'une adresse fort rare pour réussir dans les travaux si délicats qu'exige la dissection de ces frères créatures. Newport réunissait ces qualités au plus haut degré; ajoutons qu'il éprouvait pour les études auxquelles il se consacrait ce goût passionné sans lequel il n'est guère possible de réussir. Ses découvertes sur la structure des globules sanguins, sur le développement de l'œuf, ont fait progresser les sciences physiologiques. Il a d'ailleurs, dans l'article *Insertes* de l'*Encyclopédie d'anatomie et de physiologie*, tracé un très-bon résumé de tout ce qu'on sait sur cette portion des connaissances humaines. Il ne se bornait pas d'ailleurs à examiner les insectes au point de vue de l'anatomie; il suivait aussi de ses regards les plus attentifs l'animal vivant; son *Mémoire sur les habitudes et l'économie de l'Athalia centifolia* obtint un prix et passe avec raison pour un chef-d'œuvre d'observation minutieuse et sagace. Il fit connaître par un travail dont il enrichit les *Actes* de la société linnéenne, un genre nouveau de parasites qui tourmentent les abeilles, et nul n'avait avant lui mis le pied sur ce coin obscur de l'histoire naturelle. La description et la classification des myriapodes furent aussi de sa part l'objet de l'attention la plus soutenue. Il classa la collection que possède en ce genre le musée britannique, et il en rédigea le catalogue. Indépendamment des recueils que nous avons nommés, il fit paraître de nombreux mémoires dans les *Actes* de la société entomologique, dont il était l'un des membres les plus distingués, et qui, après l'avoir choisi pour son président en 1844, le réélut en 1845. Les dernières années de sa vie furent surtout consacrées à des études sur le développement de l'œuf chez diverses espèces animales. Il avait mis au jour deux longs mémoires à cet égard relatifs aux amphibies, et il en préparait un troisième lorsqu'il mourut victime de son dévouement à la science. Le désir de se procurer des grenouilles qu'il voulait soumettre à ses recherches l'amena à fréquenter les marais; il puisa dans leurs miasmes le germe d'une fièvre putride à laquelle il succomba le 6 avril 1854. Quoique membre du collège des chirurgiens, il était trop absorbé par ses études pour exercer sa profession, et privé de fortune,

il devait ses moyens d'existence à une pension de cent livres sterling que lui faisait le gouvernement. Modeste et retiré, son mérite n'était connu que d'un petit nombre de savants, mais tous ceux qui sont à même d'apprécier Newport le placent, pour la délicatesse des observations, pour l'exactitude des recherches, à côté de Pierre Lyonnet, auquel la *Biographie* a déjà consacré un article et qui s'est illustré par la publication d'un travail admirable sur l'anatomie de la chenille qui ronge le bois de saule (la Haye, 1760). Z—B.

NEWTON (JEAN), mathématicien anglais, né en 1622 à Oundle, dans le comté de Northampton, fut fait chapelain de Charles II quelque temps après la restauration, et recteur de Ross dans le comté de Hereford, où il mourut le 25 décembre 1678. On a de lui : 1° *Astronomia britannica*, en trois parties, 1656, in-4°; 2° *Aide de la science du calcul*, 1657, in-4°; 3° *Trigonometria britannica*, en deux livres, 1658, in-fol.; le second livre est traduit du latin de Henri Gellibrand; 4° *Eléments de mathématiques*, en trois parties, 1660, in-4°; 5° *Récréation scolaire pour les jeunes enfants*, etc., 1669, in-8°; 6° *l'Art du jaugeage pratique*, etc., 1669; et beaucoup d'autres livres élémentaires. Ces divers ouvrages auraient vraisemblablement valu à leur auteur plus de célébrité qu'il n'en a, s'il n'avait pas porté un nom devenu depuis si célèbre, si illustre. Wood, dans ses *Athenæ Oxonienses*, donne des détails étendus sur ce mathématicien et sur ses ouvrages. L.

NEWTON (ISAAC), le créateur de la philosophie naturelle, naquit le jour de Noël 1642 (v. st.), à Woolstrop, dans le comté de Lincoln, l'année même de la mort de Galilée. Il était, en naissant, si petit et si faible, que l'on ne supposait pas qu'il pût vivre. Fontenelle, qui a écrit son éloge d'après des documents transmis par M. Conduitt, mari de la nièce de Newton, le fait descendre d'une ancienne famille de la ville de Newton, dans le comté de Lancastre; mais on a depuis, et non sans quelque vraisemblance, réclamé l'honneur de cette origine en faveur de l'Ecosse. Quoi qu'il en soit, lorsque Newton naquit, sa famille résidait dans la terre de Woolstrop, dont elle était en possession depuis près de trois cents ans; et son père étant mort pendant qu'il était encore dans l'enfance, cette terre devint son héritage. Peu d'années après, sa mère se remaria; mais cette nouvelle union ne la détournait point des devoirs qu'elle avait à remplir envers son fils. Elle l'envoya de bonne heure à de petites écoles de village; puis, lorsqu'il eut atteint sa douzième année, elle le mit à Grant-ham, ville la plus voisine de Woolstrop, pour y suivre les leçons de la grande école qui était alors dirigée par un maître très-instruit dans les langues savantes. Toutefois, son intention n'avait pas été de faire de son fils un érudit: elle ne voulait que lui faire acquérir les premiers

principes d'éducation nécessaires à toute personne bien née, et le mettre ainsi en état d'administrer lui-même son domaine. C'est pourquoi, après très-peu de temps, elle le rappela à Woolstrop, et commença de l'employer à ce genre d'occupation; mais il s'y montra aussi peu habile que peu disposé. Déjà, pendant son séjour à Grantham, Newton enfant s'était fait remarquer par un goût aussi vif que singulier pour toutes les inventions physiques ou mécaniques. Il était en pension chez un apothicaire nommé Clarke : là, retiré en lui-même et peu jaloux de la société des autres enfants, il s'était fait une provision de scies, de marteaux, et de toute autre sorte d'outils d'une dimension adaptée à son usage; et il s'en servait avec tant de dextérité et d'intelligence, qu'il n'y avait pas de machine qu'il ne sût imiter. Il fabriqua ainsi jusqu'à des horloges qui marchaient par l'écoulement de l'eau, et marquaient l'heure avec une égalité extraordinaire. Un nouveau moulin à vent, d'une invention particulière, ayant été mis en construction près de Grantham, il n'eut pas de cesse qu'il n'eût connu le secret de cette mécanique. Il alla si souvent voir les ouvriers qui y travaillaient, qu'il le devina, et qu'il construisit un modèle pareil, lequel tournait aussi avec le vent et opérait aussi bien que le grand moulin même; avec cette seule différence qu'il y avait ajouté, de son invention, dans l'intérieur, une souris qu'il appelait le *meunier*, parce qu'il l'avait disposée de manière qu'elle servait à diriger le moulin, et que d'ailleurs elle mangeait la farine qu'on lui confiait aussi bien qu'un vrai meunier aurait pu le faire. Une certaine pratique du dessin lui était nécessaire pour ses opérations : il se mit de lui-même à dessiner, y réussit, et bientôt les murs de sa petite chambre furent couverts de dessins de toute espèce, faits tant d'après d'autres dessins que d'après nature. Ces jeux de mécanique, qui supposaient déjà tant d'invention et d'observation même, l'occupaient tellement, qu'il en négligeait ses études de langues; de sorte qu'à moins qu'il ne fût accidentellement excité et poussé par quelque circonstance particulière, il se laissait ordinairement surpasser par des enfants d'un esprit bien inférieur au sien. Toutefois, ayant eu à supporter trop fortement la supériorité de l'un d'eux, il se mit en tête de s'y soustraire; et, lorsqu'il l'eut voulu, il parvint en très-peu de temps à se placer à la tête de tous. Ce fut après avoir nourri et développé pendant plusieurs années des penchants aussi vifs, que sa mère, l'ayant repris avec elle à Woolstrop, voulut l'employer aux choses du ménage et à l'administration d'une ferme : on juge s'il y dut porter de l'inclination. Plus d'une fois sa mère l'envoya les samedis à Grantham pour vendre du blé et d'autres denrées au marché, en le chargeant de rapporter à son retour les provisions nécessaires à la maison; mais, à cause de sa grande jeunesse, elle le faisait ac-

compagner par un vieux serviteur de confiance, qui devait lui montrer à vendre et à acheter. Or, dans ces cas-là, dès que le jeune Newton était arrivé à la ville, il n'était pas plus tôt descendu de cheval, qu'il laissait à son vieux serviteur toute la conduite de la besogne; puis, il allait se renfermer dans la petite chambre où il avait coutume de loger chez l'apothicaire son ancien hôte; et là, il restait à lire quelque vieux livre jusqu'à ce qu'il fût l'heure de repartir. D'autres fois, il ne se donnait pas le temps d'aller jusqu'à la ville; mais, s'arrêtant en chemin au pied de quelque haie, il y demeurait jusqu'à ce que son homme vint le reprendre à son retour. Avec cette passion de l'étude, on conçoit bien qu'à la maison, sa répugnance pour les travaux de la campagne devait être extrême. Aussi, dès qu'il pouvait s'y dérober, son bonheur était d'aller s'asseoir sous quelque arbre avec un livre, ou de tailler avec son couteau des modèles en bois des mécaniques qu'il avait vues. On montre encore aujourd'hui à Woolstrop un petit cadran solaire, construit par lui sur la muraille de la maison qu'il habitait. Il donne sur le jardin, et il est placé à la hauteur qu'un enfant peut atteindre (1). Cette passion irrésistible, qui entraînait le jeune Newton à l'étude des sciences, surmonta enfin les obstacles que les habitudes et la prudence de sa mère lui opposaient. Un de ses oncles l'ayant trouvé un jour sous une haie un livre à la main, et entièrement enseveli dans cette méditation, lui prit le livre et reconnut qu'il était ainsi occupé à résoudre un problème de mathématique. Frappé de voir un penchant à la fois si austère et si vif dans un si jeune âge, il détermina la mère de Newton à ne plus le contrarier davantage, et à le remettre à Grantham pour continuer ses études. Il y demeura ainsi jusqu'à dix-huit ans; après quoi il passa à l'université de Cambridge, où il fut admis en 1660, dans le collège de la Trinité (2). L'étude approfondie des mathématiques avait été introduite dans l'enseignement de Cambridge depuis le commencement de ce siècle. Les éléments de la géométrie et de l'algèbre faisaient donc généralement partie des cours; mais, par un hasard singulier, le jeune Newton eut le bonheur insigne d'y trou-

(1) J'ai vu moi-même, non sans respect, ce petit monument de l'enfance d'un si grand homme.

(2) Nous avons tiré ces détails sur l'enfance de Newton d'un ouvrage anglais fort rare, quoique imprimé en 1806. Il est intitulé : *Collections for the history of the town and soke of Grantham, containing authentic Memoirs of sir Isaac Newton, now first published from the original Mss in the possession of the earl of Portsmouth*. Ces mémoires sont : 1^o les documents envoyés à Fontenelle par Conduitt, mari de la nièce de Newton, et son successeur dans la direction de la Monnaie de Londres; 2^o une relation détaillée de l'enfance de Newton, écrite en 1727 par le docteur Stukeley, ami de ce grand homme, et qui, demeurant à Grantham même, s'était plu à recueillir toutes les particularités qui pouvaient être relatives à ses premières années. Cette relation avait été partiellement imprimée en 1772, dans le *Gentleman's magazine*. Mais elle se trouve ici rapportée tout entière d'après les manuscrits que le comte de Portsmouth possédait; de sorte que l'on ne saurait douter de l'authenticité des détails qui y sont contenus.

ver pour professeur le docteur Barrow, qui, au mérite de s'être montré un des plus éminents mathématiciens de son siècle, a joint aux yeux de la postérité celui d'avoir été le maître le plus bienveillant, comme le plus zélé protecteur du jeune génie qui naissait sous ses yeux. Pour se préparer à suivre des leçons qui devaient lui paraître si précieuses après les avoir tant désirées, Newton s'enquit des ouvrages qui devaient en faire le texte, et se mit à les lire seul, d'avance, pour en mieux suivre les commentaires oraux. Ces ouvrages étaient la Logique de Saunderson, et le traité d'optique de Kepler; ce qui suppose que le jeune élève devait, par ses études à Grantham, et par ses lectures solitaires, s'être déjà assez avancé dans la connaissance des éléments de géométrie. On raconte à ce sujet que l'envie d'étudier les mathématiques lui fut d'abord suggérée par le désir de connaître s'il y avait quelque fondement dans les pratiques de l'astrologie judiciaire; et qu'ayant pour cela besoin de quelques constructions géométriques, il les avait empruntées d'un Euclide, qu'il avait consulté d'après la table; mais qu'après avoir jeté à cette occasion un coup d'œil sur le reste du livre, il n'avait pas daigné le lire, le regardant comme rempli de choses trop simples et si évidentes que la démonstration en sautait aux yeux. « Ainsi, ajoute Fontenelle en rapportant « cette anecdote, on pourrait appliquer à M. Newton ce que Lucain a dit du Nil, dont les anciens ne connaissaient point la source, qu'il « *n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil* « *faible et naissant.* » Ce mot heureux a été répété par tous les biographes; et le prodige qu'il suppose a été si universellement adopté comme une tradition incontestable, que, pour oser y contredire, il faut avoir une conviction bien intime que la gloire de Newton n'en a pas besoin. Si la chose était vraie, elle serait en effet exactement un prodige : car si l'on considère quel long enchaînement de démonstrations compose une géométrie d'Euclide, et combien l'exposé même de ces démonstrations est compliqué de lemmes et de théorèmes, dont la longue suite ne peut être interrompue sans que toute la chaîne des résultats se rompe, on trouvera presque impossible de supposer que Newton ait deviné, à la simple vue, une telle succession d'idées dans leurs détails et dans l'ordre précis où elles étaient rangées. Mais on pourrait croire aisément qu'après avoir seulement étudié les premières propositions, il eût cherché successivement la démonstration des autres par lui-même, et qu'il les eût ainsi trouvées par sa propre invention, plutôt que de s'enfoncer dans une lecture aussi pénible. Cela s'accorderait avec l'espèce de regret que plus tard il éprouvait, disait-il, de ne pas s'être assez arrêté sur Euclide, dans le commencement de ses études mathématiques; et la chose, réduite à ce terme, serait encore assez étonnante. Au reste,

sans pouvoir retrouver l'empreinte des premiers pas de ce génie solitaire, quand on voit Newton enfant chercher et embrasser avec tant d'ardeur tout ce qui pouvait satisfaire sa passion pour les inventions mécaniques, est-il supposable qu'il n'ait pas eu aussi l'envie d'étudier la géométrie, dont les applications lui devenaient si continuellement nécessaires? est-il probable qu'avec un esprit aussi droit, il se fût amusé à construire des cadrans solaires machinalement, et sans avoir le désir de connaître les principes de ces instruments, lui qui était si avide de tout approfondir? Et une fois que ce genre de combinaison se sera offert à lui, que fallait-il de plus que la beauté de la science même, et les rapports qu'elle avait avec la nature de son génie, pour le captiver? Quoi qu'il en soit, depuis son entrée à Cambridge, toute la marche de ses progrès ne laisse plus de doute; et le développement de ses pensées, si intéressant à consulter pour l'histoire de l'esprit humain, se trouve heureusement décrit par lui-même, ou constaté par des monuments littéraires qui permettent d'en suivre toutes les traces. A cette époque, Descartes régnait dans la philosophie, soit spéculative, soit naturelle. L'autorité des systèmes métaphysiques de cet esprit hardi et fécond ayant succédé à l'empire qu'avaient exercé auparavant ceux d'Aristote, avait fait adopter aussi, pour l'enseignement des mathématiciens, sa méthode et ses ouvrages. La géométrie de Descartes fut donc un des premiers livres que Newton lut à Cambridge; et, après tous les efforts de détail qu'il avait dû faire dans ses études solitaires, pour apprendre les premiers éléments, dans des auteurs sans doute très-imparfaits, il dut éprouver un vif plaisir, lorsqu'il entra dans cette carrière étendue et facile que l'analyste français avait le premier ouverte, et dans laquelle, montrant le rapport des équations algébriques avec les lieux géométriques, il découvrit l'usage de ces rapports, pour résoudre, presque à la simple vue, des problèmes qui avaient résisté jusqu'alors à tous les géomètres anciens et modernes. Néanmoins, chose singulière, Newton, dans ses écrits, ne traita jamais favorablement Descartes, et fut plus d'une fois injuste envers lui (1). De là il passa aux ouvrages de Wallis, qu'il lut vers l'âge de

(1) Notamment dans son *Optique*, où il attribue la découverte de la vraie théorie de l'arc-en-ciel à Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, en laissant seulement à Descartes le mérite d'avoir rectifié (ce sont ses termes) *l'explication de l'arc-en-ciel extérieur*; tandis que tout lecteur impartial qui voudra recourir aux livres originaux, verra, d'une manière incontestable, que la théorie de Descartes est exacte et complète quant à la cause de l'arc, à sa formation et à sa grandeur; en sorte qu'il y manque uniquement la connaissance de la cause en vertu de laquelle les couleurs sont formées; et même, dans l'ignorance où il était relativement à cette partie du phénomène, Descartes la ramène avec une grande sagacité à un autre fait d'expérience, en l'assimilant au développement des couleurs par les prismes. C'est cette formation des couleurs que Newton a si complètement expliquée par l'inégale réfrangibilité des rayons de la lumière; mais tout le reste est dû à Descartes. Le livre de Dominis ne contient absolument que des explications tout à fait vagues, sans aucun calcul et sans aucun résultat réel.

vingt et un ans; et il se plut particulièrement à étudier le traité remarquable de cet analyste, qui a pour titre *Arithmetica infinitorum*. Il avait l'habitude, en lisant, de faire des notes sur ce qui lui paraissait susceptible d'être perfectionné; et, en suivant ainsi les idées de Wallis, il se trouva conduit à plusieurs importantes découvertes. Par exemple, Wallis avait donné la quadrature des courbes dont les ordonnées sont exprimées par une puissance quelconque, entière et positive de la fonction $1-x^2$; et il avait observé que si, entre les aires des courbes, calculées de cette manière, on pouvait parvenir à insérer des termes intermédiaires qui formassent encore avec les autres une progression géométrique, le premier de ces termes intermédiaires deviendrait l'expression approchée de la surface du cercle, en fonction du carré de son rayon. Pour effectuer cette interpolation, le jeune Newton commença par chercher empiriquement la loi arithmétique des nombres qui formaient les coefficients des séries déjà obtenues (1). Quand il l'eut trouvée, il la rendit plus générale en l'exprimant sous une forme algébrique. Il s'aperçut alors que cette même interpolation lui donnait l'expression en série des quantités radicales composées de plusieurs termes; mais ne se fiant pas aveuglément à l'induction qui l'avait conduit à cet important résultat, il le vérifia directement, en multipliant chaque série par elle-même le nombre de fois marqué par le degré de la racine qu'elle devait représenter; et il reconnut qu'en effet cette multiplication reproduisait exactement la quantité dont elle était déduite. Lorsqu'il fut ainsi bien assuré que cette forme de séries offrait réellement le développement des quantités radicales de divers degrés, il fut conduit, comme par la main, à penser qu'on devait pouvoir les obtenir également et d'une manière encore plus directe, en appliquant immédiatement aux quantités proposées les procédés usités en arithmétique pour l'extraction des racines. Cette tentative réussit parfaitement, et lui redonna les mêmes séries qu'il avait d'abord découvertes par une voie indirecte, mais les lui donna établies par une méthode bien plus générale, puisqu'elle permettait de réunir sous une même forme analytique l'expression des puissances quelconques des polynômes, celles de leurs quotients et celles de leurs racines d'un degré quelconque, en considérant et calculant toujours ces quantités comme des développements de puissances correspondantes à des exposants entiers, négatifs ou fractionnaires. C'est même dans la généralité et l'uniformité données à ces développements que consiste réellement la découverte de Newton; car Wallis avait remarqué avant lui, sur les

quantités monômes, l'analogie des quotients et des racines avec les puissances entières, exprimées suivant la notation de Descartes. Bien plus, Pascal, avant Newton, avait donné une règle pour former directement un terme quelconque du développement des puissances binomiales, dans le cas où l'exposant de la puissance est un nombre entier. Mais quel que fût le mérite de ces remarques, il leur manquait d'être exprimées sous une forme algébrique pour pouvoir être généralisées; et ce premier pas que Newton eut à faire était d'une nécessité indispensable pour découvrir les développements en suites infinies. C'est ainsi que fut trouvée cette formule, aujourd'hui si célèbre et si continuellement employée en analyse sous le nom de *Binôme de Newton*; et non-seulement il la trouva, mais, après l'avoir trouvée, il sentit parfaitement qu'il n'y avait presque aucune recherche analytique dans laquelle elle ne fût nécessaire ou du moins applicable. Il fit aussitôt un grand nombre de ces applications les plus importantes, résolvant ainsi par les séries, avec une facilité et une exactitude sans exemple, des questions que l'on n'avait pas même jusqu'alors effleurées, ou desquelles on n'avait obtenu de solutions que dans quelques circonstances particulières qui en faisaient disparaître la difficulté véritable. C'est ainsi qu'il trouva la quadrature de l'hyperbole et celles d'une infinité d'autres courbes; quadratures qu'il s'amusa même à calculer numériquement jusqu'à un nombre de décimales presque égal à celui que l'on avait employé précédemment pour le cercle seul; tant il se plaisait à voir l'effet singulier de ces expressions analytiques nouvelles qui, lorsque les résultats qu'elles représentaient étaient susceptibles d'être déterminés exactement, s'arrêtaient d'elles-mêmes après un certain nombre de termes, et, dans le cas contraire, s'étendaient indéfiniment en s'approchant toujours de plus en plus de la vérité. Et dans l'application de ces formules, il ne s'arrêta point aux aires des lignes courbes et à leur rectification: il les étendit aux surfaces des corps solides, à la détermination de leur volume, à celle de leurs centres de gravité. Pour comprendre comment les réductions en séries pouvaient le conduire à ces résultats, il faut savoir qu'en 1655 Wallis, dans son *Arithmetica infinitorum*, avait démontré que l'on pouvait trouver l'aire de toutes les courbes dont l'ordonnée est exprimée par une puissance quelconque entière de l'abscisse; et il avait donné l'expression de cette aire en fonction de l'ordonnée. Or, en réduisant en séries les expressions des ordonnées, qui étaient exprimées par des fonctions plus compliquées de l'abscisse, Newton les transformait en une suite de termes monômes dont chacun rentrait dans la règle de Wallis, de sorte qu'en leur appliquant cette règle il en obtenait autant de portions de l'aire totale, laquelle se formait ensuite de leur

(1) Ces détails sont racontés par Newton lui-même, dans la deuxième lettre écrite par lui à Oldenbourg, pour être transmise à Leibniz; lettre qui est la 55^e pièce du *Commercium epistolicum*, imprimé par ordre de la société royale de Londres.

somme complète. Mais les applications bien plus étendues, et en quelque sorte indéfinies, que Newton faisait de cette règle, étaient dues à un principe infiniment général qu'il s'était formé, et qui consiste à conclure, du mode d'accroissement graduel des quantités, les valeurs définitives auxquelles elles parviennent. Pour cela, Newton les envisage non pas comme des agrégations de petites parties homogènes entre elles, mais comme des résultats de mouvements continus; de sorte que, par exemple, dans cette manière de voir, les lignes sont décrites par le mouvement des points, les surfaces par le transport des lignes, les solides par le transport des surfaces, les angles par la rotation de leurs côtés. Considérant ensuite que des quantités ainsi engendrées sont plus grandes ou plus petites, en temps égaux, selon que leurs vitesses de développement sont plus ou moins rapides, il cherche à déterminer leurs valeurs définitives d'après l'expression de ces vitesses qu'il appelle *fluxions*, nommant *fluents* les quantités mêmes. En effet, lorsqu'une courbe, une surface ou un solide de nature donnée est engendré de cette manière, les divers éléments qui le constituent ou qui lui appartiennent, comme les ordonnées, les abscisses, les longueurs des arcs, les volumes, les inclinaisons des plans tangents et des tangentés; tous ces éléments, dis-je, varient diversement et inégalement, mais néanmoins d'une manière liée, et résultante de la nature même de la courbe, de la surface ou du solide que l'on considère, laquelle est exprimée par son équation analytique. Newton peut donc déduire de cette équation les fluxions de tous ces éléments, en fonction d'une quelconque des variables, et de la fluxion de cette variable supposée arbitraire. Alors, par le développement en série, il transforme l'expression ainsi obtenue en une suite finie ou infinie de termes monômes auxquels la règle de Wallis devient applicable; de sorte qu'en l'effectuant sur chacun d'eux, et prenant la somme des résultats, il obtient la valeur finie, ou la fluente, de l'élément qu'il a considéré. C'est en cela que consiste la *méthode des fluxions* dont Newton posa ainsi dès lors les fondements, et que, onze ans plus tard, Leibniz inventa de nouveau et présenta sous une autre forme, qui est celle du calcul différentiel employé aujourd'hui. On ne saurait énumérer tout ce que ce genre de calcul a fait faire de découvertes dans l'analyse mathématique et dans la philosophie naturelle; il nous suffira ici de dire qu'il n'est presque pas une question un peu élevée de mathématiques pures ou appliquées, qui n'en dépende et qui puisse être résolue sans lui. Newton avait fait toutes ces découvertes analytiques avant l'année 1665, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait pas encore vingt-trois ans. Il les avait rédigées et rassemblées dans un écrit intitulé *Analysis per æquationes numero terminorum infinitas*; mais il

ne le publia point, et ne le communiqua même à personne, peut-être en partie, comme on l'a supposé, par amour du repos et par une réserve pleine de modestie; mais peut-être encore, et nous serions plutôt portés à le croire, parce qu'il avait déjà conçu la pensée d'employer le calcul pour la détermination des lois des phénomènes naturels, et qu'il sentait que les méthodes analytiques qu'il avait découvertes lui seraient des instruments d'un usage aussi fécond qu'indispensable pour ces applications. Il est du moins certain que, satisfait de la possession de ce trésor, il le mit en réserve, et tourna ses méditations vers des objets de philosophie naturelle. A cette époque, en 1665, il quitta Cambridge pour fuir la peste qui régna à Londres, et se retira dans son domaine de Woolstrop. Au fond de cette solitude, qui sans doute devait lui rappeler avec délices les premiers développements de cette vive passion qu'il ressentait pour les sciences, il put enfin jouir en repos de lui-même, et s'abandonner sans obstacle à ce bonheur de la méditation qui était tout pour lui (1). Assis un jour sous un pommier que l'on montre encore, une pomme tomba devant lui; et ce hasard réveillant peut-être dans son esprit les idées de mouvements accélérés et uniformes dont il venait de faire usage dans sa méthode des fluxions, il se mit à réfléchir sur la nature de ce singulier pouvoir qui sollicite les corps vers le centre de la terre, qui les y précipite avec une vitesse continuellement accélérée, et qui s'exerce encore sans éprouver aucun affaiblissement appréciable sur les plus hautes tours et sur les montagnes les plus élevées. Aussitôt une nouvelle idée s'offrant à son esprit comme un trait de lumière: « Pourquoi, se demanda-t-il, ce pouvoir ne s'étendrait-il pas jusqu'à la lune même; et alors que faudrait-il de plus pour la retenir dans son orbite autour de la terre? » Ce n'était là qu'une conjecture; mais quelle hardiesse de pensée ne fallait-il pas pour la former et la déduire d'un si petit accident! On juge bien que Newton s'appliqua tout entier à la vérifier. Alors il songea que, si la lune était en effet retenue autour de la terre par la pesanteur terrestre, les planètes qui se meuvent autour du soleil devaient être retenues de même dans leurs orbites par leur pesanteur vers cet astre (2). Mais si une telle pesanteur existe, sa constance ou sa variabilité, ainsi que l'énergie de son pouvoir à diverses distances du centre, doivent se mani-

(1) L'anecdote suivante est rapportée par Pemberton, contemporain de Newton et son ami particulier. Voltaire, dans ses *Éléments de philosophie*, dit qu'elle lui a été attestée par madame Conduitt, propre nièce de Newton.

(2) Newton démontra plus tard la réalité de ce résultat en le déduisant d'une loi observée par Kepler dans le mouvement de toutes les planètes, laquelle consiste en ce que les rayons vecteurs menés de chacune d'elles vers le soleil décrivent autour de cet astre des aires proportionnelles aux temps; mais il ne sut faire usage de cette loi que lorsqu'il eut découvert le moyen de calculer le mouvement de circulation dans l'ellipse, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1679.

fester dans la vitesse diverse des mouvements de circulation; et, conséquemment, sa loi doit pouvoir se conclure de ces mouvements comparés. Or il existe en effet entre eux une relation remarquable, que Képler avait précédemment reconnue par l'observation; et cette relation est que les carrés des temps des révolutions des différentes planètes sont proportionnels aux cubes de leurs distances au soleil. En partant de cette loi, Newton trouva par le calcul que l'énergie de la pesanteur solaire décroissait proportionnellement au carré de la distance; et il faut remarquer qu'il ne put parvenir à ce résultat sans avoir découvert le moyen d'évaluer, d'après la vitesse de circulation d'un corps et le rayon de son orbite supposée circulaire, l'effort avec lequel il tend à s'éloigner du centre, puisque c'est cet effort qui fait connaître l'intensité de la pesanteur à laquelle il doit être égal. Or c'est précisément dans cette déduction que consistent les beaux théorèmes donnés six ans après par Huyghens sur la force centrifuge, d'où l'on voit que Newton avait dû nécessairement découvrir par lui-même ces théorèmes. Ayant ainsi déterminé la loi de la pesanteur des planètes vers le soleil, Newton essaya aussitôt de l'appliquer à la lune, c'est-à-dire d'en conclure la vitesse de son mouvement de circulation autour de la terre, d'après sa distance déterminée par les astronomes, et en partant de l'intensité de la pesanteur telle qu'elle se manifeste par la chute des corps à la surface de la terre même. Mais pour effectuer ce calcul, on conçoit qu'il faut connaître exactement le rayon de la terre, c'est-à-dire la distance de sa surface à son centre, en parties de la même mesure qui sert à exprimer l'espace parcouru en un temps donné par les corps pesants lorsqu'ils tombent près de cette surface; car cette vitesse est le premier terme de comparaison qui détermine l'intensité de la pesanteur à cette distance du centre; et l'on n'a plus ensuite qu'à l'étendre jusqu'à la distance de la lune, en l'affaiblissant suivant la loi du carré; après quoi tout se réduit à examiner si, ainsi diminuée, elle a précisément le degré d'énergie qu'il faut pour retenir la lune contre l'effort de la force centrifuge qu'excite en elle son mouvement de circulation tel qu'on l'observe. Malheureusement à cette époque il n'existait point encore de mesure exacte de la terre. Celles que l'on avait, et dont la recherche avait été suggérée uniquement par les applications nautiques, n'offraient que des évaluations extrêmement imparfaites. Newton, réduit à les employer, trouva qu'elles indiquaient, pour la force qui retient la lune dans son orbite, une valeur plus grande de $\frac{1}{6}$ que l'observation ne l'assigne d'après le mouvement de circulation de ce satellite. Cette discordance, qui aurait sans doute paru bien petite à tout autre, sembla à cet esprit si sage une preuve suffisamment décisive contre la conjecture hardie qu'il avait formée. Il pensa

que quelque cause inconnue, peut-être analogue aux tourbillons de Descartes (1), modifiait pour la lune la loi générale de pesanteur que le mouvement des planètes indiquait. Il ne renoua donc point pour cela à son idée principale; et comment pourrait-on croire que l'on abandonnât de pareilles pensées? Mais, ce qui était un effort aussi grand et plus conforme au caractère de son esprit méditatif, il sut la conserver pour lui seul, et attendre que le temps lui révélât la cause inconnue qui modifiait une loi indiquée par de si fortes analogies. Ceci se passait dans les années 1665 et 1666. Pendant le cours de cette dernière le danger de la peste ayant cessé, Newton vint reprendre ses études à Cambridge, mais sans s'ouvrir de ses secrets à personne, pas même au docteur Barrow, son maître. Seulement deux ans après, vers 1668, comme Barrow était occupé à publier ses leçons d'optique, il lui communiqua quelques théorèmes relatifs aux propriétés optiques des surfaces courbes; et Barrow en fit, dans la préface de son ouvrage, une mention très-honorable. Newton était alors devenu le collègue de son maître, ayant été fait agrégé et maître ès arts l'année précédente. Mais enfin, cette même année 1668, il survint un événement littéraire qui le força de se révéler. Mercator, géomètre, né dans le Holstein, mais qui passa presque toute sa vie en Angleterre, publia vers la fin de cette année un ouvrage intitulé *Logarithmotechnia*, dans lequel il était parvenu à obtenir la quadrature de l'hyperbole, en développant l'ordonnée de cette courbe rapportée à ses asymptotes en série infinie par le moyen de la division ordinaire, comme Wallis avait enseigné à le faire sur les fractions de la forme $\frac{1}{1-x}$: après quoi, considérant chaque terme de cette série à part comme exprimant une ordonnée particulière, il lui appliquait la méthode que Wallis avait trouvée pour les courbes dont l'ordonnée était exprimée par un seul terme, et la somme de toutes ces aires partielles lui donnait la valeur de l'aire totale. C'était le premier exemple public de la quadrature d'une courbe obtenue par le développement de son ordonnée en série infinie; et c'était aussi le premier secret de la méthode générale que Newton s'était faite pour tous les problèmes de cette nature. Aussi la nouveauté de l'invention la fit-elle recevoir avec un applaudissement général. Collins, savant anglais, qui était alors un centre de correspondances scientifiques, s'empressa d'envoyer le livre de Mercator à son ami Barrow, qui le communiqua au jeune Newton. Mais celui-ci n'y eut pas plutôt jeté les yeux, que, reconnaissant son idée fondamentale, il alla chercher chez lui le manuscrit où il avait consigné sa méthode, et le présenta à son maître. C'était le

(1) Whiston, *Memoirs of himself*, p. 23, etc.

traité intitulé *Analysis per æquationes numero terminorum infinitas*. Barrow fut frappé d'étonnement en voyant une si riche collection de découvertes analytiques, d'une importance bien supérieure à celle qui faisait en ce moment l'admiration générale; et peut-être dut-il plus encore s'étonner de ce que leur jeune auteur eût pu les tenir ainsi secrètes. Il écrivit à l'instant cette aventure à Collins, qui le supplia d'obtenir pour lui la communication du précieux manuscrit. Il l'obtint en effet, et, heureusement, avant de le renvoyer il en prit une copie qui, trouvée dans ses papiers après sa mort, et publiée en 1710, a donné, par la date qu'elle portait, la preuve irrécusable de l'époque à laquelle Newton avait fait la découverte mémorable du développement par des suites et de la méthode des fluxions. On sera naturellement porté à croire qu'une telle rencontre dut enfin déterminer Newton à publier ses méthodes. Cependant il aimait mieux les garder encore. « Je crus, dit-il dans « une de ses lettres (1), que Mercator devait « connaître l'extraction des racines aussi bien « que la réduction des fractions en série par « la division; ou du moins que d'autres, ayant « ainsi appris l'emploi de la division pour cette « réduction, trouveraient aisément le reste avant « que je fusse d'un âge assez mûr pour m'adresser au public : en conséquence, je commençai « dès lors à regarder ces recherches avec moins « d'intérêt. » Il semble bien difficile d'expliquer, comme on a voulu le faire, cette réserve et cette indifférence par le seul sentiment d'une extrême modestie. Mais on en trouverait peut-être mieux le secret dans les habitudes de Newton même, et dans l'attrait nouveau et extraordinaire qu'avait alors pour lui une autre découverte qu'il venait de faire, et dont il jouissait déjà en secret; car en général l'effort de sa méditation était si profond et si puissant qu'il était exclusif et l'absorbait tout entier sur un seul objet. Aussi ne voit-on point qu'il se soit jamais occupé à la fois de deux sortes de travaux scientifiques, et même on trouve dans ses plus beaux ouvrages l'aveu aussi simple qu'expressif du dégoût que ses plus curieuses recherches ont toujours fini par lui donner, à force de s'être prolongées continuellement et longtemps sur le même objet. Au reste, peut-être aussi ce dégoût lui était-il en partie causé par une sorte de découragement, provenant de la conviction qu'il devait avoir de ne pouvoir presque jamais être complètement compris et suivi dans tout l'enchaînement de ses pensées, parce que pour cela il aurait fallu s'y plonger et s'y absorber autant que lui-même. Quoi qu'il en soit, à l'époque où parut l'ouvrage de Mercator, une nouvelle série de découvertes d'une espèce toute différente s'était déjà emparée de l'esprit de Newton. Dans le courant de l'année 1666, le

hasard l'avait porté à faire quelques expériences sur la réfraction de la lumière à travers des prismes. Ces expériences, qu'il avait d'abord tentées comme un amusement et par un simple attrait de curiosité, lui avaient bientôt offert des conséquences importantes. Elles l'avaient conduit à voir que la lumière, telle qu'elle émane des corps rayonnants, du soleil, par exemple, n'est pas une substance simple et homogène; mais qu'elle est composée d'une infinité de rayons doués de réfrangibilités inégales et de facultés colorifiques diverses. Alors l'inégalité des réfractions subies par ces rayons dans un même corps, quand ils le pénètrent sous une même incidence, lui avait servi de moyen pour les séparer, et, les possédant ainsi isolés, il avait commencé à étudier les autres propriétés qui pouvaient leur appartenir individuellement; mais l'irruption de la peste qui, dans cette même année, le força de se réfugier à la campagne, l'ayant séparé de ses instruments et privé de moyens d'expériences, il tourna ses pensées sur d'autres objets. Plus de deux ans s'écoulèrent encore sans qu'il revint à ce genre de recherches, mais il y fut naturellement ramené lorsqu'il vit qu'il allait être chargé de faire à Cambridge les leçons d'optique à la place de Barrow, qui, en 1669, lui résigna généreusement sa chaire. Cherchant alors à compléter ses premiers résultats, il fut conduit à une foule d'observations non moins admirables par leur nouveauté et leur importance, que par la sagacité, l'adresse et la méthode avec laquelle il sut les imaginer, les exécuter et les enchaîner les unes aux autres. Il en composa un corps complet de doctrine où les propriétés fondamentales de la lumière étaient dévoilées, établies et classées d'après l'expérience pure, sans aucun mélange d'hypothèses; nouveauté alors aussi surprenante et aussi inouïe que ces propriétés elles-mêmes. Ce fut là le texte des leçons qu'il commença de donner à Cambridge, en 1669, ayant à peu près vingt-sept ans; ainsi, d'après ce que nous avons raconté de la succession de ses idées, on voit que la méthode des fluxions, la théorie de la pesanteur universelle et la décomposition de la lumière, c'est-à-dire les trois grandes découvertes dont le développement a fait la gloire de sa vie, étaient nées dans son esprit avant qu'il eût atteint sa vingt-quatrième année. Quoique les leçons de Newton sur l'optique dussent inévitablement finir par donner une sorte de publicité à ses travaux sur la lumière, il ne s'en dessaisit point encore, voulant sans doute se réserver le temps et la possibilité d'y ajouter l'analyse complète de quelques autres propriétés plus singulières, qu'il n'avait fait encore qu'entrevoir : je veux parler des intermittences de réflexion et de réfraction qui s'opèrent dans les lames minces, et peut-être dans les dernières particules de tous les corps. Ce fut seulement deux ans après, en 1671, qu'il se laissa aller à

(1) *Commercium epistolicum*, LVI.

dévoiler quelque chose de ces recherches, et il fut bientôt conduit à les faire entièrement connaître ; voici à quelle occasion. Il avait été présenté en 1671 pour être membre de la société royale de Londres, et il fut en effet élu le 11 janvier 1672 ; mais afin que cette distinction, car c'en était une alors pour lui, pût lui être conférée, il fallait, selon l'usage, qu'il en témoignât au moins le désir, et il ne pouvait le faire plus honorablement qu'en offrant à la société la communication de quelque recherche scientifique. Il lui adressa la description d'une disposition nouvelle qu'il avait imaginé de donner aux télescopes catoptriques, pour en rendre l'usage et plus parfait et surtout plus commode, en diminuant leur longueur sans affaiblir leur pouvoir amplifiant. Ayant tant de choses à dire d'un si grand homme, nous insisterons peu sur cette invention, dans laquelle il avait été précédé, probablement sans le savoir, par le géomètre écossais Gregory, et par un Français nommé Cassegrain ; d'autant que la construction qu'il proposait et dont il envoya à la société royale un modèle qu'il avait exécuté lui-même (1), offre dans l'usage pratique quelques inconvénients qui ont fait qu'on l'a très-peu employée. Néanmoins, lorsque Newton la présenta, elle fit beaucoup de sensation dans la société royale, où vraisemblablement la construction de Gregory n'était pas encore fort connue. La lettre que Newton écrivit à la société, en lui envoyant cette communication, se termine par cette phrase où se peint son caractère : « Je suis très-sensible à l'honneur que l'évêque de Sarum m'a fait en « me proposant comme candidat, honneur qui, « j'espère, sera plus tard confirmé par votre « choix ; et, si cet espoir se réalise, je tâcherai « de témoigner ma reconnaissance à la société « royale, en lui communiquant ce que je pourrai « faire pour l'avancement des sciences par mes « faibles et solitaires efforts. » L'heureux accueil que cette ouverture avait obtenu engagea enfin Newton à faire, deux mois après, à la société royale, une autre communication bien plus importante, celle de la première partie de son travail sur l'analyse de la lumière. On présumait aisément quelle sensation dut produire une découverte si grande et si peu attendue. La société lui fit demander, dans les termes les plus honorables, la permission d'insérer ce beau travail dans le recueil des *Transactions philosophiques* (2), dont elle faisait alors imprimer tous les mois un fascicule. Newton accepta ce mode de publication aussi rapide qu'honorable, et en adressant à ce sujet ses remerciements à Oldenburg, secrétaire de la société : « Ce fut d'abord, lui dit-il, « l'estime que je faisais de la société royale, « comme réunion de juges éclairés et intègres « en matière de sciences, qui m'encouragea à

« lui soumettre mon Mémoire sur la lumière, « qu'elle a si favorablement accueilli. J'avais d'abord regardé comme une grande distinction « d'être admis dans un corps aussi honorable ; je « commence aujourd'hui à en mieux sentir encore l'avantage. Car, veuillez me croire, je ne « regarde pas seulement comme un devoir de « concourir avec les autres membres à l'avancement des connaissances scientifiques, je considère encore comme un grand privilège, qu'au lieu d'exposer des recherches de cette nature à « l'irréflexion d'une foule prévenue et curieuse, « par qui tant de vérités nouvelles ont été si souvent bafouées ou perdues, je puisse m'adresser « librement à une société aussi impartiale et éclairée. » Il faut dire, à l'honneur de la société royale de Londres, qu'elle se montra toujours, plus qu'aucune autre, digne de ce noble témoignage que le plus illustre de ses membres a rendu à sa bienveillance comme à sa justice. Mais le suffrage et l'estime d'un corps ne sauraient préserver des attaques individuelles, s'ils en dédomagent. Newton lui-même devait être soumis à la destinée commune qui veut que le mérite, et surtout le succès, fasse naître l'envie. En se dévouant, il obtint la gloire ; mais il l'obtint au prix du repos. Il y avait à cette époque, dans la société royale, un homme qui, pour le génie d'invention et l'étendue des lumières, le cédait à peine à Newton même ; c'était Robert Hooke : joignant à ces facultés une activité d'esprit incroyable et une excessive ambition de renommée, il n'y avait presque aucune partie des connaissances humaines qu'il n'eût plus ou moins étudiée, et sur laquelle il ne se fût formé des vues à lui ; tellement qu'on ne pouvait guère imaginer de sujet de recherches qu'il n'y eût songé, ni proposer d'invention nouvelle qu'il ne la réclamât. Ce sentiment jaloux trouvait d'autant plus d'occasions de s'exercer et de se satisfaire, que les sciences physiques et naturelles étaient encore à cette époque toutes mêlées d'opinions systématiques, de sorte qu'il n'y avait presque personne qui sût faire ou même concevoir la différence d'un aperçu vague à une idée précise, et d'une hypothèse physique à une loi naturelle démontrée rigoureusement. Hooke lui-même n'avait pas ce sentiment de précision, et il manquait de l'espèce particulière de connaissances qui aurait pu lui en inspirer le goût ou lui en faire voir la nécessité. Les mathématiques lui étaient peu familières ; au moins il ne les maniait pas assez aisément pour pouvoir se servir du calcul comme d'un instrument propre à éprouver ou à perfectionner une théorie. C'était là le grand avantage que possédait Newton et qui assurait à ses recherches une précision et une certitude jusqu'alors inconnues dans les sciences. L'analyse de la lumière, présentée par lui à la société royale, portait éminemment ce caractère de rigueur : elle consistait toute dans la mani-

(1) Ce modèle se voit encore aujourd'hui, conservé dans les archives de la société royale.

(2) *Philosoph. transact.*, n° 80.

festation expérimentale d'un certain nombre de propriétés physiques, qui se trouvaient ainsi établies matériellement sans aucune intervention d'hypothèse, et sans même que l'on eût besoin de savoir en quoi consistait la lumière, dont elles devenaient désormais autant de caractères incontestables. Après la première surprise d'admiration excitée par la lecture de ce beau travail, la société royale chargea trois de ses membres d'en prendre une connaissance approfondie et de lui en rendre compte. Hooke fut de ce nombre, et se chargea de faire le rapport. Déjà, lorsque Newton avait présenté son télescope, Hooke avait annoncé qu'il possédait un moyen infailible, à l'aide duquel « on pouvait porter « au dernier degré de perfection non-seulement « le télescope, mais tous les instruments d'optique que quelconques, de manière que tout ce qui « avait été inventé, projeté, ou même désiré en « optique, pouvait s'exécuter ainsi avec autant « de facilité que d'exactitude (1) ». Toutefois il n'exposait pas ce moyen, et se bornait, suivant l'usage du temps, à l'envelopper dans une anagramme de lettres transposées, dont il paraît n'avoir jamais donné ni pu donner le mot, puisque ni lui ni personne n'ont jamais réalisé ces merveilleuses promesses. Son rapport sur le travail de Newton fut, sinon du même genre, du moins conçu dans le même esprit de personnalité; car, au lieu de discuter les nouveaux faits en eux-mêmes et d'après les expériences qui les établissaient, il les examina seulement dans leurs rapports avec une hypothèse qu'il avait autrefois imaginée et qui consiste à concevoir la lumière, non pas comme une émanation réelle de particules très-petites, mais comme le simple effet de vibrations excitées et propagées dans un milieu très-élastique. Ce mode de constitution peut être en lui-même aussi vrai que tout autre, puisque la nature réelle de la lumière nous est encore tout à fait inconnue; mais, pour pouvoir être actuellement admis comme vrai et certain, il faudrait d'abord qu'il fût exactement défini dans ses détails; ensuite, qu'il fût susceptible d'être rigoureusement éprouvé par le calcul. Or la première condition était loin d'être remplie par Hooke, qui n'y substituait qu'un aperçu extrêmement vague, matériellement contraire à l'expérience dans un grand nombre de détails, au point, par exemple, de supposer qu'il n'y a dans la lumière que deux couleurs essentiellement distinctes, le violet et le rouge, dont toutes les autres ne sont que des mélanges, et, quant à la seconde condition, celle d'une épreuve par le calcul, il s'en fallait beaucoup qu'il fût possible d'y soumettre rigoureusement ce système d'ondulations, puisqu'il n'est pas encore possible de le faire aujourd'hui même, de l'aveu des géomètres qui s'en sont le plus occupés. Or, c'était à

des idées aussi vagues et incohérentes que Hooke comparait les vérités physiques que Newton avait découvertes, en finissant magistralement par lui accorder tout ce qui lui paraissait conciliable avec son hypothèse, et par lui conseiller de ne pas chercher d'autre explication des faits que celle-là (1). Newton répondit à cette attaque d'une manière sévère et péremptoire (2). Après avoir réfuté une erreur que Hooke avait commise, en supposant les aberrations de sphéricité des miroirs plus grandes que celles des lentilles réfringentes, il se plaint de ce qu'on ait voulu juger des faits qu'il avait annoncés, non pas d'après les observations qui les appuient, mais d'après leur accord ou leur discordance avec une hypothèse préalablement imaginée. Il montre aisément combien cette hypothèse, telle que son adversaire l'avait présentée, était incertaine et vague. Il proteste que quant à lui il n'a pas voulu établir une hypothèse quelconque; qu'il n'en a pas même eu besoin; mais qu'il a seulement prétendu établir des propriétés réelles d'après des phénomènes observés. Enfin, il rapporte encore de nouvelles expériences qui, en confirmant ces propriétés mêmes, réfutent les assertions inexactes de Hooke sur la réduction de toutes les couleurs possibles à deux couleurs simples, et ses objections non moins fausses contre la composition de la blancheur par le mélange de tous les rayons. Cette réponse, ou plutôt ce nouveau mémoire de Newton qui complète l'analyse de la lumière fut publié par la société royale, dans les *Transactions philosophiques* de novembre 1672. Hooke n'y répliqua point; mais ayant sans doute présumé, d'après le premier travail de Newton, qu'un tel expérimentateur serait bientôt sur la voie de tout ce que l'on pourrait découvrir sur la physique de la lumière, il s'était empressé de présenter à la société royale plusieurs observations importantes d'optique, parmi lesquelles on remarque une description très-précise et très-fidèle des couleurs changeantes qui paraissent en anneaux sur les bulles d'eau savonneuse et dans les lames minces d'air interceptées entre des verres pressés; le tout sans aucune détermination de loi physique ou même de mesure (3). Deux ans après, le 18 mars 1674, il lut un autre mémoire, où il exposait les phénomènes fondamentaux de la diffraction, déjà découverts et décrits par Grimaldi dès 1665 (4); mais, ce qui est plus remarquable, il y annonça en outre un principe devenu depuis d'une application très-féconde en optique, sous le nom de principe des interférences; sa-

(1) Birch's *History of royal society*, vol. 3, p. 10.

(2) *Philosoph. transact.*, n° 88.

(3) La première de ces communications fut faite le 13 mars 1672, la seconde, le 19 juin de la même année.

(4) Le livre de Grimaldi avait été annoncé, en 1672, dans les *Transact. philos.*, n° 72; et l'extrait que l'on en donne contient l'indication formelle des deux choses les plus importantes qu'il renferme; savoir la diffraction de la lumière et l'hypothèse des ondulations reproduite depuis par Hooke.

voir qu'il se produit des couleurs lorsque deux rayons de lumière arrivent à la fois dans l'œil, sous des directions si peu différentes, que cet organe les prend pour un seul rayon (1). On verra plus tard qu'en effet Newton fut conduit par la suite à s'occuper aussi de ces nouveaux phénomènes, comme Hooke l'avait conjecturé; mais auparavant il eut encore à soutenir plusieurs attaques aussi absurdes qu'irrélégies, contre ses expériences sur l'analyse de la lumière. Telle fut, par exemple, celle d'un père Pardies, jésuite, qui prétendait que l'allongement de l'image réfractée, d'où Newton inférait l'inégale réfrangibilité des rayons, tenait uniquement à la diversité de leurs incidences primitives sur la première face du prisme; supposition dont le calcul le plus simple aurait suffi pour reconnaître l'inexactitude, et qui était d'avance réfutée dans le Mémoire de Newton. Telle fut encore une autre assertion plus inconcevable d'un certain Linus, physicien de Liège, lequel prétendait n'avoir jamais pu obtenir par la réfraction des prismes une image allongée, mais seulement une image ronde et incolore; d'où il concluait que Newton avait dû être induit en erreur par le passage fortuit de quelque nuée brillante, qui avait accidentellement allongé et coloré l'image. Il ajoutait ensuite que, quant à lui, il n'aurait pas été étonné si l'image eût été allongée dans le sens longitudinal du prisme; mais qu'on ne pouvait, sans violer les règles de l'optique, la supposer allongée dans le sens transversal. Tout cela était accompagné de remarques magistrales sur l'improbabilité de ce que l'on appelait la nouvelle hypothèse, et que Newton avait crue être simplement des faits. Ces absurdités s'imprimaient à mesure dans les *Transactions philosophiques*, et il fallait que Newton prît la peine d'y répondre de point en point, pour ne pas les laisser accréditer par la malignité envieuse, qui se montrait empressée de les accueillir. Il eut même à répondre aussi à Huyghens, qui, tout grand génie qu'il était, lui fit des objections presque aussi peu philosophiques, comparant toujours les propriétés réelles découvertes par Newton à une hypothèse qu'il s'était lui-même formée sur la nature de la lumière; comme Hooke les comparait à une autre hypothèse de son invention, et Pardies et Linus aux hypothèses anciennes. Newton avait beau répondre qu'il ne prétendait avancer ni admettre aucune hypothèse quelconque, mais seulement établir et lier entre eux des faits par des lois physiques; cette abstraction sévère était alors trop forte pour être comprise. Il est inconcevable à quels détails de discussion il fut obligé de descendre; aussi le dégoût qu'il en ressentit fut tel qu'au lieu d'imprimer ses leçons d'optique, en y joignant son

traité des séries, comme il en avait formé le dessin d'abord et comme il s'y était même déjà préparé, il résolut de garder tout cela, et de ne plus se commettre davantage avec le public. « Je fus, écrivait-il plus tard à Leibniz, si persécuté d'objections et d'interpellations sans fin, à cause de la publication de mes idées sur la lumière, que je résolus de ne pas m'y exposer davantage; m'accusant moi-même d'imprudence d'avoir, pour une vaine ombre, perdu ainsi mon repos, un bien si solide et si substantiel. » Et, dans une autre lettre écrite à Oldenburg, secrétaire de la société royale: « Pour les tracasseries que l'on me fait, lui disait-il, je ne vous en reparle point; mais je dois vous prévenir que dorénavant je n'entends plus me tourmenter d'objets scientifiques; j'espère donc que vous ne trouverez pas mauvais si vous voyez que je ne fais plus rien sur ces matières, et même que vous voudrez bien, autant qu'il vous sera possible, prévenir les nouvelles objections, ainsi que les lettres qui pourraient m'être adressées relativement à ces objets. » Ce fut peut-être un souvenir mal éteint de ces objections peu réfléchies de Huyghens qui plus tard disposa Newton à voir moins favorablement qu'il ne l'aurait dû la loi de la double réfraction des cristaux à un axe, que cet habile géomètre avait trouvée, et avait trouvée vraisemblablement à la manière de Newton, c'est-à-dire par des expériences, quoiqu'il l'eût présentée comme une déduction et une confirmation de son système favori. Quoi qu'il en soit, il est facile de comprendre à quel point l'intervention d'un adversaire tel que Huyghens dut affliger Newton, qui aurait pu au moins espérer d'être compris et apprécié par les esprits habitués à la sévérité géométrique. Toutefois, avant de quitter la lice, il voulut compléter l'exposition des résultats qu'il avait trouvés et des vues qu'il s'était faites sur la physique de la lumière. Ce fut l'objet d'un dernier écrit qu'il adressa le 9 décembre 1675 à la société royale, et qui est imprimé dans le troisième volume de l'Histoire de cette société (1). On y voit l'analyse expérimentale des phénomènes de coloration qui s'observent dans les lames minces de toutes les substances; phénomènes qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avaient été précédemment signalés et décrits par Hooke, mais sans qu'il en eût donné ni les mesures ni les lois. Newton établit d'abord ces mesures avec une précision et une délicatesse admirables; puis, il en conclut les lois physiques par lesquelles tous les résultats s'enchaînent et se déduisent les uns des autres. C'est ce même travail qui, réuni presque textuellement au premier mémoire sur l'analyse de la lumière, forma depuis la base du grand ouvrage publié par Newton, sous le nom d'*Optique*, en 1704. On trouve seulement dans l'*Optique* une

(1) Quoique l'exposé détaillé de ces recherches dût appartenir spécialement à l'article Hooke, il nous a paru impossible de ne pas en faire mention dans celui de Newton, puisqu'il s'est aussi occupé si profondément des mêmes objets.

(1) Birch's *Hist. of royal society*, vol. 3, p. 247, 261 et 296.

exposition expérimentale des phénomènes plus étendue, plus complète et plus sévèrement dégagée de toute hypothèse. Les nouvelles expériences dont Newton l'a enrichie sont principalement relatives aux phénomènes de coloration qui s'observent dans les plaques épaisses de tous les corps, lorsqu'elles sont convenablement présentées à la lumière incidente. Newton les ramène à se déduire des mêmes lois que les phénomènes des lames minces; puis, s'appuyant sur ces lois comme sur autant de faits aussi certains, mais plus généraux que les observations particulières qui ont servi à les conclure, il les concentre tous en une propriété unique, qu'il applique à la lumière même et dont il caractérise chaque particularité de manière qu'elle soit l'expression pure d'une des lois observées. L'essence de cette propriété est que chaque particule de lumière, depuis l'instant où elle quitte le corps rayonnant dont elle émane, éprouve, périodiquement et à des intervalles égaux, une continuelle alternative de dispositions à se réfléchir ou à se transmettre à travers les surfaces des corps diaphanes qu'elle rencontre: tellement, par exemple, que, si une telle surface s'offre à la particule lumineuse, pendant une des alternatives où la tendance à la réflexion dure, ce que Newton a justement appelé « l'accès de facile réflexion », cette tendance la fait céder plus aisément au pouvoir réflecteur de la surface; au lieu qu'elle cède plus difficilement à ce pouvoir lorsqu'elle se trouve dans la phase contraire que Newton a nommée « l'accès de facile transmission ». On ne trouverait pas dans les sciences physiques un exemple plus hardi de la hauteur d'abstraction où la discussion des expériences peut conduire. Car, bien que les accès, en tant qu'ils sont une propriété physique, ne puissent s'appliquer qu'à des particules matérielles et supposent ainsi tacitement que la lumière est une telle matière, ce dont on peut douter, mais ce que Newton n'a jamais mis en doute; néanmoins leurs caractères sont si rigide-ment définis et moulés sur les lois expérimentales avec tant d'exactitude, qu'ils subsisteraient encore sans aucun changement si l'on venait à découvrir que la lumière fût constituée d'une autre manière, par exemple, qu'elle consistât dans des ondulations propagées: et c'est peut-être ce que n'ont pas assez senti ceux qui ont prétendu combattre ces propriétés parce qu'elles leur paraissaient trop compliquées ou trop singulières pour appartenir à des particules; comme si l'idée de simplicité ou de complication n'était pas purement relative à notre esprit et non à la nature des choses; de sorte que la question n'est pas de savoir si ces propriétés sont difficiles à comprendre dans leur cause physique ou dans leur manière de s'exercer, mais seulement si elles sont des expressions fidèles et précises des faits. Tel est le point de vue élevé sous lequel Newton les a présentées dans son *Optique*, en 1704, en

se bornant à y joindre, comme conséquences, les inductions profondes qui en résultent sur la constitution intime des corps et sur la cause qui les rend aptes à réfléchir ou à transmettre telle ou telle couleur. Mais, dans son travail de 1675, il s'était laissé aller à lier ces propriétés à une hypothèse physique très-hardie et si générale qu'il en déduisait la nature de la lumière, celle de la chaleur et l'explication de tous les phénomènes de combinaison ou de mouvement qui semblent produits par des principes intangibles et impondérables. Or, tant parce que cette hypothèse, consignée seulement dans l'Histoire de la société royale, est peu connue, que parce qu'elle me paraît avoir été constamment la pensée de Newton dans ses vues les plus éloignées sur la constitution de l'univers, je crois devoir en donner ici le résumé, non pas dans l'intention de la défendre ou de la combattre, mais pour que l'on voie bien précisément en quoi consistaient dès cette époque les idées de Newton, et comment, sans qu'elles aient en rien changé avec le temps, l'expression a pu seulement, selon les circonstances, en devenir plus ou moins explicite. Newton s'excuse d'abord de proposer une conjecture sur la nature de la lumière, protestant que pour lui il n'en sent pas le besoin, et que, les propriétés qu'il a découvertes étant des faits physiques, il n'importe nullement à leur certitude qu'elles soient ou ne soient pas explicables par tel ou tel système; « Mais, ajoute-t-il, comme j'ai cru voir « que les têtes de beaucoup de grands savants « courent fort après les hypothèses, je dirai celle « que je serais porté à regarder comme la plus « vraisemblable, si j'étais obligé d'en adopter « une. » Il admet alors, à peu près comme l'avait fait avant lui Descartes, l'existence d'un fluide imperceptible à nos sens, qui s'étend dans tout l'espace et pénètre tous les corps avec des degrés de densité divers. Il suppose ce fluide plus dense dans les corps qui renferment moins de parties matérielles propres sous le même volume. Il fait, en outre, varier sa densité autour de chacun d'eux et même autour de chacune de leurs particules, la faisant croître avec beaucoup de rapidité près de leur surface, ensuite plus lentement mais toutefois indéfiniment, à mesure que la distance augmente. Ce fluide que Newton appelle *matière éthérée* ou *éther*, pour caractériser par cette dénomination sa rareté excessive, est aussi extrêmement élastique; d'où il suit que, par l'effort qu'il fait pour s'étendre, il se presse lui-même et presse les parties matérielles des autres corps avec une énergie plus ou moins puissante, selon sa densité actuelle; d'où il résulte que tous ces corps doivent tendre continuellement les uns vers les autres, l'inégalité de la pression les portant toujours à passer des parties les plus denses de l'éther dans les plus rares. En outre, selon ce qui a été dit tout à l'heure sur la disposition de l'éther autour de chaque corps et même au-

tour de chaque particule, les variations de sa densité entre un corps et le vide ou entre un corps et un autre corps contigu ne doivent pas s'opérer brusquement, mais par des variations graduelles, qui ont lieu près de la surface de chaque corps, et qui, d'abord fort rapides près de ces surfaces, deviennent bientôt si lentes, qu'elles cessent d'être sensibles au delà de certaines limites d'épaisseur inappréciables à nos sens (1). Une telle disposition de choses étant accordée, si cet éther vient à être ébranlé ou agité en un de ses points par une cause quelconque qui y produise un mouvement vibratoire, ce mouvement devra se transmettre dans tout le reste du milieu par ondulations, comme le son se transmet dans l'air, mais d'une manière beaucoup plus rapide à cause de l'élasticité plus grande, et, si ces ondulations successivement répétées viennent à rencontrer sur leur route des particules matérielles qui constituent la substance d'un corps, elles pourront les ébranler et les agiter, même avec beaucoup de force, par la répétition et la périodicité rapide de leurs impressions successives, précisément comme on voit des corps solides et même quelquefois toute la masse d'un grand édifice frémir sous l'impulsion répétée des faibles ondulations aériennes qu'excitent les sons d'un tuyau d'orgue ou le roulement d'un tambour. Maintenant Newton ne suppose pas que la lumière résulte immédiatement de l'impression produite par ces ondulations sur la membrane nerveuse de la rétine, comme Descartes et Hooke l'avaient fait avant lui et comme l'ont fait depuis généralement tous ceux qui ont suivi le même système d'idées : la principale raison qu'il donne pour rejeter cette supposition, c'est que tout mouvement excité et transmis dans un fluide élastique qui repose sur un autre fluide de densité différente ne semble pas pouvoir se réfléchir dans le premier fluide à la surface de séparation commune, sans se transmettre en partie dans le second ; au lieu que, dans plusieurs circonstances, la lumière propagée dans l'intérieur des corps se réfléchit totalement à leur seconde surface et retourne de nouveau dans leur intérieur sans qu'il en sorte la moindre partie au dehors (2).

(1) Pour que ce résumé fût réellement de quelque intérêt, j'ai pensé qu'il devait offrir, non pas tant les idées de Newton sous leur première forme, que la partie de ces idées à laquelle il s'était arrêté, et qui peut être considérée comme définitive. C'est pourquoi je ne me suis pas fait scrupule d'employer ici les questions de l'optique pour interpréter fidèlement la pensée de Newton, ou pour limiter ce que lui-même avait cru devoir limiter depuis qu'il eut acquis une connaissance des forces naturelles plus étendue et plus parfaite.

(2) La difficulté que Newton élève ici est réelle, mais ne peut être décidée que par le calcul exact et général du mouvement ondulatoire excité dans l'éther lumineux. En effet, les recherches des géomètres sur la propagation du son dans l'air, ont montré que la propriété de s'étendre dans tel ou tel sens et de ne pas s'étendre dans tel autre peut être donnée aux ondulations par de simples relations analytiques établies entre les condensations ou les dilatations instantanées des particules du milieu élastique et leurs vitesses de transport. Par exemple, quand on considère une atmosphère d'air indéfinie, dont la densité ainsi que la température sont partout constantes, si l'on conçoit qu'une portion limitée de cette masse vienne à être condensée, dilatée,

C'est pourquoi Newton admet que la lumière consiste en une substance d'une nature propre, différente de l'éther, mais composée de parties hétérogènes, qui, s'élançant en tous sens des corps lumineux avec une vitesse excessive, quoique mesurable, agitent l'éther dans leur passage et y excitent des ondulations par la rencontre desquelles elles peuvent être aussi à leur tour accélérées ou retardées. Pour rendre son hypothèse plus générale, il ne caractérise point l'essence de ces parties mêmes, mais uniquement la faculté qu'il leur attribue d'agiter ainsi l'éther et d'en être agitées : du reste, ajoute-t-il, on peut, si l'on veut, supposer que ce sont des corpuscules infiniment petits, lancés en tous sens autour du corps lumineux par un principe intérieur de mouvement, qui, continuant d'agir sur eux à toute distance, tend à accélérer perpétuellement leur vitesse, et l'accélère en effet, jusqu'à ce que, la résistance du milieu éthéré égalant l'action instantanée de ce principe, le mouvement de chaque corpuscule devienne uniforme, comme le devient celui des corps grossiers lorsqu'ils tombent d'une grande hauteur dans l'eau ou dans l'air. Quoi qu'il en soit, l'indépendance des parties de la lumière et de l'éther étant admise, ainsi que leur réaction mutuelle, telle que nous venons de la définir, Newton considère un rayon de lumière qui traverse un espace où le milieu éthéré est composé de couches de densité variable ; et, appliquant aux parties de ce rayon le principe général établi plus haut, il en conclut qu'elles doivent être pressées, poussées, ou en général sollicitées à aller des couches plus denses vers les plus rares, ce qui doit leur imprimer une accélération de vitesse, si cette tendance conspire avec le mouvement primitif du rayon ; un retarde-

et agitée d'une manière quelconque, puis abandonnée librement à son propre ressort, on trouve qu'en vertu des lois d'élasticité qui existent dans les substances gazeuses, les ondulations secondaires, nées de cet ébranlement arbitraire, sont toujours telles que les variations de densité y sont constamment proportionnelles aux vitesses de transport des particules. En outre le mouvement de transport se fait de manière que chaque branche infiniment petite se trouve condensée au moment où sa vitesse l'éloigne du centre du mouvement primitif, et qu'au contraire elle se trouve dilatée quand elle s'en rapproche. Or, selon la remarque d'Euler, la première de ces deux conditions fait que les ondes sonores se propagent seulement en un sens, et la seconde fait que ce mouvement a lieu en avant, à partir du centre d'ébranlement primitif : au lieu que cet ébranlement lui-même, qui n'est pas en général assujéti aux mêmes relations, s'étend dans tous les sens, quoique non encore nécessairement, avec une égale intensité. Serait-il possible que des relations de ce genre établies dans les ondulations lumineuses rendissent leur réflexion totale et leur transmission latérale nulle au delà de certaines incidences intérieures ! Voilà ce que le calcul seul peut décider. Mais c'est aussi réellement en ce point que réside la possibilité de savoir si de pareilles ondulations peuvent être ou non employées pour représenter la lumière ; et tant qu'on ne sera pas parvenu à résoudre rigoureusement ce problème, on ne pourra rien décider relativement à la nature du principe lumineux. Ces réflexions, qui nous ont été suggérées par M. Poisson, l'un des géomètres modernes qui s'est le plus profondément et le plus heureusement occupé de ce genre de recherches, montrent que Newton avait parfaitement senti toute l'étendue et la difficulté mécanique de l'hypothèse ondulatoire, quoique l'état où l'analyse mathématique se trouvait de son temps ne lui permit pas de résoudre ces difficultés de manière à pouvoir tirer une conséquence certaine pour ou contre cette manière de constituer le principe lumineux.

ment si elle le contraire, et en général une déviation curviligne si elle lui est oblique. C'est là précisément ce qui doit arriver lorsque les rayons lumineux passent d'un corps transparent homogène dans un autre, puisque l'éther est supposé s'y trouver à des densités diverses; et, en outre, la déviation du rayon doit s'opérer uniquement près de la surface commune des deux corps où la variation sensible de densité s'opère, d'où résulte le phénomène de la réfraction. « Or, ajoute « Newton, si le mouvement du rayon est ainsi « accéléré ou retardé dans une proportion donnée « et si l'accélération ou le retardement est compté « comme il doit l'être perpendiculairement à la « surface commune des deux milieux, on trouve « que le rapport du sinus d'incidence au sinus de « réfraction doit être constant, conformément « à la loi de Descartes. » Cette explication de la réfraction est précisément la même que Newton a reproduite depuis dans ses Principes mathématiques de la philosophie naturelle, en y ajoutant seulement la réserve de ne rien prononcer sur la nature de la force déviatrice. Il est toutefois probable que dans son mémoire il l'avait donnée par une simple induction, plutôt que d'après une démonstration mathématique, car il ne paraît pas qu'à cette époque il connût le calcul des mouvements curvilignes. Mais, ce qu'il importe de remarquer, c'est qu'il avait dès lors conçu au moins le soupçon d'une gravitation universelle, car il a soin de faire observer que l'inégale densité de son éther à diverses distances des corps suffit pour déterminer entre eux une tendance mutuelle des uns vers les autres (1), considération qu'il a encore reproduite dans les Questions qu'il annexa depuis à la fin de l'*Optique* en 1704, après avoir découvert les lois du système du monde. Néanmoins on doit penser qu'il n'avait pas encore, en 1675, conçu l'idée des attractions à petites distances, puisque, dans son travail adressé à la Société royale, il suppose que l'ascension des liquides dans les tubes capillaires vient de ce que l'air est plus rare dans les espaces limités que dans les espaces libres, et d'autant plus rare, qu'ils sont plus limités; au lieu que, dans les Questions annexées à la fin de l'*Optique*, il attribue ces phénomènes à leur véritable cause, c'est-à-dire aux attractions réciproques des tubes et du fluide, quoiqu'il n'ait pas su même à cette seconde époque en calculer l'effet, que Laplace a depuis complètement déterminé. Après avoir ainsi considéré la simple transmission des rayons dans les couches éthérées de densités inégales, Newton entre dans l'examen des modifications que cette transmission peut éprouver par la rencontre des ondulations primitivement excitées dans l'éther même, selon

(1) Newton lui-même s'appuie sur cette preuve dans une lettre écrite à Halley, en 1681, pour montrer qu'il connaissait la loi du carré des distances, à l'époque de 1675, où il écrivait cette dissertation sur la lumière.

qu'elles favorisent ou contrarient le mouvement actuel de translation des particules lumineuses, et cette réaction lui sert pour expliquer les intermittences de réflexion et de réfraction qui s'opèrent dans les lames minces. Or l'on peut voir dans son *Optique* qu'il n'a jamais abandonné cette idée : car, bien que, dans cet ouvrage, il se soit tenu quant à la nature de la lumière dans la réserve la plus absolue et la plus indépendante de toute hypothèse, néanmoins, après avoir caractérisé les accès comme une propriété physique purement abstraite, il donne encore, comme moyen de la rendre sensible, cette même manière de la concevoir qu'il avait exposée dans son mémoire de 1675. La même idée se trouve reproduite dans plusieurs des questions annexées à la fin de l'*Optique*, principalement dans la dix-septième et dans celles qui suivent, jusqu'à la vingt-quatrième, où il demande, ainsi que dans son mémoire, si ce même éther ne suffit pas pour produire aussi la gravitation universelle et tous les phénomènes mêmes des mouvements animaux? Enfin, dans son mémoire, il essaye d'appliquer aussi les mêmes principes aux inflexions que les rayons lumineux éprouvent en passant près des extrémités des corps, inflexions qu'il explique également par les variations de densité de l'éther près de ces extrémités : et c'est encore ainsi qu'il a constamment présenté ces inflexions, soit dans le *Livre des principes*, imprimé en 1687, soit dans les Questions insérées à la fin de l'*Optique* : de sorte que, par tous ces exemples réunis, on peut voir que Newton n'a pas varié plusieurs fois d'opinion sur la nature de la lumière, comme quelques écrivains l'ont avancé, mais qu'en conservant toujours la même idée, il l'a expliquée plus ou moins ouvertement, selon qu'il lui a paru plus ou moins convenable de le faire. Au reste, à l'époque de 1675, les phénomènes de la diffraction étaient encore trop imparfaitement connus et observés avec trop peu de détail, pour que Newton pût voir nettement s'ils s'accordaient ou non avec son hypothèse. Il paraît qu'il fit alors, pour les étudier, un assez grand nombre d'expériences, qu'il inséra depuis à la suite de son *Optique*; car il les y donne lui-même comme un travail non achevé, qu'il avait entrepris autrefois, mais duquel ses idées s'étaient trop éloignées pour qu'il eût le goût ou la volonté de les reprendre : d'ailleurs il les expose, comme tout le reste, sans les faire dépendre d'aucun système. Lorsque le travail de Newton et son hypothèse sur la nature de la lumière furent présentés en 1675 à la société royale, Hooke réclama encore l'un et l'autre, suivant son usage. Mais cette fois Newton ne perdit plus son temps et son repos à lui répondre : il se contenta d'écrire à Oldenburg, pour lui faire sentir toute l'injustice de cet homme prévenu et jaloux. Il montre aisément d'abord que son idée fondamentale diffère totalement de celle de Hooke, puisque celui-ci faisait consister

la lumière dans les ondulations mêmes de l'éther, transmises jusqu'à l'organe de la vision, au lieu que la lumière de Newton est une substance matériellement distincte, qui, lancée dans l'éther, lui imprime ou en reçoit des mouvements propres, en vertu desquels elle agit sur nous : « Quant « aux observations de Hooke sur les couleurs « des lames minces, j'avoue aisément, dit Newton, « que j'en ai fait usage, et je l'ai témoigné dans « mon *Mémoire*. Mais, après avoir décrit ces « phénomènes, il m'a laissé le soin d'inventer « et de faire les expériences nécessaires pour « en déterminer les lois numériques, puisqu'il « n'a donné aucun éclaircissement sur ce point, « sinon que la couleur dépend d'une certaine « épaisseur de la lame, et qu'il avoue même, dans « sa *Micrographie*, avoir tenté en vain de décou- « vrir quelle peut être cette épaisseur pour « chaque couleur. Or m'ayant ainsi laissé à en dé- « terminer la mesure par mes observations pro- « pres, je pense qu'il voudra bien me permettre « de me servir de ce que j'ai découvert à cet « égard. » Heureusement, cette fois, la discus- sion n'alla pas plus loin, et Oldenburg eut assez de crédit, comme de sagesse, pour empêcher qu'elle n'éclatât publiquement. Depuis cette époque jusque vers la fin de 1679, c'est-à-dire pendant l'espace de quatre années, Newton ne communiqua plus rien à la société royale. Oldenburg, dont la bienveillance le rassurait, était mort dans cet intervalle, et Hooke lui avait succédé dans l'emploi de secrétaire : ce qui n'était rien moins que tranquillisant contre de nouvelles tracasseries. Cependant on peut penser que Newton ne restait pas oisif; et en effet, dans cet intervalle, il paraît qu'il s'occupait principalement d'observations astronomiques; enfin, le 16 novembre 1679, il dut écrire à Hooke, au sujet d'un système de physique céleste, sur lequel la société royale lui avait demandé son sentiment; et, dans sa lettre, il proposait comme une chose curieuse de vérifier le mouvement de la terre par une expérience directe, qui consisterait à faire tomber des corps d'une grande hauteur, et à observer s'ils suivent exactement la verticale; car, si la terre tourne, la force centrifuge de ces corps, à leur point de départ, devant être plus grande qu'au pied de la verticale, on trouvera qu'ils s'écartent de cette ligne vers l'est, au lieu qu'ils doivent la suivre exactement, si la terre ne tourne pas. Cette ingénieuse idée ayant été très-bien accueillie, on chargea Hooke du soin de la réaliser par l'expérience. En y réfléchissant, il fit une remarque, assurément peu difficile, si nous en comprenons bien le sens; c'est que, dans tous les lieux où la direction de la pesanteur est oblique à l'axe de rotation du globe, c'est-à-dire par toute la terre, excepté à l'équateur même, les corps en tombant changent de parallèles, et s'approchent de l'équateur; de sorte qu'en Europe, par exemple, leur déviation ne s'opère pas, ri-

goureusement parlant, à l'est, mais au sud-est du point de départ. Hooke communiqua cette remarque à Newton, qui en reconnut aussitôt l'exactitude; mais, de plus, Hooke assura à la société royale qu'en répétant un grand nombre de fois l'expérience, comme on l'avait chargé de le faire, il avait trouvé qu'en effet la déviation se faisait constamment au sud-est, accord qui paraîtra bien simple si le sens de l'observation de Hooke est tel que nous venons de le supposer, et qui devra sembler bien extraordinaire, s'il avait voulu parler d'une déviation comptée à partir du pied de la verticale, car dans ce cas, d'après les formules de Laplace, l'écart vers le sud est du second ordre, relativement à la déviation absolue; et, dans les observations de Hooke, ce faible écart devait être bien difficile à constater, puisque ses expériences étaient faites en plein air. Quoi qu'il en soit, ce fut là l'occasion qui engagea Newton à examiner si le mouvement elliptique des planètes pouvait résulter d'une gravitation réciproque au carré de la distance, et comment il en pouvait résulter. En effet, en proposant à la société royale sa curieuse expérience, il avait considéré le mouvement du corps pesant comme déterminé par une gravité d'une intensité constante, et il en avait conclu que la trajectoire devait être une sorte de spirale (1), sans doute parce qu'il supposait la chute opérée dans un milieu résistant, comme l'air. Hooke, qui avait adopté depuis longtemps l'hypothèse d'une gravité croissante en raison du carré des distances au centre, lui répondit que la trajectoire ne devait pas être une spirale; mais que, dans le vide, ce serait une ellipse excentrique, laquelle se changerait en une courbe ovoïde, pareillement excentrique, si le milieu était résistant. Il est impossible de savoir au juste comment Hooke avait pu arriver à ces résultats, car, ni alors, ni dans aucune autre occasion, il n'en donna de démonstration géométrique, quoique Halley et le chevalier Wren le pressassent vivement de le faire, s'il était vrai qu'il en possédât une, comme il l'affirmait (2). On pourrait croire, non sans vraisemblance, que le mouvement elliptique des projectiles était à ses yeux la conséquence des idées hypothétiques, mais justes, qu'il s'était faites sur la cause physique des mouvements planétaires; car il les attribuait à l'existence d'une force de gravité propre à chaque corps céleste, et s'exerçant autour de son centre avec une énergie réciproque au carré de la distance (3); de sorte que, dans ce système, le mouvement des projectiles autour du centre de

(1) Voy. les lettres originales de Newton, rapportées dans la *Biographia britannica*, art. HOOKE, p. 2659.

(2) Lettre originale de Halley à Newton, rapportée dans la *Biograph. brit.*, article HOOKE, p. 2661; art. HALLEY, p. 2505. J'aurai occasion plus bas d'en citer une grande partie textuellement.

(3) On verra plus loin, par les lettres de Newton, que Hooke avait adopté cette loi de décroissement.

la terre devait être elliptique, puisque, selon les observations, celui des planètes était elliptique autour du soleil. Hooke avait depuis longtemps tourné ses vues vers ce genre de spéculation ; mais n'étant pas assez profond mathématicien pour déduire rigoureusement la nature de la force, de la forme des orbites, ou pour montrer comment cette forme résultait de la loi d'attraction supposée, il avait entrepris d'étudier les caractères de celle-ci par des épreuves physiques directes, et de réaliser ensuite, à l'aide d'appareils mécaniques, les mouvements qui en résultaient. Ce fut ainsi que, le 21 mars 1666, il fit part à la société royale des expériences qu'il avait tentées pour découvrir si le poids des corps éprouvait quelque variation à différentes distances du centre du globe, depuis les plus grandes élévations jusqu'aux plus grandes profondeurs où l'on pût atteindre (1). Ces expériences étaient faites par des moyens trop peu précis pour donner des résultats appréciables. Hooke le sentit lui-même et proposa d'y employer le procédé plus délicat d'une horloge à poids, dont on observerait successivement la marche à diverses hauteurs ; mais cette première tentative, quoique imparfaite, montre déjà le dessein qui l'occupait. On le concevra encore mieux par ces paroles : « La gravité, dit-il, quoiqu'elle semble être l'un « des principes les plus actifs de la nature, et que, « sous ce rapport, elle mérite d'être profondé-
« ment étudiée, a cependant été, jusqu'à ces der-
« niers temps, négligée et dédaignée comme si
« elle eût été sans importance. Mais l'esprit
« scrutateur du dernier siècle a commencé à en
« faire naître d'autres idées. Gilbert, le premier,
« la considéra comme une sorte de pouvoir ma-
« gnétique propre à toutes les parties du globe ;
« Bacon embrassa ce sentiment, et Kepler, non
« sans raison, en fit une propriété commune à tous
« les corps célestes. Je pourrai plus tard examiner
« cette supposition, mais, avant tout, il est néces-
« saire de déterminer si ce pouvoir est inhérent à
« toutes les parties du globe terrestre, et ensuite
« s'il est magnétique, électrique ou de quelque
« autre nature différente. Or, en le supposant
« magnétique, son énergie devrait décroître à
« mesure que l'on s'éloignera de la surface ter-
« restre ; c'est cette propriété que j'ai voulu
« éprouver. » Deux mois après (2), Hooke fit de-
vant la société royale une autre expérience qui,
sans donner une image exacte des orbes plané-
taires, comme il l'observa lui-même, offrait cepen-
dant l'exemple, alors nouveau et remarquable,
d'un mouvement curviligne, produit par la com-
binaison d'une impulsion primitive avec un pou-
voir attractif émané d'un centre. Il suspendit au
plafond de la salle un pendule formé d'un long
fil, au bas duquel était attachée une sphère de

bois destinée à figurer le corps d'une planète. En écartant ce pendule de la verticale et lui donnant une impulsion latérale perpendiculaire au plan de l'écart, il se trouvait sollicité par deux forces, dont l'une était cette impulsion même et l'autre la pesanteur, dont l'effort, décomposé perpendiculairement au fil, tendait toujours à ramener le corps à la verticale. Or, quand l'impulsion latérale était nulle, la sphère décrivait évidemment une orbite plane, qui était celle de son oscillation libre. Si l'impulsion, sans être nulle, était très-faible, la trajectoire devenait une ellipse très-aplatie, ayant son grand axe situé dans le plan de l'oscillation ; avec une énergie d'impulsion plus grande, on obtenait une ellipse de plus en plus ouverte, qui, à un certain degré précis, devenait un cercle exact, et enfin, des impulsions plus énergiques donnaient de nouveau des ellipses dont le grand axe était, non plus parallèle, mais perpendiculaire au plan de l'oscillation libre. On voyait donc ainsi toutes ces courbes se former et se succéder les unes aux autres, par le seul changement des énergies relatives des deux forces, l'une impulsive, l'autre centrale, dont le mobile était sollicité. Mais il y avait cette différence entre elles et les ellipses planétaires que la force centrale produite par la pesanteur décomposée se trouvait constamment dirigée au centre de l'ellipse, et proportionnelle à la distance du corps à ce centre ; au lieu que, dans les orbites planétaires, la force centrale est constamment dirigée vers un des foyers de l'ellipse, et réciproque au carré de la distance à ce point. Malgré cette distinction capitale, l'expérience de Hooke était importante et utile, comme donnant un exemple sensible de la composition des mouvements. Huit ans plus tard, en 1674, Hooke présenta l'ensemble de ses idées d'une manière bien plus explicite et bien plus complète, à la fin d'une dissertation intitulée *Essai pour prouver le mouvement de la terre par des observations* (1). « J'exposerai, dit-il, « un système du monde, qui diffère à beau-
« coup d'égards de tous ceux qui sont jusqu'à

(1) Birch's *Hist. of royal society*, t. 2, p. 70.

(2) Birch's *Hist. of royal society*, t. 2, p. 90.

(1) *An attempt to prove the motion of the Earth from observations*, Londres, 1674, in-4°. Le procédé indiqué par Hooke pour prouver le mouvement de la terre consiste à observer, à diverses époques de l'année, le passage d'une même étoile dans une longue lunette fixée verticalement, ou dont la verticalité peut être constamment reconnue et corrigée ; et de voir si la distance zénithale de l'astre qui se trouve ainsi dégagée des changements accidentels de la réfraction reste invariablement constante. La longue lunette ainsi disposée est précisément notre secteur zénithal actuel ; et la méthode d'observation est exactement celle qui, employée depuis par Bradley, et suivie pendant dix-huit ans avec une infatigable constance, lui fit découvrir l'aberration de la lumière, ainsi que la mutation de l'axe terrestre. Bien plus, Hooke lui-même eut dans les mains ces deux grandes découvertes ; car, trois observations de l'étoile brillante du dragon, faites en juillet, août et octobre 1669, lui offrirent des différences très-sensibles dans les distances zénithales. Mais, persuadé de l'idée qu'il s'était formée, que l'orbe terrestre devait offrir ainsi une parallaxe appréciable, il crut, sans autre examen, que ces variations de distances en étaient une preuve suffisante comme une conséquence nécessaire. Il ne chercha donc point à les suivre pour constater leur loi, qui lui aurait fait découvrir son erreur ; et ce fut ainsi que la vraie cause du phénomène lui échappa.

« présent connus, et qui est en tout point con-
 « forme aux lois ordinaires de la mécanique.
 « Il est fondé sur trois suppositions. La première,
 « c'est que tous les corps célestes, sans excep-
 « tion, exercent un pouvoir d'attraction ou de
 « pesanteur dirigé vers leur centre, en vertu
 « duquel non-seulement ils retiennent leurs
 « propres parties et les empêchent de s'échapper
 « dans l'espace, comme nous voyons que le fait
 « la terre, mais encore ils attirent aussi tous les
 « autres corps célestes qui se trouvent dans la
 « sphère de leur activité. D'où il suit, par exem-
 « ple, que non-seulement le soleil et la lune
 « agissent sur la marche et le mouvement de la
 « terre, comme la terre agit sur eux, mais que
 « Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne ont
 « aussi par leur pouvoir attractif une influence
 « considérable sur le mouvement de la terre, de
 « même que la terre en a une puissante sur les
 « mouvements de ces corps. La seconde suppo-
 « sition est que tous les corps, une fois mis en
 « mouvement uniforme et rectiligne, persistent
 « à se mouvoir ainsi indéfiniment en ligne droite,
 « jusqu'à ce que d'autres forces viennent plier et
 « fléchir leur route, suivant un cercle, une el-
 « lipse ou quelque autre courbe plus composée.
 « La troisième supposition est que les pouvoirs
 « attractifs s'exercent avec plus d'énergie à me-
 « sure que les corps sur lesquels ils agissent
 « s'approchent du centre dont ils émanent. Main-
 « tenant, quels sont les degrés successifs de cet
 « accroissement pour des distances diverses ?
 « C'est ce que je n'ai pas encore déterminé *par*
 « *expérience* (1). Mais c'est une idée qui, étant
 « suivie comme elle mérite de l'être, ne peut
 « manquer d'être fort utile aux astronomes pour
 « réduire tous les mouvements célestes à une
 « règle certaine; ce qui, je crois, ne pourra ja-
 « mais s'obtenir autrement. Ceux qui connaissent
 « la théorie des oscillations du pendule et du
 « mouvement circulaire comprendront aisément
 « sur quels fondements repose le principe général
 « que j'énonce, et ils sauront trouver dans la
 « nature les moyens d'en établir le véritable ca-
 « ractère physique. Je ne veux ici que l'indiquer
 « à ceux qui ont le temps et la faculté de suivre
 « plus loin cette recherche, et qui réuniront la
 « science du calcul au talent de l'observation,
 « souhaitant ardemment que ce principe soit dé-
 « veloppé, et ayant moi-même en main d'autres
 « recherches que je désire terminer d'abord, ce
 « qui m'empêche de m'en occuper pour le mo-
 « ment. Mais j'ose promettre à celui qui réussira
 « dans cette entreprise qu'il trouvera dans ce
 « principe la cause déterminante des plus grands
 « mouvements que l'univers nous offre; et que

« son développement complet sera la véritable
 « perfection de l'astronomie. » Sans vouloir nul-
 « lement affaiblir ce qu'il y a de remarquable dans
 l'expression si nette et si précise de ces idées à
 une telle époque, il faut cependant faire observer
 que l'on n'y trouve aucun résultat mesuré, et
 qu'elles ne comprennent aucune notion à laquelle
 on ne pût s'élever par de simples inductions phy-
 siques. Je ne parle point seulement de la loi de
 la force, qui n'est pas indiquée; j'ai dit que Hooke
 la supposait réciproque au carré de la distance.
 Mais d'autres avant lui, Boulliau entre autres,
 avaient établi la même supposition sur de simples
 considérations métaphysiques (1); Halley le fit
 encore de même après Hooke et Boulliau; et la
 preuve que Hooke ne l'avait pas fait autrement,
 c'est qu'il dit lui-même n'avoir pas encore vé-
 rifié la loi de décroissement de la force attractive
par expérience; car il ne se serait pas ainsi exprimé,
 s'il eût découvert cette loi directement, et en ap-
 pliquant aux orbites observées les théorèmes de
 Huyghens sur les forces centrifuges, puisque alors
 l'expérience se fût trouvée toute faite; et la loi
 du carré ainsi obtenue n'aurait pas eu besoin
 d'autre vérification. Quant à la généralisation de
 l'idée de la gravité, et à son extension à tous les
 corps célestes avec un décroissement d'intensité
 dépendant des distances, on la trouve formelle-
 ment exprimée, dès 1666, par Borelli, dans son
 ouvrage sur les satellites de Jupiter (2); et, non-
 seulement il l'énonce comme principe, mais il
 explique très-bien comment les planètes peuvent
 être retenues et suspendues dans le vide, autour
 du soleil, de même que les satellites autour de
 leur planète, par l'action d'un pareil pouvoir
 continuellement et exactement balancé par la
 force centrifuge née du mouvement de circula-
 tion, sans qu'il soit désormais besoin de re-
 courir aux cieus solides d'Aristote ou aux tour-
 billons de Descartes, pour empêcher ces corps de
 s'échapper. Borelli va même jusqu'à vouloir dé-
 duire, de cette combinaison de forces, le mouve-
 ment en ellipse et les inégalités des satellites,
 qu'il considère comme en partie produites par
 l'action secondaire du soleil; et, quoiqu'il lui fût
 impossible d'établir alors ces déductions d'une
 manière rigoureuse, puisqu'il n'avait ni la loi de
 la force à diverses distances, ni les théorèmes sur
 les forces centrales, donnés six ans après par
 Huyghens, il y a encore du mérite à avoir deviné,
 peut-être indiqué le premier, la possibilité de le
 faire. Aussi verra-t-on tout à l'heure que Newton
 attribue à Borelli l'honneur de cette première
 idée sur l'extension du principe de la pesanteur
 et sur son application aux mouvements plané-
 taires; et Huyghens lui rend la même justice dans
 son *Cosmotheoros*, où il cite ces *aperçus* heureux

(1) Comme ceci est très-important pour faire apprécier ce que Hooke pouvait savoir de l'attraction à cette époque, je rapporterai ici textuellement ses propres expressions: « *Now what these several degrees are, I have not yet EXPERIMENTALLY VERIFIED; but it is a notion, etc.* »

(1) Bullialdus, *Astronomia philolaica*.

(2) *Theoricæ medicarum planetarum ex causis physicis deductæ*, Florence, 1666. C'est ce même Borelli qui est aussi l'auteur du célèbre ouvrage *De motu animalium*.

immédiatement avant de parler des *Démonstrations* de Newton (1). Il n'est donc nullement impossible en soi que Hooke eût été conduit aux mêmes pensées par des considérations de même nature, c'est-à-dire purement physiques ; et l'on verra plus loin des motifs qui rendent ce soupçon extrêmement vraisemblable. Au reste, de quelque manière qu'il se fût formé ses opinions, il est certain qu'en 1679 il les adoptait comme positives, puisqu'en écrivant à Newton sur la question du mouvement des projectiles, il présentait l'ellipse excentrique comme la conséquence d'une gravité réciproque au carré des distances au centre de la terre. Ce rapprochement remarquable ne pouvait manquer de frapper un esprit qui avait depuis si longtemps et si constamment fixé ses pensées sur les mouvements célestes. Aussi Newton s'empressa, comme nous l'avons dit, de l'examiner par le calcul ; et il trouva qu'il était fondé, c'est-à-dire qu'une force attractive émanée d'un centre et agissant réciproquement au carré des distances, fait nécessairement décrire au corps qu'elle sollicite une ellipse ou en général une section conique dont le centre occupe un des foyers ; et non-seulement pour la forme de l'orbite, mais pour la vitesse en chaque point, les mouvements produits par une telle force sont exactement pareils aux mouvements planétaires. C'était là évidemment le secret du système du monde. Mais il restait toutefois à expliquer ou à faire disparaître cette singulière discordance que le mouvement de la lune avait offerte à Newton, lorsqu'en 1665 il avait voulu étendre jusqu'à elle la gravité terrestre en l'affaiblissant avec la distance suivant cette même loi. Aussi malgré tout ce que les autres inductions semblaient présenter de vraisemblance, Newton se retint encore et garda en lui-même sa découverte. Enfin, trois ans après, et à ce que l'on peut conjecturer, vers le mois de juin 1682, se trouvant à Londres à une séance de la société royale, on vint à parler de la nouvelle mesure d'un degré terrestre, récemment exécutée en France par Picard ; et l'on donna beaucoup d'éloges aux soins qu'il avait employés pour la rendre exacte. Newton, s'étant fait communiquer la longueur du degré résultant de cette mesure, revint aussitôt chez lui ; et, reprenant son premier calcul de 1665, il se mit à le refaire avec ces nouvelles données. Mais à mesure qu'il avançait, comme l'effet plus avantageux des nouveaux nombres se faisait sentir, et que la tendance favorable des résultats vers le but désiré devenait de plus en plus évidente, il se trouva tellement ému, qu'il ne put continuer davantage son calcul, et pria un de ses amis de l'achever (2). Cette fois l'accord du résultat théorique avec l'observation ne permettait plus aucun doute. L'effort de la pe-

santeur à la surface de la terre, tel qu'il se conclut des expériences sur la chute des corps, étant appliqué à la lune avec un affaiblissement proportionnel au carré des distances au centre de la terre, se trouvait presque identiquement égal à la force centrifuge de la lune, conclue de sa vitesse de circulation et de son éloignement observés. La petite différence qui restait encore entre ces deux résultats était même un nouvel indice d'exactitude ; car, en supposant un pouvoir attractif émanant de tous les corps célestes et réciproque au carré de leurs distances aux corps qu'ils attirent, le mouvement de la lune ne doit pas seulement dépendre de sa pesanteur vers la terre ; il doit être aussi influencé par l'action du soleil ; et cet effet, quoique excessivement affaibli par la distance, doit entrer pour quelque chose dans les résultats. Aussi Newton ne douta plus ; et ce grand génie, qui pendant tant d'années s'était tenu en suspens sur une loi qui ne lui avait pas semblé rigoureusement conforme à la nature, ne l'eut pas plutôt reconnue pour véritable qu'il en pénétra dans l'instant les conséquences les plus éloignées et les suivit toutes avec une force, une continuité et une hardiesse de pensée dont il ne s'était jamais vu, dont il ne se verra peut-être jamais d'exemple chez un mortel. Car quel autre aura désormais à démontrer le premier des vérités de cet ordre ? Toutes les parties de la matière gravitent les unes vers les autres avec une force proportionnelle à leurs masses, et réciproque au carré de leurs distances mutuelles ; cette force retient les planètes et les comètes autour du soleil, comme chaque système de satellites autour de sa planète principale ; et, par la communication universelle d'influences qu'elle établit entre les parties matérielles de tous ces corps, elle détermine la nature de leurs orbites, la forme de leurs masses, les oscillations des fluides qui les recouvrent et leurs moindres mouvements, soit dans l'espace soit sur eux-mêmes, tout cela conformément aux lois observées ! Qui pourra jamais donner la solution de questions naturelles plus élevées que celles-ci ? Trouver la masse relative des différentes planètes, déterminer les rapports des axes de la terre, montrer la cause de la précession des équinoxes, trouver la force du soleil et de la lune pour soulever l'Océan ! Telle fut la grandeur et la sublimité des objets qui s'ouvrirent aux méditations de Newton, après qu'il eut connu la loi fondamentale du système du monde. Doit-on s'étonner s'il en fut ému jusqu'à ne pas pouvoir achever la démonstration qui l'en assurait ? C'est alors qu'il dut se sentir heureux de tant d'études profondes qu'il avait faites sur le mode d'action de toutes les forces naturelles, de tant de recherches expérimentales qu'il avait exécutées pour en connaître, pour en mesurer exactement les effets divers ; enfin et surtout de ce calcul nouveau qu'il s'était créé et par lequel il lui devenait pos-

(1) *Cosmotheoros*, liv. 2, p. 141, la Haye, 1698.

(2) Robison, *Elements of natural philosophy*, t. 1^{er}, p. 288

sible d'atteindre les phénomènes les plus composés, d'en mettre en évidence les éléments simples, d'obtenir ainsi les forces abstraites qui les produisent, pour redescendre ensuite, par la connaissance de ces forces, aux détails de tous les effets ; car avec le même génie, s'il n'eût pas possédé tous ces moyens d'exploration, le développement de sa découverte lui eût été impossible ou du moins il fût demeuré toujours incomplet et borné. Mais il les possédait et n'avait plus qu'à en faire usage. Il voyait ainsi la pensée de toute sa vie réalisée et l'objet constant de ses desirs atteint ; il se plongeait désormais tout entier dans la jouissance de cette contemplation délicieuse. Pendant deux ans que Newton employa pour préparer et développer l'immortel ouvrage des *Principes de la philosophie naturelle*, où tant de découvertes admirables sont exposées, il n'exista que pour calculer et penser ; et, si la vie d'un être soumis aux besoins de l'humanité peut offrir quelque idée de l'existence pure d'une intelligence céleste, on peut dire que la sienne présenta cette image. Souvent, perdu dans la méditation de ces grands objets, il agissait sans songer qu'il agit et sans que sa pensée semblât conserver aucun lien avec son corps. On rapporte que plus d'une fois, commençant à se lever, il s'asseyait tout à coup sur son lit, arrêté par quelque pensée, et demeurait ainsi à moitié nu pendant des heures entières, suivant toujours l'idée qui l'occupait. Il aurait même oublié de prendre de la nourriture si on ne l'en eût fait souvenir ; et même, quand ce besoin se faisait sentir, il n'eût pas été impossible de lui persuader qu'il était satisfait (1). Ce fut avec un pareil travail, et par l'effort non interrompu de la méditation la plus solitaire et la plus profonde, que Newton, Newton même, put développer toutes les vérités qu'il avait conçues et qui étaient autant de déductions de sa première découverte ; de sorte que l'on peut voir par son exemple à quelles pénibles conditions l'intelligence humaine, même la plus sublime, peut pénétrer profondément dans les mystères de la nature et parvenir à lui arracher la vérité. Au reste, lui-même reconnaissait volontiers cette inévitable nécessité de la constance et de la continuité dans l'exercice de l'attention pour développer le pouvoir de l'intelligence ; car un jour, comme on lui demandait de quelle manière il était parvenu à ses découvertes, il répondit : « En y pensant toujours ; » et une autre fois il expliquait ainsi son mode de travail : « Je « tiens, disait-il, le sujet de ma recherche con-

« stamment devant moi, et j'attends que les premières lueurs commencent à s'ouvrir lentement « et peu à peu jusqu'à se changer en une clarté « pleine et entière. » Quelle vive et naïve peinture du génie attendant le moment de l'inspiration ! Il exprime encore le même sentiment dans une lettre adressée au docteur Bentley : « Croyez-« moi, lui dit-il, si mes recherches ont produit « quelques résultats utiles, ils ne sont dus qu'au « travail et à une pensée patiente. » Avec des goûts et des habitudes pareils, on conçoit que la possession complète de lui-même et de ses propres idées devait être sa jouissance la plus vive. Aussi, malgré l'importance des résultats qu'il avait déjà obtenus, Newton ne se pressait point de s'en assurer la possession par la publicité ; et peut-être aurait-il tardé pendant longtemps encore à les révéler, si une circonstance accidentelle ne l'avait décidé à s'y résoudre (1). Vers le commencement de l'année 1684, un des plus grands astronomes de l'Angleterre, et en même temps un des esprits les plus éclairés et les plus actifs qui aient cultivé les sciences, Halley, avait imaginé d'employer les théorèmes de Huyghens sur les forces centrifuges pour déterminer la tendance que les différentes planètes ont à s'éloigner du soleil, en vertu des révolutions qu'elles exécutent autour de cet astre dans leurs orbites considérées comme circulaires ; et, d'après les rapports découverts par Kepler entre les temps de ces révolutions et les grands axes des orbites, il avait reconnu que ces tendances étaient réciproques au carré des distances de chaque planète au soleil ; de sorte que l'attraction que cet astre exerçait sur elles pour les retenir devait varier aussi suivant cette même loi. C'était précisément l'idée que Newton avait eue dès 1666, et dont il avait tiré la même conséquence. Mais il y avait encore bien loin de là jusqu'au calcul rigoureux des mouvements curvilignes d'après la force supposée connue. Halley le sentit ; et, ayant vainement tenté de franchir ce pas difficile, il consulta Hooke, chez le chevalier Wren, mais sans pouvoir en tirer aucune lumière, quoique Hooke se vantât devant tous les deux d'avoir résolu complètement cette grande question. Enfin, impatient de voir développer une idée qui lui paraissait à juste titre devoir être si utile et si féconde, Halley se rendit exprès à Cambridge, vers le mois d'août 1684, pour en conférer avec Newton. Ce fut alors que celui-ci lui montra un écrit qu'il avait composé sous le

(1) Un jour le docteur Stukley, ami particulier de Newton, étant allé dîner avec lui, attendit longtemps qu'il sortit de son cabinet, où il était renfermé. Enfin, pressé par le besoin, le docteur se résolut à manger d'un poulet qui se trouvait déjà placé sur la table ; après quoi il remit les restes sur le plat et y plaça aussi une cloche de métal qui servait à le couvrir. Enfin, plusieurs heures s'étant écoulées, Newton parut et se mit à table, en témoignant qu'il avait grand-faim. Mais lorsque, ayant levé la cloche, il vit les restes du poulet découpé : « Ah ! dit-il, je « croyais n'avoir pas dîné, mais je vois que je me trompais ! »

(1) L'époque des premières communications faites par Newton à la société royale de ses découvertes sur la gravitation universelle est rapportée dans le *Commercium epistolicum*, pièce 71, à la fin de l'année 1683 ; et les biographes ont généralement suivi cette autorité, mais c'est une erreur. L'*Histoire de la société royale*, par Birch, ne fait aucune mention de Newton pendant l'année 1683 ; et les communications dont il s'agit y sont relatées dans tous leurs détails à la fin de l'année 1684. Il est tout simple que cette erreur ait pu se glisser dans le *Commercium epistolicum*, écrit un grand nombre d'années après cette époque (voy. Birch's *Hist. of royal society*, t. 4, p. 347, 370, 479).

titre de *Traité du mouvement*, et dans lequel se trouvait la solution désirée. C'est ce traité qui, avec quelques additions, a depuis formé les deux premiers livres des *Principes de la philosophie naturelle*; et il paraît qu'à cette époque Newton en avait déjà introduit et expliqué quelques parties dans ses leçons publiques à Cambridge. Halley, ravi de voir ses espérances réalisées, sollicita Newton de lui confier une copie de son manuscrit pour l'insérer dans les registres de la société royale, afin de lui assurer l'honneur d'une si grande découverte; et, quoique tout ce qui était arrivé précédemment inspirât à Newton une extrême répugnance pour s'exposer encore dans cette arène des tracasseries littéraires, où il avait déjà une fois perdu son temps et son repos, Halley, à force d'instances, réussit à le persuader. De retour à Londres, il annonça cette bonne nouvelle à la société royale, qui fit réitérer la même demande par Aston, alors son secrétaire. Mais, quoique Newton eût tenu personnellement à Halley sa promesse en lui envoyant la copie de son traité, il ne désira point qu'on le communiquât, ayant encore plusieurs choses à y terminer (1). Ce fut seulement l'année suivante (le 28 avril 1686) que le docteur Vincent présenta en son nom cet ouvrage, qui devait faire une si grande révolution dans les sciences. Newton l'avait dédié à la société royale, qui sut apprécier un pareil hommage. Elle décida que l'ouvrage serait aussitôt imprimé à ses frais, et fit adresser à l'auteur, par Halley, une lettre de remerciement conçue dans les termes les plus honorables. Mais Hooke, qui probablement avait depuis longtemps conçu et agité dans son esprit des idées pareilles sans avoir pu les réaliser, n'eut pas plutôt connu l'objet du traité de Newton et entendu les éloges dont on l'accueillait, qu'il réclama la priorité de la découverte de la loi de l'attraction réciproque au carré des distances. Sa récrimination à cet égard fut si violente, que Halley crut devoir la soumettre à Newton dans sa réponse officielle, en ajoutant que Hooke paraissait attendre de lui qu'il reconnût cette priorité dans la préface de l'ouvrage. Nous rapporterons ici textuellement la réponse de Newton, écrite le 26 juin 1686, parce qu'on y voit parfaitement quel avait été le progrès et le développement de ses idées dans cette importante recherche (2). « Pour vous faire con-

« naître au juste, lui dit-il, l'affaire qui existe
« entre M. Hooke et moi, je vais vous raconter
« ce qui s'est passé dans notre correspondance
« autant que je m'en pourrai souvenir, car il y
« a longtemps que nous ne nous sommes écrit.

« Je suis intimement persuadé, par plusieurs cir-
« constances, que le chevalier Wren connaissait
« la loi du carré des distances lorsque je lui
« rendis visite (1); et par conséquent M. Hooke,
« qui a commencé à en parler dans son livre
« intitulé *Cometa*, en 1678, se trouvera être le
« dernier de nous trois qui l'ait connue. Je vou-
« lais vous développer tout cela en détail dans
« cette lettre; mais comme ce serait un travail
« sans objet, je me bornerai à vous marquer les
« circonstances principales de l'affaire. La pre-
« mière est que je n'ai jamais étendu la loi du
« carré des distances au-dessous de la surface
« de la terre, et, avant une certaine démonstra-
« tion que je trouvai l'année dernière (1685),
« j'avais soupçonné qu'elle ne s'étendait pas
« même exactement jusque-là (2); c'est pourquoi
« je n'en fis jamais usage dans la théorie des
« projectiles, que je considérais indépendamment
« des mouvements célestes. Ainsi, lorsque nous
« nous écrivîmes, M. Hooke et moi, comme nos
« lettres roulaient sur le mouvement des projec-
« tiles, qui a lieu de la surface au centre, il ne
« pouvait pas conclure de mes lettres que j'igno-
« rais la théorie des mouvements qui se passent
« dans les cieux. En outre, ce qu'il me dit de la
« loi du carré des distances était erroné en ce
« point qu'il l'étendait de la surface au centre de
« la terre; de sorte qu'il n'est pas loyal de vouloir
« aujourd'hui me contraindre à confesser, par un
« écrit imprimé, que j'ignorais l'existence de cette
« loi dans les cieux, uniquement parce qu'il me
« l'a dite dans le cas des projectiles et parce
« qu'il lui plaît de m'accuser de l'avoir ignorée.
« Dans ma réponse à sa première lettre, je re-
« fusai de continuer avec lui une correspondance,
« lui disant que j'avais laissé de côté les recher-
« ches scientifiques; et, pour adoucir ce refus,
« je lui adressai mon projet d'expérience sur les
« projectiles, plutôt esquissé que fini avec soin,

(1) C'était probablement en 1671, lorsque Newton fut élu membre de la société royale de Londres.

(2) Newton veut sans doute parler ici de l'idée qu'il s'était faite, d'après son calcul de 1666, et qu'il avait gardée depuis cette époque jusqu'au moment où il connut une meilleure mesure de la terre. Car ayant alors tenté de ramener la pesanteur qui sollicite la lune à l'intensité qu'elle devrait avoir sur la surface terrestre, d'après le décroissement que suivent les forces centrales des planètes à diverses distances du soleil, c'est-à-dire d'après la loi du carré des distances, et ayant trouvé que cette réduction donnait une valeur différente de celle qui est réellement observée dans la chute des corps, il dut croire et paraît avoir cru en effet que quelque autre force, assujettie à une loi de décroissement plus rapide que la première, s'ajoutait à elle dans les phénomènes; ce qui rendait cette seconde force insensible à de grandes distances du centre, telles que celle de la lune à la terre et des corps célestes au soleil, quoiqu'elle devint sensible à des distances plus petites, telles que celle du rayon terrestre. Newton n'a pu revenir de cette opinion qu'après son second calcul; et l'on voit par sa lettre que ce n'est qu'en 1685 qu'il l'a tout à fait abandonnée. Ce n'est donc que depuis cette époque qu'il put étendre la même loi d'attraction à toutes les particules de la matière; car, ainsi que Laplace en a fait le premier la remarque, parmi toutes les lois qui peuvent rendre l'attraction nulle à une distance infinie, celle du carré est la seule dans laquelle l'attraction d'une sphère sur un point extérieur est la même que si la masse de la sphère était réunie à son centre; et c'est par conséquent la seule aussi qui puisse s'appliquer sans modifications à tous les points placés hors des surfaces des corps attirants.

(1) Du moins c'est ainsi qu'il s'exprime dans sa réponse à Aston, écrite le 23 février 1685 (Birch, *Hist. of royal society*, t. 4, p. 370). Il s'excuse sur ce qu'il lui a fallu plus de temps qu'il ne croyait; et même il se plaint d'en avoir perdu une partie en tentatives inutiles. On verra plus loin que ces tentatives avaient pour objet le mouvement des comètes, dont il n'avait pas encore achevé la théorie.

(2) Lettres originales de Newton, rapportées dans la *Biographie britannique*, art. HOOKE, p. 2659.

« espérant que je n'entendrais plus parler de lui.
 « Je pus à peine me résoudre à répondre à sa se-
 « conde lettre; je ne répondis point à la troisième,
 « étant alors occupé d'autres affaires et ne son-
 « geant à des matières de sciences qu'autant que
 « ses lettres m'y engageaient; d'où l'on peut bien
 « admettre qu'en lui écrivant je pouvais n'avoir
 « pas mes idées, sur ces objets, tout à fait pré-
 « sentes. Mais, par les mêmes raisons qu'il me
 « suppose ignorant la loi du carré des distances,
 « c'est-à-dire parce que je n'en ai pas parlé dans
 « mes lettres, il pourrait aussi bien supposer que
 « j'ignorais également toute cette théorie d'une
 « gravitation universelle que j'ai lue dans ses
 « ouvrages, puisque nous n'en avons pas parlé
 « non plus. Dans un écrit que je composai, je ne
 « sais plus au juste en quelle année, mais cer-
 « tainement avant que j'eusse aucune correspon-
 « dance avec M. Oldenburg, c'est-à-dire il y a
 « plus de quinze ans, les tendances des planètes
 « vers le soleil se trouvant calculées réciproque-
 « ment aux carrés de leurs distances à cet astre,
 « et la proportion de la gravité terrestre à la
 « tendance de la lune pour s'éloigner du centre
 « de la terre y est également déterminée, quoi-
 « que non pas assez exactement. Lorsque Huy-
 « ghens publia son traité *De horologio oscillatorio*
 « (en 1672), il m'en envoya un exemplaire. Dans
 « la lettre de remerciement que je lui adressai, je
 « fis un éloge particulier de ces théorèmes, qu'il
 « a placés à la fin (1), à cause de leur utilité pour
 « calculer la tendance de la lune à s'éloigner de
 « la terre, celle de la terre pour s'éloigner du

« soleil, ainsi que pour résoudre une question
 « relative à la constance d'aspect de la lune et
 « assigner une limite à la parallaxe solaire; ce
 « qui montre qu'à cette époque j'avais mon atten-
 « tion tournée vers les forces centrifuges des
 « planètes, résultantes de leur mouvement cir-
 « culaire, et que j'en comprenais la théorie; et
 « par conséquent, lorsque, bientôt après, M. Hooke
 « proposa solennellement la question de la recher-
 « che de ses forces, dans son *Essai pour prouver*
 « *le mouvement de la terre*, si je n'avais pas connu
 « alors la raison du carré des distances, je n'au-
 « rais pu manquer de la découvrir. Il y a environ
 « dix ans que j'envoyai à la société royale une
 « hypothèse (1) insérée alors dans ses registres
 « et dans laquelle j'indiquais une cause générale
 « de gravitation vers la terre, le soleil. les pla-
 « nètes, de laquelle les mouvements célestes de-
 « vaient dépendre; et, d'après la nature même
 « de cette hypothèse, l'énergie de la force hors
 « des corps ne peut être que la raison inverse
 « du carré des distances. Or, j'espère que l'on
 « ne prétendra pas me forcer aujourd'hui de
 « reconnaître que j'ignorais les conditions ma-
 « thématiques les plus évidentes de l'hypothèse
 « que je présentais. Mais enfin, supposé que j'aie
 « reçu cette loi de M. Hooke, j'y aurais encore
 « autant de droit qu'à l'ellipse : car, de même
 « que Keppler reconnut l'orbite pour n'être point
 « exactement circulaire, mais ovale, et la soup-
 « çonna elliptique, ainsi M. Hooke, sans connaître
 « ce que j'ai trouvé *depuis les lettres qu'il m'a écrites*,
 « ne peut pas savoir autre chose, sinon que la
 « raison du carré des distances est vraie *sensible-*
 « *ment (quaproxime)*, à de grandes distances du
 « centre; et il a pu seulement soupçonner qu'elle
 « est telle exactement; et encore s'est-il trompé
 « dans ce soupçon, quand il l'a étendue depuis
 « la surface jusqu'au centre : au lieu que Keppler
 « ne s'est point trompé pour l'ellipse, et ainsi
 « Keppler a fait plus pour celle-ci que M. Hooke
 « pour la loi du carré. Il y a une objection si
 « forte contre l'exactitude de cette proportion,
 « que, sans mes démonstrations qui sont encore
 « inconnues à M. Hooke, aucun physicien judi-
 « cieux ne voudrait la reconnaître pour exacte (2),

(1) Ce sont les théorèmes sur les forces centrales; et la lettre dont Newton parle ici est imprimée dans ses *Œuvres*, t. 4, p. 342, édition de Horsley. Cette lettre offre une particularité assez curieuse dans la manière dont elle est rédigée. Après avoir loué les théorèmes de Huyghens, à cause de l'utilité dont ils peuvent être dans les problèmes relatifs au système du monde, Newton cite comme exemple l'usage qu'on en peut faire pour savoir si la constance d'aspect de la lune peut être attribuée à ce que l'hémisphère qu'elle nous cache aurait une plus grande tendance que l'autre pour s'éloigner de la terre; et il ajoute que, dans cette supposition, il résultera du mouvement de la terre autour du soleil que sa plus grande distance au soleil est à la plus grande distance de la lune à la terre, dans un rapport moindre que 10,000 à 56. Or, on voit clairement qu'une pareille conséquence ne saurait jamais sortir de l'hypothèse que Newton vient d'indiquer; car elle conduirait uniquement à comparer les forces centrifuges relatives des deux hémisphères de la lune dans leur seul mouvement autour de la terre. Aussi les nombres donnés par Newton sont-ils le résultat d'une recherche toute différente : car ils expriment le rapport des distances de la lune au soleil et à la terre dans l'hypothèse où les forces centrifuges de ce satellite, relativement à ces deux corps, seraient supposées égales entre elles, rapport qui peut en effet se calculer d'après les temps connus qu'il emploie pour circuler autour de chacun d'eux, et qui est précisément tel que Newton le donne. Mais l'application imprévue et inexplicable de ces nombres, à une question si différente de celle que le sens des paroles indique, est une circonstance assez singulière pour mériter qu'on la remarque. Newton aurait-il voulu par là déposer pour ainsi dire dans les mains de Huyghens même une preuve positive, quoique inaperçue, des applications réelles qu'il avait tentées et auxquelles Huyghens pouvait désormais être conduit, aussi bien que lui après la découverte de ses théorèmes? Dans cette même lettre, Newton dit qu'il a cru ainsi autrefois que la raison pour laquelle la lune nous présente toujours la même face tient à l'effort plus grand que fait le côté opposé pour s'éloigner de la terre, mais que depuis il en a découvert une meilleure cause : d'où l'on voit qu'à cette époque il possédait déjà la véritable explication de la libration optique, qu'il communiqua depuis à Mercator, et que celui-ci publia comme la tenant de Newton.

(1) C'est l'hypothèse sur la constitution et les propriétés de l'éther, qu'il joignit à son second travail sur la lumière et dont nous avons rendu compte plus haut.

(2) L'objection dont Newton veut parler ne consiste-t-elle pas dans les irrégularités des mouvements de la lune, qui semblent l'écarter tout à fait de la loi du carré des distances, tandis qu'elles en deviennent une conséquence calculable quand on les considère comme des perturbations produites par l'action du soleil? La preuve la plus délicate que Newton pût donner de l'exactitude de la proportion du carré des distances, c'est le repos presque absolu des aphélie planétaires. Or, ce repos étant sensiblement troublé dans l'orbite de la lune, on pouvait en inférer que la loi du carré des distances n'y est pas observée; et cette objection ne peut être levée qu'en montrant comment l'action perturbatrice du soleil fait mouvoir l'orbite lunaire. Peut-être aussi Newton veut-il faire allusion à la nécessité où l'on est d'avoir égard à l'action du soleil sur la lune et la terre pour obtenir la véritable force qui sollicite la lune, et pouvoir ainsi accorder rigoureusement cette force avec la pesanteur terrestre diminuée selon la loi du carré des distances.

« Ainsi, d'après les titres que je viens d'exposer, « je prétends avoir fait autant pour la loi des « distances que pour l'ellipse et avoir autant de « droit à la première, qu'elle vienne de M. Hooke « ou de tout autre, que j'en ai à la seconde, qui « vient de Kepler; de sorte que sur ce point « M. Hooke peut modérer ses prétentions. L'é- « preuve imprimée que vous m'envoyez me pa- « raît bien (1). J'avais d'abord le dessein de « diviser l'ouvrage en trois livres. Le second, « qui est court, a été fini l'été dernier (1685) (2). « Il ne reste plus qu'à le transcrire et à dessiner « les figures exactement. J'ai pensé depuis à « quelques autres propositions qui s'y rapportent ; « mais je puis aussi bien les donner à part. Dans « le troisième livre, il manque la théorie des co- « mètes (3) : j'ai perdu, l'automne dernier, deux « mois entiers à des calculs inutiles sur cet objet, « faute d'une bonne méthode ; ce qui me fit en- « suite revenir au premier livre et y joindre plu- « sieurs propositions nouvelles que j'avais trou- « vées l'hiver dernier, tant sur les comètes que « sur d'autres objets. J'ai maintenant le dessein « de supprimer ce troisième livre. La physique « est aujourd'hui devenue une princesse si im- « pertinemment litigieuse, qu'il vaudrait autant « être engagé dans des poursuites judiciaires que « d'avoir affaire avec elle. Je l'avais déjà trouvée « telle autrefois, et à présent, ne me voilà pas « plutôt rapproché d'elle, qu'elle me cause encore « des tracasseries. Les deux premiers livres sans « le troisième ne justifieront pas aussi bien le « titre de *Philosophie naturalis principia mathe- « matica*, et c'est pourquoi j'y avais substitué « celui-ci : *De motu corporum*. Mais, en y réflé- « chissant, je conserverai le premier : cela aidera « à la vente du livre, qui est maintenant devenu « le vôtre. » Puis dans un *Post-scriptum* il ajoute (4) : « Après avoir terminé ma lettre, j'ai appris d'une « personne présente à vos séances que M. Hooke « y a fait un grand bruit, prétendant que je tiens « tout de lui et demandant que la société lui « fasse rendre justice sur ce point. Cette conduite « envers moi est aussi étrange que non méritée ; « de sorte qu'elle m'oblige, pour établir le point « de droit, à vous dire de plus qu'il a publié en « son nom l'hypothèse même de Borelli : et cet « acte de se l'être appropriée et de l'avoir com- « plétée comme sienne est l'unique fondement « de toutes ses réclamations. Borelli a fait quel- « que chose et a écrit modestement ; lui n'a rien « fait, et cependant il s'est exprimé comme s'il « savait tout et qu'il eût tout approfondi, excepté « ce qui exigeait l'ennuyeux tracé des observa- « tions et des calculs, s'excusant de ce travail

« sur d'autres occupations importantes. Le tour « n'est-il pas admirable ? De pauvres mathéma- « ticiens qui découvrent les vérités, qui les déve- « loppent et les établissent, devront se contenter « d'être considérés comme des calculateurs arides « et de vrais manœuvres, tandis qu'un autre, « qui ne fait rien que de former des prétentions « sur toutes choses et s'accrocher à tout ce qui « se fait, s'attribuera exclusivement tout ce qui « est invention, tant dans ceux qui le suivent « que dans ceux qui l'ont précédé ! Les lettres « qu'il m'écrivait étaient sur ce ton-là. Il me « disait que l'action de la gravité sur les corps « qui tombent était réciproque au carré de leur « distance au centre de la terre ; que la trajec- « toire décrite autour du centre serait une ellipse ; « que c'était ainsi qu'il fallait considérer les « mouvements célestes, et qu'il l'avait fait de « cette manière, précisément comme s'il eût tout « découvert et calculé minutieusement ; et, sur « cette belle instruction qu'il me donnait, il me « faudrait aujourd'hui confesser par l'impression « que je tiens tout de lui et que je n'ai fait que « m'exercer à calculer, démontrer et écrire sur « les inventions de ce grand homme. Cependant, « après tout, des trois choses qu'il m'a dites, la « première est fausse ; la seconde l'est aussi, et « la troisième est plus qu'il ne savait ou ne pou- « vait affirmer. Encore je ne conçois pas de quel « droit il peut la réclamer comme sienne : car, « d'une part, Borelli a écrit bien avant lui que « les planètes se meuvent dans des ellipses en « vertu d'une tendance vers le soleil, tendance « analogue au magnétisme et à la gravité. De « même Boulliau a écrit que toutes les forces « centrales dirigées vers le soleil et dépendantes « d'une propriété de la matière devaient suivre « la raison réciproque du carré des distances, « employant pour cela précisément le même ar- « gument par lequel vous-même avez prouvé, « dans les *Transactions philosophiques*, la néces- « sité de cette loi relativement à la pesanteur « terrestre. » Le reste de la lettre n'offre plus « aucun document historique ; c'est pourquoi nous « ne le rapporterons point. Mais, par le motif con- « traire, nous citerons la réponse extrêmement « curieuse de Halley à Newton (1) ; elle est datée « du 29 juin 1686. Halley commence par rassurer « Newton sur l'effet des réclamations de Hooke près « de la société royale ; puis il ajoute : « D'après « votre désir, je me suis présenté chez le cheva- « lier de Wren, pour lui demander si c'était de « M. Hooke qu'il tenait la première notion de la « loi du carré des distances. Il m'a répondu que « lui-même, depuis un grand nombre d'années, « avait eu l'idée de représenter les mouvements « des planètes par la composition de deux forces,

(1) La société royale avait (comme on l'a dit plus haut) décidé qu'elle ferait imprimer l'ouvrage de Newton, et elle avait confié ce soin à Halley.

(2) Ce livre traite des mouvements dans des milieux résistants.

(3) C'est le livre qui renferme les applications au système du monde.

(4) *Biogr. britann.*, art. Hooke, p. 2550.

(1) Cette lettre est rapportée dans la *Biographie britannique*, mais elle s'y trouve mal à propos coupée en plusieurs parties. Le commencement et la fin se trouvent dans l'article Halley, p. 2504, le milieu dans l'article Hooke, p. 2661.

« une tendance vers le soleil et une impulsion
 « primitivement imprimée; mais qu'à la fin il
 « abandonna ce dessein, ne trouvant pas en lui-
 « même les moyens de le mettre à exécution :
 « que, depuis, M. Hooke lui avait fréquemment
 « assuré y être parvenu et qu'il avait même sou-
 « vent entrepris de lui expliquer ses recherches
 « sur cet objet, mais sans que lui, Wren, trouvât
 « jamais ses démonstrations convaincantes. Et
 « ce que je sais pertinemment, ajoute Halley,
 « c'est qu'en janvier 1684, ayant moi-même dé-
 « duit de la loi de Kepler sur les grands axes
 « l'existence d'une force centrale dirigée vers le
 « soleil et réciproque au carré des distances, je
 « vins un vendredi à Londres, où je rencontraï
 « le chevalier Wren avec M. Hooke, et, la con-
 « versation étant tombée sur ce sujet, M. Hooke
 « affirma qu'en partant de ce principe on pouvait
 « démontrer toutes les lois des mouvements cé-
 « lestes et que lui-même l'avait fait. Je déclarai
 « alors le peu de succès de mes tentatives pour
 « y parvenir, et le chevalier, voulant encourager
 « cette recherche, nous dit qu'il nous donnait à
 « chacun deux mois pour lui apporter une dé-
 « monstration convaincante de ce résultat et
 « qu'outre l'honneur qui en reviendrait à celui
 « qui aurait réussi, il lui ferait encore présent
 « d'un livre de la valeur de quarante shellings,
 « Alors M. Hooke répondit qu'il avait fait tout
 « cela, mais qu'il était bien aise de le cacher
 « encore pendant quelque temps, afin que d'au-
 « tres, en tentant la même chose et y échouant,
 « connussent mieux le prix de sa découverte
 « quand il la rendrait publique. Cependant je
 « me rappelle que le chevalier doutait un peu
 « qu'il pût réaliser ce dont il se vantait; et en
 « effet, malgré la promesse qu'il avait faite de
 « montrer ses résultats au chevalier, je ne sache
 « pas que depuis il lui ait tenu parole. Ce fut à
 « la suite de cette conversation que le mois
 « d'août suivant je pris la liberté d'aller vous
 « visiter à Cambridge, où j'appris la nouvelle
 « tant désirée que vous aviez réussi à obtenir la
 « démonstration que nous cherchions; vous eûtes
 « la bonté de m'en promettre une copie que
 « vous m'envoyâtes, ce qui me fit retourner à
 « Cambridge, pour en conférer une seconde fois
 « avec vous, après quoi elle fut insérée dans les
 « registres de la société. Quant à M. Hooke, avec
 « le caractère jaloux dont il est en fait de science, il
 « n'y a pas de doute que, s'il eût été en possession
 « d'une démonstration pareille, il ne l'aurait pas
 « tenue plus longtemps secrète, la raison qu'il
 « avait donnée au chevalier et à moi pour se
 « taire n'existant plus : car à présent il prétend
 « que ce n'est là qu'une très-petite partie d'un
 « excellent système de la nature qu'il a imaginé,
 « mais qu'il n'a pas encore eu le temps de rendre
 « tout à fait complet; de sorte qu'il ne juge pas
 « à propos d'en publier une partie détachée du
 « reste. Mais je lui ai déclaré tout ouvertement,

« qu'à moins qu'il ne produise à présent une
 « démonstration différente de la vôtre, et qu'il
 « n'en laisse le public juge, ni moi ni personne
 « ne le croirons sur ce point... Après la séance
 « dans laquelle votre livre fut offert à la société
 « royale, et où M. Hooke présenta sa réclamation,
 « il nous donna rendez-vous au café, où il fit
 « tous ses efforts pour nous persuader qu'il avait
 « quelque chose de pareil, et qu'il avait donné
 « la première idée de votre principale décou-
 « verte. Mais l'avis unanime fut que, rien de ce
 « qu'il avançait n'ayant été rendu public par
 « l'impression, ou consigné dans les registres de
 « la société royale, vous deviez être considéré
 « comme le véritable inventeur; et, s'il était vrai
 « qu'il eût connu ces résultats avant vous, il ne
 « doit blâmer que lui seul de n'avoir pris aucun
 « soin pour s'assurer une découverte à laquelle il
 « met aujourd'hui tant de prix. » Halley termine
 en conjurant Newton au nom des sciences de ne
 pas ressentir les injustes attaques d'un rival en-
 vieux, jusqu'au point de vouloir supprimer son
 troisième livre. Heureusement il parvint à lui
 faire changer cette résolution. Newton voulut
 bien dans un corollaire citer le chevalier Wren,
 Hooke et Halley lui-même, comme ayant tous trois
 reconnu dans les mouvements célestes l'existence
 de la gravitation réciproque au carré des distan-
 ces; et le *Traité des Principes* parut complet en
 1687. On concevra la sublimité de cet ouvrage
 et la grandeur ainsi que la nouveauté des dé-
 couvertes et des vues qu'il renfermait, quand on
 saura que, parmi les contemporains de Newton,
 trois ou quatre peut-être étaient capables de le
 comprendre; que Huyghens, dont l'esprit était
 surtout de nature à en apprécier le mérite, et
 qui s'y trouvait naturellement disposé par son
 noble caractère, n'adopta l'idée de la gravitation
 qu'à demi et seulement entre les corps célestes,
 mais la rejeta de molécule à molécule, préoccupé
 qu'il était par les idées hypothétiques qu'il s'était
 faites sur la cause de la pesanteur; que Leibniz,
 par rivalité peut-être, peut-être aussi par une
 préoccupation de ses systèmes métaphysiques,
 méconnut complètement la beauté et la sûreté
 de la méthode employée par Newton dans cet
 ouvrage, et publia même une dissertation dans
 laquelle il cherchait à démontrer autrement les
 mêmes vérités; que longtemps encore après la
 publication du livre des *Principes*, de très-pro-
 fonds géomètres, Jean Bernoulli, par exemple,
 le combattirent; que Fontenelle lui-même, ce
 juge si fin et si soigneux du bon goût de ses
 opinions, ne crut pas trop compromettre sa pru-
 dence en exprimant sur l'attraction un peu plus
 que des doutes, et persistant toute sa vie avec
 une constance presque romaine à tenir pour les
 tourbillons de Descartes; qu'enfin il s'écoula plus
 de cinquante ans avant que la grande vérité
 physique renfermée, démontrée, dans le livre
 des *Principes*, fût, je ne dis pas suivie et déve-

loppée, mais seulement comprise par la généralité des savants. Quelque difficulté que puisse offrir la juste appréciation d'un pareil ouvrage, nous la donnerons pourtant ici avec une entière assurance, l'empruntant à l'homme illustre dont le génie a le plus contribué à la gloire de Newton, en achevant par ses propres découvertes de soumettre tous les mouvements des astres à la loi de la gravitation universelle, que ce grand homme avait reconnue dans les cieux. Après l'avoir montré partant des lois de Kepler pour découvrir la nature et la loi de la force qui régit les mouvements de circulation des planètes et des satellites, puis généralisant cette idée d'après les phénomènes, et s'élevant ainsi à la connaissance certaine et mathématique de l'attraction universelle : « Parvenu à ce principe, Newton, dit « Laplace, en vit découler les grands phénomènes du système du monde. En considérant « la pesanteur à la surface des corps célestes « comme la résultante des attractions de toutes « leurs molécules, il trouva cette propriété remarquable et caractéristique de la loi d'attraction réciproque au carré des distances, savoir, « que deux sphères formées de couches concentriques et de densités variables suivant des lois « quelconques s'attirent mutuellement, comme si « leurs masses étaient réunies à leurs centres : « ainsi les corps du système solaire agissent à « très-peu près comme autant de centres attractifs, les uns sur les autres, et même sur les « corps placés à leur surface ; résultat qui contribue à la régularité de leurs mouvements, et « qui fit reconnaître à ce grand géomètre la « pesanteur terrestre dans la force par laquelle « la lune est retenue dans son orbite. Il prouva « que le mouvement de rotation de la terre a « dû s'aplatir à ses pôles ; et il détermina les lois « de la variation des degrés des méridiens et de « la pesanteur à sa surface. Il vit que les attractions du soleil et de la lune font naître et entretiennent dans l'Océan les oscillations que « l'on y observe sous le nom de *flux et reflux de la mer*. Il reconnut que plusieurs inégalités de « la lune, et le mouvement rétrograde de ses « nœuds, sont dus à l'action du soleil. Envisageant ensuite le renflement du sphéroïde terrestre à l'équateur comme un système de « satellites adhérents à sa surface, il trouva que « les actions combinées du soleil et de la lune « tendent à faire rétrograder les nœuds des cercles qu'ils décrivent autour de l'axe de la terre, « et que toutes ces tendances, en se communiquant à la masse entière de cette planète, « doivent produire dans l'intersection de son « équateur avec l'écliptique cette rétrogradation « lente, que l'on nomme *précession des équinoxes*. « Ainsi la cause de ce grand phénomène, dépendant de l'aplatissement de la terre et du « mouvement rétrograde que l'action du soleil « imprime aux nœuds des satellites, deux choses

« que Newton a le premier fait connaître, elle « n'avait pu avant lui être soupçonnée. Kepler « lui-même, porté par une imagination active à « tout expliquer par des hypothèses, s'était vu « contraint d'avouer sur cet objet l'inutilité de « ses efforts. Mais, à l'exception de ce qui concerne le mouvement elliptique des planètes et « des comètes, l'attraction des corps sphériques, « et le rapport des masses de planètes accompagnées de satellites à celle du soleil ; toutes « ces découvertes n'ont été qu'ébauchées par « Newton. Sa théorie de la figure des planètes « est limitée par la supposition de leur homogénéité. Sa solution du problème de la précession « des équinoxes, quoique fort ingénieuse, et « malgré l'accord apparent de son résultat avec « les observations, est défectueuse à plusieurs « égards. Dans le grand nombre des perturbations des mouvements célestes, il n'a considéré « que celles du mouvement lunaire, dont la plus « grande, l'*érection*, a échappé à ses recherches. « Il a bien établi l'existence du principe qu'il a « découvert ; mais le développement de ses conséquences et de ses avantages a été l'ouvrage « des successeurs de ce grand géomètre. L'imperfection du calcul infinitésimal à sa naissance « ne lui a pas permis de résoudre complètement « les problèmes difficiles qu'offre la théorie du « système du monde ; et il a été souvent forcé « de ne donner que des aperçus toujours incertains, jusqu'à ce qu'ils aient été vérifiés par « une rigoureuse analyse. Malgré ces défauts « inévitables, l'importance et la généralité des « découvertes sur ce système et sur les points « les plus intéressants de la physique mathématique, un grand nombre de vues originales et profondes, qui ont été le germe des « plus brillantes théories des géomètres du dernier siècle ; tout cela, présenté avec beaucoup « d'élégance, assure à l'ouvrage des *Principes* la « prééminence sur les autres productions de « l'esprit humain... » Les grands résultats que Newton a rassemblés dans le livre des *Principes* sont presque tous présentés sous une forme synthétique, analogue aux écrits des anciens géomètres. On peut toutefois affirmer qu'il ne les avait pas trouvés par la synthèse, qui n'est ni assez maniable ni assez féconde pour pouvoir être employée à deviner des vérités si compliquées, et à prévoir des déductions si éloignées de leur principe. Il est donc évident, par cette impossibilité même, qu'il était parvenu à ces grands résultats par le secours des méthodes analytiques, méthodes dont il avait lui-même si fort accru la puissance ; et cette induction prend toute la certitude d'une vérité démontrée, lorsqu'on examine la correspondance écrite qui eut lieu entre Newton et Cotes, pour la seconde édition du livre des *Principes*, examen qu'il m'a été permis de faire à Cambridge : car on y voit celui-ci, qui était son disciple, employer la forme

analytique pour lui soumettre les difficultés qu'il rencontrait, ou pour les résoudre lui-même. Alors il reste à comprendre pourquoi Newton a préféré exposer ses découvertes par une méthode différente, se privant ainsi de la gloire qu'il aurait certainement obtenue en faisant connaître plusieurs inventions analytiques qu'il a dû posséder pour résoudre les questions qu'il a traitées, et au nombre desquelles on peut mettre le principe de la méthode des variations, qui a dû lui être nécessaire pour la détermination du solide de la moindre résistance. On ne saurait dire précisément ce qui a pu le décider à faire un pareil sacrifice ; mais, s'il est permis d'énoncer à cet égard une conjecture, il ne serait pas impossible que, dans la crainte excessive qu'il avait d'être attaqué sur ses résultats, il eût préféré la synthèse comme une méthode d'exposition plus sévère et dont la forme lui semblait devoir inspirer plus de confiance à ceux qui liraient son livre, dans un temps où les méthodes de l'analyse infinitésimale étaient encore très-peu répandues, et pouvaient par leur nouveauté même paraître moins sûres à beaucoup de lecteurs. Pendant que le livre des *Principes* se préparait pour la presse, le hasard produisit un incident qui tira Newton de sa studieuse retraite, et l'amena sur le théâtre des affaires publiques. Le roi Jacques II, dans le dessein où il était de rétablir le catholicisme, croyant à propos de braver tous les usages et les droits des protestants, avait, entre autres mesures inusitées, ordonné à l'université de Cambridge de conférer le grade de maître ès arts à un moine bénédictin, appelé Francis, sans exiger de lui le serment contre la religion catholique prescrit par les statuts. L'université réclama vivement le maintien de ses privilèges ; et Newton, qui s'était montré un des plus ardents à provoquer la résistance, fut un des délégués envoyés pour la soutenir devant la cour de haute commission. Ces délégués firent une défense si ferme et si peu prévue, que le roi prit le parti de laisser assoupir l'affaire. Cette circonstance, autant peut-être que le mérite personnel de Newton, fit que l'université le choisit l'année suivante pour être son représentant au parlement de convention qui déclara la vacance du trône et appela Guillaume à la couronne. Il y siégea jusqu'à la dissolution de cette assemblée, mais, à ce qu'il paraît, sans y jouer un rôle remarquable. Charles Montaigu, devenu depuis comte d'Halifax, et l'un des hommes d'Etat les plus distingués de l'Angleterre (*voy.* HALIFAX), se trouvait aussi membre de ce même parlement ; et, ayant été élève à l'université de Cambridge, il connaissait et appréciait mieux que personne le génie qui en faisait la gloire. C'est pourquoi, lorsqu'en 1696, étant devenu chancelier de l'Echiquier, il forma le grand projet d'une refonte générale des pièces d'or et d'argent, il demanda et obtint pour Newton la charge honorable et lucrative de garde

de la monnaie. C'était à la fois un acte de bienveillance et un choix rempli de discernement. En effet, Newton rendit de très-grands services dans cet emploi, pendant l'importante opération que l'homme d'Etat avait méditée ; et il s'y trouvait plus propre qu'aucun autre, par la réunion unique des connaissances mathématiques et chimiques qu'il possédait. Il paraît que la chimie avait toujours eu pour lui un attrait fort vif ; car depuis son séjour d'enfance chez l'apothicaire de Grantham jusqu'à sa résidence à Cambridge, il n'avait pas cessé de s'en occuper ; et l'on en voit bien la preuve dans ses travaux physiques, qui sont tous remplis d'expériences et d'observations de chimie, fines et profondes. Ainsi, en suivant l'ordre de ses travaux, on le voit, dans ses premières recherches sur les télescopes en 1672, faire une infinité d'essais sur les alliages des métaux, pour découvrir les combinaisons les plus avantageuses aux usages optiques, et recueillir dans ces essais une foule de particularités remarquables sur la constitution des corps. Trois ans après, le Mémoire sur les couleurs des lames minces nous offre des essais plus variés encore sur les combinaisons de toute espèce que les différentes substances, solides ou liquides, produisent les unes avec les autres, et sur la tendance ou la répugnance qu'elles semblent avoir à s'unir. Plus tard, les mêmes objets se trouvent encore reproduits et traités avec plus de hardiesse et de supériorité de vues, dans l'*Optique*, et surtout dans les *Questions naturelles*, placées à la fin de cet admirable ouvrage ; car, quoi de plus hardi que de soupçonner et d'oser dire à cette époque que l'eau doit contenir un principe inflammable, et qu'il y a aussi un tel principe dans le diamant ? La persévérance de Newton dans ce genre de recherches et le progrès même de ses idées sont également faciles à concevoir. En effet, outre l'attrait naturel que des phénomènes aussi variés, aussi étonnants, aussi mystérieux que ceux de la chimie, devaient avoir déjà par eux-mêmes pour un esprit de cette trempe, combien ne durent-ils pas l'intéresser davantage encore, lorsque, ayant découvert l'existence de l'attraction moléculaire et les effets des actions à petite distance exercées dans les mouvements de la lumière, il se trouva conduit à voir que de semblables forces, variées seulement dans leur loi de décroissement et d'intensité, pouvaient suffire pour produire entre les dernières particules des corps tous ces phénomènes d'union et de désunion qui constituent la chimie ! Combien, de ce point de vue élevé, l'observation de ces phénomènes dut lui paraître neuve et importante ! Aussi s'en occupa-t-il constamment à Cambridge, et c'était, avec des études de chronologie ou d'histoire, le seul délassement qu'il se donnait quand il était trop fatigué de ses méditations mathématiques. Il s'était formé un petit laboratoire pour ce genre de travaux ; et il paraît que dans les années qui suivirent la publi-

cation du livre des *Principes*, il s'y était presque entièrement livré. Mais un accident fatal lui ravit en un instant le fruit de tant de peines et en priva les sciences pour toujours. Newton avait un petit chien nommé Diamant, auquel il était fort attaché. Etant un soir, pour quelque affaire pressée, appelé hors de son cabinet dans la chambre voisine, il laissa, par mégarde, Diamant enfermé derrière lui. En rentrant, quelques minutes après, il trouva que le petit chien avait renversé sur son bureau une bougie qui avait mis le feu aux papiers où il avait consigné ses expériences; de sorte qu'il vit devant lui le travail de tant d'années consumé et réduit en cendres. On raconte que, dans le premier saisissement d'une si grande perte, il se contenta de dire : « Oh ! Diamant, Diamant, tu ne sais pas « le tort que tu m'as fait ! » Mais la douleur qu'il en ressentit, et que la réflexion dut rendre plus vive encore, altéra sa santé et, à ce qu'il paraît même, si on ose le dire, troubla sa raison pendant quelque temps. Ce fait, que jusqu'ici on avait ignoré, mais qui semblerait confirmé par beaucoup d'inductions, se trouve consigné dans une note manuscrite de Huyghens, qui nous a été communiquée par M. Van Swinden et que nous rapportons ici sans autres explications que celles que ce savant respectable y a jointes lui-même : « On trouve, dit M. Van Swinden, dans « les manuscrits du célèbre Huyghens un petit « in-folio, qui fait une espèce de journal, dans « lequel Huyghens avait coutume de noter différentes choses; il est coté ζ, n° 8, dans le Catalogue de la bibliothèque de Leyde, p. 112. « Voici ce que j'y ai trouvé écrit de la propre « main de Huyghens, laquelle m'est parfaitement « connue par le nombre de ses manuscrits et de « ses lettres autographes, que j'ai eu l'occasion « de lire. » Le 29 mai 1694, M. Colin (1), Ecossais, m'a raconté que l'illustre géomètre Isaac Newton est tombé, il y a dix-huit mois, en démence, soit par suite d'un trop grand excès de travail, soit par la douleur qu'il a eue d'avoir vu consumer par un incendie son laboratoire de chimie et plusieurs manuscrits importants. M. Colin a ajouté qu'à la suite de cet accident, s'étant présenté chez l'archevêque de Cambridge, et ayant tenu des discours qui montraient l'aliénation de son esprit, ses amis se sont emparés de lui, ont entrepris sa cure et, l'ayant tenu renfermé dans son appartement, lui ont administré, bon gré, mal gré, des remèdes, au moyen desquels il a recouvré la santé, de sorte qu'à présent il recommence à comprendre son livre des *PRINCIPES* (2). « Huyghens, ajoute M. Van Swinden,

« donna connaissance de ceci à Leibniz, dans « une lettre datée du 8 juin suivant; à quoi Leibniz répondit en date du 23 : Je suis bien aise « d'apprendre la guérison de M. Newton, en « même temps que sa maladie, qui était sans « doute des plus fâcheuses; c'est à des gens « comme vous et lui, monsieur, que je souhaite « une longue vie. » Il paraît, d'après ces détails, que l'on ne saurait guère douter du fait même, c'est-à-dire que cette tête qui pendant tant d'années s'était appliquée continuellement à des contemplations si profondes qu'elles étaient comme la dernière limite de la raison humaine, se serait enfin troublée elle-même par l'excès de ses efforts ou par la douleur d'en voir les résultats anéantis; et certes, ces deux suppositions ne présenteraient rien d'extraordinaire; comme aussi l'on ne devrait pas s'étonner que les premiers sentiments d'une affliction pareille à celle que Newton dut éprouver se fussent exprimés sans violence; l'âme était comme abattue sous leur poids. Mais ce fait d'un dérangement d'esprit, quelle qu'en puisse être la cause, expliquerait pourquoi, depuis la publication du livre des *Principes*, en 1687, Newton, âgé seulement alors de quarante-cinq ans, n'a plus donné de travail nouveau sur aucune partie des sciences et s'est contenté de faire connaître ceux qu'il avait composés longtemps avant cette époque, en se bornant à les compléter dans les parties qui pouvaient avoir besoin de développements. Et l'on peut remarquer que ces développements mêmes paraissent toujours tirés d'expériences ou d'observations précédemment faites; comme les additions à la seconde édition des *Principes* en 1713 et les expériences sur les plaques épaisses, sur la diffraction, ainsi que les questions chimiques placées à la fin de l'*Optique*, en 1704; car, en rapportant ces expériences, Newton dit formellement qu'il les a tirées d'anciens manuscrits qu'il avait autrefois composés; et il ajoute que, bien qu'il sente la nécessité de les étendre ou de les rendre plus parfaites, il n'a pu se résoudre à le faire, ces matières étant désormais trop loin de lui; d'où l'on peut conclure avec une extrême vraisemblance que, bien qu'il eût recouvré la santé assez complètement pour comprendre de nouveau toutes ses recherches et même pour y faire en quelques points des additions ou des modifications utiles, comme le prouve la seconde édition du livre des *Principes*, pour laquelle il entretint avec Cotes une correspondance mathématique très-active, néanmoins il ne voulut plus entreprendre de nouveaux travaux dans les parties des sciences où il avait tant fait et où il devait si bien voir tout ce qui restait à faire encore. Mais, soit que cette détermination lui fût commandée

(1) Il paraît que le véritable nom de cet Ecossais était Colm et non pas Colin (voy. *Journal des savants*, 1852, p. 276). Z.

(2) Voici le texte même de Huyghens, tel que nous l'a transmis M. Van Swinden : Die 29 maii 1694, narravit mihi D. Colin, Scotos, virum celeb. ac rarum geometram. Is. Newtonum incidisse in phrenitin abhinc anno et sex mensibus. An ex nimia studii assiduitate, an dolore infortunii, quod in incendio, laboratorium chemicum et scripta quædam amiserat? Cum ad archiepiscopum Cantabrigiensem venisset, ea locutum quæ aliena-

tionem mentis indicarent; deinde ab amicis cura ejus suscepta, domoque clausa, remedia volenti nolenti adhibita, quibus jam sanitatem recuperavit, ut jam nunc librum suum Principiorum intelligere incipiat.

par la nécessité, soit qu'elle lui fût seulement inspirée par une sorte de lassitude morale produite par un si long et si fatigant exercice de la pensée, ce qu'il a fait suffit pour le mettre, dans tous les genres de sciences physiques et mathématiques, au premier rang des inventeurs, et, après avoir admiré en lui le créateur de la philosophie naturelle, l'un des plus grands promoteurs de l'analyse mathématique et le premier des physiciens qui ont jamais existé, on doit reconnaître encore que c'est lui qui a fondé les principes de la chimie mécanique, en faisant dépendre les combinaisons de l'action moléculaire et en s'élevant, par les inductions les plus hardies comme les plus heureuses, à des idées de composition et de changements d'état des corps, dont la conception était tout à fait inconnue avant lui. Avec cette singulière réunion de connaissances tant théoriques qu'expérimentales, il est facile de concevoir de quelle utilité Newton dut être dans la grande opération de la refonte des monnaies, pour laquelle il avait été appelé; aussi, au bout de trois ans, en fut-il récompensé par la charge de directeur de la monnaie, qui lui fut conférée en 1699 et qui produisait annuellement un revenu considérable. Jusqu'alors sa fortune avait été au moins très-médiocre, relativement à ses besoins de famille; car on voit dans l'Histoire de la société royale qu'en 1674 il s'était trouvé dans la nécessité de demander à cette compagnie une exemption de la contribution annuelle que devait payer chacun des membres (1). Sa nouvelle fortune ne le gâta point, chose assez rare parmi ceux où elle devrait le moins l'être; et, après l'avoir attirée sur lui par l'illustration personnelle qu'il avait acquise, il s'en montra digne encore par l'usage qu'il en fit. A cette époque tous les nuages dont l'esprit de rivalité avait voulu obscurcir sa gloire étaient disparus. Il s'était élevé trop haut pour connaître encore des ennemis. De toutes parts de justes hommages environnèrent un mérite si rare. En 1699, l'académie des sciences de Paris, ayant reçu du roi une organisation nouvelle qui lui permettait d'admettre un très-petit nombre d'associés étrangers, s'empessa de rendre ce petit nombre encore plus honorable en y plaçant Newton. En 1701, l'université de Cambridge le nomma une seconde fois son député au parlement. En 1703, il fut élu président de la société royale de Londres, titre qui, dans un pays où tout a de la réalité, fait de celui qui le porte comme le représentant public des savants et des sciences, et lui donne une influence d'autant plus utile qu'elle est le résultat d'une confiance volontaire. Cette fonction respectable continua d'être déferée à Newton pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire tant qu'il vécut. Enfin, la reine Anne le créa chevalier en 1705. Ce fut dans cette situation, désormais assurée et tran-

quille, qu'il se décida à publier lui-même ou à laisser paraître ses différents travaux. Il donna d'abord son *Traité d'optique*, qui comprend tout l'ensemble de ses recherches sur la lumière. Il paraît que, fatigué des tracasseries que ses idées sur cet objet lui avaient attirées en 1672 et 1675, il avait résolu de ne pas publier cet ouvrage, tant que Hooke vivrait. Mais Hooke était mort en 1702; et l'influence jalouse qu'il avait du exercer s'était éteinte avant lui (1). Newton, n'ayant plus à craindre d'exposer son repos, ne tarda point à faire connaître des découvertes qui, pour être d'une autre nature et d'une application moins générale que celles que l'on avait admirées dans le livre des *Principes*, ne leur sont pas inférieures quant à l'originalité des vues et à la nouveauté des résultats. Lorsque l'*Optique* parut, en 1704, elle était écrite en anglais. Le docteur Samuel Clarke, devenu depuis célèbre par ses controverses avec Leibniz, en fit bientôt une traduction latine, qu'il publia en 1706, et dont Newton fut si satisfait, qu'il fit au docteur un présent de cinq cents livres sterling pour lui témoigner sa reconnaissance. Plusieurs autres éditions du traité et de la traduction se succédèrent rapidement, tant en Angleterre que dans les autres contrées de l'Europe. Mais, quoique cette multiplicité atteste combien ce bel ouvrage fut dès lors admiré, on peut dire que tout son mérite n'a été complètement apprécié que depuis peu d'années et après que de nouvelles découvertes, surtout celle de la polarisation de la lumière, ont fait sentir toute l'importance de certains phénomènes très-déli-cats, dont Newton avait signalé l'existence générale dans la lumière propagée, et dont il avait fait autant d'attributs de ce principe, sous le nom d'accès de facile transmission et de facile réflexion; car ces propriétés étant si subtiles qu'elles échappent à toutes les observations qui ne seraient pas extrêmement précises, et ayant en même temps de si singulières particularités, qu'il faut avoir la plus entière conviction de la justesse des expériences pour pouvoir les admettre, il est arrivé qu'on les a pendant longtemps regardées à peu près comme d'ingénieuses hypothèses, et que l'on a même cru devoir en quelque sorte excuser Newton de les avoir présentées; tandis qu'il est généralement reconnu aujourd'hui que ces propriétés, avec les lois que Newton leur assigne, sont des modifications réellement et incontestablement inhérentes à la lumière, quoique leur existence doive être différemment conçue et appliquée selon le mode de constitution que l'on

(1) Sa fin fut très-malheureuse. Il éprouva le tourment le plus cruel pour un homme de ce caractère: celui d'être généralement reconnu pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour un envieux et un méchant. Il vieillit avec cette réputation, et mourut enfin presque fou de mélancolie. On aurait pu appliquer à Hooke ce que d'Alembert écrivait plus tard à Lagrange du géomètre Fontaine, qui était d'un caractère à peu près pareil: « Fontaine est mort: c'était un homme de génie et un mauvais homme. La société y a gagné plus que la géométrie n'y perd. » Voilà une façon d'éloge funèbre d'une concision assez expressive.

(1) Birch's *Hist. of royal society*, t. 3, p. 179.

veut supposer au principe lumineux. En publiant la première édition de l'*Optique*, Newton y avait joint deux dissertations analytiques, dont l'une était intitulée *De quadratura curvarum*, et l'autre *Enumeratio linearum tertii ordinis*. La première renferme l'exposition de la méthode des fluxions, ainsi que son application aux quadratures des courbes, au moyen des développements par des suites infinies; l'autre dissertation contient une classification très-élégante des courbes du troisième ordre, avec une exposition aussi nette que rapide de leurs propriétés; propriétés que vraisemblablement Newton avait trouvées par les méthodes de développement énoncées dans la dissertation précédente, quoiqu'il n'indique que les résultats et nullement le procédé d'investigation qu'il a suivi pour les obtenir. Depuis il retira ces deux pièces des éditions suivantes de l'*Optique*, avec laquelle elles n'avaient pas assez de rapport; mais on peut présumer qu'en les insérant à la fin de l'édition de 1704, il avait pour but de saisir la première publication d'un de ses ouvrages pour assurer tous ses droits à la découverte et à l'application des nouveaux calculs qui, après avoir été si longtemps dans sa possession secrète et, à ce qu'il croyait, unique, s'étaient depuis plusieurs années répandus avec tant d'éclat sur le continent et y produisaient tant de résultats aussi nouveaux qu'admirables entre les mains des analystes, particulièrement de Leibniz et de Bernoulli. La grande renommée que Newton avait acquise, surtout dans un pays où l'opinion publique adopte le génie comme une gloire nationale, devait naturellement faire recueillir avec avidité toutes ses productions. Aussi fut-ce, dit-on, à son insu et sans son assentiment, que Whiston publia en 1707 son traité intitulé *Arithmetica universalis*, qui n'était, à ce qu'il paraît, que le texte des leçons qu'il donnait sur l'algèbre à Cambridge et qu'il avait écrit rapidement pour son usage sans songer à le rendre public. Toutefois les sciences ont eu à se féliciter de l'heureuse violence qui a fait connaître cet ouvrage; car on ne saurait voir un modèle plus parfait de l'art par lequel on doit soumettre les questions de géométrie ou de nombres au calcul algébrique, en cherchant dans un heureux choix d'inconnues ou dans une adroite combinaison des formules analytiques les moyens d'arriver aux résultats les plus simples. Une seconde édition, meilleure et plus complète, fut imprimée depuis à Londres en 1722, et, selon ce que nous apprend 's Gravesande, elle le fut avec la participation de Newton même, ce qui prouve que cette production de sa jeunesse ne lui avait pas paru indigne de son nom ni de ses soins. Ce fut de même par d'autres mains que les siennes, mais cette fois avec son consentement, que parut en 1711 un petit écrit intitulé *Methodus differentialis*, dans lequel il apprend à déterminer la courbe du genre parabolique qui peut passer par un nom-

bre quelconque donné de points; détermination qui, réduite en formules, devient très-utile pour l'interpolation des séries et pour l'évaluation approchée des quadratures. Ce fut aussi dans la même année, et toujours par d'autres que lui, que fut publiée cette ancienne dissertation intitulée *Analysis per æquationes numero terminorum infinitas*, qu'il avait composée en 1665 et dans laquelle il avait, comme nous l'avons dit, exposé ses premières découvertes sur les fluxions, ainsi que sur les développements par suites infinies. Une copie de cette dissertation avait été autrefois prise par Collins sur l'original que Barrow lui avait envoyé; et, ayant été trouvée dans ses papiers après sa mort, on obtint de Newton la permission de la rendre publique, ce qu'il dut accorder d'autant plus facilement qu'elle donnait à ses droits une sorte d'authenticité ancienne et incontestable. Newton avait préparé autrefois sur le même objet un traité plus étendu, intitulé *Méthode des fluxions*, qu'il s'était proposé de joindre comme introduction à un certain traité d'algèbre de Kinskhuisen, dont il s'était chargé de donner une édition en 1672; ce qui était, sans comparaison, un ornement d'un plus haut prix que l'ouvrage même; mais l'effroi qu'il eut de voir son repos compromis par les querelles littéraires lui fit alors garder son manuscrit. Sur la fin de sa vie, il songeait de nouveau à le rendre public; mais la mort le prévint, et il ne fut imprimé qu'après lui. La même crainte l'avait, comme nous l'avons dit, empêché en 1672 de publier aussi ses *Leçons d'optique*, telles qu'il les donnait alors à Cambridge; mais heureusement il en avait confié des copies à plusieurs personnes, entre autres à Gregory, professeur d'astronomie à Oxford; et l'une de ces copies, imprimée en 1729, trois ans après la mort de Newton, nous a conservé ce travail. Il offre une exposition expérimentale, très-détaillée et très-élémentaire, des phénomènes de la composition et de la décomposition de la lumière, avec leurs applications les plus usuelles: c'est le *Traité d'optique* diminué de sa partie la plus difficile, celle des couleurs produites par les lames minces des corps, et développé pour le reste, soit par le calcul, soit par des expériences nombreuses autant que variées. Sous cette forme, il devait être extrêmement propre à l'usage auquel Newton le destinait; et il offre encore aujourd'hui le modèle le plus précieux que l'on puisse suivre dans l'exposition élémentaire des phénomènes par des leçons expérimentales. — Ici se terminerait l'énumération des ouvrages sur lesquels la gloire de Newton repose, si, vers 1712, un nouveau débat littéraire, qu'il ne provoqua point et que peut-être il regretta plus d'une fois d'avoir vu naître, n'avait achevé de révéler toute la fécondité de cet étonnant génie et rassemblé comme en un faisceau une multitude de découvertes analytiques éparses dans sa correspon-

dance. Nous avons vu combien Newton avait gardé longtemps et obstinément le secret de ces découvertes, surtout celui de la méthode des fluxions, dont il prévoyait à juste titre l'utilité future pour l'application du calcul aux phénomènes naturels. Cependant vers l'année 1676 Leibniz, ayant entendu parler de résultats nouveaux, que l'on disait avoir été obtenus par Newton à l'aide des suites infinies, témoigna à Oldenburg le désir qu'il aurait de les connaître, et celui-ci détermina Newton à ne pas refuser cette communication, qui ne pouvait lui être qu'honorable. En conséquence, le 23 juin 1676, Newton écrivit à Oldenburg une lettre destinée à être transmise à Leibniz, et dans laquelle, avec les formes les plus polies, il expose les expressions en séries des puissances binomiales, le développement du sinus par l'arc, de l'arc par le sinus, et celui des fonctions elliptiques, hyperboliques et circulaires; le tout sans aucune démonstration ni indication de méthode quelconque, disant seulement qu'il en possède une, à l'aide de laquelle, ces diverses séries étant données, il peut obtenir les quadratures des courbes dont elles dérivent, ainsi que les surfaces et les centres de gravité des solides engendrés par ces courbes. Il suffisait en effet pour cela de considérer séparément chaque terme de ces séries comme l'ordonnée d'une courbe particulière et d'y appliquer la méthode que Mercator avait déjà précédemment donnée pour carrer les courbes dont l'ordonnée était exprimée rationnellement en fonction de l'abscisse. C'est aussi précisément ce que Leibniz répondit à Newton le 27 août suivant, en ajoutant qu'il serait fort aise de connaître la démonstration des théorèmes sur lesquels il fondait ses réductions en séries; mais que, quant à lui, bien qu'il reconnût l'utilité de cette méthode, il en employait une autre, qui consistait à décomposer la courbe donnée en ses éléments superficiels, et à transformer ces *éléments infiniment petits* en d'autres équivalents, mais appartenant à une courbe où l'ordonnée se trouvait exprimée rationnellement en fonction de l'abscisse, de sorte qu'on pût appliquer à sa quadrature la méthode de Mercator. Après avoir donné diverses applications de cette méthode, il annonce expressément qu'il ne croit point que tous les problèmes, excepté ceux de Diophante, puissent se résoudre par elle seule ou par des séries, ce que Newton avait affirmé dans sa lettre, et, entre les questions qui échappent à ces procédés, il cite celles où il faut remonter des tangentes aux courbes, en ajoutant qu'il a déjà traité plusieurs questions de ce genre *par une analyse directe*, et qu'une entre autres, qu'il cite et qui semblait fort difficile, n'avait été pour lui qu'un jeu à l'aide de ce procédé. Ceci était plus qu'il ne fallait pour montrer à Newton que Leibniz était au moins sur la voie de l'analyse infinitésimale, et qu'il y touchait même, s'il ne la

XXX.

possédait déjà. Aussi, dans la réponse qu'il lui fit, et qui est datée du 24 octobre de la même année, mais qui paraît n'avoir été remise que fort postérieurement à cette date, après avoir donné les explications que Leibniz avait demandées sur la formation des séries binomiales et lui avoir même raconté la succession d'idées par laquelle il est arrivé à les découvrir, Newton s'empresse de dire qu'il possède, pour mener les tangentes des courbes, une méthode également applicable aux équations dégagées ou non dégagées des radicaux: « Mais, ajoute-t-il, comme je ne puis pas pousser plus loin l'explication de cette méthode, j'en ai caché le fondement dans cette anagramme: 6accdæ13eff713l9n4o4qrr4s9t1 « 2vx (1). » Il annonce qu'il a établi sur ce fondement plusieurs théorèmes pour simplifier les quadratures des courbes. Il rapporte en effet plusieurs de ces théorèmes, c'est-à-dire qu'il donne les expressions des aires en fonction des ordonnées, dans plusieurs cas simples; mais, quant au principe de la méthode et à la méthode elle-même, il l'enveloppe encore dans une autre anagramme plus compliquée que la première. Le but évident de cette lettre était de déposer dans les mains de Leibniz même ses titres à la priorité d'invention. La noble loyauté de Leibniz ne fit qu'en ressortir avec plus d'avantage; car, en répondant à Newton le 21 juin 1677, il n'emploie ni anagrammes ni détours; mais il lui expose simplement et franchement la méthode même du calcul infinitésimal, avec la notation différentielle, les règles de la différentiation, la formation des équations différentielles, les applications de ces procédés à des questions d'analyse et de géométrie; et, ce que les géomètres ne regarderont pas comme sans importance, les figures employées dans l'exposition de ces méthodes offrent précisément les mêmes désignations de lettres et le même mode de notation que Leibniz avait employés dans sa première lettre, écrite le 24 avril de l'année précédente. Newton ne répondit point à cette lettre mémorable, soit qu'il n'en éprouvât plus le désir, soit parce que l'occasion de la faire cessa par la mort d'Oldenburg, qui eut lieu dans l'automne de la même année. Leibniz publia sa méthode différentielle dans les *Actes* de Leipsick, pour l'année 1684, en la présentant sous une forme tout à fait semblable à celle qu'il avait suivie dans sa

(1) Cette manière de s'assurer la propriété d'une découverte sans la communiquer était conforme aux usages du temps. Les coefficients numériques indiquent combien de fois la lettre qui les suit est répétée. Ainsi le premier 6 marque que la lettre suivante a été répétée six fois dans la phrase ainsi cachée. Le sens que Newton attachait à cette anagramme était: *Data æquatione quocumque fluentes quantitates involvente, fluxiones invenire, et vice versa*; où l'on voit qu'en effet il y a six fois la lettre *a*, deux fois la lettre *c*, une fois la lettre *d*, etc. Ces anagrammes ne sont pas fort difficiles à déchiffrer quand on sait dans quelle langue elles sont écrites; par exemple, Hooke en avait déchiffré plusieurs relatives à des procédés d'optique, comme on le voit dans ses Œuvres posthumes. S. Gravesande a composé une dissertation où il donne le principe de ce genre d'opération.

lettre à Newton. Aucune réclamation ne s'éleva alors pour la contester. Newton lui-même, *trois ans après*, éternisa les droits de Leibniz en les reconnaissant dans son livre des *Principes*, où il s'exprime de la manière suivante (1) : « Dans un « commerce de lettres que j'avais, il y a environ « dix ans, avec le très-habile géomètre M. Leib- « niz, je lui écrivais que je possédais, pour dé- « terminer les *maxima* et *minima*, pour mener « les tangentes et autres opérations analogues, « une méthode qui s'appliquait également aux « quantités rationnelles ou irrationnelles, mé- « thode que je lui cachai sous un chiffre formé « de lettres transposées. Cet homme célèbre me « répondit qu'il était tombé sur une méthode de « ce genre, dont il me donna communication et « qui ne différait de la mienne que dans le mode « d'expression, de notation et de la génération « des quantités. » Ou remarque une ambiguïté assez singulière dans ces mots : « Il me répondit « qu'il était tombé sur une méthode de ce « genre, » lesquels, pour qui ne connaîtrait pas les lettres réciproquement communiquées, pourraient présenter le sens que Leibniz aurait trouvé la clef du chiffre de Newton, puisqu'il y répond d'une manière si positive. Mais cette certitude ne se voit nullement dans la lettre de Leibniz ; il ne fait qu'y énoncer une supposition honorable pour son caractère : c'est que la méthode cachée par Newton a peut-être du rapport avec celle qu'il lui communique. Après cette explication, qui est strictement conforme à la vérité, le passage précédent du livre des *Principes* est une reconnaissance formelle. Personne ne le considéra autrement quand il parut. Leibniz put, sans la moindre contestation, pendant près de vingt ans, développer toutes les parties du calcul différentiel, et en tirer une multitude d'applications brillantes qui semblaient reculer au delà de toute idée la puissance de l'analyse mathématique. Dans cet intervalle, le géomètre anglais Wallis, en publiant les lettres échangées entre Leibniz et Newton, les mêmes que nous avons citées plus haut, ne fit, s'il était possible, que rendre les titres du premier plus indépendants, plus incontestables aux yeux de toute personne non prévenue. Ce fut seulement en 1699 que Fatio de Duillier, dans un mémoire où il faisait usage du calcul infinitésimal, en réclama la première invention pour Newton, « et, ajoutait-il, « quant à ce qu'a *pu emprunter* de lui M. Leib- « niz, le *second inventeur* de ce calcul, je m'en « rapporte au jugement des personnes qui ont « vu les lettres de M. Newton et les autres manuscrits relatifs à cette affaire ». Fatio était-il de bonne foi ou voulait-il flatter l'orgueil national du pays dans lequel il vivait, ou enfin était-il poussé par un sentiment d'irritation, né du peu de justice que Leibniz avait rendu au livre

des *Principes* et de l'espèce d'empire qu'il semblerait s'arroger sur toutes les découvertes faites à l'aide des nouveaux calculs ? C'est ce que nous ne prétendons pas décider. Néanmoins les deux dernières suppositions nous paraîtraient les plus vraisemblables. Quoi qu'il en soit, Leibniz répondit en racontant les faits, en citant ses lettres et le témoignage qui lui avait été rendu par Newton même. Fatio se tut, et les choses restèrent en cet état jusqu'en 1704, époque à laquelle Newton publia son *Optique*. En rendant compte du *Traité des quadratures*, qui, ainsi que nous l'avons dit, était joint à cet ouvrage, les rédacteurs des *Actes* de Leipsick avaient dû naturellement exposer l'analogie évidente qui existait entre la méthode des fluxions, dont Newton faisait usage, et le calcul différentiel, qui, publié par Leibniz plus de vingt ans auparavant dans ces *Actes* mêmes, était devenu depuis l'instrument d'une infinité de découvertes analytiques. En comparant ces deux méthodes, les rédacteurs, qui, à ce que Newton supposa toujours, n'étaient autres que Leibniz lui-même, ne dirent pas précisément que celle des fluxions était une simple transformation du calcul différentiel, mais ils se servirent de termes qui pouvaient prêter à cette interprétation. Ce fut là le signal de l'attaque de la part des écrivains anglais. Un des plus violents d'entre eux, Keil, professeur d'astronomie à Oxford, avança, dans un mémoire imprimé dans les *Transactions philosophiques*, non-seulement que Newton était le premier inventeur de la méthode des fluxions, mais encore que Leibniz la lui avait dérobée, en changeant seulement le nom et la notation dont Newton faisait usage. Cette fois, Leibniz répondit avec indignation, et, pour son malheur, il eut l'imprudence de soumettre la question au jugement de la société royale, c'est-à-dire à un tribunal présidé par son rival même. Celle-ci fit aussitôt rassembler avec une fidélité scrupuleuse tout ce que l'on put retrouver de lettres originales sur la matière contestée, et ainsi, quant au point de fait, elle se montra irréprochable ; mais, quant au point de droit, c'est-à-dire quant à la discussion des pièces et aux conséquences à en déduire, ce qui était réellement la partie délicate et essentielle de l'affaire, elle s'en rapporta à des arbitres qu'elle nomma elle-même, qui ne furent point connus et sur le choix desquels Leibniz ne fut nullement consulté. Ces arbitres décidèrent que Newton avait indubitablement découvert le premier la méthode des fluxions, ce qui était une vérité incontestable en ce sens que découvrir signifie inventer ; mais ils ajoutèrent deux assertions qui ne peuvent être considérées que comme exprimant leur opinion personnelle, savoir : que la méthode différentielle et la méthode des fluxions sont une seule et même chose ; secondement, que Leibniz *a dû* voir une lettre de Newton du 10 décembre 1672, où la méthode

(1) Scholie du lemme 2 de la 7^e proposition du 2^e livre.

des fluxions est « décrite d'une façon suffisamment claire pour toute personne intelligente ». Or, de ces deux assertions, la seconde n'est prouvée dans aucune de ses parties, et la lettre de Newton, que l'on y cite, nous paraît être, selon son usage, plutôt faite pour constater des droits à une méthode que propre à en indiquer le chemin. Quant à l'autre assertion, celle de l'identité absolue, elle peut, à ce qu'il nous semble, être réfutée par cette simple considération que, si la méthode des fluxions existait seule aujourd'hui même, l'invention du calcul différentiel, avec sa notation et ses idées de décomposition en éléments infiniment petits, qui en sont l'essence, serait une découverte admirable, qui ferait aussitôt éclore une multitude d'applications que nous possédons, mais qu'on n'aurait probablement pas obtenues sans son secours. En admettant donc comme certaine l'antériorité des idées de Newton sur cette matière, nous croyons que la réserve qu'il s'en était faite laissait le champ libre à tous les inventeurs, et que, d'après la tendance générale des recherches géométriques à cette époque, Leibniz et lui ont pu, par des voies diverses, arriver séparément à une méthode dont le besoin se faisait sentir dans toutes les recherches analytiques. Nous avons développé cette opinion avec plus de détail en parlant de Leibniz. Le nouvel examen que nous avons dû faire ici des droits de son rival n'a fait que nous y confirmer. Au reste, la querelle de Newton avec Leibniz n'a pas été sans fruit pour les sciences mathématiques, puisqu'elle leur a valu ce précieux recueil de lettres sur l'analyse infinitésimale, rassemblé par ordre de la société royale et publié en 1712 sous le nom de *Commercium epistolicum*. Mais, quant à ces deux grands hommes eux-mêmes, l'aigreur qu'elle leur inspira l'un contre l'autre fit pour tous les deux et le tourment et le malheur du reste de leur vie. Newton en vint à affirmer que Leibniz lui avait dérobé le calcul différentiel; ensuite que ce calcul était identiquement le même que la méthode des tangentes de Barrow, assertion dont il ne pouvait manquer de sentir l'injustice, puisque, prétendant d'une autre part que le calcul différentiel était identique avec la méthode des fluxions, il lui aurait fallu également reconnaître que celle-ci était la même que celle de Barrow, ce dont il aurait été loin de convenir. Il s'aveugla encore au point de vouloir prétendre que le paragraphe inséré au livre des *Principes*, et par lequel il avait reconnu si ouvertement l'indépendance des droits de Leibniz, n'avait nullement pour but de lui rendre ce témoignage, mais qu'il était destiné au contraire à établir l'antériorité de la méthode des fluxions sur la méthode différentielle. L'animosité de Newton ne fut pas calmée par la mort de Leibniz même, qui arriva vers la fin de 1716; car il ne l'eut pas plutôt apprise qu'il fit imprimer deux lettres

manuscrites de Leibniz, écrites l'année précédente, en les accompagnant d'une réfutation très-amère, dont il présentait la publication comme ayant été retardée par une sorte de ménagement. Six ans après encore, en 1722, il fit imprimer une nouvelle édition du *Commercium epistolicum*, à la tête de laquelle il mit pour préface un extrait fort partial de ce recueil, extrait qui paraît avoir été fait par lui-même et qui avait déjà paru deux ans avant la mort de Leibniz dans les *Transactions philosophiques* de 1715. Enfin il eut la faiblesse d'ôter ou de souffrir qu'en ôtât de sa 3^e édition des *Principes*, faite sous ses yeux en 1725, la fameuse scolie par laquelle il avait reconnu les droits de son rival. Pour rendre une telle conduite, je ne dis pas excusable, mais simplement compréhensible de la part d'un homme qui devait si bien savoir que le seul tribunal où se décident de pareilles causes est celui de l'impartiale postérité, il faut dire que de son côté Leibniz n'avait été ni moins passionné ni moins injuste. Blessé par la publication imprévue du *Commercium epistolicum*, et irrité d'une décision portée à son insu par des juges qui ne se nommaient point, qui n'avaient pas attendu sa défense, il appela à son secours des témoignages contraires, et il eut le malheur d'en trouver d'aussi exagérés. Ce fut ainsi qu'il fit imprimer et répandre partout en Europe une lettre anonyme, que l'on a su depuis avoir été écrite par Jean Bernoulli et qui était extrêmement injurieuse à Newton, qu'elle représentait comme ayant fabriqué sa méthode des fluxions sur le calcul différentiel (1). Leibniz eut un tort encore plus grave. Il était en correspondance avec la princesse de Galles, belle-fille du roi George I^{er}. Cette princesse, d'un esprit très-cultivé, avait accueilli Newton avec une extrême bienveillance; elle aimait à s'entretenir avec lui et l'honorait au point de dire souvent qu'elle s'estimait heureuse d'être née dans un temps où elle avait pu connaître un si grand génie. Leibniz profita de sa correspondance pour attaquer Newton devant la princesse et lui présenter sa philosophie non-seulement comme fausse sous le rapport physique, mais comme dangereuse sous le rapport religieux, et, ce qui est plus inconcevable, il appuyait ses accusations sur des passages du traité des *Principes* et de l'*Optique*, que Newton avait évidemment composés et insérés dans les intentions les plus sincèrement religieuses, et comme de véritables professions de sa ferme croyance en une Providence divine. Par exemple, en expliquant la véritable méthode qu'il convient de suivre dans la philosophie naturelle,

(1) Newton était si fort tourmenté par les attaques continuelles dont Leibniz et Bernoulli le persécutaient, qu'il ne voulut point qu'on lui communiquât le manuscrit de la préface composée par Cotes pour la 2^e édition de l'*Optique*, en 1713, de peur d'encourir quelque responsabilité par cette communication. « Je ne dois pas voir cette Préface, écrivait-il à Cotes, car je pense que je serai examiné sur ce qu'elle contiendra. »

Newton avait dit : « L'essence de cette philosophie consiste à raisonner sur les phénomènes « sans s'appuyer sur des hypothèses, et à conclure les causes d'après les effets, jusqu'à ce « que l'on remonte ainsi à la première de toutes « les causes, qui certainement n'est point mécanique. Le but que cette science doit se proposer n'est pas seulement de développer le mécanisme de l'univers, mais de résoudre des questions plus générales, telles que celles-ci : « Qu'y a-t-il dans les parties de l'espace qui « sont tout à fait vides de matière? et pour « quoi les planètes gravitent-elles vers le soleil « comme cet astre gravite vers elles, sans qu'il « existe de matière tangible entre ces corps? « D'où vient que la nature ne fait jamais rien « inutilement et d'où naît tout cet ordre merveilleux, ainsi que cette admirable beauté que « nous voyons dans l'univers? A quelle fin servent les comètes? et quelle cause fait que les planètes se meuvent toutes suivant le même sens, dans des orbites presque concentriques, tandis que les comètes parcourent des orbites très-excentriques, et s'y meuvent indifféremment dans tous les sens? Qui retient les étoiles fixes et les empêche de tomber les unes sur les autres? Comment est-il arrivé que les corps des animaux vivants fussent formés avec tant d'art, et pour quelles fins leurs diverses parties ont-elles été faites? L'œil a-t-il été construit sans aucune science de l'optique, et l'oreille sans aucune connaissance des sons? Comment les mouvements des corps vivants sont-ils déterminés par la volonté? et d'où naît l'instinct dans les animaux? Le *sensorium* des animaux n'est-il pas dans le lieu où la substance sentante est elle-même présente, lieu dans lequel les images sensibles des objets sont portées à travers les nerfs et le cerveau, puis, y devenant immédiatement présentes à cette substance, sont perçues par elle? Et ces choses étant si parfaitement opérées, ne paraît-il pas, d'après les phénomènes, qu'il existe un Dieu immatériel, vivant, intelligent, partout présent, qui, dans l'espace infini, comme si c'était dans son *sensorium*, voit intimement toutes choses en elles-mêmes, les perçoit pleinement et les comprend tout entières par leur présence actuelle et immédiate en lui-même; ces mêmes choses, dont les seules images transmises par les organes des sens à notre faible *sensorium*, y sont vues et perçues par ce qui voit et pense en nous? Si les pas qu'il nous est donné de faire dans cette nouvelle philosophie ne peuvent nous élever jusqu'à la connaissance immédiate de la cause première, cependant ils nous en approchent toujours davantage, et c'est assez pour qu'ils doivent nous paraître d'un haut prix. » C'est ainsi que Newton parle de Dieu, et certes, soit que l'on veuille ou non contester la conception

qu'il donne de son existence, il est impossible de ne pas reconnaître dans cet admirable passage le sentiment profond d'une âme religieuse et intimement convaincue. C'est pourtant sous ce point de vue même que Leibniz l'attaque dans sa correspondance avec la princesse de Galles : « Il me semble, écrit-il dans une de ces lettres, « que la religion naturelle s'affaiblit extrêmement en Angleterre; » et il en donne pour preuve les ouvrages de Locke, ainsi que le passage de Newton que je viens de rapporter. Ailleurs il dit que « ces principes sont précisément les mêmes que ceux des matérialistes ». Ailleurs encore, après avoir comparé le fait de l'attraction et les idées de forces aux qualités occultes des auteurs scolastiques : « Du « temps de M. Boyle, dit-il, et d'autres excellents hommes qui florissaient en Angleterre au « temps de Charles II, on n'aurait pas osé nous « débiter des notions si creuses..... Mais c'est « un malheur des hommes de se dégoûter enfin de la raison même et de s'ennuyer de la lumière : les chimères commencent à revenir et plaisent parce qu'elles ont quelque chose de merveilleux. Il arrive dans le pays « philosophique ce qui arrive dans le pays poétique. On s'est lassé des romans raisonnables « tels que la *Clélie* française ou l'*Aramène* allemande, et l'on est revenu depuis quelque « temps aux contes de fées. » Quand on voit un esprit de l'ordre de Leibniz s'exprimer avec cet aveugle mépris sur une découverte aussi grande, aussi palpable que celle de la gravitation universelle, et employer de pareils arguments pour la combattre, on est tenté de prendre en pitié la pauvre raison humaine et de se demander à quoi sert le génie. Le rang de la personne devant laquelle cette attaque était faite lui donna une extrême importance; le roi lui-même en fut instruit, en parla, et s'exprima sur le fond de la querelle comme s'attendant que Newton y répondrait. Il paraît que ce fut en effet cette autorité qui détermina Newton à entrer personnellement en lice. Mais il ne se chargea que de la partie du combat qui avait pour objet les méthodes mathématiques, et il remit la défense de sa philosophie au docteur Clarke, qui, avec moins de géométrie sans doute, était un métaphysicien plus subtil que lui. De là résultèrent entre Leibniz et Clarke un assez grand nombre de lettres, qui toutes passaient sous les yeux de la princesse de Galles, et dans la suite desquelles, selon l'ordinaire, la question primitive finit par se perdre à travers les subdivisions et les détours des argumentations métaphysiques. Ces lettres ont été recueillies et imprimées en France par Desmaizeaux. En les lisant on éprouve quelque surprise à penser qu'une femme et une princesse d'un rang aussi élevé que la princesse de Galles pût s'amuser d'une discussion de cette espèce, assaisonnée de plaisanteries aussi communes, je

serais presque tenté de dire aussi érudites que celles dont Leibniz fait usage (1). Toutefois c'est au goût de cette même princesse pour des matières sérieuses que l'on doit la connaissance d'un ouvrage de Newton qui, par son objet, est bien différent de ceux dont nous avons jusqu'ici parlé. Un jour qu'elle avait conversé avec lui sur quelque point d'histoire, il lui exposa un système chronologique qu'il avait autrefois composé pour lui-même par simple délassement. Elle en fut si charmée qu'elle lui demanda de lui en confier une copie qui serait destinée pour elle seule. Newton y consentit sous cette condition; mais lui-même y fut infidèle, car il en confia une autre copie à un certain abbé Conti, qui s'était donné quelque importance en s'entremettant entre lui et Leibniz (*voy. CONTI*). L'abbé ne fut pas plutôt à Paris qu'il communiqua cet écrit à tout le monde : il fut aussitôt traduit, imprimé sans le consentement de Newton, même à son insu, et encore avec une réfutation que Fréret y avait jointe; de sorte que Newton eut le chagrin de recevoir tout cela en même temps, lorsqu'il n'en avait aucun soupçon. Il se trouva ainsi obligé, contre son intention, d'en donner au moins une édition plus fidèle; mais il ne put que la préparer : elle parut seulement après sa mort, en 1728. C'est sur cette dernière qu'un des juges les plus éclairés que nous ayons en pareille matière, Daunou, a bien voulu composer l'intéressante note dont il nous a permis d'enrichir cet article (2). Ceci nous conduit à parler d'un

autre ouvrage également composé par Newton, et qui, bien qu'il semble différer beaucoup du précédent par son titre, est cependant, comme

Grecs, et tous les fondateurs de leurs cités. Voici les principaux détails de son système. Vers l'an 1125 avant notre ère, des pasteurs chassés de l'Égypte viennent se répandre dans la Grèce, qui jusqu'alors n'avait été habitée que par des peuplades errantes et sauvages. En 1080, Lycaon, Phoronée, Égialée, Cécrops, fondent les royaumes d'Arcadie, d'Argos, de Sicyone, d'Athènes, et le ville d'Eleusis est bâtie par un fils d'Ogygès. En 1069, Eurotas et Lacédémon règnent sur la Laconie et bâtissent Sparte. Les murs de Tyr ne s'élèvent que vingt ans plus tard. En 1045, des Phéniciens et des Syriens, chassés par David, passent, sous la conduite de Cadmus, de Phénix et de quelques autres capitaines, dans l'Asie Mineure, dans la Crète et dans la Grèce; ils y apportent l'écriture, la poésie, la mythologie et l'octaétéride ou le cycle de huit ans. C'est l'époque du déluge de Deucalion, dont le fils, Hellen, père d'Éolus, régnait en 1043. Peu après, les Dactyles découvrent des mines dans le mont Ida, forgent des armes et des instruments, élèvent Jupiter; tandis que Cérès, femme sicilienne; dans le cours des voyages qu'elle entreprend pour chercher sa fille, enseigne l'agriculture à Triptolème, et par lui à tous les Grecs. Elle meurt en 1007, et les mystères d'Eleusis sont institués par Eumolpus. Alors s'achevait, sous le roi Salomon, la construction du temple de Jérusalem; alors aussi Minos envoyait des colonies dans les îles de la Grèce. Entre l'an 1010 et l'an 950, Newton distribue tous les faits que peuvent rappeler les noms de Danaus, Pélops, Amphion, Dædale, Sisyphus, Laïus, Œdipe; et c'est dans ce même espace qu'il place le règne et la mort du grand roi d'Égypte Sésac, autrement dit Sésostriis, déifié sous les noms d'Osiris, de Mars et d'Hercule. Cependant Amphictyon apportait d'Égypte en Grèce les douze grands dieux nommés par les Latins *Dii majorum gentium*, et auxquels les planètes et les éléments étaient consacrés. De 950 à 900, les Éthiopiens envahissent l'Égypte; Orus, successeur de Sésac, est noyé dans le Nil; sa mère, Isis ou Astræa, en perd la raison, et la dynastie appelée divine finit chez les Égyptiens. Là commence le règne de l'Éthiopien Ménès (ou Aménophis), dont on a fait un personnage contemporain de Noé, ou même antérieur au déluge. Ménès bâtit Memphis, dont le véritable nom, Ménuf, n'est que celui de Ménoph, Aménophis ou Ménès. Ses contemporains sont Orphée, les Argonautes, Esculape, Thésée et l'Hercule grec. La guerre des sept chefs contre Thèbes est de l'an 928; la prise de Troie, de 904, et la construction des petites pyramides ne date que de 901. Didon bâtissait Carthage, peu après le désastre des Troyens, en sorte qu'il n'y a point d'anachronisme dans l'Énéide. Hésiode et Homère composent leurs poèmes vers 870, un peu avant le règne de Mœris en Égypte; les grandes pyramides se construisent sous ce prince et sous ses successeurs, Chéops, Chéphrem, Mycérinus et Asychis. Les cinq règnes vont de 860 à 776, c'est-à-dire à la première olympiade, à laquelle appartiennent à la fois, selon Newton, les noms mal à propos séparés d'Iphitus et de Corébus. Sémiramis et Lycurgue n'arrivent qu'après 776; cette Sémiramis, qui remonte dans Bossuet au 13^e siècle avant J.-C., et bien plus haut dans Ctésias et Diodore, ne paraît, dans le Tableau de Newton, qu'en 760; et les institutions de Lycurgue, que l'on suppose voisines de l'an 884, sont rejetées au-dessous de 670. Telles sont, entre beaucoup d'autres époques fixées et coordonnées par Newton, celles qui peuvent le mieux donner une idée générale de son système. Toute l'histoire ancienne profane, depuis Inachus jusqu'à la mort de Darius Codoman, y est resserrée dans un espace d'environ huit siècles, entre 1125 et 331. Newton n'avait point publié ce tableau; mais, comme on l'a dit, quelques copies passèrent en France, où l'on ne tarda point à traduire, à divulguer et à réfuter ce système. Le P. Souciet, jésuite, se vanta « d'avoir percé les voiles dont se couvrait l'auteur anglais, et interprété sa pensée ». Ce sont les propres termes de Souciet, auteur de cinq dissertations sur cette matière. En même temps, Fréret faisait imprimer le tableau chronologique de Newton, à la fin du tome 7 d'une traduction de l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, et y joignait de premières observations critiques, se réservant d'approfondir le sujet quand les preuves du système auraient paru. Fréret prétend qu'avant de se permettre d'en user ainsi, il en avait demandé la permission à Newton, et que, n'ayant point reçu de réponse, il avait dû prendre ce silence pour un consentement. Le philosophe anglais fut blessé de ces procédés; il s'en plaignit amèrement dans les *Transactions philosophiques* de 1726 : « C'était, disait-il, le fruit, l'enfant de ses loisirs, qu'on voulait étouffer au berceau. » On publiait sans son aveu, dans un pays étranger, dans une langue étrangère, un écrit qu'il examinait et retouchait encore; on imprimait les résultats de ses recherches, séparés de leurs développements et de leurs preuves; on les exposait, on les livrait sans défense à toutes les critiques; et déjà même on triomphait de leur faiblesse en les accablant de tout le poids de l'érudition académique; ils étaient publiés et réfutés dans le même volume, et ne sortaient de l'obscurité où il les avait retenus que pour être immolés en plein jour par d'impitoyables ad-

(1) Par exemple, après avoir rappelé comment il explique l'action conservatrice de la Providence; « mais, ajoute-t-il, on me a dit : *This is all what we contended for*; c'est en cela que consiste toute la question : à cela je réponds, *Serviteur très-humble*, etc. »

(2) Newton ne voyait dans les antiquités grecques que des fictions poétiques. Les Grecs, se disait-il, n'ont rien écrit en prose avant les conquêtes de Cyrus, et leurs poètes n'avaient aucune mesure précise du temps; leurs premiers prosateurs n'en connurent pas d'autre que le calcul des générations ou des règnes, évalués de trente-trois à quarante ans. Ephore lui-même, quoiqu'il eût conçu l'idée d'une histoire chronologique, ne distribuait les faits que selon la succession des rois, des archontes, des pontifes, des prêtresses de Junon. L'usage de compter par olympiades ne s'est établi que fort tard; ce calcul n'est point employé dans la chronique de Paros, rédigée après la mort d'Alexandre. Quand il s'agit d'assigner l'époque de Lycurgue, les hypothèses d'Aristote et d'Eratosthène diffèrent d'un siècle entier, ainsi que l'a remarqué Plutarque. Les contradictions sont bien plus fréquentes et les distances plus variables lorsqu'il est question de plus anciens temps; alors on ne vient à bout d'accorder les traditions qu'en doublant les personnages, de telle sorte qu'il y ait, par exemple, une Ariane pour Osiris, et une autre pour Thésée. Examinant avec la même sévérité la chronologie des Latins, Newton la trouva plus confuse encore; mais surtout les antiquités égyptiennes et assyriennes ne lui parurent qu'un affreux chaos, où, malgré la multitude des fables, des équivoques et des doubles emplois, il restait d'immenses lacunes, de longs espaces absolument vides de faits et remplis seulement par des chiffres ou par des noms insignifiants. D'après ces premières réflexions, et d'après un calcul astronomique dont nous parlerons bientôt, Newton composa, pour son propre usage et comme un résultat de ses études personnelles, une chronologie débarrassée des contradictions dont Plutarque se était plaint : « Je ne pré-tends pas, disait Newton, porter l'exactitude jusqu'à une année près; il peut y avoir des erreurs de cinq, de dix et quelquefois de vingt ans; mais cela ne va jamais plus loin. » Il ne touche point à la chronologie sacrée, du moins en ce qui concerne les temps antérieurs à Josué; mais il s'empare de toute l'histoire profane, et ne la fait partir que de l'an 1125 avant J.-C. Il fait descendre au-dessous de cette limite non-seulement Sésostriis et Sémiramis, mais aussi Ménès et Bélus, l'Inachus des

lui, un ouvrage d'histoire. Il a pour titre : *Observations sur les prophéties de l'Écriture sainte, particulièrement sur les prophéties de Daniel et sur*

versaires. Fréret croyait avoir satisfait à toutes les convenances par quelques formules polies qui précédaient et terminaient ses observations. Il y parlait de Newton presque aussi honorablement que du P. Souciet ; il avait sans peine qu'il y avait des idées ingénieuses dans ce tableau ; il ajoutait qu'elles n'étaient pas toutes particulières à M. Newton ; que depuis douze ou quinze ans, Boulainvilliers en avait conçu et consigné dans ses manuscrits quelques-unes des plus importantes. Ainsi, peu s'en fallait que Newton ne fût accusé de plagiat, en même temps que d'erreur et de témérité. En parlant de ce démêlé, Fontenelle s'exprime en ces termes : « Le système chronologique a été attaqué par deux savants français. On leur reproche en Angleterre « de n'avoir pas attendu l'ouvrage entier et de s'être pressés de le critiquer. Mais cet empiètement ne fait-il pas honneur à M. Newton ? Ils se sont saisis le plus promptement qu'ils ont pu de la gloire d'avoir un pareil adversaire. Ils en vont trouver d'autres en sa place. Le célèbre M. Halley..... a déjà écrit « pour soutenir tout l'astronomie du système..... La contestation n'est pas terminée : le public peu nombreux qui est en « état de juger ne l'a pas encore fait ; et quand il arriverait que « les plus fortes raisons fussent d'un côté, et de l'autre le nom de « M. Newton, peut-être ce public serait-il quelque temps en « suspens, et peut-être serait-il excusable. » Il paraît que la dernière année de Newton fut employée tout entière à la révision et à la rédaction définitive des preuves de son système chronologique. En 1728, quelques mois après sa mort, cet ouvrage fut publié par son neveu, sous ce titre : *The chronology of ancient kingdoms emended*, et traduit aussitôt en français sous celui de *Chronologie des anciens royaumes, corrigée*. Ce traité posthume de Newton, les remarques de Halley, l'analyse de Reid, cinq lettres de la Nauze, insérées dans le recueil du P. Desmolets, et une apologie publiée par un anonyme en 1757, voilà les écrits que nous connaissons en faveur de cette chronologie. Elle a eu pour principaux adversaires, en Angleterre, Whiston ; en France, Souciet et Fréret. Celui-ci, outre ses premières observations, imprimées en 1726, en composa de plus étendues après la publication du Traité de Newton ; mais cette fois il ne se hâta point du tout de les mettre au jour ; elles n'ont paru qu'en 1758, après sa mort. Les raisonnements de Newton à l'appui de son système peuvent se diviser en quatre classes. Nous avons déjà indiqué la première : elle consiste à montrer l'incohérence et les vides de la chronologie commune, qui a fait de l'histoire ancienne un vaste désert, où l'on ne rencontre, de loin en loin, que des fantômes ou des prodiges. C'est un cadre beaucoup trop grand pour ce qu'il doit contenir. Mais ces considérations ne sont que préliminaires ; elles ne sauraient prouver directement la justesse des limites et des dispositions nouvelles que Newton veut établir. En deuxième lieu, il examine la manière d'évaluer les générations et les règnes, et il pense qu'il y a excès si l'on prend un terme moyen plus fort que trente-trois ans à l'égard des générations ; que dix-huit à vingt à l'égard des règnes. Hérodote dit expressément que trois générations équivalent à cent années ; et cette indication paraît la plus applicable, dans les occasions fréquentes où les historiens ne mesurent les temps que par le nombre des générations comprises depuis un événement jusqu'à un autre. Du reste, nous ne sommes pas sûrs qu'ils attachent tous précisément la même idée à ce mot de génération. Entendent-ils par là l'âge du père à la naissance du fils, ou le nombre des années durant lesquelles le fils survit au père, ou bien chaque renouvellement de la partie active d'une population ? D'ordinaire, on s'en tient au premier de ces trois sens, et l'on suppose, par conséquent, qu'en général le père a trente-trois ans à la naissance de celui de ses enfants par lequel il doit être principalement remplacé. Il est difficile pourtant que ce terme moyen ne varie pas beaucoup selon la diversité des climats et des habitudes sociales ; pour ne rien dire des circonstances accidentelles qui le doivent déranger ; par exemple, si le fils qui succède au père, dans la société ou dans l'histoire, n'est pas le premier-né ; s'il a été précédé par plusieurs enfants de l'autre sexe, ou par des fils aînés qui sont morts en bas âge. Mais ce qui déplaît surtout à Newton, c'est qu'un même calcul soit appliqué aux générations et aux règnes. Hérodote a donné l'exemple de confondre ces deux mesures, qui sont en elles-mêmes très-distinctes. Pour trouver que la durée moyenne d'un règne est de trente-trois ans, il faut choisir tout exprès des exemples et en admettre de fort suspects ; Newton établit celle de dix-huit à vingt ans, en la déduisant de très-longues séries. Nous trouverions qu'en France, sur la totalité de la dynastie capétienne, ce terme moyen n'excéderait pas vingt-quatre ans, et qu'il ne serait pas de vingt et un si on le prenait sur les trois races. En effet, si un règne équivalait quelquefois à une vie entière, parce que le petit-fils ou l'arrière-petit-fils a succédé immédiatement à son aïeul ou à son bis-aïeul, plus souvent il arrive que le frère succède au frère, ou qu'à défaut de ligne directe, la couronne passe à un collatéral quelconque ; et en ces cas c'est un homme

l'Apocalypse de St-Jean. Malgré la singularité que semble devoir offrir un pareil sujet, traité par un esprit de la trempe de Newton, nous

d'un âge plus avancé qui parvient au trône pour l'occuper moins longtemps. Il couvrait de tenir compte aussi des attentats ou des catastrophes qui ont abrégé tant de règnes. Toutefois le terme moyen de vingt à dix-huit ans peut sembler un peu faible à l'égard des monarchies héréditaires : des calculs fondés sur les parties les mieux connues de l'histoire l'élèveraient à vingt-deux, non au delà, et en employant ce nombre vingt-deux au lieu de trente-trois, on diminuerait d'un tiers juste toutes les parties d'annales anciennes dont la durée n'est mesurée que par des séries de rois. Mais les monarchies électives passent plus rapidement, et dans ces nombres vagues ou même dans ces listes nominatives de rois égyptiens, assyriens, grecs, que nous présentent les historiens antiques, sans y attacher aucun fait, il est fort possible qu'il y ait d'électifs. Cette considération nous ramènerait au terme de dix-huit à vingt ans que Newton n'a indiqué qu'après un très-mûr examen. Ajoutons que plusieurs de ces règnes ont pu être simultanés, soit parce qu'un même empire se partageait en plusieurs États, soit parce que plusieurs princes essayaient de s'asseoir à la fois sur le même trône, ou comme associés ou communiens ; l'histoire connue en fournit un exemple fort remarquable : entre Septime-Sévère et Dioclétien plus de soixante personnages ont obtenu, conquis, usurpé, porté enfin, soit successivement, soit simultanément, le titre d'empereurs romains. Supposons que nous ne sachions rien de leurs aventures, et qu'on nous ait transmis seulement le catalogue de leurs noms : par la règle de trente-trois ans, familière aux chronologistes, nous trouverions qu'ils occupent ensemble un espace de 1980 ans, et nous nous tromperions de 1880 ; car ces soixante empereurs ne correspondent qu'à un seul siècle, le 3^e de l'ère vulgaire. Or, qui nous garantit que dans les nomenclatures ou dans les nombres de rois égyptiens ou asiatiques il n'y ait pas des séries de cette espèce ? Il est donc permis de penser qu'en ce qui concerne la durée des générations et des règnes les vues et les calculs de Newton conservent un grand avantage sur les dissertations de ses contradicteurs. Mais ceci ne suffit point encore pour établir l'ensemble, ni pour maintenir les détails de son système. Son traité contient des raisonnements d'un troisième genre ; là les regards de Newton pénètrent fort avant dans l'histoire ; il l'envisage et la décompose pour reconnaître son âge dans ses traits, et pour ainsi dire dans ses organes. Suivant lui, il n'y a d'histoire que la civilisation ; ses progrès sont les seules époques assignables dans les annales humaines. Tant que les hommes, les familles, les peuplades, ont erré sur le globe et n'en ont occupé ou parcouru qu'un petit nombre de points (ce qui a duré fort longtemps), l'histoire n'a pu commencer. Peu à peu, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, se peuplèrent, tandis qu'en Grèce il n'existait encore que des sauvages épars dans les bois. Inachus et Cécrops descendirent dans cette Grèce, qui devint ainsi en Europe le premier théâtre de quelques essais d'établissements civils. Les arts nécessaires étaient partout dans l'enfance ; les arts agréables n'étaient pas nés. Cependant, à mesure que les peuples s'éloignaient des temps et des lieux de leurs origines, ils avaient entre eux des communications qui étendaient leurs idées et compliquaient leurs usages. Leur religion perdit sa simplicité primitive. Le soleil, la lune et tous les astres désignés sous le nom d'armée du ciel furent les premiers objets d'un culte superstitieux. À une seconde époque, les hommes défirent leurs bienfaiteurs, ils changèrent les tombeaux en autels, et mêlèrent aux divinités célestes les personnages fameux qui avaient fécondé ou dévasté la terre. Cette idolâtrie complexe date, selon Newton, du même temps que les arts qui ont contribué à la fonder ; elle n'est pas beaucoup plus ancienne que Sésostris. Ce Sésostris ou Sésac, placé par Newton entre l'an 1000 et l'an 950 avant J.-C., joue un très-grand rôle dans ce système. Son père, Ammon, est le Jupiter Ammon des Libyens et l'Uranus des Grecs. Newton nous a déjà dit que Sésostris lui-même est Osiris et Héracle ; sa femme est Isis, Astrée ou Cybèle ; Orus, leur fils, est Apollon ; Bubaste, leur fille, est Diane. Japet, frère de Sésostris, est Python, Typhon, Neptune. Un ministre égyptien, nommé Thott, s'appelle ailleurs Hérinès et Mercure. Ainsi, les dieux de l'Égypte et de la Grèce ne précèdent que d'une seule génération les héros de Colchos ; que de deux ou trois ceux de l'Iliade. Les quatre âges chantés par les poètes ne répondent qu'à quatre grandes générations. Les Argonautes sont de l'âge d'or ; Minos, de l'âge d'argent ; ses fils, de l'âge d'airain, et l'âge de fer ne finit qu'environ trente-cinq ans après la guerre de Troie. Ces quatre âges, tous postérieurs à Cadmus, désignent l'ordre dans lequel les métaux dont ils portent les noms furent connus en Grèce. Homère vit les derniers jours du quatrième âge. Voilà comment se resserre dans un espace d'environ deux cents ans, depuis Ammon jusqu'à Homère, toute la partie de la mythologie qu'on peut appeler héroïque, pour la distinguer de l'astronomique, à laquelle elle s'est rejointe. Les développements de cette mythologie coïncident avec les progrès des arts. Newton admet qu'il suppose une très-longue suite de siècles avant tout

osons affirmer qu'il y a beaucoup plus de personnes qui ont parlé de cette dissertation qu'il n'y en a qui se soient donné la peine de la lire.

commencement de civilisation; mais une fois qu'il voit naître les arts, il semble mesurer la rapidité de leurs progrès sur celle de ses propres conceptions, sur l'élan de son propre génie. En 1125, il n'aperçoit dans la Grèce que des marais, des bois, des sauvages, et pas une cabane; Inachus et Cécrops, quand ils abordent cette contrée, savent seulement se loger et se nourrir. En 1045, personne encore ne sait lire ni écrire dans la Grèce entière; et cependant, vers 870, 255 ans après Inachus, 135 ans après Cadmus, Hésiode explique en vers l'origine des dieux et les travaux des hommes; Homère compose l'Illiade et l'Odyssée. Quoique cette marche puisse paraître excessivement accélérée, cette partie du Traité de Newton est à la fois la plus brillante et la plus savante. Tous les textes antiques qui pouvaient en justifier ou en excuser les détails y sont recueillis et rapprochés avec une extrême sagacité; et comme ils étaient peu nombreux, peu indiqués, comme ils n'avaient d'ailleurs, tant qu'ils restaient isolés, que des rapports indirects avec cette chronologie, il a fallu à Newton bien plus de recherches pour les découvrir et plus d'art pour les employer, qu'à ses adversaires pour multiplier les citations en sens contraire. Newton savait à merveille qu'il suffisait d'ouvrir les historiens classiques et les chronographies ecclésiastiques pour y trouver des passages qui assignent à Inachus, à Cécrops, à Cadmus, à Sésostriis, des époques beaucoup plus anciennes. Il n'avait pas manqué de se faire ces objections, qui se présentaient d'elles-mêmes. Fréret, en les dévissant, ne leur a pas donné plus de force; il y a mêlé des hypothèses qui lui sont restées propres et que les chronologistes n'ont point admises; celle, par exemple, qui consiste à placer Moïse, Danaüs et Sésostriis à une même époque, entre 1550 et 1500. Toutefois, malgré l'étroit enchaînement des idées de Newton, rien encore, dans les trois genres de considérations que nous venons d'exposer, n'a la force ni même la forme d'une preuve rigoureuse. On voit bien une chronologie où tout est plein, et qui a en quelque sorte horreur du vide; les époques y sont distribuées avec infiniment d'intelligence et de dextérité; mais aucune date n'y est fixée, ni par des monuments, ni jusqu'ici par des calculs positifs; et l'on ne sait pas pourquoi il assure avec tant de confiance que, s'il peut se tromper de cinq ou dix ans, de vingt quelquefois, cela ne va jamais plus loin. C'est par un raisonnement d'un quatrième et dernier ordre qu'il croit montrer la précision de son travail. Les points équinoxiaux et solsticiaux se meuvent d'orient en occident contre l'ordre des constellations du zodiaque. Chacun connaît, sous le nom de précession des équinoxes, ce mouvement rétrograde, dont la quantité est d'un degré en soixante-douze ans à peu près. C'est par là que Newton détermine la distance qui sépare l'expédition des Argonautes de l'époque où Métion inventait le cycle de dix-neuf ans. Il expose que les Argonautes se servaient d'une sphère fabriquée par Chiron, dans laquelle l'équinoxe du printemps, le solstice d'été, l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver, se trouvaient respectivement fixés au milieu (ou 15° degré) des constellations du bélier, du cancer, de la balance et du capricorne; qu'au temps de Métion, ce n'était plus au 15°, mais au 8° degré de chacune de ces constellations que répondaient les équinoxes et les solstices; que la précession, dans l'intervalle, avait donc été de 7 degrés, c'est-à-dire de 7 fois 72 ans, ou 504 ans; que Métion inventa son cycle l'an 432 avant notre ère; que, par conséquent, le voyage des Argonautes est de l'an 936 ou environ, et non pas du 14^e siècle avant J.-Ch. Or, l'époque des Argonautes redescendant ainsi de quatre ou cinq siècles, il faut bien, pour la tenir en rapport avec celles qui la précèdent et avec celles qui la suivent, les abaisser proportionnellement les uns et les autres. Cet argument, que Newton avait sommairement indiqué dans son Tableau, est développé dans son Traité par une ample explication du calendrier grec, de l'observation de Métion et de la sphère de Chiron, décrite par Aratus, d'après Eudoxe. Il est certain que, selon ces données, Cécrops doit descendre du 16^e siècle au 11^e, et tous les faits subséquents de l'histoire grecque prendre les places que Newton leur assigne; car il opère cette distribution non-seulement en conséquence du calcul astronomique dont nous venons de parler, mais en tenant compte de toutes les indications historiques que les anciens auteurs fournissent. Il ne resterait guère d'un peu arbitraire que ce qui concerne Méné, Moëris, Bélus, Sémiramis, Inachus et Cadmus. Encore Newton ne laisse-t-il pas de rassembler plusieurs détails qui rendraient fort probables les nouvelles dates qu'il attache aux noms de ces personnages, si la base astronomique de son calcul avait quelque solidité. Aussi les plus grands efforts de Fréret, de Soucié et de Whiston se sont-ils dirigés contre cet argument. Ces savants ont compris que, s'ils ne le réfutaient, la haute antiquité allait s'écrouler tout entière, que l'histoire au moins allait se rétrécir de moitié. Ils ont donc soutenu que Chiron n'avait point dessiné de sphère céleste, ou que, s'il en avait fait une, elle s'était successivement modifiée entre les mains des Grecs depuis le temps des Argonautes; qu'en tous les cas, la sphère de Chiron n'était

C'est pourquoi nous croyons devoir en indiquer ici le but et la marche. L'idée principale qui en fait la base est nettement exprimée dans les paroles

point celle que décrivait Eudoxe; que le calendrier suivi par Eudoxe n'avait été dressé qu'au temps d'Hésiode; qu'en examinant avec soin les fragments qui subsistent de quelques autres calendriers, on en discernait un beaucoup plus ancien, qui, par les positions zodiacales des équinoxes et des solstices, remonte en effet aux Argonautes, au 15^e siècle avant J.-C., et qui par là confirme la chronologie reçue. Chiron a-t-il fait une sphère céleste? Newton l'affirme sur la foi d'un poète inconnu, auteur d'une Gigantomachie, dont St-Clément d'Alexandrie a cité quelques vers. Il est dit que Chiron s'appliquait à l'astronomie pratique, et qu'il dessinait les figures du ciel. Cette indication peut sembler bien vague et bien indirecte. Mais on a puisé tant de résultats chronologiques à de pareilles sources, que Newton crut avoir le droit d'argumenter d'après ce passage. En ce point, il n'use point d'une critique sévère, mais celle de ses adversaires ne l'est assurément pas davantage. En admettant que Chiron eût fait une sphère, était-ce bien celle qu'Eudoxe et Aratus ont décrite? Newton concluait cette identité, de ce que la sphère décrite par ces deux auteurs était pleine d'allusions aux Argonautes, à leurs contemporains, à leurs devanciers, et ne retraçant le souvenir d'aucun fait, d'aucun personnage postérieur à leur expédition. Il disait: «Chiron a fait une sphère, St-Clément nous l'atteste d'après un ancien poème. Or, la sphère d'Eudoxe et d'Aratus est tout argonautique; donc c'est celle de Chiron. Mais les équinoxes et les solstices y tombent au milieu des signes. Donc, tel était l'état des choses célestes au temps des Argonautes. Donc ce temps ne précède celui de Métion que de 504 ans, durée correspondante à une précession de 7 degrés.» Les adversaires de Newton admettaient toutes ces propositions, hors une seule; ils ne contestaient que l'identité de la sphère de Chiron et de celle d'Eudoxe; et leur unique motif de nier cette identité, c'était qu'elle ne s'accordait point avec les données chronologiques dont ils ne voulaient pas se départir et que Newton mettait en question. Tous leurs arguments étaient du genre de ceux qu'on appelle pétition de principe. Au lieu de prouver directement et indépendamment de tout système d'époques que la sphère décrite par Eudoxe n'était pas celle de Chiron, ils se bornaient à supposer que c'était une sphère intermédiaire, faite 400 ans après les Argonautes, 500 ans avant Métion, 600 ans avant Eudoxe lui-même; hypothèse en faveur de laquelle ils n'allaient réellement aucune raison, sinon qu'elle s'arrangeait mieux avec la chronologie ordinaire. Dans cet état de la discussion, on pouvait au moins rester en suspens, comme disait Fontenelle; mais Delambre a jeté sur cette question des lumières nouvelles; il a montré que les contradicteurs de Newton raisonnaient, ainsi que Newton lui-même, sur une donnée fautive; que leur erreur commune provenait de l'idée exagérée qu'ils s'étaient formée des connaissances astronomiques des anciens. Eudoxe, qui vivait au 4^e siècle avant notre ère, n'était pas un très-habile observateur; il avait fait, on s'était procuré un globe, sur lequel on avait placé grossièrement quelques étoiles brillantes; l'écliptique y était inclinée de 24 degrés sur l'équateur; les deux tropiques et les deux solstices y se trouvaient aussi. Eudoxe fait tourner ce globe, et il remarque quelles sont, dans les différentes saisons de l'année, les positions des constellations zodiacales et extra-zodiacales par rapport à ces divers cercles. Il fait de ces remarques faciles et inexactes un livre à l'usage des navigateurs. Ce livre obtint un succès qui, selon Delambre, est une preuve de l'ignorance générale. Aratus met en vers le traité d'Eudoxe; Hipparque commente Aratus, qui, dans la suite, est traduit en vers latins par Cicéron et par Germanicus. L'importance de cet ouvrage s'accroît à mesure qu'il vieillit; on y voit le dépôt des connaissances les plus précieuses; on suppose, contre le jugement formel d'Hipparque, que les observations les plus exactes y sont rassemblées; tout ce qu'il contient d'erroné devient article de foi. Newton lui-même y va chercher à quels lieux des constellations zodiacales répondaient les équinoxes et les solstices au temps où le globe décrit par Eudoxe avait été fabriqué; il se met à calculer à quelle époque de l'histoire correspondent les positions indiquées par cette sphère; et la supposant celle des Argonautes, d'après les figures qu'elle présente et d'après un texte cité par Clément d'Alexandrie, il en tire les conséquences chronologiques que nous avons exposées. Fréret prend aussi cette sphère pour une autorité irréfragable, pour un tableau d'observations précises; seulement il s'efforce de prouver qu'elle est ou qu'elle doit être d'une époque postérieure aux Argonautes. Delambre compare cette controverse à celle de la dent d'or. On a négligé de discuter les prétendues observations, et l'on a vainement disputé sur les conséquences. On n'a pris garde qu'à la position des équinoxes et des solstices; il eût fallu considérer les autres détails de la sphère d'Eudoxe; on aurait reconnu qu'ils ne s'accordaient point entre eux. Si les observations sont bonnes, poursuit Delambre, si elles sont toutes d'une même époque, toutes les étoiles indiquées devaient à cette époque-là se trouver ensemble, chacune au lieu qui lui est dési-

suivantes, que nous tirons de l'ouvrage même (1) : « La folie des personnes qui ont voulu interpréter les prophéties, dit Newton, a été de vouloir en tirer la prévision des événements à venir, comme si Dieu avait eu le dessein de faire d'eux autant de prophètes. Par cette hardiesse, ils ne se sont pas seulement compromis eux-mêmes, ils ont encore fait mépriser les prophéties. Le dessein de Dieu a été bien différent. Il a donné l'Apocalypse, ainsi que les prophéties de l'Ancien Testament, non pas pour flatter la curiosité humaine, en permettant aux hommes d'y lire l'avenir, mais afin que les prophéties, une fois accomplies, pussent être interprétées d'après les événements, et que sa prescience, non pas celle des interprètes, pût être ainsi manifestée.... (2). Maintenant, ajoute Newton, pour appliquer ce principe, c'est-à-dire pour comprendre les prophéties, il faut prendre d'abord connaissance du langage figuré des prophètes : ce langage est tiré de l'analogie qui existe entre le monde matériel et un empire ou un royaume considéré comme un monde politique. » Il entre alors successivement dans tout le détail de cette correspondance, considérant d'abord le ciel et la terre comme employés pour figurer les rois et les peuples; puis les phénomènes astronomiques, la pluie, la grêle et tous les météores, les animaux, les végétaux, leurs parties diverses, leurs divers actes et ceux de l'homme même; chaque chose enfin comme ayant une signification mystique propre, qu'il fixe et définit : « Par exemple, dit-il, lorsqu'un homme ou un ani-

mal est pris pour un royaume, les différentes parties ou qualités du premier sont employées pour leurs analogues dans le second. Ainsi la tête de l'animal représente les personnes en pouvoir; la queue représente le bas peuple, qui suit et est gouverné. S'il y a plusieurs têtes, elles représentent les divisions principales du royaume, ou les dynasties qui s'y sont succédées, ou bien encore les diverses formes de gouvernement. Les cornes d'une tête représentent les divers royaumes, que cette tête rassemble sous le rapport militaire. Le sens de la vue signifie l'intelligence. Ainsi les yeux figurent des hommes instruits, et en matière de religion, ils figurent des évêques. Parler signifie faire des lois. La bouche désigne un législateur soit sacré, soit civil. Une grosse voix signifie puissance; une faible, faiblesse, » etc. Jusqu'ici il n'y a réellement de neuf que l'exposition précise et en quelque sorte systématique de la méthode d'interprétation; car, dans le fond, c'est celle qu'ont employée tous les commentateurs, et il est réellement impossible d'en employer une autre pour appliquer une prophétie qui n'est pas explicite dans ses termes. Ce qui distingue le travail de Newton, c'est qu'ayant ainsi donné d'avance son dictionnaire, il lui suffit très-souvent, pour expliquer la prophétie, de la rapporter textuellement, en plaçant seulement à côté des termes figurés qu'elle emploie les termes propres qui en offrent la traduction : par ce moyen, il va plus vite et plus loin. Je ne le suivrai point dans la vaste carrière qu'il s'est proposé de parcourir. Armé de ce qu'on pourrait appeler une clef du langage prophétique, il interroge successivement Daniel et St-Jean, et cherche à faire sortir de leurs prophéties les événements historiques qui se sont opérés après elles. Son travail est immense : il embrasse non-seulement les époques principales, les événements les plus importants des temps anciens et d'une partie du moyen âge, mais encore une foule de faits particuliers, de recherches chronologiques et d'observations sur les antiquités civiles et ecclésiastiques, qui prouvent une érudition variée, profonde, puisée aux meilleures sources. Pour donner une idée des applications de détail auxquelles Newton s'est laissé entraîner dans cette singulière composition, et en même temps pour ne rien taire de l'esprit de prévention dont elle porte malheureusement l'empreinte, je choisirai une citation dans les chapitres 7 et 8 de la 1^{re} partie. Newton a expliqué les dix cornes du quatrième animal de Daniel par dix royaumes que les nations barbares fondèrent sur les ruines de l'empire romain d'Occident, et il a rapidement tracé l'histoire de chacun de ces royaumes pour montrer comment elle s'accorde avec la prophétie. Il reste à expliquer la onzième corne du même animal. Voici d'abord le texte même du passage qu'il s'agit d'interpréter-

gné; et, au moyen du mouvement de précession aujourd'hui parfaitement connu, nous pourrions vérifier la bonté des données et déterminer l'époque des observations. Mais il résulte de l'examen de cette sphère qu'elle indiquerait presque autant d'époques différentes qu'elle contient d'étoiles. Quelques-unes même n'étaient pas, au temps d'Eudoxe, encore parvenues à la position qu'il leur trouve depuis longtemps attribuée; elles n'y sont pas arrivées aujourd'hui et n'y viendront que dans trois cents ans. Il n'y a donc aucune sorte de conséquence chronologique à tirer de cet amas grossier d'erreurs et d'incompatibilités. Le terme de signe répond à un douzième précis de l'écliptique; et pour distinguer ces douzièmes autrement que par les nombres ordinaires, premier, second, etc., on y attache les noms des constellations zodiacales, bélier, taureau, gémeaux, etc. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore nos annuaires disent que, le 21 mars, le soleil entre dans le signe du bélier, quoique cela ne soit plus vrai si l'on prend le bélier pour tel groupe physique d'étoiles. Les anciens, qui ne connaissaient pas le mouvement de précession, ont dû confondre tout à fait les constellations avec les signes, avec les douzièmes de l'écliptique; et, selon Delambre, c'est ce qu'a fait Eudoxe en mettant les équinoxes, les solstices et les milieux de chaque mois au milieu de chaque signe, ainsi que l'avaient pratiqué les Chaldéens. Ainsi, à aucun égard, il ne convient de régler la chronologie ancienne sur cette sphère, quand même on y attacherait, d'après les vers cités par St-Clément, le nom de Chiron et des Argonautes. En perdant sa base astronomique, le système chronologique de Newton ne repose plus que sur des considérations relatives aux lacunes de l'histoire, à la durée des générations et des règnes, aux progrès des sociétés, des arts et de l'idolâtrie. Quelque graves que soient ces observations, et quelque incertitude qu'elles puissent répandre sur la chronologie vulgaire, elles ne suffisent point assurément pour en établir une nouvelle. Mais ce système est un très-grand fait dans l'histoire de la science chronologique; et il sert au moins à confirmer ce qu'a dit Varron, que l'âge historique ne commence qu'à la première olympiade. D-N-U.

(1) *Propheties of holy writ*, p. 1; *Age of Apocalypse*.

(2) *Propheties of holy writ*, part. 1^{re}, ch. 2.

ter : « Tandis que Daniel considérait les dix cornes, il en vit une petite qui s'éleva parmi elles.... Celle-ci avait des yeux d'homme et une bouche qui proférait de grandes choses.... Cette même corne paraissait plus forte que les autres; elle faisait la guerre aux saints et elle avait l'avantage sur eux.... Celui qui montrait ces choses à Daniel lui dit que les dix cornes étaient dix rois qui s'élèveraient; qu'un autre s'élèverait après eux qui serait d'une espèce différente des premiers; que celui-ci vaincrait trois d'entre eux; qu'il dirait de grandes choses contre le Très-Haut, ferait la guerre aux saints, et prétendrait changer les temps et les lois, et que ce pouvoir lui serait accordé pendant un temps, deux temps et la moitié d'un temps. » « Ici, dit Newton, les rois sont employés pour signifier les royaumes comme précédemment; ainsi la petite corne est un petit royaume : elle appartenait au quatrième animal et s'éleva du milieu de trois de ses cornes; nous devons donc la chercher parmi les nations qui composaient l'empire latin après la formation des dix cornes. Mais il est dit que le nouveau royaume était différent des autres; qu'il avait une âme ou une vie propre, avec des yeux et une bouche. Par ses yeux, il était un voyant (1); d'après sa bouche, qui disait de grandes choses et qui changeait les temps et les lois, il était un prophète aussi bien qu'un prince, et un pareil pouvoir, à la fois voyant, prophète et prince, c'est l'Eglise de Rome. » Alors, comme appui de cette analogie, vient une exposition historique de la naissance et des progrès du pouvoir papal, dont tous les détails sont successivement mis en rapport avec la prédiction. Newton ne conduit cette exposition que jusque vers la dernière moitié du 8^e siècle de l'ère vulgaire, parce que, dit-il, « c'est à cette époque que le pape, en acquérant la domination temporelle, se trouve clairement désigné par le prophète. » Mais, entraîné lui-même au delà des limites qu'il avait d'abord assignées aux interprètes, il se trouve aussi *prédire* comme eux l'époque de la chute ou du moins du déclin de cette domination temporelle; car, traduisant les expressions de Daniel, *un temps, deux temps et la moitié d'un temps*, par douze cent soixante années solaires, et indiquant à peu près l'an 800 pour le point de départ, il semble fixer le terme fatal vers l'an 2060. Et il faut remarquer que cette conclusion n'est pas chez lui, comme chez d'autres écrivains protestants, un résultat dicté par l'esprit de ressentiment ou de haine; il l'expose avec tout le calme d'une conviction profonde, avec toute la simplicité d'une démonstration évidente. Ce n'est pas lui, c'est St-Jean et Daniel qui réprouvent le pouvoir de Rome mo-

derne, qui le caractérisent par des noms injurieux et prédisent enfin sa ruine. On demandera sans doute comment un esprit de cette force et de cette nature, un esprit si habitué à la sévérité des considérations mathématiques, si exercé aux observations des phénomènes réels, enfin si méthodique et si sage dans ses spéculations physiques, même les plus hardies, et par conséquent si instruit des conditions auxquelles la vérité se découvre, comment, dis-je, un esprit de cet ordre a pu combiner des conjectures aussi multipliées, aussi incertaines, sans même faire attention à l'invraisemblance extrême que jette dans ses interprétations la multitude infinie des concessions arbitraires dont il fait usage et sur lesquelles il les établit. La réponse à cette question nous semble devoir être puisée tout entière dans les idées et les habitudes du siècle où Newton vivait. Non-seulement Newton était profondément religieux, sincèrement chrétien, mais toute sa vie s'écoula, toutes ses affections se concentrèrent dans un cercle d'hommes qui, pénétrés des mêmes doctrines, étaient dévoués par état à les propager, ou se consacraient par goût à les défendre. Usant du libre droit d'examen, réclamé par toutes les sectes protestantes, les savants anglais de cette époque prenaient plaisir à mêler aux recherches des sciences les discussions théologiques, et ils se trouvaient d'autant plus portés vers ces dernières que la cause de la religion protestante était devenue celle de la liberté politique, de sorte que l'on étudiait la Bible pour y trouver des armes contre le despotisme, et le choix de Newton, parmi les commissaires envoyés à Jacques II par l'université de Cambridge, montre assez qu'il partageait ces sentiments. Il n'est donc pas plus surprenant en soi que Newton ait alors écrit sur l'Apocalypse qu'il ne l'est que R. Boyle, l'un des plus grands physiciens de cette même époque, ait publié un *Essai sur l'Ecriture sainte* et le traité intitulé *the Christian virtuoso*, dont l'objet est de prouver que la philosophie expérimentale conduit à être un bon chrétien; que le célèbre géomètre Wallis ait composé un grand nombre de traités de théologie; que Barrow, qui compta Newton parmi ses disciples et qui lui résigna sa chaire de mathématiques, ait consacré ses dernières années aux études théologiques, afin de prendre le grade de docteur dans cette faculté; que Hooke, dont nous avons souvent parlé dans cet article, ait composé un ouvrage sur la tour de Babel; que Whiston, l'élève de Newton et son successeur dans la chaire de Cambridge, ait aussi composé un *Essai sur la révélation de St-Jean* et tant d'autres traités de pure théologie; que Clarke, cet autre élève bien plus illustre de Newton, ce traducteur si fidèle de son *Optique*, ce promoteur si zélé et ce défenseur si habile de sa philosophie, ait été en même temps le théologien le plus profond et l'orateur sacré le plus sublime de l'Angleterre; qu'enfin

(1) Expression consacrée dans l'Ecriture pour désigner un prophète.

Leibniz lui-même, pour ne plus citer d'autre exemple, ait, dans le cours de sa vie littéraire, fait volontairement tant d'excursions sur le domaine de la théologie naturelle, de la révélation et de la critique biblique, qu'il ait commenté l'histoire de Balaam, retourné de tant de manières la question de la grâce, et, dans l'intention bien louable sans doute d'amener la réunion des protestants et des catholiques, discuté avec Bossuet les principaux points de doctrine qui les séparent. Cette alliance, alors générale, des sciences exactes avec les controverses religieuses, rend les recherches théologiques de Newton une chose toute simple et toute naturelle, quelque singulières qu'elles puissent paraître aujourd'hui. Parmi les écrits de ce genre qu'il a composés, il en est encore un que nous ne saurions passer sous silence, tant à cause de l'importance religieuse du sujet que parce qu'il donne une nouvelle occasion de voir combien les connaissances de Newton en ces matières étaient profondes. C'est une lettre de 55 pages in-4^e, intitulée *Mémoire historique sur deux altérations notables du texte de l'Ecriture* : elle a pour objet la discussion critique de deux passages des Epîtres de St-Jean et de St-Paul, relatifs au dogme de la Trinité, passages que Newton suppose avoir été altérés par les copistes. D'après la nature de ce sujet, et par quelques indications que Newton semble donner au commencement de sa dissertation, on pourrait conjecturer avec vraisemblance qu'il l'a composée à l'époque où les erreurs de Whiston et un ouvrage de Clarke sur le même sujet attirèrent contre eux les attaques de tous les théologiens de l'Angleterre, ce qui en placerait la date entre les années 1712 et 1719. Alors ce serait vraiment un prodige à remarquer qu'un vieillard de soixante-douze à soixante-quinze ans eût pu composer rapidement, comme il le fait entendre, un morceau de critique sacrée, d'histoire littéraire et même de bibliographie d'une pareille étendue, où l'érudition la plus vaste, la plus variée, la plus présente soutient toujours l'argumentation la mieux suivie et la plus fortement tissée. C'est vraisemblablement le sujet de cette lettre qui, rapproché mal à propos des anciennes relations de Newton avec Whiston, ainsi que de sa liaison intime et constante avec Clarke, a fait supposer par quelques écrivains qu'il était lui-même antitrinitaire, comme l'était manifestement Whiston et comme Clarke était soupçonné de l'être ; mais on ne trouve absolument rien dans les écrits de Newton qui puisse justifier ou même autoriser cette conjecture. A cette époque de la vie de Newton, les lectures religieuses étaient devenues l'une de ses occupations les plus habituelles, et après qu'il s'était acquitté des devoirs de sa place, elles formaient, avec la conversation de ses amis, son unique délassement. Il avait alors presque cessé de songer aux sciences, et même, ainsi que nous

l'avons déjà remarqué, en remontant beaucoup plus haut, depuis la fatale époque de 1693, on ne voit plus paraître de lui que trois productions scientifiques réellement nouvelles, mais dont l'une était probablement depuis longtemps prête, et les autres n'ont dû lui demander que très-peu de temps. La première, publiée en 1701 dans les *Transactions philosophiques*, n'a que 5 pages, mais bien importantes ; elle offre une échelle comparable de températures, étendue depuis le terme de la glace fondante jusqu'à celui de l'ignition du charbon. Les premiers degrés sont observés avec un thermomètre d'huile de lin, divisé en parties d'égal volume et dont le zéro répond à la fusion de la glace, le 81^e degré à la fusion de l'étain. Les degrés supérieurs sont calculés d'après la loi de refroidissement d'une masse métallique, en supposant le décroissement instantané de la température proportionnelle à la température actuelle et observant l'époque à laquelle arrive chaque température que l'on veut fixer. Les deux modes d'observation sont rejoints l'un à l'autre en les appliquant à une même température, à celle de la fusion de l'étain par exemple, qui devient la dernière de l'échelle thermométrique et la première de celle des refroidissements. Ainsi l'on voit dans cet exposé trois découvertes importantes, dont l'une est la manière de rendre les thermomètres comparables, en déterminant les termes extrêmes de leur graduation d'après des phénomènes de températures constantes ; la seconde est la détermination de la loi du refroidissement des corps solides à des températures peu élevées ; enfin la troisième est l'observation de la constance des températures dans les phénomènes de fusion et d'ébullition, constance qui est devenue l'un des fondements de la théorie de la chaleur. Ce fait capital est établi dans la dissertation par des expériences nombreuses et variées, faites non-seulement sur des corps composés et sur des métaux simples, mais encore sur des alliages métalliques très-divers, ce qui montre que Newton en sentait bien l'importance. On peut croire avec une extrême vraisemblance que ce travail était un de ceux qu'il avait faits avant l'incendie de son laboratoire. La seconde recherche que nous devons rappeler date aussi de 1700 et fut communiquée à Halley par Newton. C'était le projet d'un instrument de réflexion, destiné à observer en mer sans que l'observateur soit troublé par les mouvements du navire. On a prétendu que cette idée, devenue depuis d'une pratique si répandue et si utile dans les voyages nautiques, avait déjà été proposée fort antérieurement par Hooke. Il est vrai que, dans l'Histoire de la société royale pour l'année 1666, il est fait mention d'un instrument proposé par Hooke pour prendre ces angles par la réflexion de la lumière. Mais cette annonce n'est accompagnée d'aucune description qui puisse faire juger de quelle nature était cet instrument.

Or, si l'on cherche à suppléer à ce défaut par les inductions que peuvent fournir les ouvrages de Hooke postérieurs à cette époque, on voit qu'il y reproduit en effet plusieurs fois l'emploi de la réflexion, mais en l'appliquant toujours à des instruments fixes et d'une grande dimension, ce qui n'a nul rapport avec l'idée d'employer la réflexion dans des instruments *mobiles*, pour rendre la distance angulaire des objets éloignés qu'on observe indépendante de tous les petits déplacements que peut éprouver le centre d'observation duquel ils sont aperçus. Il nous semble donc que personne n'a eu cette heureuse et importante idée avant Newton, quoique l'inexplicable silence de Halley sur la note que Newton lui avait confiée ait laissé à un autre, à Hadley, l'honneur de l'avoir conçue de nouveau en 1734, et de l'avoir heureusement mise à exécution, de manière à mériter que la reconnaissance des marius attachât son nom à cette invention aussi ingénieuse qu'utile. Le dernier travail de Newton dont il nous reste à parler fut d'une autre nature et fait dans une occasion bien différente. En 1696, Jean Bernoulli avait répandu dans toute l'Europe un petit écrit par lequel il proposait aux géomètres de découvrir la courbe le long de laquelle un corps pesant descendrait le plus vite possible entre deux points donnés à d'inégales hauteurs. Ce problème étant parvenu à Newton, il en donna dès le lendemain une solution sans démonstration, mais dans laquelle il se bornait à dire que la courbe cherchée était une cycloïde, qu'il donnait le moyen de déterminer. Cette solution parut anonyme dans les *Transactions philosophiques*; mais Jean Bernoulli ne s'y trompa point, et devina l'auteur, *tanquam*, dit-il, *ex ungue leonem*, comme on connaît le lion à son ongle. Ce genre de défi, alors en usage, fut encore présenté à Newton quelques années plus tard, mais par un plus redoutable adversaire et dans des circonstances où il lui importait bien davantage de n'y pas succomber. C'était en 1716, dans le fort de la querelle relative à l'invention de l'analyse infinitésimale. Leibniz, voulant prouver la supériorité de son calcul sur la méthode des fluxions de Newton, envoya, dans une lettre à l'abbé Conti, l'énoncé d'un certain problème où il s'agissait de trouver une ligne courbe telle qu'elle coupât à angles droits une infinité d'autres courbes d'une nature donnée, mais expressibles par une même équation. Il voulait, disait-il, par là *tâter le pouls aux analystes anglais*, et l'on peut penser si, dans cette intention, la question était choisie comme difficile. On assure que Newton reçut ce problème à quatre heures du soir, en revenant de la Monnaie, fort fatigué, et ne se coucha point qu'il n'en fût venu à bout. Toutefois on a remarqué avec raison qu'il ne donna que l'équation différentielle du problème et non son intégrale, ce qui était le véritable point de la difficulté. Ce fut là le dernier

effort de ce genre qu'il fit, et bientôt il cessa entièrement de s'occuper de mathématiques, de sorte que, dans les dix dernières années de sa vie, quand on venait à le consulter sur quelque endroit de ses ouvrages : « Adressez-vous à M. Moivre, répondait-il ; il sait mieux cela que moi. » Et alors, quand les amis qui l'entouraient lui témoignaient la juste admiration si universellement excitée par ses découvertes : « Je ne sais, disait-il, ce que le monde pensera de mes travaux ; mais, pour moi, il me semble que je n'ai pas été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer, et trouvant tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus agréablement variée qu'une autre, tandis que le grand océan de la vérité s'étendait inexploré devant moi (1). » Ce sentiment profond de tant de découvertes qu'il laissait à faire encore ne le ramena jamais sur cette mer, où il s'était avancé plus qu'aucun homme. Sa tête, fatiguée par de si longs et si profonds efforts, avait sans doute besoin d'un calme absolu et d'un entier repos. Du moins ne voit-on pas qu'il ait alors occupé le loisir de son esprit par des études sérieuses, ou cherché des distractions soit dans les lettres, soit dans les affaires. Le plus grand des hommes dans les sciences, il était, si on l'ose dire, un homme ordinaire pour tous les autres objets. Il ne marqua jamais au parlement, où il fut deux fois nommé, et l'on cite même une circonstance où il s'y conduisit avec une timidité d'esprit inexplicable (2). Ce fut en 1713, à l'occasion du bill d'encouragement pour la découverte d'une méthode propre à faire trouver la longitude en mer, bill encore en vigueur aujourd'hui. Whiston, auteur du projet et qui lui-même prétendait au prix, avait obtenu que la chambre des communes nommât un comité pour en discuter la convenance, et l'on avait appelé à cette discussion quatre membres de la société royale, Newton, Halley, Cotes et le docteur Clarke. Les trois derniers exprimèrent leur avis verbalement ; mais Newton lut le sien sur un papier écrit qu'il avait apporté et qui ne fut compris de personne ; puis il se rassit et garda obstinément le silence, quelque instance qu'on lui fit de s'expliquer plus ouvertement. Enfin Whiston, voyant que le bill allait être retiré, prit sur lui de dire que si M. Newton ne voulait pas s'expliquer davantage, c'était par crainte de se compromettre, mais qu'au fond il trouvait le projet utile : alors Newton répéta presque mot à mot ce qu'avait dit Whiston, et le projet du bill fut accepté. Cette conduite presque puérile dans une conduite si solennelle pourrait prêter aux plus étranges conséquences,

(1) Manuscrit de Conduitt, rapporté dans l'ouvrage anglais cité plus haut.

(2) Cette anecdote est rapportée par Whiston lui-même, dans son ouvrage intitulé *Longitude discovered*, Londres, 1738, in-8°.

surtout si on la rapporte au fatal accident que Newton aurait éprouvé en 1695. Mais elle peut aussi n'avoir été que l'effet d'une timidité poussée à l'excès par l'habitude d'une vie retirée et méditative. Car, si l'on en juge d'après une lettre écrite par Newton longtemps avant cette funeste époque, et dans laquelle il trace des préceptes de conduite pour un jeune homme qui voyage, il paraîtrait qu'il devait être fort étranger au commerce du monde (1). D'après la manière dont sa vie avait été employée, on concevra facilement qu'il ne se soit jamais marié; et, comme dit Fontenelle, il n'eut pas le loisir d'y penser jamais, abîmé d'abord dans des études profondes et continuelles pendant la force de l'âge, occupé ensuite d'une charge importante, et même de sa grande considération, qui ne lui laissait sentir ni vide dans sa vie ni besoin d'une société domestique. Une nièce qu'il avait mariée, et qui vivait chez lui avec son mari, lui tenait lieu d'enfants, et en avait pour lui tous les soins. Avec les émoluments de sa charge, un patrimoine sagement administré, et surtout la simplicité de sa manière de vivre, il se trouvait très-riche, et savait se servir de cet avantage pour faire beaucoup de bien. Il ne croyait pas, dit Fontenelle, que donner après soi ce fût donner. Aussi ne laissa-t-il point de testament; et ce fut toujours aux dépens de sa fortune présente qu'il fut généreux envers ses parents ou envers ceux de ses amis qu'il savait être dans le besoin. Il avait une figure plutôt calme qu'expressive, et un air plutôt languissant qu'animé. Sa santé se soutint toujours bonne et égale jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Il ne se servit jamais de lunettes, et ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Vers sa quatre-vingtième année, il commença à souffrir d'une incontinence d'urine. Mais, malgré cette infirmité de la vieillesse, il eut encore pendant les cinq années qui suivirent de grands intervalles de santé, ou du moins d'un état fort tolérable, qu'il se procurait par le régime ou par des attentions dont il n'avait pas eu besoin jusque-là. Il fut alors obligé de se reposer de ses fonctions à la Monnaie sur le mari de sa nièce, à qui il fut ainsi utile même au delà du tombeau; car cette honorable confiance d'un homme si grand et si intègre lui fut comme une sorte de titre que le roi s'empessa de confirmer. « Newton, dit Fontenelle, ne souffrit beaucoup que dans les vingt derniers jours de sa vie. On jugea sûrement qu'il avait la pierre, et qu'il n'en pouvait revenir. Dans des accès de douleur si violents que les gouttes de sueur lui en coulaient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna aucun signe d'impatience; et, dès qu'il avait quelques moments de relâche, il souriait et parlait avec sa gaieté ordinaire. Jusque-là il avait toujours lu ou écrit plusieurs

« heures par jour. Il lut les gazettes le samedi
 « 18 mars au matin, et parla longtemps avec le
 « docteur Mead, médecin célèbre. Il possédait
 « parfaitement tous ses sens et tout son esprit;
 « mais le soir il perdit absolument la connais-
 « sance, et ne la reprit plus, comme si les fa-
 « cultés de son âme n'avaient été sujettes qu'à
 « s'éteindre totalement, et non pas à s'affaiblir.
 « Il mourut le lundi suivant (20 mars 1727), âgé
 « de 85 ans. Son corps fut exposé sur un lit de
 « parade dans la chambre de Jérusalem, endroit
 « d'où l'on porte au lieu de leur sépulture les
 « personnes du plus haut rang, et quelquefois
 « les têtes couronnées. On le porta dans l'abbaye
 « de Westminster, le poêle étant soutenu par
 « milord grand-chancelier, par les ducs de Mon-
 « trose et Roxburgh, et par les comtes de Pem-
 « broke, de Sussex et de Maclesfield. Ces six
 « pairs d'Angleterre qui firent cette fonction
 « solennelle font assez juger quel nombre de
 « personnes de distinction grossirent la pompe
 « funèbre. L'évêque de Rochester fit le service,
 « accompagné de tout le clergé de l'église. Le
 « corps fut enterré près de l'entrée du chœur. »
 La famille de Newton, sensible comme elle de-
 vait l'être à l'illustration qu'elle avait reçue d'un
 si grand génie, consacra une somme considéra-
 ble pour élever sur sa tombe un monument, où
 l'on inscrivit une épitaphe terminée par ces pa-
 roles : *Congratulenter sibi mortales tale tantumque*
exstittisse humani generis decus. « Que les mortels
 se glorifient de ce qu'il a existé un homme qui
 a fait tant d'honneur à l'humanité ! » Eloge qui
 n'est que vrai en parlant de Newton, mais qui
 ne peut l'être qu'en parlant de lui. Outre tous
 les ouvrages dont nous avons spécialement parlé
 dans cet article, on doit à Newton une édition
 de la *Geographia generalis* de Varenius, 1672,
 in-8°, réimprimée en 1681, in-8°. Il n'existe
 point d'édition réellement complète des œuvres
 de Newton, quoique Horsley en ait publié une
 en 5 volumes in-4°, à laquelle il a donné ce titre
 (Londres, 1779-1785); mais il y manque une
 foule d'opuscules, qui ont été réunis par Castil-
 lon en 4 volumes in-4° (Berlin, 1744). En joignant à ces deux recueils les lettres scientifiques
 de Newton, rapportées dans la *Biographia brit-
 annica* et dans le *Commercium epistolicum*, on
 aura un ensemble assez complet de ses écrits.
 Parmi les nombreuses traductions qui ont été
 faites de ses principaux ouvrages, il faut distin-
 guer celle de la philosophie naturelle par madame
 Duchâtelet, parce qu'elle renferme d'excellentes
 notes attribuées à Clairaut (1). B—T.

(1) *Biographie britann.*, article Newton, p. 3242.

(1) La très-haute importance scientifique des écrits de Newton nous fait une loi d'entrer à leur égard dans des renseignements bibliographiques d'une certaine étendue. L'édition des *Opera omnia*, publiée par S. Horsley, Londres, 1779-1785, 5 vol. in-4°, est peu connue, surtout hors de l'Angleterre, et son prix est élevé. L'exécution est belle, mais elle laisse à désirer à plus d'un point de vue, et elle n'est point aussi complète qu'elle promet de l'être. Elle est cependant très-préférable au recueil des *Opuscula mathematica, philosophica*, etc., édité à Lausanne en 1741, par

NEWTON (THOMAS), né le 1^{er} janvier 1704 à Litchfield, dans le comté de Stafford, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de divers bénéfices. Reçu docteur en théologie, il devint en 1756 chapelain du roi George II, puis chanoine de l'église collégiale de Westminster, et enfin obtint le siège épiscopal de Bristol, auquel il réunit le doyenné de St-Paul de Londres; mais il refusa la primatie d'Irlande. Ce prélat se fit estimer par sa conduite exemplaire, sa charité et son érudition. Quoique ses principes théologiques ne fussent pas toujours conformes à ceux de

l'église anglicane, il ne se rapprochait pas davantage du catholicisme. Th. Newton mourut le 14 février 1782. On lui doit une bonne édition du *Paradis perdu*, avec la vie de Milton, les notes de différents commentateurs et les siennes, Londres, 1749, 2 vol. in-4°, ornés de belles gravures. Il publia aussi une édition du *Paradis reconquis* et autres petits poèmes de Milton, avec des notes, 1752, 1 vol. in-4°. Mais cet ouvrage n'est pas comme le précédent accompagné d'une table alphabétique des mots qui en rehausse l'utilité. Ce travail, disait-il, lui prenait trop de temps et le détournait d'occupations plus importantes. On a observé à ce sujet qu'il fut plus lucratif pour lui que tous les ouvrages de Milton ne l'avaient été pour ce grand poète. Ces deux publications, fort goûtées des littérateurs, ont été réunies et réimprimées plusieurs fois. Th. Newton a aussi écrit des *Dissertations sur les prophéties*, 1754, 2 vol. in-8°, qui furent bientôt traduites en allemand et en danois, des *Sermons*, etc. Ses œuvres complètes ont été publiées en 1782, 3 vol. in-4°; et réimprimées avec sa vie écrite par lui-même, 1787, 6 vol. in-8°. — NEWTON (Richard), ecclésiastique anglais, né vers 1676, fit ses premières études au collège de Westminster, et reçut ensuite le grade de docteur à l'université d'Oxford. Introduit dans la famille de lord Pelham, l'éducation du dernier duc de Newcastle (*voy.* ce nom) fut confiée à sa surveillance. Il fut nommé en 1752, sans avoir sollicité cette faveur, chanoine de l'église de Christ et principal du collège de Hertford, à la prospérité duquel il consacra tous ses soins et une partie de ses revenus. Il mourut à Lavendon-Grange, dans le comté de Buckingham, le 21 avril 1753, après avoir ordonné de brûler tous ses papiers; cependant on a imprimé en 1784 un volume de ses *Sermons*. Il avait publié lui-même, en 1744, sous le titre de *Pluralities indésensibles* (la Pluralité des bénéfices illégitimes), une réfutation de l'écrit de Henri Wharton (*voy.* ce nom), pour la défense de la pluralité des bénéfices. En 1753, un an après sa mort, parut sa traduction en anglais des *Caractères de Théophraste*, avec des notes. Le produit de la vente de cet ouvrage fut employé, selon ses intentions, aux travaux du collège de Hertford. — NEWTON (Henri), connu aussi sous le nom de *Nova-Villa*, fut envoyé dans les premières années du 18^e siècle auprès du grand-duc de Toscane et de la république de Gènes, comme ministre du gouvernement britannique. Il se lia en Italie avec un grand nombre de savants et de littérateurs; déjà membre de la société royale de Londres, il fut reçu à l'Académie des Arcades, à celles de Florence et de la Crusca. On a de lui des poésies latines et autres productions, imprimées sous ce titre : *Epistolæ, orationes et carmina*, Lucques, 1710, in-4°. — NEWTON (Guillaume), architecte, mort en 1791, a donné une traduction de *Vitruve* en anglais, avec un com-

J. Castillon, en 3 volumes in-4°. Les *Philosophiæ naturalis principia mathematica* ont été souvent réimprimés. La 1^{re} édition est de 1687; celle de 1726, soignée par le docteur Pemberton, est fort estimée. On fait également grand cas de celle de Genève, 1739-1742, 4 tomes en 3 volumes in-4°, qui renferme un très-bon commentaire perpétuel, rédigé par le Seur et Fr. Jacquier; elle a été réimprimée à Chambéry, 1760, 3 vol. in-4°, et à Glasgow, en 1822, 4 vol. in-8°. Cette dernière est belle et correcte, comme le sont les impressions des typographes écossais Duncan. L'indication des abrégés du *Principia*, des commentateurs auxquels ils ont donné lieu, ne saurait trouver place ici; les réfutations ne leur ont pas manqué; un certain George Gordon publia, en 1719, un écrit pour prouver que le système de Newton était une fausseté absurde. Une traduction anglaise, due à André Motte (1729, in-8°), a été plusieurs fois réimprimée, notamment à New-York, en 1850; celle de Robert Thorp, accompagnée de notes (Londres, 1777, in-4°), en est restée au 1^{er} volume. On a lieu de rechercher la version française faite par madame du Chastelet (Paris, 1759, 2 vol. in-4°); indépendamment d'une préface historique sortie de la plume de Voltaire, elle renferme de très-bonnes notes écrites par un mathématicien des plus habiles, Clairaut. Le *Traité de l'optique*, publié à Londres 1704, in-4°, fut promptement traduit en latin par Samuel Clarke (1706, in-4°); cette version a souvent été réimprimée, en 1719, en 1740, etc. La traduction française de Coste (1722, 3 vol. in-12) est peu estimée, et on ne recherche celle de Marat (Paris, 1789, 2 vol. in-8°) qu'à cause du nom trop célèbre qu'elle porte, et qui doit sa funeste renommée à des circonstances tout à fait étrangères aux sciences. L'*Arithmétique universelle* fut publiée à Cambridge, en 1707, sans l'autorisation de l'auteur. Des éditions meilleures ont vu le jour en 1732 à Leyde, et en 1760 à Amsterdam. Cette dernière, revue par J. Castillon, est celle qu'on doit préférer. On ne se souvient guère de la traduction française de Baudoux, Paris, 1802, 2 vol. in-4°. L'important ouvrage sur le calcul différentiel, l'*Analysis per quantitatum series, fluxiones ac differentias*, parut en 1711; il fut réimprimé en 1723 à Amsterdam; il a été traduit en anglais par J. Stewart (Londres, 1745, in-4°), et plusieurs mathématiciens en ont présenté les résultats sous diverses formes dans des ouvrages spéciaux. La traduction française (Paris, 1740, in-4°), qui porte le titre de *Méthode des fluxions*, se recommande par le nom de Buffon. La *Chronology of ancient kingdoms amended* (Londres, 1728, in-4°), réimprimée en 1770, a été traduite en français par l'abbé Granel (Paris, 1728, in-4°), et réimprimée par Fréret dans sa *Défenſe de la chronologie*, Paris, 1758, in-4°. Les *Observations sur les prophéties de Daniel et sur l'Apocalypse* (Londres, 1733, in-4°) ont eu quatre ou cinq éditions, et il en parut à Amsterdam, en 1738, une traduction latine. On trouvera d'ailleurs, dans le *Bibliographe's Manual* de Lowndes (2^e édit., 1861, p. 1672), une longue énumération des éditions, traductions, abrégés des divers écrits de Newton ayant vu le jour en Angleterre. La *Correspondance de Newton avec le professeur Coles, accompagnée de documents inédits*, a été mise au jour à Cambridge, en 1850, in-8°, par M. Edleston; cette publication a été l'objet d'une série d'articles de M. Biot dans le *Journal des savants*, 1852, articles riches en observations judicieuses sur la vie et sur les travaux de l'immortel philosophe anglais. Une mention spéciale est due aux *Mémoires de la vie, des écrits et des découvertes de sir Isaac Newton*, par sir David Brewster, 1854, 2 vol. in-8°, et 1858; ils placent ce qui concerne la vie et les travaux de Newton sous un jour nouveau; le germe de cette publication avait été un résumé de la vie de Newton, publié dans la *Bibliothèque des familles* de l'éditeur Murray. M. Biot a également rendu compte de ces *Mémoires* dans le *Journal des savants*, 1855. Les notices insérées dans divers recueils périodiques sont nombreuses; nous nous bornerons à mentionner deux articles dans la *Revue d'Edinburgh*: l'un, intitulé *Newton et ses contemporains* (numéro d'oct. bre 1843); l'autre publié au mois d'avril 1856, et provoqué par l'ouvrage intitulé *Vue analytique des principes de Newton*; par lord Brougham et B.-J. Routh, Cambridge, 1855, in-8°; signalons aussi un article de M. Paul Rémusat dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1856.

BR—T.

mentaire curieux, suivi d'une description des machines de guerre employées par les anciens, Londres, 1771-1791, 2 vol. in-8°; 2^e édition, 1793, 2 parties grand in-fol., fig. Il prétend que Vitruve a vécu sous le règne de Titus; mais cette opinion a été victorieusement réfutée (*voy. VITRUVÉ*). G. Newton a publié en 1790, avec des explications et des notes, le second volume des *Antiquités d'Athènes*, de Jacques Stuart (*voy. ce nom*).

P—RT.

NEWTON (JEAN), né à Londres le 24 juillet 1725, mérite un article pour la singularité de ses aventures. Son père, longtemps capitaine d'un navire marchand qui naviguait dans la Méditerranée, fut nommé en 1748 gouverneur du fort d'York, sur la côte de la mer d'Hudson, où il mourut en 1750. Le jeune Newton avait dès l'âge de sept ans perdu sa mère, excellente femme, qui ne cessait de lui inculquer des principes religieux. Il fut envoyé ensuite à l'école, où il ne faisait pas de grands progrès, lorsque son père le prit avec lui sur son navire en 1736. Il avait déjà fait plusieurs voyages en 1742. Il employait le temps qu'il passait à terre uniquement à se divertir. Cependant il finit par lire des livres de piété qui rendirent son humeur chagrine; puis, donnant dans un excès contraire, il dévora avidement tous les ouvrages impies qui tombèrent sous sa main. En 1742, son père, songeant à quitter la mer, lui procura une place plus avantageuse à la Jamaïque; vain projet. Newton, devenu amoureux d'une femme qu'il épousa plus tard, ne put résister à l'idée de vivre séparé d'elle, peut-être pendant quatre à cinq ans. Il se cacha donc dans une maison de campagne du comté de Kent, et le navire partit sans lui. Son père, justement courroucé, s'apaisa néanmoins, et peu de temps après Newton s'embarqua comme matelot sur le navire d'un ami de sa famille partant pour Venise. Pendant cinq ans, sa conduite fut si déréglée, qu'elle lui attira tous les désagréments imaginables. En 1747, son père le tira de peine. Newton parut alors être revenu à de meilleurs sentiments. Il fit des voyages sur des navires de Liverpool destinés pour l'Afrique. Cependant, au milieu de cette vie active et agitée, le goût de s'instruire ne l'abandonna jamais. Il consacrait ses heures de loisir à l'étude des mathématiques; ses efforts furent couronnés d'un succès complet. Dans son dernier voyage, il essaya de recommencer l'étude du latin: les détails qu'il donna sur l'exiguïté des moyens qu'il avait en ce moment à sa disposition sont très-intéressants. En 1750, il était devenu capitaine de navire, possédait Horace par cœur et connaissait bien les autres auteurs classiques. Sa conduite régulière le recommandait aux personnes qui le connaissaient. Diverses circonstances ayant concouru à lui faire quitter la mer, il obtint un emploi dans le service du port à Liverpool. Alors il se livra sans réserve à l'étude du grec et de l'hébreu,

afin de se mettre en état de parvenir aux ordres sacrés. Au mois d'avril 1764, il fut nommé vicaire d'Olney, dans le comté de Buckingham. Il s'y lia avec Guillaume Cowper, qui s'était retiré dans cette paroisse. Ce célèbre poète, ayant traduit librement en anglais les *Poésies spirituelles* de madame Guyon, auxquelles il en ajouta d'autres de sa composition, donna ce recueil au pasteur, qui les fit imprimer en 1782 sous le titre d'*Hymnes d'Olney* (*voy. COWPER et GUYON*). En 1779 il devint recteur d'une paroisse de la cité de Londres: il s'y fit aimer et respecter par son talent remarquable pour la prédication et sa charité inépuisable pour les pauvres. Il se distinguait également par les soins qu'il se donnait pour former des jeunes gens à remplir convenablement le ministère sacré, et on lui a l'obligation d'avoir concouru efficacement aux succès de Claude Buchanan (*voy. ce nom*). J. Newton mourut le 31 décembre 1807. Deux ou trois ans avant sa mort, ses facultés intellectuelles éprouvèrent une sorte d'affaiblissement; mais, de temps en temps, sa conversation brillante, vive, séduisante, charmait encore par la tournure originale de sa pensée et de l'expression, qui auparavant rendait sa société également agréable et édifiante. On a de lui une *Revue de l'histoire ecclésiastique*, des *Sermons*, des *Hymnes*, etc. Sa *Vie* a été publiée par le révérend Cecil, d'après les matériaux qu'il avait lui-même préparés.

E—S.

NEWTON (GILBERT-STUART), peintre américain, naquit en 1794 à Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse, d'un père receveur de la douane. Il s'adonna de bonne heure à la peinture, fit un voyage en Italie, et se rendit en Angleterre en 1820, pour suivre les cours de l'académie royale. Ses ouvrages, dans le style de Watteau, qu'il sembla prendre pour modèle, se font remarquer par le fini de l'exécution et le charme des détails; nous citerons parmi ceux qui attirent le plus l'attention: le *Délaissé*; la *Querelle des amants*; *Shylock et Jessica*, sujet tiré du *Marchand de Venise*; *Forick et la Grisette*, sujet tiré du *Voyage sentimental*, qui parurent à l'exposition de 1830; *Portia et Bassanio*, autre scène du *Marchand de Venise* (1831). En 1833 Newton fut nommé membre de l'académie; il exposa un petit tableau: *Abeilard plongé dans ses études*, rempli d'expression et de sentiment; ce fut le dernier ouvrage qu'il exposa, car à partir de cette époque il commença à donner des signes de dérangement d'esprit jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Chelsea le 5 août 1835.

Z.

NEY (FRANÇOIS), né à Anvers ou dans la province de Zélande, selon Grotius, fut d'abord élevé dans la religion protestante, qu'il abjura pour embrasser la religion catholique, et devint, en Espagne, général de l'ordre de St-François (en 1607). Il fut envoyé en Hollande pour entamer les négociations avec cette république naissante. Robert Watson, dans son *Histoire du règne de*

Philippe III, dépeint ce moine comme un homme « d'un savoir profond, doué d'une grande intelligence, de talents remarquables, et célèbre surtout par son éloquence et son adresse ». Chargé d'une mission difficile, de la part d'un gouvernement dont la faiblesse irritait l'amour-propre, auprès d'une nation nouvelle et fière des avantages qu'elle avait obtenus par sa persévérance sur ses anciens oppresseurs, Ney eut besoin d'un rare talent pour ne pas échouer dans son entreprise. Il fit adopter une suspension d'hostilités, et posa les premières bases du traité qui termina cette longue et sanglante querelle. Ce religieux figure dans l'histoire avec notre président Jeannin, chargé par Henri IV de soutenir les prétentions des Hollandais, et de contrarier les négociations des Espagnols. La victoire navale remportée par Heemskerck et Verhoeve dans la baie de Gibraltar, sur l'escadre espagnole commandée par Davila, dans la même année 1607, porta le dernier coup à l'autorité de Philippe. Albert et Isabelle, gouverneurs des Pays-Bas, furent forcés de solliciter avec instance la conclusion d'un traité, d'égal à égal, avec ceux qui passaient auparavant pour des sujets rebelles. Le P. Ney obtint une entrevue particulière avec Aarssens, secrétaire des Etats. Il le remercia de ses bonnes dispositions, au nom des archiducs, et le pria d'accepter pour sa femme un diamant d'une valeur considérable, en l'assurant qu'Albert et Isabelle, infiniment touchés de ses bons offices, avaient donné l'ordre de rebâtir à Bruxelles sa maison démolie par des ordres antérieurs. Le P. Ney dit encore à Aarssens que le marquis Spinola, général en chef des troupes espagnoles, voulait imiter la munificence des archiducs, avait ajouté à leur don une obligation de cinquante mille couronnes, dont quinze mille étaient payables à vue, et le reste immédiatement après la conclusion de la paix ou d'une longue trêve. Aarssens, qui d'abord avait deviné les motifs de l'entrevue demandée par le P. Ney, s'était concerté d'avance avec le prince Maurice. Il accepta donc avec une feinte répugnance le diamant et l'obligation, et remit l'un et l'autre au conseil d'Etat, avec un rapport détaillé de toute l'affaire. Ainsi les avances du gouvernement espagnol ne firent que trahir sa faiblesse ; et les républicains devinrent plus exigeants. Le P. Ney, revenu de Madrid, où il était allé provoquer de nouvelles instructions, qu'il eut beaucoup de peine à obtenir de l'orgueil blessé de Philippe, apporta la ratification des préliminaires, exigée impérieusement par les Etats. Malgré des difficultés sans nombre, après des discussions tout à fait humiliantes pour l'Espagne, l'éloquence du fameux Olden Barneveldt et du P. Ney entraîna tous les suffrages ; et les esprits altiers de ces nouveaux républicains s'inclinèrent à la paix. Des commissaires furent nommés de part et d'autre : Ney, Richardot et Verreiken, du côté de l'Espagne ; le

comte Guillaume de Nassau, le seigneur de Bréderode et sept députés des provinces, de la part des Etats. Le P. Ney fut obligé de faire un nouveau voyage à Madrid pour arracher une dernière explication à son souverain. Enfin, malgré les efforts combinés de Maurice, du président Jeannin et de l'ambassadeur d'Angleterre, qui voulaient retarder la paix, elle fut définitivement conclue le 9 avril 1603. On peut dire que le P. Ney fut, pour le cabinet de Madrid, le principal instrument de cette mémorable négociation, qui fixa l'existence politique de la Hollande, et avertit positivement l'Europe de la chute de la puissance espagnole. Après avoir joué un rôle aussi brillant dans les affaires de l'Etat, le P. Ney borna le reste de sa vie à l'exercice des vertus paisibles de sa profession religieuse : l'époque et le lieu de sa mort sont également ignorés. J. B. E-D.

NEY (MICHEL), duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, guerrier célèbre, naquit à Sarrelouis le 10 janvier 1769, précédant de quelques mois la venue du monarque dont il devait si puissamment seconder la fortune. Fils d'un soldat qui s'était distingué à Rosbach, élevé dans le bruit des armes, il montra les inclinations les plus bellicieuses ; mais son père, homme sage, le détournait de la profession militaire, alors sans issue pour un plébéien. Du collège des pères augustins, où Michel avait fait quelques études classiques, il alla chez un notaire, puis chez un procureur du roi ; il s'y déplut, l'uniforme seul le séduisait. Wantant donner le change à cette passion exclusive, les parents du jeune homme l'attachèrent aux usines métallurgiques d'Apenweiler. La surveillance des hauts fourneaux de Saleck lui fut ensuite offerte, et il l'accepta volontiers, avec l'idée toute filiale d'amasser promptement une fortune et d'en laisser l'usufruit à sa famille, se réservant les hasards du champ de bataille. Deux années s'écoulèrent ainsi, après lesquelles, nonobstant les remontrances d'un père respecté, les larmes d'une mère chérie, il abandonna les forges et courut à Metz s'engager, le 1^{er} février 1787, sous l'étendard de colonel-général hussards. Ney avait dix-huit ans, une taille svelte, une physionomie ouverte et martiale, une tenue irréprochable, l'amour du devoir, la plus grande dextérité au maniement des armes et des chevaux ; il possédait de l'instruction, de l'éducation, et cette habitude prématurée des hommes que développe la direction d'affaires industrielles. Il attendit néanmoins l'épaulette pendant quatre années. On la lui donna le 29 octobre 1792, et le 23 mars suivant, un vieux général de division, Lamarck, se l'attachait comme aide de camp. Des revers imprévus survinrent. Ney, toujours dans le même corps, devenu le 4^e de l'arme, attendait des jours meilleurs, quand une reconnaissance faite par Kleber au delà de Mons mit à sa suite le capitaine Ney, qui commandait l'escorte. Kleber ap-

précia son intelligence; quelques jours après, il apprécia de même sa valeur, et dès lors la fortune conduisit par la main notre jeune officier. Fait adjudant général le 1^{er} août 1794, colonel le mois suivant après d'éclatants exploits, il rendit les plus grands services à Kleber, à Jourdan, à Bernadotte, qui l'honorèrent d'une confiance absolue et d'une franche amitié. Au combat de Neuss il décida la victoire; Düsseldorf, Maëstricht lui ouvrirent leurs portes. Il fut tour à tour guerrier et négociateur. Emmené par Kleber au siège de Mayence, Gilet le réclama, car, écrivait ce général, « les hommes de la trempe de Ney « ne sont pas communs ». Blessé d'un coup de feu, il dut revenir en Lorraine. « Il a montré un « courage intrépide et une intelligence consom- « mée, » disait Kleber dans un rapport du 10 février 1795, où il demandait pour Ney les insignes de général; mais Ney les refusait, ne s'en estimant pas digne. Bientôt après, Kleber le rappelait à l'avant-garde; il s'y montrait aussi humain envers les habitants qu'audacieux sur le champ de bataille. Le passage de la Sieg, les combats d'Altenkirchen, d'Herborn et d'Uckerath furent témoins de son intrépidité; dans la plaine de Butzbach, il lutta contre Kray, l'un des meilleurs officiers généraux des armées impériales, et sous ses yeux il accabla, dispersa des hulans serrés en colonne profonde, ce qui lui permit d'atteindre le Mein. A Zeil, à Forchheim, ville forte dont s'empara le général Ney, il réussit par l'habileté de ses manœuvres plutôt encore que par sa valeur. Kleber, enchanté du succès, le combla d'éloges, et comme une rougeur de modestie lui montait au visage : « Allons, mon ami, reprit « vivement Kleber, de grâce, sois moins humble; « au delà de certaines bornes la modestie de- « vient un défaut; tu le prendras mal peut-être, « mais je te fais général de brigade. » L'armée entière applaudit; Ney fut contraint d'accepter. Quelques jours après, il s'emparait de Nuremberg, du fort d'Hersbruck, refoulait l'ennemi sur Sulzbach et recevait de Jourdan ce billet flatteur qui l'attrista beaucoup, parce qu'il était obligé de rompre définitivement ses liens de fraternité guerrière avec le 4^e hussards : « Le gouverne- « ment s'est acquitté de la reconnaissance qu'il « doit à l'un de ses plus dignes, de ses plus zélés « serviteurs; et il n'a fait que rendre justice aux « talents et à la valeur dont vous donnez chaque « jour de nouvelles preuves » (15 août 1796). Sur les bords de la Sieg, à la tête d'un corps de flanqueurs chargé d'éclairer le pays et d'approvisionner les troupes, Ney gagna l'estime des habitants, sans discontinuer avec l'ennemi une lutte inégale. Beurnonville le proposa pour commander en chef l'avant-garde de l'armée de Sambre-et-Meuse, mais Beurnonville ayant été remplacé par Hoche, ce dernier lui confia l'aile droite, la plus exposée aux efforts des Autrichiens, et le chargea d'éclairer en même temps les deux ailes

vers la Simmern. A Neuwied il tombe de cheval et roule au fond d'un ravin. Fait prisonnier, conduit à Giessen, on accourt au-devant de lui, car sa réputation l'avait devancé. « Ne dirait-on pas « une bête curieuse? dit un officier autrichien « qu'irritait cet empressement. — Curieuse, en « effet, répliqua une jeune femme, car il vous a « fallu tout un escadron pour le saisir. » Bientôt un cartel d'échange rendit Ney à ses compagnons d'armes. « Allez reprendre votre poste, lui écri- « vit Hoche, et croyez que quand nous recom- « mencerons, je vous mettrai à même de recevoir « des louanges de nos amis et de nos ennemis. » Promesse stérile; la paix se signait, et deux mois après Hoche devait mourir. Chargé de commander les trois régiments de cavalerie de la division Grenier qui regagnaient la France, Ney demeura six mois dans les départements de la Somme et du Nord, après lesquels il fit partie de l'armée de Mayence (septembre 1798) (1). Campé sur la Lahn, avec une poignée de braves, sans nulle ressource, la ruse lui tint lieu d'autre chose. Il surprit Mannheim et s'en rendit maître; il se procura des chevaux, des harnais, des armes pour remonter sa cavalerie. A peine cette œuvre difficile était-elle terminée, qu'on le chargea d'une autre beaucoup plus lourde, la réorganisation des treize régiments de cavalerie dont se composait l'armée d'Helvétie sous les ordres de Masséna. Nommé général de division, ce grade apparut à Ney sous un aspect si grand qu'il le refusa, mais Bernadotte lui écrivit : « Il faut des âmes brûlantes, « des cœurs inaccessibles à la crainte comme à la « séduction pour conduire les armées françaises. « Qui mieux que vous est doué de ces vertus et « de ces qualités? Il y aurait donc de la faiblesse « à reculer devant la carrière qui s'ouvre devant « vous.... » Vaincu par le sentiment du devoir, Ney ne résista pas davantage, et dès qu'il eut, avec quelques bataillons d'infanterie, rétabli l'ordre au sein des petits cantons suisses insurgés, il se porta sur la Thur, où l'appelaient Masséna. Selon l'urgence, l'avant-garde, le centre, l'arrière-garde furent tour à tour commandés par lui. Trois blessures graves l'ayant mis hors d'état de tenir campagne, il se rendit aux eaux de Plombières (juin 1799). Deux mois après, convalescent à peine, Ney reparaisait à l'armée d'Helvétie, d'où le directoire l'envoyait à celle du Rhin. Sous les murs de Mannheim, deux coups de feu récompensèrent, sans la paralyser, sa bouillante audace. Il continua de guerroyer; lui seul soutenait le courage chancelant du soldat. Nommé commandant en chef, Ney ne veut cette tâche

(1) Etant là, trois prêtres émigrés, arrêtés aux avant-postes, furent amenés devant lui. On fusillait alors sans pitié, sans sursis, tout individu suspect. Ney reçoit ces ecclésiastiques avec une indulgente compassion, les rassure, et, reconnaissant en eux des enfants de la Moselle, il les fait asseoir à sa table, leur donne des secours, un sauf-conduit, et les dirige lui-même vers les premières lignes. Nous tenons ce fait de l'abbé Simon, l'un des trois prêtres sauvés par le général Ney.

qu'à titre provisoire pendant une décade, et la décade lui suffit pour arrêter le prince Charles et féconder l'heureux succès que vient de remporter Masséna dans la vallée de Zurich. « Hâtez-vous, écrivait le modeste général à Lecourbe « qui devait le remplacer ; venez vous mettre à « notre tête, tout le monde vous attend, moi « surtout, avec une impatience bien sincère.... « (Mayence, 10 octobre 1799). » Lecourbe hésite, s'attarde ; Ney marche en avant, franchit le Neckar, et nonobstant mille obstacles, mille tracasseries jalouses de la part de Lecourbe, il remporte des avantages marqués, jusqu'au moment d'un armistice pendant lequel s'effectue la révolution du 18 brumaire. Inquiet sur le sens politique qu'il faut lui donner, Bernadotte et Lefebvre se hâtent de le rassurer. Vers la fin d'avril 1800, Ney partait du château de la Malgrange (Nancy), où le retenaient ses blessures, pour aller, sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr, puis après de Grenier, deux compatriotes, deux enfants de la Moselle, prendre part aux opérations de l'armée du Rhin, aux batailles de Kirchberg, de Hohenlinden et de Salzbourg. La paix conclue, Ney vint à Paris. Bonaparte et lui se furent bientôt compris. Voulant se l'attacher par d'autres liens que ceux de la gloire, Bonaparte chargea Joséphine de lui procurer une épouse, et Joséphine fit choix de l'intime amie d'Hortense Beauharnais, pensionnaire avec elle chez madame Campan (1). La fortune du général (quatre-vingt mille francs) prouvait deux choses, son esprit d'ordre et sa probité, car elle résultait uniquement d'économies faites sous les drapeaux. Le père de la jeune personne, ancien receveur général des finances, en augura bien, et quand Ney, muni d'une lettre de Joséphine, se présenta chez lui, au château de Grignon, il y reçut le plus charmant accueil. « Je n'ai pas dit tout le bien que « je sais et que je pense de vous, écrivait au général madame Bonaparte ; je veux laisser à « cette estimable famille la satisfaction de reconnaître elle-même tous vos avantages ; mais je « vous réitère ici l'assurance de l'intérêt que Bonaparte et moi prenons à ce mariage... (30 mai « 1802). » Peu après, la cérémonie nuptiale eut lieu. Ney désira qu'au même autel, le même jour, et à ses frais, fût célébré le renouvellement demi-séculaire du mariage de deux pauvres vieillards. « Ce couple, disait-il, me rappellera ma modeste « origine, et la consécration nouvelle d'une alliance aussi longue sera d'heureux augure pour « la mienne. » — En Suisse grondait alors une formidable tempête. Pour y contenir les partis, il fallait une main ferme non moins que juste, et au besoin un homme de guerre capable d'intervenir efficacement. Distratt de ses fonctions d'inspecteur général de cavalerie, Ney fut nommé ministre plénipotentiaire près la république hel-

vétique (octobre 1802). Rapp l'y avait précédé, porteur d'une proclamation du premier consul contre laquelle la diète protestait tacitement. L'insurrection grandissait. Ney, sans effusion de sang, sut tout pacifier. « Cette campagne, qui n'a « duré qu'un instant, vous couvre de gloire, lui « écrivait Murat. Il est beau d'obtenir, par des « procédés aimables, ce qu'un autre n'aurait « fait que par la force des armes » (18 novembre 1802). Au nom de la diète et de tous les esprits modérés, le landamman Louis d'Affry donnait à Ney l'honorable assurance que « la Suisse heureuse et tranquille ne séparerait point son nom « de celui du médiateur lui-même » (28 décembre 1802). — Une armée considérable se réunissait à Boulogne. Bonaparte la divisait en trois camps principaux. Ney eut le commandement du camp de Montreuil. C'est là, qu'après l'arrestation de Georges, de Moreau et de Pichegru, il composa l'adresse suivante, si remarquable par le style et par les sentiments qu'elle exprime : « Citoyen premier consul, la monarchie française s'est écroulée sous le poids de quatorze « siècles ; le bruit de sa chute a épouventé le « monde et ébranlé tous les trônes de l'Europe. « Abandonnée à une subversion totale, la France « a éprouvé en dix années de révolution tous les « maux qui peuvent désoler les nations. Vous « avez paru, général consul, rayonnant de gloire, « étincelant de génie, et soudain les orages ont « été dissipés. La victoire vous a placé au timon « du gouvernement : la justice et la paix s'y sont « assises avec vous. Déjà s'affaiblissait le souvenir de nos misères, et les Français n'éprouvaient plus d'autre sentiment que la reconnaissance, lorsqu'un événement affreux est venu « leur montrer de nouveaux dangers. Vainement « défendus par l'amour de trente millions d'hommes, vos jours ont été menacés ; un seul coup « de poignard faisait rétrograder les destinées « d'un grand peuple et rallumait dans son sein « toutes les fureurs de l'ambition et de l'anarchie. Cette effrayante perspective a dissipé « toutes les illusions, et les esprits ont été partagés entre l'horreur du passé et la crainte de l'avenir. La France, avec toute sa gloire et toute « sa puissance, pouvant tout perdre en un jour, « a été frappée de stupeur et d'épouvante. C'est « le colosse aux pieds d'argile. Il est temps de « mettre un terme à cet état d'anxiété ; il est « temps que des institutions fortes nous garantissent une prospérité durable. De tous les points « de la France, le même cri se fait entendre. Ne « soyez point sourd à ce cri de la volonté nationale. Acceptez, général consul, la couronne impériale que vous offrent trente millions d'hommes. Charlemagne, le plus grand de nos anciens rois, l'obtint jadis des mains de la victoire : « avec des titres plus glorieux encore, recevez-la « de celles de la reconnaissance ; qu'elle soit transmise à vos descendants, et puissent vos vertus

(1) Mademoiselle Aglaé-Louise Auguié.

« se perpétuer sur la terre avec votre nom. Pour « nous, général consul, pleins d'amour pour la « patrie et pour votre personne, nous consacrons notre existence à la défense de l'une et de « l'autre » (15 mars 1804). Peu après, l'empire était proclamé, Ney recevait le bâton de maréchal, ainsi que le grand cordon de la Légion d'honneur; Napoléon, au camp de Boulogne, distribuait solennellement ses aigles, et la maréchale donnait à son amie, la princesse Hortense, l'une des fêtes les plus splendides de l'époque. Quand s'ouvrit la campagne de Bavière (septembre 1805), Ney commanda le 6^e corps. Deux faits graves, l'occupation de Stuttgart par ses troupes, contrairement à la volonté formelle de notre allié le grand-duc de Wurtemberg, et la suppléance de l'empereur donnée à Murat, malgré les hautes capacités militaires de Lannes, de Soult et de Ney, avaient mis ce dernier dans une position délicate : il tint tête résolument au grand-duc; il écrivit avec amertume à Murat qui lui répondit : « Je partage vos sentiments; à votre place, je penserais « comme vous »; mais bientôt oubliant ces misères d'amour-propre, ces déplorables conflits d'homme à homme, Ney s'élance dans une voie triomphale depuis Gunzburg jusqu'à Michelsburg, série d'actions héroïques dont l'empereur groupa l'immortel souvenir sous une couronne ducal, la couronne d'Elchingen. Maret fut chargé de rédiger des lettres patentes, et Napoléon dicta cette note à Meneval : « Ney, duc d'Elchingen, « pour la bravoure distinguée et les grands talents qu'il a déployés dans toute sa carrière « militaire, ayant, dans toutes les circonstances, « puissamment contribué à la prospérité de nos « armes. Nous avons surtout remarqué ses belles « dispositions et son intrépidité à la journée d'Elchingen qui préluda si heureusement à la journée d'Ulm. » Un don de six cent mille francs, (trois cent mille, écus, et trois cent mille en rentes sur l'État, au taux de 85 pour 100) accompagna les lettres patentes. Ce fut pendant la campagne de Bavière que Ney composa les *Instructions pour les troupes du corps de gauche*, insérées au tome 2 de ses *Mémoires*. Vers la fin de décembre, il occupa la Carinthie, s'empara de Trente, des lagunes de Venise; il s'établit ensuite sur le haut Adige, d'où l'année suivante il alla prendre une part glorieuse aux succès d'Iéna. Magdebourg, Inspruck, Hall, Berlin, lui ouvrirent leurs portes; il fit prisonniers 16.000 hommes et 20 généraux; il s'empara de 300 pièces de canon et d'un matériel immense; puis, en Pologne, les plaines de Thorn et de Soldau, les collines d'Altkirchen, les murs de Deppen et de Guttstadt, le champ d'Eylau, lui fournirent autant d'occasions de déployer son habileté stratégique et sa valeur. A Friedland, commandant l'aile droite, il décida la victoire. En 1795, on l'avait surnommé l'*Infatigable*; à Friedland, la plus brave des armées du monde

lui donna la qualification de *brave des braves*; le soldat l'appelait le *Rougeot*. « Gare la bombe! « s'écriait-il, c'est le Rougeot qui donne aujourd'hui! » Après Tilsit, l'empereur gratifia Ney de la principauté de Sielun, département de Plock. Il fut créé grand aigle de la Légion d'honneur. En Espagne (1809), Ney soumit la Galice, les Asturies, les deux Castilles; s'empara de Borja, d'Oviedo, de Ciudad-Rodrigo, sut tenir immobile l'armée anglo-portugaise, et revint à Paris en 1810. Deux années après, il faisait la campagne de Russie à la tête du 3^e corps. Liady, Smolensk, la Moskowa furent assurément pour lui de magnifiques journées, la Moskowa surtout; mais l'éclat du courage s'efface devant la constance et la force d'âme dans les revers. Nous le trouvons beaucoup plus grand, au milieu des neiges, un fusil à la main, soutenant les derrières de l'armée, plus grand à Viazma, Krasnoï, la Bérézina, Wilna, Kowno, qu'en aucune circonstance d'une vie si fertile en exploits. Il était à Lutzen, à Leipsick, à presque toutes les affaires de la campagne de France. Après avoir vainement pressé l'empereur de se jeter dans les défilés des Vosges, il conseilla l'abdication et fut chargé, conjointement avec Caulaincourt et Macdonald, d'en faire agréer les conditions aux puissances coalisées. Le retour de l'île d'Elbe le jeta dans de cruelles incertitudes. Il dut se demander où était l'honneur et le devoir; quel drapeau devenait le véritable drapeau de la France. Mais quand il vit une nation presque tout entière groupée sous le drapeau tricolore, il n'hésita plus. Commissaire extraordinaire dans les départements du Nord, Ney combattit ensuite avec sa valeur habituelle, à Ligny, aux Quatre-Bras, à Waterloo où il eût voulu mourir. Porté devant les murs d'Avesnes par le mouvement rétrograde de l'armée, Ney considéra la cause napoléonienne comme perdue et se crut obligé de ne point dissimuler à la chambre des pairs l'étendue de nos désastres. Son imagination, profondément impressionnée, les lui peignait bien pires qu'ils n'étaient; aussi conseilla-t-il l'abdication immédiate. Sur la foi d'un article de la capitulation de Paris garantissant d'une manière absolue le sort des citoyens, Ney s'était retiré à Saint-Alban (Auvergne), puis à Bussonis, près d'Aurillac, chez un parent, où il fut arrêté le 5 août 1815. Conduit à Paris, enfermé dans la Conciergerie, tenu au secret avec une rigueur indécente, le roi le fit traduire devant un conseil de guerre. « Le conseil, après avoir délibéré « sur la question de savoir s'il est compétent « pour juger le maréchal Ney, accusé de haute « trahison, se déclare incompétent, à la majorité « de cinq voix contre deux (texte de l'arrêt), » attendu que le maréchal, étant pair de France et sous le poids d'une prévention d'attentat contre la sûreté du royaume, n'est justiciable que de ses juges naturels. Ce fut la perte de l'infortuné maréchal. Le 5 décembre, la chambre des pairs,

à la majorité de 169 voix contre 17, le déclara coupable. Réveillé le lendemain par la lecture de l'arrêt de mort, impatienté d'entendre l'oiseuse récapitulation de tous ses titres, il s'écria : « Que ne dites-vous simplement Michel Ney, « aujourd'hui soldat français et bientôt un peu de « poussière ? » Le prince voulut voir sa femme, ses enfants, sa belle-sœur ; il les entretenait avec calme des devoirs qu'ils auraient à remplir envers la patrie, envers eux-mêmes. Leur désespoir navrant faillit ébranler son âme ; mais il fit aussitôt violence aux larmes qui la déchiraient. Fixant alors la maréchale avec un tendre regard et un doux sourire, expression muette d'un dernier adieu, « Si « tu veux tenter quelques démarches, tu n'as pas « un moment à perdre, » ajouta le maréchal, et il s'arracha de toutes ces étreintes. Le 7 décembre, à sept heures et demie du matin, madame de la Moskowa se traînait agenouillée aux portes des Tuileries qu'une volonté royale tenait fermées, lorsque le prince tombait frappé de dix balles derrière la grille du Luxembourg faisant face à l'Observatoire. Une morne stupeur régna dans Paris, car on ne venait pas seulement d'immoler un homme illustre, on foulait aux pieds un prince sacré, le principe du droit des gens. Aussi la France protesta. Les monuments élevés à la mémoire du prince sont bien autre chose que des souvenirs de famille ou l'expression de regrets sympathiques, ce sont des monuments populaires, empreints d'un stigmate de nationalité vengeresse. Par une coïncidence providentielle, effet de cette justice divine qui pèse sur les actions humaines, à l'heure où l'âme du maréchal montait au ciel, une fervente prière y montait en même temps. « Depuis 1798 qu'il m'a sauvé la vie, je ne l'avais pas revu, nous disait le vénérable abbé Simon, vicaire général du diocèse de Metz ; mais le télégraphe nous ayant appris sa condamnation, je lui consacrai ma messe du jour, et je la dis au grand autel de la cathédrale. » Témoignage touchant de gratitude, protestation catholique que probablement tout le monde ignore. — Éminent guerrier, administrateur intègre, Ney fut aussi un écrivain très-distingué : noble et mesuré dans ses discours (*roy.* son discours à la Diète helvétique), entraînant et persuasif dans ses *proclamations*, clair et précis dans ses *rapports*, d'une élégante simplicité dans sa *correspondance*, il avait pour chaque chose un genre de style approprié. Sa conversation était instructive, spirituelle. Chéri du soldat parce qu'il était bon, juste et franc autant que brave, il fut de tous les maréchaux, Murat excepté, celui qui sollicita pour les autres et qui obtint du souverain le plus de réparations et de faveurs. Aussi, combien d'ingrats n'a-t-il point faits ! Pour répondre à des attaques que ne ménageaient ni la pureté d'une vie sans reproche, ni l'hospitalité de la tombe, M. Gamot, ancien préfet, beau-frère du maréchal, secondé par le général Foy, par le général Schneider et

par le prince d'Eckmühl, réunit des matériaux et commença la rédaction d'un ouvrage consciencieux qu'une mort prématurée ne lui permit point d'achever. Il n'en parut que 2 volumes : *Mémoires du maréchal Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, publiés par sa famille*. Paris, Bruxelles et Londres, 1833, 2 vol. in-8°, avec cartes. Ces Mémoires, malheureusement, ne vont point au delà de la prise d'Ulm. Il leur faudrait une suite de 3 à 4 volumes, qui comprendraient les œuvres militaires et la correspondance du maréchal. Il serait plus variés, plus intéressants, plus dramatiques que les Mémoires de Bellune, de Gouvion-Saint-Cyr, de Soult et de Suchet ; ils iraient surtout plus directement à l'âme. C'est le sentiment qu'éprouva le célèbre peintre Ary Scheffer. Nous venions de causer du maréchal, qu'il voulait représenter en tenue de guerre, sous l'impression d'une marche agressive. — « Je me suis inspiré de ses mémoires, dit-il, et voyez, soit faiblesse, soit image d'une profonde infortune, je n'ai pu retenir mes larmes. » En effet, deux larmes de l'artiste ont marqué la 1^{re} et la 3^e page du 1^{er} volume, qu'il m'a donné et qui porte en suscription ces mots : *A Ary Scheffer. Souvenir d'amitié de la part du duc d'Elchingen*. — Entre autres livres où sont retracés les actes du maréchal, prince de la Moskowa, nous citerons : 1° *Vie du maréchal Ney, comprenant le récit de toutes ses campagnes, en Suisse, en Autriche, en Prusse, en Espagne, en Portugal, en Russie, etc.*, suivie de pièces justificatives, Paris, Pillet, 1816, in-8° ; 2° Evariste Dumoulin, *Histoire complète du procès du maréchal Ney*, précédée d'une Notice historique sur la vie du maréchal, Paris, Delaunay, décembre 1815, 2 vol. in-8° ; 3° Delmas, *Mémoire sur la révision du procès du maréchal Ney et sur la jurisprudence, en général, de la cour des pairs*, Paris, L. Janet, 1832, in-8° ; 4° Berryer, *Mémoires*, Paris, 2 vol. in-8° ; 5° Dupin, *Mémoires*, Paris, in-8°, en cours de publication. (MM. Berryer père et Dupin ont été les défenseurs du maréchal) ; 6° article Ney dans la *Galerie historique des contemporains*, Bruxelles, 1819, t. 7, p. 285-290 ; 7° article *Napoléon* de cette *Biographie*, surtout pour la campagne de Russie et les cent-jours. — Ney a laissé quatre fils : un seul lui survit aujourd'hui. — NEY (Napoléon-Joseph), prince de la Moskowa, l'aîné de la famille, naquit à Paris le 8 mai 1803. Filleul du premier consul et d'Hortense Beauharnais, qui demeura l'une des plus fidèles amies de sa mère, il fit ses études au lycée impérial Bonaparte, avec son frère puîné (duc d'Elchingen). Ils s'y trouvaient pendant les cent-jours, et plus d'une fois alors on vit le maréchal, assis entre eux sur une des longues poutres qui garnissaient la cour de récréation, leur parler gaîement de choses vulgaires, comme un simple bourgeois n'ayant d'autres soins que des soins de famille. Les scènes émouvantes qu'amènèrent la réaction et l'exécu-

tion du maréchal ne pouvaient manquer d'exercer sur l'âme impressionnable de ces enfants une action funeste à leur santé. Napoléon Ney s'en ressentit toujours ; la mort qui le frappa le 26 juillet 1837 peut être regardée comme un dernier contre-coup du 7 décembre 1815. Quelque temps il servit dans l'armée suédoise. En 1831, Louis-Philippe le nomma capitaine de hussards. Chef d'escadron en 1833, lieutenant-colonel en 1844, colonel en 1849, général en 1856, il combattit glorieusement en Algérie. Dès 1834, le roi l'appela dans la chambre des pairs, mais il refusa d'y siéger tant qu'elle n'aurait point réhabilité la mémoire du maréchal, ce qui eut lieu en 1837. Plusieurs discours ont fixé sur lui l'attention publique. On remarqua notamment (1847) une réponse faite à M. Pasquier, qui, la veille, avait parlé de la condamnation du maréchal avec moins de dignité présidentielle que de passion politique. Bien des gens crurent reconnaître dans ce morceau d'éloquence la main de M. Guizot ; il fallait y voir les entrailles émues d'un bon fils, d'un excellent citoyen qui puise ses paroles dans son cœur. La révolution de 1848 trouva le prince de la Moskowa esclave des principes d'indépendance et de nationalité qu'il avait toujours eus. Il prit part aux délibérations d'un club connu sous le nom de *Société démocratique allemande*, composa différentes brochures, écrivit quelques articles dans le journal *la République*, fut nommé colonel du 4^e de chasseurs, et député à l'assemblée législative par les départements de la Moselle et d'Eure-et-Loir. Il opta pour la Moselle. Dès que Napoléon III eut décidé la création d'un sénat, il y appela le prince. Fait général le 10 août 1856, il commandait la subdivision de Valenciennes ; mais bientôt les congestions cérébrales auxquelles il était sujet le forcèrent à demander d'être mis en disponibilité. — Écrivain érudit et spirituel, Napoléon Ney n'a publié que des opuscules, discours de tribune, impressions de voyages, articles d'économie politique et d'hippatrie. Sa dissertation sur le papier-monnaie (1849) a fait du bruit et soulevé quantité de réfutations. L'écrit surnage aujourd'hui. Il prouve que peu d'économistes ont mieux compris le rôle dévolu aux valeurs fictives livrées à la circulation. On doit à ce prince une *Histoire du siège de Valenciennes*, d'après des sources récemment explorées, ainsi que beaucoup de *compositions musicales* dignes d'estime, entre autres *Régine*, opéra qui fut joué avec succès. L'intelligence multiple du prince de la Moskowa lui rendait ainsi familières une foule de questions qui tenaient à la fois du domaine des beaux-arts, de l'industrie, des lettres, des sciences et de la politique. On était certain d'obtenir son ardent concours dans les choses d'intérêt général et chaque fois qu'il rencontrait quelque victime à défendre, quelque injustice à redresser ou quelque mérite à mettre en relief. C'était un cœur noble et généreux. Il avait épousé,

le 26 janvier 1828, mademoiselle Laffitte (Albine-Marguerite), fille du banquier, devenu président du conseil des ministres, dont il eut également une fille, aujourd'hui comtesse de Persigny. Pour plus de détails, voyez notre article : *le prince de la Moskowa, Abeille impériale* du 15 août 1857. — NEY (Michel-Louis-Félix), duc d'Elchingen, né à Paris le 22 avril 1804, mourut le 14 juillet 1854, atteint du choléra, à Gallipoli, où il commandait une brigade de cavalerie. Esprit judicieux, officier de rare distinction, il eût atteint sans doute la plus éminente position, le maréchalat. Son début dans la carrière des lettres fut une œuvre de piété filiale. Elle a pour titre : *Documents inédits sur la campagne de 1815, publiés par le duc d'...*, Paris, Anselin et Laguionie, 1840, in-8°. Il fit imprimer depuis divers écrits militaires, courts, mais substantiels, et d'ingénieux aperçus de voyages. La carrière militaire du duc d'Elchingen fut semblable à celle de son frère aîné, mais beaucoup mieux remplie. Reçus à l'Ecole polytechnique en 1822, ils étaient entrés tous deux (décembre 1824) dans l'artillerie royale de Suède et avaient été nommés le même jour (mai 1826) lieutenants, puis officiers d'ordonnance du prince royal Oscar. Après la révolution de 1830, le duc d'Elchingen prit son congé. Le maréchal Gérard se l'attacha comme officier d'ordonnance ; il fut ensuite officier d'ordonnance du prince royal, aide de camp du comte de Paris. Au siège d'Anvers (1832), à l'expédition de Mascara (1835), à celle des Portes de Fer (1839), et surtout à l'expédition de Médéah (1840), il paya de sa personne. Il servit successivement dans les carabiniers, dans les cuirassiers et dans les dragons. Colonel en 1844, général le 22 décembre 1851, il fut officier de la Légion d'honneur et chevalier de l'ordre de Léopold. De son mariage avec madame veuve Vatry, née Marie-Joséphine Souham, sont nés plusieurs enfants. B—N.

NEYMANS (RICHARD, baron DE) (1), géographe et voyageur allemand, né en 1830 près de Passau, mort au Caire le 15 mars 1858. Après avoir étudié le droit à Munich, où il prit le grade de docteur, il s'occupa de géographie et d'ethnologie dans son domaine paternel. Dès 1854 il fit un voyage en Egypte qu'il parcourut dans toute sa longueur, voyage dont il a laissé d'intéressantes relations. En 1856, il visita l'Arabie, surtout les villes saintes, où il se mit en rapport avec les pèlerins du Wadaï et du Darfour, qui lui donnèrent des renseignements importants sur le voyage de Vogel. Enfin, au moment même où il se préparait à aller à la recherche de ce hardi pionnier de la civilisation, sur le sort duquel plane encore la plus cruelle incertitude, Neymans fut saisi de quelques maux de dents, qui parurent d'abord insignifiants. Après avoir subi une opération, il

(1) C'est là l'orthographe traditionnelle de cette ancienne famille noble. A présent ses membres écrivent leur nom aussi *Neimans*.

succomba au tétanos, qui survint pendant sa convalescence. Il a écrit un *Dictionnaire de la langue darfourienne*; puis, dans les Communications géographiques de Petermann, des mémoires *Sur le récent tremblement de terre à Alexandrie*, 1856; — *Sur la peste au Caire*, 1856; — *Sur le commerce de l'Égypte, depuis Méhémet-Ali*, 1857; — *Statistique de l'Égypte*, 1857. Dans d'autres revues se trouvent des mémoires sur les sciences naturelles. Neymans a laissé encore en manuscrit la *Description de son voyage en Arabie*. On lui doit la découverte de plusieurs plantes inconnues auparavant.

R—L—N.

NEYN (PIERRE DE) naquit à Leyde en 1596 d'un tailleur de pierres, qui le destinait au même métier. Le jeune Neyn l'exerça même pendant plusieurs années; mais son génie l'élevait au-dessus de son état. Avec le faible produit de son travail il achetait des livres, et il apprit sans maître les mathématiques, l'architecture et la perspective. Il devint tellement habile dans ces sciences, qu'il fut capable de les enseigner publiquement et que les artistes le consultaient avec fruit. Il comptait parmi ses élèves Isaac Vanden Velde, l'un des meilleurs peintres de son temps. Neyn ne voulut lui donner des leçons qu'à la condition que, de son côté, Vanden Velde lui prêterait des dessins qu'il parvint bientôt à copier avec une rare perfection. Charmé des progrès de son maître, Vanden Velde lui enseigna le mélange des couleurs et lui prêta quelques bons tableaux pour les copier; Neyn réussit sans peine et s'adonna dès lors presque exclusivement à la peinture; ses tableaux furent recherchés de toutes parts, et en peu de temps il put s'assurer une existence indépendante. Son mérite lui valut en 1632 la charge d'architecte de la ville de Leyde, qu'il remplit avec distinction, sans toutefois abandonner la peinture, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1639.

P—s.

NEYRA. Voyez MENDANA.

NÉZAHUALCOYOTL, surnommé le *Grand* ou le *Sage*, un des plus grands rois de l'ancien Mexique, de la dynastie des Chichimèques, né en 1403 à Tezcuco, mort en 1470 à Huetzco-cinco. Ce prince, dont le nom signifie en aztèque le *renard affamé*, est, par l'historien Clavigero, nommé le *Solon* de la Nouvelle-Espagne, et, en effet, Alexandre de Humboldt s'est aussi plu, dans son *Cosmos*, à appeler l'attention sur cet ancien civilisateur du Mexique. Fils d'*Ixtlilxochitl le Vieux*, il vit, âgé à peine de quinze ans, en 1448, son père, souverain d'Acolhuacan, égorgé par Tezozomoc, souverain des Tecpanèques, autre tribu aztèque, qui partageait le sol du Mexique avec lui, ainsi qu'avec les ancêtres de Montézuma. Rétabli sur le trône par *Itzcoatl*, roi de Mexico, en 1426, il en fut précipité de nouveau, en 1434, par Maxtlaton, successeur de Tezozomoc. Traqué comme une bête fauve, Nézahualcoyotl mena pendant des années une vie remplie d'a-

ventures merveilleuses, semblables à celles de Gustave Wasa, de Charles Stuart II d'Angleterre et de son petit-neveu Charles-Edouard, etc. Enfin une puissante coalition s'étant formée contre le tyran Maxtlaton, Nézahualcoyotl, qui en était l'âme, poursuivit son adversaire jusque sous les murs de sa forteresse d'Azcapozalco, qui fut prise, rasée et convertie en un grand marché d'esclaves. Ce fait eut lieu, selon les uns, dans l'an 1425, tandis que d'autres le placent en 1457. Maxtlaton ayant été lapidé, Nézahualcoyotl réunît ses pays aux domaines d'Acolhuacan, et publia un code civil et un code pénal. Ce dernier, assez draconien selon nos idées, car il punit du dernier supplice jusqu'aux vols dans les champs, contient cependant des stipulations remarquables en faveur des voyageurs, des pauvres et des infirmes. Des quatre-vingts lois dont il se composait, trente-quatre seules sont parvenues jusqu'à nous. Protecteur éclairé des sciences et des arts, Nézahualcoyotl construisit les premiers observatoires astronomiques et établit les premiers jardins des plantes et ménageries du nouveau monde, à Huaxtepec, Chapoltepec, Iztlapalapan et Tezcuco. Il fit peindre toutes les plantes et tous les animaux du Mexique, et Francisco Hernandez, médecin de Philippe II, put encore profiter de bon nombre de ces images pour l'*Histoire naturelle de la Nouvelle-Espagne*, qu'il rédigea par ordre de son souverain. Outre un grand nombre de palais, et de temples ou téocallis, Nézahualcoyotl fit construire d'immenses digues destinées à retenir les eaux du lac de Tezcuco, et qui, par leur longueur de douze kilomètres sur vingt mètres de large, font encore l'étonnement de notre époque. On en voit encore des restes considérables dans les plaines de San-Lorenzo. Aussi Clavigero nomme-t-il Tezcuco l'*Athènes* du Mexique. Impuissant à proscrire les sacrifices humains, le roi arriva au moins à les restreindre à quelques cas rares. Les dernières années de sa vie furent attristées par des scandales domestiques. Il dut faire exécuter quatre de ses fils, amants aimés de leur belle-mère. Celle-ci étant morte, le vieux roi s'éprit de la jeune femme du cacique de Tepechpan, qui lui avait donné l'hospitalité. Pour se débarrasser du mari, Nézahualcoyotl, imitant la conduite du roi David, chargea le cacique d'une dangereuse guerre contre les Tlascalans, où il périt. Prince guerrier et chef de la confédération mexicaine, il trouva cependant des loisirs pour cultiver la poésie. Parmi ses œuvres poétiques, enfouies dans les bibliothèques du Mexique, et traduites en partie par son descendant Ferdinand de Alva Ixtlilxochitl vers 1560, il se trouve des hymnes au *Dieu unique* (Nézahualcoyotl était monothéiste), auquel il avait fait construire une tour à neuf étages, pour y faire ses prières journalières. Ses chants guerriers, ses élégies rappellent la poésie arabe. Les poèmes didactiques de ce roi nous mettent, d'un

autre côté, en face de la Bible, surtout des *Proverbes de Salomon* et de l'*Ecclésiaste*. Ses chants d'amour enfin tiennent, dit-on, de Tibulle et d'Horace.

R—L—N.

NÉZAHUALPILLI, fils du précédent, souverain d'Acolhuacan, né en 1462 à Huetzcocinco, où il mourut en 1516. Au commencement il marcha en toutes choses sur les traces de Nézahualcoyotl, auquel il avait succédé en 1470. Son fils aîné, héritier de la couronne, ayant entretenu une correspondance poétique avec la dame de Tula, favorite de son père, Nezahualpilli le fit mettre à mort. Le nouveau roi soutint également, dans les premières années de son règne, la renommée guerrière de sa dynastie. Mais, s'étant fait construire un observatoire monumental, dont on retrouve encore les traces, il prévint, par ses calculs astrologiques, qu'une grande calamité menaçait son pays, et que toutes les dynasties indigènes seraient renversées. Dès lors il se laissa rapidement aller au découragement, tandis que ses rivaux et voisins, surtout Montézuma II, lui enlevèrent plusieurs possessions importantes, et jusqu'à son titre de chef de la confédération mexicaine. Nezahualpilli succomba enfin sous le poids de son chagrin, trois ans avant l'arrivée des Espagnols, laissant son trône à son fils aîné Cacamatzin. R—L—N.

NEZMY-ZADEH EFFENDY, historien turc, né probablement à Bagdad, florissait vers la fin du 17^e siècle; il est auteur d'un ouvrage intitulé *Golchen al Kholafa* (le Jardin des califes). C'est une histoire de la ville de Bagdad depuis sa fondation, l'an 145 de l'hég. (762 de J.-C.), jusqu'à la fin de l'année 1100 (1689). On y trouve l'histoire des califes abbassides, un abrégé de celle de plusieurs dynasties orientales et particulièrement des princes qui ont possédé Bagdad depuis Houlagou, fondateur de la dynastie des Mongols djenghyzkhanides, jusque sous les Sofys; enfin l'histoire des pachas de Bagdad sous la domination ottomane, à dater de la double conquête de cette ville par Soléiman 1^{er} et Mourad IV. L'auteur a dédié son ouvrage à Omar pacha, par ordre duquel il l'a composé. Un autre auteur l'a continué jusqu'en 1130 (1718). Cette histoire contient des faits neufs, curieux, intéressants; elle est écrite avec sagesse et impartialité. On y trouve moins de fatras, moins de fleurs de rhétorique que dans la plupart des œuvres de ce genre. La bibliothèque de Paris en possède une traduction manuscrite, qui paraît assez exacte, par Choquet, drogman de France; elle forme deux volumes petit in-folio. A—T.

NGUYEN-ANH. Voyez DJIA-LAONG.

NIALL ou NEILL (O.), surnommé le *Grand* (NIALL-MOR, *Niellus Magnus*), surnommé encore le *Héros des neuf otages* (NIALL NOIGIALLACH, *Niellus Noviobses*), fut à l'âge de vingt-sept ans couronné monarque suprême d'Irlande, l'an de J.-C. 379. Fils du monarque Achay Moimédon et de Carinna, princesse saxonne, il descendait au neu-

vième degré de *Tuathal*, surnommé *Téachmar* ou le *Bien-venu*, restaurateur de la monarchie irlandaise dans le temps où Julius Agricola gouvernait la Grande-Bretagne, fondateur de la *Constitution* appelée d'après lui *tuathaliennne*, et dont le règne a été marqué par le savant O'Connor-Balinéagar comme l'époque à laquelle l'ancienne histoire d'Irlande se dégage de ses obscurités et de ses fables. La *linea antiqua* des généalogies *milé-siennes*, auxquelles les Irlandais ne peuvent pas renoncer, fait sortir ce Tuathal à travers quarante-deux générations et vingt-huit monarques de la branche cadette de MILEAGH, dite *Hérémonienne*, qui, après avoir ravi le sceptre monarchique à la branche aînée dite *Hébérienne*, l'a retenu depuis l'an 12 avant J.-C. jusqu'à l'an 1002, époque qui le vit rentrer dans la ligne d'*Héber*, par l'élévation de Brien, roi de Momonie, à la royauté de toute l'île. Lors de l'avènement de Niall Noigiallach à cette même royauté, en 379, la puissance romaine déclinait dans la Bretagne. Les Pictes d'Albanie, délivrés de la crainte des Romains, commencèrent à voir d'un œil jaloux les établissements qu'avaient faits, au nord de leur territoire, les colonies multipliées des Scots d'Irlande. Ils prétendirent qu'elles se déclarassent au moins leurs vassales et devinssent leurs tributaires. Ces colonies invoquèrent le secours de leur mère patrie. Niall fit une descente en Albanie à la tête d'une armée formidable et contraignit les Pictes à reconnaître l'indépendance de ces tribus scotiques, qui, bien loin d'être subjuguées par les Pictes, Albaniens ou Calédoniens, ont fini par donner leur nom de *Scots* ou *Ecosais* à toute cette partie septentrionale de la grande île britannique. Une fois réunis et traitant ensemble sur les bases de la plus parfaite égalité, les Pictes et les Scots formèrent une alliance offensive et défensive contre les Romains qui occupaient la partie méridionale de la Bretagne, appelée depuis l'Angleterre. L'Espagnol Maxime, qui commandait l'armée romaine dans cette dernière contrée, s'y étant fait proclamer César par ses soldats et ayant passé avec eux dans la Gaule lyonnaise, pour y ravir le sceptre et la vie à l'empereur Gratien, la ligue albanienne et scotique, fortifiée par l'accession des Saxons, profita de ce moment pour entrer, sous la conduite de Niall, dans les provinces romaines des Bretons. Les alliés forcèrent la fameuse muraille, pénétrèrent jusqu'au détroit qui sépare Douvres de Calais, et, après avoir partout, sur leur passage, détruit les garnisons, démoli les forts, rançonné les habitants, firent régulièrement leur retraite en Albanie, emportant un butin immense et traînant après eux une multitude d'esclaves. Après le partage des dépouilles, les alliés se séparèrent; mais bientôt les Saxons, qui avaient aidé les Scots et les Albaniens, demandèrent en retour que Niall opérât en leur faveur une diversion dans la Gaule, que Maxime venait de quitter

pour aller en Italie. Pendant l'été qui suivit le départ de Maxime, l'an 388, Niall, ayant de nouveau rassemblé ses forces, alla envahir l'Armorique; et il y eut le même genre de succès qu'il avait obtenu dans la Grande-Bretagne, c'est-à-dire celui de la dévastation et du pillage. C'était pour lui, sinon l'unique, au moins le principal but de toute guerre; à peine l'idée d'attirer les Romains dans la Gaule pour les détourner de la Germanie, occupait-elle une place dans la pensée de Niall; celle d'aider les Gaulois opprimés à briser le joug de la domination étrangère ne pouvait pas même s'offrir à son esprit. Un grand résultat devait cependant sortir de cette invasion barbare du monarque irlandais dans la Bretagne gauloise. Parmi les trésors et les captifs qu'il emmena dans son île, était un enfant âgé de seize ans, fils du diacre Calphurnius, petit-fils du prêtre Potitus, et, par sa mère Conchessa, petit-neveu de St-Martin de Tours. Cet enfant, traîné captif en Irlande avec deux de ses sœurs, devait changer la face de cette contrée, devait voir à ses pieds le sceptre, le fils et les peuples du vainqueur qui le chargeait de chaînes, devait en un mot être ce grand St-Patrice, apôtre des Irlandais, qui depuis quatorze cents ans lui rendent les honneurs divins avec une ferveur qui ne s'est jamais refroidie (*voy. PATRICE*). Niall, de retour dans ses États, eut une guerre intestine à soutenir contre le roi provincial de Leinster, qui non-seulement refusait le *tuarasdal* ou tribut dû au monarque, mais qui avait tué le fils de l'archidruide, envoyé vers lui pour le sommer de remplir son devoir, et qui d'ailleurs, ayant été compéteur de Niall lors de son élévation à la royauté suprême, lui était toujours suspect. Le Leinster, autrement la Lagénie, ne put tenir tête aux forces du monarque; les Lagéniens, voyant leurs frontières déjà forcées sur tous les points, coururent implorer la clémence de Niall, en lui offrant le tribut réclamé. Niall leur déclara qu'il allait mettre tout leur pays à feu et à sang s'ils ne lui livraient pas leur prince. Eocha, c'était le nom du roi lagénien, plutôt que de laisser ses sujets dans l'alternative d'une horrible dévastation ou d'une perfidie infâme, vint se remettre volontairement entre les mains du monarque irrité. Le suzerain, moins généreux que son vassal, ordonna qu'il fût conduit dans un lieu escarpé sur les bords de la mer, que là on lui mit un corset de fer et qu'on l'attachât par une chaîne à l'un des rocs dont l'enceinte devait former sa prison, sur lequel on prolongerait sa vie pour prolonger sa souffrance. Neuf satellites furent chargés d'exécuter cet ordre inhumain, que Niall prétendait justifier en disant que le meurtre d'un archidruide était un crime irrémissible et ne pouvait jamais être assez puni. Eocha, doué par la nature d'une force et d'une agilité prodigieuses, feignit, tout le long de la route, d'être résigné à son sort; arrivé au lieu de son supplice, il as-

somma cinq de ses bourreaux avec la chaîne qu'ils lui apportaient, mit les autres en fuite, trouva une barque, s'y jeta et parvint à se réfugier en Albanie, auprès de son cousin Gabhram, chef de l'illustre tribu des Dalriéda. Niall se montra plus digne du trône qu'il occupait, en pacifiant par des actes de justice et de modération, des troubles excités par l'ambition et la rivalité des princes et des grandes familles de la Conacie et des deux Momonies. Après avoir ainsi rétabli l'ordre et la paix intérieure, il repassa en Albanie et recommença ses invasions dans la Grande-Bretagne. Elles devinrent presque annuelles, et le succès les couronna au point que les Bretons allaient être enlevés à l'empire des Romains et soumis à celui des Scots irlandais, lorsque l'habileté de Stilicon, jointe à sa valeur, vint dans l'année 396 changer la fortune et relever la puissance romaine près de tomber. Ce que racontent les historiens irlandais, tant anciens que nouveaux, sur ces exploits de leur grand Niall, ne peut être taxé de fable, ni même d'exagération, quand on voit le poète Claudien, dans son poème consacré à l'apologie et au panégyrique de Stilicon, personnifier la Grande-Bretagne, pour mettre dans sa bouche les beaux vers dont nous nous offrons ici qu'une faible imitation :

Stilicon me sauva lorsque j'allais périr,
Quand on vit contre moi tous mes voisins s'unir,
Quand le *Scot* souleva toute son *Hibernie*,
Et fit b'anchir les mers sous sa rame ennemie.
Si je ne frémis plus à l'aspect redouté
Du *Scot* audacieux et du *Picte* indompté;
Si mon œil plus tranquille, observant mes rivages,
Ne voit plus de *Saxons* descendre sur mes plages,
C'est l'heureux fruit des soins de ce sage héros :
Je lui dus mon salut, et lui dois mon repos (1).

Mais cette légion romaine que Stilicon avait fait venir dans la Grande-Bretagne, pour en défendre l'entrée contre les peuples voisins, il la rappela l'an 402 en Italie pour la bataille qu'il voulait livrer au roi des Goths, Alaric. Niall reprit ses projets d'invasion, traversa de nouveau la Grande-Bretagne et porta ses armes pour la seconde fois dans la Petite-Bretagne ou l'Armorique. Il y périt par un assassinat. Parmi les feudataires qui, avec leur contingent, avaient suivi l'étendard du monarque dans cette expédition, était ce Gabhram, chef des Dalriéda, chez lequel nous avons vu se réfugier cet Eocha, roi de Lagénie, destitué par Niall et condamné par lui à un si cruel emprisonnement. Eocha avait accompagné Gabhram, espérant par cet acte de zèle et par l'intercession de son cousin, rentrer en grâce avec le monarque. Niall s'était montré inflexible. Un jour que, rêvant à ses projets, il était assis sur le bord de la Loire, il se sentit frappé à la

(1) Me quoque vicinis pereuntem gentibus, inquit,
Munivit Stilicho; totam cum *Scotus Iernen*
Movit, et infesto spumavit remige *Tethys*.
Illius effectum curis, ne bella timerem
Scotica, nec *Pictum* tremere, nec littore toto
Prospicerem dubiis venturum *Saxona* ventis.
(Claudian.)

gorge par une flèche empoisonnée, partie de l'autre côté du fleuve; elle était lancée par Eocha. Dès le lendemain, toutes les troupes se rembarquèrent sous la conduite de Dathias, son neveu, emmenant leur butin, leurs captifs et le corps de leur malheureux roi, dont les funérailles furent célébrées avec une grande pompe à Roiligna-Riogh, l'an 403 selon les uns, et selon d'autres 405. L'Irlande entière se couvrit de deuil. Toutes les tribus milésiennes pleurèrent amèrement et, par leurs chants funèbres, consacrèrent la mémoire de leur *grand Niall*, de leur *Héros des neuf otages*, ainsi surnommé, parce qu'il avait imposé à neuf régions différentes, soit de l'Irlande, soit de la Grande-Bretagne, soit des Gaules, l'obligation d'avoir toujours des otages près de lui. O'Flaherty, dans son *Ogygia* (3^e partie, chap. 84), dit qu'on ne sait pas bien positivement quelles étaient ces neuf régions; O'Halloran, plus patient dans ses recherches ou moins difficile sur la preuve, les nomme toutes l'une après l'autre, dans son Histoire (livre 6, chap. 5). Niall eut pour successeur immédiat sur le trône, non pas un de ses fils, mais son neveu Dathias ou Dathy, suivant la loi de *Tanistry*, qui, rendant la souveraineté élective dans les individus, quoique héréditaire dans les races, appelait à la succession le parent le plus âgé, comme devant être le plus sage et le plus digne. A Dathias qui, de même que son oncle, porta ses armes victorieuses dans la Gaule romaine et qui, parvenu au pied des Alpes, y fut frappé de la foudre, succéda un des fils du grand Niall, Laogare, premier monarque chrétien d'Irlande, converti l'an 432 par la prédication de Patrice. Niall avait laissé huit fils légitimes; quatre d'entre eux, savoir, Laogare, Conall Chrimthann, Fiacha et Maine, se mirent en possession du royaume de Midie, quoique Juathal Jéamar, dans la distribution constitutionnelle de sa pentarchie, eût spécialement affecté ce royaume à la *mense* du monarque irlandais, quel que fût le rameau du tronc milésien sur lequel on le choisirait; mais le pouvoir des Hy-Nialls était déjà au-dessus des lois. Les quatre que l'on vient de nommer et leurs descendants furent appelés les *Hy-Nialls* ou *O'Neills méridionaux*; il ont donné dix-neuf monarques à l'Irlande, à la Midie toute la dynastie de ses rois provinciaux et presque toute celle de ses rois de district ou de ses toparques inférieurs. Les quatre autres fils de Niall, appelés les *O'Neills septentrionaux*, furent Eoghann ou Eone, Connal ou Connell-Gulban, Eana et Cairbre, ils possédèrent le royaume d'Uladh ou d'Ultonie. Les descendants d'Eone, comme les aînés de tous, revendiquèrent spécialement le nom d'O'Neill, lorsque les noms patronymiques furent établis en Irlande par le monarque Brien Boiroimh; ils furent successivement rois, princes, et, dans les temps anglais, comtes de *Tir-Eone* ou *pays d'Eone*. La postérité de Connell-Gulban, connue sous le nom d'O'Don-

nel, a produit les rois, princes et comtes de *Tir-Connell* ou *pays de Connell*. Eana et Cairbre ont été princes de *Tir-Eana* et de *Cairbre-Gaura* dans le *Tir-Connell*. Seize monarques sont sortis de la ligne O'Neill proprement dite, dix de la ligne O'Donnel, un de la ligne de Cairbre; et c'est une vérité incontestable que, pendant cinq cents ans, le sceptre monarchique d'Irlande, tenu si glorieusement par le grand Niall, n'est sorti que deux fois des mains de ses descendants directs, pour être porté pendant deux règnes par son neveu et son petit-neveu. Le sceptre est revenu dans les mains de Malachlin O'Neill, après la mort de Brien Boiroimh, en 1014. Domhnall Maglochlin O'Neill l'a de nouveau recouvré après les trois règnes de Donough, de Therdelach et de Morthough O'Brien. Morierthac, fils de Maglochlin, en a été mis en possession une dernière fois entre les deux monarques de la ligne d'Hérémon, Thurlough More O'Connor et Roderick, fils de Thurlough. Enfin, l'ancienne monarchie irlandaise ayant expiré avec Roderick O'Connor en 1198, le lien fédéral, qui unissait toutes ces principautés secondaires sous un seul chef suprême, ayant été dissous par l'invasion des Anglais, quoiqu'ils eussent encore une lutte de quatre cents ans à subir contre les dynastes provinciaux, les O'Neills et les O'Donnels continuèrent à être, de droit et de fait, rois d'Ultonie, de Tyrone et de Tirconnel, se disputant souvent les uns les autres la souveraineté, mais maintenant toujours leur indépendance contre les étrangers, réduits, jusqu'à l'année 1602, à ce qu'on appelait le *Pall anglais*, c'est-à-dire tout au plus le tiers de l'Irlande. O'Neill, roi d'Ultonie, en 1258, sortait avec sa dignité entière de la bataille sanglante, mais non décisive, qu'était venu lui livrer le vice-roi anglais Etienne Longue-Epée, comte de Salisbury. Ainsi en 1329, Donald O'Neill, invoquant l'appui du pape Jean XXII contre l'inhumanité du gouvernement anglais, qui ne voulait pas même accorder aux Irlandais le bénéfice de ses lois, pour prix de leur soumission, s'intitulait *Roi d'Ultonie et ancien héritier légitime de toute l'Irlande* (1); et le pontife, dans sa réponse, lui reconnaissait ces titres. En 1520, Conn O'Neill refusait l'honneur de la chevalerie et le collier d'or que lui envoyait Henri VIII; et il ne s'alliait en 1532 au comte de Kildare que pour piller le territoire anglais. Enveloppé en 1536 dans le désastre des Fitz-Gerald, ses alliés, vaincu en 1539 dans une bataille qu'avait livrée témérairement un de ses fils, le même Conn O'Neill se crut obligé, en 1541, de se soumettre au vice-roi anglais St-Léger, de renoncer à la souveraineté de Tyrone, au nom même d'O'Neill, et de les

(1) *Sanctissimo in Christo patri domino Johanni, Dei gratia summo pontifici, sui devoti filii Donaldus, O'Neyl rex Ultoniae ac totius Hiberniae haereditario jure vetus haeres, nec non et ejusdem terrae reguli et magnates ac populus Hibernianus cum sui recommendatione humili devota pedum oscula beatorum, etc.*

échanger contre des terres tenues en fief, avec les titres de comte de Tyrone sur sa tête, et de baron de Dunganon sur celle de son second fils. Il n'eut pas plutôt signé le traité que toutes ses tribus se séparèrent de lui et choisirent son cousin germain Tirlogh Linogh pour être leur O'Neill. A peine eut-il terminé sa vie, abandonné des siens, que Shane, son fils aîné, arbora ouvertement le titre d'O'Neill, leva une armée d'élite de 5,000 hommes et défia la puissance anglaise. Après une alternative de combats qui n'étaient pas décisifs et de traités qui n'étaient pas observés, la reine Elisabeth, à qui cette guerre avait coûté en onze ans plus de six millions tournois, envoya vers Shane des commissaires pour lui offrir, s'il voulait se soumettre, les titres anglais qu'avait eus son père. Shane répondit aux commissaires : « Si votre « maîtresse est Elisabeth, reine d'Angleterre, je « suis O'Neill, roi d'Ultonie. Je n'ai jamais fait la « paix avec elle, qu'elle ne me l'ait demandée. « Mon sang me met au-dessus de ses titres; ils « sont vils à mes yeux. Mes ancêtres ont régné « en Ultonie. Ils ont acquis ce royaume par leur « épée, et je le conserverai par la mienne. » En 1567, Shane, qu'on n'avait pas pu soumettre, fut assassiné. Sa tête fut exposée au bout d'une perche sur la porte du château de Dublin. Son corps écartelé fut distribué par morceaux sur les murs des villes frontières du *pall* anglais. Un acte du parlement anglo-irlandais proscrivit sa mémoire comme celle d'un traître, déclara toute l'Ultonie confisquée au profit de la reine et le nom d'O'Neill éteint pour toujours. La reine n'eut point l'Ultonie, et le nom d'O'Neill reparut avec plus d'éclat que jamais dans la personne d'Aodh ou Hugue, le grand O'NEILL du 16^e siècle. Neveu de Shane, fils et petit-fils de Matthieu et de Conn O'Neill, pour effacer la honte de ses pères et venger la mémoire de son oncle, pour défendre sa religion, sa patrie et son trône, il se crut permis de tromper celle qui trompait tout le monde. Il amusa Elisabeth pendant vingt ans, fut un des ornements de sa cour pour devenir le rival de son pouvoir et le fléau de son orgueil; il reçut sa faveur, sa pairie, ses titres, avec le projet de les répudier solennellement. Après avoir allumé sourdement en Irlande cette guerre appelée par Camden la *guerre de quinze ans*, il se mit à découvrir dès que tous ses préparatifs furent consummés, ses dispositions arrêtées avec ses compatriotes, ses alliances conclues avec Rome et Madrid; alors cessant tout à coup d'être *Jean, comte de Tyrone* pour redevenir *Aodh O'Neill, roi d'Ultonie*, nommé au dedans et reconnu au dehors *prince et généralissime de la confédération irlandaise catholique* (1). Il entra en campagne. Il s'empara des forts que les Anglais tenaient dans son Ultonie, fit marcher contre eux à la fois les

confédérés de toutes les autres provinces, plus d'une fois défit les Anglais en bataille rangée, plus d'une fois les réduisit à se réfugier dans leur capitale, soutint en un mot contre toute la puissance, tous les trésors et toute la colère de la reine d'Angleterre une lutte de sept ans, qui coûta l'honneur et la vie aux généraux, aux vice-rois, au favori d'Elisabeth, peut-être à Elisabeth elle-même; et malgré le courage et l'habileté de Montjoye, qui vint sauver en Irlande la puissance anglaise lorsqu'elle désespérait d'elle-même, malgré les défections qu'il sut acheter par l'or ou opérer par la jalousie dans le parti des confédérés, malgré la victoire de Kinsale, due aux trahisons qu'il avait semées dans l'armée d'O'Neill; si sur mer la tempête n'avait pas dispersé la flotte espagnole commandée par Bochero; si sur terre l'imprudence vaniteuse de Diego del Aquila n'avait pas déconcerté les sages mesures du prince irlandais, il est presque certain qu'O'Neill eût accompli son vœu de rendre à l'ancienne Irlande son indépendance immémoriale. Cette révolution eût-elle été heureuse pour le pays? a-t-il perdu en définitive ou n'a-t-il pas gagné immensément à sa réunion avec la Grande-Bretagne, telle qu'elle est établie aujourd'hui? c'est une question qu'il ne s'agit pas de traiter ici; nous ne faisons que rapporter les faits.

L—T—L.

NIBBY (ANTONIO), archéologue romain, né en 1792. Dès sa jeunesse, il se livra avec zèle à l'étude de l'antiquité; c'était sur ce terrain que le gouvernement pontifical appelait l'attention des savants; décidément contraire aux travaux philosophiques, médiocrement disposé en faveur des sciences naturelles, il réservait ses sympathies, ses encouragements pour ceux qui se vouaient à déchiffrer des inscriptions, à expliquer des médailles, à décrire des statues ou des vases étrusques, et qui, sans se préoccuper de l'état présent de l'Italie, concentraient toute leur attention sur ce qu'elle avait été à l'époque de Jules César et des premiers empereurs. Winckelmann venait d'ailleurs de donner en ce genre l'exemple d'un enthousiasme éclairé qui trouva de nombreux imitateurs. Nibby s'aperçut, dès ses premiers pas, qu'à Rome l'étude du grec était fort négligée et qu'il en résultait un défaut d'ampleur et d'exactitude dans l'appréciation de l'antiquité. Il travailla, dès l'âge de dix-sept ans, à fonder l'*Accademia Ellenica* qui, plus tard, prit le nom de *Tiberina*. En 1812, il fut attaché à la bibliothèque du Vatican en qualité d'écrivain dans la langue grecque. Il ne tarda pas à se faire connaître par une bonne traduction italienne de la *Description de la Grèce*, par Pausanias, qu'il accompagna de notes savantes, Rome, 1817-1818, 4 vol. in-8°. En 1820, il obtint la chaire d'archéologie à l'université de Rome, et la même année il mit au jour une édition refondue et notablement améliorée de la *Roma antica*, de Nardini. Après s'être livré à des recherches approfondies sur le Forum, sur

(1) Generalem fœderis sui et belli ducem agnoscunt eum et honorant (Camden).

la Via Sacra et sur l'amphithéâtre de Flavius, il fit paraître son *Viaggio antiquario de' contorni di Roma*, livre qui plus tard fut derechef publié avec des additions importantes sous le titre de *Analisi storico-topografico-antiquaria della carta de' contorni di Roma*, 1837-1838, 3 vol. ; ce travail, souvent mis à profit par des auteurs qui n'ont pas toujours indiqué la source de leur érudition, est peut-être ce qu'il y a de plus complet et de plus exact sur la campagne romaine. L'ardeur de Nibby ne se démentit jamais et se manifesta par de nombreux écrits parmi lesquels on distingue ses mémoires sur les églises primitives des chrétiens, sur le cirque de Caracalla, sur le temple de la Fortune prénestine, sur le lac de Gabino, sur la ville de Porto et la route qui y conduisait, sur le tombeau des Horaces et des Curiaces, sur les *orti serviliani*. Il rédigea le texte de l'ouvrage qu'un Anglais, William Cell, fit paraître sur les murailles antiques de Rome. Il fit paraître en 1828 le premier volume d'un cours d'archéologie ; en 1830, il commença la publication d'un *Traité des antiquités romaines*, qui en resta également au premier volume. Un Mémoire sur le *Gladiateur mourant*, Rome, 1820, montra avec quelle intelligence il avait interrogé les œuvres des sculpteurs anciens. De concert avec un autre archéologue zélé, Lorenzo Re, il rédigea l'explication des monuments conservés dans le Musée capitolin ; il décrivit ceux que possédait la célèbre villa Borghese, et il continua le *Museo Charamonti*, qui forme un très-beau volume grand in-folio, sorti en 1837 de la chalcographie de la congrégation apostolique, et offrant, indépendamment du portrait de Grégoire XVI, 83 planches gravées par d'habiles artistes. On peut juger par cette énumération, qui est loin d'être complète, de l'activité de Nibby. Sa fécondité ne nuisait d'ailleurs nullement aux soins qu'il donnait à ses écrits ; chacun d'eux porte l'empreinte de recherches sérieuses et d'un soin minutieux. La mort vint, le 29 décembre 1839, mettre un terme à cette carrière laborieuse.

Z—B.

NICAISE (SAINT), Gaulois d'origine, né à Reims, y demeurerait avec sa sœur Eutrope, quand les suffrages du clergé et du peuple réunis l'élevèrent sur le siège de l'Eglise métropolitaine de cette ville en 394, suivant quelques auteurs, en l'an 409 selon d'autres. A cette époque, les Rémois avaient encore dans leur citadelle un temple érigé en l'honneur de Vénus ou de Cybèle : St-Nicaise le consacra sous l'invocation de la mère de Dieu, et prit pour patronne la reine des anges, consolatrice des affligés. La France doit à ce saint pontife la première église dédiée à la Ste-Vierge, et, aussitôt après sa consécration, St-Nicaise y transporta son siège. C'est sur les débris de cette cathédrale, deux fois relevée avec plus de splendeur, que l'on commença, en 1212, ce somptueux édifice regardé par tous les archéologues comme le premier, le plus beau, le plus

achevé des monuments d'architecture ogivale qui soit en Europe. St-Nicaise, que la Providence avait placé exprès à Reims pour soutenir et encourager les peuples à supporter les divers fléaux qui allaient fondre sur le pays, employait ses richesses à nourrir les pauvres et à la décoration du temple du Seigneur. Il était sans cesse occupé à instruire et à préserver son troupeau des erreurs des ariens qui désolaient alors l'Eglise. La province rémoise était aussi affligée d'une longue et cruelle peste ; un ébranlement général annonçait la chute prochaine de l'empire romain, et se faisait sentir jusque dans les Gaules. St-Nicaise s'occupait à consoler son peuple, à l'exhorter à la patience, à le retirer de l'esprit d'ivresse où la contagion des mœurs l'avait plongé, et à le préparer à tous les maux que la marche des Vandales amenait à leur suite. Ce qu'on publiait de ces hommes inhumains, qui se traçaient un chemin par toutes les horreurs de la dévastation, avait jeté le désespoir et le découragement dans tous les esprits. On voyait des familles entières fuir dans les retraites les plus cachées pour échapper à la mort, à l'ignominie et à l'esclavage. Ce vrai pasteur, dans une telle extrémité, n'abandonna pas son troupeau par une lâcheté timide ; il engagea ceux qui étaient restés dans la cité à faire les préparatifs de la défense, à garder leurs remparts, et pendant que la ville s'opposait à l'entrée des barbares, St-Nicaise adressait à Dieu les plus ferventes prières. Cependant l'ennemi, plus fort, renverse tout et pénètre dans la ville. St-Nicaise se précipite au-devant de lui pour en obtenir la paix, mais il en reçoit le martyre avec Florent, Joconde et Eutrope, sa sœur, vers l'an 406.

L—c—J.

NICAISE (CLAUDE), antiquaire, né à Dijon en 1623, compléta ses études à l'université de Paris, et embrassa l'état ecclésiastique. Son penchant pour l'étude des monuments antiques lui fit accompagner un de ses amis qui se rendait à Rome pour les affaires de la maison de Longueville. C'était au commencement du pontificat d'Alexandre VII. Nicaise fut témoin de la réception qui fut faite à la fameuse reine de Suède, Christine. Il était à Rome en 1665, lors de la mort du Poussin, avec lequel il était lié. Il composa et fit graver sur sa tombe une inscription latine, qui offre un témoignage d'enthousiasme pour le génie de l'artiste, plutôt qu'un hommage rendu à son caractère (*voy. Poussin*). L'abbé Nicaise, ayant quitté Rome, visita Naples, et revint en France par Venise. Une correspondance active s'établit entre lui et les savants et artistes qu'il avait recherchés en Italie. Le désir de renouer ces relations sur les lieux lui fit entreprendre un second voyage. L'abbé de Rancé, qu'il avait quitté à Florence pour visiter le littoral de Gènes, lui écrivit sur la mort d'Arnauld une lettre qui fit beaucoup de bruit parmi les disciples de Port-Royal, et provoqua des répon-

ses assez vives. Nicaise demeura étranger à ces controverses. Assez riche de son patrimoine, il ne posséda d'autre bénéfice qu'un canonicat de la Ste-Chapelle de Dijon, dont il se démit pour se livrer plus librement à ses goûts. Retiré à sa maison de campagne de Villey, près d'Is-sur-Tille, il s'occupa uniquement de son commerce épistolaire et de l'augmentation de sa bibliothèque. Les douleurs de la pierre tourmentèrent sa vieillesse sans altérer sa sérénité. Il mourut à Villey le 20 octobre 1701. La Monnoye lui fit une épitaphe badine qui le caractérisait tout entier. Nous en citerons les douze derniers vers :

L'habile et fidèle écrivain
N'avait pas la goutte à la main.
C'était le facteur du Parnasse :
Or gît-il ; et cette disgrâce
Fait perdre aux Huet, aux Noris,
Aux Toinard, Cuper et Leibniz,
A Basnage le journaliste,
A Bayle le vocabuliste,
Aux commentateurs Grævius,
Kuhniius, Périzonius,
Mainte curieuse riposte :
Mais nul n'y perd plus que la poste.

Les plus importants des courts écrits de Nicaise sont : 1° *De nummo Pantheo Adriani imper.*, Lyon, 1689, in-8°. C'est une dissertation dédiée à Spanheim, sur une médaille qui porte, au revers, Adrien, Sabine son épouse, et Antinoüs, représentés sous la forme d'Osiris, d'Isis et d'Harpocrate, et élevés sur les ailes d'un aigle, emblème de leur déification. 2° *Dissertation sur les Syrènes, ou Discours sur leur forme et figure*, Paris, 1691, in-4°. Nicaise soutient, après Huet, que les sirènes étaient primitivement des oiseaux, et qu'elles ne devinrent des divinités marines avec le corps terminé en poisson, qu'après s'être précipitées dans les flots, de regret d'avoir été vaincues par les muses dans un combat de chant. L'ouvrage est terminé par quelques détails sur l'assemblée qui se réunissait chez M. de Thou, et sur d'autres sociétés semblables qui se formèrent successivement à Paris. 3° *Relation d'un voyage à la Trappe*, insérée, sans nom d'auteur, t. 5 des Relations de la vie et de la mort édifiante de quelques religieux de cette abbaye, 1755, in-42. Nicaise avait fait ce voyage en 1687, avec M. Ouvrard, et l'on voit par les lettres manuscrites de l'abbé de Rancé qu'il avait écrit la relation de ce voyage. 4° *Description des tableaux du Vatican, trad. de l'italien de Bellori*, avec un discours sur l'Ecole d'Athènes et le Parnasse de Raphaël ; 5° un Discours sur la musique des anciens. La correspondance de l'abbé Nicaise, formant 5 volumes in-4°, est conservée parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Paris (4). Quel-

ques-unes de ses lettres ont été publiées dans l'*Otium Hanoveranum*, Leipsick, 1718, et dans les *Anecdota* de Winckler, t. 1, p. 510. F—T.

NICANDER (CHARLES-AUGUSTE), poète suédois, d'un mérite fort distingué, né à Strengnaes le 20 mars 1799 et mort le 7 février 1839 ; il perdit très-jeune son père, qui occupait un fort modeste emploi dans cette ville, et se trouva, ainsi que sa mère, dans une position très-génée ; il put cependant entrer à l'université d'Upsal, où il fit en 1820 son début littéraire en écrivant, sous le pseudonyme d'Auguste, dans le *Calendrier des Dames* ; bientôt après il se fit connaître par une tragédie, où l'on reconnut de véritables beautés : *le Glaive runique, ou le Premier Chevalier* ; ce drame, qui fait assister à la lutte de la religion scandinave au moment d'expirer, mais résistant encore au christianisme, a passé en français, grâce à M. Léouzon-Leduc, qui a ajouté des notes historiques à sa traduction publiée en 1834. Nicander fit ensuite paraître les *Runes*, collection de seize récits empruntés aux anciennes traditions du Nord. Passant rapidement au Midi, il traita, dans le livre qu'il intitula *Enzio*, des sujets dont la scène est placée en Italie ; la pureté du style, la vivacité du coloris, l'intérêt touchant qui domine dans ce récit, captivèrent le suffrage des gens de goût ; l'ouvrage fut cependant moins répandu qu'il ne méritait de l'être. Son poème sur la *Mort du Tasse* (événement déjà raconté avec beaucoup d'énergie et de talent par le poète russe Batiushkov) obtint le prix décerné par l'académie suédoise. Le prince héréditaire accorda son patronage au poète qui faisait honneur à la littérature du Nord, et Nicander put entreprendre en 1827 un voyage en Italie. Il y puisa de bonnes inspirations ; ses *Souvenirs du Midi* (1831) et le recueil qu'il intitula *Hespérides* (1835) attestent qu'il avait apprécié tout ce que l'aspect des beaux pays au sud des Alpes et les souvenirs qu'ils réveillent font sentir à un esprit d'élite. Malheureusement la pauvreté à laquelle il fut toujours en butte pesait sur ses facultés, et dans un moment de désespoir, il se livra à l'habitude funeste de l'ivresse. Un ami, le baron d'Hamilton, l'emmena sur ses terres ; quelques années plus tard, Nicander revint à Stockholm et travailla chez un libraire. Il mourut à quarante ans, et peu de temps avant de succomber, il avait célébré avec chaleur la gloire de Napoléon dans un poème intitulé *le Lion dans le désert*. Ses œuvres ont été recueillies en 4 volumes (Stockholm, 1839-1841) ; une seconde édition a paru en 7 volumes (1851-1852). Parmi ses poésies fugitives, on distingue une pièce intitulée *le Silence* ; il y règne un sentiment profond et un accent mélancolique dont la sincérité entraîne. Nicander offre l'exemple peut-être unique d'un enfant de la Scandinavie assez maître de la langue du Tasse et de Métastase pour entreprendre d'écrire des *Poésies italiennes*. Elles ont été imprimées après

(1) Cette précieuse collection, longtemps conservée à la bibliothèque de Dijon, renferme plus de 120 lettres de l'abbé de Rancé, beaucoup d'autres de Jac. Spon, de Cuper, de la Monnoie, du médecin Bourdelot, de Grævius, de Baillet ; quelques-unes de Huet, de Leibniz, du P. Bonjour, de Fabretti, de Galand ; deux du cardinal Noris, et du Poussin, quatre de Bossuet, etc.

sa mort en 1841, mais elles n'offrent d'ailleurs rien de remarquable. Z.

NICANDRE, médecin grec, de la secte empirique, poète et grammairien, fils de Damnaeus, était de Colophon, et avait, selon quelques auteurs, été prêtre d'Apollon à Claros en Ionie. L'époque de sa naissance est incertaine; il est probable qu'il mourut environ un siècle avant la naissance de Jésus-Christ. Ce médecin s'occupa beaucoup de matière médicale et de pharmacie, et composa ses ouvrages en vers. La plus grande partie de ses écrits nous manque. Un de ses poèmes, intitulé *Georgica*, qu'il dédia au dernier roi de Pergame, Attale III, est cité avec éloge par Cicéron (*de Oratore*, liv. 1, c. 16). Dans quelques autres de ses ouvrages perdus il décrivit, toujours en vers, au rapport d'Eustathe et d'Athénée, les poisons et les antidotes. Il nous reste deux de ses poèmes : 1° *Theriaca*. Cet ouvrage, qui est composé sans critique, contient toutefois des faits remarquables sur l'histoire naturelle. On y trouve une description exacte, mais trop longue, du combat du rat de Pharaon ou mangouste (*Viverra ichneumon*) contre les serpents, dont ce quadrupède mange impunément la chair. L'auteur parle des scorpions, qu'il divise en neuf espèces; division adoptée par quelques naturalistes modernes. Sa description de l'amphisbène est conforme à celle que Linné en a faite (*Aménit. acad.*, t. 1). Viennent ensuite des observations curieuses sur les effets du venin des serpents de diverses espèces, qui produisent chacune des phénomènes différents. Nicandre croyait avoir reconnu que le venin des serpents est recélé dans une membrane qui entoure les dents; ce qui n'est pas très-éloigné de la vérité. il décrit une espèce de serpent qui prend toujours la couleur du sol sur lequel il rampe, et le nomme $\sigma\phi$. Nicandre distingua le premier les papillons de nuit de ceux qui volent le jour, et donna aux premiers leur nom actuel de phalènes. Ce poème renferme un grand nombre de fables populaires, mais qui étaient fort accréditées, dans un temps où l'histoire naturelle était encore au berceau. C'est ainsi qu'on y voit que les guêpes sont produites par la chair putréfiée des chevaux. 2° *Alexipharmaca*. Ce poème peut être considéré comme la continuation du précédent. Les effets des poisons y sont exposés avec une sorte d'exactitude. Les poisons sont divisés en animaux, végétaux et minéraux. Parmi ceux de ce dernier ordre, Nicandre ne fait mention que du blanc de plomb et de la litharge, qui est aussi un oxyde de plomb. Les deux ouvrages de Nicandre ont eu de nombreuses éditions; la première fut faite à Venise, 1499, in-fol.; on en donna une in-4°, à Cologne, 1530, avec l'interprétation du poème de *Theriaca* et divers commentaires sur l'*Alexipharmaca*, par un anonyme. Lonicer a traduit ces deux ouvrages en latin, Cologne, 1531, in-4°. Erycius Cordus les a traduits en vers latins,

Francfort, 1572, in-4°. Jean de Gorris les a aussi traduits en latin, Paris, 1549, in-8°, avec des notes. Il y a encore une traduction latine de ces poèmes, due à Pierre-Jacques Steve, Valence, 1552, in-8°. Enfin les Œuvres de Nicandre ont été traduites en français par Jacques Grévin, Anvers, 1567, 1568, in-4°. Il existe, suivant Pierre Lambecius, un bel exemplaire manuscrit des Œuvres de Nicandre dans la bibliothèque impériale de Vienne; il est orné de figures d'animaux venimeux et d'un commentaire de la main du sophiste Euteichnius. Ce commentaire a été imprimé dans l'édition grecque de Nicandre, donnée par J.-Gottl. Schneider, Halle, 1792, in-8°, de 316 p. (1). Cadet de Gassicour a donné, dans le Bulletin de Pharmacie (2° ann., août 1810), une analyse des ouvrages de Nicandre. F—n.

NICANOR, grammairien d'Alexandrie, vivait sous Adrien, vers l'an 132 après J.-C. Selon Schoell (*Hist. de la litt. grecque*, t. 2, p. 225), il faut le distinguer d'un autre Nicanor, l'un des derniers disciples d'Aristarque et qui vivait sous l'empereur Claude environ 51 ans après J.-C. Un passage d'Etienne de Byzance, au mot *Hierapolis*, a fait penser à Fabricius (*Biblioth. græc.*, l. 2, c. 5, t. 1^{re}, édition de Harles) que le grammairien dont il s'agit pourrait bien être le Nicanor dont Etienne place le berceau dans cette ville de Phrygie, où Epictète avait vu le jour 86 ans environ après J.-C. Du moins l'opinion de Fabricius ne pourrait se fonder uniquement sur le surnom de *Nouvel Homère*, qu'Etienne nous dit avoir été donné à Nicanor; car cet honneur, il le partage avec bien d'autres grammairiens ou critiques dont les travaux sur Homère avaient excité l'enthousiasme des Grecs. Que Nicanor soit né à Cyrène, comme le veut Schoell (t. 3, p. 33), ou en Phrygie, à Hierapolis, comme le veut Fabricius, il n'en est pas moins vrai que cet écrivain a contribué à la gloire de cette école, célèbre de philologues et de critiques, dont la plupart professaient à Alexandrie (2). Il paraît n'avoir consacré ses veilles qu'à la philologie et à une partie

(1) On a reproché à cette édition d'être trop peu correcte. La Porte Dutheil, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale*, t. 8, p. 221, a décrit en détail les anciennes éditions de Nicandre, et il a publié des scholies sur cet auteur. Les deux poèmes de Nicandre, revus par M. Lehrs, ont été insérés dans la *Bibliotheca græca* de MM. Didot; l'éditeur a amélioré le texte en beaucoup d'endroits, en mettant à profit différents manuscrits et de précieuses remarques disséminées dans les écrits de plusieurs philologues. M. E. Miller a rendu compte de ce travail dans le *Journal des savants*, septembre 1850. M. Otto Schneider a fait paraître, à Leipzig, en 1856, les *Theriaca* et les *Alexipharmaca*, avec un commentaire. Br—r.

(2) Etienne de Byzance n'est pas le seul écrivain qui fasse mention de Nicanor. Si Photius ne lui a réservé aucune place dans son *Myriobiblion* (bibliothèque), Suidas, dans son *Lexique*, et, plus tard, Eustathe dans son vaste recueil de *Paræbolæ*, ou Extraits de commentaires sur Homère, ont pris soin de sauver son nom de l'oubli. Suidas, qui le dit fils d'Hermias, ne nous donne, il est vrai, à l'article d'Hermias, aucun renseignement qui puisse faire supposer que le père de Nicanor ait joui de quelque célébrité; mais il ne nous laisse pas, sur l'époque où a vécu Nicanor, dans l'incertitude pénible que présente sans cesse l'étude biographique des grammairiens grecs. Il nous apprend que Nicanor, qui vivait sous Adrien, était contemporain d'Hermippe de Bérée, orateur et écrivain distingué, disciple de Philon de Byblos.

de la philologie peut-être trop dédaignée de nos jours, la ponctuation, mais qui était de la plus haute importance avant l'invention de l'imprimerie. Aussi dans le surnom de *Stigmatias* (1), qui lui fut donné quelquefois, ne devons-nous voir qu'un de ces jeux de mots toujours si familiers à l'esprit léger des Grecs, et comme les anciens marquaient au front les esclaves indociles, Suidas prend soin de nous prévenir que ce n'était point assurément en ce sens que l'on avait quelquefois appelé Nicanor *Stigmatias*. Fabricius (l. 5, c. 7, t. 7) et Villoison (*Anecdota graeca*, t. 2, p. 138) donnent, d'après Suidas, la liste des principaux écrits de Nicanor : 1° *La Ponctuation des ouvrages d'Homère, dans ses rapports avec la pensée du poète*; 2° *Théorie de la ponctuation*, en 6 livres; 3° *Abrégé de la théorie de la ponctuation*, en 1 livre; 4° *De la ponctuation des ouvrages de Callimaque*; 5° quelques opuscules qui paraissent de pur badinage et parmi lesquels il s'en trouve même qui semblent rappeler les objets habituels de ses études, la grammaire et la ponctuation. C'est aux recherches si importantes et si célèbres de Villoison dans la bibliothèque de St-Marc, à Venise, que nous devons la découverte de plusieurs fragments de Nicanor. Ici la destinée de Nicanor se lie à celle d'un grammairien antérieur, Denys de Thrace, qui fut bien probablement d'abord disciple d'Aristarque, puis maître de Tyrannion et contemporain de Pompée, vers 140 avant J.-C. La *Théorie grammaticale* de Denys de Thrace, souvent citée par Eustathe et d'autres anciens critiques, avait été déjà publiée par Fabricius : l'on en connaissait plusieurs scoliés; mais les nouveaux manuscrits compulsés par Villoison lui ont amené de nouvelles richesses, et notamment, dans les scoliés inédites, la substance des traités de Nicanor tant sur la ponctuation en général que sur la ponctuation d'Homère en particulier. Outre cette analyse de Nicanor, que nous ont donnée les scholies de Mélampe ou de tout autre sur Denys de Thrace, Villoison a trouvé dans le manuscrit précieux qui contenait l'Iliade publiée plus tard par ses soins d'autres portions de l'ouvrage de Nicanor sur la ponctuation d'Homère; elles étaient mêlées à des extraits d'Aristonique, de Didyme et d'Hérodien. Nous avons lu avec intérêt les premiers fragments, au nombre de trois. Leur étendue et leur importance expliquent assez le zèle du critique français pour le *Stigmatias* d'Alexandrie; assurément les exemples de l'Iliade cités par Nicanor à l'appui de ses règles, sont infiniment précieux et peuvent servir beaucoup à l'interprétation d'Homère. D'un autre côté, la ponctuation et l'accentuation grecques sont toutes deux fort anciennes, malgré l'avis de quelques auteurs qui en attribuent l'invention au maître d'Aristarque, Aristophane de Byzance, de 240 à 198 av. J.-C.; et elles ressemblent très-peu à

l'accentuation et à la ponctuation françaises. D'ailleurs, il paraît constant que généralement les copistes, ou préoccupés uniquement du corps matériel et surtout de la vitesse de l'écriture, ou souvent fort peu instruits, ne distinguaient en aucune manière ni le sens, ni les propositions, ni même les mots, laissant au grammairien le soin de reviser et surtout de ponctuer le manuscrit. Les auteurs se plaignaient souvent des fâcheuses conséquences d'une mauvaise ponctuation. Deux passages d'Aristote, l'un dans sa Rhétorique (III, 5) et l'autre dans sa Poétique (c. 25), prouvent qu'il connaissait l'usage des points; or, Aristote mourut 322 avant J.-C. Ainsi la ponctuation est réellement plus ancienne qu'Aristophane de Byzance, qui en aura seulement propagé la pratique. Porphyre et les autres scolastes de Denys de Thrace nous apprennent que cet ancien grammairien si estimé traitait aussi de la ponctuation et qu'il reconnaissait trois sortes de points : le premier répondait à notre point (1) et se mettait presque au-dessus de la dernière lettre de la phrase; on l'appelait le *point final* (en latin, *distinctio*); le deuxième, appelé *sous-point* (en latin, *subdistinctio*), se plaçait presque au-dessous de la dernière lettre du mot, il répondait à notre virgule; et le troisième, le *point moyen* (en latin, *media*), se plaçait au milieu de l'espace qui suivait la dernière lettre du mot et répondait à notre point et virgule et deux points. Les Grecs, dans la prononciation, marquèrent longtemps les accents toniques avant de les écrire. Il en fut de même des points, et les scoliés publiées par Villoison nous apprennent que la distinction des divers éléments de la période par la prononciation subsistait sous le nom de *diastole*, c'est-à-dire *ponctuation parlée*, indépendamment de la *ponctuation écrite*. Celle-ci, antérieure sans doute à Aristote, enseignée par Aristophane de Byzance et plus tard fixée par Denys de Thrace, fut enfin perfectionnée par Nicanor. Telle est l'histoire de la *Ponctuation grecque écrite*, depuis son origine, avant le siècle d'Alexandre, jusqu'à l'époque d'Adrien. On voit que, si l'on veut apprécier exactement le système de Nicanor, l'examen préalable de cette question de paléographie grecque n'est pas inutile. Pour l'usage commun des manuscrits, l'emploi des trois points pouvait suffire. Il est donc naturel de supposer qu'en sortant des limites posées par ses devanciers, Nicanor a voulu créer une science nouvelle, encore bien imparfaite parmi nous, celle du débit oratoire, de la déclamation poétique et théâtrale. Ne trouvant pas assez large le cercle des connaissances que les Alexandrins renfermaient dans la *Grammaire*, il a voulu l'étendre encore. Nicanor imagina de subdiviser les points : au lieu de trois, il en reconnaît huit, auxquels il assigna

(1) *Στίγμα* veut dire *point*, et *Στίγμα*, *marque, flétrissure*.

(1) Dans l'orthographe grecque actuelle, le point en haut a changé de rôle, et représente seulement le point et virgule ou les deux points modernes.

une place différente à la fin de chaque phrase ou membre de phrase : et c'est là, il faut l'avouer, que l'on peut reprocher à Nicanor quelque subtilité dans la théorie, quelque confusion dans la pratique. Ce dernier reproche lui est fait par le scoliaste même qui s'est chargé d'exposer sa doctrine. Voici, au reste, la nomenclature de Nicanor, qui inventa, en outre, un signe distinctif pour plusieurs de ces points : 1° le point *final*; 2° le *sous-final*; 3° le *premier en haut*; 4° le *second en haut*; 5° le *troisième en haut*; 6° le *sous-point expressif*; 7° le *sous-point inexpressif*; 8° l'*hypodiastole*. Remarquons d'abord que, selon le scoliaste même de Denys de Thrace, le point *sous-final* de Nicanor est absolument le même que le *sous-point* de Denys, et qu'il a le sens de notre virgule sans en avoir la forme; remarquons ensuite que l'*hypodiastole* existait déjà au temps de Denys de Thrace; elle approchait beaucoup de notre virgule par la forme, puisqu'elle avait celle de l'accent aigu et se plaçait au bas de la dernière lettre. Avant Nicanor, elle servait seulement, comme dans nos anciennes éditions grecques, à la simple séparation matérielle de deux mots (β, α) et elle produisait un effet tout contraire à l'effet produit par l'*hypheu*, signe d'assemblage qui se plaçait sous les mots de cette manière (φιλῶτος). Nicanor voulut donner à l'*hypodiastole* une fonction nouvelle, laquelle identifie presque ce signe avec notre virgule, fonction qui consistait à séparer, en certains cas, les membres d'une période. De plus, changeant l'usage jusque-là généralement adopté, Nicanor plaça le point *final* au milieu de l'espace venant après la dernière lettre, au lieu de laisser à ce point, le plus important de tous, la place qu'il occupait presque au-dessus de cette même lettre. Ce changement entraîna Nicanor dans quelque confusion. Ainsi un grammairien, que le scoliaste nomme *Apollonius* et qui est sans doute *Apollonius Dyscole* (voy. ce nom), dont nous avons un traité de syntaxe et qui vivait vers le même temps que Nicanor, de 138 à 161 après J.-C., lui reproche avec raison de placer sans aucune distinction le point *sous-final* comme le *final* au milieu de l'espace qui suit la dernière lettre, au lieu de placer, ainsi qu'il était naturel, le *sous-final* un peu au-dessous du *final*. De ces observations il résulte que Nicanor avait fait des changements plus ou moins heureux dans la ponctuation usitée de son temps; mais enfin qu'il avait fait une véritable réforme, selon le terme même du scoliaste (δικτύωσις), réforme qui a laissé des traces jusqu'à nous : car il est facile de voir que l'origine du point *en haut* dans notre orthographe grecque actuelle, avec le sens suspensif que nous y attachons, remonte jusqu'à Nicanor. De là aussi résulte, selon nous, cette conséquence paléographique de la plus haute importance, qu'aucun manuscrit grec antérieur à Nicanor, c'est-à-dire à l'époque de l'empereur Adrien, ne présentait

les sens suspensifs de la période marqués par un point *en haut*, et que si, par exemple, le hasard pouvait faire découvrir dans quelques fouilles, semblables à celles d'Herculanum, un manuscrit conforme à cette orthographe plus récente, il serait impossible de faire remonter la date de ce manuscrit à une époque antérieure à la fin du 2^e siècle après J.-C. Apollonius n'est pas le seul grammairien qui ait modifié le système de Nicanor. Stéphane ou Etienne, l'un de ces scolastes de Denys de Thrace si peu connus et si utiles pour l'exégèse d'Homère (voy. Valckenaer, dans son *Commentaire d'Ammonius*, c. 13 et 18 et p. 240), après avoir parlé du système de Denys, en expose un autre qui tient le milieu entre celui de Denys, peut-être trop simple, et celui de Nicanor, peut-être trop compliqué. « D'autres auteurs, dit Stéphane, reconnaissent quatre et même cinq sortes de points : 1° le point *final*; 2° le point *non-final*; 3° le *sous-point expressif*; 4° le point *inexpressif*; 5° la *virgule horizontale* ou l'*incise*. » Une dernière question, qui ne manque pas d'intérêt, nous reste à examiner : le système de Nicanor, s'il n'a pas toujours prévalu dans la langue grecque, a-t-il passé du moins dans la langue latine? A Rome, durant même l'âge d'or de la littérature latine (voy. Mabillon, *Diplomatique*, liv. 1^{re}, c. 11, paragr. 15), on mettait dans les manuscrits, comme sur les inscriptions, un point après chaque mot : ce qui aidait assez peu le lecteur. Mais après cette époque jusqu'au règne de Charlemagne, cet usage même se perdit, et l'on n'employa presque aucun signe pour distinguer les mots. Saumaïse, dans sa lettre 183 (*ad Sarravium*), n'est pas aussi absolu que Mabillon. Il pense, d'après le témoignage d'Asconius Pédianus, ancien commentateur de Cicéron, que dans le temps où vivait le prince des orateurs latins (voy. Asconius), on distinguait non-seulement les phrases par le point *final* (*distinctio*), mais même les membres de phrases par le *sous-point* (*subdistinctio*). Il avoue néanmoins que généralement ce dernier était d'un usage fort rare. Le commentateur de Térence, *Ælius Donat*, qui naquit vers l'an 333 de J.-C. et qui fut le maître de St-Jérôme, à la fin de son traité *De litteris et syllabis*, consacre quelques lignes à l'explication des trois sortes de points dont il est question dans Denys de Thrace : il dit que les Grecs les appellent *θέσεις*, et traduisant ce mot, il les nomme *positura* ou *distinctiones*. L'élève de Donat, St-Jérôme, qui écrivait vers la fin du 4^e siècle et au commencement du 5^e, se plaint dans sa lettre 135 (*ad Junian et Fretilam*) de la négligence des copistes, qui, supprimant les virgules et les astérisques, ne laissaient ainsi qu'une ponctuation excessivement confuse dans les ouvrages d'Origène. Mais il dit de lui-même, dans plusieurs de ses préfaces, qu'il a, dans sa traduction latine de la Bible, distingué les mots, les membres de phrases et les versets. Un con-

temporain de St-Jérôme et, comme lui, admirateur d'Ælius Donat, *Diomède le grammairien*, qu'il faut distinguer de *Diomède le scolastique*, grammairien grec désigné plus haut comme l'un des commentateurs de Denys de Thrace et qu'il faut lire dans le recueil d'Élie Putschius (*Grammatici veteres*, Hanau, 1605, 2 vol. in-4°), développe dans sa grammaire, au livre 2, *De dictione*, les principes posés par Denys de Thrace et par Donat : mais on ne voit pas qu'il ait eu connaissance du système plus compliqué de Nicanor (*voy.* DIOMÈDE et DONAT). Beaucoup plus tard, au 7^e siècle de l'ère chrétienne, Isidore de Séville parle longuement dans ses *Origines* ou *Étymologies* (liv. 1^{er}) de la ponctuation connue de son temps. Il entre même à cet égard dans les détails les plus précis, qu'il avait dû puiser non-seulement chez les Latins, mais encore chez les Grecs, et, sans doute, les travaux de Nicanor n'ont pas dû lui être inconnus. Isidore adopte, comme ses prédécesseurs, les règles de Denys de Thrace : seulement il explique le mot *distinctio* par celui de περίοδος; *subdistinctio*, par κόμμα; et *media*, par ὥλον, termes qu'il applique en outre à la prosodie, le *comma* indiquant la césure du deuxième pied d'un vers; le *colon*, l'absence de cette même césure, et le *période*, la totalité du vers. Quant aux points ou *signes critiques* (σημεία), ainsi appelés parce qu'ils ont été marqués par les plus anciens critiques sur les meilleurs manuscrits de la Bible, d'Homère, d'Hésiode, d'Aristophane, de Platon, d'Hippocrate, etc. (*voy.* VILLOISON, *Aneed.*, t. 2, p. 130), Isidore les appelle *notæ sententiarum*. Il en compte jusqu'à 26, dont ses éditeurs nous ont même donné la figure. Ici encore l'archevêque de Séville, ou les auteurs qu'il a copiés ont tout emprunté aux Grecs et probablement à Denys de Thrace, puis à Nicanor, comme à d'autres grammairiens d'Alexandrie ou même de Byzance. Cette seconde sorte de signes appartenait à la critique, c'est-à-dire à la quatrième partie de la grammaire; car, selon l'un des scolastes de Denys de Thrace (*voy.* VILLOISON, *ib.*, p. 137), *autrefois* (c'est-à-dire à l'époque sans doute de Pompée, contemporain de Denys), la grammaire comprenait quatre espèces d'exercices principaux et différents : 1^o la correction des manuscrits; 2^o la lecture; 3^o l'exégèse; 4^o la critique. Ainsi, ajoute le même scolaste, le *correcteur* n'était pas chargé d'enseigner la *lecture* : il devait encore moins enseigner l'*exégèse* et la *critique*. La décadence de l'école d'Alexandrie et par suite la mauvaise rédaction des manuscrits grecs datent probablement de l'époque même où vivait le scolaste et où déjà l'on renonçait à l'usage des spécialités grammaticales, qui avait été si profitable aux diverses branches de la littérature grecque. Nous serions entraîné trop loin par l'explication de tous les signes *critiques* dont parle Isidore, inventés peut-être ou employés par Nicanor, mais que nous ne trouvons point dans les fragments de cet au-

teur cités par Villoison. Voici les principaux : l'*obèle* ou le *trait horizontal*, l'*astérisque*, l'*antisigma*, le *diple*, l'*antigraphe* et le *paragraphe*, l'*ancree*, etc. Ces divers signes, dont quelques-uns, comme le *paragraphe*, nous ont été transmis avec le même sens qu'ils avaient dans l'antiquité, se combinaient entre eux de manière à former de nouveaux signes. Ainsi, suivant Isidore lui-même, l'*astérisque*, joint à l'*obèle*, était employé par Aristarque pour désigner les transpositions dans les manuscrits d'Homère. Le *diple simple* servait à un certain Léogaras de Syracuse quand il s'agissait de distinguer les passages d'Homère où par l'*Olympe* il fallait entendre le ciel et non le mont Olympe. Le *diple marqué de deux points* indiquait les vers ou les mots ajoutés, retranchés ou altérés dans le même poète par Zénodote d'Ephèse, fondateur de la première école de grammaire d'Alexandrie, vers 280 avant J.-C., mais dont l'édition d'Homère, citée souvent par Eustathe, n'était point estimée. Ces signes *critiques* dont St-Jérôme, puis Grævius et d'autres savants et en dernier lieu Villoison (*Aneed. græca.*, t. 2, p. 130) déplorent amèrement la suppression par les éditeurs des diverses époques, Villoison les trouva, en 1780, avec toute la vivacité de la joie naïve que peut inspirer une découverte bibliographique, dans le précieux manuscrit d'Homère (*aureo illo codice*) de la bibliothèque de St-Marc, à Venise. On sait que plus tard, en 1788, il publia ce même manuscrit avec les *signes critiques* dont nous venons de parler, aux applaudissements de toute l'Europe savante (*voy.* VILLOISON et HOMÈRE). Si une conviction est une excuse, on nous pardonnera ce long article sur un écrivain de l'antiquité dont l'ouvrage a échappé presque miraculeusement à l'oubli et qui nous a semblé pénétré de cette idée vraie, applicable dans tous les temps, que l'art de bien lire, de bien débiter, est inséparable de l'art de bien ponctuer mentalement et par écrit. Les grammaires grecque et latine de Port-Royal, ordinairement si exactes et si complètes, laissent infiniment à désirer sur la ponctuation des anciens. Aussi mettrons-nous ici en parallèle, avec le système grec de Nicanor, le système latin d'un auteur moins heureux, puisque son nom est resté inconnu. Voici, d'après un manuscrit trouvé par Mabillon dans un monastère de Toscane, les signes de la ponctuation latine, également au nombre de huit : 1^o le *point suspensif*, ou la simple virgule; 2^o le *colon*, ou le point final; 3^o le *comma*, ou le point surmonté d'une virgule; 4^o le *périodique*, composé de trois points, à la fin d'un chapitre, etc.; 5^o le *double point*, ou deux points placés horizontalement en tête d'une épigramme, d'une lettre; 6^o le *semi-point*, ou trait horizontal, qui indique la liaison d'une ligne avec la suivante; 7^o le *point interrogatif*; 8^o le *point exclamatif* ou *admiratif*. Une impératrice d'Orient, Eudoxie, qui vivait dans la dernière moitié du 11^e siècle, n'a point dédaigné de donner place à Nicanor

dans son *Jardin de violettes* (Ἰωνία) (roy. EUDOXIE). Mais elle s'est contentée de copier la courte notice que nous trouvons dans Suidas, et ce fait, pour le dire en passant, pourrait servir à fixer avec quelque précision l'époque où écrivait Suidas, c'est-à-dire antérieurement à l'année 1071. Un savant de nos jours a fait plus pour la gloire de Nicanor que la docte princesse de Constantinople. M. J. Matter, dans un ouvrage plein d'érudition et d'intérêt, couronné par l'Institut, *Essai historique sur l'école d'Alexandrie*, 1820, t. 1^{er}, p. 252 et 253, attribuée à Nicanor, d'après Etienne de Byzance et Athénée, trois écrits dont Suidas ne parle pas spécialement. Le premier a pour titre : *Description d'Alexandrie*; le second, *A Adrien*; le troisième, intitulé *Des choses qui ont conservé leurs noms sans changement*, paraît avoir été indiqué par Noël dans son *Dictionnaire historique des noms propres*, 1806, sous ce titre différent : *Changement de noms pratiqué parmi les Grecs et les Romains*. N—F—E.

NICAPÉTI, fils d'un arpenteur, né dans l'île de Ceylan, est devenu célèbre dans l'histoire pour avoir essayé de faire revivre en sa personne le véritable prince Nicapéti. Ce prince avait régné en vertu de droits légitimes sur l'île de Ceylan. Il était mort sans enfants, après s'être fait chrétien et avoir déclaré héritier de ses droits le roi de Portugal (Philippe II). Le faux Nicapéti, homme ambitieux, hardi, rusé, se montra d'abord au peuple (1615) sous l'habit d'un jog, c'est-à-dire d'un ermite. Il annonça qu'il revenait du Portugal, dans le dessein de prouver qu'il n'était point mort, comme la malveillance l'avait publié, et de ressaisir les rênes de l'empire. Le peuple, ami du merveilleux, crut véritablement avoir retrouvé son prince et en témoigna de la joie. Nicapéti ne se vit pas seulement appuyé par les Ceylanais. Les Hollandais, jaloux de la puissance des Portugais dans les Indes, lui envoyèrent des secours. Il en reçut aussi du roi de Candi, prince qui haïssait secrètement les Portugais. Il vint camper sur les bords du Laoa. C'est là qu'il engagea le combat contre les Portugais. Pendant l'action, quelques Ceylanais qui servaient dans les troupes portugaises passèrent sous ses drapeaux. Cet événement le remplit de joie. Alors, s'avancant à la tête de ses soldats, il se mit à crier aux Ceylanais de venir joindre leur prince, leur empereur : « Je suis, leur dit-il, cet unique « rejeton qui vous reste de cette race du soleil, « si respectable et si respectée parmi vous. » A ces mots, il s'élança à la tête des siens, et combat avec un courage digne d'une meilleure cause. Mais son intrépidité ne put empêcher ses troupes d'être battues et dispersées. En s'enfuyant, Nicapéti fut informé qu'un corps de troupes portugaises, qui devait ignorer et ignorait en effet sa défaite, était campé au pied d'une montagne. Il chargea l'un de ses partisans d'aller exhorter à venir le joindre les Ceylanais qui se trouvaient

parmi ces troupes. L'envoyé de Nicapéti courut se placer sur une éminence, d'où il harangua ses compatriotes. Aussitôt sa harangue terminée, il disparut. Les Portugais, étant arrivés aux lieux où leurs frères avaient défait Nicapéti, lurent sur un arbre cette insidieuse inscription : *Ici Nicapéti a exterminé tous les Portugais qui étaient dans l'île de Ceylan et dans la citadelle de Colombo, d'où on les a chassés*. Ces mots jetèrent les Portugais dans une consternation qui réjouit secrètement les Ceylanais qui les suivaient. En continuant leur marche, ils tombèrent dans une embuscade où Nicapéti avait placé 300 hommes ; ils en sortirent vainqueurs. Bientôt ils se réunirent à leurs compatriotes et surent la vérité ; mais pendant la nuit il avaient été abandonnés de tous les Ceylanais. Cependant le faux empereur de Ceylan commandait partout en souverain. Déjà il marchait entouré de 25,000 soldats. Le peuple le regardait comme un dieu, le suivait en foule, le proclamait le restaurateur de la vraie religion, le défenseur de la liberté publique, le conservateur de l'île de Ceylan. Arrivé sur les bords de la rivière de Nacoléoa, Nicapéti se fit proclamer empereur de toute l'île. Par son impolitique exigence, il se brouilla avec son allié le roi de Candi. Il voulait que ce prince lui cédât une des deux femmes qu'il possédait ; sur le refus du monarque, il lui fit une réponse menaçante. Alors le roi de Candi, irrité de son insolence, l'abandonna et résolut de se joindre aux Portugais pour châtier son imposture. Les Portugais parurent ; ils avaient trouvé couvert de fleurs le chemin que devait parcourir l'armée ceylanaise. A leur approche, Nicapéti, suivi de 7,000 hommes, se posta sur une colline et s'y retrancha. Malgré ses efforts et la supériorité du nombre de ses troupes, il fut chassé de cette position après avoir fait de grandes pertes. Il courut se cacher dans le fond des forêts, où on le chercha vainement. Deux ans après il reparut avec des forces plus imposantes encore que la première fois. La guerre recommença entre l'imposteur et les Portugais ; elle se fit de part et d'autre avec la dernière cruauté. Nicapéti s'était campé à Talampéti, son refuge ordinaire ; les Portugais vinrent l'y chercher et ne l'y trouvèrent plus. Ils le joignirent enfin dans la campagne de Moraténa ; mais à leur approche il s'enfuit précipitamment dans les déserts d'Anorojapure. Ici se termina sa retraite. Il osa y attendre les Portugais, qui désirent complètement son armée, mais ne purent s'emparer de sa personne. Il parvint à se sauver, laissant en leur pouvoir deux de ses femmes et un jeune prince ceylanais qui s'était attaché à sa fortune. On ignore ce que devint cet imposteur. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il ne reparut plus dans l'île de Ceylan, où son ambition et ses intrigues avaient occasionné d'affreux ravages et allumé une guerre funeste dont les effets se firent longtemps sentir. Nicapéti n'était dépourvu ni d'habileté ni

de courage. Il ne lui a peut-être manqué, pour devenir à jamais le souverain de l'île de Ceylan, que d'avoir à commander des hommes. On sait quelle est la valeur des Indiens, et que c'est à leur ignorance et à leur lâcheté que les Portugais durent principalement leurs conquêtes. F—A.

NICCOLAI ou NICOLAI (ALPHONSE), philologue et littérateur distingué, né à Lucques le 31 décembre 1706, entra chez les jésuites à Rome le 16 février 1723, et fit ses derniers vœux le 15 août 1740. Il se livra dès sa jeunesse à l'étude de la littérature, et se fit un nom par la pureté de son goût et l'élégance de son style. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Florence, tantôt expliquant en chaire les saintes Ecritures avec un heureux mélange de facilité et d'érudition, tantôt s'acquittant avec honneur de l'emploi de théologien impérial qui lui avait été conféré sous François II, empereur et grand-duc de Toscane, et qu'il conserva sous Léopold. Ce jésuite, aussi aimé pour ses belles qualités qu'estimé pour ses talents, mourut à Florence en 1784 dans le couvent des cisterciens. Ses ouvrages sont tous en italien : 1° *Mémoires historiques sur St-Blaise, évêque et martyr*, Rome, 1762, in-4° ; ils renferment une *Dissertation critique sur les actes du saint* ; 2° *Panégryques et pièces en prose toscane*, 1753, in-4° ; 3° *Dissertations et leçons sur l'Ecriture sainte*, 13 vol. in-4°, dont 7 sur la Genèse, 1 sur l'Exode, 2 sur Daniel, et 1 sur chacun des livres suivants, Esther, Judith et Tobie. L'auteur y met à contribution la physique, la théologie, la chronologie et l'histoire. 4° *Discours sur le sacré cœur de Jésus, et Panégyrique du bienheureux Alexandre Sauli*. Ces écrits sont insérés dans différents recueils. 5° *Pièces en prose toscane, dans les genres oratoire, scientifique et historique*, 3 vol. in-4° ; on y trouve des morceaux déjà publiés par l'auteur ; 6° *Entretiens (Ragionamenti) sur la religion*, Gênes, 1770, 8 vol. in-8° ; la pureté du style s'y joint à la force des raisonnements contre les incrédules. Niccolai cultivait avec succès la poésie latine, et il était de l'académie des Arcadiens. — Son frère aîné, Jean-Baptiste NICCOLAI, aussi jésuite, fut professeur de morale au collège d'Arezzo pendant quarante ans, et examinateur du clergé pour le grand-duché de Toscane. P—C—T.

NICCOLAI (JEAN-BAPTISTE), savant mathématicien, naquit à Venise en 1726. Après avoir terminé ses études avec distinction, il fut nommé professeur de mathématiques à l'université de Padoue. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de l'archiprêtré de Padernello, et se démit de sa chaire pour aller résider dans son bénéfice. Il sut concilier les devoirs de son état avec le goût des mathématiques, qu'il continua de cultiver avec beaucoup de zèle. Il essaya de démontrer que l'algèbre repose sur des bases peu certaines ; mais il réussit seulement à prouver que la manie d'innover peut égarer les hommes

les plus judicieux, et les jeter dans de singulières aberrations. Admis à l'académie de Padoue, il lui adressa plusieurs mémoires, entre autres sur une nouvelle série de courbes, insérés dans les *Saggi scientifici e letterarj dell' academia*, t. 1 et 2. Niccolai a composé en outre des Dissertations sur différents problèmes, publiées dans la *Nuova raccolta calogerana* ; mais, de tous ses ouvrages, le plus important est celui qui est intitulé *Nova analysis elementa*, Padoue, 1791, 2 vol. in-4°. Il mourut à Schio, dans le Vicentin, en 1793, laissant plusieurs morceaux inédits, dans lesquels on retrouve le goût d'innovation qui l'a empêché de prendre, parmi les mathématiciens, le rang dû à ses talents. W—S.

NICCOLI (NICOLAS), l'un des premiers Italiens qui se soient occupés à recueillir les manuscrits des anciens auteurs, était né à Florence en 1363. Son père (Barthélemi Nicolas), qui avait amassé de grandes richesses par le commerce, l'obligea de suivre la même carrière ; mais le fils, entraîné par son goût pour l'étude, apprit en secret le latin et fréquenta ensuite l'école de Louis Marsigli, religieux augustin. Niccoli fit de rapides progrès sous cet habile maître : doué d'une mémoire étonnante, il devint très-savant dans l'histoire, la géographie, les antiquités et la théologie. Son ardeur pour s'instruire était si grande qu'il se rendit à Padoue uniquement pour transcrire les œuvres latines de Pétrarque, regardé alors comme le plus élégant des écrivains modernes. Devenu maître de sa fortune, il l'employa à se procurer les manuscrits des meilleurs ouvrages grecs et latins, qu'il faisait rechercher dans toute l'Europe ; et il entreprit lui-même plusieurs voyages dans ce but. Il contribua à attirer à Florence Manuel Chrysoloras, Guarini, Aurispa, Philèphe, qui y répandirent le goût de la langue grecque : il se montra le protecteur généreux de tous les jeunes gens qui annonçaient d'heureuses dispositions, et un grand nombre lui furent redevables de leurs progrès dans les lettres ; car il s'empressait de communiquer les trésors littéraires qu'il avait entre les mains, et il ne parlait qu'avec indignation de l'égoïsme de ces riches amateurs qui gardent pour eux seuls les livres dont ils se trouvent possesseurs. Un homme d'un aussi noble caractère eut cependant des ennemis, et ce fut parmi les savants que ses bienfaits avaient appelés à Florence : presque tous crurent avoir à se plaindre de Niccoli, et Philèphe est allé jusqu'à lui reprocher de l'avoir fait expulser par jalousie de la chaire à laquelle il l'avait fait nommer. Niccoli fut moins sensible à d'injustes accusations (1) qu'à l'abandon de Léonard Bruni, qui cessa de le voir dans un moment où il avait le plus besoin de la consolation de ses amis : il rompit publiquement avec Bruni, mais

(1) Tiraboschi l'a justifié complètement des reproches de Philèphe, homme très-savant, mais plein de vanité et d'un caractère difficile.

Pogge réconcilia deux hommes qui n'avaient pas cessé de s'estimer. Boccace avait légué ses livres au couvent du St-Esprit de Florence ; et depuis ils étaient relégués dans une espèce de galetas, abandonnés à la poussière et aux insectes : Niccoli fit construire et disposer à ses frais un local plus digne d'un tel présent. Il mourut à Florence le 23 juin 1437. Pogge, dont il avait été l'ami et le bienfaiteur, prononça son *Eloge funèbre* (1). Par son testament, il laissa sa bibliothèque, composée de 800 volumes, nombre considérable pour le temps, à la disposition du public, et nomma des curateurs pour la conservation de ce précieux dépôt. Niccoli avait dérangé sa fortune par ses libéralités : Cosme de Médicis se chargea de payer toutes ses dettes, sous la condition qu'on le laisserait maître des manuscrits ; et il les fit placer pour l'usage public dans le monastère des dominicains de St-Marc. Telle est l'origine de la bibliothèque *Marcienne*, l'une des plus fameuses de l'Italie. Niccoli avait copié ou corrigé de sa main un très-grand nombre de manuscrits ; et on peut le regarder en quelque sorte comme le père de cette critique qui a pour but d'épurer le texte des anciens auteurs (voy. la *Préface* de Mehus, à la tête des *Lettres* d'Ambroise le Camaldule). C'était un homme très-savant ; et quoiqu'il n'ait laissé d'ouvrage d'aucune sorte, dit Tiraboschi, il est juste que sa mémoire soit à jamais conservée dans les fastes de la littérature italienne. On trouve plusieurs lettres adressées à Niccoli dans les Recueils d'Ambroise le Camaldule et de Léonard Bruni. Giannozzo Manetti a écrit sa *Vie* dans le *Specimen histor. letter. Florentinæ* (voy. MANETTI et MEHUS). Outre Tiraboschi (*Stor. litter. ital.*, t. 6, p. 129 et suiv.), on peut consulter les *Dissert. Vossiane* d'Apost. Zeno, t. 1. W—s.

NICCOLO. Voyez ARBATE et NICOLÒ.

NICÉPHORE (SAINT), patriarche de Constantinople, né en cette ville vers l'an 750, était fils de Théodore, secrétaire de l'empereur Constantin Copronyme. Son père, privé de sa charge et banni pour son attachement au culte des images, mourut bientôt après dans l'exil. Le jeune Nicéphore resta sous la tutelle de sa mère, qui lui inspira l'amour des vertus chrétiennes et cultiva en même temps ses dispositions pour les lettres. Le bruit de ses talents pénétra jusqu'à la cour, et le fils de Copronyme se hâta de lui rendre la charge dont son père avait injustement privé Théodore. Nicéphore la remplit avec une rare distinction et fit admirer son éloquence au septième concile, où il assistait en qualité de commissaire de l'empereur. Son zèle pour la pureté de la foi, ses vertus et sa science le firent juger digne de succéder à Taraise ; et, quoique simple

laïque, il fut élu patriarche de Constantinople l'an 806. Le jour où il prit possession de son siège, il renouvela le serment de maintenir jusqu'à la mort toutes les doctrines enseignées par l'Eglise ; et il déposa derrière l'autel un écrit qu'il avait composé pour la défense du culte des images. Nicéphore s'appliqua avec beaucoup de zèle à réunir les esprits divisés par des questions discutées de part et d'autre avec plus de subtilité que de bonne foi. La douceur et la patience furent les seules armes qu'il crut devoir employer contre les dissidents, et il eut le bonheur d'en gagner un très-grand nombre. Léon l'Arménien, parvenu au trône impérial, se déclara l'ennemi du culte des images, et tenta par tous les moyens d'amener Nicéphore à son opinion ; mais ni ses caresses ni ses menaces ne purent l'ébranler. Il continua d'enseigner publiquement la véritable doctrine de l'Eglise, et engagea les fidèles à y persévérer. Mandé par Léon, qui avait réuni dans son palais les évêques iconoclastes, il conjura ce prince de ne point se mêler d'une chose qui ne pouvait être décidée que par l'Eglise, et ordonna aux évêques de se séparer, attendu qu'ils étaient assemblés illégalement. Mais, loin d'obéir à la voix du patriarche, les évêques prononcèrent sa déposition, et l'empereur l'envoya en exil. Nicéphore accepta avec joie une peine dont, jeune encore, il avait fait l'apprentissage. Il se retira au monastère de St-Théodore, qu'il avait fondé, et y passa quatorze ans, partageant son temps entre l'étude et la pratique de toutes les vertus. Il y mourut en 828, le 2 juin, jour où les Grecs célèbrent sa fête. Le martyrologe romain fait mention de St-Nicéphore le 13 mars, anniversaire de la translation de ses reliques à Constantinople, en 846. La *Vie* du saint patriarche, écrite en grec par Ignace, auteur contemporain, depuis évêque de Nicée, a été imprimée en latin dans les *Acta sanctorum*, avec un *Discours* de Théophane, touchant l'exil de Nicéphore et la translation de ses reliques. Ce sont les deux sources où ont puisé Godescard et les autres hagiographes modernes. Parmi les écrits de Nicéphore on distingue : 1° *Breviarium historicum*. Cet abrégé commence à la mort de Maurice et finit au règne d'Irène et de Constantin (770). Le P. Petau l'a publié avec une version latine, 1616, in-8° ; et il a été réimprimé dans la collection de l'*Histoire byzantine*, à la suite de celui de Théophylacte Simocatta, Paris, 1668. Cousin l'a traduit en français dans le tome 3 de son *Histoire de Constantinople*. 2° *Chronographia brevis*. Cette Chronologie a été traduite en latin par Anastase le Bibliothécaire, et publiée à la suite de celle de Syncelle, Paris, 1652, avec des notes du P. Goar et de Fabrot. Elle se trouve dans le *Thesaurus temporum* de Jos. Scaliger, dans la *Bibliothèque des Pères*, etc. (1). 3° *Stichometria librorum sanc-*

(1) Cet *Eloge funèbre*, qui fait partie des *Œuvres* de Pogge, a été inséré, sans nom d'auteur, par dom Martène, dans l'*Amplissima collectio*, t. 3, p. 727 et suiv., avec des lettres d'Ambroise le Camaldule, de Thom. Pontano et de Pogge, sur la mort de Niccoli, dont ils parlent tous les trois dans les termes les plus honorables.

(1) Cet ouvrage a été publié à Bonn, en 1829, à la suite de George le Syncelle, par A. Dindorf, et cette édition fait partie

torum. C'est l'énumération des livres sacrés avec l'indication du nombre de versets que chacun contient ; cette pièce, quelquefois imprimée à la suite de la Chronographie, a été insérée dans les *OEuvres* de P. Pithou, dans les *Critici sacri*, t. 8, et dans le Supplément à la *Crédibilité de l'histoire évangélique*, par Lardner. 4^e *Antirrheticus*. Ce sont de petits écrits contre les iconoclastes. On en trouvera quelques-uns, traduits en latin, dans les *Bibl. des Pères*, dans l'*Auctarium* du P. Combeffis et dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius ; mais il en existe un bien plus grand nombre d'inédits dans les grandes bibliothèques de Rome, de Paris et d'Angleterre. 5^o *Dix-sept canons*, insérés dans le tome 7 de la *Collection des conciles*, Cotelier en a publié quelques autres avec une *Lettre* de Nicéphore à Hilarion et à Eustrate, dans le tome 3 des *Monument. eccles. græc.* Il existe d'autres *Opusculs* inédits de Nicéphore dont on trouvera la liste dans l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, par D. Ceillier, t. 48, p. 486 et suiv. Banduri publia, en 1705, le *Prospectus* d'une édition complète des ouvrages de Nicéphore ; mais la mort l'empêcha de donner suite à ce projet (*voy.* BANDURI). Fabricius a inséré cette pièce dans sa *Bibl. græca*, t. 6, p. 640. Casimir Oudin n'en avait réimprimé qu'une partie dans ses *Script. ecclesiast.*, t. 2, p. 13. On peut consulter ces différents auteurs pour les détails qu'il serait impossible de donner dans un article naturellement circonscrit.

W—s.

NICÉPHORE I^{er}, empereur d'Orient, surnommé *Logothète* parce qu'avant de parvenir au trône il avait rempli les fonctions de grand chancelier, était né dans la Séleucie, et s'éleva rapidement par ses intrigues aux premières dignités. Il entra dans une conspiration contre Irène, qui lui avait sauvé la vie, et fut revêtu secrètement de la pourpre le 31 octobre 802. Dans une entrevue qu'il eut avec l'impératrice, elle lui demanda, pour unique dédommagement du rang et des trésors qu'elle perdait, la permission d'achever ses jours dans une retraite honorable. Nicéphore promit tout ; mais il la chassa de son palais et l'exila (*voy.* IRÈNE). Dans le même temps, le patrice Bardanes était proclamé empereur par l'armée d'Asie. Se sentant trop faible pour défendre un titre qu'il n'avait pas brigué, il se hâta de désavouer ses amis, et sollicita comme une faveur le droit de s'enfermer dans un cloître. A cette condition, Nicéphore jure d'oublier tout ce qui s'est passé ; et, sans respect pour ses serments, il fait crever les yeux à Bardanes et périr ses partisans dans les supplices. Nicéphore envoya ensuite des ambassadeurs à Charlemagne pour lui faire part de son avènement au trône et

l'inviter à régler les limites des deux empires. Il redemanda, par une lettre insolente, à Aaroun-al-Réchyd les sommes qu'Irène avait payées à ce calife pour obtenir la paix. Aaroun traverse aussitôt l'Asie à la tête d'une armée formidable, met le siège devant Héraclée et force Nicéphore à se reconnaître son tributaire. Trois ans de suite, Nicéphore essaye de se soustraire à un joug humiliant ; et chaque fois le calife lui impose des conditions plus onéreuses qu'il est obligé d'accepter (*voy.* AARON). Le peuple supposait que Nicéphore, dans l'exercice des hautes charges, avait appris le grand art de régner, mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'avait aucune des qualités d'un roi. L'hypocrisie, l'ingratitude, l'avarice et la cruauté souillèrent son caractère. Loin de chercher à calmer les querelles religieuses qui troublaient l'empire, il les ralluma par la protection qu'il accorda aux sectaires ; et il profita des dissensions qu'il faisait naître pour dépouiller les églises de leurs trésors et pour accabler d'impôts les provinces. Il se décida en 811 à réprimer les Bulgares, qui désolaient la Thrace par des incursions. Quelques avantages qu'il obtint dans les premiers moments le déterminèrent à leur refuser la paix ; mais tandis qu'il méditait de nouveaux succès, surpris dans sa tente pendant la nuit, il fut tué le 28 juillet. Staurace, son fils, qu'il avait déclaré auguste au mois de décembre 803, reçut dans le même combat une blessure dangereuse. Ce prince se hâta de réunir autour de son lit les principaux officiers, et s'efforça de les gagner en leur faisant la promesse d'éviter en tout l'exemple de son père ; mais les soldats, informés qu'il n'avait que peu de temps à vivre, élurent empereur Michel, grand maître du palais. Staurace, ne voulant pas renoncer à un sceptre qui échappait de ses mains, conspira contre Michel, et eut la bassesse d'implorer sa clémence quelques instants avant d'expirer (*voy.* MICHEL I^{er}). Il mourut dans un monastère où il s'était retiré avec Theophanon, son épouse, au commencement de 842. On n'a de médailles de ces deux princes qu'en or, et elles sont rares. W—s.

NICÉPHORE II, surnommé *Phocas*, empereur d'Orient, né en 912, était fils du patrice Bardas, qui avait acquis une juste célébrité par ses exploits. Elevé dans les camps, Nicéphore joignait à la valeur d'un soldat les qualités brillantes d'un capitaine, et il s'était signalé dans tous les grades et dans toutes les provinces. L'empereur Romain le Jeune le chargea de reprendre sur les Sarrazins l'île de Candie ; après avoir terminé heureusement cette expédition, il marcha contre le sultan d'Alep, qu'il obligea d'abandonner sa capitale, et revint à Constantinople, où il fut accueilli en triomphateur. Romain venait de mourir, et Theophanon, sa veuve, se hâta de mettre son trône et ses enfants sous la protection d'un guerrier seul capable de les défendre. Un décret du sénat nomma Nicéphore généralissime des

de la nouvelle collection des historiens byzantins ; le texte a été revu sur un manuscrit de la bibliothèque de Paris, mais qui a peu de valeur. Un programme académique, mis au jour par Credner, à Giessen, en 1832, in-4^o, est intitulé *Nicephori chronographia brevis, græce cum versione latina et notis criticis*, 1832, in-4^o.
BR—T.

armées d'Orient pendant la minorité des fils de Romain, et il parut n'accepter qu'avec répugnance un titre qu'il avait brigué en secret. Le clergé, séduit par sa dévotion apparente, travaillait à lui faire de nouveaux partisans, et le patriarche l'engagea lui-même à presser son retour à Constantinople. Nicéphore s'en était éloigné sous le prétexte d'aller veiller aux besoins des troupes stationnées dans la Cappadoce ; il y rentra au milieu des acclamations d'un peuple qui le regardait comme son libérateur, et, feignant de céder au vœu général, il se laissa couronner empereur le 15 août 963. Nicéphore rendit bientôt publiques les intelligences qu'il n'avait pas cessé d'entretenir avec l'impératrice ; mais le patriarche refusa de bénir son mariage avec Theophanon, et le soumit à une pénitence d'une année pour avoir enfreint le règlement qui défendait les secondes noces. On attendait de nouveaux exploits d'un prince à qui la victoire avait frayé le chemin du trône. Nicéphore reparut à la tête des armées. Il échoua dans son expédition de Sicile, confiée à un général inexpérimenté ; mais secondé par ses autres lieutenants, il battit les Sarrasins en plusieurs rencontres et leur enleva la Cilicie, l'île de Chypre et la Syrie. Les conquêtes de Nicéphore l'obligèrent à augmenter les charges de l'Etat. Le peuple, accablé d'impôts, ne tarda pas à murmurer ; les plaintes croissaient chaque jour, et ce prince, naguère adoré, ne pouvait plus se montrer dans les lieux publics sans s'entendre reprocher son hypocrisie et son avarice. On allait jusqu'à le comparer au premier Nicéphore, dont le nom, après plus d'un siècle, était resté odieux. Cependant Gibbon l'a justifié de l'accusation d'avarice (1) ; et, en effet, sous son règne toutes les contributions furent employées à des triomphes, à des conquêtes et à la sûreté de la barrière d'Orient. Pour affermir le pouvoir dans sa famille, il résolut de s'allier avec Othon, empereur d'Allemagne, en donnant la main de sa fille au fils de ce monarque. Ce projet fut l'occasion de l'ambassade de Luitprand, qui n'eut aucun résultat (*voy. LUITPRAND*). Depuis que Nicéphore ne possédait plus l'affection de ses sujets, il avait fait du palais qu'il habitait l'hiver une espèce de forteresse, d'où il était assuré de repousser ceux qui auraient osé l'attaquer. Mais ses ennemis les plus dangereux étaient dans son palais : Theophanon, qui ne l'avait épousé que pour conserver le trône, entretenait de coupables intelligences avec Jean Zimiscès, l'un des meilleurs généraux de Nicéphore, exilé par une intrigue de courtisans. Elle introduisit son amant avec plusieurs assassins dans la chambre où l'empereur dormait sur une peau d'ours

étendue par terre ; éveillé par le bruit des conjurés, Nicéphore voulut courir à ses armes ; mais il tomba, percé de coups de poignard, le 11 décembre 969. Il était âgé de 57 ans et en avait régné six. La tête du malheureux Nicéphore, présentée au peuple, apaisa le tumulte ; et Zimiscès, ayant juré qu'il n'avait point trempé ses mains dans le sang de l'empereur, lui succéda sans obstacle. On a de ce prince des médailles en or et en moyen bronze. W—s.

NICÉPHORE III ou BOTONIAIE, empereur d'Orient au 11^e siècle, tirait son origine d'une ancienne et illustre famille. Il suivit la carrière des armes, et parvint au commandement de l'armée d'Asie. Michel Ducas tenait d'une main faible les rênes de l'empire, qui allaient lui échapper (*voy. MICHEL*). Tandis que Bryenne, révolté, se faisait proclamer empereur par les soldats de l'Illyrie, Botoniata, plus prudent, se ménageait les moyens de parvenir au trône en recherchant l'alliance d'un sultan turc. Certain de l'affection des troupes qu'il avait conduites plus d'une fois à la victoire, il traversa l'Asie, n'ayant avec lui que 300 hommes, et entra dans Nicée aux acclamations de la multitude, si facile à émouvoir et toujours si avide de changement. Il continue sa route au travers des provinces qui se prononcent en sa faveur, et s'avance avec circonspection vers Constantinople. A la nouvelle de son approche, les grands, séduits par ses largesses, obligent Michel à se retirer dans un monastère ; et Botoniata, conduit à Ste-Sophie, y est couronné sans obstacle le 3 avril 1078. Nicéphore répudie quelque temps après Verdine, sa femme, pour épouser Marie, femme de Michel, encore vivant. Il comptait parmi ses lieutenants Alexis Comnène, le plus ferme appui d'un trône que son père avait refusé d'occuper (*voy. ALEXIS*) ; et il l'opposa avec succès à son compétiteur Bryenne, que Botoniata, par une cruauté inutile, priva de la vue (*voy. BRYENNE*). Alexis défit ensuite Basilace et Constantin Ducas, qui éprouvèrent le même traitement que Bryenne. Mais Botoniata, écoutant les rapports mensongers de ses ministres, résolut de perdre Alexis, dont on lui avait rendu la fidélité suspecte. Celui-ci, instruit du complot qui se tramait contre lui, se hâta d'en prévenir l'exécution et se fit proclamer empereur. Le faible Botoniata s'enferma dans un cloître l'an 1081 ; il y acheva dans l'obscurité une vie dont la première partie avait été honorée par quelques vertus. On ne connaît de ce prince que des médailles en or ; elles sont très-rares. W—s.

NICÉPHORE, ou NIKIPHOR, prélat et théologien russe, né en 1731 à Corfou, mort le 31 mai 1830 à Moscou. Après avoir fait ses études dans les universités d'Italie, il se fit moine en 1748. Arrivé en 1776 en Russie, il y trouva un protecteur dans la personne de Potemkin, qui le fit nommer archevêque d'Astrakhan. Nicéphore donna sa démission en 1792, et se retira dans le

(1) Pour le dépositaire de la fortune publique, dit Gibbon, l'économie est toujours une vertu, et l'augmentation des impôts, trop souvent un devoir indispensable. Nicéphore, qui avait montré son caractère généreux dans l'usage de son patrimoine, employa scrupuleusement les revenus publics au service de l'Etat (*Decad. de l'emp.*, ch. 48).

couvent de St-Daniel à Moscou, où il mourut. Il a écrit à la fois en grec et en russe les ouvrages suivants : *Sermons*, Leipsick, 1766, in-4°; — *Principes élémentaires de physique*, ibid., 1766, in-8°; — *Réponse d'un orthodoxe touchant les Raskolniks et les unionistes, ou Grecs unis*, Halle, 1775, in-8°; — *la Chaîne, ou Commentaire sur les premiers livres de l'Ancien Testament*, Leipsick, 1772, 2 vol. in-fol.; — *Kiriakodromion, ou Commentaires sur les évangiles des dimanches*, Moscou, 1796, 2 vol. in-4°; — *Principes de mathématiques*, Moscou, 1798-1800, 3 vol. in-8°; — *Commentaires sur les épîtres des dimanches*, Moscou, 1800, in-4°; — *Quatre sermons de vêtue*, Moscou, 1809. Entre autres ouvrages, il a traduit du français en grec les *Lettres de Voltaire à Clément*, Vienne, 1794, in-4°. On a enfin de lui aussi un ouvrage traduit du latin en russe : c'est un *Traité contre les staroprazes, ou vieux croyants*, Moscou, 1808 et 1813, in-fol. R-L-N.

NICÉPHORE BRYENNE. Voyez BRYENNE.

NICÉPHORE BLEMMIDAS, célèbre abbé du mont Athos, florissait vers le milieu du 13^e siècle. Il y avait établi une école qui a produit plusieurs hommes de mérite, entre autres George Acropole. La princesse Marcesina, connue par ses liaisons criminelles avec l'empereur Vatace, ayant osé se présenter à l'église pendant la célébration des saints mystères, Nicéphore la contraignit d'en sortir; et il justifia sa conduite par une *Lettre* qu'Allatius a publiée avec la traduction latine dans le recueil *De eccles. oriental. perpetua consensione*, pag. 718. Les talents de Nicéphore avaient étendu sa réputation dans tout l'Orient, et on lui offrit en 1256 le patriarcat de Constantinople; mais il refusa cette dignité, incompatible avec son goût pour la retraite, et il continua de gouverner sagement son monastère jusqu'à sa mort, dont on ne connaît pas l'époque précise (1). Il s'était occupé avec beaucoup de zèle de la réunion des églises grecque et romaine, et il adressa deux *Discours* sur la procession du St-Esprit, l'un à Jacques Proarchius, archevêque de Bulgarie, et l'autre à l'empereur Théod. Lascaris; ils ont été publiés, avec la traduction d'Allatius, à la fin du tome 1^{er} de la continuation des *Annales* de Baronius par Rainaldi, et dans les *Græcia orthodoxæ scriptores*, recueil intéressant que l'on doit au même Allatius. On a de Nicéphore un grand nombre d'autres opuscules, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque* de Gesner et plus complète dans la *Bibliotheca græca* de J.-Alb. Fabricius, t. 6, p. 341-42; on se contentera de citer ici les plus intéressants : 1^o *Ratio de compendiaris arte disserendi et de astrolabio*, Venise, 1498, in-fol. Cette traduction de George Valla a été réimprimée à Bâle par Rob. Winter. Quelques critiques attribuent le *Traité de l'astrolabe*

à Nicéphore Grégoras. 2^o *De quinque vocibus, et cur sint quinque tantum, neque plures, neque pauciores*, Bâle, 1542, in-8°. Cette dissertation sur les voyelles a été traduite par Joach. Perion. 3^o Une *Logique*, Augsbourg, 1605, in-8°. Ce n'est qu'un abrégé de l'*Organon* d'Aristote. Jean Wegelin, qui en est l'éditeur, y a joint une version latine. 4^o Un *Abrégé de physique*, ibid., 1606, in-8° de 280 pages. J. de Billy avait déjà publié cet opuscule, avec une traduction latine, dans un recueil d'ouvrages attribués à St-Jean Damascène; mais Wegelin l'a restitué à son véritable auteur (1). Ses œuvres complètes ont été réunies dans une édition toute grecque publiée à Venise en 1784, in-8°; deux *Opuscula geographica* ont été mis au jour pour la première fois par Spohu, à Leipsick, en 1818, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Paris; Manzi les a joints à une édition de Dicéarque, Rome, 1819, et Bernhardt les a placés à la suite de Denys Periégète, Leipsick, 1828, in-8°. Disons enfin que l'on trouve dans l'important recueil publié par le savant Angelo Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1827, t. 2, un discours grec de Nicéphore, *Oratio qualem oporteat esse regem*. On conserve plusieurs ouvrages de Blemmidas dans les bibliothèques d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Angleterre, entre autres un traité : *De officio imperatoris*, dont Allatius promettait la publication; des *Commentaires* sur la *Géographie* de Denys Periégète, que Hudson se proposait de joindre à une nouvelle édition de l'ouvrage de Denys, d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne; et enfin des *Opuscles* de chimie, une dissertation *De urinis*, les *Vies* de deux saints solitaires, etc. W—s.

NICÉPHORE-CALLISTE, historien grec, fils de Calliste Xanthopule, florissait sous le règne des Paléologues. Né avec le goût des lettres, à une époque où elles n'avaient point d'autre asile que les cloîtres, il prit l'habit monastique et partagea son temps entre la prière et l'étude. On croit qu'il poussa sa carrière jusqu'à l'année 1350. Il avait composé une *Histoire ecclésiastique* en 23 livres; mais il ne reste que les dix-huit premiers, qui s'étendent depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à la mort de l'empereur Phocas, en 610, et les sommaires des cinq autres, qui comprenaient les règnes d'Héraclius à Léon le Philosophe. Calliste dédia ce livre à Andronic Paléologue l'Ancien : il l'avait terminé avant l'âge de trente-six ans. Ce n'est qu'une compilation des *Histoires* d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, etc.; mais il s'y trouve plusieurs morceaux d'auteurs que nous n'avons plus, et elle est écrite avec assez d'élégance. Schurzfleisch a surnommé Nicéphore le *Thucydide ecclésiastique*, à cause de la beauté de son style, et Vossius l'appelle le *Plin des*

(1) Oudin la place, mais sans preuve, à l'année 1259. Ce savant bibliographe a consacré un long et curieux article à Blemmidas dans les *Scriptores ecclesiastici*.

(1) Siebenkees, qui l'a réimprimé dans ses *Anecdota*, l'a pris pour un traité inédit de Gemiste Pléthon, sur la forme et la grandeur de la terre; et cette erreur a été répétée (voy. GEMISTE).

théologues, parce qu'il orne ses récits de détails fabuleux. Le seul manuscrit qu'on connaisse de l'*Histoire* de Nicéphore est à Vienne dans la bibliothèque impériale (1). Jean Lang en a donné une version latine, Bâle, 1553, in-fol.; réimprimée plusieurs fois dans la même ville. Elle a été traduite en français par Jean Gillot, Champenois, Paris, 1567, in-fol.: l'édition de 1578 est anonyme; mais le frontispice porte qu'elle a été revue par deux docteurs en théologie, et la dédicace au cardinal de Lorraine est signée de Denis Hangart, neveu du fameux Hennuyer, évêque de Lisieux. Le texte grec fut enfin publié, avec la version de Lang, corrigée par Fronton du Duc, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Cette édition laisse beaucoup à désirer: Lambecius a fait connaître les causes qui nuisaient à sa perfection. (Voy. *Comment. bibl. Vindobon.*, lib. 1, add: 4.) On a encore de Calliste quelques *Opuscles* en vers, imprimés à la suite d'un *Recueil d'épigrammes* de Théod. Prodrome, Bâle, 1536, in-8°; — le *Catalogue des empereurs et des patriarches de Constantinople*, en vers iambiques, reproduit par le P. Labbe, avec une version latine, dans le *Protrepticon de Byzantin. histor. scriptoribus*; — un court *Abrégé de l'Ancien Testament*; — un *Catalogue des Pères de l'Eglise*, que Fabricius a inséré dans la *Bibl. græca*, t. 6, p. 133; — un *Catalogue des hymnographes grecs*, réimprimé à la suite de la dissertation d'Allatius: *De libris ecclesiasticis græcor.*, etc. Nicéphore est regardé comme l'un des principaux rédacteurs du *Synaxaire*, ou *Abrégé des vies des saints*; mais Combefis lui reproche de l'avoir défiguré par des fables tirées des légendes. On conserve à la bibliothèque de Vienne un ouvrage inédit de Nicéphore, intitulé *Syntagma de templo et miraculis S. Mariæ ad Fontem*. On peut consulter pour plus de détails la *Bibl.* de Fabricius, t. 6, p. 130-135. W—s.

NICÉPHORE-GREGORAS. Voyez GREGORAS.

NICERON (JEAN-FRANÇOIS), connu par ses recherches sur l'optique, naquit à Paris en 1613 et annonça de bonne heure des dispositions à l'étude des sciences mathématiques. A l'âge de dix-neuf ans, il entra dans l'ordre des Minimes, et, après avoir terminé son cours de théologie, reprit ses premières occupations, autant que ses devoirs pouvaient le lui permettre. Il fut envoyé deux fois à Rome, et profita de son séjour dans cette ville pour visiter les savants. Il professa ensuite la théologie, et fut enfin choisi par un de ses supérieurs généraux pour l'accompagner dans la visite des couvents de l'ordre en France. Le P. Nicéron s'était attaché particulièrement à l'optique, et les progrès qu'il avait faits dans cette science promettaient de sa part de nouvelles découvertes, lorsqu'il mourut à Aix le 22 septembre 1646, âgé de 33 ans. On a de lui :

1° la *Perspective curieuse, ou Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique par la vision directe*, Paris, 1638, in-fol.; réimprimée avec l'*Optique* et la *Catoptrique* du P. Mersenne, *ibid.*, 1652, in-fol. Nicéron la refondit, l'augmenta d'un grand nombre de remarques et la traduisit en latin sous ce titre : *Thaumaturgus opticus, sive admiranda optices, etc.*, Paris, 1646, in-fol. Cette première partie devait être suivie de deux autres, dont la mort de l'auteur a privé les curieux. 2° L'*Interprétation des chiffres, ou Règle pour bien entendre et expliquer facilement toutes sortes de chiffres simples*, tirée de l'italien et augmentée, particulièrement à l'usage des langues française et espagnole, Paris, 1641, in-8°. Cet ouvrage est traduit en partie d'Ant.-Marie Cospi (roy. Cospi). Le portrait du P. Nicéron a été gravé in-folio par Lasne. W—s.

NICERON (JEAN-PIERRE), compilateur utile et laborieux, naquit à Paris en 1685, de la même famille que le précédent. Après avoir achevé ses études avec succès, il entra dans la congrégation des Barnabites, où il avait un oncle qui se chargea de le diriger dans ce nouvel état. Il professa pendant quelques années la rhétorique et les humanités dans différents collèges, et s'appliqua en même temps à l'étude des langues modernes. Rappelé à Paris en 1716, il abandonna l'enseignement pour se livrer tout entier à l'exécution du projet qu'il avait conçu de publier les *Vies* des savants depuis la renaissance des lettres. Cette entreprise immense l'occupa le reste de sa vie, qu'abrégée l'excès du travail. Il n'avait que 53 ans lorsqu'il mourut, le 8 juillet 1738. L'ouvrage du P. Nicéron est intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, 1727-1745, 43 vol. in-12 (1). Le 10^e volume, divisé en 2 parties qui se relient séparément, et le 20^e contiennent des corrections et des additions pour les *Vies* déjà publiées, et les derniers volumes (à commencer au 31^e) renferment chacun la table alphabétique générale de tous les articles contenus dans les volumes précédents, table d'autant plus nécessaire que l'auteur ne s'est assujéti à aucune espèce d'ordre. On lui a reproché avec raison d'avoir donné à sa volumineuse compilation un titre inexact, puisque la plupart des écrivains qui y ont trouvé place ne sont rien moins que des hommes illustres. Il n'a pas su non plus conserver la proportion entre ses notices, dont l'étendue est souvent en raison inverse de leur véritable importance (2). Mais, malgré ces défauts, on doit convenir que l'ouvrage de Nicéron est un des plus utiles qui

(1) Ce manuscrit faisait partie de la fameuse bibliothèque de Mathias Corvin, roi de Hongrie; il en fut enlevé par les Turcs, et racheté à Constantinople pour la bibliothèque de Vienne.

(1) Cet ouvrage a été traduit en allemand, avec quelques additions, au moins jusqu'au 24^e volume; les quinze premiers, par Sigism.-Jacq. Baumgarten, Halle, 1749-1757, in-8°; les six suivants, par Fréd. Eberhard Rambach, *ibid.*, 1758-1761; le 23^e et le 24^e, par Th. de Jani, *ibid.*, 1771-1777.

(2) Les *Vies* de Bossuet et de Fénelon n'occupent que quelques pages, tandis que celles de plusieurs théologiens obscurs remplissent un grand nombre de feuillets.

aient été publiés en France sur l'histoire littéraire. L'abbé Papillon n'a pas rendu à cet écrivain laborieux la justice qu'il mérite : « C'est, » dit-il, un plagiaire qui ne se met guère en « peine de nous ennuyer par des Vies que nous « trouvons tous les jours sous notre main. Il est « aisé de faire un in-12 à ce prix-là et de gagner « les cinquante écus qu'on lui paye par quar- « tier. » (*Lettre à Leclerc*, dans les *Mémoires* de d'Artigny, t. 5, p. 394.) Nicéron a tiré ses matériaux des ouvrages mêmes de chaque auteur ou des biographies les plus estimées de l'Allemagne et de l'Italie. Il cite à la fin de chaque article les sources où il a puisé, ce qui facilite la vérification, et il a eu soin de donner le catalogue de toutes les productions d'un auteur, en indiquant les différentes éditions et les traductions avec une exactitude minutieuse. Mais le plan qu'il avait adopté était trop vaste : les 43 volumes de ses *Mémoires* ne contiennent pas seize cents articles. Il mourut pendant l'impression du 39^e. Le P. Oudin, J.-B. Michault et l'abbé Goujet publièrent les quatre derniers volumes, dans lesquels ils insérèrent plusieurs notices intéressantes (*voy.* MICHAULT, à la note). L'abbé Rives avait le projet de faire réimprimer les *Mémoires* de Nicéron dans un meilleur ordre, avec ses propres corrections et celles de l'abbé Sepher. (*Voy. la Chasse aux bibliographes*, p. 454.) Le P. Nicéron a traduit de l'anglais : 1^o le *Grand Fébrifuge, ou Discours où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres et vraisemblablement pour la peste*, Paris, 1724; réimprimé sous le titre de *Traité de l'eau commune*, *ibid.*, 1730, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est de Jean Hancock. 2^o Les *Voyages de Jean Orington à Surate*, 1724, 2 vol. in-12; 3^o la *Conversion de l'Angleterre au christianisme*, 1729, in-8^o; 4^o les *Réponses de Woodward aux observations de Camerarius sur la géographie physique* (*voy.* WOODWARD). Barbier lui attribue le premier volume de la *Bibliothèque amusante et instructive*, continuée par Duport du Tertre. Enfin il a laissé en manuscrit : une *Table de tous les journaux*; — des *Mélanges littéraires*; — une *Bibliothèque volante* (*voy.* CINELLI), — et les trois premières lettres de la *Bibliothèque française*, ouvrage dans lequel il se proposait de rassembler des notices sur tous les Français qui ont cultivé la littérature et les sciences avec succès. On peut consulter l'*Eloge* de Nicéron, par l'abbé Goujet, dans le 40^e volume des *Mémoires*. Il en a été tiré séparément quelques exemplaires, et on l'a réimprimé avec quelques additions dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. W—s.

NICET (S.), vingt-cinquième évêque de Trèves, a été l'un des plus illustres prélats de son temps. Les auteurs du *Gallia christ.* placent le lieu de sa naissance dans le Limousin; mais cette opinion, qui n'est appuyée que sur le récit de quelques légendaires mal informés, avait déjà été solidement réfutée par dom Rivet, dans l'*Histoire littéraire*

de la France, t. 3, p. 291. Destiné par ses parents à la vie cénobitique, son enfance fut confiée à un vénérable abbé, qui lui fit faire de grands progrès dans la piété et dans les lettres, et auquel il succéda dans le gouvernement du monastère dont on ignore le nom. Il fut tiré du cloître en 527 et placé sur le siège de Trèves; mais son zèle pour le maintien de la discipline et des règles canoniques ne tarda pas à lui attirer la haine du roi Clotaire, qui l'exila. Sigebert, parvenu au trône, se hâta de rendre Nicet aux vœux de son Eglise. Ce prélat assista aux conciles de Clermont, d'Orléans et de Paris, et en convoqua lui-même un à Tours, dont les actes sont perdus, mais où l'on croit qu'il se plaignit des vexations que les seigneurs faisaient éprouver aux ecclésiastiques. Le saint prélat mourut en 566, le 5 décembre, jour où l'Eglise célèbre sa fête. On a de lui deux lettres, l'une à l'empereur Justinien, dans laquelle il lui reproche de s'être laissé entraîner à l'erreur de l'eutychianisme, et l'autre à Clodesinde, reine des Lombards, qu'il engageait à travailler à la conversion d'Alboin, son mari, sectateur de l'arianisme. Elles ont été insérées dans les *Recueils* de Freher, de Duchesne, dans la *Collection des conciles* et dans le *Spicilège* de dom d'Achery, t. 1^{er}, p. 1-12. Ce dernier attribue à Nicet, d'après un manuscrit de la bibliothèque St-Germain des Prés, deux petits traités ascétiques : *De vigiliis servorum Dei* et *De psalmodiâ bono*, qu'il a publiés dans le tome 3 de son *Spicilège*. — NICET (S.), vingt-troisième évêque de Besançon, succéda à St-Antide, martyr de la foi dans une invasion des Vandales. Il s'attacha à maintenir la pureté de la doctrine dans son vaste diocèse, qu'il parcourait fréquemment, prêchant et instruisant les peuples. A la prière de St-Colomban, il visita les différents monastères établis par ce pieux fondateur dans les solitudes des Vosges, et bénit les églises d'Annegrai, de Luxeuil et Fontaine. Il offrit un asile à St-Colomban, obligé de se soustraire aux persécutions de Brunehaut; il le tint caché quelque temps à Besançon et lui facilita les moyens de passer en Italie (*voy.* ST-COLOMBAN). L'anonyme qui a écrit la *Vie de St-Nicet* nous apprend que ce prélat jouissait de toute la confiance du pape St-Grégoire le Grand, qui le consultait dans toutes les occasions importantes; mais on n'a conservé aucune de leurs lettres. Nicet mourut vers l'an 612, le 8 février, jour où sa fête est célébrée dans le diocèse de Besançon, et fut inhumé dans l'église qu'il avait dédiée au prince des apôtres. La *Vie de St-Nicet*, dont on a parlé, est imprimée dans le *Recueil des Bollandistes*. W—s.

NICÉTAS ACOMINATUS, ou CHONIATE, historien grec, ainsi nommé parce qu'il était né à Chone, ville de Phrygie (1), fut amené dans son

(1) Cette ville est l'ancienne Colosse, si célèbre par l'*Epître* de St-Paul à ses habitants.

enfance à Constantinople, où il étudia sous la conduite de Michel, son frère aîné, depuis métropolitain d'Athènes. Ses talents lui ouvrirent la carrière des honneurs. Il fut pourvu de la charge de grand secrétaire; mais il s'en démit pour ne pas rester exposé aux violences d'Andronic, et passa quatre années dans la retraite, appliqué à l'étude de la philosophie et des lettres. Rappelé à la cour par Isaac Lange, il fut créé sénateur et élevé à la dignité de grand logothète, dont Murzuphle le dépouilla, dans la suite, pour en revêtir Philocale, son beau-père. Il servit dans la guerre contre les Latins, et fut chargé de défendre Philippopolis; mais contrarié dans tous ses plans par les caprices de l'empereur, il ne put opposer qu'une faible résistance à l'armée victorieuse de Frédéric Barberousse. A la prise de Constantinople, en 1204, il dut la vie à un marchand vénitien qui montait la garde à sa porte. Nicéas ne quitta la maison où il logeait depuis l'incendie de son palais qu'au moment où elle allait être livrée au pillage. La fuite de ses esclaves l'obligea de se charger lui-même d'un paquet de hardes; et il sortit de Constantinople à pied, au milieu de l'hiver, emmenant sa femme enceinte et sa fille, qui avaient couvert leur visage de terre pour en déguiser la beauté. Ils n'atteignirent qu'avec beaucoup de peine Sélymbrie, à quarante milles de Constantinople. La femme de Nicéas ne put résister à la fatigue de ce voyage; il épousa la fille d'un sénateur qu'il avait soustrait à la brutalité des soldats latins, et s'étant retiré à Nicée, il y termina, vers l'année 1216, une vie cruellement agitée. Il a composé des *Annales*, en 21 livres, qui commencent à la mort d'Alexis Comnène, en 1118, et finissent au règne de Baudouin. Jérôme Wolf les a publiés, avec une traduction latine, Bâle, 1557, in-fol. Cette édition a servi de base à celle de Genève, 1593, in-4°, augmentée d'un *index* chronologique et de notes, par Sim. Goulart; et Annib. Fabrot en a donné une nouvelle édition, revue et corrigée, qui fait partie du corps de l'*Histoire Byzantine*, imprimée au Louvre. L'histoire de Nicéas est très-intéressante par l'importance des événements et par la franchise avec laquelle il avoue les torts de ses compatriotes; mais on regrette que le style en soit défiguré par cette fausse éloquence qui dépare les meilleurs ouvrages de la même époque. Elle a été traduite en français par le président Cousin. On a encore de Nicéas un *Discours sur les monuments détruits ou mutilés par les croisés* (1). Ce fragment précieux a été publié, avec une version latine, par Banduri, dans la 3^e partie de l'*Imperium orientale*, et par

Fabricius dans la *Bibl. græca*, t. 6, p. 405-448. Le comte d'Hauterive en a donné une traduction française, imprimée dans la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire* (t. 12, p. 573 et suiv.), dont elle n'est pas un des moindres ornements. Nicéas est encore auteur d'un ouvrage de théologie, qu'il composa pour la consolation de ses compagnons d'exil. Il est intitulé *Orthodoxæ fidei libri* 27. Pierre Morel, de Tours, a publié la traduction latine des cinq premiers livres, d'après un manuscrit du mont Athos, acquis par Jean de St-André, doyen de Carcassonne, et qu'on regarde comme l'original. Cette version, imprimée à Paris, en 1561, 1579, 1610, in-8°, a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères*, où l'on trouve aussi un fragment traduit du 20^e livre, sur la conduite à tenir envers les Sarrasins convertis au christianisme. Le P. de Montfaucon a publié, dans sa *Palæographia græca*, p. 326, les *Sommaires* des 27 livres, avec une version latine; et Fabricius les a reproduits dans l'ouvrage déjà cité, p. 420-429. Michel a composé une *Monodie* sur la mort de Nicéas, son frère (1). Cette pièce, dont Pierre Morel a donné une traduction latine, insérée dans le tome 25 de la *Bibl. max. Patrum*, paraît différente d'un *Eloge* d'Acominate, par Michel, conservé à la bibliothèque Bodléienne. Hanckius a recueilli beaucoup de détails sur Nicéas dans sa dissertation *De hist. Byzant. scriptoribus*, ch. 31. W—s.

NICETAS EUGENIANUS, écrivain grec du 12^e siècle, n'est connu que par un roman en vers, dont la publication récente, due à l'un de nos plus savants philologues, l'a fait sortir enfin de l'obscurité à laquelle il paraissait condamné sans retour. Le roman de Nicéas, intitulé *les Amours de Dorile et Chariclée*, est une imitation de celui de Théodore Prodrome. Il est divisé en neuf chants et écrit en vers iambiques politiques. Villoison en avait publié quelques fragments dans ses *Notes* sur Longus, et Coray, dans ses *Prolegomènes* sur Héliodore; et ces deux habiles hellénistes avaient porté en même temps un jugement très-défavorable sur l'auteur et son ouvrage. Levesque en a donné une *Notice* assez étendue, dans le tome 6 des *Manuscrits de la bibliothèque du roi*, p. 223-250; mais, en convenant de la justesse des critiques de Villoison, il ne juge pas comme lui que ce roman soit indigne de l'attention des amateurs de la littérature grecque. Nicéas, dit-il, en adoptant le plan de Prodrome, l'a corrigé en plusieurs endroits; il s'en est servi comme d'un cadre pour placer des morceaux de poésie érotique et descriptive qu'il avait imités des auteurs anciens. Ce sont de faibles copies; mais elles remplacent pour nous,

(1) Un savant allemand, F. Wilkin, a publié en 1829, à Leipzig, in-8°, d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne à Oxford, la *Narratio* de Nicéas, *de statuis antiquis quas Franci post captam anno 1204 Constantinopolim destruxerunt*. En 1829, Wilkin avait inséré dans son *Histoire des Croisades* (en allemand), t. 5, p. 12-42, une traduction de ce fragment curieux, en l'accompagnant de notes instructives. BR—T.

(1) Après la prise d'Athènes, Michel se retira dans le monastère de St-Jean, ou le Précurseur, dans l'île de Céos (Zée). On conserve à la bibliothèque de Paris deux opuscules de ce prélat: un *Traité sur l'adoration de la croix*, et un poème sur la ville d'Athènes, où il expose les différents changements qu'elle avait éprouvés depuis les temps anciens.

jusqu'à un certain point, les originaux qui sont perdus. D'ailleurs le style de Nicetas offre une foule d'expressions et de formes antiques, de tours de phrase qui peuvent servir quelquefois à corriger ou à expliquer des passages d'anciens auteurs, et sous ce rapport son livre n'est pas à dédaigner. Chardon de la Rochette, qui partageait l'opinion de Levesque, promettait de publier le roman de Nicetas d'après une copie d'un manuscrit de la bibliothèque de St-Marc, que lui avait communiquée le savant abbé Morelli, et d'y ajouter une traduction française et des notes, mais la mort l'a empêché de tenir sa promesse (voy. CHARDON). Enfin Boissonade a mis au jour ce roman, Paris, 1819, 2 vol. in-12; le tome 1^{er} contient le texte d'Eugenianus, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Paris, collationné avec la copie de Chardon, la version latine en regard, et les fragments du roman de Constantin Manassès, publiés également pour la première fois, avec une version latine. Le 2^e volume renferme le commentaire de l'habile éditeur sur Nicetas, commentaire (dit un critique judicieux) excellent, plein d'une critique ingénieuse, et qui atteste, comme tous les autres écrits de l'auteur en ce genre, une étude profonde et étendue des auteurs anciens et des auteurs classiques des principales nations de l'Europe (voy. le *Journal des savants*, mai 1820, p. 270). Philippe le Bas a inséré dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (t. 2, 5^e livraison) un mémoire dans lequel il a fait connaître des passages inédits de Nicetas, d'après des manuscrits du Vatican qu'il a collationnés en 1823, et cette recension a été mise à profit pour le texte du roman de *Dorile et Chariclée*, tel qu'il figure dans le volume des *Erotici græci*, formant le tome 45 de la *Bibliotheca græca* de MM. Didot. Le Bas avait entrepris une traduction française de Nicetas, laquelle devait former le tome 15 de la *Collection des romans grecs*, entreprise en 1822 par M. Merlin; mais la publication n'a point eu lieu, et l'impression est restée inachevée. Les exemplaires incomplets donnant une notice préliminaire, et 368 pages pour la traduction et les notes qui l'accompagnent, sont extrêmement rares. W—s.

NICHOLS (JEAN), littérateur anglais, né à Islington, village du Middlesex, près de Londres, le 2 février 1745, y reçut une bonne éducation. Nichols fut d'abord destiné à la marine, et même il exprime dans ses mémoires, restés manuscrits, le regret de n'avoir pu consacrer à la défense de sa patrie une vie employée à travailler comme un pionnier dans la littérature. A l'âge de treize ans, il entra comme apprenti chez le célèbre Guillaume Bowyer, appelé avec raison le dernier des imprimeurs anglais qui ait été instruit. Bowyer ne tarda pas à lui accorder sa confiance, le chargea de diverses commissions importantes, enfin il le prit pour associé. En 1778, un an après la mort de Bowyer, Nichols obtint une part dans

le *Gentleman's magazine*, et, réuni à David Henry, devint l'éditeur de ce célèbre journal littéraire. Ce fut un grand événement pour lui-même et pour le public en général. Depuis cette époque, il ne parut pas un cahier où il n'insérât des morceaux très-remarquables. Afin de rendre plus accessibles les sources abondantes d'instruction répandues dans cet excellent recueil, Nichols publia en 1786 une table générale des matières des 54 premiers volumes, rédigée par le R. Samuel Ayscough. L'utilité et l'importance de cette publication furent convenablement appréciées; le prix, qui en était modéré, ne tarda pas à s'élever jusqu'à huit et neuf fois au-dessus de sa valeur primitive. Alors il en parut une nouvelle édition; les demandes pour obtenir des suites complètes du *Magazine* se multiplièrent au point qu'aujourd'hui il n'est pas facile de s'en procurer de bien conditionnées. Gibbon, l'historien (voy. ce nom), estimait tellement ce recueil qu'il recommanda souvent à Nichols d'en publier à part les articles les plus curieux et les plus intéressants. Celui-ci, trop occupé d'ailleurs, ne put songer à cette entreprise; elle ne fut exécutée qu'après sa mort, et l'ouvrage est en 4 volumes in-8°. Notre devoir comme collaborateur à la *Biographie universelle* nous prescrit de noter que la partie du *Magazine* la plus soignée par Nichols était la nécrologie. Ses travaux concernant les antiquités de la Grande-Bretagne lui valurent, en 1781, d'être nommé membre de la société des antiquaires d'Edimbourg, et en 1785, de celle de Perth. Les distinctions d'un autre genre ne lui manquaient pas non plus; la considération dont il jouissait dans la cité le fit élire, en 1784, membre du conseil commun, et il en exerça les fonctions sans interruption jusqu'en 1811, qu'il renonça totalement aux honneurs civils. Il avait auparavant refusé de succéder comme alderman au fameux Wilkes (voy. ce nom), à la mort de ce dernier. Si par goût il s'éloignait de la vie politique, dans laquelle il faut souvent sacrifier ses opinions à l'esprit de parti, il accepta, en 1804, une charge qui s'accordait mieux avec ses travaux littéraires. Il avait été, pendant quelque temps, membre assistant de la cour de la communauté des libraires; il en fut alors élu maître, et parvint ainsi à ce qu'il appelait le comble de son ambition. Nichols est mort le 26 novembre 1824. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres : 1^o *Islington*, poème, 1763, in-4^o; 2^o les *Bourgeois du Parnasse*, 1763, in-4^o; imprimé en 1764, avec d'autres pièces de poésie. Depuis 1761 jusqu'en 1766, ses productions en ce genre firent l'ornement de divers recueils périodiques. En 1765 il inséra plusieurs morceaux dans une collection publiée par le docteur Perfect de Town-Malling, sous ce titre : *la Couronne de laurier*, 2 vol. in-8^o. 3^o *Origine de l'imprimerie, en deux essais* : 1. *Substance de la dissertation du docteur Middleton sur l'origine de l'imprimerie en*

Angleterre; 2. *Notice de l'invention de cet art à Harlem et de ses progrès à Mayence, accompagnée de remarques et d'un supplément*, 1774, in-8°. Nichols nous apprend que l'idée primitive de cet ouvrage fut conçue par Bowyer, et que lui-même la mit au jour et acheva ce petit livre. Ce n'était d'abord qu'une brochure sans nom d'auteur, attribuée à Bowyer; mais on découvrit bientôt que Nichols y avait la principale part; elle fut réimprimée avec de nombreux changements en 1776, et avec supplément en 1781. 4° *Mémoires succincts sur Guillaume Bowyer*, 1778, in-8°, distribués aux amis de Nichols comme un tribut de son respect; 5° *Histoire de l'abbaye du Bec, près de Rouen*, 1779, in-8°; 6° *Notice de divers prieurés étrangers et des terres qu'ils possédaient en Angleterre et dans le pays de Galles*, 1779, 2 vol. in-8°. Ducarel et Richard Gough l'aiderent de leur coopération. 7° *Recueil de testaments de personnes royales et nobles*, 1780, in-4°. Le projet en fut suggéré à Nichols par Ducarel, en conséquence de la publication du testament de Henri VII, faite quelques années auparavant par Astle. Nichols y ajouta, en 1794, le testament de Henri VIII, qui aujourd'hui se trouve rarement avec le précédent, lequel ne se rencontre que difficilement. Nichols a reconnu, dans sa préface, ses obligations envers Gough et Ducarel pour les copies et les notes explicatives qu'ils lui avaient généreusement fournies. 8° *Bibliotheca topographica britannica*, 1780 à 1790, 4 vol. in-4° (1). Cet ouvrage, entrepris par le conseil et avec l'aide de Gough, est destiné à reproduire les morceaux de topographie britannique, soit manuscrits, soit imprimés, qui couraient le risque d'être perdus, ou qui, devenus extrêmement rares, n'étaient plus à la portée de la plupart des amateurs désireux de les recueillir. La réputation de l'auteur était alors si solidement établie, qu'il put compter sur l'assistance de presque tous les antiquaires existants de l'époque. Plus de 300 pièces, gravées avec une netteté et une exactitude extrêmes, ornent ce beau livre, qui est très-bien imprimé. On ne le rencontre pas fréquemment complet, car il parut par cahiers, dont le nombre est de 52, et il se vend présentement à un prix excessif. On pense généralement que Nichols ne retira pas ses frais. 9° *Recueil choisi de poèmes divers, avec des notes historiques et biographiques*, 1780, 4 pet. vol. in-8°. Macbean y ajouta, en 1782, les autres volumes avec une table générale des poèmes. 10° *Anecdotes biographiques de Guillaume Hogarth*, 1781, in-8°; réimprimé en 1782,

en 1785; en 1810, 1817, 3 vol. in-4°, avec 160 gravures très-jolies, réduites d'après l'original; et enfin en 1823, in-8°, avec des augmentations considérables; 11° *Anecdotes biographiques et littéraires de Guil. Bowyer, imprimeur et membre de la société des arts, et de plusieurs de ses anciens amis*, 1782, in-4°. L'ouvrage cité plus haut sous le n° 4 n'avait été tiré qu'à vingt exemplaires. La gratitude de Nichols envers un excellent bienfaiteur le porta à faire de temps en temps des additions à cet opuscule, qui, ainsi augmenté, devint le monument le plus glorieux qu'il ait élevé à sa propre mémoire, ainsi qu'à celle de son ami. 12° *Histoire et antiquités de Hinkley dans le comté de Leicester*, 1782, in-4°; 1812, in-fol.; 13° *Dictionnaire biographique*, 1784, 12 vol. in-8°. Il revit cette édition avec le R. Ralph Heathcote. 14° *The Tatler* (le Babillard) de Steele, avec des notes, 1783, 6 vol. in-8°; 15° *Histoire et antiquités de la paroisse de Lambeth*, 1786, in-4°. Elle est située sur la rive droite de la Tamise, vis-à-vis de Westminster; les archevêques de Cantorbéry y ont leur palais. 16° *Histoire et antiquités d'Ashton Flamville et Burbach dans le comté de Leicester*, 1787, in-8°; 17° *Histoire et antiquités de Canonbury, avec une notice sur la paroisse d'Islington*, 1788, in-4°; 18° *Recueil relatif à l'histoire et aux antiquités de la ville et du comté de Leicester*, 1790, 2 vol. in-4°; 19° *Histoire et antiquités de la ville et du comté de Leicester*, 1795, in-fol., 1^{re} et 2^e part.; 3^e, 1798; 4^e, 1800; 5^e, 1804; 6^e, 1807, réimprimée en 1810; 7^e, 1811; supplément et table générale des matières, 1815; 20° *Anecdotes littéraires du 18^e siècle*, 1812 à 1815, 9 vol. in-8°; 21° *Illustrations littéraires du 18^e siècle*, 1817 à 1822, 2 vol. in-8°. C'est la suite de l'ouvrage précédent. Nichols venait de terminer le 5^e volume, qui parut après sa mort. 22° *Mémoires biographiques de William Ged, contenant des détails sur son invention de la stéréotypie*, Londres, 1781, in-8°; 2^e édition, augmentée, Newcastle, 1819, in-8°; 23° *Tournées et processions publiques de la reine Elisabeth*, Londres, 1788-1807, 3 vol. in-4°; 2^e édition, augmentée, 1823, 3 vol. in-4°; 24° *Tournées, processions et fêtes solennelles du roi Jacques I^{er}, de sa femme, de sa famille et de sa cour*, Londres, 1828, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage, dont Nichols avait réuni les matériaux, ne parut qu'après sa mort. 25° *Explications des usages et des dépenses en Angleterre aux 15^e, 16^e et 17^e siècles, d'après des comptes de fabriques et documents authentiques recueillis dans diverses parties du royaume*, avec des notes, Londres, 1797, in-4°. Lié avec les littérateurs les plus célèbres de son temps, Nichols mérita leur estime, et ce fut dans leur conversation et leur correspondance qu'il puisa une quantité prodigieuse de renseignements, qui lui servirent à donner à ses nombreux ouvrages les qualités par lesquelles ils sont recommandables. Plus de soixante ouvrages dont Nichols fut l'auteur ou

(1) On joint à la *Bibliotheca topographica britannica* une suite, 1791-1800, 2 vol. in-4°, comprenant neuf numéros, et intitulée *Miscellaneous antiquities in continuation of the Bibliotheca britannica*; ces deux derniers volumes sont rares, un grand nombre d'exemplaires ayant été détruits par un incendie en 1808. Le *Bibliographer's manual* de Lowndis indique très en détail les diverses parties et le contenu de ce recueil précieux, qui s'est élevé, en exemplaires complets, jusqu'à soixante-cinq et soixante-quatorze livres sterling dans des ventes publiques à Londres.

l'éditeur attestent son infatigable activité. Le *Gentleman's magazine*, qu'il avait dirigé longtemps, a publié, dans le cahier de décembre 1826, une notice bien faite, signée A. C. (Alexandre Chalmers), dont il a été tiré à part quelques exemplaires, formant 17 pages. E—s.

NICHOLLS (HENRI), voyageur anglais, partit de Liverpool le 1^{er} novembre 1804 sur un navire qui arriva le 14 janvier 1805 à l'entrée de la baie dans laquelle la rivière de la Croix et celle du Vieux-Calabar ont leur embouchure. La société formée à Londres pour hâter les progrès des découvertes en Afrique avait eu l'idée d'expédier un agent au Calabar, dans l'espérance que par cette contrée, située à l'extrémité orientale du golfe de Guinée, ils pénétreraient plus facilement que de tout autre côté dans le Soudan, puis à Tombouctou ; Nicholls, jeune encore, n'avait pas hésité à offrir ses services, qui furent acceptés avec empressement. Toutes les îles près desquelles il passa en remontant le Vieux-Calabar sont basses et couvertes de mangliers. Le chef ou le principal commerçant de la ville reçut très-bien le jeune voyageur, quand il apprit que son but était simplement de connaître et de décrire le pays et non d'empêcher le commerce des esclaves. Il en fut de même partout où il alla. A mesure qu'il avançait dans le pays, par des sentiers seulement assez larges pour le passage des bestiaux et fréquemment obstrués par les branchages des arbres, les habitants, qui n'avaient jamais vu de blancs, examinaient curieusement les longs cheveux et la peau de Nicholls, dont ils entr'ouvraient la chemise. Ils le recevaient de leur mieux. Au mois de mars, il succomba aux attaques de la fièvre. Les observations qu'il avait commencé à faire sont contenues dans trois lettres écrites sur les lieux mêmes et insérées dans le tome 2, p. 358, etc., des Actes de la société, *Proceedings of the association for promoting the discovery of the interior part of Africa*. Elles fournissent sans doute bien peu de renseignements sur les contrées dont elles traitent, mais ces renseignements portent sur un coin de terre très-peu connu et peu fréquenté des voyageurs modernes. On regrette que Bowdich (*voy.* ce nom), qui avait vu ces matériaux, n'en ait pas tiré un meilleur parti pour la carte qu'il a dressée. Les détails contenus dans les lettres de Nicholls sur la nature du pays et sur les mœurs des habitants montrent qu'il était en état d'en donner une relation intéressante. Un chef lui assura que la rivière de la Croix venait d'une contrée plus éloignée que celle jusqu'où on l'avait remontée, parce qu'une immense chute d'eau, qui s'étend à plusieurs milles de distance, avait empêché d'aller plus avant. A partir de ce point, le terrain s'élève brusquement. Nicholls se proposait de remonter aussi haut que possible avec un canot, avant d'entreprendre son voyage dans l'intérieur. Cette rivière est-elle l'issue du lac Tchad ? E—s.

NICHOLS (JOHN-PAULUS), astronome écossais, né vers 1804 à Montrose, mort à Glasgow en octobre 1859. Son père étant libraire, il s'instruisit au moyen des trésors littéraires qu'il trouvait dans ses magasins. A 16 ans, il tint une école dans le voisinage, puis il étudia la théologie protestante et se prépara au ministère de l'Eglise presbytérienne ; mais ses goûts scientifiques l'ayant emporté, il publia quelques ouvrages d'astronomie. S'étant ainsi fait connaître, il reçut de lord Melbourne, en 1841 ou 1842, la chaire d'astronomie à l'université de Glasgow, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses écrits, tendant par une grande clarté à rendre la science populaire, sont en même temps aussi complets que possible. Ce sont : le *Système solaire* ; — le *Système planétaire* ; — *Architecture des cieux* ; — la *Planète Neptune* ; — les *Astéroïdes, ou les Planétoïdes entre Mars et Jupiter*, etc. R—L—N.

NICHOLSON (GUILLAUME), habile chimiste et physicien anglais, était fils d'un procureur (*solicitor*), et naquit à Londres en 1753. Après avoir été élevé dans une école du comté d'York, il en sortit à l'âge de seize ans, et fit trois voyages au service de la compagnie des Indes orientales jusqu'en 1773. En 1776, il embrassa la carrière du commerce ; mais il l'abandonna bientôt pour se livrer tout entier à la littérature et aux sciences. Il avait ouvert à Londres, en 1775, une école qu'il dirigea pendant plusieurs années avec un grand succès. C'est à lui que l'on doit le plan des travaux hydrauliques du Middlesex occidental ; il réussit également dans des ouvrages du même genre pour mener de l'eau à Portsmouth et Gosport, et dans le bourg de Southwark. L'aréomètre qui porte son nom est dans tous les cabinets de physique. On sait que cet ingénieux instrument, qui pour la forme se rapproche des anciens pèse-liqueurs et peut les remplacer pour la mesure de la pesanteur spécifique des liquides, offre l'avantage inappréciable de mesurer de plus celle des corps solides d'une manière bien plus commode que l'ancienne balance hydrostatique. On doit à Nicholson plusieurs autres inventions mécaniques qui lui ont fait beaucoup d'honneur, mais dont l'exécution dérangea tellement sa fortune, que n'ayant pu satisfaire à ses engagements, il fut mis en prison pour dettes. Pendant le temps qu'il s'y trouvait, il permit que l'on mît son nom à une *Encyclopédie*, en 6 volumes. Il est mort à Londres en juin 1815. On sait qu'il fut, avec Carlile et Ritter, l'un des premiers à reconnaître l'action chimique de la pile galvanique (1). Il a publié : 1^o *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8^o ; 2^o *Vue des édifices publics de Londres et de Westminster*, par Ralph, avec des additions, 1782, in-8^o ; 3^o *Vie d'Ayder-Aly*, traduite du français, 1783, in-8^o ; 4^o *L'Aide du navigateur*, 1784, in-8^o ;

(1) *Voy. la Biblioth. britann.*

5° *Controverse entre Kirwan et les académiciens français sur le phlogistique*, 1787, in-8°; 6° *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8°; 7° les *Eléments d'histoire naturelle et de chimie*, de Fourcroy, traduits en anglais, avec des notes, 1789, 5 vol. in-8°; 8° *Mémoires et voyages du comte de Benjowski*, 1790, 2 vol. in-4°; 9° les *Eléments de chimie* de Chaptal, traduits du français, 1791, 3 vol. in-8°; 10° *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol. in-4°; 11° *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 1797 à 1800, 5 vol. in-4°; depuis cette époque ce recueil, qui est très-estimé, a été continué in-8°; 12° *l'Art du blanchiment, rendu plus facile au moyen de l'acide muriatique oxygéné*, traduit du français, avec un appendice, 1789, in-8°; 13° *Tables synoptiques de chimie*, traduites du français de Fourcroy, 1801, in-fol.; 14° *Système général des connaissances chimiques*, avec des tables synoptiques, traduit du français du même, 11 vol. in-8° et 1 vol. in-fol.; 15° *Dictionnaire de chimie*, 1808, in-8°; 16° *Encyclopédie britannique*, de 1807 à 1809, 6 vol. in-8°; 17° *Lettres aux propriétaires des ouvrages hydrauliques de Portsea, etc.*, 1810, in-8°; 18° *Description des machines à vapeur, ou Détail des principaux changements qu'elles ont éprouvés depuis l'époque de leur invention, etc.*, traduit en français par T. Duverne, Paris, 1826, in-8°, 3^e édition, 1837; 19° le *Mécanicien anglais, ou Description raisonnée, etc.*, traduit en français, Paris, 1826, 4 vol. in-8°; nouvelle édition augmentée, *ibid.*, 1844, 2 vol. in-8°.

D—z—s.

NICHOLSON (FRANCIS), aquarelliste et lithographe anglais, né à Pickering, dans le Yorkshire, le 14 novembre 1753, mort le 6 mars 1844 à Londres. Après avoir habité successivement Whitby, Knaresborough, Ripon et Weybridge, dans le Surrey, il s'établit définitivement à Londres vers 1820. Nicholson, qui avait des connaissances très-variées en chimie, mécanique, musique, optique, etc., savait en outre construire des orgues. Il a avancé les procédés mécaniques de la peinture à la gouache, ainsi que de la lithographie. On lui doit l'invention d'un procédé de revêtir de couleurs à l'huile les peintures à l'aquarelle. A partir de 1789, il exposa fréquemment des tableaux dans l'académie royale. Il a publié un traité théorique, intitulé *On the practice of drawing and painting landscape from nature, in water-colours*, Londres, 1822, in-4°; — le *Catalogue des peintures du château de Rosmonde, à Fulham*, 1829; puis son *Autobiographie* (en manuscrit). Il a laissé en outre plus de 500 lithographies, peintures, dessins et esquisses, vendus après sa mort par son gendre, le libraire Crofton Croker. R—L—N.

NICHOLSON (CHARLES), célèbre flûtiste anglais, né en 1794 à Londres, où il mourut en 1835. Fils d'un flûtiste du théâtre de Covent-Garden, il fut attaché successivement aux orchestres de Drury-Lane et de Covent-Garden, puis au théâtre

italien de Londres, et enfin au concert de la société philharmonique. Les Anglais le mettent au-dessus de tous les virtuoses de son instrument. Nicholson a publié d'abord quelques ouvrages théoriques. Ce sont : 1° *Preceptive lessons for the flute*; 2° *Studies consisting of passages selected from the works of the most eminent flute composers, and thrown into the form of preludes, with occasional fingering and a set of original exercises*. Ces deux ouvrages parurent à Londres. Les compositions musicales de Nicholson sont les suivantes : *Douze mélodies choisies, avec des variations pour flûte et piano*, — *Fantaisies avec introduction et polonaise*, — *Trois duos pour flûtes*. Ces diverses musiques ont été publiées à Leipsick, chez Breitkopf et Härtel.

R—L—N.

NICHOLSON (WILLIAM-ADAM), architecte anglais, né en 1804 à Southwell, dans le Nottinghamshire, mort à Boston, dans le Lincolnshire, le 8 avril 1853. Depuis 1827, il était établi à Lincoln, où il donna pendant quelque temps des leçons dans le *Mechanic's Institute*. Nicholson a rajeuni l'architecture gothique, qu'il a employée dans toutes ses constructions, tant d'églises que de manoirs féodaux. Il a bâti dans ce style plus de dix temples protestants dans les comtés de Lincoln, de Nottingham et de York, entre autres ceux de Glanford-Bridge, Wragby, Kirmond et de St-Peter-at-Gowts. Il a restauré la cathédrale de Lincoln, et parmi les manoirs aristocratiques surtout le beau château de Tattershall. On a de lui une description de cette dernière résidence, ainsi qu'un traité *Sur les voûtes et leurs nervures dans la cathédrale de Lincoln*. Membre de l'institut royal des architectes anglais, Nicholson était en outre associé de la société d'archéologie anglaise et de la société topographique, ainsi que président de l'association littéraire du Lincolnshire. R—L—N.

NICHOLSON (JOHN), général anglais, figure parmi les hommes énergiques auxquels l'Angleterre a dû, dans un rude moment de crise, la conservation de son empire dans l'Inde. Fils d'un médecin anglais, et né en 1822, il passa fort jeune en Orient; il prit part pour son début à la campagne de l'Afghanistan, bien désavantageuse pour les armes britanniques, et après la capitulation de Ghuznée, il resta quelque temps en captivité. Il fit avec plus de bonheur les campagnes contre les Sikhs, et il assista aux divers sièges et combats qui signalèrent cette guerre. Son activité, son courage, furent proclamés par le général en chef dans un ordre du jour. Un prompt avancement fut la récompense de ses services; il fut nommé major et chargé du commandement du 27^e régiment *native infantry*. Lorsqu'en 1857 la révolte des cipayes vint ébranler jusque dans ses fondements la domination anglaise, Nicholson se multiplia. Promu au grade de général, il fut placé à la tête d'une des divisions qui assiégèrent la ville de Delhi; il fut

l'un des premiers à conduire les colonnes qui enlevèrent d'assaut cette capitale des Etats du Grand Mogol, mais ce succès lui coûta la vie; atteint de plusieurs blessures, il succomba le 21 septembre 1857, objet de regrets unanimes, et au moment où un brillant avenir s'ouvrait devant lui.

Z.

NICIAS, général athénien, fils de Nicératus, appartenait à une famille considérable de la république. Ses services militaires, ses débuts dans la carrière politique, son opulence et les libéralités par lesquelles il s'attachait le peuple semblaient lui donner la certitude de succéder à l'influence de Périclès. Mais Nicias, défiant, irrésolu et bercé par des craintes superstitieuses, manquait de cette énergie qui entraîne la multitude; sa gravité chagrine nuisait encore plus à sa popularité, et Cléon, par son audace et sa présomptueuse obstination, l'emporta sur lui. Nicias, vaincu sur la place publique, retrouva sa supériorité à la tête des armées. Il conduisit la flotte athénienne devant l'île de Cythère, qu'il enleva aux Lacédémoniens, soumit plusieurs villes de Thrace qui s'étaient révoltées, renferma les Mégariens dans leurs murs, et coupa leurs communications en prenant sur eux la petite ville de Minoa et le port de Nisée. Quelque temps après, il cingla vers Corinthe, défit une armée envoyée pour s'opposer à ses ravages, mit à contribution les villes de Laconie, tailla en pièces un corps de Lacédémoniens qui vint à sa rencontre et se rendit maître du fort de Thyrée, où s'étaient retranchés les Eginètes depuis la conquête de leur île par Périclès. Tandis qu'il multipliait ses succès, un autre général de la république, Démosthènes, s'empara du fort de Pylos, dans la Messénie. Les Lacédémoniens, qui, en voulant secourir le fort, avaient essuyé de nouveaux revers, réussirent néanmoins à jeter 420 hommes dans l'île de Sphactérie, important boulevard de Pylos. La crainte d'y être forcés leur arracha des propositions de paix. Nicias fut d'avis qu'il fallait les accepter; mais Cléon fit voter la continuation de la guerre, et, sur le refus de Nicias, partit pour réduire l'île de Sphactérie. Son expédition fut heureuse; son insolence et sa popularité s'en accrurent, et il éloigna une seconde fois ses concitoyens de tout accommodement avec Lacédémone. Après la mort de ce turbulent orateur, les négociations reprirent leur cours entre les deux cités rivales; et une trêve de cinquante ans, jurée par leurs députés, fut appelée la paix de *Nicias*, parce qu'elle était réellement son ouvrage. Alcibiade, nouvel antagoniste de Nicias, reprocha aux Lacédémoniens des infractions à cette paix récente; et Nicias, envoyé à Sparte pour obtenir satisfaction, échoua dans son ambassade, malgré la précaution qu'il avait prise d'amener avec lui les prisonniers faits dans l'île de Sphactérie, liés tous par ses bienfaits. Les Athéniens, mécontents, lui ôtèrent

le commandement de l'armée pour le donner à Alcibiade. Quelque temps après, celui-ci ayant conseillé la conquête de la Sicile, sous prétexte de secours envoyés aux Egestins et aux Léontins contre Syracuse, cette proposition fut accueillie malgré l'opiniâtre opposition de Nicias. Les deux rivaux furent chargés, avec de pleins pouvoirs, du commandement de l'expédition, et on leur adjoignit Lamachus. Comme on devait s'y attendre, ils furent à peine débarqués que la division se mit parmi eux. Nicias, tenant autant qu'il le pouvait encore à son ancienne opposition, voulait qu'on se bornât à secourir les Egestins et les Léontins. Lamachus proposa d'attaquer sur-le-champ Syracuse, sans lui donner le temps de se reconnaître. Le dessein d'Alcibiade était de réduire cette ville à ses propres forces, en subjuguant ses alliés ou en les excitant à la révolte. Ce plan, adopté par Lamachus, prévalut, et son auteur avait commencé de le mettre à exécution, lorsqu'il fut rappelé à Athènes. Nicias, après avoir perdu beaucoup de temps devant quelques places peu importantes, préluda par un stratagème au siège de Syracuse. Retiré à Catane, il fit dire aux Syracusains, par un faux transfuge, que, les Athéniens abandonnant leur camp pendant le jour pour venir dans la ville, leur absence laissait leurs bagages exposés sans défense, et que les Cataniens seconderaient une attaque d'un succès aussi facile. Pendant que les Syracusains marchaient sur Catane, il s'approcha de leur ville avec toute sa flotte, et, maître de plusieurs postes avantageux, établit ses premiers ouvrages pour le siège. Une victoire qu'il remporta sur eux ne l'empêcha pas de songer à s'éloigner pour prendre ses quartiers d'hiver. Les Syracusains envoyèrent demander des secours à Corinthe et à Sparte. Revenu devant la place, Nicias, pour prévenir les sorties, entreprit un mur de circonvallation; mais une colique néphrétique dont il fut atteint le força de céder le commandement à Lamachus. La mort de Lamachus, tué dans un combat singulier, rejeta sur lui le fardeau dont il avait voulu se délivrer. Par ses soins fut commencé un nouveau mur, qui devait s'étendre jusqu'à la mer pour s'opposer aux secours que la ville espérait de ses alliés, et il bloqua la ville de plus près. Sa négligence à empêcher le Lacédémonien Gylippe de pénétrer dans Syracuse avec un renfort lui prépara une longue suite de revers. Après une première défaite, il fut rejoint par Démosthènes, qui lui amenait une nouvelle flotte de 73 galères. Les Athéniens ne se relevèrent pas néanmoins de leurs pertes: la disette et les maladies les avaient plus affaiblis que le fer de l'ennemi, et les factions, qui dans Athènes s'appliquaient à perdre Nicias, ne leur permettaient pas de compter sur de nouveaux secours. Les deux chefs ne virent de ressource pour leur armée que dans un prompt départ; mais le superstitieux Nicias, ef-

frayé par une éclipse, ayant retardé la retraite, les Syracusains, qui lui avaient fermé la route de la mer, le poursuivirent avec acharnement au passage de chaque montagne ou de chaque rivière; ce fut une déroute continuelle pour les Athéniens découragés. Enfin, Nicias, atteint près du fleuve Asinarus, vit périr 8,000 des siens, et se rendit à Gylippe avec les débris de son armée. Démosthènes avait déjà capitulé de son côté. La multitude demanda leurs têtes à Syracuse; et Gylippe essaya sans succès de les sauver en les réclamant comme prisonniers de Sparte. Ces deux malheureux capitaines, si l'on en croit Thucydide et Diodore de Sicile, satisfirent par leur supplice à la vengeance d'un peuple qui avait tant souffert; selon Timée, lorsqu'ils furent avertis du sort qui les attendait, ils le prévinrent en se poignardant, l'an 413 avant J.-C. (voy. GYLIPPE).

F—T.

NICIAS, peintre grec, athénien, et fils de Nicomède, a fleuri vers la 112^e olympiade, 332 ans avant J.-C. Antidote, son maître, lui transmit les leçons qu'il avait reçues d'Euphranor; et la réputation de Nicias égala bientôt celle des plus grands artistes de son temps. Son ardeur pour le travail était si grande, que ses serviteurs étaient quelquefois obligés de l'avertir qu'il avait oublié de prendre son bain et même son repas. Savant dans la distribution des lumières et des ombres, il donnait à ses figures une saillie et un relief extraordinaires. Toutefois Athenion de Maronée, élève de Glaucion de Corinthe, lui fut quelquefois préféré, parce que le coloris d'Athenion, quoique plus austère, avait quelque chose de plus séduisant. Nicias peignait les femmes avec une grande perfection. Un de ses plus beaux ouvrages représentait une pythonisse évoquant les ombres; il avait pris ce sujet dans Homère et l'avait traité avec tant de supériorité, que le roi Ptolémée offrit soixante talents du tableau dès qu'il fut achevé; mais Nicias, plus avide de gloire que de richesses, refusa ce prix élevé et donna son ouvrage à la ville d'Athènes. Ses concitoyens furent reconnaissants envers lui, et, après sa mort, lui élevèrent un tombeau au milieu de ceux des hommes célèbres auxquels ils avaient décerné cet honneur public. Nicias excellait aussi à peindre les animaux et surtout les chiens. Il paraît que ses ouvrages étaient en général d'une petite proportion, puisque, après en avoir décrit plusieurs, Plinie ajoute qu'il faisait aussi de grands tableaux, parmi lesquels il cite ceux de Calypso, d'Io, d'Andromède, et un Alexandre qu'on admirait à Rome dans les portiques de Pompée. Ce n'était pas au reste le seul ouvrage de Nicias qui y eût été apporté; il y avait un Bacchus de lui dans le temple de la Concorde. Auguste en avait fait placer deux autres dans un édifice public destiné aux comices; l'un deux représentait Némée assise sur un lion et portant une palme; à côté d'elle on voyait un vieillard appuyé sur un bâton,

et au-dessus un char qui s'élevait vers le ciel, ce qui semble indiquer que cet ouvrage rappelait quelque victoire remportée aux jeux Néméens. Ces tableaux avaient été appliqués dans les murs de l'édifice; et l'inscription que Nicias avait mise sur des peintures, et dont il se servait habituellement, indique une opération où le feu est employé, ce qui ne peut être que l'encaustique. C'était sans doute aussi un procédé de ce genre que cet enduit nommé *circumlitio*, avec lequel Nicias donnait aux statues de marbre une perfection, une transparence et une vérité qui les approchaient de la nature et qui faisaient dire à Praxitèles que de tous ses ouvrages ceux qu'il préférait étaient ceux auxquels Nicias avait mis la dernière main. On peut voir dans le *Jupiter Olympien* de Quatremère de Quincy une dissertation intéressante sur ce procédé. Nicias avait trouvé aussi, dans les matières calcinées qui furent le résultat de l'incendie du Pirée, une espèce d'ocre qu'il sut employer avec avantage. Un des chefs-d'œuvre de Nicias était un Hyacinthe, modèle de grâce et de beauté; Auguste, charmé de cet ouvrage, le fit apporter d'Alexandrie à Rome, et dans la suite Tibère le fit consacrer dans le temple qu'il éleva en l'honneur d'Auguste. Pausanias décrit un tombeau qu'on voyait encore de son temps, avant d'entrer à Tretia, ville d'Achaïe. Ce tombeau était de marbre blanc et embelli par des peintures de Nicias dont Pausanias fait connaître en détail la composition. Le même artiste avait décoré de la même manière le tombeau de Mégabize, grand prêtre d'Ephèse. Nicias eut pour élève Omphalion; Omphalion fut d'abord son esclave, puis il devint ensuite son ami, et Pausanias cite quelques ouvrages de lui.

L—S—E.

NICIUS ERYTHRÆUS. Voyez ROSSI.

NICLAS (JEAN-NICOLAS), philologue allemand, naquit en 1733 à Gräfenwart, près de Schleitz, dans le Woigtland. Son père était agriculteur, et il aurait probablement suivi la même carrière sans la faiblesse de sa santé. On ne prit aucun soin de sa première éducation. Il parvint à se former lui-même, presque sans secours, acquit de grandes connaissances dans les langues grecque et latine, et devint un homme remarquable par son érudition. Il fréquenta d'abord les écoles de Schleitz et de Géra et alla ensuite à l'université de Göttingue, où il contracta avec J.-M. Gesner des liens d'amitié qui durèrent jusqu'à la mort de ce dernier. En 1752, Niclas fut professeur à Ilfeld, puis en 1763 au gymnase de Lunebourg, dont il devint recteur en 1767. Il y enseigna, avec beaucoup de zèle, les langues grecque et latine. Il passa près de quarante années de sa vie à recueillir des matériaux pour une nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* de Henri Estienne. Il lut pour cela tous les auteurs grecs, depuis Homère jusqu'à Agathias. Le libraire Fritsch de Leipsick devait se charger de cette édition; mais en 1803

il déclara à Niclas qu'il ne pouvait pas l'entreprendre. Il paraît que malheureusement les travaux du philologue allemand n'ont pas été mis en assez bon ordre pour pouvoir être utilisés après lui. Niclas menait une vie très-retirée; il resta célibataire et ne sortait presque jamais de chez lui. Il ne quittait pas sa riche bibliothèque, composée de 16,000 volumes, qui a été achetée, de son vivant, par le gouvernement hanovrien pour la ville de Lunebourg. Niclas mourut en 1811, âgé de 78 ans. On a de lui les ouvrages suivants : 1° *Heineccii fundamenta styli cultioris, cum J. M. Gesneri observationibus*, Leipsick, 1761, in-8°. Niclas a ajouté des notes et des additions à cet ouvrage d'Heineccius, qui a eu plusieurs éditions. La dernière édition a paru à Leipsick en 1791, in-8°. 2° *Specimen Theocriteum*, Lunebourg, 1762, in-4°; 3° *Lettres sur les pensées de Jacobi touchant l'éducation des ecclésiastiques et l'érudition* (en allem.), Lubeck et Leipsick, 1768, in-8°; 4° *Programma quo quatenus scholæ seculo cedere debeant modestè quærit*, Lunebourg, 1770, in-4°; 5° *Geoponicorum sive de re rustica libri XX, græce et latine, post Needami curas ad manuscriptorum fidem denuo recensiti et illustrati*, Leipsick, 1781, 4 vol. in-8°. Niclas ayant vu dans son enfance ses parents travailler à la terre, conçut du goût pour la lecture des anciens agronomes grecs. Voilà pourquoi il donna cette nouvelle édition du recueil de leurs écrits, faits au 10^e siècle, par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Il ajouta des notes nombreuses et un index. C'est la meilleure édition de cet ouvrage. Niclas a encore écrit une vie de J.-M. Gesner, son ami. Il a aussi publié une édition de l'ouvrage de ce savant qui a pour titre : *Primæ lineæ isagoges in eruditionem universalem*, Leipsick, 1773, 2 vol. in-8°. On trouve une notice sur la vie de Niclas dans les *Litterarische Analecten* de Fr.-Aug. Wolf, t. 1^{er}, p. 396. G—T—R.

NICOCLES, roi de Paphos, devait son trône à la bienveillance de Ptolémée, roi d'Égypte, qui ne cessait de le combler des marques de sa faveur. Mais ce prince, ayant appris que Nicoclès, oubliant ses bienfaits, s'était allié avec Antigone son ennemi, envoya deux de ses confidents dans l'île de Chypre, avec l'ordre de tuer Nicoclès si sa trahison était confirmée. Les deux émissaires, ayant pris avec eux quelques soldats, entourèrent le palais de Nicoclès, et après lui avoir donné connaissance des ordres de Ptolémée, lui conseillèrent de s'ôter la vie. Le malheureux roi essaya vainement de justifier sa conduite; voyant que ses discours ne persuadaient point les envoyés de Ptolémée, il finit par se tuer lui-même. Axiothée, sa femme, ne voulant pas lui survivre, égorgea de sa propre main ses deux filles et se poignarda ensuite, après avoir exhorté ses belles-sœurs à imiter son exemple. Les frères de Nicoclès s'enfermèrent alors dans le palais et y mirent le feu. Telle fut la fin déplorable de la race royale

de Paphos, l'an 310 avant J.-C. (voy. Diodore de Sicile, liv. 20). W—s.

NICOCLES, roi de Chypre, succéda l'an 374 avant J.-C. à Evagoras, son père; il célébra avec une pompe extraordinaire les funérailles de son père, assassiné par un eunuque (voy. EVAGORAS), et chargea Isocrate du soin de faire son éloge. Nicoclès avait été le disciple de ce grand orateur, dont il paya magnifiquement les leçons. Nous avons deux discours d'Isocrate qui portent le nom de *Nicoclès*; le premier traite de la royauté ou des devoirs des souverains. Les avis qu'il renferme sur la science du gouvernement ne sont accompagnés d'aucune louange; et, comme l'a remarqué Rollin, c'est un grand éloge, encore plus pour le prince que pour l'écrivain; Nicoclès lui marqua sa reconnaissance de ses sages conseils par le don de vingt mille écus. Le second discours (1) roule sur les devoirs des sujets envers leur prince. Il mérite d'être lu, dit l'abbé Auger, et pour le soin avec lequel il est écrit, et principalement pour les excellentes leçons qu'il donne aux rois et aux particuliers. Il paraît que Nicoclès n'occupa pas longtemps le trône; et le silence que l'histoire garde sur les événements de son règne donne lieu de croire qu'il sut maintenir ses peuples dans une paix profonde. Il eut pour successeur Evagoras, son frère. W—s.

NICODÈME, un des principaux chefs de la secte pharisaïque chez les Juifs, était neveu du docteur de la loi Gamaliel, dont St-Paul s'honorait d'être le disciple; et il passait lui-même pour maître et docteur en Israël. Il s'est rendu remarquable : 1° par la visite qu'il fit à Jésus-Christ, d'abord en secret et ensuite publiquement, malgré l'orgueil de sa secte, pour recevoir les instructions du Sauveur; 2° par la défense qu'il prit hautement contre les Pharisiens mêmes de la doctrine de Jésus-Christ, dont il demandait l'examen avant de le condamner; 3° enfin, en se déclarant ouvertement son disciple, par le soin généreux de l'embaumement du corps de Jésus, pour les funérailles duquel il seconda Joseph d'Arimathie (2). Trop confiant dans ses lumières, lors du premier entretien qu'il avait eu avec Jésus-Christ, il n'avait pu comprendre ce que c'était que cette *régénération* dont il lui entendait parler; mais une fois éclairé par la sagesse de sa morale et l'accord de sa conduite avec ses discours, il crut

(1) L'abbé Auger ne croit pas que ce discours soit d'Isocrate, quoiqu'il fasse partie des ouvrages qui nous sont parvenus sous son nom. On peut voir les raisons dont il appuie ce sentiment dans le sommaire qui précède sa traduction.

(2) Joseph d'Arimathie, dont l'action mérite d'être rappelée, était un riche sénateur de Jérusalem. Quoique membre du grand Sanhédrin, il n'avait point participé aux machinations des chefs principaux des Juifs contre le Christ; il fut même son disciple caché. Après la mort de Jésus, il alla courageusement demander son corps à Pilate, et il parvint à l'obtenir. Il l'ensevelit et le déposa dans une sépulture qu'il avait fait tailler dans le roc. Cette action honorable est tout ce qu'on connaît de ce personnage, qui a été vénéré par l'Eglise grecque, dès les premiers temps, au 31 juillet, et par l'Eglise latine, bien des siècles après, au 17 mars. Cependant son culte a été célèbre en Angleterre, et l'abbaye de Glastenbury était sous son invocation.

en Jésus-Christ et se fit baptiser par ses disciples. Dès lors en butte à la haine des autres chefs, il fut déposé de sa dignité de prince des Juifs (ou de sénateur), dont il était revêtu; et bientôt il fut chassé de la synagogue et banni de Jérusalem. Néanmoins la considération dont jouissait son oncle lui procura un refuge chez ce docteur et une retraite à sa campagne, où il mourut peu après. Ami des chrétiens et devenu chrétien lui-même, Gamaliel le fit inhumer à côté du martyr St-Etienne, auquel il avait fait rendre les honneurs de la sépulture (voy. ETIENNE). C'est peut-être ce qui a porté Photius à croire que Nicodème avait été victime de la même persécution. L'Eglise l'honore seulement comme confesseur, le 3 août, ainsi que Gamaliel. Des écrits attribués à St-Justin et à Tertullien citent un *Evangile* de Nicodème, où étaient désignés nommément les accusateurs de Jésus. Il existe en effet un *Evangile* de Nicodème qui a joui au moyen âge d'une grande vogue; il se divise en deux parties bien distinctes: la première, qui s'étend jusqu'au seizième chapitre, donne le récit de la condamnation, de la passion, de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ, récit qui est au fond celui des *Evangiles*, mais avec l'addition de quelques circonstances apocryphes; la seconde partie, en dix chapitres, raconte la descente de Jésus-Christ aux enfers et ce qui se passa alors entre les puissances de l'abîme, les patriarches et le Sauveur; il y a de véritables et sombres beautés dans cette narration dont les éléments sont puisés chez les Pères de l'Eglise du 3^e et du 4^e siècle. Cette légende est sans doute l'œuvre d'un Juif converti au christianisme qui vivait vers la fin du 4^e siècle, et qui voulut opposer à l'incrédulité des sectateurs de Moïse le témoignage des contemporains de Jésus-Christ. On a pensé que la seconde partie pouvait être l'œuvre d'une autre main, mais à cet égard on est réduit à des conjectures plus ou moins hasardées. On ne rencontre pas de trace certaine de l'existence de l'*Evangile* de Nicodème avant Grégoire de Tours, qui en a fait usage dans son *Histoire des Francs*; plus tard, Vincent de Beauvais dans son *Miroir historial*, Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée* et bien d'autres, le copièrent sans hésitation, et l'art chrétien lui emprunta de nombreux sujets. — Annoncé comme traduit de l'hébreu, ce qui est évidemment inexact, l'*Evangile* qui nous occupe paraît avoir été rédigé en grec, mais le texte original est perdu, et il ne reste qu'une rédaction latine dont la copie la plus ancienne que l'on connaisse remonte au 10^e siècle; les manuscrits plus récents sont en très-grand nombre. Ce texte a été inséré dans les collections des ouvrages bibliques apocryphes publiées par Fabricius et par Thilo; il a été traduit en français et inséré dans les *Evangiles apocryphes traduits et annotés par G. Brunet* (Paris, Franck, 1849, gr. in-18); il a été reproduit avec une préface et des notes dans le Dic-

tionnaire des apocryphes, t. 1^{er}, 1856, col. 1087-1138, qui fait partie de l'*Encyclopédie théologique* publiée par M. l'abbé Migne. Divers critiques se sont attachés à discuter les questions que soulève l'*Evangile* de Nicodème; nous nous bornerons à citer les travaux de H. Brunn : *Disquisitio historico-critica de indole, aetate et usu libri apocryphi vulgo inscripti Evangelium Nicodemi*, Berlin, 1784, et M. A. Tischendorf : *Pilati circa Christum iudicio quid lucis afferatur ex actis Pilati*, Leipsick, 1855, in-8^o. Indiquons surtout une savante et judicieuse dissertation de M. Alfred Maury qui, après avoir été insérée dans le tome 2 de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne* (p. 428-442), a reparu avec quelques développements dans le tome 20 des *Mémoires de la société des antiquaires de France*. N'oublions pas de dire aussi que M. St-Marc Girardin a analysé l'*Evangile* de Nicodème et en a signalé les beautés dans un article sur l'*Epopée chrétienne* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1849). G-CE et BR-T.

NICODÈME (MÉTAXAS, l'archevêque) naquit à l'île de Céphalonie en 1590, d'une famille des plus distinguées de cette île; son aïeul Marc-Antoine Métaxas était Byzantin, conseiller et sénateur du dernier empereur de Byzance. Ayant combattu à ses côtés sous la bannière de la croix contre les barbares oppresseurs, après la mort héroïque de son empereur, il quitta en 1453 Byzance avec plusieurs autres grandes familles, se réfugia d'abord à l'île de Candie, puis vint à l'île de Céphalonie, où il s'établit et devint la tige de la famille Métaxas, dont plusieurs rejetons s'illustrèrent depuis en parcourant une noble carrière dans les champs de bataille, en combattant à côté des Vénitiens contre les Turcs, ces ennemis mortels de la chrétienté. Nicodème ayant embrassé la vie monastique, après avoir fini ses études théologiques, il se rendit dans plusieurs capitales de l'Europe, où il puisa les lumières de la civilisation et de l'instruction européenne. En 1627, il partit de Londres emportant une presse et vint à Constantinople, se proposant d'éclairer la chrétienté par des publications salutaires. C'était un esprit vaste et supérieur, une imagination ardente. Hardi et entreprenant, il devait bientôt attirer la haine des jésuites, qui, puissants alors à Constantinople, ne pouvaient souffrir les progrès de Nicodème. Les jésuites alors éveillèrent les soupçons du gouvernement ottoman, et le grand vizir non-seulement voulut détruire l'œuvre de Nicodème, mais poussé par les jésuites, peu s'en fallut que cet humble moine ne devint victime de leurs intrigues. Mais Nicodème plaida si bien sa cause devant le gouvernement ottoman, que non-seulement il parvint à sauver sa presse, mais il s'éleva tellement aux yeux de ses ennemis, qu'aidé par le patriarche Cyrille son ami et par l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, il réussit à chasser les jésuites de la capitale de Turquie. Quelque temps après

ces événements, il fut élevé au rang d'archevêque de Nauplie, et bientôt il fut élu à l'unanimité par le clergé de Céphalonie, son pays natal, à l'évêché des trois îles de Céphalonie, Zante et Ithaque. Cet évêché depuis les temps les plus reculés relevait toujours de l'archevêque de Corinthe. Nicodème voulut non-seulement civiliser et instruire le clergé de ces îles, qui se trouvait alors dans un état pitoyable, mais relever aussi la dignité et relever l'éclat de l'Eglise de Céphalonie, qui fut une des plus anciennes et des plus connues. Ainsi il travailla avec fermeté et bientôt il se proclama indépendant et Cyrille éleva Nicodème au rang d'archevêque de Céphalonie, Zante et Ithaque. Il ne cessa dès lors de rendre des services éminents à l'Eglise de ces trois îles, en organisant le clergé, en répandant les bienfaits de la religion et en éclairant le peuple de son pays; mais sa haute position, l'amour et le respect que ses concitoyens lui portaient, et l'estime dont il jouissait auprès de la république de Venise, devaient bientôt élever des jalousies contre lui. Le clergé catholique de Zante, à qui la réputation de Nicodème portait ombrage, l'accusa devant le gouvernement vénitien à propos de certaines réformes que Nicodème voulut introduire à l'église de Zante pour la dignité de la foi orthodoxe. Nicodème partit pour Venise, et devant le doge François Erizzo prouva son innocence avec cette éloquence merveilleuse qui lui était si familière et qui étonna le gouvernement vénitien, qui lui conféra immédiatement après le haut et éminent titre d'archevêque de Philadelphie, ayant son siège à Venise même. Cette place fut créée à cette époque par les Vénitiens pour contre-balancer le pouvoir et l'influence du patriarche de Constantinople, et devenait pour ainsi dire la plus puissante autorité ecclésiastique des Etats du Levant appartenant à Venise. C'était de fait un nouveau patriarche dont les pouvoirs étaient illimités. Nicodème se distingua aussi dans cette nouvelle place, et rendit plusieurs services à l'Eglise orthodoxe; il brilla même au milieu de cette société vénitienne qui était alors la première du monde. Quelques années plus tard, Nicodème, épris vivement du désir de revoir son pays natal, éprouva le mal de nostalgie, et, de retour à Céphalonie, il mourut en 1640, en laissant à ses concitoyens des souvenirs de profonde vénération qui se sont transmis de génération en génération.

E. M.

NICODÈME, ou NIKODIM (ADAM-BURCHARD SELLY), moine et littérateur russe, né à Tondern, dans le duché de Schleswig, vers 1690, mort à St-Petersbourg en 1746. De nation danoise, et luthérien de naissance, Selly (ce fut son nom de famille) étudia dans plusieurs universités allemandes. En 1722 il arriva à St-Petersbourg, où il professa le latin dans différentes écoles. Secrétaire, depuis 1741, du fameux comte Lestocq, il embrassa, en 1744, la religion gréco-russe, oc-

casion à laquelle il prit le nom de Nestor, se proposant en même temps comme son modèle le fameux historiographe russe qui a illustré ce nom. L'année suivante il devint moine de St-Basile, et échangea alors le nom de Nestor contre celui de Nicodème, qui lui est resté. Il entra alors dans le couvent de St-Alexandre Newski, où il est mort et enterré. Sans sa mort précoce, Nicodème aurait pris rang parmi les plus illustres historiens russes. Malheureusement il n'a eu que le temps de faire des recherches de bénédictin, et d'exhumer une foule de matériaux dans divers couvents de son ordre. Son premier ouvrage fut : *Schediasma litterarium de scriptoribus qui historiam politico-ecclesiasticam Russia scriptis illustrarunt*, Revel, 1736; traduit en russe, Moscou, 1815. C'est un catalogue alphabétique raisonné de presque tous les ouvrages qui ont fait quelque mention de la Russie, catalogue encore bon à consulter même après les ouvrages plus récents et plus complets de Meiners, Adelung et Korff. L'ouvrage suivant de Nicodème porte le titre : *De Rossorum hierarchia*, en 5 volumes, 1745. Le manuscrit de l'original latin se trouve dans les archives du ministère des affaires étrangères de St-Petersbourg; mais on en a une traduction russe insérée dans le tome 1^{er} de l'*Histoire de la hiérarchie russe*. Il contient d'importants documents sur l'histoire ecclésiastique russe. Nicodème a ensuite rédigé, en vers latins, un panégyrique historique des souverains russes, sous le titre : *Miroir des souverains russes, depuis Rurik jusqu'à l'impératrice Elisabeth*. L'original s'étant perdu, il n'en a paru qu'après la mort de l'auteur une traduction en vers russes, par Ambroise, métropolitain de Moscou, dans le tome 16 de l'*Ancienne bibliothèque russe*, 2^e édit. Parmi ses travaux restés inédits jusqu'à ce jour, le couvent de St-Alexandre Newski possède un traité de médecine, sous le titre : *Bibliotheca medicochirurgica*; ses *Souvenirs de voyages*, écrits en latin, allemand et danois, et de plus 15 tomes de diverses pièces relatives pour la plupart à l'histoire ecclésiastique russe. Dans les archives de Moscou on trouve en outre des *Notices historiques sur les monastères russes*, et un *Dictionnaire de toutes les images de la Mère de Dieu*. R—L—N.

NICOLAI (ÉRASME), évêque de Vesteras, en Suède, dans le 16^e siècle, fut du nombre des théologiens suédois qui se prêtèrent aux vues de Jean III, fils de Gustave Vasa, pour le rétablissement de la religion catholique en Suède; et il fut installé dans son diocèse suivant le rite romain et avec toutes les cérémonies en usage à Rome. Sa carrière épiscopale fut très-orageuse, et il mourut peu regretté en 1580. On a de lui un ouvrage intitulé *Παλαιον μαθημα, seu brevis ratio discendi theologiam*, Wittenberg, 1561, in-8°. Cet ouvrage est devenu rare et on le trouve difficilement même en Allemagne et en Suède. C—AU.

NICOLAI (NICOLAS DE). Voyez NICOLAY.

NICOLAI (JEAN), conseiller au parlement de Toulouse, d'une famille originaire du Vivarais, avait accompagné Charles VIII à Naples et y fut laissé par ce monarque comme chancelier du royaume. Après son retour en France, il fut nommé en 1506 premier président de la chambre des comptes. Sa charge passa en 1636 à un de ses descendants en ligne directe, Nicolas NICOLAÏ (1), et après lui au fils de celui-ci, Jean-Aimar, qui l'occupait en 1686, et dont la mère (Elisabeth de Fieubet) était morte en 1659. Jean-Aimar NICOLAÏ épousa en secondes noces (1705) Françoise-Elisabeth de Lamoignon, sœur du chancelier de ce nom. Il avait commencé par prendre le parti des armes avant d'arriver à « cette longue succession « héréditaire d'une même dignité, une des plus « belles du royaume de France, transmise de « génération en génération et sans aucun inter- « valle.... et dont les suffrages publics, unanimes « pendant plusieurs siècles, semblaient prédire « la perpétuité dans la famille de Nicolaï (2). » On commençait le siège de Valenciennes et cette ville faisait prévoir une longue résistance. Les mousquetaires, parmi lesquels se distinguait Nicolaï, sollicitaient d'être envoyés seuls à l'attaque d'un ouvrage extérieur où déjà l'élite des autres troupes avait été repoussée. Louis XIV apprit alors que le fils aîné du premier président de la chambre des comptes (Jean-Aimar), destiné à le remplacer, venait de mourir à Paris. Il fit appeler le jeune officier, l'instruisit du malheur de sa famille, lui ordonna de partir aussitôt afin qu'il pût consoler la vieillesse de son père, et pour première consolation lui assura la survivance de la première présidence. Le jeune homme tombe aux pieds du roi et s'écrie : « Sire, dans quelque « état que je serve Votre Majesté, elle ne peut « pas vouloir que j'y entre déshonoré. » Le monarque applaudit à ce sentiment ; et Nicolaï, déjà premier président, fut un de ceux qui attirèrent les regards de toute l'armée dans un assaut à jamais mémorable, où la valeur impétueuse d'un jeune essaim de héros emporta la ville, encore tout entière (17 mars 1677). Il conserva sous la simarre la franchise courageuse qu'il avait prise sous la cuirasse, se montra plus d'une fois avec un front sévère au milieu de la cour licencieuse du régent, où quelques mots hardis et simples, sortis de sa bouche, faisaient plus d'impression que le pathétique ou bien la véhémence des harangues les mieux étudiées des autres magistrats. Lorsque parut la fameuse défense de gar-

der chez soi aucune monnaie d'or ni d'argent, arrêt qui entraînait de rigoureuses recherches dans toutes les maisons, Nicolaï, après avoir publié que, « si on osait venir chez lui, il ferait (ce « fut son expression) un mauvais parti aux cu- « rieux », dit au régent : « Je garde cent mille écus, « parce que, au train que prennent les affaires, le « roi aura besoin des offrandes de ses sujets ; et « cette somme, j'irai la lui offrir le jour qu'il sera « majeur. » Le même Nicolaï fut chargé de la tutelle de Voltaire et de son frère aîné, par leur père, qui craignait que tous ses biens ne se perdissent après lui par des prodigalités d'un genre différent. Le père alla jusqu'à substituer l'héritage des deux frères Arouet à ce digne magistrat, son chef, qui les adopta l'un et l'autre, et ne tarda pas à leur rendre la libre disposition de leur fortune. Voltaire conserva toujours pour le nom de Nicolaï la plus tendre reconnaissance et une sorte de piété filiale. — *Aimar-Jean*, fils du précédent, né en 1709, devint à son tour premier président et épousa une demoiselle de Vintimille, dont il eut : 1° *Aimar-Charles-François*, appelé le marquis de NICOLAÏ, né à Paris en 1737, et d'abord colonel de la légion royale, qui fut premier président du grand conseil de 1776 à 1788, et périt sur l'échafaud le 9 floréal an 2 (28 avril 1794) ; — 2° *Aimar-Charles-Marie*, né en 1747, qui fut nommé en 1768 chef de la chambre des comptes, comme ses aïeux, et honora particulièrement sa place par tout l'éclat des talents de l'orateur, joints aux vertus du magistrat. Les discours éloquentes et courageux qu'il prononçait à chacune des réceptions qu'il était chargé de faire dans la compagnie des contrôleurs généraux que l'on voyait se succéder si rapidement sous le règne du malheureux Louis XVI, étaient bientôt répandus dans toute la France et fixaient l'approbation générale. Il se signala encore davantage, s'il est possible, par les remontrances qu'il fut chargé de porter au pied du trône dans des circonstances importantes pour l'Etat. Le 12 mars 1789, il remplaça le marquis de Chastellux à l'Académie française. Il fut immolé trois mois après son frère aîné et deux jours avant son fils, âgé de 24 ans, le 19 messidor an 2 (7 juillet 1794). — *Antoine - Chrétien*, chevalier de Malte, frère de Aimar-Jean, né le 15 novembre 1712 et connu d'abord sous le nom de chevalier de NICOLAÏ, mourut maréchal de France. Il avait un frère évêque de Verdun. — *Renée* de NICOLAÏ, femme du premier président du parlement, Matthieu Molé, était tante de Nicolas, nommé ci-dessus ; elle mourut en 1641, et son éloge a été imprimé sous le titre de *Lettres funèbres sur la mort de la présidente Molé*, par le P. Léon de St-Jean, carme déchaux, Paris, 1653, in-12.

L—P—E.

NICOLAI (JEAN), savant et laborieux philologue, né dans la Saxe vers 1660, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des langues et des antiquités, et

(1) Sa mère, née Amelot, est probablement la première présidente de Nicolaï, à laquelle est dédiée la *Vie de Jacques Cochois, dit Jasmin, ou le Bon laquois*, par le R. P. Toussaint de St-Luc, Paris, 1686, 3^e édit. Jacques Cochois, connu par son éminente piété, avait été au service de cette dame. M. Grégoire, dans son livre *Sur la domesticité*, fait l'éloge de cet ouvrage. Il s'est trompé en disant que l'édition qui en a paru, en 1750, n'était que la 3^e.

(2) Réponse de Rulhière, directeur de l'Académie française, au discours de M. de Nicolaï, premier président de la chambre des comptes, 1789.

donna de bonne heure des preuves multipliées de son érudition. Après avoir achevé ses études à l'université de Helmstadt, il visita une partie de l'Allemagne et de la Hollande, où sa réputation l'avait précédé. Il s'arrêta quelque temps à Giessen, et il nous apprend dans la dédicace d'un de ses ouvrages (*De sepulchr. Hebræor.*), que les bontés du landgrave de Hesse vinrent l'y chercher. Il fut nommé en 1700 professeur d'antiquités à l'académie de Tubingue et associé au recteur. Il mourut en cette ville le 12 août 1708, dans un âge peu avancé. Bayle dit que Nicolaï est plus remarquable par le talent de compilateur que par son génie (lett. 275° à Marais). Ce savant a laissé un grand nombre d'ouvrages, recherchés des curieux, et qui attestent une immense lecture et une vaste érudition; on en trouvera les titres dans la *Biblioth. antiquar. de Fabricius*. Les principaux sont : 1° *Demonstratio qua probatur gentiliū theologiam, Deos, sacrificia, ex fonte Scripturæ originem traxisse*, Helmstadt, 1681, in-8°; 2° *Tractatus de Mercurio et Hermis, seu statuis mercurialibus*, Francfort, 1687, in-12; 3° *Romanorum triumphus solennissimus, quo cærimoniæ, vestitus, etc., illustrantur*, ibid., 1696, in-12; 4° *Tractatus de Græcorum luctu, lugentiumque ritibus variis*, Marpurg, 1692, in-12; 5° *De phyllobolia, seu sparsione florum in ingressu principum solenni*, Francfort, 1698, in-12; 6° *De ritu antiquo, hodierno, bacchanalium commentatio*, Marpurg, 1696, in-8° (1). Cette dissertation a été insérée dans le tome 7 du *Thesaur. antiq. græcar.* 7° *Disquisitio de nimis antiquorum, imaginibus deorum, imperatorum olim, et nunc Christi, apostolorum et Mariæ capitibus adpictis*, Iéna, 1699, in-12; 8° *Disquisitio de substratione et pignoratione vestium*, Giessen, 1701, in-12; 9° *De chirothecarum usu et abusu*, ibid., 1701, in-12; 10° *De calcarium usu et abusu, necnon juribus illorum*, Francfort, 1702, in-12; 11° *Tractatus de siglis veterum*, Leyde, 1703, in-4°. Cet ouvrage sur les sigles ou abréviations dont se servaient les anciens est curieux et utile, quoique écrit avec assez peu d'ordre; l'auteur convient dans son prologue (p. 2) qu'il l'a composé en un mois. 12° *Diatriba de juramentis Hebræorum, Græcorum, Romanorum aliorumque populorum*, Francfort, 1702, in-12; 13° *Antiquitates ecclesiasticæ, in quibus mores christianorum veterum ostenduntur*, Tubingue, 1705, in-12; 14° *Tractatus de syndrio Egyptiorum, illorumque legibus insignioribus*, Leyde, 1706, in-8°; 15° *Disquisitio de Mose Alpha dicto*, ibid., in-12; 16° *De sepulchris Hebræorum libri 4; in quibus variorum populorum mores proponuntur*, etc., ibid., 1706, in-4°; livre très-savant. On en trouve un curieux extrait dans le

Nova litter. Hamburg., 1706, p. 95-96. On doit encore à Nicolaï de nouvelles éditions, avec des corrections et des notes, du traité de Sigonius, *De republica Hebræorum*, Leyde, 1701, in-4° (voy. SIGONIUS); de l'ouvrage de Cunaëus qui a le même titre, ibid., 1703, in-4°; et du traité de Scheffer, *De antiquorum torquibus*, Hambourg, 1707, in-8°. Ses manuscrits passèrent entre les mains de Sig. Havercamp, qui a publié un traité de Nicolaï, *De luctu christianorum seu de ritibus ad sepulturam pertinentibus*, etc., Leyde, 1739, in-8°, et ses *Notes sur les mœurs des Israélites*, de Fleury, 1740, in-8°, ainsi que sur l'*Histoire des Jacobites*, par Abudacnus, ibid., même année et même format. W—s.

NICOLAI (JEAN-FRÉDÉRIC), orientaliste, né vers 1640 à Querfurt, dans la haute Saxe, acheva ses études à l'académie d'Iéna. Disciple du célèbre J. Gerhard (voy. ce nom) et de Frischmuth, il fit sous ces habiles maîtres de grands progrès dans les langues, et publia : *Dissertatio de litteris Ebræorum, Græcorum et Latinorum quibusdam mnemonicis*, Iéna, 1670, in-4°. La même année, il mit au jour un ouvrage qu'il avait entrepris sur l'invitation de Gerhard, comme il nous l'apprend dans la préface : *Hodogeticum orientale harmonicum, quod complectitur lexicon linguarum ebraicæ, chaldaicæ, syriacæ, arabicæ, ethiopicæ et persicæ harmonicum-grammaticum earumdem linguarum et Dicta Biblica cum et sine analysi grammaticali exhibita*, Iéna, 1670, in-4°. Ce volume est assez rare. L'auteur était adjoint à la faculté de philosophie d'Iéna; mais il ne figure pas parmi les professeurs de cette académie, et l'on peut en conclure qu'il mourut jeune ou qu'il abandonna la carrière de l'enseignement pour remplir dans quelque autre paroisse les fonctions du pastorat. W—s.

NICOLAI (GUILLAUME) était né à Arles le 16 février 1716. Il n'avait que dix-neuf ans lorsque, en 1735, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont le sujet était l'examen des connaissances géographiques des anciens au temps d'Alexandre. Le sujet du prix pour l'année suivante était de rechercher quelles étaient les lois communes aux peuples de la Grèce qui formaient le corps hellénique. Nicolaï fut encore couronné. Ce succès le détermina à venir à Paris, et la même année, il fut associé de l'Académie des inscriptions. Il a fourni au Recueil de cette société quelques Mémoires, parmi lesquels on remarque celui qui concerne la vie et les ancêtres d'Alexandre Molossus, roi d'Epire. Il avait composé une longue suite de Mémoires historiques et géographiques, dans lesquels il examinait si le Rhône appartient à la province du Languedoc. L'étendue de ces mémoires, qui formeraient un volume considérable, n'a pas permis de les insérer dans le Recueil de l'Académie. L'auteur lui-même n'y avait lu que les quatre premiers, dont on trouve un précis très-som-

(1) Par une singulière méprise, les PP. Echard et Quétif (*Script. ord. prædic.*, t. 2, p. 650) ont attribué cette dissertation au P. Jean NICOLAÏ, dominicain, né en 1594 près de Stenai, mort à Paris le 7 mai 1673, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages peu connus aujourd'hui.

mairie dans le tome 21 des *Mémoires*, p. 156-167. Nicolaï, ayant perdu sa femme en 1756, se dégoûta du séjour de Paris et se retira dans sa patrie, où ses concitoyens le mirent trois fois à la tête de l'administration municipale. Ces fonctions le détournèrent de la littérature. Il mourut à Arles le 13 février 1788. A. B.—r.

NICOLAI (ERNEST-ANTOINE), médecin, né à Sondershausen en 1722, mort le 23 août 1802 à Iéna, commença ses études dans sa ville natale. Il alla en 1740 à Halle, l'université la plus célèbre de l'Allemagne à cette époque. Wolf y enseignait la philosophie et les mathématiques; Cassebohm, l'anatomie; Frédéric Hoffmann, la médecine pratique, etc. Krueger, connu par l'application du système mathématique de Wolf à l'explication des phénomènes de la vie, fut le principal maître de Nicolaï. Aussi son élève publia-t-il en 1745 une thèse inaugurale sur l'audition et la musique, dans laquelle il cherchait à expliquer, d'après les lois de la mécanique, les sensations produites par les sons. Le jeune docteur se distingua bientôt par de nombreuses thèses, qui attirèrent sur lui l'attention du gouvernement. Le roi de Prusse le nomma son conseiller et professeur extraordinaire de l'université. Divers princes lui conférèrent aussi d'autres titres, et en 1748 il fut appelé comme professeur à l'université d'Iéna, où il fut longtemps le doyen de l'académie. Quoiqu'il suivit principalement les théories de ses premiers professeurs, il n'a cherché qu'à cultiver pendant toute sa vie tout ce qui pouvait contribuer à l'augmentation de la science, et on le compte parmi les *électifs* ou auteurs les plus impartiaux de sa profession. On assure que, peu de moments avant sa mort, il s'appliqua encore à étudier un nouveau système de Roeschlaub, qui commençait à faire quelque sensation en Allemagne. Nicolaï était médecin du prince de Solms-Braunfels et comte palatin. Il passait pour l'un des hommes les plus vertueux et les plus érudits de son temps. On estime particulièrement de lui sa *Pathologie*, en 9 volumes, commencée en 1769, finie en 1784, et plus encore un autre ouvrage intitulé *Recettes et méthodes curatives*, en 5 volumes, qui était en 1798 à sa 3^e édition et qui mérite d'être consulté pour la connaissance des pratiques répandues à l'époque où il existait. Nous ne citerons pas ses autres travaux, surtout ses nombreuses thèses et ses mémoires, dont on trouve une longue liste dans les bibliographies de l'Allemagne. F-D-R.

NICOLAI (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), libraire et auteur allemand, fils d'un libraire saxon établi à Berlin, naquit dans cette ville le 18 mars 1733. Ayant perdu de bonne heure sa mère, il fut dans son enfance presque abandonné à lui-même et se forma pour ainsi dire sans maître. Dans la suite, il fréquenta les écoles de Berlin et de Halle. Envoyé par son père à Francfort-sur-l'Oder pour y apprendre le commerce de la li-

brairie, il sut encore trouver assez de loisir pour continuer ses études. En 1752, il revint dans la maison paternelle et y prit part aux affaires du commerce. Cependant son esprit vif et actif ne se contenta pas du matériel de la librairie; il se porta avec une sorte d'ardeur sur toutes les branches de la littérature. Une querelle littéraire entre le grammairien Gottsched et le poète Bodmer divisait alors l'Allemagne: Nicolaï, dans ses *Lettres sur l'état actuel de la littérature*, donna tort à tous les deux et excita par ce coup d'essai une vive sensation. Lessing, qui partageait ses opinions, le rechercha et lui fit faire connaissance avec Mendelssohn, qui n'était encore, ainsi que Nicolaï, qu'un garçon de boutique. Ces trois auteurs se lièrent étroitement et travaillèrent dans la suite longtemps en commun; ils formèrent un centre de ralliement pour les écrivains les plus distingués de la Prusse, ou du moins pour ceux qui affectaient comme eux de se mettre au-dessus des préjugés. Son père étant mort et son frère aîné ayant pris la direction de leur maison de librairie, Nicolaï renonça en 1757 aux affaires commerciales, et, content de son petit héritage, il se proposa de vivre entièrement pour les lettres et les arts. Les œuvres de Winkelman, qui paraissaient alors, lui donnèrent le goût du beau dans les arts; Marpurg, devenu son ami, l'instruisit dans la composition musicale. Tout ce qui concernait les arts, les lettres et les sciences l'intéressait si vivement qu'il acquit au moins des notions superficielles de toutes les parties du savoir humain. Cette ardeur d'augmenter ses connaissances ne l'abandonna même pas dans sa vieillesse. Dès l'année suivante (1758), il fallut quitter la retraite pour rentrer dans le commerce. La mort de son frère aîné laissa leur maison endettée. Nicolaï se chargea de la diriger; il se maria, remit de l'ordre dans les affaires et trouva encore assez de loisir pour suivre ses goûts. Sa nouvelle position le mit en état d'exécuter de grands projets littéraires, qu'il avait conçus avec ses amis. Il entreprit d'abord la *Bibliothèque des belles-lettres*, pour laquelle il fut secondé par Mendelssohn. Après avoir publié quatre volumes de cette collection, où la critique littéraire fut traitée d'une manière plus élevée qu'elle ne l'avait été auparavant, ils en confièrent la rédaction à leur ami Weisse, à Leipsick. Pendant qu'il publiait ce recueil, Nicolaï entreprit avec ses amis intimes, auxquels furent associés Abbt, Sulzer et d'autres bons écrivains, les *Lettres concernant la littérature moderne*, qui furent portées jusqu'à vingt-quatre parties et parurent à Berlin depuis 1761 jusqu'en 1766. Nicolaï en fut l'éditeur; il ne put guère y prendre part comme auteur, faute de loisir. « Com-
« ment voulez-vous, écrivait-il à Lichtenberg, « que la sage-femme produise, quand il faut « aller chaque nuit faire accoucher les autres? » Vers la fin de cette entreprise, Nicolaï songeait à

l'exécution d'un projet qu'il avait formé depuis plusieurs années : c'était celui d'une revue littéraire ou plutôt encyclopédique, sous le titre de *Bibliothèque allemande universelle*. Elle commença en 1765 et dura jusqu'en 1792. Un grand nombre de littérateurs estimés de toutes les parties de l'Allemagne y coopérèrent, et elle exerça beaucoup d'influence sur la littérature de ce pays. Elle conserva toujours la plus grande liberté d'opinion, et dans la partie de la théologie protestante, elle se prononça fortement pour le droit de l'investigation critique, réclamé par des théologiens qui voulaient secouer le joug de l'autorité, tels que Semler et Feller. « Enfin, dit « Grégoire (*Sectes religieuses*, t. 2, p. 240), sans « attaquer de front le christianisme, Nicolaï l'y « minait sourdement. » (*Voy. KIRCHBERGER.*) Le ton qui régnait dans la *Bibliothèque allemande* était sévère : les innovations bizarres, ridicules ou dangereuses n'y trouvaient point de grâce, et les mauvais ouvrages étaient traités sans ménagement. Cette rigueur, quelquefois injuste et outrée, irrita beaucoup d'amours-propres et suscita une foule d'ennemis à Nicolaï. Il fut l'éditeur de la *Bibliothèque allemande* pendant vingt-sept ans ; dans cet espace de temps, elle s'accrut jusqu'à 107 volumes, sans compter 21 volumes de supplément, Berlin et Stettin, 1765-1792. On en commença ensuite une nouvelle série à Kiel, sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque*. Au 56^e volume, Nicolaï se chargea de nouveau de la publication, ce qu'il annonça au public par une longue préface, et il continua d'en être l'éditeur jusqu'à la fin de cette entreprise, en 1805. Cette suite, publiée dans un temps où il s'était formé plusieurs bons journaux littéraires et où l'esprit de la nation était plus cultivé, n'eut pas la même influence que la première collection. Nicolaï était loin de borner à cette grande entreprise toute l'activité de son esprit. Une foule d'objets divers engagèrent son attention et sa plume ; la politique, les sociétés secrètes, la poésie, l'histoire des arts, la philosophie, la biographie, la théologie furent tour à tour les objets de ses études et les sujets de ses nombreux écrits. Il fut même assez bon observateur des mœurs pour écrire des romans : ses ouvrages d'imagination avaient toujours pour but de tourner en ridicule quelques travers régnants ou des opinions qui contrariaient fortement la liberté de ses pensées. Aussi a-t-on observé que dans ses compositions son esprit faisait tort à son imagination et réciproquement. Ses attaques franches et nullement ménagées ne purent manquer de lui attirer beaucoup d'ennemis : un grand nombre d'écrivains de mérite, parmi lesquels on compte Garve, Herder, Wieland, Fichte et Lavater, prirent la plume contre lui, et il se faisait honneur d'avoir tant d'adversaires célèbres. Ses partisans conviennent eux-mêmes qu'il se laissa quelquefois entraîner trop loin par le désir de contribuer au

progrès des lumières, et qu'il a soutenu des hypothèses et des faits qui choquaient le simple bon sens. C'est ainsi que, dans la crainte qu'il avait de voir reparaître les jésuites, il soupçonnait partout des menées sourdes du jésuitisme (*voy. MURK*), et qu'il ne cessait de les dénoncer au public. Sa prévention contre tout ce qui avait de la vogue en littérature le rendit souvent injuste pour des innovations utiles et qui méritaient d'être encouragées. Ceux qui s'irritèrent le plus contre lui, ce furent les partisans du système philosophique de Kant, dont il combattait les obscures théories avec son esprit et son bon sens ordinaires. Il fut agrégé aux académies de Munich, Berlin et St-Petersbourg. En 1781, il entreprit un voyage en Allemagne et en Suisse, et y recueillit une foule d'observations, qu'il a déposées dans une relation très-volumineuse. Sa santé robuste l'avait mis en état de suffire aux travaux nombreux d'auteur, de libraire et d'éditeur ; mais en 1791 une maladie nerveuse lui ôta pour quelques semaines la connaissance de lui-même et le réduisit à un état de délire dont il a décrit les singularités dans un mémoire lu à l'académie royale de Berlin. Devenu septuagénaire, il perdit l'usage de l'œil droit ; mais cet accident ne put ralentir son activité habituelle. Attaché comme il l'était à la gloire de sa patrie, il ne put voir sans un profond chagrin les désastres qui accablèrent la monarchie prussienne dans les dernières années de sa vie, qui se termina le 8 janvier 1811. On s'étonne que, malgré les occupations de son commerce, il ait publié un si grand nombre d'ouvrages, dont la plupart avaient demandé de profondes recherches ou de longues méditations : ils sont en général bien écrits, et n'ont rien de cette pesanteur qu'on reproche à tant et tant d'auteurs allemands. Nicolaï a eu le talent de traiter agréablement des sujets d'érudition : ses liaisons avec des écrivains distingués lui avaient formé le goût, et il leur a été utile à son tour en publiant leurs ouvrages. Dans un pays où il n'est pas rare de trouver des libraires instruits, Nicolaï s'est fait un nom dans les lettres autant par ses entreprises littéraires que par ses propres écrits, dont voici les principaux : 1^o *Description de Berlin et de Potsdam*, Berlin et Stettin, 1769. Cette édition a été traduite en français. Ayant eu accès dans la suite aux archives du royaume, qui lui furent ouvertes par le ministre de Herzberg, l'auteur augmenta cette description topographique d'une foule de détails curieux relatifs aux mœurs, à la police, aux arts et à la vie des artistes. La 3^e édition, publiée en 4 volumes, 1786, laisse peu à désirer et est regardée comme un modèle de topographie d'une grande ville. Nicolaï en donna, sous le titre de *Guide de Berlin*, etc., un abrégé en 1 volume in-8^o, qui a été traduit en français par G. Mila. 2^o *Vie et opinions de Sebalde Nothanker, maître d'école*, ibid., 1773 ; 4^e édit., avec figures, 1799,

3 vol. in-8°. Ce roman philosophique, dans lequel Nicolai se moquait avec beaucoup d'esprit de la *sensiblerie* de son temps et répandait des opinions hardies, eut un grand succès; il fut attaqué et imité; on le traduisit en français, en hollandais, en danois et en suédois. 3° *Le Petit Almanach des jolies chansons, etc., chantées par Wunderlich*, Berlin et Stettin, 1777 et 1778, in-12. En recueillant les chansons populaires et naïves du vieux temps, Nicolai voulait réveiller le goût du public pour ces poésies oubliées : il mit en tête de ce recueil une dissertation intéressante sur la chanson populaire. 4° *Observations et opinions de Jean Bunkel, avec la vie de quelques femmes remarquables*, traduit de l'anglais, ibid., 1778. Wieland se moqua dans le *Mercur allemand* des sermons théologiques et un peu ennuyeux contenus dans ce prétendu roman. 5° *Essai sur les accusations portées contre l'ordre des Templiers, avec un supplément sur l'origine de la franc-maçonnerie*, ibid., 1782 et 1783; traduit en français (par M. H. Renfner), Amsterdam, 1784, in-12. Le but de l'auteur était de combattre la défense des templiers, publiée par Anton, et un écrit de Herder sur le même sujet. 6° *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année 1781*, avec des remarques sur l'état des sciences, de l'industrie, de la religion et des mœurs, ibid., 1785; 3° édit., 1788-1796, 12 vol. in-8°. Cette relation, qui ne fut pas d'abord aussi étendue qu'elle l'est devenue dans la dernière édition, est pleine de réflexions ingénieuses sur les hommes et les choses; il osa y attaquer pour la première fois la philosophie de Kant. Nicolai s'était préparé à ses voyages avec un soin qui prouve la conscience qu'il mettait à tout. Pour vérifier les distances, il avait même fait arranger à sa voiture un odomètre d'une nouvelle invention, ce qui lui donne occasion de dissertar d'abord sur tous les odomètres connus de son temps. Il décrit ensuite les lieux qu'il a parcourus, surtout Nuremberg, Ratisbonne et Vienne : le voyage par eau depuis Ratisbonne jusqu'à Vienne offre beaucoup d'intérêt; la description de Vienne seule occupe à peu près quatre volumes. Nicolai juge avec son esprit et sa causticité ordinaires les institutions, les monuments, les établissements d'industrie et les personnages marquants de chaque lieu. Les détails biographiques sur des hommes vivants durent piquer d'autant plus la curiosité publique, qu'alors il n'y avait presque point de recueils de ce genre. Nicolai conserve partout une grande indépendance d'opinion et ne rend compte que de l'impression que les choses ont faite sur lui-même; il juge sévèrement et souvent avec injustice les institutions catholiques, et il revient fréquemment sur l'effroi que lui inspirait l'influence secrète des jésuites. Il a mis à la fin de chaque volume un grand nombre de pièces justificatives sur toute sorte de matières. Au surplus, le livre est plus instruc-

tif qu'amusant, et Jansen, traducteur et panégyriste de Nicolai, convient qu'il est souvent d'une sécheresse rebutante. Dans l'Allemagne méridionale, les observations sévères du voyageur berlinois lui firent des ennemis. Le poète satirique Blumauer s'égaya dans des pamphlets aux dépens de Nicolai. Celui-ci, dans la préface de la 3° édition de ses *Voyages*, exprime un vif ressentiment de ces plaisanteries; cependant lui-même ne s'était pas fait faute de railler ce poète par de mordantes parodies. A l'occasion du succès des *Souffrances de Werther*, il avait composé une parodie de ce livre sous le titre des *Joies de Werther*, où le héros finit par se tirer un coup de pistolet; mais il se trouve que le pistolet, au lieu de poudre, contient du sang de poule. Goethe, dans les *Mémoires de sa vie*, appelle ce dénouement une *sale plaisanterie*. 7° *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1788-1792, 6 cahiers. Ces anecdotes, racontées avec esprit par un homme qui avait vécu sous le règne et dans le lieu de la résidence de Frédéric, que ce prince avait fait venir quelquefois pour s'entretenir avec lui et qui avait eu des liaisons intimes avec des hommes de la cour, eurent un grand succès. On ne peut reprocher à Nicolai qu'un peu trop de prédilection pour son héros, dont il prit en plusieurs occasions la défense contre des écrivains étrangers à la Prusse. C'est ainsi qu'il publia : 8° des *Remarques franches sur les doutes du chevalier de Zimmerman relatifs à Frédéric le Grand*, Berlin, 1791 et 1792, 2 vol. in-8°. 9° *Déclaration publique de Nicolai sur ses liaisons secrètes avec l'ordre des Illuminés*, Berlin, 1788, in-8°. A cette déclaration il avait joint des répliques faites à deux pasteurs, Stark et Lavater. Stark répondit, et Nicolai fit paraître : 10° *Dernière déclaration sur de nouvelles injustices commises dans la querelle concernant le prédicateur de cour Stark*, ibid., 1790; 11° *Histoire d'un gros homme*, ibid., 1794, 2 vol. in-8°, avec fig., roman satirique, dans lequel l'auteur cherche à tourner en ridicule ceux qui avaient osé le critiquer; 12° *Vie et opinions de Sempronius Gundibert, philosophe allemand*, Berlin et Stettin, 1798, autre roman par lequel Nicolai se moque de la théorie obscure et inintelligible de l'école de Kant. Habitué à se rendre clairement compte de ses idées, il fut l'ennemi déclaré de la nouvelle école qui introduisait un langage tout nouveau pour exprimer ses découvertes dans la philosophie. Ses plaisanteries ne trouvèrent pourtant pas beaucoup d'approbateurs, et elles lui attirèrent des répliques très-vives, surtout de la part du premier disciple de Kant, Fichte, qui entreprit d'écrire la *Vie et les opinions singulières de Nicolai*. Cet ouvrage polémique, publié par A.-W. Schlegel, fut imprimé à Tubingue en 1801. Nicolai fit paraître l'année suivante une apologie intitulée : 13° *De mon éducation scientifique, de mes connaissances relatives à la philosophie critique,*

de mes écrits qui la concernent, et de MM. Kant, Erhard et Fichte, *ibid.*, 1799; 14° *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes*, Berlin, 1801, avec 17 pl. contenant 66 fig.; traduit en français (par Jansen), Paris, 1809, in-8°. C'est un livre amusant, où les recherches sont présentées avec l'agrément que Nicolai savait donner aux objets d'érudition. 15° *Dissertations philosophiques*, Berlin et Stettin, 1808, t. 1^{er}. C'est un recueil de morceaux de polémique et de critique qu'il avait lus dans les séances de l'académie de Berlin : la suite n'a point paru, et ce fut le dernier ouvrage publié par Nicolai. Il a fourni aussi beaucoup d'articles intéressants au nouveau recueil mensuel de Berlin rédigé par Biester : nous citerons entre autres des Recherches sur l'histoire des tarocs et des cartes à jouer; sur l'origine de l'imprimerie à Berlin; sur plusieurs ordres secrets; une Critique un peu sévère des *Souvenirs de Berlin*, par Thiébaud; des Explications de locutions françaises vieilles, etc. Nicolai avait écrit sa propre Vie; Lœwe a inséré cette biographie dans le tome 3 de ses Portraits d'auteurs berlinois vivants. Nicolai a composé des Notices biographiques sur Kleist, 1760; sur Abbt, 1767; sur Möser, 1797; sur Engel, 1806. Il a été éditeur des *Mélanges d'Abbt* et des *Oeuvres de Lessing*, dont le dernier volume contient la Correspondance de Lessing avec Nicolai et d'autres auteurs. M. G. de Gockingh a publié à Berlin *Vie et Oeuvres posthumes de Frédéric Nicolai*, 1820, in-8°.

D—G.

NICOLAI (NICOLAS-MARIE), né à Rome le 14 septembre 1756, occupa d'abord un emploi à la Rote. Sous le pontificat de Pie VI il fut nommé substitut, et en 1806 commissaire de la chambre chargée de surveiller les dépenses des travaux exécutés dans les marais Pontins. Lors de l'invasion des Etats romains par les Français, la sous-préfecture de Viterbe lui fut offerte; mais il la refusa et n'accepta aucun emploi pendant l'administration étrangère. Le pape Pie VII, revenu de sa captivité, récompensa la fidélité de Nicolai au saint-siège en le nommant clerc de la chambre et président de l'anneau. Enfin, Léon XII le fit auditeur général, et lui donna l'inspection des travaux militaires à Tivoli. Il mourut à Rome le 18 janvier 1833. Président de l'académie archéologique de cette ville, il avait fait de nombreuses recherches sur les antiquités romaines. Outre un *Eloge du cardinal Lante*, on a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Des améliorations du territoire Pontin*, Rome, 1800, in-fol.; 2° *De la basilique de St-Paul*, 1815, in-fol.; 3° *De la basilique du Vatican et de ses privilèges*, 1817, in-fol. Tous les écrits de Nicolai sont en italien. Il avait commencé un ouvrage intitulé *Des lieux autrefois habités et aujourd'hui déserts dans la campagne de Rome*; mais la mort l'empêcha de le terminer.

Z.

NICOLAI (CHARLES-LOUIS), romancier allemand, né vers 1760 dans les environs de Berlin, mort vers 1830 dans cette ville. Le genre des romans de Nicolai se ressent de tous les styles et de toutes les nuances. Tantôt frisant Paul de Kock, et tantôt Eugène Sue, il rappelle une autre fois Walter Scott et enfin le fantastique Hoffmann. Voici les principaux de ses ouvrages : 1° *le Château de Sommerau, ou Histoire d'un étudiant expulsé de l'académie*, arabesques, 1801; 2° *François de Verden*, 1802; 3° *Edouard de Kroneck*, contre-partie du roman précédent, 1803, 3 vol.; 4° *le Repas d'huîtres, ou l'Amour dans la cave et sur le préau de danse*; 5° *la Nuit de noces sans fiancée*; 6° *Contes drôlatiques et fantastiques*, 2 vol. (On y remarque surtout les *Fragments du journal d'un aubergiste*.) 7° *Le Fiacre de louage*, roman comique, 2 vol.; 8° *Rolly, ou la Fille nègre*, 2 vol.; 9° *Histoires effroyables*; 10° *la Caverne des bandits de Carastro*, 1818; 11° *le Tombeau du Vésuve*, 1818; 12° *Robert von der Osten*, épisode des dernières guerres contre la France, 2 vol., 1817. Dans quelques-uns de ses derniers écrits, Nicolai a voulu donner une école de morale pour les femmes. Ce sont : 13° *le Château des géants, ou Dignité des femmes allemandes*, tableau historique et romantique de l'antique Allemagne, 2 vol., 1816; 14° *Tableaux de la vie des femmes*, 1817; 15° *Libre de bon ton pour les femmes de distinction*, 2 vol. 1818.

R—L—N.

NICOLAI (GUSTAVE), librettiste allemand, né en 1796 à Berlin, où il mourut en 1852. Après avoir étudié le droit à Halle et dans sa ville natale, il devint *auditeur* dans la garde du roi de Prusse. S'étant voué par goût à la poésie et à la musique, il publia d'abord diverses chansons, ainsi que les livrets d'un certain nombre d'opéras et d'oratorios, entre autres celui de la *Destruction de Jérusalem*, mise en musique par Loewe. Ensuite il composa lui-même la musique de diverses ballades avec accompagnement de piano, ainsi que quelques pièces instrumentales. Finalement, il s'est fait le blasphémateur de la musique, dont il a bafoué les plus célèbres coryphées dans deux ou trois romans. Ce sont : *les Initiés, ou le Chantre de Fichtenhagen*, Berlin, 1829, in-8°; 2° *édit.*, en 2 volumes, 1836 (contre Mozart); — *Jérémie, compositeur populaire, vision humoristique du 25^e siècle*, *ibid.*, 1830, in-8°; — *Arabesques pour les amateurs de musique*, Leipsick, 1835, in-8°, etc. R—L—N.

NICOLAI (OTHON), musicien allemand, né en 1809 ou plutôt en 1811 à Königsberg, mort à Berlin le 11 mai 1849. Après avoir étudié la musique sous la direction de Bernard Klein, à Berlin, il se mit à composer lui-même dès 1833. Il resta pendant trois ans, jusqu'en 1836, attaché à la chapelle papale sous Baïni; puis il devint en 1837 second maître de chapelle à l'Opéra impérial de Vienne. A la suite de deux ans de congé, il y revint en 1842 comme premier maître de chapelle, place qu'il conserva jusqu'en 1848.

Il passa enfin dans la même qualité à Berlin, où il mourut l'année suivante. Il a composé : 1° un concerto pour Gustave Nauenbourg ; 2° *Te Deum*, exécuté à Berlin en 1833 ; 3° fantaisies et variations pour piano et orchestre, sur un thème de la *Norma* ; 4° variations sur un thème de la *Somnambule* pour voix de soprano, cor et piano ; 5° *Adieux à Liszt*, étude ; 6° *Il Duolo d'Amore*, romance à une voix, piano et violon ; 7° *Recueil de chants allemands*, à quatre voix d'hommes ; — les mêmes à une voix, avec piano et violon ; — 8° *Enrico secondo*, grand opéra, 1839, écrit pour le théâtre italien de Trieste ; 9° *Il Templiere*, opéra, pour le théâtre de Turin, 1840 ; 10° *Odoardo et Gildippe*, opéra, pour celui de Gênes, 1841 ; 11° *Il Proscritto*, opéra, écrit, en 1842, pour la Scala de Milan, a été refondu pour la scène allemande, avec la coopération de Staudigl, à Vienne, en 1848. Son dernier grand opéra enfin, dans lequel il quitta le style italien de Bellini et Donizetti pour le style allemand, est intitulé 12° *les Femmes joyeuses de Windsor*, Berlin, 1849, texte de Mosenthal. Nicolas mourut au théâtre, où il assistait à la représentation de cette pièce.

R—L—N.

NICOLAS 1^{er}, élu pape le 24 avril 858, successeur de Benoît III, était Romain de naissance et fils de Théodore. Le pape Sergius avait pris soin de l'élever, et l'avait fait sous-diacre : Léon IV l'avait promu au diaconat ; et Benoît le prit tellement en affection, qu'il lui donna part au gouvernement de l'Eglise et le tint continuellement près de lui. A sa mort, Nicolas l'avait enseveli de ses propres mains et porté à sa sépulture avec les autres diacres. L'empereur d'Occident, Louis, qui venait de sortir de Rome, y revint en apprenant la mort de Benoît, et fut témoin de l'élection. Les suffrages unanimes du clergé et du peuple se réunirent après quelques heures seulement de conférences en faveur du diacre Nicolas, qui se tenait caché dans l'église de St-Pierre. Il fallut user de force pour l'en tirer et vaincre sa résistance. On le mena au palais de Latran : de là il fut reconduit à St-Pierre, consacré et intronisé en présence de l'empereur ; et il dit la messe sur le corps du saint apôtre. Cette inauguration fut célébrée avec une allégresse universelle : deux jours après il mangea avec l'empereur, qui bientôt sortit de Rome, et reçut la visite du pape au lieu où il s'était retiré, nommé Quinton. Le prince alla au-devant du saint-père, mit pied à terre pour prendre la bride de son cheval pendant quelques pas, et lui fit le même honneur en le reconduisant. L'Orient attira bientôt son attention. L'empereur Michel III adressa une ambassade solennelle au pape, pour le prier de faire cesser le schisme qui venait d'éclater au sujet de la déposition du patriarche saint Ignace, auquel on avait substitué Photius. Nicolas envoya des légats à Constantinople pour éclaircir cette affaire ; et le résultat des informa-

tions fut que la doctrine de Photius n'était point hétérodoxe, mais que la déposition d'Ignace était irrégulière, et que par conséquent celui-ci devait être rétabli dans le siège dont il avait été injustement chassé. Photius ne s'empessa pas d'obéir à cette décision ; il était appuyé par le crédit de Bardas, frère de l'impératrice ; en outre, un concile, tenu à Constantinople et composé de trois cent dix-huit évêques, prit une nouvelle décision, favorable à Photius. Les légats du pape eurent la faiblesse d'y adhérer et furent désavoués. Nicolas assembla toute l'Eglise romaine, déclara qu'il n'avait jamais participé à la déposition d'Ignace ni à la promotion de Photius, et cassa tous les actes du concile de Constantinople. Photius ne tint compte de tous ces actes de la cour de Rome ; il continua de garder le patriarcat, tout laïque qu'il était ; se maintint dans les bonnes grâces de l'empereur, dont il partageait les débauches, et ne cessa de persécuter St-Ignace. Enfin sa haine contre le pape éclata à l'occasion de la conversion de Bogoris, roi des Bulgares, et de son peuple (*voy. Methodius*), événement qui comblait de joie l'Eglise romaine. Le monarque nouvellement converti avait eu recours au pape pour le consulter sur divers points de dogme et de discipline qui devaient régler sa conduite dans la foi qu'il venait d'embrasser. Les questions qu'il avait adressées au chef de l'Eglise catholique inspirèrent de la jalousie à Photius, qui trouva dans la faveur de son maître tout ce qu'il fallait pour servir ses vengeances. Les légats du pape, qui rapportaient en Thrace la décision du saint-siège, coururent risque de la vie. Photius fit assembler à Constantinople un synode, où le pape fut jugé et déposé. Il sollicita même l'empereur Louis en Occident d'adhérer à ce jugement, en lui promettant de joindre l'empire d'Orient à sa couronne. Mais la mort de Michel rompit toutes ces mesures. Basile le Macédonien, qui lui succéda, rétablit St-Ignace sur le siège de Constantinople. L'affaire du divorce de Lothaire commença sous le pontificat de Nicolas 1^{er} (863). Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit à ce sujet dans les articles d'ADRIEN II, de GONTHIER et de LOTHAIRE. Nous remarquerons seulement avec Fleury la lettre que le pape écrivit en cette occasion à l'évêque de Metz, Adventius, et dans laquelle il semble autoriser les évêques à désobéir aux princes qu'ils ne croient pas légitimes (*Histoire ecclésiastique*, t. 11, p. 76). Nicolas employa aussi tous ses soins pour conserver sa juridiction suprême sur les évêques. Les habitants de Ravenne s'étaient plaints des exactions de leur archevêque Jean. Le pape assembla un concile à Rome, où l'accusé fut condamné par contumace et déposé de son siège ; celui-ci porta ses plaintes à l'empereur, lequel lui conseilla de se soumettre au pape, qui lui pardonna. Rothade, évêque de Soissons, avait été excommunié par Hincmar, archevêque de Reims, sur le métropolitain, dans un

concile national tenu à St-Crespin, pour avoir destitué un curé surpris en flagrant délit avec une femme. Cette excommunication avait été prononcée dans un synode provincial, composé de trente-trois évêques. Rothade appela à Rome de la sentence d'Hincmar. Le pape accueillit sa demande et le fit réintégrer dans tous ses honneurs par la décision d'un concile solennel, où il avait appelé tous les évêques des Gaules, de la Germanie et de la Belgique. Dans cette affaire, les archevêques de France disputaient au saint-siège le droit de les juger définitivement. Le pape invoquait l'autorité des décrétales et les opinions de St-Léon, de St-Grégoire et de St-Gelase. Fleury rejette l'autorité des décrétales, sur ce qu'il en a été reconnu de fausses dans le recueil d'Isidore Mercator. Les avis et les exemples des saints papes, invoqués par Nicolas, sont plus difficiles à combattre. Cette question est une des plus délicates à traiter, surtout lorsque l'on craint de mettre en doute le droit naturel, qui exige deux degrés de juridiction dans toutes les affaires, ou lorsqu'on veut conserver les liens d'une parfaite unité. Au reste, le pape Nicolas a exposé sa doctrine dans un écrit émané de lui (*Collection des conciles*, t. 8) et d'où il résulte que « les canons » ont voulu que de toutes les parties du monde « on appellât à l'autorité du saint-siège, dont il n'est » point permis d'appeler ». Il mourut le 13 novembre 867, après neuf ans sept mois et vingt jours de pontificat. Les historiens qui ont le plus blâmé son intervention dans le divorce de Lothaire, sans considérer les opinions, les usages du temps et peut-être l'impossibilité de faire autrement, ont loué ses vertus, ses lumières, sa bienfaisance et la fermeté de sa conduite. Son nom a été mis dans le martyrologe romain par Urbain VIII. Ses lettres, au nombre de cent, imprimées à Rome en 1542, in-fol., se trouvent aussi dans la *Collection des conciles*, et ses réponses à la consultation du roi des Bulgares ont été publiées par Turrianus, à la suite des Constitutions apostoliques de St-Clément, Anvers, Plantin, 1578, in-fol. Son Épître aux évêques de Germanie, mise au jour par dom Martène (*Vet. monum.*, t. 1), fait voir que la pénitence publique était encore en usage pour certains crimes au 9^e siècle. Il eut pour successeur Adrien II. D—s.

NICOLAS II (GÉRARD), évêque de Florence, pape sous le nom de, né au château de Chevron, en Savoie, qui faisait alors partie du royaume de Bourgogne, fut élu à Sienne le 28 décembre 1058. Après la mort d'Etienne IX, une faction tumultueuse, dirigée par les oligarques de Rome, avait fait nommer un intrus, dont nous avons déjà parlé à l'article BENOÎT X. Le cardinal Hildebrand, qui revenait sur ces entrefaites de son ambassade en Allemagne, fit bientôt changer la face des affaires. Il apprit avec indignation ce qui s'était passé en son absence, se consulta à Florence avec le vertueux Pierre Damien, écrivit

XXX.

aux personnes les mieux intentionnées à Rome, fit nommer Nicolas à Sienne, assembla un concile à Sutri, sous la protection de Godefroi, duc de Lorraine et de Toscane, et installa sur-le-champ son protégé sur le siège de St-Pierre, le 8 ou 18 janvier 1059; c'est le premier pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Le repentir et la retraite de l'intrus ayant tout aplani, Nicolas put sans obstacle faire l'usage légitime de son autorité. Il ordonna prêtre et cardinal le fameux abbé Didier, et lui confia la réforme des monastères d'Italie. Il assembla dans Rome un concile, où l'on régla de nouveau toutes les formalités qui devaient être observées pour l'élection des papes; elle devait être faite d'abord par les cardinaux, consentie par le reste du clergé et par le peuple, enfin approuvée par l'empereur. On prévoyait le cas où des factions empêcheraient une nomination paisible à Rome; il fut statué que le pape nommé partout ailleurs dans les formes régulières serait le chef légitime. Nicolas fit un voyage dans la Pouille, où les Normands l'avaient appelé pour les réconcilier avec l'Eglise. Ils lui remirent les terres dépendantes du domaine temporel de l'Eglise, dont ils s'étaient emparés. Le pape les continua dans la possession de la Pouille et de la Calabre, à la réserve de Bénévent et à la charge d'une redevance annuelle. Telle fut l'origine du royaume de Naples. Les Normands, par reconnaissance, reconduisirent le pape à Rome; et chemin faisant, ils mirent à la raison les petits seigneurs qui avaient usurpé les terres de l'Eglise et la tyrannisaient depuis longtemps. En 1039, Nicolas envoya en France deux légats pour assister au sacre de Philippe I^{er}, fils de Henri, et âgé alors de sept ans. Ce pape, qui avait toujours conservé l'évêché de Florence, mourut dans cette ville le 22 juillet 1061, après deux ans et environ sept mois de pontificat. On a conservé quatre lettres de lui, dans la *Collection des conciles*, dans Ughelli (*Italia sacra*), dans les *Miscellanea* de Baluze et dans le *Marca hispanica*. Son décret sur l'élection des papes se trouve dans le tome 2 du *Corp. hist. med. ævi*, par Eckhart. Sa *Vie*, écrite par le cardinal Nicolas d'Aragon, a été insérée par Muratori dans ses *Scriptores rerum italic.*, t. 3, part. 1. Voy. aussi l'*Hist. littér. de la France*, t. 7. D—s.

NICOLAS III (JEAN-GAETAN ORSINI, pape sous le nom de) était cardinal-diacre lorsqu'il fut élu à Viterbe le 25 novembre 1277. Il succédait à Jean XXI. Il était bien fait de sa personne et si modeste qu'on l'appelait le *Composé*. Dans son enfance, il avait été présenté à St-François, qui lui avait prédit sa grandeur future. On louait la sagesse de ses réponses et la prudence de sa conduite. Nicolas III se montra fort attaché aux intérêts temporels du saint-siège, dans ses relations avec l'empereur Rodolphe et le roi de Sicile Charles d'Anjou. Il se fit rendre par le premier Bologne, Imola, Faenza et plusieurs autres villes

57

de l'Etat ecclésiastique. A l'égard de Charles, le pape l'obligea par un traité particulier de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane, ainsi qu'au titre de patrice de Rome. Un historien florentin, Malaspina, attribue ces dernières concessions au ressentiment que le pape avait conçu contre le roi de Sicile, qui avait, dit-on, refusé de donner une de ses nièces au neveu de Nicolas. « Bien qu'il ait la chaussure rouge, avait répondu le roi, sa famille n'est pas digne de se mêler avec la nôtre et son état n'est pas héréditaire. » A cette époque, les affaires de la croisade étaient dans une situation déplorable. Le roi d'Angleterre demanda au pape la levée d'une décime sur le clergé, en prétextant le dessein de se croiser. Le pape la lui accorda sous cette condition, qui n'eut pas lieu. Nicolas voulut accommoder les différends entre le roi de France, Philippe le Hardi, et le roi de Castille. La ville de Toulouse fut indiquée pour le lieu des conférences, qui furent sans effet. Le pape ne réussit pas davantage dans ses communications avec l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, qui désira vainement la réunion des deux Eglises, et contre lequel on se révolta. Nicolas III mourut le 22 août 1280, après un pontificat de deux ans et neuf mois. On l'a taxé d'avoir trop aimé ses parents et de les avoir enrichis par des voies peu délicates. Il avait fait rebâtir l'église de St-Pierre presque en entier et y avait joint un palais magnifique pour loger tous ses officiers. Il voulait partager l'empire en quatre royaumes, celui de l'Allemagne, celui de Vienne en Dauphiné, celui de Lombardie et celui de Toscane. Il eut pour successeur Martin IV. D—s.

NICOLAS IV (JÉRÔME D'ASCOLI, pape sous le nom DE) fut élu tout d'une voix et au premier scrutin le 15 février 1288. Il succédait à Honorius IV. Sa nomination fut retardée d'environ huit mois, parce qu'une épidémie frappa les cardinaux assemblés au conclave. Il en mourut six ou sept. Tous se dispersèrent. Jérôme d'Ascoli, l'un deux, évêque de Palestrine, fut épargné ; et le choix étant tombé sur sa personne, on eut beaucoup de peine à vaincre ses refus. Il était frère mineur, avait été général de son ordre, dont il fut le premier élevé à la papauté. Son penchant particulier était de favoriser le parti Gibelin, ennemi des papes. A Rome, il éleva la famille Colonne ; mais il abaissa les Guelfes et le roi Charles. Cependant ses premiers soins s'étant tournés vers le royaume de Sicile, il exigea d'Alphonse qu'il mettrait en liberté son prisonnier ; ce qui n'eut lieu qu'au mois de novembre suivant, aux termes du traité conclu l'année précédente. Nicolas IV ne tarda pas non plus à combler de bienfaits les religieux de son ordre. Il augmenta leurs privilèges, les soumit directement au saint-siège, en les exemptant de l'ordinaire ; déclara les immeubles qu'ils possédaient propriété de St-Pierre, et les mit à la tête de l'inquisition dans le comtat Venaissin. L'université de

Montpellier dut sa création à Nicolas IV. C'était l'opinion universelle du temps de placer l'instruction tout entière sous la dépendance du chef de la religion. Nicolas IV envoya des missionnaires jusque dans la Chine (*voy.* MONTECORVINO) et montra beaucoup de zèle pour ranimer l'esprit des croisades. Il fit à ce sujet de vives instances auprès du roi de France, Philippe le Bel. Ce prince s'y refusa, d'après le mauvais état des affaires de la terre sainte, que la prise de St-Jean d'Acre venait de ruiner sans ressource. Le pape fit d'inutiles efforts auprès des autres souverains. Il mourut le 4 avril 1292, après quatre ans et un mois de pontificat. Sa *Vie*, par Jérôme Rubeo, a été publiée en latin par le P. A.-F. Mattéi, Pise, 1761, in-8°. Plusieurs de ses lettres ont été publiées par Bzovius et Wading. Il eut pour successeur Célestin V. D—s.

NICOLAS V (THOMAS PARENTUCELLI OU DE SARZANE, pape, sous le nom DE), fut élu le 6 mars 1447, après la mort d'Eugène IV, auquel il succédait. L'historien des conciles dit qu'il était d'une naissance illustre, et Platine fait un grand éloge de sa science, de sa douceur et de sa libéralité. Nicolas V avait le projet de pacifier l'Italie, afin de réunir ensuite tous les princes chrétiens contre les Turcs, dont les succès toujours croissants alarmaient l'Europe entière. Il eut le bonheur, par l'entremise du roi de France, Charles VII, d'obtenir l'abdication de l'antipape Félix et de finir ainsi le schisme qui désolait l'Eglise depuis plusieurs années (*voy.* AMÉDÉE VIII, duc de SAVOIE, EUGÈNE IV et FÉLIX III, antipapes). Nicolas V envoya un légat en Allemagne pour publier des indulgences, solliciter des secours pécuniaires et former une ligue contre les Turcs. Les aumônes furent abondantes ; mais on répandit le bruit que le pape employait l'argent à faire la guerre aux Milanais et au roi de Naples ; la charité se refroidit. D'un autre côté le pape faisait les instances les plus vives auprès des Grecs pour les déterminer à recevoir les décrets du concile de Florence (*voy.* EUGÈNE IV). Il leur prophétisait, suivant les termes de la parabole évangélique, que si le figuier qu'on avait cultivé ne portait pas de fruit dans l'espace de trois ans, l'arbre serait coupé jusqu'à la racine et la nation grecque ruinée. En effet cette prédiction, faite en 1451, s'accomplit trois ans après, par la prise de Constantinople, quoique le pape eût envoyé au secours de cette capitale une flotte de dix galères armées à ses dépens ; mais ce renfort arriva trop tard. Nicolas V ne réussit pas mieux à ménager un accommodement entre Charles VII et le roi d'Angleterre. Il couronna l'empereur Frédéric à Rome, où cette cérémonie se fit avec la plus grande magnificence. En 1453, on découvrit une conspiration formée contre la vie du pape par un certain Etienne Porcaro, qui fut pris et pendu. Nicolas V mourut le 24 mars 1455, après avoir gouverné l'Eglise pendant huit ans

et dix-neuf jours. Il avait embelli Rome d'édifices magnifiques, recueilli les manuscrits les plus précieux, grecs et latins, pour enrichir la bibliothèque du Vatican, dont on peut le regarder comme le fondateur, et donné aux églises des vases d'or et d'argent et des ornements du plus grand prix. Il mariait de ses épargnes de pauvres filles. Platine convient qu'il était sujet à des mouvements de colère, bientôt corrigés par une piété qui lui rendait toute la bonté de son caractère. Des lettres d'indulgences qu'il accorda au royaume de Cypré, peu de temps avant sa mort, forment le plus ancien monument connu de l'art typographique portant une date d'année (V. le *Manuel du libraire*, 3^e édit., t. 2, p. 559). La *Vie* de Nicolas V, écrite par Giannozzo Manetti, a été publiée par Muratori; et le prélat Giorgi en a donné une autre en 1742 (*voy.* Giorgi). Il eut pour successeur Calixte III.

D—s.

NICOLAS V, antipape. *Voyez* CORBIÈRE (PIERRE DE).

NICOLAS, roi de Danemarck, septième fils de Suenon II, fut le cinquième qui monta sur le trône. Il succéda en 1104 à son frère Eric I^{er}, mort dix-huit mois auparavant dans l'île de Cypré; celui-ci laissait des fils; mais Harald, l'aîné, s'était rendu si odieux, que les états offrirent la couronne à leurs oncles; et Suenon, qui précédait Nicolas, étant mort avant que l'élection fût consommée, ce dernier devint roi. Il gagna d'abord l'affection de ses sujets par sa douceur et par son zèle pour la religion, et repoussa les Slaves, qui infestaient ses frontières; mais plus tard, incapable d'arrêter leur progrès, il ne put les vaincre en 1115 que par le bras de son neveu Canut, qui devint ensuite roi des Slaves (*voy.* CANUT). Nicolas s'étant abandonné à l'indolence, Harald se mit à ravager les côtes du royaume; Eric, au contraire, frère d'Harald, s'efforçait de maintenir la paix. Le roi laissait à Canut le soin de terminer ces sanglants débats. Une telle conduite le rendait méprisable aux yeux de ses sujets et leur fit chérir Canut. Nicolas, outré de jalousie, résolut la perte de Canut, qui fut tué d'un coup de sabre par Magnus, fils de Nicolas, le 7 janvier 1131. Les frères et les amis de Canut, revenus de leur consternation, soulevèrent le peuple contre le roi et son fils; une assemblée des états les déclara parjures et indignes du trône. Eric, frère de Canut, fut élu pour remplacer Nicolas. Harald, courroucé, prit parti pour Magnus et son père. La guerre se fit avec acharnement. Nicolas, voyant que l'empereur Lothaire, qu'il avait déjà apaisé une fois par le sacrifice d'une grosse somme d'argent, marchait de nouveau contre le Danemarck, offrit de se rendre son vassal. Cet acte de bassesse lui enleva beaucoup de partisans. Son fils perdit la vie le 4 juin 1134, dans une bataille livrée à Fodvick, en Scanie. Après ce désastre, le roi se retira en Jutland et proclama Harald son succes-

seur. Ce choix, peu agréable aux Danois, les irrita davantage. Nicolas étant allé à Slesvig, où le nom de Canut était surtout en grande vénération, y fut assassiné le 25 juin 1134. E—s.

NICOLAS I^{er} (PAULOWITCH), empereur et autocrate de toutes les Russies, naquit au château impérial de Tsarskoé-Sélo, près de St-Petersbourg, le 25 juin (7 juillet, suivant le calendrier russe) 1796. Il était le troisième fils et onzième enfant de l'empereur Paul I^{er} et de l'impératrice Marie-Féodorovna, née princesse de Wurtemberg. Ses deux frères aînés, Alexandre et Constantin, avaient donc, le premier dix-huit ans, le second dix-sept, de plus que lui. Au moment de sa naissance, son illustre aïeule, l'impératrice Catherine II, écrivait à un ami : « Je suis devenue grand-mère « d'un troisième fils qui, par la force extraordi- « naire dont il est doué, me semble destiné à « régner, quoiqu'il ait deux frères aînés. » Il fut élevé sous les yeux et la direction de son auguste mère, qui lui donna bientôt un quatrième frère, le grand-duc Michel, né le 28 janvier 1798. Ils étaient à peu près du même âge, et ils partagèrent l'un et l'autre la même éducation depuis leur enfance. Ils avaient été d'abord confiés à madame Charlotte-Karlova de Posse, veuve d'André Romanovitch de Lieven, qui était aussi gouvernante des grandes-duchesses leurs sœurs. Quand ils furent en âge d'avoir un gouverneur, le général comte Lambsdorf fut chargé de cette mission difficile et délicate. A cette époque, leur frère aîné, Alexandre, venait de monter sur le trône comme successeur de Paul I^{er}. Le nouvel empereur s'était préoccupé de l'éducation à donner aux deux grands-ducs ses frères, qu'il aimait comme s'ils eussent été ses propres enfants; il leur avait choisi pour précepteurs les conseillers d'Etat Storch et Adelung, le comte Mouravieff et le professeur Dupuget, de Lausanne. Avec de pareils précepteurs, on doit s'étonner que l'instruction des jeunes grands-ducs ait été à peu près nulle : « Eh! comment était-il possible « qu'il en fût autrement? » disait l'empereur Nicolas dans ses entretiens avec un de ses plus fidèles serviteurs. « Le principal menin qu'on « avait mis près de nous n'était pas capable de « diriger nos études ni de nous inspirer le goût « des lettres et des sciences; en revanche, il « était toujours grognon et parfois violent; pour « la moindre vétille, il entraînait dans des colères « incroyables; il nous prodiguait mille injures, « qui souvent se terminaient par des bourrades « et des pincements dont j'avais la meilleure « part; Michel, ayant le caractère plus facile et « l'humeur plus enjouée, plaisait davantage à ce « diable d'homme, qui est bien responsable de « la pauvre instruction que nous avons reçue. » Cependant le grand-duc Nicolas fut admirablement servi par sa mémoire, qui lui permit d'apprendre les langues étrangères presque sans effort, et par son intelligence naturelle, qui suppléa

instinctivement aux connaissances acquises qu'il eût puisées dans les livres. Il se plut toutefois à la lecture de l'histoire militaire de son pays, qu'il ne tarda pas à bien connaître ; il prit aussi un vif intérêt à entendre raconter les événements récents de la révolution française, et l'on peut rattacher à ces premières impressions l'horreur que lui inspira toujours la révolte des sujets contre l'autorité légitime du souverain. Il avait étudié les beaux-arts, mais sans les comprendre ni les sentir, quoiqu'il sût dessiner avec esprit et qu'il se piquât d'aimer la peinture ; il s'était de bonne heure passionné pour la musique, et ce fut un goût dominant qu'il conserva toute sa vie ; il composait même des airs militaires qui ne manquaient pas de mérite. Mais sa vocation le portait de préférence vers les exercices qui exigent de la force, de l'agilité et de l'adresse : l'équitation, l'escrime, la chasse et la danse étaient ses récréations favorites ; il s'y livrait avec un ardeur infatigable. Il aimait à monter les chevaux les plus fougueux ; il passait des matinées entières à se perfectionner dans le maniement des armes. Rien de ce qui touchait au métier de la guerre ne lui était indifférent ; il ne perdait pas une occasion d'assister aux revues et de se mêler à des mouvements de troupes. Il voulut se familiariser avec toutes les branches des sciences militaires : il s'adonna exclusivement à l'étude des mathématiques, et il appliqua son talent pour le dessin à l'art de la fortification. Il atteignit cependant sa seizième année sans avoir encore été admis à prendre rang dans les armées russes. Une haute influence politique semblait l'écarter d'une carrière dans laquelle il brûlait de se distinguer au péril de sa vie. Cependant l'empereur Alexandre, qui lui avait depuis son enfance témoigné la tendresse la plus attentive, le comblait tous les jours de nouvelles marques de cette tendresse, qui était celle d'un père plutôt que d'un frère aîné. Le grand-duc Nicolas, ainsi que son jeune frère Michel, n'éprouvait que des sentiments de respect, d'admiration et de reconnaissance pour l'empereur, mais il ne pouvait s'empêcher de penser que l'on prolongeait outre mesure son éducation, surtout lorsque l'invasion menaçante de l'armée française appelait aux armes tous les Russes pour défendre la patrie en danger. Les deux grands-ducs osèrent se plaindre à leur auguste mère Marie-Féodorovna de rester étrangers à une guerre nationale qui s'organisait dans toute l'étendue de la Russie à la lueur de l'incendie de Moscou ; l'impératrice mère répondit à Michel : « Vous êtes trop jeune pour être soldat, et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à « Nicolas, on vous réserve pour d'autres cir-
« stances. » Peu satisfait de cette espèce d'oracle sibyllin, le grand-duc Nicolas écrivit à l'empereur pour le supplier de permettre qu'il fit son devoir de sujet russe en prenant du service dans l'armée : « J'ai honte, disait-il dans cette lettre, de

« me regarder comme un être inutile, qui n'est
« pas même bon à se faire tuer sur un champ
« de bataille. » L'empereur l'envoya chercher, l'accueillit avec encore plus d'affection qu'à l'ordinaire, et s'efforça de le consoler en lui disant que le moment viendrait peut-être bientôt de le placer au premier rang ; puis, il ajouta que compléter son éducation et se rendre digne de la couronne, c'était servir sa patrie comme un césaréwitch devait le faire. Le grand-duc se retira, préoccupé de ces paroles mystérieuses qui retentirent longtemps dans son esprit ; mais, obéissant à la volonté de son frère aîné et de son souverain, il cessa de solliciter l'honneur de s'enrôler sous les drapeaux de la Russie. Ce fut l'empereur Alexandre qui de lui-même invita ses deux jeunes frères à venir le rejoindre au milieu des armées de la coalition, et à l'accompagner dans la campagne de France qui s'ouvrait avec l'année 1814 ; mais il les tint encore à distance de l'action, et il ne leur permit pas de prendre un rôle actif et périlleux dans cette terrible guerre, qui allait se terminer sous les murs de Paris par la capitulation du 31 mars. Cette héroïque campagne de France, dans laquelle l'empereur Napoléon fut plus grand au milieu de ses désastres qu'il ne l'avait été dans ses triomphes aux jours de sa fortune, laissa un profond souvenir dans l'âme émue du grand-duc Nicolas, qui avait pu se rendre compte des prodigieux efforts du plus grand capitaine des temps modernes, tenant tête avec une poignée d'hommes à l'Europe coalisée. L'empereur Alexandre entra dans Paris, ayant à ses côtés les grands-ducs Nicolas et Michel. Le séjour de ces deux princes dans la capitale de la France faisait encore, pour ainsi dire, partie de leur éducation : Aucun événement personnel ne signala donc le peu de jours qu'ils passèrent à Paris. De retour à St-Petersbourg, ils y restèrent près de l'impératrice mère jusqu'à ce que l'Europe, rassurée par l'éloignement de Napoléon, prisonnier de l'Angleterre à Ste-Hélène, eut enfin déposé les armes de la coalition. Alexandre I^{er}, qui se trouvait absorbé alors par les combinaisons politiques qu'il songeait à rattacher au traité de la sainte alliance, offert à tous les souverains comme une garantie mutuelle de paix et de sécurité internationales, autorisa le voyage que ses deux jeunes frères entreprirent de faire ensemble pour compléter leur éducation d'homme en parcourant divers Etats de l'Europe dans le cours de l'année 1816. Nicolas avait près de vingt ans ; Michel, plus de dix-huit. Ils commencèrent par visiter l'Allemagne, et ils s'arrêtèrent quelque temps à la cour de Prusse, où le grand-duc Nicolas ne vit pas la belle et gracieuse princesse Charlotte sans éprouver le désir de prolonger son séjour, et ensuite de revenir à Berlin le plus tôt qu'il le pourrait. Ils ne savaient pas l'un et l'autre que des pourparlers relatifs à leur union avaient déjà eu lieu entre les cours de Prusse et

de Russie ; ils reprirent eux-mêmes ce projet, auquel on donna suite sans qu'ils eussent été consultés, et ils se trouvaient peut-être fiancés par un échange secret de sentiments et de promesses réciproques, quand plus tard le mariage fut décidé par leurs familles. Les grands-ducs ne pouvaient rester plus longtemps en Prusse, quoique Nicolas eût imaginé de recommencer son éducation militaire, pour ainsi dire, en se mettant à l'école du soldat dans la 1^{re} compagnie d'élite du 1^{er} régiment de la garde à pied, que le général Moellendorf commandait alors en qualité de capitaine. Il voulut étudier le service de l'infanterie prussienne dans ses détails les plus minutieux. Mais ce n'était pas là le but de son voyage, et il dut partir avec son frère pour Paris, où il n'eut pas le temps de s'ennuyer pendant quelques semaines. Il avait été accueilli avec empressement à la cour de Louis XVIII ; il fut attiré au château de Neuilly par le duc d'Orléans, qui le garda une journée entière. Cette journée-là eut une influence décisive sur l'avenir du jeune prince, qui se trouva vivement impressionné par le spectacle du bonheur domestique qu'il avait sous les yeux. Louis-Philippe d'Orléans, qui vivait bourgeoisement, entouré de sa femme, de ses enfants et de quelques amis, lui paraissait alors le type de l'honnête homme et du sage ; cette vie de famille, simple, calme et heureuse, dont il avait pu apprécier les charmes, lui semblait bien préférable à l'existence ordinaire des cours. Il se promit de l'avoir aussi en partage, et il demanda au duc d'Orléans la permission de revenir prendre ses conseils et son exemple pour l'arrangement de la vie intérieure qu'il avait choisie en reportant sa pensée vers la princesse Charlotte de Prusse. Il quitta la France enchanté surtout de la connaissance intime qu'il avait faite du duc d'Orléans. Il s'était aussi rencontré avec Chateaubriand, qui lui laissa un souvenir de vive sympathie. En Angleterre, il continua son voyage d'enquête et d'examen avec la même impatience de s'éclairer et de s'instruire. Il eut occasion de voir Walter Scott, dont la célébrité littéraire s'enveloppait encore du voile de l'anonyme ; l'illustre écrivain devina, dans la réserve silencieuse du jeune prince, dans son regard et dans l'expression de sa noble physionomie, le génie qui devait un jour présider aux destinées de la Russie ; il lui adressa des vers anglais dans lesquels il lui promettait la couronne impériale. « Les poètes, par « bonheur, ne sont pas des oracles, » dit le grand-duc Nicolas à un général russe qui l'accompagnait ; « je n'ai donc pas à m'affliger d'une « prophétie qui ne se réalisera jamais. » Le prince n'avait pas l'idée que la Providence put lui réserver un autre avenir que celui de grand-duc de Russie, et, comme il était tout à fait exempt d'ambition, il regardait le pouvoir souverain comme un fardeau pesant qu'il n'aurait pas à supporter. Il retourna à Saint-Pétersbourg sans

manquer à la promesse qu'il avait faite à la princesse Charlotte : il passa par Berlin, mais s'il ne s'y arrêta pas aussi longtemps que la première fois, il s'attacha davantage à cette charmante princesse, qui l'avait déjà captivé par toutes les séductions de la beauté, de la grâce, de l'esprit et du cœur. On assure qu'ils échangèrent ensemble l'anneau des fiançailles, à la manière allemande, avant que leur union eût été fixée par le consentement des deux familles impériale et royale. Cette union ne rencontra pas de difficultés sérieuses, mais elle fut ajournée jusqu'au milieu de l'année suivante. Enfin la princesse de Prusse, Frédérique-Louise-Charlotte-Wilhelmine, fille aînée du roi Frédéric-Guillaume III, après avoir, selon l'usage traditionnel de la Russie, embrassé la religion grecque, reçut à cette occasion le nom d'Alexandra-Féodorovna et devint l'épouse du grand-duc Nicolas (1^{er} juillet 1817). Les vœux du grand-duc étaient remplis : il pouvait, avec une femme adorée, se créer le bonheur domestique qu'il avait envié chez le duc d'Orléans et qu'il préférait à tous les prestiges de la grandeur. Au reste, il était alors complètement étranger à l'action du gouvernement de son frère, et il n'avait pas même obtenu un grade dans l'armée russe, quoiqu'il continuât à manifester son goût pour les exercices militaires et à étudier avec amour l'art de la guerre. Ce fut à la suite de son mariage que l'empereur Alexandre le nomma chef de bataillon des sapeurs de la garde, et le mit à la tête de l'administration du corps de génie en qualité de général inspecteur. Le grand-duc Nicolas se réjouit de pouvoir, en remplissant ces nouvelles fonctions, témoigner de son respect pour la discipline et de son zèle pour le service. Mais sa vie se concentrait, pour ainsi dire, dans l'intérieur de son ménage, et, heureux époux, il attendait avec impatience le moment où il serait aussi heureux père. A la naissance de son fils aîné, Alexandre (17 avril 1818), aujourd'hui empereur de Russie, il fonda une chapelle, sous l'invocation de St-Alexandre-Newsky, dans l'église de la Nouvelle-Jérusalem à Moscou : « C'est, écrivit-il « au métropolitain de Moscou, l'humble offrande « d'un heureux père qui remet à la garde du « Tout-Puissant son bien le plus précieux, la vie « de sa femme et de son enfant... Puissent de « ferventes prières pour la mère et pour le fils « s'élever au ciel, du pied de cet autel fondé par « la reconnaissance d'un père ! Puisse le Tout- « Puissant prolonger leurs jours pour leur propre « bonheur, pour le service du monarque, pour « l'honneur et pour la prospérité de la patrie ! » L'empereur Alexandre, qui n'avait pas d'enfants et qui n'espérait plus en avoir de sa femme Elisabeth-Alexiëwna, vit avec joie que l'union de son jeune frère n'était pas stérile comme la sienne et comme celle de son frère cadet, le grand-duc Constantin ; dès lors il montra encore plus d'affection pour le grand-duc Nicolas, et il

se rapprocha de lui d'une manière d'autant plus sensible, que la différence d'âge mettait entre eux une espèce de barrière que l'étiquette impériale n'avait fait qu'exhausser. On remarqua un peu plus d'épanchement dans les rapports de l'empereur avec le grand-duc, et l'on eût dit que leurs liens de fraternité s'étaient resserrés davantage depuis que la naissance d'un fils donnait un nouveau gage de durée héréditaire au trône impérial de Russie et à l'auguste nom de la famille Romanoff. L'année suivante (6 août 1819), Alexandra-Féodorovna eut une fille, qui est maintenant la grande-duchesse Marie. « Que me demanderiez-vous, » dit l'empereur à son frère, qu'il était allé voir et qu'il avait trouvé joyeux et rayonnant près du berceau de sa fille, « que me demanderiez-vous si Dieu m'accordait le pouvoir d'accomplir tous vos souhaits ? » Le grand-duc prit la main de sa femme, et, désignant du geste ses deux enfants endormis : « Sire, répondit-il avec émotion, je vous demanderais de me laisser toujours tel que je suis. » Dans l'automne de 1818, Alexandre 1^{er} lui avait confié le commandement de la 2^e brigade de la garde, et le grand-duc Nicolas s'était appliqué à remplir tous les devoirs de ce commandement dans leurs plus minutieux détails. Chaque matin il se rendait, ainsi que les autres généraux, dans les salons du palais d'hiver, et il attendait, durant une heure ou deux, au milieu d'une nombreuse foule de grands officiers et de hauts dignitaires, que l'empereur le fit appeler. Ces heures d'attente ne furent pas complètement perdues pour lui, car elles lui servirent à étudier le cœur humain : il parlait peu, mais il écoutait, il observait beaucoup. Il paraissait le moins possible à la cour, et il ne sortait qu'avec une répugnance invincible de la vie privée si douce, si calme, si uniforme, qu'il s'était faite dans son palais d'Anitchkoff à St-Petersbourg. Il y vivait avec sa femme et ses enfants, tout à fait en dehors des affaires et du monde politiques ; il était absorbé exclusivement par les joies intimes de la famille. Ses occupations et ses amusements étaient ceux d'un simple particulier : il dessinait, il faisait de la musique, et quelquefois il ne dédaignait pas de jouer lui-même un rôle dans des pièces françaises, qu'on représentait sur le théâtre qu'il avait fait construire dans son palais décoré avec autant de goût que d'élégance, car il eut toujours une prédilection marquée pour le théâtre et surtout pour le théâtre français. Il s'était formé un petit cercle d'hommes distingués qui composaient sa société habituelle, et il y attirait volontiers les savants et les artistes étrangers qui se trouvaient à St-Petersbourg. Ce fut vers cette époque qu'un homme de grand mérite, le prince Koslovsky, ayant eu l'occasion de voir le grand-duc, traça de ce prince un portrait physique et moral, qui n'était pas fait en vue de la publicité et qui, par conséquent, est d'autant plus vrai et plus expres-

sif : « Le grand-duc Nicolas, » dit le prince Koslovsky dans un journal inédit qui se trouve entre les mains de la grande-duchesse de Mecklembourg-Schwerin, « a reçu de la nature un des plus beaux dons qu'elle puisse accorder à ceux que le sort a élevés au-dessus des autres : il possède le plus bel extérieur que j'aie jamais vu de ma vie. L'expression ordinaire de sa physionomie a quelque chose de sévère et de misanthropique ; son sourire est un sourire de complaisance, mais qui n'est point l'effet d'une disposition gaie ou communicative. L'habitude de réprimer cette disposition s'est tellement unie à son caractère, qu'on ne peut y remarquer rien de forcé, rien de contraint ou d'étudié ; toutes ses paroles et tous ses mouvements sont aussi mesurés que s'ils étaient réglés comme un papier de musique. Il parle avec vivacité, mais avec une simplicité égale à la dignité.... Le grand-duc ne s'occupe pas seulement des détails du militaire, mais on l'enviseage aussi comme un excellent ingénieur, et, par conséquent, comme un parfait mathématicien. Il lit beaucoup, et toutes les personnes qui l'entourent m'ont assuré qu'il possède au plus haut degré cette puissance d'attention qui, d'après la célèbre définition de Montesquieu, n'est pas autre chose que le génie. Le grand-duc s'est contenté jusqu'à présent d'être général, mais tout indique qu'il ne lui serait pas difficile d'être homme d'Etat. Si ce prince terminait sa vie sans avoir fait de grandes choses, il aurait manqué sa vocation, car évidemment la nature l'a destiné à quelque chose de grand. » A ce portrait, que sa date rend plus curieux encore, le prince Koslovsky n'avait pas oublié de joindre le gracieux portrait de la grande-duchesse, qui était alors et qui fut toujours intimement mêlée à toutes les circonstances de la vie de son auguste époux. « Le grand-duc aime sa femme, » dit-il dans le même journal inédit, et montre cette affection comme il a coutume de faire en toutes choses, c'est-à-dire de la manière la plus franche et la plus noble. La grande-duchesse a une taille majestueuse, un air imposant, des traits agréables et harmonieux. Quand elle s'anime, la froideur de son regard scrutateur disparaît, et elle redevient entièrement la fille de la reine Louise de Prusse et la sœur de la grande-duchesse Alexandrine de Mecklembourg. Alors la princesse s'efface quelque peu, mais la femme apparaît d'autant plus ravissante sous ses traits vraiment angéliques... » Le grand-duc Nicolas, tout en conservant l'espoir de rester dans sa position de prince impérial et de ne rien changer à son genre de vie, qui lui assurait le bonheur, ne pouvait ignorer cependant qu'il était menacé de devenir empereur un jour ou l'autre. Alexandre 1^{er} dès sa jeunesse avait accepté le pouvoir suprême comme un joug temporaire qu'il s'était promis de ne pas subir

toujours ; de là cette idée d'abdication qui le poursuivait sans cesse et dont il laissait percer le secret. Un jour, pendant l'été de 1819, après une revue des régiments de la garde campés à Tsarskoé-Sélo et commandés par le grand-duc Nicolas, l'empereur alla dîner chez son frère ; suivant son désir, personne n'avait été admis à leur table, excepté la grande-duchesse. La conversation, qui était tout intime et très-amicale, prit soudain un tour inattendu. Alexandre exprima le regret qu'il éprouvait de n'avoir pas d'enfants, et félicita le grand-duc de s'être consacré de bonne heure à la vie de famille : « Dieu « soit loué ! lui dit-il affectueusement, grâce à « vous, la Russie ne manquera pas d'empereur ! » Le grand-duc et la grande-duchesse échangèrent un regard d'inquiétude. Alors Alexandre I^{er}, qui s'était assombri tout à coup, dit avec tristesse que, pour suffire aux travaux pénibles et incessants dont se compose la tâche d'un souverain, il fallait posséder, outre les forces morales, une force physique qui toute épreuve ; il ajouta qu'il sentait sa santé s'altérer sensiblement, ce qui lui faisait prévoir le moment où il se verrait dans l'impossibilité de remplir comme il l'entendait ses devoirs d'empereur : il était donc fermement déterminé à déposer le sceptre dès qu'il jugerait le temps venu. « J'en ai parlé plusieurs fois à notre « frère Constantin, dit en terminant Alexandre ; « nous sommes presque du même âge et sans « enfants ; d'ailleurs, il a une antipathie invincible pour la couronne et il ne veut pas me « succéder, d'autant plus que nous voyons en « vous une marque signalée de la bénédiction « du ciel qui vous a donné un fils. Vous devez « donc savoir d'avance que vous êtes destiné à « monter sur le trône ? » Ces paroles furent comme un coup de foudre pour les jeunes époux ; les larmes les empêchaient de répondre : « L'événement qui paraît tant vous affliger n'est pas « encore imminent, leur dit l'empereur avec « bonté ; ce ne sera peut-être pas avant une « dizaine d'années... J'ai voulu dès à présent « vous préparer à ce qui vous attend inévitablement dans l'avenir. » Ce fut en vain que le grand-duc objecta respectueusement qu'il ne se serait jamais permis d'aspirer au pouvoir suprême ; qu'il ne se sentait ni la force d'âme ni les qualités nécessaires pour se croire digne d'une si haute destinée, et que ses vœux se bornaient à servir son souverain dans la sphère restreinte de ses devoirs de sujet. L'empereur l'interrompit en lui disant qu'il comprenait son trouble et son émotion ; que, lui-même aussi, il s'était trouvé dans une position semblable lors de son avènement au trône, et qu'il avait été effrayé aussi de la tâche immense qu'il aurait à remplir, car tout était alors à refaire dans l'administration de l'empire, tandis que son successeur n'avait plus qu'à consolider l'ordre de choses établi pendant son règne. M. le baron de Korff, qui nous a con-

servé tous les détails de cette scène mémorable, nous apprend que les deux augustes époux demeurèrent longtemps, suivant les termes mêmes d'un mémoire autographe de l'empereur Nicolas (1), « sous l'impression d'un sentiment analogue à celui qu'éprouverait un homme parcourant une route unie, jonchée de fleurs, « entourée de beaux sites, et qui verrait s'ouvrir « sous ses pas un affreux précipice, sans qu'il eût « la possibilité de reculer en arrière ni de rebrousser chemin ». Depuis, Alexandre I^{er}, dans ses entretiens avec son frère, fit souvent allusion à la confiance qu'il lui avait faite, mais il évitait toujours de s'appesantir sur ce sujet. Le grand-duc, de son côté, se tenait dans la même réserve à cet égard. Peu de temps après (20 mars 1820), le divorce du grand-duc Constantin et de la grande-duchesse Anna-Féodorovna ayant été prononcé, on vit paraître, le même jour, un manifeste de l'empereur, déclarant que les membres de la famille impériale qui s'uniraient en mariage à des personnes étrangères aux maisons régnantes ou souveraines ne pourraient désormais transmettre à leurs héritiers les droits appartenant aux membres de la famille impériale, et que les enfants issus d'une pareille union ne pourraient en aucun cas prétendre à la succession au trône. Le 12 mai de la même année, le grand-duc Constantin épousait la comtesse Jeanne Groussinsky, princesse de Lovitz, et ce mariage inégal expliquait la portée du dernier manifeste. Au reste, le grand-duc Constantin ne perdait aucune occasion de témoigner hautement qu'il avait renoncé à la couronne. Dans l'été de 1821, le grand-duc Michel, qui revenait des eaux de Marienbad, passa par Varsovie, où le césarévitch faisait sa résidence habituelle. Le grand-duc Nicolas et la grande-duchesse son épouse y étaient aussi attendus à leur retour des eaux d'Ems ; le grand-duc Constantin leur préparait une magnifique réception : « Vois-tu, Michel, dit-il à son « jeune frère, avec toi je suis sans façons, mais « quand j'attends mon frère Nicolas, il me semble « toujours que c'est l'empereur lui-même que je « vais recevoir. » Le grand-duc Nicolas rencontrait partout le présage de sa grandeur future : ainsi, le savant Alexandre de Humboldt, qui lui fut présenté à Berlin par le roi de Prusse, resta stupéfait devant lui, le considéra quelque temps en silence et dit à demi-voix : « Ou je me trompe « fort, ou le grand-duc d'aujourd'hui sera le « plus grand monarque de son temps. » Quelques jours avant l'arrivée du grand-duc Nicolas à Varsovie, le césarévitch s'ouvrit tout à coup au grand-duc Michel en lui confiant qu'il s'était engagé par une promesse solennelle et sacrée à renoncer à tous ses droits au trône en faveur de Nicolas, et qu'il avait pris une résolu-

(1) *Avènement au trône de l'empereur Nicolas I^{er}*, ouvrage rédigé d'après les ordres de l'empereur Alexandre II. Paris, Benj. Duprat, 1857, in-8°, p. 14.

tion inébranlable à cet égard : « Si jamais mon « frère Nicolas venait à t'interroger là-dessus, « dit-il, regarde-toi comme dispensé de garder « le secret que je te confie ; tu peux t'en expli- « quer avec lui, mais assure-le de ma part qu'il « trouvera toujours en moi un sujet zélé, fidèle « et soumis, qui le servira loyalement jusqu'à la « mort, et dont le dévouement ne fera pas plus « défaut à son fils qu'à lui-même, si les décrets « d'en haut voulaient que je lui survécusse. » Le grand-duc Michel n'eut pas occasion de dévoiler le secret dont il était dépositaire, car son frère s'abstint toujours de l'interroger à ce sujet. Pendant le séjour du grand-duc Nicolas à Varsovie, le césarévitch, qui l'avait accueilli avec autant d'empressement que d'aménité, affectait vis-à-vis de lui une déférence et une sorte de respect que ce jeune prince ne devait pas attendre d'un frère aîné et qui lui causaient un véritable embarras. Le grand-duc Nicolas insista donc à plusieurs reprises pour qu'on cessât de lui rendre des honneurs auxquels il n'avait aucun droit ; mais le césarévitch ne tint aucun compte des observations et des prières de son frère cadet, qu'il continua de traiter avec la même distinction. « C'est toujours, lui disait-il en plaisantant, « à cause de ta dignité de *tsar de Mirliky*. » Et depuis il employa constamment cette dénomination en parlant du grand-duc qui avait pour patron St-Nicolas de Mirliky, nom de la contrée où ce saint avait été évêque. Le grand-duc Nicolas et Michel allèrent reprendre leur poste à la tête de leurs brigades, qui étaient en garnison dans les provinces occidentales de la Russie par suite de raisons d'État et de combinaisons politiques, car tous les corps de la garde impériale avaient été rassemblés en été pour de grandes manœuvres près de la ville de Bechenkovitch. Les deux frères passèrent donc ensemble une partie de l'hiver, et jamais il ne fut question entre eux des éventualités de la succession au trône. L'époque de la nouvelle année les ramena tous deux à St-Petersbourg, où se trouvaient déjà le grand-duc Constantin, arrivé de Varsovie, et la grande-duchesse Marie, leur sœur, venant de Weimar. La famille impériale se voyait donc ainsi presque toute réunie. Un soir du mois de janvier 1822, le grand-duc Constantin, qui avait eu une longue conférence secrète avec l'impératrice mère et l'empereur, resta seul avec son frère Michel : « Te rappelles-tu notre conversation de Varsovie ? « lui dit-il ; eh bien ! tout est arrangé et convenu. « J'ai exprimé devant ma mère et l'empereur « ma ferme résolution de renoncer au trône ; ils « ont compris et apprécié ma manière de voir. « L'empereur m'a promis de dresser un acte « spécial et de le déposer, conformément aux « usages, sur l'autel de la cathédrale de l'Assomp- « tion à Moscou. » En effet, d'après les conventions secrètes qui avaient eu lieu chez l'impératrice mère, Constantin adressa, sous la date du

14 (28, nouv. style) janvier 1822, une lettre à l'empereur, dans laquelle il lui disait : « Ne re- « connaissant en moi ni le génie, ni les talents, « ni la force nécessaires pour être jamais élevé « à la dignité souveraine à laquelle je pourrais « avoir droit par ma naissance, je supplie Votre « Majesté Impériale de transférer ce droit à celui « auquel il appartient après moi, et d'assurer « ainsi pour toujours la stabilité de l'empire. » L'empereur répondit d'une manière vague par une lettre autographe datée du 14 février suivant : « Après avoir pris en considération les « raisons que vous alléguiez, lui disait-il, nous « n'avons plus maintenant qu'à vous donner « pleine liberté de suivre votre inébranlable ré- « solution et à prier le Tout-Puissant de bénir les « conséquences d'intentions aussi pures. » Les choses en restèrent là jusqu'au milieu de l'année 1823. Alexandre I^{er} comprit alors qu'un simple échange de lettres intimes ne suffisait pas pour régler la succession héréditaire du trône de Russie, quoique plusieurs membres du conseil de l'empire eussent été avertis secrètement des intentions de l'empereur. Par son ordre, l'acte qui devait donner force légale à la renonciation du grand-duc Constantin fut dressé par les soins de Philarète, archevêque de Tver, avec le concours du comte Arakchéeff et du prince Galitzin, ministre des cultes. Dans ce manifeste, qui porte la date du 16 août (4 août, nouveau style), il est dit que l'empereur Alexandre n'espérant plus avoir d'enfant, et son frère Constantin ayant spontanément renoncé à tous droits au trône, avec l'assentiment de leur auguste mère, le grand-duc Nicolas devra être reconnu seul héritier de l'empire de toutes les Russies. L'archevêque Philarète fit remarquer que, dans le cas d'un brusque changement de règne, l'acte déposé à Moscou pourrait rester longtemps ignoré à St-Petersbourg, et l'empereur ordonna en conséquence que des copies authentiques de cet acte seraient déposées simultanément au conseil de l'empire, au synode et au sénat. Chacune de ces copies, écrites par le prince Galitzin et revêtues du sceau impérial, était renfermée sous pli cacheté avec cette suscription tracée de la propre main de l'empereur : *A conserver en dépôt jusqu'à nouvelle réclamation de ma part, et, en cas de décès, convoquer une assemblée extraordinaire et ouvrir, avant de procéder à tout autre acte.* Le 27 août, Alexandre I^{er} se rendit en personne à Moscou pour apporter l'acte original à l'archevêque Philarète, qui, deux jours après, le déposa en présence de trois témoins dans l'arche des papiers d'État, au fond du sanctuaire de la cathédrale. Le dépôt des copies de l'acte original n'avait pu être fait assez secrètement pour qu'il n'en transpirât pas quelque chose dans le public ; on en parla beaucoup, mais sans pouvoir deviner le contenu de ces plis mystérieux. Le grand-duc Nicolas lui-même n'en avait aucune connaissance,

et il n'eut pas l'air de s'en préoccuper. On s'est demandé pourquoi l'empereur avait tardé plus d'un an et demi à prendre ces mesures définitives résultant de la renonciation de son frère Constantin, et pourquoi il n'avait pas proclamé d'avance le nouvel ordre de la succession au trône. On a supposé qu'il ne renonçait pas encore à l'espérance d'avoir un héritier direct, dont la naissance lui avait été d'ailleurs prédite par un moine grec qu'il visitait quelquefois dans sa cellule. On a prétendu aussi qu'il ne voulait pas prématurément affliger la seconde femme du césarévitch, à laquelle il avait voué autant d'estime que d'affection. Enfin, revenant toujours à son ancien projet d'abdication, il se réservait ainsi les moyens de l'exécuter au moment opportun. Quoi qu'il en soit, le grand-duc Nicolas, qui éloignait comme un fâcheux pressentiment la pensée de l'avenir et qui feignait de ne pas entendre les allusions fréquentes que faisait à cet avenir l'impératrice mère, continua de vivre tranquillement au milieu de sa chère famille, qui s'était augmentée d'une fille, la grande-duchesse Olga, née le 30 août 1822, et qui en vit naître une troisième, la grande-duchesse Alexandra, le 12 juin 1823. On peut croire que l'empereur Alexandre, qui avait promis à son frère Nicolas de ne lui remettre le pouvoir qu'après avoir établi le gouvernement sur des bases inébranlables et élevé la Russie au plus haut degré de prospérité, tenait surtout à remplir sa promesse : la situation politique de l'Europe ne lui semblait pas encore dans un état assez stable ni assez rassurant, vis-à-vis de l'esprit révolutionnaire qui se manifestait par des actes audacieux en France, en Italie et en Espagne. La Russie elle-même n'était pas exempte de cette sourde conspiration de la démagogie, que la sainte-alliance se proposait de combattre dans l'intérêt de l'autorité des souverains légitimes. L'empereur Alexandre savait, par des rapports de police, que les mauvaises passions qui se cachaient sous le manteau des idées libérales commençaient à s'agiter autour de lui et trouvaient au sein de l'armée une active et dangereuse propagande. Deux sociétés secrètes avaient été organisées, en même temps, aux deux extrémités de la Russie, dans le but de fonder une république sur les ruines de l'empire ; l'une de ces sociétés avait son siège à Toulczin, l'autre à St-Pétersbourg : toutes deux étaient dirigées par des jeunes gens exaltés, la plupart appartenant à la vieille noblesse russe et n'ayant que des grades inférieurs dans la hiérarchie militaire. L'empereur fut informé des complots qui se tramaient contre lui ; mais il déclara ne pas vouloir connaître les noms des coupables, qu'il espérait ramener par sa clémence. Sa santé s'affaiblissait, et l'énergie morale, dont il avait fait preuve dans des circonstances plus difficiles, lui faisait défaut ; il tomba dans une tristesse morose et dans un profond accablement.

XXX.

Ses médecins lui conseillèrent d'entreprendre un voyage en Crimée, dont le climat bienfaisant lui serait sans doute favorable. L'empereur consentit d'autant plus volontiers à ce voyage, qu'il y trouvait l'occasion de visiter les colonies militaires de la Russie méridionale et de juger par lui-même de leur véritable situation. Le 30 août 1823, jour de sa fête, il se rendit suivant sa coutume au couvent de Newsky. Le grand-duc Nicolas, qui devait partir le soir même pour inspecter les régiments de la garde à Bobrouisk, accompagnait l'empereur. Celui-ci, quoique d'une humeur sombre et rêveuse, lui témoigna encore plus de bienveillance qu'à l'ordinaire. C'était l'inauguration du nouveau palais que l'empereur avait fait construire pour le grand-duc Michel : la famille impériale y dina. Le repas fut triste et silencieux. L'empereur reçut les adieux de son frère Nicolas, qui partait pour Bobrouisk et qui le remercia encore de toutes ses bontés, en lui donnant, comme toujours, le nom de *bienfaiteur*. « Je vous écrirai de Taganrog ! » dit Alexandre, dont les yeux se remplirent de larmes. Taganrog devait être, en effet, le point extrême du voyage de l'empereur. Il se mit en route deux jours plus tard, après être retourné seul au couvent de Newsky, où il s'entretint longuement avec le moine Alexis, qui avait toute sa confiance. C'est à Taganrog que l'empereur Alexandre mourut, à la suite d'une courte maladie, le 1^{er} décembre. La nouvelle de sa mort arriva d'abord au grand-duc Constantin, qui résidait à Varsovie et qui avait en ce moment auprès de lui le grand-duc Michel. Le soir du 7 décembre, il entra, la figure bouleversée, dans la chambre de son frère : « Un grand malheur a frappé la Russie, dit-il en sanglotant : nous avons perdu notre bienfaiteur ; l'empereur n'est plus ! » Après les premiers instants accordés à la douleur : « Voici le moment solennel, ajouta le grand-duc Constantin ; j'ai juré de renoncer au trône, et je tiendrai mon serment. » Il fit appeler sur-le-champ les principaux dignitaires de son entourage, et il leur annonça la fatale nouvelle, en leur déclarant qu'il avait renoncé à tous ses droits par une lettre en date du 14 janvier 1822, et que son jeune frère, le grand-duc Nicolas, était désormais son souverain légitime. Quelques-uns des assistants essayèrent de le faire revenir sur sa résolution ; mais il leur imposa silence et les força de prêter serment devant lui à l'empereur Nicolas. Il passa une partie de la nuit à écrire, et il pria le grand-duc Michel de porter à St-Pétersbourg les lettres officielles qu'il adressait à l'impératrice mère et au nouvel empereur. A ces lettres était jointe une autre lettre tout intime à son frère Nicolas, dans laquelle il lui disait : « Je te préviens que, d'après la volonté de notre défunt souverain, je viens d'envoyer à ma mère une lettre où je lui fais part d'une décision inébranlable, confirmée du reste préalablement tant

58

« par mon défunt souverain, que par notre bien-aimée mère elle-même. Je ne doute pas, mon cher frère, que toi qui aimais aussi de cœur et d'âme notre cher souverain, je ne doute pas, dis-je, que tu ne remplisses ponctuellement sa volonté! Je t'engage donc à prendre tes mesures en conséquence. » On voit par là que le grand-duc Constantin ne soupçonnait pas l'existence de l'acte impérial déposé sous pli cacheté à Moscou et à St-Petersbourg. Le grand-duc Michel, chargé des dépêches du césarévitch, ne quitta Varsovie que dans l'après-midi du 8 décembre. Ce fut seulement ce jour-là que le grand-duc Nicolas, qui était de retour dans la capitale, apprit la maladie de l'empereur. Le général Miloradovitch, gouverneur de St-Petersbourg, avait reçu des lettres du prince Volkonsky et du baron Diebitch, qui étaient près d'Alexandre en Crimée. « L'empereur se meurt! » dit le général en présentant ces lettres au grand-duc, qu'il trouva jouant avec ses enfants; « il n'y a plus qu'un faible espoir! » A ces mots, le grand-duc se sentit défaillir. Il rappela son courage, pour consoler son auguste mère, en la préparant au malheur qui les menaçait; il resta toute la nuit à côté d'elle, avec le comte d'Adlerberg, son aide de camp et son compagnon d'enfance. Vers sept heures du matin, un courrier apporta une lettre de l'impératrice Elisabeth qui annonçait un mieux sensible dans l'état du malade. Il y eut, à cette occasion, messe et *Te Deum* dans la chapelle du palais d'hiver. Deux heures plus tard, un autre message arriva de Taganrog, au moment même où commençait un second *Te Deum*: « C'est fini, monseigneur! dit le comte Miloradovitch: cou- rage maintenant, donnez l'exemple! » Il fallait avertir l'impératrice mère. Le grand-duc entra dans l'église, pâle et chancelant. Il fit suspendre le *Te Deum* et se prosterna la face contre terre, tandis que l'impératrice mère se penchait tout en larmes sur le crucifix que lui présentait son confesseur. L'assemblée entière poussa un long gémissement; les pleurs et les sanglots éclatèrent de tous côtés. Mais le grand-duc Nicolas était déjà occupé des devoirs qu'il avait à remplir: il se rend d'abord au poste militaire du palais, annonce aux soldats la mort de l'empereur Alexandre et leur fait prêter serment à son successeur légitime, le grand-duc Constantin. Pendant que son aide de camp le comte d'Adlerberg et le général Patapoff vont, par son ordre, recevoir le serment des postes extérieurs, il retourne à l'église et jure lui-même fidélité au nouveau souverain. Tous les dignitaires militaires ou civils qui se trouvaient au palais s'empressent de l'imiter. L'impératrice mère, instruite de ce qui vient de se passer, fait mander le grand-duc en toute hâte et lui apprend qu'il existe un acte qui le nomme héritier de la couronne: « Si cet acte existe, répond Nicolas, il n'est pas connu, et personne ne sait ce qu'il renferme, mais nous

« savons tous que notre maître, notre souverain légitime après l'empereur Alexandre est mon frère Constantin. Nous avons donc fait ce que nous devons faire: advenue que pourra! » Le prince Galitzin accourt au palais; il confirme ce que l'impératrice mère avait dit au sujet de la renonciation au trône du grand-duc Constantin, blâme énergiquement le serment qu'on vient de lui prêter, et insiste avec force pour qu'on se conforme à la volonté de l'empereur Alexandre. Le grand-duc Nicolas répondit que cette volonté n'avait jamais été rendue publique et qu'il devait l'ignorer, comme tout le monde; il ajouta qu'en prêtant serment à son frère Constantin, il avait voulu témoigner son respect pour la loi fondamentale de succession au trône, éloigner jusqu'à l'ombre d'un doute sur la pureté de ses intentions, et préserver la Russie des dangers de l'incertitude à l'égard de son souverain légitime: « Au reste, dit-il d'un air décidé, il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait, et je ne permettrai pas qu'on mette en question les droits de mon frère, le seul héritier légal du trône de Russie. » Le conseil de l'empire avait été convoqué en séance extraordinaire pour deux heures de l'après-midi. Le prince Galitzin y prit la parole le premier et constata l'existence de l'acte secret, qu'il avait copié de sa main. Le prince de Labanoff, ministre de la justice, se déclara contre la lecture de cet acte déposé dans les archives du conseil de l'empire; l'amiral Schischkoff parla dans le même sens, en soutenant que le grand-duc Constantin serait toujours libre d'accepter ou de refuser la couronne, mais que le serment devait être prêté en son nom, puisqu'il était empereur de fait. Tous les autres membres du conseil furent d'un avis contraire et opinèrent à l'ouverture du pli cacheté, dont ils étaient dépositaires. Le prince Lapoukin, président du conseil, envoya le secrétaire de l'empire, M. d'Oleruin, chercher aux archives l'acte qui y était déposé, et après avoir vérifié l'intégrité du cachet, il ouvrit le pli qui renfermait les papiers d'Etat. A peine commençait-on à lire ces papiers, que le comte Miloradovitch entra dans la salle et annonça que le grand-duc Nicolas, renonçant solennellement aux droits d'héritier présomptif dont le défunt empereur le voulait investir, s'était fait un devoir de prêter serment de fidélité à son frère l'empereur Constantin. Les membres du conseil restèrent interdits; ils demandèrent à être admis auprès du grand-duc Nicolas, qui leur confirma sa résolution inébranlable de faire respecter les principes de la légitimité, et qui les invita en conséquence à prêter serment au nouvel empereur. Ce fut en vain qu'on lui objecta l'existence de l'acte qui lui était représenté. Il déclara hautement que cet acte, quel qu'il fût, ne changerait rien à sa ligne de conduite, et lorsqu'il en eut pris connaissance, non sans laisser paraître une profonde émotion, il pria les assistants de se rendre à l'église pour

la prestation de serment à l'empereur Constantin. L'assemblée était encore indécise; le comte Litta imagina un singulier moyen de sortir d'embaras : « Conformément à la volonté de feu l'empereur, dit-il au grand-duc, ceux qui n'ont pas encore prêté serment à l'empereur Constantin vous reconnaissent pour leur souverain légitime; ce n'est donc qu'à vous seul qu'ils doivent obéir. Si votre décision est irrévocable, c'est un ordre auquel il faut nous soumettre. Conduisez-nous donc vous-même au serment, et nous obéirons. » Le grand-duc Nicolas se mit à la tête des membres du conseil de l'empire et les conduisit en silence dans la chapelle du palais, où ils prêtèrent serment à l'empereur Constantin. Rentré dans le lieu de ses séances, le conseil statua qu'il serait dressé procès-verbal de ce qui venait de se passer et que le secrétaire de l'empire enverrait copie de ce procès-verbal à Varsovie, où était l'empereur. Le ministre de la justice avait déclaré qu'il n'ouvrirait pas le pli cacheté qui se trouvait aux archives du sénat; le grand-duc Nicolas s'adressa au métropolitain de St-Petersbourg pour le prier de ne pas ouvrir non plus le pli cacheté que le défunt empereur avait fait déposer dans les archives du saint synode. Le même jour, un *Te Deum* fut chanté dans toutes les églises de la capitale en l'honneur de l'empereur Constantin, au nom duquel la troupe et les fonctionnaires civils présents à St-Petersbourg prêtèrent serment sans hésitation et sans murmure. Des courriers partirent le soir même avec des dépêches, pour porter dans tout l'empire la nouvelle de l'avènement de l'empereur Constantin, et le grand-duc Nicolas voulut apprendre lui-même à son frère par une lettre confidentielle ce qu'il avait cru devoir faire, suivant sa conscience et son honneur : « Au nom du ciel, lui disait-il à la fin de cette lettre, ne nous abandonne, ne nous délaisse pas! » Le bruit de la mort d'Alexandre I^{er} se répandit à Moscou dans la journée du 10 décembre; mais l'archevêque Philarète ne jugea pas convenable d'ouvrir immédiatement le pli cacheté qu'il avait déposé dans le sanctuaire de la cathédrale, par ordre du défunt empereur. Le lendemain, arrivait de St-Petersbourg un aide de camp du comte Miloradovitch, pour annoncer aux autorités de Moscou que le grand-duc Constantin avait été proclamé empereur dans la capitale et pour leur enjoindre de faire prêter serment au souverain; ce qui eut lieu sans opposition. L'archevêque Philarète présida en personne à cette cérémonie et ne parla pas de l'acte confié à sa garde par Alexandre I^{er}. Cependant on n'avait aucune nouvelle de Varsovie à St-Petersbourg. Le grand-duc Nicolas écrivit une seconde lettre à son frère : « Nous t'attendons avec une vive impatience, lui disait-il; ta présence ici est nécessaire, ne serait-ce que pour tranquilliser notre mère. » En attendant l'arrivée de Con-

stantin, le grand-duc Nicolas avait pris l'administration des affaires de l'Etat et faisait exécuter au nom de son frère tous les actes du gouvernement. Il évitait de se montrer en public, ne recevant que fort peu de personnes et ne quittant presque pas le palais d'hiver, où il s'était établi dès le 9 décembre, pour être plus rapproché de l'impératrice mère, à l'avis de laquelle il soumettait ses moindres décisions. Le calme et la tranquillité régnaient à St-Petersbourg, du moins en apparence, mais les passions politiques s'agitaient sourdement, et des réunions suspectes avaient lieu, sous prétexte de conférences littéraires : « Ne dérangeons pas les beaux esprits », dit le gouverneur, qui avait été prévenu; qu'on les laisse en paix déclamer et applaudir leurs mauvais vers! Il y avait déjà un foyer de conspiration, où l'on savait heure par heure tout ce qui se passait au palais d'hiver. Les conjurés songeaient à tirer parti des événements qui se préparaient. Le grand-duc Michel arriva enfin à St-Petersbourg et se rendit aussitôt chez sa mère pour lui communiquer le message secret dont il était chargé. « Eh bien! Nicolas, lui dit l'impératrice mère, qui vint à sa rencontre avec le grand-duc Michel, inclinez-vous devant la superbe abnégation de votre frère Constantin, qui persiste à vous abandonner le trône! — Ma mère, répondit noblement Nicolas, j'ignore si en pareille circonstance celui qui accepte ne fait pas un plus grand sacrifice que celui qui refuse. » La situation, en effet, devenait plus grave et plus compliquée que jamais, car le grand-duc Constantin n'était pas là pour sanctionner par sa présence et par son adhésion l'avènement de son frère cadet au trône impérial, et les lettres qu'il lui avait écrites ainsi qu'à l'impératrice mère, en réitérant l'abandon de tous ses droits à la couronne, semblaient insuffisantes, quoique revêtues d'un caractère officiel, pour justifier et confirmer vis-à-vis du peuple une renonciation qu'on avait tenue secrète du vivant de l'empereur Alexandre. En outre, il était déjà reconnu empereur par tout l'empire qui avait prêté serment en son nom, et la prestation d'un second serment offrait des dangers incalculables. Le grand-duc Nicolas ne voulait donc pas user des droits que lui transmettaient le consentement de Constantin et la volonté d'Alexandre I^{er}, jusqu'à ce que le césarévitch se fût décidé à venir à St-Petersbourg. Il y eut de longues délibérations, à la suite desquelles l'impératrice mère écrivit au grand-duc Constantin que son frère Nicolas se déciderait à lui obéir et à régner à sa place après avoir reçu de sa part une nouvelle notification définitive à ce sujet. Le grand-duc Nicolas lui écrivit aussi, en exposant les motifs de sa conduite et « en dévoilant toute son âme, comme s'il eût été au tribunal de la pénitence ». Le but principal de cette lettre était de déterminer Constantin à se rendre sur-le-champ à St-Pé-

tersbourg, où son absence pouvait donner lieu aux plus fâcheuses conjectures. Ces lettres partirent le 10 décembre, et deux jours après, le grand-duc Michel, qui n'avait pas encore prêté serment au nouvel empereur (ce que tout le monde remarquait avec surprise et inquiétude), résolut de retourner à Varsovie, dans l'espoir de ramener Constantin avec lui : « Quand vous verrez Constantin, lui dit l'impératrice mère, dont les instances avaient décidé ce voyage, répétez-lui que tout ce qui a été fait ici nous était commandé par la crainte de voir le sang couler. — Il n'a pas coulé encore, reprit le grand-duc Michel en proie à un funeste pressentiment, mais il coulera ! » L'impératrice mère l'avait autorisé, en partant, à ouvrir sur sa route toutes les dépêches qui seraient adressées par Constantin soit au grand-duc Nicolas, soit à elle-même, soit à d'autres personnages. Le lendemain de son départ, il rencontra l'aide de camp Lazareff, venant de Varsovie et porteur d'une lettre que le grand-duc Constantin adressait à son frère sous le couvert de l'impératrice mère : « Ma décision, sanctifiée par celui qui fut mon bienfaiteur et mon souverain, disait-il dans cette lettre que le grand-duc Michel s'empressa d'ouvrir, est inébranlable. Je ne puis accepter ta proposition de venir à St-Petersbourg, et je te préviens que je quitterai même Varsovie pour me retirer à l'extrémité de l'empire, si tout ne s'arrange promptement selon la volonté de notre défunt empereur. » Dans une autre lettre adressée au président du conseil de l'empire, le grand-duc se plaignait vivement de ce que la volonté de l'empereur Alexandre n'avait pas été suivie par ceux-là mêmes qui devaient la faire respecter. Le grand-duc Michel suspendit son voyage, en attendant de nouveaux ordres de St-Petersbourg. Ils s'étaient arrêtés à Nennal et il y retint auprès de lui le général Toll, lequel se rendait à Varsovie comme envoyé du comte Sacken, qui commandait le premier corps d'armée cantonné sur le Dnieper. Cependant une menaçante émotion se manifestait à St-Petersbourg, où circulaient les bruits et les nouvelles les plus contradictoires. On parlait hautement de la renonciation de Constantin à la couronne, mais on accusait le grand-duc Nicolas d'avoir obtenu cette renonciation par des moyens violents et illégitimes. Suivant les uns, le grand-duc Constantin était enfermé à Varsovie et gardé par un corps d'armée qui l'empêchait de venir à St-Petersbourg ; suivant les autres, on avait supposé un testament d'Alexandre I^{er}, dans lequel le droit d'héritier du trône était conféré au grand-duc Nicolas, du consentement de l'héritier direct et légitime. Les ambitieux, les mécontents et les conjurés travaillaient d'intelligence à semer le trouble et à exciter le désordre. On se préparait à de grands événements. Le 12 décembre, le grand-duc Nicolas reçut une dépêche que le ba-

ron Diebitch adressait de Crimée : *A Sa Majesté l'Empereur, en mains propres*, avec ces mots écrits sur l'adresse : *Très-pressé !* Le colonel Frédérik, porteur de cette dépêche qu'il avait ordre de remettre au grand-duc Nicolas, si l'empereur ne se trouvait pas encore à St-Petersbourg, lui annonça que le double de cet important message avait été envoyé simultanément à Varsovie. Le grand-duc hésita un moment avant d'ouvrir la dépêche ; il fut frappé de stupeur en la lisant et en apprenant que la Russie tout entière était envahie depuis longtemps par des sociétés secrètes, qui avaient de puissantes ramifications et qui se proposaient de remplacer le régime impérial par une république ou par un gouvernement constitutionnel. Le baron Diebitch, qui avait cru utile de faire ces tristes révélations au nouvel empereur, lui faisait savoir que son auguste prédécesseur en avait eu connaissance, mais qu'il s'était borné à quelques mesures provisoires de précaution et de prudence, plutôt que de sévir contre les coupables. Néanmoins Alexandre I^{er}, pendant son séjour à Taganrog, avait été averti de l'existence d'une conspiration formidable, tramée contre lui dans les sociétés secrètes, et la veille de sa mort, il avait ordonné l'arrestation des principaux chefs du complot. Le baron Diebitch envoyait à l'empereur la liste de ces chefs qui étaient tous des agents militaires ou civils du gouvernement impérial. La lecture de cette dépêche jeta le grand-duc Nicolas dans une pénible perplexité ; il devait agir avec énergie et sans perdre de temps pour prévenir de grands malheurs, et en l'absence de son frère Constantin, il ne se sentait pas le pouvoir nécessaire pour prendre de son propre mouvement les mesures décisives qui pouvaient obvier aux périls de la situation. En tout cas, il fallait ne pas donner l'éveil aux conjurés, et le grand-duc Nicolas, qui soupçonnait que ces conjurés avaient des intelligences autour de lui, ne laissa rien transpirer de ce que contenait la dépêche du baron Diebitch. Il manda seulement auprès de lui le comte Miloradovitch et le prince Galitzin, que l'empereur Alexandre avait toujours honoré de sa confiance intime ; il leur communiqua cette dépêche et il les consulta sur la manière la plus prompte et la plus sûre de tenir en échec les conspirateurs. La première chose à faire était de mettre la main sur ceux qui se trouvaient signalés dans la liste envoyée de Crimée, mais pas un d'eux n'était resté à St-Petersbourg ; ils avaient demandé des congés, pour aller rejoindre leurs affiliés dans les provinces et pour y propager l'insurrection. Il y avait sans doute à St-Petersbourg d'autres conjurés qui étaient encore inconnus. Le comte Miloradovitch promit de n'épargner aucune recherche pour les découvrir. Le soir même, le grand-duc Nicolas reçut une réponse très-catégorique et très-affectueuse à la dernière lettre qu'il avait adressée à son frère

Constantin, qui le somma d'obéir à la volonté de leur *bienfaiteur* l'empereur Alexandre : « Je « te transmets, lui disait-il, du fond d'un cœur « qui t'appartient en entier, la bénédiction d'un « frère aimé, et je t'assure, comme sujet fidèle, du « dévouement et de l'affection sans bornes avec « lesquels je ne cesserai jamais d'être ton plus « dévoué frère et ami. » Dans une lettre à l'impératrice mère, le césarévitch déclarait de la manière la plus formelle qu'il ne viendrait pas à St-Petersbourg, et que, n'étant pas empereur, le serment prêté en son nom était illégal et nul; en conséquence, il conseillait à son frère de prendre possession du trône, après avoir fait publier le rescrit de l'empereur Alexandre, avec les actes y annexés, dans lesquels la renonciation de l'héritier légitime était formulée sous la date de l'année 1822. Ces lettres, si franches, si loyales, si explicites, firent tomber le dernier scrupule du grand-duc Nicolas. Il comprit, selon ses propres paroles, que c'était à lui de *ranimer l'action du pouvoir* et de saisir d'une main ferme les rênes du gouvernement, dans l'intérêt de la Russie; il se soumit aux décrets de la Providence, et il se prépara dès lors à faire son devoir d'empereur. Il fit part de sa décision à l'impératrice mère, qui l'y encouragea et qui lui donna sa bénédiction. Ensuite, il se retira dans son cabinet avec le comte d'Adlerberg, son aide de camp, auquel il dicta des notes destinées à servir de base au manifeste qu'il voulait publier à l'occasion de son avènement, manifeste où se trouveraient relatées en détail toutes les circonstances qui avaient précédé et amené ce grand fait politique tout à fait indépendant de sa volonté. Le comte d'Adlerberg commençait à préparer la rédaction de ce document, lorsque le grand-duc Nicolas eut l'idée de la confier à l'historien Karamsin, qui était venu au palais par hasard. Mais l'illustre écrivain renonça de lui-même à prêter le concours de sa plume au grand-duc, quand il vit que le prince Galitzin et le comte Miloradovitch insistaient d'un commun accord pour que le manifeste fût rédigé par M. Spéransky, membre du conseil de l'empire, qui avait eu la mission spéciale de rédiger tous les actes d'Etat sous l'empereur Alexandre. Le grand-duc Nicolas se proposait de dater son règne de ce manifeste, qui serait lu d'abord dans une séance solennelle du conseil de l'empire, en présence du grand-duc Michel, qu'on devait considérer comme le fondé de pouvoirs de Constantin et le témoin oculaire de tous les incidents secrets de ce drame de famille. Mais le grand-duc était toujours à Nennal avec le général Toll, attendant les instructions qu'il avait demandées à St-Petersbourg, et il ne savait rien des lettres que son frère Constantin avait fait parvenir directement de Varsovie, par un courrier qui n'avait pas pris la route de Nennal. Le grand-duc Nicolas lui écrivit de rentrer sur-le-champ à St-Petersbourg : « Enfin tout est

« décidé, lui disait-il, et je suis obligé d'accepter « le fardeau du pouvoir. Dépêche-toi d'arriver « avec le général Toll. On est tranquille ici jusqu'à présent. » Le métropolitain Séraphin, le prince Lapoukin, président du conseil de l'empire, et le général Woinoff, commandant le corps de la garde, furent mandés au palais. Le grand-duc Nicolas leur donna des explications très-étendues sur les circonstances qui l'avaient contraint d'obéir à la volonté de son frère Constantin aussi bien qu'à celle du défunt empereur. Le métropolitain eut pour mission de disposer le clergé à soutenir le nouveau souverain; le prince Lapoukin reçut l'ordre de convoquer le conseil de l'empire pour le lendemain 13 décembre, à huit heures du soir, car le grand-duc Michel était attendu vers cette heure-là. Le général Woinoff fut chargé de réunir au palais d'hiver, dans la matinée du 14 décembre, tous les chefs des régiments de la garde, que le grand-duc Nicolas voulait haranguer lui-même. Le manifeste devait paraître ce jour-là même et précéder de quelques heures la prestation du nouveau serment à l'empereur. Ces préparatifs, quelque soin que l'on mît à les tenir cachés, furent connus presque immédiatement des conjurés, qui n'attendaient que le moment d'agir. Ce même soir, un sous-lieutenant du régiment des chasseurs de la garde, Jacques Rostowtsof, aide de camp du général Bistrom, se présenta audacieusement aux portes du palais et insista pour que l'on remit sur-le-champ au grand-duc une lettre qui renfermait, disait-il, un secret d'Etat. La lettre fut remise, et Rostowtsof osa en attendre la réponse. Dans cette lettre, il avertissait le grand-duc de l'existence d'une conspiration qui pouvait éclater d'un moment à l'autre dans le cas où l'ordre régulier de la succession au trône viendrait à être modifié et donnerait lieu à la prestation d'un second serment, car les conjurés se regardaient alors comme déliés du premier serment qu'ils avaient prêté à Constantin : « Je vous supplie donc, disait-il, de ne rien « épargner pour obtenir que votre frère Constantin accepte la couronne; s'il consent à la « porter, tout se passera bien, mais, s'il persistait « à vous faire empereur, il faut qu'il vous pro- « clame lui-même à la face du peuple entier, et « qu'il vous reconnaisse d'abord pour son souverain légitime. » Rostowtsof déclarait fièrement qu'il ne dénonçait personne, qu'il ne demandait pas de récompense, et qu'il n'avait tenté cette démarche auprès du grand-duc Nicolas que pour empêcher une catastrophe. Le grand-duc ordonna de faire entrer le lieutenant Rostowtsof, et lui demanda des détails sur la conspiration, détails que cet officier refusa de fournir, en répétant qu'il ne nommerait personne, et que le grand-duc ne devait pas ignorer que les partisans des réformes politiques étaient nombreux en Russie : « Au reste, ajouta-t-il, la tranquillité qui

« règne dans le pays n'est pas réelle ; il y a des passions qui s'agitent ici comme dans toute l'Europe, et l'heure est peut-être venue de changer la face du gouvernement. » Le grand-duc, après quelques moments de silence, crut devoir entrer dans les explications les plus franches et les plus nettes au sujet de la situation qui lui était faite par les circonstances, car il soupçonnait que le lieutenant Rostowtsoff lui avait été envoyé par les conspirateurs eux-mêmes : il exposa devant ce jeune homme la conduite qu'il voulait tenir, n'ayant pas souhaité la couronne, l'ayant longtemps refusée, et ne l'acceptant, sur la renonciation formelle de son frère Constantin et d'après l'ordre exprès du défunt empereur, que pour servir sa patrie et la préserver des désordres de l'anarchie. Rostowtsoff s'obstina toujours à dire que la présence du grand-duc Constantin était indispensable à St-Petersbourg, et qu'à lui seul il appartenait de proclamer son frère souverain et empereur de toutes les Russies. « Quoi qu'il arrive, lui dit le grand-duc en le congédiant, je ferai mon devoir, et, s'il le faut, je défendrai ma cause avec l'épée. Le trône est vacant, puisque mon frère refuse d'y monter, puisqu'il renonce à tous ses droits : c'est moi, moi seul, qui suis son successeur direct et légitime, car la Russie ne peut rester sans souverain. » Rostowtsoff n'était pas, comme le grand-duc l'avait pensé, un agent des conspirateurs ; il avait par hasard découvert ou plutôt deviné la conspiration, à laquelle il voulait rester étranger ; un sentiment de patriotisme l'avait poussé à faire une tentative auprès du grand-duc Nicolas, dans l'espoir d'empêcher la guerre civile d'éclater ; en outre, un de ses meilleurs amis, qu'il savait être au nombre des principaux conjurés et des ennemis personnels de ce prince, n'avait pas eu de peine à lui persuader que le grand-duc Constantin ne renoncât pas librement à la couronne, dont son frère cadet allait s'emparer au moyen d'une usurpation déguisée. La démarche qu'il avait exécutée sans succès était donc de sa part toute spontanée et entièrement indépendante ; aussi, à son retour du palais, s'empressait-il de consigner par écrit toutes les particularités de son entrevue avec le grand-duc Nicolas. On peut croire toutefois qu'il avait à son insu secondé les projets des conjurés qui n'étaient pas encore prêts et qui auraient voulu que l'avènement du grand-duc Nicolas fût retardé de quelques jours, jusqu'à ce qu'ils eussent réuni et préparé tous leurs moyens d'action. Le grand-duc Nicolas comprenait les dangers de sa position, car il avait écrit, dans la journée du 12 décembre, au prince Wolkonsky : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Le 14 je serai empereur de Russie ou je ne serai plus qu'un cadavre ! » Le comte Miloradovitch n'avait pourtant pas réussi à mettre la main sur un seul des conspirateurs, quoique la conspiration fût patente et générale.

M. Speransky avait achevé la rédaction du manifeste impérial, et le grand-duc Nicolas, désirant que ce document restât secret jusqu'à l'arrivée de son frère Michel, en confia l'expédition au prince Galitzin, qui en fit de sa propre main trois copies, l'une pour l'empire de Russie, l'autre pour le royaume de Pologne, et la troisième pour le grand-duché de Finlande. Ces deux dernières copies, datées du 12 décembre comme la première et signées par le nouvel empereur, furent envoyées la nuit même à leur destination. Cet admirable manifeste exposait avec une lumineuse simplicité les nombreux incidents qui avaient amené et contraint, pour ainsi dire, le grand-duc Nicolas à prendre la couronne, pour accomplir à la fois l'ordre du défunt empereur et le vœu de son frère Constantin. C'était un récit très-net et très-explicite de tout ce qui s'était passé dans la famille impériale à l'égard de la succession au trône, depuis la renonciation volontaire que le césarévitch avait faite de tous ses droits, à la date du 14 janvier 1822. Les lettres de ce prince et le rescrit de l'empereur Alexandre, tel qu'il avait été déposé en original dans le tabernacle de la cathédrale de Moscou, étaient relatés, mais ne figuraient pas comme pièces à l'appui, dans le manifeste qui se terminait ainsi : « En conséquence de tous ces actes, et d'après la loi fondamentale de l'empire sur l'ordre de la succession, le cœur plein de respect pour les décrets impénétrables de la Providence qui nous conduit, nous montons sur le trône de nos ancêtres, sur le trône de l'empire de toutes les Russies et sur ceux du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande qui en sont inséparables, et ordonnons : 1° que le serment de fidélité soit prêté à nous et à notre héritier Alexandre, notre fils bien-aimé ; 2° que l'époque de notre avènement soit datée du 1^{er} décembre 1825. Enfin, nous invitons tous nos fidèles sujets à élever avec nous leurs ferventes prières vers le Tout-Puissant, pour qu'il nous accorde la force de supporter le fardeau que sa sainte Providence nous a imposé ; pour qu'il nous soutienne dans nos fermes intentions de ne vivre que pour notre chère patrie, et de marcher sur les traces du monarque que nous pleurons. Puisse notre règne n'être qu'une continuation du sien, et puissions-nous accomplir tous les vœux que formait pour le bonheur de la Russie celui dont la mémoire sacrée fortifiera en nous le désir et l'espoir de mériter les bénédictions du ciel et l'amour de nos peuples ! » Le 13 décembre était un dimanche, et la journée fut consacrée comme à l'ordinaire à l'exercice du culte. Tout le monde savait à St-Petersbourg que le grand-duc Nicolas devenait empereur, mais personne n'osait prévoir ce qui allait arriver. Conformément aux ordres que le prince Lapoukin leur avait transmis, les membres du conseil de l'empire se réunirent en séance

extraordinaire à huit heures du soir : le président leur annonça que les grands-ducs Nicolas et Michel devaient assister à la séance dont l'objet n'était pas encore indiqué, quoiqu'il fût connu de la plupart des membres présents. Plusieurs heures se passèrent dans l'attente. Le grand-duc Michel n'était pas encore de retour à St-Petersbourg, et le grand-duc Nicolas, qui l'attendait d'une minute à l'autre, ne voulait pas paraître sans lui devant le conseil. Cependant le grand-duc Michel n'arrivait pas : le courrier qui lui avait été expédié la veille, s'étant égaré en route, ne parvint à Nennal que dans l'après-midi du 13 décembre. Quand minuit sonna, le conseil de l'empire était toujours assemblé. Le grand-duc Nicolas se décida enfin à y venir sans son frère. Là, au milieu d'une émotion muette, mais pleine d'angoisse, il lut à haute voix son manifeste, et invita le conseil à prendre connaissance des pièces qui y étaient jointes ; ensuite il fit lire la lettre que le grand-duc Constantin avait adressée en dernier lieu au prince Lapoukin pour renouveler et maintenir sa renonciation au trône, en déclarant qu'il reconnaissait son frère Nicolas pour son souverain légitime. Le manifeste fut remis avec ses annexes au ministre de la justice, qui reçut l'ordre de les faire imprimer immédiatement et de les rendre publics. Il y avait une telle anxiété dans le conseil, que le nouvel empereur se retira sans avoir été acclamé par les assistants, qui décrétèrent néanmoins à l'unanimité que la prestation de serment à Nicolas I^{er} se ferait le lendemain dans la chapelle du palais impérial. Le grand-duc Nicolas, rentré dans ses appartements, employa une partie de la nuit à écrire à son frère Constantin et à sa sœur aînée Marie, grande-duchesse de Saxe-Weimar. Il se jeta sur son lit tout habillé, et ne put fermer l'œil jusqu'au jour ; il se leva de bonne heure et demanda si la grande-duchesse Alexandra était éveillée : on lui dit qu'elle avait passé la nuit en prière. Il se rendit un instant auprès d'elle : « Faites « votre devoir, sire, lui dit-elle d'une voix inspi-
« rée et d'un air prophétique ; Dieu se chargera
« du reste. » Le grand-duc prit la main du général Benkendorff, qui avait assisté à son lever : « Ce
« soir, lui dit-il avec calme, nous ne serons peut-
« être plus de ce monde, mais nous mourrons
« du moins après avoir accompli notre devoir. » Il parut dans la grande salle de réception où étaient réunis les chefs des divisions, des brigades et des régiments de la garde, le général Woinoff à leur tête ; un silence glacial accueillit son entrée : « Mes amis, leur dit-il avec une noble familia-
« rité, j'ai voulu vous apprendre moi-même
« comment je me voyais forcé d'accepter la cou-
« ronne, bien malgré moi, je vous jure. » Après cet exorde, qui lui gagna toutes les sympathies, il exposa d'un air franc et dégagé les motifs qui l'avaient décidé à subir sa destinée et à être empereur. Un léger murmure d'approbation circu-

lait dans l'assemblée. Il fit lire son manifeste et les pièces y annexées, puis il demanda si quel-
qu'un avait des objections à faire : une acclama-
tion unanime lui répondit ; tous protestèrent avec
enthousiasme qu'ils le reconnaissaient pour leur
souverain légitime : « S'il en est ainsi, messieurs,
« leur dit-il avec un accent solennel, vous me
« garantissez la tranquillité de la capitale ; quant à
« moi, dussé-je n'être empereur que pendant cette
« journée, je prouverai à tous que j'étais digne
« de l'être. » Il les congédia, en leur ordonnant de
se rendre immédiatement au quartier de l'état-
major général pour y prêter serment, et de re-
tourner ensuite dans leurs commandements res-
pectifs pour procéder à la prestation de serment
dans chaque corps de troupe. En même temps
le synode et le sénat se rassemblaient, chacun
dans le lieu de ses séances, pour entendre la lec-
ture du manifeste impérial, et prêter aussi le
serment de fidélité au souverain. Le comte
Miloradovitch revint au palais : il était com-
plètement rassuré, et il essaya de faire par-
tager sa sécurité au grand-duc Nicolas ; la po-
lice avait affirmé que la conspiration qu'on lui
signalait d'une manière si précise n'existait pas
et n'avait jamais existé : à l'en croire, tout
était calme à St-Petersbourg, sauf l'émotion in-
séparable des circonstances, et il eût été impos-
sible de découvrir un malintentionné, encore
moins un conspirateur. Au surplus, le gouver-
neur de la ville se flattait d'avoir pris les me-
sures nécessaires pour que la tranquillité publi-
que ne fût pas troublée. C'était là un incroyable
aveuglement, car de toutes parts la conspiration
levait le masque ; les conjurés se réunissaient
presque ouvertement et n'attendaient qu'un si-
gnal pour courir aux armes. On lisait le mani-
feste dans les églises, on y chantait le *Te Deum*,
mais l'opposition et l'hostilité se montraient déjà
dans les rues où se formaient des groupes mena-
çants ; on vendait, on distribuait partout la for-
mule du nouveau serment, mais partout on avait
arrêté la circulation du manifeste qui en était la
clef et l'explication légale. Le peuple disait tout
haut que le serment qu'on prêterait à Nicolas I^{er}
n'annulerait pas le serment prêté d'abord à l'em-
pereur Constantin. Cependant la plupart des régi-
ments de la garde avaient prêté serment dans leurs
casernes, et tout s'était bien passé, à l'exception de
quelques symptômes inquiétants, qui prouvaient
que l'armée avait subi l'influence des conspira-
teurs. Quand le général Orloff, commandant la
garde à cheval, eut raconté aux soldats le débat
généreux qui s'était élevé entre les deux grands-
ducs pour se renvoyer l'un à l'autre la cou-
ronne : « Ce sont des braves tous les deux ! »
s'écrièrent les soldats. Il y eut un moment d'hé-
sitation de la part du prêtre à qui le général
avait ordonné de lire la formule du serment,
mais le général la lui arracha des mains et la lut
lui-même : « Nous le jurons ! » répétèrent offi-

ciers et soldats. L'exemple de ce régiment, connu pour son attachement au césarévitch, semblait de bon augure. L'empereur, en effet, apprit successivement que le serment avait été prêté sans opposition par les chevaliers-gardes de Préobragensky, Sémenowsky, Paulowsky; par le régiment des chasseurs de Finlande, et par le bataillon des sapeurs de la garde. Les autres chefs de corps n'avaient pas envoyé leurs rapports, mais on n'attribuait ce retard qu'à l'éloignement des casernes, lorsque le général Soukazanett, commandant l'artillerie de la garde, vint annoncer à l'empereur que quelques officiers de la première brigade de l'artillerie à cheval avaient demandé que le grand-duc Michel leur intimât lui-même l'ordre de prêter serment; car, disaient-ils, le grand-duc avait été éloigné de St-Petersbourg, parce qu'il n'approuvait pas l'avènement au trône de son frère Nicolas. Le général avait fait arrêter quelques-uns de ces officiers rebelles, et les autres avaient quitté les casernes pour se répandre dans la ville. « Je ne veux pas connaître les noms de ces officiers, dit l'empereur : qu'on rende leurs épées à ceux qui sont arrêtés ! Il me suffit, Soukazanett, de savoir que je puis compter sur toi. » Le grand-duc Michel arriva sur ces entrefaites; l'empereur l'envoya immédiatement aux casernes de l'artillerie, où son apparition fut accueillie avec des transports de joie. Il fit sous ses yeux prêter le serment dans le plus grand ordre. Mais à peine était-il sorti du palais, que le général Neidgart, chef de l'état-major de la garde, accourut auprès de l'empereur : « Sire, lui dit-il tout troublé, le régiment de Moscou est en pleine insurrection. Les généraux Chenchine et Frédéric ont été grièvement blessés, et les mutins se dirigent vers le sénat. » Le régiment de Moscou s'était soulevé à l'instigation de deux officiers qui prétendaient que le grand-duc Constantin était gardé à vue à Varsovie et que son frère le grand-duc Michel avait été chargé de fers en arrivant à St-Petersbourg. Les généraux Chenchine et Frédéric avaient été grièvement blessés, ainsi que le colonel Chwoschinsky, en essayant de rétablir l'ordre et de tenir tête aux rebelles. Une partie des soldats, entraînés par leurs officiers, s'étaient précipités hors des casernes, drapeau déployé, en criant : *Vive Constantin !* La foule qui les suivit répétait le même cri. Le reste du régiment était resté dans ses quartiers, mais refusait de prêter serment. La conspiration n'était que trop flagrante, et l'empereur n'attendit pas pour la combattre qu'elle eût éclaté sur tous les points. Il ordonna au général Neidgart de se mettre à la tête du régiment Sémenowsky et de faire rentrer dans le devoir les compagnies du régiment de Moscou qui n'avaient pas encore quitté leur caserne, pendant que le général Strekaloff détacherait à la hâte le premier bataillon du régiment Préobragensky pour couvrir le palais d'hiver,

dont les postes n'avaient pas même été doublés. L'empereur se rappela que ses enfants n'étaient pas en sûreté au palais Anitchkoff; il chargea son aide de camp Caveline d'aller les chercher. L'impératrice, émue des nouvelles qui arrivaient à chaque instant, envoya demander à l'empereur ce qu'elle en devait croire : « Il y a un peu d'hésitation dans l'artillerie, voilà tout, » lui fit répondre son auguste époux. L'empereur, portant l'uniforme du régiment d'Ismailowsky, avec le cordon bleu, descendit au poste principal du palais : il rencontra sur l'escalier le général Woinoff et le comte Apraxin; il dit au comte de lui amener sur-le-champ le régiment des chevaliers-gardes qu'il commandait; il fit observer froidement au général Woinoff que sa place n'était pas au palais, mais auprès de la troupe révoltée. Le poste principal du palais était occupé par une compagnie des chasseurs du régiment de Finlande. Après s'être fait reconnaître comme empereur, Nicolas se mit à la tête de cette compagnie, en ordonnant de charger les armes, et il la conduisit jusqu'à la grande porte, qui fut ouverte par son ordre; il s'avança seul au milieu de la place, environné d'une foule de peuple criant : *Hourra !* « Avez-vous lu mon manifeste ? » demanda-t-il à ceux qui l'entouraient. On lui répondit que ce manifeste n'était connu de personne. Il aperçut un individu qui en tenait un exemplaire : il le lui prit des mains et le lut à haute voix, lentement et distinctement, en y ajoutant des explications qui complétaient le sens de certains passages. A la suite de cette lecture, le peuple cria de nouveau *Hourra !* et marqua sa joie par des acclamations enthousiastes. Mais le général Neidgart reparut et vint annoncer tout bas à l'empereur que les rebelles avaient envahi la place du Sénat. « Mes amis, dit l'empereur d'une voix forte et sonore, en ce moment même, ceux qui s'opposent aux décrets de la Providence et qui veulent m'empêcher de monter sur le trône se rassemblent en armes auprès du sénat. » La foule protesta par de nouvelles acclamations contre les rebelles. L'empereur fit signe de la main qu'il allait parler. Le tumulte s'apaisa aussitôt : « Mes enfants, dit-il avec une émotion communicative, je ne puis vous embrasser tous, mais ceci s'adresse à tout le monde. » Et il embrassa ceux qui se trouvaient autour de lui. « Il se fit un grand silence, » raconte un témoin oculaire de cette scène sublime et touchante (M. le baron de Korff), « et pendant quelques instants on n'entendit que le bruit des baisers : le peuple se transmettait de l'un à l'autre le baiser du tsar. » L'empereur, élevant de nouveau la voix, dit au peuple qu'il ne devait pas intervenir dans la lutte et que les autorités compétentes suffiraient pour arrêter l'insurrection; il invitait donc chacun à rentrer chez soi paisiblement : « Maintenant, faites place ! » dit-il avec un geste imposant qui fit

retirer la foule, au moment où le 1^{er} bataillon du régiment Préobragensky débouchait sur la place. L'empereur harangua le bataillon et le trouva dans les meilleures dispositions. Son aide de camp Caveline, qui venait de conduire heureusement, dans une voiture de louage, le grand-duc héritier au palais d'hiver, reçut l'ordre d'amener sur-le-champ quelques compagnies du régiment de Paulowsky et de les masser auprès du pont Millionaja, pour fermer de ce côté-là le passage aux insurgés. Le comte Miloradovitch, confus et irrité d'avoir été la dupe des conspirateurs, s'approcha de l'empereur et lui demanda la permission d'aller parler aux rebelles, qui s'étaient groupés autour de la statue équestre de Pierre le Grand : « Allez, dit Nicolas d'un ton sévère, « tâchez de leur persuader qu'on les trompe : ils « vous croiront plutôt qu'un autre. » L'empereur, toujours à pied, se mit en marche, à la tête du bataillon Préobragensky, vers la place de l'Amirauté ; il s'arrêta devant le bâtiment de l'état-major, alors en construction, pour attendre qu'on lui amenât un cheval. Il s'élança en selle, quand il entendit des coups de feu dans la direction de la place du Sénat, et il ordonna au général Isslenéeff d'aller en avant avec les trois premières compagnies du bataillon de Préobragensky, tandis que lui-même commanderait la quatrième. On lui amena un officier de dragons, qu'on disait blessé et qui avait en effet la tête enveloppée de linges. C'était un espion envoyé pour reconnaître les forces que l'empereur avait autour de lui : il déclara qu'il s'était séparé des insurgés, en voyant que leur but était de maintenir sur le trône le grand-duc Constantin. « C'est bien, lui dit l'empereur, retourne vers ces insensés et tâche de les « ramener à la raison. » L'insurrection ne gagnait pas de terrain, mais elle devenait plus audacieuse et plus redoutable. L'empereur comprit qu'il devait réunir des troupes pour l'écraser. Il chargea son aide de camp Bibikoff de faire prendre les armes aux marins de la garde ; il fit avertir le général Orloff de mettre sur pied toute la garde à cheval ; il invita son frère le grand-duc Michel à venir le rejoindre avec le régiment de Moscou. Il voulait cerner la place du Sénat, où les rebelles s'étaient concentrés, et pour les empêcher de communiquer avec la rive droite de la Néva, il confia au prince Eugène de Wurtemberg la mission de fermer le pont d'Isaac avec une compagnie de Préobragensky. Le général Orloff fit sortir des casernes la garde à cheval et occupa d'abord plusieurs rues qui aboutissaient à la place du Sénat ; mais l'aide de camp Bibikoff fut maltraité par les marins de la garde, qui s'étaient joints aux insurgés. Le grand-duc Michel ne tarda pas à arriver avec plusieurs compagnies du régiment de Moscou, qui furent échelonnées en avant de l'église d'Isaac. Les tentatives de conciliation auprès des rebelles n'avaient pas eu d'autre résultat que d'engager la lutte. Le malheureux

XXX.

comte Miloradovitch, suivi de quelques aides de camp, avait fini par pénétrer jusqu'au milieu de la place du sénat : pendant qu'il haranguait les soldats mutinés, on lui tira un coup de pistolet à bout portant et on le frappa d'un coup de baïonnette. Ce fut le signal d'une décharge de coups de fusil, qui tua ou blessa plusieurs personnes de son escorte. Le général Woinoff avait essayé en même temps de faire entendre aux rebelles la voix du devoir : il n'échappa que par miracle à une grêle de balles. Cependant l'insurrection ne faisait pas encore de progrès : les conjurés, bourgeois ou militaires, affublés des déguisements les plus étranges, se mêlaient aux soldats, la plupart ivres et poussant des cris sauvages. C'était à la fois une mascarade et une orgie. Mais la fusillade avait commencé et les coups de feu se succédaient presque sans interruption, comme pour appeler aux armes les conspirateurs qui étaient restés dans la ville et qui cherchaient à soulever le peuple. Celui-ci ne pouvait être longtemps spectateur passif d'une émeute qui n'était pas réprimée et qui semblait avoir l'avantage ; car, d'après l'avis du prince Eugène de Wurtemberg, l'empereur avait ordonné des charges de cavalerie, qui ne réussirent pas. Le sol était couvert de neige, que la gelée changeait en verglas ; les chevaux glissaient et tombaient avec leurs cavaliers ; les sabres, n'ayant pas été aiguisés, ne faisaient que des blessures légères ; les soldats semblaient indécis et découragés ; en un mot, trois attaques de la garde à cheval, conduite par le prince Orloff, n'entamèrent pas la colonne des insurgés, qui s'exaltaient à la résistance en criant : *Vive Constantin !* Tous les généraux présents étaient d'accord pour conseiller à l'empereur de recourir à l'artillerie et de ne pas laisser aux rebelles le temps de rassembler de plus grands moyens d'action ; l'empereur reculait devant la nécessité de faire des victimes. Enfin il ordonna au lieutenant Boulinzine d'aller chercher les canons de l'artillerie à pied, et il transmit un ordre analogue au général Soukazanett. En attendant l'arrivée de l'artillerie, l'empereur retourna au palais : il voulait rassurer l'impératrice et se montrer aux troupes qu'il laissait derrière lui, car les conjurés avaient fait courir le bruit de sa mort, et le peuple, tout à l'heure si prodigue d'acclamations, manifestait déjà des intentions hostiles en jetant des pierres aux soldats restés fidèles à l'empereur. Celui-ci rencontra sur sa route le vieux Karamsin, qui lui dit : « Sire, je suis là pour écrire le laborieux « enfantement d'un grand règne. » Le comte de Dornberg, ministre de Hanovre, vint au-devant de Nicolas et lui annonça que le corps diplomatique tout entier demandait à se mettre à sa suite pour confirmer ainsi, au nom de toutes les puissances, la légitimité de ses droits au trône de Russie. L'empereur pria le comte de Dornberg de remercier en son nom le corps diplomatique,

59

mais ne crut pas devoir accepter cette offre spontanée : « C'est ici une affaire de famille, » dit-il avec calme, et l'Europe n'a pas à y « intervenir. » Un tumulte extraordinaire avait lieu dans la grande cour du palais : les portes étaient ouvertes, et une foule de grenadiers de la garde, qui en sortaient pêle-mêle, avec des clameurs confuses, se répandaient sur la place, en désordre et courant çà et là, sans officiers et sans direction. L'empereur commanda aux fuyards de s'arrêter et les tint un moment en balance : « Nous sommes pour Constantin ! s'écrièrent quelques-uns. — S'il en est ainsi, voilà votre che- » min ! » répondit l'empereur en leur montrant la place du Sénat et en ordonnant qu'on leur laissât le passage libre. C'était le lieutenant Panoff, qui avait failli s'emparer du palais par surprise et faire prisonnière la famille impériale. Il s'était mis à la tête d'une partie du régiment qu'il entraînait dans sa défection, et il avait conduit cette bande d'insurgés aux portes du palais, qui lui furent livrées par ses complices, comme s'il eût amené des troupes de renfort ; mais, quand ils eurent envahi la première cour, on reconnut la trahison, et le bataillon des sapeurs de la garde les empêcha d'aller plus loin. Panoff, voyant son coup manqué, avait donné le signal et l'exemple de la retraite. L'empereur ne resta que peu de temps au palais. Après avoir vu l'impératrice et embrassé ses enfants, il parcourut rapidement les rapports de police qui lui révélaient enfin la redoutable organisation du complot, et il s'empressa de remonter à cheval. Le général Soukazanett venait d'amener quatre pièces de canon sous le commandement du lieutenant Bakounin, en attendant que le colonel Nesterowsky arrivât avec le reste de l'artillerie de la première brigade. Les quatre pièces de canon furent mises en batterie à l'entrée de la place du Sénat, et le général Soukazanett donna l'ordre à haute voix de charger à mitraille. Mais l'empereur avait défendu de faire feu : il espérait encore que les rebelles déposeraient les armes. Il lança son cheval jusqu'à la portée des balles ; car les insurgés tiraient toujours en poussant des cris forcenés, auxquels la populace répondait en faisant pleuvoir sur la troupe des pierres, des morceaux de bois et des projectiles de toutes sortes. Plusieurs personnes en furent atteintes autour de l'empereur. Les renforts qu'il avait demandés commençaient à venir, mais lentement, et l'on était si peu sûr de la fidélité des hommes qui les composaient, que quelques-uns déclarèrent qu'ils ne se serviraient pas de leurs armes contre leurs camarades. L'empereur ne se décidait pourtant pas à donner un ordre qui devait amener l'effusion du sang. Le grand-duc Michel, seul avec le général Lewachoff, s'avança témérairement sur la place du Sénat et s'efforça de faire entendre raison aux soldats de l'équipage de la marine, qu'il trouva en face de lui :

ces mutins lui répondirent avec respect qu'ils avaient prêté serment au grand-duc Constantin et qu'ils seraient fidèles à ce serment. Un des conjurés s'appretait à tirer sur le grand-duc Michel, mais les marins de la garde s'élançant contre l'assassin, lui arrachent son pistolet et le maltraitent en l'accablant d'injures. L'empereur veut essayer d'un dernier moyen pacifique : par son ordre, le métropolitain de St-Petersbourg et celui de Kieff, qui était aussi au palais, se rendent solennellement sur la place du Sénat, suivis de leurs diacres. A la vue de la croix, les fusils tombent des mains de la plupart des soldats rebelles, qui s'agenouillent ; mais les chefs de la conspiration interrompent par un roulement de tambours l'effet de cette scène émouvante, et menacent de faire tirer sur les métropolitains eux-mêmes, qui se retirent en silence. Trois heures sonnaient ; le jour commençait à décroître. Les insurgés semblaient indécis, mais ils s'obstinaient à garder leurs positions, et les conjurés, comptant sur la coopération simultanée de leurs affiliés dans toute la Russie, repoussaient toute espèce de transaction amiable avec le gouvernement impérial. Les coups de fusil diminuaient, les vociférations redoublaient ; l'approche de la nuit allait engager le populaire à prendre ouvertement part à l'insurrection : « Sire, il faut de la mitraille ! » dit le général Wassiltchikoff à l'empereur, qui ne répondit rien et qui se porta encore une fois de sa personne aux avant-postes des insurgés : il fut accueilli par une vive fusillade, à laquelle il ne voulut pas qu'on répondit immédiatement. Tout espoir d'agir par la persuasion était perdu. L'empereur acheva de distribuer et de ranger les troupes dont il disposait, en vue d'une attaque générale ; mais, avant d'employer la force, il chargea le général Soukazanett de porter aux rebelles une dernière parole de clémence. Le général poussa son cheval en avant et se vit entouré d'une foule de soldats mutinés, qui le reconnurent : il les somma de mettre bas les armes et leur promit au nom de l'empereur l'oubli du passé. Plusieurs des conjurés étaient accourus pour balancer l'influence de l'envoyé de l'empereur ; ils osèrent lui demander s'il apportait une constitution : « J'apporte le pardon, répliqua le général, et je » ne viens pas entamer des pourparlers avec des » révoltés. » Puis il tourne bride, et revient au galop vers l'empereur, sans avoir été atteint par une décharge qui blesse plusieurs officiers et soldats derrière les canons rangés en batterie : « Sire, erie de loin le général, ils demandent une » constitution ! » L'empereur, triste et indigné, donne l'ordre de faire feu ; puis il le retire aussitôt, et après un moment de réflexion, il le réitère d'une voix émue. Les canonnières étaient à leurs pièces ; mais celui qui devait mettre le feu au premier canon hésite et n'obéit qu'à l'injonction répétée du lieutenant Bakounin. La pièce

avait été mal pointée, peut-être à dessein ; le coup porta trop haut et la mitraille passa par-dessus la tête des insurgés, qui ripostèrent par un feu de file prolongé. Mais le second coup de canon et le troisième portèrent dans le centre de la colonne des troupes rebelles et les mirent en déroute. Elles se dirigèrent tumultueusement vers le côté de la place occupé par le régiment de Sémenowsky. Le grand-duc Michel, craignant de se voir refoulé, fut obligé d'employer l'artillerie contre cette masse compacte qui arrivait sur lui : il ne fallut qu'un seul coup de canon pour achever la défaite de l'insurrection. Les conjurés avaient fui les premiers ; les soldats rebelles se débandèrent sans faire usage de leurs armes et se dispersèrent dans toutes les directions. La place du Sénat fut entièrement évacuée en quelques instants, et les pièces de canon, que l'empereur fit braquer au pied du monument de Pierre le Grand, tirèrent encore deux ou trois coups sur des groupes qui se reformaient. Le général Benkendorff se chargea de la poursuite des fuyards. Il y eut ce jour-là cinq cents arrestations. La majeure partie de l'équipage des marins et des grenadiers de la garde rentra dans les casernes, en demandant grâce et en témoignant un vrai repentir. L'empereur leur fit dire qu'il leur pardonnait, ainsi qu'aux révoltés du régiment de Moscou, lesquels obtinrent une amnistie en considération du zèle et de la bonne conduite de leurs camarades sous les ordres du grand-duc Michel. La nuit était venue : l'empereur disposa lui-même les bivouacs sur les places du Sénat et de l'Amirauté, et se montra aux troupes, qui le saluèrent d'acclamations unanimes. Quand il fut rentré au palais, où les deux impératrices avaient passé la journée en prière, il fit descendre son fils dans la cour d'honneur et le présenta aux sapeurs de la garde, pour les récompenser d'avoir montré tant de dévouement à sa personne. Le *Te Deum*, qui aurait dû être célébré à onze heures du matin, ne le fut qu'à sept heures du soir. L'empereur Nicolas écrivit à son frère Constantin, en sortant du *Te Deum* : « Cher et bien-aimé Constantin, je suis empereur, mais à quel prix, grand Dieu ! Au prix du sang de mes sujets. C'est toi qui l'as voulu ainsi. Je me considère et me considérerai toujours comme chargé d'une lourde tâche, que tu m'as confiée, et je la remplirai de mon mieux, en me réglant d'après tes avis dans les circonstances graves et difficiles ; car tu m'as fait empereur, et je ne suis que ton fondé de pouvoirs. » L'empereur Nicolas écrivit aussi une lettre pleine de reconnaissance et d'affection au comte de Miloradovitch, qui survivait encore à ses blessures et qui mourut la nuit même en bénissant le nom de son auguste maître. Cette nuit-là, l'empereur ne prit aucun repos : il tenait à connaître les véritables causes de l'insurrection qu'il venait d'étouffer sur la place du Sénat,

mais qui pouvait renaître ailleurs d'un moment à l'autre. Un des chefs de cette insurrection, le prince Troubetzkoï, qui s'était réfugié auprès du comte de Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche, son beau-frère, fut arrêté et conduit devant l'empereur à quatre heures du matin. Il protesta d'abord de son innocence ; mais, à la vue des papiers qu'on mit sous ses yeux et qui constataient sa culpabilité, il tomba aux pieds de l'empereur en implorant sa clémence. L'empereur lui fit grâce de la vie et obtint de sa bouche les aveux les plus complets. L'empereur interrogea aussi d'autres conjurés, qui avaient été également arrêtés et qui furent conduits ensuite à la citadelle. Les révélations et les aveux des coupables décidèrent peut-être de la ligne de conduite que l'empereur Nicolas résolut de suivre pendant son règne, et qu'il suivit jusqu'à la fin avec une inflexible persévérance : il avait compris qu'un souverain, pour remplir le mandat qu'il a reçu de la Providence, doit sans cesse combattre le principe révolutionnaire, qui tend à détruire l'ordre civil et religieux des sociétés. Le lendemain, un manifeste, où sont exprimés les idées et les sentiments qui se retrouvent depuis dans tous les actes émanés directement de l'empereur Nicolas, annonçait à la Russie que le procès des auteurs de l'insurrection du 14 décembre allait s'instruire et que les coupables seraient punis : « D'après les mesures déjà prises, disait l'empereur, le procès et le châtiment embrasseront, dans toute son étendue, dans toutes ses ramifications, un mal dont l'origine remonte à plusieurs années, et, j'en ai l'assurance, ils détruiront ce mal jusque dans sa racine ; ils purgeront de cette contagion étrangère le sol de la Russie ; ils tireront à jamais une ligne de démarcation tranchante et ineffaçable entre l'amour de la patrie et les passions révolutionnaires, entre le désir du mieux et la fureur des bouleversements ; ils apprendront au monde que la nation russe, toujours fidèle à son souverain et aux lois, repousse les secrets efforts de l'anarchie, comme elle a repoussé les attaques ouvertes de ses ennemis déclarés ; ils montreront comment on se délivre d'un pareil fléau, et ils prouveront que ce n'est point par tout qu'il est invincible. Nous avons droit d'espérer et d'attendre ces résultats salutaires de l'attachement que toutes les classes de nos sujets témoignent à notre personne et à notre trône. » Un des premiers soins de l'empereur Nicolas fut de notifier son avènement aux puissances étrangères : il leur déclara qu'il marcherait sur les traces de son prédécesseur et qu'il professerait la même fidélité aux engagements contractés par la Russie, le même respect pour tous les droits consacrés par les traités existants, et le même dévouement pour les grands principes d'ordre et de justice qui sont la base d'une paix générale. Il se plaisait à espérer que les

puissances étrangères ne seraient pas moins disposées à entretenir avec lui ces rapports d'intime amitié et de confiance mutuelle qui avaient été naguère établis avec tant de sagesse par l'empereur Alexandre et qui avaient donné dix années de repos à l'Europe. En même temps, il adressait à toutes les provinces de la Russie, ainsi qu'à la Pologne, un oukase qui datait son règne du 1^{er} décembre 1825. Dans une proclamation à ses sujets de Pologne, il annonçait que son désir invariable était de continuer l'œuvre d'Alexandre I^{er} à l'égard du royaume de Pologne et de maintenir dans toute leur intégrité les institutions que le défunt empereur lui avait données. Cette proclamation fut accueillie avec enthousiasme à Varsovie. Le jour même où elle y fut publiée, le grand-duc Constantin fit de nouveau prêter serment aux troupes russes et polonaises qui formaient la garnison, et il écrivit à son frère une lettre où il lui renouvelait l'assurance d'une soumission respectueuse et d'un dévouement absolu. Le serment de fidélité fut prêté partout avec le même empressement. A Moscou, on ouvrit solennellement le pli cacheté qu'Alexandre I^{er} avait fait déposer dans le sanctuaire de la cathédrale, et, après avoir donné lecture des pièces renfermées sous ce pli, l'archevêque Philarète prononça un discours éloquent, qui fut suivi de la prestation de serment au nouveau monarque. La tranquillité publique ne fut troublée nulle part dans ce vaste empire, si ce n'est à Wassilkoff. Par suite d'ordres émanés de l'empereur Alexandre et venus de Taganrog, les deux frères Serge et Matthieu Mouravieff avaient été mis en état d'arrestation; mais ils furent délivrés la nuit même par des officiers appartenant à la société secrète des Slaves-Réunis. Serge Mouravieff souleva le régiment de Tchernigoff et s'empara de la ville de Wassilkoff. Aussitôt il ordonna de lire aux troupes révoltées une espèce de catéchisme politico-religieux qu'il avait préparé de concert avec Bestoujeff-Rumine pour prouver que la république était la seule forme de gouvernement agréable à Dieu. Cette lecture ayant produit un mauvais effet, Serge Mouravieff fit taire les murmures des soldats, en leur disant qu'ils avaient mission de soutenir les droits du grand-duc Constantin, qui se voyait écarté du trône par une intrigue de cour. Le général Gusmar marcha contre les insurgés avec quelques troupes et de l'artillerie : la rencontre eut lieu le 15 janvier 1826, près du village d'Oustimowska. Serge Mouravieff, à la tête des rebelles qu'il avait fanatisés, se précipita sur les canons du général Gusmar : un feu de mitraille mit le désordre dans les rangs des assaillants; une charge de cavalerie acheva de les disperser. Serge Mouravieff, blessé au commencement de l'action, fut fait prisonnier avec tous les officiers et 700 soldats de l'armée insurrectionnelle; son frère Matthieu avait été tué, et son principal complice, le lieu-

tenant Kouzmin, s'était brûlé la cervelle. Ainsi fut étouffée à sa naissance cette révolte militaire qui se rattachait à la grande conspiration que l'empereur venait de déjouer à St-Petersbourg dans la journée du 14 décembre. Une commission d'enquête avait été nommée immédiatement pour rechercher les auteurs de cette conspiration et pour statuer sur leur sort. Elle se composait du grand-duc Michel, du ministre de la guerre Tatistscheff, du nouveau gouverneur de St-Petersbourg Golenitscheff-Koutouzoff, et des généraux aides de camp de l'empereur : Tchernitcheff, Benkendorff et Patapoff. L'empereur Nicolas suivait avec la plus grande attention le travail des commissaires, qui, en étudiant les causes du complot et en scrutant ainsi les secrets de plusieurs grandes familles de la noblesse russe, découvrirent des abus déplorables dans l'administration des divers gouvernements de l'empire, dans la justice seigneuriale et jusque dans le sanctuaire des tribunaux. La législation, encombrée d'oukases sans force et sans valeur, se trouvait à chaque instant paralysée et inactive; une négligence funeste de la part des autorités entraînait un égal mépris pour les ordres de la couronne et pour les droits du peuple. De là, des actes irréguliers, des punitions iniques, des vexations arbitraires et d'innombrables dénis de justice. L'empereur s'occupa immédiatement d'une réforme radicale. Il fit expédier dans toutes les provinces un mandement où il rappelait aux fonctionnaires publics, ainsi qu'aux nobles, la nature de leurs devoirs, en leur recommandant de se conduire avec sagesse et modération, sous peine d'encourir sa disgrâce. Il annonça, par un oukase du 31 janvier 1826, qu'il avait résolu de prendre sous sa direction personnelle les travaux relatifs à la codification des lois de l'empire, et que l'ancienne commission instituée à cet effet deviendrait ainsi la deuxième section de sa chancellerie particulière. Le manque absolu de lois dans beaucoup de cas, la surabondance des lois dans d'autres circonstances, la confusion qui résultait du mélange continuel de lois permanentes et de lois provisoires, l'obscurité des vieilles lois, la différence des temps et des mœurs, tels étaient les motifs qui déterminaient l'empereur à faire rédiger un nouveau code pour la Russie. Il avait à cœur de faire le mieux possible ce qu'il appelait déjà son *métier* d'empereur. Il s'était entouré de tous les hommes d'Etat qui avaient la confiance de son frère Alexandre, comme s'il n'eût voulu que continuer le règne précédent. Aussi, son ministère fut à peu près le même que celui qui se trouvait formé lors de son avènement : le comte de Nesselrode, aux affaires étrangères; Lanskoi, à l'intérieur; le général Cancrin, aux finances; le prince Labanoff-Rotowsky, à la justice; l'amiral Tchiskow, à l'instruction publique et aux affaires ecclésiastiques; l'amiral Moller, à la marine; le

général Tatischeff, à la guerre. Le conseiller Gourieff resta ministre de la maison de l'empereur, et le général Diebitch chef de son état-major. Le comte Arakscheeff conserva les colonies militaires; le duc Alexandre de Wurtemberg, la direction des communications par terre et par mer; le prince Alexandre Galitzin, la direction des postes; le général Koutousoff, celle des écoles, et le prince Lapoukin, la présidence du conseil de l'empire. Le nouvel empereur rencontra bientôt une occasion de montrer à l'Europe avec quelle énergie et quelle fermeté il entendait soutenir les droits de sa couronne. La Russie avait à se plaindre du mauvais vouloir de la Porte Ottomane, qui n'exécutait pas les conventions souscrites à Bucharest: Nicolas I^{er} exigea si péremptoirement l'exécution immédiate de ces conventions, que le sultan se hâta d'envoyer deux plénipotentiaires pour traiter avec le général Woronzoff et le comte de Ribeaupierre; mais, comme les envoyés turcs ne cherchaient qu'à gagner du temps, l'empereur leur adressa le 5 avril un ultimatum ainsi conçu: « Si dans le délai de trois semaines le traité que je réclame n'est pas conclu et signé, mes troupes passeront le Pruth et occuperont la Moldavie. » Les envoyés turcs s'empressèrent de demander des instructions précises au divan, et le sultan leur envoya l'ordre de signer le traité d'Akermann, par lequel la Turquie s'engageait à rendre aux principautés de Moldavie et de Valachie, dans un délai de six semaines, tous les privilèges et avantages que leur avait promis le hatti-chériff de 1802, à garantir à la Serbie la jouissance de toutes ses anciennes franchises et immunités augmentées de nouvelles concessions, à déterminer les droits du peuple serbe par un hatti-chérif spécial, à donner pleine satisfaction aux sujets russes créanciers du gouvernement turc, à laisser une entière liberté au commerce russe et à ne pas entraver la navigation des navires russes dans les eaux de l'empire ottoman, enfin à maintenir les frontières d'Asie entre les deux empires au point où les avait trouvées la convention de Bucharest, et à renoncer à toute espèce de prétention sur les forteresses conquises par les armées russes dans la contrée transcaucasienne. Nicolas I^{er} avait les yeux ouverts sur les points les plus opposés de son immense empire: il conclut avec la Suède, à la date du 14 mai, un traité relatif aux frontières de la Laponie russe. C'était la continuation d'une grande idée d'Alexandre I^{er}, qui avait entrepris de fixer par des actes diplomatiques les frontières des pays soumis à sa domination. Un jour (en 1834), dans une conversation avec lord Durham, ambassadeur d'Angleterre, l'empereur Nicolas, lui montrant un manuscrit assez volumineux: « Vous voyez ici, lui dit-il, les dernières pensées et les dernières instructions de mon bien-aimé frère Alexandre; je les ai toujours devant les yeux, car je ne saurais mieux faire que d'a-

chever ce qu'il avait commencé et d'exécuter ce qu'il aurait exécuté lui-même. » Dès les premiers mois de son règne, Nicolas I^{er} donna la mesure de son génie organisateur, en déployant cette prodigieuse activité qui, pendant trente ans, ne fit jamais défaut à sa tâche de souverain. Il voulait tout voir par ses propres yeux, tout connaître, tout juger, tout décider par lui-même. Dans ce but, il multiplia les voyages, souvent inopinés, dans toutes les parties de l'empire. Aussi, de tous côtés se fit sentir à la fois l'heureuse influence de son gouvernement personnel; car il se regardait comme la personnification vivante de la volonté et de la force nationales. Tous les départements ministériels secondèrent à l'envi son désir impatient d'améliorer les services publics. L'économie fut introduite dans les finances, la discipline rétablie dans l'armée, l'agriculture encouragée dans les colonies militaires; l'empereur s'occupa lui-même de mettre sa marine sur un meilleur pied, avant de choisir un ministre qui répondit à ses vues pour le développement de ses flottes et de ses arsenaux maritimes; il approuva les libérales dispositions que son ministre des finances avait prises pour donner un plus large essor à l'industrie; il manifesta tout d'abord ses intentions bienveillantes à l'égard du clergé; il se prononça d'une manière non équivoque sur le caractère qu'il prétendait imposer à l'éducation de ses sujets, en imprimant une direction plus nationale à l'instruction publique, qui ne tarda pas à être confiée aux soins du savant Ouvaroff. Le commerce, les arts, les sciences et les lettres furent également favorisés; si la censure s'arma de rigueurs inusitées contre la presse politique et les écrits dangereux, l'empereur témoigna de l'estime qu'il accordait aux écrivains de talent en allant visiter l'historien Karamsin à son lit de mort. Comme la promulgation du nouveau code de lois pouvait se faire attendre longtemps, Nicolas I^{er} rendit plusieurs oukases ayant pour objet d'accélérer les jugements et de modifier l'ancienne jurisprudence. Ces oukases eurent un résultat aussi heureux qu'inespéré: des deux cent quatre-vingt-cinq mille procès qui étaient pendants à tous les tribunaux, la plupart furent jugés dans le cours de l'année, et des cent vingt-sept mille individus qui se trouvaient en état d'arrestation à la mort d'Alexandre, il ne restait plus que quatre mille neuf cents détenus en janvier 1827. Cinq mois avaient suffi à peine à la commission d'enquête pour instruire le procès des accusés de l'insurrection du 14 décembre. Après une multitude de recherches, d'interrogatoires, de confrontations, auxquels vinrent en aide les révélations des coupables, les aveux des témoins et la saisie de papiers renfermant tous les secrets des conspirateurs, la commission résuma ses travaux dans un long rapport, qui renfermait les détails les plus étendus sur cette gigantesque conspiration. Avant la

mort de l'empereur Alexandre, les deux sociétés secrètes qui s'étaient formées depuis quatre ou cinq ans au nord et au midi de la Russie correspondaient entre elles et travaillaient de concert. Celle de St-Petersbourg avait pour chefs le prince Serge Troubetzkoï, le prince Obolensky, Ryleef, et plusieurs officiers de la garde ; c'étaient surtout des mécontents et des ambitieux, qui voulaient faire une révolution au nom des principes constitutionnels. Celle de Toulzén était dirigée par le colonel Pestel, inventeur d'une constitution républicaine qu'il appelait le code russe ; autour de lui se groupaient les partisans fanatiques d'une espèce de réforme sociale et démocratique, qu'il rattachait à un nouveau dogme religieux. Un instant déconcertés par la mort d'Alexandre, les directeurs de l'association du nord, quand ils apprirent que le grand-duc Constantin renonçait au trône, avaient eu l'idée d'exploiter la situation au profit de leurs projets ; ils s'étaient flattés de tromper le peuple et l'armée, en leur faisant croire que le Césarévitch, victime d'une violence et d'une trahison, protestait contre la spoliation de ses droits héréditaires ; ils espéraient ainsi soulever les troupes, déchaîner la populace, et, à la faveur d'une insurrection générale, renverser l'ordre et le gouvernement établis. Ils avaient donc par avance, en prévision de ce résultat, désigné le prince Troubetzkoï pour être dictateur ; puis, sur la proposition d'un nommé Batenkoff, ils avaient formulé leurs idées et leurs plans pour la fondation d'une monarchie constitutionnelle, avec deux chambres législatives, dont l'une, la chambre haute, serait composée de membres nommés à vie, et l'autre de députés élus temporairement. Quelques-uns des conjurés, il est vrai, appartenant à la secte des carbonari, s'étaient réservé de fonder une république, en ayant recours à toutes les mesures d'exception capables d'inspirer la terreur et de comprimer la résistance. Ce fut surtout dans l'association du midi que se produisirent les utopies les plus extravagantes et les projets les plus féroces. L'empereur Nicolas examina lui-même avec soin le rapport de la commission d'enquête, et l'horreur instinctive qu'il avait toujours eue pour les agents de trouble et de révolution ne fit que s'accroître et se fortifier en présence des dangers que le gouvernement impérial avait courus ; il devint plus que jamais l'ennemi des utopistes, des perturbateurs et des révolutionnaires. Cependant il reconnut parmi les accusés deux catégories de coupables, les uns convaincus de haute trahison et de complot prémédité, les autres atteints aussi de l'esprit de révolte, mais ayant cédé à un entraînement sans but déterminé. Ces deux sortes de coupables lui semblèrent devoir être compris dans le même procès, mais non pas frappés de la même peine. En conséquence, il institua, pour prononcer sur le sort de tous les accusés, une haute cour de

justice, composée, suivant les anciens usages, des trois premiers corps de l'Etat, le conseil de l'empire, le sénat et le saint synode, sous la présidence du prince Lapoukin, avec adjonction d'un certain nombre de personnes choisies dans les grades supérieurs de l'armée et dans les emplois éminents de l'administration civile. Le prince Labanoff-Rostowsky fut chargé de remplir les fonctions du ministère public près de cette haute cour de justice. « En confiant le sort des accusés « à une cour suprême, dit l'empereur dans un « manifeste du 1^{er} juin 1826, nous n'attendons « d'elle et nous ne lui demandons qu'une justice « impartiale, rigoureusement fondée sur la force « et sur l'évidence des preuves. » La haute cour procéda sans délai à l'examen des dossiers de la procédure ; les prévenus furent de nouveau interrogés ; presque tous persistèrent dans leurs précédentes déclarations et n'y ajoutèrent que des aveux sans importance. La cour de justice établit alors trois espèces de criminels dans le fait du complot et de l'insurrection, et divisa les accusés en onze catégories distinctes, dont les deux premières seulement emportaient la peine de mort ; les autres catégories comprenaient, suivant la gravité du délit, différents degrés de pénalité. Sur cent vingt et un prévenus qui avaient été mis en cause, cinq furent condamnés à la peine de mort par l'écartèlement, à cause de la nature et de l'énormité de leurs attentats ; trente et un à la peine de mort par la décapitation ; dix-sept à la mort politique, qui consistait dans le simulacre d'une exécution capitale ; deux aux travaux forcés à perpétuité ; trente-huit aux travaux forcés à temps, suivis de l'exil perpétuel en Sibérie, etc. A l'exception de cinq ou six, tous les condamnés appartenaient à la noblesse ou faisaient partie de l'armée et des administrations civiles. En conséquence, ils devaient être dégradés avant de subir leur arrêt. Les membres du saint synode ne signèrent pas la sentence, en raison de leur caractère sacerdotal ; mais ils déclarèrent que Pestel, Ryleef et leurs complices, qui avaient tramé le régicide et l'introduction du régime républicain en Russie, méritaient les derniers supplices. L'empereur, à qui fut soumise la décision de la cour suprême, commua les peines prononcées contre tous les accusés, à l'exception des cinq individus qui formaient la première catégorie des condamnés, et qui étaient réservés à un châtiment plus terrible. C'étaient le colonel Pestel, le sous-lieutenant Ryleef, le lieutenant-colonel Serge Mouravieff-Apostol, le sous-lieutenant Bestoujef-Rumine, et le lieutenant Kaousky. La haute cour, s'inspirant de la clémence de l'empereur qui lui avait abandonné le sort de ces cinq grands coupables, décida qu'ils seraient pendus au lieu d'être écartelés. L'exécution eut lieu le 25 juillet, sur les remparts de la citadelle de St-Petersbourg, après que les autres condamnés, à

qui l'empereur avait fait grâce, eurent entendu ensemble la lecture de leur jugement à genoux, devant les régiments dans lesquels ils avaient servi comme officiers. Le lendemain de cette grande expiation, on célébra une cérémonie funèbre et religieuse, sur la place du Sénat, en présence des troupes et sous les yeux de l'empereur, qui voulut que cette place, souillée naguère par la révolte et teinte du sang des rebelles, fût purifiée et bénie par la religion. Dans un manifeste daté du 25 juillet, il avait spécifié en ces termes les promesses de son règne : « Que toutes les classes « de citoyens se réunissent dans un même sentiment de confiance à l'égard du gouvernement ! Dans les pays où l'amour du souverain « et le dévouement au trône sont pour le peuple « un besoin et une habitude héréditaires ; dans « les empires où l'énergie de l'administration « s'allie à la nationalité des lois, les efforts de la « malveillance seront toujours stériles. Ils pour- « ront se cacher dans l'ombre ; mais, dès que le « grand jour les frappera, ils se briseront devant « les lois et devant l'indignation publique. Une « semblable organisation de l'Etat permet à chacun « de se fier à la stabilité de l'ordre, à la garantie « des biens et des personnes, et, tranquille sur le « présent, de porter vers l'avenir un regard plein « d'espérance. Ce n'est point par des entreprises « téméraires et toujours destructives, c'est d'en « haut, c'est par degrés que s'opèrent les vraies « améliorations, que se comblent les lacunes, « que se réforment les abus. Dans cette marche « de perfectionnements graduels, tout sage désir « du mieux, toute pensée tendant à l'affermis- « sement des lois, à la propagation des véritables « lumières, au développement de l'industrie, « tout sage conseil, en un mot, qui nous par- « viendra par les voies légales ouvertes à tous, « ne pourra qu'être accueilli par nous avec gra- « titude, car nous ne saurions former d'autre « vœu que celui de voir notre patrie atteindre « le plus haut degré de prospérité et de gloire, « qui lui soit marqué par la divine providence. » Ce manifeste, émané personnellement de l'empereur, avait surtout pour but de consoler et de rassurer les familles qui comptaient quelques-uns de leurs membres parmi les condamnés. Nicolas I^{er} leur rappelait avec une bonté toute paternelle que si la gloire des ancêtres se transmettait héréditairement à tous les membres d'une famille, le crime et la honte d'un individu ne devaient jamais rejaiillir sur ses parents ni sur ses enfants. L'empereur mit le premier en pratique ce précepte qu'il avait posé d'une manière si touchante et si philosophique : il attacha comme aide de camp à son service le propre frère du colonel Pestel. Au reste, dans cette douloureuse circonstance où il avait dû laisser à la loi la force de punir, même en faisant acte de clémence, il regretta de ne pouvoir suivre ses inspirations de généreuse humanité. Il apprit

que madame Ryleef avait été frappée d'aliénation mentale, à la suite de l'exécution de son mari : il s'empressa de lui envoyer un aide de camp pour lui annoncer qu'elle était désormais sous la protection de l'empereur. Quand les condamnés aux travaux forcés et à l'exil partirent pour la Sibérie sous escorte et par détachements, les femmes de quelques-uns de ces malheureux, entre autres mesdames Troubetzkoï, Wolkonsky et Mouraviéff, demandèrent l'autorisation d'accompagner leurs maris. L'empereur employa jusqu'à la prière pour dissuader ces héroïques femmes de s'exposer aux souffrances d'un pareil sacrifice ; mais, voyant que leur résolution était inébranlable, il finit par l'approuver, en leur disant : « Je ferais comme vous, mesdames, si j'étais à votre place. » Il fit sentir de loin aux condamnés que son humanité veillait sur eux, mais ce fut son fils, l'empereur Alexandre II actuellement régnant, qui, trente ans plus tard, amnistia ces infortunés, en vertu des dernières volontés de son auguste père. Cette vaste conspiration, quoique énergiquement réprimée, avait jeté dans les esprits une triste défiance : beaucoup de personnes appartenant à toutes les classes de la société étaient compromises sans avoir été l'objet d'aucune poursuite, mais la clémence de l'empereur rassura les familles dans lesquelles on aurait pu trouver encore des coupables. On se rattachait de toutes parts au nouveau règne qui s'annonçait dans ces paroles de l'empereur aux armées russes : « Soyons religieux, fidèles, braves et infatigables, et le monde reconnaîtra que Dieu est « avec nous ! » L'époque du couronnement avait été fixée aux derniers jours du mois d'août. Il fallait attendre, pour convier le pays à cette fête nationale, que la Russie eût quitté le deuil qu'elle avait pris à la mort de son dernier souverain, et qu'elle avait gardé au delà du terme ordinaire, quand l'impératrice Elisabeth, ne pouvant survivre à son auguste époux, était allée le rejoindre dans la tombe cinq mois et demi après l'avoir perdu (15 mai). Il fallait aussi que la douloureuse impression produite par les événements du 14 décembre et par le procès des conspirateurs se fût un peu amortie, sinon effacée. Avant de partir pour Moscou, l'empereur approuva diverses mesures d'administration importantes pour la prospérité de son empire ; il constata, par un rapport de son ministre des finances, les heureux résultats de l'amortissement de la dette publique ; il ordonna la diminution des patentes, dans l'intérêt du commerce qu'il voulait protéger, et il soumit à un nouveau règlement la censure, dont la direction suprême fut confiée au ministre de l'instruction publique. D'après ce règlement, des commissions de censure devaient être établies à Moscou, à Dorpat et à Wilna, pour l'examen de tous les écrits publiés en Russie, de même que pour les livres et les journaux venant

de l'étranger. Mais l'examen des écrits concernant les matières religieuses était réservé exclusivement au saint synode. Un manifeste en date du 25 juillet, qui ne parut que le jour du couronnement, pourvut aux éventualités de la vacance du trône, sous la bénédiction de l'impératrice mère, et avec le consentement du grand-duc Constantin. L'empereur déclarait, dans ce manifeste, qu'au cas où il viendrait à mourir avant la majorité de son fils, la régence appartiendrait de droit au grand-duc Michel, qui, dans le cas de mort du grand-duc héritier, deviendrait à son tour empereur de Russie, suivant l'ordre légitime de la succession impériale. L'empereur Nicolas et l'impératrice Alexandra firent leur entrée solennelle à Moscou le 5 août, au milieu des transports de joie de la population. La cérémonie du sacre eut lieu le 3 septembre, avec une pompe et un éclat dignes de l'antique capitale des tsars. Tous les souverains de l'Europe s'étaient fait représenter à cette solennité par des ambassadeurs extraordinaires : la France y avait envoyé le duc de Raguse ; l'Angleterre, le duc de Devonshire. Le grand-duc Constantin, qui s'était d'abord excusé de se rendre à Moscou, avait compris que sa présence était nécessaire à la consécration des droits cédés à son frère cadet, qu'il embrassa cordialement en lui présentant la couronne. Par un oukase signé le jour même de son couronnement, Nicolas I^{er} adoucit encore le sort de quelques-uns des individus compris dans la sentence de la haute cour de justice. Par un autre oukase daté du même jour, il ordonna la mise en liberté de tous les prévenus qui n'étaient pas poursuivis pour assassinat, vol, brigandage ou vénalité ; il accorda amnistie pleine et entière aux déserteurs militaires ; il fit remise de toutes les sommes dues au fisc, pour amendes, déficits, redevances et impôts ; enfin il donna des facilités pour le remboursement des avances faites aux communautés et aux particuliers par le gouvernement. « Que la justice et « l'impartialité règnent dans les tribunaux, disait « le manifeste, l'ordre et le désintéressement « dans les administrations territoriales et municipales, la liberté dans le commerce ; que « l'industrie redouble d'émulation, l'agriculture « d'activité ; que la bonne foi soit la garantie des « engagements ; que l'inviolabilité des propriétés « soit respectée ; mais surtout que la crainte de « Dieu et l'éducation patriotique de la jeunesse « soient la base de toutes les espérances d'amélioration, le premier devoir de toutes les « classes ! » A l'occasion de son sacre, l'empereur fit de nombreuses promotions dans l'armée, et octroya des dons considérables en argent et en terres à ses meilleurs serviteurs. Ce fut au milieu des fêtes splendides qui suivirent le sacre que l'empereur apprit l'invasion de la Géorgie par une armée persane. Dès les premiers jours de janvier 1826, il avait envoyé le général major

prince Menschikoff à Téhéran, pour annoncer son avènement au schah de Perse, Fethi-Ali, et pour lui exprimer l'intention de terminer à l'amiable les difficultés qui existaient entre les deux empires relativement à la délimitation de leurs frontières. Ces difficultés avaient été sans cesse entretenues et aggravées par l'Angleterre, depuis qu'un traité de paix, conclu sans sa médiation le 24 octobre 1813, avait mis fin aux hostilités. La Perse avait eu le temps de reconstituer son armée, et elle se préparait à la guerre. Les échanges de territoire que le prince Menschikoff proposait au gouvernement persan furent refusés avec hauteur, et la question des frontières de la Géorgie resta pendante. Bientôt le khan de Talychyne surprit la petite garnison russe d'Arkivan et la massacra tout entière. A ce signal, les troupes persanes passèrent l'Araxe. Le général Yermoloff, gouverneur général des provinces que le schah voulait reprendre aux Russes, n'avait pas de forces suffisantes pour tenir tête à 40,000 hommes commandés par le prince Abbas-Mirza. Il demanda des renforts, et l'empereur s'empressa de lui envoyer quelques corps de l'armée du Don et des gouvernements voisins du Caucase, rassemblés sous les ordres de l'habile général Paskewitch. La campagne ne fut pas favorable aux Persans, malgré leur nombre et leur organisation militaire conforme à la tactique de l'Europe. Après avoir été complètement battus sur les bords de la rivière de Djéham, ils repassèrent l'Araxe en laissant une partie de leur artillerie et beaucoup de butin au pouvoir du vainqueur. Le succès de cette journée était dû surtout au général Madatoff : l'empereur lui fit don d'un sabre monté en or et enrichi de diamants, avec cette inscription : *Pour la valeur !* La coalition secrète qui existait, du moins en principe, contre la Russie, entre la Porte Ottomane et le cabinet de Téhéran, se trouva ainsi paralysée ; mais le schah de Perse n'en fut que plus ardent à continuer la guerre pour son propre compte, car l'Angleterre lui conseillait indirectement de ne pas céder un pouce de terrain à son puissant antagoniste, qui lui avait enlevé des provinces entières. Les journaux anglais ne se lassaient pas cependant d'accuser l'ambition des Russes, et ils attribuaient l'agression injuste de la Perse à l'humeur hautaine et aux provocations du général gouverneur Yermoloff. L'empereur Nicolas eut l'air de donner satisfaction à ces plaintes exagérées, en ôtant à ce général la direction des opérations militaires dans le Caucase. L'hiver suspendit la marche de l'armée russe sur le territoire ennemi. L'empereur poursuivait son système de réforme dans toutes les branches de l'administration : il modifiait, par ses oukases du 10 novembre et du 7 décembre 1826, l'institution des colonies militaires, de manière à réduire les dépenses énormes qu'elles occasionnaient au préjudice des finances de l'empire. Le comte

Arakscheeff, qui avait développé outre mesure cette institution que l'Europe regardait comme une menace permanente, se démit de ses fonctions de directeur général, et l'empereur, en confirmant les statuts de ces colonies créées dans les gouvernements de la Russie méridionale, donna des chefs particuliers à chacune d'elles. Nicolas I^{er} ne se contentait pas d'appliquer son génie organisateur à de grandes innovations administratives; il entrait volontiers dans les plus petits détails, et souvent il s'y complaisait. Ayant été informé qu'une ancienne pénalité qui ressemblait à la torture s'était conservée chez les Cosaques du Don et avait passé en usage dans les colonies militaires, où l'on attachait le pied du condamné à un bloc de pierre, il décréta l'abolition de ce supplice, et fit briser partout les pierres qui servaient à ce genre d'exécution. Son humanité n'était pas en désaccord avec sa justice. D'après certains indices qui prouvaient que les sociétés secrètes de la Russie avaient été en relation avec celles de la Pologne, il fit faire des recherches pour découvrir ces dernières, et pour en suivre les ramifications dans les provinces polonaises. Une commission d'enquête avait été nommée à cet effet : elle adressa son rapport le 3 janvier 1827 au grand-duc Constantin, qui le porta lui-même à l'empereur. On avait constaté que le but unique de ces sociétés secrètes, exclusivement polonaises, était de refaire une Pologne libre et indépendante; mais il fut avéré qu'elles n'avaient nullement participé aux actes de la conspiration du 14 décembre : quoiqu'elles fussent averties de ce qui se préparait en Russie, elles n'avaient eu pourtant aucune action, aucune influence dans cette conspiration essentiellement russe. Il ne résulta pas des faits qu'il eût été question, comme on le croyait, de mettre à mort le grand-duc Constantin ou de le livrer aux conspirateurs russes; mais néanmoins la commission d'enquête avait signalé des coupables qu'elle classait en différentes catégories. L'empereur, malgré le désir qu'il avait de pardonner, manifesta pourtant l'intention d'être juste et sévère. Il ne se sentait pas libre, d'ailleurs, de faire de la clémence là où son frère Constantin semblait intéressé à punir des ennemis de son gouvernement. Un manifeste du 1^{er} mai 1827 ordonna la réunion de la diète de Pologne, pour avoir à procéder au jugement de neuf personnes accusées de complot contre la sûreté de l'Etat. Cette affaire traîna en longueur, et le jugement ne fut prononcé qu'en 1828. La plupart des accusés avaient été absous; les autres ne furent condamnés qu'à quelques mois de détention. Le fait principal qui ressortit des pièces du procès, ce fut que les sociétés secrètes avaient été créées en Pologne à la suite des événements politiques de 1814, qui changeaient la face de l'Europe sans donner satisfaction aux intérêts polonais; que ces sociétés se proposaient d'entretenir dans

XXX.

les cœurs le sentiment patriotique, et que depuis 1820 surtout elles avaient pris un caractère plus hostile contre la Russie. Le procès, qui avait pour objet de les comprimer et de les détruire, ne fit que les propager et les fortifier. La guerre de Perse avait recommencé. Les Persans s'étaient préparés pendant l'hiver à la soutenir avec une nouvelle armée, plus nombreuse et mieux organisée encore que la précédente. Les Russes, de leur côté, n'avaient pas des forces moins considérables à leur opposer. L'armée du Caucase comprenait plus de 75,000 hommes, avec une formidable artillerie. Le général Paskewitch, qui avait toute la confiance de l'empereur, fut chargé du gouvernement suprême de la Géorgie et revêtu de pouvoirs illimités; car la mission du général Diebitch, chef d'état-major de l'armée russe, envoyé sur le théâtre de la guerre, avait révélé de graves abus dans l'administration du pays; et l'empereur, qui venait d'ôter au prince Yermoloff son commandement, n'avait pas hésité à comprendre dans la disgrâce de ce vieux général plusieurs officiers généraux qui s'étaient distingués dans la dernière campagne. Le général Paskewitch fit sentir sur-le-champ l'influence de son administration énergique et intelligente; il modifia la plupart des dispositions que son prédécesseur avait prises pour entrer en campagne; il établit des magasins bien approvisionnés, capables de suffire à tous les besoins de son armée, et il confia le commandement de son avant-garde au général Benkendorff, qui devait opérer dans la province d'Erivan tandis qu'il se porterait lui-même à la rencontre de l'armée persane. Dans les premiers jours d'avril 1827, le général Benkendorff franchit les monts Akzybink et Bezabdal, malgré la neige et la pluie continuelles. Il se présente d'abord devant Etschmiadzine et s'en empare; puis il va mettre le siège devant Erivan, qui lui résiste pendant plusieurs mois. Le prince Abbas-Mirza s'était avancé sur l'Araxe avec le gros de l'armée persane, et il avait fait sa jonction avec Hassan-Khan, sardar d'Erivan. Le général Paskewitch, qui assiégeait la ville d'Abbas-Abad, passe tout à coup l'Araxe avec une partie de ses troupes, et livre bataille au prince Abbas-Mirza dans la plaine de Djwan-Boulak; ce fut moins un combat qu'une déroute : l'armée persane se dispersa en laissant sur la place plus de 4,000 morts et blessés, avec des canons et des drapeaux. L'armée russe n'avait eu que 29 blessés et 9 morts. Après ce succès éclatant, plusieurs places fortes, entre autres Abbas-Abad, tombèrent au pouvoir du général Paskewitch, qui poussa vigoureusement le siège d'Erivan. Enfin, le 25 octobre, la brèche était ouverte et l'assaut allait être donné, quand la garnison déposa les armes. Ce même jour, le général Eristoff entra à Tauris, où le général en chef s'empressa de le rejoindre. La possession d'Erivan, cette place qu'on regardait

comme imprenable, ouvrait aux Russes le chemin de Téhéran. La Perse fit des propositions de paix : le prince Abbas-Mirza vint lui-même les apporter au camp russe. Elles avaient été acceptées par le général Paskewitch, quand le schah Feth-Ali, prévoyant la rupture imminente des traités qui existaient entre la Russie et la Porte Ottomane, voulut, après trois mois de lenteurs et de tergiversations, revenir sur les conditions qu'on avait arrêtées en son nom. Le général Paskewitch lança aussitôt ses troupes sur la route de Téhéran, et le schah, menacé dans sa capitale, se soumit à toutes les exigences du vainqueur. La paix fut définitivement conclue au village de Touskmanthaï, le 10 février 1828. La Perse cédait à la Russie les provinces d'Erivan et de Nakhitchévan; elle s'engageait en outre à payer quatre-vingts millions de francs pour contribution de guerre, et à garantir des avantages considérables au commerce russe. L'empereur Nicolas, qui était à Riga lorsqu'il reçut la nouvelle de la prise d'Erivan, récompensa le général Paskewitch en lui décernant le titre de comte Erivanski, et en lui faisant don d'une somme de quatre millions. Les difficultés sans cesse renaissantes qui s'élevaient naguère entre la Russie et la Turquie avaient semblé s'aplanir à la suite du traité d'Akermann, que le comte de Ribeaupierre eut tant de peine à mener à fin; mais il en surgissait de nouvelles plus sérieuses et moins faciles à surmonter, relativement à la Grèce, dont l'insurrection nationale tenait en échec toutes les forces de l'empire ottoman. On apprit alors quel avait été le résultat diplomatique du voyage du duc de Wellington à St-Petersbourg avant le sacre de l'empereur Nicolas. Un protocole avait été signé le 4 avril 1826, d'après lequel l'Angleterre devait offrir et imposer au besoin sa médiation dans la lutte inégale des Grecs contre la Turquie. Cette médiation, que la Russie avait promis d'appuyer de toute son influence auprès des parties belligérantes, établissait ainsi les bases d'une transaction pacifique : la Grèce continuerait à faire partie de l'empire ottoman, en lui payant un tribut annuel, mais les Grecs seraient gouvernés par des autorités de leur choix, et auraient ainsi la direction exclusive de leurs affaires intérieures, avec pleine liberté pour l'exercice de leur religion. Ce protocole avait été communiqué aux cabinets de Paris, de Vienne et de Berlin, mais celui de Paris y avait seul adhéré. L'Angleterre présenta donc sa médiation au divan, et le comte de Ribeaupierre, ambassadeur de Russie à Constantinople, déclara que l'empereur Nicolas se portait garant de la médiation anglaise, de concert avec la France. Le ministre turc répondit fièrement que la Sublime Porte n'admettrait jamais entre elle et les rajas une intervention étrangère. Peu de jours après, le gouvernement turc formula sa réponse par écrit, et repoussa

toutes les propositions des puissances, en annonçant avec fermeté que le divan ne recevrait pas d'autres propositions relatives à l'insurrection grecque, et n'y répondrait plus à l'avenir. Cependant le sultan Mahmoud affecta de faire la réception la plus magnifique et l'accueil le plus gracieux au comte de Ribeaupierre, en lui exprimant le désir de rester en bonnes relations avec l'empereur Nicolas. La Turquie armait de toutes parts : les forteresses des Dardanelles se hérissaient de canons, et le vice-roi d'Egypte, qui commandait l'armée turque, recevait l'ordre d'employer tous ses efforts pour que la Grèce fût soumise avant que les gouvernements chrétiens de l'Europe lui eussent envoyé des secours. Les cabinets russe, français et anglais sentirent la nécessité de donner une forme plus solide à leur intervention en faveur de la Grèce. Des conférences s'ouvrirent à Londres, et, le 6 juillet 1827, fut signé le traité par lequel les trois puissances alliées s'engageaient à maintenir de concert leur médiation entre la Porte Ottomane et la Grèce sur les bases posées dans le protocole du 4 avril 1826. Le sultan Mahmoud refusa d'écouter les conseils de la Prusse et de l'Autriche, qui l'invitaient à subir cette médiation. Ibrahim-Pacha continuait à mettre à feu et à sang la Grèce, que les agents russes encourageaient à persévérer dans son héroïque résistance. Les puissances médiatrices envoyèrent des forces navales dans la Méditerranée, afin de s'opposer aux mouvements de la flotte turco-égyptienne, qui avait fait voile pour venir seconder par mer les opérations de l'armée turque. L'escadre russe, composée de quatre vaisseaux et de quatre frégates, sous les ordres du vice-amiral comte Heiden, rejoignit les escadres française et anglaise dans les eaux de l'Archipel. La flotte turco-égyptienne était à l'ancre devant Navarin. Les trois amiraux firent savoir à Ibrahim qu'ils avaient ordre d'arrêter l'effusion du sang, et qu'ils empêcheraient par la force toute coopération effective de la marine ottomane dans la guerre inégale que les Grecs soutenaient contre les Turcs. Ibrahim promit d'en référer à son gouvernement; mais l'amiral turc, qui se voyait bloqué dans le port de Navarin, voulut quitter son mouillage à la faveur de la nuit. Somme toute lui fut faite de cesser tout préparatif de départ. On tira, des vaisseaux turcs, sur deux parlementaires qui furent blessés; une frégate égyptienne engagea le feu contre une frégate française : le combat devint aussitôt général. La flotte turco-égyptienne fut anéantie (20 octobre 1827). En apprenant cette victoire, dans laquelle la marine russe avait eu une glorieuse part, l'empereur Nicolas adressa des félicitations aux amiraux français et anglais, de Rigny et Codrington. L'intervention active des puissances alliées en faveur de la Grèce était désormais un fait accompli. L'empereur de Russie s'honorait de l'avoir pro-

voquée; mais en même temps il crut devoir manifester de nouveau, vis-à-vis de l'Europe, la ferme résolution de ne mêler aucun sentiment d'intérêt égoïste et personnel aux vues généreuses et désintéressées de ses alliés; il voulait que les Grecs, ses coreligionnaires, fussent affranchis du joug de l'islamisme, et l'appui qu'il leur accordait au nom de la religion et de l'humanité ne se rattachait pas à des projets d'agrandissement territorial ou d'ambition politique; néanmoins la Turquie persistait à voir exclusivement le résultat de l'influence russe dans tous les événements de la révolution qui s'accomplissait en Grèce. En effet, le comte Capo d'Istria, qui avait été longtemps au service de la Russie, venait d'accepter la présidence de la république hellénique avec l'agrément de l'empereur Nicolas. Celui-ci avait jugé à l'avance que la guerre contre la Turquie deviendrait bientôt une nécessité de sa situation; il s'était donc mis en mesure de soutenir cette guerre au moment où elle éclaterait: par un oukase du 26 août, il avait ordonné une levée extraordinaire, qui devait porter ses armées à 1,200,000 hommes. Le but de cette levée était de maintenir l'armée et la flotte « dans un état qui fût en rapport avec la situation de l'empire ». Un autre oukase daté du même jour astreignit dorénavant au recrutement les juifs établis en Russie, et abolit l'impôt qu'ils avaient payé jusqu'alors à titre d'exemption du service militaire. L'empereur se préoccupait sans cesse, depuis son avènement, du projet de mettre sa marine sur un pied d'égalité avec celles des grandes puissances de l'Europe; il allait donc souvent inspecter lui-même les armements qu'il préparait à Cronstadt et à Riga. Il avait continué, suivant la ligne de conduite qu'il s'était tracée, à faire approuver tous ses actes d'empereur par le grand-duc Constantin, qui participait ainsi réellement à son règne. Ce fut pour témoigner de sa déférence et de son affection à l'égard de son frère qu'il imposa le nom de Constantin au second fils que l'impératrice venait de lui donner (9 septembre 1827). Cependant le combat de Navarin ne pouvait pas aboutir à une transaction pacifique. Le sultan, irrité de ce qu'il regardait comme une agression injuste et perfide, fit déclarer aux trois puissances que, loin d'accepter leur médiation dans les affaires de la Grèce, il les sommait de faire réparation au pavillon turc insulté à Navarin, et de payer une indemnité conforme au dommage qu'on lui avait causé en détruisant sa flotte. Les ambassadeurs des trois puissances quittèrent Constantinople le 8 décembre, et aussitôt la guerre sainte fut proclamée dans toutes les mosquées. Dans un hatti-chériff, où l'insurrection des Grecs était attribuée à la haine des Russes contre l'islamisme, le sultan accusait le gouvernement russe d'avoir fomenté et entretenu cette insurrection, et d'avoir violé de toutes façons les traités de Bucharest et d'Akermann.

Le cabinet de St-Petersbourg répondit à ces accusations en accusant à son tour la Porte Ottomane d'exciter les tribus du Caucase à la révolte, de violer tous les traités contraires à ses vues, de fermer arbitrairement le Bosphore au commerce européen, et surtout au commerce des provinces russes du Sud. Enfin, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, l'empereur Nicolas notifia aux puissances européennes qu'il se verrait forcé de déclarer la guerre à la Turquie (11 avril 1828). L'armée russe, destinée à opérer dans les provinces turques, avait eu le temps de se réunir sur les bords du Pruth; elle s'élevait à 160,000 hommes, en dehors de l'armée polonaise échelonnée le long des frontières, mais condamnée à rester immobile et inactive. Le feld-maréchal comte Wittgenstein prit le commandement en chef de l'armée d'opérations, et le 7 mai, le principal corps, composé de 115,000 hommes, après avoir entendu le *Te Deum* et une proclamation de l'empereur, se mit en mouvement et passa le Pruth sur trois points différents sans rencontrer aucune résistance. Les villes de Jassy, de Bucharest, de Krajowo, ouvrirent leurs portes; la Moldavie et la Valachie furent occupées sans coup férir. Le comte de Pahlen établit à Bucharest le siège du gouvernement provisoire des deux principautés, qu'il administra très-habilement pendant la durée de la guerre. Le divan de Valachie s'était empressé d'adresser à l'empereur de Russie une requête pour le supplier d'incorporer cette province à son empire. L'empereur fit répondre, par le comte de Nesselrode, que « son dessein n'était pas et n'avait jamais été d'agrandir ses Etats aux dépens des provinces qui les avoisinaient ». L'empereur avait offert au grand-duc Constantin de prendre la direction suprême des opérations militaires, mais le grand-duc s'en était excusé en démontrant à son frère que la Pologne, travaillée par les agents des sociétés secrètes, avait besoin d'une surveillance continuelle, et ne pouvait pas être en quelque sorte abandonnée à elle-même. Le grand-duc Michel, qui commandait un corps d'armée, se porta sur Braïlow et en commença le siège. L'empereur était parti de St-Petersbourg le jour même où son armée passait le Pruth. Il arriva devant Braïlow au moment de l'attaque d'un faubourg, qui fut enlevé à la baïonnette sous ses yeux (15 mai). Une crue subite du Danube retardait les travaux du siège, mais la présence de l'empereur encouragea tellement les travailleurs, qu'au bout de quelques jours une batterie de 24 pièces ouvrait un feu terrible contre la place. L'empereur étant allé visiter cette batterie, plusieurs boulets tombèrent à ses pieds; et malgré les prières des généraux qui l'entouraient, il refusa de se retirer jusqu'à ce que ses canons eussent fait taire le feu de l'ennemi. Sa proclamation adressée à ses troupes à leur entrée en campagne avait inauguré pour ainsi dire un

nouveau droit de la guerre, dictée par la religion et par l'humanité : « Soldats, disait-il, en tendant « une main amie à vos coreligionnaires, vous « dompterez ceux qui refusent de se soumettre, « mais vous épargnerez les faibles et ceux que « vous trouverez désarmés ; vous épargnerez les « maisons, les propriétés ; vous respecterez les « temples de nos adversaires, qui professent « une religion différente de la nôtre. Ainsi l'or- « donne la doctrine sacrée du Sauveur. Celui qui « par sa douceur et son humanité se sera con- « cilié les ennemis les plus acharnés, celui qui « aura pris la défense de la veuve et de l'orphe- « lin, sera aussi cher à mon cœur que celui qui « aura montré le plus de bravoure dans le com- « bat. » Pendant que le siège de Brailow suivait sa marche régulière, l'empereur alla rejoindre l'impératrice à Bender, où l'attendait le duc de Mortemart, ambassadeur de France. Il ne séjourna que quelques jours à Odessa, pendant que le troisième corps d'armée, sous les ordres du général Roudzewitch, se préparait à passer le Danube. Il dirigea lui-même le passage de ses troupes le 8 juin, et il fut témoin de la déroute complète de 15.000 Turcs, qui défendaient une position formidable. Les villes d'Issatcha, de Toultscha, de Matchin, de Gersowa et de Kustendje se rendirent ; Brailow résistait encore, mais cette place se trouva enfin forcée de capituler, quand la brèche fut ouverte. L'empereur témoigna hautement sa satisfaction à son frère Michel, qui avait eu la conduite de ce siège difficile. L'armée russe marchait tout entière sur Chumla, où s'étaient concentrées les garnisons des villes qui avaient fait leur soumission. L'empereur nelaissa qu'un corps d'observation devant Chumla, qui demandait un siège en règle, et il se hâta de rejoindre le prince Menschikoff qui menaçait Varna, après s'être emparé d'Anapa, tandis que le prince de Tscherbatoff commençait le siège de Silistrie. Il n'y eut devant Chumla que des engagements partiels ; ainsi, le 28 juillet, les Russes, assaillis par des masses de cavalerie, soutinrent le choc en conservant leurs positions. La saison était trop avancée pour songer à entreprendre le siège de Chumla. Les maladies avaient d'ailleurs déjà fait des vides effrayants dans le corps d'armée qui affrontait l'air empesté des marais de la Dobruska. Il fallait remplir ces vides avant de pousser en avant les opérations de la campagne. L'empereur passa au camp de Varna la journée du 5 août, et fit ouvrir en sa présence les travaux du siège que le prince Menschikoff et l'amiral Greigh devaient poursuivre simultanément par terre et par mer. Ce fut à Odessa que l'empereur se rendit pour donner tous ses soins à l'approvisionnement de son armée en pays ennemi ; car il avait reconnu que ce pays-là n'offrait plus de ressources pour nourrir les hommes et les chevaux. Le plan de campagne des Turcs consistait évidemment à éviter une bataille

décisive, à soutenir le siège de quelques places fortes, à ne pas défendre les villes ouvertes, et à laisser la famine et l'épidémie combattre pour eux. L'empereur ordonna une nouvelle levée de troupes dans toute l'étendue de son empire. Pendant ce temps-là, les Russes remportaient de grands avantages en Asie, où les Turcs avaient envahi les provinces caucasiennes. Le général Paskewitch repoussa les agresseurs et leur enleva coup sur coup plusieurs villes importantes, Kars, Poli, Akhalzikh, qui firent une résistance obstinée. Enfin la prise de Bayazid, au pied du mont Ararat (8 septembre), consolida la domination russe dans la province d'Erivan. Le siège de Varna faisait peu de progrès : le prince Menschikoff, blessé dans la tranchée, céda son commandement à son chef d'état-major Petrowsky ; mais l'empereur envoya pour le remplacer le prince Woronzoff, qui avait ordre de presser vivement les travaux de siège, quoique la ville ne fût pas entièrement investie. L'empereur, qui était allé d'Odessa à Nicolaïeff pour imprimer encore plus d'activité aux armements maritimes, annonça son retour au camp de Varna par un renfort de 20.000 hommes, avec lesquels il fut possible de compléter l'investissement de la place. L'empereur arriva lui-même dans les premiers jours de septembre, et sa présence donna encore plus d'ardeur aux assiégeants. Il avait établi son quartier général à bord du vaisseau *la Ville de Paris*, et il dirigeait les opérations du siège, qui devenaient tous les jours plus difficile. La garnison, commandée par Joussouf-Pacha, se multipliait pour ainsi dire dans des sorties continuelles, et le bombardement, qui se poursuivait sans relâche, n'amenait aucun résultat. L'empereur avait compris combien la prise de cette place lui était nécessaire, en voyant combien les Turcs attachaient d'importance à sa conservation. Le général turc Omer-Vrione était venu de Chumla avec 8.000 hommes pour faire une diversion, et le grand vizir devait le rejoindre à la tête d'un corps de 20.000 hommes. L'empereur détacha une colonne de la garde pour occuper la côte méridionale du golfe de Downo, avant que l'ennemi s'y fût établi ; le lendemain, pendant que la cavalerie d'Omer-Vrione attaquait les Russes par derrière, la garnison fit une sortie pour détruire leurs batteries qui touchaient aux fossés de la place. Omer-Vrione fut repoussé à coups de canon, mais le combat s'engagea d'une manière terrible dans les retranchements, qui furent pris et repris avec des pertes réciproques. Le général Perowsky reçut une blessure grave à côté de l'empereur, qui se montra au plus fort du danger et qui vit tomber autour de lui plusieurs de ses officiers. Enfin les Turcs durent abandonner une bonne position qu'ils avaient gardée jusque-là devant le front d'attaque. Pendant quelques jours la canonnade continua de part et d'autre ; les négociations pour la reddition de la ville conti-

naient en même temps ; le 7 octobre, une colonne russe pénétra par la brèche dans la place, mais sans pouvoir s'y maintenir. Tout était prêt pour l'assaut, lorsque Joussof-Pacha envoya un parlementaire à l'empereur ; une première conférence eut lieu sur le vaisseau de l'amiral Greigh et n'aboutit à rien ; une seconde, qui se tint le lendemain dans la tente du général Woronzoff, n'eut pas plus de succès. Deux jours après, Joussof-Pacha vint lui-même se placer sous la protection de l'empereur, en déclarant que la défense de Varna n'était plus possible, mais que le capitain-pacha ne voulait pas entendre parler de capitulation. La garnison mit bas les armes, à l'exception de 300 hommes qui s'enfermèrent dans la citadelle avec le capitain-pacha. Celui-ci adressa ce message à l'empereur : « Si avant « quatre heures Votre Majesté ne m'accorde pas « l'autorisation d'aller rejoindre le corps d'Omer- « Vrione, je ferai sauter la citadelle avec les « braves qui ont juré de partager mon sort. — « C'est la première fois, répondit l'empereur, « que le vaincu dicte des conditions au vain- « queur. Allez dire à votre général que j'estime « trop le courage de mes ennemis pour leur ac- « corder les honneurs du martyre. J'autorise « donc le capitain-pacha à sortir librement de la « citadelle avec ceux qui voudront l'accompa- « gner, mais sous la condition expresse qu'il « prendra la route de Bourgas. » Une députation des habitants de Varna vint offrir solennellement à l'empereur les clefs de la ville, qui fut occupée sur-le-champ par une garnison russe. On trouva dans la place des magasins considérables d'armes et de munitions de guerre, avec 162 pièces de canon. L'empereur destinait douze de ces pièces à fournir la fonte d'un monument qu'il voulait élever à Varsovie en souvenir de ses glorieux ancêtres, qui étaient venus mettre le siège devant cette ville réputée imprenable ; mais le navire sur lequel on avait mis ces douze canons fut jeté par la tempête sur les côtes de Bourgas et tomba entre les mains des Turcs. Joussof-Pacha étant menacé de perdre les biens qu'il possédait en Macédoine, l'empereur lui donna en compensation des terres en Crimée et une somme considérable. Les troupes turques qui avaient été envoyées au secours de Varna s'étaient retirées au delà du Kamtschick. L'empereur Nicolas, après avoir donné des ordres pour réparer et augmenter les fortifications de cette place qui lui ouvrait le chemin de Constantinople, s'embarqua le 14 octobre, avec le grand-duc Michel, sur le vaisseau *L'Impératrice-Marie*, pour retourner à St-Petersbourg, où le rappelait l'anniversaire de la naissance de l'impératrice mère. Son ministre des affaires étrangères, le comte de Nesselrode, et les légations étrangères qui n'avaient pas quitté son quartier général, s'embarquèrent aussi à bord du *Panteleimon*. A peine sortis de la rade de Varna, les deux vaisseaux furent assaillis par une

tempête épouvantable : une brume épaisse les sépara. La plus grande confusion régnait à bord du navire de l'empereur, qui avait presque seul conservé du calme et du sang-froid. Il voulut donner quelques ordres à l'équipage : « Sire, lui « dit le capitaine Pape-Christ, je suis seul maître « ici, et personne autre n'a le droit de commander « à mon bord. — C'est juste, répondit Nicolas, « faites donc votre devoir, la Providence fera le « reste. » La tempête dura vingt-quatre heures ; quand la brume se dissipa, le vaisseau était en vue des côtes de la Turquie. L'empereur avait résolu de périr plutôt que de se voir prisonnier de guerre du sultan Mahmoud. Le vaisseau, qui s'en allait à la dérive, put reprendre le large et s'éloigner des côtes. Au bout de quatre jours de périls et d'angoisses, l'empereur débarqua dans la nuit du 20 octobre à Odessa. Des scènes plus terribles encore s'étaient passées à bord du *Panteleimon*, qui, complètement désemparé, flottait à l'aventure. Le capitaine avait déclaré qu'un miracle seul pouvait le sauver. Les passagers se préparèrent à la mort : devant un autel, dressé dans l'entre-pont, les membres du corps diplomatique et tout l'équipage, à genoux, entendirent les prières des agonisants et reçurent l'absolution que leur donna un prêtre. Le bâtiment fut balotté pendant sept jours sur une mer furieuse avant de pouvoir se réfugier dans le port de Sébastopol, où les passagers débarquèrent à demi morts de fatigue, de terreur et de faim. La prise de Varna produisit une vive sensation dans tout l'empire ottoman. Le sultan Mahmoud, plus obstiné que jamais à venger l'honneur de ses armes, ordonna une levée en masse et porta son armée du Danube à 140,000 hommes. Le comte Wittgenstein, manquant de vivres et voyant ses troupes décimées par les maladies, leva le siège de Chumla et se dirigea vers Silistrie ; le siège de cette place était si peu avancé, qu'il dut se décider à l'abandonner aussi après avoir bombardé la ville pendant vingt-quatre heures. Le froid devenait intense, les approvisionnements n'arrivaient plus au camp, les routes étaient interceptées par l'ennemi : le général russe eut la prudence de battre en retraite et de sauver son corps d'armée considérablement affaibli ; cette retraite habile fut considérée comme une déroute ; le bruit courut même en Europe que l'armée russe avait été anéantie, quoique cette armée eût encore un effectif de 80,000 hommes d'excellentes troupes. Aussi, la Turquie, malgré tous ses efforts, ne réussit-elle pas à reprendre Varna. L'Autriche ne dissimula pas la joie qu'elle éprouvait en apprenant la fin malheureuse d'une campagne qui avait eu de si brillants débuts ; l'Angleterre, qui avait vu avec une envieuse inquiétude les armées russes en marche sur Constantinople, essaya inutilement de négocier un arrangement entre les parties belligérantes. L'empereur Nicolas se refusait à toute transaction,

jusqu'à ce que la Grèce eût été délivrée de ses oppresseurs ; il prohiba l'exportation des blés dans les ports de la mer Noire et de la mer d'Azoff, et il dénonça le blocus des Dardanelles ; mais, sur les réclamations du commerce britannique, il dut modifier cette dernière mesure, en permettant l'entrée des Dardanelles à tout bâtiment neutre qui n'aurait pas un chargement de céréales ou de munitions de guerre. L'empereur, en arrivant à St-Petersbourg le 26 octobre, avait trouvé sa mère gravement malade ; elle termina ses jours le 5 novembre. L'impératrice mère, moins à cause de l'énergie de son caractère qu'en raison de ses grandes qualités de cœur et d'esprit, exerçait sur ses enfants un empire presque absolu ; sa perte fut douloureusement sentie par toute la famille impériale et surtout par l'empereur, qui l'aimait comme un tendre fils, qui lui obéissait comme le plus humble de ses officiers. Pour perpétuer la mémoire de son auguste mère, il voulut que les établissements de bienfaisance et d'éducation publique, dont elle avait eu la direction, passassent sous la protection immédiate de l'impératrice régnante. Pendant que l'empereur redoublait d'activité pour recommencer avec avantage la guerre contre la Turquie, qui, de son côté, faisait des armements formidables, la Russie put craindre de se trouver entraînée dans une nouvelle guerre contre la Perse. Le ministre russe, M. de Gribouïeff, envoyé à Téhéran pour hâter l'exécution du traité de Toulkhamtschak, avait maintenu les droits de son gouvernement avec une rigueur qui lui suscita beaucoup de haines parmi la population persane. Cette haine ne se manifesta que trop à l'occasion de deux femmes géorgiennes qu'il avait réclamées comme sujets russes : une émeute effrayante éclata dans la ville, et le peuple, s'étant porté en foule à la résidence de l'ambassadeur, en brisa les portes et massacra tout ce qui s'offrit à sa fureur. M. de Gribouïeff fut une des premières victimes ; le secrétaire de la légation russe et trois autres personnes avaient seuls échappé au massacre, quand le schah lui-même accourut avec un de ses fils sur le théâtre de l'événement. Consterné de cette catastrophe, qu'on pouvait supposer provoquée par les ennemis de la Russie, le schah ordonna un deuil public et transmit l'expression de ses regrets au général Paskewitch, qui lui conseilla de désarmer le ressentiment de l'empereur ; en conséquence le schah promit d'envoyer une ambassade à St-Petersbourg pour offrir toutes les réparations qu'on exigerait de lui. On peut croire cependant, avec une apparence de probabilité, que la Perse n'attendait qu'une circonstance favorable de se détacher de l'alliance russe et de soutenir la cause de l'islamisme. L'empereur n'avait rien épargné pour que la campagne de 1829 fût décisive : non-seulement son armée d'opérations était plus nombreuse et mieux organisée que l'année précédente, mais encore on

avait pourvu d'avance aux approvisionnements qui devaient, à l'aide de la flotte, être distribués sur tous les points nécessaires. La Turquie avait rassemblé aussi une armée énorme qui s'appuyait sur Silistrie et Chumla, qu'on avait mis en état de résister à un long siège. Quant à la flotte turque, elle ne se composait plus que de quelques vaisseaux, qui n'avaient pas été brûlés à Navarin ; la nouvelle flotte égyptienne était bloquée dans le port d'Alexandrie par l'escadre du vice-amiral Heiden. Un rescrit de l'empereur, en date du 18 février 1829, avait confié au général Diebitch le commandement en chef de l'armée du Danube en remplacement du général Wittgenstein, que son grand âge et ses infirmités forçaient de se retirer du service. De grands changements eurent lieu alors dans le personnel de l'administration de cette armée, qui était prête à entrer en campagne avant la fin de l'hiver. Dès le mois de février 1829, le général Langeron avait emporté de vive force Kalé et Turnow, qui défendaient les abords de Nicopolis, et le contre-amiral Koumani s'était emparé de Sizoboli, sur la côte de Roumélie, que les Turcs essayèrent vainement de reprendre dans l'attaque du 9 avril. Le capitain-pacha fut envoyé avec une escadre pour protéger les côtes de la Roumélie ; il ne rencontra pas la flotte russe, mais un seul brick appartenant à cette flotte, le *Mercure*, qui soutint un combat héroïque contre deux vaisseaux turcs. Les amiraux Greigh et Heiden étaient chargés d'établir une espèce de blocus à l'entrée du Bosphore et dans les Dardanelles ; ils donnaient la chasse à tout navire portant le pavillon ottoman, et la marine turque se trouva ainsi condamnée à l'inaction. Dans les derniers jours d'avril, Diebitch avait porté son quartier général à Czernowody ; il arriva le 17 mai près de Silistrie et força le général turc Achmet à rentrer dans la place, qui fut aussitôt investie. Le siège de cette place devait être une des premières entreprises de la campagne. Le nouveau grand vizir, Reschid-Pacha, sortit de Chumla, qu'il avait la mission de défendre, et vint à la rencontre du général Roth, qui le repoussa (17 mai) en lui faisant éprouver des pertes sérieuses. La ville de Routschouk résistait énergiquement à l'attaque d'un corps de l'armée ennemie ; Hussein-Pacha s'enferma dans cette ville avec de la cavalerie, qui devait inquiéter les forces russes laissées devant Silistrie. L'empereur Nicolas n'avait pas l'intention de suivre en personne les opérations de son armée du Danube ; il avait fixé d'ailleurs au 24 mai son couronnement comme roi de Pologne. Cette cérémonie, que la Pologne n'avait pas vue depuis soixante-cinq ans (1764), était destinée dans la pensée de l'empereur à resserrer d'une manière indissoluble les liens politiques qui attachaient l'un à l'autre le royaume polonais et l'empire russe. La nationalité polonaise s'agitait en vœux stériles, en espérances

chimériques, depuis l'avènement de Nicolas I^{er}. Le gouvernement un peu indécis et souvent capricieux du grand-duc Constantin n'avait fait qu'exalter les aspirations des Polonais vers un autre ordre de choses, que chacun croyait entrevoir dans un avenir plus ou moins proche. L'empereur se rendit accompagné de l'impératrice à Varsovie ; ils y furent accueillis par les acclamations du peuple. Le couronnement eut lieu avec pompe et fut suivi de fêtes magnifiques. Mais on attendit vainement la réalisation des bruits mensongers qu'on avait répandus à dessein, et qui n'annonçaient rien moins que le rétablissement complet de l'ancienne Pologne. Telle était la tactique des conspirateurs qui se cachaient dans l'ombre des sociétés secrètes. Le grand-duc Constantin resta chargé, comme auparavant, du commandement de l'armée et de l'autorité civile, ce qui constituait une sorte de dictature ; aucune constitution ne fut promulguée, et l'amnistie ne s'étendit qu'à des délits insignifiants. Les Polonais renoncèrent à regret aux rêves dont ils se berçaient depuis si longtemps. Ce fut le césarévitch Constantin qu'ils accusèrent d'avoir ajourné, sinon changé tout à fait, les bienveillantes dispositions de Nicolas I^{er} à leur égard. Cependant la Pologne pouvait reconnaître, dans le spectacle de sa prospérité matérielle, l'heureuse initiative du génie de son souverain : elle avait une excellente administration, une belle armée, une capitale magnifique ; elle voyait tous les jours se développer les richesses du pays et les lumières de la civilisation. L'empereur, à l'occasion de son couronnement, prodigua les récompenses, les faveurs et les encouragements au mérite civil et militaire, mais l'esprit révolutionnaire ne lui tint aucun compte de ce qu'il avait fait, de ce qu'il voulait faire encore pour le bonheur et la gloire de la Pologne. Après le couronnement, il alla passer quelques semaines avec l'impératrice à la cour de Prusse ; puis il retourna seul à Varsovie. Son retour fit renaître les bruits répandus avant son précédent voyage en Pologne ; on disait même que le roi de Prusse était d'accord avec lui pour la réunion des provinces polonaises que le fatal partage de 1764 avait détachées de l'unité nationale. L'empereur ne revenait à Varsovie que pour s'occuper des affaires intérieures du pays, et pour discuter avec son frère quelques projets d'amélioration locale : il n'ôta rien au pouvoir presque discrétionnaire qu'il laissait au grand-duc Constantin, mais il lui conseilla amicalement de donner à son autorité un caractère moins acerbe et plus calme. Il rejoignit ensuite l'impératrice aux bains d'Ems, où il resta près de trois mois. Les succès des armes russes retentissaient par toute l'Europe. Le général Diebitch venait de remporter une grande victoire à Koulavtcha (11 juin). Le grand vizir fut complètement battu et perdit 6 ou 7,000 hommes avec une partie de son artillerie.

Cette victoire délivra Pravady, que les Turcs assiégeaient, dégagea la Bulgarie orientale, obligea l'ennemi à se réfugier dans ses places fortes, et précipita la chute de Silistrie. La garnison, qui défendait cette ville avec acharnement, fit encore une sortie désespérée, et, peu de jours après, une brèche ayant été ouverte par le jeu d'une mine au cœur de la citadelle, les deux pachas qui commandaient dans la place demandèrent à capituler (1^{er} juillet). La prise de Silistrie devait avoir des conséquences incalculables pour la suite de la campagne. Dans le même temps, le général Paskevitch, qui s'attendait d'un moment à l'autre à voir les Persans reprendre les armes dans l'intérêt de la Porte Ottomane, faisait subir de cruels échecs aux corps d'armée turcs que le divan avait envoyés contre lui : à la tête de 25,000 hommes, il s'était mis en marche pour empêcher le seraskier d'Erzeroum et Hagki-Pacha de faire leur jonction avec des forces deux fois plus considérables que les siennes ; il les attaqua l'un après l'autre, et les défit séparément (1^{er} et 2 juillet) ; ensuite il se porta sur Erzeroum, et se fit rendre les clefs de cette capitale de la Turcomanie. L'empereur le nomma feld-maréchal en récompense de ce beau fait d'armes. Le général en chef Diebitch avait reçu l'ordre de franchir le Balkan le plus promptement possible ; sans s'arrêter devant Chumla, où le grand vizir se fortifiait en se préparant à soutenir un long siège, il s'avança par les défilés voisins de la mer, et après avoir traversé de vive force la rivière de Kamtschick, il s'engagea de différents côtés, dans les montagnes, en culbutant sur plusieurs points l'ennemi qui voulut lui fermer le passage. Les généraux Rudiger, Roth et Pahlen étaient maîtres, le 12 août, de tous les passages du Balkan. La marine russe s'était emparée de plusieurs places fortes du littoral qui, depuis Mesembria jusqu'à Sizoboli, fut occupé par des troupes russes. Rien ne s'opposait plus à leur marche sur Constantinople. La population s'enfuyait épouvantée, mais une proclamation du général Diebitch la rassura en lui promettant que les personnes et les propriétés seraient à l'abri de toute violence. Le 19 août, les Russes se présentaient devant Andrinople ; les pachas qui s'y trouvaient offrirent de rendre la ville à des conditions qu'on n'accepta pas ; le lendemain la garnison s'était dispersée en jetant ses armes, et les habitants ouvraient leurs portes. L'armée russe continua son mouvement en avant. L'escadre de l'amiral Greigh apparut à Kara-Bournou, et la prise d'Enos mit l'armée en communication avec la flotte qui assurait les approvisionnements au milieu d'un pays stérile et ruiné. Constantinople se trouvait en quelque sorte investie par terre et par mer ; mais l'empereur Nicolas avait annoncé aux puissances européennes que son armée n'y entrerait pas : il fut fidèle à sa parole. Le comte Alexis Orloff et le comte de Pahlen

étaient désignés d'avance pour suivre avec le général en chef les négociations relatives à la paix : ils arrivèrent à Bourgas le 28 août, lorsque deux plénipotentiaires turcs arrivaient en même temps au quartier général de Diebitch à Andrinople. Des conférences s'ouvrirent, les hostilités furent suspendues. Mais les plénipotentiaires turcs ayant refusé d'admettre le chiffre de la contribution de guerre que réclamait la Russie, Diebitch fit marcher ses troupes sur Constantinople. Le divan, auprès duquel n'avait pas cessé d'agir le général Muffling, envoyé de la Prusse, transmit à ses plénipotentiaires l'ordre de consentir à tout. Le gouvernement turc, menacé à la fois par les Russes et par une insurrection nationale, n'hésita pas à conclure la paix. Le traité fut signé le 14 septembre 1829. Par ce traité, la Russie rendait à la Turquie les principautés de Moldavie et de Valachie, ainsi que toutes les places occupées par les Russes en Bulgarie et en Roumélie, à l'exception des îles de l'embouchure du Danube ; elle rendait également toutes les conquêtes qu'elle avait faites en Asie Mineure, sauf une portion de territoire comprenant Anapa, Poli et d'autres places fortes qu'elle se réservait pour la sûreté de ses frontières. De son côté, la Sublime Porte s'engageait à maintenir les privilèges accordés par les anciens traités à la Valachie et à la Moldavie, ainsi que les conventions relatives à la Serbie ; elle reconnaissait et déclarait le passage du canal de Constantinople et le détroit de Dardanelles libres et ouverts aux navires de toutes les puissances en paix avec elle ; elle promettait toutes garanties nécessaires au commerce pour lui assurer pleinement le droit de naviguer dans la mer Noire sans aucune entrave. Deux indemnités de guerre étaient stipulées en faveur de la Russie : l'une d'un million cinq cent mille ducats de Hollande pour réparation de dommages causés à la Russie depuis la guerre de 1806 avec la Turquie ; l'autre de dix millions de ducats (cent dix-neuf millions trois cent mille francs) pour compensation des dépenses de la dernière guerre. Enfin, le sultan donnait son adhésion au traité des trois puissances, en date du 6 juillet 1827, relativement à la pacification de la Grèce. L'Europe entière applaudit à ce résultat inespéré de la guerre de Turquie : on admira partout la modération de l'empereur Nicolas, qui s'était arrêté au milieu de ses victoires et qui semblait ainsi n'avoir pas eu d'autre but, en ayant recours aux armes, que de sauver un peuple chrétien opprimé sous le joug de l'islamisme. Mais des murmures éclatèrent dans l'armée russe, qui se voyait déjà en espoir maîtresse de Constantinople, et dans l'armée polonaise, qui aspirait à jouer un rôle glorieux en prenant part à une guerre nationale contre les Turcs. On s'étonna généralement que l'empereur n'eût pas poussé plus loin une entreprise qui devait réaliser le projet de Catherine II

et transporter à Constantinople le siège de l'empire russe. L'empereur se contenta d'avoir enlevé à la puissance ottomane tout son prestige. Il éleva au rang de feld-maréchal le général en chef Diebitch, qui avait dirigé habilement les opérations de la dernière campagne ; il distribua des récompenses à tous les officiers qui s'y étaient distingués, particulièrement au général comte Kisseleff, qu'il ne cessa jamais d'honorer de sa confiance et de son amitié ; il créa une médaille commémorative destinée à tous les chefs et soldats qui avaient servi dans les deux campagnes de Turquie. En souvenir de sa victoire, il offrit à son beau-père, le roi de Prusse, six des plus beaux canons conquis sur les Turcs, et il en fit envoyer douze autres avec six mille fusils aux Grecs, comme un témoignage de la haute protection qu'il accordait à leur cause. Le prince Khosrew-Mirza, ambassadeur extraordinaire du schah de Perse, arriva solennellement à St-Petersbourg au milieu des fêtes publiques qu'on y célébrait en réjouissance de la paix d'Andrinople. Il fut admis avec un grand éclat à une audience de l'empereur, qui reçut les excuses du monarque persan au sujet de l'attentat commis sur la personne du délégué de la Russie à Téhéran, et qui voulut bien se contenter de cette réparation. Khosrew-Mirza resta deux mois à la cour de St-Petersbourg, et il emporta dans son pays l'assurance des dispositions amicales de Nicolas I^{er} à l'égard de la Perse. Les finances de la Russie étaient dans la situation la plus prospère, grâce à la bonne administration que l'empereur dirigeait lui-même. Les impôts avaient diminué au lieu de s'accroître, malgré les dépenses énormes qu'il avait fallu faire pour soutenir à la fois depuis deux ans la guerre en Perse et en Turquie. L'empereur, pour ôter tout prétexte à la vénalité, augmenta le traitement des juges ; il créa un conseil spécial du commerce à l'instar du conseil qui existait déjà pour l'encouragement des manufactures, et il organisa sous ses auspices la première exposition des produits de l'industrie qui ait été ouverte en Russie, à la fin de 1829. Cette exposition constata les progrès incroyables que l'industrie avait faits depuis le règne de Nicolas I^{er}. La Russie se vit tout à coup menacée de perdre l'illustre souverain qu'elle entourait de respect et d'affection. L'empereur, atteint d'une fièvre inflammatoire qui mit ses jours en danger, fut malade pendant plus d'un mois, et sa convalescence se prolongea jusqu'au 31 décembre. L'abaissement de la Turquie et la délivrance de la Grèce avaient assuré au cabinet russe, dirigé par le comte de Nesselrode, une grande prépondérance dans la politique européenne. Le principe de la sainte alliance, qui devait son établissement à l'initiative personnelle d'Alexandre I^{er}, était toujours en vigueur dans les relations réciproques des souverains, mais l'empereur Nicolas se proposait de fonder entre les principaux gouvernements de l'Europe une espèce de confédération

secrète, destinée à résister d'un commun accord aux attaques de la démagogie et aux empiétements de la révolution. Les bases de cette nouvelle sainte alliance furent alors arrêtées presque définitivement sous l'inspiration directe de l'empereur de Russie, qui était devenu l'arbitre des destinées de l'Europe. Dans les premiers jours de février 1830, deux envoyés extraordinaires de la Porte Ottomane vinrent à St-Petersbourg pour demander à l'empereur quelques concessions amiables en dérogation aux clauses les plus rigoureuses du traité d'Andrinople; ils furent reçus avec toutes sortes d'égards, et ils obtinrent la remise de 300,000 ducats sur l'indemnité de guerre qui devait être payée à la Russie. L'empereur avait déclaré hautement que le sultan ne trouverait plus en lui qu'un allié fidèle, soutien de l'équilibre européen et défenseur de l'autorité légitime. La diète de Pologne était convoquée pour le 16 mai suivant, après cinq années d'ajournement. Le décret de convocation annonçait clairement aux Polonais que la durée de la constitution dépendrait de l'usage qu'ils sauraient faire des bienfaits de l'*immortel restaurateur de leur patrie* : « Trois diètes, leur » disait l'empereur, vous ont fait assez connaître » le but vers lequel doivent tendre tous vos efforts et les écueils que vous avez à éviter. L'expérience a démontré les avantages des discussions paisibles, de même que les funestes conséquences de la discorde. J'espère que cette » expérience ne sera pas perdue pour vous. » Nicolas I^{er}, qui s'était rendu à Varsovie avec l'impératrice, préluda par de grandes manœuvres militaires à l'ouverture de la diète. L'armée polonaise, commandée par le grand-duc Constantin, s'élevait à 120,000 hommes pleins d'ardeur et de dévouement; elle manifesta le regret de n'avoir pas été employée dans les guerres de Perse et de Turquie : « Je partage votre regret, mes » enfants, répondit l'empereur, mais vous appartenez surtout à la Pologne, et je n'ai pas voulu » vous distraire du devoir de maintenir l'ordre » dans votre patrie. » L'empereur ouvrit la diète en personne, ayant à ses côtés son frère Constantin : il exposa dans un discours d'ouverture les améliorations qui avaient été déjà réalisées, celles qui étaient en voie d'exécution et celles qui se trouvaient encore à l'étude dans l'administration du pays. Il promit de ne rien épargner pour que la Pologne fût grande, forte et florissante, mais il fit appel à l'union et à la concorde. La session, en effet, fut calme et digne. Cependant un seul projet de loi, auquel l'empereur attachait un intérêt spécial et qui avait pour objet de restreindre le divorce, ne rencontra pas d'appui dans l'assemblée : 93 votants repoussèrent ce projet de loi vainement recommandé par l'empereur. « Il » y a dans ce vote un chiffre révolutionnaire ! » dit-il en apprenant le rejet de la loi, et il s'exprima avec quelque amertume à ce sujet dans son dis-

XXX.

cours de clôture de la diète, le 16 juin. Il n'avait pourtant aucune inquiétude sur les dispositions générales de l'esprit public en Pologne, et le grand-duc Constantin l'entretenait dans cette sécurité. Mais il était préoccupé de l'invasion d'un double fléau qui menaçait à la fois son empire : le choléra-morbus, né dans les marécages du Gange, après avoir dépeuplé plusieurs vastes contrées de l'Inde, pénétrait en Europe à travers le Caucase et suivait les bords du Volga : il venait d'éclater à la foire de Novogorod et il s'avancait vers Moscou ; en même temps, la peste d'Orient s'était montrée à Sébastopol, et les mesures sanitaires, auxquelles avait donné lieu l'apparition de cette terrible épidémie, provoquaient une émeute qui fut bientôt réprimée, mais qui coûta la vie à plusieurs généraux. Nicolas I^{er} se hâta de retourner dans sa capitale et d'aller, pour ainsi dire, au-devant du choléra-morbus. « La » place d'un père de famille est auprès de ses » enfants malades, » répondit-il à un de ses médecins qui lui conseillait de s'éloigner du foyer de la contagion et de faire un voyage aux bains d'Ems. Il se proposait de passer l'été au palais de Tzarskoé-Sélo, quand M. de Bourgoing, chargé d'affaires de France, alla lui apporter la nouvelle de la prise d'Alger. « Ecrivez au roi » Charles X, dit-il avec chaleur, que cette victoire me cause autant de plaisir que si elle » avait été remportée par mes propres troupes. » Dieu fasse qu'elle consolide le trône chancelant » des Bourbons, car la révolution fermente tous » jours sous les bases d'un gouvernement constitutionnel. » Peu de jours après, l'empereur Nicolas apprenait que ses pressentiments s'étaient réalisés : les journées de juillet avaient renversé le trône de Charles X. Nicolas I^{er} fut profondément affecté de cette catastrophe qu'il n'avait que trop prévue. Les relations du cabinet de St-Petersbourg avec celui des Tuileries n'étaient plus sans doute, sous le ministère du prince de Polignac, aussi intimes qu'elles l'avaient été sous le ministère du comte de la Ferronnays; mais la meilleure intelligence existait entre les deux souverains : par exemple, l'empereur, loin de se montrer hostile à l'expédition d'Alger, avait offert d'y prendre part, pour contribuer à détruire les corsaires barbaresques dans la Méditerranée, et Charles X, certain de pouvoir compter sur l'alliance offensive et défensive de l'empereur de Russie, n'avait pas hésité à faire peu de cas des observations intéressées de l'Angleterre. Une révolution imprévue et irrésistible venait de briser les liens qui rattachaient tous les jours davantage la Russie à la France. L'empereur Nicolas comprit que cette révolution ne s'arrêterait pas d'elle-même. Il ordonna donc une levée d'hommes destinée à combler les vides que la dernière campagne de Turquie avait faits dans ses armées et il prit des mesures immédiates pour que les troupes se rassemblaient sur les frontières

de la Pologne. L'armée polonaise avait été désignée aussi comme devant faire face à l'ennemi, si la France déployait sur le Rhin le drapeau de la révolution. L'empereur fut surpris et indigné d'apprendre que le duc d'Orléans avait accepté la couronne au détriment de son neveu le duc de Bordeaux : « Jusqu'à présent, dit-il amèrement, le duc d'Orléans m'avait semblé le type « de l'homme honnête, sage et heureux ; aussi, « avec la chaleur de mon jeune âge, l'avais-je « pris pour modèle et le regardais-je comme un « ami ; mais, dès aujourd'hui, mes sentiments « changent à son égard et je lui retire ma sympathie. » Néanmoins il prescrivit à son ministre des affaires étrangères, le comte de Nesselrode, de maintenir scrupuleusement tous les engagements que la Russie avait contractés avec la France. Le contre-coup de la révolution de Paris s'était fait sentir par toute l'Europe : la Belgique avait déjà saisi l'occasion de se séparer violemment de la Hollande ; les petits Etats de l'Allemagne commençaient à s'insurger contre leurs souverains ; on pouvait prévoir que le calme serait long à se rétablir. Le général Athalin arriva bientôt pour notifier à l'empereur de Russie l'avènement du roi Louis-Philippe ; il était porteur d'une lettre autographe de ce prince qui s'excusait d'avoir accepté la couronne par le fait d'une nécessité impérieuse. L'envoyé du roi des Français fut reçu avec froideur, et la réponse que l'empereur lui remit le 6 septembre pour son souverain était bien différente des lettres que le grand-duc Nicolas écrivait naguère au duc d'Orléans : « Des « événements à jamais déplorables, lui disait-il, « ont placé Votre Majesté dans une cruelle alternative ; Votre Majesté a pris une résolution qui « seule lui paraissait propre à épargner à la France « de plus grands maux. Je ne dirai donc rien des « motifs qui ont inspiré la conduite de Votre « Majesté en cette occasion... De concert avec « mes alliés, je reçois de bon cœur le désir exprimé par Votre Majesté d'entretenir des relations de paix et d'amitié avec tous les Etats « européens. Aussi longtemps que ces relations « seront fondées sur les traités existants et sur « la ferme volonté de maintenir les droits et les « obligations solennellement reconnus par ceux-ci, l'Europe y verra une garantie de la paix « qui est si nécessaire même pour le repos de la « France. » Depuis lors son antipathie pour le caractère et la personne de Louis-Philippe ne fit que s'accroître. En présence des progrès redoutables que la révolution avait déjà faits en Europe, il dut renoncer à l'alliance qu'il s'était proposé de conclure avec Charles X, et il se rapprocha naturellement de l'Autriche, sans toutefois devenir hostile à la France. La révolution n'était pas le seul fléau qu'il avait alors à combattre : le choléra-morbus, malgré les quarantaines et les cordons sanitaires, gagnait du terrain en Russie. On apprit soudain qu'il avait fait irruption à Moscou.

L'empereur écrivit au gouverneur général de cette ville : « J'ai reçu avec la douleur dans l'âme « votre rapport sur la triste nouvelle qui m'est « annoncée. Informez-moi, par estafettes, de la « marche et des progrès de la maladie. Mon départ dépendra des avis que vous me transmettrez. Je suis prêt à venir partager avec vous les « épreuves et les dangers. Résignation et espoir « en Dieu. » Les nouvelles se succèdent de plus en plus alarmantes : il ne balance plus à partir ; les prières, les larmes de l'impératrice ne l'arrêtent point, et il ne lui permet pas même de se mettre en route avec lui. A son arrivée à Moscou, il se rend au Kremlin, accompagné d'une foule immense qui le bénit comme un sauveur : il s'agenouille devant l'image vénérée de la Vierge, qui orne la Porte Sainte, et tous les assistants se prosternent, le front dans la poussière, autour de lui, en invoquant à haute voix la divine protectrice de Moscou. L'apparition de l'empereur a ramené l'espoir et la confiance dans cette grande ville où le fléau multiplie ses ravages. Aussitôt la charité publique a repris ses droits, les établissements de bienfaisance s'ouvrent de toutes parts ; les agents de l'autorité donnent l'exemple du courage et du dévouement ; chacun fait son devoir en voyant l'empereur faire le sien. Le choléra, qui avait enlevé en peu de jours à Astrakan le dixième de la population, ne fit pas plus de trois mille victimes à Moscou. L'empereur resta huit jours entiers au milieu de l'épidémie. Sa présence était réclamée à St-Petersbourg ; mais, malgré son impatience d'y retrouver sa famille saine et sauve, il s'arrête à la quarantaine de Tver pendant le temps fixé par le règlement, pour donner l'exemple de l'obéissance à la loi. Il ne songeait qu'à prémunir son peuple contre l'épidémie qui promenait la mort de ville en ville, tandis qu'il se vit aux prises avec un autre fléau qu'il considérait comme plus redoutable que le choléra : une révolution avait éclaté à Varsovie. Cette révolution, que son frère, le grand-duc Constantin, n'avait pas même pressentie, quoique entouré de symptômes inquiétants qui devaient la lui annoncer, retentit en Europe comme un coup de tonnerre politique qui déchirait tous les anciens traités. La Pologne avait atteint le plus haut degré de prospérité sous le règne d'Alexandre I^{er} ; l'empereur Nicolas s'était fait un devoir de continuer les errements de son prédécesseur à l'égard de ce royaume qui devenait tous les jours plus florissant. L'industrie avait opéré des miracles dans un pays naguère ruiné et appauvri ; des marais infects avaient été transformés en champs fertiles ; des routes superbes et de nombreuses voies de communication avaient été ouvertes dans les steppes et les forêts ; les villages s'étaient peuplés, les villes s'étaient embellies comme par enchantement ; les finances, épuisées par de longues guerres, s'enrichissaient sans cesse par l'application des revenus de la couronne au service

de l'Etat; une banque nationale, créée à l'aide de capitaux fournis par l'empereur, contribuait puissamment à l'activité du commerce; une armée magnifique, de vastes arsenaux bien approvisionnés, une université fameuse, où le haut enseignement était confié à d'illustres professeurs, des écoles primaires dans tous les cantons, des gymnases, des pensionnats, des collèges militaires dans tous les chefs-lieux des provinces, tels étaient les bienfaits éclatants d'Alexandre I^{er} et de son auguste *continuateur* Nicolas I^{er}. Mais les Polonais, ou du moins quelques infatigables évocateurs de l'ancienne nationalité polonaise, opposaient à ces splendides résultats un sombre tissu de griefs réels ou imaginaires : le retrait d'une partie de la constitution accordée à la Pologne, la suppression de la publicité des séances de la diète, l'établissement de mesures préventives contre la presse, les empiétements de la religion grecque au préjudice de la religion catholique, et surtout l'omnipotence capricieuse du césarévitch Constantin. C'était là le motif réel et sérieux de l'irritation des Polonais contre le gouvernement de l'empereur. Le grand-duc Constantin avait sans doute un attachement sincère pour la Pologne, dont il était le véritable souverain sous le nom de son auguste frère; mais son caractère violent et son humeur ombrageuse ne lui avaient fait que des ennemis, tandis que sa femme, la princesse de Lovitz, aimée et vénérée de tous, s'efforçait de lui gagner le cœur de la nation. La tactique des sociétés secrètes consistait à faire remonter à l'empereur lui-même tous les reproches, tous les ressentiments, toutes les haines, que le grand-duc avait éveillé autour de lui. Ces sociétés, que l'administration russe n'avait pas réussi à désorganiser, étaient en relation permanente avec les sociétés secrètes étrangères, que le carbonarisme avait multipliées dans toute l'Europe. Il y eut alors un mot d'ordre général pour soulever les peuples contre les rois. Le 17 novembre 1830, quelques jeunes gens de l'école militaire des porte-enseignes, à Varsovie, se réunirent dans un banquet patriotique; on chanta des airs nationaux, on porta un toast à la mémoire de Kosciuszko, on proféra des cris séditieux. Les auteurs de ces désordres furent arrêtés. Ce fut le prétexte du soulèvement de l'école des porte-enseignes. Le jeune Wysocky se mit à la tête des insurgés qui s'armèrent pour délivrer leurs camarades, et qui se trouvèrent entraînés à marcher sur les casernes russes. Le mouvement se communiqua aux étudiants qui avaient tramé une espèce de conspiration inspirée par l'enthousiasme que la révolution de Paris avait fait naître dans la jeunesse polonaise. Ces conspirateurs, armés de poignards et de pistolets, envahirent le château du Belvédère : le grand-duc Constantin, dont ils voulaient s'emparer mort ou vif, n'eut que le temps de chercher un refuge chez la prin-

cesse de Lovitz, sa femme, dont les appartements furent respectés. Le sous-directeur de la police et plusieurs officiers du césarévitch avaient été massacrés presque sous ses yeux. La garnison russe s'était mise en état de faire face à l'émeute, mais plusieurs régiments polonais ayant fraternisé avec la population insurgée, le grand-duc voulut éviter l'effusion du sang et se retira hors de la ville avec les troupes qui lui restaient fidèles. Varsovie était au pouvoir de ses habitants. Un gouvernement provisoire se forma la nuit même de l'insurrection, et le général Chlopicky accepta le commandement en chef des forces militaires qui se rassemblaient sous le drapeau de la Pologne. Ce général résista énergiquement au parti populaire qui voulait le pousser à en venir à une lutte armée contre le césarévitch, lequel se tenait immobile à Wirzba dans l'attente des événements. Le brave Chlopicky était déterminé d'ailleurs à ne pas déposer les armes sans condition : il envoya un de ses aides de camp à St-Petersbourg pour supplier l'empereur d'accorder un généreux pardon à tous ceux qui avaient pris part à la révolution de Varsovie, et en même temps il fit solliciter l'intervention officielle de la France et de l'Angleterre auprès de l'empereur de Russie. Le gouvernement provisoire avait chargé quatre de ses membres de se rendre au camp du grand-duc Constantin et de lui proposer une transaction aux conditions suivantes : rétablissement de la constitution octroyée par Alexandre I^{er}, mise à néant de l'acte additionnel de 1825, adjonction des provinces de Lithuanie et de Volhynie à la Pologne, amnistie complète et générale. Le grand-duc accueillit favorablement ces propositions et s'engagea même à les faire agréer par l'empereur; non-seulement il promit de ne rien entreprendre contre Varsovie sans avoir dénoncé la fin de l'armistice, mais encore il autorisa les régiments polonais qui l'avaient suivi à rentrer dans la capitale, et il ne tarda pas à quitter lui-même le royaume de Pologne. L'empereur Nicolas apprit les événements de Varsovie pendant qu'il passait une grande revue de la garde. Il fit former le cercle aux généraux et aux officiers qui se trouvaient là, et il annonça d'une voix irritée le soulèvement de la Pologne : « La trahison des troupes qui viennent d'entacher ainsi l'honneur de l'armée polonaise, dit-il, est un des coups les plus douloureux qui pouvaient me frapper au cœur. « Les rebelles ne se sont pas contentés de briser le pacte qui unissait la Pologne à la Russie, ils ont la témérité de me poser des conditions : c'est le canon qui leur répondra. » Dans une proclamation adressée aux Polonais et à l'armée polonaise, il déclara qu'il n'accorderait aucune concession aux rebelles, en leur conseillant comme père et en leur ordonnant comme roi de se soumettre sur-le-champ : « Je ne confondrai pas, disait-il, ceux qui abjureront l'erreur du

« moment avec ceux qui persisteront dans le « crime. » Le général Chlopicky avait espéré amener un pacte de réconciliation entre la Pologne et la Russie : il persistait à reconnaître l'autorité de l'empereur Nicolas, quoique la révolution se fût étendue dans tout le royaume de Pologne. Les chefs du mouvement révolutionnaire le forcèrent de se démettre du commandement de l'armée, mais la diète lui conféra la dictature. Le premier usage qu'il en fit fut de proroger la diète, qui, avant de se séparer, remit à une commission le soin de rédiger un manifeste dans lequel les causes, les principes et les conséquences de la révolution polonaise seraient exposés aux yeux de l'Europe. Le dictateur essaya vainement d'empêcher la publication de ce manifeste qui devait rendre toute transaction impossible; il nomma un conseil national pour remplacer le gouvernement provisoire, et il s'efforça, au milieu des préparatifs de défense qu'il avait activement dirigés, d'entretenir l'espoir d'un dénouement pacifique, grâce à l'intervention du grand-duc Constantin. On savait pourtant que l'empereur Nicolas se refusait à toute espèce de négociation avec ses sujets rebelles; on assurait qu'il avait dit hautement que le premier coup de fusil tiré par l'armée révolutionnaire deviendrait le signal de la ruine de la Pologne. Mais le manifeste de la diète avait paru : il annonçait, avec audace, que la Pologne était décidée à périr ou à reconquérir son indépendance, et que, si elle devait succomber dans une lutte inégale, elle emporterait du moins dans sa tombe la consolation d'avoir mis à couvert un moment les libertés de l'Europe menacées par la barbarie et le despotisme. Le 13 janvier 1831, la diète osa prononcer la déchéance de l'empereur Nicolas comme roi de Pologne. Un nouveau gouvernement provisoire fut nommé sous la présidence du prince Adam Czartorysky, et le dictateur déposa ses pouvoirs pour aller servir comme volontaire à l'avant-garde de l'armée nationale. La révolution de Pologne n'avait rencontré en Europe que des sympathies impuissantes; la plupart des cabinets s'étaient abstenus de faire la moindre démarche en sa faveur. Le gouvernement de Louis-Philippe, pressé par l'opinion du pays, qui, sous l'influence du parti démocratique, se prononçait avec énergie pour la cause polonaise, se vit obligé de hasarder quelques timides représentations auprès du cabinet de St-Petersbourg. L'empereur Nicolas, qui ne pouvait pardonner au roi des Français ce qu'il appelait une *usurpation de famille*, répondit froidement : « Que me veut-on ? de quel droit se mêle-t-on « de mes affaires ? Les Polonais sont des rebelles, « et comme tels je suis forcé de les punir. Ils « doivent subir la peine de leur ingratitude, car « ce sont aussi des ingrats. J'ai tout fait pour « eux. Qu'était la Pologne avant moi ? un désert « de sable et de boue. Elle me doit sa prospérité,

« son armée, ses routes, ses finances. Les ca- « nous qu'ils tournent aujourd'hui contre moi, « ce sont ceux-là mêmes que je leur ai envoyés « après la prise de Varna. Empereur de Russie, « je ne saurais faiblir devant l'insurrection, et je « suis tenu de rendre compte à l'histoire de la « mission que Dieu m'a confiée. Je resterai Russe « avant tout : c'est mon droit, c'est mon devoir, « c'est ma politique. On ne transige pas avec des « révoltés, on les force à demander merci. » Dès les premiers jours de février 1831, 120,000 Russes, commandés par le feld-maréchal Diebitch, étaient entrés en Pologne sur différents points et se dirigeaient vers la capitale. Une proclamation du feld-maréchal invitait les Polonais à se soumettre immédiatement et à implorer la clémence de l'empereur. Les armes polonaises eurent d'abord l'avantage : le 2 février, attaqués à Stoczek par le général Dwernicky, les Russes perdirent 11 canons. Le feld-maréchal Diebitch, qui occupait les bois de Grochow, offrit la bataille à l'ennemi, qui l'accepta : on se battit pendant deux jours avec un incroyable acharnement, mais sans résultat. Diebitch reçut des renforts; le 24, il enleva le village de Bialolenska qui fut vaillamment défendu; le 25, il repoussa les divisions des généraux Zymirsky et Skrzynecky, retranchés dans une forêt. Les Polonais, après avoir repris et perdu de nouveau cette position, se replièrent sous le canon de Praga; Diebitch tenta inutilement de les forcer et de traverser la Vistule, pour se jeter sur Varsovie alors dégarnie de troupes. L'armée polonaise, craignant de voir ses communications avec la capitale interceptées par la débâcle qui menaçait d'emporter le pont de Praga, revint en toute hâte à Varsovie. Le prince Radziwill, qui avait le commandement en chef de l'armée, dut l'abandonner après cette retraite malheureuse; il fut remplacé par le général Skrzynecky. Diebitch, qui se sentait condamné à l'inaction jusqu'à la débâcle de la Vistule, retourna en arrière et concentra ses troupes aux environs de Plock. Les hostilités furent à peu près suspendues, de part et d'autre, pendant un mois. L'armée russe grossissait toujours. Skrzynecky, de son côté, déployait une merveilleuse activité pour augmenter les forces numériques de son armée, pour accroître le matériel de guerre, pour compléter les fortifications de Varsovie; ce qui ne l'empêcha pas de tenter la voie des négociations, mais Diebitch ne fit que se conformer aux ordres exprès de l'empereur en exigeant la soumission pure et simple des Polonais. Dans la nuit du 30 mars, Skrzynecky, à la tête d'un corps d'armée de 25,000 hommes, surprit une division russe commandée par le général Geismar, la chassa de ses positions et la rejeta sur la division du général Rosen; cette dernière fut culbutée à son tour après un combat de dix-sept heures, et dut abandonner la ville de Minsk, qu'elle avait remplie d'hôpitaux. Le cho-

léra décimait l'armée russe, et ce terrible fléau se développa aussi dans l'armée polonaise, à la suite d'une nouvelle victoire remportée, près du village d'Inganie. Une insurrection qui venait d'éclater en Lithuanie semblait promettre une diversion favorable à la Pologne; elle se propagea rapidement dans plusieurs contrées de la Volhynie, de l'Ukraine et de la Podolie, sous l'impulsion de Tyszkiewicz et de Kolysko, qui s'étaient mis à la tête des bandes insurgées, mais ces malheureux essais de propagande révolutionnaire n'eurent d'autre résultat que d'irriter davantage l'empereur Nicolas; Kolysko, poursuivi et battu près de Deszow, fut rejeté en Gallicie avec les débris de sa colonne insurrectionnelle. Le choléra continuait à faire également des ravages dans l'armée russe et dans l'armée polonaise. Cependant le feld-maréchal Diebitch, qui recevait de St-Petersbourg l'ordre d'agir avec vigueur et promptitude, marcha de nouveau sur Varsovie et s'avança jusqu'à Minsk; mais le défaut d'approvisionnements dans un pays saccagé le força d'aller reprendre ses positions à Plock. L'armée polonaise, qui s'était retirée devant les forces imposantes de Diebitch, essaya de regagner le terrain qu'elle avait abandonné sans combattre; elle occupa Ostrolenka que les Russes défendirent à peine, et se concentra autour de cette place fortifiée, en poussant ses escarmouches en avant. Le général Skrzynecky avait eu l'imprudence de détacher de son armée un corps considérable pour l'envoyer en Lithuanie; il se trouva tout à coup pressé et entouré par l'armée russe qui avait passé le Bug et qui reprenait l'offensive. Une furieuse bataille eut lieu le 14 mai sous les murs d'Ostrolenka; la victoire coûta cher à Diebitch, qui s'empara de la ville en perdant 15,000 hommes. Le choléra lui en avait enlevé davantage, et il dut s'arrêter devant cet ennemi qu'il ne pouvait vaincre; il succomba lui-même à l'épidémie, le 10 juin, près de Pultusk. L'empereur de Russie ne devait accuser des lenteurs de cette guerre sanglante que le fléau qui lui enlevait ses généraux et ses soldats. En ce moment même il était aux prises, pour ainsi dire, avec ce terrible fléau, qui s'étendait par tout son empire et qui venait d'éclater dans sa capitale. Les mesures de précaution les plus intelligentes avaient été mises en vigueur. Un comité central, composé des premiers dignitaires de l'Etat, fonctionnait continuellement sous les yeux de l'empereur, distribuant les secours, dirigeant les hôpitaux, rassurant la population. Au milieu de cette calamité publique, l'empereur Nicolas fut frappé d'un coup douloureux : son frère le grand-duc Constantin mourut d'une attaque de choléra, le 15 juin, à Witepsk, où il avait établi son quartier général, en attendant avec impatience la soumission de Varsovie. L'empereur s'inclina devant les décrets de la Providence, mais, par un sentiment de partialité involontaire qui témoignait du chagrin

que lui avait causé la perte de son frère, il rendit la Pologne responsable de cette mort imprévue : « Ce sont les Polonais qui l'ont tué ! » disait-il amèrement. Ce fut seulement à partir du décès de Constantin que l'empereur se regarda comme maître absolu de la couronne de Russie, suivant son droit héréditaire. Jusque-là on peut dire que le grand-duc, qu'il consultait dans toutes les circonstances graves et dont il suivait toujours les avis, avait régné réellement sous son nom. Le choléra faisait des progrès effrayants à St-Petersbourg. Le peuple crut voir les caractères d'un empoisonnement dans les symptômes de ce mal inconnu; il s'imagina bientôt que les médecins avaient formé une conspiration contre la santé publique et que les malades conduits dans les ambulances et les hôpitaux y étaient victimes des plus barbares traitements. Le 2 juillet, des groupes menaçants se formèrent dans les rues et s'opposèrent à l'enlèvement des cholériques. Le lendemain, les hôpitaux furent envahis par une foule exaspérée, qui en arracha les malades pour les ramener à leurs domiciles. Plusieurs médecins et infirmiers périrent massacrés. La police était impuissante pour rétablir l'ordre. Les troupes, appelées sur le théâtre de l'émeute, restaient immobiles et prêtes à prendre part aux excès qu'elles n'avaient pas réprimés. L'empereur se trouvait alors à sa résidence de Péterhof. Averti des scènes déplorables qui se passaient à St-Petersbourg, il accourt accompagné de son aide de camp général prince Menschikoff; il apparaît tout à coup dans la place de la Sennaïa, encombrée d'une multitude en délire : le front pâle, le regard irrité, il s'arrête devant l'église du St-Sauveur, et, dominant de sa haute taille les masses de peuple qui l'entourent, il s'écrie d'une voix tonnante : « Au lieu d'accuser les gens de « bien qui par mes ordres et sous l'inspiration de « leur esprit de charité se dévouent au soulage- « ment de vos misères, accusez-vous plutôt vous- « mêmes du châtement que Dieu vous a envoyé « dans sa colère. Le choléra n'épargne personne ; « mon frère Constantin en a été atteint, comme « le plus pauvre d'entre vous. Je viens à vous, « malheureux enfants, pour vous sauver et pour « implorer avec vous le pardon du Tout-Puissant. « Dieu veuille que vos crimes trouvent grâce de- « vant sa miséricorde !... A genoux, peuple ! pro- « sterne-toi dans la poussière, frappe-toi la poi- « trine et prie !... A genoux ! » Tous les assistants, émus de terreur et de respect, tombent aux pieds de l'empereur, en se frappant la poitrine et en criant miséricorde. L'empereur, après avoir uni ses prières à celles de cette foule repentante, lui ordonne de se relever et la congédie en disant : « Maintenant, mes enfants, rentrez dans vos « familles, reprenez vos travaux, acceptez avec « résignation l'épreuve que le Seigneur vous en- « voie pour l'expiation de vos fautes. Montrez- « vous dignes de sa miséricorde infinie ! » L'em-

peureur redoubla de vigilance et d'activité pour combattre l'épidémie, qui était arrivée à sa période décroissante et qui eut l'air de céder à ces mesures énergiques : « Nous savions bien, disait « le peuple avec confiance, que notre père nous « sauverait. » Ce ne fut pas seulement à St-Petersbourg que le choléra donna lieu à des bruits absurdes d'empoisonnement, qui furent la cause et le prétexte de plusieurs émeutes sanglantes. Il y eut une insurrection formidable dans les colonies militaires de Novgorod ; 220 officiers de tous grades, 2 généraux, des médecins, des femmes, des enfants, périrent égorgés, quelques-uns livrés à des tortures inouïes ; mais les classes éclairées de la nation russe, sous l'inspiration généreuse du tsar, donnèrent l'exemple de l'humanité et du dévouement en présence de ces actes de barbarie sauvage. Partout la vue de l'empereur arrêta les massacres et ramena l'ordre avec la confiance. Au milieu des épreuves du choléra et de la guerre civile, l'empereur Nicolas obtint du ciel une nouvelle joie de famille, comme une douce compensation de ses soucis et de ses chagrins politiques : l'impératrice lui donna un troisième fils (27 juillet 1834), qui reçut le nom de Nicolas. Le grand-duc Michel avait été envoyé en Pologne, muni d'instructions précises pour hâter les opérations décisives de l'armée russe. Cette armée, par suite des renforts qui lui arrivaient sans cesse de tous côtés, s'élevait à plus de 200,000 hommes, tandis que l'armée polonaise, naguère si brillante et si forte, diminuait tous les jours sans pouvoir réparer les pertes que lui avaient fait subir l'épidémie et une succession presque continue de combats acharnés. Le feld-maréchal Paskewitch, l'heureux vainqueur de la Perse, était envoyé du Caucase pour prendre le commandement en chef à la place de Diebitch ; aussitôt après son arrivée au quartier général de Plock, il recommença les opérations militaires en passant la Vistule sur trois points et en marchant sur Varsovie. La diversion vigoureuse que les Polonais avaient tentée en Lithuanie et en Volhynie ne lui causait plus d'inquiétudes ; ici, le général Rudiger avait complètement étouffé l'insurrection en rejetant de l'autre côté de la Vistule les corps de partisans formés par les généraux Jankowsky et Chrzanowsky ; là, le général Sacken refoulait les corps d'armée des généraux Gielgud et Dembinsky. Ce dernier eut le bonheur de ramener ses troupes sur le territoire de la Pologne, mais Gielgud, poursuivi et presque enveloppé par les Russes, se vit contraint de se réfugier en Prusse, où il mit bas les armes. Le général en chef de l'armée polonaise, Skrzynecky, craignant d'être enveloppé par un ennemi supérieur en nombre, quitta les positions qu'il occupait à Ostrolenka et se retira sur Praga pour couvrir Varsovie. L'armée russe, avec laquelle le général Rudiger avait fait sa jonction, continuait à s'étendre en s'approchant de la capitale. Un en-

gagement qui eut lieu le 19 juillet entre Kolo et Lowicz prouva que les défenseurs de la Pologne avaient perdu une partie de leur confiance et de leur enthousiasme. Des bruits de trahison circulaient ; les généraux s'accusaient l'un l'autre. Le brave Skrzynecky, appelé devant un conseil de guerre pour répondre de ses actes comme général en chef, donna sa démission. Dembinsky, que ses faits d'armes en Volhynie avaient rendu populaire un moment, fut nommé pour succéder à Skrzynecky ; peu de jours après, il cédait la place à Malachowsky. Varsovie se préparait à soutenir un siège, dont l'issue n'était que trop facile à prévoir ; l'anarchie régnait déjà dans la ville où les ambitieux se disputaient un pouvoir éphémère. Dans les journées des 15 et 16 août, la réaction révolutionnaire organisa des massacres. La diète appela le vieux général Krukowiecky à la dictature. Le dictateur, à peine entré en fonctions, fit fusiller les principaux coupables. Il se mit en devoir de défendre la capitale, sous les murs de laquelle Paskewitch établit son quartier général, en face de l'armée polonaise ; mais, en même temps, il essaya d'entamer des négociations pour sauver ce qui restait de la malheureuse Pologne. Paskewitch avait consenti à une espèce d'armistice, en sommant une dernière fois les Polonais de se soumettre sans condition. On lui fit répondre que les Polonais avaient pris les armes pour leur indépendance et qu'ils étaient déterminés à périr plutôt que de retomber sous le joug de la Russie. Le 25 août, las d'attendre une soumission qu'on lui avait fait espérer, le généralissime russe ordonna l'attaque ; il conduisit lui-même ses troupes contre le fort de Wola, qui fut emporté après la résistance la plus opiniâtre, et que les Polonais s'efforcèrent vainement de reprendre. Le lendemain, le dictateur Krukowiecky se rendit en personne auprès du feld-maréchal Paskewitch, qui le reçut en présence du grand-duc Michel. Cette conférence n'eut pas d'autre résultat que de suspendre un moment les hostilités. L'attaque recommença vers onze heures du matin et continua sans interruption jusqu'à la nuit ; la lutte fut encore plus acharnée et plus sanglante que la veille ; il y eut de part et d'autre une égale fureur, un courage égal. Enfin une partie des retranchements était au pouvoir des Russes, lorsque Krukowiecky offrit de capituler ; il envoya son aide de camp Prondznisky à Paskewitch, avec une lettre adressée à l'empereur, dans laquelle il spécifiait ainsi le genre de soumission qu'il offrait au feld-maréchal : « En se soumettant « sans aucune condition à Votre Majesté notre roi, « la nation polonaise sait qu'Elle seule est à même « d'effacer le passé et de guérir les plaies profondes qui ont déchiré ma patrie. » Mais l'aide de camp chargé de cette lettre venait à peine de partir, que le maréchal des nonces se présenta au palais du gouvernement, en déclarant au dictateur que tout ce qu'il avait fait pour obtenir

une capitulation était nul, et en le sommant de déposer ses pouvoirs. Le combat reprit avec le même acharnement; les fossés étaient remplis de morts et de mourants; les Russes revinrent trois fois à l'assaut et finirent par enlever les derniers retranchements; déjà ils pénétraient dans la ville par la barrière de Jérusalem, et l'incendie du faubourg de Czysté semblait préluder à la destruction totale de Varsovie. Paskewitch arrêta son armée victorieuse pour laisser aux habitants la triste ressource d'une capitulation qui sauva la ville. Suivant les termes de cette capitulation, les débris de l'armée polonaise devaient se retirer à Plock et y attendre les ordres de l'empereur. Mais cette armée, qui comptait encore plus de 40,000 hommes, refusa de se soumettre et choisit pour le chef le général Ribinsky, avec l'intention de tenir encore la campagne; de son côté, le général Ramorino, à la tête de 20,000 hommes, se faisait fort de continuer la guerre après la prise de Varsovie. Le feld-maréchal Paskewitch ne leur donna pas le temps de devenir redoutables; il marcha entre eux, cerna le corps de Ribinsky et le força de mettre bas les armes; le général Ramorino, qui couvrait la retraite de tous ceux que les événements de la révolution de Pologne avaient le plus compromis, parvint à gagner la frontière autrichienne, et y trouva un refuge au moment où il allait être forcé de se rendre à merci. Paskewitch avait écrit à l'empereur : « Sire, Varsovie est à vos pieds. » L'empereur répondit à cette grande nouvelle en le créant prince de Varsovie et en le nommant gouverneur général du royaume de Pologne, avec des pouvoirs discrétionnaires. Cette fatale guerre avait coûté à la Russie 180,000 hommes et plus de quinze millions de roubles; elle n'avait pas seulement affaibli l'empire au point de vue matériel, la politique russe en avait souffert moralement vis-à-vis de l'Europe. Il fallait une réparation, sinon une vengeance solennelle, pour constater que la Pologne était rentrée dans le devoir et qu'elle serait désormais hors d'état de lever l'étendard de l'insurrection. L'empereur Nicolas inclinait d'abord vers la clémence; mais, tout en hésitant à se montrer implacable, il comprit qu'il devait aussi donner satisfaction au vieux parti russe, qui lui demandait une garantie sérieuse contre la rébellion héréditaire des Polonais, et qui envoyait d'ailleurs à la Pologne les privilèges et les faveurs que lui avaient accordés les derniers règnes. Mais il fut surtout indigné de l'espèce de complicité indirecte que ses sujets rebelles trouvaient chez les peuples et même dans les gouvernements étrangers. L'émigration polonaise, accueillie en France et en Angleterre avec un empressement et une sympathie qui étaient presque une injure pour lui, se constituait de la sorte en état de révolte permanente et lui jetait de loin un défi audacieux. Il espéra pourtant pouvoir se soustraire à la

douloureuse nécessité de punir; il ne voulait être impitoyable qu'à l'égard des auteurs de la conspiration du 17 novembre 1830, qui avaient donné le signal de l'insurrection de Varsovie. Mais bientôt, se rappelant ce qu'il devait à la mémoire de son frère Constantin, il sentit qu'il n'était pas libre d'avoir de l'indulgence. Ce fut pendant cette pénible indécision où flottait son esprit qu'il dit à un de ses plus fidèles conseillers : « Tant que mon frère Constantin a vécu, « malgré son renoncement au trône, je ne me « croyais que son lieutenant, et je ne me suis « pas permis de prendre une seule décision im- « portante sans en avoir référé préalablement à « son avis. Et je crois avoir bien fait, car les « lois de la Providence dominant tout. C'est la « Providence qui règle les actions des souverains, « lesquels ne sont que ses ministres. J'agis selon « ma conscience, et il me semble que je remplis « alors un mandat qui me vient d'en haut. » Il résolut enfin de fixer d'une manière définitive les limites du châtimement et du pardon. Par un ukase donné à Moscou le 1^{er} novembre, il accorda amnistie pleine et entière à tous ses sujets du royaume de Pologne qui seraient rentrés dans l'obéissance; toutefois ceux qui avaient pris une part directe aux actes du gouvernement révolutionnaire, les chefs ou les membres de ce gouvernement, les membres de la diète, etc., étaient exceptés des bienfaits de l'amnistie. Le gouverneur général de la Pologne outre-passa peut-être les ordres de l'empereur, en procédant avec une inflexible rigueur à la recherche et à la punition des coupables : il n'y eut de condamnations à mort que contre les absents; mais les arrestations, les déportations en Sibérie, les emprisonnements furent nombreux; les amendes, les séquestres, les confiscations frappèrent surtout les familles nobles qui avaient fourni des éléments patriotiques à l'émigration polonaise. Il est constant que, dans différentes localités, certains fonctionnaires russes donnèrent le caractère de représailles cruelles aux mesures d'ordre et de sûreté qu'ils avaient mission de faire exécuter. Pendant trois mois, la Pologne gémit sous ce régime de réaction et d'arbitraire. Le 14 février 1832, l'empereur promulgua les nouveaux statuts organiques du royaume de Pologne : « A « présent que la force des armes a mis un terme « aux troubles du pays, dit-il, et que la nation « qui avait été entraînée par des agitateurs est « rentrée dans le devoir et a recouvré la tran- « quillité, nous avons jugé utile de mettre à « exécution notre projet d'établir un ordre de « choses qui assure à jamais contre toute autre « tentative du même genre le repos et l'union « des peuples que la Providence a confiés à nos « soins. » En conséquence, le royaume de Pologne était réuni pour toujours à l'empire russe, mais avec une administration séparée et un code spécial. Le couronnement des empereurs de Rus-

sie comme rois de Pologne se ferait désormais à Moscou dans une seule et même cérémonie, en présence des députés polonais nommés pour y assister. La liberté individuelle et la liberté des cultes étaient garanties aux Polonais. La presse serait soumise aux restrictions exigées par la religion, par l'autorité du souverain et par les bonnes mœurs. La peine de la confiscation serait applicable seulement aux crimes d'Etat de première catégorie. L'armée polonaise devait se fonder dans les cadres de l'armée russe. Cet oukase fut considéré en Europe comme la dénationalisation de la Pologne. Les émigrés poussèrent à la fois des cris de désespoir, auxquels répondit par des gémissements ce qui restait de noblesse polonaise dans les provinces incorporées à la Russie; mais la population des campagnes, qui se plaignait d'être plus esclave et moins protégée que le peuple russe, resta neutre et indifférente dans la question. L'empereur Nicolas venait d'effacer d'un trait de plume la constitution que le traité de Vienne avait garantie à la Pologne. Les cabinets européens adressèrent quelques représentations à cet égard au cabinet de St-Petersbourg. L'Angleterre et la France surtout, obéissant à un courant d'opinion que les ministres de Louis-Philippe essayaient vainement de retenir et de détourner, firent des efforts de diplomatie pour ramener la Russie à la stricte observation des traités de 1815 en ce qui concernait la Pologne. L'empereur Nicolas leur reprocha vivement de prêter un appui dangereux à la révolte des peuples contre leurs souverains légitimes, et il déclara de la façon la moins ambiguë qu'il ne changerait rien à sa ligne de conduite. Louis-Philippe, qui se sentait obligé à beaucoup d'égards et de ménagements envers l'émigration polonaise, s'excusa auprès de son allié, dans des lettres particulières, de paraître faire cause commune avec les ennemis de la Russie; mais l'empereur ne lui tint aucun compte de ses excuses, non plus que de ses protestations d'amitié. L'antipathie qu'il éprouvait pour ce *roi constitutionnel*, ainsi qu'il le qualifiait avec dédain, s'était accrue de telle sorte qu'elle se révélait sans cesse dans les rapports diplomatiques des deux gouvernements. L'empereur Nicolas s'abstenait loyalement de prêter assistance aux entreprises armées des Bourbons de la branche aînée; mais il ne laissait échapper aucune occasion d'exprimer hautement son aversion pour le chef de la maison d'Orléans. Un jour, dans un dîner de famille, il se mit à parler sur ce sujet, en donnant carrière à ses sentiments. Un ministre, qui se trouvait présent, osa prévenir l'empereur en langue russe que le maître d'hôtel qui servait à table était Français et que les indiscretions de cet homme pourraient avoir un fâcheux écho à la cour de France : « Tant mieux, interrompit l'empereur; ces sortes d'indiscretions sont le meilleur châ-
 » timent des mauvaises actions. D'ailleurs, si le

« roi constitutionnel paye des espions chez moi, « il en aura pour son argent. » Malgré les protestations conciliantes du gouvernement français, l'empereur Nicolas fit mettre à exécution, dans leurs clauses les plus rigoureuses, les nouveaux statuts organiques de la Pologne. Le manifeste que le comité polonais, siégeant à Paris, crut devoir (14 avril 1832) adresser à l'Europe contre les derniers actes du gouvernement russe relatifs à la Pologne, ne servit qu'à fortifier l'empereur dans ses idées et ses résolutions. Il s'indigna surtout de ce qu'on affectait de confondre avec la Pologne proprement dite les provinces revendiquées par la Russie et antérieurement annexées à l'empire, c'est-à-dire la Volhynie, la Podolie et la Lithuanie. Il avait pris des mesures d'exception à l'égard de ces provinces, en ordonnant que cinq mille familles nobles de la Podolie, qui avaient participé à l'insurrection de la Pologne, fussent transportées dans les steppes du Caucase et parmi les Cosaques des domaines de la couronne. Il continua de tenir la main à l'anéantissement du rite grec-uni dans ces provinces qu'il considérait comme originairement russes, et avec l'adhésion presque unanime de la population indigène, il établit la suprématie de l'Eglise grecque orthodoxe dans le reste de l'empire, en abolissant l'unification religieuse et en supprimant plus de deux cents établissements qui appartenaient à l'Eglise unie. La Pologne, il est vrai, n'eut à éprouver d'abord aucune atteinte dans sa religion dominante, et le culte catholique romain y conserva tous ses privilèges; mais la réunion du royaume à l'empire fut consommée de manière à paraître irrévocable. On enleva du château des rois de Pologne tous les objets d'art, statues, tableaux, joyaux, meubles, qui rappelaient des souvenirs de l'histoire nationale; les deux salles où s'assemblait la diète furent converties en casernes; la cocarde russe remplaça la cocarde polonaise. La grande bibliothèque publique de Varsovie passa tout entière dans celle de St-Petersbourg, à l'exception des livres de médecine, d'astronomie et de théologie; le cabinet des médailles et celui des estampes eurent le même sort. La société philomatique de Varsovie avait été dissoute, ainsi que la plupart des institutions littéraires et scientifiques qui pouvaient offrir un centre et un foyer au patriotisme polonais; l'université de Wilna, les écoles de droit, les écoles militaires, les collèges étaient fermés ou soumis à une réorganisation fondamentale. Enfin l'emploi de la langue russe fut substitué à celui de la langue polonaise dans les actes administratifs et judiciaires. Quelle que fût la marche de ce système complet de dénationalisation de la Pologne, les autorités russes chargées de l'exécution des ordres de l'empereur tempéraient autant que possible par leur modération personnelle ce qu'il y avait de trop rigoureux dans leur mandat; le maréchal Paskewitch se conformait aussi aux

instructions secrètes de l'empereur en usant de mansuétude à l'égard des personnes et en proclamant l'oubli du passé. Cependant on ne vit pas sans un profond sentiment de tristesse l'enlèvement de tous les enfants mâles vagabonds, pauvres et orphelins, qui furent dirigés sur Minsk pour être incorporés dans les bataillons des colonies militaires. Les pensionnaires de l'hôpital des enfants trouvés et des autres établissements de bienfaisance, les fils des militaires morts pendant la guerre de l'indépendance et les élèves des écoles gratuites se trouvèrent enveloppés dans cette mesure générale, qui avait pour objet de leur donner une éducation entièrement russe, y compris la religion, la langue et les principes du pays qui les adoptait. L'empereur Nicolas, qui répondait de la sorte aux réclamations et aux menaces du comité polonais formé sous la tutelle de la France, témoigna, par un oukase du 29 mars 1832, de sa bienveillance paternelle pour ses sujets russes. Ce fut pour constituer dans son empire une haute bourgeoisie et former ainsi une classe intermédiaire entre la noblesse et le peuple, qu'il accorda des droits civiques et des prérogatives honorifiques aux principaux habitants des villes. D'après cet oukase, il créait dans les villes une nouvelle classe de citoyens, dont les membres porteraient le titre de *bourgeois notables*; il leur concédait à titre de privilège perpétuel l'exemption du recrutement, de la capitation et des punitions corporelles; le droit de prendre part aux élections de la propriété foncière dans la cité, et la faculté de pouvoir remplir les fonctions publiques communales, ouvertes déjà aux négociants de la première guildie. La bourgeoisie notable devait admettre parmi ses membres les artistes de condition libre sortant de l'académie des beaux-arts et y ayant subi les examens nécessaires, les élèves des universités russes pouvant exhiber un diplôme d'étudiant ou de candidat, etc. L'empereur, dont les préoccupations étaient sans cesse tournées du côté de son armée, fonda en même temps près de Gatchina une colonie d'invalides, laquelle reçut le nom de *Slobo de Pavlowskoïa*, et fut destinée spécialement à offrir un asile aux sous-officiers et soldats de la garde qui, n'ayant pas de famille, se trouveraient au moment de leur congé dans l'impossibilité de s'établir sur les lieux mêmes de leur naissance. En outre, l'empereur assura des pensions convenables aux officiers de tous grades que leurs blessures et leurs infirmités forceraient de quitter le service. Les mesures d'ordre intérieur et d'administration locale que Nicolas multipliait avec tant d'intelligence et d'habileté dans ses Etats ne l'empêchaient pas de surveiller la politique et de maintenir sa prépondérance dans les conseils des gouvernements de l'Europe. Quoique toujours hostile au roi des Français, il ne songeait pourtant pas à rompre avec lui; peu sympathique à l'Angleterre, il

XXX.

évitait de se brouiller avec elle. Malgré ses répugnances non déguisées pour les hommes et les choses de la révolution, il prit part aux conférences qui s'ouvrirent à Londres entre les grandes puissances pour le règlement des affaires de la Belgique; et quoique attaché au roi des Pays-Bas par ses sympathies comme par des liens de famille (sa sœur Anne Paulowna avait épousé le prince d'Orange en 1816), il donna son consentement à l'élection du roi des Belges. Il avait en même temps, de concert avec ses alliés, fixé le sort de la Grèce, désormais indépendante de la Turquie, sous le sceptre du roi Othon, en vertu du traité signé dans les conférences de Londres le 27 mai 1832. Cette même année, qui fut si favorable aux intérêts de la Russie, vit la famille impériale s'augmenter d'un nouveau prince, le grand-duc Michel, né le 13 octobre: « Mon frère, » dit l'empereur au grand-duc Michel Paulowitch, « avec lequel il entretenait des rapports de » tendre intimité, j'ai reconstitué la descendance » des Romanoff telle qu'elle était du vivant de » notre père: la couronne de Russie a mainte- » nant ses quatre grands-ducs, Alexandre, Con- » stantin, Nicolas et Michel; elle ne craint pas » de tomber en déshérence ». Ce fut au mois de février 1833 que l'empereur promulgua le nouveau code russe (*Svod zakonn*) qu'il faisait préparer sous ses yeux depuis six ans. Pour rédiger ce code, le plus complet de tous ceux qui existent, puisqu'il embrasse toutes les parties de la législation civile, pénale, administrative, financière, etc., il avait fallu d'abord rassembler les matériaux qui devaient servir à sa rédaction, c'est-à-dire les anciennes lois et tous les oukases antérieurs, dont la collection forma 56 volumes in-4°, imprimés sur deux colonnes et comprenant trente-cinq mille neuf cent quatre-vingt-treize actes. Un travail à peu près semblable avait eu lieu en France sous le règne de Louis XII, lorsque les coutumes furent recueillies et écrites, mais il n'en sortit pas alors un Digeste analogue à celui qui fut composé pour l'empire russe d'après cet axiome: *Structura nova veterum legum*. Le législateur russe, en effet, ne fit que transcrire et condenser dans un seul ensemble méthodique toutes les lois existantes, sans les altérer ni les modifier (1). Il dut s'attacher seulement à éviter les répétitions, et à laisser de côté les lois tombées en désuétude, en maintenant toujours l'autorité des *sources*. Le Digeste russe, rédigé sur un plan tout à fait nouveau, est divisé en livres qui se subdivisent en parties, lesquelles sont elles-mêmes subdivisées en règlements. Ces règlements forment donc autant de codes particuliers au nombre de trente-cinq. Il n'y a que huit livres qui ont été publiés en 15 volumes in-4°. « Tel est ce Digeste vraiment admirable » dont l'empereur Nicolas a doté la Russie, dit

(1) Voy. l'article CODIFICATION dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, par M. Schnitzler.

« M. Schnitzler, un des écrivains les plus com-
 « pétents qui aient consacré leur plume à l'his-
 « toire de ce grand règne : des difficultés très-
 « grandes, des obstacles sans nombre, venant
 « des choses et des personnes, ont opposé une
 « inutile barrière à la ferme volonté de l'empe-
 « reur, qui avait voulu que la confection du
 « Digeste fût un travail de son cabinet particu-
 « lier.... La Russie seule offre un monument
 « achevé en ce genre, monument glorieux pour
 « elle et pour M. Speransky, dont le nom doit
 « être placé à côté de ceux que les jurisconsultes
 « et les publicistes révèrent le plus. » Au nom
 illustre de Speransky, il faut joindre celui du sa-
 vant baron Modeste de Korff, qui fut un des
 principaux rédacteurs du *Code des lois*. L'empe-
 reur Nicolas ne s'attribuait pas seulement l'ini-
 tiative de toutes les mesures utiles qu'il jugeait
 nécessaires dans l'intérêt de l'administration : il
 les réglait lui-même et il les faisait exécuter sous
 ses yeux, de telle sorte que ses ministres, péné-
 trés de ses intentions, inspirés d'après ses vues
 et ses idées, n'étaient que des instruments in-
 telligents et actifs entre ses mains. Cependant il
 affectait souvent de s'excuser d'être incompetent
 dans certaines questions spéciales : « Si je sais
 « quelque chose, disait-il alors avec finesse en
 « s'adressant à ses conseillers, c'est en causant
 « avec les hommes d'esprit et de savoir que j'ai
 « pu m'instruire. Au reste, il n'y a pas de meil-
 « leure instruction, ce me semble; elle est cer-
 « tainement préférable à celle qu'on puise dans
 « les livres, je le crois du moins. » En consé-
 quence, avant de prendre une décision, il se
 renseignait toujours auprès des hommes les plus
 capables d'éclairer et de diriger son opinion.
 On ne peut douter qu'il n'ait eu ainsi la plus
 grande part personnelle dans les nombreuses
 réformes et améliorations qui eurent lieu sous
 son règne au profit de la flotte et de l'armée.
 Cette armée fut portée au chiffre qu'elle devait
 avoir, au moyen de deux recrutements ordonnés
 par les oukases du 27 avril et du 13 août 1832.
 Elle se composait de sept corps d'infanterie et de
 trois corps de cavalerie, outre les corps perman-
 ents du Caucase, de la Finlande, d'Orenbourg et
 de Sibérie, ce qui présentait un effectif de plus
 d'un million de soldats sous les armes. L'organi-
 sation de ces différents corps, indépendants les
 uns des autres, avait été l'objet des soins les plus
 minutieux de la part de l'empereur, préoccupé
 sans cesse d'établir sur un pied respectable les
 forces militaires de la Russie, malgré les appré-
 hensions non fondées de ses voisins et de ses
 alliés. Dans le cours de l'année 1833, il donna
 aux puissances de l'Europe un éclatant témoi-
 gnage de sa fidélité à tenir ses promesses : il n'hé-
 sita pas à se déclarer le protecteur de la Turquie.
 Le pacha d'Egypte Mehemet-Ali ayant demandé
 au sultan l'investiture de la Syrie, un firman
 solennel du Grand-Seigneur le proclama traître

et rebelle. Son fils Ibrahim-Pacha, qui à la tête
 de l'armée égyptienne avait envahi la Syrie,
 pris St-Jean d'Acre et substitué partout sur son
 passage l'autorité de Mehemet-Ali à celle de
 Mahmoud, répondit au firman par la continuation
 des hostilités; il marcha en avant, et la victoire de
 Konieh (20 décembre 1832) lui ouvrit le chemin
 de Constantinople. « Si le caractère du sultan
 « était d'une trempe plus forte, disait l'empe-
 « reur Nicolas, qui prenait pitié de la situation
 « difficile où se trouvait Mahmoud au milieu
 « d'un empire en dissolution, il se ferait chré-
 « tien, et la masse de ses sujets le suivrait dans
 « ce changement de religion, qui serait une
 « régénération nationale. C'est, selon moi, la
 « seule bonne issue qui lui reste. Je ne puis dé-
 « sirer, au point de vue de la politique, un
 « meilleur voisin; mais la Turquie est un Etat
 « qui croule de toutes parts; sa chute est iné-
 « vitable, à cause de sa détestable administration.
 « Le sultan aura beau faire, l'élément chrétien
 « le déborde, et les persécutions des fanatiques
 « musulmans ne serviront qu'à donner plus de
 « force à ce principe puissant de transformation
 « sociale. Avant un demi-siècle il n'y aura plus
 « de Turquie. » Néanmoins Nicolas I^{er} avait pris
 franchement et résolument le parti du suzerain
 affaibli et à demi vaincu contre le vassal révolté
 et triomphant. Dès le mois de juin 1832, il avait
 rompu toute relation avec Mehemet-Ali, en rap-
 pelant son consul général d'Alexandrie. Au mois
 de décembre, il envoya le général Mouravieff à
 Constantinople avec une lettre autographe, dans
 laquelle il offrait au sultan le secours des flottes
 et des armées de la Russie. Le général Moura-
 vieff devait se rendre immédiatement à Alexan-
 drie pour inviter le pacha d'Egypte à rentrer
 dans le devoir. Mahmoud accepta ce secours
 inespéré, et parut décidé à prendre sa revanche
 de la défaite de Konieh; mais l'intervention de
 la Russie dans les affaires d'Orient avait inspiré
 des défiances à la plupart des cabinets de l'Euro-
 pe; l'Angleterre et la France surtout agirent
 auprès du sultan pour le contraindre indirecte-
 ment à négocier avec Mehemet-Ali. Mahmoud,
 cédant à cette pression presque menaçante, sup-
 plia l'empereur d'ajourner encore l'envoi du
 secours que la Turquie attendait impatiemment,
 et il fit partir Halil-Pacha pour Alexandrie, en
 l'autorisant à conclure la paix avec le pacha
 d'Egypte sous les auspices du chargé d'affaires
 de France. Vers la fin de janvier 1833, Ibrahim-
 Pacha voulut poursuivre sa marche victorieuse
 sur Constantinople. Le sultan, effrayé de l'ap-
 proche des troupes égyptiennes, réclama aussitôt
 l'appui de la Russie. Une escadre ayant 5,000
 hommes à bord sortit du port de Sébastopol, et
 un corps auxiliaire de 25,000 hommes, sous les
 ordres du général Kisseleff, se dirigea vers les
 frontières de la Moldavie. Mehemet-Ali persistait
 à demander l'investiture de la Syrie avec la ces-

sion du district d'Adana ; toutefois, en apprenant qu'une flotte et une armée russes allaient se mettre à la disposition du sultan, il transmit à son fils l'ordre de suspendre les opérations de son armée. Ibrahim s'arrêta à Kutayeh. Le 20 février, l'escadre russe mouillait dans les eaux du Bosphore. Tous les ambassadeurs s'émurent de voir le pavillon de la Russie flotter en face de Constantinople. Ils sommèrent le sultan de faire éloigner les vaisseaux russes ; le vice-amiral Ronsin, ambassadeur de France, fut, à cet égard, plus exigeant et plus résolu que ses collègues : il rendit Mahmoud responsable de la rupture du pacte européen. Les vaisseaux russes se retirèrent ; mais, peu de jours après, la ville de Smyrne ayant reconnu l'autorité du pacha d'Egypte, le sultan se jeta de nouveau dans les bras de la Russie. Ce fut la flotille française qui rétablit à Smyrne, sans trouver de résistance, l'autorité du Grand Seigneur. Celui-ci, obéissant à regret aux injonctions collectives des ambassadeurs qui avaient hâte de terminer un différend que la France et l'Angleterre envisageaient comme une question européenne, accorda au pacha d'Egypte l'investiture des quatre pachaliks de Syrie, St-Jean d'Acre, Damas, Alep et Tripoli. Mehemet-Ali eut l'air d'accepter ces concessions, mais Ibrahim ne consentait à l'évacuation de l'Asie Mineure qu'au prix de l'abandon du pachalik d'Adana. L'escadre russe repart le 5 avril à l'entrée du Bosphore et débarqua 5,000 hommes sur la côte d'Asie, vis-à-vis du Bouyoukderé de Therapia. Le corps d'armée du général Kisseleff était échelonné sur l'extrême frontière de la Moldavie. La Russie semblait avoir mis le pied sur le territoire ottoman. La France et l'Angleterre redoublèrent d'insistance auprès du sultan et du pacha : elles voulaient à tout prix une transaction amiable. Mahmoud cessa de refuser la cession d'Adana aux exigences d'Ibrahim, qui souscrivit alors au traité de réconciliation imposé à son père par les cabinets de l'Europe, et qui commença d'opérer sa retraite en abandonnant Kutayeh. Le comte Orloff, ambassadeur extraordinaire de Russie et chargé du commandement général des troupes russes de terre et de mer envoyées au secours de la Turquie, était arrivé le 5 mai à Constantinople. L'objet de sa mission ne fut connu que plus tard, mais les ambassadeurs de France et d'Angleterre ne laissèrent pas de répit au sultan et à Mehemet-Ali jusqu'à ce que leurs contestations fussent terminées d'une manière définitive. L'évacuation de l'Asie Mineure par l'armée d'Ibrahim traîna en longueur ; les troupes russes attendirent qu'elle fût effectuée pour se retirer à leur tour ; leur embarquement n'eut lieu que le 29 juin. L'empereur de Russie, en donnant des ordres à ce sujet, avait écrit au comte Orloff : « Lorsque la divine Providence a placé un homme « à la tête de soixante millions d'hommes, c'est

« pour donner de plus haut l'exemple de sa « fidélité à sa parole et du scrupuleux accom-
« plissement de ses promesses. » Le comte Orloff ne quitta pas Constantinople sans avoir signé avec le sultan Mahmoud le traité secret d'Unkiar-Skelessy, aux termes duquel les deux parties contractantes formaient pour huit années une alliance défensive contre toute attaque extérieure ou intérieure. En vertu de cette alliance, la Russie s'engageait à fournir au divan toute l'assistance dont il pourrait avoir besoin sur terre et sur mer ; par un article supplémentaire du traité, la Sublime Porte s'engageait de son côté, dans le cas où la guerre éclaterait entre la Russie et les puissances occidentales, à fermer le détroit des Dardanelles aux navires étrangers. Les gouvernements français et anglais, avertis de l'existence de ce traité secret, y virent une entreprise contre leur influence en Orient, et ils adressèrent inutilement de vives représentations au cabinet de St-Petersbourg. Le comte de Nesselrode leur répondit que ce traité, purement défensif, avait été conclu entre deux puissances indépendantes et dans la plénitude de leurs droits ; qu'il n'attaquait pas d'ailleurs les intérêts des autres Etats, et qu'il changeait seulement la nature des rapports internationaux qui avaient existé entre la Russie et l'empire turc, en faisant succéder des relations amicales à un long antagonisme : « En conséquence, disait l'habile mi-
« nistre des affaires étrangères, l'empereur, « guidé par les intentions les plus pures comme « les plus désintéressées, est fermement résolu, « le cas échéant, à remplir fidèlement les enga-
« gements stipulés avec son allié, sans s'arrêter « aux protestations de l'Angleterre et de la « France. » L'empereur Nicolas n'était pas alors, comme on affectait de le répéter dans les journaux de Paris et de Londres, préoccupé et empêché par les embarras intérieurs de son gouvernement ; les révoltes des montagnards du Caucase et du Daghestan, à la fin de l'année précédente, n'auraient pas même été connues en Russie si les bulletins des victoires remportées sur les insurgés par le général Rosen (30 octobre 1832) n'eussent fait connaître en même temps la vigueur et la promptitude de la répression. La nouvelle insurrection qui éclata en Pologne au commencement de l'année 1833 fut également réprimée avant qu'elle eût pu faire des progrès inquiétants. Quelques jeunes officiers polonais, ayant organisé des bandes de volontaires dans les forêts qui leur offraient une retraite sûre, soulevèrent plusieurs districts et attaquèrent des détachements isolés de l'armée d'occupation. Mais ils ne tardèrent pas à être dispersés ou faits prisonniers. L'empereur répondit à cette folle tentative par un oukase (5 mai) qui mettait toute la Pologne en état de siège, et renvoyait devant un conseil de guerre tous les insurgés pris les armes à la main. En même temps il

rendit à la liberté les généraux, les officiers et les employés de l'armée polonaise internés en Russie comme prisonniers de guerre depuis 1831 : quinze individus seulement furent déclarés indignes de profiter du bénéfice de cette amnistie. L'empereur voyait son royaume de Pologne agité sourdement par une conspiration permanente dont le foyer était à l'étranger. Il n'eut pas de peine à faire comprendre à ses alliés, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, que leur intérêt commun et réciproque leur conseillait de se mettre en garde contre les éventualités d'une seconde révolution polonaise. Il fut convenu que les trois souverains se rencontreraient au château de Theresienstadt, près de Tœplitz en Bohême, le 15 août 1833. La nouvelle de cette prochaine conférence produisit une impression profonde en Europe : on pressentit une coalition des trois monarques représentants du principe de la sainte-alliance, dans le cas où la France et l'Angleterre en viendraient à une guerre maritime pour forcer l'empereur de Russie et le sultan de déchirer le traité d'Unkiar-Skelessy. Nicolas I^{er} s'était embarqué à Cronstadt pour aller à Stettin, d'où il devait rejoindre le roi de Prusse ; une affreuse tempête le força de relâcher à Revel. Il revint en poste à St-Petersbourg afin de rassurer l'impératrice et ses enfants. Le bruit courait déjà que le vaisseau qui le portait avait péri en mer. Il repartit immédiatement, et se rendit par la voie de terre à Schwedt, où Frédéric-Guillaume III, son beau-père, l'attendait. Il donna quatre jours aux affaires et aussi au plaisir de se trouver avec un souverain qu'il regardait comme le plus sûr allié de la Russie. Il se hâta ensuite d'arriver à Munchengraetz, où le vieil empereur d'Autriche François I^{er} lui fit la réception la plus affectueuse. Ils passèrent huit jours ensemble, présidant à des pourparlers politiques que leurs premiers ministres, M. de Nesselrode et M. de Metternich, dirigeaient avec une égale habileté. Ces conférences intimes avaient à coup sûr resserré les liens d'intérêt mutuel qui unissaient les trois souverains, mais rien ne transpara des projets qu'on avait mis sur le tapis en prévision de l'avenir. On apprit seulement, par les faits qui suivirent, que les trois souverains s'étaient engagés réciproquement à se livrer l'un à l'autre ceux de leurs sujets d'origine polonaise qui seraient accusés de haute trahison, de lèse-majesté, de révolte et de violences à main armée. L'empereur Nicolas revint dans ses Etats en passant par la Pologne : il voulait voir par ses yeux les grands travaux de fortification qu'il avait fait exécuter dans plusieurs villes de ce royaume et surtout à Varsovie ; mais il n'entra pas dans cette ville, dont il visita la citadelle. « Il faut que les habitants de Varsovie sachent que je suis venu », dit-il avec amertume, « et que je refuse de devenir leur hôte jusqu'à ce qu'ils méritent

« qu'on leur fasse cet honneur. » Comme contraste à cette sévérité qui n'était qu'un sacrifice fait à son *devoir* d'empereur, Nicolas I^{er} montra pour ses sujets de Russie l'affection d'un père de famille. Dans les provinces du sud toutes les récoltes avaient manqué ; une horrible disette répandait parmi les populations la maladie et la mort. L'empereur, tout en distribuant des secours abondants et immédiats, prit des mesures énergiques pour arrêter le mal : il assura l'ensemencement des terres, autorisa l'entrée des grains en franchise par toutes les frontières de l'empire, suspendit la levée des recrues, ajourna le recouvrement des impôts, éloigna les troupes et favorisa l'émigration des habitants dans les contrées désolées par la famine. Malgré ces sages précautions, la disette continua, par suite des mauvaises récoltes, pendant les années 1834 et 1835. Le grand-duc héritier Alexandre venait d'atteindre l'âge de sa majorité, fixée à seize ans par les lois fondamentales de l'empire. Son auguste père voulut que cette heureuse époque fût célébrée avec la plus grande pompe. Le 22 avril 1834, jour de Pâques, en présence de l'empereur et de la famille impériale, des grands officiers de la couronne, du corps diplomatique et de toute la cour, réunis dans la chapelle du palais, le jeune prince prêta serment sur la croix et l'Evangile en qualité d'héritier du trône de toutes les Russies, du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande. Le serment se terminait par cette prière : « Seigneur Dieu de nos pères et « roi de nos rois, enseigne, éclaire et dirige-
« moi dans la grande tâche qui m'est réservée ;
« que la haute sagesse qui siège sur ton trône
« m'accompagne ; fais-la descendre des cieux
« pour que je puisse discerner ce qui est agréable
« à tes yeux et ce qui est juste selon les lois. » Cette imposante cérémonie avait vivement ému l'impératrice. On raconte que l'empereur lui dit à voix basse en lui montrant le grand-duc héritier : « Nous sommes le passé, mais voici l'avenir. » Ce fut donc dans l'intérêt de l'avenir que l'empereur résolut d'imprimer une direction plus nationale et plus féconde à l'éducation de la jeunesse, car la plupart des fils de familles riches allaient faire leurs études en Angleterre, en France et en Allemagne, ce qui ne pouvait servir qu'à dénaturer progressivement l'esprit et le caractère de la nation russe. En conséquence il défendit d'envoyer à l'étranger les jeunes gens, sauf de rares exceptions pour lesquelles il faudrait obtenir une autorisation spéciale. Les règlements de l'instruction publique prescrivirent en outre d'enseigner surtout la langue, la littérature, l'histoire et la statistique nationales. Les institutions particulières furent soumises à une rigoureuse surveillance. Il était interdit aux parents et aux tuteurs de confier les enfants à des instituteurs ou à des institutrices dont la moralité et la capacité n'auraient pas été préala-

blement reconnues par un diplôme émané d'une université de l'empire. La même intention politique avait dicté l'oukase du 22 avril 1834, qui apportait de nouvelles entraves à la liberté des voyages hors de la Russie : non-seulement le prix des passe-ports à l'étranger était élevé à un taux énorme, mais encore le séjour autorisé à l'étranger était fixé à cinq ans pour la noblesse et à trois ans pour les autres classes ; à l'expiration de ce délai irrévocable, tout sujet russe qui ne serait pas de retour dans sa patrie devant être considéré comme absent, ses biens se trouveraient mis sous le séquestre, sauf la réserve des droits de la femme et des enfants. L'empereur ne dédaignait pas de porter ses regards sur les points les plus infimes de l'administration : il apprit un jour que les appointements des employés du ministère de la justice et de celui de l'intérieur ne suffisaient pas pour assurer à ces fonctionnaires une existence honorable : par un oukase du mois de septembre, il augmenta tous les traitements. Il voulut aussi concilier les intérêts de l'agriculture avec ceux de l'armée, et il divisa tout l'empire en deux circonscriptions qui fournissaient alternativement chaque année le nombre de soldats réclamé par le recensement. La Pologne, réunie désormais à la Russie, était comprise dans ces règlements d'administration générale. L'empereur se montrait impatient de faire cesser dans cette partie de son empire le régime d'exception et de réaction sous lequel gémissait la nation polonaise. La commission extraordinaire d'enquête siégeait à huis clos depuis la fin de la révolution de Pologne : elle rendit enfin son jugement définitif contre tous ceux qu'on accusait d'avoir pris part à cette révolution : les peines les plus terribles devaient être appliquées aux principaux coupables, qui s'étaient presque tous mis à l'abri des représailles en passant à l'étranger après la prise de Varsovie. Ce jugement par contumace n'avait pas d'autre objet que de frapper de terreur la population, que les derniers événements avaient laissée inquiète et frémissante. Un oukase du 4 septembre, publié sous le titre d'amnistie, vint tempérer en partie la rigueur de l'arrêt prononcé par la commission extraordinaire, qui se composait de Russes et de Polonais. Un nouvel oukase du 16 octobre, destiné, dans l'intention de l'empereur, à « effacer toute trace des troubles qui avaient désolé la Pologne », proclama le bannissement perpétuel de tous les auteurs et complices de la rébellion que le repentir n'avait pas ramenés volontairement devant les tribunaux, et ordonna la confiscation de leurs biens. Ce fut là, pour ainsi dire, la dernière expression du ressentiment de l'empereur Nicolas contre la Pologne. Dès ce moment, il pardonna et il s'efforça d'oublier la révolte de 1830. Aussi, en revenant, au mois de novembre, de la nouvelle visite qu'il avait faite au roi de Prusse pour le remercier d'avoir envoyé son fils, le prince

Guillaume, à l'inauguration de la colonne élevée à St-Petersbourg en mémoire d'Alexandre I^{er}, il traversa la Pologne avec l'impératrice, et il entra cette fois à Varsovie sans colère et sans menace : « Il n'y a plus de Pologne, dit-il à plusieurs notables de la ville qui avaient été admis en sa présence, mais il y aura toujours dans mon empire une grande province polonaise qui fournira de braves soldats et de bons officiers à mon armée, des fonctionnaires capables aux administrations publiques, des bras à l'agriculture et à l'industrie, des intelligences aux lettres et aux sciences... Mais, ajouta-t-il en se rembrunissant, soyez Russes pour avoir le droit de rester Polonais. » Dans la chambre des pairs et la chambre des députés de France comme dans le parlement anglais, chaque session ramenait de violentes et chaleureuses protestations en faveur de la Pologne vaincue et réunie à la Russie ; les comités polonais constitués à l'étranger entretenaient au nom du patriotisme et de l'indépendance une agitation perpétuelle qui se traduisait par des cris de haine et de vengeance contre l'empereur Nicolas. Celui-ci daignait à peine adresser des représentations aux gouvernements qui prêtaient un appui réel ou simulé à ces efforts impuissants de la révolution déguisée sous de nobles semblants de nationalité. La cause polonaise avait évoqué une immense sympathie en Europe, mais l'esprit de parti s'était plu à dénaturer tous les actes de l'empereur de Russie, qui eût voulu pouvoir pacifier le pays par la clémence et qui avait attendu trois ans le retour et la soumission des Polonais émigrés, avant de les frapper en masse et de les retrancher de la famille de ses sujets. En voyant les puissances occidentales conclure le traité de la quadruple alliance sous prétexte d'assurer le triomphe des principes constitutionnels en Espagne et en Portugal, Nicolas I^{er} s'était dit que l'équilibre européen ne serait maintenu et garanti qu'au moyen de l'entente secrète des trois grandes puissances du Nord, qui toutes trois avaient un égal intérêt à former un pacte d'alliance offensive et défensive fondée sur les principes conservateurs du traité de Vienne. Ce n'était pas seulement dans les Etats copartagés de l'ancienne Pologne que les trois puissances du Nord pouvaient craindre l'invasion révolutionnaire ; l'Autriche avait à défendre et à conserver ses possessions italiennes, travaillées en tous sens par les sociétés secrètes de la Jeune Italie ; la Prusse se voyait sans cesse menacée de perdre ses provinces rhénanes que revendiquait hautement l'opinion libérale en France ; la Russie, qui depuis deux ans s'efforçait d'étouffer l'insurrection militaire des peuplades de la Circassie et de l'Abasie, savait que cette insurrection était excitée et encouragée par l'Angleterre, jalouse de la domination russe dans le Bosphore. De là, ces fréquentes entrevues, ces témoignages mutuels de sympathies hautement exprimées, ces échanges de politesses ostensibles

entre les souverains du Nord, qui représentaient aux yeux de l'Europe le droit divin, l'autorité héréditaire et la légitimité monarchique. Il fut donc convenu entre eux qu'ils se réuniraient encore au mois de septembre 1835 pour s'occuper ensemble de leurs intérêts réciproques dans la politique européenne. Un camp de 50,000 hommes appartenant à tous les corps de l'armée russe avait été formé à Kalisch en Pologne; un corps de troupes choisies dans l'armée prussienne franchit la frontière et vint se joindre aux troupes russes, pour exécuter de grandes manœuvres de concert avec elles sous les yeux de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Les manœuvres commencèrent le 12 septembre en présence des deux souverains, des princes et princesses de leurs familles, de deux archiducs d'Autriche et d'une foule de personnages éminents invités dans les trois cours à l'occasion de cette grande fête militaire, qui dura huit jours et qui fut accompagnée de cérémonies religieuses, de bals, de concerts, de festins et de spectacles. L'impératrice de Russie prit elle-même un rôle actif dans les revues : montée sur un cheval superbe, revêtue d'un élégant costume d'amazone, couverte de diamants, elle fit défiler le régiment de cavalerie dont le commandement lui était attribué et qui portait son nom. Immédiatement après la levée du camp de Kalisch, l'empereur Nicolas se rendit avec le roi de Prusse à Tœplitz où les attendait le nouvel empereur d'Autriche Ferdinand I^{er}, qui avait succédé à son père François I^{er}, mort le 2 mars 1835. De Tœplitz, les empereurs de Russie et d'Autriche se rendirent à Prague avec leurs cours (4 octobre) et y passèrent ensemble quelques jours dans la plus complète intimité. Nicolas I^{er} fit une courte apparition à Vieune, où personne, pas même son ambassadeur, n'avait été prévenu de son arrivée : il avait voulu présenter ses compliments de condoléance à l'impératrice mère, veuve de l'empereur François I^{er}. Il revint par la Pologne et il s'arrêta, comme d'habitude, à Varsovie : les membres de la municipalité de cette ville furent admis à l'honneur de le complimenter. La réponse de l'empereur, que l'esprit de parti ne manqua pas de défigurer, produisit une sensation diversement interprétée en Pologne : « Depuis longtemps, dit-il, j'ai donné les offenses dirigées contre moi et ma famille; mon seul désir est de rendre le bien pour le mal et de faire votre bonheur malgré vous. Je l'ai promis devant Dieu et je ne trahis pas mes serments. Demeurez donc fidèles à vos devoirs, et vous ferez oublier ce qui s'est passé; veillez vous-mêmes à la tranquillité de votre pays, garantisiez-le de la publication d'écrits séditieux, et vous assurerez votre bonheur. Elevez vos enfants selon les principes de la religion et la fidélité envers votre souverain, et vous leur préparerez un bel avenir; soyez les gardiens du repos intérieur de votre ville, et la

« citadelle d'Alexandre n'existera que pour vous protéger; sinon, vous attirerez sur vous et sur votre patrie des maux incalculables. Au milieu de tant de troubles qui agitent l'Europe et en dépit de toutes les doctrines perverses qui ébranlent l'édifice social, souvenez-vous que vous avez le bonheur de vivre paisibles sous l'égide de la Russie qui reste forte et intacte et veille sur vous. » Ce discours sévère, mais plein de sens et de bonne foi, fut complètement travesti par le correspondant du *Journal des Débats*. L'empereur, qui lisait scrupuleusement ce journal et qui n'en lisait pas d'autre, se montra très-affecté de cette injustice; il dicta lui-même une réponse qui parut dans le journal officiel de St-Petersbourg et qui rétablissait en partie le discours tel qu'il l'avait prononcé : « Ces paroles de paix et d'oubli, ajoutait la réponse, retiennent dans le cœur de tous les Polonais fidèles à leur souverain et véritablement amis de leur pays; elles seront aussi, nous en avons l'espoir, un nouveau gage de la prospérité renaissante du royaume. » L'empereur n'en continua pas moins de suivre dans le *Journal des Débats* la marche des événements et des idées en Europe, mais il affectait de répéter : « Je n'ai jamais lu aucun livre politique, excepté le *Journal des Débats*, qui m'ennuie souvent et m'impatiente presque tous les jours. » L'empereur poursuivait avec la même obstination de volonté l'annexion ou plutôt l'assimilation de la Pologne avec la Russie. Plusieurs oukases, émanés de cette pensée unique, réglèrent le séquestre et la confiscation des biens d'émigrés, propagèrent l'emploi de la langue russe au détriment de la langue polonaise, exigèrent de la part des nobles le service militaire dans les armées de l'empire, et interdirent à la noblesse le droit de chercher des légataires dans les classes inférieures. Quelques centaines de Polonais, bannis et condamnés par contumace, avaient trouvé un refuge dans la ville libre de Cracovie, où ils entretenaient un foyer de conspiration contre la Russie; ils manifestèrent leurs intentions hostiles par des rassemblements et des cris séditieux, à l'occasion de la fête de l'empereur Nicolas; ils se virent expulsés dans le plus bref délai, d'après la sommation des plénipotentiaires des trois puissances protectrices de la république cracovienne, et le territoire de cette république fut occupé militairement au nom des trois puissances (16 février 1836). L'empereur Nicolas, indigné des odieux attentats qui avaient eu lieu contre la vie du roi des Français, et touché du courage calme et digne que Louis-Philippe avait opposé aux tentatives des assassins, lui avait fait adresser à ce sujet, par l'ambassadeur de Russie, quelques paroles de politesse : ce fut l'origine d'une espèce de rapprochement diplomatique entre les deux gouvernements, sinon entre les deux souverains, car Nicolas I^{er} conserva ses répugnances à l'égard de l'ancien duc d'Orléans,

qu'il nommait « le bénéficiaire de la révolution » de juillet. » M. de Barante fut nommé ambassadeur de France à St-Petersbourg (septembre 1835) et remplaça le maréchal Maison, dont le choix n'avait pas été agréable à la cour de Russie. L'empereur vit avec plaisir l'arrivée de M. de Barante, mais il lui fit bientôt savoir, de manière à l'embarrasser, que le roi des Français ne serait jamais réconcilié personnellement avec le champion inexorable de la légitimité; on assure qu'il lui répondit malicieusement, et comme par mégarde, en recevant ses lettres de créance : « Je « suis charmé de voir en vous, monsieur de Ba-
« rante, l'ambassadeur... des ducs de Bourgogne. » L'empereur avait cru devoir en même temps changer son ambassadeur à Paris et envoyer le comte Pozzo di Borgo en Angleterre, pour mettre à sa place le comte de Pahlen. Lorsque ce nouvel ambassadeur vint prendre congé de lui et s'avisait maladroitement de lui demander ce qu'il devait dire de sa part au roi des Français : « Rien, ré-
« pondit sèchement l'empereur; vous avez vos « instructions diplomatiques : cela suffit. » La guerre continuait dans les montagnes de la Circassie, guerre d'embuscades, d'escarmouches, de coups de main, avec des sièges longs et acharnés, qui se terminaient par la prise de la place et par la destruction de tout ce qu'elle renfermait. Schamyl, prophète guerrier, que ses grandes qualités militaires avaient mis à la tête des populations belliqueuses du Caucase, était l'âme de cette guerre sanglante qui décimait les meilleures troupes de l'armée russe et faisait faire un rude apprentissage à ses généraux. La forteresse de Soudjouk-Kalé, une des positions les plus importantes du littoral entre Anapa et Ghelendjeck, venait d'être emportée d'assaut après une héroïque résistance de la part de la garnison tscherskessé qui la défendait : il n'avait pas fallu moins de 15,000 hommes pour s'emparer de cette place, qui avait coûté cher au vainqueur. Ce succès donna l'espoir d'arriver bientôt à la soumission complète des Circassiens, que le traité d'Andrinople avait fait passer sous la domination de la Russie et qui combattaient pour garder leur indépendance avec le protectorat de la Porte Ottomane. Le sultan ne pouvait leur envoyer que des encouragements et des conseils secrets, car il avait encore à payer à la Russie quatre-vingts millions de piastres pour indemnité de guerre, et les Russes devaient occuper Silistrie jusqu'à l'entier paiement de cette dette. Mais des navires turcs, grecs et anglais approvisionnaient d'armes et de munitions les montagnards insurgés, que des réfugiés polonais avaient formés à la tactique militaire européenne. L'empereur Nicolas fit notifier aux puissances étrangères le blocus des côtes orientales de la mer Noire, et la flotte russe commença de croiser sur ces côtes avant que les cabinets de l'Europe eussent fait réponse à cette notification. Des forces considérables étaient diri-

gées vers le Caucase, et l'empereur, voulant surveiller de près une expédition décisive, devait se rendre lui-même en Crimée; mais il fut arrêté en route par un fatal accident : sa calèche versa entre Penza et Tamboff dans la nuit du 26 août 1836, et il se brisa la clavicule. Il eut l'énergie de se traîner à pied jusqu'à la ville la plus proche, où il reçut les premiers soins. Cette fracture n'était pas difficile à guérir; seulement, elle le força de rester plusieurs semaines à Tschembar et d'ajourner à l'année suivante les opérations de son armée du Caucase. Ses vaisseaux continuèrent toutefois à maintenir rigoureusement le blocus du littoral, en capturant toutes les embarcations qui portaient du sel, du soufre, du salpêtre ou de la poudre aux Circassiens. Un schooner anglais, le *Vixen*, chargé de sel, ayant été saisi dans la baie de Soudjouk-Salé, fut déclaré de bonne prise à Sébastopol, pour avoir violé les règlements de la douane et de la quarantaine russes, mais, par ordre de l'empereur, le capitaine et l'équipage du *Vixen* furent mis en liberté. On savait pourtant d'une manière certaine que ce navire avait communiqué avec les habitants du pays, auxquels il avait laissé deux canons, des armes et des munitions de guerre. Le gouvernement anglais protesta bruyamment contre la prise de ce bâtiment et menaça d'envoyer une escadre dans la mer Noire pour obtenir réparation de l'insulte faite à son pavillon. L'empereur, indigné de la menace que l'Angleterre osait lui adresser et qui avait retenti en plein parlement, déclara qu'il soutiendrait son droit et refusa d'obtempérer aux réclamations du cabinet de St-James : « C'est la guerre! dit-il avec « émotion au comte Kisseleff devant lequel il « pensait tout haut. Il le faut! ajouta-t-il en s'a-
« nimant par degrés : l'audace et l'insolence pas-
« sent les bornes. Je n'ai plus le droit de fermer « les yeux ni les oreilles. Certes, je m'afflige de « précipiter mes peuples dans le malheur de la « guerre, d'une guerre terrible, mais un souve-
« rain doit faire respecter l'autorité qu'il a reçue « de la Providence. Quoi qu'il m'en coûte, je suis « tenu de remplir mon devoir de chef d'une grande « nation! » L'affaire du *Vixen* qui fit tant de bruit en Europe, n'amena pas la conflagration qu'on s'attendait à voir éclater en Orient, car l'Angleterre n'insista pas dans ses réclamations mal fondées. La mort du roi Charles X (6 novembre 1836), décédé à Goritz, avait failli produire une autre espèce de complication dans les rapports de la Russie avec la France. L'empereur manifesta hautement les regrets qu'il accordait au chef de la branche aînée des Bourbons, et prit le deuil pour vingt-quatre jours, comme si le vieux roi exilé était mort sur le trône. Il fallut toute la prudence de l'ambassadeur de France pour mettre son gouvernement hors de cause dans cette circonstance délicate, car l'empereur, à l'occasion de cette mort qui venait de transmettre au duc de Bordeaux l'héritage de la légitimité monarchique,

avait donné carrière, de plus belle, à son aversion pour le roi Louis-Philippe et à ses préventions contre le gouvernement constitutionnel, qu'il appelait « une forme de gouvernement absurde, inventé » par les fripons et les intrigants ». Il évitait toutefois, par égard pour M. de Barante, disait-il, d'exprimer devant lui des opinions et des sentiments que l'ambassadeur du roi des Français aurait été obligé de désapprouver; mais il ne consentit jamais à se départir de la réserve froide et dédaigneuse qu'il gardait vis-à-vis de lui dès que le nom de Louis-Philippe était prononcé. L'empereur lui envoya un jour un magnifique présent avec une lettre qui témoignait de l'estime affectueuse qu'il accordait à l'homme, à l'écrivain et au diplomate : « L'empereur est bien bon pour moi », dit M. de Barante en soupirant, mais j'aurais mieux aimé qu'il me demandât des nouvelles du roi, qui vient d'échapper miraculeusement à un nouvel attentat. » Ce fut à propos d'un de ces procès politiques qui avaient révélé les espérances du parti démocratique en France, que l'empereur Nicolas formula en ces termes la condamnation du régime constitutionnel : « Je conçois le gouvernement monarchique et le gouvernement républicain; quant au gouvernement constitutionnel, je ne le comprends pas. C'est une jonglerie incessante. Il faut être escamoteur pour s'en charger. » Les fêtes de la cour, au carnaval de l'année 1837, furent troublées par une catastrophe qui jeta la consternation dans St-Petersbourg. Le 2 février, un théâtre en bois, construit sur la place de l'Amirauté, devint la proie des flammes pendant la représentation d'une pièce à grand spectacle intitulée *le Jugement dernier*. L'empereur regardait par une des fenêtres de son palais, quand il aperçut les lueurs de l'incendie qui commençait; il accourut le premier, il organisa les secours et il les dirigea lui-même avec une admirable présence d'esprit; mais on ne put sauver qu'un petit nombre des spectateurs entassés dans cette baraque, dont les issues étaient obstruées par les cadavres de ceux que la foule avait écrasés. Huit cents personnes périrent dans cet incendie auquel l'empereur essaya vainement de disputer quelques victimes. « Mes enfants, dit-il au peuple qui l'entourait avec un pieux respect, un souverain, si puissant qu'il soit, se trouve bien peu de chose quand il voit ses sujets périr sous ses yeux et qu'il ne peut rien pour les sauver. » L'empereur fit soigner les blessés et distribuer d'abondantes aumônes dans les familles des morts. La charité publique tint à honneur de suivre l'élan de la charité impériale. Au mois d'août, l'empereur entreprit le voyage de Crimée qu'il avait voulu faire l'année précédente et qu'un malheureux accident était venu interrompre. Un camp de 80,000 hommes, dont la moitié de cavalerie, avait été formé dans les plaines de Voskresensk, sur le Bug, dans le gouvernement de Kherson.

L'empereur y arriva le 28 août, accompagné de l'impératrice, du grand-duc héritier, du grand-duc Michel et des principaux dignitaires de l'empire. De grandes manœuvres furent exécutées sous le commandement de l'empereur, depuis le 1^{er} jusqu'au 15 septembre. C'était pour lui une véritable jouissance que de passer en revue cette brillante élite de ses armées, comprenant 350 escadrons de cavalerie, 168 pièces d'artillerie, 2 escadrons de pionniers à cheval, 28 bataillons d'infanterie, 32 compagnies du train et 32 escadrons des colonies militaires. Il avait la passion des camps et des manœuvres : c'était surtout, comme il l'avouait lui-même à l'impératrice, qui lui en faisait de doux reproches, un amour immodéré de la parade; de là ces revues continuelles et prolongées qui fatiguaient l'officier et le soldat; de là ces minutieuses inspections militaires, qui devenaient quelquefois d'incroyables tyrannies; il ne souffrait pas même qu'un de ses officiers se dispensât, sous aucun prétexte, de l'étiquette de l'uniforme. Pendant ce voyage au camp de Voskresensk, il entre un matin chez un de ses ministres et le trouve travaillant en robe de chambre : « Sans uniforme! s'écrie-t-il d'un air fâché et surpris. — Sire, répond le ministre, cherchant à s'excuser, il est six heures du matin, et tout le monde dort, excepté Votre Majesté et moi. — N'importe, réplique l'empereur, il faut l'uniforme, c'est la règle, c'est le devoir. » De Voskresensk, la famille impériale se rendit à Odessa, où elle s'embarqua pour la Crimée. L'empereur voulait, avant de s'engager dans les montagnes du Caucase, visiter les ports et les arsenaux de Nicolaïeff et de Sébastopol et assister aux évolutions de sa flotte dans la mer Noire, mais l'amiral russe alléguait les mauvais temps de l'équinoxe pour retenir les vaisseaux dans les ports; il craignait, dit-on, que l'œil pénétrant du souverain ne découvrit tout ce qui manquait à l'équipement de sa flotte, dont une partie seulement était en état de tenir la mer. Ce fut l'impératrice qui dissuada son auguste époux d'exposer inutilement sa vie dans les défilés du Caucase, où chaque rocher pouvait receler un ennemi; l'empereur renonça donc à pousser son excursion jusqu'à l'extrême frontière orientale de son empire, c'est-à-dire jusqu'à Erivan; il se contenta de visiter Anapa et quelques places fortes du littoral; puis, il revint par Moscou à St-Petersbourg. Dans plusieurs oukases qu'il publia cette année-là, il s'était préoccupé de montrer qu'en sa qualité de chef temporel de l'Eglise grecque russe il entendait protéger les intérêts de cette religion, sans toutefois leur sacrifier aveuglément ceux des autres cultes; ainsi ne porta-t-il aucune atteinte à la religion catholique romaine, qui était la religion nationale en Pologne, mais il plaça les affaires de l'Eglise grecque-unionne (à l'Eglise romaine) sous la direction du synode orthodoxe; il ordonna seulement que les

enfants nés de mariages mixtes, c'est-à-dire de deux personnes professant l'une et l'autre une religion différente, fussent élevés, sans exception, dans la communion grecque, car, disait-il : « Le souverain est aussi le père de ses sujets, et « il est tenu, par son devoir, de les mettre dans « la bonne voie lorsqu'ils ne s'appartiennent pas « encore. » En même temps il accordait aux habitants catholiques de Cronstadt deux cent mille roubles pour construire une église dans cette ville, et il prêtait une plus forte somme au prieur de la paroisse de Ste-Catherine, dans la capitale, pour faire réédifier les bâtiments de son prieuré. La fin de l'année 1837 fut marquée par un grave sinistre qui prit le caractère et les proportions d'un malheur national. Le grand palais d'hiver, à St-Petersbourg, brûla de fond en comble dans la soirée et la nuit du 18 décembre. L'empereur se trouvait au théâtre avec l'impératrice lorsqu'on vint lui annoncer tout bas que le palais était en feu. Il sortit précipitamment et se rendit à cheval sur le lieu de l'incendie, après avoir fait avvertir l'impératrice d'aller l'attendre au palais Anitschhoff, où ses enfants avaient été déjà transférés. Le feu avait pris dans les combles du palais, qu'on ne pouvait plus sauver. On essaya du moins de circonscrire les ravages de l'incendie et de préserver le palais de l'Ermitage, lequel est contigu au palais d'hiver, construit également par l'impératrice Catherine. L'empereur présidait en personne aux travaux des pompiers, des soldats et des gens du peuple, qui s'efforçaient, par un froid de 24 degrés, de combattre les progrès des flammes. Le grand-duc Michel, en dirigeant les efforts courageux de la garde impériale, eut le bonheur de conserver le palais de l'Ermitage et les magnifiques collections d'art qu'il renferme. Grâce à l'intrépide dévouement des travailleurs, encouragés, exaltés par la présence de l'empereur, calme et résigné au milieu d'eux, les objets les plus précieux qui décoraient le palais d'hiver furent mis en sûreté, mais ce palais, la plus riche et la plus vaste des résidences de souverains en Europe, n'était plus qu'un amas de ruines fumantes. « Dieu soit béni ! s'écria l'empereur en retrouvant sa famille au palais Anitschkoff, personne, je l'espère, n'aura « péri. » Il y eut aussitôt dans tout l'empire une émulation unanime pour concourir, par des dons volontaires, à la reconstruction immédiate du palais d'hiver. Mais l'empereur crut devoir s'opposer à cette éclatante preuve de l'affection et du dévouement de ses sujets, en leur déclarant qu'il n'acceptait pas leurs offrandes : « Ce dévouement, disait-il dans l'oukase adressé à son ministre de l'intérieur, nous est plus cher que « les trésors les plus précieux et les productions « de l'art les plus parfaites. La pensée de l'amour « franc et loyal de nos sujets fidèles, de cet « amour inaltérable, quelles que soient les circonstances, nous allège le poids des soucis et

XXX.

« des soins inséparables du gouvernement, puis-
« qu'il est pour nous le gage de la prospérité fu-
« ture et de la gloire de notre patrie bien-aimée. » L'empereur ordonna que le palais d'hiver fût rebâti tel qu'il était avant l'incendie, et il manifesta le désir d'entendre la messe dans le nouveau palais le jour de Pâques de l'année 1839. Aussitôt vingt mille ouvriers se mirent à l'œuvre, et quinze mois après, jour pour jour, l'empereur rentrait dans son palais reconstruit et absolument semblable à celui que l'incendie avait dévoré. Dans le cours de l'année 1837, la guerre de Circassie avait été plus meurtrière et plus fatigante pour l'armée du Caucase, et n'avait pas fait de progrès sensible, malgré une multitude d'engagements partiels qui ne servaient qu'à constater la bravoure de l'attaque et de la défense, malgré la prise de quelques villages fortifiés, notamment de celui d'Aschilta, où 2.000 Circassiens fanatisés avaient combattu jusqu'à la mort (juin 1837). L'empereur, dans son excursion sur la côte d'Anapa, s'était rendu compte des difficultés de cette guerre terrible qui durait déjà depuis des années et qui semblait se raviver au lieu de se ralentir, car le prophète Schamyl et d'autres chefs religieux des tribus du Caucase exaltaient le fanatisme de ces tribus belliqueuses sourdement poussées par les excitations de la Turquie et de l'Angleterre ; l'empereur ordonna donc qu'une escadre russe, sous le pavillon du contre-amiral Krouchoff, croiserait le long des côtes de l'Abasie et maintiendrait strictement le blocus jusqu'à la fin de la guerre. Dans les premiers mois de 1838, cette escadre eut à lutter contre d'affreuses tempêtes ; elle perdit plus de 30 navires jetés à la côte ou engloutis corps et biens. L'ennemi profita de ces désastres, qui lui fournirent des canons, des armes, des boulets et de la poudre, que les équipages des vaisseaux naufragés se virent contraints d'abandonner. Les troupes de débarquement que la flotte avait laissées à Shushen pour y bâtir un fort furent assaillies par les Circassiens et mises en pleine déroute ; la garnison du fort de Stocka, qui avait fait une sortie pour défendre deux corvettes russes échouées sur le sable, se vit entourée par l'armée victorieuse et succomba presque tout entière dans une retraite héroïque. Le général russe qui commandait sur la ligne du Kouban n'en somma pas moins les habitants du pays de mettre bas les armes et de reconnaître le gouvernement de l'empereur Nicolas. La réponse des insurgés prouva qu'ils se sentaient assez forts pour prolonger leur résistance. Le résultat des opérations de la campagne fut donc à peu près nul, quoique la Russie envoyât ses meilleures troupes au Caucase. Mais elle avait affaire à un ennemi toujours insaisissable au milieu de ses montagnes inaccessibles ; elle avait affaire aussi aux intrigues de l'Angleterre. Le gouvernement anglais voyait avec autant de jalousie que d'in-

quiétude les possessions et les intérêts russes se rapprocher de l'Inde et s'étendre en Orient. Il mettait à profit toutes les occasions qui se présentaient d'opposer un obstacle à la marche lente mais sûre de la domination d'une puissance rivale qui, de son côté, poursuivait avec la même persévérance sa politique traditionnelle. Le schah de Perse, Mohammed-Mirza, allié de la Russie et reconnu seulement par l'Angleterre, avait mis le siège devant Hérat, sur les frontières de l'Afghanistan, pour obtenir par la force le paiement d'un tribut. Le khan de la province d'Hérat se défendait vigoureusement dans sa capitale. Le gouverneur des possessions anglaises de l'Inde osa sommer le schah de Perse de lever le siège d'Hérat et de sortir de l'Afghanistan, qui était sous la protection de l'Angleterre. Mohammed-Mirza maintint le droit qu'il avait d'employer la force contre un vassal rebelle, et invoqua la médiation de la Russie. Le cabinet russe déclara que l'Angleterre n'avait pas à se mêler d'un différend survenu entre le suzerain et le vassal, et que l'empereur Nicolas ne souffrirait pas qu'on portât atteinte aux droits de son allié. L'Angleterre cessa de menacer le schah de Perse d'une intervention armée, mais elle prit sa revanche contre la Russie en signant avec la Turquie (octobre 1838) un traité de commerce qui devait détruire indirectement les effets du traité d'Unkiar-Skelessy, qu'elle n'avait jamais voulu reconnaître. Nicolas 1^{er} consacra toute l'année 1838 à de grandes réformes administratives et à de grands travaux d'utilité publique dans son empire. La canalisation du Wolga et du Don, l'établissement d'un chantier maritime à Odessa, les améliorations apportées à la navigation du Dnieper, la reconstruction du palais d'hiver de St-Petersbourg, la création du chemin de fer destiné à relier Moscou à la capitale : tels furent les principaux objets des préoccupations de l'empereur ; mais il donna surtout ses soins à préparer ce qu'il regardait comme l'œuvre capitale de son règne, c'est-à-dire l'émancipation des paysans. On savait si bien que c'était là le but constant du souverain, que quelques seigneurs, jaloux de prendre l'initiative en faveur de ses idées libérales, supprimèrent le servage dans leurs terres et accordèrent la liberté aux paysans en échange de redevances agricoles et pécuniaires. Depuis le 1^{er} janvier 1838, l'empereur avait concentré dans un nouveau ministère l'administration des domaines de l'empire, enlevée au ministère des finances, et la direction générale de l'agriculture, qui faisait partie auparavant du ministère de l'intérieur. Nicolas 1^{er}, en créant le ministère des domaines, se proposait de mettre à exécution les projets que ses prédécesseurs, et surtout Alexandre 1^{er}, lui avaient légués à l'état d'ébauche. Dès les premiers temps de son règne, il avait établi, à titre d'essai, une administration spéciale des domaines dans les gouvernements de St-Petersbourg et Pskoff ;

puis deux comités, sous la présidence des princes Kourakin et Kotschoubey, s'étaient occupés, de concert avec le comte Cancrin, ministre des finances, de préparer l'organisation définitive des propriétés domaniales, dans le but de remplacer la capitation par l'impôt foncier. La question présentait de sérieuses difficultés ; pour les aplanir, l'empereur nomma en 1836 un comité présidé par le prince Wassiltschickoff. Le général comte Kisseleff, qui avait fait ses preuves d'administrateur comme gouverneur des principautés moldo-valaques pendant quatre ans, fut désigné par l'empereur lui-même pour faire partie de ce comité, aux travaux duquel il apporta le concours de ses lumières et de sa haute intelligence. Il devint naturellement ministre des domaines, et continua de diriger seul, sous l'inspiration directe de l'empereur, la réforme radicale du système domanial, qui devait aboutir à l'émancipation complète des paysans. L'administration générale des domaines de l'empire fut divisée en quatre départements, dont le premier comprenait les trente-neuf gouvernements de la Russie centrale, et le second, les dix-huit gouvernements plus éloignés, tels que les provinces de la Baltique, de la Russie-Blanche et de la Transcaucasie ; le troisième département, dit agronomique, avait dans ses attributions l'économie rurale, le cadastre et les écoles ; le quatrième ne concernait que les forêts. Dans chaque gouvernement ou province, on institua une chambre des domaines composée de trois conseillers ayant un président à leur tête ; l'un de ces conseillers était chargé des terres, des fermages et des constructions ; l'autre des forêts, et le troisième du contrôle. On adjoignit à chacune de ces chambres domaniales un assesseur et un employé pour des commissions diverses, un forestier, un ingénieur civil, deux arpenteurs avec leurs aides, et un procureur pour les affaires judiciaires du domaine et des paysans. Les gouvernements furent subdivisés en cercles ou arrondissements, dans chacun desquels on institua un chef directeur des terres et des personnes, avec deux adjoints et un greffier. C'était l'administration cantonale ; quant à l'administration communale (la commune, formée d'un ou de plusieurs villages, devait représenter quinze cents âmes au minimum), elle comprenait, pour chaque commune, un maire et ses adjoints, un percepteur des impôts et un inspecteur du grenier communal, tous élus par les paysans et choisis parmi eux. Les paysans devaient, en outre, nommer des députés dans la proportion d'un député par cinq feux ou maisons ; les députés se réunissaient trois fois par an pour élire les fonctionnaires et régler les affaires communales, savoir : la distribution des terres à cultiver, les articles de fermage, la répartition des impôts, le contrôle des comptes, l'admission de nouveaux membres dans la commune, le congé de ceux qui la quittaient, le recrutement, les pé-

titions à présenter aux autorités supérieures, etc. Ces assemblées communales confiaient leurs intérêts à des délégués qu'elles désignaient dans la proportion d'un délégué par dix feux, et la réunion de ces délégués formait l'assemblée cantonale de chaque arrondissement. La commune avait son tribunal particulier, auquel siégeaient, sous la présidence du maire ou d'un de ses adjoints, deux hommes de conscience, élus dans le sein de la commune, pour juger les offenses et les délits de tous genres et pour prononcer dans toutes les questions litigieuses en matière de propriété. Les chambres des domaines et les chefs d'arrondissement n'avaient donc pas d'autre mission que de surveiller les communes, qui se gouvernaient ainsi elles-mêmes, et de leur prêter aide et protection. Pour convertir la capitation en impôt foncier, à défaut d'un cadastre qui eût exigé de longues et difficiles opérations, on convint d'attribuer à chaque *âme* ou paysan une fraction égale de terre cultivée sur le sol de la commune, et on précisa de la sorte la redevance en argent que la terre cultivée produisait à l'Etat. Le but de cette nouvelle organisation des impôts n'était pas de les augmenter, mais seulement de les équilibrer d'une manière plus équitable en les répartissant sur les terres et non plus sur les personnes. Au reste, depuis longtemps des abus déplorables s'étaient introduits dans la perception des revenus de la couronne. Ainsi, les paysans avaient à payer, outre la capitation, l'*obrok* ou impôt annuel, les taxes provinciales, communales et d'autres encore pour les dépenses extraordinaires de la couronne. Il fallut porter remède à ces abus et empêcher bien des fraudes. L'empereur, qui voulait améliorer la condition sociale des paysans dans ses domaines avant d'étendre l'émancipation à tout son empire, jugea nécessaire de les préparer par l'éducation à devenir des hommes libres. Ce fut une pensée féconde que le comte Kisseleff se chargea de mettre en œuvre. Il fut décidé qu'une école gratuite serait fondée dans chaque commune et que la jeunesse y recevrait une instruction morale et religieuse, avec les premiers éléments de la science agricole. Ces écoles devaient être dirigées par les prêtres des communes; en conséquence, une chaire d'économie rurale fut instituée dans tous les séminaires, afin que le prêtre pût acquérir d'abord les connaissances qu'il transmettrait ensuite aux paysans. Des fermes dites d'enseignement furent établies en même temps dans tous les cercles cantonaux, pour que les jeunes gens allassent y apprendre l'agronomie, l'élève du bétail, la technologie, et se mette en état de gérer des fermes modèles qu'on leur confiait dans leurs communes. Le comte Kisseleff, avec l'approbation de l'empereur, donna la plus large extension à cet enseignement pratique, en fondant des écoles spéciales d'horticulture, de viticulture et de sériciculture. De petites banques villageoises

avaient été créées auprès des administrations cantonales, à l'effet d'aider le développement de l'agriculture; des caisses d'épargnes furent ouvertes simultanément à côté de ces banques qu'elles alimentaient. Le ministre des domaines porta l'attention et la sollicitude de l'empereur sur tous les points de ce vaste système de réforme. On s'occupa d'améliorer la construction des villages, de créer des assurances contre l'incendie au moyen d'une faible taxation, de fonder des magasins ou greniers de réserve, etc. Rien ne fut négligé de ce qui devait amener des résultats utiles au point de vue du bien-être des populations; l'hygiène, la pratique des accouchements, la médecine usuelle, la vaccine, etc., donnèrent lieu à de sages mesures de prévoyance. L'empereur se complaisait dans les mille détails de cette administration nouvelle que le ministre faisait en quelque sorte fonctionner sous ses yeux. Ce travail gigantesque ne s'exécuta que graduellement, grâce à la volonté persévérante, grâce aussi à l'énergie du ministre, qui avait à combattre et à vaincre une formidable coalition d'abus, de préjugés, d'intérêts personnels, de sottises et d'ignorance. Les seigneurs, quoique la réorganisation domaniale ne les atteignit pas encore, se montraient indifférents et dédaigneux, s'ils n'étaient malveillants; les paysans eux-mêmes ne comprirent pas d'abord le service qu'on voulait leur rendre malgré eux; de là des luttes sourdes et des oppositions armées de la force d'inertie. L'œuvre commencée et poursuivie avec un infatigable dévouement ne put s'accomplir que dans les domaines de la couronne; elle resta comme une théorie prouvée par les faits à l'égard des domaines appartenant aux seigneurs. Tous les jours le comte Kisseleff travaillait seul avec l'empereur, et jamais rien ne transpara de ces conférences où s'élaborait, dit-on, l'abolition complète et définitive du servage en Russie. C'était là, comme le dit plus d'une fois l'empereur, la question dominante de la politique intérieure. Ces paroles furent entendues par une dame d'honneur de l'impératrice, la comtesse Orloff-Tschemensky, laquelle accorda la liberté à 5,518 serfs de ses domaines dans le gouvernement de Moscou. Si l'empereur Nicolas avait pour ses sujets l'amour d'un père de famille, on pouvait dire, avec un illustre poète (Pouskine), « qu'il était cent fois père à l'égard de ses enfants ». Il ne prouva jamais mieux la grandeur et l'abnégation de ses sentiments paternels que dans le consentement qu'il donna au mariage de sa fille aînée la grande-duchesse Marie avec le duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstedt. Ce prince, second fils du fameux prince Eugène de Beauharnais et de la princesse Amélie de Bavière, fille du roi Maximilien, était devenu chef de la famille et du nom, par suite de la mort de son frère aîné. Il avait reçu une éducation solide et très-étendue sous

les yeux de sa mère; il s'était familiarisé de bonne heure avec les lettres, les sciences et les arts. Son esprit naturel, son noble caractère rehaussaient les qualités physiques et morales dont il offrait le rare assemblage. Il parut pour la première fois devant la famille impériale de Russie au camp de Wosnesensk, où le roi de Bavière l'avait envoyé pour prendre part aux grandes manœuvres de cavalerie qui devaient être exécutées sous les ordres de l'empereur Nicolas. La grande-duchesse Marie ne le vit pas sans émotion; l'impératrice l'accueillit avec une angélique bonté, l'empereur avec sympathie. La grande-duchesse était dans tout l'éclat de sa beauté, elle faisait l'admiration de la cour de Russie et l'orgueil de son auguste père. Le prince de Leuchtenberg éprouva en la voyant une impression vive et profonde. Dès lors leurs destinées se rapprochèrent et s'enchaînèrent l'une à l'autre. Il acheva de gagner l'affection de la famille impériale dans le voyage que fit l'impératrice aux eaux minérales de Tegernsee en Bavière. L'impératrice avait deviné les vœux du jeune duc de Leuchtenberg; elle se chargea d'obtenir le consentement de l'empereur: « Puisqu'il s'agit du bonheur de ma fille, répondit l'empereur, je ne veux pas avoir d'autres desirs que les siens. » Vous savez d'ailleurs, ajouta-t-il en regardant l'impératrice avec tendresse, que l'union la plus heureuse n'a rien à faire avec la politique. » Les fiançailles du prince et de la grande-duchesse furent célébrées avec pompe le 4 novembre 1833 à St-Petersbourg, mais l'empereur ajourna le mariage jusqu'à l'époque de la majorité du fiancé. Il exigea d'une manière péremptoire que les enfants à naître de cette alliance appartenissent à la religion grecque, et la princesse douairière de Leuchtenberg eut beaucoup de peine à céder à cette condition, qui blessait ses croyances; elle formula de son côté une condition à laquelle l'empereur souscrivit avec déférence, en déclarant que dans aucun cas le fils du prince Eugène-Napoléon ne serait forcé de porter les armes contre la France. Le mariage définitif eut lieu le 2 juillet 1839, et le lendemain parut un manifeste impérial conférant au duc de Leuchtenberg le titre d'Altesse Impériale, le grade de général major au service de Russie, avec un régiment de hussards de la garde, et constituant aux époux et à leurs descendants un riche apanage. L'empereur écrivit à la princesse Amélie de Bavière: « L'impératrice et moi, nous vous remercions de nous avoir donné un fils de plus. » La Russie et l'Angleterre étaient sans cesse en présence, alliées en apparence, mais ennemies au fond et constamment rivales, dans tout l'Orient et jusqu'en Chine; les relations amicales de la Russie avec la Perse et l'Afghanistan avaient excité au plus haut point la défiance de l'Angleterre; le comte de Nesselrode, dans une note adressée à l'ambassade russe à

Londres (4^{re} novembre 1838); déclara que le gouvernement de l'empereur Nicolas, loin de toute pensée d'agrandissement territorial, n'avait pas d'autres vues que de maintenir ses droits en respectant ceux des autres nations. On voyait déjà se dessiner dans les rapports diplomatiques des deux puissances l'intention réciproque d'une nouvelle alliance, qui ne serait peut-être qu'un armistice politique. En même temps, le sentiment personnel de l'empereur se manifestait davantage contre le roi des Français, qu'il paraissait vouloir écarter du concert des grandes puissances européennes. Ainsi Nicolas I^{er}, indigné des atrocités de la guerre civile en Espagne, fit savoir au gouvernement anglais (2 janvier 1839) que la Russie, la Prusse et l'Autriche étaient prêtes à s'entendre pour mettre fin à cette guerre interminable et barbare, si l'Angleterre approuvait une intervention entreprise au nom de l'humanité et de l'ordre public. L'Angleterre, qui était alors attachée à la France par un traité d'alliance, ne voulut pas prendre part à des négociations contraires aux engagements qu'elle avait contractés avec l'Espagne. Le cabinet russe ne continuait pas moins à négocier au nom du schah de Perse avec l'Angleterre, qui refusait de retirer sa flotte du golfe Persique. C'était sur l'appui de l'Angleterre que comptaient les Circassiens, approvisionnés d'armes et de poudre anglaises, instruits et commandés par des officiers anglais. Ils avaient adressé au parlement de Londres une supplique signée par soixante-cinq de leurs plus anciens chefs: « Il faut que l'Angleterre le sache, disaient-ils, depuis douze ans nous sommes sans cesse en guerre avec la Russie; tous les ans nous avons à nous défendre contre une nouvelle armée; mais nous nous résignons, nous combattons, nous mourons! » Cette année-là, des forces considérables attaquèrent à la fois différents points de l'Abasie et de la Circassie, assiégèrent plusieurs forteresses et portèrent en avant l'occupation russe. « Notre puissant empereur, avait dit le général Rajewsky dans une proclamation aux habitants de Nof-kuhatch, nous a ordonné, malgré sa force, de recourir d'abord aux moyens de conciliation. » Si donc vous voulez rester en paix, envoyez-moi des hommes de savoir et de raison à qui je puisse communiquer les ordres de mon maître; sinon, préparez-vous à combattre. » La réponse ne se fit pas attendre: « Si vous voulez sincèrement devenir nos amis, écrivez à votre empereur de rappeler ses armées et de démanteler ses forts; sinon, rien n'est fait. » Schamyl, dont la puissance religieuse et militaire s'agrandissait tous les jours, commençait à devenir le héros de cette guerre perpétuelle; les généraux Golowin et Grabbe, après avoir remporté au mois de juin de grands avantages sur les bandes tscherkesses, allèrent à l'improviste assaillir Schamyl dans son fort d'Aschulge; ils s'emparè-

rent du fort, mais Schamyl leur échappa, pour reprendre l'offensive de l'autre côté du Caucase. Les peuples du Kouban et du Daghestan se réfugièrent dans les montagnes, et le général Grabbe ne trouvait plus d'ennemis à combattre, lorsqu'un échec sanglant qu'éprouvèrent les postes de cavalerie russe sur la ligne de Sundscha le contraignit d'évacuer le Daghestan et de faire rentrer ses Cosaques dans les forts et les camps retranchés. L'empereur résolut de porter à 200,000 hommes son armée du Caucase à la campagne suivante. Il n'avait pas voulu affaiblir son armée de Crimée, qui pouvait être appelée d'un jour à l'autre à intervenir dans les affaires de Turquie. La mésintelligence avait recommencé, plus haineuse et plus implacable, entre le sultan et le vice-roi d'Égypte, qui semblaient prêts à en venir à une guerre acharnée; leurs armées étaient en présence sur les bords de l'Euphrate, leurs flottes devaient se rencontrer dans les eaux du Bosphore, lorsqu'on apprit la mort de Mahmoud (1^{er} juillet 1839). Son successeur, Abd-ul-Medjid, qui avait besoin de s'affermir sur le trône, sans avoir à lutter contre un redoutable vassal, eut l'air d'abord de céder aux exigences de Mehemet-Ali et de lui abandonner tout le territoire que son fils Ibrahim avait occupé en Asie Mineure; mais une note collective des cinq puissances alliées, adressée à la Porte Ottomane (27 juillet), la somma de ne rien conclure avec le pacha d'Égypte sans l'intervention des cinq puissances. Ce fut le moyen d'étouffer la première étincelle de cette nouvelle guerre d'Orient. L'empereur de Russie avait manifesté hautement, comme chef temporel et spirituel de la religion grecque orthodoxe, l'intention de faire disparaître de ses Etats l'Eglise grecque-unie, qui s'y était établie depuis le 16^e siècle et qui n'avait pas de base solide dans la conscience des populations: des évêques de cette Église s'assembleront spontanément à Polotzk (24 février 1839) et déclarèrent à l'unanimité vouloir se détacher de l'union avec l'Eglise catholique romaine. L'empereur approuva et fit sanctionner cette déclaration par le synode de St-Petersbourg. Mais le saint-siège protesta de toutes ses forces auprès du gouvernement russe. Celui-ci s'excusa de faire droit aux réclamations de Rome: la plus grande partie du clergé et du peuple avait suivi de plein gré la conversion des évêques à la religion grecque, et un oukase du 17 juillet 1839 avait supprimé définitivement l'Eglise grecque-unie dans les provinces orientales de la Russie. C'était donc un fait accompli sur lequel on n'avait plus à revenir. Le pape, dans un consistoire secret tenu le 12 novembre, prononça une allocution où il se plaignit amèrement de l'apostasie des évêques lithuaniens et de l'oppression de la religion catholique dans l'empire russe. L'empereur Nicolas, pour contre-balancer l'influence du saint-siège en Pologne et pour tenir en échec les entreprises hostiles du clergé catholique dans les

provinces polonaises, avait interdit à ce clergé toute communication directe avec la cour de Rome et soumis les bulles du pape à la sanction d'un rescrit impérial. Le saint-père s'était élevé énergiquement contre ces mesures qu'il considérait comme attentatoires à la liberté de conscience et aux antiques prérogatives de la religion romaine; il menaça de faire appel au monde catholique, mais l'empereur lui fit répondre avec fermeté qu'il ne souffrirait jamais dans son empire une autorité rivale de la sienne. On remarqua que la religion réformée, qui avait essayé aussi dans certaines provinces de prendre une attitude dominante et de faire de la propagande au détriment de la religion grecque, fut également l'objet de quelques mesures sévères, destinées à limiter et peut-être à restreindre son influence, tandis que l'autorité se relâchait graduellement des rigueurs excessives qu'elle avait exercées auparavant vis-à-vis des israélites, en les tenant à l'écart de la nation comme des parias. L'empereur, dans un rescrit adressé à son ministre de l'intérieur, déclara que le titre de citoyen noble pourrait être accordé aux juifs qui s'en montreraient dignes par leur mérite personnel ou par des services rendus à l'Etat. Cette innovation libérale causa quelque mécontentement, surtout en Pologne, où les juifs, plus nombreux en ce pays que dans le reste de l'empire, étaient voués à la condition la plus abjecte. L'année 1839 eut une large part dans les améliorations que le gouvernement ne se lassait pas d'apporter à l'existence matérielle et intellectuelle du peuple russe. L'empereur, en récompensant avec éclat les travaux des membres de l'académie des sciences de St-Petersbourg, avait imposé à l'administration plus de sympathie à l'égard des lettres et des arts. La censure était moins défiante; le nombre des publications périodiques s'augmentait; de nouvelles bibliothèques s'ouvraient au public. Toujours préoccupé de l'avenir de l'industrie nationale, l'empereur avait envoyé dans toutes les capitales de l'Europe des hommes spéciaux chargés d'y étudier les inventions remarquables et de lui en rendre compte. L'exposition des produits de l'industrie russe à St-Petersbourg prouva que cette industrie était en voie de progrès. L'acquisition des usines fondées par John Cockerill, célèbre industriel belge, permit dès lors à la Russie de s'affranchir du joug industriel de l'Angleterre et de fabriquer elle-même ses machines pour le filage des laines et la fabrication des draps. L'agriculture, la navigation intérieure et le commerce n'avaient jamais été aussi actifs; la valeur de l'exportation dépassait de soixante-cinq millions huit cent dix mille cent quatre-vingt-quinze roubles celle de l'importation. Un oukase du 1^{er} juillet fixa le prix des métaux employés à titre de numéraire dans les transactions commerciales à partir du 1^{er} janvier 1840: le rouble d'argent, considéré comme

principale monnaie courante, devait être représenté par la treizième partie du marc d'argent ; deux roubles d'argent seraient représentés par sept roubles en monnaie de cuivre ; la monnaie d'or emporterait seulement un escompte de trois pour cent au-dessus de sa valeur d'émission. Les assignats de la banque auraient un cours invariable d'après leur valeur nominale. Quant à la refonte générale de la monnaie de cuivre, elle fut encore ajournée, et l'introduction du rouble d'argent à titre de monnaie de compte en Pologne n'eut lieu qu'au mois de février 1841. Pendant que l'empereur Nicolas soutenait par sa diplomatie le schah de Perse menacé par l'Angleterre, il envoyait une expédition contre le khan de Khiva, dont les Etats, situés entre le lac d'Aral et la mer Caspienne, touchent à la Perse et sont voisins des possessions anglaises dans l'Inde. L'expédition, conduite par le général Berowsky, partit d'Orenbourg le 1^{er} décembre 1839 : elle avait pour objet en apparence de punir les tribus nomades qui attaquaient les caravanes russes et mettaient à rançon les marchands qu'elles avaient faits prisonniers ; mais le but principal de cette guerre lointaine était de montrer le drapeau russe sur les frontières de la Perse et de l'Afghanistan, pour contre-balancer la présence de la flotte anglaise dans le golfe Persique. L'armée d'expédition eut beaucoup à souffrir de la rigueur du climat, et après s'être emparée de plusieurs places fortes, elle dut opérer sa retraite (22 février 1840). Mais l'effet attendu était produit : l'Angleterre obligea le khan de Khiva à donner pleine satisfaction à la Russie (31 juillet), et en même temps elle s'engageait à terminer son propre différend avec la Perse moyennant un traité de commerce avantageux que le cabinet de St-Petersbourg lui fit obtenir. L'empereur Nicolas, qui se rapprochait ostensiblement de l'Angleterre et qui allait bientôt agir de concert avec elle dans la question d'Orient, ne voulut pas lui sacrifier une question de principe, quand l'empereur de Chine crut devoir prohiber l'importation de l'opium dans ses Etats. Une sorte d'alliance tacite, fondée sur des intérêts commerciaux réciproques, s'était établie depuis douze ans entre la Chine et la Russie, tellement que le gouvernement russe avait seul le privilège d'entretenir une maison d'éducation à Pékin pour l'étude de la langue, de l'histoire et de la législation chinoises. Nicolas 1^{er} rendit aussitôt un oukase défendant l'introduction de l'opium en Chine par les frontières russes, « afin de consolider l'union » qui existe, disait l'oukase, entre la Russie et « le Céleste Empire ». Il resta neutre toutefois dans la guerre que les Anglais déclarèrent à la Chine. Ce fut encore pour maintenir le principe de l'autorité des souverains légitimes et pour protester contre la rébellion, qu'il épousa la querelle du sultan, qui se voyait insulté et provoqué par son vassal rebelle, Mehemet-Ali. Le

pacha d'Egypte, maître de la Syrie, que son fils Ibrahim avait occupée presque tout entière, prétendait imposer à son suzerain les conditions les plus humiliantes et les plus onéreuses. On pouvait déjà prévoir le moment où le sultan serait détrôné par le pacha, qui avait en Turquie un parti puissant. Le gouvernement français s'était fait l'appui des prétentions exorbitantes de Mehemet-Ali, qu'il considérait comme un réformateur destiné à propager la civilisation européenne en Orient ; le gouvernement anglais voyait avec inquiétude l'influence française gagner du terrain à la suite de l'armée victorieuse d'Ibrahim-Pacha. L'empereur de Russie déclara hautement qu'il ne permettrait pas au sujet révolté d'abuser de la faiblesse de son souverain et qu'il empêcherait bien Mehemet-Ali de mettre le pied à Constantinople ; car, disait-il, le pacha d'Egypte, dans son projet d'usurpation, procède à la manière des révolutionnaires, qui deviennent d'autant plus exigeants qu'on leur cède davantage. Les conférences qui s'étaient ouvertes à Londres pour traiter la question d'Orient n'avaient pas cessé depuis la note diplomatique du 27 juillet 1839, émanée des cinq puissances, entre lesquelles de graves dissidences se manifestaient et se fortifiaient tous les jours. L'empereur Nicolas envoya un ministre plénipotentiaire à Londres, avec des instructions peu favorables au cabinet des Tuileries. Le baron de Brunow commença par demander à la conférence d'établir en principe que, dans le cas d'une guerre d'intervention pour mettre fin aux entreprises révolutionnaires du pacha d'Egypte, la flotte russe eût le droit exclusif d'entrer dans le Bosphore, tandis que les flottes anglaise et française agiraient sur les côtes de la Syrie. Le comte de Sébastiani, qui représentait la France dans la conférence de Londres, repoussa ce plan d'intervention, et le ministre russe finit par ne plus s'opposer à l'entrée des flottes anglaise et française dans le Bosphore, au cas où elles devraient opérer de concert avec la flotte russe. L'empereur Nicolas se montra fort irrité du langage hautain et presque menaçant tenu par le plénipotentiaire du roi des Français. Sur ces entrefaites, l'ambassadeur de Russie à Paris, se voyant obligé de paraître aux Tuileries à la réception du 4^{er} janvier 1840 et de complimenter, en l'absence du nonce du pape, le roi Louis-Philippe au nom du corps diplomatique, craignit d'être désavoué par son gouvernement et simula une indisposition. Le ministre, à la tête duquel se trouvait alors M. Guizot, eut le mauvais goût de faire remonter à la personne de l'empereur de Russie la responsabilité de cette abstention systématique de son ambassadeur : M. Casimir Périer, qui était chargé des affaires de l'ambassade de France à St-Petersbourg en l'absence de M. de Barante, reçut l'ordre de ne pas paraître au palais d'hiver à l'occasion de la fête de l'empereur et de se montrer publique-

ment ce jour-là sur la perspective Newsky. Une pareille impolitesse, de la part du représentant de la France, indigna profondément la société russe. L'empereur n'eut pas l'air de s'apercevoir de l'injure mesquine qu'on lui avait faite : il attendait sa revanche. La première fois qu'il rencontra M. Casimir Périer : « Je vois avec plaisir, lui dit-il avec aménité, que vous n'êtes plus malade. — Sire, répondit le chargé d'affaires, ce n'était qu'un malaise qui n'a pas duré plus longtemps que celui du comte de Pahlen. » Ce fut seulement le 15 juillet 1840 que les plénipotentiaires de la Russie, de l'Angleterre, de la Prusse et de l'Autriche signèrent une convention pour le rétablissement de la paix entre le sultan et son vassal le pacha d'Égypte. La France était exclue de cette convention, en vertu de laquelle les quatre puissances signataires devaient forcer Mehemet-Ali de rendre la Syrie au sultan et de reconnaître la suzeraineté de la Porte Ottomane. L'alliance de la France et de l'Angleterre, qu'on regardait naguère comme la plus solide garantie de la paix de l'Europe, avait été brisée, et la France, dans son isolement, pouvait se croire à la veille d'une nouvelle coalition contre le principe révolutionnaire qu'on l'accusait de porter en son sein. Le gouvernement du roi des Français refusa d'abord de donner son adhésion au traité du 15 juillet : il annonça l'intention de régler sa conduite d'après celle des quatre puissances alliées, et, tout en protestant du désir qu'il avait de voir maintenus la paix et l'équilibre des États de l'Europe, il ordonna des armements considérables ; mais il s'abstint d'en faire usage pour soutenir la cause de son allié le pacha d'Égypte, qu'il avait encouragé dans sa résistance et peut-être dans sa rébellion ; il laissa les flottes turque, anglaise et autrichienne brûler Beyrouth, bombarder les villes maritimes de la Syrie et de l'Égypte, et menacer Alexandrie. La flotte française alla se mettre à l'ancre en face des Dardanelles ; mais ce fut là tout l'appui qu'elle prêta au pacha d'Égypte, qui ne céda qu'à la dernière extrémité, quand il n'eut plus rien à espérer de la coopération active des armes de la France. L'empereur de Russie avait pensé un moment que la France, isolée dans sa politique et entraînée par un ministère d'action, qui était allé chercher à Sainte-Hélène les cendres de Napoléon pour les ramener à Paris, voudrait peut-être revenir aux entreprises révolutionnaires de la république et aux grandes guerres de l'empire : il ordonna donc, par un oukase du 18 juillet, des levées extraordinaires, destinées à mettre ses armées sur le pied de guerre ; il jugea prudent de diminuer les envois de troupes que lui demandaient ses généraux du Caucase ; mais il apprit bientôt que l'émotion belliqueuse de la France avait été sagement modérée par le roi Louis-Philippe, et il n'eut pas même à faire intervenir sa flotte dans

la question d'Orient : le traité d'Unkiar-Skelessy continua d'être en vigueur, et l'entrée du Bosphore demeura fermée aux vaisseaux de guerre étrangers. La famille impériale de Russie éprouva une bien vive douleur, en perdant le roi de Prusse Guillaume III. L'empereur, l'impératrice et tous leurs enfants étaient venus à Berlin pour assister aux derniers moments du vieux roi, et ils avaient pieusement entouré son lit de mort avec la famille royale de Prusse (7 juin 1840). Frédéric-Guillaume IV, en succédant à son père, eut besoin de compter d'autant plus sur l'alliance offensive et défensive de son beau-frère l'empereur Nicolas, que la France, surexcitée par les inspirations guerrières de son gouvernement, semblait disposée à reprendre ses anciennes limites du Rhin. L'empereur Nicolas, en consentant à donner sa fille aînée au duc de Leuchtenberg, avait prouvé qu'il ne se préoccupait pas de chercher pour sa belle et nombreuse famille des mariages politiques ; il tenait par-dessus tout au bonheur domestique de ses enfants. Il ne pouvait donc qu'approuver avec joie et enthousiasme le choix d'une épouse que le grand-duc héritier avait fait lui-même dans le cours de son récent voyage en Italie. Ce choix était tombé sur une princesse accomplie, dont la beauté, les grâces, l'esprit et l'instruction faisaient le charme des cours d'Allemagne. L'impératrice voulut conduire elle-même l'empereur aux eaux d'Ems, où il ne fit qu'apparaître (17-24 juin), pour s'y trouver avec la dernière fille du grand-duc de Hesse, Maximilienne-Wilhelmine-Auguste-Sophie-Marie, que le prince impérial de Russie n'avait pas vue sans former un projet d'union. Ses augustes parents aussi n'eurent qu'à la voir pour consentir à cette union, qui devait faire deux heureux, et les fiançailles ne se firent pas attendre. La belle fiancée accompagna la famille impériale, et parut à côté de son fiancé à l'entrée solennelle que l'empereur et l'impératrice firent à Varsovie (6 septembre). Le mariage ne fut célébré que le 16 avril suivant, avec une grande pompe, à St-Petersbourg. La jeune princesse ayant, suivant l'usage traditionnel, embrassé d'abord la religion grecque et reçu le nom de Marie-Alexandrovna, la cérémonie eut lieu dans la chapelle du nouveau palais d'hiver, qui avait été inauguré le jour de Pâques de l'année précédente. A l'occasion de ce mariage, l'empereur publia une amnistie générale pour les coupables « dont les crimes ne seraient pas de la dernière gravité », en rappelant que, dès le commencement de son règne, il avait « proclamé sa ferme volonté d'user de clémence et de générosité sans affaiblir les lois ». L'antique capitale de la Russie enviait à St-Petersbourg l'honneur d'avoir été le théâtre de cette solennité nuptiale à laquelle l'avenir de l'empire était intéressé : l'empereur se rendit aux vœux de ses sujets en conduisant lui-même à Moscou les nouveaux époux.

Son voyage fut un long triomphe : l'amour et l'admiration de ses peuples lui servaient d'escorte. Le métropolitain, qui le reçut à la cathédrale de l'Assomption, dans le Kremlin, lui adressa une touchante allocution, qu'il terminait en ces termes : « Que le Roi des rois daigne accomplir ses vœux bienfaisantes, et que ses abondantes bénédictions descendent sur Alexandre, Marie et leur postérité, comme elles sont descendues sur Nicolas et Alexandra ! » La guerre du Caucase avait changé de physionomie en 1840, et elle resta en quelque sorte stationnaire pendant les années suivantes, sans que les populations indigènes, toujours en armes, parussent incliner vers la soumission. L'empereur, que les éventualités de la politique européenne empêchaient de porter ses forces militaires en Circassie, avait accepté le plan d'occupation permanente et définitive tracé par le général Wiliamenoff : ce plan consistait à élever des forts peu éloignés les uns des autres, à y placer des garnisons bien approvisionnées, à ouvrir des routes de tous côtés, à brûler les forêts, à détruire successivement les retraites fortifiées de l'ennemi, et à s'avancer pas à pas dans les régions élevées du Caucase, en surveillant les côtes pour empêcher l'introduction des armes et des munitions de guerre. Ce plan, qui avait pour but d'enfermer l'insurrection prisonnière dans ses montagnes et de prendre possession du sol pour dompter ses habitants, fut suivi avec cette persévérance que la Russie a toujours à son service dans ses entreprises. Les échecs de la campagne de 1840 ne le firent pas abandonner : cette année-là, plusieurs forts furent pris et rasés par les Circassiens ; des postes russes furent enlevés ou massacrés. Il y eut un beau fait d'héroïsme qui émut profondément la Russie : Archix Ossipoff, du régiment d'infanterie Tegenski, assiégé par 11,000 montagnards, se défendit avec une poignée d'hommes dans le fort de Michailoff et se fit sauter plutôt que de se rendre. L'empereur ordonna que le nom de ce brave serait toujours maintenu en tête de la liste de sa compagnie, et qu'à l'appel de ce nom, un soldat répondrait : « Mort pour la gloire des armes russes dans le fort de Michailoff. » L'empereur Nicolas n'avait point fléchi dans sa résolution de supprimer en ses États la religion grecque-unie et de mettre un frein nécessaire aux révoltes de la religion catholique romaine en Pologne, malgré les plaintes amères du saint-siège et les protestations éclatantes des émigrés polonais. Il se vit même forcé de prendre des mesures de rigueur contre l'évêque de Podlachie, qui avait osé lui adresser une lettre injurieuse relativement à un fait de l'administration civile : l'évêque fut enlevé pour être conduit à Mohilew et enfermé dans un couvent. Le pape adressait note sur note au gouvernement russe, et n'obtenait pas de réponse, à cause de la violence de ses récrimi-

nations ; quand il se résigna enfin à changer de langage, l'empereur lui envoya un chargé d'affaires pour traiter différentes questions « que Sa Majesté impériale désirait sincèrement voir terminées dans un esprit de conciliation et de convenances mutuelles ». L'empereur écrivit lui-même dans le même sens à Grégoire XVI (3 décembre 1840). Aussi, le saint-père, dans le consistoire du 1^{er} mars 1841, annonça-t-il au monde catholique qu'il avait lieu d'espérer un heureux arrangement des affaires de l'Eglise polonaise. Mais les agents employés par le pape pour arriver à une espèce de concordat entre la Russie et le saint-siège mirent tant de maladresse et d'imprudence dans le débat de ces questions délicates, que l'empereur interrompit encore une fois ses relations avec la cour de Rome, et ne tint aucun compte des représentations peu mesurées qui lui furent adressées au sujet de prétendues persécutions exercées en Pologne contre la religion catholique romaine et ses ministres. Il y avait en Europe une sorte de complot tramé par des associations pieuses pour répandre et multiplier les récits plus ou moins mensongers de ces persécutions, qui témoignaient, disait-on, de la haine fanatique du tsar contre les vrais catholiques et de sa ferme intention d'anéantir le culte national dans la malheureuse Pologne. Quelques couvents supprimés à la suite de conflits et de désordres que l'autorité ne pouvait tolérer, quelques prêtres punis ou réprimandés à cause de leurs paroles audacieuses, quelques actes d'insubordination religieuse sévèrement châtiés, tels étaient les seuls faits qui servaient de bases à ces injustes récriminations, que l'esprit de parti faisait retentir en Europe et que l'empereur Nicolas dédaigna de repousser. Un oukase du 25 décembre 1841, que le saint-siège regarda comme le dernier coup porté à l'Eglise de Pologne, stipula que les biens immeubles appartenant jusqu'alors au clergé grec-uni ou catholique romain passeraient, avec les paysans y attachés, sous l'administration du ministre des domaines. Ce n'était là qu'un acte purement politique, qui se rattachait aux grands projets de l'empereur pour l'émancipation des paysans. On n'y vit à Rome qu'une spoliation dictée par le désir d'achever la ruine du culte catholique en Pologne. De là un débordement d'injures et de calomnies contre l'autocrate, à qui l'on reprochait d'avoir fait martyriser des religieuses pour les contraindre à changer de religion ! Ces violences de l'opinion furent pour ainsi dire autorisées par l'allocution que le pape prononça dans le consistoire du 22 juillet 1842 : « Ce que nous avons fait sans repos ni relâche, disait-il, pour protéger et défendre dans toutes les régions soumises à la domination russe les droits inviolables de la religion catholique, ce que nous avons fait, on ne l'a point su. » En conséquence, le chef de l'Eglise romaine croyait devoir publier une

exposition complète des faits, avec les documents à l'appui. Cette pièce, adressée aux puissances catholiques de l'Europe comme à tous les fidèles orthodoxes, était empreinte d'un regrettable caractère d'exagération et de bravade; elle manqua son but, car, si elle produisit une vive impression parmi les catholiques, elle ne décida aucun des cabinets européens à se mêler des actes particuliers du souverain de la Russie; elle ne fit qu'accroître le mécontentement de l'empereur Nicolas, qui ordonna de publier les documents relatifs au retour des évêques du rite grec-uni dans le sein de la communion grecque nationale. Il est à remarquer qu'au moment même où la presse déchainée insultait l'empereur en l'accusant d'être le persécuteur des catholiques de Pologne, ce prince généreux venait d'obtenir du sultan un firman relatif à la sûreté de la population chrétienne de Jérusalem et à la protection que réclamait l'exercice de son culte dans les villes de la Palestine (24 juin 1841). Nicolas I^{er} n'avait pas d'autre ambition que de maintenir la paix de l'Europe, en ne faisant aucune concession aux principes désorganisateur qui menaçaient l'équilibre des trônes et le repos des peuples : il avait refusé de se faire complice des entreprises du pacha d'Egypte, travaillant ouvertement à la perte de son suzerain; il refusa également de se faire le champion de la Grèce, qui voulait profiter de l'état d'abaissement et de faiblesse où se trouvait la Porte Ottomane pour lui enlever de nouvelles portions de territoire. « Il « n'y a pas d'intérêt au monde qui puisse me « faire enfreindre un traité, disait-il; car j'ai « toujours pris Dieu pour garant de la parole « donnée. » Il fut le premier à intervenir ouvertement en faveur de Mehemet-Ali, qu'il n'aimait pourtant pas, quand il reconnut que le sultan, aveuglé par les succès inespérés de son armée de Syrie, avait à cœur de se débarrasser d'un vassal dangereux, et se proposait, avec l'aide des puissances alliées, d'achever sa vengeance en n'accordant ni paix ni trêve au pacha d'Egypte. Ce dernier obtint des conditions honorables, grâce à l'intervention personnelle de l'empereur Nicolas. C'était assez pour l'empereur d'avoir conservé l'intégrité de l'empire ottoman; il n'insista pas, comme il aurait pu le faire dans la conférence de Londres, pour se réserver exclusivement les bénéfices du traité d'Unkiar-Skelessy; il renonça donc à ce traité, qui avait excité à un si haut degré les défiances de l'Angleterre. Il aurait pu cependant tirer avantage de la position difficile des Anglais dans les Indes, et faire tourner au profit de sa politique et de son commerce la guerre désastreuse qu'ils avaient alors à soutenir dans le Caboul et le Penjab. Il ne se montra pas même implacable à l'égard du roi des Français, qu'il avait écarté de la quadruple alliance et qu'il consentit à voir entrer dans un nouvel accord des cinq puissances. La con-

XXX.

vention signée à Londres le 13 juillet 1841 entre les plénipotentiaires de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse, d'une part, et la Turquie, d'autre part, portait que les détroits du Bosphore et des Dardanelles resteraient fermés en temps de paix aux bâtiments de guerre étrangers. Par le fait de ce traité, la mer Noire devenait pour la Russie en quelque sorte une mer intérieure, où son pavillon devait flotter sans rival. Ce ne pouvait être le dernier mot de la question d'Orient. L'empereur ne diminua pas pour cela sa flotte de la mer Noire; au contraire, il fit compléter les travaux du port militaire de Sébastopol et il augmenta les chantiers de construction maritime de Nicolaïeff. Ses vaisseaux trouvèrent leur emploi dans la surveillance des côtes de la Circassie. Au reste, l'empereur s'associa franchement à tous les actes de la quintuple alliance. Après la soumission de Mehemet-Ali, la Porte Ottomane se plaignit des intentions hostiles de la Grèce, qui comptait un peu trop sur l'appui des gouvernements auxquels elle devait son indépendance : une note des cinq puissances (16 mars 1842), adressée à la Grèce, lui recommanda les mesures de prudence qu'elle aurait à prendre pour éviter des collisions sur les frontières de la Turquie. L'empereur Nicolas avait peut-être lieu de reprocher quelque ingratitude au sultan, qui, au moment de son avènement, s'était bien trouvé de l'appui désintéressé de son puissant allié et qui depuis avait failli se jeter dans les bras de l'Angleterre et de la France; mais il ne laissa paraître ni dépit ni ressentiment, car il savait que tôt ou tard il aurait entre ses mains le salut de l'empire turc, qui devait le considérer comme un ennemi ou comme un allié naturel. Il ne se faisait pas d'illusions sur les destinées précaires de la Turquie, et il se demandait ce qui arriverait lorsque l'œuvre de dissolution de cet empire serait accomplie : « Si « les musulmans abandonnaient la Turquie euro- « péenne pour se retirer dans l'Asie Mineure, di- « sait-il un jour à un de ses ministres, la meil- « leure combinaison politique serait la création « de deux ou trois principautés en Turquie, avec « Constantinople ville libre. » Il repoussait péremptoirement le rétablissement d'un empire grec, et malgré les plans attribués à Catherine II et à Pierre le Grand, il regardait comme impraticable l'annexion de Constantinople à la Russie : « Nous avons des rêves qui caressent cette idée, « disait-il; moi, je la crois incompatible avec « l'avenir de la Russie, car cette annexion lui « serait aussi fatale qu'une confédération slave. « Le génie russe s'amollirait dans les délices de « Capoue et la capitale du Midi annihilerait la « capitale du Nord. J'ai pu me rendre maître de « Constantinople en 1829, et je ne l'ai pas voulu. « J'agisais encore de même si je me retrouvais « dans les mêmes circonstances. » Il ne fit donc pas

le moindre effort pour contre-balancer l'influence anglaise à Constantinople, et il laissa le faible représentant de l'islamisme se débattre au milieu des intrigues diplomatiques qui l'enveloppaient. Toutefois il ne jugea pas devoir approuver par son silence les événements révolutionnaires qui se passaient en Serbie, où le prince Michel Obrenowitz avait été expulsé par ses sujets rebelles et remplacé par un nouvel hospodar, que la Porte avait reconnu. Il écrivit au sultan (31 octobre 1842) qu'il ne pouvait dissimuler la surprise et la douleur que lui causait la conduite de la Sublime Porte confirmant l'élection d'Alexandre Georgewitz, chef du peuple insurgé, élection faite sous l'influence de la révolte et d'ailleurs contraire aux traités conclus avec la Russie. Le sultan attendit trois mois avant de répondre à cette lettre, qui était moins une menace qu'une leçon et un conseil. L'empereur Nicolas ne voulait jamais admettre comme un droit ni même comme une nécessité le triomphe d'une insurrection populaire et le renversement des autorités légitimes. C'était donc bien à tort qu'on l'accusait de faire semer le trouble et la zizanie par ses agents secrets dans les principautés danubiennes et de créer ainsi des difficultés continues au gouvernement turc. Il ne daigna pas même aider ni encourager les entreprises des ennemis de ce gouvernement, qui marchait fatalement à sa ruine et qui se mettait sans cesse en lutte avec ses alliés et ses défenseurs naturels. Ainsi, dans un différend fort grave né des causes les plus frivoles entre la Turquie et la Perse, ce fut la Russie qui se fit médiatrice et qui réconcilia les deux puissances, qu'une mesquine question de commerce allait peut-être entraîner à des actes d'hostilité, sinon à une guerre déclarée (1843). Le cabinet russe, en effet, n'ignorait pas que la moindre étincelle pouvait allumer en Orient un incendie dont il n'était pas possible de calculer les conséquences. Il s'abstint, par le même esprit de modération et de sagesse, de sortir de sa neutralité vis-à-vis des Anglais dans l'Inde et en Chine. Il s'était alors rattaché franchement à l'alliance anglaise, en prévision des événements qui pouvaient naître d'un jour à l'autre dans l'empire ottoman, désorganisé et prêt à crouler ; car il comprenait que l'Angleterre avait des intérêts aussi sérieux, aussi puissants que les siens à défendre dans les eaux du Bosphore. Il n'était donc pas en reste de bons procédés et même de concessions bienveillantes à l'égard de cette puissance, qui se trouvait sans cesse en face de la Russie, à Constantinople comme à Téhéran, à Canton comme à Lahore. Le traité de commerce si avantageux que le gouvernement anglais avait enfin signé avec la Perse, après de longues et vives altercations qui auraient fini par une rupture éclatante, fut l'œuvre désintéressée de la Russie. Le premier ministre, sir Robert Peel, n'hésita pas à déclarer

à la face de l'Europe, dans la chambre des communes (1842), « qu'aucune puissance n'aurait pu « agir avec une bonne foi plus stricte et un sentiment plus amical que ne l'avait fait la Russie « en ce qui concernait la Perse et l'Afghanistan ». L'harmonie la plus cordiale existait donc entre les deux gouvernements, et l'empereur en avait donné une preuve bien significative en se rangeant du côté de l'Angleterre dans le conflit politique auquel donna lieu le *droit de visite*, dont la France refusait d'accepter les conséquences humiliantes. L'empereur Nicolas, quoique absolument désintéressé dans la question de la traite des nègres, s'était empressé, dans le but de rendre hommage aux droits de l'humanité, de signer avec ses alliés une convention ayant pour objet d'empêcher cet odieux trafic (oukase du 20 décembre 1841). Par un autre oukase du 7 avril 1842, il rappela que les puissances signataires du traité de Paris du 30 mai 1814 avaient pris l'engagement d'abolir la traite des noirs en l'assimilant à la piraterie. C'était un hommage qu'il rendait à la mémoire d'Alexandre 1^{er}, instigateur de cette première protestation des souverains contre un abominable usage qui outrageait la nature et la religion. L'empereur Nicolas n'avait pas lié des relations aussi intimes avec l'Angleterre sans relâcher celles que son gouvernement entretenait avec la France dans la mesure d'une transaction froide et polie : « Il y a un abîme entre le roi « Louis-Philippe et moi, disait-il avec amertume, « et cet abîme, qui n'est pas seulement la révolution de 1830, se creuse, s'élargit davan- « tage tous les jours. » Il était loin cependant de craindre que ce défaut d'harmonie entre lui et le roi des Français en vînt à une guerre ou même à une rupture complète. Il voyait s'éteindre successivement en Europe les différents foyers de révolution qu'il avait vus avec inquiétude s'allumer comme des signaux précurseurs d'un embrasement général ; il avait une telle sécurité à cette époque qu'après avoir établi sur des bases imposantes son armée de réserve (1841), il ne balança pas à diminuer l'effectif de son armée active au commencement de l'année 1842. Il voulait tourner toutes les forces vivaces de son empire vers les améliorations de l'état social, et l'on peut constater qu'il aurait accompli de grandes réformes dans cet ordre de choses et d'idées, s'il avait trouvé à cet égard plus de sympathie et moins de résistance chez les nobles et les propriétaires. Par un oukase du 14 avril 1842, il autorisa les seigneurs terriens à convertir leurs serfs en agriculteurs libres, en leur cédant une partie de leurs terres à titre de propriété foncière, moyennant un dédommagement immédiat ou temporaire convenu de gré à gré. Dans ces conventions amiables à régler entre eux et leurs paysans, les seigneurs qui ne voudraient pas diminuer la propriété territoriale de leurs familles pourraient stipuler des conditions

particulières avec ces agriculteurs libres, d'après les bases suivantes, examinées au conseil de l'empire et sanctionnées par l'empereur : 1° les redevances au profit des seigneurs seraient fixées soit en argent, soit en produits, soit en travaux ; 2° la police locale, sous la direction des maréchaux de la noblesse du district, devrait veiller à ce que les obligations contractées par les paysans envers leurs seigneurs fussent exactement remplies ; 3° les paysans, après la sanction légale des contrats souscrits entre eux et leurs seigneurs, prendraient le titre de *tenanciers*. Cet oukase, qui reproduisait une partie du système que le ministre des domaines avait mis à l'essai avec un plein succès dans les propriétés de la couronne, produisit dans certaines provinces une inquiétude, une fermentation générales. Les seigneurs crurent y voir une atteinte à leurs droits ; les paysans, un piège ou du moins une combinaison contraire à leurs intérêts ; quelques-uns, un affranchissement immédiat et définitif. Il fallut que le ministre de l'intérieur essayât de rassurer les uns et les autres, en déclarant que leur liberté restait entière dans les conventions à conclure entre eux : « Le but de cet oukase, dit-il « dans un ordre adressé au grand maître de la « police, est qu'en déterminant la nature des « redevances à payer par les paysans, selon la « volonté des seigneurs, les terres sur lesquelles « ces paysans se sont établis restent comme par « le passé terres nobiliaires et seigneuriales. « De là doit résulter que les rapports qui existent entre les seigneurs et les paysans avec « lesquels il ne serait pas conclu de contrats « d'après les règles fixées par le présent oukase « ne devront éprouver aucun changement. La « situation des paysans vis-à-vis de leurs seigneurs dépend donc expressément de la teneur « des contrats qui auront été sanctionnés par « le gouvernement. Tout ceci est expliqué d'ailleurs dans l'oukase, dont le texte ne saurait « donner lieu à d'autre interprétation. Chercher « dans l'oukase et porter les autres à croire qu'il « s'y trouve une disposition différente ou contraire, ce serait un crime, puisqu'on agirait « de la sorte contre la volonté du souverain. » Là-dessus, le ministre invitait le grand maître de la police à faire arrêter tous ceux qui tenteraient de faire croire aux paysans qu'ils étaient affranchis, et à tenir la main à ce que les serfs demeurassent dans le devoir vis-à-vis de leurs seigneurs. « Le moment n'est pas venu d'émanciper « les paysans, dit tristement l'empereur. Il est « souvent moins dangereux de laisser subsister « le mal que de vouloir y remédier. — Sire, lui « répondit un de ses ministres les plus familiers, « l'heure viendra où Votre Majesté pourra donner suite à ses généreuses intentions pour le « bonheur de ses sujets. — Qui sait ? reprit « l'empereur avec amertume, ce sera peut-être « la mission d'un autre règne ; mais aujourd'hui

« il faut s'en tenir à ce que le temps a consacré. « Hélas ! on ignore combien la tâche d'un souverain est lourde, ajouta-t-il en soupirant ; « combien aussi elle est ingrate ; mais on doit la « supporter lorsque Dieu l'a voulu ainsi. » L'empereur ne souffrait jamais plus que quand il voyait ses intentions méconnues, ses pensées travesties et ses projets contrecarrés par un esprit de routine ou de malveillance. Il avait plus d'une fois exprimé tout haut le découragement qui venait le saisir ; plus d'une fois aussi, il n'avait pu s'empêcher de regretter son ancienne position de grand-duc, ce qui semblait autoriser des bruits d'abdication qui, après avoir circulé dans le palais, se répandaient au dehors. Mais il ne songea jamais sérieusement à descendre du trône avant d'avoir *fini sa tâche* ; il était trop religieux pour manquer ainsi au devoir que Dieu lui avait imposé : « Si j'avais le droit de « choisir une condition selon mes goûts, dit-il « un jour à M. le comte Kisseleff, certes, ce ne « serait pas celle d'empereur que je choisirais. « Mais avant tout je suis chrétien, et j'obéis aux « décrets de la Providence en restant à la place « qu'elle m'a assignée. Je suis une sentinelle « qui obéit à sa consigne : je fais de mon mieux. » L'empereur avait à cœur de célébrer avec solennité le vingt-cinquième anniversaire de son mariage avec l'impératrice Alexandra-Féodorovna : ce fut le 13 juillet 1842 que cet anniversaire donna lieu à une fête de famille et à des réjouissances publiques. Le roi de Prusse, son beau-frère, était venu se réunir à la famille impériale de Russie à l'occasion de cette touchante cérémonie, que suivit de près la naissance du premier enfant du grand-duc héritier. La grande-duchesse Marie-Alexandrovna accoucha d'une fille le 18 août suivant. La présence du roi de Prusse à St-Petersbourg permit de régler en principe une contestation qui existait entre les deux gouvernements au sujet des déserteurs russes réfugiés dans les Etats prussiens. Cette contestation s'était même aigrie et envenimée de part et d'autre, malgré toutes les précautions du baron de Meyendorff, ambassadeur de Russie à Berlin. L'empereur Nicolas demandait purement et simplement que l'extradition se fit toujours sans condition et de plein droit. Il reprochait à la Prusse d'avoir accueilli trop facilement depuis douze ans les émigrés polonais ; quant aux déserteurs russes, dont le nombre avait doublé depuis que la durée du service militaire avait été portée de dix à quinze ans, il ne voulait rien entendre et même il savait mauvais gré au roi de Prusse de s'être montré indirectement opposé à l'extradition des fugitifs qui venaient chercher un asile dans son royaume. Un arrangement, avec des concessions réciproques, fut préparé par les soins du baron de Meyendorff ; mais l'empereur refusa pendant plusieurs mois de les signer, en disant qu'il exigeait que la Prusse reconnût ses torts

vis-à-vis de lui : « C'est une question de bon voisinage, disait-il toutes les fois qu'on lui parlait de cette affaire : il faut que la Prusse fasse amende honorable ; il faut que mon droit soit établi par la condamnation du passé. » Enfin, grâce à la persévérance et à l'habileté du baron de Meyendorff, l'empereur se relâcha de ses prétentions inadmissibles, et le gouvernement prussien, sans accorder l'extradition, réglementa le droit d'asile à concéder aux transfuges russes (24 novembre 1842). Cette affaire, que l'Allemagne tout entière avait prise à cœur, ne se termina qu'au moyen d'un échange de conventions douanières avec la Prusse. Le traité de commerce et de navigation que la Russie et l'Angleterre conclurent le 30 décembre 1842 prouva à l'Europe que les relations entre les deux pays n'avaient jamais été plus amicales. L'objet principal de ce traité était la diminution réciproque des droits existants sur les produits et les marchandises d'importation et d'exportation. L'empereur Nicolas ouvrait ainsi un immense débouché au commerce russe dans les Indes anglaises, qui lui étaient complètement fermées auparavant. À peine l'Angleterre avait-elle obtenu ce traité, non moins avantageux pour elle que pour la Russie, qu'il y eut un rapprochement subit entre les deux gouvernements anglais et français ; ce rapprochement allait amener bientôt une alliance plus étroite que celle qui avait existé antérieurement au 15 juillet 1840, et le chef du cabinet de Louis-Philippe put dire à la chambre des députés, en faisant une allusion indirecte aux sentiments personnels de l'empereur Nicolas : « En Angleterre, on avoue, on honore notre gouvernement et notre histoire contemporaine. » Cette nouvelle alliance anglo-française, que le voyage de la reine d'Angleterre au château d'Eu (2 septembre 1843) devait sceller aux yeux de l'Europe, était faite en prévision des luttes d'influence politique qui semblaient se préparer à Jérusalem comme à Constantinople, à propos des affaires intérieures de la Grèce aussi bien qu'au sujet de la situation précaire des chrétiens de Syrie. L'empereur de Russie se contenta de recommander la plus grande réserve à ses agents, et il attendit avec calme les événements qui pourraient sortir d'une nouvelle phase de la question d'Orient. Il était alors occupé de reconstruire les finances de l'empire, au moyen d'un nouveau système de crédit, qui promettait les plus heureux résultats. Depuis son avènement, il avait, par une sage et intelligente économie, diminué les charges de l'Etat à mesure que le trésor voyait s'accroître ses revenus, qui s'élevaient en 1843 à cent neuf millions cent quatre-vingt-dix-neuf mille trois cent douze thalers de Prusse. Néanmoins le papier-monnaie avait subi une telle dépréciation, malgré la prospérité du commerce, que le cours de ce papier était soumis aux variations les plus imprévues. Un manifeste im-

périal du 13 juin 1843 annonça que les assignats ou billets de banque de Russie, alors en émission pour une somme de cent quatre-vingt-dix-sept millions sept cent soixante-seize mille trois cent dix roubles, seraient successivement retirés de la circulation et remplacés par d'autres bons ayant une valeur immuable, et ce jusqu'à concurrence de la somme de cent soixante-dix millions deux cent vingt et un mille huit cent deux roubles, équivalant à la valeur nominale des anciens billets. La confiance publique autorisa cette grande mesure nationale et lui vint en aide ; les nouveaux assignats, remboursables dans une certaine mesure proportionnelle, furent nommés roubles-argent, et tout sujet russe, riche ou pauvre, se fit un devoir de faire bon accueil à ce papier-monnaie, qu'on recevait partout comme argent. Mais sa valeur réelle ne fut bien consacrée que l'année suivante, après que le gouvernement eut réuni en numéraire ainsi qu'en lingots d'or et d'argent le capital destiné à servir de garantie aux assignats du trésor. Ce capital, qui montait à plus de deux cent quatre-vingt-trois millions, fut exposé sous les yeux du peuple avant d'être déposé dans les souterrains de la citadelle de St-Petersbourg. Pendant que la reine Victoria était auprès du roi Louis-Philippe à Eu, l'empereur Nicolas se rendait à Berlin (6 septembre 1843), pour dissiper par cette visite amicale les légers nuages de mésintelligence qui s'étaient élevés entre la Russie et la Prusse, à cause des déserteurs russes et des émigrés polonais. Le roi Guillaume IV consentit enfin à l'extradition. Un triste accident prouva que l'empereur ne réclamait pas sans motif cette concession, dont l'effet moral fut très-significatif en Allemagne. On tira un coup de feu sur l'escorte impériale traversant un faubourg de Posen, et la balle siffla aux oreilles de l'empereur. L'auteur de cet attentat resta inconnu. On en soupçonna quelques Polonais fixés à Posen. Quoi qu'il en soit, ce fut là l'origine de nouvelles rigueurs à l'égard de la Pologne, qui avait vu avec douleur le conseil d'Etat et le tribunal supérieur du royaume supprimés par un ukase du 18 septembre 1841, et remplacés par deux départements auxiliaires du sénat de l'empire. La Pologne n'avait pas été moins sensible à d'autres mesures administratives qui visaient au même but et qui effaçaient les derniers vestiges de la nationalité polonaise (7 mars 1842). Ainsi la translation de l'université de Wilna à St-Petersbourg fut considérée comme une des plus cruelles humiliations qu'on pût infliger au pays. On eût dit que chaque fois que la chambre des députés de France formulait un nouveau vœu en faveur de la Pologne, de nouveaux ukases, plus sévères que les précédents, se chargeaient de protester contre cette imprudente immixtion d'une assemblée étrangère dans les affaires de l'empire. La Pologne achevait

donc de disparaître sous l'invasion de l'élément russe qui la couvrait de toutes parts. Les anciennes divisions du royaume furent changées, et les huit gouvernements qui le composaient se trouvèrent réduits à cinq (21 août 1844). Tout un nouveau système d'éducation élémentaire eut pour objet de transformer autant que possible la jeunesse polonaise en sujets russes. Enfin la société de tempérance, qui entretenait l'esprit national et peut-être l'esprit de révolte dans les masses en se déguisant sous le manteau de la philanthropie, ne fut pas plus ménagée qu'une société secrète politique. Un coup plus sensible encore à la Pologne devait être la mise en vigueur du nouveau code polonais (1845). Ce code civil et pénal, élaboré pendant dix ans par une commission mixte réunie sous la présidence du comte Bloudoff, vainement repoussé et combattu par les juriscultes polonais, n'avait pas d'autre but que de fonder ensemble de plus en plus les deux nationalités polonaise et russe. La question religieuse, que l'empereur Nicolas avait à cœur de telle sorte qu'il refusait toute concession au saint-siège, entretenait toujours les mêmes ferments de discorde et de trouble en Pologne. L'empereur, comme chef de l'Eglise gréco-russe, ne pouvait traiter que sur certaines bases politiques avec le chef de l'Eglise catholique romaine. Il consentit à envoyer à Rome un des hommes les plus habiles de sa diplomatie, M. Boutenieff, et l'on put espérer que ce différend, douloureux pour les âmes pieuses, cesserait de donner des armes au fanatisme et à la calomnie. La quintuple alliance subsistait de fait en vue des affaires éventuelles d'Orient, mais elle éprouvait sans cesse des oscillations qui menaçaient de la rompre, suivant que l'équilibre penchait en faveur de la Russie ou de l'Angleterre ou de la France. Depuis quatre ans, néanmoins, l'empereur s'était rattaché très-sincèrement à l'alliance anglaise, que le gouvernement français ne se lassait pas de lui disputer. La base de cette alliance était le respect des traités existants et le maintien de la paix européenne. Aussi, une révolution populaire ayant éclaté en Grèce, sans amener toutefois les désordres et les excès qu'on pouvait prévoir, l'empereur avait protesté hautement contre cette révolte qui s'était changée en mouvement national, et qui venait de briser le pacte consenti par les puissances (3 septembre 1843). Il déclara qu'il ne reconnaissait pas les actes accomplis révolutionnairement, fussent-ils acceptés par le roi Othon, et il rappela son ministre, Katakasy, un de ses meilleurs agents diplomatiques, en lui reprochant d'avoir montré trop de sympathie pour le nouvel ordre de choses, fondé sur le système constitutionnel, qui s'établissait en Grèce fort paisiblement. Il ne conserva pas longtemps, il est vrai, de l'animosité contre cette révolution pacifique, que la volonté du pays avait sanctionnée et qui se régularisait d'elle-même ;

il attendit que la constitution eût été votée par une assemblée nationale pour rétablir des rapports de bonne intelligence avec la Grèce ; il annonça, dans une note de son premier ministre, qu'il avait vu avec satisfaction l'accomplissement des travaux de l'assemblée et le contrat intervenu entre la nation et son roi, mais en même temps il avertissait les Grecs de ne point attirer sur eux, par de folles entreprises à l'extérieur, l'animadversion des puissances, qui étaient décidées à mettre hors d'atteinte l'intégrité de la Turquie et la paix de l'Orient (12 juin 1844). L'empereur avait déjà prouvé, en renouant avec le Portugal des relations diplomatiques (2 janvier 1843), longtemps interrompues à la suite des événements qui avaient replacé don Pedro sur le trône, que sa politique acceptait le fait accompli, auquel il ne demandait que l'épreuve du temps et de l'expérience. Il était inflexible pour le principe d'ordre et d'autorité ; quant aux formes gouvernementales, il les admettait toutes, à l'exception de la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, pourvu qu'elles fussent appliquées d'une manière conforme à la nature d'un pays et au génie d'un peuple ; il n'avait pas même de répugnance pour la forme républicaine ; car on l'a entendu prononcer dans l'intimité ces paroles remarquables : « Si j'avais eu « comme homme privé à choisir un domicile, « j'eusse préféré une république pour moi et ma « famille ; car je crois que c'est la forme gouvernementale qui offre le plus de garanties et de « sécurité ; mais cette forme-là ne convient pas à « tous les pays : elle serait inapplicable aux uns « et dangereuse pour d'autres. » Il s'était pris d'une sorte d'enthousiasme pour la constitution anglaise, en voyant combien elle se prêtait aux instincts et aux aptitudes du caractère national ; il admirait surtout ce respect de la loi et cet amour du souverain, qui sont inséparables, chez les Anglais, de l'amour de la liberté. Ce fut pour rendre hommage à cette grande nation, ce fut pour resserrer davantage son alliance avec elle, qu'il entreprit à l'improviste un voyage en Angleterre dans les premiers jours de juin 1844. Il était à Berlin auprès de son beau-frère le roi de Prusse, lorsqu'il forma le projet d'aller voir la reine des Pays-Bas, sa sœur, à la Haye. On apprit tout à coup qu'il était à Londres. Ce voyage inattendu et inexpliqué causa autant de surprise que d'inquiétude au gouvernement français, que la malheureuse affaire du missionnaire Pritchard, expulsé de Taïti, avait si gravement compromis vis-à-vis de l'Angleterre. On supposa donc que l'empereur de Russie avait voulu profiter de la mésintelligence envenimée des deux nations rivales pour former une alliance secrète avec le gouvernement anglais, dans la prévision de diverses éventualités politiques. Cette supposition se fonda sur les termes d'une conversation particulière que l'empereur

eut alors avec lord Londonderry, et qui fut répétée plus ou moins fidèlement. L'empereur aurait dit, dans cet entretien, que la Grande-Bretagne et la Russie avaient été placées par la Providence dans une position géographique telle que ces deux pays devaient rester toujours unis et agir d'intelligence pour imposer leur volonté à l'Europe dans l'intérêt de la paix générale. « Quant à moi, ajouta-t-il, je me suis efforcé de « faire tout ce qui était en mon pouvoir afin « d'établir cette alliance sur des bases inébran-
« lables. Et, vraiment, j'aime tant l'Angleterre, « que quand les feuilles publiques radicales ca-
« lomniaient mes intentions et m'insultaient avec « tant d'injustice, j'ai eu envie de m'embarquer « sur le premier bateau à vapeur, et de venir « ici directement, au milieu des citoyens intelli-
« gents et loyaux de la Grande-Bretagne, en « leur prouvant par cette démarche franche et « cordiale combien ils ont tort de se défier de « moi et de me haïr. Mon vœu le plus ardent « est de conserver avec toutes les puissances « des relations pacifiques et amicales, car j'ai « besoin de la paix de l'Europe pour consacrer « toutes mes pensées et toutes mes forces à la « prospérité de mon vaste empire. » Le voyage de Nicolas 1^{er} à Londres ne fut pas inutile à ses vues d'amélioration matérielle pour la Russie; et en parcourant les chantiers de constructions maritimes, les navires, les arsenaux, les docks et les grandes usines de Londres, il recueillit de nombreuses observations qu'il mit à profit dans ses Etats; mais, aux yeux des cabinets européens, son apparition à la cour de St-James se réduisit aux simples proportions d'une visite de politesse, semblable à celle que la reine d'Angleterre avait faite au roi Louis-Philippe l'année précédente. On prétendit que le gracieux accueil de la reine Victoria au puissant souverain, qui s'était fait l'hôte de la Grande-Bretagne, n'avait pas eu d'écho parmi le peuple anglais, qui considérait l'empereur de Russie comme le représentant du pouvoir absolu en Europe; mais Nicolas 1^{er}, pendant son séjour à Londres, fut constamment entouré des témoignages non équivoques de l'enthousiasme de la population, qui ne se lassait pas d'admirer sa haute taille, sa belle figure, son air noble, sa démarche majestueuse. On raconte que sir Robert Peel, dans un dîner, se permit de lui adresser une question indiscrète au sujet de la Pologne. L'empereur l'interrompit en lui demandant sèchement ce qu'il préférerait de l'ale ou du porter. Le premier ministre, sans paraître démonté, répondit qu'il préférerait le vin de Bordeaux. « Eh bien, moi, répliqua l'empereur avec un regard glacial, je préfère à tout un bon verre de « kwas. — Quel est ce breuvage? murmura Ro-
« bert Peel. — C'est la boisson nationale de la « Russie, » s'écria l'empereur. Cependant on doit remarquer que six semaines plus tard le comte de Nesselrode arrivait à Londres, et que les con-

férences de cet illustre homme d'Etat avec Robert Peel et lord Aberdeen donnèrent de sérieuses craintes au cabinet français, qui ne conserva l'alliance anglaise qu'au prix des sacrifices les plus coûteux pour sa dignité. Un mémorandum secret relatif à la question d'Orient, lequel ne devint public qu'en 1853, par suite de circonstances imprévues, fut présenté alors par le comte de Nesselrode au cabinet de Saint-James, mais resta, comme non avenu, enseveli dans les papiers d'Etat de la chancellerie. L'empereur de Russie devait être satisfait de l'humiliation du gouvernement de Louis-Philippe. Peu de temps après son retour dans ses Etats, il avait été frappé lui-même d'une de ces grandes douleurs que le roi des Français avait éprouvées avant lui en perdant son fils aîné, le duc d'Orléans. La grande-duchesse Alexandra, mariée le 28 janvier 1844 au prince Frédéric de Hesse, fils du landgrave Guillaume, mourut des suites d'une fausse couche le 10 août, au palais de Tsarkoé-Sélo. Cette mort soudaine fut un coup de tonnerre qui ébranla pour toujours le bonheur domestique de l'empereur Nicolas. La grande-duchesse Alexandra ne surpassait pas ses sœurs en beauté, ni en grâces, ni en esprit, ni en talents, mais l'empereur adorait en elle la vivante image de l'impératrice; il fut écrasé sous le poids de cette immense douleur, et l'on peut dire qu'il ne se consola jamais, car il pleurait sans cesse la fille chérie qu'il avait perdue : il ordonna que l'appartement où la grande-duchesse était morte fût conservé dans le même état, comme un sanctuaire où il venait s'enfermer souvent pour s'entretenir avec elle. L'empereur ne trouva jamais la couronne plus pesante qu'après avoir fait cette perte irréparable. « Ah! disait-il « au grand-duc Michel, qu'il voyait tous les « jours et dont il prenait conseil dans toutes les « affaires d'Etat importantes, si ce n'était pas « désobéir à la Providence, j'abdiquerais en fa-
« veur du grand-duc héritier. — En agissant « ainsi, répondit le grand-duc Michel, Votre « Majesté manquerait à ses devoirs envers son « bienfaiteur feu l'empereur Alexandre qui l'a fait « monter sur le trône. — C'est vrai, reprenait « l'empereur, mais la tâche est si pénible et si « difficile, que je succombe à la peine. — Notre « frère Alexandre en est mort, dit tristement le « grand-duc Michel; Votre Majesté a plus de « force, sinon plus de courage, et Dieu est là « qui vous conduit par la main. » L'empereur, comme pour échapper à son chagrin, s'absorbait dans les travaux de son gouvernement : il avait toujours les yeux ouverts sur l'Orient, et il voyait poindre de nouveaux germes de dissension dans l'empire ottoman, où l'islamisme revenait à ses vieilles haines contre les chrétiens. Ceux-ci étaient en butte à des persécutions continuelles; et dans les provinces du Liban les Druses et les Maronites recommençaient leurs

éternelles luttes. Dans les Principautés comme en Grèce, on n'attendait que l'occasion de déclarer la guerre à la Turquie. L'empereur fit dire au sultan que, s'il n'était pas capable de protéger ses sujets chrétiens, la protection leur viendrait d'autre part, et que quant à lui, comme chef temporel de l'Eglise grecque, il ne souffrirait pas qu'on ôtât un cheveu de la tête d'un seul de ses coreligionnaires. La quintuple alliance reparut à l'horizon : les consuls des cinq grandes puissances, résidant à Beyrouth, sommèrent le gouverneur turc de prendre des mesures promptes et efficaces pour calmer les troubles du Liban (3 mai 1845). Cette note collective eut pour effet presque immédiat d'amener une trêve entre les Druses et les Maronites ; mais la situation de la Turquie n'en fut pas moins périlleuse. La déplorable incapacité du sultan le rendait complice aveugle de la politique rétrograde de ses ministres, qui abandonnaient la voie de salut que Mahmoud avait ouverte par ses réformes hardies et intelligentes. L'empereur de Russie ne s'était jamais abusé sur l'état véritable de l'empire ottoman, mais les progrès de la décadence avaient été plus rapides qu'il ne l'avait prévu. Son voyage de Londres lui avait donné l'occasion de mettre à l'étude cette question si grave pour l'équilibre européen, en s'occupant de l'avenir de la Turquie avec lord Wellington et lord Aberdeen. « Tôt ou tard, leur disait-il, un cataclysme surviendra en Orient, et l'on ne saura que faire si l'on n'est pas convenu d'avance de ce que l'on fera. Les jalousies, les défiances éclateront de toutes parts, et il y aura des flots de sang versés si l'on en vient à se disputer la dépouille de ces pauvres Turcs. » Lord Wellington applaudissait à la sagesse et à la prévoyance de l'empereur, mais sir Robert Peel ne voulait rien changer à la quintuple alliance. « A quoi bon, objectait-il en parlant à lord Wellington, ouvrir d'avance la succession des gens qui ne sont pas morts et qui n'ont pas envie de mourir ? Il vaut mieux leur envoyer le médecin que le notaire. » L'empereur revint plus d'une fois à la charge sur un sujet qu'il regardait comme la base de la paix de l'Europe. Dans une conférence avec lord Aberdeen, en présence de lord Wellington et de plusieurs membres du cabinet, il leur dit avec insistance : « Il faudrait nous entendre pour détourner une guerre générale dans le cas où la Porte Ottomane viendrait à s'écrouler comme un vieil édifice qui pèche par la base. — Sire, reprit lord Wellington, ce jour-là, il y aura trois flottes dans le Bosphore et à l'entrée des Dardanelles, la flotte russe, la flotte anglaise et la flotte française, sans compter une escadre autrichienne à l'embouchure du Danube. — Et voilà justement pourquoi il faut nous entendre, répartit vivement l'empereur. Tenez, pour vous prouver combien je suis loin de vouloir profiter de

« cette éventualité directement ou indirectement, je mets pour première condition que les puissances qui voudront participer à cet arrangement éventuel doivent renoncer préalablement à toute prétention sur le territoire turc. » Il ne fut pas donné suite à ces ouvertures, parce que le premier ministre, sir Robert Peel, déclara en riant que l'empire ottoman avait encore plus d'un demi-siècle à vivre, et qu'il enterrerait ainsi tous ses héritiers collatéraux. « Milord, dit-il à Wellington, qui s'était fait l'avocat du projet de l'empereur de Russie, laissons donc quelque chose à faire à nos enfants et à nos arrière-petits-enfants. » Nicolas I^{er} attendit que les événements lui donnassent raison. Il concentra toute son activité d'esprit sur la guerre du Caucase, qui en était toujours au même point depuis cinq ans, et sur de nombreux détails de l'administration de l'empire. Par un oukase du 11 juin 1845, il crut devoir restreindre les droits des fonctionnaires civils et militaires à l'obtention des titres de noblesse, en raison de leurs services, car l'accroissement incessant et immodéré de la classe noble devenait un fléau public dans l'Etat. En conséquence, la noblesse héréditairement transmissible ne devait plus être accordée qu'à l'officier qui s'élèverait au premier rang de la hiérarchie militaire, et au fonctionnaire qui serait entré dans la cinquième classe de la hiérarchie civile. Les officiers et les fonctionnaires de grade et de classe inférieurs n'obtiendraient que la noblesse personnelle ou la bourgeoisie notable. Un oukase du 28 juin ordonna la fondation de nouveaux majorats. Un autre oukase du 3 août renouvela les statuts des ordres impériaux de St-Wladimir et de Ste-Anne et soumit à des règles plus sévères la distribution de toutes les récompenses honorifiques. La guerre du Caucase allait prendre une physionomie nouvelle. L'armée russe, qui devait opérer dans les montagnes contre les peuplades insoumises que Schamyl avait fanatisées, se composait de plus de 200,000 hommes ; elle était sous les ordres du comte Woronzoff, qui s'était fait un nom comme administrateur dans son gouvernement de Crimée ; l'empereur lui avait conféré les pouvoirs les plus étendus avec le titre de commandant en chef de l'armée de la province du Caucase. La campagne commença par un succès : le général Woronzoff battit les montagnards qui lui fermaient un défilé qu'on disait infranchissable, et brûla plusieurs villages. Il s'était mis à la poursuite de Schamyl, qu'il voulait forcer dans ses derniers retranchements, en pénétrant jusqu'à Dargo, retraite fortifiée défendue par des rochers escarpés et couverte d'épaisses forêts. Les mois de juin et de juillet 1845 ne furent qu'une marche lente et pénible à travers les bois, sous le feu continu d'un ennemi invisible qui harcelait et décimait la colonne d'expédition. Dargo fut emporté de vive force. Cette victoire infruc-

tueuse coûta plus cher au vainqueur qu'au vaincu. Schamyl s'était échappé pour revenir attaquer les Russes dans leur retraite, qui faillit se changer en déroute. Cette première tentative du général Woronzoff servit du moins à porter la route militaire qu'il ouvrait devant lui jusqu'au cœur des montagnes, et à prouver aux rebelles que l'empereur de Russie mettrait sur pied autant d'hommes et emploierait autant d'années qu'il en faudrait pour réduire le pays tout entier. Dans la campagne suivante, l'habile général, sans renoncer à l'emploi des grandes forces militaires qu'on avait mises à sa disposition, se contenta de tenir en échec Schamyl et ses lieutenants, pendant qu'il travaillait à pacifier les parties déjà soumises de la Circassie en y propageant le commerce et la civilisation russes. En même temps, à l'aide de ses émissaires indigènes, il détachait du noyau de l'insurrection quelques tribus auxquelles il accordait d'honorables et avantageuses capitulations; c'est ainsi qu'il parvint à faire accepter par les Abadseches et les Abreques la domination russe (20 janvier et 22 mars 1846). Il eut la franchise d'écrire à l'empereur : « Votre Majesté ne verra peut-être pas la fin de cette guerre interminable; mais il doit suffire à la gloire d'un règne de l'avoir soutenue avec honneur. S'il ne fallait que des armées pour soumettre le Caucase, ma mission serait plus facile, mais il faut du temps, il faut des années de persévérance et d'efforts continus. Qu'est-ce qu'un demi-siècle dans la vie de la Russie? Nos neveux se chargeront de finir ce que nous aurons commencé. » L'empereur lui répondit de sa main : « Je vous accorde bien volontiers le demi-siècle que vous demandez, et je prie Dieu qu'il vous en accorde davantage. » La mort de la grande-duchesse Alexandra avait eu la plus fâcheuse influence sur la santé si frêle et si chancelante de l'impératrice; son chagrin, aigri et aggravé par la contrainte qu'elle s'imposait pour le dissimuler en présence de l'empereur et de sa famille, avait produit des désordres presque irrémédiables dans cette nature trop sensible qui s'était épuisée en dévorant ses larmes. Les médecins crurent devoir avertir l'empereur de l'état critique dans lequel se trouvait l'impératrice; l'un d'eux poussa la franchise jusqu'à lui annoncer que cet état n'offrait plus d'espoir. Ce fut un nouveau coup de foudre qui retentit dans le cœur de Nicolas I^{er}. La vie lui devenait impossible à l'idée seule de la perte qui le menaçait. Le sentiment qui unissait l'empereur à l'impératrice, c'était plus que de l'amour, c'était un culte foriné de la tendresse la plus exquise et du plus respectueux dévouement. Elle personnifiait en elle le bonheur conjugal. Jamais une ombre, jamais un nuage n'avaient obscurci cette pure affection de tous les instants. « Dégagée de toute ambition personnelle, dit un panégyriste ému et convaincu de

« cette pieuse princesse, étrangère à toute idée de domination, n'aspirant qu'à la pratique du bien, ne voulant d'influence que celle qui résultait de ce besoin d'aimer, de consoler, de soulager (1) », l'impératrice n'eut pas d'autre mobile de ses actions que le désir de plaire à l'empereur et à Dieu. On s'explique ainsi l'espèce d'admiration enthousiaste qu'elle avait inspirée à son auguste époux, qui ne lui adressa jamais un reproche, ni même une parole brusque. Il était devant elle comme un chevalier devant sa dame, suivant l'expression de son panégyriste posthume. Les médecins conseillèrent à l'impératrice d'aller demander son rétablissement au climat bienfaisant de l'Italie. C'était une séparation à laquelle on condamnait l'empereur, séparation qui pouvait être éternelle. Il se résigna, il fit bonne contenance; il laissa partir dans les premiers jours de septembre 1845 l'impératrice avec sa dernière fille, la grande-duchesse Olga, qui n'était pas encore mariée. L'auguste malade se rendait directement à Palerme en traversant l'Allemagne et voyageant à petites journées. Elle n'était pas encore à Milan, que l'empereur arriva en poste à Inspruck (15 octobre 1845). Il voyageait incognito et se hâtait de rejoindre l'impératrice, qu'il se reprochait d'avoir abandonnée pendant plus de six semaines. La santé de celle-ci, qui commençait à se rétablir, dut une amélioration notable à la présence imprévue de l'empereur, heureux de revoir sa femme et sa fille et de continuer le voyage avec elles. Le 17 octobre ils étaient à Milan; le 19 à Gênes, où ils s'embarquèrent pour la Sicile. L'empereur passa plus de six semaines à Palerme, et il ne consentit à quitter l'impératrice et sa fille Olga qu'après s'être assuré que la température de la Sicile serait très-favorable aux deux êtres chers qu'il laissait à regret derrière lui. Il revint dans ses États en passant par l'Italie. Il avait l'intention de s'entendre directement avec le pape au sujet des affaires religieuses de la Pologne. Sa visite solennelle à Grégoire XVI (15 décembre 1845) eut pour résultat de régler d'une manière satisfaisante la plupart des questions qui avaient donné lieu à de violents débats entre le saint-siège et le gouvernement russe. L'empereur n'eut pas de peine à faire comprendre au pape que, loin de vouloir restreindre en Pologne l'exercice de la religion catholique, qui était la religion dominante du pays, il l'avait délivrée d'un voisinage gênant, en supprimant le rite grec-uni, qui n'était pas moins opposé à l'orthodoxie romaine qu'à la communion gréco-russe. Il prouva au saint-père, par des documents incontestables, que les persécutions systématiques dont ses ennemis l'avaient accusé à l'égard de l'Eglise polonaise n'étaient que des actes parfaitement régu-

(1) *A la mémoire de l'impératrice Alexandra-Féodorovna* (par M. Gilles, bibliothécaire de l'empereur de Russie). Paris, 1861, in-8°.

liers de l'administration locale, et qu'en sa qualité de souverain d'un empire où la majorité des habitants professait la religion grecque depuis l'époque la plus reculée, il avait eu à remplir des devoirs que lui imposaient les sentiments religieux de ses sujets. On assure que Grégoire XVI et Nicolas I^{er} arrêterent d'un commun accord les principaux articles d'une espèce de concordat qui avait pour objet de sauvegarder à l'avenir les intérêts de la religion catholique romaine dans les Etats de l'empereur de Russie. On a prétendu que le vénérable pontife, qui avait alors un pied dans la tombe, lui aurait dit avec un accent plein de mélancolie : « Sire, le temps ap-
« proche où l'un et l'autre nous irons à Dieu lui
« rendre compte de nos actions, moi le premier
« sans doute, car je suis déjà bien vieux et vous
« êtes encore dans la force de l'âge. Quant à
« moi, je sens que je comparais avec terreur
« devant le Seigneur, si je ne prenais pas aujour-
« d'hui auprès de vous la défense de la sainte
« religion qui m'est confiée comme un dépôt dont
« je dois rendre compte à Dieu et aux hommes. » Il est possible que Grégoire XVI ait profité de la respectueuse déférence que lui témoignait l'empereur, pour intercéder en faveur des Polonais : « Saint-père, lui aurait répondu Nicolas I^{er}, vous
« êtes le père des fidèles dans le monde catho-
« lique, et moi je suis le père de tous mes sujets ;
« quand le père de famille pardonne à l'enfant
« prodigue, c'est que l'enfant prodigue s'est re-
« penti et revient implorer son pardon. » Quoi qu'il en soit, le pape se félicita hautement de s'être entendu avec l'empereur, et celui-ci ne cacha pas la vive sympathie et la vénération profonde que lui avait inspirées le chef de l'Eglise romaine. Il fut très-satisfait de son entretien avec Grégoire XVI, car il en parlait en ces termes longtemps après : « J'ai dit au pape ce que per-
« sonne avant moi n'avait osé lui dire. » Grégoire XVI ne survécut pas plus de six mois à cette entrevue avec l'empereur Nicolas, qui lui avait laissé également un vif souvenir d'estime et d'affection. L'empereur, en retournant dans ses Etats, traversa l'Autriche et passa trois jours à Vienne (du 30 décembre 1845 au 2 janvier 1846), pour répondre à l'invitation que l'empereur Ferdinand lui avait adressée en Sicile. Il y eut entre eux une importante conférence au sujet des éventualités politiques qui menaçaient de se produire dans les provinces polonaises, et surtout dans la république de Cracovie. L'empereur d'Autriche, n'ayant pas d'enfants, regardait dès lors comme son héritier présomptif le fils aîné de son frère l'archiduc François-Charles, qui ne voulait pas porter la couronne. Ce fut pendant le séjour de Nicolas à la cour de Vienne que l'empereur Ferdinand lui présenta le jeune archiduc François-Joseph, âgé de quinze ans : « Sire, dit-il
« avec une profonde émotion qui prenait sa source
« dans de tristes pressentiments, je place cet en-

XXX.

« fant sous la tutelle de Votre Majesté. Je ne sais
« si la Providence doit me donner assez d'exis-
« tence pour que mon cher neveu ait atteint
« l'âge d'homme au moment où je lui laisserai la
« couronne impériale. Mais promettez-moi de lui
« tenir lieu de père s'il devenait orphelin ; pro-
« mettez-moi d'être son protecteur quand il sera
« monté sur le trône ? — Je le promets bien vo-
« lontiers à Votre Majesté ! » répondit spontanément l'empereur de Russie en étendant la main sur la tête du jeune homme, qui semblait avoir compris toute la portée de cette promesse, mais qui resta froid et silencieux, la tête baissée. L'empereur, pendant sa longue absence hors de son royaume, avait été averti qu'une sourde fermentation se faisait sentir en Pologne et surtout dans les Etats limitrophes, en Posnanie et dans la république de Cracovie. C'était évidemment le symptôme d'une conspiration qui devait éclater à la fois dans les différentes parties de l'ancienne Pologne. Le gouvernement prussien ordonna un assez grand nombre d'arrestations préventives ; le gouvernement autrichien prit des mesures de précaution qui se trouvèrent insuffisantes ; quant au gouvernement russe, il s'était mis en garde contre toutes les probabilités d'une insurrection dans ses provinces polonaises. Le mouvement révolutionnaire commença en Gallicie et sur le territoire de Cracovie ; des bandes de paysans, soulevés par quelques seigneurs qui s'étaient mis à la tête des mécontents, se réunirent sous le drapeau polonais et commirent des actes de brigandage atroce ; les seigneurs essayèrent inutilement de diriger la révolte qu'ils avaient provoquée ; ils furent les premières victimes de cette horrible guerre sociale, qui n'avait plus d'autre caractère politique, que le déchaînement des passions haineuses et cupides contre les riches et les nobles. Un gouvernement provisoire, exclusivement polonais, fut constitué le 22 février 1846 à Cracovie, dont la garnison autrichienne avait été expulsée, et ce gouvernement révolutionnaire, né de l'insurrection, appela aux armes tous les membres de la nationalité polonaise. L'empereur de Russie avait déjà, dans un oukase, avisé à porter remède aux graves désordres « ayant pour
« but le renversement des autorités légitimes », et « afin d'empêcher cet esprit si funeste au bien-
« être des nations de se répandre dans les con-
« trées voisines », le gouverneur général de la Pologne était invité à mettre ses troupes sur le pied de guerre. Peu de jours après, les Russes, les Prussiens et les Autrichiens marchaient sur Cracovie, et pendant que les insurgés se retiraient vers la frontière prussienne, un corps de cavalerie russe occupait la ville que l'Autriche avait déclarée en état de siège. Les drapeaux réunis des trois puissances flottèrent sur les remparts de Cracovie, qui dès ce moment cessa d'être une ville libre, indépendante et neutre, sous le protectorat autrichien. Cette insurrection locale, qui

65

avait pour mot d'ordre la résurrection complète de la Pologne, se termina par la soumission immédiate des insurgés, qui mirent bas les armes en se réfugiant sur le sol prussien. Les paysans continuèrent encore quelque temps à brûler les châteaux, à massacrer les nobles et à piller les caisses de l'Etat. Puis, tout rentra dans l'ordre, en apparence, et il ne resta de cette affreuse jacquerie qu'un souvenir d'horreur, que l'esprit de parti essaya de rattacher à des manœuvres occultes du gouvernement autrichien. L'occupation de Cracovie et de son territoire par les armées des trois puissances se prolongea plusieurs mois, malgré les protestations plus ou moins vives des Etats signataires du traité de Vienne. Les trois puissances du Nord, en vertu de leurs conventions réciproques, tranchèrent entre elles la question, sans admettre l'avis ou la prépondérance de leurs alliés; elles déclarèrent, dans un memorandum du 6 octobre 1846, que « la république de Cracovie s'étant trouvée trop faible « comme corps politique pour résister aux menées incessantes des émigrés polonais et n'étant « pas capable de donner par elle-même aux puissances protectrices les garanties nécessaires « contre des tentatives réitérées de révolution », la ville de Cracovie, avec son territoire, serait rendue à l'Autriche, qui la posséderait désormais au même titre et dans le même état que les autres villes et provinces de l'empire. L'Angleterre protesta énergiquement contre cette dérogation aux traités de Vienne; la France protesta aussi pour acquit de conscience; mais les trois puissances persistèrent dans l'accomplissement de leur convention relative à Cracovie. L'empereur Nicolas avait vu avec joie l'impératrice revenir en meilleure santé, après un hiver passé à Palerme. Le passage de l'impératrice dans les cours d'Allemagne (avril et mai 1846) vit s'accroître le nombre des prétendants qui se disputaient la main de la grande-duchesse Olga; l'éclatante beauté de cette jeune princesse était célèbre en Europe, depuis qu'elle brillait à la cour de Russie, où l'enthousiasme de ses admirateurs l'avait proclamée sans égale. La grande-duchesse Olga eût épousé l'archiduc Etienne, gouverneur du royaume de Bohême, si l'empereur Nicolas ne s'était pas opposé inflexiblement à ce que sa fille changeât de religion et se fit catholique romaine, suivant les usages fondamentaux de l'empire d'Autriche. Ce fut le prince de Wurtemberg (Charles-Frédéric-Alexandre, né le 6 mars 1823), fils aîné et héritier direct du roi Guillaume, qui obtint la main de la grande-duchesse. L'empereur, tout en appréciant les convenances de cette union entièrement conforme à ses intérêts politiques, n'avait voulu consulter que le choix de sa fille. Le mariage fut célébré le 1^{er} juillet 1846 à St-Petersbourg. L'empereur n'avait pas cessé de mettre à profit la paix générale en donnant tous ses soins à l'ad-

ministration intérieure de ses Etats. Le nouveau code pénal, rédigé par le comte Bloudoff et approuvé par le conseil d'Etat, fut mis en vigueur le 1^{er} mai 1846. L'empereur eût voulu pouvoir supprimer les peines corporelles; mais celle du knout fut seule abolie complètement. Quant aux autres, on en diminua la rigueur autant que possible. Il fallait que le temps et la civilisation apportassent dans la pénalité un adoucissement progressif, que l'humanité de l'empereur avait prévu. Les autres parties du code russe, rédigées par l'illustre Spéransky et le savant jurisconsulte Dachkoff, avaient été appliquées successivement à l'administration forestière, douanière, commerciale, etc. Le moment n'était pas venu de réaliser définitivement la pensée favorite de l'empereur, en proclamant l'émancipation des paysans; mais tout tendait à ce but plus ou moins éloigné, et le département des affaires de Pologne au conseil de l'empire, par une décision du 7 juin, régla aussi la position des paysans polonais dans les domaines particuliers. Ces paysans pourraient être libres dorénavant de passer d'un domaine à l'autre, en déclarant leur intention au seigneur trois mois avant l'exploitation des terres qu'ils avaient à cultiver; toutes les corvées qui ne seraient pas établies par les lois devraient être supprimées, et enfin les paysans, cultivant pour eux trois journaux de terre au moins, avaient intégralement l'usufruit de ces terres. L'année 1846 eut d'immenses résultats pour le commerce de la Russie, qui avait vu tous les ans s'élever progressivement le chiffre de l'exportation comme celui de l'importation; car ces deux chiffres représentaient en 1845 une valeur de cent quatre-vingt-dix millions quatre cent vingt-cinq mille quatre cent quatre-vingt-un roubles d'argent. Un oukase du 13 juin diminua considérablement les droits d'importation sur différentes matières et marchandises, et ceux d'exportation sur différents produits indigènes. Cet oukase était la conséquence de plusieurs traités de commerce qui avaient été conclus presque simultanément avec la Porte Ottomane (30 avril), les Pays-Bas (13 septembre), l'Autriche et la France (9 novembre). Ces traités reposaient sur le principe de réciprocité en faveur du pavillon respectif des puissances contractantes. La Russie avait généreusement abandonné, en signant la convention de Balta-Liman, les avantages exceptionnels que lui assuraient ses anciens traités avec la Turquie, et elle n'avait pas refusé d'adhérer à un nouveau tarif commercial commun à toutes les puissances européennes. L'empereur regardait le commerce international comme un lien réciproque qui rapproche les peuples que séparent les distances, les mœurs, les religions et même les idées politiques. Il avait donc approuvé pleinement les vues du comte Woronzoff, qui se servait de la liberté illimitée du commerce pour asseoir la domination russe dans les pro-

vinces du Caucase. La guerre n'en continuait pas moins en ce pays si difficile à dompter; mais elle consistait plutôt dans la défense du territoire occupé par les Russes que dans l'attaque des contrées encore insoumises. Le général en chef laissait les tribus rebelles s'épuiser en tentatives infructueuses qui leur faisaient toujours éprouver des pertes irréparables; il se bornait à les repousser avec vigueur, sans essayer de les poursuivre dans leurs retraites inaccessibles. Schamyl, au mois d'avril 1846, avait formé le projet audacieux de franchir la ligne du Kouban et de venir soulever les habitants de la Kabardie, derrière les forteresses qui les tenaient en bride. Son plan de campagne était connu avant qu'il eût commencé à l'exécuter : il trouva le général Freytag, qui l'attendait et qui avait pris des mesures pour le cerner de tous côtés. Schamyl avait avec lui plus de 20,000 hommes, mais il n'osa pas accepter la bataille qu'on lui offrait. Poursuivi à outrance et menacé de toutes parts, il parvint à sauver son avant-garde et ses canons en sacrifiant son arrière-garde, qui fut tout à fait détruite. Ce désastre affaiblit l'influence morale de Schamyl jusque dans le Daghestan, où il avait trouvé des alliés fanatiques. Cependant l'infatigable chef de ces populations guerrières ne tarda pas à reparaitre avec des troupes fraîches, et pendant tout le cours de l'année 1847, il continua de harceler les détachements russes qui gardaient la ligne du Caucase; il se retirait avec prudence devant des forces supérieures et il bravait la poursuite de l'ennemi dans des postes retranchés qui lui assuraient l'occupation de ses montagnes. Toutes les fois qu'une bande d'insurgés en venait aux mains avec les Russes, elle était bientôt dispersée en laissant bon nombre d'hommes sur le terrain; mais elle se reformait presque aussitôt, et elle reprenait l'offensive en montrant plus d'opiniâtreté et de courage. La campagne de 1847 ne fut ainsi qu'une suite d'engagements partiels, qui lassèrent moins les assaillants que leurs vainqueurs. Schamyl évitait de se faire battre; mais ses lieutenants, qui avaient subi de rudes échecs dans vingt rencontres différentes, revenaient toujours à la charge. Le général Nesteroff remporta quelques avantages signalés sur les bords de l'Assa, notamment contre un corps considérable de cavalerie tscherskesse, qu'il culbuta le 15 mai, sans perdre un seul homme. La destruction de plusieurs villages fortifiés, entre autres celui de Salti, causa une sorte de stupeur parmi les montagnards, qui avaient eu foi dans les succès que leur prophète leur promettait. Schamyl s'était réfugié à Weden pour se mettre à l'abri d'une surprise, car il ne se sentait pas en sûreté au milieu de ses fidèles Murides, et il craignait d'être livré à l'ennemi. L'armée russe du Caucase eut à souffrir cette année-là des pertes sensibles, que lui fit éprouver le choléra, qui allait se répandre pour la seconde

fois sur la Russie. Ce n'était pas le seul fléau dont l'Europe était menacée : les récoltes avaient manqué partout en 1845, et la disette, qui se fit sentir en France et en Angleterre, ne fut atténuée que par d'énormes approvisionnements de blés achetés dans les ports russes. Ces prodigieux achats de céréales avaient fait affluer en Russie les capitaux français et anglais. La banque de France surtout, par suite de spéculations mystérieuses sur les grains, était fort appauvrie de numéraire : elle ne pouvait plus subvenir aux besoins du commerce des subsistances. On apprit tout à coup avec étonnement que le gouvernement russe avait fait acheter par son chargé d'affaires à Paris (16 mars 1847) des inscriptions de rente pour une somme de cinquante millions de francs, en vertu d'un ordre impérial du 27 février 1847. Ce ne fut pas tout : après avoir entendu l'opinion de son conseil d'Etat, l'empereur de Russie décida (12 avril) que la somme de cinquante millions de roubles d'argent serait prise sur la réserve métallique déposée à la citadelle de St-Petersbourg comme garantie des bons de crédit du trésor, et que ladite somme servirait à l'acquisition d'effets étrangers, afin que les intérêts de ces inscriptions de rente fussent consacrés à l'amortissement de la dette publique. Il y avait dans cette double opération financière une bonne mesure économique et politique : on donnait un emploi avantageux à des fonds improductifs, qui se transformaient ainsi en effets publics ayant cours à toutes les bourses de l'Europe; on fournissait sans aucune chance de perte des capitaux au commerce européen, qui devait les restituer tôt ou tard à la Russie en échange des blés que l'Occident irait toujours lui demander sous la menace d'une mauvaise récolte. C'était aussi un service considérable que l'empereur Nicolas voulait rendre au gouvernement de Louis-Philippe, gravement ébranlé au milieu de la situation difficile et inquiétante que lui faisait le mouvement de la réforme électorale. Il y avait eu un rapprochement marqué entre les deux gouvernements, sinon entre les deux souverains, depuis plusieurs mois. On eût dit que le roi des Français, malgré sa tâche originelle de la révolution de juillet (expressions caractéristiques dont l'empereur Nicolas s'était servi), avait trouvé grâce devant l'auguste défenseur du principe de la légitimité. Nicolas 1^{er} avait fini par reconnaître que Louis-Philippe, loin de faire appel aux passions révolutionnaires des peuples, était dévoué à la cause des rois et ne demandait pas mieux que de signer un traité secret d'assurance mutuelle entre les couronnes de l'Europe. D'ailleurs les attentats successifs dirigés contre la vie du roi constitutionnel, que la Providence avait miraculeusement sauvegardé, prouvaient assez que la démagogie le regardait comme un obstacle qu'elle devait abattre pour marcher en avant. L'empereur Nicolas n'avait pu s'empêcher de

plaindre le sort du vieux roi, qui se voyait frappé dans ses affections de père et qui ne se consolait pas de la mort tragique de son fils aîné, non plus que de la perte de sa fille bien-aimée, la princesse Marie. « Depuis la mort de ma chère fille Alexandra, disait l'empereur, je sens au fond de mon cœur tout ce que le malheureux père de la pauvre duchesse de Wurtemberg a dû souffrir. » Il n'avait pas oublié l'usurpation qu'il reprochait au *roi des barricades*; mais il n'en parlait plus, il évitait même d'y faire allusion. On peut attribuer aux efforts délicats de l'ambassadeur de France à St-Petersbourg la métamorphose qui s'était opérée dans les sentiments particuliers de l'empereur à l'égard de Louis-Philippe. Nicolas songeait sérieusement à reconstituer une sainte alliance, fondée comme la première sur l'intervention générale des souverains alliés en faveur de chacun d'eux, mais animée d'intentions plus généreuses et moins étroites en vue des progrès de l'humanité. Il avait senti, d'après certains symptômes avant-coureurs, que des désordres et des bouleversements se préparaient dans les sociétés européennes; il n'était pas complètement tranquille du côté de la France, où l'opposition parlementaire se faisait un jeu de créer des embarras au gouvernement. Cependant il avait confiance dans la sagesse et dans la force de ce gouvernement, pourvu que la vie du roi fût préservée de la monomanie des assassins. Il n'était donc pas éloigné d'en revenir à une alliance plus intime avec la France, que l'Angleterre cherchait encore une fois à détacher du faisceau de la quintuple alliance, pour se venger du dépit jaloux que lui avait causé l'affaire des mariages espagnols. L'empereur Nicolas était satisfait de la franchise et de la cordialité qu'il avait trouvées en dernier lieu dans ses rapports avec le gouvernement de Louis-Philippe après de longs et amers dissentiments; il avait aussi à se plaindre de l'Angleterre, qui s'était promis de le brouiller avec la Perse, de lui préparer de nouvelles difficultés en Orient, et de contrecarrer toutes ses idées, tous ses projets politiques en Italie, en Suisse et dans tous les pays où s'éveillait l'esprit d'anarchie révolutionnaire. Le nouveau pape, Pie IX, avec qui l'empereur Nicolas n'avait eu que des rapports froids et défiants, s'était mis à la tête du mouvement national, qui se propageait par toute l'Italie; la Grèce, qui ne pouvait entretenir des relations de bon voisinage avec la Turquie, était toujours prête à rallumer une guerre, moitié politique, moitié religieuse, que la prudence des agents russes avait déjà éteinte plus d'une fois, en étouffant les premières étincelles de ce foyer caché sous la cendre; la Suisse, ordinairement si calme et si pacifique, retentissait du bruit des armes, et la déplorable lutte du Sonderbund menaçait de mettre l'Europe en feu. L'empereur Nicolas, attristé de ces sombres préludes de ré-

volution et de guerre civile, déclara solennellement à ses alliés que leur devoir était de rétablir l'ordre et la paix en Europe; il approuva, il provoqua même la note du comte de Metternich (2 août 1847) adressée aux ambassadeurs de l'Autriche près les cours de St-Petersbourg, de Berlin, de Paris et de Londres, pour dénoncer à l'Europe les agitations de l'Italie, qui pouvaient amener des malheurs incalculables en déchaînant une révolte universelle. Puis, ce fut M. Guizot, chef du cabinet en France (4 novembre), qui, s'inspirant des idées conservatrices de l'autocrate russe et répondant le premier aux vœux de sa politique, invita les puissances alliées à s'entendre pour interposer leur médiation entre les partis belligérants de la Suisse. Enfin, l'empereur Nicolas, qui acceptait franchement toute mesure collective proposée par ses alliés pour maintenir la paix générale, devança l'intervention que les puissances auraient peut-être exercée à la demande simultanée de la Turquie et de la Grèce. L'ambassadeur turc Mussurus demandait ses passe-ports, en protestant contre une insulte que le roi Othon lui avait faite : l'empereur fit savoir à la Turquie que la Grèce était sous la protection des cinq puissances, et à la Grèce que la Turquie devait compter également sur l'appui de la Russie. C'était rendre impossible un conflit entre deux ennemies irréconciliables. Le ministre représentant la Grande-Bretagne à Athènes avait essayé inutilement de diviser les ministres de France et de Russie : on passa outre sans tenir compte de son opposition malveillante. L'empereur avait rencontré les mêmes manœuvres hostiles de la part d'un autre agent de l'Angleterre à la cour de Perse : il se vit contester le droit de pêche dans la baie d'Asterabad, droit qu'une convention récente accordait aux navires russes, et la faculté de construire un fort à l'entrée de cette baie pour la protection de ses pêcheurs; mais un ultimatum énergique envoyé à Teheran fit tomber aussitôt le mauvais vouloir du ministre anglais et l'opposition du schah de Perse. Depuis la mort de Grégoire XVI, l'empereur, malgré le peu de sympathie que lui inspirait le nouveau pape dont il blâmait les imprudences politiques, n'en avait pas moins tenu les promesses faites au vénérable prédécesseur de Pie IX. Une espèce de concordat relatif aux affaires de l'Eglise catholique romaine en Russie et en Pologne avait été signé à Rome le 3 août 1847 par le délégué russe et le ministre du saint-siège. Cet arrangement avait pour objet de régler la situation des sujets russes appartenant à la communion romaine et de leur assurer le libre exercice de leur culte. Les évêques nommés par le pape pour occuper les sièges vacants dans les diocèses de l'empire étaient agréés par l'empereur et un nouveau siège épiscopal fut créé à Kerson en Crimée. L'empereur Nicolas s'empressa de ratifier cette convention, en se félicitant du

rétablissement de la bonne intelligence entre la Russie et la cour de Rome, mais quelques semaines après (17 décembre), dans un consistoire secret, Pie IX avait l'inconscience de dire quel état embarrassant dans lequel l'Eglise se trouvait en Russie était pour lui un sujet de sollicitude continue. « J'admets que le pape ait les meilleures intentions du monde, dit l'empereur en haussant les épaules; je reconnais même que Pie IX est un bon homme dans toute l'acception du mot, noble cœur et petit esprit; mais c'est un brûlot qui n'a pas conscience des incendies qu'il allume. » L'Europe entière, les yeux tournés vers l'Italie où l'incendie révolutionnaire commençait à s'allumer, était en proie à une sourde inquiétude; on ne pouvait prévoir cependant que la question de la réforme électorale, question tout à fait secondaire qui se débattait en France avec une singulière vivacité, fût grosse d'une révolution. L'empereur approuvait la résistance du ministère Guizot à cette réforme que voulait lui imposer l'opposition : « Un gouvernement, dit-il alors, est souvent dans la position d'un cocher qui se garde bien de lâcher la bride à ses chevaux dans une descente rapide, mais qui les retient au contraire en les dirigeant. J'aurais confiance dans l'habileté du cocher si je ne craignais pas que les chevaux ne prissent le mors aux dents et ne culbutassent la voiture. Aussi bien, ajouta-t-il en souriant, la voiture constitutionnelle n'est pas trop solide. » Les nouvelles de France lui donnèrent à réfléchir, quand il apprit que l'agitation électorale se propageait de ville en ville, de hameau en hameau : « Il y a là-dessous, dit-il, des meneurs politiques et peut-être un complot. Je n'aime pas ces banquets populaires où l'on ne se met à table que pour prononcer et entendre de méchants discours. » L'ambassadeur de France, le baron de Barante, avait quitté St-Petersbourg depuis plus de dix-huit mois, sans cesser d'être titulaire de l'ambassade confiée à des secrétaires de légation; l'empereur voyait avec peine que le congé de l'ambassadeur se prolongeât indéfiniment. « Je me serai laissé aller sans doute à quelque boutade contre l'usurpation de famille, dit-il un jour au grand-duc Michel, et M. de Barante aura pris la mouche. J'en suis vraiment fâché, car M. de Barante est bien l'homme qu'il faut pour me réconcilier autant que possible avec la monarchie constitutionnelle. Il a eu tort de me quitter juste au moment où je me plais à reconnaître que son souverain a du bon, ne serait-ce que du courage. » Peu de jours après, en achevant la lecture habituelle qu'il faisait du *Journal des Débats* avant de travailler avec ses ministres, il dit au comte de Nesselrode : « Cela se brouille terriblement; tôt ou tard les pavés sur lesquels s'est élevé le trône du roi des Français s'écrouleront pour faire de nouvelles barrières. — Dieu veuille, reprit l'illustre chef du

« cabinet, que l'Europe se souvienne des leçons de 1830! — Si la France donnait de nouveau le signal des révolutions, s'écria l'empereur animé d'une inspiration prophétique, je me sentirais assez fort, assez résolu, pour sauver l'Europe et la défendre contre elle-même. » Le lendemain, un courrier, venu de Paris en six jours, apportait la nouvelle de la révolution qui avait éclaté à Paris le 24 février 1848 : le roi Louis-Philippe, assiégé par le peuple dans le palais des Tuileries, avait pris la fuite avec sa famille, et la république était proclamée. « Je l'avais prévu, dit l'empereur; au fait, j'aime mieux cela. La république, tout impraticable qu'elle me paraisse en France, est du moins un principe : la royauté de Louis-Philippe n'était qu'un déni de principe. Justice est faite! » Aussitôt il fit mander au palais d'hiver le chargé d'affaires qui remplaçait l'ambassadeur de France en congé et l'invita poliment à partir, en disant que, fidèle à la ligne politique qu'il avait fait prévaloir en Europe, il ne pouvait reconnaître le nouvel ordre de choses qui venait de s'établir révolutionnairement en France et qui était une menace pour les souverains légitimes. Il chargea le général comte Orloff de réunir les Français domiciliés à St-Petersbourg et de leur promettre de sa part aide et protection, en les engageant à respecter les lois de l'empire qui leur accordait l'hospitalité, et à mettre la plus grande prudence dans leurs rapports avec les sujets russes. Nicolas I^{er}, qui s'était constitué le gardien de l'ordre européen, ne recula pas devant les nouveaux devoirs que lui imposaient les circonstances. Par un oukase du 8 mars, il mit ses armées sur le pied de guerre : « Dans l'Europe occidentale, disait-il, ont éclaté des événements qui trahissent de la part des révolutionnaires le coupable dessein de renverser toutes les autorités légales. Les liens d'amitié, les traités réciproques et les relations qui unissent la Russie aux Etats voisins nous imposent le devoir sacré de prendre à temps des mesures pour opposer au torrent pernicieux de l'anarchie une résistance efficace. » L'empereur avait bien prévu les conséquences de la surprise de février. Chaque jour, chaque heure, lui apportait la nouvelle d'une insurrection ou d'un trouble sur quelque point de l'Europe. Il ne douta pas que le génie des révolutions démagogiques ne se fût réveillé pour s'attaquer à tous les trônes. Il publia donc, sous la date du 26 mars (14, nouveau style), un manifeste qu'il avait rédigé lui-même comme chef militaire et religieux de la Russie : « Après les bénédictions d'une longue paix, disait-il à ses peuples dans ce document qui caractérise à la fois l'état de son esprit à cette époque et la situation politique qu'il voulait prendre vis-à-vis des événements, l'Europe occidentale se trouve aujourd'hui livrée à des troubles qui menacent d'amener le renversement de toute autorité légitime et de tout ordre

« social. L'émeute et l'anarchie, qui d'abord ont
 « éclaté en France, n'ont pas tardé à franchir
 « les frontières de l'Allemagne et, s'y répandant
 « comme un torrent destructeur dont la fureur
 « s'accroît en raison des concessions faites par
 « les gouvernements, ont fini par atteindre l'em-
 « pire d'Autriche et le royaume de Prusse, nos
 « fidèles alliés. Aujourd'hui l'audace révolution-
 « naire, ne connaissant plus de bornes, ose même
 « dans sa démente menace la Russie qui par la
 « main de Dieu nous a confié ses destinées. Il
 « n'en sera pas ainsi ! A l'exemple de nos prédé-
 « cesseurs, fidèles à la sainte foi orthodoxe, après
 « avoir invoqué le secours du Tout-Puissant, nous
 « attendrons nos ennemis de pied ferme, de quel-
 « que côté qu'ils viennent, et sans ménager notre
 « personne, nous unissant plus étroitement que
 « jamais à notre sainte Russie, nous défendrons
 « l'honneur du nom russe et l'inviolabilité de nos
 « frontières. Nous sommes persuadé que chaque
 « Russe, que chacun de nos fidèles sujets répon-
 « dra avec enthousiasme à l'appel de son souve-
 « rain. Nous sommes convaincu que notre anti-
 « que devise : *Pour la foi, le tsar et la patrie !*
 « nous ouvrira comme toujours le chemin de la
 « victoire. Alors, pénétrés d'un sentiment de
 « pieuse reconnaissance, comme nous sommes
 « aujourd'hui pleins d'une sainte confiance en
 « Dieu, nous nous écrirons tous ensemble : Dieu
 « est avec nous, écoutez, peuples, nous vaincrons
 « parce que Dieu est avec nous ! » Ce manifeste,
 dont les expressions aussi bien que la pensée
 furent travesties par la presse démocratique,
 n'était pas une menace d'agression contre les
 Etats de l'Europe que la révolution avait déjà
 bouleversés ; c'était seulement une déclaration
 de principes opposée à celle que les révolution-
 naires avaient faite en France, en Italie et en
 Allemagne. Cependant, dans une circulaire
 adressée aux agents diplomatiques de la France,
 M. de Lamartine venait de déclarer solennelle-
 ment que la proclamation de la république fran-
 çaise n'était un acte d'agression contre aucune
 forme de gouvernement et que la guerre ne devait
 pas en être la conséquence inévitable, quoique les
 traités de 1815 n'existassent plus en droit ni en
 fait. Le cabinet de St-Petersbourg crut devoir
 ajouter certaines explications (19 mars 1848) au
 manifeste de l'empereur Nicolas, pour en atténuer
 la portée : « Pas plus en Allemagne qu'en France,
 « disait-il dans cette note due à la plume habile
 « du comte de Nesselrode qui excellait à traduire
 « les idées de l'empereur, la Russie ne veut s'in-
 « gérer dans les changements qui ont eu lieu ou
 « qui pourraient encore survenir dans la forme
 « des gouvernements. Elle ne médite pas d'a-
 « gression, elle veut la paix, elle en a besoin pour
 « travailler sans diversion au développement de
 « sa prospérité intérieure. Que les peuples se lan-
 « cent, s'ils le veulent, à travers les révolutions,
 « à la poursuite du bonheur social ; que chacun

« d'eux se choisisse librement le gouvernement
 « qui lui est propre. La Russie assistera, sans
 « s'y associer ou s'y opposer, aux expériences
 « qu'ils vont tenter. Mais, comme à ses yeux la
 « stabilité est le besoin le plus indispensable,
 « comme sans cette stabilité il n'y a ni puissance
 « politique au dehors, ni industrie ni richesse
 « nationale au dedans, elle ne se laissera pas en-
 « lever cette stabilité si précieuse ; elle ne souf-
 « frira pas que la propagande révolutionnaire
 « vienne souffler chez elle le feu de la sédition
 « et que sous prétexte de reconstituer des natio-
 « nalités éteintes on prétende détacher aucune
 « fraction des membres divers dont se compose
 « l'unité de l'empire. Si la guerre éclatait enfin en
 « Europe, la Russie examinerait dans son intérêt
 « national jusqu'à quel point il lui conviendrait
 « d'entrer dans les querelles d'Etat à Etat, de
 « peuple à peuple. Seulement, dans aucun cas,
 « elle ne perdra de vue les circonscriptions de
 « territoire et l'état des possessions auxquelles
 « elle a donné sa garantie, et elle est fermement
 « décidée à ne point souffrir que l'équilibre poli-
 « tique et territorial, s'il venait à être modifié,
 « puisse l'être à son préjudice. » Le gouverne-
 ment de l'empereur prit en effet toutes les
 mesures de prudence que lui commandait la si-
 tuation : il avait les yeux ouverts en même temps
 sur la Pologne et sur les principautés danubiennes
 où se manifestait déjà une fermentation redou-
 table. « Non-seulement, comme le disait la note
 « du comte Nesselrode, en France où l'émigra-
 « tion polonaise trouve un appui dans les auto-
 « rités, mais en Hongrie, en Prusse, en Allema-
 « gne, retentissaient partout contre la Russie des
 « clameurs provocatrices. » Plusieurs bandes
 d'insurgés polonais s'étaient formées en Posna-
 nie, sous les ordres de Dabrowsky, de Miero-
 lawsky, etc., mais elles furent promptement dis-
 persées par les troupes prussiennes, et la Pologne
 russe ne bougea pas, quoique une légion polonaise
 fût partie de Paris pour venir insurger le pays.
 Quelques seigneurs qui avaient essayé d'appeler
 aux armes la population de leurs domaines furent
 arrêtés par leurs propres paysans. Le choléra,
 qui avait fait d'affreux ravages en traversant la
 Russie dans toute son étendue, venait d'éclater
 à St-Petersbourg avec plus de violence que la
 première fois (21 juin). Comme la première fois
 aussi, des bruits d'empoisonnement se répandirent
 parmi le peuple. Ces bruits avaient été semés
 à dessein par des agitateurs qui cherchaient un
 prétexte pour fomenter une révolte. Ce prétexte
 leur réussit, et le peuple exaspéré se souleva en
 proférant des cris de mort contre les médecins.
 L'empereur, qui depuis la réapparition de l'épi-
 démie parcourait chaque jour les hôpitaux et
 s'exposait avec un admirable dévouement au
 danger de la contagion, accourut au milieu de
 l'émeute, fit arrêter les meneurs par les révoltés
 eux-mêmes et apaisa la révolte avec des paroles

paternelles. Des femmes vêtues de deuil se jetèrent à ses pieds en pleurant : « Sire, lui dirent-elles, nos maris, nos fils et nos frères qui meurent à l'hôpital sans secours, après avoir servi aux expériences des médecins, sont enterrés à la hâte sans prières et même sans être habillés ! — On vous trompe, répondit l'empereur, et vous devez me croire, puisque du matin au soir je visite les hôpitaux et que je vois ce qui s'y passe. Les malades sont parfaitement soignés; les morts sont ensevelis dans leurs plus beaux habits avec tous les respects que nous devons aux chrétiens de notre sainte Eglise. « Ne suis-je pas votre père à tous? N'est-ce pas au père de famille de veiller à la santé de ses enfants malades et de veiller aussi à leurs funérailles, lorsqu'il a eu le malheur de les perdre? » Cette foule éplorée reprit confiance et se retira en disant : « Puisque notre père nous le dit, nous devons le croire ! » Les principautés danubiennes avaient fait leur révolution : en Valachie, le prince Bibesco, sur qui plusieurs coups de feu avaient été tirés le 23 juin, se vit forcé d'abdiquer et de céder la place à un gouvernement provisoire; en Moldavie, comme en Transylvanie et en Bessarabie, la population, soulevée par des agents valaques, voulut constituer un gouvernement révolutionnaire. Mais la Russie invita la Turquie à rétablir l'ordre dans les Principautés, de concert avec elle. Une circulaire du comte de Nesselrode, en date du 6 juillet, avait appris à l'Allemagne que les armements de la Russie n'avaient pas d'autre but que de repousser une agression qui rendait possible la complication des événements dont l'Europe était le théâtre. Trois jours après, l'avant-garde de l'armée russe passait le Pruth et allait camper devant Jassy, tandis qu'un corps de troupes turques entraînait en Valachie. Ce corps de troupes agit avec tant de mollesse et d'hésitation, que la division du général Luders dut occuper les Principautés et s'avancer jusqu'à Bucharest (10 octobre), en laissant Fuad-Effendi poursuivre les insurgés dans les montagnes de la Transylvanie. La présence de 80,000 Russes dans les Principautés, où ils prenaient leurs quartiers d'hiver, excita tout à coup l'inquiétude de la Porte Ottomane et l'amena par degrés à protester contre cette occupation qu'elle avait demandée. C'étaient les ministres d'Angleterre, de France et d'Autriche à Constantinople qui avaient adroitement fait naître les défiances de la Porte Ottomane à l'égard de la politique russe. Celle-ci devenait d'autant plus puissante en Orient, qu'elle n'était plus gênée par ses anciens alliés qui avaient trop à faire chez eux pour aller si loin débattre des questions d'influences et de prérogatives. La France surtout pendant plus de trois ans sembla presque indifférente à ce qui se passait en Turquie : elle était absorbée par les événements de l'Allemagne et de l'Italie. L'Angleterre se trouvait sans cesse en désaccord

avec la Russie à propos des affaires de l'Orient, mais elle n'osait pas, pour garder sa prépondérance dans les eaux du Bosphore, se dégarnir de ses flottes, qu'elle pouvait avoir besoin d'employer d'un moment à l'autre dans l'Océan et la Méditerranée. La Russie, de son côté, affectait de s'abstenir et de se récuser dans la plupart des questions qui n'intéressaient que l'Occident. Ainsi la tempête démocratique se déchaînait à la fois dans toute l'Allemagne comme en France et en Italie; le roi de Prusse reculait de concession en concession sur une pente glissante où sa chute paraissait certaine; l'empereur d'Autriche, Ferdinand I^{er}, chassé de sa capitale et environné d'insurrections victorieuses, abdiquait pour conserver la couronne impériale à son neveu François-Joseph qu'il mettait à sa place sur un trône à demi ruiné (2 décembre 1848); la France républicanisée aspirait à conduire ses armées sur le Rhin en chantant la *Marseillaise*; l'Italie se voyait presque affranchie de la domination autrichienne, et la Russie restait immobile, silencieuse, et comme détachée des intérêts qui s'agitaient hors de chez elle, sans cesser d'avoir les yeux ouverts sur ce qui se passait en Grèce et en Turquie. On peut supposer néanmoins, d'après des indices très-significatifs, que dès cette époque une alliance secrète existait entre les trois puissances du Nord, qui ne devaient y faire appel qu'à la dernière extrémité. Ainsi, le 1^{er} mars 1848, le roi de Prusse avait chargé le général Radovitz d'annoncer à l'Autriche qu'il était décidé à garder une position expectante vis-à-vis de l'étranger et à voir venir les événements. Frédéric-Guillaume IV eut la patience de traverser les épreuves les plus difficiles et de n'employer que les forces nationales pour soumettre ses sujets rebelles, en refusant les secours que son beau-frère l'empereur Nicolas le suppliait d'accepter. L'empereur d'Autriche résista aussi tant qu'il put le faire avec ses propres forces à une insurrection presque générale, et ce ne fut qu'en désespoir de cause qu'il se jeta dans les bras de la Russie, qui le sauva en se chargeant de faire rentrer les Hongrois dans le devoir. Pendant les derniers mois de 1848 et les premiers de 1849, l'empereur Nicolas, indigné non moins qu'affligé de l'état de bouleversement matériel et moral que présentait l'Europe, attendait avec anxiété le moment de tirer l'épée du fourreau au nom des grands principes de l'ordre et de l'autorité : ses alliés le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche le conjuraient de rester neutre et de ne pas porter un défi à la démagogie, qui aurait relevé le gant avec joie. « Votre frère Friz, disait-il alors à l'impératrice, joue un jeu dangereux, en ayant l'air de se prêter trop facilement aux fantaisies de ses sujets révoltés, qui peuvent à tous moments l'accuser de conspirer contre eux avec moi. Que ferions-nous si on le mettait en jugement comme le malheureux Louis XVI? » Il était

souvent rêveur et inquiet ; il entrevoyait l'avenir sous les couleurs les plus sombres ; il parlait sans cesse des événements qui s'accomplissaient en Europe et qui étaient presque tous contraires à ses idées, à ses principes et à ses vœux. Dans sa famille, et vis-à-vis de quelques hommes d'Etat qui se partageaient sa confiance, il blâmait hautement le roi de Prusse d'avoir donné une constitution à son peuple ; il se complaisait alors à dire « que « sans le principe d'autorité il n'y avait pas de « salut pour la société ; que chercher à gagner la « popularité par la faiblesse c'était forfaire au « devoir ; que les peuples veulent être gouvernés « et non adúlés ; que l'amour des sujets pour le « souverain s'acquiert par la justice qui doit être « inséparable de la bonté ; qu'un roi qui courtise « la foule finit toujours par recueillir l'indiffé-
« rence et plus tard le mépris. » Quand il sut que le prince Louis-Napoléon avait été élu président de la république française par six millions de suffrages, il en témoigna une vive satisfaction et il pria le jeune duc de Leuchtenberg de transmettre à son cousin les compliments de la famille impériale. Il se rappelait que le fils de la reine Hortense lui avait été présenté aux eaux d'Ems : « Dès ma première entrevue avec lui, dit-il à un « de ses ministres les plus intimes, il m'a complé-
« ment séduit par sa candeur et par la confiance « qu'il m'a témoignée tout d'abord. Je me suis « senti pour lui une tendresse qui ne différerait en « rien de celle que je porte à mes enfants, c'était « un cinquième fils que mon cœur adoptait avec « enthousiasme. » L'insurrection de la Hongrie avait pris de tels développements, que l'Autriche, dont toutes les forces militaires se concentraient en Italie, n'était plus capable de se défendre chez elle. Le jeune empereur François-Joseph voyait se détacher successivement de son empire les Etats différents qui le composent ; ses armées formées d'éléments si dissemblables menaçaient aussi de se désunir, et il allait se trouver réduit au chétif patrimoine de la maison de Hapsbourg. Il n'eut qu'à faire entendre un cri de détresse à l'empereur de Russie : « J'ai promis à l'empereur « Ferdinand, oncle de Votre Majesté, lui répondit « Nicolas, d'être le protecteur d'un enfant qu'il « plaçait en quelque sorte sous ma tutelle et sous « ma sauvegarde : je n'ai jamais manqué, je ne « manquerai jamais à tenir une promesse. » Une note circulaire du gouvernement russe à ses représentants à l'étranger (27 avril 1849) leur annonça que l'empereur de Russie, en protégeant la Pologne ainsi que la Moldavie et la Valachie contre la propagande polonaise, et en portant au gouvernement autrichien les secours que celui-ci demandait, n'agirait pas seulement dans l'intérêt de l'empire russe menacé par les événements survenus en Hongrie, mais encore dans l'intérêt de la tranquillité et de l'ordre de l'Europe. Avant que l'armée russe d'intervention entrât en Hongrie, l'avenir des principautés da-

nubiennes avait été réglé par la Russie et la Porte Ottomane (30 avril), sans qu'aucune autre puissance fût admise à intervenir dans cette convention conclue pour sept ans. Il y eut partage de protectorat entre l'empereur et le sultan : les Principautés devaient être occupées par 25 à 30,000 hommes fournis par les deux puissances protectrices jusqu'à ce que la paix fût rétablie aux frontières de la Valachie et de la Moldavie ; ensuite, l'armée d'occupation serait réduite à 2,000 hommes. La nomination des deux hospodars restait attribuée au sultan, mais deux commissions extraordinaires, choisies par les deux puissances, étaient chargées de surveiller le gouvernement de ces hospodars : ainsi l'influence russe balançait toujours l'influence ottomane. L'armée qui allait entrer en Hongrie pour agir de concert avec l'armée autrichienne se composait de 120,000 hommes, sous le commandement en chef du prince Paskewitch. Le 7 mai 1849, le premier corps se mit en mouvement et occupa Cracovie. Par un manifeste daté du 8 mai, Nicolas I^{er} fit savoir à ses sujets que l'empereur d'Autriche l'ayant invité à se réunir à lui contre un ennemi commun, il ne refuserait pas ce service à son ancien allié : « Après avoir invoqué le Dieu des « batailles et le maître des bataillons puisqu'il « protège la juste cause, disait-il avec l'accent « d'une pieuse conviction, nous avons ordonné « à notre armée de se mettre en marche pour « étouffer la révolte et anéantir les anarchistes « audacieux qui menacent aussi la tranquillité « de nos provinces. Que Dieu soit avec nous et « rien ne pourra nous résister ! » L'empereur de Russie obéissait à la nécessité de sa propre défense en intervenant dans la guerre de Hongrie, car ses Etats limitrophes étaient menacés de la contagion révolutionnaire. Des émigrés de tous les pays, incorporés dans les armées hongroises, avaient créé une funeste solidarité entre la cause de la Hongrie et celle du désordre ; Bem, Dembenny et d'autres généraux polonais, qui s'étaient fait un nom militaire dans la prise d'armes de 1831, avaient formé une légion polonaise et se proposaient de soulever la Pologne. Depuis que le fléau des révolutions bouleversait l'Europe, l'empereur Nicolas, pénétré du rôle de médiateur qu'il croyait avoir à remplir vis-à-vis des peuples et des souverains en désaccord, ne perdait aucune occasion de proclamer l'horreur que lui inspirait la révolte contre l'autorité légitime. Les événements, à la suite desquels le pape Pie IX avait quitté le Vatican pour se retirer à Gaète, indignèrent et affligèrent particulièrement l'empereur, qui ne vit pas sans douleur le chef de l'Eglise catholique romaine insulté et menacé par ses enfants : il avait donc applaudi du fond du cœur à l'expédition envoyée par le président de la république française pour ramener le saint-père à Rome. Dans une assemblée des évêques russes et polonais, qu'il avait voulu présider

avant de partir pour la Pologne (26 mai), il prononça un discours qui témoignait de ses sentiments de sympathie à l'égard de Pie IX. « L'Occident nous montre en ce moment, dit-il avec vivacité, ce qui arrive aux hommes quand ils n'ont pas de croyance ! Que d'absurdités et de folies ne commettent-ils pas ! En revenant de Rome, j'ai prédit tout cela. La croyance a tout « à fait disparu de l'Occident : la manière dont « on traite le pape le prouve. Le pape actuel est « un brave homme ; il a d'excellentes intentions, « mais dans le principe il a trop accordé à l'esprit « du siècle. Tous les désordres viennent de ce que « la croyance manque. Je ne suis pas un fanatique, mais je crois fermement. Je veux employer toute ma puissance, ajouta-t-il en levant le bras, pour arrêter ce torrent de l'impiété et « de la révolte qui se répand de plus en plus et « menace ainsi de pénétrer dans mes Etats. « L'esprit révolutionnaire prend le dessus par « l'impiété. » L'armée autrichienne, qui avait tenu tête jusqu'alors à l'insurrection des Hongrois soulevés par Kossuth, était incapable de prendre l'offensive, lorsque l'armée russe vint lui prêter un puissant appui, en se déployant de trois côtés à la fois par la Moravie, la Valachie et la Moldavie (18 juin 1849). Le plan de campagne du maréchal Paskewitch consistait en manœuvres habiles et en mouvements stratégiques plutôt qu'en batailles sanglantes et décisives : on voulait autant que possible éviter une guerre d'extermination en ménageant le sentiment national des Magyars ; il importait donc d'obliger l'ennemi à s'affaiblir lui-même par des combats partiels qu'il livrait sans cesse en se retirant devant des forces supérieures. C'est ainsi que le général Rudiger ne laissait pas de trêve au brave Georgey, qu'il poussait devant lui pour l'enfermer dans le réseau des troupes autrichiennes ; c'est ainsi que le général Luders multipliait les marches et les contre-marches pour envelopper les corps polonais de Bem et de Dembenschky ou les rejeter sur la frontière de Transylvanie. Les généraux hongrois de leur côté avaient reçu l'ordre d'éviter d'en venir aux mains avec les Russes et de ne livrer bataille qu'aux Autrichiens. Le dictateur Kossuth se démit du gouvernement (11 août), en déclarant que, dans la lutte soutenue contre les forces réunies de l'Autriche et de la Russie, il ne fallait attendre la délivrance de la nation que du chef placé à la tête de l'armée. Georgey accepta la dictature militaire : « Tout ce qui dans la « triste situation du pays peut être fait pour la « patrie, dit-il dans une proclamation, je le ferai « par la voie des armes ou par des voies pacifiques. » Deux jours après, il offrit au général Rudiger de se rendre à discrétion avec 25,000 hommes qui lui restaient encore : « Je suis Hongrois, « écrivit-il aux chefs de corps qui essayaient de « continuer une résistance désespérée, j'aime « ma patrie au delà de toute expression, et par

XXX.

« cette raison même j'ai suivi la voix de mon « cœur et j'ai satisfait au besoin de mon âme en « rendant la paix à cette malheureuse patrie qui « souffre jusque dans la moelle de ses os, et en « la sauvant d'un anéantissement complet. » Les troupes hongroises qui mirent bas les armes ne voulurent se rendre qu'aux Russes. Bem et les débris de la légion polonaise, avec quelques émigrés hongrois, cherchèrent un refuge sur le territoire turc. La Hongrie était soumise, à l'exception de plusieurs places fortes, Péterwardein, Comorn, au-dessus desquelles flotta le drapeau de l'insurrection jusqu'au mois d'octobre. L'empereur de Russie, qui s'était avancé sur le théâtre de la guerre pour s'aboucher avec l'empereur d'Autriche, reçut avec émotion les témoignages de reconnaissance que ce dernier lui donna publiquement : « Sire, lui dit Nicolas I^{er} en l'embrassant, regardez-moi comme le meilleur ami, « comme l'allié le plus sûr de Votre Majesté. » La Porte Ottomane avait eu l'imprudence de montrer peut-être trop d'égards aux Hongrois et aux Polonais qui s'étaient réfugiés sur ses frontières pour échapper à la poursuite de l'armée russe et autrichienne : on ne les avait pas même désarmés et on les laissait conserver une espèce d'organisation militaire. L'ambassadeur de Russie à Constantinople protesta contre cette indifférence du gouvernement turc, et réclama l'expulsion immédiate des sujets russes, d'origine polonaise, qui avaient porté les armes contre la Russie. L'empereur maintint la demande de son ambassadeur en écrivant au sultan, pour l'inviter à faire droit à de justes réclamations. Le prince Radzivill, porteur de cette lettre du tsar, était chargé de mener à fin cette négociation délicate. L'Autriche se joignit à la Russie pour obtenir non plus l'expulsion des réfugiés, mais leur extradition. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre agirent de concert pour décider la Porte à refuser l'extradition, mais le chef du cabinet ottoman ayant fait demander à ces ambassadeurs si leurs gouvernements respectifs accepteraient la responsabilité de ce refus et soutiendraient la Turquie les armes à la main, les ambassadeurs répondirent qu'ils ne pouvaient garantir à la Turquie l'intervention armée de leurs gouvernements. Le différend n'était pas vidé et le sultan envoya un ambassadeur extraordinaire à St-Petersbourg pour s'entendre amicalement avec l'empereur sur une question qui n'intéressait que la dignité de la Porte Ottomane. Les relations diplomatiques, un moment interrompues entre les deux pays, furent rétablies à la fin de l'année. Dans l'intervalle, Bem et un certain nombre de ses compagnons de fortune hongrois et polonais avaient embrassé l'islamisme et s'étaient fait naturaliser Turcs. L'empereur se contenta de l'expulsion ou de l'internement de ses sujets rebelles, que le sultan son allié n'avait jamais eu le projet de lui opposer comme des agents de ré-

volutions destinés à rallumer la guerre civile en Pologne ou dans les Principautés. L'Angleterre avait menacé la Porte d'une rupture et même d'une déclaration de guerre, dans le cas où elle céderait aux exigences de la Russie et de l'Autriche. La question des réfugiés était réglée d'une manière honorable pour les deux parties, lorsque l'escadre de l'amiral Parker parut tout à coup devant les Dardanelles, mais une note énergique de la Russie protesta contre cette violation flagrante du traité de 1841, et l'ambassadeur de France appuya cette protestation en appelant la flotte française. L'amiral anglais ne l'attendit pas, et attribuant à un coup de vent le hasard imprévu qui avait amené ses vaisseaux en vue de Constantinople, il s'empessa de lever l'ancre et de disparaître. Cette singulière provocation de la marine anglaise donna beaucoup à réfléchir à l'empereur de Russie, car un coup de canon tiré des batteries turques sur l'escadre de l'amiral Parker eût été le signal du bombardement des Dardanelles. L'empereur avait été frappé encore une fois dans sa famille : son frère, le grand-duc Michel, mourut d'une attaque d'apoplexie, le 28 août 1849, à Varsovie. Ce fut pour l'empereur Nicolas une douleur immense, une perte irréparable. « Il a plu à Dieu, dit-il dans « un manifeste adressé à ses peuples, de troubler, « par une perte inattendue et douloureuse pour « nous, pour notre maison et pour la Russie, la « joie que nous inspiraient ainsi qu'à la nation « les heureux événements qui venaient de cou- « vrir nos armes d'une gloire nouvelle. Nous « avons perdu le grand-duc Michel Paulovitch, « notre frère chéri. En pleurant en lui un frère « et un ami dont l'existence entière, les travaux « et toute la sollicitude avaient été constamment « consacrés au service de notre trône et de la pa- « trie, nous invitons nos fidèles sujets à joindre « leurs ferventes prières aux nôtres pour le repos « de son âme ! » L'empereur lui fit faire de magnifiques funérailles et ordonna un deuil public de trois mois. Il portait une affection profonde à l'illustre défunt, qui avait été le compagnon de son enfance et qui était le confident de ses pensées les plus secrètes. Le grand-duc Michel, dont le noble cœur et les belles qualités se cachaient sous des formes sévères et même quelquefois rudes, s'est révélé tout entier dans les derniers mots de son testament : « Si j'ai offensé quelqu'un de mes « subordonnés ou quelque autre personne avec « qui j'ai eu des relations, je les prie sincère- « ment et du fond de mon âme de me le pardon- « ner et de croire à ma déclaration que ma « volonté n'a jamais été de les affliger avec in- « tentio. » Le grand-duc avait pour l'empereur un attachement exclusif, un dévouement absolu, une admiration enthousiaste ; l'empereur, qui ne lui était pas moins attaché et dévoué, n'eût pas voulu rester un jour sans le voir lorsqu'il était à St-Petersbourg ; il le consultait sur toutes

les questions délicates du gouvernement, auquel le grand-duc n'avait aucune part en apparence, en se renfermant dans les attributions de sa charge de grand maître de l'artillerie. Ces visites journalières lui permettaient de profiter aussi des conseils de la grande-duchesse Hélène, fille du prince Paul de Wurtemberg, que le grand-duc Michel avait épousée le 7 février 1824 et qui ne s'était pas fait remarquer seulement par sa beauté, sa grâce et ses talents. L'empereur disait d'elle, en faisant allusion à la connaissance qu'elle avait des affaires politiques et à son admirable compréhension d'esprit : « C'est tout un conseil de ministres dans une « seule personne. » Il dit une autre fois : « J'ima- « gine que la nymphe Egérie devait lui ressem- « bler. » A mesure que la révolution se calmait en Europe, la puissance de la Russie ne faisait que s'accroître, l'influence personnelle de l'empereur Nicolas ne faisait que grandir. Il arrêta les progrès de la mésintelligence qui avait éclaté entre le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, et il les empêcha par ses avis et peut-être par ses injonctions de se jeter dans une guerre où les entraînait aveuglement le conflit des jalousies nationales. Il parvint à faire prévaloir les principes conservateurs dans la diète de Francfort où l'élément démocratique avait fait irruption, et à rétablir l'ancien ordre de choses en Allemagne : il avait sauvé l'empire d'Autriche en Hongrie ; il le consolida en maintenant son unité et sa suprématie dans la confédération germanique. Le Danemark dut aussi à la protection morale de l'empereur de Russie l'intégrité de son territoire, que la Prusse avait envahi, en revendiquant le duché de Schleswig. En Grèce, en Toscane, à Naples et en Sicile, Nicolas se prononça contre les prétentions tracassières des agents de la Grande-Bretagne, et il fit entendre au cabinet de St-James un sévère langage au sujet des réfugiés hongrois et polonais. Il s'était spontanément rapproché de la France, mais non pas réconcilié avec la démocratie, depuis que le prince Louis-Napoléon avait été élu président de la république ; le général Lamoricière, nommé ambassadeur à St-Petersbourg, se recommanda par son nom et sa capacité militaire à la bienveillance de l'empereur, qui n'eut avec lui que des rapports affables et conciliants. Cependant la Russie ne fut pas tout à fait préservée de la propagande des idées républicaines et socialistes : les sociétés secrètes de 1823 avaient laissé, dans le cœur du pays, des germes malfaisants et désorganisateur. La police découvrit par hasard qu'il existait à St-Petersbourg même un foyer de conspiration qui avait pour objet de substituer à l'autocratie impériale un gouvernement démocratique, fondé sur les bases du socialisme le plus avancé. Vingt-trois conjurés furent arrêtés à la fin de décembre 1849 dans un conciliabule où ils procédaient à la réception d'un nouveau

frère d'armes. Butachewitch-Petroschewsky, conseiller au ministère des affaires étrangères, était le chef de cette conspiration. Une commission d'enquête instituée par l'empereur parvint à connaître l'organisation de la société secrète qui comptait déjà un grand nombre d'affiliés : l'égalité politique, le droit au travail, la communauté des biens, l'abolition des impôts étaient les principes de la réforme sociale que les conspirateurs juraient de poursuivre au péril de leur vie, en préférant des menaces homicides contre l'empereur. Nicolas fit grâce à tous ceux qui avaient été séduits ou entraînés et livra seulement les chefs à une commission militaire, qui en condamna vingt et un à être fusillés. Ceux-ci furent conduits immédiatement au milieu des troupes de la garnison de St-Petersbourg ; on leur lut leur sentence qu'ils écoutèrent à genoux, puis les régiments s'apprêtèrent à faire feu, mais tout à coup un officier général arrive au galop et annonce que l'empereur a commué la peine des coupables : ils devaient tous être déchus de leurs droits civils et condamnés les uns aux travaux forcés dans les mines, les autres à la détention dans les forteresses, pour être ensuite incorporés dans les différents corps de l'armée. Un manifeste de l'empereur (6 janvier 1850) apprit à la nation que les utopies incendiaires et subversives de l'Europe occidentale n'avaient pas de chance de se propager en Russie sous son règne. Pendant les années 1848 et 1849 la guerre du Caucase avait continué sans interruption, en marchant sûrement mais avec lenteur vers son terme qu'on ne pouvait pas encore prévoir ; la prise de Gherghebyl, au commencement de 1848, stupéfia les montagnards qui croyaient imprenable cette place fortifiée par la nature. Schamyl, avec ses murides, harcelait toujours les Russes et les forçait sans cesse de rétrograder, surtout quand le froid, la neige et la disette lui servaient d'auxiliaires. Le général Roth, qui s'était enfermé dans le fort d'Akhty, y fut assiégé par les murides, qui l'auraient contraint à se rendre ou à se faire sauter, si le général Argoutinsky-Dolgorouky n'était pas venu à son secours. Les tribus voisines du Kouban éprouvèrent plusieurs défaites sanglantes, et Schamyl, qui avait failli être fait prisonnier quand il battait en retraite à travers des défilés inaccessibles, évita de se montrer en personne dans la campagne de 1849 où il confia des expéditions plus ou moins malheureuses à ses lieutenants et à ses alliés. Cette guerre permanente était une excellente école, mais dure et laborieuse, pour l'armée russe et pour ses généraux. Tous les jours, des forêts séculaires tombaient sous la cognée des soldats, des blockaus et des postes retranchés s'étendaient sur les lignes stratégiques, des routes s'ouvraient dans les montagnes. Schamyl, pour conserver sa suprématie religieuse et guerrière, évitait d'affronter de nouvelles défaites, mais son influence multipliait les obstacles que l'occupation russe

rencontrait à chaque pas qu'elle faisait en avant. La campagne de 1850, malgré une quantité de combats vaillamment soutenus de part et d'autre, malgré des avantages signalés du côté des Russes, n'amena pas de résultat décisif. A la fin de cette campagne, l'empereur envoya son fils le grand-duc héritier à l'armée du Caucase. La présence du jeune césarévitch excita l'ardeur des troupes impériales. Dans une de ses excursions à la tête d'un détachement de Cosaques et de cavalerie indigène, il fut attaqué par un parti ennemi, qu'il chargea lui-même et qu'il dispersa à coups de sabre avec un entrain et une impétuosité remarquables. « Je sais de vos nouvelles, lui dit « l'empereur à son retour, vous avez voulu voir « de près si les Circassiens sont aussi braves « qu'on le prétend ; ils pourront se vanter aussi « de vous avoir vu en face, puisque vous leur « avez pris un drapeau, qui me rappellera votre « premier fait d'armes. » L'empereur se félicitait d'autant plus de trouver chez son fils le goût prononcé des exercices militaires, que l'impératrice avait de bonne heure usé de toute son influence pour que la passion des armes ne s'éveillât pas trop chez le jeune prince, qu'on tenait exprès à distance des revues, mais qui, comme son auguste père et son grand-père, préférait à tout le spectacle et le commandement des troupes sur un champ de manœuvres. L'empereur l'avait nommé chef de toute l'infanterie des gardes, en disant à l'impératrice : « Il est bon que l'héritier « du trône se fasse connaître de l'armée, qui « aime à voir les princes s'identifier avec elle. » L'empereur fut aussi surpris qu'irrité en apprenant que l'amiral Parker était entré le 16 janvier 1850 dans le port d'Athènes avec 15 vaisseaux de guerre pour sommer le gouvernement grec de faire droit à diverses réclamations avant l'expiration d'un délai de vingt-quatre heures ; les réclamations étaient assez mal fondées et de médiocre importance ; le procédé de l'amiral anglais passait toutes les bornes. Ordre fut donné à la flotte russe d'entrer dans l'Archipel, où la flotte française devait la rejoindre. L'entente de la France et de la Russie était complète sur tous les points de la question, mais la France offrit seule sa médiation qui fut acceptée d'assez mauvaise grâce. Une note du cabinet de St-Petersbourg, adressée au cabinet de Londres, exprimait avec amertume les sentiments que la conduite de l'Angleterre vis-à-vis de la Grèce inspirait à l'empereur de Russie ; elle se terminait par cette grave et sérieuse appréciation de la politique anglaise : « L'accueil que fera le « gouvernement britannique à nos représen- « tations jettera un grand jour sur ce que pourront « être à l'avenir nos relations avec l'Angleterre. « Il servira aussi d'avertissement aux autres puis- « sances, grandes et petites, dont le littoral peut « se trouver exposé à des attaques inopinées. Il « s'agit en effet de savoir si l'Angleterre entend

« user de sa supériorité maritime qui est incon-
 « testée, pour pratiquer une politique d'isole-
 « ment, sans se soucier des conséquences de sa
 « conduite pour le continent européen, et si une
 « grande puissance peut s'affranchir de ses rela-
 « tions extérieures et de toute solidarité, pour ne
 « prendre conseil que de sa volonté et de son
 « intérêt matériel. » Le blocus du port d'Athènes
 dura plusieurs mois et l'on put en conclure que
 l'Angleterre attendait, pour prendre pied en Grèce
 et y établir son drapeau, des événements qu'elle
 avait prévus en Orient, mais qui n'eurent pas
 lieu. La Turquie était toujours dans un état de
 consommation et de marasme, qu'on pouvait re-
 garder comme une agonie lente, annonçant
 le dernier jour de cette puissance aux abois,
 quoique le fanatisme musulman semblât se ra-
 viver par des persécutions contre les chrétiens.
 L'empereur Nicolas, indigné des massacres et des
 excès de tout genre dont la Syrie était le théâtre,
 écrivit au sultan qu'un souverain qui ne se sen-
 tait pas assez fort pour défendre la vie et les pro-
 priétés de ses sujets, n'avait plus qu'à descendre
 du trône. L'empereur, voyant bien que la quin-
 tuple alliance avait fait son temps, songeait à
 reconstituer, suivant son projet favori, une
 sainte alliance offensive et défensive des souve-
 rains contre la démagogie et la révolution; il ne
 s'était pourtant pas réuni (7 septembre 1849)
 à la conférence de Pilnitz, où l'empereur d'Aut-
 triche, le roi de Prusse et le roi de Saxe avaient
 discuté secrètement la question de cette alliance,
 d'après les bases proposées par l'empereur de
 Russie, et la conférence n'avait amené aucun
 résultat. Nicolas se repentait de s'être abstenu
 de s'y rendre dans la crainte d'éveiller la dé-
 fiance de ses adversaires. Il invita le roi de
 Prusse et l'empereur d'Autriche à se faire repré-
 senter dans une nouvelle conférence qui aurait
 le même objet que la précédente. Le roi Frédéric-
 Guillaume IV envoya son frère le prince Charles-
 Frédéric de Prusse; l'empereur François-Joseph,
 le prince de Schwarzenberg, président de son
 conseil des ministres. L'empereur Nicolas, ac-
 compagné du grand-duc héritier, alla les atten-
 dre à Varsovie où ils arrivèrent le 27 mai 1850.
 Le traité d'alliance que proposait l'empereur ne
 fut pas signé, mais il y eut entre les trois sou-
 verains des conventions secrètes qui tendaient
 au but indiqué et qui devaient, dans une circon-
 stance grave, assurer la participation des trois
 puissances à des mesures d'intérêt général. La
 situation encore chancelante de l'Autriche et sa
 déplorable position financière l'empêchaient de
 prendre la responsabilité d'une coalition vis-à-
 vis de l'Europe; de son côté, le roi de Prusse
 était entravé par les embarras de la voie consti-
 tutionnelle dans laquelle il avait été poussé par
 la force des choses. L'empereur de Russie resta
 donc comme auparavant le protecteur de l'ordre
 européen. Les dépenses extraordinaires qu'il avait

dû faire depuis deux ans pour mettre ses armées
 sur le grand pied de guerre étaient couvertes
 par une émission de nouveaux billets de crédit
 (10 août 1849) et par un emprunt, contracté à
 Londres. Mais les revenus de l'Etat avaient eu à
 souffrir d'une terrible épizootie, d'une diminu-
 tion dans les produits agricoles, et du ralentisse-
 ment du commerce d'exportation. Néanmoins la
 réserve métallique du trésor n'avait pas été
 entamée et elle s'augmentait tous les jours de
 l'énorme quantité d'or qu'on tirait des mines de
 l'Oural. Un oukase du 13 octobre 1850 supprima
 la ligne de douanes entre la Russie et la Pologne
 et publia un tarif commun aux deux pays. Cette
 importante mesure économique devait, dans la
 pensée de l'empereur, achever d'opérer l'assimi-
 lation de la Pologne avec la Russie, en leur pro-
 curant des avantages réciproques dans le nouveau
 tarif. Par les mêmes raisons politiques, la banque
 de Varsovie cessait d'exister comme établisse-
 ment indépendant et devenait une succursale de
 la banque de St-Petersbourg. L'empereur ne
 perdait pas de vue un seul moment les réformes
 et les améliorations économiques qui pouvaient
 augmenter la prospérité de son empire. Au mi-
 lieu des tracasseries que la Grèce eût à subir de
 la part de l'Angleterre, il trouva une bonne oc-
 casion de signer un traité de commerce avec le
 roi Othon (24 juin 1850); il en signa un autre
 avec le Portugal (28 février 1851), et l'on peut
 supposer que ces deux traités favorables au com-
 merce russe n'étaient pas faits pour être agréables
 à l'égoïsme commercial de l'Angleterre. Le che-
 min de fer de St-Petersbourg à Moscou allait être
 terminé; celui de St-Petersbourg à Varsovie
 n'était encore qu'en projet, mais le commerce
 intérieur espérait de ces voies rapides de com-
 munication une activité et une extension incal-
 culables. L'empereur s'occupait aussi avec solli-
 citude du développement de la grande culture
 et du bien-être des classes laborieuses; il encoura-
 geait la plantation de la vigne en Crimée, celle
 des mûriers pour les magnaneries dans les pro-
 vinces méridionales et la production de l'indigo
 dans le Caucase; il ordonnait partout la fondation
 des caisses d'épargne que le peuple avait accuei-
 lles comme un bienfait personnel de l'empereur;
 il songeait à perfectionner l'état moral et intel-
 lectuel de la nation, en multipliant les établisse-
 ments gratuits d'éducation secondaire. La Russie
 en comptait 2,142 à la fin de 1849, mais elle
 n'avait que dix établissements d'instruction supé-
 rieure, comprenant à peine quatre mille élèves.
 L'empereur se préoccupait surtout de l'éducation
 des masses et il avait peu de sympathie pour les
 raffinements des sciences spéculatives; ainsi,
 pour opposer une digue aux débordements de la
 philosophie allemande, qui en était venue à
 ériger en systèmes l'athéisme et le matérialisme,
 il abolit en 1851 la faculté de philosophie dans
 l'enseignement scolaire et confia exclusivement

aux ecclésiastiques le droit d'enseigner la logique et la psychologie. « La seule philosophie qui soit « nécessaire à l'homme, disait-il, c'est de croire « aux dogmes que la religion lui enseigne; le « plus grand philosophe à mes yeux, c'est un « bon chrétien. » L'empereur Nicolas était donc bien loin de partager à l'égard des choses religieuses les idées de son aïeule l'impératrice Catherine; il avait été élevé pieusement par sa gouvernante madame Charlotte Karlovna de Posse, et les principes de sa première éducation s'étaient enracinés dans son âme qui se sentait portée naturellement vers la foi et le mysticisme. Quand il devint le chef temporel de l'Eglise russo-grecque en montant sur le trône, il se fit un devoir de se déclarer hautement le protecteur de la religion en général et de donner à ses peuples l'exemple de l'exacte observance des pratiques du culte. Il prouva d'ailleurs dans mainte occasion qu'il était sincèrement attaché aux croyances de ses ancêtres. On comprend que ces tendances instinctives de son esprit plein de foi et de zèle religieux lui avaient fait prendre en aversion la philosophie sceptique du 18^e siècle. On n'avait pas eu de peine à lui inspirer une horreur profonde contre Voltaire, dont il méprisait les écrits au point de vue moral sans les avoir jamais lus. Cette horreur à l'égard de l'homme sinon à l'égard de l'écrivain était telle, qu'il ne souffrait pas qu'on le nommât devant lui. Le nouvel Ermitage, qu'il avait fait construire sur les plans de M. de Klenze pour agrandir l'ancien Ermitage de Catherine II et pour y rassembler toutes les collections d'art appartenant à la couronne, fut achevé en 1850; l'empereur, en le visitant pour la première fois avec l'architecte et M. le comte Kisseleff, s'arrêta devant une magnifique statue en bronze de Voltaire, d'après le modèle de Houdon, placée à l'entrée du vestibule : « Quel est ce cadavre ? dit-il en fronçant « le sourcil. — Sire, répondit timidement l'architecte, la statue de Voltaire envoyée à l'impératrice Catherine par l'illustre sculpteur français « Houdon ; elle passe pour un chef-d'œuvre.... « — Qu'on ôte ce misérable ! » interrompit-il en continuant sa visite. Et la statue fut reléguée dans une espèce de cave, dont elle ne sortit qu'après l'avènement d'Alexandre II. Par le même motif, la bibliothèque de Voltaire resta toujours inaccessible sous le règne de l'empereur Nicolas. Ce n'était pas que l'empereur eût la pensée d'arrêter les progrès des lumières et de prolonger le sommeil de l'ignorance : loin de là, il voulait que l'instruction pénétrât dans les masses, et il avait approuvé les mesures libérales qui mettaient au service du public toutes les richesses de la bibliothèque impériale de St-Petersbourg, confiée aux soins intelligents du savant bibliographe M. le baron Modeste de Korff. L'empereur, qui n'admettait ni transaction ni indulgence à l'égard des philosophes sceptiques et

des athées, n'éprouvait pas moins d'antipathie pour les juifs ; mais, comme un grand nombre de ses sujets appartenaient à la religion israélite, il se faisait violence pour ne pas leur appliquer sans cesse des lois d'exception. Il eut plus d'une fois la pensée de les expulser indistinctement de l'empire ; il se demanda aussi, à plusieurs reprises, s'il ne parviendrait pas à leur faire abjurer le judaïsme et à les incorporer dans le giron de l'Eglise grecque ; cependant il ne les troubla jamais dans l'exercice de leur culte. Les oukases qui les concernaient furent toujours dictés par une nécessité politique ou administrative et n'eurent pas le caractère d'une persécution religieuse. Aussi, quand il leur interdit absolument le droit de résidence dans une zone de quinze lieues le long des frontières, ce fut pour empêcher la contrebande dont les juifs étaient les agents les plus actifs et les plus audacieux. Il leur interdit également de résider à Kiev, à Moscou, et dans quelques villes réputées saintes ; c'était pour donner satisfaction au sentiment énergique du peuple orthodoxe, qui souffrait de voir les descendants des meurtriers du Christ pratiquer leur religion en face du signe révérend de la croix. En 1843, il apprit avec peine que des enfants juifs étaient soignés dans les hôpitaux de Moscou et que leurs parents obtenaient l'autorisation d'y rester auprès d'eux et de préparer la nourriture de ces jeunes malades suivant l'usage hébraïque. « Les hôpitaux sont presque des églises, « puisque l'image de la passion y est en permanence », dit-il à son ministre de l'intérieur. L'admission des enfants juifs dans les hôpitaux fut donc rigoureusement défendue, ainsi que la présence de leurs parents qui se servaient souvent de ce prétexte pour s'introduire dans les villes où ils n'avaient pas le droit de résider. Mais l'empereur fit établir dans certaines localités des hôpitaux exclusivement réservés aux malades juifs. Il fonda également par un oukase du 25 novembre 1844 des écoles destinées à l'éducation civile des israélites. En certains cas, au lieu de chercher à maintenir une ligne de démarcation profonde entre ses sujets juifs et la population indigène, il semblait vouloir les fondre parmi elle en leur ôtant leur cachet d'origine. Ainsi, il ordonna en 1849 que les juifs de son empire seraient tenus, conformément à son oukase de 1845, de porter le costume national russe ou le costume français ; sinon, de payer un impôt annuel. Au milieu des préoccupations que lui causaient les questions imminentes de la politique générale, l'empereur ne pouvait donner suite à ses projets pour l'émancipation des paysans et l'abolition du servage. « Je suis pressé, « disait-il au comte Kisseleff, de régler les questions difficiles, afin de débayer de ces ronces- « là le règne de mon fils. » Il avait vu avec inquiétude au mois d'août 1850 se manifester dans plusieurs provinces des mouvements hostiles

de la part des paysans contre les seigneurs ; ces révoltes furent vigoureusement réprimées, mais l'empereur regretta d'ajourner encore la réforme sociale qu'il regardait comme nécessaire selon les lois de la morale et de la religion. Il eut l'occasion de répéter alors ces belles paroles qu'il avait dites quelques années auparavant à un Français (le marquis de Custine) : « On me con-
« naît bien peu quand on me reproche mon am-
« bition ; loin de chercher à étendre notre ter-
« ritoire, je voudrais pouvoir resserrer autour de
« moi la population de la Russie tout entière.
« C'est uniquement sur la misère et la barbarie
« que je veux faire des conquêtes. Améliorer le
« sort des Russes, ce serait mieux que de m'a-
« grandir. » L'empereur, à la fin de l'année 1851, ne voyait pas sans anxiété se rembrunir l'horizon de la France ; il avait prévu le coup d'Etat du 2 décembre, comme une nécessité de la situa-
« tion, mais il se demandait si le président de la
« république n'eût pas vaincu par la coalition
« de ses ennemis : « Quoi qu'il arrive, disait-il,
« la France tient dans ses mains le paix de l'Eu-
« rope ; Dieu fasse que la France soit sage ! »
Chaque jour, il sentait s'accroître son impatience
« de voir s'accomplir les événements, et il eût
« voulu lire dans l'avenir quel serait le dénouement
« de la lutte engagée entre les partis et l'élu de la
« nation : « La France a donné l'exemple du mal,
« dit-il un jour, elle donnera celui du bien. J'ai
« foi dans la sagesse de Louis-Napoléon. » Deux
« jours après, la nouvelle du coup d'Etat lui était
« transmise par un courrier extraordinaire ; il entra
« chez l'impératrice, quelques minutes avant-dîner,
« tenant un paquet de dépêches à la main : « Bravo,
« Louis-Napoléon ! » s'écria-t-il. L'impératrice et
« la famille impériale se rassemblèrent autour de
« lui ; il leur raconta ce qu'il venait d'apprendre
« des événements de Paris : « Louis-Napoléon a
« compris sa situation, dit-il, et il agit en consé-
« quence. Bravo ! Je lui tendrai les deux mains
« pour tirer l'Europe ou plutôt la société tout
« entière de l'état de décomposition où elle se
« trouve depuis les fourberies de la dernière
« époque. » C'était du règne de Louis-Philippe
« qu'il voulait parler. Quand il sut les détails du
« coup d'Etat, il fut encore plus satisfait : « Louis-
« Napoléon, dit-il, a compris sa position à l'égard
« de la France ; il ne suivra pas l'exemple donné
« par le duc d'Orléans, et il s'en trouvera bien.
« En rétablissant l'autorité dans le gouvernement,
« il rend un immense service à son pays et à l'Eu-
« rope. Nous devons pour notre part lui en tenir
« compte. » Il fit mander le général de Castelba-
« jac, ambassadeur de France à St-Petersbourg, et
« il l'autorisa spontanément à complimenter de
« sa part le prince Louis-Napoléon. Un sentiment
« de défiance ne tarda pas à succéder à ce premier
« mouvement de plaisir et d'approbation. C'était en
« effet le président de la république qui avait ré-
« tabli en France le principe d'autorité, mais l'em-

pereur de Russie, comme représentant du droit
« divin, devait appréhender la résurrection de
« l'empire napoléonien fondé sur l'élection popu-
« laire. Il devint soucieux, quand il lut le décret
« du président qui rétablissait l'aigle impériale sur
« les drapeaux de l'armée française ainsi que sur
« la croix de la Légion d'honneur. Louis-Napoléon
« venait d'obtenir sept millions cinq cent mille
« suffrages ; il n'en fallait pas tant pour servir de
« base à l'empire. Nicolas 1^{er} pour la première fois
« de sa vie se laissa influencer par des esprits cha-
« grins et systématiques, qui lui montraient dans
« un délai très-rapproché les traités de 1815 dé-
« chirés, l'équilibre de l'Europe rompu, la guerre
« de conquête recommençant par l'invasion des
« provinces du Rhin, les drapeaux de la république
« française se dirigeant vers toutes les capitales, et
« les souverains menacés sur leurs trônes par un
« nouveau Napoléon. Il fallait donc en venir à une
« coalition de rois et de peuples pour conjurer le
« danger que les hommes d'Etat d'une autre épo-
« que voyaient encore dans la proclamation de
« l'empire en France. L'empire ne fut pas proclamé,
« comme tout le monde s'y attendait, à la revue
« du 10 mai 1852, où l'armée de Paris défila au
« champ de Mars devant Louis Napoléon en criant
« *Vive l'Empereur !* et reçut de sa main des dra-
« peaux surmontés de l'aigle impériale, mais ce
« jour-là même, l'empereur d'Autriche passait en
« revue une partie de son armée sur les glaciés de
« Vienne. L'empereur de Russie et le roi de Prusse
« étaient venus donner, par leur présence simu-
« tanée, une signification imposante à cette revue
« de 80,000 hommes. Ce n'était pas une menace
« adressée à la France qui renaissait avec l'em-
« pire, c'était le conseil de ne rien entreprendre
« contre la paix de l'Europe, qui se tenait sur ses
« gardes. Le fantôme des grandes guerres de
« Napoléon se promenait alors à travers l'Alle-
« magne en évoquant les noms des batailles et des
« victoires. Il y eut, dans les conférences des sou-
« verains à Vienne, un projet d'alliance offensive
« et défensive, qui ne fut pas formulé en acte de
« chancellerie et qui resta exclusivement subor-
« donné à des éventualités que les circonstances
« ne réalisèrent pas. Les souverains alliés avaient
« appris, avant de se séparer, que le président de
« la république française, quoique pouvant faire
« valoir des droits héréditaires à la couronne im-
« périale de son oncle, fondateur de la dynastie
« napoléonienne, ne voulait devenir empereur que
« par la volonté du peuple français. Les craintes
« qu'on avait eues d'une guerre générale se dissi-
« pèrent tout à coup et ne laissèrent pas même
« subsister la moindre défiance à l'égard du prince
« courageux qui avait reconstitué l'ordre et l'auto-
« rité en France. Quatre mois après, Louis-Napo-
« léon prenait un engagement solennel vis-à-vis de
« l'Europe, en prononçant ces paroles mémorables
« dans son voyage à Bordeaux : « Certaines per-
« sonnes se disent : *L'empire c'est la guerre !* Moi

« je dis : *L'empire c'est la paix!* C'est la paix, car « la France la désire, et lorsque la France est satisfaite, le monde est tranquille. » Louis-Napoléon avait encore à cette époque auprès de l'empereur Nicolas un puissant intermédiaire, un avocat officieux, un ami dévoué, le prince de Leuchtenberg, qui mourut, le 20 octobre, des suites d'une longue maladie de poitrine et dont la perte fut douloureusement sentie par sa jeune femme la grande-duchesse Marie comme par la famille impériale, quoiqu'on dût y être préparé par plusieurs années de souffrances et de soins inutiles. « Je savais ce qu'éprouve un père en « perdant une fille chérie, dit l'empereur; j'ap-
« prends aujourd'hui ce que c'est que de perdre
« un fils. » L'empereur, par un oukase du 6 décembre 1852, conféra aux enfants de l'illustre défunt le nom de princes et princesses Romanovsky, avec le titre d'Altesse Impériale pour eux et leurs descendants. Nicolas I^{er}, nonobstant les assurances pacifiques qui lui venaient de la France, n'avait pas négligé de mettre ses armées et ses flottes sur un pied respectable; son vaste empire lui fournissait autant de soldats qu'il voulait en prendre, mais il lui était plus difficile, malgré les nombreuses écoles militaires qu'il avait créées, de remplir le cadre des officiers qui étaient nécessaires au commandement de 889 bataillons et de 1,469 escadrons, composant 16 corps d'armée et formant un effectif de 1,300,000 hommes. Beaucoup de jeunes gens nobles, surtout dans les provinces polonaises, restaient oisifs et se tenaient en dehors de la carrière des armes : « ces sentiments contraires aux devoirs d'un « gentilhomme ne peuvent plus être tolérés, » dit un oukase du mois de mai 1852, qui enjoignit aux fils de propriétaires nobles, dans les gouvernements de la Lithuanie, de prendre du service dès l'âge de dix-huit ans, avec le grade d'enseigne, après examen préalable. L'empereur, en prévision des événements qu'il voyait poindre en Orient, avait développé considérablement sa marine militaire, qui comptait à cette époque 43 vaisseaux, 48 frégates et 24 bâtiments à vapeur. Au reste, cette augmentation progressive des forces russes était commandée par la nécessité de la situation; l'empereur avait à maintenir la prépondérance de la Russie dans différentes questions d'intérêt national, que la diplomatie ne pouvait résoudre à elle seule dans le sens de la politique russe. Non-seulement la guerre du Caucase exigeait l'emploi exclusif d'une armée de 250,000 hommes et d'une escadre de 8 ou 10 bâtiments, mais encore le moment était venu de tenter une nouvelle expédition de Khiva, pour achever la soumission du pays des Kirghiz, couvert de forts russes, depuis Orenbourg jusqu'au lac Aral, avant que la Compagnie anglaise des Indes eût fait de Lahore une capitale de présidence. Il fallait peut-être, d'un jour à l'autre, recommencer la guerre de 1828 pour obliger la

Porte Ottomane à observer les traités existants et surtout pour obtenir d'elle une protection plus efficace de ses sujets chrétiens. Cette puissance, intimidée et dominée par l'intolérance aveugle du vieux parti turc, était d'ailleurs à peu près impuissante pour faire respecter la vie et les propriétés des Grecs, des Maronites et des Monténégriens. Le massacre, le pillage et la dévastation succédaient partout, sous l'influence du fanatisme religieux, à des violences et à des persécutions intolérables. Le sang coulait en Syrie et dans le Monténégro, et les troupes turques qui y avaient été envoyées pour rétablir l'ordre étaient elles-mêmes intéressées à commettre des désordres d'autant plus regrettables qu'ils s'encourageaient l'un par l'autre. Les puissances n'agissaient plus de concert pour ramener la Turquie dans la voie des sages réformes et des mesures conciliatrices. Elles signèrent pourtant à Londres, sur la demande de l'empereur de Russie, une convention (20 novembre 1852) qui avait pour objet de déclarer que les princes de la maison de Bavière appelés à succéder à la couronne de Grèce, devaient professer la religion de l'Eglise orthodoxe orientale. L'empereur avait lieu de craindre que cette Eglise ne fût sérieusement menacée dans son existence en Grèce par le fait d'une conspiration sourde de l'Eglise catholique romaine, conspiration qui trouvait son principal appui dans la famille même du roi Othon. La France, en s'associant dans cette question religieuse aux réclamations de la Russie, avait voulu prouver à l'empereur Nicolas que les réclamations dont l'ambassadeur de France M. de Lavalette s'était rendu l'organe auprès de la Porte Ottomane au sujet de la question des Lieux saints, n'étaient nullement fondées sur le projet d'établir la suprématie de l'Eglise romaine aux dépens de l'Eglise grecque, car il avait été convenu (28 août 1851) que les deux Eglises jouiraient absolument des mêmes droits pour l'exercice de leur culte dans les Lieux saints de Jérusalem. La Russie avait continué, en 1852 comme en 1851, à porter en avant sa domination et son influence dans le Caucase et le Daghestan, à la suite de son armée qui défrichait et civilisait le pays en gagnant du terrain pas à pas avec des efforts inouïs de patience et de courage. Schamyl, dont l'autorité ne faisait que s'accroître sur les montagnards qu'il fanatisait, n'abandonnait pas un point de sa ligne de défense, sans l'avoir disputé au prix du sang de ses fidèles et intrépides guerriers. Il eut le chagrin de voir un de ses meilleurs auxiliaires, le naïb Hadji-Mourad, faire sa soumission au prince Woronzoff (20 novembre 1851). La campagne de 1852, aussi pleine de combats que la précédente, n'eut pas d'autres résultats que l'occupation de quelques nouveaux postes dans les montagnes, la prise ou la destruction de quelques aouls ou villages fortifiés et l'ouverture de nouvelles routes straté-

giques. On signala cependant les succès du prince Woronzoff, qui, après avoir emporté d'assaut l'aoul d'Awtur, fit subir à Schamyl, dans plusieurs rencontres, des échecs sanglants, et le força de se retirer du champ de bataille (18 janvier 1852). Les progrès des Russes dans le Tschetschna et dans le Daghestan furent chèrement achetés, et leurs généraux Barjatinsky, Sakomensky et Jewdokomer eurent l'honneur de faire tête à l'ennemi, qui reculait un moment pour revenir à la charge avec plus d'impétuosité. Cette terrible guerre faisait à la Russie de bons généraux et d'admirables soldats. Après la mort du vieux prince Pierre Wolkonsky, ministre de la maison de l'empereur et chef du cabinet (9 novembre 1852), le ministère fut modifié de manière à faire croire à un changement de vues politiques, quoique le comte de Nesselrode, chancelier de l'empire, ne quittât point le département des affaires étrangères, où sa grande personnalité s'était fait sentir dans tous les conseils de l'Europe pendant trente ans. Le prince général Dolgorouky, dont l'empereur appréciait à la fois la haute intelligence et l'incorruptible probité, remplaça au département de la guerre le prince Tchernicheff, que son grand âge forçait de se démettre de ses fonctions; le comte Perowsky, en cédant au général Bibikoff le portefeuille de l'intérieur, devint chef du cabinet à la place du feu prince Wolkonsky; le général comte d'Adlerberg, que Nicolas I^{er} avait toujours gardé auprès de lui comme aide de camp et chancelier des ordres de l'empire, devint ministre de la maison de l'empereur et prit en même temps la direction des postes; celle des travaux publics et des routes fut donnée au comte Kleinmichel; le général comte Kisseleff conserva le département des domaines, où il avait fait tant de choses et tant de bien, avec l'espoir de faire encore davantage. Le prince Chivinski-Chikmatoff eut le département de l'instruction publique; le comte Wronczenko, celui des finances; le comte Panin, celui de la justice, et l'amiral prince Menschikoff, celui de la marine. C'était sur ce dernier que l'empereur Nicolas avait jeté les yeux pour lui attribuer un rôle important dans les événements qui allaient surgir en Orient. Le 1^{er} décembre 1852, un décret du président de la république française annonçait à l'Europe que la France trouvait bon de réduire son armée, comme pour protester du désir qu'elle avait de rester en paix avec ses voisins. Le lendemain, l'empire était proclamé : huit millions de suffrages décernaient la couronne impériale au prince Louis-Napoléon, neveu et successeur héréditaire de Napoléon I^{er}. Ce dénouement inévitable, qu'on attendait depuis plusieurs mois en Europe, fut accueilli amicalement par l'empereur de Russie, qui écrivit au prince-président une lettre des plus affectueuses peu de jours avant son élection, et qui ordonna à son ambassadeur, le conseiller d'État baron de

Kisseleff, absent de Paris par congé, d'y revenir expressément pour assister en personne à l'inauguration de l'empire français. Une circulaire du gouvernement aux ministres étrangers accrédités en France avait déjà pu les rassurer tout à fait sur les conséquences politiques du grand acte national qui venait de faire un empereur : « Une « expérience, accomplie dans les circonstances les « plus difficiles, disait cette circulaire, a suffi- « samment prouvé que le gouvernement français, « jaloux de ses droits, respectait également ceux « des autres et attachait le plus grand prix à « contribuer pour sa part au maintien de la paix « générale. » En même temps, le nouvel empereur adressait à Nicolas I^{er}, qu'il appelait, suivant l'usage de l'étiquette des cours, *monsieur mon bon frère*, une lettre cordiale et sympathique pour lui faire part de son avènement (1). Cette lettre toucha l'empereur de Russie, mais elle le laissa très-préoccupé du sens et de la forme de la réponse qu'il avait à y faire : « Si du moins, disait-il à un « de ses plus intimes confidents, on avait quelque « temps pour juger la situation ! Le suffrage « presque unanime de la France est d'un grand « poids dans l'état où la France se trouve au- « jourd'hui, mais encore faut-il avoir l'assurance « que ce vote national résistera aux partis qui « vont se déchaîner contre lui. Je désire qu'il se « maintienne, mais ce n'est là qu'un vœu qui ne « me garantit pas l'avenir. » Dans un autre entretien, il paraissait encore plus éloigné de la reconnaissance immédiate de l'empire français : « Notre titre impérial, disait-il, n'a été reconnu « par la France qu'après quarante ans, et pour- « tant les relations entre les deux États n'ont « pas cessé d'être bonnes. Je ne demande pas, « moi, quarante ans d'épreuve ; loin de là ! mais « enfin je voudrais me persuader qu'une nou- « velle révolution ne viendra pas à l'aide du « suffrage universel renverser celle qui l'a pré- « cédée. Au reste, je ne combats pas d'une ma- « nière absolue le principe de l'élection ; j'en « signale seulement les dangers. Notre maison « impériale de Russie est aussi un produit de « l'élection, tout comme la maison régnante « d'Angleterre. Cette élection d'un Romanoff, « dont la mère était la sœur du dernier descen- « dant de Rurik, a sauvé la Russie des déchire- « ments intérieurs, et la Providence l'a bénie. » L'empereur Nicolas répondit enfin à l'empereur des Français, qu'il qualifia de *monsieur mon bon ami*, une lettre très-amicale, mais empreinte d'une espèce d'embarras résultant de ses préoccupations personnelles. Quand il sut que l'empereur des Français prendrait le titre de Napoléon III, il se rembrunit ; car il vit dans ce chiffre trois une éclatante annulation des traités de

(1) Cette lettre a été mise sous verre et exposée parmi les précieux autographes que possède la bibliothèque impériale publique de St.-Petersbourg, par ordre de S. M. l'empereur Alexandre II.

1815 : « Il faudra, dit-il brusquement, voir où « tout cela nous mènera. » Cependant l'empire fut reconnu par la Russie, dont l'exemple entraîna presque aussitôt l'adhésion unanime de l'Autriche, de la Prusse et des autres puissances. Les immenses préparatifs militaires que la Russie n'avait pas cessé de faire depuis six mois dans le plus grand secret furent tout à coup révélés à l'Europe, et les cabinets de l'Occident s'en émuèrent lorsqu'on apprit que trois corps d'armée s'organisaient sur les frontières de la Turquie et des principautés danubiennes. Ce n'était pas contre la France républicaine ou impériale que l'empereur Nicolas voulait tourner ses armes. La question d'Orient lui paraissait mûre, et il se proposait de la trancher définitivement, de concert avec l'Autriche et l'Angleterre ; car il ne pouvait plus tolérer, dit-il alors d'un air décidé, que les Grecs orthodoxes, sujets de la Porte Ottomane, fussent sans cesse persécutés et opprimés à cause de leur religion. Suivant lui, le moment était venu où la Turquie devait comme nation et comme puissance disparaître de l'association des Etats européens. La pensée de Nicolas I^{er} à cet égard lui avait été transmise par ses prédécesseurs, qui depuis plus d'un siècle et demi avaient jugé que l'empire turc était fatalement destiné à périr. Cette pensée, que partageaient les hommes d'Etat les plus clairvoyants et les plus habiles, se trouvait formulée très-nettement dans le mémorandum que le comte de Nesselrode avait présenté au gouvernement britannique en 1844, après le voyage que le tzar fit à Londres pour s'entendre avec lord Aberdeen et lord Wellington sur cette grande question européenne. Le but de l'alliance que la Russie proposait à l'Angleterre fut ainsi formulé à cette époque : 1^o chercher à maintenir l'existence de l'empire ottoman dans son état actuel aussi longtemps que cette combinaison politique sera possible ; 2^o si nous prévoyons qu'il doit crouler, se concerter préalablement sur tout ce qui concerne l'établissement d'un nouvel ordre de choses destiné à remplacer celui qui existe aujourd'hui. Ce mémorandum, que l'empereur prenait pour base de ses desseins politiques, renfermait un paragraphe que les circonstances avaient plus que jamais mis à l'ordre du jour : « Les cabinets ne sauraient voir avec indifférence que les populations chrétiennes, en « Turquie, soient soumise à des actes flagrants « de vexation et d'intolérance religieuse. » Ce fut d'après ce principe que l'Autriche, dans une note remise le 7 janvier 1853 au gouvernement turc, demanda des garanties pour les chrétiens de Bosnie. Le 9 janvier suivant, l'empereur de Russie se rencontra comme par hasard avec l'ambassadeur d'Angleterre, sir Hamilton Seymour, chez la grande-duchesse Hélène. L'empereur fit l'accueil le plus gracieux à l'ambassadeur, et, après s'être félicité de voir rentrer au ministère lord Aberdeen, qu'il connaissait depuis quarante ans

XXX.

et pour lequel il avait autant d'estime que d'attachement : « Vous savez quels sont mes sentiments pour l'Angleterre, dit-il avec cordialité ; « mon intention a toujours été que les deux pays « fussent dans les termes d'une amitié intime. « Au fait, nos intérêts dans toutes les questions « sont à peu près identiques. Quand nous sommes d'accord, je suis tout à fait tranquille « quant à l'occident de l'Europe. Pour la Turquie, c'est une autre affaire : ce pays est dans « un état critique et peut nous donner beaucoup « d'embarras. » L'empereur s'arrêta et tendit la main à l'ambassadeur pour prendre congé de lui : « Sire, reprit sir Seymour, je serais excessivement heureux si Votre Majesté voulait ajouter quelques mots qui pussent calmer les inquiétudes que les affaires de Turquie inspirent en « effet à mon gouvernement. » L'empereur consentit après quelque hésitation à poursuivre l'entretien : « Les affaires de Turquie, dit-il, sont dans « un état de désorganisation complète ; ce pays « menace ruine ; sa chute sera un grand malheur, et il est important que la Russie et l'Angleterre en viennent à une entente parfaite et « qu'aucune des deux puissances ne fasse un pas « décisif à l'insu de l'autre. Tenez, ajouta-t-il « avec un accent de profonde conviction, nous « avons sur les bras un homme malade, un « homme gravement malade ; ce serait, je vous le dis franchement, un grand malheur si un « de ces jours il venait à nous échapper, surtout « avant que toutes les dispositions nécessaires « fussent prises.... Mais ce n'est pas le moment « de parler de cela. » Cinq jours après, l'ambassadeur d'Angleterre fut mandé chez l'empereur, et la conversation se rengagea au sujet de la Turquie. L'empereur s'empressa de déclarer qu'il n'avait pas hérité des visions dans lesquelles l'impératrice Catherine se complaisait à l'égard de la Turquie ; il était bien loin de désirer plus de territoire et plus de pouvoir qu'il n'en possédait ; mais son rôle de chef de l'Eglise grecque orthodoxe lui imposait le devoir de protéger plusieurs millions de chrétiens qui se trouvaient sous la domination de la Porte Ottomane : « Maintenant, continua-t-il, la Turquie est tombée « graduellement dans un tel état de décrépitude, « que, comme je vous le disais l'autre jour, si « désireux que nous soyons de prolonger l'existence du malade, il peut subitement mourir et « nous rester sur les bras. Il en est des empires « comme des individus : une fois morts, ils ne « ressuscitent pas. Si l'empire turc vient à tomber, il tombera pour ne plus se relever. Je vous demande s'il ne vaut pas mieux être préparé à « une semblable éventualité, que de s'exposer au « chaos, à la confusion qui suivra cette catastrophe, dans le cas où elle aurait lieu inopinément, avant que nous nous fussions tracé un « plan de conduite ? » Sir Seymour, qui n'avait pas d'instructions précises de son gouvernement,

répondit que la Turquie, quelle que fût sa situation présente, s'était déjà trouvée dans des difficultés non moins sérieuses et qu'elle les avait surmontées. Quant aux arrangements à prendre en vue d'une éventualité plus ou moins probable, l'ambassadeur objecta que l'Angleterre éprouverait peut-être une sorte de répugnance à escompter d'avance la succession d'un ancien ami et allié : « Ce principe est bon et honnête, répliqua vivement l'empereur ; mais ce n'est pas faire mourir les gens que d'obvier aux malheurs que leur mort doit entraîner. Je veux vous parler ici en gentleman, sir Hamilton : je vous dirai donc nettement que, si l'Angleterre songe à s'établir un de ces jours à Constantinople comme à Gibraltar, je ne le permettrai pas. De mon côté, je suis également disposé à prendre l'engagement (et tout le monde sait que la parole de l'empereur Nicolas est sacrée) de ne pas m'y établir, du moins en propriétaire, mais en dépositaire, c'est différent. Ainsi, il pourrait arriver que les circonstances me missent dans la nécessité d'occuper temporairement Constantinople, si rien n'a été prévu, si l'on doit laisser tout au hasard. » L'ambassadeur s'empressa de communiquer à son gouvernement cette conversation confidentielle, et le chef du cabinet anglais, lord Russell, répondit par une dépêche secrète, en date du 9 février, dont l'esprit général était une abstention absolue de tout arrangement éventuel dans les affaires d'Orient : « Trop de prévoyance à l'égard du *malade*, dit-il, deviendrait la cause de sa mort. » Sir Hamilton Seymour étant allé lire la dépêche de lord Russell à l'empereur, ce dernier revint sur la question avec une nouvelle insistance ; il fit observer « qu'il était très-désireux de s'entendre avec le gouvernement britannique dans le but de pourvoir à une éventualité aussi probable que celle de la chute de l'empire ottoman ; qu'il était peut-être plus intéressé que l'Angleterre elle-même à empêcher une telle catastrophe, mais qu'elle était imminente, inévitable, et qu'elle pouvait survenir à tout moment, soit qu'elle fût amenée par une guerre extérieure, ou par une lutte entre le vieux parti turc et celui des réformes nouvelles et officielles d'origine française, ou enfin par un soulèvement des chrétiens impatients de secouer le joug musulman. » L'ambassadeur se renferma dans les termes de la dépêche du cabinet anglais : « Il y a certaines choses que je ne souffrirai jamais, s'écria l'empereur ; ainsi je ne veux pas l'occupation permanente de Constantinople par les Russes ; je ne veux pas non plus que Constantinople soit jamais au pouvoir ni des Anglais, ni des Français, ni d'aucune autre grande puissance. De même, je ne permettrai pas qu'on tente de reconstruire un empire byzantin, ni que la Grèce obtienne une extension de territoire, qui en ferait un Etat

« puissant. Encore moins pourrais-je souffrir que la Turquie fût morcelée en petites républiques, destinées à servir d'asile aux Kossuth, aux Mazzini et aux autres révolutionnaires de l'Europe. Plutôt que de subir de tels arrangements, je ferai la guerre et je la continuerai tant qu'il me restera un soldat et un fusil ! » Sir Seymour, en arguant toujours de la répugnance que son gouvernement éprouvait à contracter des engagements éventuels, que les événements viendraient rompre ou entraver, demanda timidement à l'empereur s'il ne suffisait pas de déclarer qu'en cas de catastrophe aucune puissance ne serait admise à prendre possession des provinces ottomanes : « Je ne me refuse pas à suivre cette marche, répartit Nicolas ; mais elle me semble pleine de difficultés. Il n'y a pas d'éléments de gouvernement provincial ou communal chez les Turcs. Vous verriez les musulmans attaquer les chrétiens et les chrétiens se jeter sur les musulmans. Vous verriez aussi les différentes communions chrétiennes se quereller entre elles ; en un mot, tout serait anarchie, confusion et chaos. » L'ambassadeur répéta que son gouvernement souhaitait que les choses restassent longtemps dans le même état en Turquie : « On aura beau faire, interrompit l'empereur avec impatience, la catastrophe aura lieu d'un jour à l'autre et nous prendra au dépourvu. Au reste, ajouta-t-il, tout ce qu'il me faut, c'est une entente avec l'Angleterre, en vue non de ce qui devra se faire, mais de ce qui ne devra pas être fait. » L'ambassadeur s'empressa de dire que le gouvernement anglais était tout aussi peu disposé que le gouvernement russe à souffrir la présence des Français à Constantinople, et, curieux de savoir s'il n'existait pas quelque entente secrète entre les cabinets de St-Petersbourg et de Vienne, il fit remarquer à l'empereur que l'Autriche n'était pas la moins intéressée dans la question d'Orient : « Vous devez savoir, répliqua Nicolas, que quand je parle de la Russie, je parle de l'Autriche : ce qui convient à l'une convient à l'autre. Nos intérêts en ce qui concerne la Turquie sont parfaitement identiques. » Puis, pour indiquer de quelle manière pourrait être réglé le partage territorial de la Turquie, il exposa que, les Principautés formant déjà un Etat indépendant, sous le protectorat de la Russie, la même situation s'appliquerait fort bien à la Serbie et à la Bulgarie ; que l'Egypte et l'île de Candie conviendraient peut-être à l'Angleterre, et qu'il ne s'opposerait pas à lui en laisser prendre possession : « J'ai la plus grande confiance dans le gouvernement anglais, dit-il en congédiant l'ambassadeur ému et embarassé de ces ouvertures. Ce n'est point un engagement signé que je lui demande, c'est un échange d'idées, et au besoin une parole de gentleman entre la reine et moi. » L'empereur n'avait pas caché au représentant de l'Angleterre

que, le sultan ayant violé une parole donnée et se conduisant d'une manière fort *désagréable* à son égard, il envoyait à Constantinople un ambassadeur plénipotentiaire au lieu d'une armée pour demander réparation. Cet ambassadeur était le prince Menschikoff, qui, après avoir passé en revue la flotte de Sébastopol et les troupes concentrées à Odessa, s'embarqua pour Constantinople, où il fit son entrée le 28 février 1853, avec une suite nombreuse et imposante. Il se rendit sur-le-champ en habit de ville chez le grand vizir, auquel il communiqua l'objet de sa mission : il venait se plaindre d'une injure faite à son souverain et demander d'une manière péremptoire que tous les sujets de la Porte appartenant à la religion grecque orthodoxe fussent placés désormais sous la protection immédiate de l'empereur de Russie. Le sultan ne crut pas devoir obtempérer à cette demande, qui lui semblait empiéter sur ses droits de souverain. Le bruit courait que la flotte russe était en mer pour venir menacer Constantinople, et qu'une armée russe, rassemblée en Bessarabie, allait envahir les Principautés. L'insulte dont se plaignait l'empereur Nicolas ne fut jamais bien précisée ; on a supposé qu'il ne pardonnait pas au sultan d'avoir cédé, dans l'affaire dite des Lieux saints, aux prétentions de la France, qui exigeait que les droits des Latins et des Grecs fussent égaux dans l'exercice de leur culte à Jérusalem et à Bethléhem ; mais cette affaire paraissait avoir été réglée depuis deux ans à la satisfaction des trois signataires du traité conclu par les soins de l'ambassadeur de France, M. de Lavalette. Il y eut pourtant quelques réclamations de la Russie à propos de l'exécution de ce traité, qui présentait sans doute une importance morale, car les Latins le considéraient comme une victoire remportée sur les Grecs. Il est plus probable que l'empereur Nicolas reprochait à Abd-ul-Medjid de lui avoir manqué de parole dans le conflit qui s'était élevé entre eux à l'occasion des réfugiés hongrois et polonais. Le 9 mars, le comte de Nesselrode remettait à sir Hamilton Seymour un mémorandum qui reproduisait sous une forme diplomatique la plupart des idées que l'empereur avait énoncées plus catégoriquement dans ses entretiens confidentiels avec l'ambassadeur anglais : « Dans la pensée de l'empereur, suivant ce document officiel, il s'est agi purement et simplement de se dire confidentiellement des deux « parts moins ce qu'on veut que ce qu'on ne veut « pas, et ce qui serait contraire aux intérêts anglais, ce qui le serait aux intérêts russes, afin « que, le cas échéant, on évitât le danger d'agir « en contradiction des uns et des autres. Il n'y a là « ni projet de partage, ni convention à rendre « obligatoire aux autres cours. C'est un simple « échange d'opinions, et l'empereur ne voit « point qu'il soit nécessaire d'en parler avant le « temps. » Mais déjà la France et l'Angleterre

étaient d'intelligence non-seulement pour sauvegarder l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman, mais encore pour combattre l'influence et la politique de la Russie en Orient ; leurs flottes se dirigeaient simultanément vers les Dardanelles avec des instructions secrètes. « Ce qu'il importe, disait le ministre des affaires étrangères, « M. Drouyn de Lhuys, c'est que personne en « Europe ne soit autorisé à penser que, s'il éclatait à Constantinople une crise capable de compromettre l'existence de l'empire ottoman, la « France et l'Angleterre prendraient une attitude « différente. » L'empereur Nicolas fut vivement peiné de voir l'Angleterre se détacher tout à coup de son alliance et agir d'accord avec la France en opposition contre lui. Le ministère anglais, il est vrai, venait d'être modifié, et lord Clarendon succédait à lord Russell. Le nouveau ministre répondit au mémorandum russe, en constatant que l'empereur lui-même considérait la chute de l'empire turc comme une éventualité incertaine et éloignée, et qu'aucune crise ne rendait cette chute imminente. Nicolas eut à cœur de réfuter personnellement diverses assertions erronées de ce mémorandum. Dans un dernier entretien avec sir Seymour : « Je vous « prie de bien comprendre, lui dit sèchement « l'empereur, que l'engagement que j'ai pris moi-même vis-à-vis de la Grande-Bretagne au sujet de la Turquie sera également obligatoire « pour mon successeur. Mes intentions sont connues maintenant dans des mémorandums que « je vous prie de ne pas oublier, et tout ce que j'ai promis, mon fils le tiendra, si les changements dont il s'agit arrivaient sous son « règne ; oui, monsieur, ajouta-t-il avec force, « mes engagements subsisteront même après « moi, et mon fils sera prêt à les remplir avec « le même empressement qu'eût montré son « père. » Le 5 mai, le prince Menschikoff remit au ministre des affaires étrangères de la Porte une note par laquelle il demandait une réponse péremptoire à ses réclamations dans le délai de cinq jours. Le divan répondit le 10 mai que la Sublime Porte prouvait assez, par la sollicitude constante dont elle était animée à l'égard de ses sujets chrétiens, son intention formelle de ne point porter atteinte à leurs privilèges garantis par les traités ; mais que placer ses propres sujets sous la protection de l'empereur de Russie, ce serait abdiquer son indépendance et sacrifier sa dignité. Le prince Menschikoff, ayant sommé une dernière fois le gouvernement turc de donner satisfaction à la Russie, déclara le 18 mai qu'il rompait définitivement avec ce gouvernement : « Le refus d'une garantie pour le culte « orthodoxe gréco-russe, disait-il, devra désormais imposer au gouvernement russe la nécessité de la chercher dans sa propre puissance. « Ainsi, toute atteinte portée au *statu quo* de « l'Eglise d'Orient et à son intégrité sera consi-

« dérée par l'empereur comme l'équivalent d'une « infraction à l'esprit et à la lettre des stipulations existantes, comme un acte hostile envers la Russie, et cet acte hostile imposerait à Sa Majesté l'obligation de recourir à des moyens que, dans sa constante sollicitude pour la stabilité de l'empire ottoman et dans son amitié sincère pour le sultan, l'empereur a toujours eu à cœur d'écarter. » Le même jour, le prince Menschikoff se retirait à bord d'un navire russe, et, après quelques nouveaux essais de négociation également infructueux, il s'éloigna de Constantinople, le 21 mai, avec tout le personnel de l'ambassade. Les ambassadeurs d'Autriche, de France, d'Angleterre et de Prusse s'étaient abstenus en apparence d'influencer le gouvernement turc dans une question qui touchait à la liberté d'action et à la souveraineté du sultan. Le comte de Nesselrode envoya encore un courrier au grand vizir pour lui faire savoir que l'empereur approuvait pleinement la conduite et les actes de son plénipotentiaire, et que désormais la mission pacifique du prince Menschikoff étant terminée, les armées russes entreraient immédiatement dans les principautés danubiennes. Un manifeste de l'empereur Nicolas, en date du 14 juin, annonça presque simultanément l'entrée de ses armées dans les Principautés : « Toutefois, même à présent, dit-il, notre intention n'est point de commencer la guerre ; par l'occupation des Principautés, nous voulons avoir entre les mains un gage qui nous réponde, en tout état de cause, du rétablissement de nos droits. Nous ne cherchons point de conquêtes : la Russie n'en a pas besoin. Nous demandons qu'il soit satisfait à un droit légitime si ouvertement enfreint ; nous sommes prêt même dès à présent à arrêter le mouvement de nos troupes, si la Porte Ottomane s'engage à observer religieusement l'intégrité des privilèges de l'Eglise orthodoxe. Mais si l'obstination et l'aveuglement veulent absolument le contraire, alors, appelant Dieu à notre aide, nous nous en remettrons à lui du soin de décider de notre différend, et, plein d'espoir en sa main toute-puissante, nous marcherons à la défense de la foi orthodoxe. » Les flottes anglaise et française, qui étaient depuis le 4 juin dans les eaux des Dardanelles, allèrent mouiller le 15 juin dans la baie de Besika. Le manifeste de l'empereur Nicolas avait été précédé d'une circulaire très-nette et très-explicite de son premier ministre, en date du 30 mai, destinée à éclairer l'Europe sur l'objet et la nature des réclamations adressées par le gouvernement russe à la Porte Ottomane : « En soumettant notre ultimatum au jugement impartial des cabinets, disait le comte de Nesselrode, nous leur laissons décider si, après les torts si graves dont la Porte s'est rendue coupable envers nous, après qu'elle nous a donné tant de causes

« de ressentiment légitime, il était possible de se contenter d'une simple satisfaction. L'examen consciencieux du projet de note annexé à cette circulaire prouvera que, dépouillé de toute forme de traité ou même de contrat synallagmatique, ce projet de note n'a rien qui soit contraire aux droits de souveraineté du sultan, rien qui implique de notre part les prétentions exagérées que nous prête une défiance aussi injurieuse pour nous qu'elle est peu justifiée par nos actes antérieurs. Cet examen suffira, nous l'espérons, pour faire évanouir les faux bruits répandus sur nos exigences hautaines, et pour montrer que si le rejet des derniers moyens d'accommodement que nous proposons pour résoudre les difficultés qui nous ont été suscitées dans l'affaire des Lieux saints, amène des complications compromettantes pour la paix, ce n'est pas sur nous que la responsabilité en devra retomber aux yeux du monde. » Ce fut le ministre des affaires étrangères de France qui se chargea de répondre à ce document au nom des deux cabinets de Paris et de Londres. Quant à la Porte Ottomane, conseillée par les ambassadeurs français et anglais, elle repoussa ce projet de note, qui énonçait seulement que le sultan, voulant donner un nouveau témoignage de son amitié sincère à son auguste allié et ami, avait daigné apprécier et prendre en sérieuse considération les représentations franches et cordiales dont l'ambassadeur de Russie s'était rendu l'organe en faveur du culte orthodoxe d'Orient. Un nouveau projet de note conciliatrice, rédigé par l'empereur Napoléon lui-même, et approuvé par le chef du cabinet anglais, auquel l'avait communiqué l'ambassadeur de France à Londres, fut adressé, de Paris, le 1^{er} juillet, au gouvernement russe, tandis que ce même projet de note était soumis à l'approbation de l'Autriche et de la Prusse. Le corps d'armée du général Luders et celui du général Danneberg avaient passé le Pruth, pour entrer, l'un en Valachie, l'autre en Moldavie. Une proclamation du général en chef, prince Gortschakoff, annonça que l'occupation préalable des Principautés n'avait pas d'autre but que de leur assurer un protectorat immédiat et efficace dans des circonstances difficiles, et qu'elle cesserait, le jour où l'empereur de Russie aurait obtenu la réparation qu'on lui devait et les garanties qu'il était en droit d'exiger pour l'avenir. La Porte Ottomane protesta (2 juillet) contre le passage du Pruth par l'armée russe, et Omer-Pacha, généralissime de l'armée turque, écrivit au général Gortschakoff pour le sommer d'évacuer les Principautés dans un délai de quinze jours. En apprenant l'arrivée des flottes alliées à Besika, le comte de Nesselrode adressa aux agents de la Russie à l'étranger une nouvelle circulaire (2 juillet), dans laquelle il déclarait que « l'occupation des eaux des Dardanelles par les flottes française et anglaise, plaçait la Russie sous le

« coup d'une démonstration comminatoire qui « devait fatalement amener de nouvelles complications. » Les cabinets des Tuileries et de St-James répondirent à cette circulaire en la discutant. M. Drouyn de Lhuys expliqua (15 juillet) la présence des flottes à l'entrée des Dardanelles comme une mesure de prévoyance, qui n'avait aucun caractère hostile vis-à-vis de la Russie, mais qui était commandée par les circonstances et justifiée par les armements que la Russie faisait depuis plusieurs mois en Bessarabie et en Crimée. La baie de Besika se trouvait d'ailleurs en dehors des limites assignées aux vaisseaux de guerre étrangers par le traité de 1844. La réponse de lord Clarendon était à peu près identique (16 juillet) : il y soutenait que l'arrivée des flottes alliées dans la baie de Besika ne violait aucun traité existant et ne menaçait pas l'indépendance de la Turquie, tandis que l'occupation des Principautés par les Russes était une violation flagrante des traités, et autorisait le sultan à prier les commandants des flottes de se rapprocher de Constantinople. La conférence des ministres plénipotentiaires réunis à Vienne avait approuvé complètement le projet de note soumis au cabinet de St-Petersbourg par la France et l'Angleterre ; les puissances médiatrices étant d'accord pour favoriser cette transaction amiable, l'empereur de Russie ne fit aucune difficulté d'accepter purement et simplement la note qui devait terminer son différend avec la Porte Ottomane. Mais le Divan ne voulut adhérer à cette note qu'après y avoir introduit différentes modifications plus ou moins sérieuses, et l'empereur, indigné du mauvais vouloir de son ancien allié, la rejeta tout à fait. Dans une dépêche adressée au chargé d'affaires de Russie à Vienne (7 septembre), le comte de Nesselrode déclara catégoriquement que l'empereur, ne s'étant pas arrogé le droit de faire des changements dans une note rédigée par les puissances médiatrices et approuvée par la conférence de Vienne, ne pouvait reconnaître ce droit au sultan : « De deux choses une « seule est possible, disait le chef du cabinet « russe : ou les changements exigés par la Porte « sont importants ; alors il est tout naturel que « nous refusions d'y donner notre acquiescement ; « ou ils sont insignifiants : dans ce cas, pourquoi « le Divan en fait-il dépendre son acceptation ? » Le changement le plus considérable portait sur le paragraphe suivant : « Si à toutes les époques « les empereurs de Russie ont témoigné leur active sollicitude pour le maintien des immunités « et privilèges de l'Eglise orthodoxe grecque « dans l'empire ottoman, il est constant que les « sultans ne se sont jamais refusés à les consacrer de nouveau par des actes solennels. » Le Divan avait modifié ainsi ce paragraphe : « Si à « toutes les époques les empereurs de Russie ont « témoigné leur active sollicitude pour le culte « de l'Eglise orthodoxe grecque, les sultans n'ont

« jamais cessé de veiller au maintien des immunités et privilèges de cette Eglise dans l'empire ottoman et de les consacrer de nouveau. » Le comte de Nesselrode fit ressortir avec beaucoup de justesse l'inconséquence de cette nouvelle rédaction : « Si nous reconnaissons, dit-il, que la « Porte n'a jamais cessé de veiller aux privilèges « par elle accordés au culte grec orthodoxe, nous « avouerions que nos plaintes adressées à ce « sujet sont sans valeur. » Au reste, les modifications apportées par le cabinet turc à ce projet de note, qui avait pris le nom de Note de Vienne après que la conférence y eut pleinement adhéré, témoignaient d'une opiniâtreté malveillante qui cherchait à se créer un motif de rupture définitive avec la Russie. En même temps, les commentaires francs et énergiques auxquels avait donné lieu de la part de la Russie la discussion des changements demandés par la Porte Ottomane, montraient clairement que le cabinet russe, en acceptant textuellement la note proposée par les puissances médiatrices, n'avait rien rabattu de ses prétentions vis-à-vis de la Turquie. La conférence de Vienne blâma les chicanes et l'obstination de la Porte, mais elle n'essaya pas de lui faire entendre la voix de la raison et de la justice. Il était aisé de voir que le cabinet turc subissait une direction occulte, et l'on sut bientôt que l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, lord Strafford Redcliffe, était l'âme des conseils du sultan. On ne craignit pas d'exciter le fanatisme musulman contre la Russie. Les ulémas, poussés par une intrigue dont l'auteur n'était que trop connu, sommèrent le sultan de déclarer la guerre à la Russie ou d'abdiquer. Deux frégates anglaises et deux frégates françaises étaient venues jeter l'ancre devant Constantinople (14 septembre). Le sultan fit appel à l'assemblée du peuple (*medschlissi-ammi*) ; l'assemblée fut unanime pour décider que la Porte devait persister dans les modifications apportées à la Note de Vienne, attendu que l'adoption pure et simple de cette note anéantirait la souveraineté et blesserait l'indépendance du sultan. La Porte déclara donc la guerre à la Russie le 4 octobre. L'empereur Nicolas était allé spontanément s'aboucher avec l'empereur d'Autriche au camp d'Olmütz (24 octobre). Il voulait sonder les intentions du jeune empereur, et savoir par lui-même ce qu'il en pouvait attendre. L'entrevue entre eux fut cordiale, quoique François-Joseph évitât de s'engager dans une alliance offensive et défensive avec la Russie. L'empereur d'Autriche représenta humblement à son auguste bienfaiteur qu'ils avaient l'un et l'autre de grands ménagements à garder dans les circonstances présentes ; que toutes ses sympathies étaient acquises sans doute à la Russie, mais qu'il lui rendrait des services plus efficaces en affectant de rester neutre, qu'en prenant les armes pour soutenir sa cause ; car il ne faudrait qu'une démonstration

hostile de la part du gouvernement autrichien pour faire éclater la guerre en Italie et sur les bords du Rhin. D'ailleurs l'Autriche était épuisée d'hommes et d'argent. L'empereur Nicolas n'insista pas, et même il fit mine de se rendre aux observations de l'empereur d'Autriche. Il s'empessa de retourner à Varsovie, où l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse ne tardèrent pas à le rejoindre. On agita encore la question d'une triple alliance destinée à sauvegarder la paix générale; mais les bases manquaient pour asseoir cette alliance, qui ne pouvait se fonder sur les traités de 1815, et qui eût entraîné inévitablement une guerre européenne. Il fut convenu seulement que l'Autriche et la Prusse, chacune de son côté, s'interposeraient comme médiatrices dans le cas où se rouvriraient les conférences de Vienne. Le roi Frédéric-Guillaume revint seul dans ses Etats; mais l'empereur de Russie, accompagné du grand-duc héritier, passa par la Prusse avant de retourner à St-Petersbourg, et s'arrêta quelques jours au palais de Sans-Souci. L'accueil que lui fit son beau-frère fut plus sympathique et plus affectueux que jamais. Ils convinrent ensemble de la marche politique qu'ils avaient à suivre l'un et l'autre, en s'aidant mutuellement sans montrer qu'ils fussent d'intelligence. Le baron de Meyendorf, ambassadeur de Russie à Vienne, après avoir rempli longtemps à Berlin les mêmes fonctions, prêta le concours de son expérience et de son habileté diplomatiques aux pourparlers intimes des deux souverains, qui se quittèrent avec une émotion involontaire comme s'ils eussent pressenti qu'ils ne devaient plus se revoir. La guerre commençait à la fois sur le Danube et sur la côte d'Asie. Le prince Gortschakoff avait répondu à Omer-Pacha que l'empereur, son maître, ne lui ayant donné aucun pouvoir pour traiter de la paix ni de la guerre, en lui ordonnant d'occuper les Principautés, son rôle était de ne point attaquer, mais de se défendre. Le 16 octobre, les Turcs s'emparèrent d'une île du Danube près de la forteresse de Widdin; et, peu de jours après, la flottille russe fut vivement canonnée en passant sous les murs d'Issaktscha et perdit beaucoup de monde. La flotte anglo-française, sous les ordres des amiraux Hamelin et Dundas, était entrée le 21 dans les Dardanelles. Une circulaire du comte de Nesselrode annonçait que la Russie s'abstiendrait de prendre l'offensive: « Il dépendra donc entièrement des puissances, ajoutait-il, de ne pas élargir les limites de la guerre, si les Turcs s'obstinent à vouloir nous la faire opiniâtrement, et de ne point lui donner un caractère autre que celui que nous voulons lui laisser. » A la déclaration de guerre de la Turquie, l'empereur Nicolas avait répondu par un manifeste plein de fierté et de modération (20 novembre): « En vain, disait-il, les principales puissances de l'Europe ont cherché par leurs exhortations à

« ébranler l'aveugle obstination du gouvernement ottoman; c'est par une déclaration de guerre, par une proclamation remplie d'accusations mensongères contre la Russie, qu'il a répondu aux efforts pacifiques de l'Europe ainsi qu'à notre longanimité; enfin, enrôlant dans les rangs de son armée les révolutionnaires de tous les pays, la Porte vient de commencer les hostilités sur le Danube. La Russie est provoquée au combat; il ne lui reste donc plus, se reposant en Dieu avec confiance, qu'à recourir à la force des armes pour contraindre le gouvernement ottoman à respecter les traités, et pour obtenir la réparation des offenses par lesquelles il a répondu à nos demandes les plus modérées et à notre sollicitude légitime pour la défense de la foi orthodoxe en Orient, celle que professe également notre peuple russe! » L'armée turque, commandée par Omer-Pacha, passa le Danube sur plusieurs points; les Russes repoussèrent l'ennemi à Giurgewo et à Oltenizza (2 et 4 novembre). Les Turcs se retirèrent de l'autre côté du fleuve après quelques combats sanglants. Le corps d'armée qui opérait en Asie sous les ordres d'Abdi-Pacha, fut battu par le prince Orbelian sur la frontière de l'Arménie russe (14 novembre), puis complètement défait par le prince Bebutoff, qui lui enleva 24 pièces de canon (1^{er} décembre). Les flottes alliées étaient déjà dans le Bosphore, et Reschid-Pacha avait demandé aux deux amiraux de protéger les côtes de l'empire ottoman contre les entreprises de la flotte russe, qu'on disait sortie du port de Sébastopol. Cette flotte, comprenant 6 vaisseaux de ligne et d'autres petits bâtiments, sous les ordres du vice-amiral Nachimoff, surprit une division de la flotte turque dans la rade de Sinope (30 novembre), et anéantit les 13 gros navires qui la composaient avec une vingtaine de transports chargés de troupes et de munitions. 4,000 Turcs périrent: ils avaient eux-mêmes mis le feu à leurs vaisseaux; la ville de Sinope, qui prit une part active à l'opiniâtre défense des Ottomans, devint en partie la proie des flammes. Jusque-là, les puissances médiatrices assuraient que le fil des négociations n'était pas rompu, et une note collective, émanée de la conférence de Vienne (5 décembre), avait été envoyée à Constantinople dans le but de faire cesser les hostilités entre les parties belligérantes: la Russie ayant déclaré qu'elle était toujours disposée à traiter, on demandait au sultan de fixer lui-même ses conditions. Cette note parvint à l'ambassadeur anglais, qui ne la communiqua pas au Divan et qui la garda entre ses mains, sous prétexte que le moment n'était pas opportun pour en faire usage! Chaque jour, chaque heure aggravait la situation, et les relations diplomatiques devenaient à chaque instant plus aigres, plus envenimées. Les cabinets de Paris et de Londres, sous l'impression de la nouvelle du désastre de

Sinope, décidèrent que les flottes alliées entre-iraient dans la mer Noire : « Il nous faut, » disait M. Drouyn de Lhuys dans sa circulaire du 30 décembre, « un gage qui nous assure le rétablissement de la paix en Orient à des conditions qui ne changent pas la distribution des forces respectives des grands États de l'Europe. » L'entrée des flottes alliées dans la mer Noire (4 janvier 1854) avait été précédée d'une déclaration des ambassadeurs de France et d'Angleterre à Constantinople, annonçant au commandant de Sébastopol que cette démonstration navale n'avait pas d'autre objet que le *maintien de la paix*; en conséquence, la flotte russe était invitée à ne pas sortir du port de Sébastopol; tout bâtiment de guerre russe qui serait rencontré en mer par la croisière anglo-française devrait être ramené à Sébastopol ou dans le port le plus voisin, et toute agression tentée contre le pavillon ou le territoire ottoman encourrait une répression énergique de la part des flottes alliées. En même temps, le cabinet des Tuileries, qui était de bonne foi, ne cessait de répéter qu'il n'avait en vue que l'équilibre européen, et il menaçait de prendre fait et cause contre celle des deux parties belligérantes qui mettrait le plus d'obstacles au rétablissement de la paix (15 janvier). Les conférences de Vienne étaient closes, et le comte de Nesselrode faisait savoir aux représentants de la Russie à Paris et à Londres que l'empereur Nicolas regrettait sincèrement de voir la paix compromise plutôt que sauvegardée par l'entrée des flottes alliées dans la mer Noire : « Un hasard suffit aujourd'hui, disait-il, pour produire une collision d'où naîtrait une conflagration générale, et l'empereur repousse d'avance la responsabilité de l'initiative qui en aura donné le signal (16 janvier). » Nicolas I^{er} avait peine à croire que la France se laissât entraîner à tant de partialité pour la Turquie, à une hostilité si flagrante contre lui, car la protection exclusive accordée à la marine ottomane n'était plus un fait de médiation, mais d'intervention. La flotte anglaise cherchait à rencontrer la flotte russe, qui avait quitté le mouillage de Sébastopol : elle avait ordre, disait-on, de l'attaquer à l'improviste et de la détruire de fond en comble. La guerre continuait sur les bords du Danube. Les hospodars de Valachie et de Moldavie avaient déposé leurs pouvoirs pour n'avoir pas à se prononcer entre la Russie et la Turquie : par un oukase du 8 octobre 1853, l'empereur Nicolas avait confié l'administration des deux Principautés au général baron Budberg. Les Turcs remportèrent quelques avantages insignifiants en Valachie, surtout à Czetate, où le combat se prolongea pendant plusieurs jours (6 à 10 janvier 1854); mais la ville de Czetate fut reprise par les Russes, qui investirent Kalafat et portèrent leur attaque dans le cœur du pays, malgré la résistance opiniâtre de l'armée ottomane. L'empereur sentait bien que d'un jour à

l'autre la guerre allait s'étendre et se généraliser; la France et l'Angleterre ne pourraient se tenir longtemps dans le rôle de médiatrices qu'elles avaient adopté; car elles prévoyaient elles-mêmes l'issue imminente de leur position difficile, et elles se préparaient secrètement à envoyer un corps expéditionnaire en Orient, où leurs flottes étaient déjà maîtresses de la mer Noire. Nicolas I^{er} ne restait pas en arrière dans ses préparatifs de défense : il levait des troupes, il faisait fondre des canons, il rassemblait d'immenses approvisionnements de soufre et de salpêtre. « Tout ce que l'on voit ici, » écrivait de St-Petersbourg l'ambassadeur anglais à son gouvernement (19 janvier), « annonce l'approche de la guerre. » L'armée russe, qui avait fait une si brillante campagne contre les Turcs en Asie Mineure, quoique victorieuse sur tous les points, allait être renforcée de 27,000 hommes qui, dans leur marche à travers les provinces méridionales, se voyaient reçus partout comme des triomphateurs. Ce n'étaient pas les seuls indices qui prouvassent que la Russie considérait comme nationale une guerre contre la Turquie. L'empereur voulut savoir définitivement ce qu'il devait espérer de la coopération morale et matérielle de l'Autriche. Il confia une mission des plus délicates au général comte Orloff, son aide de camp, qui arriva le 28 janvier 1854 à Vienne. Le comte Orloff ne fut pas dupe des protestations amicales et des promesses évasives de l'empereur François-Joseph; il lui demanda très-positivement de s'engager à garder une stricte neutralité en cas de guerre entre la Russie et la Turquie, car l'occupation des Principautés, les combats livrés en Asie et sur les bords du Danube, la destruction de la flotte turque à Sinope, n'étaient encore que les préliminaires d'une guerre dans laquelle la France et l'Angleterre se trouvaient fatalement entraînées. Le comte Orloff aurait blessé, dit-on, l'orgueil de François-Joseph, quand il lui rappela les services que Nicolas lui avait rendus en étouffant l'insurrection hongroise; l'empereur d'Autriche le regarda fixement d'un air glacé et lui dit du ton le plus hautain : « En échange de la stricte neutralité qu'il demande, l'empereur de Russie confirmerait-il ses engagements de ne pas passer le Danube, d'évacuer les Principautés après la guerre et de ne pas troubler la combinaison générale actuellement existante des provinces turques ? » L'empereur d'Autriche faisait une allusion évidente aux entretiens secrets qui avaient eu lieu l'année précédente entre l'empereur Nicolas et sir Hamilton Seymour, et dont l'Angleterre venait de livrer tous les détails à la curiosité indiscrete de l'Europe. Le comte Orloff répondit que son maître ne l'avait autorisé à prendre aucun engagement. Le premier ministre de l'empereur d'Autriche, le comte de Buol, qui était présent, s'écria : « Je proclame avec toute courtoisie, vis-à-vis de l'empereur

« Nicolas, les obligations, en vertu desquelles le « gouvernement autrichien est tenu de veiller « au strict maintien des principes de l'indépen- « dance et de l'intégrité de la Turquie, principes « proclamés par l'empereur Nicolas lui-même, « mais que le passage du Danube par les troupes « russes pourrait mettre en péril, en encoura- « geant des insurrections dans les provinces tur- « ques. » Le comte Orloff, stupéfié, indigné d'entendre dicter des conditions à la Russie par un souverain qui lui devait la conservation d'un royaume, ne put s'empêcher de répondre avec vivacité : « Monsieur le comte, la Russie ne de- « mande pas le prix des services rendus ; elle les « aurait oubliés si on ne les lui rappelait en ce « moment. » La mission du comte Orloff avait échoué : l'empereur d'Autriche ordonnait de porter à 30,000 hommes le cordon de troupes qu'il avait déployé sur les frontières de la Transylvanie, et en même temps, afin de mieux prouver qu'il ne voulait prendre aucune part à la guerre qui commençait, il réduisait l'effectif de l'armée autrichienne. Le 29 janvier 1854, Napoléon III écrivit à l'empereur de Russie une lettre personnelle pour expliquer la part que la France avait prise dans la question d'Orient, et les moyens qu'il entrevoyait d'écarter les dangers qui menaçaient le repos de l'Europe. Il s'attachait, dans cette lettre, à démontrer que l'intervention des deux puissances occidentales avait été toute protectrice, et que leurs flottes étaient entrées dans la mer Noire, depuis l'événement de Sinope, pour empêcher les Turcs de porter une guerre agressive sur les côtes appartenant à la Russie et pour protéger le ravitaillement de leurs troupes sur leur propre territoire : « Votre Majesté, disait « l'empereur des Français, a donné tant de preu- « ves de sa sollicitude pour le repos de l'Europe, « elle y a contribué si puissamment par son in- « fluence bienfaisante contre l'esprit de désordre, « que je ne saurais douter de sa résolution dans « l'alternative qui se présente à son choix. Si « Votre Majesté désire autant que moi une con- « clusion pacifique, quoi de plus simple que de « déclarer qu'un armistice sera signé aujourd'hui ? » Les Russes abandonnant alors les Principautés, et les escadres alliées la mer Noire, un ambassadeur, nommé par l'empereur de Russie, négocierait avec un plénipotentiaire de la Turquie une convention qui serait soumise à la conférence de Vienne. « Que Votre Majesté, ajoutait Napoléon III, ne pense pas que la moindre « animosité puisse entrer dans mon cœur ; il « n'éprouve d'autre sentiment que ceux exprimés « par Votre Majesté elle-même dans sa lettre du « 17 janvier 1853, lorsqu'elle m'écrivait : « Nos « relations doivent être sincèrement amicales, re- « poser sur les mêmes intentions : maintien de « l'ordre, amour de la paix, respect aux traités et « bienveillance réciproque. » L'empereur Nicolas, dans sa réponse datée du 9 février, affirma

qu'il était resté fidèle au programme tracé par lui-même dans les paroles qui terminaient la lettre de l'empereur des Français : « Dans l'affaire qui nous divise et dont l'origine ne vient pas de moi, disait-il, j'ai toujours cherché à « maintenir des relations amicales avec la France, « j'ai toujours évité avec le plus grand soin de « me rencontrer sur ce terrain avec les intérêts « de la religion que Votre Majesté professe. J'ai « fait au maintien de la paix toutes les concessions de forme et de fond que mon honneur « me rendait possibles, et en réclamant pour mes « coreligionnaires en Turquie la confirmation des « droits et privilèges qui leur ont été acquis depuis longtemps par le sang russe, je n'ai demandé autre chose que ce qui découlait des « traités. Si la Porte avait été laissée à elle-même, « le différend qui tient en suspens l'Europe eût « été depuis longtemps aplani. Une influence fatale est seule venue se jeter à la traverse. En « provoquant des soupçons graves, en exaltant « le fanatisme des Turcs, en égarant leur gouvernement sur mes intentions et la véritable « portée de mes demandes, elle a fait prendre à « la question des proportions si exagérées, que « la guerre a dû en sortir. » L'empereur expliquait ensuite plusieurs de ses actes qui avaient été, selon lui, peu exactement appréciés, et rectifiait certains faits qui étaient intervertis d'une manière fâcheuse ; il s'attachait à démontrer que l'attitude de la France et de l'Angleterre dans la question d'Orient n'avait servi qu'à compliquer cette question et à rendre la guerre inévitable. « Si les coups de canon de Sinope, disait-il, ont « retenti douloureusement dans le cœur de tous « ceux qui en France et en Angleterre ont le vif « sentiment de la dignité nationale, Votre Majesté « pense-t-elle que la présence menaçante à l'entrée « du Bosphore des trois mille bouches à feu dont « elle parle et le bruit de son entrée dans la mer « Noire, soient des faits restés sans écho dans le « cœur de la nation dont j'ai à défendre l'honneur ? « J'apprends d'Elle pour la première fois (car les « déclarations verbales qu'on m'a faites jusqu'ici « ne m'en avaient encore rien dit) que, tout en « protégeant le ravitaillement des troupes turques « sur leur propre territoire, les deux puissances « ont résolu de nous interdire la navigation de la « mer Noire, c'est-à-dire apparemment le droit de « ravitailler nos propres côtes ! Je laisse à penser « à Votre Majesté si c'est là, comme elle le dit, « favoriser la conclusion de la paix, et si, dans « l'alternative qu'on me pose, il m'est permis de « discuter, d'examiner même un moment ses « propositions d'armistice, d'évacuation immédiate des Principautés, et de négocier avec la « Porte une convention qui serait soumise à une « conférence de quatre cours. Vous-même, sire, « si vous étiez à ma place, accepteriez-vous une « pareille position ? Votre sentiment national « pourrait-il vous le permettre ? Je répondrai

« hardiment : Non. Accordez-moi donc à mon
 « tour le droit de parler comme vous-même.
 « Quoi que Votre Majesté décide, ce n'est pas
 « devant la menace qu'on me verra reculer; ma
 « confiance est en Dieu et dans mon droit, et la
 « Russie, j'en suis garant, saura se montrer en
 « 1854 ce qu'elle fut en 1812. Si toutefois Votre
 « Majesté, moins indifférente à mon honneur, en
 « revient franchement à mon programme, si elle
 « me tend une main cordiale comme je la lui
 « tends en ce dernier moment, j'oublierai volon-
 « tiers ce que le passé peut avoir eu de blessant
 « pour moi. Alors, sire, mais alors seulement,
 « nous pourrions discuter et peut-être nous en-
 « tendre. » C'était une rupture éclatante; mais
 déjà (4 février) l'ambassadeur de Russie avait
 quitté Paris, et le baron Brunow quittait aussi
 Londres en apprenant que le cabinet anglais avait
 rappelé son ambassadeur à St-Petersbourg. Celui-ci
 demanda au comte de Nesselrode quelle serait
 la protection accordée aux Anglais résidant en
 Russie : « Ils n'ont pas besoin de protection,
 « répondit le ministre; en tous cas, ils auraient
 « la meilleure de toutes, celle de l'empereur. »
 Le jour même où l'empereur Nicolas répondit à
 la lettre de Napoléon III, il publia un manifeste
 adressé à ses sujets, pour leur apprendre la si-
 tuation des choses : « Les gouvernements anglais
 « et français, disait-il, ont pris fait et cause pour
 « la Turquie, et l'apparition des flottes combinées
 « à Constantinople a encouragé plus encore la
 « Porte dans son entêtement. Enfin les deux
 « puissances occidentales, sans déclaration de
 « guerre préalable, ont fait entrer leurs flottes
 « dans la mer Noire en affichant leur intention
 « de défendre les Turcs et d'empêcher notre flotte
 « militaire de naviguer librement pour la défense
 « de ses propres côtes. Après une conduite pa-
 « reille, sans exemple parmi les nations civilisées,
 « nous avons rappelé nos ambassades de France
 « et d'Angleterre, et nous avons rompu nos re-
 « lations politiques avec ces deux Etats. Ainsi
 « donc l'Angleterre et la France se placent à côté
 « des ennemis de la chrétienté et contre la Russie
 « qui combat pour l'orthodoxie! Mais la Russie
 « ne faillira pas à sa mission, et si ses ennemis
 « attaquaient son territoire, nous sommes prêt
 « à les recevoir avec la fermeté que nos ancêtres
 « nous ont léguée. Est-ce que nous ne sommes
 « plus le même peuple dont l'année 1812 témoi-
 « gne les hauts faits? Que le Tout-Puissant nous
 « offre l'occasion de le prouver! C'est dans cette
 « pensée que nous allons combattre pour nos
 « frères opprimés, qui professent la foi du Christ!
 « Unissons nos cœurs, et de la voix la plus forte
 « de la Russie, écrivons-nous : *Seigneur notre sau-*
 « *veur, que redouterons-nous? Que Dieu se lève et*
 « *nos ennemis seront dispersés!* » Les événements
 allaient se précipiter. L'empereur Nicolas s'ap-
 prêtait résolument à soutenir une guerre défen-
 sive sur tous les points de son vaste empire : il

XXX.

avait compris, dès l'origine de cette guerre, que
 c'était à sa marine militaire comme à sa marine
 marchande que l'Angleterre en voulait, et il se
 décida, quoique à regret, à ne pas compromettre
 contre les forces réunies des deux puissances
 maritimes cette marine qui lui avait coûté tant
 de peine à établir et à développer : avis fut donné
 à tous les navires de commerce naviguant sous
 le pavillon russe de ne pas prendre la mer ou de
 se retirer dans des ports neutres; de leur côté,
 les amiraux et les chefs de la marine militaire
 reçurent l'ordre d'éviter toute espèce d'engage-
 ment avec les flottes alliées et de faire rentrer
 leurs vaisseaux dans les ports fortifiés de la mer
 Noire et de la mer Baltique. Les arsenaux re-
 doublèrent d'activité pour fournir des armes et
 des munitions aux énormes rassemblements de
 troupes qu'il fallait former de tous côtés. Cep-
 pendant l'empereur jugea inutile de dégarnir de
 soldats les pays qui exigeaient une occupation
 permanente : ainsi, l'armée de Pologne garda
 ses positions; l'armée du Caucase, qui s'était
 élevée successivement à 250,000 hommes, reçut
 des renforts, au lieu d'être diminuée, car on de-
 vait prévoir que les entreprises de Schamyl coin-
 cideraient avec celles des Turcs et que la guerre
 générale donnerait un nouvel élan à l'insurrec-
 tion des provinces tscherskesses; le corps d'ar-
 mée, qui opérait alors dans le Turkestan contre
 les khans de Khiva et de Boukhara et qui venait
 de terminer la campagne par la prise de Khiva
 (11 décembre 1853), fut également augmenté;
 l'armée du Danube n'avait pas cessé de recevoir
 des renforts, et une nouvelle armée se formait
 dans la Finlande, qui paraissait devoir être ex-
 posée à une attaque des flottes combinées de la
 France et de l'Angleterre. Rien n'avait été fait en
 France jusqu'à cette époque pour être en mesure
 de commencer la guerre; les arsenaux étaient
 presque vides, car le gouvernement depuis deux
 ans n'avait eu d'autre préoccupation que de créer
 une marine. Il fallut un prodige d'activité pour
 préparer une première expédition de 20,000 hom-
 mes, qui fût en état de partir à la fin de mars 1854.
 La Porte Ottomane demandait à grands cris des
 secours : la France lui avait promis 50,000 hom-
 mes, l'Angleterre 25,000, outre la puissante
 protection de deux flottes. Les Grecs, sans avoir
 d'autre excitation que leur sentiment national et
 religieux, avaient jugé le moment favorable pour
 attaquer la Turquie; une insurrection menaçante
 éclatait en Epire et Spiridion Karaiskasi adressait
 cette proclamation à ses compatriotes : « Le cri
 « de ralliement des Grecs doit être : l'empire hellé-
 « nique ou la mort! » La France, l'Angleterre et la
 Turquie signèrent un traité (12 mars), par lequel
 les deux puissances protectrices s'engageaient à
 défendre la Turquie par les armes, et la Turquie
 à ne conclure aucun armistice ou à ne faire la
 paix avec la Russie que de concert avec ses deux
 alliées. Le cabinet anglais, par l'entremise de son

68

chef, lord Clarendon, avait posé un ultimatum à l'empereur de Russie : celui-ci, blessé de la forme insolite de cet ultimatum, se contenta de faire dire verbalement au consul d'Angleterre par le comte de Nesselrode, qu'il ne jugeait pas convenable d'y répondre. « Nous ne déclarerons pas « la guerre ! » tel fut le dernier mot du comte de Nesselrode. L'Autriche et la Prusse, secrètement d'accord pour s'interposer officieusement entre les parties belligérantes, firent offrir à la conférence de Vienne de réclamer elles-mêmes auprès de la Russie l'évacuation immédiate des Principautés : cette offre ne fut pas acceptée, et les deux puissances protectrices représentèrent à l'Autriche et à la Prusse que leur intervention séparée ne pourrait être que fâcheuse en laissant espérer à la Russie qu'elle parviendrait à les détacher du faisceau européen et à se coaliser avec elles. L'Allemagne, préoccupée d'ailleurs de la fiction populaire de l'unité germanique, se prononçait avec énergie contre toute espèce d'alliance ou de solidarité avec la Russie. Un protocole fut donc signé à Vienne (9 avril) par les quatre puissances pour le maintien de l'intégrité territoriale de la Turquie et en même temps pour la conservation des droits religieux et civils des sujets chrétiens de la Porte, « dans le sens « des intentions du sultan ». Cette déclaration des quatre puissances était bien faite pour galvaniser le cadavre de l'empire ottoman, mais comme l'avait dit, comme l'avait prévu l'empereur Nicolas, ce cadavre tombait en dissolution, et ce gouvernement délabré, sans administration, sans finances, sans flotte et sans armée, s'en allait en lambeaux, au milieu des intrigues du sérail et sous la pression du vieux fanatisme turc. Omer-Pacha cependant avait réussi à communiquer le feu de son courage et l'élan de son patriotisme aux troupes qu'il commandait et qui pourtant ne touchaient pas leur solde et manquaient de tout. Ces troupes, animées de l'énergie et du dévouement que leur chef leur inspirait, tinrent tête aux Russes et leur firent même éprouver quelques échecs. Le combat de Kalavasch prouva néanmoins que leurs bandes indisciplinées ne pouvaient rien contre une force militaire organisée (4 mars). Le 23 du même mois, l'armée russe sous les ordres du prince Gortschakoff traverse le Danube à Galatz, à Braïla et à Ismaïl ; les Turcs, après une résistance désespérée, abandonnent Matschin, Issaktska et d'autres forteresses ; les Russes restent maîtres d'une partie de la Dobrutscha, mais leurs efforts vinrent se briser devant Silistrie, qui fut investie de tous côtés par un corps d'armée et qui pendant plus de deux mois soutint ou repoussa des attaques presque journalières. Le siège de cette place ne fut levé que le 22 juin, après des prodiges de valeur dans l'attaque comme dans la défense. D'autres combats à Kostelli, à Turtukai, etc., se ressentirent de l'enthousiasme que l'héroïque Omer-Pacha

avait inspiré à ses soldats. L'empereur de Russie, qui voyait sans cesse grandir et s'approcher la coalition occidentale, se trouvait tous les jours plus isolé de ses alliés naturels, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche : il pensa que, pour continuer la guerre avec avantage, il devait la circonscire au lieu de l'étendre, et sous la menace d'une évacuation forcée des Principautés, il retira ses troupes de la petite Valachie, après la bataille incertaine de Czernavoda (20 avril). Il avait mis en état de siège la Pologne, la Lithuanie, la Crimée et toutes les provinces où il pouvait craindre quelque explosion insurrectionnelle ; il fit désarmer et brûler tous les postes militaires des côtes d'Abasie et il confia au vieux prince Paskewitch le commandement en chef de toutes les armées russes. Une flotte anglo-française était déjà dans la Baltique, où l'Angleterre se promettait de tenter une attaque contre Cronstadt, sans espérer toutefois de réduire cette place imprenable : il s'agissait seulement d'incendier la flotte russe de la Baltique qui était à l'abri dans le port. Le blocus des côtes de la Russie méridionale était commencé, mais les flottes alliées perdaient leur temps à donner la chasse à quelques bâtiments légers qui se réfugiaient dans le port de Sébastopol : la frégate à vapeur *le Vladimir* avait eu l'audace de passer à travers les vaisseaux qui bloquaient Sébastopol et était allée sur la côte d'Asie couler ou capturer plusieurs bâtiments turcs chargés d'approvisionnements pour l'armée ottomane. Les amiraux Hamelin et Dundas parurent tout à coup devant Odessa, avec une escadre de 28 navires à voiles et à vapeur, et sommèrent le gouverneur de la ville de livrer tous les bâtiments qui étaient dans le port. Sur son refus, la ville fut bombardée pendant dix heures (21 avril). Le mois suivant, le contre-amiral anglais Lyons s'empara du fort de Redout-Kaleh, sur la côte de Circassie. Le corps expéditionnaire français, commandé par le maréchal de St-Arnaud, ministre de la guerre, avait débarqué à Gallipoli et s'était établi à Varna, mais il y resta immobile pendant deux mois, attendant l'expédition anglaise qui se rassemblait lentement en Bulgarie. La présence de ces forces combinées non loin du théâtre de la guerre hâta peut-être la retraite des Russes hors des Principautés, mais Français et Anglais se désolaient de n'avoir à lutter que contre le choléra qui s'était déclaré dans leur camp. La conférence de Vienne n'existait plus en principe ; l'Autriche et la Prusse s'efforçaient de la faire renaître : sur la demande du comte de Buol et de M. de Manteuffel, ministres de ces deux puissances, la Russie consentit enfin à évacuer les Principautés, en attribuant à la retraite de ses troupes un prétexte stratégique. Cette retraite n'eut pas lieu sans combats acharnés, dont le dernier, près d'Olténizza (7 juillet), ne fut pas le moins sanglant. Les Russes repassèrent le Pruth (2 août). L'Autriche fit entrer alors ses troupes dans les Principautés,

en vertu d'un traité particulier conclu le 14 juin avec la Porte Ottomane. L'occupation autrichienne était du moins une sécurité pour les frontières danubiennes de la Russie. L'Autriche et la Prusse se montraient plus empressées, plus impatientes que jamais d'arriver au règlement du différend qui avait amené la guerre : elles voyaient avec inquiétude en France la formation d'un camp de 100,000 hommes à St-Omer et celle d'un camp de 50,000 hommes à Marseille; ce second camp semblait menacer les possessions autrichiennes en Italie; l'autre pouvait en peu de jours être transporté sur le Rhin. Le gouvernement turc, conseillé, encouragé secrètement par l'ambassadeur anglais à Constantinople, devenait de plus en plus exigeant dans ses prétentions et plus impérieux dans la forme qu'il leur donnait. On avait pourtant repris d'une manière indirecte les conférences de Vienne, et après un échange de notes diplomatiques entre l'Autriche et les deux puissances protectrices, il fut décidé d'un commun accord que les rapports de la Sublime Porte avec le gouvernement russe ne pourraient être rétablis sur des bases solides et durables : 1° si le protectorat de la Russie ne cessait à l'avenir dans les Principautés; 2° si la navigation du Danube à ses embouchures ne devenait pas libre; 3° si le traité du 13 juillet 1841 n'était pas révisé de concert par toutes les puissances, dans un intérêt d'équilibre européen, et 4° si la Russie ne renonçait pas à exercer un droit de protection officielle sur les sujets chrétiens de la Sublime Porte. C'était demander à l'empereur Nicolas de renoncer spontanément à tous les avantages qu'il avait obtenus depuis le commencement de son règne dans ses guerres et ses négociations avec la Turquie. L'empereur rejeta donc dédaigneusement ces quatre points que l'Autriche avait eu le courage de lui présenter elle-même, en s'y ralliant comme à des garanties d'une paix solide et durable. « Nous croyons dans « notre position actuelle, répondit le comte de « Nesselrode (26 août), avoir épuisé la mesure « des concessions compatibles avec notre hon-
neur, et nos intentions pacifiques n'ayant pas « été accueillies, il ne nous reste qu'à suivre for-
cément la marche qui nous est tracée par nos « adversaires eux-mêmes, c'est-à-dire à laisser « comme eux aux chances de la guerre le droit de « déterminer la base définitive des négociations. » Le cabinet de Berlin avait pourtant été forcé d'appuyer la note autrichienne relative aux quatre garanties, en exprimant l'espoir que la cour de Russie les accepterait par amour de la paix. L'Allemagne entière, qui redoutait sans la moindre apparence de raison l'invasion d'une armée française sur le Rhin, conjurait ses souverains de s'unir entre eux pour vaincre ce qu'on appelait l'obstination de la Russie. L'empereur Nicolas s'affligeait de voir ses alliés les plus fidèles prêts à l'abandonner, sinon à se tourner ou-

vertement contre lui. La guerre d'intervention n'avait pas pris encore des proportions trop inquiétantes, mais les flottes anglo-françaises, ne rencontrant pas d'ennemi à combattre sur mer, attaquaient et bombardaient les forts du littoral russe dans le Nord comme dans le Midi. L'escadre de la Baltique, commandée par les amiraux sir Charles Napier et Parceval-Deschênes, après des évolutions inutiles dans la baie de Cronstadt, se porta devant l'île d'Aland et y détruisit la forteresse de Bomarsund, dont la garnison se rendit à la suite d'un bombardement terrible. Une autre escadre anglo-française, sous les ordres de l'amiral Despointes, attaqua sans succès le fort et la ville de Petropaulowsk, sur les côtes du Kamtschatka. Les Anglais et les Français étaient toujours en Bulgarie et en Roumélie, impatients d'agir, fatigués de leur inaction et décimés par les maladies. Une malheureuse expédition dans les plaines marécageuses de la Dobrutscha, où il n'y avait plus un seul Russe, avait amené une recrudescence de choléra et fait périr en une seule nuit plusieurs milliers d'hommes. Les généraux en chef, le maréchal de St-Arnaud et lord Raglan, étaient toujours indécis relativement à l'ouverture de la campagne de terre qu'ils devaient entreprendre, et ils ne savaient de quel côté diriger leurs efforts réunis, puisque la Russie paraissait déterminée à se tenir partout sur la défensive, sans vouloir même continuer la guerre à moins d'y être obligée par une attaque contre ses frontières et par une violation de son territoire. Leurs gouvernements respectifs pressaient de tenter quelque chose avant la mauvaise saison, qui devait mettre obstacle à toute opération militaire. Le maréchal de St-Arnaud forma le projet d'opérer une descente en Crimée, aux environs de Sébastopol; vainement ce projet fut-il combattu par des esprits moins audacieux qui envisageaient avec des craintes sérieuses cette aventureuse expédition dans un pays inconnu. On n'avait pas même une bonne carte de ce pays, et l'on n'osait pas y envoyer des émissaires, de peur de donner l'éveil aux Russes, en leur indiquant ainsi l'endroit qu'on se proposait d'attaquer. La flotte française partit de Varna le 5 septembre; la flotte anglaise, le 7, de Baltchik : les deux flottes portaient 70,000 hommes sur 150 bâtiments de guerre montés par 25,000 marins; les vivres, le matériel et les munitions remplissaient 600 navires de transport. Le débarquement eut lieu sans coup férir, à Eupatoria, le 13 septembre. Il n'y avait alors en Crimée que 50,000 hommes, commandés par le prince Menschikoff; ces 50,000 hommes étaient établis sur des hauteurs escarpées, entre Sébastopol et la rivière de l'Alma : une terrible bataille fut livrée le 20, avec un égal acharnement des deux côtés; l'armée alliée finit par rester maîtresse du terrain; le général Menschikoff battit en retraite sur Sébastopol, pour y recevoir des renforts qui lui

arrivaient de toutes parts. Le maréchal de St-Arnaud voulait marcher immédiatement contre cette ville qu'on savait imprenable du côté de la mer, mais qui n'avait pas été fortifiée du côté de la terre : il succomba, six jours après la bataille, à une maladie d'épuisement qui le minait depuis trois mois. Les deux flottes se disposaient à venir attaquer, jusque dans le port de Sébastopol, la flotte russe qui s'y était réfugiée, mais le général Menschikoff, fidèle à cet esprit de sacrifice qui est toujours vivace dans le cœur de la nation russe pour le salut de la patrie, n'hésita pas à faire couler à l'entrée du port tous ses vaisseaux, après en avoir enlevé les gros canons destinés à défendre la ville. Plusieurs généraux russes, Liprandi, Totleben, etc., plusieurs amiraux, Korniloff, Estomine, Nakimoff, etc., jurèrent de se consacrer à cette défense. Les plans des fortifications, qu'il fallait élever à l'est pour mettre Sébastopol à l'abri d'un coup de main, sortirent de terre comme par enchantement ; 100,000 bras remuaient le sol, creusaient des fossés, construisaient des redoutes, armaient des batteries, hérissaient d'obstacles formidables une plaine nue et découverte. Quand les armées alliées eurent tourné la ville pour attaquer la seule partie qui n'eût pas été fortifiée par l'art ou par la nature, elles se virent en face de nouveaux ouvrages créés la veille et déjà capables de soutenir un long siège. La tranchée fut ouverte le 8 octobre, et dix jours après, un essai de bombardement n'eut pas d'autre résultat que de prouver aux assaillants qu'il leur fallait des pièces de siège pour répondre aux canons de gros calibre, que les vaisseaux russes coulés dans le port avaient fournis à la défense, en ajoutant à la garnison les marins de leurs équipages pour le service de l'artillerie. L'attaque simultanée des forts de la rade par les vaisseaux alliés ne produisit pas plus d'effet : une effroyable grêle de boulets et d'obus était venue se briser contre des murailles de granit. Le général Canrobert, qui avait remplacé le maréchal de St-Arnaud dans le commandement de l'armée française, se décida donc à entamer un siège en règle. Les Anglais s'étaient établis dans le port de Balaclava ; les Français, dans celui de Kamiesch. Le général Liprandi fit une tentative sur Balaclava (25 octobre) et s'empara d'abord des redoutes occupées par les Turcs, mais il fut obligé de battre en retraite, et la cavalerie anglaise, après avoir repoussé la cavalerie russe, alla se jeter sur les canons ennemis avec une folle intrépidité qui lui coûta la moitié de son monde. Le lendemain, les Russes revinrent à la charge, mais ils durent encore se replier devant des forces supérieures. L'empereur de Russie avait appris avec douleur la fâcheuse issue de la bataille de l'Alma ; il pouvait du moins être fier de la fermeté et du courage que ses soldats avaient opposés à l'impétueux élan, à l'indomptable bravoure des Français, à la froide et opiniâtre per-

sistance des Anglais. Il se promit d'avoir bientôt sa revanche, et il donna des ordres pour que de tous côtés à la fois les renforts se portassent sur Pérécop et Batché-Seraï. Le prince général Gortschakoff fut nommé commandant en chef de l'armée du sud, et les grands-ducs Nicolas et Michel partirent en poste de St-Petersbourg pour assister à une grande bataille, qu'on regardait d'avance comme décisive. Un conseil de guerre avait été tenu en présence de l'empereur : le plan de l'attaque à diriger contre le camp des assiégeants fut discuté par les hommes de guerre les plus consommés et les stratéges les plus habiles ; on finit par décider d'un avis presque unanime qu'en attaquant à revers l'armée alliée, dont les lignes commençaient à s'étendre en face de Sébastopol, et en la prenant pour ainsi dire entre deux feux, on la forcerait de lever le siège et de se retirer en désordre vers les ports de Kamiesch et de Balaclava : rien alors ne serait plus aisé que de la forcer à se rembarquer précipitamment. Suivant les calculs les plus probables, 120,000 Russes devaient se trouver réunis, du 1^{er} au 3 novembre, avec 200 pièces de canon, dans un rayon de quelques lieues autour de Sébastopol. Le 5, au point du jour, par un brouillard intense et une pluie fine et continue, des colonnes profondes d'infanterie gravirent les hauteurs d'Inkerman et les couronnèrent d'artillerie, qui tout à coup ouvrit un feu épouvantable contre l'aile droite de l'armée assiégeante ; c'était le camp des Anglais, qui furent surpris pendant leur sommeil, et attaqués corps à corps par des adversaires bien supérieurs en nombre et sûrs de la victoire que leurs prêtres avaient annoncée en les bénissant. Cette lutte désespérée, qui avait commencé au milieu d'une demi-obscurité et qui se concentrait sur un seul point parce que l'armée russe ne pouvait se déployer faute d'espace, continua plus d'une heure, jusqu'à l'arrivée d'une division de l'armée française conduite par le général Bosquet. Le sort de la bataille changea sur-le-champ, avant que la moitié des forces russes y fût engagée : l'artillerie française tonna contre des masses épaisses qui n'avaient pas la place de se mouvoir en débouchant par une seule route sur l'étroit plateau où le camp anglais était établi. Les assaillants furent culbutés dans la vallée et vaincus par le seul fait de la disposition défavorable du terrain. 15,000 hommes écrasés par les boulets sans pouvoir se défendre, plusieurs généraux, entre autres le général Soïmonoff, périrent dans cette horrible mêlée. L'armée assiégeante eut aussi des pertes cruelles à déplorer, notamment celle du lieutenant-général anglais Cathcart. La garnison de Sébastopol avait tenté une sortie en même temps contre l'aile gauche des assiégeants, mais elle fut vigoureusement reçue par les généraux Forey et de Lourmel, qui la ramenèrent, l'épée aux reins, jusqu'aux portes de la ville : le géné-

ral de Lourmel fut tué en se retirant. Les grands-ducs Nicolas et Michel, qui s'étaient trouvés au milieu de la bataille et qui avaient failli être atteints par les boulets labourant autour d'eux le front des régiments entassés, ne retournèrent pas auprès de leur auguste père, qu'ils ne devaient plus revoir, mais ils lui retracèrent, dans une lettre écrite par tous deux, la catastrophe dont ils avaient été témoins. « La volonté de Dieu » soit faite ! murmura l'empereur accablé dans « sa douleur. Dieu m'est garant que je n'ai pas « voulu la guerre et que je la subis malgré moi. « J'ai fait mon devoir de souverain en refusant de sacrifier l'intérêt de la religion, l'honneur de la Russie et les droits de ma couronne. » L'empereur dissimula tout ce qu'il avait de tristesse et d'amertume au fond de l'âme : « Je suis frappé au cœur ! » dit-il au général Paskewitch qu'il avait fait venir de Varsovie pour s'éclairer des conseils de ce vieux et fidèle serviteur. Il ne se sentait pas encore découragé ; il avait toujours de l'espoir, parce qu'il espérait dans la Providence : un jour, il put croire que le ciel se chargeait de combattre pour lui ; les flottes alliées avaient été enveloppées dans une de ces tempêtes effrayantes qui règnent tous les hivers dans le Pont-Euxin, et un grand nombre de vaisseaux furent brisés et jetés à la côte ; peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous engloutis (14 novembre). Si les assiégeants avaient perdu leurs flottes qui les nourrissaient et les approvisionnaient, ils auraient été forcés de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion. L'empereur souffrait surtout de voir autour de lui quelques visages consternés, et d'entendre, dans sa propre cour, sinon parmi le peuple, des paroles de mécontentement, de doute et d'impatience : on semblait l'accuser tout haut d'avoir entraîné la Russie dans une guerre inutile et dangereuse. C'était en quelque sorte une violence morale qu'on cherchait à exercer sur lui. Les négociations n'étaient pas encore rompues à Vienne, elles n'étaient pas même ralenties, grâce aux bons offices du roi de Prusse qui tenait en bride autant que possible les tergiversations ou le mauvais vouloir de l'Autriche, car on attribuait à l'empereur François-Joseph ce mot cruel que la calomnie avait sans doute inventé : « En politique, les sentiments ne sont « rien, il n'y a que des intérêts. » Au reste, l'opinion publique était alors très-montée en Russie contre l'Autriche qu'on accusait hautement d'avoir abandonné, sinon trahi, son allié, mais jamais l'empereur ne proféra une plainte ni un reproche à cet égard. Le roi de Prusse engageait très-vivement son auguste beau-frère à mettre à néant la coalition européenne, qui devenait tous les jours plus menaçante contre la Russie, en acceptant les quatre garanties qu'on lui offrait encore comme base de la paix ; mais l'Autriche, que la France rendait moralement responsable de

la prolongation de cette lutte acharnée qu'elle eût voulu faire cesser à tout prix, se laissait entraîner aux plus folles préoccupations et affectait de craindre que la Russie ne lui déclarât la guerre : elle insistait donc pour que l'Allemagne entière se déclarât, par l'organe de la Diète, solidaire des dangers qu'elle pouvait courir elle-même, soit que la Russie essayât de nouveau d'envahir les Principautés, soit que les mouvements de troupes qui avaient lieu en Pologne fussent le prélude d'une diversion destinée à soulever la Hongrie. C'était étrangement méconnaître le caractère loyal de l'empereur Nicolas, que de le croire capable de faire un pacte avec la révolution, et de rattacher sa politique à un plan d'insurrection populaire. On oubliait que l'empereur n'avait pas même envoyé des secours à la dernière insurrection grecque, qui aurait pu être si utile à l'intérêt de sa cause et qui ne demandait que l'appui moral de la Russie, pour s'allumer et s'étendre sur une partie du territoire ottoman : « Je n'ai pas pris les armes pour « faire un empire grec, avait dit l'empereur, « mais pour protéger la religion orthodoxe et « les chrétiens en Turquie. » Cédant aux sollicitations réitérées du roi de Prusse, Nicolas I^{er} fit savoir à son ambassadeur à Vienne qu'il acceptait les quatre garanties pour servir de point de départ à des négociations de paix. Le prince Gortschakoff, envoyé russe en mission extraordinaire à Vienne, transmit cette importante communication à la conférence le 28 novembre, et quelques jours plus tard on apprenait que l'Autriche avait signé le 2 décembre un traité d'alliance offensive et défensive avec la France et l'Angleterre. L'empereur de Russie publia un nouveau manifeste, en date du 26 décembre, pour annoncer à ses peuples qu'il ne fallait pas compter sur la paix : « Pénétré de notre « devoir de chrétien, disait-il dans ce manifeste « si digne et si éloquent, nous ne pouvons désirer une plus longue effusion de sang, et certes « nous ne repousserons pas des offres et des « conditions de paix, si elles sont compatibles « avec la dignité de notre empire et les intérêts « de nos sujets bien-aimés. Mais un autre devoir « non moins sacré nous commande, dans cette « lutte opiniâtre, de nous tenir prêts à des efforts et à des sacrifices proportionnés aux « moyens d'action dirigés contre nous. Russes, « nos fidèles enfants ! vous êtes accoutumés, « quand la Providence vous appelle à une œuvre « grande et sainte, à ne rien épargner, ni votre « fortune acquise par de longues années de travail, ni votre vie, ni votre sang ni celui de « vos enfants. La noble ardeur qui a enflammé « vos cœurs, dès l'origine de la guerre, ne saurait s'éteindre dans aucune situation, et vos « sentiments sont aussi ceux de votre souverain. « Nous tous, monarque et sujets, nous saurons « s'il le faut, répétant les paroles prononcées

« par l'empereur Alexandre dans une année d'é-
 « preuves semblable à celle d'aujourd'hui, le fer
 « à la main, la croix dans le cœur, faire face
 « aux rangs de nos ennemis pour défendre les
 « biens les plus précieux au monde : la sécurité
 « et l'honneur de la patrie. » L'empereur pré-
 voyait bien que ses nouvelles concessions à la
 paix de l'Europe seraient encore inutiles, et que
 l'Angleterre et peut-être l'Autriche viendraient
 se jeter à la traverse. Son envoyé extraordinaire
 à Vienne n'en déclara pas moins, d'après ses or-
 dres (7 janvier 1855), que les négociations de la
 paix pouvaient être reprises sur les quatre points
 interprétés de la manière suivante : 1^o abolition
 du protectorat exclusif de la Russie en Moldavie
 et en Valachie ; 2^o liberté de la navigation du
 Danube, selon les principes établis par les actes
 du congrès de Vienne ; 3^o révision du traité du
 13 juillet 1841, pour rattacher plus complètement
 à l'équilibre européen l'existence de l'empire
 ottoman ; 4^o garantie collective des cinq puis-
 sances, pour la consécration et l'observance des
 privilèges religieux des diverses communautés
 chrétiennes. Quant à mettre fin à ce que les
 puissances alliées appelaient la prépondérance
 de la Russie dans la mer Noire, l'empereur Ni-
 colas ne refusait pas de s'entendre avec elles à
 ce sujet, pourvu que les moyens qu'on lui pro-
 poserait pour atteindre ce résultat n'attaqua-
 sent pas les droits de souveraineté qu'il avait
 dans ses Etats. On ne se pressa pas de répondre
 aux propositions pacifiques de la Russie, et au
 lieu de reprendre les négociations sur des bases
 fixes, on s'égara en pourparlers vagues et futiles,
 en échanges de notes diplomatiques, comme si
 l'on cherchait seulement à gagner du temps. Le
 siège de Sébastopol continuait, mais n'avancait
 pas ; les armées alliées, qui n'avaient pas apporté
 avec elles les pièces de gros calibre et les appro-
 visionnements nécessaires, pour entreprendre
 un pareil siège, les attendaient de France et
 d'Angleterre en continuant les travaux de tran-
 chée sur une ligne de deux lieues d'étendue. Elles
 n'étaient pas préparées non plus à passer l'hiver
 sur une côte aride, dénuée de tout, même de bois
 de chauffage, exposée à tous les vents et dépour-
 vue d'abris ; elles se résignèrent pourtant à sup-
 porter avec patience les souffrances du froid et
 de la faim, en se dévouant ensemble à des fati-
 gues inouïes. Le général en chef Canrobert les
 encourageait par ses paroles et par son exemple.
 Le choléra et les maladies épidémiques frappaient
 sans relâche parmi ces braves qui ne quittaient
 la pioche que pour prendre le fusil, et qui ne se
 reposaient qu'en dormant quelques heures dans
 l'eau ou dans la boue. Les assiégés souffraient,
 travaillaient de même et ne se plaignaient pas
 davantage : les généraux qui commandaient à
 Sébastopol avaient, d'un commun accord, confié
 au général Tottleben le soin de tracer et de faire
 exécuter les travaux de défense. « Qui avait

« transformé, en présence d'au moins deux ar-
 « mées, s'est demandé un historien impartial (1),
 « une enceinte à moitié ouverte du côté de
 « terre en une immense citadelle, dont le siège
 « dura près d'un an ? » Les puissances alliées
 avaient fait de la prise de Sébastopol la con-
 dition tacite de la paix : leur honneur était
 intéressé à venir à bout de ce siège qui ten-
 nait en échec leurs armées et leurs flottes.
 L'empereur de Russie n'avait pas moins à cœur
 de prolonger la résistance de la ville assié-
 gée, vers laquelle se dirigeaient jour et nuit,
 de tous les points de l'empire, d'immenses con-
 vois de vivres et de munitions. L'hiver devenait
 plus rude, les routes étaient impraticables, les
 hommes mouraient en chemin, les voitures res-
 taient enfoncées dans les neiges. Une partie des
 dépôts et des magasins, que l'empereur croyait
 organisés sur le passage des troupes, n'existaient
 que sur le papier. Nicolas recevait chaque jour
 un courrier de Sébastopol, et chaque jour ce
 courrier lui apportait une déception ou un cha-
 grin. Sa santé, de plus en plus chancelante,
 lui ôtait ses forces et trahissait son énergie :
 il consacrait dix-sept heures par jour aux af-
 faires de l'Etat. Le dernier coup, auquel il
 fut le plus sensible, avait été l'adhésion du roi de
 Sardaigne au traité d'alliance offensive de la
 France, de l'Angleterre et de la Turquie ; il
 exprima le sentiment pénible que lui fit éprouver
 cette nouvelle défection, aussi étrange qu'inatten-
 due, dans la circulaire adressée aux ministres
 russes par le comte de Nesselrode (6 février) :
 « L'empereur ne comprend pas comment la Sar-
 « daigne a pu, sans motif avoué, sans grief légi-
 « time et sans déclaration de guerre, mettre à
 « la disposition de l'Angleterre un corps auxi-
 « liaire pour combattre en Crimée. Si la cour de
 « Turin viole le droit des gens, l'empereur ne
 « veut point faire de même. Il déclare donc la
 « paix comme rompue avec la Sardaigne par
 « l'acte d'hostilité flagrante dont le tort retombe
 « sur le gouvernement sarde. » On ne saurait
 trop remarquer que, dans tous les documents éma-
 nés du cabinet russe à cette époque, le nom de
 la France n'est jamais prononcé et que l'Angle-
 terre seule paraît être en cause. « Je ne puis
 « me figurer, disait l'empereur Nicolas, que je
 « suis en guerre avec la France. Ah ! si mon
 « pauvre Eugène (le prince de Leuchtenberg) vi-
 « vait encore, il ne voudrait pas le croire ! » Le
 9 février, l'empereur, qui avait ressenti depuis
 plusieurs jours une atteinte de grippe et qui re-
 fusait de se soigner, voulut aller passer en re-
 vue dans le Manège de St-Petersbourg les batail-
 lons de réserve des régiments Préobrajensky
 et Semenovskiy et du régiment des sapeurs de
 la garde, qui devaient partir pour la Crimée :

(1) *Lettres sur le Caucase et la Crimée*, par M. Gilles, biblio-
 thécaire de l'empereur de Russie. Paris, Gide, 1859, in-8°,
 p. 478.

« Sire, lui dit un de ses médecins de service, « il n'y a pas un médecin de votre armée qui « permit à un soldat de sortir dans l'état où « vous êtes ! Il est de mon devoir de vous inviter « à ne pas quitter la chambre. — Vous avez « rempli votre devoir, répondit l'empereur, « maintenant c'est à moi de faire le mien. » Il se rendit dans la grande salle du Manège où la chaleur était étouffante, vêtu d'une simple redingote militaire sans pelisse et sans fourrures ; après avoir passé en revue les bataillons, qu'il envoyait à Sébastopol : « Partez, mes enfants ! « leur dit-il d'une voix éteinte : les aigles impé- « riales guideront vos pas sur le chemin de l'hon- « neur et de la gloire. S'il ne m'est pas permis « de vaincre ou de mourir avec vous, mes vœux « et mon cœur vous accompagneront dans vos « magnanimes efforts, dans vos rudes épreuves. « Allez ! la religion et la patrie vous appellent ! » L'empereur sortit du Manège par un froid de vingt-trois degrés et se rendit à pied au palais Michel pour voir la grande-duchesse Hélène avec laquelle il avait tous les jours un entretien sur les affaires politiques : « Je me sens mal à mon « aise, lui dit-il en prenant congé d'elle plus tôt « qu'à l'ordinaire ; j'ai des frissons... — Sire, vous « ne vous soignez pas, reprit-elle avec émotion. « — Oh ! j'irai ainsi tant que je pourrai ! » s'écria-t-il en levant les yeux au ciel. Il ne rentra pas encore au palais et il fit une visite au prince Dolgorouky, ministre de la guerre, retenu chez lui par une légère indisposition. « Prince, lui « dit-il en le quittant, je suis plus malade que « vous ! » A son retour, malgré la toux et les étouffements qui avaient redoublé, il voulut travailler avec un de ses ministres et se faire rendre compte des mesures qu'on allait mettre à exécution pour organiser en armée de réserve tous ses sujets capables de porter les armes. Par un manifeste du 29 janvier 1855, il avait ordonné la formation des milices dans tout l'empire, et l'envoyé russe à Vienne disait au comte Buol : « L'empereur, par ce nouveau manifeste, n'entend faire « aucune menace, mais, en présence des coalitions « déjà formées ou d'autres prêtes à se former « contre elle, la Russie doit préparer tous ses « moyens de défense. » Le lendemain, 10 février, après une nuit agitée, l'empereur se sentit incapable de s'habiller, et il dut se mettre entre les mains des médecins, qui ne réussirent pas à combattre les progrès du mal. Il se leva encore dans la journée, mais il ne quitta pas l'étroit appartement qui lui servait à la fois de chambre à coucher et de cabinet de travail. A partir du 11 février, il se vit contraint de garder le lit et il continua de s'occuper des affaires de l'Etat, du moins autant que ses forces le lui permettaient. Le 17 février, les symptômes devinrent si graves, que les médecins crurent devoir avertir le grand-duc héritier que la vie de son auguste père était en péril. Le grand-duc alla sur-le-champ révéler

à l'impératrice la triste vérité. L'impératrice fit violence à sa douleur pour la cacher sous des dehors calmes ; elle entra chez l'empereur qui n'attendait pas sa visite : « Mon ami, lui dit-elle avec « une douce tendresse en s'appuyant contre son « chevet, tu n'as pu remplir les devoirs religieux de la première semaine du grand carême, et tu n'as pas communie avec nous comme d'habitude dimanche dernier : pourquoi ne recevrais-tu pas la communion ? — Ici ! dans « mon lit ! interrompit l'empereur sortant de « l'accablement où il était plongé. Il sera temps « quand je serai sur pied ; quand Dieu me rendra mes forces.... Serait-il convenable de communier couché, non habillé... ? » L'impératrice garda le silence ; ses yeux s'étaient remplis de larmes. « Suis-je donc en danger ? » demanda l'empereur. Puis il s'arrêta dans la crainte d'alarmer l'impératrice et il annonça qu'il était prêt à recevoir les sacrements. Après cette touchante cérémonie qui l'avait beaucoup ému, l'empereur embrassa l'impératrice qui lui dit toute tremblante : « M'aimes-tu comme toujours, comme « autrefois ? — Si je t'aime ! répondit-il en l'embrassant encore. Le jour où nous nous vîmes « pour la première fois, mon cœur me dit : *Voilà « ton ange gardien pour la vie !* Cette prophétie du « cœur s'est accomplie. » Pendant la nuit il se trouva plus faible et plus oppressé ; son premier médecin Mantz, qui l'entendait respirer avec peine, s'approcha de son lit et le regarda longtemps. « Qu'y a-t-il ? s'écria le malade qui rouvrit les yeux et les fixa sur le docteur. Est-ce « que je meurs ? — Oui, sire ! » répondit solennellement le médecin. L'empereur entendit cet arrêt avec calme ; son poulx n'accusa pas une pulsation de plus qu'à l'ordinaire. « Sire, lui dit « Mantz, il y a un an et demi, vous m'avez ordonné de vous déclarer toute la vérité et à « temps, quand le besoin s'en ferait sentir. Je « remplis un devoir sacré envers le souverain et « le père de famille. La paralysie du poulmon a « commencé : il vous reste quelques heures à « vivre ; que Votre Majesté en profite pour « avoir un dernier entretien avec l'héritier du « trône... — Je vous remercie, répondit l'empereur au médecin que les larmes empêchaient « de parler. Appelez mon fils aîné ? » Le grand-duc Alexandre accourut auprès de son père mourant ; ils restèrent seuls ensemble pendant plus d'une heure. L'empereur donna ses conseils suprêmes et ses intimes instructions à son successeur, qui allait avoir la mission de continuer ce grand règne. Il avait fait mander son aumônier, qui s'enferma quelques instants avec lui pour entendre sa confession. La famille impériale, agenouillée dans un appartement voisin, s'unissait en pensée aux prières du prêtre. Après avoir reçu l'absolution, l'empereur dit d'une voix ferme et pénétrée : « Je prie le Seigneur de me « recevoir dans ses bras. » On lui donna l'extrême

onction en présence de l'impératrice et de son fils aîné; il récita lui-même les oraisons qui accompagnent le sacrement; il prononça le *Credo* à haute et intelligible voix, mais l'impératrice aida sa mémoire en répétant avec lui l'oraison dominicale. Tous les membres présents de la famille impériale furent admis alors dans sa chambre et entourèrent son lit en sanglotant; il leur fit ses adieux et les bénit : « Souviens-toi que tu es le premier serviteur de la Russie ! » dit-il au grand-duc héritier; puis, s'adressant au grand-duc Constantin : « Souviens-toi, ajouta-t-il, qu'en servant ton frère, tu serviras la Russie. C'est au nom de la Russie que, moi votre père, je fais appel à ta fidélité ! » Il appela ensuite, l'un après l'autre, tous ses petits-enfants, par leurs noms de baptême, et leur recommanda de bien aimer et de bien servir la Russie. Enfin, il prononça ces paroles de l'Evangile en s'adressant à tous : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Après ces adieux à sa famille, il dicta cette dépêche qu'il fit expédier par le télégraphe à Moscou, à Varsovie et à Kiev : *L'empereur se meurt*. Puis, il ajouta en se parlant à lui-même : *L'empereur fait ses adieux à Moscou*. Il prit quelques dispositions relatives à ses funérailles; il recommanda de placer près de son tombeau une petite image de la sainte Vierge d'Odignitrie, que l'impératrice Catherine lui avait donnée à son baptême; il désigna la place de son cercueil dans la cathédrale de St-Pierre et St-Paul à la citadelle de St-Petersbourg, et il ordonna que ses obsèques fussent célébrées avec le moins de luxe et de pompe possible, ne voulant pas, dit-il, que sa mort occasionnât à l'Etat des dépenses inutiles qui retomberaient toujours sur le peuple (1). Le vendredi 18 février devait être le dernier jour de cette noble vie et de ce glorieux règne. Dès le matin, la nouvelle de la mort prochaine de l'empereur s'était répandue dans la ville; le peuple accourut aux alentours du palais d'hiver et se rassembla sur la place qui lui fait face : cette foule immense priait à genoux en pleurant son père. Cependant les forces du moribond l'abandonnaient visiblement; il priait aussi à voix basse; deux larmes coulèrent le long de ses joues; il aurait voulu pouvoir bénir ses deux fils Nicolas et Michel qui étaient à Sébastopol. Un courrier de Crimée arriva avec des dépêches et des lettres : « Cela ne me regarde plus ! dit-il » en les remettant au grand-duc héritier. J'apartiens tout entier à Dieu... Mes deux fils sont-ils en bonne santé ? reprit-il après un moment de silence. — Oui, sire, répondit le grand-duc héritier. — Dieu soit béni ! murmura-t-il. L'impératrice, qui suivait avec angoisse la marche rapide de l'agonie, ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! que ne puis-je mourir avec toi ! » Nicolas

lui montra leurs enfants : « Tu dois vivre pour eux ! » dit-il avec l'accent de la prière, et s'adressant aux enfants, il ajouta en baissant la voix : « Vivez pour elle ! » Il voulut bénir aussi ses deux fils absents, et en prononçant leurs noms, il traçait un signe de croix avec sa main droite levée en l'air. Il demanda si le ministre de sa maison le comte d'Adlerberg, le ministre de la guerre prince Dolgorouky, le ministre des domaines comte Kisseleff et l'aide de camp général prince Orloff n'étaient pas au palais; ils s'approchèrent de son lit, tout en larmes; il les remercia de leurs longs services et les recommanda particulièrement à son fils : « Remerciez aussi en mon nom, ajouta-t-il, les autres ministres, la garde, l'armée, la flotte, et surtout les héroïques défenseurs de Sébastopol. » Ce nom, qu'il prononçait avec un pieux sentiment d'orgueil national, réveilla dans son esprit la pensée des négociations qui se poursuivaient à Vienne; il appela l'impératrice et lui adressa ces mots à voix basse : « Dis à Fritz (le roi de Prusse) qu'il continue à rester attaché à la Russie, comme il l'a été toujours. » Il s'étonnait lui-même de la longueur de son agonie; il tourna les yeux vers son premier médecin, qu'il aperçut immobile à l'extrémité de la chambre : « Tout sera-t-il bientôt fini ? lui dit-il avec tranquillité. — Pas encore, sire ! répondit le docteur : ayez patience ! tout se passera doucement. » Le grand-duc héritier, inondé de larmes, tomba dans les bras de l'auguste moribond : « Alexandre, lui dit l'empereur d'une voix solennelle, je vous laisse le poste que j'ai occupé pendant trente ans, et je vous prie de me pardonner la situation des choses; j'ai fait ce que j'ai pu, je regrette de n'avoir pu faire mieux. C'est à vous maintenant de remplir aussi bien que possible votre tâche de souverain. — Sire, reprit le césarevitch, je demande à Dieu qu'il me donne la force dont j'aurai besoin pour porter le fardeau que vous m'imposez en nous quittant... — Oui ! reprit l'empereur, dont la voix s'altérait de plus en plus. Maintenant je vais prier pour la Russie et pour vous, qui êtes après elle ce que j'ai aimé par-dessus tout au monde. » Midi sonnait : il se fit lire les prières des agonisants; n'ayant plus la force de les répéter, il faisait fréquemment le signe de la croix. Il prit ensuite dans ses mains glacées les mains de l'impératrice et celles de son fils aîné : il ne voyait plus, il entendait encore : « Sire, lui dit l'impératrice en se penchant à son oreille, vous pardonnez à tous vos ennemis ? — A tous ! murmura le mourant, oui, à tous ! » Il serrait à chaque instant les mains de l'impératrice et de son fils; ses lèvres étaient muettes, ses yeux éteints, son corps glacé. A midi vingt minutes, il rendit l'âme. Nicolas I^{er} laissait un testament olographe qu'il avait rédigé le 21 juin 1831, pendant le choléra, testament complété en

(1) *Les dernières heures de la vie de l'empereur Nicolas I^{er}*, traduit du russe (par le prince Demidoff). Vienne, imprim. de M. Auer, 1855, gr. in-8° de 25 p., avec fig.

1844 et augmenté d'un codicille en 1845 : son cœur et son génie se reflètent dans ces pages qu'il avait intitulées *Mes derniers desirs*. Après avoir récapitulé les biens de l'impératrice Alexandra : « J'adjure, dit-il, et je prie mes enfants et mes « petits-enfants d'aimer et d'honorer leur mère, « d'avoir soin de sa tranquillité, de prévenir ses « vœux, et de consoler sa vieillesse par leurs « soins dévoués. Jamais ils ne devront rien en- « treprendre d'important sans avoir demandé « d'abord son avis et reçu sa bénédiction mater- « nelle. » Il recommande expressément de convertir en pensions viagères les traitements de toutes les personnes attachées à son service : « Depuis mon enfance, dit-il ensuite, deux amis « et compagnons sont restés à mes côtés, et leur « amitié pour moi est demeurée invariablement « la même. J'aimais l'aide de camp général d'Ad- « lerberg comme un frère, et j'espère conserver « en lui un ami jusqu'à la fin de ma vie. Sa « sœur, Julie Théodorovna Baranof, a élevé mes « trois filles comme une bonne et tendre parente. « Je lègue à chacun d'eux une pension de quinze « mille roubles argent (60,000 francs), outre « celle qu'ils ont déjà, et je les remercie pour la « dernière fois de leur amour fraternel. Je prie « l'empereur de vouloir bien avoir soin de mes « vieux invalides. » Il exprime, en outre, sa reconnaissance à toutes les personnes qui ont contribué à l'éducation des grands-ducs et des grandes-duchesses. Il remercie ses aides de camp généraux, ses aides de camp de service, sa garde, son armée, ses flottes : « J'ai aimé mes « sujets comme mes enfants, continue-t-il ; je « me suis toujours appliqué à améliorer leur sort ; « si je n'ai pu y parvenir entièrement, ce n'est « pas la faute de ma volonté, c'est que je ne sa- « vais pas ou ne pouvais pas faire mieux. Je « remercie tous ceux qui m'aimaient et me ser- « vaient ; je pardonne à tous ceux qui me haïs- « saient, et je prie tous ceux que j'ai offensés « sans le vouloir de me le pardonner. J'étais « homme et suis sujet à toutes les faiblesses hu- « maines ; je m'efforçais à me corriger dans ce « que j'avais reconnu de mauvais en moi ; j'y ai « réussi pour telle chose et non pour telle autre. « Je prie de tout mon cœur qu'il me soit par- « donné. Je meurs le cœur rempli de reconnais- « sance pour tout le bien qu'il a plu à Dieu de « m'accorder dans cette vie passagère. Plein « d'un amour ardent pour notre glorieuse Rus- « sie, que j'ai servie selon mes forces avec foi et « sincérité, je regrette de n'avoir pas accompli « tout le bien que j'ai si ardemment désiré. Mon « fils me remplacera : je prierai le Seigneur qu'il « lui donne sa bénédiction et le guide dans cette « voie pénible, et qu'il l'aide à affermir la Russie « sur le terrain solide de la crainte divine, en lui « laissant achever sa formation intérieure, et en « la préservant de tout péril extérieur. » P. L-X.

NICOLAS (ARMELLE), connue aussi sous le nom

XXX.

de la *Bonne Armelle*, naquit le 19 décembre 1606 dans la paroisse de Campénéac, près de la ville de Ploërmel, dans le diocèse de St-Malo. Son père et sa mère étaient des paysans illettrés, mais animés de sentiments religieux qui leur servirent de règle pour l'éducation de leur fille. Dans la profession domestique qu'elle exerça toute sa vie, elle fit éclater une piété et une charité ardentes, qui lui procurèrent, même de son vivant, la réputation d'une sainte. Elle mourut à Vannes le 24 octobre 1671. La vie ascétique de cette pieuse fille a été publiée sous ce titre : *Le triomphe de l'amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu, nommée Armelle Nicolas, écrite par une religieuse du monastère de Ste-Ursule de Vannes (Jeanne de la Nativité)*, Vannes, 1676, in-8° ; *ibid.*, 1707, in-12. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup d'onction et sous la dictée d'Armelle, contient les principaux événements de sa vie. Il en existe un abrégé par dom Echallard, bénédictin, prieur-curé de Montchamps, dans *Les sentiments et les pratiques de la bonne Armelle*, Nantes, 1683, in-12. Le P. de la Marche en a fait un autre abrégé dans un recueil qu'il a publié à Nantes en 1756. Enfin Poiret, écrivain mystique protestant, a arrangé à sa façon la vie d'Armelle, qu'il a publiée dans son style habituel d'illuminé, et qui est intitulé *L'Ecole du pur amour de Dieu ouverte aux savants et aux ignorants dans la vie merveilleuse d'une pauvre fille idiote, paysanne de naissance et servante de condition, Armelle Nicolas, vulgairement appelée la Bonne Armelle, décédée en Bretagne, par une fille religieuse de sa connaissance, nouvelle édition augmentée d'un avant-propos*, Cologne (Hollande), 1704, in-12. Poiret reproduit dans son avant-propos la singulière opinion qu'il avait déjà exprimée dans son *Traité des bonnes âmes*, que toutes choses sont possibles à ceux qui croient, principe duquel il tire cette conséquence que, si un fidèle croit que le corps de Jésus-Christ est dans l'eucharistie, il y est réellement pour lui, comme aussi il n'y est pas pour celui qui refuse de croire à la présence corporelle.

P. L—T.

NICOLAS (AUGUSTIN), littérateur moins connu qu'il ne mérite de l'être, naquit en 1622 à Besançon, d'une famille ancienne, mais pauvre. Après avoir achevé ses études et travaillé quelque temps chez un notaire, il choisit la profession des armes, et fit plusieurs campagnes en Italie. Il se trouvait à Naples au moment qu'éclata la sédition de Masaniello (*roy.* ce nom), et il n'échappa qu'avec peine à la fureur de la populace, irritée contre les étrangers. Ses talents lui méritèrent la bienveillance du cardinal Trivulce, dont il devint le secrétaire et qui lui offrit de se charger de sa fortune s'il embrassait l'état ecclésiastique. Nicolas, n'ayant pas cru devoir accepter cette condition, passa en Espagne, où il s'occupa avec zèle des intérêts du duc de

Lorraine, Charles VI, prisonnier à Tolède. Ce prince recouvra sa liberté à la paix des Pyrénées; et reconnaissant des services que Nicolas lui avait rendus, il le nomma son résident à Madrid, avec le titre de conseiller d'Etat. Nicolas se fit connaître avantageusement du premier ministre, don Louis de Haro, qui le chargea de différentes négociations en Angleterre, en Danemarck et en Flandre. Son attachement pour ses compatriotes lui fit préférer à une place dans le conseil d'Etat du roi d'Espagne celle de maître des requêtes au parlement de Dole, qui lui fut accordée en 1666. Il ne s'était sans doute pas attendu aux difficultés qu'éprouverait son admission au parlement : on s'efforça de l'en éloigner, sous prétexte que son aïeul avait été décapité à Besançon pour crime de trahison; et il n'obtint l'enregistrement de ses lettres patentes qu'après des jussions réitérées (*Voy. les Mémoires manuscrits de Jules Chifflet*). La Franche-Comté ayant été conquise en 1668 par Louis XIV, Nicolas fut l'un des premiers à se déclarer le partisan des Français; mais la province rentra l'année suivante sous la domination de l'Espagne, et il fut obligé de chercher un asile en Lorraine, d'où il se rendit à Paris pour y attendre la suite des événements. La paix de Nimègue ayant assuré à la France la possession définitive du comté de Bourgogne, Nicolas fut nommé conseiller d'Etat, et réintégré dans la place de maître des requêtes au parlement, transféré peu après à Besançon. Dans le cours d'une vie si agitée, il n'avait pas négligé la culture des lettres. Composant des vers avec une extrême facilité en latin, en français, en italien et en espagnol, il se flattait d'égaliser les meilleurs poètes dans ces quatre langues. Cette vanité lui attira quelques épigrammes de la Monnoye, qui les a recueillies dans le 1^{er} volume du *Ménagiana* (*voy. LA MONNOYE*); cependant le poète bourguignon a dépassé toutes les bornes de la critique littéraire, en accusant Nicolas d'avarice et de vénalité, deux vices odieux qui ne lui ont été reprochés par aucun autre auteur contemporain. Mal partagé de la fortune, il a dû être économe; mais il était obligeant, et ses dernières dispositions furent au profit des pauvres, qu'il institua ses héritiers. Nicolas mourut à Besançon le 23 avril 1695, et fut inhumé dans la chapelle des Pénitents noirs, où l'on voyait son épitaphe. Il était membre de l'académie des Arcadiens et de celle de la Crusca, et il avait une correspondance très-étendue avec des littérateurs français et italiens, parmi lesquels on se contentera de citer la Chambre, Fremont d'Abancourt, Sinibaldi, Magri, etc. Si l'on en croit la Monnoye, les vers latins de Nicolas sont fort peu de chose; les français valent encore moins; il n'y a que les espagnols et les italiens qui méritent d'être lus (*Voy. le Ménagiana*). Ce jugement est trop sévère; et tout en convenant que les vers latins de Nicolas sont

très-inférieurs à l'idée qu'il en avait, on est forcé d'y reconnaître des traces d'un véritable talent pour la poésie. Ses ouvrages sont (1) : 1^o *Europa lugens, sive de universa Europæ clade carmen elegiacum; cui accesserunt elegiarum variarum libri duo*, Naples, 1647, in-4^o; nouvelle édition, revue et augmentée, Besançon, 1692, même format; 2^o *Historia dell' ultima rivoluzione del regno di Napoli*, Amsterdam, 1660, petit in-8^o, rare. Cette histoire est très-estimée. Les Italiens refusèrent longtemps de croire qu'elle avait été écrite par un étranger. 3^o *Panegyrique au roi Louis XIV* (en vers), Besançon, 1668, in-4^o; 4^o *Parthenope furens*, Lyon, 1668, ou Paris, 1670, in-4^o. C'est la même édition; les exemplaires ne diffèrent que par le changement du frontispice. La révolte de Masaniello est le sujet de ce poème, qui est divisé en cinq livres. On trouve à la suite trois élégies : la première, que l'auteur adresse à ses envieux (*ad Zoilum*), contient le précis de sa vie, et il a indiqué à la marge les ouvrages qu'il avait déjà publiés, dont plusieurs sont entièrement inconnus, tels que *Difese oltramontani*; — *Pidules mercuriales contre la dépravation des mœurs*, etc. (2). 5^o *Lyricorum libri tres*, Dijon, 1670, in-4^o. Ce recueil contient quatre livres d'odes, quoique le titre n'en annonce que trois. 6^o *Discours et relation véritable sur le succès des armes de la France dans le comté de Bourgogne en 1668* (sans nom de ville), 1673, in-4^o. Cet ouvrage, très-intéressant pour l'histoire du comté, renferme des détails vraiment curieux sur la population et les ressources de cette province à l'époque où elle fut occupée par les Français (3). 7^o *Paradoxes moraux et politiques*, Besançon, 1675, in-4^o. C'est un recueil de quatre dissertations : la première, contre le duel et le suicide; dans la seconde, l'auteur cherche à prouver qu'il est impolitique de racheter les chrétiens tombés au pouvoir des barbares; dans la troisième, que les ligues affaiblissent les Etats au lieu de les fortifier; et enfin dans la quatrième, qu'un prince ne doit jamais user de dissimulation. 8^o *Dissertation morale et juridique, si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets*, Amsterdam, 1681, petit in-8^o, rare (4); traduit en latin, Strasbourg, 1697,

(1) On n'a pas compris dans l'énumération des ouvrages de Nicolas quelques opuscules peu importants, tels qu'un recueil d'inscriptions et quelques autres petites pièces de circonstance, qui n'offrent aucun intérêt.

(2) Les quatre vers suivants, extraits de cette pièce, peuvent donner une idée de l'opinion que Nicolas avait de ses talents :

*Si merilum quavis, toto circumspice mundo
Ingenii superant quot monumenta mei.
Mille meis passim sudarunt prælia libelli,
Præstant, et toto plurimus orbe legor.*

(3) On attribue encore à Nicolas : la *Vérité rendue à son jour contre les déguisements de la passion et du mensonge*, par un esprit sincère et sans flatterie (vers 1670), in-4^o de 58 pages. C'est une apologie du parlement. On le regarde aussi comme l'auteur des *Mémoires* du marquis d'Yennes, gouverneur de la province, et de différents écrits publiés pour la justification des magistrats et des généraux chargés de la défense du comté de Bourgogne.

(4) À la fin de quelques exemplaires on trouve une partie sé-

in-8°. C'est le seul des ouvrages de Nicolas qui soit encore recherché : il le dédia à Louis XIV, qu'il supplie d'extirper de son royaume tant d'injustes moyens de venir à la connaissance et au châtement des crimes. Ses réclamations furent inutiles ; l'on a vu jusque dans ces derniers temps la chambre et les instruments de torture dont, il est vrai, l'usage avait été aboli par Louis XVI. 9° *Saggi in poësia toscana, burlesca, seria e lirica*, Besançon (1686), in-4° ; 10° *Gioiello composto de quattro gioie pellegrine*, ibid., 1687, in-4°. Nicolas nous apprend, dans une lettre au cardinal Rospigliosi, que cet ouvrage fut la suite d'une espèce de défi de la part du nonce, qui lui indiqua lui-même le sujet qu'il l'engageait à traiter en vers lyriques italiens. C'était la ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Il composa sur ce sujet deux odes, l'une au pape et l'autre à l'empereur, et les traduisit en espagnol. 11° *Raccolta dell' opere galanti in lingua e poesia toscana*, ibid., 1687 ; seconde partie, 1689, in-4° ; 12° *Dissertation sur le génie poétique*, ibid., 1693, in-4°. Il prétend que la mélancolie est le fondement et la cause naturelle du vrai génie poétique et de toutes les productions de l'entendement humain ; et il en conclut que les Italiens et les Espagnols doivent mieux réussir que les Français dans la haute poésie, parce qu'ils sont plus sérieux et plus mélancoliques. A la suite de cette dissertation est un Discours à l'abbé de la Chambre, sur la nécessité de réformer l'orthographe et de la rapprocher de la prononciation. 13° *Forêt de rondeaux*, ibid., 1694, in-4°. Ce recueil est cité dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque de Ferdinand Lampinet (*voy.* ce nom) ; mais on n'a pas pu en découvrir un exemplaire. Le portrait d'Augustin Nicolas a été gravé par de Loisy, format in-4° (1). Dunod (*Histoire du comté de Bourgogne*, t. 3) dit qu'il le fut deux fois, et que Nicolas avait mis au bas des vers pleins de vanité. On n'en connaît qu'un avec la devise de Nicolas : *Ardens ad athera virtus*. Dans la *Raccolta d'opere galanti*, on trouve (page 96) une épigramme latine pour son portrait ; mais cette pièce, qu'on lui aura sans doute attribuée par inattention, est signée par Ch. Ad. Sinibaldi, son ami. W—s.

NICOLAS (PIERRE), géomètre distingué, né à Toulouse vers le milieu du 17^e siècle, entra jeune chez les jésuites, et s'appliqua, sous la direction du P. la Loubère (*voy.* LOUBÈRE), à l'étude des mathématiques, science dans laquelle il fit de rapides progrès. Il fut nommé recteur du collège de Béziers, devint dans la suite provincial du Languedoc, et mourut vers 1720. « C'était, dit Mairan, autant que j'en pus juger

« dans les entretiens que j'eus avec lui, et par « la lecture de ses ouvrages, une des plus excel- « lentes têtes qu'il y eût en ces temps-là pour « les mathématiques. Il n'était véritablement « exercé que dans la synthétique des anciens, et « surtout dans cette géométrie d'Apollonius de « Perge, dont on dit que Newton faisait tant de « cas, et qu'il regrettrait quelquefois de n'avoir « pas assez cultivée ; mais je ne fais nul doute « qu'il ne se fût également distingué dans les « nouveaux calculs s'il était venu au monde un « peu plus tard. » (Avertissement sur le *Problème de la roue d'Aristote*, à la suite des *Lettres* au P. Parennin, p. 353.) On a du P. Nicolas : 1° *De novis spiralibus exercitationes*, Toulouse, 1693, in-4° ; 2° *De lincis logarithmicis spiralibus hyperbolicis*, ibid., 1696, in-4° ; 3° *De conchoidibus et cissoïdibus*, ibid., même format. On trouve dans ces ouvrages une élégance de construction, une brièveté d'expression et un génie d'invention admirables. Une Lettre que le P. Nicolas écrivait en 1698 à Ozanam, qui s'était trompé en parlant de la *quadratrice* de Tschirnhausen, nous apprend qu'il avait considéré cette courbe sous les mêmes aspects, et qu'il avait écrit un petit Traité en vingt-huit propositions, où il en déterminait l'aire, le centre de gravité, les solides de révolution et leurs surfaces (*Voy.* Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. 2, p. 78). W—s.

NICOLAS (ROBIOUNI), aventurier espagnol, né en 1715 près de Médina-Sidonia, dans l'Andalousie, mort après 1760 dans le Paraguay. Fils d'un officier, il reçut une éducation militaire. A l'âge de quinze ans il perdit un œil dans une émeute qu'il avait excitée ; à l'âge de dix-huit, il déserta la maison paternelle après y avoir commis un vol. Il se mit aux gages d'un voiturier, dans le service duquel il assassina, dans une révolte à main armée, le préposé des douanes de Cadix. Caché pendant trois ans sous le froc d'un cordelier, changeant de nom, il fréquenta en même temps les églises et les tavernes de Séville. Reçu parmi les jésuites, il épousa sous un faux nom la fille d'un marchand de Gibraltar. Envoyé dans une autre maison de l'ordre, il souleva les frères ignatiens contre les Pères. Ayant consenti à se laisser envoyer dans le Paraguay comme missionnaire, Nicolas y encouragea les dispositions des colons à la révolte. Nommé chef des rebelles, il marcha sur la capitale du pays, Assuncion, qu'il prit. Après avoir profané les temples, massacré des prêtres, le hardi aventurier parcourut, le fer et les torches à la main, les provinces des Charcos, Corrientes et Rio de la Plata. Proclamé roi du Paraguay sous le nom de Nicolas 1^{er}, à Santa-Fé de Corrientes, il soumit ensuite la république des Mammelucos, peuple sauvage de la province St-Paul du Brésil. Après avoir occupé la capitale de ce ramassis de brigands qui le nommèrent leur empereur, il fit comme tel frapper des monnaies, portant sur

parée, chiffrée 219-262, contenant une *Instruction* du saint-office de Rome, envoyée à tous les inquisiteurs.

(1) Nicolas avait fait graver son portrait, à la prière de Sinibaldi, et le lui avait envoyé avec une notice sur sa vie, qui devait être insérée dans une nouvelle édition des *Elogi* de Crasso.

le revers *Nicolas I^{er}, jésuite, roi du Paraguay et empereur des Mammelucos*, et en exergue un jésuite couronné. Les nouvelles de ses exploits arrivèrent en 1753 en Europe, où elles furent traitées d'abord de fables. Le roi improvisé s'étant laissé aller aux débauches, car il entretenait un nombreux harem, le Paraguay lui fit défection peu après. Voulant conquérir du côté du Pérou et de Bolivie ce qu'il avait perdu dans la Plata, il fut repoussé. Sa fin n'a jamais été connue; il était toujours entouré d'une garde de séides, au milieu desquels on croit qu'il succomba dans la lutte. R—L—N.

NICOLAS (PIERRE-FRANÇOIS), docteur en médecine et chimiste, naquit à St-Mihiel, dans le Barrois, le 26 décembre 1743. Ayant pris ses degrés au collège des médecins de Nancy, il alla à Grenoble pour y remplir une chaire de philosophie; et après plusieurs années de séjour, il revint à Nancy, où il fut nommé professeur de chimie. De là il passa, en la même qualité, à l'école centrale de Caen, et devint successivement inspecteur honoraire des mines de France, membre de l'académie de Nancy, correspondant de la première classe de l'Institut (Académie des sciences) et de la société philomatique. Après une vie activement employée à l'enseignement de la chimie et aux expériences dont cet art peut faire profiter la médecine, Nicolas mourut à Caen le 18 avril 1816. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été composés en commun avec d'autres écrivains : 1^o *Instructions sur la confection des eaux-de-vie dans le Barrois et la Lorraine*; 2^o *Nosologie méthodique suivant le système de Sydenham*, traduit du latin de Sauvages, Paris, 1771, 3 vol. in-8°; 3^o (en société avec Demarque, Lasservolle et quelques autres médecins) *Nouveau dictionnaire universel raisonné de médecine, de chirurgie et de l'art vétérinaire*, Paris, 1772, 6 vol. in-8°. Nicolas fut le principal rédacteur de cet ouvrage, qui a été sévèrement critiqué par Haller (*Bibliothèque chirurgicale*, t. 2, p. 574), et qui méritait de l'être, parce que, étant consacré aux seigneurs bienfaisants, aux curés respectables et aux cultivateurs, il n'avait aucune portée scientifique. 4^o *Mémoires sur les fers de la Lorraine et de l'Alsace*; 5^o *Le cri de la nature en faveur des enfants nouveau-nés*, Grenoble, 1775, in-12; réimprimé à Paris en 1793, sous ce titre : *Le cri de la nature en faveur des enfants nouveau-nés, ouvrage intéressant, où l'on expose les avantages et les douceurs que les mères trouvent à nourrir leurs enfants, etc.*, suivi d'un précis historique sur l'inoculation et autres principes d'établissement, in-8°; 6^o *Cours de chimie théorique-pratique*, 1777, in-12; 7^o *Analyse des eaux minérales de la Lorraine*; 8^o *Procédé pour rendre les plâtres de Lorraine propres à être employés à l'extérieur des édifices, comme ceux de Paris*; 9^o *Procédé sur la manière de teindre le coton en rouge et en noir d'Andrinople*. Ces trois derniers mémoires

furent couronnés presque en même temps par l'académie de Nancy. 10^o *Dissertation chimique sur les eaux minérales de St-Diez*, in-8°; 2^e édit., 1784, in-8°; 11^o *Dissertation chimique sur les eaux minérales de la Lorraine*, 1778, in-12; c'est peut-être le même mémoire que le n° 7; 12^o *Histoire des maladies épidémiques qui ont régné dans la province du Dauphiné depuis 1775*, Grenoble, 1781, in-8°; 13^o *Observations sur la chenille processionnaire*, 1779; 14^o *Avis sur l'électricité considérée comme remède dans certaines maladies*, Nancy, 1780, in-8°; 15^o *Précis des leçons publiques de chimie et d'histoire naturelle qui se font toutes les années aux écoles de médecine de l'université de Nancy*, 1787, 2 vol. in-8°; 16^o *Manuel du distillateur d'eau-de-vie*, 1787, in-12; 17^o *Mémoire sur les maladies épidémiques qui ont régné dans la province du Dauphiné depuis l'année 1780, avec des observations sur les eaux minérales, sur l'histoire naturelle de cette province, et quelques consultations de médecine*, 1787, in-8°; 18^o *Mémoire sur les salines de la république*, 1796, in-8°; 19^o *Méthode de préparer et conserver les animaux de toutes classes pour les cabinets d'histoire naturelle*, 1800, in-8°; 20^o *Cours de chimie théorique-pratique*, 1^{re} partie, Caen, 1802. Ce livre, à cause des progrès immenses de la chimie, doit différer beaucoup de celui qui parut sous le même titre, n° 6. La suite n'a point vu le jour. 21^o (avec Victor Gueudeville) *Recherches et expériences médicales et chimiques sur le diabète sucré, ou la phthisurie sucrée*, Paris, 1803, in-8°; 2^e édit., 1805, in-8°. Cet ouvrage est l'un des plus intéressants auxquels Nicolas ait coopéré : il a prouvé avec son collaborateur que cette maladie singulière consiste essentiellement dans un défaut d'animalisation des substances alimentaires ingérées; de là la nécessité, pour combattre efficacement cette affection, de lui opposer un régime purement animal, comme s'en est convaincu expérimentalement l'auteur de cet article. F. Boisard a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de P.-F. Nicolas*, Caen, 1816, brochure in-8° de 16 pages. R—D—N.

NICOLAS (en arabe NAKOULA-EL-TURK) naquit en 1763 à Daïr-el-Camar, en Syrie, où il termina sa carrière en 1828 et où il connut M. Desgranges aîné, traducteur de l'ouvrage dont nous allons parler. Il était de la religion catholique grecque. Son père l'avait mis au service de l'émir Béchir, chef des Druses, qui l'envoya en Egypte vers l'époque de l'expédition française dans cette contrée. Il y séjourna pendant les trois années que dura notre occupation. C'est là qu'il recueillit les matériaux dont il se servit ensuite pour écrire sa relation. On n'y verra pas sans un vif intérêt le témoignage rendu par un Arabe, dans un style tout oriental, au courage de l'armée française et à l'impression que produisit notre présence sur une population si étrangère à nos mœurs et à nos usages. Sur cette *Histoire de*

l'expédition des Français en Egypte, nous pensons ne pouvoir mieux faire que de transcrire textuellement ici le jugement qu'en a porté M. Desgranges dans l'avertissement placé en tête de son élégante et fidèle traduction : « Nakoula-el-Turk, « à qui la langue française était inconnue, n'a « pu consulter aucun document officiel, et nous « transmettre avec une exactitude rigoureuse « les faits dont il n'avait pas été le témoin. On « lui pardonnera donc d'avoir commis quelques « erreurs dont la plupart ne portent que sur des « détails peu importants ; on lui pardonnera également de n'avoir pas toujours assigné aux « généraux la part de succès qui était due à « chacun d'eux dans les combats et les batailles, « et de n'avoir été quelquefois quel'écho des nouvelles qui circulaient au Caire. Cette dernière « remarque s'applique surtout au préambule qui « précède le récit de l'expédition.... Il ne faut « pas non plus s'attendre à trouver dans l'ouvrage de Nakoula-el-Turk la critique qui accompagne ordinairement, dans nos annales, le « récit des faits historiques et qui en rend la « lecture aussi utile qu'intéressante. Cette manière d'écrire l'histoire est étrangère aux Orientaux, et leurs compositions en ce genre ne « sont le plus souvent qu'une simple chronique dénuée de toute recherche sur la cause des « événements, sur leur liaison entre eux et sur « leurs conséquences. On pourra toutefois remarquer dans notre Syrien quelques réflexions « judicieuses, de la chaleur dans le récit des « combats, et des portraits tracés avec art. Sa « famille est originaire de Constantinople, comme « il nous l'apprend lui-même au sujet d'une ode « qu'il a composée en l'honneur de Bonaparte, « et dont Marcel, ancien directeur de l'imprimerie impériale, a donné une traduction avec un « fac-simile lithographié d'après l'écriture de l'auteur (1). On lit en tête de cette ode : Nakoula-el-Turk, fils de Ioçouf-el-Turk, Constantinopolitain d'origine, a composé cette pièce de vers. »

— Nous nous bornerons à dire, en terminant cette notice, que Nakoula n'exerça aucune fonction pendant son séjour en Egypte, et fut simple spectateur des événements qu'il raconte, mais qu'il avait en Syrie un patron intéressé à connaître tout ce qui se passait en Egypte pendant la domination française. Il était en correspondance avec ce patron, et c'est sans doute à cette circonstance qu'est due l'histoire qu'il a écrite de notre expédition.

L—S—D.

NICOLAS (sir NICHOLAS HARRIS), archéologue et littérateur anglais des plus instruits et des plus laborieux. Né le 10 mars 1799, il entra fort jeune dans la marine, et à seize ans il fut promu au grade de lieutenant, en récompense de l'intré-

pide habileté avec laquelle il avait contribué à la capture de plusieurs navires sur les côtes de la Calabre. La paix le condamnant à l'inactivité, il se livra à l'étude de l'histoire de la Grande-Bretagne. Il épousa en 1822 la fille de John Davidson, descendant de William Davidson, secrétaire d'Etat et conseiller privé à l'époque d'Elisabeth ; ce fut pour lui l'occasion d'écrire son premier ouvrage, la vie de ce fonctionnaire ; elle parut en 1823, et les meilleurs juges rendirent justice à l'exactitude de ce travail, à l'étendue des investigations dont il était le résultat. Wantant exercer une profession, Nicolas se consacra au barreau ; mais il se borna à plaider devant la chambre des lords dans quelques affaires relatives à des pairies contestées. Admis dans la société des antiquaires, qui l'appela à faire partie de son bureau, il se brouilla bientôt avec elle, et il lança quelques pamphlets contre ses collègues ; il critiqua également avec force la marche de la commission des archives (*records commission*) ; et ses attaques n'étaient sans doute pas injustes, car après avoir coûté à l'Etat des sommes très-fortes pour prix de publications d'un mérite douteux, cette commission fut dissoute. Travailleur infatigable, Harris Nicolas se fit l'éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il accompagnait toujours de préfaces et de notes savantes ; il tirait de l'oubli des anciens poètes, des chroniques, des mémoires ; c'est ainsi qu'on le vit successivement remettre au jour les *Poésies* de Francis Davison, d'après l'édition de 1608 ; les *Restes littéraires de lady Jeanne Grey*, 1825 ; l'*Histoire de la bataille d'Azincourt*, 1827, réimprimée en 1831 et en 1833 ; les *Dépenses de la bourse privée de Henri VIII, de 1529 à 1552* ; la *Chronique de Londres, de 1089 à 1423*, d'après des documents inédits conservés au musée britannique ; les *Mémoires autobiographiques de lady Fanshawe*, qui jettent une clarté nouvelle sur une période intéressante de l'histoire britannique. Parmi les ouvrages originaux qui furent le fruit de ses veilles, il est juste de signaler la *Notitia historica, contenant des tables, des calendriers et des renseignements divers à l'usage des historiens, des antiquaires et des jurisconsultes*, 1826, in-8°. Cet ouvrage fut refondu, et entra dans la *Cyclopædia* de Lardner sous le titre de *Chronologie de l'histoire*, 1835 ; son utilité a été attestée par diverses réimpressions. — L'*Histoire des ordres de chevalerie de l'empire britannique et de l'ordre des Guelphes de Hanovre*, Londres, 1842, 4 vol. in-4°, avec une continuation jusqu'à 1847, est une publication somptueuse ornée de portraits et de nombreuses planches coloriées ; l'étendue des recherches ne laisse rien à désirer. N'oublions pas l'*Histoire de la marine anglaise depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de la Révolution française*, Londres, 1847, 2 vol. in-8°. C'est tout ce qui a été imprimé de cet ouvrage, lequel n'arrive qu'à 1422. Une autre publication

(1) Cette traduction se trouve dans la *Décade égyptienne*, imprimée au Caire, t. 1^{er}, p. 83. Il a été donné aussi un abrégé de cette relation à la suite de l'ouvrage intitulé *Journal d'Abdour-haman-Gabarti, pendant l'occupation française en Egypte*, trad. de l'arabe par M. A. Cardin, Paris, 1838, 1 vol. in-8°.

d'une importance capitale pour l'histoire contemporaine de la marine anglaise fut le résultat des travaux de Harris Nicolas; il édita le *Recueil des dépêches et lettres de l'amiral lord Nelson*, 1844, 7 vol. in-8° (1). On tient en grande estime une collection qui lui coûta beaucoup de travail, et qui a pour titre *Testamenta vetusta, ou Eclaircissements tirés des anciens testaments sur les anciens usages, les coutumes, les costumes de l'Angleterre, ainsi que sur la généalogie et les propriétés d'un grand nombre de familles, depuis le règne de Henri II jusqu'à l'avènement d'Elisabeth*. Vers 1828, un libraire plein de zèle, William Pickering, ayant entrepris la publication d'une série des poètes anglais, qu'il donna sous la forme de jolis volumes en petit format, et qu'il qualifia d'éditions aldines, s'adressa à Harris Nicolas pour avoir des notices biographiques; celui-ci écrivit les vies de Chaucer (la meilleure qui existe), du comte de Surrey, de Cowper, de Thompson, de Burns et de quelques autres. Il rédigea aussi la biographie d'Isaac Walton, l'auteur d'un livre célèbre en Angleterre sur la pêche à la ligne, et il publia en 1847 la *Vie et l'époque de sir Christopher Hatton*, homme d'Etat qui joua un grand rôle sous Elisabeth. Un grand nombre d'ouvrages moins importants, relatifs pour la plupart à la science héraldique, à l'histoire généalogique de la noblesse britannique, sortirent de la plume infatigable de Harris Nicolas. Il fut fait chevalier (*Knight*) en récompense de ses travaux, qui ne cessèrent qu'avec sa mort, survenue le 3 août 1848 près de Boulogne, dans une campagne où il était venu chercher le repos. Peu d'archéologues l'ont surpassé en dévouement, en ardeur pour l'étude, et il sut allier à la plus grande fécondité une exactitude, une sévérité dans l'exposé des faits, qui donnent à ses livres le cachet d'une autorité universellement reconnue. Z—B.

NICOLAS DAMASCÈNE (ou DE DAMAS), historien, poète et philosophe, qui a joui d'une juste célébrité, était né dans cette ville vers l'an de Rome 680 (avant J.-C. 74). Antipater, son père, y tenait l'un des premiers rangs et possédait une fortune immense qu'il devait uniquement à ses talents. Nicolas, élevé avec le plus grand soin, fit de rapides progrès dans les lettres; il était à peine sorti de l'école, qu'il composa des tragédies qui furent jouées avec succès sur le théâtre de Damas. On sait que l'une de ces tragédies avait pour titre : *Susanne*; et il nous reste d'une autre de ses pièces un fragment de près de cinquante vers, conservé par Stobée. Nicolas s'appliqua ensuite à la rhétorique avec non moins de succès; il cultiva en même temps la musique, les mathématiques et la philosophie. Après avoir examiné attentivement les différents systèmes des philo-

sophes, il se décida pour celui d'Aristote, et resta toute sa vie l'un des plus fermes appuis du péripatétisme. La passion pour l'étude s'alliait en lui avec le goût des plaisirs du monde; il recherchait la société des grands, et il cultiva soigneusement l'amitié d'Hérode, roi de Judée, dont Constantin Porphyrogénète suppose, mais sans preuve, qu'il était le secrétaire. Son éloquence fut utile à ce prince dans des occasions très-importantes. Nicolas accompagna Hérode dans un voyage qu'il fit à Rome, l'an 274 (13 avant J.-C.), pour apaiser Auguste, prévenu contre lui par de faux rapports; et notre philosophe courtisan réussit d'autant plus facilement à justifier son ami qu'Auguste l'honorait depuis longtemps d'une bienveillance particulière. Plutarque et Athénée rapportent que Nicolas envoyait fréquemment à l'empereur des dattes de la vallée de Jéricho, et qu'Auguste donnait à ces fruits remarquables par leur beauté le nom de *Nicolai* (1). Quelque temps après, Hérode, soupçonnant ses deux fils de conjurer contre lui, les cita devant des juges dont il avait eu soin de s'assurer les voix et les fit condamner à mort (*roy. HÉRODE*). Nicolas tenta vainement de s'opposer à l'exécution de cette sentence inique; mais il eut la faiblesse de chercher ensuite à l'excuser par la raison d'Etat. Après la mort d'Hérode, Nicolas contribua par son crédit à faire partager son royaume entre Archelaüs et Antipas. L'histoire se tait sur les dernières années de cet écrivain, qui ne survécut que peu de temps au roi de Judée. Il avait écrit des *Mémoires* de sa vie, dont il nous reste des fragments assez étendus pour faire juger que c'était un cadre dans lequel il s'était plu à présenter l'apologie de sa conduite et l'éloge de ses talents. L'abbé Sévin en a inséré les principaux traits dans ses *Recherches* sur l'histoire de la vie et des ouvrages de Nicolas de Damas (*Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. 9, p. 486-499). Plutarque a tracé en peu de mots son portrait : « C'était, dit-il, un homme mince de corps, haut de stature, « dont le visage était très-bourgeonné, mais qui « avait les mœurs les plus douces » (*roy. les Symposiaques*, liv. 8). Nicolas avait composé un grand nombre d'ouvrages. Outre les tragédies et les comédies dont on a parlé, on cite de lui une *Histoire universelle* en cent quarante-quatre livres, qui lui avait coûté plusieurs années d'application; — une *Histoire de l'Assyrie*, citée par Photius; — des *Vies* d'Auguste et d'Hérode, que quelques savants regardent comme des parties de son *Histoire universelle*, mais que l'abbé Sévin croit être des ouvrages distincts; — un *Recueil des coutumes les plus singulières des différentes nations*; — un *Traité des Dieux*; — un *Livre des principes*, cité par Simplicius et par Averroës; — un *Livre*

(1) Les grandes *Reviews* ont consacré, comme de juste, de longs articles à cette publication, dont il a été rendu compte dans plusieurs périodiques français. Voir trois articles de M. Robin dans la *Revue nouvelle*, t. 9 et 10; la *Revue britannique*, 1846 et 1847, etc.

(1) Plé, qui nomme ces dattes *caryottes*, dit qu'elles avaient moins de suc que les autres, mais qu'elles étaient si grosses que quatre faisaient la longueur d'une coudée (*voy. PLÉ*, t. 1^{er}, liv. 13, ch. 4).

de l'âme ; — un autre *Des devoirs* qu'il est beau de pratiquer dans la vie civile. Les *Fragments* qu'on a de l'Histoire universelle de Nicolas sont très-intéressants par le style simple et noble, et par le fond même des événements qui y sont rapportés. Henri de Valois les a mis au jour d'après un manuscrit de Peiresc, acheté dans l'île de Chypre, sous ce titre : *Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ, gr.-lat.*, Paris, 1634, in-4°. Dans ce recueil, les fragments de Nicolas sont confondus avec ceux de différents autres écrivains. J. Conrad Orelli les a publiés séparément avec la double version latine de Henri de Valois et de Hug. Grotius, des notes intéressantes, et la dissertation de Sévin, dont on a parlé, Leipsick, 1804, in-8°. Cette édition est estimée ; il faut y joindre un *Supplément* contenant de nouvelles notes de MM. Coray, Fred. Creuzer, J. Schweighæuser, etc., ibid., 1810, in-8° (1). Coray a donné le texte le plus correct des *Fragments* de Nicolas de Damas, dans son *Prodromos biblioth. græcæ*, Paris, 1803, in-8° (voy. CORAY). Les fragments de la vie d'Auguste (*De institutione Augusti*) ont été publiés par J. Alb. Fabricius à la tête de l'ouvrage intitulé *Angusti temporum notatio, genus et scriptorum fragmenta*, Hambourg, 1727, in-4°. Les fragments historiques qui restent de cet écrivain ont été insérés dans le t. 3, p. 343-461, des *Fragmenta historicorum Græcorum* publiés dans la *Bibliotheca græca* de MM. Didot ; ils ont été découverts par M. E. Miller dans un manuscrit de l'*Escorial* ; malheureusement ils ont été altérés par des abrégiateurs malhabiles. En 1844, M. E.-H.-F. Voss a fait paraître à Leipsick un volume intitulé *Nicolai Damasceni de plantis libri duo, Aristotelis vulgo adscripti. Ex Isaaci ben Honain versione arabica latine vertit Alfredus. Ad codd. mss. fidem adito apparatu critico recensuit Meyer*. Chaufepié a consacré à Nicolas de Damas un long article, tiré en partie de la *Dissertation* de l'abbé Sévin. W—s.

NICOLAS DE CLEMANGIS. Voyez CLAMENGES.

NICOLAS DE MUNSTER fut un chef de secte allemand du 16^e siècle, sur la vie duquel on n'a guère de détails. On sait seulement que, rejetant toutes les communions de son temps, il voulut fonder une religion dont la charité chrétienne devait être, à ce qu'il semble, le seul ou du moins le principal dogme. Aussi appelait-il la communauté de ses adhérents la *Famille* ou la *Maison d'Amour*. Il admettait, dit-on, des inspirations divines comme d'autres sectaires. Il exposa sa doctrine dans des ouvrages entièrement oubliés aujourd'hui, tels que l'*Évangile du royaume* et la *Terré de Paix*, et qui étaient remplis de mysticisme. Théodore Volkard Kornheert, établissant alors en Hollande (1540) une religion qui consistait principale-

ment dans la lecture et dans la méditation de la Bible, avait ouvert des conférences où il soutenait ses opinions contre toutes les Eglises existantes ; il disputa aussi contre Nicolas de Munster, et, ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, les deux partis gardèrent leurs convictions sans les communiquer à leurs adversaires. La secte de Nicolas de Munster ne paraît pas avoir survécu beaucoup à son fondateur ; cependant on essaya de la faire revivre en Angleterre au commencement du 17^e siècle. Cet essai eut encore moins de succès que celui de Nicolas de Munster. Z.

NICOLAS DE PISE, célèbre sculpteur et architecte, connu sous le nom de *Maître Nicolo dell' arca* (1), était né à Pise vers le commencement du 13^e siècle. Il reçut les premiers principes de son art de quelques sculpteurs grecs, employés à la décoration du dôme de cette ville ; mais il les surpassa bientôt, et se perfectionna par l'étude de divers fragments antiques, entre autres d'un bas-relief représentant, selon Vasari, Méléagre et le sanglier de Calydon (ou, selon l'opinion assez fondée de l'auteur de la *Pisa illustrata*, Phèdre et Hippolyte), et qui forme aujourd'hui l'un des côtés du mausolée de la mère de la fameuse comtesse Mathilde. Nicolas, regardé comme le plus habile sculpteur de son siècle, fut appelé en 1225 à Bologne pour y travailler au tombeau de St-Dominique, qu'il embellit d'un grand nombre de bas-reliefs, dont les sujets sont tirés de la Vie du saint, et qui passe pour l'ouvrage le plus parfait qui eût paru depuis la renaissance des arts. Il mit six ans à l'exécution de ce monument. Mais, dans le même temps, il dirigeait les travaux de l'église et du couvent des Frères-Prêcheurs, dont il avait tracé le plan. A son retour en Toscane, Nicolas continua d'exercer son art avec le plus grand succès. Il s'appliqua également à l'architecture, et c'est à lui qu'on fut redevable des nouveaux édifices dont Florence et Pise s'embellirent à cette époque, et qui annonçaient d'immenses progrès, en rappelant, quoique imparfaitement, les belles proportions antiques. Nicolas imagina l'un des premiers d'établir ses fondations sur des pilotis, seul moyen de donner de la solidité aux bâtiments élevés sur un terrain marécageux tel qu'est celui de Pise. Parmi les édifices dont ce grand artiste décora sa patrie, on distingue pour la beauté et aussi pour la singularité le clocher des Augustins, octogone en dehors, circulaire en dedans, et traversé dans toute sa hauteur par un escalier en limaçon, qu'on croit avoir donné au Bramante l'idée de celui qu'il a fait exécuter à Rome dans le palais du Belvédère. Il est aussi l'auteur de la magnifique chaire de marbre du Baptistère de Pise, et de ses bas-reliefs, dont un des principaux, le *Jugement dernier*, porte le nom de l'auteur et la date de 1260. La réputation toujours

(1) M. Orelli a publié, dans le supplément, deux chapitres de Théod. Métochite, de *Cyranais*, qui font partie de ceux que l'on conserve en manuscrit à la bibliothèque de Vienne (voy. TH. MÉTOCHITE).

(1) Ce surnom lui fut donné après qu'il eut achevé le tombeau de St-Dominique, son chef-d'œuvre en sculpture.

croissante de Nicolas lui mérita la confiance des papes et des princes italiens, qui l'employèrent à l'envi, et comme sculpteur et comme architecte. De tous les édifices qu'il a construits en Italie, et dont on trouve la liste dans Vasari, et avec plus de détail dans la *Pisa illustrata* de Morrona, le plus remarquable sans contredit est l'église de la Trinité, à Florence, d'un goût si simple et si pur que Michel-Ange, qui la nommait sa *dame favorite*, ne pouvait se lasser de l'admirer. On cite encore de Nicolas l'abbaye de *Taglia Cozzo*, près de Naples, que Charles d'Anjou fonda en mémoire de la victoire qu'il avait remportée sur Conradin. Nicolas mourut comblé d'honneurs à Sienne, vers 1270, laissant entre autres élèves Jean, son fils, mort en 1320 dans un âge très-avancé : il égala son père dans quelques parties de la sculpture, mais, suivant Vasari, ne le surpassa point. André de Pise, l'un des principaux élèves de Nicolas, fut proprement le fondateur de l'école d'où sortirent les Donatello et les Ghiberti, les rénovateurs de l'art en Italie. La Notice que Vasari a consacrée à notre illustre artiste, dans les *Vite de' più eccellenti pittori*, etc., l. 1^{er}, p. 17-28, est accompagnée de son portrait, d'après un buste exécuté par son fils. Outre cette Notice et la *Pisa illustrata*, on peut consulter la *Storia del duomo d'Orvieto*, Rome, 1791, in-4^o; on y trouvera des détails curieux sur les travaux de la façade de la cathédrale d'Orvieto, dont plusieurs bas-reliefs sont attribués à Nicolas de Pise, entre autres le *Paradis* et *l'Enfer*, où l'exécution et la variété des expressions ont précédé et en quelque sorte préparé les inventions de Dante.

G—CE.

NICOLAS DE LA REYNIE (GABRIEL), premier lieutenant général de police de la ville de Paris, né à Limoges en 1625, appartenait à une ancienne famille de magistrature. Après avoir terminé ses études à Bordeaux et s'être fait recevoir avocat, il y fixa sa résidence et fut nommé président du présidial de Guyenne. Mais en 1650 les agitations de la Fronde ayant pénétré dans le Midi de la France, la ville de Bordeaux se souleva; on pillait la maison du président, connu pour son attachement à la cause royale, et ce ne fut pas sans périls qu'il parvint à s'échapper et à se réfugier auprès du duc d'Epemon, gouverneur de la province. Ce seigneur le présenta à Louis XIV et à la reine mère, qui étaient venus en Guyenne pour y apaiser les troubles. Le roi, satisfait du dévouement de la Reynie, le retint à sa suite, et en 1661 lui conféra une charge de maître des requêtes. Depuis longtemps, les habitants de Paris élevaient des plaintes contre l'insalubrité, les attaques nocturnes, les dangers de tous les genres auxquels ils se trouvaient exposés et que Boileau a retracés d'une manière si piquante dans sa sixième satire. Jusqu'alors la police de la capitale avait été confiée au prévôt des marchands et au lieutenant civil. Le ministère

résolut d'en charger spécialement un magistrat, et le roi créa la place de lieutenant général de police, dont Nicolas de la Reynie fut pourvu le premier en 1667. On doit des éloges, sous plus d'un rapport, à son administration. Il publia des règlements utiles, réorganisa le guet ou garde urbaine, fit poser des lanternes dans les rues, enlever régulièrement les immondices, etc. La politique comptait aussi pour beaucoup dans ses attributions; il avait reçu en particulier l'ordre de sévir contre les rédacteurs et les distributeurs des pamphlets connus sous le nom de *Nouvelles à la main*; mais la vigilance et les rigueurs de la police ne purent jamais empêcher la circulation de ces écrits clandestins souvent favorisés par de hauts personnages. Nommé conseiller d'Etat en 1680, la Reynie devint bientôt procureur général, commissaire rapporteur et président de la chambre ardente, établie à l'Arsenal, pour la poursuite des crimes d'empoisonnement, qui s'étaient multipliés d'une manière effrayante (roy. BRINVILLIERS et VOISIN). Il fut ensuite chargé de faire exécuter dans Paris les mesures prises lors de la révocation de l'édit de Nantes (1685). Enfin il quitta en 1697 les fonctions de lieutenant général de police, qu'il avait exercées pendant trente ans, et Voyer d'Argenson (roy. ce nom) le remplaça. La Reynie mourut sous-doyen du conseil d'Etat le 14 juin 1709, à l'âge de 84 ans, et fut inhumé dans le cimetière de la paroisse St-Eustache.

P—RT.

NICOLAS DE TRALAGE (JEAN), né à Limoges, était fils du lieutenant général de cette ville et neveu du lieutenant de police de Paris (roy. l'article précédent). Il entra dans la carrière ecclésiastique, et n'en continua pas moins avec ardeur l'étude de la géographie, sa science de prédilection, sur laquelle il avait fait une foule de recherches et rédigé des observations nombreuses, mais dont la plupart sont restées inédites. L'abbé de Tralage mourut le 12 novembre 1699, après avoir légué ses manuscrits, sa bibliothèque et une rente de deux mille francs à l'abbaye de St-Victor de Paris. On a de lui : 1^o *T. Livii Patavini historiarum libri, cum notis selectissimis Sigonii, etc., accurante Joanne Tillemonio*, Paris, 1672, 1675, 1679, 3 vol. in-12. Doujat (roy. ce nom) s'exprime ainsi dans son appendice du Tite-Live : *Ad usum Delphini: Joannes Granus Tillemontius, vir clarissimus*; mais, d'après une note contemporaine, qui se trouve dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque de Paris, Jean Tillemont n'est autre que Nicolas de Tralage (roy. Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, t. 3, p. 645, n^o 21576). Cela paraît d'autant plus probable que les notes de Tillemont, dans cette édition de Tite-Live, concernent la géographie dont Nicolas de Tralage s'occupait spécialement, et que cet auteur a encore publié, sous le pseudonyme de Tillemont, les deux ouvrages suivants, qui sont incontestablement de lui : 2^o *Des-*

cription géographique du royaume de France, Paris, 1693, in-12; 3° *Petit Dictionnaire français-latin, pour la géographie moderne*, in-8°, sans date; imprimé depuis à la suite du *Petit Apparat royal* de C.-L. Thiboust; 4° *la France divisée par gouvernements de province*, Paris, 1693, in-fol. Enfin on lui doit : 1° *Carte de France*, in-4° (toujours sous le nom de Tillemon), Paris, chez Nolin, 1674; 2° *Carte du Dauphiné*, in-fol., Paris, 1690, 1692; 3° *Carte du Languedoc*, in-fol., éditée par Nolin, d'après les documents de Nicolas de Tralage. Ce dernier avait fait une ample collection de cartes géographiques, où l'on trouve toutes celles qui furent publiées de son temps et notamment les cartes de Nolin. La bibliothèque de Paris possède maintenant cette collection, provenant de l'abbaye de St-Victor et qui est rangée dans un très-bel ordre. .P—RT.

NICOLAY (NICOLAS DE), voyageur dauphinois, était né en 1517 à la Grave, en Oysans. Il nous apprend lui-même qu'en 1542, à l'âge de vingt-cinq ans, il sortit de son pays pour aller au siège de Perpignan, et qu'ensuite il voyagea pendant seize ans dans la haute et basse Allemagne, le Danemark, la Prusse, la Livonie, la Suède, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Espagne, la Barbarie, la Turquie, la Grèce, l'Italie et d'autres contrées. Il servit dans les armées de terre et de mer de la plupart des pays de l'Europe occidentale qu'il parcourut. Sachant dessiner, il s'occupait de représenter les costumes des divers peuples qu'il visitait. Il avait recueilli un grand nombre de ces figures et comptait les ajouter à ses observations : les circonstances l'empêchèrent probablement d'effectuer ce dessein. Quand il fut de retour de ses courses dans le nord et l'occident de l'Europe, le roi le nomma son géographe ordinaire et le fixa près de sa personne par une charge de valet de chambre. Il paraît que c'était en ces deux qualités qu'il se trouvait à Blois, près de Henri II, en 1551, lorsque ce monarque lui commanda de suivre Gabriel d'Aramon, qu'il envoyait pour la seconde fois en ambassade près du Grand Turc (*voy. ARAMON*). On partit de Blois vers la fin de mai; on s'embarqua le 4 juillet à Marseille, et le 20 septembre, on atterrit à Constantinople. On ignore dans quelle année Nicolay quitta l'empire ottoman. Il vit ensuite l'Italie. De retour en France, il fit un séjour assez long au château royal de Moulins, et mourut de la pierre le 25 juin 1583, à Soissons, où il était commissaire d'artillerie, ou, suivant d'autres biographes, à Paris. On a de lui : 1° *l'Art de naviguer*, de Pierre de Médina, traduit de l'espagnol et augmenté de beaucoup d'observations et de dessins, Lyon, 1554; Rouen, 1577, 1 vol. in-4°; 2° *les Quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales, avec les figures et les habillements au naturel, tant des hommes que des femmes*, Lyon, 1568, 1 vol. in-fol. Les figures, qui sont au nombre de soixante et bien dessinées, procurè-

rent au livre un accueil si favorable qu'il fut réimprimé sous ce titre : *les Navigations et pérégrinations de Nicolas de Nicolay, contenant plusieurs singularités que l'auteur y a vues et observées, le tout distingué en quatre livres, avec soixante figures au naturel, tant d'hommes que de femmes, selon la diversité des nations, leur port, maintien, habit, lois, religion et façon de vivre, tant en temps de paix et de guerre, avec plusieurs belles comme mémorables histoires, advenues en notre temps*, Anvers, 1576; quelques exemplaires portent la date de 1577. Les bibliographes en citent une de 1576, Anvers, in-fol., et une autre de 1586, in-4°. On serait tenté de croire que Nicolay avait d'abord le projet de publier sa relation in-folio; ce qu'il a donné sous ce format n'en faisait que le premier volume : le titre autorise cette conjecture. Il aura ensuite changé de plan et modifié en conséquence le titre de son ouvrage. Après avoir décrit les mœurs d'Alger, de Tripoli, de Barbarie et de Scio, où il aborda en allant à Constantinople, l'auteur s'arrête plus longtemps à ce qui concerne les Turcs, les Grecs et les autres habitants de l'empire ottoman. Ses remarques sont instructives pour le temps où elles ont paru et offrent même encore des détails curieux. Mais Nicolay interrompt tout à coup sa relation à la fin du troisième livre; il parle des habitants de la Perse et de l'Arabie, pays qu'il n'a pas visités, et a recours pour remplir son texte, ainsi que ce qui regarde les Grecs, les Arméniens et les Juifs, aux auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur ces peuples et sur les pays qu'ils habitent. Quelques bibliographes ont prétendu que les figures du Voyage de Nicolay étaient gravées d'après les dessins du Titien : l'assertion de l'auteur, dans sa préface, doit en faire douter. Du reste, ces figures ont été très-bien gravées en bois : celles de l'édition in-folio, par Louis Danet; celles de l'in-4°, par Ahasverus de Laudfeld ou Loudersfeld, et par un autre artiste inconnu. La Relation de Nicolay a été mal traduite en allemand, Nuremberg, 1572, 1 vol. in-fol., fig.; Anvers, 1576, 1 vol. in-4°; en italien, par François Flori, Anvers, 1576, in-4°, fig.; Venise, 1580, 1 vol. in-fol., fig.; en flamand, Anvers, 1576, in-4°. On en trouve un extrait tronqué dans le Recueil de Purchas, et un autre plus étendu dans la Collection de voyages de T. Osborne, Londres, 1745, in-fol. 3° *La Navigation du roi d'Ecosse, Jacques V du nom, autour de son royaume et des îles Hébrides et Orcades, recueillie et rédigée en forme de description hydrographique*, Paris, 1583, in-4°, fig. Ce volume est très-recherché des bibliophiles, et un bel exemplaire s'est adjugé cent quarante francs à la vente de la précieuse collection du prince d'Essling en 1840. 4° Plusieurs Descriptions de pays, avec des cartes et des plans qui, selon Lacroix du Maine, sont restés en manuscrit. Voyez *Recherches historiques sur Nicolas de Nicolay*, etc., Grenoble, 1861, 1 vol. in-8°. E—S.

NICOLAY (LOUIS-HENRI, baron DE), poète allemand qui, sans arriver au premier rang, a su toutefois conquérir une place distinguée sur le Parnasse germanique. Il naquit à Strasbourg en 1737, et après avoir fait de fort bonnes études, il devint successivement secrétaire d'un diplomate français et professeur de logique à Strasbourg. En 1769, il fut appelé en Russie pour diriger l'éducation du grand-duc Paul (plus tard empereur). Nommé secrétaire du cabinet et bibliothécaire du grand-duc, il fut anobli en 1782, fait conseiller d'Etat en 1796, et directeur de l'académie des sciences en 1798. Il devint en 1801 membre du conseil privé et du cabinet. Après la mort de Paul, il se retira sur son domaine de Monrepos, près de Wiborg, en Finlande, et il y mourut le 18 novembre 1820 dans un âge fort avancé. Son bagage poétique est considérable; il se compose de fables, d'épîtres, d'élégies, de contes; on y trouve de l'esprit, de la facilité, et une malice enjouée qui rapproche souvent Nicolay de Wieland, dont il avait fait une étude attentive. Ses *Œuvres mêlées en vers et en prose*, publiées à Berlin et à Stettin de 1792 à 1810, forment 8 volumes in-8°, auxquels il faut ajouter les *Œuvres théâtrales*, Königsberg, 1811, 2 vol. in-8°. Z.

NICOLE (CLAUDE), poète français, né à Chartres en 1611, était fils d'un receveur de cette ville. Il devint conseiller du roi et président de l'élection de Chartres et se partagea entre la magistrature et les muses. On l'a quelquefois confondu avec Jean NICOLE, son compatriote et son cousin, avocat et juge officiel, poète aussi et orateur à la manière de son temps. Celui-ci a laissé une traduction des *Déclamations* attribuées à Quintilien, Paris, 1642; mais sa plus grande gloire est d'avoir eu pour fils l'illustre solitaire de Port-Royal. Ce fils scrupuleux brûla les nombreuses pièces de vers qu'il trouva parmi les papiers de son père. Les poésies manuscrites du président Nicole n'échappèrent pas davantage au zèle de Charlotte, sa fille; elle eût voulu anéantir en même temps toutes celles qu'il avait déjà publiées. Le président Nicole affectionnait le genre érotique; plus tard il essaya de sanctifier sa plume en l'exerçant sur des sujets de piété. Dans un avis qui précède ses *Poésies chrétiennes* contenant une paraphrase des sept psaumes pénitentiels, Paris, 1676, in-12, il rétracte les traductions trop libres qu'il a faites autrefois. Le recueil de ses œuvres parut en 1660, 2 vol. in-12, dédié au roi; elles furent réimprimées en 1695, avec des augmentations. On y trouve des traductions en vers du 4^e livre de l'Enéide, de trente odes et des satires 2^e et 6^e du 2^e livre d'Horace, de dix-sept élégies amoureuses d'Ovide, du 1^{er} livre de son *Art d'aimer*, de douze élégies de Propertius, des satires de Perse, de la 4^e et de la 6^e satire de Juvénal et une vingtaine d'épigrammes imitées de Martial. Il y a de la facilité

dans tous ces essais: mais la versification en est lâche, sans couleur, et l'original y est délayé sans mesure. Cl. Nicole a également paraphrasé le poème de l'*Enlèvement de Proserpine*, par Claudien, et l'a porté à quatre chants, en y ajoutant un dénouement d'après Ovide. Grand admirateur de l'*Adonis* de Marini, amendé par Chapelain, il mit en stances mortellement ennuyeuses le premier livre de cette production italienne. Des extraits de Lucrèce, Catulle et Pétrone, sont une nouvelle preuve de son goût pour les sujets licencieux. Les bibliographes ne doivent pas oublier qu'il a aussi mis en vers français le poème latin de Santeul, intitulé: *Bibliotheca Thuano-Menarsiana, carmen* (V. le *Journal des savants* de 1680, p. 268). Le président Nicole mourut à Chartres le 22 novembre 1686. F—T.

NICOLE (PIERRE), neveu du précédent, célèbre moraliste et l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, naquit à Chartres en 1625. Son père, qui avait une connaissance parfaite des langues anciennes, se chargea de lui donner les premières leçons de grammaire, et y réussit à tel point, qu'avant l'âge de quatorze ans le jeune Nicole avait achevé ses humanités et lu les meilleurs ouvrages grecs et latins. Il vint ensuite à Paris faire ses cours de philosophie et de théologie; il s'appliqua en même temps à l'étude de l'hébreu; mais l'affaiblissement de sa vue, occasionné par un travail excessif, l'obligea de renoncer à cette étude, dans laquelle il avait déjà fait de grands progrès. Ayant terminé son cours de théologie et reçu le grade de bachelier, il se disposait à prendre sa licence, lorsque les troubles qui éclatèrent dans l'université au sujet des fameuses propositions de Jansénius (*voy.* ce nom) le forcèrent d'ajourner ses projets. Attaché par la reconnaissance et par l'estime aux solitaires de Port-Royal, il passa plusieurs années dans cette maison, occupé à enseigner les belles-lettres. Il revint en 1655 à Paris travailler sous la direction du docteur Arnauld, avec lequel il était lié de l'amitié la plus intime; et désirant vivre tout à fait inconnu, au milieu du tourbillon de la capitale, il prit le nom de Rosny. Les intérêts du jansénisme paraissent avoir été le motif d'un voyage que Nicole fit en Allemagne dans le cours de l'année 1658; il y traduisit en latin les *Lettres provinciales*, auxquelles il avait eu part, et les publia avec des notes très-virulentes (*voy.* Bl. PASCAL). Il revint bientôt joindre Arnauld; et ils se retirèrent ensemble à Châtillon, où ils se livrèrent à la rédaction de différents écrits. Nicole, quoique ne partageant pas entièrement les opinions des jansénistes, faisait dans l'intérêt du parti de fréquentes excursions à Port-Royal, à Paris et dans les provinces voisines; mais il n'agissait qu'avec une extrême circonspection, ne voulant pas, comme il le disait plaisamment, jouer un rôle dans les guerres civiles. Vivement sollicité par ses amis d'entrer dans les ordres sacrés, il se dé-

cida enfin à demander l'agrément de l'évêque de Chartres, dont il était diocésain. Ce prélat le lui refusa, sans doute à cause de ses liaisons avec Port-Royal (1). Une lettre que Nicole écrivit en 1677 au nom des évêques de St-Pons et d'Arras, sur le relâchement des casuistes, fut le signal d'un orage auquel il crut devoir se soustraire en abandonnant Paris. Il se tint caché quelque temps dans les environs de Chartres et de Beauvais; mais la mort de la duchesse de Longueville, la plus ardente protectrice du jansénisme (2), l'ayant décidé à quitter la France, où il ne se croyait plus en sûreté, il sortit du royaume au mois de mai 1679 et se réfugia successivement à Bruxelles, à l'abbaye d'Orval, à Liège, changeant souvent de nom et d'asile, et se croyant sans cesse exposé à tomber entre les mains de ses ennemis. Il obtint enfin, par l'intervention de M. de Harlay, archevêque de Paris, la permission de revenir secrètement à Chartres et, bientôt après, celle de fixer sa demeure à Paris, où il reprit ses occupations ordinaires; ce fut alors qu'il acheva ses *Essais de morale*, ouvrage moins lu qu'estimé, qui mit le sceau à sa réputation. Dans les dernières années de sa vie, il se mêla de la querelle sur le quietisme et prit le parti de Bossuet contre Fénelon, mais avec sagesse et douceur. Privé depuis quelque temps de l'usage de ses mains, il était seul à méditer dans son cabinet, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie; le bruit s'en répandit aussitôt dans la capitale, et l'affluence des personnes qui s'empressèrent de visiter le pieux cénobite prouva bien l'extrême considération dont il jouissait. Racine, réconcilié avec son maître, vint en diligence de Versailles lui apporter des gouttes d'Angleterre qui le ressuscitèrent (lettre de Sévigné, du 18 novembre 1695); néanmoins l'espoir de le conserver fut de courte durée; car il mourut deux jours après, le 16 novembre 1695, à l'âge de 70 ans. Il avait ordonné qu'on l'enterât sans cérémonie; mais sa volonté à cet égard ne fut pas respectée. Nicole, d'un caractère simple et naïf, montra toute sa vie la timidité d'un enfant; rien n'était plus facile que de l'embarrasser dans la discussion; une objection qu'il n'avait pas prévue le déconcertait. Il disait, en parlant de Trévise, son ami : « Il me bat dans la chambre; mais il n'est pas plutôt au bas de l'escalier que je l'ai confondu. » Dans ses dernières années, il évitait de sortir de chez lui, parce qu'il craignait, en passant dans les rues, que quelque tuile ne lui tombât sur la tête. Il redoutait aussi singulièrement les voyages et les promenades sur l'eau. Pendant très-longtemps, il s'était relégué au faubourg St-Marcel; et quand

on lui en demandait la raison : « C'est, répondit-il, que les ennemis qui menacent Paris, entreront par la porte St-Martin, et qu'ils seront obligés par conséquent de traverser toute la ville avant de venir chez moi. » Cet homme si simple avait une étendue et une justesse d'esprit admirables; il égale les meilleurs dialecticiens par l'ordre, la méthode, l'enchaînement et la profondeur des idées; mais comme il s'attachait plus dans ses ouvrages aux preuves qu'à l'agrément, son style, quoique très-pur et très-clair, fatigue bientôt par la sécheresse et par la monotonie. « On quitte ses *Essais* sans peine, dit Pascal, on y revient sans plaisir, parce que les lecteurs ont besoin d'être flattés. » Nicole s'était essayé dans le panégyrique; mais il reconnut bientôt lui-même qu'il n'avait aucun talent pour les genres qui demandent de l'invention et de la chaleur de style. On trouvera la liste très-étendue de ses ouvrages dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 39; à la suite de sa *Vie* par l'abbé Goujet; dans le *Dictionnaire* de Moreri, édition de 1759, etc.; ainsi nous nous bornerons à indiquer ici les principaux : 1° *Epigrammatum delectus ex omnibus tum veteribus tum recentioribus poetis, cum Dissertatione de vera pulchritudine*, Paris, 1659, in-12. Ce recueil, que quelques bibliographes attribuent à Lancelot (voy. ce nom), a eu plusieurs éditions. Celle de Londres, 1711, in-12, désignée comme la septième, est augmentée de pièces tirées des épigrammatistes les plus récents. La préface, dont Nicole est bien certainement l'auteur, a été traduite en français par Germain la Faille (Toulouse, 1689, in-12), et par Richelet (ou par Brugière de Barante) sous ce titre : *Traité de la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages de l'esprit, et particulièrement dans l'épigramme* (voy. RICHELET). Elle a été critiquée avec beaucoup d'amertume, par le P. Vavas seur, qui a employé les cinq derniers chapitres de son livre, *De epigrammate*, à essayer de prouver que la Dissertation de Nicole, le choix des pièces et les notes que l'auteur y a jointes, sont détestables (voy. VAVASSEUR); mais le public en a jugé autrement. 2° *La Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, Paris, 1664, in-12. Ce traité, qu'on nomme la *petite Perpétuité*, pour le distinguer du grand ouvrage qui porte le même titre (n° 5 ci-après), parut sous le nom de Barthélemy; il s'en fit quatre éditions en très-peu de temps. 3° *Traité de la foi humaine*, ibid., 1664, in-4°. Arnauld a eu quelque part à cet ouvrage. 4° *Les Imaginaires et les Visionnaires, ou Lettres sur l'hérésie imaginaire*, Liège, Beyers, 1667, 2 vol. petit in-12. Cette édition, assez recherchée, fait partie de la collection des Elzéviros français. Dans la première partie, Nicole (sous le nom de Damvilliers) s'efforce de prouver que les reproches d'hérésie adressés aux jansénistes sont purement imaginaires; et, dans la seconde, il réfute quelques écrits du visionnaire Desmarets, qui, dégoûté du théâtre, s'était jeté dans la dé-

(1) Il est impossible d'imaginer que Nicole fut refusé pour incapacité, comme l'assure l'auteur (Taillefer) du *Tableau historique de la littérature française*.

(2) En apprenant la mort de la duchesse de Longueville : « Ah ! » s'écria Nicole, j'ai perdu tout mon crédit; j'ai même perdu mon abbaye; car cette princesse était la seule qui m'appelât « M. l'abbé. »

votion la plus extravagante (voy. DESMARETS). Racine, quoique élève de Nicole, piqué de la sévérité avec laquelle celui-ci condamnait les spectacles, lui répondit par deux lettres très-vives et très-spirituelles, mais qui lui firent tort près de ceux qui regardent la reconnaissance comme un devoir dont rien ne peut dispenser. Ce grand poète reconnut sa faute et se réconcilia avec son maître (voy. RACINE). 5^e La *Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique, touchant l'Eucharistie*, défendue contre le ministre Claude, Paris, 1669, 72-76, 3 vol. in-4^e. (Les tomes 4 et 5, publiés en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot.) Cet ouvrage est un chef-d'œuvre de raisonnement; il est presque tout entier de Nicole, qui pria Arnauld de le faire paraître sous son nom, parce qu'il convenait mieux que le public l'attribuât à un docteur qu'à un simple clerc (voy. ARNAULD). 6^e *Essais de morale et instructions théologiques*, ibid., 1671 et ann. suiv., 25 vol. in-12. Ce Recueil a été réimprimé en 1741 et en 1744, et ces deux éditions sont les plus estimées; il se compose des ouvrages suivants : Différents petits Traités de morale, 6 vol.; — Lettres sur différents sujets, 3 t.; — Explications des épîtres et évangiles, 5 vol.; — Vie de Nicole, tirée de ses écrits, par l'abbé Goujet, 1 vol.; — Instructions sur les sacrements, 2 vol.; — sur le symbole, 2 vol.; — sur le décalogue, 2 vol.; — Traité de la prière, 2 vol., et l'Esprit de Nicole, ou Instructions tirées de ses ouvrages, par l'abbé Cerveau, 1 vol. (1). Parmi les petits Traités de morale, on distingue celui qui a pour titre : *Des moyens de conserver la paix avec les hommes*. « C'est, dit Voltaire, un chef-d'œuvre auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité. » Madame de Sévigné ne se lassait pas de le lire. « Devinez ce que je fais, écrit-elle à sa fille; je recommence ce traité et je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler (lett. du 2 novembre 1671) (2). » 7^e *De l'unité de l'Eglise*, ou *Réfutation du nouveau système de Jurieu*, Paris, 1687, in-12. Les derniers écrits de Nicole roulent sur le système de la grâce générale qu'il soutenait et qui déplut à la plupart de ses amis. Il s'ensuivit une controverse qui paraît avoir occasionné entre eux quelque refroidissement. Arnauld s'exprime à cet égard avec beaucoup de force dans ses lettres, t. 7; et Quesnel se plaignit vivement à Nicole de cette espèce de défection. On trouve les pièces du procès dans un recueil d'écrits sur la grâce générale, publié par Fouillou (voy. ce nom) en 1715, avec une longue préface. On trouve encore une curieuse analyse du *Traité*

de la grâce générale de Nicole dans la Bibliothèque du Dict. de Richelet, par Leclerc (voy. MONNIER). Nicole a eu beaucoup de part aux *Méthodes grecque et latine* et à l'excellent *Traité de logique* connu sous le nom de Port-Royal (voy. LANCELOT). L'*Esprit de Nicole*, par l'abbé Cerveau, est un ouvrage bien supérieur aux *Pensées* de Nicole, recueillies sans ordre par Mersan, Paris, 1806, in-12 (V. *Bible d'un homme de goût*, t. 5, p. 245). Outre la *Vie* de Nicole, par Goujet, dont l'auteur a un peu trop suivi les formes du panégyrique, on en a une par Besoigne dans le tome 4 de l'*Histoire de Port-Royal*; par Saverien dans le tome 1^{er} des *Vies des philosophes modernes*, par M. Moreau de Mersan, à la tête d'une édition des *Pensées de Nicole*, Paris, 1806, 1811, in-18, et par M. Champagnac, à la tête d'une nouvelle réimpression de ces *Pensées*, Paris, 1828, in-18. Son portrait, gravé dans tous les formats, fait partie des *Recueils* de Durocher et d'Odieuvre. W-s.

NICOLE (FRANÇOIS), savant géomètre, né à Paris le 23 décembre 1683, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais il montra de bonne heure des dispositions si heureuses pour les mathématiques, que Montmort voulut l'avoir avec lui, pour l'initier dans les secrets de la haute géométrie (voy. MONTMORT). La rapidité de ses progrès répondit aux soins et à l'habileté d'un tel maître; dès l'âge de dix-neuf ans, il se fit connaître par la solution d'un problème sur la rectification de la cissoïde (*Journal des savants*, 1703, p. 138); il présenta en 1706 à l'Académie un *Essai de la théorie des roulettes*; et sur la lecture de ce mémoire, cette savante compagnie décida qu'elle réserverait à l'auteur la première place qui viendrait à vaquer dans son sein. Le jeune Nicole s'appliqua dès lors à justifier une distinction si honorable, en terminant le travail dont il n'avait présenté que l'esquisse. Il donna en 1717 un *Traité du calcul des différences finies*, dont les différentes parties furent insérées successivement dans le recueil de l'Académie. C'était une application nouvelle des règles du calcul infinitésimal, indiquée par Taylor dans son ouvrage *De methodo incrementorum*, mais que Nicole eut le premier l'avantage de traiter avec toute l'étendue dont elle était susceptible. La *théorie des lignes du troisième ordre*, sujet sur lequel le grand Newton avait travaillé sans l'épuiser, fournit ensuite à Nicole l'occasion de développer son rare talent pour l'analyse. Vers le même temps un Lyonnais, nommé Mathulon, persuadé qu'il avait découvert la quadrature du cercle, déposa trois mille livres chez un notaire pour celui qui démontrerait qu'il s'était trompé dans la solution de ce problème. Nicole gagna cette somme et, quoique peu riche, en fit don à l'hôtel-Dieu de Lyon (voy. MATHULON), et ce fut à cette occasion qu'il donna sa *Méthode pour découvrir l'erreur de toutes les prétendues solutions* de ce fameux problème (*Journal des savants*, 1727, p. 643.) Nicole n'était géomètre que

(1) Les *Œuvres philosophiques et morales* de P. Nicole, comprenant un choix de ses essais, ont été publiées avec des notes et une introduction par M. C. Jourdain, Paris, 1841, in-12.

(2) Madame de Sévigné a épuisé toutes les formes de l'admiration en parlant de cet ouvrage. « Je n'ai jamais rien vu, dit-elle, de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumières; si vous n'avez pas lu, lisez-le; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention; je crois que tout le monde s'y trouve. » (Du 7 octobre 1671).

dans son cabinet; il aimait la bonne compagnie, où il avait été admis très-jeune, et il y plaisait par la douceur de ses mœurs et par la vivacité de son esprit. Sa santé ne s'affaiblit que dans les derniers mois de sa vie; il mourut d'un érysipèle, le 8 janvier 1758, à l'âge de 75 ans. Son Eloge par Fouchy est imprimé dans l'*Histoire* de l'Académie, même année. Les Mémoires de Nicole, au nombre de vingt-six, sont disséminés dans le *Recueil* de cette compagnie; on a cité les plus importants. Nicole n'a publié aucun ouvrage séparément.

W—s.

NICOLE (NICOLAS), architecte, auquel il n'a peut-être manqué qu'un plus grand théâtre pour obtenir une réputation digne de ses talents, naquit en 1701 à Besançon, de parents peu favorisés de la fortune. Mis en apprentissage chez un serrurier, il se rendit fort habile dans l'art de travailler le fer; mais étant allé à Paris pour se perfectionner dans son état, il ne tarda pas à y renoncer pour suivre les leçons de Blondel, qui venait d'ouvrir un cours gratuit d'architecture. Il fit de rapides progrès sous cet habile maître, et, de retour à Besançon, il fut chargé de la construction de l'église du Refuge, dont la jolie façade a été gravée plusieurs fois. Il donna ensuite le plan de la collégiale Ste-Anne de Soleure, et fut invité par le conseil à se rendre en cette ville pour en diriger les travaux. Cette église, dont on a justement critiqué les détails, et celle de Ste-Madeleine de Besançon, qui n'a jamais été achevée, sont les deux plus grands ouvrages dont Nicole ait été chargé. Honoré de la confiance des intendants qui se succédèrent dans l'administration de la province de Franche-Comté, il fut consulté sur tous les projets de construction et d'embellissement exécutés de son temps. Il était doué d'une imagination très-vive, et il reproduisait toutes ses idées avec la même rapidité qu'il les avait conçues : à défaut de crayon, la pointe d'un compas ou un morceau de charbon lui suffisait pour esquisser les plans les plus vastes et en faire apprécier les différentes parties. Les compositions de Nicole pèchent surtout par cette recherche d'ornements, trop éloignée de la simplicité des anciens, que son défaut de fortune ne lui avait pas permis d'aller étudier en Italie. Quoique très-occupé de son état, il vécut toujours dans la médiocrité, parce qu'il ne réclamait jamais ses honoraires. Cet artiste mourut à Besançon le 22 janvier 1784. Il avait inventé dans sa vieillesse, et il exécuta lui-même, un *fusil* qui se chargeait par la crosse et dont la batterie était mobile, de manière qu'en la tournant on obtenait successivement huit détonations. Il avait laissé un grand nombre de plans qui ont été dispersés et un *Traité d'architecture*, in-folio, qu'on croit perdu. Son portrait peint par Wyrsh, professeur de dessin à l'école de Besançon, se voit au musée de cette ville. W—s.

NICOLEAU (PIERRE) naquit en 1734 à St-Pé-

en Bigorre (Hautes-Pyrénées), et fut envoyé à Toulouse pour y faire ses humanités. Il acquit des connaissances assez étendues en physique et en philosophie, et les thèses qu'il soutint sur ces matières lui firent beaucoup d'honneur. L'académie des Jeux Floraux décerna aussi des prix à quelques-unes de ses compositions. Nicoleau, après avoir occupé longtemps une chaire de rhétorique à Toulouse, devint directeur de l'institut académique et militaire de la jeune noblesse à Angers. Plus tard, s'étant rendu à Paris, il y fonda un établissement où l'on enseignait comme à l'Ecole militaire tout ce qui concerne l'éducation des officiers de marine, d'artillerie et du génie. Le besoin de repos le fit renoncer à la carrière de l'instruction publique en 1784; mais, dans les premières années de la révolution, il fut élu membre du conseil de la commune de Paris. Emprisonné pendant la terreur, il rentra dans ses fonctions après sa mise en liberté, fut nommé président de l'administration centrale du département de la Seine, et enfin bibliothécaire de la ville de Paris, où il mourut le 28 mars 1810. On a de Nicoleau : 1° *Epître, ou Instruction de la reine Christine aux souverains*, Angers, 1770, in-8°; 2° *Discours académique sur ce sujet : Déterminer ce qu'il y a de fixe et d'arbitraire dans le goût*, Angers, 1770, in-8°; 3° *Discours académique sur ce sujet : La frivolité nuit également aux lettres*, 1770, in-8°; 4° *L'Orgueil de l'homme confondu, stances philosophiques*, couronnées en 1771 par l'académie de l'Immaculée-Conception à Rouen, 1772, in-8°; 5° *Traité d'algèbre*, 1770; 6° *Eléments du calcul numérique et algébrique*, Angers, 1775, in-12. Ameilhon, ancien bibliothécaire de la ville de Paris, s'était proposé de publier le recueil des poésies et des discours académiques de Nicoleau, dont il avait aussi composé l'éloge; mais ce volume est resté manuscrit à la bibliothèque de l'hôtel de ville.

P—RT.

NICOLEFF (NICOLAS-PÉTRARCHE), poète russe, né en 1758, mort à St-Petersbourg en 1818. Il fut élevé dans la maison de la princesse Dachkoff, favorite de l'impératrice Catherine I^{re}. Frappé de cécité dès l'an 1785, il chercha des consolations dans le culte des Muses. Il a publié divers ouvrages, surtout des stances, parmi lesquels un seul s'est conservé sur la scène : c'est la tragédie intitulée *Suréna, général des Parthes*, en cinq actes, et qui fut jouée pour la première fois devant Catherine II, en 1781.

R—L—N.

NICOLI (NICOLAS). Voyez NICCOLI.

NICOLL (ROBERT), poète écossais, né dans le comté de Perth le 7 janvier 1814, mort à Edimbourg le 9 décembre 1837. Il était fils de paysans, et il n'eut d'abord d'autre profession que celle de garder le bétail. A dix-sept ans, il entra dans la boutique d'un épiciier à Perth, mais il fut bientôt dégoûté de la vente en détail du savon et de la cassonnade. Ami passionné des livres, il dévorait tous ceux qui lui tombaient sous la

main, et ce goût le porta à se mettre à la tête d'un cabinet de lecture à Dundee. Il voulut bientôt écrire, et il publia un petit volume de vers qui furent accueillis avec bienveillance; ils ne révélèrent pas un talent très-distingué; mais quand on songe au début de la carrière de leur auteur, on est frappé d'y trouver de la sensibilité et de la délicatesse. En 1836, il se fit journaliste; il prit la direction du *Leed's Times*, feuille d'un libéralisme avancé. La vigueur de ses articles, la sympathie qu'il trouva dans l'opinion publique procurèrent bientôt à ce journal une importance réelle; la circulation ne tarda pas à tripler. Mais les fatigues et les privations souffertes dès l'enfance avaient affaibli la constitution de Nicoll; le métier si pénible de journaliste acheva de ruiner sa santé; il mourut à vingt-trois ans. Une dame anglaise, mistress Johnstone, a retracé d'une façon intéressante la vie de Nicoll, dans un Mémoire mis en tête d'une troisième édition de ses *Poems*. Z.

NICOLLE (CHARLES-DOMINIQUE) naquit à Perville en Normandie, le 4 août 1758. Il commença ses études au collège de Rouen, et les acheva à Paris, dans la célèbre communauté de Ste-Barbe, où ses triomphes classiques le firent nommer maître de conférences et préfet des études. La révolution l'arrêta au milieu de ses succès, et lui en prépara d'une autre nature. Il avait reçu les ordres sacrés, et, fidèle à son devoir, il refusa le serment imposé aux ecclésiastiques, et partit pour l'Italie et la Grèce avec le jeune fils du comte de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur à Constantinople; l'abbé Nicolle s'était chargé de l'instruire et de le conduire à son père. Tous deux arrivèrent dans la capitale de l'empire ottoman au moment où, décrété d'accusation par la convention nationale, en novembre 1792, M. de Choiseul quittait son ambassade et se disposait à se rendre à St-Petersbourg. Nicolle l'y suivit, et, protégé par la cour, il établit en cette ville un institut qui devint en peu de temps l'asile d'un grand nombre de prêtres distingués que la révolution avait forcés de sortir de France. Les enfants des plus nobles familles y reçurent leur éducation. Cependant sa santé, affaiblie par dix années d'études et de fatigues, l'obligea de prendre quelque repos. Alors, dans la vue d'utiliser pour ses Etats jusqu'aux loisirs d'un homme auquel il portait une grande estime, l'empereur le nomma visiteur des églises catholiques de la Russie méridionale. Nicolle organisa les unes, releva les autres, en fonda cinq nouvelles. Il rédigea le plan d'un collège qu'il institua lui-même avec le plus digne désintéressement et qui, sous le nom de *Lycée Richelieu*, acquit bientôt la plus brillante réputation. Rentré en France en 1817, Louis XVIII le nomma son aumônier, mais ne put le retenir auprès de lui. Nicolle retourna à Odessa, et ne vint se fixer définitivement en France qu'en 1820. Des digni-

tés ecclésiastiques et l'épiscopat même lui furent offerts; il les refusa, préférant rester dans la carrière de l'enseignement. Une ordonnance du roi l'appela en 1821 au conseil de l'instruction publique, nomination contre laquelle s'éleva Stanislas de Girardin (*voy. ce nom*), dans une séance de la chambre des députés. Une ordonnance de la même époque le nomma chevalier de la Légion d'honneur et le plaça à la tête de l'académie de Paris en qualité de recteur. Il en remplit les fonctions jusqu'à la suppression de ce rectorat en 1824. Dans ce court intervalle, il se montra digne de sa haute réputation par l'achèvement du collège de St-Louis, la fondation du collège de Ste-Barbe, aujourd'hui collège Rollin, la restauration de la Sorbonne, l'établissement des concours d'agrégation pour le professorat, enfin, par de sages améliorations dans le système d'éducation de la jeunesse. Après la suppression de sa place de recteur, il continua de siéger dans le conseil, qu'il éclairait de sa longue expérience. Désigné pour la direction des études du jeune duc de Bordeaux, les plans qu'il avait conçus à ce sujet ne purent être exécutés; la révolution de 1830 vint mettre un terme à sa carrière publique, en lui ôtant son titre et ses fonctions de membre du conseil d'instruction. Nicolle fit partie du chapitre métropolitain, dirigea les affaires diocésaines en qualité de vicaire général, et fut aussi membre du conseil pour l'œuvre des orphelins du choléra. Il mourut le 2 septembre 1835. On lit dans les *Jugements historiques et littéraires* de M. de Feletz, notre collaborateur, une notice fort bien écrite sur l'abbé Nicolle. On a de l'abbé Nicolle un ouvrage qui est le fruit de soixante années d'expérience, et qui a pour titre: *Plan d'éducation, ou Projet d'un collège nouveau*, Paris, 1833, in-8° avec 5 planches. P—RT.

NICOLLE (GABRIEL-HENRI), frère du précédent, naquit à Fresquiennne en Normandie, le 23 mars 1767, et fit aussi d'excellentes études. Dès les premières années de la révolution il concourut à la rédaction de plusieurs journaux, notamment du *Journal français, ou Tableau politique et littéraire de Paris*, qui parut depuis le 15 novembre 1792 jusqu'au 1^{er} juin 1793. Les opinions monarchiques qu'il y manifesta le firent incarcérer en janvier 1793; mais la convention, regardant cette mesure comme un attentat contre la liberté de la presse, ordonna son élargissement par décret du 1^{er} février. En novembre de l'année suivante il publia, dans le *Courrier universel*, que le comité de sûreté générale avait choisi trois hommes éclairés pour l'éducation du fils de Louis XVI; cette annonce fut démentie à la tribune de la convention dans la séance du 2 décembre par Matthieu Miranpal (*voy. ce nom*). « Le comité, » dit-il, sait comment on fait tomber la tête des « rois, mais il ne sait pas comment on fait leur « éducation. » Nicolle fonda ensuite le journal *l'Eclair*, et il établit en même temps, pour servir

ses abonnés de province, une voiture de poste qui devançait le courrier ordinaire et qui transportait aussi des voyageurs. La messagerie survécut au journal dont elle conserva la dénomination ; mais le rédacteur, enveloppé dans les proscriptions du 13 vendémiaire (1795) et du 18 fructidor (1797), ne parvint à s'y soustraire qu'en se cachant sous un nom supposé. Lorsqu'il put se montrer sans crainte, il se livra au commerce de la librairie, et donna, comme éditeur, de bonnes éditions classiques. Enfin, en 1821, de concert avec son frère, il fonda à Paris, rue des Postes, le collège Ste-Barbe qu'il appela ainsi en mémoire de la maison où l'un et l'autre avaient étudié, et il en fut directeur jusqu'à sa mort, arrivée le 8 avril 1829. Depuis lors, cet établissement a pris le nom de collège Rollin, et celui de Ste-Barbe est resté à l'institution érigée par de Lanneau dans les bâtiments de l'ancienne communauté (*voy.* LANNEAU). Une *Notice sur Henri Nicolle* a été imprimée chez Lachevardière en 1829, in-8°.

P—RT.

NICOLLE DE LACROIX (LOUIS-ANTOINE). *Voyez* LACROIX.

NICOLLET (JEAN-NICOLAS), savant astronome, naquit, vers 1786, à Cluses, petite ville de la Savoie, sur le chemin de Genève à Chamouni, d'une famille pauvre. Il était déjà âgé de douze ans quand il commença à apprendre à lire. Grâce aux conseils d'un ecclésiastique qui avait été frappé de son intelligence précoce, il se livra à l'étude et fut admis au collège de Cluses, où il se distingua par ses succès. En 1805, Nicollet donnait des répétitions de mathématiques à Chambéry ; bientôt il reçut le conseil de se rendre à Paris, où, favorisé par quelques bonnes protections, il put faire usage de l'instruction qu'il avait acquise. D'abord attaché à l'observatoire comme secrétaire bibliothécaire, il parvint par son assiduité à être nommé, en 1822, membre du bureau des longitudes comme astronome adjoint. Il se trouva ainsi le collègue de l'illustre Laplace, dont il avait été le disciple et dont il resta l'ami ; et ce grand astronome se plaît à reconnaître dans sa *Mécanique céleste* combien la coopération de Nicollet lui a été utile. Nicollet fut de plus professeur de mathématiques au collège Louis-le-Grand et examinateur des aspirants aux écoles de la marine. Nicollet eut malheureusement la pensée de jouer à la Bourse. Ses coups d'essai furent heureux ; mais ensuite il perdit non-seulement tout ce qu'il avait, mais même des capitaux assez importants qu'il devait au crédit que lui accordaient quelques banquiers. Au mois de décembre 1831, il dut quitter Paris pour passer aux Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Bientôt M. Poinsett, secrétaire de la guerre, lui offrit une mission scientifique ayant pour but l'exploration des vastes contrées, encore peu connues, qui s'étendent à l'ouest du Mississipi et que baigne le Missouri. Il consacra plusieurs an-

nées à ce grand travail géographique et géologique ; et lorsque la mort est venue le surprendre, le 11 septembre 1843, il travaillait activement à mettre en ordre les nombreux résultats de ses recherches. On a de lui : 1° *Lettres à M. Outrequin, banquier, sur les assurances qui ont pour base les probabilités de la durée de la vie humaine*, Paris, 1818, in-8°, deux éditions ; 2° (avec M. Brousseau, colonel du génie) *Mémoire sur la mesure d'un arc du parallèle moyen entre le pôle et l'équateur*, Paris, 1826, in-8°, avec une planche ; 3° *Mémoire sur un nouveau calcul des latitudes de Mont-Jouy et de Barcelone, pour servir de supplément au traité de la base du système métrique*, Paris, 1828, in-8° ; 4° (avec M. le baron Reynaud) *Cours de mathématiques à l'usage de la marine*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°. Le second volume, qui traite de la géométrie, de la trigonométrie et des applications diverses, est de Nicollet. Nous devons citer également un mémoire sur la *Libération de la lune*, lu à l'Académie des sciences de Paris en 1818, et inséré dans la *Connaissance des temps* de 1822. Il a été aussi collaborateur de cette *Biographie universelle*, à laquelle il a fourni plusieurs articles de mathématiciens et d'astronomes, entre autres *Dionis du Séjour*, *Euler*, *Jaurat*, etc. On lui a généralement, et avec beaucoup de vraisemblance, attribué un article qui parut dans les feuilles quotidiennes de France, et qui, sous forme d'une lettre datée des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, parlait d'un perfectionnement du télescope inventé par le savant astronome Herschell, qui se trouvait alors au cap de Bonne-Espérance. A l'aide de cet admirable perfectionnement, Herschell était parvenu à découvrir à la surface de la lune des êtres vivants, des constructions de divers genres et une infinité d'autres choses merveilleuses. La description de ces objets et des moyens ingénieux employés par l'astronome anglais pour parvenir si heureusement à ses fins était tellement détaillée et revêtue d'un vernis de science appliqué si habilement, que le monde vulgaire fut tout ému de l'annonce de la découverte dont l'Amérique du Nord s'était empressée de nous expédier la nouvelle. On a même prétendu que plusieurs astronomes et physiciens de notre continent s'y laissèrent prendre un moment. C'est ce qui nous semble peu probable ; il était facile de reconnaître que c'était une bourde écrite par un homme instruit et malin. Nicollet était chevalier de la Légion d'honneur, membre de la société royale académique de Savoie, de la société astronomique de Londres, de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, de la société helvétique des sciences naturelles.

E—S.

NICOLLS (JASPER), général anglais, né vers 1780, mort le 4 mai 1849 à Reading. Entré en 1793 dans l'armée, il fit ses premières campagnes dans l'Inde, où il assista à la bataille d'Argatun et au siège de Gawilghour. Il revint en Angleterre

en 1805 avec le grade de chef d'escadron. Après avoir servi sous Cathcart à l'armée du Hanovre, il accompagna à Buenos-Ayres, comme chef d'état-major, le général Crawford en 1809. Plus tard, il se distingua aux affaires de la Corogne et de l'île de Walcheren. En 1816, il reçut de lord Moira, gouverneur général des Indes, le commandement d'un corps de cipayes, avec lequel il s'empara d'Almorah et abattit la puissance des Pindarries, ramassis de brigands organisés en confédération par *Amir-Khan*. Après avoir contribué à la prise de Bhurtpour en 1823, il revint de nouveau à ses pénates de la métropole en 1831, avec le grade de général de brigade. Sept ans après, il retourna une dernière fois aux Indes pour gouverner la présidence de Madras, de 1838 à 1843 ; il passa enfin dans le Yorkshire les dernières années de sa vie. En 1841, il avait été nommé lieutenant général. R—L—X.

NICOLO (NICOLAS ISOUARD, dit), né à Malte en 1777, d'un père d'origine française, fut amené de bonne heure à Paris par un commandeur de l'ordre, et y reçut une éducation soignée. Il retourna dans sa patrie en 1790 : son père l'envoya successivement à Palerme et à Naples en qualité de commis de maison de banque. Isouard cherchait souvent dans la musique un délassement à ses occupations. Quelques bons maîtres, auxquels il exprima le désir de se vouer à la composition dramatique, se plurent à lui donner des leçons. Une circonstance imprévue acheva de décider sa vocation : le banquier chez lequel il travaillait à Florence ayant voulu donner un grand concert, et celui qui devait le diriger n'ayant pu s'y trouver au jour convenu, Isouard, qu'on n'en avait pas cru capable, se chargea de le remplacer, et y réussit à la satisfaction de tous les assistants. Ce fut dans cette ville qu'il fit son premier essai, par un petit opéra intitulé *Arviso ai maritati* ; il en donna un autre à Livourne qui fut assez bien accueilli. Il ne cessait cependant de solliciter son retour à Malte. Sa famille y obtint pour lui la place d'organiste de la chapelle de l'ordre ; mais n'ayant point renoncé au projet de travailler pour le théâtre, il refit la musique de quelques petits opéras français, tels que le *Tonnelier* et *Renaud d'Ast* : le premier a été donné depuis à Paris sans succès. L'île de Malte ayant été livrée à Bonaparte, Isouard s'attacha aux Français. Le général Vaubois, après la capitulation, l'emmena en France avec le titre de son secrétaire. Après avoir fréquenté quelque temps notre Opéra-Comique, Isouard conçut le projet, qu'il a suivi avec une constance surprenante, d'en faire l'élément de sa fortune. Le premier ouvrage qui fixa l'attention sur lui fut *Michel-Ange*. L'affiche, à cette époque, lui conservait encore son nom de famille ; mais après le *Médecin turc*, une de ses plus anciennes et meilleures productions, il s'italianisa tout à fait, et ne se fit plus appeler que

Nicolo, nom sous lequel il est si généralement connu en France, que beaucoup de personnes ne soupçonnent même pas qu'il en eût un autre. Le style de Nicolo était, au reste, beaucoup moins italien que son nom. Dans la résolution très-louable de respecter la vérité et de soigner l'expression dramatique, il eut le malheur de rechercher et, qui pis est, de suivre les avis de certains écrivains aussi étrangers aux procédés de l'art musical que le sont communément les gens de lettres français. Ils lui donnèrent, sur la déclamation lyrique, des leçons dont il savait apprécier le ridicule, mais dont il affectait de révéler la profondeur, afin de se faire des partisans dans le monde et dans les journaux. Cette tactique lui réussit ; mais pendant qu'il était prôné dans quelques feuilletons, les connaisseurs s'apercevaient que son style musical devenait chaque jour plus maigre et plus pauvre. Il le sentit enfin lui-même, et il donna dans *Joconde* la preuve qu'il eût pu mieux remplir sa carrière, sans le fatal système auquel il s'était asservi. *Cendrillon*, qui est un de ses plus faibles ouvrages, lui semblait être un chef-d'œuvre parce qu'il avait eu une vogue populaire extravagante. Il est à remarquer, dans l'intérêt de l'art, que, cette démente une fois calmée, le public a repoussé avec dédain un avorton littéraire et musical, qui n'avait dû une réussite éphémère qu'à la réunion extraordinaire de trois débutantes à la mode. Le succès plus mérité de *Joconde* ramena Isouard à une meilleure école. Il fit *Jean-not et Colin*, où l'on trouve un mélange assez heureux de chants gracieux et d'expression dramatique. C'est la dernière de ses productions qui soit digne d'être remarquée. Il mourut dans la force de l'âge, mais déjà fort affaibli, le 23 mars 1818. On a prétendu que le dépit concentré de voir admettre à l'Institut des rivaux pour lesquels il ne dissimulait pas sa jalousie avait abrégé ses jours ; mais il est sûr aujourd'hui qu'il fut victime d'un goût inmodéré pour les plaisirs. Nicolo, selon une expression reçue, soignait plus ses succès que ses ouvrages. Sous des formes pesantes il cachait un esprit très-délié. Il raisonnait fort bien de son art avec les gens qu'il savait être connaisseurs ; avec les autres, il se taisait ou dissimulait, de peur de se faire des ennemis. On a dit qu'il avait chez lui un recueil de morceaux italiens, dans lequel il puisait sans scrupule tout ce qui était à sa convenance ; mais s'il avait eu un pareil trésor, il est probable qu'il s'en serait servi pour ses premiers essais, et qu'il eût évité des chutes fâcheuses. Il est vrai que ses partitions fourmillent de réminiscences, que l'on pourrait qualifier de plagats : ces réminiscences sont surtout de la musique d'église, qu'il connaissait parfaitement. L'article de ce compositeur, dans le *Dictionnaire des Musiciens*, ne doit être lu qu'avec une extrême réserve : il a été rédigé par lui-même, et à

l'époque de la plus grande vogue de sa *Cendrillon*. Nicolo, après la restauration, prit la croix de chevalier de Malte, qui, disait-il, lui avait été donnée par le grand maître, passionné pour la musique, supposition ridicule pour quiconque connaît les statuts de l'ordre (1). S—v—s.

NICOLOPOULO (CONSTANTIN), savant grec, né à Smyrne en 1786 d'une famille d'Andritsena en Morée, commença ses études dans sa ville natale et alla les terminer à Bucharest, en Valachie, où il reçut les leçons du savant professeur Lampros-Photiadès. Jeune encore il vint en France, et s'y concilia la bienveillance des littérateurs et des savants, qu'il seconda quelquefois dans leurs travaux. Successivement il enseigna la littérature grecque, devint professeur à l'Athénée de Paris, et enfin fut attaché à la bibliothèque de l'Institut, où il passa un grand nombre d'années. En 1840 il expédia plusieurs malles remplies de ses livres pour la petite ville d'Andritsena, et c'est en battant des livres sur son bras pour en ôter la poussière, qu'il s'y fit une meurtrissure; un abcès s'ensuivit, l'os du bras fut bientôt attaqué, et la carie se déclara. Les dépenses considérables que le traitement de sa maladie exigeait le forcèrent d'aller à l'Hôtel-Dieu; mais ni les secours de l'art ni la vigueur de son tempérament ne purent le sauver. Il succomba en 1841, à l'âge de 55 ans. Plein d'amour pour son pays, Nicolopoulo vit avec joie les efforts de ses compatriotes pour recouvrer leur indépendance, et publia même quelques écrits à ce sujet. Il avait légué à la ville d'Andritsena, sa patrie d'origine, tous ses livres pour y former une

bibliothèque publique. Ses livres étaient tous de choix, en grand nombre; il les avait acquis en s'imposant les plus dures privations. Absorbé d'ailleurs par ses occupations littéraires, il ne prenait aucun soin de sa personne; son extérieur, sa mise, tout annonçait une négligence excessive. Il était profondément versé dans l'étude des langues anciennes et modernes; et avec Coray, avec Koumas (*voy.* ces noms), il a le droit d'être compté parmi les réformateurs de sa langue. La société philotechnique l'avait admis dans son sein, et il était associé correspondant de l'Institut archéologique de Rome. On a de lui : 1° *Ode sur le printemps* (en grec, avec la traduction littérale en regard), Paris, 1817, in-8°. Elle est précédée d'une *Épître* au comte Capo d'Istria en vers grecs, dont l'auteur donne aussi une traduction littérale. 2° *Ode à M. Spiridion Contos*, en grec, avec la traduction en vers français, par M. Alphonse Mahul (extraite des *Annales encyclopédiques*, janvier, 1818), Paris, 1818, in-8°; 3° (en société avec M. Contos de Corcyre) *l'Abeille*, Paris, 1819-1821, in-8°. Ce recueil littéraire et périodique, écrit en grec moderne, eut assez de succès; mais la publication en fut interrompue par suite de la révolution grecque, en faveur de laquelle il avait été entrepris. Trois livraisons seulement ont paru. 4° *Notice sur la vie et les écrits de Rhigas, l'un des principaux auteurs de la révolution qui a pour but l'indépendance de la Grèce*, Paris, 1824, in-8° de 8 pages. Cette notice, extraite de la *Revue encyclopédique*, février 1824, a été insérée avec moins d'étendue dans cette *Biographie universelle*, et avec des additions dans la *Biographie des contemporains* de MM. Arnault, Jay et Jouy. 5° *Jupiter panhellénien, ou Bibliothèque philologique et morale que publie à ses frais, pour le bien de la Grèce, Archias, fils de Philopatris, Eleusinién, membre correspondant de l'Institut archéologique de Rome. Se distribuant gratis aux étudiants d'Athènes et d'Égine*, Paris, de l'imprimerie de F. Didot.

— Nicolopoulo, à la bibliothèque de l'Institut, 1835, in-8°. Cet ouvrage, rédigé en grec ancien par Nicolopoulo, sous le pseudonyme d'Archias, fils de Philopatris, faisait suite à *l'Abeille*, et paraissait aussi par livre, contenant des morceaux en prose et en vers. On a encore de lui en grec : 1. *Discours philologique et patriotique*, placé à la tête de la traduction grecque du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, par G. Zalyk, Paris, 1828; *Discours adressé à tous les jeunes Grecs sur l'importance de la littérature grecque*, précédé d'une *Épître* au célèbre Canaris en vers grecs, avec une traduction française en prose; le tout placé à la tête du *Dialogue sur la révolution grecque* (en grec moderne), ouvrage du même Zalyk dont Nicolopoulo fut l'éditeur, ainsi que du précédent (*voy.* ZALYK); 3° la traduction française de *l'Ode pindarique au chancelier d'Aguessau*, par Ant. Coray, avec le texte grec en regard,

(1) Nicolo donna au théâtre de Livourne trois opéras italiens : le *Tonnellier*, *Renard d'Ast* et les *Deux Avers*. Après la chute du premier, en 1800, sur le théâtre de l'Opéra-Comique à Paris, il y donna, la même année, *l'Impromptu de campagne*, qui ne réussit guère mieux. En 1801, il s'essaya, sans succès, sur la scène lyrique, par le grand opéra de *Flaminius*, auquel d'autres compositeurs avaient aussi travaillé. Il revint à l'Opéra-Comique et y fit jouer la *Statue*, qui tomba en 1802; il en fut consolé la même année par la réussite de *Baiser et quittance*, qu'il avait composé avec d'autres musiciens. Enfin le succès complet de trois ouvrages représentés en 1803, les *Confidences*, *Michel-Ange* et le *Médecin turc*, établit sa réputation de compositeur agréable et quelquefois original. Il donna depuis successivement, en 1805, *l'Intrigue aux fenêtres*, *Léonce, ou le Fils naturel*, la *Ruse inutile*; en 1806, la *Prise de Passau*, le *Déjeuner de garçon*, le *Petit Page*; en 1807, les *Rendez-vous bourgeois*, le *Remède à la goutte*; en 1808, *Cimarra*, *Un jour à Paris*; en 1810, *Cendrillon*; en 1811, le *Billet de loterie*, le *Magicien sans magie*, *Lullu et Quinault*; en 1812, le *Prince de Catane*, le *Français à Venise*; en 1814, *Bayard à Mézières*, en société avec MM. Boieldieu, Catel et Cherubini; seul, *Jocande*, *Jeannot et Colin*; en 1816, les *Deux Maris*, *l'Une pour l'autre*, les *Deux Capitaines*. La mort le surprit lorsqu'il s'occupait d'*Aladin, ou la Lampe merveilleuse*, dont il a composé les trois premiers actes presque en entier. M. Beninchori finit le quatrième acte et les récitatifs; cette pièce, longtemps attendue, fut jouée sur le théâtre de l'Académie royale de musique, avec le plus grand succès, plusieurs années après la mort de Nicolo. Parmi les vingt-neuf opéras-comiques de Nicolo joués en France, il y en a une douzaine qui sont constamment joués sur tous les théâtres de France. *Jeannot et Colin* a été traduit en plusieurs langues; on l'a mis en ballet à Londres. Nicolo étudiait tous les matins les chefs-d'œuvre des grands maîtres, il s'attendrissait jusqu'aux larmes en chantant *l'Alceste* de Gluck. Sa bibliothèque musicale, qui était nombreuse et bien choisie, et la plupart des partitions de ses opéras ont été achetées par l'école royale de musique et de déclamation. Il a composé en outre une grande quantité de pièces pour piano, harpe, flûte, violon et harmonie.

qui précède l'édition des œuvres du chancelier, publiée en 1829-1830. Nicolopoulo a inséré un grand nombre d'articles philologiques dans différents recueils publiés en France, en Angleterre et en Allemagne, tels que le *Magasin encyclopédique*, la *Revue encyclopédique*, le *Mercur étranger*, le *Mentor*, la *Réunion*, le *Classical journal de Londres*; l'*Hermès (ho Logios)*, rédigé en grec et imprimé à Vienne, journal auquel il a donné, en 1818 et 1819, sous les pseudonymes d'Hellénophron, de Sophronius et d'Agatophron le Péloponésien, divers morceaux de prose et de poésie, des fables, des chants patriotiques, etc., que M. Iken a traduits en allemand et insérés dans sa *Leucothea*, Leipsick, 1825. Outre la notice sur Rhigas, dont nous avons déjà parlé, Nicolopoulo a fourni à la *Biographie universelle* d'autres articles, notamment ceux de *Meletius*, de *Notaras*, de *Zalyk*. Il a publié, comme musicien, le *Chant religieux et guerrier des Grecs*; le *Domine, saluum fac populum Græcum*; le *Celse terrarum moderator orbis*, ode saphique du pasteur Marron; le *Chant des jeunes Grecs*, etc. Il a soigné, pour l'impression du texte grec, l'édition d'*Euclide* de F. Peyrard, Paris, 1814-1818; celle de l'*Almageste de Ptolémée*, publié par l'abbé Halma, 1817; la 2^e édition de l'*Histoire de la littérature grecque* de Schœll; enfin il a donné, avec Burnouf, une nouvelle édition de la *Méthode grecque* de Lancelot, connue sous le nom de Port-Royal, Paris, 1819, in-8°. D—H—E.

NICOLOSI (JEAN-BAPTISTE), géographe, né à Paterno en Sicile le 14 novembre 1610, avait embrassé l'état ecclésiastique; il parvint au grade de docteur en théologie, et, par un travail assidu, acquit une connaissance approfondie de plusieurs langues. Il se fit remarquer également par la prudence de sa conduite et par son éloquence. Après avoir passé un certain temps à la cour de Ferdinand-Maximilien, margrave de Bade-Bade, il alla à Rome, fut nommé un des chapelains de l'église de Ste-Marie-Majeure, et mourut dans cette ville le 16 janvier 1670. On a de lui : 1^o *Guid'allo studio geografico*, Rome, 1662, in-8°. C'est une introduction à l'étude de la géographie; elle ne se distingue pas des autres ouvrages du même genre. 2^o *La Teorica del globo terrestre*, ibid., in-8°. C'est aussi un ouvrage élémentaire. 3^o *Hercules Siculus, sive Studium geographicum*, ibid., in-fol. Ce traité, quoique plus étendu que les précédents, n'offre ni la méthode ni les détails nécessaires pour un corps entier de géographie. E—S.

NICOLOVIUS (GEORGE-HENRI-LOUIS), administrateur prussien, né le 13 janvier 1767 à Königsberg, mort à Berlin le 2 novembre 1839. Elevé dans le gymnase Frédéric-Guillaume de sa ville natale, il y fit ensuite des études de théologie et de philosophie à l'université. Pendant un voyage il se trouva être le compagnon du comte Léopold de Stolberg en Suisse, en Italie et en Sicile, dans les

années de 1791 et 1792. Stolberg ayant été nommé directeur de la présidence d'Eutin, dans l'Oldenbourg, en 1795, Nicolovius, par son intercession, devint d'abord secrétaire du duc, puis assesseur de la chambre des comptes. Dans cette position, il ne pouvait manquer de devenir bientôt l'associé du cercle littéraire des deux Jacobi, de Claudius, de Voss, Hamann et du beau-frère de Goethe, Jean-George Schlosser, dont il épousa la fille vers 1804. L'année suivante, il rentra dans le service prussien comme assesseur de la chambre de guerre et de domaines, à Königsberg; ensuite il devint conseiller référendaire pour les affaires ecclésiastiques et scolaires des catholiques, de même que curateur de l'université et premier bibliothécaire. Comme tel, Nicolovius a beaucoup mérité des institutions académiques de Königsberg, ville qui était restée, de 1807 à 1815, la seule université prussienne; sous son administration on y ajouta une école d'obstétrique, un séminaire de prédicateurs, etc. Directeur des cultes et de l'instruction publique de 1808 à 1824, il n'eut, de 1824 à 1832, sous lui que les affaires ecclésiastiques. Depuis 1813, il était, du reste, retourné avec toutes les autorités gouvernementales à Berlin, où il avait été appelé au conseil d'Etat en 1817. En 1832, enfin, il rentra dans la plénitude de ses anciennes fonctions de directeur des cultes et de l'instruction publique. Nicolovius appartenait aux esprits de tolérance, ce qu'il prouva à la fois vis-à-vis du parti des vieux luthériens, qui n'avaient pas accepté en 1817 l'union des deux confessions protestantes, et à l'égard des catholiques. Opposé à la mesure qui, en 1837, avait frappé les deux archevêques de Cologne et de Posse, il se démit en mai 1839 de ses fonctions. Il a été en outre le Mécène des littérateurs, et il est descendu même dans l'arène pour défendre, entre autres, Goethe contre ses détracteurs, en 1824 ou 1825. R—L—N.

NICOLS (GUILLAUME), poète latin, naquit à Londres vers 1660, et fut élevé dans la famille du savant évêque d'Oxford, Jean Fell, qui le dirigea dans ses études. Malgré la disproportion d'âge, il sut mériter l'affection du célèbre Edouard Pocoke, alors l'un des ornements de l'université; et toute sa vie il conserva le plus tendre souvenir des bontés dont l'avait honoré cet illustre vieillard (1). Ses cours terminés, il fut admis au ministère évangélique, et pourvu de quelques bénéfices. Il eut beaucoup à souffrir des persécutions dirigées, sous le règne de Jacques II, contre l'Eglise anglicane. Sa vie fut souvent exposée, mais la Providence le fit échapper à tous les dangers. Retiré dans le Cheshire, il obtint de l'évêque Morton la cure de Stockport (*Stapporta*). Ce fut dans cette agréable retraite qu'il mit la dernière main à son beau poème :

(1) Nicols en fait l'éloge dans plusieurs endroits de son poème; et dans une note au bas de la page 44, il demande : « Qui n'aimerait pas mieux être Pocoke que le roi de Perse ? »

De litteris inventis, dont il avait conçu l'idée dans sa jeunesse. Dans une petite pièce qu'on lit à la tête, l'auteur nous apprend que le chagrin avait blanchi ses cheveux, et qu'il ressentait avant l'âge toutes ses infirmités. Ce poème parut à Londres en 1711, in-8°. Il est divisé en six livres, et écrit en vers élégiaques pleins de douceur et d'élégance. Nicols l'a dédié à Thom. Herbert, comte de Pembroke, le plus ancien et le meilleur de ses amis. Ce n'est que dans le premier livre que l'auteur traite de l'invention et de l'origine des lettres alphabétiques. Il prouve très-bien que leur usage est antérieur à Moïse et aux autres personnages auxquels on en attribue l'invention, et qui ne firent que la mettre en honneur; mais ne pouvant remonter au premier qui s'est servi des caractères, il pense que c'est Dieu lui-même qui les a communiqués aux hommes. Le reste du poème offre un tableau rapide et très-intéressant de la marche et des progrès de la littérature et des sciences chez les différents peuples. Cet ouvrage est accompagné de notes très-savantes. On en trouve l'analyse dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, année 1712. Freytag termine celle qu'il a donnée dans l'*Adparat. litterator.*, t. 2, p. 1031-37, en exprimant le vœu qu'une nouvelle édition de ce poème le rende plus commun en Allemagne. W—s.

NICOLSKY (ALEXANDRE SERGUEÏEVITCH), littérateur et traducteur russe, né en 1755 dans le gouvernement de Wladimir, mort vers 1835 à St-Petersbourg. Après avoir étudié dans le couvent de St-Serge, à Troïtzk, il devint conseiller d'Etat, puis directeur de la chancellerie et secrétaire du ministère de la marine. Il était en outre chevalier et membre de l'académie russe. Il a traduit l'ouvrage de Nollin, *Sur l'inimitable éloquence de l'Ecriture sainte*, St-Petersbourg, 1800; — le traité de Beausobre, intitulé le *Paraclete, ou Du bien et du mal*; — la seconde partie du *Voyage d'Anacharsis*, par Barthélemy, traduction publiée par l'académie russe; — la quatrième partie du *Lycée* de Laharpe, traduction publiée par le même corps; — et enfin l'ouvrage de de Brosses: *Recherches sur la liaison mécanique des langues*, en 2 parties, St-Petersbourg, 1828 et suiv. — Le seul ouvrage original qu'il publia porte le titre: *Eléments d'éloquence russe*, St-Petersbourg, 3^e éd., 1816. Il contient une grammaire, une rhétorique et une poétique russes. — NICOLSKY (Paul-Alexandrévitch), fils du précédent, littérateur russe, né vers 1786 à St-Petersbourg, où il mourut en 1816. Il rédigea un journal littéraire et critique, intitulé le *Parterre de fleurs*, deux années, 1809 et 1810, et publia une anthologie sous le nom de *Panthéon de la poésie russe*, 1804. R—L—N.

NICOLSON ou NICHOLSON (WILLIAM), savant bibliographe anglais, membre de la société royale de Londres, né en 1655, était fils du pasteur de Plumland dans le comté de Cumberland. Son père prit beaucoup de soin de son éducation, et

l'envoya continuer ses études à l'université d'Oxford, où Nicolson fut reçu bachelier à l'âge de vingt ans. Il fit ensuite un voyage sur le continent, et visita les principales bibliothèques de l'Allemagne, prenant des notes sur les livres rares et les manuscrits qu'elles renferment. De retour en Angleterre, il acheva ses études; et, comme il se destinait à la carrière ecclésiastique, il reçut les ordres sacrés et fut pourvu de quelques bénéfices. Pendant son séjour à Oxford il fournit plusieurs descriptions à l'*Atlas* anglais, qui s'imprimait en cette ville (de 1680 à 1683); et il publia successivement des Sermons et quelques écrits de controverse, qui le firent connaître avantageusement de ses supérieurs. Quoique Nicolson fût d'un caractère difficile et aigre dans les discussions littéraires, ses talents lui méritèrent des protecteurs puissants. Il fut élevé en 1714 à l'évêché de Carlisle, et transféré en 1718 sur le siège de Londonderry en Irlande. Enfin il venait d'être nommé à l'archevêché de Cashel, quand il mourut subitement à Derry le 9 février 1727. Outre sept sermons et quelques écrits de circonstance, on a de ce prélat : 1° deux *Lettres sur les inscriptions runiques* dans les *Transactions philosophiques*, année 1685 (n° 178); 2° *English historical library*, Londres, 1696-1699, 3 vol. in-8°; — *Scottish historical library*, ibid., 1702, in-8°. Nicolson réunit ces deux ouvrages dans une 2^e édition qu'il publia en 1714, in-fol. — *Irish historical library*, ibid., 1724, in-8°. Ces trois bibliothèques ont été réunies, depuis la mort de l'auteur, avec des corrections et des additions, Londres, 1736, in-fol. Ce recueil, très-rare hors de l'Angleterre, contient une notice assez exacte de tous les ouvrages qui avaient paru sur l'histoire civile et ecclésiastique des trois royaumes. 3° *Leges marchiarum*, Londres, 1705, ibid., 1747, in-8°; 4° une Préface aux *Paters* de Chamberlayne, écrite en 1713 (voy. CHAMBERLAYNE); 5° *Dissertatio de jure feudali veterum Saxonum*; elle est imprimée en tête des *Leges Anglo-Saxonice*, publiées par Dav. Wilkins, Londres, 1721, in-fol.; 6° *Sur les médailles d'Ecosse* (*On the medals and coins of Scotland*), ouvrage omis dans la *Bibliotheca numaria* de Lipsius, mais dont on trouve un bon extrait dans les *Mémoires de Trévoux* (octobre 1710, p. 1755-1764). L'auteur avait déjà traité ce sujet avec détail dans le huitième et dernier chapitre de sa *Bibliothèque historique d'Ecosse*. Nicolson avait réuni sur la topographie, l'histoire et les antiquités du diocèse de Carlisle, de nombreux matériaux qui ont été insérés en partie dans l'*Histoire du Cumberland*, par son neveu Jos. Nicolson, et Rich. Burn. Jacques Burckard a imprimé quelques fragments des *Lettres* de Nicolson à Hanisius, dans la *Description* de la bibliothèque de Wolfenbüttel, 2^e partie. On trouve une courte notice sur ce savant dans le *Dictionnaire* de Chauffepié. La *Correspondance littéraire, politique et ecclé-*

siastique de ce savant prélat a été publiée à Londres par John Nichols en 2 volumes in-8°. W—s.

NICOLSON. Voyez NICHOLSON.

NICOMACHE, peintre grec, contemporain d'Apelles et de Mélanthe, était fils et élève d'Aristodème, peintre de Carie, qui avait écrit un livre sur les anciens peintres et sur les villes qui avaient fait fleurir les arts. Nicomache fut un des quatre peintres que Pline cite comme n'ayant employé que quatre couleurs (le blanc, le jaune, le rouge et le noir) pour peindre leurs tableaux. Il brillait surtout par une étonnante facilité. Aristrate, tyran de Sicyone, l'ayant mandé pour peindre un tableau, qu'il destinait à perpétuer la mémoire du poète Telestus et qu'il voulait consacrer à une époque fixée, le peintre n'arriva que peu de jours avant le terme prescrit. Aristrate ne put contenir sa colère; mais Nicomache l'apaisa bientôt en terminant dans le temps qui lui restait un ouvrage digne de sa réputation. Il rendait justice à la beauté des ouvrages de Zeuxis, et un jour qu'il admirait l'*Hélène* de ce peintre, quelqu'un parut surpris de son enthousiasme : « Tu t'en « étonnes, répondit Nicomache; prends mes « yeux et tu croiras voir une déesse. » Comme Apelles, il laissa en mourant un tableau non achevé que personne n'osa finir. Cicéron dit que, dans ses ouvrages, comme dans ceux d'Aëtion, d'Apelles et de Protogène, toutes les parties de l'art ne laissent rien à désirer. Ce fut lui qui le premier donna à Ulysse le bonnet de voyageur nommé le *pileus*. Ses principaux ouvrages étaient : l'*Enlèvement de Proserpine*, placé depuis au Capitole, dans le temple de Minerve; une *Victoire traversant les airs sur un quadrigé*; *Cybèle assise sur un lion*; de belles *Bacchantes*, près de qui se glissent des satyres; *Apollon et Diane*; enfin une *Scylla*, qui se voyait au temple de la Paix. Nicomache eut pour élèves Aristide, son frère; Aristocle, son fils; Corylas; Philoxène d'Erétie, qui peignit pour Cassandre une *Bataille d'Alexandre*, et qui ajouta encore, par des moyens de son invention, à la célérité d'exécution qu'il tenait de son maître. — Il y eut un autre NICOMACHE, graveur en pierres fines, dont il nous est parvenu un *Faune assis sur une peau de tigre*. Suivant Stosch, il faudrait lire Niconas pour le nom du graveur de cette pierre. Quoi qu'il en soit, on croit que ce sujet est la répétition de quelque statue célèbre, parce qu'on le retrouve au revers d'une médaille de la famille de Pétronie. L—S—E.

NICOMACHE, célèbre mathématicien, était de Geruse, ville de la Cœlésyrie. On ne sait pas au juste le temps où il a vécu; mais, comme il était postérieur à Thrasyllle le platonicien et antérieur à Apulée, on peut en conclure qu'il vivait à peu près sous le règne des Antonins, dans le 2^e siècle. Il avait embrassé les principes de Pythagore, dont il est un des plus illustres disciples. De tous les écrits qu'il avait composés, il ne nous reste que les deux suivants : *Isagoges*

arithmetices institutionum, sive introductionis in numerorum disciplinam libri duo, græce, Paris, Chr. Wechel, 1538, in-4° de 77 pages, très-rare. J. Fell, savant évêque d'Oxford, en promettait une nouvelle édition avec des commentaires; mais elle n'a point paru. Cet ouvrage est un traité des propriétés et des divisions des nombres. Il a trouvé dans l'antiquité plusieurs commentateurs, tels qu'Héron, Proclus de Laodicée, Asclépias de Tralles et Jean Philopon, dont les scolies ne nous sont pas parvenues ou bien sont enfouies dans les bibliothèques. Apulée et Boèce l'avaient traduit en latin, et l'on peut, suivant Fabricius, regarder comme une version un peu libre de ce traité l'*Arithmétique* de Boèce, quoiqu'il ne l'ait point composée d'après l'*Isagoges*, mais d'après la *Praxis arithmetica* de Nicomache. Montucla regrettait la perte de ce dernier ouvrage, « qui nous aurait probablement « fourni quelques lumières sur la façon dont les « anciens exécutaient leurs opérations sur les « nombres; car ils avaient, selon les apparences, « une sorte d'arithmétique pratique pour soulager l'imagination dans les calculs prolixes et « difficiles »; mais on voit qu'il se trompe quand il ajoute que « malheureusement il n'en reste « aucune trace ». (*Histoire des mathématiques*, t. 1, p. 319.) Une Introduction, par Jamblique, à l'arithmétique de Nicomache, a été publiée par Sam. Tennelius (*voy. JAMBLIQUE*), et Joachim Camerarius en a commenté quelques passages dans le volume intitulé *De logistica, et græcis latinisque numerorum notis*, Leipsick, 1569, in-8°. — Le second ouvrage de Nicomache : *Manuale harmonices, libri duo*, mis au jour par J. Meursius, d'après un manuscrit de Scaliger, Leyde, 1616, in-4°, a été réimprimé par Marc Meursius, dans les *Musica græci scriptores*, Amsterdam, 1652, in-4°, avec une version latine et des corrections tirées des manuscrits de la bibliothèque d'Oxford. C'est l'un des écrits où il est le plus facile de prendre une idée exacte de la musique des anciens. « Nicomache, dit Montucla, « avait pris la peine de rassembler les rapports mystérieux des nombres, que les anciens « avaient remarqués avec tant d'affectation et « de crédulité, et il en fit un livre intitulé *Theologia arithmetica*, dont Photius parle dans « sa *Bibliothèque* (cod. 187) et qu'il apprécie au « juste en l'appelant un recueil de pitoyables « rêveries. » Mais l'ouvrage que nous avons sous ce titre ne mérite pas d'être traité avec tant de mépris, puisqu'il renferme tout ce que nous avons de plus certain sur la doctrine des nombres de Pythagore : le savant et judicieux Brucker le caractérise : *Nobile theologiæ pythagoreæ monumentum*. Au surplus, il n'est pas démontré que cet ouvrage, dont on ne connaît qu'une seule édition, Paris, 1643, in-4°, soit réellement de Nicomache, qui s'y trouve plusieurs fois cité avec éloge. Th. Gale soupçonne avec assez de

vraisemblance que Jamblique en est le véritable auteur (*Jamblichi de myster. Egypt.*, p. 201). Jean Meursius en a donné un commentaire dans son *Denarius pythagoricus*. Pour plus de détails, on peut consulter la *Biblioth. græca* de Fabricius, l'*Hist. philosoph.* de Brucker, t. 2, p. 160, et Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. 1, p. 318-319. — W—s.

NICOMÈDE I^{er}, roi de Bithynie, succéda la 10^e année de l'ère de Bithynie (ou l'an 278 avant J.-C.) à son père Zipoetès, et craignant que ses frères ne songeassent à lui disputer le trône, il les fit tous massacrer. Un seul, nommé Zyboeas, échappé comme par miracle à cette mesure épouvantable, se retira dans les provinces maritimes, qu'il parvint à soulever. Nicomède marcha aussitôt contre lui, dispersa ses partisans et le força de chercher un asile dans les Etats voisins. Redoutant avec raison les projets ambitieux d'Antiochus, roi de Syrie, il s'allia avec les Héracléens, et fit avec les Gaulois, maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse, un traité dont Photius a conservé les principaux articles avec quelques autres fragments de Memnon (*voy.* ce nom), et c'est de là que date l'entrée des Gaulois dans l'Asie Mineure, où ils occupèrent la contrée qui, de leur nom, fut appelée la Galatie. Uni aux Héracléens, il se trouvait en état de lutter avec avantage contre la flotte d'Antiochus, qui, ne voulant pas s'exposer au hasard d'un combat, lui demanda la paix. Nicomède ne s'attacha plus dès lors qu'à faire fleurir les arts et le commerce dans son royaume. Il bâtit une ville célèbre, appelée de son nom *Nicomédie*, et commença un canal destiné soit à dessécher des terrains marécageux, soit à faciliter la circulation des marchandises; mais sa mort, survenue l'an 249, l'empêcha de le terminer. Il avait été marié deux fois. Sa première femme, qui était Phrygienne, étant morte de la blessure que lui fit à l'épaule un chien furieux, il épousa Etazeta, dont il eut Prusias, qu'il déclara son héritier au préjudice de ses enfants du premier lit. — NICOMÈDE II, fils de Prusias, fut conduit à Rome vers l'an 166 avant J.-C. par son père, qui le recommanda à la bienveillance du sénat et du peuple romain. L'affection que les Bithyniens témoignaient au prince destiné par sa naissance à régner un jour sur eux le rendit odieux à Prusias, décidé à lui préférer les enfants qu'il avait eus d'un second mariage. Il le renvoya donc à Rome, où Nicomède fut accueilli avec tous les égards dus à l'héritier présomptif d'une couronne. Les distinctions dont il était l'objet accrurent la haine de sa marâtre, et elle arracha à Prusias l'ordre de le faire périr. Menas, envoyé en Italie sous le prétexte de demander au sénat la remise de la somme qui restait due par Prusias au roi de Pergame d'après le dernier traité, fut chargé en secret d'imaginer un moyen de se défaire de Nicomède. Mais, loin d'exécuter cette commis-

sion, il révéla au jeune prince cette odieuse trame, et lui offrit l'appui du roi de Pergame pour chasser sa marâtre et s'emparer de la Bithynie. Après s'être concertés avec l'ambassadeur de Pergame, ils partent aussitôt. Arrivés dans l'Epire, Nicomède ceint le bandeau royal, entre dans la Bithynie, dont les peuples lui ouvrent leurs villes, et vient assiéger dans Nicomédie son père, à qui il arrache la vie, l'an 148 (*voy.* PRUSIAS). Il s'allie ensuite avec Mithridate, et, joignant ses troupes à celles du roi de Pont, envahit la Paphlagonie. Les Romains, intéressés à tenir l'Asie partagée en petits Etats, intimèrent l'ordre aux deux rois de reconnaître l'indépendance des Paphlagoniens. Feignant d'obéir, Nicomède met à leur tête un de ses fils, à qui il fait prendre le nom de Pylémène, qui était celui des anciens souverains. Mithridate, plus fier, refuse de reconnaître le droit que les Romains s'arrogeaient sur les Etats d'Asie, et, malgré les menaces de leurs ambassadeurs, s'empare de la Galatie. Quelque temps après, il prend la Cappadoce, et ayant fait égorger Ariarathe, son beau-frère, avec ses deux fils, il met sur le trône un de ses propres enfants, auquel il donne, à l'imitation de Nicomède, le nom du prince qu'il a mis à mort. Cependant Laodice, veuve d'Ariarathe, s'échappe de la cour de son barbare frère et demande un asile à Nicomède, qui l'épouse. Tous deux supposent l'existence d'un troisième fils de Laodice, et réclament pour lui le trône de Cappadoce. Les Romains mirent fin à ces honteux débats en obligeant Mithridate d'évacuer la Cappadoce, dont les habitants élurent roi Ariobarzane (*voy.* ce nom). Nicomède mourut l'an 89 avant J.-C. La vie de ce prince a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses plus belles pièces. — NICOMÈDE III était fils du précédent et d'une danseuse nommée Nyza, que son père avait connue pendant son séjour à Rome. Après la mort de celui-ci, il prit possession du royaume de Bithynie; mais, expulsé par son frère cadet, nommé Socrates, que Mithridate protégeait secrètement, il vint implorer le secours du sénat, qui le rétablit sur le trône. Excité par les Romains à se venger du terrible roi de Pont, il osa faire quelques excursions sur ses terres; mais Mithridate entra dans la Bithynie, battit et dispersa l'armée de Nicomède, et le força d'abandonner une seconde fois ses Etats. Sylla réconcilia ces deux princes et ramena Nicomède dans sa capitale. Ce prince mourut l'an 75 avant J.-C. Il déclara par son testament les Romains héritiers de la Bithynie, qui fut réduite en province. L'abbé Sévin avait entrepris l'*Histoire des rois de Bithynie*, dont on a plusieurs fragments dans le Recueil de l'Académie des inscriptions (*voy.* SÉVIN). Les médailles nous ont conservé les portraits de ces trois rois de Bithynie. (*Voy.* l'*Iconographie grecque* de Visconti, t. 2, p. 340.) — W—s.

NICOMÈDE, géomètre grec, est principale-

ment connu par l'invention de la *conchoïde*. On n'est pas d'accord sur le temps où il a vécu ; mais Montucla a démontré, par les témoignages de Proclus et d'Eutocius, que Nicomède, que l'on répute communément postérieur de quelques siècles à l'ère chrétienne, florissait au moins cent ans avant J.-C. De tous ses travaux, il ne reste que la conchoïde, courbe qui sert à résoudre par un procédé uniforme le problème de la trisection de l'angle et celui de la duplication du cube ou des deux moyennes proportionnelles. Il imagina pour la tracer un instrument ingénieux, que Montucla a décrit ainsi que les différentes propriétés de cette courbe dans son *Histoire des mathématiques* (t. 1^{er}, p. 254-257). Geminus parlait de la conchoïde, dans un de ses traités dont on regrette la perte (voy. GEMINUS). Il existe une dissertation de C. Witte : *Conchoïdes Nicomedis æquatio et indoles*, Gœttingue, 1813, in-4^e. W-s.

NICON, patriarche de l'Eglise de Russie et savant historien, naquit en 1613 de parents obscurs, dans les environs de Nijni-Nowgorod. On le nommait *Nikit*. Engagé d'abord dans les liens du mariage et ayant perdu ses trois enfants, il résolut d'abandonner le monde : son épouse prit l'habit de religieuse dans un monastère de Moscou, et il alla se retirer dans un couvent appelé Anzerskoi-Skit, situé sur une île de la mer Blanche. En recevant l'habit monastique, il reçut le nom de Nicou. Ayant encouru la disgrâce de son supérieur, avec lequel il avait été envoyé à Moscou, il fut expulsé de sa congrégation ; mais il entra dans une autre communauté, dont il devint bientôt le supérieur. Conduit à Moscou par les affaires de sa maison, il plut au czar Alexis, qui lui confia la direction d'un monastère dans la capitale. Il fut nommé successivement archimandrite, archevêque métropolitain de Nowgorod, et enfin (1652) patriarche de Russie et chef de l'Eglise russe. Il était naturellement éloquent, d'un caractère ferme, sévère et généreux. Etant archevêque de Nowgorod, il sacrifia dans un temps de disette ses revenus pour soulager les pauvres : chaque jour il leur faisait des distributions de pain et d'argent. Il construisit dans la ville quatre nouveaux hôpitaux pour les veuves, les orphelins et les vieillards. Il usait de la confiance que lui accordait le czar pour le bien des malheureux : exerçant une espèce de magistrature suprême, il visitait les prisons, il délivrait ceux qui lui paraissaient innocents, et consolait les coupables, qui obtenaient même un pardon absolu lorsque leurs fautes lui paraissaient mériter de l'indulgence. Dans le temps de la famine dont nous venons de parler (1650), les habitants de Nowgorod s'étant soulevés, le voïvode ou gouverneur, dont les jours étaient menacés, se réfugia près de l'archevêque, qui le cacha dans son palais. Nicon sortit pour rappeler à la raison ces forcenés, qui, le voyant, se jetèrent sur lui, le frappèrent et le traînèrent par les

cheveux. Il aurait été massacré si quelques hommes sages ne l'avaient entouré pour le défendre contre la fureur de la populace. L'état auquel on l'avait réduit fit une vive impression : quelques révoltés eurent honte de leurs excès, et le calme parut se rétablir. Le patriarche, refusant de prendre du repos, se prépara à la mort par la prière et par la communion ; il vint trouver les séditioux dans leurs assemblées pour les exhorter à rentrer dans le devoir. Leur fureur s'adoucit ; chaque jour, plusieurs d'entre eux venaient implorer la médiation du patriarche, afin d'obtenir grâce auprès de leur souverain. Les esprits étaient dans cette disposition lorsque l'on publia un oukase du prince : il assurait le pardon à ceux qui rentreraient dans le devoir, n'exceptant que les chefs de la révolte. Le patriarche était chargé d'examiner et d'exercer, selon les circonstances, justice ou clémence. Pendant qu'il était sur le siège métropolitain de Nowgorod, il introduisit dans l'Eglise russe le chant en parties, à l'exemple de ce qui se pratiquait à Kiew et dans l'Eglise grecque. Cette nouveauté plut à l'empereur Alexis : quand Nicon venait à Moscou, il officiait dans la chapelle du palais, et le service divin s'y faisait comme à Nowgorod. Joseph, patriarche de Russie, étant mort (1666), Nicon fut choisi par l'empereur pour remplir le premier siège de l'Eglise russe. Le nouveau patriarche s'était particulièrement attaché à l'étude des Livres saints. Craignant que le temps n'eût corrompu la pureté de l'ancienne version slavone de l'Ecriture, il détermina l'empereur à convoquer un concile chargé de rétablir le texte sacré des Ecritures saintes dans leur première intégrité. On rassembla les anciennes copies de la version slavone ; on écrivit aux patriarches grecs et aux moines du mont Athos pour les prier d'envoyer au concile des manuscrits grecs. Suivant l'usage de l'empire d'Orient, l'empereur présida lui-même l'assemblée, à laquelle assista entre autres le patriarche d'Antiochie. Après un examen scrupuleux, le concile prononça que l'ancienne version slavone rendait fidèlement le texte des Livres saints et que les fautes qui pouvaient s'y être glissées ne devaient être attribuées qu'au grand nombre de copies. En rapportant ces faits, un auteur récent demande : « Qu'est donc devenu cet « antique Evangile slavon, sur lequel juraient les « rois de France lorsqu'on les sacrait à Reims ? « Les Vandales de la révolution auraient-ils détruit « ce monument précieux de la religion et de la littérature des Slaves ? » Le patriarche Nicon eut lui-même soin que la sainte Bible fût publiée à Moscou, d'après l'ancienne version. Le concile ordonna aussi quelques changements dans les cérémonies de l'Eglise. Nicon avait une grande influence dans les conseils du souverain ; il dirigeait les affaires temporelles aussi bien que celles de l'Eglise. Les guerres qu'Alexis entreprit contre la Suède et la Pologne n'ayant point eu le suc-

cès que l'on attendait, Nicon s'aperçut qu'il avait perdu les bonnes grâces du prince. Craignant des revers humiliants, il demanda et obtint la permission de se retirer dans un monastère, en conservant le titre de patriarche, dont les fonctions seraient exercées par le premier archevêque métropolitain. C'est dans cette retraite honorable qu'il entreprit de revoir les chroniques qui avaient paru sur l'histoire de la Russie, depuis Nestor jusqu'à son temps. Ayant comparé les différentes copies qu'il put se procurer, corrigeant, suppléant par l'une ce qui manquait à l'autre, il forma en langue slavone un corps d'histoire qui va jusqu'à l'an 1630. Schlœzer en a publié (St-Petersbourg, 1767-1768) deux volumes in-4°, dont le premier s'étend depuis le commencement de la monarchie jusqu'à l'an 1094 et le second jusqu'à l'an 1237. Il y avait deux cent trois ans que l'art typographique était introduit en Russie, et l'on avait jusque-là négligé de publier les chroniques, qui sont la première source quand on veut étudier l'histoire. Notre patriarche ayant quitté la cour, ses ennemis le poursuivirent dans sa retraite. Accusé d'avoir formé des projets contre le czar, d'avoir répandu des bruits odieux sur son souverain et d'avoir écrit contre lui au patriarche de Constantinople, il fut jugé dans un concile, déclaré déchu de la dignité patriarcale, et relégué dans un monastère, loin de la capitale. Après la mort d'Alexis, on le transféra dans un couvent moins éloigné; il obtint même la permission de revenir à Moscou, dans un couvent qu'il y avait fondé (1). Etant mort en chemin (1681), son corps, par ordre du czar, fut apporté à Moscou, où on lui rendit les honneurs dus aux patriarches. (*Voy. Baumeister, Mémoires sur la vie du patriarche Nicon*, Riga, 1788, in-8°, en allemand.) G—v.

NICOT (JEAN), seigneur de Villemain, secrétaire du roi, ambassadeur en Portugal, etc., ne dut sa fortune qu'à son mérite. Il était né à Nîmes, en 1530, d'un simple notaire peu riche, mais qui cependant n'avait rien négligé pour l'éducation de son fils. Paris l'attira de bonne heure; il y perfectionna et y étendit ses connaissances, et n'acquiesça pas moins de capacité pour les affaires, ce qui lui valut tout à la fois l'estime des érudits et la faveur de la cour. Il jouit de la confiance de Henri II et de celle de son successeur. Ce fut François II qui l'envoya en ambassade à Lisbonne. Durant le cours de cette mission, un marchand flamand lui donna de la graine de *pétun*, plante de l'Amérique, alors inconnue en Europe, et qui depuis y est devenue d'un si grand usage sous le nom de *tabac*. Nicot, qui en avait envoyé la semence à Catherine de Médicis, lui présenta la

plante même à son retour de Portugal. Le cordelier Thevet a disputé à Nicot la gloire d'en avoir enrichi la France; mais sa prétention n'a pas été accueillie, et le nom de *nicotiane*, imposé d'abord au tabac, lui est resté, du moins dans la langue scientifique. Il constate les droits de Nicot à la reconnaissance du fisc, pour qui cette plante a été et sera probablement longtemps encore d'une si grande ressource, et à celle de l'agriculture et du commerce, à cause des avantages qu'ils en ont retirés, quand il a été permis d'en faire un objet de spéculation agricole et industrielle. Il n'est pourtant pas vraisemblable que Nicot sentît l'importance du présent qu'il offrit à la reine mère et qu'il prévît que ce présent vaudrait un jour tant de millions de revenu à l'Etat. Il a rendu avec plus de connaissance de cause d'utiles services d'un autre genre à la république des lettres. On lui doit une édition très-correcte de l'histoire d'Aimoin : *Aimoinii monachi qui antea Ammonii nomine circumferebatur, historiæ Francorum lib. 4, ex veteribus exemplariis et nova accurataque recensione nunc demum multo emendatioris et meliores*, Paris, 1566, in-8°. Dupin, dans sa Bibliothèque universelle, a par erreur attribué cette édition à Pithou. On sait que Nicot y travaillait en 1557, neuf ans avant qu'il la mit au jour. Après sa mort parut son *Trésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne, auquel, entre autres choses, sont les mots propres de marine, vénerie et fauconnerie, ci-devant ramassés par Aimar Ranconnet, vivant conseiller du roi et président des enquêtes au parlement, revu et augmenté en cette dernière impression de plus de la moitié, avec une grammairie françoise et latine* (de J. Masset), et le recueil des vieux proverbes de la France; ensemble le Nomenclator de Junius, mis par ordre alphabétique et creu d'une table particulière de toutes les diction, Paris, 1606, avec privilège du roi et de l'empereur, in-fol. Il y a du même ouvrage une édition de Rouen, 1618, in-4°. Le travail de Ranconnet n'était qu'un faible et léger canevas, qui a disparu sous la broderie dont Nicot l'a enrichi. Il y avait sans doute dans ce travail primitif le germe d'un dictionnaire français, mais Nicot l'a fécondé; et l'honneur d'avoir fourni le premier modèle d'un ouvrage de ce genre dans notre langue lui est resté. Composé dans un temps où elle n'était pas encore fixée, ce livre, à mesure qu'elle s'est perfectionnée, a dû perdre de son autorité; et depuis que les Pascal, les Despréaux, les Racine ont écrit, ce n'a plus été qu'un vocabulaire du vieux langage. Cependant il n'a pas été inutile aux auteurs de dictionnaires plus modernes et principalement à celui du Dictionnaire des arts et des sciences, qui l'a souvent copié. Nicot avait laissé en manuscrit un *Traité de la marine*. Il mourut à Paris le 5 mai 1600. V. S. L.

NICUESSA (DIEGO DE), capitaine espagnol, était un gentilhomme fort riche, qui avait passé en Amérique, où il demeurait dans l'île de Cuba.

(1) La bibliothèque fondée par le patriarche Nicon au couvent qu'il fit bâtir à *Woskresenskoï*, dans le gouvernement de Moscou, est au nombre des plus remarquables de l'empire russe: elle est abondamment pourvue de manuscrits (*Revue encyclopédique* d'octobre 1821, t. 12, p. 205).

Les affaires de cette colonie l'ayant amené en Espagne en 1509, il y apprit qu'Ojeda venait d'être chargé de la formation de nouveaux établissements dans le continent de l'Amérique méridionale. Le désir de prendre part à cette entreprise lui fit demander qu'elle fût partagée. Comme il était connu très-avantageusement à la cour, sa proposition fut accueillie. On forma deux provinces du pays où l'on comptait s'établir; et Nicuessa obtint le commandement de celle qui s'étendait du golfe d'Uruba au cap Gracias-a-Dios; elle fut nommée Castille d'or. Les deux gouvernements pouvaient tirer en commun des vivres de la Jamaïque. On partit de San-Lucar en 1509. Nicuessa avait avec lui quatre grands vaisseaux et deux brigantins; il arriva presque en même temps qu'Ojeda sur les côtes de St-Domingue, quoiqu'il eût quitté l'Espagne plus tard, et qu'il se fût arrêté à Santa-Cruz, une des petites Antilles, où il avait enlevé cent Caraïbes pour en faire des esclaves. Les deux gouvernements ne tardèrent pas à avoir des démêlés fort vifs sur leurs droits; tous deux avaient des prétentions sur le golfe de Darien. Ojeda proposa plusieurs fois à Nicuessa de vider leur différend par les armes; Nicuessa consentait à se battre pourvu que chacun déposât cinq mille castillans d'or, qui appartiendraient au vainqueur. Enfin on les mit d'accord et la rivière du Darien marqua leurs limites. Nicuessa quitta St-Domingue en 1510 avec cinq vaisseaux; bientôt une tempête affreuse les dispersa. Quatre entrèrent dans la rivière de Chagre. Le commandant, jeté seul sur une côte inconnue, y perdit sa caravelle et se vit forcé de chercher par terre Veragua, qui était le rendez-vous général. Un grand nombre d'Espagnols périrent de misère ou par la main des sauvages; d'autres quittèrent leur chef. Nicuessa retrouva son lieutenant, qui l'avait abandonné avec trois vaisseaux; il lui pardonna, mais le retint prisonnier. La plupart des bâtiments avaient été jetés à la côte; bientôt les vivres manquèrent tout à fait; on assure que plusieurs Castillans, ayant un jour mangé le corps d'un Indien tué dans un combat, et qui commençait à sentir mauvais, moururent tous. Nicuessa, ne voyant aucune apparence de s'établir au milieu d'un peuple qui se défendait avec tant de bravoure, laissa une partie de ses gens dans la rivière de Belem et gagna Porto-Bello; les Indiens l'accueillirent à coups de flèches; il s'avança quelques lieues plus loin jusqu'à un port que Colomb avait nommé Bastimentos. Nicuessa s'écria : « Arrêtons-nous « ici au nom de Dieu; » ce qui fit appeler cet endroit *Nombre de Dios*. On y jeta les fondements d'une ville qui n'existe plus. Nicuessa voulut ensuite aller à Darien; Balboa refusa de l'y recevoir; cependant le lendemain on lui dit qu'il pouvait débarquer. Après qu'on lui eut fait éprouver toutes sortes de mauvais traitements, on l'embarqua sur un mauvais brigantin avec

17 hommes, en lui reprochant d'avoir sacrifié tant de monde à son ambition et lui conseillant ironiquement d'aller se vanter en Espagne des services qu'il avait rendus à la nation. Il mit à la voile en protestant de son innocence. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de lui. Herrera regarde comme une fable ce que disent quelques auteurs, que l'on avait trouvé dans l'île de Cuba cette inscription gravée sur le marbre : *Ici l'infortuné Nicuessa a terminé ses malheurs et sa vie.* E—S.

NIDDA (FRÉDÉRIC-ALBERT-FRANÇOIS KRUG DE), poète allemand, né le 14 mai 1776 à Gatterstaedt, près de Querfurt, mort à Löwenberg, en Silésie, le 13 septembre 1841. Après avoir étudié le droit, il devint directeur de la présidence d'Arnstaedt (dans les principautés de Schwarzbourg). Du temps des guerres du premier empire, il entra dans l'armée saxonne, dont il sortit avec le grade de capitaine. Il mena ensuite pendant de longues années une vie retirée dans son domaine paternel, fit quelques voyages en 1832, et s'établit finalement à Löwenberg en Silésie, où il se voua au culte des muses jusqu'à sa mort. Krug de Nidda excelle surtout dans les contes poétiques, les romances et ballades. Il a laissé : 1° *Gonsalve de Cordoue*, traduit de Florian, Leipsick, 1817; 2° édition, 1820; 2° *Henri l'Oiseleur, ou la Bataille contre les Hongrois*, drame historique, ibid., 1818; 3° *Poésies*, ibid., 1820; 4° *Romances*, ibid., 1821; 5° *Contes et romances, ou Tableaux poétiques*, ibid., 1821-1822, 2 vol.; 6° *Scanderbeg*, poème héroïque, en 10 chants, ibid., 1823-1824, 2 vol.; 7° *Esquisses locales de mes petits voyages*, Halle, 1825-1826, 2 vol.; 8° *Glaïeuls*, ibid., 1827-1829, 2 vol.; 9° *Livre de souvenir*, Leipsick, 1829; 10° *Esquisses et tableaux d'un voyage sur les bords du Rhin*, Quedlinburg, 1833; 11° *le Forgeron de Iuterbogk, chroniques légendaires et romances*, Leipsick, 1834. 12° D'autres contes, poèmes et drames de Nidda sont éparpillés dans presque toutes les revues littéraires et artistiques qui parurent dans les années 1810 à 1830. — Un de ses frères, Charles Krug de Nidda, géologue distingué, a publié divers mémoires dans *Karsten (Journal de minéralogie, de géologie, des forges et des usines)*. Il a donné notamment, en 1833 et 1834, une excellente *Description géologique de l'Islande*. Nous ignorons la date de sa mort. R—L—N.

NIDER, NYDER ou NIEDER (JEAN), célèbre dominicain du 15^e siècle, naquit en Allemagne de parents vertueux qui lui firent sucer la piété avec le lait. En 1400, il prit l'habit de St-Dominique dans le monastère de Colmar, où régnait toute la ferveur des premiers temps de l'ordre. Il étudia la philosophie et la théologie à Vienne en Autriche et à Cologne, où il fut ordonné prêtre. En 1414, il se rendit au concile de Constance pour sa propre instruction. Devenu docteur en théologie, il expliqua l'Écriture sainte et

le Maître des sentences dans l'université de Vienne. Quelques années après, il fut prieur du couvent de Nuremberg et contribua autant par sa modération que par ses talents à maintenir l'intégrité de la foi catholique dans la Franconie contre les hussites. Le général des dominicains, qui visitait cette province en 1428, associa Nider à ses travaux, et lui ordonna d'annoncer l'Evangile dans la haute Allemagne. Les succès qu'il obtint dans ses prédications portèrent ses supérieurs à le nommer prieur du couvent de Bâle en 1431. Le célèbre concile qui se tint dans cette ville le compta parmi ses théologiens les plus distingués. Choisi par cette auguste assemblée pour aller travailler à la conversion des hussites, Nider commença par demander aux princes d'Allemagne des *sauf-conduits* pour les hérétiques qui voudraient se rendre à Bâle, et par les engager à contribuer, de tout leur pouvoir, à la réforme de l'Eglise, dans le chef et dans les membres. Le 5 janvier 1432, il écrivit de Nuremberg une lettre aux hussites, qui produisit le meilleur effet sur leur esprit (*Annales ecclés.* de Bzovius). Le 12 février suivant, il en écrivit une autre pour hâter l'exécution des promesses que les Bohémiens avaient faites d'accepter des conférences, et qu'ils auraient vraisemblablement accomplies, si la nouvelle de la dissolution du concile de Bâle n'était venue à la traverse. Nider ne se découragea pas; muni du *sauf-conduit* que les Pères de Bâle avaient délivré pour les hussites, il se rendit à Egra, assista à plusieurs assemblées, et parvint à déterminer la noblesse et le clergé à nommer trois députés pour les représenter au concile. Avant leur départ d'Egra, Nider s'empressa d'aller préparer les voies à la réception qu'on devait leur faire. La joie du concile fut extrême en apprenant de la bouche du nonce les heureux changements qui s'étaient opérés par ses soins dans le cœur des sectaires. Les députés de Bohême arrivèrent à Bâle en 1433 et présentèrent quatre articles qui ne furent point acceptés. Nider fut envoyé de nouveau avec dix autres nonces dans les pays infectés des erreurs de Jean Huss, pour calmer les esprits et les ramener à l'unité. Il ne paraît pas qu'il ait montré dans cette seconde mission des sentiments aussi pacifiques que dans la première. La Bohême fut inondée de sang; et les taborites ne furent soumis que par le glaive. Après cette sanglante expédition, Nider revint à Bâle et continua pendant quelques années son adhésion au concile. Mais s'apercevant que, loin de procurer la paix à l'Eglise, cette assemblée la plongeait de jour en jour dans le schisme, il s'en retira en 1437 et alla jusqu'à lui refuser l'entrée de son couvent. Il mourut en 1440, suivant Laurent Echard, ou en 1438, suivant Cave. Nous avons de ce savant religieux un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera le catalogue dans la *Bibliothèque des frères prêcheurs*, et dans l'*Histoire des hommes*

XXX.

illustres de l'ordre de St-Dominique, par le P. Tournon, t. 3. Nous ne ferons mention que des plus remarquables : 1° *Consolatorium timoratae conscientiae*, Paris, 1494, in-16; Rome, 1604, in-8°; 2° *Dispositorium moriendi*, in-4°; il ne porte ni indication de ville, ni date, ni nom d'imprimeur. On le croit communément une des premières productions de l'imprimerie; mais Debure pense qu'il est postérieur à 1470. 3° *De reformatione religiosorum libri tres*, Anvers, 1611, in-8°; 4° *Tractatus de elevatione mentis ad Deum, cui titulus, Alphabetum divini amoris*, divisé en quinze tables, composées chacune de vingt-deux échelles, dont chaque degré commence par une lettre de l'alphabet. On l'a inséré mal à propos parmi les ouvrages du chancelier Gerson, qui s'y trouve cité plusieurs fois par ses noms et qualités (1). 5° *Formicarium seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicae iucitativus*, Paris, 1519, in-4°; Douai, 1602, in-8°, et ailleurs. C'est l'ouvrage le plus singulier de cet auteur. Nider y a recueilli tous les contes, toutes les opinions ridicules, rapportés par les anciens et par ses contemporains, sur les revenants, les fantômes, les incubes et les succubes, la divination, les sortilèges, les exorcismes, les diables et leurs malices, mais pour en montrer l'impiété et la vanité, dit le P. Tournon. 6° *Præceptorium, seu De decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472, in-fol.; édition très-recherchée, parce que c'est le plus ancien livre avec date qui ait des signatures (*voy.* le *Manuel de librairie*, 3° édit.); idem, Paris, 1507, 1515, in-4°; Douai, 1612, in-8°; 7° *Manuale confessoriorum*, Paris, 1473, in-fol.; 8° *Tractatus de visionibus et revelationibus*, Strasbourg, 1517; Helmstadt, 1692. Jacques Lenfant attribue ce Traité à Nider et en parle comme d'un livre rempli de singularités, dans son *Histoire du concile de Constance*, livre 5. (Outre les écrivains cités, voyez Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclés.*, 15° siècle). L—B—E.

NIDHAMI. Voyez NIZAM.

NIEBUHR (CARSTEN), célèbre voyageur, naquit le 17 mars 1733 à Lüdingsworth, village du duché de Lauenbourg. Ses parents étaient des paysans aisés; il les perdit de très-bonne heure, et comme l'observe son fils, qui a écrit sa Vie, le partage de leur succession ne l'enrichit point. Ses tuteurs ne jugèrent pas à propos de lui faire continuer ses études, faiblement commencées dans une petite ville voisine; il mena pendant quatre ans la vie d'un simple paysan, n'ayant pas même pu suivre un penchant qui le portait vers la musique et qui lui donnait l'espoir d'obtenir un emploi d'organiste. Heureusement un procès qui s'éleva dans son pays ayant forcé d'appeler d'ailleurs un arpenteur, car il ne s'en trouvait

(1) Réciproquement, le livre *De imitatione Christi*, avant que l'attribution qui en avait été faite à Gerson fût devenue générale, était attribué par quelques bénédictins allemands à Nider, auteur d'un livre de *Consolation*, comme Gerson. G—C.

pas dans le canton, Niebuhr se mit à étudier la géométrie pour procurer à la fois à son pays la science qui lui manquait, et à lui-même l'état dont il avait besoin. Il avait alors vingt et un ans et pouvait disposer de son petit patrimoine. Il résolut d'en employer les intérêts et même, s'il le fallait, d'en sacrifier une partie, pour atteindre le but qu'il se proposait. Il alla donc à Hambourg, en 1753, se prépara pendant huit mois par l'étude de la langue latine à suivre les cours du gymnase; puis profita pendant un an de plus des leçons d'un professeur de mathématiques. Alors il voulut pénétrer dans les profondeurs de cette science; et ce fut dans ce dessein qu'il se rendit à Göttingue en 1757. Cependant sa modique fortune s'accordait mal avec ce désir de prolonger ses études. Son capital était entamé et, pour en conserver les restes, il prit le parti d'entrer dans le corps des ingénieurs hanovriens. Il eut, quelque temps après, une bourse de famille, qui lui fournit les moyens d'acheter des instruments. En 1758, il reçut la proposition de faire le voyage d'Arabie, aux frais du gouvernement danois. On sait que cette expédition fut suggérée au comte de Bernstorff, ministre de Frédéric V, par Michaëlis, qui n'avait pas d'autre but, en la proposant, que d'obtenir sur différents passages de la Bible des éclaircissements qu'on ne pouvait se procurer que sur les lieux (*roy. D. MICHAELIS*). Le ministre donna heureusement plus d'étendue au plan un peu borné du philologue, qui ne voulait faire voyager qu'un orientaliste; et il décida qu'on ajouterait à celui-ci un mathématicien et un naturaliste. Niebuhr n'accepta la proposition de voyager comme mathématicien qu'à condition d'avoir dix-huit mois pour se préparer. Il employa ce temps à s'instruire, sous Tobie Mayer, dans l'observation des longitudes par les distances, méthode encore nouvelle. Il ne fit pas d'aussi grands progrès dans la langue arabe, qu'il essaya d'étudier sous Michaëlis; il en abandonna l'étude, dégoûté de la lenteur du maître, qui ne le lui pardonna jamais. Niebuhr apprit ensuite facilement par l'usage chez les Arabes mêmes une langue qu'il avait étudiée sans fruit en Europe. Au moment du départ, il refusa le titre de professeur, ne se regardant pas comme assez habile pour le porter; il se contenta de celui de lieutenant du génie. Il bornait alors son ambition à jouir en paix après son voyage de la pension qui devait en être le prix. Déjà le gouvernement danois lui en avait fait une pour ses études préparatoires; et par là Niebuhr avait pu acquérir les instruments nécessaires à ses observations. Arrivé à Copenhague, il fut très-surpris et se trouva très-heureux que le comte de Bernstorff l'indemnît de cette dépense; le ministre ne fut pas moins étonné lui-même d'un pareil désintéressement; il en résulta que Niebuhr fut nommé trésorier de la cavalerie; et jamais confiance ne fut mieux placée. L'expédition partit de Copenhague le 7 janvier

1761; elle était composée de cinq personnes: Von Haven, orientaliste; Forskaal, naturaliste; Cramer, médecin; Baurenfeind, peintre; et Niebuhr, mathématicien. On s'embarqua sur une frégate du roi. Le mauvais temps obligea le vaisseau de relâcher trois fois à Elseneur; enfin il quitta cette rade le 4 mars et, après beaucoup de contrariétés, arriva près des Dardanelles, où les voyageurs débarquèrent et passèrent sur un navire marchand, qui les conduisit à Constantinople. Ils gagnèrent ensuite Alexandrie par mer, remontèrent le Nil et entrèrent au Caire le 10 novembre. Après avoir exploré soigneusement les antiquités de cette capitale de l'Egypte et les Pyramides et fait une excursion à Damiette, les voyageurs allèrent par terre au mont Sinaï et à Suez, où ils s'embarquèrent en septembre 1762 sur un navire arabe, destiné pour Djedda, dont le pacha les accueillit très-bien. Le 29 décembre, ils atterrirent à Loheia. Ce fut de ce port de l'Arabie Heureuse que, montés sur des ânes, ils s'avancèrent dans l'intérieur du pays, d'abord jusqu'à Beit-el-Fakih, près des grandes plantations de café; ils visitèrent plusieurs autres villes et enfin arrivèrent à Moka. Von Haven y mourut, le 25 mai 1763. La santé de ses compagnons souffrait beaucoup de l'ardeur du climat et d'un genre de vie auquel ils n'étaient pas accoutumés. Forskaal, qui était le plus faible, expira le 10 juillet à Djerim, sur la route de Sanâ, capitale du Yémen. Le 19, les voyageurs furent admis à l'audience de l'imam et obtinrent la faveur spéciale de lui baiser la paume de la main; interrogés sur les motifs qui les avaient amenés dans un pays si éloigné de celui qui les avait vus naître, ils répondirent qu'ayant entendu parler de la haute sagesse de l'imam, ils avaient voulu en être témoins, en allant d'Europe aux colonies danoises dans l'Inde. Ils furent comblés de marques d'amitié par l'imam et ses ministres. La crainte de manquer l'époque du départ des vaisseaux destinés pour la côte de Malabar les empêcha de profiter des facilités qu'on leur offrait pour faire d'autres excursions dans le pays. Le 5 août, ils furent de retour à Moka. Ils montèrent le 23 sur un bâtiment anglais. Tous, excepté Niebuhr, étaient très-malades. Le 29, Baurenfeind mourut en mer. Le 11 septembre, le bâtiment surgit à Bombay. Niebuhr eut la douleur d'y perdre, le 10 février 1764, Cramer, le dernier de ses compagnons. Lui-même se sentait si faible, qu'il concevait peu d'espérance de revoir l'Europe; cependant il avait observé soigneusement les antiquités d'Eléphanta; son zèle ne se ralentissait pas. Au mois de mars, il s'embarqua pour Surate, revint à Bombay et ne quitta cette ville qu'en décembre, profitant d'un bâtiment chargé pour Maskat. Il vit cette capitale de l'Oman et le 4 février 1765 arriva sur la rade de Bouchir à la côte méridionale de la Perse. Chiras et les ruines de Persépolis attirèrent aussi son at-

tention; puis il vint de nouveau s'embarquer à Bouchir et parvint par le golfe Persique à l'embouchure de l'Euphrate, qu'il remonta jusqu'à Bassora. Il passa par Bagdad pour gagner Mossul, Mardin, Diarbekr et Alep, examinant partout les objets curieux, si nombreux dans ces contrées. Il se dirigea ensuite vers l'île de Cypre, repassa sur le continent, visita Jérusalem et Damas. Enfin il fit le voyage d'Alep à Constantinople par l'Anatolie et fut de retour à Copenhague en novembre 1767. Ce voyage, qui avait duré six ans et qui avait embrassé tant de pays, ne coûta pas au Danemarck plus d'une centaine de mille francs. Quoique la plupart des compagnons de Niebuhr fussent morts avant la troisième année de l'expédition, la modicité de ces frais serait à peine croyable, si son fils n'avait eu soin de déclarer que son père payait de sa propre bourse toute dépense qu'il pouvait regarder comme lui étant personnelle; et qu'en adoptant la manière de vivre des Orientaux, il allégeait le poids de toutes les dépenses par la plus grande frugalité. Le comte de Bernstorff, qui était encore ministre, l'accueillit parfaitement. Il fut décidé que Niebuhr publierait, à ses frais et à son profit, les résultats de son voyage, mais le gouvernement danois se chargea de la gravure des planches et les lui laissa en toute propriété. La première idée de Niebuhr était de donner d'abord séparément ses observations astronomiques et les réponses aux questions qui avaient été le but du voyage; réponses qu'il aurait tirées tant de ses propres papiers que de ceux de Forskaal. Cependant, ébranlé par les objections du P. Hell, qui soutenait que les éclipses de Jupiter étaient le seul moyen satisfaisant d'observer les longitudes, il ajourna la publication de ses observations par les distances jusqu'à ce qu'il trouvât quelqu'un qui pût et voulût les revoir et les juger; ce qui ne se rencontra qu'au bout de plusieurs années. Alors il résolut de commencer par la description de l'Arabie; ce livre parut en 1772. Vers ce temps, Niebuhr fut au moment d'entreprendre un nouveau voyage de découvertes en Afrique. L'idée lui en avait été suggérée par Abderrachman Aga, ambassadeur de Tripoli à Copenhague. Niebuhr, s'étant lié avec lui, en reçut des renseignements si intéressants sur deux empires musulmans, cachés dans l'intérieur de cette partie du monde, et sur la possibilité d'y pénétrer, qu'après avoir recueilli ces instructions par écrit, il conçut un violent désir d'aller les vérifier lui-même, mais il abandonna ce projet pour un mariage auquel il dut le bonheur de sa vie. Un voyage qu'il fit à Leipsick, lorsqu'il s'occupait de publier sa relation, lui procura la connaissance de Reiske, qu'il trouva plus versé dans la langue et la littérature arabes que les Arabes eux-mêmes. Niebuhr fit encore ici preuve de désintéressement, en publiant à ses frais les travaux de son ami Forskaal avec les siens propres (*voy. FORSKAAL*). Dégouté

du service militaire et du séjour de Copenhague, il accepta en 1778 une place d'administrateur à Meldorf, chef-lieu d'un canton de la Dittmarsie méridionale. Son établissement et les travaux rustiques qui en furent la conséquence détournèrent longtemps son attention des objets de littérature et de science. Cependant il finit par rentrer en communication avec le monde littéraire et inséra plusieurs morceaux dans le *Musée germanique*. Il consacrait tout son temps à l'exercice de ses fonctions et à des travaux utiles. Il rassembla des observations importantes sur la culture particulière au pays marécageux qu'il habitait, et sur les progrès successifs de la végétation dans les terres alluviales de l'Elbe. Malgré l'affaiblissement de sa vue, il s'occupait encore à soixante-deux ans des opérations d'un nouveau cadastre, ordonné par son gouvernement. Pendant ce temps aussi, il fit passer à son ami M. de Zach ses observations astronomiques, qui furent insérées dans la Correspondance de ce savant, avec les plus grands éloges, après avoir été de nouveau calculées et vérifiées par M. Burg, au moyen des tables de la lune, perfectionnées par cet astronome. Ce qui contribua, pendant les dernières années de Niebuhr, à augmenter le bonheur dont il jouissait au sein de sa famille, ce fut la satisfaction de voir enfin son mérite reconnu dans toute l'Europe. Il entra en correspondance avec les savants les plus illustres. En 1802, il fut nommé associé étranger de la troisième classe de l'Institut de France. Son gouvernement, qu'il avait longtemps et utilement servi, le récompensa par le titre de conseiller (*Etats-raad*) et la croix de Danebrog. En 1810, sa vue s'éteignit tout à fait; la cour refusa d'accepter sa démission et lui donna pour adjoint un ami, qui l'aidait à remplir les fonctions de sa place. Niebuhr mourut en mai 1815. On a de lui, en allemand : 1° *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même*, in-4°, Copenhague, 1772, avec cart. et fig.; traduit en français (par Mourier), ibid., 1773; réimprimée à Amsterdam et Utrecht, 1774; revue et corrigée par Deguignes, Paris, 1779. Cet ouvrage offre, sur l'Arabie et sur les mœurs de ses habitants, tout ce qu'il est possible à un voyageur de recueillir. Indépendamment des observations que l'auteur fit par lui-même, il donne exactement, en les rédigeant avec intelligence, beaucoup d'autres renseignements qu'il tenait de personnes dignes de foi. Il avoue que si ses compagnons ont péri, c'est principalement parce qu'ils ont voulu continuer de vivre à l'eupéennne; lui-même fut d'abord plusieurs fois malade; mais lorsqu'il fut resté seul et qu'il eut adopté le régime des Orientaux, il jouit constamment d'une santé parfaite. Il convint que les questions de Michaëlis, qui ne lui parvinrent imprimées que lorsqu'il était à Bombay, lui donnèrent lieu à son retour de prendre beaucoup d'informations, en

traversant la Mésopotamie et la Syrie. Malgré les difficultés qu'il rencontra pour dresser les cartes de quelques provinces de l'Arabie, elles sont encore les meilleures que l'on connaisse. L'exploration qu'il fit de la mer Rouge prouve son habileté. Le biographe de Niebuhr nous apprend que l'utilité réelle de son livre ne put lui obtenir en Allemagne le succès qu'il méritait; il fut critiqué amèrement et ses censeurs ne furent pas même désarmés par la modestie de son auteur. Les traductions françaises imprimées à Copenhague et en Hollande sont très-mauvaises. Le style de celle qui parut à Paris fut corrigé; mais les textes arabes fourmillent de fautes. 2° *Voyage en Arabie et d'autres pays circonvoisins*, Copenhague, 1774-1778, 2 vol. in-4°, cartes et figures, traduit en hollandais et en français, Amsterdam et Utrecht, 1776, 1780, 1837, 3 vol. in-4°. Cette relation, très-importante par les notions qu'elle renferme sur l'Égypte, l'Arabie, la côte de Malabar, le midi de la Perse et la Mésopotamie, offre un grand intérêt à la lecture, parce que l'auteur ne s'appesantit pas sur des détails minutieux et ne rapporte que les faits essentiels; elle a obtenu le suffrage de tous les hommes éclairés. De Sacy mit le premier en évidence l'utilité d'une partie des travaux de Niebuhr dans l'explication qu'il a donnée des inscriptions de Nakchi-Roustam, d'après les dessins de ce voyageur qu'il appelle *aussi exact que fidèle*. Le second volume, le dernier publié par lui, ne va que jusqu'à l'arrivée de Niebuhr à Alep et ne termine pas le voyage. Son établissement à Meldorf lui fit perdre de vue la publication de son ouvrage, dont cependant la rédaction était terminée. Vainement l'Angleterre lui adressa deux fois la proposition de faire paraître son troisième volume en anglais, en lui offrant des honoraires très-avantageux. Niebuhr pensa que les prémisses de cet ouvrage étaient dues au pays qui en avait fait les frais et à la langue qu'il parlait lui-même. Ce ne fut qu'en 1837 que fut publié ce troisième volume à Hambourg, même format et avec le titre des précédents. Il est orné d'un portrait de l'auteur dans sa soixante-seizième année. Quoique les contrées décrites par Niebuhr aient, depuis qu'il les quitta, été visitées par un très-grand nombre de voyageurs, ses récits contiennent des détails d'un prix infini pour la géographie et l'ethnographie. On regrettera peut-être de n'y pas trouver tous les renseignements désirables sur la Syrie et la Palestine; mais il faut se rappeler que Niebuhr a parcouru rapidement ces deux pays et, à l'exception de la côte, n'y a pas fait d'observations astronomiques, enfin n'en a dressé que la carte de la route de Latakia à Alep. Mais la dernière du tome 2, qui retrace son itinéraire depuis Orfa jusqu'à Adana en Asie Mineure, donne beaucoup de routes de la Syrie. Le tome 3 offre celles du reste du voyage jusqu'à Constantinople. Ce dernier volume était complètement rédigé à

l'époque de la mort de Niebuhr. Les éditeurs ont respecté son travail. Ils se sont bornés à apporter plus d'uniformité dans l'orthographe des noms orientaux et à corriger çà et là de petites fautes qui avaient échappé à l'auteur, et que celui-ci invitait ses amis à lui indiquer avant de faire imprimer son ouvrage. La première section, contenant ses remarques sur Alep et le voyage de cette ville à l'île de Chypre, a été réimprimée en entier telle que le public la connaissait, car Niebuhr l'avait fait paraître dans le *Deutsches Museum* (Musée allemand), mars et avril 1787. Ensuite, ils ont placé le voyage en Syrie, en Palestine et celui d'Alep à Constantinople. Mais ils ont abrégé considérablement, et on ne peut que les approuver, le voyage en Allemagne et en Pologne. Ils ont pensé aussi qu'il était inutile de reproduire le plan de l'église de la Résurrection à Jérusalem, suffisamment connue par un très-grand nombre de bonnes gravures; ils en ont usé de même pour la carte du canal de Constantinople, ainsi que pour les plans des villes et les cartes des voyages d'Europe. Ils ont vainement cherché dans les papiers de Niebuhr des figures et des plans indiqués dans un catalogue qu'il avait dressé; du reste, ils ont fait terminer soigneusement ce qui n'était pas complètement achevé. Les observations astronomiques ont été placées après la relation. Depuis longtemps, une justice éclatante a été rendue à leur exactitude. Ennuagé des retards qu'il éprouvait, Niebuhr en avait dès 1801 communiqué la plus grande partie au célèbre astronome de Zach, qui les avait insérées dans son journal intitulé *Monatliche Correspondenz* (Correspondance mensuelle), et le public les avait accueillies avec applaudissement. Le supplément contient divers mémoires qui avaient paru dans le *Deutsches Museum*: 1° *Sur Persépolis*; 2° *Sur le pays et la religion des chrétiens de St-Jean*; 3° *Sur l'emplacement du temple de Jérusalem, relativement aux dangers résultant du climat*; 4° *Détermination des lieux dont Xénophon fait mention dans la Retraite des Dix Mille, entre le Forum Ceramorum et les portes de Cilicie et la Syrie, et aussi de diverses villes citées par Quinte-Curce dans ces cantons*; 5° *Notices sur l'Abyssinie, recueillies dans le Levant*. Quoique depuis le retour de Niebuhr l'Abyssinie ait été l'objet de l'attention de beaucoup de voyageurs, on ne lit pas son opuscule sans intérêt, parce que l'on reconnaît avec quel soin et quelle sagacité il avait, durant son séjour dans l'Yémen, dirigé ses recherches dans l'Abyssinie. Ses remarques ont été confirmées par les Européens qui ont pénétré dans ce pays remarquable. Ses annotations sur les deux premiers volumes du voyage de Bruce, imprimées dans le *Deutsches Museum* de 1791, méritent d'être comparées avec le mémoire dont nous venons de parler. Indépendamment de ceux qui le précèdent, Niebuhr avait aussi l'intention d'en ajouter d'autres à son troisième volume.

Ils sont, pour la plupart, relatifs à l'empire ottoman. Les éditeurs ont hésité à les faire entrer dans ce tome, parce que depuis 1817 les notions que nous possédions sur l'Orient et sur la monarchie ottomane sont prodigieusement accrues. En revanche, ils ont admis les suivants qu'ils ont extraits, comme les précédents, du *Deutsches Museum* : 1° *Etat de l'empire ottoman* (1768); 2° *Etat militaire de l'empire ottoman* (1781); 3° *Diversité des nations et des religions de l'empire ottoman* (1784); 4° *Des derviches et des santons musulmans* (1784); 5° *Prosélytisme des diverses religions et notamment de l'Eglise romaine dans l'empire turc* (1787 et 1788); 6° *Remarques sur les écrits de M. Peyssonnel contre le baron de Tott et Volney* (1789); 7° *Des voyages d'Irwin* (1781). Cet Anglais (voy. IRWIN) l'avait copié sans le citer. 8° *Sur les républiques musulmanes en Barbarie* (1787); 9° *Des corsaires chrétiens et musulmans* (1788); 10° *Sur l'intérieur de l'Afrique* (1790). C'était l'extrait des conversations de l'auteur avec Abderrachman Aga, ambassadeur de Tripoli à Copenhague. Walckenaer a souvent cité cet opuscule dans ses *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1821, in-8°. — MM. J.-G. Gloyer et J. Olshausen, éditeurs du troisième volume des voyages de Niebuhr, ont acquis des droits à la reconnaissance de tous les hommes éclairés pour le soin avec lequel ils ont fait leur travail, et l'on citera volontiers leurs noms avec celui de l'auteur recommandable auquel ils ont si généreusement consacré leurs veilles. Son fils, B.-G. Niebuhr (voy. l'art. suiv.) a publié en allemand, Kiel, 1817, in-8° de 90 pages, la Vie de son père dont a été extrait une partie de cet article. Vanderbourg a rendu compte de cette Biographie dans le *Journal des Savants*, février 1818. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a inséré dans le tome 7 des Mémoires de cette compagnie (1824) une *Notice* sur Niebuhr qui en était associé étranger. — E—s.

NIEBUHR (BARTHOLD-GEORGES), célèbre historien et philologue allemand, fils du précédent, naquit à Copenhague le 27 août 1776. Il n'avait que deux ans lorsqu'il fut conduit à Meldorf, chef-lieu d'un canton de la Ditmarsie méridionale dans le Holstein, où son père venait d'être nommé *land-schreiber*, emploi qui implique des fonctions judiciaires et administratives. Dans cette ville entourée de marais, et d'une faible population, la famille de Niebuhr mena une vie assez monotone jusqu'à l'arrivée de Boies, qui fut en 1781 nommé *landvogt*, ou gouverneur de Meldorf. Ce fonctionnaire, outre une bibliothèque nombreuse et bien choisie, amenait avec lui le célèbre Voss, son beau-frère. C'était une double bonne fortune pour le petit Niebuhr, qui commençait à manifester cette grande facilité pour l'étude des langues, cette merveilleuse mémoire, qui devaient faire de lui un des plus rares phé-

nomènes d'érudition. A peine âgé de sept ans, il lisait déjà les œuvres de Shakspeare dans l'original, et fit même en secret une analyse de la tragédie d'*Hamlet*. Cependant son éducation était loin d'être en harmonie avec les talents qu'il annonçait. Son père, tout préoccupé de ses anciens voyages, songeait à lui faire courir la même carrière; il l'entretenait sans cesse de peuples inconnus, de pays lointains, et remplissait sa jeune imagination d'aventures et de découvertes fantastiques. Mais ces projets éprouvaient une résistance invincible dans la complexion du jeune Niebuhr, qui souffrait d'une maladie nerveuse dont les suites influèrent sur toute sa vie, le rendirent irascible, emporté même. Il appartenait à Voss de ramener Niebuhr dans la voie qui lui était propre. Ce savant l'engagea à suivre les leçons du philologue Jæger, et le dirigea dans ses autres études. Après avoir consacré quelques années aux langues anciennes, Niebuhr fut envoyé à Hambourg, où Busch, un des amis de son père, avait fondé une école de commerce, et comptait parmi ses élèves Klopstock, Reimar, Ebeling, etc. Mais quelque attrait qu'eût pour lui la société de tels hommes, il ne put se garantir des attaques de la nostalgie, maladie commune aux jeunes gens du Nord, surtout à ceux qui, comme lui, sont pour la première fois exilés du seuil paternel. Il obtint donc de revenir reprendre à Meldorf les leçons de Jæger : ses progrès eurent tant de retentissement, que Fréd. Munter (voy. ce nom) de Copenhague et Heyne de Göttingue lui envoyèrent des manuscrits à collationner; la manière dont il s'en acquitta lui valut dès lors la réputation de paléographe consommé. En 1794 il se rendit à Kiel pour suivre les cours de l'université, et fut accueilli dans la maison du professeur Henzler, ancien ami de son père. Ce fut là qu'il connut plusieurs hommes illustres, tels que Hegewisen, Jacobi, Schlosser, les deux Stolberg, Cramer, Reinhold, Baggessen, Thibaut et le comte Moltke. Outre le droit romain, il approfondit, pendant son séjour à Kiel, la philosophie de Kant, et se perfectionna dans l'histoire et les langues anciennes. Au bout de deux ans il reçut de M. de Schimmelmänn, ministre des finances à Copenhague, une lettre dans laquelle il était invité à aller remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire particulier. Après avoir hésité quelque temps, ce qui était assez dans son caractère, Niebuhr finit par accepter et partit pour son poste, non sans avoir auparavant visité Meldorf et Heydt, chef-lieu de la Ditmarsie méridionale. En mars 1796 il se rendit à Copenhague. Il obtint bientôt la confiance illimitée du ministre. Enfin il fut nommé secrétaire de la bibliothèque royale de Copenhague. Nous ne pouvons mieux faire apprécier combien ses connaissances étaient déjà fortes et étendues à cette époque, qu'en citant l'anecdote suivante. Lorsque Bonaparte.

eut stipulé dans le traité de Tolentino, conclu avec le pape Pie VI, la cession à la France de cinq cents manuscrits à prendre dans la bibliothèque du Vatican, Niebuhr, ayant rencontré chez M. de Schimmelmänn Grouvelle, envoyé de la république à Copenhague, le complimenta sur les trésors que la France allait acquérir, et cita longuement les manuscrits que la bibliothèque Vaticane renfermait en grand nombre, ceux qu'il fallait préférer, ceux qu'il fallait dédaigner, en appuyant son choix sur une critique approfondie. Frappé de ces savantes observations, Grouvelle le pria de les écrire pour l'usage qu'en pourraient faire les commissaires envoyés à Rome. Trois jours après, Niebuhr lui remit un travail fort étendu qui fut aussitôt adressé à Charles Delacroix, ministre des relations extérieures. Ce curieux document, exhumé des archives par M. Desaugiers, qui était alors secrétaire de légation à Copenhague et à qui nous devons ces détails, a été publié par de Golbéry, dans le septième volume de sa traduction de *l'Histoire romaine*. On pourrait croire d'après cela que, s'associant aux sympathies du gouvernement danois, Niebuhr voyait avec plaisir les succès inouïs de nos armes. Tels n'étaient pas ses sentiments. Carsten, qui en sa qualité de Hanovrien était chaud partisan de l'Angleterre, lui avait inculqué de bonne heure son aversion pour la France, aversion que les excès de 1793 et 1794 avaient dû sans doute confirmer et justifiaient en quelque sorte. Mais, si ses opinions politiques lui inspiraient de l'éloignement pour la France, ses préjugés de protestant lui rendaient le saint-siège bien plus odieux encore, et il voyait sans doute avec une secrète joie tout le mal que lui faisait l'invasion étrangère. Le jeune Niebuhr, qui jusque-là avait admiré, sur la parole de son père, tout ce qui appartenait à l'Angleterre, désirait vivement voir par lui-même un pays qu'on lui avait peint avec des couleurs si brillantes. Il profita de l'arrivée à Copenhague du docteur Hensler, que le ministre des affaires étrangères, Bernstorff, avait appelé en consultation dans une maladie, et qui devait effectuer son retour par le Holstein pour obtenir un congé, comptant bien le consacrer à un voyage dans les îles Britanniques. En conséquence, il s'embarqua pour Londres. Cette capitale le retint trois mois, pendant lesquels il étudia surtout les institutions du pays; puis il se rendit à Edimbourg, où il fut accueilli comme un vieil ami dans la maison du capitaine Scott, qui appartenait à la famille de l'immortel romancier, et qui trente-cinq ans auparavant avait reçu à son bord Niebuhr le voyageur. Là, pendant une année, il se livra exclusivement aux sciences naturelles, et prit une telle passion pour la chimie, qu'il faillit en faire la principale occupation de sa vie. Il consacra trois autres mois à visiter les principales villes de l'Angleterre, étudiant tout avec la finesse et la profondeur de

vue d'un observateur exercé, et retourna dans sa patrie. Son premier soin fut de demander la main d'Amélie Behrens qu'il aimait depuis si longtemps. Toutefois la célébration du mariage n'eut pas lieu immédiatement, parce que, en homme rangé, il voulait auparavant s'assurer une position avantageuse dans la capitale. Il se rendit donc à Copenhague, obtint l'emploi d'assesseur au conseil du commerce et de la banque, celui de secrétaire de la direction du consulat africain; puis, muni de ces deux nominations, il vola auprès de sa fiancée pour rendre leur union indissoluble. Peu de temps après, il donna un rare exemple de délicatesse en refusant la chaire qu'on lui offrait à Kiel, parce qu'il ne voulait pas se trouver en concurrence avec Zoëga qui la sollicitait, et qui alors vivait à Rome dans un état voisin de la misère. Chargé, au printemps de 1803, d'une mission de finance en Allemagne, il visita Hambourg, Leipsick, Francfort, Cassel et le Holstein; à son retour il fut promu à la direction de la banque et du bureau des Indes orientales au conseil du commerce, emploi dont il s'acquitta avec zèle. Il a inséré dans les Mémoires de la société scandinave une dissertation sur Guillaume Lèyel et sur le commerce du Danemarck dans les Indes orientales, sous sa direction (*Efterretninger om Wilhelm Lèyel og den danske Ostindiske Handel under hans Bestyrelse*). Malgré l'importance de ces fonctions, il trouvait encore assez de temps pour se livrer à ses études favorites, et, en 1804, il envoya à son père, le jour anniversaire de sa naissance, un fragment traduit de l'histoire arabe de la conquête de l'Asie sous les premiers califes, par Elwockidi. Ce fut aussi à cette époque qu'il jeta les premiers fondements de son grand ouvrage sur l'histoire romaine, en écrivant une dissertation sur les lois agraires et les colonies de Rome. Jusque-là Niebuhr n'avait eu qu'à se louer des procédés du gouvernement à son égard, et il était considéré, avec raison, comme un des hommes à qui l'avenir réservait un grand rôle dans les affaires du Danemarck, quand on apprit soudainement qu'il avait donné sa démission de tous ses emplois et qu'il avait passé au service du roi de Prusse. On attribua cette subite résolution au dépit de s'être vu préférer un compétiteur de grande naissance dans une place qu'il avait sollicitée. L'espèce de défaveur où Niebuhr était tombé à cette époque avait sa source dans ses opinions politiques; mais si la haine héréditaire qu'il nourrissait contre la France rendait sa position un peu équivoque à Copenhague, elle était un titre aux bonnes grâces de Frédéric-Guillaume, qui méditait de déclarer la guerre à Napoléon. Aussi peut-on croire que si Niebuhr fut appelé par le ministre de Stein, il le dut à la traduction qu'il venait de dédier à l'empereur Alexandre de la première Philippique de Démosthène, traduction à la-

quelle il avait ajouté un grand nombre de notes pleines d'allusions aux conjonctures politiques du moment. Il était à peine arrivé à Berlin (1806), où il devait remplir les fonctions de directeur du commerce de la Baltique, qu'il dut en sortir précipitamment, tant les succès de Napoléon avaient été rapides. Il suivit les autorités prussiennes dans leur retraite à Stettin, à Dantzig, à Königsberg, et accompagna le ministre Stein à Memel, où une maladie de sa femme l'obligea de s'arrêter. Mais il fut bientôt arraché d'auprès d'elle par un ordre de Hardenberg qui avait succédé à M. de Stein, et qui l'appela au quartier général établi à Bartenstein. L'armistice qui eut lieu entre les parties belligérantes lui permit enfin de rejoindre sa femme. Il la conduisit à Riga, et profita de son séjour dans cette ville pour apprendre le russe et l'esclavon. Sa science philologique devint ainsi complète, car, outre le latin, le grec l'hébreu, l'arabe et le persan, il parlait toutes les langues de l'Europe. M. de Stein, étant revenu aux affaires, chargea Niebuhr d'aller négocier un emprunt en Hollande. C'était au commencement de 1808. Après avoir passé près d'un an à Amsterdam sans pouvoir rien conclure, les négociations commençaient à prendre un aspect plus favorable, lorsqu'un avis secret du roi Louis lui apprit que toutes ses démarches étaient épiées par la police impériale, et que sa sûreté personnelle était compromise. Niebuhr prit la route du Holstein. S'étant arrêté quelques jours à Hambourg, chez son ami le comte Moltke, il y reçut du ministre Hardenberg l'invitation de se rendre à Königsberg, où le roi de Prusse se trouvait encore. Il fut alors chargé d'un travail sur la dette publique, et s'en acquitta avec tant d'honneur, qu'il fut nommé simultanément conseiller d'Etat et membre de la commission des finances. Quoique ces dernières fonctions fussent tout à fait en harmonie avec ses études et ses goûts, il crut devoir les décliner, parce qu'il n'approuvait pas les mesures financières qu'on venait d'adopter. S'il s'était borné là, son crédit à la cour n'aurait reçu aucune atteinte, car cet acte d'indépendance ne l'empêcha pas d'être appelé peu après à remplacer Jean Muller dans la charge d'historiographe. Mais entraîné soit par une présomptueuse confiance dans ses lumières et le besoin qu'on en avait, soit par l'espoir ambitieux de recueillir le portefeuille de Hardenberg, dont il blâmait l'administration, il osa adresser directement au roi un plan de finances entièrement opposé à celui du ministre et conçu en termes peu ménagés. Ce fut le signal de sa disgrâce; pendant quelque temps, il dut renoncer à la politique et se restreindre à des travaux purement littéraires. Si son amour-propre d'homme d'Etat en fut blessé, la science y gagna, car il put ainsi s'occuper de la publication de plusieurs travaux importants, parmi lesquels, nous citerons un excellent mé-

moire sur les Amphictyons. En compensation de l'échec qu'il avait reçu, il fut nommé successivement membre de l'Académie des sciences et professeur d'histoire à l'université. Cette double qualité le mit en contact direct avec les hommes les plus savants de la capitale, tels que Buttmann, Heindorf, Hermann, Spalding et Savigny pour lequel il conserva toute sa vie un tendre attachement. Il ouvrit son cours le 10 octobre 1810, et l'on put par son introduction juger de quelle hauteur il embrassait l'ensemble des faits qu'il comptait successivement présenter à ses auditeurs. Ses leçons, consacrées pendant trois années consécutives à l'histoire romaine, furent publiées en deux volumes, dont le premier parut en 1811 et le second l'année suivante (*Römische Geschichte*, Berlin, in-8°). Les immenses recherches que sa tâche lui imposait ne l'empêchèrent pas de faire de fréquentes excursions dans l'histoire et la littérature grecques; il lut à l'académie de Berlin des dissertations sur le *Périples* de Scylax, sur l'inscription d'Adulis, sur la géographie d'Hérodote, sur l'état de la science au temps de cet historien et sur les annales des Scythes, des Gètes et des Sarmates, enfin sur le second livre des *Economiques*, qu'il prouva devoir être retranché des œuvres d'Aristote et attribué à un auteur moins ancien que Théophraste. Lorsque les revers de 1812 eurent annoncé à l'Europe la chute prochaine de l'homme qui l'avait dominée si longtemps, Niebuhr, fidèle à sa haine, fonda avec Arndt un journal intitulé le *Correspondant prussien*, dont le but était d'exciter l'enthousiasme des Allemands et de réveiller leur ancienne rivalité avec la nation française. Appelé à prendre une part active aux événements, il se rendit vers la fin d'avril 1813 à Dresde, où le premier ministre, M. de Hardenberg, se trouvait avec le roi et où il fut chargé de négocier un emprunt avec des agents du gouvernement anglais. Cependant, nos armes avaient repris l'avantage et l'armée prussienne était obligée de se retirer jusqu'en Silésie; Niebuhr en suivit tous les mouvements et assista pour ainsi dire au combat de Lutzen, car il n'était qu'à quelques lieues du champ de bataille. Il fut si frappé des résultats de cette journée qu'il l'appela *Dies Alliensis*, par allusion à celle où les Romains furent défaits à Allia. Mais les efforts héroïques des Français ne pouvaient contenir longtemps le torrent qui les débordait de toutes parts, et dès la fin de l'automne la cour prussienne rentrait triomphante à Berlin. Certes, les vœux de Niebuhr eussent été alors complètement satisfaits s'il avait pu étouffer un reste d'amour pour son pays natal, pour ce pauvre Danemarck, à qui la sainte alliance faisait expier si cruellement sa fidélité à Napoléon. Une nouvelle mission l'obligea de passer une seconde fois en Hollande, au commencement de 1814. Chargé d'assister aux conférences qui s'y tenaient pour la formation du

royaume des Pays-Bas, il s'opposa vivement à la réunion de la Belgique; on sait aujourd'hui combien il eût été sage d'adopter son avis à cet égard. Il profita de ce voyage pour visiter les principales villes des Pays-Bas, étudier leurs richesses artistiques et industrielles. Sa mission remplie, il alla passer quelques jours à Meldorf, auprès de son vieux père, dont la santé déclina rapidement, et revint au mois d'octobre à Berlin, où il fut chargé de donner au prince royal des leçons sur les finances et l'administration. Il écrivit alors une petite brochure intitulée *Droits de la Prusse contre la cour de Saxe*, dans laquelle il s'efforçait de réfuter les accusations dont la première de ces deux puissances était l'objet. L'année 1815 fut pour lui une époque de rudes épreuves. Le retour de Napoléon, la mort de son père, puis celle de son épouse le plongèrent pendant plusieurs mois dans un profond accablement. Cette dernière perte lui fut plus particulièrement sensible, car madame Niebuhr était une femme vraiment supérieure. Un seul trait la fera juger. On raconte que son mari lui ayant demandé, peu de jours avant qu'elle mourût, de témoigner son désir le plus vif : « C'est, répondit-elle, que tu achèves ton Histoire romaine. » Lorsque sa douleur fut un peu apaisée, Niebuhr remplit envers son père un tendre devoir, en écrivant sa vie dans un style aussi simple que touchant. Il reprit ensuite le cours de ses occupations avec une activité toute nouvelle; il composa une préface pour l'ouvrage de M. Wenke, sur l'administration de l'Angleterre, publia un mémoire sur la liberté de la presse et défendit dans une vigoureuse réponse les sociétés secrètes qui avaient rendu tant de services à l'indépendance de l'Allemagne et qu'un écrit du conseiller Schmaltz venait d'attaquer comme un anéanti devenu inutile et même dangereux. Il coopéra aussi avec Heindorf et Buttmann à une édition des Fragments de Fronton découverts par Mai. Enfin pour compléter la série de ses travaux pendant l'hiver de 1815 à 1816, nous citerons encore les deux dissertations qu'il inséra dans les actes de l'académie de Berlin, et qui ont pour sujet, l'une quelques scènes interpolées dans le texte de Plaute par d'insipides versificateurs du moyen âge; l'autre la littérature romaine au 2^e siècle. Depuis plusieurs mois, le gouvernement prussien avait offert à Niebuhr la légation de Rome, et celui-ci était prêt à se rendre dans cette capitale lorsqu'une circonstance imprévue vint retarder son départ. Madame Henzler, qui devait être du voyage, avait emmené avec elle à Berlin une fille orpheline du docteur Henzler, son beau-frère, jeune personne aussi séduisante par sa beauté que par la douceur de son caractère. N'ayant pas d'enfant et se voyant sur le point d'aller habiter pendant plusieurs années un pays étranger, Niebuhr, à qui les tendres émotions étaient nécessaires, résolut tout à coup de con-

tracter de nouveaux liens et offrit sa main à la nièce de son amie. Aussitôt après la célébration du mariage, il prit congé de madame Henzler et de tous ses amis, puis se dirigea vers l'Italie avec son épouse et M. Brandt, premier secrétaire de la légation. La première ville où il s'arrêta fut Vérone; il voulait y examiner les manuscrits conservés dans la bibliothèque du chapitre. Tout le monde sait qu'il en exhuma les *Institutes de Gaius*, dont on ne connaissait encore que de rares fragments; il ne faut pas croire cependant que le manuscrit palimpseste qui les contient fût tout à fait ignoré des savants italiens, car le célèbre Scipion Maffei et l'abbé Dionisi en avaient parlé; mais personne n'ayant, avant Niebuhr, songé à le tirer de la poussière, on peut laisser à celui-ci tout l'honneur de cette découverte. Il visita ensuite Venise, Bologne, Florence, et arriva à Rome le 7 octobre 1816. Ses premières impressions ne furent point favorables à l'Italie; toutes les lettres qu'il écrivit alors sont empreintes d'une mauvaise humeur qui se manifeste à tout propos. A l'entendre, il ne reste sur cette terre classique plus rien de remarquable hors des bibliothèques et des musées; plus de savants, plus de société, plus d'esprit, plus d'industrie, plus de commerce. Ce n'est pas seulement dans ses lettres confidentielles qu'il exprimait sa manière de penser; il ne craignait pas de développer ses vues en présence des personnages de Rome les plus influents, en présence de ceux qu'il aurait dû ménager dans l'intérêt de sa mission. Aussi ne faut-il pas s'étonner s'il fut là généralement haï et si ses relations diplomatiques profitèrent si peu à la Prusse. Cependant son *Histoire romaine*, attaquée par les uns et défendue par les autres avec une égale chaleur, était devenue l'objet d'une vive polémique entre les savants allemands. Il parut en septembre 1816, dans les *Annales de Heidelberg*, un article critique de Schlegel, qui savait tous les fondements sur lesquels Niebuhr avait édifié. Celui-ci, au lieu d'y répondre, se renferma dans un silence obstiné, qu'on ne peut attribuer ni à un excès de modestie, car il ne laissa pas d'en être fort affecté, ni à un superbe dédain, car Schlegel était trop célèbre pour qu'un écrivain, quel qu'il fût, rougît de se mesurer avec lui. Quoi qu'il en soit, Niebuhr se montra moins patient à l'égard de Meckel qui avait osé l'accuser d'avoir arraché plusieurs feuillets au manuscrit contenant les *Institutes* de Gaius. Il le fit poursuivre devant les tribunaux et condamner à six mois d'emprisonnement. Les bibliothèques d'où l'abbé Mai venait d'exhumer la *République* de Cicéron et un grand nombre de morceaux de différents auteurs offrirent un autre aliment à sa passion dominante. Ses recherches ne furent pas infructueuses; elles enrichirent le monde littéraire de fragments inédits des discours de Cicéron *Pro Fonteio*, *Pro Rabirio*, *Pro Roscio*, et de quelques pages de Tite-Live, de

Sénèque et de Lucain. Il les réunit en un seul volume qu'il dédia au pape Pie VII. Outre une traduction d'un écrit anglais sur le paupérisme, traduction qui n'a point vu le jour, Niebuhr composa en 1819 une dissertation dans laquelle il examinait quel parti la chronologie pouvait tirer de la *Chronique d'Eusèbe*, traduite en arménien, que les mékhitaristes de Venise avaient trouvée dans leur couvent. Il essaya ensuite de fixer à quelle époque Quinte-Curce et Pétrone écrivaient, s'occupa de rétablir et de commenter en latin les inscriptions que monseigneur Gau avait rapportées de Nubie, et enrichit de notes la première édition de la *République* de Cicéron. Mais le travail auquel il donna le plus de soin, parce qu'il se rattachait directement à son grand ouvrage, fut l'exploration de toutes les ruines qui pouvaient aider à rétablir le plan de l'ancienne Rome dans ses développements successifs. Ce fut ainsi qu'il détermina, d'une manière précise, les enceintes de Servius et d'Aurelius. Les observations géologiques qu'il avait eu occasion de recueillir dans ses fréquentes excursions lui suggérèrent l'idée de publier une *Esquisse* sur les bouleversements qu'avait éprouvés le sol de Rome, et cet essai fut vivement applaudi par les hommes spéciaux. Cependant on était arrivé en 1832, et les négociations pour le concordat avec le saint-père, principal objet de la mission de Niebuhr, étaient bien loin d'approcher de leur terme, et peut-être n'eussent-elles jamais obtenu de résultat sans l'arrivée à Rome du chancelier Hardenberg et du roi de Prusse en personne. Niebuhr reçut à cette occasion la décoration de l'Aigle rouge de Prusse et celle de Léopold, toutes deux de première classe. Cette dernière était une récompense pour les services qu'il avait rendus au général autrichien de Frimont, qui commandait l'armée d'occupation à Naples. Après la signature du concordat, Niebuhr, à qui le séjour de Rome était devenu d'autant plus odieux, que cet acte avait été conclu sans sa participation, et que son fils semblait prendre plus de goût aux habitudes du pays, sollicita et obtint un congé d'une année. Ne voulant pas quitter l'Italie avant d'avoir visité Naples, il alla passer six semaines dans cette capitale. Là, il se lia avec l'ancien ministre des finances Zurlo, revit M. de Serre, ambassadeur de France, auquel il s'était attaché pendant son séjour à Rome et pour qui il professait une estime sans bornes; mais la plus grande partie de son temps fut employée à collationner, sur d'anciens manuscrits, le livre du grammairien Charisius et le dialogue *De oratoribus*, de Tacite. Il visita aussi les environs de Naples, parcourut Herculaneum, Pompéi, et fit une ascension sur le Vésuve. Revenu à Rome, il ne s'y arrêta que trois jours pour prendre congé de Pie VII, qui lui adressa entre autres ces flatteuses paroles : « Vous ne m'avez jamais fait entendre que la vérité. » Si Niebuhr ne laissait dans cette capitale que des

XXX.

regrets, il est à croire que lui-même ne la quitta pas sans émotion : car il était un peu revenu de son premier jugement, au moins quant aux hommes. Niebuhr traversa rapidement l'Italie et le Tyrol pour se rendre à St-Gall; il scruta soigneusement les manuscrits palimpsestes de cette antique abbaye, qui avaient fourni jadis tant de précieux ouvrages. Mais tout ce qu'il put en retirer fut le mauvais poème latin de Merobaudé, dont il donna à St-Gall même une première édition. Il visita ensuite Zurich, Schaffhouse, Tübingue, Stuttgart et Heidelberg. Dans cette dernière ville, il retrouva deux de ses anciens amis, Voss et le juriconsulte Thibaut; il se lia aussi avec Schlosser, l'auteur de l'*Histoire universelle*, qui occupait une chaire à l'université et qui lui inspira une vive sympathie. Bonn fut le terme de son voyage, et, après avoir hésité quelque temps entre cette ville et Cologne, il y fixa définitivement son séjour. A peine arrivé, il prit part à la polémique qu'avait suggérée l'apparition de l'écrit de M. Steinacher sur les comices, écrit où l'opinion émise par Niebuhr dans les premières éditions de la *République* de Cicéron était vivement attaquée. Mais cette fois, au lieu de garder le silence, comme il avait fait précédemment à l'égard de Schlegel, il répliqua vivement par deux petites brochures intitulées : *Sur les Comices des Romains (Ueber Comitien der Römer)*, Bonn, 1823, et s'il ne trancha pas toutes les difficultés, ce ne fut certes pas faute d'aigreur dans sa réponse. Dans l'automne de 1823, il alla voir à Göttingue l'ancien ministre de Stein. On remarqua qu'en s'inscrivant sur les registres de l'université, il avait pris le titre modeste de *maître particulier à Bonn (privat docent)*. Ce titre faisait allusion à un cours privé qu'il avait ouvert dans cette ville. En mai 1824, il fut appelé à Berlin par le roi qui désirait lui confier un portefeuille; mais, ne partageant pas les vues des hommes qu'il aurait eus pour collègues, il déclina cet honneur et obtint même sa démission définitive de la légation de Rome, dont il conserva néanmoins le traitement. Revenu à Bonn, il travailla à une seconde édition des fragments qu'il avait trouvés à St-Gall, et les publia sous ce titre : *Flavii Merobaudis carminum, panegyricique reliquæ, e codice Sangallensi*, Bonn, 1824. Les nombreux changements introduits dans cette édition peuvent la faire considérer comme un travail entièrement nouveau. Un ordre du roi rappela en novembre Niebuhr dans la capitale, et les travaux dont il fut chargé par la commission des finances, formée au sein du conseil d'État, l'y retinrent jusqu'au mois de mai 1825. A cette époque, il put aller reprendre à Bonn ses occupations favorites. Il ouvrit à l'université un cours public qui embrassa d'abord l'histoire grecque postérieure à la bataille de Chéronée, ensuite les antiquités romaines. Ses leçons avaient été jusqu'alors gratuites, et si depuis il consentit à recevoir des

73

rétributions, ce fut pour fonder plusieurs prix en faveur des jeunes gens qui feraient les meilleures dissertations philologiques. En 1826, il créa le *Musée du Rhin*, journal de jurisprudence, de philologie et de philosophie grecque (*Rheinisches Museum für Jurisprudenz, Philologie und griechische Philosophie*), dans lequel il eut pour collaborateurs MM. Bœck, Brandes, Hase, et où il inséra deux savantes dissertations, l'une sur Lycophron, l'autre sur la guerre chrémonidienne. Niebuhr excellait dans l'art de rétablir les passages mutilés des anciens auteurs; il donna une preuve éclatante de ce talent dans sa restitution du morceau de Dion Cassius que Mai venait de découvrir. Non content d'en avoir rempli les lacunes à force d'érudition, il fit jaillir de ce fragment une vive lumière sur plusieurs questions importantes de l'histoire romaine. En 1827, il publia une seconde édition du premier volume de son histoire, travailla activement au troisième, continua son cours à l'université, quoiqu'il ne fût titulaire d'aucune chaire, et fonda une société philologique, de concert avec Brandes, son ancien secrétaire de légation. Ayant conçu le projet d'une nouvelle édition des historiens byzantins (*Corpus Scriptorum historiarum Byzantinæ*), il s'associa dans cette entreprise MM. Bekker, Schopen et Dindorf. Le premier volume de la collection parut en 1828; il contient l'*Histoire d'Agathias*, dont le texte avait été soigneusement revu par Niebuhr, restitué dans une foule de passages et enrichi de savantes annotations. Il coopéra aussi aux volumes suivants, pour lesquels il écrivit plusieurs préfaces. Cette même année, il publia un volume d'*Opuscules et de Mélanges relatifs à l'histoire et à la philologie* (*Kleine, etc., vermischte Schriften historischen und philologischen Inhalts*), Bonn, t. 1^{er}, qui se compose en grande partie de travaux déjà connus, tels que la *Biographie de Corsten Niebuhr*, le *Mémoire sur la géographie d'Hérodote*, et les *Recherches sur l'histoire des Scythes, des Gètes et des Sarmates*. Niebuhr avait coutume de faire chaque année, pendant les vacances, un petit voyage; il comptait, en 1828, passer avec toute sa famille dans le Holstein, quand une épidémie qui s'y déclara l'obligea d'abandonner son projet. Après s'être arrêté quelque temps à Neudorff, dont les eaux lui avaient été conseillées pour une affection dardreuse qui l'affligeait, il fit une courte apparition à Copenhague, puis revint à Kiel, où demeurait madame Henzler, et où il avait donné rendez-vous à son frère, à son oncle et à ses autres parents qui habitaient Meldorf. Cette entrevue fut remplie d'émotions, et Niebuhr eut beaucoup de peine à se détacher d'eux pour revenir à Bonn. L'année 1829 ne fut pas moins laborieuse que les deux précédentes; il tint simultanément deux cours à l'université, l'un sur l'histoire des empereurs, l'autre sur celle des quarante années qui venaient de s'écouler. Cependant le second vo-

lume de son grand ouvrage avait été remanié complètement et était prêt pour l'impression, lorsque, dans la nuit du 7 février 1830, un incendie vint détruire le fruit de tant de veilles. Fort heureusement ce fut presque le seul des manuscrits de Niebuhr qui devint la proie des flammes. Grâce à son immense mémoire, il pouvait réparer cette perte, toute grande qu'elle était, et il se remit ardemment à l'ouvrage. Au bout de quelques mois, il livrait une troisième édition du premier volume et publiait le second avec toutes les améliorations désirées. La révolution de 1830 l'impressionna vivement, sans toutefois l'étonner, car il la prévoyait depuis plusieurs années, ainsi que l'indiquent certains passages de ses lettres. Aussi ennemi des libéraux que des absolutistes, il accusa la cour de Charles X d'avoir, par les ordonnances de juillet, *brisé le talisman qui tenait enchaîné le démon des révolutions* (préface du second volume de l'*Histoire romaine*). Depuis cette époque, il prêta une attention soutenue à ce qui se passait en France, et chaque jour il consacra plusieurs heures à la lecture des feuilles politiques de Paris. Le jour de Noël, il avait fait une longue séance dans un cabinet littéraire, lorsque, en rentrant chez lui, il fut saisi d'un frisson glacial qui l'obligea de se mettre au lit; un violent rhume se déclara, et bientôt tout espoir de guérison fut perdu. Sentant lui-même les approches de sa fin, il fit écrire à ses parents du Holstein, afin de les préparer au coup qui allait les frapper. Il expira dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1831. Son épouse, qui avait contracté une maladie de poitrine pendant son séjour à Rome, ne lui survécut que peu de jours. La même tombe les reçut tous deux, et un monument leur fut élevé par le prince royal, depuis Frédéric-Guillaume IV. Niebuhr avait, à l'exemple de son père, refusé tous les titres nobiliaires offerts par différents souverains; il savait bien que son nom n'avait pas besoin de cette sorte d'illustration. Il était maigre et chétif de corps, mais sa tête avait un beau caractère, ses traits étaient nobles, et il parlait avec beaucoup de facilité, de grâce et d'élégance. Il laissa quatre enfants, un garçon et trois filles, qui furent confiés aux soins de MM. de Savigny et Classen. Celui-ci fut en outre chargé de compiler les manuscrits de l'illustre défunt; il en tira tout ce qui était susceptible d'impression et publia un fort volume in-8° qui devint le troisième volume de l'*Histoire romaine*. Malgré cette addition importante, l'ouvrage est loin d'être complet; car au lieu de s'étendre jusqu'au siècle d'Auguste, selon le plan primitif, il dépasse à peine la première guerre punique. Le but de Niebuhr était de rectifier les erreurs volontaires commises par les anciens écrivains au profit de l'orgueil national des Romains, de comparer entre eux les documents épars qui existaient encore et de suppléer avec leur aide à la perte de plusieurs livres de

Tite-Live. L'idée n'était pas entièrement nouvelle, car dès 1722 un Français, Levesque de Pouilly, avait lu, au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un mémoire sur l'incertitude des premiers siècles de Rome; et, plus tard, Beaufort, puis P.-Ch. Levesque, auteur d'une *Histoire critique de la république romaine*, traitèrent le même sujet avec plus de développement. Mais tous trois s'étaient plutôt occupés de détruire que de réédifier, et leurs dissertations n'avaient produit autre chose que le doute. Niebuhr fit plus; il voulut relever les ruines qu'on avait faites et substituer la probabilité aux conjectures. Il aborda les difficultés de cette colossale entreprise avec tout le courage que lui donnait la conscience de ses forces, et il dota le monde littéraire de l'œuvre la plus solide, la plus profonde, la mieux raisonnée qui eût encore été faite sur l'histoire ancienne. Toutes ses inductions ne portent pas sans doute le même cachet de vérité, et l'on pourrait surtout lui reprocher d'avoir dédaigné les travaux de ses devanciers aussi bien que les critiques de ses contemporains. En effet, il n'a cité nulle part ni Vico, ni Mejerotto; et c'est à peine si, dans sa première préface, il accorda une courte mention à Beaufort, à Bayle et à Périzonius. Ce dédain, ou plutôt cette insouciance, était chez lui systématique. Craignant de se laisser influencer par l'opinion d'autrui, il voulait tout devoir à ses propres recherches et avait soin pour cela de ne s'entourer que de documents antiques. Il étudiait, examinait, discutait avec la plus grande patience; mais son opinion, une fois arrêtée, devenait inébranlable. Cette fixité n'alla cependant jamais jusqu'à l'entêtement, et nous pensons que si l'*Histoire romaine* a droit à notre confiance, c'est surtout parce que l'auteur a trois fois abjuré ses propres idées, parce que le premier il a fait justice des conclusions prématurées de sa jeunesse, parce qu'il s'est remis à son œuvre sans perdre courage, jusqu'à ce qu'il nous l'eût donnée dans sa dernière perfection. Niebuhr avait donc raison de dire de son troisième travail : « C'est l'œuvre d'un homme parvenu à sa maturité, dont les forces peuvent décliner, mais dont la conviction est fondée complètement. » Nous ne pouvons mieux terminer cette notice qu'en citant le jugement que de Golbéry a porté sur l'illustre historien dont il a traduit les ouvrages et qu'il a connu personnellement. « Si Montesquieu, dit-il, a la hauteur de l'aigle, Niebuhr en a le regard; son *Histoire romaine* est un chef-d'œuvre. On pourra contester quelques-unes de ses opinions, appliquer sa méthode à la science pour faire des conquêtes nouvelles; on passera sur sa trace, on ne l'effacera point. Quand nous voudrions éprouver de l'admiration, de l'enthousiasme, lisons Tite-Live; quand nous voudrions étudier l'histoire, lisons Niebuhr. Alors nous pourrions, selon sa propre expres-

sion, *vivre avec des Romains comme avec des hommes de notre chair et de notre sang*. Mais c'est véritablement de l'étude qu'il faut pour comprendre son livre; la lecture en est difficile, pénible; on ne peut bien saisir la pensée de l'auteur qu'en s'armant des textes anciens. Il y a dans son expression quelque chose qui manque de fini, de précision, quelque chose qui oblige l'esprit à un travail de divination; mais cette gêne est compensée par l'élévation des pensées, par la force du raisonnement, par une pénétration jusqu'ici sans exemple. » Depuis sa mort, on a publié le tome 2 de ses *Mélanges d'histoire et de philologie*, Bonn, 1843, ainsi que ses *Œuvres posthumes étrangères à la philologie* (*Nachgelassene Schriften nicht philologischen Inhalts*), Hambourg, 1842, in-8°. Les ouvrages de Niebuhr qui ont été traduits en français, sont : 1° *Des Comices par centuries, d'après ce que nous apprend la République de Cicéron*, Bonn, 1823, in-8°; 2° *Sur l'époque à laquelle vécut l'obscur Lycophron*, traduction de M. de Golbéry, Strasbourg et Paris, 1826, in-8°, réimprimée dans le 7^e volume de l'*Histoire romaine*; 3° *De la guerre chrémonidienne, ou examen d'un passage d'Athénée*, traduit par le même, Strasbourg et Paris, 1826, in-8°; 4° *Histoire romaine*, Strasbourg et Paris, 1830-1840, 7 vol. in-8°, traduite par le même. Les quatre premiers répondent aux deux volumes allemands publiés par Niebuhr: le cinquième et le sixième sont consacrés aux publications posthumes, faites par M. Classen; enfin le septième offre plusieurs morceaux de critique philologique dus à la plume de l'illustre historien, le chapitre de Wachsmutt sur les sources de l'ancienne histoire de Rome, et celui de Hullmann sur la révolution que subit l'organisation des centuries au 5^e siècle de l'ère romaine. La table analytique des matières contenues dans les sept volumes forme un cahier séparé. Les personnes qui désireraient plus de détails sur Niebuhr pourront consulter l'élégante notice que de Golbéry en a donnée dans le septième volume de sa traduction; les *Lebensnachrichten*, etc., publiés à Hambourg en 1838-1839, 3 vol. in-8°, ouvrage qui se compose d'une biographie écrite par madame Henzler et de la correspondance de Niebuhr; enfin les *Mémoires* de M. Lieber, intitulés *Erinnerungen aus meinem Zusammenleben mit B.-G. Niebuhr* (Souvenirs de mes relations intimes avec B.-G. Niebuhr), Heidelberg, 1837, in-8°. L'auteur de ce dernier livre, qui avait été précepteur du fils de Niebuhr, y a inséré quelques pièces originales, parmi lesquelles nous citerons une dissertation sur la forêt noire de Dante (1). A—Y.

(1) Toutes les grandes publications périodiques ont consacré de longs articles aux travaux de Niebuhr; nous nous bornerons à mentionner la *Bibliothèque universelle de Genève*, t. 43; l'*Edinburgh Review*, n° 102 (juillet 1830); le *Westminster Review*, n° 22 (octobre 1829); le *Quarterly Review*, t. 32; le *Foreign Quarterly Review*, n° 15; la *Revue encyclopédique*, 1827. Une tra-

NIEDEK. Voyez BROUERIUS.

NIEDERER (JEAN), pédagogue suisse, né à Lutzenberg, dans le canton d'Appenzell (Rhodes-Extérieurs), en 1778, mort le 2 décembre 1843 à Glaris. Après avoir étudié la théologie protestante, il devint pasteur à Sennwald, dans le canton de St-Gall. Il quitta cette cure en 1807 pour entrer dans l'institution d'Yverdon, sous la direction du célèbre Pestalozzi, qui lui confia l'enseignement de la littérature, de la religion, des langues et de la philosophie. Ami intime de son chef, c'est Niederer qui a popularisé et rendu pratiques les idées de philosophie et d'éducation de Pestalozzi. Dans ses *Discours pédagogiques*, Zurich, 1830, Naegeli définit le rapport entre ces deux hommes distingués en disant : « Pestalozzi » a battu le briquet et Niederer a allumé le flambeau. » Des collisions ne tardèrent cependant pas à gêner les rapports entre les divers professeurs attachés à l'institution. Niederer, qui en cela n'était pas toujours soutenu par son chef, s'opposa constamment à la culture exclusive de l'esprit au détriment de celle du cœur, ainsi qu'au système conventionnel qui, étouffant l'individualité des maîtres en même temps que celle des élèves, les taille tous au même patron. Plus tard, en 1825, une scission complète ayant éclaté dans le sein de l'école, Niederer se chargea de l'institution des demoiselles, fondée en 1806 par Krüsi et annexée par celui-ci à l'institut de Pestalozzi. S'étant marié quelques années auparavant à Rosette Kasthofer de Berne, première sous-maîtresse de l'institution de Krüsi, il laissa à sa femme la direction complète du collège de demoiselles, et fonda le collège de garçons vers 1830. Vers 1840, il transféra les deux institutions à Genève où elles ont survécu à sa mort, tandis qu'aucun des autres établissements similaires fondés soit par Pestalozzi soit par un de ses élèves, n'a résisté aux épreuves du temps. Pour populariser les idées de Pestalozzi, Niederer a écrit : 1° les *Entreprises de Pestalozzi pour la réforme de l'éducation, discutées quant à leur rapport avec la civilisation contemporaine*, Stuttgart, 1812-13, 2 vol.; 2° *Justification de l'institution de Pestalozzi contre ses détracteurs*, Yverdon, 1813; 3° *Feuilles pestalozziennes*, Aix-la-Chapelle, 1828. Citoyen du canton d'Appenzell, il s'est toujours mêlé de ses affaires politiques, et, en 1831 et 1834, il a émis deux factums pour recommander aux habitants de la parcelle Rhodes-Extérieurs l'acceptation d'un nouveau code communal et diétal. Niederer mourut pendant un séjour qu'il fit à Glaris lors de la réunion de la *Société suisse de secours et d'utilité publique*, dont il était un des membres les plus actifs. Il était docteur en philosophie des universités de Iéna et Tubingue. Sa veuve, Rosette Niederer, née le 2 novembre 1779 à Berne, a continué la direction de l'institut, auquel elle a ajouté une école normale de sous-maîtresses, en même temps qu'elle tient un des plus brillants salons à Genève. Lançant hardiment au sexe masculin le compliment qu'il n'entendait rien à l'éducation des femmes, madame Niederer a publié : *Coup d'œil sur la nature de l'éducation du sexe féminin*, Berlin, 1828, in-8°; — *Théâtre de la jeunesse*, Aarau, 1838, 2 vol. in-8°. R-L-N.

NIEDERMEYER (LOUIS), compositeur de musique, naquit non à Genève, comme l'ont dit plusieurs biographes, mais à Nyon, canton de Vaud, le 27 avril 1802. Son père, professeur de piano d'un certain mérite, était natif de Würzburg; s'étant fixé en Suisse, il y avait épousé l'héritière d'une famille de protestants français réfugiés dans ce même pays lors de la révocation de l'édit de Nantes. Elevé dans la religion de ses parents, le jeune Louis, après avoir reçu les premières leçons de son père, fut à l'âge de quinze ans envoyé à Vienne, où il devint pendant deux années l'élève d'Ignace Moscheles pour le piano et d'Emmanuel Færster pour la composition. Ce fut en cette ville que parurent ses premiers essais consistant en musique de piano. De Vienne il se rendit à Rome, où il reçut les conseils de Valentin Fioravanti, maître de chapelle de St-Pierre du Vatican, puis à Naples où il termina son éducation musicale sous Nicolas Zingarelli, directeur du collège royal de musique. Pressé comme le sont tous les jeunes artistes de faire connaître ses talents, Niedermeyer écrivit un opéra intitulé *Il Reo per amore* (le Criminel par amour), qui, représenté à Naples au théâtre du Fondo, obtint un de ces succès d'encouragement accordés volontiers au travail d'un musicien de dix-huit ans qui annonce de l'avenir. De retour en Suisse au printemps de 1821, il écrivit la musique de plusieurs *Méditations* de M. de Lamartine; celle qui est intitulée *le Lac* fut particulièrement distinguée, et son succès fit partout connaître le nom du compositeur. C'était une simple mélodie, mais des plus heureusement inspirées et que l'auteur trouva encore sur tous les pianos lors de son arrivée à Paris, en 1826. L'influence de Rossini, qu'il avait connu à Naples, lui fit bientôt obtenir d'être chargé pour le *Théâtre-Italien* de Paris de la mise en musique d'un opéra en deux actes, imité de la pièce fran-

caise anglaise de l'*Histoire romaine*, par F.-A. Walter, a paru à Londres en 1827, 2 vol. in-8°; elle reproduit l'édition originale, et elle est ainsi de peu de valeur. Une autre traduction plus complète, faite par divers érudits et dont la publication a commencé en 1828, a été plusieurs fois réimprimée en 3 volumes in-8°. On a également mis au jour, à Londres, la traduction de deux ouvrages du savant allemand : *Lectures on ancient ethnography and geography*, translated by Schmitz, 1853, 2 vol. in-8°; et *Lectures on ancient history*, 3 vol. in-8°. Les *Histoires d'Homère et des héros de la Grèce* ont trouvé dans la Grande-Bretagne plusieurs traducteurs. Nous pouvons mentionner aussi l'ouvrage intitulé *Vie et l'œuvre de Niebuhr*, éditée et traduite par Susanne Winkworth, avec des essais sur sa vie et son influence par le chanoine Bunsen et les professeurs Brandis et Lobell, 1814, 2 vol. in-8°; une 2^e édition a paru en 1853, 3 vol. in-8°. Le *Quarterly Review* (septembre 1840) a rendu compte de ce travail. Signalons aussi, comme offrant des renseignements nombreux, l'ouvrage de F. Lieber : *Reminiscences of an intercourse with Niebuhr*, London, 1835, in-8°. Une traduction italienne de l'*Histoire romaine* a été publiée à Padoue. BR—T.

çaise *Une nuit dans la forêt* ; il était intitulé *la Casa nel bosco* (la Maison dans le bois), et fut représenté sans succès le 28 juillet 1828. Découragé de sa non-réussite, Niedermeyer prit un intérêt dans une maison d'éducation récemment fondée à Bruxelles, et y remplit pendant huit mois les modestes fonctions de professeur de piano ; mais s'ennuyant promptement d'une position qui était en effet fort au-dessous de son mérite, il revint à Paris, y publia quelques morceaux peu étendus de musique vocale et instrumentale, puis, tentant de nouveau le théâtre, il parvint à faire recevoir sur la première scène lyrique de Paris l'opéra de *Stradella*, en cinq actes, paroles de MM. Emile Deschamps et Emilien Pacini. Représenté le 1^{er} mars 1836, cet ouvrage fut froidement accueilli du public, quoique le sujet fût essentiellement dramatique et musical. Le compositeur n'avait pu se soutenir pendant les cinq longs actes de cette œuvre ; on profita du départ d'un chanteur célèbre, qui remplissait le rôle de Stradella, pour suspendre les représentations. Plusieurs parties cependant étaient vraiment traitées de main de maître, mais la musique manquait, disait-on, de chaleur ; en effet, le compositeur avait par-dessus tout recherché une mélodie pure et correcte, et dans son harmonie il avait peu couru après les grands éclats, espérant que l'élégance exquise de l'ensemble pourrait remédier à l'absence d'animation. Il se trompait, car ce genre de mérite passe presque toujours inapprécié par un public qui a besoin de se sentir heurter pour éprouver des émotions. Repris le 28 juin suivant, puis réduit à trois actes en 1843, *Stradella* ne put encore se soutenir, et l'on dut par la suite se borner à en faire entendre dans les concerts quelques morceaux tout à fait remarquables. Un autre opéra, *Marie Stuart*, en cinq actes, paroles de M. Théodore Anne, représenté le 6 décembre 1844, ne fut pas plus heureux ; mais, malgré cet insuccès, personne ne se plaignit de voir Niedermeyer nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il s'occupa depuis de l'adaptation des paroles françaises de *Robert Bruce* à la musique italienne de la *Donna del Lago* ; Rossini l'avait désigné pour cette opération dont il ne voulait pas se charger lui-même. Plus tard, le 2 mai 1853, il donna encore *la Fronde*, en cinq actes, paroles de MM. Maquet et Jules Lacroix, qui ne réussit pas mieux que ses précédents ouvrages dramatiques. Longtemps avant cette dernière époque, Niedermeyer avait vu s'ouvrir devant lui une autre carrière sur laquelle il n'avait d'abord aucune raison de compter. Le fils aîné du maréchal Ney, grand amateur de musique, ayant formé une association pour l'exécution des compositions sacrées des grands maîtres, s'était adjoint Niedermeyer, qui devait surveiller sous sa direction les répétitions et les exécutions. Ce choix était assez extraordinaire, puisque Niedermeyer pratiquait la religion calvi-

niste et n'avait jamais écrit une ligne de musique sur paroles latines. Toutefois peu importait au fond, puisqu'il s'agissait ici d'une simple musique de concert ; mais on fut bien autrement étonné lorsqu'en 1853 l'on vit s'ouvrir une *école de musique religieuse*, nécessairement catholique, fondée par Niedermeyer et dans laquelle plusieurs bourses, prises sur les fonds du ministère des cultes, étaient à la nomination des évêques et dont le fondateur protestant était directeur. Pour comble d'irrégularité, il fut en même temps appelé à remplir les fonctions de maître de chapelle dans deux églises de la capitale, fonctions que du reste il fut obligé de résigner au bout d'assez peu de temps ; un tel état de choses qui constituait la plus étrange des anomalies ne pouvait en effet être durable. On lui doit la justice de dire qu'en dépit de sa fausse position, il s'acquitta sans doute assez mal, mais fort consciencieusement d'emplois qui ne pouvaient convenir à son genre de capacité, et que, d'un autre côté, il n'y eut jamais à lui reprocher, soit à son école soit aux églises, aucun acte, aucune manifestation d'hypocrisie ni de bassesse. Il resta dévoué au culte de ses pères et fit élever ses enfants dans ces mêmes croyances, le tout sans bravade et sans affectation. Au moment où il ouvrit son école, on y enseignait le chant, la composition et l'orgue, et l'on finit par s'attacher presque exclusivement au dernier article. Cependant Niedermeyer n'aura pas été sans rendre un service assez notable en formant un certain nombre de jeunes gens au bon style des organistes allemands jusqu'alors peu cultivé en France. La nouvelle position prise par l'auteur du *Lac* et de *Stradella* le mettait en quelque sorte dans la nécessité d'écrire pour l'église catholique ; il composa une messe peu développée, fort médiocre, et en tout cas de bien loin inférieure aux belles parties de ses compositions dramatiques. On peut en dire autant de certaines pièces de musique religieuse écrites à la même époque : sa messe, ses *motets*, ses *versets* pour orgue sont corrects et froids. Ces morceaux parurent comme annexes d'une feuille mensuelle de musique religieuse intitulée *la Maîtrise*, que Niedermeyer fonda au mois d'avril 1857 et qui se publiait chez M. Heugel ; il borna son travail à rassembler pour ce recueil les morceaux des différents maîtres qui devaient avec les siens former la partie pratique de la feuille, et continua ce travail pendant deux ans. Son choix ne fut pas toujours heureux ; il eût fallu pour mieux réussir des études qu'il n'avait point faites et que ses occupations ne lui laissaient plus la liberté de faire. Quant à la partie du texte, Niedermeyer avait dès le principe pris pour collaborateur M. d'Ortigue, dont il se sépara au bout de la seconde année. Lorsque cette association s'était formée, elle avait produit un autre ouvrage intitulé *Traité théorique et pratique de l'accompagnement du plain-chant*, par

MM. Louis Niedermeyer, de l'école de musique religieuse, et Joseph d'Ortigue, membre de la commission liturgique du diocèse de Paris; Repos, 1857, in-8° jésus de 116 pages. Ce livre proposait un système d'accompagnement fondé sur des principes qui devaient être généralement condamnés par les artistes expérimentés, et par plusieurs d'entre eux de la manière la plus absolue. On ne sait auquel des deux collaborateurs appartenaient réellement ces *principes*; il est sûr que Niedermeyer s'en était tellement engoué, qu'il s'occupait de mettre en harmonie, selon les règles posées dans le précédent ouvrage, tout le corps de l'office romain, lorsque la mort vint le frapper subitement le 17 mars 1861. On a gravé outre ses *Mélodies* plusieurs de ses partitions, réduites pour le piano, et un assez grand nombre de morceaux détachés tirés de ses opéras. On peut dire que les compositions de Niedermeyer donnent une idée fort exacte de son caractère et de sa personne : ne manquant pas d'esprit, mais n'en faisant jamais parade, naturellement sérieux, simple, doux, modeste, il se montra constamment étranger à toute intrigue et ne voulut devoir ses succès qu'à son propre mérite. Malgré cela, ou peut-être même à cause de cela, il eut des ennemis assez habiles pour ne se pas déclarer tels vis-à-vis d'un artiste jouissant de l'estime générale, mais qu'il connaissait bien : « Ce qui me console de ma chute, » disait-il après les premières représentations de la *Fronde*, « c'est qu'elle fera plaisir à mes amis. » Dans tout ce qu'a fait Niedermeyer, on reconnaît une grande pureté de style, beaucoup de soin à polir ses ouvrages jusque dans leurs plus minces détails, du goût, de la délicatesse, un sentiment vrai des situations. De si précieuses qualités eussent été mieux appréciées s'il s'y fût joint un peu plus d'élan et de verve, mais elles auront suffi pour mériter à l'auteur du *Lac* une place fort distinguée parmi les compositeurs français du 19^e siècle.

J.-A. DE L.

NIELLY (JOSEPH-MARIE), né à Brest le 9 septembre 1751, suivit la même carrière que son père et que son aïeul, officiers distingués de marine. Il venait d'atteindre sa huitième année, quand le 19 novembre 1759 il combattit à côté de son père sur le vaisseau le *Formidable*, où il servait comme mousse. Après avoir navigué pendant douze ans dans les modestes emplois de pilotin et de timonier, contrarié de voir si mal récompenser ses services et ceux de son père, il embarqua au commerce pendant deux ans, fut reçu capitaine au long cours en 1774 et continua de naviguer au commerce jusqu'en 1778, qu'il fut pris sur le navire l'*Adélaïde*, dont il était commandant, et qui faisait voile vers la Nouvelle-Angleterre. Conduit à Jersey le 14 mars, il réussit, lui sixième, au mois de juillet suivant, à enlever du port de St-Hilaire, dans cette île, un smack hollandais près de partir pour Ostende;

et il le conduisit en trois jours à l'île de Bréhat, d'où le capitaine, amplement dédommagé, fut libre de reprendre sa route, dont il n'avait été détourné que de treize lieues. Revenu à Brest, Nielly y reçut du ministre Sartine le 20 septembre 1778 le brevet de lieutenant de frégate pour la campagne et sa nomination au commandement de la flûte la *Guyane*, sur laquelle pendant quatre ans consécutifs il fut employé à escorter à St-Malo, à Cherbourg et au Havre, des convois considérables. Durant tout ce temps, bien qu'il n'eût qu'un seul bâtiment de guerre à sa disposition, il manœuvra si heureusement qu'il échappa constamment aux navires ennemis dont la Manche était couverte et qu'il assura l'arrivage des approvisionnements au port de Brest. Le bonheur qu'il eut ensuite de ne laisser entamer aucun des convois considérables qu'il escorta, soit de Bayonne à Brest, soit de Brest à Bayonne, tantôt en déjouant la vigilance des Anglais, tantôt en repoussant la force par la force, lui valut le 25 août 1780 des félicitations sur sa bravoure et son habileté. Depuis son retour à Brest, le mois suivant, jusqu'au mois de mai 1791, Nielly, nommé dans l'intervalle lieutenant de vaisseau et chevalier de St-Louis, fut employé si activement à diverses missions, qu'il ne séjourna que deux mois à terre. Nommé à cette époque au commandement de la flûte la *Sourde*, qui était chargée de porter à St-Domingue trois cents milliers de poudre, il ne put vaincre les appréhensions de son équipage, effrayé d'un tel chargement, qu'en embarquant deux de ses enfants, l'un âgé de huit ans, l'autre de dix. Arrivé heureusement à St-Domingue, il en ramena le gouverneur Desbarbes, sa suite et le contre-amiral la Villéon. Promu capitaine de vaisseau le 1^{er} janvier 1793, il prit le commandement de la frégate la *Résolue*, qui avait la double mission de concourir à la défense des côtes et de convoier dans la Manche une flotte très-nombreuse. Investi ensuite du commandement des forces navales de la Manche, en l'absence de M. Mulon, capitaine de la frégate la *Cléopâtre*, il fut bloqué à St-Malo pendant deux mois, et ce ne fut qu'au bout de ce temps que les deux frégates purent gagner Cherbourg. Il y avait à peine une heure qu'elles y étaient mouillées, quand elles remirent à la voile, afin de poursuivre une frégate qu'elles chassèrent jusque dans la rade de Portsmouth. La *Résolue*, meilleure marcheuse que sa conserve, obligea en outre une corvette ennemie de 22 canons à rentrer dans le port de Portsmouth. Après une croisière sur les côtes d'Angleterre, les deux capitaines français, escortant une flotte destinée pour Brest, aperçurent, à la hauteur de Cherbourg, deux frégates anglaises qui avaient le vent à eux; ils leur appuyèrent chasse, et forçant de voiles, ils arrivèrent sur l'ennemi qui prit la fuite. Le commandement de la flotte étant ensuite resté à Nielly, il continua son service de con-

voyeur. Le 3 octobre 1793, l'amiral Morard de Galles lui prescrivit de prendre le commandement d'une division composée de 4 frégates et d'un aviso destinés à faire une croisière, pendant laquelle il captura le 25 octobre la frégate anglaise *la Tamise* et le navire marchand *le Dublin*. Elevé au grade de contre-amiral le 16 novembre, il arbora aussitôt son pavillon sur le *Sans-Pareil*, vaisseau de 80 canons, qu'il commandait depuis le 29 octobre précédent; et 5 vaisseaux, 3 frégates et 3 corvettes se rangèrent en même temps sous ses ordres. Le 20 germinal an 2, il sortit avec sa division. Sa mission était difficile; elle avait pour objet d'assurer l'arrivage des vaisseaux *le Tigre* et *le Jean-Bart*, que le contre-amiral Van-Stabel ramenait des Etats-Unis, avec un convoi chargé de farines. Sa croisière ne fut pas infructueuse. Pendant les deux mois qu'elle dura, il prit la frégate anglaise *le Castor*, de 40 canons, la corvette *l'Alerte*, de 16, et un convoi de 34 bâtiments marchands richement chargés. Dans la nuit du 9 au 10 prairial, sa division passa près de l'armée anglaise, et la précaution qu'il avait eue pendant sa croisière de n'avoir aucun feu la nuit et de ne faire entendre ni cloche ni sifflet, le sauva en cette circonstance non-seulement de l'armée ennemie, mais encore d'une division qui le suivait depuis un mois. Après avoir dans la journée du 10 rencontré et mis en sûreté le vaisseau à trois ponts *le Révolutionnaire*, entièrement démâté dans le combat du 9, il força de voiles pour joindre notre armée, dont il entendait gronder l'artillerie; et le 11, à sept heures du matin, il réussit à la faveur de la brume à passer entre les deux escadres et à opérer sa jonction avec la flotte française dont il commanda la troisième division, en conséquence de l'arrêté de Jean-Bon St-André qui lui prescrivit dans la nuit du 12 de porter son pavillon sur le *Républicain*. Un brouillard épais, qui durait depuis deux jours, empêchait les deux armées de rien entreprendre, et chacune d'elles avait assez de peine à se tenir ralliée, lorsque le 13 le combat s'engagea à neuf heures du matin pour se terminer à trois heures de l'après-midi. Cette affaire fut très-meurtrière; les armées, mêlées et confondues, se battaient à portée de pistolet et avec un acharnement sans exemple. Nielly s'y montra digne de sa réputation; et lorsque l'ennemi, s'apercevant que notre avant-garde avait plié, se porta sur l'arrière-garde, le commandant de la troisième escadre, dit le rapport de Jean-Bon St-André, soutint le choc avec fermeté. Il était au vent de l'armée anglaise qui elle-même avait le vent de l'armée française. Se trouvant entouré de vaisseaux rasés, tant français qu'ennemis, et ne pouvant porter aucun secours à ceux de sa nation, il se décida à traverser l'armée anglaise pour joindre celle de la république et y réussit en faisant un feu terrible. Le *Républicain* compta 67 hommes tués ou blessés; il était démâté de tous ses mâts et avait

trois pieds d'eau dans la cale. Ces avaries avaient coûté cher aux Anglais eux-mêmes; deux mille coups de canon, qui consommèrent quatre mille boulets et vingt milliers de poudre, témoignèrent de l'ardeur avec laquelle Nielly avait soutenu la lutte. Remorqué par un autre vaisseau, le *Républicain* n'en prit pas moins part au combat que l'armée française livra à l'atterrage à une escadre de 17 ou 18 vaisseaux anglais qu'elle chassa dans le N. O., ce qui facilita l'arrivée du convoi attendu. Après avoir pris pendant quelque temps le commandement de la rade de Brest, il porta son pavillon sur le *Zélé*, vaisseau de 74, et appareilla le 27 fructidor à la tête d'une division de 6 vaisseaux et de 3 frégates, bientôt rejoints par 4 autres frégates, dans le but d'intercepter un convoi considérable venant de la Jamaïque. Contrarié par le temps, il ne put complètement exécuter sa mission; 3 bâtiments de l'escorte de ce convoi et 11 bâtiments de commerce richement chargés tombèrent pourtant en son pouvoir. A la suite de cette croisière, quoique malade, il n'hésita point à prendre le commandement d'une division de 12 bâtiments de guerre avec lesquels il partit le 2 brumaire. Le 15 du même mois, sa division rencontra deux vaisseaux anglais et s'empara de l'un d'eux, l'*Alexander*, de 74 canons, monté par le contre-amiral Bleing-Rodney. La prise de ce vaisseau et le don que l'armée en fit à l'Etat, motivèrent deux décrets où la convention adressa à Nielly des félicitations sur le courage et le désintéressement des marins qu'il commandait. Lors de l'expédition d'Irlande, il prit le commandement de la troisième escadre, et après bien des évolutions que le gros temps, la dispersion des forces françaises et la surveillance des ennemis rendirent difficiles, il effectua le 29 messidor sa jonction avec l'amiral Bouvet, et tous deux firent route vers l'Irlande avec l'espoir de rallier Morard de Galles. Le 1^{er} nivôse, il était dans la baie de Bantry. Le lendemain, contraint par la force du vent de se mettre à la cape, il fut si violemment abordé pendant la nuit par le vaisseau *le Redoutable*, que ce choc eut pour résultat de le démâter entièrement. Sa présence d'esprit et son habileté pratique se révélèrent dans cette terrible circonstance. A peine eut-il senti de sa chambre la désastreuse commotion de la frégate *la Résolue* qu'il montait, qu'il fut sur le pont, où, embrassant d'un coup d'œil toute la gravité des avaries, il mit le premier la main à l'œuvre pour les réparer. Officiers et matelots, tous s'empressèrent de suivre cet exemple, et bien des années après, ils parlaient encore avec admiration et reconnaissance de celui qui les avait arrachés à un danger si imminent. L'armée, revenue depuis vingt jours sur la rade de Brest, croyait la *Résolue* coulée sur les côtes d'Irlande, lorsque cette frégate parut à l'entrée du goulet dans l'état le plus déplorable. Après avoir été successivement commandant des armes à

Brest, président du conseil permanent de révision pour les troupes d'artillerie de la marine et commandant du port de Lorient, il fut nommé le 1^{er} thermidor an 8 (juillet 1800) préfet maritime du 1^{er} arrondissement maritime, dont le chef-lieu était Anvers. Il demanda et obtint de résider de préférence à Dunkerque, d'où l'on pouvait mieux observer les mouvements des Anglais et s'opposer à leurs entreprises. Lorsqu'il se rendait à son poste, il fut retenu à Paris pour coopérer, comme membre de la commission nommée en exécution de l'arrêté du 7 fructidor an 8, à la réorganisation du personnel de la marine. A son arrivée à Dunkerque, vers la fin du mois de brumaire an 9, il trouva les esprits fortement aigris contre le gouvernement. La solde des ouvriers du port n'y avait pas été payée depuis plusieurs mois ; ces malheureux étaient aux abois. L'arriéré ne s'élevait pas à moins d'un million six cent mille francs et remontait à l'an 5. Le premier soin du préfet fut de faire effectuer dans chacun des arrondissements de Dunkerque et d'Anvers le paiement d'un premier à compte de cent mille francs. Cette mesure eut le double résultat de calmer l'agitation et de procurer sur-le-champ une levée de 1,000 hommes, supérieure de beaucoup à toutes celles qui avaient été faites jusque-là dans les pays conquis par la France. L'amiral Nielly fit ensuite une tournée d'inspection dans toute l'étendue de sa préfecture. Aucun détail ne lui échappa. Il ne perdait pas de vue en même temps les approvisionnements des ports de Dunkerque et d'Anvers. Suppléant par la confiance qu'il avait inspirée à la lenteur et à l'insuffisance des paiements, il réussit à se procurer des matériaux et des ouvriers en assez grande quantité pour qu'il pût expédier à Boulogne, où devait se réunir la flottille de débarquement, 150 bateaux canonnières entièrement armés, malgré la présence continuelle de l'ennemi ; et il trouva encore le moyen de faire refluer sur l'arsenal de Boulogne les approvisionnements qu'il avait eu le bonheur inespéré de faire entrer dans celui de Dunkerque. Après la conclusion de la paix d'Amiens, le ministre Decrès lui prescrivit de réarmer tous les navires qui se trouvaient à Dunkerque et de les charger de tous les approvisionnements que renfermait ce port pour les expédier à Brest. Nielly objecta en vain qu'en cas de rupture avec l'Angleterre il y avait une grande imprudence à dégarnir un point qui serait à la merci de l'ennemi. Aussi lorsqu'au mois de juillet 1804 Bonaparte visita les établissements de Dunkerque, il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise et son mécontentement de les trouver entièrement vides. Nielly se disculpa facilement en invoquant les ordres qu'il avait reçus, sans dissimuler pourtant que les appréhensions qu'il avait conçues des armements des Anglais et la crainte d'une reprise d'hostilités, avant toute déclaration de guerre, l'avaient déterminé, sous sa responsabilité per-

sonnelle, à user de son crédit auprès des négociants de Dunkerque pour approvisionner le port ; et il donna immédiatement à Bonaparte des preuves de sa prévoyance éclairée en lui montrant deux navires que l'on déchargeait. Cette justification si nécessaire, si péremptoire, le perdit. Le premier consul la regarda comme complète et le félicita sur sa bonne administration ; mais il en fut tout autrement du ministre. Averti dès le lendemain que six postulants se disputaient son portefeuille, il se fit l'accusateur de Nielly, et, dénaturant les faits en l'absence de celui qu'il dénigrait si injustement, il obtint sa révocation des fonctions de préfet, révocation motivée sur ce que le premier consul ne le trouvait pas un *administrateur consommé*. Cette accusation, toute nouvelle et si difficile à concilier avec le langage apologétique de Bonaparte, fut pour Nielly un coup de foudre. Courir à la recherche des ordres qui contenaient sa pleine justification, fut son premier mais inutile soin. Ils avaient disparu. Déjà, mais bien innocemment encore, Nielly s'était rendu Decrès hostile. Ce fut lorsque informé, en 1801, de la nomination de Decrès à la préfecture de Lorient, il lui offrit une permutation que ce dernier accepta avec l'assurance d'une reconnaissance démentie par la conduite qu'il tint le même jour en laissant l'amiral prendre seul l'initiative de la demande de permutation et en la contrariant secrètement. Les vifs reproches que lui adressa Nielly sur sa conduite tortueuse lui inspirèrent un ressentiment que l'affaire de Dunkerque fut loin de calmer. Toutefois, la disgrâce de Nielly ne fut pas alors entièrement consommée. Decrès lui offrit, en échange de sa préfecture, au nom du premier consul, une place à son choix, celle par exemple de député au corps législatif. Nielly, qui voulait tout à la fois une récompense de ses services et une réparation éclatante de l'injustice dont il était victime, répondit qu'il préférerait être élevé à la dignité de sénateur. Les choses en restèrent là, et Nielly, qui n'avait pas encore été remplacé dans sa préfecture, où il faisait des prodiges d'activité pour assurer l'armement de la flottille de Boulogne, croyait au succès de l'intervention amicale et spontanée de Bruix auprès du ministre ; à l'oubli même du passé que semblait garantir sa nomination au commandement d'une partie de la flottille, lorsque, à sa grande surprise, il reçut en septembre 1804 une dépêche ministérielle annonçant que le premier consul, en considération de l'état de sa santé et de la durée de ses services, l'avait admis à la retraite et lui donnait le capitaine Bonnefoux pour successeur. Quand, dix jours après, cet officier fut au courant du service, il en informa le ministre par une lettre où, ne craignant pas de s'exposer lui-même à sa colère, il lui tint cet honorable langage : « Je suis « si satisfait de la bonne administration du gé- « néral Nielly, que je crains de ne pouvoir la

« continuer telle et que je m'estimerai heureux de servir sous ses ordres en qualité de chef militaire. » Quant à Nielly, navré d'être réduit à la veille de la guerre à une inaction que son courage lui représentait comme déshonorante, il courut à Boulogne s'offrir lui-même comme volontaire à son ami Bruix, qui s'empessa de demander énergiquement sa réintégration. Trompé par les rapports qui lui avaient été faits de la santé de Nielly, Napoléon éluda cette demande, dont il ne tarda pas à reconnaître la justice lorsque plus tard, visitant à Boulogne un affût tournant, établi sur la canonnière *l'Insolent*, et se trouvant face à face avec Nielly : « Comment, » s'écria-t-il, c'est vous, général Nielly ! on « m'avait assuré que vous étiez malade, et je vous « vois une santé rayonnante ! » De là l'assurance, maintes fois répétée depuis, de réparer l'injustice qui avait frappé cet officier général. En effet, Napoléon, dans la vue de favoriser la candidature de Nielly au sénat, réitéra à Decrès, qui feignait de l'avoir oublié, l'ordre de le porter en tête d'une liste de dix officiers généraux parmi lesquels on se proposait de choisir le président du collège électoral du Finistère, convoqué pour l'élection de deux candidats au sénat. Decrès réussit encore à paralyser la bonne volonté du maître ; il fit si bien que Nielly ne put s'aboucher avec Napoléon avant son départ et qu'il ne put arriver à Quimper que dans la matinée du jour où le collège était rassemblé et même déjà en séance. Malgré tous ces obstacles, Nielly, porté en troisième ligne, obtint trente-sept suffrages ; et si les électeurs n'avaient pas cédé à des influences qu'on l'avait mis dans l'impossibilité de combattre, il eût réuni une partie des soixante-dix-sept voix attribuées à Moreau, désigné comme premier candidat. Tel fut le résultat du long et constant acharnement d'un homme intéressé à ce que sa victime ne pût reparaitre sur la scène politique et y conquérir une position qui lui eût permis de le démasquer. Nommé, quelques mois après, commandeur de la Légion d'honneur, Nielly saisit le moment où l'empereur lui en remettait lui-même les insignes, pour le prier de ne pas oublier qu'il pouvait encore servir utilement ; mais les promesses que lui fit l'empereur échouèrent toujours par l'opposition occulte du ministre. En 1805, l'amiral Nielly, alors à Paris, fut de nouveau honoré sans les avoir sollicités des suffrages de ses concitoyens, et il ne s'en fallut que de quatre voix qu'il ne fût nommé l'un des candidats au sénat. En 1807, il fut adjoint au collège électoral du Finistère. La restauration, réparant les injustices du consulat et de l'empire, lui conféra au mois de janvier 1815 les titres de baron et de vice-amiral honoraire. Pendant les cent-jours, convaincu que les dispositions personnelles de Napoléon lui avaient toujours été favorables, il voulut lui en témoigner une dernière fois sa reconnaissance en acceptant de faire

XXX.

partie de la députation chargée de présenter l'adresse du département du Finistère. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée à Brest le 13 septembre 1833, à l'âge de 82 ans. Il eût été réduit à une position très-génée, si, pour atténuer le préjudice que lui causait sa retraite prématurée, Napoléon n'avait par une décision toute spéciale porté le taux de sa pension à six mille francs, maximum de celle qui était accordée aux vice-amiraux. — NIELLY (Patrice-Joseph-Marie-Théodore), fils du précédent, né à Brest le 30 novembre 1781, suivit son père sur mer avant l'âge de neuf ans. Fait prisonnier, alors qu'il n'en avait pas encore treize, aux combats des 10-13 prairial an 2 (juin 1794), il revint en France après onze mois de captivité, fut reçu aspirant au concours et prit part comme enseigne de vaisseau au combat soutenu en mars 1799 par la frégate *la Cornélie*, combat dans lequel il eut la jambe droite emportée par un boulet. Nommé lieutenant de vaisseau, en récompense de sa conduite dans cette circonstance, il ne survécut que peu de jours à cette distinction et mourut à Nantes des suites de sa blessure, le 20 avril 1799, à l'âge de 18 ans. P. L.—T.

NIELSEN (JEAN-MOYSE-GEORGE-HOLLARD), poète danois, né en 1804 dans les environs de Nyborg, mort en 1855 à Copenhague. Il quitta la théologie pour le droit en 1828, et se voua en même temps aux travaux littéraires. Ayant pris ses grades en 1840, il entra dans la chancellerie royale en même temps que dans le journalisme. Il a écrit : *Petites fleurs sauvages*, poésies, Odensée, 1823 ; — *la Clarté divine dans le Danemarck*, poème pour le millième anniversaire de l'introduction du christianisme en Danemarck, ibid., 1826 ; — *Feuilles de myrte*, ibid., 1828 ; — *Epithalame poétique au mariage du prince Frédéric-Charles-Christian avec la princesse Wilhelmine-Marie*, Copenhague, 1828 ; — *Elgitha*, roman, ibid., 1831 ; — *Le Chevalier noir, ou le Siège de Copenhague sous Frédéric III*, roman historique, ibid., 1833 (trad. en allemand, Kiel, 1835) ; — *Sophonisbe*, poème, Copenhague, 1835 ; — *Feuilles volantes poétiques*, Odensée, 1840 ; — *Esquisses de caractères pour les feuilles de l'opposition* (sous le pseudonyme de Nicolaï Frank), 2 cahiers, ibid., 1841 ; — *Feuilles polémiques*, publiées avec H. Trojel, 2 cahiers, ibid., 1841 ; — *Poésies* (dans la *Poste volante* de Copenhague, 1828, dans la *Herttha* de Liunge, 1828, dans les *Wallkyries*, de 1831, dans les *Etrennes pour* 1838 de Kruse, et dans les autres revues littéraires de Copenhague). Nielsen a été encore rédacteur en chef des *Archives pour la poésie et l'art*, dont il ne parut qu'un cahier en 1831, et de la *Revue hebdomadaire danoise pour tous les états*, Copenhague, 1841 et suivantes. R—L—N.

NIEM (THIERRY DE). Voyez THIERRY.

NIEMANN (AUGUSTE-CHRÉTIEN-HENRI), publiciste allemand, né le 30 janvier 1761 à Altona, mort

à Kiel le 21 mai 1832. Après avoir commencé ses études à Kiel et Léna en 1780, il prit en 1784 les grades de docteur en philosophie et en droit à Göttingue ; dans cette dernière année, il s'établit à Kiel où il fit d'abord des leçons de statistique et de science administrative, puis de science forestière. Nommé en 1787 directeur des archives et professeur extraordinaire, il devint en 1794 professeur titulaire de sa chaire ; dès 1807, il cumula en outre les fonctions de professeur à l'école forestière de Kiel, à la création de laquelle il avait contribué, et, depuis 1813, celles de second directeur de l'école normale primaire. Il a enfin organisé l'assistance publique à Kiel. Niemann a si bien mérité de l'enseignement forestier dans cette ville, que les élèves de l'école des eaux et forêts lui ont, en 1833, érigé à leurs frais un magnifique monument funèbre. Il a successivement rédigé trois recueils périodiques, dans lesquels, à côté des améliorations matérielles, il a vivement réclamé pour la liberté de la presse ; ce sont : 1° *Rapports des provinces de Schleswig et Holstein*, Altona, 1787-1800 et 1811-1818 ; 2° *Notices patriotiques des provinces de Schleswig et Holstein*, Hambourg, 1802 et suiv. ; et 3° *Récits des événements contemporains du point de vue patriotique*, Altona, 1820 à 1822. Il a ensuite publié les ouvrages suivants : 4° *Livre des chansons d'étudiants*, Dessau et Leipsick, 1782, 1^{er} vol., et 1795, 2^e vol. ; 5° *De l'industrie, ses entraves et les moyens de l'avancer*, Altona, 1784 ; 6° *Premiers principes d'économie politique*, Altona, 1790 ; 7° *Collection de matériaux pour servir à la géographie forestière*, ibid., 1791-1809, 2 vol. ; 8° *Compendium des sciences financières*, Kiel, 1792 ; 9° *Espoir d'un avenir meilleur*, discours politique, ibid., 1793 ; 10° *Sur les principes de l'assistance publique*, ibid., 1794 ; 11° *Sur la pêche de la baleine au Groënland* (avec Posselt), ibid., 1796 ; 12° *Sur les moyens préservatifs contre les incendies*, ibid., 1796 ; 13° *Sur l'amélioration de l'assistance publique à Kiel*, ibid., 1797 et 1798 ; 14° *Mélanges historiques*, Altona, 1798 et 1800, 2 vol. ; 15° *Manuel géographique du Schleswig et du Holstein*, Schleswig, 1799, 1 vol. ; 16° *Compendium de statistique et de géographie politique*, Altona, 1807 ; 17° *Statistique forestière générale*, ibid., 1808 ; 18° *Statistique forestière des Etats danois*, ibid., 1809 ; 19° *Corps des sciences forestières*, ibid., 1814, 1 vol. ; 20° *Notices détachées sur la géographie spéciale des duchés*, ibid., 1823 ; 21° *Discours pour célébrer la rentrée du Holstein et du Schleswig dans les anciens rapports interrompus pendant cinquante ans avec l'Allemagne*, ibid., 1823 ; 22° *Chronique de l'université de Kiel et des écoles savantes du Schleswig et du Holstein*, ibid., 1826 à 1832, 7 cahiers ; 23° *la Forêt et le Gibier, ou Livre universel de chansons allemandes à l'usage des forestiers et chasseurs*, ibid., 1827 ; 24° *Sur la nature et l'influence du patriotisme*, ibid., 1828. Niemann a encore collaboré aux *Feuilles pour la*

police administrative et la civilisation, cinq ans, 1799 à 1803 ; — aux *Mémoires de Kiel*, — et au *Magasin des citoyens patriotes* de Falk. R—L—N.

NIEMANN (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin allemand, né en 1764 à Haimersleben, dans l'Anhalt-Dessau, mort à Mersebourg le 6 septembre 1846. Après avoir terminé ses études à Halle, en 1787, il exerça la médecine d'abord à Halberstadt, puis, depuis 1800, avec le titre de conseiller de santé, à Mersebourg. Il donna sa démission en 1841. Il a écrit : 1° *Vade-mecum des vétérinaires, des médecins et des économes*, Halberstadt, 1804 et 1812, 2 vol. ; 2° *Instruction pour la visite des pharmacies*, Leipsick, 1807 ; 3° édition, 1810 ; 3^e édit., augmentée, 1831, in-8° ; 3° *Pharmacopœa batava*, avec des notes, Leipsick, 1811 et 1821, 2 vol. gr. in-8° ; 4° *Manuel de médecine légale*, Leipsick, 1816, 2 vol. gr. in-8° ; — *Symbiotikon*, Leipsick, 1818, in-8° ; 5° *Vade-mecum de médecine légale*, ibid., 1827-1829, 2 vol. in-8° ; 6° *Vade-mecum de l'art vétérinaire*, ibid., 1830, in-8°. R—L—N.

NIEMCEWICZ (JULIEN-URSIN), célèbre Polonais, né en 1757 dans le grand-duché de Lithuanie, parut à la diète de quatre ans comme nonce de la Livonie polonaise et y soutint les droits de la bourgeoisie contre les privilèges de la noblesse lorsque cette question importante fut agitée dans l'assemblée. Afin de répandre les principes d'une sage liberté, il rédigea, avec Mostowski et Weysenhoff, la *Gazette nationale et étrangère*, qui parut pour la première fois le 1^{er} janvier 1791. Dans ses vers, il chanta les exploits et les vertus des grands hommes polonais. On remarque parmi ces pièces de circonstance le *Retour du nonce*. En 1792, des fêtes publiques ayant été instituées pour célébrer le 3 mai 1791 et la proclamation de la constitution, Niemcewicz embellit ces réjouissances par son *Casimir le Grand*, nouveau drame qui eut beaucoup de succès et qui conservera longtemps sa popularité. Au mois d'avril 1794, il alla joindre Kosciusko qui le prit pour son aide de camp. Ce fut lui qui rédigea les proclamations, les ordres du jour et les bulletins de ce général. A la bataille de Maciejowice (10 octobre 1794), il tomba à côté de Kosciusko, couvert de blessures, et fut avec lui emmené prisonnier à St-Pétersbourg. Quand Paul I^{er}, à son avènement au trône, délivra Kosciusko, il hésita sur ce qu'il ferait de Niemcewicz : « Je crains, » disait-il, sa jeunesse et son exaltation. » Kosciusko intervint si efficacement que les deux amis, également délivrés, purent se réfugier en Amérique. C'est pendant sa captivité que Niemcewicz traduisit en vers polonais, dont on admire la beauté et l'élégance, la *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope. Dans un voyage à Varsovie en 1802, il fit imprimer ses œuvres en 2 volumes. Thadée Mostowski, son ami, les a insérées dans son *Choix des écrivains polonais*. Niemcewicz, se trouvant à Paris au mois de janvier 1803, fut invité à se rendre en Russie, où on lui offrait un

emploi; il refusa et se réfugia de nouveau en Amérique, où il se maria. Revenu dans sa patrie après le traité de Tilsitt lorsque le grand-duché de Varsovie fut établi, il fut nommé par le roi Frédéric-Auguste secrétaire du sénat et chevalier de l'ordre de St-Stanislas. A cette époque, il entra dans le conseil chargé de diriger l'instruction publique; son ami de cœur, Stanislas Potocki, en était président. Niemcewicz désapprouva le système qui fut adopté en 1821, et fut éloigné du conseil. Peut-être aussi se souvenait-on des *Lettres lithuaniennes* qu'il avait publiées en 1812. En 1820 il avait fait un voyage à Wilna pour revoir les lieux où il était né et où il avait passé ses premières années. Son arrivée fut l'occasion d'une fête publique. Le théâtre s'empressa de représenter son *Jean Kochanowski à Czarnylas*; on fit des chants en son honneur, et son portrait couronné fut présenté au public, ce qui le toucha jusqu'aux larmes. La ville de Varsovie le nomma président de la société de bienfaisance, et à la mort de Stanislas Staszic, la société royale des amis des sciences le nomma aussi son président. Conduit en France par la révolution polonaise de 1831, il mourut à Montmorency, près Paris, dans le mois de mai 1841, et fut inhumé avec beaucoup de solennité. Après avoir prononcé un discours à cette cérémonie, le prince Czartoryski descendit dans le caveau pour y déposer auprès de la bière, selon une coutume adoptée par les émigrés polonais, un peu de terre apportée de Pologne. Celle-ci provenait du tombeau même de Kosciusko. Alors parut sur le bord de la tombe la belle et vénérable figure du général Kniaziewicz, ami octogénaire du défunt depuis leur première jeunesse. Sa parole touchante et son émotion visible impressionnèrent profondément les assistants, qui entendirent encore une pieuse allocution prononcée par l'abbé Frepka, Polonais, et une courte improvisation en vers de Gorecki, poète et guerrier lui-même comme Niemcewicz. On a de celui-ci : 1° *Histoire secrète de Jean de Bourbon*, traduite du français, Varsovie, 1779, 2 vol. in-8°; 2° *Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre*, traduite du français, Varsovie, 1781, 4 vol. in-8°; 3° *Odes écrites en quittant l'Angleterre en 1787*; 4° *Casimir le Grand*, drame en trois actes, Varsovie; 5° *Odes à l'armée polonaise lors de la campagne de 1792*; 6° *La boucle de cheveux enlevée*, poème de Pope, traduit en vers polonais, en 1796; 7° *Wladislas, roi de Pologne, sous Warna*, tragédie en cinq actes, composée en 1787, imprimée en 1803 et représentée pour la première fois au mois de janvier 1807 à Varsovie; 8° *Les pages du roi Jean Sobieski*, comédie en 1 acte, Varsovie, 1808; 9° *Lettres lithuaniennes écrites en 1812*, 2 vol.; 10° *Sur les prisons publiques*, Varsovie, 1818; 11° *Le règne de Sigismond III, roi de Pologne*, Varsovie, 1819, 3 vol. in-8°, avec grav.; 12° *Les deux Sieciech*, roman historique, Varsovie, 1819;

13° *Les chants historiques de la Pologne*, Varsovie, 1819, in-8°, avec gravure et musique; 14° *Fables et contes*, Varsovie, 1820, 2 vol. in-8°; 2° édit., 1822; 15° *Recueils historiques sur l'ancienne Pologne*, Varsovie, 1822, 4 vol. in-8°; 16° *Jean de Tenezyn*, roman historique, Varsovie, 1825, 3 vol. in-12; 17° *Leyba et Sirra*, roman juif, Varsovie, 2 vol. in-8°; 18° *Athalie*, tragédie de Racine, en vers polonais; 19° *Hedwige, reine de Pologne*, opéra en vers, musique de Karpiaski; 20° *Le retour d'un nonce*, comédie en trois actes et en vers, Varsovie et Wilna; 21° *Notice sur la vie du général Washington*. G—Y et M—D J.

NIEMCZEWSKI (ZACHARIE), savant polonais, né en 1766 dans la province de Samogitie, fit ses études au gymnase de Kroze, et en 1788 fut reçu docteur en philosophie et beaux-arts à l'université de Wilna, où il devint professeur suppléant de mathématiques. Vers 1802, il voyagea en France et s'y lia d'amitié avec des savants distingués, entre autres avec Malte-Brun, auquel il fournit, pour son *Tableau de la Pologne*, des documents précieux sur les antiquités, l'histoire, la géographie et la linguistique de ce pays. Niemcewski visita aussi l'Italie, et, de retour à Wilna, il fut nommé professeur extraordinaire, inspecteur des écoles, et doyen des facultés des sciences mathématiques et physiques. Il était encore directeur de la société topographique, de la société biblique, et appartenait à plusieurs compagnies savantes, notamment à la société galvanique de Paris. Il mourut à Wilna le 10 décembre 1820, laissant différents legs aux hôpitaux de cette ville et au gymnase de Kroze. Niemcewski avait traduit en polonais la *Géométrie analytique* de Biot et le *Traité de mécanique* de Francœur; mais il avait gardé ces traductions manuscrites, sans les faire imprimer; elles ne furent publiées à Wilna qu'après sa mort. G—Y.

NIEMEYER (AUGUSTE-HERMANN), écrivain et théologien allemand, naquit le 1^{er} septembre 1754 à Halle, où son père remplissait les fonctions d'archidiacre. Destiné lui-même à suivre la carrière ecclésiastique, il fit d'abord ses humanités au collège royal, puis il étudia la théologie à l'université, et y devint ensuite professeur en 1780. Il en était recteur perpétuel en 1808, et il fut nommé député aux états du royaume de Westphalie, que Napoléon venait de créer en faveur de son frère Jérôme, et dont la ville de Halle faisait partie. Mais en 1813, l'esprit d'opposition manifesté par les étudiants contre le système français, leurs sympathies pour les puissances coalisées, irritèrent tellement Napoléon qu'il ordonna la fermeture de l'université de Halle, et qu'il en exigea même des otages, parmi lesquels Niemeyer fut désigné. Conduit en France, il y resta jusqu'à la chute de l'empire, en 1814. Libre alors de rentrer dans sa patrie, il fit auparavant un voyage en Angleterre, et à son retour, il reprit ses fonctions à l'université de Halle, qui avait été réta-

blie et dont il devint chancelier. En 1827, le cinquantième anniversaire de son professorat fut célébré par une fête à laquelle assistèrent beaucoup de professeurs et d'élèves des universités allemandes. Ces honneurs décernés à Niemeyer le touchèrent vivement, mais il n'y survécut pas longtemps : il mourut à Halle le 5 juillet 1828. Le corps ecclésiastique, dont il était le doyen, les membres de l'université, les élèves de toutes les écoles suivirent son convoi. Outre les insignes du doctorat, on avait placé sur son cercueil une couronne civique. On a de Niemeyer des poésies sacrées, des sermons, et un grand nombre d'ouvrages de théologie et de morale, tels que le *Caractère de la Bible; Philotas, ou Moyens de consolation et d'instruction pour ceux qui souffrent; Timothée, ouvrage destiné à exciter et à augmenter la dévotion des chrétiens; Théologie populaire et pratique*, etc. (1). Mais on estime particulièrement ses écrits sur l'éducation, fruits de la longue expérience qu'il avait acquise dans la direction des établissements d'instruction publique et de bienfaisance dont il fut chargé, soit à Berlin, soit à Halle. Les principaux sont : 1° le *Guide des instituteurs*, Halle, 1802, in-8°; 2° *Aperçu sur le régime des écoles allemandes et sur leur histoire dans le 18^e siècle*, Halle, 1802, in-8°; 3° *Principes fondamentaux de l'éducation et de l'instruction, à l'usage des parents, des instituteurs et des maîtres d'école*, 7^e édit., Halle, 1819, 3 vol. in-8°; 9^e édit., 1836, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage eut beaucoup de succès. M. E.-P.-H. Durivau en a donné un extrait, traduit en français, sous ce titre : *Essai sur l'éducation intellectuelle et morale de l'enfance, contenant des observations relatives aux moyens que l'on y emploie le plus ordinairement, tels que les estampes et les écrits à l'usage de la jeunesse*, Paris, 1832, in-18. Il a traduit aussi du même auteur : *Examen raisonné de la méthode d'enseignement de Pestalozzi*, Paris, 1832, in-18. 4° *Passages des classiques grecs et romains relatifs à l'éducation*, Halle et Berlin, 1813, in-8°. Niemeyer a encore publié : 5° *Vie de Noesselt, doyen de la faculté de Halle*, 1809, in-8° (voy. NOESELLT); 6° *Observations faites en voyage*, Halle, 1822, 3 vol. in-8°. C'est la relation de son séjour en France, de son voyage en Angleterre, dont nous avons déjà parlé, et d'un autre voyage qu'il fit plus tard en Hollande. On y trouve des détails curieux sur les personnages et les événements de cette époque. 7° *De Isidori Pelusiota vita, scriptis et doctrina, commentatio historico-theologica*, Halle, 1825, in-8°, ouvrage dont on loue l'exactitude et qui répare les omissions importantes échappées à la plupart des bibliographes ecclésiastiques. P—RT.

(1) Comme écrivain religieux, Niemeyer se distingua par sa conviction sincère et par ses tendances généreuses; sans partager les témérités de la nouvelle école rationaliste, il fut loin d'appartenir au parti rétrograde, et il fut fort mal vu de l'administration antilibérale qui gouverna quelque temps la Prusse.

NIEMEYER (GUILLAUME-HERMANN), fils aîné du précédent, médecin allemand, né le 20 juin 1788 à Halle, où il mourut le 22 mars 1840. Elevé dans le *pædagogium* de sa ville natale, il étudia dès 1805 la médecine à Leipsick, Halle et Berlin. Après avoir pris le grade de docteur, en 1810, il fit de longs voyages en Italie et en France. De retour en Allemagne en 1813 au moment de la bataille de Leipsick, il devint chef des hôpitaux de Weissenfels. La même année, le 31 décembre, il fut attaché aux fondations de Franke, à Halle, comme médecin en chef. Il établit alors l'hôpital de l'institution sur un meilleur pied, donna un nouveau règlement aux infirmiers, agrandit les bâtisses, construisit des salles de bains et des chambres mortuaires, et rendit gratuit l'usage des bains salins. Depuis 1819, professeur extraordinaire de la faculté, il devint en 1830 professeur titulaire et directeur de l'institution obstétricale. Il a fondé et dirigé jusqu'à sa mort la *Revue pour l'obstétrique et la médecine pratique*. Il a encore publié : *De origine paris quinti nervorum cerebri*, Halle, 1810. R—L—N.

NIEMEYER (HERMANN-AGATHON), frère du précédent, né le 5 janvier 1802, mort le 6 décembre 1851, s'est également fait connaître comme théologien. Il appartenait à l'école historico-critique, qui cherche à concilier les doctrines chrétiennes avec le rationalisme. Après avoir étudié dans diverses universités, il revint à Halle, et, dévoué au bien de sa patrie, il dirigea avec beaucoup de zèle plusieurs établissements d'instruction publique. En 1848, ses concitoyens le choisirent pour les représenter à l'assemblée nationale de Berlin, où il siégea sur les bancs de la droite. Il a laissé divers écrits, parmi lesquels on remarque surtout une *Collectio confessionum in ecclesiis reformatis publicatorum*, Leipsick, 1840, et une édition critique de la traduction allemande de la Bible faite par Luther, Halle, 1840. Z.

NIEMEYER (JOSEPH-CHARLES-GUILLAUME), cousin germain des deux précédents, musicien allemand, né en 1780 à Halle, où il mourut en 1844 ou 1845. Après avoir étudié sous son oncle, Auguste Hermann, et cultivé en même temps la musique, il fut, vers 1810, placé comme professeur de cette dernière branche aux fondations Franke. Outre des articles de théorie musicale, publiés dans la *Gazette musicale* de Leipsick, t. 13, par exemple, *Sur la transmission en musique*, il a édité un *Livre choral à trois voix*, Halle, 1814, in-4°. Dans la première édition de cet ouvrage, la musique est notée en chiffres, suivant le système de Natorp, introduit en France, comme on sait, par Willhem et Choron. Niemeyer est ensuite revenu à la notation ordinaire dans les éditions subséquentes de son *Livre choral*, Halle, 1817 et 1825. Un troisième système de notation, enfin, a été rajeuni par lui dans ses *Dix-neuf chorals dans le mode de l'ancienne tonalité grecque, avec d'autres pièces*, Leipsick, 1813. R—L—N.

NIEMOJOWSKI (VINCENT), homme d'Etat polonais; issu d'une famille distinguée, il naquit le 5 avril 1784 à Slupin, près de Cracovie. Après avoir étudié le droit à Halle et à Erlangen, il remplit des fonctions administratives à l'époque où subsistait le grand-duché de Varsovie sous la protection de Napoléon. Appelé en 1818 à la diète polonaise, Niemojowski se fit remarquer par son opposition contre la Russie. Ce rôle périlleux le désignait à de sérieuses rigueurs. Arrêté, puis remis en liberté, il fut en 1825, lorsqu'il se rendait de nouveau à la diète, ramené sur ses terres par la force armée et soumis à une surveillance sévère. Lorsque la révolution de 1830 éclata, il la salua avec enthousiasme et il devint membre du gouvernement national, mais après les massacres qui ensanglantèrent Varsovie au mois d'août, il se démit de ses fonctions. Après la prise de la capitale de la Pologne, il suivit les débris de l'armée à Modlin et il se refusa à capituler avec les vainqueurs. Fait prisonnier par les Russes, il fut condamné à mort, mais on se borna à le retenir longtemps prisonnier; désigné pour être transporté aux mines de la Sibérie, il mourut vers la fin de 1834, lorsqu'il était en route pour se rendre à cet affreux exil. Les fatigues et la douleur le délivrèrent d'une existence qui n'était pour lui qu'un fardeau intolérable depuis la chute de la patrie à laquelle il avait voué toutes ses affections. — Son frère *Bonaventure* NIEMOJOWSKI, né le 4 septembre 1787, étudia dans des universités allemandes, et après de longs voyages en Allemagne, en Angleterre et en France, il obtint en 1820 un siège à la diète polonaise. Supérieur à son frère sous le point de vue des talents oratoires, il se plaça près de lui à la tête de l'opposition faite à la Russie. Arrêté également en 1825, il fut soumis à une longue captivité. La révolution de 1830 lui confia des emplois importants; d'abord ministre de la justice, il fut après la chute de Chlopicki chargé du portefeuille de l'intérieur. Partisan de l'abolition du servage dans les provinces insurgées de la vieille Pologne, il donna sa démission lorsque la diète se fut refusée à sanctionner cette mesure. Lorsque Varsovie fut tombée au pouvoir des Russes, il fut à la tête du gouvernement polonais qui siégea à Zakroczyn, mais qui n'eut qu'une bien courte existence; se réfugiant ensuite en Prusse, il se rendit à Paris, où il mourut le 15 juin 1835, après avoir publié en 1833 un ouvrage en langue polonaise : *Sur les derniers événements de la révolution de Pologne*. Z.

NIEPCE (JOSEPH-NICÉPHORE), fils de Claude Niepce, écuyer, conseiller du roi, receveur des consignations aux bailliage et chancellerie de Châlons-sur-Saône, et de demoiselle Claude Barraud, naquit dans cette dernière ville le 7 mars 1765. Nommé le 10 mai 1792 sous-lieutenant dans le 42^e régiment d'infanterie (ci-devant Limousin), il passa le 6 mai de l'année suivante

lieutenant au 2^e bataillon de la 83^e demi-brigade, et fit en cette qualité la campagne de Cagliari (Sardaigne) et celle de 1793 à l'armée d'Italie; devenu adjoint à l'adjudant-général Frottier, le 18 ventôse an 2, il se vit contraint de renoncer à la carrière militaire par suite d'une maladie épidémique dont il fut atteint et de la faiblesse extrême de sa vue; c'est ce qui le détermina à se faire recevoir, le 30 brumaire an 3, membre de l'administration du district de Nice (Piémont), alors à la France. Le 23 juin 1801, il rentrait dans sa ville natale avec sa femme, son fils et son frère aîné (1), qui était venu le rejoindre après avoir longtemps parcouru les mers. A dater de cette époque, les deux frères mirent leurs efforts et leurs goûts pour les sciences en commun. Ils prirent collectivement le 15 novembre 1806 un brevet d'invention pour une machine qu'ils appelaient *Pyréolophore* (2); plus tard, ils achevaient une pompe appelée *hydrostatique*; ils s'occupèrent ensuite de la culture du pastel et parvinrent à en extraire une fécule colorante dont la beauté était comparable à celle de l'indigo le plus pur. Mais bientôt la découverte de la *lithographie* vint imprimer une nouvelle direction aux travaux de J.-N. Niepce. Dès la fin de l'année 1813, la pensée investigatrice de Niepce s'arrêta à l'idée de fixer sur la pierre la représentation des objets qui lui seraient transmis par la lumière. En 1822, Niepce, à l'aide d'un vernis bitumineux, obtenait sur l'étain poli ou sur des fragments de verre des reproductions fidèles de gravures. Le portrait du pape Pie VII, qu'il obtint par ce procédé, fit grande sensation dans le public à l'époque où il parut. Enfin, après bien des tâtonnements, bien des recherches, il parvint en 1824 à fixer sur des écrans préparés *ad hoc* les images de la chambre noire. Les premières relations de Niepce avec Daguerre datent du mois de janvier 1826. Ce fut le 14 décembre 1829 que ces deux hommes passèrent un traité qui fut enregistré le 13 mars 1830, par lequel ils s'associaient sous la raison de commerce : *Niepce-Daguerre, pour coopérer au perfectionnement de la découverte inventée par M. Niepce et perfectionnée par M. Daguerre*..... Niepce ne devait pas survivre longtemps à cet acte de société. Il mourut le 3 juillet 1833 à sa campagne du Gras, près Châlons-sur-Saône; et moins heureux que Daguerre sous ce rapport, nous croyons que sa ville natale n'a pas encore songé à consacrer un monument à sa mémoire. Nous n'insisterons pas davantage pour éviter des redites. Nous renverrons nos lecteurs à notre article DAGUERRE. Toutefois, qu'on nous permette une dernière observation. Pourquoi dit-on le *Daguerreotype*, et pourquoi le nom de Niepce n'est-il connu que des savants? Par un juste retour, providen-

(1) Claude Niepce, né le 10 octobre 1763, mort à Kiew, près Londres, célibataire, le 5 février 1828.

(2) Voy. Mémoires de l'Institut, sciences physiques; 1^{er} semestre 1807, page 146.

tiel peut-être, le mot *Photographie* est venu remettre la question sur un terrain neutre. Tout nom propre a disparu. On doit à Niepce une *Notice sur l'héliographie*, Châlons-sur-Saône, 1829. Nous recommandons aussi aux personnes qui désirent se rendre compte des faits et se convaincre une fois encore des déboires auxquels tout bienfaiteur de l'humanité est appelé, la brochure suivante : POST TENEBRAS LUX. *Historique de la découverte improprement nommée Daguerriotype*, précédée d'une notice sur son véritable inventeur, feu M. Joseph-Nicéphore Niepce, de Châlons-sur-Saône, par son fils, Isidore Niepce, Paris, Astier, août 1841, in-8° de 72 pages, enfin le *Rapport* de M. Arago sur le daguerréotype, lu à la séance de la chambre des députés, le 3 juillet 1839, et à l'Académie des sciences, séance du 19 août, Paris, Bachelier, 1839, in-12 de 2 feuilles 1/3.

B. DE L.

NIEREMBERG (JEAN-EUGÈNE), célèbre jésuite espagnol et l'un des écrivains les plus distingués qu'ait produits la société, naquit en 1590 à Madrid, de parents originaires du Tyrol. Il achevait son cours de droit à l'université de Salamanque, quand, touché de la grâce, il renonça aux avantages que lui présentait le monde pour prendre l'habit de St-Ignace. Ses parents accusèrent les jésuites d'avoir employé à son égard la séduction, et ils obtinrent du nonce apostolique un ordre qui leur enjoignait de rendre cet enfant à son père. Le jeune Nieremberg fut donc obligé de retourner dans sa famille, et tout y fut mis en œuvre pour le distraire. Mais, voyant qu'il persistait dans sa résolution, ses parents cessèrent de le contraindre, et il rentra dans la maison de la société, à Madrid, où il se distingua bientôt par ses progrès dans la vie spirituelle. Après qu'il eut achevé son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent dans les montagnes de l'Algarie porter aux pauvres habitants de ces contrées les lumières et les secours dont ils étaient privés. Il remplit cette tâche avec beaucoup de zèle, et s'appliqua, dans ses courses évangéliques, à l'étude des plantes et des minéraux. Il acquit de cette manière des connaissances si étendues dans l'histoire naturelle qu'il fut rappelé à Madrid pour y professer cette science, et, pendant quatorze ans, il en donna des leçons, qui ne furent interrompues que par les voyages qu'il fit dans les Pyrénées, en France, en Italie, etc., pour examiner les phénomènes les plus curieux. Au bout de ce temps, il fut chargé de l'explication des saintes Ecritures : il renonça enfin à l'enseignement pour se consacrer à la direction des âmes, et fut honoré de la confiance des personnages les plus éminents, entre autres de la duchesse de Mantoue. Il passait la plus grande partie de ses journées en prière ou au confessionnal, et ce n'était que la nuit qu'il rédigeait ses ouvrages. La patience du P. Nieremberg fut mise à l'épreuve en 1642 par une pa-

ralysie, qui le priva presque entièrement de l'usage de la langue et des mains. Il supporta cette affliction avec une constance digne d'un philosophe chrétien, et mourut à Madrid le 7 avril 1658, dans de grands sentiments de piété. On a de lui cinquante et un ouvrages, dont le P. Sotwel donne les titres dans la *Biblioth. societ.*, p. 444 et suiv. Ses livres ascétiques, aussi remarquables par la pureté du style que par l'onction qui y règne, ont été traduits en français par le P. Brignon et le P. d'Obheil (*voy. d'OBHEIL*), et quelques-uns en arabe par le P. Fromage (*voy. ce nom*), sans parler des traductions en la plupart des langues modernes. Parmi les autres productions du P. Nieremberg, on se contentera de citer : 1° *De arte voluntatis libri* 8, Lyon, 1631, in-8°; réimprimé plusieurs fois. Louis Videl en a traduit la première partie en français, sous ce titre : *l'Art de conduire la volonté*, etc., Paris, 1657, in-4°. 2° *La Curiosa filosofia y tesoro de maravillas de la naturaleza*, Madrid, 1634, in-4°, rare; 3° *Historia naturæ maxime peregrinæ libri* 16, Anvers, 1635, in-fol. de 502 pages, avec des gravures en bois imprimées dans le texte. C'est un traité assez curieux de l'histoire naturelle des Indes. L'auteur n'a pas toujours eu de bons mémoires, et ses figures, rarement dessinées d'après nature, ont souvent été faites d'après des descriptions exagérées. On y lit néanmoins des particularités importantes et qui ne se trouvent pas ailleurs. On trouve à la suite un recueil, *De miris et miraculis naturis in Europa*, qui contient la description des grottes, fontaines, etc., les plus remarquables, observées par l'auteur dans ses voyages. 4° *La Vie de St-Ignace de Loyola*, Madrid, 1631, in-8°. Elle est en espagnol, et elle a été réimprimée avec les *Vies de St-François-Xavier* et de beaucoup d'autres jésuites moins célèbres, *ibid.*, 1645, 2 vol. in-fol. Cette biographie des plus illustres membres de la société de Jésus, désignée ordinairement sous le titre de *Claros varones de la compañía de Jesus*, est très-estimée des littérateurs espagnols. Le premier volume, de près de 800 pages, contient cent soixante-dix vies particulières. 5° *Opera parthenica de eximia et omnimoda puritate matris Dei*, etc., Lyon, 1659, in-fol. L'éditeur a fait précéder cet ouvrage d'une *Vie du P. Nieremberg*, pleine de détails qu'une saine critique ne pourrait admettre. 6° *Hieromelissa bibliotheca : De doctrina Evangelii ; De imitatione Christi et perfectione spirituali*, *ibid.*, 1661, in-fol. On a reproduit en tête de ce volume la Vie dont on vient de parler. Nieremberg a donné une traduction en espagnol de l'*Imitation de Jésus-Christ*, réimprimée plusieurs fois. Il a laissé en manuscrit, entre autres ouvrages, un traité de la grotte de Tolède (*De antro Toletano*), que le P. Sotwel trouvait agréable et érudit, mais qui fut enlevé de ses papiers. Dom Paul-Antoine de Tarse a publié un extrait des ouvrages ascétiques et théologiques de Nieremberg, sous ce

titre : *Succus prudentiæ sacro-politiæ*, etc., Lyon, 1659, in-12, et le P. Boillot a donné les *Maximes chrétiennes et spirituelles*, tirées de ses œuvres (voy. BOILLOT). On peut consulter pour plus de détails, outre les ouvrages cités dans le courant de cet article, le *Dictionnaire* de Moreri, édition de 1759, où l'on donne quelques particularités inconnues aux bibliothécaires de la société, mais qu'on n'a pas jugées assez intéressantes pour les reproduire ici.

W—s.

NIETHAMMER (FRÉDÉRIC-EMMANUEL), philosophe et pédagogue allemand, né le 21 mars 1766 à Beilstein, dans le Wurtemberg, mort à Munich le 1^{er} avril 1848. Après avoir étudié à Iéna, il devint en 1791 professeur de philosophie à cette université, en même temps que directeur de l'institut homilétique. Il y était lié avec Paulus, Schiller, et surtout avec Fichte, dont il a popularisé les idées en montrant leur portée pratique. Nommé en 1803 pasteur protestant à Wurzburg, il fut placé en 1805 à la tête des affaires scolaires et ecclésiastiques de la Franconie, devenue possession bavaroise, avec la résidence de Bamberg. En 1807 il fut enfin appelé à Munich comme membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Reçu dans le sein de l'académie des sciences de cette ville vers 1820, il devint en 1829 premier conseiller du consistoire supérieur protestant. En 1808 il avait dressé un plan d'études, qui fut adopté ensuite pour toutes les écoles d'instruction secondaire de la Bavière : Niethammer y faisait la part égale aux lettres et aux sciences, mais en accordant aussi beaucoup à l'enseignement philosophique dans les collèges. Ce plan fut en 1829 remplacé par celui de Schelling et Thiersch, qui, en rognant l'enseignement scientifique relégué dans les écoles spéciales, avantagèrent trop exclusivement les lettres. En philosophie, Niethammer a été vulgarisateur des dogmes de Kant, et surtout de Fichte, de la philosophie duquel il a cependant élagué les branches inutiles et les idées extrêmes. Il a écrit : 1^o *De vero revelationis fundamento*, Iéna, 1792 ; 2^o *Sur l'essai de critique de toute révélation*, ibid., 1792 ; 3^o *Traduction allemande de l'Histoire des chevaliers de Malte*, par Vertot, avec préface de Schiller, ibid., 1792-1793, 2 vol. ; 4^o *Causes juridiques remarquables, servant de matériaux à l'histoire de l'humanité, d'après le Pitaval français*, en collaboration avec quelques autres écrivains, et précédées d'une introduction par Schiller, ibid., 1792-1794, 4 vol. ; 5^o *Essai de faire découler la loi morale de la forme de la raison pure*, ibid., 1793 ; 6^o *La Religion considérée comme science, en vue de la manière de traiter les livres sacrés*, Neu-Stréltitz, 1795 ; 7^o *Traduction des trois livres de Sextus Empiricus sur les doctrines fondamentales des pyrrhoniens*, 1796 ; 8^o *Sur l'amélioration de l'orthographe allemande*, Leipsick, 1797 ; 9^o *Apologie contre l'accusation d'athéisme adressée à Niethammer et à Fichte*, Iéna, 1799 ; 10^o *Essai de donner à la croyance de la révélation*

une base scientifique, Leipsick, 1799 ; 11^o *Sermons religieux*, Wurzburg, 1804 et 1805 ; 12^o *Sur la pasigraphie et l'idiographie*, Nuremberg, 1808 ; 13^o *La Rivalité des systèmes du philanthropisme (études scientifiques) et de l'humanisme (études classiques) dans la théorie de l'enseignement actuel*, Iéna, 1808. C'est cet écrit qui a servi de base au plan d'études élaboré par lui, conformément aux ordres du gouvernement bavarois. Niethammer a été en outre rédacteur en chef du *Journal philosophique d'une société de savants allemands*, Neu-Stréltitz, 1795 et 1796, 2 vol. (il y a plusieurs articles de lui dans ces deux années). Depuis 1797, le journal fut publié à Iéna, où Fichte en partageait avec Niethammer la rédaction. On trouve des articles de ce dernier dans le *Journal philosophique* de Schmidt et Snell, dans Fulleborn, *Mémoires sur l'histoire de la philosophie*, etc. R-L-N.

NIETO (DAVID), savant rabbin, né à Venise en 1654, d'une famille espagnole ou portugaise, fut d'abord prédicateur et médecin à Livourne, où les juifs sont très-nombreux ; mais dans la suite il fut appelé à Londres pour présider la synagogue et l'université des juifs portugais, et y mourut en 1728. Trois oraisons funèbres, prononcées à sa louange et imprimées la même année, attestent son savoir et la réputation dont il jouissait parmi ses coreligionnaires ; mais ses propres ouvrages l'attestent bien plus sûrement encore que des panégyriques toujours exagérés. Nous avons de lui : 1^o *Matte Dan* (la Tribu de Dan), Londres, 1714, in-4^o, en hébreu et en espagnol, édition magnifique ; Metz, en hébreu seulement. C'est le principal ouvrage de Nieto. Comme dans le *Cozri*, dont il paraît être une seconde partie, on y voit deux interlocuteurs : le roi Cuzar, qui interroge, et un docteur, qui répond à ses questions. L'objet de ce livre est de prouver contre les carâtes la vérité et la divinité des traditions et de la loi orale ; il est divisé en cinq dialogues : dans le premier, l'auteur démontre par l'écriture qu'au temps des prophètes la tradition existait ; dans le second, qu'il est impossible que les docteurs mischniques, talmudiques, rabbinistes aient inventé l'explication de la loi ; dans le troisième, que les controverses de ces docteurs ne roulent point sur les principes reçus, mais seulement sur le sens de quelques-uns ; dans le quatrième, qu'ils étaient profondément instruits dans toutes les sciences ; le cinquième regarde le calendrier. 2^o *Discours sur la Pâque*, Cologne, 1702 ; Livourne, 1765, in-8^o ; 3^o *Traité de la divine Providence*, Londres, 1704, in-4^o ; ibid., 1716, in-8^o ; 4^o *Notes secrètes sur l'inquisition*, Villefranche (Londres), 1722, in-8^o ; 5^o *Respuesta al sermon predicado por el arcobispo de Cranganor*, ou Réponse au discours contre les juifs, prêché par l'archevêque de Cranganor à un auto-da-fé qui se fit à Lisbonne le 5 septembre 1705, Villefranche, in-8^o, sans date, mais postérieurement à la mort de Nieto. La préface de l'éditeur ren-

ferme l'éloge du livre, qui fut composé à la prière des juifs, des dissertations sur les fondements de la religion hébraïque et des règles utiles pour traiter les controverses. (*Voy. Rossi, Biblioteca giudaica anticristiana*, p. 78.) Ces deux derniers ouvrages de Nieto semblent avoir été inconnus à Llorente, puisqu'il n'en fait point mention dans son *Histoire de l'inquisition*. Nieto a laissé encore d'autres ouvrages peu importants.

L—B—E.

NIEUHOF ou NIEUWHOF (JEAN), voyageur, né à Usen, dans le comté de Bentheim, en Westphalie, entra de bonne heure au service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales, qui l'employa comme subrécargue. Il alla au Brésil en 1640, visita les environs de Pernambouc, ainsi que diverses parties de ce pays occupées par les Hollandais, et en revint en 1649. Après la perte du Brésil, Nieuhof passa au service de la compagnie des Indes orientales, qui sut apprécier son intelligence et son zèle. En 1653, il fut subrécargue d'un bâtiment expédié pour Batavia, où il arriva le 30 mai 1654. Le gouverneur général le nomma aussitôt intendant de l'ambassade que le conseil des Indes envoyait à la Chine : Pierre de Goyer et Jacob de Keyser en étaient les chefs. Au départ de Batavia le 14 juin 1655. Le 29 juillet, les ambassadeurs débarquèrent à Canton ; divers obstacles les retinrent dans cette ville jusqu'au 17 mars 1656. Ils passèrent par Nanking ; le 17 juillet, ils entrèrent dans la capitale de l'empire, où ils eurent à vaincre beaucoup de difficultés : les Chinois avaient été prévenus contre les Hollandais par les Portugais, qui les avaient représentés comme des pirates ; il fallut se disculper de cette imputation odieuse. Ensuite survint un autre embarras pour désigner la nature du gouvernement des Provinces-Unies, parce que les Chinois, n'en connaissant pas d'autre que la monarchie, avaient peine à se faire une idée d'un Etat républicain. Les ambassadeurs se crurent obligés d'employer le nom du prince d'Orange et de feindre que les présents venaient de sa part. Le P. Schaal, jésuite mandarin, était au nombre des membres du conseil devant lequel ils parurent : il s'entretint avec eux et expliqua leurs réponses ; mais les Hollandais prétendirent que ce ne fut pas toujours avec impartialité. En général, les jésuites qui étaient à la cour travaillaient de tout leur pouvoir pour s'opposer à leur succès. Cependant leurs présents furent reçus : ils consentirent à se soumettre à la cérémonie du keou-teou, devant le trône de l'empereur, et le 1^{er} octobre ils furent admis à l'audience de ce monarque. Un ambassadeur de Russie, qui se trouvait alors à Péking, ne put l'obtenir, parce qu'il avait refusé de rendre l'hommage du keou-teou : il fit demander aux Hollandais une lettre pour servir de témoignage qu'il les avait vus à la Chine. Le 16 octobre, on remit aux ambassadeurs une lettre de l'empereur

au gouverneur général de Batavia : elle permettait d'envoyer des présents tous les huit ans ; puis on les pressa de partir. Durant tout leur séjour dans la capitale, on ne leur avait pas permis de sortir une seule fois. Ils retournèrent à Canton par la même route qu'ils avaient suivie en venant et y arrivèrent le 28 janvier 1657 : le 31 mars, ils atterrirent à Batavia. Neuhof s'embarqua pour l'Europe, et le 6 juillet 1658, il fut de retour à Amsterdam. L'année suivante, on le renvoya dans les Indes orientales ; il visita comme subrécargue Amboine, Malacca, Sumatra, Gornon, Negapatnam et la côte de Coromandel. Les Hollandais ayant en 1662 remis sur le trône un roi de Cochin, que les Portugais avaient chassé, Nieuhof fut nommé agent pour confirmer les alliances de la compagnie avec plusieurs princes voisins de la côte de Malabar ; puis il fut envoyé à Ceylan comme gouverneur, et ensuite appelé à Batavia, où il resta trois ans sans emploi : il en partit le 17 décembre 1670 et le 9 juillet 1671 surgit au Texel. Les directeurs de la compagnie furent tellement satisfaits de sa conduite et de ses observations qu'ils l'envoyèrent une troisième fois dans les Indes. Il quitta la Hollande au mois de décembre 1671, et le 8 avril mouilla dans la baie de la Table. Etant allé sur la côte de Madagascar pour faire la traite, il descendit à terre le 29 septembre avec des marchandises : on suppose qu'il fut victime de la cruauté des naturels du pays, car on ne le vit plus revenir. Des recherches ultérieures ne produisirent aucune lumière sur son sort. Nieuhof n'avait pas négligé de recueillir les observations fournies par ses nombreux voyages ; il a dessiné les objets les plus remarquables ; mais il n'a rien publié lui-même. Les résultats de ses travaux sont contenus dans les ouvrages suivants écrits en hollandais : 1^o *Ambassade de la compagnie hollandaise des Indes orientales au grand khan de Tartarie, empereur de la Chine, avec la description de ce pays*, Amsterdam, 1665, in-fol., avec un grand nombre de figures. Ce livre fut traduit en français par J. le Carpentier, Leyde, 1664, 1 vol. in-fol., fig. ; Paris, 1666 ; Amsterdam, 1682 ; — en allemand, Amsterdam, 1666 ; *ibid.*, 1669 ; *ibid.*, 1675 ; — en anglais par Ogilvy, Londres, 1671 ; — en latin par G. Hornius, Amsterdam, 1668. A l'époque où ce voyage parut, on avait encore si peu de relations détaillées de la Chine qu'il fut reçu avec empressement : d'ailleurs les nombreuses figures dont il est orné et qui sont fort bien exécutées contribuèrent à son succès ; mais, quoiqu'il soit encore intéressant, on y rencontre tant de choses étrangères au voyage à la Chine qu'on est tenté d'attribuer ce fatras indigeste à l'avidité des éditeurs. La préface du traducteur le Carpentier vient à l'appui de cette opinion, qui acquiert encore plus de force lorsque l'on compare sa version avec celle que Thévenot a donnée dans le tome 2 de son recueil : ce dernier dit

que les gens qui aiment un écrit simple doivent être satisfaits; car Nieuhof, qui est le principal auteur de la relation de la Chine, avertit qu'elle est toute selon le sentiment des marchands hollandais que la compagnie avait envoyés en ambassade à Pékin : il ajoute que son principal mérite est la vérité, et que la traduction qu'il en a faite est en tout conforme à deux copies hollandaises qu'il en a manuscrites, et dont l'une est signée de Nieuhof. Thévenot n'a donné qu'un petit nombre de figures d'après les dessins de Nieuhof. Quelques auteurs ont confondu l'ambassade dont ce voyageur a été l'historien avec deux autres qui eurent lieu en 1662 et en 1664 (voy. DAPPER). 2° *Voyage curieux au Brésil, par mer et par terre*, Amsterdam, 1682, 1 vol. in-fol., fig.; 3° *Voyages par mer et par terre à différents lieux des Indes orientales, avec une description de la ville de Batavia*, Amsterdam, 1682; ibid., 1693, 1 vol. in-fol., avec fig. Ces deux relations sont, comme la précédente, encore utiles à consulter; car Nieuhof était un bon observateur et un narrateur véridique; mais des compilateurs y ont de même ajouté sans discernement tout ce qui leur tombait sous la main. On trouve des extraits de Nieuhof dans presque tous les recueils de voyages.

E—s.

NIEULANT (GUILLAUME), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Anvers en 1584. Roland Savery lui enseigna les éléments de la peinture. Il continua ses études pendant trois ans à Rome sous Paul Bril. Le faire précieux de ce maître fut d'abord l'objet de son imitation; mais, de retour dans sa patrie, il adopta une manière plus expéditive. Pendant son séjour à Rome, il avait étudié avec assiduité les plus beaux édifices de l'antiquité, et il les présenta fidèlement dans la plupart de ses tableaux, qui furent bientôt recherchés de tous les amateurs. Après avoir séjourné quelques années dans sa ville natale, il la quitta pour Amsterdam, où il jouit d'une grande réputation jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1635. Le musée du Louvre possédait de cet artiste un tableau peint sur marbre, représentant l'*Annunciation de la Vierge*, et provenant de la galerie de Vienne; il a été repris en 1815 par les Autrichiens. Nieulant ne se distingua pas moins comme graveur que comme peintre. Il a gravé à l'eau-forte une suite de soixante paysages, tant de sa composition que de celle de Paul Bril, offrant des sites d'Italie, enrichis de figures et de belles fabriques. Ils sont remarquables sous le rapport pittoresque et par la bonne entente de la composition; mais on peut reprocher à quelques-uns de ces morceaux une exécution brute et peu agréable. Parmi les pièces les plus remarquables de cette suite, nous citerons trois planches représentant : *les Ruines du temple de Junon au Capitole*, celles du *Temple de Vénus*, une *Vue de l'arc de Septime Sévère*; — et la *Vue des trois ponts du Tibre, avec une grande partie de la ville de Rome*,

XXX.

en trois planches en travers, in-fol. — Adrien NIEULANT, né également à Anvers, se fit une réputation comme peintre de paysages et de marines. Il n'a rien gravé lui-même; mais Peter Nolph et Guillaume de Leeuw ont donné d'après ses compositions une belle suite de paysages. Il mourut à Amsterdam en 1601.

P—s.

NIEUPOORT (GUILLAUME-HENRI), écrivain utile et modeste, sur lequel on n'a que peu de renseignements, naquit en Hollande vers 1670; il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire ancienne, occupa une chaire à l'académie d'Utrecht et mourut en cette ville vers 1730, après avoir publié deux ouvrages faits pour lui assurer un rang distingué parmi les savants qui ont consacré leurs veilles à l'instruction de la jeunesse. Ces deux ouvrages sont : 1° *Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt succincta explicatio*, Utrecht, 1712, 1716 et 1723, in-8°. Cette espèce d'abrégé des antiquités romaines eut un grand succès que l'auteur sut justifier en profitant des conseils de ses amis pour améliorer chaque édition. Othon Reizius le fit réimprimer avec un double appendice et des notes, Utrecht, 1734, in-8°. Jean-Daniel Schœpflin ajouta des figures et quelques remarques à l'édition qu'il en donna, Strasbourg, 1738, in-8°, et enfin J.-Matth. Gesner reproduisit cet ouvrage avec une préface, Berlin, 1743, 1750, in-8°; il a été traduit en français par l'abbé Desfontaines sous ce titre : *Explication des cérémonies et coutumes des Romains*, Paris, 1741, in-12, souvent réimprimé. Cet ouvrage se recommande par le double mérite de la précision et de l'exactitude. 2° *Historia reipublicæ et imperii Romanorum, ab urbe condita ad imperium Augusti, contexta ex monumentis veterum*, Utrecht, 1723, 2 vol. in-8°. Cette histoire est précédée d'une dissertation sur les anciens peuples de l'Italie et sur l'établissement des Romains dans cette contrée. L'auteur cite les sources où il a puisé et y renvoie les lecteurs qui désirent plus de détails.

W—s.

NIEUPORT (CHARLES-FRANÇOIS-FERDINAND-FLORENT-ANTOINE DE PREUD'HOMME D'HAILLY, vicomte de), était issu d'une famille distinguée de la Flandre. Un de ses ancêtres, Jean de Preud'homme, dit d'Hailly, baron de Pouques, vicomte de Nieuport, seigneur de Neuville et d'Ouette avait été créé chevalier de la main même de l'archiduc Albert, en 1600. Ce personnage était petit-fils de Pierre Preud'homme, mayor de Lille, anobli en 1530. Charles-François, quoique de sang belge, naquit à Paris le 13 janvier 1746, pendant que la maison de son père à Gand était occupée militairement par le maréchal de Saxe. Troisième enfant mâle d'une famille de neuf enfants, on le fit recevoir, dès le berceau, dans l'ordre de Malte. Elevé d'abord au collège de Louis le Grand, il y fit d'excellentes études, puis entra, en qualité de lieutenant, dans le corps du génie autrichien. Quelque temps après, il obtint un congé et alla

faire ses caravanes. La solidité et la rectitude de son esprit le firent choisir, à l'âge de quarante ans, pour représenter l'ordre de St-Jean de Jérusalem à la cour de Bruxelles. Rentré dans sa patrie et décidé à s'y fixer, il échangea la commanderie qu'il avait obtenue dans la Brie contre celle de Vaillampond, près de Nivelles. Jusque-là il s'était peu occupé des sciences, dont il avait appris les éléments dans sa première jeunesse. Arrivé à la maturité et jouissant d'un grand loisir, il reprit sérieusement l'étude des mathématiques qui convenait à sa raison droite, mais sèche et un peu lente. Ses talents se développèrent tard, comme ceux de Rousseau, avec lequel il n'y a pas lieu cependant de le comparer sous d'autres rapports, et il sembla que l'hésitation avec laquelle il s'était mis en route, avait garanti la sûreté de sa marche. En France, il avait été en relation avec plusieurs savants illustres, entre autres avec d'Alembert, Bossut et Condorcet; à Bruxelles, l'académie, fondée récemment par Marie-Thérèse, s'empessa de l'admettre parmi ses membres. Elu le 14 octobre 1777, il enrichit les mémoires de cette compagnie de recherches intéressantes sur différentes parties des sciences mathématiques. La révolution française, qui s'étendit sur la Belgique, presque toujours entraînée dans les mouvements politiques, vint troubler le repos plein de dignité de Nieuport. Sa commanderie fut supprimée et avec elle il perdit sa fortune. Au lieu de s'abandonner au découragement, il s'enfonça de plus en plus dans les profondeurs de la géométrie et de l'analyse. L'empire aurait sans doute réparé à son égard les torts de la république si Nieuport n'avait refusé constamment les faveurs qui lui furent offertes. La seule qui le flatta fut le titre de membre correspondant de l'Institut, qui lui fut décerné dès la création de ce corps célèbre. Il se bornait à rester un mathématicien de première force; il joignit toutefois aux mathématiques l'étude de la philosophie, mais principalement dans ses points de contact avec la science qu'il préférerait à tout, et sous le point de vue des méthodes. Lisant peu, réfléchissant beaucoup, il puisait plus dans son propre fonds que dans les livres. La philosophie le conduisit à Platon et Platon à la langue grecque, que, toujours peu pressé, il se mit à étudier à l'âge de soixante ans, ainsi que le fit Caton. Platon l'enthousiasma justement pour les qualités qu'il ne possédait pas lui-même, et il y eut des gens qui s'en firent un protecteur ardent, rien qu'en feignant de lire les écrits du philosophe dont ils ne comprenaient pas un mot. En 1815, le royaume des Pays-Bas succéda à l'empire. Nieuport siégea d'abord à la seconde chambre des états généraux. Le roi Guillaume, qui l'appréciait et qui aimait sa rude franchise, le nomma son chambellan et lui donna la croix de l'ordre du Lion belge; mais sans s'arrêter à ces distinctions stériles, il adoucit matériellement sa posi-

tion. En même temps, Nieuport rentra à l'Académie, qui venait d'être réorganisée par les soins de M. Falck, alors ministre de l'instruction publique, et qui avait pour président le prince de Gavre. Nieuport fut nommé directeur par ses confrères, qui le continuèrent dans cette fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 20 août 1827 dans sa 81^e année, à la suite d'une maladie très-courte. Dans la séance de l'Académie du 6 octobre, le prince de Gavre prononça son éloge, qui est imprimé en tête du tome 4 des Nouveaux Mémoires, et M. Quetelet, qu'il affectionnait et qui était digne de l'apprécier, inséra dans le tome 5 de sa *Correspondance mathématique* une notice biographique, dont des extraits ont paru dans l'*Annuaire de l'Académie* pour 1835. Nieuport a inséré dans le recueil de l'ancienne Académie de Bruxelles les mémoires suivants : 1^o t. 2. *Essai analytique sur la mécanique des voûtes*; 2^o *Sur les courbes que décrit un corps qui s'approche ou s'éloigne en raison donnée d'un point qui parcourt une ligne droite*; 3^o *Sur la manière de trouver le facteur qui rendra une équation différentielle complète*; 4^o t. 10. *Sur les codéveloppées des courbes, avec quelques réflexions sur la méthode ordinaire d'élimination*; 5^o *Sur la propriété prétendue des voûtes en chaînettes*, etc. Les Nouveaux Mémoires contiennent ceux-ci : 6^o t. 1. *Esquisses d'une méthode inverse des formules intégrales définies*; 7^o *Sur une propriété générale des ellipses et des hyperboles semblables*; 8^o *Sur l'équilibre des corps qui se balancent librement sur un fil flexible*; 9^o *Sur un cas de la théorie des probabilités en jeu*; 10^o *lu Platonis opera et Ficinianam interpretationem animadversiones*; 11^o *Quelques réflexions sur des notes fondamentales en géométrie*; 12^o t. 2. *Sur la pression qu'un même corps exerce sur plusieurs appuis à la fois*; 13^o *Sur la métaphysique du principe de différentiation*; 14^o t. 3. *Sur une question relative au calcul des probabilités* (mémoire achevé par M. Dandelin). Le recueil de l'Institut des Pays-Bas contient : 15^o un *Mémoire sur la mesure des arcs elliptiques*, qui a été traduit en hollandais et enrichi de notes par M. Van Alentove. L'auteur offrit, en outre, à l'Institut de France : 16^o un *Mémoire sur l'équation générale des polygones réguliers*; 17^o un autre sur un *Problème présenté par d'Alembert*. Indépendamment de ces écrits, Nieuport a publié : 18^o *Mélanges mathématiques, ou Mémoires sur différents sujets de mathématiques tant pures qu'appliquées*, Bruxelles, 1794, in-4^o; 19^o *D'autres Mélanges de même espèce*, Bruxelles, 1799, in-4^o; 20^o *Sur l'intégrabilité médiate des équations différentielles d'un ordre quelconque, et entre un nombre quelconque de variables*, pour faire suite aux *Mélanges*, Bruxelles, 1802, in-4^o; 21^o *Essai sur la théorie du raisonnement*, Bruxelles, 1803, in-12; enfin 22^o *Un peu de tout, ou Amusements d'un sexagénaire*, depuis 1807 jusqu'en 1816, Bruxelles, 1818, in-8^o. Cet ouvrage est dédié au roi des Pays-Bas, comme

un hommage de reconnaissance. Ce sont des causeries à la manière de Plutarque vieillissant, sur la théorie des probabilités, la littérature, la philosophie, les langues. On y trouve aussi des poésies grecques et latines.

R—F—G.

NIEUWENTYT (BERNARD), médecin et mathématicien, naquit en 1654 à Wastgraafdyck en Hollande, du ministre de ce village. Le peu de penchant qu'il montrait pour la théologie, fit renoncer son père au projet de le vouer à l'état ecclésiastique. Les sciences maîtrisaient l'âme du jeune Nieuwentyt; il aborda successivement et avec succès la philosophie rationnelle, dans laquelle il prit Descartes pour guide, les mathématiques, la médecine et le droit. D'un caractère froid et peu susceptible d'ambition, il évita les emplois qui pouvaient contrarier ses habitudes spéculatives, et crut payer suffisamment sa dette de citoyen, en exerçant les fonctions de bourgmestre de Purmerend et en portant ses lumières dans l'assemblée des états de sa province. Il se maria deux fois et mourut le 30 mai 1718. Ses ouvrages sont : 1° *Considerationes circa analyseos ad quantitates infinite parvas applicatæ, principia et calculi differentialis usum in resolvendis problematibus geometricis*, Amsterdam, 1694, in-8°; ébauche succincte et éphémère; 2° *Analysis infinitorum seu curvilinearum proprietates ex polygonorum natura deductæ*, ibid., 1695, in-4°; ce livre est le développement du précédent. 3° *Considerationes secundæ circa calculi differentialis principia et responsio ad G.-G. Leibnitzium*, ibid., 1696, in-8°. Cet écrit est une réponse à Leibniz, qui dans le journal de Leipsick avait combattu l'exposé fait par Nieuwentyt des difficultés que lui présentait le calcul différentiel. Jean Bernouilli prit sur lui de répondre pour Leibniz, et Jacques Hermant se porta son second dans un ouvrage publié à Bâle, en 1700, in-8°. 4° *Traité sur un nouvel usage des tables des sinus et des tangentes* (dans le *Journal littéraire* de la Haye, septembre et octobre 1714); 5° *Le véritable usage de la contemplation de l'univers, pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715, 1720, avec 23 planches, in-4°. Ce livre, composé en hollandais par Nieuwentyt, et le plus connu de ses ouvrages, a été traduit en français par Noguez, médecin, Paris, 1725, 1740, in-4°, d'après la version anglaise qui, à des intervalles très-rapprochés, obtint un grand nombre de réimpressions. Noguez a retranché, comme trop diffus et trivial, un discours préliminaire sur les sources et les remèdes de l'athéisme, que contiennent les éditions de Hollande et de Londres. Le traité de Nieuwentyt, dont on connaît aussi deux traductions allemandes, roule sur deux divisions; il établit d'abord l'existence de Dieu sur l'ancien et fécond argument du spectacle du monde physique, et présente ensuite les bases de la révélation. L'auteur est judicieux, mais sec et prolix; il n'est pas besoin d'ajouter que sa physique est surannée

dans bien des points. J.-J. Rousseau s'écrie, en parlant de Nieuwentyt, qu'il avait lu, dit-il, avec surprise et presque avec scandale : « Comment « cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des « merveilles de la nature, qui montrent la sa- « gesse de son auteur ? Son livre serait aussi « gros que le monde, qu'il n'aurait pas épuisé « son sujet ; et sitôt qu'on veut entrer dans les « détails, la plus grande merveille échappe, qui « est l'harmonie et l'accord du tout. » L'auteur du *Génie de Christianisme* a donné (livre 5 de la première partie) un court extrait du livre de Nieuwentyt, en le dépouillant de ses formes rebutantes. Cet homme de bien a aussi laissé une réfutation de Spinoza en hollandais, Amsterdam, 1720, in-4°. On trouve un éloge de Nieuwentyt dans l'*Europe savante* (t. 8, p. 394) et dans la *Biblioth. Bremens.* (t. 2, p. 356).

F—T j.

NIEUWLAND (PIERRE), poète et mathématicien, remarquable par la précocité de son talent, naquit le 5 novembre 1764 au hameau de Dimmermeer, près d'Amsterdam. Son père, maître charpentier, possédait les connaissances géométriques relatives à sa profession : il avait quelque instruction et des livres. Une mère pieuse s'occupait souvent de lire, devant son enfant, une Bible ornée de figures, et récitait les vers qui étaient au bas des estampes, à mesure qu'elles passaient sous ses yeux. Elle fut fort étonnée un jour de l'entendre, à l'âge de trois ans, lui répéter ces mêmes vers, en parcourant les estampes qui intéressaient son enfance. A sa cinquième année, il avait lu la Bible entière, et à sept ans, les livres de son père, dont il avait extrait les passages qui fixaient son attention. Frappé des merveilles de l'insectologie décrites dans les *Voyages* qu'il avait rencontrés, il fit à cet âge un poème adressé au Créateur et qui annonçait un contemplatif aussi bien qu'un poète. Porté de génie à l'étude des mathématiques, les premières leçons qu'il reçut dans l'atelier de son père ne firent que développer ses dispositions. Le maître fut bientôt dépassé par son élève, qui non-seulement comprenait, mais lui démontrait à huit ans le théorème du triangle-rectangle ou du carré de l'hypoténuse. Le père présenta au professeur *Ænée* son fils, qui répondit tout en jouant aux questions les plus difficiles. Ce savant lui ayant expliqué la formule du binôme de Newton, l'enfant fit de lui-même les opérations relatives à l'élévation des quantités à une puissance donnée dès qu'on l'eut mis sur la voie des premiers degrés. Un fait étonnant, attesté par Van Swinden, montre la pénétration du jeune élève. Le professeur lui demanda s'il pourrait déterminer le contenu en pouces cubes d'une figure en bois qui était sur une horloge. « Donnez-moi une « pièce du même bois, répondit l'enfant; je la « réduirai à un pouce cube, dont je comparerai « le poids à celui de la statue. » La mécanique des langues ne tarda pas à intéresser le jeune

Nieuwland : Jérôme de Bosch, littérateur distingué, les lui apprit. Mais il suffisait au génie du disciple d'avoir les premières données d'une science pour être au fait de la science. Il ne faisait que feuilleter un ouvrage, et il en savait le contenu ; que jeter les yeux sur les pages d'un sermon, et il en rendait compte. Il en était de même des langues. Il s'attachait d'abord à la théorie d'une langue mère, et en examinant ensuite ce que les autres idiomes avaient de commun et ce qui les distinguait de la première, il les connaissait suffisamment. De même que dans les hautes mathématiques, où il calculait sans chiffrer par la seule force de sa conception, avec la même force d'imagination il composait aussi un poème en entier, et il savait aussi plier son génie aux formes et aux beautés poétiques des anciens. Avant l'âge de dix-huit ans, il avait traduit avec une expression vive et fidèle ce que les poètes grecs et latins ont écrit en beaux vers sur l'état de l'âme après la mort. Les sentiments religieux, dont il devait le germe à une bonne mère et à ses premières lectures, honoraient ses talents précoces, et sa *religiosité* (1), unie à un naturel plein de douceur et d'affection, le faisait chérir et respecter jeune comme s'il eût eu la maturité d'un vieillard. Quoiqu'il dût sentir sa supériorité, l'idée de ce qu'il devait à Dieu et à ses maîtres le rendait modeste : il paraissait ignorer ce qu'il valait. Il aimait sa patrie comme il cultivait la science. Un homme puissant voulut l'attirer aux Etats-Unis : il craignit, s'il acceptait une place dans l'étranger, d'en priver quelqu'un du pays. Nieuwland méritait d'être heureux dans le sien. Il épousa une femme aimable et spirituelle, Anne Pruyssenaard, mais qui mourut âgée de vingt-deux ans, et une fille qu'elle laissait ne survécut à sa mère que de deux jours. Nieuwland, sensible et poète, épancha vainement ses regrets dans une élogie pleine des sentiments les plus touchants : il ne put se distraire qu'en s'éloignant, et en s'occupant d'objets nouveaux et plus graves. Il quitta la Hollande et se rendit à Gotha, auprès du savant observateur Zach, avec lequel il s'était lié. Là, il s'appliqua aux observations astronomiques. Muni de ces nouvelles connaissances, il revint reprendre son poste chez ses concitoyens. Les belles-lettres partageaient également ses soins : il préparait une édition des fragments de Musonius, lorsque l'amiralauté d'Amsterdam le nomma membre de la commission pour la détermination des longitudes et la construction des cartes hydrographiques. Comme il avait abandonné la poésie, il laissa les belles-lettres pour l'application de l'astronomie à la marine. Nommé en 1789 professeur dans ces deux parties des mathématiques à Amsterdam (2), il exerça cet emploi pendant six

années, et la physique et la chimie achevèrent de remplir ses loisirs. Il finit par être appelé avant l'âge de trente ans à une triple chaire de physique, de mathématiques et d'astronomie à l'université de Leyde. Entièrement livré à ses fonctions, il avait pour les élèves, qui affluaient de toutes parts, le zèle éclairé d'un vieux professeur et la sollicitude morale d'un tendre père ; mais il leur fut enlevé au moment où, avec sa réputation croissante, l'instruction qu'il répandait ne pouvait que s'étendre et produire l'émulation la plus utile. Il mourut le 14 novembre 1794, à l'âge de 30 ans et 9 jours. Ses ouvrages, d'un intérêt plus ou moins sérieux, soit en vers soit en prose, sont : 1° *Dissertatio philosophico-critica de Musonio Rufo, philosopho stoico*, Amsterdam, 1783, in-4°. C'est une thèse qu'il soutint sous le savant Wytttenbach. 2° *Poésies hollandaises*, ibid., 1788. Une édition plus complète en parut après sa mort, Harlem, 1797, in-8°. On y trouve un poème intitulé *Orion* et l'éloge qu'il composa sur la mort de sa femme. 3° *Verhandeling*, etc. (Dissertation sur la construction des octants de Hadley et sur la détermination des longitudes en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes), ibid., 1788, in-8°, en société avec Van Swinden ; 4° *Discours* (en hollandais) *sur les moyens d'accélérer les progrès de l'art nautique*, ibid., 1789, in-4° ; 5° *De ratione disciplinarum cum ratione elegantiorum, quæ vocatur, literarum, comparata et ex utrarumque natura illustrata*, Leyde, 1793, in-4° ; 6° un grand nombre de mémoires ou de traités, dont on peut juger l'importance par le titre, la plupart insérés dans les tomes 5, 6, 7 et 8 du Recueil de la société de la Haye : 1. *De la valeur relative des différentes branches des connaissances humaines* ; 2. *De l'état des sciences comparé à celui des belles-lettres* ; 3. *Des moyens d'éclairer le peuple et de rendre plus commun le jugement, le bon esprit et le goût* ; 4. *L'Amour de la patrie regardé comme devoir religieux* ; 5. *De la sensibilité* ; 6. *Idées des anciens sur l'état de l'âme après la mort*, traduites en partie du latin de Wytttenbach et de Bosch ; 7. *Du vrai et du faux génie*, traduit du latin de Hottinger ; 8. *De l'utilité générale des mathématiques*, avec une dissertation *De insignibus astronomiæ incrementis*, et une autre sur les avantages du perfectionnement de la navigation ; 9. *De la forme du globe* ; 10. *De la séléno-topographie de Schræter* ; 11. *De l'orbite des comètes* ; 12. *De l'augmentation et de la diminution périodique de la lumière de quelques étoiles fixes* ; 13. *Des moyens de trouver la latitude sur mer, de l'usage des sextants et de l'horizon artificiel* ; 14. *Des triangles globulaires et du compas de Leguin* ; 15. *Du système chimique de Lavoisier et Recherches physico-chimiques*. 7° *L'Art de la navigation*, t. 1, Amsterdam, 1793, in-8°. Le mérite essentiel de ce

(1) Il professait la religion réformée ou calviniste : son père était luthérien, et sa mère appartenait à la secte des baptistes.
(2) Dès 1787, il avait été nommé à une chaire de l'université

d'Utrecht, mais quelques obstacles l'empêchèrent d'en prendre possession (*voy. l'Onomasticon de Sax*, t. 8, p. 427).

traité consiste dans la justesse des théories et dans la clarté de leur exposition pratique : la suite n'a pas paru. 8° *Almanach nautique*, entrepris par l'ordre de l'amirauté hollandaise, et contenant : 1. une traduction du *Nautical* anglais; 2. une suite de tables, avec des explications; 3. des traités sur l'usage des instruments, sur les observations, etc. La rédaction en fut presque entièrement due à Nieuwland, de l'aveu de ses collaborateurs, Van Swinden et Van Keulen. 9° *Traité de la méthode de Cornelis Douwes pour trouver la latitude par deux hauteurs observées en d'autres instants que celui de midi*. Cette méthode, applicable dans beaucoup de circonstances, a été regardée pendant un temps comme un perfectionnement important dans l'astronomie pratique : elle a été publiée en allemand par Bode, dans son calendrier astronomique, Berlin, 1793, in-8°, et en hollandais, dans les *Tables de Douwes (Zeemans tafelen)*, Amsterdam, 1800, in-8°. 10° *Recherches sur la cause physique de l'inclinaison des orbites planétaires et Méthode de calcul pour ramener ce phénomène au système de la force attractive*. La mort interrompit les recherches et vint arrêter les découvertes du hardi scrutateur d'une loi que Dionis du Séjour n'avait fait que conjecturer. Les premiers résultats de ces recherches ont été consignés dans l'Annuaire allemand de Bode, déjà cité. On peut consulter l'Oraison funèbre (*Lykrede*) de Nieuwland, lue à la société *Felix meritis*, par Van Swinden, Amsterdam, 1795, in-8° de 172 pages (en hollandais), et la continuation de l'*Histoire de Hollande*, par Wagenaar, t. 52, où l'on trouve son portrait gravé. G—CE.

NIFANIUS (CHRÉTIEN), docteur protestant, né à Leliugen, dans la basse Saxe, en 1629, étudia successivement à Dantzic, à Wittemberg, à Königsberg et autres villes d'Allemagne. Après avoir occupé divers emplois ecclésiastiques, il remplissait les fonctions de surintendant des églises luthériennes du comté de Ravensberg, lorsqu'il mourut le 5 juin 1689. On a de lui différents traités de théologie et de controverse, entre autres un ouvrage intitulé *Ostensis historica-theologica quod Carolus Magnus in plurimis fidei articulis non fuerit papista*, Francfort, 1670, in-8°. L'auteur cherche à prouver que Charlemagne n'avait point été catholique, parce qu'on trouvait dans les règlements de ce prince pour les églises de Saxe des choses contraires au rite romain. Le P. Schatten, jésuite, ayant publié en 1674 une réfutation de ce livre, Nifanius y répondit en 1679 par un nouvel écrit intitulé *Carolus Magnus veritatis evangelicæ confessor*. Plusieurs docteurs de l'une et l'autre communion entrèrent dans la querelle, et un certain Henri Thana prit un parti mitoyen : il convint que Charlemagne était catholique, mais il prétendit que ce prince n'avait pas beaucoup de religion (voy. SCHATTEN). T—D.

NIFO (ANGUSTIN), en latin *Niphus*, l'un des plus célèbres philosophes de son temps, était né vers 1473. Trois villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : Japoli, dans la Calabre; Tropea, dans les Abruzzes, et Sessa, dans la terre de Labour. Nifo avait adopté Sessa pour sa patrie; mais Gabriel Barrio, auteur presque contemporain, assure (1) qu'il était né à Japoli et que les mauvais traitements d'une marâtre l'ayant forcé de fuir sa famille, il vint à Sessa, où il reçut un accueil si obligeant qu'il se détermina sans peine à s'y fixer. Il y donna des leçons à quelques jeunes gens, qu'il accompagna à Padoue lorsqu'ils allèrent y achever leurs études. Il profita de son séjour en cette ville pour s'appliquer à la philosophie, et il y fit de tels progrès qu'en 1492 les curateurs de l'université lui conférèrent le titre de professeur extraordinaire, en attendant la vacance d'une chaire, qu'il obtint trois ans après. Plein de la lecture des œuvres d'Averroës, Nifo composa un traité *De intellectu*, dans lequel il s'efforce de prouver qu'il n'y a qu'une âme, une intelligence répandue dans tout l'univers, dont elle vivifie et modifie les êtres à son gré. Cette opinion, qui paraissait favorable au matérialisme, lui attira un grand nombre d'ennemis, et il aurait couru risque de la vie, si le pieux évêque de Padoue, Pierre Barozzi, ne l'eût pris sous sa protection. Nifo s'abandonna aux bontés du prélat, qui lui conseilla de retrancher de son manuscrit les passages les plus répréhensibles, et d'y substituer une déclaration claire et précise de ses sentiments religieux. Il fit en 1496 un voyage à Japoli pour régler les affaires de la succession de son père, mort abîmé de dettes; en repassant à Sessa, il s'y maria et revint à Padoue, où il remplit encore la chaire de philosophie pendant un an. La crainte de voir le Padouan devenir le théâtre de la guerre, par une nouvelle invasion des Français, le décida en 1498 à se retirer à Sessa, où il s'appliqua à revoir et à expliquer les différents traités d'Aristote. Robert Sanseverino, prince de Salerne, l'appela dans cette ville pour y donner des leçons de philosophie, et l'on sait que Nifo s'y trouvait encore en 1507. De Salerne il se rendit à Naples, comme on l'apprend d'un passage de ses *Dilucidationes metaphysicæ*. Origlia le compte parmi les professeurs de l'université de Naples en 1510. Nifo, dont la réputation prenait chaque jour plus d'accroissement, vint enfin à Rome, où il reçut l'accueil le plus distingué du pape Léon X. Ce pontife le décora du titre de comte palatin, lui permit de prendre les armes et le nom des *Médicis* (2), et lui accorda de grands

(1) *De antiquitate et situ Calabria*, Rome, 1571, in-8°. Les auteurs du *Dizionario storico*, imprimé à Bassano, rejettent ce témoignage et apportent de nombreux arguments en faveur de l'opinion qui fait Nifo natif de Sessa, où il est certain que sa famille était établie.

(2) Nifo usa souvent de cette permission à la tête de ses ouvrages, où il prend les noms d'*Eutychus*, de *Philotheus*, de *Médices*, de *Magnus* et de *Philosophus*.

privileges (1). Mais si, comme on le prétend, Nifo a professé à Rome, ce n'est du moins pas au collège de la Sapience. (*Voy. Marini, Degli archiatri pontif.*, t. 1^{er}, p. 289.) Il fut appelé en 1519 à Pise, avec le traitement de sept cents florins d'or. Les villes de Florence et de Bologne (2) lui firent des offres encore plus brillantes; mais le prince de Salerne, héritier de l'affection que son père portait à Nifo, le rappela en 1525 dans cette ville, et ce savant y reprit l'enseignement de la philosophie avec un succès qui paraît aujourd'hui bien inconcevable. Dans un voyage que Nifo fit à Sessa, il fut saisi d'une inflammation à la gorge, dont il mourut le 18 juin 1538, date que Tafuri assure avoir prise sur les registres mêmes de Sessa. Ses restes furent déposés dans l'église des Dominicains, sous une tombe décorée d'une épitaphe, rapportée par la plupart des écrivains qui ont parlé de ce philosophe. Si l'on en croit les auteurs contemporains, Nifo avait beaucoup d'esprit et d'imagination, et il était très-versé dans la littérature grecque. Il possédait une bibliothèque bien fournie; mais il ne prêtait ses livres qu'avec une répugnance très-rare parmi les savants. Paul Jove dit que Nifo avait l'air grossier, mais qu'il parlait avec grâce. Son enjouement et son goût pour le plaisir le firent rechercher des grands et des princes, plus disposés à s'amuser de ses ridicules qu'à profiter de ses leçons. Il conserva jusque dans sa vieillesse le goût le plus vif pour les femmes, et se rendit la fable de la cour de Salerne par son amour pour une des filles d'honneur de Jeanne d'Aragon. On ne lit aujourd'hui aucun des nombreux ouvrages de Nifo : on en trouvera la liste dans le tome 18 des *Mémoires* de Nicéron. Il serait bien inutile de rappeler ici les titres des commentaires dont il a prétendu éclaircir les traités d'Averroës et d'Aristote, ainsi que de ses productions métaphysiques; mais on citera de lui : 1^o *De intellectu libri sex*, Padoue, 1492. Cette édition ne peut qu'être de la plus grande rareté, puisqu'elle a échappé aux recherches de Maithaire et de ses continuateurs; les suivantes, quoique corrigées et augmentées, restent ensevelies dans la poussière des bibliothèques. 2^o *De immortalitate animæ*, Venise, 1518, 1524, in-fol. C'est une réfutation du fameux traité de Pomponace sur le même sujet (*voy. Pomponace*). Nifo l'entreprit, dit-on, à la demande du pape Léon X. 3^o *De falsa diluvii prognosticatione*, Naples, 1519, in-4^o; Bologne, 1520, in-8^o, et Rome, 1521, in-4^o. C'est à coup sûr le plus utile de tous les ouvrages publiés par Nifo. Il l'écrivit afin de rassurer les esprits que Stoffler avait effrayés en

annonçant un déluge universel pour l'année 1524 (*voy. STOFFLER*). 4^o *De auguriis libri duo*, Bologne, 1531, in-4^o. Cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, a été traduit en latin et inséré dans le *Thesaur. antiq. romanar.*, t. 5; il en existe aussi une traduction italienne et une française par Antoine Dumoulin, Lyon, 1546, in-8^o, plus rare et plus recherchée que l'original. Voyez *Opuscula moralia et politica*, Paris, 1645, in-4^o. Ce recueil a été publié par le fameux Gabriel Naudé, qui l'a fait précéder de *Recherches curieuses* sur Nifo et sur ses ouvrages. On y trouve les traités *De pulchro* et *De amore*, imprimés plusieurs fois séparément, et que feuilletent encore quelquefois les personnes qui aiment à se faire une idée du caractère d'un auteur par ses ouvrages. Nifo a dédié le traité *De pulchro* à Jeanne d'Aragon, dont on a prétendu fausement qu'il était amoureux : quelque imprudent qu'il fût, il n'aurait jamais osé porter ses vœux si haut (1). Cet ouvrage, ainsi que celui *De re aulica*, renferme beaucoup de passages licencieux, et Tiraboschi accuse Bayle de les citer avec complaisance dans son *Dictionnaire*. Naudé cherche à justifier Nifo de son goût pour les historiottes, par l'exemple de Boccace, de Pogge, etc., et de la plupart des littérateurs ses contemporains. Le lecteur examinera si cette raison suffit pour excuser un grave philosophe d'avoir publié des obscénités dans des ouvrages dont le sujet devait les exclure. W-s.

NIGELLUS. *Voyez* ERMOLDUS.

NIGER. *Voyez* PESCENNIUS.

NIGER (PIERRE SCHWARTZ, en latin), l'un des plus célèbres théologiens du 15^e siècle, était d'origine allemande, ainsi que son nom l'indique; mais on ignore le lieu de sa naissance. Ayant embrassé la règle de St-Dominique, il fréquenta les écoles de Montpellier, de Salamanque, de Fribourg et d'Ingolstadt, pour perfectionner ses connaissances. Pendant qu'il était à Salamanque, il apprit l'hébreu de quelques rabbins et s'instruisit à fond des lois et des coutumes des juifs. Ce fut à l'académie d'Ingolstadt qu'il reçut le grade de bachelier, et depuis il professa la théologie à Wurtzbourg. En 1474, se trouvant à Ratisbonne pendant les fêtes de Pâques, il y soutint à la prière de l'évêque contre les rabbins de cette ville une argumentation qui dura sept jours, et finit par réduire ses adversaires au silence. Ce triomphe étendit la réputation de Niger. Appelé par le roi de Hongrie Matthias Corvin, sur la demande de ce prince, il composa la défense de la doctrine de St-Thomas. Il mourut à Bade vers 1481. Plusieurs ouvrages de Niger sont perdus. Les deux seuls qui nous restent de lui sont : 1^o *Tractatus ad Judæorum perfidiam extirpandam confectus*, Essling, 1475, in-fol.; édition très-rare,

(1) Par un bref du 15 juin 1521, le pape accorda à Nifo le droit de créer des maîtres ès arts, des bacheliers, des licenciés, des docteurs en théologie, en droit civil et canon, de légitimer des bâtards et d'anoblir trois personnes.

(2) Il paraît que Nifo fut professeur à Bologne; mais on ne sait pas à quelle époque. Tiraboschi, *Stor. della litter. ital.*, t. 7, p. 433.

(1) Dans ce traité *Du beau*, Nifo prétend que le corps de Jeanne d'Aragon est le *criterium formæ*, la beauté archétype, et qu'il offre en tout la beauté sesquilatère. Bayle s'étonne des connaissances si exactes que l'auteur affiche à cet égard.

décrite par Fossi dans le *Catalog. Bibl. Magliabecchian*. Selon le P. Laire (*Index libror. ab invent. typograph.*), ce livre est le premier dans lequel on trouve des caractères hébreux; mais on sait qu'à la même époque il existait déjà des imprimeries juives en Italie, beaucoup mieux montées que celle d'Essling (*roy. RASCH*). L'ouvrage de Niger fut réimprimé, Nuremberg, 1477, in-fol. On en connaît une version libre en allemand, sous le titre de *Stella Messiae*, Essling, 1477, in-4°. Les auteurs des *Scriptor. ord. Prædicat.* en ont inséré le prologue et l'analyse dans la notice qu'ils ont consacrée à Niger (1), t. 1, p. 861. 2° *Clypeus Thomistarum adversus omnes Doctoris angelici obtrectatores*, Venise, 1482, in-fol., réimprimé en 1504. W-s.

NIGIDIUS-FIGULUS (PUBLIUS), l'un des plus illustres savants de l'ancienne Rome, avait étudié la philosophie avec Cicéron, et il resta constamment son ami. Sa capacité pour les affaires et ses talents lui ouvrirent les portes du sénat. Lors du complot de Catilina, il soutint par sa fermeté le courage du consul et l'aïda à instruire le procès des conjurés. Il fut élu préteur l'an 695 (avant J.-C. 59), et déploya dans l'exercice de cette charge beaucoup de zèle et d'activité. Quelques années après, il fut envoyé en Asie; mais on ignore le titre dont il était revêtu. Sa mission terminée, il revenait à Rome l'an 702 (52), lorsqu'il apprit que Cicéron était en chemin pour se rendre dans son gouvernement de Cilicie. Ne voulant pas perdre cette occasion de le voir, après l'avoir attendu à Ephèse, il alla à sa rencontre avec le philosophe Cratippus jusqu'à Mytilène, où ils passèrent une semaine entière dans des épanchements d'amitié et des conversations dont le *Banquet* de Platon et celui de Xénophon peuvent donner une idée aussi juste qu'agréable. Dans les guerres civiles qui amenèrent la ruine de la république, Nigidius embrassa le parti de Pompée et fut exilé par le vainqueur. C'est alors que Cicéron lui écrivit cette lettre (*ad Familiar. libri 4*, 13), devenue le plus beau titre de Nigidius dans la postérité. Cicéron se flattait d'apaiser le ressentiment de César : mais son espoir fut trompé, et Nigidius mourut en exil l'an 709 (45 ans avant J.-C.). Tous les écrivains qui en ont parlé s'accordent à le représenter comme l'émule et presque l'égal de Varron. Il avait fait une étude particulière de l'astrologie et il passait pour fort habile dans l'art de prévoir l'avenir. Lucain l'a célébré dans ses vers :

*At Figulus, cui cura Deos, secretaque mundi
Nosse fuit, etc.*

Suétone et Dion Cassius rapportent que Nigidius ayant tiré l'horoscope d'Octave, qui venait de

naître, prédit son élévation à l'empire. De pareilles fables ont suffi pour déterminer Eusèbe à lui donner le titre de magicien (*Chroniq.*, n° 1973) et cette absurde qualification n'a pas manqué d'être répétée. Les ouvrages de Nigidius étaient obscurs et subtils; c'est la raison qui les a fait négliger. Il en avait composé un grand nombre, dont il ne reste que quelques fragments, conservés par Aulu-Gelle, Plin et les anciens grammairiens. Le principal devait être un traité complet de grammaire en 30 livres. On cite encore de lui un ouvrage *De animalibus*, en 4 livres; un *De la sphère*, un *Des vents*, un *Des augures*, et enfin un *Des dieux*, dont Macrobe rapporte un passage tiré du 29^e livre. Jac. Rutgersius a rassemblé avec beaucoup de soin et d'exactitude les fragments épars des ouvrages de Nigidius dans le livre 3 de ses *Variae lectiones*. Il y a joint la traduction grecque de Lydus, d'un morceau sur les présages qu'on peut tirer du tonnerre, qui fait partie des *Mois* (*roy. LYDUS*) et dont l'original s'est perdu. Burigny avait projeté de le traduire en français; mais il abandonna cette idée en examinant la monotonie inséparable du sujet. Il s'est borné à rassembler toutes les particularités qu'il a pu recueillir sur la vie et les ouvrages de Nigidius, dans un *Mémoire* dont on trouvera l'analyse dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, t. 39. On peut encore consulter le *Dictionnaire* de Bayle. W-s.

NIGRONI (JULES), né à Gènes en 1553, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de dix-huit ans. Après avoir enseigné avec distinction la rhétorique, la philosophie et la théologie, il fut successivement préfet des études au collège de Milan, recteur des collèges de Vérone, de Crémone et de Gènes, supérieur de la maison professe de Gènes, puis trois fois de celle de Milan, où il mourut le 17 janvier 1625. On a de lui : 1° *Deux discours en l'honneur du B. Charles, cardinal Borromée* : l'un prononcé à Milan le 3 novembre 1602; l'autre prononcé à Gènes devant le sénat. 2° *Sur la manière de bien gouverner l'Etat*, Milan, 1610, in-4°. Cet écrit et les deux discours qui précèdent sont en italien. 3° *Orationes XXV*, Milan, 1608, in-4°; Mayence, 1610, in-8°; 4° *Regulae communes Societatis Jesu, commentariis asceticis illustratae*, Milan, 1613, 1616; Cologne, 1617, in-4°; 5° *Dissertatio subcesiva de caliga veterum*, Dillingen, 1621, in-8°. C'est une troisième édition revue par l'auteur. On y trouve des détails curieux sur la chaussure que les anciens appelaient *caliga* et d'où l'empereur Caius prit son surnom de *Caligula*. Vers la même époque, Benoît Balduin, recteur du collège de Troyes, avait publié à Paris une dissertation analogue intitulée *Calceus antiquus et mysticus*. Ces deux opuscules furent réunis et imprimés ensemble plusieurs fois, notamment à Amsterdam, 1667, in-12; et à Leipsick, 1733, in-12. 6° *Dissertatio moralis de librorum amatoriorum lectione junioribus maxime*

(1) Dans le même ouvrage on trouve, page 855, un article *Petrus Teuto* (Pierre l'Allemand) qui se rapporte également à Pierre Niger; mais par une faute typographique très-singulière, on y fait de son *Tractatus adversus Judæos* un traité *Ad Indos*. Voy. Freytag, *Analecta litteraria*, p. 634.

vitanda, Milan, 1622; Cologne, 1630, in-12; 7° *Tractatus ascetici*, Cologne, 1624, in-4°. Ces traités, au nombre de dix-sept, avaient d'abord paru séparément. 8° *Historica dissertatio de S. Ignatio, Societatis Jesu fundatore, et B. Cajetano Thieneo, institutore ordinis clericorum regularium*, ouvrage posthume, Cologne, 1630, in-4°; Naples, 1631. Sous l'anagramme de *Livius Norringius*, Julius Nigroni avait publié : *Dissertatio de Aula et Aulicisimi fuga*, réimprimé à Milan, 1626, et sous le pseudonyme de Panfilio Landi : *Les emblèmes de l'académie parthéniennne du collège romain de la Société de Jésus, avec une explication*, en italien, dont Southwell (*Bibl. Soc. Jesu*, p. 535) cite une édition de Rome, 1694, in-4°. Nigroni laissa en manuscrit : *De mendicitate domorum professorum Societatis Jesu*. P—RT.

NIHUS (BARTHOLD), en latin *Nihustus*, savant controversiste, s'éleva par ses talents et son mérite aux premières dignités de l'Eglise. Né en 1584 à Wolpe, dans le duché de Brunswick, de parents pauvres, qui lui firent faire cependant quelques études, il vint, à l'âge de dix-huit ans, à Helmstadt, et fut obligé pour subsister d'entrer au service de Cornelius Martinus, professeur de logique. Le maître de Nihus, ayant remarqué ses dispositions, lui laissa le temps nécessaire pour étudier et se chargea même de lui donner des leçons : il le recommanda, en outre, à l'évêque d'Osnabruck, prélat charitable, qui lui assigna sur ses revenus une petite pension. Encouragé par tant de marques de bienveillance, Nihus acheva rapidement ses études et soutint en 1614 des thèses publiques. Les ennemis qu'avait son maître choisirent ce moment pour chercher à l'humilier dans la personne de son élève et firent à Nihus un affront sanglant qui commença à lui inspirer de l'éloignement pour l'Eglise luthérienne. Il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gentilshommes, qu'il conduisit à l'académie de Iéna, et il devint ensuite précepteur du duc de Weimar, que ses talents militaires ont rendu depuis si célèbre (*voy. Bern. DE WEIMAR*). Fatigué de plus en plus de l'incertitude dans laquelle le laissaient les disputes continuelles des ministres luthériens, il partit secrètement de Weimar et se rendit à Cologne, où il fit son abjuration solennelle en 1622. Il reçut, peu de temps après, les ordres sacrés, fut nommé directeur du collège des prosélytes, et, en 1629, pourvu de l'abbaye d'Ilfeld. Chassé de son abbaye par les Suédois, il se réfugia en Hollande, où il demeura plusieurs années. Il voyait alors habituellement Vossius, et il tâcha de lui persuader d'embrasser le catholicisme. De retour en Allemagne, il fut sacré évêque de Myre et nommé suffragant de l'archevêque de Mayence. Il mourut à Erfurt le 10 mars 1657. Outre quelques *Traité de controverse*, sur lesquels on trouvera de longs détails dans l'article que lui a consacré Bayle, qui le nomme un *fameux* converti et convertisseur, on doit à Nihus

de nouvelles éditions augmentées, de trois ouvrages de Léon Allatius : *Symmicta*; *De Joanna papissa fabulæ confutatio*; *De eccles. occidental. et orientalis perpetua consensione* (*voy. ALLACCI*). On connaît encore de ce savant prélat : 1° *Epistola philologica excutiens narrationem Pomponii Melæ de navigatione*, Hanau, 1622, in-4°; petit livre très-rare; 2° *Adnotationes de communione Orientalium sub unica specie*, à la suite de l'ouvrage d'Allacci *De Eccles. perpet. consensione*, Cologne, 1648, in-4°; 3° *Epigrammatum libri duo*, Cologne, 1644, in-16; 4° *De cruce epistola*, 1647, in-4°; réimprimé avec le *Traité de Th. Bartholin, De cruce Christi*, etc., Amsterdam, 1670, in-12; 5° *Tractatus chorographicus de nonnullis Asia provinciis ad Tigrim, Euphratem*, etc., Cologne, 1658, in-8°. W—S.

NIKBY BEN MAS'OUUD, historien persan, qui vivait au commencement du 8° siècle de l'hégire (14° siècle de l'ère chrétienne), est auteur d'une Histoire universelle divisée en quatre parties, dont la première contient l'histoire des anciens rois de Perse jusqu'à Alexandre; la seconde, celle de la dynastie des Sassanides. Dans la troisième, on trouve divers événements relatifs à l'histoire de l'Arabie avant Mahomet; celle de ce législateur et des califes, ses successeurs, jusqu'à la destruction de leur empire par les Tartares. La quatrième partie comprend l'histoire de quelques-unes des dynasties qui se sont élevées pendant la décadence des califes abbassides, telles que les Sofarides, les Samanides, les Ghaznevides, les Bowâïdes et les sultans du Kharizm. L'histoire de Djenghiz-Khan termine le volume. L'auteur, suivant l'usage des historiens musulmans, a copié entièrement les écrivains qui l'ont précédé. Il existe à la Bibliothèque de Paris un manuscrit de cette histoire, dont Silvestre de Sacy a donné un extrait intéressant, surtout pour ce qui regarde les rois de Perse Sassanides, dans le tome 2 des *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du roi*. A—T.

NIKITIN (ATHANASE), voyageur russe, né à Smolensk vers 1420, mort en 1472 à Caffa. Marchand de Tver, il entreprit de 1466 à 1472 un des plus anciens voyages dans l'Inde. Après avoir descendu le Volga depuis Tver jusqu'à Astrakhan, il traversa l'Asie, en touchant les villes de Derbend, d'Amoul, de Cachan, de Bokhara, de Badakchan, de Bender, jusqu'à ce qu'il arrivât à Mascate. De là en longeant la côte, il vint à Ormuz et enfin à Guzerate. Il visita ensuite une grande partie de l'Hindoustan, et vit la *Jérusalem des Indes*, c'est-à-dire soit les célèbres grottes et sanctuaires d'Ellora, dans le Dekkan, ou le fameux temple de Jagguernâth dans l'Orissa. Dans le courant de sa description, il nomme des villes qu'on ne trouve sur aucune carte, et donne des descriptions détaillées de ce qu'il a vu. Regrettant toujours la Russie, Nikitin tâche de désillusionner sur le compte de l'Inde

et ses prétendues richesses, ses compatriotes, qui seraient tentés d'y aller. Ses jugements sur le brahmanisme, l'intolérance de ses prêtres, etc. ne sont pas plus favorables. Après avoir repris la route d'Ormus, il passa par Ispahan, Soultanieh et Trébizonde. Dans le trajet de Trébizonde jusqu'en Crimée, où se termina son voyage, il fut dépouillé par les pachas turcs, qui ne lui laissèrent presque rien. Ce fut à Caffa, célèbre échelle des Génois, qu'il écrivit son récit et qu'il mourut. Nikitin a ainsi précédé Vasco de Gama de près de trente ans. Sa *Relation*, fort curieuse, a été découverte par Karamzin dans les archives du couvent de Troïtza. Elle a été publiée d'abord par cet historien, ensuite dans le volume 2 des *Chroniques russes*, puis dans Sakharoff, *Légendes du peuple russe*, et enfin en 1856 dans les Mémoires de l'académie des sciences de St-Petersbourg. Quelques fragments ont été traduits en allemand par Yazikoff dans les *Dorpater Jahrbucher* (Annales de Dorpat), 1835, vol. 4.

R—L—N.

NIL (SAINT), moine grec, était né, suivant l'opinion la plus probable, dans le 4^e siècle, à Ancyre, dans la Galatie, de parents illustres. Il avait été le disciple de St-Chrysostome, et il fut élevé à la dignité de préfet de Constantinople. Effrayé de la corruption qui régnait à la cour d'Arcadius, il décida sa femme et sa fille à entrer dans un monastère, et se retira vers l'an 390 avec Théodule, son fils, dans les solitudes du Sinai. Il s'y livra avec ardeur à la pratique des vertus chrétiennes, partageant ses journées entre la prière, l'étude et le travail des mains. La réputation de ses vertus s'étendit bientôt au loin, et il était consulté de toutes parts sur les moyens de faire des progrès dans la vie spirituelle. Une troupe de Sarrasins ayant pénétré dans les déserts du Sinai, ces barbares massacrèrent un grand nombre de solitaires et emmenèrent avec eux les plus jeunes dans l'espoir de les vendre. Nil n'ayant pas retrouvé le corps de son fils parmi les morts, le chercha de tous côtés et le découvrit enfin chez l'évêque d'Eleuse, qui l'avait racheté des Sarrasins. Le pieux évêque s'empessa de remettre Théodule à son père; mais il les obligea tous les deux à recevoir la prêtrise que Nil avait toujours refusée par esprit d'humilité. Il avait alors cinquante ans. On suppose qu'il devint dans la suite abbé d'un des monastères de Constantinople; mais rien n'est moins certain : tout ce qu'on sait, c'est que ce saint personnage mourut dans un âge fort avancé sous le règne de Marcien. Ses reliques furent rapportées à Constantinople sous le règne de Justin le Jeune et déposées dans la basilique des Sts-Apôtres le 12 novembre, jour où l'Eglise honore sa mémoire d'un culte particulier. Nil est regardé comme l'un des disciples les plus éloquents de St-Chrysostome. Photius et Nicéphore Calliste louent la noblesse de son style et la pureté de sa morale. On a de lui : 1^o Dix-neuf opuscules ascétiques, recueillis et traduits en latin

par Suarès, évêque de Vaison, Rome, 1673, in-fol., rare. Les principaux sont : *Asceticus sive de vita et moribus monachorum*. Dom Martène en a inséré dans le tome 9 de l'*Amplissima collectio* une ancienne traduction latine, qu'il attribue à Isidore Clario, l'un des ornements de la congrégation du Mont-Cassin. — *Peristeria seu de virtutibus excolendis et vitiis fugiendis*. Péristerie est le nom d'une dame célèbre par ses vertus et par sa charité; — *De voluntaria paupertate*; — *De octo spiritibus malitiæ*. C'est un traité des péchés capitaux; — *De oratione*; — *De monachorum prastantia*, etc. Suarès a inséré dans ce volume le *Manuel* d'Epictète, revu et corrigé par St-Nil, et des *Collections de sentences* d'Evagre Ponticus (voy. EVAGRE), que St-Nil avait également corrigées et augmentées; mais il en a exclu d'autres *Recueils* de sentences imprimés plusieurs fois sous le nom de St-Nil, et un morceau historique que le P. Combefis avait cru pouvoir lui attribuer : *De cæde monachorum in monte Sina*, etc. (1); 2^o un *Recueil de lettres* publié en grec et en latin par Allatius, Rome, 1668, in-fol. Ce volume qu'on réunit au précédent est également rare. Allatius a mis en tête une dissertation fort curieuse : *De Nili et eorum scriptis diatriba*, que J. Albert Fabricius a insérée avec des additions et des notes dans le tome 5 de sa *Biblioth. græca*. Le P. Poussines avait publié 355 lettres de St-Nil, avec une version latine et des notes, Paris, 1657, in-4^o; mais le recueil d'Allatius en contient 657. Elles sont très-courtes et ne roulent guère que sur des objets de piété. Ce sont, pour la plupart, des réponses aux personnes qui s'adressaient à St-Nil pour lui demander des conseils ou des consolations. Les opuscules et les lettres de St-Nil ont été insérées en entier dans la *Biblioth. max. Patrum*, t. 7 et 27. Nicol. Fontaine a publié en français quelques *Opuscules* de ce saint solitaire à la suite de la traduction des *Œuvres* de St-Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8^o, et une *Paranetia* de ce docteur a été éditée par M. F. Werfer, d'après des manuscrits de Darmstadt et de Berne dans les *Acta philologorum Monacensium*, t. 3. On peut consulter, pour plus de détails, outre l'ouvrage d'Allatius, déjà cité, Cave, Oudin, et surtout l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, par D. Ceillier, t. 13, p. 146-96. W-s.

NIMET-ALLAH (ou NEAMET-ULLAH, suivant l'orthographe des Anglais), historien persan, naquit à Herat, dans le Khoraçan, vers la fin du 16^e siècle. Son père, Khodjah-Habib-Allah, avait passé dans l'Inde, où il fut attaché pendant 35 ans au service de l'empereur moghol Akbar (voy. ce nom). Nimet-Allah, qui avait assisté au couronnement de Djihan-Ghyr (voy. ce nom), fils et successeur d'Akbar, en 1605, fut historio-

(1) Ce fragment curieux, mais dont l'authenticité n'est pas bien démontrée, a été publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque Mazarine, par le P. Combefis, dans l'*Auctar. novissim. Bibl. Patrum*, et dans les *Acta Sanctorum*, au 14 janvier.

graphie à la cour du nouveau monarque dans l'intervalle des années 1018 à 1020 de l'hég. (1609 à 1611 de J.-C.). Il eut pour protecteur l'un des plus illustres généraux de Djihan-Ghyr, le khan Djihan-Lodi, qui appartenait à la famille du sultan afghan Bahloul-Lodi; et ce fut pour obéir et plaire à ce khan, qui l'appelait son fils, que Nimet-Allah écrivit une *Histoire des Afghans*. Mais Djihan-Lodi s'étant révolté contre l'empereur Schah-Djihan (voy. ce nom), fils et successeur de Djihan-Ghyr, fut tué dans un combat, l'an 1631. Il paraît que Nimet-Allah partagea la disgrâce de son protecteur, car il dit lui-même que des malheurs et des persécutions le forcèrent de se retirer à Burhampour ou Brampour, où il acheva son histoire; et il y mourut dans un âge avancé l'an 1078 (1667). Il a composé son ouvrage en persan d'après les matériaux recueillis par Haibet-Khan-Kaker, de Samana, qui fut son collaborateur et peut-être son continuateur. Cette histoire des Afghans commence au patriarche Jacob, surnommé Israël, ces peuples descendant en effet des Hébreux, et elle finit à l'époque de la mort de l'empereur Akbar, en 1605. Nimet-Allah était contemporain de Ferichtah (voy. ce nom); il commença son histoire la même année où cet historien termina celle qu'il a donnée de l'Hindoustan et du Dekkan; mais il est moins connu, moins cité. On voit évidemment qu'ils ont tous les deux puisé aux mêmes sources, car le style et surtout le récit des règnes des princes de la race Lodi et de celle de Schir-Schah, offrent une ressemblance presque littéraire. Le livre de Nimet-Allah est intitulé : *Makhzen afghani* (Magasin afghan). En effet, il contient outre l'histoire proprement dite de la nation afghane divers mémoires sur les saints qu'elle a produits, sur l'histoire et la généalogie de quelques-unes de ses dynasties et de ses principales familles. Cet ouvrage a été traduit en anglais par M. Bernhard Dorn, docteur en philosophie, professeur de littérature orientale à l'université de Karkov, en Russie, et depuis attaché à l'académie impériale de St-Petersbourg. Le premier volume de son *History of the Afghans* a été imprimé à Londres, 1829, in-4°, et vient jusqu'à l'an 1021 (1612); le second, imprimé aussi à Londres, 1836, in-4°, renferme outre les mémoires et les généalogies publiés par l'auteur un grand nombre de notes, de commentaires et d'additions importantes qui complètent le premier volume et qui forment la moitié du second. Le traducteur a profité de l'ouvrage d'Ibrahim Batni, qui supplée aux lacunes de celui de Nimet-Allah et de ses copistes et imitateurs. Une copie qui passe pour originale et que possède la Compagnie anglaise des Indes orientales provient de la bibliothèque de Tippou-sultan (voy. ce nom) et porte le titre de *Tarikh Khan-Djihan Lodi wa Makhzen afghani* (Histoire du Khan-Djihan Lodi, ou Magasin afghan). Elle commence donc par

une vie de ce khan qui fut le protecteur de Nimet-Allah. M. Dorn n'a pas donné cette biographie, qui n'existe pas dans la copie qu'il a traduite, et nous pensons qu'il a principalement fait usage de la copie qui appartient à la société asiatique et royale de Londres, et qui paraît être un abrégé de l'ouvrage de Nimet-Allah; elle a été écrite par un Fethah-Khan l'an 1131 (1718) assez négligemment, et pour son usage particulier.

A—T.

NINIAS, roi d'Assyrie, était fils de Ninus et de Sémiramis; il naquit pour ainsi dire sur le trône, puisque son père, le premier conquérant dont l'histoire fasse mention, mourut peu après sa naissance, l'an 1996 avant notre ère. Sa mère l'éleva dans la mollesse, et régna glorieusement sous son nom pendant quarante-deux ans. Justin dit qu'étant parvenue à l'âge de soixante-six ans au moins elle conçut pour son fils une passion criminelle, et perdit la vie de la propre main de ce prince. Ninias, ayant ainsi recouvré le pouvoir par un crime, se déchargea des soins de la guerre, qui avait valu un si grand empire à sa famille. Comme s'il eût véritablement changé de sexe avec sa mère, il se rendit presque inaccessible aux hommes, et vieillit honteusement dans la compagnie des femmes. Il régna trente-huit ans, et mourut plus qu'octogénaire, l'an 1916 avant J.-C. Ctésias l'appelle Zamès, et Eusèbe Zameis.

Z.

NINO DE GUEVARA (DON JUAN), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Madrid en 1623. Son père était capitaine des gardes de l'évêque de Malaga, don Antonio Henriquez, vice-roi et capitaine général du royaume d'Aragon. Ce seigneur, charmé des dispositions que montrait Nino pour la peinture, le mit sous la direction de Manrique, peintre en crédit à Malaga, et qui avait été l'un des disciples les plus distingués de Rubens, son compatriote. Les progrès de l'élève furent rapides. Son protecteur l'ayant conduit avec lui à Madrid, en 1645, le plaça auprès d'Alonzo Cano, qui le mit bientôt en état de prendre un rang parmi les artistes de cette époque. Cependant, la mort de son protecteur l'obligea de retourner à Malaga pour y prendre soin de sa famille. En 1652, Cano, ayant obtenu une prébende à Grenade, vint à Malaga pour y voir son ancien élève, et traça les tableaux dont Nino venait d'être chargé par les augustins de Grenade. En 1676, il se rendit à Cordoue pour y peindre les tableaux qui ornaient le cloître du couvent de St-Augustin, et qui depuis ont été transportés au palais de cette ville. De retour à Malaga, il fut occupé à peindre un grand nombre de portraits qu'il traitait dans le goût de Rubens et de Van-Dyck. Les leçons de Cano en avaient fait un habile dessinateur; mais, quoiqu'il imitât assez heureusement quand il le voulait le coloris fin et brillant de ce maître, il s'adonna de préférence à reproduire la manière de Manrique et

de Rubens. Plusieurs tableaux qu'il a exécutés dans ce style semblent être sortis du pinceau de ce dernier artiste. On cite particulièrement une *Sainte Famille* qui se voit dans l'église de St-Albert de Séville, et que la plupart des connaisseurs, même les plus éclairés, attribuent à Rubens, quoique ce tableau porte le nom de Nino. Dans d'autres productions, il a su faire le plus heureux mélange du style de Cano et de celui du peintre flamand. Cependant la plupart de ses ouvrages sont d'un faire un peu timide. Toutes les églises de Malaga, un grand nombre de celles de Grenade, de Cordoue, de Séville, de Madrid, et beaucoup de galeries particulières d'Espagne possèdent de ses tableaux. Il mourut à Malaga le 8 décembre 1698.

P—s.

NINON. Voyez LENCLOS.

NINUS, roi d'Assyrie (aujourd'hui le Kurdistan), nous est connu par Ctésias, d'après lequel Diodore de Sicile et Justin en ont parlé. Ctésias et Jules Africain le font monter sur le trône l'an 2048 avant notre ère. Selon Justin, l'état monarchique a commencé avec le monde. La vertu et non la brigue faisait les rois, dont la seule volonté tenait lieu de loi aux peuples qu'ils gouvernaient. Moins jaloux d'accroître que de conserver leur empire, ils en bornaient l'étendue à celle de leur patrie. Ninus osa le premier violer une coutume aussi ancienne que leurs pères dont ils la tenaient. Enflammé d'une nouvelle ambition, il porta la guerre chez des peuples voisins, qui n'en avaient encore point fait d'apprentissage, et il étendit ses conquêtes jusqu'aux frontières de la Libye. Il ne fut cependant pas le premier conquérant. Vexoris, roi d'Egypte, et Tanaüs, roi de Scythie, l'avaient été longtemps avant lui. L'un avait pénétré jusqu'au royaume de Pont, et l'autre jusqu'en Egypte ; mais leurs guerres ne furent que des expéditions passagères et lointaines. Ninus, qui voulut fonder un grand empire, choisit de bonne heure ce qu'il y avait de plus distingué parmi les jeunes gens de son royaume, et les accoutuma dès leur enfance à braver toute sorte de dangers. Il en fit bientôt une armée formidable, avec laquelle il alla proposer un traité d'alliance au roi d'Arabie, Ariéus, dont les sujets, forts et courageux, n'avaient jamais subi un joug étranger. Avec ce secours, Ninus marcha contre les Babyloniens, qui étaient ses plus proches voisins. La ville de Babylone n'était pas encore bâtie : mais il y avait un grand nombre d'autres villes considérables dans la Babylonie. Le roi d'Assyrie subjuguait bientôt ces peuples, qui n'avaient aucune expérience de la guerre ; et, après leur avoir imposé un tribut annuel, il emmena prisonniers leur roi et ses enfants, qu'il mit à mort. De là il conduisit ses troupes dans l'Arménie ; et ayant détruit quelques villes, il fit trembler toutes les autres. Barsanès, roi d'Arménie, vint au-devant de lui, chargé de présents, et se soumit à toutes ses

volontés. Ninus le reçut au nombre de ses alliés, et n'exigea de lui que des troupes et des provisions de guerre. Son armée, grossissant de plus en plus, entra dans la Médie. Pharnus, qui en était roi, s'avança contre son ennemi avec une armée qui paraissait en état de lui résister : mais, après avoir perdu la meilleure partie de ses troupes, il fut pris et mis en croix avec sa femme et sept enfants qu'il avait. Ces premiers succès inspirèrent à Ninus un violent désir d'envahir toute la partie de l'Asie comprise entre le Tanaïs et le Nil. Il laissa dans la Médie un satrape dans lequel il avait confiance : poursuivant ses conquêtes, il subjuguait en dix-sept ans toute l'Asie, excepté la Bactriane et les Indes, et pénétra même en Egypte. A l'égard de la Bactriane, comme il était difficile d'en forcer les barrières, le pays étant fort peuplé et les habitants très-aguerris, après plusieurs tentatives inutiles, Ninus renvoya à un autre temps la guerre qu'il avait dessein de leur faire ; et, ramenant son armée dans la Syrie, il choisit un lieu favorable pour bâtir une grande ville ; car, quoiqu'il eût par l'éclat de ses victoires effacé tous ses prédécesseurs, il forma encore le projet d'une ville qui surpassât toutes les autres en magnificence, et ne pût jamais être égalée. Ainsi, après avoir comblé de présents le roi des Arabes, et partagé avec lui ses riches dépouilles, il le renvoya dans son royaume avec ses troupes. Il ne songea plus qu'à rassembler des ouvriers et à transporter des matériaux sur les bords du Tigre (et non de l'Euphrate, comme le dit Diodore), où il bâtit une ville entourée de puissantes fortifications, et plus longue que large. Sa longueur était de cent cinquante stades, et sa largeur de quatre-vingt-dix, ce qui fait en tout quatre cent quatre-vingts stades ou environ dix-huit lieues de tour. Ninus ne fut point trompé dans ses espérances ; car aucune ville n'a égalé celle-ci, selon Diodore, ni par la grandeur du circuit, ni par la magnificence des murailles. Elles avaient cent pieds grecs de haut, et trois chariots pouvaient marcher de front sur leur épaisseur. Elles étaient en outre fortifiées de quinze cents tours, placées d'espace en espace, dont chacune avait de haut deux cents pieds grecs. La plus grande partie de la ville était occupée par les plus riches Assyriens ; mais Ninus y reçut aussi tous les étrangers qui voulurent s'y établir. Il donna aux habitants les terres des environs pour leur subsistance, et de son nom la nomma Ninive. Lorsque ces constructions furent terminées, il songea à conquérir la Bactriane. Mais connaissant le nombre et le courage des habitants de ce royaume, sachant d'ailleurs que la nature l'avait rendu inaccessible en plusieurs endroits, il fit lever des soldats dans toute l'étendue de son empire. Selon le dénombrement qu'en a fait Ctésias, cette armée montait à 1,700,000 hommes d'infanterie, à 210,000 hommes de cavalerie, et à

près de 10,600 chariots armés de faux. Diodore de Sicile, qui adopte ce calcul, prouve par des exemples incontestables qu'il peut n'être point exagéré. Ninus donc, partant pour la Bactriane avec toutes ses troupes, fut obligé par la difficulté des chemins et des passages, de les faire défiler séparément. Entre plusieurs grandes villes dont la Bactriane était remplie, il y en avait une très-belle, où les rois faisaient leur séjour ; on l'appelait Bactres (aujourd'hui Balk), et elle surpassait toutes les autres par sa grandeur et par la beauté de ses fortifications. Oxiartès, qui en était roi, fit assembler toute la jeunesse de sa ville, et en composa une armée de 400,000 hommes. Il la conduisit sur les frontières de son royaume, à la rencontre de Ninus ; cependant il laissa entrer dans la Bactriane une portion considérable de troupes ennemies. Quand il crut qu'il y en avait assez pour rendre la victoire décisive, il se mit en bataille dans la plaine ; et, après un sanglant combat, les Bactriens, ayant défait les Assyriens, les poursuivirent jusqu'au détroit des montagnes, et leur tuèrent 100,000 hommes. Mais tout le reste des troupes assyriennes avait eu enfin le temps de passer, et elles se trouvèrent encore plus nombreuses que les Bactriens, tellement que ceux-ci jugèrent à propos de se séparer pour aller défendre les villes particulières. Ninus les prit facilement les uns après les autres ; mais il ne put emporter de force la capitale, à cause des fortifications qui la défendaient et des munitions de guerre dont elle était pourvue. Comme le siège traînait en longueur, Ménonès, chef du conseil de Ninus et gouverneur de Syrie, qui avait suivi le roi, fut impatient de revoir sa femme, et l'envoya chercher : c'était la fameuse Sémiramis. Pleine d'intelligence et d'ambition, elle saisit avec joie l'occasion de faire connaître ce dont elle était capable (*voy. SÉMIRAMIS*). Elle prit la ville ; et le roi, admirant son courage, la combla de magnifiques présents. S'étant ensuite laissé séduire par ses charmes, il proposa au mari de la lui céder, offrant en échange sa propre fille, nommée Sosanne. Ménonès ne put s'y résoudre : alors, le roi menaça de lui faire crever les yeux s'il ne se rendait à ses desirs ; ce mari infortuné, agité d'amour et de crainte, tomba dans le désespoir et se pendit. L'ambitieuse Sémiramis, plus sensible au succès de ses charmes qu'à la perte de son époux, monta ainsi sur le trône. Ninus s'étant saisi de tous les trésors de Bactres, qui consistaient en une quantité prodigieuse d'or et d'argent, régla tout dans la Bactriane et licencia son armée. Il eut de Sémiramis un fils nommé Ninias ; et il mourut bientôt après, l'an 1996 avant notre ère, laissant son royaume entre les mains de sa femme. Il avait régné cinquante-deux ans, selon Ctésias et Jules Africain. Eusèbe lui donne cinquante-cinq ans de règne. Sémiramis le fit ensevelir dans l'enceinte de son palais,

et fit élever sur sa tombe une terrasse, qui, au rapport de Ctésias, avait neuf stades (huit cent cinquante toises) de haut, et dix (neuf cent quarante-cinq toises) de large ; de sorte que, comme la ville regardait une vaste plaine du côté du Tigre, ce tombeau ressemblait de loin à une grande forteresse. Diodore de Sicile croit qu'il avait survécu à la destruction de Ninive. Moïse de Khorène parle assez au long de la conquête de l'Arménie par ce prince. Rollin et d'autres écrivains pensent que Ninus est le Nemrod que la Genèse nomme fils de Chus et petit-fils de Cham. C'est lui, dit-elle, qui commença d'être puissant sur la terre, et fut un vaillant chasseur devant l'Eternel. Ses premières conquêtes, porte encore la Genèse, furent Babel, Erec, Accad et Calné, au pays de Sennaar. Il sortit de ce pays pour aller en Assyrie, bâtit Ninive et les rues de la ville, Calah, et Resen entre Ninive et Calah, qui est une grande ville. Il faut donc bien se garder de confondre ce Ninus avec Ninus, fils de Bélus, petit-fils d'Alcée et arrière-petit-fils d'Hercule. Hérodote (1, 7) le nomme seulement parce que son fils Agron fut le premier des Héraclides qui régna à Sardes. Il est postérieur au précédent de plusieurs siècles. F—A.

NIPHUS. *Voyez NIFO.*

NIQUEVERT (ALPHONSE - ALEXANDRE), peintre d'histoire et de paysages historiques, naquit à Paris le 22 septembre 1776. Elève de David et de Regnault, Niquevert se lia en 1798 dans l'atelier de ce dernier avec un autre artiste, LAIR, *Jean-Louis-César* (1). Ces deux hommes ont collaboré et signé leurs œuvres de leurs deux noms pendant trente ans. Ils ont figuré aux salons de 1806, 1810, 1812, 1817, 1819, 1822 et 1824. Le meilleur tableau de Niquevert, *Jésus devant Pilate*, a été gravé par Pioline, et valut à son auteur une médaille d'or en 1819. — Niquevert était écrivain ; on lui doit des articles de critique dans le *Journal des artistes* et la *Biographie de J.-L.-C. Lair* (insérée dans les *Mémoires de la société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. 1, 1858, p. 204-213). Niquevert est mort à Paris, le 2 décembre 1860, âgé de 84 ans. B. DE L.

NISLE (JEAN), musicien allemand, né à Stuttgart en 1778, mort à Londres vers 1840. Appartenant à une famille de musiciens qui tous cultivaient le cor, Nisle, dès 1790, se mit à parcourir l'Allemagne, comme virtuose, avec son frère David, corniste comme lui. A Rudolstadt, où son frère David s'était séparé de lui, Jean Nisle étudia l'harmonie, la composition et le piano sous Koch ; à Rostock, où il fit un plus long séjour, il publia des compositions en 1798. S'étant de nouveau mis en route, il retrouva son frère, en 1806, à Vienne. Ils allèrent ensemble en Hongrie, où ils restèrent jusqu'en 1809 attachés à la musique

(1) Né à Janville (Eure-et-Loir) le 26 août 1781, mort dans sa ville natale le 28 mai 1828.

d'un magnat nommé de Vegh. Dans cette dernière année, les deux frères passant par Trieste prirent la route d'Italie, qu'ils traversèrent dans toute sa longueur. Dès 1810 on perd la trace de David Nisle, tandis que Jean arriva en Sicile, où il s'établit à Catane. Il resta dans cette ville jusqu'en 1829, après y avoir fondé une école de musique. De retour à Naples, Jean Nisle tomba malade. Après sa guérison il repassa par Vienne, traversa l'Allemagne une dernière fois dans les années 1834 et 1835, et s'arrêta enfin en 1836 à Londres, où il se fixa alors pour le reste de sa vie. A côté du cor, dont il était un des plus grands virtuoses, il excellait encore sur le piano et le violon. Ses compositions musicales sont : 1° *Ouverture à grand orchestre en ré mineur*, Vienne, 1806 ; 2° *Quintette pour violon*, ibid. ; 3° *Quatuor pour deux violons, alto et basse*, ibid. ; 4° *Trio pour deux violons et violoncelle*, Naples ; 5° *Duo pour deux violons*, Leipsick et Vienne ; 6° *Six solos pour violon*, Naples ; 7° *Quintette pour flûte, violon, alto, cor et violoncelle*, Vienne ; 8° *Quintette pour flûte, violon, deux altos et violoncelle*, Berlin ; 9° *Trio pour deux cors et violoncelle*, Berlin ; 10° *Duos pour deux cors*, ibid. ; 11° *Trio pour piano, violon et cor*, Vienne ; 12° *Duos pour piano et cor*, Berlin, Leipsick et Naples ; 13° *Divertissements et fantaisies pour le piano* ; 14° *Chansons allemandes mises en musique* ; 15° *Chansons italiennes mises en musique*.

R—L—N.

NISSEN (NIELS-LANG), théologien et philologue danois distingué, né le 21 février 1771 à Ribe en Jutland, mort à Copenhague le 2 août 1845. Fils d'un organiste, il fut envoyé à l'université de Copenhague en 1786, où il étudia la philologie et la théologie. Depuis 1793 sous-maître à une école latine de la capitale, il y devint en 1797 professeur de grec et de danois, en 1801 deuxième directeur, et en 1805 directeur en chef. De 1805 à 1807, il cumula en outre les fonctions de professeur de langues au séminaire philologique ; après avoir pris encore des grades de théologie en 1815, il fut pensionné en 1844 avec le titre de conseiller d'Etat. De 1798 à 1824, il était de plus un des présidents de l'association de bienfaisance des dames et demoiselles de Copenhague, ainsi que directeur des écoles supérieures des jeunes personnes ; en 1826, il avait été créé chevalier de l'ordre du Danebrog. Il a écrit : 1° *De indole ævi Homerici ex Iliade et Odyssea*, Copenhague, 1793 ; 2° *Electra, tragædia Sophoclis cum Choephoris Æschyli et Electra Euripidis composita*, etc., ibid., 1795 ; 3° traduction danoise du traité de J.-G. Boetticher, *Avertissements aux parents, aux professeurs et aux jeunes gens, touchant l'onanisme*, ibid., 1795 ; 4° traduction danoise de l'*Enéide* de Virgile, ibid., 1796 et 1799 ; 5° *Sur la forme extérieure des écoles savantes*, dans la *Nordia*, revue, 1795 ; 6° *Sur le meurtre des mages et l'élection de Darius Hystaspis, d'après Hérodote*, ibid., 1796 ; 7° traduction danoise de l'*Electre* de Sophocle, premier acte, dans

la *Minerva*, 1797 ; 8° *Sur la réforme de la langue allemande par Campe*, dans les *Entretiens savants de Copenhague*, 1797 ; 9° *Petite grammaire grecque*, ibid., 1798 ; 2° édit., 1807 ; 3°, 1825 ; 4°, 1833 ; 10° *Livre de lectures grecques*, par Fr. Gedike, traduit en danois, 1799 et 1817 ; 2° édit., 1829 ; 11° *Anthologie poétique grecque*, ibid., 1799 ; 2° édit., 1829 ; 12° *Feuilles trimestrielles de l'association de bienfaisance des dames*, ibid., 1799-1810, changées en revue semestrielle, 1811-1814, et enfin en revue annuelle, 1815-1844 ; 13° *Anthologie prosaïque grecque*, ibid., 1801 ; 2° édition, 1818 ; 14° *Silvestre de Sacy, Grammaire générale, traduite en danois et comparée à la grammaire danoise*, ibid., 1801 ; 2° édit., 1808 ; 15° J.-W. Gessner, *Chrestomathie grecque pour les élèves de troisième*, ibid., 1802 ; 16° *Argumentum Choephorum Æschyli et Electra Euripidis*, ibid., 1803 ; 17° *Additions à l'Anthologie poétique grecque*, ibid., 1805 ; 18° *Rudiments de la grammaire danoise*, ibid., 1808 ; 3° édit., 1816 ; 4°, 1820, 1826, 1835 ; contrefaçons à Christiania en Norvège, 1813 et 1831 ; 19° *Edition annotée des Vies de Thémistocle, Camille, Alexandre et César*, par Plutarque, ibid., 1809 ; 2° édition, 1826 ; 20° *Sur l'école de cathédrale de Copenhague*, ibid., 1811 ; 21° *Memorabilia quædam ad res scholasticas, inprimis scholæ Havniensis*, ibid., 1813 et 1815 ; 22° *De tetralogia apologorum Veteris Testamenti*, ibid., 1814 et 1815 ; 23° G.-E. Gierig, *Anthologie latine des Métamorphoses d'Ovide*, en danois, ibid., 1817 ; 24° *Ad exegesis Psalmorum Davidicorum*, ibid., 1817 ; 25° *Festa solemnia scholastica tertii reformationis jubilæi*, 1817 et 1818 ; 26° *Sur les caractères du grec moderne*, 1820 ; 27° *Sur Joseph Lancastre*, dans le *Journal bourgeois*, 1825 ; 28° *Sur la tyrannie des prêtres catholiques*, ibid., 1826 ; 29° *Sur les rues et places de Copenhague*, 1826 et 1827 ; 30° *Sur les livres symboliques de l'église luthérienne danoise*, 1833 ; 31° *Sur les traductions de la Bible*, 1836 ; 32° *Il faut acheter la vérité mais non la vendre*, 1836 ; 33° *Sur les bains de vapeur russes*, etc. ; 34° *Sur les écoles dites métropolitaines*, 1839-1844 ; 35° Dans le journal *Pour la vérité*, il a en outre traduit en danois les *Mémoires de Socrate* par Xénophon et beaucoup d'épisodes de la *Cypopédie*. D'autres de ses mémoires se trouvent dans toutes les revues danoises.

R—L—N.

NITHARD (1) était fils du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne (voy. ANGILBERT). L'année de sa naissance est ignorée ; mais on est certain qu'elle est antérieure à l'an 790, époque à laquelle son père renonça au monde et devint abbé de Centule ou de St-Riquier. On ne sait rien de la jeunesse de Nithard : tout porte à croire qu'il fut élevé à la cour de Charlemagne, ou au monastère de St-Riquier, destiné à l'éducation des enfants de la première noblesse, et

(1) Divers modernes ont, par corruption, écrit Wichtard, Guithard et Vitald.

qu'il remplaça son père Angilbert dans la dignité de duc ou comte de la côte maritime. Il paraît avoir servi en cette qualité dans les armées de Charlemagne. Après la mort de Louis le Débonnaire, il s'attacha à Charles le Chauve et acquit toute sa confiance. Ce roi le députa en 840 vers l'empereur Lothaire, son frère, pour tâcher de conclure la paix. Deux ans après, Charles choisit encore Nithard avec onze autres de ses plus fidèles courtisans pour régler ses partages avec Louis, son frère, roi de Germanie. Nithard mit tout en œuvre pour apaiser la guerre civile entre les trois frères; mais il ne put y réussir, et se dégoûta de la cour et du rôle de négociateur. Les Normands, ayant fait une irruption en France, ravageaient la Neustrie et l'Amiénois: Nithard prit les armes pour les repousser; mais il reçut à la tête une blessure, dont il mourut vers l'an 858 ou 859 (1). Il fut enterré dans le tombeau de son père, au monastère de St-Riquier, où son corps fut trouvé dans le 11^e siècle. Il est auteur de l'*Histoire des divisions entre les fils de Louis le Débonnaire*, qu'il composa par ordre de l'empereur Charles le Chauve. Quoique cette histoire (si l'on excepte l'introduction, qui remonte à Charlemagne) n'embrasse qu'un espace de trois ou quatre ans, c'est un des morceaux les plus curieux de la collection de nos annales, parce que l'auteur, à la fois homme de guerre et homme d'Etat, qui n'a manqué ni d'esprit ni de jugement, fut témoin des événements qu'il raconte et a connu les causes secrètes qui les avaient produits. Son ouvrage est divisé en quatre livres; le premier, qui sert d'introduction, renferme le récit sommaire de ce qui s'est passé depuis l'an 814 jusqu'à l'an 840. Dans les trois autres livres, l'auteur est très-exact à marquer les époques de chaque fait et à indiquer les lieux qui en furent le théâtre. Il n'oublie pas non plus de faire mention des éclipses et des changements de saisons, ainsi que des principaux événements de l'histoire générale. L'ouvrage de Nithard prouve un homme instruit, et même un écrivain assez habile dans l'ordre et la disposition de sa narration. Son

(1) On s'abandonne ici à la conjecture la plus probable; le savant Baluze croit que Nithard, dégoûté de la cour, embrassa, comme son père, la vie monastique, et se retira à l'abbaye de St-Riquier; qu'ensuite la réputation de Marcard, abbé de Prüm, l'attira près de lui, et qu'il est ce Nithard de Prüm dont il est parlé dans les lettres de Loup, abbé de Ferrières. Mais comme il est constant que Nithard fut enterré à St-Riquier, Baluze ajoute qu'il quitta Prüm, retourna depuis à St-Riquier, dont il fut élu abbé, et qu'il mourut dans cette dignité vers l'an 853. Toutes ces suppositions sont fondées sur un passage d'Hariulf, chronographe de St-Riquier, qui donne, au 11^e siècle, le titre d'abbé à Nithard. Mais il ne faut que quelques mots pour démontrer l'erreur de Baluze. Nithard de Prüm était déjà moine en 842, lorsque Nithard fils d'Angilbert était encore à la suite de la cour et des armées. Ce n'est donc pas le même personnage. Nous avons la liste des abbés de St-Riquier depuis l'an 813, époque à laquelle Nithard finit son histoire, et lorsqu'il vivait encore à la cour; non-seulement son nom ne se trouve pas dans cette liste, mais on n'y découvre point de lacune ni de vide où l'on puisse l'y placer. C'est d'ailleurs Hariulf lui-même qui nous apprend que lorsqu'on découvrit le corps de Nithard, il avait une blessure à la tête, ce qui semble prouver qu'il est mort en combattant.

W—R.

style, à la vérité, est souvent obscur et embarrassé; mais ce défaut doit être en partie attribué au siècle dans lequel il a écrit. Pithou est le premier qui ait tiré de la poussière l'histoire de Nithard; il l'inséra dans les Douze historiens contemporains, qui furent imprimés, d'abord à Paris, en 1588; puis à Francfort, en 1594. Cette édition est pleine de fautes, que Duchesne corrigea dans la suite, en publiant à son tour l'ouvrage en 1636: il se trouve au tome 2 de ses Historiens de France, d'où Kulpis l'a fait passer dans le sien, qui parut à Strasbourg en 1685. Enfin dom Bouquet a donné en 1749 une édition beaucoup plus correcte dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. 7, p. 10-40. Le président Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident*, t. 1^{er}, p. 317-405, a mis au jour en 1685 une traduction française de l'histoire de Nithard: c'est la seule que l'on possède; mais elle n'est pas bonne et nous y avons remarqué plusieurs fautes graves. Nithard a rapporté en roman et en tudesque les serments prêtés à Strasbourg en 842 par Charles le Chauve, Louis le Germanique et leurs armées respectives. Ce morceau, précieux pour l'histoire des anciens dialectes de l'Europe, fut d'abord publié par Bodin dans le 5^e livre de sa *République* en 1578. Depuis il a été le sujet d'un grand nombre de dissertations. La première est celle de Freher, en 1717. On doit préférer celle que M. de Mourcin a fait paraître en 1815, in-8° de 84 pages. Il y donne en tête une liste de quarante et un auteurs qui se sont occupés du même sujet. W—R.

NITSCH (CHARLES-LOUIS), théologien protestant, né le 6 août 1751 à Wittenberg; après avoir étudié dans diverses villes et après avoir rempli des fonctions ecclésiastiques dans plusieurs localités, il obtint en 1790 l'emploi de surintendant et de professeur dans sa patrie. L'étude qu'il fit des idées de Kant le conduisit à appliquer aux doctrines religieuses des principes d'une métaphysique assez subtile et qui trouvèrent peu de partisans. Il serait sans doute fort superflu de chercher ici à tracer le tableau des théories de Nitsch sur la révélation, sur la vérité absolue, sur les mystères. En 1803, il fut obligé de cesser ses fonctions académiques, mais en 1817, il fut placé à la tête du *Séminaire de prédication*, fondé à Wittenberg, et il mourut dans cette ville le 5 décembre 1831. Parmi ses écrits, fruits d'études persévérantes continuées pendant quarante ans, nous citerons ceux qui ont pour titre: *Du salut du monde, de son origine et de son extension*, Wittenberg, 1817; *Du salut de l'Eglise*, 1822; *Du salut de la théologie par la distinction de la révélation et de la religion comme moyen et comme but*, 1830. D'autres ouvrages sont en latin: *De discrimine revelationis imperatoris et didacticæ*, 1830, 2 vol. in-8°; *De revelatione religionis externa eademque publica*, Leipsick, 1808. Z.

NITSCH (PAUL-FRÉDÉRIC-ACHAT), laborieux écri-

vain allemand, était né le 27 avril 1754 à Glaucha, dans le cercle de Haute-Saxe. Après avoir terminé ses études à l'université de Leipsick, il devint bibliothécaire du comte de Schœnbourg, seigneur de sa ville natale, puis il fut instituteur à Dresde, ensuite pasteur dans un village près de Querfurt, et enfin à Bibra, en Thuringe, où il mourut le 19 février 1794. Il a fait un grand nombre d'ouvrages, dont Meusel (*voy.* ce nom) a donné la liste; presque tous sont relatifs à l'enseignement de l'histoire et de la géographie, et annoncent une ardeur infatigable pour le travail et un zèle extrême pour les progrès de l'instruction. Une preuve du mérite intrinsèque de la plupart de ces livres, tous écrits en allemand, c'est que des auteurs du premier ordre ont complété plusieurs de ceux qu'il n'avait pas achevés, et ont donné de nouvelles éditions de quelques autres, en y joignant des additions et des corrections. Les principaux sont : 1° *Tableau de l'état des Romains sous le rapport de la famille, des sciences, des mœurs, de la religion, de la politique et de la guerre, suivant les différentes époques de la nation*, Erfurt, 1788-1790, 2 vol. in-8°; augmenté et corrigé par J.-A.-M. Ernesti, *ibid.*, 1794-1796, 2 vol. in-8°; 2° *Description abrégée des pays composant l'empire romain, précédée de l'histoire succincte des conquêtes des Romains*, *ibid.*, 1807, in-8°. Nitsch avait laissé en manuscrit cet ouvrage, qui est le supplément du précédent : G.-A. Keyser le fit paraître à part. 3° *Introduction à la connaissance des auteurs classiques romains et grecs*, Altembourg, 1790-1791, 2 vol. in-8°; 4° *Tableau de l'état des Grecs sous le rapport de la famille, de la religion, des mœurs, de la politique, de la guerre et des sciences, suivant les différentes époques et les divers peuples*, Erfurt, 1794-1795, 2 vol. in-8°; le second volume est presque entièrement de J.-G.-C. Hopfner; 5° *Introduction à la connaissance de l'état des Romains sous le rapport de la famille, etc.*, *ibid.*, 1791, in-8°. C'est un extrait du n° 1. 6° *Tableau abrégé des antiquités grecques, suivant les différentes périodes de la nation*, Altembourg, 1791, in-8°; 7° *Tableau abrégé de la géographie ancienne*, Leipsick, 1791, in-8°; *ibid.*, 1792; *ibid.*, 3° édit., 1796; *ibid.*, 11° édit., 1837. Le célèbre C. Mannert, qui donna la troisième, la fit précéder d'une préface intéressante : « Nitsch, dit-il, est mort « trop tôt pour la littérature. Partout où il portait ses regards, et il les porta sur plusieurs « branches de la science de l'antiquité, c'était « un homme de capacité, et à qui un sentiment « très-judicieux indiquait tout ce qu'il convenait « d'extraire pour son travail des meilleurs ouvrages existants, et la meilleure manière de « l'extraire : je dis extraire, car la promptitude avec laquelle il fallait qu'il écrivit ne permettait pas de supposer qu'il lui fût possible de « puiser aux sources. Il est dommage que la « gêne de sa position ne lui laissât pas la liberté

« de s'occuper longtemps d'un sujet qu'il aurait « choisi par goût. Ses talents naturels et son « application autorisaient à concevoir de bien « grandes espérances. » Mannert déclare ensuite que, malgré le mérite du petit livre de Nitsch, prouvé par le succès des deux premières éditions, il se trouve des fautes, dont il a corrigé les plus graves. Du reste, il n'a fait aucun changement, quoique son opinion diffère parfois de celle de l'auteur. Il nous semble que lorsque celle de Nitsch était erronée, Mannert aurait dû la réformer, afin d'empêcher les élèves de la suivre. L'édition de 1837, donnée par un autre auteur qui ne se nomme pas, reproduit celle de 1797. Elle offre plus de développements que les précédentes, contient une partie de leurs défauts, mais en revanche offre des améliorations pour la Grèce et pour la marche des Phéniciens en Numidie. 8° *Nouveau dictionnaire de mythologie*, Leipsick, 1793, in-8°, 9° *Dictionnaire de géographie ancienne*, achevé et publié par J.-G. Höpfner, Halle, 1794, 9 vol. in-8°; 10° *Manuel de la mythologie des Grecs et Introduction à leur théologie*, achevé et publié par Höpfner, Erfurt, 1795, in-8°; 11° *Rudiment de l'histoire générale des peuples*, publié par E.-A. Soergel, et continuée par J. Dominicus, Erfurt, 1795 et 1798, in-8°. E—s.

NIVELLE (JEAN DE). *Voyez* HORN ou HORNES.

NIVELLE (GABRIEL-NICOLAS), fils d'un avocat de Paris, fut nommé jeune encore au prieuré de St-Géréon, au diocèse de Nantes, et étudia la théologie au séminaire St-Magloire, où il se trouva dans le moment de la plus grande fermentation des esprits sur les affaires de l'Eglise, en 1717 et 1718. Les appelants tenaient des conférences dans cette maison et y préparaient des écrits. Le docteur Boursier était l'âme de ces conférences; Nivelles fut un de ses agents les plus zélés; il rédigea des mémoires, sollicita des adhésions aux actes d'appel et fut chargé de visiter à cet effet les ecclésiastiques et les communautés de Paris et du diocèse. Il entretenait même des relations dans les provinces. C'est lui qui rédigea, d'après les mémoires de l'abbé Boucher, les *Relations* des assemblées de Sorbonne sur les affaires de la constitution, 7 vol. in-12; et il eut part au recueil de témoignages, imprimé sous le titre de *Cri de la foi*, 1719, 1 vol. in-12, et aux *Hexaples ou six colonnes*, 7 vol. in-4°, qui furent composés par une société d'appelants, dont les uns résidaient à Paris et les autres à Amsterdam. En 1723, on l'obligea de sortir de St-Magloire, et il se retira dans le cloître extérieur du Val-de-Grâce. Il continua de s'y occuper d'écrits relatifs à la même cause, et colporta chez les curés de Paris en 1726 un projet de requête contre un mandement de l'évêque de Saintes (de Beaumont). On allait pour l'arrêter, mais il s'évada. Il fut moins heureux en 1730, et il passa quatre mois à la Bastille. Ce traitement n'empêcha point l'abbé Nivelles de travailler sur les mêmes ma-

tières. Ce fut lui qui fut éditeur des deux ouvrages posthumes de Petitpied, l'*Examen pacifique de l'acceptation et du fond de la constitution Unigenitus*, 1749, 3 vol. in-12; et le *Traité de la liberté*, 1754, 2 vol. in-12. Nivelles mit à chacun de ces ouvrages une préface, où il se déclarait entièrement pour Petitpied dans les disputes que celui-ci avait eues avec d'autres appelants. On supprima la préface de l'*Examen* dans une seconde édition et on ne la rétablit dans une troisième qu'avec des suppressions qui en changeaient l'esprit. C'est contre ces *Préfaces* que Gourdin publia cinq *Lettres aux éditeurs des œuvres posthumes de M. Petitpied*, 1756, lettres auxquelles Besoigne répondit par l'écrit intitulé : *Lettre à un ami du théologien réfuteur de M. Petitpied*, in-12. Depuis longtemps Nivelles s'occupait d'un ouvrage auquel il attachait une grande importance; c'était une collection des appels et autres actes contre la bulle. Elle parut sous ce titre : *La Constitution Unigenitus déferée à l'Eglise universelle*, ou *Recueil général des actes d'appel*, Cologne, 1757, 4 vol. in-fol. L'éditeur y a joint de longues préfaces et même des pièces étrangères à son sujet, entre autres, des écrits contre les convulsions. Nivelles mourut à Paris, le 6 janvier 1761, à l'âge de 74 ans.

P—c—t.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE (PIERRE - CLAUDE).
Voyez CHAUSSÉE.

NIVERNAIS (LOUIS-JULES-BARBON MANCINI-MAZARINI, duc DE), ministre d'Etat, pair de France, brigadier des armées du roi, chevalier de ses ordres, et grand d'Espagne de la première classe, naquit à Paris le 16 décembre 1716 (1). Il tenait de sa mère, Marie-Anne Spinola, ses droits à la grandesse; et Philippe-Jules-François Mancini, son père (voy. NEVERS), lui avait transmis, avec de riches domaines, l'esprit et le goût de la poésie, héréditaires dans sa maison. Les soins qu'exigeait sa constitution, extrêmement délicate, s'accordant très-bien avec les tranquilles occupations de l'étude, il ne se borna point à l'instruction légère que recevait la jeune noblesse. A la connaissance de la langue grecque et de la langue latine, il joignit celle de l'anglais et de l'italien, se familiarisa par la traduction avec le génie des grands écrivains, et lorsque, dans la suite, il voulut faire un choix parmi ses productions pour les livrer au public, il ne craignit pas d'y comprendre plusieurs de ses premiers essais. Nivernais était spécialement appelé par sa naissance au service militaire. A peine âgé de dix-huit ans, il fit ses premières armes en Italie, sous le maréchal Villars; fut nommé colonel du régiment de Limousin, et prit part en 1743 à la campagne de Bavière. Les fatigues et la rigueur du climat qu'il eut à souffrir en Bohême, le forcèrent d'abandonner une carrière funeste aux tempéraments

débiles. On l'avait uni, dès l'âge de quinze ans, à Hélène Phéliepeaux de Pont-Chartrain, sœur du comte de Maurepas. Ce fut pour elle qu'il composa ses premiers vers; et l'élégie traitée par lui offrit à l'hymen un culte auquel ne l'ont point accoutumée les poètes. Le duc de Nivernais avait cultivé la poésie au milieu des camps; il y était encore, lorsque l'Académie française le choisit pour succéder à Massillon. Il avait peu de titres à cette distinction; mais il promettait d'être plus qu'un membre honoraire. Bernis, Sainte-Palaye, Duclos, Mirabeau l'économiste, le maréchal de Noailles, le président de Montesquieu, étaient au premier rang de ses amis. Deux de ces noms appartenaient à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nivernais fut aussi adopté par cette compagnie, au Recueil de laquelle il fournit deux Mémoires intéressants, l'un sur la politique de Clovis, l'autre sur l'indépendance de nos rois par rapport à l'Empire. C'était un des fruits du plan d'études par lequel il se préparait à remplir dignement les fonctions diplomatiques. Il s'appropriait, sous toutes les formes, les leçons de l'histoire. Ingénieux avec simplicité dans quelques Dialogues des Morts, il traçait le parallèle d'Alexandre et de Charles XII, analysait la négociation de Loménie à Londres en 1593, ou résumait les dépêches instructives du président Jeannin. Il passait pour mêler à l'urbanité française quelque chose de l'adresse italienne. Cette réputation et la convenance qu'offraient ses rapports de parenté avec les principales familles de Rome décidèrent la préférence qu'il obtint pour le titre d'ambassadeur auprès du saint-siège en 1748. Les *Italiens de Rome*, toujours avides de spectacles, admirèrent sa magnificence. Le goût des lettres et des arts le délassait parmi eux des contraintes de la politique. En même temps qu'il s'occupait de musique et d'opéras avec la Bruère, son secrétaire d'ambassade (voy. BRUÈRE), le réussit à sauver de l'index des livres défendus, le chef-d'œuvre de Montesquieu. Il fut moins heureux dans sa mission à Berlin en 1756; l'ambassade d'un duc et pair et d'un poète, dit Voltaire, semblait devoir flatter la vanité et le goût de Frédéric; mais le représentant du roi de France était arrivé trop tard pour lui conserver un allié dans le roi de Prusse; celui-ci venait de traiter avec l'Angleterre. Du moins il dédommagea par les attentions les plus flatteuses le duc de Nivernais, qu'il voulut avoir pour son hôte dans le palais de Potsdam. Pendant un séjour de quatre mois, Nivernais recueillit sur la situation de la Prusse une foule de renseignements plus précieux peut-être que les matériaux amassés par Mirabeau. Le dépôt des affaires étrangères possède ces documents, dont Nivernais a détaché quelques pages, où Frédéric est peint avec une vérité frappante. Les talents de l'illustre négociateur furent éprouvés par une troisième mission, bien épineuse, dont il fut chargé en 1762. La

(1) Le prénom de *Barbon*, que portait le duc de Nivernais, lui venait de son parrain, Barbon Morosini, ambassadeur de Venise en France.

France, épuisée par une longue guerre, où l'avait engagée une alliance impolitique avec l'Autriche, soupirait après la paix ; le duc de Nivernais lui procura ce bienfait, en se concertant avec lord Bute, premier ministre de George III, récemment monté sur le trône d'Angleterre ; un traité définitif fut conclu entre les deux nations le 10 février 1763. Le duc avait eu à la fois contre lui les victoires multipliées de l'Angleterre et de la Prusse, l'influence de Pitt (lord Chatham), infatigable ennemi du nom français, et le cri de la nation anglaise, qui tout entière repoussait le vœu de son roi pour la paix. Cette opposition de l'Angleterre au repos du continent était si forte, que, six ans après, en 1769, elle éclata de nouveau avec fureur, à l'occasion d'une recomposition du parlement. Un des membres élus, le docteur Musgrave, répandit dans tout le royaume-uni une diatribe virulente, où il accusait la princesse de Galles et tout le cabinet de Londres de s'être laissé corrompre et d'avoir livré pour l'or de la France les vrais intérêts du pays. Il fallut que le ministère anglais, chargé de plus en plus de la haine publique, soumit pour se disculper cette dénonciation à l'examen du nouveau parlement. Le résultat de cette discussion solennelle fut l'expulsion de Musgrave de la chambre des communes et la justification évidente de l'ambassadeur français, au caractère duquel on rendit un éclatant hommage. La mort de son père laissait au duc de Nivernais des biens considérables à régir ; il mit dès lors son étude à les améliorer, afin de réparer les brèches qu'il avait faites pour le service de l'Etat à sa fortune antérieure. L'attention qu'il dut porter à son patrimoine fut toute paternelle pour ses vassaux. Longtemps avant les réformes opérées par une sanglante révolution, il avait allégé pour eux les charges de la féodalité. A Paris, il exerçait un noble patronage ; il se reposait avec délices dans la vie privée ; sa maison offrait la réunion des talents ; seulement on lui reprochait de porter son amour pour les lettres jusqu'à protéger des écrivains trop médiocres. L'Académie française le compta depuis cette époque parmi ses membres les plus assidus, et il embellit beaucoup de séances publiques par les discours qu'il y prononça ou par la lecture de ses Fables. Des pertes cruelles troublèrent ces philosophiques loisirs et répandirent de l'amertume sur sa vieillesse. En 1782, sa première femme lui fut enlevée par la mort, et sa seconde compagne, la comtesse de Rochefort, ne survécut que vingt-six jours à leur union. Longtemps auparavant il avait pleuré, avec la France entière, un gendre dans lequel il mettait toutes ses espérances, le comte de Gisors (*voy. BELLE-ISLE*), blessé mortellement à Crevelt. Il devait voir périr plus tragiquement encore l'époux de sa dernière fille, le duc de Brissac (*voy. ce nom*). Les calamités publiques vinrent aigrir ses chagrins de famille. Lors de la lutte

entre le parlement et le ministère, en 1771, Nivernais soutint constamment les droits de la pairie. On connaît sa réponse spirituelle à la comtesse Dubarry, qui le gourmandait sur son opposition et lui rappelait la déclaration faite par le roi que sa volonté ne changerait jamais : « Madame, j'ai remarqué qu'en prononçant ces « mots, c'était vous que Sa Majesté regardait. » Le duc de Nivernais perdit, sous Louis XVI, presque tout le crédit dont il avait joui un moment pendant le ministère de Maurepas (*voy. NECKER*). La voix publique le désigna pour être le gouverneur de l'héritier du trône. Le comte de Vergennes, qui, sorti lui-même de la carrière diplomatique, avait pris une haute idée de la capacité de Nivernais, le fit appeler au conseil lorsque la monarchie, ébranlée dans ses bases, réclamait de pressants secours. Le caractère timide de Nivernais n'était pas propre à conjurer l'orage. Par la mort de Vergennes il fut rendu à la retraite ; il la quitta de nouveau pour grossir les rangs des serviteurs dévoués qui entouraient le roi en 1791, et lui apportaient de stériles conseils. Dénoncé dans un odieux discours prononcé par Chaumette à la commune de Paris, il ne tarda pas à partager la proscription de tous les citoyens honorables. Il fut arrêté le 13 septembre 1793 et détenu à la caserne des Carmes. Devenu simplement le *citoyen Mancini*, languissant et dépouillé de presque toute sa fortune, il conserva toute sa gaieté : on la retrouve dans un billet en vers qu'il adressait, le jour même de sa mort (25 février 1798), au docteur Caille, son médecin et son ami. Le dernier acte de sa vie politique fut de présider, en 1796, l'assemblée électorale du département de la Seine, où le parti de la convention écarta de lui les suffrages. Le duc de Nivernais a été singulièrement maltraité dans le portrait qu'en a tracé Luchet, ou Laclos, sous le nom de *Mitis*, dans la *Galerie des états généraux*. On n'aperçoit, dans cette satirique enluminure, que l'exiguïté de l'homme d'Etat ; on ne reconnaît ni le grand seigneur aimable, ni le philosophe pratique, en qui l'on pouvait blâmer seulement trop de penchant pour les bluettes de l'esprit, et, si l'on veut encore, quelque peu d'afféterie. Considéré sous le rapport littéraire, Nivernais a trop abusé de sa facilité pour sortir de la classe des simples amateurs, où pourtant il occupe une place distinguée. Ses contemporains seuls ont pu confirmer le mot ingénieux prononcé par l'abbé Barthélemy au moment de l'abolition des titres : « M. de Nivernais n'est plus duc à la cour, mais « il l'est encore au Parnasse. » Les productions du duc de Nivernais ont été rassemblées par lui-même, Paris, 1796, 8 vol. in-8°, à la tête desquels est son portrait, fidèlement dessiné par St-Aubin. Deux volumes de fables (réimprimées à part) commencent cette collection. Les bons juges auraient voulu les réduire à une cinquantaine, qui ont le mérite de celles de la Motte ; un autre

mérite, particulier aux fables de Nivernais, est d'offrir des leçons variées à la classe des grands. Les volumes suivants renferment l'*Essai sur l'homme* de Pope ; le 1^{er}, le 2^e et le 15^e livre des *Métamorphoses* d'Ovide, traduits en vers français ; des imitations de Virgile, de Properce et d'Anacréon ; des traductions également en vers du chant quatrième du *Paradis perdu*, du *Joseph* de Métastase et de l'épisode de Médor, seul reste de plusieurs chants imités de l'Arioste, et brûlés à la hâte avec d'autres papiers par l'auteur dans le moment où il craignit d'être arrêté. Les rimes croisées auxquelles Nivernais a plié le vers alexandrin dans presque tous ces morceaux leur donnent trop d'affinité avec la prose ; ils offrent, en outre, de continuelles négligences. Il a moins soigné encore le style de son ouvrage le plus étendu, la traduction en vers de dix syllabes du *Richardet* de Fonteguerri. Peut-être y avait-il un milieu à saisir entre les longueurs de l'original et l'imitation trop abrégée qu'en avait faite Dumouriez (*roy.* ce nom) ; mais on pardonne à Nivernais sa trop scrupuleuse conformité avec le poète italien, et sa manière trop expéditive, en faveur de la grâce, de la fraîcheur, du naturel d'un grand nombre de détails, quand on se rappelle que sa main écrivit cette œuvre badine en moins d'un an, et d'après la première inspiration, au fond de sa prison des Carmes, où il était tenu en réserve pour l'échafaud. Nivernais a mieux réussi dans ses Poésies fugitives que dans ses grandes compositions. On regrette qu'il n'ait pas recueilli les jolies bagatelles insérées sous son nom dans plusieurs ouvrages périodiques. Nous avons déjà parlé de quelques-unes de ses études dans le genre de l'histoire ; on remarque encore parmi ses Mélanges de prose des Réflexions, souvent réimprimées, sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J.-B. Rousseau ; un morceau estimé sur l'élégie, une traduction de l'*Agricola* de Tacite et de l'*Essai* de Walpole sur les jardins anglais, le texte original en regard ; des Recherches sur la religion des premiers Chaldéens, les Vies de quelques troubadours, d'après les manuscrits de Ste-Palaye ; une notice, un peu minutieuse, sur Barthélemy, et des Lettres sur l'état de courtisan, sur l'esprit, sur la manière de se conduire avec ses ennemis, composées pour l'instruction du comte de Gisors, son fils d'adoption. François de Neufchâteau a publié en 1807, sous le titre d'*Oeuvres posthumes du duc de Nivernais*, 2 vol. in-8°, précédés de l'éloge de l'auteur, des lettres familières concernant ses ambassades à Rome et à Londres, de petits drames de société, ses deux dissertations pour l'Académie des inscriptions et neuf discours prononcés au nom de l'Académie française en réponse à des récipiendaires. Ces discours sont remarquables, en général, par un ton de convenance et d'aménité. — La seconde femme du duc de Nivernais, Marie-Thérèse de Brancas, veuve du comte de Rochefort,

est auteur d'un petit volume in-16, imprimé en 1784 chez Didot, et qui contient un Sermon, des Pensées diverses et *Mytis et Aglaé*, histoire grecque en trois parties. F—r.

NIZA (MARCO DE), voyageur espagnol, était un religieux franciscain que don Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, chargea d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume. Il partit, le 7 mars 1539, de Culiacan avec un autre religieux, un nègre et quelques Indiens qui avaient été mis en liberté. Après avoir traversé plusieurs peuplades, qui lui firent bon accueil, et un désert de quatre journées d'étendue, il n'était qu'à une petite distance de la ville de Cibola ou Cibora, capitale d'une province du même nom où il y avait sept grandes villes, fort peuplées et très-riches, lorsque la nouvelle des mauvaises dispositions des habitants à son égard le força de revenir sur ses pas à Compostelle, dans l'intendance de Guadalupe. Ce fut de cette ville qu'il envoya au vice-roi le récit de sa course, qui avait duré près de trois mois. On le trouve dans le tome 3 de Ramusio. Cette relation exalta la tête des Mexicains par les détails fabuleux qu'elle contient sur la beauté du pays au nord du golfe de Californie, la magnificence de la ville de Cibola, son immense population, sa police et la civilisation des habitants. Cortez et le vice-roi Mendoza se disputaient d'avance la conquête de ce pays merveilleux ; et le second envoya Vasquez de Cornado pour le reconnaître (*roy.* Vasquez). On voit sur plusieurs cartes du 16^e siècle la ville et la province de Cibola par 37° de latitude ; elles ont aussi passé dans les livres de géographie, même modernes, ainsi que l'immense ville de Quivira. La saine critique, en rejetant les exagérations de Niza, admet comme probable que les ruines des *casas grandas*, découvertes sur les bords du Jila, peuvent avoir donné lieu aux contes débités par le bon père. D'ailleurs on a reconnu chez les Indiens qui habitent la contrée arrosée par le rio Jila une civilisation supérieure à celle des peuplades qui vivent plus au sud ; et les monuments aztèques indiquent ce pays comme la patrie des Mexicains. — Taddeo DE NIZA, Indien baptisé, avait composé une histoire du Mexique, qui est restée manuscrite. E—s.

NIZAM EL MOLOUK (KHODJAH-HAÇAN), célèbre grand vizir en Perse sous la dynastie des Seldjoukides, naquit l'an 408 de l'hégire (1017-8 de J.-C.) dans un village du Khorasan, près de Thous, dont son père Aly-ibn-Ishak était premier magistrat. Il perdit sa mère dès le berceau ; et, après avoir appris la langue arabe, il fut envoyé par son père à Nischabour pour étudier la théologie traditionnelle sous un célèbre docteur. Il eut alors pour condisciple le fameux Haçan, qui depuis fonda la dynastie des Ismaéliens ou Assassins (*roy.* HAÇAN BEN SABBAH). Nizam el Molouk exerça divers emplois sous le règne de Mas'oud, sultan des Ghaznevîdes. Il alla dans le Mawar-

Alnahr, à Ghazna, à Kaboul, fut secrétaire du prince de Balkh, dont il eut à se plaindre, et revint dans le Khorācan, gouverné par Djagry-Beyg-Daoud, frère du sultan seldjoukide Thogroul-Beyg. Daoud l'accueillit avec joie et s'empressa de l'attacher à son fils Alp-Arslan, qui, à la mort de son père, le choisit pour son vizir. Alp-Arslan, ayant succédé à son oncle Thogroul, l'an 455 (1064), donna les sceaux de l'empire à Haçan, qui prit sans doute alors le titre de Nizam el Molouk. Le nouveau vizir débuta par provoquer la disgrâce et la mort d'Amid el Molouk Kondary, son prédécesseur (*voy.* KONDARY); mais cet acte d'inimitié personnelle plutôt que de justice n'a pas empêché qu'il n'ait été regardé comme un des plus grands hommes de l'Orient. Le bonheur des peuples et la gloire de son maître furent l'objet continuels de ses soins. Joignant à une extrême prudence, à une expérience consommée dans les affaires l'amour des lettres et des sciences, il assoupit la révolte du gouverneur du Kerman, il diminua les impôts, fut le protecteur déclaré des savants, fonda des collèges dans plusieurs villes, entre autres celui qui porte son nom à Bagdad. Chargé de l'éducation de Melik-Schah, fils d'Alp-Arslan, il lui assura le trône à la mort de son père, en 465 (1073). En récompense de ses nombreux et signalés services, le jeune sultan ajouta la ville de Thous aux biens que son vizir possédait déjà, et lui donna le titre honorable d'*ata-beyg* ou *atabek* (père du roi), titre qui, plus tard, devint commun à d'autres émirs, fondateurs de dynasties (*voy.* SALGAR, YDEKOUZ et ZENGHY). Tandis que Nizam el Molouk gouvernait l'empire seldjoukide avec un pouvoir presque absolu, son fils Mowaïed el Molouk, lieutenant du sultan à la cour du calife, recevait à Bagdad les honneurs réservés aux souverains. Mowaïed, qui remplissait aussi les fonctions de premier secrétaire d'Etat, ayant renvoyé un commis que Melik-Schah lui avait prescrit de garder, fut disgracié lui-même à cause de son obstination à ne pas vouloir le reprendre. Sa chute fut le présage de celle de son père. En soutenant les droits au trône de Barkiarok, fils aimé du sultan, Nizam el Molouk s'était attiré la haine de la sultane Terkhan-Khatoun, qui le regardait comme un obstacle au dessein qu'elle avait d'y placer son fils Mahmoud; elle inspira au sultan des soupçons sur la fidélité et sur l'intégrité de son vizir. Melik-Schah, reprochant à ce ministre de distribuer les charges de l'Etat sans sa participation pour se faire des créatures, le menaça de lui ôter le bonnet et l'écritoire, qui étaient les marques de sa dignité. Nizam el Molouk, après avoir rappelé ses services, ajouta que son bonnet et son écritoire étaient tellement liés à la couronne et au trône de son maître, que ces quatre choses ne pouvaient subsister les unes sans les autres. Cette réponse hardie, malignement dénaturée par celui

qui la rapporta au sultan, l'irrita au point qu'il déposa aussitôt son grand vizir, dont la gestion fut soumise à l'examen de Tadj el Molouk, son successeur et son ennemi personnel. Obligé de suivre la cour qui se rendait d'Ispahan à Bagdad, Nizam el Molouk fut assassiné à Nehawend par un jeune Bathénien, aposté par le nouveau vizir, le 10 ramadhan 485 (15 octobre 1092). Avant de mourir, il eut le temps et la force d'écrire au sultan pour se justifier et lui recommander son fils. Il était âgé de 77 ans et avait été trente ans à la tête des affaires. Ce grand ministre a composé un ouvrage célèbre dans l'Orient sous le titre de *Il'assaïx*, sorte de testament politique dans lequel il donne aux princes des préceptes et des exemples pour bien gouverner leurs Etats. On peut reprocher à Nizam el Molouk d'avoir, peut-être, par sa jalousie et ses injustes procédés, irrité Haçan-ben-Sabbah et provoqué la révolte de cet hérésiarque musulman, dont il fut une des premières victimes. Son fils Othman Mowaïed el Molouk fut aussi vizir du sultan Barkiarok, qui le fit périr à cause de ses intrigues (*voy.* BARKIAROK).

A—T.

NIZAM-EL-MOULOUK, plus correctement NIZAM-AL-MOULK, est à la fois un titre d'honneur et le nom sous lequel les voyageurs et les historiens modernes de l'Inde désignent Tchyn-Qélytch-Khan (*Prince tirant l'épée*), qui joua un rôle important sur la scène politique de l'Inde pendant la première moitié du 18^e siècle. Né à Châh-Djihân-Abâd (ou Dehli) vers 1648, il fut élevé à la cour des Grands Mogols, où son père Ghâzy-eddy-khan, chef des aventuriers tatars nommés dans l'Inde *Moghol Tourany*, avait obtenu la vice-royauté (*ssoubah-dary*) du Guzarate. Après avoir efficacement secondé l'hypocrite et cruel Aureng-Zeyb dans plusieurs de ses expéditions militaires, ou de ses machinations perfides contre différents princes du Dekkan, Tchyn-Qélytch obtint, au commencement du règne de Béhader-Schah, fils et successeur d'Aureng-Zeyb, une grande influence à la cour du Mogol, et il sut la conserver sous les monarques qui se succédèrent pendant la longue durée de sa vie. Cependant au commencement du règne de Ferokhsar sa faveur sembla fléchir; il fut rappelé du Dekkan en 1715, et perdit le district de Mourad-Abâd en 1716; mais en 1717 il reçut l'investiture de la vice-royauté du Dekkan, avec le titre pompeux de *Nizam-al-Moulk* (ordonnateur, régulateur du royaume). En arrivant dans cette immense province, le premier soin de Nizam-al-Moulk fut de mettre un terme aux brigandages des Mahrattes; il leur refusa même le tribut (*tchout*) qu'Aureng-Zeyb avait cru devoir leur accorder. Ceux-ci voulurent soutenir leurs prétentions par la force; mais ils furent complètement défaits dans une grande bataille. Le vainqueur allait les repousser jusque dans leurs montagnes, quand son souverain, aussi imprudent que pusillanime, et triste jouet

des intrigues de sa propre cour, lui retira l'autorité qu'il exerçait, depuis quinze à dix-huit mois, d'une manière aussi avantageuse pour le monarque qu'honorable pour lui-même. Le gouverneur, injustement disgracié, ne tarda pas à devenir coupable. Réuni avec d'autres mécontents, il contribua puissamment à la déposition de son souverain, dont le successeur lui confia, en 1720, la vice-royauté du Mâlwah. La nécessité de réprimer les factieux et les brigands qui désolaient cette province fut un excellent prétexte pour lever une armée capable de seconder les vues de notre ambitieux. En effet, il parvint promptement à ressaisir le gouvernement, c'est-à-dire la souveraineté du Dekkan. Au lieu de le punir de cet excès d'audace, le Grand Mogol régnant, Mohammed-Schah, non moins faible, non moins insouciant que ses prédécesseurs, appela Nizam-al-Mouk à sa cour; et, pour l'y retenir, le nomma vizir en 1731. Bientôt convaincu de l'impossibilité d'arracher son souverain aux délices du harem et de sauver l'Etat, le nouveau ministre profita d'une partie de chasse pour fuir la cour et regagner son ancien gouvernement, auquel il joignit, sans la participation de l'empereur, le Guzarate et le Mâlwah, en 1735; et loin de s'opposer, comme il le devait, aux dévastations commises par les Mahrattes dans toute la partie méridionale de l'empire mogol, il profitait de l'insouciance et de la stupeur du gouvernement pour s'approprier des domaines confiés à son administration. Si une pareille conduite ne justifie pas le reproche qu'on lui a fait d'avoir provoqué l'invasion de Nadir-Schah dans l'Inde, du moins elle doit inspirer de justes soupçons sur sa conduite dans cette lamentable circonstance; et quel degré de probabilité ces soupçons n'acquiescent-ils pas quand, parmi les nombreux avis que Nadyr donna en partant à son stupide et malheureux vassal, en se rappelle ces mots : « Déliez-vous surtout de « Nizam-al-Mouk; sa conduite m'a découvert un « homme plein de ruses et occupé de ses seuls « intérêts : il est plus ambitieux qu'il ne convient à un sujet. » Ce discours, qui nous a été conservé par Fraser, et dont l'authenticité nous paraît incontestable, confirme l'assertion du célèbre Orme. Suivant cet élégant et judicieux historien, Nizam-al-Mouk, indigné des excès honteux et de la dépravation de la cour de Dehli, irrité surtout de la prépondérance du vizir son rival, crut qu'une révolution était indispensable pour remédier à tous ces maux; il appela l'usurpateur de la Perse : Nadyr-Schah accourut, enleva et rendit à Mohammed-Schah sa couronne flétrie, saccagea Dehli, massacra cent mille Indiens, et dénonça le traître dont il pouvait apprécier toute la scélératesse (voy. MOHAMMED-SCHAH XIV et NADYR-SCHAH). Après la retraite des Persans, Nizam-al-Mouk crut devoir retourner à son gouvernement du Dekkan. Il

arriva dans Arcate au mois de mai 1743, et gouverna en souverain pendant quatre ans des Etats qui formaient au moins le quart de l'empire du Grand Mogol. Ses guerres avec les Mahrattes, avec Nasser-Djenk (*victorieux en guerre*) son propre fils; ses intrigues avec les nababs, tristes jouets de la politique ambitieuse des Français et des Anglais dans l'Inde, nous entraîneraient dans des détails inutiles et trop longs. Nizam-al-Mouk mourut en 1748, âgé de 104 années lunaires, maudit par les habitants de la presqu'île et par ceux du haut Hindoustan, méprisé par les Anglais, par les Français et par les Persans. L—s.

NIZAMI, ou, suivant la prononciation arabe, NIDHAMI, poète persan très-célèbre, florissait dans le 6^e siècle de l'hégire. D'Herbelot le nomme mal à propos Nadhami. Ses noms et surnoms sont, suivant Hadji-Khalifa, Djémal-Eddyn, Abou-Mohammed-Yousouf, fils de Mowayyid. Le biographe des poètes persans l'appelle Nizam-Eddyn Abou-Mohammed, fils de Yousouf, fils de Mowayyid. Nous pensons que c'est une faute, et que son nom est véritablement Yousouf; quant au titre honorifique de Nizam-Eddyn, il peut l'avoir porté avec celui de Djémal-Eddyn; et le nom de Nizami, sous lequel il est généralement connu, n'est vraisemblablement que l'abrégé de Nizam-Eddyn. On ajoute souvent à ses noms le surnom de *Candjewi*, parce qu'il était natif de Candjeh, ville de la province d'Arran, et peu éloignée de Berdaa; et on le distingue par là d'un autre Nizami, surnommé Arouzi Samarcandi. Enfin on lui donne encore le surnom de *Motarrezi*, ainsi qu'à son frère Kawami, qui cultiva de même la poésie avec succès. Les principaux ouvrages de Nizam sont cinq poèmes qui ont été réunis, mais seulement après sa mort, en un recueil qu'on nomme en arabe *Khamsèh*, c'est-à-dire Cinq, et en persan, *Pentch-Ghandj*, c'est-à-dire les *Cinq trésors*. Ces poèmes sont le *Makhsen alasraar*, ou *Magasin des Mystères*, poème moral, mêlé d'apologues et de contes; les *Amours de Khosrou et Schirin*; les *Amours de Leila et Medjnoun*; le *Haft peigher*, c'est-à-dire les *Sept figures*, histoire romanesque du roi Bahram-ghour et de sept princesses; enfin l'*Escander-Namèh*, ou histoire d'Alexandre, nommé souvent *Scharaf-Namèh*; ce dernier se compose de deux parties, dont la seconde porte le titre d'*Ikbal-Namèh*. Quelques écrivains disent que l'*Escander-Namèh* est aussi nommé *Khired-Namèh*; mais il y a de fortes raisons de croire que ce nom n'est attribué qu'à l'*Ikbal-Namèh*, ou seconde partie de l'histoire romanesque d'Alexandre. La première partie, ou l'*Escander-Namèh*, a été imprimée avec un commentaire persan à Calcutta, en 1812, in-4^o. M. Lumsden en a également publié une partie dans le tome 4 du recueil intitulé *Selections for the use of the students of the persian class*, Calcutta, 1810. Ces cinq poèmes

forment ensemble environ 28,000 distiques. On a encore de Nizami un Diwan, ou Recueil par ordre alphabétique de *Gazals* ou élégies, qui contient, dit-on, 20,000 distiques. Notre poète était âgé, lorsqu'il acheva l'*Ikkal-Namèh*, de soixante-trois ans et neuf mois. Il le dédia à Ezz-Eddyn Mas'oud, sultan seldjoukide. Ce fut à la demande du sultan seldjoukide Kisil Arzlan, selon Dauletschah, qu'il composa le poème des amours de Khosrou et Schirin; et en effet il le dédia à ce prince, dont il fait l'éloge, après avoir chanté les louanges de son père Ildéghiz. Lorsqu'il l'eut présenté au sultan, ce prince lui donna en apanage quatre villages avec leur territoire. Avant de composer les poèmes dont nous avons parlé, il avait mis en vers les *Amours de Weis et Ramin*, et avait dédié cet ouvrage au sultan Mélicschah. Ce poème est attribué par quelques personnes, mais à tort, suivant Dauletschah, à Nizami Arouzi. Sur la fin de sa vie, Nizami se retira du monde, et embrassa une profonde retraite. Le sultan Kizil Arslan, fils de l'atabec Ildéghiz, et dans les Etats duquel se trouvait la province d'Arran, désirant l'attirer à sa cour, alla le visiter, et le poète, sensible à cet honneur, ne se refusa pas entièrement à ses desirs : depuis ce temps il allait quelquefois à la cour du sultan. Il mourut en l'année 576 (1180-1181), et fut enterré à Candjeh, sa ville natale. Nizami jouit d'une si grande réputation parmi les Persans, que quelques-uns le préférèrent à Ferdousi. Ce jugement ne nous paraît pas fondé; et à en juger par l'*Escander-Namèh*, nous ne doutons pas que Ferdousi ne lui soit supérieur. Une vingtaine d'apologues ou d'anecdotes, extraits du *Makhsen alasarar*, ont été imprimés avec une traduction anglaise dans le second volume du recueil intitulé *The asiatick Miscellany*, à Calcutta en 1786; et un anonyme les a fait imprimer de nouveau avec un petit lexique à Leipsick en 1802, in-4°, sous ce titre : *Nizami poetæ narrationes et fabulæ, persice ex codice Ms. nunc primum editæ, sub juncta versione latina et indice verborum*. Ce plagiat, joint à une ridicule forfanterie, a été l'objet d'une sévère critique dans l'*Allgemeine Literatur Zeitung* de Iéna, année 1803, n° 69 et 70. De Hammer a inséré quelques traductions de divers morceaux de poèmes de Nizami dans l'ouvrage intitulé *Geschichte der schönen Redekunst Persiens*, Vienne, 1818. S. d. S.—r.

NIZZOLI (MARIO), en latin *Nizolius*, savant littérateur et philosophe estimable, était né, en 1498, à Brescello ou à Boreto, campagne voisine de cette ville, dans le Modénais. Il fit ses études avec beaucoup de distinction, et fut appelé en 1522 à Brescia par le comte J.-F. Gambara, protecteur éclairé des lettres, qui lui donna un logement dans sa maison, et ne cessa de le combler de marques d'intérêt. Ce fut par le conseil de Gambara qu'il s'attacha particulièrement à la lecture des ouvrages de Cicéron, dont il fit ses

délices le reste de sa vie. La reconnaissance l'engagea à se charger de l'éducation des neveux de son bienfaiteur, et il ne quitta Brescia que pour aller occuper une chaire à l'université de Parme, au commencement de l'année 1547. Le prince Vespasien de Gonzague ayant établi en 1562 une académie à Sabionetta pour l'enseignement des langues anciennes, il en offrit la direction à Nizzoli, avec un traitement de trois cents écus. Nizzoli ne tarda pas à se repentir d'avoir accepté une place qui le détournait de ses occupations habituelles, et que ses infirmités l'empêchaient d'ailleurs de remplir aussi bien qu'il l'aurait désiré. Il présenta donc sa démission; et s'étant retiré à Brescello, il y mourut en 1566, à l'âge de 68 ans. Ses restes furent déposés dans la principale église, avec une inscription rapportée par Tiraboschi. Il était en correspondance avec les savants les plus distingués de son temps, Annib. Caro et Paul Manuce. Son admiration excessive pour Cicéron lui attira une violente querelle avec Majoragius. Outre les différents écrits polémiques déjà cités (*voy. MAJORAGIUS*), on a de Nizzoli : 1° *Observationes in M. Tullium Ciceronem*, Pratalboino (nom d'une terre de Gambara), 1535, in-fol. C'est le recueil alphabétique de tous les mots employés par l'orateur romain, avec des exemples qui servent à en déterminer les différentes acceptions. Il dédia cet ouvrage à son Mécène, qui l'avait fait imprimer à ses frais dans sa propre maison. Cette édition est belle et rare, mais peu recherchée, parce qu'elle est moins complète que celles qui ont suivi. Michel Nizzoli, neveu de Mario, en publia une nouvelle édition corrigée sur les manuscrits de son oncle, Venise, Alde Manuce, 1570, in-fol.; et il donna à l'ouvrage un titre plus convenable, en l'intitulant *Thesaurus Ciceronianus*. Ce trésor eut une grande vogue dans le 16^e siècle : à peine avait-il paru, que les imprimeurs de Bâle et de Lyon le reproduisirent. Cœl. Secundus Curion et Marcel Squarzialupi en donnèrent des éditions augmentées tombées dans l'oubli. On fait encore cas de celle de Jacques Cellarius, Francfort, 1613, in-fol.; mais la meilleure est, sans contredit, celle que Facciolati a publiée avec des augmentations, Padoue, 1734, sous le titre de *Lexicon Ciceronianum*. Le succès de cette compilation ne pouvait manquer d'éveiller la critique. Le célèbre Henri Estienne n'épargna ni l'auteur ni son livre dans les deux dialogues intitulés *Pseudo-Cicero* et *Nizolio-Didascalus* (*voy. ESTIENNE*). Tout en convenant que l'ouvrage n'était pas exempt d'erreurs, et que la plupart des observations d'Estienne sont fondées, il n'en est pas moins juste de dire que la lecture en pouvait être alors fort utile aux amateurs de la langue latine. 2° *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, Parme, 1553, in-4°. Il y avait beaucoup de courage à s'élever contre le langage barbare et les doctrines ridicules de

l'école; et une preuve que Nizzoli l'a fait avec talent, c'est que le célèbre Leibniz a publié une nouvelle édition de cet ouvrage avec une préface, Francfort, 1670, in-4°. 3° *Defensiones locorum aliquot Ciceronis contra disquisitiones Coel. Calcagnini*, à la suite de l'édition des *Offices*, 1557, Venise; 4° *Oratio*, etc., Parme, 1563, in-4°; discours qu'il avait prononcé à l'ouverture des cours de l'académie de Sabionetta; 5° Quelques poésies dans le Recueil de vers latins à la louange d'Hieronyme Colonne d'Aragon, Padoue, 1568. Tiraboschi a donné, avec son exactitude ordinaire, la liste des ouvrages de Nizzoli dans la *Bibl. modenese*, t. 3, p. 353-56. W—s.

NOAILLES (ANTOINE DE), l'un des grands diplomates du 16^e siècle, appartenait à une famille qui a rendu les plus éminents services à la France dans la guerre, les négociations et les hautes fonctions de l'Etat. Cette famille, originaire du Limousin, remonte au delà du 11^e siècle, puisqu'on trouve des actes de 1023 et de 1098 où les seigneurs de Noailles disposent de terres allodiales venant de leurs ancêtres (*proprius allodius ab antiquis parentibus*). Un chevalier de Noailles mourut dans la première croisade en 1111; un autre était au siège de Ptolémaïs en 1191; un troisième suivit St-Louis en Egypte. Les Noailles se distinguèrent dans les 14^e et 15^e siècles par leur attachement à la cause des Valois. Jean I^{er} se trouvait aux batailles de Rosbecq et de Cassel; Pierre, dit le Borgne, fut tué à Azincourt; Archambaud fut assassiné avec Jean Sans-peur sur le pont de Montereau. Les guerres d'Italie les rendirent encore plus célèbres : l'un d'eux, Renaud, fut tué au siège de Gènes en 1507; un autre, Louis, se distingua si bien à la bataille d'Agnadel, que Louis XII l'arma chevalier et lui donna une compagnie de 50 hommes d'armes. Ce Louis eut dix-neuf enfants, dont trois, Antoine, François, Gilles, figurent parmi les plus grands personnages du 16^e siècle. — ANTOINE, né en 1504, prit part, dès l'âge de seize ans, aux guerres d'Italie. Après le traité de Cambrai, il fut envoyé en Espagne avec son cousin, le vicomte de Turenne, pour demander au nom de François I^{er} la main d'Eléonore, sœur de Charles-Quint. A la reprise de la guerre, il fut chargé de diverses missions militaires en Provence et en Piémont et se distingua à la bataille de Cerisoles. Henri II à son avènement, voulant porter secours à l'Ecosse que les Anglais allaient envahir, donna à Antoine, après la disgrâce de l'amiral d'Annebaut, « la superintendance de l'armée navale » avec la commission d'amiral. La flotte française jeta en Ecosse des troupes qui repoussèrent les Anglais, et elle ramena en France la reine Marie Stuart, âgée alors de six ans. Après la sédition sanglante occasionnée en Guyenne par l'établissement de la gabelle, et que réprima le comte de Montmorency, Antoine de Noailles fut nommé gouverneur de Bordeaux et lieutenant

du roi en Guyenne. En 1552, il fut envoyé en Angleterre comme ambassadeur, et dans cette mission difficile, pendant les règnes agités d'Edouard VI et de Marie, il montra des talents de premier ordre. C'est ce que témoignent ses dépêches, qui ont été publiées par l'abbé Vertot en 1763. Cependant il ne put empêcher le mariage de Marie avec le fils de Charles-Quint (Philippe II); mais il fit en sorte que Philippe, au lieu d'être roi d'Angleterre, comme il l'espérait, ne fut que le mari de la reine. En effet l'ambassadeur français, dit Lingard, mit tant d'adresse et de talent à faire craindre au parlement anglais l'oppression de l'Angleterre par l'Espagne et une rupture avec la France, qu'il dicta, pour ainsi dire, le contrat où l'on lia les mains au prince espagnol en ne lui donnant aucune part dans le gouvernement. Il fit plus : il obtint, après de longs efforts, que la reine Marie devint médiatrice entre Henri II et Charles-Quint. Cette médiation laborieuse et qu'il dirigea sans quitter l'Angleterre, de concert avec son frère François, dont nous parlerons ci-après, amena la trêve de Vaucelles en 1555. Après cette heureuse négociation, Antoine demanda son rappel, eut pour successeur son deuxième frère Gilles et fut nommé gouverneur des enfants de France, « étant, dit l'ordonnance du roi, personnage digne de cette charge ». Mais les missions successives qu'on lui donna sans relâche l'empêchèrent de remplir cette honorable fonction. En effet, quelques jours après sa nomination arriva le grand désastre de St-Quentin; Henri II pourvut hâtivement à la défense des places voisines de Paris et chargea Antoine de fortifier Coucy. Celui-ci y déploya son activité ordinaire, et « sans un homme de guerre », mit en trois semaines ce château en état de soutenir un long siège. De là, il fut envoyé en Guyenne, dont les côtes étaient menacées par une flotte anglaise; il fortifia Bordeaux, repoussa les attaques des Anglais et empêcha les Espagnols de faire le siège de Bayonne. Il s'y donna tant de peine qu'il écrivait à son frère François : « Je vous prie de croire que les charges « passées que j'ai eues soit aux embarquements, « ambassades ou garde-places ne m'ont jamais « donné tant d'ennuis ni dépenses toutes ensemble que cette-cy, n'ayant une seule heure de « repos sans être continuellement travaillé. » La paix de Cateau-Cambrésis mit fin aux anxiétés non aux fatigues d'Antoine de Noailles, qui fut envoyé d'abord à Boulogne pour y recevoir les ambassadeurs anglais, ensuite à Bayonne pour conduire la princesse Elisabeth, fiancée à Philippe II. Dès que les troubles religieux éclatèrent sous le règne de François II, il eut de nouveau le gouvernement de la Guyenne, où « les protestants, écrivait-il, faisaient toutes les cruautés « du monde, brûlant mes maisons, et je voudrais « qu'ils ne m'en eussent pas laissé une de dix « que Dieu m'a données et que nous dussions « avoir quelque repos. » Les habitants de Bor-

deux récompensèrent dignement son zèle en l'élisant pour maire (1561); mais les protestants tramèrent une conspiration pour s'emparer de la ville. Antoine déjoua vigoureusement leurs projets et força les conjurés à sortir de la place. Quelques jours après il mourut presque subitement et les huguenots furent accusés de l'avoir empoisonné. « Je ne sais s'il est vrai, dit Montluc, « ce fut dommage pourtant, car c'était un bien « sage gentilhomme et bon serviteur du roy. » Il fut enterré à Bordeaux dans l'église de St-André, où son tombeau existe encore. Il avait épousé Jeanne de Gontaut-Biron, qui fut dame d'honneur de la reine Marguerite de Valois. T. L-E.

NOAILLES (FRANÇOIS DE), né en 1519, fut dès l'enfance destiné à l'état ecclésiastique et eut d'abord la charge de *protonotaire* du pape en France. Il parut à la cour au commencement du règne de Henri II, fut nommé aumônier du roi et envoyé à Londres auprès de son frère Antoine (voir l'article précédent) pour l'aider dans les négociations relatives à la trêve de Vaucelles. Il montra dans ces négociations des talents supérieurs qui semblaient un don de famille et qui en firent, au dire des contemporains, le premier diplomate de son temps. La trêve de Vaucelles irrita profondément Paul IV, qui l'année précédente avait fait avec Henri II une ligue pour chasser les Espagnols du royaume de Naples; aussi le roi lui dépêcha-t-il François de Noailles pour calmer son ressentiment. Celui-ci déploya toute son éloquence et son habileté dans cette mission difficile; mais le pape envoya à Paris son neveu pour solliciter Henri II de donner suite au traité conclu entre eux et par conséquent de rompre la trêve de Vaucelles. François avait reconnu que la cour de Rome n'avait rien préparé pour la guerre et qu'elle était disposée, une fois les hostilités commencées, à nous abandonner pour faire alliance avec l'Espagne. Il s'en expliqua même ouvertement avec les neveux du pape et leur dit « plus de vérités qu'ils ne voulaient en entendre ». Revenu en France, il exposa à la cour ce qu'il pensait de cette affaire ainsi que de ses conséquences; mais il ne fut pas écouté, et néanmoins le roi récompensa son zèle en le nommant évêque d'Acqs ou de Dax et ambassadeur en Angleterre. Arrivé à Londres, il sollicita de nouveau Henri II de respecter la trêve de Vaucelles en lui annonçant que l'Angleterre serait inévitablement entraînée par Philippe II à prendre part à la guerre. Malgré ces avertissements, le roi de France rompit la trêve, envoya une armée en Italie et attaqua les places de l'Artois. Mais il éprouva la grande défaite de St-Quentin; l'Angleterre lui déclara la guerre, et le pape le trahit pour les Espagnols. François de Noailles, qui avait prévu tous ces revers, eut la bonne fortune de contribuer à les réparer par un succès national. En revenant en France, il débarqua à Calais, examina les fortifications de cette ville et s'aperçut

qu'il n'y avait presque « aucun bon rempart depuis la porte de la mer jusqu'au vieux château et depuis le château jusqu'au boulevard de la main droite ». Il s'en alla à Boulogne, engagea le gouverneur, M. de Senarpont, à visiter sous un déguisement les parties faibles qu'il avait reconnues, et le rapport de ce gentilhomme ayant justifié « ce qu'il avait déduit », il courut à la cour et démontra au roi la facilité de prendre Calais. Henri II goûta ses raisons, dépêcha un de ses capitaines pour vérifier l'état de la place, et malgré l'avis de ses ministres, malgré la rigueur de la saison, il donna l'ordre au duc de Guise de marcher subitement sur Calais. La ville, surprise par le côté même que François avait si judicieusement reconnu, ne fit qu'une résistance de quelques jours, et Henri II déclara à toute sa cour qu'il devait cette glorieuse conquête aux bons avis de l'évêque d'Acqs. Celui-ci fut alors nommé ambassadeur à Venise et chargé non-seulement de maintenir la république dans notre alliance, mais encore de rattacher les affaires d'Italie aux mouvements de la Turquie, dont l'intervention était devenue indispensable. Notre ambassadeur à Constantinople fut donc placé sous la direction de l'évêque d'Acqs et reçut de lui des instructions de la plus grande habileté. François parvint à maintenir Venise et d'autres Etats italiens dans la neutralité, et il déjoua toutes les menées de l'Espagne auprès de la Porte Ottomane. Après le traité de Cateau-Cambrésis, il eut un succès d'un autre genre qui fut très-disputé et fit le plus grand bruit dans toute l'Europe; il força par sa fermeté et son éloquence l'ambassadeur d'Espagne à abandonner ses prétentions de préséance sur l'ambassadeur de France, et la république de Venise à reconnaître publiquement le droit et le rang de la France (1558). En 1560, il demanda et obtint son rappel : « Vous serez le bienvenu, « le bien vu et le bien reçu, lui écrivit Catherine « de Médicis, autant que vos bons, grands et dignes services le méritent. » La reine le nomma conseiller d'Etat et s'aïda de ses lumières pour essayer d'apaiser les troubles religieux. Ainsi on le vit prendre part au colloque de Poissy, à la rédaction de l'édit de 1562, aux diverses négociations entamées avec les chefs protestants; mais sa modération et ses liaisons avec le cardinal de Châtillon le firent accuser par ses ennemis de penchant pour la réforme, encore bien qu'il resta toute sa vie très-bon catholique. En 1562 Catherine le chargea d'aller à Rome pour demander, outre l'autorisation d'aliéner des biens ecclésiastiques, que le pape arrêtât les empiétements du concile de Trente sur les libertés de l'église gallicane. Il devait, après le succès de sa négociation, aller à Trente et prendre siège au concile. La cour de Rome s' alarma de l'arrivée de cet évêque si éclairé, ainsi que de l'objet de sa mission, et pour l'empêcher, elle le fit avertir que s'il entrait sur les terres du pape, il serait arrêté et traduit

au tribunal de l'inquisition comme suspect d'hérésie. François se retira à Venise. La cour de France attesta vainement la pureté de sa foi par des lettres réitérées ; le pape refusa de le recevoir comme ministre du roi jusqu'à ce qu'il se fût justifié comme catholique. La fin du concile de Trente mit un terme à ce débat. L'évêque revint en France et se retira dans son diocèse. Il y reçut le commandement militaire de la ville et de la province, avec son frère, l'abbé de l'Isle, pour lieutenant, et il parvint, au milieu des guerres civiles, à conserver l'une et l'autre sous l'autorité royale. Il fut rappelé à la cour pour négocier le mariage du duc d'Anjou avec la reine d'Angleterre, et il montra dans cette mission son zèle ordinaire, croyant y trouver le moyen infailible de relever la grandeur de la France aux dépens de celle de l'Autriche. « Qui mettra l'Angleterre » de sa part, disait-il dans son style vif et familier, tondra son compagnon non pas sur le » peigne, mais tout ras... Si l'empereur Charles » eût trouvé de tels royaumes à gagner en se » mariant seulement, il eût marié soi et ses enfants tous les ans une fois s'il l'eût pu. » On sait comment ce projet de mariage avorta. A cette époque les Turcs venaient d'enlever aux Vénitiens l'île de Chypre, et la république sollicita la France de lui *moyenner* la paix avec ses ennemis ; elle demanda même qu'on envoyât à Constantinople l'évêque d'Acqs, dont les talents lui étaient bien connus. Charles IX accéda aux demandes des Vénitiens et fit partir l'évêque avec la mission très-compiquée de renouveler l'alliance avec les Turcs pour l'abaissement de la maison d'Autriche, d'obtenir leur concours pour l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne, de ménager la réconciliation de Venise et de la Porte, etc. Pendant que François effectuait son long voyage, où il eut à éviter les embûches des ennemis de la France, une *sainte ligue* s'était formée entre le pape et l'Espagne pour arrêter le progrès des Turcs ; Venise y accéda, et les flottes réunies des trois puissances remportèrent sur la flotte ottomane la victoire de Lépante. C'était un échec pour la politique française ; aussi l'évêque s'arrêta à Venise pour demander de nouvelles instructions. « J'ose bien dire, écrivit-il au roi, » que la bastonnade que les Turcs ont reçue est » chose venue tout à propos pour rabattre leur » orgueil et insolence et leur faire honorer et » estimer votre amitié selon son mérite ; car par » là ils auront pu connaître combien les forces » des chrétiens leur seraient formidables lorsque » Votre Majesté voudrait être de la partie... » Il reçut l'ordre de passer outre et arriva à Constantinople en mars 1572. Sa mission et sa position étaient des plus étranges et des plus difficiles : évêque catholique et ministre du Roi Très-Chrétien, il devait dissoudre la sainte ligue, rendre inutile la victoire de Lépante, rétablir la puissance ottomane, faire reprendre à la France,

sans flotte et sans armée, sa prépondérance dans le Levant, etc. L'évêque d'Acqs déploya dans cette œuvre si complexe toute la maturité de son talent, une dextérité infinie, une vigueur de conduite et de pensée qui se communiqua à son style, car ses dépêches révèlent un écrivain qui a une sorte de parenté intellectuelle avec Montaigne. Accueilli par le sultan avec une grande faveur et des honneurs tout particuliers, il obtint d'abord le rétablissement des droits de la France sur les lieux saints et sur les missions catholiques du Levant, le renouvellement de ses privilèges sur tout le commerce dans les mers ottomanes, les autres nations ne pouvant naviguer que sous le pavillon français, enfin l'exécution complète des capitulations conclues entre Soliman et François I^{er}. Ensuite il travailla à l'abaissement de la maison d'Autriche, « qui a » accumulé, disait-il, sous sa domination par » succession ou par usurpation les meilleures » couronnes ou Etats de l'Europe, hors la France, » laquelle depuis ce temps-là a toujours été seule » au combat, tant pour essayer de ravoïr le sien » que pour aller au-devant de l'ambition de » Charles-Quint ou de Philippe son fils. » Ces lignes expliquent la conduite de l'évêque d'Acqs et l'ardeur qu'il mit à armer les infidèles contre les puissances catholiques ; l'alliance avec les Turcs était un chef-d'œuvre de politique nationale, et elle a sauvé la France de la domination de la maison d'Autriche. François parvint donc à conclure un traité qui stipulait que la Porte aurait à l'avenir tous les ans une flotte en mer dès que nous serions en guerre avec l'Espagne, sans qu'il fût besoin d'en solliciter l'armement ; que le commandant de cette flotte agirait de concert avec nos généraux et conformément aux ordres de notre cour ; que toutes les conquêtes qu'on ferait en Italie et en Espagne sur la puissance espagnole nous appartiendraient, etc. « C'est le traité, écrivait-il au roi, le plus ample » et le plus avantageux qui jamais fut tiré du » Levant, en quoi je pense avoir surmonté votre » espérance et la mienne... » Il se mit en route pour rapporter lui-même ce traité en France ; mais la St-Barthélemy éclata, et en rejetant la cour de France dans la politique catholique, elle devait faire croire à un changement de système et à une alliance avec l'Espagne. François se hâta de revenir à Constantinople : « J'y retourne au plus » vite, écrivait-il, pour aller au-devant des sinistres impressions qu'on s'efforce de donner à la » Porte sur les nouveaux remuements de la » France, et rembarquer les opinions que les Espagnols et autres pourraient semer sur ce qui est » advenu... » A son retour, il parvint à faire conclure la paix entre Venise et la Turquie sous la médiation de la France, et il rompit ainsi la sainte ligue. Ensuite il s'occupa d'obtenir le concours de la Porte pour faire élire au trône de Pologne le duc d'Anjou. « Je vous prie, lui écri-

« vait Charles IX, de déployer en ceci toute votre « industrie, et faisant un chef-d'œuvre de votre « métier, moyenner avec le Grand Seigneur qu'il « dépêche un ambassadeur en Pologne qui ait « charge et commandement d'exhorter et requérir « les seigneurs du pays d'élire mon frère jusques « à protester à l'encontre d'eux, au cas qu'ils en « fassent quelque autre, qu'il leur sera à jamais « ennemi. » Le chef-d'œuvre fut fait. Le Grand Seigneur déclara aux Polonais que, s'ils ne satisfaisaient aux désirs du roi de France, il était résolu « à les assaillir de la plus formidable armée et que leur ruine était jurée ». Le duc d'Anjou fut élu. L'empereur ayant voulu s'opposer à cette élection, le sultan menaça d'envahir les Etats autrichiens et prit sous sa garde la Pologne jusqu'à l'arrivée du nouveau roi. L'évêque d'Acqs, ayant terminé sa mission, obtint d'être remplacé par son frère, l'abbé de l'Isle, et il entra en France en 1574. Il se retira dans son diocèse, et le reste de sa vie fut consacré à la défense de la religion, au maintien de la paix, à l'apaisement des guerres civiles. Il continua à être estimé et consulté par tous les partis, principalement par Catherine de Médicis et par le roi de Navarre. Il adressa à Henri III un mémoire sur les Pays-Bas, qui offraient alors de se donner à la France, où il le pressait d'accepter cette fortune inespérée en lui conseillant de faire ouvertement la guerre au roi d'Espagne. Ce fut un de ses derniers actes : il mourut à Bayonne en 1585. Ses dépêches relatives aux affaires d'Angleterre ont été publiées par Vertot en 1763 (5 vol. in-12), et celles qui sont relatives aux affaires du Levant par M. Charrière (3 vol. in-4° des documents inédits sur l'histoire de France). T. L.—E.

NOAILLES (GILLES DE), abbé de l'Isle, frère des deux précédents, suivit comme eux la carrière diplomatique. Il naquit en 1524 et fut nommé en 1556 ambassadeur en Angleterre à la place de son frère Antoine ; mais il n'y resta que quelques mois. Il y retourna après la paix de Cateau-Cambrésis et fut occupé surtout à maintenir la paix entre l'Angleterre et l'Ecosse. Après la mort de François II, il fut envoyé dans ce dernier royaume pour y faciliter le retour de Marie Stuart. En 1572, il accompagna en Pologne l'évêque de Valence pour travailler à l'élection du duc d'Anjou. Cette élection fut très-disputée et nous avons vu que François de Noailles y contribua pour une bonne part en obtenant le concours de la Porte. L'abbé de l'Isle accompagna la députation polonaise qui offrit la couronne au duc d'Anjou ; puis il revint avec ce prince à Cracovie et l'aida pendant quelques mois de son expérience et de ses lumières. De là il s'en alla à Constantinople pour remplacer son frère François ; mais comme les troubles religieux empêchaient la cour de France de s'occuper des affaires extérieures, il n'eut rien d'important à traiter. Après trois ans de séjour en Orient, il revint en

XXX.

France, succéda à son frère François comme évêque d'Acqs et mourut en 1600. T. L.—E.

NOAILLES (HENRI DE), fils d'Antoine, né en 1554, se distingua dans les guerres civiles par son attachement au catholicisme et à la cause royale. Il fut un des premiers seigneurs qui reconnurent Henri IV et le suivit dans toutes ses campagnes. Il fit partie de l'assemblée des notables en 1596. En récompense de ses services il fut nommé comte d'Ayen, conseiller d'Etat, gouverneur de la haute Auvergne. Il montra la même fidélité à Louis XIII et l'accompagna à Bordeaux en 1615 avec sa compagnie de 100 hommes d'armes et un régiment d'infanterie levé à ses frais. Il mourut en 1623. — François DE NOAILLES, fils du précédent, né en 1584, se distingua dans les guerres de Louis XIII contre les protestants, par son zèle pour la cause royale. Il eut les gouvernements de l'Auvergne, du Rouergue, et fut nommé ambassadeur à Rome en 1633. Il protégea Galilée contre les sévérités de la cour pontificale, et celui-ci lui dédia ses discours et démonstrations mathématiques. Il donna asile dans son palais à Campanella et lui fournit les moyens de sortir déguisé de l'Italie. Il revint en France en 1637, fut nommé gouverneur du Roussillon en 1642 et mourut en 1645. — Charles DE NOAILLES, frère du précédent, évêque de St-Flour et de Rodez, naquit en 1589. Il contribua, même par les armes, à maintenir l'Auvergne et le Rouergue dans la soumission pendant les troubles du règne de Louis XIII, et lorsque son frère s'en alla comme ambassadeur à Rome, il eut l'intérim du gouvernement de ces provinces. Il les garantit des ravages de la guerre et s'attira l'affection des habitants : c'est ce que témoigne un acte naïf et touchant des habitants de Montbazens qui, pour reconnaître la protection et sauvegarde que l'évêque de St-Flour, leur légitime seigneur, leur a donnée contre l'incursion des gens de guerre, donnent « mission aux consuls dudit lieu d'aller « à la prochaine foire de Rodez pour acheter « deux quintaux de fromage de Roquefort, pour « après les aller offrir audit seigneur évêque, en « le suppliant de leur continuer ses faveurs et « affections. » La conduite guerrière de l'évêque de St-Flour ne l'empêcha pas d'écrire des livres théologiques qui n'ont pas été conservés. Il mourut évêque de Rodez en 1648. — NOAILLES (Anne DE), fils de François, servit activement dans toutes les guerres de Louis XIV, depuis 1643 jusqu'en 1678. Il fut successivement gouverneur du Roussillon, lieutenant général de l'Auvergne et du Rouergue, capitaine d'une compagnie de gardes du corps, lieutenant-général des armées du roi, etc. Il obtint, en récompense de ses services et de la fidélité constante que ses ancêtres avaient témoignée aux rois de France, l'érection du comté d'Ayen en duché-pairie en 1663. Il mourut en 1678. T. L.—E.

NOAILLES (LOUIS-ANTOINE DE), cardinal et ar-

78

chevêque de Paris, né le 27 mai 1651, était le second fils d'Anne, premier duc de Noailles, et de Louise Boyer, dame d'atours d'Anne d'Autriche, femme pieuse et généralement estimée. Le jeune de Noailles fut élevé avec soin et destiné à l'état ecclésiastique, auquel semblaient l'avoir préparé des mœurs douces et le goût de la piété. On le pourvut de bonne heure d'un riche bénéfice, la *domerie* d'Aubrac, dans le diocèse de Rodez. Il fit sa licence avec distinction et fut reçu, le 14 mars 1676, docteur en théologie de la faculté de Paris. Il n'avait pas encore vingt-huit ans lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Cahors, en mars 1679 : il fut sacré au mois de juin suivant ; mais l'évêché de Châlons-sur-Marne étant venu à vaquer l'année d'après, le roi y transféra le jeune prélat. On sait que l'évêché de Châlons était une des paires ecclésiastiques. M. de Noailles assista, en 1684, à l'assemblée extraordinaire du clergé tenue à l'occasion de la régale, et à celle qui suivit de près et où furent adoptés les quatre articles dits de 1682. Lors de l'éclat produit par la doctrine de madame Guyon, il fut consulté par madame de Maintenon sur les écrits de cette dame, qui le demanda même pour un de ses examinateurs. Le prélat fut un des membres des conférences d'Issy, ce qui lui donna des relations plus étroites avec Bossuet et Fénelon. Il avait étudié, en même temps que le dernier, au collège du Plessis, et il voulut être un des évêques assistants à son sacre. L'archevêque de Paris (de Harlay) étant mort en 1693, le roi nomma l'évêque de Châlons à ce siège important. On eut quelque peine à vaincre sa répugnance ; mais madame de Maintenon, qui affectionnait la maison de Noailles et qui, peu après, maria sa nièce au comte d'Ayen, neveu de l'évêque, triompha de ses hésitations. Ce choix était d'ailleurs justifié par la piété de M. de Noailles, par sa candeur, sa simplicité et sa modestie. Bientôt éclata la controverse du quietisme : le nouvel archevêque fit d'abord l'office de médiateur entre Bossuet et Fénelon ; mais il fut ensuite entraîné par l'ascendant du premier. Bossuet faisait assez entendre quelles étaient les dispositions de M. de Noailles, lorsqu'il écrivait à son neveu, le 10 juin 1697 : « M. de Paris craint M. de Cambrai et me craint également. Je le contrains ; car sans moi tout irait à l'abandon, et M. de Cambrai l'emporterait... MM. de Paris et de Chartres sont faibles » et n'agiront qu'autant qu'ils seront poussés (1). » L'archevêque de Paris publia donc quelques écrits contre Fénelon, qui lui répondit par des lettres imprimées ; on trouve les attaques et les réponses dans la nouvelle édition des *Oeuvres de Fénelon*, tome 3. Depuis, le prélat témoigna le désir de se rapprocher d'un ancien ami : mais Fénelon ayant paru se soucier peu de renouer des liaisons avec

celui dont il croyait avoir à se plaindre, il est vraisemblable que M. de Noailles en conserva quelque ressentiment, et il le fit voir en diverses occasions. En 1697, il fut fait commandeur des ordres du roi, et cardinal sur la présentation de Louis XIV, le 21 juin 1700. Il alla, cette même année, à Rome, pour le conclave, et y reçut le chapeau, avec le titre de Ste-Marie de la Minerve. Il avait présidé, à cette même époque, l'assemblée du clergé et y avait montré de la sagesse et de la modération. Il favorisa dans la capitale et dans son diocèse des établissements pieux et utiles. Tout semblait annoncer que, sous un prélat distingué par sa douceur et par la pureté de ses vues, l'Eglise de Paris allait jouir d'une paix profonde. Le contraire arriva ; il faut l'attribuer sans doute à l'influence de quelques conseils que le cardinal écouta trop volontiers, et aux suites d'une première démarche. N'étant encore qu'évêque de Châlons, il avait approuvé les *Réflexions morales* du P. Quesnel ; cette approbation fut, pour le cardinal, une source d'embarras et de chagrins. L'abbé de Barcos, neveu du fameux abbé de St-Cyran, ayant publié une *Exposition de la foi* conforme aux erreurs des cinq propositions, et l'archevêque ayant condamné ce livre par une ordonnance du 20 août 1696, on fit paraître un *Problème ecclésiastique*, où l'on demandait qui l'on devait croire, ou l'approuvateur des *Réflexions morales*, ou le censeur de l'*Exposition*. Cette brochure était anonyme : le soupçon tomba d'abord sur les jésuites, et ce fut seulement plusieurs années après que l'on apprit que le véritable auteur était un bénédictin nommé dom Thierry de Viaixnes, « janséniste des plus outrés », dit le chancelier d'Aguesseau. De Noailles, vivement piqué, obtint un arrêt du parlement de Paris, du 19 janvier 1699, pour condamner le problème au feu. Dès lors, il conçut contre les jésuites les préventions les plus défavorables. Parmi ceux auxquels ce prélat accordait sa confiance, étaient l'abbé de Beaufort (1), l'abbé Boileau, dit de l'*archevêché*, et surtout l'abbé Dorsanne (voy. ce nom). L'affaire du *Cas de conscience*, en 1702, montra, de la part du cardinal, un premier exemple de cette conduite incertaine et équivoque, que ses amis et ses ennemis lui ont également reprochée. On demeura persuadé qu'il avait eu connaissance de cette décision avant qu'elle fût publique et qu'il ne l'avait pas désapprouvée. Mais quand il vit l'orage s'élever, il condamna le *Cas de conscience* et n'omit rien pour engager les signataires à se rétracter. Le chan-

[1] Joseph de Beaufort, prêtre du diocèse de Paris, confesseur de M. de Noailles, à Châlons et à Paris, est auteur de l'*Abrégé de la vie du F. Laurent de la Résurrection* (ou Nicolas Herman), *convers chez les Carmes déchaussés ; de ses maximes spirituelles et lettres*, 1692, in-12, et des *Mœurs et entretiens du F. Laurent*, Châlons, 1694, 90 pages. — Jean-Jacques Boileau, que l'on appelait de l'*archevêché* pour le distinguer de deux autres abbés Boileau qui vivaient de son temps à Paris, quitta ensuite le cardinal, qui le fit chanoine de St-Honoré (voy. BOILEAU, Jean-Jacques).

(1) *Oeuvres de Bossuet*, édition de Versailles, t. 40, p. 321 et 322.

celier d'Aguesseau, dans ses *Mémoires sur les affaires de l'Eglise*, raconte assez plaisamment les embarras et les incertitudes du cardinal en cette circonstance. Peu après, la mort de Bossuet priva l'archevêque de Paris des conseils d'un si illustre ami, et c'est à cette perte que M. le cardinal de Bausset attribue les fausses démarches et les variations du cardinal de Noailles. A l'assemblée du clergé de 1705, que cet archevêque présidait, on s'aperçut combien il aurait eu besoin des avis d'un guide si sûr; il attaqua Fénelon dans un discours public, en même temps qu'il posait des maximes dont le pape se trouva offensé. Clément XI en écrivit aux évêques, et il s'ensuivit une négociation : plusieurs évêques de l'assemblée de 1705 consentirent à envoyer au pape une explication de leur procès-verbal. Le cardinal de Noailles, qui avait d'abord promis de signer cet acte, refusa ensuite, et ce ne fut qu'en 1711 et après beaucoup de délais qu'il se résolut à écrire au saint-père une lettre de satisfaction. Son affaire avec les évêques de Luçon et de la Rochelle, à la même époque, montra de sa part la même facilité à s'abandonner à des préventions et à des conseils nuisibles à ses intérêts et à son repos. Son caractère paraît avoir été apprécié avec autant de mesure que de justesse par M. le cardinal de Bausset dans son *Histoire de Fénelon*. « Le cardinal de Noailles, dit-il, avec des vertus et des qualités infiniment estimables, avait ce mélange d'entêtement et de faiblesse, apanage trop ordinaire des caractères plus recommandables par la droiture des sentiments et des intentions que par la rectitude et l'étendue des idées; il consuma tout son épiscopat à des discussions où il se voyait sans cesse obligé de reculer pour s'être trop imprudemment avancé et dans lesquelles il finissait par mécontenter également tous les partis. » C'est ce que l'on vit encore mieux par sa conduite ultérieure dans des troubles auxquels il prit une part trop active. Il interdit tout à coup presque tous les jésuites de son diocèse et donna inconsidérément à cet acte d'autorité toutes les formes d'un ressentiment personnel. Il résista aux instances faites par madame de Maintenon pour le calmer à cet égard. Sollicité de révoquer son approbation des *Réflexions morales*, il promit, refusa ensuite et ne se décida qu'après de longs délais à tenir sa parole. En 1714, il défendit d'accepter la bulle *Unigenitus* et nourrit dans son diocèse une opposition marquée. On entama des négociations qu'il prolongea par des promesses bientôt oubliées et par des variations continuelles. « Il était persuadé, dit dans son journal l'abbé Dorsanne, son confident, qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'amuser les négociateurs et que cette affaire n'était pas de nature à se gâter en se prolongeant. » Effectivement, Louis XIV mourut après avoir vu ses dernières années troublées par ces disputes et sans avoir pu triompher de la ré-

sistance du cardinal. Ce prince eut recours à tous les moyens, jusqu'aux larmes et aux prières, pour le fléchir, comme on le voit par une lettre citée dans l'*Histoire de Fénelon*. La scène changea sous la régence. Le cardinal eut quelques instants de faveur et fut nommé président d'un conseil de conscience pour les affaires ecclésiastiques. Il se déclara nettement chef d'un parti, appela, rappela, souscrivit après de longs débats à l'accommodement de 1720 et accepta enfin la bulle le 11 octobre 1728. Il mourut le 4 mai de l'année suivante, laissant son diocèse agité par des dissensions fâcheuses et regrettant de les avoir fomentées. Dorsanne lui-même fait entendre dans son journal que la piété du cardinal, la crainte qu'il avait du schisme, l'intérêt de son diocèse, qui souffrait beaucoup de ces discussions, et le blâme de ses collègues firent impression sur son esprit et le déterminèrent à se soumettre (1). On peut voir les détails de ces querelles dans les *Mémoires chronologiques* du P. d'Avrigny, dans l'*Histoire de Fénelon*, déjà citée, et dans les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le 18^e siècle* : on pourra lire aussi, mais avec quelque défiance, le journal de l'abbé Dorsanne, un des principaux moteurs de l'opposition du cardinal, et les *Anecdotes sur la constitution Unigenitus*, par Villefore, qui sont calquées sur ce journal. On publia, en 1718, un recueil des mandements du cardinal, parmi lesquels il y en a d'intéressants; nous citerons, entre autres, celui qu'il dirigea contre la traduction du Nouveau Testament par Richard Simon. Il fit de nouvelles éditions des livres liturgiques de son diocèse. Il avait été nommé proviseur de Navarre en 1704 et de Sorbonne en 1710. Dans la désastreuse année 1709, il fit fondre son argenterie pour venir au secours des pauvres. Il rebâtit à ses frais le palais de l'archevêché, et l'église de Notre-Dame lui dut aussi des réparations et des embellissements qui s'élevèrent à une somme très-considérable. Le cardinal y fut enterré dans la grande nef, devant la chapelle de la Ste-Vierge, ses entrailles déposées dans le caveau des archevêques et son cœur dans la chapelle de Noailles; son épitaphe était gravée sur un marbre noir; elle fut enlevée en 1793, et l'urne où était déposé le cœur violée; mais le tombeau échappa aux profanateurs.

P—C—T.

NOAILLES (ANNE-JULES), frère du précédent, naquit en 1650 d'Anne, comte, puis duc de

(1) *Journal*, édit. in-4^e, t. 2, p. 6. Ce journal représente le cardinal comme n'agissant, dans ses dernières années, que d'après l'impulsion de ceux qui l'entouraient. D'un côté, Dorsanne et le P. Laborde, de l'Oratoire, le détournaient de se réunir à ses collègues et de reconnaître l'autorité de la bulle; de l'autre, le chancelier d'Aguesseau, l'abbé Couet, chanoine de Notre-Dame et confesseur de ce magistrat; l'abbé Vivant, chantre de Notre-Dame; Cenet, curé de St-Paul; le P. de la Tour, général de l'Oratoire; l'abbé Menacier, confesseur du cardinal, tous membres de son conseil, se réunissaient aux personnages les plus distingués de l'Eglise et de l'Etat pour l'engager à ôter enfin, par une démarche si longtemps promise, tout prétexte et tout appui aux amis de la discorde.

Noailles, capitaine de la première compagnie des gardes du corps du roi. Anne-Jules obtint la survivance de cette dernière charge en 1661. Trois ans après, il fit sa première campagne, et, en 1668, il commanda les quatre compagnies des gardes du corps, lors de la conquête de la Franche-Comté. Il servit dans la guerre de Hollande (1672) en qualité d'aide de camp du roi, et donna de nouvelles preuves de son courage. Au siège de Valenciennes, il sauva peut-être la vie à Louis XIV, en le conjurant de s'éloigner d'un lieu dangereux, exposé au canon des ennemis : le monarque venait de se retirer, lorsqu'un boulet passa à la place même qu'il avait occupée. Il fallait que le duc de Noailles eût donné une haute idée de ses talents, pour que, chargé déjà depuis 1678 du gouvernement de Roussillon, on lui confiât de plus (1682) le commandement du Languedoc, lorsqu'il n'avait encore que trente-deux ans, et dans les circonstances les plus difficiles. Louis XIV, après avoir ôté aux protestants presque tous les privilèges qui leur avaient été accordés depuis un siècle, résolut d'abolir entièrement dans son royaume l'exercice de la religion réformée : mais, avant de porter le dernier coup, on essaya d'en amortir la violence en enlevant tout ce qu'on put de partisans à une religion dont l'anéantissement était irrévocablement décidé. Le Languedoc était une des provinces où le protestantisme avait le plus de sectateurs, et les habitants de cette contrée, portant dans leur amour pour leur religion toute l'ardeur et toute la ténacité de leur caractère, méritaient la plus grande attention de la part du gouvernement. Les ministres jugèrent le duc de Noailles, homme sage et actif, mais ferme et prudent, plus propre qu'un autre à servir leurs desseins. Tout le Languedoc applaudit à sa nomination, et si l'on eût voulu s'en rapporter à sa sagesse et à son humanité, il est permis de croire qu'aidé de l'intendant de la province (1), dont les talents et les vertus avaient seuls établi la réputation, le duc de Noailles eût adouci, pour ce malheureux pays, une proscription dont la France et la gloire de son roi ont souffert également. Mais les ordres sévères d'un ministre impérieux ne laissèrent point au commandant le choix des moyens d'exécution, et des sujets qu'on eût pu maintenir dans la tranquillité et le devoir, exaspérés par la persécution, devinrent bientôt des rebelles contre lesquels il fut juste et nécessaire d'employer la force des armes. Le duc de Noailles avait essayé, sans aucune utilité réelle, les voies de douceur : lorsqu'il entreprit de ramener par les instructions et les promesses à la religion catholique des hommes égarés, il n'y eut que l'intérêt qui dicta des conversions peu durables : le nombre en eût encore été moindre si les menaces n'eussent pas aidé le zèle des missionnaires et secondé les offres des agents de l'autorité. Il se-

rait trop long de suivre le duc de Noailles dans les détails d'une administration qui lui était confiée pour trois ans et qui fut prolongée pendant plusieurs autres. Elle fut toujours très-active ; il suffit de savoir qu'au milieu de ces combats, de ces destructions de temples, de ces désarmements, de ces emprisonnements, de ces exécutions militaires qui la remplissent en grande partie, on vit le duc de Noailles tempérer, par la prudence et la religion, les rigides instructions du gouvernement. Il se montra porté sans cesse à bien accueillir ceux qu'une conscience délicate ou le désespoir rendaient un moment coupables : il leur pardonna toujours, réservant toute sa sévérité pour ceux qui cherchaient à exciter les troubles afin d'obtenir plus de crédit et de considération, et l'on doit reconnaître que, parmi ceux qui furent poursuivis, il en était un grand nombre pour lesquels la religion n'était qu'un prétexte et dont l'esprit remuant et les projets criminels méritaient tous les châtiments qui leur furent infligés. La mission du duc de Noailles n'avait pas cessé lors de la révocation de l'édit de Nantes (1685) ; son but principal avait été d'en préparer l'exécution, qui eut lieu dans le Languedoc avec moins de violence que dans beaucoup d'autres provinces. Enfin, en 1689, Noailles fut rappelé : il reçut des témoignages flatteurs de la satisfaction de Louis XIV, et lorsqu'on lui ôta momentanément son commandement, ce fut pour le mettre à la tête d'une armée, parce qu'on l'y croyait plus nécessaire. Le gouvernement du Roussillon l'avait mis à portée de connaître la partie de l'Espagne voisine de cette province. Quand la longue guerre de 1688 éclata, le duc de Noailles reçut le commandement de l'armée qui devait agir en Catalogne. Il y entra, et dans la première campagne, le peu de troupes qu'il avait sous ses ordres et les contrariétés qu'il éprouva plus d'une fois de la part de Louvois ne lui permirent pas d'entreprendre des opérations d'une grande importance. Il trouva cependant les moyens de signaler son talent comme général par quelques expéditions préparées avec prudence et exécutées avec hardiesse et succès, et surtout par les soins généreux qu'il prit du soldat et ses ménagements pour le pays qu'il occupait. On doit particulièrement rappeler qu'il s'empara du château de Campredon, lieu très-fort que, quarante ans auparavant, un général français, mieux secondé que lui, avait assiégé en vain pendant plusieurs mois. Lorsque Noailles, obligé d'évacuer le pays, ne put douter que les ennemis reprendraient Campredon, il donna l'ordre à celui qui y commandait d'en démolir les fortifications, ce qui priva les Espagnols d'un point de défense très-important. Noailles fut envoyé de nouveau en 1690 dans la Catalogne : son armée, qu'on avait renforcée à l'ouverture de la campagne, fut affaiblie peu après, et cette circonstance l'empêcha de tenter aucune expédition considérable. Le com-

(1) Henri Daguesseau, père du chancelier.

mandement de l'armée de Catalogne lui fut conservé les années suivantes, et il reçut en 1693 le bâton de maréchal. La prise de Roses, qui fut prompte sans être meurtrière, et l'habileté avec laquelle il se soutint dans le pays ennemi malgré la diminution de ses troupes et la chaleur mortelle de la saison, confirmèrent sa réputation militaire. Il y mit le comble l'année suivante par la bataille du Ter (27 mai), la prise de Palamos et surtout celle de Girone, place très-forte, qui avait essuyé vingt-deux sièges et les avait tous vu lever. Le maréchal de Noailles eut alors le titre de vice-roi de Catalogne. Il n'interrompit point ses opérations. Le 20 juillet, il s'empara du château d'Ostalric, accessible par un seul point, fortifié par sept retranchements, qui cédèrent, les uns après les autres, à la valeur française. Castel-Follit, place qu'on pouvait croire inexpugnable, se rendit au bout de quelques jours de siège. Cette campagne, dont les commencements avaient été si brillants, n'eut pas le couronnement qu'eût désiré Louis XIV, la prise de Barcelone, que le maréchal refusa d'attaquer, n'en ayant pas les moyens suffisants et ne voulant pas s'exposer à un échec reconnu plus tard inévitable. L'unique soin du duc de Noailles fut de se maintenir dans la Catalogne; il tomba malade et demanda son rappel; il ne l'obtint qu'après les hostilités terminées, et bien que sa santé ne fût pas rétablie, le roi l'envoya derechef dans la Catalogne en 1695. Mais au bout d'un mois, le maréchal se vit forcé d'appeler le duc de Vendôme, désigné pour lui succéder. Noailles resta plusieurs années à la cour, pendant lesquelles son crédit ne fit qu'augmenter, surtout par le mariage de son fils avec la nièce et unique héritière de madame de Maintenon. Lorsque le duc d'Anjou fut appelé au trône d'Espagne, le maréchal l'accompagna jusqu'à la frontière et revint ensuite à Paris. La disgrâce dans laquelle tomba le cardinal de Noailles affecta vivement le maréchal son frère, qui lui était uni par la plus tendre amitié et qui partageait ses sentiments. Les contrariétés sans nombre qu'éprouva l'archevêque affectèrent vivement le maréchal de Noailles, dont la santé, depuis longtemps altérée, ne résista pas à de nouvelles atteintes; il y succomba le 2 octobre 1708. Louis XIV, se souvenant de tous les services qu'il en avait reçus, ne put s'empêcher de donner des marques publiques de ses regrets: il écrivit lui-même au fils du maréchal pour lui annoncer la perte qu'il venait de faire et l'assurer de sa constante protection. Anne-Jules de Noailles méritait cet honorable témoignage de l'estime d'un grand roi. Dans l'exercice des hautes et difficiles fonctions auxquelles l'appela la confiance de son maître, il donna des preuves d'un talent distingué. On regretta seulement quelquefois de ne pas trouver en lui autant d'activité et de fermeté dans l'exécution que de sagesse dans le conseil. Il fut courtisan zélé; mais

la gloire de Louis XIV, la beauté du caractère de ce prince, l'exemple de tous les contemporains, justifient une admiration quelquefois excessive. Le maréchal de Noailles avait épousé en 1671 Marie-Françoise de Bourbionville. Cette femme, d'un rare mérite, sut conserver en tout temps sa faveur à la cour, et contribua puissamment à la fortune de sa famille, sans s'abaisser à rien d'indigne de son rang et sans sacrifier ses amis, au nombre desquels on compta constamment Fénelon. Elle laissa vingt et un enfants, dont l'aîné et le plus célèbre fut Adrien-Maurice, dont l'article suit.

D—IS.

NOAILLES (ADRIEN-AURICE DE) était né à Paris en 1678. Connue dans sa jeunesse sous le nom de comte d'Ayen, il fit ses premières armes en Catalogne, sous les yeux de son père. D'abord cornette du régiment de cavalerie du maréchal, il obtint une compagnie en 1693, assista au siège de Roses, à la bataille du Ter, à la prise de Palamos et de Girone. La naissance et les talents du comte d'Ayen lui assuraient un avancement rapide. Dès 1695, il commandait en second une brigade de cavalerie. Après que son père eut quitté la Catalogne, Adrien-Maurice continua de servir sous le duc de Vendôme, dont il mérita les éloges et la confiance. En 1701, il suivit à Madrid le duc d'Anjou, qui allait prendre possession de la couronne d'Espagne. Sa faveur s'accrut beaucoup par son alliance avec mademoiselle d'Aubigné en 1698. Depuis lors, madame de Maintenon lui accorda toute son amitié, et sa toute-puissante recommandation valut au comte d'Ayen tous les moyens de faire briller ses talents. Créé brigadier des armées du roi en 1702, maréchal de camp deux ans après, il servit à l'armée d'Allemagne et sous le duc de Bourgogne. Destiné en 1705 à commander en Espagne, il parut l'année suivante sur le théâtre de la gloire de son père. Les circonstances n'étaient plus les mêmes: un petit-fils de Louis XIV avait été appelé sur le trône d'Espagne; après quelques années d'une domination mal affermie, une partie de ses sujets, soulevée par des étrangers, aidée de leurs troupes, s'était ouvertement révoltée. La Catalogne était une des provinces d'Espagne les plus dévouées à l'archiduc, qui disputait le trône à Philippe V: aussi les Français n'y eurent pas de grands succès. Leurs troupes étaient peu nombreuses et mal disciplinées: leur chef, le maréchal de Tessé, ne combattait qu'avec la certitude de ne point réussir, et cette malheureuse prévention entravait toutes ses démarches. Noailles, honoré de la confiance particulière de Philippe V, trouva quelques occasions de le servir; mais on le rappela bientôt dans le Roussillon, exposé aux entreprises de l'ennemi; on lui avait promis pour la défense de ce pays des troupes que le mauvais état des affaires de France empêcha de lui envoyer. Il était alors lieutenant général. Réduit à se maintenir dans le Roussillon,

il ne négligea rien pour garantir des attaques de l'étranger cette partie du royaume, et l'année suivante (1707), malgré le petit nombre de ses troupes, il résolut de tenter une diversion en Catalogne contre les ennemis, battus au centre de la Péninsule par le maréchal de Berwick. Il entra dans la province, où ses faibles expéditions servirent du moins à effrayer les rebelles et à préparer de plus importants succès. Il désirait surtout opérer une jonction avec le duc d'Orléans, qui combattait dans les Castilles, et établir une communication avec ce prince, en se rendant maître de tout ce qui les séparait. Ce projet hardi, impraticable pour le moment, fut repris l'année suivante; mais le démembrement de la petite armée de Noailles l'empêcha de le poursuivre avec activité. Retenu sur la défensive dans le Roussillon, le duc ne put, en raison des malheurs et de l'épuisement de la France, former des plans étendus. Louis XIV se vit même obligé d'abandonner l'Espagne et d'en retirer presque toutes ses troupes. Néanmoins, au mois de septembre 1709, le duc de Noailles, aidé de quelques renforts qu'il avait reçus de France, fit agréer à la cour une tentative sur Gironne; il approcha de la ville, défendue au dedans par l'infanterie des ennemis, et au dehors par la cavalerie, campée sous le canon de la place. Le duc, se rappelant alors une opération de don Juan d'Autriche, exécutée dans la même circonstance en 1640, entreprit de s'emparer du camp de la cavalerie : après avoir retrouvé un chemin jugé impraticable, dont s'était servi le fils de Philippe II, il accomplit sa résolution avec le plus grand succès. Cette action remarquable, la plus brillante de la campagne, n'eut qu'un faible résultat : on enjoignit à Noailles de renoncer au siège de Gironne, dont les difficultés faisaient naître de justes craintes dans la triste position de la France : elle était telle que si le duc put se livrer au désir qu'il avait d'être utile à Louis XIV et à Philippe V, ce ne fut qu'en se décidant à des sacrifices personnels. Il revint dans le Roussillon, où il trouva partout le désordre et la pénurie la plus complète; il s'occupait à réparer les malheurs de la province, accrus par le rigoureux hiver de 1709, lorsque le gouverneur du Languedoc l'appela au secours de cette contrée, où les Anglais venaient d'opérer une descente. La promptitude avec laquelle Noailles réussit à y faire arriver sa petite armée fut le sujet de la surprise et de l'admiration de tout le royaume. Il ne lui avait fallu que quarante-huit heures pour amener du fond du Roussillon à Agde et à Cette de l'infanterie, de la cavalerie et du canon. Les Anglais, étonnés de se voir aussi inopinément arrêtés par une armée, se rembarquèrent avec précipitation, après avoir perdu 600 hommes; et une entreprise hardie et bien conduite, qui pouvait avoir des suites funestes, surtout à cause du pays où elle était tentée, se

termina sans aucune perte pour la France. Noailles retourna promptement à son poste. Des conférences, entamées pour traiter de la paix, n'empêchaient pas la continuation des hostilités. Le duc avait proposé de nouveau des projets d'attaque sur Gironne : la possession de cette ville donnait un point assuré aux troupes françaises dans la Catalogne et promettait la conquête de toute la province. Le cabinet de Versailles, quoique abattu par des revers de tous les genres, avait adopté d'abord les plans de Noailles; mais, effrayé bientôt d'une nouvelle guerre et décidé à obtenir la paix à quelque prix que ce fût, il arrêta le duc dans ses opérations et le chargea de la mission la plus délicate auprès du roi d'Espagne. Noailles se rendit sur-le-champ à Madrid; il y reçut les instructions de la cour, qui consistaient à presser Philippe V de renoncer à sa couronne, moyennant un faible apanage. L'ambassadeur, pour obéir à Louis XIV, fit sentir toute l'étendue des malheurs de la France et de l'Espagne, le peu de ressources qui restaient à ces deux royaumes et le dépouillement complet dont était menacé Philippe s'il persistait à défendre inutilement ses droits. Enfin, telle était la douloureuse extrémité où une guerre accablante réduisait un monarque jadis si fier et si puissant, que Noailles, après avoir annoncé au roi d'Espagne l'abandon de la France, laissa entrevoir que l'aïeul pourrait être forcé de combattre son petit-fils, si celui-ci ne sacrifiait ses prétentions au repos de l'Europe. Quoiqu'il n'approuvât pas la résolution désespérée de son gouvernement, le duc ne négligea rien pour la faire adopter au roi d'Espagne; mais Philippe, enorgueilli et plus encore reconnaissant de la fidélité des Espagnols, ambitionnant de faire un jour leur bonheur, jura de n'abandonner le trône qu'avec la vie. Plus tard, sa fermeté, secondée par quelques victoires et favorisée par des changements dans la politique de l'Europe, fut couronnée par le succès et accusa la faiblesse, malheureusement trop excusable, du cabinet de Versailles. Le duc de Noailles, pour se conformer au désir de Philippe V, alla rendre compte de sa négociation à Louis XIV; il reparut bientôt en Roussillon, lorsque les affaires d'Espagne venaient d'être relevées par la bataille de Villaviciosa. Ce retour inespéré de fortune déterminait la France à secourir Philippe et à tenter d'obtenir par les armes une paix plus avantageuse que celle que proposaient les congrès. On était à la fin de 1710; le siège de Gironne, décidé de nouveau, fut entamé au milieu de l'hiver : on ouvrit la tranchée le 27 décembre, et la place capitula le 25 janvier. Cette expédition ne fit pas moins d'honneur au duc de Noailles qu'une semblable n'en avait fait au maréchal son père, dix-sept ans auparavant. Le roi d'Espagne lui conféra la grandesse, que le roi de France lui permit d'accepter. Le duc de Vendôme, qui commandait en Espagne, demanda

que le siège de Barcelone, occupée par l'archiduc, fût tenté par Noailles. Ce dernier en prouva l'impossibilité : il se bornait à désirer la jonction de son armée avec celle de Vendôme; mais le dénuement complet où on le laissait l'empêcha d'exécuter cette importante opération. Noailles se rendit à Saragosse pour en concerter les moyens avec Vendôme. Il reçut dans le même temps (février 1711) des ordres de son gouvernement pour agir auprès de Philippe V et l'amener à la paix; ce prince n'en avait pas un moindre besoin que tous les rois de l'Europe; mais ses dernières victoires avaient fait revivre ses prétentions, et contre toutes les apparences, il voulait conserver dans son intégrité l'ancienne monarchie espagnole. Les démarches de Noailles eurent peu d'effet; il demanda son rappel et refusa le titre d'ambassadeur. Les affaires prirent bientôt une tournure plus favorable : la paix d'Utrecht donna le repos à l'Europe épuisée, et le duc de Noailles, rappelé des armées, dirigea son attention et ses études sur les diverses parties de l'administration. Louis XIV mourut, et le duc d'Orléans obtint la régence, malgré la dernière volonté du roi, qui lui avait été dévoilée et contre laquelle il s'était prémuni. On a débité que madame de Maintenon, prévoyant que le duc d'Orléans l'emporterait sur le duc du Maine, avait cherché à maintenir la fortune de son neveu, en lui découvrant les dispositions du testament, afin que celui-ci en fit part à Philippe, et regagnât ainsi ses bonnes grâces, que depuis longtemps il avait perdues. Ce récit peu vraisemblable n'est appuyé d'aucune preuve. Le gouvernement, tombé entre les mains du duc d'Orléans, éprouva une révolution complète. Aux divers départements de l'administration, dirigés chacun par un seul homme qui soumettait son travail au monarque, le régent substitua des conseils particuliers (1), dont les chefs étaient membres du conseil général de régence et y portaient les résolutions prises dans tous ces conseils. Le duc de Noailles fut appelé à présider celui des finances (2). De tous les ministères dont on pouvait être chargé alors, c'était le plus difficile et le plus dangereux. Soixante-dix-sept millions de déficit annuel, une effrayante quantité de dettes exigibles, le revenu de deux années consommé, voilà dans quel état le duc de Noailles trouva le trésor royal. On eût été dans une position moins pénible, si au manque de fonds il n'eût pas fallu ajouter la ruine de tout crédit : enfin le désordre de cette branche de l'administration était tel qu'après avoir proposé plusieurs expédients, dont les avantages passagers ne compensaient pas les dangers futurs, et qui furent

par conséquent rejetés, on en vint à parler d'une banqueroute. Noailles fut révolté de ce moyen toujours odieux : il se flatta qu'à force d'ordre et d'économie, en usant seulement de réductions équitables, on parviendrait avec le temps à combler l'abîme. Il prouva bientôt que cette espérance n'était pas dénuée de fondement. Des charges extraordinaires avaient été imposées au peuple : pour le soulager et lui donner en même temps le courage de faire encore, pendant plusieurs années, des sacrifices nécessaires, le conseil des finances accorda des remises sur les impôts, régla la distribution des tailles, en supprima une partie, et prescrivit à ses agents d'en poursuivre le recouvrement avec équité et douceur. Mais quelques promesses qu'on eût faites, des besoins impérieux forcèrent de recourir à une ressource désastreuse, l'altération des monnaies (1). La conduite de plusieurs traitants, ennemis des nouvelles mesures, fit prendre aussi contre eux une résolution violente, et qui, juste quelquefois en elle-même, entraîne trop souvent les plus grandes injustices : ce fut l'établissement d'un tribunal chargé de rechercher la fortune et les malversations des gens d'affaires. Il ne subsista qu'un an (2). Noailles réussit encore à liquider les *bons royaux*, tombés dans le plus grand discrédit et dont la circulation nuisait au commerce; il opéra de justes retranchements sur les pensions, en discernant avec équité les titres des pensionnaires. En même temps qu'il supprimait l'impôt des *quatre sols pour livre*, il augmentait les revenus de l'Etat en détruisant les privilèges d'exemption des droits d'aides et de gabelles. Enfin, il n'y eut pas de partie de l'administration des finances dans laquelle il n'apportât quelque utile réforme; on en a la preuve dans le long Mémoire qu'il lut en juin 1717 au conseil de régence : il y développait avec force, mais avec modestie et avec une prudente confiance, l'état où il avait trouvé les finances, celui où il les avait mises, et tout ce qui restait encore à faire, en même temps que les moyens qu'il connaissait pour y parvenir. Le temps et la patience étaient nécessaires pour recueillir le fruit de toutes ces améliorations. Mais le chef de l'Etat, vif, entreprenant, était curieux d'éblouir par les prodiges de son administration : au désir de jouir promptement de l'admiration aveugle d'un peuple enthousiaste, il sacrifia la reconnaissance tardive, mais éternelle, d'une nation qui, éclairée par une heureuse expérience, goûte encore les bienfaits d'un homme longtemps après qu'il n'existe plus. Cette fatale disposition du duc d'Orléans lui fit adopter les projets hardis de l'aventurier Law. Le duc de Noailles avait d'abord approuvé

(1) C'était un projet du duc de Bourgogne. Le régent le mit à exécution pour donner une favorable idée de sa manière de gouverner, en adoptant les vues d'un prince dont la perte avait causé tant de regrets à la France.

(2) Le maréchal de Villeroy, homme nul, glorieux et magnifique, en était le chef; mais il n'avait qu'un titre.

(1) L'Etat en retira environ soixante-douze millions.

(2) On taxa quatre mille quatre cent dix personnes qui étaient entrées dans les finances sans fortune. De leur propre aveu, leurs biens montaient à huit cents millions; on leur en laissa quatre cent quatre-vingt-treize, leurs dettes payées.

l'établissement de la banque générale proposé par l'Ecoissais en mai 1716, parce que tous les bons esprits en sentaient les avantages; mais lorsqu'un premier succès, enhardissant Law, le porta à abuser de la confiance que lui avaient value ses premières opérations (*voy. Law*), Noailles le combattit dans le conseil : il était digne d'être secondé par d'Aguesseau, et lorsque la folie prévalut sur la sagesse, le ministre et le chancelier encoururent en même temps une honorable disgrâce (1718). Noailles, sorti du ministère, donna, mais en vain, des avertissements sur le bouleversement imminent des finances. Law tomba, et dans le même temps commença la grande fortune de Dubois. Le scandale de cette élévation inouïe blessa le duc de Noailles; et lors de la dispute élevée à l'occasion de la séance du nouveau cardinal au conseil, on rapporte qu'il dit au prélat : « Cette journée sera fameuse dans l'histoire, monsieur; on n'oubliera pas d'y marquer que votre entrée dans le conseil en a fait désertier » tous les grands du royaume (1). » Cette sévère apostrophe irrita l'orgueilleux parvenu, et Noailles fut exilé. Il resta trois ans dans ses terres, et ne fut rappelé qu'à la mort de Dubois. Le régent, qui avait été assez faible pour laisser l'autorité dans les mains d'un vil ministre, qu'il connaissait trop bien, et que pour cela il méprisait, fit à Noailles l'accueil le plus gracieux : c'était porter sa propre sentence; mais le duc s'en tira en homme d'esprit. Après les premiers compliments, dans lesquels le prince se justifia aux dépens de ce *coquin* de Dubois, comme il l'appelait lui-même, il ajouta d'un air embarrassé : « Eh bien, que dirons-nous ? — *Pax vivis, requies defunctis*, » repartit le courtisan, et détournant la conversation, il avertit le régent du changement qu'il remarquait dans sa personne, le suppliant d'user de précautions pour sa santé. Le prince négligea l'avis, et mourut d'apoplexie le lendemain. Après le court ministère du duc de Bourbon, et à l'époque de la faveur du cardinal Fleury, ce sage prélat, ami de la famille du duc de Noailles, le rappela aux affaires, mais sans le revêtir d'aucun titre : ayant dans ce seigneur une confiance qui ne s'altéra jamais, la paisible uniformité de son administration ne lui rendit pas nécessaires les talents distingués du duc, jusqu'à l'époque de la guerre contre l'Empereur, en 1733. Envoyé à l'armée d'Allemagne l'année suivante, Noailles servit sous les ordres du maréchal de Berwick, qui le chargea, dès le commencement de la campagne, de l'attaque des lignes d'Ettlingen; les ennemis n'y tinrent pas un jour. Cette expédition n'eut pas de grands résultats. Noailles fut plus heureux en prenant Worms sur les Impériaux. Enfin l'on assiégea Philipsbourg : après quelques courses qu'on lui fit faire aux environs

de cette ville, on investit la place. Berwick fut tué le vingtième jour, et la conduite des opérations retomba sur Asfeld et Noailles, qui commandaient sous le maréchal. Ils reçurent tous deux le bâton, et continuèrent de presser Philipsbourg, qui capitula cinq semaines après. Le duc avait été soumis à son collègue; le bien du service en souffrit : les deux généraux ne s'entendaient pas, et quelques subalternes les éloignaient tous les jours davantage. La campagne finit d'une manière peu glorieuse pour les armées françaises. Comme d'Asfeld était parti avant qu'elle fût terminée, le commandement resta à Noailles seul, qui, vu la saison avancée, dut se contenter de maintenir la discipline, d'améliorer le sort des troupes et de faire des préparatifs pour la campagne suivante, dans laquelle il espérait agir par lui-même. Il en fut autrement : on lui destina le commandement de l'armée d'Italie sous le roi de Sardaigne. Noailles se rendit à Turin au mois de mars 1735 : il y fut reçu de la manière la plus flatteuse par le roi Charles-Emmanuel, auquel jusqu'alors aucun des généraux français n'avait su plaire. Le maréchal s'occupa sur-le-champ des plans de la campagne : avant tout, il fallait remédier au désordre scandaleux dans lequel il trouva l'armée; il fit tout pour y parvenir, et pour cela il eut besoin d'une surveillance exacte et d'une extrême sévérité. Ces soins et d'autres obstacles retardèrent les opérations. Le cabinet de Versailles, influencé par les ennemis du duc, lui reprocha son inertie; mais la suite de la campagne força la cour de revenir sur son compte; il s'empara de Rovère, passa l'Oglio, ainsi que le Mincio, après avoir pris Goïto : enfin il chassa bientôt les Allemands de l'Italie. Il prenait toutes ses précautions pour les empêcher d'y rentrer, lorsqu'un armistice fut arrêté entre la France et l'Empereur. On en avait caché la négociation au maréchal, et lorsque les ordres lui furent envoyés, ils étaient si peu positifs qu'il fut obligé d'entamer un nouveau traité avec les généraux allemands pour faire comprendre dans l'armistice les Espagnols et les autres alliés de la France. La suspension d'armes annonçait une paix prochaine. Après avoir commandé les armées, Noailles fut chargé de négocier en Italie tous les arrangements nécessaires pour en faciliter la conclusion. La mission n'était, comme l'écrivait le maréchal lui-même, ni facile ni agréable : il fallait ménager les intérêts du roi de Sardaigne, qu'on avait gagné par des promesses et auquel l'empereur inspirait des craintes. L'évacuation de l'Italie, les cessions, les liquidations des créances des armées, tout cela demandait un travail immense dans ses détails. Aussi Noailles fut-il retenu en Italie jusqu'au mois de septembre de 1736. Depuis, il resta cinq ans dans l'inaction : la guerre qui s'éleva pour la succession de l'empereur Charles VI vint l'en tirer. Le pacifique ministre qui gouvernait la

(1) On a quelquefois attribué ces paroles au cardinal de Noailles.

France, après s'être prononcé contre toute intervention armée, fut entraîné malgré lui à cette guerre, qu'on lui représentait comme devant être promptement terminée : il s'en repentit bientôt. L'électeur de Bavière, soutenu par la France, était réduit à l'extrémité; nos troupes se trouvaient dans une situation désespérée. On craignait que la Hollande et l'Angleterre ne se déclarassent pour Marie-Thérèse. Noailles fut envoyé sur les frontières dépourvues de défense depuis la paix d'Utrecht; il y remédia le plus promptement qu'il lui fut possible; mais il désespérait d'être en état d'opposer une résistance efficace en cas d'attaque, lorsque les plans des ennemis furent changés et cessèrent de menacer les frontières. Le duc venait de commencer avec Louis XV une correspondance particulière, qu'il continua pendant plusieurs années et dans laquelle il traitait de toutes les matières les plus importantes de l'administration. Lorsque le cardinal de Fleury mourut (janvier 1743), Noailles, honoré de la confiance particulière du monarque, pouvait prétendre à une grande part dans les affaires. Par générosité et par un aveuglement commun à beaucoup d'hommes célèbres, il préféra être un général ordinaire plutôt qu'un grand ministre. Dans un long Mémoire, il rappela au roi les maximes de son illustre prédécesseur, lui conseillant de ne prendre ni favori ni premier ministre. Louis XV profita de l'avis désintéressé du maréchal, et, pour l'en récompenser, l'admit dans son conseil. La guerre continuait : l'armée d'Allemagne fut confiée à Noailles, et son commandement devait s'étendre sur celle de Broglie, si les circonstances les portaient à se réunir. On lui donna en même temps plein pouvoir pour traiter avec l'Empereur (1) et les princes de l'Empire. Il se rendit en Allemagne. Deux mois se passèrent dans des manœuvres peu importantes, jusqu'à la bataille de Dettingen, qu'il eût gagnée si ses ordres eussent été exécutés. En effet, l'attaque eut lieu malgré les ordres du général, qui, obligé de changer ses dispositions, ne put faire agir toutes ses troupes et fut ainsi frustré de l'espérance d'un succès que lui promettait le plan le mieux combiné. « ... Je ne puis m'empêcher « de vous dire à cette occasion, monsieur, lui « écrit le grand Frédéric, combien j'ai applaudi « à la sagacité du plan que vous aviez conçu à « Dettingen. Je puis vous assurer que j'ai res- « senti la douleur la plus amère en voyant que « le succès n'en a point été tel qu'on devait « naturellement se le promettre. » Grâce à la confiance que déploya le maréchal, la malheureuse issue du combat de Dettingen n'eut pas des résultats aussi tristes qu'on pouvait le redouter. Nos troupes n'étaient pas plus heureuses sous le maréchal de Broglie : aussi l'empereur pensait déjà à se procurer la paix et à laisser le

fardeau de la guerre aux puissances qui l'avaient entreprise pour le soutenir. Noailles l'alla joindre, et il eut besoin de tout son talent et d'une grande adresse pour le retenir dans l'alliance de la France et l'amener à ne point agir séparément. L'électeur de Bavière n'en signa pas moins un acte de neutralité avec Marie-Thérèse, et la position des armées françaises et celle du royaume même devinrent très-critiques. Le maréchal de Noailles ne cacha point ses craintes au roi : voyant la France menacée par les étrangers, il cherchait tous les moyens de détourner le péril. Il demanda pour le seconder le célèbre comte de Saxe, qu'il aimait et aux talents duquel il rendait une justice que Maurice ne rencontrait pas dans tous ceux dont il était connu. La retraite des ennemis sauva le royaume des malheurs dont Noailles ne croyait pouvoir le garantir. Il y trouvait d'autant plus d'obstacles que la conduite des opérations avait été divisée et confiée en partie au maréchal de Coigny. Le danger lui parut si imminent qu'il engagea Louis XV à se mettre à la tête de ses armées; il jugeait nécessaire cette éclatante démarche; mais il conseilla bientôt au roi de la retarder; car la saison était avancée et la présence inaccoutumée du monarque ne devait annoncer que des opérations importantes et dont il fallait d'avance assurer le succès. Le duc de Noailles, qui n'avait d'autre désir que d'arracher la France à la situation périlleuse où la plaçait une guerre impolitique, voulut réunir à la voie des armes celle de la négociation : il dirigea de loin tout ce qu'on fit pour ménager au dehors des alliés à la France. Il se chargea particulièrement d'agir auprès du roi de Prusse, au commencement de 1744. Par la suite, ce fut toujours avec Noailles que traita Frédéric. Le maréchal se rendit en même temps à l'armée, où était le roi. Jusqu'à la fin de la campagne, il eut besoin de toute son activité pour soutenir le fardeau des opérations militaires et celui de la politique extérieure, qui lui avait été confié depuis le renvoi du dernier ministre des affaires étrangères. Noailles accompagna Louis XV, lorsqu'en 1744 ce prince alla lui-même sur les frontières de l'Alsace s'opposer à l'entrée des Impériaux en France. L'année 1745 fut signalée par la bataille de Fontenoy, qui donna un si grand éclat à nos armes, opposées à celles de toute l'Europe. Noailles y prit part, et, n'écoulant que son zèle pour le bien de l'Etat, il consentit à servir sous Maurice de Saxe, qu'il avait contribué à faire mettre à la tête des armées : il voulut même lui servir d'aide de camp et concourut en cette qualité au succès de cette journée. En 1746, il se rendit à la cour d'Espagne avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il s'agissait de regagner la confiance de Philippe V, mécontent de ce que la France avait traité avec la Sardaigne sans son accession et contre une disposition expresse du pacte de famille de 1743, et de plus, il devait

(1) L'électeur de Bavière, Charles VII.

convenir des mesures à prendre pour procurer un établissement à l'enfant don Philippe, ce qui était le premier sujet de la guerre d'Italie. Noailles réussit à apaiser le roi d'Espagne, et il revint promptement à Paris. Ce fut le dernier service actif dont on lui fut redevable. Son grand âge le força en 1755 de se retirer du conseil, et il termina sa longue carrière le 24 juin 1766, à l'âge de 88 ans. Le maréchal de Noailles, digne contemporain des derniers grands hommes du siècle de Louis XIV, paraît au premier rang parmi ceux qui brillèrent sous le règne de Louis XV. « Adrien-Maurice avait une belle âme, « un esprit supérieur, une gaieté charmante, « beaucoup d'amabilité et de culture, l'amour « du roi et de la patrie, le zèle du bien public, « une ardeur prodigieuse pour le travail, une « émulation vive pour tout ce qui est digne d'élo- « ges.... Il était, plus que personne, à portée de « tout obtenir, et il ambitionnait surtout de mé- « riter. » Tel est le jugement que porte du maréchal son historien, devenu souvent son panégyriste, mais dont l'opinion s'accorde ici avec celle de tous les contemporains (1). Dans le conseil, à la tête des armées, dans les cours étrangères, le duc de Noailles donna des preuves d'une étendue de connaissances et d'une universalité de talents qu'on rencontre rarement dans un seul homme. On ne le comptera pas, non plus que son père, au nombre des grands généraux : des défauts semblables, de la lenteur, de l'indécision, une timide prévoyance, l'empêchèrent de concevoir de ces entreprises hardies et sages à la fois, mesurées dans toute leur étendue par le coup d'œil du génie, et dont l'exécution rapide force la fortune et dévoile les véritables capitaines. On ne peut néanmoins lui refuser la louange due à des actions moins brillantes. Le vainqueur de Gironne et de Philipsbourg, le libérateur du Languedoc ne sera pas confondu avec ceux auxquels la faveur procura, sous le règne de la faiblesse, les premiers honneurs militaires. C'est surtout comme ministre que le duc de Noailles montra une capacité qui dut étonner dans un homme élevé au milieu des camps. Lorsque des circonstances funestes à la France l'obligèrent de quitter le conseil, il déposa le résultat de ses observations dans un long Mémoire qu'il remit au régent. La dernière partie de cet ouvrage, où le duc, après avoir rappelé ce qu'il a tenté pour le rétablissement des finances, découvre de nouveaux moyens pour y parvenir, est très-remarquable pour le temps où elle fut composée (2). Noailles, bien instruit des vices du mode d'impôts adopté de son temps, démontrait les avantages d'une taille

proportionnelle (1), dont, avant lui, des esprits profonds, entre autres Vauban, avaient donné l'idée. Il désirait aussi qu'on parvînt à exiger le sacrifice des exemptions dans les charges de l'Etat, exemptions obtenues contre toute justice par des classes entières de la société. Instruit des pertes supportées par le trésor royal, dans ce qu'on appelait des *affaires* avec les traitants, il en bannissait l'usage, proposant pour les cas extraordinaires une espèce de capitation, qui cesserait avec les circonstances qui l'auraient nécessitée. On lui reproche de s'être montré trop avide de faveur et de fortune, et d'avoir sacrifié quelquefois à la corruption du siècle, et joué des rôles peu dignes de son rang et de sa naissance. Il eut des relations avec les littérateurs les plus célèbres de son temps, et fut ami de Valincourt, de Basnage, de Bayle, de Boileau, etc. C'est à lui que nous devons la conservation d'une partie de ce que Louis XIV avait écrit lui-même sur divers événements de son règne. Ce prince, qui témoignait une véritable amitié au duc de Noailles, l'appela un jour, en 1714, dans son cabinet, et lui montra quelques fragments de ses Mémoires; il lui déclara en même temps l'intention où il était de les anéantir : il en avait déjà brûlé une grande partie quand le duc le conjura de sauver le reste et de le lui donner; il l'obtint, et en 1749, il en déposa les manuscrits originaux à la bibliothèque du roi. On a parlé de l'ardeur du duc de Noailles pour le travail : la preuve irrécusable en existe dans les innombrables Mémoires qu'il laissa sur les diverses parties de l'administration, et celles surtout qui lui furent confiées. C'est avec ces excellents matériaux et les autres pièces authentiques, rassemblées par les deux maréchaux de Noailles et formant en tout plus de trois cents volumes in-folio, qu'ont été composés leurs Mémoires. L'auteur (*voy. MILLOT*) a cru, non sans raison, donner plus de prix à son ouvrage, en sacrifiant l'intérêt et la rapidité de la narration et en conservant dans toute leur intégrité les pièces originales les plus curieuses. Encore qu'il ait pallié plus d'une faute, déguisé plus d'un tort, on trouve dans son livre plus d'impartialité qu'on n'en devait attendre d'un écrivain chargé de l'histoire d'une famille par cette famille elle-même. Le duc de Noailles eut de Françoise d'Aubigné plusieurs enfants, entre autres deux fils, qui furent comme lui maréchaux de France. . D—IS.

NOAILLES (Louis, duc DE), fils aîné du précédent (*voy. Mouchy*), naquit en 1713. D'abord appelé comte, puis duc d'Ayen, il devint successivement mestre de camp du régiment de Noailles en 1730, maréchal de camp en 1743, lieutenant général en 1748, chevalier des ordres l'année suivante. Il se démit du commandement de son

(1) Ce que dit l'abbé Millot est confirmé presque entièrement par le caustique duc de St-Simon, ennemi particulier de la famille de Noailles.

(2) Forbonnais, frappé de l'intérêt de la 6^e partie de ce *Mémoire*, l'a insérée en entier dans son ouvrage sur les finances.

(1) Noailles avait réussi à mettre partiellement ses principes en action, par l'établissement de la taille proportionnelle dans la ville de Lisieux, en 1717.

régiment en 1754, et entra en jouissance du gouvernement de St-Germain en Laye sur la démission de son père, le 23 décembre de la même année; enfin il reçut le bâton de maréchal de France en 1775. Il était de service, comme capitaine des gardes du corps, le 5 janvier 1757, le jour où Louis XV fut blessé par Damiens. Celui-ci, prêt à porter le coup, heurta en passant le duc d'Ayen, qui ne pouvait se consoler qu'un pareil attentat eût été commis sous ses yeux, et qui donna des ordres sévères pour que le coupable fût interrogé sur-le-champ. La vie militaire de ce seigneur n'offre pas de faits marquants. Il fut longtemps cité sous son premier nom de duc d'Ayen pour ses bons mots, qui étaient quelquefois extrêmement piquants (*voy.* du BARRY et de BELLOY) : quelques-uns même prouvent que, fidèle et assidu serviteur du roi, il était loin de montrer cette souplesse que l'on reproche sans cesse aux courtisans, et conservait au contraire une indépendance peu commune parmi eux. « Je sais, lui dit un jour Louis XV en parlant de « madame du Barry, que je succède à Ste-Foy. — « Oui, sire, répondit le duc, comme Votre « Majesté succède à Pharamond. » — « Les « fermiers généraux, lui disait une autre fois « Louis XV, soutiennent l'Etat. — Oui, sire, « comme la corde soutient le pendu. » On en citerait beaucoup d'autres. On a imprimé dans les anecdotes du temps qu'à l'époque du mariage du Dauphin, depuis Louis XVI (1770), le duc de Noailles fut chargé par le duc de Choiseul de conseiller à madame du Barry un voyage aux eaux, qui lui épargnerait l'embarras de se trouver à l'arrivée de la jeune archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette, et qu'il échoua dans sa négociation. Plus d'une encore lui aurait été confiée auprès de la dernière favorite de Louis XV, s'il fallait en croire les mêmes chroniques; mais rien ne prouve l'authenticité de la correspondance que le duc de Noailles entretint, dit-on, à ce sujet, et surtout des réponses, très-insolentes pour le premier ministre et pour sa sœur la duchesse de Gramont, qu'on prête à madame du Barry. Le maréchal de Noailles réunissait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il mourut à St-Germain en Laye le 22 août 1793, laissant par son testament trente-six mille francs aux pauvres de cette ville, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût inscrit sur la liste des émigrés, d'où l'on eut même beaucoup de peine à le faire rayer. — Sa veuve, née Cossé-Brissac, connue surtout par sa piété et sa charité exemplaires, fut une des victimes de la révolution, et l'on peut aussi appliquer à la famille de Noailles le vers si connu de Delille :

Trois générations en un jour ont péri ;

car la maréchale de Noailles monta sur l'échafaud à Paris le 4 thermidor an 2 (22 juillet 1794), âgée de 70 ans, avec sa belle-fille, la duchesse

d'Ayen, née d'Aguesseau, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles. C'est cette duchesse d'Ayen première femme du duc de Noailles, dont l'article va suivre, qui, alléguant sa surdité pour se justifier d'avoir « participé aux conspirations et complots formés dans la maison « d'arrêt du Luxembourg », donna lieu à cet épouvantable sarcasme, si digne du génie de la révolution : « Eh bien, la citoyenne mérite la « mort pour avoir *conspiré sourdement.* » L-P-E.

NOAILLES (JEAN-PAUL-FRANÇOIS, duc DE), né le 26 octobre 1739, était le fils aîné du précédent (1), et porta d'abord le titre de duc d'Ayen. Il entra fort jeune dans la carrière des armes, et devint en 1755 colonel du régiment de Noailles-cavalerie, que son aïeul avait levé à ses frais pendant la guerre de la succession d'Espagne et dont sa famille était restée propriétaire. Ce fut à la tête de ce régiment qu'il fit les quatre dernières campagnes de la guerre de sept ans, où il donna des preuves de sa valeur et de ses talents militaires. Successivement brigadier des armées du roi, maréchal de camp, lieutenant général, il fut chargé comme inspecteur du commandement de la Flandre. Il était aussi gouverneur du Roussillon et capitaine de la première compagnie des gardes du corps, appelée la compagnie écossaise. Après la paix de 1763, le duc d'Ayen consacra ses loisirs à l'étude de la chimie et de la physique expérimentale, qu'il avait déjà cultivées dans sa jeunesse, et en 1777, il fut reçu membre de l'Académie des sciences, où il lut plusieurs Mémoires intéressants. Il s'occupait aussi beaucoup de littérature. Lié avec la plupart des hommes de lettres et des philosophes du 18^e siècle, il passa pour un des seigneurs les plus instruits de la cour, où il s'était fait remarquer par son esprit, l'agrément de sa conversation, et quelques poésies légères qui rappelaient l'esprit original et piquant du maréchal de Noailles, son père, dont les mots heureux et souvent hardis étaient si connus. En 1781, le maréchal de Ségur (*voy.* ce nom), devenu ministre, ayant créé un conseil de la guerre, le duc d'Ayen y fut appelé et contribua beaucoup, par ses avis et par différents Mémoires, aux améliorations qui furent alors introduites dans le régime militaire, notamment à la réforme de l'usage de faire coucher trois soldats d'infanterie dans un même lit. Il avait émigré en Suisse au commencement de la révolution; mais en 1792 son attachement pour Louis XVI et la famille royale, exposés aux plus violents attentats, le ramena en France. Il se trouva aux Tuileries dans la journée du 10 août, et resta jusqu'au dernier moment auprès du roi, dont il partagea les dangers. Quand tout espoir fut perdu, il parvint à se soustraire aux recherches dirigées contre lui, et se réfugia

(1) Le maréchal Adrien-Maurice de Noailles (*voy.* ce nom), mort en 1766, était son aïeul et non pas son père, comme le disent quelques biographes.

de nouveau en Suisse, où, au milieu des fatales nouvelles qu'il recevait pendant le règne de la terreur, il apprit bientôt que la maréchale de Noailles, sa mère, la duchesse d'Ayen, sa femme, et la vicomtesse de Noailles, sa fille, avaient péri le même jour (22 juillet 1794) sur l'échafaud révolutionnaire. Il passa dans cette retraite toute la période de la république et de l'empire; réduit à la plus modique fortune, il supporta avec une sérénité d'esprit et un désintéressement philosophiques la perte de ses grandeurs passées. Le retour de Louis XVIII en 1814 rappela dans sa patrie le duc de Noailles, qui avait hérité de ce titre à la mort de son père, décédé en 1793. Elevé de droit à la pairie créée par la charte, comme tous les anciens ducs et pairs du royaume, il ne siégea pas longtemps à la chambre; car, pendant les cent-jours, il retourna dans sa retraite paisible, à Rolle, près du lac de Genève, dans le canton de Vaud, où son âge avancé, ses infirmités, une longue habitude et la considération publique dont il était environné, le retinrent jusqu'en 1823. Alors, ayant perdu sa seconde femme, la comtesse Golofkin, il se décida à revenir en France auprès de sa nombreuse famille, prit séjour à Fontenay-en-Brie et y mourut en 1824, le 29 octobre, jour anniversaire de sa naissance, à l'âge de 85 ans. Il était décoré des ordres de St-Louis et de la Toison d'or, et à la réorganisation de l'Institut, en 1816, son nom fut rétabli, avec le titre d'académicien libre, sur la liste des membres de l'Académie des sciences. Personne ne parlait plus agréablement de l'ancien temps et ne racontait mieux les anecdotes de la vieille cour. De son premier mariage avec la fille du chancelier d'Aguesseau, le duc de Noailles avait eu cinq filles : la vicomtesse de Noailles (*voy.* NOAILLES [Louis-Marie de]), mesdames de Thésan, de Montagut, de Grammont, et madame de Lafayette, qui montra une sollicitude si touchante en partageant la captivité de son mari (*voy.* LAFAYETTE). Les mémoires académiques et administratifs qu'il avait composés ne paraissent pas avoir été imprimés; mais on lui doit la carte d'Allemagne connue sous le nom de *Chancharel*, que les Allemands eux-mêmes préférèrent à toutes les autres. Le prince de Poix prononça l'éloge du duc de Noailles, son cousin germain, à la chambre des pairs, dans la séance du 3 février 1825.

— NOAILLES (Emmanuel-Marie-Louis, marquis DE), frère du précédent, naquit le 12 décembre 1743. Il était avant la révolution gentilhomme de la chambre de Monsieur, depuis Louis XVIII. Entré de bonne heure au service, selon l'usage de sa famille, il parvint au grade de maréchal de camp, fut fait chevalier de St-Louis et commandeur de l'ordre de St-Lazare; mais la plus grande partie de sa vie fut consacrée à la carrière diplomatique. Dès l'âge de vingt-deux ans, il avait été envoyé par le roi en qualité de ministre à Hambourg, puis il fut successivement ambassa-

deur en Hollande, en Angleterre et en Autriche. Dans ces divers emplois, il fut chargé souvent d'importantes négociations, particulièrement à Londres, où il resta douze ans. Le gouvernement français n'eut qu'à se louer de la manière prudente et sévère dont il dirigea les rapports difficiles entre la France et l'Angleterre, au moment où la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis amena la rupture entre les deux pays, rupture que le marquis de Noailles fut chargé d'annoncer par une déclaration de guerre au gouvernement anglais. Il était depuis neuf ans ambassadeur à Vienne lorsque la révolution française éclata. La modération de ses opinions et la prudence de son esprit le firent rester le plus longtemps possible à son poste, dans l'espoir de voir s'accomplir la transaction que les événements lui firent bientôt regarder comme nécessaire entre la nation et le trône, et dans le désir de contribuer, auprès des puissances étrangères, à l'affermissement des bases nouvelles du gouvernement en France sur le pied des réformes sages et des concessions raisonnables qui pouvaient peut-être tout sauver. Mais lorsque Dumouriez fut appelé, le 15 mars 1792, au ministère des affaires étrangères, en remplacement de Lessart, le marquis de Noailles, qui avait secondé à la cour de Vienne les intentions pacifiques de ce dernier, écrivit à Dumouriez une lettre courageuse et demanda son rappel. L'assemblée nationale lança le 14 avril contre l'ancien ambassadeur un décret d'accusation, que ses amis parvinrent à faire rapporter, après qu'il eut été obligé toutefois de comparaître lui-même à la barre de l'assemblée pour se justifier d'avoir donné secours et appui aux émigrés et au parti du roi. Peu de temps après, il n'en fut pas moins jeté en prison, et il n'en sortit qu'après la mort de Robespierre. Ayant pu recueillir à cette époque une partie des débris de la fortune de son père, le maréchal de Noailles, mort en 1793, il se retira au château de Maintenon, où il passa le reste de ses jours, occupé à faire du bien, à relever et à restaurer cette ancienne habitation, qui était entrée dans sa famille par le mariage de mademoiselle d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon, avec le maréchal Adrien-Maurice de Noailles. Il y mourut en 1822, à l'âge de 79 ans.

A—D.

NOAILLES (LOUIS-MARIE, vicomte DE), second fils du maréchal de Mouchy (*voy.* MOUCHY), naquit en 1756, et dès l'âge de quinze ans, entra dans l'armée comme sous-aide-major au régiment de Noailles. En 1779, il était mestre de camp en second d'un régiment de husards; mais, malgré sa jeunesse, il obtint en peu de temps, par ses connaissances militaires et l'instruction qu'il répandit dans son corps, la réputation d'un des meilleurs colonels de l'armée. A cette époque, il alla en Prusse pour y étudier l'organisation des troupes, et le grand Frédéric l'accueillit avec une faveur marquée.

Le vicomte était en effet par vocation un homme de guerre, et sans une mort prématurée, il eût figuré parmi les grands généraux de notre siècle. Les événements politiques en firent seulement une des figures les plus nobles et les plus intéressantes de la révolution. Avec son âme élevée, sa vive imagination, son cœur généreux, il avait adopté, ainsi qu'une grande partie de la noblesse, les idées libérales de son temps, et plein des plus nobles illusions sur les destinées de l'humanité, il était capable de tous les dévouements et prêt à tous les sacrifices pour les faire triompher. Il fut donc du nombre de ces jeunes officiers qui, comme Lafayette, allèrent offrir leur épée aux insurgés d'Amérique, et qui, en rapportant de cette guerre l'enthousiasme de la liberté et des idées républicaines, accélérèrent la fermentation des esprits. Le vicomte fit trois campagnes aux Etats-Unis avec la plus grande distinction ; il se trouva à trois combats maritimes, et se signala principalement à la prise de la Grenade, à l'attaque de Savannah et à la grande affaire d'York-Town : ce fut lui qui fut chargé de régler les conditions de la capitulation des Anglais. A son retour en France, il refusa le grade de maréchal de camp, que lui offrait la cour, et fut successivement colonel du régiment du roi et du régiment des chasseurs d'Alsace. A cette époque, il abandonna la vie de plaisirs et les mœurs dissipées qui étaient dans les habitudes de la noblesse française, et il s'adonna aux études les plus sérieuses sur la politique et la législation. Aussi, quand sonna la grande heure de la constituante, il se trouva digne de siéger à côté de Maury, Barnave, Mounier, Sieyès, Mirabeau. Il fut nommé député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Nemours. Malgré son ardeur pour les idées nouvelles, il résista d'abord à l'entraînement général, en s'opposant, dans la chambre de la noblesse, à la réunion des trois ordres ; mais ce fut moins par préjugé aristocratique que parce qu'il avait saisi instinctivement les vraies conditions du gouvernement représentatif, la balance des pouvoirs, le contrôle ou le veto qu'ils devaient exercer l'un sur l'autre, enfin le danger d'une assemblée unique. « Je signale ce principe, disait-il, comme préservateur de l'intrigue, parce qu'il met en quelque sorte la sagesse de chaque ordre sous la sauvegarde de chacun d'eux. » C'est dans le même esprit pratique que plus tard, dans la discussion sur la déclaration des droits de l'homme, il soutint l'opinion de Mirabeau, qui voulait ajourner ou écarter cette œuvre métaphysique, pleine d'abstractions et de maximes absolues, que l'ignorance du peuple devait si terriblement interpréter. Mais lorsque les trois ordres se furent réunis et que l'assemblée nationale se fut constituée, le vicomte de Noailles s'en montra un des membres les plus actifs et les plus éclairés. Il ne cacha rien de son amour pour la liberté, de son ardent dé-

sir du bien public, de ses vues largement libérales et de la portée des réformes qu'il fallait faire. Il le témoigna de la manière la plus éclatante dans la fameuse nuit du 4 août, qui mit fin au monde féodal et commença l'ère des sociétés modernes ; ce fut lui qui donna le signal de ces sacrifices patriotiques par lesquels la noblesse et le clergé se dépouillèrent volontairement de leurs droits et de leurs privilèges. L'assemblée discutait confusément les moyens d'arrêter les désordres qui suivirent le 14 juillet, quand le vicomte, saisi d'une chaleureuse inspiration, monta à la tribune : « Quelle est la cause, dit-il, du mal qui agite les provinces, et comment y remédier ? Les communes ont demandé que les droits d'aide soient supprimés, que les droits seigneuriaux soient allégés, et jusqu'ici rien n'est sorti de nos délibérations. Qu'est-il arrivé alors ? Des troubles, des insurrections, et le royaume flotte en ce moment entre l'alternative de la destruction de la société ou l'établissement d'un gouvernement qui sera admiré et suivi dans toute l'Europe. Comment l'établir, ce gouvernement ? Par la tranquillité publique. Comment l'espérer, cette tranquillité ? En calmant le peuple, en lui montrant qu'on ne lui résiste que dans ce qu'il est intéressant pour lui de conserver. Pour parvenir à cette tranquillité si nécessaire, je propose : l'égalité répartition de l'impôt entre tous les citoyens en proportion de leurs revenus, l'abolition par rachat de tous les droits féodaux, l'abolition sans rachat des corvées seigneuriales et des servitudes personnelles. » — « M. le vicomte de Noailles, dit le *Moniteur*, a électrisé toutes les âmes ; tout le monde s'est porté aussitôt en foule au bureau pour s'y faire inscrire et y offrir des sacrifices au bien public. C'était à qui ferait le plus promptement l'abandon des droits les plus antiques et les plus avantageux. Chaque membre de la noblesse ou du clergé, dans le transport de l'enthousiasme, apportait le sien à l'autel de la patrie ; en une nuit, la face de la France a changé.... » Pendant toute la durée de l'assemblée constituante, le vicomte continua à s'y faire remarquer par son zèle, ses lumières et sa laborieuse activité. Il prit part à toutes les délibérations importantes et fut l'auteur de plusieurs propositions sur la réforme judiciaire, l'organisation des municipalités, l'incompatibilité des fonctions législatives et administratives, etc. Dans la discussion sur le veto, il reproduisit son opinion sur la nécessité de partager le pouvoir législatif entre deux chambres ; mais il s'opposa à la motion de Mirabeau sur la présence des ministres dans l'assemblée, craignant que leur influence ne nuisît à la liberté des délibérations. Membre du comité militaire, il s'occupa surtout de l'armée, de son organisation, du code et des lois spéciales qu'il fallait lui donner. C'est d'après ses rapports que furent dé-

crétés l'abolition de la vénalité des grades, l'égalité de tous les Français à l'avancement, la hiérarchie et le mode de recrutement de l'armée, la solde des troupes étrangères, l'organisation de la gendarmerie, la conservation de l'hôtel des Invalides, etc. Il soutint avec éclat la discussion sur toutes ces parties, et fut souvent et vivement applaudi. Il fit encore plusieurs motions sur la défense des frontières, proposa des plans pour couvrir la partie qui fut envahie par les Prussiens, et appuya tous les projets pour la mise de l'armée sur le pied de guerre. Enfin, il vota l'admission de tous les citoyens dans la garde nationale et rappela qu'en Hollande l'exclusion de la classe inférieure avait préparé des bras au pouvoir absolu. Dans le feu de tant de discussions, quelques expressions trop vives l'amènèrent à se battre au pistolet avec Barnave. Celui-ci ayant tiré le premier et manqué son adversaire, le vicomte déchargea son arme en l'air. Cette générosité fut vivement applaudie. Le 26 février 1791, l'assemblée lui défera la présidence. Envoyé ensuite à Colmar à la tête de son régiment, pour apaiser une insurrection, il repartit à Paris le lendemain du départ de Louis XVI pour Varennes et prêta serment à la constitution. Pendant la session de l'assemblée législative, il fut employé comme maréchal de camp dans l'armée du Nord, et de là il écrivit une lettre très-sage sur la sanction refusée par le roi au décret sur les émigrés. Il publia encore une lettre à Rochambeau sur la situation de l'armée et une autre sur les mesures à prendre pour résister aux puissances de l'Europe. Au mois de mai 1792, il commandait les avant-postes du camp de Valenciennes ; mais en voyant la marche révolutionnaire de l'assemblée, il commençait à désespérer de l'œuvre à laquelle il avait tant contribué. Les décrets du 4 août et la constitution de 91 lui paraissaient réaliser largement tout ce que la France avait jamais désiré, et il voyait la royauté avilie et presque détruite, l'anarchie dans tous les pouvoirs, et « l'armée, disait-il, cette armée qui lui était si chère, dans une dissolution complète ». Après le meurtre de Dillon et les honteux désordres qui le suivirent, il donna sa démission (27 mai 1792) et s'en alla voyager en Angleterre. Il espérait revenir, la tourmente passée, pour servir encore la cause de la liberté, car les plus amères déceptions n'ébranlèrent jamais sa foi politique. Mais le 10 août le surprit en Angleterre ; il fut porté sur la liste des émigrés ; sa femme, son père, sa mère furent jetés en prison, et de là devaient monter sur l'échafaud. Il s'en alla aux Etats-Unis, et y resta dix ans. Une carrière nouvelle, qu'il embrassa avec courage et dignité, adoucit les épreuves de son exil et mit en relief l'énergie pratique de son caractère et les ressources abondantes de son esprit. Lié d'amitié avec le chef de la maison de banque Bingham, de Philadelphie, il plaça chez

lui quelques capitaux réalisés à la hâte au moment de son départ, et s'associa ouvertement aux opérations financières de cette grande maison. Habile, heureux, doué d'une singulière persistance dans tout ce qu'il entreprenait, le vicomte acquit en peu d'années une assez grande fortune. La langue anglaise lui était devenue si familière que, dans un grave procès, il plaida sa propre cause devant les tribunaux américains, pendant quinze séances, et la gagna aux applaudissements universels. A la fin de 1800, il fut, à la sollicitation de ses enfants, rayé de la liste des émigrés ; mais les affaires commerciales dans lesquelles il était engagé l'empêchèrent de revenir en France. Au commencement de 1803, ces mêmes affaires le conduisirent à St-Domingue, alors tombée au pouvoir des nègres et qu'une armée française tentait de reconquérir. Mais lorsqu'il y arriva, il trouva l'armée détruite par la fièvre jaune et ses débris assaillis d'un côté par les noirs, de l'autre côté par les escadres britanniques. C'était Rochambeau qui commandait ces débris. Noailles se mit à la disposition de cet ancien frère d'armes : il se distingua à la prise du fort Dauphin et dans plusieurs combats, et il reçut le commandement de la division de droite de l'armée. Cette division, réduite à 4,800 hommes, que commandait un chef de bataillon blessé, était assiégée dans le Môle St-Nicolas par 20,000 noirs et une escadre britannique. Noailles accepta cette mission désespérée, ranima l'ardeur de sa petite armée et se défendit dans le Môle pendant cinq mois. Mais Rochambeau, renfermé au Cap, réduit à 4,000 hommes et forcé par la famine, fut contraint de capituler avec les noirs ; il devait se retirer avec toutes ses troupes sur des vaisseaux neutres qui le transporteraient en France. La flotte anglaise enveloppa ces vaisseaux, les força de se rendre et se disposa à les conduire en Europe. Le commandant de l'escadre qui bloquait le Môle St-Nicolas fit connaître ces événements au général de Noailles, en l'invitant à cesser une résistance inutile. « Un général français, répondit celui-ci, ne peut se rendre sans honte tant qu'il a des vivres, des munitions et des soldats dévoués. La France comme l'Angleterre a des escadres en mer : j'attendrai. » Cette réponse cachait l'intrépide projet d'échapper avec tout son monde aux flottes ennemies. Il avait appris que le convoi qui emmenait les vaisseaux de Rochambeau devait passer trois jours après devant le Môle, pendant la nuit ; il voulait profiter de l'obscurité pour évacuer la place en secret, se mêler d'abord au convoi sans en être reconnu et ensuite le quitter pour se réfugier à Cuba. Il fit charger sur sept bâtiments qui se trouvaient dans le port ses soldats, ses canons, ses munitions, avec une partie des habitants du Môle, et attendit le passage du convoi. Lorsque les fanaux apparurent, l'ordre du départ fut donné, et à travers une nuit pro-

fonde, les sept bâtiments, trompant l'escadre de blocus, que la réponse de Noailles avait mise dans une complète sécurité, se mêlèrent au convoi. Après avoir marché quelques heures avec lui, ils s'en détachèrent peu à peu, et firent voile vers l'île de Cuba, qu'ils atteignirent tous heureusement à Baracoa. Noailles y déposa les habitants du Môle ainsi que ses troupes, et il prit des mesures pour en renvoyer une partie en France, où elle arriva en effet sans accident. Quant à l'autre partie, il la garda et résolut de l'emmenner à la Havane, où commandait le général Lavalette. Il affréta à cet effet trois petits bâtiments, invita la goëlette de guerre *le Courier* à l'escorter, et avec son état-major, quelques canonnières et une compagnie de grenadiers de la 34^e demi-brigade, il monta lui-même sur cette goëlette, qui n'était armée que de 4 canons. Quatre jours après, le 31 décembre 1803, par le travers de la grande Nuevita, il rencontra une corvette anglaise, *le Hasard*, armée de 7 canons, et qui le héla. Il se hâta de prendre les couleurs britanniques, et répondit en si bon anglais que le commandant de la corvette lui fit connaître qu'il était à la recherche d'un bâtiment français monté par le général de Noailles : « J'ai précisément la « même mission, » dit celui-ci, et il se mit à naviguer de conserve avec la corvette. Puis la nuit étant venue, il proposa à ses soldats d'aborder les Anglais. Cette proposition ayant été reçue avec acclamation, le lieutenant Deshayes, qui commandait le *Courier*, gouverna de telle sorte qu'il se trouva tout à coup sur le flanc de la corvette. L'abordage se fit avec tant de violence que l'avant du *Courier* fut brisé. Les Anglais, surpris, coururent aux armes; mais Noailles s'élança avec ses grenadiers, et, après un quart d'heure d'un combat terrible, la corvette, qui avait perdu la moitié de son monde, se rendit. Malheureusement, la goëlette avait aussi 30 blessés et 4 morts, et parmi eux était l'héroïque descendant d'une race guerrière, atteint mortellement de plusieurs blessures. Le lendemain, monté sur sa prise et traînant à la remorque le *Courier* à demi brisé, il entra glorieusement à la Havane; mais il ne survécut que huit jours à ce triomphe et mourut le 9 janvier 1804 (1). Son cœur fut enfermé dans une boîte d'argent par ses grenadiers, qui l'attachèrent à leur drapeau et le ramenèrent en France. Le vicomte de Noailles laissa deux fils, dont les articles suivent. T. L-E.

NOAILLES (ALEXIS DE), fils du précédent, naquit le 1^{er} juin 1783. Dès son enfance, il vit périr sur l'échafaud sa mère, la duchesse d'Ayen et la maréchale de Noailles, ses grand-mères, le maréchal et la maréchale de Mouchy, ses bis-aïeux. Elevé dans des sentiments très-religieux et très-monarchiques, il manifesta en 1809 son oppo-

sition au gouvernement impérial en répandant la bulle d'excommunication que le pape avait lancée contre Napoléon. Il fut arrêté. L'empereur, qui était à Vienne, lui fit offrir la liberté à condition qu'il servirait dans ses armées. Il refusa et n'obtint sa délivrance que sur les sollicitations de son frère qui était au service. Celui-ci, envoyé de l'armée pour porter à l'empereur, alors à Paris, des nouvelles importantes, fit une telle diligence que Napoléon lui demanda ce qu'il voulait pour sa récompense. Alfred de Noailles demanda la liberté de son frère, qui lui fut accordée à l'instant. Le comte Alexis, menacé d'être arrêté de nouveau, quitta la France, alla trouver Louis XVIII à Hartwell, et reçut de lui plusieurs missions auprès des souverains étrangers, qui avaient pour objet de faciliter le rétablissement des Bourbons. En 1814, il revint en France avec le comte d'Artois, qui le nomma son aide de camp. Il fut envoyé d'abord à Lyon comme commissaire du roi et s'y distingua par son esprit conciliant; puis au congrès de Vienne comme ambassadeur, avec M. de Talleyrand, qui lui confia principalement le règlement des affaires d'Italie. Pendant les cent-jours, il fut proscrit et alla à Gand. Au retour de Louis XVIII, il fut nommé ministre d'Etat et envoyé à la chambre des députés par le département de l'Oise. Il ne fit point partie de la majorité de cette chambre de 1815, bien qu'il partageât ses sentiments royalistes; mais il jugeait autrement qu'elle les besoins et les mœurs du temps. Réélu trois fois à la chambre, il s'y montra sujet dévoué, député indépendant, et siégea constamment au centre droit. A la cour, où il fut aide de camp de Monsieur, depuis Charles X, son attitude fut toujours noble et franche. Mais ce fut surtout aux associations charitables qu'il consacra la dernière partie de sa vie. Il n'y avait pas une institution de bienfaisance à laquelle il ne concourût de son zèle et de sa fortune : l'institut des sourds-muets, celui des jeunes aveugles et d'autres fondations pieuses, dont il était administrateur et qui firent cortège à son convoi, en garderont longtemps le souvenir. Il donna sa démission après la révolution de 1830 et mourut dans la retraite le 14 mai 1835. T. L-E.

NOAILLES (ALFRED DE), frère du précédent, né en 1786, fut tué à l'âge de 26 ans, en 1812, dans la retraite de Russie, après une courte et brillante carrière. Il avait reçu comme son frère une éducation austère et profondément religieuse; mais sa passion pour le métier des armes l'entraîna dans une voie différente de celle où s'engagea le comte Alexis. La duchesse de Duras, sa tante, qui l'avait élevé, craignant pour lui la licence des camps, avait préféré qu'il fût attaché à la mission en Allemagne du comte Portalis, chargé d'affaires en 1805 auprès du prince-primat; mais la campagne d'Austerlitz s'ouvrait. Au bruit des premiers succès de l'armée française, Alfred de

(1) Le brillant fait d'armes du vicomte de Noailles a été reproduit par Gudin dans un beau tableau qui se trouve au château de Mouchy.

Noailles, alors âgé de dix-neuf ans, ne se content plus; il s'enfuit d'Aschaffembourg, arrive au quartier général, et se présente au prince de Neufchâtel, qui avait fait jadis la guerre en Amérique sous les ordres du vicomte de Noailles. Alfred de Noailles lui offre sa jeune ardeur et son bouillant courage, qui demande à servir dans quelque rang que ce soit, Berthier l'attacha, pour le temps de la campagne, à son propre état-major, le plaça ensuite dans un régiment de cavalerie, et au bout de six mois, le nomma son aide de camp. On a vu comment il obtint la liberté de son frère. Ceux qui ont servi avec lui parlent tous de sa froideur intrépide, de son activité dévorante et de l'austère dignité avec laquelle il savait faire respecter ses habitudes religieuses. Sa valeur brillante lui aurait fait sans doute atteindre les premières dignités de l'armée, si sa carrière se fût prolongée. L'empereur était au moment de lui donner le grade de colonel, lorsqu'il périt. Il fut tué le jour du passage de la Bérésina, en portant un ordre malgré les instances du maréchal Mortier, qui, voyant le péril inévitable, voulait retarder de quelques instants sa mission. Il avait épousé en 1809 Léontine de Noailles, fille unique de son cousin germain le duc de Mouchy, dont il n'a laissé qu'une fille.

A—D.

NOAILLES (ANTOINE-CLAUDE-JUSTE DE), duc de Poix, petit-fils du maréchal de Mouchy, naquit à Paris en 1777 et vécut dans l'obscurité jusqu'en 1803. Par suite de son mariage avec une nièce du prince de Talleyrand, il fut attaché à la cour de Napoléon comme chambellan, et eut, entre autres missions, celle d'accompagner Marie-Louise en 1812 à Dresde et à Prague. En 1814, il fut nommé par Louis XVIII ambassadeur près de la cour de Russie et resta dans ce poste éminent jusqu'en 1819. En 1824, il fut envoyé à la chambre des députés par le département de la Meurthe, et y professa les opinions sagement libérales du centre droit. Aussi, lorsqu'en 1829 Charles X appela au pouvoir des hommes connus par leurs opinions rétrogrades, le duc de Poix, ne voulant pas combattre les nouveaux ministres par attachement personnel à la maison de Bourbon, donna sa démission, et expliqua loyalement au roi ses inquiétudes et ses craintes pour l'avenir de la monarchie. La révolution de 1830 le fit rentrer dans la vie privée. Il mourut à Paris en 1846. T. L—E.

NOAILLES. Voyez MOUCHY et POIX.

NOBACK (JEAN-CHRISTIAN), économiste allemand, laborieux et zélé, né à Kolleda (dans la Thuringe) en 1777. Il se consacra au commerce, et après avoir été simple commis dans diverses villes, il dirigea à Crefeld, de 1810 à 1821, avec autant de loyauté que de succès, les affaires d'une importante fabrique de soieries. En 1821, il se plaça à Erfurt à la tête d'une école commerciale qui devint une des premières de l'Allemagne, et à la tête de laquelle il resta jusqu'en 1842.

L'âge lui ayant rendu le repos nécessaire, il passa trois ans à Gotha, et en 1845, il fut s'établir à Berlin; il mourut le 4 juin 1852. Son *Manuel complet des monnaies, valeurs de banque et changes de tous les pays et de toutes les places de commerce*, publié en 1833, obtint un grand succès, et, peu de temps avant sa mort, l'auteur en fit paraître, de concert avec ses fils, une édition augmentée et soigneusement revue. En 1836 et 1837, Noback rédigea les *Feuilles pour le commerce et l'industrie*; il a publié un grand nombre d'opuscules et d'articles dans des journaux sur les questions commerciales. Ses deux fils, Charles-Augustin, né en 1810, et Frédéric-Edouard, né en 1815, se sont fait avantageusement connaître par de nombreux travaux sur l'industrie et le commerce. Le premier fut en 1851 membre du jury de l'exposition universelle de Londres, où il remplissait les fonctions de commissaire de l'Allemagne du Nord; le second dirige avec succès l'école de commerce établie à Chemnitz. Z.

NOBATAH (IBN). Voyez ZEÏDOUN.

NOBILIBUS (ROBERT-NOBILI, ou DE), missionnaire italien, naquit en septembre 1577 à Montepulciano, petite ville de Toscane, d'une famille qui tenait un rang distingué. Il fit profession, malgré l'opposition de ses parents, chez les jésuites à l'âge de vingt ans et fut désigné pour la mission des Indes orientales. A son arrivée dans cette contrée, il fut envoyé dans le royaume de Maduré, qui est au milieu de la partie méridionale de la presqu'île en deçà du Gange. Il s'appliqua aussitôt à connaître à fond le tamoul, le badaga et le malabare, les trois langues le plus en usage chez les habitants. Ses progrès rapides frappèrent tout le monde d'étonnement, car il écrivait et parlait ces idiomes avec une élégance rare. Notre missionnaire conçut que, pour réussir auprès des brahmanes et travailler avec quelque fruit à la propagation de la foi, il fallait devenir Hindou soi-même; c'est pourquoi, après avoir acquis une connaissance approfondie de la langue et s'être conformé aux coutumes du pays, il s'habilla comme les brahmanes saniassis, qui mènent la vie de pénitents, et s'assujettit à tous leurs usages. Les bons effets qu'il espérait obtenir ne se firent pas longtemps attendre; plusieurs brahmanes se convertirent au christianisme. Malgré ce succès éclatant et en quelque sorte inespéré, les hommes à vue courte, qui sont généralement entachés du péché de l'envie, blâmèrent hautement la conduite du missionnaire. Parmi ces détracteurs se trouvaient quelques-uns de ses confrères. Ils le dénoncèrent à Rome. Le cardinal Bellarmine, auquel il était attaché par les liens du sang, l'exhorta par écrit à ne pas persévérer dans des pratiques qui le rapprochaient des idolâtres. Mais le missionnaire, fort de sa conscience, lui représenta que son régime était approuvé par l'archevêque d'Angamala ou Cranganor, dans le diocèse duquel il résidait, et aussi par les inquisiteurs de Goa.

L'affaire ayant été soumise au jugement du pape, Grégoire XV déclara par un bref spécial qu'il était licite aux brahmanes, devenus chrétiens, de continuer à tracer, sur leur front ou sur d'autres parties de leur corps, des lignes de couleur, à porter en bandoulière, de l'épaule gauche à la hanche droite, un cordon de fil, qui est leur signe distinctif, et à se conformer également à des usages qui, n'ayant d'importance que pour la vie civile, sont exempts de toute superstition. Succombant à la fatigue de ses longs travaux, le missionnaire, accablé de graves infirmités et persuadé par de fâcheux symptômes que sa vue s'affaiblissait de plus en plus, se retira d'abord au collège de Djafnapatnam, ville située à l'extrémité septentrionale de l'île de Ceylan, et ensuite dans celui de Meliapour, ville de la côte de Coromandel. Il y passa les cinq dernières années de sa vie, constamment occupé à écrire divers ouvrages, soit en tamoul, soit dans les autres langues qu'il possédait si bien. Il mourut le 16 janvier 1656, universellement regretté et vénéré. Un juste hommage lui a été rendu dans les *Lettres édifiantes*, t. 10, p. 72, édition de 1781. On a du P. de Nobilibus divers ouvrages d'instruction chrétienne, composés dans les langues des pays où il avait prêché l'Evangile : 1° *Catechismus ad Gentilium conversionem in partes V divisus*; 2° *Scientia animæ, liber in quo, præter catholicæ fidei veritates ad animam pertinentes, omnes Orientis errores, circa fatum et transmigrationem animarum, confutantur*; 3° *Apologia contra probra quæ adversus legem Dei ab ethnicis obijciuntur, ubi eadem objecta in eorum sectas apte retorquentur*; 4° *Liber de signis veræ legis utilissimus*; 5° *Lucerna spiritualis*; 6° *Dialogus de vita æterna*; 7° *Dialogus de fide pro instituendis pueris*; 8° *Compendium catechismi*; 9° *Dialogus in quo transmigration animarum impugnatur*; 10° *Varia opuscula in unum volumen redacta*; 11° *Regulæ perfectionis*; 12° *Conciones varæ*; 13° *Vita B. V. Mariæ versu tamulico, quæ in omnibus locis, et ab omni hominum genere cantari solet, pro consolatione animarum suarum*. Southwell, dans la *Bibliotheca societatis Jesu*, p. 724-725, a consacré au P. de Nobilibus un article curieux et qui nous a été utile. Le P. de Nobilibus est très-probablement l'auteur de l'*Ezourvêdam* (voy. Abraham ROGER); la preuve de cette assertion se trouve dans le tome 13 des *Asiatic Researches*. C'est dans le tome 14, édition de Calcutta, de cet important recueil qu'on lit un mémoire intitulé *An account*, etc. (*Récit de la découverte d'une imitation moderne des Védas, suivi de remarques sur les véritables Védas*), 61 pages. François Ellis, qui en est l'auteur, dit qu'une opinion généralement répandue, mais on ne sait sur quels fondements, parmi les plus considérables des Hindous de Pondichéry professant le christianisme, attribue l'*Ezourvêdam* au P. de Nobilibus. Ce missionnaire est bien connu des Hindous et des chré-

tiens, sous le nom de Tatoua - Bodha - Souam, comme auteur de beaucoup d'excellents ouvrages de théologie polémique, écrits en tamoul. Dans l'un, il combat l'opinion des diverses sectes du brahmanisme sur la nature de l'âme et expose les fables innombrables des Pouranas relatives à la vie future. Le style de ces livres se fait remarquer par un emploi fréquent de termes sanscrits. L'auteur compose et modifie, avec une facilité d'invention qui annonce une connaissance intime des langues dont ils sont dérivés, les mots destinés à exprimer les notions fondamentales des doctrines religieuses et des idées abstraites. Il n'est donc pas douteux qu'il ne fût bien en état de produire les écrits qu'on lui impute. Ellis, passant en revue une autre imitation moderne des Védas, pense qu'elle est du P. de Nobilibus. Il a vu l'original de l'*Ezourvêdam* au nombre des manuscrits qui appartiennent aux catholiques de Pondichéry et qui proviennent des jésuites. Il décrit ce volume, ainsi que quelques-uns qui sont des imitations de trois autres Védas. — Les écrivains qui ont traité de l'histoire du christianisme des Indes font mention du P. de Nobilibus et le montrent sous un jour un peu différent de celui sous lequel ses confrères le présentent. Suivant ce qu'ils racontent, ce missionnaire prit l'apparence et le nom d'un brahmane venu d'un pays éloigné, et imita si bien l'extérieur et la vie des saniassis ou pénitents qu'il finit par persuader au vulgaire, naturellement crédule, que réellement il appartenait à cette classe vénérée. A la faveur de ce stratagème, il convertit au christianisme douze brahmanes éminents, dont l'exemple et l'influence engagèrent un très-grand nombre d'Hindous à écouter ses instructions et à recevoir ses doctrines. On ajoute qu'il ne dut une partie de ses succès qu'à la facilité qu'il montra en permettant d'allier les pratiques du brahmanisme à celles du christianisme. A sa mort, cette singulière mission cessa de faire des progrès, ensuite elle reprit de la vigueur. Afin de fermer la bouche à ses adversaires, le P. de Nobilibus produisit dans le commencement un acte écrit en caractères tamouls, sur un vieux parchemin, sale et enfumé, portant que les brahmanes de Rome étaient d'une date bien plus ancienne que ceux de l'Inde, et que les jésuites en descendaient en ligne directe. Jouvençy (voy. ce nom) dit de plus dans son *Histoire des jésuites* que l'authenticité de l'acte exhibé par le P. de Nobilibus ayant été révoquée en doute par des Hindous païens, ce missionnaire déclara par serment, devant l'assemblée des brahmanes de Maduré, que lui-même tirait réellement et véritablement son origine de Brahma. L'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim (voy. ce nom), les *Mémoires* du fameux P. Norbert (voy. ce nom) et d'autres ouvrages contiennent diverses particularités sur le P. de Nobilibus. On le regarde comme l'introducteur de ces rites malabares, qui firent tant

de bruit, occasionnèrent de si vives disputes entre les jésuites et les autres ordres religieux voués aux missions de l'Inde, et donnèrent lieu à tant d'écrits de part et d'autre. Le P. Const.-Joseph Beschi, autre jésuite, également missionnaire dans l'Inde, et connu dans toute la partie méridionale de ce pays par plusieurs savants écrits en tamoul contre les hérétiques de Tranquebar, et par un *Dictionnaire tamoul et latin*, a partagé sur plusieurs points la réputation de son confrère; il demeurait ordinairement à Yelacourchi, en Maduré. Il a composé le *Mariya Sthala pourana* et le *Gourou Paramartam*, ouvrages destinés aux Hindous chrétiens. On a aussi de lui une longue inscription en l'honneur du P. de Nobilibus; elle est jointe au portrait de ce dernier, qui se voit à Rome dans l'église des Paulistes; celui de Beschi s'y trouve également; ces deux missionnaires sont représentés en costume de brahmane.

E—s.

NOBLE (CONSTANTIN), navigateur néerlandais, était en 1661 contre-amiral d'une flotte de douze vaisseaux, réunie sur la rade de Batavia et commandée par l'amiral Balthazar Bord. Elle avait pour vice-amiral Jean Van Campen, et devait porter au gouverneur de la province de Fo-Kien, en Chine, le secours qu'il réclamait contre Tching-Tchin-Kong, pirate nommé Coxinga par les Européens, qui, déjà maître de Tay-Ouan ou Formose, ravageait le continent et en avait soumis une partie. Le gouvernement de Batavia était d'autant plus disposé à bien accueillir la demande que le père du pirate lui avait enlevé Formose. On résolut de profiter de cette occasion pour obtenir des Chinois la liberté du commerce, et à cet effet de charger un ambassadeur des pouvoirs nécessaires pour leur proposer et conclure une ligue contre Coxinga. Noble fut revêtu de ce caractère. Déjà Nieuhof (*voy.* ce nom), à son retour de la Chine, avait conseillé au gouverneur de Batavia de tirer avantage de la guerre du souverain de cet empire avec le père de Coxinga, pour parvenir par des négociations à donner plus d'extension aux affaires, en offrant à ce prince l'assistance des vaisseaux de la compagnie. Quoique cet expédient eût été goûté du conseil, il résolut d'attendre, pour y recourir, des circonstances plus opportunes; elles se présentèrent en 1662. Le 29 juin, la flotte fit voile; le 3 août, elle rencontra des pêcheurs chinois, qui annoncèrent la mort de Coxinga, arrivée déjà depuis près de trois ans; mais, se fiant peu à cette nouvelle, les Néerlandais s'avancèrent vers une ville maritime appartenant au successeur de Coxinga et brûlèrent plusieurs jonques. Ensuite Van Campen gagna Hok-Syeou (Tchang-Cheou-Fou), qui est sur le Tchang assez loin de la mer; puis il expédia au vice-roi un messenger. Celui-ci revint le 8 septembre avec la réponse du vice-roi et du général des troupes, adressée à Bord. Ils le priaient de venir les trouver. L'amiral, qui ne jugea pas

à propos de quitter sa flotte, adjoignit Van Campen à Noble pour conférer avec le vice-roi. Les deux Néerlandais et leur suite montèrent le 18 sur deux jonques envoyées par le gouverneur d'une ville maritime, furent reçus partout avec de grands honneurs, continuèrent le 23 leur voyage par terre, à travers un beau pays, bien peuplé, bien cultivé, et le 4 octobre eurent leur audience du vice-roi; le lendemain, ils remirent au général la lettre de Maatzuiker, gouverneur général des Indes néerlandaises. Malgré leur désir d'être promptement expédiés, les formalités du cérémonial chinois s'y opposaient. Dans leur dernière audience, le vice-roi leur promit son amitié; mais, ayant appris que Bord avait quitté son mouillage devant Hok-Syeou, il déclara aux deux délégués qu'il n'était pas satisfait de ce départ précipité, d'ailleurs complètement inutile, parce que l'on ne pouvait pas espérer de rencontrer les ennemis de l'empire sur une côte ravagée. L'auteur de la relation remarque que le vice-roi était d'autant plus mécontent qu'il avait écrit à l'amiral de ne pas s'écarter de Hok-Syeou, où il avait dessein de se rendre pour voir la flotte néerlandaise; mais sa lettre n'était pas arrivée à temps. Des présents furent offerts aux ambassadeurs, qui s'en retournèrent le 8 octobre à Hok-Syeou; le 29, ils rejoignirent la flotte. Dès le lendemain, Noble fut renvoyé dans la rivière de Hok-Syeou, pour soigner les intérêts de la compagnie des Indes et observer en même temps ce qui se passait. De son côté, Van Campen vint, avec une partie des forces navales, croiser dans ces parages. La légèreté de plusieurs jonques des ennemis les sauva. Des tentatives pour attaquer par terre les Chinois rebelles furent mêlées de succès et de revers. Sur ces entrefaites, Noble avait été arrêté à Hok-Syeou. Bord l'apprit le 6 janvier 1663 par une lettre de son compatriote et par celles du vice-roi et du général, qui le priaient d'attendre une quinzaine de jours la réponse de l'empereur, ajoutant que, s'il refusait, Noble serait retenu malgré lui, toutefois avec la liberté d'exercer secrètement le commerce. Ensuite Noble lui manda que l'on exigeait absolument un délai de dix jours pour attendre les ordres de l'empereur, et que l'on demandait pour otage le vice-amiral et un capitaine de vaisseau. L'amiral indigné rejeta cette proposition; bientôt le mauvais temps força les Néerlandais de gagner le large. Instruit par les dépêches de Bord et de Van Campen de la tournure que les affaires avaient prise, le conseil de Batavia résolut de ne garder aucun ménagement avec les Chinois, afin de les amener à un arrangement satisfaisant; en conséquence, une flotte plus redoutable que les précédentes fut armée. Bord sortit le 1^{er} juillet 1663 de la rade de Batavia; le 26, il entra dans celle de Hok-Syeou, et une correspondance s'ouvrit avec le vice-roi de Fo-Kien, en même temps que le chef des rebelles

offrait aux Néerlandais de traiter avec eux. Se défiant des Chinois, il ne leur accorda pas un nouveau délai qu'ils demandaient, quoiqu'ils lui eussent envoyé des embarcations qui lui étaient nécessaires, et attaqua les rebelles. Il ne put prendre d'assaut la ville de Lou-Loy, parce que les échelles se trouvaient trop courtes; mais bientôt il joignit la flotte de l'empereur, battit seul les ennemis, et reçut les félicitations du général chinois, qui s'empara de l'île et de la ville d'Emoui. Celui-ci promit à l'amiral que les Néerlandais auraient la liberté de vendre les marchandises qu'ils avaient à Hok-Syeou, et que, après la conquête des autres îles, tout le butin qui s'y trouverait leur serait abandonné. Il lui déclara en même temps que, sans l'ordre de l'empereur, il ne pouvait promettre le secours des Mandchoux pour attaquer Formose. Ces deux chefs agirent ensuite de concert, et se portèrent sur cette île; après quelques essais, Bort fit rembarquer ses troupes, et mouilla le 24 mars sur la rade de Batavia, sans avoir obtenu d'autre fruit de son voyage qu'une certaine quantité de prisonniers chinois. Noble, fatigué de son séjour à Hok-Syeou, n'avait pu résister au désir de s'embarquer sur la flotte le 1^{er} mars. Le gouverneur et le conseil de Batavia pensaient peu à la renvoyer à Fo-Kien, comme Bort l'avait fait espérer au vice-roi; mais, après de longues délibérations sur les intérêts de leur commerce, ils se déterminèrent à tenter encore une fois la cour de Péking par une magnifique ambassade et de riches présents, pour obtenir, s'il était possible, un libre accès dans un pays dont ils se promettaient tant d'avantages; Pierre Van Hoorn, conseiller intime et trésorier, fut destiné à cette importante mission, avec une suite de vingt personnes. On lui donna pour premier conseiller de légation Noble, qui fut revêtu en même temps de la qualité de directeur du commerce à Hok-Syeou, et désigné pour remplacer l'ambassadeur en cas de besoin. Le 5 août 1665, on entra dans le port de Hok-Syeou. Des querelles ne tardèrent pas à s'élever; elles furent apaisées par la prudence de l'ambassadeur. Ensuite les Néerlandais eurent beaucoup à souffrir de la méfiance des officiers chinois, et se convainquirent que les présents étaient les arguments les plus efficaces pour les rendre raisonnables; enfin ils purent se mettre en route le 22 octobre. Ils ne furent pas également bien reçus partout. Le 20 juin 1669, ils entrèrent dans Péking, au milieu d'une multitude incroyable de spectateurs. Le lendemain, ils furent présentés à l'empereur Khang-Hi (roy. ce nom), alors âgé de seize ans. Il fit un accueil gracieux aux Européens; après avoir examiné leurs présents, il les accepta. L'ambassadeur avait, dès le commencement de son séjour à Péking, adressé au gouvernement chinois son placet, contenant les demandes suivantes : faculté de venir tous les ans commercer dans l'empire,

notamment dans les ports de Canton, Sing-Tcheou, Hok-Syeou, Hing-po et Hang-Syeou; de commencer leur trafic à l'arrivée de leurs navires, avec qui il leur plairait, et d'aller partout où il leur conviendrait; d'acheter de la soie écrue et toutes sortes de marchandises non prohibées; de louer une maison commode pour eux et leurs marchandises. A son départ, il fut congédié avec une lettre scellée et adressée à Maatzuiker, gouverneur général. Le 5 août, il sortit de la capitale; le 2 novembre, il entra dans Hok-Syeou. Toutes les caisses, excepté celles qui lui appartenaient personnellement ou à une autre personne de son cortège, furent rigoureusement fouillées. Des demandes, qu'il adressa au vice-roi de Fo-Kien, furent insolemment refusées : néanmoins, on lui fit des présents, ainsi qu'aux Néerlandais, mais on ne voulut pas accepter ceux qu'ils offrirent, et ils subirent toutes sortes d'humiliations. Le 28, l'ambassadeur s'embarqua sur une frégate de sa nation, et il éprouva encore des chicanes et des difficultés sans nombre. Noble, qui était sur une autre frégate, le rejoignit le 14 décembre. Ayant gagné Poulo-Timon, île située près de la presqu'île de Malacca, Van Campen expédia un navire chargé de ses effets les plus précieux, et écrivit en même temps à Bort, gouverneur de cette place, pour lui annoncer que désormais les commerçants devaient tourner leurs vues vers Canton et renoncer à Hok-Syeou; que, du reste, il ne pouvait l'informer des conditions que l'empereur de la Chine imposait aux Néerlandais, parce que la lettre qu'on lui avait remise pour le gouverneur général était scellée. Toute l'ambassade finit par rentrer heureusement à Batavia. Arnold Montanus, auteur néerlandais, prit soin de recueillir les journaux de Noble et ceux de Van Campen, et c'est à lui que l'on est redevable du volume publié par Dapper, ainsi que nous l'avons dit à l'article de ce dernier, en donnant le titre complet de l'ouvrage. Voici en entier celui de la traduction anglaise : *Atlas Sinensis, ou Relation de deux ambassades de la compagnie hollandaise des Indes orientales au vice-roi Sin-la-Mong et au général Tay-Sing-Lipo-vi, et à Kan-chi, empereur de la Chine et de la Tartarie orientale, avec le récit des secours que les Hollandais donnèrent aux Tartares contre Coxinga et la flotte chinoise, et une description géographique plus exacte qu'on n'en a jamais vu de l'empire chinois en général et de chacune de ses principales provinces*. Londres, 1671, in-fol., fig. La route de Noble et des autres ambassadeurs fut si différente de celle de Pierre de Goyer et de Jacob de Keyser, dont Nieuhof a publié le voyage, que l'on en peut tirer des notions pour la géographie de la Chine. Les particularités concernant les provinces et les villes, ainsi que les mœurs des habitants, sont instructives; enfin le voyage ayant été fait à l'époque où les derniers partisans de la dynastie des Ming succombaient sous l'ascendant que pre-

naît celle des Ta-Tsin ou Tartares-Mandchoux, tout cela donne un certain intérêt à cette relation. Lenglet-Dufresnoy dit qu'elle mériterait d'être traduite dans notre langue ; mais aujourd'hui elle pourrait passer pour surannée. L'extrait que contient le tome 5 de l'*Histoire des voyages* de Prevost est suffisant. Le tome 1^{er} de la traduction d'Ogilby renferme deux lettres concernant l'ambassade des Néerlandais à la Chine en 1665. Elles attribuent son mauvais succès aux manœuvres des jésuites portugais, qui ne pouvaient voir de bon œil que des hérétiques fussent accueillis et pussent commercer librement dans le Céleste Empire. Les pièces officielles extraites de ces lettres sont curieuses. — Montanus a aussi publié en néerlandais l'ambassade de ses compatriotes au Japon, Amsterdam, 1669, in-fol., avec cartes et fig. L'ouvrage fut traduit en allemand, *ibid.*, 1669-1670, in-fol., avec cartes ; et en français, sous ce titre : *Ambassades mémorables de la compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies vers l'empereur du Japon, contenant les choses remarquables pendant le voyage, la description du pays et l'histoire de ses révolutions*, Amsterdam, 1680, in-fol., cartes et fig. ; Leyde, 1686, 3 vol. in-12 ; Paris, 1722, 2 vol. in-12, fig. E—S.

NOBLE DE LA LAUZIÈRE (JEAN-FRANÇOIS), né à Marseille, le 24 août 1718, fut à l'âge de deux ans atteint de la peste qui ravageait sa patrie. Echappé à ce fléau, il vint achever ses études à Paris, entra en 1740 sous-lieutenant dans les gardes françaises, et se trouva aux batailles de Dettingen et de Fontenoy, aux sièges de Fribourg et de Tournay. Ayant perdu un œil à la bataille de Fontenoy, il quitta le service en 1746 et vint habiter Arles. En 1763, il fut élu premier consul de cette ville. L'académie de Marseille proposa en 1779, pour sujet de prix, la question suivante : *Quels sont les moyens de détruire les obstacles qui s'opposent à la navigation de l'em-bouchure du Rhône ?* Le prix fut adjugé à M. Dageville ; la Lauzière obtint l'accessit, et son Mémoire a été imprimé dans les recueils de l'académie, puis séparément : il en donna une seconde édition l'année suivante. En 1788, il vint se fixer dans sa patrie, fut nommé membre associé résidant de l'académie de Marseille. Resté dans l'obscurité pendant la révolution, il est mort le 16 décembre 1806. Il a laissé un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles, jusqu'à la mort de Louis XIV*, 1807, in-4°, avec un grand nombre de planches : lorsque l'auteur mourut, il n'y avait que treize feuilles d'imprimées. L'impression du reste a été faite sur son manuscrit, par les soins de M. de Lagoy, son neveu. A. B—r.

NOBLEVILLE. Voyez ARNAULT DE NOBLEVILLE.

NOBLOT, géographe et compilateur, vivait à Paris, dans la première moitié du 18^e siècle, et mourut vers 1745 (1). On connaît de lui : 1^o *Géo-*

graphie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne, Paris, 1725, 5 vol. in-12, avec beaucoup de cartes. Elle est plus étendue et plus complète que la plupart de celles qui l'avaient précédée : « L'ouvrage, dit Lenglet-Dufresnoy, est sagement et sensément écrit ; il « contient même des remarques assez curieuses. » On y trouve d'importants détails sur la géographie ecclésiastique, d'après l'abbé Commanville. Une deuxième édition était sous presse en 1742 avec de grandes corrections ; mais elle n'a point paru, l'auteur étant mort peu de temps après. 2^o *Les Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, Billiet, 1729, in-12 de 310 pag. Trouvant peu commodes les espèces de signes hiéroglyphiques par lesquels Marcel avait peint le caractère de chaque souverain, Noblot les traduisit en mots ordinaires ; et mettant ainsi quatre ou cinq lignes pour ce qui n'en occupait que la moitié d'une, il fit, d'un petit chef-d'œuvre, un livre insignifiant. Il n'y donne aucun synchronisme, et se borne à traduire d'une manière verbeuse et traînante le dictionnaire alphabétique qui était dans les Tablettes de 1682 (*voy. G. MARCEL*). 3^o *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12 de 150 pages. Ce manuel offre un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le P. Labbe ; les principales révolutions des divers Etats de l'histoire moderne rangés par ordre alphabétique ; le tableau géographique des mêmes Etats, dans le même ordre ; enfin, sous le titre de *Remarques curieuses, et Origine des arts et des sciences*, une foule de notes tirées du portefeuille de l'auteur : on voit que dans ses lectures il mettait par écrit tout ce qui lui semblait curieux ou remarquable ; et quand le paquet était assez gros pour former un volume, il le donnait à l'impression, sans autre soin que de le ranger alphabétiquement. 4^o *La Bibliothèque des poètes latins et français*, *ibid.*, 1731, in-12 de 425 pages ; autre compilation de morceaux sentencieux ou présentant des maximes morales : les passages latins sont accompagnés d'une paraphrase française en prose. Il paraît que ce recueil, qui ne s'étend que sur les cinq premières lettres de l'alphabet (du mot *Admiration* jusqu'au mot *Envie*), eut peu de succès ; ce qui déterminait l'auteur à garder en portefeuille la continuation qu'il promettait. 5^o *L'origine et les progrès des arts et des sciences*, *ibid.*, 1740, in-12 de 440 pages : le but de Noblot est de prouver que ce n'est point aux Egyptiens, mais aux Hébreux, que nous devons les arts et les sciences. Il termine sa compilation

étudier la géographie, nous apprend (tom. 1, p. 346) que Noblot vivait encore en 1742 ; et dans la 4^e édition du même ouvrage, qu'il prépara au plus tard en 1754, on voit (tom. 1, p. 240) que Noblot était mort depuis quelque temps ; il n'existait plus en 1750, puisque la *France littéraire* (par Laporte et Hébrail) ne le compte ni parmi les auteurs vivants ni parmi ceux qui sont morts depuis 1750.

(1) Lenglet-Dufresnoy, dans la 3^e édition de sa *Méthode pour*

par une histoire abrégée de l'imprimerie, trouvant que ce sujet avait été omis dans l'*Essai sur l'histoire des belles-lettres, des sciences et des arts*, que Juvenel de Carlenas venait de publier.

C. M. P.

NOBOUNANGA, siogoun ou souverain temporel du Japon (1565-1582), était prince ou roi de Mino, l'une des provinces de cet empire, lorsque Yosi-terou périt victime de la trahison de ses deux ministres, les princes de Miochin et de Dachan (1565). Ses premiers actes eurent pour objet, en apparence, d'assurer les droits de Cavadono, frère du dernier siogoun. Il défit en bataille rangée les deux assassins d'Yosi-terou et les dépouilla de tous leurs domaines, à l'exception de la principale forteresse de chacun d'eux. En même temps il prit possession de Méaco et entreprit de faire reconstruire le palais impérial incendié dans la dernière révolution. Il établit Cavadono dans le plus grand monastère des bonzes (qui avaient été les alliés de ses adversaires) et toute son armée dans les autres monastères. Il fit servir à ses édifices toutes les richesses, tous les objets d'art et les matériaux même de la plupart de ces couvents. Les principales idoles, faites avec les pierres les plus magnifiques, furent taillées et mises en œuvre pour l'ornement du nouveau palais. Bientôt Nobounanga révéla son ambition et maintint dans une dépendance étroite le coubo Cavadono et le daïri ou souverain spirituel. Les princes de Miochin et de Dachan s'étant révoltés avec le concours des bonzes de Fiyenoyama (1571), il remporta sur eux une seconde victoire, extermina les bonzes et anéantit leurs temples. S'étant enfin ouvertement brouillé avec le coubo (1575), il lui fit la guerre. Ce dernier venait de s'allier avec les assassins de son propre frère; mais cette alliance ne devait point lui servir. Méaco fut prise presque sans résistance et cruellement saccagée. Le coubo fut laissé dans sa dignité, mais pour n'en conserver que le titre et l'apparence. Cependant Nobounanga se construisit un palais et une forteresse magnifiques à Anzoukiamia, dans son ancien royaume de Mino et soumit successivement un grand nombre de provinces à son autorité. Il devint suzerain de trente royaumes, et rien ne lui résistait, quand, dans son orgueil, il entreprit de se faire adorer comme un dieu. Il fit bâtir un superbe temple, y fit placer une pierre avec ses armes et commanda à tous ses sujets de rendre à ce symbole les honneurs divins. Cet excès d'orgueil devait être le terme de ses longs succès. Une conjuration se trama contre lui, sous l'inspiration d'Aquechi, prince de Tango. Ce seigneur fit révolter les troupes dont il avait le commandement et se porta sur Méaco (1582). L'invasion de la ville et du palais fut si prompte et si secrète, que Nobounanga se vit assiégé par son lieutenant avant d'avoir soupçonné la trahison, et sans avoir les moyens de la combattre. Il se lavait le visage quand il fut averti; ayant ouvert

la fenêtre pour voir les soldats, il fut assailli d'une grêle de flèches et blessé grièvement à l'épaule. Il mit le sabre à la main, et au milieu de ses serviteurs se défendit quelque temps contre les révoltés qui avaient pénétré dans le palais. Mais un coup d'arquebuse le blessa mortellement, et il n'eut que la force d'entrer dans un appartement intérieur. On ignore s'il se donna la mort, ou s'il fut consumé vivant dans l'incendie qui éclata sur l'heure même : son fils aîné périt avec lui. Il eut pour successeur Fachiba, qui prit plus tard le nom de Taicosama. Sous son règne, la religion chrétienne s'était développée d'une manière extraordinaire dans tout le Japon. Nobounanga s'était toujours montré favorable aux missionnaires d'après l'opinion élevée qu'il avait conçue de la religion et de ses ministres, et aussi par le ressentiment qu'il nourrissait au fond de son âme contre les bonzes, ses ennemis irréconciliables. Ce fut sous ce règne qu'eut lieu l'ambassade à Rome de trois jeunes seigneurs japonais, envoyés par les princes des provinces méridionales, et l'Eglise chrétienne du Japon comptait à la mort de Nobounanga plus d'un million de fidèles.

L. P.—s.

NOCETI (CHARLES), littérateur et théologien génois, né d'une famille noble à Pontremoli vers l'an 1695, embrassa jeune encore l'institut des Jésuites à Rome, et professa dans le collège Romain avec talent et succès. En 1756, il devint coadjuteur de son collègue, le savant Dominique Turano, dans sa qualité de théologien de la pénitencerie. Les disgrâces de sa société en Portugal l'affectèrent vivement; et il fut atteint d'une maladie aiguë, qui l'enleva en 1759. A un goût sûr, à une critique éclairée, il joignait les vertus d'un digne ministre de l'Evangile. Il jouissait à Rome d'une grande considération, et comptait parmi les cardinaux et les prélats beaucoup d'élèves, qui lui témoignèrent constamment autant de confiance que d'estime. Il était en correspondance avec plusieurs savants et littérateurs de son temps, qui le consultaient volontiers sur l'objet de leur travail. Ses ouvrages se partagent en deux classes distinctes, théologie et littérature. C'était alors l'époque où le dominicain Concina faisait une si rude guerre au probabilisme et au relâchement, ou du moins à ce qu'il croyait tel. Cette guerre ne fut pas sans amertume, et la morale sévère se trouva quelquefois compromise dans ces plaidoyers faits pour elle. Concina, un peu ardent dans son zèle, n'avait pas ménagé les jésuites, qu'il avait signalés en plusieurs occasions comme atténuant, par de lâches complaisances, la sévérité de la morale chrétienne. Les jésuites trouvèrent de nombreux défenseurs, entre autres, Lecchi, Cordara, Lagomarsini, Zech, Zaccaria, Gravina, etc. Noceti prit aussi la plume pour soutenir l'honneur de son corps : il publia dans ce but la *Vérité vengée*, en latin, Lucques et Rome, 1753; il y rapporte

cent cinq propositions de théologiens jésuites, altérées par Concina ; — *Réfutation latine de deux lettres de Dinelli*, Rome, 1753 et 1754 : cette Réfutation consiste en deux lettres contre celles par lesquelles Dinelli, confrère de Concina, avait voulu soutenir la véracité de celui-ci ; — *Lettre du P. C. Noceti, sur une rétractation de Tamburini*, Rome, 1754 ; cet écrit en italien est encore contre Dinelli. Voyez, sur ces ouvrages de Noceti, l'*Histoire littéraire d'Italie* (de Tiraboschi), t. 7 et 9. Noceti cultiva de plus avec succès la poésie latine, comme on le voit par ses églogues imprimées à Rome, en 1741, avec celles de Rappin, et par ses poèmes de l'*Iris* et de l'*Aurore boréale*, que le P. Boscovich publia en 1747, à Rome, avec des notes, et que le P. Oudin a fait entrer, sans notes, dans son Recueil de *Poemata didascalica*, Paris, 1749, 3 vol. in-8°. Roucher, dans ses *Mois*, a imité le second de ces poèmes. Il y a encore des poésies latines et italiennes de Noceti dans un recueil de vers des Arca-diens.

P—C—T.

NOCRET (JEAN), peintre d'histoire, naquit à Nancy. Constatons de suite, pour ne pas l'oublier, que le musée de cette ville ne possède aucune œuvre de l'artiste auquel elle a donné le jour. Etant venu à Paris, Noret y fit les portraits des principaux personnages de la cour ; il fut nommé bientôt après peintre et valet de chambre du roi (brevet du 10 décembre 1649). Envoyé par le roi en Portugal (1657), il y exécuta les portraits de l'infante Catherine, de don Alphonse VI et de l'infant don Pedro, ce qui lui valut de la part de Sa Majesté Portugaise un présent de cinq cents pistoles et une chaîne d'or accompagnée de la médaille du roi. Il fit de nombreux travaux pour St-Cloud (1660) : *Iris avec son arc-en-ciel*, *Flore*, *Mars revenant de ses conquêtes en compagnie de Vénus*, *Thésis faisant forger les armes d'Achille par Vulcain*, *Persée et Andromède*, *Apollon accompagné des neuf Muses*, *Diane sur un char*, une allégorie représentant le *Mariage de MONSIEUR avec MADAME* (1670) sous forme d'allégorie, une *Assemblée des dieux*, où était représentée la famille royale au nombre de dix-huit figures, chacune grande comme nature (cette toile est aujourd'hui au musée de Versailles). Il peignit également pour les Tuileries : *Minerve mettant en fuite l'Envie et la Discorde*, *Latone présentant Apollon et Diane à Minerve*, *Minerve dans un char précédé par une troupe de vestales et de philosophes*, *Minerve enseignant les arts et les sciences*, *Minerve accompagnée de Mercure accueillant des nymphes qui viennent les saluer*, *Minerve dans un char de triomphe*, *Minerve disputant avec Neptune à qui donnera le nom à la ville d'Athènes*, *St-Thérèse se prosternant devant l'Enfant Jésus*, *accompagné de la Sainte Famille*, etc., etc. Toutes ces peintures décoraient les appartements et la chapelle de Thérèse d'Autriche, dont les excellentes qualités étaient représentées sous les attributs de Minerve. Noret

fut reçu membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture le 3 mars 1663, sur un *St-Pierre* ; il fut nommé professeur le 28 juin 1664 et adjoint à recteur le 3 septembre 1667 ; le premier pendant son professorat, cet artiste laissa un dessin au crayon pour servir à l'instruction des élèves de l'académie. Il prononça cinq discours académiques : 1° sur le *Ravissement de St-Paul*, du Poussin ; 2° sur un *Christ*, du Guide ; 3° sur le *Pyrrhus*, du Poussin ; 4° sur la *Vierge et l'Enfant Jésus*, de Raphaël ; 5° sur le *Marquis del Vasto*, du Titien. Noret mourut à Paris le 12 novembre 1672, âgé de 55 ans ; outre le tableau mentionné plus haut, le musée de Versailles possède un portrait d'Anne d'Autriche, reine de France, qui, d'après l'inventaire manuscrit dressé par Bailly en 1710, se trouvait au Louvre dans les appartements de la reine mère. — NOCRET (Jean-Charles), fils du précédent, naquit à Paris et mourut dans cette ville âgé de 72 ans le 8 décembre 1719 ; il avait été reçu à l'académie comme peintre de portraits le 31 mars 1674 ; son morceau de réception était le portrait de son père que l'on voit aujourd'hui au musée de Versailles ; l'artiste est représenté vêtu de noir, tenant des deux mains une tête d'homme dessinée à la sanguine. — Pour les NOCRET, oubliés par tous les biographes, nous renvoyons le lecteur à la notice que leur a consacrée Guillet de St-Georges, secrétaire de l'Académie, dans les *Mémoires inédits sur les académiciens* (Paris, Dumoulin, 1854, in-8°, t. 1, p. 312-317).

B. DE L.

NODAL (BARTHÉLEMI-GARCIA DE), navigateur espagnol, fut avec Gonzalo, son frère, désigné par Philippe III pour aller reconnaître le détroit nouvellement découvert par le Maire et Schouten. Le résultat de ce voyage avait causé plus d'inquiétude à la cour d'Espagne que toutes les entreprises hostiles faites précédemment par les Hollandais dans le grand Océan. On appela de Hollande quelques marins expérimentés, du nombre desquels était Jean de Moore ; et l'on équipa deux caravelles de quatre-vingts tonneaux. Le commandement en fut donné à Garcia de Nodal, quoique plus jeune que son frère. Il eut ordre de visiter le nouveau passage d'une mer à l'autre, et d'examiner s'il était possible de le garder en construisant des forts sur les rivages. On partit de Lisbonne le 27 septembre 1618 ; on relâcha deux fois à Rio de Janeiro, d'où l'on partit le 6 décembre. Arrivé à 35° de latitude australe, Nodal observa que, soit qu'il fût en vue de la terre, soit qu'il ne la vît pas, il était constamment sur la sonde : depuis ce parallèle jusqu'à celui du 44° degré, il n'eut pas connaissance de la terre ; et il estima que, dans cet intervalle, la distance de la côte était quelquefois de plus de quarante lieues. Cependant on trouvait constamment fond, et la profondeur augmentait graduellement suivant que l'on s'éloignait de terre. La plus grande profondeur notée

dans le journal est de 95 brasses. C'est Nodal qui, le premier, a observé cette marche régulière des sondes, depuis l'embouchure du Rio de la Plata, jusqu'à l'extrémité australe de l'Amérique. Au milieu de janvier 1619, l'on eut connaissance du cap des Vierges, près duquel flottaient les débris d'un vaisseau naufragé. Nodal continua sa route en prolongeant la côte orientale de la Terre de Feu; et le 22 janvier il entra dans le détroit de le Maire, qu'il nomma détroit de St-Vincent. Ce nom est resté à l'un des caps de la côte occidentale de la Terre de Feu. Le 10 février on découvrit dans le sud-ouest du cap de Horn de petites îles auxquelles on donna le nom de Diégo Ramirez, cosmographe et pilote de l'expédition. Ces îles, situées par les 56° 27' de latitude australe, ont pendant plus d'un siècle et demi été les terres les plus reculées que l'on connût vers le sud. Nodal remonta ensuite vers le nord, et le 25 février entra dans le détroit de Magellan par son embouchure occidentale; il parvint à l'extrémité opposée le 13 mars, après avoir fait le tour de la Terre de Feu, et prit son point de départ pour l'Europe. Il atterrit le 7 juillet près de Lagos, et alla rendre compte de l'expédition au roi, qui était alors à Lisbonne: son frère Gonzalo surgit à St-Lucar le 7 juillet, sans avoir perdu un seul homme, neuf mois douze jours après son départ d'Europe, temps que l'état actuel de la science nautique ferait regarder, même aujourd'hui, comme très-court pour effectuer un voyage de ce genre. Les deux frères Nodal publièrent conjointement le journal de leur expédition, en espagnol, sous ce titre: *Relation du voyage fait par les capitaines Bart. Garcia de Nodal, et Gonzalo de Nodal, frères, natifs de Ponte-Vedra, pour la découverte d'un nouveau détroit*, Madrid, 1621, 1 vol. in-4°, avec une carte (1). Ce journal contient la route faite chaque jour et l'indication des vents régnants. La distance parcourue est fréquemment omise; et quand elle est rapportée, c'est d'après l'estime sans aucune mesure. La latitude est notée toutes les fois qu'elle a été observée. On y trouve des remarques sur les marées et les courants, et sur la variation de l'aiguille aimantée. Les côtes sont placées d'une manière très-incorrecte sur la carte; et ni les sondes ni la route n'y sont marquées. Les latitudes indiquées s'y rapprochent en général de celles qui ont été déterminées par des observations plus récentes, et sont plus exactes que celles de le Maire. Les Espagnols eurent de fréquentes entrevues avec les naturels de ces contrées sauvages; tout s'y passa sans accident: ils parlent avec admiration de la facilité et de l'exactitude avec laquelle ces hommes

répétaient les mots espagnols. Il existe un extrait du voyage de Nodal dans l'Histoire de l'Amérique de Laet. Une relation complète insérée à la suite de celui de le Maire, parmi les pièces contenues dans le recueil qui termine la Description des Indes occidentales par Herrera, porte ce titre: *Relation des deux caravelles que le roi d'Espagne envoya de Lisbonne, l'an 1618 au mois d'octobre, sous la conduite du capitaine don Jean More, pour visiter et découvrir le passage de le Maire, devers le sud, lesquelles retournèrent en Séville au mois d'août 1619, et firent le rapport au roi de tout ce qui leur était advenu*. Ce récit diffère en plusieurs points de celui de Nodal; on voit d'abord que les dates du départ et du retour y sont notées un mois plus tard. De Brosses avait déjà observé que « ces deux narrations, sans se « contrarier, ne se ressemblent guère; ce n'est « qu'en les confrontant avec soin, ajoute-t-il, « que je me suis assuré que c'était le même « voyage. » Mais de Brosses n'a connu la relation espagnole que d'après des extraits, de sorte qu'il omet plusieurs particularités importantes; et ceux qui ont travaillé d'après lui ont fait de même: d'un autre côté, il est question, dans la relation de Hollande, de choses dont la relation espagnole ne fait pas mention, par exemple, d'une verge d'or d'un pied et demi de longueur, que Moore reçut en échange d'un des naturels. Ceux-ci sont représentés comme étant d'une très-haute stature. Le nom de Nodal n'est pas cité une seule fois dans la relation hollandaise, dont l'auteur ne dit pas où il a puisé ces documents. Quelques biographes n'ayant pris les leurs que dans des catalogues ont été fort embarrassés pour savoir ce que c'était que cette relation de deux caravelles, qui ne portait aucune indication de ville, de date ni de format. E—s.

NODIER (CHARLES), littérateur français, né le 29 avril 1783 (1), l'un des écrivains sinon les plus éminents, du moins les plus connus et les plus goûtés dans la première moitié du 19^e siècle; il a été l'objet d'éloges un peu outrés, il a été aussi, après sa mort, en butte à des attaques où se montre l'absence complète de toute bienveillance. Nous essayerons d'éviter l'un et l'autre de ces écueils et nous resterons dans une parfaite impartialité. Conteur charmant, écrivain doué d'une imagination féconde, Nodier s'est souvent mis en scène dans les récits qu'il a livrés à la publicité, et il s'en faut qu'il se soit maintenu dans les limites de la vérité et même de la vraisemblance. Ses *Souvenirs de jeunesse* sont une espèce d'auto-biographie qu'on aurait bien tort de

(1) Cette relation, devenue très-rare, a été payée jusqu'à trente et une livres sterling dix schellings en Angleterre, à la vente Stanley en 1813, à une époque où la bibliomanie avait atteint son plus haut paroxysme. Depuis elle a été plusieurs fois adjugée de six à huit livres sterling. Une réimpression mise au jour à Cadix en 1766, in-4°, n'est pas commune hors de l'Espagne.

(1) Telle est la date que donne M. Quérard, qui écrit, en général, d'après de bons renseignements. M. Ste-Beuve, dans une notice dont nous reparlerons, dit que le point n'est pas parfaitement éclairci. M. Weiss, ami d'enfance de Nodier, suppose l'année 1781; d'autres amis ont parlé du 29 avril 1780; peut-être n'était-on pas fâché, en donnant quelques années de plus, de rendre moins invraisemblable le rôle prêté à l'enfant durant les orages de la Terreur.

prendre au sérieux ; la fiction y est mêlée à pleine main à ce qu'il peut y avoir d'historique dans ces récits ; l'auteur raconte son séjour à Strasbourg auprès du redoutable Schneider, accusateur public près le tribunal criminel du Bas-Rhin : il fait la narration de ses rapports avec Pichegru, qui l'aurait pris pour son confident, pour son secrétaire, et il n'avait alors que dix ou onze ans ! En écrivant, trente ou quarante ans plus tard, ces étranges circonstances, Nodier voulait seulement s'amuser et intéresser ses lecteurs ; il était certainement le premier à se moquer de ceux qui prenaient ces récits au sérieux, et qui les reproduisaient dans leurs livres ou dans les journaux. Un ingénieux critique auquel nous ferons quelques emprunts, M. Ste-Beuve, a, dans le *Portrait littéraire* qu'il a tracé de Nodier, apprécié avec sa finesse habituelle ce qu'il peut y avoir de réel dans ces souvenirs romancés : « Les relations avec le moine « Schneider, telles que Nodier s'est plu à nous « les peindre, ne sont-elles pas une réflexion fort « élargie, une pure réfraction de la mémoire à « distance et au sein d'une vaste et mobile imagination ? » Le père de Nodier était avocat ; il eut le malheur de devenir président du tribunal révolutionnaire de Besançon ; on l'a représenté comme un « homme sensible et doux dans la « vie intérieure, mais rigide comme un Romain « dans l'accomplissement de ses devoirs ». Or, si nous ne nous trompons, le seul devoir d'un tribunal révolutionnaire à l'époque de Robespierre était de condamner, et la mort était la seule peine qui fût alors appliquée. On a raconté comment, « terrible petit solliciteur », Nodier arracha à son père une sentence d'acquiescement en faveur d'une femme âgée et respectable, madame d'Olivet, en menaçant de se poignarder si la prévenue, coupable d'avoir envoyé de l'argent à un émigré, était condamnée. Il est permis de regarder ce trait comme un de ces épisodes assez nombreux dont l'imagination des amis de Nodier s'est laissée aller à embellir les débuts de sa carrière. Le régime de la Terreur s'écroula ; le père de Nodier, n'ayant plus de jugements à rendre, s'occupa de l'éducation de son fils, jusqu'alors fort négligée ; après un court séjour à Paris, Charles revint en Franche-Comté, et sa fougue naturelle le poussa dans des directions diverses. Il s'était pris de passion pour l'histoire naturelle des insectes en étudiant dans les bois les formes et les mœurs de ces fragiles créatures ; il se préoccupait déjà de linguistique ; il songeait surtout à la politique. Il est rare que, dans la jeunesse, on ne s'enrôle pas sous les drapeaux de l'opposition ; Nodier, tête ardente, cœur chaleureux et réfléchissant rarement, se forma un système mêlé de ferveur républicaine, de sympathies royalistes, de patriotisme franc-comtois et de haine pour le despotisme. Ce fut sous l'empire de ces divers sentiments, du dernier surtout, qu'il lança contre le premier consul, alors tout-puissant et prêt

à mettre sur sa tête la couronne impériale, une vigoureuse pièce en vers, parfois vraiment belle et qui, reprochant avec indignation au maître de la France d'avoir étouffé la liberté, lui annonce qu'avant que sa domination soit solidement établie, *il faut que l'élite des braves monte à l'échafaud de Sydney*. La *Napoléone*, imprimée clandestinement, et qui n'occupe d'ailleurs que quatre pages, eut un certain effet sur l'opinion publique, beaucoup moins cependant qu'on ne l'a prétendu dans des notices élogieuses qui la représentent comme *un des morceaux de poésie lyrique les plus remarquables de notre langue*, et comme *étincelante de beautés sublimes*. Il est douteux que le premier consul s'en soit jamais beaucoup préoccupé au milieu des soucis et des affaires qui l'absorbaient, mais le ministre de la police, Fouché, ne pouvait laisser passer inaperçue une attaque aussi directe. L'auteur fut découvert ; on a dit (et peut-être l'anecdote est-elle vraie) que Nodier, dans un moment d'exaltation généreuse, et ne voulant pas que d'autres fussent poursuivis à sa place, écrivit au ministre et se déclara l'auteur de l'écrit incriminé. Il ne fut pas d'ailleurs traité très-sévèrement ; après une courte détention à Ste-Pélagie, il fut renvoyé à Besançon auprès de son père, mais la fougue de sa jeunesse le portait à s'occuper constamment de politique, et dans son inconséquente ardeur, il était à la fois en relations avec les révolutionnaires et les émigrés. Soupçonné d'avoir favorisé l'évasion d'un émigré notable (le comte de Bourmont), impliqué dans une conspiration dont le but (à ce qu'il prétend) était d'enlever l'empereur lorsque, se rendant en Italie, il traverserait les montagnes de la Franche-Comté, Nodier prit la fuite, afin d'échapper à la prison ; il erra dans les montagnes et les bois, sur les frontières de la France et de la Suisse, s'occupant d'entomologie, ne perdant point de vue ses études linguistiques et subissant des épreuves, traversant des aventures qu'il s'est plu à raconter d'une façon très-attachante, mais sans doute peu exacte. On a dit que, forcé de se déguiser et privé de toute ressource, il fut un moment facteur de la poste dans un petit village et qu'il s'enrôla dans une troupe de badigeonneurs. Quoi qu'il en soit, il obtint de rentrer dans sa patrie ; le préfet, Jean Debry, s'intéressa à lui, et il s'établit à Dôle, où il ouvrit un cours et fut attaché à la bibliothèque de la ville. Il se maria sur ces entrefaites à une femme qui a été l'objet d'éloges unanimes et qui a toujours entouré de soins délicats et tendres la vie de son époux. Bientôt une carrière nouvelle s'ouvrit devant lui grâce à un hasard imprévu. Un Anglais, ami des lettres et prisonnier de guerre retenu en France, sir Herbert Crofts (*roy. ce nom*), était établi à Amiens ; il s'occupait beaucoup de la littérature française, il poussait l'étude de la grammaire jusqu'à la subtilité (témoin son *Horace éclairci par la ponctuation*) ; il lut le travail

que Nodier venait de publier sur les onomatopées, et il désira associer à ses travaux un homme qui se livrait à des recherches alors bien peu répandues. Nodier se rendit donc à Amiens, où il devint secrétaire du baronnet, et il l'aïda dans quelques-uns de ses travaux; le *Commentaire* (resté inachevé) sur le *Petit Carême de Massillon*, Paris, 1815, dut sans doute se ressentir aussi de cette participation d'études. Une dame anglaise, lady Mary Hamilton, vivait également à Amiens, et quoiqu'elle sût fort peu de français, elle avait la manie d'écrire dans cette langue des romans que Nodier refaisait sous prétexte d'en revoir les épreuves et qui sont aujourd'hui plongés dans le néant. Du reste, l'amour de l'indépendance et quelques excentricités britanniques de sir Herbert Crofts rompirent, au bout d'un an, l'association littéraire qui s'était formée; Nodier quitta sans regret celui dont il a tracé, dans sa nouvelle d'*Amélie*, un portrait flatteur et gracieux sous le nom facilement reconnaissable de sir Robert Grove, et il revint dans ses montagnes du Jura. Il venait d'être père, il manquait de ressources; il se trouva heureux de devoir à la protection de Jean Debry une place dans les provinces illyriennes que l'Autriche avait cédées à la France. Il se rendit à Laybach, où il avait été nommé bibliothécaire; ce n'était qu'une sinécure à laquelle vint s'adjoindre un emploi dans l'administration de la loterie; presque aussitôt il fut chargé de la direction de la librairie et de la rédaction d'un journal, le *Télégraphe illyrien*, journal polyglotte, puisqu'il était publié en quatre langues (français, italien, allemand et slave). Ce fut pour Nodier l'occasion de faire des recherches intéressantes sur les productions littéraires de la Dalmatie, alors complètement ignorées, et quelques-uns de ses ouvrages portent l'empreinte profonde de ses conquêtes en ce genre. — La France perdit d'ailleurs l'Illyrie presque aussitôt qu'elle l'avait acquise, et lorsque l'empire se fut écroulé, Nodier vint à Paris. Il écrivit dans les journaux royalistes, le *Journal des Débats*, la *Quotidienne*, et il publia, mais sans y mettre son nom, une *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*. Le titre était fait pour piquer la curiosité à cette époque; l'ouvrage eut de nombreux lecteurs; on y trouve (mais il faut bien regarder tout ceci comme un roman) le récit de ce qui concerne la société des *Philadelphes*, dont le chef était un personnage accompli, extraordinaire sous tous les rapports, le colonel Maxime Oudet, tué à la bataille de Wagram; après lui la direction de la société passa dans les mains du général Malet, dont il est inutile de rappeler la tentative hardie en 1812 et la triste fin (*voy.* MALET). Il n'est pas très-sûr que les *Philadelphes* aient vraiment existé, et il est très-certain que le caractère d'Oudet, sur lequel Nodier est revenu à plusieurs reprises, en donnant à ses couleurs une vivacité toujours nouvelle, est dû à la brillante imagination du con-

teur qui, se souciant peu de faits positifs, voulait surtout étonner et captiver son public (1). Les cent-jours survinrent; Nodier, qui s'était compromis par ses attaques contre Napoléon renversé par la coalition, quitta Paris et se retira en Lorraine, où il resta ignoré; on a prétendu que Fouché, redevenu ministre et qui l'avait connu en Illyrie, l'ayant fait venir et lui ayant demandé ce qu'il voulait, en obtint pour réponse : « Eh bien, donnez-moi cinq cents francs... pour aller à Gand, » mais l'anecdote n'est peut-être pas très-authentique. En revanche, on est d'accord pour attribuer à Nodier un mot qui circula alors et qui fit fortune parmi les royalistes : « Puisqu'on veut pour la France un souverain qui monte à cheval, je vote pour Franconi. » Nous ne rechercherons passif, comme le prétendent MM. Ste-Beuve et Quérard, Nodier envoyait des articles au *Moniteur* publié à Gand, tandis que M. Francis Wey, auteur d'une notice imprimée en 1844 et dictée par des sentiments d'une affectueuse admiration, affirme que Nodier ne transmit pas une ligne à ce journal. Les Bourbons remontèrent une seconde fois sur le trône, et Nodier revint à Paris, où il mena quelque temps l'existence assez précaire de l'homme de lettres réduit à vivre des travaux de sa plume. Il écrivit dans divers journaux; il mit au jour en 1818 une édition des *Fables de la Fontaine avec un nouveau commentaire littéraire et grammatical, dédié au roi*, 2 vol. in-8°; ce commentaire, entrepris depuis plus de dix ans, renferme d'ailleurs des aperçus ingénieux et des vues finement énoncées. En 1822, Nodier dirigea une édition assez soignée des *Oeuvres de Millevoje*, 3 vol. in-8°, qu'il dédia également à Louis XVIII et de laquelle quelques pièces destinées à chanter les hauts faits de l'empire furent retranchées. En 1824, il mit une introduction littéraire en tête d'une magnifique édition du *Temple de Guide* de Montesquieu, publiée in-folio par l'imprimeur Pinard. En 1825, de concert avec M. Verger, il publia une édition nouvelle de la *Satyre Ménippée* qu'il enrichit d'une préface et de quelques notes. Bien d'autres travaux littéraires qui n'ont guère laissé de traces l'occupèrent. Ce fut aussi dans cette période de dix ans (1816-1826) qu'il fit paraître quelques romans qui obtinrent un juste succès : *Jean Slogar* en 1818, *Adèle* en 1820, *Smarra, ou les Démon de la nuit* en 1821, *Thérèse Aubert* en 1819. Malgré ses démarches, malgré les titres que lui donnait à la bienveillance royale son opposition au consulat et à l'empire, titres qu'il rappelait volontiers, Nodier n'obtint rien de Louis XVIII, et il accepta un instant la place de professeur à l'université d'Odessa que lui proposait, faute de mieux, la bienveillance du duc de Richelieu. Cet

(1) Un des meilleurs amis de Nodier, son compatriote Weiss, convient (article MALET) que l'auteur de l'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée* semble s'être proposé pour but de se jouer de la crédulité de ses lecteurs.

exil, qui eût jeté l'ingénieur écrivain si loin de la France, n'eût pas lieu; au moment de fermer ses malles, Nodier renonça à aller s'établir sur les bords de la mer Noire. Enfin, en 1825, son existence s'assit et se fixa. Ses goûts de bibliophile, ses travaux littéraires l'avaient recommandé à M. de Corbières, ministre de l'intérieur et ami passionné des vieux livres; il fut nommé bibliothécaire de l'Arsenal en remplacement de l'abbé Grosier, qui était mort sur ces entrefaites. « Dans sa retraite une fois trouvée, au soleil, au milieu des livres dont une élite sous sa main lui sourit, la vie de Nodier s'ordonna : des matinées « studieuses, liseuses devinrent de plus en plus « productives de pages toujours plus goûtées. » En 1821, il avait fait une rapide tournée dans la Grande-Bretagne; il y trouva la matière d'un petit volume qu'on lit avec plaisir : *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse*, et cette excursion suggéra l'idée d'une très-agréable nouvelle : *Trilby ou le Lutin d'Argail*, 1822. Elle devint assez populaire pour que le nom de Trilby passât un instant dans le vocabulaire capricieux de la mode; les couturières, tout en méditant sur la rédaction d'un corsage ou sur l'édification d'une toilette monumentale, donnèrent à des écharpes, à des gazes multicolores le nom de Trilby; ce sont des riens qui témoignent cependant un succès de bon aloi. Etabli à l'Arsenal, Nodier continua de travailler avec persévérance; nous indiquerons plus tard les nombreux écrits qu'il mit au jour durant une période de dix-huit années. En 1834, il devint membre de l'Académie française, et c'était justice; car bien peu de personnes savaient comme lui manier admirablement la langue française, user, avec un rare bonheur d'expression et d'image, de toutes les ressources d'une plume riche, facile et gracieuse; ses études lexicographiques le désignaient d'ailleurs tout naturellement comme le plus utile des collaborateurs de ce fameux Dictionnaire, dont on s'occupe depuis près de deux siècles et demi, et qui est toujours à refaire. Il remplaçait M. Laya, et il fut reçu par M. de Jouy. Il s'était permis quelquefois de railler l'illustre compagnie, et cependant « il fut saisi d'une joie toute « naïve et attendrie en y entrant. Aucun autre « discours de récipiendaire ne respire peut-être « à l'égal du sien l'expansion sortie de la recon- « naissance. Il la prouva surtout par un dévouement sincère à ses devoirs d'académicien. » — Le salon de Nodier attira bientôt à l'Arsenal l'élite de la littérature et des arts; sa femme et sa fille en faisaient les honneurs avec une grâce parfaite, et lui-même accueillait avec une chaleureuse sympathie tous ceux qui s'approchaient de lui. Sa conversation avait un charme irrésistible; c'était un mélange de fine raillerie et de sensibilité; comme conteur, il n'avait pas d'égal; les dimanches de l'Arsenal devinrent célèbres; l'école nouvelle surtout, dont Nodier protégea les débuts,

s'y porta avec empressement. On y vit, à l'entrée de leur carrière littéraire, Alfred de Musset, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Ste-Beuve, Alfred de Vigny, et bien d'autres encore dont les noms alors obscurs ont depuis acquis une notabilité plus ou moins éclatante. La rédaction de plusieurs ouvrages, les plus parfaits qu'il ait écrits sans doute, une collaboration active à la *Revue de Paris*, fondée en 1828, occupèrent Nodier depuis qu'il eut acquis cette position nouvelle; il était aussi fort absorbé par les préoccupations de la bibliomanie; deux fois il forma et livra aux chances heureuses des enchères des collections composées d'ouvrages curieux et rares; une troisième bibliothèque qu'il avait créée peu à peu avec un soin exquis se trouva, au moment de sa mort, offrir une importance bien supérieure à celle des cabinets qui l'avaient précédée; nous en reparlerons plus loin. — En vieillissant, Nodier devint un peu misanthrope; il croyait peu au progrès, et son ironie ne ménageait ni les institutions politiques du jour ni la philanthropie. L'*industrialisme* (s'il est permis d'écrire ce mot barbare) lui inspirait autant de colère que les innovations orthographiques qu'il reprochait à Voltaire. Dans un corps débile, il conserva longtemps une grande vigueur. On le vit pendant plusieurs années, à pas lents, un peu voûté et comme affaissé, s'acheminer tous les jours régulièrement chez des libraires qu'il affectionnait, chez lesquels il se plaisait à contempler, avec une joie enfantine, des ouvrages précieux, et, « sans savoir « pourquoi, on remarquait cette figure anguleuse « et grave, ce pas incertain et aventureux, cet « œil vif et las, cette démarche fantasque et pensive ». Il mourut le 27 janvier 1844, après avoir reçu les secours de la religion. Une foule nombreuse assista à ses obsèques; M. Etienne prononça sur sa tombe un discours au nom de l'Académie; les journaux, les revues se firent l'organe de regrets unanimes et mérités, car la bienveillante indulgence de Nodier, son amour pour la jeunesse, son affranchissement de toutes les passions mauvaises lui avaient attiré des sympathies générales. L'académie de Besançon mit son éloge au concours; une statue, votée par le conseil général du département du Doubs, lui fut élevée dans la même ville, et le conseil général de la Seine vota à perpétuité un emplacement pour le terrain de sa sépulture. Il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur les écrits variés et nombreux de cet ingénieux polygraphe; nous commencerons par ses débuts dans la carrière scientifique. Il n'avait que seize ans environ lorsque, de concert avec M. Luczot, il publia une *Dissertation sur l'usage des antennes et sur l'organe de l'ouïe dans les insectes*, Besançon, an 6, in-4°; des observations ingénieuses se trouvent dans ce livre, qui fut tiré à petit nombre. Peu d'années après parut la *Bibliographie entomologique, ou Catalogue raisonné des ouvrages relatifs à l'entomo-*

logie et aux insectes, Paris, an 9, in-8° (1). Depuis Nodier s'abstint d'écrire sur l'histoire naturelle des insectes, mais il leur a, dans quelques-uns de ses romans, consacré des pages charmantes. Une production d'un autre genre et un peu étrange dut le jour à un caprice d'érudition : les *Apothéoses et imprécations de Pythagore*, à Croton (Besançon), in-4°, forment un ouvrage écrit en style lapidaire, imprimé en lettres capitales, et dont il ne fut tiré que dix-sept exemplaires. S'occupant aussi de poésie, Nodier avait fait imprimer en 1804 les *Essais d'un jeune barde*, petit volume qui passa inaperçu, et il publia successivement quelques romans où l'on trouve des caractères vagues et exaltés, et l'impression causée par le *Werther* de Goethe alors en pleine vogue (presque tous les héros de ces premiers écrits de Nodier finissent par le suicide), mais il y a aussi des pages que recommandent les plus fines qualités du style. Le *Peintre de Salzbourg, Journal des émotions d'un cœur souffrant*, parut en 1803; les *Proscrits* avaient vu le jour en 1802; les *Tristes, ou Mélanges tirés des tablettes d'un suicidé*, furent livrés à la publicité en 1808; nous laissons de côté le *Dernier chapitre de mon roman*, Paris, an 11, incursion dans le genre licencieux qu'il n'eût pas fallu reproduire en 1833. Des livres plus sérieux montrèrent ensuite avec quel zèle Nodier s'était attaché à des études alors peu en vogue; les fruits d'une lecture variée, d'un jugement ingénieux se firent reconnaître dans le *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, Paris, 1808, in-8°, travail qui reparut en 1828 avec des additions considérables qui en font un ouvrage savant et bien fait; c'est un des plus curieux de ceux qui sont sortis de la plume de Nodier. Les *Questions de littérature légale*, Paris, 1812, ont de même été plus tard l'objet d'une révision très-attentive; elles forment une série de notices sur le plagiat, sur la supposition d'auteurs, sur les supercheries qui ont rapport aux livres. On a pu y relever quelques inadvertances, mais il est impossible que dans ce travail contenu d'ailleurs dans des bornes resserrées (un homme de moins d'esprit en eût fait un gros et lourd volume), on ne reconnaisse pas un livre « d'une lecture fort agréable, fort diverse, représentant tant à merveille tout le genre de mérite et le piquant qui recommandent tout ce côté considérable des travaux de Nodier ». Les *Mélanges de littérature et de critique*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°, reproduisent une soixantaine d'articles insérés dans le *Journal des Débats* et dans d'autres feuilles de l'époque. Parmi bien des pages aujourd'hui sans intérêt, il en est de piquantes; on peut citer celles qui concernent le singulier

poème de Népomucène Lemer cier, la *Panhypocrisiade*, la *Cirnéide*, poème par Lucien Buona-parte (ce poème est loin de recevoir des éloges qu'en 1818 on accordait peu à la famille de l'auteur); le *Manuel du libraire*, etc. En bien des pages, l'attachement de Nodier pour les insectes et pour les livres se montre avec effusion. La *Bibliothèque sacrée grecque et latine*, Paris, 1826, in-8°, n'est au fond qu'une compilation qui n'est pas exempte d'erreurs, mais qui offre des notes écrites d'un style plus piquant que celui qu'on était habitué à rencontrer dans les ouvrages de bibliographie. Un second volume annoncé n'a point paru, et le livre n'avait pas, ce nous semble, assez d'importance pour justifier la dédicace au roi qui le précède. Continuant de s'occuper des livres rares et curieux, Nodier mit au jour en 1829 les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, ou Variétés littéraires*. C'est une série de notices sur des ouvrages qui faisaient partie de sa bibliothèque. Une diction attrayante, des aperçus piquants, des renseignements curieux assureront toujours à ce volume une place honorable dans le cabinet de tout véritable bibliophile, charmé qu'on lui parle des livres avec esprit, avec amour; mais là encore Nodier se laisse parfois aller au paradoxe, et il ne faudrait pas le prendre pour guide. Il est juste d'ailleurs de reconnaître qu'il fut le premier à signaler l'importance qu'offrent au point de vue littéraire les éditions originales des écrits des bons écrivains français; il fit sortir de l'oubli ces volumes qu'on dédaignait alors et qu'aujourd'hui les bibliophiles se disputent avec acharnement (1). En 1833, 1834 et 1835, Nodier donna au journal *le Temps* divers feuillets relatifs à des livres rares, à des questions littéraires. Ces petites dissertations, où « sous prétexte de bouquins poudreux il butinait le fin et le joli », furent fort goûtées du public, et le libraire Techener eut l'idée heureuse de les réimprimer successivement dans un journal qu'il venait de créer (*le Bulletin du bibliophile*), et qui, après une existence de près de trente ans, est encore plein de vie et de vigueur (2). Les recherches sur la langue française et sur les langues en général furent toujours un des sujets favoris des études de Nodier; il était étranger à ces investigations approfondies de philologie comparée qui ont fait éclater la patiente et profonde érudition de l'Allemande, et dans lesquelles brillent J. Bopp, les frères Grimm et tant d'autres; il ignorait en-

(1) Nodier ne se bornait pas à rechercher les éditions primitives de Boileau, de Racine, des auteurs de premier ordre; il s'attachait aussi à ce qu'il appelait les *Petits classiques*, et en 1825, il en publia en huit volumes in-16 une collection imprimée avec beaucoup de soin et renfermant la *Guirlande de Julie*, les Œuvres choisies de Sénèque, celles de Sarrasin, les Poésies du chevalier d'Aceilly, les *Madrigaux* de la Sablière, etc.

(2) Voici les titres de quelques-uns de ces opuscules : *De quelques livres satiriques et de leur clef*; *De la liberté de la presse avant Louis XIV*; *De la maçonnerie et des bibliothèques spéciales*; *Des matériaux dont Rabelais s'est servi pour la composition de son ouvrage*; *Des auteurs du seizième siècle qu'il convient de réimprimer*, etc.

(1) Cet ouvrage figure au catalogue Nodier, 1827 (n° 105), avec cette note : « Essai fort imparfait, mais fort rare, d'un écolier de quatorze ans. J'étais propriétaire de l'édition, et je l'ai dé-truite avec tant de soin qu'il n'en reste certainement pas d'exemplaires. »

tièrement les idiomes de l'Orient; aussi s'en tenait-il volontiers à des aperçus généraux, à des déductions d'ensemble. Quelques feuilletons fournis également au *Temps* en 1834 furent l'origine du volume qu'il mit au jour la même année : *Notions élémentaires de linguistique, ou Histoire abrégée de la parole et de l'écriture pour servir d'introduction à l'alphabet, à la grammaire et au dictionnaire*. Dans ce livre « le plus suivi et « le plus philosophique de ses jeux érudits », Nodier a développé un système entier de formation des langues; il retrace avec chaleur l'histoire du mot depuis l'instant où il éclôt pour la première fois sur les lèvres de l'homme primitif jusqu'au moment où l'écriture est inventée, où les idiomes sont en pleine maturité. Nous n'avons pas ici à nous occuper du système auquel Nodier prête le charme de sa parole séduisante; il ne s'accorde guère avec celui que des érudits plus sérieux (M. Renan entre autres) ont développé à cet égard, et dès son apparition, il fut combattu avec force, au nom de l'école historique, par M. d'Eckstein. — Comme lexicographe, Nodier avait publié en 1828 un *Examen critique des dictionnaires de la langue française, ou Recherches grammaticales et littéraires sur l'orthographe, l'acceptation, la définition et l'étymologie des mots*, Paris, 1828; c'est encore un livre qu'on consultera avec profit et agrément, lors même qu'on n'en adoptera pas tous les jugements. Il avait conçu dès sa jeunesse le projet d'un *Dictionnaire universel de la langue écrite*. En 1813, il en fit paraître un spécimen, devenu aujourd'hui introuvable et qui, n'allant que jusqu'à la syllabe *ACC*, offrait une érudition puissante dans la science des étymologies. Le prospectus ou préface de ce *Dictionnaire* fut imprimé à Paris en 1810 chez Didot, sous le titre d'*Archéologue, ou Système universel et raisonné des langues. Prolégomènes*. Il ne fut tiré qu'un très-petit nombre d'exemplaires de cette brochure, et le plan trop vaste qu'elle retraçait ne fut jamais exécuté. Une génération de bénédictins n'y eût pas suffi, et Nodier, éparpillant ses travaux de divers côtés, ne s'occupa plus du monument gigantesque dont il avait rêvé la construction. — Son nom figure bien avec celui de M. V. Verger en tête d'un *Dictionnaire universel de la langue française*, Paris, 1823, 2 vol. in-8°, mais l'ouvrage est de M. Verger, et Nodier n'y contribua, à ce qu'il paraît, que pour une préface. En 1820, il avait entrepris avec MM. Taylor et A. de Cailleux une publication importante, celle des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, gr. in-fol. Cet ouvrage, fort étendu, paraissant par livraisons successives et accompagnées de lithographies, marcha nécessairement avec la lenteur imposée à des entreprises dispendieuses. Lors de la mort de Nodier douze volumes avaient paru; la Normandie, la Franche-Comté, l'Auvergne et le Languedoc en étaient le sujet; il a fourni à ces *Voyages* des

pages intéressantes et vivement écrites, mais la majeure partie du texte n'est point de lui. — Comme poète, Nodier a peu écrit; un petit volume de vers, publié en 1827, renferme des élégies où il y a de la tendresse et de jolis contes; on y a signalé une clarté facile et une grâce mélodieuse, et s'il avait concentré ses facultés en un seul genre, la muse française aurait inscrit à un rang fort élevé le rêveur qui dissipait ses trésors avec trop de négligente insouciance. — Le théâtre fut un instant abordé, mais sans attachement sérieux et sous des noms d'emprunt, avec des collaborateurs peu connus. Qui est-ce qui a gardé la moindre souvenance du *Délateur*, drame traduit de l'italien (1821), de Bertram, ou le *Château de St-Aldobrand* (1821), du drame de *Faust*, du *Vampire*? Toutes ces productions n'ajoutent rien à la renommée de Nodier; elle repose surtout sur ses romans, sur ses nouvelles, sur celles qu'il écrivit dans les premières années de son séjour à l'Arsenal (*la Fée aux miettes*, *Mademoiselle de Marsan*, *Inès de las Sierras*, etc.). C'est aussi dans la classe des romans qu'il faut placer les *Souvenirs de jeunesse, extraits des Mémoires de Maxime Odin*, 1832, in-8°, partagés en divers chapitres ayant des noms de femmes (Séraphine, Thérèse, Clémentine, Amélie, etc.); les *Souvenirs, épisodes et portraits pour servir à l'Histoire de la Révolution et de l'Empire*, 1831, 2 vol. in-8°, ont également une couleur romanesque des plus prononcées; l'écrivain s'y met continuellement en scène, et si le vrai s'y trouve, « ce n'est que « comme impression et comme peinture ». Il était dès lors préoccupé de l'étude de la révolution au point de vue littéraire: les événements de juillet 1830 avaient remis en honneur cette époque, que pendant longtemps on s'était efforcé d'oublier; Nodier inséra dans ses *Souvenirs des Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*, et, en 1831, il fit paraître le *Dernier banquet des Girondins*, le premier écrit destiné à la glorification d'un parti qui brilla sans doute par de grands talents, mais auquel la postérité a bien le droit d'adresser de justes reproches. Ce n'est là d'ailleurs qu'un roman historique où la vérité est fort peu respectée, mais la magie du style, la couleur des tableaux, la vivacité du dialogue font passer sur ce que cette fiction a d'outré. Rattachons à cette direction qu'avaient prise les pensées de Nodier les *Fragments sur les institutions républicaines, ouvrage posthume de St-Just, précédé d'une notice de l'éditeur*, 1831; ce petit volume avait déjà paru vers 1800, et dans l'opinion de plus d'un critique, ce fut Nodier lui-même qui se plut à mettre sous le nom de St-Just quelques paradoxes étincelants, quelques images fougueuses dans le genre de celles qu'il prêta plus tard à un chef de bandits, à ce Jean Sbogor qui était l'une de ses créations favorites (1). Des idées plus fraîches, une fantaisie

(1) Donnons ici un échantillon de ce que présentent les *Pen-*

plus riante ont inspiré l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, 1830, gr. in-8°. Ecluse sous l'impression d'un passage de Sterne, cette *Histoire*, où il est question de toute sorte de choses excepté du roi de Bohême, est une énigme jetée à la perspicacité du lecteur; l'auteur s'est imposé la tâche d'y divaguer avec plaisir, de ne suivre aucun plan, d'en faire un livre fou; mais au milieu de ces extravagances volontaires, de cette inconscience parsemée quelquefois des richesses d'une vaste érudition, on rencontre de petits récits pleins de grâce, de fraîcheur et de sensibilité. Ajoutons que ce volume, imprimé avec luxe, fut le premier peut-être dans lequel on eut recours à ce qu'on a appelé l'illustration. De nombreuses vignettes dessinées par des artistes habiles sont semées dans les pages, et leur étrangeté s'accorde bien avec celle du texte qu'elles accompagnent. — Indépendamment des nombreux articles qu'il donna à la *Revue de Paris* (Hélène Gilet, *Un domestique de M. le marquis de Louvois*, etc.), Nodier en publia aussi dans la *Revue des Deux-Mondes* (le Mont St-Bernard, 1831, la *Litho-typographie*, 1832, *Bonaventure Desperriers*, 1835), dans le livre des *Cent et un* (le *Bibliomane*, *Polichinelle*, les *Monuments expiatoires*), dans le *Livre des Conteurs* et dans d'autres recueils dont l'énumération ne serait ni courte ni intéressante. Le *Bulletin du bibliophile* de M. Techener, né sous ses auspices, lui dut aussi bien des notices qui contribuèrent puissamment à la vogue qu'obtint cette publication. Les poésies de Claude de Chaulnes, le poète macaronique, de Germain, jusqu'alors ignoré, le prix courant des livres, Cyrano de Bergerac, tels furent quelques-uns des sujets qu'aborda cette plume toujours prête à faire preuve « d'une érudition courante, variée, « excursive ». Il avait été question, peu de temps après la mort de l'académicien, de réunir en un ou deux volumes ces pages légères, éparpillées dans diverses directions, et que les gens de goût auraient sans doute eu une vive satisfaction à voir rassemblées, groupées en faisceau désormais indissoluble. Ce projet a été abandonné. Parmi les travaux de Nodier relatifs à la science des livres, on ne saurait oublier les notes qu'il intercala dans les deux catalogues de sa bibliothèque vendue publiquement en 1827 et au commencement de 1830, notes ingénieuses, quoique parfois d'une exactitude contestable. Il inséra aussi diverses notes dans le catalogue des livres de son ami G. de Pixérécourt, en 1838 (1), et

lorsque la mort vint le frapper, il avait entrepris une *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, collection qui était la sienne et qui, après sa mort, a été vendue au mois de juin 1844, offrant ainsi au thermomètre de la bibliomanie l'occasion de s'élever à un degré de hauteur qu'il n'avait guère atteint jusqu'alors, mais qui depuis a été fort surpassé. Nodier ne vécut pas assez pour terminer cette *Description*, qui fut achevée par un autre bibliographe instruit et modeste, M. G. Duplessis (1). La dernière nouvelle qu'il ait écrite, et qui parut dans le *Bulletin du bibliophile*, *Franciscus Columna*, a pour héros un moine qui a laissé un poème allégorique et énigmatique, imprimé à Venise à la fin du 15^e siècle (l'*Hypnerotomachia Polyphili*); les émotions du bibliomane s'y mêlent aux épanchements du cœur; selon l'heureuse expression de M. Ste-Beuve, « c'est « un coin de roman logé dans un cadre de biblio- « graphie, une fleur toute fraîche conservée « entre les feuillets d'un vieux livre ». Les bibliographes de profession, les esprits sévères et rigoureux n'ont jamais accordé grande autorité aux assertions de Nodier en fait d'histoire littéraire; l'oracle de la science en question, M. J.-Ch. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, prétend que « l'aimable bibliophile, s'amusant à contem- « pler avec le prisme trompeur d'une imagination « aussi vive que hardie ceux des volumes qui lui « appartiennent et qu'il affectionne le plus, sait, « en excellent ami, y trouver des perfections qui « échapperaient sans doute à tout autre qu'à lui. « Nous n'examinerons pas si ces observations dont « il nous fait part sont exactes ou non, mais nous « dirons qu'elles sont au moins fort ingénieuses et « surtout exprimées avec ce charme de style, ce « bonheur d'expression qui est le cachet du ta- « lent de l'auteur. » Il serait très-difficile de réunir les *Oeuvres* bien complètes de Nodier. Les écrits de sa jeunesse sont aujourd'hui introuvables; ses *Oeuvres* publiées par le libraire Renduel, Paris, 1832-1834, 12 vol. in-8°, ne contiennent qu'un choix des romans, les *Souvenirs* et les *Notions de linguistique*; il faut observer que, parmi les fictions qui ont reparu dans ce recueil, il en est qui ont été l'objet de remaniements considérables, de sorte que le texte des éditions originales présente des différences sensibles. Au lieu de douze volumes on en aurait fait plus de trente si l'on avait rassemblé tout ce que Nodier a éparpillé de droite et de gauche, et dont un laborieux bibliographe, M. Quérard, a dressé dans la *France littéraire* un inventaire qu'il déclare incomplet; mais qui pourrait se flatter

sées trouvées sur les tablettes de Sbogar : « Est-il vrai que la « plupart des souverains de l'Europe s'occupent de faire cadas- « trer la terre ! Soit. » — « Je voudrais bien qu'on me montrât « dans l'histoire une monarchie qui n'eût pas été fondée par un « voleur. » — « Donnez-moi une force qui ose prendre le nom de « loi, et je vous montrerai un vol qui prendra le nom de pro- « priété. »

(1) Ces notes sont au nombre d'une trentaine; plusieurs ont une certaine étendue et offrent un intérêt véritable; nous indiquons celle (n° 906) sur le *Recueil du cosmopolite*; (n° 1251) sur les écrits de Corneille Blessebois; (n° 599) sur les *Poésies* de Clotilde de Surville; en 1826, de concert avec M. de Roujou, il

avait donné un second volume de cet ingénieux pastiche, volume qui est en grande partie de sa façon, à ce qu'a écrit M. Ste-Beuve, bien instruit de ces détails de l'histoire de la poésie contemporaine.

(1) Quelques-unes des notes de Nodier forment de véritables petites dissertations qu'on lira toujours avec plaisir. Nous signalerons presque au hasard le n° 162 sur le *Ars signorum* de Dalgarno; n° 185 *Grammaire française* de Milleran; n° 782 sur l'édition originale du *Télémaque*, etc.

d'avoir une prétention que l'académicien lui-même eût été le premier à repousser ? Des notions sur Gilbert, sur Vertot, sur Galland, mises en tête d'éditions de ces auteurs, des préfaces pour divers ouvrages, des articles dans des Biographies, etc., figurent dans ce budget littéraire, et dans tous ces morceaux, aujourd'hui oubliés, il y a toujours quelque trait ingénieux. — Le *Bulletin du bibliophile* a publié en 1844, p. 810-829, une *Bibliographie de Charles Nodier*, mais elle laisse bien à désirer. Nous nous bornerons à mentionner parmi les écrits dont elle ne fait pas mention un fragment intitulé *Du voilement de l'image du Christ*, que peu de personnes iraient chercher dans le volume publié sous le titre de *le Diable à Paris*, et des *Pensées inédites*, qui se recommandent parfois par leur originalité caustique (1). Nous ne nous dissimulons pas que les amis de Nodier, que les admirateurs de son style trouveront notre notice insuffisante; nous pouvons du moins leur indiquer des sources où ils auront à puiser avec abondance. Les notices de deux critiques éminents, MM. G. Planche et Ste-Beuve, se recommandent par la finesse des aperçus et la sûreté de la pensée; celle de M. Francis Wey, en tête de la *Description raisonnée d'une collection de livres*, Paris, Techener, 1844, celle de M. le Roux de Lincy, renferment des détails biographiques qu'il ne faut pas toujours accepter sans contrôle, et il est sage d'être encore plus circonspect en présence de la notice que M. Jules Janin a placée en tête de l'édition de *Franciscus Columna*. M. de Loménie, sous le pseudonyme d'un *Homme de rien*, M. de Reiffenberg dans le *Bulletin du bibliophile belge*, et bien d'autres ont parlé de Nodier, presque toujours sur le ton de l'éloge et de l'admiration, mais une voix moins flatteuse s'est fait entendre dans la *France littéraire*; M. Quérard, auquel M. Ste-Beuve donne l'épithète de *contrariant*, en dressant la liste des ouvrages de l'académicien, s'est exprimé sur son compte d'une façon très-peu bienveillante.

Br—T.

NODOT (FRANÇOIS), attaché à l'administration militaire sous le règne de Louis XIV, exerça les fonctions de commissaire des vivres en Piémont; ce qui ne l'empêcha pas de cultiver la littérature et la philologie. Il est principalement connu par la publication d'un fragment inédit et d'une traduction française de Pétrone. On sait que l'ouvrage de l'auteur latin n'est pas parvenu jusqu'à nous dans son intégrité. Déjà J. Lucius (*voy. ce nom et PÉTRONE*) en avait découvert à Trau, en Dalmatie (1663), un fragment considérable, dont l'authenticité, vivement contestée d'abord, est à peu près admise aujourd'hui par les savants.

Plus tard (1688), un officier français au service de l'Autriche trouva, dit-on, à Belgrade un manuscrit contenant un nouveau fragment du *Satyricon*. Nodot, ayant obtenu la permission d'en prendre copie, intercala ce morceau dans une édition latine de Pétrone, qu'il donna en 1693 (Paris, in-8°, et Rotterdam, in-12), et qu'il fit réimprimer l'année suivante avec la traduction française. La publication de ce fragment amena une controverse animée. Fr. Charpentier, à qui Nodot l'avait communiqué avant l'impression, le déclara authentique; opinion qui fut partagée par d'autres érudits; mais les plus célèbres critiques de l'époque, Leibniz, J.-F. Cramer, Perizonius, R. Bentley, etc., non-seulement n'y reconnurent pas le style de Pétrone, mais y signalèrent une foule de gallicismes et même d'expressions barbares, qui en décèlent la fausseté. Brugière de Barante (*voy. BRUGIÈRE*) publia, dans le même sens (sous le pseudonyme de Georges Pélissier), des *Observations sur le Pétrone trouvé à Belgrade*, avec une *Lettre sur l'ouvrage et la personne de Pétrone*, Paris, 1694, in-12, auxquelles Nodot répliqua par la *Contre-critique de Pétrone, ou Réponse aux Observations sur les fragments trouvés à Belgrade, et à la Lettre*, etc., Paris, 1700, in-12. On peut consulter, relativement à cette polémique, l'*Histoire littéraire de la France* (tome 1^{er}) par dom Rivet, bénédictin de la congrégation de St-Maur. Malgré toutes ces attaques, P. Burmann et les autres éditeurs de Pétrone ont fini par adopter le nouveau fragment (1). La traduction de Nodot n'est pas élégante, du reste elle est sans retranchements, et l'on y retrouve les passages les plus libres. Publiée pour la première fois en 1694, 2 vol. in-8° et in-12, elle parut simultanément à Cologne, sous ce titre : *Satire de Pétrone traduite en français*, le texte latin à côté; et à Paris (toujours sous la rubrique de Cologne), avec ce titre : *Traduction entière de Pétrone, avec le texte latin*; nouvelle édition, intitulée *Pétrone latin et français, traduction entière*, 1698, 2 vol. in-12; autre édition augmentée de la *Contre-critique* mentionnée plus haut, Paris, 1709, 2 vol. in-8°. Nodot donna d'abord sa traduction sous le voile de l'anonyme; mais il mit sur le frontispice cette devise en jeu de mots : *Nodi solvuntur a Nodo*. Les autres éditions, avec le nom du traducteur, sont celles de Paris, 1713; Amsterdam, 1736, 1756, 2 vol. in-12. Enfin le libraire Gide en a publié une, Paris, 1799, 2 vol. in-8°. On a encore de Nodot : 1° *le Munitionnaire des armées de France, qui enseigne à fournir les vivres aux troupes avec toute l'économie possible*, etc., Paris, 1697, in-8°; 2° *Histoire de Mélusine, chef de la maison de Lusignan, et de ses fils, tirée des Chroniques du Poitou, et qui sert d'origine à l'ancienne*

(1) Voici quelques-unes de ces *Pensées*, que nous prenons sans choix et qui ont probablement passé sous les yeux de peu de lecteurs : « Les hommes perdent bien du temps lorsqu'ils sont éveillés. — La parole est une sottise traduction. — On a remarqué que, de tous les animaux, les chats, les mouches et les femmes sont ceux qui perdent le plus de temps à leur toilette. »

(I) Marchena (*voy. ce nom*) publia, en 1800, un prétendu fragment de Pétrone; mais c'était une mystification.

maison de Lusignan, Paris, 1698, in-12. L'auteur ajouta un second volume à celui-ci, sous le titre d'*Histoire de Geoffroy, surnommé à la Grand-dent, sixième fils de Mélusine et prince de Lusignan*, Paris, 1700, in-12. L'un et l'autre sont anonymes. L'histoire de Mélusine, écrite dans le 14^e siècle par Jean d'Arras (voy. ce nom), fut imprimée plusieurs fois après l'invention de l'art typographique, et les éditeurs en rajeunirent successivement le style. Nodot le retoucha encore et fit à l'ouvrage quelques augmentations qui ne sont point heureuses. Lenglet-Dufresnoy (*Bibl. des romans*) ne porte pas un jugement favorable sur cette production de Nodot, qu'il trouve bien moins attachante que la naïve chronique de Jean d'Arras. 3^e *La Rivale travestie, ou Aventures arrivées au camp de Compiègne*, Paris, 1699, in-12 ; 4^e *Relation de la cour de Rome, où l'on voit le vrai caractère de cette cour, ce qui concerne le pape, ce que c'est que le conclave, etc.*, Paris, 1701, 2 tomes en 1 volume in-12 ; 5^e *Nouveaux Mémoires, ou Observations faites sur les monuments de l'ancienne et de la nouvelle Rome, avec les descriptions des cartes et des figures*, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-12. Nodot mourut dans le commencement du 18^e siècle. P—RT.

NOË (*Repos, Consolation*), fils de Lamech, patriarche, naquit l'an 2978 avant J.-C. Il marcha constamment en la présence de Dieu ; il fut juste et parfait, au milieu des hommes qui vivaient alors. Il était âgé de cinq cents ans quand il engendra Sem, Cham et Japhet. Cependant le genre humain s'était accru et tous les vices s'étaient multipliés avec lui. Toute chair avait corrompu sa voie, et les enfants de Dieu étaient aussi dépravés que les enfants des hommes. Le Seigneur se repentit d'avoir créé l'homme ; il résolut de le détruire et d'étendre sa vengeance jusqu'aux animaux, aux reptiles et aux oiseaux de l'air, qui devaient en tout partager les destinées du roi de la nature. Il accorda au monde cent vingt ans pour fléchir sa colère ; Noë trouva grâce devant lui. Vers l'an 480 de la vie du patriarche, le Seigneur lui dit, selon le texte hébreu, que nous suivrons de préférence : *Tu construiras une arche de bois de gopher (de cèdre) ; tu y feras des loges ou compartiments, séparés par des cloisons ; tu l'enduiras de goudron, par dedans et par dehors ; elle aura trois cents coudées de longueur (environ 512 pieds, mesure de Paris), cinquante de largeur (85 pieds), et trente de hauteur (51 pieds) ; tu donneras du jour à l'arche ; tu y pratiqueras autant de fenêtres que demande un bâtiment si vaste et si étendu ; la hauteur en sera d'une coudée ; tu y ouvriras une porte à côté ; tu y établiras trois étages, le premier, le second et le troisième. J'amènerai sur la terre les eaux du déluge ; je détruirai tous les animaux vivants qui sont sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre sera consumé. Je contracterai alliance avec toi. Tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme, et les femmes de tes*

fils. Tu feras entrer dans l'arche sept mâles et sept femelles de tous les animaux purs, deux mâles et deux femelles des animaux impurs ; sept mâles et sept femelles des oiseaux purs ; deux mâles et deux femelles des oiseaux impurs ; des reptiles deux de chaque espèce, afin d'en conserver la race sur la terre. Tu prendras de toutes les choses dont on peut manger, tu les porteras dans l'arche ; et elles serviront à votre nourriture et à celle des animaux. Il n'est presque point de commentateur et de savant biblique qui n'ait à sa manière donné de l'arche une description où le ridicule le dispute souvent à l'ignorance. Depuis que des philosophes ont prétendu que les dimensions de ce vaisseau et ses distributions ne suffisaient pas pour loger huit personnes, le nombre marqué des animaux de toutes les espèces, et les provisions nécessaires à leur subsistance, quelques mathématiciens se sont appliqués à calculer sa véritable capacité, et plusieurs d'entre eux ont réussi à démontrer, ou du moins à prouver raisonnablement qu'il était capable de contenir à l'aise non-seulement la famille du juste et toutes les espèces d'oiseaux et d'animaux déterminés, mais aussi leurs provisions pour un an. Parmi cette surabondance de dissertations et de traités, les suivants nous paraissent les plus curieux : *De arca Noë*, par Jean Buteo ; *Dissertatio de arca Noë cum descriptione diluvii*, par George-Gaspar Kirchmaier, dans le cinquième fascicule des *Exercit. philologico-hist.* de Crenius ; le gros volume du P. Kircher ; le livre de Wilkins, évêque de Chester ; et surtout la *Dissertation sur l'arche de Noë* par Lepelletier, Rouen, 1700, in-12 (voy. son art.). Voltaire n'a point ménagé les calculs du marchand de Rouen ; il en a souvent fait le sujet de ses plaisanteries et de ses sarcasmes, dans sa *Bible enfin expliquée* et dans son *Dictionnaire philosophique* ; cela n'a pas empêché Pluche (*Préparation évangélique*) ; Gérard (*Egaréments de la raison*) ; dom Calmet (*Commentaires sur la Bible*), etc., de suivre et de développer le système de Lepelletier. L'abbé du Contant de la Molette (*Genèse expliquée*) s'en écarte peu ; il pense que la coudée de Moïse est celle qui avait cours de son temps en Egypte, et que Chazelles, d'accord à peu près sur ce point avec les travaux plus récents de la commission d'Egypte, évaluait à vingt pouces six lignes de notre mesure d'alors. Dans cette hypothèse, les dimensions de l'arche auraient été celles que nous avons données ci-dessus. « Maintenant, continue l'abbé du Con-
« tant, multiplions les trois dimensions les unes
« par les autres, et supposons que le fond de
« cale, le comble, le bordage de ce vaisseau et
« les trois tillacs ou planchers aient eu cha-
« cun, le fort portant le faible, une coudée d'é-
« paisseur, nous aurons pour produit 1,781,377
« pieds cubes de capacité, ce qui équivalait à plus
« de 42,413 tonneaux de charge. Cette vaste ca-
« pacité surprendra bien du monde ; qui s'atten-

« drait en effet qu'un tel vaisseau pût équivaloir à une flotte entière et contenir la charge de plus de 40 navires de 1,000 tonneaux chacun? » Noé exécuta ponctuellement ce que le Seigneur lui avait ordonné, au milieu de l'indifférence et de l'incrédulité de la race humaine, qui *mangeait, faisait des mariages sans penser au sort qui la menaçait*. Quand l'arche fut construite, Noé fit entrer le nombre fixé des animaux qu'il avait eu le temps de rassembler, avec le secours du Seigneur. On croit qu'il lui fallut sept jours pour cette opération. Il entra enfin le dernier, avec sa femme, ses trois fils et leurs femmes. Le Seigneur l'y enferma par dehors. Noé avait alors six cents ans. Le vingt-septième jour du second mois de la même année, suivant les Septante, les sources du grand abîme des eaux furent rompues, les cataractes du ciel furent ouvertes; la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et pendant quarante nuits. Les eaux s'élevèrent de quinze coudées par-dessus les plus hautes montagnes; mais l'arche était portée sur les eaux. Toute chair qui se meut sur la terre fut consumée; tous les oiseaux, tous les animaux, tous les reptiles, moururent; il ne resta que Noé et ceux qui étaient dans l'arche avec lui. Cet épouvantable événement a fourni au Poussin le sujet d'un admirable tableau (*roy. le Poussin*). On demande d'abord si le déluge s'est étendu à toutes les parties du globe terrestre; l'opinion la plus accréditée est pour l'affirmative. On demande ensuite comment, avec la quantité d'eau qui existe, il s'en est pu trouver assez pour couvrir le sommet des plus hautes montagnes. On répond à cette question par les notions les plus simples de la physique expérimentale; mais on y répond bien mieux par les Livres sacrés eux-mêmes. Au commencement (Genèse, chap. 1, v. 6) *Dieu créa le firmament, et sépara les eaux d'avec les eaux*. Au temps du déluge (Genèse, chap. 7, v. 11), les sources du grand abîme furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes. Ainsi la terre se trouva dans le même état où elle avait été avant la séparation des eaux supérieures d'avec les inférieures, et avant l'écoulement des eaux inférieures dans les abîmes. Au reste, on n'entend pas du tout exclure du déluge les causes surnaturelles. « Nous concevons très-bien, dit l'abbé de Lignac (*Lettres à un Américain*), que rien n'a pu empêcher Dieu de fournir la quantité d'eau nécessaire pour couvrir les plus hautes montagnes, dès que nous savons qu'il a voulu le faire, et que rien aussi n'a pu l'empêcher de la supprimer. » Le Seigneur se souvint de Noé et des animaux qui étaient enfermés dans l'arche; il arrêta les torrents qui sortaient du firmament et de l'abîme; il envoya un vent impétueux qui poussa les eaux de côté et d'autre, et les fit rentrer dans leurs réservoirs. Le vingt-septième jour du septième mois, l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie (on croit

que c'est le mont Ararath, près de la ville d'Eri-van). Cependant les eaux allaient toujours en diminuant, jusqu'au dixième mois. Le premier jour de ce même mois, les sommets des montagnes commencèrent à paraître; quarante jours après Noé ouvrit une fenêtre et laissa sortir le corbeau, qui allait et venait jusqu'à ce que les eaux qui étaient sur la terre fussent séchées. Il envoya aussi la colombe, qui, n'ayant pu trouver à placer son pied, revint dans l'arche. Sept jours après, il lâcha une seconde fois la colombe, qui revint sur le soir, portant dans son bec une branche d'olivier, chargée de feuilles toutes vertes. Noé reconnut à ce signe que les eaux étaient retirées; il attendit néanmoins encore sept autres jours, au bout desquels il laissa sortir la colombe, qui ne revint plus. Le vingt-septième jour du second mois de l'an six cent un de la vie de Noé, la terre étant entièrement séchée, le patriarche sortit de l'arche, par ordre du Seigneur, avec sa famille et les animaux qui y étaient renfermés depuis une année révolue. L'histoire de cette catastrophe est d'une trop haute importance pour n'avoir pas été attaquée et défendue avec toutes les ressources et toutes les subtilités du savoir et du raisonnement. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les objections que l'on a faites contre la certitude de cet événement. On en connaîtra quelques-unes par les genres de preuves que nous allons indiquer. « Le déluge, dit Boulanger (*l'Antiquité dévoilée*), « me paraît la véritable époque de l'histoire des nations. » Non-seulement la tradition qui nous a transmis ce fait est la plus ancienne de toutes, mais encore elle est claire et intelligible. Elle offre un événement qui peut se justifier et se confirmer : 1° par l'universalité des suffrages, puisque la mémoire du déluge se trouve dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde; 2° par le progrès sensible des nations et la perfection successive de tous les arts; quoique l'histoire ne puisse atteindre aux premiers temps, elle nous montre, sinon le genre humain naissant, du moins une infinité de nations encore dans une espèce d'enfance; ces nations croissent et se fortifient peu à peu, et soumettent insensiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3° L'œil du physicien a signalé les monuments authentiques de ces anciennes révolutions; il les a vus gravés partout en caractères ineffaçables; s'il a fouillé la terre, il n'a découvert que débris accumulés et délaçés; il a trouvé des amas immenses de coquilles au sommet des montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer; il y a vu des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la terre; il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuse; enfin, il a reconnu dans les couches de la terre qu'il habite des ossements et des restes d'êtres animés, qui ne vivent aujourd'hui qu'à sa sur-

face ou dans les eaux... Douter de la réalité de ces faits, ce serait démentir la nature, qui offre elle-même, en tous lieux, des monuments qui les attestent. Ainsi la révolution qui a submergé une partie de notre globe, pour en mettre une autre à découvert, ou ce que l'on a nommé le déluge universel, est un fait que l'on ne peut récuser et que l'on serait forcé de croire, quand même ces traditions ne nous en auraient point parlé. Le premier genre de preuves a été développé par Grotius : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, livre 1^{er}, édit. de Leclerc; par Marsy, *Histoire moderne pour servir de suite à l'Histoire ancienne de Rollin*; par Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences*; par l'Académie de Calcutta; par des voyageurs non suspects, et par Boulanger lui-même. Le second l'a été par Bouchart, Huet, Salien, Petau, etc. Le troisième par Pallas, *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés au globe*; par l'abbé de Lignac, *Lettres à un Américain*; par de Luc, *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*; par Saussure, *Voyages dans les Alpes*; par Pluche, *Spectacle de la nature*; par Pasumot; par M. l'abbé la Coste de Plaisance, etc. Quelques-uns d'entre les physiciens ou naturalistes les plus illustres qui ne se sont point proposé de démontrer, *ex professo*, la réalité de cet événement, tel qu'il a été raconté par Moïse, l'ont admise comme certaine; de ce nombre sont Leibniz, Newton, Bonnet, Cuvier, et autres, dont l'énumération serait trop longue. Le Seigneur répandit ses bénédictions sur Noé et sa famille, au sortir de l'arche. *Croissez, leur dit-il, multipliez-vous, et remplissez la terre : que tous les animaux soient saisis de crainte en votre présence; qu'ils tremblent en vous voyant. J'ai mis entre vos mains tous les poissons de la mer; tout ce qui a vie et mouvement vous servira de nourriture; je vous donne tout cela comme je vous avais donné auparavant les légumes et les fruits; j'en excepte seulement le sang mêlé avec les chairs, dont je vous défends de manger. Je tirerai une vengeance éclatante du sang répandu par la main de tout vivant, de tout homme, de tout frère.* Ce sont ces préceptes que les rabbins ont commentés et qu'ils ont désignés par le nom de *Noachides*; ils en comptent sept. Voyez le *Bereschit Rabba*, dans la Gemare, et Fabricius, *Codex pseudep. V. T.* Quiconque les observe, suivant la déclaration du grand sanhédrin de 1806, acquiert à leurs yeux le titre de prochain et de frère. Le Seigneur dit encore à Noé et à ses enfants : *Je vais faire alliance avec vous et avec votre postérité après vous. Il n'y aura plus désormais de déluge qui désole la terre. Je mettrai mon arc dans les nues, et il sera le signe de mon alliance avec vous et avec tous les animaux.* D'où l'on peut conclure qu'il ne pleuvait point avant le déluge, et que par conséquent il n'existait point d'arc-en-ciel, ou bien que ces mots : *Je mettrai mon arc dans les nues, et il sera le signe de mon alliance,*

sont des locutions hébraïques qui signifient : *Vous regarderez désormais l'arc-en-ciel comme un mémorial de mon alliance.* Noé cultiva la terre et planta une vigne. L'Écriture dit qu'ayant bu du vin, il s'enivra, s'endormit dans sa tente, et se découvrit pendant son sommeil. Cham, le second de ses fils, s'aperçut de cet état et en avertit Sem et Japhet, qui, bien loin d'approuver l'irrévérence de leur frère, se hâtèrent de couvrir la nudité de Noé. Cette conduite de Cham attira la malédiction de son père sur lui et sur la tête de Chanaan. Noé vécut trois cent cinquante ans depuis le déluge, et il mourut à l'âge de neuf cent cinquante ans. Ses trois fils repeuplèrent la terre; on croit communément que les habitants de la Syrie et de l'Asie orientale descendent de Sem; ceux de l'Arabie et de l'Afrique, de Cham, et ceux de l'Asie Mineure et de l'Europe, de Japhet, sauf les nombreux mélanges et les migrations qui ont eu lieu depuis. L'Esprit-Saint fait l'éloge de Noé dans plusieurs livres de l'Écriture, et notamment dans l'Éclésiastique et dans l'Épître aux Hébreux. Les rabbins, accoutumés à défigurer toutes les histoires de l'Ancien Testament, ont entassé les contes les plus absurdes sur le patriarche Noé. Nous n'avons garde de les répéter; Josèphe, Philon et les talmudistes les ont recueillis. On lui a attribué un *Discours pour exciter les hommes à la pénitence*, une *Prière qu'il composa dans l'arche, près du corps d'Adam*, un *Testament*, que Fabricius a insérés dans le *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, t. 1^{er}. Sa femme est appelée *Noria*, *Bathenos*, *Noëma* ou *Tithea*. Les mahométans désignent Noé sous le nom de *Nouh al-nabi* (Noé le prophète); de *Nouh al-nagi* (qui a été sauvé et qui a sauvé les autres); de *Schéikh al morseleïn* (l'ancien et le prince de tous les envoyés de Dieu). Ils font, à son sujet, autant de fables que les rabbins; on peut en voir quelques-unes dans la *Bibliothèque orientale*. L'histoire de la construction de l'arche et celle du déluge sont décrites fort au long dans le chapitre *houd* du Coran. Les docteurs de l'islamisme n'ont pas manqué de les commenter à leur façon. Tous les peuples orientaux ont conservé la tradition de Noé, souvent même sous son vrai nom. Chez les Chinois, la secte de *Tao* fait arrêter le déluge par *Nu-oua*, qui redressa le ciel et tua le mauvais principe ou *Kong-kong* (*Traité de la chronologie chinoise*, par le P. Gaubil, édition de MM. Silvestre de Sacy et Abel Rémusat). *Mengtseu* parle fort longuement du déluge; mais il confond Noé avec *Fao*, comme d'autres lettrés le confondent avec *Fou-hi*. Noé est l'*Orus*, l'*Apollon*, l'*Oxygès*, le *Saturne*, le *Janus*, le *Proïée*, le *Vertumne*, le *Bacchus*, des écrivains de la Grèce ou de Rome, suivant Huet et quelques autres savants; l'*Osiris* des Égyptiens; le *Xisutre* des Chaldéens, au rapport de Béroë et d'Abydène, dans Eusèbe de Césarée (*Préparat. evang.*, lib. 9). Voltaire s'obstine à vouloir que ce *Xisutre* ou *Sisuthrus* des Chaldéens ait servi de

modèle au Noé des Juifs. Noé est aussi le *Mer-cure* des Egyptiens, le *Vichnou* des Indiens, le *Belgomer* de l'*Edda*, selon Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences*. Voy. aussi Dickinson, dans sa dissertation intitulée *Delphi phœnizantes*. Pour ne pas étendre davantage cet article, nous allons indiquer quelques ouvrages que l'on peut aussi consulter : l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par dom Calmet, 2^e édit., liv. 1^{re}; — *Historia ecclesiastica veteris Testamenti*, par Budæus, 4^e édit., t. 1^{er}; — *De Noë et arca*, par St-Ambroise, dans ses Œuvres; — *Telluris theoria sacra*, de Thomas Burnet, et la réfutation de Leydecker et Parkinson; — les *Réponses critiques* de Bullet, où sont rapportées et réfutées la plupart des difficultés des incrédules contre la certitude du déluge, sur l'arche, le corbeau, la colombe, l'arc-en-ciel, etc. (voy. BOMMER). L—B—E.

NOÉ (MARC-ANTOINE DE), évêque de Lescar, puis de Troyes, né en 1724 au château de la Grimaudière, près la Rochelle, fit ses études théologiques à Paris, et devint au sortir de sa licence grand vicaire de Rouen. Il fut pourvu en 1756 de l'abbaye de Simore. Député à l'assemblée du clergé de 1762, il fut nommé peu après à l'évêché de Lescar, en Béarn, et sacré en cette qualité le 12 juin 1763. Un esprit cultivé, des manières nobles et engageantes, une figure heureuse et un caractère aimable lui concilièrent tous les cœurs. On observa qu'il fut un des quatre évêques qui n'adhérèrent point aux actes du clergé sur la religion en 1763, ce qui fut attribué dans le temps à l'influence du vicomte de Noé, son frère, tout-puissant sur son esprit et fort lié lui-même avec le P. Lambert (voy. LAMBERT). Cette influence et cette liaison expliquent également l'esprit qui règne dans le *Discours sur l'état futur de l'Eglise*. Ce discours avait été fait pour être prononcé à l'assemblée du clergé de 1783, et les idées et le canevas semblent en avoir été suggérés au prélat par le religieux dominicain, qui lui fournit au moins un Recueil de passages, imprimé depuis à la suite du discours. Le discours ne fut pas prononcé, parce que l'on sut qu'il y était question de défection, de menaces et de conjectures, et que l'on crut devoir prévenir un éclat, qui n'eût réjoui que les ennemis de l'Eglise. A l'époque de la révolution, Noé fut député du clergé de Béarn aux états généraux; mais il n'y siégea point; il protesta contre la réunion des trois ordres, et se retira dans son diocèse. En 1790, son siège fut supprimé, et l'on créa, pour tout le département des Basses-Pyrénées, où Lescar est placé, un seul siège, qui fut établi à Oleron. M. de Noé s'éleva dans un mandement contre ces innovations, et passa en Espagne et plus tard en Angleterre. Il y publia en 1801 un recueil de ses œuvres, in-12. La même année, il donna sa démission sur la demande du pape, et revint en

France, où il fut nommé en 1802 à l'évêché de Troyes. Il ne fit presque que se montrer dans cette ville, et y mourut le 21 septembre 1802 : il avait été présenté, dit-on, quelques jours auparavant par le gouvernement d'alors pour un chapeau de cardinal. Le musée de l'Yonne et la société académique de l'Aube proposèrent son éloge au concours, et la première de ces sociétés littéraires adjugea en 1804 le prix à Luce de Lancival et l'accessit à M. Humbert. Luce de Lancival avait été attaché à l'évêque; mais il avait ensuite renoncé aux fonctions de son état, et était entré à la fois dans la carrière du théâtre et de l'enseignement. Son discours atteste sa reconnaissance et fait honneur à la bonté de son cœur; mais l'évêque y paraît loué avec peu de mesure, et l'auteur semble dire, entre autres, que le *Discours sur l'état futur de l'Eglise* ne fut pas prononcé, parce que M. de Noé y peignait les vices de ses collègues, ce qui fait croire que Luce de Lancival n'avait pas lu ce morceau. L'éloge fait par M. Humbert n'est pas non plus exempt d'enthousiasme. L'un et l'autre ont été imprimés, Auxerre, 1804, in-8°, avec un rapport de M. Bernard, secrétaire du musée, qui trouva que c'était la faute du siècle si de Noé était resté loin de la réputation de Bossuet et de Fénelon. Ce prélat avait certainement de l'esprit, du talent et du goût; son style est élégant et harmonieux : on sent qu'il s'était formé par l'étude des grands modèles. On peut le louer de ce qu'il a fait et regretter qu'il n'ait pas laissé plus de fruits de ses veilles. Digne rival de l'abbé de Beauvais, évêque de Senes, il peut être préféré à l'abbé de Boismont et au cardinal Maury; mais c'est outrer un peu l'éloge que de mettre l'auteur de deux ou trois discours à côté des modèles de l'éloquence. En 1818, Auguis a publié les Œuvres de Noé, in-8°. Cette édition contient quelques pièces de plus que l'édition de 1804, et particulièrement une Notice historique calquée sur les discours cités plus haut. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les productions de Noé, après le *Discours sur l'état futur de l'Eglise*, c'est un discours prononcé pour une bénédiction de drapeaux en 1781, une lettre pastorale à l'occasion d'une mortalité de bestiaux qui avait fait des ravages dans son diocèse (l'évêque sollicitait une souscription, et il donna l'exemple en s'inscrivant pour une somme de quarante-cinq mille livres), divers mandements, un Éloge d'Évagoras, traduit d'Isocrate, un autre des guerriers morts dans la guerre du Péloponnèse, extrait de Thucydide, et une paraphrase de l'Épître de St-Paul aux Romains. D'autres productions du prélat n'ont pu être recueillies : on cite entre autres un Sermon sur l'aumône, qu'il avait prêché autrefois à Paris; un Panégyrique de Ste-Thérèse, qu'il avait fait entendre à Toulouse; un Discours sur le sacerdoce, prononcé à Rouen, et une Oraison funèbre de l'infant de Parme, don

Philippe, qui devait être prononcée à Paris. Ces derniers morceaux paraissent perdus. P—c—t.

NOË-MENARD (JEAN DE LA). Voyez MENARD.

NOEHDEN (GEORGE-HENRI), philologue allemand, né à Göttingue le 23 janvier 1770. Il étudia dans l'université de cette ville sous la direction de Heyne et de Schneider, et il devint bientôt un des élèves les plus instruits de ces savants célèbres qu'il aida dans leurs travaux, collationnant pour eux des textes grecs, faisant des recherches pour les commentaires qu'ils joignaient aux auteurs qu'ils éditaient. Ayant été chargé de diriger l'éducation des enfants d'un Anglais qui était venu s'établir dans le Hanovre, sa carrière prit une direction nouvelle; il suivit, lorsqu'elle revint dans sa patrie, la famille à laquelle il s'était lié, et il passa quelques années en Angleterre, toujours occupé de travaux sur la littérature ancienne. Le désir d'être utile à ses compatriotes le décida à entreprendre une grammaire anglaise à l'usage des Allemands; il ne tarda pas à la faire suivre d'une *Grammaire allemande à l'usage des Anglais*; cette dernière jouit d'une vogue qu'attestent une douzaine d'éditions différentes. En 1802, Noehden visita Paris, et il s'empessa d'y faire la connaissance personnelle des personnes telles que Millin, Villoison et Silvestre de Sacy, qui tenaient alors le sceptre de l'érudition; il passa en Angleterre les années durant lesquelles l'Allemagne reconnut la suprématie de la France, s'occupant surtout d'un dictionnaire allemand et anglais qu'avait rédigé Rabenhorst, et qu'il refondit entièrement. Ce travail, publié en 1814, a été stéréotypé en 1847, après avoir été réimprimé plusieurs fois. En 1818, Noehden fut chargé de l'éducation des filles de la grande-duchesse de Saxe-Weimar. Il revint en Allemagne; mais il regretta le séjour de la Grande-Bretagne, où il avait contracté de longues habitudes. Il obtint la place honorable et peu fatigante de secrétaire du département des antiques au musée britannique. Il justifia d'ailleurs ce choix par ses connaissances dans la littérature et les arts des anciens peuples; elles se démontrèrent par divers articles qu'il fournit au *Journal classique*, au *Journal trimestriel des sciences et des arts*, et à quelques autres publications périodiques. Ce fut Noehden qui rédigea le texte explicatif d'un somptueux ouvrage mis au jour de 1824 à 1826 en quatre livraisons in-folio : *Choix d'anciennes médailles grecques, principalement de la Grande-Grèce et de la Sicile, faisant partie du cabinet de lord Northwick*. Ce savant préparait divers ouvrages importants, fruits de longues et patientes recherches, lorsque la mort vint le frapper le 14 mars 1826, dans un âge encore peu avancé. Z.

NOËL (FRANÇOIS), savant jésuite allemand et missionnaire à la Chine, naquit vers 1640. Il commença par enseigner les belles-lettres dans sa patrie, et composa un assez grand nombre de

poésies latines, quelques pièces de théâtre dans la même langue, et un traité sur l'art dramatique. C'étaient là des productions de peu d'importance et qui n'annonçaient guère les travaux auxquels il devait se livrer un jour. Désigné pour la mission de la Chine, le P. Noël partit de Lisbonne en 1667. Il revint en Europe en 1702, repassa en Chine en 1706, et il était de retour en 1708. Ce fut alors qu'il s'occupa de la publication de ses ouvrages. On n'avait encore de lui à cette époque que des Observations astronomiques faites à la Chine, lesquelles avaient été insérées par le P. Gouye (voy. Gouye) dans le recueil qui contient celles du P. Richaud et de quelques autres missionnaires. On a de lui : 1° *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ, ab anno 1684 usque ad annum 1708*, Prague, 1710, in-4°. Cet important recueil renferme des observations d'éclipses du soleil, de la lune et des satellites de Jupiter, faites en divers lieux de la Chine et des Indes, et notamment dans la ville de Hoai'-an, dans la province de Kiangnan, avec la table des latitudes et des longitudes d'un grand nombre de villes de la Chine. On y trouve aussi le catalogue des étoiles australes, beaucoup de détails curieux sur l'astronomie chinoise, sur les années, les mois, les jours et les heures à la Chine; la liste des noms chinois des étoiles, avec leur synonymie, établie par la comparaison des planisphères des PP. Verbiest et Grimaldi (1), et de ceux des PP. Riccioli et Pardies; une Notice sur les poids et mesures des Chinois, et des Observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée. De tous ces morceaux, le plus précieux est le Catalogue des noms chinois des étoiles et des constellations, qui a été copié et donné comme nouveau en 1781 par Deguignes fils (t. 10 des Mémoires des savants étrangers, publiés par l'Académie des sciences), et auquel les Tables de J. Reeves n'ont rien ajouté d'essentiel. (Voy. le *Journal des savants* de juillet 1821, p. 391.) 2° *Sinensis imperii libri classici sex*, Prague, 1711, in-4°, ou six livres classiques des Chinois, pris parmi ceux du second ordre, qui sont placés dans leur estime immédiatement après les cinq King, et que doivent apprendre par cœur tous ceux qui courent la carrière des lettres et de l'administration (2). Trois de ces livres avaient déjà été traduits par les PP. Intorcetta,

(1) L'ouvrage chinois du P. Grimaldi, intitulé *Fang sing thou kiaï*, ou Planisphères célestes, en 6 feuilles, sur le modèle du P. Pardies, avec des explications, n'a paru qu'en 1711; mais nous supposons que le P. Noël avait pu en avoir communication avant son départ de la Chine. Il contient l'indication de la position et les noms chinois de 16 étoiles de première grandeur, de 68 de deuxième, de 208 de troisième, de 513 de quatrième, de 339 de cinquième, de 721 de sixième, et de 11 nébuleuses, en tout 1.876 étoiles, y compris les constellations australes dont la figure et les dénominations ont été prises et traduites, par le P. Verbiest, des cartes européennes.

(2) Le *Tai-hio*, le *Tchoung-young*. le *Lun-ïu* et le *Meng-sou*, qui forment ce que les Chinois appellent *Sse-chou* (ou Tétrabiblos), le *Hiao-king*, ou Livre de l'obéissance filiale, et le *Siao-hio*, ou la Petite Étude, ouvrage élémentaire sur les devoirs respectifs des hommes dans les diverses conditions de la vie.

Costa, Couplet, etc. ; mais le P. Noël n'a pas reproduit leur version : il a travaillé immédiatement sur les originaux, en s'aidant, pour la plus grande intelligence du texte, du secours des meilleurs interprètes et des plus célèbres commentateurs. Aussi peut-on assurer que jamais les livres de Confucius et de ses disciples n'ont été aussi bien entendus ni aussi complètement expliqués qu'ils le sont dans l'ouvrage du P. Noël. Mais ce mérite est balancé par un défaut grave. Le missionnaire, attentif à saisir le sens de son auteur et à l'éclaircir quand il était obscur, à développer des pensées exposées avec une concision excessive, à suppléer les ellipses, à expliquer les allusions, n'a pu se garantir de l'excès précisément opposé à celui qui rend les ouvrages anciens difficiles à entendre. En voulant être partout clair et intelligible, il devient le plus souvent diffus, prolix et embarrassé. Il a presque toujours mêlé aux phrases courtes et substantielles du texte les gloses ou les définitions des commentateurs, tandis qu'il eût dû les rejeter en note. Aussi le mérite du style original a-t-il complètement disparu dans sa version. Ce n'est plus ni la gravité énergique de Confucius, ni la spirituelle malignité de Mencius ; c'est la lourde et indigeste latinité d'un scolastique du moyen âge. En lisant cette paraphrase, on est certain de ne pas s'écarter du sens reçu des paroles de Confucius ; mais on s'écarte beaucoup de l'esprit qui les anime et du tour d'expression qui seul, dans notre siècle, peut donner du prix à des moralités. De Pauw, l'ennemi déclaré des Chinois, parce que c'étaient des missionnaires qui nous les faisaient connaître, a parlé avec une injuste sévérité des livres classiques de la Chine ; mais on ne saurait nier qu'il n'ait été fondé à reprocher au P. Noël d'en avoir noyé le texte dans des phrases latines qui ne finissent pas et dans un jargon qui ressemble à celui des mauvais prédicateurs, et l'on peut douter avec lui qu'il se soit trouvé dans toute l'Europe trente personnes qui aient eu le courage de lire sa traduction. Aussi s'est-on étrangement trompé quand on a cru qu'une traduction française, faite sur la paraphrase latine par une personne qui n'avait pas les moyens de recourir au texte (*voy.* PLUQUET), pourrait faire connaître et apprécier en Europe les moralistes chinois. 3^e *Philosophia sinica*, Prague, 1711, in-4^e. C'est un recueil d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine, distribués en trois traités, sur les notions que les Chinois ont eues du premier Être et leur connaissance du vrai Dieu ; sur l'esprit et le sens des cérémonies par lesquelles ils honorent les morts, et sur la morale et les devoirs de l'homme considéré en lui-même et dans ses rapports avec sa famille et avec la société. Cet ouvrage, trop peu lu, parce qu'il est entaché du même défaut que le précédent, contient pourtant un fort grand nombre de principes remarquables

et de particularités intéressantes ; mais l'auteur s'est surtout attaché à traiter les questions qui de son temps occupaient les missionnaires de la Chine, et à fixer le sens des expressions relatives au culte du ciel et des ancêtres, aux cérémonies en l'honneur de Confucius, etc. De même que la plupart de ses confrères dans la compagnie des jésuites, il a présenté ces objets sous le jour le plus favorable aux Chinois, et comme ne pouvant en aucune manière opposer d'obstacles à l'adoption franche et complète des vérités du christianisme. On croit que cette manière de voir attira quelques disgrâces au P. Noël et nuisit même aux ouvrages où il l'avait exposée, lesquels furent ou supprimés par autorité supérieure, ou retirés autant que possible par l'auteur peu de temps après la publication. Cette supposition expliquerait l'extrême rareté des deux ouvrages du P. Noël, que Büllinger (*Specim. doctr. Sinar.*, p. 17) et Bayer (*Mus. Sin.*, préf., p. 18) assurent n'avoir pu se procurer, ni à Leipsick ni à Francfort. 4^e *Opuscula poetica*, Francfort, 1717, in-12 de 500 pages, divisés en quatre parties. Ce sont les poésies que le P. Noël avait composées dans sa jeunesse et avant ses voyages. On en portait un jugement favorable dans le temps où ces sortes de compositions étaient encore du goût du public. (*Voy. le Journal de Trévoux*, 1717, p. 1974-1978.) 5^e *Theologia summa, seu compendium*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé des traités du P. Suarez, dont le recueil, difficile à réunir, formait 23 volumes in-folio. Pour en faire un cours complet de théologie, l'abréviateur y a joint, sous le titre d'*Appendix*, un extrait du traité de Lessius, *De justitia et jure*, et de celui de P. Sanchez, *De matrimonio*. L'approbation est datée de 1725. Rien dans cette édition n'annonce que le P. Noël, auteur de la préface, fût mort à cette époque ; mais il devait être dans un âge très-avancé. On ne trouve aucune mention de lui, ni dans les biographies allemands, ni dans les suppléments à la *Bibliotheca scriptorum soc. Jesus*, publiés par le P. Caballero en 1814 et 1816. A. R.—r.

NOËL (JEAN-BAPTISTE), né le 24 juin 1277, exerça d'abord avec distinction la profession d'avocat, et fut ensuite chargé en 1774 des intérêts du chapitre noble de Remiremont en qualité d'officier principal de l'insigne Eglise. En 1788, il fut élu membre de l'assemblée provinciale de Lorraine, où il fit preuve de talent et de sagesse. En 1789, il fut nommé procureur syndic du district de Remiremont ; en 1792, député à la convention : il n'y eut dans cette assemblée que sept de ses membres qui refusèrent de prendre part au jugement qui condamna Louis XVI ; Noël fut du nombre : c'est par cette considération qu'on a cru devoir lui donner place dans la *Biographie universelle*. Ce trait de courage et de vertu devait être puni de mort ; Noël fut envoyé à l'échafaud le 8 octobre 1793 par le tribunal révolutionnaire de Paris.

Quelque temps avant sa proscription, il avait sauvé les officiers municipaux de Tours, que son collègue Léonard Bourdon voulait faire périr.

B—v.

NOEL (NICOLAS), docteur en médecine, maître ès arts en l'université de Paris, naquit à Reims le 27 mai 1746, et y mourut le 11 du même mois 1832. Né avec un caractère original et indépendant, et doué d'un grand amour pour le travail, il a dit lui-même dans une brochure intitulée *Noël à ses concitoyens* (Reims, 1826) que « sa vie a toujours été, pendant les soixante-trois années qu'il étudia, exerça et enseigna l'art de guérir, comme chirurgien et comme médecin, extraordinairement active. » Au cri d'indépendance jeté dans le nouveau monde, à Philadelphie, le 4 juillet 1776, Noël alla se ranger sous les drapeaux du général Washington. Il partit de Paris le 1^{er} décembre de cette même année 1776 pour l'Amérique septentrionale, avec Ph.-Ch.-J.-B. Tronson du Coudray, frère du célèbre avocat (*voy. TRONSON DU COUDRAY*), muni d'un brevet de chirurgien-major des colonies, que lui avait donné le docteur Franklin. Après son arrivée à Philadelphie, le congrès lui en délivra un autre de chirurgien-major de l'armée américaine, avec invitation de s'y rendre immédiatement, ce qu'il fit ; mais il n'y resta que jusqu'au mois de janvier 1778. Le congrès le nomma alors chirurgien-major du vaisseau de guerre le *Boston*, pour accompagner l'ambassadeur américain John Adams en France et le conduire au docteur Franklin. De nouveaux ordres l'envoyèrent en Amérique, et peu de jours après son débarquement à Boston, il alla reprendre son service à l'armée américaine. Rappelé par la Luzerne, ambassadeur français, et par Barbé-Marbois, consul général, résidant tous les deux à Philadelphie, ils le chargèrent du service des hôpitaux de terre et de mer, qui furent établis aussitôt l'arrivée aux Etats-Unis de la flotte française, commandée par le général Rochambeau. La paix étant signée en 1783 et l'indépendance des Etats-Unis reconnue, Noël revint en France l'année suivante avec la Luzerne. Le magnétisme animal faisait alors beaucoup de bruit à Paris : le marquis de Lafayette voulait le connaître, et dès l'arrivée de Noël dans la capitale, il le présenta au fameux Mesmer, pour qu'il l'instruisît de la nouvelle découverte dont il était le propagateur. Ce médecin allemand et les deux magnétiseurs en chef, Bergasse et Maxime de Puységur, la lui expliquèrent. On désirait que le magnétisme animal fût porté en Amérique, et Noël était celui qui devait l'y introduire. Des propositions avantageuses et très-propres à le fixer dans son pays natal firent avorter ce voyage ; au nouveau monde, il préféra Reims, y retourna, et fut nommé sur la fin de 1785 chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Cette place ne l'empêcha pas de faire en avril de l'année suivante un voyage en

Angleterre. Un poste fixe n'était nullement de son goût. Ses concitoyens s'étaient trompés, et il s'était trompé lui-même en acceptant cet emploi important : aussi la révolution, qu'il vit avec plaisir, le remplaça-t-elle dans son véritable élément, en lui rendant cette vie active pour laquelle il était réellement né. Nommé vers la fin de 1792 un des chirurgiens en chef de l'armée du Nord, lors de la conquête de la Belgique, il s'y rendit, et en 1793 il quitta ce poste et passa au conseil de santé des armées fixé à Paris. Sur la fin de cette même année, le ministre de la guerre et le comité de salut public le nommèrent inspecteur général du service de santé des hôpitaux aux armées du Nord. De retour à Paris, il fut envoyé à l'armée de l'Ouest pour inspecter les hôpitaux de la Loire et de la Vendée, ceux des ports de mer et plus particulièrement ceux de Nantes. Son inspection terminée, Noël revint à Paris prendre son service au conseil de santé. Il avait à peine terminé le rapport général sur tous les hôpitaux qu'il avait visités, lorsqu'il apprit que le ministre venait de le choisir pour aller aux Pyrénées orientales et occidentales inspecter et organiser également tous les hôpitaux de cette armée. Trop fatigué et trop épuisé pour se permettre d'entreprendre une pareille mission, il demanda et obtint la permission de retourner à Reims reprendre les fonctions de chirurgien en chef des hôpitaux civils et militaires, dont il avait été précédemment chargé. Plus tranquille, et s'apercevant des fâcheux résultats qu'avait amenés la suppression des universités et des écoles de médecine, Noël chercha à y porter remède. Ayant fait l'acquisition de l'ancien cimetière de la paroisse de St-Pierre, il y établit en 1799 une école de médecine gratuite. La chapelle de ce cimetière fut transformée en amphithéâtre, et tous les jours, sans exception, de jeunes étudiants recevaient, le matin et le soir, des leçons sur quelque partie de l'art de guérir. Cet utile établissement, qui faisait honneur au bon cœur de Noël, cessa quand, en 1808, Fourcroy, grand maître de l'université ou directeur de l'instruction publique, établit à l'Hôtel-Dieu une école secondaire de médecine. Toutefois son jardin botanique, créé par lui dans le même emplacement et entretenu à grands frais, resta ouvert. — Peu partisan du magnétisme animal, qu'il regardait comme une folie, quoique magnétiseur lui-même ; n'ayant presque pas de confiance dans l'électricité médicale et point du tout dans l'application des sangsues ; antagoniste des médecins, quoiqu'il se fût fait recevoir docteur en médecine en 1805, et cela à l'âge de soixante ans, il nous serait impossible de suivre Noël dans tous ses systèmes de médecine et de chirurgie souvent contradictoires. Nous nous bornerons à indiquer les ouvrages qu'il a écrits pour et contre, et nous finirons par dire qu'il est fâcheux que, avec des talents peu communs, de

l'esprit et de grandes connaissances dans son art, Noël se soit cru obligé de faire, dans un de ses derniers ouvrages, sinon son apologie, du moins l'énumération de tous les titres qu'il avait à la considération publique. On a de lui : 1° *Traité historique et pratique de l'inoculation*, Reims, 1789, in-8°; 2° *Analyse de la médecine et parallèle de cette prétendue science avec la chirurgie*, Reims, 1790, in-8°; 3° *Dissertation sur la nécessité de réunir les connaissances médicales et chirurgicales*, Paris, 1804, in-8°; 4° *Réfutation d'un mémoire sur l'hygiène publique de la ville de Reims, adressé aux étudiants en médecine*, Reims, in-8°; 5° *Noël à ses concitoyens*, Reims, 1826, in-8°; 6° *Observations et réflexions sur la réunion de la médecine à la chirurgie*, Reims, 1828, in-8°. L.-G.-J.

NOËL (FRANÇOIS-JOSEPH), littérateur français, naquit vers 1755 à St-Germain en Laye, de parents peu riches. Son père, né en Provence, était marchand fripier. D'heureuses dispositions pour le travail et pour l'étude, montrées par François-Joseph dans son adolescence, lui firent obtenir une bourse au collège des Grassins, puis à celui de Louis-le-Grand, où il eut pour condisciple Robespierre. Après avoir remporté plusieurs prix à l'université, il embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord maître de quartier et ensuite professeur de sixième à Louis-le-Grand. Il débuta dans la carrière des lettres en 1786, par un *Eloge de Gresset*, in-8°. Une première mention honorable fut accordée en 1787 par l'Académie française à une ode que l'abbé Noël avait envoyée au concours, lorsque le comté d'Artois (depuis Charles X) fit les fonds d'un prix pour célébrer le dévouement héroïque du duc Léopold de Brunswick, qui périt dans une inondation de l'Oder. Un *Eloge de Louis XII*, par le même auteur, fut couronné par la même Académie (en 1788, et imprimé in-8°). L'*Épître d'un vieillard protestant aux Français réfugiés en Allemagne* valut au jeune lauréat une mention honorable de l'Académie en 1789. Enfin, une troisième palme fut décernée en 1790 à son *Eloge du maréchal Vauban*, et ce fut le dernier prix d'éloquence décerné par cette compagnie avant sa suppression qui, ainsi que celle de toutes les académies, fut prononcée par un décret de la convention rendu, sur le rapport de l'abbé Grégoire, dans la séance du 8 août 1793. Ce fut aussi le dernier travail purement littéraire de l'abbé Noël, qui, dans la suite de sa longue carrière, ne donna plus guère que des traductions, des recueils, des éditions, et, il faut le reconnaître, de savantes et utiles compilations. Ses *Eloges de Louis XII* et de *Vauban*, d'abord publiés séparément in-8°, ont été réimprimés en 1812 dans un Choix d'éloges couronnés par l'Académie française. — La révolution vint bientôt ouvrir une nouvelle carrière à l'auteur, qui s'en montra zélé partisan. Il quitta l'habit ecclésiastique, se démit de sa chaire au collège royal, dirigea le journal qui avait pour

titre la *Chronique*, et prit part à la rédaction des premières années du *Magasin encyclopédique* (1792, etc.). Il avait obtenu une place de chef de bureau au ministère des relations extérieures. Lorsque, après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, l'assemblée constituante s'occupa du choix d'un gouverneur pour le Dauphin, Noël fut inscrit parmi les candidats. Il publia cette même année (1791) les *Voyages et mémoires du comte Benyowsky sur la Pologne*, ouvrage rédigé par J. Hiacynte de Magellan, 3 vol. in-8°. Peu de jours après la fameuse journée du 10 août 1792, il partit pour aller remplir à Londres une mission diplomatique, confiée à ses soins par le conseil exécutif qui venait de remplacer l'autorité royale. Au commencement de 1793 il était chargé d'affaires à la Haye, lorsque, après la fin déplorable de Louis XVI, il fut grièvement insulté, ainsi qu'un autre agent français (Thainville), et l'un et l'autre quittèrent leur résidence. Le *Moniteur* du 20 février annonça leur retour à Paris, et bientôt un procès-verbal des administrateurs de police constata le civisme et la bonne conduite de l'ex-envoyé en Hollande (*Moniteur* du 9 mars). Noël, si l'on en croit la *Biographie universelle et portative des contemporains*, venait de publier une *Lettre sur l'antiquité du bonnet rouge*. « Cette Lettre, dit l'auteur de la *France littéraire*, est vraisemblablement insérée dans quelque recueil périodique; elle valut à son auteur une nouvelle mission diplomatique. » En effet, à cette époque, le journal officiel annonça (16 juin) que de nouvelles missions étaient données à Noël, à Maret, à Sémonville, à Grouvelle et à Chauvelin. Cette même année 1793, Noël publia le *Journal d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, traduit de l'anglais d'Anburey, 2 vol. in-8°. Cette traduction, faite en commun avec Sautreau de Marsy, est enrichie de notes. Noël fit aussi imprimer alors, sous le titre de *Nouveau siècle de Louis XIV*, un recueil de poésies - anecdotes du règne et de la cour de ce prince, 4 vol. in-8°. C'est un choix curieux fait dans le nombre très-considérable de chansons, d'épigrammes et de vers satiriques qui abondèrent sous le despotisme du grand roi, et où ses maîtresses, lui-même et toute sa cour étaient, en dépit des parlements et de la Bastille, attaqués avec l'audace et la licence les plus effrénées. Les recueils de ces pièces sont conservés manuscrits dans plusieurs cabinets, et forment dix à douze volumes in-4°. Noël et ses collaborateurs Cantwell, Soulès et, selon quelques biographes, Sautreau de Marsy, ont joint à leur collection des notes et des éclaircissements. Le tout est précédé d'un avertissement écrit dans le style révolutionnaire de 1793, et où les éditeurs annoncent leur projet, resté sans exécution, de publier les chansons, les satires et les épigrammes qui parurent sous le régent et pendant le règne de Louis XV. Ces recueils existent aussi

manuscrits dans plusieurs cabinets (1). Dans les derniers mois de 1794, Noël, envoyé ministre plénipotentiaire à Venise, fut rappelé en février 1795, et nommé, par la convention nationale, membre de la commission d'instruction publique en remplacement de Clément de Ris. Une armée française, sous le commandement de Pichegru, ayant conquis la Hollande, Noël fut renvoyé à la Haye (1795) avec le titre de ministre plénipotentiaire. Dès son arrivée, il déclara dans une note officielle que l'intention formelle du gouvernement français était de maintenir, par tous les moyens dont il disposait, la république des Provinces-Unies. Peu de jours après, il félicita les états généraux de la résolution qu'ils avaient prise pour la formation d'une assemblée nationale (*Moniteur* du 14 janvier 1796). Bientôt, dans le banquet d'une fête civique, il porta un toast pour célébrer l'anniversaire de l'entrée des Français en Hollande (*Moniteur* du 14 février). Peu de jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du ministre plénipotentiaire, lorsqu'il réclama l'expulsion des émigrés français du territoire batave, et le refus de passage aux prêtres déportés qui cherchaient à rentrer en France (*Moniteur* du 27 avril). Plus tard (octobre 1796), Noël demandait quatre millions à la nouvelle république batave, dont il avait poursuivi avec zèle la création et l'installation. Plus tard encore, il présenta à l'assemblée nationale, réunie à la Haye, une note pour l'engager à presser la nation batave d'accepter la constitution, et cette note fut considérée par tous les partis comme portant atteinte à l'indépendance de la république batave (*Moniteur*, 29 et 31 juillet; idem, 7 août 1797). Presque en même temps, Noël écrivait au ministre de la police pour le prévenir que Louis XVIII entretenait des correspondances en France (*Moniteur* du 12 septembre). Enfin, un des derniers actes de la légation de Noël fut la célébration à la Haye, par des illuminations et des bals, de la journée du 18 fructidor (*Moniteur* du 21 septembre). Un mois ne s'était pas écoulé lorsqu'il fut rappelé et remplacé par Charles Delacroix (*Moniteur* du 21 octobre). Pendant la durée de sa légation, Noël avait épousé (mai 1797) mademoiselle Bogaërt, fille d'un riche banquier de Rotterdam. — De retour à Paris, il reprit ses fonctions de commissaire de l'instruction publique. Au mois de juillet 1799, il fut dénoncé par Quatremère-Disjonval dans une séance de la société dite du *Manège*, qu'on disait être la *queue de la Société des Jacobins*. Talleyrand fut compris dans cette dénonciation. L'ex-ministre plénipotentiaire Noël était accusé d'avoir favorisé en Hollande les ennemis de la république. Quatremère termina son discours en proposant que le *soi-disant* ministre de la république batave Schilmelpeninck fût dénoncé au directoire exécutif, ce que la

société approuva (*Moniteur* du 25 juillet 1799). Mais cette dénonciation n'eut pas de suite; et, trois semaines après, la société du *Manège* était fermée. Cette même année 1799, Noël avait publié : 1° la *Nouvelle géographie universelle*, traduite de l'anglais de Guthrie, sur la 17^e édition, 3 vol. in-8° et atlas; ouvrage qui a été plusieurs fois réimprimé; 2° en collaboration avec Planche, un *Dictionnaire de la Fable*, 2 vol. in-8°. Ce dictionnaire, qui a eu plusieurs éditions (dont celle de 1810 est la plus estimée), embrasse les mythologies grecque, latine, égyptienne, celtique, persane, syriaque, indienne, chinoise, mahométane, rabbinique, slavonne, scandinave, africaine, américaine, etc. Toutes les mythologies se trouvent donc rassemblées et comparées dans ce dictionnaire, beaucoup plus complet, quoique incomplet encore, que tous ceux qui existaient auparavant; il a été donné depuis un abrégé de ce dictionnaire. Le savant auteur de la *France littéraire*, M. Quérard, attribue à Noël la publication faite en 1798 d'un recueil obscène : *Priapeia veterum et recentiorum*, 1 vol. in-8°; et, selon le même bibliographe, Noël aurait donné l'année suivante une édition des facéties du Pogge : *Facietiarum Poggii libellus*, 1799, 2 vol. in-8°. Mais l'auteur du *Dictionnaire des Anonymes* ne dit rien de ces publications. — La révolution du 18 brumaire fut favorable à Noël. On le voit, dans l'an 8, commissaire général de police à Lyon, où il fut bientôt remplacé par Dubois. Les biographes font entrer Noël au tribunal; mais son nom ne figure pas sur les listes de ce corps, insérées pendant les six années de son existence dans les almanachs nationaux, puis impériaux. Le 30 novembre 1801, il fut nommé préfet du Haut-Rhin, et l'année suivante il quitta les fonctions politiques et administratives pour un emploi qui était mieux dans ses moyens et peut-être dans ses goûts. Nommé inspecteur général de l'instruction publique, il a conservé cette place, dont plus tard le titre fut changé en celui d'inspecteur général des études, sous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis le consulat. Pendant cette longue époque la vie de Noël n'a plus été que celle d'un homme travaillant dans les lettres. Il ne reste donc à faire connaître que les nombreuses occupations auxquelles il s'est livré depuis sa sortie des affaires publiques. En 1802, associé avec de la Mare, il commença la publication de l'*Almanach des prosateurs*, qu'il continua jusqu'en 1808, 7 vol. in-12. En 1803 parurent les *Ephémérides politiques, littéraires et religieuses*, 12 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui a eu trois éditions, dont la dernière est de 1812, a été fait en commun par Noël et Planche; il fut annoncé comme « présentant, pour chaque jour de l'année, un tableau des événements remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays ». Noël s'adjoignit Fr. de la Place pour la

(1) Ils faisaient partie des collections de l'auteur de cet article, et forment 20 volumes in-4°.

publication (1804) des *Conciones poeticae, ou Discours choisis des poètes latins anciens*, avec des arguments latins, des analyses en français, la meilleure traduction ou imitation en vers, etc. Ce recueil utile et estimé, réimprimé en 1819, avait été adopté par l'université pour la rhétorique et la seconde dans les collèges et les institutions. Noël, encore aidé de Fr. de la Place, fit imprimer cette année une traduction complète de *Catulle, suivie des poésies de Gallus*, avec le texte en regard, 2 vol. in-8°; en 1804, avec le même Fr. de la Place : *Leçons françaises de littérature et de morale*, 2 vol. in-8°. C'est un choix en prose et en vers des plus beaux morceaux de la littérature française des deux derniers siècles. Ce recueil fut adopté par le gouvernement comme livre classique pour les lycées et les écoles secondaires. L'idée, qu'elle lui appartient ou ne lui appartient pas, en fut heureuse et féconde (1); la 18^e édition parut en 1835. Ce n'est pas que l'ouvrage soit sans défauts : cependant il fut loué sans restriction par Dussault dans le *Journal des Débats*; mais d'autres critiques lui furent moins favorables, et la sévérité est poussée beaucoup trop loin dans la *Biographie universelle et portative des contemporains*. L'immense succès du recueil, qui fut aussi grand dans le monde que dans les collèges, engagea Noël à publier successivement de semblables extraits sous le même titre de *Leçons de littérature et de morale; Leçons latines*, 1808, avec de la Place; 3^e édition, 1823; *anglaises*, avec Chapsal, 1818; 2^e édition, 1833, traduit en français par Louis Mézières, 1823; *latines modernes*, ou depuis la renaissance des lettres, avec de la Place, 1818; *italiennes*, 1824, compilation faite par la fille de Noël, et par lui revue et publiée; *grecques*, avec de la Place, 1825; *allemandes*, avec E. Støber, 1827. Tous ces recueils se composent chacun de 2 volumes in-8°. On joint aux *Leçons allemandes* une introduction du même collaborateur Støber, contenant une histoire abrégée de la littérature allemande. — L'infatigable Noël publia en 1804 un *Abrégé de la mythologie universelle*; c'est l'abrégé, en un volume in-12, du *Dictionnaire de la Fable*, et il fut adopté par la commission des ouvrages classiques pour les lycées et les écoles secondaires. La 3^e édition est de 1834. Le *Dictionnaire historique des personnages de l'antiquité* parut en 1806. On y trouve les princes, généraux, philosophes, poètes, artistes, etc., les dieux et les héros de la fable, ainsi que les villes, fleuves et montagnes, avec l'étymologie et la

valeur de leurs noms et surnoms; le tout précédé d'un *Essai sur les noms propres chez les anciens et les modernes*, avec une notice des auteurs qui, au nombre de plus de soixante, ont écrit sur les noms propres, 1 vol. in-8°; 4^e édition, revue, 1824. Ce dictionnaire est un des meilleurs travaux littéraires de Noël; un journaliste des *Débats* terminait ainsi (18 janvier 1806) un long article sur cet ouvrage : « On ne saurait trop le recommander à ceux qui savent et à ceux qui apprennent. » La première édition du *Dictionarium latino-gallicum*, par Noël, est de 1807, 1 vol. in-8°. Composé sur le plan du *Lexicon* de Facciolati, ce dictionnaire contient tous les mots des différents âges de la langue latine, leur étymologie, leur sens propre et figuré et leurs diverses acceptions, justifiées par de nombreux exemples choisis avec soin. Le *Nouveau dictionnaire français-latin*, fait sur le même plan par le même auteur, fut publié en 1807. Ces deux dictionnaires, stéréotypés chez le Normant, ont eu de nombreux tirages, ainsi que le *Gradus ad Parnassum, ou Nouveau dictionnaire poétique*, 1808, in-8°, composé par le jésuite Aler, publié à Cologne vers 1680, et souvent réimprimé depuis. Noël retravailla, refondit, augmenta ce dictionnaire classique; il l'enrichit de nouveaux exemples tirés des meilleurs poètes latins anciens et modernes; et il s'est rendu justice en disant : « J'ai débrouillé le premier le chaos dans lequel étaient confondus (par le « jésuite) les vers et les phrases poétiques. » Boissonade a fait un grand éloge du nouveau *Gradus*, tout en relevant quelques erreurs et des omissions échappées au savant inspecteur de l'université (*Journal des Débats*, 3 mai 1810). Les *Oeuvres diverses de l'abbé de Radonvilliers* furent recueillies et publiées par Noël, 1807, 3 vol. in-8°; il mêla aux écrits de l'académicien (voy. t. 1 et t. 3) une version française des trois premiers livres de l'*Enéide* (attribuée à Noël dans le *Dictionnaire des Anonymes*), et aussi une traduction qu'il avait faite de *Cornelius Nepos*. La mort ayant surpris Dureau de Lamalle avant qu'il eût terminé sa traduction de *Tite-Live*, Noël fut choisi par les frères Michaud, éditeurs, pour achever cette version estimée, et il traduisit aussi les suppléments de Freinshemius. L'ouvrage complet, avec le texte en regard, porte la date de 1810-1824, et forme 17 volumes in-8°. Noël traduisit encore les suppléments à Tacite, écrits en latin par Brotier et imprimés dans la traduction française du grand historien par de Lamalle, édition de Michaud, 1827, 6 vol. in-8°. Noël publia successivement un *Manuel de rhétorique* avec de la Place, 1810, in-12 : c'est un choix fait pour les écoliers de la classe de rhétorique, de discours de Bossuet, Fléchier, Massillon, Daguesseau (1), Thomas, etc.; une

(1) L'idée de ce recueil n'appartient pas à Noël; il l'a puisée dans la *Bibliothèque portative des écrivains français, ou Choix des meilleurs morceaux extraits de leurs ouvrages*, que l'abbé de Lezizac avait fait paraître à Londres en 1800, avec M. Moysant, et dont une seconde édition fut donnée, en 1803, dans la même ville, en 6 volumes in-8°. Noël, dans la préface de ses *Leçons françaises*, etc., passe en revue d'assez médiocres compilations sur le même plan; mais il ne dit pas un mot de l'excellent ouvrage de Lezizac et Moysant, qu'il devait cependant connaître.

(1) C'est par erreur qu'on écrit d'*Aguesseau*. Le chancelier et ses ancêtres ont toujours signé *Daguesseau*.

nouvelle édition de *Télémaque*, avec des notes mythologiques, 1812, 4 vol. in-18; une édition, avec Planche, des *OEuvres poétiques de Boileau*, enrichie de notes tirées de la Harpe, Marmontel, Lebrun, Daunou, etc., et des citations de tous les passages que le poète français a imités des classiques grecs et latins, 1824, in-12. On doit encore à Noël la révision des traductions faites par Binet des *OEuvres d'Horace*, 1827, 2 vol. in-12, et des *OEuvres de Virgile*, 1823 et 1832, 4 vol. in-12. — En 1826, Noël donna, avec Chapsal, un *Abrégé de la grammaire française*, in-12, qui a eu de très-nombreuses réimpressions; c'est un extrait de la grammaire classique depuis longtemps adoptée pour les écoles militaires. — Voici les titres des autres productions ou utiles compilations de Noël : *Leçons de philosophie et de morale*, recueil composé sur le plan des *Leçons de littérature et de morale*, 1833, in-8°. *Philologie française*, avec L. Carpentier. C'est un dictionnaire étymologique, critique, historique, anecdotique et littéraire; il contient un choix d'archaïsmes, de néologismes, d'euphémismes, d'expressions figurées ou poétiques, etc., 1831, 2 vol. in-8°. *Nouveau dictionnaire des origines, inventions et découvertes dans les arts, les sciences, la géographie, le commerce, l'agriculture, etc.*, 1827, 2 vol. in-8°; 2^e édition, revue par M. Puissant fils, et augmentée de 800 articles, 1833, 4 vol. in-8°. M. Carpentier eut une grande part dans cet ouvrage. *Leçons d'analyse logique* (avec Chapsal), 1827, in-12; 8^e édition, revue et augmentée, 1835, in-12. Ce volume contient des préceptes sur l'art d'analyser, et des sujets d'analyse logique gradués et calqués sur les préceptes. Noël s'adjoignit le même collaborateur pour ses *Leçons d'analyse grammaticale* (1827, 10^e édition, 1834) et pour le *Corrigé d'exercices français sur l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation*, 1824, in-12; et déjà ce travail sans gloire, mais non sans utilité, était arrivé trois ans après (1817) à sa 9^e édition. Demanne, dans son *Nouveau recueil d'ouvrages anonymes*, attribue à Noël la traduction, faite en 1793, de la *Description de Poulo-Pinang par différents voyageurs*, et qui fait partie des *Voyages dans l'Inde*, etc., traduits de l'anglais et publiés par Matthieu Langlès en 1801, 1 vol. in-8° (1); mais c'est à tort que dans quelques dictionnaires on attribue à Noël la révision du *Manuel biographique* de Jacquelin, 1824, 2 vol. in-18. Noël fut étranger au travail de cette édition, qui cependant porte son nom. C'est un triste et singulier privilège de certaines célébrités d'être empruntées, trop souvent même payées, pour tromper le public et lui faire croire que tel ou tel ouvrage a été composé ou revu par divers écrivains qui n'ont fait que prêter ou vendre leur nom à des éditeurs aussi peu délicats qu'eux-mêmes. Les écrits de

Noël sont si nombreux, qu'on n'a pas besoin d'enfler son bagage littéraire. Il fut un des collaborateurs de la *Nouvelle bibliothèque des romans*, 1799 et années suivantes, 112 vol., avec madame de Genlis, Fiévée, Legouvé, Deschamps, Desfontaines, Vigée, de Kératry et plusieurs autres. Il a rédigé, dans la *Biographie universelle*, divers articles (1). Enfin, dans ses immenses travaux, on pourrait citer encore plusieurs discours et des poésies latines imprimées dans l'université de Paris. — François-Joseph Noël, chevalier de la Légion d'honneur, est mort à Paris le 29 janvier 1841. Aucun auteur français n'a composé, traduit, revu ou édité un aussi grand nombre d'ouvrages destinés à l'instruction publique. Sa position d'inspecteur général des études lui donnait sans doute de grandes facilités pour faire admettre ses livres dans les collèges, sous le sceau de l'université. Mais il faut admettre aussi qu'il réunissait à une activité prodigieuse, infatigable, des connaissances étendues et un zèle que souvent couronna le succès. V—VE.

NOËL (MATTHIAS-JOSEPH DE), archéologue et poète allemand, né en 1780 à Cologne, où il mourut le 18 novembre 1849. Descendant d'une famille française, il reçut son éducation dans un collège de jésuites. Destiné par son père au métier de courtier et d'agent de change, le jeune Noël fut, d'un autre côté, entraîné dans le mouvement des idées libérales et économiques de la révolution française. Sollicité à la fois par les élèves du peintre français David et par les derniers survivants allemands de l'université de Cologne, supprimée naguère, il fonda en 1800 la *Société Olympique pour l'art et la langue allemande*, en même temps qu'il travailla au sein de sa ville natale à l'introduction des formes françaises dans l'art, la littérature et l'administration. En 1802 un théâtre de marionnettes s'étant constitué à Cologne, Noël rédigea pour lui beaucoup de pièces, qui sont devenues populaires aujourd'hui. Sa ville natale étant redevenue allemande, il redevint vite Allemand avec elle. Depuis 1819, il poussa, avec Schinkel, à l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Ce fut dans cette intention qu'il publia en 1822 son ouvrage la *Cathédrale de Cologne*, devenu classique. Depuis 1825 il rédigea beaucoup de grands drames populaires pour le carnaval de Cologne, qui, dans cette ville, forme un des éléments constitutifs de la vie du peuple. Après avoir engagé le conseil municipal à acheter la bibliothèque et les collections archéologiques de Wallraf, dernier recteur de l'université, Noël devint directeur de ce dépôt littéraire, ainsi que de l'école des beaux-arts, à l'établissement de

(1) Plusieurs articles que Noël avait fournis aux premiers volumes de la *Biographie universelle*, entre autres l'article d'*Arnault*, n'étaient que la copie, soit intégrale, soit par extraits, de notices qui déjà avaient paru dans d'autres recueils, notamment dans le *Dictionnaire historique* de Chaudon; et c'est lui qui, en grande partie, fut cause du procès que l'éditeur eut à soutenir contre Prudhomme (voy. ce nom).

(1) Cette traduction fut imprimée en 1793, et le titre rajeuni en 1801.

laquelle il avait poussé également. Il fit ensuite restaurer l'église du Capitole, puis la Poterne Royale (dernier reste des temps mérovingiens, dit-on), ainsi que l'hôtel des Templiers, où il établit la Bourse. C'est comme membre du conseil municipal qu'il fit faire ces diverses restaurations, ainsi que celle de l'église St-Cunibert. C'est encore Noël qui fonda en 1839 la société littéraire de la *Rose rhénane* et qui soutint de toute son influence l'architecte Zwirner, auquel est dû l'achèvement de la cathédrale. Il mourut d'une maladie de poitrine, contractée pendant son voyage d'Italie en 1843. En 1801 Noël avait fait les dessins pour une édition de l'*Iliade* d'Homère. Après ses drames populaires, ses pièces de marionnettes et son ouvrage sur la *Cathédrale de Cologne*, que nous avons cités, il publia, en 1825, un *Guide du voyageur dans Cologne et les environs*. Dans l'église du Capitole il exécuta des fresques représentant l'histoire des divers styles de l'art. Depuis 1844 enfin il publia, avec Zwirner et Guillaume de Waldbühl, un *Dictionnaire de l'architecture du moyen âge*.

R—L—N.

NOEL DE LA MORINIÈRE (SIMON-BARTHÉLEMY-JOSEPH), voyageur et ichthyologiste distingué, naquit, comme il se plaisait à le dire, au milieu des poissons et des filets, dans le premier port de pêche du royaume (Dieppe), le 16 juin 1765. Les délassements de son enfance l'initiaient ainsi à la pratique de l'art dont il devait plus tard, et si savamment, formuler la théorie. Bien que la pêche, envisagée sous le double point de vue de l'histoire naturelle et de l'économie maritime, ait été la principale occupation de sa vie, il trouva dans la variété de ses connaissances les moyens de se livrer à des travaux dont il a consigné les premiers résultats dans le *Journal de Rouen*, confié pendant quelque temps à sa rédaction. La statistique et l'archéologie appelèrent aussi son attention; mais, malgré leur mérite, les écrits que lui inspirèrent ces deux sciences s'effacent devant ceux qu'il consacra à l'ichthyologie. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il révéla son projet de l'explorer par son *Prospectus de l'histoire naturelle du hareng et de sa pêche*, Rouen, 1789, in-8°. Déjà il avait commencé à rassembler les matériaux du grand ouvrage dont il avait conçu la pensée et qui devait traiter de toutes les espèces de pêche. L'opuscule qu'il en détacha six ans plus tard sous le titre d'*Histoire de l'éperlan de la Seine-Inférieure*, Rouen, 1795, in-8°, fut suivi en l'an 8 (1800) du *Tableau historique de la pêche de la baleine*, Paris, in-8°. A ces deux publications, destinées à ranimer deux branches d'industrie que la guerre avait forcément alanguies, en succéda une autre où l'auteur se proposait d'accroître et de généraliser les éléments producteurs de la pêche au moyen de procédés d'une facile exécution. Tel fut le but des *Lettres sur les avantages qu'il y aurait à transporter et à naturaliser dans les eaux des rivières,*

des lacs et des étangs, ceux des poissons qui ne se trouvent que dans les unes ou dans les autres, Rouen, 1801, in-8°. L'intervalle qui s'écoula jusqu'à la paix fut presque exclusivement employé par Noël à l'examen et au rapprochement des documents que les siècles passés nous ont transmis sur la pêche dans les diverses contrées du globe. De ce long travail devait résulter un monument qui, tout inachevé qu'il est, nous a été envié par les nations commerçantes, maritimes et savantes. C'est suffisamment indiquer l'*Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continents*, Paris, 1815, in-4°. Il n'a paru de cet ouvrage que le premier volume, sorte d'introduction dans laquelle l'auteur, conformément au plan qu'il s'était tracé de diviser son histoire en trois périodes principales, celle des temps anciens, celle du moyen âge et celle des temps modernes, fait connaître les tributs que les Grecs et les Romains ont tirés des mers connues de leur temps et nous montre ensuite les Scandinaves et les Slaves suivant leur exemple. A ses yeux, l'introduction du christianisme dans les pays septentrionaux dut devenir une cause d'accroissement subit de la pêche, par suite de l'observance du carême. Les trois périodes traitées dans ce volume embrassent un espace de plus de vingt et un siècles, sous les titres de *Pêche ancienne* (grecque et romaine), *Pêche du moyen âge* et *Pêche moderne*. Le second volume, dont 250 pages étaient imprimées lors de la mort de Noël, aurait complété l'histoire des temps modernes. Le troisième devait contenir l'histoire des phoques, des morses, des lamantins et de leur pêche; le quatrième, celle des cétacés; le cinquième, celle des poissons cartilagineux; le sixième (là s'arrêtait le manuscrit de l'auteur), le septième, le huitième et le neuvième, celle des poissons osseux; le dixième, les vues et réflexions de l'auteur sur l'état présent et futur des pêches. Les développements historiques dans lesquels entre Noël dans son premier volume ont, sans doute, un grand intérêt; mais combien il s'accroît alors que, traitant particulièrement des pêches du moyen âge, et s'étayant, soit dans ses notes, soit dans ses pièces justificatives, des immenses et authentiques documents qu'il avait puisés dans les archives littéraires, scientifiques et même diplomatiques des pays du Nord, dont les langues lui étaient familières, il restitue à chaque peuple la part légitime qu'il a eue dans les inventions relatives aux pêches! Noël avait combattu, comme mal fondée (pages 289 et 290), l'opinion de plusieurs écrivains qui attribuaient à Beuckelz, pêcheur flamand, la découverte de l'art de saler le hareng, art qu'il perfectionna seulement en introduisant la méthode, déjà connue, de caquer ce poisson. Cette assertion émut M. Raepsaet, membre de l'académie de Bruxelles, qui, dans une séance de sa compagnie, s'empressa de chercher à maintenir le pilote flamand en

possession de la découverte qui lui était contestée. Noël, de son côté, se hâta de protester contre les imputations d'ignorance ou de partialité que l'académicien belge avait légèrement déversées sur lui. Une réponse précise et substantielle qu'il inséra dans les *Annales maritimes* de 1816 (partie non officielle, pages 547-549), fit pressentir qu'elle n'était que le prélude d'une lutte sérieuse et fructueuse pour la science. L'attente publique ne fut pas déçue. Aussitôt que Noël fut en possession du mémoire de son adversaire, il y fit, dans les *Annales maritimes* de 1817, à la date du 7 juin (partie non officielle, pages 329-353), une nouvelle réponse intitulée *Observations sur le Mémoire de M. Raepsaet, membre de l'académie de Bruxelles et de l'institut des Pays-Bas, ayant pour titre : Note sur la découverte de caquer le hareng, faite par G. Beuckelz, pilote de Bierliet, en Flandre*, lue à la séance de l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles, le 18 novembre 1816. Noël ne se borna pas à reproduire sa première opinion; en creusant de plus en plus son sujet, il prouva non-seulement que Beuckelz n'avait pu qu'introduire une méthode pratiquée depuis deux siècles avant lui, mais encore que la priorité de l'art de caquer le hareng devait appartenir à la France, en faveur de laquelle il invoqua les plus anciens titres authentiques, des ordonnances rendues par Philippe VI, en 1337 et 1349. Ces observations, où la justesse des vues de Noël était démontrée avec une logique serrée et par des témoignages que rendait formidables une connaissance approfondie des langues du Nord, ces observations, disons-nous, ne convainquirent pas M. Raepsaet, qui releva le gant dix-huit mois après (*Annales* de 1819, partie non officielle, pages 253-268). Cette réponse, longuement et savamment élaborée, fut digne, il faut en convenir, de son auteur et du débat qu'il avait engagé. Toutefois, moins que jamais, Noël ne se tint pour battu; ses *Dernières observations*, insérées à la suite de la réponse de son antagoniste (p. 269-303 du recueil déjà cité), offrirent une preuve intéressante de la légitimité de son opinion. Dans l'intervalle de cette lutte, Noël avait encore enrichi le domaine de l'économie maritime d'un opuscule faisant suite à son *Histoire* et au *Traité des pêches* de Duhamel du Monceau. Ce dernier écrivain avait eu connaissance d'un poisson appelé *germon*, mais il avait omis les procédés à employer pour le pêcher. C'est cette lacune que Noël combla dans ses *Observations sur la pêche du germon (SCOMBER-MILES) dans la mer occidentale de France* (*Annales maritimes* de 1817, partie non officielle, pages 225-236). En même temps qu'il poursuivait si activement ses travaux sur l'histoire naturelle, il traitait à sa manière une haute question d'économie politique, soulevée par M. de Pradt, dans son ouvrage *Des colonies et de la révolution actuelle de l'Amérique*, Paris, 1817, in-8°. La scis-

sion opérée entre les colonies espagnoles de l'Amérique et leur métropole avait fourni au prélat publiciste une nouvelle occasion de développer son thème favori, la perfectibilité progressive et indéfinie du genre humain, secondée, en cette circonstance, par un accroissement inévitable de richesses commerciales dans les deux mondes. Dans l'*Amérique espagnole*, ou *Lettres civiques à M. de Pradt*, Paris, 1817, in-8°, Noël, à son tour, examina si l'émancipation d'une vaste partie du nouveau monde et de toutes les îles que les Européens possèdent au delà des mers, envisagée sous le rapport politique, était aussi profitable à l'Europe que le prétendait M. de Pradt, et si, dans tous les cas, elle était commandée par des motifs assez impérieux pour que les droits de la souveraineté dussent fléchir devant elle. Au mois de décembre de la même année (1817), Noël, toujours avide d'appuyer ses théories sur des expériences faites par lui-même, entreprit, sur la partie de nos côtes où l'on pêche le hareng, un voyage dont le but principal était de s'assurer de la possibilité de remplacer la rogue de la morue servant à la pêche de la sardine, tirée de l'étranger, par la rogue de hareng qu'on aurait préparée à cet effet. Il se proposait, en outre, d'essayer de saurer le maquereau, pour le cas où l'état de ce poisson, à son débarquement, ne permettrait pas qu'il pût arriver bien conservé sur les lieux de consommation. Noël poursuivit pendant l'automne de 1818 son exploration du littoral de la France, et l'on doit croire qu'elle lui procura d'intéressantes découvertes. C'est, du moins, l'idée que suggère naturellement sa lettre insérée dans les *Annales politiques* et reproduite dans le *Moniteur* du 19 janvier 1819, sur le *pesq-bras*, ou *grand poisson des Bretons de la Cornouaille Armorique*, lettre renfermant de curieux détails sur les mœurs de ce terrible et insatiable dévastateur des sardines. A ce souvenir de la mission de Noël dans le Finistère se rattache celui d'une circonstance flatteuse pour lui : pendant qu'il l'accomplissait, il reçut l'avis qu'il venait d'être nommé membre honoraire de l'académie impériale de St-Petersbourg. Le secrétaire de l'académie, en lui annonçant sa nomination, l'informa que, pour ajouter à cette marque publique de sa haute estime, l'académie avait fait imprimer à ses frais le premier volume de l'*Histoire générale des pêches*, traduit en russe par le conseiller d'Etat, chevalier Oretskofski, l'un de ses membres, et que cette faveur devait être continuée pour les autres volumes à mesure qu'ils seraient publiés. L'Allemagne aussi en préparait une traduction qui devait paraître aussitôt après la publication de son second volume. Des suffrages si éclatants, joints à ceux que Noël avait déjà obtenus dans son propre pays, appelèrent l'attention toute spéciale du gouvernement. Alors se commençait cette série de voyages d'exploration accomplis sous la restauration. Pendant que d'intrépides

navigateurs allaient sillonner le grand Océan avec la mission d'inscrire sur la carte du globe de nouvelles contrées, Noël fut chargé, vers la fin de 1819, d'entreprendre aux frais de l'Etat un voyage qui devait se prolonger au delà du cap Nord, dans la mer Glaciale, et dans le cours duquel il devait, toujours dans un but d'amélioration des pêches françaises, objet de sa constante sollicitude, étudier les procédés en usage depuis un temps immémorial dans les pays du Nord pour la pêche des nombreuses espèces de poissons qu'on trouve sur leurs côtes. Sa mission était illimitée; elle embrassait, en même temps, la recherche de divers points d'histoire naturelle inconnus et douteux et la collection de tous les objets qui pourraient les éclaircir. Il partit dans les derniers jours du mois de décembre. Vu la mauvaise saison, il se rendit d'abord en Angleterre et en Ecosse; le 12 mars 1820, il était encore à Edimbourg, où il attendait une occasion pour la Norvège, dont il se proposait de longer la côte septentrionale. L'itinéraire qu'il s'était proposé devait le conduire à l'archipel de Lofoden. Après avoir franchi le cercle polaire arctique et visité les différentes îles de cet archipel peu connu, il aurait examiné les autres îles du cap Nord qui sont sur la route. Parvenu à cette latitude, il devait suivre la côte de la mer Glaciale jusqu'au golfe nommé la mer Blanche, puis se diriger sur Kola, terme de son voyage. De là, revenant sur ses pas et prenant en dehors des îles qu'il aurait déjà vues, son projet était de revenir soit à Drontheim, soit à Christiansand, et de gagner Christiania par terre pour rentrer en France. Trois extraits de son voyage, formant ensemble 76 pages, ont été insérés par Eyriès, possesseur du manuscrit, dans les *Annales des voyages* (t. 1^{er} de 1832), sous ce titre : *Voyage de M. Noël de la Morinière dans le nord de l'Europe*. Ils contiennent sa traversée de Leith à Drontheim; sa relâche aux îles Shetland; son séjour à Drontheim; son excursion à Roeraas; enfin son itinéraire jusqu'au cap Nord et l'île Vardoe, sur la côte orientale de la Laponie, par 70° 22' de latitude boréale. Cette narration est une description écrite en style simple, mais élégant, des pays visités par notre voyageur; on y trouve des observations intéressantes sur l'économie rurale, l'histoire et les mœurs de ces pays. La température des contrées septentrionales exerça sur la constitution de Noël, naturellement robuste, une influence mortelle. Quand il partit de Drontheim pour le cap Nord (24 mai 1821), il était si faible que, pour s'embarquer, il se rendit en voiture jusqu'à la lisse du quai, où sa goëlette accosta afin de lui éviter la nécessité de passer dans une chaloupe pour monter à bord. Après quelques jours de repos à Drontheim, où il était de retour dans l'automne de 1821, il éprouva dans sa santé un mieux assez sensible pour qu'il pût reprendre ses travaux, soit en classant la foule d'objets d'histoire natu-

relle qu'il avait recueillis pour le muséum de Paris, soit en commençant la rédaction de son voyage, dont il ne fit toutefois que la partie insérée dans les *Annales des voyages*. Le reste de son manuscrit consistait en notes trop incomplètes pour qu'il ait été possible d'en tirer parti. Quelques passages autorisent à croire qu'au mois de février 1821 il était allé aux îles Lofoden pour assister à la pêche de la morue qui eut lieu à cette époque et dont M. de Buch a parlé dans le tome 1^{er} de son *Voyage en Norvège et en Laponie*. La relation de Noël devait être accompagnée de vingt-huit plans de la côte et des villes principales depuis Christiania jusqu'à Vardoe, exécutés par son dessinateur sur une grande échelle. Les espérances que Noël avait conçues de son entier rétablissement ne se réalisèrent pas; un affaiblissement graduel lui inspira même bientôt des craintes qu'il ne put dissimuler. Le coup fatal était porté, et si sa forte constitution lui permit de lutter contre le mal, elle fut impuissante pour empêcher sa mort, qui eut lieu le 22 février 1822, à Drontheim. Il avait été inspecteur de la navigation et remplissait encore à sa mort les fonctions d'inspecteur général des pêches maritimes de France. Il était aussi membre d'un grand nombre de sociétés savantes françaises et étrangères. Si dans l'appréciation de ses travaux nous nous sommes plus particulièrement attaché à ceux qui lui ont acquis une juste célébrité, nous ne devons pourtant pas omettre ses autres ouvrages scientifiques ou littéraires. Nous citerons parmi ceux-ci : 1° *Premier essai sur le département de la Seine-Inférieure, ouvrage topographique, historique et pittoresque*, Rouen, de l'imprimerie des Arts, 1795, in-8°; 2° *Second essai sur le département de la Seine-Inférieure*, Rouen, 1797, in-8°. Noël examine dans cet ouvrage la nature du sol et des produits territoriaux, la constitution morale et physique, l'industrie manufacturière, le commerce ancien et moderne, les pêches littorales et pélagiennes, les ports, canaux de navigation, etc. 3° *Examen comparatif du pouvoir des Parques scandinaves et grecques sur Odin et Jupiter*, 1799, in-8°; 4° *Mémoire sur le projet du canal de Dieppe* (cité par Ersch, 2^e supplément); 5° *Tableau statistique de la navigation de la Seine depuis la mer jusqu'à Rouen, contenant des vues sur le système de son embouchure ancienne et moderne*, Rouen, 1803, in-8°; 6° *Mémoire sur les différents bateaux et barques employés à la pêche du hareng par les nations européennes* (imprimé dans le tome 1^{er} du Recueil des savants étrangers de l'Institut, 1806); 7° *Mémoire sur la motte de Pougard* (Seine-Inférieure), imprimé dans le Recueil de l'académie celtique (t. 4, 1809); 8° divers articles fournis à l'*Histoire naturelle des poissons* de Lacépède, au *Magasin encyclopédique* de Millin; des poésies légères anciennement imprimées dans le *Journal de Normandie*, un dithyrambe publié pendant la révolution, etc.; 9° un mémoire sur l'histoire de

Normandie, adressé à l'académie des sciences et belles-lettres de Rouen, et qui valut à l'auteur, dans la séance du 8 août 1823, les honneurs d'une ovation posthume. L'académie de Rouen, dont il était membre, lui décerna une médaille de quatre cents francs. D'autres médailles d'un prix inférieur furent accordées à MM. Hénault et Daviel, ses deux concurrents, dont les ouvrages offraient, avec le sien, tous les moyens de faire une bonne histoire de la Normandie depuis Raoul jusqu'à Jean Sans-terre, période fort curieuse des annales de cette province. L'énumération des travaux si multipliés, si variés, de Noël, serait incomplète si nous ne faisions pas mention de son concours à la *Biographie universelle*, à laquelle il a fourni plusieurs articles (1). P. L.—T.

NOELDEKE (GEORGE-FRÉDÉRIC), théologien et poète allemand, né le 23 juillet 1765 à Hollenstadt près de Harbourg, mort à Weihe, dans le Hanovre, le 17 juin 1839. Après avoir terminé ses études théologiques à Göttingue, il devint en 1788 pédagogue à l'académie des chevaliers de Lunebourg. Il administra ensuite plusieurs cures protestantes, de 1793 à 1822, année dans laquelle il fut nommé surintendant ecclésiastique à Weihe. Comme théologien il a fondé, dans cette même année de 1822, la première association de prédicateurs du royaume de Hanovre. Dans le *Musée théologique* de Henke, il a défendu l'authenticité de l'Évangile de St-Jean contre Horst, qui a été un des premiers à la mettre en doute. Il y a en outre des mémoires théologiques de Noeldeke dans les *Notices trimestrielles théologiques* et ailleurs. On a encore de lui : *Poésies*, 1 vol. in-8°, Brunswick, 1801 (une partie d'elles avaient déjà été publiées dans l'*Almanach des Muses*, de Burger); — *Poèmes récents*, Salzwedel, 1815, et *Poésies chrétiennes et religieuses*, Francfort-sur-le-Mein, 1822. R—L—N.

NOELDEKE (GEORGE-JUSTIN-FRÉDÉRIC), médecin et littérateur allemand, né le 10 mars 1768 à Luchow, dans le Lunebourg, mort à Oldenbourg le 8 novembre 1843. Après avoir étudié les sciences commerciales dans l'académie de Busch à Hambourg, il entra en 1790 dans l'école secondaire de chirurgie à Berlin et termina ensuite ses études médicales à Göttingue en 1794. Dès 1795, il s'établit à Oldenbourg comme médecin. Il y a laissé de bons souvenirs comme médecin gratuit des pauvres pendant vingt-trois ans. Homme universel, il s'occupa de poésie, de musique, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'économie politique et commerciale, etc. Il était marié à la sœur de l'historien Woltmann. On a de lui : 1° *De pathologia phthiseos hepaticæ*, Göttingue, 1794;

2° *De l'art de conserver toujours la santé*, poème didactique traduit en vers allemands sur l'original anglais de John Armstrong, avec des notes, Brême, 1799; 3° *Galiën, sur l'utilité du corps humain*, traduit du grec, Oldenbourg, 1803 (la 1^{re} partie seule a paru); 4° *W. Mavors natural history for the use of schools, founded on the linnaean arrangement of animals, with popular descriptions in the manner of Goldsmith and Buffon* (livre de premières lectures d'histoire naturelle pour la classe inférieure des élèves d'anglais), ibid., 1806; 5° *Campe, The discovery of America*, traduit de l'allemand (pour la même classe), ibid., 1808; 6° *Livre de lectures anglaises pour les écoles et pour apprendre sans maître, avec un vocabulaire*, ibid., 1808; 7° *Manuel du système d'enregistrement, de timbre, de greffe et d'hypothèques*, traduit en allemand du français de Rondonneau, 2 vol., ibid., 1812 (traduction faite pendant l'occupation française, de 1811 à 1814); 8° *Heliodora*, recueil de poésies, ibid., 1815; 9° *Essai sur l'homme*, d'après Pope, poème en 4 épîtres, ibid., 1822; 9° *Introduction à l'étude de la littérature anglaise*, ibid., 1826; 10° *Orthoëpie*, ibid., 1832. Noeldeke a ensuite été collaborateur des revues intitulées le *Sincère*, *Irène*, *Thusnelda*, le *Philosophe dans les landes de Lunebourg*, *Revue mensuelle de l'esprit britannique*, ainsi que des divers journaux de l'éna. R—L—N.

NOESELDT (JEAN-AUGUSTE), théologien protestant, naquit à Halle en 1734, et, après avoir fait d'excellentes études, il visita les diverses parties de l'Allemagne, ainsi que la Suisse et la France. Revenu dans sa ville natale, il y professa en 1762 la philosophie et la théologie à l'université, où ses leçons attirèrent un concours immense d'auditeurs. Plusieurs princes étrangers, appréciateurs de son mérite, l'invitèrent à venir se fixer dans leurs Etats; mais, exempt d'ambition et fort attaché à son pays, il ne crut pas devoir accepter ces propositions honorables. Appelé au conseil privé du roi de Prusse, son souverain, il ne jouit pas longtemps de cette distinction et mourut à Halle avec le titre de doyen de l'université, le 11 mars 1807. Les calamités dont la monarchie prussienne était alors accablée, par suite des guerres qu'elle soutenait contre la France, causèrent à Noesselt un profond chagrin qui hâta la fin de sa vie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de théologie très-estimés de ses coreligionnaires et dans lesquels il laisse, en matière de croyance, une large extension à la liberté de penser. Les principaux sont : 1° *Défense de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne*, Halle, 1766, in-8°; Augsbourg, 1784, 5^e édition; 2° *Sur le mérite de la morale*, Halle, 1771, 1783, in-8°; 3° *Instruction pour la connaissance des meilleurs livres de théologie*, Leipsick, 1779, in-8°; 4° édit., 1800; 4° *Instruction pour les élèves en théologie*, Halle, 1785, 1789, 1791, 3 vol. in-8°. Ces divers écrits sont en allemand; Noesselt en a

(1) On trouve dans le Journal manuscrit du voyage autour du monde de l'*Uranie* et de la *Physicienne*, par ordre du gouvernement, exécuté de 1817 à 1820 sous le commandement de M. de Freycinet, une lettre que Noël de la Morinière adressait à cet officier, en lui transmettant une série de questions à résoudre sur les poissons et en particulier sur les différentes espèces de phoques, ainsi que sur la pêche dans les mers australes et sur les côtes d'Amérique. D—Z—S.

composé aussi quelques-uns en latin, entre autres : *Opusculum ad interpretationem sacrarum Scripturarum*, Halle, 1772, 1773, 1787, in-8°; *Exercitationes ad sacrarum litterarum interpretationem*, Halle, 1803, in-8°. Niemeyer (voy. ce nom) a publié la *Vie de Noesselt*, Halle, 1809, in-8°. P-RT.

NOESSELT (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), pédagogue et historien allemand, né le 18 mai 1781 à Halle, mort à Breslau le 11 avril 1850. Fils du précédent, il reçut son éducation d'abord dans le *Pædagogium* de Halle, où il fit également ses études de théologie, d'histoire et de dessin jusqu'en 1804. Professeur à quelques gymnases de Berlin de 1804 à 1806, il devint deuxième recteur du collège de Custrin et prédicateur du château. Appelé en 1809 à Breslau comme professeur au collège St-Guillaume, il y fonda une institution secondaire pour les jeunes gens. En 1813 enfin il fut transféré au grand collège appelé le *Magdalenum*, où il resta jusqu'en 1844. Lors de son arrivée à Breslau, il avait fondé une institution de demoiselles, à laquelle, en 1836, il joignit une école normale de sous-maîtresses. Aidé par sa femme, de vieille noblesse, Louise de Miltiz, Noesselt a fait de cette institution un des établissements modèles pour le nord de l'Allemagne. Il a écrit pour ses élèves une foule de livres d'his-

toire et de géographie, dont les nombreuses éditions témoignent de leur valeur. Voici leurs titres : 1° *Compendium de l'histoire universelle*, Breslau, 1814; 2° *Histoire des guerres de délivrance de 1813 à 1815*, Breslau, 1815; 3° *Manuel de l'histoire universelle pour les institutions de demoiselles*, 3 vol. 1822; 9° édit. 1847 (traduite aussi en français et en hollandais); 4° *Abrégé de l'histoire universelle pour les institutions de demoiselles*, 1823; 10° édit., 1843; 5° *Breslau et ses environs*, 1825; 2° édit., 1833; 6° *Manuel de l'histoire universelle pour les écoles usuelles et les écoles savantes*, 2 vol., 1827; 3° édit. en 4 vol., 1850; 7° *Abrégé de l'ouvrage précédent*, 1827; 4° édit., 1846; 8° *Manuel de la mythologie grecque et romaine pour les institutions supérieures de demoiselles*, 1828; 3° édit., 1845; 9° *Abrégé de l'ouvrage précédent*, 1828; 2° édit., 1843; 10° *Manuel de l'histoire des Allemands pour les institutions de demoiselles*, 1829, 2 vol.; 11° *Manuel de géographie pour les institutions de demoiselles*, 1830, 3 part.; 3° édit., 1841; 12° *Abrégé de l'ouvrage précédent*; 1831; 6° édit., 1846; 13° *Manuel de littérature allemande pour le sexe féminin*, 1833, 3 vol.; 4° édit., 1849; 14° *Histoires bibliques*, 1835; 15° *Vie de Jésus-Christ, exposée pour les personnes instruites du sexe féminin*, 1838, etc. R—L—N.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTIÈME VOLUME.

MM.

A. B—T.
A—D.
A. M.
A. R—T.
A—T.
A—Y.
AZ—O.

B. DE L.

B—F—E.
B—N.
BR—T.
B—T.
B—U.

C—AU.
C. M. P.
C—T—D.
C. T—Y.

D—B—S.
D—G.
D—H—E.
D—IS.
D—L—E.
D—N—U.
D—R—S.
D—S.
D—Z—S.

BEUCHOT.
ARTAUD.
A. MOQUIN-TANDON.
ABEL RÉMUSAT.
AUDIFFRET (H.).
ALBY (RENÉ).
AZARIO.

BELLIER DE LA CHAVI-
GNERIE.
BELINFANTE.
BÉGIN.
BRUNET.
BIOT.
BEAULIEU.

CATTEAU-CALLEVILLE.
PILLET.
CHATEAUBRIAND.
COQUEBERT DE TAIZY.

DUBOIS (LOUIS).
DEPPING.
DEHÈQUE.
DUPLESSIS (ADOLPHE).
DELAMBRE.
DAUNOU.
DESRENAUDES.
DESPORTES-BOSCHERON.
DEZOS DE LA ROQUETTE.

MM.

ERNEST DESPLACES.
E. METAXAS.
EYRIÈS.

FORTIA D'URBAN.
FRIEDLANDER.
FAYOLLE.
FABIEN PILLET.
FOURNIER.
FOISSET aîné.
FOISSET jeune.

GENCE.
GRÉGORY (DE).
GAUTIER.
GLEYS.

HENNEQUIN.

J.-A. DE LAFAGE.
J.-B. ESMENARD.

LEFEBVRE-CAUCHY.
LABOUDERIE.
LACATTE-JOLTROIS.
LAPORTE (HIPPOL. DE).
L. PAGÈS.
LANGLÈS.
LESOURD (LOUIS).
LA SALLE.

E. D—S.
E. M.
E—S.

F—A.
F—D—R.
F—LE.
F. P—T.
F—R.
F—T.
F—T j.

G—CE.
G—G—Y.
G—T—R.
G—Y.

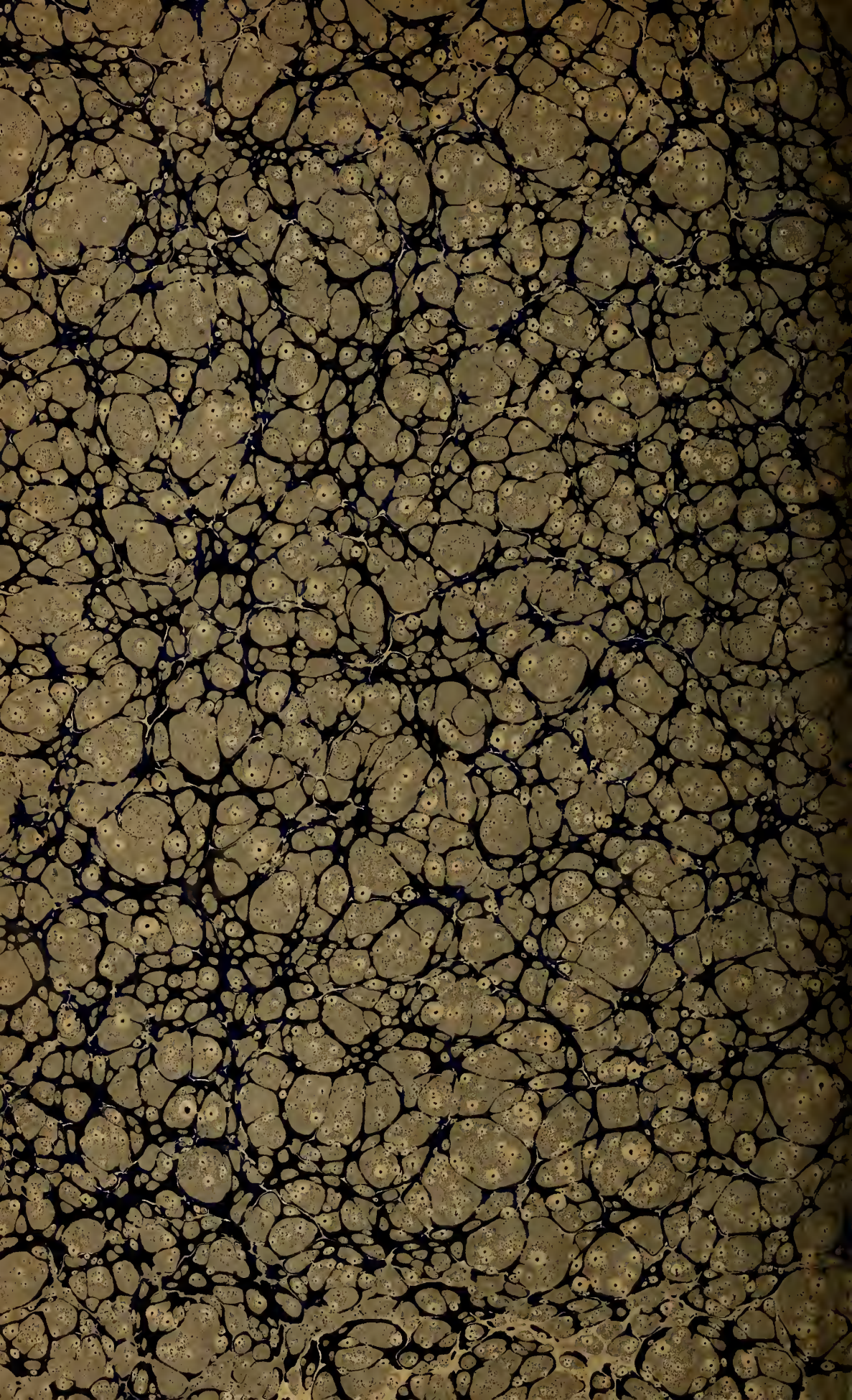
H—Q—N.

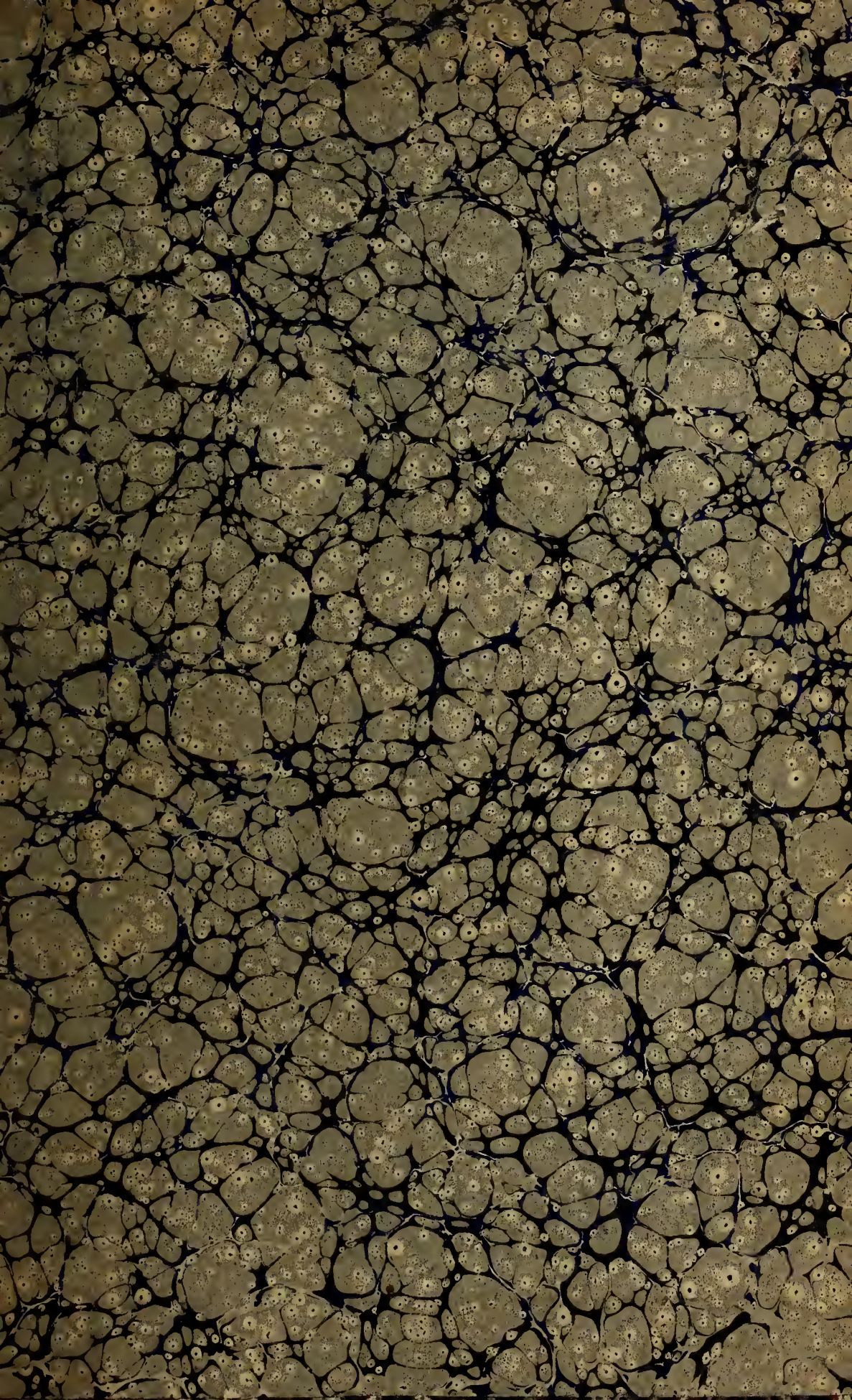
J.-A. DE L.
J.-B. E—D.

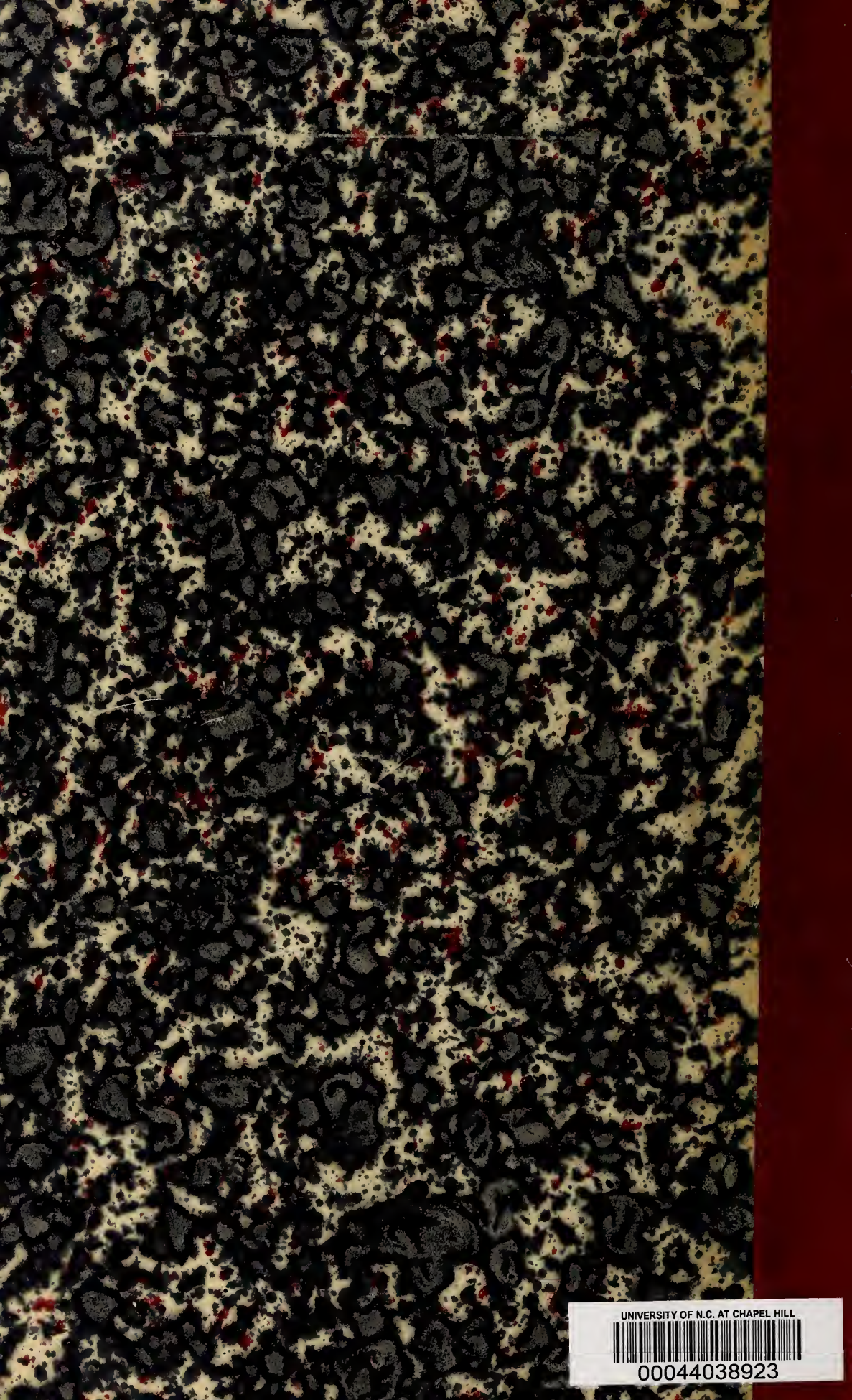
L.
L—B—E.
L—C—J.
L—P—E.
L. P—S.
L—S.
L—S—D.
L—S—E.

	MM.		MM.
L—T—L.	LALLY-TOLLENDAL.	R—F—G.	REIFFENBERG (DE).
L—Y.	LÉCUY.	R—L—N.	RUMELIN.
M. B—N.	MALTE-BRUN.	S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
M—D j.	MICHAUD junior.	SI—D.	SICARD.
M—É.	MONMERQUÉ.	S. M—N.	SAINT-MARTIN.
M—I.	MOSTOWSKI.	ST—T.	STASSART (DE).
M—ON.	MARRON.	S—V—S.	SEVELINGES (DE).
M—R—T.	MÉRAT (F.-V.).	S—Y.	SALABERRY (DE).
M—U.	MUTEAU.		
N—F—E.	NEUFFORGE (PIERRE DE).	T—D.	TABARAUD.
		T. L—E.	THÉOPHILE LAVALLÉE.
P—C—T.	PICOT.	V. S. L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
P. L—T.	PROSPER LEVOT.	V—VE.	VILLENAVE.
P. L—X.	PAUL LACROIX.		
P—RT.	PHILBERT.	W—R.	WALCKENAER.
P—S.	PÉRIÈS.	W—S.	WEISS.
R—D.	REINAUD.	Z.	ANONYME.
R—D—N.	RENAULDIN.	Z—B.	Revu par BRUNET.









UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL



00044038923